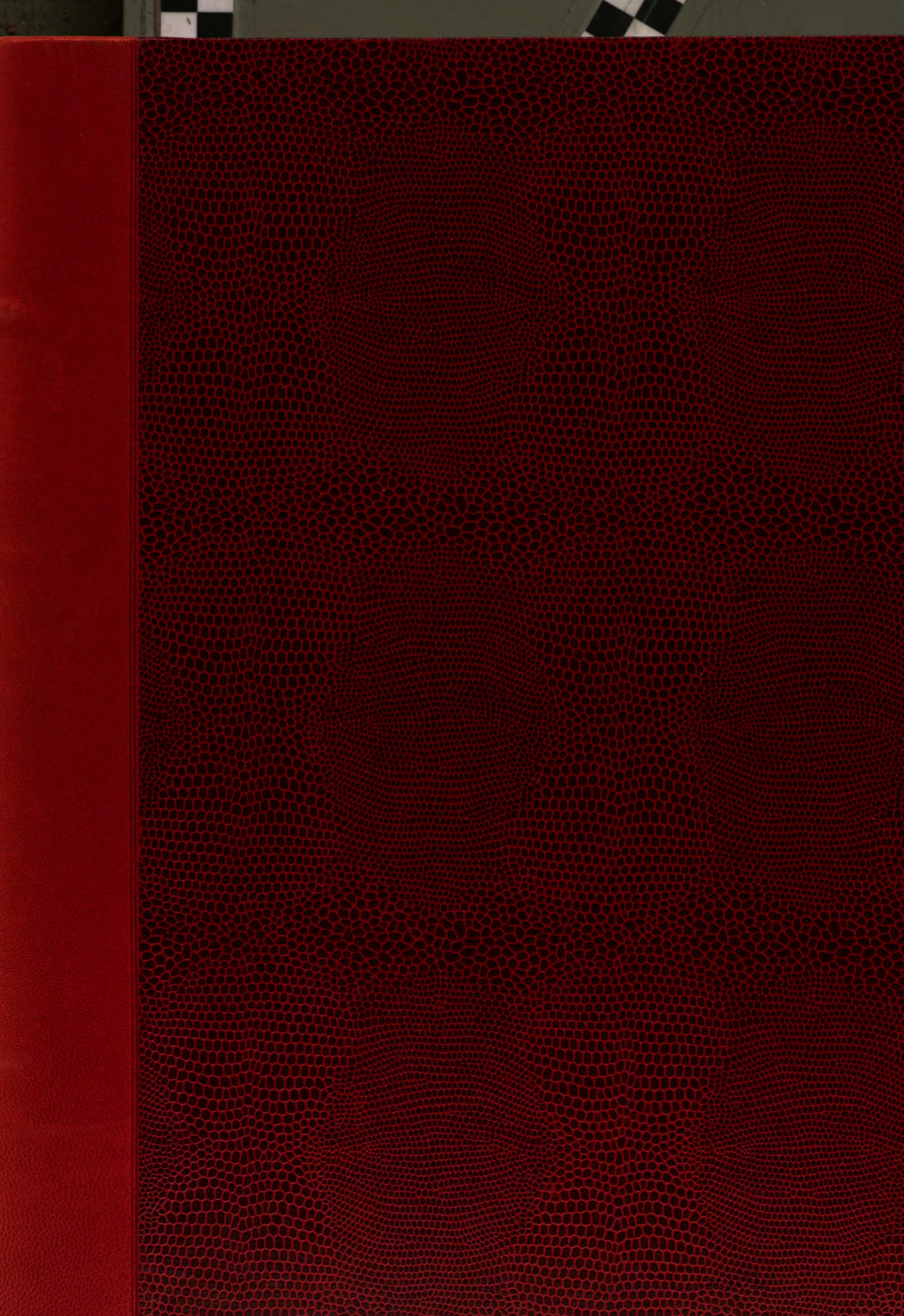
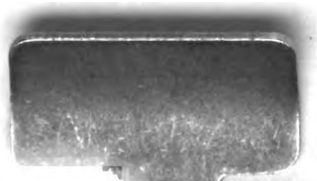
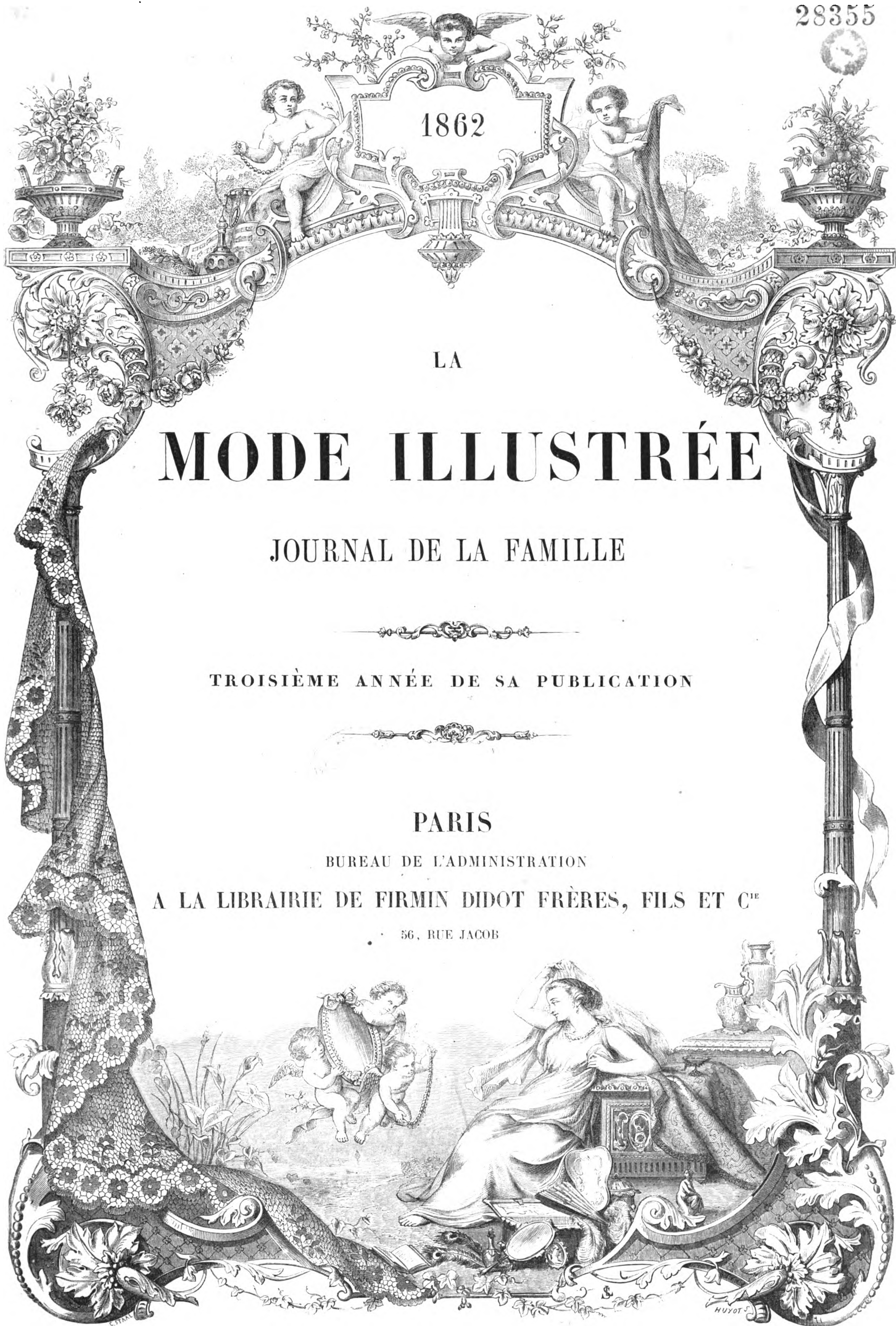








LA

MODE ILLUSTRÉE

JOURNAL DE LA FAMILLE

TROISIÈME ANNÉE DE SA PUBLICATION

PARIS
BUREAU DE L'ADMINISTRATION
A LA LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET CIE
56, RUE JACOB



Économie domestique.

Modes, lingerie, ouvrages de femme, etc.

Musique.

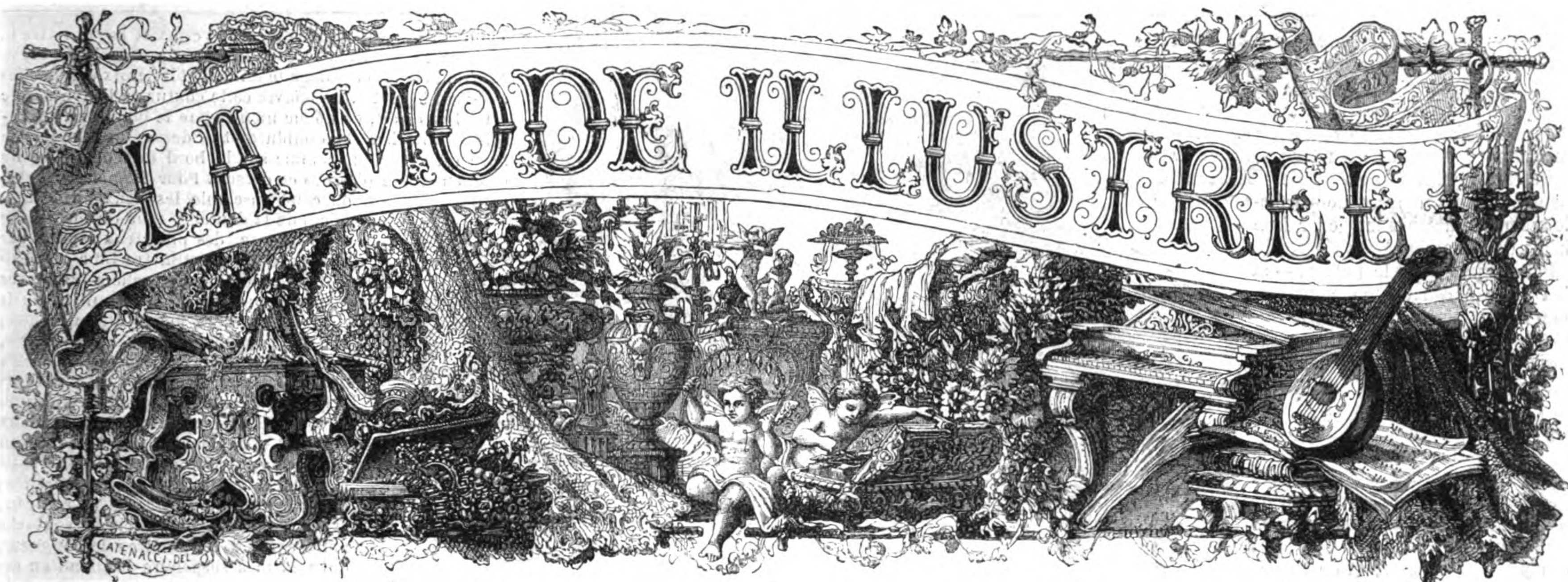
Nouvelles, chroniques, énigmes, charades logogriphes, rébus, etc.

Patrons.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, rue Jacob, 56.

FIN DE LA TABLE.

N° 1a (avec patrons). TROISIÈME ANNÉE. 1er janvier 1862.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, 50 centimes. AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE SAMEDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND.
Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (*Pour l'étranger le port en sus*). —

LE PREMIER JOUR DE L'AN 1862.

Ce titre n'annonce pas une historiette; il précède une sorte de causerie, que nous nous permettons d'adresser à nos lectrices, au nom de l'administration du journal; c'est, si l'on veut, une *revue* de l'année qui vient de s'écouler, de nos travaux et de nos efforts, et aussi des gracieux encouragements qui nous ont été adressés, des marques de sympathie qui nous ont été si précieuses.

Rien ne nous paraît si difficile que de parler de soi; rien ne devrait être plus inutile; il nous semble que les faits seuls devraient se charger de prononcer sur l'utilité et la loyauté des entreprises: mais nous vivons à une époque si affairée, que peu de personnes ont le loisir de se faire une opinion à l'aide de la comparaison, et l'on trouve qu'il est plus court et plus facile d'accepter les opinions toutes faites.

L'événement le plus important à constater pour le *Journal de la Mode*, c'est le succès qu'il a obtenu; et le plus flatteur pour notre amour-propre, c'est la satisfaction que veulent bien nous témoigner nos aimables lectrices, dont le nombre, toujours croissant, prouve la sincérité de leurs éloges. Au commencement de 1861 (seconde année de l'apparition du journal), la *Mode illustrée* avait déjà réuni onze mille abonnées. Elle en compte aujourd'hui *vingt mille*, et nous espérons, par nos soins et nos efforts, justifier la bonne opinion qu'on a de ce véritable *Journal de la famille*, en annonçant l'année prochaine un semblable progrès.

Rien ne réussit comme le succès, ce proverbe est surtout une exacte vérité pour un journal tel que le nôtre

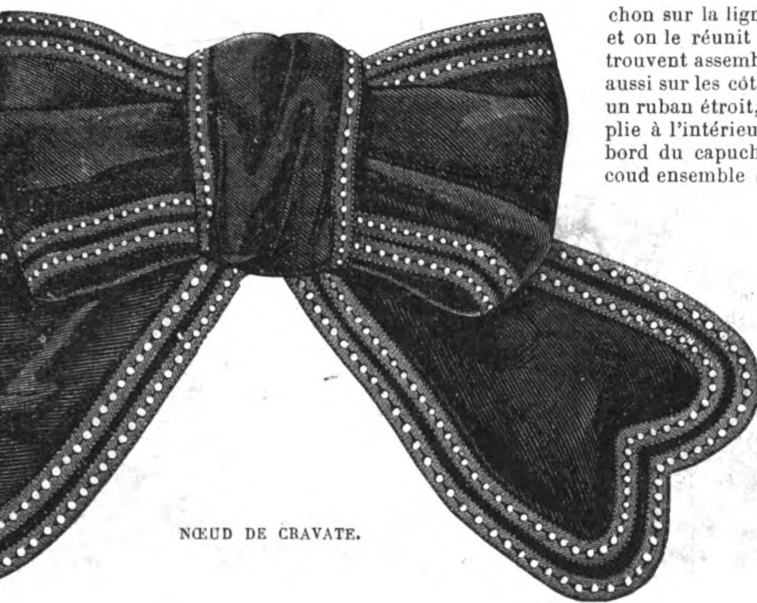

CAPUCHON ZAMIRA.

LES CAPUCHONS SONT DE CHEZ M. LEBALLEUR, 74, RUE TAITBOUT.

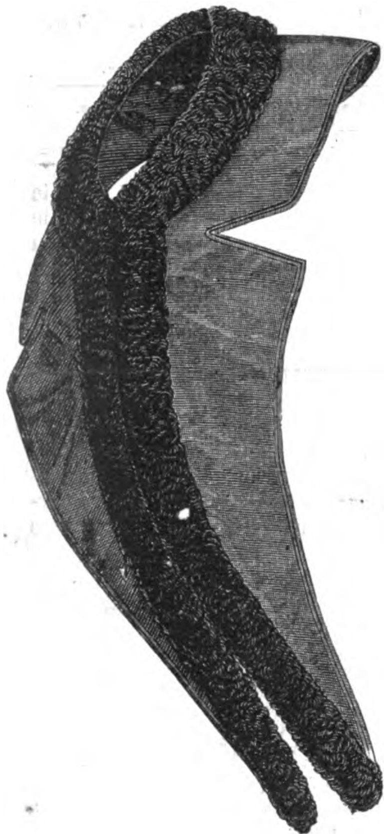

CAPUCHON PRINCESSE.

qui n'épargne aucune dépense pour réunir trois conditions indispensables: l'*utilité*, la *nouveauté* et l'*élégance*. Chacun a rendu justice à la moralité de la rédaction, à la fidélité de la reproduction des modèles, et surtout à l'exactitude scrupuleuse des descriptions, qui permet à chacun d'exécuter soi-même les objets représentés. Plus le nombre de nos abonnées augmente, plus les moyens de perfectionnement s'accroissent, en raison même de ce nombre.

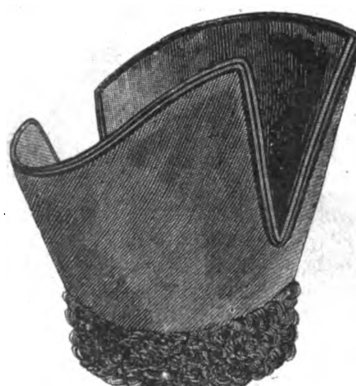
Par respect pour le public, — et l'on nous permettra d'ajouter, au nom de l'administration, — par respect pour nous-mêmes, nous nous sommes abstenus de toute promesse que nous n'aurions pu tenir, préférant aller au delà, plutôt que de nous exposer à rester en deçà de nos engagements. Nous avons fixé d'une façon positive les avantages que nous offrions à nos abonnées, au lieu de les annoncer d'une façon vague, élastique, qui permet de mettre les mots à la place des choses, et de se retrancher, en cas de réclamation, derrière la teneur *diplomatique* des promesses faites.


NŒUD DE CRAVATE.

Nous avons annoncé une grande variété de travaux féminins, rendus pratiques par les explications les plus détaillées et les patrons les plus exacts; une grande quantité de dessins devaient, aux termes de nos engagements, être consacrés à représenter les coiffures, les vêtements de tous genres, les bonnets, les chapeaux, et ces mille détails de toilette que la description rend imparfaitement, et qui, pour être compris et reproduits, doivent appeler la gravure à leur aide. Nous pensons avoir le droit d'en appeler à nos abonnées, en les priant de jeter un coup d'œil rétrospectif sur l'ensemble de nos travaux: leur témoignage ne peut qu'être favorable à la loyauté avec laquelle nos engagements ont été remplis.


COL-PALATINE.

Nous croyons devoir répondre aux personnes qui nous ont demandé des primes que, selon l'avis des Parisiennes, la meilleure et la plus sincère des *primes* est dans l'amélioration constante du journal et dans l'extrême modicité de son prix. Il est évident, en effet, que si nous annoncions le don d'une prime, valant par exemple 12 fr., c'est-à-dire le prix du journal, nous abuserions de la bonne foi du public, puisque nous prétendrions lui faire accroire que le journal est distribué *gratis*; si cette générosité était possible, à quoi bon une *prime?* Nous ferions le journal *gratis*, et tout serait dit. Enfin, si, allant plus loin encore, nous prétendions donner à nos abonnées un objet valant trois fois le prix du journal, et le journal en plus, en échange du montant de l'abonnement, il est évident que nous exagérerions singulièrement la valeur de la prime; or ce genre de séduction nous répugnerait à tous égards, et nous avons voulu l'expliquer une fois pour toutes à nos lectrices.


MANCHETTE ACCOMPAGNANT LE COL-CRAVATE.

Et maintenant nous voulons adresser encore quelques mots aux personnes qui ont bien voulu nous comprendre et nous encourager. Le meilleur moyen qui soit à notre portée pour leur prouver notre gratitude et reconnaître leur propagande active et bienveillante, est de leur promettre des perfectionnements nouveaux; d'après l'ensemble et la majorité des demandes qui nous sont adressées, nous modifions notre publication de façon à lui donner chaque jour une utilité plus incontestable; nous espérons que nos efforts seront appréciés, et le succès toujours croissant de la *Mode illustrée* sera honorable autant que solide, parce qu'il sera dû à une observation scrupuleuse des engagements pris.

W. UNGER.


FICHU EN MIGNARDISE.

EXPLICATION DE LA PLANCHE DE PATRONS.

Capuchon princesse.

Les figures 5, 6 et 7 (*recto*) appartiennent à ce patron, qui représente la moitié du capuchon.

Ce charmant capuchon est fait en taffetas blanc, ouaté et doublé de florence cerise; il est orné avec une bordure à la grecque en velours noir étroit, et garni à l'intérieur avec une ruche de dentelle noire; la doublure est piquée en losanges; le gland du capuchon est fait en dentelle noire.

On emploie, pour faire ce capuchon, 1 mètre 17 centimètres de taffetas blanc; — la même mesure pour la doublure; — 14 mètres 80 centimètres de dentelle noire (imitation) ayant 2 centimètres de largeur; — 60 centimètres de même dentelle ayant 7 centimètres de largeur; — 16 mètres de ruban de velours noir zéro; — 1 mètre de ruban de taffetas blanc, ayant 6 centimètres de largeur (destiné à former les brides).


CORSAGE DÉCOLLETÉ.

Pour couper les figures 5 et 7, on place l'étoffe en droit fil sur la ligne indiquant le milieu; on fait d'abord, sur l'étoffe de dessus, la *grecque* indiquée sur la figure 7 et répétée sur toutes les parties du capuchon. Cette bordure est placée sur le capuchon même, à 7 centimètres de distance du bord; on coupera la doublure un peu *largement*, en prévision de la ouate et de la *piqûre;* on met la ouate entre deux morceaux de mousseline, puis on la place sur la doublure, en faisant les carreaux au point *devant* avec de la soie fine de même nuance que la doublure, puis on réunit la doublure ouatée avec le dessus du capuchon; celui-ci est plié en deux, et cousu ensemble depuis L jusqu'à M; cette couture est celle qui va de la pointe du capuchon jusqu'au col; on coud les figures 6 et 7 ensemble, sur l'épaule, depuis N jusqu'à l'O; on fronce le bas du capuchon sur la ligne marquée par une croix et par la lettre L, et on le réunit avec le col, de façon que les lettres M se trouvent assemblées dans le milieu, et les croix assemblées aussi sur les côtés. On couvre cette couture à l'envers avec un ruban étroit, de même nuance que la doublure. On replie à l'intérieur la doublure et le dessus, et cela sur le bord du capuchon comme sur le bord du col, et on les coud ensemble (dessous et dessus). Pour former la ruche, on coud ensemble les deux bords unis (pied) de la dentelle, puis on forme, sur cette couture, des plis creux séparés par un espace d'un centimètre 1/2 à 2 centimètres; on pose cette ruche à l'intérieur du capuchon, en cousant le milieu de la ruche sur le bord même du capuchon, afin que la moitié de la ruche le dépasse. Le col est garni avec une ruche pareille placée au bord. Le gland est fait de la manière suivante: on prend un morceau de tulle noir roide, on en coud les deux extrémités, de façon à former un rouleau creux ayant environ 8 centimètres de longueur, 7 centimètres de circonférence; on fronce l'un des côtés de ce rouleau, et l'on y attache une boucle de soutache noire ayant 8 centimètres de longueur, qui servira à suspendre le gland au capuchon; on *habille* ce rouleau, en prenant un morceau de 34 centimètres de la plus large dentelle, dont on coud les extrémités ensemble; on fronce cette dentelle, on la passe sur le rouleau, en laissant dépasser le rouleau d'un centimètre 1/2 environ; on fait au bas de cette dentelle, de distance en distance, un pli que l'on fixe par un point sur le rouleau de tulle. La tête du gland est faite avec le restant de la dentelle; on en coud les deux extrémités ensemble; on la fronce au bord supérieur, — puis on la fronce à 2 centimètres de distance du bord inférieur, de façon à former une sorte de rouleau à *tête*, que l'on fixe sur la partie encore découverte du rouleau de tulle. — La pointe du capuchon est rabattue en arrière, et fixée par quelques points faits seulement dans la doublure, en assemblant les étoiles 1 et 2, marquées sur la figure 5, puis aussi les points 1 et 2; on assemble, à l'extérieur, les étoiles 1 et 3, puis on coud les brides aux coins supérieurs du col.


CEINTURE SUISSESSE POUR PETITE FILLE.

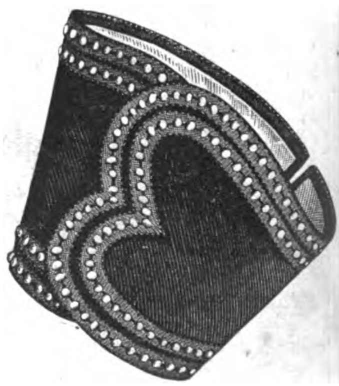
Le capuchon peut être fait en cachemire blanc, et doublé de cachemire cerise, bleu de Chine ou rose.

Col-palatine avec manchette.

Les figures 8 à 9 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Ce col-palatine est fait en velours et garni d'une bande de fourrure ou d'astracan, ou enfin de peluche tricotée; on peut le mettre sur toutes les confections, et aussi sur un corsage montant, à la maison.

Notre modèle est en velours noir, doublé en taffetas violet et bordé d'un double passe-poil. On coupe la palatine sur la figure 8, en plaçant l'étoffe double en droit fil sur le milieu de derrière du patron. La figure 9 représente la manchette entière; on pose des


MANCHETTE ACCOMPAGNANT LE NŒUD DE CRAVATE.

agrafes sur la palatine, pour la fermer par devant; l'imitation de fourrure qui garnit la palatine et le poignet de la manchette, est faite en soie plate et a 4 centimètres de largeur; si l'on ne trouvait pas cette imitation dans les petites villes, on pourrait la remplacer par une garniture peluchée, faite avec de la grosse soie d'Alger ou bien avec de la filoselle.

Pour tricoter cette garniture, on monte 12 à 14 mailles sur une grosse aiguille d'acier; on lève la première sur la deuxième aiguille et l'on pique l'aiguille dans la 2e maille, en prenant en même temps le brin, comme si l'on voulait tricoter cette 2e maille à l'endroit; on place alors, derrière l'aiguille tenue par la main droite, un moule à franges plat, ayant 1 centimètre 1/4 de largeur (on peut remplacer ce moule par une bande de carton).

On entoure le moule avec le brin qui se trouve sur l'aiguille de droite, en plaçant le brin de *haut en bas* et le laissant un peu *lâche*; — on reprend le brin sur l'aiguille, et l'on recommence ainsi trois fois, de telle sorte que le brin soit placé trois fois sur le moule et quatre fois sur l'aiguille; alors seulement on passe cette maille quadruple dans la 2e maille du 1er tour, et l'on pique dans la maille suivante, comme si on voulait la tricoter, en agissant comme nous venons de l'expliquer pour la 2e maille. On fait cette maille et toutes les suivantes de la même façon; la dernière seule doit être faite comme la première. On retourne l'ouvrage, on n'enlève pas le moule, et l'on tricote le tour suivant à l'*endroit*, en levant la 1re maille, comme pour tous les autres tours; — dans la maille quadruple suivante, on fait 2 mailles; — les autres mailles quadruples composent chacune seulement une maille; — la dernière maille quadruple est jetée par-dessus la dernière maille du tour, maille qui est simple; on a, par conséquent, augmenté d'une maille au commencement, et diminué d'une maille à la fin du tour. — On fait ensuite 1 tour à l'endroit, uni, auquel succède 1 tour dans lequel on tricote une maille dans le côté de devant de la 2e maille, — et une autre maille dans le côté de derrière de cette même 2e maille; — les deux dernières mailles de ce tour sont tricotées ensemble. — On recommence ensuite le tour avec le moule (première et dernière mailles sans moule), et l'on répète tous les tours qui viennent d'être décrits; la bande peluchée se fait en biais avec ces 4 tours, que l'on recommence jusqu'à ce que l'on en ait fait la mesure nécessaire.

Nœud de cravate avec manchette.

Les figures 10 et 11 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Ce nœud de cravate est fait en velours noir; une bande de taffetas noir, piquée en soie blanche et parsemée de pois en soie blanche de cordonnet, encadre le nœud et les manchettes; la bande de taffetas est coupée en biais.

La figure 10 représente l'un des pans de la cravate; chacune des deux boucles du nœud et la *traverse* du milieu a 15 centimètres de longueur et 8 centimètres de largeur (ourlets de côté non compris). — La manchette se compose de deux morceaux retombant l'un sur l'autre, comme l'indique la ligne ponctuée de la figure 11; chacun de ces morceaux est coupé séparément, — et toutes les parties de la cravate et de la manchette sont coupés en biais. Les pans de la cravate sont doublés de taffetas après avoir été ornés avec la bande de taffetas, puis l'on y fait un pli, en mettant la croix sur le point (voir fig. 10). — Quant à la manchette, après avoir coupé deux morceaux sur la figure 11, et après les avoir garnis avec la bande de taffetas, on les coud ensemble; on coupe ensuite la doublure d'un seul morceau, et on la réunit avec le dessus, en rabattant à l'intérieur velours et doublure, et les cousant ensemble. Deux boutons recouverts de velours et deux bouclettes de cordon élastique fixent la manchette sur le poignet.

On peut remplacer la bande de taffetas par un galon noir et blanc, ayant un 1/2 centimètre à 1/3 de centimètre de largeur.

Ceinture suissesse,

POUR PETITE FILLE DE TROIS A CINQ ANS.

Les figures 12 et 13 (*recto*) appartiennent à ce patron.

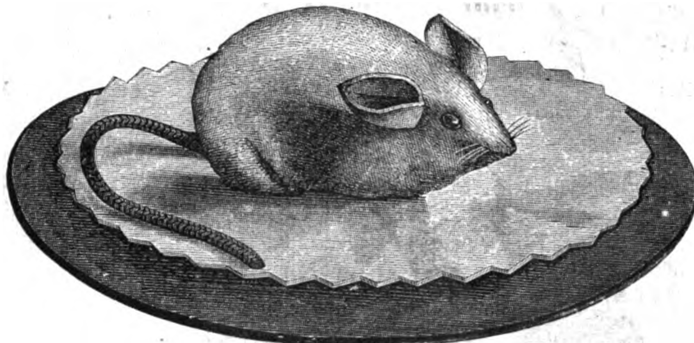
Cette ceinture, que l'on met sur toutes les robes, convertit en toilette élégante la toilette la plus simple. On fait cette ceinture en taffetas noir — ou velours noir; les bretelles suffisent pour maintenir droite la taille de la petite fille; la ceinture, à double pointe par devant et par derrière, est fermée sur le côté gauche avec des agrafes et des œillets; elle est ornée de côté par un nœud à longs bouts, fait en ruban, ayant 8 centimètres de largeur.

On coupe la ceinture sur la figure 12, *sans couture*, et de façon à la fermer du côté gauche. Le patron indique l'extrémité de la ceinture et les agrafes qui la ferment; on met entre le dessus et la doublure une étoffe un peu roide, et l'on borde la ceinture avec un passe-poil noir ou de couleur tranchante. Les deux bretelles sont coupées sur la figure 13, doublées, bordées de passe-poils, et réunies à la ceinture, P avec P, jusqu'à la croix, — Q avec Q jusqu'au point, afin que le côté *bombé* de la bretelle se trouve en dehors, vers les bras.

Corsage décolleté avec manches courtes.

Les figures 14 à 19 (*recto*) appartiennent à ce patron.

La robe de bal dont le corsage figure sur notre planche est en tulle bleu à deux jupes, dont la première est garnie avec quatre bouillonnés, séparés par une ruche de tulle blanc. La deuxième jupe est brodée d'un *semé* en soie blanche garnie de deux ruches de tulle blanc, et relevée en festons avec des bouquets de bluets, à feuillage noir. Le corsage à pointe est garni avec une draperie; les manches courtes se composent d'un gros bouillonné, retenu par un bouquet pareil à ceux de la jupe; un bouquet semblable est fixé sur le devant du corsage.



SOURIS ESSUIE-PLUME.

Le patron représente la moitié du corsage. On coupe d'abord la doublure sur les figures 14, 15, 16, 17, 18, on y fait les pinces indiquées sur les figures 14, 15 et 18, puis on *tend*, sur ces différents morceaux, l'étoffe de dessus. On assemble les différentes parties du corsage en réunissant les mêmes lettres. Les côtés de derrière sont garnis avec des œillets pour lacer le corsage, et l'on met près des œillets (de chaque côté) des baleines fines; les autres coutures du corsage sont garnies avec des baleines plus fortes, taillées en pointe vers le bas, qui doit être bordé avec deux lisérés. La draperie se compose d'un morceau de même étoffe que le corsage, dans lequel on fait quatre grands plis.

La manche courte (fig. 19) est couverte par un gros bouillonné ou par des volants, si on le préfère. On peut faire ce corsage à ceinture, en le coupant seulement jusqu'à la ligne qui indique le bas de la taille.

Souris pour essuie-plume.

Les figures 20 et 21 (*verso*) appartiennent à ce patron.

MATÉRIAUX: Drap fin, rouge et même drap noir, futaine grise, ouate.

Cet essuie-plume, très-original, est très-facile à exécuter: on prend de la futaine grise, dont l'envers représentera le pelage de la souris, et l'on coupe la figure 20; — on coupe deux fois la figure 21 (oreilles de la souris); ces deux derniers morceaux sont coupés sans *remplis*; — la fig. 20 doit avoir en plus l'étoffe nécessaire pour faire un rempli sur la ligne marquée *a*, au milieu, — *b* à ses deux extrémités; on plie l'étoffe destinée au *rempli*; on pose ce *rempli* sur le côté sans *rempli*; on assemble les lettres *b*, et on coud les deux côtés ensemble depuis *a* jusqu'au *b*, — depuis *b* jusqu'au *c*. On plisse ensuite l'étoffe depuis *e* jusqu'à *e* en laissant environ 1 centimètre de distance entre chaque point; on remplit ensuite ce *corps* avec de la ouate, en tirant bien l'étoffe de tous côtés, et ne laissant qu'un seul côté un peu plat, afin de fixer la souris sur l'essuie-plume.

Les oreilles doivent être un peu pliées sur la ligne ponctuée de la figure 21; on les fixe sur la place marquée par une étoile (fig. 20), et, tirant le fil au travers de la tête d'un côté à l'autre (d'une étoile à l'autre étoile), on forme le creux qui figure la tête; on met une perle noire sur les croix (yeux de la souris), puis on passe au travers du museau, du point à l'autre point, quelques brins de fil blanc, que l'on coupe de chaque côté, en leur laissant la longueur indiquée par notre dessin.

On coupe deux morceaux ronds, en drap; le premier, déchiqueté tout autour, est en drap rouge; il a 8 centimètres 1/2 de diamètre; l'autre morceau (non déchiqueté), est en drap noir, et dépasse le premier d'un centimètre 1/2 environ. On met entre les deux morceaux de drap plusieurs feuilles de percaline noire, qui serviront au nettoyage des plumes mieux que le drap lui-même, celui-ci laissant toujours quelques filaments sur les plumes. Quand tous ces petits préparatifs sont terminés, on fixe la souris au milieu du drap rouge.

Veste coin de feu.

Les figures 1 à 4 (*recto*) appartiennent à ce patron, qui représente la moitié de la veste.

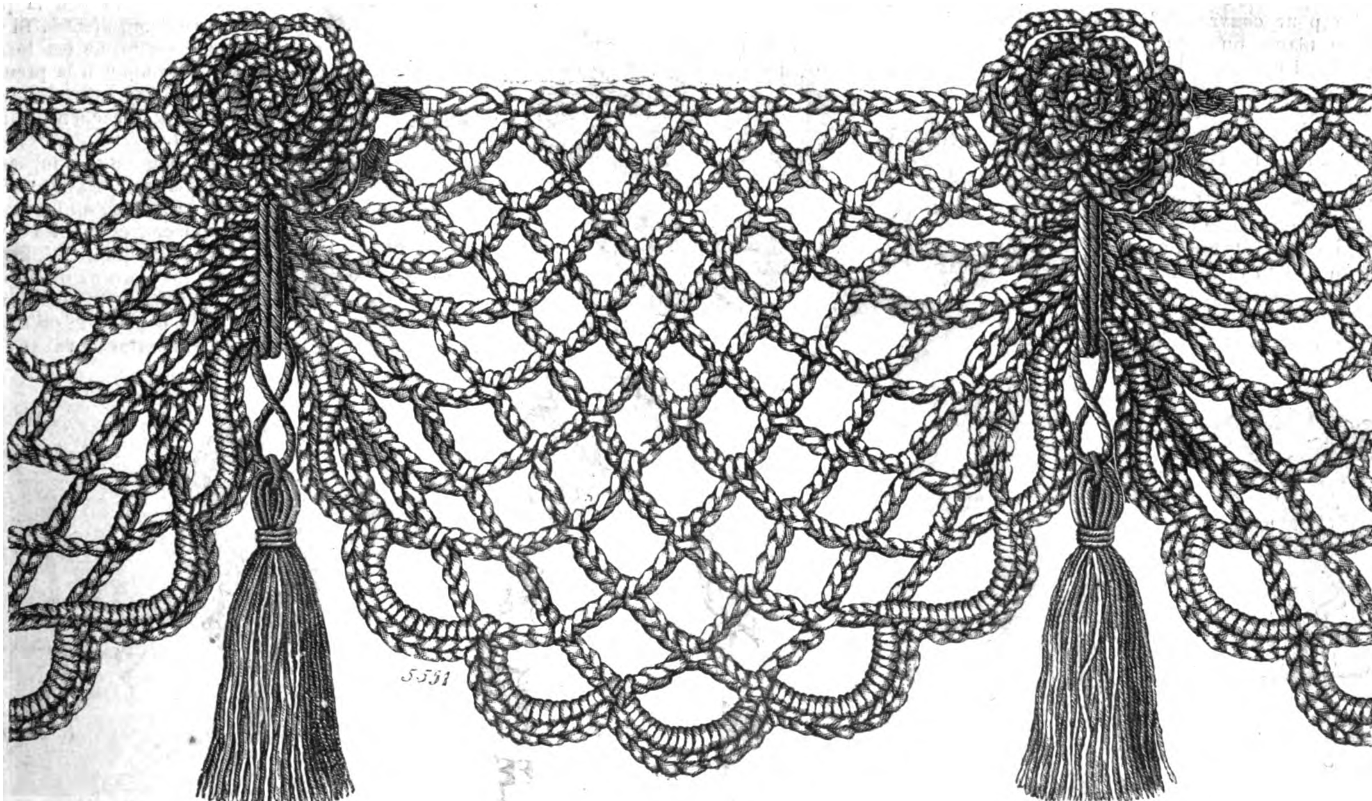
Notre modèle est fait en drap gros bleu, garni avec des bandes de peluche *astracan* et orné de galon noir. Le dessin représente cette veste plus longue qu'elle ne l'est réellement sur le patron; si l'on préfère les proportions données par le dessin, on pourra couper les devants de la veste un peu plus longs que le patron. La veste est fermée par devant avec trois doubles boutons garnis d'agrafes en ganse noire.

Pour faire cette veste, en emploie 1 mètre 17 centimètres de draps, — 2 mètres 34 centimètres de taffetas (doublure), — 10 mètres 67 centimètres de galon; bandes d'astracan pour border la veste.

En coupant la veste, on laissera partout, en plus, l'étoffe nécessaire pour les remplis. Ce soin est inutile pour les bords de la veste, qui sont recouverts par les bandes d'astracan; la doublure doit déborder sous les bandes d'astracan; elle est fixée sur le drap par une couture en ourlet. La manche se compose de deux morceaux, taillés tous deux sur la figure 4; le morceau de *dessous* doit être creusé sur la ligne qui indique l'échancrure de la manche.

On coud ensemble les figures 1 et 2 depuis A jusqu'à B, — les figures 2 et 3 depuis C jusqu'à D, — les figures 1 et 3 depuis E jusqu'à F, en prenant dans toutes ces coutures seulement l'un des côtés de la doublure, l'autre côté devant être rabattu et ourlé sur les coutures mêmes. On place une poche sur chaque devant entre le dessus et la doublure, et l'ouverture en est couverte par un revers dessiné sur la figure 1, à la place même qu'il doit occuper; sa ligne inférieure indique en même temps la fente de la poche, au bas de laquelle on place le revers après l'avoir orné de galon (voir la disposition du galon sur notre dessin), garni d'astracan et doublé de taffetas. La largeur de la bande d'astracan et la disposition du galon sont indiquées sur la figure 1 (encolure). On peut remplacer l'astracan par une bande de velours noir, de moire française ou de moire antique.

La manche est cousue ensemble depuis G jusqu'à l'H, — depuis J jusqu'au K, puis cousue dans l'entournure, en plaçant le K de la manche sur la même lettre de la figure 1. Les trois boutons dessinés sur la figure 1 doivent être placés aussi sur l'autre devant, avec des boucles ou agrafes faites avec de la ganse. Ces boucles sont cousues sous les boutons du côté droit; on met aussi une agrafe en métal à l'encolure.



BORDURE-DENTELLE AU CROCHET.

Verso de la planche de patrons.

BRODERIES.

N° 1. Fichu en mignardise noire. Ce joli modèle, si désiré par nos lectrices, servira pour les corsages montants et décolletés, pour les confections d'hi-

ver et d'été. On calquera d'abord la moitié du fichu représentée sur la planche de broderie, puis sur le revers de ce premier calque, on tracera les contours de l'autre moitié. La plupart de nos lectrices connaissent la mignardise blanche ou noire, galon étroit garni de picots. On suit avec ce galon tous les contours du dessin, en faisant des points à toutes les places où ce galon croise. Quand ce premier travail est terminé, on fait, avec de la soie de cordonnet, toutes les barrettes et les *roues* indiquées dans l'un des coins du fichu. Ce joli dessin a été composé chez M. Leballeur, rue Taitbout, 74 : on trouve chez lui la mignardise nécessaire pour l'exécution. — Ce fichu convient non-seulement aux femmes, mais aux jeunes filles.

Nº 2. Col sur mousseline ou nansouk clair. Le petit médaillon placé sur l'un des côtés contient une double boutonnière, au travers de laquelle on passe la petite bande placée sur l'autre côté et que l'on fixe par une broche-épingle. Cette bande est en nansouk double. Le médaillon peut être fait avec le col ou séparément. Dans ce dernier cas, le col doit atteindre, en dessous, le milieu du médaillon.

Nº 3. Manchette accompagnant le col nº 2.

Nº 4. Col au plumetis sur mousseline, batiste ou nansouk.

Nº 5. Col au feston. Les tiges et les nervures sont faites au point de cordonnet.

Nºs 6 et 7. Bonnet d'enfant. Le nº 6 représente la moitié de la passe ; le nº 7 est le fond du bonnet. En assemblant les deux morceaux, l'A du milieu supérieur de la passe doit se trouver avec l'A du fond ; le B du bout de la passe avec le B du fond. On garnit le bonnet avec une ruche de tulle ou de dentelle, ornée de bouclettes de ruban.

Nºs 8 et 9. Coins de mouchoirs. Le côté ponctué des petites feuilles est fait au point d'armes.

Nºs 10 et 11. Bordures pour lingeries, — plumetis.

Nºs 12 et 13. Entre-deux pour manches, chemisettes, etc., — plumetis.

Nº 14. Bordure pour jupon, — broderie anglaise.

Nºs 15 et 16. Entre-deux, — plumetis.

Nºs 17, 18 et 19. Bordures pour pantalons, etc.

Nº 20. Bouquet pour coin de mouchoir, bout de cravate de soie ou de mousseline blanche.

Nº 21. Coin de mouchoir.

Nº 22 et les suivants. Lettres et couronnes.

Capuchon Zamira.

Notre modèle est en cachemire bleu, doublé de soie; il se compose d'un fond rond, froncé, sur une large bande qui se termine en pointe par devant et sur les côtés ; les brides sont attachées sur le bavolet, qui forme pèlerine par derrière et couvre les oreilles. Le dessin est fait en soutache bleue ; des ruches en taffetas bleu garnissent le capuchon, le nœud de derrière et les brides sont en ruban de taffetas bleu. La forme pe ce capuchon, moins élégant et moins *seyant* que le capuchon princesse, nous semble convenir surtout aux personnes âgées qui redoutent les variations de la température.

Bordure-dentelle au crochet.

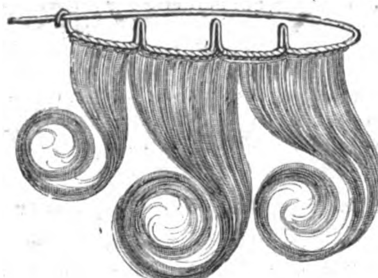
Cette dentelle servira pour couvre-pied, rideaux, etc. On la fait avec du coton blanc, ou de la laine de couleur assortie au couvre-pied, si celui-ci est en laine.

On fait une chaînette, ayant la longueur nécessaire pour l'objet que l'on veut garnir ; on revient sur cette chaîne, en faisant des festons composés de 5 mailles en l'air (sous lesquelles on passe 2 mailles de la chaînette) et d'une maille simple. Sur ce tour on en fait encore 11 pareils, en plaçant toujours leurs mailles simples au milieu des festons du tour précédent. Le treizième tour forme le bord ; on place 8 mailles simples *à cheval* sur chaque feston du 12me tour, et une maille simple sur chaque maille simple. Avec cette bordure on forme les festons indiqués par notre dessin, et se composant chacun de 8 festons, de la bordure ; on les fixe dans ces intervalles réguliers en employant un cordon de coton, ou de laine si le travail est fait en laine, et plaçant un gland assorti dans chaque creux du feston. On met, au-dessus du cordon qui retient les festons, une rosette, que l'on fait de la manière suivante.

On monte 5 mailles, on réunit la première à la dernière, et l'on travaille en spirale avec des mailles simples dont on augmente le nombre (afin de maintenir la rosette plate), jusqu'à ce que l'on ait un rond d'un centimètre 1/2 de diamètre, sur lequel on place 3 tours, composés de festons, faits avec des mailles en l'air, travaillés en spirale et commençant depuis le milieu du rond ; pour attacher ces festons, on pique toujours le crochet dans le côté de dessus des mailles du rond. Les festons du premier tour (milieu) se composent de 3 mailles en l'air, ceux du deuxième tour de 5 mailles en l'air, ceux du troisième tour de 7 mailles en l'air.



VESTE COIN DE FEU DE CHEZ M. LEBALLEUR, 74, RUE TAITBOUT.



E

ACCESSOIRES POUR COIFFURES, DE CHEZ M. CROIZAT.

Coiffures

composées par M. Croizat, rue Richelieu, 76.

M. Croizat a toutes nos prédilections, et elles sont justifiées par un goût varié, par ces inventions ingénieuses, qui aident la mode dans la direction qu'elle adopte, tout en la refrénant au nom du bon goût et du bon sens.

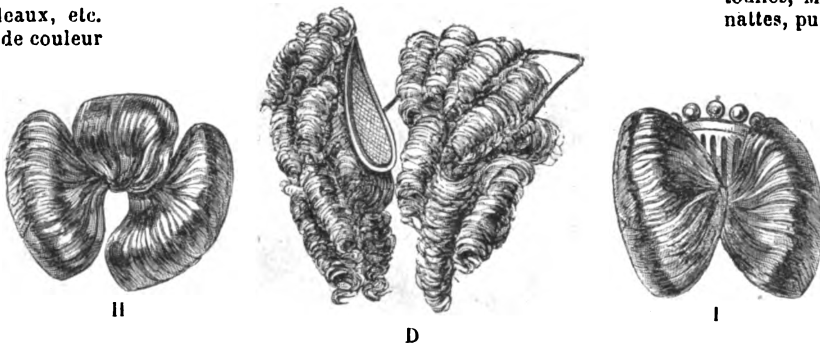
La mode actuelle exige que le visage des femmes soit entouré d'un cadre formé par leur chevelure; les nattes, les boucles, les *crochets*, les coques, les longues boucles *repentirs*, les bandeaux roulés, sont employés séparément ou simultanément, selon le caractère de la physionomie et le talent du coiffeur; cette latitude même offre quelques dangers, car pour peu que l'on livre sa tête aux inspirations d'un artiste de troisième ordre, on court le risque de se trouver coiffée, non à la mode de Paris, mais à celle de Charenton, où l'on passe, dit-on, dans sa chevelure des brins de paille, des verroteries et des ornements de chrysocale.

Nos lectrices de Paris connaissent la route qui conduit chez M. Croizat; nos lectrices des départements s'adressent aussi bien souvent à lui; c'est afin de guider et d'éclairer les unes et les autres, que nous publions, près des coiffures de M. Croizat, les divers éléments qui entrent dans leur composition, quand on ne veut pas couper ou crêper des cheveux longs et beaux, — ou bien enfin, quand la chevelure n'est pas assez abondante pour suffire à exécuter ces coiffures. On avait autrefois une certaine répugnance à appeler à son secours les faux cheveux ; cette répugnance a disparu devant les exigences de la mode, qui impose les coiffures volumineuses, indispensables, en effet, pour accompagner l'immense envergure du costume moderne; on accepte aujourd'hui les chignons postiches, les boucles de toute dimension, sans embarras, et tout comme s'il s'agissait de nœuds de rubans et de guirlandes de fleurs; on n'a pas la prétention de faire croire que les chignons volumineux et les nattes sont le produit de la tête qu'elles ornent, pas plus que de vouloir persuader que les fleurs ont poussé sur la tête qui en est garnie.

Cela dit, procédons à l'énumération des dessins que nous publions aujourd'hui.

Nºs 1 et 2. Coiffure Louis XIV, vue par devant et par derrière. — Pour exécuter cette coiffure, lorsqu'on n'a pas beaucoup de cheveux, on fait sur le devant deux petites nattes, sur lesquelles on pose les touffes à la Sévigné, montées sur des broches frisettes; ces petites nattes sont attachées sur le chignon de derrière; avant de poser ces touffes, M. Croizat étire un peu la partie supérieure des nattes, puis il les roule en arrière. Si l'on a assez de cheveux, on forme les longues boucles, sinon on les adapte à la première petite natte, et les cheveux naturels, disposés en bandeaux, couvrent et cachent l'édifice de la coiffure de devant.

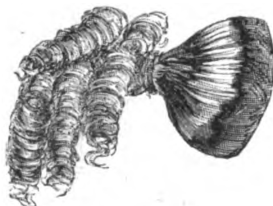
Le chignon se compose d'abord d'une sorte de *coussinet*, fait avec les cheveux placés au bas de la tête ; on les natte, on les roule en colimaçon et on les fixe bien solidement avec deux grandes épingles ; on natte ensuite tous les cheveux de derrière, sans les lier, et on dispose cette natte en forme de 8 attaché sur le coussinet; on ajoute quelques touffes de bouclettes de rubans et quelques bouts de



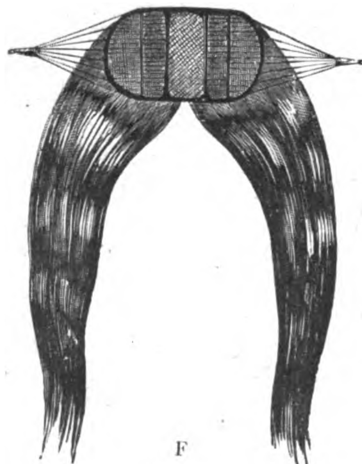
H D I



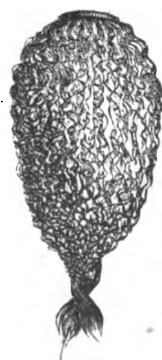
A



B



F



G



C



COIFFURE LOUIS XIV.



MÊME COIFFURE VUE PAR DERRIÈRE.

ruban, en consultant la disposition du dessin; ces touffes de ruban sont montées sur des épingles.

Nos 3 et 4. Coiffure *Maintenon*, vue par devant et par derrière. — Le devant de cette coiffure se compose d'une couronne frisée (voir le dessin marqué A), entourée d'une barbe en blonde tuyautée; quelques fleurs détachées accompagnent cette barbe. Les cheveux naturels sont relevés à la chinoise; dans ce cas, M. Croizat emploie tous les petits cheveux qui entourent le front, et en forme les petits anneaux que l'on voit au premier plan. Les boucles *repentirs* sont naturelles ou postiches, à volonté.

Les cheveux de derrière sont crêpés en dessous, roulés et fixés à 1 centimètre de distance de la ligature des cheveux; leur excédant forme le chignon supérieur, qui est roulé sur lui-même, en commençant par la pointe des cheveux; une fleur masque l'épingle qui le retient.

Une personne qui aurait peu de cheveux pourrait faire cette coiffure, en formant d'abord le chignon supérieur avec sa chevelure, disposée ainsi que nous venons de l'indiquer pour la coque supérieure, puis elle poserait ensuite le chignon B, pour compléter la coiffure.

Lettre B. Chignon Louis XIII. — Ce chignon, soutenu par du faux crêpé, est employé avec le chapeau de voyage et les résilles; il est d'une extrême solidité; pour le poser, on natte ses cheveux, et on les dispose à plat sur la nuque.

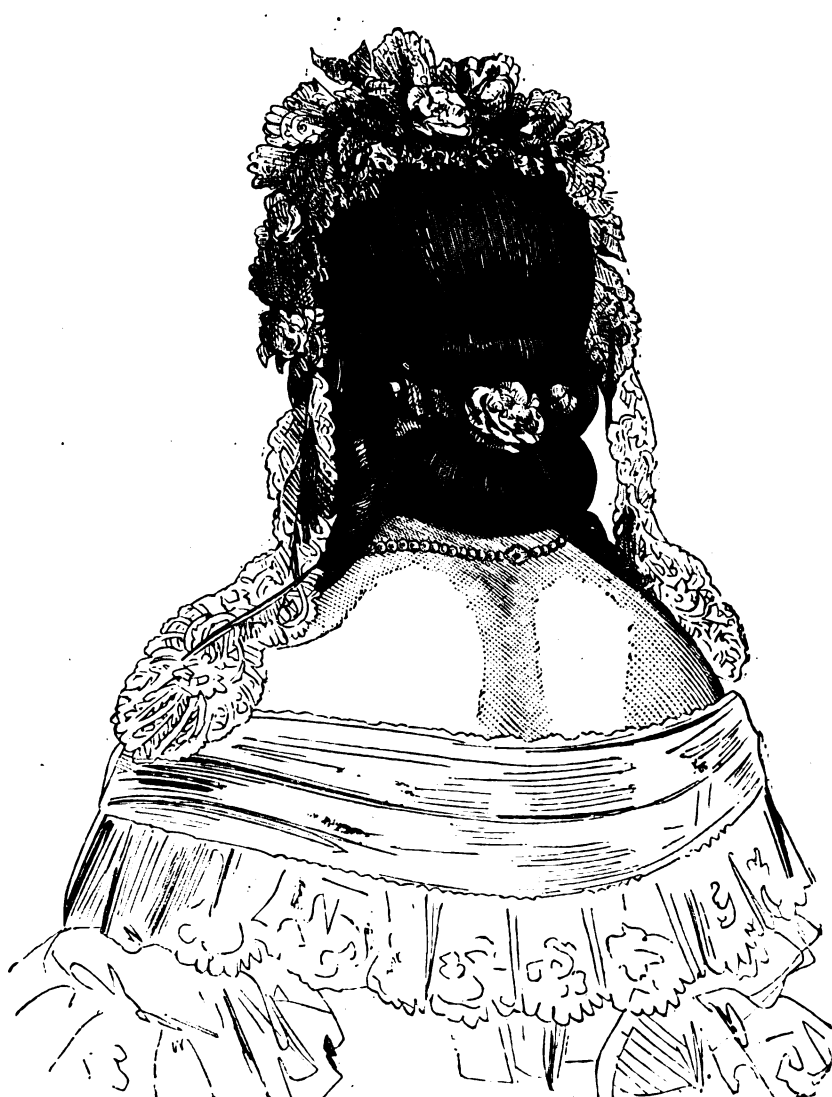
Lettre C. Demi-couronne frisée. — Cette demi-couronne, que l'on porte sous le chapeau, est pareille à celle qui figure sur le devant du turban publié dans le no 21.

Lettre D. Touffes sur ressort. — Ces touffes sont particulièrement commodes, lorsqu'on n'a pas assez de cheveux, pour poser des boucles montées sur des peignes.

Lettre E. Boucles dites *accroche-cœur*. — On les emploie dans les coiffures *empire*, afin d'éviter de couper les che-



COIFFURE MAINTENON.



MÊME COIFFURE VUE PAR DERRIÈRE.

Coiffures composées par M. Croizat, rue Richelieu, 76.

veux longs; elles reproduisent les anneaux indispensables pour ce genre de coiffure.

Lettre F. Bandeaux perméables. — La monture de ces bandeaux permet de poser solidement des touffes montées sur des peignes, puisque ceux-ci sont arrêtés dans le bandeau même. La raie de chair est faite avec du tulle composé d'un tissu de cheveux blancs, et elle est si bien imitée qu'on ne l'aperçoit pas au bord du front. M. Croizat fabrique aussi ce modèle en y joignant des touffes frisées.

Lettre G. Sous-chignon en cheveux ondulés. — Il est monté sur un peigne, et dispense de crêper les cheveux naturels pour former les gros chignons; on le fixe sur un petit *coussinet* pareil à celui indiqué pour la coiffure *Sévigné*.

Lettres H, I. Deux nœuds de cheveux. — Nous recommandons particulièrement ces nœuds, qui constituent une véritable économie d'argent et de temps; toutes les femmes peuvent les poser elles-mêmes, sans le secours d'un coiffeur; M. Croizat se charge, du reste, de fabriquer tous les dessins de *nœuds*, plus ou moins volumineux, selon le goût des personnes qui s'adressent à lui. Il les monte solidement, avec ou sans peigne, à volonté.

Tous les envois seront accompagnés, si on le désire, d'une description, contenant l'explication des meilleurs procédés à employer pour exécuter les coiffures qu'on lui demande.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe en velours épinglé blanc. La garniture de la première jupe se compose d'abord de deux rubans en velours groseille clair, encadrés de chaque côté par une dentelle noire très-étroite; deux autres rubans pareils sont brodés, le premier d'une dentelle noire assez large, posée d'un côté, le second d'une dentelle noire étroite, posée de l'autre côté; — le quatrième ruban est encadré de dentelle noire étroite; deux autres rubans pareils à ceux-ci, avec la même garniture, sont placés au-dessus de ceux que nous venons de décrire; il y a donc en tout six rubans de velours.

Une deuxième jupe de velours épinglé blanc retombe au-dessus du dernier ruban; cette jupe est ornée d'une grecque double (entrelacée) en velours groseille, encadrée de dentelle noire étroite; le même ornement de grecque *double* est répété sur la berthe, qui est garnie d'une haute dentelle noire et sur la ceinture à pointe (forme suissesse). La coiffure se compose d'une torsade en velours groseille et de plumes blanches.

Robe en velours bleu azuline. Manteau-burnous à manches et capuchon; les manches, très-amples, se terminent en pointe à l'une des extrémités, et cette pointe est ramenée sur le devant; le manteau est entièrement garni d'une large broderie en or.

Chorégraphie *.

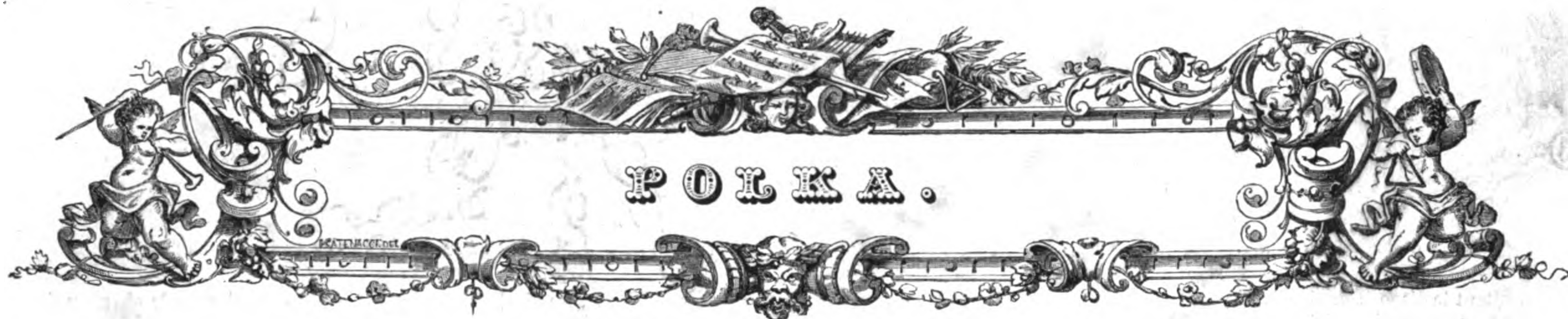
Nous pensons être agréables à nos jeunes lectrices en publiant quelques combinaisons nouvelles pour les figures du cotillon; cette danse termine d'habitude tous les bals. Mais, il faut bien le dire, parmi les différentes figures qui la composent, il en est qui sont trop anciennes et trop connues pour offrir un bien vif attrait, tandis qu'il en est d'autres auxquelles nous adresserons le reproche plus grave de manquer de distinction et d'être en opposition formelle avec les lois du bon goût.

Les figures que nous publions aujourd'hui sont exécutées sur la mesure de la polka. Deux des *paires* d'un cotillon choisissent deux autres paires, c'est-à-dire que les danseurs invitent deux dames, les dames deux danseurs; cela compose quatre *paires*. Les danseurs sont désignés sur nos dessins par le signe ●◆, les dames par le signe ○◇; les points indiquent les têtes des personnes, et par conséquent la direction vers laquelle leurs visages sont tournés. La ligne ponctuée .... marque la voie qui doit être parcourue par les dames, la ligne unie ——— indique la voie des danseurs. Les trèfles ♣ noirs et les trèfles blancs ♧ placés au bout de ces lignes (danseurs, dames) marquent le but qu'ils doivent atteindre; leurs visages doivent se trouver dans la direction indiquée par la pointe des trèfles.

Les paires nos 1 et 2 commencent le tour (voyez fig. 1); les danseurs nos 1 et 2 font à gauche trois chassés de polka, vers les dames nos 3 et 4; — les dames nos 1 et 2 en font autant à droite, vers les danseurs 3 et 4. Les 3me et 4me *paires* restent immobiles. La fig. 1a ne comprend qu'une mesure, employée à se saluer mutuellement, c'est-à-dire à saluer la personne devant laquelle on se trouve. On commence immédiatement la fig. 2, durant laquelle les huit personnes composant les quatre paires se font des visites: le danseur no 1 et la dame no 2, le danseur no 2 et la dame no 1, laissent passer entre eux les *paires* nos 4 et 3; puis ces premières paires, se dirigeant en dehors des dernières, et se croisant, reviennent faire *vis-à-vis* aux places occupées naguère par les *paires* 4 et 3. En même temps les *paires* 3 et 4 dansent en se faisant vis-à-vis, en *croisant*, c'est-à-dire que les danseurs tournent à gauche, les dames à droite, vers la place occupée précédemment par la paire no 1, où le danseur 3 et la dame 4, le danseur 4 et la dame 3 se trouvent en *vis-à-vis*. Cette figure doit être exécutée sur trois mesures de polka; la 4me mesure appartient à la fig. 2a, laquelle se compose d'un salut, comme la fig. 1a.

Les fig. 3, 3a, 4, 4a, sont dansées par les *paires* nos 1 et 2 de

* Reproduction et traduction interdites.



Composée par M. DELLHITZ.

Allegretto.



ALBUM DE LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal 56 Rue Jacob. Paris.

Toilettes de Mme VIGNON-CHAUVIN, 182, Rue de Rivoli.

Coiffures de Mr CROISAT, 70, r. de Richelieu.

Fig. 1. 3 mesures.

Fig. 1ª. une mesure. (Salut.)

Fig. 2. 3 mesures.

Fig. 2ª. une mesure. (Salut.)

Fig. 3. 3 mesures.

Fig. 3ª. une mesure. (Salut.)

Fig. 4. 3 mesures.

Fig. 4ª. une mesure. (Salut.)

Fig. 5. 3 mesures.

Fig. 5ª. une mesure. (Salut.)

Fig. 6. 3 mesures.

Fig. 6ª. une mesure. (Salut.)

Fig. 7. 3 mesures.

Fig. 7ª. une mesure. (Salut.)

Fig. 8. 3 mesures.

Fig. 8ª. une mesure. (Salut.)

la même façon que les fig. 1, 1*, 2, 2*, de façon qu'à la fin du tour chaque danseur a retrouvé sa dame, comme au commencement du cotillon, avec cette différence que chaque paire se trouve à la place opposée à celle qu'elle occupait. Depuis la fig. 5 jusqu'à la fig. 8*, les *paires* nos 3 et 4 dansent comme les *paires* 1 et 2 l'ont fait dans la fig. 1 jusqu'à 4*, de façon qu'à la fin de la fig. 8* les quatre *paires* se retrouvent à la place qu'elles occupaient au commencement de cette danse; elles font ensuite le tour de la salle sur la mesure de la polka, puis chaque danseur reconduit sa dame au danseur avec lequel elle est engagée pour le cotillon.

On sait que toutes les danses sont reproduites dans le cotillon, qui est pour ainsi dire le résumé du bal; nous publierons successivement d'autres combinaisons d'un genre nouveau et inédit. TAGLIONI.

MODES.

Quelques-unes de nos plus jeunes abonnées m'ont adressé des réclamations qui ne me semblent pas tout à fait fondées : elles désirent que je fasse une part plus large aux toilettes de jeunes filles, et me demandent des conseils très-détaillés sur ce point important. Je crois avoir indiqué fréquemment les combinaisons qui me semblaient être les plus simples, et par conséquent les plus jeunes; et si je n'ai pas consacré à ce sujet des articles spéciaux, c'est uniquement parce qu'il offre, en réalité, peu de variété. Les jeunes filles de Paris s'habillent très-simplement, quelle que soit leur fortune; elles portent généralement des robes sans garnitures, et lorsqu'il s'agit de toilettes plus parées, elles choisissent les garnitures les plus simples. Leurs robes d'orléans sont ornées de trois petits volants, couvrant un espace de 20 centimètres, bordés d'un ruban de velours noir étroit; le dernier volant est à tête, également bordée de velours. Cette toilette est dans son genre déjà fort élégante; le corsage est garni de boutons de velours; il est à pointe ou bien à ceinture *suissesse* de velours noir. Les manches, larges ou bien à demi larges et marquant le coude, sont garnies comme la jupe.

Leurs robes de popeline n'ont point de garnitures; les jupes de ces robes sont ornées, *tout au plus*, avec une grosse ruche *chicorée* en taffetas de même nuance que la couleur dominante de la robe, ou bien noire. Leurs robes de taffetas, *seule étoffe de soie qu'elles puissent porter*, sont ornées de plusieurs rangées de rubans de velours, ou bien de trois petits volants déchiquetés, ou bien de ruches *chicorée*. Leurs manteaux sont des casaques ou de grands *collets* (talma) en drap noir ou gris; — et pour très-grande toilette, la casaque non ajustée en velours noir, ou bien encore la casaque de taffetas noir qui a été doublée et ouatée; elles portent aussi (je l'ai déjà dit) plusieurs petits volants de taffetas posés sur des robes de laine ou de popeline. Elles évitent, surtout, le mélange de plusieurs couleurs différentes et s'interdisent les ornements compliqués et *tapageurs;* les corsages de leurs robes de bal ne découvrent pas tout à fait les épaules; ces robes sont généralement blanches, en crêpe ou bien en tarlatane; si on les garnit de bouillonnés, ceux-ci ne sont pas volumineux comme les bouillonnés ornant les robes des femmes; si les corsages de ces robes de bal sont à ceinture, on place assez souvent le nœud à longs bouts par derrière au bas de la taille.

Du reste, nous publierons prochainement des toilettes de *jeunes filles*, dont nous devons les modèles à Mme Claude Vignon, rue de Rivoli, no 182 Cette maison est l'une de celles qui fuient la réclame banale; elle ne permettrait pas volontiers à *tout le monde* de vulgariser par la publicité ses modèles, toujours remarquables par la distinction de leurs formes et de leurs ornements, par leur élégance sobre et discrète, quoique toujours incontestable. Mme Vignon sait éviter les écueils sur lesquels on chavire trop souvent aujourd'hui; elle sait être originale sans être jamais excentrique, et concilier les exigences de la nouveauté avec celles du bon goût; si elle emprunte un détail aux costumes *historiques*, elle l'oblige à *fusionner* avec le costume moderne, et n'expose pas les femmes qu'elle habille à paraître avoir revêtu prématurément des costumes destinés à figurer dans un bal masqué. Nous reviendrons sur les toilettes que nous ferons dessiner chez Mme Vignon, et nous lui rendrons toujours le juste tribut d'éloges dû à son goût sûr et élevé.

Il nous a été impossible d'accéder à la demande qui nous a été adressée par un grand nombre de nos lectrices, relativement à des devis de trousseaux et de layettes; nous avons craint de donner à ces détails une trop grande place dans le journal, et de léser ainsi les intérêts des personnes pour lesquelles ces listes n'auraient en pas eu d'utilité; cependant nous pensons être agréables à nos abonnées en les prévenant qu'elles peuvent se procurer ces listes de trousseaux et de layettes, en s'adressant à la maison Leborgne et Henneveu, rue du Bac, no 56. L'extension considérable prise par les affaires de cette maison lui permet de satisfaire sa clientèle, quel que soit le chiffre des dépenses que celle-ci *peut* ou *veut* faire. A côté des objets les plus riches, des broderies et des dentelles les plus fines et les plus exquises, on trouve la lingerie solide et modeste, et, descendant encore un échelon, on peut s'y procurer même le linge de madapolam; seulement, tous les objets livrés par cette maison ont, *quel que soit leur prix*, un caractère tout particulier d'élégance dû à leur coupe toujours irréprochable, à leurs ornements toujours gracieux; cette élégance relative, mais toujours réelle, nous engage à recommander ce magasin à toutes nos lectrices. MM. Leborgne et Henneveu expédient les objets qu'on leur demande, francs de port, sur tout le parcours des chemins de fer, dès que le chiffre de la commande dépasse la somme de 25 fr. Ils ne se bornent pas à faire préparer tous les innombrables objets qui concernent la lingerie féminine, et fournissent encore les chemises pour homme en toile fine, en flanelle de couleur; les gilets de cachemire et de flanelle, etc. Les détails sont particulièrement soignés, et la coupe en est irréprochable; on leur envoie un modèle qu'ils copient scrupuleusement, tout en rectifiant les défauts qui peuvent s'y trouver, et en le modifiant au point de vue de la grâce parisienne, renommée à si bon droit.



PRIX DE LA COLLECTION DE CROCHETS ET D'AIGUILLES A TRICOTER,

chez M. Simart, rue de Rambuteau, 64.

Crochets tunisiens en bois, 3 fr. 60 centimes la douzaine, — 35 centimes la pièce.

Idem en os, 9 fr. 20 centimes la douzaine, — 75 centimes la pièce.

Idem en ivoire, 2 fr. 50 centimes la pièce. — Très-gros no 0, 3 fr.

Aiguilles à tricoter en buis :

No 0, la paire 65 centimes; — nos 1 et 2, la paire 60 centimes; — nos 3 et 4, la paire 50 centimes; — nos 5 et 6, la paire 40 centimes; — nos 7 et 8, la paire 30 centimes.

Aiguilles à tricoter en os : la douzaine assortie, 12 fr; — 1 fr. 25 centimes la paire.

Notre aimable abonnée de X..., qui nous consulte sur la mise en carré d'un châle cachemire long, peut, en toute assurance, s'adresser à la maison Guigné-Dusacq, 46, rue du Bac, où elle trouvera toujours un riche assortiment de franges brodées. J'ai vu là de vieux châles rajeunis par les effets du goût de cette maison qui faisaient d'admirables petits châles de fantaisie. — Le dessin d'une nappe d'autel remplirait *au moins* l'une de nos planches; je crains de ne pouvoir le publier en cette saison, où l'on nous demande tant d'objets; j'engage Mlle Céline L... à s'adresser à M. Leballeur, rue Taitbout, 74; il lui enverra immédiatement ce qu'elle désire. — On porte les jupons rayés en laine, et les jupons de soie ou de popeline, sous les robes de ville; on ne les met pas avec les toilettes *habillées*, du soir; les jupons de la *Vénitienne* sont en étoffe de laine à rayures blanches et noires, si on le désire. L'échantillon envoyé convient parfaitement pour un jupon, surtout si l'on y ajoute une bande de velours noir. Les corsages-basquines (ajustés ou non ajustés) en velours noir, peuvent servir pour toilette d'intérieur. — Nous nous garderions bien d'indiquer un procédé méthodique pour lire le saut du cavalier; il n'y a d'attrait que dans la difficulté. M. Sainfoin sera bien touché des aimables paroles qu'on lui adresse. — On porte des manteaux de soie, on en portera davantage encore l'hiver prochain, car l'on paraît comprendre que les manteaux non ouatés sont décidément insuffisants; le manteau *parisien*, dans les conditions que l'on m'indique, coûterait de 150 à 180 francs. M. Leballeur, rue Taitbout, 74, qui a fait exécuter ce manteau, se chargera de répondre à cette question et à la suivante, dès que Mme E. S. à C. se sera adressée à lui. — S'adresser aussi à M. Leballeur pour les formes de chapeaux; nous ne pouvons publier des patrons de chapeaux, parce qu'il n'en existe pas; pour faire un chapeau passable, il faut des dispositions innées, qui rendent tout patron superflu, et sans lesquelles tous les patrons possibles seraient inutiles ainsi que je l'ai déjà dit : *On devient couturière, on naît modiste!*

Le manteau arabe est fait avec 3 mètres 25 centimètres de drap ayant 140 centimètres de largeur; il y a une *pièce* rapportée à la manche; elle est cachée par le pli que forme la manche quand on porte le manteau; si le drap est plus étroit, cette pièce est naturellement plus large. — Mlle Marie P..., à Aramon. — Nous publierons autant de patrons pour *jeunes filles* que pour *dames*; le manteau arabe, la *veste slave*, etc., conviennent aux unes comme aux autres. Il nous est impossible de supprimer les patrons pour vêtements d'enfants. — A Fontaine-Liveau. Nous nous garderions bien d'indiquer plus clairement la solution du *saut du cavalier* : la difficulté est le principal attrait de ces choses. — Mme H. F. Le lacet que l'on emploie pour le bas du jupon du no 43, est une soutache ondulée que l'on trouve chez M. Simart; elle est un peu bombée; l'échantillon que l'on m'envoie peut servir à la rigueur. On doit le coudre de chaque côté sur de la percale plus ou moins fine. — Mille remercîments pour le point de crochet envoyé de Lyon. — Nous en avons un grand nombre en préparation. — *L'abonnée du Faubourg-St-Germain* a reçu et recevra un grand nombre d'ouvrages au crochet et tricot; j'espère que l'un des capuchons pourra être facilement *réduit* pour petite fille; pris note du vide-poche. — Abonnée no 8256. — On recevra un fichu en mignardise dans le premier numéro de l'année 1862. — J'ai fait au bureau la commission adressée *de la Bourgogne*. Mille remercîments pour cette bonne lettre; elle est du nombre de celles *que je garde;* si la nuance grise n'est pas trop foncée, on peut parfaitement border les volants avec des bandes en biais, pareilles à l'échantillon. — Abonnée no 11,828. Cette soutache est en effet un peu trop grosse pour dessin en question. M. Leballeur, rue Taitbout, 74, se charge de faire les commissions de nos abonnées; le temps me manque absolument pour m'en occuper; je regrette de ne pouvoir répondre autrement à cette bonne lettre. — M. le vicomte de Fré.... recevra des *problèmes* nouveaux. — Le point de tapisserie désiré par Mlle Émilie se trouve dans le no 38 de l'année 1861. — Nous avons publié dans les nos 32 et 39 une collection de modèles de lingerie et de patrons de chemises, etc.; il nous serait impossible de recommencer cette publication en ce moment. Nous engageons notre abonnée de Le Vigan à se procurer ces numéros. — Nous ferons droit à la réclamation de notre abonnée de la villa Lestouna. — M. Vilmorin, quai de la Mégisserie, 30, doit avoir le lierre roechneriana. M. Sainfoin est bien heureux des marques de sympathie qu'on veut bien lui adresser. Les burnous algériens sont plus à la mode que jamais; *Hans* peut en porter en toute sécurité. — Je regrette qu'il me soit impossible de revenir *en arrière*, pour l'objet indiqué par notre abonnée no 11,676; il est facile d'augmenter les proportions de cet objet; le tourbillon nous entraîne, et nous force à publier toujours des objets nouveaux, en nous interdisant de revenir sur ceux qui ont été publiés. — *La toilette de mariée que je préfère*, pour la personne en question, se composerait d'une robe en crêpe lisse, garnie d'une ruche à la vieille aussi en crêpe; la jupe de dessous, en taffetas blanc, aurait un volant tuyauté en taffetas (8 centimètres de hauteur). La jupe de crêpe, plus courte que celle de taffetas, tomberait sur la tête du volant de taffetas. Oui, pour le voile *à la juive*. *Une abonnée de Quintin*. Nous avons publié dans le no 32 de l'année 1861, des dessins et des détails sur le costume d'*amazone;* ce costume est stationnaire : corsage à basques plus ou moins longues, manches étroites ou demi-étroites avec revers, presque justes au poignet. — *Qu. B.* Impossible de répondre à la première demande; il n'y a pas à Paris, dans cette industrie, quelqu'un disposé à s'abstenir de rémunération exorbitante; pris note du *fichu guimpe*. Notre abonnée *C. B.*, de Montbazon, a reçu ce qu'elle demandait dans sa gracieuse lettre; elle recevra encore deux autres modèles. Le journal est très heureux d'être si bien apprécié. — Saint-Aubin près Elbeuf. La réponse à la première demande a paru; pour les bas rayés, s'adresser à M. Leballeur, rue Taitbout, 74. Mille remercîments pour tout ce que cette lettre contient de flatteur. — Mlle Ernestine. Je préférerais quatre carreaux pour la largeur de la descente de lit, rouge et noir, si l'on veut, ou brun et rose, brun et blanc, avec dessins de couleurs vives, vert foncé et vert de nuance moyenne, etc. — Mme G. à C. Nos patrons de manteaux d'hiver ont paru; nous regrettons de ne pouvoir revenir sur ce sujet; les mantelets-écharpes ne se portent guère l'hiver; la hauteur de la frange de chenille ou de la dentelle est facultative; elle doit avoir de 15 à 30 ou 40 centimètres de hauteur. M. Leballeur, rue Taitbout, 74, enverra à Mme la vicomtesse de G... un patron de mantelet, si elle le désire; la directrice la remercie pour sa bienveillante appréciation. — Mme R. R. n'a donc pas jeté un coup d'œil sur nos gravures de modes gravées et coloriées, ni sur les articles de modes et descriptions de toilette qui se trouvent dans chaque numéro? Elle y aurait trouvé les *idées* qu'elle réclame; la robe noire serait jolie avec cinq volants noirs, et quatre volants violets couvrant un espace de 50 centimètres ou plus; les manches demi-larges avec revers, ornés de deux volants noirs et d'un volant violet; on peut adapter des manches larges ou demi-larges aux manches courtes de la robe de velours noir; ces manches courtes formeraient, selon leur dimension, un ou deux bouillonnés au-dessus des manches larges. — Pris note de la demande de Mlle Aline L.... de Nantes; elle sera satisfaite aussitôt que possible.



LA BONNE ANNÉE.

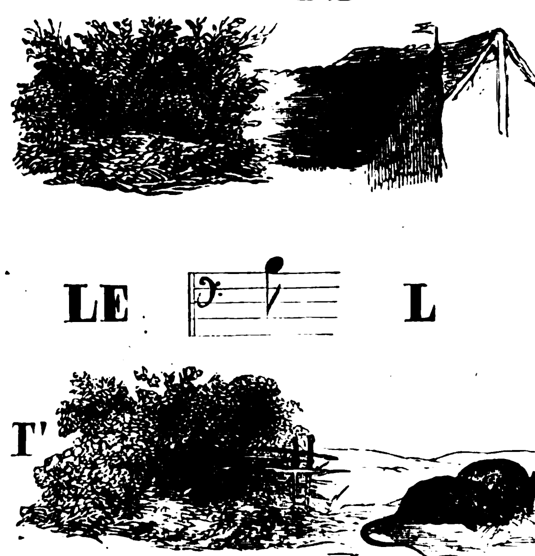
en-	Fi-	me-	bon-	née	le	l'	bon-
née	a-	l'	vel-	a-	heur,	bien	née,
dè-	voi	née,	de-	haits	Par	jour,	u-
ble	A	le	est	nou-	sa-	Bon-	ne
d'un	pour	but	du	cha-	sou-	Tou-	bon-
dé-	ma-	ment;	ou	ge	née,	son-	mes
Donc,	com-	l'	que	mo-	te	ne	née,
jai-	Au	ment.	pli-	an-	an-	Sont	per-

Le Cavalier du jeu des échecs fait deux pas, soit à gauche, soit à droite, en avant ou en arrière, mais toujours en se dirigeant d'une case blanche sur une case noire, ou d'une case noire sur une case blanche.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typ. de Firmin Didot, imprim. de l'Institut et de la Marine, r. Jacob, 56.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :
Le noir s'est glissé dans presque tous les détails du costume féminin.

N° 1b. TROISIÈME ANNÉE. 6 janvier 1862.

LA MODE ILLUSTRÉE

Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, 50 centimes. AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE SAMEDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND.
Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (*Pour l'étranger le port en sus*). —

Mantelet Junon. — Crochet.

MATÉRIAUX. — 224 grammes de laine noire fine (4 brins); 84 grammes de laine noire d'une grosseur double (8 brins), soie d'Alger blanche, verte, rouge; deux crochets en bois, nos 3 et 5.

Le fond du mantelet est fait au crochet tunisien, avec la plus grosse des laines que nous venons d'indiquer. On commence ce fond à la place indiquée par des étoiles sur la table des mailles (***), et l'on travaille, en se guidant d'après cette table des mailles (voir le no 47 pour augmentation et diminution au crochet tunisien). Quand on a terminé le tour qui commence l'encolure, le travail se trouve divisé, et il faut monter chacun des côtés sur une maille, faire séparément le nombre de tours indiqués par la table des mailles jusqu'au point où les côtés se réunissent au dos. Quand le fond est terminé, on coud ces côtés, et cette couture forme les pinces des épaules.

Le volant est fait avec la laine fine et le crochet fin. On monte une chaînette de 466 mailles, sur laquelle on fait trois tours entiers; à dater du 4e tour *entier*, on diminue dans chaque 2e tour entier, en prenant les deux premières et les deux dernières mailles ensemble, et faisant 2 mailles avec les 4 mailles du milieu. Les tours diminuent par conséquent de 4 mailles dans les 4e, 6e, 8e, 10e tours, et dans tous les tours *pairs* suivants. On travaille de la même façon jusqu'au 61e tour *entier;* il se compose de 350 mailles; la diminution est maintenue dans le milieu; pour les côtés on se borne à passer des mailles au commencement et à la fin, sans couper le brin, et en faisant des mailles-chaînettes jusqu'au point que l'on doit atteindre.

Dans les 62e et 63e tours *entiers* on laisse 6 mailles au commencement, autant à la fin;—dans les 64e et 65e, 5 mailles aux mêmes places; — dans les 66e et 67e, 4 mailles; — dans les 18 tours suivants on laisse (toujours au commencement et à la fin) 3 mailles; — pour les deux derniers tours (qui succèdent à ceux-ci), on laisse 6 mailles.

On fronce ce volant de chaque côté, en partant du milieu, et on le coud autour du fond en le distribuant bien également. L'encolure est bordée avec une ruche en laine noire, composée de deux rangs de frange serrée faite avec de la laine noire double, sur un moule ayant 2 centimètres de largeur. On fait, au bord du volant et au bord du mantelet, de petites dents (voir la robe d'enfant no 52), qui servent à orner le volant et à cacher la couture qui le joint au mantelet.

A la distance d'un centimètre environ du bord, on fait, avec de la soie, sur le fond, *une* rangée; sur le volant, *deux* rangées de petites croix (voir semé pour la robe d'enfant et explication de cette robe dans le no 52), dont le point du milieu est blanc, — les points de côté verts, — les points supérieurs et inférieurs rouges.

On pose au bord du mantelet, à l'intérieur, depuis l'encolure jusqu'à l'extrémité de chacun des côtés, on pose, disons-nous, une bande de taffetas noir ayant 5 centimètres de largeur, qui sert à maintenir ce bord. On place, sur le côté gauche, six petits boutons noirs; on coud sous le côté droit un cordon élastique qui forme des boucles à la hauteur de chaque bouton, et qui compose ainsi les boutonnières.


MANTELET JUNON.

Capuchon de chasse ou de voyage.

MATÉRIAUX. — 56 grammes de laine fine grise de nuance moyenne; 56 grammes de même laine noire; six gros boutons noirs en os; un crochet en acier.

Ce capuchon *circassien* sera fort commode pour les chasseurs et les voyageurs. Les pères et les oncles, les maris et les frères, nous sauront gré d'en publier l'explication.

On exécute ce travail en mailles simples, en faisant alternativement 2 tours gris, 1 tour noir; et dans celui-ci on pique le crochet par-dessus les tours gris, dans chaque 4e maille noire; ces trois tours composent le dessin, et nous prévenons nos lectrices que ces trois tours seront désignés, pour plus de clarté, par les mots *un tour*.

L'augmentation, dans les tours noirs, se fait ainsi qu'il suit : après avoir obtenu l'un des *carrés*, c'est-à-dire après avoir fait cette 4e maille noire qui raye perpendiculairement les tours gris, on fait les 3 mailles qui séparent de la *raie* suivante, dans la maille *même* d'où part la raie. La diminution dans les tours noirs a lieu en *passant* 2 mailles du carré sous la *raie*.

Tant que l'on travaille en *rond* pour le dessus de la tête, on peut se dispenser de couper les brins, lors du changement des couleurs, et on les laisse à l'envers jusqu'à ce qu'on les emploie de nouveau.

On prend la laine grise, on fait une chaînette de 6 mailles, on réunit la dernière à la première et l'on fait 2 tours gris, en augmentant six fois dans le premier, neuf fois dans le second. Le 3e tour (noir) doit avoir 7 brides, qui forment les petites raies, c'est-à-dire que pour ces brides, dans lesquelles on augmente toujours d'une maille, on pique le crochet dans la chaînette du commencement; pour les tours noirs suivants, chaque fois que l'on fait une bride, on pique le crochet dans le tour noir précédent.

2e *tour* (composé de 3 tours, détail qui ne sera plus répété). On augmente 7 fois dans chaque tour gris, — 14 fois dans le tour noir, c'est-à-dire dans chaque bride. On ne peut pas encore *contrarier* ces brides; cela n'a lieu que plus tard, quand le rond est plus grand.

3e *tour*. On augmente 4 fois dans chaque tour gris, — 21 fois dans le tour noir, c'est-à-dire à chaque bride. Depuis ce tour, on n'augmente plus avec la laine grise, mais seulement avec la laine noire, ainsi qu'il suit :

Dans le 4e tour, on augmente 26 fois; — dans le 5e, 12 fois; — dans le 6e, 6 fois; — dans le 7e, 33 fois. — Le nombre des mailles est maintenant de 162; — on fait encore 2 tours entiers sans augmentation: le *dessus* de la tête est terminé.

L'irrégularité produite par le commencement et la fin de chaque tour est placée au milieu par derrière; — du côté opposé, c'est-à-dire par devant, on compte 12 mailles sur lesquelles on ne doit plus travailler, afin de former l'ouverture destinée au visage; on ne travaille plus en *rond*, par conséquent : chaque tour se fait à part, et les côtés de devant sont faits en biais, c'est-à-dire que, dans chaque 2e tour *entier* (3 tours), on diminue une maille au com-

mencement et à la fin. On ne diminue pas dans l'intérieur des tours pour les 3 premiers tours *entiers*.

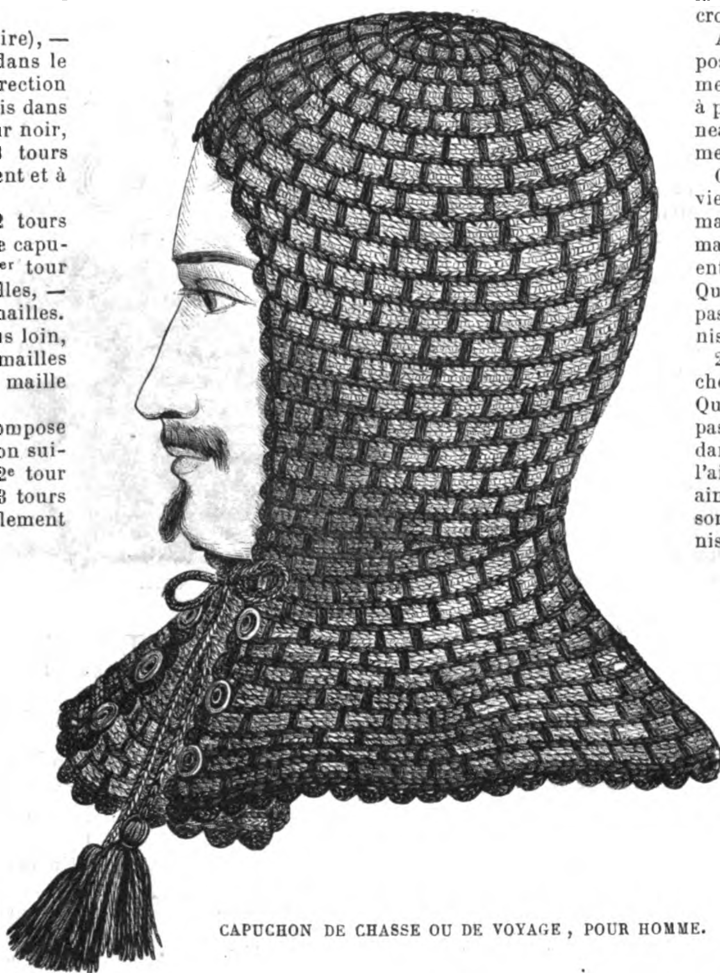
On diminue 2 fois au milieu du 4e tour (laine noire), — une fois dans le 5e tour (même laine), — 4 fois dans le 6e tour, c'est-à-dire 2 fois de chaque côté dans la direction des oreilles, — une fois au milieu du 7e tour, — 4 fois dans chacun des tours gris du 8e tour, — 9 fois dans le tour noir, — 6 fois dans le 9e tour (laine noire), — puis 3 tours *entiers* sans diminution, pas même au commencement et à la fin.

On fait ensuite, sur chaque côté de devant, 2 tours entiers, se composant de 22 mailles; ils allongent le capuchon par devant, et se terminent en *mourant*. Le 1er tour *gris* du 1er de ces tours entiers se compose de 22 mailles, — le 2e tour *gris* de 26 mailles, — le 3e tour (noir) de 28 mailles. L'augmentation a lieu en conduisant les tours plus loin, du côté de la nuque. — Le 2e tour *entier* a en tout 5 mailles de plus que le précédent; mais on augmente d'une maille sur le devant, dans le 2e tour gris.

On commence le bavolet. Le 1er tour *entier* se compose de 105 mailles, et l'on *agrandit* le bavolet de la façon suivante : au commencement et à la fin de chaque 2e tour *entier*, on augmente d'une maille, et cela pendant 3 tours *entiers*. A l'intérieur des tours, on augmente seulement dans la laine noire, et cela ainsi qu'il suit : une fois de chaque côté pour le 1er tour du bavolet, — 14 fois dans le 2e tour, — 29 fois dans le 3e tour; — on n'augmente pas du tout dans les 4e, 5e, 6e, 7e tours. — On augmente 18 fois dans le 8e tour, — 20 fois dans le 9e tour. — Le 10e et dernier tour est sans augmentation.

On fait tout autour du capuchon des petites dents avec la laine noire, de la façon suivante : * une maille simple dans le bord extérieur du capuchon, — 4 mailles en l'air, — une bride dans la 1re de ces 4 mailles en l'air. — Recommencez toujours depuis*; — les mailles simples ont toujours entre elles un intervalle d'un centimètre.

On fait ensuite le plastron, qui vient se rattacher aux devants du capuchon. On monte 26 mailles simples, très-serrées, et l'on fait 9 tours *entiers;* au commencement et à la fin de chaque 2e tour, on augmente d'une maille, et sur le dernier tour on fait des petites dents.



CAPUCHON DE CHASSE OU DE VOYAGE, POUR HOMME.

On coud ce plastron sous le côté droit du bavolet; — on fait trois boutonnières sur le côté gauche; — on place trois boutons sur le côté droit du plastron, puis encore trois boutons sur le bavolet du côté opposé (voir le dessin). On fait un cordon tressé ou bien au crochet (avec la laine grise), ayant 1 mètre 20 centimètres de longueur; on le passe autour de l'encolure pour serrer le capuchon, et l'on met un gland gris et noir à chaque extrémité de ce cordon.







Entre-deux.

Ces huit dessins serviront pour chemisettes, poignets de manches, etc.

Dessin au crochet.

Ce travail, très-nouveau et très-original, servira pour couvre-pied, couverture d'enfant, etc. On le fait avec de la laine de quatre couleurs différentes, en employant le crochet n° 3.

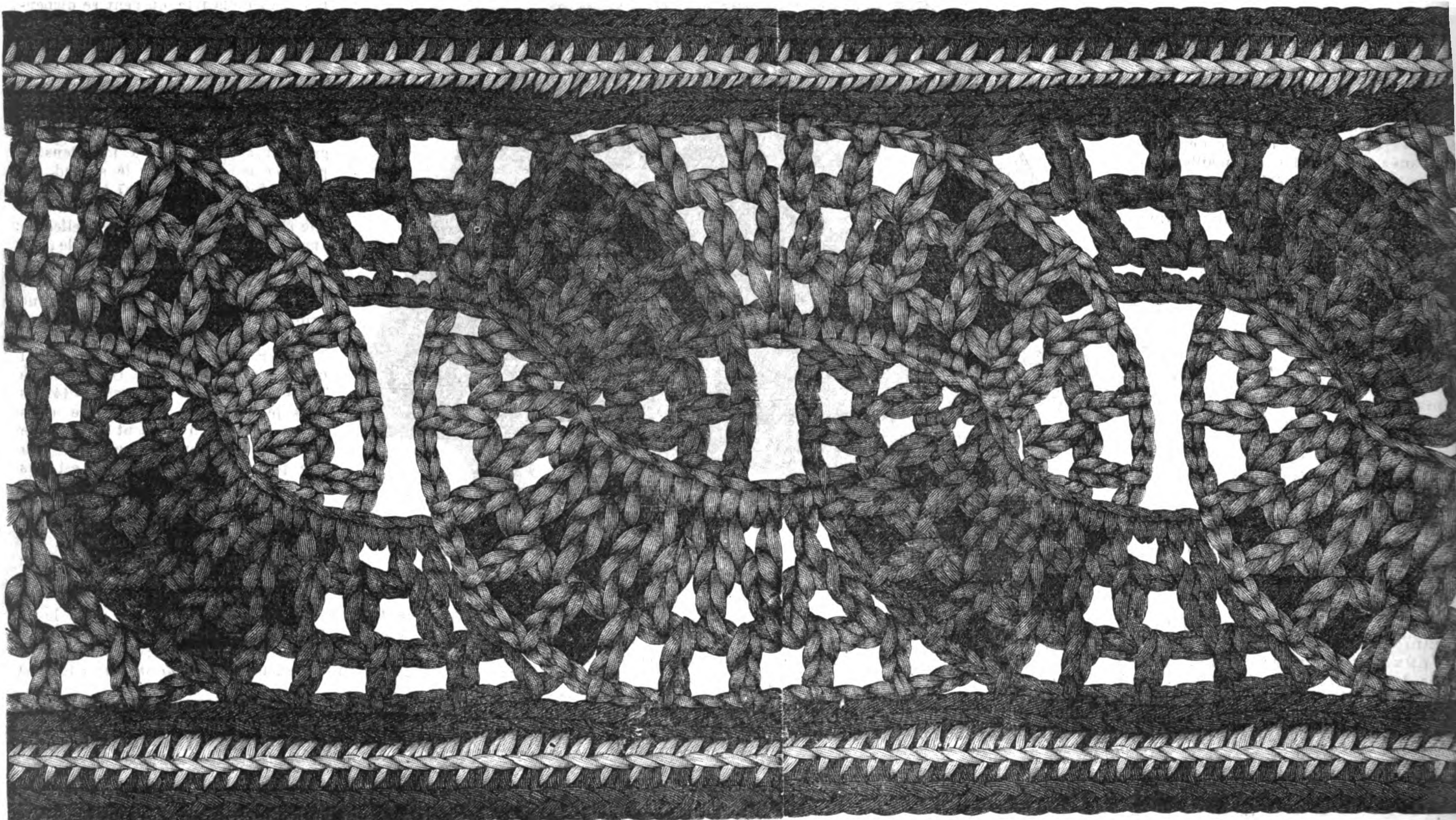
Ainsi qu'on le voit, on fait ce travail *par rayures*, composées d'anneaux entrelacés que l'on fait *en long*, isolément, et que l'on réunit plus tard *en rond;* le point est, à peu de chose près, celui du crochet tunisien. Les anneaux sont alternativement violets et verts; leur encadrement est noir et maïs.

On fait une chaînette de 26 mailles, sur lesquelles on revient en passant une boucle au travers de chacune des mailles de la chaînette, comme pour le crochet tunisien, mais avec cette différence que l'on fait une maille en l'air entre chaque boucle, qui forme ainsi une sorte de bride. Quand on a 26 mailles sur le crochet, on revient sur ses pas, en démontant les mailles comme pour le crochet tunisien.

2e *tour entier*. — Deux mailles en l'air; — on pique le crochet dans la chaînette, on y passe le brin, ainsi de suite. Quand on a 26 mailles sur le crochet, on revient sur ses pas en faisant d'abord une maille en l'air, passant le brin dans une maille qui est sur le crochet, — une maille en l'air, — passant dans la maille qui est sur le crochet, — et ainsi de suite, en laissant toujours tomber les mailles qui sont sur le crochet, comme si l'on faisait du crochet tunisien.

3e *tour entier*. — Comme le précédent, avec cette différence que, dans le tour de gauche à droite, on fait, au lieu d'*une* maille en l'air, 2 mailles en l'air entre chaque maille que l'on démonte; l'anneau est terminé. On en coud les deux extrémités, — on fait l'anneau suivant que l'on passe dans celui-ci avant d'en coudre les deux extrémités, et ainsi de suite pour toute la raie, de chaque côté de laquelle on fait *un* ou *trois* rangs de mailles simples en laine noire, — *un* ou *deux* rangs pareils en maïs (laine ou soie), puis encore *un* ou *trois* rangs avec la laine noire, comme on l'a fait de l'autre côté des mailles maïs. On assemble ces raies en les cousant à l'envers; le haut et le bas de la couverture ne sont pas encadrés comme les côtés; les anneaux forment des festons.

On peut faire ce dessin en laine fine blanche, et le doubler de cachemire ou de mérinos rose ou bleu pour couverture de berceau.



DESSIN DE CROCHET.



LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal. 56. Rue Jacob, à Paris.

Toilettes de Mme VIGNON-CHAUVIN, 182, Rue de Rivoli. Coiffures de Mr CROISAT, 76, rue de Richelieu

Jupons et Ganterie de la VÉNITIENNE, 62, r. Chaussée d'Antin.

Mon DE COMMISSION GÉNÉRALE, 53, r. d'Hauteville.

Jupon pour petite fille de cinq à sept ans.

Matériaux. — 176 grammes de laine blanche fine; aiguilles de bois n° 7.

Le corsage et la jupe sont faits séparément. Celle-ci a 1 mètre 14 centimètres de largeur, — 40 centimètres de longueur; — le corsage a 15 centimètres de hauteur, et environ 60 centimètres de largeur.

La jupe est composée (comme le corsage) de rayures perpendiculaires; on travaille en *allant* et *revenant*; on monte 100 mailles, on tricote 13 tours, toujours à l'endroit; la première maille est toujours *levée* (sans être tricotée). La raie suivante forme un réseau.

1er *tour* de cette raie à réseau. * 4 mailles à l'endroit, — les deux suivantes levées (sans être tricotées), en laissant le brin derrière la maille. — Recommencez depuis *.

2e *tour*. Toutes les mailles qui ont été tricotées à l'endroit, dans le tour précédent, sont tricotées à l'envers; — les mailles *levées* sont encore *levées*, mais le brin doit se trouver devant l'aiguille.

3e *tour*. Comme le 1er tour.

4e *tour*. Comme le 2e tour.

5e *tour*. Comme le 1er tour.

6e *tour*. Toutes les mailles sont tricotées à l'envers, même celles qui ont été seulement *levées*.

7e *tour*. Entièrement à l'endroit.

Le premier *réseau* de la raie est fait; on commence le deuxième réseau, et l'on répète depuis le 1er jusqu'au 5e tour, mais en contrariant les mailles *levées*, c'est-à-dire en les plaçant au-dessus des 4 mailles *tricotées* du précédent réseau; le 1er tour est fait cette fois à l'envers; — après le 5e tour on fait 2 tours unis qui doivent paraître à l'*envers* sur l'*endroit* de l'ouvrage. On fait un troisième réseau, — auquel succède une rayure unie, pareille à la première, et composée de 13 tours, tous à l'endroit. On répète ces raies jusqu'à ce que l'on en ait seize de chaque façon; on surjette, c'est-à-dire que l'on démonte l'ouvrage, et l'on joint en même temps les deux côtés de la jupe, en passant chacune des mailles que l'on surjette au travers de l'une des mailles de la première aiguille. Les 36 dernières mailles sont surjetées comme d'habitude, afin de former la fente de la jupe. On borde la fente et le côté supérieur de la jupe avec des mailles simples, faites au crochet, un peu serrées. Le bord inférieur est fait au crochet, ainsi qu'il suit: une maille simple, — * 5 mailles en l'air, — une double bride, — une bride, — une demi-bride, — une maille simple. — Recommencez depuis * jusqu'à la fin du tour; on pique le crochet dans chaque maille de la jupe. — On fait de chaque côté de la fente trois ou quatre petits plis, afin de donner à la jupe la largeur du corsage, puis on fait, au crochet, 1 tour à *jours*, composé alternativement d'une bride, — 2 mailles en l'air, — en piquant le crochet au travers des plis.

On fait le corsage d'après la table des mailles, au tricot, et en commençant à la place marquée par de petites étoiles. La raie du milieu et les raies des côtés sont unies. On fait au bord du corsage un rang de mailles simples, au crochet. — Pour chaque épaulette, on monte 30 mailles, sur lesquelles on fait 14 tours à l'endroit, puis on démonte; on fait au crochet, sur chaque côté *long*, un rang de mailles simples, on coud les épaulettes sur le corsage, et l'on entoure celui-ci (en haut et en bas) avec une bordure au crochet, semblable à celle que l'on a faite au bas du jupon; on fait aussi cette bordure dans les entournures. On passe un cordon de laine dans la bordure de l'encolure, et l'on réunit le corsage avec le jupon, en plaçant les bordures au crochet l'une sur l'autre, et passant au travers des deux bordures un cordon de laine, terminé, comme celui de l'encolure, par deux glands.

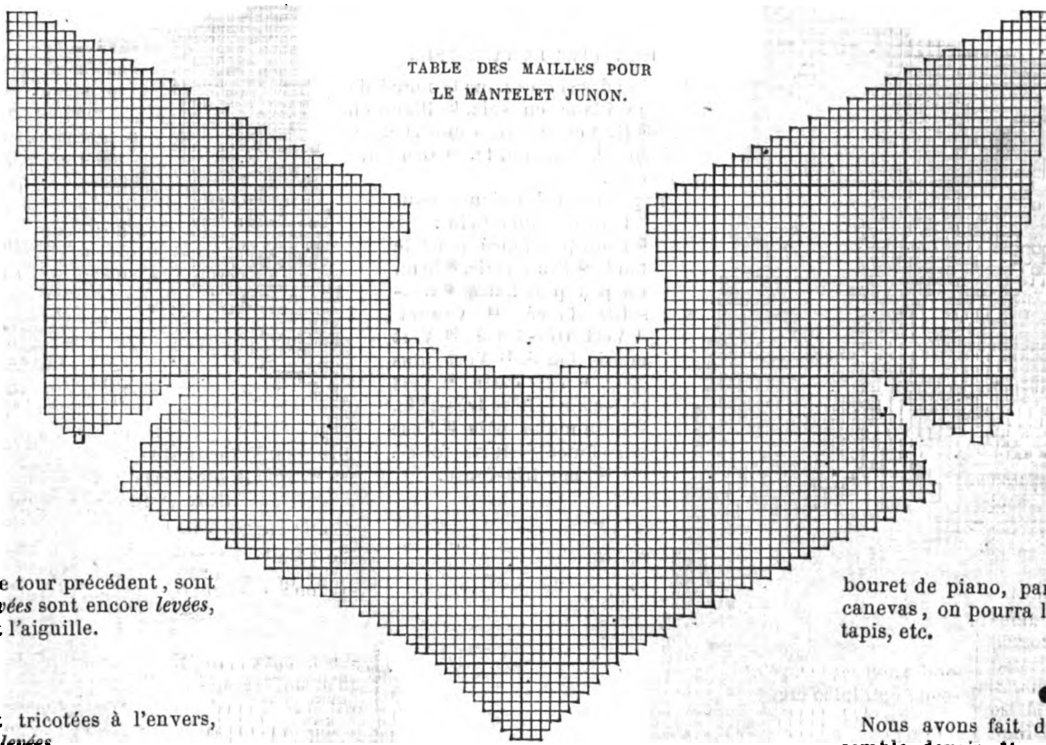
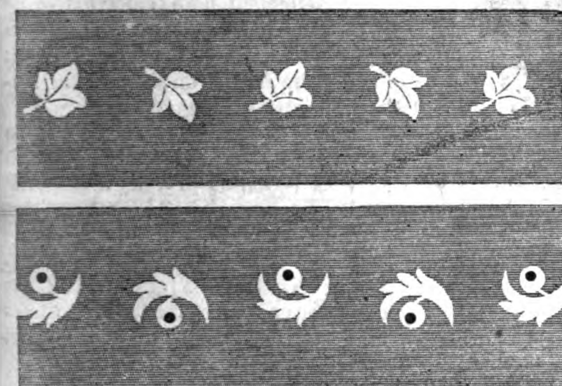
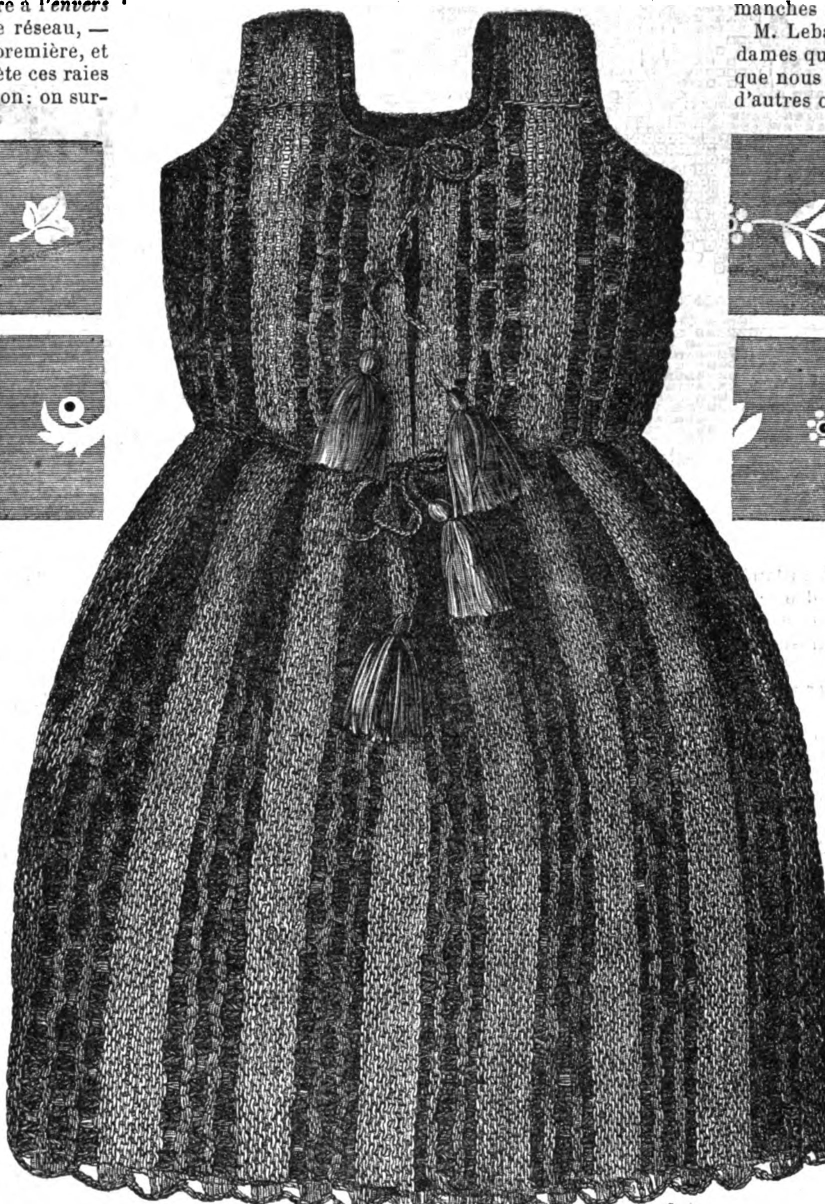


TABLE DES MAILLES POUR LE MANTELET JUNON.

****





JUPON POUR ENFANT.

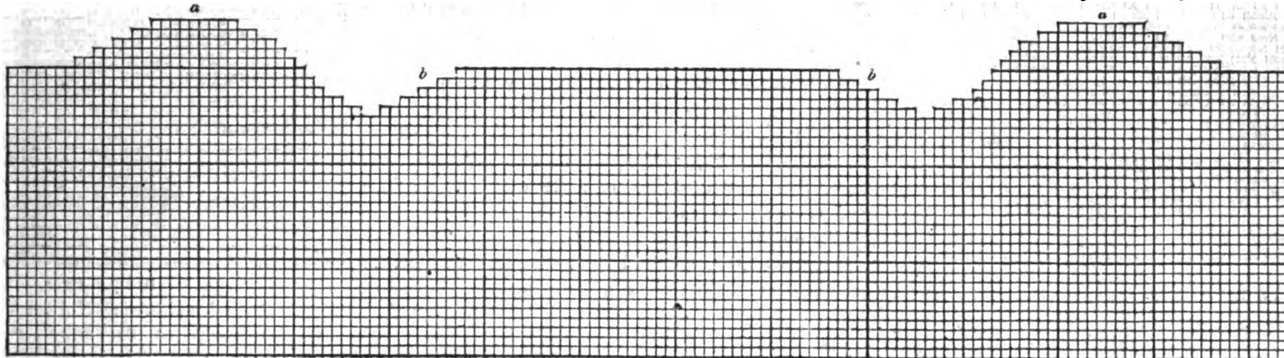


TABLE DES MAILLES POUR LE CORSAGE DU JUPON D'ENFANT.

Pantoufle en tapisserie.

Matériaux. — Canevas n° 6; laines assorties.

La grande quantité de couleurs nécessaires à l'exécution de ce joli dessin nous a obligés à employer les mêmes signes pour le nœud de ruban que pour les boutons de roses. Ce nœud est blanc, nuancé en gris, avec des points groseille; les feuilles sont aussi indiquées par les mêmes signes. L'ouvrage sera plus beau si l'on met un peu de diversité dans les tons verts de ces feuilles, en employant, par exemple, cinq nuances d'un vert-jaune pour l'une des feuilles, cinq nuances de vert anglais pour une autre, etc.

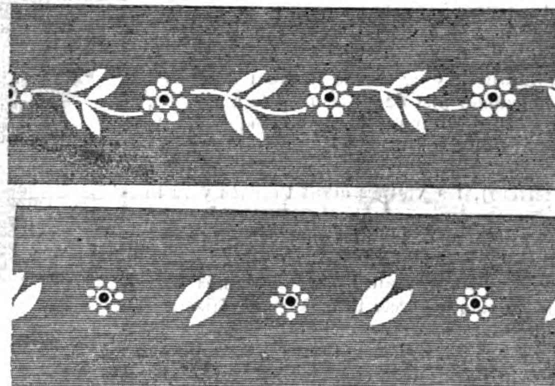
Deux dessins courants en tapisserie.

Ces dessins serviront pour coussin de pieds ou de canapé, pour tabouret de piano, pantoufles, etc. Reproduits sur du gros canevas, on pourra les employer pour devants de foyers, tapis, etc.

Coin de feu.

Nous avons fait dessiner ce modèle, parce qu'il nous semble devoir être particulièrement commode pour les personnes un peu âgées. Ce coin de feu est en forme de pèlerine; les manches font partie du dos, ce qui rend le vêtement très-facile à prendre et à quitter. Notre modèle est fait en drap noir côtelé; la garniture se compose d'une bordure d'astracan posée sur les coutures du dos, sur l'ouverture des poches, autour de l'encolure et au bord des manches et du coin de feu.

M. Leballeur, rue Taitbout, 74, enverra ce patron aux dames qui le désireraient; la saison est trop avancée pour que nous puissions le placer sur nos planches, destinées à d'autres objets.



DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe en pou-de-soie couleur abricot très-clair. Une large bande d'étoffe, pareille à la jupe bordée d'un liséré groseille, est placée sur chaque côté de la jupe, en *fuyant* un peu vers le lé de côté; cette bande est retenue dans sa longueur par deux larges nœuds festonnés en soie groseille. Le corsage est à revers festonnés, ainsi que le bord des manches, en soie groseille; les manches sont, de plus, ornées d'une sorte de nœud plat à pans ronds.

Toilette de jeune fille; robe en popeline gris très-clair. Le bas de la jupe est bordé avec deux bandes en taffetas vert ayant, la première, 12, — la seconde, 10 centimètres de largeur; un ruban étroit en velours noir encadre ces bandes, qui garnissent aussi les manches et remontent jusqu'à l'encolure; corsage plat à boutons verts; ceinture verte.

Figures de cotillon.

II

Les danseurs sont désignés par le signe ◆; les danseuses par le signe ○; le point marque la tête, et par conséquent la direction vers laquelle le visage est tourné. Les lignes ponctuées ...... marquent le chemin qui doit être parcouru par les dames; les lignes unies le chemin parcouru par les danseurs; le trèfle ♣ est masculin; le trèfle ♧ est féminin; ils indiquent le but auquel doivent arriver les danseurs dans le cours des mesures exigées pour chaque figure du cotillon, et le visage des danseurs est placé dans la direction de la pointe du trèfle. Le signe ‿ représente le moment où le danseur reprend la dame

pour danser en rond; — le signe ◡◡ marque l'union des mains.

DESCRIPTION DES FIGURES.

Valse (mesure à 3 temps). — Quatre *paires* du cotillon s'avancent au milieu du cercle pour conduire le tour; chacun des quatre danseurs choisit *deux* dames, — chacune des quatre dames choisit *deux* danseurs.

Préparation à la figure 1. — On forme trois cercles de la façon suivante : les quatre dames conduisant le tour forment le cercle du milieu *a*, le visage tourné en dehors du cercle et faisant vis-à-vis aux danseurs; les huit danseurs choisis par ces quatre dames forment le deuxième cercle *b*; leurs visages sont tournés du côté des dames. Les quatre danseurs conduisant le tour, les huit dames qu'ils ont choisies forment le troisième cercle *c*; leurs visages sont dirigés vers l'intérieur du cercle.

Figure 1 (16 mesures). — Les trois cercles dansent en même temps en ronde; — le cercle *a* (cercle du milieu) danse huit mesures à droite, huit mesures à gauche; — le cercle *b* (2e cercle) danse huit mesures à droite, huit mesures à gauche; — le cercle *c* (cercle extérieur), huit mesures à gauche et huit mesures à droite.

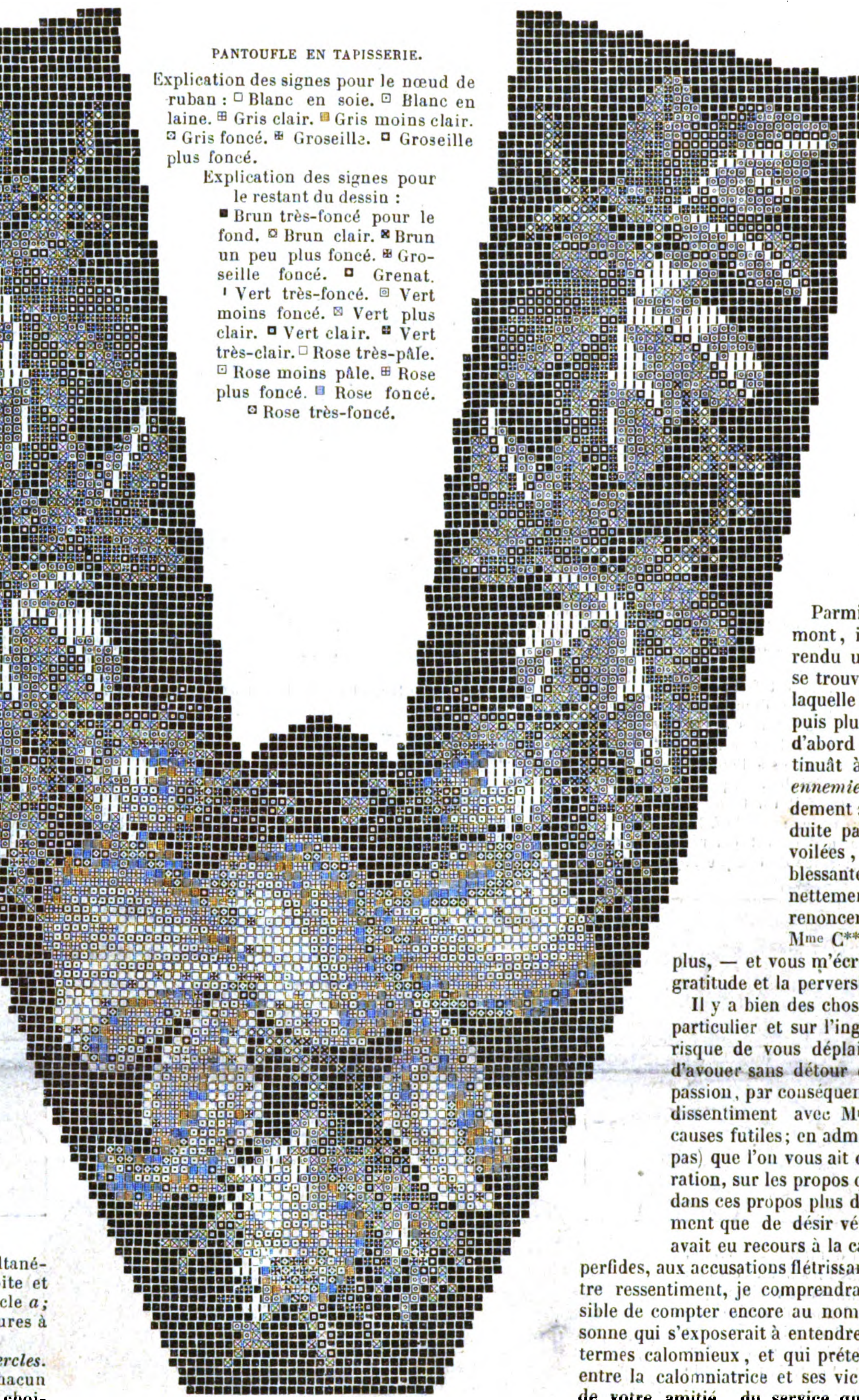
Figure 2 (8 mesures). *Mutation des cercles.* — Chacune des dames conduisant le tour donne la main droite et la main gauche aux danseurs qu'elle a choisis, et ces quatre groupes, composés chacun d'une dame et de deux danseurs, font une demi-conversion à gauche, et forment ainsi le cercle *c* (extérieur), les visages étant tournés vers l'intérieur du cercle.

Simultanément avec les quatre dames conduisant le tour, les quatre danseurs conduisant le tour, menant chacun les deux dames qu'il a choisies vers le cercle intérieur, et faisant une demi-conversion à droite, placent les dames vis-à-vis d'eux; les quatre danseurs forment ainsi le cercle intérieur *a*, et les huit dames forment le cercle du milieu *c*.

Figure 3 (16 mesures). *Les trois cercles* (répétition de la fig. 1). — Les trois cercles dansent simultanément *en ronde*; le cercle *a* fait huit mesures à droite et huit mesures à gauche; le cercle *b* agit comme le cercle *a*; le cercle *c* fait huit mesures à gauche, puis huit mesures à droite.

Figure 4 (8 mesures). *En place pour la valse à deux cercles.* — Les quatre danseurs conduisant le tour donnent chacun la main gauche et la main droite aux deux dames choisies, et chacun conduit la dame qui est à sa gauche vers le cercle extérieur; c'est-à-dire que le danseur 1 mène la dame qui est à sa gauche vers le danseur placé à droite de la dame no 1, — le danseur no 2 conduit la dame de gauche vers le danseur placé à droite de la dame no 2, et ainsi de suite pour les danseurs 2 et 4. Ensuite, les quatre danseurs conduisant le tour forment, avec les dames placées à leur droite, le cercle intérieur. Les quatre dames conduisant le tour (elles se trouvent dans le cercle extérieur) se joignent aux danseurs placés à leur gauche pour former la figure suivante.

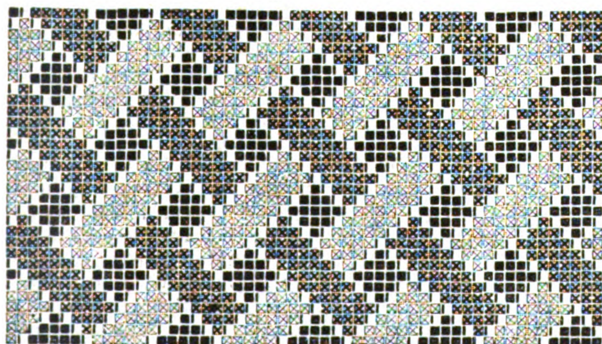
Figure 5. *Valse en deux cercles.* — Le cercle extérieur *a*, composé de huit paires, — le cercle intérieur *b*, composé de quatre paires, valsent en maintenant toujours la disposition des cercles *.



PANTOUFLE EN TAPISSERIE.

Explication des signes pour le nœud de ruban : □ Blanc en soie. ⊡ Blanc en laine. ⊞ Gris clair. ▦ Gris moins clair. ⊡ Gris foncé. ⊠ Groseille. ◘ Groseille plus foncé.

Explication des signes pour le restant du dessin :
■ Brun très-foncé pour le fond. ◘ Brun clair. ⊠ Brun un peu plus foncé. ⊞ Groseille foncé. ◘ Grenat. ˡ Vert très-foncé. ⊡ Vert moins foncé. ⊠ Vert plus clair. ◘ Vert clair. ⊞ Vert très-clair. □ Rose très-pâle. ⊡ Rose moins pâle. ⊞ Rose plus foncé. ▦ Rose foncé. ◘ Rose très-foncé.



DESSIN DE TAPISSERIE.

Explication des signes : ■ Noir. ˡ Maïs en soie. ⊡ Brun clair. ■ brun foncé

LETTRES D'UNE MARRAINE A SA FILLEULE *.

XVI.

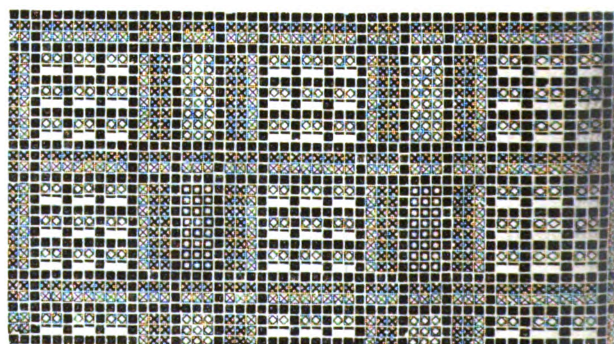
Je reviens à vous, ma chère Hélène, et j'espère que Mlle Aline ne m'en fera pas de reproche; je compte d'ailleurs tenir la promesse que je lui ai faite, et placer ici quelques mots à son adresse; de plus, je lui ferai remarquer que si elle veut bien accorder un peu d'autorité à mes conseils, rien ne s'oppose à ce qu'elle prenne note, dès à présent, de quelques-uns des passages qui vous sont adressés : s'ils ne peuvent s'expliquer au présent, ils pourront servir pour l'avenir, et il ne saurait être inutile de faire à l'avance provision d'appréciations à peu près justes sur les devoirs que l'avenir nous réserve.

Vous avez eu, non pas des *chagrins*, mot que l'on prodigue aisément à votre âge, et cela, parce que l'on n'en connaît pas encore la véritable portée, mais des contrariétés de plus d'un genre; M. de Guymont les a partagées avec vous, et vous m'en rendez compte ensemble, — avec beaucoup d'émotion. Mes chers amis, il y a un peu de vérité mêlée à beaucoup d'enfantillage dans le jugement que vous portez sur tous ces faits; si je les envisage à un point de vue différent du vôtre, vous ne m'accuserez pas de tiédeur, j'en suis certaine, et cette conviction m'encourage à vous parler franchement.

A la suite de dissentiments regrettables, de sots propos rapportés à Mme C***, envenimés naturellement par les officieux qui se chargent de ces colportages, vous avez cessé toute relation avec cette dame; vous m'avez déjà parlé de cet incident désagréable, et je vous ai répondu, si je ne me trompe, dans la lettre qui précède celle que j'ai écrite pour Aline. Mme C***, au lieu de garder sur votre rupture le silence exigé par les convenances, et qui, en tous cas, est la ligne de conduite la plus honorable, a jugé à propos de parler au contraire, de parler beaucoup trop, s'il faut en croire ceux qui vous ont rendu le mauvais office de vous répéter ces sots discours. De là, brouille déclarée, échange de paroles désagréables, enfin tout le triste cortége des dissentiments de ce genre.

Parmi les amis de M. de Guymont, il en est un auquel il a rendu un service capital, et qui se trouve lié avec Mme C***, chez laquelle il a été bien accueilli depuis plusieurs années; vous avez d'abord trouvé mauvais qu'il continuât à se montrer chez votre *ennemie*; vous l'avez reçu froidement; vous avez blâmé sa conduite par mille allusions d'abord voilées, puis transparentes et blessantes; enfin vous lui avez nettement posé l'alternative de renoncer à vous ou bien à Mme C***; — vous ne le voyez plus, — et vous m'écrivez un volume sur l'ingratitude et la perversité humaines.

Il y a bien des choses à dire sur ce cas en particulier et sur l'ingratitude en général. Au risque de vous déplaire, je dois à la vérité d'avouer sans détour que vous avez agi avec passion, par conséquent avec irréflexion. Votre dissentiment avec Mme C*** avait eu des causes futiles; en admettant (et je ne l'admets pas) que l'on vous ait dit la vérité, sans exagération, sur les propos qu'elle a tenus, il y avait dans ces propos plus de légèreté et d'emportement que de désir véritable de nuire. Si elle avait eu recours à la calomnie, aux mensonges perfides, aux accusations flétrissantes, je comprendrais votre ressentiment, je comprendrais qu'il vous fût impossible de compter encore au nombre de vos amis la personne qui s'exposerait à entendre parler de vous deux en termes calomnieux, et qui prétendrait rester impartiale entre la calomniatrice et ses victimes; abstraction faite de votre amitié, du service que M. de Guymont lui avait rendu, la personne en question n'aurait pas dû apporter par sa présence une sorte d'appui moral à des accusations mensongères, et laisser supposer au monde que la balance était égale entre vous et la femme envieuse et méchante. Mais ce sentiment de délicatesse ne s'enseigne pas à ceux qui en sont dépourvus : il est inné, — et je dois dire qu'il est rare; il est difficile, j'en conviens avec vous, d'être bien accueilli dans deux camps opposés sans faire dans chacun de ces camps des concessions qui sont au détriment du camp opposé, sans *louvoyer*, sans ménager ici ce qu'on laisse attaquer là-bas. Mais dans ce cas, même dans ce cas (et vous savez que je lui suppose une gravité qu'il n'a pas en partage), je ne saurais approuver les conditions que vous avez posées à celui dont vous me parlez, parce que je considère toute rupture dé-



DESSIN DE TAPISSERIE.

Explication des signes : ■ Noir. – Vert anglais clair, ◘ même couleur, nuance moyenne, ◘ même couleur foncée. ⊠ Groseille clair. ■ Groseille plus foncé.

clarée comme l'un des plus funestes tourments que l'on puisse se créer dans le présent et dans l'avenir. Que vous n'ayez plus pour l'ami de M. de Guymont les sentiments affectueux dont vous lui avez tous deux donné des preuves, je le comprends; mais je déplore que vous ayez pris le parti violent de rompre avec lui. Les véritables amis sont rares, Hélène, et sous peine de recueillir beaucoup de déceptions, il ne faut pas s'attendre à ce que chacune des personnes que nous connaissons soit disposée à conduire l'affection jusqu'à l'héroïsme; si l'on portait cette exigence à l'excès, il faudrait se condamner à la solitude.

Remarquez que j'ai raisonné au point de vue d'une hypothèse imaginaire. Les choses n'ont pas eu la gravité que je viens de leur supposer bénévolement; dès lors, votre exigence envers l'ami de M. de Guymont était injuste et même tyrannique, vu le service que votre mari lui avait rendu. Vous vous récriez! Oui, ma chère enfant, je maintiens le mot, parce que j'ai toujours trouvé que *bienfait oblige;* — car, soit dit sans jeu de mots, un bienfait crée des devoirs, non-seulement à l'obligé, mais encore au bienfaiteur.

L'ingratitude est un sentiment sur lequel on a beaucoup disserté à toutes les époques, et que l'on attribue à la presque totalité de la race humaine; il est bas et vil, et cependant je ne saurais accepter la triste croyance de sa généralité. Il n'est pas en notre pouvoir de prêcher une croisade contre ce sentiment odieux, mais, si je ne me trompe, il est au pouvoir de tout le monde d'en diminuer les exemples; il suffirait pour y parvenir, non d'exalter les devoirs de ceux qu'on a obligés, non de leur présenter l'ingratitude comme un vice abominable, mais de diminuer l'étendue des droits que l'on s'attribue sur ceux auxquels on a rendu un service, grand ou petit, — en un mot de rendre la reconnaissance facile, en évitant de la rendre pesante. N'est-ce point exiger un effort surhumain que de prétendre conserver la reconnaissance de ceux qu'on humilie, que l'on blesse, et de leur imposer des sacrifices de tous genres, parmi lesquels les sacrifices moraux ne sont pas les moins pénibles? Considéré à ce point de vue, le bienfait n'est plus un bienfait, c'est un placement usuraire qui rapporte plus que ce que l'on peut légalement en exiger. Les réflexions que je vous soumets en ce moment m'ont été suggérées par un grand nombre de faits qui se sont passés sous mes yeux; j'ai connu des caractères doués à la fois de délicatesse et de bienveillance, toujours prêts à rendre des services, toujours disposés à oublier qu'ils les avaient rendus; ceux-là n'ont point rencontré de déceptions, ils n'ont pas fait d'ingrats, et leur exemple me prouve que l'ingratitude n'est pas un vice inhérent à la nature humaine. Je n'ai pas la prétention de nier absolument l'existence de quelques organisations perverses, inspirées par une vanité qui leur fait détester la reconnaissance, parce qu'elle implique à leurs yeux une infériorité; — mais je soutiens que le nombre de ces caractères monstrueux est bien restreint.

La générosité nous commande de considérer dans tout service que nous rendons, non pas le résultat plus ou



COIN DE FEU DE LA MAISON CHAZOTTE, 67, RUE DE RIVOLI.

moins avantageux qu'il peut avoir, mais l'effort qu'il nous a coûté... et celui-ci est quelquefois bien léger: une démarche faite à propos, une recommandation efficace, peuvent avoir les effets les plus heureux; l'obligé, au contraire, doit apprécier surtout le résultat du service qu'on lui a rendu, et il n'y manquera pas si les rôles ne sont pas intervertis, si le bienfaiteur ne porte pas uniquement son attention sur les avantages que son intervention a procurés, s'il ne base pas sur ceux-ci des exigences pesantes, si enfin il ne s'en prévaut pas pour imposer des humiliations et des sacrifices incompatibles avec le respect que l'on se doit à soi-même. En un mot, si je ne me trompe, on servira plus efficacement la cause du bien en facilitant la manifestation des bons sentiments, qu'en s'indignant contre le mal, et, pour conclure comme j'ai commencé, je répéterai encore ici que l'ingratitude serait plus rare si l'on ne rendait pas la reconnaissance trop pesante.

J'ai fait un bien long circuit à propos de l'ami de M. de Guymont, et je vous prie tous deux de vous attribuer seulement une partie de mes réflexions, et encore en les mitigeant beaucoup. Dieu me garde de supposer que vous puissiez manquer de cette délicatesse, si naturelle aux bons cœurs, et qui leur fait user de précautions d'autant plus nombreuses, qu'il s'agit de ménager l'amour-propre d'un *obligé!* Mais vous avez eu le tort d'oublier cette circonstance dans vos derniers rapports avec cet ami, — et vous avez exigé un sacrifice justement parce que vous aviez perdu de vue le service que vous lui aviez rendu; voilà donc un homme que vous avez placé dans la cruelle alternative d'être ingrat, ou humilié à ses propres yeux, par une concession qu'il considérait comme étant incompatible avec sa dignité... L'incident dont il s'agissait n'atteignait l'honneur de personne, — il était futile, et qui sait si cet ami, qui voyait Mme C***, n'avait pas de bonnes raisons pour juger que ses torts étaient moindres qu'on ne vous l'a fait accroire? Votre modération, votre délicatesse, contrastant avec l'emportement que l'on attribuait à cette dame, n'auraient-elles pas atteint le but que vous vous proposiez, plus sûrement que vos exigences ne l'ont pu faire? La comparaison eût été à votre avantage, et l'ami de M. de Guymont aurait été, je n'en doute pas, tout disposé à vous donner raison si vous n'aviez pas *exigé* qu'il donnât tort à Mme C***; qui sait même si son intervention n'eût pas calmé les ressentiments de part et d'autre, et rétabli les relations rompues? Ma supposition n'a rien d'invraisemblable, rien que vous puissiez repousser, puisqu'il n'y a eu dans les causes de ce débat rien qui touche à l'honneur. Cette conduite prudente et raisonnable vous aurait permis de garder tout au moins une connaissance qui était agréable à votre mari;... vous avez fait de cet ami un ingrat qui a blessé vos cœurs; vous avez converti sa neutralité en hostilité, et vous avez envoyé un allié à Mme C***.

Le second point de votre lettre me semble aussi empreint d'une exagération qui est la compagne inséparable de la jeunesse; il est difficile, il est délicat de répondre au sujet qu'il traite, et surtout de vous désigner une ligne de conduite qui doit nécessairement se modifier selon les circonstances; en général, ma chère enfant, il faut se garder d'attribuer une importance quelconque aux compliments plus ou moins directs, plus ou moins bien tournés qui pourront vous être adressés par les hommes que vous rencontrerez; accueillez ces compliments avec enjouement; considérez-les comme étant uniquement une marque de courtoisie, et vous serez bientôt préservée d'entendre des fadeurs auxquelles vous faites trop d'honneur en vous en montrant indignée. Si quelque individu dépourvu de tact vous embarrassait en insistant sur vos

perfections et vos grâces, vous avez pour vous défendre la plaisanterie, qui est la meilleure de toutes les armes défensives; surtout ne prenez jamais ces paroles au sérieux, n'en témoignez pas un déplaisir qui paraîtrait exagéré, et par conséquent joué, et souvenez-vous toujours que l'honnêteté n'a jamais besoin d'appeler l'indignation à son aide : il lui suffit de se montrer telle qu'elle est, sans affectation, sans exagération, pour obliger tous ceux qui l'entourent à se modifier en se soumettant aux lois qu'elle impose, ou bien à s'éloigner si cet effort leur semble trop difficile. On peut être exposée à rencontrer des hommes mal élevés dont le langage serait parfois inconvenant : je vous conseille alors la plus complète impassibilité, et si cette première leçon ne suffisait pas, vous pourriez mettre dans vos rapports avec eux une nuance de mécontentement et de froideur qui suffirait, je vous le garantis, pour prévenir le retour des paroles qui vous auraient déplu. Une femme peut et doit toujours se faire respecter, et j'ajouterai qu'elle y parviendra sûrement si elle veut agir en toute occasion avec une dignité simple, avec une gaieté naturelle et convenable, avec une loyauté parfaite ; — et je ne tiens pas pour *loyales* les femmes qui essayent d'attirer l'attention par des airs maniérés, par des manœuvres de coquetterie, et qui pensent racheter tous ces petits péchés par l'indignation qu'elles manifestent lorsqu'ils ont porté leurs fruits.

Je ne veux pas négliger de répondre aux questions qu'Aline me soumet en son nom, et même au vôtre, ajoute-t-elle; il s'agit de toutes *petites choses*, me dit-elle; mais elle tient à mon avis. Mes chers enfants, il est bien difficile de vous indiquer des nuances qui, le plus souvent, se trouvent modifiées par mille petites circonstances imprévues; — je vais cependant essayer de vous satisfaire. On sert quelquefois le thé dans la salle à manger, et les tasses sont rangées autour du plateau qui supporte la bouilloire, la théière, le sucrier, le bol dans lequel on rejette l'eau chaude que l'on a passée dans la tasse lorsqu'il s'agit de préparer une deuxième tasse de thé pour la même personne; le plateau est placé à l'un des bouts de la table, et c'est là que la maîtresse de la maison doit s'asseoir. Les places des dames qui s'asseyent autour de la table sont marquées par une petite serviette à thé, posee sur la nappe, et par une assiette de dessert assez nécessaire pour les gâteaux fondants et sucrés que l'on sert avec le thé, sans préjudice des brioches et des gâteaux secs. Tous ces gâteaux découpés sont placés avec symétrie autour de la table; *le* ou *la* domestique se tient près de la maîtresse de la maison avec un petit plateau sur lequel on pose successivement les tasses que l'on porte à destination ; on s'offre mutuellement les gâteaux que l'on a à sa portée, ainsi que les sucriers et les pots de crême qui font le tour de la table.

Quelquefois la distribution des appartements que l'on occupe interdit ce mode de service; le thé est alors porté dans le salon occupé par la réunion; la distribution est à peu près semblable à celle que je viens de vous décrire ; le domestique porte sur un plateau les tasses de thé préparées par la maîtresse de la maison et accompagnées du sucrier et de la crême; une jeune parente, comme vous, par exemple, ma chère Aline, offre les gâteaux en se faisant aider par une amie, par un parent, ou par un ami de la maison; il vaut mieux partager cette tâche entre plusieurs personnes que de vouloir la remplir seule, — car il faut éviter les retards, les oublis et les petites maladresses qui sont la conséquence inévitable d'un trop grand nombre de soins de ce genre. Si la réunion est un peu nombreuse, et par conséquent moins intime, le premier mode de service me semble devoir être plus commode; rien ne s'oppose cependant à ce que l'on serve le thé au salon, même lorsque l'on a un grand nombre d'invités. Le café est toujours servi au salon, après le dîner; la maîtresse de la maison le prépare; le domestique ou la femme de chambre porte les tasses sur un plateau à chacun des convives en l'offrant *d'abord* à la femme la plus âgée, à moins que celle-ci ne soit une proche parente de la maîtresse de la maison; dans ce cas, on commence par la femme la plus *étrangère*. Toutes ces nuances ne doivent pas cependant être trop marquées, et il faut éviter surtout de *passer* une personne pour aller en servir une autre qui est plus *considérable*. On a trop oublié de notre temps l'un des principes qui régissaient la bonne compagnie française; une convention tacite établissait autrefois la plus parfaite égalité entre les hôtes d'une maison du moment où ils étaient admis dans le même salon; la différence d'âge réglait seule le degré d'empressement, de considération, de respect que l'on marquait à ses invités. Aujourd'hui..... j'éprouve quelque confusion à le constater..... aujourd'hui il est des maisons où maîtres et valets s'empressent d'entourer de soins *exclusifs* — les personnes les plus riches de la réunion, et j'ai même vu des domestiques mal dressés ou bien obéissant aux volontés de leur maître, qui servaient les hommes les plus *chamarrés* et les plus *considérables* à leurs yeux, avant de servir quelques femmes dont la fortune et la position étaient modestes. Je recommande à Aline de veiller soigneusement sur ces détails, et de ne pas même oublier (ainsi que je l'ai vu faire chez des jeunes filles hautaines et sèches de cœur) de faire servir les rafraîchissements que l'on offre aux invités à ces *pianistes de salon* qui la feront danser cet hiver chez vous. Ma chère Hélène, quand vous recevrez vos invités, vous ne vous lèverez pas pour saluer un jeune homme, ni même un homme âgé, à moins que vous ne vouliez lui indiquer une place; vos invités, s'ils sont nombreux, se garderont bien de vous embarrasser de leurs salutations d'adieu, et se retireront sans s'approcher de vous.

Je ne veux pas encore vous quitter sans vous engager à éviter un travers qui me semble condamnable : il y a beaucoup de femmes à Paris qui mettent au nombre de leurs plaisirs les visites dans les différents magasins; elles s'y rendent sans avoir l'intention de faire aucune emplette, font déplier toutes les étoffes, essayer tous les manteaux, et se retirent sans rien acheter, après avoir imposé un travail fatigant et stérile; ce procédé est absolument dépourvu de délicatesse; le temps est un capital pour tout le monde, et surtout pour les négociants; on n'est certainement pas obligé d'acheter un objet qui ne convient pas, mais toute personne réellement consciencieuse évitera de causer un préjudice quelconque; elle s'interdira ces explorations frivoles, et visitera les magasins seulement lorsqu'elle aura l'intention d'y faire une emplette, et lorsqu'elle sera à peu près fixée sur le choix de l'objet qu'elle désire.

A bientôt, ma chère enfant.

EMMELINE RAYMOND.

CHRONIQUE DU MOIS.

Quelqu'un s'est-il jamais avisé de réfléchir sur les conséquences fâcheuses qui résulteraient d'une succession non interrompue de beaux jours? Le printemps est la saison favorite des poëtes ; ils l'ont chantée, appelée, désirée, célébrée, sous tous les climats et à toutes les époques; cependant, si cette saison durait toute l'année au lieu de durer trois mois, ou même de ne point apparaître du tout, la société, et par conséquent toutes les industries qui vivent de ses besoins, de ses goûts et de son luxe, disparaîtraient forcément; les métiers de Lyon s'arrêteraient : à quoi bon, en effet, les soieries merveilleuses, les velours splendides, si le printemps était éternel? On s'habillerait toujours de mousseline imprimée, de tissus légers et printaniers ; que deviendraient les fleuristes, si les jardins étaient toujours garnis de fleurs? à quoi serviraient les lustres étincelants, si le soleil était toujours radieux? Les innombrables machines à vapeur, occupées sur toute la surface de la terre à préparer le luxe de l'humanité, seraient frappées d'immobilité; les travaux artistiques, privés de l'exhibition permanente qu'ils trouvent dans tout grand centre de population, n'auraient plus de raison d'être. Enfin, l'aiguille féminine, ce pauvre petit outil, si frêle et si infatigable, sur lequel repose l'existence de tant de femmes, et par conséquent de tant de familles, chômerait à tout jamais, et la somme des maux que causerait à l'humanité la persistance des beaux jours deviendrait incalculable. L'industrie n'a pas d'autre moteur, d'autre but que celui de travailler pendant toute l'année à *refaire* autour de l'humanité la température tiède de la belle saison; elle remplace les rayons du soleil par l'éclat des lumières; elle file la laine et la soie pour préserver du contact de la bise aigre et violente; elle tapisse les appartements pour assourdir le bruit des rafales; elle fabrique des fleurs qui seraient les rivales de celles que nous donne la nature, si on pouvait leur communiquer la vie, afin de faire prendre en patience les saisons qui sont déshéritées de cette parure de la création; enfin le luxe, à tous ses degrés, dans tous ses raffinements, a pour mobile, non pas seulement le désir et le besoin de briller, mais bien la nécessité de faire oublier ces tristes temps pluvieux et brumeux, ces interminables soirées, ces nuits plus longues que les jours. En un mot, la Providence a pris ses mesures pour faire servir le mal au bien, et pour *extraire* celui-ci des circonstances mêmes qui lui semblent le plus opposées.

Ces réflexions ont été suggérées par le beau mois de décembre que nous venons de traverser; les journées étaient si riantes que nul ne s'était pressé de regagner ses quartiers d'hiver. Comment croire à l'hiver, en effet, quand les almanachs seuls l'indiquaient? et les almanachs ont une réputation si douteuse, quant à la véracité ! Les pelouses étaient si belles et si vertes, les chrysanthèmes ornaient les jardins de fleurs si nombreuses, la température était si tiède, que les oiseaux, qui n'ont point d'almanachs pour leur enseigner les changements de saison, gazouillaient de toutes leurs forces, surpris seulement de trouver les arbres dépouillés; et Paris ne se repeuplait pas..... et les riches, ceux pour qui l'industrie travaille depuis un an, faisaient défaut.... Les marchands, attristés, comparaient la solitude de leurs magasins avec l'encombrement des boulevards remplis par une foule de promeneurs, joyeux, insouciants, qui semblaient narguer les approvisionnements faits en vue d'une mauvaise saison. Comme l'on reconnaissait sur les fronts soucieux des premiers la nécessité des rigueurs de l'hiver et les bienfaits innombrables qui sont la conséquence de cette saison inclémente! Comme l'on comprenait que les peines et les difficultés de la vie sont indispensables à la vie!

Cependant, comme on ne renonce pas d'un seul coup à des habitudes prises de longue date; comme on ne saurait s'accoutumer immédiatement à régler son existence sur cette chose si essentiellement mobile que l'on appelle *le temps*, beaucoup de Parisiens sont revenus à Paris; mais ils agissent encore comme s'ils n'y étaient pas : point de bals, peu ou point de soirées ou de dîners; le spectacle fait tous les frais des plaisirs de la grande ville, et les caissiers des théâtres ne se livrent pas aux réflexions poignantes qui sont placées en tête de ces lignes; toutes les salles de spectacle sont envahies par un public, sinon idolâtre, du moins nombreux ; et, ainsi qu'on me le disait récemment, il faut beaucoup de protections pour parvenir à acheter sa place dans un théâtre quelconque.

Le succès de la pièce de M. Sardou, *Nos Intimes*, jouée au Vaudeville, a été si spontané, si complet, que l'on devait s'attendre à la réaction qui se manifeste en ce moment. Il y avait longtemps que l'on n'avait assisté à un semblable entraînement : le public n'applaudissait plus, il trépignait. A la fin de la première représentation, les acteurs et les actrices, l'auteur et le directeur s'embrassaient avec transport, et peu s'en est fallu que le public ne se mît de la partie. Rappelé à grands cris, M. Sardou s'évanouissait dans la coulisse ; et depuis ce moment la pièce, bien que diversement appréciée, n'a point cessé de faire salle comble.

Je n'entreprendrai point de raconter le sujet de cette comédie; elle n'est point du nombre de celles qu'une mère permet à sa fille ; mais je puis dire qu'elle contient les qualités que l'on remarque dans les œuvres de M. Sardou : de l'esprit, beaucoup d'esprit, et encore de l'esprit. Seulement, quand on a réussi à se soustraire à l'éblouissement causé par la tournure rapide et heureuse de scènes bien amenées et conduites à bonne fin, quand on s'est affranchi de la contagion de l'enthousiasme, de cette influence vague, et positive cependant, qu'exerce toujours une masse considérable d'individus unanime à éprouver et à exprimer un même sentiment; quand on analyse enfin ses impressions, on est un peu surpris de les trouver en désaccord avec l'effet produit.

Cette pièce si gaie, ces situations si comiques, ces mots si plaisants, ce dénoûment heureux, ne laissent au spectateur, dès qu'il a le loisir de s'interroger, qu'une impression de tristesse et de regret. Dans tous ces personnages, il n'y a pas un seul caractère franchement honorable : les intimes sont tous d'abominables coquins; le mari porte la bonhomie si loin qu'elle atteint la niaiserie, et qu'il devient impossible de s'intéresser à lui; le médecin même, qui devine tout, et qui intervient toujours à propos pour préserver le bonheur du mari, est loin d'être un personnage désintéressé; son dévouement a pour mobile le désir d'épouser la fille du maître de la maison : tout cela peut être vrai, mais d'une vérité particulière, et non pas, Dieu merci! d'une vérité générale. En un mot, il y a beaucoup de *traîtres* dans cette pièce; mais il y manque ce personnage *vertueux* et classique qui repose de tous les mauvais sentiments et de toutes les mauvaises actions des autres personnages. Si l'on a changé tout cela, si l'on cherche, si l'on trouve la vérité seulement dans l'analyse minutieuse de quelques caractères ridicules ou odieux; si l'exactitude avec laquelle on reproduit leurs vilains traits est considérée comme le but suprême de tous les efforts, on redemandera à grands cris la fiction telle qu'on la trouve dans les naïfs mélodrames des théâtres du boulevard, et l'on réclamera la punition des traîtres et le triomphe de la vertu persécutée; la lutte du bien et du mal fournit toujours quelques maximes qui, si elles ne sont pas neuves, sont du moins consolantes.

L'Opéra-Comique multiplie les premières représentations, sans parvenir à rencontrer un succès incontestable. L'opéra de M. Lefébure-Wély, *les Recruteurs*, contient beaucoup de jolies choses, sans réussir cependant à captiver l'attention; peut-être la faute en est-elle au poëme, qui, reproduisant les données invariables sur lesquelles reposent tant d'opéras-comiques, n'a pu offrir au compositeur l'occasion de déployer des inspirations originales. Le sujet des *Recruteurs* est dû à la fusion du *Bijou perdu* et du *Postillon de Lonjumeau*, qui avaient du reste de nombreux points de ressemblance : ce sont toujours des villageois dont le bonheur est troublé par l'ambition, par le désir de briller dans la grande ville; toujours des sergents recruteurs qui profitent du dépit ou de la vanité de ces innocents villageois pour leur faire signer des engagements en vertu desquels ils sont soumis aux rigueurs des lois militaires. La pièce est heureusement animée par le charmant talent de M. Sainte-Foy; son jeu est si naturel, si ingénieux et si fin, qu'il renverse toutes les proportions que le compositeur donne à son œuvre, et qu'il place sur le premier plan le personnage secondaire qu'on lui confie.

Le Théâtre-Français n'a pas encore représenté sa *grande* pièce annuelle; il vit sur le *Duc Job*, que l'on joue au moins trois fois par semaine, et sur une pièce d'Alfred de Musset que l'on n'avait pas encore accommodée pour le théâtre; M. Paul de Musset s'est chargé de ce soin, et s'en est acquitté religieusement. *On ne badine*

pas avec l'amour, tel est le titre de cette œuvre gracieuse et *vraie*, quoiqu'elle se passe dans un monde de convention, dans les régions de la fantaisie, presque sur les limites de l'invraisemblance; mais, s'il est impossible d'assigner une patrie et une date au seigneur Perdican et au drame qui se joue autour de lui, comme on *reconnaît* les sentiments qui animent tous ces personnages! comme l'analyse en est exacte et la ressemblance frappante, malgré la finesse et la ténuité des détails ! Alfred de Musset fut le plus *poëte* d'entre les poëtes, et ses œuvres survivront à bien des rimes pompeuses et sonores, mais dépourvues de ce sentiment vrai qui donne seul la vie aux œuvres poétiques, la vie pour les contemporains et pour la postérité.

Il est tout à fait superflu d'ajouter que cette pièce est jouée au Théâtre-Français avec une rare élégance, avec une délicatesse qui ne dégénère jamais en subtilité. Mlle Favart a créé le rôle de Camille avec une supériorité qui est au-dessus de tout éloge. Elle rend avec une mesure toujours exacte les sentiments les plus opposés ; elle est tour à tour insensible et passionnée, impitoyable et tendre, en donnant toujours la note vraie, en communiquant à toutes les situations ce caractère de suprême distinction qui réside en elle, qui fait partie intégrante de ses facultés dramatiques.

Le Théâtre-Italien ne passera plus que cet hiver, *dit-on*, dans la salle Ventadour; il ira, *dit-on*, remplacer le Grand-Opéra dans la salle de la rue Le Peletier, ou bien M. Calzado, son directeur, fera, *dit-on*, construire une salle de spectacle dans les régions du boulevard Malesherbes. Il veut être propriétaire de son théâtre, et se propose de suivre à la lettre les conseils donnés par les propriétaires farouches qui joignent l'ironie à la persécution, et qui engagent leurs locataires à devenir propriétaires pour échapper au danger permanent de l'augmentation. La seconde combinaison paraît préférable à la première, dans l'intérêt même du Théâtre-Italien; si on l'installait dans une grande salle telle que celle de la rue Le Peletier, ce théâtre dévierait de son principe; il ne serait plus un salon élégant, où l'on rencontre les personnes que l'on connaît, où les places sont assez rapprochées pour que l'orchestre puisse saluer les loges; on ne pourrait plus s'y montrer en grande toilette, les épaules découvertes, les bras nus..... Disons tout de suite que la mode actuelle autorise des combinaisons étranges : en ce moment, la tête est la seule partie de leur personne que les femmes *habillent;* on porte des casques de fleurs, mais on ne porte plus de manches, et presque plus de corsages; cela est laid comme l'antique, gênant et inconvenant pour ceux qui voient ces costumes, comme pour celles qui les revêtent, si tant est que l'on puisse appliquer ce terme à ce qui est en réalité l'absence de costume.

Mme Alboni, lasse d'entendre vanter sa voix incomparable aux dépens de son talent dramatique, a voulu prouver qu'elle savait être comédienne habile ; elle a joué et chanté le rôle d'*Anna Bolena* avec noblesse et passion, et les transports du public ont récompensé les efforts de l'artiste. M. Badiali, dans le rôle d'Henri VIII, a un peu dérangé les impressions de l'assistance; on ne frémissait pas beaucoup et l'on riait un peu, parce qu'il semblait s'être inspiré des dessins consacrés par M. Doré à l'illustration des contes de Perrault; il lançait à l'infortunée *Anna Bolena* des regards furibonds, semblables en tout à ceux que Barbe-Bleue devait adresser à sa femme.

Les fêtes que l'on annonçait au palais des Tuileries sont retardées par le deuil de la cour d'Angleterre; si le malheur qui vient de frapper inopinément la reine Victoria n'est pas du nombre de ces graves événements politiques qui changent la face du monde, il n'est personne qui n'ait éprouvé un sentiment de chagrin et de regret en voyant cette royale famille frappée par une perte si prématurée. Le prince Albert a été emporté par une maladie de quelques jours à peine. Il était cousin de la reine Victoria, dont la mère appartenait à la famille ducale de Saxe-Cobourg; il meurt à quarante-deux ans, en laissant la renommée d'un prince sage, instruit, amateur et protecteur éclairé des arts. La douleur de Sa Majesté la reine Victoria n'est point de celles qui peuvent être consolées; elle a perdu le compagnon de sa vie, le conseiller dont les avis l'ont guidée dans maintes circonstances difficiles, l'époux qu'elle a tant aimé; — son pays, reconnaissant de ce *doux* règne, selon le terme employé en Angleterre pour caractériser le gouvernement de la reine Victoria, s'associe avec élan à sa douleur, et le deuil même extérieur sera universel.

La nécrologie du mois dernier mentionne une autre perte fort regrettable: un artiste éminent, un compositeur très connu et apprécié en Allemagne à sa juste valeur, et qui avait bien voulu nous faire l'amitié de donner à notre journal quelques romances inédites dont nos lectrices ont sans doute gardé le souvenir, M. Henri Marschner, est mort subitement à Hanovre. Émule et compagnon de l'illustre Weber, il avait obtenu une célébrité qui ne le cédait en rien à celle de l'auteur du *Freyschütz;* il n'est point d'opéras qui aient eu un succès plus brillant et plus universel que le *Vampire* et le *Templier et la Juive* de Marschner. Paris l'avait attiré, et il espérait réussir à y faire entendre ses compositions; il y avait passé l'hiver dernier, et avait trouvé près de Rossini, entre autres, des encouragements affectueux. Il comptait revenir ici cet hiver, afin d'y poursuivre son projet favori; il comptait parvenir enfin à faire représenter l'un de ses opéras sur la scène française... Il est mort frappé par une attaque d'apoplexie foudroyante... mort sans avoir atteint le but suprême vers lequel tous ses efforts étaient dirigés. Les hommes s'agitent..... la mort les mène. E. R.



A Paris comme à Tolède
Je fais le bien et le mal;
On calcule avec mon aide
Le système décimal.

Sans oreilles pour entendre,
A coup sûr je n'y vois pas;
Pourtant nul ne peut prétendre
Mieux que moi guider vos pas.

Que l'on vende ou qu'on achète,
J'acquitte et reçois le prix ;
Je cachète et décachète
Bien des lettres dans Paris.

Aux hommes je fais la barbe ;
Je marche pour un soufflet;
J'administre la rhubarbe ;
Je tire le pistolet.

J'ai construit plus d'une digue;
J'ai creusé plus d'un canal;
Je sème l'or du prodigue;
J'imprime votre journal.

Je dirige la charrue;
Je porte le mousqueton;
Je sais pêcher la morue
Et tondre le blanc mouton.

Je sais broder, coudre, écrire,
Et cultiver le melon,
Tenir une poêle à frire
Et jouer du violon.

FIGURES POUR LE COTILLON. — VALSE.

Préparation pour la fig. 1.

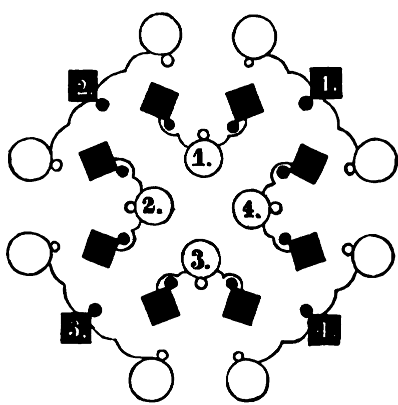
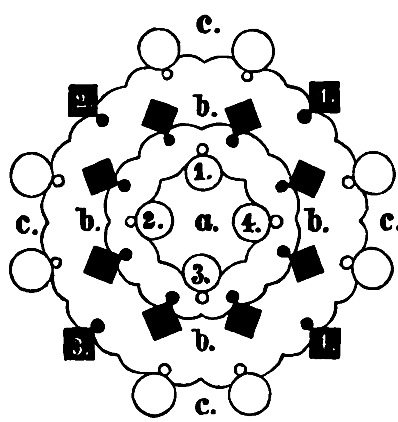
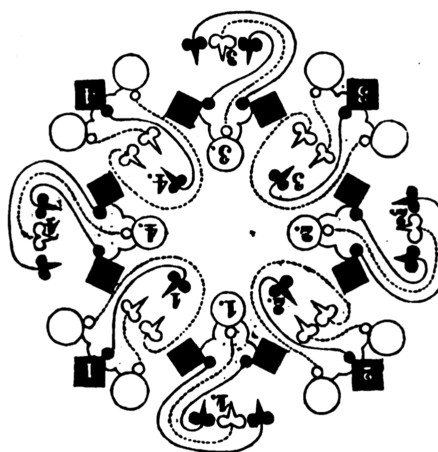


Fig. 1. 16 mesures.



Les trois cercles.

Fig. 2. 8 mesures.



Mutation des cercles.

Préparation pour la fig. 3.

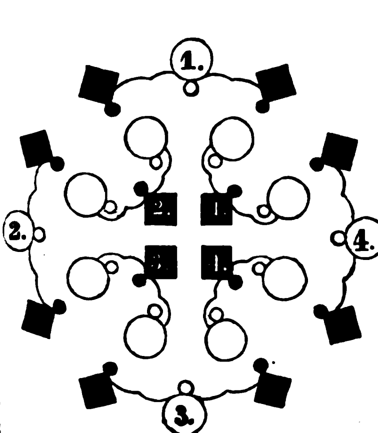
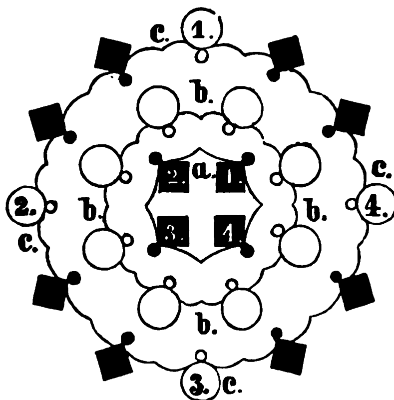
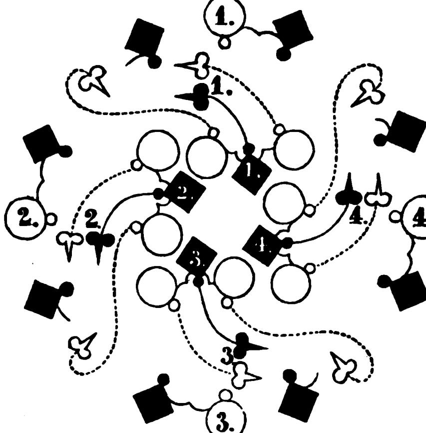


Fig. 3. 16 mesures.



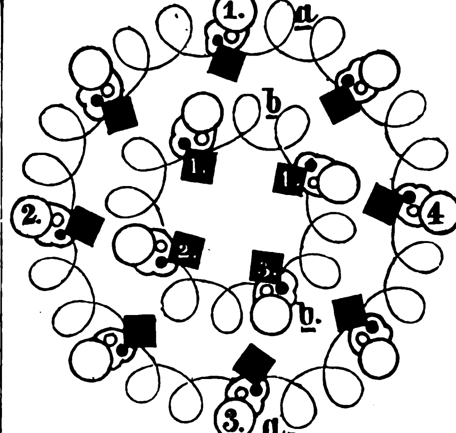
Les trois cercles. (Répétition de la fig. 1.)

Fig. 4. 8 mesures.



En place pour la valse en deux cercles.

Fig. 5.



Valse en deux cercles.

Je sais ouvrir une porte
Et fermer un parasol;
L'objet que le vent emporte
Par moi se rattrape au vol.

L'homme seul à son usage
Peut m'employer, et pourtant
Plus d'une bête, je gage,
A son semblable me tend.

Je rougis quand on me pique;
Je saisis ce qui vous plaît;
Par moi la dame de pique
Se donne avec son valet.

Je prends, je donne, je laisse;
Je dessine sur vélin;
Je conduis les chiens en laisse
Et les ânes au moulin.

Je fonde, grandis, élève,
Renverse, abaisse et détruis;
Aujourd'hui je suis élève,
Demain j'enseigne et j'instruis.

J'ai toujours porté l'épée,
Et l'on me voit cependant
Habiller une poupée
Et vous extraire une dent.

C'est moi qui sonne la cloche
En gare pour le départ;
S'il se donne une taloche,
A l'affaire je prends part.

Dans les ébats de l'enfance
Chaude, je reçois un coup;
J'en donne un pour la défense,
Et j'ai sauvé plus d'un cou.

On me voit d'un blanc d'ivoire,
Belle et douce en même temps;
Ailleurs je suis rouge ou noire,
Et rugueuse je me tends.

A moi seule je renferme
Vingt-cinq feuilles de papier;
Quand on m'a solide et ferme,
On ne craint pas de plier.

Si parfois ma sœur unique
Me seconde gauchement,
C'est que d'un partage inique
Elle se plaint justement.

Je me donne en mariage;
Je confirme, je bénis;
Je tremble avec le grand âge;
J'unis et je désunis.

Je monte le tournebroche;
Je tresse les blonds cheveux;
On me trouve dans la poche
Du flâneur et du frileux.

J'appelle, je congédie;
Le soir je porte un fanal;
Je frappe à la comédie;
Je me lève au tribunal.

Pour vous plaire enfin, madame,
Je m'agite en ce moment;
Excusez mon amalgame,
Si c'est inutilement.

Edme SIMONOT.



PROCÉDÉ POUR REPORTER LES DESSINS DE BRODERIE SUR LES ÉTOFFES.

S'il s'agit simplement de reporter un dessin de broderie sur de la mousseline, de la batiste ou du nansouk, on peut se borner à poser ces étoffes sur le dessin et à le calquer, c'est-à-dire à suivre tous ses contours avec un crayon un peu dur; si l'on craint qu'en raison même de sa dureté, le crayon ne laisse des traces sur le dessin, il faut d'abord calquer celui-ci sur du papier fin et transparent, en employant de l'encre; puis, quand ce premier calque est bien sec, on le reporte sur la mousseline, en employant un crayon; il est essentiel que celui-ci soit dur, afin que le dessin ne s'efface pas sous les doigts.

Dans tous les autres cas, il faut toujours calquer d'abord le dessin à l'encre avant de le reporter sur les étoffes; on pose le dessin, après en avoir piqué les contours, sur l'étoffe, et l'on passe sur ces contours un petit sachet de mousseline très-claire remplie de craie pilée; quand cette opération est terminée, on enlève le papier, et l'on repasse avec un crayon blanc sur tous les contours indiqués par la craie; si le dessin doit être reporté sur une étoffe claire, on emploie, au lieu de craie, du charbon pilé et du fusain pour arrêter ensuite les contours.

Ces procédés sont bien connus; il en est un autre, plus simple, et qui a été bien souvent indiqué dans ces colonnes: il faut placer le papier sur lequel on a calqué le dessin, sur l'étoffe, et broder au passé, au point de chaînette, en soutache, en travaillant sur le papier même et l'étoffe. Quand le dessin est terminé, on déchire le papier: cette méthode a l'avantage de ne point tacher l'étoffe sur laquelle on travaille, et l'on évite en même temps les petits préparatifs indiqués ci-dessus; il est bien entendu qu'on l'emploie seulement pour la broderie sur étoffe de laine ou de soie, et que tout dessin de broderie au plumetis doit être calqué sur la mousseline ou sur la batiste.

Quand le dessin d'un col est publié à *moitié*, c'est-à-dire quand ce dessin représente l'un des côtés du col seulement, on calque d'abord cette première moitié sur du papier transparent, puis sur la mousseline: cette première opération terminée, on retourne le papier sur lequel on a calqué la moitié du col, et l'on trace à l'encre tous les contours de cette même moitié, qui, étant *retournée*, forme l'autre côté du col; on reporte ce côté du calque sur la mousseline, ce qui forme un col entier. Il n'est pas plus long ni plus difficile de calquer le col en deux parties que de le tracer en une seule fois.

POUDING AUX POMMES, ENTREMETS.

On fait cuire pendant une demi-heure des pommes découpées en tranches très-minces, en y joignant du sucre en quantité suffisante, des raisins de Corinthe et du vin. Quand cette marmelade est prête, on enduit de beurre le fond d'un plat rond; on y met un lit de biscuits secs réduits en miettes, puis un lit de marmelade, et ainsi de suite, alternativement, en diminuant toujours la circonférence de ces lits, de façon à terminer le gâteau en pointe; le dernier lit se compose de biscuits; on mélange cinq œufs entiers dans un quart de litre de lait, on jette cette sauce sur le gâteau, on place celui-ci sur un *trois-pieds* dans un four médiocrement chaud; on l'y laisse pendant une demi-heure.

On peut ajouter de la marmelade d'abricots à la marmelade de pommes; dans ce cas, on supprimera le vin et les raisins de Corinthe; on peut aussi faire ce gâteau dans un moule, et le cuire sous un four de campagne.

NETTOYAGE DES FOURRURES BLANCHES.

On fait cuire du savon ordinaire dans une quantité suffisante d'eau; on la passe ensuite au travers d'un linge; quand l'eau est tiède, on en prend une partie et l'on y plonge la fourrure à diverses reprises, sans la frotter et en la pressant doucement de tous côtés; on renouvelle plusieurs fois cette opération, en changeant d'eau, puis on lave la fourrure en dernier lieu dans de l'eau de pluie ou de rivière. On fait sécher la fourrure à l'air; on la couvre avec de la poudre de riz blanche, puis on la peigne doucement et soigneusement.

NETTOYAGE DES SOULIERS DE SATIN BLANC.

On passe dans le soulier un fer à repasser ou tout autre objet sur lequel le soulier soit à peu près tendu; on prend un morceau d'étoffe de coton, on le mouille avec de l'esprit-de-vin, et l'on s'en sert pour frotter le soulier. On renouvelle plusieurs fois cette opération, puis on essuie soigneusement le soulier avec un morceau d'étoffe de coton non imbibé d'esprit-de-vin.

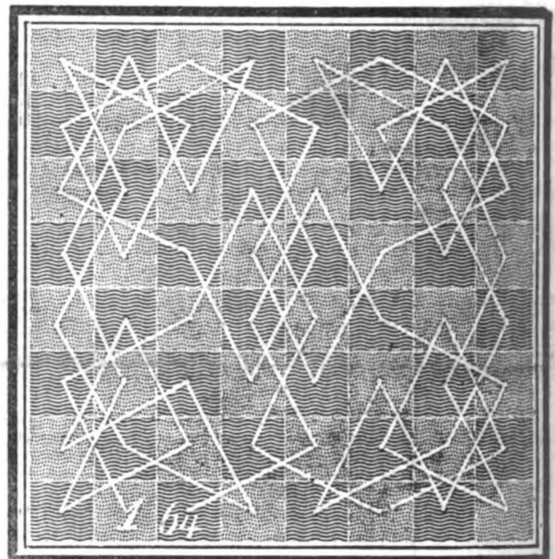


Par complaisance pour Aurélia, si nous ne craignions de paraître disposée à faire *du charlatanisme*, nous ferions imprimer les lettres qui nous sont adressées et qui composeraient la meilleure des *réclames;* celle-ci figurerait à coup sûr dans la collection; j'en remercie bien vivement Mlle C. R. Oui, si les compositions en question peuvent convenir au journal. — Le premier numéro de l'année 1862 contient des coiffures de M. Croizat, d'autres leur succéderont; M. L. Niederbronn aura lieu d'en être satisfait. Les ouvrages demandés par le n° 11,793 sont bien passés de mode; nous ne nous en sommes pas occupés, devant toujours reproduire ce qui est nouveau, au lieu de remonter vers le passé. M. Leballeur, rue Taitbout, 74, pourrait s'occuper de cette commission *vert et blanc*. La première année du journal est complétement épuisée; on ne peut *collectionner* le journal qu'en s'abonnant pour les années entières; en agissant différemment, on s'expose à perdre quelque détail important, auquel viennent se rattacher plus tard des travaux et des dessins qui lui font suite. M. Leballeur, rue Taitbout, 74, procurera les ornements de jardin au prix de fabrique; notre abonnée de Nîmes ne peut mieux faire que de s'adresser à lui. — Nous avons donné bien souvent l'adresse de M. Simart, rue de Rambuteau, 64; on trouve chez lui tous les crochets, aiguilles à tricoter, laines et dessins de tout genre; nous espérons que Mme B... de Nogent-sur-Seine, a trouvé cette adresse dans nos colonnes. — Notre fidèle abonnée du château de V... a reçu de petits dessins de tapisserie; pris note de sa première demande. — Mme de M..., à Châteaumeillant, a reçu divers dessins de tapisserie qui conviennent à l'usage qu'elle indique. — On ne fait plus de rideaux au tricot; le crochet les a détrônés; cependant, si je trouve un dessin assez beau pour se faire pardonner l'ancienneté de son genre, je le publierai. — M. Sainfoin, que j'ai saisi au passage, adresse ses remercîments et ses salutations à la *pensée d'automne;* il lui conseille de semer les pensées au mois d'août, si elle veut avoir de belles fleurs en avril et mai; elle les laissera ensuite *grainer* sur place; elle relèvera les plants en automne, et les repiquera *en planche* dans une terre mêlée de terreau. — Nous avons publié la ceinture Médicis dès qu'elle a paru, c'est-à-dire dans l'année 1860 (n° 11). Si on préfère l'avoir à pointe par devant et par derrière, on coupe le côté de derrière pareil au côté de devant. Mille remercîments pour cette bonne lettre de Fontenay-aux-Roses. — F. F. M. Leballeur, rue Taitbout, 74, répondra à cette lettre de Nice; je crois, sans pouvoir l'affirmer, que cette bande d'astracan coûte 1 fr. 75 centimes le mètre. — Marly, près Valenciennes. La soutache violette fera très-bon effet sur l'orléans gris. Nous avons publié un patron de zouave soutaché dans le n° 30 de l'année 1861; le dessin d'une broderie en soutache pour le devant d'une robe ne pourrait, vu sa dimension, figurer sur nos planches; M. Leballeur, rue Taitbout, 74, l'enverra si on le lui demande. Cette lettre est encore une de celles que je considère comme ma meilleure récompense, et que je mets en réserve. — A M. M. K. *l'un de nos plus assidus lecteurs*. Le journal est très-fier d'avoir non-seulement des lectrices, mais aussi des lecteurs. L'article *Renseignements* prend une extension effrayante, et, quelle que soit la part toujours plus large qui lui est faite, comme certains articles ne peuvent subir de réductions, il faut bien laisser un peu de correspondance en arrière: ceci explique non-seulement à nos lecteurs, mais aussi à nos lectrices, la raison du retard, quelquefois inévitable, que subissent les réponses. Malgré tout mon désir d'accéder à la demande qui m'était adressée, je n'ai pu publier le dessin de blague; parmi nos modèles on en trouverait qui s'adapteraient parfaitement à l'objet en question; l'étoile publiée pour une pelote dans le n° 49 pourrait être posée sur un sac de soie doublé de peau. J'espère cependant trouver bientôt un dessin plus spécial, et je remercie notre lecteur de Colmar pour son estimable lettre. — L'année 1860 est épuisée; Mme I. F. M. trouverait l'année 1861, mais incomplète, je crois. — Il nous est difficile de comprendre la réclamation de Mme M.... d'Albert; quant à supprimer les nouvelles, et les remplacer par des recettes d'économie domestique, cela nous paraît inconciliable avec les goûts de nos lectrices et nos propres engagements. — L'abonnée de la rue de l'*Arc de triomphe* recevra les dentelles qu'elle désire.



Au début de chaque année,
Toute personne bien née
Par l'usage est amenée
A l'envoi d'un compliment;
Donc, pour l'aimable abonnée,
Fidèle ou nouvelle née,
Bonheur, bonjour, bonne année,
Sont mes souhaits du moment.

Edme SIMONOT.



AVIS.

Nous publierons prochainement une collection de dessins représentant les diverses formes que l'on donne aux serviettes dans les repas de cérémonie; nous ne nous bornerons pas à la reproduction pure et simple, et insuffisante par conséquent, de ces formes: nous les accompagnerons de toutes les explications indispensables pour parvenir facilement à exécuter des figures un peu compliquées.

Nous commencerons un roman nouveau dans le prochain numéro.

Le Directeur-Gérant: W. UNGER.

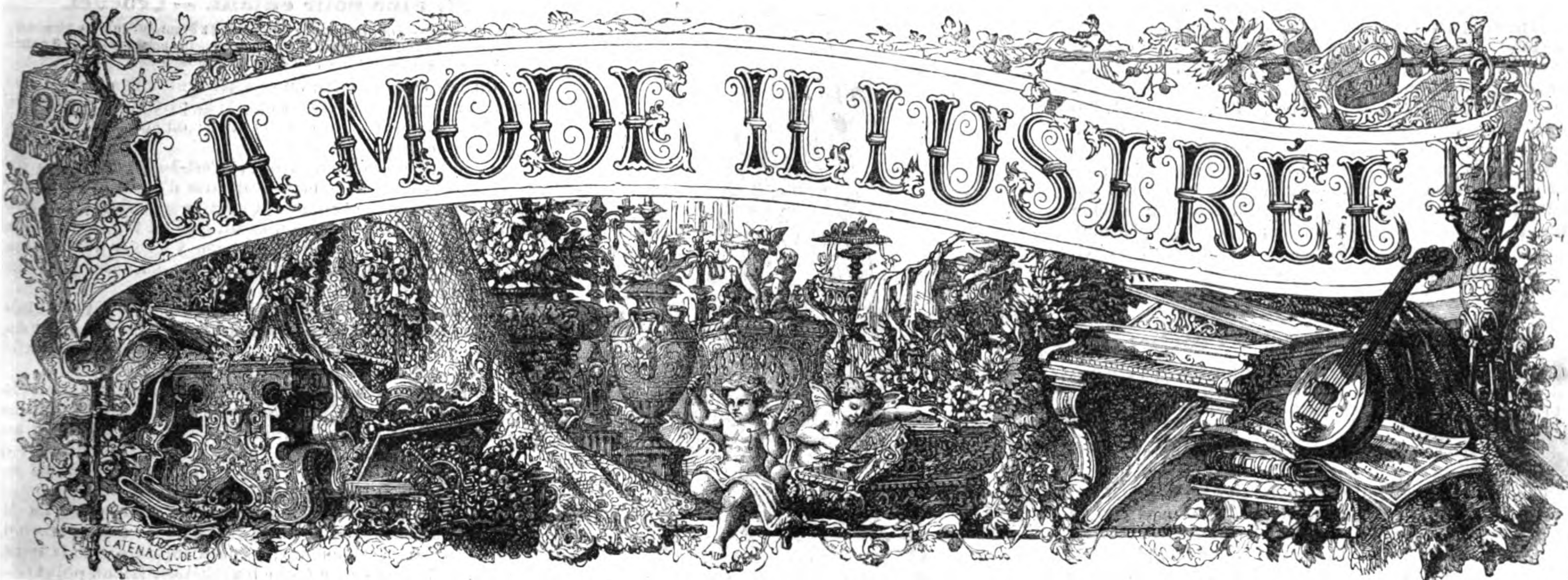
Paris. — Typ. de Firmin Didot, imprim. de l'Institut et de la Marine, r. Jacob, 56.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS: Aide-toi, le ciel t'aidera.

N° 2. TROISIÈME ANNÉE. 13 janvier 1862.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, 50 centimes. AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE SAMEDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (frais de poste compris).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND.
Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (frais de poste compris).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
Les abonnements partent au 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (Pour l'étranger le port en sus). —

Costumes d'enfants.

Robe de popeline à rayures vertes. La garniture se compose de ruches en taffetas vert formant tablier par devant et disposées en deux rangs au-dessus de l'ourlet de la jupe. Des boutons verts ferment la robe sur toute sa hauteur. Les manches sont garnies comme la robe, et trois boutons fixent les plis de la couture. Chapeau rond à passe de feutre gris, à fond en velours vert orné de fleurs en velours de même nuance.

Blouse en reps de laine groseille foncé ornée d'une broderie en soutache. La blouse est décolletée carrément et laisse voir une chemisette en nansouk brodé. Les manches sont froncées dans leur longueur et ornées de soutache.

Robe en étoffe de laine brune à losanges de soie de même nuance. Corsage montant, demi-corsage en velours noir avec épaulettes pareilles ornées de boucles d'acier. Manches demi-larges avec poignet de velours noir.



COSTUMES D'ENFANTS.

Travaux en mignardise.

La *Mode illustrée* a doté la France d'une industrie ! La mignardise était inconnue lorsque nous avons publié, le 30 mars 1861, notre premier dessin de col en *mignardise;* nous en avons fait fabriquer à Paris, et, depuis ce moment, le commerce en livre des quantités qui se chiffrent par millions de mètres. On nous a souvent emprunté ce travail; mais, comme on a négligé d'indiquer la source à laquelle on avait puisé, nous sommes forcés de la rappeler au public, et de revendiquer pour notre journal la gloire de la découverte; il ne faut pas qu'un timide silence se fasse le complice des injustices : si Christophe Colomb avait protesté, l'Amérique porterait peut-être son nom !

Notre présent numéro contient un dessin d'abat-jour et un dessin de voile de fauteuil en mignardise. Le premier, qui se compose de *feuilles* isolées (8 ou 9, selon la dimension de la lampe), peut se faire en mignardise blanche ou noire; on double l'abat-jour avec du crêpe, ou mieux encore de la tarlatane rose, bleue ou verte. — Je n'ai pas besoin de vanter le charmant effet de cette combinaison; mes lectrices en jugeront par elles-mêmes; le voile de fauteuil, qui peut aussi devenir un dessus d'édredon, une couverture de lit, etc., est fait en mignardise blanche; les étoiles, grandes et petites, se font séparément; on les assemble quand on en a un nombre suffisant; il suffit par conséquent de

calquer une grande et une petite étoile, et d'en suivre les contours en cousant la mignardise à tous les endroits où elle est croisée ; le même dessin sert pour toutes les étoiles, puisque le papier n'est jamais endommagé, l'aiguille ne devant pas le traverser.

On a exécuté chez M. Simart, rue de Rambuteau, 64, des pèlerines en mignardise noire, qui sont plus belles que la plus belle guipure ; nos abonnées ont reçu, dans le numéro 1 de la présente année, un dessin de pèlerine ; on fait ce travail avec 75 mètres de mignardise de soie qui coûtent 20 francs les 100 mètres, chez M. Leballeur, et chez M. Simart, ou 17 centimes le mètre ; le dessin de pèlerines joint au n° 1er vient de chez M. Leballeur, rue Taibout, 74. Ces pèlerines toutes faites coûtent 75 francs.

Mitaine pour femme. — Crochet.

MATÉRIAUX. — 32 grammes de laine blanche zéphyr (fine) ; 4 grammes de laine *anglaise* gris foncé ; 4 grammes de même laine, gris plus clair ; 16 grammes de laine zéphyr rose ; crochets en bois n°s 4, 5 et 8. (Voir le n° 47 de l'année 1861.)

La *table des mailles* jointe à cette mitaine en représente la principale partie ; on l'exécute en commençant par le côté désigné par des étoiles, et on la fait dans sa longueur ; un tour *entier* de crochet tunisien, deux tours entiers de point *ondulé* alternent constamment ; cette partie est faite avec la laine blanche et le crochet n° 8. La ligne placée sur la table des mailles, entre les lettres *b—a*, indique la fente du pouce, et l'on doit, à cette place, monter 6 mailles à part. La mitaine terminée est cousue ensemble, *a* avec *a*, — *b* avec *b* pour la fente, — *e* avec *e*, jusqu'à *d*. Il est à peu près inutile d'ajouter que le côté du pouce, qui est en biais, doit être placé à l'intérieur de la main, et que, pour l'autre main, il faut *retourner* la table des mailles, afin que la fente du pouce soit placée du côté opposé.

La manchette est doublée de rose ; le dessus se compose de raies en relief, formées par des boucles de laine grise de deux nuances. — On monte 20 mailles avec la laine blanche, et l'on fait avec le crochet n° 4, le 1er et le 2e tours *entiers*, au crochet tunisien.

3e *tour entier*. — De droite à gauche : on prend les 20 mailles sur le crochet (comme pour le crochet tunisien) ; on coupe la laine blanche, on attache la laine grise la plus foncée, et l'on passe au travers de toutes les mailles en faisant 3 mailles en l'air entre chaque maille blanche.

4e *tour entier*. — Laine blanche : on reprend toutes les mailles blanches ; toutes les boucles grises se trouvent les unes près des autres *à l'endroit*. On revient sur ses pas avec la laine blanche.

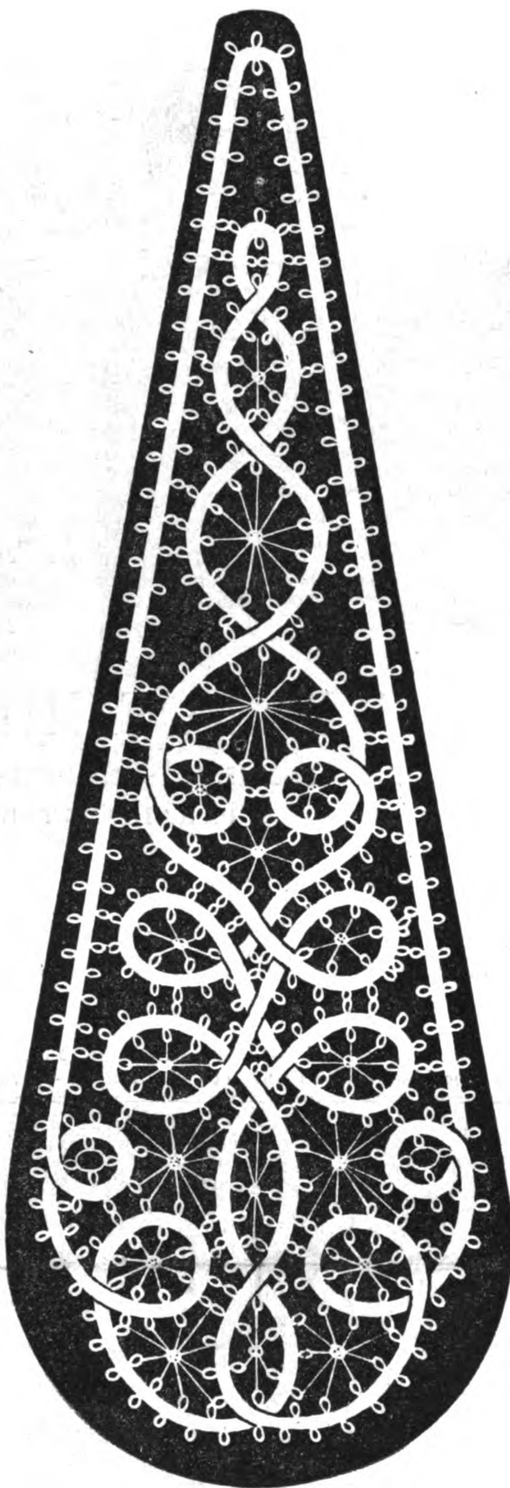
5e *tour entier*. — Comme le 3e, avec cette seule différence qu'on emploie la nuance grise la plus claire pour le tour de gauche à droite.

6e *tour entier*. — Comme le 4e tour.

7e *tour entier*. — Comme le 2e tour.

8e *tour*. — Comme ~~le 2e, — 9e tour, — comme~~ le 4e, et ainsi de suite. Le 45e tour, qui est le dernier, est fait avec la nuance grise la plus claire.

On reprend toutes les mailles du commencement des 45 tours, en employant la laine rose et le crochet n° 5, et l'on fait 15 tours *entiers* en travers de la manchette ; cela compose la doublure ; on coud ensemble dessus et doublure, en rabattant celle-ci à l'intérieur, et en mettant sur le *dessus* les raies grises ; on coud ensuite la manchette au bord de la mitaine. On fait sur les dessus de la mitaine trois rangées de *mouches* composées de points exécutés avec la laine rose.



ABAT-JOUR EN MIGNARDISE

de chez M. Simart, rue de Rambuteau, 64.

Mitaine pour enfant. — Crochet.

MATÉRIAUX. — Pour la paire de mitaines : 11 grammes de laine blanche ; 11 grammes de laine rose ; 11 grammes de laine anglaise grise ; 3 écheveaux de laine noire fine ; crochets en bois n° 3 et n° 8.

On fait cette mitaine au crochet tunisien, au point ondulé et point de Gobelins simple * ; la partie qui entoure la main est faite avec le crochet n° 8 ; on emploie, pour la manchette, le crochet n° 3.

La mitaine proprement dite, c'est-à-dire la partie du travail qui entoure la main, est faite d'après la table des mailles, absolument comme la mitaine *pour femme* ; on fait alternativement un tour entier au crochet tunisien, — un tour entier au point ondulé, de façon à former des rayures en relief et des rayures en creux ; ces dernières sont en laine blanche, les autres en laine grise.

On commence la mitaine à la place marquée par des étoiles ; on borde le côté supérieur de la mitaine et celui du pouce avec des mailles chaînettes, en en faisant alternativement une rose, une noire.

La manchette se compose de deux bouillonnés ; on la commence avec la laine blanche, et l'on monte 44 mailles qui composent sa largeur ; on fait deux tours entiers au crochet tunisien ; le 3e tour (toujours au crochet tunisien) est fait avec la laine noire, de droite à gauche ; avec de la laine blanche, de gauche à droite.

Les 4e, 5e, 6e tours sont faits au point *ondulé* avec de la laine prise *double* ; le premier de ces tours est au crochet tunisien avec la laine noire ; les deux suivants avec la laine grise. Le 7e tour *entier* (laine blanche) est fait au point ondulé ; les 8e, 9e 10e tours (laine blanche) sont au point de Gobelins simple ; — le 11e tour (même point) est fait avec la laine grise. Dans le 9e tour, on pique aussi le crochet dans les mailles de la chaînette par laquelle on a commencé cette manchette, et l'on réunit ainsi le 1er et le 9e tours, lorsqu'on va de droite à gauche, afin que le travail soit double, c'est-à-dire replié sur lui-même. — Les 12e, 13e, 14e, 15e tours sont faits au crochet tunisien avec la laine rose ; mais on emploie de la laine noire pour revenir de gauche à droite dans le 15e tour. — Le 16e tour (laine rose) est au point *ondulé*. On prend la laine *double* pour revenir de gauche à droite ; on prend la laine blanche pour aller de droite à gauche dans le 17e tour. — On reprend la laine rose *double* pour revenir de gauche à droite dans ce même tour. Ce 17e tour (point *ondulé*) forme la 2e raie rose. — Les 18e et 19e tours sont faits au crochet tunisien, alternativement avec de la laine rose et de la laine blanche, de façon que la maille perpendiculaire soit rose, reposant sur un chaînette blanche, et, au tour suivant, la maille perpendiculaire blanche repose sur une chaînette rose.

20e *tour entier*. — De droite à gauche : on passe en même temps le crochet dans le 11e tour, que l'on réunit au 20e tour pour former un bouillonné. On démonte les mailles comme d'habitude, en allant de gauche à droite. On coud la manchette ensemble sur les côtés transversaux. On passe dans la chaînette du dernier tour un brin de laine rose, et l'on coud la manchette ~~et la mitaine~~ ensemble à l'envers. La couture de la manchette doit se trouver en dessous de la main. On fait deux rangées de coutures en croix sur le dessus de la main.

Coin de mouchoir.

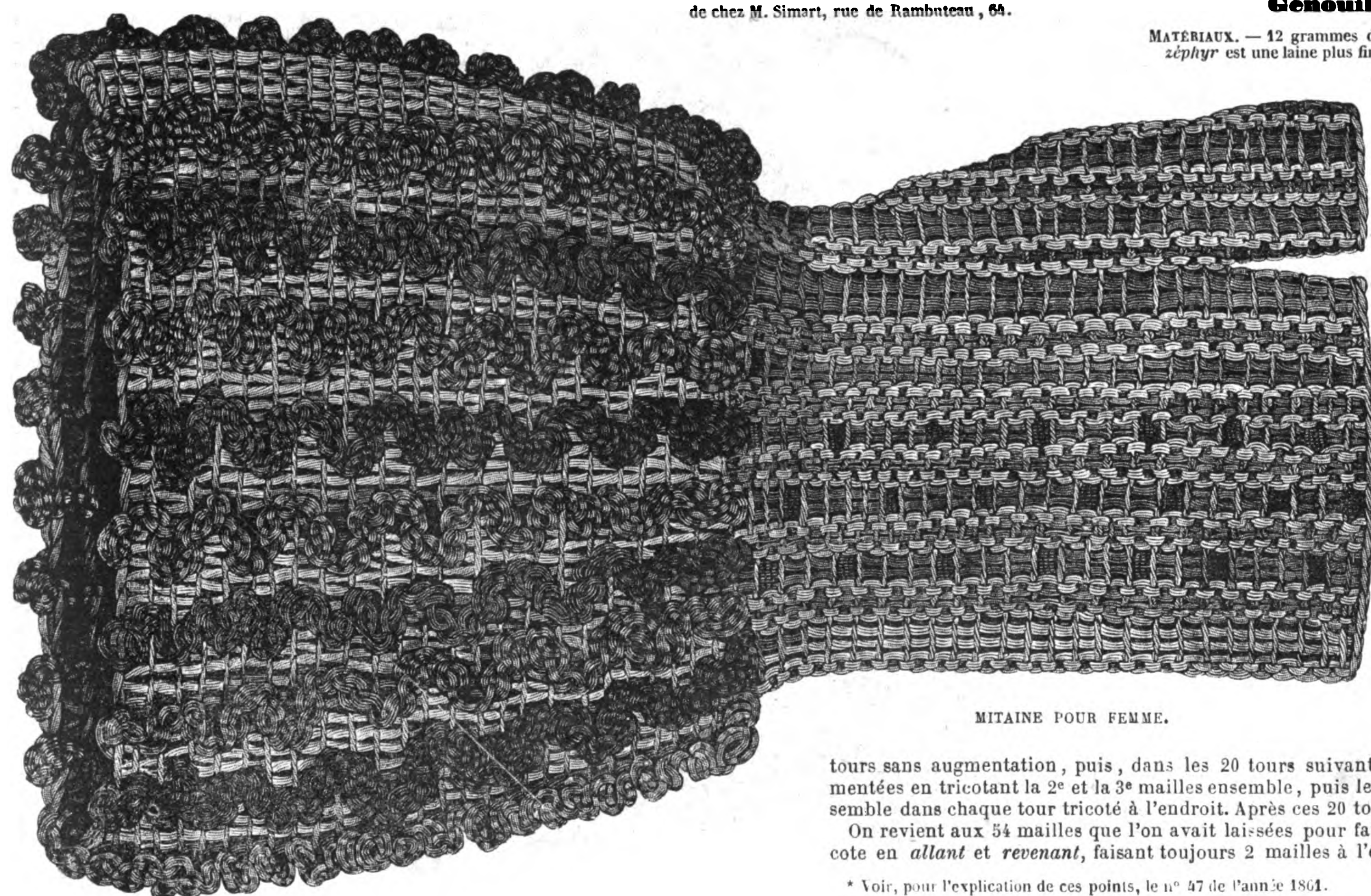
On le brode au plumetis et point d'armes ; celui-ci est fait dans toutes les parties pointillées ; on peut aussi le supprimer et broder le mouchoir entièrement au plumetis ; on fait des points de dentelle dans le cœur des feuilles ou bien on y applique du tulle à dessin.

Genouillère. — Tricot.

MATÉRIAUX. — 12 grammes de laine chamois, zéphyr. *Nota :* la laine *zéphyr* est une laine plus fine que celle que l'on emploie pour la tapisserie, plus grosse que la laine *anglaise*, ou mousse. On l'emploie fréquemment en Allemagne, non-seulement pour les ouvrages au tricot, mais aussi pour les beaux travaux de tapisserie faits sur du canevas très-fin.

Notre modèle de genouillère est tricoté en rond ; on fait alternativement 2 mailles à l'endroit, 2 mailles à l'envers, de façon à former des raies en relief et en creux. On monte 100 mailles sur de grosses aiguilles d'acier, et l'on tricote 40 tours ; avec le 41e tour on commence la partie qui doit couvrir le genou ; on fait cette partie à part (comme le talon d'un bas) avec les 46 premières mailles du 41e tour, en tricotant un tour à l'endroit, un tour à l'envers, alternativement. Dans chaque tour tricoté à l'endroit on augmente de 2 mailles en tricotant 2 mailles dans la deuxième et 2 mailles dans l'avant-dernière maille du tour, c'est-à-dire en tricotant une maille dans le côté de devant, une autre maille dans le côté de derrière de chacune de ces mailles. On fait ainsi 20 tours pour le genou ; on a 66 mailles sur l'aiguille ; on fait alors 20 tours sans augmentation, puis, dans les 20 tours suivants, on diminue les 20 mailles augmentées en tricotant la 2e et la 3e mailles ensemble, puis les deux avant-dernières mailles ensemble dans chaque tour tricoté à l'endroit. Après ces 20 tours il reste 46 mailles sur l'aiguille.

On revient aux 54 mailles que l'on avait laissées pour faire la partie du genou ; on les tricote en *allant* et *revenant*, faisant toujours 2 mailles à l'endroit, 2 mailles à l'envers. Avec



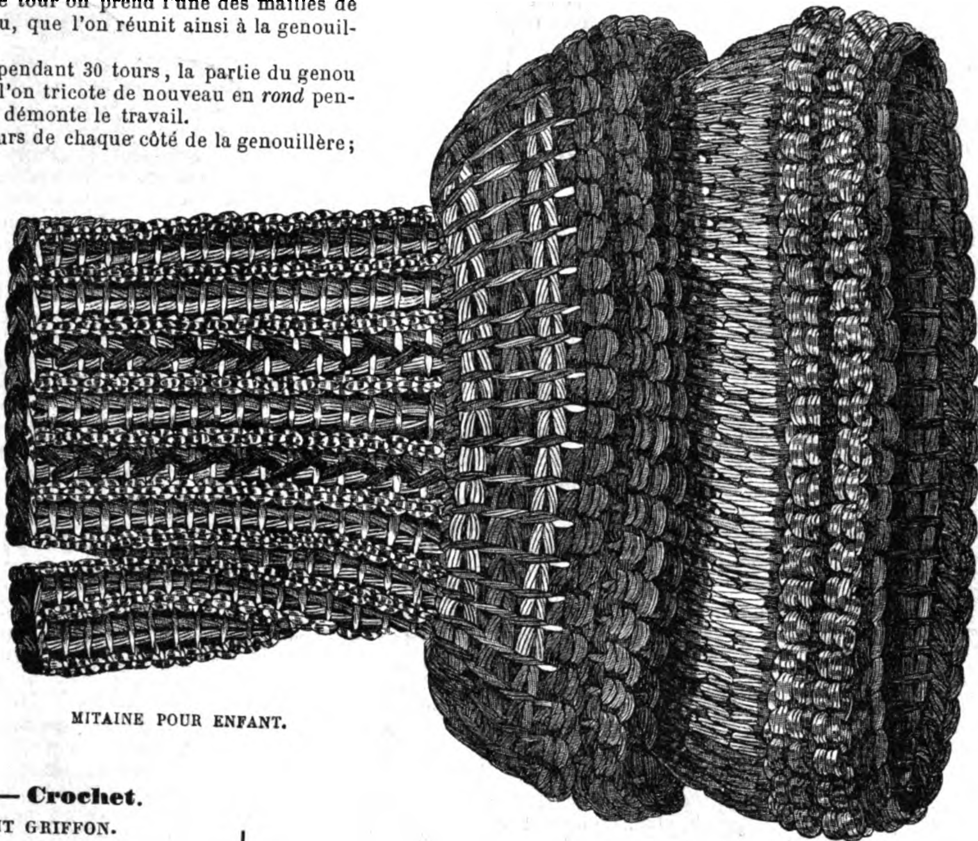
MITAINE POUR FEMME.

* Voir, pour l'explication de ces points, le n° 47 de l'année 1861.

chaque dernière maille de chaque tour on prend l'une des mailles de lisière (bord) de la partie du genou, que l'on réunit ainsi à la genouillère.

Après avoir procédé de la sorte pendant 30 tours, la partie du genou se trouve réunie à l'ouvrage, et l'on tricote de nouveau en *rond* pendant 25 tours, après lesquels on démonte le travail.

On fait, au crochet, quelques tours de chaque côté de la genouillère; on fait 2 tours sur le premier tour de la genouillère qui en forme le bord inférieur, un seul tour de l'autre côté; ces tours sont à *jours*, composés alternativement d'une maille en l'air, — une bride; — il y a 41 brides dans la circonférence de la genouillère. Dans ces tours à *jours* on fait encore un tour qui forme des petits festons. On fait quatre doubles brides, séparées les unes des autres par une maille en l'air sur l'une des mailles en l'air qui se trouvent entre deux brides du tour précédent, puis on fait une maille en l'air; on passe les deux brides suivantes et la maille en l'air qui les sépare, et l'on fait une maille simple sur la maille en l'air qui succède à la deuxième bride que l'on a passée. Vient ensuite une maille en l'air, puis les quatre doubles brides décrites ci-dessus, et ainsi de suite pour tout le tour.



MITAINE POUR ENFANT.

Capuchon Rezia. — Crochet.

POINT DE TIGE ET POINT GRIFFON.

(Voir pour l'explication de ces points le n° 47 de l'année 1861.)

MATÉRIAUX. — 56 grammes de laine fine blanche (laine zéphyr); 48 grammes de même laine bleu clair; 2 mètres de cordonnet d'or; 2 moules plats en bois de largeur différente; un crochet.

On commence ce capuchon par le fond, qui est bleu; on monte 40 mailles, on ajoute un moule en bois ayant 2 centimètres de largeur, et l'on fait au point de tige, 10 tours se composant chacun de 40 mailles: cela forme un carré de 15 centimètres environ; on retourne ensuite l'ouvrage, l'*envers* devenant l'*endroit* pour le point griffon. On entoure le carré avec des mailles simples (laine blanche) en augmentant de quelques mailles à chaque coin. Sur ce tour on fait le point griffon, en employant un moule de bois ayant 1 centimètre 3/4 de largeur (voir le dessin qui représente le capuchon étendu).

1er *tour*. — Dans chaque maille simple du tour précédent, on fait une double bride; dans chaque coin on augmente de quelques brides, afin que le carré reste plat; ce tour doit avoir 194 brides à peu près. On joint la dernière maille à la première, et l'on fait quelques mailles en l'air pour former la première bride du tour suivant: on agit toujours ainsi au commencement de chaque tour, ce capuchon n'étant pas fait en spirale.

2e *tour*. — Comme le 1er tour. On augmente à chaque coin, de façon à avoir 5 brides de plus dans chaque coin; il y a par conséquent 20 mailles de plus dans ce tour.

3e *tour*. — On augmente de 5 mailles dans chacun des trois coins; de chaque côté du 4e coin, qui forme le milieu du bavolet, on augmente de 5 brides sur un espace de 4 centimètres; le tour doit avoir 25 mailles de plus que le précédent.

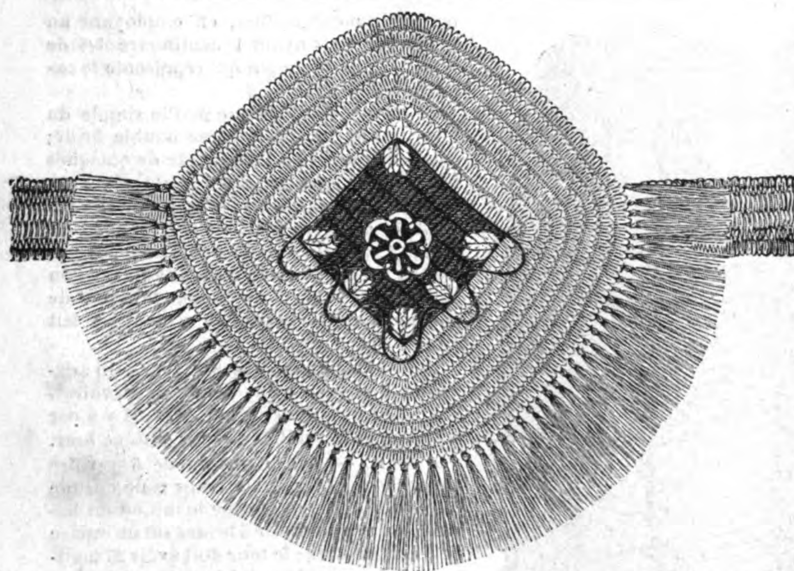
4e *tour*. — Comme le précédent; seulement on augmente de 8 brides (au lieu de 10) sur le bavolet.

5e *tour*. — On augmente de 10 brides à trois coins, comme on l'a fait pour le bavolet; l'augmentation ne doit pas être placée seulement sur les coins, mais s'étendre plutôt sur les côtés.

6e *tour*. — On le fait seulement sur le bavolet. On commence par le coin le plus rapproché du bavolet; on augmente de suite de 2 brides dans le milieu du tour de 8 brides; à la fin du tour, c'est-à-dire au coin placé de l'autre côté du bavolet, on augmente de 2 brides. On coupe ensuite le brin de laine.

7e *tour*. — On le commence au commencement du précédent; sur trois coins on augmente de 5 brides pour chaque coin; on augmente de 10 brides dans le bavolet. Quand on

VOILE DE FAUTEUIL EN MIGNARDISE DE CHEZ M. SIMART, RUE DE RAMBUTEAU, 64.



N° 1. — CAPUCHON REZIA.

a atteint la fin du tour précédent, on fait quelques triples brides pour maintenir le bord droit et pour rejoindre les brides du 5ᵉ tour, en comblant les vides. Ce 7ᵉ tour étant terminé, on fait quelques brides triples et simples pour remplir les vides qui se trouvent entre le 5ᵉ et le 7ᵉ tour.

8ᵉ *tour*. — On le fait tout autour du capuchon; au milieu du bavolet on augmente de 10 brides; dans chacun des trois coins on augmente de 5 brides.

9ᵉ *tour*. — On le fait seulement sur le bavolet, sans augmentation; le reste du capuchon est encadré avec des mailles simples qui doivent serrer un peu la passe.

La garniture peluchée (voir le n° 47 de l'année 1861) entoure le fond en formant des festons; on la fait avec la laine bleue; elle doit avoir 1 mètre 15 centimètres de longueur; on coud au bout de chaque feston un gland de laine bleue ayant 7 centimètres 1/2 de longueur, et l'on noue au bord du bavolet une frange ayant 10 centimètres de longueur. On brode, au milieu du fond, une rosette au *passé* avec la laine blanche; on l'encadre avec le cordonnet d'or; dans chaque feston et dans la pointe de la passe on fait une petite palme en *arêtes*, au milieu de laquelle on coud une boucle de cordonnet d'or. — Les brides du capuchon se composent de 2 tours au point de tige avec la laine blanche, encadrées par un tour de point griffon, avec brides simples (laine bleue); on met au bout de chaque bride un gland de laine bleue ayant 12 centimètres de longueur.

Capuchon suédois.

CROCHET. — POINT GRIFFON ET POINT DE TIGE.

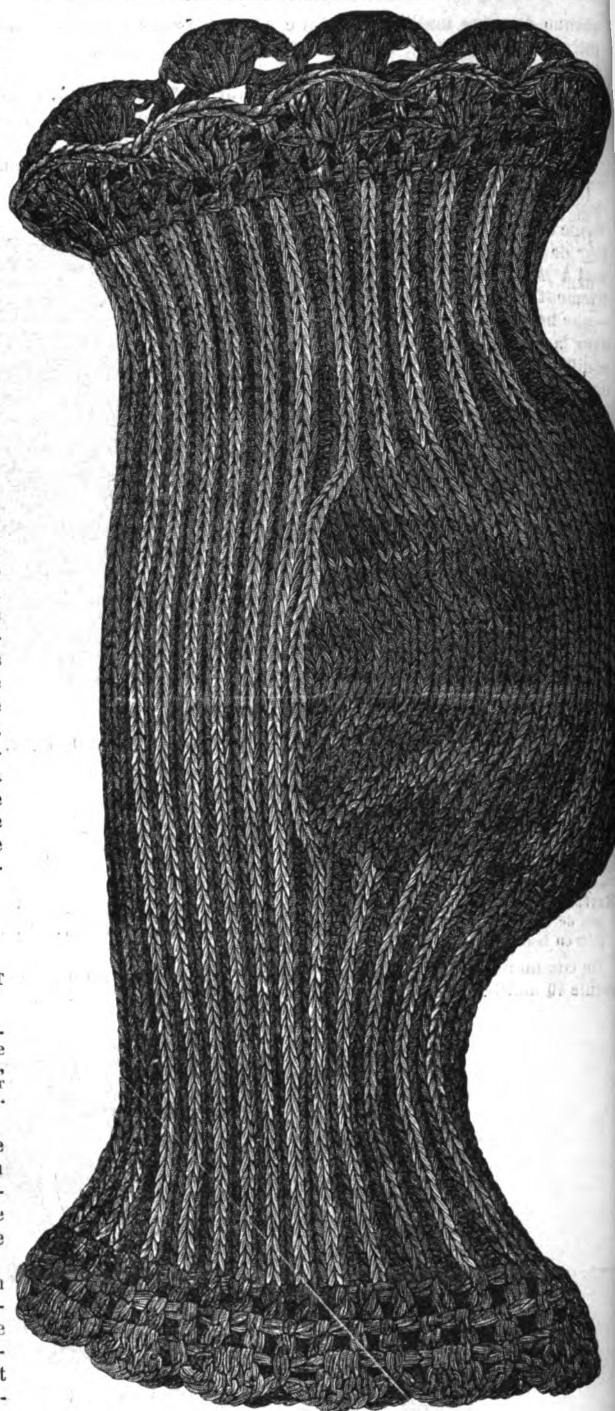
MATÉRIAUX. — 128 grammes de laine fine (zéphyr) blanche, 16 grammes de même laine groseille, 6 mètres 1/2 de cordonnet d'or, grosseur moyenne, un crochet de grosseur moyenne, deux moules plats en bois de largeur différentes, aiguille à tricoter n° 1.

Ce capuchon est fait en laine blanche zéphyr; la passe et les brides sont au point de tige, le fond au point de griffon; les ornements se composent de garniture peluchée, de rosettes, de glands, etc.

On monte 158 mailles (passe) et l'on fait les trois premiers tours sans augmentation ni diminution sur un moule de bois ayant 2 centimètres de largeur. Chacun des 3 tours suivants est raccourci de 20 mailles au commencement et à la fin; le 6ᵉ tour n'a plus que 38 mailles; il termine la passe. On fait avec le point griffon sur un moule de bois ayant 1 centimètre 3/4 de largeur, *à l'envers* de l'ouvrage, d'abord les mailles abandonnées dans les trois derniers tours, de façon à rétablir pour chaque tour le nombre de 158 mailles. On fait ensuite le fond du capuchon au point griffon; dans les 12 premiers tours on laisse une maille au commencement et à la fin de chaque tour, de façon que le 12ᵉ tour se compose de 134 mailles. Les 8 tours suivants sont diminués de 2 mailles au commencement et à la fin de chaque tour; le 20ᵉ tour se compose de 102 mailles. On fait ensuite 3 tours, en diminuant dans chaque tour 3 mailles au commencement et à la fin; puis 3 tours en diminuant 4 mailles au commencement et à la fin; puis enfin 2 tours, en diminuant 5 mailles au commencement et à la fin; le 28ᵉ et dernier tour se compose de 40 mailles.

Sur les deux côtés transversaux de la passe, qui n'a à ses extrémités que 3 tours de largeur, on fait un tour au point de tige qui allonge un peu cette passe.

La garniture peluchée qui entoure la passe est faite avec 16



GENOUILLÈRE.

COIN DE MOUCHOIR



Adam

Moine Imp. Paris

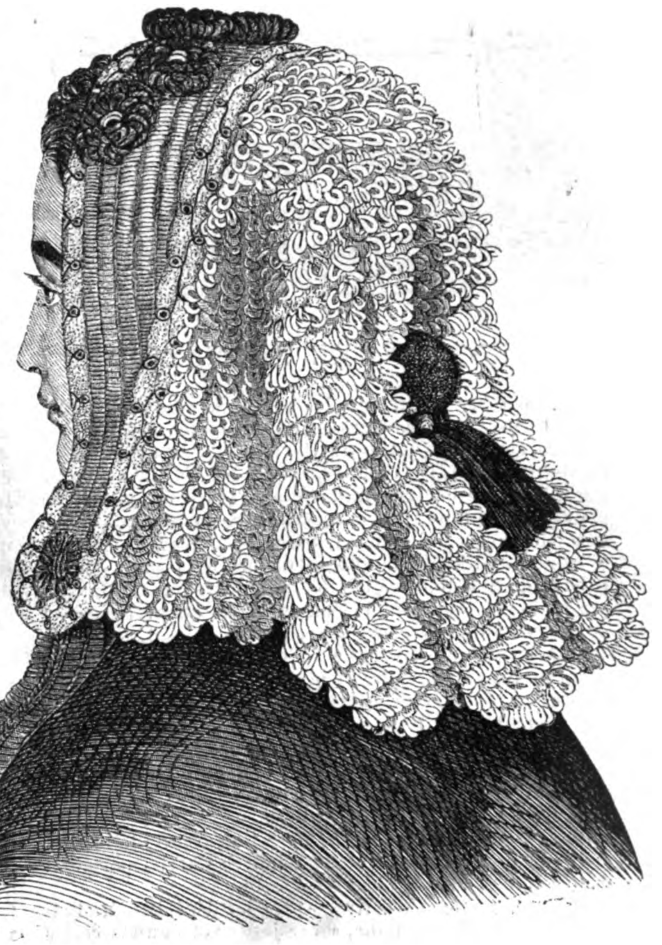
ALBUM DE LA MODE ILLUSTRÉE.

Bureaux du Journal, 56, Rue Jacob, Paris

Toilettes de la Mon DELISLE



CAPUCHON REZIA.



CAPUCHON SUÉDOIS.

20 brins de laine blanche sur l'aiguille à tricoter n° 1 ; elle
oit avoir 1 mètre 1/2 de longueur. Les petites houppes
ont faites en laine groseille, placées sur la garniture pe-
chée en deux rangées ; ces houppes sont séparées par
n espace de 2 centimètres 1/2 environ et encadrées par le
ordonnet d'or qui serpente de l'une à l'autre rangée. Les
osettes (laine groseille) sont faites en frange (voir le n° 51,
uchon Fénella) ; on place six de ces rosettes sur la passe ;
u milieu de chaque rosette on met, au lieu de boutons,
uelques boucles en cordonnet d'or.

Les brides (laine blanche) sont faites avec 2 tours de
oint de tige ; on monte 100 mailles, et, après avoir fait ces
tours, on les encadre avec un tour au point griffon, fait
vec des brides simples (un seul jeté) ; on coud ces brides,
l'intérieur du capuchon, à 10 centimètres de distance du
ord, et l'on met à l'autre bout un gland de laine groseille
yant 12 centimètres de longueur.

On monte le fond sur un cordon fait au crochet, cousu
l'intérieur du capuchon ; ce dernier doit être plissé à
ros plis sur un cordon, de façon à for-
mer dans le milieu un bavolet ayant en-
viron 20 centimètres de largeur, sur le-
quel on place une grosse houppe et deux
glands en laine groseille.

Pour faire cette houppe on entoure
quatre doigts de la main gauche avec 80
brins de laine découpés ; on noue forte-
ment ce gros anneau avec du fil, puis
on découpe et on égalise
les brins de cette grosse
houppe ou *touffe*.

Pèlerine Olga.

CROCHET. — POINT TIGE ET POINT GRIFFON.

(Voir le n° 47 de l'année 1861.)

MATÉRIAUX. — 160 grammes de laine brune ; 112 grammes de laine grise très-fine (anglaise) ; 20 petits boutons bombés en métal ; deux moules plats en bois de largeurs différentes ; un crochet de grosseur moyenne.

Le fond de la pèlerine est fait au point *griffon* (voir le n° 47) sur un moule de bois ayant 1 centimètre 3/4 de largeur ; on commence par le côté supérieur, et l'on monte 128 mailles avec la laine brune.

1er *tour*. — Sans augmentation ni diminution.

2e *tour*. — On augmente de 25 brides, c'est-à-dire que l'on fait une bride de plus entre chaque cinq brides ; ce tour en compte par conséquent 153.

3e *tour*. — On augmente de la même façon entre chaque cinq brides ; le tour se compose de 183 mailles.

4e *tour*. — On augmente comme dans les précédents ; ce tour a 37 brides de plus, — 220 en tout.

5e *tour*. — 45 brides de plus, — 265 en tout.

6e *tour*. — 27 brides de plus ; on augmente entre chaque dix brides environ ; 292 brides en tout.

Les onze tours suivants sans augmentation. Le fond est terminé.

On prend la laine grise, et l'on continue la pèlerine avec le point *tige* (voir le n° 47 de l'année 1861), que l'on exécute sur un moule ayant 2 centimètres de largeur, et l'on fait cinq tours composant la bordure ; après avoir terminé le fond, on retourne naturellement l'ouvrage, le point de *tige* devant être fait non à l'envers, comme le point *griffon*, mais à l'endroit. On ne pique pas le crochet dans les brides du dernier tour, mais *entre* ces brides, et cela deux fois de suite, c'est-à-dire qu'après avoir fait une maille on en fait deux dans le 3e vide, et ainsi de suite ; ce premier tour se compose de 390 mailles.

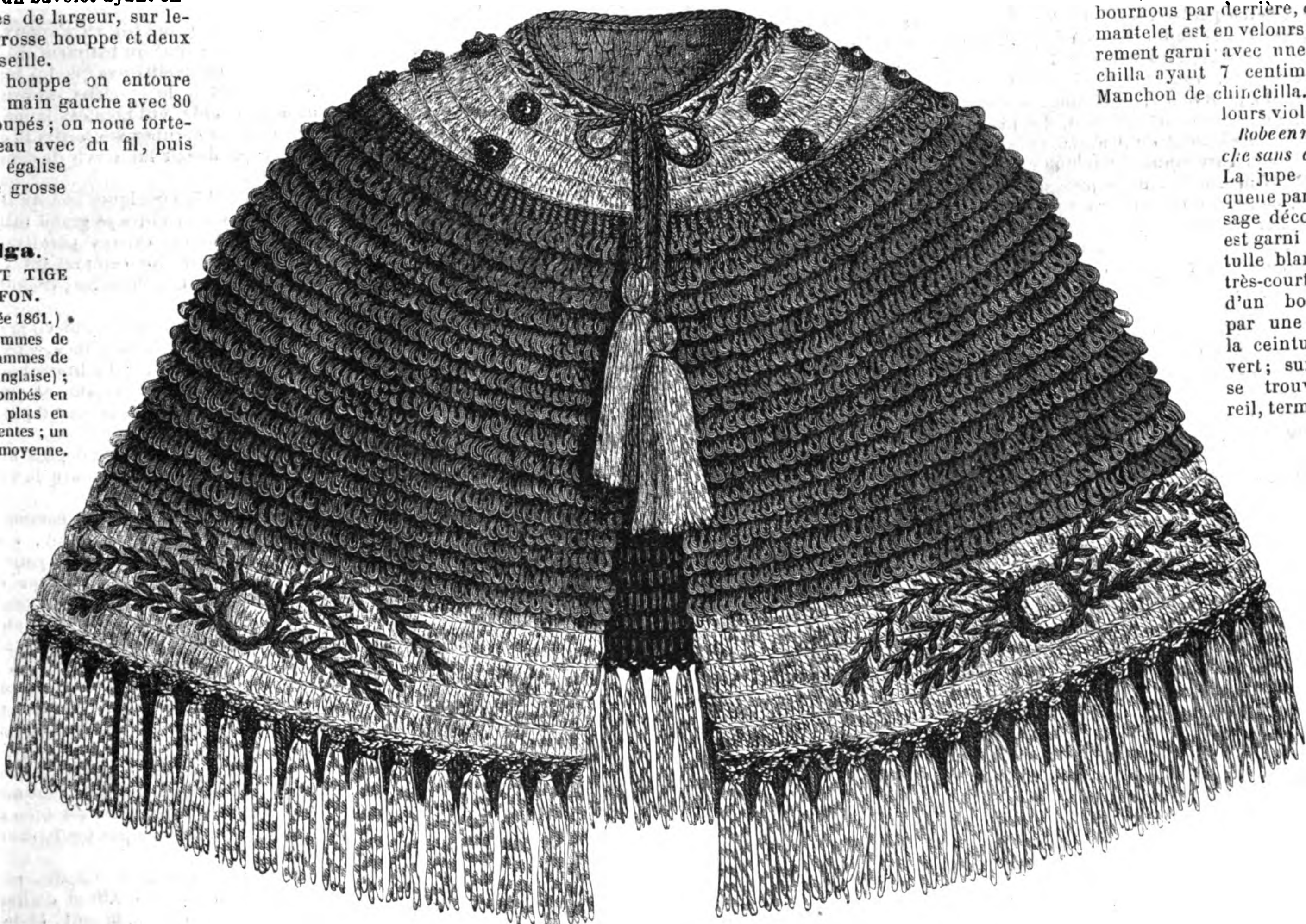
On augmente de dix mailles dans le 2e tour, — les trois autres tours sans augmentation.

La *pièce* du haut se compose aussi de cinq tours au point de *tige*, faits avec la laine grise ; on commence cette *pièce* par le haut (encolure) ; on monte 115 mailles, et l'on fait le premier tour sans augmentation ; — on augmente de 20 mailles dans le deuxième tour, c'est-à-dire que l'on fait 2 mailles dans chaque cinquième maille. — Le troisième tour doit avoir 30 mailles de plus, et l'on procède, pour l'augmentation, comme dans le tour précédent.

Le quatrième tour est *raccourci* de 18 mailles au commencement et à la fin ; l'augmentation continue dans chaque cinquième maille ; — le tour se compose de 152 mailles. — Le cinquième tour est *raccourci* de 10 mailles au commencement et à la fin ; on continue l'augmentation ; le tour se compose de 160 mailles.

La *pièce* est terminée ; on la coud avec le fond, en employant de la laine brune. On fait autour de l'encolure une petite bordure en *arêtes* avec la laine brune, et l'on prépare de petites houppes pareilles à celles de la pèlerine Élisabeth (voir le n° 50 de l'année 1861) ; on fait 20 houppes avec de la laine brune, on place au milieu de chacune un bouton en acier, et on les dispose sur la pièce d'épaule en sept rangées (voir notre dessin). On prépare avec de la laine brune un cordon ayant 120 centimètres de longueur, on met à chaque bout un long gland fait avec la laine grise, et on coud ce cordon autour de l'encolure. — Le dessin de la bordure est fait en *crêtes* avec de la laine brune ; ce *point d'arêtes*, très-facile, a déjà été expliqué plusieurs fois dans ces colonnes : on fait d'abord un point pour le milieu, puis un point de chaque côté, — un autre point qui rejoint celui du milieu, — un point de chaque côté, ainsi de suite. — Cette espèce de *palme* en *arêtes* se répète cinq fois dans le tour de la bordure ; il y a 28 centimètres d'intervalle entre chaque palme, qui, en *hauteur*, doit occuper toute la hauteur de la bordure ; on doit éviter de serrer les points des *arêtes*. — Au bord inférieur de la pèlerine, on fait de petits festons composés de 5 mailles en l'air, — une maille simple, et ainsi de suite, en passant 3 mailles de la bordure sous les 5 mailles en l'air. Dans ces festons on noue des brins de laine ayant 12 centimètres de longueur.

Cette pèlerine et celles que nous avons publiées dans les derniers numéros de la précédente année peuvent servir en toute saison ; on les porte l'hiver sous un manteau de drap, sous une sortie de bal ; — dans les autres saisons, on les met au jardin, quand les soirées sont fraîches ou que les journées ont été pluvieuses.



PÈLERINE OLGA, DES MAGASINS DE LA FILEUSE, RUE DU BAC, 84.

DESCRIPTION DE TOILETTES

de chez Mme Vignon-Chauvin, rue de Rivoli, 182.

Robe en velours violet. Le bas de la jupe est garni avec une bande de fourrure grise (chinchilla) ayant environ 10 centimètres de largeur ; corsage montant ; manches demi-larges, marquant un peu le coude, et à revers bordés de chinchilla. Grand mantelet, à pans par devant, en forme de bournous par derrière, et à capuchon. Ce mantelet est en velours violet et entièrement garni avec une bande de chinchilla ayant 7 centimètres de largeur. Manchon de chinchilla. Chapeau de velours violet.

Robe en moire antique blanche sans aucune garniture. La jupe forme un peu la queue par derrière ; le corsage décolleté, à ceinture, est garni d'une draperie en tulle blanc ; les manches, très-courtes, se composent d'un bouillonné terminé par une ruche de tulle : la ceinture est en velours vert ; sur le côté gauche se trouve un nœud pareil, terminé par deux pans très-longs, très-larges, formant chacun deux pointes au bord inférieur ; un gland d'or est posé à l'extrémité de chacune de ces pointes ; un nœud semblable, à trois pointes terminées par des glands d'or, est placé sur le devant du corsage. La coiffure se compose d'une *crête* de velours vert formant diadème ; une touffe de boutons de rose est posée sur le côté gauche de la tête.



UNE ANNÉE FUNESTE.

Le 21 octobre 184..., vers les quatre heures de l'après-midi, le trois-mâts *le Goëland*, faisant voile pour Rio de Janeiro, sortait des jetées du Havre par une belle brise de nord-est. Quand il eut couru quelques bordées, le capitaine Gérard, qui le commandait, donna l'ordre de mettre en panne. Pendant que l'on exécutait cette manœuvre, et que le navire, contrarié dans sa marche, s'arrêtait peu à peu, le capitaine, les mains enfoncées dans les poches de son paletot dont il tourmentait les doublures, arpentait d'un pas rapide et impatient la dunette du bâtiment, regardant de temps à autre, avec attention, du côté du port, pour voir s'il n'en sortirait pas enfin ce qui lui manquait encore avant de pouvoir prendre définitivement la mer, les dépêches et un passager retardataire.

Il aperçut bientôt dans le lointain une de ces longues embarcations qui font le service de la rade. Elle avançait avec rapidité. Quand elle fut un peu rapprochée, il dit en reprenant sa marche accélérée : « Ce n'est encore que notre passager. »

Quelques instants après, l'embarcation accosta le navire, et il en sortit un jeune homme dont les traits portaient l'empreinte de larmes récentes.

« Vous faites bien d'arriver avant les dépêches, M. Delmar, » lui dit le capitaine, « car je ne vous aurais certes pas attendu.

— Je quittais ma mère, capitaine, » répondit le jeune homme, « et j'ai mis le temps à profit jusqu'aux dernières secondes. »

La simplicité touchante avec laquelle furent prononcés ces quelques mots calma soudainement l'impatience du capitaine. Il allait cependant recommencer, sans doute, la série d'imprécations *nautiques* dont il assaisonnait précédemment sa promenade, lorsque le lieutenant placé en observation s'écria, tout en refoulant les uns dans les autres les tubes de sa longue-vue : « Enfin, les voilà !

— C'est, ma foi ! fort heureux, car j'allais, je crois, me mettre positivement en colère, » dit alors en riant le capitaine, reprenant la bonhomie qui lui était habituelle du moment que son irritation n'avait plus de motif ; — puis il fit tout disposer pour qu'on pût faire voile aussitôt que les dépêches seraient à bord.

Peu de temps après *le Goëland* déployait ses blanches ailes, et prenait définitivement son vol vers le nouveau monde.

Le jour du départ, tout est désordre dans les choses et dans les esprits ; — le bagage des passagers, les marchandises nouvellement embarquées sans être encore arrimées, sont déposés pêle-mêle, çà et là, encombrant un espace déjà fort restreint ; à peine peut-on se remuer. — Les manœuvres, d'un fréquent usage en un pareil moment, n'ont point cette symétrie qui plaît tant à l'œil ; les mousses, sans cesse en mouvement, vont alternativement de la chambre sur le pont, du pont dans la chambre. — Chaque physionomie exprime un sentiment différent. Le matelot, heureux de retrouver un élément qu'il aime, exécute les ordres qu'on lui donne en fredonnant quelque refrain de mer, harmonie parfois monotone, mais presque toujours naïve et pittoresque. — De son côté, le passager timide et circonspect, n'osant s'aventurer sur un sol mobile qui fuit sous ses pieds, pâlit insensiblement aux approches d'un mal inévitable la plupart du temps — et dont on hâte la venue en s'en préoccupant.

Le Goëland offrait donc ce jour-là un tableau analogue à celui que nous venons d'esquisser. Les passagers, au nombre de quinze, se trouvaient en grande partie réunis sur la dunette. Les uns, assis sur des pliants ou sur les cages à poules, regardaient de tous leurs yeux un spectacle nouveau pour eux, espérant peut-être éviter le mal de mer en s'efforçant de n'y pas songer. — Quelques autres, plus audacieux ou plus aguerris, s'appuyant contre le mât d'artimon, ou se tenant à quelque cordage, buvaient avec les officiers un verre de vin de Madère, et commençaient déjà ces interminables questions dont tout honnête voyageur est toujours abondamment pourvu à l'endroit des marins, qui, par leur existence excentrique et agitée, piqueraient, il est vrai, la curiosité la plus discrète.

Le premier soin de celui qui se voit condamné à quelques semaines de bâtiment forcé, c'est de chercher à connaître quels sont les compagnons de sa captivité, d'examiner les allures de chacun d'eux, d'interroger les apparences, afin de découvrir, le plus rapidement possible, les caractères dont il pourra le mieux tirer parti. Les liaisons sont plus faciles à faire là que partout ailleurs. Toujours en face les uns des autres, mangeant à la même table, dormant sous le même abri, menacés des mêmes dangers et poursuivant le même but, il faut bien finir par s'entendre.

Le jeune passager qui s'était fait attendre, Alfred Delmar, aussitôt qu'il eut mis le pied sur *le Goëland*, et comme pour se distraire des pensées pénibles qui l'agitaient, embrassa d'un seul coup d'œil le groupe des passagers dont il venait faire partie, scrutant d'un regard observateur et inquiet chaque physionomie, afin d'y surprendre cette expression de bienveillance qu'il désirait trouver dans une nouvelle connaissance, avant de consentir à lui accorder ses sympathies.

A l'extrémité de la dunette se trouvaient deux femmes assises un peu à l'écart. La plus jeune, âgée de 17 ans au plus, se distinguait par un air de douceur et de grâce indicible. Des yeux noirs et des cheveux blonds donnaient à sa physionomie, par leur contraste, un charme particulier ; — la profondeur de son regard indiquait une âme accessible aux plus nobles élans, aussi bien qu'aux plus douces émotions. Au lieu de l'enjouement et de la gaieté si naturels à son âge, on surprenait dans toute sa personne quelque chose de triste et de résigné qui saisissait. L'autre offrait encore à un plus haut point cette expression de tristesse et de résignation. Ses traits fatigués, mais réguliers et pleins de noblesse, attestaient une beauté rare que le temps ni la douleur n'avaient point encore pu détruire entièrement. Le sourire affectueux qui rarement quittait ses lèvres tempérait l'austérité de son visage. La beauté sans la bienveillance étonne et ne séduit pas.

A la ressemblance frappante de ces deux personnes, on devinait aisément le lien étroit qui les unissait. La mère et la fille formaient un couple remarquable sur lequel les yeux d'Alfred s'arrêtèrent avec complaisance. Il soupçonna un pénible secret sous le front soucieux de la première, et son cœur instinctivement s'élança vers la seconde. Il fut donc tout à coup dominé par une pensée d'amour et de curiosité.

Pendant qu'il contemplait discrètement les belles passagères, et qu'il énumérait dans son esprit tous les avantages résultant d'une semblable rencontre, la plus jeune regarda par hasard de son côté, et tous deux se troublèrent.

Il y a quelque chose de surprenant dans la rapidité avec laquelle se heurtent deux pensées dans le choc de deux regards ; — la jeunesse a tant d'affinité pour elle-même que ce jeune homme et cette jeune fille, en se voyant, comprirent soudain qu'ils pouvaient s'aimer ; — un instant leur avait suffi pour se reconnaître et se redouter ; — seuls jeunes au milieu du monde qui les entourait, ils n'étaient déjà plus, par cela même, étrangers l'un à l'autre ; la conformité des goûts et des instincts devait les rapprocher inévitablement. Ils le sentirent bien, et la conscience de leur position réciproque fit naître en eux la contrainte qu'ils éprouvèrent simultanément.

Alfred, placé entre un regret et une espérance, entre sa mère qu'il venait de quitter et son père qu'il allait revoir, trouvait, pour remplir le vide momentané de son âme, des émotions d'un ordre différent ; dans la disposition d'esprit où il était, le cœur gros de tristesse, la vue d'une femme devait agir sur lui avec plus de force que dans toute autre circonstance ; que pouvait-il faire de mieux, si ce n'est de céder à une aussi douce influence ? Il bénit donc sincèrement la Providence ; désormais le pont du *Goëland* devenait un monde.

Cependant Alfred, en observant de nouveau ces deux femmes isolées des autres passagers, se demandait si personne ne veillait sur elles ou les protégeait, et il s'élançait déjà dans le vaste champ des conjectures, lorsqu'un homme de haute taille, à l'air sec, au regard dédaigneux, et qu'il n'avait pas aperçu jusque là, parut tout à coup sur la dunette et s'avança vers elles en leur disant d'un ton bref et impérieux :

« Marguerite, Nella, voici la nuit, il faut descendre, votre chambre est préparée ; » puis il se retira.

La mère et la fille se levèrent aussitôt et le suivirent. Le roulis du bâtiment rendait leur marche pénible et chancelante, sans que celui qui les précédait semblât s'en apercevoir. Alfred, révolté d'une pareille insouciance, s'approcha pour offrir le secours de son bras ; Nella l'évita en passant rapidement devant lui, et la mère le remercia par un mot affectueux ; il n'osa pas insister et les vit bientôt disparaître par l'escalier de la chambre.

La plupart des passagers avaient quitté la dunette ; le mal de mer comptait déjà bon nombre de victimes ; mais, grâce à une disposition heureuse de son organisation, Alfred n'éprouvait aucun malaise ; il resta donc bientôt seul avec l'officier de quart. Peu porté en ce moment à lier conversation, il promenait vaguement ses regards de tous côtés, laissant libre carrière à son imagination. — *Le Goëland*, poussé par une fraîche brise, traçait dans l'océan un large sillon argenté. On voyait luire au loin dans les ténèbres, comme deux étoiles tutélaires, les feux de la *Hève* ; c'était encore la terre de France, où Alfred laissait une mère éplorée. A ce triste souvenir, des larmes abondantes coulèrent de ses yeux. Il fût resté longtemps encore, sans doute, dans cet état d'engourdissement moral, pendant lequel l'âme souffre sans se rendre un compte bien exact de sa douleur, s'il n'en eût été tiré par des gémissements sourds qui se faisaient entendre à quelque distance de lui. Il se dirigea vers l'endroit d'où venaient les plaintes, et trouva un homme d'une cinquantaine d'années, enveloppé dans un grand manteau, et se roulant sur le pont comme un épileptique.

« Vous souffrez donc beaucoup ? » lui dit Alfred, « et n'y a-t-il rien à faire pour vous soulager un peu ? ne devriez-vous pas, par exemple, descendre et vous mettre au lit ?

— Hélas ! monsieur, » répondit l'homme au manteau, « je sais ce qui m'attends ; c'est un petit compte à régler entre moi et l'océan. J'en ai pour trois jours, ni plus ni moins, à souffrir comme vous voyez. Voilà dix ans que je fais chaque année exactement le même voyage avec le même résultat ; c'est à perdre patience. Je veux toujours me persuader que le grand air me fera du bien, c'est pourquoi je restais sur le pont ; — mais il vaut mieux encore, je crois, suivre votre conseil. » Et, conduit par Alfred, qui l'aida à se soutenir, il parvint à gagner son lit, où il se disposa à passer stoïquement trois jours dans de cruelles douleurs.

De son côté, Alfred, ne jugeant pas à propos de braver plus longtemps la fraîcheur humide de la nuit qui commençait à se faire trop vivement sentir, et voulant rompre avec les pensées amères qui l'assiégeaient, songea bientôt à dormir. Il se glissa donc dans cette armoire étroite et basse qu'on appelle cabine.

A peine était-il couché qu'il entendit causer à voix basse derrière la cloison contre laquelle il appuyait sa tête. En prêtant l'oreille avec attention, il crut reconnaître des voix de femmes. Au bout de quelques instants sa conviction fut complète. Sa cabine était contiguë à la petite chambre où Nella et sa mère avaient les leurs. Cette découverte lui causa une grande joie, et il l'accepta comme un heureux présage. Puis il s'endormit en méditant sur la manière d'entamer des relations qui promettaient d'être, au moins, fort agréables pour lui.

Le lendemain, lorsque le déjeuner eut réuni les quelques passagers en état de faire honneur à ce repas, le capitaine, voyant beaucoup de places vides autour de lui, hocha la tête en disant : « Il paraît que les braves ne sont pas nombreux à mon bord ; j'ai rarement vu une table aussi déserte ; et cependant on n'accusera par *le Goëland* d'avoir les allures fatigantes, car c'est bien le plus agréable bâtiment que j'aie jamais commandé. — Aurons-nous le chagrin de ne pas voir paraître vos dames aujourd'hui, M. Guezi ? » ajouta-t-il en s'adressant au passager qu'Alfred reconnut pour être celui qui, la veille, était venu chercher Nella et sa mère.

— Je le crains, capitaine, » répondit M. Guezi.

« Sont-elles donc indisposées ?

— Ma fille est un peu souffrante, et ma femme est restée près d'elle.

— Surtout ne les laissez manquer de rien, » reprit le capitaine ; « si elles désirent quoi que ce soit, n'hésitez pas à demander ; je serais fâché qu'elles eussent mauvaise opinion de moi et de mon hospitalité. »

Le capitaine Gérard était de ces hommes qui savent allier à l'énergie du caractère et à la conscience du talent éprouvé une grande affabilité dans les relations journalières. A son bord, il se regardait comme le père des voyageurs que le hasard confiait momentanément à ses soins. Sa vie se partageait entre deux occupations également importantes à ses yeux : — bien diriger son navire, et satisfaire en tous points ses passagers. Aucun sinistre grave n'avait terni l'éclat de sa longue et laborieuse carrière, et tous ceux qui le connaissaient ne parlaient jamais de lui qu'en termes pleins d'estime et même d'affection.

Alfred avait éprouvé un certain serrement de cœur lorsqu'il comprit aux paroles de M. Guezi qu'il ne verrait pas de la journée la jeune et jolie voyageuse.

Cependant, afin de faciliter ses relations futures, il songea à lier conversation avec le père de Nella. Mais, en voyant cette figure sèche et hautaine, il hésita. Puis, en y réfléchissant davantage, il comprit que plus il attendrait, plus cette première démarche, si naturelle de sa part au commencement du voyage, deviendrait difficile à faire, et il aborda M. Guezi au moment où celui-ci se promenait sur le pont. Alfred, pour débuter, venait de préparer avec soin une phrase digne, suivant lui, de troubler les préoccupations les plus graves ; mais, se sentant intimidé, il ne trouva plus, comme il arrive le plus souvent, qu'une banalité à dire quand il ouvrit la bouche. M. Guezi, sans s'arrêter, lui répondit aussi laconiquement que possible.

Loin de décourager Alfred, cet échec ne fit que l'exciter. Il adressa donc de nouveau la parole à M. Guezi, qui, après une réponse aussi brève que la première, passa sur l'autre bord du navire.

Il était inutile d'insister, cette fois Alfred se le tint pour dit.

Mauvais début, pensa-t-il en s'appuyant d'un air assez désappointé sur la lisse du bâtiment, et se laissant aller au cours des idées malveillantes que lui suggérait son amour-propre froissé. Mais le gracieux souvenir de Nella, se présentant à sa pensée, eut bientôt dissipé cette fâcheuse impression, et pour occuper ses loisirs il entreprit de visiter le bâtiment qui devait lui servir de demeure pendant près de deux mois.

A peine avait-il fait quelques pas, qu'il remarqua, le long de la chaloupe placée entre le grand mât et le mât de misaine, quatre grandes caisses paraissant contenir de la terre glaise humide. Ne comprenant pas ce que pouvait être une semblable marchandise, il questionna un matelot à ce sujet.

« Ces caisses-là, » répondit celui-ci, presque étonné qu'on pût lui faire une pareille demande, « parbleu ! ce sont les sangsues du père Nicolle ; un brave homme, en manteau vert, qui n'a l'air de rien, comme çà, mais qui a du foin dans ses bottes, et qui ne se laisserait pas couper les oreilles faute de cent mille écus.

— Vous le connaissez donc depuis longtemps ? » reprit Alfred, se rappelant avoir secouru la veille le personnage dont on lui parlait.

« Je navigue depuis sept ans comme contre-maître sur *le Goëland*, » répliqua le matelot, « et il ne s'est pas passé une année que nous ne l'ayons mené à Rio, lui et ses bêtes, sans compter qu'il a pour elles une rude affection. Figurez-vous qu'à notre avant-dernier voyage nous avons été mis à la ration d'eau ; eh bien ! lui, au lieu de boire la sienne, il s'en servait pour arroser ses caisses, au risque de se laisser mourir de soif. Ce n'est pas moi qui me serais privé pour des animaux pareils ; il a même été jusqu'à nous proposer d'acheter nos parts.

— Et vous les lui avez vendues ? » reprit Alfred en souriant.

— Parbleu ! il nous les payait assez cher : il n'y a pas de vin pour valoir le prix auquel il estimait l'eau. Au surplus, celui-là a de l'argent ; c'est bien adressé, car il est généreux, et ne rechigne pas pour récompenser ceux qui le servent. »

En parlant ainsi du père Nicolle, comme l'appelait le matelot, il vint à l'idée d'Alfred d'aller s'informer de la manière dont il avait passé la nuit, et de vérifier si sa prédiction fatale s'accomplissait. Il se rendit donc à sa cabine, et s'y trouva au moment où il descendait de son lit et s'en-

eloppait de ce manteau vert qui ne le quittait presque mais.

En examinant attentivement la physionomie de cet omme, Alfred n'y découvrit point les indices de cet esrit étroit et mercantile qu'aurait pu faire soupçonner sa nue modeste, si peu en rapport avec la fortune qu'on lui ttribuait; mais il y trouva au contraire une expression e franchise et de simplicité qui le séduisirent.

« Vous voilà donc déjà sur pied, malgré vos tristes prévilons? » lui dit-il en l'abordant.

« Ma foi! j'avoue que je n'y comprends rien, » répondit : père Nicolle, « à moins que ce ne soit vous, monsieur, » jouta-t-il en riant, « qui m'ayez porté bonheur.

— Hélas! je ne pense pas avoir cette influence sur ceux ont je m'approche.

— Ah! mon Dieu! il faut si peu de chose pour agir sur otre pauvre nature, que la vue seule de la jeunesse, de la anté, peut suffire pour nous ragaillardir, nous autres vieux; 'ailleurs, si j'étais resté davantage hier exposé au froid, eut-être aurais-je été plus longtemps indisposé, et c'est à otre avis et à votre obligeance que je dois d'être desendu. »

Tout en causant, le père Nicolle avait achevé sa toilette, t, suivi d'Alfred, qui l'accompagnait par désœuvrement, monta sur le pont.

« Voilà, n'est-ce pas? un intéressant et beau spectacle? » it-il alors avec un certain enthousiasme en voyant bondir ur les vagues de la mer *le Goëland*, dont la proue disparaissait par moments au milieu de l'écume étincelante u'elle faisait jaillir à chaque coup de tangage; « mais onvenez, monsieur, qu'on ne peut guère se défendre d'un ertain mouvement d'effroi quand on songe combien est ince et faible la paroi qui nous sépare de l'abîme. Ma foi! lorace avait raison, en disant du premier qui s'aventura ur la mer : *Illi robur et æs triplex circa pectus erat*... et uand il m'est arrivé de voir ce navire assailli par la temête, j'aurais préféré, je l'avoue, être tranquillement assis ur une falaise, comme le spectateur égoïste de Lucrèce, pouvoir dire avec lui :

Suave mari magno turbantibus æquora ventis
E terra magnum alterius spectare laborem.

ans ce cas-là, il vaut mieux, je vous l'affirme, être à côté ue dessus. »

Alfred, en écoutant le père Nicolle, le considérait avec tonnement. Le père Nicolle, devinant sa pensée, lui dit 'un air à la fois rempli de finesse et de bienveillance :

« Les hommes ne sont pas toujours ce qu'ils semblent tre; et vous ne vous attendiez point, n'est-il pas vrai? à 'entendre jamais citer les auteurs anciens. Je ne veux ourtant pas, » ajouta-t-il, « que vous tombiez maintenant 'un extrême dans l'autre, et qu'après m'avoir pris pour n simple négociant, peut-être pour un négociant simple, ous me preniez dorénavant pour un pédant, ou tout au oins pour un faiseur de phrases. Voici donc, sans autre réambule, le motif de ma conduite et de mes paroles; ous excuserez ma franchise, que je considère comme un rivilége de mon âge : hier, j'étais là lorsque vous êtes rrivé; les quelques mots prononcés par vous, et qui ont issipé comme par enchantement l'impatience de notre xcellent capitaine, en conjurant l'orage prêt à éclater sur otre tête, m'ont touché. Il y a de l'âme chez ce jeune omme, me suis-je dit. De ce moment, je me sentis attiré ers vous; la sympathie ne se discute pas, vous le savez. e vous observai alors plus attentivement, mais sans pouoir amener sur moi vos regards; d'autres objets les avaient xés, et je conçois très-bien que vous ne les ayez pas déournés.

— Monsieur..... » dit Alfred, rougissant malgré lui, et resque irrité de trouver quelqu'un qui l'eût déjà deviné.

« Calmez-vous, jeune homme, calmez-vous, » reprit le ère Nicolle, « il n'y a rien de blessant pour vous dans es paroles ni dans ma pensée. Je dis donc que mon preier désir, en vous voyant, avait été d'aller à vous, mais e fut vous au contraire qui vîntes à moi. Jugez de ma joie orsque je vous vis accourir à mes plaintes : cet élan d'un on cœur justifiait mes prévisions, et l'on aime à penser u'on ne s'est point laissé séduire par des apparences tromeuses. Enfin, il n'y a qu'un instant, je me levais dans le essein d'aller vous remercier, et je vous trouve venant u-devant de moi. Vous conviendrez que c'était plus qu'il 'en fallait pour me faire croire à un peu d'affinité récioque; c'est pourquoi je résolus de me montrer à vous ut d'abord sous mon jour le plus favorable, et, soulevant égèrement l'enveloppe commune qui me couvre, je fis arade de quelques pensées élevées et de quelque instrucon, afin d'éveiller en vous ce sentiment particulier que on éprouve toujours pour l'homme dont on espère être ompris. J'aurais pu attendre et laisser au temps le soin 'amener notre intimité; mais à quoi bon perdre dans hésitation des jours que l'on peut employer avec profit? 'ai donc cru hâter notre liaison en vous parlant ainsi avec bandon et sans détour. »

Alfred ne savait trop que répondre aux avances du père icolle, et ne comprenait pas ce qui, en si peu de temps, vait pu lui mériter l'affection de ce brave homme. Voilà ourtant, pensait-il, comment vont les choses de ce monde : homme auquel je veux plaire me repousse, et celui dont n'attends rien me tend les bras.

« Monsieur, » dit-il enfin, je suis confus de votre bienveillance à mon égard; ma conduite a été toute simple et e mérite pas vos généreuses interprétations; néanmoins, quoique m'en croyant indigne, j'accepte avec reconnaissance l'amitié que vous voulez bien m'offrir.

— Merci, monsieur Delmar, » dit alors le père Nicolle vec une expression singulière, en prenant la main d'Alred qu'il pressa fortement.

Alfred se sentit touché, malgré lui, de ce dernier témoignage d'affection, d'autant plus qu'il vit briller comme un éclair de joie dans les yeux du vieux négociant; aussi reprit-il avec une certaine émotion : « Il y a dans tout ceci, M. Nicolle, quelque chose que je ne m'explique pas et qui s'éclaircira peut-être un jour. Mais, quoi qu'il en soit, je n'oublierai jamais, je vous jure, le moment qui vient de s'écouler.

— Mais il me semble que vous savez déjà mon nom, » repartit gaîment le père Nicolle.

« Le hasard me l'a fait apprendre ce matin.

— Vous le voyez, nous ne devions pas rester étrangers l'un à l'autre, et nous ferons, je l'espère, de bons amis.

— Les bons amis sont rares, » répondit Alfred, « et par conséquent précieux à conserver quand on en trouve, et pour m'acquitter envers vous, je pourrais vous dire aussi avec Horace :

Nil ego contulerim jucundo sanus amico.

— Ah! ah! voilà ce qui s'appelle rendre à quelqu'un la monnaie de sa pièce. Allons! j'ai affaire à un garçon d'esprit, » se dit à part lui le père Nicolle; « quel singulier hasard pourtant! Delmar, Delmar... si c'était le mien!... »

Plusieurs jours s'étaient écoulés depuis le départ du Havre; le *Goëland*, favorisé dans sa course, avait rapidement franchi la Manche et voguait désormais en plein Océan. La plupart des passagers se montraient enfin aux heures qui devaient les réunir. Cependant Nella et Mme Guezi ne paraissaient point encore. Le pauvre Alfred, désappointé et tout triste, ne savait plus à quoi attribuer une semblable réclusion. N'ayant aucun droit de s'intéresser à ces dames qu'il ne connaissait pas, il n'osait faire de questions à personne, et M. Guezi, le seul qui pénétrât dans leur chambre, était bien le dernier auquel il se fût adressé. Il causait peu, si ce n'est avec M. Nicolle, et parfois en tiers avec le capitaine, qui semblait professer une grande estime pour le vieux négociant; et le reste de son temps se passait à lire ou à rêver. Un jour qu'appuyé sur le bastingage, il promenait ses yeux sur l'horizon, cherchant à découvrir quelque point d'une terre désormais invisible, il saisit involontairement les lambeaux d'une conversation que tenaient entre eux le capitaine et M. Guezi, se promenant ensemble du côté où il se trouvait.

« Décidément elle va plus mal, » disait M. Guezi, « et je ne sais quel parti prendre; j'ai cru d'abord qu'il ne s'agissait que d'un simple malaise, mais je suis convaincu maintenant que c'est une véritable maladie.

— Qui? elle? » se dit Alfred, cessant d'entendre M. Guezi, mais plus curieux que jamais d'en savoir davantage. « Est-ce Nella ou sa mère? Qu'importe, après tout, dès l'instant que quelqu'un souffre. » Et, les deux promeneurs revenant sur leurs pas, il écouta.

« Cela pourrait devenir grave, » disait à son tour le capitaine, « et, malheureusement, à bord de nos bâtiments il n'y a pas de médecin.

— Pardon de mon indiscrétion, messieurs, » dit Alfred en se retournant, « le hasard m'a fait entendre vos paroles, et je crois comprendre que quelqu'un ici a besoin des secours de la médecine. Si ma jeunesse ne vous effrayait pas, mes services sont à votre disposition. Je suis docteur.

— Vous, monsieur? » reprit M. Guezi, d'un air assez dédaigneux.

« Vous pouvez repousser mes offres, monsieur, » répondit Alfred avec dignité, « mais mon devoir m'obligeait à vous les faire et je vous les renouvelle. »

— La confiance que l'on a dans un médecin dépendant le plus souvent de l'expérience qu'on lui suppose, j'avoue que votre grande jeunesse ne plaide pas en votre faveur.

— L'âge ne fait pas la science, » reprit vivement le capitaine, mécontent de la manière dont s'exprimait M. Guezi.

— Sans doute, » répliqua ce dernier, « aussi, monsieur, dit-il à Alfred, j'aurai recours à vos connaissances, s'il y a lieu. »

— Mais il y a lieu, et grandement lieu, » reprit sévèrement une voix derrière eux, « car mademoiselle votre fille se trouve beaucoup plus mal, et Mme Guezi vous fait demander à l'instant. »

M. Guezi descendit aussitôt accompagné du capitaine, et M. Nicolle (en effet c'était lui) demeura sur le pont avec Alfred, auquel il dit : « Enfin me voilà donc fixé sur votre compte; vous êtes médecin, c'est précisément ce que je désirais savoir. Je n'avais point osé vous faire encore de question à cet égard, ayant remarqué combien peu vous aimez à parler de vous. Maintenant, au risque de piquer vivement votre curiosité et de blesser peut-être votre modestie, je vous confierai que je vous connais beaucoup, et que je sais, sans vous avoir cependant jamais vu, que vous êtes un garçon de cœur, instruit, et habile dans votre art; et j'ajouterai que j'ai désormais le droit de vous aimer tout à mon aise sans que vous ayez rien à répliquer.

— Voilà certes de quoi donner à mon imagination une agréable besogne, reprit Alfred en souriant doucement, et dans un autre moment je pourrais tenter de trouver le mot de votre énigme, mais le temps est trop précieux. Savez-vous ce que peut avoir Mlle Guezi? Vous connaissez donc sa mère, pour qu'elle vous ait envoyé ici chercher son mari? Y a-t-il longtemps qu'elle souffre ainsi? Répondez-moi donc, M. Nicolle. »

Alfred avait formulé ses questions avec tant de rapidité qu'il eût été réellement impossible à son interlocuteur de placer le moindre mot entre les siens.

« Est-ce au médecin ou au jeune homme que je dois répondre tout d'abord? reprit malicieusement M. Nicolle; car il y a en vous ces deux personnages bien distincts.

— C'est le médecin qui vous parle, » répliqua Alfred, cherchant en vain à dissimuler sa préoccupation.

— Pardon, mais c'est que, si le fond de vos questions procédait du docteur, la manière de les faire venait évidemment de l'autre; cependant, par respect pour la faculté, je vais satisfaire avant tout son représentant. Vous savez qu'une mère s'alarme assez facilement; peut-être Mme Guezi se sera exagéré l'indisposition de sa fille; je passais par hasard auprès de sa chambre lorsqu'elle ouvrit la porte, et me chargea, sans doute en ma qualité de premier venu, de prier son mari de descendre. J'entendis, en arrivant sur le pont, les derniers mots de votre conversation, et je vis avec joie que mon intervention n'était pas sans intérêt pour votre cause. »

A peine M. Nicolle avait-il achevé de parler, que M. Guezi reparut sur le pont; la pâleur de son visage indiquait une grande agitation intérieure. Il approcha d'Alfred et lui dit d'un ton qui contrastait singulièrement avec celui dont il s'était servi naguère : « Monsieur, je viens réclamer de votre bonté les secours que vous m'avez offerts avec tant d'obligeance, il n'y a qu'un instant. »

Alfred, trop absorbé par la pensée de Nella pour se préoccuper autrement du changement survenu dans les manières de M. Guezi, indiqua de la main à ce dernier qu'il se disposait à le suivre, et, à la faveur de son titre de médecin, il pénétra enfin dans cet asile secret, visité déjà tant de fois par son imagination, et dans lequel, sans ce hasard, il ne se fût peut-être jamais introduit.

L'espace est précieux à bord d'un bâtiment marchand, aussi le mesure-t-on aux passagers avec la plus stricte économie: la chambre habitée par Nella et sa mère avait au plus six pieds carrés; les deux cabines superposées s'adossaient aux flancs du navire, contre lesquels on entendait bouillonner les flots, un instant séparés par le sillage du *Goëland*, et qui couraient se réunir derrière lui; une table de toilette, trois chaises et quelques malles formaient l'ameublement. La lumière du jour, traversant avec difficulté un énorme morceau de verre dépoli incrusté dans le pont, tombait sur les objets, pâle et blafarde.

Madame Guezi, penchée sur sa fille, étendue en ce moment sans connaissance, cherchait à la ramener à la vie en lui prodiguant mille caresses; et les larmes silencieuses qui tombaient lentement de ses yeux venaient mouiller les joues décolorées de Nella.

Quand Alfred entra, la pauvre mère releva la tête et jeta sur le jeune homme un regard plein de mélancolie qui arriva jusqu'à son cœur comme une prière.

Souvent Alfred avait assisté à de douloureuses agonies; bien des fois il avait vu la mort arracher des enfants à leur mère, au milieu des plus tendres embrassements; alors il étouffait dans son âme les cris de l'humanité, le médecin dominait l'homme; mais, en face de cette muette affliction, lorsqu'il songea qu'on allait remettre entre ses mains la vie d'une jeune fille pour laquelle il s'était senti, rien qu'en la voyant, la plus soudaine et la plus vive sympathie, ses yeux se troublèrent. Cloué à l'entrée de la chambre, il n'osait faire un pas; un instant il voulut reculer devant la responsabilité qui apparaissait à son esprit effrayante et terrible, une réflexion subite l'arrêta: nul autre que lui ne pouvait secourir et sauver Nella, si toutefois il était temps encore. Rappelé à son devoir, il s'approcha doucement du lit de la malade et la contempla en silence. Pendant que, le front plissé, l'esprit tendu, il interrogeait avec l'œil scrupuleux de la science ce corps sans mouvement, et le sommait, pour ainsi dire, de lui confier les secrets de son mal, — M. et Mme Guezi, immobiles et respirant à peine, épiaient la pensée d'Alfred dans les moindres contractions de son visage.

La main de Nella, blanche et glacée, pendait inanimée; le jeune médecin la saisit et la pressa doucement pour y chercher l'endroit où la vie se révèle. En touchant ces doigts si délicats, cette peau si douce, un trouble involontaire s'empara de lui; mais aussitôt il imposa silence à son cœur et continua froidement à compter les pulsations de l'artère.

Il terminait son examen lorsque la jeune fille ouvrit les yeux; en voyant près d'elle un étranger, elle poussa un cri et retira vivement le bras qu'Alfred retenait encore.

« Rassure-toi, ma fille, reviens à toi, » lui dit sa mère en la pressant sur son sein et la couvrant de baisers; « ne retombe pas, je t'en supplie, dans cette immobilité qui m'épouvante. Dis sans crainte ce que tu éprouves, mon enfant; Dieu a permis que, loin en apparence de tout secours, nous ayons parmi nous un homme capable de comprendre tes maux et d'y apporter remède; aie confiance en lui, et reprends courage. »

Alfred fit prendre à la jeune malade quelques gouttes d'un cordial composé avec les rares médicaments que contenait la pharmacie du bord, mise à sa disposition par le capitaine.

Peu à peu Nella reprit ses sens, et il put l'interroger. Les réponses de la jeune fille ne lui firent que trop connaître la gravité du mal qui la dévorait. Chacune d'elles détruisait en lui une espérance. Plus il cherchait à s'éclairer, plus il découvrait de symptômes alarmants. Il demeura néanmoins calme et impassible, et, le désespoir dans l'âme, il trouva encore assez de force pour rassurer Mme Guezi sur la santé de sa fille : « La fièvre, » lui dit-il ensuite, « va bientôt succéder à cette atonie que vous redoutez tant, ne vous en effrayez pas, — c'est une réaction inévitable et dont les effets ne peuvent être qu'avantageux. Dans tous les cas, madame, » ajouta-t-il, « à la moindre inquiétude, ne craignez pas de me faire demander; à toute heure je suis prêt à venir.

— Oh! merci, monsieur! » répondit-elle, « je ne sais, mais il me semble que je dois avoir foi en vous, et que vous sauverez ma fille.

— Rien ne me coûtera, madame, pour mériter une si noble confiance. Mais, vous le savez, Dieu seul est maître de notre existence.

— Aussi je ne cesse de l'implorer, et j'espère en sa miséricorde. »

Alfred allait se retirer, lorsqu'il aperçut, dans un coin de la chambre, une pauvre fleur qui, semblable à Nella, s'étiolait faute d'air et de soleil. « Il y a de l'imprudence à garder cette plante ici, » dit-il à Mme Guezi, « son parfum est un poison pour mademoiselle.

— Vois-tu, ma chère enfant? » reprit Mme Guezi, « je te le disais bien, cette fleur est nuisible à ta santé. Concevez-vous, monsieur, qu'elle n'a jamais voulu s'en séparer? la peur de trop l'affliger m'a fait céder jusqu'à présent à son enfantillage.

— Il n'y a pas à hésiter, » dit alors M. Guezi; « si cette plante est dangereuse ici, elle ne peut y rester. » Et il la prenait déjà pour la mettre hors de la chambre.

« Elle mourra, mon père, si je l'abandonne, » murmura Nella de sa voix la plus douce, « et je n'aurai plus rien, là-bas, qui me rappelle ma pauvre France.

— Rassurez-vous, mademoiselle, » dit Alfred surmontant toute timidité, « j'en prendrai soin, si vous le permettez, jusqu'à votre rétablissement; en la gardant près de vous, vous la faites souffrir et vous souffrez par elle; une séparation momentanée est donc indispensable, vous le voyez. »

Ch. Adam.

(*La suite au prochain numéro.*)

AVIS A NOS ABONNÉES.

LA RÉDACTION A SES LECTRICES.

L'Administration du journal a pris la parole dans les derniers numéros; les communications ont succédé aux avis; les explications sont venues à leur tour éclairer divers points restés douteux pour quelques personnes. Aujourd'hui la Rédaction, qui a cédé le pas à l'Administration, réclame à son tour une petite place dans ces colonnes. Les abonnées n'y perdront pas un dessin, pas un article de modes, et peut-être trouveront-elles que ce n'est pas uniquement le désir d'attirer l'attention qui dicte ces lignes. Une entreprise telle que la nôtre exige, en effet, quelques rapports *directs* avec le public auquel elle s'adresse. Il faut, de temps à autre, — une fois dans l'année, par exemple, — résumer les travaux, expliquer les tendances, établir les engagements. Il faut indiquer le but que l'on se propose, les moyens que l'on croit être les plus efficaces pour y arriver; il faut enfin éclairer la voie que l'on veut parcourir, afin de pouvoir, — le cas échéant, — modifier quelques-uns des détails contre lesquels la majorité du public réclamerait. C'est donc avec le désir sincère d'être entendue et exaucée, que la Rédaction demande à ses lectrices de vouloir bien lui adresser, non pas seulement ces lettres charmantes qui font son orgueil et sa joie, mais aussi toutes les observations critiques qui pourraient leur être suggérées par le choix et l'ordonnance des objets qui remplissent les colonnes du journal.

Nous publions 52 numéros par année. Pour satisfaire autant que possible tous les goûts, nous devons nous occuper, tour à tour, de presque tous les travaux féminins. Nous ne pouvons, par conséquent, nous vouer à une spécialité, et il est impossible que nous sacrifions la broderie à la tapisserie, et que nous remplacions les planches de patrons utiles à tant de femmes, à tant de mères de famille, par des ouvrages qui ne seraient pas de nature à offrir une utilité générale. L'intérêt *général* se compose de la satisfaction *successive* des intérêts *particuliers;* c'est pour cela que nous publions des modèles de tricot, de crochet, de tapisserie, de broderies de tous genres, de patrons de vêtements *en grandeur naturelle* pour enfants et grandes personnes. Celles de nos abonnées pour lesquelles l'un de ces travaux n'offrirait point d'intérêt, doivent trouver d'amples dédommagements dans les travaux d'un autre ordre, publiés avec une profusion qui doit satisfaire même les personnes vouées à une spécialité. Nous leur demandons de vouloir bien examiner la collection des numéros d'une année, au lieu de s'arrêter à un numéro isolé : elles y trouveront, nous pouvons l'affirmer en toute sécurité, les objets qui les intéressent, et n'auront pas à nous reprocher de les avoir négligées.

Cependant, comme la Rédaction le disait tantôt, elle pourrait, à son insu, et malgré son vif désir de demeurer équitable, faire pencher la balance dans un sens quelconque; c'est là ce qu'elle veut éviter, et c'est pour y parvenir qu'elle fait appel à la critique judicieuse de ses lectrices.

Quant aux tendances de cette publication, la Rédaction jugerait qu'il est superflu de les indiquer, si elle n'avait un grand nombre de nouvelles abonnées. La *Mode illustrée* commence sa troisième année; elle entend rester toujours digne de son titre, et bien mériter des familles qui l'ont admise à leur foyer; elle veut indiquer l'élégance en prémunissant les femmes contre la frivolité; elle veut leur enseigner l'art d'être bien mises, sans imposer à leur famille des sacrifices onéreux, et leur démontrer sans cesse que le luxe des vêtements ne suffit pas pour arriver à cette grâce digne et simple qui constitue le principal attrait de la jeune fille et de la mère de famille. Les articles consacrés à la toilette ne se composent pas d'une longue et stérile énumération des maisons *recommandées :* ils contiennent des détails *pratiques* de nature à guider les femmes laborieuses et économes qui veulent concilier les exigences de la société avec la modicité de leurs ressources, restreintes encore par les devoirs de la charité. Si quelques magasins de Paris ont été quelquefois cités dans ces articles, ces indications n'ont été données qu'à la prière instante de quelques-unes de nos abonnées; ensuite par reconnaissance pour les maisons qui ont bien voulu nous communiquer leurs nouvelles toilettes; en un mot, notre programme est celui-ci : être utile, non pas en *paroles*, mais en *actions;* ne jamais sacrifier les intérêts de nos abonnées à ceux de quelques maisons privilégiées et prônées au détriment d'indications plus sérieuses; — conseiller à toutes les femmes le travail, comme le plus sûr des amis et le meilleur des consolateurs; — l'économie, comme étant la source de la sécurité, de la dignité et de la générosité.

La Rédaction a déjà dit tout cela; elle a fait plus, car elle a essayé de le prouver depuis deux ans; si elle le répète aujourd'hui, c'est uniquement parce qu'il faut bien se faire connaître des nouveaux abonnés. Quant aux anciens, ils lui sont restés fidèles; leurs encouragements, leurs marques de sympathie et de bienveillance prouvent qu'ils ont compris tout ce qui vient d'être dit, et qu'ils ont approuvé les tendances de cette publication; ce n'est donc pas à eux que s'adressent les lignes qui viennent d'être écrites : ils sont déjà de vieilles connaissances, presque des amis pour la Rédaction, elle s'efforcera de continuer à mériter leur approbation, et elle espère y réussir, en leur offrant, dans le cours de l'année qui commence, un choix de travaux et de modèles de tous genres, consistant surtout en patrons de robes, et cela à partir du plus prochain numéro, supérieurs encore, par leur utilité, à tout ce qui a été publié jusqu'à ce jour.

Pour la Rédaction :

Emmeline Raymond.



Une abonnée de Bar-le-Duc. La laine *anglaise*, ou *mousse*, est extrêmement fine et légère; son emploi est indispensable toutes les fois que nous l'indiquons, pour l'exécution des travaux en laine; on peut s'en procurer dans presque tous les magasins de laine, notamment chez M. Simart, rue Rambuteau, 64, ou bien l'on charge de ces achats M. Leballeur, rue Taitbout, 74. La laine grise indiquée pour la palatine d'enfant est unie; on emploie cette même laine pour le cordon et les glands. — *Une abonnée de Marnay.* Je ne voudrais pas appliquer dans toute sa rigueur le proverbe qui concerne ceux qui *viennent de loin*, mais je suis forcée de dire, pour rendre hommage à la vérité, que les robes sont plus larges que jamais, et que les jupes à cercles d'acier jouissent toujours de la même faveur. — *Une nouvelle abonnée.* Je borderais le talma de velours avec une très-haute bande de moire antique noire, au bord de laquelle je placerais la frange qui le termine; cette bande pourrait avoir 25 centimètres de largeur. — Mlle Irma P.... Les corsages sont faits à pointe ou bien à ceinture, selon qu'on le préfère; je garnirais la robe de popeline brune et noire avec trois volants en taffetas noir déchiqueté, couvrant un espace de 20 centimètres environ, ou bien avec une grosse ruche chicorée, toujours en taffetas noir, posée au-dessus de l'ourlet; on porte toujours les rayures perpendiculaires. Les autres questions sont plus difficiles à résoudre : j'y répondrai si je trouve des procédés infaillibles. — Mme N. G. Je ne crois pas qu'un livre puisse enseigner ce dont il est question; en tout cas, il faut éviter de battre un enfant; on oppose à son entêtement un entêtement encore plus *obstiné*, lorsqu'il s'agit de son bien; s'il s'obstine par exemple à manier un objet qui peut le blesser, s'il refuse de l'abandonner, on le lui enlève sans tenir compte de ses cris, et l'on punit sa désobéissance par la privation de distractions, par la suppression des petites complaisances auxquelles il est habitué. L'essentiel est d'avoir du *courage* dans les premiers moments et de supporter ses pleurs avec une décision froide; l'enfant comprend bien vite que sa résistance est inutile, et que l'on ne cédera pas à ses caprices; mais il ne faut pas faiblir! — Quant à la civilité, on trouvera dans nos colonnes des articles qui en traiteront successivement tous les points. — Notre abonnée de la rue de Bondy, a reçu et recevra les objets qu'elle désire; le n° 42 de l'année 1861 contient une aumônière. — *Une nouvelle abonnée.* Mlle Louise B.... trouvera dans le n° 48 de l'année 1861 des patrons de bonnets en mousseline pour jeune fille; on met généralement un effilé *noué* en coton autour des couvre-pieds composés d'étoiles au crochet, ou bien encore on double ces couvre-pieds en percaline de couleur; celle-ci dépasse la couverture, et on l'encadre avec une petite ruche plissée, bordée de ruban blanc en coton; la ruche est, bien entendu, pareille à la doublure de percaline. Quant à la recette, il n'est pas facile d'indiquer un procédé infaillible, mais je m'engage à le chercher.

Une dame très-savante, si savante qu'elle pourrait bien être un chimiste déguisé, reproche à M. Paul, héros de la dernière nouvelle de M. Ch. Adam, de confondre l'acide sulfurique avec le soufre, et de l'indiquer à tort comme pouvant être employé pour éteindre les feux de cheminée. M. Paul vient de me répondre que l'erreur qu'on lui reproche est tout entière du côté de notre savante lectrice. Suivant lui, en effet, l'acide sulfurique, lorsqu'il est décomposé par les charbons ardents, est ramené à l'état d'acide sulfureux, et produit exactement les mêmes effets que le soufre dont on conseille l'emploi en cas de feux de cheminées. Mme D***, *notre lectrice assidue*, voudra-t-elle bien combattre, ou reconnaître la vérité de cette affirmation? — Mme Clémence J... ne trouvera pas dans nos bureaux l'année 1860. — Cette collection est épuisée. — Il sera fait droit, *autant que possible*, aux demandes de notre abonnée exilée dans les Ardennes; je la remercie pour les souhaits qu'elle veut bien faire pour moi; M. Sainfoin est très-touché de la bienveillance qu'elle lui témoigne. — Mme J..., Basses-Alpes, peut parfaitement porter un manteau de drap, dans la circonstance qu'elle indique. — Nous avons publié dans le n° 48, entre autres vêtements d'enfants, un patron de robe soutachée pour l'âge de trois ans; ce patron est très facile à *diminuer*, et conviendrait à Mme B. de la F... Je crains de ne pouvoir lui envoyer de sitôt un autre patron : nous sommes forcés de suivre les saisons, de satisfaire successivement toutes nos abonnées, et nos planches prochaines seront consacrées à des corsages, coiffures, berthes, etc., pour *grandes personnes.* — R. M. ne peut se dispenser de mettre un chapeau, dans la circonstance que l'on m'indique; une couronne de fleurs ne convient pas pour une veuve, si jeune qu'elle soit; une coiffure ornée de fleurs ne peut être mise en plein jour. On fait des chapeaux si élégants, si bien ornés de plumes et de fleurs, qu'ils sont encore plus *seyants* que les coiffures; le chapeau serait tout blanc, avec de belles plumes blanches. Mme Aubert, rue du Faubourg-Poissonnière, 46, ferait, pour cette circonstance, un petit chef-d'œuvre, jeune, frais, élégant; seulement elle est si occupée qu'il faudra s'y prendre un peu à l'avance. — Mlle L..., de Rochechouart, devra démonter ses marguerites et les coller sur un écran de moire, quand elles auront été séparées de leurs tiges, en commençant par le milieu et formant des cercles toujours plus grands, les fleurs étant aussi rapprochées que possible; on peut aussi les coudre sur l'écran en mettant quelques perles d'or dans le cœur; cela est plus solide que la colle. Pris note de l'autre demande. — Mille regrets de ne pouvoir insérer les pages envoyées par une abonnée d'Auvergne; il faudrait plus de développements pour les publier en qualité de *nouvelle.* — Notre abonnée de Luxeuil recevra des gravures coloriées en s'abonnant à l'une des trois éditions qui en contiennent. L'ouvrage en question est à peu près abandonné maintenant: J'espère publier le patron demandé. — Mlle *Mathilde B**** ne peut choisir une plus jolie forme que celle du manteau arabe publié dans le n° 44 de l'année 1861. — On a pour 35 francs un châle de cachemire brodé fort convenable; on le garnit de guipures ou de frange en chenille. M. Leballeur, rue Taitbout, 74, se chargera de cette commissio[n] et de *tous les achats* de *tous genres* que nos abonnées désirent faire [à] Paris; je ne pense pas qu'il puisse en envoyer plusieurs, et, en tout ca[s], les frais de port devraient être au compte du destinataire; notre abonné[e] de Rambervillers doit s'adresser à M. Leballeur pour ces détails. Pri[s] note de sa demande. — Outre les dessins de broderie qui figurent [et] figureront sur la plupart de nos planches de patrons, Mlle Julia D*** [en] trouve encore dans les colonnes mêmes du journal; les a-t-elle tous exé[-]cutés?

Explication de l'Énigme.

Le mot de l'Énigme insérée dans notre dernier numé[ro] est : *Main.*

AVIS.

L'Administration ne répond que des abonnements dire[c]tement faits chez elle.

Lorsqu'il y a lieu à une réclamation, soit pour des n[u]méros non reçus, soit pour un abonnement non serv[i], elle doit toujours être adressée là où l'abonnement a été fa[it].

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE,

52 numéros par an.

LIEUX DIVERS D'ABONNEMENTS.	ÉDITION avec gravures sur bois. 3 mois.	6 mois.	1 an.	ÉDITION avec gravures sur b[ois] et 52 gravures co[]loriées. 3 mois.	6 mois.	1 [an].
	fr.	fr.	fr.	fr.	fr.	fr.
France. Paris	3 »	6 »	12 »	6 75	13 »	20
France. Départements	3 50	7 »	14 »	7 »	13 50	25
Angleterre, Autriche, Prusse, Confédération germanique, Grèce, Russie, Suède.	5 »	11 »	22 »	9 »	18 »	36
Belgique	5 »	10 »	20 »	9 »	18 »	36
Brésil et Confédération argentine	5 50	11 »	22 »	10 »	20 »	40
Chili (voie de Panama)	5 50	11 »	22 »	10 »	20 »	40
Colonies françaises	5 50	11 »	22 »	10 »	20 »	40
Danemark et Norwége	4 »	8 »	16 »	7 50	15 »	30
États-Unis	5 50	11 »	22 »	10 »	20 »	40
États-Romains	6 »	12 »	24 »	11 50	23 »	46
Espagne	5 »	10 »	20 »	9 »	18 »	36
Hollande	4 50	9 »	18 »	8 50	17 »	34
Iles Marquises	7 »	14 »	28 »	12 50	25 »	50
Indes Orientales	5 50	11 »	22 »	10 »	20 »	40
Pérou	5 »	10 »	20 »	9 »	18 »	36
Portugal	4 »	8 »	16 »	7 50	15 »	30
Principautés danubiennes	6 »	12 »	24 »	11 50	23 »	46
Royaume d'Italie	5 »	10 »	20 »	9 »	18 »	36
Suisse	4 »	8 »	16 »	7 50	15 »	30
Turquie, Égypte	5 »	10 »	20 »	9 »	18 »	36

Les prix ci-dessus sont sujets à varier par suite des cha[n]gements qui surviennent dans les tarifs des postes.

On s'abonne, en France, à l'Administration du Journ[al], 56, rue Jacob, par lettre affranchie, et chez les principa[ux] libraires; — à l'étranger, également chez les principa[ux] libraires.

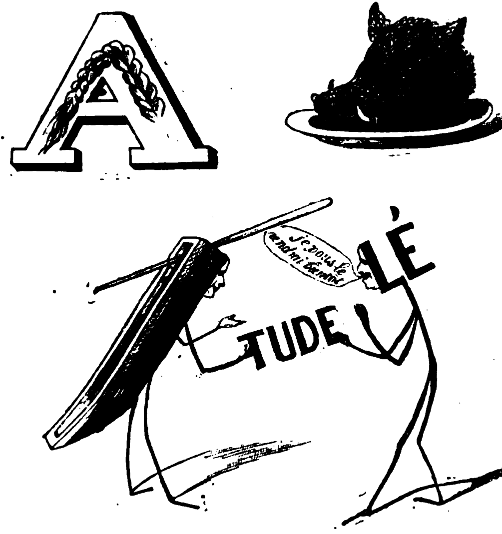
Pour l'Autriche, l'Allemagne, la Prusse et la Russie, [on] s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne [et] de Sarrebruck (Prusse).

On s'abonne du 1er de chaque mois; on est prié d'in[di]quer de quel mois on désire faire partir l'abonnemen[t], ainsi que l'édition que l'on choisit; que l'abonnement [soit] nouveau, ou que ce soit un renouvellement, il est imp[or]tant de donner ces indications.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typ. de Firmin Didot, imprim. de l'Institut et de la Marine, r. Jacob,

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

La mer engloutit les espérances.

N° 3 (*avec patrons*). TROISIÈME ANNÉE. 20 janvier 1862.



Le numéro, vendu séparément, **25 centimes.**
AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, **50 centimes.**
AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE SAMEDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND.
Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (*Pour l'étranger le port en sus*). —

L'ART DE PLIER LES SERVIETTES.

Voici un art essentiellement féminin, et que nos lectrices de tout âge voudront et devront connaître. Dans les repas de cérémonie, la parure de la table est chose importante, et le talent de donner aux serviettes des formes variées, élégantes et gracieuses est fort peu répandu. Si, comme nous l'espérons, la publication que nous commençons aujourd'hui offre quelque intérêt à nos lectrices, nous la continuerons, en leur présentant de temps à autre quelques modèles nouveaux et inédits.

Nous plaçons ici quelques règles générales qui serviront non-seulement pour le présent, mais aussi pour l'avenir; il faudra donc conserver ce numéro si l'on veut mettre en pratique nos futurs préceptes.

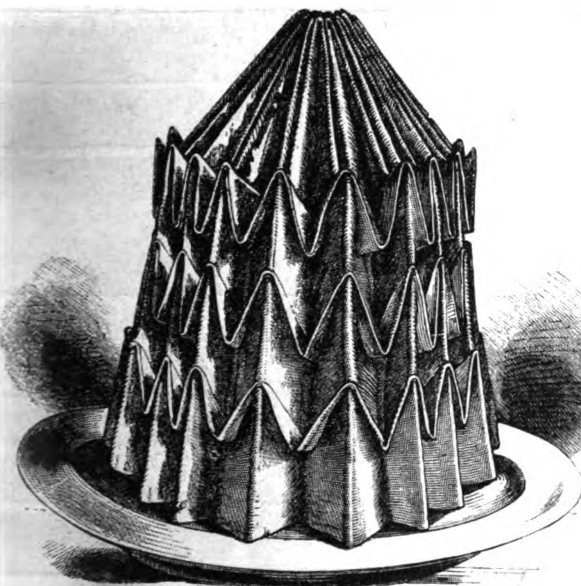
1° Les serviettes doivent être un peu humides pour se prêter aux différentes formes qu'on voudra leur donner; si elles étaient empesées, il faudrait les asperger avec un peu d'eau avant de commencer leur *toilette*.

2° Les plis des serviettes doivent être faits avec une netteté et une exactitude minutieuses, pour ainsi dire mathématiques. Lorsque l'on doit former un coin, par exemple, il faut veiller à ce que les angles soient accusés avec la plus extrême précision, absolument comme s'il s'agissait de ployer soigneusement une enveloppe de lettre; il faudra aussi effacer, autant que possible, les plis formés par le cylindre lors du blanchissage des serviettes, et par conséquent les tirer et les frapper, sans cependant leur enlever leur lustre.

Outre le dessin reproduisant l'aspect de la serviette toute pliée, nous publions des croquis qui représentent les différentes phases qu'elle traverse avant d'arriver à sa forme définitive.



N° 1. — SERVIETTE DE LA MARIÉE.



N° 2. — SERVIETTE DE LA MARIÉE.

La serviette de la mariée.

Les croquis 1 à 7 appartiennent à cette serviette.

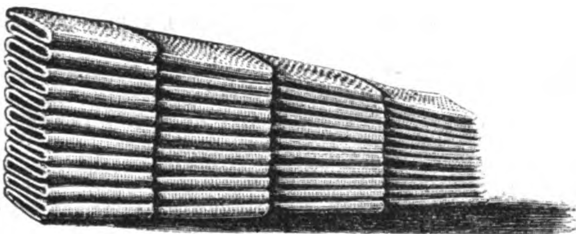
Cette serviette représente une sorte de ruche ornée de fleurs; le dessin n° 1 *bis* reproduit la même forme sans fleurs. On plie d'abord la serviette droite, en laissant dépasser l'un des bords de la largeur d'une main environ (voir le croquis n° 1). On prend le coin A et on le place sur la lettre C; le coin B, et on le place sur la lettre D: cela forme le croquis n° 2; on prend le coin E de ce croquis n° 2, et on le place sur la lettre G; le coin F, et on le place sur la lettre H, ce qui forme le croquis n° 3. Les quatre divisions de ce croquis doivent être aussi égales que possible. On retourne le croquis n° 3 de façon que le côté uni se trouve à l'envers, le côté plissé à l'endroit, afin d'avoir devant soi l'un des côtés étroits. On plisse alors la figure (ou croquis) n° 3 en travers, en formant des plis d'éventail réguliers, ayant environ 2 centimètres de largeur; on fait le pli *en l'air*, on le pose et on le presse après avoir fait un pli nouveau; lors même qu'il resterait, après le dernier pli, un espace insuffisant pour un autre pli de même largeur, on ferait un pli avec le restant de la serviette : on a formé le croquis n° 4. On place devant soi le côté le plus épais de cette figure, et l'on doit avoir à sa droite le côté sur lequel les quatre divisions sont marquées. On met la main gauche sur la partie supérieure de cette figure n° 4, du côté le plus étroit, de façon à pouvoir déployer les plis qui forment les feuilles de l'éventail, *un à un*, ce que l'on fait jusqu'à ce que la main droite forme entre les deux premiers plis (ceux de dessous) le *pliage* indiqué dans les croquis 1, 2, 3. Le croquis n° 5 complétera cette explication forcément insuffisante, la parole ne pouvant pas rendre tous ces menus détails. Ce croquis n° 5 représente l'opération dont il s'agit conduite jusqu'au pli supérieur, et montre la serviette entr'ouverte, et placée de telle façon que le regard embrasse les interstices qui se trouvent entre les plis. On commence par tirer en dehors le dessous du



SERVIETTE EN ÉVENTAIL.

côté le plus épais; le croquis n° 5 représente ce côté déjà tiré: la deuxième partie n'est pas entièrement tirée sur ce croquis, et les lettres J et K serviront de guide ; on saisit cette partie par le pli intérieur (lettre J) et on la ploie en dehors, de façon que le coin J se trouve devant, sur les deux K, lorsqu'on *presse* les plis; par cette dernière opération on fait entre chaque *feuille* d'éventail un pli ayant la forme d'un triangle dont les pointes doivent être *extrêmement* accusées ; ces triangles, au nombre de trois entre chaque feuille d'éventail, sont tous faits de la même manière. On verra dans ce croquis n° 5 deux lignes ponctuées qui indiquent la disposition du troisième triangle ; si, durant cette opération, la serviette se dérangeait un peu, il faudrait la remettre dans sa première situation.

Il faut veiller soigneusement à n'omettre aucun des trois triangles entre chaque *feuille d'éventail*. On forme aussi ces trois triangles de chaque côté, sur chaque extrémité de la serviette ; si ces triangles extérieurs n'avaient pas la largeur des plis, il faudrait, en tous cas, éviter d'omettre leur pointe. — La dernière opération a lieu seulement sur le côté le plus mince : on pose la serviette de telle façon que ce côté mince se trouve à droite ; on tire en arrière le milieu du pli (en commençant par le bas), en allant de pli en pli, et consultant notre croquis n° 6, qui indique l'opération terminée jusqu'aux deux derniers plis ; quoique l'on doive commencer par le dessous, la disposition des plis supérieurs indiquera le procédé à employer : ainsi l'on y voit que l'on prend le coin L (milieu du pli) et que l'on tire entre M et N jusqu'à l'O, ce qui forme un pli en biais entre M et N; ces plis dépassent par devant d'un centimètre environ le point où se trouve la lettre P. Tous ces plis doivent être pareils; toutes les pointes qu'ils forment doivent se trouver placées les unes au-dessus des autres. Un peu d'application et de l'expérience personnelle sont indispensables pour réussir dans cet *art*, où tous les doigts sont employés pour



CROQUIS N° 4.

concourir au résultat final ; nous ne pouvons qu'*indiquer* et *décrire*, et non pas démontrer ; or la démonstration est le meilleur des enseignements, et nos lectrices devront y suppléer par la patience et les essais répétés. — On continue de la même façon pour tous les plis, et, quand ils sont tous formés, l'aspect de la serviette doit être celui du croquis n° 7.

Il ne reste plus qu'à la déployer avec précaution, et la placer en *rond* sur l'assiette. Si nos explications ont été comprises, la serviette reproduira le dessin n° 1 *bis*. On place ensuite les fleurs (à très-courtes tiges), entourées d'un peu de mousse et de feuillage, dans les différents plis (voir le dessin n° 1) ; on met au sommet un bouquet un peu plus gros.

L'éventail.

Les croquis 1 à 5 appartiennent à cette forme.

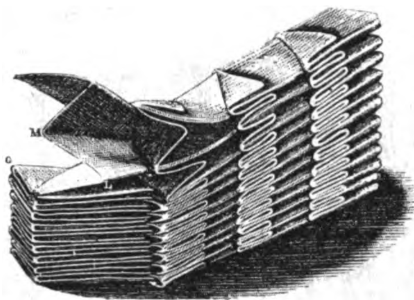
On prépare cette forme absolument comme la *ruche* que nous venons d'expliquer, mais en faisant les plis un peu plus grands.

On prend le croquis n° 5 du côté inférieur, on déploie les plis en commençant par celui du milieu, de chaque côté, sous la main, de façon à former une sorte de piédestal sur lequel on pose l'éventail, qui se tient fort bien, si la serviette, un peu *empesée*, a été aspergée d'eau.

Coussin de canapé.

MATÉRIAUX. — 3 mètres 1/2 de galon blanc en coton ; 56 centimètres de taffetas lilas ayant 56 centimètres de largeur ; 24 centimètres de taffetas blanc ayant 24 centimètres de largeur ; 1 mètre 60 centimètres de ruban lilas ayant 3 centimètres 1/2 de largeur ; un peu de batiste blanche ou de nansouk ; coton à broder.

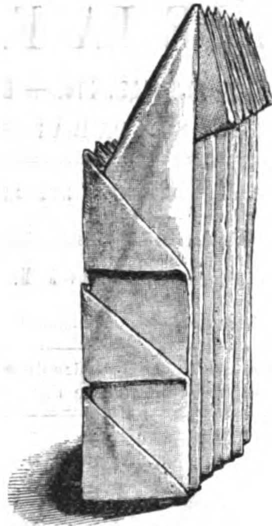
Ce modèle est très-nouveau et très-original. Il forme un



CROQUIS N° 6.

petit coussin de canapé, mais on peut facilement en augmenter les proportions. Le dessus du coussin se compose d'un treillage en galon de coton, cousu aux places où il se croise, et orné à ces mêmes places d'une sorte de rosette brodée. Au travers du treillage ressortent des crevés de taffetas lilas, c'est-à-dire de même nuance que la ruche qui encadre le coussin. Des nœuds de ruban sont placés aux quatre coins.

Pour faire ce coussin *tel qu'il est*, on trace sur du papier un carré de 24 centimètres ; — plus grand si l'on désire faire un grand coussin. Le galon de coton est garni, de chaque côté, avec des bouclettes ou picots, ainsi qu'on le



CROQUIS N° 7.

voit sur notre dessin n° 2, représentant une partie du coussin en grandeur naturelle. On place d'abord sur le carré de papier deux morceaux de galon allant chacun d'un coin au coin opposé, et se croisant, par conséquent, dans le milieu du carré. On dispose de la même façon les autres morceaux de galon, séparés par un espace de 2 centimètres, et formant ainsi des carrés de 2 centimètres. On ne coupe pas ces morceaux ; on les plie en pointe à l'une des extrémités du carré ; on les conduit jusqu'au carré suivant; et l'on procède de la même façon pour le troisième côté, jusqu'à ce que l'on soit revenu au point de départ du galon, où l'on réunit les deux extrémités en pointe. On prend alors un nouveau morceau de galon, et ainsi de suite, jusqu'à ce que tous les carreaux soient formés. Sur chacun des quatre côtés, il doit y avoir quatre pointes, par conséquent, cinq triangles ou demi-carreaux. On prépare en nansouk ou batiste les petites rosettes, que l'on calque d'après notre dessin n° 2; on les entoure d'un point de feston, on fait un pois au milieu, on découpe l'extérieur du feston, et l'on fixe ces rosettes à leur place en consultant nos dessins. On peut les festonner sur le galon même et les découper ensuite. Les places où le galon est croisé sans être recouvert par des rosettes sont fortement cousues avant d'enlever le carré de papier.

On prépare un double carré de percaline (24 centimètres) et on en forme un coussin, que l'on remplit de ouate, de crin ou de laine; on le recouvre d'un côté avec du taffetas blanc; on met de l'autre côté un morceau de taffetas lilas ayant 36 centimètres en carré, que l'on a froncé des quatre côtés, et que l'on coud autour du coussin, en divisant les fronces aussi également que possible. Sur le taffetas lilas on *tend* le treillage blanc, on le coud autour du coussin, et l'on fait *bouffer* régulièrement les crevés dans chaque carré. — On coupe le restant du taffetas lilas en quatre bandes de 4 centimètres de largeur, on les découpe de chaque côté à l'emporte-pièce, et, les fronçant au milieu, on forme une ruche ayant 96 centimètres de longueur ; on coud cette ruche autour du coussin pour cacher la couture qui réunit l'envers au-dessus du coussin. On fait quatre nœuds de ruban lilas; on en place un à chaque coin.

Gant avec manche pour enfant.

CROCHET.

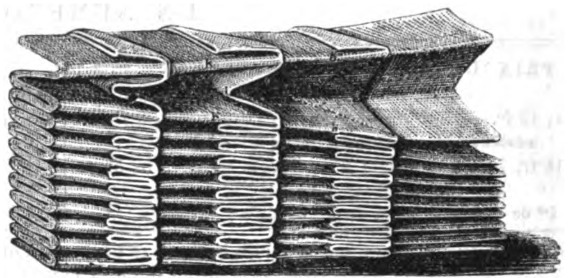
MATÉRIAUX. — 16 grammes de laine (zéphyr) grise ; 12 grammes de même laine noire ; 12 grammes de même laine groseille ; crochets en bois n° 3 et n° 8.

Ce gant se compose de deux parties faites séparément ; l'une recouvre la main ; — l'autre forme la manche qui garantit l'avant-bras. Quatre points différents sont employés dans le cours de l'ouvrage : le point tunisien, le point de brides ordinaires, le point tressé et le point ondulé, décrits dans le n° 47 de l'année 1861.

On monte, pour commencer le gant, 30 mailles avec le crochet le plus fin et la laine grise ; la différence des points forme des rayures qui paraissent tricotées alternativement à l'envers et à l'endroit.

1er *tour entier*. Au crochet tunisien.

2e *tour entier*. * 3 mailles au point tressé, — 2 mailles au point ondulé. Recommencez 5 fois depuis * ; cela forme six doubles raies.



CROQUIS N° 5.

3e *à* 9e *tours entiers*. A la fin de chaque tour allant de droite à gauche, on augmente d'une maille faite au point tressé.

10e *et* 11e *tours entiers*. Comme le 9e tour, mais la nouvelle maille est faite au point ondulé.

12e *tour entier*. On fait 25 mailles, par conséquent 5 des doubles raies du dessin ; on laisse les 10 autres mailles pour le pouce, mais on fait une maille de plus dans la 25e maille. Ce tour a 26 mailles.

13e *à* 17e *tours entiers*. Comme le 12e tour, mais sans augmentation, par conséquent toujours avec 26 mailles.

18e *tour entier*. On diminue une maille, parce que, dans le tour de gauche à droite, on prend la 13e et la 14e maille ensemble ; dans le tour suivant on passe au travers de ces 2 mailles comme si elles n'en formaient qu'une.

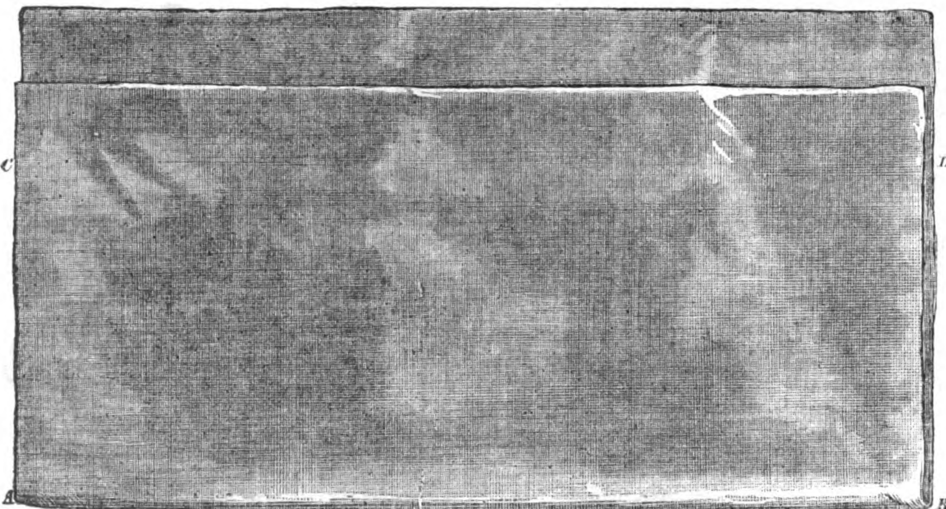
19e *tour entier*. Uni, c'est-à-dire à rayures *sans diminution*.

20e *tour entier*. On diminue une maille au commencement, — une maille au milieu, — une maille à la fin.

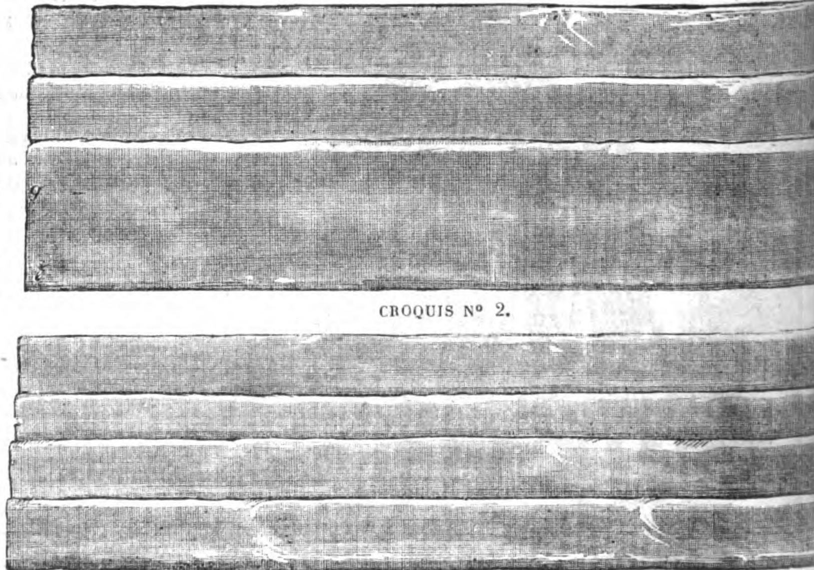
Le tour entier suivant est *sans* diminution ; celui qui le succède est *avec* diminution, et l'on continue ainsi, en faisant alternativement un tour *sans*, un tour *avec* diminution, jusqu'au 29e *tour entier ;* on travaille dans celui-ci jusqu'à ce qu'il n'y ait plus sur l'aiguille que 9 mailles que l'on démonte.

On commence le pouce : on prend les dix mailles laissées de côté dans le 12e tour, et l'on fait 7 tours entiers sans diminution avec les deux *points* qui forment les rayures ; dans les 8e et 9e tours entiers, on diminue une maille au commencement et une maille à la fin. — Le gant est terminé et l'on coud ensemble, d'abord le pouce avec la laine grise puis la main, en arrondissant les extrémités.

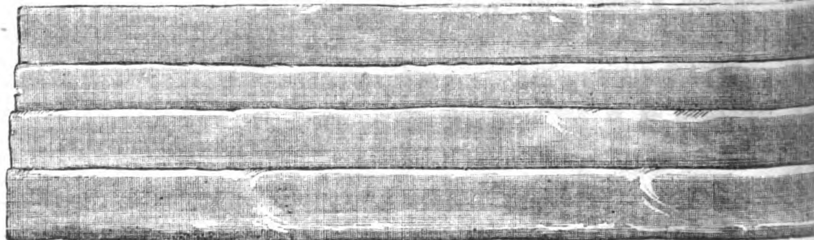
La manche est faite au point (ou crochet) tunisien et au point ondulé ; on travaille en *biais*, c'est-à-dire que l'on



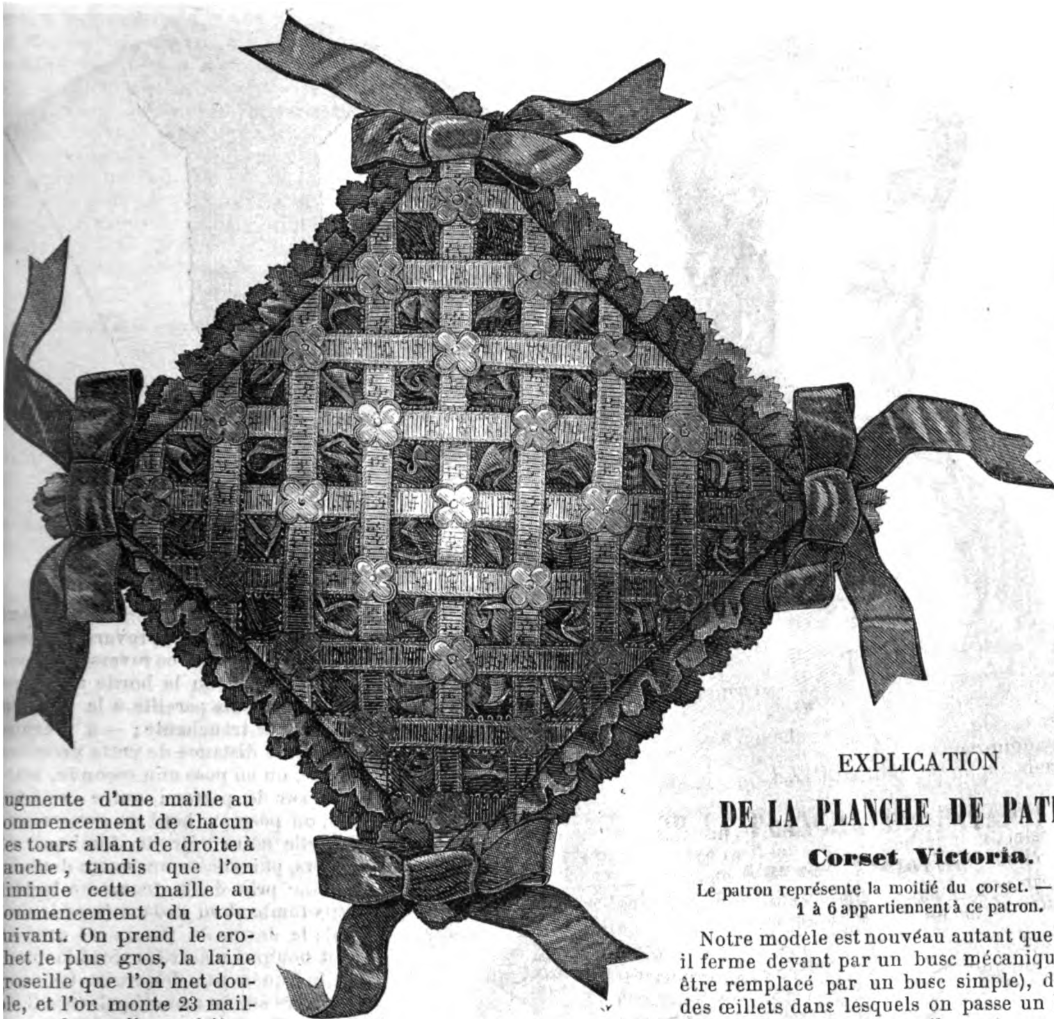
CROQUIS N° 1.



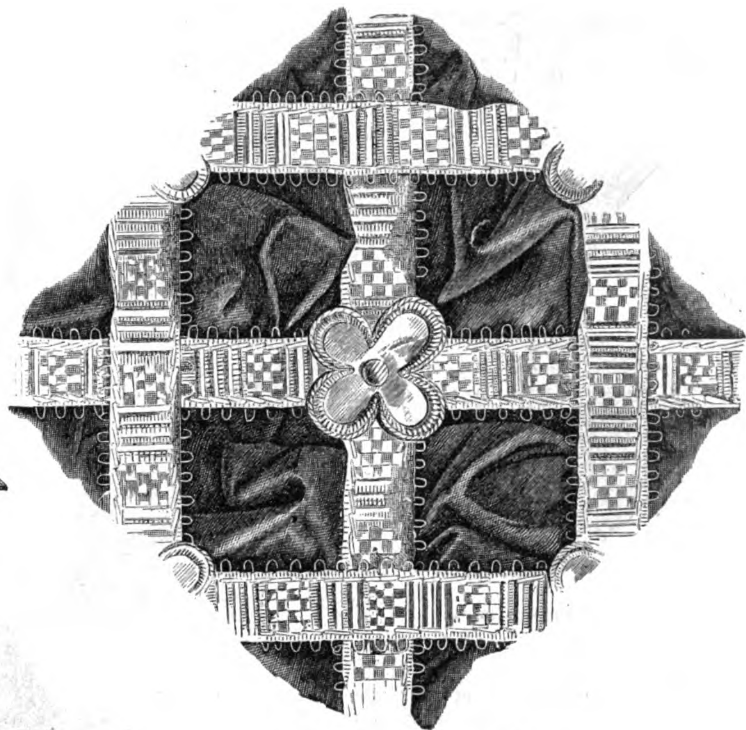
CROQUIS N° 2.



CROQUIS N° 3.



N° 1. — COUSSIN DE CANAPÉ.



N° 2. — COUSSIN DE CANAPÉ.

ugmente d'une maille au ommencement de chacun es tours allant de droite à auche, tandis que l'on iminue cette maille au ommencement du tour uivant. On prend le crochet le plus gros, la laine roseille que l'on met double, et l'on monte 23 mailles sur lesquelles on fait un our *entier* au point tunisien. Sur ce tour, on fait un demi-tour (c'est-à-dire que l'on va de droite à gauche) avec la laine noire *simple* au point ondulé; quand ce demi-tour est fini, on coupe la laine noire, on attache la laine grise, et l'on revient de gauche à droite avec cette laine. — Le 3ᵉ tour *entier* est fait entièrement avec la laine grise; — le 4ᵉ avec la laine noire de droite à gauche, avec la laine grise de gauche à droite; ces deux tours *entiers* sont faits au point tunisien, ainsi que le 5ᵉ tour *entier*, que l'on travaille avec la laine groseille prise *double*. En faisant alterner régulièrement trois tours entiers au crochet tunisien, — un tour au point ondulé, on forme six rayures ou *côtes* — et six *intervalles*, 24 tours *entiers* en tout, que l'on travaille toujours en biais, mais en maintenant toujours le même nombre de mailles. On assemble ensuite le dernier et le premier tour à l'envers, en faisant des mailles simples qui réunissent bien exactement les différentes raies. De chaque côté de la manche, on fait des rangs de brides contrariées, toujours séparées par une maille en l'air; sur le côté supérieur de la manche, on fait deux rangs de ces brides ou *jours* avec la laine groseille, et les brides sont au nombre de 22 pour chaque tour; elles doivent être très-*lâches*; le côté inférieur est bordé de six tours à jours (ou brides contrariées, séparées par une maille en l'air); ces tours, se composant aussi de 22 brides, doivent être très-serrés; les deux premiers sont groseille, — le 3ᵉ noir, le 4ᵉ blanc, — le 5ᵉ noir, — le 6ᵉ groseille.

On coud cette manche au bord du gant à l'envers, puis on passe dans le tour noir un cordon fait au crochet avec la laine grise; à chaque bout de ce cordon, on met un petit gland de même laine. On fait sur le dessus du gant avec la laine groseille les petites bouches indiquées sur notre dessin; on passe un cordon élastique dans le dernier tour à *jours* de la partie supérieure de la manche, afin de la fixer sur le bras.

Veste à revers.

Ce joli modèle est fait en drap brun, soutaché en noir; la veste est ajustée à la taille, à petites basques et à revers, que l'on peut, à volonté, fermer sur la poitrine, de façon à rendre la veste tout à fait montante; ces revers sont par conséquent brodés de chaque côté, *dessus* et *dessous*; on trouvera le patron de cette veste ou la veste même chez M. Leballeur, rue Taitbout, 74; elle remplace un corsage usé.

EXPLICATION
DE LA PLANCHE DE PATRONS.

Corset Victoria.

Le patron représente la moitié du corset. — Les figures 1 à 6 appartiennent à ce patron.

Notre modèle est nouveau autant que commode; il ferme devant par un busc mécanique (qui peut être remplacé par un busc simple), derrière par des œillets dans lesquels on passe un lacet.

Les remplis ne sont nulle part compris dans le patron; il faudra, par conséquent, laisser en plus l'étoffe nécessaire pour les faire, et l'on sait que ces remplis doivent être profonds; les coutures doivent toujours être placées *sur la ligne même* qui termine chaque partie du patron.

Le dos (fig. 5) est coupé en droit fil avec un excédant de 4 centimètres par derrière, destiné à soutenir les baleines qui encadrent les œillets; partout ailleurs l'étoffe est simple, et les baleines sont contenues par des cordons posés à part. Le droit fil de l'étoffe est marqué sur chaque partie du patron par trois lignes composées de petits traits.

On assemble les différentes parties du corset de la façon suivante : Figure 1 (devant); on coud d'abord à l'envers la petite pince marquée par la ligne ponctuée, puis on place les deux goussets dans les fentes qui leur sont destinées en laissant partout un peu d'étoffe pour les remplis que l'on fait à l'envers. On fixe la figure 3 (1ᵉʳ gousset) sous la figure 1, D avec D, — E avec E, — F avec F, et l'on pique la figure 1 sur la figure 3. Vers la pointe, cependant, quand il n'y a plus l'espace nécessaire pour un rempli, on coud la figure 1 au point de feston; le gousset est ourlé à l'envers du corset; — à la pointe, il est fixé par une couture en croix. On fixe de la même façon la figure 4 (2ᵉ gousset) dans la deuxième fente de la figure 1, G avec G, — H avec H, — J avec J. On procède de la même façon pour fixer la hanche (fig. 2) sur le devant, A avec A, — B avec B, — C avec C, en piquant la figure 1 sur le bord de la figure 2, et ourlant celle-ci à l'envers du corset. Par l'assemblage de ces différentes parties, on réunit les lignes qui marquent sur chaque figure la place des baleines, et on complète ainsi ces places. On fixe à la place des baleines des cordons de fil plus ou moins larges, et on les pique sur le corset, à l'endroit. On place aussi des cordons larges pour poser le busc-*mécanique*.

Sur le dos (fig. 5), on pique d'abord le large rempli marqué par trois lignes ponctuées. On place ensuite le gousset de la hanche (fig. 6), K avec K, — L avec L, — M avec M, — N avec N, en les piquant comme les goussets de la poitrine; — on pique un large cordon qui doit contenir les baleines, et l'on réunit le dos avec le devant, depuis O jusqu'à P, comme on a réuni les goussets avec le devant; on borde ensuite le corset en haut et en bas avec un ruban de fil piqué à l'endroit; on passe un cordon rond dans le ruban supérieur, afin de pouvoir serrer le corset si on le désire, puis on encadre le haut du corset avec une bande de nansouk brodée. Les œillets sont placés, ainsi que l'indique la figure 5, sur chaque côté du dos, afin de pouvoir employer deux lacets si on le désire. On coud sur le devant une très-forte agrafe qui retient le jupon.

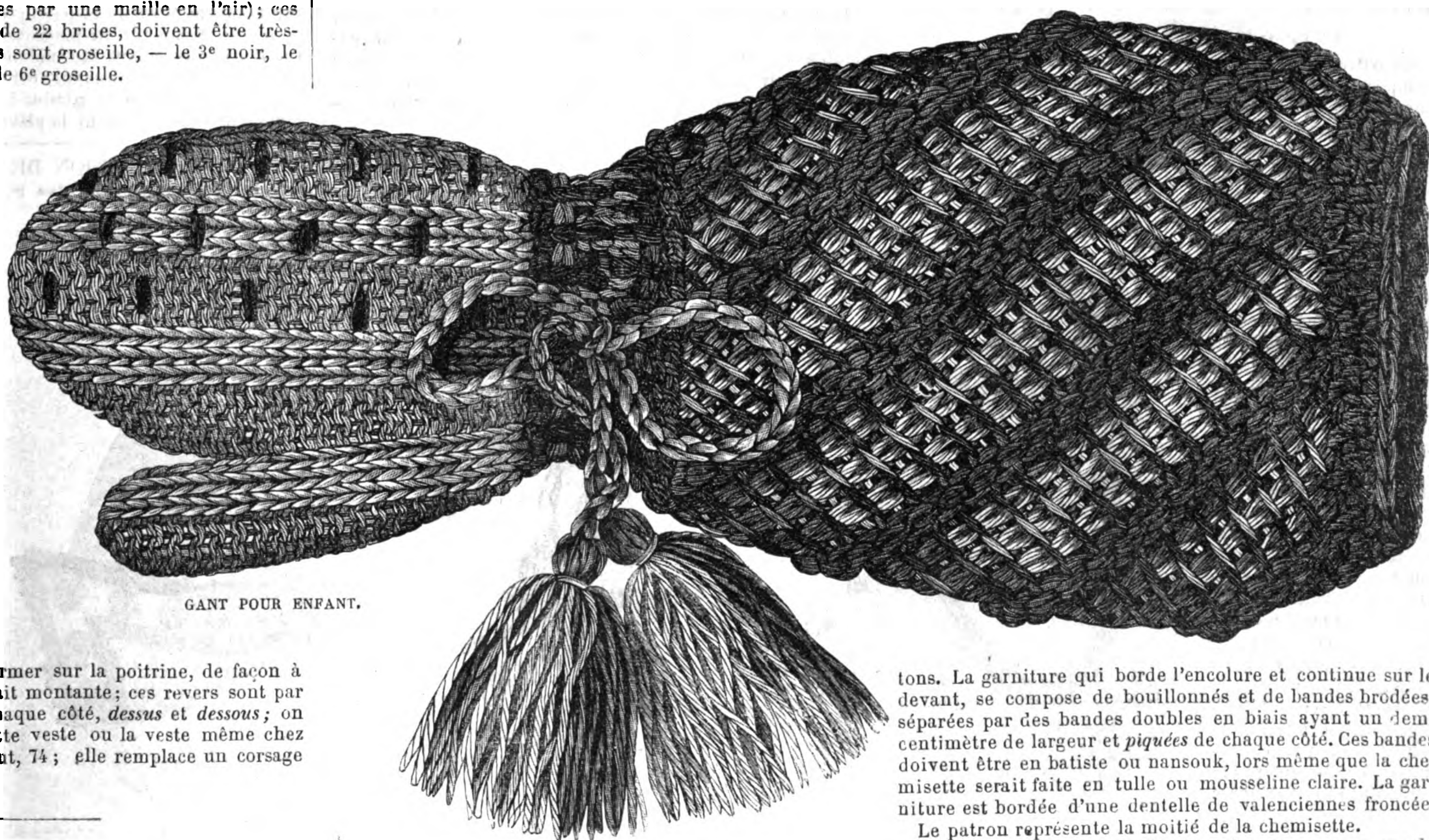
Chemisette-guimpe pour corsages ouverts.

Les figures 7 à 9 appartiennent à ce patron.

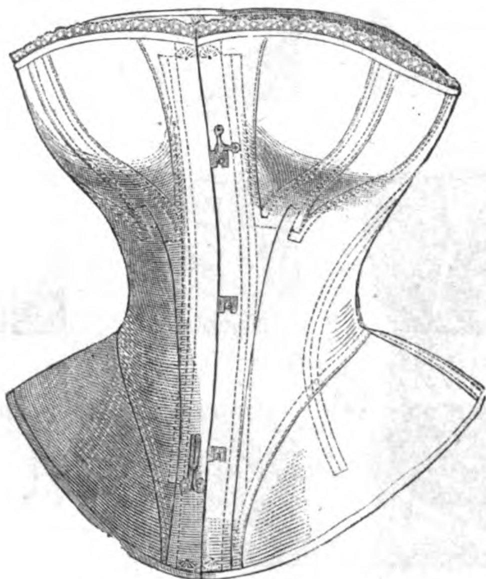
On met cette chemisette avec un corsage à revers ou bien ouvert par devant. On la ferme par derrière avec des boutons. La garniture qui borde l'encolure et continue sur le devant, se compose de bouillonnés et de bandes brodées, séparées par des bandes doubles en biais ayant un demi centimètre de largeur et *piquées* de chaque côté. Ces bandes doivent être en batiste ou nansouk, lors même que la chemisette serait faite en tulle ou mousseline claire. La garniture est bordée d'une dentelle de valenciennes froncée.

Le patron représente la moitié de la chemisette.

On coupe d'abord, pour le dos, deux morceaux sur la



GANT POUR ENFANT.


CORSET VICTORIA.


VESTE A REVERS.


CHEMISETTE-GUIMPE.

figure 8, en laissant en plus l'étoffe nécessaire pour un ourlet de 3/4 de centimètre par derrière, — puis on coupe le devant sur la figure 7, en plaçant l'étoffe *double* en droit fil sur la ligne indiquant le milieu du devant; l'étoffe doit être placée de façon que le devant soit non-seulement sans couture, mais qu'il ait, *dans le milieu*, un ourlet ou pli de 2 centimètres. Ce pli sera cousu sur la ligne ponctuée du devant, puis *élargi* ou *aplati*. On réunit ensuite les figures 7 et 8, depuis Q jusqu'à R, et l'on fait un ourlet derrière la chemisette, et au bas, en rabattant à l'endroit la ligne courbe de T à S, et faisant à cette place un ourlet étroit. On prépare ensuite la garniture sur la figure 8. Pour former les bouillonnés, on taille l'étoffe un peu largement, afin de les faire un peu *bouffer*. Les morceaux qui séparent les bouillonnés sont ornés d'une broderie, composée soit d'un petit motif isolé, soit d'un entre-deux, semblable à ceux que nous venons de publier dans l'un de nos derniers numéros. On calque la figure 9 avec toutes ses divisions sur du papier; — on calque l'autre moitié de la garniture sur l'envers de ce premier calque, et sur ces calques on dispose toute la garniture, en réunissant les différents morceaux qui la composent, au moyen des petites bandes *piquées* de chaque côté. — La dentelle qui borde la garniture a 2 centimètres de largeur. On coud la garniture sur la chemisette, — sur les lignes ponctuées des figures 7 et 8, — sur l'encolure depuis T jusqu'à S; on fait un petit ourlet sur le côté de l'encolure qui est resté *libre*, — puis on plisse la dentelle avec un fer à *gaufrer*. Ce modèle convient aux jeunes femmes et aux jeunes filles.

Deux modèles de manches pour robes.

Les figures 12 à 14 appartiennent à ces patrons.

Ce patron se prête à deux combinaisons. La première compose une manche à demi large, froncée dans le bas sur un poignet étroit; la garniture se compose d'un bouillonné qui serpente et de trois grandes rosettes-macarons de dentelle noire; les jeunes filles supprimeraient les rosettes de dentelle, ou bien elles les remplaceraient par des rosettes en étoffe pareille à la robe. — L'autre combinaison produit une manche ouverte, garnie d'un large revers qui est bordé de bandes en biais de dentelle noire et de boutons-macarons. Nous allons nous occuper d'abord de la manche demi-large. La ligne ponctuée de la figure 12 termine le bas de cette manche, si l'on choisit cette première combinaison; on coupe ensuite une bande en biais de même étoffe que la robe et ayant 5 centimètres de largeur; on fronce cette bande de chaque côté au moyen d'une ganse fine, et on la pose, ainsi convertie en bouillonné, à la place indiquée sur le patron; ce bouillonné se continue sur le poignet, et par conséquent on ne coupe pas la bande qui le forme après qu'on l'a posée sur la manche; on met de chaque côté du bouillonné une dentelle noire froncée ayant 2 à 3 centimètres de largeur, qui doit aussi garnir le bouillonné du poignet. — On coud la manche ensemble depuis A jusqu'à D et l'on en fronce le bas; on coupe le poignet (fig. 13) en étoffe *double*, et l'on fixe le côté froncé entre les deux parties du poignet, en réunissant C avec C, — D avec D. On pose ensuite le bouillonné sur le poignet de façon que la garniture soit *d'un seul morceau*. La place et la dimension des rosettes sont indiquées sur le patron; on peut les faire soit en dentelle noire ayant 3 centimètres de largeur, froncée autour d'un gros bouton (deux rangées de dentelle), soit en taffetas déchiqueté. Il est superflu d'ajouter que la garniture du bras droit doit être posée en sens contraire de celle du bras gauche.

Deuxième combinaison: manche à revers; — même patron. — On coupe la manche sur la figure 12 *entière*, on la coud ensemble depuis A jusqu'à B, — puis on coud la pince marquée par les lignes ponctuées depuis le point 1 jusqu'au point 2. — Le revers est coupé sur la figure 14, en plaçant l'étoffe double en droit fil sur la ligne indiquant le milieu, afin que le revers soit sans couture. On met à ce revers une doublure légère, on le borde avec une bande en biais pareille à la robe ou de couleur tranchante; — à 4 centimètres de distance de cette première bande, on en pose une seconde, marquée sur le patron; outre ces bandes, on pose au bord du revers une dentelle noire, étroite, tombant en dehors, puis encore une autre dentelle pareille près de la deuxième bande, mais tombant en dedans (voir le dessin); le dessus du revers est orné de huit boutons macarons dont la place est indiquée par des croix. On coud le revers sur la manche, C avec C, — B avec B.

Manche ouverte pour robe.

La figure 15 appartient à ce patron.

Ce modèle est celui d'une manche élégante, dont la forme convient également pour les robes de soie ou de laine un peu *habillées*. Dans ce dernier cas, on mettra les volants en soie si l'étoffe de laine est épaisse; si la robe est en alpaga, les volants peuvent être en même étoffe. La manche est un peu fendue vers le coude; elle est bordée avec deux volants étroits, surmontés d'un ruban de velours. Ces volants remontent par derrière jusqu'à l'épaule.

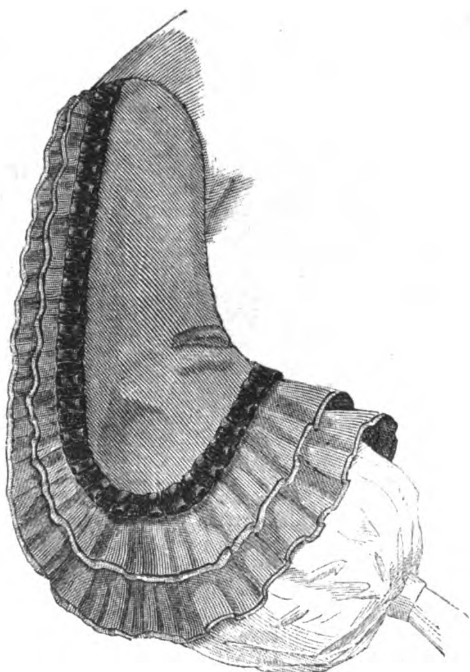
On coupe la manche, puis on la coud ensemble, depuis F jusqu'à G, — depuis H jusqu'à J. On coupe ensuite une bande de 7 à 8 centimètres de largeur, ayant 1 mètre 95 centimètres de longueur. On fait d'un côté un ourlet étroit, on pose de l'autre côté un petit ruban de velours, et près de celui-ci on fronce le volant avec une tête ayant 3/4 de centimètre de hauteur; on coud ce volant sur la manche, en commençant depuis le G de la figure 15, d'abord sur le bord inférieur de la partie de dessous, puis sur le même bord de la partie de dessus, puis sur la ligne ponctuée indiquant sa place vers le haut de la manche. Un deuxième volant, de même largeur, ayant 1 mètre 45 centimètres de longueur, est posé ensuite, en commençant depuis le K de la partie de dessous, et cousu sur la ligne ponctuée indiquant la place du second volant.

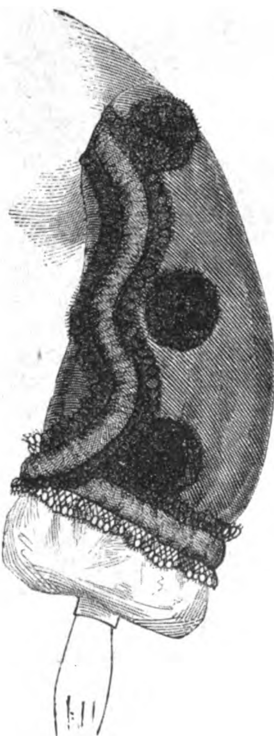
DESCRIPTION DE COIFFURES.

Nous avons vu chez Mme Pauchet, 5, boulevard des Capucines, quelques coiffures, et nous allons essayer de les décrire; l'entreprise est difficile: on décrit une robe, à la rigueur on décrit un chapeau; mais une coiffure!... cela se compose de *riens*, qui n'ont d'autre valeur, d'autre signification que la façon dont ils sont disposés; les coiffures suivantes étaient tout à fait charmantes.

Une natte de velours bleu de Chine, assez longue pour faire deux fois le tour de la tête. Sur le côté droit, entre les deux tours de la natte, était posée une plume blanche assez longue. Du même côté, mais plus en arrière, trois plumes noires, dont deux plus petites et une plus grande.

Guirlande - diadème, composée de roses rouges de plusieurs nuances entremêlées de petites grappes de raisin noir.


MANCHE OUVERTE POUR ROBE.


MANCHE DEMI-LARGE.


MANCHE A REVERS.



Leroy, Imp. Paris.

LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal 56 Rue Jacob Paris

Coiffures de Mme PAUCHET, 5, Boulevard des Capucines.

Coiffeur: Mr CROISAT, 76, rue de Richelieu

Coiffure d'intérieur. Fanchon de tulle blanc à dessins. Le our de la tête est garni par devant avec une ruche lilas en affetas découpé. Un large nœud plat est posé sur le sommet de la tête. Un ruban lilas encadre les barbes et le tour le la fanchon, qui est garnie en outre avec une dentelle égère assez large.

Tour de tête en velours noir. Une touffe de boutons de oses moussues est placée sur le devant de la tête. Une leuxième touffe pareille, moins volumineuse, garnit le hignon par derrière. Une barbe en dentelle noire traverse e dessus de la tête, un peu en arrière, et forme des nœuds le chaque côté. Les pans de la barbe retombent sur le cou.

Tour de tête composé de coques en velours noir. Des étoiles l'or sont placées dans ces coques. Sur le devant un large ıœud plat retient une plume blanche très-longue dont 'extrémité va rejoindre le chignon par derrière. Sur ce chignon, un double nœud très-volumineux en velours noir, traversé par une écharpe de tulle blanc. Les pans du nœud de velours sont assez longs et ornés de petites étoiles en or. Un nœud d'or (métal doré) est placé au milieu du nœud de velours noir par derrière.

MODES.

On a enfin atteint le moment précis où la physionomie de la mode est fixée pour toute la saison; il y a peu de changements à constater et beaucoup d'écueils à éviter dans les différents détails qui composent l'ensemble des toilettes.

Les corsages à pointe semblent avoir regagné le terrain qui avait été conquis l'hiver dernier par les corsages à ceinture; beaucoup sont complétement plats; — mais ceux à revers, ou bien ouverts par devant, sans revers, sont aussi en grande faveur pour certaines toilettes un peu plus parées. Pour faire ces derniers, il suffit de replier les devants du patron, en *cœur*, et de garnir tout le haut du corsage avec une ruche *chicorée* qui descend jusqu'à la taille, et cache les agrafes qui servent à fermer le corsage depuis son ouverture; si l'on veut que le corsage soit ouvert plus bas, on met de chaque côté deux agrafes en passementerie, garnies chacune d'un bouton et d'une longue boucle en ganse qui va joindre le bouton du côté opposé, et maintient ainsi le corsage, que l'on porte avec une chemisette-guimpe pareille à celle qui figurait sur notre dernière planche de patrons.

Je dois ajouter que les jeunes filles s'abstiennent généralement de porter ces corsages ouverts, qui exigent un certain luxe de lingerie, et qu'elles s'en tiennent aux corsages tout à fait montants.



EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

Robe en taffetas vert de nuance moyenne. Les ornements se composent de bandes en taffetas vert de nuance plus foncée que celle de la robe, au milieu desquelles est posée à plat une bande en velours vert de nuance encore plus foncée; ces bandes sont disposées en anneaux entrelacés et allongés, puis en ondulations, puis encore en anneaux. Les manches sont ornées comme la jupe. La ceinture Médicis et les devants du corsage ont les mêmes ornements.

Robe en orléans brun. Deux bandes de taffetas de même nuance sont froncées de chaque côté, puis entrelacées de façon à former des guirlandes de médaillons couvrant un espace de 30 centimètres à peu près. Manches larges garnies comme la jupe. Les devants du corsage à ceinture reproduisent les mêmes ornements. Les bandes de taffetas employées comme garnitures sont partout bordées d'un ruban étroit posé à cheval, de nuance un peu plus foncée que la robe.

On ne porte plus du tout les grands volants recouvrant resque entièrement les jupes des robes; ces robes existnt cependant, et je ne conseillerais à aucune femme de s abandonner pour obéir aux caprices de la mode. omme je pense que ma mission serait bien frivole et bien utile si je me bornais à enregistrer les *nouveautés* et à urnir des adresses de couturières et de magasins, je ıis placer ici quelques combinaisons qui permettront à ɪon public de femmes économes et laborieuses d'emloyer les robes anciennes, en leur donnant la physionomie *rigée* par la mode nouvelle.

Les grands volants recouvrant les jupes permettaient 'employer pour celles-ci, soit une étoffe médiocre, soit même une jupe reteinte; supposons une robe placée dans ces conditions et recouverte de quatre ou cinq grands volants : on démontera ceux-ci, on les coupera dans leur largeur en deux ou trois bandes que l'on fera déchiqueter d'un côté et avec lesquelles on formera six ou sept petits volants couvrant un espace de 35 à 40 centimètres environ; sous ces volants, on pourra maintenir une partie de l'ancienne jupe, mais, depuis les volants jusqu'au corsage, il faudra ajouter de l'étoffe pareille aux volants; cela constituera sans doute une dépense encore assez considérable, mais infiniment moindre que s'il s'agissait de faire une robe entièrement nouvelle; quant à *l'effet*, il vaudra celui qui serait produit par une robe neuve. Si tous les volants n'ont pas été employés dans la combinaison que je viens d'indiquer, on pourra se servir du surplus pour orner et *rehausser* une robe très-simple, en alpaga brun, par exemple, ou gros bleu, — ou gris. Je suppose les volants en taffetas noir : on les découpe en bandes de 5 à 6 centimètres de largeur; on les fait déchiqueter de chaque côté, et on les coud à *plat* au bord de trois petits volants d'étoffe pareille à la robe d'alpaga, ayant 10, — puis 9, — puis 8 centimètres de largeur; il faut conserver un peu de taffetas pour le disposer en ruche *chicorée* (froncée au milieu) au-dessus du dernier volant; les manches sont, bien entendu, garnies dans le même style. — Si l'on repousse la première combinaison que j'ai indiquée,

il faudra se borner à faire une robe d'alpaga, et la garnir purement et simplement avec plusieurs petits volants de taffetas. La dimension des manteaux actuellement à la mode permet de porter cette robe, même en visite, puisque ces manteaux ne laissent dépasser que la garniture de la jupe.

Un grand nombre de femmes possèdent une palatine en fourrure brune, — et un manteau de velours noir trop court; elles pourront utiliser ces éléments de toilette en garnissant le bord de leur manteau et le bord des manches de ce manteau avec une bande de pou-de-soie brun de même nuance que leur palatine, ayant 20 à 30 centimètres de largeur, et piquée en losanges. Cette garniture, allongeant le manteau, le *modernisera* et accompagnera parfaitement la palatine de fourrure.

L'innombrable variété de garnitures que l'on peut adopter permet aux femmes ingénieuses d'utiliser toutes les robes devenues trop courtes grâce aux crinolines, soit qu'il s'agisse de robes de ville ou de soirée; on peut, en effet, allonger les lés des jupes en ajoutant une bande au bas de chaque lé et cacher la couture sous une ruche chicorée, — ou de crêpe, — ou de tarlatane, s'il s'agit de robes de soirée ou de bal. Autrefois on ne connaissait en fait de garnitures que les trois volants de dentelle noire ou blanche qui étaient devenus classiques; aujourd'hui on les dispose au gré de tous les caprices, — ou bien selon que le commandent certaines combinaisons économiques. Une robe de taffetas ou de satin trop courte sera d'abord allongée par 10 ou 12 centimètres d'étoffe pareille à la robe; on placera sur l'ourlet du bas une ruche de crêpe découpée, ou bien une ruche faite avec de la tarlatane double; une deuxième ruche pareille sera placée *sur* la couture qui allonge la jupe; enfin, si l'on possède les trois volants de dentelle qui figuraient autrefois dans la plupart des trousseaux, on les coudra les uns au bout des autres, de façon à former un seul volant très-haut que l'on placera au-dessus des ruches, en le surmontant lui-même d'une troisième ruche; si l'on n'a pas de volants en dentelle, on les remplacera par un haut volant de crêpe ou de tarlatane.

On emploiera les mêmes procédés pour les robes de jeunes filles : après avoir *allongé* les jupes, on disposera des garnitures, qui cacheront la couture du bas ; on fera, par exemple, cinq tout petits volants tuyautés, séparés par un intervalle presque égal à leur largeur : si les volants ont 5 centimètres de largeur, l'intervalle sera de 4 centimètres ; on mettra sur ces volants, de façon à les séparer en deux parties inégales (celle du haut étant la plus étroite), on mettra, dis-je, un liséré blanc, si la robe est de nuance claire. Les garnitures que j'indique sont copiées sur des robes nouvelles, et peuvent être reproduites, même abstraction faite de la pensée économique qui préside à ces descriptions ; ainsi, une robe de jeune fille, pour soirée ou *grand* dîner, sera fort jolie si on la fait en mousseline de soie blanche, bleue ou rose, avec les cinq *tout* petits volants tuyautés et le liséré blanc ; le fond de la robe pourrait être à rayures ou à petits carreaux ; la toilette sera plus jolie si, même dans ce cas, on fait les petits volants en étoffe *unie* de même couleur que la nuance la plus *accusée* de la robe, bleue, par exemple, si l'étoffe est bleue et blanche, et ainsi de suite. Les petits volants s'accommodent mal des dessins quels qu'ils soient et si menus qu'ils puissent être, et l'effet de la toilette est plus agréable lorsqu'ils sont d'étoffe unie. J'ai vu une robe de demi-deuil en foulard noir, à pois blancs ; le bas de la jupe était garni avec quatre petits volants de taffetas noir, tous à *tête*, par conséquent espacés, et lisérés de taffetas blanc de chaque côté. On reproduira cette garniture en toutes nuances; les volants seront en taffetas uni, de même nuance que le fond de la robe; les lisérés de même couleur que les dessins qui sont parsemés sur la robe.

Les garnitures de robes de bal sont toujours très-volumineuses: elles se composent invariablement de tulle, crêpe ou tarlatane pour les femmes qui dansent ; de pou-de-soie, moire antique ou française pour les femmes qui ne dansent pas. Les couleurs très-foncées, admises autrefois dans les réunions, même dansantes, lorsqu'il s'agissait des mères et des grand'mères, sont tout à fait abandonnées et remplacées par des nuances graves et dignes, mais claires, telles que le gris, le mauve, etc. Le velours est banni, à moins qu'il ne soit d'une belle couleur vive, claire et gaie. Quelques descriptions de toilettes ne seront peut-être pas jugées inutiles par nos lectrices par ce temps de carnaval ; elles pourront, sinon les copier textuellement, du moins y trouver quelques éléments à l'aide desquels il sera facile d'*arranger* leurs toilettes.

Robe de jeune femme. La robe est en satin blanc, la jupe est garnie de neuf rangées de blonde blanche très-légèrement froncée, disposée en festons aigus; au-dessus de chaque rangée est une double ruche en tulle bordée d'un ruban très-étroit (zéro), très-léger, posé à cheval; à l'angle de chaque feston se trouve un gros *chou* en tulle blanc formé de ruches disposées en spirale, bordées de ruban bleu pareil à celui qui est placé dans les ruches surmontant les rangées de blonde : celles-ci sont espacées, c'est-à-dire séparées par un intervalle presque égal à leur largeur, qui est de 7 à 8 centimètres. Le corsage est à draperie garnie de blonde et de ruches ; les manches, courtes, sont garnies comme la draperie. Cette toilette a de vingt-cinq à trente-cinq ans.

Robe de jeune femme. La première robe est en pou-de-soie rose du Bengale; le bas de la jupe est orné d'un bouillonné à double tête en crêpe de même nuance ; deux autres bouillonnés pareils se croisent au-dessus de celui-ci, en décrivant des losanges dont la hauteur totale est de 30 centimètres; une jupe en crêpe rose, simplement ourlée, beaucoup plus courte que la jupe de pou-de-soie est relevée de chaque côté, par devant, avec une guirlande de convolvulus roses; par derrière, la jupe de crêpe atteint à peu près le milieu des bouillonnés en losanges. Le corsage est à pointe et à draperie de crêpe ; les manches, très-courtes, sont recouvertes de bouillonnés de crêpe, terminés par une manche arrondie *flottante*, toujours en crêpe. Une guirlande de convolvulus forme diadème par devant, et retombe par derrière en deux bouts inégaux. Cette toilette a de dix-huit à vingt-huit ans.

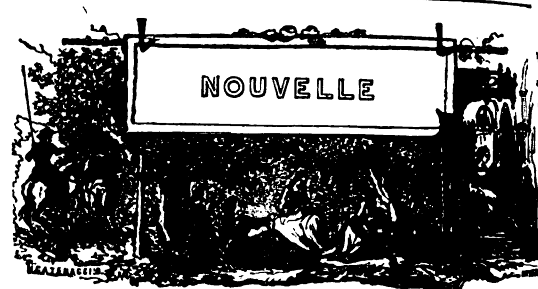
Robe de jeune fille. Jupe de dessous en taffetas blanc, bordée de trois petits volants en tarlatane *double* couvrant un espace de 20 centimètres environ ; robe de dessus en tarlatane blanche simplement ourlée ; deux écharpes en tarlatane sont posées de chaque côté du corsage ; elles descendent sur la jupe en se croisant une première fois, puis une seconde fois, à 30 centimètres environ des volants de la jupe de dessous ; là, elles forment un large nœud terminé par deux longs pans arrondis ; ces écharpes sont encadrées par une dentelle blanche très-étroite. Corsage garni d'un fichu-berthe décolleté, en tarlatane blanche, terminé derrière par un nœud à pans arrondis. Guirlande de myosotis composée de bouquets séparés, montés sur une grosse branche couleur bois.

Robe de mère. La robe, très-ample, très-longue, forme un peu la queue par derrière; l'étoffe est de la moire antique grise ; la garniture se compose de ruches *chicorées* en taffetas de même nuance que la robe, disposées en très-grandes losanges, occupant un espace de cinquante centimètres environ ; le milieu de ces losanges est rempli par trois ruches disposées d'angle en angle, en se croisant de façon à former une sorte d'étoile à six branches. Corsage décolleté, recouvert d'un fichu montant en dentelle blanche; manches courtes garnies de très-hautes dentelles blanches. Coiffure à fleurs couleur capucine.

Nous publierons successivement des dessins de coiffures de différents genres; disons dès à présent que leur physionomie générale présente les caractères suivants : les coiffures sont très-volumineuses; les guirlandes de fleurs sont disposées en *turbans* très-élevés, — ou bien en branches brunes (couleur bois), parsemées de touffes de fleurettes isolées. Quant aux coiffures qui sont l'œuvre de la modiste, non celle du coiffeur, elles échappent, par leur variété, à toute classification; tout est permis aujourd'hui en fait de coiffure, et il faut ajouter que l'on se permet *tout*, en dépit du bon sens et du bon goût, qui sont inséparables en matière de toilette. Quelques femmes ramènent leurs cheveux sur le front et sur les yeux, les coupent et les crêpent, et surmontent cette jolie disposition de tous les objets qui leur tombent sous la main : bouts de dentelle, touffes de fleurs, cordelières d'or, tout leur est bon, tout est jeté pêle-mêle sur ces pauvres têtes qui confondent le caprice avec le désordre, et, prétendant atteindre la fantaisie, n'offrent aux regards étonnés que les signes extérieurs de la démence.

Les plus jolies coiffures de la saison se composent de couronnes en velours, rubans ou ruches de dentelle, ornées de fleurs, et très-souvent de plumes grandes ou petites; ces coiffures commencent à rappeler les anciens bérets, et l'on peut aisément les imiter en se servant de tous les éléments qui composent les coiffures des hivers passés. On suppose, un peu à tort, que les Parisiennes changent sans cesse la forme de leurs vêtements et les ornements voués à l'embellissement de leur personne : cette avidité du *nouveau* est plus intense loin de Paris qu'à Paris même ; ici les femmes économes, et il en existe un grand nombre, s'appliquent à suivre la mode, sans doute, mais sans se proposer pour principal but celui de changer sans cesse leurs habillements ; elles sont surtout habiles à transformer les modes anciennes en modes nouvelles, à employer tous les éléments qu'elles possèdent, à les transformer, à les grouper de façon à *rajeunir*, à *moderniser* leur effet. L'immense quantité d'objets nouveaux que l'on voit à Paris à chaque pas, leur variété inépuisable, fournissent les *idées* de ce genre que l'on chercherait vainement ailleurs. Ainsi, une Parisienne ne jettera pas une belle robe parce que la garniture en sera devenue ancienne, mais elle saura l'accommoder au goût du moment ; tandis qu'une femme économe, vivant loin de Paris, conservera ses robes, mais sans rien y changer, ce qui donnera au vêtement le plus riche un aspect suranné, presque ridicule ; c'est là ce qu'il importe d'éviter, c'est vers cet écueil qu'il faut porter son attention, et je m'applique sans cesse à indiquer les moyens que l'on peut employer pour être élégante à peu de frais, habillée à la mode nouvelle, sans renouveler continuellement ses ajustements.

EMMELINE RAYMOND.



UNE ANNÉE FUNESTE.

Suite.

Nella le remercia par un regard. C'était le second qu'ils échangeaient entre eux. La lumière qu'il jeta dans l'âme d'Alfred lui permit de voir les progrès qu'y avait déjà faits son amour. Heureux de la confiance qu'on lui témoignait, il prit la petite caisse des mains de M. Guezi, conseilla le calme à sa jeune malade et se retira. Il courut alors sur le pont mettre en sûreté son précieux dépôt : « Pauvre fleur! » lui dit-il, « va, mes soins ne manqueront ni à toi ni à celle qui t'aime tant. »

En se retournant il vit derrière lui M. Guezi, qui lui dit : « Monsieur, je ne suis point faible comme une femme, je n'ai donc pas besoin qu'on flatte ma crédulité, et je me sens capable de supporter la vérité tout entière. Malgré votre adresse à dissimuler, j'ai cru surprendre dans vos traits les indices d'une inquiétude. Nous sommes seuls, vous pouvez parler avec franchise ; dites-moi, ma fille est-elle en danger? »

Alfred regarda fixement M. Guezi, et, sentant qu'il ne pourrait feindre longtemps, il répondit :

« Oui, monsieur, votre fille est en grand danger, et, puissé-je me tromper! un miracle seul peut vous la rendre. »

M. Guezi pâlit, et, dominant à peine son émotion, il prit la main du jeune médecin et la serra violemment en lui disant : « Il faut que ma fille vive, monsieur ; il faut que le miracle se fasse, entendez-vous?

— La science en fait quelquefois, mais dans d'autres mains que les miennes.

— Vous vous êtes offert vous-même, monsieur, » reprit M. Guezi, les yeux enflammés ; « vous avez promis de sauver ma fille, vous devez tenir vos engagements.

— J'ai offert mes services, » répliqua Alfred avec douceur, « l'humanité seule m'en faisait un devoir; mais je n'ai jamais promis ce qui ne dépend pas de moi. Vous êtes injuste à mon égard ; une douleur trop légitime vous aveugle. Est-ce donc là le courage avec lequel vous deviez entendre la vérité que vous avez exigée de moi?

— Pardonnez-moi, j'ai tort ; comme vous le dites, la douleur m'égare ; c'est que je ne puis croire à mon malheur : ma fille ne peut pas mourir!

— Je vous l'ai dit, tout ce qui sera en mon pouvoir, je le ferai. Il est possible que mes funestes prévisions ne s'accomplissent pas. Le mal est à son début, — tout dépend de la marche qu'il doit suivre.

— Je m'en rapporte à vous, monsieur, et j'attendrai. »

J'avais mal jugé cet homme, pensa Alfred dès que M. Guezi l'eut quitté ; sa tendresse pour sa fille prouve un bon cœur. Il est fâcheux, vraiment, qu'il y ait si peu d'aménité dans ses manières.

L'heure du dîner rassembla tous les passagers. Le repas fut silencieux. Chacun se disait que là, tout près, derrière une simple cloison, la maladie sévissait cruellement contre une belle jeune fille. On n'osait pas troubler, par les élans d'une gaieté intempestive, la douleur d'une malheureuse mère pleurant au chevet de son enfant.

Le capitaine Gérard faisait à voix basse les honneurs du service. Sur sa figure ouverte et franche on lisait l'affliction profonde de son cœur; car, on le sait, il regardait ses passagers comme des enfants confiés à sa garde ; combien il devait les aimer, lorsqu'ils avaient la jeunesse et la grâce de Nella!

Tous les regards se portaient sur Alfred. Sous son front noble et distingué, contracté par la réflexion, on soupçonnait les graves préoccupations qui l'agitaient; mais la présence de M. Guezi arrêtait sur les lèvres toute question indiscrète.

On eût pu prendre un instant cette réunion de gens étrangers l'un à l'autre pour une même famille, en proie à la même inquiétude et souffrant de la même douleur.

Le soir étant venu, chaque passager se retira dans sa cabine pour y chercher le sommeil que hâte souvent le roulis du bâtiment ; et l'on n'entendit bientôt plus dans la chambre que le bruit du mât d'artimon, gémissant sous le poids de sa voilure.

Peut-être une oreille attentive eût-elle pu surprendre encore au milieu du silence, la voix affaiblie de Mme Guezi murmurant une prière fervente, à genoux près du lit de sa fille.

Quand tout fut calme autour de lui, lorsqu'il se fut assuré que rien ne pourrait plus troubler ses méditations, Alfred tira d'une grande caisse, cachée sous son lit, des ouvrages de médecine et de nombreuses notes écrites à la main; puis, à la clarté de la lampe, qui, suspendue à une des poutres du pont, oscillait lentement comme le balancier d'une pendule, il se mit à compulser ses livres et ses manuscrits.

On eût pu le voir pendant longtemps soulever, d'une main tremblante, ces feuilles que si souvent il avait fatiguées pour en exprimer la science qu'elles contenaient. Malgré de fortes études, sa mémoire lui faisait parfois défaut, et il retrouvait alors sur ces pages presque effacées la parole du maître un instant oubliée, et la leçon plus puissante encore de l'expérience.

Tout à coup sa main s'arrêta; immobile, l'œil dilaté, les lèvres pâles, seul à cette table, il était effrayant.

Sur un feuillet volant il venait de lire à la hâte les caactères, les symptômes, le traitement, toute l'histoire, en in mot, de la maladie de Nella; et, en note, ces mots qui 'avaient atterré :

Marie Meillan, 17 ans, morte au bout de 12 jours; Emma)ulaurier, 15 ans, morte après 8 jours; Marie d'Églantine, 9 ans, morte au bout de 9 jours.

« Trois déjà! » se dit-il, en pressant dans ses mains sa tête rûlante; « j'en ai déjà vu trois, et pas une n'a pu être auvée; oh! Nella, Nella, ne t'aurais-je donc rencontrée ue pour avoir une preuve de plus de l'impuissance de non art? Et si jeune, si pure, si belle, je te verrai t'éteinlre comme le dernier rayon du jour, sans pouvoir te seourir, lorsque je me sentais attiré vers toi par je ne sais uel charme enivrant! Mais quoi! ta mère désolée espère ncore; ton père refuse de croire à ta mort prochaine, et noi, moi seul, je ne puis même pas espérer; toute illusion n'est interdite, et l'horreur de ta position s'offre à moi ans déguisement, comme la plus effroyable vérité. — 'oilà donc ce que me réservait cette science que j'ai tant imée; voilà le prix de mes nuits sans sommeil, de mes ours sans repos; après avoir tant souffert pour m'insuire, pour m'éclairer, pour savoir, me voici donc réduit envier la tranquille sécurité de l'ignorance! » Et le auvre jeune homme sentit des larmes de rage humecter es paupières ardentes; il froissa dans ses mains le feuillet inistre et le jeta à ses pieds.

« Le désespoir et la colère sont de mauvais conseillers, » lit aussitôt une voix qui fit tressaillir Alfred.

Il regarda autour de lui et ne vit personne, tout était alme dans la chambre.

D'où qu'il vienne, se dit Alfred, interrogeant des yeux es rideaux silencieux qui fermaient chaque cabine, l'avis st bon. — Après tout, pensa-t-il, quelque grande que soit 'analogie, quelque puissants que soient les raisonnements u'on en tire, la nature n'a-t-elle pas des ressources infiies qui rendent chaque jour mensongères les plus sinistres révisions?

Reprenant courage, il ramassa alors le papier où il avait ru lire un arrêt irrévocable, et le parcourut de nouveau; s lignes, faute d'espace, se tassaient à mesure qu'elles pprochaient du bas de la page; à l'extrémité de la derière, il aperçut trois lettres qu'il n'avait pas encore reearquées; par leur réunion elles ne formaient aucun sens; c'était une simple formule de renvoi dont il se servait tant étudiant : soit fatigue, soit trouble dans les idées, il ut beau chercher, il ne pouvait parvenir à en découvrir clef.

Néanmoins une lueur de satisfaction avait pénétré dans on âme : peut-être allait-il trouver une chance de salut attendue, inespérée. Il recommença donc ses recherches vec une nouvelle ardeur : pas un volume, pas un chapire, pas une phrase n'échappa à sa scrupuleuse investigaion; mais le renvoi tant désiré demeurait toujours invisible.

Ce fut un travail sans nom; ses yeux ne voyaient plus, a tête se perdait; la caisse, vide, ne contenait plus qu'une ince brochure qu'Alfred dédaigna même de regarder; éjà il précipitait pêle-mêle tous ces livres inutiles auxuels il ne demandait qu'un mot qu'ils avaient refusé de ui dire, lorsque, cédant tout à coup à un mouvement l'impatience et de dépit, il s'écria : « Hé bien! non, je ne eux pas qu'on puisse me reprocher d'en avoir laissé un eul sans l'ouvrir, sans le fouiller : qui sait? elle est peutêtre là, cette lumière que je cherche en vain! »

Il plongea donc le bras dans cet amas de papiers, et en etira la brochure : c'était un simple catalogue de recettes, ne espèce de codex. A peine l'eut-il approché de la lampe lissante, car les heures fuyaient rapidement, et l'aube llait bientôt paraître, qu'il sauta de joie : les trois lettres agiques brillaient enfin à ses yeux comme un phare à eux du marin égaré.

La peine qu'il avait prise, les émotions cruelles de la uit, tout fut oublié en un instant, car Nella n'était plus ésormais condamnée sans appel; une chance, une seule ui était donnée de la sauver... chance bien faible, il est rai, car il ne s'agissait de rien moins que de l'emploi à haute dose d'un des toxiques minéraux les plus redoutables; mais qu'importe ce moyen énergique dû à l'audace eureuse du génie? il avait réussi plusieurs fois, la preuve n était là.

Alfred tomba à genoux, et, la tête abîmée dans ses mains, l pria. Alors une révolution complète se fit en lui; une confiance sans borne remplaça ses craintes naguère si grandes sur la santé de Nella; la guérison lui semblait maintenant aussi évidente que la mort lui avait paru certaine; l'espoir inondait son cœur et colorait des plus riantes couleurs les sombres tableaux enfantés par la nuit cruelle qu'il venait de passer. Ce fut comme une vive clarté jetée tout à coup au milieu des ténèbres, et chassant les fantômes qui forment leur cortége.

Après avoir mis un peu d'ordre dans ses papiers, le jeune docteur, épuisé de fatigue, mais délivré de ses tristes appréhensions, se jeta sur son lit et put goûter quelque repos.

Le mouvement qui s'opéra dans sa chambre, à l'heure du réveil général, l'arracha bientôt au sommeil. De tous côtés es rideaux couraient avec bruit sur leurs tringles de fer. Çà et là se montraient des têtes encore endormies, et chaun s'efforçait de rendre à ses muscles engourdis leur souplesse habituelle, en les exerçant par des contractions de out genre.

En deux bonds Alfred fut sur pied, et, en attendant que la porte de Mme Guezi s'ouvrît pour lui, il monta sur le pont pour donner ses soins à la fleur de Nella, dont il avait réclamé la tutelle : s'occuper de ce qu'aimait la jeune fille, n'était-ce pas s'occuper d'elle?

Dans les esprits les plus forts, surtout lorsqu'ils sont associés à une imagination vive, il y a toujours un endroit faible, accessible aux idées superstitieuses.

En considérant cette plante si frêle, si délicate, objet de tant de sollicitude de la part de celle qui la possédait, il se plut à supposer entre elle et Nella un lien mystérieux et sympathique; il rêva l'union fatale de leurs destinées, la vie de l'une irrévocablement attachée à celle de l'autre.

Alfred, au milieu d'une existence laborieuse et souvent pénible, avait su néanmoins conserver purs et intacts les instincts poétiques de la jeunesse. La science laissait encore dans son cerveau une petite place aux chimères. Celle-là eut d'autant plus de facilité à naître que la jeune plante, rafraîchie, régénérée par l'air bienfaisant de la nuit, offrait à ses yeux tous les caractères d'une végétation saine et active; à l'extrémité des rameaux se dressait gracieusement la coupe de ses corolles prête à recevoir, comme un divin nectar, les rayons condensés du soleil.

Le cœur d'Alfred voulut voir dans tout cela un augure favorable, et sa raison ferma les yeux.

Le père Nicolle le surprit au plus fort de sa contemplation extatique, et le considéra un instant sans l'interrompre dans sa rêverie.

Alfred se retourna et rougit en l'apercevant.

« Rassurez-vous, mon brave et digne jeune homme, » lui dit le père Nicolle, « je ne suis pas de ceux qui rient de ce que l'on est convenu d'appeler les niaiseries de l'amour. Tout vieux que je suis, je ne les regarde encore que comme l'apanage exclusif des âmes d'élite; j'ajouterai même que c'est là ma pierre de touche pour éprouver la vraie passion. Ne cherchez donc pas à feindre avec moi; j'ai surpris votre secret, mais il sera bien gardé; et, si je vous en parle, c'est pour que vous sachiez qu'il y a une oreille discrète toujours ouverte aux confidences que vous pourriez avoir besoin de faire, car la tristesse ou la joie peuvent étouffer le cœur qui n'a pas où s'épancher. Timide et réservé comme vous paraissez l'être, vous ne seriez pas venu à moi, j'ai donc dû venir à vous. »

Le ton affectueux, l'air plein d'une noble franchise qui accompagnaient ces paroles, touchèrent Alfred au dernier point.

« Mon Dieu! monsieur, » répondit-il, « quel peut donc être le motif de l'intérêt particulier que vous me portez, pour vous préoccuper avec tant de complaisance de mes sentiments les plus chers et les plus cachés? Je ne sache point avoir mérité de vous une aussi profonde amitié, un attachement aussi prononcé.

— La curiosité que je dois éveiller en vous me plaît trop pour que je veuille la faire cesser si tôt; vos yeux ont beau être spirituels et malicieux, ils ne seront pas assez fins pour percer le voile épais qui m'enveloppe. Je suis en sûreté contre toutes vos tentatives : d'ailleurs, je réserve à un autre la satisfaction de vous éclairer le premier.

— Quel autre? » dit Alfred de plus en plus intrigué.

« Oh! oh! déjà une question? et, si j'y répondais, il en viendrait une seconde, en peu de temps le père Nicolle, comme on m'appelle ici, serait dévoilé, et perdrait peut-être le peu de charme qu'il possède à vos yeux. Non pas, non pas; je serai muet, quoi que vous fassiez et quoi que vous disiez; mais je crois apercevoir M. Guezi qui vous cherche; je ne vous retiens pas : des soins plus sérieux vous réclament ailleurs. »

Rappelé à sa grande préoccupation, Alfred se dirigea vers M. Guezi.

Nella avait passé une nuit affreuse, en proie à une fièvre continuelle. En ce moment, cependant, elle éprouvait un peu de calme. Le jeune docteur fut introduit près d'elle. La maladie suivait son cours; il devait encore attendre. Ses visites devinrent de plus en plus fréquentes, à mesure que le mal fit de nouveaux progrès. Mme Guezi, épuisée par les veilles, avait presque perdu la force de s'inquiéter. M. Guezi ne comptait plus sauver sa fille. Sombre et silencieux, il se promenait sans cesse sur le pont : à peine questionnait-il Alfred. Celui-ci attendait toujours, plein de cette foi puissante qui opère les grandes choses. Les souffrances croissantes de Nella lui torturaient le cœur, mais ne l'effrayaient plus. Il voulut épuiser tous les moyens ordinaires avant d'arriver à la tentative extrême, car c'était une question de vie ou de mort, et, malgré sa confiance illimitée dans le succès, il hésitait.

Que d'heures remplies d'angoisses et d'ivresse à la fois il passait ainsi! Voir Nella chaque jour, lui parler, lui prodiguer les soins les plus touchants, telle fut sa vie pendant près d'une semaine.

« Vous vivrez, vous vivrez, » lui disait-il, dans les moments où la jeune fille, vaincue par la douleur, faisait à sa mère des adieux déchirants, et lui demandait sa bénédiction dernière; « vous vivrez, je vous le jure! » Et les accents d'Alfred étaient alors si pleins de vérité qu'ils ranimaient la confiance dans ces deux cœurs désolés. La jeune fille le regardait, étonnée, et ses grands yeux noirs le remerciaient de la vie qu'elle sentait renaître en elle sous l'influence de sa parole.

L'heure fatale avait sonné. Déjà l'ange de la mort, attentif au chevet de Nella, déployait ses ailes sombres pour envelopper la jeune fille et la ravir à la terre. L'effroi régnait dans tous les cœurs; toutes les bouches murmuraient ces mots terribles : Elle va mourir! Le ciel était couvert, pas un souffle ne ridait les longues houles de l'Océan; la voile tombait lourdement contre le mât. *Le Goëland*, lui-même, insensible au gouvernail, semblait comprendre les douleurs qu'il recélait dans ses flancs. Seul, au milieu de l'affliction générale, Alfred ne désespérait pas; sa foi robuste triomphait des plus sinistres apparences.

Il prit à part M. Guezi.

« Monsieur, » lui dit-il, « j'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir pour arrêter le mal dans son cours, pour m'opposer à ses progrès; je l'ai suivi pas à pas dans chacune de ses phases; il a été le plus fort! toutes mes ressources sont épuisées : il ne me reste plus qu'un moyen; mais un moyen terrible, un moyen qui sauve ou qui tue!

— Vous en connaissez un semblable, et vous ne l'avez pas employé? » répondit M. Guezi avec un accent de colère; « mais à quoi pensez-vous donc?

— C'est, » reprit Alfred, « une question de vie ou de mort pour votre enfant, et vous seul pouvez me donner le droit d'agir.

— Pourquoi donc alors ne parliez-vous plus tôt?

— La nature seule suffit souvent pour rétablir dans l'organisation les désordres qu'elle y autorise. J'ai dû la laisser agir jusqu'au moment où son insuffisance me serait bien démontrée. Ce moment est arrivé.

— Agissez donc, agissez, monsieur, et ne perdez pas davantage des instants peut-être si précieux. »

« Quelle sécheresse! se dit Alfred, en quittant précipitamment M. Guezi, je ne comprends plus rien au sentiment qui anime cet homme. Un père doit tenir un autre langage lorsqu'il s'agit d'une fille chérie. Pauvre Nella! je ne suis pour toi qu'un étranger, et je sens pourtant, au trouble qui m'agite à cette heure solennelle, combien je t'aime mieux que lui. » Il s'enferma alors dans l'étroit réduit qu'on appelait la pharmacie du bord; puis, ouvrant la précieuse brochure dont nous avons parlé, il pesa avec l'attention la plus scrupuleuse les substances indiquées dans la formule. Il les fit dissoudre lentement, et, quand la dernière molécule solide eut disparu au sein de la liqueur, il revint près de Nella. Il écarta doucement les mains de la jeune fille qui repoussait avec dégoût ce calice d'amertume, et versa entre ses lèvres le breuvage salutaire.

Son effet fut instantané : à peine la jeune malade eut-elle senti l'action corrosive de la dissolution métallique s'infiltrant peu à peu dans ses veines et y apportant le trouble, qu'elle poussa un cri douloureux. Une sueur abondante inonda ses membres délicats; un frisson mortel parcourut tout son corps, et ses dents se heurtèrent les unes contre les autres, comme si elles eussent voulu se broyer.

Les yeux à demi voilés par les larmes que lui arrachait la souffrance, la bouche entr'ouverte, prête à exhaler son âme, Nella offrait en ce moment, dans les traits altérés de son visage ordinairement si doux, la plus touchante expression de la douleur.

Mme Guezi n'avait pu supporter la vue des angoisses nouvelles de sa fille; elle s'était évanouie.

M. Guezi, pâle comme un joueur qui attend d'un hasard sa ruine ou sa fortune, observait d'un œil sec cette scène de deuil.

Alfred ne se possédait plus; malgré la rapidité de la réaction, le toxique impétueux agissait encore trop lentement à son gré. Sur sa montre, il comptait les secondes qu'auraient pu lui indiquer les battements de son cœur; mais l'aiguille qui partage le temps en instants si courts lui semblait immobile.

La crise dura quelques minutes, pendant lesquelles il crut mourir cent fois. Puis, subjugué par la joie, il se précipita tout à coup sur les mains de Nella qu'il couvrit de baisers, en s'écriant : Sauvée! sauvée! elle est sauvée!

A ce mot, à ce cri, Mme Guezi, soudainement ranimée et comprenant tout son bonheur, leva ses yeux au ciel en disant : « Merci, mon Dieu, j'ai cru en votre parole, j'ai prié avec foi, et vous avez exaucé ma prière. » Puis, se tournant vers Alfred : « Merci à vous aussi, que la Providence a envoyé pour rendre un enfant à sa mère; je vous dois aujourd'hui plus que ma vie, puisque je vous dois celle de ma fille. »

Le calme avait reparu sur la physionomie de Nella; en revenant à elle, elle surprit ses mains dans celles du jeune homme et ne les retira pas. Alfred était récompensé.

« Ma bonne mère, mon père, il me semble que je sors d'un sommeil lourd et accablant; j'ai bien craint pendant un moment de ne plus jamais vous revoir; mon cœur s'est serré, mais je ne pouvais parler. Maintenant le voile qui couvrait ma vue s'est dissipé; le poids qui écrasait ma poitrine a disparu; je ne souffre plus. Oh! qu'il est bon de ne plus souffrir! J'éprouve un bien-être inexprimable; la clarté renaît dans mes idées; il ne manque à mes désirs que de pouvoir respirer l'air en liberté. »

Mme Guezi ne se lassait pas d'écouter sa fille, qui, depuis si longtemps ne parlait plus, si ce n'est pour se plaindre doucement. Mais la pauvre enfant avait besoin de repos, et Alfred lui imposa silence. « Il ne faut pas, » lui dit-il, « abuser de la force qui vous est rendue. Le calme, la tranquillité, vous sont plus que jamais nécessaires. Un sommeil bienfaisant doit sanctionner votre heureux rétablissement, et demain, peut-être, il vous sera permis de monter sur le pont, de revoir votre fleur qui se fait chaque jour plus belle en vous attendant, enfin de recouvrer cette liberté dont vous paraissez si avide.

— Monsieur, » répondit Nella timidement, « je ne crois pouvoir mieux reconnaître vos bons soins qu'en me soumettant sans réserve à vos avis. »

Alfred sortit alors; il éprouvait le besoin de se remettre de toutes ses émotions.

Les passagers, ayant à leur tête le capitaine Gérard, l'attendaient avec anxiété afin d'avoir des nouvelles de la jeune et intéressante malade. Alfred leur fit part de l'heureux résultat qu'il venait d'obtenir, et reçut leurs félicitations avec une modestie qui lui valut tous les suffrages; puis il prit le bras du père Nicolle, et tous deux montèrent sur le pont.

« Vous m'avez offert votre cœur pour y déposer mon secret, » dit Alfred, « eh bien, sachez-le donc : je viens de sauver Mlle Guezi; mais c'est au prix du repos de toute mon existence. Je l'aimai dès que je la vis : un seul regard suffit pour jeter le trouble dans mon âme. Ce ne fut rien encore. Appelé près d'elle pour l'arracher, s'il m'était possible, à une mort presque certaine, j'ai souffert de sa souffrance; ses douleurs furent les miennes. Je n'eus plus qu'une idée, qu'un désir, qu'un besoin, celui de la sauver. J'appelai à mon aide toutes les ressources de mon art, je sondai ma mémoire, j'interrogeai mes souvenirs; un moment je la crus perdue, je pensai devenir fou, et je maudis la science impuissante. Une voix divine, un jeu, peut-

être, de mon imagination en délire, me rappela à moi-même (le père Nicolle sourit), et, parmi mes livres, à force de recherches, je trouvai la formule d'un breuvage violent qui devait ou la perdre ou la rétablir subitement. Depuis ce jour, je n'ai pas vécu, et cependant un instinct vigoureux, plus fort que tous les raisonnements du doute, m'assurait le succès. Aujourd'hui, n'ayant plus d'autre espoir, certain de la mort si j'hésitais davantage, je tentai la dernière chance. Vous le savez, elle a réussi au delà de mon attente. Nella vit, le mal est étouffé dans sa racine; mais je l'aime, et cette existence, que je lui ai rendue, un autre doit l'orner, l'embellir, la lui faire douce et heureuse: aussi le bonheur que j'éprouve est-il empoisonné par les plus sombres pensées. Comment arrêter les progrès de la passion qui m'agite; puis-je fuir, puis-je cesser de la voir? Pendant sa convalescence, mes soins lui sont encore nécessaires; comment les lui refuser? et, s'il est encore possible d'arracher de mon cœur les sentiments qui le remplissent, ne dois-je pas succomber à l'enivrement que me causera le spectacle continuel des qualités qui la distinguent? Vous le voyez, monsieur, au moment même où Dieu bénit, dans mes mains, la science que j'ai acquise, comme une compensation à ses bienfaits, il me rend le plus malheureux des hommes.

— Certes, » reprit M. Nicolle avec un ton doucement railleur, « votre position serait capable d'émouvoir le cœur le plus endurci. Vous rencontrez une jeune personne charmante et vous l'aimez. Vous cherchez vainement à pénétrer près d'elle, et la Providence qui, sans doute, a ses vues, permet, un peu cruellement peut-être, qu'une maladie grave nécessite un appel à votre talent. La guérison complète de la jeune fille est l'ouvrage de vos mains. Un père, une mère désolés, vous doivent la vie de leur enfant; toute une famille se trouve désormais liée à vous par le lien de la plus vive reconnaissance; une cure qui tient du prodige ajoute un fleuron brillant à votre couronne de docteur; enfin tout vous sourit; et vous profitez de ce moment pour vous désespérer; on ne pouvait, il est vrai, choisir d'occasion plus favorable. Se plaindre, gémir, se lamenter, quand on n'a qu'à se réjouir, voilà ce qu'on peut appeler faire les choses à propos.

— Vous raillez au lieu de me plaindre; ce n'est pas là ce que j'attendais de vous. Ne comprenez-vous donc pas que jamais on ne me trouvera digne de la main de Nella?

— Vous n'avez pas désespéré de son salut quand la mort frappait à sa porte, et vous désespérez de l'épouser sans savoir même si un seul obstacle vous en empêche.

— Un seul obstacle? mais il y en a mille. Et d'abord, que suis-je? un pauvre médecin sans clientèle et sans fortune.

— Mais pas sans mérite, du moins, et ceux auxquels il vous est le plus utile de le prouver sont ceux-là même qui n'ont plus de preuves à vous demander.

— Le mérite, en admettant qu'il y en ait, ne tient pas souvent lieu d'argent, que je sache.

— Allons! allons! il paraît que, chez vous, l'amour absorbe la noble ambition. Ce sont là, cependant, deux belles passions qui seyent à votre âge, et je les crois dignes d'aller de pair, l'une aidant l'autre, dans un cœur comme le vôtre. Au surplus, mon jeune ami, rassurez-vous; la fortune même ne vous manquera pas lorsque d'elle seule dépendra votre bonheur; je puis vous le garantir.

— Que voulez-vous dire? je ne comprends pas.

— Hé! qu'importe? croyez sans voir, agissez sans comprendre; et, si on vous demande de la fortune, dites que vous en avez.

— Je mentirai.

— Vous ne mentirez pas.

— Vous vous jouez de moi, monsieur, et je ne puis le souffrir plus longtemps, » dit Alfred d'un air de dignité offensée.

— De la susceptibilité entre nous? C'est donc en vain que je cherche chaque jour à vous prouver la sincérité de mon affection; mais, monsieur l'irritable docteur, si je vous dis que vous êtes riche, c'est que je le suis, moi, et que je ne veux pas vous savoir malheureux pour quelques milliers de francs de plus ou de moins. Cédez donc aux nobles instincts de votre âme, recherchez avec confiance une union qui vous séduit à juste titre, et, encore une fois, que la question d'argent ne vous inquiète plus.

— Je suis confus, monsieur, de l'excès de vos bontés; mais, avant de les accepter, c'est-à-dire avant de promettre d'y avoir recours si la nécessité m'y oblige, je désire savoir comment je les mérite, qui me les offre, en un mot, qui vous êtes.

— Ah! nous voilà revenus à notre thème favori. Vous tenez absolument à savoir qui je suis?

— Sans doute.

— Hé bien! je suis votre débiteur, tout uniment.

— Ce n'est pas là une réponse suffisante.

— Il faut pourtant vous en contenter. Un peu de patience; plus tard vous en saurez davantage. J'ai mes fantaisies, respectez-les; contentez-vous de me regarder comme votre ami le plus dévoué. Abandonnez-vous à moi sans défiance. Quel intérêt aurais-je à vous tromper? et pouvez-vous me supposer assez de cruauté pour me faire un jeu de vos sentiments les plus chers?

— Oh! monsieur, » reprit Alfred, « je sens à l'émotion qui me gagne que vos paroles sortent d'un cœur profondément bon et généreux; je serais coupable en insistant; gardez donc cet incognito qui vous plaît; qui que vous soyez, je n'hésiterai pas à implorer votre générosité si je ne puis arriver sans cela à la réalisation du plus ardent de mes vœux, et, puisque vous m'y autorisez, je contracterai envers vous, s'il le faut, une dette sacrée, que tous mes efforts, croyez-le bien, tendront à acquitter.

— Et qu'ils acquitteront, soyez-en persuadé; ayez confiance, et vous parviendrez à votre but. Je veux que vous réussissiez, moi. J'aime à voir des gens heureux. C'est une manie comme une autre. »

Le surlendemain de ce jour si rempli de péripéties fut pour Alfred l'occasion d'émotions plus douces.

Au lever du soleil, un nuage altérait à l'horizon la pureté d'un ciel magnifique, et ce nuage, c'était la terre. Le capitaine Girard avait, la veille, annoncé, comme distraction à la monotonie du bord, l'apparition prochaine des îles du cap Vert.

Aussi, de grand matin, la plupart des passagers, réunis sur l'avant du *Goëland*, interrogeaient l'horizon, les yeux armés de tous les instruments d'optique qui éclaircissent la vue ou qui rapprochent les objets, depuis le lorgnon jusqu'à la longue-vue.

Conformément au programme du capitaine, qui ne risquait jamais une promesse sans être certain de la tenir, on vit bientôt les îles annoncées apparaître d'abord comme une légère vapeur, puis comme un nuage plus dense, et enfin les lignes se détachant peu à peu du ciel avec lequel on les confondait, et se dessinant sur lui d'une façon plus arrêtée. Il ne fut plus permis de douter: on allait revoir la terre, spectacle dont on était privé depuis plus de vingt jours. A cet aspect un immense cri de joie retentit sur le pont du *Goëland* et attesta la satisfaction générale.

Alfred avait autorisé sa chère malade à sortir de cette chambre où elle étouffait, la pauvre enfant, sans air et sans lumière.

On ne pouvait choisir un plus beau jour, une occasion plus favorable. La mer était superbe; les lames, en se brisant, inondaient l'air de perles aux mille couleurs; une brise tiède enflait les voiles nombreuses du trois-mâts. Tout enfin semblait concourir à faire de cette journée une des plus agréables de la traversée.

Soutenue d'un côté par sa mère, et de l'autre par le jeune docteur qui pressait doucement contre son cœur ce bras auquel il servait d'appui, Nella monta sur le pont; elle était vêtue d'une robe blanche, et ses cheveux blonds s'échappaient en boucles soyeuses d'un fichu de mousseline bleue négligemment posé sur la tête.

Alfred la conduisit avec mille précautions jusqu'à l'endroit où il l'avait aperçue pour la première fois; quand elle fut assise, elle promena ses regards autour d'elle, et ne put retenir un cri d'admiration en contemplant le merveilleux spectacle qui s'offrait à ses yeux. En effet, le *Goëland* passait en ce moment assez près de l'une des îles de l'archipel pour que la vue embrassât sans difficulté l'immense amphithéâtre qui se développait alors avec une magnificence inouïe de couleur et de dessin. Rien de plus pittoresque, de plus varié et de plus imposant que ce tableau, où la nature, en artiste puissant et généreux, étalait tous ses trésors avec la plus franche prodigalité.

« Eh bien! mademoiselle, » dit en s'approchant le capitaine Gérard, « êtes-vous satisfaite de mes décors, et en avez-vous vu souvent, à l'Opéra ou ailleurs, qui valussent celui-là?

— Ah! capitaine, » répondit Nella, en souriant avec finesse, « voilà une question insidieuse, et je vous soupçonne fort, à votre air, de vouloir me faire médire un peu des peintres ou de la peinture, mais je les aime trop pour cela. Je veux d'ailleurs, en toute chose, rendre à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. Aussi.... » ajouta-t-elle en se tournant vers Alfred, « je sais un gré infini à monsieur le docteur de m'avoir accordé aujourd'hui la faculté de jouir en liberté d'une scène aussi splendide. Il fait si bon ici, ce que je vois me charme tant, que je me sens tout heureuse.

— Au point, » reprit Alfred, « d'en oublier un objet que vous disiez pourtant vous être bien cher. » Il souleva alors le coin d'une voile étendue près du banc où ils étaient assis, et montra à Nella sa plante favorite, couverte de fleurs épanouies et de boutons charmants.

Cette vue rappela la jeune fille à ses souvenirs. «Poverina!» dit-elle en se penchant vers la plante, et la considérant à loisir, «comme elle est belle! Égoïste que je suis, je ne m'occupais que de moi, et je l'oubliais! Mais voyez donc comme elle s'est parée, la coquette! sans doute, monsieur, pour vous remercier de vos soins, à sa manière, car elle aussi vous doit la vie, et toutes deux.... » Mais, se sentant rougir tout à coup sous le regard du jeune docteur, Nella n'osa pas compléter sa pensée; et, afin de donner un autre cours à ses idées, elle ajouta: « Peut-être, monsieur, avez-vous traité de puérilité ma tendresse pour cette fleur; mais vous me comprendrez, je l'espère, si je vous avoue qu'elle est le souvenir vivant de mon enfance. J'ai foulé bien souvent la terre dont elle se nourrit, cette bonne terre de Normandie que je ne reverrai jamais. »

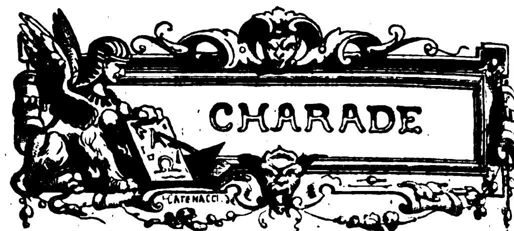
Ch. Adam.

(*La suite au prochain numéro.*)



La voisine du pâtissier a parfaitement raison; nous espérons la satisfaire, et l'année qui commence lui prouvera notre vif désir d'être utiles à nos abonnées. — Mme la comtesse de S. Je ne saurais trop la remercier pour cette excellente lettre; nous avons publié un grand nombre de modèles au crochet et tricot, parmi lesquels on aura trouvé, je l'espère, ce que l'on désirait; nous publierons des modèles de lingerie pour enfants; tous nos patrons de ce genre peuvent servir pour le but charitable que l'on se propose: il s'agit seulement de supprimer les ornements et de choisir des étoffes peu coûteuses.

Mme M. D., château d'Ar.... Nous sommes charmés du succès de nos patrons pour vêtements d'enfants; blouse de petit garçon, pour demi-toilette: popeline brune à carreaux ou rayures noires ou noir et gros bleu. — Mme A. L., robe de baptême en nansouk, garnie par devant en tablier, avec des bandes brodées bordées d'une toute petite dentelle de Valenciennes; M. Leballeur, rue Taitbout, 74, se chargera de faire cette emplette si on le désire. — Mme *Henri*. Nos numéros du 1er janvier étaient malheureusement composés quand j'ai reçu ces jolies pages; j'engage notre abonnée à m'envoyer sa nouvelle, qui sera publiée, si elle convient au cadre du journal. — *Une de nos plus fidèles abonnées.* Je ne connais pas d'autre moyen que celui de tirer *en dehors* les cordons et de les faire ainsi disparaître en les ramenant à leur place, il est bien difficile de se passer d'aide pour cette petite opération; la domestique qui introduit prête secours, en cette occasion, aux dames qui viennent visiter sa maîtresse.



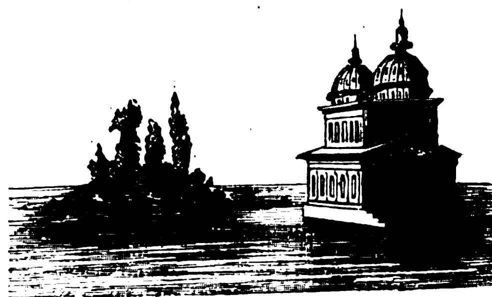
Dans ce siècle parfait, ce siècle de lumières,
Le plaisir de rimer n'est plus cher aux Français;
Chanter l'amour, les fleurs, Bacchus et les chaumières,
Un si doux passe-temps est trop loin du progrès.
Mais moi qui veux rimer, qui veux me le permettre,
Pour choisir un sujet mon embarras est grand.
Au mauvais goût du jour faudra-t-il me soumettre?
Raconter dans mes vers les forfaits d'un brigand?
Détailler d'un filou les nombreux tours d'adresse?
Tâcher qu'à ces messieurs le lecteur s'intéresse?
Critiquer le pouvoir, vanter la liberté?
Ainsi je peux marcher à la célébrité.
A tel prix je renonce à ce noble avantage,
J'ai trop le souvenir du temps de mon jeune âge;
On faisait des sonnets, des quatrains, des couplets,
En choisissant toujours d'agréables sujets.
Le roman se lisait sans tristesse ni peine;
En France la gaîté régnait en souveraine.
Danser en rond le soir, jouer aux petits jeux,
C'était là le bonheur de nos jeunes fillettes.
Le vieillard racontait quelques historiettes,
Et le plaisir, alors, brillait dans tous les yeux.
Aujourd'hui la jeunesse est triste et taciturne,
Et l'homme, à quarante ans, est plus vieux que Saturne.
Rire est de mauvais ton; pour charmer ses loisirs,
On fume le cigare aux côtés d'une belle:
Le tabac est l'encens que l'on brûle pour elle;
Un cigare, à lui seul, vaut les plus doux plaisirs.
Dans les salons, parfois, notre aimable jeunesse,
Qui ne se gêne en rien, manque de politesse....
Mais je vois d'ici mon lecteur
Pâlir de colère et de rage,
Et qui me dit tout net: Finis ton bavardage!
Pense-t-il que pour son malheur
Il va subir encor quelque longue tirade?
Non, non, à son désir je vais me conformer,
Dès ce moment je ne veux plus rimer
Que pour lui présenter cette simple charade:
Mon premier broute mon second,
Mon tout en fleurs est très-fécond.
Deux vers, ce n'est pas trop, je suis obéissante,
Et suis de plus, lecteur, ta très-humble servante.

La comtesse d'Out.....t.

Le Directeur-Gérant: W. UNGER.

Paris. — Typ. de Firmin Didot, imprim. de l'Institut et de la Marine, r. Jacob, 5[illegible]

RÉBUS





EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.
Dans la nature tout prête à l'étude.

N° 4. TROISIÈME ANNÉE. 27 janvier 1862.



Le numéro, vendu séparément, **25 centimes.** AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, **50 centimes.** AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE SAMEDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND.
Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

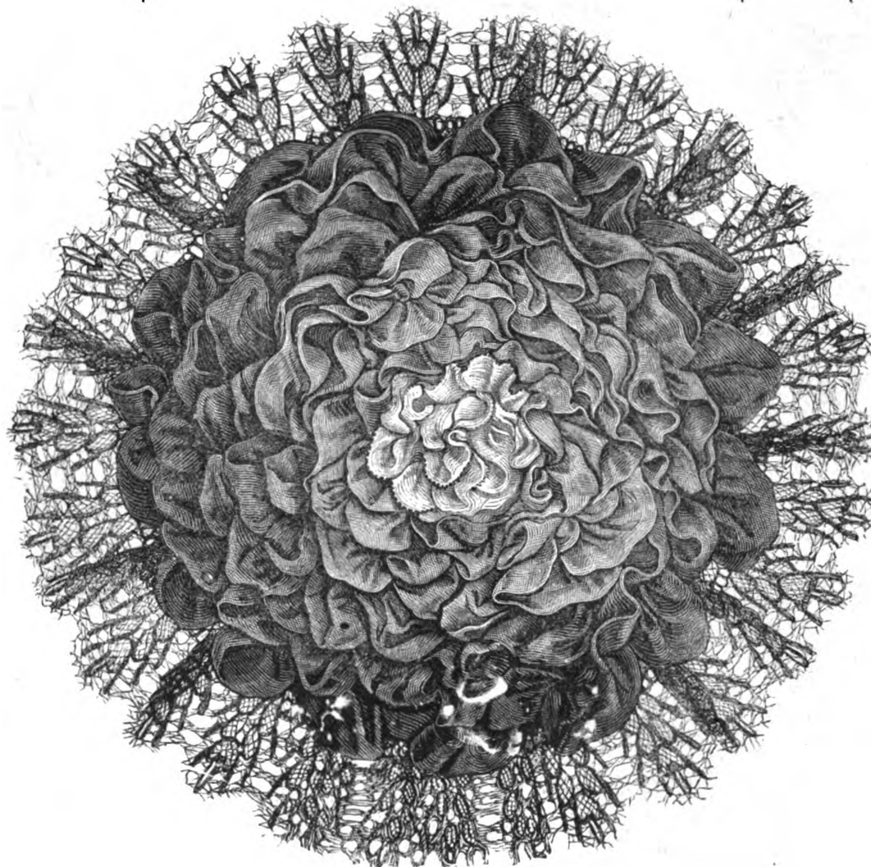
Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (*Pour l'étranger le port en sus*). —

Touffes et bouquets de violettes
EN RUBANS ÉTROITS.

Ces touffes de violettes, dont nous devons le modèle à Mme Lassau, servent à plusieurs usages; elles sont employées comme ornements pour robes de bals, pour coiffures, pour chapeaux, et sont même placées quelquefois sur une jolie petite pantoufle; on les pose sur des peignoirs d'été en mousseline blanche ou mousseline lilas; enfin on les emploie même à l'ornement d'une table de toilette dite toilette *duchesse*.

Nous publions aujourd'hui trois dessins consacrés à ces touffes et bouquets; les touffes servent pour les usages qui viennent d'être énumérés; le petit bouquet (que l'on peut faire plus volumineux) est monté sur des tiges; on le tient à la main.

Rien n'est plus facile à exécuter que le travail à l'aide duquel on forme ces bouquets qui poussent l'imitation de la violette jusqu'à reproduire son parfum. On prend du ruban violet très-léger ayant 1 centimètre de largeur, on le fronce en zigzags (voir le dessin n° 4) avec de la soie violette, puis on serre ces fronces; on emploie 2 mètres de ruban violet, pour une touffe pareille à celle marquée au n° 2. On coupe deux morceaux de nansouk en *ronds* ayant .. centimètres de diamètre, on recouvre l'un de ces morceaux avec de la ouate fortement saupoudrée de poudre d'iris, on place l'autre rond sur celui-ci, on les coud ensemble, de façon à former un petit coussin un peu bombé vers le milieu; sur ce coussin on dispose en *spirale* la ruche faite avec le ruban en commençant par le milieu, et *ressant* les rangs de la ruche, afin que le coussin soit bien couvert et qu'on ne l'aperçoive pas. On enfile sur une grosse aiguille un brin de soie jaune d'or et un brin de soie verte; on fait avec ces deux brins à la fois quelques points de distance en distance afin d'imiter le cœur des violettes. On coupe encore un *rond* en tulle noir roide, autour duquel on fronce du ruban vert pour imiter les feuilles: celles-ci peuvent être aussi des feuilles de violettes artificielles toutes préparées on fixe la touffe au milieu de ces feuilles.


N° 1. — TOUFFE DE VIOLETTES DE MADAME LASSAU, RUE NEUVE-DES-PETITS-CHAMPS, 50.


N° 4. — RUBAN POUR FAIRE LES TOUFFES DE VIOLETTES.

La touffe n° 1 est faite de la même façon, mais avec deux nuances de ruban violet, et aussi avec du ruban blanc, celui-ci ayant seulement 1 centimètre de largeur; on remplace les feuilles par une dentelle noire (3 centimètres de largeur), froncée autour du rond de tulle roide. Cette combinaison servira pour garniture de bonnets et de chapeaux.

Pour faire le petit bouquet, on prend du fil d'archal (12 à 16 centimètres de longueur), on met à l'un des bouts une grosse boule de ouate saupoudrée de poudre d'iris et recouverte de nansouk; on l'aplatit du haut et l'on dispose le ruban (il en faut 2 mètres environ) ruché comme nous l'avons indiqué. On entoure ce bouquet avec des feuilles artificielles de plusieurs nuances dont on lie les tiges autour de la tige principale.

Les touffes servent aussi de sachets pour le linge.

Coiffure Nérisse.

Notre modèle est fait avec du taffetas noir et du taffetas bleu de Chine. Cette coiffure est disposée sur une passe de tulle noir roide, montée sur du fil d'archal et formant un cercle qui doit faire le tour de la tête, depuis le devant jusqu'à la nuque; le chignon passe sous le nœud; il est par conséquent *entre* les deux nœuds; cette passe doit avoir çà et là quelques plis, afin de ne point s'écarter de la tête. Afin de disposer commodément la garniture de devant, on prépare une sorte de *passe* transversale avec du tulle roide double; cette passe a 4 centimètres de hauteur, 14 centimètres de longueur du côté qui est *droit;* l'autre côté est arrondi selon la forme de l'ovale. On pose vers le bas (voyez le dessin n° 2) un morceau de fil d'archal recouvert de taffetas noir, qui sert à soutenir le premier nœud; ce fil d'archal a 18 centimètres de longueur. La garniture qui encadre le devant de la tête (voyez le dessin n° 2) se compose de boucles séparées faites en ruban bleu ayant 6 centimètres de largeur; chacune de ces boucles (il en faut 14 pour chaque côté) a 5 centimètres de longueur; elles ont trois plis dans le milieu et sont fixées sur le fil d'archal de devant, de façon à le recouvrir. Dans le milieu, les boucles, placées en sens contraire, sont réunies par une petite *barrette* du même ruban, qui forme ainsi un nœud plat avec ces deux boucles. Au-dessus de cette couronne de boucles de ruban est placée une garniture de taffetas noir faite avec 1 mètre 80 centimètres de ruban noir; on fait au milieu de ce ruban (qui a 7 centimètres de largeur), à deux centimètres de distance de l'un des bords, un pli creux ayant environ 1 centimètre 3/4 de largeur; ce pli forme *le milieu* de la garniture, et, de chaque côté de celui-ci, on fait encore sept plis pareils qui compo-

sent une ruche formée par 15 plis et ayant 39 à 40 centimètres de longueur; cette mesure est calculée pour une coiffure ayant 68 centimètres de tour. Un bout de ruban de 46 centimètres reste de chaque côté de la ruche; on coud celle-ci sur la passe *ajoutée*, qu'elle recouvre entièrement, ainsi que le cercle, de chaque côté; on fait une torsade très-*lâche* avec les deux bouts de ruban, et on les fixe sur le milieu du cercle, par derrière. Il reste environ 30 centimètres de ces bouts de ruban : on les croise, et l'on place par-dessus un nœud composé de trois boucles et d'une barrette de ruban bleu; un nœud, bleu aussi, est posé sur le fil d'archal transversal; ce nœud, ainsi que l'indique notre dessin, se compose de quatre boucles et d'une *barrette*. Cette coiffure convient à une jeune fille et à une très-jeune femme.

Coiffure Esméralda.

On dispose ce modèle sur une passe de tulle noir roide faite avec une bande double ayant 60 à 62 centimètres de longueur, 4 centimètres de hauteur; on y place un fil d'archal, et l'on forme ainsi un cercle ovale, au milieu duquel on coud, en les plissant un peu, quatre bandes de velours noir de diverses longueurs; de chaque côté, retombent deux bandes ayant l'une 32, l'autre 48 centimètres de longueur; on les *drape* sur la *carcasse*, en consultant notre dessin; les bouts les plus courts sont cousus sur le milieu de la coiffure, par derrière; les bouts les plus longs sont aussi cousus et *croisés;* les pans qu'ils forment ont chacun 18 centimètres de longueur; on prend un morceau de velours, et l'on forme un nœud, que l'on place à l'endroit où ces deux pans sont croisés. Le nœud de devant se compose de quatre boucles, faites chacune avec une bande de velours de 22 centimètres de longueur; on fixe ce nœud sur le milieu de la coiffure, par devant. Les autres ornements se composent de glands et d'*herbages* en or, que l'on peut remplacer par des fleurs et des herbes vertes, ou bien encore par des coques de ruban de taffetas groseille, bleu ou rose Solferino.

Coiffure Isabelle.

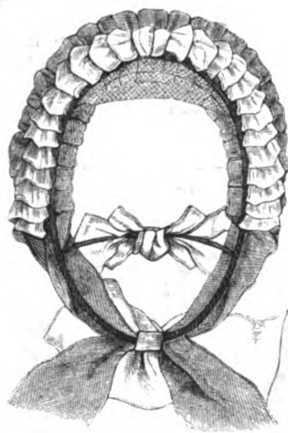
Ce modèle se compose d'un cercle ovale en fil d'archal, ou tulle roide, recouvert de velours noir, ayant 1 centimètre 1/2 de largeur, 62 à 64 centimètres de longueur, dans le milieu duquel on pose transversalement une sorte d'*arc* en fil d'archal (28 centimètres de longueur) destiné à soutenir la voilette de tulle de soie à dessins, cette voilette a 46 centimètres de largeur, 36 de hauteur; elle est disposée en plis, *sur* le fil d'archal transversal, et *sous* le cercle ovale; au milieu de celui-ci, par devant, on place une sorte de petite passe en tulle roide, ayant 7 centimètres de hauteur dans le milieu, 14 centimètres de longueur du côté qui est *droit;* on l'arrondit de l'autre côté selon la forme du cercle ovale; cette passe soutient la garniture de devant. Cette garniture se compose de cinq plumes blanches: trois sont disposées en forme de diadème, par devant; les deux autres sont placées de chaque côté, de façon qu'il reste 14 à 16 centimètres du cercle *sans garniture.* Le cercle ovale est recouvert d'une bande de velours lilas (60 centimètres de longueur, 8 centimètres de largeur), posée *double*, de façon à n'avoir plus que 4 centimètres de largeur environ; les bouts de cette bande sont croisés par derrière, comme l'indique notre



N° 3. — BOUQUET DE VIOLETTES ARTIFICIELLES.



COIFFURE NÉRISSE.



INTÉRIEUR DE LA COIFFURE NÉRISSE.

COIFFURE ESMÉRALDA.

dessin, et fixés par une large broche ou agrafe de perles ou de jais; une agrafe du même genre est posée sur le devant de la coiffure. Le dessin n° 2 représente l'intérieur de cette coiffure, qui est très-facile à exécuter.

Coiffure Alice.

Ce modèle est fait entièrement en taffetas noir; on pourra le varier en le *nuançant* : ainsi la couronne serait groseille foncé, les rosettes de trois nuances groseille, plus claires, en plaçant la nuance la plus claire au milieu.

La passe, ou cercle, ou *carcasse*, est en tulle noir roide, garni de fil d'archal; le dessin n° 2 représente l'intérieur de la coiffure; on y verra la forme de la passe, qui a partout 3 centimètres de largeur.

Le côté de devant, qui est *droit* au lieu d'être ployé comme pour nos autres modèles, a 15 centimètres de longueur; le côté arrondi a 50 centimètres à l'extérieur, 56 centimètres de longueur à l'intérieur.

La coiffure est faite avec du ruban de taffetas noir ayant 8 centimètres de largeur. Les rosettes se composent chacune d'une bande de taffetas noir ayant 5 centimètres de largeur, deux mètres de longueur, déchiquetée d'un côté, et froncée de façon à former une ruche de 45 centimètres de longueur; on prépare un morceau ovale de tulle roide (7 centimètres de longueur, 5 centimètres de largeur) sur lequel on dispose cette ruche en spirale.

On prend un morceau de ruban noir (70 centimètres de longueur), on en place le milieu sur le milieu de devant de la passe (côté qui est *droit*), on le rabat en arrière, de façon à couvrir la passe, on le fixe au milieu, par derrière, en plissant légèrement; on pose sur le milieu, par devant, l nœud plat composé de quatre boucles et d'une *barrette;* met par derrière un nœud dont les boucles sont un p plus longues et dont les bouts ont chacun 28 centimètr de longueur.

Lambrequin en tapisserie.

L'usage auquel on destinera ce lambrequin détermine la grosseur du canevas que l'on devra employer. Repr duit sur du canevas très-gros, ce dessin formera des lai brequins de portières ou de rideaux; sur du canevas grosseur moyenne il servira pour lambrequin de chen nées. Enfin, sur du canevas très-fin, il pourra être emplo pour garnir des étagères en bois blanc recouvertes de lours ou de drap. Le dessin représente une guirlande feuilles de vigne avec grappes de raisin. Le fond de la par supérieure (indiqué en blanc) est fait en soie maïs. La p tite bordure blanche qui encadre les festons du lamb



Imp. Moine. Paris

LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal. 56. rue Jacob. Paris.

Toilettes de la Mon GAY fils, 2. R. de la Vrillière.

Lingeries de la Mon LEBORGNE & HEYVEVE (Ancne Mon DUPONT) ...

in est aussi en soie maïs. Les feuilles sont de plusieurs ances vertes ; celles qui accompagnent la grappe de raisin nt en vert anglais ; celles placées *entre* les grappes sont vert jaune. Les grappes de raisin sont alternativement nges et grises. Cette dernière couleur doit être claire, et nuance la plus pâle est faite en soie blanche.

MODES.

Nos lectrices exigent, non-seulement que je leur indique qui se produit de nouveau dans le domaine de mode, mais aussi que je leur donne mon opion personnelle sur la grâce et la convenance de s objets nouveaux.

Je dirai donc aux jeunes filles qui m'interrogent e l'on porte des corsages très-bas, qui sont esque des ceintures, très-larges ; on les fait en Tetas noir ou velours noir, et, lorsqu'ils sont de te couleur, ils se prêtent à accompagner toutes jupes ; on les met avec un corsage montant et ncé, fait en nansouk ou mousseline, avec manes longues, et nous publierons très-prochaineent une gravure représentant cette toilette, qui destinée à ces soirées où l'on danse un peu sans oir fait les préparatifs d'un grand bal. Voilà le nseignement, — voici mon opinion personnelle : corsage, quoiqu'il soit porté sur un corsage ontant, fait, à quelques pas, une impression dégréable ; le corsage de dessous, étant blanc, palt peu, et l'on semble avoir mis un corsage noir trémement décolleté.

Une toute jeune lectrice, qui veut être habillée lon mon goût, me demande quelques renseigneents ; je les placerai ici, d'abord parce que la conne de *renseignements* menace d'envahir tout journal, ensuite parce que ces détails pourront e de quelque utilité pour toutes nos lectrices. toilette d'une demoiselle d'honneur n'est auqu'une toilette de ville, aussi élégante que le rmet la position de la jeune personne à laelle ces fonctions incombent. La saison ne rè pas toujours la composition de cette toilette, , comme l'on va généralement en voiture à glise, on peut se permettre les couleurs gaies claires. Notre *très-jeune* lectrice pourra mettre, par conséquent, une robe de taffetas à carreaux verts et blancs, — ou bleus et blancs, — ou lilas et blancs ; le bas de la jupe sera garni avec quatre petits volants, ayant, le premier 12, — le second 11, — le troisième 10, — le quatrième (celui du haut) 9 centimètres de largeur ; ces volants seront en taffetas vert uni, de même nuance que le vert de la robe ; ils seront bordés de liserés en taffetas blanc ; un liseré semblable ouvrira la couture du quatrième volant ; les manes demi-larges ou tout à fait larges seront pareillement garnies de volants verts ; la robe aura deux orsages : l'un montant, pour la cérémonie, l'autre écolleté, pour petites soirées, concerts, dîners *priés*, on mettra celui-ci avec une ceinture à bretelles et charpe. — Le chapeau de la demoiselle d'honneur ra blanc, en tulle ou bien en crêpe, avec roses blanes et feuillage vert. Un talma ou manteau quelonque, en velours noir, la préservera du froid.



ITÉRIEUR DE LA COIFFURE ALICE.

Quant à la toilette de bal, il est hors de doute que corsage en sera décolleté ; la gravure du présent améro représente une jolie toilette de jeune fille ; ependant je vais en indiquer une autre, afin que on puisse choisir. Jupe en pou-de-soie ou taffetas lanc garnie avec deux petits volants (le premier 10, second 9 centimètres de largeur) en tulle de coton u de soie blanc ; les volants sont *doubles*, tuyautés tête et séparés par un intervalle de 5 centimètres. upe de dessus, en tulle blanc, aussi longue que la upe de dessous ; cette jupe de dessus est froncée ans sa hauteur, de chaque côté de chaque couture unissant les lés ; ces fronces sont serrées de façon ce que la jupe de dessus soit plus courte de 0 centimètres que la jupe de dessous ; sur chaque outure ainsi froncée, on pose un bouillonné de ille, froncé à tête, et traversé par un ruban bleu u rose, terminé, au bas de la jupe, par un nœud areil à deux bouts ; les fronces des deux lés de deant sont plus serrées que les autres ; à cette place, jupe est de 25 centimètres plus courte que celle e dessous ; — les deux lés suivants (de chaque côté es lés de devants) sont de 30 centimètres plus ourts que la jupe de dessous ; — les lés suivants ont seulement de 25 centimètres plus courts que la upe de dessous ; les pans des nœuds sont aussi plus courts par devant que sur les côtés, plus longs encore par derrière que sur les côtés. Corsage à draperies ; manches courtes bouillonnées ; bouquet de corsage et guirlande de fleurs bleues ou roses, selon la couleur choisie pour orner la robe.

LE COTON.

I

Je revenais, il y a quelques jours, d'une visite faite à un ancien confrère actuellement jardinier au Luxembourg ; les grandeurs ne lui ont pas fait oublier ses anciens amis, chose rare ! et il me traite toujours avec la même affection qu'au temps où nous bêchions ensemble un beau jardin situé à plusieurs kilomètres (dans ce temps-là cela s'appelait des lieues) de Paris. On n'est pas jardinier sans



N° 2. — TOUFFE DE VIOLETTES ARTIFICIELLES.

être observateur ; on ne s'est pas habitué à surveiller, à prévoir, à deviner les transitions imperceptibles qui marquent le développement, et aussi, hélas ! la décadence des plantes, sans être apte à pressentir et à déchiffrer les secrets mouvements de l'âme et leurs manifestations extérieures, légères, subtiles, mais visibles cependant pour ceux qui ont le don de l'observation ; je ne puis par conséquent me tromper sur la nature de l'accueil qui m'est fait par mon ancien ami ; son effusion est de bon aloi ; ce n'est pas ce sentiment égoïste et vaniteux qui porte à bien recevoir un camarade afin d'exciter son envie par le spectacle d'une prospérité qu'il n'a pas eue en partage. Non, non, mon confrère a bon cœur, et, s'il fait admirer sa jolie maisonnette, tapissée de lierre, ses magnifiques collections de roses, que



COIFFURE ISABELLE.

l'on vient visiter de tous les points du globe, c'est avec simplicité, sans arrière-pensée personnelle ; c'est enfin avec cette bonhomie qui commande toujours la réciprocité, et qui fait que l'on se réjouit du bonheur de ceux qui ne prétendent pas écraser et humilier leurs semblables par l'étalage de leur supériorité.

J'entends d'ici mes lectrices : *Où veut donc en venir ce M. Sainfoin ? Qu'est-ce que cette tirade peut signifier ?* Patience, vous allez voir que tout se tient en ce monde ; laissez-moi parler, n'interrompez point le fil de ma narration, car je ne saurais plus où j'en suis, et vous me feriez manquer mon entrée en matière.

Je sortais donc du Luxembourg ; l'horloge qui domine la rue de Tournon marquait trois heures ; c'était un mardi. Si j'allais saluer, rue Jacob, 56, mon ancienne directrice ? me dis-je à moi-même. C'est son jour d'imprimerie, c'est l'heure où elle donne audience aux dessinateurs, graveurs, metteur en page, etc. ; je la gênerai peut-être ? Bah ! j'attendrai qu'elle ait vaqué au plus pressé. Au fond, elle sera satisfaite de me voir.

Aussitôt dit, aussitôt fait : je pénètre par la voûte dans la cour de cette antique maison, je monte le petit escalier qui se trouve dans l'une des salles du rez-de-chaussée, je frappe un petit coup à certaine porte, et j'entre dans le bureau de ma directrice. Elle me reçoit..... ah ! mais à bras ouverts ! « C'est vous, monsieur ? je suis charmée de la bonne inspiration que vous avez eue en venant ici. — Vous êtes bien bonne, madame ; mais je vous dérange, peut-être ? — Du tout, au contraire ; j'ouvrais ma correspondance, et je viens de mettre de côté toutes les lettres qui me parlent de vous, et qui réclament votre réapparition dans notre journal ; asseyez-vous, je vous prie ; veuillez enlever ce gros volume qui occupe cette chaise, et mettez-vous au coin du feu. » Je fis ce que l'on me disait, et je pris place sur une chaise recouverte en velours vert. « Maintenant, causons un peu d'affaires ; nos lectrices redemandent M. Sainfoin. — Ne manquez pas, madame, de les remercier pour la bienveillance qu'elles me témoignent. — Remerciez-les plutôt vous-même dans le premier article que vous ferez. — C'est que, madame, la saison est peu favorable pour ma spécialité. — Vous pouvez l'étendre à d'autres sujets ; et tenez, je vais vous raconter un propos que j'ai entendu il y a quelques jours et qui m'a suggéré la pensée de l'article que je vous demande. Plusieurs personnes causaient des affaires d'Amérique, de la difficulté que l'industrie européenne éprouvait à se procurer du coton ; une dame prit la parole : C'est bien fait, dit-elle, pourquoi n'a-t-on pas songé plus tôt à acclimater le coton en Europe ? Il fut un temps où les vers à soie ne se trouvaient que dans la Chine et dans l'Inde ; je l'ai lu dernièrement dans la *Mode illustrée* ; on les a introduits en Europe ; pourquoi n'en a-t-on pas fait autant pour les vers à coton ? Les personnes présentes étaient de bonne compagnie ; elles n'ont pas ri de cette erreur déplorable, mais je me suis dit, continua ma directrice, qu'il fallait publier quelques notions exactes, afin de prévenir la répétition de semblables confusions ; il nous faut un article qui ne soit pas trop long, pas trop pédant, qui ne nous dise pas que le coton est une plante de la famille des malvacées, et qui se reconnaît à un involucelle iriphylle, à des capsules ovoïdes, à trois ou à cinq valves, etc. ; il nous faut enfin une définition un peu familière, des explications brèves, mais exactes ; et j'ai pensé que votre style conviendrait à ce sujet. — Puisque vous savez si bien ce que vous voulez, pourquoi ne pas écrire cet article vous-même ? — Et le temps, où le trouverais-je ? — C'est vrai, vous êtes bien occupée ; mais je ne sais pas trop comment je me tirerais de la tâche que vous me proposez ; je ne trouve rien à dire quand on me sort de mes plantes. — Remarquez que vous n'en sortirez pas. — Mais si ; la culture du coton regarde les nègres, et non pas moi, Sainfoin ! — Enfin, si vous comptez pour rien l'occasion de m'être agréable, en sera-t-il de même vis-à-vis de toutes ces charmantes lectrices qui vous ont adressé, non-seulement des lettres, mais encore des vers ? Faudra-t-il vous considérer comme un ingrat, sourd à leurs flatteuses réclamations ? Si vous me refusez, je ferai imprimer notre conversation, je vous en préviens. »



INTÉRIEUR DE LA COIFFURE ISABELLE.

Oh ! mesdames ! n'est-il pas désespérant de constater à chaque pas que l'on est toujours obligé de faire votre volonté ? On est du sexe fort, on marche dans sa dignité, on se drape dans sa grandeur ; et, dès qu'il prend envie au sexe faible de nous faire tourner comme des girouettes, il se trouve que, sans savoir pourquoi ni comment, on agit dans un sens tout à fait opposé à celui vers lequel on se dirigeait. Depuis que l'humanité existe, c'est-à-dire depuis le premier jour de l'Éden, on a constaté ce fait ; mais on ne l'a jamais expliqué ; eh bien ! je prétends combler cette lacune ! Si les femmes nous mènent si facilement, c'est parce

que la faculté de l'observation est très-développée en elles; elles connaissent en un moment les côtés faibles de notre esprit et de notre cœur, et ne s'arrêtent pas aux paroles mensongères à l'aide desquelles nous masquons ces côtés faibles; les bonnes qualités et les travers que nous pouvons avoir leur servent, isolément ou simultanément, d'instruments; si les unes sont jugées insuffisantes pour l'objet qu'elles se proposent, elles savent bien vite employer les autres. Voyez plutôt ma directrice! Elle avait décidé que je lui ferais un article; je croyais avoir décidé que je ne le ferais pas! elle a d'abord essayé de flatter ma vanité... j'ai résisté... Elle a mis en doute mes sentiments de reconnaissance pour mes aimables lectrices, je n'ai pu supporter ce doute... et j'écris! Venons-en à mon coton, puisque coton il y a.

II

La dame qui parlait des *vers à coton* ne se trompait qu'à moitié; s'il n'existe pas de vers qui le fabriquent, il y en a de tout à fait particuliers qui le dévorent. Le coton est une plante qui peut devenir un arbuste dans certaines localités, et dont la hauteur varie de 50 centimètres à 2 mètres; quand il atteint cette taille élevée, sa tige devient ligneuse par le bas. Pour semer les graines du cotonnier, on fait des trous de 20 à 25 centimètres, séparés par un espace d'un mètre environ, et l'on y place quatre à cinq graines que l'on recouvre de terre. Au bout de cinq à six jours les feuilles paraissent, car il semblerait que les cotonniers comprennent l'importance de leur rôle dans ce monde, et qu'ils tiennent à le remplir avec zèle. Dès que tous les plants ont levé, on procède à une opération renouvelée des Spartiates: on visite toutes ces petites familles, et l'on retranche les *individus* grêles et mal venus. Quand les conditions atmosphériques ont été favorables, quand les plantes ont évité à la fois la sécheresse qui empêche leur développement, et l'humidité qui favorise les feuilles aux dépens des fruits, la floraison commence: rien n'est plus charmant que l'aspect de ces plantes, ornées à leur pied de grandes fleurs d'un jaune ou d'un rouge vif, disposées en forme de coupes élégantes. C'est généralement à ce moment qu'apparaît le fléau que l'on pourrait qualifier de *vers à coton;* une vilaine mouche vient pondre ses œufs dans le feuillage du cotonnier, et il en sort presque immédiatement d'affreux petits vers à peu près invisibles; si l'on ne parvient à les apercevoir et à les écraser aussitôt leur éclosion, la plante est perdue, car leur activité est prodigieuse, et leur œuvre de destruction accomplie aussitôt qu'elle est entreprise; leurs mâchoires microscopiques sont autant de rasoirs aiguisés, affilés, travaillant sans relâche et dépeçant tout ce qu'elles atteignent. Je ne puis résister à ma vieille manie qui est, ainsi que mes lectrices le savent,



COIFFURE ALICE.

de trouver partout des analogies frappant
entre la nature physique et la nature moral
ces affreux insectes ne tiennent-ils pas da
l'histoire naturelle la place occupée dans
monde des humains par ces langues vipérin
toujours occupées à nuire? Celles-ci dépose
leurs mensonges mystérieusement, com
ceux-là déposent leurs œufs; et, si l'on n'
pas averti à temps pour les écraser dès l
éclosion, le mal est sans remède. Le m
songe a grandi comme la chenille; il a d
truit les réputations comme le ver a détr
les fleurs, le feuillage et les fruits de la pla
attaquée; leur trace se reconnaît aux rui
qu'ils ont faites, à l'aspect désolé des lie
sur lesquels ils se sont abattus.

Quand tout a bien marché, quand o
pu éviter les fléaux de tous genres, la fl
se convertit en une sorte de capsule qui
tarde pas à se gonfler, à s'entr'ouvrir, e
laisser voir une sorte de duvet doux à
vue et au toucher, et enveloppant les grai
contenues dans le cœur de la capsule. La m
turité des plantes n'est pas simultanée, et l
voit par conséquent des champs de cot
niers garnis à la fois de feuilles, de fleur
de fruits; ceux-ci, entr'ouverts et laissant
border leur duvet blanchâtre, couvrent
arbustes d'une sorte de voile vaporeux
semble tissé par la main des fées, avec
légers filaments que nous voyons voltiger
automne, et que l'on nomme *fils de la Vie*
dans nos campagnes. On enlève ces fruits
capsules, que l'on ne pourrait laisser lo
temps sur pied sans nuire à la qualité du
ton, et on les fait sécher; l'industrie s'en e
pare ensuite, et commence par séparer le du
des graines; des machines à vapeur, armées
grands peignes en fer, opèrent le triage;
dents de ces peignes s'accrochent aux filame
contenus dans les capsules, et les graines
chappent dans tous les sens, comme des fus
capricieuses. Cette première opération ter
née, on comprime le coton à l'aide de machi
hydrauliques, lesquelles diminuent son volu
et le mettent en état de faire la traversée j
qu'en Europe, sans tenir trop de place.

Voilà l'esquisse très-sommaire des différe
travaux que nécessite la culture du cotonni
Cette plante est l'une de celles qui occupent
première place parmi les végétaux utiles à l'h
manité, et son rôle dans l'industrie devient t
iours plus important; la statistique comm
ciale nous apprend en effet que la récolte
coton, basée sur l'accroissement des dem
des, double tous les dix ans. Il serait impos
ble de calculer, même approximativement,
nombre d'individus employés à la culture
cotonnier et à la fabrication des tissus que l
compose avec ces légers filaments. Les plus b
les espèces de coton, celles dites *Géorgie*, s
vent pour les mousselines blanches, les tu
et les percales très-fines; les cotons du Br
sont employés pour ces jolies mousselines imp
mées que mes lectrices portent pendant l'été

Explication des signes:

■ Noir. □ Vert olive très-clair, ⊠ même vert clair, ⊡ même vert nuance moyenne, ✖ même vert foncé. ◎ Vert anglais très-clair, ▦ même vert clair.

LAMBREQUIN EN TAPISSERIE.

Explication des signe

Vert anglais moins cl
de nuance moyen
même vert fon
Ponceau clair. P
ceau foncé Gre
clair. Grenat fon
Couleur bronze cl

que l'on parsème de fleurs grandes ou petites, en guirlandes ou en bouquet, selon que la mode le commande. Ces dessins-là sont toujours les plus jolis; ce n'est point l'amour de ma profession qui me porte à m'ingérer dans des questions qui ne me regardent pas et me décide à donner à mes lectrices des conseils en matière de toilette; mais, en vérité, peut-on rien voir de plus charmant que ces fleurs délicates dessinées avec ce goût français qui est le meilleur de tous, et se détachant sur un fond blanc, ou gris, ou brun clair? Toutes les arabesques du monde, tous les dessins fantastiques, cherchés, tourmentés, ne vaudront jamais la copie de la nature faite avec intelligence et exactitude.

Les espèces inférieures sont converties en *madapolam*, percales blanches et imprimées, celles-ci longtemps désignées sous le nom d'*indiennes*. Le coton de dernière qualité est employé dans la passementerie et la bonneterie.

Pour ne parler que de la France, l'industrie du coton est répandue sur tous les points du territoire; presque toutes les villes principales de nos départements du nord, du midi, du centre, fabriquent des tissus de coton; on en fait du velours, on en fait même du papier!

Quant à l'Angleterre, pour donner à mes lectrices un aperçu de l'importance de son industrie cotonnière, je leur dirai que 250,000 métiers mécaniques y sont occupés, et qu'ils produisent *par jour* 6,560,000 mètres d'étoffe, lesquels, s'ils étaient placés les uns au bout des autres, uniraient l'Angleterre à l'Amérique.

Je ne joindrai pas à cette esquisse la liste détaillée des différentes machines inventées pour le *filage* du coton; elles sont cependant ingénieuses, admirables, et bien dignes d'attention; mais leur examen est tout à fait en dehors de ma compétence, et mes lectrices refuseraient peut-être de me suivre sur ce terrain; je crains même de n'avoir pu tout à fait écarter quelques termes techniques et quelques détails arides. Enfin, mon excuse est celle-ci: J'ai fait de mon mieux, et, si l'on n'est pas content de moi, il faut adresser des reproches à ma directrice, qui m'a imposé la tâche que je viens de remplir.

E. R. SAINFOIN.

CHRONIQUE DU MOIS.

Les exigences de l'administration du journal ont jeté quelque trouble dans mes combinaisons habituelles; la place qui m'est réservée avait excité sa convoitise, et ses *Avis* ont prévalu sur ma *Chronique*, laquelle, par suite de ces mesures tyranniques, a été retardée de huit jours; au moment où elle partait pour l'imprimerie, il était trop tôt pour vous parler du jour de l'an; aujourd'hui il est trop tard: j'aurai donc, bien involontairement, passé sous silence cet événement considérable; mais, comme



EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

Robe de bal. Toilette de jeune fille. Robe de dessous en taffetas blanc. La jupe est garnie avec trois bouillonnés en tarlatane blanche, ayant 10, — puis 9, — puis 8 centimètres de largeur. Robe de dessus en tarlatane blanche relevée du côté droit par une ruche de ruban de taffetas blanc formant *coquilles* et terminé par un nœud de ruban blanc. La robe de tarlatane est plus courte que la robe de dessous de 10 centimètres environ. Corsage décolleté garni d'une draperie en tarlatane, ornée devant d'un nœud de ruban blanc. Manches courtes formant un bouillonné. Coiffure diadème en myosotis et roses blanches.

Robe de bal. Toilette de jeune femme. Jupe de dessous en taffetas rose bordée d'un volant ayant 20 centimètres de hauteur, surmonté d'un bouillonné également en taffetas. Robe de dessus en crêpe rose. Chacune des coutures réunissant les lés est couverte d'un bouillonné étroit (4 centimètres de largeur) en crêpe rose bordé de chaque côté avec une dentelle noire (4 centimètres de largeur) posée à plat. A 35 centimètres de distance du bord du volant garnissant la jupe de dessous, les lés de la robe de crêpe sont séparés, repliés de chaque côté et fixés par deux roses roses; des roses pareilles sont placées à chaque point de séparation des lés de la robe de crêpe. Corsage décolleté garni d'une draperie de crêpe. Un bouillonné pareil à celui des lés de la robe remonte par devant sur le corsage. Manches courtes composées d'un bouillonné de crêpe garni de dentelle noire, puis, en dessous, de dentelle blanche. Coiffure composée de roses et d'une barbe de dentelle noire.

le premier jour de l'an a été en tout semblable à ses prédécesseurs, et comme ses successeurs sont destinés à le copier servilement, j'espère que ce tort me sera pardonné, quoiqu'il soit involontaire. Ceci n'est point un sophisme: ce que l'on excuse le plus difficilement, ce sont justement ces torts pour lesquels on ne connaît point de gérant responsable, qui sont causés par le hasard, par une combinaison de circonstances imprévues, par mille motifs insaisissables, fortuits, et qui échappent au reproche; on devient alors impitoyable; comme on ne peut s'en prendre au hasard, on fait retomber sa sévérité sur ceux que le hasard a choisis pour instruments, lors même qu'ils auraient été fort malheureux de ce choix. On excuse encore assez volontiers ceux qui nuisent sciemment, avec le désir, le dessein, l'espoir de nuire; on a pour cela un certain nombre de phrases toutes faites, que l'on adopte et que l'on applique sans prendre la peine de les examiner: une abominable méchanceté se produit, — *que voulez-vous!* disent les indifférents, ceux qui n'ont pas été atteints, *cela est dans le caractère de cette personne..... elle a toujours été ainsi.....* Mais qu'un tort quelconque soit causé bien involontairement, qu'un désagrément, soit grave, soit léger, arrive non par la faute, mais à l'occasion d'une personne qui n'a pas l'habitude d'avoir de torts, on

se montre d'une sévérité impitoyable; règle générale : on pardonne à ceux qui ont souvent besoin de pardon, — mais on se décide difficilement à excuser ceux qui n'ont pas donné lieu à l'exercice du pardon; on ne fait jamais crédit, en effet, à ceux qui ont l'habitude de payer tout au comptant.

Voilà bien des réflexions; on va peut-être me rappeler qu'il ne s'agit pas de dissertations philosophiques, mais bien de raconter les faits et gestes de Paris dans le courant du dernier mois. Paris, qui est très-méthodique, quoiqu'on l'accuse de changer sans cesse, a fait, dans le mois de janvier 1862, ce qu'il faisait au mois de janvier 1861 ; il ne change rien à ses coutumes, à ses divertissements, et son mouvement est semblable à celui de la terre : il ne marche pas, il tourne; en ce moment, il danse, parce que l'on a toujours dansé à cette époque. Le premier de janvier tout le monde a fait ses visites, et personne n'en a reçu, puisque chacun faisait les visites qu'on lui faisait; tout Paris, en effet, était dehors, et la classe des concierges est, de toutes les classes de la société, celle qui a vu le plus de monde ce jour-là. Comme d'habitude aussi, on a donné beaucoup de bonbons; on les offrait généralement dans un panier rustique rempli de fleurs et de mousse : pour goûter un bonbon, il fallait cueillir, ou tout au moins déplacer une rose, ou bien l'un de ces bouquets de violettes faites en ruban, si fort à la mode en ce moment. Que l'on ne me reproche pas ces frivoles détails : le rôle de la *Mode illustrée* est de les enregistrer, non-seulement à cause du présent, mais en vue de l'avenir : la petite-fille de la jeune lectrice qui parcourt ces lignes lira peut-être avec intérêt, dans cinquante ans, la relation de tous ces petits faits ; on en est plus avide à distance, parce que l'histoire nous fait connaître les individus et les époques en tenue *officielle*, et que la curiosité nous porte à compléter ou bien à modifier les physionomies historiques par la connaissance des goûts et des caprices particuliers aux différents siècles. L'imagination des fabricants voués à la création des mille objets qui sont destinés aux étrennes a été un peu paresseuse, cette fois : il n'y avait de nouveau que la nouvelle année; quant aux colifichets de tous genres à l'aide desquels on la souhaite *bonne* et *heureuse*, ils ne se sont signalés par aucune originalité; les moutons qui bêlent, les poupées qui parlent, n'ont ajouté ni une note ni un mot à leur répertoire. On pourrait objecter, il est vrai, que cette uniformité se rencontre ailleurs encore que chez les marchands de jouets, et qu'il existe dans le monde beaucoup d'automates tout aussi monotones que les personnages de bois offerts aux acheteurs à l'occasion du premier janvier; mais cette objection ne nous semble pas concluante; l'art et l'artifice ont pour mission de combattre la torpeur qui ne tarderait pas à s'emparer de l'humanité, si celle-ci ne luttait contre la monotonie à l'aide de la fantaisie; ils manquent à cette mission du moment où ils se laissent envahir par l'ennemi qu'ils sont appelés à vaincre ; en un mot, il n'est permis qu'à la nature d'être toujours semblable à elle-même; on peut, on doit l'imiter, mais à la condition expresse de varier sans cesse les modèles que l'on copie.

Le carnaval a été inauguré par le grand bal donné aux Tuileries le mercredi 8 janvier; les fêtes vont se succéder, et l'on peut affirmer d'avance que la saison d'hiver sera aussi brillante que toutes celles qui l'ont précédée; on dansera chez Mmes..... (veuillez supposer ici vingt-quatre initiales représentées par les vingt-quatre lettres de l'alphabet), et les personnes condamnées au dur labeur de figurer à toutes ces fêtes pourront bien adopter, vers la fin de la saison, la sage et majestueuse coutume de la défunte reine de Madagascar, Ranavola; elle était parvenue à un âge fort avancé sans pouvoir se décider à renoncer au plaisir de danser; il fallait concilier ce goût avec les cruelles infirmités qui la clouaient dans son fauteuil : quand les invités étaient réunis au palais, on roulait dans la salle de bal le fauteuil occupé par la reine; elle désignait son *vis-à-vis*, choisissait son danseur, et l'on apportait trois autres fauteuils dans lesquels les personnes élues prenaient place; seize soldats étaient introduits; ils soulevaient les quatre fauteuils, et exécutaient scrupuleusement toutes les figures de la contredanse, au lieu et place de la personne assise dans le fauteuil qu'ils soutenaient. L'un de nos compatriotes, M. le docteur Meilhet, a eu l'insigne honneur de *danser* un quadrille de ce genre avec la reine malgache, et ce récit n'est pas un conte fait à plaisir; il figure dans la *Presse scientifique*, qui garantit l'authenticité de ce cérémonial; il peut sembler étrange, mais il devait être bien commode! C'est, comme on le voit, une paraphrase des habitudes orientales, qui sont basées sur cet axiome : *La fatigue exclut le plaisir;* c'est en vertu de cette conviction qu'un Turc, assistant à un bal en Europe, disait avec le plus profond étonnement : *Comment! vous dansez vous-même? chez nous, nous faisons faire cela par nos domestiques!*

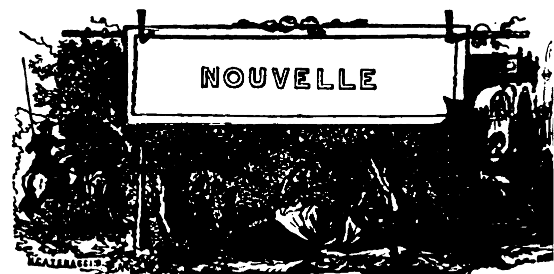
Avant d'avoir dansé, Paris a patiné. Voilà un plaisir inhérent à notre époque, et dont la date, si nous ne nous trompons, ne remonte guère au delà de l'hiver dernier. Le patinage est tout à fait à la mode; les lacs du bois de Boulogne semblent avoir été créés tout exprès pour favoriser cet exercice, qui est devenu un art dans lequel on remarque des virtuoses distingués, beaucoup de talents secondaires, et enfin une foule innombrable qui étudie, au prix de chutes nombreuses, le meilleur procédé pour glisser gracieusement d'une rive à l'autre. Le Paris élégant, revêtu de costumes russes et polonais, s'est rendu au bois de Boulogne par les beaux jours d'hiver qui ont inauguré l'année. Leurs Majestés y ont été quotidiennement. Les personnes timides agissaient comme la reine de Madagascar : elles patinaient en fauteuil. Un article intéressant, publié dans le journal *le Temps* (1er janvier 1862), donne une sorte de statistique de l'art du patinage : on nous y apprend que les pays où l'on patine le plus sont les pays méridionaux; on ne patine pas en Russie, en Suède et en Norwége, à cause de l'agglomération des neiges; en revanche, on patine beaucoup à Vienne, sur le Danube, et même, qui le croirait? en Espagne; dès que les étangs du Retiro sont pris, les habitants de Madrid s'y rendent en foule, munis de leurs patins. Les dames ont adopté un uniforme pour ces circonstances; en voici le détail : une *polonaise* brodée et garnie de fourrures sur une jupe courte en étoffe de laine; des pantalons à carreaux, des bottines en maroquin de couleur, et, pour coiffure, un petit chapeau de castor orné de plumes. On patine peut-être davantage dans les autres pays, mais nulle part l'administration ne prouve une sollicitude plus éclairée qu'à Paris : surveillants qui contrôlent l'épaisseur de la glace, et qui écartent les imprudents lorsque cette épaisseur n'est pas suffisante; balayeurs qui écartent jusqu'au moindre fétu de paille; sauveteurs installés sur la berge; ambulance toute prête à panser les contusions : tout cela se trouve réuni autour des lacs du bois de Boulogne, et tout cela explique les préférences des Parisiens. La mode n'est pas si frivole qu'elle en a l'air : ses caprices sont souvent appuyés sur des motifs très-raisonnables; il s'agit seulement de prendre la peine de les découvrir : si elle a adopté les lacs du bois de Boulogne de préférence à l'étang d'Enghien, aux bassins de Versailles, aux étangs de la Glacière, c'est parce qu'elle y trouve à la fois le plaisir et la sécurité.

Une tempête, qui nous fait remonter par la pensée à l'orageuse époque des romantiques et des classiques, a éclaté récemment sous les voûtes solennelles du théâtre de l'Odéon. On y a joué, ou plutôt on n'a pu y jouer *Gaëtana*, drame de M. About. Il serait difficile de parler de la pièce, le public s'étant opposé à ce qu'on pût l'écouter. Jamais on n'entendit un tumulte plus effroyable ; les cris, les vociférations, les quolibets, les sifflets, couvraient la voix des acteurs. *Gaëtana* a eu deux représentations et demie; je ne saurais en rendre compte, n'y ayant pas assisté, et, si j'y avais assisté, je serais probablement encore plus empêchée d'en parler. Il était fort imprudent de se trouver à l'Odéon pendant que l'on jouait *Gaëtana* sur la scène et qu'on l'exécutait dans la salle. On échangeait non-seulement des quolibets, mais aussi des coups de poings. Un jeune homme fort pacifique, placé à l'orchestre, a eu l'œil poché dans la mêlée. Désormais l'Odéon devra, pour plus de prudence, attacher au personnel de son théâtre un certain nombre de chirurgiens, qui arriveront en même temps que les pompiers.

Le Théâtre-Lyrique, mieux inspiré que le théâtre de l'Opéra-Comique, reprend un ancien opéra, *Joseph*, chef-d'œuvre de Méhul. Tandis que l'Opéra-Comique s'épuise en essais malheureux, en petits opéras, qui vivent à peine l'espace d'une soirée, le Théâtre-Lyrique revient à ces œuvres anciennes consacrées par le succès le plus légitime, et dont notre génération lui devra la connaissance. Aussi nul ne manquera de profiter de cette bonne fortune, et le public parisien se portera au Théâtre-Lyrique avec un empressement égal à celui qui a été manifesté lors des représentations d'*Orphée*, des *Noces de Figaro*, d'*Oberon*, etc. *Joseph* est du reste parfaitement monté, et l'on se rendra au Théâtre-Lyrique, non-seulement pour écouter la musique de Méhul, mais aussi pour entendre les chanteurs qui sont chargés des différents rôles de cet opéra.

Les premiers jours du mois de janvier ont été signalés par une perte qui doit être consignée ici avec tous les regrets légitimes qu'elle inspire : une artiste distinguée, une femme aussi remarquable par son intelligence que par son caractère, Mme Hersent, est morte, quinze mois après son mari, auteur de *Gustave Wasa*, de *Ruth* et *Booz*, de *Daphnis* et *Chloé*. Sa dernière pensée, sa dernière recommandation, eurent pour objet de presser l'achèvement du monument funèbre qu'elle élevait à son mari, dont le souvenir était un culte pour elle. Mme Hersent était l'honneur de son sexe, et peut lui être offerte pour exemple; l'esprit le plus brillant s'alliait en elle au caractère le plus bienveillant et au cœur le plus généreux; ses rares qualités lui avaient acquis des amis dévoués, qu'elle laisse inconsolables. Elle était fille du géomètre Mauduit; ses tableaux ont obtenu des médailles d'or aux expositions de 1817 et 1819; les principaux sont : *Henriette de France*, — la *Visite de Sully à la reine après la mort d'Henri IV*, — *Louis XIV bénissant son arrière-petit-fils;* ces deux derniers sont au musée du Luxembourg.

Les cours qui ont pour objet la littérature et l'art sont toujours fort à la mode ; nous avons déjà signalé, l'an passé, les entretiens sur la peinture de M. Bauderon, peintre d'histoire; ces entretiens, auxquels assistent des femmes élégantes, des mères désireuses de compléter l'éducation de leurs filles, ont lieu cette année dans l'atelier de M. Bauderon, rue Vintimille. Il serait superflu d'insister sur l'intérêt de ces cours, qui forment le goût, qui élargissent l'horizon de la pensée, qui initient, non-seulement aux procédés matériels de la peinture, mais encore à la pensée créatrice des œuvres de toutes les époques; ces cours, dont la forme est à la fois familière e[t] élevée, spirituelle et sensée, analysent successivement le[s] chefs-d'œuvre de chaque époque, et le maître, qui lou[e] avec enthousiasme, qui critique avec mesure et bienveil[-] lance, appuie ses démonstrations sur l'examen de gra[-] vures excellentes, faites d'après les tableaux dont il entre[-] tient son public. L'entreprise de M. Bauderon mérit[e] d'être encouragée par toutes les mères de famille, car ell[e] a un caractère incontestable d'utilité. Grâce à ces entre[-] tiens, l'art du dessin et de la peinture n'est plus un labeu[r] ingrat dont il faut découvrir soi-même les secrets et le[s] procédés. Les femmes qui veulent se créer une ressourc[e] honorable trouvent dans ces entretiens mille renseigne[-] ments précieux qui simplifient leur tâche; les femmes d[u] monde apprennent, grâce à M. Bauderon, à apprécier c[e] qui est éternellement beau, à éviter certaines hérésies q[ui] ne sont plus permises aujourd'hui aux personnes qui o[nt] reçu une bonne éducation; en un mot, étendre le cercl[e] des connaissances au double point de vue du *métier* et d[e] l'art, tel est le but que M. Bauderon s'est proposé, et l[es] femmes qui veulent éviter la frivolité, l'ignorance et l'e[n-] nui qui en est la conséquence, suivent ses cours avec l[e] plus vif empressement. EMMELINE RAYMOND.



UNE ANNÉE FUNESTE.

Suite.

« Nous possédions près d'Avranches une propriété nom[-] mée les Saules, arrosée par une rivière ou plutôt par u[n] ruisseau qui roule ses eaux limpides sur un sable d'arge[nt] et va se reposer ensuite dans ce vaste bassin au milieu d[u-] quel se dresse le mont Saint-Michel. C'est là que je su[is] née, c'est là que j'ai vécu presque constamment jusqu['à] présent; c'est aussi là que j'espérais mourir, et pourtan[t] cet endroit délicieux, il a fallu le quitter, non sans bien d[es] regrets! Cette fleur y croissait sous mes yeux, je la salua[is] de mon premier bonjour lorsque j'ouvrais ma fenêt[re] pour respirer l'air frais du matin qu'elle embaumait de s[on] parfum, et je l'ai emportée. Maintenant, quand je la regard[e,] il me semble encore que je n'ai pas quitté les Saules.

— Pauvre enfant! » dit madame Guezi en embrassant l[es] beaux yeux de sa fille que ce simple récit avait remplis [de] larmes, « le bonheur est partout, et tu es trop jeune po[ur] désespérer déjà de le rencontrer. »

« Mademoiselle, » reprit Alfred, visiblement attend[ri,] « les émotions tristes ne vous sont pas bonnes ; en votre qu[a-] lité de convalescente, vous me devez encore un peu d'[o-] béissance : veuillez donc vous rappeler que je vous les i[n-] terdis jusqu'à nouvel ordre.

— Monsieur le docteur, malgré le respect que je doi[s à] votre talent, je prendrai la liberté de m'élever contre v[o-] tre ordonnance : parler des choses que l'on aime ne pe[ut] jamais faire de mal, cela fait au contraire tant de bien!

— J'ai entendu plusieurs fois un vieux monsieur, auq[uel] l'âge n'avait rien ôté de son goût ni de son amabilit[é,] chanter, avec une voix encore douée de beaucoup d'agr[é-] ment, une romance où l'on distinguait fort spirituel[le-] ment les plaisirs qui font de la peine et les peines q[ui] font plaisir. Je crois qu'il faut distinguer également le bi[en] qui fait du mal, et le mal qui fait du bien. Sans doute [les] souvenirs nuancés de teintes mélancoliques font s[ur] l'âme des impressions fort vives; mais c'est toujours a[ux] dépens du système nerveux; le bien est pour le cœur, [le] mal est pour le corps. En un mot, il faut être robuste p[our] se permettre impunément les plaisirs de la souffran[ce.] Pardonnez-moi donc, mademoiselle, de vous défendre [des] sensations nuisibles, quoique fort agréables. »

La journée se passa ainsi en entretiens de tout genre, [en] mutuelles confidences. Alfred parla de sa mère qu'il av[ait] laissée en France, et de son père qu'il allait revoir. D'un [es-] prit fin et cultivé, il sut charmer par sa conversation la mère et la fille; de temps à autre, M. Guezi, ou le ca[pi-] taine Gérard, venait demander des nouvelles de la be[lle] convalescente; mais le plus souvent ils étaient seuls t[ous] trois; alors le jeune docteur savourait les délices de la p[lus] douce intimité.

Le soir arriva pourtant : la terre, un instant visible a[ux] yeux ravis des passagers, rentra peu à peu dans l'om[bre] pour ne plus reparaître, et *le Goëland* se retrouva de n[ou-] veau seul au milieu de l'immensité; les phares céles[tes] s'allumèrent bientôt pour éclairer les voyageurs erra[nts] sur l'Océan, et la lune jaillit tout à coup du sein des ea[ux.]

Il eût été bien doux de passer encore quelques heure[s à] causer sur le pont, pour jouir des splendeurs de la nu[it,] pour admirer la mer qui s'illuminait sous le sillage du [na-] vire et rivalisait de feux avec le firmament.

lalgré la peine qu'il éprouvait à se séparer de Nella, ce Alfred qui conseilla la retraite.

Je ne comprendrai jamais rien à la médecine, » dit olie malade en quittant à regret cette place où, pour aussi, les heures avaient passé douces et rapides; elle is expose aux ardeurs du soleil sans le moindre égard ir notre teint, et elle redoute pour nous la pâle et inofsive lumière de la lune: c'est là, si je ne me trompe, bien grande inconséquence. Qu'en dites-vous, monur?

– Je dis, » murmura Alfred à l'oreille de Nella, « que je médirai jamais de la science qui vous a guérie. » Puis, nt et abusant peut-être de son titre auprès de la jeune e, il lui prit le bras, et la ramena jusqu'à sa chambre, où lla, pour la première fois, sentit le vide autour d'elle, oiqu'elle fût près de sa mère.

es relations d'Alfred avec Mme Guezi et Nella devinrent jour en jour plus amicales. M. Guezi ne s'occupait guère sa femme ni de sa fille, auxquelles il laissait ainsi une nde liberté d'action; il avait découvert parmi les passas un joueur d'échecs, et ne quittait plus l'échiquier que ir prendre ses repas et se coucher. Après la guérison de sa , il s'était montré fort satisfait, protestant même de sa onnaissance vis-à-vis d'Alfred, mais en termes plus aptés que sentis; comme le cœur n'était pour rien dans la isfaction qu'il éprouvait, il eut bien vite oublié le sere qu'on lui avait rendu. Il n'en fut pas ainsi de me Guezi: aimant sa fille à l'excès, ayant depuis longops concentré en elle toutes ses affections, elle voyait ange tutélaire dans celui auquel elle devait de l'avoir servée, et ne perdait aucune occasion de lui en témoier toute sa gratitude.

es charmes de Nella, que chaque instant révélait à ses ıx, les bontés de Mme Guezi, dont il se sentait entouré, t contribua donc à enivrer Alfred, qui se laissa entraîner s réflexion dans un de ces amours puissants qui envaent le cœur et y règnent en despotes.

a fuite est souvent un moyen de s'opposer aux ravages passions. Mais comment fuir? il ne le pouvait pas; si s de celle qu'il aimait, comment éviter de l'entendre, quel courage eût pu venir à bout d'une telle entreprise? contraire, l'amour le rendait ingénieux, et toujours il vait un nouveau prétexte pour passer le plus de temps le auprès de la jeune fille.

leurs fréquentes conversations, Nella revenait sans à ses souvenirs d'enfance, à la jolie habitation des les: c'était là son thème favori, qu'elle brodait avec grâce naïve toujours nouvelle. Elle racontait ses pronades dans les champs, dans les bois, au bord de la mer, s de ce noir rocher sur lequel gémissent tant de malureux, enchaînés là par un arrêt de la justice humaine. arement elle rentrait au logis, disait-elle, sans être or- de fleurs recueillies sur la route; et, quand sa coquete enfantine se trouvait suffisamment satisfaite, elle convait avec soin toutes les pièces de sa parure. Elle avait si composé un herbier qu'elle appelait son écrin de jeune . Il fallut le montrer à Alfred, et ce fut un grand bonir, car il y eut là un moyen nouveau de bien employer heures. Alfred était excellent botaniste. La science de né avait fait partie de ses études, et il l'affectiont beaucoup, parce qu'elle jetait, disait-il, de la poésie son art.

l admira d'abord le soin particulier avec lequel chaque nte était conservée, et reconnut dans ce travail la délitesse des doigts de Nella; puis il nomma toutes les fleurs leur nom, les rangea, les classa par familles et par res, apprit à la jeune fille leurs affinités, leurs rapts, les sites où elles se plaisent, les expositions qui leur viennent.

Iella croyait encore les cueillir, tant était grande la préion avec laquelle Alfred indiquait les endroits où Dieu r ordonna de naître et de se reproduire. Elle écoutait c attention la leçon de ce professeur improvisé, et se isait à la redire, non sans s'égarer quelquefois, et altéit le plus souvent, d'une façon pittoresque, les mots s ou moins euphoniques que la science impose comme ms aux productions les plus délicates de la nature.

Mme Guezi assistait à ces entretiens moitié plaisants, moisérieux. Heureuse du bonheur et de la joie de sa fille, ne s'apercevait pas des sentiments que la présence et soins officieux du jeune docteur développaient rapinent dans le cœur de Nella.

lfred, lui, sentait bien que peu à peu il se faisait aimer; e pouvait plus se méprendre sur l'accueil qu'il recevait la jeune fille. Malgré toute la réserve que peuvent met- dans leurs actions deux personnes qui sont entraînées ne vers l'autre, les âmes parviennent toujours à s'endre; les yeux ont une autre expression, la voix un autre ibre. Aussi, sans s'être une seule fois dit qu'ils s'aiient, Alfred et Nella étaient néanmoins bien convaincus leur mutuelle affection.

lais le pauvre jeune homme regardait comme un crime silence à l'égard de Mme Guezi. « Je ne puis, » se dit-il, « demeurer plus longtemps sans lui avouer mon our; ce serait étrangement abuser de la reconnaissance elle me témoigne. » Il se promit donc de saisir la preère occasion pour lui faire ses confidences.

In soir il se trouva seul avec elle sur la dunette à leur ce accoutumée; son air gauche, embarrassé, l'hésitation il mettait dans sa conversation surprirent tout d'abord e Guezi.

Qu'avez-vous donc, M. Alfred? » lui dit-elle; « vous paez contraint, gêné; seriez-vous souffrant? il faut me le e, et, s'il est des soins que je puisse vous rendre, vous ez avec quel zèle ils vous seront donnés.

- Merci mille fois, madame; ce n'est pas ma santé qui nquiète; mais j'ai là sur le cœur un secret que je vouis vous confier, et je ne sais comment m'y prendre.

- Mon aspect est donc bien redoutable? Et pouvez-vous ter d'une mère qui vous doit son enfant?

— C'est d'elle, c'est de votre fille que je veux vous parler, » répondit Alfred d'une voix presque inintelligible.

« Vous l'aimez! » s'écria en l'interrompant tout à coup Mme Guezi, qui semblait frappée d'un coup de foudre. Et, comme Alfred baissait la tête, elle lui prit les mains, et, le regardant avec des yeux remplis d'une inexprimable tristesse, elle lui dit: « Vous aimez ma fille! et elle vous aime, n'est-ce pas? Et je n'ai pas soupçonné votre amour mutuel pour vous arrêter tous deux au bord de l'abîme que vous avez creusé sous vos pas! Oh! mon Dieu! » ajouta-t-elle en fondant en larmes, « il était donc encore pour moi des douleurs à redouter! Je croyais pourtant bien les avoir épuisées toutes.

— Calmez-vous, madame; je vous en supplie, » reprit Alfred, et épargnez à mon désespoir la vue des larmes que je vous fais verser. En aimant votre fille j'ai suivi l'impulsion de mon cœur, et j'ignorais, comme j'ignore encore, le mal dont je suis coupable à vos yeux.

— Malheureux jeune homme! » reprit Mme Guezi, « c'est à moi-même et non pas à vous que s'adressent mes reproches. Vous aimez Nella; Nella est digne de votre amour, comme je vous crois digne du sien. Mais, hélas! comme sa mère, Dieu l'a condamnée à souffrir, et, en ouvrant son âme aux sentiments les plus doux, vous avez empoisonné le reste de ses jours, car elle ne pourra jamais vous épouser. Il est des mystères douloureux que je croyais ne devoir jamais révéler; le calice d'amertume que Dieu m'a destiné, je l'avais accepté sans me plaindre. Je souffrais en silence, n'ayant que moi-même pour témoin de mes misères, les dérobant avec soin aux yeux clairvoyants de Nella; votre aveu me force à vous initier aux secrets pénibles de mon existence. Oh! monsieur, la guérison de ma fille, que je dois à vos soins généreux, m'a coûté autant de larmes qu'elle m'a causé de bonheur; car, en voyant la pauvre enfant revenir à la vie, je la voyais renaître à une vie triste, décolorée et sans charme; ma reconnaissance envers vous n'en est pas moins grande, et la confiance dont je vais faire preuve à votre égard devra vous en convaincre.

« Autrefois, » continua madame Guezi après un moment de silence, « nous avons connu l'aisance et même la richesse; notre position était belle et enviée. Hélas! en peu de temps tout fut dissipé; et avec la fortune disparut pour jamais de notre toit la paix et le bonheur. Cette pauvre propriété des Saules, dont Nella aime tant à parler, fut jetée avec plusieurs autres dans le gouffre béant de nos dettes, sans parvenir à le combler. Malgré la misère qui nous envahissait de toutes parts, M. Guezi me contraignait encore à voir le monde, et je me laissais traîner à ces fêtes et à ces bals, où il me fallait afficher les dehors d'un luxe qui n'était plus. Ma fille m'accompagnait; sa joie, sa gaieté, me navraient: mais je n'osais point troubler, par l'aveu d'une affreuse vérité, les plaisirs qu'elle paraissait goûter. Combien j'ai souffert, monsieur! et ce n'était rien encore.

« L'hiver dernier, un Portugais de Rio, d'un âge assez avancé, veuf de sa seconde femme, sans noblesse aucune, ni dans le cœur ni dans l'esprit, mais d'une grande opulence, remarqua Nella dans quelques maisons où il nous rencontrait et s'éprit d'elle. Il demanda des renseignements sur nous, et connut bientôt la position de M. Guezi. Spéculant alors sur nos désastres, irrité des railleries que lui attiraient ses prétentions sur une jeune personne de l'âge de Nella, il jura d'amener M. Guezi à lui donner sa fille. C'est une troisième alliance qui me coûtera cher, disait-il effrontément, mais les deux premières m'ont fourni de quoi la payer. La honte et l'infamie ne tuent pas, monsieur, car je devrais être morte. M. Guezi accepta les offres de cet homme; j'eus beau pleurer, prier, supplier, épuiser l'éloquence que Dieu a mise au cœur des mères, tout fut inutile. Une nuit, nuit terrible! exaspéré par mes supplications, ivre de colère, M. Guezi sort furieux de ma chambre; il y rentre un instant après des pistolets à la main. L'horreur que lui inspire la misère le rendait insensé! c'était de la faiblesse chez lui, monsieur, et non de la dépravation; Dieu lui pardonnera, je l'espère: Madame, me dit-il, si vous ne jurez pas de me laisser agir librement et de ne plus vous opposer à mes projets, je me tue sous vos yeux. Nella dormait paisiblement dans la chambre voisine: quel réveil pour elle si j'eusse dit un mot! Le bruit d'une arme à feu au milieu de la nuit, la vue de son père inondé de sang, le spectacle de mon désespoir, c'était la perdre: elle pouvait devenir folle; je jurai! Et aujourd'hui je la conduis aux noces qu'on lui a préparées. J'en appelle à votre générosité; vous m'aiderez à réparer le mal autant qu'il est en votre pouvoir. Ce n'est pas pour travailler à son malheur que vous m'avez rendu ma fille; que ne vous ai-je rencontré dans des temps plus heureux! ajouta-t-elle avec un soupir. Mais Dieu est le maître des événements, et, quoi qu'il ordonne, nous devons courber la tête et le bénir encore.

— Les voies de Dieu sont secrètes, madame, mais sa bonté veille sans cesse sur ses enfants. Et c'est presque toujours au moment où il paraît les accabler davantage, qu'un événement imprévu vient leur rendre l'espoir, ce commencement de bonheur. Si je vous ai bien comprise, ce qui paraît avoir décidé monsieur votre mari au parti qu'il a pris, c'est la perspective d'arriver de cette manière à l'extinction complète de ses dettes; je n'ose vous en demander le chiffre, et cependant si je le connaissais, peut-être pourrais-je lui fournir le moyen de s'acquitter; et, n'ayant plus alors de motifs, il abandonnerait ses projets.

— Vous, monsieur? » répliqua Mme Guezi avec étonnement; « vous, racheter ma fille? vous qui nous avez si souvent dépeint votre modeste position, vous, me rendre une seconde fois mon enfant? Oh! l'affection vous aveugle; je ne puis croire à tant de bonheur.

— Il n'est que trop vrai! la fortune de ma famille est plus que médiocre, et néanmoins je puis peut-être me procurer cette somme qui doit faire votre joie et la mienne.

— Vous ne savez donc pas, » reprit Mme Guezi, hésitant à se rendre à l'air d'assurance du jeune docteur, « qu'il s'agit d'une somme de cent cinquante mille francs? »

A ce mot Alfred parut anéanti; cependant il ajouta: « Croyez-vous, madame, qu'en offrant cent cinquante mille francs à M. Guezi, il consentira à retirer sa parole?

— Oh! monsieur, il ne peut être assez cruel pour s'y refuser.

— Mais, en échange de l'opulence qui l'attend, je ne pourrai plus offrir à votre fille que l'existence modeste d'un médecin sans réputation.

— Oh! qu'importe, monsieur, si votre affection lui tient lieu de richesse? D'ailleurs, est-il possible que Dieu ne protége pas une union qu'il aura pour ainsi dire formée lui-même? »

A ce moment la conversation fut interrompue par l'arrivée de Nella, qui venait chercher sa mère. Au regard que la jeune fille jeta involontairement sur Alfred, Mme Guezi comprit combien elle avait été aveugle.

Alfred ne perdit pas de temps, et alla trouver le père Nicolle, que depuis quelques jours il négligeait un peu; celui-ci comprenait trop bien les motifs de cet abandon pour lui en garder rancune. « Eh bien! » dit-il au jeune homme en le voyant venir à lui, « où en sont les affaires? J'ai cru vous voir ce soir en conversation sérieuse, et vous venez, si je ne me trompe, d'aborder la grande question?

— Je viens, » répondit Alfred d'un air triste, « d'apprendre des choses affreuses. » Et il fit part à M. Nicolle du sujet de son entretien avec Mme Guezi.

« Vous m'avez offert votre appui, monsieur, » dit-il en terminant, « et je viens à vous avec confiance. Ce n'est pas pour moi que je vous implore en ce moment, Dieu m'en est témoin. Si votre âme se plaît à faire des heureux, l'occasion est belle, car trois personnes vous devront le bonheur.

— Il y a longtemps, » répondit le père Nicolle en serrant amicalement la main d'Alfred, « que je n'ai ressenti une joie pareille à celle que vous me faites. Le jour même de notre arrivée à Rio, la somme que vous désirez vous sera remise.

— Vous êtes donc la Providence? » dit Alfred en se précipitant dans ses bras.

Il ne restait plus qu'à obtenir l'assentiment de M. Guezi. Mme Guezi, soutenue par l'espoir d'arracher sa fille à une affreuse destinée, se chargea, quoique en tremblant, de cette mission délicate. Elle épia donc une occasion favorable, et, réduite à profiter des moindres circonstances, elle saisit le moment où l'humeur de son mari lui parut adoucie par la joie qu'il éprouvait d'avoir gagné une série de parties d'échecs.

Mais l'éclair n'est pas plus rapide que ne le fut l'effet produit par les premiers mots qu'elle prononça. M. Guezi serra les poings, frappa du pied, et s'écria, avec l'accent d'une colère mal contenue par la crainte d'être entendu du dehors: « Madame, est-ce ainsi que vous tenez vos serments? N'avez-vous pas juré de ne jamais ouvrir la bouche sur ce sujet? Hé! que me font à moi les billevesées d'un jeune fou qui s'imagine peut-être avoir des droits parce qu'il a donné quelques soins? »

La pauvre mère laissa passer l'orage et ne se rebuta pas. Elle eut tant de douceur dans la voix, tant d'éloquence; elle mit tant d'adresse à ne point irriter une susceptibilité qu'elle savait ombrageuse à l'excès; l'amour maternel lui suggéra des arguments si persuasifs, qu'elle triompha enfin des résistances de M. Guezi, et parvint à lui faire comprendre que, puisqu'il arrivait, par la voie qu'on lui offrait, au but qu'il s'était proposé, il ne devait plus persister à sacrifier inutilement sa fille.

« Eh bien! » dit-il alors, « je cède à vos raisons, mais à une condition: vous savez que M. Azumbuge nous attend, et que le contrat doit être signé aussitôt que nous serons à terre. Si donc, dans les vingt-quatre heures, à partir de notre entrée dans le port, M. Delmar n'a pas accompli ses engagements en me remettant les fonds dont j'ai besoin, il n'y a rien de conclu entre nous. Je me réserve, en outre, de ne rien changer jusque-là à la ligne de conduite que je me suis tracée. »

A la suite de cette difficile et pénible explication dont Alfred eut connaissance, le calme rentra dans les esprits, et chacun reprit sa vie habituelle. M. Guezi, satisfait d'avoir ôté tout prétexte à de nouvelles récriminations de sa femme, par une promesse qui ne modifiait en rien sa manière d'agir, et qu'il regardait au fond comme illusoire eu égard à la position apparente du jeune médecin, retourna tranquillement à ses parties d'échecs, sans s'inquiéter des conséquences.

Mme Guezi et Alfred, se croyant désormais à l'abri de tout événement funeste, s'abandonnaient à leur joie, et formaient mille projets pour l'avenir. On en faisait, il est vrai, un mystère à la pauvre Nella, dont les sentiments secrets devenaient de plus en plus évidents. C'était une douce surprise qu'on lui réservait pour le moment où tous les obstacles seraient levés; alors seulement on devait lui apprendre et la demande d'Alfred et l'assentiment de ses parents.

Enfin, le père Nicolle, souriant aux confidences d'Alfred, lui disait en plaisantant: « Je crois bien que ce qui vous occupe le plus maintenant n'est pas de savoir qui je suis. »

Habilement conduit par le capitaine Gérard, aidé de vents favorables, *le Goëland* marchait bravement vers son but. Le calme plat l'avait, il est vrai, retenu dans la zone embrasée de la Ligne plus de temps qu'il n'en fallait pour donner aux passagers une idée fort exacte de ces températures fabuleuses où le pont du bâtiment brûle les pieds comme un fer rouge, et de ces océans de lumière où l'ombre disparaît comme refoulée jusqu'au centre de la terre par l'irrésistible puissance des rayons du soleil. L'air semble avoir fui ces régions torrides, et la mer, concentrée par l'action de l'éternel foyer, n'offre plus qu'une eau visqueuse comparable à de l'huile.

Cependant un souffle léger, se hasardant au milieu de cette atmosphère étouffante, glissa furtivement sur les flots endormis et rida peu à peu la surface des eaux. *Le Goëland*, tiré de sa pesante apathie par cette fraîcheur inattendue, reprit sa course. L'écume jaillit de nouveau sous le choc de sa carène. Et depuis lors son vol, de plus en plus affermi, l'amenait rapidement vers les rivages désirés du nouveau monde.

Elle grandit enfin à l'horizon, cette terre, objet de tous les vœux, et l'âme du voyageur fut doucement émue quand il vit naître le jour où il allait se reposer des fatigues de la mer.

Il n'y a pas au monde de spectacle plus magnifique que celui qu'offre aux yeux la rade de Rio.

A quelque distance des côtes, les crêtes des montagnes dessinent sur l'azur du ciel, par leur position relative, le profil fantastique d'un géant étendu. C'est, dit-on, le Génie du Brésil, qui veille sur les fils de Rio-Janeiro, de Bahia et de Rio-Grande. Il apparut ainsi, couché sur son lit de rochers, le 17 septembre 1711, aux matelots superstitieux de Duguay-Trouin. « Enfants, » leur dit alors l'intrépide marin, « vous le voyez, il dort; entrons avant qu'il s'éveille. » Et ils entrèrent à pleines voiles.

Déjà le pavillon flottait à la corne du *Goëland;* déjà, sur le haut de la *montagne des signaux*, on voyait lentement s'élever dans les airs les signes conventionnels annonçant aux intéressés de la ville l'arrivée d'un trois-mâts français. Le pilote venait de monter à bord, et introduisait le navire dans cette baie profonde et sans pareille sur le globe, qu'entourent, de toutes parts, des coteaux fleuris et parfumés.

Bientôt les voiles furent amenées et carguées. Le sillage diminua peu à peu, et l'ancre enfin s'abîma lourdement dans les flots pour aller mordre, de sa dent massive, les aspérités d'un sol rocailleux. *Le Goëland*, sain et sauf, était au port après quarante-sept jours de traversée.

Les passagers, réunis sur le pont, au risque d'entraver la manœuvre, ne pouvaient se lasser de promener autour d'eux leurs regards étonnés. Toutes les physionomies respiraient la satisfaction. La joie et l'admiration rayonnaient dans tous les yeux. Alfred seul se sentait par moment en proie à de sombres pressentiments qui traversaient son cœur et l'agitaient, semblables à ces souffles précurseurs des orages dont le brusque passage ébranle soudainement les arbres, de la cime à la racine.

« C'est singulier, » disait-il alors au père Nicolle en lui montrant la ville, « la vue de ces lieux m'inspire une tristesse inexprimable. Malgré l'éclat du jour, il me semble que le ciel est sombre, et des larmes involontaires gagnent mes yeux!

— Le bonheur et l'affliction, » répondit le père Nicolle, « ont souvent les mêmes symptômes, et l'homme, avec toute sa perfection, n'a jamais que des pleurs pour exprimer l'excès de l'un ou de l'autre. »

Mille barques de toutes grandeurs et de toutes formes sillonnaient la baie en ce moment; parmi celles que l'on pouvait distinguer, trois, entre autres, paraissaient avoir pour but le bâtiment qui venait de jeter l'ancre. Une certaine émulation semblait régner entre les différents rameurs, quoiqu'une assez grande distance séparât des autres chacune des trois embarcations.

De la première qui aborda *le Goëland* s'élança lestement un grand jeune homme blond à l'œil doux et mélancolique, pouvant avoir de vingt-quatre à vingt-cinq ans. A peine sur le pont, il se jeta dans les bras du père Nicolle, descendu de la dunette pour venir à sa rencontre, et lui prodigua mille caresses qui lui furent rendues avec usure. Quand tous deux eurent mis un terme à l'effusion de leurs sentiments réciproques, le père Nicolle prit le nouveau venu par le bras, et, après l'avoir amené près d'Alfred, il lui dit : « Connais-tu monsieur?

— Si je reconnais M. Delmar, mon sauveur? » s'écria le jeune homme paraissant au comble de la joie de cette rencontre inattendue; « permettez-moi, » ajouta-t-il en embrassant le jeune docteur, « de vous témoigner tout le plaisir que j'éprouve en vous voyant. Mais peut-être ne vous souvenez-vous plus de moi?

— Il me semble, » répondit Alfred, « vous avoir vu autrefois à Paris.

— Je vais rafraîchir votre mémoire, » interrompit le père Nicolle, « car voici le moment ou jamais de vous donner une petite explication que vous avez vainement sollicitée jusqu'à présent. Ce jeune homme que vous voyez devant vous est tout simplement monsieur Georges de Lambel, mon fils, que vous avez empêché de mourir de douleur et de désespoir, il y a six ans, à l'hôpital de la Pitié, où vous étiez interne. Sans vous, je n'aurais plus à aimer ce cher enfant; sans vous, je serais resté seul au monde. Vous ne devez donc plus vous étonner qu'après vous avoir perdu de vue pendant trop longtemps, et retrouvé par un hasard providentiel, j'aie profité de l'occasion pour vous témoigner ma reconnaissance, en vous offrant mon amitié et mes services. A propos de cela, Georges, » dit-il à son fils en lui parlant à l'oreille assez bas pour n'être pas entendu d'Alfred, « il faut qu'avant ce soir tu aies réuni cent cinquante mille francs que tu feras remettre à monsieur.

— Cela est d'autant plus facile, » répondit le jeune homme, sans demander aucune explication, « que je réalise aujourd'hui le produit d'une de nos terres, et j'aurai plus que tu ne désires. »

Ch. Adam.

(La fin prochainement.)

Explication de la Charade.

Le mot de la Charade insérée dans notre dernier numéro est : *Chèvrefeuille.*

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe d'intérieur en popeline mauve ou violette. Le bas de la jupe est garni avec deux bandes de taffetas mauve, elles sont ornées de bordures *grecques* en velours noir; une guipure noire est posée à plat de chaque côté de ces bandes, qui ont, l'une 10, l'autre 9 centimètres de largeur. Le corsage se compose d'une sorte de gilet à pointe, fait en taffetas mauve, et recouvert d'une sorte de veste de même étoffe que la jupe, ornée comme celle-ci, autour du bord inférieur du haut et du bord inférieur des manches. Le col se compose d'une ruche en dentelle montée sur un poignet; manches à poignets.

Robe de chambre en cachemire blanc d'Écosse. Le devant est plat, les plis sont faits seulement par derrière; cette robe ouverte sur un jupon de cachemire blanc, est encadrée par une bande de pou-de-soie bleu ou rouge, ayant 15 centimètres de largeur vers le bas, et diminuant un peu vers la taille; cette bande garnit aussi les devants, l'encolure et le bord des manches; un effilé bleu, très-étroit, est posé de chaque côté.



M. T. à N... Nous avons publié un si grand nombre de modèles au crochet et tricot que nous ne pouvons les multiplier encore; nous avons d'ailleurs fait paraître, dans le n° 47 de l'année 1861, un fichu au crochet qui convient aussi pour petite fille. — Dans le n° 49 une palatine; dans les numéros suivants, des pèlerines, châles et fichus, au crochet et tricot. — Dans le n° 51, une guêtre pour enfant. — Dans le n° 1 *bis* de la présente année, des chaussons pour enfant; nous regrettons vivement de ne pouvoir envoyer par lettre, ainsi qu'on nous le demande, les explications de tous les objets que l'on désire : ce travail équivaudrait à celui d'un numéro tout entier, et la publication d'un numéro par semaine prend tout notre temps. — Des bords de l'Ozerain. Notre prochaine planche de patrons contiendra le modèle que l'on désire : si on voulait l'avoir immédiatement, il faudrait demander ce patron à M. Leballeur, rue Taitbout, 74. — Mlle R. Nous publions des alphabets, ne pouvant publier les initiales de *toutes* nos abonnées. — *Mlle de Char....* On pose sur le piqué une feuille de papier bleu à décalquer, et sur celui-ci le dessin, dont on suit tous les contours avec la pointe d'un crayon; ces contours se trouvent ainsi imprimés sur l'étoffe; on trouve ce papier chez les marchands de couleurs; on peut le demander à M. Leballeur, rue Taitbout, 74. — Une abonnée du Midi. J'allongerais la robe de moire noire avec un biais violet en pou-de-soie, encadré de chaque côté de petite dentelle noire; il ne faudrait pas le faire remonter en tablier, cela ne serait pas joli, à moins de rapprocher beaucoup les bandes par devant, de ne point leur faire décrire une ligne courbe et de les placer tout droit, séparées seulement par des boutons noirs et violets; on ne porte pas la moire en été. On peut mettre la robe ainsi arrangée à pied, de jour, pendant l'hiver et le printemps; le tulle ne peut se porter de jour, même en été; l'alpaga est une étoffe de toute saison; on y met autant de volants que l'on veut. Les étoffes d'été sont encore inconnues; un burnous en flanelle grise peut être moins élégant qu'un *tartan* si la flanelle est très-grosse, par exemple, et si le tartan est très-beau et très-fin; le châle *tartan* n'est pas *mettable* s'il n'est en très-belle qualité, et il atteint alors le prix de 70 à 80 francs; une *confection* revient par conséquent à meilleur marché; on ne porte les confections que très-longues; la forme du burnous est *classique*; il est toujours un peu *drapé*, tandis que le talma long est plat, sans aucun pli; le foulard fond blanc ne peut convenir pour l'hiver, même pour une petite fille. — Le piqué blanc jusqu'à 18 mois; on ne peut faire de talma en *alpaga* noir; les talmas en alpaga doivent être pareils aux robes qu'ils accompagnent, *sinon, non*. — On ne fait pas non plus de confections en cachemire d'Écosse noir, cela serait trop mou; les confections de l'été prochain sont encore inconnues. — Château de Saint-Denis. Les fichus ou châles exécutés en laine noire et laine blanche peuvent être portés dans les deuils les plus sévères; le journal est heureux des services qu'il rend, et je remercie particulièrement notre abonnée du Lot pour tout ce qu'elle veut bien m'écrire. — L'explication des cols en *frivolité* a paru dans l'année 1860, dont les exemplaires sont malheureusement épuisés. — Mme P.... peut être certaine que la rédaction n'abandonnera pas les tendances approuvées par les mères de famille, et que la troisième année du journal ne le cédera en rien aux précédentes pour le choix des travaux et les conseils d'économie; on a tant porté de vestes zouaves, qu'il serait peut-être prudent de n'en pas faire de nouvelles; nous avons publié, cet hiver, deux modèles charmants, l'un ajusté (veste slave), l'autre non ajusté, dans le n° 1a du 1er janvier 1862; ces patrons sont très-bons, c'est-à-dire scrupuleusement exacts. Ce même numéro du 1er janvier contient une bordure-dentelle au crochet d'un effet très-riche pour garniture de rideau; la mousseline brochée ne se prêterait pas à composer des volants; si la bordure que j'indique était rejetée comme trop longue à faire, je garnirais les rideaux avec une imitation de guipure, ayant 5 à 6 centimètres de hauteur. Les lés du jupon sont coupés en biais d'un côté seulement; rien n'est plus facile que de poser une baleine au bord du capuchon *princesse* publié dans le numéro du 1er janvier. Quant à la dernière demande, il nous est malheureusement impossible d'y accéder : lors même que l'on ne calculerait les frais de papier et de transport d'une couverture qu'à cinq centimes par numéro (ce qui est évidemment insuffisant), cela ferait près de 3 francs de rabais sur l'année, ce qui rendrait notre publication impossible; son prix a été fixé au plus bas afin d'être accessible pour toutes les fortunes, et nous ne pourrions augmenter nos charges sans grand dommage. — Mme A*** de Colmar : l'article *Modes* répond à sa question; je serai toujours disposée à aider mes lectrices, et toujours charmée de pouvoir leur être utile. — Prière au papier marqué A. C. de vouloir bien préciser ses souhaits, que je serais charmée de réaliser; les travaux au crochet et tricot ne sont pas le *domaine d'une classe très-ordinaire;* toutes les femmes à Paris en font et en portent; il en est, et des plus élégantes, qui portent des fichus, ou châles en laine faits au crochet, sous les confections les plus riches, sous les sorties de bal les plus élégantes, afin de se garantir du froid; les travaux de ce genre sont les plus simples, ceux que l'on fait à peu de frais, et cependant, en nous demandant de les supprimer, notre lectrice nous prie de lui envoyer des objets qui ne soient pas *de luxe*. Quant aux patrons, notre mission est justement de mettre toutes les femmes à même d'être élégantes, en leur offrant la possibilité de faire elles-mêmes les objets qui seraient trop chers pour elles s'il fallait les acheter; rien ne s'oppose à ce que l'on remplace les matériaux que nous indiquons, par des étoffes plus simples et moins coûteuses; on aura toujours l'élégance de la forme, qui ne nuit jamais.... au contraire. — A ma grande confusion, à mon grand regret, une lettre qui m'était adressée a été égarée parmi une centaine d'autres lettres reçues en même temps; je l'ai parcourue, et, ne me souvenant pas du sujet qu'elle traitait, il m'est i possible d'y répondre; en offrant mes excuses à notre abonnée, je la de m'écrire de nouveau; elle se reconnaîtra, parce que je puis ajo qu'elle me demandait si l'on pouvait s'adresser à M. Leballeur des objets que l'on désirerait acheter ailleurs que chez lui; la rép à cette question est affirmative.

Notre abonnée de Saint-Étienne peut se procurer un crochet tuni plus long que les crochets ordinaires; je l'engage à relire l'explica du châle Louise; la bordure est faite au tricot; le fond est au cro tunisien, mais en laine *anglaise*: cette laine est tellement fine, que to les mailles peuvent tenir sur un crochet même ordinaire. Je reme notre abonnée pour son aimable lettre. — Mme S... (n° 13,849) ne t vera pas dans nos bureaux l'année 1860 : cette année est épuisée porte des ornements qui se rapprochent des *quilles*; je garnirais les qu de la robe de soie marron avec un ruban étroit en velours, posé de que côté, puis je mettrais un ruban semblable sur la couture réunis les lés; cette combinaison *modernisera* la robe, et la rendra tout à convenable. — Mme L. M., *quoique brune*, peut porter la coiffure *gné*, qui, dépourvue de fleurs et de rubans, devient une coiffure sim — Notre fidèle abonnée de M... trouvera dans le prochain numéro grand col garni de fourrure qui accompagnera parfaitement une toi de *femme d'une santé délicate*; ce col pourra e fait en velours si on le veut plus grand, on pourra couper le patron jusqu'à la indiquant l'extrémité de la fourrure, puis placer une garniture quel que (peluche par exemple) en dehors de ce patron. Je ne comprend bien la description du manteau de taffetas, et le conseil que l'on demande me paraît difficile à donner; je ne pense pas que l'on p se dispenser de couper le manteau pour l'égaliser; on l'allongerai suite tout autour avec une bande de taffetas noir ouatée et piquée e sanges. — Mlle A. B. L'année 1860 est complétement épuisée. — Mme Nous avons publié plusieurs modèles de capelines en laine, avec t les explications nécessaires; il nous sera impossible de publier maint le jupon au crochet : d'autres objets réclament notre attention, et craindrions d'abuser du *crochet*.

AVIS.

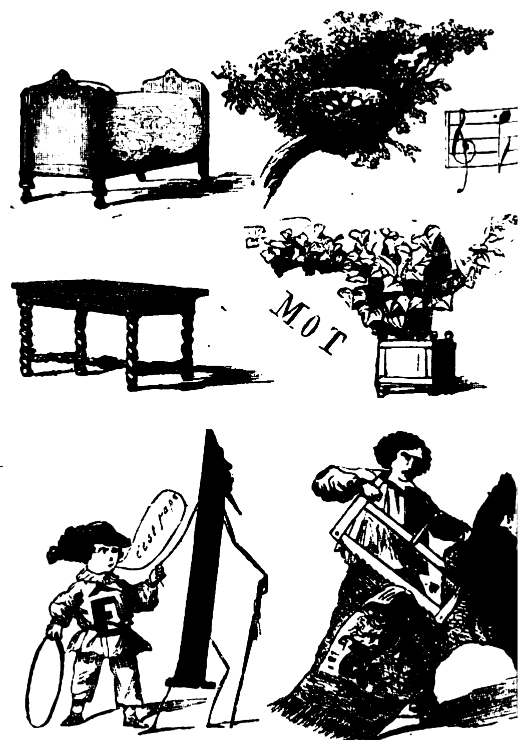
Depuis quelques semaines nous recevons de temp autre des réclamations relatives à l'envoi des numéros service des envois se fait dans nos bureaux aussi réguli ment aujourd'hui que par le passé.

Il est vrai qu'à cette époque de l'année l'adminis tion de la poste est surchargée de travaux, et souve arrive que les envois ne peuvent se faire le jour mêm la remise des journaux. Ensuite le mauvais temps mois d'hiver empêche souvent les chemins de fer de m cher aussi régulièrement qu'aux mois d'été. Eu égard à considérations, nous prions nos abonnées de patiente jour ou deux, s'il le faut, avant de nous adresser leurs ré mations. *Le journal ne paraît à Paris que les same comme l'indique l'en-tête; nos abonnées des département peuvent donc le recevoir que les dimanches, lundis ou mar selon les distances.* Mais, comme ces réclamations de n réception du journal sont assez rares relativement au gr nombre des souscripteurs, nous prions nos abonnée nous écrire *sans affranchir leurs lettres*, lorsqu'il s'agira la réclamation d'un journal non arrivé : nous épargne ainsi à nos abonnées des frais qu'elles ne doivent pas s porter; mais nous les engageons, par contre, à vouloir b attendre quelques jours avant de nous adresser leurs ré mations. *Cependant il est impossible de faire droit à réclamation quelconque lorsqu'on ne nous indique pas distinctement les numéros d'ordre qui se trouvent sur cha bande.* Les réclamations doivent toujours être adressée lieu même où l'abonnement a été fait. L'administratio répond pas des erreurs qu'elle n'a pas commises.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typ. de Firmin Didot, imprim. de l'Institut et de la Marine, r. Jacob

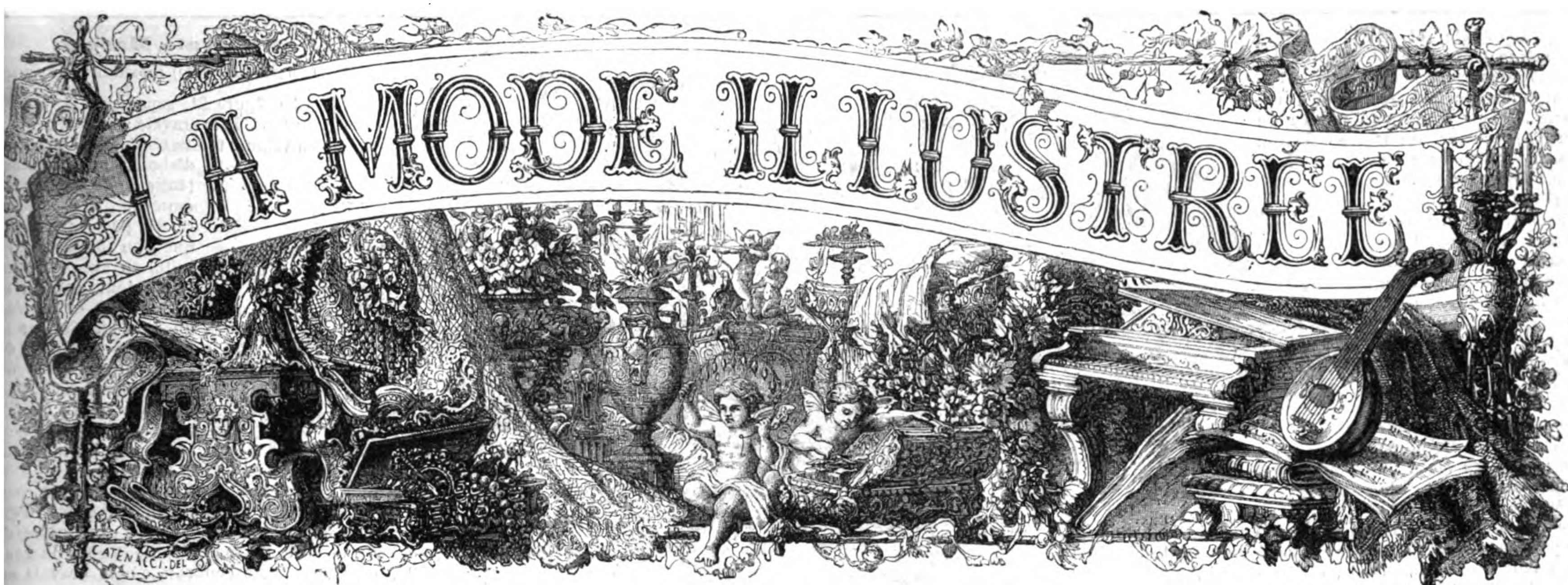
RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Il est difficile de bâtir sur un roc à pic.

N° 5 (*avec patrons*). TROISIÈME ANNÉE. 3 février 1862.



Le numéro, vendu séparément, **25 centimes.** AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, **50 centimes.** AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE SAMEDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE : PARIS. Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr. DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*). Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c. Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56. S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND. Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER. Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ : PARIS. Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c. DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*). Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr. Les abonnements partent au 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue. — On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (*Pour l'étranger le port en sus*). —

EXPLICATION DE LA PLANCHE DE PATRONS.

Cravate et manchette LADY MACBETH.

La figure 18 (*recto*) appartient à ce patron.

Cette cravate se compose de dentelles noires, séparées par des bandes étroites, en taffetas, parsemées de petites perles; du ruban élastique lui donne la forme d'un col; un nœud de tulle noir, orné de perles, de dentelles et de ruban, est posé sur le devant. Pour faire la cravate, on prend 58 centimètres d'entre-deux, ayant 2 centimètres 1/2 de largeur; on le borde de chaque côté *long* avec un ruban de taffetas noir (1/2 centimètre de largeur), sur lequel on coud des perles noires. Sous ce ruban on coud, d'un côté, 74 centimètres de dentelle noire froncée ayant quatre centimètres de largeur; de l'autre côté on fronce 74 centimètres de même dentelle, mais ayant seulement 2 centimetres de largeur. Sous chacun des rubans de taffetas on coud un autre ruban, qui servira de coulisse, et l'on y passera deux rubans élastiques; le ruban supérieur aura 40 centimètres, l'autre 49 centimètres de longueur; on coudra au bord de l'entre-deux une petite bande de tulle *double*, sur laquelle on fixera les bouts des cordons élastiques, et les agrafes nécessaires pour fermer la cravate. La figure 18 représente l'un des pans du nœud et les ornements qui l'accompagnent, perles, ruban, boutons recouverts de taffetas; on choisit du tulle noir, en coton (il a plus de solidité que le tulle de soie), on coupe les deux pans sur la figure 18, on les entoure avec une dentelle ayant 2 centimètres de largeur, puis on dispose les ornements. Les deux boucles se composent chacune d'une bande de tulle de même largeur que les pans, ayant 28 centimètres de longueur; on les borde de dentelle noire, on y pose les ornements décrits pour la cravate. On recouvre un moule de bouton avec du taffetas noir, on l'orne avec des perles, on l'entoure avec deux rangs de dentelle, et on le place au milieu du nœud, disposé sur une bande de tulle noir. Les petits boutons placés dans le nœud sont aussi des moules de bois recouverts de taffetas; il en faut 26 pour chaque manchette.



CRAVATE LADY MACBETH.

La manchette est faite avec une bande droite, en tulle, ayant 32 centimètres de longueur, 9 centimètres de hauteur; on la coud en rond, et on la borde, d'un côté avec de la dentelle ayant 3 centimètres de largeur; on fait les petits carreaux pareils à ceux de la cravate, mais plus petits. Le bord supérieur de la manchette est cousu entre deux rubans de taffetas; celui de dessous a 3 centimètres 1/2, celui de dessus 2 centimètres 1/2 de largeur; on placera encore quatre rubans pareils sur la manchette, à intervalles égaux, afin d'y passer des rubans élastiques; sur la deuxième couture, on mettra une dentelle retombant en arrière; sur la quatrième couture une dentelle pareille retombant en avant, ayant 2 centimètres de largeur. Après avoir placé les rubans élastiques, on met entre les deux dentelles sept petits boutons recouverts de taffetas et ornés de perles; il en faut 28 pour chaque manchette.

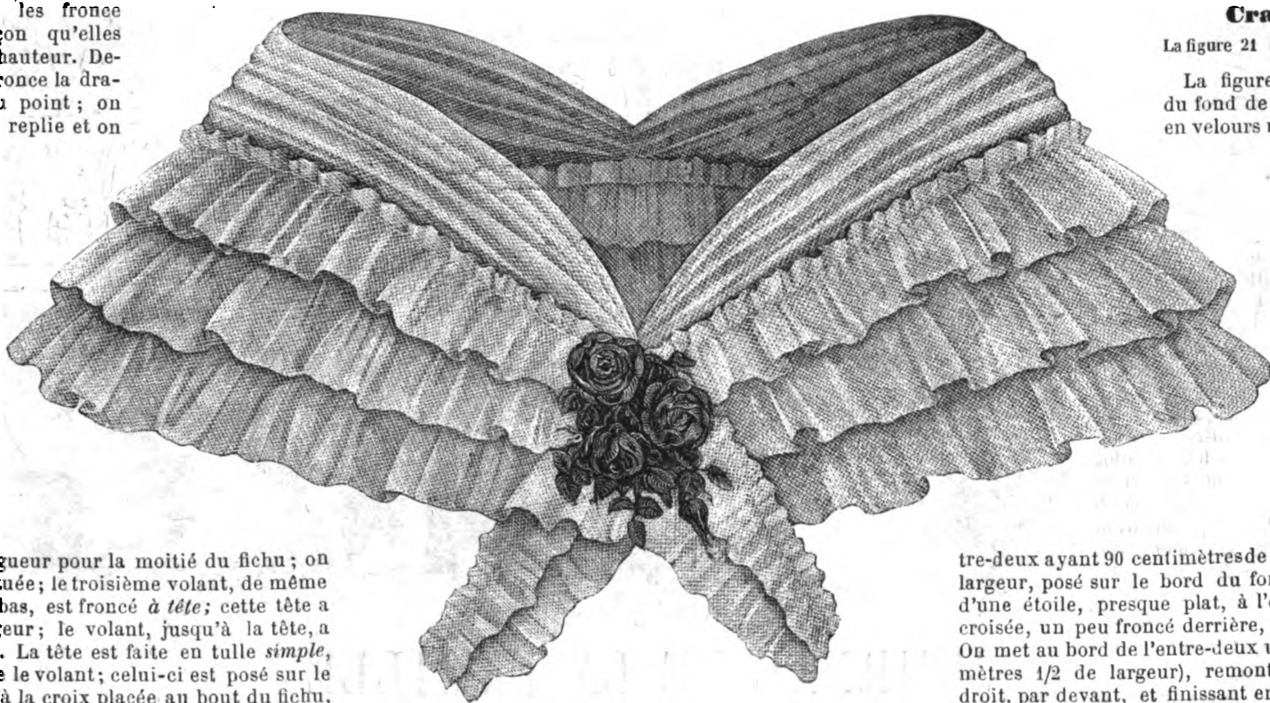
Fichu à la paysanne.

Les figures 6 et 7 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Voici encore un modèle extrêmement jeune et simple; il conviendra aux jeunes filles et aux très-jeunes femmes; on le fait en tulle *illusion*, sans aucune garniture, et l'on place seulement par devant, à l'endroit où la draperie se réunit, un nœud de ruban ou bien un bouquet de fleurs.

La figure 6 (moitié de la berthe) est coupée *deux* fois, en tulle de coton; on coud ces deux parties ensemble, depuis G jusqu'à H. — La figure 7 (moitié de la draperie) est coupée *deux* fois en tulle *illusion*, et double chaque fois, de telle façon que le pli indiqué sur la figure 7 forme le pli du bord supérieur de la draperie, tandis que les côtés séparés se trouvent sur la ligne G à J — de la figure 7. — On coud ensemble les deux parties doubles depuis G

jusqu'à l'étoile, et on les fronce en même temps, de façon qu'elles aient 4 centimètres de hauteur. Devant, à chaque bout, on fronce la draperie, depuis J jusqu'au point ; on serre ces fronces, on les replie et on les fixe à l'envers ; on place la draperie sur la berthe, G avec G jusqu'à J avec J, et l'on garnit la berthe avec trois doubles volants (*bouillonnés*). Le volant du bord inférieur a, pour la moitié du fichu, 1 mètre 20 centimètres de longueur, et, en étoffe *double*, 6 centimètres 1/2 de largeur ; — vers les deux extrémités cette largeur est diminuée de moitié, *en biais*. Le deuxième volant, de même largeur, a 1 mètre 2 centimètres de longueur pour la moitié du fichu ; on le pose sur la ligne ponctuée ; le troisième volant, de même longueur que celui du bas, est froncé *à tête;* cette tête a 1 centimètre 1/2 de largeur ; le volant, jusqu'à la tête, a 6 centimètres de largeur. La tête est faite en tulle *simple*, — non pas double comme le volant ; celui-ci est posé sur le bord de la figure 6 jusqu'à la croix placée au bout du fichu, et doit, comme les autres volants et comme la *tête*, être diminué de moitié à cette place. La draperie fixée sur la berthe forme des plis légers.

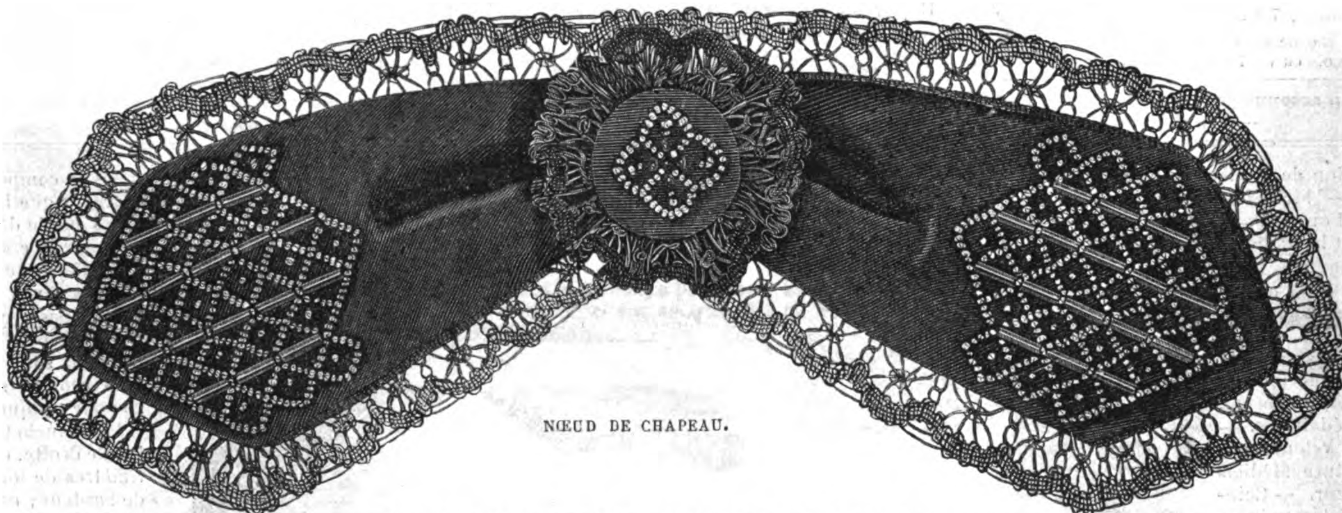


FICHU A LA PAYSANNE.

Nœud de chapeau.

La figure 22 (*recto*) appartient à ce patron.

On désire quelquefois renouveler l'intérieur d'un chapeau : le nœud que nous allons décrire servira dans une occasion de ce genre ; on le place en diadème, au-dessus du front ; il est fait en ruban de velours, bordé d'une dentelle ayant un centimètre 1/2 de largeur. Les deux pans sont brodés avec de la soie de même nuance que le velours ; on peut aussi supprimer cette broderie. Le milieu du nœud est froncé ; on y place soit une boucle transversale, soit un bouton recouvert de velours et entouré de dentelle. La figure 22 représente le patron du nœud et le dessin de l'un des bouts ; après avoir exécuté la broderie, on double le velours avec du tulle roide, et on le borde avec de la dentelle ; on fait deux plis dans le milieu, en plaçant chacune des deux croix sur le point le plus proche.



NŒUD DE CHAPEAU.

Nous savons que l'on porte des nœuds brodés, — et même brodés en perles ; mais nous ne conseillons à personne ce genre d'ornement, par trop *clinquant :* ceci est une opinion personnelle, que nous ne prétendons du reste imposer à personne.

Berthe Louison.

La figure 8 (*recto*) appartient à ce patron.

La figure 8 représente la moitié de la berthe, que l'on coupe en tulle de Bruxelles ; on pose le tulle double sur la ligne indiquant le milieu de la berthe ; on coupe celle-ci, puis on assemble les deux côtés par derrière, afin de poser la garniture sur la berthe ainsi fermée. On peut, si on le préfère, la laisser ouverte. Sur le bord supérieur, on fronce une blonde blanche ayant 1 centimètre 1/2 de largeur. Pour faire le bouillonné, on coupe une bande de tulle de soie ayant 16 centimètres de hauteur, 1 mètre 1/2 de longueur ; on assemble les deux côtés transversaux, on fronce les deux côtés longs en distribuant les fronces de façon qu'elles soient plus serrées devant et derrière, puis on place le bouillonné sur la figure 8, qu'il doit recouvrir depuis le haut jusqu'à la ligne ponctuée ; le bord inférieur du bouillonné est fixé sur la ligne indiquant la place d'une ruche, qui doit recouvrir cette couture ; on place ensuite sur le bouillonné des *pattes* ou agrafes en tulle rose, indiquées sur notre dessin ; chacune de ces agrafes est formée par une bande ayant 2 centimètres de largeur ; une bande de tulle ayant 17 centimètres de hauteur, 1 mètre 75 centimètres de longueur, froncée de chaque côté, forme le bouillonné qui retombe, que l'on place sous la blonde froncée (haut de la berthe), et que l'on fixe sur le premier bouillonné ; on prend 1 mètre 75 centimètres de blonde blanche ayant 7 centimètres de hauteur, on la fronce légèrement, on la coud sur la couture des deux bouillonnés ; on forme ensuite une ruche avec une bande de tulle rose ayant 3 centimètres 1/2 de largeur, plissée au milieu ; on la place sur la couture des deux bouillonnés, pour cacher en même temps la couture de la blonde et le bout des agrafes de tulle ; on garnit le bord inférieur avec 2 mètres de blonde.



BERTHE LOUISON.

Cravate Marget.

La figure 21 (*recto*) appartient à ce patron.

La figure 21 représente la moitié du fond de la cravate ; on fait celle-ci en velours noire ou taffetas ; on coupe d'abord la doublure (tulle roide) d'un seul morceau, sur la figure 21, puis le dessus, que l'on *tend* sur ce tulle en repliant les bords tout autour, et les cousant ensemble ; on met ensuite sur le tulle une doublure de marceline blanche ou de couleur foncée. Au bord du fond, on fait les ornements en perles noires, indiqués sur la figure 21.

La garniture se compose d'un morceau d'entre-deux ayant 90 centimètres de longueur, 2 centimètres de largeur, posé sur le bord du fond, depuis le coin marqué d'une étoile, presque plat, à l'endroit où la cravate est croisée, un peu froncé derrière, et dans le creux des pans. On met au bord de l'entre-deux une dentelle noire (3 centimètres 1/2 de largeur), remontant aussi du côté qui est droit, par devant, et finissant en *mourant.* Il faut 1 mètre 84 centimètres de cette dentelle ; en la cousant, on met une perle à chaque point.

Col-palatine avec manchette et garniture de fourrure.

Les figures 10 et 11 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Notre modèle est en satin violet, ouaté, piqué en losanges faites avec de la soie noire, et garni d'astracan noir moiré.

La figure 10 représente la moitié du col ; les carreaux piqués y sont indiqués ; on y trouvera de plus une bande étroite en biais, que l'on piquera aussi, et qui est destinée à border l'encolure et à cacher la couture de la fourrure ; la largeur de celle-ci est indiquée sur la figure 10 ; on ne la coupera pas d'un seul morceau, mais en sept parties que l'on placera en commençant par l'un des coins du col ; on double celui-ci avec de la marceline noire, ou taffetas léger ; on pose une agrafe pour fermer l'encolure.

La figure 11 représente la manchette ; la fourrure n'est point posée sous une bande piquée, comme on l'a fait pour le col ; elle est cousue à points *arrière* sur la ligne fine puis rabattue à l'intérieur ; la bande piquée est posée sur le bord supérieur et sur les côtés de la manchette, qui est ouatée et doublée comme le col ; on pose les boutons et les boutonnières aux places indiquées sur la figure 11.

On peut remplacer la *fourrure* par de la *peluche noire ou de couleur ;* cette garniture convient aussi pour les jeunes filles.

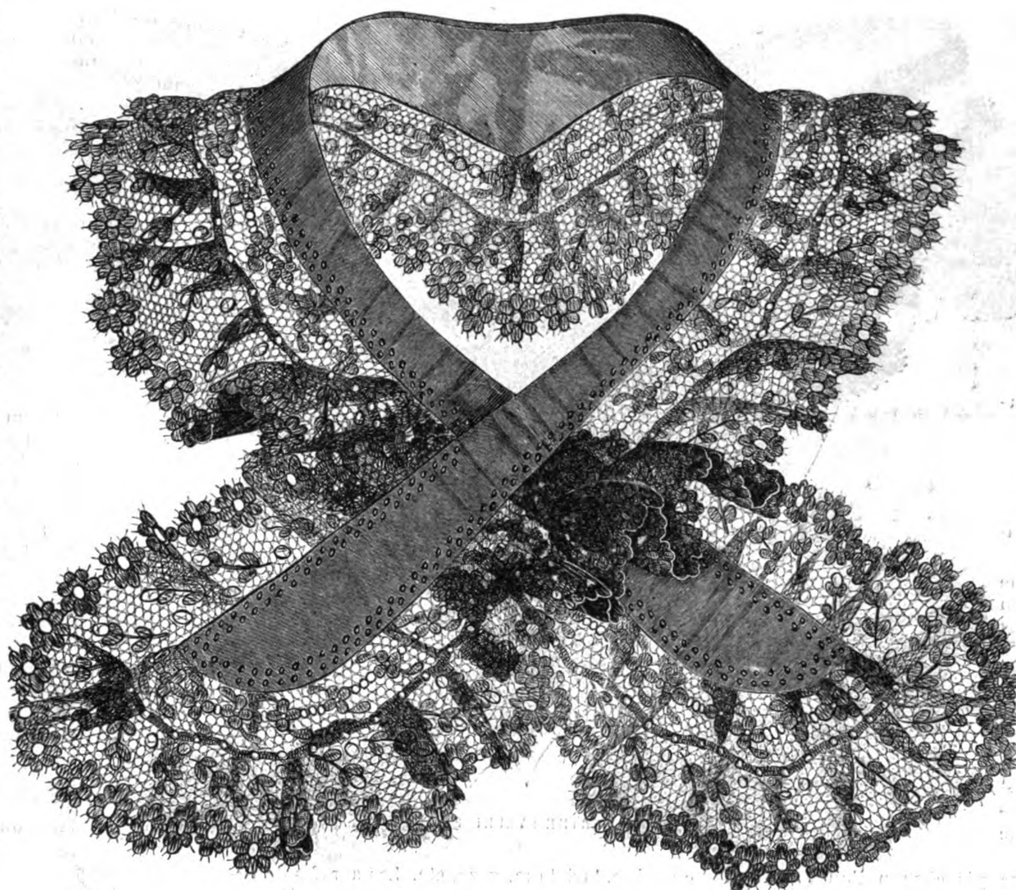
Berthe sylphide.

Les figures 2 à 5 (*recto*) appartiennent à ce patron.

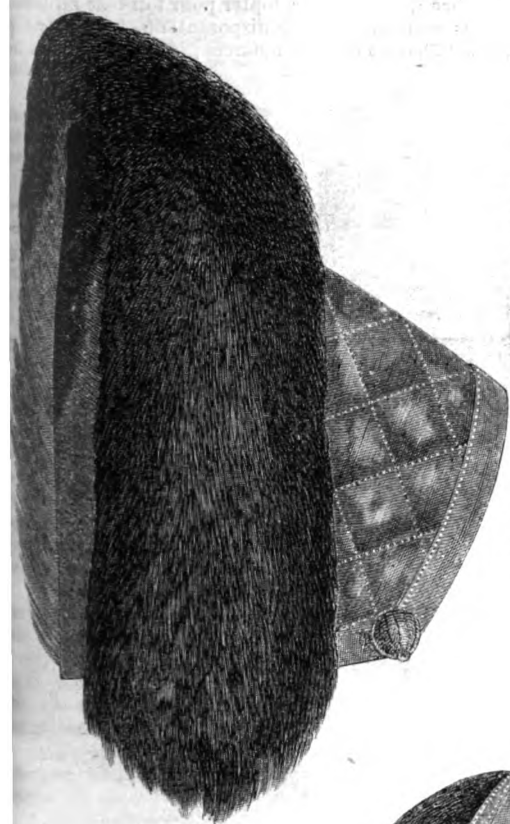
Ce modèle, très-nouveau et très-gracieux, conviendra parfaitement aux jeunes filles ; il forme presque un petit corsage, puisqu'il est cousu non-seulement sur l'épaule, mais encore sous le bras ; un bouillonné est placé sur l'entournure, et la berthe est entièrement recouverte par des bouillonnés perpendiculaires, en tulle *illusion*, séparés par de petits rouleaux de taffetas rose ; le bord est entouré par une ruche de taffetas rose, terminée par une large blonde blanche.

Le fond de la berthe est en tulle blanc un peu roide ; la figure 2 représente le devant ; la figure 3 est la moitié du dos qui doit être coupé d'un seul morceau sans couture. On coud dans la partie de devant les deux pinces marquées par un

ne fine, on joint le devant avec dos sur l'épaule, depuis A jus-'à B; — sous le bras, depuis C jus-'à D; — puis on dispose les bouil-nés, dont la place est indiquée par lignes ponctuées; la distribution bouillonnés sur la doublure peut e calculée ainsi qu'il suit: dans la geur, on doit compter 2 centimè-s pour chaque bouillonné; par nséquent, le tulle destiné au bouil-nné doit avoir 2 centimètres de geur *de plus* que la place qu'il re-uvre; en hauteur, le bouillonné it aussi avoir le *double* de l'espace 'il recouvre. Le procédé le plus nple serait de prendre un morceau tulle *illusion* de dimension suffi-nte, d'y faire les bouillonnés, puis couper partout l'excédant du le. Les rouleaux qui séparent les uillonnés sont composés de ban-de taffetas en biais ayant 2 cen-nètres 1/2 de largeur. — La figure représente le petit poignet qui est cé sur l'entournure; on le coupe tulle ordinaire, on le coud ensem-depuis C jusqu'à E; on le fixe sur ntournure en mettant le C sur le C la berthe. La figure 5 est la moitié bouillonné formant la manche; le replie en joignant les deux cô-les plus longs; on le fronce, puis le coud sur le poignet de façon e les lettres F soient réunies au lieu et que les étoiles soient assem-es à l'extrémité du bouillonné; côtés transversaux sont aussi fron-



CRAVATE MARGOT.



MANCHETTE ACCOMPA-GNANT LE COL-PA-LATINE.

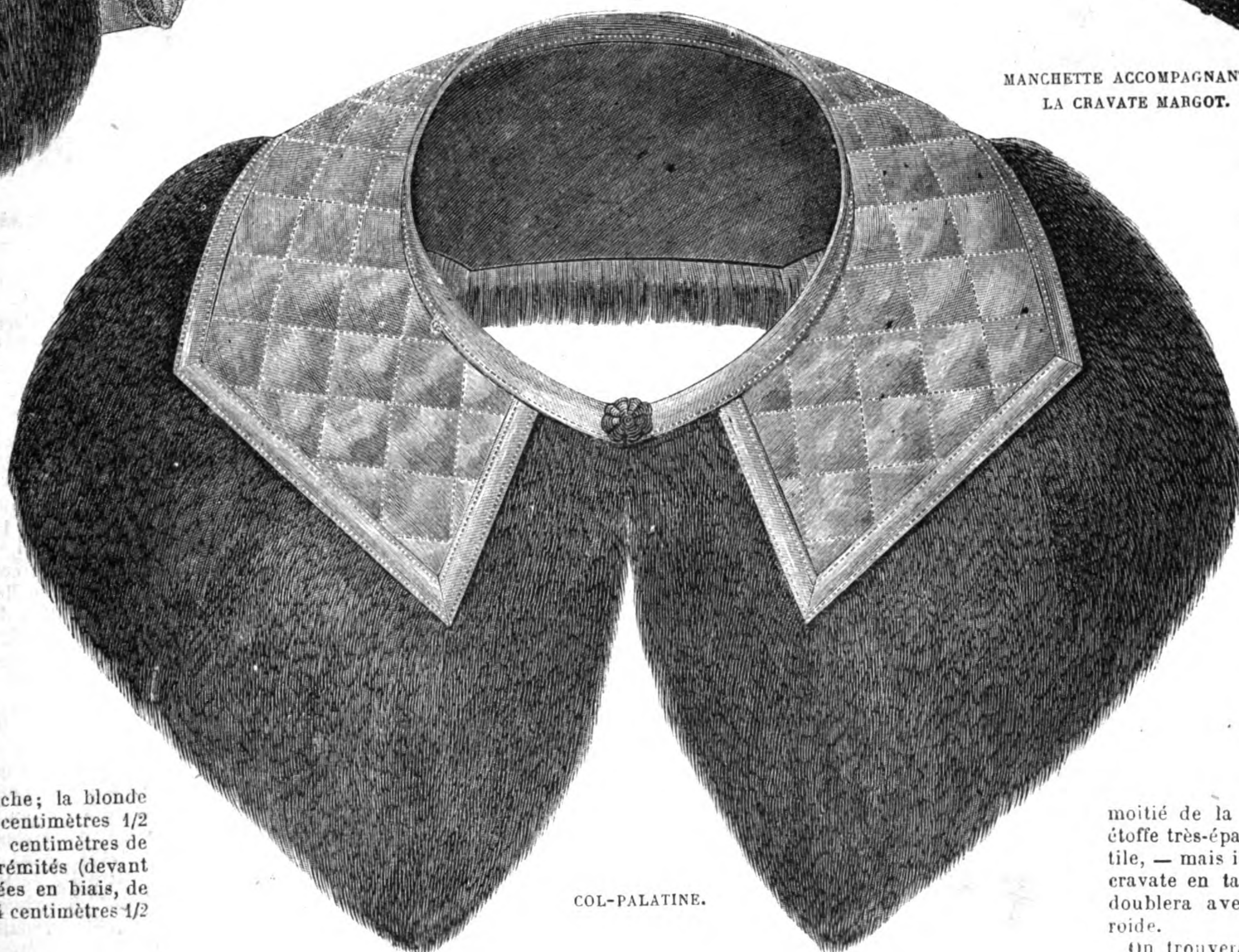
s à cette place. La che qui borde la ber-he est faite avec une ande de taffetas en iais ayant 3 centimè-res 1/2 de largeur; on découpe de chaque ôté et on la plisse au ilieu; il faut prendre ne longueur *triple* our former cette ru-he: ainsi, pour 1 mè-e de ruche, on em-loiera environ 3 mè-es de bandes de taffe-s; ces bandes doivent tre doubles ou triples, omme on le voudra, 'est-à-dire que l'on lacera deux ou trois andes l'une sur l'au-re pour former cette ruche; la blonde ui termine la ruche a 8 centimètres 1/2 e largeur; — 1 mètre 65 centimètres de ongueur; les deux extrémités (devant e la berthe) sont coupées en biais, de açon à n'avoir plus que 4 centimètres 1/2 e largeur.

Corsage montant à revers.

Les figures 25 à 31 (*verso*) appartiennent à ce patron, qui représente la moitié du corsage.

Ce corsage à ceinture peut être fait, à volonté, avec ou sans revers; la figure 29 représente la moitié du revers; on le pose sur la ligne ponctuée des figures 25 et 28, O avec O, jusqu'à P avec P.

Le coin marqué, sur la partie devant, par cette ligne ponctuée, peut être rabattu à l'intérieur, supprimé si l'on pose le revers, ou maintenu si on le supprime, garni de boutons d'un côté, de boutonnières de l'autre côté, pour faire un corsage tout-à-fait montant. On fait le corsage en assemblant les lettres; les deux revers des manches sont coupés d'un seul morceau, avec la manche même; le revers, rabattu de bas en haut, de l'intérieur à l'extérieur de la manche, doit être couvert à l'envers avec de l'étoffe pareille à la robe, puisque l'*envers* devient l'*endroit*. On coud la manche ensemble vers le coude, depuis Q jusqu'à R; on pose le jockey (fig. 31) S avec S jusqu'à T avec T, sur le haut de la manche, puis on coud celle-ci devant, ensemble, depuis U jusqu'à V. En montant la manche dans l'entournure, la couture U doit se trouver avec l'U de la figure 25.



COL-PALATINE.

Cravate amazone.

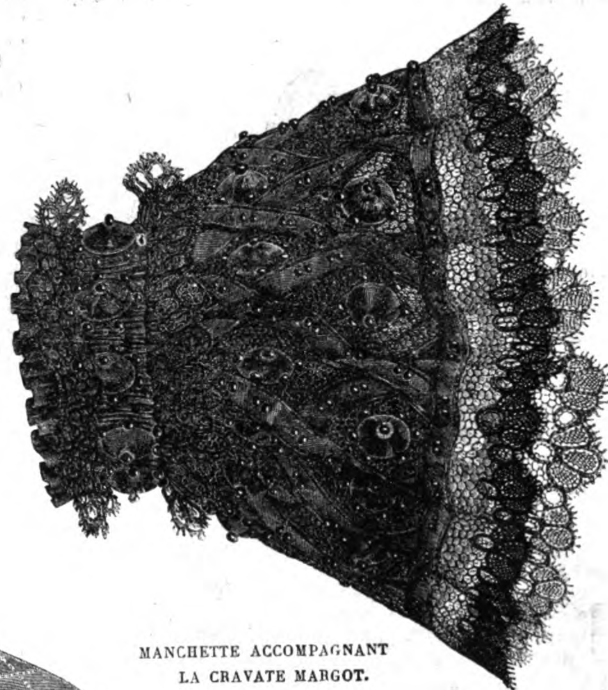
La figure 20 (*recto*) appartient à ce patron.

Ce modèle, très-simple, est destiné à accompagner les cols droits; cette cravate est faite en taffetas vert clair, brodée au passé en soie noire, à chaque extrémité. La figure 20 représente la moitié de la cravate, que l'on coupe d'un seul morceau, en biais, en laissant à chaque bout 2 centimètres 1/2 de plus, destinés à être rabattus en pointe, à l'envers. On brode d'abord le petit dessin avec de la soie noire de cordonnet, puis on replie les bouts à l'envers; on ploie ensuite la cravate dans sa longueur, sur la ligne ponctuée, de façon que les deux côtés se rencontrent sur cette ligne, et l'on coud O avec O jusqu'à P avec P, en plaçant en même temps un cordon étroit en fil, pour soutenir la cravate; on évite soigneusement de laisser paraître les points à l'*endroit*.

Manche du corsage orné de passementerie.

La figure 32 (*verso*) appartient à ce patron.

La figure 32 représente la moitié de la manche; on la coupe d'un seul morceau en plaçant l'étoffe double sur la ligne composée de petits traits; le côté de dessous est échancré, ainsi que l'indique la ligne fine. On coud la manche ensemble par devant, depuis W jusqu'à X; on la réunit aussi sous les deux agrafes, à l'endroit où se



MANCHETTE ACCOMPAGNANT LA CRAVATE MARGOT.

trouve le mot *couture*. Le bord des manches et le tour des crevés sont garnis d'un passe-poil; les manches sont ornées de soutache ou de galon, que l'on peut remplacer par une ruche.

Cravate Preciosa.

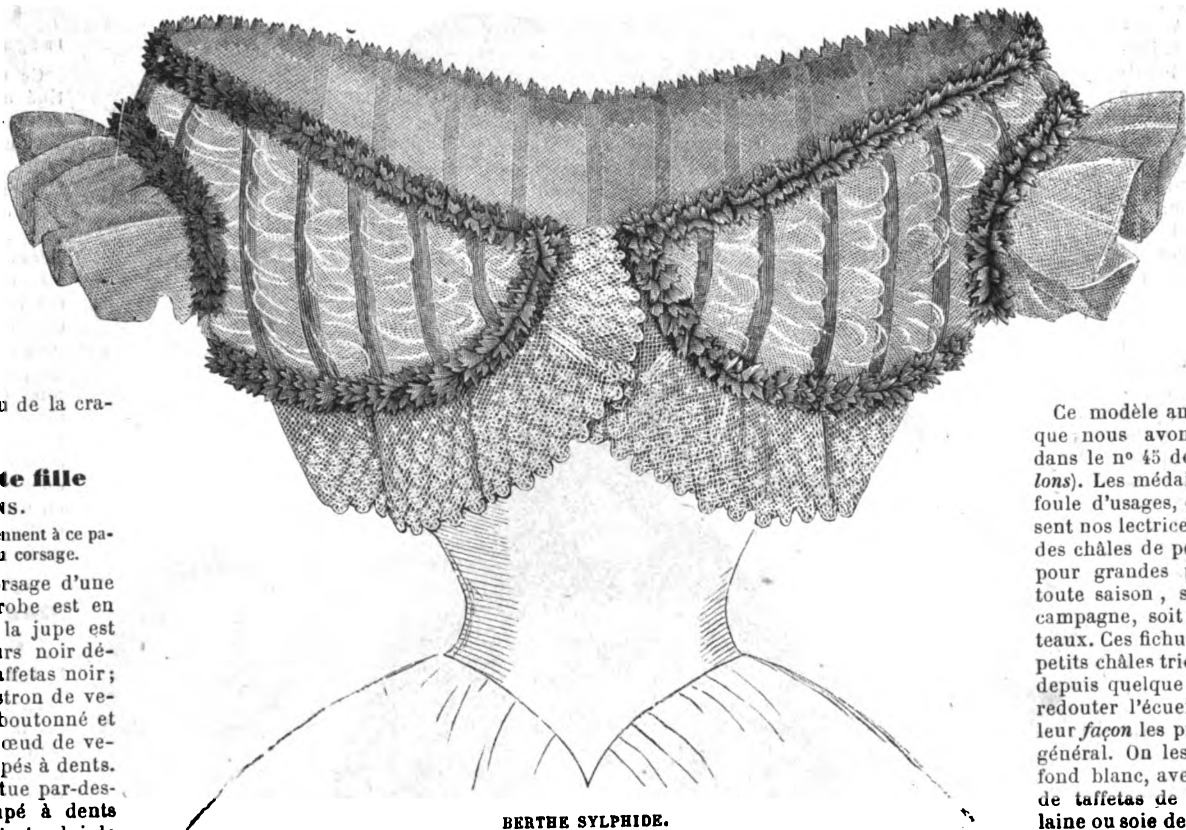
La figure 17 (*recto*) appartient à ce patron.

On fait à cette cravate un nœud plat par devant; ses ornements se composent de ruban de velours noir (zéro) disposé en plusieurs rangs, et séparant les petits traits qui sont faits, soit avec des perles d'acier, soit, ce qui nous semble préférable, avec de la soie de cordonnet.

La figure 17 est la moitié de la cravate; si on la fait en étoffe très-épaisse, la doublure est inutile, — mais indispensable si on fait la cravate en taffetas; dans ce cas, on la doublera avec de la gaze ou du tulle roide.

On trouvera sur le patron les indica-

tions nécessaires pour poser les rubans de velours; si l'on s'est décidé à employer des perles, on en enfilera (perles n° 3) autant qu'il en faudra pour couvrir l'espace occupé par un trait; il faut deux perles pour les intervalles les plus étroits; cet ornement atteint seulement l'endroit marqué par une ligne de chaque côté; cette ligne indique le pli que l'on fait en rabattant le bord à l'intérieur, L avec L, jusqu'au point. Cette couture doit se trouver, à l'envers, au milieu de la cravate.



BERTHE SYLPHIDE.

Corsage pour petite fille

DE QUATRE A SIX ANS.

Les figures 33 à 38 (*verso*) appartiennent à ce patron, qui représente la moitié du corsage.

Le patron représente le corsage d'une robe de petite fille; cette robe est en étoffe de laine gros bleu; la jupe est garnie d'une bande de velours noir découpée à *dents* bordées de taffetas noir; le corsage est orné d'un plastron de velours noir, aussi à *dents*, boutonné et garni par devant avec un nœud de velours noir à longs pans découpés à dents. La manche, large, est rabattue par-dessus, et le bord en est découpé à dents comme le plastron de devant et celui de derrière.

Les plastrons (figures 36 et 37) sont coupés chacun d'un seul morceau, en velours noir, en mettant l'étoffe *double* sur la ligne indiquant le milieu; ensuite on y met une doublure de taffetas. La fig. 33 est le corsage, que l'on coupe



CORSAGE MONTANT A REVERS.

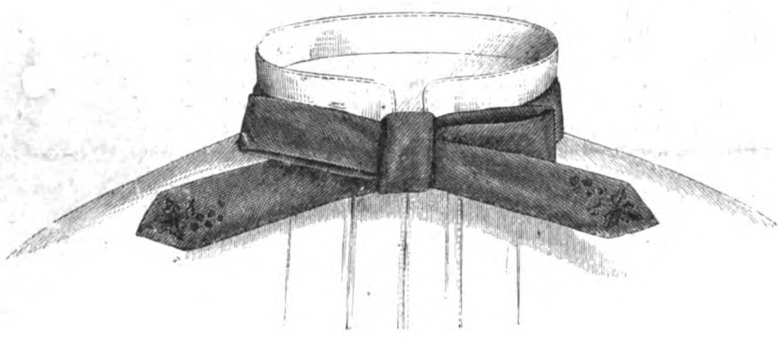
aussi d'un seul morceau; on assemble les diverses parties en réunissant les lettres pareilles; on place sur les épaules le même ornement que celui du plastron, et l'on met derrière des agrafes. La fig. 36 (plastron de devant) est fixée sur le corsage à l'aide de boutons; les croix qui se trouvent marquées sous les boutons doivent se rencontrer avec les croix de la figure 33, ainsi que les lettres J et K de ces deux parties. La figure 37 est cousue seulement sur l'un des côtés du corsage, étoile sur étoile; on met des agrafes de l'autre côté et l'on fait des œillets sur le côté opposé, afin de fermer ainsi le plastron par-dessus le corsage. La figure 38 (manche) est rabattue depuis son bord inférieur; cette partie rabattue est doublée en étoffe pareille à la robe, puis bordée, comme cela a été expliqué. Les deux revers sont fixés sur la manche par trois boutons chacun; la manche est cousue ensemble depuis N jusqu'à l'O; en montant la manche dans l'entournure, la lettre O doit se trouver sur la même lettre de la fig. 33.

Berthe Doris.

La figure 9 (*recto*) appartient à ce patron.

On peut reproduire cette berthe non-seulement en tulle, mais aussi en crêpe, tarlatane, gaze, etc. Les agrafes de ruban, posées sur le bouillonné inférieur, peuvent être en étoffe pareille à la robe, de couleur semblable ou différente, ou bien enfin de ruban ou de velours noir. Notre modèle est en tulle blanc de Bruxelles, avec des agrafes de ruban de taffetas groseille.

La figure 9 représente la moitié de la berthe; on la coupe en tulle de coton, et l'on dispose dessus les bouillonnés en tulle de Bruxelles; le bouillonné inférieur est fait avec un morceau de tulle ayant 22 centimètres de hauteur, 2 mètres 88 centimètres de longueur pour toute la berthe. On partage ce tulle en dix-huit parties égales au moyen de plis transversaux, sur lesquels on fait des fronces placées à un centimètre de distance de chaque pli, afin de former une sorte de petite crête; de chaque côté des bouillonnés on fait des fronces en roulant le tulle sous le doigt, puis on le pose sur la berthe de tulle de coton qui sert de doublure, en suivant toujours la ligne fine du bord inférieur de la figure 9. Les fronces perpendiculaires doivent toujours se trouver sur les lignes perpendiculaires de la figure 9. On tire ces fronces de façon qu'elles dépassent de 2 centimètres le bord inférieur; la partie supérieure de la berthe, non encore garnie, est couverte par un bouillonné ayant de chaque côté une tête d'un centimètre. On fait ce bouillonné avec une bande de tulle ayant 10 centimètres de hauteur, 3 mètres de longueur pour toute la berthe; on plie le tulle de chaqu côté pour la *tête*, on l fronce, et l'on pose l bouillonné sur la berthe les *têtes* et les *crêtes* so gaufrées avec un fer à pli ser; les *pattes* ou agraf sont faites avec du rub ayant 1 centimètre de la geur, et disposées comm l'indique notre dessin.



COL AMAZONE.

Petit châle ave médaillons.

La figure 1 (*recto*) appartient patron.

Ce modèle annonce un genre d'orneme que nous avons déjà pressenti et indiq dans le n° 45 de l'année 1861 (voyez *Méda lons*). Les médaillons seront employés à u foule d'usages, et nous prévenons dès à p sent nos lectrices qu'on s'en servira pour or des châles de petites filles et aussi des fic pour grandes personnes, indispensables, toute saison, soit pour les promenades à campagne, soit pour être mis sous les m teaux. Ces fichus remplaceront, en un mot, petits châles tricotés que tout le monde po depuis quelque temps, et ils n'auront pa redouter l'écueil de la vulgarité, parce leur *façon* les préservera d'un succès par t général. On les fera en cachemire d'Éco fond blanc, avec médaillons de cachemire de taffetas de diverses nuances, brodés laine ou soie de toutes couleurs; sur fond bl les médaillons pourront être alternativem noir, — orange, — groseille, — vert; — sur fond bla gris ou brun, on pourra adopter pour fond de médaill toutes les couleurs, en les disposant de façon à ne contrarier l'harmonie des nuances; en un mot, ces b dures composées de médaillons devront copier le s oriental.

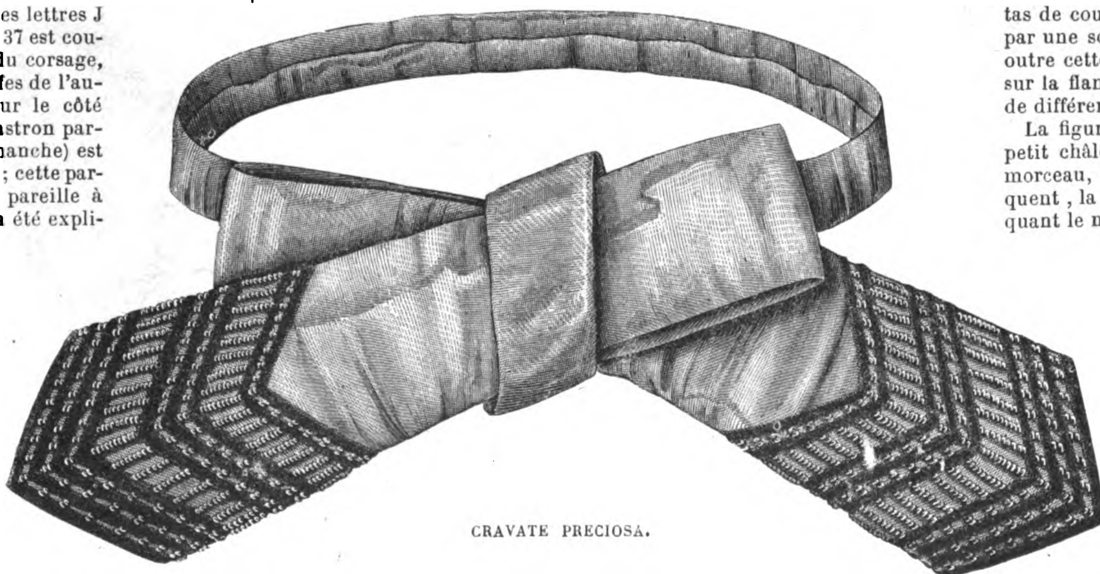


CORSAGE MONTANT ORNÉ DE PASSEMENTERIE.

Revenons au modèle qui a servi de point de départ digression que nous venons de faire. Ce modèle est en nelle blanche, très-fine; il est découpé tout autour et à chacune de ses extrémités de quatre médaillons en t tas de couleur, brodés et fixés sur la flan par une soutache blanche qui les encad outre cette soutache, ils sont encore co sur la flanelle avec des points faits en de différentes couleurs.

La figure n° 1 représente la moitié petit châle, qui doit être coupé d'un morceau, sans couture; on met, par co quent, la flanelle *double* sur la ligne i quant le milieu du châle. Les *dents* du sont indiquées sur le patr ainsi que la place et le sin des médaillons; ceu sont coupés à part, brodé métier, en soie noire au pa la direction des points es diquée sur le dessin; les p points des fuchsias sont au point noué. Les médail sont en taffetas bleu de Ch — orange, — vert, — grose

Nous publierons incess meut les dessins de ces daillons.



CRAVATE PRECIOSA.



COIFFURE CÉRÈS.

Pour exécuter cette ceinture, on prend un mètre de velours noir, 45 centimètres de velours épinglé blanc, 5 mètres d'entre-deux de guipure, 6 mètres de guipure.

On coupe la ceinture d'un seul morceau, en droit fil, sur la fig. 39, qui en représente la moitié; les deux bouts doivent se croiser sur la ligne indiquant la fin de la ceinture, sur un espace de 4 centimètres environ. On double la ceinture en marceline blanche; on place des baleines et des agrafes sur le côté. Chacune des deux bretelles est coupée sur la fig. 40, en laissant un petit *rempli* qui dépasse un peu la ligne indiquant la garniture en velours épinglé. Cette garniture se compose d'une bande en biais, de velours



ROBE POUR PETITE FILLE DE QUATRE A SIX ANS.



COIFFURE DE JEUNE FEMME.

couture est cachée par un ruban de velours noir. La poche est doublée et posée sur l'écharpe de façon que sa pointe se trouve à 45 centimètres de distance de la pointe de l'écharpe; on coud celle-ci sous la ceinture à la place indiquée sur le patron.

Ceinture en velours noir

AVEC BRETELLES ET ÉCHARPE.

Les figures 29 et 40 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Cette ceinture servira non-seulement pour robes de soirée, mais aussi pour robes de bal; reproduite en taffetas rose ou bleu, elle donnera beaucoup d'élégance à une robe de jeune fille. Notre modèle est en velours noir, bordé d'un passe-poil en velours épinglé blanc; la ceinture se ferme du côté gauche; le bord inférieur des bretelles et le bord du pan de l'écharpe sont garnis d'une bande de velours épinglé blanc (3 centimètres 1/2 de largeur), recouverte d'un entre-deux de guipure noire, terminé par une guipure noire ayant 3 centimètres de hauteur; l'écharpe seule est cousue sur la ceinture; les bretelles sont séparées: on les met *autour* des épaules, non *sur* les épaules, et on les fixe sous les pointes de la ceinture, devant et derrière.



BERTHE DORIS.

Cravate Marie-Thérèse.

Les figures 15 et 16 (*recto*) appartiennent à ce patron.

La figure 15 représente la moitié de la cravate avec le dessin de broderie, que l'on répète aussi au milieu par derrière, à la place où la cravate forme une pointe. La garniture, qui se compose de trois rangs de dentelle noire, est arrangée à part sur un morceau de tulle noir. On coupe la cravate sur la figure 15, en laissant, en plus, l'étoffe nécessaire pour les remplis, sans s'occuper, pour le moment, de la bande de tulle encadrant la cravate. La broderie est faite au passé avec de la soie noire



COIFFURE DE BAL.

épinglé blanc, que l'on *soutient* un peu, quand la forme s'arrondit, et que l'on garnit d'entre-deux et de guipure, comme l'indique notre dessin; on double les bretelles avec du tulle noir roide.

Chacun des pans de l'écharpe a 80 centimètres de longueur, 14 à 15 centimètres de largeur; on les arrondit et l'on y met les ornements composés de velours épinglé et de dentelle déjà décrits pour les bretelles; on les double avec du tulle noir; on y fait, du côté supérieur, deux plis profonds, et on les coud à l'envers de la ceinture à l'endroit marqué sur le patron.

Ceinture Médicis avec écharpe

EN TAFFETAS NOIR.

Les figures 41 et 42 (*verso*) appartiennent à ce patron.

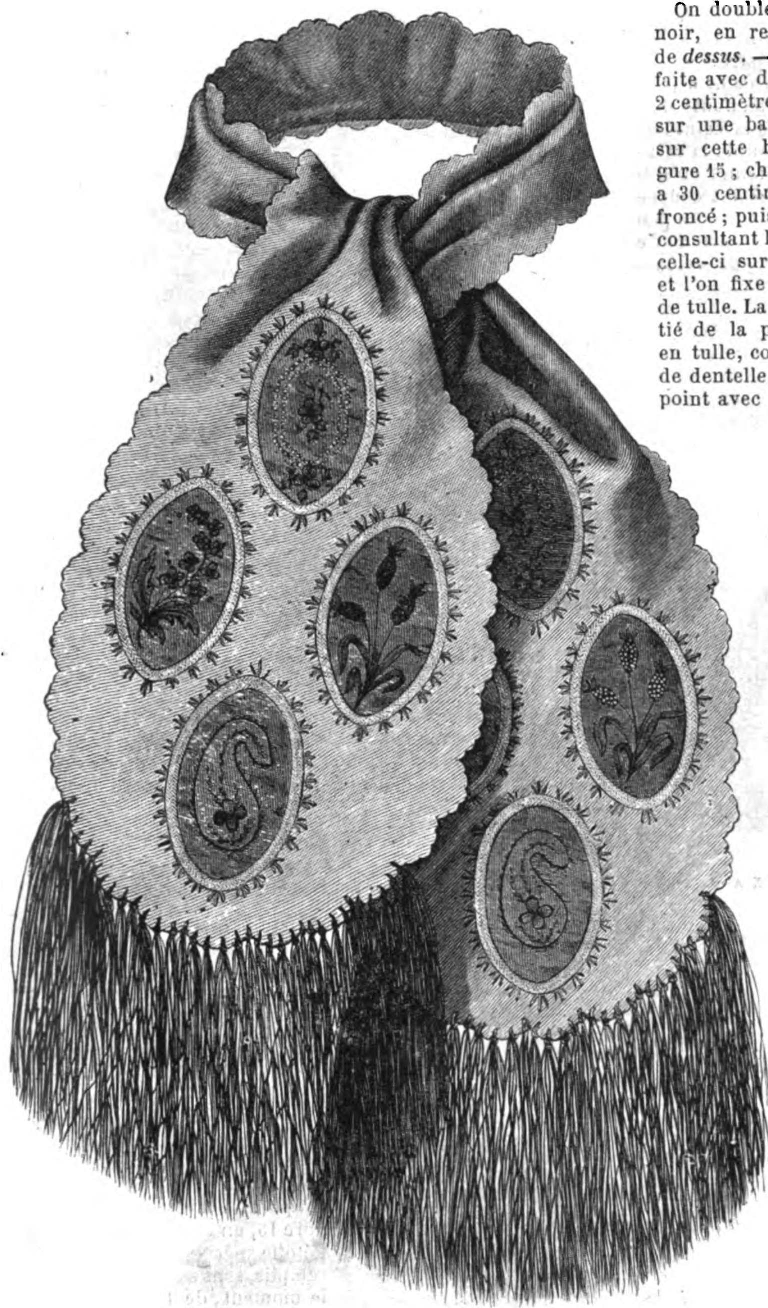
Notre modèle est fait en taffetas noir, orné d'un treillage de rubans de velours noir, étroits, fixés par des nœuds faits en soie noire de cordonnet. La ceinture se ferme sur le côté gauche; elle forme par devant trois, par derrière deux pointes terminées par des glands. L'écharpe, également ornée de velours noir, a de plus une pochette, fantaisie que l'on peut supprimer.

On coupe la ceinture sur la fig. 41, en trois parties; l'une de ces parties est coupée jusqu'à la ligne blanche indiquant la fin de la ceinture. On assemble les diverses parties avec des coutures fines, et l'on fait le treillage en rubans de velours noir. Avant de doubler la ceinture, on met trois baleines par devant, autant par derrière, et l'on pose les agrafes qui doivent la fermer sur le côté gauche. Les glands de soie noire ont 7 à 8 centimètres de longueur.

Chacun des pans de l'écharpe a 80 centimètres de longueur, 19 centimètres de largeur; on les coupe en pointe vers le bas; le treillage a 28 centimètres de hauteur; il est pareil à celui de la poche (fig. 42). On ourle les pans tout autour, on les borde avec une dentelle noire froncée ayant 3 centimètres de largeur, dont la

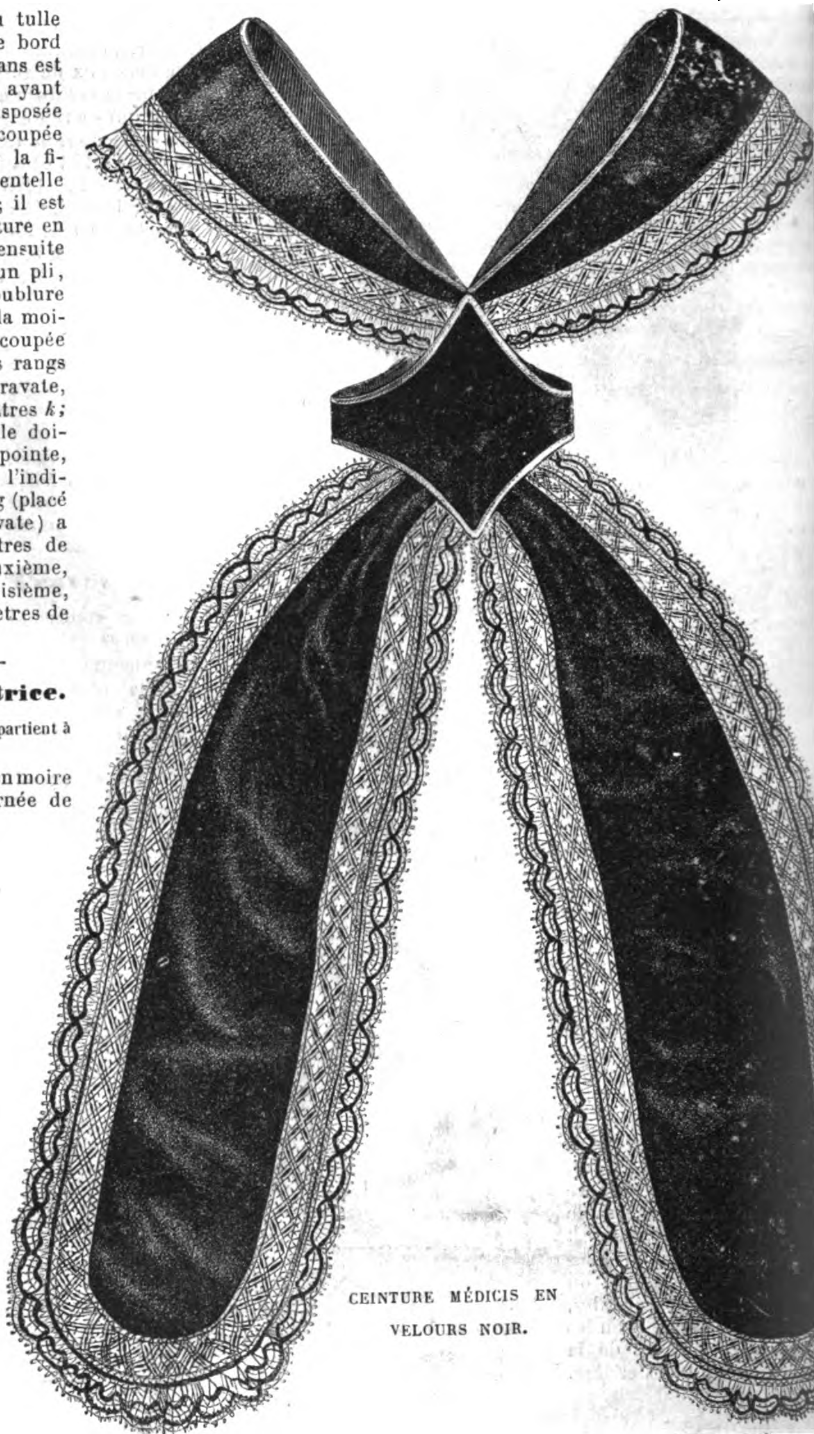


COIFFURE DE BAL, VUE PAR DERRIÈRE.



PETIT CHALE A MÉDAILLONS.

On double la cravate avec du tulle noir, en repliant à l'intérieur le bord de *dessus*. — La garniture des pans est faite avec de la dentelle noire, ayant 2 centimètres de largeur, et disposée sur une bande de tulle noir coupée sur cette bande, indiquée sur la figure 15; chacun des bouts de dentelle a 30 centimètres de longueur; il est froncé; puis on pose cette garniture en consultant la figure 15; on plie ensuite celle-ci sur la ligne indiquant un pli, et l'on fixe ce rempli sur la doublure de tulle. La figure 16 représente la moitié de la partie qui doit être coupée en tulle, couverte aussi de trois rangs de dentelle, puis ajoutée à la cravate, point avec point, jusqu'aux lettres *k*; les rangs de dentelle doivent se terminer en pointe, ainsi que le dessin l'indique; le premier rang (placé au bord de la cravate) a 1 mètre 4 centimètres de longueur; — le deuxième, 1 mètre 18; — le troisième, 1 mètre 28 centimètres de longueur.



CEINTURE MÉDICIS EN VELOURS NOIR.

Cravate Béatrice.

La figure 19 (*recto*) appartient à ce patron.

Cette cravate est en moire antique violette, ornée de velours noir et de dentelle noire; une rosette noire *semble* la fermer par devant: en réalité elle est fixée par une broche-épingle.

On coupe les deux parties de la cravate sur la figure 18, en biais, et on les réunit au milieu, par derrière, avec une couture fine. On double cette cravate avec du tulle noir, roide; on garnit le bout des pans avec une dentelle noire ayant 3 centimètres de largeur, puis on dispose le velours ainsi que l'indique le patron. Au milieu de la bande de velours se trouve une ouverture ovale, qui laisse voir l'étoffe de la cravate; on fixe le velours en cousant dessus de la soutache noire, qui borde aussi l'ouverture du milieu, et qui sert pour les petits ornements; on ajoute ensuite les petites perles noires.

Le tour du cou est doublé, replié en dessous, puis les deux côtés cousus ensemble. Les pans sont cousus à l'envers, N avec N, M avec M; la rosette se compose d'un bouton orné de perles et bordé de deux rangs de dentelle.

de cordonnet et des perles; si l'on est habituée à broder au métier, il faudra exécuter la broderie avant de couper la cravate. La partie du dessin qui est remplie de *pois* est faite au point noué; le contour est au point de tige; les petits *ronds* sont des perles noires.

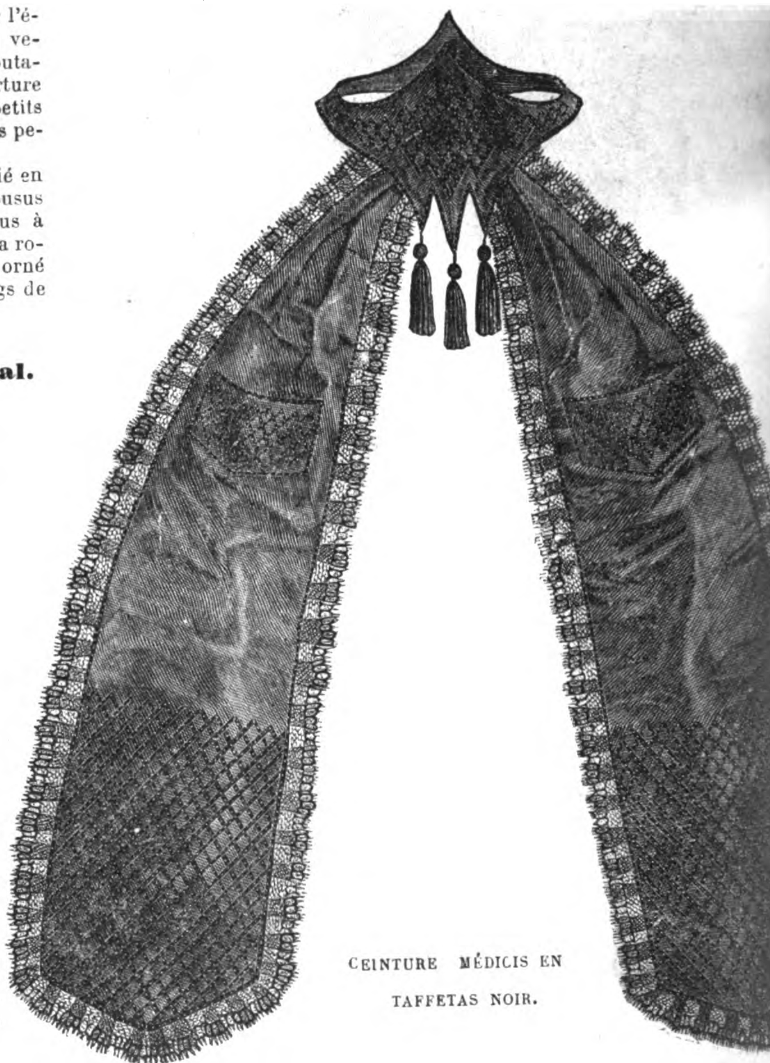


CEINTURE MÉDICIS EN TAFFETAS DE COULEUR.

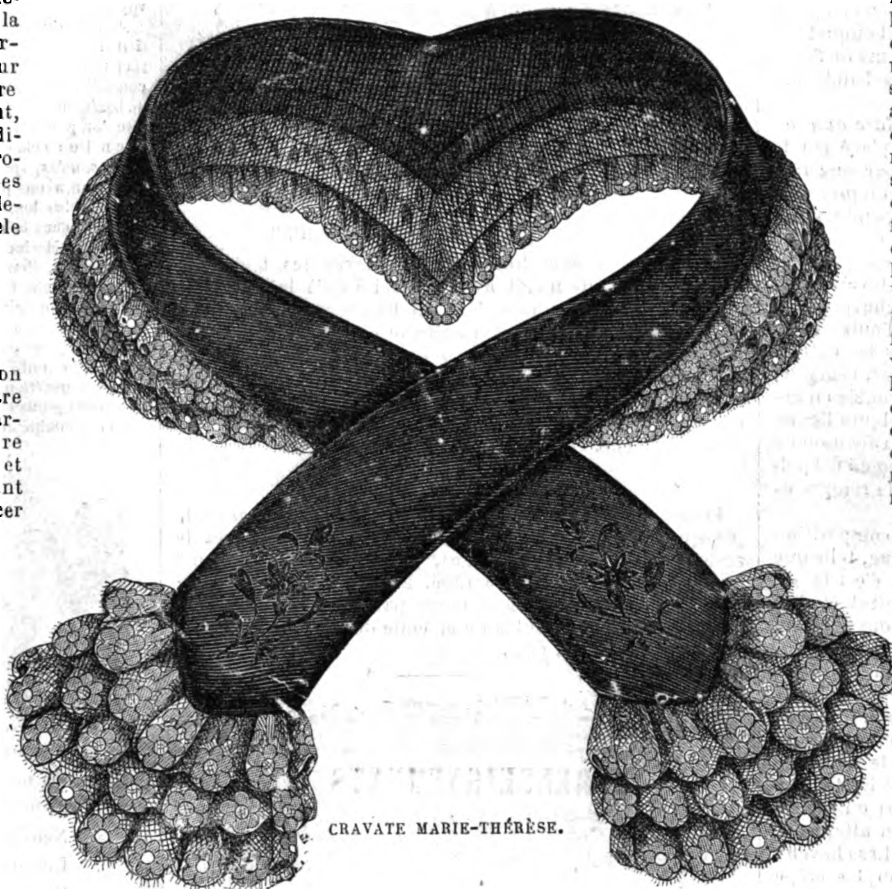
Jupes de robes de bal.

L'une de ces jupes est garnie de six volants, l'autre de douze volants. On les fait en tarlatane blanche, rose ou bleue *unies*, tandis que les volants sont en tarlatane de même couleur, parsemés de dessins blancs; cette tarlatane, qui vient de paraître, coûte 75 centimes le mètre: l'effet en est charmant, et l'on ne saurait choisir une robe de bal plus convenable pour jeune fille.

Les jupes dont nous publions l'esquisse ont 5 mètres de lar-



CEINTURE MÉDICIS EN TAFFETAS NOIR.



CRAVATE MARIE-THÉRÈSE.

ur : le premier volant (celui du bas) a 7 mè-s 1/2 de longueur : il couvre l'ourlet de la pe; le dernier volant est monté avec la gar-nure de la robe; celui-ci a une longueur ale à la largeur de la robe, c'est-à-dire mètres; tous les volants, quels qu'ils soient, ivent toujours être *gradués*, c'est-à-dire di-nuer d'ampleur et de hauteur, en se rappro-ant du corsage. Les corsages des deux jupes nt nous nous occupons sont plats, décolle-s, ornés de l'une des berthes dont le modèle t joint au présent numéro.

Col en moire.

La figure 12 (*recto*) appartient à ce patron.

On porte ce col avec un corsage montant; on ut le faire en velours ou pou-de-soie; notre odèle est en moire violette, doublé de mar-ine blanche, encadré par une guipure noire nt 1 centimètre de largeur, posée à plat, et nie d'une guipure légèrement froncée ayant entimètres de largeur. On peut remplacer guipure par un entre-deux et une ntelle faite au crochet; la dentelle de antilly serait trop légère pour cette niture.

La figure 12 représente la moitié du ., remplis non compris. Le dessus et doublure sont réunis avec un passe-il; on pose trois agrafes pour fermer col.

Nœud Renaissance.

es figures 13 et 14 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Notre modèle est en pou-de-soie brun, é de velours noir, de dentelle, de che et de perles. La figure 13 repré-e l'une des boucles du nœud; la figure 14 est l'un pans. Toutes les parties du nœud sont coupées en fil en pou-de-soie : on laisse des *remplis* seulement boucles. Les parties en velours, dont la forme est indi-sur le patron, sont posées aux places désignées, sou-tout autour (couture en ourlet), puis ornées de sou-



JUPE POUR ROBE DE BAL.

JUPE POUR ROBE DE BAL.

he, selon notre dessin; on double les boucles avec du e noir, roide, *simple*; les pans avec du même tulle, *double*; on replie à l'intérieur les remplis des bou-, et l'on coud en même temps les perles noires; on de les pans avec une dentelle noire ayant ntimètres 1/2 de largeur, cousue avec des les; on prépare un morceau de percaline re ayant 6 centimètres de longueur, 2 centi-res 1/2 de largeur, recouvert de taffetas r, et, sur ce morceau, on dispose le nœud ès avoir plissé les boucles et les pans aux iquées par des croix et des points; er le bouton, on recouvre un moule du velours noir, on l'orne de perles, re d'une dentelle froncée, et on coud au milieu du nœud; on le fixe sur la employant une bro-le.

Coiffure Tudor.

24 (*recto*) appartient à ce patron.

coiffure, qui se rappro-n des *bérets*, est des-accompagner une toi-élégante. La figure 24 e la moitié de la *car*-tulle, recouverte de bleu de Chine; on semble les deux bouts carcasse de tulle, afin d'en former un *rond*; on la borde de chaque côté avec du fil d'archal; on place de distance en distance des barrettes perpendiculaires en fil d'archal, afin de mieux soutenir le tulle, puis on recouvre le tout avec du velours coupé en biais, après avoir donné à la carcasse une forme ovale : la couture du velours doit se trouver sur le côté gauche. On prend deux mètres 75 centimètres de dentelle noire ayant 4 centimètres de largeur, on plisse cette dentelle d'un côté et l'on en forme une ruche ayant 66 centimètres de longueur; on la coud à l'intérieur du petit béret *dressé* sous le bord supérieur, et l'on cache cette couture par une dentelle étroite, posée à plat. Le nœud de devant est fait aussi en velours, la garniture placée sur le côté gauche se compose de deux bandes de velours noir en biais (9 centimètres de largeur; l'une 40, l'autre 20 centimètres de longueur); on double ces bandes avec du tulle roide ayant 2 centimètres de largeur, et bordé de chaque côté avec du fil d'archal. Ces deux bandes de velours sont cousues à l'intérieur du béret, aux places marquées par des croix et des points sur la figure 24, et les bouts inégaux retombent par derrière, terminés par des glands.

Coiffure Valois.

La figure 23 (*recto*) appartient à ce patron.

Le dessin représente cette coiffure en *diminutif*: la partie supérieure forme un diadème de fleurs ou de ruban et de dentelle; les nattes qui l'accompagnent de chaque côté sont en velours. — Le diadème est monté sur une passe de tulle roide, bordée de fil d'archal, représentée par la figure 23; un dessin spécial reproduit l'un des nœuds, plissé en forme d'éventail; ces nœuds sont au nombre de treize, disposés en sens contraire, et cousus sur la passe de tulle aux places indiquées par des croix; le diadème est, de plus, orné avec une dentelle noire qui serpente entre les nœuds, et continue sur la partie la plus élevée de la passe; cette dentelle, rehaussée par une bande de tulle de façon à avoir en tout 5 centimètres de hauteur, est cousue froncée autour des nœuds, unie sur la passe; il en faut 2 mètres 40 centimètres. — Un dessin représente l'un des morceaux de tresse de velours, en grandeur naturelle. Pour faire ces deux tresses, on coupe six bandes de velours en biais, ayant 3 centimètres 3/4 de largeur, 80 à 90 centimètres de longueur; on coud chacune de ces bandes de façon à les convertir en rouleaux, puis on tresse trois de ces rouleaux en plaçant toujours leurs coutures à l'envers, on fait la deuxième tresse pareille à celle-ci, puis on les coud près du diadème, et l'on garnit leur extrémité avec de la dentelle noire, ainsi que l'indique le dessin.

AVIS.

Il nous a été impossible de trouver place dans ce numéro pour les dessins suivants : *Col en moire*, — *Nœud à la renaissance*, — *Coiffure à la Valois*, — *Coiffure Tudor*; les patrons de ces différents objets figurent sur la planche jointe au présent numéro; les dessins en seront publiés dans le prochain numéro.

Coiffures de M. Croizat,

RUE DE RICHELIEU, 76.

Coiffure à la Cérès. Pour exécuter cette coiffure on divise les cheveux en cinq parties, et on les emploie sans les nouer, sans les attacher avec un peigne; deux de ces parties forment, de chaque côté, la natte et le bandeau roulé; — la cinquième, qui est la moins considérable, est tressée par derrière, roulée sur elle-même pour former un coussinet plat, attachée à l'aide de longues épingles. On fait ensuite les nattes de devant, et, si l'on n'a pas assez de cheveux, on emploie les mèches à soudure dont nous avons déjà parlé, invention ingénieuse de l'ingénieux M. Croizat, dont nous allons placer ici la description, à l'usage de nos nouvelles abonnées.

Une mèche à soudure a 70 à 80 centimètres de longueur; les cheveux qui la composent sont *montés* très-légèrement d'un côté (c'est-à-dire *réunis*). On prend cette mèche par le milieu de sa longueur, de façon à former deux mèches égales, on la place sous les cheveux naturels qui composent la troisième mèche, et l'on fait ainsi une natte à trois branches. L'avantage de cette invention se trouve surtout dans l'absence de tout peigne, de tout procédé employé pour fixer les faux cheveux. Pour faire une natte avec la mèche à soudure, il faut ramener les cheveux naturels par devant en les peignant depuis l'oreille vers le front, et plaçant la mèche à soudure aussi près que possible de la racine des cheveux.

Quand la natte est faite, on la retourne en arrière, et l'on forme ainsi le bandeau qui la surmonte et qui dégage le front; le bout de la natte est fixé sur le coussinet de derrière; on fait ensuite le gros



CRAVATE BÉATRICE.

bandeau roulé qui encadre la natte; l'extrémité de ce bandeau est crêpée afin de former le chignon, ou bien on ajoute un crêpé ou un faux chignon. On place un bouquet de fleurs sur le chignon, et, par devant, un diadème de fleurs dont les extrémités se perdent sous les gros bandeaux. Cette coiffure convient à une jeune fille.

Coiffure de jeune femme. On fait cette coiffure avec ou sans le nœud de cheveux dit *nœud d'Apollon*, placé sur le sommet de la tête. On partage les cheveux par une raie qui traverse la tête depuis le front jusqu'à la nuque, puis on les divise encore une fois par une raie perpendiculaire de chaque côté, à 15 ou 18 centimètres de distance du front; on fait avec les cheveux de derrière, de chaque côté, sur l'oreille, une natte à trois branches; on lève sur les cheveux de devant, de chaque côté, une mèche pas trop mince, et l'on forme le nœud d'*Apollon;* les bouts de ces mèches sont placés sur les côtés et cachés sous les nattes; celles-ci sont croisées sur la nuque et attachées, chacune, sous la natte opposée; on fait des bandeaux roulés en arrière avec les cheveux de devant; on pose quelques fleurs, —ou, pour coiffure moins parée, des nœuds de ruban ou de velours; dans ce cas, et si l'on trouvait que le nœud d'Apollon offre quelques difficultés d'exécution, on le remplacerait par un nœud de velours.

Coiffure de bal. La fantaisie a présidé à la composition de cette coiffure, mais une fantaisie *sage*, logique, telle que nous pouvons l'admettre et la recommander; c'est là, du reste, le caractère distinctif du talent de M. Croizat, et c'est là, aussi, la raison pour laquelle nous reproduisons toujours avec plaisir toutes ses combinaisons.

La raie des cheveux n'est point placée au milieu de la tête, mais bien au-dessus de l'œil droit; cette irrégularité sied aux jeunes visages et aux figures *chiffonnées.* Les bandeaux roulés (un du côté droit, deux du côté gauche) sont crêpés et roulés sur un moule à boucles (moule de bois); on fixe ce bandeau en y passant une broche-frisette, que l'on courbe pour lui donner la forme de la tête; on tourne le bandeau pour cacher la broche-frisette, on attache le bandeau avec deux petites épingles à cheveux. Les cheveux de derrière sont divisés en deux mèches; on les crêpe toutes deux et l'on forme les coques de derrière. Une longue boucle-*repentir* est fixée du côté gauche avec une broche-frisette à l'endroit où finissent les bandeaux roulés; la tresse de derrière est fixée sous le chignon et va rejoindre le peigne d'écaille en décrivant une large courbe. Des plumes blanches, des roses et des boutons de roses composent les ornements de cette riche coiffure, complétée par un diadème d'or.

DESCRIPTION DE TOILETTES

POUR BAL COSTUMÉ.

Costume Valois. — Jupe de dessous en satin blanc, bordée d'un galon d'or ayant 10 centimètres de largeur. Robe en velours capucine (nuance foncée), doublée de satin jaune, formant la queue par derrière, et assez courte par devant pour laisser voir la jupe de satin blanc; corsage à pointe très-arrondie, formant presque des basques sur les hanches et par derrière; le bas de ce corsage est garni d'un *bourrelet* en velours, traversé de distance en distance par un galon d'or ayant 2 centimètres de largeur. Ce corsage est ouvert carrément par devant; il couvre les épaules, et presque le dos, en dégageant seulement le cou; une chemisette *droite*, en dentelle blanche, est placée à l'intérieur du corsage et encadre le cou. Les manches sont en velours pareil à la robe; un bourrelet est placé sur l'entournure; à 10 centimètres de distance de ce bourrelet, se trouve une bande de satin jaune, à laquelle succède une bande de velours, et ainsi de suite, alternativement, sont posées cinq bandes jaunes et quatre bandes de velours ayant chacune 6 centimètres de largeur; le bas de la manche est entièrement en velours, et cette partie est fermée, tandis que, depuis l'entournure jusqu'à la dernière bande, la manche est fendue, et laisse voir la doublure de satin noir; cette manche de velours, ornée au bas de trois agrafes en cordonnet d'or, est flottante; elle a environ 1 mètre de longueur; le bras, passé dans l'ouverture de la manche de velours, est couvert d'une manche *amadis* en satin blanc, ornée de galons d'or posés en biais; le poignet est garni d'une haute manchette de dentelle.

La jupe de velours est ornée sur le devant de cinq rangs de galon d'or; trois rangs pareils sont posés sur le corsage. Coiffure à cheveux relevés, ornée d'un diadème en pierreries. Cette toilette pourrait être reproduite en étoffes moins chères, telles que damas de soie ou satin.

Costume Pompadour. — Jupe de satin blanc garnie de trois volants en dentelle blanche, ayant, le premier, 20 centimètres de largeur, le deuxième 10, le troisième 8 centimètres de largeur; chacun de ces volants est surmonté d'un bouillonné en tulle blanc à deux têtes; des roses entourées de leur feuillage sont placées isolément dans ces bouillonnés, séparées par un intervalle de 10 centimètres environ. Robe de dessus en pou-de-soie bleu; cette robe, à queue par derrière, est ouverte par devant et relevée de chaque côté; la garniture des devants se compose d'une ruche à la vieille, de même étoffe que la robe, ayant 15 centimètres de largeur en bas, et se rétrécissant vers la taille. Corsage à pointe, décolleté carrément par devant, couvrant un peu les épaules et le dos; ce corsage est encadré avec une ruche à la vieille en étoffe pareille à la robe; manches demi-longues, descendant jusqu'au coude, garnies avec deux volants de taffetas et une ruche; sous les volants flottent de longues *engageantes* en dentelle blanche; un bouquet de roses est placé sur le devant du corsage. Collier en velours bleu; coiffure poudrée à boucles roulées, terminées par des boucles-repentirs; petite couronne ronde en roses, posée sur le côté gauche.



ÉPURATION DE L'HUILE DE TÉRÉBENTHINE.

L'huile de térébenthine sert à enlever les taches de graisse; mais elle n'agit avec efficacité qu'à la condition d'être *épurée;* on la met dans un flacon avec deux tiers d'esprit-de-vin très-fort; on agite le flacon pendant quelque temps, puis on laisse reposer; les matières grasses se précipitent au fond du flacon; on le vide doucement, et l'on recommence encore une fois la même opération. On conserve cette huile ainsi épurée dans un flacon soigneusement bouché.

GELÉE D'ORANGES.

Prenez une certaine quantité d'oranges; exprimez-en le jus, que vous passerez, afin d'écarter les pepins; râpez le zeste de deux ou trois oranges, puis filtrez le jus, auquel vous aurez ajouté ce zeste râpé. Faites clarifier du sucre: il en faut à peu près 130 grammes par verre de jus; mêlez le tout ensemble, ajoutez de la colle de poisson clarifiée; remuez, mettez en pots.



Simples ou élégants, les bonnets de baptême ont toujours la même forme; les plus riches sont garnis de dentelle de Malines, disposée en ruche triple avec petites *comètes* (nœuds ronds ou *rosettes*) de ruban blanc, très-étroit; le fond se compose d'entre-deux de Malines et d'entre-deux brodés; on les fait aussi avec dentelles de Valenciennes, — puis enfin avec dentelles *imitées.* Je souhaite une heureuse destinée à la petite fille qui va porter mon nom, et dont je vais devenir indirectement la marraine; je remercie la véritable marraine pour cet aimable souvenir. — Pendant que nous lisions la lettre de Mme D.-M***, qui nous demande de faire une part plus petite aux objets de mode, il arrivait une autre lettre qui nous engage à expulser du journal tout ce qui ne se rapporte pas à la mode; comment faire, hélas! comment satisfaire à ces deux demandes? Elles nous ont remis en mémoire une jolie fable de Lafontaine, l'*Homme entre deux âges;* il avait deux fiancées: l'une, déjà âgée, lui arrachait ses cheveux noirs; — l'autre, plus jeune, lui enlevait les cheveux blancs; — ces deux goûts opposés lui valurent de rester chauve. Souffrez, ô mes chères lectrices! que nous évitions un désastre analogue; souffrez que nous parlions quelquefois de la mode, et que nous n'en parlions pas exclusivement. — *Notre fidèle et reconnaissante abonnée* du Cantal a reçu deux patrons de *coins de feu* (voir les nos 44 et 1er); je lui conseillerais la veste de ce dernier numéro, la mode inclinant vers les formes qui rappellent les basques; la garniture se composerait de bandes d'astracan ou d'un galon un peu large; les vestes zouaves, trop répandues, n'auront peut-être pas une longue existence. J'adresse des remercîments bien vifs à ma bienveillante lectrice. — M. Simart enverra à Mme Cha..... (Vaucluse) le dessin pour aube; nos planches sont encombrées par des patrons généralement demandés; nous espérons être plus heureux à l'avenir, et satisfaire la prochaine demande de notre abonnée. — On a reçu, ou on va recevoir, *dans la chambre bleue*, le patron de ceinture avec bretelles, qui convient parfaitement pour jeunes filles; oui, pour les résilles; les jeunes femmes les garnissent avec des ruches de taffetas découpé; les jeunes filles y mettent généralement un nœud plat en ruban, posé sur le devant de la tête. — *Une abonnée que le journal guide* ne peut mieux faire que d'entreprendre le fichu en mignardise; il accompagnera à merveille la robe d'été, même lilas, pour compléter la toilette de demi-deuil; les travaux en mignardise prennent une extension formidable; *Mademoiselle* Elvire, que je remercie pour sa politesse précoce, ne sera pas oubliée; plutôt le châle que le mantelet. — Mme M... trouvera l'explication du crochet tunisien dans le no 47 de l'année 1861 et dans l'année précédente; on peut demander ces numéros aux bureaux du journal; je regrette de ne pouvoir recommencer ces explications, qui seraient données au détriment de nos abonnées *anciennes*, qui les ont déjà reçues plusieurs fois; des résilles, patrons et explications ont été publiés dans le no 48 de l'année 1861. — L'emploi des effilés bleus dépend de leur hauteur; notre aimable abonnée, satisfaite des patrons du journal, pourra, si ces effilés ne sont pas trop larges, les disposer en plusieurs rangs formant des ondulations au bord de la jupe de petite fille; en placer aussi sur le corsage, en *plastron*, encadré par une ruche de taffetas découpé; même ruche au-dessus du dernier rang d'effilés; manches garnies dans le même style; si les effilés sont étroits, on les posera, sans intervalle, entre les rangs; s'ils sont larges, on les séparera en mettant une ruche au-dessus de chaque rang; la garniture sera fort jolie; peut-être, pour le patron de gilet de flanelle. — Il n'y a point de règle absolue pour la circonstance au sujet de laquelle on demande un conseil; si la demoiselle d'honneur donne un souvenir à la mariée, celle-ci lui rend un présent analogue; en un mot, on fait un échange, en pareil cas; mais rien n'est obligatoire; oui, pour le concert *dansant*, on s'habille comme pour un bal. — *Une de nos premières abonnées* reçoit un patron de corset; je crains de ne pouvoir publier immédiatement les autres corsets que l'on nous demande; le nombre des femmes qui font elles-mêmes leurs corsets est assez restreint, et je craindrais de consacrer à cet objet une trop grande place; merci pour cette bonne lettre; oui, certes, je pense comme celle qui l'a écrite. — *Une abonnée d'un joli petit bourg de Normandie* recevra, je l'espère, ce qu'elle désire; pour le moment, nous devons nous occuper de travaux autres que le tricot, car s'il est des abonnées qui tiennent exclusivement à ces ouvrages, il en est d'autres qui ont des goûts différents. — Mille remercîments pour la charmante lettre écrite du château de Bon-Séjour, dont le nom me semble parfaitement justifié; il m'est bien pénible de ne pouvoir accéder à la demande que l'on m'adresse: deux obstacles s'opposent à ce que je puisse le faire; je ne connais pas le tricot dont il s'agit, et mes occupations sont si multipliées, que toute réponse *directe* est impossible, ainsi que je l'ai expliqué bien souvent à mes abonnées; le timbre-poste est déposé aux bureaux du journal. — Mme O. G. de M. Je préférerais la robe brodée en *colonnes* sur toutes les coutures, dessin un peu large du bas, et s'amincissant vers le haut; point de basquine, mais un *saut de barque*, sorte de paletot large, pas très-long, dont M. Leballeur enverra le patron; ce modèle sera en grande faveur l'été prochain; on le ferait pareil à la robe de piqué nankin et brodé comme cette robe. Quant à la deuxième question, M. Simart seul peut y répondre, ainsi qu'on le voyait.

Au coin du feu. Je regrette de devoir répondre négativement aux [...]tions relatives à la robe de taffetas noir; il est impossible d'admettre [...]sociation de l'orléans avec le taffetas, soit en quilles, soit en rayures [...] conseillerais de convertir cette robe en jupon, de couvrir celui-ci [...] du barége noir, de faire plusieurs volants en barége, un corsage déc[...] que l'on porterait avec une pèlerine de tulle, de dentelle ou de mi[gnar]dise noire: cela composerait, à peu de frais, une toilette élégante [...] *demi-soirées*, spectacles, etc. On porte toujours les vestes zou[aves] mais nous avons publié des modèles plus nouveaux, et qui par consé[quent] *vivront* plus longtemps; on les met à Paris, même pour *recevoir* [chez] soi, mais dans la matinée seulement; on les porte sur des robes de [cou]leur: la pèlerine blanche *trancherait* d'une façon désagréable sur [...] robe foncée. J'en dirai autant d'une couronne toute blanche acco[mpa]gnant une robe foncée; la couronne de fleurs suppose une toilette [...] parée: or l'on ne porte plus le soir des étoffes de couleur foncée, sur[tout] quand on est *une jeune femme;* on met sous les robes de bal un j[upon] de grosse percale empesé, bordé d'un haut volant; ce jupon est indi[spen]sable pour toute toilette *parée*, afin de bien soutenir et *étaler* la [...] Dernière question: un chapeau en feutre blanc, formant diadème, [...] d'un petit plumet bleu; manteau talma de cachemire blanc doublé de [...] ou bleu doublé de blanc.



Aujourd'hui, pour exercice,
Au nom d'un département,
Ajoutez, chère lectrice,
Neuf fois successivement
Une quatrième lettre,
Qu'au début de votre mot
Vous aurez le soin de mettre,
Pour y trouver aussitôt :
Un petit..... petit bonhomme
Ordinairement très-laid;
Ce qu'on mange avec sa pomme,
Son fromage ou son poulet;
Ce qui vous est salutaire;
L'envers de votre miroir;
Celui qui ne sait pas taire
Les vertus qu'il peut avoir;
Ce que j'aime sur la plage
D'Étretat ou de Royan;
Ce qu'un joueur à tout âge
Cherche tous les jours de l'an;
Celui qui, jaloux d'un frère,
Le mit à mort sans merci;
Et celle qui, pour vous plaire,
Écrit les vers que voici.

Edme Simonot.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris — Typ. de Firmin Didot, imprim. de l'Institut et de la Marine, r. Jacob

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :
L'inimitable Molière était fils d'un tapissier.



Lemy. Imp. Paris

LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal, 56, Rue Jacob, Paris

Toilettes de Bal costumé de Mme VIGNON-CHAUVIN, r. de Rivoli _ Coiffures de Mr CROISAT, 76, r. Richelieu _ Ceintures Régentes de Mmes de VERTUS Sœurs, Chaussée d'Antin, 26. Lingeries de la M^on LEBORGNE et HENNEVEU (Anc^ne M^on DUPONT) 56, rue du Bac

N° 6. TROISIEME ANNÉE. 10 février 1862.



Le numéro, vendu séparément, **25 centimes.** AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, **50 centimes.** AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

...TENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE SAMEDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
...an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND.
Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (*Pour l'étranger le port en sus*). —

Dessin ... tapisserie
...R CHAUFFEUSE

... dessin servira ... coussin, tabou-... ou chaise ; il a ... points (ou croix) ...uteur et de lar-...; le canevas de-... être choisi plus ...oins gros, selon ...ge auquel on des-... le travail ; notre ...èle est exécuté en ... et soie de même ...eur, mais de plu-...s nuances (genre ...ieu). Cette dispo-...n est nouvelle et à la mode en ce ...ent. La couleur ...dée pour ce bou-... est le vert an-... dans toutes ses ...es, depuis le noir ...s'au blanc ; le ... sera vert très- (plus clair encore ... la nuance la plus ... des roses), — ..., — ou groseille. ...eut substituer au ... anglais le cra-...i sur fond maïs, ...is ou noir ; — la ...ce fauve sur fond ... lilas ou rouge.

...écuté sur du canevas n° 4, ce bouquet aura 33 ...imètres en carré ; le milieu en est indiqué, pour ...uatre côtés, par une ligne fine.

... peut aussi faire les roses et le feuillage en ...ce naturelle ; celui-ci en vert de plusieurs ...tes ; — les roses blanches, rouges, jaunes ou ...s.



DESSIN DE TAPISSERIE.

Explication des signes : ■ Noir. ◘ Vert très-foncé. ⊞ Vert foncé. ◘ Vert moins foncé. ■ Vert de nuance moyenne. ◘ Vert plus clair. ⊠ Vert clair en soie. ǀ Blanc en soie.

Premier dessin au crochet.

On l'exécutera en coton blanc ou fil fin, selon l'usage auquel on le destinera ; on pourra aussi employer ce dessin pour une dentelle ou pour faire un très-beau fichu en soie noire. On coupera, sur l'un de nos patrons (voir le fichu en tulle brodé, n° 41 de l'année 1861), le dos et les devants d'un fichu, et l'on fera ces trois parties séparément, en commençant toujours par l'encolure, et travaillant de haut en bas, afin que les petites boucles *tombent* vers le bord inférieur du fichu. Quand les trois parties du fichu sont terminées, on les coud ensemble sur les épaules, et l'on garnit le fichu avec une guipure ou bien avec une dentelle au crochet ; on l'orne avec des nœuds de velours ou de ruban.

Le plein est fait de droite à gauche ; on coupe le brin à la fin de chaque tour. Après avoir fait une chaînette ayant la longueur nécessaire, on commence le

1er *tour* *. 5 mailles en l'air, sous lesquelles on passe deux mailles de la chaînette, — une maille simple ; 3 mailles en l'air, — une maille simple dans la même maille que la première maille simple ; on recommence depuis * jusqu'à la fin du tour.

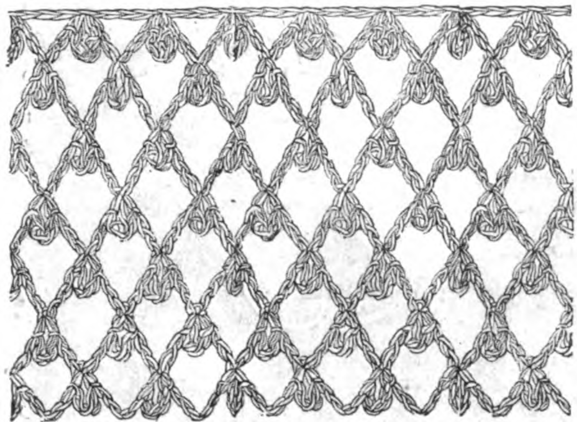
2e *tour*. Tous les autres tours sont pareils à celui-ci, seulement en les *contrariant* sans cesse, c'est-à-dire que les deux mailles simples qui, avec les trois mailles en l'air, forment la petite boucle, sont toujours placées au milieu des cinq mailles en l'air du tour précédent.

Deuxième dessin au crochet.

Reproduit en laine, ce dessin servira pour des fichus ou châles. En coton, il servira pour voile de fauteuil, entre-deux pour lingerie d'enfants, etc.

Nous allons décrire ce dessin comme entre-deux : si on veut l'élargir ou l'employer à d'autres usages, on fera 5 mailles de plus pour chaque raie du dessin, — ou 5 mailles de moins, si on veut le rétrécir; notre entre-deux est monté sur 16 mailles.

1er *tour*. 3 mailles en l'air, — 2 brides dans la première



N° 1. — DENTELLE AU CROCHET.

maille de la chaînette, — une maille en l'air et 3 brides dans la même première maille de la chaînette; puis * une maille en l'air; on passe 4 mailles de la chaînette, on fait 3 brides dans la maille suivante, puis une maille en l'air, 3 brides dans cette même maille, et l'on recommence le dessin deux fois encore depuis *; on fait encore 2 mailles en l'air, et l'on retourne l'ouvrage.

2e *tour*. On fait 3 brides, une maille en l'air, et encore 3 brides sur la maille en l'air, placées entre les 6 brides dans le tour précédent, et cela en passant *sous* cette maille, au lieu de piquer dans cette maille; ensuite * 2 mailles en l'air, — une maille simple dans la maille en l'air, qui sépare toujours les deux groupes de 6 brides; 3 brides, — une maille en l'air, — 3 brides, en passant sous la maille en l'air placée au milieu des 6 brides, comme nous l'avons indiqué précédemment; — recommencez deux fois depuis *; — puis 2 mailles en l'air; — puis retournez l'ouvrage.

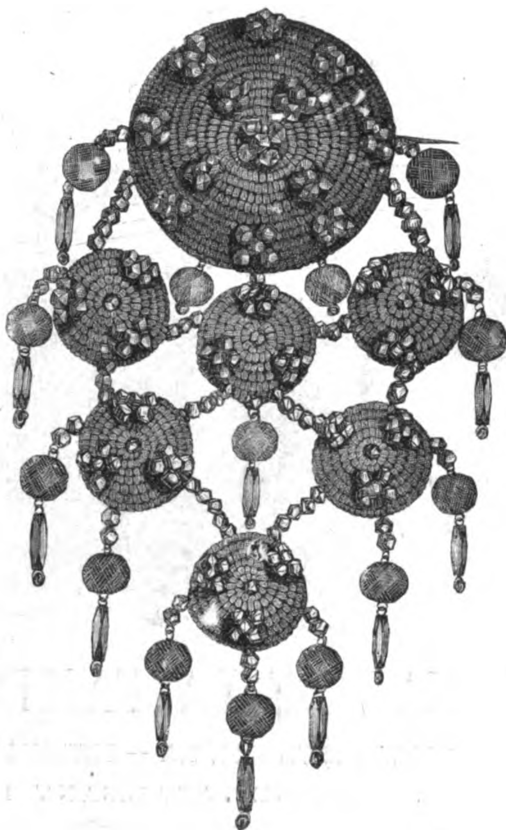
3e *tour*. 3 brides, — une maille en l'air, — 3 brides dans le vide du premier groupe de brides; * une maille en l'air, — 3 brides, — une maille en l'air, — 3 brides dans le vide du deuxième groupe de brides; recommencez deux fois depuis *; — faites 2 mailles en l'air.

MÉDAILLONS DISPOSÉS EN BIAIS.

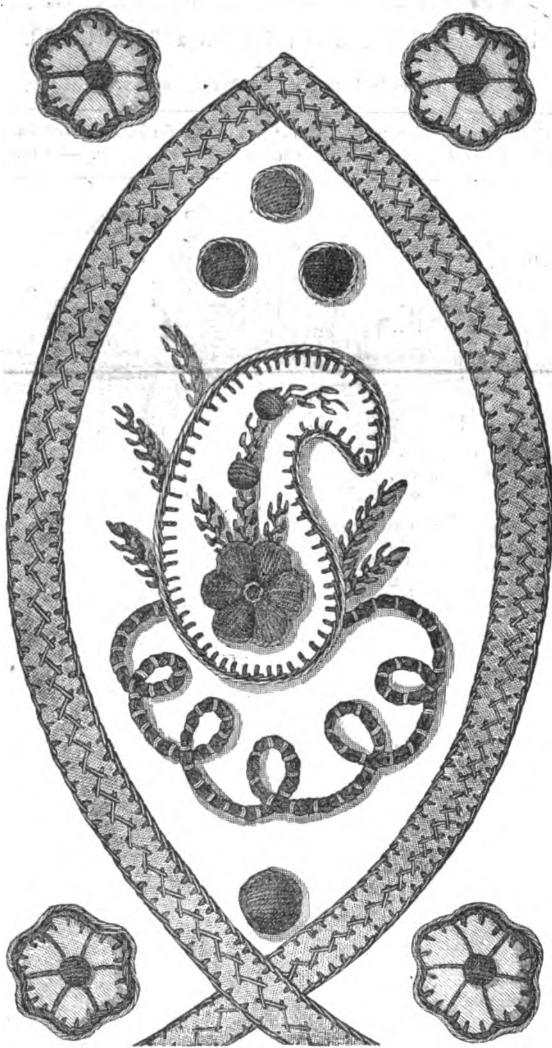
4e *tour*. Comme le 2e tour.

5e *tour*. Comme le 3e tour, et ainsi de suite, alternativement.

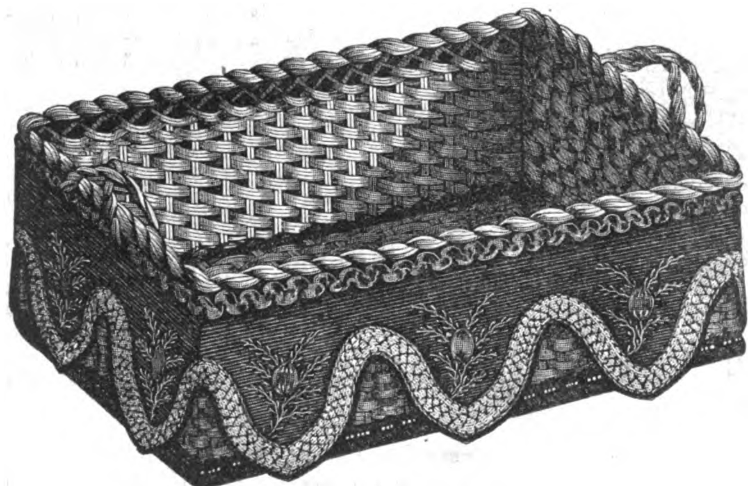
Quand l'ouvrage est terminé, si on le destine à un entre-deux, on l'encadre en faisant encore un tour de chaque côté; ce tour se compose de 4 mailles en l'air et d'une maille simple placée dans le vide formé par les deux dernières mailles en l'air de chaque tour du dessin.



BROCHE EN PERLES.



MÉDAILLON ALLONGÉ POUR JUPON.

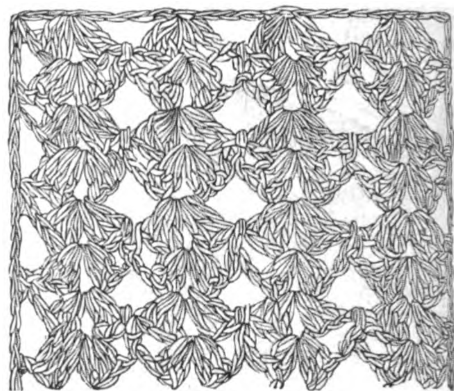


PANIER A CIGARES.

Broche en perles.

Les bijoux sont interdits aux jeunes filles; cependant il leur est permis d'adopter quelques ornements, dont le genre se rapproche de celui qui va nous occuper. Cette broche est fort gracieuse dans sa simplicité; on l'attache sur la robe, à l'aide de l'une de ces épingles-broches, dites *anglaises*, qui servent pour retenir les châles, et que l'on trouve, soit en cuivre doré, soit en métal noir, dans tous les magasins de mercerie.

Notre dessin reproduit la broche en grandeur naturell et nous dispense par conséquent des explications relati à la dimension des boutons et à la grosseur des perles jais. On prend un moule à boutons (en bois) pareil au g bouton, six moules plus petits; on les recouvre tous a du taffetas noir, puis, passant un brin de grosse soie de c donnet au travers de l'ouverture, placée au milieu



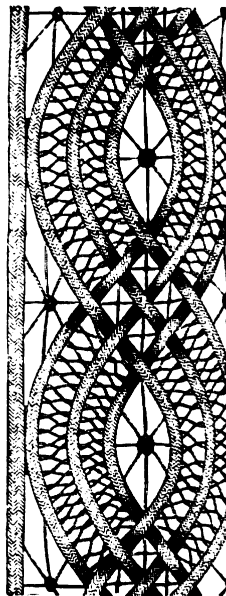
N° 2. — DENTELLE AU CROCHET.

bouton, on enfile de petites perles noires, taillées, e les dispose en spirale bien serrée, en fixant de place place les rangées de perles par un point fait avec de la noire fine; les petits boutons sont couverts de perles deux côtés, à l'envers et à l'endroit. On place ensuite perles plus grosses sur les boutons, et on réunit ceu avec des perles, dont le nombre et la grosseur sont i qués sur le dessin. Les petits glands sont faits avec grosse perle de jais, des perles plus petites, et des p longues ; cette broche convient aussi pour les toilette deuil.

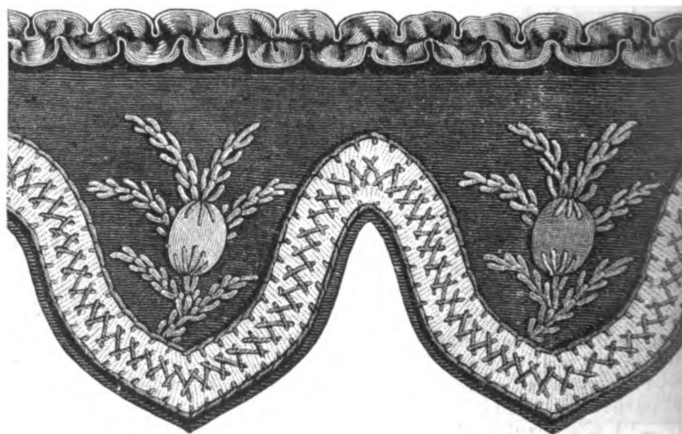
Médaillons allongés pour jupons.

Les deux dessins consacrés à ces médaillons rend de nombreux services à nos lectrices ; on pourra les employer à l'ornement de petits châles *doubles*, en cachemire, destinés à remplacer les châles faits en laine au crochet ; — ils serviront pour des châles et des robes de petites filles, — pour des jupons de femme, etc.

Si l'on veut employer ces médaillons pour des châles, on les fera isolément, et on les placera *côte à côte* au bord du châle, terminé par une frange, faite dans le cachemire même; on suivra la même disposition si l'on veut orner une robe de petite fille, et alors les médaillons seront posés au-dessus de l'ourlet; s'il s'agit d'un beau jupon (en cachemire gris, par exemple) pour femme, on suivra le dessin qui indique ces médaillons posés en biais, formant des rayures composées de trois médaillons. Nous supposons les châles, robes et jupons, de couleur neutre, c'est-à-dire blancs, gris ou couleur am les médaillons seront alors faits sur du cachemire d férentes couleurs, ou sur du taffetas, ou sur du mé Toutes les *rognures* peuvent servir pour cet usage, p qu'elles soient de couleur unie; nous prenons pour de notre démonstration un jupon de nuance grise pa claire, et les médaillons disposés en biais, comm notre dessin n° 2; l'intervalle qui sépare ces rayur biais est de 18 centimètres. Le médaillon du bas de l mière rayure sera bleu; la petite palme est découp étoffe de soie ou de laine blanche; elle est fixée au



ENTRE-DEUX EN LACET



LAMBREQUIN DU PANIER A CIGARES.

feston très-*lâche* (les points sont indiqués sur le dessin), c de la laine fine (on peut dédoubler de la laine ordi-re) ponceau, et entourée d'un point de *tige* avec la me laine; la petite fleur est découpée dans un morceau toffe de laine ou de soie jaune, et festonnée tout autour c de la laine brune; les branches sont faites au point *rête* avec de la laine verte; — les pois, avec la laine ne; la petite arabesque placée au bas de la palme est soutache noire, fixée par des points horizontaux faits en ne jaune. Les gros pois sont en laine de nuance brune ire. — Le deuxième médaillon est orange, la palme est te, et les accessoires assortis, et de lleurs variées. Le troisième médail- est vert, la palme rouge. — Dans autres rayures, on fera les médail-s groseille, blancs, bleus, — puis on rendra les couleurs de la première ure, en les y ervertissant.

uand les mé-llons sont faits placés, on les adre avec un on plat, brun r, festonné de que côté avec a laine noire; couture en *te* (avec la me laine) est e au milieu du on, qui doit croisé à cha- bout des mé-llons. Les pe-s rosettes pla-s à l'extérieur t découpées en ffe de laine nche, feston-s en laine ver- cette laine est ployée aussi r les orne-nts du milieu rosettes.

e travail est -facile à faire, peu coûteux, sque l'on peut ployer tous les *tes* d'étoffe et s les bouts de ne que l'on possède. On prépare en moment beaucoup d'objets ornés s ce style oriental; nous révélons te mode à nos lectrices avant même elle ait pris droit de cité, parce elle est du nombre de celles qui vent durer. Le meilleur guide que puisse consulter, pour la disposi-n, le rapprochement, l'harmonie des leurs, est un cachemire de l'Inde: étudiant les couleurs employées r ces dessins inimitables, on ap-endra l'art de ménager les transi-ns, et d'allier les nuances qui sont, apparence, les plus disparates.

ÉCRAN FEUILLE DE VIGNE.

COL EN MIGNARDISE POUR ENFANT.

n peut aussi choisir une seule et même couleur, comme d de tous les médaillons.

Entre-deux en lacets.

Cet entre-deux sera employé pour camisoles, peignoirs, pons, lingerie d'enfants, etc.; on pourra aussi l'appliquer x garnitures de robes de piqué de couleur pour enfants; et enfin, si on faisait cet entre-deux en soutache noire et e noire, on pourrait s'en servir pour une foule d'objets toilette, tels que pèlerines, — garnitures de devant de bes, etc.

Pour exécuter cet entre-deux, on calquera le dessin sur papier, et l'on placera la soutache comme l'indique notre odèle, en commençant par les ovales du milieu; on pose suite la soutache, qui forme les bords de chaque côté, et la coud à toutes les places où elle touche les ovales, en employant du fil très-fin; on fait aussi quelques points à tous les endroits où la soutache se croise; les grands vides sont remplis par des roues; on fait des croix dans les quatre petits carreaux qui séparent les ovales; on remplit aussi avec des roues les intervalles qui se trouvent à l'extérieur des ovales; entre chaque rang de soutache, on fait, pour relier ces rangs entre eux, des sortes de coutures en croix, dont on peut suivre la disposition sur notre dessin. L'*envers* de l'ouvrage devient l'*endroit* de l'entre-deux; on l'empèse fortement, après l'avoir séparé du papier sur lequel on a exécuté ce travail.



DESSIN POUR L'ÉCRAN FEUILLE DE VIGNE.

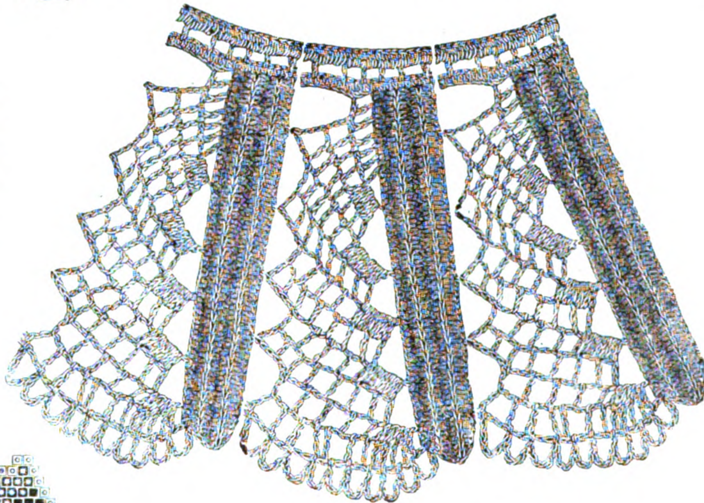
Panier à cigares.

On prend un petit panier carré, de forme allongée, ayant 17 centimètres de longueur, 11 centimètres de largeur, 7 centimètres de hauteur, et on le garnit d'un petit lambrequin dont le dessin se trouve dans le présent numéro; on cache la couture du lambrequin sous une ruche de ruban étroit ou de ruban disposé en festons froncés, pareils à ceux qui servent à former les touffes de violettes (voir le nº 4 de la présente année). Cette ruche doit être de couleur assortie à celle du lambrequin.

LAMBREQUIN POUR LE PANIER A CIGARES.

MATÉRIAUX. — Drap gros bleu; galon blanc en soie, ayant 1 centimètre de largeur; soie de cordonnet groseille, grise et brune; petits morceaux de drap jaune et de drap rouge.

On reporte ce dessin sur le drap gros bleu, et l'on coud d'abord le galon blanc qui encadre les dents du lambrequin; on festonne les bords de ce galon sur le drap (à points très-écartés, indiqués sur le dessin), en employant de la soie groseille; on fait au milieu du galon, avec la même soie, une couture en *arêtes*, c'est-à-dire (ainsi que nous l'avons expliqué bien souvent) que l'on fait un point au milieu, un point à droite, un point à gauche, pour les arêtes; — que l'on revient ensuite à l'endroit où l'on a terminé le point du milieu, que l'on fait un autre point au milieu, — un autre point à droite, — un autre point à gauche, ainsi de suite.



COL AU CROCHET.

Les pois oblongs qui figurent au milieu de chaque dent sont découpés en drap rouge et en drap jaune, et l'on met alternativement un pois rouge, un pois jaune; on les coud sur l'étoffe, en employant de la soie grise pour le pois rouge, — brune pour le pois jaune; le nombre et la direction des points qui fixent ces pois, sont indiqués sur le dessin. Les branches qui entourent ces pois sont faites au point d'arêtes, avec la soie que l'on emploie pour fixer les pois.

Ces paniers, ainsi ornés, servent aussi de baguiers; on les place sur les tables de toilette, pour contenir les épingles à cheveux, les ciseaux, etc.

EXPLICATION DES SIGNES POUR L'ÉCRAN.

■ Noir. ⊠ Brun. ✣ Couleur bronze. ⊡ Jaune. ◻ Vert très-clair, moins clair, nuance moyenne, foncé. ◻ Blanc.

Écran feuille de vigne.

MOSAÏQUE DE PERLES.

MATÉRIAUX. — Perles d'Allemagne selon les couleurs indiquées près du dessin; gros coton à tricoter.

Voici un écran de forme originale, et que l'on pourra exécuter de diverses façons; nous allons nous occuper d'abord du travail en mosaïque. Cet écran représente une feuille de vigne (reproduite, par le dessin, au trois quarts de sa grandeur naturelle); quand le travail sera terminé, on l'encadrera de velours vert, de couleur très-foncée, d'un cercle en bois doré, et l'on y mettra un manche également doré.

Le dessin nº 2 représente la disposition des perles, que l'on pourra compter, absolument comme s'il s'agissait d'un dessin de tapisserie. La petite tige est faite à part; on peut la supprimer. — On commence le travail par le milieu de la feuille, à la place indiquée par deux lignes noires, et par la perle marquée d'une ligne blanche; cette première rangée forme des zigzags, visibles seulement quand l'on revient sur ses pas, en faisant la deuxième rangée. La première rangée se compose de 46 perles, que nous allons indiquer : 1 (perle) jaune, — 6, vert moyen, — 2, couleur bronze, — 1, vert très-clair, — 1, couleur bronze, — 7, vert très-clair, — 2, couleur bronze, — 1, vert foncé, — 2, brunes, — 1, noire, — 2, brunes, — 3, noires, — 1, jaune, — 2, couleur bronze. Pour la rangée suivante, on enfile encore une perle couleur bronze, et l'on passe le coton dans l'avant-dernière perle couleur bronze de la rangée précédente; — on enfile une perle jaune, et l'on passe le coton dans la perle noire la plus proche du tour précédent; — on enfile une perle noire, on passe le coton dans la troisième perle noire du tour précédent, en *sautant* par conséquent une des perles noires, ainsi de suite, en consultant le dessin nº 2. Pour former les *dentelures* extérieures, on passera plusieurs fois le coton dans les perles, pour le ramener à la place où il doit se trouver, détail qui se révèle de lui-même dans le cours de l'ouvrage.

Si l'on n'est pas habitué à ce travail de mosaïque, on brodera simplement cette feuille sur du papier Bristol perforé, — ou bien enfin sur du canevas fin: nous conseillons, dans tous les cas, l'emploi des perles; si l'on a fait cette feuille sur du canevas, il faudra laisser tout autour un peu de canevas *vide*. On doublera l'écran, d'abord avec une feuille de carton, ensuite avec du taffetas vert, et on encadrera les *dentelures* avec du velours vert, de nuance foncée; un ébéniste devra fabriquer le cercle et le manche en bois doré.

Si l'on veut faire la petite tige (elle sera fixée sur le manche de l'écran par de petits clous dorés), on prendra un morceau de fil d'archal de 30 centimètres de longueur, et on enfilera les perles dans l'ordre suivant: 5, couleur bronze, — 5, brunes, — 9, noires, — 5, brunes, — 5, couleur bronze; on ploie le fil d'archal par le milieu, en le tordant, on passe les deux bouts du fil d'archal dans les perles de la feuille, et on les fixe par derrière.

Nous avons publié, dans le nº 52 de l'année 1861, un dessin rond, en tapisserie, qui composerait un écran fort joli; on pourrait l'exécuter en perles.

Col au crochet.

On fait ce col avec du fil d'Irlande nº 100, et l'on exécute ce travail tantôt en biais, tantôt en travers. On prend un crochet très-fin, et l'on fait d'abord les rayures épaisses; on monte 45 mailles, et l'on revient sur cette chaînette en faisant 44 demi-brides, qui composent le 1er tour, à la fin duquel on fait une maille en l'air, puis on retourne l'ouvrage.

2e *tour*. Toujours en demi-brides, en piquant toujours le crochet dans



CORDON DE SONNETTE.

le côté de derrière de la maille, former de petites *côtes*. A la tour, on fait 3 mailles en l'a l'on retourne l'ouvrage.

3e *tour*. On passe la pre maille en l'air, on fait 2 demi- sur les deux mailles en l'ai vantes, puis toujours des brides jusqu'à la fin, où l'on fa maille en l'air; on retourne vrage.

4e *tour*. Dans chaque maill demi-bride; — on passe les dernières mailles du tour dent, puis on fait une mail l'air, et l'on retourne l'ouvrag

5e *tour;* comme le 4e tour. L mière rayure est terminée; o 9 mailles en l'air, puis l'o une autre rayure pareille à ce et composée de 5 tours; il pour le col, 19 ou 20 rayur dessin à jours que l'on fait chaque rayure commence prè mailles en l'air qui séparen rayures; il est fait en biais, e *tant* et *revenant*. On attache l la 3e des 9 mailles en l'air qui rent la première et la deu rayure (au premier tour), o 2 mailles en l'air, puis 6 do brides, toujours séparées pa maille en l'air; ces 6 doubles b sont placées à intervalles égau les dix premières demi-bride la première rayure; on fait en 5 mailles en l'air, — une m simple dans la 16e demi-brid cette première rayure.

2e *tour*. On fait 6 brides, do sur les 5 mailles en l'air, la 6e s bride la plus proche du tour pr dent, — puis 2 mailles en l'ai une double bride, — 2 maille l'air, — une double bride, — 2 m les en l'air, — une double b — 2 mailles en l'air, — une do bride, en plaçant les doubles br comme le dessin l'indique.

3e *tour*. On fait 4 mailles en l' pour former la 1re bride, et on attache par une maille simple 9e maille du premier tour de deuxième rayure, — puis 2 mai en l'air, — 7 brides, toujours sé rées par 2 mailles en l'air, et d sées aussi également que possib les trois premières doivent être doubles brides, les quatre derni des brides simples. On fait ens 5 mailles en l'air, une maille c nette dans la 23e demi-bride d première rayure.

4e *tour;* comme le 2e; 5e t comme le 3e; depuis le 6e tour fait entre les brides, au lieu de *d* *trois* mailles en l'air; on conti ainsi jusqu'à ce que l'on ait fai tours.

11e *tour*. Il se compose de brides. séparées par 2 maille l'air; les cinq premières brides des doubles brides; — les six tres des brides simples; la nière est rattachée à la dern maille de la première rayure. On recommence le même tra entre toutes les rayures.

On termine le col en faisant le bord supérieur (encolure), bord un tour de mailles sim sur lequel on revient en faisant brides, toujours séparées par mailles en l'air; sur ce tour o fait encore un, composé de ma simples que l'on continue su devant du col; quand on a at l'extrémité de l'une des rayu on y fait quelques brides et ma simples, pour bien marquer pointe; on fait quelques fes composés de mailles en l'air s rayure *à jours;* l'on marqu nouveau la pointe de la 2e ra épaisse, et ainsi de suite pour le bord extérieur du col.

Col en mignardise

POUR ENFANT.

On trace ce dessin sur un m ceau de papier, on le monte de la toile cirée, puis on suit les contours avec la mignard dont on réunit les festons par sorte de couture en croix, faite du fil très-fin, passé dans les pi de la mignardise, comme l'indi



Moine Imp. Paris

LA MODE ILLUSTRÉE.

Bureaux du Journal 56 Rue Jacob Paris

Toilettes de Mme VIGNON-CHAUVIN, r. de Rivoli, 182

[illegible]

tre dessin. Dans le feston intérieur, on fait une double ıture en croix, en passant la première fois l'un des picots, ıuant l'aiguille dans le picot suivant, et ainsi de suite ır tout le feston ; on revient sur cette première couture l'on pique alors l'aiguille dans chacun des picots *passés* ıremière fois. Il faut répéter notre dessin huit à onze fois, on l'encolure, puis on réunit tous ces morceaux, faits ıarément, à l'aide d'une couture en croix. On borde l'en-lure avec une petite bande *double*, en nansouk, *piquée* à ints *arrière*.

Cordon de sonnette.

APPLICATION ET PASSÉ.

ıériaux. — Drap vert ; grosse soie verte de cordonnet ; velours noir ; ordonnet d'argent ; perles d'acier ; grosses perles blanches ; soie de ordonnet de deux nuances vertes ; perles d'or ; soie noire de cor-onnet.

Ce cordon de sonnette, dont l'effet est très-beau, se compose de feuilles détachées, faites isolément, puis réunies comme l'indique notre dessin, de façon à former une guirlande. On exécutera ce travail au métier.

Les feuilles sont alternativement en drap vert et drap noir; les premières sont ornées de feuilles en velours noir, de tiges en cordonnet d'argent, fixé de distance en distance par des points transversaux, faits avec de la soie noire de cordonnet. Les nervures des feuilles et les petites baies sont en perles d'acier.

Les feuilles de drap noir sont ornées de branches de muguet, dont les fleurs sont formées par de grosses perles blanches, et le feuillage brodé au passé avec de la soie verte de cordonnet; les petites perles sont des perles d'or; — les tiges sont en cordonnet d'or fixé avec de la soie noire; les feuilles de muguet sont faites avec deux nuances vertes, dont la plus claire doit se trouver sur le bord extérieur de chaque feuille. On peut, si on le préfère, exécuter les fleurs avec de la soie blanche et de la soie grise de cordonnet. Sous chacune des feuilles ainsi brodées, on met une doublure de taffetas noir léger. On festonne le tour de la feuille en piquant au travers de l'étoffe et de la doublure; on *bâtit*, et l'on *bourre* le tour de ce feston extérieur en employant de la laine noire ou du coton noir; dans ce tour, ainsi *bourré*, on place un fil d'archal qui servira à maintenir la feuille bien tendue, puis on fait le feston, bien serré, avec de la soie verte de cordonnet pour les feuilles noires, avec de la soie noire pour les feuilles vertes. On coud ensuite du cordonnet à l'intérieur des contours du feston ; ce cordonnet est d'or sur les feuilles noires, — d'argent sur les feuilles vertes. La partie supérieure des feuilles (moins l'une, celle qui termine le haut du cordon de sonnette) n'est point festonnée. Après avoir découpé toutes ces feuilles, en suivant les contours du feston, on les assemble comme l'indique notre dessin. On prend ensuite du cordon de ceinture très-fort, ayant 6 centimètres 1/2 de



TOILETTES DE BAL POUR JEUNES FEMMES.

Robe en moire antique bleu lumière. Le bas de la jupe est orné sur une hauteur de 40 à 50 centimètres de bouillonnés en crêpe bleu disposés en biais; ces bouillonnés sont encadrés avec un ruban de velours noir et une dentelle noire. Un bouillonné pareil à ceux de la jupe remplace la berthe autour du corsage décolleté. Les manches, très-courtes, sont formées par un bouillonné. La coiffure se compose d'un diadème en roses blanches. Un bouquet assorti est placé sur le devant du corsage.

Robe en satin rose. Un bouillonné de tulle blanc est disposé en festons sur la jupe; il retient un large volant en dentelle blanche qui retombe sur un volant étroit en dentelle noire. Des bouillonnés perpendiculaires, en tulle, entourés de dentelle blanche et de dentelle noire, sont placés sur le volant de dentelle dans les *creux* des festons formés par le bouillonné supérieur ; deux bouillonnés semblables à ceux des volants garnissent le devant de la jupe. Le devant du corsage est couvert d'une draperie en tulle, encadrée par un bouillonné semblable à ceux de la jupe, formant une pointe par devant, placé droit par derrière. Les manches courtes sont composées d'un bouillonné de tulle recouvert d'une manche en satin rose découpée à dents, bordées d'une ruche de dentelle blanche et noire. Coiffure composée d'une guirlande en roses roses et roses noires.

ıeur, on le couvre de taffetas noir, et on le coud sous la lande formée par les feuilles, par conséquent sous le on de sonnette ; on met un gland de couleurs assorties cordon, et l'on met une boucle de ganse à l'autre ex-ıité pour attacher le cordon ; cette boucle est cachée un nœud de ruban de velours noir, bordé de cordonnet.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

ıilette de jeune fille : Robe en popeline bleue. La jupe est ıie avec deux bandes d'astracan, ayant l'une 6, l'autre 5 centimètres de largeur; la première de ces bandes est placée à 10 centimètres de distance du bord de la jupe; — la deuxième est séparée de la première par un intervalle de 7 à 8 centimètres environ; corsage à ceinture (celle-ci est noire); une bande d'astracan (4 centimètres de largeur) est posée sur ce corsage de façon à figurer une petite pèlerine carrée, remontant un peu en pointe par devant, au milieu; manches larges à revers très-haut, également garnies d'astracan; pour coiffure, résille bleue, ornée par devant d'un nœud plat, par derrière de nœuds à bouts flottants.

Robe en gros-grain marron. Le bas de chaque lé est découpé à larges dents arrondies, bordées d'un gros liséré (presque un rouleau) en taffetas brun de nuance plus foncée que la robe; sous ce liséré est posé un volant en taffetas noir, tuyauté, ayant 5 à 6 centimètres de largeur; corsage boutonné, garni par devant d'un petit volant en taffetas noir; ceinture Médicis, à double pointe, encadrée, ainsi que les longs pans, d'un volant en taffetas noir qui va s'élargissant vers le bas; manches larges à jockey et revers, garnies comme la jupe et la ceinture d'un volant tuyauté en taffetas noir, posé sous un gros liséré de taffetas brun foncé.

LE CALENDRIER.

Mes lectrices s'attendent peut-être, d'après le titre qui figure en tête de ces lignes, à trouver ici une dissertation savante sur le calendrier grégorien, sur le calendrier de Julien; je me hâte de les avertir que cette attente serait déçue. Les études astronomiques et mathématiques n'ont jamais été mes études favorites; je les ai même totalement abandonnées depuis que la porte du collége s'est fermée derrière moi, et, comme ce jour mémorable est séparé du moment présent par un laps de temps beaucoup plus considérable que je ne voudrais l'avouer, il se trouve que je ne pourrais, lors même que je le désirerais, revenir à cette branche scientifique, fort négligée par moi. Je ne veux donc pas discourir sur le soleil et sur la lune, ni sur les éclipses; je compte laisser les signes du zodiaque en repos, en leur permettant de s'arranger selon leurs convenances particulières. Je ne m'occuperai pas non plus des prophéties relatives à la température, les calendriers ont sur ce point une réputation si mauvaise! Un proverbe ironique a même consacré les erreurs volontaires ou involontaires qui se glissent dans ces prophéties, et l'on dit généralement *menteur comme un almanach*. Or les almanachs et les calendriers ne sont qu'une seule et même chose.

Il y a un mois et plus qu'une nouvelle année a commencé; l'ancien calendrier est devenu inutile, un calendrier nouveau a fait son entrée dans ma demeure.... et je n'ai pu me décider encore à mettre au rebut ce pauvre calendrier destitué; il est là, suspendu au-dessus de mon bureau, côte à côte avec son successeur, et ce rapprochement m'a engagé dans une multitude de réflexions.... Rassurez-vous, je ne vous les communiquerai pas dans toute leur intégrité, et je saurai élaguer ce qui me paraîtra inutile.

Trois cent soixante-cinq jours sont placés là, devant moi; ils ont passé, m'apportant tour à tour la somme de peines, d'inquiétudes, de chagrins, dévolue à chacun de nous, et aussi la somme, beaucoup plus légère, de joies et de plaisirs qui fut mon partage. Je veux examiner ces jours un à un; je veux tenter de changer leurs attributs; je veux essayer de diminuer le nombre de ceux qui furent marqués par des peines, et augmenter d'autant ceux qui auraient pu être sinon joyeux, du moins paisibles. Quelques points de repère, placés sur mon ancien calendrier, serviront à raviver mes souvenirs, et me guideront pour distribuer plus sagement les jours qui me sont annoncés pour l'année qui vient de commencer.

Voici un jour marqué par une croix noire... j'ai perdu ce jour-là un ancien ami, envers lequel je n'ai pas été tout-à-fait équitable; il est mort en m'adressant des paroles affectueuses...; mais je n'étais pas près de lui pour serrer sa main défaillante, et le frivole motif qui nous avait divisés pèse aujourd'hui sur mon cœur d'un poids bien lourd; il m'arrive bien souvent, pendant la nuit, d'être éveillé tout-à-coup par une petite douleur aiguë qui traverse mon cœur; c'est le souvenir, — c'est, pour l'appeler par son nom, le remords, qui vient ainsi m'enlever le repos; et cependant mes torts ne furent pas du nombre de ceux qui ont une véritable gravité...; je n'ai pas nui à celui que je regrette; je n'ai pas blessé son cœur par une de ces actions qui, outre le mal présent, entraînent encore avec elles les tristes conséquences que l'on appelle le scepticisme et la défiance; je n'ai pas commis une de ces méchancetés qui troublent à la fois le présent et l'avenir de ceux qui en sont victimes, et qui font succéder à la douleur momentanée ces sentiments qui flétrissent et qui dessèchent ceux qui les éprouvent, et qui peuvent transformer un bon cœur en un cœur indifférent. Mais à quoi servent ces excuses que je me donne à moi-même?... mon ami n'est plus là pour m'entendre et me pardonner.... Ah! si jamais une croix semblable à celle que je considère vient marquer une date sur mon nouveau calendrier, je promets à l'ami qui n'est plus, à moi-même, que je n'augmenterai pas volontairement la tristesse de cette séparation suprême; je n'y ajouterai plus jamais le souvenir de torts que la mort rend irréparables, je me souviendrai sans cesse que l'on peut perdre ceux que l'on aime, et que le regret de ne pas leur avoir suffisamment témoigné notre tendresse est plus cruel encore que celui de les avoir perdus.

Ici je vois, à une date qui me fait tressaillir, un trait noir; les jours qui le suivent sont marqués de traits semblables; puis ils disparaissent pour reparaître.... et disparaître définitivement; voulez-vous savoir la signification de ces signes? soit; vous y trouverez peut-être un enseignement.

Nous autres hommes, nous faisons facilement connaissance entre nous, et dès que l'on s'est rencontré pendant quelque temps, on se considère comme des amis: j'avais donc un ami de ce genre; il me captivait plus par le tour original et amusant que son esprit donnait à toutes choses, que par les qualités de son cœur; celui-ci, je le reconnais maintenant, était sec et impitoyable; il maniait le ridicule avec une admirable facilité, et n'épargnait pas même ceux qu'il plaçait au nombre de ses amis; il critiquait avec verve, et, comme je n'avais pas encore été atteint par cette humeur moqueuse, j'avais pour cet *ami* un penchant fondé sur un peu de frivolité, puis aussi sur ma vanité satisfaite de l'exception dont j'étais l'objet; j'avais seul échappé à ces mots acérés, durs, brillants et dangereux comme l'acier! J'attribuais l'honneur de cette exception à mon mérite d'abord, ce qui était bien naturel.... ensuite à une sympathie réelle que j'avais, sans nul doute, inspirée à ce caractère revêche; mon imagination se chargeait du reste de me voiler les défauts de ce nouvel ami, et de lui inventer toutes les qualités qui me plaisaient le mieux; sa rudesse était pour moi une franchise indomptable; l'amertume qui débordait de tous ses discours témoignait d'une âme tendre, blessée par les défauts inhérents à l'humanité.... et ainsi de suite, et j'en vins à éprouver une affection sincère pour celui que je douais de tant de qualités. Un beau jour cet ami m'abandonna; le prétexte fut frivole; le motif réel doit être attribué, je pense, au désir de fréquenter des compagnons plus amusants que moi. Ce jour est celui qui est marqué par un trait noir; la secousse fut rude, le réveil pénible, et c'est là ce qui explique cette succession de jours marqués à l'encre noire.

Je reçus peu après une lettre qui faisait appel à mon crédit; il s'agissait de trouver une occupation convenable pour un jeune homme à bout de ressources et étranger à Paris: me voilà donc solliciteur. J'écris, je cours, je m'occupe, je veux être utile...; je rentrais au logis harassé, et je ne sais comment cela se fit, mais j'oubliai de marquer ces jours-là à l'encre noire; je pus enfin écrire à une mère désespérée: *Votre fils est sauvé, il est placé; une carrière honorable lui est ouverte;* quoique seul en ce moment, je ne me trouvai plus si solitaire, et, comme j'avais eu des rapports avec des hommes compatissants et bienveillants, je ne m'abandonnai pas à mes réflexions chagrines, qui prenaient la perversité humaine pour thème invariable. J'eus bien quelques rechutes; mais je connaissais désormais le régime qui pouvait combattre le mal, et je cherchai avec ardeur les occasions de me rendre utile; j'y joignis un travail assidu, et, fort de mon expérience, je veux éviter, sur ce calendrier nouveau, les tristes signes qui marquent le cours d'une année sur mon calendrier ancien.

J'ignore ce que cette année me réserve, mais je sais désormais que nous avons toujours à notre portée deux moyens infaillibles pour combattre et adoucir tous les maux auxquels nous pouvons nous attendre: travailler pour diminuer les peines d'autrui, — travailler pour perdre de vue nos propres peines. Je ne serais peut-être pas arrivé à ces conclusions, qui, je l'espère, seront aussi utiles aux autres qu'à moi-même, si je n'avais médité sur un calendrier.

S. DE PAROY.



UNE ANNÉE FUNESTE.

Suite et fin.

Quoiqu'il n'entendît pas, Alfred soupçonna néanmoins le sujet de l'aparté du père Nicolle, et il ne put s'empêcher d'admirer la générosité magnanime de cet homme, si simple en apparence, qui récompensait par un service plus qu'ordinaire un acte de pure humanité, et dont il avait lui-même presque perdu le souvenir. « Une bonne raison, » dit-il, lorsqu'il crut, sans indiscrétion, pouvoir prendre la parole, « m'a empêché jusqu'à présent de vous reconnaître, et m'en eût empêché longtemps; c'est que l'on ne vous appelle à bord que Nicolle et non pas de Lambel, nom que je me rappelle parfaitement maintenant.

— Ceci, » reprit le père Nicolle, « tient à un détail particulier de mon existence que je puis vous faire connaître en peu de mots:

« Je fus jeune, autrefois, comme vous, comme lui, plein de feu, d'énergie; mais, hélas! beaucoup plus extravagant que raisonnable. J'épousai alors une femme que j'aimais autant qu'il est possible. Je fus heureux longtemps, mais on ne peut l'être toujours. Sans trop savoir comment, faute de soins, manque d'ordre, ou quoi que ce soit, j'avais fini par dissiper un assez joli patrimoine. Un malheur ne vient jamais seul; la mort m'enleva ma femme lorsque Georges n'avait que treize ans. En mourant elle me dit avec un air de doux reproche que je n'oublierai jamais: « Mon ami, je vais te laisser seul avec notre fils, qui n'aura plus désormais ni mère ni fortune. » Ces paroles se gravèrent profondément dans mon esprit, et surtout dans mon cœur. Je fis un retour sur moi-même; je rompis avec mes habitudes, et résolus de réédifier, à quelque prix que ce fût, ce que j'avais détruit. Un hasard inouï, un de ces hasards auxquels on doit tout, m'ouvrit une voie qui, pour être singulière, n'en fut ni moins sûre, ni moins prompte. J'entrais un jour, je ne sais pourquoi, dans une pharmacie d'assez mince apparence, au moment où le patron du lieu livrait une douzaine de ces animaux qui font aujourd'hui l'objet de mon commerce. « Vous ne vous douteriez jamais, » disait-il à l'acheteur, « qu'il y a une fortune à faire pour celui qui voudra porter vingt-cinq ou trente mille de ces bêtes en Amérique, « où on les vend, à ce qu'il paraît, un prix exorbitant. »

« Je n'eus pas plutôt entendu ces mots, qu'une idée subite me frappa au cerveau, sans me laisser aucun repos jusqu'à ce que j'y eusse donné suite. Je pris des informations, l'honnête pharmacien avait dit vrai. Mon plan fut bientôt arrêté; je fis une pacotille et j'arrivai ici, où j'obtins un débit fabuleux de ma marchandise. En me jetant à corps perdu dans cette singulière branche d'industrie, j'eus la sotte vanité de prendre un pseudonyme, que je n'ai pu déposer ensuite sans préjudice, car il était devenu ma *raison de commerce*.

« Ce fut pendant un de mes premiers voyages que mon pauvre Georges, qui faisait alors ses études à Paris, tomba cruellement malade. Une opération fort délicate était devenue de la plus grande urgence; et, pour que tous les soins qu'exigeait son état pussent lui être donnés, on eut l'idée de le porter à l'hôpital lorsqu'il se trouvait presque entièrement privé de connaissance. Quand il reprit ses sens et qu'il se vit seul, entouré de moribonds, dans ces immenses salles si tristes, l'effroi, le désespoir, s'emparèrent de lui, et l'eussent tué, peut-être, avant le mal réel dont il souffrait, si vous ne vous fussiez trouvé là pour ranimer son courage, pour le distraire par vos fréquentes visi[tes], pour lui donner enfin les soins d'un frère et d'un ami d[ont] son âme abattue avait plus besoin que son corps.

« Je revins à Paris; je le trouvai alors presque guér[i] chez lui. Le pauvre enfant ne parlait de vous que [les] larmes aux yeux. Vous n'étiez plus à la *Pitié*, et il a[vait] perdu vos traces. Nous vous cherchâmes, et nous quittâ[mes] tous deux la France sans avoir pu vous voir, mais [non] sans penser à vous.

« Je continuai mes voyages avec le même succès. Le p[ro]duit de mes ventes nous servit à acheter des terres [que] Georges cultive avec bonheur la canne et le café. Ja[mais] nous n'avons été si riches, et, si nous étions encore [...] comme autrefois, jamais nous n'aurions été aussi h[eu]reux. »

— Et vous, monsieur Alfred, » dit alors Georges de L[am]bel, « quel sujet vous amène en nos parages?

— Je viens y retrouver mon père qui fait aussi le c[om]merce à Rio, et je m'étonne de ne pas le voir venir au[-de]vant de moi.

— Il ne peut tarder, » reprit Georges, « car il doit c[on]naître l'arrivée du *Goëland*. Vous allez venir avec n[ous], nous vous mettrons à terre, et l'on vous conduira ens[uite] chez monsieur votre père, qui demeure?...

— Rue Ouvidor, » répondit Alfred.

Pendant cette conversation, la seconde des embarcat[ions] dont nous avons parlé s'était également approchée du b[âti]ment.

Il en sortit un homme, assez petit de taille, gros [de] corps, ayant la figure vieille et les traits communs, r[e]vêtu avec recherche. Il monta lentement et gauchem[ent] l'échelle du bord, et fut reçu par M. Guezi auquel il p[arla] quelque temps en particulier; puis M. Guezi appel[a sa] femme et sa fille qui furent l'objet des salutations emp[res]sées de ce nouveau personnage, sans paraître elles-mê[mes] fort flattées de le voir; néanmoins, un instant après, e[lles] descendirent dans son canot.

En passant près d'Alfred, M. Guezi lui glissa ces m[ots]: « Demain à midi il sera trop tard, on aura signé le c[on]trat. »

Avant que Nella et sa mère fussent éloignées du bord[, le] jeune docteur eut le temps d'échanger avec elles un reg[ard] qui voulait dire: A bientôt. Et il frémit de colère en songe[ant] que celui qui les accompagnait était un rival odieux.

Au moment où la barque quittait *le Goëland*, et où M. Lambel, son fils et Alfred s'apprêtaient eux-mêmes à p[ar]tir, la troisième embarcation aborda le long du bord. [Un] nègre revêtu d'une livrée monta sur le pont et remit, d[e la] part du consul de France, une lettre au capitaine Gén[...] A peine l'eut-il ouverte qu'il fit mander Alfred.

« Qu'y a-t-il? » demanda Alfred, en voyant l'air co[n]terné du capitaine qui tenait à la main la lettre fraîchem[ent] timbrée du consulat.

« J'ai à remplir près de vous, » répondit le capitai[ne,] une mission fort délicate. Pauvre jeune homme! le s[ort] vous réservait un coup bien cruel à votre arrivée ici. R[éu]nissez vos forces, appelez à vous tout votre courage p[our] la supporter.

— Mon père est mort? » s'écria Alfred arrachant brusq[ue]ment la lettre des mains du capitaine, avant que celui[-ci] eût pu s'y opposer; et d'un coup d'œil il eut tout lu:

« Monsieur le capitaine, » disait la lettre,

« Vous devez avoir à votre bord un jeune homme app[elé] « Alfred Delmar. Une affreuse nouvelle l'attend ici. [Son] « père, négociant de cette ville, après des opérations [mal]« fructueuses, se croyant perdu et déshonoré, s'est do[nné] « la mort il y a vingt jours en se noyant dans la baie, l[ais]« sant un passif assez considérable. Veuillez, je vous p[rie,] « par humanité, apprendre à son fils, avec tous les mé[na]« gements possibles, ce funeste événement, afin que, [...] « en face de son malheur, il ne se livre pas aux terril[bles] « inspirations du désespoir. »

Alfred était tombé sur une chaise comme foudroyé [par] cette lecture.

Le capitaine, si brave dans le danger, si prompt à y [pa]rer, si maître de lui au milieu des éléments déchaînés, [res]tait muet et anéanti devant cette douleur. Des larme[s si]lencieuses roulaient en abondance sur son mâle et l[arge] visage.

Alfred, remis de son premier saisissement, fit demand[er le] père Nicolle. « Tenez, » lui dit-il tristement, « mon c[œur] ne m'avait pas trompé; la fatalité m'attendait en ces lie[ux.] Et il lui remit la lettre du consul.

« Vous m'avez conservé un fils, » lui dit alors M. Lambel, en lui ouvrant les bras, « laissez-moi donc auj[our]d'hui vous tenir lieu de père! »

M. de Lambel et Georges emmenèrent Alfred avec [eux.] Quand il fut à terre, le jeune docteur exigea qu'on le [con]duisît dans la maison qu'avait habitée son père; M. Ni[colle] l'y accompagna. La porte en était fermée depuis le fu[neste] événement, on la fit ouvrir; Alfred témoigna alors le [désir] de rester seul.

« Je ne vous laisse ici, » dit alors le père Nicolle, « q[u'a]près que vous m'aurez juré de ne point attenter à [vos] jours.

— Rassurez-vous! » lui répondit le jeune docteur. « [Mon] père, sans doute, nous avait oubliés; mais moi, je [n'ou]blierai pas ma mère. »

M. Nicolle alors le quitta, non sans jeter sur lui, e[n se] retirant, plus d'un regard douloureux.

Quand Alfred n'entendit plus résonner que ses pas [dans] ces appartements solitaires où il entrait pour la pre[mière] fois escorté de la mort et du désespoir; quand il eut [con]templé, à travers les larmes brûlantes dont ses yeux ét[aient] inondés, les objets abandonnés qui servaient naguèr[e en]core à un père infortuné; quand il eut mis un pied [...] gieux dans cette chambre d'où ce malheureux père [avait] dû sortir emportant dans son sein sa fatale résolu[tion,] comprenant alors toute l'immensité de son malheu[r, il] se jeta la face contre terre, et baisa respectueusemen[t]

mières traces qu'y avait laissées celui qui n'était is.

Puis il se releva et continua, au milieu du silence que ablaient seuls ses sanglots, son lugubre inventaire; là trouvait la chaise où s'asseyait son père, ici la table sur quelle il écrivait; et là, enfin, le lit où sans doute depuis ngtemps il ne trouvait plus le sommeil.

Parmi les papiers épars de tous côtés, il chercha avec idité un mot pour sa mère ou pour lui. Ce fut en vain. ne vit qu'une Bible ouverte au livre de l'Ecclésiaste, et il ces terribles paroles :

« J'ai vu les larmes des innocents qui n'ont personne pour les consoler, et l'impuissance où ils se trouvent de résister à la violence, abandonnés qu'ils sont de tout le monde, et j'ai préféré l'état des morts à celui des vivants. »

« Oh! mon père! mon père! » s'écria Alfred, en levant mains au ciel, « que ne tournais-tu quelques feuillets plus de ce livre divin, tu aurais trouvé ces consolations nt ton âme désolée avait besoin, et tu n'aurais point offensé le Seigneur, en paraissant devant lui avant qu'ilût appelé. »

La nuit le surprit plongé dans les plus tristes réflexions. cablé de fatigue, rompu par les émotions, épuisé par la uleur, il s'étendit sur une natte et s'endormit.

Le lendemain matin on lui apporta, de la part de M. de mbel, un paquet assez volumineux et soigneusement cacheté.

Quand il le reçut, la pensée de Nella s'offrit subitement à n esprit; dans l'excès de son malheur il avait oublié la une fille. Le sort affreux qui la menaçait elle-même lui parut dans toute son horreur; l'amour, la jalousie, se réveillèrent tout à coup dans ce cœur déjà brisé par tant de cousses; il n'y avait plus une minute à perdre, car dix ures sonnaient à l'église voisine; un instant de plus, et la perdait pour jamais. Déjà il ne voyait plus qu'elle et lançait hors de la chambre pour voler à son secours, rsqu'il aperçut un objet qui jusque alors avait échappé à vue, c'était un petit médaillon contenant le portrait de mère; il le saisit, le couvrit de baisers, et sentit s'opérer lui une révolution soudaine.

« Je te comprends, » dit-il, en contemplant cette image iérie, « je te comprends, ma mère! Ton regard, triste et enveillant à la fois, m'éclaire sur mon devoir que j'allais iblier. Tu veux que j'emporte avec moi de cette terre funeste le nom de ton époux, de mon père, pur de toute uillure; le désespoir sans doute égara sa raison, mais il peut être coupable. Il a préféré la mort au déshonneur; ne puis, hélas! le rappeler à la vie, mais je puis réhabiliter sa mémoire. C'est au prix de tout mon bonheur, je le is; c'est en m'exposant peut-être moi-même au mépris et la haine d'une femme que j'aime. Mais qu'importe! le om de mon père restera honorable et honoré, et Dieu mesurera, je l'espère, sa clémence envers lui à l'étendue de es sacrifices. »

Plusieurs coups retentirent en ce moment à la porte de maison. Alfred déposa sur une table cette fortune mise itre ses mains et dont il venait de changer la destination, is il alla ouvrir.

Le personnage qui entra était un mulâtre à l'œil noir et dent, aux cheveux crépus, aux lèvres épaisses; il s'exprimait en français avec assez de difficulté. « Monsieur, » t-il à Alfred d'un air assez irrité, « j'ai appris que le fils M. Delmar était ici.

— Vous êtes bien informé, monsieur, c'est moi-même qui is le fils de M. Delmar.

— Je suis fort content alors de vous rencontrer, » reprit mulâtre, « au moins j'aurai à qui m'en prendre pour le rt que m'a causé votre père, un malhonnête homme i.....

— Pas d'injure, monsieur, » interrompit Alfred dont le gard lança des éclairs. « Si mon père avait des engagements envers vous, je suis là pour les tenir; mon père n'a qu'un seul tort, monsieur, celui de douter trop tôt de la rovidence et des hommes.

— Pardon, monsieur, » reprit le mulâtre, tout à fait radouci depuis qu'il avait entrevu la perspective d'être payé, je sais très-bien que M. Delmar jouissait dans cette ville la meilleure réputation; aussi sa mort, arrivée la veille un jour d'échéance, a-t-elle causé autant de peine que étonnement.

— Vous êtes un créancier important? » reprit Alfred.

« Je suis dans la faillite pour cinquante mille francs, les ois quarts de mon bien.

— Il n'y a pas de faillite, monsieur, entendez-vous? » reprit Alfred; « tout billet portant la signature de mon père ra payé aujourd'hui même; avez-vous apporté vos éances?

— Oui, mais toutes ne sont pas échues.

— Qu'importe! veuillez me suivre. »

Alfred entra dans le cabinet de son père, suivi du mulâtre de plus en plus satisfait d'un événement aussi favorable our lui; il retira de leurs casiers les livres de commerce y trouva le bilan dressé de la main même de son père; -dessous on lisait :

« Tel est l'état exact de mes affaires. Voici deux ans que je suis menacé du coup qui me frappe aujourd'hui. J'ai tout tenté pour l'éviter, et je n'ai fait qu'aggraver de plus en plus ma position. Il y a des hommes nés pour être malheureux. »

Pauvre père! pensa Alfred, je suis bien de ton sang.

« Votre nom, monsieur? » dit-il au mulâtre.

« Juan Fernandez.

— Voulez-vous, je vous prie, me remettre vos valeurs? voici le montant. » Il déchira alors l'enveloppe du paquet n'il avait reçu le matin et prit cinquante billets qu'il emit à Juan Fernandez, après avoir vérifié ses créances.

« Veuillez, je vous prie, » lui dit-il ensuite, « m'envoyer s personnes dont je vois ici les noms, si vous les connaissez.

— Volontiers, monsieur, » répondit le mulâtre, « ce sont, pour la plupart, presque des voisins. »

Pendant près d'une heure Alfred remplit ainsi les fonctions de caissier. Il paya les créances échues et à échoir, jusqu'à concurrence de la somme de quatre-vingt dix-sept mille francs.

Le dernier créancier venait de sortir. Alfred croyait avoir terminé cette pénible mais noble besogne, lorsqu'en levant les yeux de dessus le livre où il inscrivait les sommes qu'il avait payées, il aperçut devant lui un homme d'une cinquantaine d'années, debout, les mains jointes, qui le considérait attentivement.

« Pardon, monsieur, » lui dit Alfred, « je ne vous avais pas vu; vous êtes sans doute aussi un des créanciers de mon père?

— Oh! non, monsieur, » répondit le brave homme, « j'étais son premier commis, et je pleure en pensant que vingt jours plus tôt vous eussiez sauvé sa vie comme vous sauvez aujourd'hui sa réputation. »

Alfred lui tendit la main et s'entretint quelque temps de son père avec lui.

Quand le vieux commis l'eut quitté, il remit de l'ordre dans ses papiers.

« Le sacrifice est consommé! » se dit-il enfin. « Nella, tu m'auras maudit sans doute en consommant le tien de ton côté; n'ai-je pas rempli pourtant le plus sacré des devoirs? »

Il prit alors dans un des tiroirs du bureau le paquet où il avait puisé, presque sans y regarder, l'acquittement des dettes de son père; ce qui restait, lui devenant inutile, il allait le reporter chez M. Nicolle.

« Oh! grand Dieu! » s'écria-t-il tout à coup, en comptant avec une rapidité effrayante les billets que le paquet contenait encore, « oh! mon Dieu! Nella pouvait être ma femme! »

En effet, aux cent cinquante mille francs promis, M. Nicolle en avait ajouté cent mille autres.

Pendant que tout ceci se passait au quartier des Français, à une certaine distance de là, dans une fort jolie maison de la rue du Donero, dont les jardins magnifiques donnaient sur la baie de Rio, avait lieu une scène d'un autre genre; c'était là que M. Azumbuge avait reçu ses hôtes, dans des appartements disposés pour eux avec un grand luxe. A onze heures tout fut prêt pour la signature du contrat de mariage entre M. Léon-Perez Azumbuge, âgé de 57 ans, et Mlle Nella Guezi, âgée de 17 ans.

La veille au soir M. Guezi était entré dans la chambre de sa fille et lui avait dit :

« Il est temps, mon enfant, de te faire part du motif important qui nous amène tous trois au Brésil; je te préviens donc que tu dois te marier demain.

— Me marier! » s'écria la jeune fille étonnée au dernier point d'une semblable nouvelle, « et avec qui?

— Avec le maître de cette maison, qui t'assure une des plus belles fortunes de Rio. »

Nella allait répliquer lorsqu'elle vit sa mère poser furtivement un doigt sur sa bouche : elle se tut.

« Ma fille, » continua M. Guezi, « un enfant doit faire en tout point la volonté de ses parents, et Dieu punit ceux qui désobéissent. » Après ces mots il sortit.

« Et lui? » dit alors Nella en se jetant dans les bras de sa mère.

« Espère, mon enfant, » répondit Mme Guezi, qui, sur le point de voir s'accomplir cet événement qu'elle redoutait, perdait elle-même l'espérance, « espère, mon enfant, il a promis de venir, s'il peut se procurer la somme qui doit constituer son apport au contrat.

— Qu'est-ce que cela, ma mère? son état ne suffisait donc pas?

— Ton père l'a exigé ainsi.

— Mais, ma mère, » dit naïvement Nella, « je le préfère à tout autre, nous pouvons nous passer de fortune.

— Ce n'est pas la volonté de ton père, et tu as entendu ce qu'il t'a dit.

— Oh! mais il arrivera à temps, n'est-ce pas? s'il te l'a promis?

— Je suis certaine au moins qu'il fera ce qu'il lui sera humainement possible de faire. »

Les heures de la matinée fatale furent bien longues, mais Alfred n'arriva pas.

En entrant dans la salle du contrat où l'on était réuni, M. Guezi dit à sa femme, en lui montrant une pendule : « Vous le voyez, madame, il y a des gens qui promettent beaucoup, mais qui tiennent peu. » Mme Guezi baissa la tête.

Nella jetait de tous côtés des yeux inquiets; le bruit d'une porte qui s'ouvrait la faisait tressaillir. Onze heures sonnaient et tout espoir s'éteignit dans son cœur. On venait de lui remettre la plume avec laquelle elle devait signer; elle hésitait encore à tracer l'engagement qui la liait pour toujours, lorsque M. Azumbuge se mit à dire à M. Guezi, avec une fatuité et une suffisance indicibles, et sans se douter de l'importance de ses paroles : « Un de mes gens me racontait à l'instant une aventure fort pathétique et qui fait beaucoup d'honneur à l'un de vos compagnons de voyage, un M. Delmar. Figurez-vous que ce pauvre jeune homme apprend hier, en arrivant ici, que son père s'est noyé après avoir fait de mauvaises affaires; sans perdre un instant, il trouve je ne sais où, car ceci tient du prodige, une somme assez considérable; et, en ce moment même, il paye jusqu'à la dernière, intérêt et principal, les dettes de son père. C'est un trait de piété filiale qui va faire fortune dans notre société, et je suis ravi d'en être le premier éditeur. »

Nella, d'une main ferme, avait signé son malheur; Alfred était justifié.

Mme Guezi s'approcha de son mari, et lui dit : « Vous l'avez entendu, monsieur? il y a encore des gens de cœur! »

M. Guezi resta impassible.

Alfred, plus abattu, plus désolé que jamais, se rendit chez M. Nicolle. « Votre générosité sans nom, » lui dit-il en lui remettant ses fonds désormais inutiles, « n'a pu écarter de ma tête le coup qui devait la frapper; je n'ai pas de mots pour vous peindre ma reconnaissance, et Dieu seul a des récompenses pour les âmes comme la vôtre! »

A dater de ce moment Alfred demeura chez le père Nicolle, en attendant qu'il y eût un navire en partance pour la France.

. . . .

Un soir qu'il se promenait seul sur les rochers du bord de la mer, comme il en avait pris l'habitude, il vit venir à lui deux dames qu'il ne tarda pas à reconnaître. D'abord, il voulut fuir; mais le désir de voir Nella une dernière fois, de se disculper à ses yeux, l'emporta sur tout autre sentiment; la nuit était presque close, il s'avança vers les deux promeneuses, et se précipita à leurs genoux sans proférer une parole.

« Relevez-vous, monsieur, » lui dit Mme Guezi en lui tendant la main, « vous êtes un noble fils et nous vous avons pardonné.

— Quoi! madame, » dit subitement Alfred, « vous savez...?

— Nous savons tout, monsieur, et la manière dont vous avez compris vos devoirs a indiqué à ma fille comment elle devait comprendre les siens.

— Je pars pour la France, » reprit Alfred, « Je ne chercherai pas le remède de ma souffrance dans l'oubli : je le demanderai au souvenir; j'emporte de ce pays, où je vous laisse toutes deux, une conviction qui dirigera toutes mes actions; je sais désormais que le malheur, quelque grand qu'il soit, peut toujours être supporté lorsqu'on a eu la force d'accomplir son devoir, en imposant silence à tout sentiment égoïste. » Ils se quittèrent. Pendant quelque temps, il vit se dessiner dans l'ombre la forme gracieuse de Nella; bientôt il ne l'aperçut plus, mais la brise apportait encore à son oreille le bruit léger de ses pas sur le sable; enfin, ce bruit lui-même s'évanouit peu à peu, et il resta seul, bien seul, immobile comme le rocher sur lequel posaient ses pieds.

Une semaine après, *le Goëland* levait l'ancre et ramenait Alfred dans sa patrie. Chaque jour fut pour lui un long supplice, car tout sur le bâtiment lui rappelait l'image de Nella. Il ne causait avec personne, si ce n'est parfois avec le capitaine, et on le voyait constamment assis à cette place de la dunette où tant de fois il s'était trouvé près de Nella.

La traversée fut longue et fatigante. Au bout de soixante jours Alfred entrait dans la jetée du Havre, le lendemain il était à Paris.

Mme Delmar tomba dangereusement malade en apprenant la mort de son mari; les soins, la tendresse, la science de son fils, lui rendirent enfin la santé; une douce et tendre dévotion l'aide à vivre, en lui persuadant que, de même que le fils a été châtié pour le crime du père, la bienfaisance et les vertus du fils et de la femme du suicidé pourront racheter celui-ci.

Pour se soustraire aux idées funestes que faisaient naître dans son esprit tant de malheurs si précipités, Alfred se livra à l'étude avec acharnement. Plusieurs cures brillantes le firent sortir de la foule; la fortune suivit bientôt sa réputation. Il ne tarda pas à être en état de s'acquitter envers le père Nicolle, qu'il a revu deux fois depuis son voyage. Enfin, il y a dix-huit mois, il a acheté, près d'Avranches, la propriété des Saules.

Il vit de souvenirs, à défaut d'espérance!

Ch. Adam.

FIN.



RECETTE POUR RENDRE LES ÉTOFFES INCOMBUSTIBLES.

Voici une très-importante recette dont quelques journaux ont parlé; elle arrive bien à point, car nous sommes déjà à l'époque des bals et soirées, et l'on sait que tous les ans il y a recrudescence d'accidents causés par le feu qui prend aux robes des dames, accidents devenus plus fréquents depuis la mode des crinolines. Cette recette, communiquée par un chimiste français qui la livre au domaine public, est bien simple : elle consiste, lorsqu'on empèse les mousselines et autres étoffes, à mêler égale quantité en poids de carbonate de chaux, vulgairement nommé blanc ou craie d'Espagne, avec l'amidon qui sert à l'empesage. Cela suffit pour rendre les robes et les jupes incombustibles, et cela ne nuit en rien à la fraîcheur et à l'apparence des étoffes, que l'on repasse comme à l'ordinaire. A. Pezzani.

(*Industriel français.*)

PATE D'AMANDES.

On prépare soi-même, fort aisément, la pâte d'amandes, si salutaire pour les mains. Pour faire cette pâte, on prend 500 grammes de bon savon blanc; on le râpe, puis on le met dans un vase de porcelaine, en le recouvrant d'eau de rose; on laisse reposer ce savon pendant deux ou trois jours. On prend alors 125 grammes d'amandes douces, 32 grammes d'amandes amères, émondées et pilées; on y ajoute 8 grammes de tartre, et l'on mêle tous ces ingrédients avec du lait; on les ajoute ensuite au savon râpé, et l'on place ce mélange dans une poêle, sur un feu extrêmement doux, en remuant sans cesse la pâte avec une spatule de bois; quand le savon forme des filaments au bout de la spatule, on retire la poêle; on ajoute, si l'on veut, un parfum

très-doux, en remuant toujours le mélange, puis on fait refroidir celui-ci dans un plat quelconque. Quand la pâte est froide, on la découpe en morceaux, grands ou petits.

POUDRE DE RIZ.

La poudre de riz est d'un usage à peu près général; ce n'est point un *fard*, déguisé sous une dénomination innocente, mais un moyen hygiénique, pour rafraîchir l'épiderme et lui donner de l'éclat; le meilleur moyen pour employer cette poudre, est de se laver le visage avec du lait virginal, et, sans l'*essuyer*, de le couvrir de poudre de riz, à l'aide d'une houppe de cygne; on conserve cette poudre pendant un quart d'heure à peu près, puis on essuie le visage avec un morceau de ouate.

Malheureusement la poudre de riz livrée par le commerce n'est pas toujours absolument pure; on peut aisément la faire soi-même. Après avoir bien lavé du riz de première qualité, on le place sur le feu avec de l'eau et on le laisse cuire, jusqu'à ce qu'il ait absorbé l'eau; on le retire du feu, on l'étend sur des feuilles de papier blanc, on le laisse sécher au soleil; quand il est bien sec, on le pile par petites quantités afin qu'il soit réduit en poudre impalpable, puis on le passe dans un tamis, et on le conserve dans des boîtes de carton.

Quelques personnes y ajoutent un peu de carmin en poudre, afin que la poudre de riz soit *rosée*; mais nous ne conseillons pas cette adjonction, qui nous semble devoir être utile seulement aux personnes qui n'essuient pas complétement la poudre de riz qu'elles ont employée.

NETTOYAGE DES OBJETS EN ACIER.

On prend de l'huile d'olive, on y met de la suie passée au tamis; on mêle le tout, et l'on s'en sert pour frotter l'acier, en employant une petite brosse.

TACHES D'ENCRE ET DE ROUILLE.

On enlève ces taches, quand elles sont faites sur le linge, en les couvrant de la mixtion suivante: 32 grammes de tartre, 16 grammes d'alun en poudre. Ce procédé a l'avantage de ne point endommager le linge; on peut aussi l'employer pour d'autres taches.

NETTOYAGE DES BOISERIES PEINTES A L'HUILE.

On a généralement recours à l'eau de savon, ou même à l'eau de lessive, pour nettoyer les portes et les fenêtres peintes à l'huile; ce procédé endommage la peinture; on doit laver les boiseries avec douze parties d'eau et une partie de sel ammoniac.

NETTOYAGE DES TACHES DU LINGE.

Les taches faites sur le linge par l'humidité, le vin ou les fruits, disparaissent par le moyen suivant: on râpe un morceau de savon, on le fait cuire dans de l'eau de pluie jusqu'à consistance de bouillie épaisse, que l'on étend sur les taches; on y met ensuite un peu de potasse; on étale le linge sur du gazon, on l'y laisse pendant 24 heures; quand le linge est sec, on l'humecte avec de l'eau de pluie, puis on le lave.

PAYSAGE D'HIVER*.

Décembre est revenu dans la pluie et la bise,
L'eau du ciel a troublé le miroir des étangs;
Les peupliers frileux s'y regardent longtemps,
Ne reconnaissant plus leur image indécise.

Plus de feuilles aux bois; pas un oiseau dans l'air. —
Voilà presque deux mois qu'elles sont disparues,
Les grandes légions des cygnes et des grues,
S'en allant à plein vol aux pays d'outre-mer.

Là-bas, entre les rangs clair-semés des vieux aunes,
Des saules contrefaits, des ormes rabougris,
La rivière, ondulant sur un triste fond gris,
Traîne ses flots marneux comme des rubans jaunes.

Le dernier laboureur a quitté les sillons:
Il a jeté son grain aux terres labourées.
Lasses comme les gens, les bêtes sont rentrées,
Ainsi que la charrue et les grands aiguillons.

Dans les marais dormants la plaine est inondée. —
Si dans les arbres nus la rafale s'éteint,
Un autre bruit s'éveille à l'horizon lointain:
C'est un bruit continu d'écluse débordée.

Les chemins sont déserts... Pas un être vivant...
Les brebis aux flancs creux qui vont à l'aventure
Brouter le terrain vague et de vaine pâture,
Ne se risqueraient pas dans la pluie et le vent.

Aux lisières du bois pourtant quelqu'un chemine:
Son fagot sur le dos, un bûcheron voûté
Dispute à la bourrasque un haillon tourmenté
Qui de son vieux corps grêle abrite la ruine.

Il songe que voilà le soixantième hiver
Qu'il traîne sa misère aux vents froids de ce monde,
Et qu'il sera couché dans sa fosse profonde
Le jour où la forêt s'habillera de vert.

* Extrait du dernier volume de *M. André Lemoyne* (FIRMIN DIDOT, 1862), édition elzévirienne précédée d'une lettre de SAINTE-BEUVE.

Explication du Monogriphe.

Le mot du Monogriphe est *Ain*, qui donne, en le faisant précéder successivement de neuf lettres différentes: *nain, pain, sain, tain, vain, bain, gain, Caïn, main.*



Enchantée d'être votre abonnée. Il est impossible d'avoir un patron de corsage tel qu'on me l'indique; la mode permet de porter un fichu noir même sur un corsage montant, mais ce corsage ne peut être à la fois montant et décolleté; nous espérons arriver *à peu près* à cette combinaison, mais ce sera seulement pour les robes de printemps; j'ai indiqué bien souvent soit à cette place, soit dans les articles de modes, la transformation des grands volants en petits volants. — *Une nouvelle abonnée*, qui espère devenir une ancienne abonnée, recevra successivement ce qu'elle désire. — *Les amies du Journal.* Oui pour la blague, *peut-être* pour les deux autres demandes. — Mme B., à Elbeuf. Les planches de patrons pour lingerie d'enfants de tout âge sont en préparation; un manteau y figurera probablement; mais ces patrons ne peuvent paraître pour l'époque que l'on m'indique, et seront publiés un mois plus tard, c'est-à-dire dans le courant du mois de mars. — *Près de Compiègne.* La réponse arrive-t-elle à temps? Il n'a pas dépendu de moi de l'insérer plus tôt: je découdrais tous les volants de la robe de mousseline, je froncerais la partie supérieure qui est en mousseline, laissant seulement la dentelle à l'état de volant; ces volants seraient par conséquent surmontés d'un bouillonné formé par la mousseline; si j'étais brune, je passerais dans ces bouillonnés du ruban jaune d'or, ou du ruban bleu; si j'étais blonde, je poserais ces volants, en les *espaçant*, sur la jupe; garniture analogue au corsage et aux manches; rien ne me semble plus capital que la recommandation en question, et je pense l'avoir toujours prouvé. — Nous publierons des patrons pour vêtements d'enfant accompagnés d'indications précises; si notre abonnée de Maupas (Oise) ne peut les attendre, nous l'engageons à s'adresser à M. Leballeur, rue Taitbout, 74; il lui enverra patrons et dessins. — On a déposé, à la caisse du journal, un franc envoyé par Mme de Chazotte; son adresse n'accompagnait pas cet envoi, et l'on n'a pu par conséquent lui répondre; nous la prions de vouloir bien réparer cet oubli. — Mlle L. M. La mode a remplacé, pour l'hiver, les mantelets par des manteaux; les premiers n'ont cependant pas entièrement disparu, et l'on en fait quelques-uns depuis peu de temps; il est impossible d'envoyer un nouveau patron qui s'adapte exactement au mantelet en question; il vaut donc mieux le *refaire* sans avoir recours à des patrons; d'abord est-il indispensable de le remanier? On porte des mantelets en pointe, d'autres qui sont ronds, d'autres qui sont carrés; sans connaître ce mantelet, je lui conseillerais de rester comme il est, et de se *rajeunir* au moyen d'une bande d'astracan plus ou moins large, posée à bord du mantelet et doublée, afin d'allonger le mantelet si on le trouvait exigu; cette bande l'encadrerait de tous les côtés. — Mlle Du.... La veste zouave au crochet se trouve dans le n° 41; l'explication des termes de crochet et tricot, dans les nos 22 et 47 de l'année 1861; la chemise dite *Garibaldi* est un modèle déjà ancien, peu gracieux, et nous ne pensons pas le publier; le patron pour guêtre de femme ne pourra être publié en ce moment. — Une lettre que je croyais perdue n'était qu'égarée; Mme Eugène Dup... pourra se procurer, à Paris, du taffetas noir d'un prix peu élevé: la baisse des soieries est incontestable; on peut s'adresser à M. Leballeur pour tous les objets que l'on désire, lors même qu'on ne voudrait pas les acheter *chez lui*; mille remercîments pour cette charmante lettre. — Mme de Cha... Nous publierons bientôt des entre-deux formant dentelles; s'ils ne convenaient pas, il faudrait s'adresser à M. Simart, rue de Rambuteau, 60. — *Une première demande. Peut-être* pour le premier objet; quant aux jupons, si on veut les faire à pointes, on plie chaque lé en biais, presque double; on les coupe dans ce pli en biais, puis on assemble les lés en réunissant en haut tous les côtés les plus étroits: ce procédé ne peut être employé qu'avec les étoffes unies, — les rayures ne se *rapporteraient* pas; dans ce cas il faudra sacrifier une petite pointe que l'on coupera au haut de chaque lé, pour que le jupon soit plus étroit en haut qu'en bas. On coupe une pointe d'un seul côté ou de chaque côté de chaque lé, si l'on veut que le jupon soit très-étroit du haut, et cette pointe coupée en biais a de 20 à 25 centimètres de longueur. — La mode des *gilets* pour dame est si excentrique que nous ne pouvons encore la recommander à nos lectrices; quant à la deuxième demande, nous répondrons qu'il n'est pas plus difficile de se procurer au bureau le numéro contenant les explications relatives aux points de crochet, que de demander une *note*; cette note devrait être imprimée à part, entraînerait des frais, et ferait double emploi avec le numéro qui a paru. — *Une abonnée de Boulogne* a reçu un modèle de petit écran en perles; le second objet, plus tard. — *Deux amies de 18 ans.* Aucun inconvénient pour les rayures en long; la robe *Isabelle* est trop excentrique pour une jeune fille; elle peut se permettre la garniture d'astracan, mais sur une robe de forme ordinaire. — M. *F. N., à Aregno.* Nous publions autant de patrons que cela nous est possible, beaucoup plus même que nous n'en avons promis; si l'on devait joindre un patron à chaque objet, le prix du jour[nal] deviendrait si élevé qu'il serait inaccessible à la majeure partie de[s] abonnées; je suis fort reconnaissante des sentiments que l'on veut [bien] m'exprimer dans cette lettre, à laquelle j'adresserai un seul reproche, [ce]lui d'être trop *louangeuse*. — Mille remercîments aussi, au nom [de] M. Sainfoin, pour le joli quatrain signé *P. de Ch...*; nous ne savons [en]core s'il y aura lieu de l'employer, M. Sainfoin se montrant fort réca[lci]trant au sujet de son portrait; si nous ne pouvons le décider à se lai[sser] publier, nous le remplacerons peut-être par le portrait d'une perso[nne] qui lui ressemble étonnamment. — *Une de nos abonnées.* Je lui cons[eille] de faire dessiner la pointe de tulle noir chez M. Leballeur, rue Taitbout, [74]; lui seul peut dire le prix de ce dessin. — *Mme Amélie Gla...* La co[llec]tion de la deuxième édition (1er janvier 1861 au 1er octobre, c'est-à-[dire] 9 mois) coûte 12 francs 75 centimes; on peut encore en trouver q[uel]ques exemplaires aux bureaux du journal. — *Une abonnée, content[e de] l'être*, mettra l'objet en question jusqu'au bas du genou. — *Une n[ou]velle abonnée L. V.* S'agit-il de faire *bouffer* les bandeaux? on [met] en dessous des crêpes garnis de cheveux que l'on trouve chez M. C[roi]sat, rue Richelieu, 76; s'agit-il des peignes à l'aide desquels on att[ache] les cheveux du chignon? les plus jolis sont à *boules*, et M. Crois[at en] vend qui imitent parfaitement l'écaille, non-seulement à la *vue*, m[ais à] l'usage. — *Mme M. E., à Sorigny.* Nous publierons, vers le printemps, [des] patrons de camisole pour femme, et aussi des patrons de mantelet[s; si] l'on désire avant cette époque une basquine en drap, il faudra en de[man]der le patron à M. Leballeur, rue Taitbout, 74. — *Mme A. de M.*, [M.] Leballeur, rue Taitbout, 74, se chargera des achats que l'on dés[ire]; lui seul peut donner les renseignements relatifs aux prix de ces d[iffé]rents objets. — Mille remercîments à *Mme M. Char...* pour cette b[onne] lettre; je ferai mieux que de répondre à ses observations, j'en tien[drai] compte autant que cela dépendra de moi; — et il ne dépend pas [tou]jours de moi de publier certains objets, tels par exemple que les dessi[ns de] *montants de robe* en soutache; j'espère cependant trouver une co[mbi]naison qui conciliera toutes les difficultés; quant au crochet, il [faut] bien dire à mon *critique* si bienveillant pour moi, que nous recevons [cha]que jour des lettres qui nous demandent *encore* du crochet; il est [bien] difficile de satisfaire tout le monde!... et pour y arriver à peu près, il [faut] bien satisfaire tantôt les uns, tantôt les autres; la *manie* en question [m'a] semblé une mode si éphémère et un travail si inutile, que je me suis [abs]tenue d'en parler; les casaques sont un vêtement *ancien*, même à l'[épo]que de la fondation du journal, et nous devons offrir toujours des m[odè]les aussi nouveaux que possible. — *Les montagnes.* Le liséré blanc [sur] une robe noire serait trop *dame* pour une jeune fille de 13 ans; je p[ré]férerais le liséré noir; rien ne s'opposerait à ce que l'on posât une b[ande] de velours, tout au bord de la jupe de moire noire; si on trouve c[ette] *économie* trop coûteuse, on peut la remplacer par une bande de taff[etas] noir de la hauteur nécessaire; le bord de cette bande serait à dents [...] larges, très-peu creuses, pour déguiser le procédé économique et le c[on]vertir en ornement; ces dents seraient bordées soit d'une dentelle t[rès] étroite, soit d'un liséré noir ou violet; les manches devront être gar[nies] comme ce bas de jupe. La rédaction est bien reconnaissante des aima[bles] encouragements qu'on lui adresse.

Errata du n° 2, 1862.

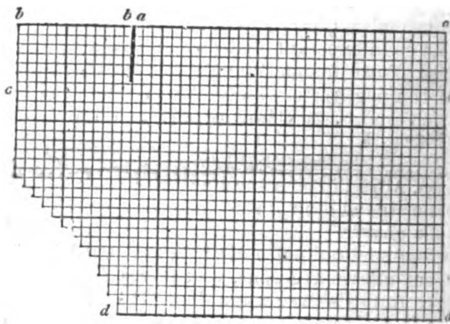


TABLE DES MAILLES POUR LA MITAINE DE FEMME.

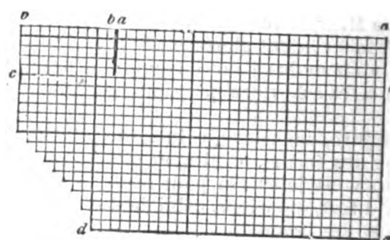
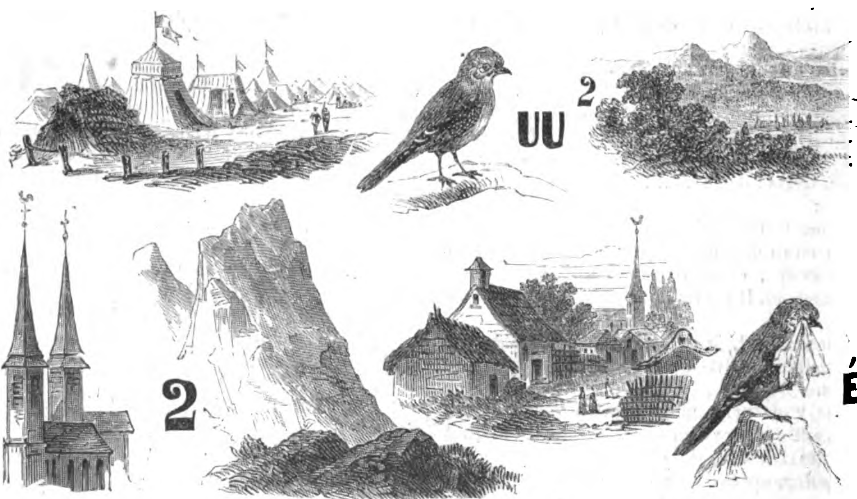


TABLE DES MAILLES POUR LA MITAINE D'ENFANT.

Le Directeur-Gérant: W. UNGER.

Paris. — Typ. de Firmin Didot, imprim. de l'Institut et de la Marine, r. Jacob, [56].

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Dans les fêtes champêtres, la gaieté s'épanouit sur tous les visages.

N° 7. TROISIÈME ANNÉE. 17 février 1862.

LA MODE ILLUSTRÉE

Le numéro, vendu séparément, 25 centimes.
ec une gravure coloriée : 50 centimes.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, 50 centimes.
Avec une gravure coloriée : 75 centimes.

tenant les dessins de modes les plus élégants et des modèles de travaux d'aiguille, etc. — Beaux-arts — Musique — Nouvelles — Chroniques — Littérature, etc.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE SAMEDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
n an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND.
Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
Les abonnements partent au 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

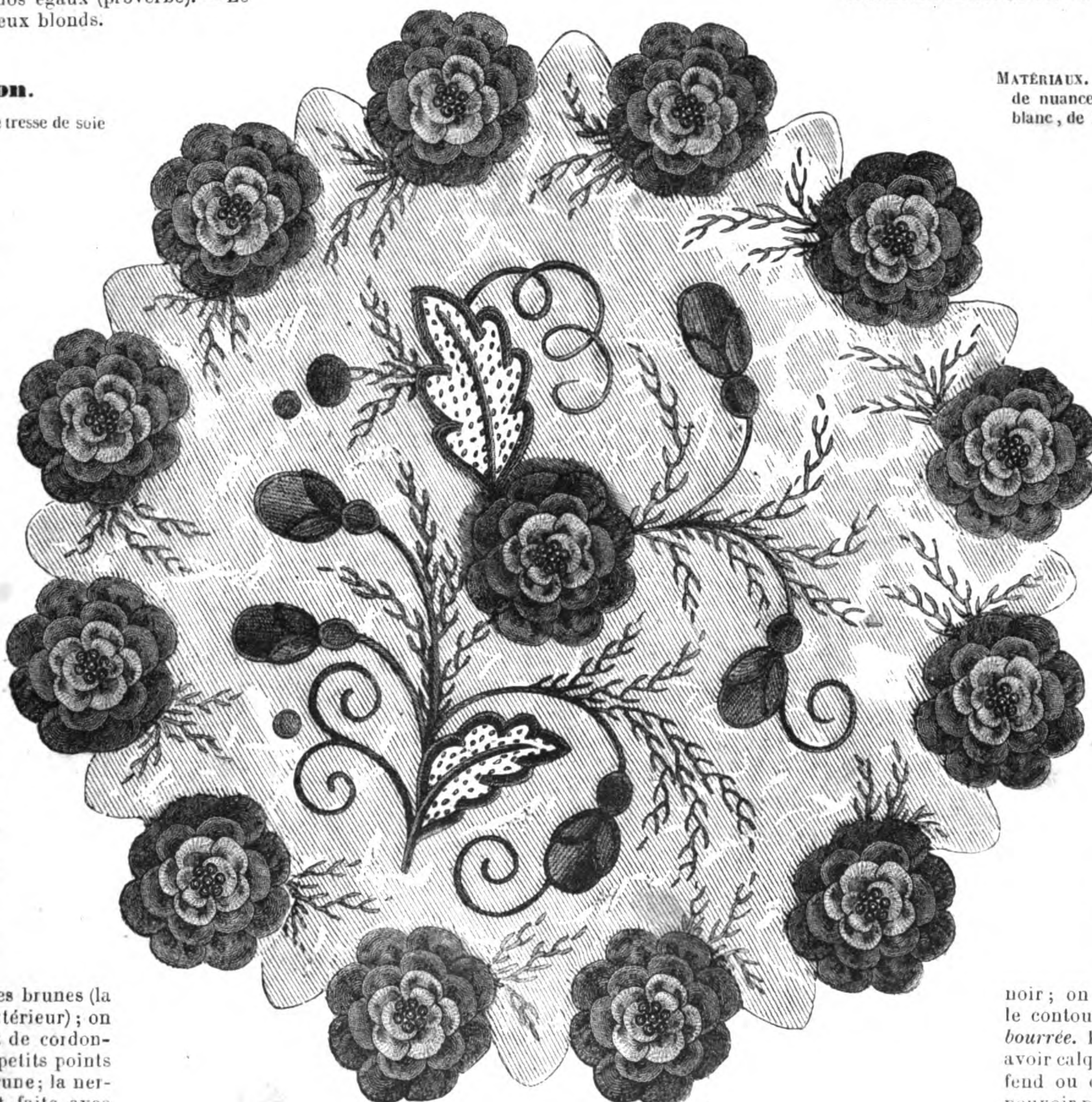
Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (*Pour l'étranger le port en sus*). —

Dessous de flacon.

riaux. — Drap blanc; 5 mètres de tresse de soie ue; 3 mètres 1/2 de même tresse soie blanche; soies de cordon- de diverses couleurs; perles r et perles noires.

modèle est à la fois joli nouveau; la broderie est en soie de cordonnet au sé, — au point de cordon-, — et en arêtes; elle est aussée par les fleurettes en ef que l'on fait avec de la se de soie, en la fronçant me nous l'avons expliqué s le n° 4 de la présente ée (voyez *Touffes de violettes*). L'une de ces rosettes, en tresse blanche et tresse e, est placée au centre du t plateau; treize autres ros pareilles sont placées ur du bord. Chacune de rosettes est faite isolément, cousue à sa place, et l'on loie pour la faire 24 centires de tresse blanche, — entimètres de tresse bleue. ès avoir froncé ces tresses zigzags, comme pour les ffes de violettes, on forme c la tresse bleue les deux gs extérieurs de la rosette; resse blanche, froncée de ême façon, est placée au ieu; le cœur se compose ne perle d'or entourée de les noires, celles-ci au nom de 6 à 7. — La grande lle la plus rapprochée de osette du centre a les contrs marqués par trois nuances brunes (la s claire pour le contour extérieur); on cute ces contours au point de cordon-; l'intérieur est rempli de petits points arés, faits avec de la soie brune; la nerre (points de cordonnet) est faite avec ix nuances ponceau. La deuxième ille, qui est un peu plus petite, est faite la même façon, mais les contours sont verts; les tiges, si que la partie inférieure des boutons, sont en soie brune nuance moyenne; les boutons sont nuancés en rose ur le haut, en vert pour le bas; les branches sont nuancées en rose, — les pois en lilas; toutes les petites branches dentelées sont faites au point d'arêtes, tantôt en brun, tantôt en vert: les branches qui se trouvent près des rosettes extérieures sont toutes en soie brune. Quand la broderie





DESSOUS DE FLACON.

est terminée, on découpe les dents extérieures, et l'on coud les rosettes dans les creux.

Ce travail sera plus beau si l'on monte sur un métier le morceau de drap blanc qui compose le plateau; nous garantissons l'effet de cet ouvrage, qui est charmant.

Abat-jour.

MATÉRIAUX. — 55 centimètres carrés de gaze de soie de nuance vert très-clair; même mesure de tulle blanc, de Bruxelles; 24 grammes de soie de cordonnet de nuance verte foncée; 24 grammes de cordonnet d'or de nuance moyenne; un écheveau de soie jaune.

Cet abat-jour est très-original et très-facile à exécuter; il se compose de feuilles de vigne en gaze de soie, recouverte de tulle de Bruxelles; le bord est festonné avec de la soie verte; les nervures sont faites avec du cordonnet d'or.

Le dessin n° 1 représente l'abat-jour terminé; les dessins nos 2 et 3, formant le quart de l'abat-jour, reproduisent deux feuilles en grandeur naturelle: l'abat-jour se compose, par conséquent, de huit feuilles, quatre pareilles au dessin n° 2, quatre semblables au dessin n° 3; on les pose deux par deux, en assemblant les lettres pareilles.

Pour faire cet abat-jour, il faut calquer les contours de ces deux grandes feuilles; les branches et les petites feuilles qui accompagnent les grandes feuilles doivent être d'un seul morceau, et faire partie des grandes feuilles, par conséquent; on découpe ensuite le papier et on le pose sur le tulle, qui est lui-même posé sur la gaze de soie; on épingle le papier, et l'on trace les contours de la feuille bien exactement avec du fil ou coton noir; on enlève le papier et l'on festonne le contour de la feuille après l'avoir bien *bourrée*. Pour faire les nervures, après les avoir calquées sur la feuille de papier, on fend ou découpe leur place, de façon à pouvoir poser le cordonnet d'or sans le coudre sur le papier; on passe toujours le cordonnet d'or au travers de l'étoffe à toutes les places où la nervure est interrompue, et on le fixe à l'envers; le cordonnet d'or est cousu sur les feuilles avec de la soie jaune très-fine. — On découpe l'étoffe en dehors du feston, et l'on réunit les huit feuilles en assemblant les

lettres pareilles, à la place où celles-ci se trouvent ; on fixe les feuilles par quelques points que l'on fait seulement aux lettres *a*, — *b*, — *c*. Toutes les personnes qui, sur notre recommandation, voudront bien exécuter ce petit travail, ne regretteront pas la peine très-légère qu'il leur aura causée.

Chancelière en tapisserie.

Si l'on reproduit ce dessin sur du canevas nº 4 avec de la laine fine (zéphyr) et de la soie, il aura 40 centimètres de largeur sur 33 centimètres de hauteur ; les couleurs indiquées sont d'un effet très-heureux ; — le dessin est d'une exécution très-facile.

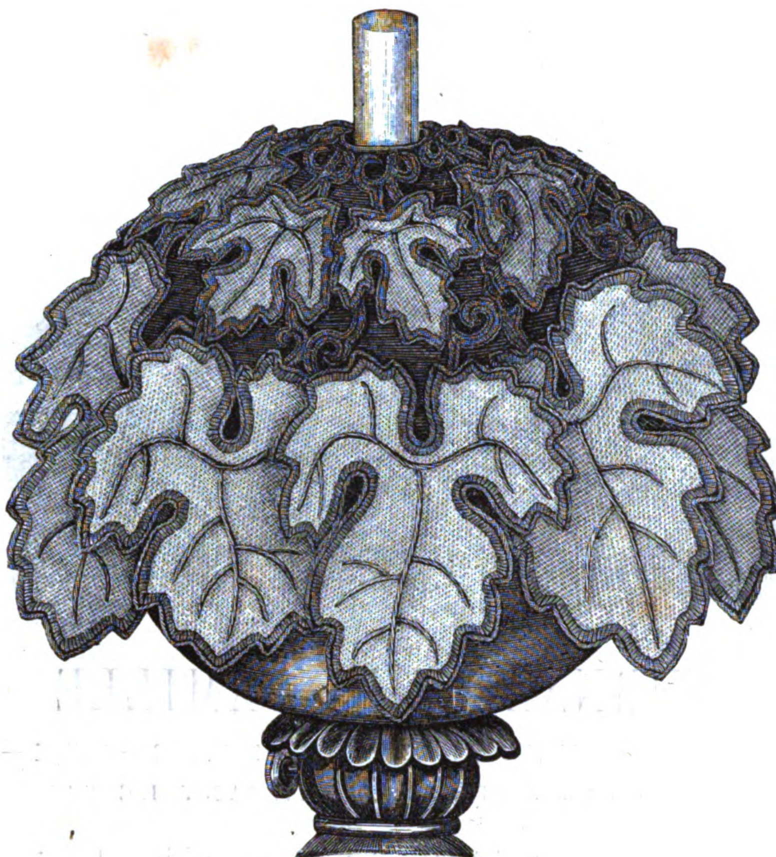
Bobèche en perles.

MATÉRIAUX. — Trois écheveaux de laine violette fine (laine zéphyr) ; ficelle ; perles blanches en cristal de grosseur moyenne ; perles longues (dites d'Allemagne) ou jais, perles soufflées de deux grosseurs différentes.

Cette bobèche est faite sur un *fond* au crochet, en laine violette ; on monte 40 mailles, et l'on travaille toujours en mailles simples sur de la ficelle ; ce premier tour est fermé (on joint la dernière maille à la première) ; puis on continue en travaillant en spirale ; on fait six tours, en piquant toujours le crochet dans le côté de derrière de la maille du précédent tour, et, dans chaque tour, on augmente de six à huit mailles ; le 7ᵉ tour se compose de 98 mailles ; le fond est terminé. Les ornements de perles sont exécutés de la façon suivante : on enfile (sur du fil blanc) trois perles de cristal, — une petite perle soufflée, — encore trois perles de cristal, et l'on pique l'aiguille de la deuxième maille du premier tour, dans la première maille, par conséquent en arrière ; on enfile encore le même nombre de perles, dans le même ordre ; on passe le fil de la quatrième maille à la troisième, en arrière, et ainsi de suite, pour tout le tour supérieur de la bobèche. On coud ensuite, à distance régulière, dix perles longues, qui traversent la bobèche en *rayons* ; entre chacune de ces perles longues, on coud deux petites perles soufflées, placées l'une au-dessus de l'autre ; en dessous de ces deux perles, on coud des festons de perles pareils à ceux qui garnissent le bord supérieur. La frange de perles se compose de deux tours.

1ᵉʳ *tour*. On attache le fil à la première maille du dernier tour, on enfile 5 perles de cristal, — une perle soufflée, plus grosse que celles déjà employé
— encore 5 perles de cristal, — et l'on pass
fil au travers de la sixième maille ; — ainsi
suite pour tout le tour, en passant toujo
4 mailles du tour entre chaque feston.

2ᵉ *tour*. On passe le fil au travers de la p
soufflée, du milieu du feston précédent ; —
enfile une perle longue, — 3 perles de cri
— une grosse perle soufflée, — 3 perles de c
tal, — une perle longue : — cela compose
feston ; — on repasse le fil dans la perle s
flée du tour précédent, on fait un autre fes
et ainsi de suite, en ayant soin de faire t
ber les festons les uns sur les autres, com
l'indique notre dessin.



ABAT-JOUR.

Bobèche avec coquillages.

MATÉRIAUX. — 3 écheveaux de laine fine violette ; 6
32 centimètres de ganse d'or ; 6 petites coquilles
tiennes ; perles de cristal de deux grosseurs différe
perles soufflées ; perles d'or.

Le fond de cette bobèche est fait comme c
de la bobèche précédente. Après avoir fai
sept tours au crochet, on fait le tour supér
comme pour la bobèche qui vient d'être déc
seulement on enfile 3 petites perles de cri
— 4 perles d'or, — et encore 3 petites perle
cristal, pour chaque feston ; on coud ensuite
le 4ᵉ tour du fond six petites coquilles à in
valles égaux : chaque coquille est entourée
anneau formé de perles d'or, — puis de c
autres anneaux, composés de *boucles* de p
enfilées ; pour chacune de ces boucles, on p
10 perles de cristal, et l'on pique de droi
gauche, un peu en biais, pour former
sorte de rosette autour de la coquille (
notre dessin). On entoure les six rosettes
du galon d'or, disposé comme l'indique le
sin.

Le 1ᵉʳ *tour* de la frange de perles est sem
ble au même tour de la bobèche précéde
mais on passe seulement
mailles du bord inférieur.

2ᵉ *tour*. Pour chaque fest
on enfile 25 perles de crista
1 perle soufflée, — et en
25 perles de cristal ; — on p
le fil au travers de la perle s
flée du tour précédent ; —
fait, avec le même nombre
perles, un deuxi
feston que l'on
lace deux fois
tour du feston
l'on vient de te
ner, et ainsi
suite ; notre de
indique parfa
ment cette disp
tion.

FEUILLES POUR ABAT-JOUR.



LA MODE ILLUSTRÉE.

Bureaux du Journal 56 Rue Jacob Paris

Toilettes de la Mon GAY Fils, 2, Rue de la Vrillière.

Gants et Passementeries de la FILEUSE, 84, Rue du Bac.

Coiffure en velours noir.

Cette coiffure est en forme de couronne ovale ; on fait le sorte de *passe* composée d'une bande de tulle noir ide, ayant 1 centimètre 1/2 de largeur, 60 à 62 centimès de longueur ; on place du fil d'archal de chaque côté cette bande, on la réunit en rond en lui donnant une rme ovale ; vers l'extrémité de derrière, on place transrsalement une bande de lle roide noir, ayant 3 centiètres de largeur, 18 centiètres de longueur ; on coud r cette passe, depuis le ilieu de devant (côté gaue), une bande de velours ir ayant 5 centimètres de geur ; cette bande est cousue seulement à l'intérieur de la passe, et doit former à l'extérieur des coques un peu relevées, comme l'indique le dessin. Depuis la bande transversale de derrière, le velours est cousu à plat sur la passe jusqu'à l'autre extrémité de la bande transversale. Quatre petits grelots ou boules dorées sont placés entre les coques de velours. Le côté droit de la passe est couvert avec une écharpe de tulle blanc (26 centimètres de largeur), roulée de façon à former des *bouffants*, à peu près pareils aux coques de tulle, et entre lesquels on place aussi des boules dorées ; on pose sur le devant un nœud plat en velours noir, sans bouts, au milieu duquel on met, si l'on veut, une boucle dorée ; la plume blanche est posée sous ce nœud, ramenée en arrière et fixée sur l'écharpe de tulle. Le nœud qui recouvre derrière la bande transversale est composé de 4 boucles et de deux pans ; il est fait avec des bandes de velours noir en biais ayant 9 centimètres de largeur. L'un des bouts de l'écharpe de tulle est ramené au milieu du nœud de velours noir (celui de derrière) et fixé par un nœud en métal doré ; dernier ornement peut être supprimé sans inconvénient, ainsi que la boucle dorée du nœud de devant.

CHANCELIÈRE EN TAPISSERIE.

Explication des signes : ■ Noir. ▣ Grenat foncé. ▫ Rouge vif. ˈ Blanc (en soie). ▫ Gris clair. ▣ Gris de nuance moyenne. ▫ Gris foncé. ▫ Vert très-clair. ▣ Vert moins clair. ■ Vert de nuance moyenne. ▫ Vert foncé. Ces quatre dernières nuances sont en soie d'un beau vert anglais.

Alphabets en tapisserie.

LETTRES MAJUSCULES ET MINUSCULES.

Ces alphabets serviront pour marquer le linge, — les ouchoirs d'homme, les mouchoirs non brodés pour mmes, etc. ; on exécute les lettres en coton uge, bleu, rose ou jaune.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

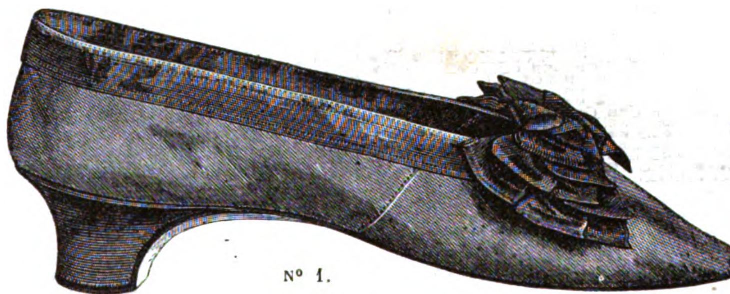
Robe en taffetas violet. Une ruche *à la vieille* taffetas pareil à la robe, ayant 8 centimètres hauteur, garnit le bord de la jupe ; trois autres ches *à la vieille*, ayant 7, — puis 6, — puis 5 centimètres de hauteur, sont posées au-dessus de la remière, séparées les unes des autres par un pace de 5 centimètres. Ces ruches font le tour la jupe, et les trois dernières remontent par devant, en tunique, jusqu'au corsage ; celui-ci est plat, boutonné ; une ruche *à la vieille* est posée sur le corsage de façon à simuler une veste zouave qui ne descend pas jusqu'à la ceinture ; celle-ci est à longs pans arrondis, bordés d'une ruche *à la vieille* ; manches demi-larges, bordées d'une ruche *à la vieille* qui remonte jusqu'à l'épaule.

Robe en taffetas vert. Jupe bordée d'un volant tuyauté, surmonté d'une bande de velours vert ; grand manteau en drap gris clair, garni de trois bandes en velours noir, disposées en ondulations ; deux de ces bandes remontent sur les devants, et sous chaque bande est placé un volant tuyauté (4 centimètres de largeur) en taffetas gris, de même nuance que le manteau ; chapeau en dentelle noire, orné de velours groseille ; larges brides arrondies en velours groseille, encadrées de dentelle noire.

MODES.

Je vais, avec la permission de mes lectrices, placer ici une partie des renseignements qu'elles désirent, en observant un ordre alphabétique ; ce procédé est un peu solennel pour des matières si légères, mais je n'en connais pas qui soit meilleur pour éviter les oublis et les confusions, et pour accorder à chaque détail la place qu'il mérite.

Bas. Les jeunes femmes portent au bal des bas de soie blancs, plus ou moins riches, ou, si cet objet leur semble trop cher, des bas de fil d'Écosse à *jour* ; les jeunes filles ne mettent pas

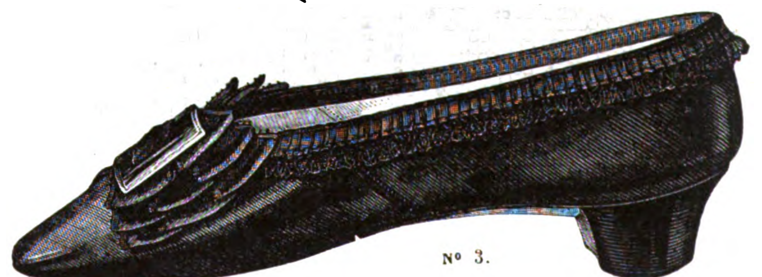


Nº 1.



Nº 2.

PANTOUFLES.



Nº 3.

d'autres bas que ceux de fil d'Écosse; *à la ville*, c'est-à-dire quand les femmes sortent à pied par des temps pluvieux, la mode actuelle leur permet de porter des bas de laine rayés, de couleurs vives, ou bien à carreaux et losanges.

Chaussures. Il semblerait que, de tous les détails de la toilette, celui-ci fût le moins soumis aux changements de la mode; il n'en est pas tout à fait ainsi, et nous joignons au présent article quelques gravures, représentant les principales fantaisies de la mode. A propos de pantoufles, on verra, d'après leur caractère général, que l'on se rapproche toujours plus du style *pomponné* qui appartient à l'époque de Louis XV. Cependant il est essentiel de faire quelques réserves; la fantaisie est permise pour les chaussures d'appartement; on peut adopter chez soi les nœuds de rubans, les rosettes de dentelle, les boucles de métal, qui ornent aujourd'hui la plupart des pantoufles; celle qui est marquée du n° 1 est en velours brun; elle est bordée d'un revers de taffetas bleu (2 centimètres de largeur) *piqué;* la doublure est en même taffetas, le talon est couvert de cuir bleu, la rosette est en ruban de taffetas bleu. — Le n° 2 est en cuir noir verni; le bord supérieur est garni avec une ruche de taffetas noir ayant 2 centimètres de largeur, froncée au milieu et ornée à cette place de dentelle noire étroite; la rosette est faite en ruban noir (1 centimètre de largeur) et dentelle noire de même largeur, cousue au bord de ce ruban; on fronce celui-ci, on le coud en spirale sur un *rond* de tulle roide; on place un bouton de métal au milieu de la rosette. — Le n° 3 est en maroquin brun doré; la ruche qui encadre le bord est en ruban de taffetas brun et terminée par une dentelle noire; le nœud de dessus, en ruban brun, est retenu par une boucle en métal doré. — Décrivons aussi un soulier



COIFFURE EN VELOURS NOIR.



BOBÈCHE EN PERLES.

en étoffe de laine noire *croisée:* les œillets sont faits sur un morceau de cuir noir, *piqué* en soie blanche; le nœud de dessus est bordé d'une frange étroite, et fixé par une boucle d'acier. — Tous ces modèles sont jolis et *possibles*, parce qu'ils sont destinés à ne point être *exhibés* hors de chez soi. Il en est d'autres, qui sont aussi fort à la mode, que nous plaçons ici par conséquent, mais au sujet desquels nous ferons les réserves annoncées pour celles de nos lectrices qui désirent connaître mon opinion personnelle. — Une bottine est en satin gris, avec talon et bout en cuir verni; le dessus garni d'œillets, est en satin noir; le lacet noir aussi; le nœud en ruban noir, la boucle en acier: ce modèle peut être porté en voiture, non à pied. — Une autre bottine est en peau de chevreau, avec bout verni et talon: elle est boutonnée sur le cou-de-pied, et convient pour tous les âges et pour toutes les courses à pied. — Bottine à élastiques en chevreau, *claquée* en cuir noir verni *piqué* en soie blanche; ce dernier ornement la rend plus convenable pour femme que pour jeune fille. — Bottine en étoffe croisée, gros bleu, pour petite fille de 7 à 9 ans; le dessus est *piqué* en soie blanche ainsi que les boutonnières; le lacet est gros bleu; le nœud est en ruban gros bleu, avec une boucle de métal.

Les souliers de bals sont blancs, ou bien encore assortis à la nuance de la robe, c'est-à-dire roses, bleus, lilas, verts, etc.; les dames peuvent se permettre des rosettes de blonde ou de ruban sur ces souliers; les jeunes filles s'interdisent cet ornement; elles peuvent porter des souliers dont le dessus est séparé en deux ou trois languettes.

Colliers. La mode des colliers est revenue; je dis *la mode*, mais ce terme est bien insuffisant; il faudrait dire la *rage:* on porte tous les colliers imaginables, les jeunes filles les remplacent par deux ou trois rangs de grosses perles soufflées, blanches, bleues ou roses, tombant jusque sur le corsage de la robe; on met aussi de grosses perles d'améthyste: ces grands colliers, composés de grosses perles, n'ont pas de fermoir; on les passe par-dessus la tête.

Épingles. Les épingles orientales, mauresques, italiennes, etc., sont employées dans toutes les coiffures; on en compose aussi avec ces antiques boutons en cailloux du Rhin, qui ornaient les habits de nos arrière-grand[s-pè]res; on met par exemple un de ces boutons vers le mi[lieu] d'une guirlande de fleurs, ou d'une coiffure quelco[nque] par devant; — on en place encore plusieurs autres dans [les] cheveux et sur la coiffure même, de côté. Les jeunes f[illes] portent aussi ces épingles, mais sans pierreries, et, [par] conséquent, elles s'abstiennent des cailloux du Rhin.

Gants. Les gants à deux boutons, couvrant par co[nsé]quent le poignet, ont décidément prévalu sur les gants à b[ou]ton unique; on porte toujours beaucoup de gants de p[eau] de Suède dans la matinée; les gants glacés, à moins qu'ils soient de couleur extrêmement foncée, sont réservés p[our] le soir. La jeune abonnée qui m'interroge à ce sujet [de]vra s'abstenir de mettre des gants blancs, même pour [as]sister au mariage de sa sœur; les gants blancs sont perm[is] *de jour*, seulement aux personnages principaux de la cé[ré]monie en question, c'est-à-dire aux deux époux; tous les [au]tres assistants porteront des gants gris clair, ou chamois cl[air]. Pour toilette de ville, la nuance chamois et ses déri[vés] clairs ou foncés, est de toutes les couleurs la plus conve[na]ble. Quant au conseil *économique* que l'on me deman[de], je répondrai que les gants les plus chers sont en réa[lité] les moins coûteux; si la peau est bonne et les coutu[res] bien faites, il y a tout avantage à les employer de pr[éfé]rence aux gants *bon marché;* les gants blancs, destin[és à] un usage plus éphémère, peuvent être choisis parmi [les] gants moins chers.

Jupons. Ce détail est aujourd'hui l'un des plus im[por]tants de la toilette par la diversité infinie des mod[es] qui se produisent: les jupons blancs ont disparu à la vi[lle]; ils sont complétement remplacés par les jupons de c[ou]leur; les plus modestes sont à rayures milanaises, de c[ou]leurs tranquilles; d'autres, plus élégants, ont un la[rge] bord en taffetas *piqué* en soie de couleur; il en est d[ont]



BOBÈCHE EN PERLES ET COQUILLAGES.

le dessin imite une large guipure noire, posée à pla[t en] guise de volant; je ne saurais engager mes lectrices [à l']adopter; on ne mettrait pas, dans la rue, une robe ga[rnie] de larges volants de dentelle: ces volants, figurés ou r[éels], me semblent encore plus inutiles sur un jupon voué [aux] éclaboussures du macadam. Le superlatif des jupons [est] celui que je vais décrire: il était en cachemire gris, nuance moyenne, décoré dans un style tout à fait o[rien]tal, rappelant les cachemires de l'Inde; au-dessus de l['our]let de ce jupon, il y avait une bordure composée de t[rian]gles en cachemire de couleurs variées, brodés en laine de toutes nuances; on pourrait, si l'on craignait la b[rode]rure, simplifier ce genre. Nous avons publié, dans le n[uméro] de l'année 1861, deux dessins de médaillons; l'un (br[ode]rie en soutache) conviendrait parfaitement pour



ALPHABET EN TAPISSERIE DE LETTRES MAJUSCULES ET MINUSCULES.

rdure; on pourrait le partager en moitié dans le sens sa largeur, et l'exécuter en soutache noire sur un fond cachemire bleu de Chine; ce fond serait prolongé jus-l'au bord intérieur de l'encadrement extérieur, et ce-i-ci, toujours en soutache noire, ressortirait sur le jupon ême; tous les médaillons seraient faits sur un fond pa-il. On pourrait faire ce jupon en cachemire couleur nan-n, pour accompagner les robes de piqué couleur nan-n, brodées en soutache noire, qui seront fort à la mode ur l'été prochain.

Comme il serait grand dommage, d'une part, de cacher joli jupon, de l'autre, de traîner une robe trop longue r le bord de la mer et dans les excursions champêtres, préparera un ruban de caoutchouc ayant un mètre de longueur; on réunira les deux extrémités par une couture solide, puis, passant ce ruban par-dessus la tête, on le placera sur la robe, que l'on relèvera par-dessus, de façon à le couvrir entièrement; la robe sera raccourcie et préservée. Ce système rappelle un peu les *Fanchonnettes* d'opéra-comique; mais la mode l'autorise, l'économie l'approuve, et quand ces deux autorités se réunissent pour sanctionner une coutume, il ne reste plus qu'à l'adopter avec docilité; ce ruban de caoutchouc est précieux aussi pour relever les robes durant les courses à pied; il est préférable aux cordons, parce qu'il permet de restituer facilement à la robe sa longueur naturelle lorsque l'on va faire une visite.

Lingerie. Il serait difficile d'énumérer tous les objets de lingerie adoptés aujourd'hui par la mode, puisqu'elle n'exclut aucune forme, aucun genre; aimez-vous les cols droits, dits cols *couteaux*, empruntés à la toilette masculine? La mode les autorise; préférez-vous les petits cols de toile? la mode les permet; penchez-vous pour les cols de dentelle, parce que vous avez le teint un peu brun, et que les cols épais vous siéent mal? la mode ne les défend pas, au contraire; voulez-vous mettre des cols brodés, en application, ou sur mousseline? rien ne s'y oppose; enfin, avez-vous quelque inclination pour les grands cols pointus *moyen âge*, en guipure d'Irlande? la mode les approuve; elle défend seulement les grands cols en mousseline ou bien en dentelle, pareils à ceux que l'on portait il y a quelques années.



TOILETTE DE MADAME VIGNON-CHAUVIN, RUE DE RIVOLI, 182.

Robe de taffetas vert. La jupe est bordée avec une bande de taffetas noir, dont la partie supérieure est creusée en festons; cette bande a 15 à 18 centimètres de hauteur; elle est surmontée d'une garniture également en taffetas noir, composée de deux bandes dont les extrémités traversent le médaillon placé au-dessus de chaque feston de la bande large; ce médaillon est également en taffetas noir. Corsage montant. Ceinture *suissesse* en taffetas noir. Les ornements du corsage sont pareils à ceux de la jupe. Manches à coude ornées comme la jupe. Sous-manches en mousseline blanche à poignets.

Toilette de jeune fille. Jupe en mousseline de soie bleue, garnie avec trois bandes de taffetas noir. Corsage montant plissé en mousseline blanche. Manches longues pareilles au corsage. Petit corsage en taffetas noir, bordé de velours noir, bretelles de velours noir. Coiffure de velours noir, ornée de roses *roses*. Cette toilette peut être portée dans une soirée ou bien à un dîner *prié*.

Même tolérance à l'égard des sous-manches: elles sont à uillonnés de tulle ou de mousseline, garnis de dentelle de guipure; des nœuds de ruban ou de velours noir or-nt ces manches, qui découvrent l'avant-bras, et sont stinées par conséquent à accompagner les toilettes du ir; les sous-manches des toilettes de matinée sont tou-urs à poignet, ceux-ci simples ou ornés; on les recouvre manchettes brodées, de bouillonnés terminés par une ntelle encadrant la main et traversés par un ruban de uleur; ce bouillonné remonte sur la manche en cou-ant la couture de la saignée; le poignet est souvent aussi encadré par des *pattes* brodées, ou bien en dentelle, noire ou blanche, remontant sur le bouffant de la manche; les fichus de tulle ou d'entre-deux de dentelle, de dentelle noire ou blanche, et enfin de mignardise noire, accompagnent les corsages décolletés, pour les soirées qui ne sont pas des bals, pour les dîners de cérémonie, etc. Les bonnets dits de *lingerie*, c'est-à-dire ceux qui ne sont pas en tulle de soie et blonde, offrent aussi une extrême variété: les bonnets ronds semblent cependant l'emporter sur toutes les autres formes; ils étaient peu seyants pour les visages un peu fanés; mais on y a ajouté des barbes, des brides, des nœuds de ruban, des coques de tous genres qui encadrent le bas du visage et les rendent accessibles pour toutes les femmes.

Les cravates font aussi partie de la lingerie; mais il nous semble superflu de revenir sur ce sujet, notre n° 5 contenant plusieurs modèles choisis parmi les plus jolis.

Robes. Chacun de nos numéros contient des gravures et des descriptions de toilettes; cependant, cette saison étant celle des réunions, je pense qu'il ne sera pas inutile de placer ici quelques combinaisons que l'on pourra imiter textuellement ou modifier à sa guise.

Toilette de bal pour jeune fille : robe en tarlatane blanche ; la jupe est garnie avec un volant de tarlatane blanche ayant 50 centimètres de hauteur, découpé à dents très-larges ; sur le bord de ce volant, suivant par conséquent les ondulations du volant, on posera trois petits volants tuyautés, en tarlatane verte ; ils sont à tête, par conséquent espacés ; leur hauteur est de 7, — puis 6, puis 5 centimètres ; la ceinture, à longs bouts, est en tarlatane verte ; une petite ruche de même étoffe et même couleur est placée au-dessus du grand volant blanc ; la berthe, plate, est garnie d'un volant vert ; les manches, un peu flottantes, sont garnies comme la berthe.

Toilette de dîner pour jeune fille, ou pour très-jeune emme :

Robe en gaze de soie grise ; la jupe est garnie avec sept petits volants à tête, bordés par deux rangs de ruban de velours noir ; un velours pareil garnit la tête du volant ; si la toilette est destinée à une jeune femme, tous les volants remonteront vers le corsage, sur le côté droit, et la pointe qu'ils formeront sera ornée d'un nœud de velours noir à pans très-courts. Corsage décolleté, fichu Marie-Antoinette blanc, recouvert de tulle noir, garni de velours noir et de dentelle noire ; manches demi-longues et très-larges ; sous-manches de tulle blanc un peu plus longues que celles de la robe, et garnies de dentelle blanche recouverte de dentelle noire plus étroite ; coiffure en ruban de taffetas noir et ruban rose.

Toilette de jeune femme, robe de bal. Jupe de dessous en pou-de-soie bleu, garnie de trois volants tuyautés en crêpe bleu, couvrant un espace de 25 centimètres ; robe de dessus en crêpe bleu, simplement ourlée, atteignant le bord supérieur du troisième volant, et plus courte par conséquent que la robe de dessous ; deux rubans de taffetas blanc (5 centimètres de largeur) recouverts d'un entre-deux en guipure noire, et encadrés d'une guipure pareille, légèrement froncée, relèvent la robe de dessus, de chaque côté, par devant ; un bouquet de roses *roses* fixe le bout de ces rubans sur la jupe de dessous ; de l'autre côté ils se perdent sous le corsage, qui est à draperie de crêpe, retenue par un ruban blanc recouvert de guipure noire ; mêmes agrafes sur les épaules ; manches larges un peu longues, raccourcies devant avec des agrafes pareilles à celles des épaules ; guirlande-diadème en roses *roses*. Grand collier composé de grosses perles bleues.

E. R.

NE FRAYONS QU'AVEC NOS ÉGAUX.

SCÈNES D'INTÉRIEUR.

M. ROUBEAUD, fabricant de dentelle, quarante ans.

Mme ROUBEAUD, sa femme, trente-deux ans.

Mme DE VALRY.

Mme DE SINSAURT.

MANETTE, servante de la famille Roubeaud. Mise de paysanne des environs d'Orléans.

La scène représente un petit cabinet de travail. Meubles confortables, mais un peu passés de mode. Portraits de famille, bibliothèque, métier à tapisserie, table à ouvrage. Sur un guéridon, tout ce qu'il faut pour dessiner. Un atlas, des livres d'étude.

Des jouets sont épars sur les meubles et sur le tapis.

Deux portes s'ouvrent dans cette pièce ; une au fond, et l'autre à gauche en entrant.

I

MANETTE, entrant par la porte à gauche, et la refermant avec précaution.

Enfin, les pauvres enfants sont endormis ! Ce n'est pas sans peine. (Elle ramasse les jouets et les range.) Ont-ils eu du mal à se coucher sans leu mère ! Les chères petiotes se sont laissé déshabiller sans mot dire. Alles étiont si malades de tous les gâteaux dont on les a bourrées dans ce bal d'enfants ! Que de fois alles se retourniont vers la porte, croyant entendre les pas de madame ; et pis, comme alles se regardiont tristement ! L'pauvre chéri m'a fendu l'cœur, lui, quand il m'a dit : « Pourquoi donc que mère n'vient pas m'coucher ? Je m'suis pourtant laissé emmener sans crier du grand salon où il y a tant de biaux p'tits enfants qui dansont et qui mangeont des gâteaux. — *Ta* maman n'peut pas v'nir, *monsieur*, que j'lui ons fait en le mettant à genoux sur son p'tit lit pour dire sa prière. — Pourquoi que tu m'appelles monsieur, Manette, qu'il m'a répondu en pleurant et en m'caressant les joues avec ses petiotes mains, pisque je n'sis pas méchant ? » Oh ! le cher ange du bon Dieu ! Il a fini par s'endormir en appelant sa mère. « Maman, maman, viens m'embrasser. J'ai été ben obéissant. Viens, maman, viens ! »

Ç'a été une rude besogne pour moi que d'remplacer leu mère. Ils n'y sont pas habitués. Pour la première fois de leu vie alle ne leu-s-y a pas fait prier l'bon Dieu allemême. Alle ne les a pas bordés dans leus lits, et alle ne les a pas embrassés et bénis avant qu'ils s'endormiont.

Maudit bal, va ! Ah ! dans c'te maison si calme, si rangée, queu boulvari ! Quand monsieur reviendra, il ne r'trouvera plus son doux paradis du bon Dieu. C'est ben à présent un vrai purgatoire ! (On ouvre la porte du fond. Manette vivement :) Qui entre ici ?

II

M. ROUBEAUD, MANETTE.

M. ROUBEAUD.

C'est moi, ma bonne Manette.

MANETTE, très-surprise.

Jésus, mon Dieu ! c'est pourtant vrai que c'est vous, not' bon maître.

M. ROUBEAUD, lui donnant une cordiale poignée de main.

Oui, Manette, me voilà ; et ce n'est pas sans peine que j'ai pu arriver jusqu'ici. Deux grands escogriffes de laquais, en je ne sais quelle livrée, voulaient me barrer le passage au bas de l'escalier. Il m'a fallu presque exhiber mon passe-port pour pouvoir rentrer chez moi.

MANETTE.

Avez-vous fait un bon voyage, au moins ?...

M. ROUBEAUD.

Excellent. Et ma femme, mes enfants, tout ce cher monde se porte-t-il bien ?

MANETTE.

On ne peut mieux. Je v'nons de coucher les enfants.

M. ROUBEAUD, étonné.

Ah ! c'est toi qui.... Je conçois. Ma femme est naturellement tout entière à la fête qu'elle donne ; car il paraît qu'il y a bal ici. On ne m'attendait donc pas ?...

MANETTE.

Dame ! vous n'avez point écrit vot' arrivée.

M. ROUBEAUD, vivement.

Mais si ; vous avez dû recevoir avant-hier une lettre de moi. (Se ravisant.) Après cela, un retard quelconque... Je puis avoir manqué le courrier.

MANETTE.

Madame a été si occupée avec tous les préparatifs de c'bal, qu'alle n'a pas eu le temps de décacheter ses lettres. (Elle va chercher sur la cheminée un plateau surrchagé de lettres.) La vôt' est peut-être là.

M. ROUBEAUD, à part.

Préciment, et intacte. (D'un air pensif.) C'est étrange ! (Haut.) Que se passe-t-il donc ici, ma bonne fille ? J'ai eu peine à reconnaître ma maison lorsque je suis entré : des lustres, des tentures, des tapis, des meubles nouveaux ; en un mot, tout l'appareil d'un luxe inconnu jusqu'à ce jour dans les fastes de mon mariage, qui date, tu dois t'en souvenir, Manette, de quinze ans, si je compte bien.

Explique-moi donc un peu d'où provient ce changement surprenant.

MANETTE.

Vous ne voulez pas avant prendre queuque chose ?

M. ROUBEAUD.

Non ; parle d'abord, afin qu'en voyant ta maîtresse, je n'aie pas l'air d'un homme qui revient de l'autre monde, et s'étonne de tout. Tu iras ensuite la prévenir de mon arrivée. Il y a si longtemps que je suis éloigné de vous tous, Manette !

MANETTE.

Ah ! monsieur ! je n'pouvons aller prévenir madame ; alle m'a défendu, quand alle avait du grand monde, de me présenter devant alle. (Elle fond en larmes.) Ah ! j'avons ben du chagrin, allez !

M. ROUBEAUD.

Comment ! que veux-tu dire ?

MANETTE.

J'veux dire qu'madame est avec moi tout j'ne sais comment. Alle veut que j'parlions toujours à une troisième personne que j'ne voyons jamais. Alle trouve que j'nons pas d'assez belles manières, un assez biau langage. Il n'y a pas jusqu'à mon nom qui li déplaît.

Ma fine, moi, j'nons pas les airs délurés ni la langue ben pendue de toutes les filles de chambre des nouvelles amies de madame, mais j'avons un autre cœur qu'tout ça.

Voyez-vous, monsieur, c'est pas au moins pour me plaindre de ma chère maîtresse, que j'parlons ainsi ; mais j'sommes sa sœur de lait, j'l'avons aimée d'toutes nos forces drès qu'alle est v'nue au monde. Vos enfants m'sont comme si qu'c'étaient les miens, et j'ne pouvons m'accoutumer à vous parler à tous comme à des étrangers.

M. ROUBEAUD, avec bonté.

Tout cela, ma bonne Manette, vient assurément de quelque malentendu que je vais tâcher de démêler. Pour y parvenir prête-moi ton aide, en me racontant ce qu'il y a eu de nouveau ici pendant mon absence.

MANETTE.

D'abord, monsieur, comme cela avait été convenu entre vous et madame, alle voulait faire v'nir des maîtres pour ses filles. Mais, ayant entendu vanter un endroit qu'alles appelont le cours, ousque l'on fait faire aux enfants des progrès extraordinaires, Madame y a conduit les petiotes. Au commencement, c'était très-bien ; les enfants étudiaient que c'était une bénédiction, et tout marchait comme de coutume à la maison. Mais v'là qu'à ce cours madame a fait la connaissance de plusieurs dames très-riches et d'la plus haute volée qui y conduisont aussi leus filles, rien qu'pour tuer l'temps ; j'le parierais ; et comme les nôtres étiont les plus sages et les plus savantes, ces dames-là se sont mises à faire les bonnes avec la maman de Mlles Roubeaud et à la flatter ; entr'autres Mme de Valry et Mme de S saurt. Et pis un biau jour j'avons appris que madame a été priée d'être d'une société de bienfaisance pour sout les mères de famille pauvres et malades. Madame n'a mieux demandé, alle a si bon cœur et alle est si bo mère ! Mais depuis, ça a été des allées, des venues, visites à rendre, à recevoir, et des toilettes qui n'en fi sont plus. Les petiotes ne travaillont guère à leus étud mais en r'vanche alles fesont beaucoup pus d'musi qu'avant, et alles dansont tous les jours.

Madame a congédié la maîtresse de piano pour pren le professeur de mamzelle de Sinsaurt, et alle a donné à filles le maître de danse de Mlles de Valry. Et pis enfin, s'est imaginé d'avoir un bal tous les mois, qu'chacun do nerait à son tour, ousque toutes les jeunes personnes po ront s'réunir sous les yeux d'leus mamans, et c'ti d'mada est v'nu aujourd'hui. (Avec un peu d'amertume.) La maison la servante étiont trop simples pour recevoir tout c'bi monde ; c'est pourquoi l'on a bouleversé l'une et défen à l'autre de se montrer. Voilà, monsieur.

M. ROUBEAUD, souriant.

C'est tout ?... Mais je ne vois rien dans ce que tu vi de me dire qui doive tant te désoler ?... Madame a eu rais de procurer quelque amusement à ses filles, qui se font peu grandelettes. Cela a dû nécessairement l'entraîner faire de la dépense, et à mettre sa maison sur le pied d'un rémonial en usage partout, et qui ne te fait souffrir que pa que nous ne t'y avions pas habituée. Mais sois tranquil ma bonne Manette, madame et moi nous allons nous tendre pour organiser tout cela de façon à ce que tu ches tes larmes. Va me chercher quelque chose à met sous la dent ; je sens que je meurs de faim.

(Manette sort en s'essuyant les yeux.)

III

M. ROUBEAUD, seul.

Brave fille ! que de cœur et de bon sens sous sa rusti enveloppe ! Il décachette les lettres.) Hum ! un mémoire de pissier, un autre de limonadier ; le lampiste, le confise le pâtissier, la couturière, la marchande de modes. Dieu ! mais tout l'argent si péniblement gagné pend cette année passée loin de ma famille pourra-t-il suffir payer tout cela ? Ah ! Clémence, Clémence, on ne d frayer qu'avec ses égaux. Quels fâcheux changements amenés dans notre intérieur l'oubli de cette sage maxim Enfin, le mal est fait. Il s'agit d'y porter remède. Ma bon Clémence entendra raison, j'en suis sûr. Je m'expliq maintenant certains mots que j'ai bien involontairem entendus en montant l'escalier. Ah ! si ma femme avait à ma place, quelle leçon pour elle ! et comme ces chants discours l'auraient vite guérie du goût qu'elle a pris pour la fréquentation d'un monde qui n pas le sien !.. (Il semble absorbé par ses réflexions.)

(Haut.) Après un an d'absence, voilà donc l'accueil que reçois ! Mes enfants sont couchés. Autrefois on leur permis de veiller pour embrasser leur père à son arriv ma femme serait venue au-devant de moi, toute sourian tout heureuse de me revoir ; ma servante, au lieu de je un cri de surprise seulement quand j'ai paru devant el aurait poussé un cri de joie. Il y aurait eu fête ici com en ce moment, mais quelle autre fête !

Un bon souper nous réunirait tous à cette heure d notre modeste petite salle à manger. Mon fils serait grim sur mes genoux, et s'obstinerait à faire du communis dans l'assiette de papa qui revient de si loin ! Mes fille disputeraient une place à mes côtés. La rieuse Manet en servant triomphalement les mets préférés, préparés p mon retour, mêlerait son rire franc à notre bruyante gai Les questions et les réponses se croiseraient d'un bout la table à l'autre ; on ne s'entendrait plus, et ce serai de fous rires à n'en plus finir.

Au lieu de tout ce bonheur auquel je m'attendais, et d la pensée m'avait fait trouver moins longues les heures voyage, je n'ai aperçu jusqu'à présent dans mon logis la figure assombrie de ma vieille servante, et je n'y ente d'autres bruits joyeux que celui des instruments de la qu'on donne chez moi, et au milieu de laquelle, si j'av la fantaisie d'y paraître, je ferais l'effet d'une curiosi sinon d'un événement.

(On ouvre la porte du fond.)

Mme ROUBEAUD, appelant à la cantonade.

Manette, Manette, mes enfants sont-ils couchés ? Je m chappe pour venir les embrasser. (Elle entre vivement, M. Roubeaud, pousse un cri de surprise, et se jette dans ses bras.)

IV

M. ROUBEAUD, Mme ROUBEAUD.

Mme ROUBEAUD.

Ah ! Charles ! tu as voulu me surprendre ; comme c bien à toi ! As-tu fait bon voyage ?...

M. ROUBEAUD, après avoir tendrement embrassé sa femme.

Très-bon, ma chère Clémence ; et toi ? tu te porte merveille, à ce que je vois, et plus gracieuse, plus jolie jamais.

Mme ROUBEAUD, flattée.

Tu trouves ?

M. ROUBEAUD, galamment.

Comment, si je trouve ! Cette splendide toilette te à ravir. Mais, puisque je suis en veine de sincérité, je ajouter que je n'ai pas le mérite d'avoir voulu te don la joie d'une surprise. Il y a au contraire deux jours cette lettre (il la prend sur le plateau) t'annonce mon arrivé

Mme ROUBEAUD, confuse.

h! mon ami, pardonne-moi. J'ai eu tant à faire ces s-ci!

M. ROUBEAUD.

ui, tu donnes une fête brillante où tu reçois tes deux velles amies, mesdames de Valry et de Sinsaurt, (Fine-) deux baronnes, ma foi!

Mme ROUBEAUD, avec volubilité.

h! pour ces dames, mon ami, j'ai le droit d'être fière la bienveillance qu'elles me témoignent; car c'est à la inction, à la sagesse, à l'incontestable supériorité d'ingence de nos filles que je la dois. Au cours, où je duis Pauline et Juliette, elles ont conquis d'emblée première place, et se sont autant fait remarquer par modestie que par leur savoir. Chaque jour je re- à ce sujet des félicitations des autres mères, et c'est à , parmi leurs compagnes, prendra place à côté de mes s. En un mot, c'est à ces chères enfants que je dois avances que m'ont faites mesdames de Sinsaurt et de ry.

M. ROUBEAUD.

vances dont tu as été excessivement flattée.

Mme ROUBEAUD, avec candeur.

'est vrai, mon ami.

ROUBEAUD, regardant du côté de la porte du fond restée entr'ouverte.

iens, Clémence, je vois s'avancer de ce côté deux dames t la conversation, si depuis tantôt elles n'ont point agé de chapitre, te fera connaître au juste le prix que lois attacher aux avances dont tu parles.

Mme ROUBEAUD.

e sont mesdames de Sinsaurt et de Valry.

M. ROUBEAUD.

m'en doutais. Entrons dans la chambre de nos enfants; ourras les entendre à ton aise. Comme j'ai eu déjà un antillon suffisant de leur manière de juger les efforts tu as faits pour leur plaire, pendant que tu te convain- de l'estime qu'on fait de toi, moi, pour rafraîchir sang et mes idées, pour me reposer enfin, je regar- i mes enfants dormir.

(Ils entrent dans la chambre à gauche.)

V

Mme DE VALRY, Mme DE SINSAURT.

Mme DE VALRY.

croyais avoir vu se diriger par ici Mme Roubeaud.

Mme DE SINSAURT, ironiquement.

lle s'entend trop bien à remplir ses nouveaux de- de maîtresse de maison pour priver longtemps ses ités de sa présence. Pourquoi me regardez-vous ainsi? ous répète, ma chère, ce que déjà je vous ai dit au ns vingt fois ce soir, ces petites gens m'excèdent; ai mal aux nerfs, et bien vous a pris de me faire sor- un instant de ces stupides salons pour prendre l'air.

Mme DE VALRY.

est de fait que quand je vous ai, pour ainsi dire, enle- , vous preniez singulièrement à partie la petite Pauline. pourquoi cette colère? C'est vous qui avez patronné gens-là parmi nous; c'est une de vos idées.

Mme DE SINSAURT.

ne défends pas toutes mes idées; mais aussi, avouez cette petite Mme Roubeaud a accueilli celle que vous reprochez avec une facilité.....

Mme DE VALRY.

llons, allons, ma chère belle, il ne faut pas trop en mé- ; nous avons besoin d'elle. C'est elle qui fait pour no- société de bienfaisance toutes les courses fatigantes, les démarches ennuyeuses. Quant à son bal, vrai- t il n'est pas trop mal ordonné pour la femme d'un chand de dentelle.

Mme DE SINSAURT.

h! que me dites-vous là! Ses filles et elle ont des toi- d'assez bon goût, il est vrai; mais quel manque de sa- vivre dénote la richesse même de cette mise! quelle ention elle laisse voir de rivaliser avec les personnes lle reçoit, sinon de les éclipser! Et puis un café! un colat! un thé!

Mme DE VALRY.

ui ne viennent point assurément en droite ligne de... t Marquis.

Mme DE SINSAURT.

es glaces! des pâtisseries!

Mme DE VALRY.

ui ne sortent pas de chez Frascati.

Mme DE SINSAURT.

e marchand de dentelles n'en saura pas moins ce que te un bal d'enfants.

Mme DE VALRY.

es nôtres s'y amusent on ne peut mieux.

Mme DE SINSAURT.

vez-vous remarqué, ma chère, comme les deux pe- Roubeaud ont pris au sérieux leur liaison avec nos s?

Mme DE VALRY.

t nos filles n'y entendent pas plus de malice qu'elles; s y vont bon jeu, bon argent.

Mme DE SINSAURT.

h! par exemple! je voudrais bien voir que mademoiselle Sinsaurt.....

Mme DE VALRY.

Est-ce que les enfants comprennent quelque chose à la diplomatie?

Mme DE SINSAURT.

A votre avis, je suis donc diplomate?

Mme DE VALRY.

A en remontrer à un ambassadeur.

Mme DE SINSAURT.

Comment l'entendez-vous, s'il vous plaît?

Mme DE VALRY.

Dame! vous nous avez donné un auxiliaire dont nous avions besoin et dont vous vous moquez toute la première. Vous tirez avec une adresse remarquable, pour notre plus grand amusement et intérêt, les fils de ce pantin que vous a livré la vanité. N'est-ce pas là de la diplomatie, et de la meilleure?.....

Mme DE SINSAURT, la regardant en face.

Nous engageons-nous sérieusement sur ce terrain-là, ma chère? Je le veux bien. Mais, je vous en avertis, j'ai toutes prêtes des ripostes à brûle-pourpoint.

Mme DE VALRY, riant.

Je n'ai voulu que plaisanter. (Elle tend la main à Mme de Sinsaurt qui lui donne la sienne.) Mais ne vous semble-t-il pas que vous avez assez pris l'air? Rentrons. Cette pièce n'est pas livrée à la circulation.

Mme DE SINSAURT.

En effet, à l'antiquité des meubles, on voit que le tapissier n'a point passé par ici.

Mme DE VALRY.

Il est indiscret d'y rester. Sauvons-nous bien vite! (Elles sortent.)

VI

M. ROUBEAUD, Mme ROUBEAUD.

M. ROUBEAUD.

Eh bien, Clémence?

Mme ROUBEAUD, sans oser regarder son mari.

Ah! mon ami!

M. ROUBEAUD.

Et c'est pour mériter cette haute distinction, c'est pour te mettre au niveau de ces deux dames, c'est pour marcher de pair avec elles (montrant les notes des divers fournisseurs) que tu t'es endettée à ce point que le bénéfice de mon année de travail à l'étranger suffira à peine pour nous libérer entièrement?

Mme ROUBEAUD.

Tu m'écrivais que tu faisais des affaires si magnifiques!

M. ROUBEAUD.

Sans doute, quinze mille francs de bénéfice net dans un an, c'est magnifique pour nous, ma chère amie. Nous ne sommes pas au nombre des gros bonnets de l'industrie; nous marchons, nous pourrons arriver un jour à quelque beau résultat si nous joignons l'ordre et l'économie au travail; or, en ce moment, nous ne sommes que des fabricants de second ordre; nous avons des filles à doter et un fils à qui il faut donner, comme à ses sœurs, une éducation convenable. Cela coûte cher, et très-cher; mais ce que je regrette plus encore, c'est le bouleversement de notre doux intérieur. Tu as vendu les bons vieux meubles qui, dans leur jeunesse, avaient accueilli la nouvelle épousée, quand, pour la première fois, elle entra dans cet appartement où nous avons vécu des jours si heureux! (Lui prenant la main.) Tu ne t'es plus souciée des témoins de tant d'années d'une union sans nuages. Tu les as sacrifiés sans regrets aux exigeances de la mode et du luxe. Tu les as renvoyés tout d'un coup comme de vieux serviteurs qui ne sont plus bons à rien, et auxquels on refuse les Invalides. Quelques-uns d'entre eux portaient pourtant avec tant de gaieté et de vaillance les cicatrices des blessures que leur avaient faites nos enfants!

Mme ROUBEAUD, timidement.

Mais, mon ami, rien n'a été changé ici, ni dans notre chambre.

M. ROUBEAUD.

Il n'aurait plus manqué que cela! Tiens, Clémence, je lisais l'autre jour dans un journal une anecdote que je veux te raconter. Il s'agissait de deux jeunes époux désunis, et qui se préparaient à se séparer à petit bruit. Les griefs qu'on avait à se reprocher n'étaient pas bien grands cependant!

Le jeune époux, en flânant sur le boulevard de la Madeleine, cherchait, je crois, un appartement pour lui; il se trouva en face d'une maison en démolition. Il l'avait autrefois habitée avec sa femme; il y avait été heureux. Ses yeux cherchèrent involontairement la place qu'occupait leur appartement. Au milieu des briques tombées, des pierres noircies, il aperçut un lambeau de papier bleu. Ce papier, lui-même l'avait choisi pour la chambre de sa fiancée. Que de sentiments tendres et doux lui affluèrent alors au cœur! Il ramassa ce lambeau, et quelques jours après, les jeunes époux, réconciliés, habitaient ensemble un délicieux petit appartement dont la chambre à coucher était tendue d'un papier semblable à l'échantillon trouvé dans les décombres.

Vois donc, ma Clémence, quelle influence les objets qui nous environnent peuvent avoir sur notre humeur, notre caractère! Nous serions honteux de manquer aux promesses que nous avons faites en leur présence. Ils ont, ces vieux meubles que nous connaissons depuis si longtemps, une éloquence muette, mais puissante, qui ne manque jamais d'arriver jusqu'au cœur.

Et ta sœur de lait, qui nous sert depuis notre entrée en ménage; ta sœur de lait, qui nous a aidés à élever nos enfants, qui a passé avec nous les bons et les mauvais jours; elle non plus n'a pu trouver grâce à tes yeux.

Mme ROUBEAUD.

Ah! Charles!

M. ROUBEAUD.

Tu lui imposes une forme de langage qui lui est impossible; tu lui défends d'appeler nos enfants par leur petit nom.

Mme ROUBEAUD.

Mademoiselle Manette a déjà trouvé le temps de se plaindre de moi, de me nuire dans ton esprit.

M. ROUBEAUD.

Manette ne s'est pas plainte. Je l'ai trouvée ici pleurant et se parlant à elle-même, comme c'est son habitude lorsqu'elle a du chagrin. Sans te compromettre, je lui ai fait quelques questions, et elle m'a répondu tout naturellement.

Mme ROUBEAUD.

Je ne sais en vérité pourquoi Manette s'afflige des légers changements que je crois utile de faire dans son service, et qui n'ont d'autre but que d'éloigner une familiarité choquante. Je t'ai souvent entendu t'applaudir, Charles, de n'avoir point un nombreux domestique, parce qu'il aurait bien fallu alors tenir tes gens à très-grande distance. Dans notre petit intérieur même, tu n'as cessé de me recommander de ne jamais laisser nos enfants dans la société de Manette, qui pourtant les a élevés. Ne plus les tutoyer, parler à la troisième personne, ne sont des exigences ni bien grandes, ni bien rares. Chacun dans notre cercle intime en use ainsi avec ses serviteurs, et il ne s'ensuit point nécessairement que je sois moins bonne avec ma sœur de lait, que je lui sois moins attachée, parce que je ne veux pas qu'elle vienne patoiser devant les personnes que je reçois.

M. ROUBEAUD.

Oh! ma Clémence, comme tes nouvelles amies, par les idées qu'elles t'ont infusées, ont altéré ton bon jugement, sinon gâté ton cœur!

Oui, certes, il faut se garder de laisser les enfants dans la société des domestiques, comme cela arrive trop souvent dans notre monde. Certes, on fait bien d'employer avec ces gens une forme de langage qui mette une barrière de plus à leur familiarité; mais y a-t-il une règle sans exceptions, et est-ce bien le cas chez nous d'en agir ainsi? Manette a été élevée avec toi; nous lui avons donné une grande liberté de langage dont elle n'a jamais abusé; elle s'est constamment montrée bonne et dévouée; elle a un bon sens immense et un tact exquis, ce qui est bien rare dans cette classe qui a perdu entièrement les anciennes traditions de fidélité à la famille dont elle mange le pain, qui l'abrite sous son toit, et qui la paye en échange des bons services qu'elle en reçoit. Il se trouve, par un des plus grands bonheurs qui puisse arriver chez des gens d'une aisance modeste comme la nôtre, que nous possédons un de ces êtres devenus si rares, qui vivent et meurent dans la famille où ils sont entrés et dont ils ont fait leur famille, et, après quinze ans d'une confiance des plus méritées, tu prétends traiter ta servante fidèle et dévouée comme tu traiterais les demoiselles Agathe, Aurélie, que sais-je, moi? qui ont le nez au vent, la toilette équivoque, et qui ne se gênent point pour dire que, le maître étant l'ennemi intime du valet, tout le tort que celui-ci peut faire à l'autre est pain bénit.

Il est très-vrai que je t'ai toujours recommandé de ne pas trop laisser nos enfants avec Manette; son langage est vicieux, et, malgré son bon sens, elle a gardé des idées, des préjugés de son village qu'ils pourraient adopter; mais de là à lui faire l'injustice de la traiter en domestique ordinaire, qu'il y a loin, ma Clémence!

(Manette entre apportant le souper. Elle met le couvert.)

Ne me blâme pas de t'avoir montré avec si peu de ménagements le précipice vers lequel tu te laissais entraîner. Pardonne-moi la rudesse de mes paroles, la brutalité de ma logique. Si j'ai tranché dans le vif, c'était pour rappeler ta raison un instant égarée. Je ne t'ai fait un peu de peine que pour te sauver de chagrins bien amers (avec tendresse); ton cœur ne te le dit-il pas, ma femme chérie?...

Mme ROUBEAUD, se jetant dans ses bras.

Ce n'est point de la peine que j'éprouve, mon ami, c'est de la honte. (Manette s'essuie les yeux.)

M. ROUBEAUD, la montrant à sa femme.

Tiens, voilà notre servante de Molière qui s'attendrit.

Mme ROUBEAUD.

Viens m'embrasser, ma pauvre Manette.

MANETTE, embrassant Mme Roubeaud avec effusion.

Ah! notre chère maîtresse, j'vous retrouvons donc!

Mme ROUBEAUD, gaiement.

Et tu n'auras pas besoin d'apprendre le français pour rester avec nous, ma bonne fille.

M. ROUBEAUD, bas à sa femme.

Bien, mon amie; mais prends garde! dans ton désir louable de réparer une erreur, ne dépasse pas le but. Ni trop haut, ni trop bas, dit le sage. Laisse donc Manette dans sa sphère.

Maintenant, va retrouver tes invités, qui doivent bien un peu s'étonner de ton absence, et reviens-moi le plus tôt possible.

Seulement, comme je ne veux plus jamais qu'il soit question entre nous du passé, laisse-moi te recommander une fois encore, dans ton intérêt et celui de tes enfants, de ne plus oublier cette maxime : *Ne frayons qu'avec nos égaux.*

L. AGIMONT.

LE MIROIR.

A une époque reculée, bien reculée, puisqu'elle était même antérieure au temps où Thétis faisait préparer par Vulcain les armes et le bouclier précieux qu'elle destinait à son fils Achille; à cette époque, dis-je, vivait un prince brave entre tous, fort honoré, et qui était l'effroi de ses ennemis, lorsqu'ils le voyaient arriver sur son char de bataille, la lance au poing. Il reçut un jour un message fort pressant: un prince qui était fort de ses amis, et qui vivait dans son voisinage, venait d'être attaqué à l'improviste par une armée ennemie; il envoyait, en conséquence, demander du secours à son vaillant allié, et réclamait surtout sa présence, comme étant indispensable et à la fois suffisante pour mettre ses adversaires en fuite. Le prince, ainsi sollicité, n'avait garde de manquer à de semblables appels; il assembla ses soldats, leur fit endosser leurs armures, fit préparer son char, et se disposa enfin à voler immédiatement au secours de son voisin; il était prêt..... il ne lui manquait plus que son bouclier....; mais ce bouclier était introuvable; les esclaves couraient d'un bout à l'autre du palais, furetaient dans tous les recoins, revenaient vingt fois aux mêmes endroits, et, malgré leur zèle, leur hâte, leur anxiété, malgré l'impatience de leur maître, les recherches demeuraient inutiles; le bouclier avait disparu.

Le prince, désespéré, se croyait déshonoré par ce retard; quoi! on l'appelait sur un champ de bataille, et il n'était pas déjà en route? un ami implorait son secours, et il n'avait pas encore quitté son palais? Mais, d'un autre côté, il était impossible de se rendre au combat sans bouclier; cela devait se voir; mais cela ne s'était pas encore vu; comment faire? et à quoi se résoudre, hélas!

Tout à coup le prince eut une heureuse inspiration; il avait une femme jeune et charmante, fort intelligente, et il lui était souvent arrivé de lui demander un conseil et de s'en être bien trouvé; quoique l'époque dont nous parlons soit bien reculée, on voit que les habitudes des maris de ce temps-là avaient beaucoup d'analogie avec les coutumes des maris de notre temps. Il se rendit donc, en toute hâte, dans l'appartement de sa femme, et ouvrit la porte que nul autre que lui ne pouvait franchir; quel spectacle se présenta à ses yeux! Entourée d'esclaves occupées à peigner ses beaux cheveux, à attacher des bijoux autour de son cou et de ses bras, la belle princesse était assise et se mirait dans un objet placé devant elle..... lequel objet n'était autre que le bouclier de son mari! Ce bouclier, bien poli, lui renvoyait clairement son image, et elle paraissait tout à fait absorbée par cette agréable contemplation.

Que l'on juge de la colère de notre héros; mais les grâces féminines ont bien su mettre la quenouille aux mains d'Hercule, et le prince, maîtrisant enfin son ressentiment, demanda à sa femme pourquoi elle avait confisqué son bouclier, et de quel droit elle employait ce noble instrument de guerre à de frivoles apprêts de toilette.

Baissant les yeux et la voix, la jeune femme avoua qu'elle avait eu recours plus d'une fois déjà au bouclier de son mari; elle trouvait qu'il était si incommode et si insuffisant de se mirer dans les ruisseaux, dont la surface était si aisément troublée par le moindre souffle de vent, par le plus léger mouvement des habitants de l'eau! Enfin, jusqu'ici elle n'avait causé aucun tort à son époux en lui empruntant secrètement ce bouclier qu'il lui aurait peut-être refusé, tant il tenait à ses armes.....; un malheureux concours de circonstances imprévues avait seul causé la perturbation qu'elle déplorait....., et enfin, il lui était impossible, désormais, de se passer du bouclier; il fallait qu'elle pût juger par elle-même de l'effet des ornements employés par ses femmes, et elle voulait être toujours belle, afin de plaire toujours à son époux.

Qui donc aurait pu résister à ce joli discours? Ah! ce n'est ni vous, ni moi..., ni le prince dont je vous raconte l'histoire; il pardonna, saisit son bouclier, et se précipita dans son char, après avoir essayé de rassurer sa femme, désespérée de le voir s'exposer sans cesse à de nouveaux dangers.

La vaillance du prince eut son effet accoutumé; les ennemis de son voisin prirent la fuite, et il revint sain et sauf. Son premier soin fut de faire fabriquer un deuxième bouclier, encore plus poli et plus brillant que celui dont sa femme s'était emparée, et il en fit présent à celle-ci, afin qu'elle n'eût plus la tentation de s'emparer d'une pièce aussi respectable qu'un bouclier de combat pour s'en servir en guise de miroir.

Telle fut l'origine des miroirs; elle est authentique, et je pourrais le prouver en citant les gros volumes dans lesquels j'ai cherché et trouvé cette origine; mais ces citations, outre qu'elles seraient ennuyeuses, seraient aussi inutiles: en effet, il existe entre les effets et les causes, des liens que les siècles mêmes ne peuvent user, et qui n'ont nullement besoin de recourir à l'érudition pour s'affirmer victorieusement; l'effet étant donné, étant connu, il est fort aisé de remonter à la cause, fût-ce au travers d'une bien longue succession d'années; le miroir a été inventé, — il ne pouvait être inventé que par une femme; — *donc*, il a été inventé par une femme; — *donc*, mon récit est vrai de tous points.

Il s'écoula d'ailleurs une longue suite de siècles avant que l'on eût perfectionné l'invention de ma jeune et charmante héroïne; les miroirs d'airain furent généralement connus chez les Israélites, puisqu'il est dit au chap. XXXVIII de l'Exode (verset 8), que *Moïse fit un bassin d'airain avec les miroirs des femmes qui se tenaient assidûment à la porte du tabernacle*. O rigueur sans pareille! O sévérité cruelle! Comment pourrait-on refuser un témoignage de compassion à ces pauvres femmes privées tout à coup de ce cher objet, qu'elles ne pouvaient se résoudre à quitter, même pour aller au temple? Quoi qu'il en soit, Moïse ne détruisit pas *tous* les miroirs d'airain, car, en 636, il y en avait partout. Plus tard, on fabriqua des miroirs d'acier, et enfin l'industrie, se perfectionnant toujours davantage, réussit à exécuter les miroirs actuels en verre très-uni et étamé.

Aujourd'hui les femmes, plus heureuses que la jeune princesse dont je viens de parler, ont toutes des miroirs, dont la dimension varie, sans doute, selon les ressources de leurs propriétaires, mais il n'en est plus qui en soient privées, et elles n'ont plus besoin d'avoir recours, pour se mirer, aux boucliers de leurs maris, — ce qui est bien heureux, les maris n'ayant plus de boucliers.

S.-E. DE PAROY.

UNE BOUCLE DE CHEVEUX BLONDS.

« Le soir de Noël, une famille d'anciens colons allemands, établie depuis deux générations dans les forêts de Pensylvanie, était réunie autour du foyer patriarcal, et célébrait le réveillon traditionnel entre plusieurs pots de vin blanc, qui rappelait le Rhin, et un saladier de choucroute dominé par une cathédrale de saucisses et de saucissons fumés.

« Un petit cadre en bois d'érable surmontait le manteau de la cheminée, entre une branche de buis et un fusil de chasse; dans le cadre, une belle boucle de cheveux blonds se détachait sur un fond de soie bleue. C'était l'heure des souvenirs et des attendrissements. On chantait des noëls et on parlait de l'enfant Jésus.

« Les cheveux blonds étaient à propos. « Et moi aussi, dit le chef de la famille, j'ai été blond; voyez cette boucle dorée, elle a frisé sur cette tête chenue où ne poussent plus que quelques rares fils d'argent; c'est une vieille histoire que mon père ne racontait jamais sans qu'une larme coulât sur sa joue. Écoutez-la, mes enfants, et puisse-t-elle vous attendrir encore quand je ne serai plus là pour chanter Noël avec vous!

« J'étais un petit enfant de quatre ans; j'avais une longue chevelure blonde qui flottait toujours au vent par la pluie ou le soleil. Un jour, mon père, qui m'emmenait souvent avec lui, alla dans la forêt pour abattre du bois. Il avait une grosse hache, qui faisait à chaque coup voler des éclats énormes de tous côtés. Une branche tomba à mes pieds; un nid était dans la fourche, je me baissai pour le ramasser, mon pied s'embarrassa, et je tombai la tête sur le billot où mon père frappait pour émonder les bûches. A ce moment, la hache volait à tour de bras; il était trop tard pour l'arrêter; je poussai un cri d'angoisse; mon père tomba roide.

« Nous revînmes bientôt, lui de sa frayeur, moi de ma chute. Il me saisit dans ses bras, me tâta des pieds à la tête, ne pouvant croire qu'il ne m'eût pas tué; mais, quand il me vit le sourire sur les lèvres et pas une goutte de sang sur le corps, il se jeta à genoux et fondit en larmes en remerciant Dieu.

« En se relevant et en reprenant la hache, il trouva sur le billot une épaisse et longue boucle de cheveux blonds; il la prit, la couvrit de baisers, et, courant comme un fou, me rapporta dans ses bras jusqu'à sa cabane, où il me déposa sur les genoux de ma mère.

« Voilà l'histoire, mes enfants, et voici la boucle de cheveux. Mon père a voulu qu'elle restât toujours exposée au-dessus du foyer, pour que sa famille ne perdît jamais de vue la bonté de la Providence. »

(*Courrier des États-Unis.*)

NETTOYAGE DES ÉTOFFES DE LAINE.

Les mousselines de laine, mérinos, cachemires d'Écosse, sont souvent de couleurs si délicates, qu'une goutte d'eau y fait une tache; on les nettoiera par le procédé suivant: on découd le lé taché, on met du savon râpé sur les taches, on place l'étoffe dans une terrine; on a mis sur le feu 12 litres d'eau, et quand cette eau est en ébullition, on ajoute 160 grammes de moutarde en poudre; on laisse bouillir pendant deux minutes encore, on retire du feu, on laisse un peu refroidir; quand on peut tenir la main dans cette eau, on la jette sur l'étoffe; et l'on savonne encore les parties tachées. Après avoir bien lavé l'étoffe, on la passe dans plusieurs eaux; lorsque ces eaux sont tout à fait pures, c'est-à-dire lorsque l'étoffe savonnée n'y laisse plus de traces, on étend cette étoffe sur un cordon bien propre, et on laisse sécher; on la met ensuite sur la table à repasser; on couvre l'étoffe avec un linge très-légèrement humecté, et on la repasse avec un fer très-chaud, qui ne doit pas toucher l'étoffe.



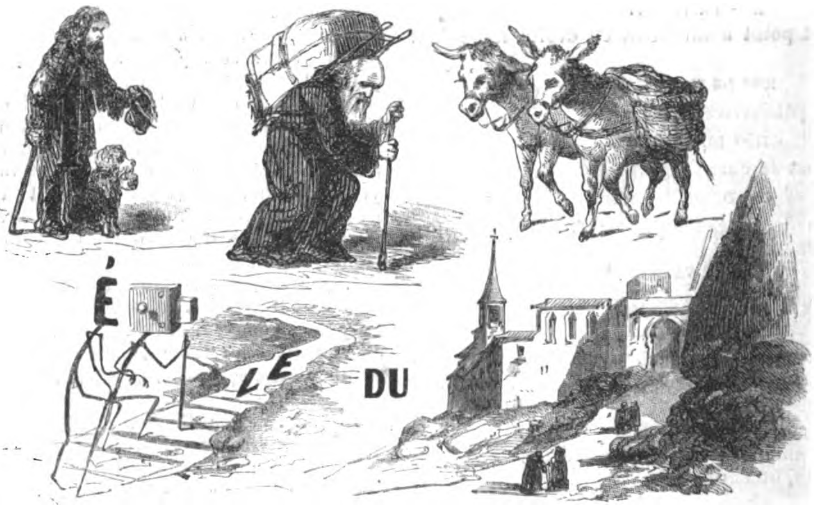
Mme W., à Saint-Omer. Nous publierons une collection d'objets po[ur] toilettes d'enfants; quant aux ouvrages au crochet et tricot, il nous [se]rait impossible d'en publier maintenant; nous espérons publier un ma[n]teau pour enfant vers la fin du mois de mars.—Papier marqué *A. M*, co[u]*ronne de comtesse.* Nos abonnées normandes nous cherchent ce que l'[on] appelle irrévérencieusement en France *une querelle d'Allemand*: il se[rait] infiniment plus commode pour le journal, et moins coûteux aussi, de rep[ré]senter des robes *sans garnitures* aucunes, c'est-à-dire de la plus stri[cte] simplicité: la même gravure pourrait servir pour tous les numéros, pu[is]qu'il n'y a pas deux manières de *ne pas* garnir une robe, tandis qu'il [y a] mille manières de la garnir. Que diraient celles de nos abonnées qui n[ous] demandent sans cesse des garnitures, si nous écoutions ce cons[eil?]

Nous recommandons l'économie *dans toutes les situations*; mais n[ous] ne pouvons refuser aux femmes qui peuvent payer des garnitures, les des[sins] qui leur sont nécessaires; celles qui sont forcées de s'interdire ces orneme[nts] les regardent comme non avenus, et agissent absolument comme si n[ous] publiions des robes unies; quant aux étoffes que nous indiquons, rien [ne] s'oppose à ce que l'on exécute *en laine* une robe indiquée *en soie*; n[ous] affirmons à *nos abonnées normandes* que personne plus que nous n'[a à] cœur de persuader aux femmes que l'on peut être bien mise sans dép[en]ser plusieurs centaines de francs pour une robe,— et nos articles de m[o]des doivent le prouver. — Mme B., à Lunéville. Nous avons publié des d[es]sins ronds pouvant servir pour tabouret de piano; je chercherai [un] dessin dans le genre indiqué; si le corsage est décolleté, les manches d[oi]vent être courtes, même avec un fichu noir montant; et dans ce cas [on] adapte aux manches courtes de la robe des manches demi-longues, g[ar]nies de dentelle noire et de dentelle blanche. — Le journal est heure[ux] de l'approbation qu'on lui témoigne. — Nous avons publié dans le no 1 [de] la présente année un patron de capuchon; nous regrettons de ne pouv[oir] revenir sur cet objet, et, en tout cas, il nous est impossible de publ[ier] *aucun dessin, aucun patron* dans le numéro qui suit la demande; [les] dessins doivent être dessinés sur bois, puis gravés: cela ne s'improv[ise] pas; quant aux planches de patrons, cela est encore bien plus long. Notre abonnée *de la tour de Brosse* ne portera pas de chapeau [le] *pendant l'hiver* au delà de l'âge de 13 ans. — *Vailly*, Mlle *A. D.* [Un] chapeau en tulle blanc recouvert de tulle noir garni de taffetas n[oir] pourra servir pour demi-deuil, pour cette saison et aussi pour l'été. *Une couturière de Pau.* On préserve le lé de derrière d'une robe de v[e]lours en y mettant une feuille de ouate, recouverte de taffetas; la pa[sse]menterie est le meilleur ornement pour les robes de velours, et aussi [les] garnitures en mignardise, que l'on peut se procurer chez M. Leb[ou]leur, rue Taitbout, 74. — No 3127, aux Sables d'Olonne. — La directr[ice] remercie bien vivement *les deux dames du bord de la mer;* elle co[n]servera cette lettre si parfaite et fera toujours tous ses efforts pour mé[ri]ter au moins une petite partie des éloges qu'on lui accorde si générеu[se]ment. — *Montpellier*, rue Carré-du-Roi. Un peu d'application fait faci[le]ment surmonter les premières difficultés; nous regrettons de ne pouv[oir] rien changer à l'organisation telle qu'elle est. — *Une de nos abonné[es].* Le travail en mignardise a été indiqué bien souvent, et ces indicati[ons] accompagnent même le fichu du no 1. La mignardise est un petit ga[lon] à *picots*, avec lequel on suit tous les contours des dessins; le des[sin] tracé dans l'un des coins est fait avec de la soie noire fine que l'on pa[sse] d'un picot à l'autre; la broderie en *arêtes* a été expliquée bien souv[ent] et même tout récemment; l'explication des termes du crochet se tro[uve] dans le no 22 de l'année 1861; la répétition de ces différents trav[aux] ne peut se renouveler très-fréquemment sans causer un préjudice à [nos] anciennes abonnées; enfin les travaux en mignardise datent seulem[ent] de l'année 1861, et l'on trouvera dans cette année toutes les explicati[ons] nécessaires pour exécuter ces travaux. — *Le Havre.* Même répo[nse] que ci-dessus. On peut demander au bureau du journal le no 51 [de] l'année 1861, qui contient l'une des explications, souvent répétées, re[la]tives aux travaux en mignardise; les barres ne sont pas faites au fest[on]; c'est un brin de soie *simple* passé de picots en picots; la soie est as[sez] fine (soie de cordonnet).

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris.—Typ. de Firmin Didot frères, impr. de l'Institut et de la Marine, r. Jacob.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Quand j'ai perdu de vue les clochers de mon village, j'ai pleuré.

N° 8. TROISIÈME ANNÉE. 24 février 1862.

LA MODE ILLUSTRÉE

Le numéro, vendu séparément, 25 centimes.
[AV]EC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, 50 centimes.
AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

[CON]TENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.
UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE SAMEDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
[U]n an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
[Un] an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND.
Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (*Pour l'étranger le port en sus*). —

Nota.

[L]es patrons du *col en moire*, du *nœud renais[sanc]e*, de la *coiffure Valois* et de la *coiffure Tudor*, [ont] paru sur la planche [join]te au n° 5 de la présente [anné]e.

Coiffure Zélia.

[O]n monte cette coiffure [sur] deux cercles de fil d'ar[chal], ayant 62 centimètres [de c]irconférence ; on les place [de c]haque côté d'une bande [de t]ulle d'un centimètre 1/2 [de l]argeur, dans laquelle on [fait] quelques plis devant et [derr]ière pour aplatir cette [band]e à ces deux places, puis [on l]a recouvre avec du taf[feta]s noir. La draperie du [deva]nt se compose de deux [band]es de velours groseille [en b]iais, ayant chacune 70 [cent]imètres de longueur, [6 c]entimètres de largeur. [On] les replie de chaque côté [en d]essous, de façon à for[mer] des bandes ayant 4 centimè[tres] 1/2 de largeur. On fixe ces ban[des] sur la passe, puis, en les croisant [un]-légèrement sans jamais serrer [un]e torsade qui doit être très-lâche, [qui r]ecouvre la passe ; chaque *croi[seme]nt* doit se trouver à 6 centimètres [de] distance du précédent, et, par [derr]ière, 21 centimètres de la passe [rest]ent non couverts par la torsade ; on re[couv]re ces 21 centimètres avec un morceau de [velo]urs groseille ; puis on place à cet endroit [une] ruche très-touffue en dentelle noire véri[tabl]e ou imitée ; on met sur le côté gauche un [nœu]d de dentelle formé par une barbe, ou [com]posé d'un entre-deux bordé de chaque côté [d']une dentelle posée à plat ; on peut supprimer, [si l']on veut, les ornements de métal, boules et agrafes [que l']on voit sur notre dessin. Si l'on faisait cette [coif]fure avec des bandes de taffetas, et si l'on rem[plaç]ait la ruche et le nœud de dentelle par une ru[che] de taffetas découpé et un nœud de ruban, elle [pour]rait convenir à une jeune fille : dans ce cas on [fera]it la torsade de devant avec une bande de taffetas noir et une bande de taffetas bleu ou groseille, la ruche et le nœud de derrière avec du taffetas bleu ou groseille.



COL EN MOIRE.

Berthe Viola.

La partie supérieure de cette berthe est arrangée sur un *dessous* de tulle de Bruxelles ; elle se compose d'un bouillonné en tulle de soie, sur lequel serpente une ruche en tulle pareil ; des touffes de violettes en ruban (voir le n° 4 de la présente année), ayant 5 centimètres de diamètre, sont placées entre les ondulations de la ruche. La berthe est garnie avec un volant en dentelle de soie, ayant 14 centimètres de largeur.

Canezou avec ceinture Médicis.

Ce canezou est monté sur une sorte de corsage de tulle, fermant par derrière ; la garniture figure une sorte de veste par devant, et se termine derrière en pointe, c'est-à-dire en forme de berthe ; cette garniture est faite en taffetas bleu de ciel ; un large bouillonné de tulle blanc complète la garniture par devant et par derrière, et recouvre ainsi le corsage de dessous ; une dentelle de soie étroite encadre les épaules ; une même dentelle plus large borde la partie inférieure de la garniture de taffetas par devant, et du bouillonné de tulle par derrière ; des agrafes ou *pattes* de dentelle noire et de dentelle blanche sont posées sur le canezou par devant, comme notre dessin l'indique ; par derrière, perpendiculairement, un nœud composé comme les *pattes*, de dentelle noire et de dentelle blanche, orne le canezou par devant ; les manches, très-courtes, sont faites en taffetas bleu et garnies comme le canezou.

La ceinture Médicis, dont nous avons publié le patron dans le n° 5 de la présente année, ferme sur le côté ; on la fait en taffetas de même couleur que la garniture du canezou ; on garnit cette ceinture, ainsi que les petites poches, avec une dentelle blanche bordée d'une dentelle noire qui dépasse la ceinture.

Ce canezou sert à recouvrir un corsage décolleté un peu fané.

Barbe en dentelle noire,

ORNÉE DE PERLES DE JAIS.

Une barbe en dentelle véritable ou bien *imitée* devient plus élégante si l'on y ajoute des perles de jais ;

le dessin ci-joint servira de guide pour cet ornement, qui doit toujours se conformer au dessin de la dentelle; une perle de jais est placée dans chacune des feuilles formant les rosettes du bord de notre modèle; la branche du milieu est aussi ornée de distance en distance avec trois perles de jais, qui forment de petites *baies*.

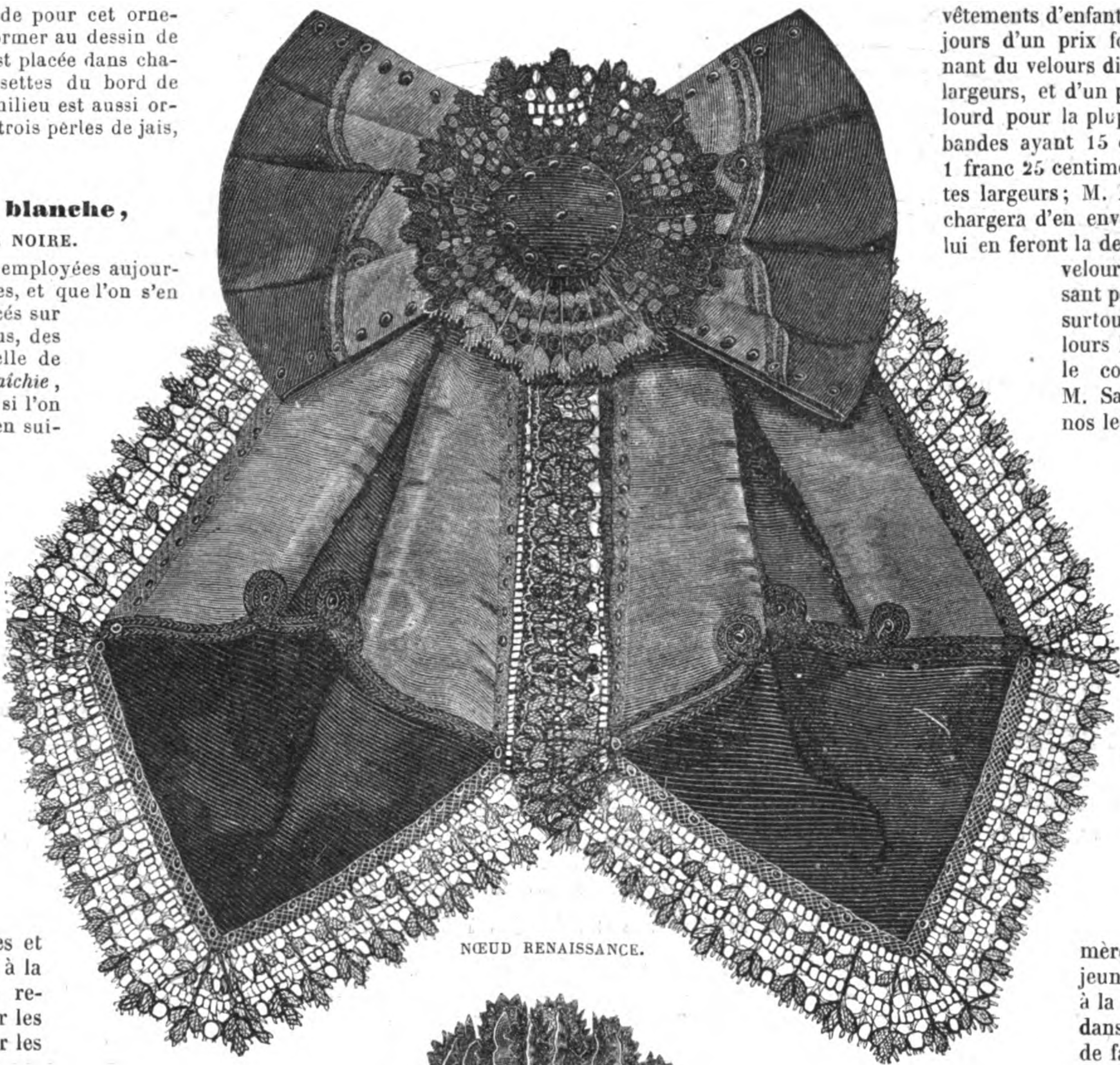
Barbe en dentelle blanche,

ORNÉE DE CHENILLE NOIRE.

On sait que les barbes sont employées aujourd'hui dans la plupart des coiffures, et que l'on s'en sert pour former des nœuds placés sur le devant des berthes, des fichus, des corsages; une berthe de dentelle de soie, un peu amollie et *défraîchie*, pourra devenir fort présentable si l'on y passe de la chenille noire, en suivant les contours des dessins qui l'ornent. Nous joignons à cette indication un dessin qui la complétera. La chenille est simplement *passée* au travers de la dentelle à l'aide d'une grosse aiguille; on pourra *passer* de la chenille noire dans une barbe de dentelle noire, pour lui donner ce que l'on désigne en langage familier par le mot *maintien*.

MODES.

Nous commencerons cet article par un renseignement qui nous semble devoir être utile à nos lectrices. On sait que le velours noir, disposé en bandes droites, larges ou étroites, en festons, en losanges et treillages, est mêlé aujourd'hui à la plupart des garnitures; on le retrouve sur les robes de ville, sur les jupons, sur les robes de bal, sur les



NŒUD RENAISSANCE.

vêtements d'enfants. Mais cet ornement était to jours d'un prix fort élevé; on fabrique maint nant du velours dit *anglais*, en bandes de tout largeurs, et d'un prix qui ne semblera plus tr lourd pour la plupart des budgets féminins; bandes ayant 15 centimètres de largeur coûte 1 franc 25 centimes le mètre; on en fait de to tes largeurs; M. Leballeur, rue Taitbout, 74, chargera d'en envoyer à toutes les personnes lui en feront la demande par lettre affranchie. velours *anglais* est tout à fait su sant pour garnitures de robes; le s surtout, il est aussi beau que le lours le plus cher. Je crois bien le coton, dont notre collaborat M. Sainfoin a récemment entret nos lectrices, est le principal élém employé dans la fabricat de ce velours; cela est important : il s'agit surt d'être aussi élégante que p sible, en faisant peu de pense, et, si je ne me trom ma mission doit être de cer ici tous les renseig ments et tous les conseils peuvent aider à atteindre but.

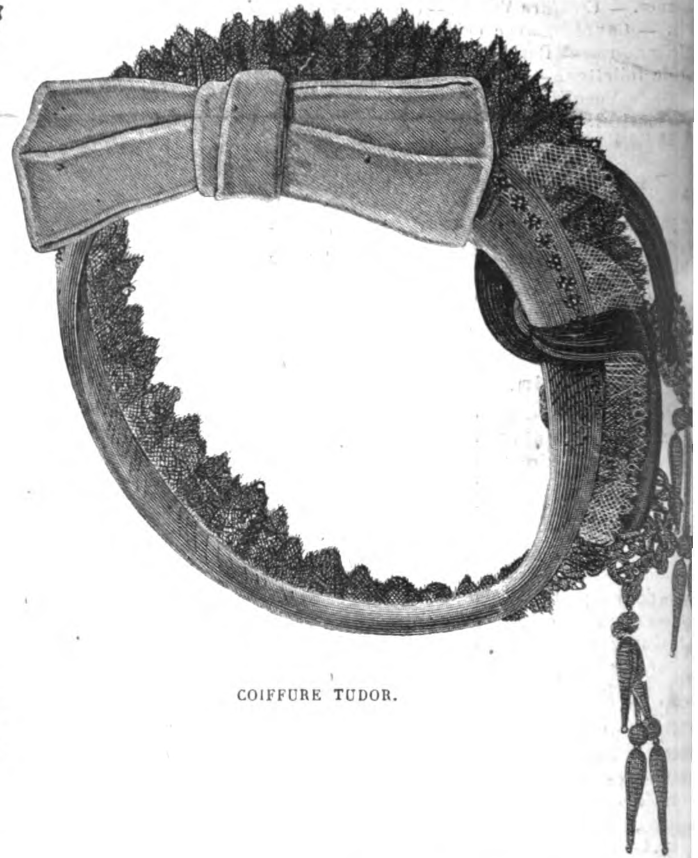
Cette préoccupation m' gage à indiquer les magas du Louvre, rue de Riv n° 164 : on y trouve des provisionnements immens qui permettent de cho des objets toujours *avan geux*, quelle que soit la som que l'on peut y consacrer; mères de famille économes, jeunes filles qui aiment une toil à la fois jolie et modeste, trouver dans ces magasins ces étoffes d de fantaisie, de variétés innom



COIFFURE ZÉLIA.



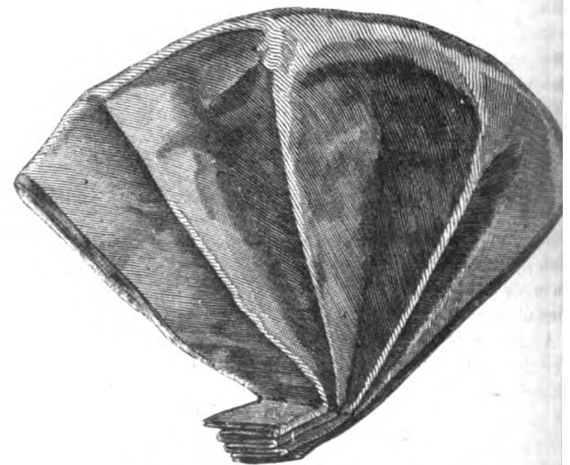
N° 1. — COIFFURE VALOIS.



COIFFURE TUDOR.



N° 2. — TRESSE DE LA COIFFURE VALOIS.
(*Grandeur naturelle.*)



N° 3. — NŒUD DE LA COIFFURE VALOIS.
(*Grandeur naturelle.*)

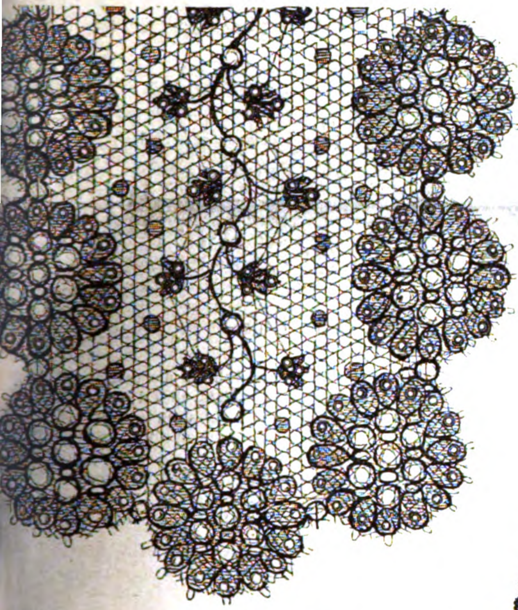


BERTHE VIOLA.

…s, qui composent
… robes de prin-
…mps à la fois char-
…ntes et solides.
… comptoir de soie-
… offre des tissus
… toute qualité, de
…tes nuances, dont
… dessins sont à la
…s nouveaux et de
… goût; les étoffes
…meublement, les
…leaux de guipure,
… mousseline bro-
…e ou brochée, pré-
…ntent toutes les dis-
…sitions connues et inconnues;
… un mot, les magasins du
…uvre sont un établissement
…esque unique, réunissant
…ns la même enceinte toutes
… spécialités qui constituent
… genre si étendu, si vague,
…signé sous le nom
… *nouveautés;* on y
…uve tous les ob-
…s qui tiennent à la
…ilette, tous les tis-
…s qui servent à l'a-
…eublement, et cha-
…n de ces genres si
…vers offre un choix
…ut aussi considéra-
…e que celui qui peut
…re fait dans les ma-
…sins spéciaux.

Une abonnée de Tarare s'est …dressée à moi pour me deman-…r de lui envoyer une ceinture …gente de mesdames de Ver-



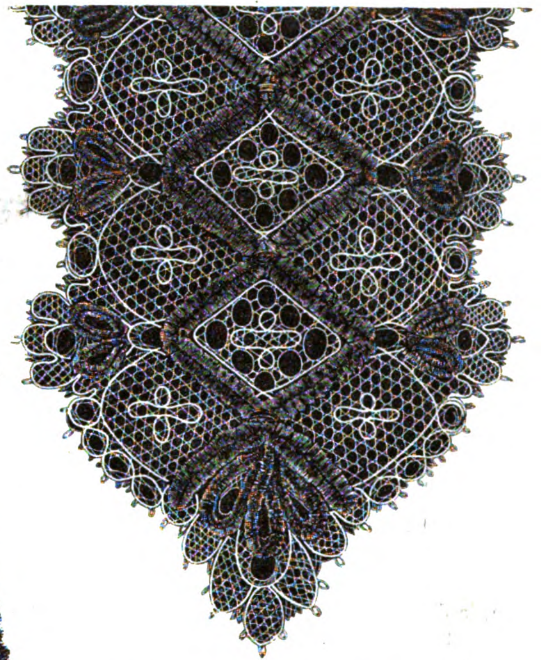


BARBE EN DENTELLE NOIRE.

…s sœurs, rue de la Chaussée-d'An-…n, 26; je répéterai ici ce que j'ai …it bien souvent: la multiplicité de …es occupations s'oppose absolu-…ent à ce que je puisse rendre ces …tits services à nos abonnées; l'a-…resse de Mmes de Vertus se trouve …ans plusieurs de nos numéros; je …a place ici, en ajoutant qu'il faut …'adresser directement à ces dames; …n leur envoie les mesures de la …aille, prises autour de la ceinture, —sous les bras, — devant, d'une …paule à l'autre, — derrière, d'une …paule à l'autre; ces indications suf-…sent pour recevoir la ceinture ré-…ente, qui constitue un progrès véri-…ble dans cette partie de la toilette …éminine; elle maintient la taille, …out en laissant toute liberté aux …ouvements, et l'on s'aperçoit en la …ortant qu'elle a tous les avantages …u corset, sans avoir ses inconvé-…ients.

A quelque distance de Mmes de …ertus, dans la même rue de la …haussée-d'Antin, n° 62, on trouve …es magasins de la *Vénitienne*, qui …ffrent tous ces élégants objets de …oilette compris dans la désignation …énérale de *mercerie;* on sait que la mercerie contemporaine s'est *annexé* une foule de détails qui ne faisaient pas autrefois partie de son domaine; ainsi, les magasins de la *Vénitienne* offrent, outre la mercerie, c'est-à-dire les fils, les cotons, les soies, les laines, aiguilles, boutons, etc.. — toutes les nouveautés qui paraissent en jupons de laine et de soie, avec et sans cercles d'acier, les ceintures de tous genres, les bretelles avec ceinture en mignardise, les berthes, fichus et plastrons, toujours en mignardise, les résilles, accommodées à la mode du jour, c'est-à-dire garnies sur le sommet de la tête; les agrafes de métal ciselé pour les ceintures, les boutons de manches, etc. Les prix de cette maison sont modérés, les marchandises que l'on y trouve sont de bonne qualité, et l'on y est à la fois exact et poli, deux qualités qui ne se rencontrent pas partout.

On m'a adressé, depuis quelque temps, un si grand nombre de questions relatives à la lingerie, qu'une visite à la maison Leborgne et Henneveu, rue du Bac, 56, me semblait indispensable; je reviens de cette course, et je ne veux pas tarder un moment de rendre compte de toutes les charmantes choses que j'y ai vues: j'ai passé en revue les principaux objets composant un merveilleux trousseau, destiné à Mlle de Bro...., et j'en souhaite un semblable à toutes les jeunes filles qui lisent ces lignes; on peut admirer tous les modèles de cette maison, abstraction faite de leur richesse, qui est la moindre de leurs qualités: ce qui les distingue à un suprême degré, c'est le goût exquis, fin, distingué, marquant chaque détail d'un cachet particulier. Il ne faut pas croire, en effet, que cette maison soit accessible seulement aux très-grandes fortunes; quoique la plupart des trousseaux de l'aristocratie française soient *composés* chez MM. Leborgne et Henneveu, les fortunes modestes peuvent s'y adresser en toute sécurité: on y trouve des modèles à tous prix; — mais, hâtons-nous de le



BARBE EN DENTELLE BLANCHE.



CANEZOU AVEC CEINTURE MÉDICIS.



JEUNE FILLE DU BRABANT ET D'ANVERS.

Les jeunes filles d'Anvers portent une coiffure faite d'un voile blanc, fin et de soie, dans lequel elles enroulent les tresses de leurs cheveux, serrés par un cercle d'or qui ressemble à une couronne. Le front et les tempes sont entourés de quelques frisons modestes. Le vêtement, de soie, de velours ou d'autre étoffe, selon la saison, est très-étroit, avec un corsage peu haut et tout uni. Elles ont des épaulettes d'un travail élégant, d'où partent des manches gracieuses, attachées dans toute la longueur par des rubans de soie blanche. La taille est ordinairement entourée d'une ceinture qui vient ensuite jusqu'aux pieds. Elles ont une collerette à jolis tuyaux, fermée par des boutons d'or.



NOBLE MATRONE FRANÇAISE DE LA COUR.

Ces matrones s'habillent avec un grand luxe. Outre une infinité d'ornements d'or, de pierres précieuses, de perles, de chaînes et de colliers, elles disposent leurs vêtements de manière à donner de l'ampleur aux épaules, en laissant la poitrine large et découverte. Le corsage est élégant et richement orné. Leurs robes, le plus souvent, sont de soie à couleurs variées, et tissues d'or; la chemisette est en dentelle finement empesée, soutenue par des fils d'archal, très-légers; la robe de dessus est beaucoup plus courte, plus étroite, que la robe de dessous, et relevée sur les côtés; cette robe est généralement de couleur unie, en velours, ou bien en soie.

dire, la différence est seulement dans la finesse des dentelles et des broderies, nullement dans la grâce des formes et le soin de l'exécution. La plupart des chemises décolletées sont boutonnées sur l'épaule, combinaison très-ingénieuse et à peu près indispensable avec les corsages très-décolletés que l'on porte aujourd'hui : ce mode de *fermeture* permet, en effet, de rendre la chemise moins montante, en défaisant les boutons; on les marque par devant, au bas de la pièce ou plastron, avec des lettres fort petites, brodées au plumetis, en coton blanc. On serait fondé à croire que, de tous les objets possibles, la chemise est celui qui est le moins susceptible de prêter à la fantaisie; c'est là un préjugé que la maison Leborgne et Henneveu fera disparaître : tous les modèles qu'elle livre sont différents, *inédits*, variés dans leurs détails, et n'ayant d'autre unité que celle du goût parfait qui les a créés; que ne puis-je les citer tous!... Mais il faut se borner, — c'est à la fois le précepte du sage et la loi de l'imprimerie, qui rognerait sans pitié mes descriptions, si celles-ci dépassaient la place qui leur est réservée.

J'ai donc vu des chemises décolletées avec plastron de broderies, — avec pièce, à bouillonnés perpendiculaires, alternant avec des entre-deux de dentelle de Valenciennes ; — à plastron de même dentelle, sur lequel un entre-deux de broderie s'entrelaçait de façon à former un nœud ; une engrêlure de broderie, traversée par un ruban de velours noir (zéro), remplaçait la classique coulisse; un autre modèle ravissant était orné d'une *grecque* composée d'entre-deux de broderie et de médaillons de dentelle de Valenciennes; la chemise était plate autour des épaules, et cependant plissée sous la *grecque;* ce problème, qui semble insoluble, est le secret de la fée qui a créé ce modèle. Toutes ces chemises étaient boutonnées sur l'épaule, marquées par devant.

Les chemises de nuit offrent la même variété heureuse, distinguée, *trouvée* sans être *cherchée;* les devants sont ornés de *pattes* brodées, encadrées de dentelle ou simplement festonnées; l'un des plus charmants modèles est en forme de peignoir Louis XV, c'est-à-dire à gros plis et à *pièce*, particulièrement gracieuse; ces chemises sont marquées par devant comme celles de jour.

Les camisoles sont tout aussi jolies; on en voit à devants plissés, d'autres de même style que les chemises de nuit, à manches simulant un revers ou bien à poignet très-haut, composé d'entre-deux de broderie et de dentelle; ce poignet remplace la manchette, et la remplace avantageusement. Les ornements de ces camisoles se composent très-souvent de broderie anglaise ; — mais cette broderie est si fine, si *soignée*, si vaporeuse ; elle ressemble si peu à cette grosse broderie dite *anglaise*, si connue et si *vulgarisée*, que l'on serait fort embarrassé s'il fallait la décrire ; il faut se borner à dire qu'elle ne ressemble en rien à tout ce qui a été fait jusqu'ici, qu'elle peut lutter avec avantage contre les plus coûteuses garnitures de dentelle.

Les taies d'oreiller sont marquées au milieu du bord supérieur, c'est-à-dire au-dessus de la tête; les lettres peuvent être assez grandes; j'en ai vu qui étaient fort distinguées dans leur simplicité; l'ourlet était à *dents* ou ondulations; un petit *ruban* (broderie de cordonnet) serpentait au-dessus de l'ourlet pour le fixer. Ces taies, en belle toile, coûtaient 13 francs; — d'autres, pareilles quant au fond, mais encadrées de bandes brodées, coûtaient 18 francs; — celles en percale unie, 3 francs; — pareilles, encadrées de bandes brodées, 8 francs. Je suis bien aise de livrer ces chiffres aux méditations de mes lectrices : c'est un échantillon de l'extrême modération d[illegible] prix de cette maison; quant à son extrême bon go[illegible] j'engage les incrédules à s'en assurer eux-mêmes.

Parlerai-je des jupons? On en trouve festonnés au-dess[illegible] de l'ourlet, coûtant 8 francs; — d'autres, à trois band[illegible] brodées, surmontés d'ourlets ; — le plus charmant de c[illegible] jupons est, à mon avis, celui qui est bordé d'une bande [illegible] nansouk très-fin (ayant environ 35 centimètres de hauteur[illegible] plissée perpendiculairement et bordée d'une dentelle f[illegible] étroite ; les plis sont doubles ; ils ont à peu près la gro[illegible]seur d'un fétu de paille; cela est distingué, nouveau[illegible] *soigné*, et très-facile à repasser.

Les bonnets de nuit tout ronds ou à passe brodée, ce[illegible] du matin, se conforment au goût du moment, et sont o[illegible]nés de ruches, de *coquilles* de dentelle, etc.

On trouve dans cette maison de la toile pour draps san[illegible] coutures (2 mètres 40 centimètres de largeur), de 4 [illegible] 10 francs le mètre ; à partir de 5 francs, cette toile e[illegible] garantie *pur fil;* on marque les draps au milieu du bord supérieur, sur le côté abattu sur la couverture.

Les mouchoirs sont d'une richesse incomparable, — o[illegible] d'une simplicité pleine de distinction : ceux-ci à ourle[illegible] ondulés et brodés; — ceux-là, ayant, comme recherch[illegible] suprême, une garniture de dentelle dont le dessin reproduit exactement le dessin du mouchoir; il en est un surtout dont la broderie représente des bouquets de rose[illegible] reliés par une guirlande de feuillage, et pour lequel Valenciennes a tissé une dentelle toute pareille... Ce mouchoir, par la délicatesse incompréhensible de son exécution, est digne d'une exposition.

En transmettant à nos lectrices les renseignements et les descriptions que je dois à la complaisance de cette maison, j'ai voulu leur apprendre qu'elles pouvaient s'y



Leroy Imp. Paris

LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal, 56, Rue Jacob, Paris

Toilettes des Mmes DU LOUVRE Rue de Rivoli _ Coiffures de Mr CROISAT, 76, r. Richelieu

Jupons et Ganterie de la VÉNITIENNE, 62, Chée d'Antin _ Lingeries de la Mon LEBORGNE et HENNEVEU

(Ancienne Mon DUPONT) 56, rue du Bac.



NOBLE MATRONE DE LA CHINE.

Les cheveux de cette matrone, très-noirs, sont arrangés avec des liens chargés de perles et de pierres précieuses. Son vêtement de velours, à larges manches, orné de broderies d'or et de soie, couvre une robe de brocart plus courte, et qui n'arrive qu'aux genoux. De la ceinture pend jusqu'à terre un mouchoir de soie, attaché par des cordelettes d'or et de soie. Elle porte une large bande à beaux dessins, avec des perles et des pierreries, qui orne la poitrine et les larges manches de l'habit de dessus. Les petits pieds sont regardés comme une grande beauté chez ces femmes; aussi, dès la plus tendre enfance, on les comprime au moyen de bandes serrées, pour les empêcher de croître



NOBLE ÉPOUSE DE FRANCE.

Ces nobles dames portent un béret de velours noir, entouré de pierres précieuses enchâssées dans de l'or, avec une plume chargée de perles, sous laquelle sont arrangées avec goût les tresses de leurs cheveux, ornées de perles. La collerette, à tuyaux, est longue, blanche et bien faite. Leur vêtement, de velours, de satin, de brocart ou de moire de couleur, tombe jusqu'à terre avec une petite queue. Le corsage, avec quelques crevés, est tout orné de chaînes d'or et de pierres précieuses. Les manches sont ouvertes et plus longues que le bras. Une chaîne d'or entoure la ceinture, et la robe est fermée par des agrafes d'or ornées de pierres précieuses.

sser en toute sécurité, quelle que soit leur fortune. maison Leborgne et Henneveu fait journellement des ois dans les départements et à l'étranger; j'ai voulu- ui les prévenir que, si le luxe n'était pas à la portée de les femmes, l'élégance leur était toujours possible, e aux jolies créations de cette maison. Elle expédie co, en France, tout envoi au-dessus de 25 francs.

E. R.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

be *en tulle blanc.* Deux *quilles*, composées de tulle c double, sont posées sur la jupe, de chaque côté du age; sur ces quilles une ruche de tulle rose serpente, ermant dans chaque creux une rose rose; les côtés et evant de la jupe (entre les quatre quilles) sont ornés t six bouillonnés en tulle blanc, séparés par des ruches ulle rose et disposés en ondulations; par derrière, le ne nombre de bouillonnés sont placés un peu inclinés le bas, pour former une demi-queue. Corsage décol- , à pointe; berthe garnie de ruches en tulle rose ser- tant sur toute sa longueur; manches composées de s bouillonnés de tulle, et ornées de roses; diadème oses.

be *en crêpe mauve posée sur une jupe de soie de même nce.* Le devant de la jupe est garni avec trois volants utés (20, puis 12, puis 8 centimètres de largeur); ces nts sont en crêpe mauve et recouverts de dentelle che. Ils garnissent seulement le devant de la jupe en lier. Une deuxième jupe en crêpe mauve très-longue, erte par devant, est entièrement bordée avec un vo- t tuyauté en crêpe recouvert de dentelle blanche; ce ant, qui a par derrière 20 centimètres de hauteur, di- ue graduellement vers le corsage; celui-ci est décol- , à pointe, recouvert d'une berthe. Fichu en tulle blanc de soie garni de dentelle blanche; cette berthe est entièrement plissée et couvre les manches, qui sont très-courtes. Coiffure de chez Mme Aubert, rue du Faubourg-Poissonnière, 46. Cette coiffure est en velours mauve, ornée d'une grande plume blanche.

COSTUMES ANCIENS ET MODERNES

DE CÉSAR VECELLIO.

Nous avons publié l'année dernière, à pareille époque, quatre gravures empruntées au premier volume de l'intéressante collection de Vecellio*; elles ont été si bien accueillies par nos lectrices, que nous leur offrons aujourd'hui des costumes empruntés au deuxième volume de cette publication, qui est complète maintenant.

Ces costumes pourront servir de modèles de travestissements, — mais nous avons trop bonne opinion de nos lectrices, pour croire qu'elles envisageront les gravures du présent numéro uniquement à ce point de vue; celles d'entre elles qui pourront se procurer ce bel ouvrage, qui forme le plus intéressant des albums, en jugeront sur *échantillon*, ce qui est le plus sûr procédé pour éviter les déceptions; les autres posséderont huit gravures parfaitement exécutées, dont l'examen les aidera à apprécier, par la comparaison, le mérite des modernes gravures sur bois.

* *Costumes anciens et modernes*, de César Vecellio (le Titien), 2 volumes, chez Firmin Didot, rue Jacob, 56.

CHRONIQUE DU MOIS.

Il est à peu près superflu de dire ici que l'on danse beaucoup en ce moment: un carnaval sans bal est infiniment plus rare qu'un printemps sans fleurs. Les Parisiens sont si rangés et si méthodiques dans leurs plaisirs, que l'on pourrait rendre compte de leur existence, lors même que l'on serait fort éloigné de leur ville; il suffirait, pour être exact, de consulter un calendrier. Le mois de février se présente toujours accompagné de tous les attributs inhérents à ce plaisir de la danse, qui semble reprendre un peu de faveur; la jeune génération masculine est plus disposée que sa devancière à exécuter consciencieusement les figures de la contredanse, les pas sautillants des diverses variétés de la polka; avis aux jeunes gens: les airs superbes et dédaigneux, les attitudes graves et mélancoliques, sont relégués parmi les modes surannées. La mode actuelle veut que l'on soit jeune, non-seulement à vingt ans, ce qui semble assez logique, mais encore beaucoup plus tard, et ceci est moins raisonnable; mais on sait que l'on accepte les décrets de la mode sous bénéfice d'inventaire, et qu'il faut savoir s'accommoder de ses décisions quand elles sont raisonnables, en *élaguant*, ce qui n'est point tout à fait d'accord avec le bon sens; le juste milieu à observer en ce moment est de se conduire selon son âge, par conséquent de danser tant que l'on est jeune, et de laisser danser ses enfants, en renonçant à ce divertissement, dès qu'ils sont en âge d'y prendre part.

Du reste on danse surtout dans les régions officielles; les particuliers reçoivent moins que d'habitude par une foule de raisons. Il y a deux bals par semaine aux Tuileries: le lundi est consacré aux réunions intimes; le mercredi est voué aux réceptions générales. Les bals du

lundi se composent de quatre cents personnes au plus; il faudrait peut-être ajouter un zéro à ces nombres pour arriver au chiffre des invités que l'on reçoit le mercredi. Cette affluence énorme nuit un peu aux plaisirs de la soirée; il est difficile de danser, même de circuler, et l'on se dédommage en admirant l'aspect de tous ces salons, éblouissants d'uniformes français et étrangers, d'habits de cour et de toilettes féminines; mais ce que l'on admire surtout, c'est l'exquise distinction de l'Impératrice : elle portait récemment tous les diamants de la couronne, mélangés avec des guirlandes de muguet, et placés sur une robe de tulle blanc : on voyait ces pierreries éblouissantes, mais on ne les regardait pas, tant on était frappé de l'aspect gracieux et digne de Sa Majesté.

Les bals de l'Hôtel de ville sont fort remarquables, par les belles proportions des galeries et des salons consacrés à ces fêtes, qui se sont répétées deux fois, sans compter les bals particuliers du préfet de la Seine. Les différents ministères ont donné ou donneront prochainement leurs bals annuels; on cite surtout ceux, ou plutôt *celui* du ministère des affaires étrangères, et le bal costumé annoncé par madame la comtesse Walewska. Les costumes devront être historiques et exacts; on repousse inexorablement les fausses Suissesses, les Andalouses de convention, les paysannes russes à crinoline, et autres erreurs du goût, et l'on prépare, entre autres, un quadrille dont les costumes seront copiés dans la collection des *Costumes de Vecellio* (le Titien). Ce quadrille reproduira les habillements de la belle époque italienne, les bijoux et tous les ornements du temps; il sera fort intéressant par l'exactitude scrupuleuse du détail.

Si je suis forcée, à une autre place, d'enregistrer toutes les évolutions et innovations de la mode, je suis plus indépendante ici, et je puis me permettre de m'égayer un peu sur la physionomie générale des accoutrements actuels, qui deviennent si burlesques dès que l'on penche un peu vers l'exagération. Les modes, et surtout les coiffures de cet hiver, semblent avoir été créées non pour contribuer à l'embellissement des femmes, mais pour prouver leur témérité; les jolies femmes les ont adoptées, afin de démontrer qu'elles pouvaient être jolies, en dépit des efforts qu'elles font pour s'enlaidir; — les autres, celles qui ne sont pas jolies, ne veulent pas paraître moins braves, et adoptent courageusement tous ces ornements perfides, toutes ces guirlandes dangereuses, tous ces bandeaux périlleux; les têtes féminines offrent aujourd'hui l'aspect uniforme, et peu gracieux, d'une marmite à deux anses, l'une se présentant sur le devant, au-dessus du front, l'autre négligemment penchée sur le cou; les côtés sont aplatis, les cheveux tirés en arrière, de façon à laisser le visage sans protection, sans encadrement; les chignons se placent sur le cou, et une corne menaçante, composée de fleurs ou de plumes, se dresse orgueilleusement au-dessus du front; un visage long, maigre, à teint bilieux, était récemment surmonté d'une grosse rose; — je l'ai entendu comparer irrévérencieusement à un biscuit de Savoie, décoré de sa rose classique. En un mot, la mode actuelle déroute tous les calculs et combat les opinions les plus accréditées, en prouvant que la grâce semble moins essentielle aux femmes que la nouveauté.

L'Académie est fort affairée : trois immortels à remplacer, ce n'est pas une mince affaire, et l'on ne saurait croire au nombre d'*influences* opposées qui s'agitent depuis quelques mois autour du corps académique. On tend qu'afin de satisfaire tous les aspirants, on a m délibération d'élargir les portes du sanctuaire et d' menter le chiffre des académiciens. Quoi! ils ne sera plus désignés par ces mots inséparables: *les quara immortels ?* Cela n'est pas possible, et il ne faut ajouter foi à ces romans; personne ne doute qu'il n'y actuellement plus de grands hommes de lettres qu trefois, et l'on sait aussi que l'égalité que l'on préfère l'égalité en fait de distinctions; mais il est difficile de cilier ces deux mots, car les distinctions n'existent la condition d'être basées sur l'inégalité, et elles n'ont de prix du moment où elles n'établissent pas un p lége quelconque. Quoi qu'il en soit, on n'a pu encore tendre sur le choix du successeur de M. Scribe, et nomination est remise à deux mois, après celle du plaçant de l'abbé Lacordaire. On ne prévoit pas en l'époque où l'on donnera les trois places restées vac par la mort de M. Biot. Ce savant illustre laisse un tage qui, semblable à celui d'Alexandre le Grand, être morcelé, parce qu'il est trop considérable pour partenir à un seul individu : il aura donc trois su seurs, un par académie, et il paraît présumable M. de Broglie et M. de Carné occuperont deux fauteuils vacants de l'Académie française.

Je disais, dans les premières lignes de cette chron qu'un grand nombre de raisons s'étaient réunies mettre obstacle aux réunions particulières; d'abor carnaval est si long que l'on retarde toutes les fêtes disant que l'on a *du temps devant soi;* — et on ga ce temps, on le prodigue sans l'employer, tant il est que le caractère humain est toujours le même, c'est-à

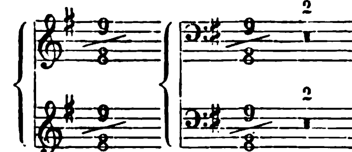


RÉBUS MUSICAL

à 4 mains par H. DORN.

DUETTINO PASTORALE

per il clavicembalo.



Tempo ordinario.

jours imprévoyant, toujours dédaigneux de ce qu'il it posséder, et avide de ce qui lui échappe, qu'il s'agisse plaisirs frivoles ou d'actions sérieuses ; mais les réu- ns officielles et les bals de l'Hôtel de ville contribuent onner une activité favorable aux classes ouvrières et ticulièrement à celles de Lyon et de Saint-Étienne, qui ffrent momentanément des troubles de l'Amérique. s souscriptions se sont faites de tous côtés pour sub- ir aux besoins les plus pressants, et il faut que la nce tout entière s'associe pour venir en aide avec effica- à l'une des industries qui ont le plus contribué à sa hesse; il ne s'agit pas, en effet, d'offrir une aumône, is bien de payer une dette à ces travailleurs labo- ux qui voient leurs métiers arrêtés par les dissensions prévues.

.es théâtres, comptant sur les fêtes de l'hiver, pour quelles on les délaisse en cette saison, n'ont fait que efforts très-médiocres; le Théâtre-Français vit sur les ces à *succès* des dernières années, et si *le Duc Job* a sé de figurer sur l'affiche, il a été remplacé par *les frontés*, tout aussi tenaces, et occupant au moins trois rées par semaine; ce théâtre a emprunté à l'Odéon *lonneur et l'argent*, comédie en vers, de M. Ponsard; te pièce, qui n'a jamais été bien jeune, a encore illi; mais elle est soutenue par le talent des acteurs qui résentent ces personnages un peu ternes, et qui leur lent leur vie, leur finesse, leur esprit; M. Delaunay, i est certainement le *jeune premier* le plus accompli e l'on puisse voir, est parfait dans cette pièce; il a dans s ses rôles un *tact* suprême, c'est-à-dire qu'il possède plus haut degré l'instinct de la mesure exacte qu'il it accorder à la manifestation des différents sentiments, cet instinct le préserve des écueils divers qu'il est si ficile d'éviter dans ses rôles; il n'est jamais froid, nais emphatique, il est ému sans exagération, gai avec turel et simplicité, digne sans effort, distingué sans af- tation et sans roideur.

Le Grand-Opéra a dansé tout l'hiver; le ballet de *toile de Messine* a rempli toutes ses soirées, accompa- é, il est vrai, de la promesse du nouvel opéra de . Gounod, *la Reine de Saba*, dont on dit beaucoup de en. Mme Viardot joue depuis quelque temps *la Favorite*; elque respect qu'inspire le talent de cette artiste émi- nte, il est permis de regretter qu'elle ait abordé ce le: les grandes lignes simples et sévères des composi- ons de Gluck conviennent mieux à la nature de son ta- nt et à sa voix, un peu épuisée, qui exécute difficilement s fioritures modernes.

L'Opéra-Comique a traversé une crise fort grave, et son fiche s'est montrée pendant plusieurs jours avec le mot *elâche*: « Encore un nouvel opéra, disait une jeune dame peu naïve; il a un singulier titre, on l'appelle *Relâche*; nom des auteurs n'est pas indiqué, je sais qu'on ne ndique jamais pour une première représentation, mais fin cet opéra figure sur l'affiche depuis plusieurs jours jà, et nous n'en connaissons pas les auteurs! » — Le fait t que M. Beaumont, directeur de l'Opéra-Comique, avait n peu compromis les intérêts de ce théâtre par une trop rande facilité de goût; il avait accepté un grand nombre pièces médiocres, d'autres qui n'étaient pas même mé- iocres, et le public, d'humeur moins facile que le direc- ur, avait peu à peu perdu l'habitude de se rendre dans salle de la rue Favart; le ministre d'État est intervenu temps, et M. Émile Perrin vient d'être nommé en rem- lacement de M. Beaumont; tous les artistes ont ap- laudi à ce choix, et le public y applaudira à son tour, ans l'espérance que M. Perrin saura concilier les intérêts es compositeurs modernes avec ceux de la musique en énéral; il semble facile de faire connaître, à côté des œu- res contemporaines, ce répertoire ancien qui a charmé os grands-pères, et qui a fondé la popularité de l'opéra- omique en France; si l'on fait connaître à la génération ctuelle les meilleures œuvres de Boïeldieu, Méhul, Gré- y, etc., il y a tout lieu de croire que tout le monde sera atisfait, y compris le caissier du théâtre.

Le Théâtre-Lyrique marche du reste dans cette voie, n éclaireur courageux; il a représenté l'opéra de Mé- ul, *Joseph vendu par ses frères*, et il n'a pas sujet de repentir de cette tentative, quoique les espérances ndées sur le talent de M. Giovanni aient été un peu çues. Ce ténor improvisé avait été trop loué sans doute, ais il est trop contesté en ce moment; il ne faut pas blier que dans cette admirable partition le rôle du éros est le plus ingrat de tous; les personnages les ieux partagés sous le rapport musical sont Jacob et enjamin; les chœurs ont une grandeur et une simplicité ignes d'un oratorio; celui des Israélites, au deuxième cte; celui du banquet, le chœur final, sont des inspirations u premier ordre, de même que le trio entre Joseph, Ja- ob et Benjamin, et le duo entre les deux derniers, qui est justement célèbre. J'ai entendu reprocher la monotonie cet opéra, ou du moins au sujet de cet opéra; le repro- he est juste jusqu'à un certain point, il est d'une grandeur t d'une simplicité *monotones*; point de défaillances dans inspiration des sentiments, toujours élevés, touchants, rimitifs et purs : cela est bien *monotone*; mais, nous le emandons à ces critiques sévères, la monotonie de la randeur n'est-elle pas préférable à la monotonie de la vulgarité? Ah! comme *Joseph* repose de l'audition de ces opéras qui ne diffèrent entre eux que par le titre! On n'y entend point de petites marches militaires, on n'y voit point de recruteurs ni de déserteurs, point de villageoise en costume Watteau, courant le monde à la poursuite d'un fiancé volage et niais, point de poltron destiné à égayer l'action par un certain nombre de lazzi stéréotypés; le libretto a simplement copié le touchant épisode de l'Écriture sainte, et nous montre Joseph devenu puissant, accueillant sa famille et pardonnant à ses frères.

Le rôle de Jacob est parfaitement chanté par M. Petit; mademoiselle Faivre a eu beaucoup de succès dans le charmant personnage de Benjamin; M. Legrand, chargé du rôle de Siméon, principal instigateur du crime commis par les frères de Joseph, s'est montré acteur excellent; il serait difficile de représenter avec plus de vérité les affreux tourments d'un cœur dévoré par les remords; le nouveau ténor, qui a quitté, dit-on, le cabinet d'un agent de change pour la scène du Théâtre-Lyrique, n'a pas obtenu tout le succès que l'on espérait; mais, en somme, l'exécution de *Joseph* est bonne, et l'on est heureux non-seulement d'entendre cette belle musique, mais encore d'y rencontrer, sans peine et sans crainte, les jeunes filles que leurs parents peuvent conduire à cet opéra en toute sécurité. On était, il y a quelques années, il faut bien le dire, beaucoup plus circonspect sur les œuvres dramatiques ou lyriques dont on permettait l'audition aux jeunes filles; on a changé tout cela aujourd'hui, et, quoique les spectacles contemporains soient loin de se distinguer par la moralité des œuvres qu'ils représentent, on se préoccupe en général assez peu du choix des pièces de théâtre, et l'on a même vu des jeunes filles assister avec leurs parents à la représentation de la comédie de M. Sardou; cette facilité est déplorable à tous égards, et l'on ne saurait la signaler et la combattre avec trop de persistance.

EMMELINE RAYMOND.



Je suis le commensal de la famille unie
Qui grandit en s'aimant sous une main bénie,
Au coin d'un paisible foyer;
Je nais dans un regard de bonne et tendre mère,
Et, caché sous l'amour d'une sœur ou d'un frère,
Je redoute l'œil étranger.

Près de quelques amis choisis avec prudence,
Souriant aux ébats de la joyeuse enfance,
On me voit rayonner dans ma sérénité;
Loin des échos du monde et des bruits de la foule,
Aux lieux où chaque jour paisiblement s'écoule,
Je me plais dans le calme et dans l'intimité;

Dans cette intimité, charmant et doux échange
De franche bienveillance, union sans mélange,
Où rien ne se donne à demi,
Où le sourire fait naître un autre sourire,
Où la plainte d'un cœur qui souffre et qui soupire
Pour écho trouve un cœur ami;

Où dans une âme sœur l'âme heureuse s'épanche
Comme chante l'oiseau balancé sur la branche,
Aux rayons empourprés des premiers feux du jour;
Où, dans la causerie intime et familière,
Échangeant sa pensée avec franchise entière,
Chacun sait recevoir et donner tour à tour;

Car, parmi les mortels, si, dans la loi commune,
Celui qui donne voit décroître sa fortune,
Son or, son pouvoir, son argent,
Seul, en me prodiguant, jamais je ne m'allége,
Et j'ai reçu de Dieu le charmant privilége
De doubler en me partageant.

Le devoir, mon parrain, la vertu, ma marraine,
Abritent avec moi, sous leur aile sereine,
Le travail, la bonté, la vérité, l'honneur,
Et près d'eux, à genoux, la pieuse prière,
Chaque soir bénit l'homme, et sous son toit prospère
Amène le repos avec la paix du cœur.

Je suis le but constant que chacun se propose,
Le rêve d'avenir où l'âme se repose,
L'oasis au fond du désert,
Je suis le premier vœu, la dernière espérance,
Le consolant espoir qui bannit la souffrance,
Le chant du céleste concert.

Ne me cherchez jamais sous le toit des coupables;
Mais quand vous prodiguez vos qualités aimables,
Quand on vous voit chérir le bien, le beau, le bon,
Quand vous avez du faible entrepris la défense,
Quand vous avez du pauvre allégé la souffrance,
Lisez dans votre cœur, et vous saurez mon nom.

Voulez-vous un chemin qui vers moi vous conduise?
Venez tous chez Didot chercher votre devise,
Prenez pour guide et pour fanal
Ces conseils nés du cœur que pour la jeune Aline
Écrit en se jouant notre chère Emmeline,
Dans les colonnes du journal;

Le bonhomme Sainfoin, les deux mains dans ses poches,
Songeant à sa lectrice, ou surveillant ses cloches,
La pipe de côté, le bonnet de travers,
Murmure entre les dents quelque franche boutade,
Quand se révèle aux yeux du bon vieux camarade,
Chez la femme une erreur, ou sous la cloche un ver;

Paroy taille sa plume, et l'aimable comtesse
Dont la Touraine sait et l'esprit et l'adresse,
En vers, aiguise un nouveau trait;
Unger veut à son tour... mais chut! car cette page
Dévoile imprudemment nos détails de ménage :
Au moins gardez-nous le secret;

Dites-vous seulement que la *Mode illustrée*,
Pour vous plaire, Madame, en ce monde est entrée,
Et que le vœu constant de tous ses rédacteurs
Est d'amener parfois sur deux lèvres de rose
Un sourire indulgent pour les vers et la prose
Qu'avec moi, chaque jour, elle offre à ses lecteurs.

Edme SIMONOT.

LA DANSE DES PIERRES.

Je voyageais un jour, il y a de cela bien longtemps, dans une partie du Holstein; il n'y avait alors ni chemins de fer, ni même une diligence pour parcourir cette contrée; j'avais donc fait marché avec un voiturier, qui me conduisait dans une sorte de carriole fort peu suspendue. Le véhicule me semblait insupportable; mais le conducteur me faisait oublier, par sa conversation, les cahots qui me secouaient si rudement : c'était un paysan holsteinois, par conséquent ce n'était pas un érudit; mais, chose inappréciable pour un voyageur, il connaissait parfaitement son pays, et les légendes poétiques ou morales qui se rattachaient aux différents sites que nous parcourions.

A force de voir trotter les bons petits chevaux qui me conduisaient; à force d'avoir été renvoyé, du siége de bois sur lequel j'étais assis, au plafond de la carriole, et réciproquement, nous avions atteint l'une des stations que le voiturier s'était désignées; nous nous trouvions sur la lisière d'un bois, et bêtes et gens éprouvèrent la nécessité de se reposer pendant quelques heures : les chevaux furent dételés; on leur servit leur ration, et, après avoir déjeuné presque fraternellement avec mon conducteur, j'exprimai le désir bien naturel de faire une petite promenade. Je me dirigeai vers une plaine admirablement entourée par les montagnes, les forêts et le cours sinueux d'une jolie rivière; j'y aperçus des pierres qui excitèrent ma curiosité; elles étaient disposées en groupes réguliers, composés chacun de neuf pierres, posées *debout* comme si elles avaient des racines dans le sol; au-dessus de l'un de ces groupes se trouve une pierre plate, oblongue, percée de treize trous.

Mon voiturier m'avait suivi. Interrogé par moi, il secoua la tête mystérieusement; puis, après un moment de silence, il prit la parole à peu près en ces termes :

« Les hommes qui croient savoir beaucoup, parce qu'ils ont lu beaucoup de livres, prétendent que cette longue pierre a servi d'autel, dans un temps bien éloigné, et que ces autres groupes servaient aussi pour différents sacrifices commandés par une religion barbare, avant que le christianisme eût pénétré ici; mais nous autres, nous savons bien que cela n'est pas vrai, et nous connaissons mieux que les savants l'origine de ces groupes singuliers : à la place où vous les voyez, s'élevait autrefois un village riche et puissant entre tous; chacun des paysans avait plus d'argent qu'il n'en pouvait dépenser; la misère n'existait pas dans cet endroit, et il arriva peu à peu que les habitants de ce village devinrent orgueilleux et impies; n'ayant pas besoin de travailler, faisant venir des journaliers pour cultiver leurs champs, il se trouva qu'ils furent tous enclins à la boisson et au jeu, pour distraire leur oisiveté. Leurs femmes suivirent leur exemple, du moins quant à l'oisiveté et à la vanité; elles passaient leur vie à s'attifer, et ne pensaient plus qu'à se surpasser l'une l'autre par la richesse de leurs ajustements, dédaignant de s'occuper de leur maison, abandonnant leurs enfants, qui grandissaient avec ces déplorables exemples sous les yeux, sans jamais entendre une parole qui leur rappelât leurs devoirs envers Dieu et envers leur prochain. L'église était déserte, et tous les habitants de ce village vivaient comme des païens, ne songeant qu'à s'amuser et à jouir des biens de la terre, sans jamais remercier leur Créateur.

« Cela ne pouvait pas durer ainsi; l'impiété, les vices de ces paysans avaient attiré la colère du Tout-Puissant. Un jour on s'assembla pour fêter le mariage de l'une des plus riches jeunes filles de l'endroit; on apporta au milieu de la place publique un grand coffre plein d'objets précieux qui formaient une partie de sa dot, et l'on exhiba tous ces objets pour exciter la convoitise des assistants; on dressa de grandes tables surchargées de viandes de toutes sortes,

de pâtisseries, de laitage et d'innombrables cruches de vin.

« Pendant que tous les paysans étaient occupés à faire bonne chère, il survint un mendiant étranger au pays. Il semblait épuisé, et demanda un morceau de pain; on l'accueillit avec de grandes risées, et on lui dit que la desserte du festin appartenait aux chiens du village et non aux étrangers. Il parla de sa misère; on lui dit que la misère n'existait pas, puisqu'elle était inconnue dans le village, et qu'il était un imposteur. Le mendiant se leva pour reprendre sa route, en disant à ces hommes impitoyables qu'il leur pardonnait, et qu'il prierait Dieu de leur épargner la punition qu'ils avaient méritée.

« Quand il fut parti, on se remit à boire, à rire, à danser; puis, las de tous ces plaisirs, on proposa de jouer aux quilles. Il n'y en avait pas; mais le génie inventif de ces scélérats trouva bientôt moyen de se passer des boules et des quilles nécessaires; ils prirent les grands chandeliers de l'église, de gros pains ronds, et se mirent à jouer en riant à gorge déployée.

« Tout à coup les ténèbres les plus profondes succédèrent au grand jour; un éclair traversa cette nuit effroyable, un coup de tonnerre se fit entendre; puis le jour revint éclairer la plaine que vous voyez : les hommes qui dansaient, ceux qui jouaient, avaient été transformés en pierres; et celles-ci étaient groupées comme l'avaient été ces malheureux paysans. Ces groupes de neuf pierres représentent notre danse nationale; cette grande pierre longue est le coffre de la fiancée; ces autres pierres sont les joueurs de quilles... Voilà, monsieur, la véritable histoire de cet endroit ; on l'appelle toujours *les pierres qui dansent.* »

La profonde conviction du narrateur de cette légende avait presque passé en moi. Si je ne croyais pas tout à fait aux *pierres qui dansent*, je croyais fermement et je crois toujours aux calamités engendrées par la richesse, quand ceux qui la possèdent sont impies et oisifs.

S. DE PAROY.



Le présent qu'une jeune fille veut faire à une amie qui se marie dépend des situations respectives : à position égale, on donne un ouvrage quelconque, meuble en tapisserie, mouchoir brodé, etc., — que l'on a fait soi-même. Si la jeune fille qui donne est beaucoup plus riche, elle peut offrir un objet utile, qu'elle aura acheté, mais toujours en l'accompagnant d'un petit travail fait par elle. — Mlle *Jeanne de L....* Mon avis *personnel* sur l'ornement en question serait de s'en abstenir, non-seulement à cause de sa combinaison même, qui ne m'a semblé ni jolie ni élégante, mais aussi à cause de la pièce dans laquelle cet ornement a été porté; il ne faudrait pas que l'on pût reconnaître sur une jeune fille, dans un salon, cet ornement excentrique, connu de tout Paris, qui l'a vu dans cette pièce. Je préférerais mille fois l'une des ceintures à bretelles et écharpe publiées dans notre nº 5. Quant à la robe de cachemire blanc brodée en soie, trop courte et trop étroite, il me semble impossible de l'utiliser en qualité de robe; on pourrait en faire un magnifique jupon pour accompagner une robe de chambre, ouverte sur ce jupon, que l'on allongerait par le haut, sous la ceinture. On ne porte plus du tout les robes de cachemire blanc pour toilettes *parées*. Mille remerciments pour cette bonne lettre. — Mme la comtesse J. W. F. recevra, je l'espère, dans les planches de lingerie le patron qu'elle désire, accompagné d'un dessin que j'ai choisi, et qui, pour n'être pas tout à fait identique à celui que l'on m'indique, n'est pas moins joli. Mille remerciments encore, et mille excuses pour les répétitions auxquelles la bienveillance de nos lectrices m'oblige : les formules de remerciments sont peu variées, et mon style de *renseignements* doit sembler bien monotone. Ce dessin paraîtra, je l'espère, dans le courant du mois de mars. — Mme A. L.... Nous publierons prochainement les dessins de tapisserie *genre algérien* : je n'ose promettre de sitôt le dernier objet que l'on me demande; quant à l'indication du prix de *revient* des ouvrages, il nous serait impossible de la joindre à tous nos travaux, dont nous prenons les modèles *partout*, et non-seulement à Paris, mais en Allemagne. Nos abonnées peuvent toujours s'adresser à M. Leballeur, rue Taitbout, 74; elles indiquent l'objet qu'elles désirent, envoient un timbre-poste pour la réponse, et reçoivent les renseignements relatifs aux prix d'achat de tous les matériaux nécessaires pour chaque ouvrage; encore mille remerciments pour cette lettre si aimable. — *Une abonnée de Tarare* devra s'adresser soit à M. Leballeur, rue Taitbout, 74, soit directement à Mme de Vertus, rue de la Chaussée-d'Antin, 26. La ceinture régente coûte 40 francs si elle est en coutil; on envoie les mesures suivantes : tour de la taille, — largeur du dos, d'une épaule à l'autre, — idem de la poitrine, — longueur de la taille sous le bras. — O. V. Toilette sans robe de dessous en taffetas : jupe de dessous en grosse mousseline; première robe en tarlatane ornée de bouillonnés à tête disposés en ondulations sur un espace de 70 centimètres environ; ils seraient au nombre de cinq, et espacés; seconde robe de tarlatane, *voilant* les bouillonnés, plus courte cependant de 10 centimètres que la robe à bouillonnés; le bord de cette seconde robe est découpé à larges dents, peu creuses, et ourlées. — Mme *L. S. à Bordeaux.* Voilà une lettre qui augmentera la collection de celles que je garde : il est difficile d'être plus aimable, et je suis bien touchée de cette approbation formulée avec tant de bon goût; sa lingerie paraîtra, mais non immédiatement : j'espère que la collection que l'on prépare sera de nature à satisfaire toutes nos abonnées, qui recevront, ce printemps, une foule de patrons excellents et réellement utiles. — Mme *A. de B...* à Mérignies. Je couperais la partie *noire* des volants, et, lors même qu'elle serait à rayures ou dessins, je ferais avec les trois volants à disposition six petits volants, en mettant alternativement un volant où le noir domine, un volant où le vert domine, le premier serait placé au bas de la robe. — *Notre* nº 185. On brode le chiffre des serviettes et nappes dans l'un des coins, comme les initiales des mouchoirs élégants; ces lettres sont brodées en coton blanc, encadrées avec du coton rouge ou bleu : cela est de meilleur goût que de faire de grosses lettres toutes rouges. Pris note des autres demandes, et mille remerciments à cet aimable nº 185. — Mlle L. L. à Saint-Affrique. Prière de m'expliquer le mot de *cache-maillon* que je n'ai pu comprendre. — Mme R. R. R. Une mère qui accompagne sa fille au bal, mettra un fichu de dentelle noire ou blanche, ou de tulle noir et blanc, ou de mignardise noire; la pointe peut aussi convenir telle qu'elle est, mieux que si on l'agrandissait : un grand châle de dentelle étant moins *paré* le soir qu'un mantelet plus petit, il faut réserver l'écharpe, qui n'est pas précisément à la mode; le burnous algérien peut servir seulement au théâtre et pour sortie de bal. — Mlle Aline D.... M. Leballeur seul peut indiquer le prix du patron désiré; on recevra un dessus d'ombrelle, plus joli qu'un travail au crochet. — Mlle *M. F. Brotteaux*, recevra un patron de veste, que l'on exécutera cet été, soit en piqué avec jupe pareille, soit en taffetas noir pour accompagner toutes les jupes veuves de leurs corsages; ce patron sera plus nouveau que les vestes zouaves. Je suis bien touchée des sentiments que l'on veut bien m'exprimer dans cette lettre. — Le nº 5 contient deux patrons de manche; — d'autres suivront, ainsi que des corsages pour robes de printemps et d'été; si notre abonnée d'Aignay-le-Duc désire d'autres manches, elle devra s'adresser à M. Leballeur, rue Taitbout, 74, en lui indiquant les numéros qui contiennent les gravures en question; le journal est heureux des services qu'il rend.

Une abonnée *pleine de confiance* doit poser à 10 centimètres de distance du bord de la jupe de moire noire un bouillonné, peu froncé, en taffetas violet à double tête, ayant environ 20 centimètres de hauteur, si la dentelle noire en a 16; celle-ci serait posée sur le bouillonné *entre* les deux *têtes* et les couvrirait; la manche, demi-large, qui figure sur la planche du nº 3 conviendrait mieux; les patrons des trois manches se trouvent sur la planche qui accompagne ce nº 3 (20 janvier 1862); le chapeau sera plus joli sans la dentelle, *imitation* d'application : la fanchon semblable doit être utilisée plutôt comme coiffure. — La ceinture peut être *médicis* (voir le nº 5), et même à bretelles; dans ce cas, on la ferait en taffetas violet, encadrée de dentelle noire; dentelle pareille pour le bord intérieur de la ceinture, posée sur le taffetas même; le taffetas de couleur un peu foncé peut parfaitement être employé comme garniture pour les robes de moire. — Mlle A. R. — J'approuve complétement toutes les combinaisons indiquées pour la robe de bal; — oui pour la ceinture à bretelles. — Les jeunes filles porteront des mantelets en taffetas noir, courts par derrière, à pans très-longs par devant, encadrés de plusieurs volants tuyautés, en taffetas noir; un mantelet de ce genre conviendrait pour la circonstance que l'on m'indique. — S'adresser à M. Leballeur, rue Taitbout, 74, pour le sac de voyage que l'on désire faire, et pour le faire monter. J'ai répondu au sujet du fauteuil Voltaire. — Je suis forcée de remercier mes lectrices en *masse*, pour tous les compliments qu'elles veulent bien m'adresser, n'ayant plus assez de place pour faire mes remerciments à chacune d'elles en particulier. Je regrette de ne pouvoir accéder à la demande du nº 8217...; ma lectrice comprendra mes motifs sans que je les explique : il serait impossible de publier cet objet, sans indiquer sa destination; M. Leballeur lui enverra ce patron, si elle le désire. — Mme F. de Bussière recevra des modèles pour vêtements d'enfants; tous les dessins en soutache peuvent être exécutés avec de la mignardise. — Les nos 38 et 43 de l'année 1861 contiennent des dessins pour rideaux, brodés en reprises sur du tulle-filet ou *grec*; d'autres paraîtront. — S'adresser à M. Leballeur pour connaître le prix des manches d'écran. — *L'une de mes filleules.* Non, certes, les jeunes filles ne portent pas de plumes sur leurs chapeaux, à moins que ceux-ci ne soient ronds : j'engage ma filleule à calculer elle-même la différence de son coussin de 36 centimètres au lieu de 24..., 12 centimètres en plus de tous côtés. — La bague à tabac, que l'on me décrit de Mémidan, doit être tout à fait jolie, et je n'y trouve rien à changer. — Mme la vicomtesse de Bies.... peut envoyer sa robe de velours à la teinturerie St-Germain, rue du Bac, 46; on y réparera parfaitement les dommages causés par la pression des caisses de voyage. — Je suis très-heureuse de l'approbation de Mlle Angèle C... Notre jeune lectrice apprécie les *primes* absolument comme si elle était Parisienne de naissance, et qu'elle eût pu les juger. Je garnirais le mobilier avec du reps de laine, couleur grenat, par exemple; ce reps serait encadré avec des bandes de tapisserie. M. Simart, rue de Rambuteau, 64, se chargerait d'envoyer ces bandes échantillonnées, après avoir fait composer un dessin assorti au mobilier. — *Deux sœurs :* costume de voyage. J'approuve tout à fait l'alpaga gris, soutaché en gros bleu; pour pardessus, un *saute-en-barque* (sorte de paletot un peu court, à manches larges). M. Leballeur, rue Taitbout, 74, enverra ce patron, et même le dessin de soutache, si l'on ne veut pas attendre nos modèles de printemps. Chapeau rond pour les deux sœurs; robe en alpaga gris *chiné* pour leur mère; cette robe serait garnie en velours *anglais* noir, pardessus pareil à celui des deux sœurs. Pèlerine Olga. La laine brune est de la laine ordinaire, la grise seule est anglaise; il ne faut pas juger du *point* sur un échantillon, mais suivre avec confiance l'explication qui est aussi exacte que possible. — *Une abonnée de Clermont.* Je vais m'occuper de la satisfaire, sinon immédiatement, du moins peu à peu. Nos patrons de lingeries paraîtront probablement dans le nº 14. — *Une abonnée de Mouchy le Châtel.* Même réponse que ci-dessus. — *A une campagnarde.* Elle recevra successivement les objets demandés. — *Une abonnée de Nantes.* Nous avons publié dans le nº 1 un patron de capuchon d'hiver. J'espère en publier un autre pour l'été, et il sera facile de mettre une baleine au bord de l'un ou de l'autre de ces modèles; quant à publier ce que l'on me demande dans le numéro qui suit immédiatement cette demande, cela est malheureusement impossible, ainsi que je l'ai déjà expliqué : le tirage pur et simple du journal dure plusieurs jours; — les dessins, faits d'abord sur bois, puis gravés, le travail immense d'une planche de patrons, exigent un temps encore bien plus long. — Nº 11,553. Le meilleur usage qui puisse être fait des *bordures de châles*, est de les attacher à un fond de cachemire; si ces bordures sont étroites, on les garnira avec une guipure noire ayant 15 centimètres de largeur : cela composera un charmant châle de printemps, d'été et d'automne. — Nº 8,965. Pour agrandir la résille, placer tout autour une bande de rubans de la même couleur, et la couvrir avec une sorte de ruche composée de boucles de chenilles, plus touffues sur le sommet de la tête que sur les côtés, ou remplacer cette garniture par une ruche [illegible] taffetas découpé; oui, certes, pour le volant.

Une abonnée d'Oran. M. Simart seul pourra répondre relative[ment] au prix des matériaux indiqués pour le tapis *double croix*; je c[rois] pouvoir assurer cependant que la belle laine à 12 fils est de 10 f[r.] pour le demi-kilogramme; je préfère à tous les autres dessins cel[ui du] nº 38 de l'année 1861; je composerais le tapis avec des carreaux par[eils à] ceux du modèle, ou bien de nuances variées. — *D. H.* à Fourchamb[ault]. Je n'ose promettre l'objet en question, cependant je ferai tout ce [qui] sera possible pour contenter notre abonnée. — *Au château de P[...] sur-Saule.* La garniture la plus convenable pour jeune fille se comp[ose] de cinq petits volants, le dernier à tête, couvrant un espace de 35 c[en]timètres environ; cette garniture est pour ainsi dire la seule qui [soit] possible sur la gaze de Chambéry; on peut cependant la remplacer [par] cinq volants très-étroits, tuyautés, tous à tête, et par conséquent sé[pa]rés; un liséré de taffetas serait posé sur le volant, au bas de la tête; [le] prix des palatines d'hermine dépend absolument de leur forme, c'est-[à-]dire de leur dimension. Notre commissionnaire, M. Leballeur, rue Ta[it]bout, 74, pourra indiquer ces prix, si on lui indique la grandeur de [la] palatine; sortie de bal en cachemire blanc, doublée de taffetas bla[nc,] rose, ou bleu, — ou bien en étoffe algérienne, à rayures blanches [et] bleues. — *En prévoyant le printemps.* Je répondrai affirmativement [à] la question qui m'est adressée. Mme Aubert, rue du Faubourg-Poisson[nière], 46, a un goût parfait; elle a toujours exécuté mes chapeaux [de] *toutes saisons*, et mes coiffures de *toute occasion*, et je ne changera[i] pas ses *créations* pour celles des modistes à salons très-dorés; son g[oût] est toujours distingué, et ses prix très-modérés. — Mme *la vicomte[sse] de F. à Versailles.* L'explication du petit châle au crochet a été publ[iée] dans le nº 34 de l'année 1861; ce modèle est trop connu pour que n[ous] puissions y revenir. — Mlle *Renel St.....* J'approuve de tous points [la] combinaison que l'on me soumet; elle convient parfaitement pour [une] robe de jeune fille. — Mlle *Irma.... Ardennes.* M. Leballeur env[erra] *autant* de mètres de mignardise, et *aussi peu* que l'on en désire; [les] roues passant dans les picots *tendent* ceux-ci au lieu de les faire re[n]trer. Nous avons publié récemment des rosettes en lacet, entourant [un] dessous de fleurs; toutes ces fleurs se font de la même façon. — *L. A[...] Bordeaux.* Nous ferons ce que vous désirez. — *Gap.* Quelles que soi[ent] mes résolutions de remercier mes lectrices *en masse*, je ne saurais r[é]sister au désir d'adresser des remerciments particuliers pour cette gr[a]cieuse lettre signée *Claire E....* Je trouve que la tarlatane est plus *jeu[ne] fille* que le tulle, et les volants, plus *jeunes* que les bouillonnés. M. Sai[n]foin est fort entêté, et j'ignore si on pourra le décider à livrer son ima[ge] au public. — Nº 7275. Oui pour la robe de moire antique et aussi po[ur] la coiffure; si je ne recevais tant de preuves de la sympathie de mes ch[è]res lectrices, la bienveillance qu'elles témoignent à M. Sainfoin me re[n]drait peut-être jalouse. — *Une abonnée du Midi.* Je préfère la ruche [de] taffetas posée au-dessus de l'ourlet, sans remonter vers le corsag[e;] point de boutons sur la jupe; ils ne sont admissibles que pour les ro[bes] de négligé. Les châles de mousseline blanche seront toujours de mod[e;] on les met à tout âge; il vaut mieux les faire *doubles*, avec plusieurs p[lis] au-dessus des ourlets; on peut garnir la pointe inférieure avec une de[n]telle large, la pointe supérieure avec une dentelle plus étroite. On n[e] porte guère, *le jour*, des châles de tulle noir. Nos numéros contienne[nt] une foule d'indications relatives aux garnitures de robe; le velours larg[e] ou étroit convient parfaitement pour ces robes *demi-habillées*; on port[e] toutes les variétés de burnous; celui qui est à capuchon carré, orné [de] glands, est fort gracieux; c'est le burnous *véritable*. — *B. C.* La répon[se] que l'on me cite n'est pas applicable à la combinaison que l'on m'in[di]que; je repoussais l'alliance du taffetas avec l'alpaga, parce que l'o[n] me demandait s'il était possible d'ajouter deux lés en alpaga à une rob[e] de taffetas trop étroite; le cas présent est tout à fait différent; mais un[e] ruche en taffetas est bien *poussiéreuse*. — La jeune fille qui m'interrog[e] ne préférerait-elle pas la garniture suivante? Quatre volants en alpag[a] bordés d'un biais en taffetas noir, et surmontés d'une ruche découpée également en taffetas noir : ces volants seraient *espacés*, c'est-à-dire sépa[rés] par un intervalle de 4 centimètres environ; quant à la crinoline, i[l] faut couper les lés en pointe et placer cinq à six cercles d'acier. — *L[...] Massérat.* Le picot tient à la mignardise, on n'a donc pas la peine de l[e] faire; les nos 47 et 49 de l'année 1861 contiennent l'explication des di[f]férents *points* au crochet; le corsage à revers est tout à fait convenable; les médaillons peuvent être faits en laine fine, ou bien en laine *dédou[*]*blée.*

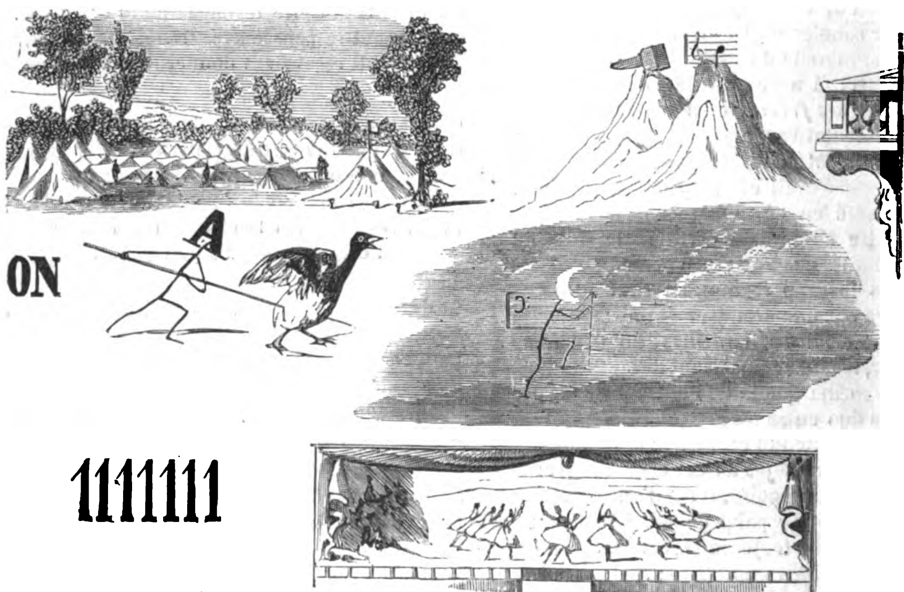
AVIS IMPORTANT.

Les personnes de Paris qui écrivent de faire recevoir [à] leur domicile le prix de leur abonnement, sont instam[]ment priées d'attendre qu'on leur présente leur quittance. Elles seront inscrites à la réception de leur lettre, et ser[]vies immédiatement. En venant au bureau, si elles ne s[e] rappellent pas leur première demande, il en résulte un[e] double inscription, ce que nous tenons essentiellement [à] éviter.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typ. de Firmin Didot, imprim. de l'Institut et de la Marine, r. Jacob, 56.

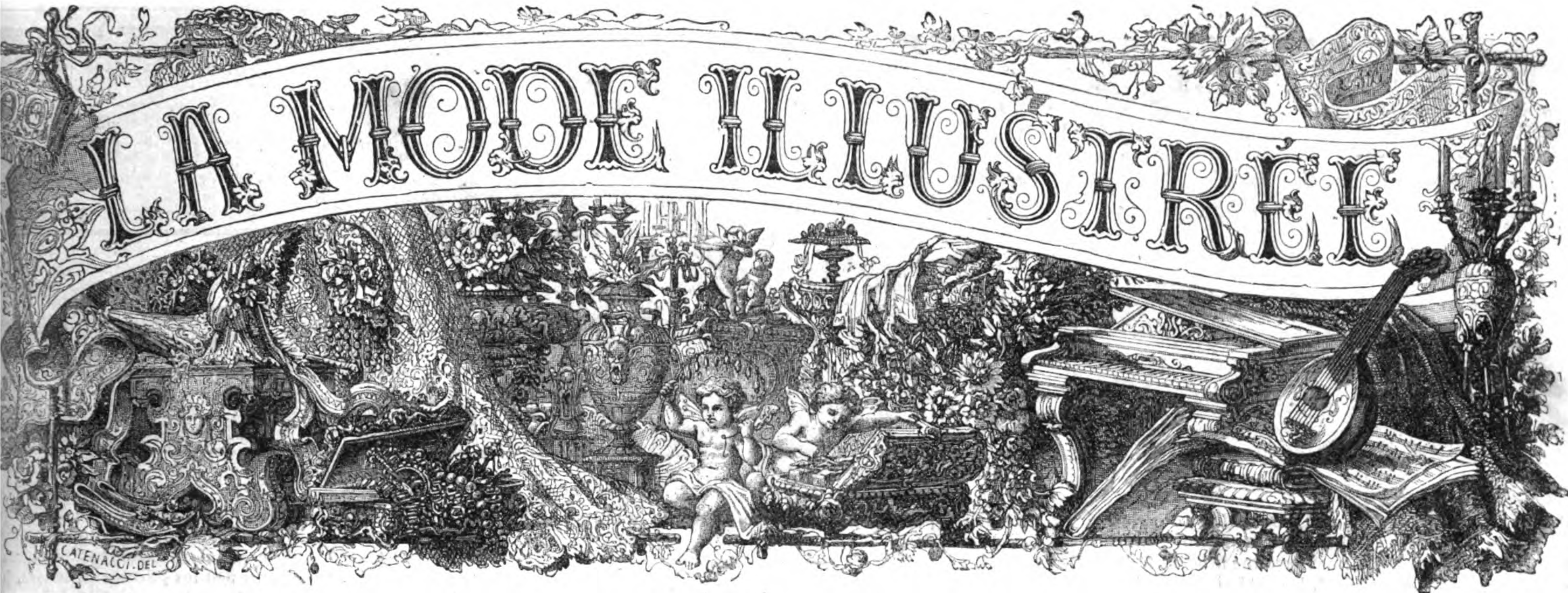
RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Un pauvre religieux, courbé sous le faix des années, monte avec peine le chemin du monastère.

N° 9. TROISIÈME ANNÉE. 3 mars 1862.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, 50 centimes. AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE SAMEDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND.
Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

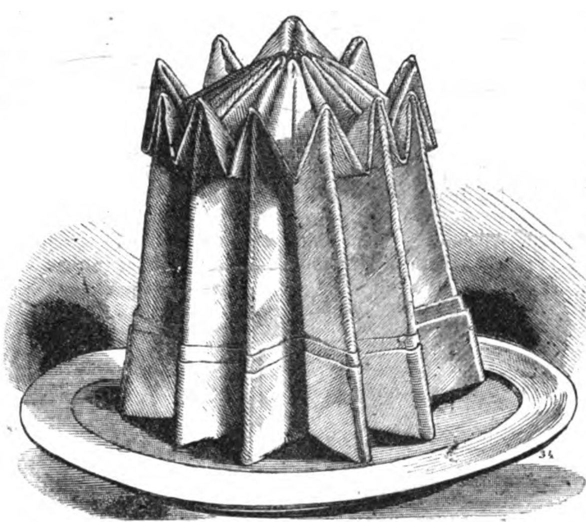
PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (*Pour l'étranger le port en sus*). —

L'ART DE PLIER LES SERVIETTES.

(Deuxième article.)

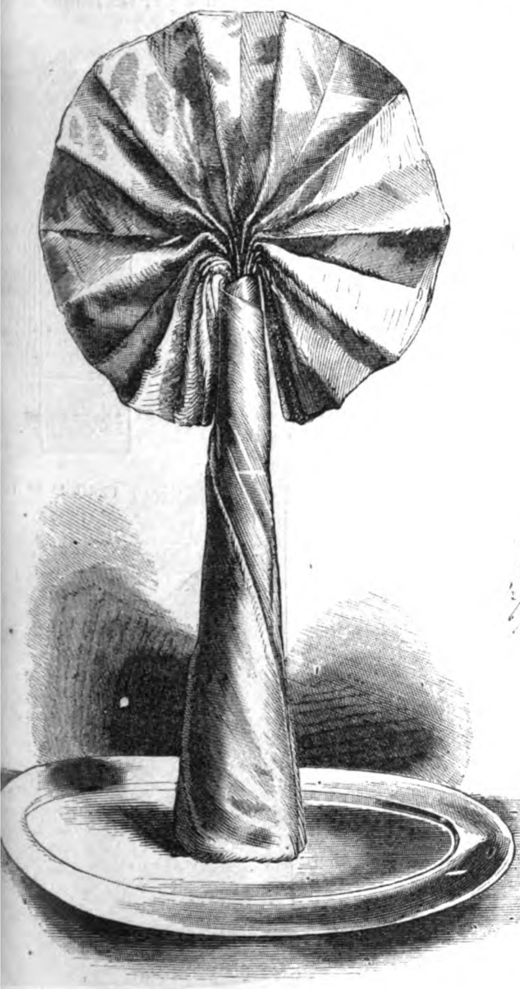
Le n° 3 de la présente année contenait quelques explications et recommandations générales auxquelles nous renvoyons nos lectrices, ces recommandations devant être observées pour toutes les formes que l'on donne aux serviettes.



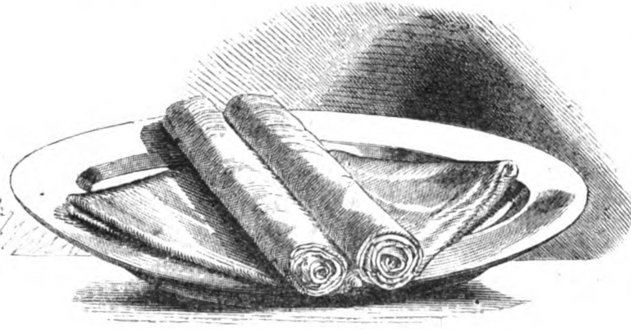
COURONNE.

Couronne.

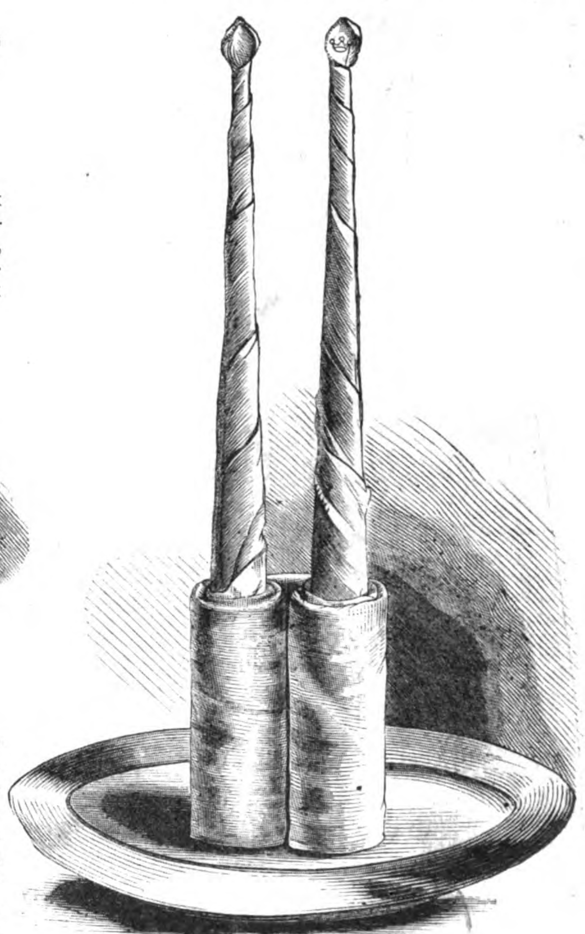
On plie la serviette par le milieu, de façon que les deux côtés ourlés soient placés l'un sur l'autre; cela produit l'effet du croquis n° 1; — on replie encore la serviette en deux, l'un des côtés devant être *dessus*, l'autre dessous; le croquis n° 2 indique cette position, et montre que les deux côtés *doubles* sont posés l'un sur l'autre sur le *dessus*, tandis que *dessous* un côté *double* se trouve entre deux côtés *simples;* on plie les deux premiers de ces côtés de dessous de 4 centimètres en arrière à l'extérieur, et le dernier côté de dessous sur la même mesure, mais à l'envers; tous ces plis doivent être égaux sur la même ligne, et produisent l'effet du croquis n° 3. On retourne la serviette, de façon à avoir devant soi l'un des côtés transversaux (l'un des côtés étroits, par conséquent), en mettant à droite la partie repliée, et l'on fait des plis d'éventail, ayant environ 2 centimètres de largeur, très-réguliers, transversaux, et cela sur toute la longueur du croquis n° 3; chacun des plis doit avoir la même profondeur au commencement et à la fin; dès qu'un pli est fait, on doit l'appuyer fortement sur le pli précédent; on a fait ainsi le croquis n° 4; on pose sur la table l'un des côtés *unis* de ce croquis, on le prend avec la main gauche (voir le croquis n° 5), et l'on commence (par le côté le plus mince) à faire les plis marqués sur les croquis 5 et 6; on tient la serviette avec la main gauche, et avec la main droite on prend le pli des côtés simples, on le tire en dehors pour former les coins indiqués sur le croquis n° 6, qui marque que l'un de ces coins doit toujours se trouver entre chaque pli *double;* les côtés formés avec les plis intérieurs sont marqués par la lettre A; — les coins *tirés* entre ces côtés sont marqués par la lettre B. — Ces désignations se trouvent employées pour deux plis avec les coins terminés, et pour un pli dans lequel la lettre A n'est pas encore séparée. Après avoir formé les coins sur l'un des côtés, on retourne la serviette, et l'on procède de la même façon pour



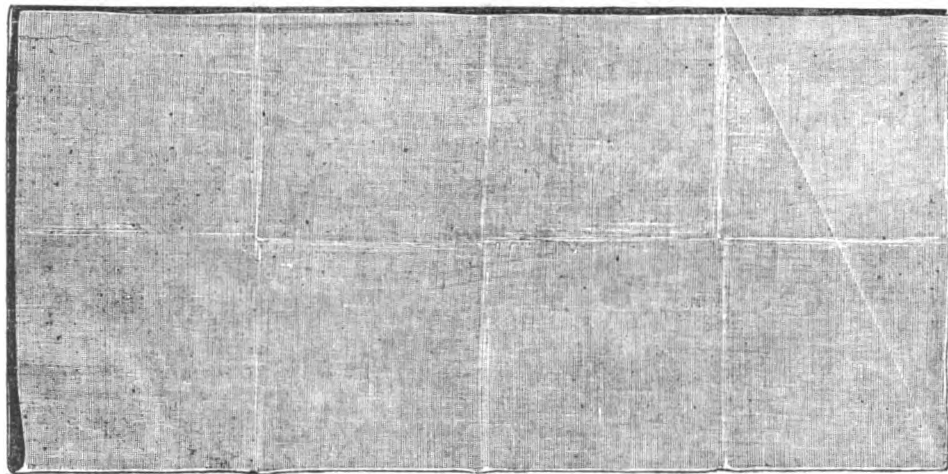
ÉCRAN.



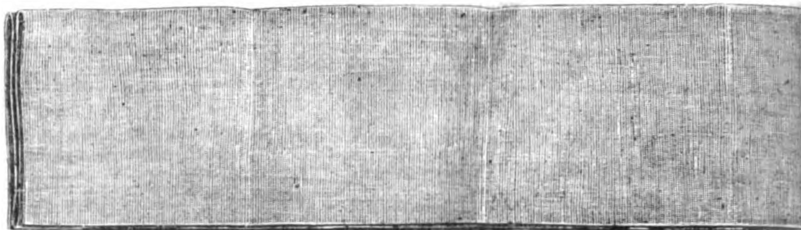
DOUBLE ROULEAU.



LES CIERGES.



CROQUIS N° 1.



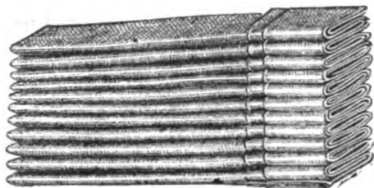
CROQUIS N° 2.

CROQUIS N° 2.

l'autre côté *mince*. Le croquis n° 6 indique ce procédé par les lettres C et D. Le pli C est tiré pour former un coin entre les deux plis D, absolument comme la lettre A de l'autre côté entre les deux lettres B. Le côté simple (extérieur de chaque côté) marqué par E, est également replié en coin. Quand tous ces coins sont pliés, la serviette doit présenter l'aspect du croquis n° 7; on la place les coins en l'air sur l'assiette, on la déploie comme un éventail, par le côté inférieur, et on l'arrondit en l'élargissant un peu du bas et copiant fidèlement le dessin qui représente cette couronne terminée.

Écran.

La serviette devra être un peu empesée, puis aspergée avec de l'eau, qui, en séchant, maintiendra la forme de l'écran; on la pose étendue sur la table, et l'on fait, sur le côté droit, des plis d'un centimètre environ, sur un espace de 15 centimètres, en maintenant une égalité et une régularité parfaites entre tous ces plis; le reste de la serviette reste libre; on réunit le côté plissé, et on le serre fortement en l'entourant avec un cordon (voir le croquis n° 8). On étend la serviette sur la table, et on replie le côté plissé comme l'indique le croquis n° 9; on ploie ensuite la serviette de façon que le coin *a* se trouve sur le coin *b*, opération qui forme le croquis n° 10; le côté plissé et *ficelé* doit se trouver juste sur le pli de la serviette; on roule celle-ci en forme de cornet, en la prenant par le côté plissé (lettre *D*), et la roulant comme l'indique le croquis n° 11, en la laissant un peu *lâche* vers la lettre *e*, et se dirigeant vers le coin *E* qui ne doit pas être *roulé*; on laisse ce coin *libre*; on le plie en dernier lorsqu'on a enlevé le cordon, et, lorsqu'on place la serviette sur l'assiette, pour cette dernière opération, on consulte le dessin qui représente *l'écran*.



CROQUIS N° 4.

Double rouleau.

On plie la serviette par le milieu, comme l'indique le croquis n° 1 de la *couronne;* on la ploie encore par le milieu, comme l'indique le croquis n° 12, dont on plie les coins *A* et *B* vers le milieu, en ayant soin de bien *accuser* la pointe supérieure, et l'on forme ainsi le croquis n° 13, dont on roule les deux côtés inférieurs l'un après l'autre jusqu'à la croix, et commençant par conséquent l'un des côtés par la ligne *C*, l'autre par la ligne *D*; cela forme le croquis n° 14; on le retourne avec soin sans déranger les rouleaux, et l'on a devant soi un triangle dont on réunit les coins de côté au coin supérieur du triangle pour former le double rouleau indiqué par le dessin.



CROQUIS N° 5.

Les cierges.

La serviette doit être humectée comme pour l'écran, on forme le croquis n° 15 en repliant l'un sur l'autre (en biais), les deux coins, qui doivent avoir *exactement* la même longueur, l'un et l'autre; on plie ce croquis n° 15 dans sa longueur, de chaque côté, de façon que les deux côtés se trouvent l'un sur l'autre, ce qui comp le croquis n° 16, que l'on ploie en deux pour former croquis n° 17; on roule celui-ci en commençant par c que extrémité et tirant un peu les pointes en dehors, p qu'elles ne soient pas roulées; les rouleaux doivent serrés, et l'on doit veiller à ce que nul des côtés ne dép l'autre; quand on est arrivé au milieu, on presse le r leau, et pour plus de facilité on l'attache avec une épin jusqu'à ce que l'autre rouleau soit fait; cela forme croquis n° 18: on tient les rouleaux bien serrés avec chaque main, et une deuxième personne tire les rouleaux par la pointe en leur donnant l'aspect du dessin qui représente cette forme.

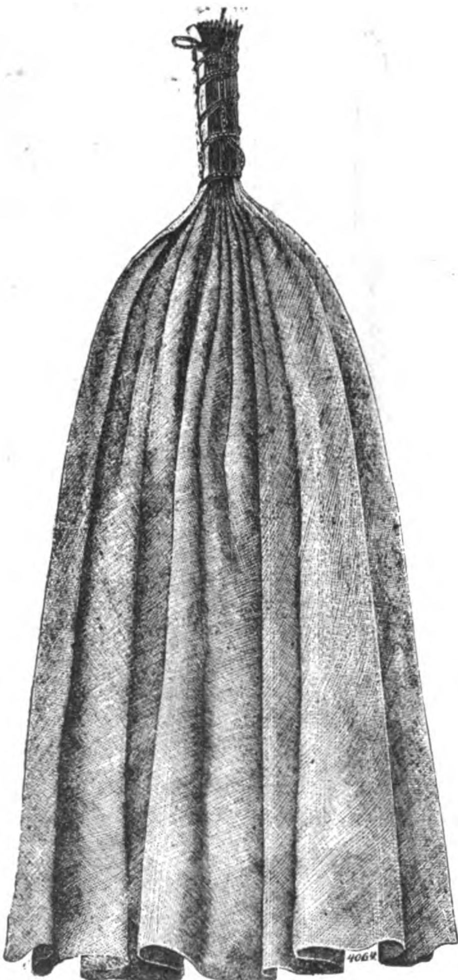
Nota. Nous conseillons à celles de nos lectrices qui trouveraient quelques difficultés d'exécution dans ces divers modes de pliage, de s'exercer avec un morceau carré en papier, et de suivre sur ce papier toutes les explications que nous avons données.

CROQUIS N° 6.

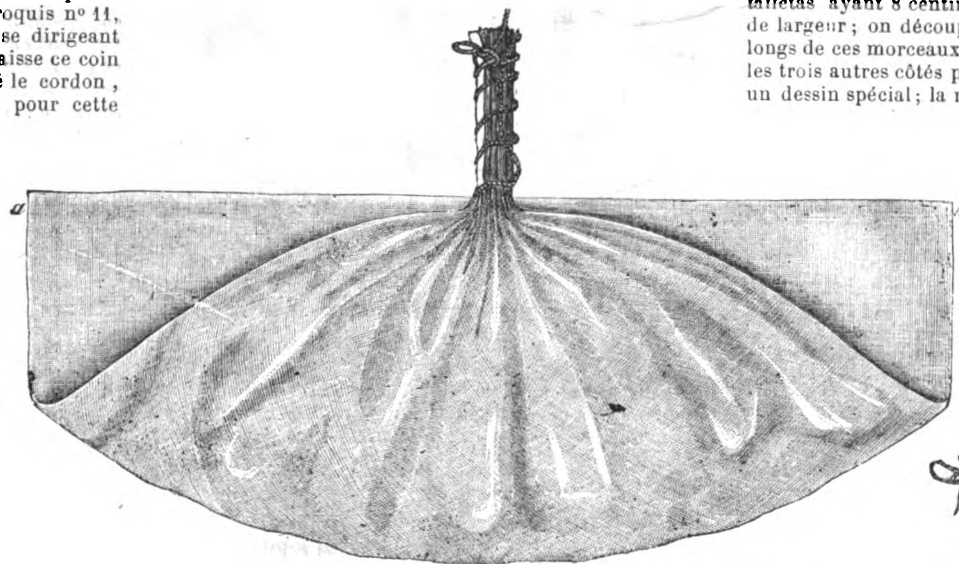
Nœud de cravate
AVEC MANCHETTES.

Ce nœud servira en toute occasion; — la manchette l'accompagne est spécialement destinée aux toilettes voyage et de campagne. Notre modèle est fait en taffe noir et taffetas vert; la garniture se compose de peti feuilles isolées, alternativement noires et vertes, garnit qui est très-jolie et très-nouvelle.

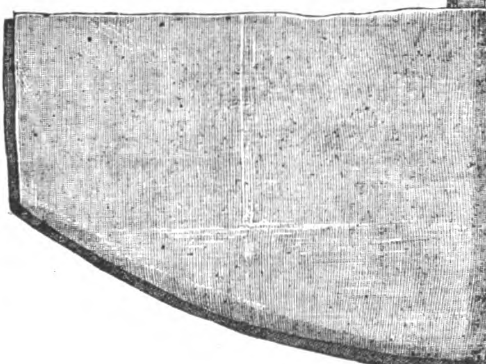
Chacune de ces feuilles est faite avec un morceau taffetas ayant 8 centimètres de longueur, 2 centimètres de largeur; on découpe, à l'aide de ciseaux, l'un des cô longs de ces morceaux à toutes petites dents, puis on pli les trois autres côtés pour former la feuille représentée un dessin spécial; la ruche formée par ces feuilles se co



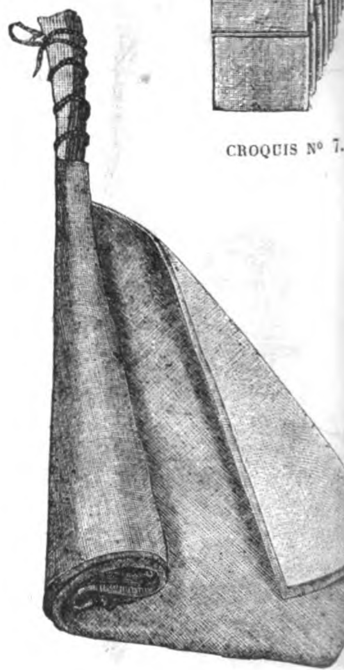
CROQUIS N° 8.



CROQUIS N° 9.



CROQUIS N° 10.



CROQUIS N° 11.



CROQUIS N° 7.

Moine Imp. Paris

LA MODE ILLUSTRÉE

[illegible]

Toilettes de Mme [illegible] 16 Boulevart des Capucines

ıe alternativement de deux feuilles ·tes et d'une feuille noire.

'our exécuter le *nœud de cravate*, coupe chacun des pans en taffetas ır, de 13 centimètres de longueur et · 9 centimètres de largeur, taillés peu en pointe vers le bas; on les ıble en taffetas léger, et, pliant le ır du dessus et de la doublure, on coud ensemble, et l'on place les ıilles dans la direction indiquée par dessin; elles se réunissent à la pointe pan, et à cette place deux feuilles rtes tombent, de chaque côté, sur une feuille noire. Les ıcles du nœud sont faites avec deux bandes de taffetas ir (15 centimètres de longueur sur 8 centimètres de geur), ourlées de chaque côté long, et sans doublure; place sur ces boucles des feuilles pareilles à celles ; pans, mais seulement sur le côté qui est en évidence, mme l'indique le dessin; on dispose ce nœud sur un ırceau de taffetas ou de tulle noir roide, et l'on forme la ucle transversale avec un morceau de taffetas noir, ant 12 centimètres de longueur, 8 centimètres de larur; enfin, on coud sous le nœud, si l'on veut, un *tour cou* en taffetas noir.

La *manchette* est faite avec un morceau de taffetas noir, ant, dans le milieu, 8 centimètres 1/2 de hauteur; sur les tés, 5 centimètres de hauteur, et, selon la largeur du ignet, 16 centimètres, plus ou moins, de longueur. On ıpe, pour chaque manchette, deux morceaux pareils, n de taffetas épais, l'autre de taffetas léger, entre les·els on place un troisième morceau pareil de percaline ide, afin de bien maintenir la manchette; on place les ıilles comme nous l'avons expliqué pour le nœud de avate, et comme notre dessin l'indique si clairement. On et d'un côté un bouton, de l'autre une boutonnière, et ın *déguise* cette *fermeture* par un bout de ganse terminé r un petit gland composé des mêmes nuances que la anchette.

Deux dessins pour siéges ou tapis.

Ces dessins, de genre *turc* ou algérien, sont d'une exécuɔn très-facile et d'un effet charmant; ils serviront pour ıaises, fauteuils, tabourets de piano, pouffs, etc.; ces rniers siéges, quoique fort à la mode, n'ont pas détrôné ; fauteuils Voltaire et autres, ainsi que l'on m'en exprimait récemment la crainte. Les pouffs n'ont point de dosr; c'est un siége rond que l'on place au milieu des sans, et qui ne peut tenir lieu de fauteuil. — Si l'on désire técuter six chaises ı tapisserie, on pourı varier les nuances ıdiquées près des eux dessins que nous ablions aujourd'hui; suffira de suivre nos essins jusqu'à ce que on ait fait les petits ırrés qu'ils représenınt, puis de copier ɔujours le travail que on vient de faire.

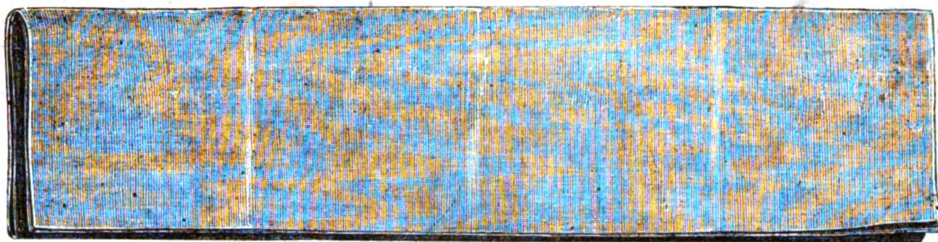
Bourse à jetons.

Il n'est point de ıaîtresse de maison ui n'ait gémi sur 'ennui de poursuivre es jetons épars dans ıne table de jeu, et de es réunir au moment ı l'on veut s'en serir. Cette bourse serira à contenir les jeons, les fiches et nême deux jeux de artes.

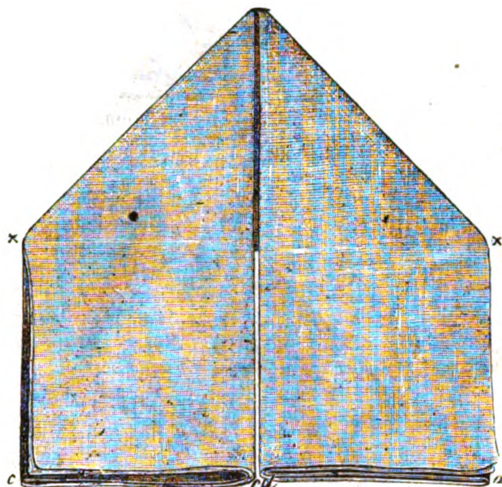
Pour la faire, on ımploie 23 centimètres de taffetas bleu bluet, ayant 52 centimètres de largeur, — lu cachemire de même nuance, — du velours noir, — 5 mètres de cordonnet d'or, — 2 écheveaux de soie de cordonnet ponceau, — 6 glands ponceau, 12 glands bleu bluet; — des moules de bois recouverts de soie bleue, — rouge, — et de cordonnet d'or; — 1 mètre 25 centimètres de ganse de soie bleue.

Le dessin n° 1 représente la bourse terminée; le dessin n° 2 est la moitié de la partie inférieure en grandeur naturelle; on fait par conséquent deux morceaux pareils au dessin n° 2; on les coupe en cachemire bleu, ou plutôt on trace leurs contours sur le cachemire; on monte celui-ci sur un métier, et l'on applique le velours noir, traversé par des points faits avec la soie ponceau, et encadré par le cordonnet d'or. Afin de faciliter l'exécution de ce travail, nous l'avons représenté en partie terminé, tandis que l'une des moitiés du dessin n° 2 n'est point encore ornée de soie ponceau. Quand ce travail est fini, on coupe le cachemire, en laissant tout autour l'étoffe nécessaire pour les remplis, que l'on fixe à l'intérieur; on double les deux côtés avec un morceau d'étoffe de soie légère, puis on prépare la bourse; on plie le taffetas bleu en deux, — on arrondit les coins du côté inférieur, — côté fermé, — puis on coud ensemble de chaque côté le taffetas jusqu'à 4 centimètres de distance du bord supérieur; à cet endroit, on place à l'intérieur de la bourse une bande de taffetas, ayant 1 centimètre 1/2 de largeur, destinée à servir de coulisse, dans laquelle on introduit la ganse ronde *double*; on plie le bord supérieur et l'extrémité des côtés de la bourse, à l'*extérieur*, et l'on couvre ce pli avec du velours noir orné de soie ponceau et de cordonnet d'or, comme la partie inférieure.

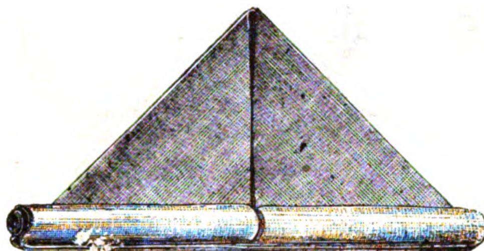
Afin de poser la partie inférieure bien exactement, on mesure 16 centimètres depuis le bord supérieur de la bourse, et l'on place le milieu du cachemire brodé au milieu de l'un des côtés de la bourse, à 16 centimètres du haut; entre les deux morceaux de cachemire brodé, il reste un espace que l'on fronce pour rapprocher ces deux morceaux, et, sur les fronces, on place trois moules de bois, — deux recouverts en bleu, un recouvert en ponceau; — on assemble, en dessous, les dents des morceaux de cachemire entre lesquelles on fait *bouffer* la bourse de taffetas; à chacune de ces *dents* réunies on place trois glands de soie, — deux bleus, — un rouge, — assemblés sous un moule de bois recouvert en bleu. — On passe dans la coulisse, de chaque côté, 66 centimètres de ganse bleue, ornée, à chaque bout, avec un moule recouvert en rouge; — enfin, on passe de chaque côté du bout supérieur trois glands pareils à ceux du bord inférieur. L'effet de cette bourse est charmant.



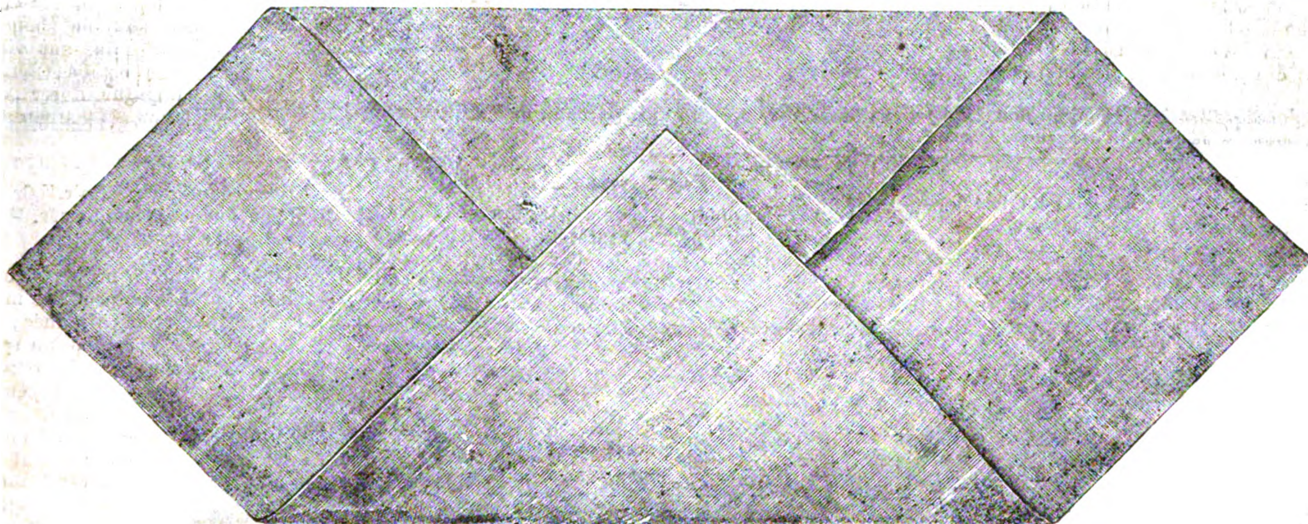
CROQUIS N° 12.



CROQUIS N° 13.



CROQUIS N° 14.



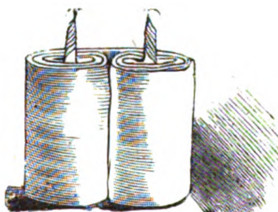
CROQUIS N° 15.



CROQUIS N° 16.



CROQUIS N° 17.



CROQUIS N° 18.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe de printemps en cachemire violet. Le bas de la jupe est orné d'un grand volant (40 centimètres de hauteur) posé *à bord*. Une ruche en taffetas noir surmonte ce volant; à la ruche succède un bouillonné peu froncé, toujours en cachemire, ayant 10 centimètres de hauteur; puis une ruche de taffetas noir; puis un bouillonné de cachemire (8 centimètres de hauteur); puis une troisième ruche. Ces ruches ont : la première, 7 centimètres; la deuxième, 6 centimètres; la troisième, 5 centimètres de hauteur. Les bouillonnés sont, ainsi que nous l'avons dit, peu froncés; ils ont 20 centimètres de plus par lé que la jupe de la robe; cette jupe commence seulement au-dessus du deuxième bouillonné. Toute cette garniture, qui convient aussi pour les robes de foulard), est placée, non sur une jupe *longue*, mais *à bord* d'une jupe qui est attachée sous la troisième ruche.

Les manches sont beaucoup plus longues par derrière que sur la couture du devant; elles sont garnies avec un volant, qui diminue de largeur et cesse tout à fait par devant. Il est surmonté d'une ruche de taffetas noir, plus large derrière que devant; d'une seconde ruche qui s'arrondit en forme de patte sur le dessus de la manche.

Robe en taffetas ou alpaga gris. Le bord de la jupe est garni avec un volant tuyauté, *à tête*, ayant 8 centimètres de hauteur, sans la *tête*, qui a deux centimètres de hauteur; à cinq centimètres de distance de ce volant est placée une étoffe pareille à la robe *plissée* (et non froncée) dans le milieu; au milieu de cette ruche, qui a 5 centimètres de largeur, se trouve une ruche en taffetas noir découpé (3 centimètres de largeur); cette ruche sera en taffetas, lors même que la robe serait faite en alpaga; à quatre centimètres de distance, deuxième ruche (grise et noire), pareille à la première; à trois centimètres de distance, troisième ruche pareille, mais ayant 4 centimètres de longueur, tandis que la ruche noire du milieu a deux centimètres de largeur.

Corsage plat, devant et derrière; ceinture en taffetas noir, à nœud, et longs bouts placés derrière; manches à coude, à jockey, garni de ruches, et à revers, répétant le jockey.

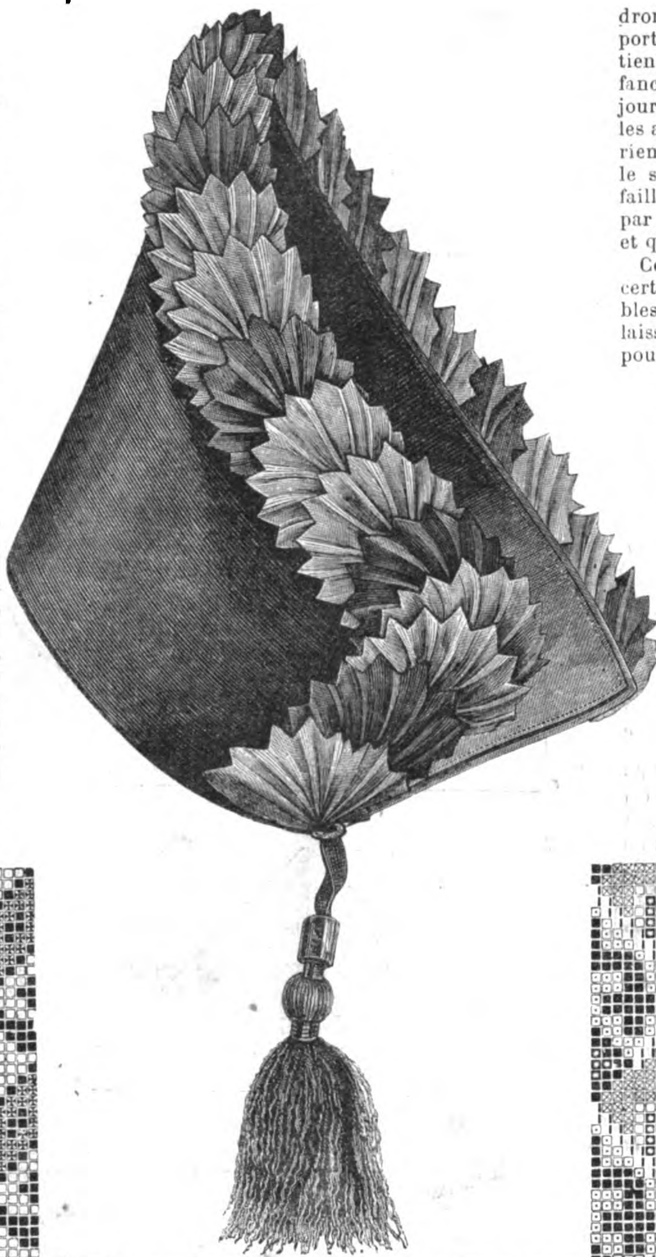
LES VIEILLES LETTRES.

Je n'ai jamais pu me défaire d'une vieille habitude, qui m'a valu bien souvent les railleries de mes amis; cette habitude est particulièrement incommode dans notre beau Paris, où l'on abat toutes les vieilles maisons, pour leur substituer des maisons neuves, décorées, ornées, dorées, mais dans lesquelles il serait impossible de se livrer à la manie conservatrice qui me caractérise : je garde presque toutes les lettres que l'on m'écrit; et ma collection, s'augmentant chaque année, sera bientôt un obstacle sérieux à tout établissement dans les appartements modernes; ceux-ci contiennent cependant plusieurs chambres à coucher, — mais on ne peut y placer son lit —; une salle à manger, — mais celle-ci me rappelle, par ses proportions, la niche qui servait d'habitation au carlin de ma tante; — un ou deux salons, — mais, pour les habiter, il faudrait appliquer dans toute sa rigueur le célèbre jugement de Salomon ; — une cuisine, — mais, pour y travailler, la servante est forcée d'en ouvrir la porte, afin d'avoir la liberté de ses mouvements; — une antichambre, — mais il serait impossible d'y endosser son paletot, si l'on ne faisait irruption sur le palier; — en un mot, il y a de tout dans les appartements modernes, excepté de la place.

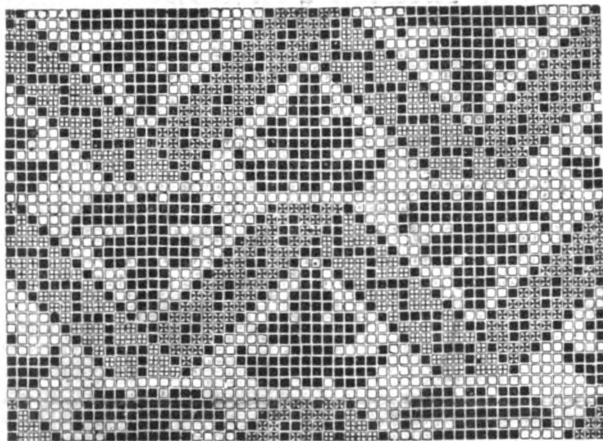
Quant aux armoires, placards, cabinets éclairés ou même noirs, ils ont totalement disparu; nos pères avaient une foule de préjugés dont nous avons fait bonne justice; on avait des armoires pour y serrer des provisions de linge, de l'argenterie, des effets qui coûtaient beaucoup d'argent; il est bien plus simple de supprimer d'un seul coup la cause et l'effet, le contenu et le contenant; n'ayant plus d'armoires, on n'aura plus tous ces objets, coûteux à acheter, et l'on pourra payer le loyer de ces petites boîtes dorées, dans lesquelles on ne peut trouver place qu'après avoir subi l'opération à laquelle Procuste a attaché son nom. Si jamais j'étais forcé de changer de [demeure,] je prendrais le parti d'émigrer, ne pouvant me résoudre à me séparer de mes vieilles lettres, qui remplissent tant de tiroirs, de coffrets et même de sacs.

Quand j'ouvre l'un de ces tiroirs, les souvenirs se dégagent du sein des années, comme le soleil triomphant des nuages; le présent fuit loin de moi, le passé tout entier se reconstruit à l'aide de ces feuillets jaunis, de cette encre pâlie; brûler une lettre me semble un acte impie; le papier frémissant paraît gémir et exhaler des reproches; les étincelles, paraissant et disparaissant une à une, comme à regret, sont pareilles à ces adieux répétés, prolongés parce que l'on ne peut se résoudre à une séparation définitive, et le monceau de cendres me représente la triste image d'un bûcher qui aurait dévoré jusqu'au souvenir de ceux que l'on a aimés. Hélas! ce frêle papier, sur lequel un ami a tracé quelques tendres lignes, durera peut-être plus que lui! Comment se résoudre à détruire ces lettres, qui deviendront peut-être de chères reliques?... Je possède un grand portefeuille vert, sur lequel un nom est inscrit, et qui contient une correspondance complète, commençant à l'enfance, se terminant à la jeunesse de l'être charmant, et toujours cher, qui m'a écrit toutes ces *vieilles lettres*; si je ne les avais pas conservées religieusement, il ne me resterait rien aujourd'hui de cet ami que j'ai tant aimé, rien! que le souvenir... et le souvenir, pour se conserver sans défaillances, sans intermittences, doit être soutenu, ravivé par des preuves matérielles qui le rattachent à la réalité et qui relient le passé au présent.

Cette raison est justement celle qui me porte à détruire certaines lettres; il en est qui nous montrent nos semblables sous un vilain jour, qui nous prouvent que Judas a laissé des héritiers, lesquels n'attendent pas le chant du coq pour nous renier; d'autres qui contiennent la manifestation de sentiments iniques, ou qui démontrent la versatilité de la race humaine. — Je brûle toutes ces lettres; leurs étincelles expirent à mes yeux... ainsi puisse expirer le souvenir amer, le souvenir de l'iniquité et de la trahison, qui peut empoisonner le cœur, flétrir les sentiments élevés, atteindre et fausser jusqu'à nos facultés intellectuelles! Notre devoir envers les autres nous commande de pardonner le mal qui nous a été fait; — notre devoir envers nous-mêmes exige que nous fassions tous nos efforts pour l'oublier et pour en faire disparaître les traces; l'âme hantée par le ressentiment, fût-il le plus juste des ressentiments, devient incapable de connaître la consolation et de croire à la grandeur; l'esprit perd sa élasticité, sa lucidité, son impartialité, quand il peut se retracer à toute heure, à l'aide de ces funestes *vieilles lettres*, l'injure et le tort que l'on a subi; une parole dure et blessante peut être adoucie par le regard, par un mouvement de repentir qui se montre sur les traits de la personne qui l'a prononcée, tandis que le mot *écrit* ne perd jamais sa force, et que sa signification cruelle ne peut être mitigée; la blessure qu'il fait est profonde et empoisonnée; il se dresse devant nous comme un spectre livide qui fixe sur nous des regards froids, implacables, et qui répète sans cesse ce que nous devrions, ce que nous ne pouvons oublier. Au feu, au feu ces feuilles qui recèlent la colère, le mépris de nos semblables, et qui conseillent la vengeance! Semblables à ces papiers préparés au quinzième siècle par un art excécrable, ils empoisonnent ceux qui les lisent.

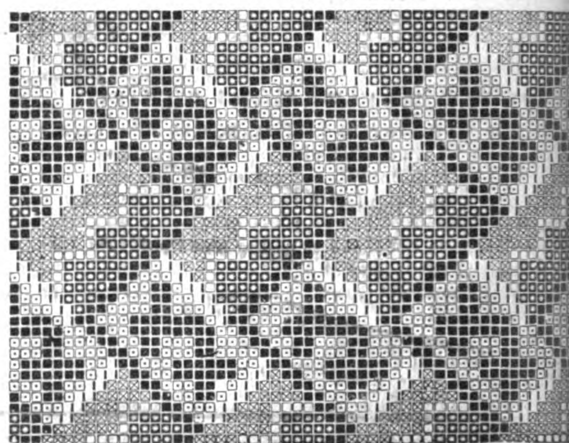


MANCHETTE ACCOMPAGNANT LE NŒUD DE CRAVATE.



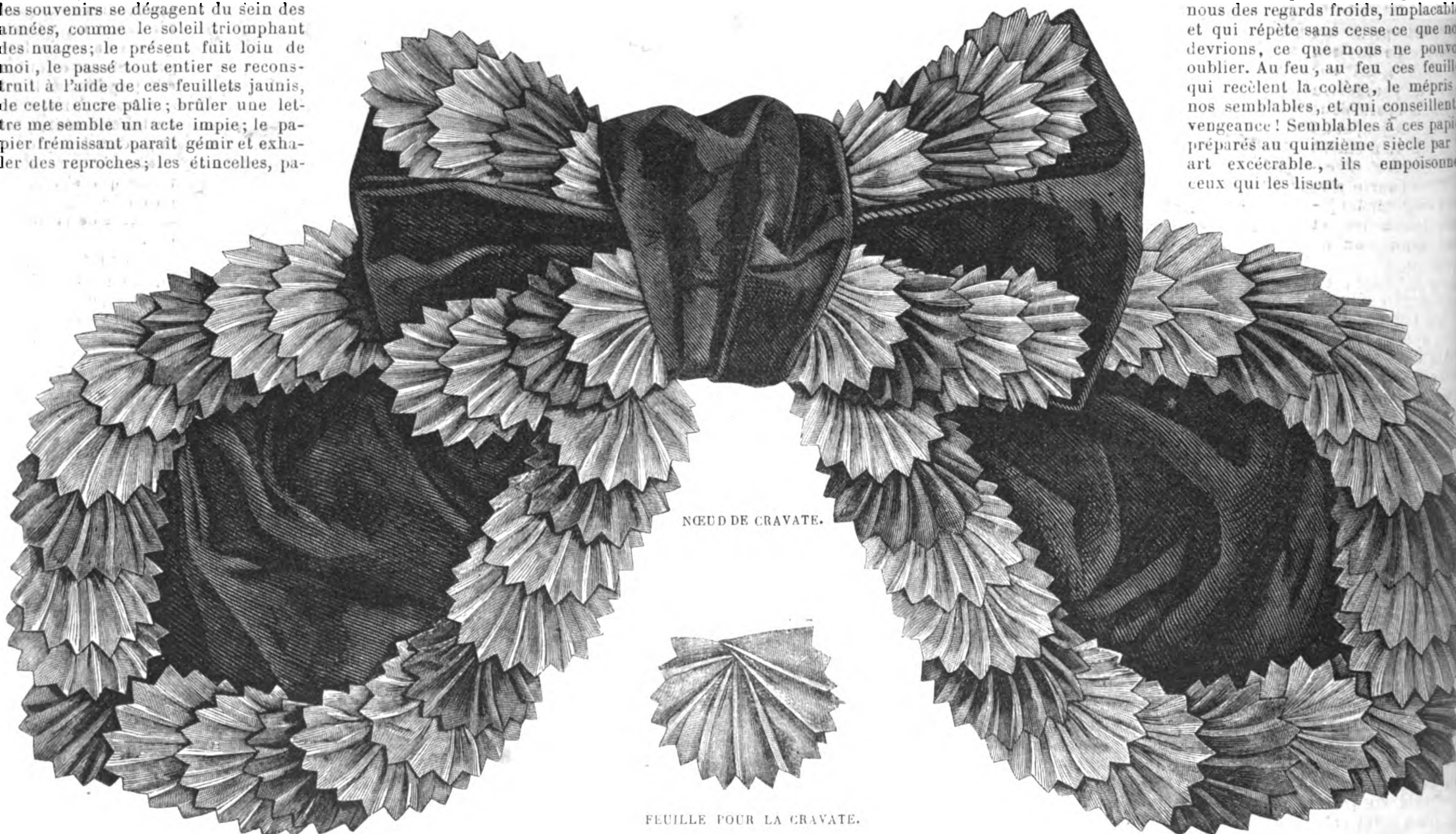
Nº 1. — DESSIN DE TAPISSERIE.

Explication des signes : ■ Noir. □ Vert anglais, nuance moyenne. ⊞ Fauve, nuance claire. ⊞ Fauve plus foncé.



Nº 2. — DESSIN DE TAPISSERIE.

Explication des signes : ■ Noir. ⊡ Groseille. ⊠ Gris-vert, clair. ◘ Même nuance, plus foncée. □ Blanc en soie. ꜝ Jaune d'or, en soie.



NŒUD DE CRAVATE.

FEUILLE POUR LA CRAVATE.

Qui ne garderait ces tendres lettres écrites par un père, ır une mère? N'est-ce point un précieux héritage, qui ré-:ille sans cesse en nous le souvenir du dévouement dont ıus avons été l'objet? Heureux ceux qui les possèdent!... us heureux encore ceux qui, ainsi que moi, n'ayant ja-ıis quitté leur mère, n'ont point eu l'occasion de recevoir s lettres, qui ne peuvent remplacer la présence bienfai-nte et tutélaire de l'être qui les a le *plus* et le *mieux* més!

Que l'on ne se moque donc point du soin que je prends: ux-là seuls qui sont insoucieux des sentiments qu'ils ins-rent, ceux-là seuls qui considèrent le uvenir comme une entrave, qui ne veu-nt être *incommodés* ni par les choses, ni r les individus, peuvent se décider à ne ın garder qui leur rappelle le passé; je s plains, et ne saurais les imiter.

S. DE PAROY.



BOURSE A JETONS.

LETTRES
'UNE MARRAINE A SA FILLEULE *

XVII

Vous m'interrogez, ma chère Hélène, ır un problème qui a occupé et tour-ıenté les plus grands esprits; ils y ont ınsacré leurs sciences spéciales, aug-ıentées, décuplées par leur ardent amour : l'humanité, et ils n'ont pu le résoudre! e n'est donc pas à nos humbles intel-gences qu'il faut demander la solution : l'effrayant problème de la misère, et ous devons nous résigner à sou-ger les infortunes que nous con-ıissons, au lieu de nous laisser buter par l'immensité de la tâ-le, et de nous dire avec décou-gement, comme vous me l'écri-z: *Le bien que je fais ne me tisfait pas, car le bien que je puis faire me tourmente.*

C'est un noble tourment, et ne voudrais pas vous l'enle-r, lors même que je le pour-is; la compassion est un senti-ent sain qui tient en éveil nos eilleures facultés; il combat égoïsme, il enseigne l'épargne, détourne nos pensées de nous-êmes pour les reporter sur au-ui; il nous apprend à retrancher os faux besoins afin de pourvoir ıx besoins réels de ceux qui sont privés du nécessaire; ı un mot, je le considère comme un feu sacré qui épure otre âme et qui la dégage de tout alliage mauvais.

Vous me dites que l'on trouve partout la théorie de la harité, et que vous ne trouvez nulle part des règles nettes : précises qui puissent vous en enseigner la pratique; est qu'en effet ces règles n'existent pas, et qu'elles ne euvent exister; comment tracer une limite absolue aux crifices que l'on veut s'imposer? comment assigner une rme définie à l'aumône, qui, par sa nature même, est es-ntiellement variable? L'un a besoin d'un secours immé-iat, l'autre cherche une profession; il faut à celle-ci du ain ou des médicaments, les secours d'un médecin, une ourriture plus fortifiante; à celle-là du travail.... Où s'ar-êter, comment choisir parmi toutes ces misères, égale-ent dignes de compassion et de secours?

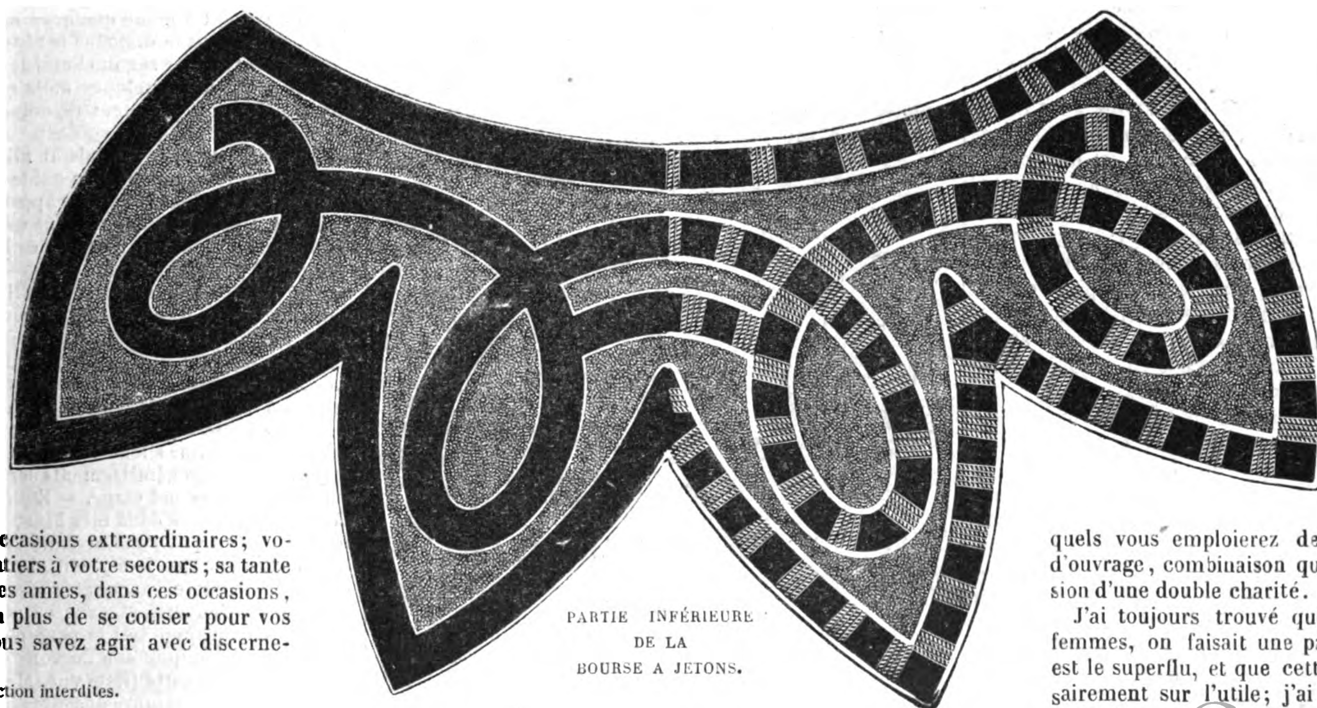
Dans cette question, ma chère enfant, comme dans utes les autres, il faut que votre cœur s'appuie sur votre ison; si vous écoutiez votre cœur seulement, il pourrait ous entraîner à es sacrifices que ous n'avez pas le roit d'imposer à otre entourage. 'ous voulez des in-lications précises... e vous engagerai lonc à fixer vis-à-vis de vous-même me sorte de *bud-et des pauvres*, ont vous prélève-ez le montant sur a somme que vous onsacrerez à votre lépense person-elle; équilibrez emploi de ce bud-get de façon à avoir oujours un *fond le réserve* pour les occasions extraordinaires; vo-re mari viendra volontiers à votre secours; sa tante t son oncle, ses vieilles amies, dans ces occasions, ne refuseront pas non plus de se cotiser pour vos bonnes œuvres, si vous savez agir avec discerne-ment, et faire le meilleur emploi possible des fonds qui vous seront confiés.

Je n'oserais prendre sur moi de vous interdire aucune des formes de l'aumône. Celle qui consiste à donner une pièce de monnaie aux mendiants de la rue a certainement ses inconvénients particuliers; mais comment refuser ces sous, qui seront peut-être convertis en un morceau de pain nécessaire à l'existence de l'être qui tend la main? Dans nos campagnes, la charité est plus facile. On vit près de ceux qui ont besoin d'être aidés; on envoie des secours en provisions de toutes sortes, et l'on sait que la misère n'est pas une spéculation horrible comme celle qui s'exerce dans les grandes villes au détriment des véritables pauvres. On peut cependant éviter jusqu'à un certain point d'être la dupe de ces fausses mères de famille, pour lesquelles la misère est une profession lucrative, qui viennent prendre leur place sur le trottoir avec la régularité d'un employé se rendant à son bureau, et qui tiennent pendant quinze ans de suite dans leurs bras un malheureux enfant nou-veau-né; quand on habite pendant longtemps le même quartier, on reconnaît facilement ces mendiantes de pro-fession, et l'on s'abstient d'encourager leur odieuse in-dustrie. Quant à *régulariser* le bienfait, je pense que vous ne sauriez mieux faire que de vous mettre en rapport avec l'une de ces modestes héroïnes qui portent le nom bien mérité de *sœurs de charité;* elles connaissent les misères les plus pressantes, et sauront vous prévenir lorsqu'il fau-dra ici un peu de bois, là quelques langes pour un enfant qui vient de naître, ou bien enfin une nourriture plus saine pour un malade convalescent; vous vous entendriez dans ce cas avec un boucher voisin, qui fourni-rait pendant un certain temps les denrées nécessaires.

Je ne saurais trop vous engager à prendre sur vous-même les sommes des-tinées aux bonnes œuvres, et à appeler à votre secours seulement vos parents, et, tout au plus, vos vieux amis. Il s'est établi depuis quelque temps dans le monde des abus singuliers; l'origine en est bonne et honorable, mais les consé-quences ont un peu faussé le principe. Rien de meilleur en soi que l'association à propos d'œuvres charitables, et c'est en vertu de cette conviction que je vous con-seille de solliciter vos parents et vos amis intimes, ceux-là surtout qui ne sauraient s'occuper eux-mêmes de charité, et de leur demander leur coopération; mais cet usage a pris des proportions étranges; les loteries pour les pauvres, les quêtes des dames patronnesses, s'adressent indistinctement à tout le monde; on prélève ainsi des impôts fort onéreux sur des jeunes gens qui n'osent refuser une *maîtresse de maison*, et qui dînent plusieurs jours avec du pain sec afin de récupérer la pièce d'or dont ils ont dû faire le sacrifice, sans même avoir la consolation d'en connaître l'emploi. Il y a de plus quelque chose de choquant à voir des *quêteuses* couvertes de den-telles, de soieries d'un grand prix, et obligeant même les individus qui leur sont presque inconnus à des sacrifices dont elles ne don-nent pas l'exemple; si ces dames de charité voulaient bien consen-tir à retrancher quelques-unes des superfluités qu'elles achètent pour leur toilette, elles pourraient faire autant de bien et seraient dispensées de demander à des person-nes tout-à-fait étrangères les sommes nécessaires pour soulager les infortunes qui les intéressent. Il est fort na-turel de mettre à *contribution* des parents ou des amis riches; — il l'est beaucoup moins de s'adresser indistinc-tement à tout le monde, sans tenir compte, soit de la modicité des ressources, soit enfin du désir bien naturel d'employer soi-même l'argent que l'on peut consacrer à la charité.

Vous trouverez dans le travail une ressource qui vous aidera à augmenter votre budget charitable. Je ne veux pas vous conseiller de faire vous-même les vêtements que vous distribueriez, parce que je crois que vous pouvez em-ployer votre temps d'une façon plus productive; les tra-vaux de *grosse couture* sont ceux qui se payent le moins cher; les objets de luxe, ceux dont la valeur réside dans le bon goût de l'*arrangement*, sont au contraire d'un prix fort élevé. C'est surtout à ceux-ci que je vous engage à consacrer vos loi-sirs; l'économie que vous ferez sur les *façons* de vos robes, de votre lin-gerie fine, de vos bonnets, berthes, cravates, etc..... vous permettra de secourir bien des infortunes, et de payer non-seule-ment les étoffes des-tinées aux vête-ments des pauvres, mais encore la *fa-çon* de ces vête-ments, pour les-quels vous emploierez des ouvrières manquant d'ouvrage, combinaison qui vous fournira l'occa-sion d'une double charité.

J'ai toujours trouvé que, dans l'éducation des femmes, on faisait une part bien large à ce qui est le superflu, et que cette part empiétait néces-sairement sur l'utile; j'ai essayé de vous élever à



PARTIE INFÉRIEURE DE LA BOURSE A JETONS.

* Reproduction et traduction interdites.

ma guise, et j'ai dirigé vos travaux d'abord vers les choses solides. Mais vous étiez bien jeune quand vous m'avez quittée... avez-vous persévéré dans les habitudes que j'ai voulu vous faire contracter? Ne les négligez pas, mon enfant, et communiquez-les, par votre exemple, à votre jeune belle-sœur. Songez qu'il n'est rien de plus essentiel pour une femme que de savoir faire elle-même la plupart des objets qui servent à son habillement; quelle que soit sa condition en ce monde, cette science lui sera précieuse; cette condition peut changer, car il est possible que des revers l'atteignent; — lors même que ce malheur n'arriverait pas, il peut lui être fort utile, à un moment donné, dans quelque campagne écartée par exemple, d'être capable de diriger une femme de chambre ou bien une ouvrière malhabile. Dites, par conséquent, à Aline, et *de ma part*, puisqu'elle veut bien me demander des conseils, que je l'engage fortement à donner seulement deux heures par jour aux arts d'agrément, et à employer le reste de son temps à des travaux utiles. Si vous n'avez pas assez d'expérience pour vous diriger vous-mêmes, faites venir une ouvrière, et faites-vous indiquer l'art de tailler et d'*appréter*, depuis ses premiers éléments. Les autres travaux, tels que la broderie, la tapisserie, etc., sont des travaux de luxe qu'il faut adopter à titre de distraction, au lieu d'agir comme certaines femmes que j'ai connues : elles payaient fort cher pour les façons de leurs robes et mantelets, en se déclarant incapables d'y travailler, et s'occupaient d'ouvrages tout-à-fait superflus, que la modicité de leurs ressources aurait dû leur interdire. Ne serez-vous pas bien heureuse et bien fière de faire vous-même les objets qui contribueront à embellir votre fille? Celle-ci, qui vous aura toujours vue occupée *utilement*, prendra elle-même et sans peine cette bonne habitude du travail, que je prêche non-seulement au point de vue de l'économie, mais aussi parce que je la considère comme l'une des meilleures conditions pour entretenir l'ordre, la paix et la bonne humeur dans l'intérieur des familles. Examinez en effet l'existence des femmes qui ne savent pas travailler, de celles qui croient qu'elles sont suffisamment occupées parce qu'elles ont près d'elles une tapisserie commencée depuis une époque immémoriale; rien ne les oblige à rester au logis; elles dépensent leurs heures en courses inutiles, en visites multipliées, et prennent l'habitude d'une dissipation qui n'est point faite pour les contenter; elles s'ennuient chez elles, — et s'ennuient aussi chez les autres; elles espèrent trouver l'amusement dans le changement, et l'inutilité de leurs tentatives ne les éclaire pas sur le néant de leur existence; comme elles ne se plaisent pas dans leur intérieur, on ne se plaît pas près d'elles; — il leur manque cette habitude précieuse de rester près de leur table à ouvrage, et de trouver dans leur travail plaisir et profit; si elles avaient des travaux utiles, elles n'abandonneraient pas si facilement leur intérieur, et sauraient distribuer leur temps de façon à n'en donner qu'une partie aux exigences mondaines; car je ne voudrais pas, — il est bien superflu de vous en avertir, — je ne voudrais pas que votre mari trouvât en vous seulement une ouvrière toujours penchée sur son travail, et qui ne saurait occuper que ses doigts; je prétends, je soutiens et soutiendrai toujours qu'il y a place et temps pour tout dans une existence bien ordonnée: la matinée sera consacrée aux travaux utiles; si des visites obligent à sortir, on fait disparaître ces travaux, et l'on va s'acquitter des devoirs imposés par les relations que l'on a avec la société; si, au contraire, on n'est pas forcée de sortir, on quitte aussi les travaux de couture, et l'on dispose toutes choses de façon que le chef de la famille, rentrant au logis, ne soit pas ennuyé par l'étalage des outils, des patrons et des étoffes; c'est l'heure des travaux que je vous signalais tantôt comme étant des travaux de luxe; on brode, on fait de la tapisserie, on lit un livre intéressant; — et les heures s'écoulent ainsi, paisibles, toujours trop courtes, et laissant après elles cette satisfaction intime qui est inconnue aux femmes oisives.

Mais à côté de ces devoirs il faut savoir faire place aussi aux exigences du monde, aux relations qui peuvent être agréables et même utiles à votre mari, et par conséquent à vous-même. Je ne parle pas ici de vos rapports avec quelques amis intimes, dont les visites ne changent rien pour ainsi dire à vos coutumes; ceux-ci viennent dîner avec vous, passer la soirée près de la table où vous travaillez avec Aline; s'ils aiment la musique, votre piano est là, près de vous, et il vous est facile de varier les plaisirs de la soirée, et de faire entendre les œuvres que votre auditoire préfère, lorsque vous verrez que la conversation languit un peu. Dans tous ces menus détails, consultez avant tout les goûts et les convenances de ceux qui vous entourent; pour être véritablement digne du titre honorable de *maîtresse de maison*, il faut savoir observer les goûts des personnes que l'on reçoit, et les satisfaire autant que cela dépendra de vous, en sacrifiant toujours, et sans hésitation, votre convenance particulière. Lors même que vous exécuteriez très-brillamment un morceau de piano, abstenez-vous de le faire entendre, si votre auditoire n'avait pas le goût musical, et, lors même qu'il l'aurait, gardez-vous d'interrompre une conversation animée pour accaparer l'attention à votre profit, et pour faire admirer votre talent de pianiste. Je ferai la même recommandation à Aline, qui chante fort agréablement, à ce que vous me dites : les arts *d'agrément* doivent, pour mériter cette dénomination, se produire pour l'agrément d'autrui, non pour l'agrément de la maîtresse de maison, désireuse de recueillir ces compliments que chacun lui adresse comme pour s'acquitter d'une dette de politesse. Parmi les exagérations courtoises de ces compliments, il est toujours facile, lorsqu'on n'est pas aveuglée par la vanité, et trompée par une personnalité qui veut tenir compte seulement de sa propre satisfaction, de discerner la part de la sincérité, et de reconnaître ceux qui ont éprouvé un plaisir véritable; c'est à ceux-là surtout que vous et Aline ferez entendre de la musique quand vous jugerez le moment opportun. En un mot, mes chères enfants, il ne faut jamais perdre de vue que vos talents sont destinés, non à vous faire briller, non à vous attirer des louanges, mais bien à procurer quelques moments de plaisir aux personnes que vous recevez. La vanité est en toute occasion la pire des conseillères; quand on l'écoute, on arrive insensiblement à substituer son goût aux goûts des autres, et c'est justement le contraire qu'il faut se proposer. En musique même, et au point de vue uniquement musical, la vanité vous fera du tort; ne riez pas, ceci n'est point un paradoxe de vieille marraine, *précieuse* de profession, c'est la conviction d'une personne qui a beaucoup aimé la musique, et qui met son expérience à vos ordres; si vous voulez examiner sérieusement mon raisonnement, vous ne tarderez pas, j'en suis convaincue, à partager mon avis. La vanité vous conseillera, en fait de musique, de rechercher surtout les *effets* produits par l'habileté; vous substituerez peu à peu la *difficulté* au *charme*, afin de faire admirer le talent qu'il faut déployer pour vous tirer à votre honneur de tous ces passages compliqués; vous vous livrerez sur votre piano à des tours de force qui sont, à parler net, de la jonglerie musicale. Aline, si elle écoutait cette funeste conseillère, que je prétends ruiner dans votre esprit, Aline, essayerait aussi de se livrer à des fioritures extravagantes; elle voudrait *monter* très-haut, et donnerait des notes aiguës, perçantes, désagréables; elle se mêlerait, qui sait? d'enjoliver Mozart, et ajouterait des *traits* de la façon de son maître de chant à ces adorables mélodies, si simples et si complètes; des *traits*.... ah! le mot est bien trouvé... et, quand on vous féliciterait sur l'habileté prodigieuse avec laquelle vous vous seriez tirées de ces passages si *difficiles*, il y aurait probablement plus d'un auditeur qui dirait *in petto* : « *Difficiles!* J'aurais voulu que ces passages fussent *impossibles!* » Cela s'est déjà vu, et on l'a déjà dit.

Vos devoirs envers le monde ne se borneront pas à cette tâche douce et facile, de réunir autour de vous quelques amis dont les goûts seront, à peu de chose près, analogues aux vôtres; il faudra savoir entretenir des relations, même avec des maisons dans lesquelles vous ne trouverez pas un grand plaisir. Savoir *s'ennuyer* n'est pas seulement une obligation, c'est un devoir pour nous autres femmes; si l'on ne savait pas s'ennuyer, la société n'existerait pas, car elle ne subsiste que par des concessions mutuelles. Madame de Ch..., cette vieille amie de M. de Guymont, reçoit une compagnie un peu sérieuse pour votre âge; elle tient cependant à ce que vous ne la négligiez pas; elle tient à faire sa partie de whist, et vous sait fort bon gré de vous plier à ses goûts; les cartes vous ennuient, à ce que vous m'écrivez, — eh bien! ma chère Hélène, vous surmonterez cet ennui, et la conviction d'être agréable à la vieille amie de votre mari rendra votre tâche plus facile. De quel droit demanderions-nous aux autres de s'accommoder à nos goûts, si nous refusions de nous imposer quelques sacrifices bien légers? Cela serait à la fois injuste et égoïste, et vous ne devez jamais perdre de vue que votre tâche en ce monde est de rendre la vie aussi agréable que possible à ceux qui se trouvent mêlés à votre existence. Cette tâche n'est, du reste, ni rude ni ingrate; elle rapporte plus qu'elle ne coûte, et j'ai toujours vu que les personnes bienveillantes, conciliantes, dévouées à leurs amis, semblaient bien plus heureuses que ces caractères égoïstes qui n'ont en vue que leur propre satisfaction. — A vous, ma chère Hélène, et à bientôt.

EMMELINE RAYMOND.

NOUVELLE

UNE NUIT A BREZWEZMILSK.

LE VOYAGE.

C'était en 1796, au commencement des victoires de Napoléon, et à l'époque de la retraite de Moreau. Je venais d'achever mes études à l'université de ma ville natale, et de passer mon examen de docteur en droit. — Aussi me sentais-je capable d'aplanir tous les différends qui s'étaient élevés alors entre les têtes couronnées et la République française.

Mais, en attendant qu'on se décidât, dans cette grave occurrence, à faire appel à mes brillantes facultés, je venais d'être nommé commissaire de police dans une petite ville de la Prusse orientale.

Ma mère me donna sa bénédiction ; puis, un mince trousseau à la main et la bourse encore plus légère, je partis pour le lieu de ma destination, qu'on chercherait encore en vain sur les cartes géographiques les mieux dressées. Et cependant cette ville, ou plutôt ce trou, existe réellement.

Je ne fatiguerai point mes lectrices de la description de mon voyage. Le pays que je parcourais était aussi plat e aussi misérable que ses habitants, et les employés de l poste aussi grossiers que leurs voitures étaient dures. J'étai donc harassé de fatigue, quand un soir j'arrivai à Brezwezmilsk : ainsi se nommait cette localité. La première fois qu j'essayai de prononcer ce nom, je crus m'être décroché l mâchoire. De là provenait évidemment la secrète répulsio que m'inspirait d'avance mon séjour en cette ville. — On n peut se dissimuler, en effet, que les noms aient une certaine influence sur nos faibles imaginations. — Cependan l'idée que je m'étais formée de cet endroit avait été s peu flatteuse, que la première impression fut presque favorable, bien que les maisons fussent parfaitement noires, le rues fangeuses et mal pavées, et les habitants d'une propreté plus que douteuse.

Et pourtant, lorsque du fond de ma diligence j'aperçu poindre au loin les premières maisons de Brezwezmilsk, mo cœur ne laissa point de battre quelque peu. « Voilà donc, m disais-je, le terme de mon voyage; c'est donc là que va commencer ma carrière officielle. Pourvu qu'elle ne s'y achèv pas, dans le cas où les Polonais, ne voyant en moi qu'un sorte d'espion, tenteraient de me faire un mauvais parti! — Je ne connaissais âme qui vive en cet endroit, si ce n'ét toutefois un ancien camarade d'université, un nomm Burckardt, qui depuis peu y remplissait les fonctions d percepteur.

Je l'avais prévenu de mon arrivée, et prié même de m retenir un logement. Je ne saurais dire combien, à mesur que je m'approchais du lieu de ma résidence, ce Burckard autrefois pour moi l'être le plus indifférent, que j'évita même autant que possible, d'après la recommandation d ma mère, me devenait cher. Il n'était connu des étudiant que comme joueur, buveur et homme d'assez mauvaise compagnie, et pourtant, à chaque tour de roue, il gagnait considérablement dans mon estime, et je me sentais de plus e plus disposé à lui jurer amitié et dévouement éternels.

Je ne suis point superstitieux, mais je crois pourtant des circonstances de bon ou mauvais augure. Je m'éta donc mis dans l'idée que, si la première personne que rencontrerais dans cette ville était une jeune fille, cet rencontre me porterait bonheur, tandis qu'il en serait au trement si c'était un homme qui se présentât à moi. — J gez donc de ma satisfaction, lorsqu'aux portes de la vill mes regards anxieux tombèrent sur une jeune Polonais Je me serais presque prosterné devant ce signe de bon a gure, si mes reins, brisés par les horribles soubresauts de diligence, me l'eussent permis. Je me contentai donc de sa sir mon lorgnon pour considérer cette jeune fille. Elle n tirait la langue, en bonne patriote, et était horrible. Je lui en ôtai pas moins respectueusement mon chapea action qui la fit partir d'un éclat de rire immodéré, et q retentit encore à mes oreilles.

Telle fut mon entrée à Brezwezmilsk.

LA VIEILLE ABBAYE.

Je demandai en termes polis au maître de poste de vo loir bien m'indiquer la demeure du percepteur Burckar N'ayant reçu aucune réponse, je renouvelai près de six f inutilement la même demande. Enfin, à la septième j'o tins une réponse. « A la vieille abbaye! » me dit cet hom d'un ton de méchante humeur. « — Et puis-je vous prier m'indiquer où se trouve cette vieille abbaye? — Je n'en pas le temps. Pierre! conduis-le là-bas. »

Peu flatté d'un accueil aussi peu hospitalier, je me mi suivre le Polonais déguenillé qui me servait de guide, qui comprenait à peine quelques mots d'allemand. Il s'e suivit entre nous le dialogue le plus singulier. J'essayai vain de l'interroger sur mon ami le percepteur; je n'obti pour réponse que quelques mots sans suite et de lugul signification, tels que meurtre, enterrement, mort aux Pr siens !

Fort préoccupé, je me laissai aller en silence à d'as tristes réflexions, quand mon guide s'arrêta enfin devant vieille abbaye, dont la sombre apparence n'était point fa pour me rassurer, d'autant plus que je remarquai les gards anxieux que jetaient sur ce bâtiment les rares p sonnes qui passaient dans la rue. — Mon Polonais m'ay quitté aussi silencieusement qu'il m'avait accompag force me fut de franchir seul le seuil de la porte entr'o verte. Le plus profond silence régnait dans le bâtiment. L freux grincement des gonds n'ayant réveillé personne, montai bravement un large escalier en pierre et frappai d cement à la première porte qui s'offrit à mes yeux, clarté douteuse de la lune. — Personne ne répondit. Je fr pai plus fort, même silence. Seulement le bruit de mes co se perdit en longs gémissements dans les vastes corridors premier et du second étage. — Enfin, dans mon impatie de serrer mon ami dans mes bras, je me décidai sans p tarder à ouvrir, et j'entrai dans la chambre. — Mais j sortis plus vite que je n'y entrai ; car, au milieu de ce chambre, éclairée par quatre cierges, j'avais aperçu cercueil entr'ouvert, et dans ce cercueil j'avais parfai ment reconnu mon ami le percepteur.

Il me serait impossible de vous exprimer la terreur me fit éprouver cette triste vue. Mon esprit effrayé se la sait aller au plus sombre découragement. Que devenir d

tte ville perdue, maintenant que venait à me manquer la ule personne qui pût m'être de quelque secours ?

Tout à coup la porte d'entrée grinça sur ses gonds, et fit tentir d'un lugubre gémissement les vastes corridors du emier étage. Une personne se mit à monter l'escalier. C'était un jeune garçon qui, après m'avoir considéré avec des ıux fort étonnés, m'adressa enfin la parole en polonais, ıis en allemand, langue qu'il parlait aussi bien qu'un ıfant de Berlin.

Heureux de trouver enfin une âme vivante dans cette main de la mort, je me hâtai de l'interroger, et appris de lui ı'il avait été l'interprète et le fidèle serviteur du percepur; mais que, deux jours avant mon arrivée, dans une dissision orageuse qui s'était élevée au café entre quelques ılonais et son maître, ce dernier avait reçu plusieurs coups ; couteau, dont un lui avait fait une blessure mortelle. ıant aux assassins, ils avaient pris la fuite et avaient happé à toutes les recherches.

Le domestique me dit aussi que le défunt percepteur, avant tte rixe fatale, s'était occupé de l'installation du commisire de police qu'il attendait, et que même il avait poussé sollicitude pour moi jusqu'à me faire préparer un appartement et me retenir une cuisinière. « Il ne faut pas, du ste, ajouta l'intelligent serviteur, vous étonner de ce fâ-ıeux incident. Ils ne sont pas rares ici, car les Polonais les Prussiens ne sont guère d'accord. »

Après ces rassurantes paroles, il me fit monter le large escalier pour me conduire à mon nouveau domicile. — Nous ıversâmes une longue rangée d'appartements complétement déserts, et finîmes par arriver dans une vaste chambre ı se trouvaient un lit entouré de vieilles draperies de damas ıne, une table dont les pieds portaient encore la trace anciennes dorures, et quelques vieux siéges poudreux. Les urailles étaient revêtues de tapisseries à moitié moisies, présentant des sujets de l'Ancien Testament.

Je me sentis mal à l'aise dans cette grande chambre, et ıur bien peu j'aurais été coucher à l'auberge. Hélas! pourıoi ne pas avoir suivi cette bonne inspiration! Mais une usse honte me retint. Je pensais d'ailleurs que le doestique et la cuisinière devaient demeurer non loin de oi.

Leebrecht (c'était le nom du jeune garçon) alluma deux ımbeaux et sortit pour s'occuper de mes bagages et de mon uper. Mes malles furent bientôt apportées, et, le souper rvi, Leebrecht, après m'avoir souhaité une bonne nuit, se tira avec une précipitation qui ne laissa pas de me sember singulière.

Je me levai pour le rappeler, mais l'idée de passer pour sillanime aux yeux de mon domestique me retint de uveau. J'entendis le bruit de ses pas s'éteindre peu à peu ns les corridors, et le grincement que fit la porte d'enée en tournant sur ses gonds rouillés résonna en moi jus-ı'au fond du cœur.

J'étais donc seul dans cette vieille abbaye, tout seul en mpagnie d'un cadavre.

LA SENTINELLE.

Je ne crois pas aux revenants, et pourtant la nuit j'en ai ıur. Explique qui voudra cette bizarrerie.

Lors donc que je me trouvai ainsi abandonné dans cette ande chambre, au milieu du silence de mort qui régnait ırtout, il me fut absolument impossible de prendre ni ıurriture ni repos, malgré le grand besoin que j'en avais. ıt ce qui m'entourait contribuait à augmenter mes terurs. Je me dirigeai vers la fenêtre pour m'assurer si, en s de danger, la fuite était possible de ce côté, car à trars les labyrinthes de cet immense bâtiment, je ne pouıis que m'égarer. La fenêtre ne s'ouvrait point, et, par ıcroît de précaution, elle était pourvue de solides barıux de fer.

Tout à coup, et comme par enchantement, l'abbaye en-ıre parut s'animer. J'entendis les portes s'ouvrir et se ımer, des pas lointains se rapprocher insensiblement, et bruit, d'abord sourd, de voix confuses se rapprocher as-ı pour que je pusse distinguer les mots prononcés en poıais de meurtre, assassinat, Prussien. Je ne doutai pas ı'on n'en voulût à ma vie, et, courant à ma porte, je ırvins à la verrouiller assez à temps pour rendre inutiles ı efforts qu'on fit du dehors pour y pénétrer. J'osais à ıne respirer de peur de trahir ma présence. Mes genoux ımblaient, et mes tempes étaient baignées d'une sueur ıide. Encore une fois on essaya d'ébranler ma porte, ıis tout rentra dans le silence.

Jugeant, d'après le calme qui succédait au bruit, que les ılonais s'étaient retirés, j'eus avant tout la précaution ıteindre la lumière pour que sa clarté ne me fit point couvrir. Malheureusement, l'homme n'est point ami de bscurité. Les idées les plus extravagantes se présentèıt aussitôt à mon imagination surexcitée, et me causèıt d'étranges hallucinations.

Ce fut au milieu de pareilles terreurs que j'entendis sonır minuit, l'heure des revenants. En vain je faisais apıl à ma raison, elle m'abandonnait.

Enfin, soit par désespoir, soit par héroïsme, je me décıi à sortir de cet état affreux d'angoisses. Rassemblant ıt mon courage, je m'élançai de mon siége, traversai en ıonant la chambre, et, parvenu à la porte, bien décidé à ıgner le large, dût-il m'en coûter la vie, je l'ouvris.

ANGOISSE MORTELLE.

Horreur! Je reculai d'épouvante, les cheveux dressés sur tête.

A la ténébreuse clarté d'une vieille lampe fumeuse, je ıtinguai, tout près de la porte, le corps assassiné du perpteur. Il était couché dans un cercueil, et le linge ensanıanté qui l'entourait, s'étant dérangé, laissait entrevoir cœur une large blessure béante. A cette vue, je cherchai vain à reprendre mes esprits; mon pied heurta involonırement le cercueil, et il me sembla voir le cadavre ouvrir les yeux et essayer de se soulever. Je perdis presque connaissance, et, revenant sur mes pas, je tombai à la renverse sur mon lit. Le bruit continuait autour du cercueil. Évidemment le mort renouvelait ses tentatives pour sortir de sa bière. J'entendis distinctement un sourd gémissement, ainsi que les efforts que fait une personne en essayant de se lever. Puis, à travers l'obscurité, j'aperçus une forme humaine traverser le seuil de la porte, et, s'appuyant le long des murs, se traîner péniblement, et tantôt s'affaisser, tantôt se relever. En vain j'essayai de me persuader que j'étais le jouet d'une terrible hallucination. Le spectre lui-même se chargea de me détromper. Je le vis peu à peu s'approcher de mon lit, se pencher sur ma tête, et enfin s'étendre sur moi de tout son long. Je sentis même sur ma figure le froid de son corps. Son poids m'étouffait, et la respiration me manquait. C'en était trop pour mes forces. L'effroi me fit perdre entièrement connaissance.

A cette heure encore, je suis à me demander comment j'ai pu survivre à de pareilles émotions. Rien que leur souvenir me glace jusqu'à la moelle des os.

Évidemment, je dus rester longtemps privé de tout sentiment, car lorsque je revins à moi, l'heure des revenants était passée depuis longtemps; et j'aurais pu croire n'avoir éprouvé qu'une terrible vision, si un nouvel incident n'était venu prouver la réalité de l'apparition.

LE JOUR.

Il faisait grand jour, et pourtant je ne pouvais guère m'en apercevoir, tant les épaules de mon ami assassiné me couvraient hermétiquement la figure et les yeux. J'entendis pourtant les cris des passants dans la rue et le bruit des voitures qui circulaient.

Bientôt des pas d'hommes résonnèrent dans la chambre, et à côté de mon lit plusieurs voix se firent entendre. Je ne pouvais comprendre ce qu'on disait, car on parlait encore polonais; mais il était évident qu'on s'occupait du cercueil. Sans doute on allait s'apercevoir de la disparition du corps, et venir à mon secours. Ce fut en effet ce qui eut lieu; mais j'avoue que je ne pouvais prévoir que ce secours dût m'arriver par une large distribution de coups de fouet, appliqués sans aucune miséricorde sur le corps du mort ou du mourant. Cette distribution eut du reste pour effet de faire se dresser immédiatement sur ses pieds mon infortuné revenant; et comme, bien que sous lui, je n'avais pourtant pas été épargné dans la distribution, je ne tardai pas à imiter son exemple, trouvant cette manière de ressusciter les morts beaucoup trop énergique.

La chambre était pleine de monde, et la plupart des assistants étaient Polonais. Ce ne fut toutefois qu'après quelques instants passés à me remettre et à demander des explications, que tout fut éclairci pour moi. Celui qui m'avait si généreusement gratifié de coups de fouet n'était autre que le commissaire de police chargé des obsèques du percepteur. Quant à ce dernier, il reposait toujours dans son cercueil au milieu de la chambre, où la veille l'avaient déposé quelques Polonais ivres, au lieu de le porter dans le vestibule comme ils en avaient reçu l'ordre. Un de leurs camarades, plus gris que les autres, à qui on avait confié la mission de veiller sur le cercueil, n'avait point tardé à s'endormir. Réveillé par le bruit que j'avais fait, il s'était instinctivement dirigé vers mon lit, et, couché sur ma personne, y avait paisiblement cuvé son eau-de-vie.

Malgré cette issue rassurante, les émotions de la nuit avaient été trop violentes pour moi. Une fièvre violente me prit, et, pendant sept semaines que dura mon délire, je ne fis que parler d'esprits, de revenants, d'assassinat, etc., etc.

Depuis lors, par suite de circonstances imprévues, j'ai quitté Brezwezmilsk; mais je n'ai pu encore entièrement me délivrer du souvenir de cette horrible nuit. Je la raconte voontiers, car elle prouve qu'en ce monde il ne faut point avoir peur des choses auxquelles on ne croit pas.

(*Traduit de l'allemand.*)



TEMPÉRATURE DES APPARTEMENTS.

La température de l'intérieur de nos maisons, qu'on doit s'efforcer de maintenir en été entre 18 et 20 degrés, ne doit pas dépasser 14 à 15 degrés en hiver.

Cette température paraît douce lorsque l'on quitte l'air extérieur où le froid atteint fréquemment 5 ou 6 degrés. Mais, depuis que l'usage des poêles en fonte et le chauffage au charbon de terre se sont généralisés, la chaleur des appartements ou des magasins est quelquefois excessive, et il n'est pas rare de voir le thermomètre monter jusqu'à 25 et 30 degrés. Pendant les gelées rigoureuses, on passe ainsi sans transition d'un froid extrême à une extrême chaleur, et de graves altérations dans la santé ou des attaques d'apoplexie n'ont souvent pas d'autre cause que ces brusques changements de température.

L'uniformité de température, favorable à toutes les constitutions, est surtout indispensable pour les vieillards et pour les enfants. (*Gazette de médecine.*)

FROMAGE DE POMMES DE TERRE.

Le moyen de faire, avec des pommes de terre, un fromage très en usage dans la Saxe et dans quelques autres contrées de l'Allemagne, et fort estimé des gourmands. ce moyen, le voici : choisir les pommes de terre les plus blanches, les plus grosses et les plus saines; les soumettre à la cuisson, les peler et les piler jusqu'à ce qu'elles soient réduites en pâte homogène; ajouter du lait caillé dans la proportion de 1 à 5, c'est-à-dire 500 grammes de lait pour 2 kil. 500 gr. de pâte, et repétrir le tout bien ensemble; tenir ensuite la pâte parfaitement couverte pendant quatre ou cinq jours; puis la remanier de nouveau, la mettre dans un moule de bois ou de faïence, et la faire ainsi sécher à l'ombre pendant une quinzaine de jours. Le fromage peut alors se manger; mais il s'améliore en vieillissant, et il se conserve frais et succulent, si l'on a soin de le tenir dans un vase clos et dans un lieu sec et bien aéré.

(*Sud-Est.*)



Dans cette clef chaque chiffre en signe est la représentation d'une lettre de l'alphabet. — Les mots sont distincts et espacés. — Les signes de ponctuation comptent pour leur valeur réelle et non comme représentant des lettres.

xo2723 omʁ8m23 vı7 35ı3 6'5ɹʌ48ʁo
98m3oɔ ɹ5ı3 2om8m2 x84 68 ɹ87m
ʁo2oɔ ʁ87ɹom2 ɹ524o ʟoı4oıx 8ʁo
7m35ıꞁ7oıx 9ı 6om9oɹ87m;
ɹomı3 9'ʟ7o4 om ꞁo ʌ83 ʇ5m9o
95m2 ɹ5ı3 7ʁm54oɔ 6o3 ꞁʟ8ʁ47m3
ʌ65m93 ꞁʟo4ıʌ7m3 98m3oɔ om 45m9o
8ı 35m 9o ɹ53 ʁ5ɘoıx 4oʁ487m3.

9o3 ʌ6ıo23 3ı4 ɹ53 ʁ45m23 x53oo3
ʁ'87ɹo 6o3 ꞁ5ı45mmo3 9'8ɔı4;
ʁ'87ɹo 3ı4 ɹ53 6oɹ4o3 453oo3
6o3 ʁ4873 oꞁ6823 9'ım 474o xı4;
8ı ɹom2 ʁ'87ɹo ɹ53 ʌ5ıꞁ6o3 ʌ65m9o3;
ʁ'87ɹo 8 ɹ574 ɹ53 xo272o3 ɹ87m3
3'ım74 o2 3'om68ꞁo4 om 45m9o3
8ı 35m 9o ɹ53 ʁ5ɘoıx 4oʁ487m3.

245x 252 3ı4 ɹ53 478m23 ɹ738ʁo3
6'oɹx4o7m2o 9o3 x86o3 35ıꞁ73
ɹ7om948 ʁ48ɹo4 24732o3 7ɹ8ʁo3
o2 3o ꞁ4oı3o4 om 35ɹʌ4o3 x673;
8ɹ8m2 vıo 6'548ʁo mo ʁ45m9o,
8ı 356o76 xı4 9o3 ʁ5ı43 3o4o7m3
ʌ65m93 ꞁʟo4ıʌ7m3 98m3oɔ om 45m9o
8ı 35m 9o ɹ53 ʁ5ɘoıx 4oʁ487m3.

9o 6'7mm5ꞁomꞁo ʟoı4oı3o 7ɹ8ʁo
xo2723 omʁ8m23 vıo ʁo ꞁʟo473
ʁ849oɔ ʌ7om 65mʁ2oɹm3 9o ɹ524o 8ʁo
68 ʁ872o m87ɘo o2 6o3 473,
9ı ʌ5mʟoı4 xı733o, 9o3 ꞁo ɹ5m9o,
97oı ɹ5ı3 5ıɹ474 25ı3 6o3 ꞁʟoɹʅm3
8x4o3 6'8ʁo 5ı 6'5m 98m3o om 45m9o
8ı 35m 9o ɹ53 ʁ5ɘoıx 4oʁ487m3.

ɹ53 ꞁʟ8m23 35m2 6'ʟɘɹmo o2 68 x47o4o
vı'87ɹo 68 ɹ7o4ʁo 98m3 6o3 ꞁ7oıx;
o66o 35ı472, ꞁ'o32 68 6ıɹ7o4o
vı7 ɹ7om2 48ɘ5mmo4 3ı4 ɹ53 moıx.
68 ɹo4o 9ı 38ıɹoı4 9ı ɹ5m9o
ɹo766o om ɹo4o 3ı4 ɹ53 9o327m3,
ʌ65m93 ꞁʟo4ıʌ7m3 ꞁʟ8m2oɔ om 45m9o
35m m5ɹ ʌom7 98m3 ɹ53 4oʁ487m3.

o9ɹo 3......



Je suis l'objet des plus ardents désirs ;
Mais, m'arrogeant le droit de prendre des loisirs,
On me voit m'arrêter et causer dans la rue ;
Cependant on m'attend, plus d'une âme est émue ;
Et moi, qui suis le froid distributeur
Des plaisirs, du chagrin, ainsi que du bonheur,
Je prolonge souvent l'affreuse incertitude,
Mère des noirs soupçons et de l'inquiétude.
Les hommes sont livrés à divers sentiments,
S'ils sont privés de ma présence;
Par un désir commun à leur impatience,
Tous voudraient de l'attente abréger les moments.
Pour en tromper l'ennui, l'un regarde à sa montre,
Puis y regarde encor : c'est l'heure de me voir;
Pour hâter son bonheur, et plein d'un doux espoir,
D'un pas léger il vole à ma rencontre ;
Il m'aperçoit, me joint et me dit vivement :
Avez-vous quelque chose ? et moi, nonchalamment,
Sans lui répondre un mot, cherchant dans ma cassette,
Je ne lui mets en main qu'une seule gazette.
L'homme, désappointé, s'en retourne au logis,
Formant à chaque pas nouvelle conjecture,
Et, dans son désespoir, mettant la chose au pis,
Ne voit que trahison, perfidie et parjure.
Ah ! combien est à préférer
La douce émotion de cette mère tendre !
Son fils, qui vit pour l'adorer,
Près d'elle bientôt va se rendre.
Il est absent, mais non pas pour toujours;
Car il veut consacrer ses jours
A charmer les ennuis de sa triste vieillesse.
Des soins qu'elle eut de sa jeunesse
Son cœur reconnaissant garde le souvenir;
Et souvent, afin d'adoucir
La dure peine de l'absence,
Lui parler de ses vœux, confirmer ses projets,
Fait sa plus grande jouissance :
Cet entretien a mille attraits.
Elle m'attend : si je n'ai rien pour elle,
D'abord son cœur s'émeut; mais son fils a promis
Que du moindre accident il donnerait avis.
Son âme alors qu'elle interpelle
Lui répond : « Cesse tes soupirs,
« Ton fils était sans doute au milieu des plaisirs.
« Ne pense pas surtout qu'une indigne paresse
« Envers toi lui donne des torts.
« Excuse-le : demain de son ivresse
« Il te confiera les transports. »
Le plaisir de son fils aisément la console,
Et, sûre de son tendre amour,
Comme un lugubre oiseau son chagrin fuit, s'envole.
Si dans l'attente elle a passé le jour,
Le lendemain me ramène près d'elle ;
Du retour de son fils j'apporte la nouvelle.
L'ambitieux sait tout prévoir,
Et sait dissimuler ses craintes, son espoir.
Il attend donc, d'un air calme et tranquille,
Que j'aye parcouru la ville,
Et qu'après maints détours j'arrive enfin chez lui.
Il vise un bel emploi ; peut-être qu'aujourd'hui
On va lui donner l'assurance
Qu'il a supplanté son rival.
Si je venais remplir cette chère espérance,
A son bonheur rien ne serait égal.
Un valet entre enfin, et lui donne une lettre
Qu'au même instant je viens de lui remettre;
Il la saisit, et, rompant le cachet,
Il y trouve ces mots en style de billet :
« Vous n'êtes pas chanceux, votre place est donnée ;
« N'y comptez plus, du moins pour cette année. »
On voit l'ambitieux aux vains honneurs prétendre
Jusqu'au moment fatal de l'éternel repos;
Pour expliquer sa vie, il suffit de trois mots :
Craindre, espérer, attendre.

La comtesse D'OUT.....T.

Explication de l'Énigme.

Le mot de l'Énigme insérée dans notre dernier numéro est : *le Bonheur.*

Explication du rébus musical

PUBLIÉ DANS LE PRÉCÉDENT NUMÉRO.

Le *Duettino pastorale* est joué simultanément par deux personnes sur le même piano : le *primo* joue les deux lignes avec la clef de *sol*, toujours employée pour la main droite dans tous les morceaux de piano; le *secondo*, ou basse, joue les mêmes notes, mais avec la clef de *fa*, clef habituelle de la main gauche, *en commençant deux mesures entières* plus tard que le *primo*, et finissant, par conséquent, deux mesures plus tard.



Mlle *Léontine B....* Il faut garnir le jupon de cachemire avec une bande de velours noir posée au-dessus de l'ourlet, ou bien avec trois bandes d'inégale largeur, la plus large étant celle qui est la plus rapprochée du bord. — *La mère de Marie.* Je trouve que le burnous est infiniment plus gracieux que la casaque, et il a de plus l'avantage de ne pouvoir passer de mode ; la robe de moire brune est un peu sévère pour l'occasion en question, et pour une très-jeune femme ; elle est en tout cas inconciliable avec un diadème de fleurs ; cette coiffure ne peut convenir que pour le soir. Nous avons publié un grand nombre de modèles de coiffures, parmi lesquelles on pourra choisir ; si des motifs d'économie obligeaient à mettre la robe brune, la coiffure pourrait être en velours de couleur, bleu par exemple, avec plumes blanches. Le n° 5 contient un charmant patron de corsage, tout à fait convenable pour robes de piqué ; supprimer l'un des volants de la robe de mousseline, en laisser seulement deux, si la broderie est très-haute ; sinon, convertir la partie supérieure du volant en bouillonnés, les placer ainsi *espacés* sur la jupe, passer un ruban dans chaque bouillonné ; le velours noir peut être employé comme garniture sur toutes les étoffes, — la mousseline imprimée, exceptée. Je suis charmée d'apprendre que l'on a bien voulu avoir confiance en moi : j'ai toujours affirmé que la mignardise composait des fichus charmants ; on peut être tranquille ; en tout cas, on pourrait envoyer le fichu à Paris, où il redeviendrait du plus beau noir ; toutes les formes indistinctement, rondes ou pointues, sont à la mode. — Il est cruel de répondre par un refus à cette jolie lettre *rose*, — mais je suis forcée de parcourir une certaine voie, sans écouter mes sympathies, mes préférences, sans me laisser séduire par les lettres les plus *roses ;* chaque ouvrage doit être accompagné d'un dessin ; celui-ci, tout en étant utile, doit être aussi agréable que possible ; il devient dès lors bien difficile de publier des objets par trop *simples*, et qui sont d'ailleurs dans le domaine public ; la partie pénible de ma tâche est accomplie, il ne me reste plus qu'à témoigner ma gratitude pour l'approbation donnée au journal et à sa direction. — *Fayence.* Rien ne s'oppose à l'alliance des rideaux que l'on m'indique. On recevra des toilettes de *première communiante.* Toilette de demi-deuil : pour l'été, barége noir avec châle pareil, garni d'un volant surmonté d'une ruche *à la vieille*, — mousseline noire imprimée, à petits dessins blancs ; corsage uni, manches à revers, celui-ci bordé d'un volant de deux centimètres. Le col, en moire, doit être fait en cachemire d'Écosse, pour grand deuil. — Mme *A. J.* M. Leballeur seul peut faire cette commission ; on aurait pour le prix indiqué une *confection* de médiocre qualité ; il vaut mieux attendre nos patrons de printemps, et la faire soi-même : l'économie est notable ; la quantité d'étoffe sera indiquée dans l'explication de chaque modèle. — Mlle *M. R.* à Clermont. Les patrons de lingerie paraîtront probablement dans le n° 14 ; la toilette d'une jeune fille pour assister à la célébration d'un mariage est une toilette *de ville*. Chaque numéro du journal contient des descriptions pour ces toilettes ; un article en parlait tout dernièrement ; j'ai indiqué récemment, dans ces *renseignements*, une combinaison pour *rajeunir* les trois volants d'une robe de mousseline ; si celle-ci était trop étroite, il faut couper deux lés en pointe. — Mlle *B....* (Jura). Mme Emmeline Raymond n'a pas encore fait exécuter sa carte photographiée ; elle remercie Mlle B.... pour les preuves de sympathie qui lui sont adressées. — N° 3251. Soutache maïs pour la robe d'enfant ; cette couleur est la plus solide. Une enveloppe, portant, à l'encre rouge, l'adresse du directeur de la Mode illustrée, et contenant des charades et logogriphes, a été déposée aux bureaux du journal ; nous remercions notre correspondant inconnu, et nous accepterions une partie de ces logogriphes, si nous en connaissions la provenance : prière de nous indiquer s'ils sont originaux et n'ont pas été déjà publiés. — Consultation signée *E. R. Sainfoin.* On taille les orangers au moment où ils quittent la serre pour le grand air, c'est-à-dire, pour le climat parisien, vers le 15 mai ; on raccourcit les branches trop longues, on supprime celles qui ont poussé dans l'intérieur de l'arbuste, et aussi celles qui paraissent languissantes ; arroser avec profusion après la taille. — Papier marqué *E. L. à Maffliers.* Nous publierons des vêtements et mantelets pour enfants ; je ferais porter aux deux petites filles qui sont en deuil des châles de cachemire noués par derrière, simplement *frangés ;* ces châles seraient noirs, si le deuil est récent ; blancs ou violets, si les enfants portent le demi-deuil. La collection de l'année 1860 est épuisée ; on a procédé à un deuxième tirage, qui permet de livrer l'année 1861 aux personnes qui en font la demande. Je suis heureuse de la sympathie que l'on me témoigne. — *Une abonnée d'Auteuil.* L'une et l'autre combinaison sont convenables ; on fait aussi du piqué lilas, qui peut être employé en bandes pour garnir une robe d'enfant ; cette robe est très-jolie soutachée en noir. Nous publierons des patrons pour vêtements d'enfants. — *Papier marqué E. C.* Je crains de ne pouvoir publier le dessin désiré, et j'engage notre abonnée à s'adresser pour le recevoir à M. Leballeur, rue Taitbout, 74 ; je lui dirai cependant, dans son propre intérêt, qu'un grand col à pointes serait un peu lourd si on l'exécutait en mignardise ; je n'en ai pas vu, et ne donne pas du reste cette opinion comme *absolue*. — Je suis bien sensible à cette aimable lettre de Djedjeli, et M. Sainfoin sera bien glorieux de ce souvenir qui lui vient d'Afrique. — Mlle E. B. à *Fontenay-aux-Roses.* Les patrons de lingerie, bonnets, manches à poignet, etc., paraîtront dans le n° 14 probablement ; il est tout à fait impossible d'envoyer un dessin, plus impossible encore d'envoyer un patron dans le numéro qui suit les lettres que l'on nous adresse. — Mlle *M. C.* On portera cet été des robes de piqué (permises aussi aux jeunes filles) ; mais le vêtement qui les accompagnera, prendra la forme du talma ou du paletot court, plutôt que celle de la casaque ; Mme Henneveu, rue du Bac, 56, fournit ce costume tout prêt, si on lui envoie les mesures nécessaires ; il y a certainement *économie* à le préparer soi-même, et j'espère publier quelques dessins qui pourront servir pour ces costumes : quant à recommander une bonne couturière dont les prix soient *très-modérés*, je me vois forcée, à mon grand regret, de m'abstenir : ces deux qualités paraissent inconciliables dans cette profession. — *En attendant et en espérant.* On m'impose la nécessité cruelle de donner un démenti à la deuxième partie de cette devise, et je me vois forcée de dire ici qu'il ne faut rien espérer au sujet des vers que l'on m'a envoyés. — Mme *V. C.* à Bordeaux. Le n° 14 contiendra probablement les patrons de lingerie que l'on me demande. J'espère publier prochainement les dessins de broderie. Oui, on porte des cols *au crochet ;* la guipure d'Irlande est faite au crochet, et lorsqu'on emploie du fil fin, cet ouvrage est très-beau. La recette du b virginal est bien simple, — je l'ai même déjà publiée : on prend 30 gra mes d'amandes douces, 8 grammes d'amandes amères, dépouillées de le enveloppe ; on les pile dans un mortier de marbre, en y versant peu peu 150 grammes d'eau de rose, puis on ajoute 1 gramme de benj si l'on ne possède pas un mortier de marbre (indispensable pour ce préparation), on la commande chez un pharmacien. Le journal est he reux d'être apprécié avec tant de bienveillance. — *Une fidèle abon* Les châles de cachemire noir, brodé, ne passeront plus de mode d'ic bien longtemps, le dessin indiqué est tout à fait convenable ; quant à deuxième question, s'adresser à M. Croizat, rue Richelieu, 76. — Mme *B., château de C***.* Je trouverai peut-être une place pour la ceint en mignardise, mais les planches de lingerie et de vêtements d'enfa doivent paraître *avant tout ;* si l'on est très-pressé de faire cet objet, faut en demander le dessin à M. Leballeur, rue Taitbout, 74. — Mme P. Le papier perforé qui sert pour le signet, sera envoyé par M. Leballe si on le lui demande ; quant à l'autre demande, *peut-être*. — *Lett d'une petite pensionnaire.* Bien loin d'avoir rien à reprendre dans c charmantes pages, je félicite celle qui me les a écrites, sa mère et s institutrices ; elle recevra ou a reçu dernièrement une lettre d'une m raine, et un nouvel article de *Ce que tout le monde sait* est en prépar tion. Quant à la demande principale, il n'est malheureusement pas en m pouvoir de l'exaucer dans le délai indiqué ; ma petite amie ne sait p qu'il faut presque un mois de travail pour préparer l'un de nos dessin J'espère la dédommager plus tard de ce refus, et la remercie, en atte dant, pour ces bonnes pages si sincères. — *Marguerite.* Oui pour crêpe de Chine ; il sera plus beau avec la guipure qu'avec les frange oui aussi pour le burnous : cette forme est toujours la plus gracieuse ; o pour la robe de mousseline, — pour la robe de piqué ; — mille fois o pour le costume de petite fille : — notre abonnée pourrait nous donner d conseils, au lieu d'en demander, car toutes ses idées sont du meille goût ; garnir la robe d'alpaga noir, avec un volant de taffetas n tuyauté (10 centimètres de hauteur) ou trois volants, toujours en taff tas, couvrant un espace de 30 centimètres. Nous publierons des vête ments d'enfants ; quant à M. Sainfoin, l'une de vos suppositions pou rait bien le décider à faire publier son portrait. Vous attribuez s obstination à son extrême laideur ; je vais lui communiquer votre lett et par vanité il consentira peut-être à se laisser *pouretraire*. Oui su pour la couverture de l'année 1861 ; elle coûte 5 francs. — Mlle *de C* Fleury-sur-Andelle. On peut couper les basques d'un ancien corsage, o ne pourrait le remplacer par un corsage de taffetas pour accompagner u jupe de moire ; celle-ci peut être garnie avec *un*, — *trois* ou cinq volan tuyautés en taffetas noir ; en tout cas la garniture, quel que soit le nom bre des volants, ne doit couvrir que 40 centimètres de la jupe ; qua aux manches, nous en avons publié récemment trois patrons ; nous p blions sans cesse des gravures de modes, et enfin nous préparons d patrons de manches et corsages pour le printemps ; je choisirais u manche large, garnie comme la jupe, avec des volants de taffetas ; po *rajeunir* le corsage, j'y ajouterais une ceinture à bretelles en taffet noir (patron dans le n° 5 de cette année). Nous publierons des patro pour vêtements d'enfants. — Mme *J... B.... Sunderland.* Un bouquet po vant servir pour un *pouf* a été publié dans le n° 6 ; un lambrequin en t pisserie a paru dans le n° 4 ; je crains de ne pouvoir renouveler de sit la publication de dessins analogues, et je prie Mme J... de recevoir l'e pression de mes regrets, et de ma reconnaissance pour sa bienveillan appréciation.

AVIS.

L'administration de la *Mode illustrée* a l'honneur d'info mer ses abonnés que, par suite d'un traité particulier pass avec la maison Gaget, elle peut livrer une *reliure mobil* dite *reliure Marie*, qui leur permettra de réunir en volum au fur et à mesure de leur publication, les numéros d Journal, et de les mettre ainsi à l'abri de tout froissemen et des maculatures.

D'un système simple et commode, la reliure Marie fix les feuilles ou cahiers sans les percer, les piquer ni les alté rer en quoi que ce soit, et on peut en mettre ou en retire isolément un ou plusieurs sans déranger les autres.

L'Administration cède ces *reliures mobiles,* disposées pou y mettre *six mois* du Journal, aux prix réduits de :

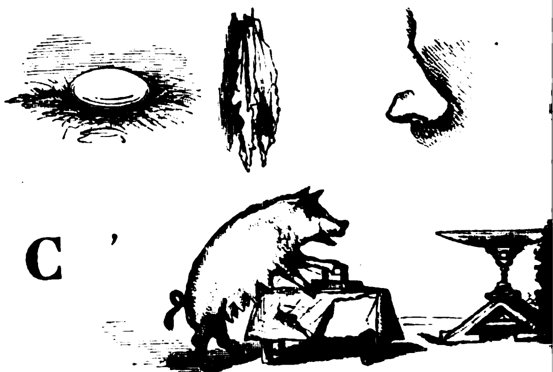
Couverture en percaline chagrinée, 5 francs.
Cartonnage de couleur, 3 fr. 75 c.
Établies pour y réunir l'*année entière*, au prix de :
Couverture percaline, 6 fr. 50 c.
Cartonnage, 5 fr.

Ceux de nos abonnés qui désireraient avoir ces reliure mobiles doivent les faire prendre dans nos bureaux. Dan le cas où l'envoi serait fait sur demande, les frais de trans port seront à la charge de l'acquéreur, l'Administration li vrant ces reliures au prix coûtant.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typ. de Firmin Didot, imprim. de l'Institut et de la Marine, r. Jacob, 56

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Quand, assis sur mon balcon, on aperçoit la lune montan dans le ciel, c'est un grand spectacle.

Nº 10. TROISIEME ANNÉE. 10 mars 1862.

LA MODE ILLUSTRÉE

Le numéro, vendu séparément, **25 centimes.** AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, **50 centimes.** AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

[CON]TENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE SAMEDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE : PARIS. Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr. DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*). Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c. Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56. S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND. Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER. Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ : PARIS. Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c. DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*). Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr. Les abonnements partent au 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (*Pour l'étranger le port en sus*). —

COIFFURES.

Nous avons souvent parlé à nos lectrices du talent remarquable dont Mme Aubert fait preuve dans toutes ses créations; qu'il s'agisse d'un chapeau simple ou élégant, d'une coiffure très-parée ou d'une coiffure d'intérieur, d'un bonnet destiné à une personne âgée ou d'un frais bonnet de jeune femme, elle est guidée par un instinct infaillible, qui lui fait accommoder la mode à chaque physionomie, et qui lui inspire les moyens d'embellir tous les visages.

Coiffures pour concerts et dîners.

Coiffure nº 1. — Cette coiffure est un peu moins parée et un peu moins *jeune* que la suivante. Mme Aubert la nomme coiffure Marie Stuart, parce qu'elle rappelle la célèbre coiffure de cette charmante reine : elle se compose d'une sorte de couronne en velours groseille à laquelle est attachée une pointe arrondie, en velours noir, bordée de blonde blanche; cette pointe est *soutenue* par un gros nœud de velours groseille; la couronne est entourée de ruches de dentelle noire et de dentelle blanche; elle laisse la tête à découvert par derrière; des roses de nuance groseille, des nœuds de velours groseille et noir, ornent les côtés de cette coiffure, extrêmement *seyante* pour un visage un peu *fatigué*.

Coiffure nº 4. — Cette coiffure, exécutée par Mme Aubert, convient à une jeune femme, et se compose d'un diadème de velours rose; un nœud assez volumineux est placé au-dessus du front et retient une grande plume blanche *enroulée*; une voilette arrondie, en dentelle blanche, retombe par derrière; la nuance rose était autrefois un peu fausse. On fait aujourd'hui du velours rose, de couleur à la fois vive et douce, glacée et presque argentée; j'en ai vu chez Mme Aubert qui offrait des tons magnifiques, d'une pureté irréprochable.

Coiffure nº 5. — Elle a été faite, par Mme Aubert, pour une jeune femme qui devait assister à un concert *paré* : cette coiffure se compose d'une résille en or, dont les carreaux sont réunis par un ornement de soie bleue; une écharpe en velours bleu forme une sorte de diadème, et les pans de cette écharpe, fixés du côté droit, se terminent par une dentelle d'or; une grande plume blanche, *enroulée*, garnit le côté gauche.



Nº 1. — COIFFURE DE MADAME AUBERT, RUE DU FAUBOURG-POISSONNIÈRE, 46.

Coiffure de bal.

Coiffure nº 2. — M. Croisat a coiffé cette jolie tête. Mme Tilman, rue de Richelieu, nº 104, a exécuté les fleurs employées pour orner la coiffure. Le nom de Mme Tilman est si connu qu'il est superflu de l'accompagner d'éloges, si mérités qu'ils soient. On sait, en effet, à Paris, que la légèreté, la grâce des fleurs qu'elle crée, sont incomparables, et M. Sainfoin lui-même ne trouverait rien à blâmer dans ces travaux qui copient la nature si fidèlement.

Les cheveux sont partagés derrière, en travers; la partie intérieure est nouée, un peu crêpée en dessous, et roulée en commençant par la pointe, de façon qu'il y ait, depuis le rouleau jusqu'au cordon nouant les cheveux, un espace de 19 centimètres environ; on passe dans le rouleau une broche-frisette; on la courbe pour lui donner la forme de la tête, et l'on fixe le rouleau sous le cordon, en formant ainsi la coque qui retombe sur le cou. Pour le chignon supérieur (ou coque), les cheveux sont crêpés jusqu'à la racine, sans être noués; roulés depuis la pointe jusqu'à une distance de 8 à 10 centimètres de la tête, puis fixés aussi avec une longue broche-frisette; cette coque doit cacher la ligature de la coque inférieure. On donne plus de solidité à cette coiffure en y ajoutant un peigne à boules, en métal ou bien en écaille; quelques fleurs séparent les coques.

La coiffure de devant est celle que M. Croisat appelle coiffure *impératrice* : les cheveux sont roulés et mis en papillotes jusqu'à moitié de leur longueur environ; la partie non frisée est crêpée en dedans, et, lorsque les papillotes ont été passées au fer, on roule ces cheveux sur un moule à boucle, on fixe la partie crêpée avec une broche-frisette un peu courbée, on lisse les cheveux sur le moule; les cheveux frisés forment les longues boucles que l'on voit sur notre dessin. On termine la coiffure en posant la couronne, dont l'extrémité se perd sous le chignon.

Coiffure de jeune fille.

Coiffure nº 3. — M. Croisat a coiffé cette tête de jeune fille; il est à peu près superflu de le nommer : nos lectrices auront reconnu son habileté, et le bon goût qu'elles ont pu constater tant de fois déjà; il ne se borne pas à livrer ses modèles, et il y joint, dans l'intérêt de nos abonnées, des descriptions fort désintéressées assurément, puisqu'elles initient aux secrets de son art.

Pour exécuter cette coiffure sans avoir recours aux différents *postiches* de M. Croisat, il faut posséder une chevelure extrêmement abondante : on noue d'abord les cheveux de derrière fort bas, on les divise en deux parties inégales; la plus considérable sert à former la tresse qui traverse le nœud; l'autre, légèrement crêpée en dessous, est attachée, une première fois, pour composer la première coque du nœud, celle qui se dirige un peu à droite, vers le cou; on ramène les cheveux au-dessus de cette première coque, et l'on forme la deuxième, qui est placée de biais, et qui cache l'épingle retenant la première coque; cette deuxième coque est celle du haut; on l'attache à gauche, et on amène à cette place la tresse, conduite de bas en haut; on passe la tresse au travers de la coque supérieure (deuxième), et on l'attache du côté opposé sous le chignon; on fait la troisième coque avec l'excédant des cheveux employés pour les deux premières coques, et l'on fixe le bout de ces cheveux sous le chignon; si les cheveux ne sont pas assez abondants pour former tout ce chignon, on fait seulement les coques avec les cheveux naturels, et l'on ajoute la tresse.

Pour former la tresse de devant, on tresse les cheveux la veille, en les mouillant un peu afin qu'ils soient ondulés



(M. Croisat vient d'inventer une sorte de *fourche* que nous ferons connaître à nos lectrices, à l'aide de laquelle on forme ces *ondulations* sans endommager les cheveux) ; on sépare d'abord une petite mèche vers la tempe, on en forme une tresse, qui sert à attacher la touffe *à la Fontange* placée sur le devant ; avant d'attacher cette touffe, on fait la tresse (en employant une mèche à soudure, si l'on n'a pas assez de cheveux), puis on attache la toute petite tresse sous le chignon, et sur cette tresse on fixe la touffe *à la Fontange*, montée sur du *crêpé*, afin de soutenir la grosse tresse qui repose sur cette touffe, en laissant passer quelques boucles par devant, et que l'on attache sous le chignon.

Dessins de broderie.

Ces dessins serviront pour peignoirs, vêtements d'enfants, bas de jupons.

Nous publierons prochainement un patron de fichu Marie-Antoinette, et nous engageons nos lectrices à broder l'un de ces dessins sur les bandes qui serviront de garnitures pour le fichu.



N° 2. — COIFFURE DE BAL EXÉCUTÉE PAR M. CROISAT, RUE RICHELIEU, 76. — FLEURS DE MADAME TILMAN, RUE DE RICHELIEU, 104.

Cadre en tapisserie.

Si l'on veut donner à ce dessin la destination que nous lui avons marquée, on l'exécutera avec de la soie sur le canevas le plus fin possible ; quand il sera terminé, on l'encadrera avec deux ruches de ruban, froncées dans le milieu, l'une noire (celle du bord extérieur), l'autre rouge, surmontant celle-ci ; le cadre sera doublé de carton, puis de percaline ; l'intérieur (occupé par des coiffures) sera couvert de velours rouge ou vert foncé, sur lequel on fixera des portraits en miniature, — ou des cartes photographiées.

On peut aussi exécuter ce dessin sur du canevas extrêmement gros, remplir le milieu avec de la fourrure ou de la grosse peluche, et composer un très-beau devant de foyer, ou bien une descente de lit ; dans ce dernier cas, si l'on voulait employer de l'*imitation* de fourrure d'hermine, on aurait le plus élégant de tous les tapis ; on le borderait avec un galon couvert d'une frange.



N° 3. — COIFFURE DE JEUNE FILLE DE M. CROISAT.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Toilette de dîner, soirée ou spectacle. Robe en taffetas vert à grands bouquets chinés. Le devant de la robe est garni avec de grosses touffes de violettes en ruban (voir notre n° 4), entourées de dentelle blanche et disposées comme de gros boutons *macarons ;* corsage décolleté, garni d'un fichu Marie-Antoinette en tulle blanc et dentelles blanches, orné de touffes de violettes ; manches larges, sous-manches demi-courtes en tulle, bordées d'une ruche de dentelle parsemée de touffes de violettes ; coiffure en dentelle blanche, ornée de touffes de violettes. Ces touffes sont faites chez Mme Lassau, rue Nve-des-Petits-Champs, 50 ; elle a la spécialité de ce charmant ornement, et l'adapte à tous les détails des toilettes les plus diverses : elle en compose des dessous de chapeaux à la fois jolis, solides et *odorants*, comme si l'on venait de cueillir les violettes dont ils sont formés.

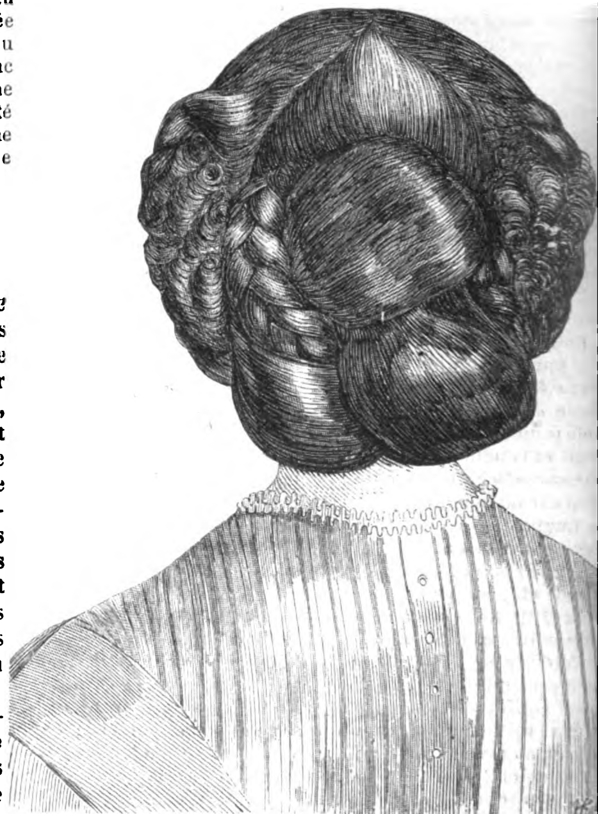
Toilette de visite. Robe en velours brun-rouge. Le devant de la robe est orné d'une sorte de tablier en mignardise de soie noire, qui continue sur le corsage et au bord des manches. Une épaulette en mignardise est placée sur le haut des manches ; chapeau de Mme Aubert, rue du Faubourg-Poissonnière, 46. Ce chapeau est en crêpe blanc doublé de crêpe bleu clair ; un diadème de myosotis l'orne à l'intérieur ; une plume blanche est *enroulée* sur le côté gauche ; col en dentelle ; sous-manches de mousseline blanche avec manchettes de dentelle ; gants en peau de Suède couleur chamois.

MODES.

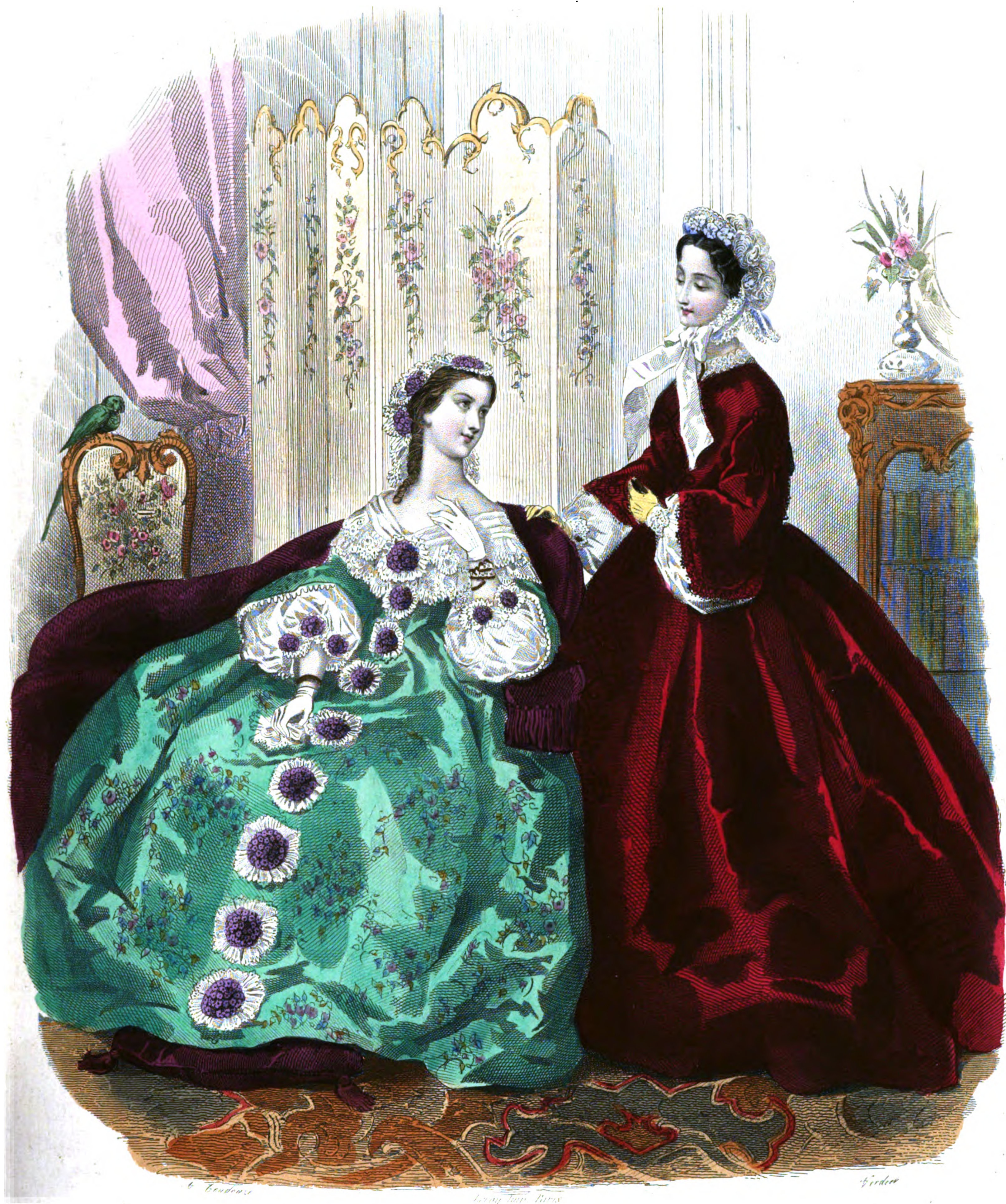
Des trois époques qui partagent notre existence, — le passé, le présent et l'avenir, — en est-il une seule que nous possédions réellement et *pleinement ?* Le passé ne compte plus, on n'a pas le temps de fixer le présent, et l'avenir seul occupe nos pensées. De ces trois époques, le présent, celle qui semble être la plus réelle, la plus *palpable*, est cependant la plus insaisissable : où se trouve en effet le point précis qui caractérise le présent ? Lorsque nous le tenons, il change d'aspect, et chaque mouvement du balancier de l'horloge le métamorphose ; chacune de ces minutes qui s'accumulent composent le passé avec les débris du présent, qui s'en va en poussière. L'époque dont nous devons nous préoccuper, de préférence à ses sœurs aînées, est en réalité l'avenir ; nous ne le posséderons peut-être pas.... mais, si nous l'atteignons, il composera le présent.

Je réclame l'indulgence de mes lectrices (style classique) pour ces réflexions philosophico-poétiques ; elles me sont inspirées par les lettres que l'on m'adresse de tous côtés, sans tenir compte de l'hiver, encore inscrit sur le calendrier, sans réfléchir que bien des mois nous séparent encore de l'été. On veut savoir dès aujourd'hui les modes de la future belle saison ; on me suppose des facultés qu je ne possède nullement, et l'on s'adresse à moi, absolument comme si j'étais douée d'une *seconde vue*.

Que ne ferais-je pas, cependant, pour justifier la co fiance que l'on veut bien me témoigner ! Depuis que c lettres m'arrivent, d'abord rares, puis chaque jour pl nombreuses, je me suis appliquée à soulever le voile q cache l'avenir ; j'ai sondé ces ténèbres ; j'ai interrogé que ques-unes des sommités de la mode, afin de pouvoir r pondre à mes lectrices : les renseignements sont enco imparfaits, mais je les livre, tels qu'ils sont, aux ardent curiosités qui les réclament ; ma bonne volonté pallie peut-être leur insuffisance. Je prie en conséquence cell de mes lectrices qui m'ont fait ces questions un peu pr maturées, de vouloir bien chercher dans cet article l réponses qu'elles désirent trouver à la page des *renseign ments ;* ceux-ci prennent une extension formidable, et



DERRIÈRE DE LA COIFFURE DE JEUNE FILLE.



LA MODA ELEGANTE ILUSTRADA

Revista Medica-Cadiz

faut absolument leur fixer certaines limites. Mais on sait que les limites qui semblent être les plus définitives sont elles-mêmes sujettes au changement, et, malgré les fermes résolutions que je prends à ce sujet, je ne puis me décider à laisser sans réponse une seule des lettres qui me sont adressées; seulement, afin de concilier les exigences de l'imprimerie avec l'équité qui m'oblige à m'occuper de toutes les demandes qui me sont faites, je réponds quelquefois indirectement, soit dans les articles de mode, soit par l'envoi des différents travaux qui prennent tour à tour place dans nos colonnes.

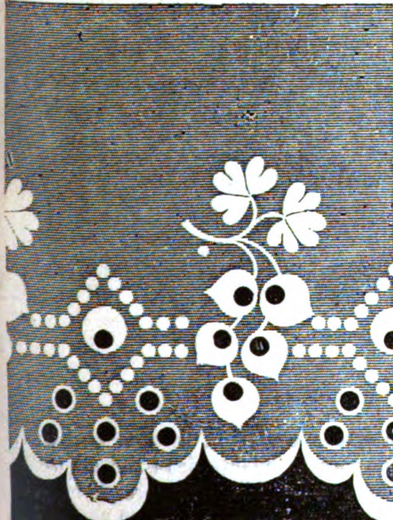
Je dirai d'abord à la jeune femme qui s'appelle *Claudine*, que ses craintes n'ont aucun fondement; son cri d'alarme a retenti jusqu'au fond de mon âme, parce que je partage ses prédilections pour le taffetas noir. Non, Madame, nous ne sommes pas menacées de voir disparaître le taffetas noir; n'écoutez pas ces vains bruits; la mode ne frappera pas d'ostracisme cette jolie étoffe si commode et si *économique*. Ici, je ferai une pause pour dire à *Claudine*, en la priant d'excuser ma familiarité forcée (elle a signé sa lettre seulement de ce prénom), que l'économie, pour être bien entendue, doit savoir distribuer les dépenses de façon à les restreindre en certaines occasions, à les étendre en d'autres circonstances. Lorsqu'il s'agira d'une étoffe qui ne peut être atteinte par les variations de la mode, d'une robe destinée à un long usage, il serait d'une économie mal entendue d'avoir surtout *le bon marché* en vue : deux robes en mauvais taffetas noir ne produiront pas le même effet, n'auront pas la même durée, et coûteront plus cher qu'une seule robe en taffetas noir d'excellente qualité; les premières seront immédiatement fanées, *flasques*, vieilles d'aspect, tandis que l'autre restera belle, soyeuse et brillante jusqu'à son dernier soupir. Nos lectrices sauront que, sur notre recommandation spéciale, M. Leballeur, rue Taitbout, 74, vient de s'approvisionner à Lyon, en vue des robes et des mantelets de printemps. On trouvera chez lui des taffetas noirs, dont il expédiera des échantillons sur demande affranchie; le prix en varie de cinq à dix francs : à ce dernier prix le taffetas est réellement magnifique. Madame Claudine pourra s'adresser en toute sécurité à M. Leballeur. Sa robe de taffetas noir sera à la mode ce printemps; si elle désire l'orner d'une garniture, je lui conseillerai trois séries de petits volants découpés; chacune de ces *séries* se compose de deux volants (8, puis 7 centimètres de hauteur) à *tête*, par conséquent séparés; un liséré de taffetas noir, très-gros, est placé au bas de la tête du volant; une bande de velours noir (4 centimètres de largeur) sépare cette première série de la deuxième, qui lui est tout à fait semblable, avec cette seule différence que les volants ont toujours un centimètre de moins en hauteur que le volant précédent; en d'autres termes, ils diminuent de hauteur en s'approchant du corsage. Je répète souvent cette observation, parce qu'elle est fort importante et tout à fait indispensable à la grâce de la garniture. Au-dessus de la deuxième série, deuxième bande de velours ayant 3 centimètres de largeur; — troisième série, et troisième bande de velours, ayant 2 centimètres de largeur. Cette garniture conviendrait aussi pour robe de taffetas bleu de roi, — vert, — violet, etc.; les lisérés et les velours seraient noirs.

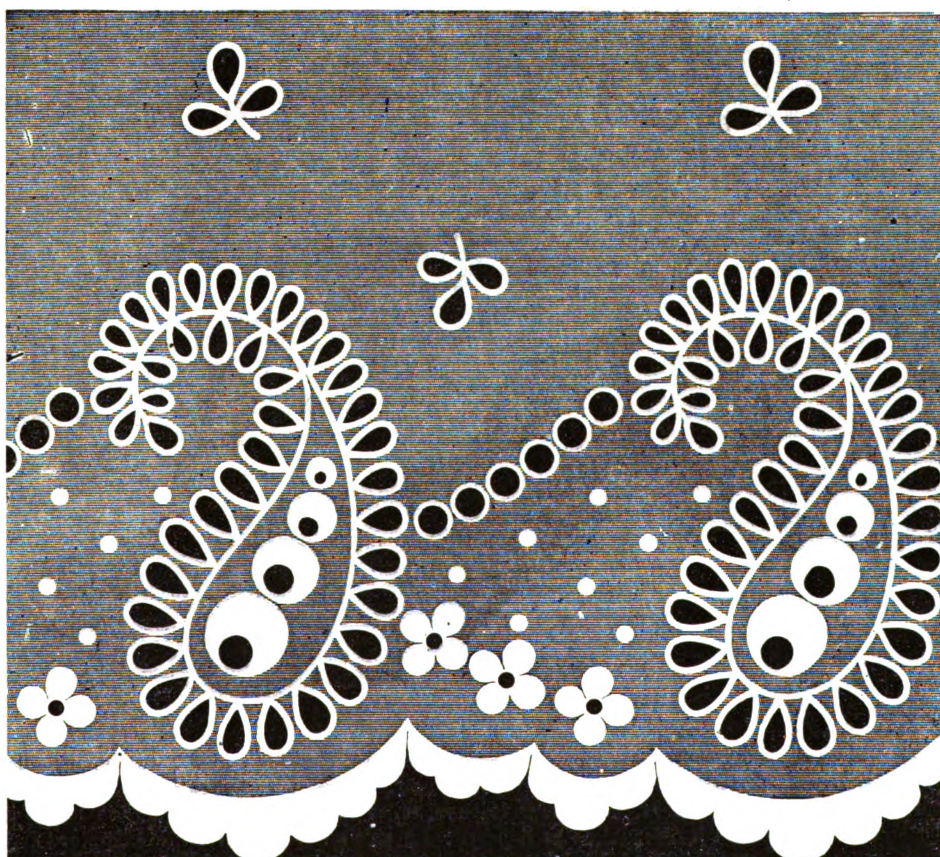


SEPT DESSINS DE BRODERIE.

La lectrice qui prend pour épigraphe *dans deux mois* convient elle-même que ses questions sont un peu prématurées; elle voudra bien m'excuser si ma réponse n'est pas aussi positive qu'elle pourra l'être dans un mois. Je choisirais un châle double, en taffetas noir; par conséquent un carré replié sur lui-même. A trois centimètres de distance du bord de la pointe inférieure, je placerais une bande de taffetas blanc (5 centimètres de largeur) recouverte d'un entre-deux en guipure noire; une bande semblable, moins large d'un centimètre et demi environ, serait placée à deux centimètres de distance du bord de la pointe supérieure; le châle serait plissé à l'encolure et à la hauteur des bras; les plis seraient cousus, afin de ne point chiffonner le châle à ces places : on comprend que les plis *fixés* sont plus gracieux et moins dangereux pour le taffetas. Le châle serait garni d'une guipure noire, plus ou moins large, selon le prix que l'on veut y mettre; d'autres couleurs peuvent être substituées à la bande blanche, mais elles imposent une servitude : il est difficile de concilier un chapeau et une robe avec une couleur plus accentuée; si la bande était violette, par exemple, le châle ne pourrait jamais accompagner une robe bleue ou un chapeau de même nuance. M. Leballeur se chargera des emplettes que l'on projette. Quant à la toilette de mariée, voici celle que je préférerais : robe blanche en pou-de-soie; la jupe est extrêmement longue, presque *à queue*, et garnie avec un volant tuyauté, à tête, ayant 8 centimè-



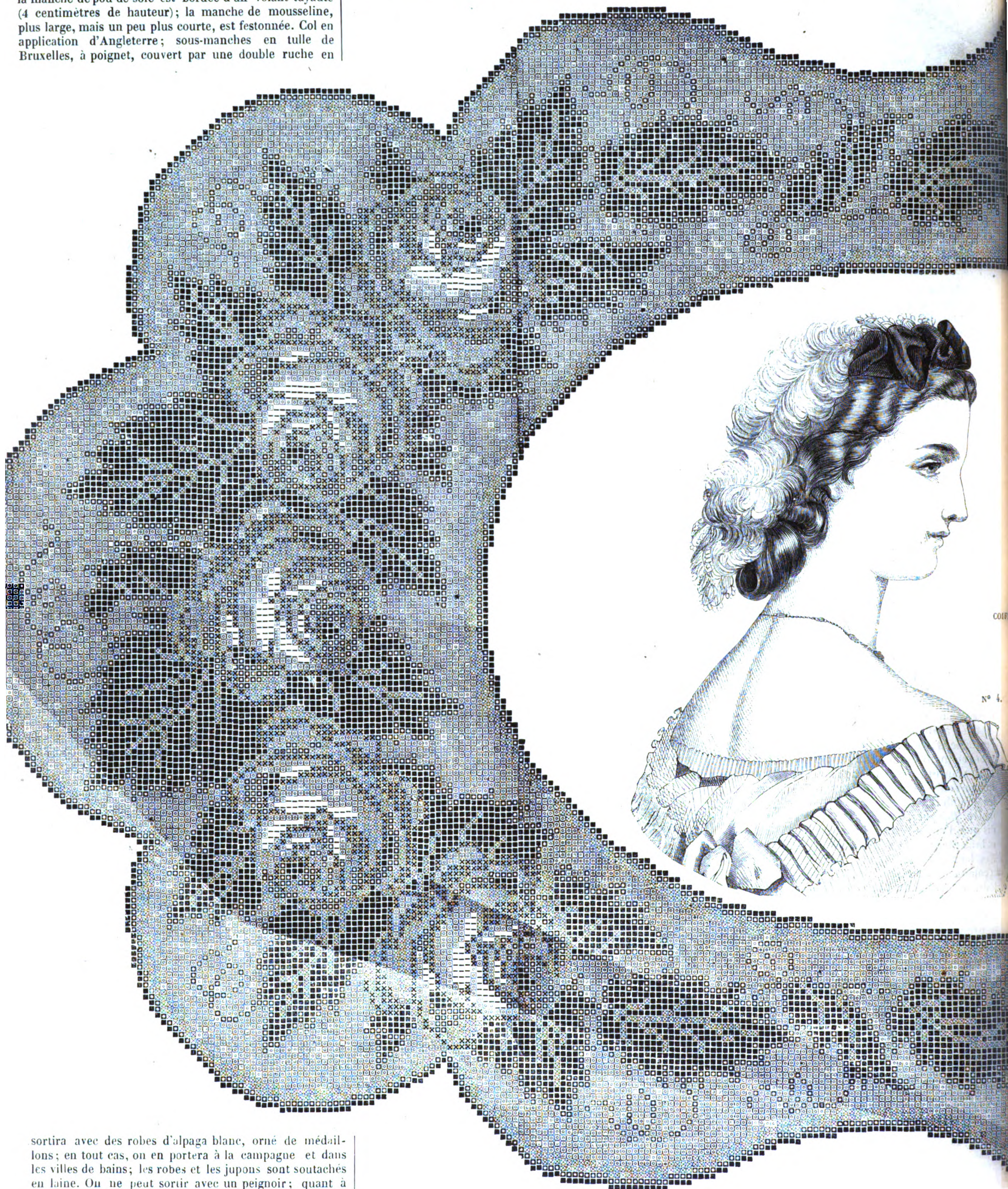






tres de hauteur; robe de dessus en mousseline blanche, à festons composés de *dents* très-larges, atteignant seulement le bord supérieur de la tête du volant appartenant à la jupe de pou-de-soie; corsage montant en pou-de-soie, recouvert de mousseline; manches demi-larges en pou-de-soie, recouvertes de manches plus larges en mousseline, *montées* ensemble dans l'entournure, mais séparées; la manche de pou-de-soie est bordée d'un volant tuyauté (4 centimètres de hauteur); la manche de mousseline, plus large, mais un peu plus courte, est festonnée. Col en application d'Angleterre; sous-manches en tulle de Bruxelles, à poignet, couvert par une double ruche en application d'Angleterre. La robe destinée aux visites sera, *dans deux mois*, en taffetas lilas, parsemé de fleurettes blanches; trois ou quatre volants en taffetas lilas, uni, de même nuance que le fond de la robe, lisérés de taffetas blanc, garniront le bas de la jupe sur une hauteur de vingt-cinq centimètres environ.

La lectrice qui se reconnaîtra aux initiales de son papier marqué M. L., ne doit pas mettre en doute la longévité des jupes à cercles d'acier; on ne les a pas encore remplacées. Je conseillerais un jupon gris, ou couleur *Havane* (écru un peu foncé), soutaché en noir, pour recouvrir la jupe à cercles, et accompagner toutes les robes. On ne peut mettre que des jupons blancs sous les robes en étoffe légère. Il m'est impossible de dire dès à présent si l'on



sortira avec des robes d'alpaga blanc, orné de médaillons; en tout cas, on en portera à la campagne et dans les villes de bains; les robes et les jupons sont soutachés en laine. On ne peut sortir avec un peignoir; quant à un costume de voyage qui ne serait pas le costume de tout le monde, il faut, au lieu de le chercher, l'éviter avec soin : en voyage, plus qu'en toute autre circonstance, une femme est jugée sur les apparences; elle serait mal jugée si elle attirait l'attention par un costume un peu excentrique. Il faut donc s'attacher à une grande simplicité, qui peut s'allier avec la recherche, et se soumettre à l'unité des couleurs, qui seront toujours choisies parmi les tons neutres ou *négatifs:* le noir, le gris, dans toutes ses nuances, la couleur Havane, telles sont les couleurs dont il ne faut pas se départir. Le pardessus assorti à la robe est toujours, en fait de costume de voyage, la combinaison la plus convenable et la plus distinguée.

Quant à ma jeune correspondante de 14 ans, qui habite un joli bourg de Normandie, je la supplierai de ne point escompter l'avenir et d'éviter de se vieillir en portant des robes surchargées de broderies en soutache, tout comme

si elle avait dix ans de plus. Je lui conseillerais la robe qu'elle désire (piqué couleur nankin) ; mais, au lieu de soutache, elle la garnirait avec cinq rangs de galon où *tresse* en laine noire; ces galons seraient traversés perpendiculairement par d'autres galons pareils, séparés (les perpendiculaires) par un espace de cinq à six centimètres; ils passeraient *sur* l'un des rangs de galon, puis *sous* le suivant, et ainsi de suite ; ils se termineraient à chaque extrémité en se repliant de façon à former une petite boucle. Le corsage, plat, serait garni de la même façon sur les devants, mais avec trois rangs de galon; les manches larges seraient garnies comme le corsage.

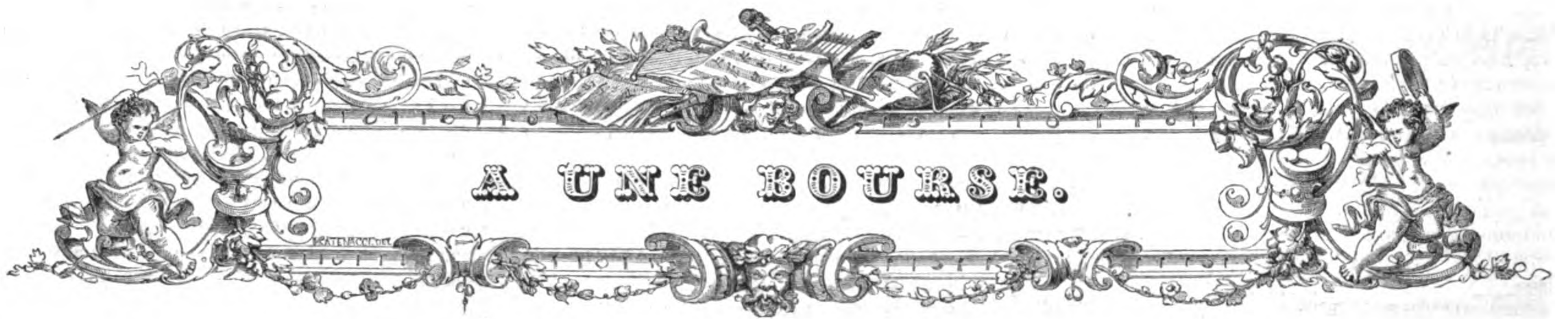
J'ai placé dans cet article celles de mes réponses qui me semblaient avoir un caractère d'utilité générale ; je ne veux point négliger d'ajouter quelques-unes de mes remarques sur les destinées futures de la mode.

Elle flotte indécise entre toutes les garnitures passées, pour en composer les garnitures futures. On a porté d'abord des ruches, placées tout simplement au bas des jupes : ces ruches, se lassant d'être droites, ont pris le parti des ondulations; elles vont se décider à se poser en biais. Ainsi une charmante petite robe de printemps, qui attend les beaux jours pour faire son apparition, se compose d'un taffetas vert, *chiné* en vert de plusieurs nuances ; la garniture occupe un espace de 30 centimètres : elle se compose de ruches étroites, froncées au milieu, découpées de chaque côté, disposées en biais et nuancées comme la robe ; ainsi une ruche en taffetas vert uni foncé est suivie d'une ruche semblable de nuance plus claire, et ainsi de suite jusqu'à la teinte la plus claire, de l'autre côté de laquelle se trouve une ruche un peu plus foncée, pareille à celle qui précède la ruche la plus claire ; les ruches deviennent toujours plus foncées, jusqu'à ce qu'elles redeviennent plus claires : il y a sept nuances vertes dans cette garniture, qui se reproduit autour des manches.



On n'aperçoit pas encore la nouveauté *nouvelle*, en fait de robe de printemps. La nouveauté actuelle se compose des étoffes que nous saluons au passage, parce que nous les connaissons : elles ont déjà paru dans les vitrines, il y a de cela une année révolue ; en vérité, je n'en saurais dire davantage sur les modes futures, à moins de faire appel à mon imagination. — Je ne puis me décider à suivre cet exemple, quoiqu'il ait été donné fréquemment : l'imagination s'exerce trop souvent au détriment de la véracité.

EMMELINE RAYMOND.



Paroles d'Émile AUGIER. | Musique de Henry BRUN.

Allegretto. PIANO. *FIN* *Dolce.*

De doigts mignons œuvre mignonne, Petit filet de soie et d'or, Charmant toi-même et plus encor Charmant par la main qui te donne, Va, ne crains pas que je t'ordonne D'enfermer un pauvre trésor, Va, ne crains pas que je t'ordonne D'enfermer un pauvre trésor.

2e couplet.

D'argent, les rimeurs n'en ont guère;
Mais, en eussent-ils par monceau,
Il salirait ton frais réseau.
Ton destin sera moins vulgaire
Et tu seras le reliquaire
De mon cœur et de mon cerveau.

3e couplet.

J'emplirai tes mailles de soie
De mes vers les plus parfumés,
De ces confidents bien-aimés,
Que nous ne voulons pas qu'on voie;
Car dans leurs plis sont notre joie
Et nos désespoirs confirmés.

4e couplet.

Et quand l'âge, glaçant la source
De la joie et de la douleur,
Laissera languir sans chaleur
Mon âme à la fin de sa course,
Je t'ouvrirai, petite bourse
Qui tiens l'épargne de mon cœur.

LETTRES
D'UNE MARRAINE A SA FILLEULE *.

XVIII.

Vous composez, tous trois... pardon, ma chère Hélène, j'allais blesser votre amour-propre maternel, et, n'ayant pas compté la petite Marie, je recommence ma phrase... Vous composez donc, à vous quatre, une famille extrêmement exigeante, fort injuste envers moi; et il me semble que la tâche que je me suis naïvement imposée, c'est-à-dire celle de vous satisfaire tous, est à peu près impossible. Si je m'occupe de vous, selon le programme que je me suis tracé, je reçois un billet d'Aline, billet très-flatteur assurément, mais dans lequel perce un certain mécontentement, et qui contient beaucoup de réclamations : elle veut que je lui consacre une partie des lettres que je vous adresse; elle désire que je la guide, quoique je ne la connaisse pas. Elle me demande de lui indiquer les écueils grands et petits de la vie du monde, et prétend recevoir de moi une sorte de code prévoyant toutes les difficultés qu'elle pourra rencontrer, offrant en regard les meilleurs procédés pour les surmonter; puis, lorsque j'entreprends docilement cette besogne, sans me dissimuler que son exécution sera toujours incomplète et imparfaite, parce qu'il existe une foule de cas particuliers qu'il est impossible de prévoir et de signaler, vous m'écrivez à votre tour, ma chère enfant, pour me dire que la lettre consacrée à Aline était plus longue qu'aucune de celles qui vous ont été adressées. Je reviens à vous...: à peine ai-je fixé, non pas seulement mes pensées, mais surtout mon cœur sur ce sujet, qui me semble inépuisable, il m'arrive une lettre de M. de Guymont, qui gémit de l'abandon dans lequel je le laisse, lui et sa fille.

Mes chers amis, veuillez, je vous prie, vous entendre afin de me laisser poursuivre ma tâche à ma guise, en m'occupant tantôt des uns, tantôt des autres, selon qu'une opportunité quelconque se révèle; si je vous obéis plus longtemps, je ne saurai plus où j'en suis. Obéir à une seule personne n'est pas bien difficile...; mais, lorsqu'il s'agit d'obéir à plusieurs personnes, on commence une infinité de choses sans en terminer aucune, défaisant un jour ce que l'on avait fait la veille, mécontentant l'un pendant que l'on essaye de contenter l'autre, arrivant enfin à la confusion, à force de poursuivre la variété.

Si vous me tourmentez trop, tous quatre, je substituerai à ces lettres quatre traités : 1° *Éducation des jeunes femmes après leur mariage; 2° Conseils à une jeune fille; 3° Conseils pour une petite fille; 4° Les devoirs de l'homme.* — Ce dernier titre effarouche un peu M. de Guymont, j'en suis certaine; ces messieurs sont habitués à ce qu'on leur parle beaucoup de leurs *droits*. Quant aux devoirs, cela ne les regarde plus; on doit les prêcher aux femmes, et ils affirmeraient volontiers, en dépit de la grammaire, que le mot *devoir* est féminin.

Les travaux dont je vous menace seront fort ennuyeux, je vous en préviens, et je doute qu'aucun de vous prenne la peine de parcourir le traité que je lui aurai consacré. La morale de cette longue introduction est celle-ci : laissez-moi parler à ma guise, tantôt à l'un, tantôt à l'autre; les personnes qui composent une famille sont tellement solidaires les unes des autres, que le perfectionnement de l'une de ces personnes entraîne logiquement le perfectionnement des autres. Si Hélène veut bien suivre quelques-uns de mes conseils; si elle est à la fois économe et généreuse, indulgente pour les autres, sévère seulement pour elle; si elle s'applique à rendre l'existence de ceux qui l'entourent douce et facile, dites, mon *filleul*, votre tâche ne sera-t-elle pas à moitié accomplie? Entraîné par une émulation bien naturelle, vous ne pourrez résister à la contagion de l'exemple, et il vous sera bien facile d'avoir de la bonté, de la patience, de la justice et de la raison, si votre femme vous fait connaître les avantages inappréciables de ces vertus et de ces qualités. Seulement, permettez-moi de vous le dire à tous deux, ces vertus doivent être le produit d'une mise de fonds *en commun*; elles doivent constituer une richesse qui sera inépuisable à la condition que vous l'alimenterez tous deux. Si l'un de vous, en effet, faisait deux parts inégales des charges et des bénéfices de la communauté; s'il se réservait tous les droits en laissant à l'autre tous les devoirs, votre ménage ressemblerait à beaucoup d'autres ménages : l'aigreur, les reproches, les discussions, se glisseraient entre vous et envenimeraient toutes vos paroles et toutes vos actions.

Le don le plus précieux que Dieu puisse vous faire, celui qu'il faut demander, à lui d'abord, ensuite à notre cœur et à notre raison, c'est le tact, la *mesure*, si vous voulez, et j'adopte volontiers ce mot, parce qu'il me semble traduire en langue usuelle et expliquer par une image presque matérielle cette faculté exquise qui nous indique le point précis, la limite exacte près de laquelle doivent s'arrêter nos goûts et nos exigences. Cette *mesure* est facile à trouver pour ceux qui la cherchent avec sincérité : elle se compose de justice et d'abnégation; elle nous enseigne à substituer les convenances d'autrui à nos propres convenances; à trouver la satisfaction, non dans une soumission absolue à nos volontés et à nos goûts, mais bien dans les concessions indispensables aux goûts des autres. Si l'un de vous, par exemple, n'aimait pas les réunions; si le *monde* proprement dit, c'est-à-dire les bals, les soirées, les dîners, etc., l'ennuyaient, serait-il équitable qu'il imposât à l'autre, d'une façon absolue, ses antipathies et ses préférences? L'équilibre se trouverait dans les concessions mutuelles faites avec douceur de part et d'autre, dans la *mesure* des exigences de l'un et des complaisances de l'autre; cependant l'équité m'oblige à ajouter qu'en cette circonstance il ne faut pas que ma chère Hélène prétende à une parfaite égalité de droits; le rôle qui lui a été imposé par la nature l'oblige à fournir à la communauté une part d'abnégation plus forte que celle qu'elle peut exiger. Son mari a les charges les plus lourdes; le présent et l'avenir de la famille reposent sur lui, sur son travail, sur sa prudence et sa sagacité; il est juste qu'il ait quelques privilèges, et sa femme doit s'appliquer à connaître ses goûts, à les prévenir, en s'abstenant de le contrarier sur quelques distractions permises et légitimes qui reposeront son esprit. Si les femmes ne trouvaient pas, dans leur raison et dans leur cœur, des motifs suffisants pour les engager à prendre le parti de la douceur et de la complaisance, elles devraient les demander à l'habileté; celle-ci leur enseignerait, en effet, que la violence peut imposer certains sacrifices, mais que l'on se soustrait tôt ou tard à cette dure domination; l'habileté,—à défaut de la bonté, — leur inspirerait les concessions qui ont pour conséquence logique d'autres concessions équivalentes à celles qu'elles se seront imposées, si elles ont su les accomplir à propos et avec mesure, c'est-à-dire sans les faire peser d'un poids trop lourd sur celui qui en recueille le bénéfice. Si elles les ont accompagnées de reproches, d'allusions blessantes, de récriminations, le bénéfice sera non-seulement nul, mais encore dangereux; il n'est point de cœur, si bon et même si faible qu'il soit, qui ne se révolte un jour contre des exigences égoïstes; l'aigreur s'y glisse d'abord, et amène à sa suite le ressentiment et la froideur; alors la digue est rompue : au lieu de dire *je voudrais*, on dit *je veux*; — au lieu de sacrifier quelques plaisirs au désir de complaire à sa femme, on se livre à ses penchants, parce qu'elle aura exigé, avec trop de tyrannie, que l'on y renonçât; en un mot, elle arrive à avoir raison, parce qu'elle a eu tort trop souvent, parce qu'elle aura toujours traité l'exception comme une règle, parce qu'elle aura manqué de *mesure* dans ses craintes, dans ses exigences, et surtout dans ses reproches.

Si vous trouvez que mes réflexions sont trop générales pour que vous puissiez en retirer quelque profit en les appliquant à des cas particuliers, j'essayerai, ma chère Hélène, de prendre pour base de mes démonstrations quelques circonstances domestiques qui pourraient bien, après tout, ne point être tout à fait identiques à celles qui se présenteront dans le cours de votre existence : je supposerai que vous, ou votre mari, ayez le désir de faire une acquisition quelconque dont le prix serait un peu considérable; si ce prix n'est réellement pas en rapport *raisonnable* avec votre budget, au lieu de vous récrier, d'accuser l'imprévoyance de celui qui propose cette emplette, au lieu d'en exagérer l'inutilité et les frais, ne vaudrait-il pas mieux démontrer les inconvénients qui y sont attachés avec *mesure*, c'est-à-dire avec modération et justesse, en basant l'argumentation sur des chiffres rigoureusement exacts, et en évitant soigneusement toute exagération qui, au lieu de convaincre, aurait pour résultat de faire mettre en doute même la part de vérité qui serait contenue dans l'exagération? En prenant le parti opposé à celui-ci, qui me semble être le meilleur de tous, on arrive à irriter celui que l'on veut convaincre, à le fortifier dans son opinion personnelle, et, grâce aux reproches exagérés qu'on lui adresse, on lui fournit la ressource de n'envisager que la partie faible des arguments qu'on lui oppose, en fermant les yeux sur la dose de vérité qu'ils peuvent renfermer.

Il en sera de même dans toutes les circonstances de votre vie : ce qu'il faut éviter à tout prix, c'est l'exagération, soit dans les reproches, soit dans les appréhensions. Les personnes atteintes de ce défaut croient volontiers qu'en grossissant les inconvénients qu'elles veulent signaler, elles les rendront plus évidents; ce calcul est erroné, et c'est le contraire qui arrive : la personne que l'on veut *mettre dans son tort* trouve des armes pour sa défense justement dans l'exagération des reproches qu'on lui adresse, et leur injustice l'absout à ses propres yeux. D'ailleurs, c'est faire preuve d'une obstination, pitoyable dans ses causes, car elle procède d'un amour-propre effréné, et dangereuse dans ses résultats, parce qu'elle détruit l'affection, que de vouloir démontrer à toute force à son mari ou bien à sa femme que l'on possède une intelligence supérieure à celle du compagnon ou de la compagne de sa vie. Lors même que le fait serait vrai, il devrait être atténué au lieu d'être prouvé; la générosité est ici d'accord avec une *politique* réellement habile, c'est-à-dire élevée. Si l'on arrivait à établir sa propre supériorité d'une façon irrécusable, ce qui est bien difficile, on atteindrait du même coup un résultat funeste : on humilierait celui que l'on aurait convaincu, et l'humiliation a le ressentiment pour conséquence inévitable.

L'exagération est un défaut contre lequel je ne saurais trop vous mettre en garde l'un et l'autre, parce qu'il me semble être la cause principale de la plus grande partie des dissentiments domestiques. Je sais bien qu'il est difficile de s'en défaire, parce que l'on ne se décide guère à s'avouer que l'on s'exagère ses droits et ses prétentions; cependant, en s'examinant consciencieusement, on découvrira, sous les bouillonnements de l'emportement, un sentiment d'équité qui proteste en nous, qui condamne nos exigences, et nous démontre que nous manquons de générosité lorsque nous accusons d'égoïsme ceux auxquels nous demandons des sacrifices au nom de notre propre égoïsme. Je n'admettrai jamais que la conscience puisse être absolument muette; l'amour-propre, la personnalité, essayent de lui imposer silence; on pense qu'en accumulant les raisonnements spécieux, on a réussi à convaincre les autres et soi-même.... Le premier résultat est douteux et presque toujours imparfait; le deuxième ne peut jamais être atteint; nous connaissons nos torts bien mieux qu'on ne peut nous les faire connaître : il est un être que nous ne pouvons tromper sur les véritables motifs qui nous font agir, et cet être, c'est nous-même.

Vous le voyez, mon cher M. de Guymont, il est absolument impossible que je m'occupe de vous isolément : tous les avis que ma tendresse et mon expérience adressent à Hélène se trouvent intimement liés à votre bonheur, c'est-à-dire à la paix de votre existence. Si j'essaye de lui démontrer les avantages attachés à des vertus essentiellement féminines, telles que l'abnégation, la patience et la douceur, n'est-ce point vous conseiller du même coup de ne point abuser de ces qualités et de les encourager par votre exemple? Si Hélène avait un goût immodéré pour les plaisirs du monde, il vous appartiendrait de régler ce goût, de le contenir en des limites raisonnables, plutôt que de lui refuser absolument celles des satisfactions de ce genre qui sont compatibles avec vos ressources et avec ses devoirs; si, au contraire, il arrivait que vous eussiez besoin de quelques distractions, tandis que votre femme préférerait les paisibles jouissances de la vie de famille, ne seriez-vous pas disposé à lui tenir compagnie bien souvent, surtout en vous apercevant qu'elle n'exige jamais l'abandon de vos goûts? Vous le voyez, mes enfants, dans la vie en commun, il est impossible de faire un sacrifice sans qu'il soit fécond, sans qu'il élève à la fois celui qui le fait et celui qui l'accepte; l'exemple que l'on donne est suivi tôt ou tard; l'emportement fait naître l'emportement, même dans les âmes les plus douces; si l'on pense trop à soi, les autres se trouvent tout naturellement affranchis du soin d'y penser eux-mêmes; l'injustice envers autrui a pour conséquence, sinon immédiate, du moins inévitable, l'injustice des autres envers nous; la réciprocité existe, non-seulement pour les défauts, mais aussi pour les qualités et les vertus; les uns et les autres sont contagieux pour ceux qui vivent près de nous. Seulement, si les défauts de l'un sont plus énergiques que les qualités de l'autre, celui-ci, dépité de les exercer inutilement, change peu à peu de nature, et combat son adversaire en employant les mêmes armes que lui. La faute en est au dernier; il devrait comprendre ses devoirs sans attendre qu'on lui en parlât, parce que rien n'est plus antipathique aux âmes un peu généreuses que l'obligation d'énumérer les circonstances dans lesquelles leurs bonnes qualités se sont exercées au profit d'autrui, et il arrive que le dépit, longtemps contenu, les jette à leur tour dans l'aigreur et l'injustice. Prenez donc, mes amis, vous surtout, ma chère Hélène, prenez sur vous, si vous voulez vivre en paix; n'imposez jamais l'un à l'autre des goûts particuliers, des habitudes qui, les années aidant, peuvent dégénérer en manies insupportables. Votre bonheur à tous deux exige que vous cherchiez à rendre votre existence aussi douce que possible; mais vous n'y parviendriez jamais en travaillant chacun pour vous. Pour atteindre ce but, il faut que vous prépariez non pas votre route, mais celle de l'être dont la vie fait partie de votre vie, car vous ne pouvez arriver au contentement l'un et l'autre qu'en y arrivant l'un par l'autre : toute entreprise égoïste est stérile; le dévouement et la générosité décuplent les forces, exaltent le courage, et peuvent seuls nous aider à surmonter les obstacles, à vaincre les difficultés, à lutter contre les tristesses et les amertumes de l'existence.

Aline va peut-être se plaindre de ne point figurer dans ces pages; j'imagine pourtant qu'elle pourra glaner parmi ces réflexions quelques sujets de méditation pour sa destinée future et la mission qui lui est dévolue ici-bas; mais à son âge l'avenir paraît si lointain, que l'on tient compte seulement du présent. Je lui dirai donc que je la conjure de ne point imiter l'allure dégagée, les façons tranchantes et assurées qui paraissent avoir été adoptées par un certain nombre de ses contemporaines; ces manières seraient choquantes, même chez une jeune femme; — qu'est-ce donc lorsqu'on les rencontre chez des jeunes filles? Celles-ci ont, à ce que l'on me dit, le verbe haut et l'attitude altière, dès qu'elles se sentent en possession d'une certaine fortune ou bien que leurs parents occupent une haute position; elles se frayent un passage au travers des groupes les plus compactes, et vont distribuer des poignées

de main, en les accompagnant de grands airs protecteurs sans faire acception d'âge ou de position; elles traitent des vieillards honorables sur un pied d'égalité qui semblerait burlesque si on ne le trouvait extrêmement inconvenant; elles semblent ignorer tout ce que l'on apprenait autrefois aux jeunes filles, c'est-à-dire la réserve, la politesse, le respect dû à la vieillesse; leur conversation est peu variée; elles s'occupent uniquement de toilette, et paraissent vouées à l'idolâtrie qui a valu un si dur châtiment aux Israélites : elles adorent le veau d'or sous toutes les formes, dentelles, bijoux, cachemires, etc.; en un mot, si l'on n'essaye de réformer ces habitudes et de lutter contre ces tendances, la jeune fille n'existera bientôt plus; elle sera remplacée par un mannequin tournant sur lui-même, comme les poupées qui figurent dans les vitrines des coiffeurs, afin de montrer leur accoutrement sous tous ses aspects.

Je prie Aline de vouloir bien recevoir les détails que je viens de lui donner comme un *à-compte* sur les conseils qu'elle exige. Pour être une jeune fille bien élevée, elle devra suivre une voie tout à fait opposée à celle que je viens de lui esquisser; dites-lui bien de ne point se laisser entraîner par les exemples qu'elle pourra rencontrer; dites-lui que l'on travaille inutilement à changer nos habitudes : celles-ci triompheront des mœurs actuelles, parce qu'elles sont appuyées sur des instincts délicats, sur le sentiment des convenances, sur la modestie et la bienveillance. Tout cela ne peut pas disparaître, parce que quelques jeunes têtes mal conduites et mal rangées prétendent ne relever que de leurs caprices; les personnes sévères les blâment, — les caractères indulgents les plaignent, — et je désire de tout mon cœur qu'Aline n'excite jamais la réprobation ni la pitié.

Et Marie? Elle va réclamer à son tour! Mais il est trop tard aujourd'hui pour vous parler d'elle; — d'ailleurs Marie est assez jeune pour attendre ma prochaine lettre. EMMELINE RAYMOND.

Explication de l'Énigme.

Le mot de l'Enigme insérée dans notre dernier numéro est : *Facteur.*



Petits enfants qui, sous l'ombrage,
Dansez, vous tenant par la main,
Fêtez gaîment votre heureux âge,
Insoucieux du lendemain;
Venus d'hier en ce bas monde,
Dont vous ignorez les chagrins,
Blonds chérubins, dansez en ronde
Au son de vos joyeux refrains.

Des bluets sur vos fronts posées
J'aime les couronnes d'azur;
J'aime, sur vos lèvres rosées,
Les frais éclats d'un rire pur;
Au vent, j'aime vos boucles blondes;
J'aime à voir vos petites mains
S'unir et s'enlacer en rondes
Au son de vos joyeux refrains.

Trop tôt, sur vos riants visages,
L'empreinte des pâles soucis
Viendra graver tristes nuages
Et se creuser de sombres plis;
Avant que l'orage ne gronde,
Au soleil pur des jours sereins,
Blonds chérubins, dansez en ronde
Au son de vos joyeux refrains!

De l'innocence heureuse image,
Petits enfants que je chéris,
Gardez bien longtemps de votre âge
La gaîté naïve et les ris;
Du bonheur puisse, dès ce monde,
Dieu vous ouvrir tous les chemins,
Après l'âge où l'on danse en ronde
Au son de vos joyeux refrains!

Vos chants sont l'hymne et la prière
Qu'aime la Vierge dans les cieux;
Elle sourit, c'est la lumière
Qui vient rayonner sur vos jeux;
La mère du Sauveur du monde
Veille en mère sur vos destins;
Blonds chérubins, chantez en ronde
Son nom béni dans vos refrains.

EDME SIMONOT.

LES ÉVENTAILS.

Je ne veux pas placer ici une dissertation historique sur l'origine et l'usage des éventails, et je compte me borner à enregistrer, au point de vue de la mode actuelle, la faveur toujours croissante de ce sceptre féminin.

L'éventail était autrefois considéré comme indispensable : ce sont *les* éventails qui sont indispensables aujourd'hui. On en fait usage dans toutes les occasions : on a l'éventail de poche pour le spectacle, l'éventail sérieux pour les dîners, l'éventail élégant pour les bals, l'éventail d'été, l'éventail de deuil, de demi-deuil, de mariage, etc.; l'éventail de la jeune fille n'est pas semblable à celui de la jeune femme; celui d'une grand'mère est plus sérieux que celui d'une jeune mère; enfin, on trouve avec raison que le choix d'un éventail ne doit pas être laissé au hasard, qu'il doit se rattacher par une analogie plus ou moins directe, à l'individualité de la femme qui le possède et dont il est l'un des reflets.

Cette recherche est délicate et dictée par le bon goût; nous ne saurions trop la recommander. Il est déplaisant de voir entre les mains d'une jeune fille un éventail à sujets par trop *Pompadour*. L'éventail est un présent que l'on fait et que l'on reçoit à tout âge, dans toutes les conditions de fortune, et son choix ne saurait être indifférent.

J'ai vu récemment des éventails exécutés par une artiste de talent, éventailliste de la cour d'Angleterre, Mme Rebours, qui demeure place du palais Bourbon, nº 2, à Paris; le fini de l'exécution, le bon goût de la composition, ne laissent rien à désirer, et j'ai admiré, non-seulement la perfection du procédé et la grâce du dessin, mais aussi le tact parfait révélé par cette collection d'éventails. L'un était destiné à une femme un peu sérieuse: sur le fond, qui était blanc, se détachaient des guirlandes et des bouquets de pâquerettes blanches et de pensées; les initiales de la personne à laquelle cet éventail devait appartenir étaient formées des mêmes fleurs; ma description restera forcément bien au-dessous de l'objet que je veux faire connaître, car il me serait impossible d'indiquer ce travail de *miniaturiste*, appliqué à des fleurs, l'unité et la noble simplicité de l'ordonnance du dessin, la grâce exquise de ces guirlandes qui serpentent autour des bouquets. Un autre éventail, destiné à une jeune veuve, présentait des scabieuses et des pensées entrelacées sur un fond blanc.

L'une des raisons qui m'engagent à recommander les travaux de Mme Rebours est l'extrême facilité que nos lectrices trouveront à profiter de son talent. Elles peuvent s'adresser à elle directement, lui indiquer leurs préférences, l'usage auquel elles destinent l'éventail qu'elles désirent, et lui demander franchement le prix auquel cet éventail reviendrait; elles seront certaines de recevoir un objet fait avec goût et conscience, qui ne pourra être mis en parallèle avec les éventails de pacotille, sans style, sans valeur artistique, sans signification aucune. Je dois ajouter que Mme Rebours se distingue, non-seulement par son talent, mais aussi par l'extrême modération de ses prix, modération relative sans doute, subordonnée à l'importance de l'ouvrage qu'on lui demande, mais incontestable, vu la parfaite exécution de son travail.

Un éventail est un présent que l'on fait en toute circonstance. La jeune fille qui me demandait récemment un conseil pourrait donner à son amie, pour son mariage, le joli éventail de mariée que j'ai vu chez Mme Rebours : le dessin se composait de guirlandes de lilas blanc, de muguet, de roses blanches, encadrant des initiales surmontées d'une couronne. Un parrain donne un éventail à la marraine.....; enfin, il n'est point de présent qui puisse être mieux accueilli, puisque les femmes, ainsi que je le constatais plus haut, ont aujourd'hui des éventails pour toutes les circonstances.

Je souhaite à chacune de mes lectrices un ou plusieurs éventails de Mme Rebours. E. R.



Nous avons déjà expliqué bien souvent, à cette place, qu'il nous était impossible de publier les initiales de *toutes* nos abonnées; nous avons fait paraître des alphabets; d'autres leur succéderont. — *M. R., près Beautricux.* Les dessins envoyés, pour le *saut du cavalier*, n'étant pas accompagnés de texte, ne peuvent malheureusement nous servir. — *Près de mon feu.* Il ne dépend pas de nous de faire paraître les dessins aussitôt qu'on nous les demande; il faut d'abord les trouver ou les composer, les dessiner sur bois, puis les graver; ces opérations prennent beaucoup de temps. Les objets demandés de Clermont en Auvergne paraîtront, mais non immédiatement. — *Au pied des Alpes.* Nous avons publié des points au crochet pour imiter la fourrure; l'approche de la belle saison nous défend de revenir en ce moment sur ce travail; le journal contient ou contiendra la réponse aux deux autres demandes. — Mme *N. L.* La saison est trop avancée pour l'emplette en question; au lieu du manteau de velours, il faut choisir un châle en cachemire noir, brodé; on peut l'avoir très-beau, garni de guipures tout à fait suffisantes, pour une somme de 200 francs; ce châle concilie toutes les exigences : l'élégance, l'économie et *l'amour-propre de la femme du monde* sont d'accord pour conseiller cette emplette. — *Une jeune fiancée.* L'article *modes* répond à la question que l'on m'adresse; le choix des ornements pour les deux robes dépend de la dépense que l'on peut faire; si l'on a des dentelles, on mettra un volant à la robe de dessous; celle de dessus, moins longue, sera garnie d'un deuxième volant; la robe de mariée aura deux corsages, l'un montant pour le matin, l'autre décolleté pour le bal; les chapeaux ronds sont généralement adoptés par les jeunes filles et les jeunes femmes en voyage; en cette saison, le chapeau serait en velours noir, orné d'une plume noire ou blanche. — Mlle *de La...* Le crêpe ou la tarlatane sont plus *jeunes* que le tulle; cinq ou sept petits volants garniraient la jupe; ceinture large à longs bouts, en ruban blanc; corsage décolleté, fichu-berthe Marie-Antoinette (le patron a paru dans le nº 5 de la présente année). — Mme *de B... en Belgique.* On prépare les dessins et patrons pour vêtements d'enfants. Oui, pour la mignardise, si on l'emploie pour orner des vêtements d'enfants ou de femme. *Tous les dessins de soutache* peuvent être reproduits avec de la mignardise. Nous prenons acte de la promesse de notre abonnée. — Mme *A.... à Langcais.* Un grand nombre d'abonnées étant d'un avis opposé, nous devons tenir la balance *droite*, et nous ne pouvons faire une part plus petite aux objets de mode. La voie que nous suivons nous est tracée par notre correspondance. — *Une montagnarde.* M. Croisat, beaucoup plus expert que moi en semblable matière, répondra à toutes ces questions, si on les lui adresse; il indiquera aussi le mode d'envoi : il en a une grande expérience, puisqu'il expédie quotidiennement une foule de paquets à nos abonnées; en tout cas je ne conseillerais pas la couronne frisée, surtout pour coiffure habituelle; oui pour le chignon (lettre *I*) et pour les touffes (lettre *D*). — Mme *V. G. d'A....* La réponse à la question que l'on m'adresse est soumise au chiffre de la dépense que l'on peut faire; si l'on *veut*, si l'on *peut* garnir le châle avec de la guipure, il sera plus moderne; on peut du reste prendre de la guipure ayant seulement huit centimètres de largeur; sinon, je ferais teindre le châle en brun en conservant les effilés : cette couleur est presque aussi convenable que le noir, et, pour un châle *teint*, elle est moins *teinture*. Je recommande *la teinturerie Saint-Germain, rue du Bac, 56, Guigné-Dusacq.*

Mlle *Jeanne M...* Nous publierons des *points* au tricot, qui pourront servir pour l'objet en question. — Les robes soutachées sont trop *âgées* pour une jeune fille: celle-ci devra garnir sa robe avec plusieurs rangs de galon, ou *tresse* de laine. Oui pour la crinoline; jupon à rayures noires et blanches, orné d'une bande noire en velours anglais; un petit bonnet quand on est malade, *rien* quand on se porte bien; on ne fait pas de voilette en mignardise, cela serait trop lourd et trop épais. Oui pour le châle brodé; on le brode au passé ou bien au point de chaînette, ou bien avec ces deux points mélangés; il faut employer un très grand métier; réponse négative à la dernière question; M. Croisat sera peut-être plus expert que moi. — *Une abonnée des bords de la D...* Mme Aubert, rue du Faubourg-Poissonnière, 46, se charge de faire remettre à neuf les anciens chapeaux de paille d'Italie, et même de paille ordinaire; sa complaisance égale son bon goût; l'un et l'autre sont extrêmes. — Mme *M. P.* Impossible, quant à la première demande; il faut s'adresser à M. Simart, rue Rambuteau, 64, qui fera composer ce dessin. Nous avons déjà publié plusieurs cols en mignardise; nous ne pourrons y revenir immédiatement, parce qu'il faut satisfaire successivement toutes nos abonnées. — *Près de mon bureau.* Il est malheureusement impossible de publier dans les numéros présents, ainsi qu'on nous le demande, les objets qui ont paru dans l'année précédente à pareille époque; notre nouvelle abonnée veut que l'on pense à elle, mais les abonnées anciennes auraient à leur tour le droit de se plaindre, si nous leur envoyions ce qu'elles ont déjà reçu; il n'y a point de remède à l'inconvénient dont on gémit; il faut, pour l'éviter, s'abonner à l'année. — Mme *L. S., de Passy-Paris*, a reçu une deuxième leçon pour le pliage des serviettes; elle recevra un fichu, mais au tricot; je ne connais pas de joli modèle au filet. — Mlle *d'El....* Costume de paysanne Watteau: première jupe rayée blanche et noire; deuxième jupe bleue, relevée avec des nœuds de velours noir; tablier à bavette garni de dentelle; corsage décolleté, manches courtes. — Mme *Hortense G...* Nous avons publié trois planches de patrons en quelques semaines, parce que la saison exigeait que tous ces objets parussent à temps; mais nous ne nous sommes jamais engagés à faire paraître trois planches de patrons par mois. Nous regrettons de ne pouvoir accéder à votre demande : les patrons sont inséparables du journal, et, pour recevoir les gravures coloriées, il faut s'abonner à l'une des éditions annoncées avec *gravures coloriées.*

Et maintenant, il me reste à remercier toutes nos lectrices, *à la fois*, pour tout ce qui m'est adressé *personnellement* dans leurs lettres; le manque d'espace m'oblige à prendre le parti des remercîments collectifs. Nous gagnerions un peu de place, si elles voulaient bien se désigner, non par une épigraphe qui prend quelquefois une ligne entière, mais par le numéro inscrit sur la bande de leur journal.

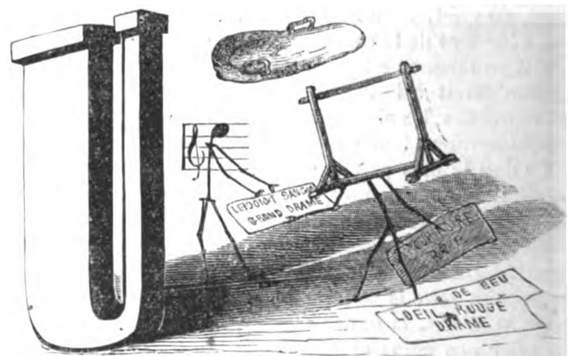
AVIS.

Le numéro 12 contiendra une belle planche de dessins de broderie : cols, coins de mouchoirs, etc., et plusieurs patrons pour corsages de piqué, corsages et fichus de printemps.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typ. de Firmin Didot, imprim. de l'Institut et de la Marine, r. Jacob, 56.

RÉBUS.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.
Le flambeau n'éclaire pas sa base.

N° 11. TROISIÈME ANNÉE. 17 mars 1862.

LA MODE ILLUSTRÉE

CATENACCI DEL.

Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, 50 centimes. AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE SAMEDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
Les abonnements partent
du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND.
Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
Les abonnements partent
au 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (*Pour l'étranger le port en sus*). —

Étoiles au crochet.

Chaque étoile est faite isolément et commencée par le milieu.

On fait une chaînette de 9 mailles ; on réunit la dernière maille à la première : cela forme un cercle.

1er *tour*. — Sur le cercle, on fait huit festons, composés chacun de cinq mailles en l'air.

2e *tour*. — On fait des mailles-chaînettes pour atteindre la maille du milieu du feston appartenant au tour précédent ; puis on fait 8 festons composés chacun de 7 mailles en l'air.

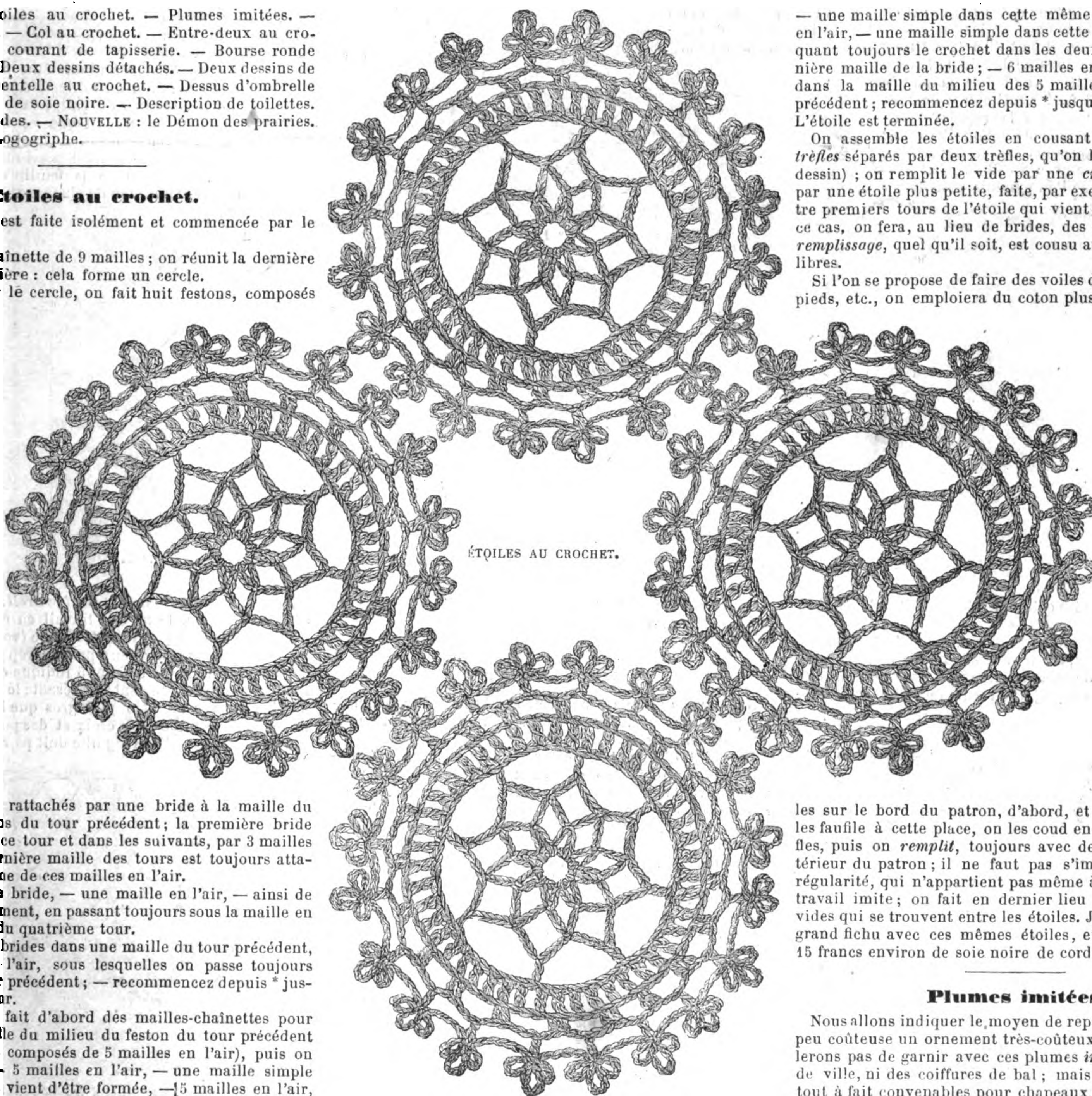
3e *tour*.—Comme le deuxième; mais chaque feston se compose de 9 mailles en l'air.

4e *tour*.—On a rejoint la maille du milieu du feston appartenant au tour précédent, et l'on fait 8 festons composés de 11 mailles en l'air, toujours rattachés par une bride à la maille du milieu des festons du tour précédent; la première bride est figurée, dans ce tour et dans les suivants, par 3 mailles en l'air, et la dernière maille des tours est toujours attachée à la troisième de ces mailles en l'air.

5e *tour*. — Une bride, — une maille en l'air, — ainsi de suite, alternativement, en passant toujours sous la maille en l'air une maille du quatrième tour.

6e *tour*. — * 2 brides dans une maille du tour précédent, — 5 mailles en l'air, sous lesquelles on passe toujours 3 mailles du tour précédent ; — recommencez depuis * jusqu'à la fin du tour.

7e *tour*. — On fait d'abord des mailles-chaînettes pour atteindre la maille du milieu du feston du tour précédent (ces festons sont composés de 5 mailles en l'air), puis on fait une bride, — 5 mailles en l'air, — une maille simple dans la bride qui vient d'être formée, — 5 mailles en l'air, — une maille simple dans cette même bride, — 5 mailles en l'air, — une maille simple dans cette même bride, en piquant toujours le crochet dans les deux parties de la dernière maille de la bride ; — 6 mailles en l'air, — une bride dans la maille du milieu des 5 mailles en l'air du tour précédent ; recommencez depuis * jusqu'à la fin du tour. — L'étoile est terminée.



ÉTOILES AU CROCHET.

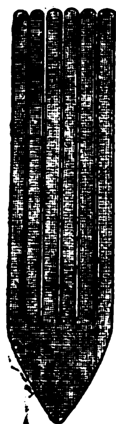
On assemble les étoiles en cousant ensemble trois des *trèfles* séparés par deux trèfles, qu'on laisse *libres* (voir le dessin) ; on remplit le vide par une *croix* quelconque ou par une étoile plus petite, faite, par exemple, avec les quatre premiers tours de l'étoile qui vient d'être décrite ; dans ce cas, on fera, au lieu de brides, des mailles simples. Ce *remplissage*, quel qu'il soit, est cousu avec les trèfles restés libres.

Si l'on se propose de faire des voiles de fauteuils, couvre-pieds, etc., on emploiera du coton plus ou moins gros, selon le temps que l'on voudra accorder à ce travail; le coton Bresson, n° 25, convient pour les couvre-pieds; il faudrait peut-être le choisir plus fin pour faire de beaux voiles de fauteuils; mais nos étoiles peuvent rendre d'autres services encore.

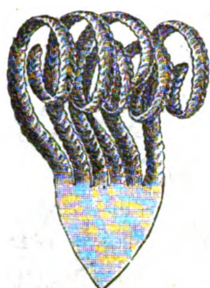
On les exécute en soie noire de cordonnet, et l'on en compose des fichus, — des dessus d'ombrelles, etc.; on coupe le patron exact du fichu ou du dessus d'ombrelles; — on place les étoiles sur le bord du patron, d'abord, et tout autour ; — on les faufile à cette place, on les coud en réunissant les trèfles, puis on *remplit*, toujours avec des étoiles, tout l'intérieur du patron ; il ne faut pas s'imposer une extrême régularité, qui n'appartient pas même à la guipure que ce travail imite ; on fait en dernier lieu le *remplissage* des vides qui se trouvent entre les étoiles. J'ai fait cet hiver un grand fichu avec ces mêmes étoiles, et j'ai employé pour 15 francs environ de soie noire de cordonnet.

Plumes imitées.

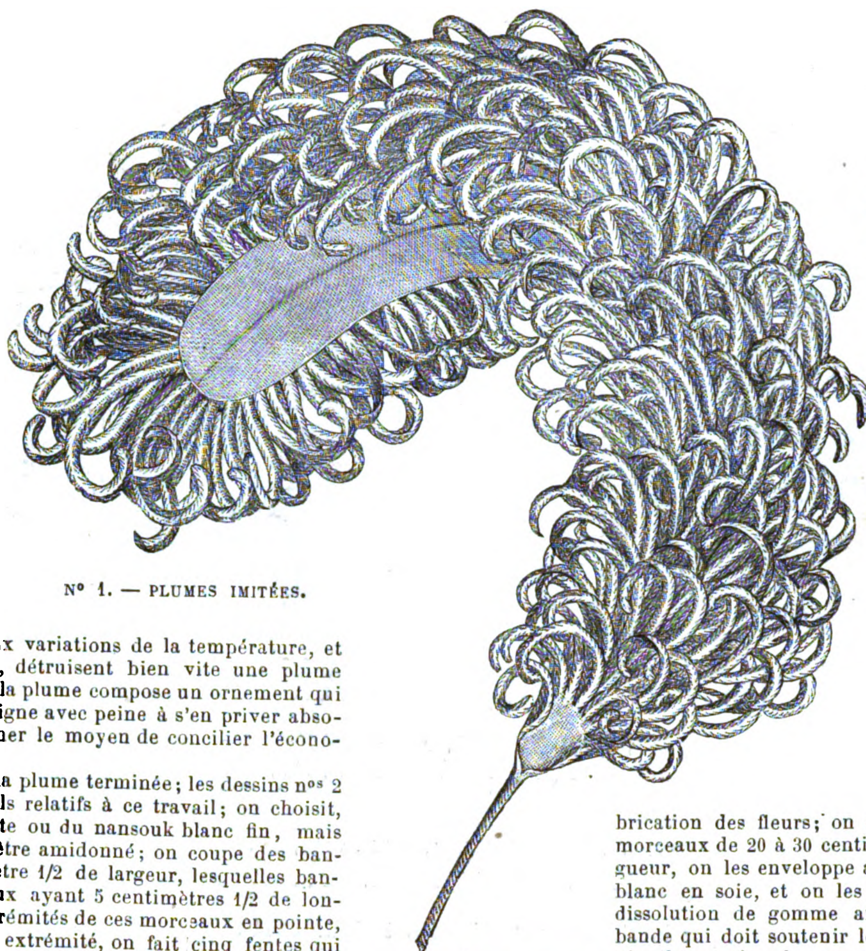
Nous allons indiquer le moyen de reproduire d'une façon peu coûteuse un ornement très-coûteux ; nous ne conseillerons pas de garnir avec ces plumes *imitées* des chapeaux de ville, ni des coiffures de bal ; mais ces plumes seront tout à fait convenables pour chapeaux d'enfant, pour cha-



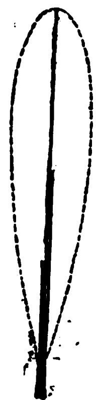
N° 2.



N° 3.



N° 1. — PLUMES IMITÉES.



N° 5.

peau rond de jeune fille ou de jeune femme, ces deux derniers devant être portés uniquement à la campagne; or il est fâcheux d'exposer une belle plume blanche aux variations de la température, et les averses, les brouillards, détruisent bien vite une plume fort chère; d'un autre côté, la plume compose un ornement qui est charmant, et l'on se résigne avec peine à s'en priver absolument; nous allons enseigner le moyen de concilier l'économie et l'élégance.

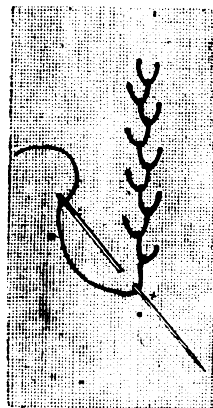
Le dessin n° 1 représente la plume terminée; les dessins nos 2 à 5, sont les différents détails relatifs à ce travail; on choisit, pour l'exécuter, de la batiste ou du nansouk blanc fin, mais serré, un peu roide, sans être amidonné; on coupe des bandes droites, ayant 1 centimètre 1/2 de largeur, lesquelles bandes on découpe en morceaux ayant 5 centimètres 1/2 de longueur; on taille l'une des extrémités de ces morceaux en pointe, et, commençant par l'autre extrémité, on fait cinq fentes qui produisent six petites languettes; le dessin n° 2 indique cette opération terminée; on *frise* chaque languette séparément, et, pour cela, on place la feuille toute fendue dans la paume de la main gauche, et l'on passe au milieu de chaque languette une aiguille à tricoter que l'on appuie fortement en commençant par le côté de la pointe, et dirigeant l'aiguille vers l'extrémité des languettes, c'est-à-dire vers le côté où elles sont séparées; le dessin n° 3 représente les languettes *frisées*; si elles sont trop *recoquillées*, on les tire un peu par le bout pour les redresser. Pour faire une plume semblable à notre modèle, il faut 45 à 50 petites feuilles semblables au n° 3.

On monte la plume sur une bande de batiste ou de nansouk pareil à celui déjà employé; cette bande a de 13 à 14 centimètres de longueur; le dessin n° 4, qui la représente en grandeur naturelle, indique qu'on l'arrondit vers le haut. Avant de coller les feuilles frisées, on garnit cette bande avec du fil d'archal très-fin, pareil à celui que l'on emploie dans la fabrication des fleurs; on en coupe trois morceaux de 20 à 30 centimètres de longueur, on les enveloppe avec du papier blanc en soie, et on les colle avec une dissolution de gomme arabique sur la bande qui doit soutenir les feuilles *frisées;* le premier de ces morceaux de fil d'archal est placé au milieu de la bande d'un bout à l'autre (voir le dessin n° 5); le deuxième vers la moitié; le troisième plus bas encore. Pour coller les feuilles frisées, on en plie le *pied* en travers, du côté opposé à celui vers lequel les languettes se recourbent; on humecte ce pied avec une dissolution de gomme arabique, et on le colle sur la bande. Ces feuilles doivent toujours être placées de la façon suivante: une au milieu, une à droite, une à gauche, et ainsi de suite; la plume devant être plus fournie au bout que vers la tige, il faudra consulter la disposition indiquée sur le dessin n° 4. La place des feuilles est marquée par des angles; la pointe de la feuille du milieu doit se trouver au milieu de chaque angle; les feuilles de côté sont placées sur les côtés supérieurs de l'angle, comme on peut le voir sur le dessin n° 4.

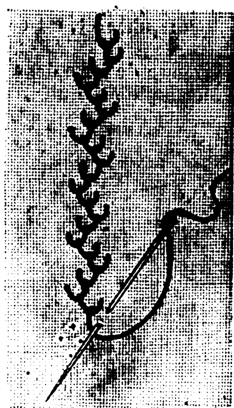
Le bord inférieur de la bande sur laquelle les feuilles *frisées* ont été collées, est tourné sur les fils d'archal, recouverts de papier de soie; et enfin, si on désire que cette tige soit plus forte, on y ajoute un morceau de fil d'archal plus gros.

Il est superflu d'ajouter que l'on peut faire de la même façon des plumes beaucoup plus grandes.

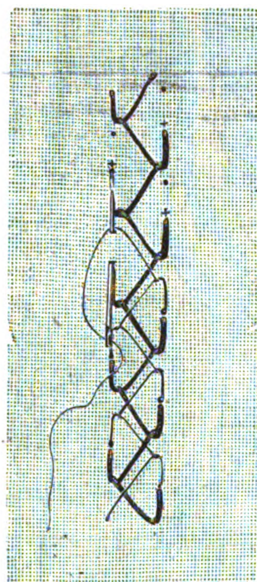
N° 4.



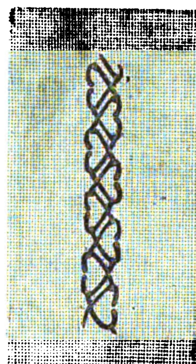
N° 2.



N° 3.

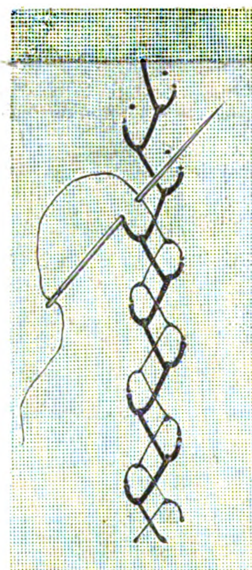


N° 4.

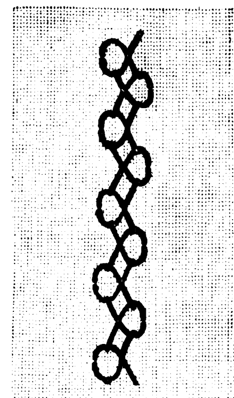


N° 1.

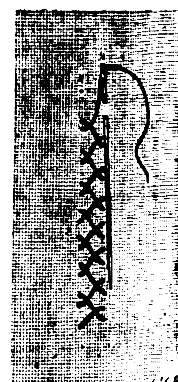
N° 5.



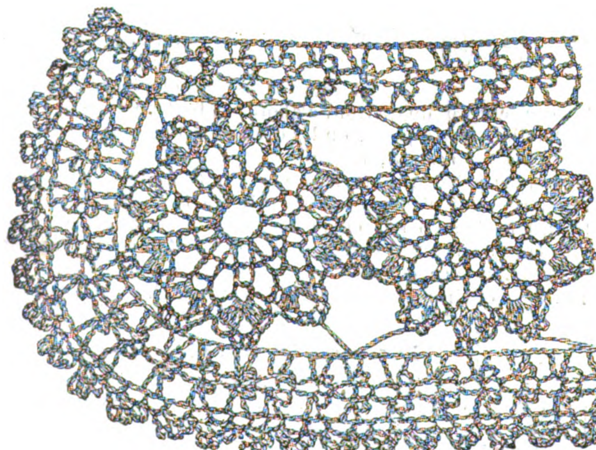
N° 6.



N° 7.



N° 8.



COL AU CROCHET.

Points d'arêtes.

Nous avons promis à nos lectrices de leur faire connaître plusieurs variétés de ce point, et nous venons remplir nos engagements.

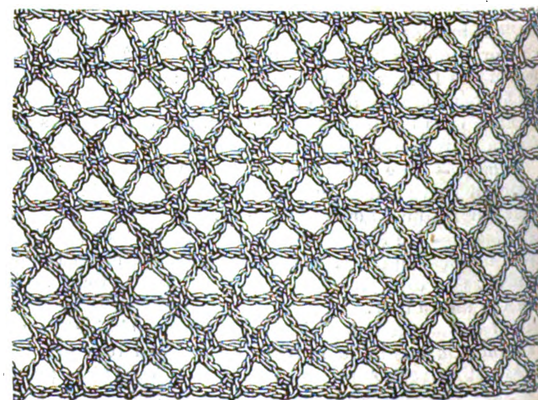
Le point d'arête, très en faveur actuellement, est employé dans une foule de travaux de fantaisie; nous l'avons souvent mentionné en l'expliquant sommairement: il se compose d'une sorte de feston dont les points, plus ou moins écartés, vont régulièrement de droite à gauche, et dont l'exécution exige une égalité parfaite dans la distance qui les sépare. Nos dessins représentent la position que l'on doit donner à l'aiguille, la direction des brins de laine ou de soie; et le point qui succède au point commencé sur notre dessin est marqué par un petit point et une croix.

N° 1. — Point d'arête droit: l'aiguille est placée perpendiculairement; on pique ensuite l'aiguille dans la croix, on la sort en travers du point, puis on recommence de la même manière de l'autre côté.

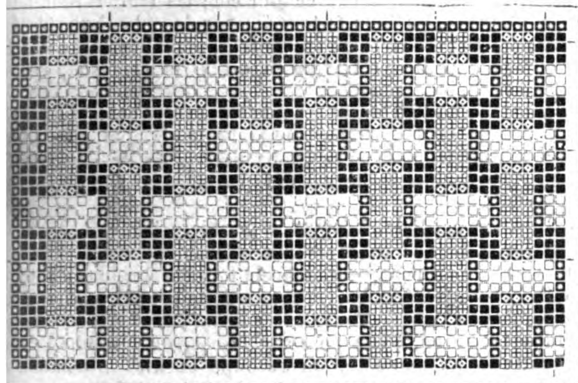
N° 2. — Point d'arête en biais; il diffère du précédent en ce que les points sont faits en biais, de *dehors* en *dedans.*

N°. 3. — Point d'arête, *branche de corail:* on fait deux points de suite en biais de chaque côté, — à droite, — puis à gauche; il peut servir pour orner la lingerie simple.

Nos 4 et 5. — Double point d'arête *droit:* le n° 4 représente le point terminé, le n° 5 le travail en cours d'exécution. On fait d'abord le point *droit*, simple (voir le dessin n° 1), mais en l'*étendant* un peu; puis on répète le même point dans l'autre sens; le dessin n° 5 indique ce travail, et, pour l'indiquer plus clairement, représente le premier côté (terminé) fait avec un brin plus gros que le deuxième côté, non encore terminé; des croix et des points marquent les places dans lesquelles l'aiguille doit passer. Le point, exé-



ENTRE-DEUX AU CROCHET.

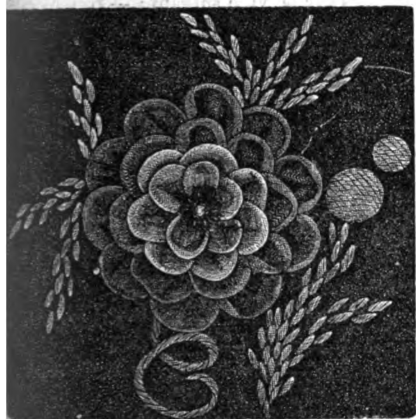


DESSIN COURANT DE TAPISSERIE.

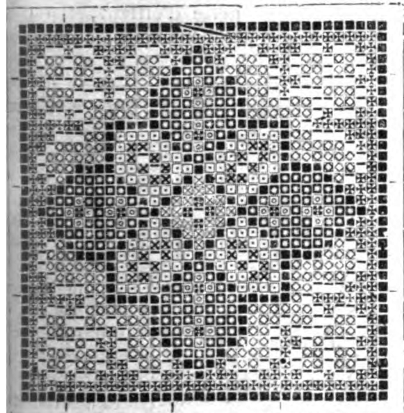
plication des signes : ▫ Jaune d'or. ▪ Noir. ▫ Gris foncé. ⊞ Gris clair. ▫ Blanc.

té en laine rouge ou noire, compose de charmants orne-nts pour robes de piqué pour enfants ; on le fait sur l'our- de la robe, sur les poignets des manches, sur la cein-re, autour de l'encolure, etc.

Nos 6 et 7. — Double point en biais : même combinaison e le précédent ; le dessin n° 7 le représente terminé ; —



N° 1. — DESSIN DÉTACHÉ.



N° 1. — DESSIN POUR TAPISSERIE.

Explication des signes : ▪ Noir. ⊞ Grenat. ▫ Ponceau. ▫ Vert anglais. ▪ Vert anglais plus foncé. ' maïs. ▫ Bleu de ciel. ▫ Blanc. ▫ Couleur chocolat. ▪ Violet.

e dessin n° 6, en voie l'exécution.

N° 8. — Point d'arête croisé, indiqué aussi par e terme *couture en croix :* é dessin nous dispense de toute explication ; ce point est employé dans les travaux de fantaisie, et aussi pour les vêtements d'enfants ; on le fait en coton de couleur sur des cols et mouchoirs négligés, pour la campagne.

Col au crochet.

MATÉRIAUX. — Fil d'Irlande extrêmement fin ; crochet assorti au fil.

Ce col se compose d'étoiles faites séparément, puis réunies et encadrées par une bordure. Les étoiles sont faites non en *spirale*, mais en tours *entiers*.

Étoile. On monte 20 mailles ; on les réunit en cercle.

1er *tour.* * 2 mailles simples, — 5 mailles en l'air ; — recommencez 9 fois depuis, * sans passer aucune maille de la chaînette.

BOURSE RONDE AU CROCHET.

2e *tour.* * 1 maille simple, — 5 mailles en l'air, — 1 maille simple dans le 1er feston (composé de 5 mailles en l'air) du tour précédent, — 3 mailles en l'air ; — recommencez 9 fois depuis *.

3e *tour.* — * Dans le 1er feston du tour précédent on fait une bride, — 3 mailles en l'air, — une bride, — 5 mailles en l'air en passant les 3 mailles en l'air du tour précédent ; — on recommence depuis * jusqu'à la fin du tour.

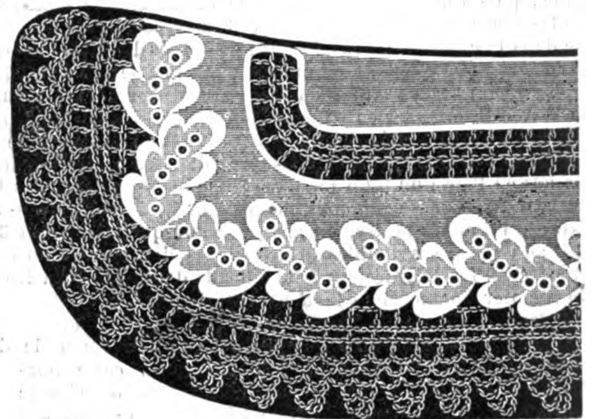
4e *tour.* — * Sur les 3 mailles en l'air placées entre 2 brides dans le tour précédent, on fait 3 brides, — 5 mailles en l'air, — 3 brides, — puis une maille en l'air, — une bride sur le milieu des 5 mailles en l'air du tour précédent, — une maille en l'air, — et l'on recommence depuis * jusqu'à la fin du tour.

5e *tour.* — Sur le feston de mailles en l'air, placé dans le tour précédent, entre deux groupes de trois brides, on fait une maille simple, — 3 mailles en l'air, — une maille simple, — 3 mailles en l'air, — une maille simple, — 3 mailles en l'air, — une maille simple ; — puis 5 mailles en l'air, — une maille simple sur la maille en l'air du tour précédent ; — 3 mailles en l'air, — une maille simple sur la maille en l'air suivante du tour précédent, — 5 mailles en l'air. — Recommencez depuis * jusqu'à la fin du tour.

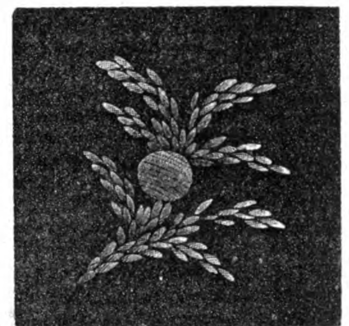
L'étoile est terminée. On en fait huit ou dix pareilles, selon la dimension que l'on veut donner au col. La bordure est faite en travers, *allant et revenant ;* on fait une chaînette de 13 mailles sur lesquelles on revient en faisant le

1er *tour.* — Une double bride (pour une double bride, on jette deux fois le coton sur le crochet), — 3 mailles en l'air, — une double bride ; ces deux doubles brides sont placées dans la neuvième maille de la chaînette ; — 3 mailles en l'air sous lesquelles on passe 3 mailles de la chaînette ; puis, dans la dernière maille de la chaînette, on fait 4 doubles brides, toujours séparées par 3 mailles en l'air.

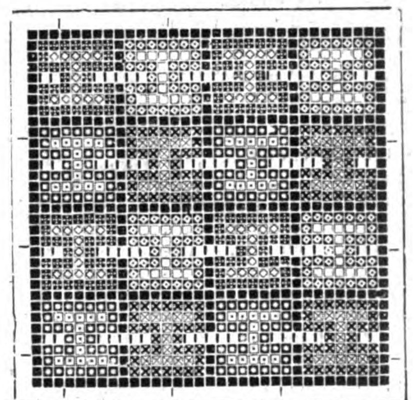
2e *tour.* — 5 mailles simples (entre chacune desquelles on fait une maille en l'air) placées dans le creux, entre la deuxième et la troisième double



COL AU CROCHET ET BRODERIE.

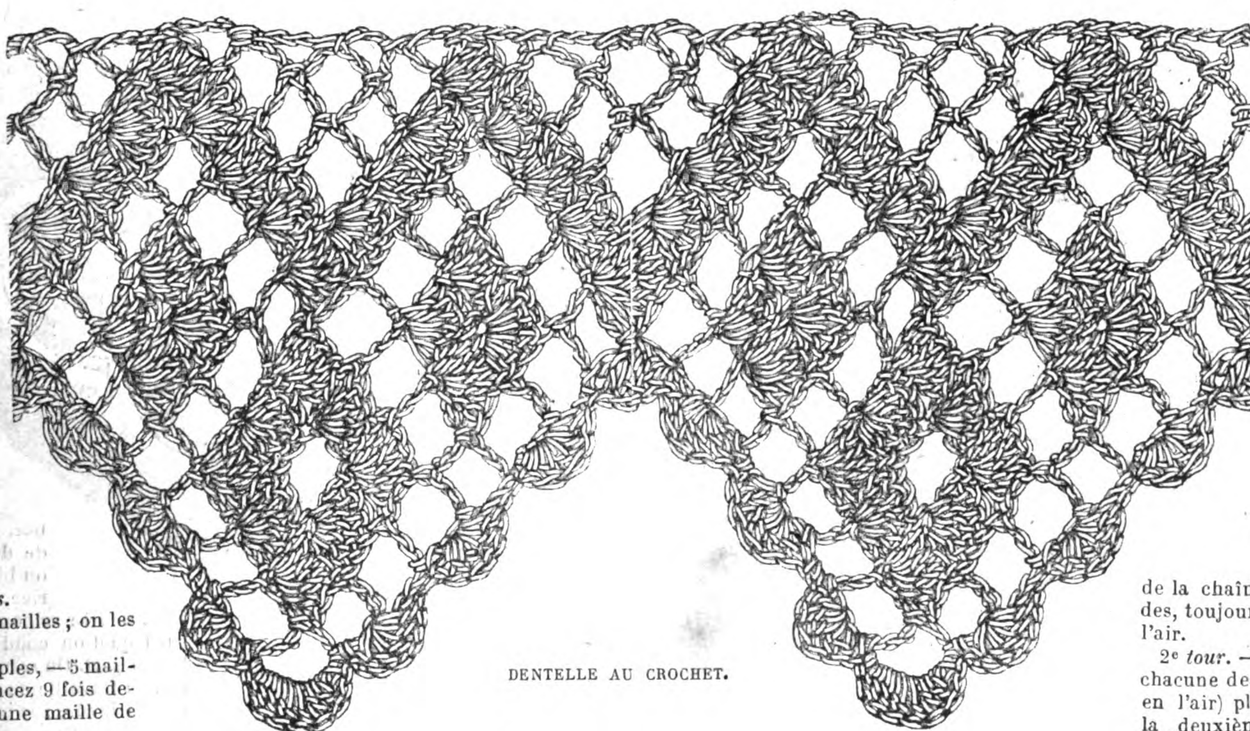


N° 2. — DESSIN DÉTACHÉ.



N° 2. — DESSIN POUR TAPISSERIE.

Explication des signes : ▫ Blanc. ▫ Gris clair. ▫ Violet clair. ▪ Violet foncé. ▫ Pourpre. ⊠ Grenat. ▫ Vert anglais clair. ▫ Vert anglais plus foncé. ' Maïs. ▪ Noir.



DENTELLE AU CROCHET.

bride; puis 5 mailles en l'air, — une maille simple dans le creux suivant; — ensuite quatre fois de suite 3 mailles en l'air et une maille simple dans le creux des deux brides faites dans la même maille, de façon que l'on passe, sous les premières trois mailles en l'air, deux doubles brides et les trois mailles en l'air qui les séparent; — ensuite 3 mailles en l'air et une bride, en passant les trois mailles en l'air suivantes (appartenant au tour précédent); — puis on retourne l'ouvrage pour faire le

3e tour. — 6 mailles en l'air, — deux doubles brides (séparées par trois mailles en l'air); on les place dans le feston du milieu des trois festons du tour précédent (composés de trois mailles en l'air); — 3 mailles en l'air; — 4 doubles brides, entre chacune desquelles on fait 3 mailles en l'air; on place ces doubles brides sur les cinq mailles en l'air (du tour précédent). Les trois festons faits entre la deuxième et la troisième bride du premier tour forment les *dents* extérieures.

4e tour. — Comme le deuxième.

On fait toute la bordure en répétant alternativement le deuxième et le troisième tour; seulement, afin d'arrondir cette bordure, on fait à la fin du bord intérieur une maille simple au lieu de la dernière bride. Quand la bordure extérieure est terminée, on attache le fil au troisième rang de devant pour commencer l'encolure, qui est semblable à la bordure, moins les *dents;* on fait aussi, çà et là, des mailles simples au lieu de brides sur le bord inférieur, afin de maintenir la *courbe* du col. Cette nécessité se révèle dans le cours même du travail; on coud le dernier tour de l'encolure aux trois derniers tours de l'autre côté de la bordure extérieure, puis on assemble les rosettes; on les coud ensemble ensuite avec la bordure et l'encolure, comme l'indique le dessin.

Les étoiles peuvent servir pour voiles de fauteuil, etc.; — la bordure peut aussi être faite isolément, comme dentelle, — l'encolure comme entre-deux.

Entre-deux au crochet.

Ce dessin, dont la légèreté se rapproche de celle de la dentelle, servira pour lingerie de femme et d'enfants, et aussi pour fichus, dessin d'ombrelles, etc., si on le reproduit en soie noire.

Pour entre-deux semblable à notre dessin, on fait, avec du coton n° 50, une chaînette de 43 mailles.

1er tour. — 2 mailles simples, — 3 mailles en l'air, sous lesquelles on passe deux mailles de la chaînette, — une bride, — * 2 mailles en l'air, sous lesquelles on passe deux mailles de la chaînette, — 3 mailles simples, — 3 mailles en l'air, sous lesquelles on passe deux mailles de la chaînette; — dans la maille suivante, une bride. — Recommencez depuis * jusqu'à la fin du tour.

2e tour. — 2 mailles simples, — 3 mailles en l'air, — * une bride dans le côté de derrière de la maille du milieu des trois mailles simples du tour précédent, — 3 mailles en l'air, — 3 mailles simples (celle du milieu doit être placée sur la bride du tour précédent), — 3 mailles en l'air. — Recommencez depuis * jusqu'à la fin du tour.

On répète sans cesse ce deuxième tour, en *contrariant* le dessin, c'est-à-dire en plaçant les trois mailles simples sur la bride du tour précédent, la bride sur les trois mailles simples du tour précédent.

Dessin courant pour tapisserie.

Ce dessin servira pour siéges, — pantoufles, — tabourets de pied, etc.

Col au crochet et broderie.

MATÉRIAUX. — Nansouk très-fin; coton à broder fin; fil d'Irlande n° 140; un crochet assorti.

Le dessin représente une partie de ce joli col; les feuilles sont faites isolément et appliquées, ou bien festonnées sur le col même. L'entre-deux au crochet se fait de la façon suivante : on monte une chaînette de 9 mailles, et l'on travaille en travers en *allant* et *revenant*, c'est-à-dire sans couper le fil.

1er tour. — 3 mailles en l'air, qui forment la première bride, — 2 mailles en l'air, — une bride dans la sixième maille de la chaînette, — une maille en l'air, — une bride dans la quatrième maille de la chaînette, — 2 mailles en l'air, — une bride dans la première maille de la chaînette.

2e tour. — 3 mailles en l'air formant la première bride, — 2 mailles en l'air, — une bride dans la bride la plus proche appartenant au tour suivant, — une maille en l'air, — une bride dans la bride suivante, — 2 mailles en l'air, — une bride dans celle du tour précédent, qui a été formée par 3 mailles en l'air. — Tout l'entre-deux est pareil à ces deux tours; quand il est terminé, on le pose sur le col, on festonne l'entre-deux de chaque côté, on découpe ensuite le nansouk en dessous de l'entre-deux. — La dentelle est faite en travers comme l'entre-deux; on fait une chaînette de 13 mailles.

1er tour. — 3 mailles en l'air, qui forment la bride de li-sière. — 2 mailles en l'air, — une bride, — 3 mailles en l'air, — une bride, — une maille en l'air, — une bride, — 3 mailles en l'air, — une bride; on passe sous toutes les mailles en l'air un nombre égal de mailles de la chaînette — la dernière bride est faite dans la dernière maille de la chaînette; — dans cette même maille on fait, en outre, 3 brides, entre chacune desquelles on fait 3 mailles en l'air.

2e tour. — 5 mailles en l'air, — une bride sur le premier vide, — * 3 mailles en l'air, — 2 brides séparées par 2 mailles en l'air et placées sur le vide suivant; — recommencez une fois depuis *; — ensuite 3 mailles en l'air, — une bride, — une maille en l'air, — une bride, — 3 mailles en l'air, — une bride, — 2 mailles en l'air, — une bride; — les trois avant-dernières brides sont faites chacune au-dessus des brides du tour précédent; — la dernière bride est placée sur la bride de *lisière* formée par les 3 mailles en l'air.

3e tour. — Comme le premier tour; les 3 premières brides sont placées au-dessus des brides du tour précédent; — les 4 dernières brides, séparées chacune par 3 mailles en l'air, sont faites sur le premier vide de la petite dent, de façon à laisser encore quatre vides.

4e tour. — Comme le deuxième tour, et ainsi de suite.

On coud cette dentelle au bord du col sous les feuilles festonnées.

L'entre-deux et la dentelle peuvent servir pour pantalons et lingerie d'enfant, si on les exécute avec du coton plus gros.

Bourse ronde au crochet.

MATÉRIAUX. — 16 grammes de soie noire et deux écheveaux de soie groseille (cordonnet) perles d'or, n° 6; un fermoir doré.

Il serait difficile de trouver un modèle plus joli et plus nouveau que celui-ci et nous engageons fortement nos lectrices à surmonter les légères difficultés d'exécution qu'il présente, en leur affirmant qu'elles ne regretteront pas leur peine. Il est superflu de dire que l'on peut changer les couleurs indiquées, on ferait la bourse noire et violette pour toilette de deuil, — blanche et bleue ou blanche et or pour une mariée, etc.

La bourse se compose d'une sorte de sac sur lequel on coud les ornements, qui sont faits à part. On commence le sac par le fond, et l'on travaille en spirale dans la circonférence; le côté sur lequel on travaille devient l'*envers* de l'ouvrage, qui est fait presque

DESSIN D'OMBRELLE EN MIGNARDISE DE M. SIMART, RUE DE RAMBUTEAU, 64.

ntièrement en *mailles chaînettes simples.* Pour faire ces nailles, on passe le brin non-seulement au travers de la oucle que l'on vient de former, mais aussi au travers de 'autre maille qui se trouve encore sur le crochet.

On fait une chaînette de 72 mailles (soie noire) ; on réunit la première maille à la dernière, et l'on travaille en nailles simples ordinaires. L'augmentation a lieu régulièrement au commencement et au milieu des tours, par conséquent sur les deux côtés de la bourse ; dans les trois remiers tours, on augmente de 4 mailles dans chaque our ; — dans les sept tours suivants, on augmente de 8 mailles en tout, de façon à avoir dans le dernier de es tours 106 mailles. — Les vingt tours suivants sont sans ugmentation. On fait ensuite 12 tours composés de mailles imples sur le dessus et le dessous de la bourse, tandis que 'on fait, sur chaque côté, 15 à 20 *mailles chaînettes simples,* afin de former l'ovale sur lequel on pose le fermoir ; afin de marquer mieux encore cet ovale, on fait dans le milieu du dessus et du dessous de la bourse quelques brides qui exhaussent l'ovale ; sur les côtés toujours des *mailles chaînettes simples ;* on fait encore un tour en mailles simples, — puis deux tours de brides contrariées, mais en faisant toujours sur les côtés des mailles simples ; on coud ensemble les deux côtés du fond de la bourse.

Les ornements sont pareils pour chaque côté de la bourse ; nous nous occuperons par conséquent d'un seul de ces côtés : pour faire les trois roues supérieures, on prendra trois anneaux en métal (ou fil d'archal), l'un plus grand, les deux autres égaux ; on les recouvrira de mailles simples très-serrées avec la soie noire ; on fait ensuite un tour avec la soie groseille, en faisant alterner trois mailles simples avec 3 mailles en l'air, *sans passer une seule maille* du tour précédent, afin de former les petites *dents* extérieures ; on fait au milieu de l'anneau une *roue* avec la soie groseille.

Les autres rosettes sont commencées par le milieu, faites en spirale avec la soie noire, en *mailles chaînettes simples ;* pour chacune de ces rosettes, on fait une chaînette de 4 à 5 mailles ; on la réunit en cercle, et l'on fait un *rond* plat en ayant soin de piquer toujours le crochet dans le côté de derrière de la maille. Quand ces rosettes ont à peu près la dimension de celles qui figurent sur notre dessin, on les entoure avec de petites dents (soie groseille), comme on l'a fait autour des anneaux.

Les feuilles ovales qui ornent le bas de la bourse sont faites de la même façon, mais sans les *dents ;* on monte 8 à 10 mailles avec la soie noire, puis on fait 6 à 8 tours, en tournant autour de cette chaînette et augmentant à chaque extrémité, de façon à former les pointes.



TOILETTES POUR VISITES ET DINERS.

Robe en taffetas violet clair. La jupe est garnie avec deux bandes de velours noir (8, puis 7 centimètres de largeur) encadrées de guipure noire étroite posée à plat. La première de ces bandes forme une sorte de médaillon sur le côté droit. La deuxième forme un médaillon pareil au dessus du premier ; puis, décrivant un angle de chaque côté du médaillon, elle remonte jusqu'au corsage. Celui-ci est garni d'une ceinture Médicis en velours noir. Des bandes en velours noir sont disposées sur le devant du corsage, sur l'entournure des manches, d'où elles continuent sur la manche même, en formant deux médaillons. Le bas des manches est aussi bordé avec une bande de velours noir.

Robe en taffetas vert myrte. Le bas de la jupe est orné d'un volant en guipure noire posé presque plat et surmonté d'une bande de taffetas noir, bordée de chaque côté avec une guipure noire étroite ; cette bande est froncée dans sa hauteur de distance en distance. Ces festons sont cachés par un nœud perpendiculaire en ruban de velours noir. Manches garnies comme la jupe. La garniture de celle-ci est répétée sur le corsage.

Les arabesques qui serpentent entre ces feuilles ovales et entre les autres ornements sont faites aussi au crochet en *mailles chaînettes simples ;* pour l'arabesque supérieure, on fait une chaînette ayant 11 centimètres de longueur ; pour l'arabesque inférieure, la chaînette doit être de 15 centimètres. Toutes deux sont faites avec la soie noire, non en *allant et revenant,* mais en coupant le brin à la fin de chaque tour, et le rattachant pour recommencer un autre tour. On fait ces deux bandes *droites ;* on les continue jusqu'à ce qu'elles aient à peu près un demi-centimètre de largeur ; puis on les coud sur la bourse pour former les arabesques que l'on voit sur notre dessin.

Les petits grelots qui garnissent le bord inférieur de la bourse, et qui forment la chaîne à laquelle elle est suspendue, sont faits avec de la soie noire en *mailles chaînettes simples.* Des deux grelots placés au bout de chaque feuille ovale, l'un est plus gros que l'autre ; pour chacun de ces grelots on fait une chaînette de 3 à 4 mailles, que l'on réunit en cercle ; puis on fait quelques tours, en augmentant çà et là de façon à former un *rond* un peu bombé ; on fait quelques tours sans augmentation ; — puis quelques tours en diminuant graduellement jusqu'à ce que le *rond* soit fermé ; on fixe les deux bouts de soie, puis on les coupe. Il faut préparer 62 grelots plus gros et 15 petits grelots.

On coud tous les ornements sur chaque côté de la bourse, en copiant leur disposition indiquée par notre dessin. Chacune des feuilles ovales est fixée seulement par son côté supérieur sur la bourse ; puis on coud ensemble, en dessous, les deux côtés de la feuille, qui se trouve *double* ou *repliée* à cet endroit ; on coud aussi ensemble les deux rosettes qui dépassent la bourse de chaque côté au-dessus des feuilles ovales, c'est-à-dire que l'on coud la rosette de *dessus* avec la rosette pareille de *dessous,* et cela de chaque côté. On passe un brin de soie groseille au milieu de chaque feuille ovale et des bandes formant *arabesques ;* les grelots sont enfilés sur un brin de soie et séparés par des

perles d'or, comme l'indique notre modèle. On les suspend ainsi au bas des feuilles ovales, et l'on forme de la même façon la chaîne à laquelle la bourse est suspendue.

Deux dessins détachés.

Ces dessins serviront pour un coussin de canapé, dont le fond sera en reps de laine brun foncé; le nº 1 se compose d'une rosette semblable à celles du dessous de flacon publié à la première page du nº 7; on l'exécute avec du lacet de soie; on emploie deux couleurs : bleu et blanc, — rose et blanc, — lilas et blanc, — ou enfin deux nuances de la même couleur pour faire ces rosettes; les branches sont au point d'arêtes, ainsi que le dessin nº 2; ces deux dessins seront *semés* sur le fond du coussin; on mettra 8 centimètres de distance entre chaque dessin à *rosette*; — le dessin nº 2 sera placé entre les rosettes.

Le point d'*arêtes*, si souvent expliqué dans le journal, obtient pour les travaux de fantaisie un succès si grand, que nous nous sommes décidés à publier des explications détaillées sur ce sujet, en les accompagnant de dessins qui faciliteront l'exécution de ce point.

Deux dessins de tapisserie.

Si l'on exécute ces dessins au point *double-croix*, indiqué dans le nº 38 de l'année 1861, on emploiera du canevas nº 4 et de la laine à douze brins; ils peuvent être faits aussi au point ordinaire, pour siéges de toutes formes, tapis, etc. — Nous ne devons pas oublier que le point double-croix est inconnu à nos nouvelles abonnées, et nous répéterons ici qu'il se compose d'une première croix ordinaire, faite sur quatre fils, — puis d'une deuxième croix, faite sur celle-ci; cette deuxième croix n'est pas en biais comme la première; — l'un de ses côtés est perpendiculaire; l'autre, qui croise celui-ci, est horizontal.

Dentelle au crochet.

Si l'on emploie du coton pour faire cette dentelle, elle servira pour garnir des rideaux, couvre-pieds, nappes de toilettes, etc.; exécutée en laine, on l'emploiera pour border des couvertures faites au crochet, avec de la laine. On la fait en travers, en *allant* et *revenant*.

On monte une chaînette de 16 mailles.

1er *tour*. — Une maille simple sur la huitième maille de la chaînette, — 5 mailles en l'air, — une maille simple sur la douzième maille de la chaînette, — 5 mailles en l'air, — une maille simple sur la seizième maille de la chaînette.

2e *tour*. — 5 mailles en l'air, — une maille simple sur les mailles en l'air du tour précédent, — 5 mailles en l'air, — une maille simple sur les mailles en l'air du tour précédent, — 5 mailles en l'air, — une maille simple sur les mailles en l'air du tour précédent.

3e *tour*. — 7 mailles en l'air, — une maille simple sur le premier feston (composé de mailles en l'air), — 5 mailles en l'air, — une maille simple sur le deuxième feston, — 5 mailles en l'air, — une maille simple sur le troisième feston.

4e *tour*. — 5 mailles en l'air, — une maille simple sur le premier feston du tour précédent, — 5 mailles en l'air, — une maille simple sur le second feston, — 5 brides sur la maille simple placée entre le deuxième et le troisième feston du tour précédent, — une maille simple sur le troisième feston, — 7 mailles en l'air, — une maille simple dans la dernière maille simple du tour précédent.

5e *tour*. — 3 mailles en l'air, — une maille simple dans la troisième des sept mailles en l'air faites à la fin du tour précédent, — 7 mailles en l'air, — une maille simple sur ce même feston composé de 7 mailles en l'air (à la fin du tour précédent), — 5 mailles en l'air, — une maille simple dans le milieu des cinq brides du tour précédent, — 5 brides dans la maille simple suivante, — une maille simple sur l'avant-dernier feston, — 5 mailles en l'air, — une maille simple dans le dernier feston.

6e *tour*. — 5 mailles en l'air, — une maille simple sur le premier feston, — 5 brides dans la première maille simple, — une maille simple dans le milieu des cinq brides du tour précédent, — 5 mailles en l'air, — une maille simple sur le feston suivant, — 5 brides dans la maille simple suivante, — une maille simple sur l'avant-dernier feston, — 5 mailles en l'air, — une maille simple sur le dernier feston.

7e *tour*. — 3 mailles en l'air, — une maille simple sur le feston, composé des sept dernières mailles en l'air du tour précédent, — 7 mailles en l'air, — une maille simple sur ce même feston, — 5 brides dans la maille simple suivante, une maille simple dans le milieu des cinq brides du tour précédent, — 5 brides dans la maille simple suivante, — une maille simple sur le feston suivant, — 5 mailles en l'air, — une maille simple dans le milieu des cinq brides du tour précédent, — 5 brides dans la maille simple suivante, — une maille simple sur le dernier feston.

8e *tour*. — 5 mailles en l'air, — une maille simple dans le milieu des cinq brides du tour précédent, — 5 brides dans la maille simple suivante, — une maille simple sur le feston suivant, — 5 mailles en l'air, — une maille simple dans le milieu des cinq brides du tour précédent, — 5 brides sur la maille simple placée entre les deux groupes de cinq brides du tour précédent, — une maille simple dans le milieu des cinq brides du tour précédent, — 5 mailles en l'air, — une maille simple sur le troisième feston, — 5 brides dans la maille simple suivante, — une maille simple dans le milieu des brides, — 5 mailles en l'air, — une maille simple sur le dernier feston, — 7 mailles en l'air, — une maille simple sur le même dernier feston.

9e *tour*. — 3 mailles en l'air, — une maille simple placée comme aux cinquième et septième tours, — 7 mailles en l'air, — une maille simple sur le premier feston du tour précédent, — 5 brides dans la première maille simple, — une maille simple sur le deuxième feston, — 5 mailles en l'air, — une maille simple dans le milieu des cinq brides, — 5 mailles en l'air, — une maille simple sur le troisième feston, — 5 brides sur la maille simple suivante, — une maille simple dans le milieu des brides suivantes — 5 mailles en l'air, — une maille simple sur le dernier feston du tour précédent.

10e *tour*. — 5 mailles en l'air, — une maille simple sur le premier feston du tour précédent, — 5 mailles en l'air, — une maille simple au milieu des cinq brides du tour précédent, — 5 brides dans la maille simple suivante, — une maille simple sur le deuxième feston, — 5 mailles en l'air, — une maille simple sur le troisième feston, — 5 brides dans la maille simple suivante, — une maille simple dans le milieu des cinq brides, — 5 brides dans la maille simple suivante, — une maille simple sur le dernier feston, — 7 mailles en l'air, — une maille simple sur le même dernier feston.

11e *tour*. — 3 mailles en l'air, — une maille simple, — 7 mailles en l'air, — une maille simple sur le premier feston, — 5 brides dans la première maille simple suivante, — une maille simple dans le milieu des cinq brides du tour précédent, — 5 mailles en l'air, — une maille simple dans le milieu des cinq brides suivantes (du tour précédent), — 5 brides dans la maille simple suivante, — une maille simple sur le feston suivant, — 5 brides dans la maille simple suivante, — une maille simple dans le milieu des cinq brides du tour précédent, — 5 mailles en l'air, — une maille simple sur l'avant-dernier feston, — 5 mailles en l'air, — une maille simple sur le dernier feston du tour précédent.

— On est arrivé au milieu de la pointe de la *dent*, et, si l'on a suivi ponctuellement l'explication qui vient d'être donnée, il suffira d'indiquer le nombre des mailles des deux tours suivants, sans marquer leur disposition.

12e *tour*. — 5 mailles en l'air, — une maille simple, — 5 mailles en l'air, — une maille simple, — 5 brides, — une maille simple, — 5 mailles en l'air, — une maille simple, — 5 brides, — une maille simple, — 5 brides, — une maille simple, — 5 mailles en l'air, — une maille simple sur le dernier feston du tour précédent.

13e *tour*. — 3 mailles en l'air, — une maille simple sur le premier feston, — 5 mailles en l'air, — une maille simple sur le milieu des cinq brides, — 5 brides, — une maille simple, — 5 mailles en l'air, — une maille simple, — 5 mailles en l'air, — une maille simple. — 5 brides, — une maille simple, — 5 mailles en l'air, — une maille simple.

— Il est facile de faire les six tours suivants en consultant le dessin, et l'explication qui précède; quand ces six tours sont faits, on recommence une nouvelle dent, en copiant l'explication, depuis le *quatrième tour*. — Quand on a fait une quantité de dentelle suffisante pour l'usage auquel on la destine, on encadre les dents avec des festons composés de brides, au nombre de cinq pour chaque feston : la bride du milieu est une double bride.

Dessus d'ombrelle.

La mignardise est un galon étroit et souple, garni de *picots* de chaque côté; on reporte les dessins que l'on veut faire sur du papier, on tend celui-ci sur de la toile cirée, puis l'on suit tous les contours du dessin avec la mignardise, en la cousant aux places où elle se croise, en cousant ensemble les picots, lorsqu'ils se réunissent, et cela, sans jamais coudre le papier représentant le dessin. Ce travail est très-facile, très-vite exécuté, et produit des objets charmants; il a déjà été expliqué plusieurs fois, mais nos nouvelles abonnées ont réclamé les indications qui viennent d'être données. Pour coudre la mignardise, on emploie du fil très-fin, si elle est blanche; de la soie noire très-fine de cordonnet, si elle est noire. Dans l'un et dans l'autre cas, on l'embellit avec des *jours* de dentelle, roues, etc., dont nous avons publié les dessins et explications dans les nos 29 et 33 de l'année 1861.

On fait séparément chacune des *feuilles* destinées à recouvrir l'ombrellle, puis on les réunit en cousant les picots des feuilles que l'on rapproche.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Toilette de jeune fille. — Robe en tarlatane blanche. A 10 centimètres du bord de la jupe, deux bouillonnés en tarlatane s'entrelacent, en formant une grecque double. Cette garniture est répétée à 10 centimètres de distance de la première; une deuxième robe en tarlatane, à bords festonnés, recouvre la première, sans être tout à fait aussi longue; le bord festonné retombe à 6 centimètres environ du bord de la première robe.

Corsage décolleté, garni d'une berthe à grecque double, pareille à celles de la robe; manches très-courtes, composées d'un seul bouillonné. Coiffure : bandeaux-coques, dégageant le front et l'oreille; guirlande diadème en feuillage.

Robe en crêpe blanc. — Le bas de la jupe est garni avec cinq petits volants tuyautés, à larges plis; chacun de ces volants est bordé par deux rangs de ruban de velours *zéro*, couleur mauve; au-dessus de ces cinq petits volants, qui couvrent un espace de 35 centimètres environ, sont placés trois grands volants en dentelle noire non espacés, une large écharpe en velours mauve, dont les côtés forment une sorte de treillage, est placée sur le côté gauche; un dessin de *grecque*, exécuté en soie blanche, encadre l'écharpe, qui est terminée par une large frange de chenille.

Corsage décolleté, à draperie recouverte d'un volant de dentelle noire, surmonté d'un ruban de velours mauve, orné d'une *grecque*. Nœud de corsage et nœuds d'épaules également en velours mauve, terminés par une frange de chenille. Coiffure composée de bandeaux relevés sur des nattes. Diadème et bouquet de chignon, composés de touffes de violettes.



LE DÉMON DES PRAIRIES.

PRÉFACE.

Une de ces nuits chaudes et splendides d'automne régnait sur toute la vallée du Mississipi; la lune, voilée de temps en temps par quelques légers nuages, allait bientôt disparaître à l'horizon, et cependant toute la contrée, à travers laquelle serpentait le fleuve comme un ruban d'argent, était encore sans bruit et sans mouvement. Elle semblait endormie sous la salutaire influence de la douceur du climat; seulement quelques éclairs, apparaissant de temps en temps à l'ouest, semblaient présager une matinée orageuse.

Sur la route qui conduit de Beg-Rever à Saint-Louis apparut une femme, marchant à grands pas. Elle venait d'atteindre la hauteur d'où le regard plongeait librement sur la vallée, sur ses champs bien cultivés et sur les fermes qui les parsemaient; elle s'y arrêta, se retourna, et s'agenouilla lentement; elle étendit ses deux mains du côté de la vallée, vers ses maisons, où, sous ces toits rustiques et argentés par la lune, semblait résider la paix et le bonheur. Ses lèvres convulsivement serrées ne laissèrent échapper aucun son; mais, sur chaque trait de son visage, on pouvait lire l'angoisse intérieure qui torturait son cœur. — La douleur finit par l'emporter. Se couvrant le visage de ses mains, elle s'affaissa sur elle-même, et éclata en sanglots et en gémissements. Un tremblement convulsif agitait tout son corps; mais cette explosion de douleur cessa aussi subitement qu'elle était venue. — Rassemblant tout son courage, cette femme se releva bientôt, essuya ses larmes et serra ses deux bras contre son sein, comme pour y comprimer les élans de sa douleur.

C'était un singulier spectacle que cette jeune femme seule, sur la route, au milieu de la nuit. La lune éclairait ses joues brunes, sa taille élégante et souple. Son léger chapeau, rejeté sur son dos, laissait voir une splendide chevelure d'un noir d'ébène, qui, à moitié défaite, dans l'agitation de sa course, se jouait autour de sa tête; son costume était celui des femmes aisées des fermiers du pays; mais, dans tout son extérieur, il régnait je ne sais quoi de bizarre, rendu plus sensible encore par la beauté de son corps et la merveilleuse agilité de tous ses mouvements.

Encore une fois, elle laissa ses grands yeux, où brillaient encore quelques larmes, parcourir toute la contrée. D'une des fermes partit le chant d'un coq. A ce bruit, la jeune femme tressaillit, assujettit son chapeau sur sa tête, et, se tournant du côté de Saint-Louis, elle continua sa marche rapide, à la lueur du crépuscule.

Cette scène n'était que le résultat d'un de ces événements qui n'arrivent que trop souvent dans l'intérieur des familles. — Au fond de cette vallée, dans une ferme, appelée la ferme des Pommiers, se passait, depuis dix-huit mois, une sorte de drame qu'on n'aurait jamais pu deviner, d'après l'aspect tranquille qu'elle offrait. Et cependant la mauvaise entente s'était introduite dans cette famille sans aucune manifestation apparente, mais n'en poursuivant pas moins son œuvre de destruction et de désunion; puis étaient survenues quelques luttes intérieures, aussi silencieusement engagées que supportées, et la paix et la tranquillité avaient fui pour toujours de cette demeure. — Jamais on n'y entendait d'autres paroles que celles qui étaient strictement nécessaires. Chacun cherchait, autant que possible, pour ménager les autres, à dissimuler ses propres sentiments; mais cette contrainte même ne faisait que rendre plus sensible encore le contraste du présent avec le passé.

Quant à la femme que nous avons vue s'agenouiller sur la hauteur et tendre les mains au ciel, c'était la victime qui, d'elle-même, se sacrifiait au bonheur commun de la famille.

C'était une famille allemande qui était venue s'établir à la ferme. Il lui avait fallu bien du courage, bien des fatigues pour parvenir à surmonter les premières difficultés de tout établissement dans le Nouveau Monde. Mais enfin elle était venue à bout de payer toutes ses dettes, grâce aux quelques pièces d'or que Joseph, le frère aîné, avait rapportées de Californie. Mais, indépendamment de cet argent, il avait ramené de ce pays un autre trésor. — C'était une jeune fille mexicaine, aux brunes couleurs, qui s'était attachée à lui avec toute l'ardeur qui caractérise sa nation, qui lui avait sauvé la vie, et n'avait pas voulu se séparer de lui, lorsqu'il dut quitter la Californie. Touché de son amour, le jeune homme n'avait cru pouvoir mieux lui témoigner sa reconnaissance qu'en l'épousant. Le mariage avait donc eu lieu, dès son retour, dans la maison de ses parents, qui, sauvés de la misère par l'argent de leur fils, n'avaient élevé aucune objection. Sa sœur, fiancée à un jeune compatriote, avait même serré dans ses bras la jeune Mexicaine.

Mais Pépita, élevée jusque-là en pleine liberté, Pépita, qui n'avait jamais connu une seule des convenances de ce monde, tomba dans cette nouvelle famille, aux mœurs sévères, comme un jeune poulain sauvage au milieu de chevaux dressés.

Pour se conformer aux désirs de son Joseph, elle avait



Moine Imp. Paris

LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal. 56, Rue Jacob. Paris.

Toilettes de Mme VIGNON CHAUVIN. 182, rue de Rivoli. Lingerie de la Mon LEBORGNE et HENNEVEU (Ane Mon DUPONT) Rue du Bac. 56. Coiffures par Mr CROISAT. 76, r de Richelieu. Ameublements et Bronzes de la Mon de COMMISSION GÉNÉRALE. 53 rue d'Hauteville.

bien consenti à endosser le costume des jeunes femmes du pays; elle avait même sacrifié ses longues nattes de cheveux qui lui allaient si bien, mais qui attiraient sur elle tous les regards. Mais, si tous ses efforts avaient amené quelques changements dans son extérieur, ils avaient été impuissants contre sa propre nature. Dans le commencement de son mariage, par amour pour son mari, elle avait entrepris de se mettre au courant de tous les petits talents nécessaires aux femmes pour la tenue de leur ménage, talents qu'elle ignorait complétement; mais jamais personne n'avait pu l'astreindre à rester plus d'une heure, dans sa chambre, assise au travail. Un invincible besoin de mouvement s'emparait d'elle alors, et il lui fallait s'échapper au grand air. Tantôt alors elle s'enfonçait dans la forêt, pour revenir quelques heures après la figure sereine et animée, et plusieurs personnes disaient l'avoir vue couchée dans les hautes herbes, entrelacer de fleurs ses cheveux dénoués et murmurer des sons bizarres en une langue inconnue; ou bien elle s'élançait dans la vallée verdoyante, effarouchait les jeunes chevaux, les calmait ensuite par ses caresses, les attirait à elle, puis tout à coup, s'élançant sur le dos d'un jeune poulain, sans selle ni bride, elle le faisait sortir de l'enclos, et lançait à fond de train l'animal effrayé au milieu des vastes prairies. — Arrivée à leurs limites, Pépita sautait à terre en riant aux éclats, et, par ses cris étranges, faisait rentrer l'animal à l'enclos.

Dans le commencement de leur mariage, Joseph avait pensé qu'avec le temps l'effervescence de cette jeune tête se calmerait. Mais quand, au bout de quelques semaines, les bizarreries de la Mexicaine défrayèrent la conversation de tout le voisinage; quand il vit son père et sa mère, la figure soucieuse, hausser silencieusement les épaules, le jeune homme eut un long et confidentiel entretien avec sa femme, à la suite duquel Pépita se précipita à ses genoux et éclata en sanglots si convulsifs, que son mari eut toutes les peines du monde à la calmer. Dès lors elle se tint tranquille, prit part aux occupations auxquelles on la convia. — Puis arriva un automne pluvieux et un rude hiver, qui retint chez eux tous les habitants. — Joseph espérait beaucoup de cette retraite forcée pour changer entièrement la nature de sa femme. — Mais la tranquillité apparente de Pépita n'était que celle d'un oiseau prisonnier qui, aux premiers rayons du soleil, prend son vol pour retourner aux vertes forêts, et, venant se frapper contre les barreaux de sa cage, retourne tristement se blottir dans un coin.

Joseph pourtant n'avait point encore perdu tout espoir; il attribuait à la grossesse de sa femme l'état de souffrance dans lequel il la voyait, et il comptait sur les sensations de la maternité pour la conversion entière de Pépita. Mais les bonnes couleurs de la jeune femme disparaissaient chaque jour pour faire place à une pâleur maladive. Elle restait des journées entières assise près de la fenêtre, plongeant dans le lointain brumeux des regards d'une étrange fixité. Quand on l'appelait alors au travail, elle s'y rendait comme épuisée. Aussi le front de Joseph devenait-il de jour en jour plus soucieux. — A toutes ses paroles d'encouragement, sa femme ne répondait que par cette phrase tristement prononcée : « Ne fais-je pas ce que tu désires? » à moins que, se jetant dans ses bras, elle n'y éclatât en sanglots qui pourtant n'amenaient aucun soulagement à sa douleur. — Ce fut ainsi que se passa tout l'hiver, et la tristesse qui se peignait de plus en plus sur la figure de Pépita ne fit qu'augmenter celle qui régnait dans toute la maison. — Mais, lorsqu'arriva le printemps, lorsque s'entr'ouvrirent les boutons des arbres et des fleurs, Joseph, une nuit, à cheval, courut en toute hâte chercher le médecin, — car toutes ses espérances de paternité venaient de s'évanouir.

Pépita ne se rétablit que lentement. Du moment où elle quitta le lit, d'un commun et silencieux accord, chacun la laissa libre dans ses actions. Un jour de beau soleil Joseph lui-même lui fit faire sa première sortie, la conduisit au bois, et cueillit pour elle un bouquet de fleurs du printemps. — Elle se serra alors contre son sein, et, au milieu d'abondantes larmes, lui tint ce langage : — « Mon Joseph, je fais ton malheur, moi qui n'avais qu'un désir, celui de te rendre heureux. Pourquoi, hélas! ne sommes-nous plus en Californie, où je pouvais veiller sur tes jours, et mourir pour toi? Là du moins personne ne tournait à mal les moindres actions de la pauvre Mexicaine. » Et, en ces quelques mots, elle laissa échapper tout le secret de ses douleurs et tout le sentiment qui dès lors sembla uniquement la préoccuper.

Aussi personne ne lui adressa-t-il désormais un mot à ce sujet; on la laissa agir en toute liberté. Quand, après des absences de plusieurs heures, elle rentrait à la maison, aucun regard indiscret ou inquiet ne semblait l'interroger; mais sur toutes les figures on lisait clairement la résignation à un sort impossible à changer. Depuis le mariage de sa fille, la mère de Joseph avait dû reprendre à elle seule les soins du ménage, bien que son âge avancé lui rendît le travail de plus en plus pénible. Quant à Joseph, il redoublait d'efforts pour apporter, autant qu'il dépendait de lui, quelques soulagements à sa famille.

Mais, comme aucun d'eux ne laissait échapper la moindre plainte, cet état aurait pu durer longtemps encore, si, dans le voisinage de la ferme, n'était venu s'établir un Allemand, originaire de la même ville que la famille Bolcher. Ce nouveau colon avait deux grandes filles, véritables types de robustes et solides beautés; plusieurs fois elles étaient venues à la ferme rendre visite ou demander quelques renseignements pour leur nouvel établissement. Deux fois même Joseph les avait ramenées chez leur père, afin de lui porter aide dans ses premiers travaux. C'est alors qu'un jour Pépita, en revenant d'une de ses secrètes excursions, et en longeant une muraille, avait entendu la conversation suivante entre les deux vieux Bolcher :

« Quel malheur! ma pauvre vieille, et qu'en résultera-t-il? Dans tes vieux jours il faut te tuer au travail, tandis que depuis longtemps tu aurais dû céder ta place à une vigoureuse belle-fille. Quant à Joseph, ses joues maigrissent de plus en plus, bien qu'il fasse tout son possible pour cacher son chagrin. Nous n'avons d'ailleurs aucun reproche à lui faire: il travaille plus qu'il ne peut; mais enfin comment tout cela finira-t-il? Et les deux filles de notre voisin Vogel, quelle bonne ménagère l'une des deux aurait fait pour notre fils! Depuis qu'elles sont dans le voisinage, Joseph a plus de mal à se résigner à son sort. Je m'en suis bien aperçu aux regards qu'il jette à l'aînée. Il est vrai que maintenant tout espoir est perdu pour lui. Mais enfin que deviendrons-nous quand les forces te manqueront?

— Remettons-nous-en à la volonté de Dieu, mon bon vieux, » répliqua sa femme, « nous n'y pouvons rien; le mieux est donc de ne plus en parler, pour ne pas nous serrer le cœur davantage. Tâche donc d'imiter mon exemple et de supporter aussi courageusement notre chagrin. »

Pépita, les yeux tout grands ouverts, n'avait point perdu un mot de cette conversation; longtemps encore elle resta à la même place, comme si venaient de surgir en elle des idées entièrement nouvelles. Enfin elle s'affaissa sur elle-même, se couvrit la figure de ses mains et resta ainsi immobile, se confondant, par la couleur de ses vêtements, avec les troncs d'arbres qui l'entouraient. Ce ne fut qu'au coucher du soleil qu'elle rentra à la ferme, plus pâle encore que d'habitude; mais personne n'y prit garde, et, lorsque peu après elle se retira dans sa chambre, laissant vide sa place au dîner, personne encore ne s'en inquiéta.

Lorsque, tard dans la soirée, Joseph entra doucement dans sa chambre une lumière à la main, Pépita se dressa sur son séant :

« Joseph, » lui dit-elle, « je suis malade; je viens encore de rêver de Californie : je voudrais voir de l'or. N'aurais-tu pas quelques pièces à me donner. Je crois que cela calmerait ma fièvre. »

Le jeune homme, sans dire mot, se dirigea vers une lourde caisse dans un coin de la chambre, l'ouvrit et y prit sans compter une dixaine de pièces d'or qu'il remit à sa femme; celle-ci les laissa tomber une à une sur sa couverture, et, saisissant la main de son mari :

« Embrasse-moi. » lui dit-elle. Puis, quand il se pencha sur elle, elle lui jeta les bras autour du cou, l'embrassa vivement plusieurs fois et se laissa retomber sur son oreiller. La figure de Joseph n'exprima que de l'ennui et de la tristesse lorsqu'à son tour il lui dit adieu et passa dans la chambre voisine.

Le lendemain, lorsqu'il se leva de bonne heure, il trouva vide la place de Pépita. Il était si accoutumé aux bizarreries de sa femme que cette sortie matinale ne l'eût nullement étonné si le temps avait été engageant pour une promenade; mais il tombait une pluie fine et froide; un épais brouillard couvrait bois et prairies et devait rendre fort désagréable tout séjour extérieur. Il s'habilla donc en toute hâte et, au moment de mettre son chapeau, il aperçut un papier qui y était fixé. Agité d'un singulier pressentiment, il l'arracha aussitôt, l'ouvrit, et reconnut aussitôt l'écriture de Pépita, écriture plus que mal formée, et qui souvent l'avait fait rire aux larmes. Mais que devint-il quand il eut parcouru ces quelques lignes écrites en espagnol, langue qu'il avait tant soit peu apprise en Californie :

« Que le bonheur revienne chez toi et tes parents, mon Joseph; pardonnez-moi le mal que je vous ai fait. Je retourne au pays que je n'aurais pas dû quitter... Adieu, mille fois adieu, cher mari, pardonne à ta Pépita éplorée. »

D'un seul regard il parcourut toute la chambre : nulle trace des vêtements qu'elle portait habituellement. Il ne fit qu'un bond jusqu'au bas de l'escalier. Quelle qu'elle fût, du moment que sa femme était partie, il lui semblait l'aimer toujours, et un profond sentiment de pitié s'empara de lui en pensant à elle. Il voulut monter à cheval et courir après sa femme sur la route de Saint-Louis, car elle ne pouvait en avoir pris d'autre; mais, lorsque, entrant dans la chambre de ses parents, il leur eut fait part de la disparition de Pépita et de son intention de la ramener, le vieux Bolcher lui mit la main sur l'épaule, et lui dit :

« Agis comme tu voudras, mon garçon; mais réfléchis avant si jamais tu pourras retenir à la maison cette jeune habitante des forêts. Elle a su elle-même prendre le meilleur parti pour toi et pour elle; et maintenant peut-être il se peut faire que tes vieux parents voient rentrer chez eux le bonheur auquel, depuis longtemps, ils avaient dit adieu. »

Joseph ne partit point.

O. Ruppius.

(La suite au prochain numéro.)

LE LIN.

C'est encore moi, Mesdames; il me semble bien superflu de renouveler ici toutes les confidences que je vous ai déjà faites: vous connaissez les exigences qui me forcent à m'occuper de matières un peu étrangères à mes goûts et à ma profession; vous savez qu'une volonté plus énergique que la mienne m'impose un labeur pour lequel je ne me sens que des dispositions insuffisantes, et je vous ai déjà confié plusieurs fois que toutes mes résolutions étaient invariablement battues en brèche par l'insistance de ma directrice. Je pars résolu à la résistance, et je ne sais en vérité comment cela se fait, je reviens après avoir cédé sur tous les points. Ah! je vois bien, mais je le vois trop tard, que, pour agir selon sa volonté, il faut être toujours inflexible. Une concession conduit fatalement à plusieurs concessions, et mon sort rend cette vérité bien évidente : parce que j'ai consenti à parler ici du coton, ou plutôt sur le coton, me voilà forcé à discourir sur le lin.... Ce petit garçon si têtu avait bien raison : il refusait obstinément de reconnaître la lettre *A*; supplications, menaces, tout avait été employé, et tout avait été inutile.... l'enfant restait muet, résolu, et semblait agir en vertu d'une décision bien arrêtée. Enfin une amie de la famille essaya de découvrir les causes de ce mystérieux entêtement: « Voyons, mon enfant, » lui dit-elle, « est-il donc si difficile de contenter tes parents? Pourquoi refuses-tu de dire tout simplement *A*? » — « Ah! » répondit l'enfant, « je n'aurai pas plutôt dit *A*, que l'on voudra me faire dire *B*! »

Cette histoire est la mienne; seulement je n'ai pas eu autant de fermeté que le petit garçon en question, j'ai consenti à dire *coton*, et me voilà forcé à dire *lin*.

Cette tyrannie est pourtant étrange : pourquoi donc vient-on m'imposer, à moi, Sainfoin, l'obligation de vous révéler l'origine du lin? Ma directrice m'a soutenu qu'en sa qualité de plante, le lin se rattachait à mes attributions, et, quoique j'aie horreur des jeux de mots, je lui ai répondu qu'en tout cas il ne s'y rattachait que par un fil.

Il ne faudrait pas croire cependant, d'après cette entrée en matière, que j'éprouve du dédain ou de l'antipathie pour le lin. Je le considère au contraire comme l'une des plus nobles plantes de la création, comme le représentant et l'incarnation d'une foule de vertus, simples et dignes; mais la tâche que l'on m'impose ne me permet pas de le considérer uniquement à un point de vue poétique; — il est vrai qu'elle ne me l'interdit pas non plus, — et je vais essayer d'obéir au programme qui m'a été tracé, tout en laissant à mon imagination la faculté de vous parler du lin, tel qu'il m'apparaît, à moi, qui ne suis ni naturaliste, ni industriel, et qui me vois cependant obligé d'étudier la plante qui nous occupe, sous tous ces aspects si différents.

Je ne puis considérer les fleurs bleues du lin, qui comptent à peine parmi les fleurs, sans évoquer immédiatement, dans ma pensée, l'image de nos arrière-grand'mères; je les vois affairées, dirigeant leurs filles, veillant à tous les soins nécessaires à la prospérité de la maison, simples, dignes, dépourvues d'éclat, comme les fleurs de cette plante qui est si utile; ces fleurs peuvent être inodores.... il me semble qu'elles ont un parfum d'honnêteté tranquille, et qu'elles représentent ces existences modestes qui remplissent leurs devoirs, sans faire de fracas, et comme une chose toute naturelle, qui ne vaut pas la peine d'être remarquée et louée.

Il est impossible de se défendre du respect que j'éprouve pour le lin, si l'on veut bien réfléchir qu'il accompagne l'humanité dans ce voyage que l'on appelle l'existence; c'est le lin, transformé en langes, qui reçoit le nouveau-né; c'est encore le lin qui compose la dernière enveloppe du corps humain. Partout où le lin pénètre, la civilisation se glisse à sa suite; grâce au lin, elle est consolidée, elle relève l'homme par l'industrie, et l'affranchit de la barbarie, en lui révélant les avantages du travail.

Du moment où le lin a été connu dans une contrée, et dès qu'une femme a pu l'attacher à une quenouille pour le filer, l'humanité a fait un pas immense; la femme n'est plus oisive, et ce progrès est incalculable; elle n'est plus chargée de travaux abjects, incompatibles avec sa nature délicate; son père, son mari, ses enfants, abandonnent leurs vêtements, par trop primitifs, et ne se couvrent plus uniquement des peaux arrachées aux animaux qu'ils ont tués; la chasse n'est plus leur unique ressource; le lin transformé en voile leur permet de tenter la pêche, et d'attacher des ailes aux vaisseaux qui les transportent; le négoce prend naissance, les voyages instruisent les commerçants, tout en les enrichissant; la femme n'est plus servante grossière, elle devient une compagne, et l'esprit, dégagé des préoccupations toutes matérielles de l'existence primitive, peut s'élever jusqu'aux plus sublimes clartés. Ces innombrables bienfaits, graduels sans doute, mais incontestables, sont dus à cette humble plante que nous appelons le lin. Ils semblent avoir été constatés pour le passé, pour le présent, et pressentis pour l'avenir, par les peuples les plus anciens : ceux-ci avaient pour le lin une sorte de respect mystérieux. Les prêtres égyptiens devaient être vêtus de lin, parce que l'on attribuait à cette plante un caractère sacré. Cette idolâtrie était inévitable à une époque où la lumière ne s'était pas encore faite; ne pouvant lever les yeux assez haut pour adorer le créateur, on adorait dans la création tout ce qui semblait préparer le progrès et l'émancipation de la créature. Moïse, qui a sans doute emprunté cette prescription aux Égyptiens, commandait aussi aux prêtres de Judée de se vêtir en étoffe de lin, plus pure, selon lui, que les étoffes de laine, la première étant un produit végétal, tandis que les deuxièmes sont des produits animaux; cette distinction subtile était le prétexte, non le motif véritable du législateur; les tissus de lin, par leur blancheur, imposent une propreté constante, minutieuse, hygiénique non-seulement pour le corps, mais aussi pour l'âme; rien n'est plus dégradant que la négligence de ces soins, parce qu'elle implique le mépris de soi-même, et qu'elle l'inspire forcément: le jugement que l'on porte sur soi est toujours ratifié par les autres; on ne peut obtenir la considération, si l'on se dédaigne au point de s'affranchir de ces soins qui tendent à éviter de présenter un aspect repoussant, et il est certain qu'en agissant constamment de façon à inspirer le respect, on ne tarde pas à le mériter.

Le lin a bien évidemment une mission providentielle et universelle à remplir; il s'accommode de tous les climats, et, quoiqu'il soit un produit des zones tempérées, il prospère en Russie et dans les tropiques; son nom est la désignation générique de cent variétés à peu près, formant une famille de plantes que l'on appelle *linnées*. Celle qui nous occupe en ce moment est connue sous le nom de *lin commun* (en latin *très-usité, usitatissimum*); sa tige est droite, pareille à un cylindre, et atteint communément une hauteur de 60 à 65 centimètres; ses feuilles sont d'un vert foncé, ses fleurs bleues; son écorce, dont on tire, ainsi que je vais essayer de vous l'expliquer, des filaments qui servent à fabriquer ces belles toiles, ces batistes fines, que les femmes aiment tant, n'est pas le seul produit de cette plante utile entre toutes: ses fleurs se convertissent en graines, dont la médecine tire un grand parti, et avec lesquelles l'industrie fabrique une huile, qui, dans certains pays, est employée dans l'alimentation; nous l'appliquons surtout à l'éclairage et à la peinture.

Selon les climats, la qualité du sol et l'usage auquel on veut appliquer le lin, on le sème en automne, ou bien au printemps; dans le premier cas, on obtient le lin d'hiver; dans le deuxième, le lin d'été; plus la graine reste en terre, plus la plante gagne en qualité pour les filaments de son écorce, et l'huile contenue dans ses graines. On sème le lin à fleur de terre, pour ainsi dire, puisqu'il est à peine enterré à la profondeur de douze à quinze millimètres; quand les feuilles tombent et que les tiges jaunissent, le lin est arrivé à sa maturité; on l'arrache, ou bien on le coupe avec une faux; on en forme des bottes, et on place celles-ci dans une rivière ou bien un ruisseau, de façon qu'elles soient entièrement couvertes d'eau, afin de dissoudre et d'emporter une sorte de gomme qui colle ensemble les filaments des tiges. Pour que cette opération, appelée *rouissage*, réussisse parfaitement, il faut qu'elle ait lieu dans une eau courante et non pas stagnante, comme les étangs et les mares; le rouissage se prolonge pendant huit à dix jours; ensuite on sépare les filaments, en employant plusieurs procédés dont l'énumération offrirait un intérêt médiocre à mes lectrices.

On choisit, dans les différentes qualités des filaments, celles qui sont les plus blanches et les plus fines, pour fabriquer la *batiste*; ou bien encore on prend, pour faire la batiste tout à fait supérieure, le lin dit *ramé*, qui croît principalement dans le Hainaut français. Les savants se disputent sur l'étymologie de ce mot: les uns attribuent son origine à *Baptiste Chambrai*, fabricant ingénieux, qui vivait au treizième siècle, et qui inventa cette toile raffinée; ceux-ci appuient leur opinion sur la désignation que cette étoffe portait au quinzième siècle, époque à laquelle on l'appelait encore *toile de Chambrai;* d'autres soutiennent, au contraire, que ce sont les Indiens qui, les premiers, ont tissé la batiste, et ils donnent, pour preuve de cette assertion, le mot de *bastas*, qui dans les Indes désigne ce tissu. Ces querelles n'ont aucune importance; je me borne à les mentionner, sans prendre parti pour aucune de ces versions, mais en conservant beaucoup de respect pour *Baptiste Chambrai*, soit comme inventeur, soit comme propagateur d'une industrie profitable à son pays.

La quenouille primitive sur laquelle on attachait les filaments du lin pour les convertir en peloton de fil, le métier élémentaire qui servait à tisser ce fil pour en faire de la toile, ont été abandonnés et remplacés par des procédés plus expéditifs; on va plus vite avec les machines de toutes sortes qui ont été inventées, *rouet du cordier, fileuses à peignes continus, etc.*, mais le résultat, qui semblerait devoir être supérieur au filage primitif dû à la quenouille, est en réalité moins satisfaisant, et le meilleur fil, le plus estimé, celui que l'on emploie pour la fabrication des plus belles dentelles, et qui coûte jusqu'à 3,000 fr. la livre, est encore le fil qui a été tordu par les femmes. Je ne suis pas suspect de partialité pour ce sexe dans lequel je compte cependant un si grand nombre de lectrices bienveillantes, mais je rends hommage à la vérité en toute occasion, et je constate ici le fait bien connu de la supériorité des fileuses féminines sur les fileuses mécaniques.

Si j'ai accepté la mission de placer ici ces notions élémentaires sur l'industrie qui a le lin pour origine, c'est surtout afin de relever, dans l'estime de mes lectrices, une plante qu'elles ont peut-être dédaignée ou méconnue, parce qu'elle fait son devoir obscurément, sans proclamer ses mérites, sans chercher à attirer l'attention par l'étalage de sa supériorité et des bienfaits qu'elle répand sur l'humanité; je croirais manquer à mon rôle de *jardinier moralisateur* si je ne saisissais cette occasion pour mettre en lumière les différences qui existent entre le mérite réel et la fanfaronnade qui fait tant de dupes.

Les qualités solides sont inséparables d'une modestie naturelle, invincible, qui redoute les éloges directs, et qui craindrait de s'assimiler, en se vantant elle-même, à ce charlatanisme odieux qui proclame sans cesse sa supériorité; celui-ci emprunte au mérite réel quelques-uns des traits de sa physionomie; il affirme ce que le mérite se borne à prouver; il met les mots à la place des choses, et, comme il ne redoute pas l'insuccès, les échecs, ni la réprobation des caractères honnêtes, il marche à son but avec une assurance qui peut en imposer parfois aux esprits timides ou peu éclairés; mais le succès du mensonge est toujours éphémère; il a beau essayer de se consoler en ressemblant à la vérité, il ne peut réussir à se substituer à elle. En toute circonstance, il faut se méfier de ceux qui vantent leurs qualités, et contrôler leurs paroles par leurs actes; quand les qualités sont réelles, elles sont accompagnées d'un sentiment de dignité et de fierté tout à fait incompatible avec la *fanfaronnade;* les qualités réelles croiraient s'abaisser si elles cherchaient à se *faire valoir*, et ceux qui les possèdent n'ont ni la pensée, ni la volonté, ni même le pouvoir de les mettre en évidence.

Je sais bien que les femmes en général se laissent prendre au charme des belles paroles, et c'est justement pour cela que je me permets de leur adresser quelques avis; je les engage à se tenir en garde contre les qualités, les vertus et les agréments qui s'affirment eux-mêmes: à quoi bon proclamer que l'on est bon, aimable, généreux, spirituel? Eh! mon Dieu! au lieu d'affirmer tout cela, ne vaut-il pas mieux faire comme ce philosophe devant lequel un autre philosophe niait le mouvement? Le premier se leva et marcha; je n'en demande pas davantage à tous les charlatans que je rencontre, non pas quand ils nient, mais bien lorsqu'ils affirment leur loyauté · je veux qu'ils me la prouvent, au lieu de me la vanter.

Je ne veux pas perdre l'une des rares occasions où il m'est permis de m'adresser directement à mes lectrices, sans leur envoyer tous mes humbles remercîments pour la bienveillance qu'elles me témoignent; il en est même qui veulent bien m'accorder quelque amitié, et beaucoup d'entre elles réclament mon portrait; je ne vaux pas la peine d'être dessiné et gravé, et je craindrais que mon visage vieux et laid (ainsi que le soupçonne l'une de mes lectrices) ne fût par trop disparate avec les jolis dessins de ce journal; j'ai une sœur jumelle qui me ressemble extraordinairement, et, si on ne la trouve pas trop laide pour vous être présentée, j'essayerai de substituer son image à la mienne.

E. R. SAINFOIN.



Je suis un habitant des rives du Mexique,
Et c'est sur le nopal qu'on me trouve toujours.
Mais, hélas! pour avoir ma couleur magnifique,
Il arrive souvent qu'on abrége mes jours!
Pour composer mon nom il a fallu dix lettres;
Elles peuvent donner un empire lointain;
Deux langues que jadis parlaient nos bons ancêtres,
Lorsque le troubadour charmait le châtelain:
Je porte fièrement une noble crinière;
Je suis un véhicule aujourd'hui méprisé;
Une voix dont le son invite à la prière;
Ce qui doit être doux, pour n'être pas brisé;
Un fleuve qu'on ne suit qu'au péril de sa vie;
Un bien sot palmipède; un trio de pronoms;
Ce qui, multiplié, forme l'Océanie;
Deux mots à double sens et qui n'ont pas deux sens;
Ce qui blesse l'orgueil; un arbre séculaire;
L'enceinte où se livraient les antiques tournois;
Ce que la bonne vieille, au seuil de sa chaumière,
En tournant son rouet, voit fuir entre ses doigts;
Ce que craint de rester celui qu'on interroge,
Et ce divin séjour, de vous tous désiré;
Lecteur, je peux t'offrir ton gardien et sa loge;
Parfois, j'abrite aussi quelque saint vénéré;
Type de la laideur, je me métamorphose;
Je voile le regard, en ornant la beauté;
Tout l'intérêt public sur ma force repose;
Végétal bienfaisant, je donne la santé;
Je suis un vil rebut, car, dès que je me montre,
Je fais naître le trouble; et, pour finir *enfin*,
Je suis l'horrible effet d'une vive rencontre,
Qui laisse plus d'un mort gisant sur le chemin.

A. C.

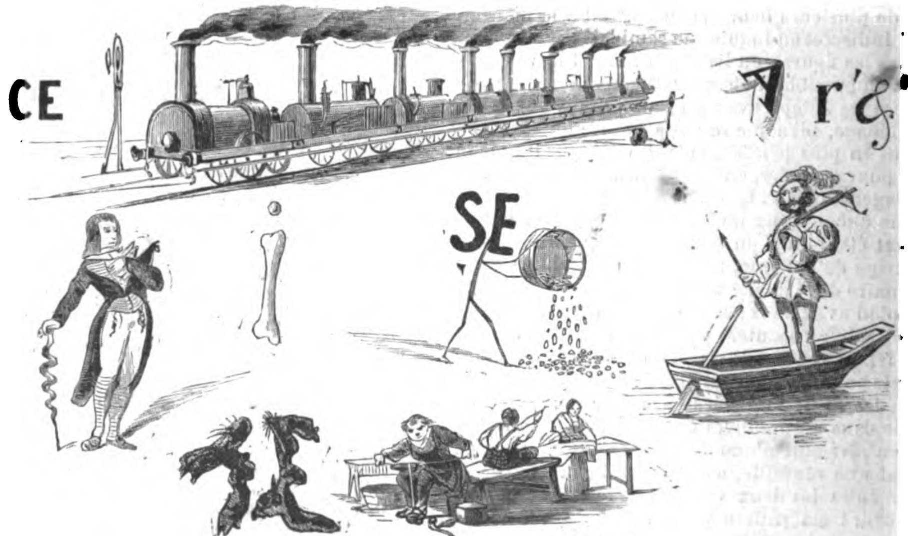


Mme *A. C. à Soyécourt*. Peut-être, mais je ne m'engage pas par une promesse formelle. — Mme *E. de R.... à Saumur*. Réponse négative, relativement aux dessins de tapisserie; pour tout ce qui concerne la peinture sur porcelaine, s'adresser à M. Leballeur, rue Taitbout, 74. — *Oncille*. La simplicité est la plus grande élégance du linge masculin; les chemises ne doivent pas être brodées, mais soigneusement *piquées;* la richesse de ces chemises ne doit se révéler que par la finesse de la toile et le soin donné à la couture. Mille respects à la supérieure qui veut bien nous consulter. — Mlle *Eugénie Ch...* Prière de nous citer des exemples à l'appui de sa réclamation, que je ne comprends pas. — Mlle *A. B. à Rennes*. L'explication du point griffon et du crochet tunisien se trouve dans le n° 47 de l'année 1861; on recevra, dans le n° 12, des dessins de broderie pour cols et mouchoirs; on peut demander le n° 47 aux bureaux du journal. — *Notre nouvelle et fidèle abonnée*, Mme *D., de Niort*, recevra successivement ce qu'elle demande. — Mme *B...* (n° 698). Pris note de la réclamation désintéressée; il y sera fait droit. On peut faire une belle robe moderne avec l'échantillon que l'on m'envoie; on coupera deux lés en pointe pour élargir la jupe; celle-ci sera garnie avec des volants tuyautés, en taffetas noir, à tête, bordés de chaque côté avec du ruban brun, de nuance pareille au fond de la robe; celle-ci est probablement un peu courte? Dans ce cas on placera le premier à bord: la tête cachera la réunion du volant avec la jupe; ce premier volant aura 10 centimètres de hauteur; à la distance de 4 centimètres, 2e volant pareil (7 centimètres de hauteur); à 3 centimètres de celui-ci, 3e volant, ayant 6 centimètres de hauteur. Les volants de taffetas uni, sur robes à dessins, composent des garnitures jolies, modernes et commodes, en ce qu'elles permettent d'utiliser une robe ancienne. Oui, on teint les châles de cachemire *en réserve;* c'est le terme consacré; s'adresser à Mme Guigné-Dusacq, teinturerie St-Germain, rue du Bac, 46. Je ne puis conseiller l'eau en question, ne la connaissant pas et me défiant généralement des *réclames;* M. Croisat donnera probablement un conseil et un procédé. Je n'ai pas voulu répéter l'épigraphe choisie, parce que je l'ai trouvée injuste, à force de modestie. — *Aux bords fleuris*. Les patrons et dessins pour vêtements d'enfants sont en cours de préparation; si l'on ne peut les attendre, s'adresser à M. Leballeur, rue Taitbout, 74, pour le dessin de grecque. — *Sienne*. Mme *la baronne S...* Nous avons publié des dessins pour bandes brodées; d'autres vont paraître. — 1606. L'aimable secrétaire qui m'écrit au nom de sa femme, a bien deviné: je ne puis faire exécuter un dessin sans avoir un modèle; la description, si détaillée qu'elle soit, reste forcément insuffisante; j'essayerai de trouver l'équivalent de l'objet en question; peut-être pour les embrasses de rideaux. — 330. Rien ne s'oppose à ce que l'on fasse relier les gravures coloriées avec la collection du journal; tous les patrons de corsage ou doivent être élargis ou rétrécis, sous le bras, sur la couture qui se trouve à cette place. — N° 1593. Le grand voile n'étant pas carré, il est difficile de le convertir en châle-mantelet. Nous ferons paraître une explication pour reporter les dessins de dentelle sur un nouveau fond; on pourrait, en se décidant à cette opération, prendre un fond carré; on le garnirait avec une dentelle noire, vraie ou imitée, et on le porterait comme mantelet, sans courir le risque d'être ridicule. — *Une des plus anciennes abonnées* ne peut éviter de recourir au repassage de la robe de taffetas; il faut légèrement humecter les endroits très chiffonnés, avec de l'alcool, puis repasser.

Le Directeur-Gérant: W. UNGER.

Paris. — Typ. de Firmin Didot, imprimeurs de l'Institut et de la Marine, r. Jacob, 56.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.
Dans l'ombre du mystère se passent souvent des drames inconnus.

N° 12 (*avec patrons*). TROISIÈME ANNÉE. 24 mars 1862.

LA MODE ILLUSTRÉE

Le numéro, vendu séparément, **25 centimes.** AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, **50 centimes.** AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE SAMEDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND.
Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
Les abonnements partent au 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue. — On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (*Pour l'étranger le port en sus*). —

Explication de la gravure de modes.

Toilette pour dîner prié. — Robe de moire antique mauve; la garniture se compose de bouillonnés en crêpe mauve bordés de ruban de velours noir étroit, et encadrés de dentelle noire; une rosette de ruban mauve est placée au milieu des carrés formés par l'entrelacement des bouillonnés ornant le devant de la robe.

Robe en gaze de soie vert clair. — La jupe est garnie avec un volant de dentelle (35 centimètres de hauteur) surmonté d'une ruche en ruban de taffetas vert; un deuxième volant (15 centimètres de hauteur) est placé au-dessus du premier volant, et se termine, de chaque côté, par une rosette de dentelle, fixée par un nœud de ruban; la grande rosette à cinq branches placée sur le devant de la robe se compose de ruches de ruban de dentelle noire et de roses *roses;* on peut simplifier les ornements de cette robe, en substituant aux volants de dentelle des volants en gaze pareille à la robe.

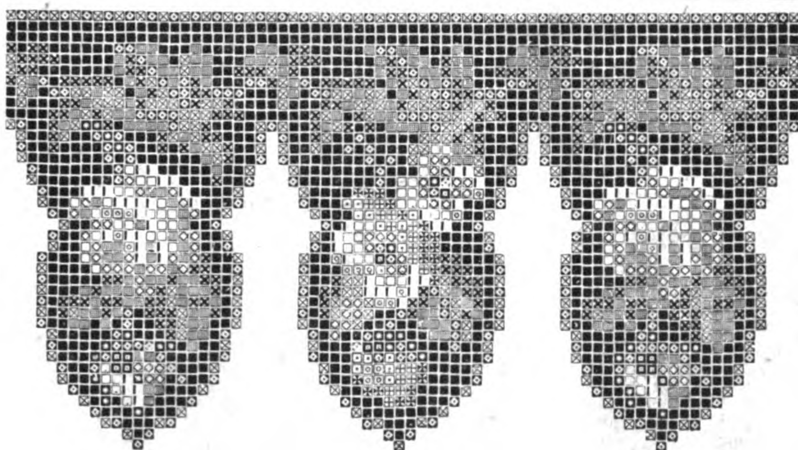
Les ornements de la première robe pourront être reproduits pour une toilette d'été en barége ou mousseline; dans ce cas les bouillonnés seraient très-peu froncés; la dentelle qui les encadre serait remplacée par un volant étroit, ayant environ 3 ou 4 centimètres de largeur, froncé seulement aux angles, et fort légèrement *entretenu* partout ailleurs; les bouillonnés ne continueraient pas sur le corsage, si celui-ci était froncé; s'il était plat, on pourrait les disposer en forme de bretelles.



TOILETTE POUR DINER PRIÉ. — ROBE DE GAZE DE SOIE VERT CLAIR.

Petit lambrequin en tapisserie.

Ce dessin servira pour exécuter des lambrequins garnissant une étagère, dont les planches sont recouvertes avec du velours de laine; exécuté sur du canevas fin, on pourra l'employer pour garnir des corbeilles à ouvrage, des paniers à cigares, etc.



PETIT LAMBREQUIN EN TAPISSERIE.

Explication des signes : ■ Bleu de Chine. ⊡ Jaune d'or. ⊠ Noir. ◘ Gris-vert clair. ▪ Même gris de nuance moyenne. ◆ Même gris foncé. ◻ Perles de cristal. ꜝ Perles opaques blanches. ⊚ Perles blanches (dites perles de *craie*). ◘ Perles d'argent. ◘ Perles d'acier.

Pelote.

MATÉRIAUX. — Drap rouge; un écheveau de soie blanche, de cordonnet, très-grosse; gros cordonnet d'or; 4 boutons en cuivre; 24 grammes de laine blanche, *zéphyr* (fine); carton; perles d'argent soufflées; aiguille à tricoter, en bois, n° 5.

Cette pelote est du nombre de celles que l'on suspend au mur; pour la faire, on coupe d'abord un morceau de drap rouge, ayant la dimension de notre dessin, qui est de grandeur naturelle; on exécute d'abord la broderie faite avec la soie blanche au point *lancé*; les petits *trèfles* qui entourent le bord de la pelote sont faits avec trois points, puis encadrés avec le cordonnet d'or, qui, ainsi que l'indique le dessin, serpente autour de ces trèfles sans être jamais coupé, puis, revenant dans le sens opposé, forme l'entourage de chaque trèfle; le cordonnet d'or est cousu de distance en distance avec la soie jaune; puis on monte l'ouvrage sur un morceau de carton de même forme et dimension que le morceau de drap; on place ensuite au milieu de chacune des quatre grandes rosettes (faites aussi au point *lancé* avec de la soie blanche) un bouton de cuivre dont on passe la tige au travers du drap et du carton et que l'on fixe à cet endroit. Pour faire la garniture *peluchée* qui encadre la pelote, on prend 15 à 20 brins de laine blanche, *zéphyr*, et on les roule, aussi serrés que possible, autour d'une grosse aiguille à tricoter en bois (n° 5); on fait sur l'un des côtés de l'aiguille, en droite ligne, avec du fil blanc très-fort, une couture en croix qui réunit tous les brins de laine; cela produit, quand on a retiré l'aiguille, un gros cordon creux, dont on fait la longueur nécessaire à l'encadrement de la pelote, et que l'on coupe ensuite bien également; on y passe çà et là des brins de laine noire qui forment les petites mouches noires, visibles sur notre dessin; on coud ensuite cette garniture autour de la pelote, et l'on y place de distance en distance des perles d'argent soufflées.

Le coussinet du milieu est fait à peu près de la même façon : pour le faire, on emploie environ 16 grammes de laine blanche, que l'on coupe d'un côté; on tourne cette laine autour de quatre doigts de la main gauche, on retire ce gros anneau, on l'aplatit, et on l'entoure au milieu avec du fil blanc très-fort; on coupe toutes ces boucles de laine, et, en les *tondant* avec des ciseaux, on forme le coussinet, qui est bombé au milieu, aplati en dessous; on y passe des brins de laine noire, comme l'indique le dessin, on le coud solidement sur la pelote, et on l'encadre avec des perles d'argent soufflées.

Pour faire les 28 glands ou *boules* qui entourent la pelote, on prend environ 90 brins de laine blanche, et l'on noue ces brins ensemble, en laissant un intervalle d'un centimètre entre chaque nœud; pour chacun de ces nœuds, on prend un brin nouveau, qui sert ensuite à suspendre la boule; on coupe ces brins de laine toujours *au milieu* de l'espace qui se trouve entre les nœuds, puis on place ceux-ci au-dessus d'une marmite remplie d'eau bouillante, dont la vapeur fait gonfler les brins de laine; on passe ensuite dans ces boules des brins de laine noire, puis on égalise les boules en les *tondant* avec des ciseaux; on enfile quelques perles d'argent soufflé sur le brin de laine qui a servi pour le nœud, et l'on suspend ces balles autour de la pelote comme l'indique le dessin.

Pour suspendre la pelote, on coupe un morceau oblong en drap rouge, on y fait une fente au milieu, on le découpe à *dents* tout autour, et enfin on le coud par derrière sur l'envers de la pelote.

PELOTE.

Coiffure Rosette.

Deux dessins sont consacrés à cette coiffure, qui convient particulièrement aux jeunes filles et aux jeunes femmes; elle se compose de touffes faites au filet, avec une soie spéciale, d'invention récente; nous la baptiserons du même nom que la coiffure, et l'appellerons *soie Rosette* : on la trouve chez M. Simart, rue de Rambuteau, 64. Cette soie est un peu roide, et composera des ornements légers et solides, d'un effet charmant, qui garniront les chapeaux ronds d'enfants et de jeunes filles, les bonnets et fanchons d'intérieur.

La soie *Rosette* coûte 10 centimes le gramme; pour faire la coiffure que nous allons expliquer, on emploie 12 grammes de soie blanche et 8 grammes de soie lilas; cette quantité suffit pour les neuf rosettes qui composent la coiffure.

Pour faire l'une de ces rosettes, on met de la soie blanche *double* sur la navette, et l'on monte sur un bout de fil 50 mailles que l'on fait sur un moule plat, ayant 2 centimètres 1/3 de largeur; dans les mailles blanches, on fait des mailles lilas, avec de la soie *simple* sur un moule plat ayant 1 centimètre de largeur; en faisant les mailles lilas, on compte chaque maille blanche (qui est double) comme deux mailles, en sorte que ce deuxième tour se compose de 100 mailles; le dessin qui représente la rosette en cours d'exécution complétera cette explication; on serre fortement les mailles blanches sur le bout de fil qui les soutient, on réunit le travail que l'on vient de faire, en *rond*, et l'on recommence un deuxième travail semblable, mais on monte 40 mailles au lieu de 50; on place ce deuxième *rond* au milieu du premier, après avoir serré les mailles, de façon qu'il n'y ait point de vide au milieu.

Le cercle sur lequel on dispose ces neuf rosettes est fait en tulle roide double; on y place un fil d'archal, on le recouvre de ruban lilas; ce cercle a 62 centimètres de circonférence, 2 centimètres de largeur; on le ploie de façon à former un ovale, un peu pointu par devant; la partie du cercle non garnie par des rosettes est recouverte avec des boucles de ruban de taffetas lilas, terminées par deux pans.

On peut faire cette coiffure en soie blanche et rose, — blanche et verte, etc. Les rosettes peuvent être disposées en touffes ou couronne, autour d'un chapeau de paille rond, pour enfant ou jeune fille.

Bordure pour le point double-croix.

Nous offrons à nos lectrices cette petite bordure, qui servira d'encadrement pour les tabourets et tapis exécutés au point double-croix (voir les nos 38 et 52 de l'année 1861); cette bande est bien vite exécutée : on attache à la tapisserie un brin de grosse laine blanche (12 fils) qui couvre une croix du gros canevas; on passe sur ce brin blanc des points faits en biais, avec de la laine noire (12 fils); ces points noirs couvrent quatre fils en largeur, deux fils (du canevas) en hauteur. Après ce premier rang, on en fait au-dessus un deuxième pareil; on *tire* un peu le brin blanc entre les points noirs, de façon à figurer une tresse bien égale.

Plateau de lampe.

Il est assez difficile de trouver un travail de fantaisie qui soit à la fois peu coûteux, original, solide et joli. Ce problème nous semble résolu par le plateau de lampe dont nous allons nous occuper; *peu coûteux* : on fait ce plateau avec 33 centimètres de toile cirée fine, verte d'un côté, noire de l'autre côté; — *original* : la guirlande de feuilles de lierre qui encadre ce plateau est d'un aspect peu commun; *solide* : une brosse humectée d'eau de savon suffit pour rendre au plateau sa fraîcheur première; *joli* : nos lectrices jugeront, comme nous, que l'effet de ce travail est fort élégant, malgré l'extrême simplicité des matériaux employés.

Notre modèle représente une sorte de damier entouré de feuilles de lierre; le dessin n° 1 représente le quart du plateau; — les dessins nos 2 et 3 sont les *patrons* d'une grande et d'une petite feuille de la bordure.

On coupe, pour le fond, un morceau de toile cirée rond, ayant 28 centimètres de diamètre, sur lequel on trace un cercle à 2 centimètres 1/2 de distance du bord; on place ce rond sur une planche, et, à l'aide d'une ligne à régler le papier et d'un couteau pointu et bien affilé, on fait à l'intérieur du cercle que l'on a tracé, des fentes placées à 1/2 centimètre de distance les unes des autres : le côté vert de la toile cirée ainsi fendue devient *l'endroit* du plateau; on coupe, toujours en toile cirée, des bandes ayant 1/2 centimètre de largeur, et on les passe alternativement *sur* et *sous* les bandes vertes formées par les fentes que l'on a faites; seulement les bandes que l'on vient de couper sont employées du côté qui est *noir*, pour former le damier; on attache les bandes noires autour du fond qui est terminé.

On peut faire la guirlande du tour avec des feuilles de lierre artificielles; si l'on préfère la combinaison que nous recommandons, on en coupera 56 à 58 d'après nos deux

patrons, et dans le nombre on pourra en couper qui seront plus grandes, d'autres qui seront plus petites; à l'aide d'un petit instrument de fer ou d'acier (ciseaux ou poinçons, ou mieux encore crochet), on marquera les nervures, en appuyant fortement sur la toile cirée. La majeure partie des feuilles devra être verte; 7 à 8 des plus petites seront noires, et placées çà et là dans la guirlande; on monte les feuilles en guirlande et on les place sur le plateau, en dehors du cercle qui a été tracé; on ploiera quelques-unes de ces feuilles en dessous, de manière à donner plus de relief à la guirlande.

EXPLICATION
DE LA PLANCHE DE PATRONS

de M. Leballeur, rue Taitbout, 74.

Veste à revers.

Les figures 9 à 16 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Nous avons publié, dans le nº 3 de la présente année, une veste à revers dont le succès a été si universel que, pour complaire

Nº 2. — DESSIN POUR LA COIFFURE ROSETTE.

Nº 1. COIFFURE ROSETTE.

nos abonnées, nous nous sommes décidés à en publier le patron.

On fera cette veste en taffetas noir, pour accompagner les jupes dont les corsages sont usés, — ou bien en piqué et nankin pour toilettes d'été; dans le cas où l'on ferait cette veste en piqué blanc, maïs ou lilas, la broderie, faite en soutache de laine noire, serait répétée au-dessus de l'ourlet de la jupe de piqué.

Le dessin en soutache est très-facile; une partie de ce dessin figure sur la planche de patrons; dans le cas où nos

Nº 2. — FEUILLE POUR LE PLATEAU DE LAMPE.

lectrices éprouveraient quelque difficulté à reporter elles-mêmes ce dessin sur les diverses parties de la veste, elles pourront s'adresser à M. Leballeur, rue Taitbout, 74, pour faire dessiner la veste entière.

Notre modèle est en pou-de-soie noir, soutaché en noir; le dessin de soutache orne les revers, le col qui se rattache aux revers, la manche, depuis l'épaule; ce dessin se partage en moitié de chaque

Nº 1. — PLATEAU DE LAMPE.

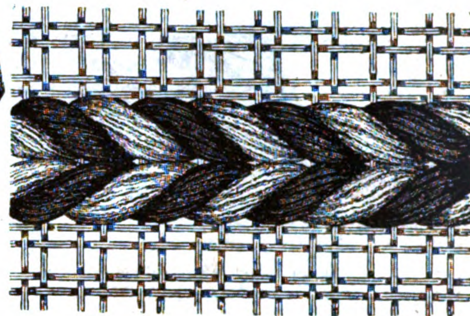
côté de la fente de la manche, sur le revers de laquelle il est répété; un *motif* analogue à ce dessin est placé au milieu du dos, vers le bord extérieur; — un autre motif est placé vers le bord inférieur, toujours au milieu du dos. La fente de la manche est garnie de boutons en passementerie, analogues à la soutache employée, et pareils aux boutons plus gros qui ferment la veste à l'aide de *boucles* en soutache.

L'assemblage des diverses parties du patron a lieu en réunissant les lettres minuscules; en cousant la figure 9 avec la figure 10, on aura soin de *soutenir* la figure 9 depuis *a* jusqu'à *b*; — depuis *b* jusqu'à *c*, les deux figures doivent être maintenues égales. Les figures 10 et 11 sont cousues ensemble depuis *d* jusqu'à *e*; à la lettre *e* commence la fente de côté de la veste; on réunit les figures 11 et 12, — 12 et 9, en assemblant les lettres; le revers est cousu *k* avec *k*, sur la figure 10, — *h* avec *h*, — *l* avec *l*, — *m* avec *m* sur le bord de la figure 9, de façon qu'en rabattant le revers sur la veste, la couture se trouve entre les deux parties; dans l'espace qui se trouve entre les deux croix, la figure 9 doit être un peu *soutenue*; on borde ensuite le revers et la veste avec un galon étroit (ou tresse de soie). Les deux parties de la manche (fig. 14 et 15) sont cousues ensemble, *n* avec *n*, jusqu'à l'*o*, — *p* avec *p*, jusqu'à la lettre *q*; on réunit le revers avec la manche, étoile avec étoile, *p* avec *p*. En montant la manche dans l'entournure, la lettre *q* doit se trouver avec la même lettre de la figure 9.

Fichu Marie-Antoinette.

Les figures 17 et 18 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Nos lectrices seront, sans nul doute, charmées de trouver dans leur journal le patron de ce fichu, si gracieux et si commode que



BORDURE POUR LE POINT DOUBLE-CROIX.

les changements de la mode n'ont jamais pu l'atteindre. Nous avons publié récemment et aujourd'hui encore des dessins de broderie pour *bandes*; ils serviront à broder les garnitures de ce fichu, à moins qu'on ne préfère aux garnitures brodées celles qui sont simplement ourlées; on fera ce fichu, soit en mousseline blanche, soit en mousseline imprimée, pareille à la robe que ce fichu accompagnerait, soit enfin en taffetas noir, pour accompagner toutes les robes.



Nº 3. — FEUILLE DE LIERRE POUR LE PLATEAU DE LAMPE.

La figure 17 représente la moitié du fichu, qui doit être, par derrière, *sans couture* et de *droit-fil*; la figure 18 est l'un des pans qui croise par devant: on l'attache à ce fichu *a* avec *a*, jusqu'à *b* avec *b*; on ourle ensuite le fichu; les volants sont en *droit fil*, le volant inférieur placé *à bord*, à 8 centimètres de largeur (ourlet non compris), par derrière; il est diminué par devant jusqu'à 4 centimètres de largeur; sa

longueur depuis le milieu par derrière jusqu'à la jonction avec la figure 18 est de 1 mètre 46 centimètres. Le deuxième volant, dont la place est indiquée sur la figure 17 par une ligne ponctuée, a la même hauteur que le premier: il est un peu moins froncé (1 mètre 16 centimètres pour la moitié du fichu), et posé à *tête*, ayant 1 centimètre 1/2 de hauteur; cette tête est prise dans la hauteur même du volant. Le volant à *tête*, qui est posé autour de l'encolure, a 5 centimètres 1/2 de hauteur (y compris la tête), 74 centimètres de longueur, depuis le milieu par derrière jusqu'à la lettre *b*; à cette place (lettre *b*) le volant couvre la fin des volants inférieurs, et il a 3 centimètres de hauteur; cette hauteur augmente graduellement vers la croix, où il atteint une hauteur de 6 centimètres, qui est maintenue, pour le tour du cou, jusqu'à l'étoile; depuis cette place la hauteur diminue assez brusquement et n'est plus que de 2 centimètres 3/4 vers le *b*.

Corsage demi-décolleté.

Les figures 1 à 8 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Ce corsage est spécialement destiné aux robes de printemps et d'été, par conséquent aux robes de taffetas léger, de barége, de mousseline imprimée; on porte avec ce corsage une petite pèlerine carrée, garnie d'une dentelle étroite ou large, et boutonnée par devant comme le corsage lui-même; pour toilette plus parée, on portera le corsage sans pèlerine, avec une guimpe de tulle ou de mousseline; cette dernière combinaison convient particulièrement aux jeunes filles. La manche se compose de deux volants, garnis eux-mêmes de petits volants, et attachés à une sorte de jockey plat, également garni avec deux petits volants; tous ces petits volants peuvent être garnis avec une dentelle fort étroite, posée *à plat* (dans le cas où la robe serait en mousseline imprimée), ou simplement ourlés; si la robe était en taffetas, ces volants seraient découpés à l'emporte-pièce.

L'assemblage des figures 1, 2 et 3 a lieu en réunissant les mêmes lettres; on met des baleines sur les coutures du corsage, on borde celui-ci avec un passe-poil. La manche se compose des figures 4, 5 et 6; pour la couper, on placera l'étoffe en *droit fil*, sur la ligne marquant le milieu; la figure 4 doit être échancrée sous le bras, à la place indiquée par une ligne fine; on coud chacune de ces parties séparément; la figure 4 (qui doit être doublée) est cousue depuis M jusqu'à l'O; la figure 5, depuis L jusqu'à M, — la figure 6 depuis le point jusqu'à l'M; on fronce les deux volants et on les place entre la doublure et le dessin de la figure 4, M avec M, — N avec N; le volant supérieur de chacune des séries de volants est à *tête*, de même que le volant isolé du haut de la manche; ces volants doivent être légèrement froncés; ils sont de droit fil ou de biais, à volonté; leur hau-





FICHU MARIE-ANTOINETTE, VU PAR DEVANT ET PAR DERRIÈRE.

teur (y compris la *tête*) est de 4 centimètres. — En montant les manches dans l'entournure, la lettre O doit se trouver sur la même lettre de la figure 1.

Les figures 7 et 8 représentent la moitié de la pèlerine; elle n'est point doublée; on l'assemble sur l'épaule depuis P jusqu'à la lettre Q; on la garnit d'une dentelle, comme nous l'avons dit, ou, si la robe est en taffetas, d'une petite bande découpée.

Manche de mousseline.

Les figures 19 à 21 (*verso*) appartiennent à ce patron.

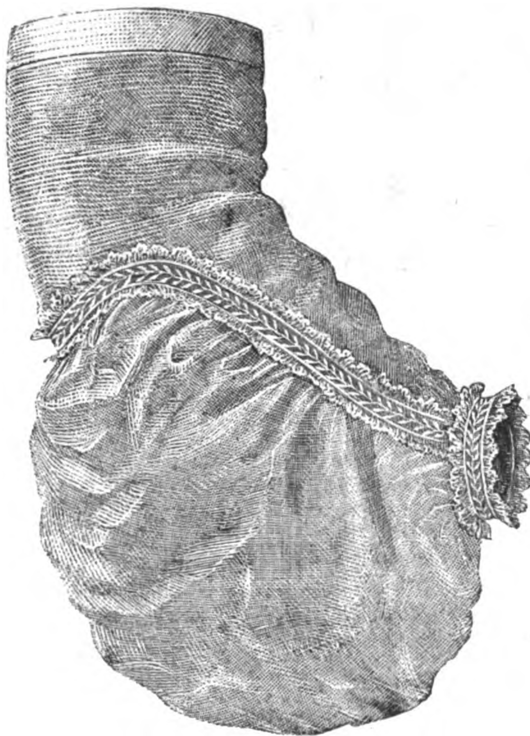
Cette manche pourra être faite, soit en mousseline blanche, comme *sous-manche*, soit en taffetas, barége, ou mousseline imprimée, comme manche de robe.

Cette forme est nouvelle et parfaitement gracieuse; le dessus en est plat, tandis que la partie inférieure est froncée; un entre-deux en dentelle encadré de dentelle orne la manche, dont le poignet se compose d'un entre-deux garni de dentelle; cet entre-deux serait remplacé par une bande de velours, si la robe était en taffetas; — par un passe-poil, si on la faisait en barége ou mousseline.

La figure 19 (moitié de la partie supérieure qui est plate) et la figure 20 (moitié de la partie inférieure qui est froncée) sont coupées de la façon suivante: on place l'étoffe *double* en droit fil, sur la ligne indiquant le milieu, et l'on taille ainsi chaque partie d'un seul morceau; la partie inférieure (fig. 20) est froncée tout autour (à l'exception du bord inférieur) par une couture roulée sous le doigt (surjet lâche), puis réunie à la figure 19, depuis *c* jusqu'à *d*, — depuis *d* jusqu'à l'*e*; on coud ensuite la manche ensemble depuis *g* jusqu'à la croix; on ourle la fente depuis la croix jusqu'à l'*f*; — on fronce le bas de la manche depuis *f* jusqu'à l'*h*, et on la monte sur un poignet, dont la figure 21 représente la longueur et la largeur. Il est inutile d'ajouter que l'on peut supprimer l'entre-deux et mettre une manchette sur le poignet.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe en pou-de-soie vert anglais, de nuance moyenne. Le bas de la jupe est garni, sur une hauteur de quarante centimètres environ, avec une dentelle noire ayant huit centimètres de largeur; cette dentelle est disposée en festons aigus, par conséquent fort allongés; elle n'est presque point froncée, *entretenue* seulement aux angles et cousue des deux côtés sur la robe; un passe-poil en pou-de-soie vert est posé sur le *pied* de la dentelle; quatre rosettes de pou-de-soie vert, disposées en forme d'éventail, et dont les proportions diminuent graduellement vers le haut, sont placées dans le creux des festons; la manche large, fendue vers le coude, est ornée des mêmes rosettes, et garnie d'une dentelle noire qui remonte jusqu'à l'épaule; le corsage est plat, montant, à demi-pointe; le devant est orné d'une dentelle noire posée à plat de chaque côté, et dont la largeur diminue vers la taille; le col est garni d'une ruche à la vieille, bordée de chaque côté avec un velours noir zéro; une ruche semblable garnit le poignet des sous-manches de mousseline; coiffure en velours noir.



MANCHE DE MOUSSELINE.

Robe en taffetas gris, à rayures transversales grises, de nuance plus foncée que la robe. — Le bas de la jupe est garni avec deux volants (8, puis 7 centimètres de largeur) bordés de taffetas bleu bluet; une ruche chicorée, de taffetas bleu bluet, est placée au-dessus des volants; un troisième volant de taffetas gris, bordé de bleu, et surmonté d'une ruche chicorée bleu bluet, est placé au-dessus de la garniture qui vient d'être décrite; ce volant a 10 centimètres de hauteur; il est disposé en festons très-arrondis, peu creux, par conséquent. Le corsage, boutonné avec des boutons bleus, est à ceinture longue, celle-ci encadrée par une ruche bleue et un volant gris, bordé de bleu; les manches, fendues sur le coude, sont garnies avec deux volants ornés comme ceux de la robe, et qui se terminent en revenant sur eux-mêmes, c'est-à-dire en s'arrondissant pointe en dentelle de laine; chapeau de crêpe blanc, garni de touffes de bluets; brides bleu bluet.

L'ART DE DESSINER SUR ÉTOFFES.

Pour répondre aux nombreuses demandes de dessins de broderies, soutache, etc., etc., que les abonnées nous adressent, M. Leballeur a enfin trouvé un moyen simple, facile, et qui offre en même temps une grande économie.

Voici ce que c'est :

M. Leballeur offre aux abonnées un appareil qu'il appelle :

La Boîte du Dessinateur.

L'appareil se compose d'une boîte en fer-blanc de 24 centimètres de longueur sur 17 centimètres de largeur et 8 centimètres de hauteur; cette boîte a deux compar



Leroy Imp Paris

LA MODE ILLUSTRÉE.

Bureaux du Journal 56 rue Jacob Paris.

Toilettes de Printemps des MAGASINS DU LOUVRE, Rue de Rivoli.

Coiffures de Mlle CROISAT, 76 r. de Richelieu, Gants et Passementeries de la FILEUSE, 84, r. du Bac.

nents à l'intérieur; dans le grand compartiment il y a : deux petites boîtes, également en fer-blanc; l'une con-ɪnt une poudre au procédé blanc, l'autre une poudre au océdé bleu; 2° une plaque de marbre dépoli et un pilon ɪur broyer les poudres.

Dans le plus petit des deux compartiments, il y a deux ɪncettes en feutre; l'une est destinée au procédé blanc, ɪutre au procédé bleu.

Avec cet appareil on ɪut dessiner soi-ɪême, sur toutes les ɪffes, tous les des-ɪs possibles, aussi ɪen que le plus habile ɪssinateur. Pour cela ɪ se sert de dessins ɪqués sur papier.

M. Leballeur se ɪarge de fournir tous ɪ dessins piqués ɪ'on lui demandera ɪur soutache, passé, ɪmetis, mignardise, ɪoderie anglaise, etc.

La boîte du dessinateur coûte 12 francs, prise chez M. Leballeur; les prix des dessins piqués varient de 50 centimes à 3 francs et au-dessus.

Chaque boîte est accompagnée d'une notice indiquant la manière de s'en servir et que nous donnons ici :

Placer d'abord le dessin piqué sur l'étoffe.

Avoir soin que le procédé soit parfaitement broyé sur le marbre dépoli, de manière qu'il soit aussi fin que possible, et le broyer chaque fois que l'on s'en sert.

Avoir soin d'en prendre peu ; ne pas frotter fort ni longtemps sur le dessin piqué, puis enlever le papier et fixer le procédé sur l'étoffe, en posant dessus un fer à repasser pas trop chaud, que l'on relève en ayant soin de ne pas le glisser; pour le drap et le velours, placer un fer un peu plus chaud, renversé la plaque en l'air, dans un étau ou autrement, et passer dessus l'étoffe à l'envers.

On essuie soigneusement le fer chaque fois qu'on l'a placé sur la poudre; celle-ci contient une sorte de résine qui se colle sur le fer, et qui pourrait entraver le succès de l'opération si l'on négligeait d'essuyer le fer.

En général, que les fers soient aussi chauds que possible sans roussir l'étoffe.

La première acquisition de la boîte du dessinateur une fois faite, on peut avoir toute espèce de dessins à un prix très-minime.

Pour un col et une paire de manches au plumetis, le dessin piqué coûterait 1 franc; pour une veste coin-de-feu, un joli dessin avec coins tournants et encolure, de 1 franc 25 à 1 franc 50.

M. Leballeur demeure rue Taitbout, 74, à Paris.

CORSAGE DEMI-DÉCOLLETÉ VU PAR DEVANT ET PAR DERRIÈRE.

CHRONIQUE DU MOIS.

Il n'est rien de plus ingrat que cette besogne consisɪnt en une revue rétrospective d'une foule de faits qui ɪnt à peine l'intérêt de l'actualité, et qui, ɪus à distance, offrent à l'esprit cette triste ɪnage d'objets éphémères dont toute la vaɪur résidait dans une fraîcheur fragile. Exaɪinés lorsqu'ils ont subi les outrages du ɪmps, on m'alléguerait vainement le court ɪpace de temps qui sépare ces articles : le ɪmps n'a pas une mesure égale pour toutes ɪoses; cette mesure n'est pas également ɪpplicable dans toutes les circonstances, et, ɪ trente jours comptent à peine dans l'exisɪnce lorsqu'il s'agit de choses sérieuses, les ɪeures qui composent ces trente jours compɪent comme des mois quand il est question ɪes innombrables futilités qui sont le tissu ɪes existences purement mondaines.

Serait-il bien intéressant de noter ici que ɪon a beaucoup dansé pendant les vingt derɪiers jours du carnaval? Faut-il enregistrer ɪes succès de quelques femmes élégantes, ɪlus infatigables que nombreuses, aussi inɪispensables dans les fêtes que l'orchestre ɪt le buffet? On les voit partout, et leur actiɪité fait illusion, absolument comme lorsɪu'on assiste à une représentation qui exige ɪn grand déploiement de comparses : ils pasɪent devant nous pour reparaître par la couɪisse voisine; on croit assister au défilé d'une ɪrmée, et l'on a vu tout au plus un bataillon. ɪ quoi bon répéter ce qui a déjà été trop ɪit? Pourquoi citer les noms des jeunes femɪnes, pis encore, des jeunes filles qui sont en possession du rôle fatigant d'*élégantes*? Cette publicité n'offre aucun intérêt aux personnes qui sont étrangères à ces plaisirs, et elle a pour résultat une célébrité fâcheuse (toutes les célébrités sont fâcheuses pour les femmes), parce qu'elle implique une frivolité qui, après tout, pourrait bien n'être qu'apparente; il suffit, en effet, d'une toilette un peu élégante et d'un joli visage pour que les chroniqueurs désœuvrés s'emparent d'un nom féminin et le jettent à tous les échos d'alentour. Aucune loi ne s'y oppose, malheureusement; mais, si je ne me trompe, il y a, outre le code civil, le code de la civilité; et celui-ci pose des limites que le bon goût interdit de franchir. A part quelques noms, qui, par suite de la position officielle de ceux qui les portent, appartiennent au domaine public, on ne saurait, sans manquer de savoir-vivre, s'immiscer dans la vie privée des particuliers, et leur rendre le mauvais service de les signaler à la curiosité du vulgaire.



CORSAGE DEMI-DÉCOLLETÉ.

D'ailleurs, maintenant que le mercredi des Cendres a posé son index sur tous ces jolis fronts, à quoi bon revenir sur ces plaisirs, dont on fait sans nul doute pénitence à l'heure qu'il est? Comment parler, en plein carême, de ces bals déguisés et non déguisés, de ces cotillons décrits avec emphase, et se prolongeant jusqu'aux premières clartés de l'aube? Ce n'est pas nous qui blâmerons les plaisirs permis et les danses chères à la jeunesse; seulement, il serait désirable que l'on rétablît l'équilibre, singulièrement compromis, et que l'on restituât à chaque chose son véritable degré d'importance; en un mot, nous voudrions que les plaisirs frivoles ne fussent pas traités sérieusement, parce que nous croyons que cette façon d'agir a pour résultat inévitable de faire traiter légèrement les choses sérieuses. Nous dirons volontiers à la jeunesse: Amusez-vous, si votre situation le permet, si

vos devoirs ne s'y opposent pas; mais gardez-vous d'appliquer à vos amusements tout votre temps, toutes vos facultés, de tomber en extase devant une garniture de robe, de citer avec enthousiasme une coiffure quelconque, de vous pâmer d'admiration devant un beau bijou. Jouissez de tous ces objets, si vous pouvez les posséder; mais réservez votre extase, votre enthousiasme et votre admiration pour les circonstances où ces sentiments trouveront des sujets plus élevés pour s'exercer et se manifester. En agissant différemment, vous abdiquez volontairement, vous établissez vous-même votre déchéance : vous n'êtes plus des jeunes filles, des jeunes femmes, des mères de famille, mais seulement des mannequins ambulants.

Parlerai-je davantage du bœuf gras, dont le solennel cortége a été l'un des événements du mois passé? Tout Paris, grelottant dans une boue glacée, recevant la neige et la pluie, a été voir grelotter ce cortége. Cette année, le char triomphal promenait, non la victime, mais les sacrificateurs : des enfants, vêtus en Amours, se balançaient aux quatre coins du dôme qui recouvrait le char; le bœuf ne semblait nullement résigné au rôle principal, mais ingrat, qui lui est assigné dans cette fête toute païenne, et ses conducteurs éprouvaient beaucoup de peine à le maintenir durant le défilé de cette mascarade que l'homme impose à l'animal. Cette coutume singulière, dont l'origine se perd littéralement dans la nuit des temps, subsiste en dépit de toutes les raisons qui devraient concourir à son abolissement; elle constitue un spectacle, et l'on sait que les peuples de tous les temps et de tous les pays ont toujours eu un goût très-prononcé pour toutes ces fêtes. Les savants se sont longtemps disputés sur l'origine de la promenade du bœuf gras; mais ils n'ont pu se mettre d'accord que sur un seul point : cette promenade est une allégorie. Quant à la signification de cette allégorie, nul n'a pu la découvrir; le bœuf gras ne peut, quoi qu'on en ait dit, nous avoir été légué par les Égyptiens; le dénoûment tragique de cette promenade triomphale prouve que le bœuf gras français ne représente nullement le bœuf Apis, qui n'aurait pu être mis à mort sans sacrilége. Il est à regretter que le cortége de cette année n'ait pas songé à exploiter la vogue dont la Chine jouit actuellement; tous les individus composant ce cortége auraient dû adopter le costume chinois, qui n'eût pas été dépourvu d'à-propos, puisqu'il existe en Chine une coutume identique à celle dont nous nous occupons en ce moment : on y promène un bœuf, que l'on dépèce ensuite, et que le souverain distribue à ses mandarins. En 1739, cette promenade fut mémorable à Paris; le principal acteur de la mascarade avait été présenté à tous les prévôts, échevins, présidents et conseillers; il manquait à sa gloire d'avoir salué, avant de mourir, le premier président du parlement. On s'était présenté inutilement à son logis; les conducteurs du bœuf, voulant l'exécution pleine et entière de leur programme, menèrent leur bête au palais, et la firent entrer dans la grande salle par l'escalier de la Sainte-Chapelle. Le président, en robe rouge, accueillit bien le pauvre animal, et l'histoire ne nous dit pas si cette singulière licence a été blâmée.

Les amateurs de spectacles d'un certain ordre peuvent se réjouir et se préparer à voir une merveille microscopique qui laissant bien loin derrière elle le célèbre Tom Pouce, qui offrit un exemple si frappant de la versatilité des faveurs de la fortune : après avoir été admiré, choyé, gâté, après avoir gagné beaucoup plus que son pesant d'or, Tom Pouce est mort dédaigné, oublié... à l'hôpital!

Son successeur est né aux États-Unis; il se nomme Georges Washington Nult. Il a dix-huit ans, et dix-huit pouces de hauteur; il n'est point général, mais simplement commodore. Le célèbre Barnum a acquis le droit de le faire connaître dans tout l'univers «*e in altri sitti*», au prix de 10,000 dollars (environ 53,000 fr. par an) et d'une forte part dans les bénéfices; la maison du commodore sera, de plus, entretenue aux frais de Barnum. Son écurie et ses équipages seront du meilleur goût, et l'Europe pourra, sans nul doute, contempler cette miniature humaine dans le courant de la présente année. La vanité croît toujours, à ce que l'on dit, en raison inverse du mérite et surtout de la stature des individus; cette observation n'est point applicable au jeune commodore, qui, quoique infiniment plus petit que Tom Pouce, paraît moins infatué que celui-ci des avantages de sa personne. Mais nul ne peut répondre de conserver un peu de modestie quand il se voit l'objet de l'attention universelle; on le demanderait vainement aux grands hommes..., comment l'exiger des nains?

Le théâtre de l'Opéra vient enfin de représenter *la Reine de Saba*, opéra en quatre actes, musique de M. Gounod, poëme de MM. Jules Barbier et Michel Carré. Je voudrais bien raconter le sujet de la pièce; mais cette entreprise est hérissée de difficultés. Comment expliquer ce que l'on n'a pas compris soi-même? On me soutient que rien n'est plus aisé, et l'on me cite un grand nombre d'exemples à l'appui de cette assertion; je suis malheureusement encore trop novice pour me tirer si facilement d'affaire, et je vais essayer de raconter purement et simplement ce que j'ai vu, sans me charger de l'expliquer.

Le premier acte nous montre l'atelier d'Adoniram, artiste sculpteur, fondeur de métaux, chef enfin des ouvriers chargés de construire le temple de Salomon, que les auteurs du livret appellent Soliman. Cette transformation déroute tout d'abord les spectateurs, qui confondent malgré eux le Salomon de la Bible, le grand roi qui fut plus sage dans ses jugements que dans sa conduite, avec le Soliman qui jeta un si vif éclat sur la monarchie ottomane; on cherche involontairement le turban sur la tête du monarque des Juifs, et l'on est tout disposé à prendre Balkis, reine de Saba, pour la célèbre Roxelane, épouse du véritable Soliman. Adoniram est un personnage mystérieux, précieux, ennuyeux surtout, qui se plaint de tout et de tous, qui se trouve déplacé partout (et il a bien raison), un type tout moderne enfin d'artiste vaniteux et prétentieux; il exprime sa mauvaise humeur, d'abord au sujet de l'abandon de ses ouvriers, qui ont pris, sans sa permission, un jour de congé pour assister aux fêtes données pour l'arrivée de la reine de Saba, ensuite à propos de cette reine elle-même. On ne comprend pas ce dernier sujet de mécontentement, et l'on ne prend pas la peine de l'expliquer au public. Trois méchants ouvriers se présentent : nouvelle fureur d'Adoniram; ils veulent être élevés à la dignité de maîtres. Leur chef les traite avec un dédain qui, n'étant pas justifié, injuste par conséquent, place Adoniram dans son tort, et prépare un affreux dénoûment; les ouvriers se retirent en jurant de se venger. Adoniram a un nouvel accès de colère; la scène change.

Nous voici au palais de Salomon, — pardon, je veux dire de Soliman. Le peuple est assemblé; un cortége magnifique précède et annonce la reine de Saba, qui arrive en compagnie de Salomon. Celui-ci veut l'épouser; elle lui a donné à deviner des logogriphes et des clefs diplomatiques encore plus difficiles que celles de notre spirituel collaborateur M. E. Simonot. Salomon, dont la perspicacité est historique, s'en est tiré à son honneur, et la reine lui donne un anneau représentant une promesse de mariage. En sa qualité de fille d'Ève, elle est curieuse; elle veut voir le grand artiste : il arrive, toujours exaspéré, toujours grossier; cet aimable caractère n'empêche pas la reine de s'éprendre de lui à première vue, et, fidèle à la tradition qui nous enseigne que la reine de Saba avait apporté beaucoup de bijoux à Jérusalem, elle donne un superbe collier à Adoniram; ce collier est bien plus beau que l'anneau remis à Soliman, et cela donne beaucoup à penser à celui-ci.

Adoniram avait bien raison de vouloir rester dans son atelier. Pendant qu'il était à la cour, les méchants ouvriers ont gâté la cuisson de sa *mer d'airain;* dans son désespoir, il veut quitter pour toujours cette ville ingrate; mais il tient à rendre scrupuleusement le collier donné par la reine. Celle-ci, en personne bien élevée, ne veut pas reprendre ses dons; l'autre, qui est fort têtu, persiste. Enfin, Balkis lui déclare qu'elle l'aime : nouvelle fureur d'Adoniram, qui n'ignore pas l'épisode de l'anneau. Cependant cet artiste atrabilaire apprend qu'il n'est pas aussi malheureux qu'il se plaisait à le supposer : les djinns, esprits de l'air et du feu, ont réparé le désastre causé par les envieux. Adoniram triomphe, et brutalement, selon sa coutume, car il repousse tous les honneurs que Soliman veut lui décerner, et déclare qu'il veut seulement emporter son manteau, que personne ne lui disputait du reste.

Il va fuir, et Balkis doit l'accompagner; elle est seulement retenue par une petite affaire : il s'agit de reprendre l'anneau qu'elle a trop hâtivement donné à Soliman. Il y aurait peut-être plus de probité à s'en aller sans cet anneau qu'à rester pour confirmer toutes ses promesses et à leurrer Soliman du vain espoir de leur prochain mariage. Balkis est d'un autre avis; elle administre au roi une potion narcotique. Quand il est endormi, elle reprend son anneau et va rejoindre Adoniram, qu'elle trouve près des rives du Cédron : il vient d'être assassiné par les trois ouvriers envieux et ambitieux.

Il serait difficile, il serait peut-être injuste de juger la musique de cet opéra sur une seule audition. On reconnaît généralement qu'elle est savante, ingénieuse, consciencieusement travaillée; mais, hélas! un peu de mélodie ferait bien mieux l'affaire du public. A part le chœur chanté au commencement du deuxième acte par les jeunes filles juives et les jeunes filles qui accompagnent la reine de Saba, chœur justement applaudi et redemandé à chaque représentation, on ne rencontre guère une phrase un peu chantante où l'attention puisse aborder pour se reposer des efforts qu'elle s'impose afin de comprendre cette œuvre et d'y découvrir une signification. Je sais bien qu'il existe aujourd'hui une école qui veut établir que la mélodie est une aberration musicale, et qu'on peut la remplacer avantageusement par un dialogue nullement vif et animé. Ce procédé serait commode; il dispenserait de l'inspiration, et chacun pourrait faire un chef-d'œuvre, pour peu qu'il eût étudié l'harmonie. M. Gounod a prouvé, il prouvera encore, sans nul doute, qu'il n'a pas besoin d'adopter des tendances qui concluent à la négation de la musique proprement dite, et lui substituent une suite non interrompue de récitatifs monotones, sans couleur, au milieu desquels on flotte éperdu, cherchant en vain un point de repère.

Quant à la mise en scène, aux décors, au ballet, tout cela dépasse les éloges : on ne peut rien voir de plus splendide que le tableau du premier acte représentant le palais de Soliman; celui du deuxième acte nous montre une forêt de palmiers qui pourrait être signée par les plus grands paysagistes; le troisième acte se passe dans une salle du palais ouverte sur un paysage doucement éclairé par la lune; les rives désolées du Cédron voient le dénoûment de cet opéra. Le ballet serait un peu long, si Mlle Emma Livry n'occupait presque constamment la scène. Digne élève de Mme Taglioni, Mlle Livry est la danseuse la plus poétique, la plus gracieuse que l'on puisse rêver, et elle pourrait dire comme le divin Vestris que, *si elle descend parfois sur la terre, c'est afin de ne pas humilier ses camarades.*

EMMELINE RAYMOND.



LE DÉMON DES PRAIRIES *.

I

UNE INTÉRESSANTE AVENTURE.

Le convoi de Jackson à Bicksbourg était en retard. C'était là le grand événement qui mettait en rumeur chaque gare de cette courte ligne de chemin de fer, la première qui fût achevée dans les États du Mississipi. — Le large vestibule de l'hôtel Dixon, dont la vue donnait en plein sur l'embarcadère, était rempli de voyageurs, parmi lesquels circulaient les bruits et les présomptions les plus bizarres sur le retard du train. On critiquait la solidité des ponts, des tunnels, tout en sculptant des morceaux de bois, en fumant et en crachant.

Non loin de ce vestibule, à l'ombre d'un grand arbre, était assis un jeune homme : sa chaise, à moitié renversée, était adossée à l'arbre, et, les pieds croisés l'un sur l'autre, il regardait tranquillement tourbillonner en l'air la fumée bleuâtre de son cigare. — Son large panama ombrageait une figure qu'encadraient de beaux favoris bruns, encore jeunes, qui établissaient une différence bien tranchée entre leur propriétaire et tous les autres jeunes gens à la figure soigneusement rasée. — Son léger costume d'été, de coupe moderne, et la blancheur de ses mains parfaitement soignées, le faisaient reconnaître immédiatement pour un homme de bonne compagnie; son extérieur d'ailleurs n'était point trompeur. — Ce tranquille fumeur n'était autre que M. Henri Baumann, premier commis de la maison de commerce Fletter, Becker et Cie, une des grandes maisons d'Europe pour le commerce des peaux. — Il avait pour mission d'étudier lui-même cette branche d'industrie dans les États-Unis et d'établir, autant que possible, des relations directes entre sa maison et les grands marchands de peaux. — A New-York et à Boston, Henri s'était procuré de nombreuses lettres de recommandation pour les pelletiers du nord-est; il avait descendu ensuite le Missouri et noué des relations avec un commerçant qui préparait une grande expédition pour le Chihuahua. — Son désir d'apprendre à connaître hommes et pays l'avait décidé à faire un voyage de quelques jours dans les États du Mississipi, voyage qu'il devait d'ailleurs utiliser à l'achat de quelques bêtes de somme, nécessaires à l'expédition. — Il attendait en ce moment le train pour se rendre à Becksbourg et remonter de là le Mississipi.

Tant soit peu impatienté, il venait de jeter le bout de son cigare et de se lever, lorsque, derrière lui, par un chemin de traverse, arriva une légère voiture à un cheval. Le nègre qui la conduisait s'arrêta près de l'hôtel.

Une jeune dame, en léger costume de voyage, en descendit, jeta un regard autour d'elle et se préparait à entrer dans l'hôtel, lorsque, ayant aperçu le jeune Allemand, après un moment d'hésitation, elle se dirigea en droite ligne vers lui.

« Je vous en prie, Monsieur, lui dit-elle, donnez-moi le bras. N'ayez point l'air si surpris, » ajouta-t-elle vivement, en lui tendant une main charmante et en relevant de l'autre le voile qui lui cachait la moitié de la figure; « on nous observe de l'hôtel, et il ne faut pas que l'on me remarque. Donnez-moi donc le bras, et traversons ensemble la galerie. Je vous raconterai tout en route. »

Baumann, fort étonné, malgré la recommandation qui lui était faite de ne pas le paraître, avait reconnu, dans la personne qui se présentait à lui si singulièrement, une jeune personne qu'il avait déjà rencontrée dans un de ses voyages en Amérique, et dont la figure charmante d'expression et de beauté avait produit sur lui une telle impression que, pendant une semaine entière, elle était constamment restée présente à ses yeux. C'était dans un concert à Boston qu'il avait aperçu cette personne pour la première fois, sans qu'aucun de ses amis eût pu lui dire qui elle était. — Plus troublé qu'il ne l'avait jamais été jusqu'alors, et sans se rendre compte de ce qu'il faisait, il lui offrit son bras et prit le chemin qu'elle lui avait indiqué.

* Voir le n° 11.

Vous n'êtes pas Américain, Monsieur, lui dit-elle, lorsls eurent tourné le dos à l'hôtel, et je vous ai déjà vu lque part. Vous m'êtes apparu, comme l'ancre du saici, où je ne puis me fier à personne. En deux mots, ais vous mettre au courant de ma situation. »

ı ce moment on entendit, dans le lointain, le sifflet ant, annonçant la prochaine arrivée du convoi. A ce t, la jeune femme s'arrêta subitement; et, saisie d'un t tremblement: « Bonté divine! s'écria-t-elle, voici le ı qui arrive déjà, et moi qui espérais qu'il ne serait ici avant la tombée de la nuit! C'est surtout mainte-, Monsieur, que je vous conjure de ne pas laisser sans nse une pauvre fille qu'on poursuit. Il me faut tenir à l'ennemi; sans quoi je suis perdue. Appelez-moi e sœur. Je me nomme Marie. Et vous, comment vous lez-vous?... Comment vous appelez-vous? » ajouta-t-elle : une fiévreuse agitation, qui sembla se communiquer ıune homme.

Mon nom est Henri Baumann, Mademoiselle; mais z tranquille, et calmez votre émotion, si vous ne ez vous trahir vous-même. Quel que soit le danger vous menace, je ne vous abandonnerai pas, ajouta-t-il ı ton résolu. Mais dites-moi en peu de mots ce que ois faire, car déjà j'aperçois la fumée de la locomotive.

Vous n'avez autre chose à faire, Monsieur, que de passpour mon frère, qui me conduit à Saint-Louis. Je censée être venue avec vous de Becksbourg ici, où vous ilant vos affaires. »

Jeune homme, ayant approuvé ce projet d'un signe de se disposait de nouveau à lui offrir son bras, quand, grande surprise, il vit la jeune personne jeter autour è un regard scrutateur et, ne se voyant observée de onne, ôter son élégant chapeau de paille et le jeter s le champ de maïs voisin, après en avoir arraché le e, dont elle s'enveloppa les cheveux et la figure. « Ils ont plus de peine à me reconnaître ainsi, » dit-elle en irigeant vers la gare. « Et maintenant, avançons. »

n ce moment, le convoi si longtemps attendu venait 'arrêter devant l'hôtel, d'où était descendue une foule urieux, qui entouraient l'ingénieur et le conducteur, s'informer de la cause du retard.

ı jeune fille, au bras de Baumann, s'avança d'un pas béré vers un des wagons destinés aux voyageurs et y ıta résolûment. Cependant Baumann sentait trembler ras qui reposait sur le sien. Sans regarder ni à droite gauche, elle se dirigea vers une banquette vide, et y place. Mais, quand elle se retourna vers son compan de voyage, celui-ci fut presque épouvanté de la pâde son visage et de l'expression de frayeur que laisınt échapper ses yeux. « Le train ne partira que dans lques minutes, lui dit-elle d'une voix qu'étranglait notion; hâtez-vous de prendre des billets, cela détera tous les soupçons, et, pendant ce temps, j'espère er inaperçue dans mon coin. » Puis, se rejetant au fond a place, elle resserra les plis de son voile, tandis que mann, croyant rêver, se hâtait de joindre un second it à celui que, depuis longtemps déjà, il avait pris pour La locomotive était encore entourée d'un nombreux le d'auditeurs, écoutant avidement le récit d'un voyar. Mais le jeune homme y fit à peine attention, et ıta de venir retrouver la pauvre délaissée.

Tout est en ordre, » lui dit-il en s'asseyant auprès le. On entendit alors la voix du chef de gare criant : *ll on board!* » A ce cri, la jeune fille tressaillit; puis, enant encore plus son voile sur sa figure, elle laissa ber sa tête sur l'épaule de son voisin, comme vaincue la fatigue. Baumann comprit que le moment du danger t elle lui avait parlé était arrivé; mais il vit aussi que ompagne ne pourrait pas longtemps rester dans la poa qu'elle avait prise, sans qu'on remarquât combien était forcée.

Ayez confiance en moi, Mademoiselle, » lui dit-il à voix e, et, passant légèrement son bras autour de sa taille, i fit prendre une position plus commode et plus natu-. Elle ne répliqua rien; mais, sous son léger vêtement é, il sentit trembler encore plus convulsivement ce s si élégant et si distingué. La locomotive se mit en che en même temps que le conducteur du train pénédans la voiture. En passant en revue tous les voyas, son regard parut se fixer sur les nouveaux arrivés s examiner longuement. Puis il sortit de l'autre côté ompartiment. Toutefois Baumann, d'après les regards stigateurs de cet employé, avait compris qu'il n'en sepas quitte à si bon marché, et, pour la première fois seuent, il réfléchit à la singulière position dans laquelle il rouvait engagé. N'était-il pas dans la plus complète rance des causes qui inspiraient une telle frayeur à sa ine, et, en lui prêtant son appui, ne s'engageait-il pas une fâcheuse affaire? Mais, en même temps que ces ions se pressaient en lui, il revit encore cette charte figure de jeune fille où semblait si bien se refléter la pureté de son âme qu'au premier aspect elle prouit une profonde sensation, et il se mit à rougir en même de ses craintes momentanées.

'entrée d'un planteur à large stature l'arracha à ces xions. Celui-ci traversa lentement le wagon, mais éviment dans le seul but de soumettre à son examen le ple qui était monté à Dixon. Aussitôt que Baumann prit son intention, il releva la tête, et son regard soubardiment celui du planteur. Ce dernier, sans se laisser lement intimider, traversa le wagon dans toute sa lonur, revint lentement sur ses pas, s'arrêtant de temps à e pour échanger à voix basse quelques paroles avec sieurs des voyageurs, et bientôt, à son grand déplaisir, ous côtés le jeune homme et sa compagne se virent le ıt de mire de regards dont on prenait à peine souci de imuler la malveillance.

algré le voile qui lui couvrait la tête, aucun de ces déne semblait avoir échappé à sa voisine; aussi, se relet lentement, elle rejeta à moitié son voile en arrière.

« Je crains que toutes mes précautions ne servent qu'à vous faire partager mon malheureux sort, » lui dit-elle assez bas pour n'être entendue que de lui. Mais l'expression de frayeur qui animait toute sa figure la rendait si belle, que son compagnon eût voulu en ce moment assumer sur lui seul les plus grands dangers du monde.

« Rassurez-vous, Mademoiselle, » répondit-il en lui serrant amicalement la main, « ne suis-je point votre frère? Et qui, d'ailleurs, pourrait prouver le contraire? »

Elle jeta un regard sur la porte, qui s'ouvrait de nouveau pour donner passage au conducteur, et le serrement de main qu'elle rendit à Baumann fut si convulsif qu'il pénétra jusqu'au fond du cœur du jeune homme. Puis, rabaissant son voile, elle s'enfonça de nouveau dans son coin.

« Vos billets, monsieur? » dit, en s'approchant, le conducteur au jeune homme, qui les sortit négligemment de sa poche. L'employé jeta un léger regard sur les billets, puis se mit de nouveau à examiner attentivement les deux voyageurs.

« Dites-moi, conducteur! » dit alors à haute voix le jeune homme, le front contracté par la colère, « on dirait que, ma sœur et moi, on nous prend pour une des curiosités de ce pays, ou bien n'a-t-on ici aucune idée de la politesse et des convenances que les étrangers sont en droit d'exiger des autres? »

A ces paroles, prononcées à haute et intelligible voix, tous les regards se dirigèrent vers le jeune homme. Le conducteur lui-même sembla un moment indécis; mais ensuite, se penchant vers Baumann, il lui dit, en accompagnant ses paroles d'un singulier sourire :

« Permettez-moi, Monsieur, une question que rendent nécessaire les circonstances actuelles. Vous êtes montés en wagon, ainsi que madame, à Dixon, comme l'indiquent vos billets. Mais, à cette station, avez-vous fait enregistrer des bagages?

— Certainement, répondit Baumann, » et en même temps il présenta deux billets d'enregistrement. « Vous voyez; j'ai une malle et un sac de nuit. Mais à quoi bon toutes ces questions? »

L'employé examina minutieusement les billets, et les rendant :

« Je vous demande mille pardons, Monsieur, » dit-il. « Il faut qu'il y ait en ce vos personnes une erreur, qu'explique en quelque sorte la coupe inusitée ici de votre barbe, et surtout la robe grise de madame. » Puis, fixant encore les yeux sur les deux voyageurs, comme s'il ne pouvait, malgré l'évidence, renoncer à ses soupçons, il sortit du wagon, en répondant par des hochements de tête aux regards interrogateurs des autres voyageurs.

« Voilà une singulière manière de se comporter avec les gens, » dit Baumann en s'adressant à la personne assise le plus près de lui, espérant obtenir de son voisin un éclaircissement quelconque qui le mît au courant de l'aventure dans laquelle il se trouvait ainsi entraîné. Mais sa phrase resta sans réponse, et, comme il vit toutes les têtes se rapprocher et parler entre elles à voix basse, il jugea plus prudent de se tenir tranquille et d'attendre le dénoûment, qui ne pouvait tarder d'arriver dès l'arrivée du train à Becksbourg. Sa compagne, plongée dans son coin, restait immobile et feignait d'y dormir. Baumann ne voulut pas lui paraître importun, et, appuyant sa tête sur sa main, il se laissa aller aux réflexions que lui inspira sa bizarre position. Une seule fois seulement, pendant l'heure que dura le trajet de Dixon à Becksbourg, sa voisine se redressa pour lui demander un verre d'eau. Une légère rougeur avait reparu sur ses joues, et, quand elle releva son voile pour boire, le jeune homme vit se dessiner sur ses lèvres un gracieux sourire qui l'aurait complétement dédommagé de tous ses soucis, si la figure de la jeune fille n'eût encore conservé une teinte de tristesse, qui lui sembla l'indice d'un nouveau mystère.

Enfin le train atteignit la gare de Becksbourg; les wagons se vidèrent, et le jeune couple, sans autre incident, avait suivi l'exemple des autres voyageurs. Baumann sentit frissonner alors tout le corps de sa compagne, qui serra convulsivement le bras qu'il lui avait offert. Il s'arrêta.

« Voulez-vous que nous prenions une voiture? » lui dit-il, inquiet de l'état où elle se trouvait.

« Pas ici, » répondit-elle, « avançons toujours, et tâchons de quitter la gare sans être remarqués. » Ils se dirigèrent donc vers la ville en suivant la foule. Le jeune homme pressait contre lui le bras de la jeune fille comme pour lui prêter un appui plus solide; mais elle dégagea bientôt son bras.

« Ce n'était qu'un moment de faiblesse, » lui dit-elle à voix basse. » Il m'a semblé que toutes les angoisses que j'ai éprouvées pendant le trajet allaient me reprendre; mais maintenant les forces et le courage me sont revenus.

— Voulez-vous m'indiquer un endroit où je puisse vous conduire, Mademoiselle? » lui demanda-t-il d'un ton embarrassé, après qu'ils eurent parcouru plusieurs rues. « Lors de mon passage à Becksbourg, je ne m'y suis arrêté que quelques heures; je connais donc fort peu cette ville. »

La jeune fille garda quelque temps le silence : elle semblait incertaine.

« Je ne sais vraiment, dit-elle enfin, si je puis abuser plus longtemps de votre extrême obligeance, et peut-être léser vos intérêts. J'espère trouver ici des amis; mais, en attendant, il va me falloir rester seule, et peut-être exposée aux soupçons que votre présence seule a pu détourner de ma tête.

— C'est avec bonheur, Mademoiselle, que je vous offrirai mon appui aussi longtemps que vous en aurez besoin, » répliqua chaleureusement Baumann. « Si je vous ai adressé cette question, ce n'était que pour connaître vos désirs; disposez donc de moi, ni plus ni moins que si j'étais vraiment votre frère.

— Je vous remercie, Monsieur, » répondit-elle, et le jeune homme crut sentir son bras légèrement pressé par celui de sa compagne. « Informez-vous du meilleur hôtel, et je serai certaine d'y retrouver bientôt mes protecteurs naturels. »

Baumann interrogea le premier passant, qui lui dit de continuer son chemin tout droit. En effet, quelques pas plus loin ils arrivèrent à l'hôtel, où ils furent enregistrés sur le livre des étrangers sous le nom de « H. Baumann and sister. » Le jeune homme accompagna sa protégée jusqu'à la chambre que l'hôte lui avait indiquée.

« Maintenant, Henri, va t'occuper de nos bagages, mais tâche de revenir bientôt, » lui dit-elle en lui tendant la main, tandis qu'une légère rougeur colorait sa figure. Ce ton d'intimité, destiné uniquement à mieux induire en erreur la servante qui les avait accompagnés, ne laissa pas que d'embarrasser le jeune homme. Il dut même prendre beaucoup sur lui pour dissimuler l'émotion qu'il lui causa. Aussi il descendit l'escalier de l'hôtel sans trop savoir ce qu'il faisait, et ce ne fut qu'à l'embarcadère du chemin de fer qu'il revint entièrement à lui, et put éloigner pour quelque temps l'image charmante de la jeune fille lui tendant la main et lui souriant; alors seulement aussi il se demanda pourquoi il n'avait pas chargé un garçon de l'hôtel du soin d'aller chercher ses bagages. Mais, puisque maintenant il se trouvait rendu à la gare, il se résigna à attendre qu'on lui délivrât ses effets; ce qui n'eut lieu qu'après un quart d'heure d'attente. Il prit un nègre pour porter les bagages, et se hâta de revenir à l'hôtel.

Il venait à peine d'atteindre l'hôtel et de confier ses bagages à un garçon, que le portier s'avança vers lui et lui remit une lettre, sur laquelle se trouvait son propre nom, écrit d'une très-belle main. Aussitôt un singulier pressentiment traversa son esprit. Il se hâta d'arracher l'enveloppe, et, le cœur oppressé, il lut rapidement ces quelques mots tracés à la hâte au crayon :

« Un de mes amis vient d'arriver. Les circonstances exigent que je m'éloigne au plus vite. Je prie M. Baumann d'excuser un adieu si subit, mais impérieusement commandé par la nécessité; qu'il soit bien persuadé que sa sœur aura pour lui un sentiment de reconnaissance éternelle. »

Pendant quelques instants, le jeune homme resta comme foudroyé; puis, tout à coup, s'adressant au portier :

« Combien de temps y a-t-il qu'on vous a remis ce billet? » lui demanda-t-il d'un ton rauque.

— A peine cinq minutes, monsieur, » lui fut-il répondu.

— Et cette dame a quitté l'hôtel en société? »

Il est probable que les traits de Baumann trahissaient son agitation intérieure, car le portier, après quelques instants de silence, finit par tirer à part le jeune homme, et lui dit d'un ton d'intelligence :

« Vous veniez à peine de quitter l'hôtel qu'un jeune gentleman y pénétra, traça quelques mots sur un papier, et demanda qu'on les fît parvenir de suite à la lady qui venait d'arriver. Le garçon, chargé de remettre le papier, revint prier le gentleman de vouloir bien monter. Un quart d'heure après, celui-ci redescendit accompagné de la jeune dame. Elle avait à la main un billet qu'elle mit ici sous enveloppe, en me recommandant de vous le donner aussitôt que vous seriez de retour. »

Baumann resta quelques instants plongé dans ses réflexions.

« Par où faut-il prendre, » dit-il enfin, « pour gagner le fleuve? »

— Vous n'avez qu'à descendre tout droit devant vous. »

C'était le chemin tout opposé à celui qu'il avait pris pour aller à la gare. Sans dire un mot de plus, il se hâta de se rendre au fleuve. Si elle avait l'intention de quitter la ville avec son compagnon, elle ne pouvait le faire que sur un des bateaux à vapeur du Mississipi. — Pourquoi se lançait-il à sa poursuite? il n'en savait rien lui-même; il comprenait seulement qu'il ne pouvait ainsi se sentir séparé d'un être qui avait éveillé en lui un monde de sensations toutes nouvelles. Encore une fois il voulait enivrer ses regards des traits si charmants de cette jeune fille, lui serrer une dernière fois la main. — Ses intentions n'allaient pas plus loin.

Ce fut ainsi qu'il descendit la rue en toute hâte, examinant attentivement toutes les femmes qu'il rencontrait. Le quai était plein d'animation; mais un regard jeté sur la foule des commissionnaires et des nègres occupés à charger ou à décharger les bateaux suffit au jeune homme pour lui prouver que de ce côté ses recherches étaient inutiles. Il s'informa quel était le premier navire en partance, et s'y rendit dès qu'on le lui eut indiqué. Il parcourut plusieurs fois les salons élégants du paquebot, examinant chaque figure, mais sans le moindre résultat. Il continua ses recherches sur quatre bateaux; et sur le dernier même il faillit, grâce à sa préoccupation, partir pour la Nouvelle-Orléans. Heureusement qu'un saut vigoureux, au moment du départ, le remit à terre avant que le paquebot fût encore trop éloigné. Mais nulle part ne s'était montrée la moindre trace qui pût lui donner une lueur d'espoir.

Ce fut donc à pas lents et avec un sentiment de vide infini qu'il revint à l'hôtel. D'après son premier plan, il avait à se rendre à Saint-Louis; et pourtant il lui semblait qu'en quittant Becksbourg, il y laissait les plus belles espérances de sa vie.

Il faisait déjà nuit quand il revint à l'hôtel. Déjà il traînait une chaise dans un des coins de la vérandah, pour s'y laisser aller librement à ses tristes réflexions, lorsque le portier se présenta à lui une nouvelle lettre à la main.

« Arrivée, il y a à peine un quart d'heure, » lui dit-il en lui tendant cette lettre sur laquelle, au premier coup d'œil, Baumann reconnut l'écriture de son inconnue. Celui-ci l'ouvrit aussitôt, et, le cœur plein d'espoir, il en parcourut rapidement le contenu. Mais, après cette lecture sommaire, sa tête se pencha de nouveau tristement, et, revenant à la place qu'il avait choisie tout d'abord, il se mit à y relire les lignes suivantes :

« Cher ami, — car je puis vous accorder ce nom après la preuve que vous m'avez donnée de votre généreux dévouement, — je ne puis quitter cette ville sans vous remercier encore une fois de tout ce que vous avez fait pour moi.

Soyez persuadé que vous êtes venu au secours d'une bonne cause. Je puis vous le certifier, mais n'ose pas entrer ici dans de plus longues explications ; car nous ne sommes pas encore entièrement à l'abri du danger qui nous menaçait.

« Mon premier adieu, si court, ne vous a point paru suffisant. Vous avez voulu me revoir encore une fois. Bien que mon cœur partageât votre désir, je n'ai pourtant pas cru devoir me présenter de nouveau à vos regards ; je puis vous l'avouer maintenant que, d'après toutes les probabilités, nous ne nous reverrons plus jamais. Conservez donc un doux souvenir des quelques heures pendant lesquelles vous avez défendu de ses ennemis une pauvre jeune fille inoffensive, et vous rendrez heureuse votre éternelle obligée

« Marie BROWN.

« Lettre envoyée au départ du paquebot. »

Baumann resta longtemps plongé dans ses réflexions. Ainsi donc elle était sur un des bateaux qu'il avait explorés, et elle n'avait pas cru devoir se montrer à lui.

« Cette aventure doit donc en rester là ? » se dit-il en levant enfin les yeux. Pour bien des personnes, ce ne serait qu'une aventure intéressante ; mais, pour moi, elle offre plus que de l'intérêt, car le souvenir m'en restera toujours présent. » Encore une fois il jeta les yeux sur le billet.

« Que de milliers de Brown, et même de Marie Brown, peut-il y avoir dans les États-Unis ! » ajouta-t-il en hochant de la tête. Il plia ensuite la lettre et la serra dans son portefeuille ; puis, se levant en laissant échapper un soupir, il se dirigea vers le bureau des correspondances.

« Y a-t-il encore aujourd'hui un paquebot qui remonte le fleuve ? » demanda-t-il.

« Dans une heure *le Télégraphe* doit passer ici, pour se rendre à Saint-Louis, » lui répondit-on.

Aussi, une heure après, Baumann remontait le Mississipi sur le paquebot pour donner suite à ses affaires.

O. RUPPIUS.

(*La suite au prochain numéro.*)

RENSEIGNEMENTS

Avis. — Nos abonnées sont instamment priées de vouloir bien placer en tête de leurs lettres, adressées à la rédactrice, le numéro inscrit sur la bande de leur journal ; cette indication précédera les réponses qui leur seront faites, préviendra les erreurs et prendra moins de place que les épigraphes, si souvent employées ; quelques-unes de nos abonnées ont déjà adopté le moyen que nous indiquons ; nous prions toutes les autres de vouloir bien suivre cet exemple, profitable à tout le monde.

M. Edme Simonot répond à l'aimable et gracieuse lettre de M. le vicomte Hervé de R. par une double promesse aux *trois jeunes amies* qui ont si bien prouvé leur perspicacité par la traduction fidèle de la clef diplomatique : il s'engage à les initier incessamment à une science magique qui les rendra quelque peu nécromanciennes ; il fera tous ses efforts pour obtenir de M. Sainfoin ce portrait au sujet duquel le philosophe horticulteur de la *Mode illustrée* a peut-être quelques raisons de se faire prier comme une jolie femme. — N° 821. Envoyer les chapeaux de paille d'Italie à Mme Aubert, rue du Faubourg-Poissonnière, 46 ; ces chapeaux sont toujours de mode pour les toilettes parées ; si la paille est très-bien blanchie, on les garnira en blanc, sinon en lilas ou maïs, ou genre *fantaisie*, bouquet de couleur vive, brides noires ; on peut s'en rapporter au goût de Mme Aubert, en lui indiquant son âge, la couleur des cheveux, et les nuances que l'on préfère ; elle accommodera aussi les chapeaux ronds, selon qu'on le désirera ; on en portera l'été prochain. On pourra *moderniser* les robes de foulard en garnissant le bas des jupes avec un, deux ou trois volants de taffetas uni, de même nuance que le fond de la robe ; ces volants seraient tuyautés, et à tête, par conséquent espacés, si l'on en met deux ou trois ; ces volants *soutiendront* les jupes de foulard, devenues un peu flasques ; les robes bon marché, en étoffe de fantaisie, doivent être grises, à rayures, ou chinées, ou bien à dessin gris sur gris, pour être distinguées ; les mousselines et jaconas n'ont pas encore paru, même derrière les vitrines des magasins ; on peut encore porter des casaques demi-ajustées, en taffetas noir. M. Leballeur, rue Taitbout, 74, se chargera d'envoyer tous les objets qu'on lui demande. Les tapis anglais sont infiniment moins chers que la moquette française, par conséquent moins durables ; on peut avoir de la moquette anglaise assez bonne à 5 francs le mètre ; je ne mentionne pas, bien entendu, les tapis de feutre, convenables seulement pour les escaliers et les antichambres ; la moquette française coûte au moins 12 francs le mètre. — *Une abonnée d'Auteuil.* J'ai publié les renseignements que l'on me demandait, on n'a peut-être pas lu toute la page des *renseignements ?* — *Une abonnée de Gênes* recevra, j'espère, le dessin demandé. — *Une abonnée fidèle de Lyon.* On portera certainement des manteaux en drap léger ; nous publierons les modèles et les patrons, dès que la mode aura manifesté ses préférences ; nous publions sans cesse des dessins pour couvre-pieds ; on recevra des dessins de tricots. Les jeunes filles au-dessous de quinze ans porteront certainement des chapeaux ronds. — N° 118. Les plis du jupon en question sont tels qu'on les a compris : l'étoffe est pliée de chaque côté, et le pli, cousu en dessous, au milieu du pli formé en dessus, par conséquent pareil à ceux des chemisettes d'enfant ; quant aux prix que l'on désire connaître, il faut s'adresser à la maison Leborgne-Henneveu, qui donnera des détails précis. Mille remercîments pour les vœux et la prédiction. — *En adorant la violette.* Les volants ondulés ne sont pas assez *jeune fille* ; je préférerais cinq ou six volants étroits, posés au bas de la jupe et couvrant un espace de 30 centimètres environ ; une large ceinture en *ruban* de taffetas blanc, frangé à chaque bout ; la guirlande de raisins avec boules d'or ne conviendrait pas ; il vaut mieux choisir des fleurs : roses, lilas blanc, myosotis, azaléas blanches et roses, etc.

J. F. D. Veste ronde, très-ouverte sur une chemisette blanche ; guêtres de nuance pareille à celle du costume de petit garçon ; le n° 14 ou 15 contiendra probablement les patrons pour vêtements d'enfants. — *P.P.* Impossible de répondre ici ; j'engage la personne qui n'a pas signé cette lettre à se rendre un mardi à 3 heures, rue Jacob, 56, et à demander la rédactrice du journal. — Mme *B. à Orléans.* Nous publierons prochainement des patrons de lingerie. — Mme *Anaïs R... à Bordeaux.* Les vêtements d'enfants paraîtront ; il nous est impossible, soit d'avancer, soit de retarder la publication de nos patrons, toujours soumise aux exigences des diverses saisons. — Mlle *Marguerite* porte une accusation injuste, qu'elle regrettera assurément : il n'y a pas, il ne saurait y avoir d'abonnées *privilégiées ;* on répond à *toutes* les lettres que l'on reçoit, et cela, aussitôt qu'elles sont reçues ; les réponses paraissent, par conséquent, par *ordre de date* ; or, comme la place laissée aux renseignements ne permet pas toujours de placer *toutes* les réponses de la semaine, il arrive forcément que l'on attend une réponse pendant quinze jours et même trois semaines ; ce n'est point parce qu'il y a des abonnées *privilégiées*, c'est justement parce qu'il n'y a pas de *privilége* que Mlle Marguerite a attendu sa réponse ; ne pouvant remplir le journal uniquement avec des renseignements, je suis forcée d'agir comme je l'ai fait jusqu'ici : que ferait Mlle Marguerite, si elle était abonnée à un journal *mensuel ?* Elle attendrait une réponse pendant 20 jours *au moins*, pendant 7 semaines communément. — Mme *A. P., des Vosges.* Oui, sans doute, on peut mettre à un petit garçon de 2 ans une ceinture avec bretelles et bandes transversales en velours noir, posée sur une guimpe blanche ; la ceinture doit être droite ; les bretelles peuvent être coupées sur les patrons du n° 5, en les adaptant à la taille de l'enfant : on met trois bandes transversales devant, et autant derrière, entre les deux bretelles. M. Leballeur envoie des échantillons d'étoffes ; s'adresser à lui pour connaître le prix des patrons que l'on désire. La direction est fort reconnaissante de l'approbation qu'on lui témoigne. — *Une Coutadine.* La moire antique est toujours fort à la mode ; on peut porter cette étoffe jusqu'au mois de mai, et la reprendre au mois de septembre ; je choisirais en conséquence, pour la cérémonie qui doit avoir lieu au mois de mars, une robe en moire antique grise, de nuance moyenne ; le corsage serait à demi décolleté, puisque l'on redoute les corsages décolletés ; la jupe très-ample (4 mètres 60 centimètres d'envergure), très-longue, surtout par derrière, sans garnitures ; les manches très-larges, garnies avec une ruche à la vieille, en ruban de taffetas de même nuance que la robe, doublées de taffetas blanc, avec ruche blanche à l'intérieur ; chemisette-guimpe, demi-décolletée, en dentelle ; sous-manches composées de bouillonnés de tulle, garnis de dentelle ; si l'on a un corsage décolleté, et si l'on craint le froid, on peut mettre une petite pèlerine en taffetas blanc, légèrement ouatée, garnie d'une ruche de ruban blanc ; la combinaison pour la robe verte est excellente ; les velours noirs doivent être absolument accompagnés de petite dentelle ou *imitation* noire, pour *relever* le ton un peu pâle de l'échantillon envoyé, et pour éviter la crudité de la transition entre la couleur de l'étoffe et les velours noirs ; ceux-ci cacheront parfaitement la couture des volants ; il y a des velours anglais de toutes largeurs ; la toilette indiquée est tout à fait convenable pour la messe de mariage ; le taffetas *grisaille* pourrait être utilisé de la façon suivante : ajouter au bas de la jupe de dessus l'étoffe nécessaire (prise dans la jupe de dessous) à la longueur d'une robe ordinaire ; poser sur la ceinture qui réunira les deux parties de la robe un volant tuyauté, à tête, en taffetas noir (celui-ci peut être choisi dans les qualités à bon marché) ; ce volant, qui est le plus rapproché du haut de la jupe, aura 5 centimètres de hauteur, y compris la tête ; à 4 centimètres de celui-ci, deuxième volant pareil, mais ayant 6 centimètres de hauteur ; ainsi de suite jusqu'au bas de la jupe, en laissant toujours 4 centimètres d'intervalle entre les volants, et augmentant ceux-ci d'un centimètre à mesure qu'ils se rapprochent du bas de la jupe. L'échantillon envoyé prouve que cette garniture ne sera pas *tranchante*, et qu'elle convient à la nuance de la robe, qui sera tout à fait moderne et fort jolie arrangée de cette façon ; manches garnies comme la jupe. Les chapeaux de crêpe conviennent à tous les âges, mais l'échantillon que l'on me soumet est d'une nuance trop effacée ; il faut d'ailleurs si peu de crêpe pour faire un chapeau, et le crêpe est à si bon marché, qu'il vaut mieux ne point employer cette couleur un peu excentrique. Oui, sans doute, pour les vêtements d'enfants, la broderie en soutache est fort à la mode ; nous publierons des modèles pour ces vêtements, et je remercie cette aimable *Coutadine* pour tout ce qu'elle a bien voulu m'écrire. — [...] Le *saute-en-barque* conviendra parfaitement pour la mère et la fill[e] [...] le choisirais en drap gris, léger, soutaché en gris ; M. Leballeur, [rue] Taitbout, 74, en possède des modèles charmants ; celui de la mère [...] brodé en soutache noire, celui de la jeune fille de 20 ans en sout[ache] grise. — Le n° 5 de la présente année contenait des patrons de ceint[ures] en velours noir, et, si Mlle *Antoinette* a lu les articles de modes, elle [a pu] y avoir vu que j'approuvais ces ceintures, même avec les robes de t[arla]tane blanche. — L'administration et la rédaction sont tout à fait di[stinc]tes, et, en adressant à la première les questions auxquelles la der[nière] doit répondre, on s'expose à des retards inévitables ; la lettre d'une [abon]née parisienne, Mme *C. C.*, vient seulement de m'être communiqu[ée] [...] le regrette, car j'ai peut-être été accusée de négligence, et une parti[e des] renseignements demandés arrivera peut-être trop tard. Les volants de [den]telle noire accompagnent parfaitement la tarlatane blanche ; la co[uronne] de houx irait fort bien ; elle doit être montée en diadème, assez éle[vée au-]dessus du front ; rien sur les côtés, mais seulement une branche imp[ercep]tible, les robes de piqué blanc, soutachées en noir. — *N°* 1372. Je pren[drais] pour fond du couvre-pied, de la mousseline à rosaces détachées ; je [dou]blerais le fond, et la guipure qui doit l'encadrer, non avec de la m[ous]seline, mais avec de la percaline rose ; cette doublure serait elle-[même] encadrée avec une ruche tuyautée (toujours en percaline rose), [...] bordée de chaque côté avec un ruban blanc. — *N°* 3735. S'il s'agit [de vê]tements de demi-saison, on fait des talmas ou des paletots pour le[s pe]tites filles de 10 à 12 ans ; pour l'été on pourra leur faire porter des [man]telets en mousseline blanche, à pans croisés par derrière, ou des [...]lets semblables, en étoffe pareille à la robe ; les fichus à damier ne p[euvent] convenir pour l'été, puisqu'ils sont faits en laine assez épaise. Nou[s pu]blions un fichu tricoté, fort léger (en laine anglaise), qui pourra[it être] agrandi, si on le destine aux promenades d'une petite fille. Les bu[rnous] arabes seront toujours à la mode. On fait plusieurs volants à tête, [...]tés, espacés, plutôt qu'un seul grand volant. Les modèles de con[...] paraîtront ; il me serait impossible de les décrire ici, et mes explic[ations] ne vaudraient pas nos dessins. M. Leballeur, rue Taitbout, 74, e[nverra] la crinoline désirée, si on lui en fait la demande, et peut aussi en in[diquer] le prix à l'avance. — *N°* 3425 (*Nîmes*). L'alpaga est une étoffe de print[emps,] d'automne et d'hiver, non d'été. Oui pour le gris de fer, soutac[hé en] noir. — *Une abonnée limousine.* Le châle de crêpe de Chine serai[t] moderne si on le faisait teindre en vert, violet ou bleu de Chine, [si on] supprimait la frange, si on le garnissait avec une guipure noire [plus] ou moins large.

Mlle *M. à R.* M. Leballeur, rue Taitbout, 74, se charge de faire à [Paris] tous les achats que l'on désire ; il n'y a point de maison de nouv[eautés] qui ait la spécialité que l'on m'indique ; mais on peut employer [M. Le]balleur, qui fera les achats dans le sens qu'on lui désignera. Une [pointe] de dentelle noire ne peut servir dans les mêmes circonstances q[ue des] volants ; ceux-ci sont employés pour les toilettes du soir, par c[onsé]quent en hiver seulement ; une pointe sert en toute saison : on la [porte] en été pour toilette de ville, en hiver pour concerts, etc. ; on fait de fort belles pointes en dentelle de laine noire, beaucoup [moins] chère que la dentelle de soie, et dont l'effet est presque plus bea[u ; les] plus chères coûtent 90 à 100 francs. — Mme *L.... de Metz* a reçu [le se]cond article sur le pliage des serviettes ; elle réclame contre la pu[blica]tion des coiffures ; un grand nombre d'abonnées réclame au co[ntraire] cette publication : il faut que l'on nous permette de satisfaire tan[tôt les] unes, tantôt les autres. — *Une abonnée de Saint-Sever* recev[ra des] modèles de mantelets d'été ; on peut mettre un volant au bas d'u[n ju]pon trop court, en taffetas noir.

LE SAUT DU CAVALIER

LE MYOSOTIS.

		po-	Vous	sence.	pas-	souf-	tout	de	pré-		
		Aux	sez,	un	bas :	l'ab-	sence,	qui	re		
bli-	oh !	tout	ème ;	qui	des	mur-	frent	ma	Car	ceux	ve-
est	El-	*m'ou-*	bords	je	en-	Les	tor-	mu-	nir	ment	je
ne	*ez*	qui,	dit	nir ;	rents	beaux,	core	bons	*je*	l'a-	A
le	feuille	ne	*pas !*	tom-	à	ve-	fu-,	de	rée.	par-	ai-
ma	l'œil	re-	du	sou-	ri-	des	la	*Plus*	cœurs	*te*	tu-
S'a-	haut	Ma	cli-	bre	ti-	du	eux	A	le	tant :	soigne
me	tête	cieux,	fant,	fleur	J'in-	l'om-	mide	suis	en	tor-	*vois,*
des	bais-	Com-	a-	veil-	en-	la	em-	me	*plus*	me	chan-
		Qui	se	rée,	vers	prend	je	Et	Je		
		zu-	lant	me	bien-	blème	l'â-	pour	*t'aime !*		

Le Cavalier du jeu des échecs fait deux pas, soit à gauche, soit à droite, en avant ou en arrière, mais toujours en se dirigeant d'une case blanche sur une case noire, ou d'une case noire sur une case blanche.

Explication du Logogriphe.

Le mot du Logogriphe inséré dans notre dernier nu[méro] est : *Cochenille*, dont les lettres diversement placées [don]nent : *Chine, oc* et *oil, lion, coche, cloche, lien, Nil,* [...] *elle, on, île, col, colle, echec, chêne, lice, lin, coi, ciel,* [...] *chenil, niche, chenille, loi, lichen, lie, choc.*

AVIS.

Nos prochaines planches de patron contiend[ront] des modèles de lingerie pour femmes et enf[ants]. Ces modèles se composeront de : camisoles [et] chemisettes pour femmes, — chemises de [jour] et bonnets de nuit pour femmes, [—] chemise décolletée, — pantalons, [—] col et manche, — chemise [pour] hommes, — cols pour hommes, [—] robe de baptême, — blouse [pour] enfant d'un à deux ans, — che[mise] de nuit pour enfant de deux à qu[atre] ans, — chemise pour petit garçon [de] huit à onze ans, — chemise [pour] petit garçon de cinq à six ans, — [che]mise pour enfant de deux à trois [ans,] — chemise de nuit pour enfants, [—] chemise pour jeune fille de dou[ze à] quatorze ans, — chemise pour p[etite] fille de quatre à six ans, — plus[ieurs] tabliers, — bavettes, — petites cal[eçons] les pour enfants, — pantalons pou[r pe]tite fille de dix à douze ans, — c[ami]soles pour petites filles de dix à d[ouze] ans, — jupons, — bonnets de [nuit] pour petites filles de huit ans, — pantalons [pour] enfants de trois à cinq ans, — chaussons [pour] enfants.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris.—Typ. de Firmin Didot frères, impr. de l'Institut et de la Marine, r. Ja[cob]

N° 13. TROISIÈME ANNÉE. 31 mars 1862.

LA MODE ILLUSTRÉE

Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, 50 centimes. AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE SAMEDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND.
Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
Les abonnements partent au 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (*Pour l'étranger le port en sus*). —

N° 2. — PANIER NON RECOUVERT.

Panier à ouvrage.

MATÉRIAUX. — Drap rouge et drap blanc; soie de cordonnet rouge, verte, jaune, noire et blanche; ruban rouge ayant 2 centimètres de largeur.

Le dessin n° 1 représente le panier terminé; — le n° 2 est le panier (en grandeur réduite) avant qu'il soit *habillé ;* — le n° 3 est le dessin que l'on fait au point *lancé*, r chacun des volants. On sait que le point *lancé* se fait la façon suivante : on passe l'aiguille dans l'une des trémités de l'une des *boucles* de notre dessin, par exem-e, — on la pique à l'autre bout de la boucle, et ainsi de ite.

On brode ce dessin en noir, — une d'or et blanc, sur le fond uge; — en rouge, — vert et noir, r le fond blanc. La largeur des lants diminue un peu vers le ut du panier; le volant placé au s du panier a 4 centimètres de geur; — le 4e volant a 3 centimè- de largeur; — le 1er volant, cé sur le couvercle, a 3 centimè-s de largeur; — le 4e (du cou-rcle) a 2 centimètres 1/2 de lar-ur; le panier lui-même a 77 centi-tres de circonférence dans le bas, 63 centimètres de circonférence ns le haut; il a 15 centimètres 1/2 hauteur, jusqu'au couvercle; les lants sont découpés à l'emporte-ce, très-peu froncés; ils sont al-nativement, l'un blanc, l'autre ige. La couture du dernier volant cachée par une ruche de ruban ige, ou, si l'on veut, par une sse en laine; on met une rosette ruban au milieu du couvercle, par conséquent au milieu du der-r volant. Les anses sont ornées ec de la tresse de laine rouge, re-ue, de distance en distance, par point horizontal.

On peut remplacer la soie de cor-onnet par de la laine fine ou dé-ublée.

Dessin de tapisserie pour sac.

Ce dessin reproduit sur du canevas n° 5, formera un sac de *ville*, pareil à ceux que les femmes emploient pour leurs ouvrages et pour quelques emplettes. Exécuté sur du canevas plus gros, il servira pour faire un sac de voyage. Dans le premier cas, on le fait monter avec un fermoir d'acier; dans le deuxième, on y place une serrure.

Frange au crochet.

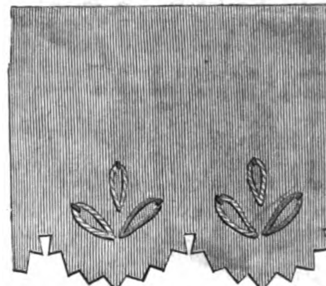
Si l'on destine ce travail à la garniture d'un fichu, d'une pèlerine, etc., et qu'on l'exécute en soie, on emploiera des



N° 1. — PANIER TERMINÉ.

anneaux de fil d'archal. — Si l'on veut s'en servir pour garnir des rideaux, des couvre-pieds, des voiles de fauteuil, etc., et qu'on le fasse en coton blanc, on emploiera, au lieu de fil d'archal, des morceaux de ganse en coton.

Nous prenons pour base de notre explication la première combinaison, — frange en soie.



N° 3. — LAMBREQUIN POUR LE PANIER.

Le travail doit être aussi *serré* que possible, et 23 à 24 mailles en l'air doivent avoir, seulement, 3 centimètres de longueur.

1er *tour.* — On fait 11 mailles en l'air, — on recouvre l'un des anneaux, — ou, si l'on fait la frange en coton, l'un des morceaux de ganse dont on a cousu les deux extrémités de façon à former un anneau; — on recouvre, disons-nous, l'un de ces anneaux avec des mailles simples très-serrées; quand on est revenu au point de départ, c'est-à-dire quand l'anneau est recouvert, on attache la dernière maille simple à la dernière maille en l'air, puis on fait 22 mailles en l'air qui servent de *trait-d'union* entre chaque anneau; on réunit ainsi tous les anneaux, en les recouvrant de mailles simples, et les séparant par 22 mailles en l'air, jusqu'à ce que l'on ait la mesure de frange nécessaire à l'usage que l'on en veut faire.

2e *tour.* — Dans chacune des trois premières mailles en l'air (les 11 mailles en l'air du commencement), — on fait une maille simple, — * 5 mailles en l'air, — 10 brides, entre lesquelles on fait toujours 2 mailles en l'air; — ces brides sont placées sur la courbe inférieure du premier anneau; le dessin indique l'espace que ces brides doivent couvrir; après les 10 brides, on fait 5 mailles en l'air, — puis 6 mailles simples dans le milieu des 22 mailles en l'air; recommencez depuis *.

3e *tour.* — Une maille simple dans la première maille simple du tour précédent; — * 4 mailles en l'air; — dans chacune des 10 brides, une maille simple, et entre chaque maille simple, 4 mailles en l'air, de façon à former 9 petits festons; 4 mailles en l'air, — 2 mailles simples dans les 2 mailles du milieu des 6 mailles simples du tour précédent.

4e *tour.* — * Dans la maille du milieu de chacun des 9 petits festons, on fait une maille simple, — entre

chaque maille simple, 5 mailles en l'air, de façon à former 8 nouveaux petits festons, — une maille en l'air; — recommencez depuis *.

Le bord supérieur se compose de 2 tours.

1er *tour du bord supérieur.* Dans chaque 3e maille des mailles en l'air, on fait une bride; ces brides sont toujours séparées par 2 mailles en l'air.

2e *tour.* On fait alternativement, dans l'une des brides du tour précédent, une maille simple; — dans la bride suivante, 6 à 7 brides.

Dans le bord inférieur de la frange, c'est-à-dire dans les festons, on noue des houppes composées chacune de 3 brins, ayant 20 centimètres de longueur; comme on les ploie en deux et qu'on les noue par le milieu, chaque houppe se compose de 6 brins, ayant environ 9 centimètres de longueur.

Coussin de pieds.

MATÉRIAUX. — Peluche grenat; canevas n° 5; laines et soies selon les couleurs indiquées près du dessin.

Ce coussin rond (dit *brioche*) repose sur un fond ayant 24 centimètres de diamètre, *tendu* sur un morceau de carton; le dessus est composé d'un *rond* ayant 63 centimètres, froncé tout autour, et cousu sur le fond après avoir été *rembourré* avec du crin, de la laine ou du crin *végétal*. On recouvre ce coussin avec de la peluche, du reps ou du damas assorti à l'ameublement, et l'on y place six bandes brodées, ayant chacune 30 à 32 centimètres de longueur; ces bandes sont cousues au milieu de la *brioche*, puis fixées à distance égale sur l'étoffe qui forme le dessus du coussin; cette étoffe est froncée tout autour après que les bandes brodées ont été cousues *à plat*, puis cousue sur le fond du coussin; cette couture est recouverte avec une grosse ganse de laine. On place un gros bouton sur le dessus de la brioche; à ce bouton on joint une *poignée* formée avec une ganse de laine, très-grosse.

Fichu tricoté en laine.

MATÉRIAUX. — 16 grammes de laine anglaise blanche; 16 grammes de même laine noire; grosses aiguilles d'acier.

Ce fichu servira en toute saison; il est chaud, quoique fort léger, et rendra de nombreux services pendant les soirées passées en plein air, soit qu'il couvre le cou ou la tête; le dessin numéro 1 le représente terminé, replié, mais non en grandeur naturelle; le dessin n° 2 représente une partie du fond et de la dentelle de laine noire en grandeur naturelle.

Nous placerons, avant la description de ce travail, quelques détails concernant les termes qui vont être employés.

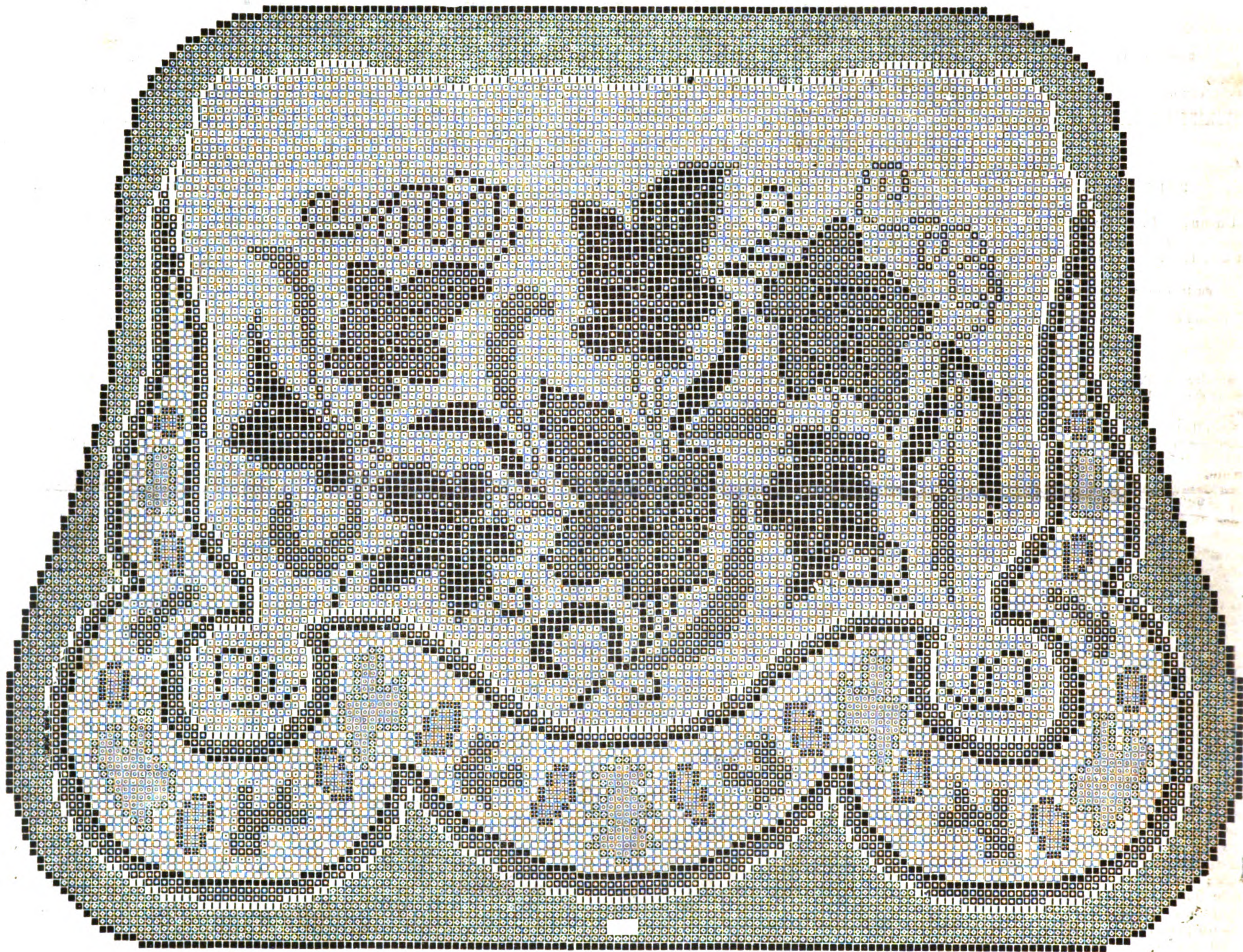
Une maille tirée : on lève une maille sans la tricoter, on tricote la suivante, on *tire* par-dessus celle-ci la maille non tricotée; si la maille *tirée* se présente dans le cours d'un tour fait à l'envers, la première maille est tricotée à l'envers, la maille suivante est *tirée* sur celle-ci, d'arrière en avant.

Diminution : 2 mailles tricotées ensemble, soit à l'endroit, soit à l'envers, si l'on fait un tour à l'envers.

3 *mailles ensemble :* la première de ces mailles est *tirée* avec la troisième, derrière la maille du milieu; celle-ci est ensuite *tirée* de devant en arrière, de façon qu'elle se trouve au-dessus des 2 mailles entre lesquelles elle est posée; si l'on fait un tour *à l'envers*, on tricote *ensemble*, à l'envers, la première et la troisième maille, et l'on tire la maille du milieu par-dessus ces 2 mailles, d'arrière en avant.

Jeté : le brin *jeté* sur l'aiguille compte pour une maille au tour suivant.

Le fond est fait *en allant et revenant;* on monte 165 mailles avec la laine blanche.



SAC EN TAPISSERIE.

Explication des signes : ■ Noir. ◘ Vert anglais foncé. ◙ Même vert plus clair (soie). ■ Violet foncé. ⊞ Violet plus clair (soie). ◘ Ponceau (soie). ◘ Grenat clair. ⌞ Blanc (soie). ' Jaune (soie).

1er *tour.* — A l'envers.

2e *tour.* — A l'endroit; une maille *tirée* (par conséquent 2 mailles, l'une *levée*, l'autre tricotée, la 1re *tirée* sur celle-ci), * un jeté, — une maille, — un jeté, — diminution, — une maille, — une maille tirée; recommencez depuis *; les tours doivent toujours se terminer comme ils ont commencé, de façon à former un petit bord plat.

3e *tour.* — A l'envers; une maille, — diminution, — * 1 jeté, — 3 mailles, — un jeté, — 3 mailles ensemble; recommencez depuis *.

4e *tour.* — A l'endroit; 2 mailles, * 1 jeté, — diminution, — une maille, — une maille *tirée*, — 1 jeté, — une maille; recommencez depuis *.

5e *tour.* — Comme le précédent, mais à l'envers.

6e *tour.* — A l'endroit; 3 mailles, * 1 jeté, — 3 mailles ensemble, — 1 jeté, — 3 mailles; recommencez depuis *.

7e *tour.* — A l'envers, et uni.

8e *tour.* A l'endroit, 2 mailles; — * 1 jeté, — diminution, — une maille, — une maille *tirée*, — 1 jeté, — une maille; recommencez depuis *.

9e *tour.* — A l'envers, 3 mailles; — * 1 jeté, — 3 mailles ensemble, — 1 jeté, — 3 mailles; recommencez depuis *.

10e *tour.* — A l'endroit, 2 mailles, — une maille *tirée*; — * 1 jeté, — une maille, — 1 jeté, — diminution, — une maille, — une maille tirée; recommencez depuis *.

11e *tour.* — Comme le précédent, mais à l'envers.

12e *tour.* — A l'endroit, une maille, — une maille tirée; — * un jeté, — 3 mailles, — 1 jeté, — 3 mailles ensemble.

On recommence depuis le 1er tour jusqu'à ce que le fond soit carré; le travail terminé est humecté, puis on le place sur un morceau de toile, en le tirant également dans tous les sens et le fixant avec des épingles; on le détache vingt-quatre heures plus tard; alors seulement le dessin apparaît bien régulier.

La dentelle est faite, non en travers, mais dans sa longueur; on peut la faire d'un seul morceau ou bien en quatre parties, que l'on réunit aux quatre coins du fichu; dans ce dernier cas on peut tricoter la dentelle sur deux aiguilles seulement, ce qui semble plus commode; — dans le premier cas on a l'avantage de travailler toujours à l'endroit; la dentelle a, comme le fond du fichu, un *endroit* et un *envers*; nous conseillons d'*essayer* cette dentelle avant de la commencer : il sera plus facile, quand on en aura fait un échantillon, de choisir le mode d'exécution; si l'on fait la dentelle en quatre parties, on montera 218 mailles pour chaque côté, et l'on termine chaque bout en pointe.

Pour faire la dentelle d'un seul morceau, on monte 840 mailles sur trois ou quatre aiguilles.

1er *tour.* — A l'endroit, et uni.

2e *tour.* — (Tous les tours sont à l'endroit); — * une maille, — 1 jeté, — diminution, — 7 mailles, — une maille *tirée*, — 1 jeté; recommencez depuis *.

Nous ne répéterons plus le mot *recommencez;* on comprendra que l'on répète les indications données jusqu'à la fin de chaque tour.

3e *tour.* — 2 mailles, — 1 jeté, — diminution, — 5 mailles, — une maille *tirée*, — 1 jeté, — une maille.

4e *tour.* — 3 mailles, — 1 jeté, — diminution, — 3 mailles, — une maille *tirée*, — 1 jeté, — 2 mailles.

5e *tour.* — 4 mailles, — 1 jeté, — diminution, — 1 maille, — une maille *tirée*, — 1 jeté, — 3 mailles.

6e *tour.* — Une maille, — 1 jeté, — diminution, — 2 mailles,

— 1 jeté, — 3 mailles ensemble, — 1 jeté, —
! mailles, — une maille *tirée*, — 1 jeté.

7e *tour.* — 2 mailles, — 1 jeté, — diminution, — 5 mailles, — une maille *tirée*, — 1 jeté, – une maille.

8e *tour.* — 3 mailles, — 1 jeté, — diminution, — 3 mailles, — une maille *tirée*, — jeté, — 2 mailles.

9e *tour.* — 4 mailles, — 1 jeté, — diminuion, — une maille, — une maille *tirée*, — jeté, — une maille.

10e *tour.* — Une maille, — 1 jeté, — dimiaution, — 2 mailles, — 1 jeté, — 3 mailles nsemble, — 1 jeté, — 2 mailles, — une naille *tirée*, — 1 jeté.

11e *tour.* — 2 mailles, — 1 jeté, — diminuion, — 5 mailles, — une maille *tirée*, — jeté, — une maille.

12e *tour.* — 3 mailles, — 1 jeté, — diminuion, — 3 mailles, — une maille *tirée*, — jeté, — 2 mailles.

13e *tour.* — 1 jeté, — une maille *tirée*, — : mailles, — 1 jeté, — diminution, — une naille, — une maille *tirée*, — 1 jeté, — ; mailles.

14e *tour.* — 5 mailles, — 1 jeté, — 3 mailes ensemble, — 1 jeté, — 4 mailles.

15e *tour.* — Une maille *tirée*, — 1 jeté, — mailles, — 1 jeté, — 3 mailles ensemble ce sont les 2 jetés et la maille qui se trouve entre les jetés), — 1 jeté, — 2 mailles, — une naille *tirée*, — 1 jeté.

16e *tour.* — 5 mailles, — 1 jeté, — 3 mailles nsemble (comme au tour précédent), — jeté, — 4 mailles.

17e *tour.* — (Afin de placer les mailles dans eur véritable situation, il faut compter la *dernière* maille du tour précédent comme *première* maille du tour actuel). — Une maille *tirée*, — 1 jeté, — 2 mailles, — une maille *tirée*, — 1 jeté, — 3 mailles, — 1 jeté, — diminution, — une maille.

18e *tour.* — 2 mailles (la première est le jeté lu tour précédent), — une maille *tirée*, — 1 jeté, — 5 mailes, — 1 jeté, — diminution, — une maille.

19e *tour.* — Une maille, — une maille *tirée*, — 7 mailles, – diminution.

20e *tour.* — 3 mailles ensemble (en comptant dans ces mailles la dernière du tour précédent), — 1 jeté, — 9 mailles, — 1 jeté.

21e *tour.* — 2 mailles (dont la première fait partie des 3 mailles ensemble du tour précédent), — 1 jeté, — diminution, — 5 mailles, — une maille *tirée*, — 1 jeté, — une maille.

22e *tour.* — 3 mailles, — 1 jeté, — diminution, — 3 mailes, — une maille *tirée*, — 1 jeté, — 2 mailles.

23e *tour.* — Une maille *tirée* (en comptant la dernière maille du tour précédent), — 1 jeté, — 3 mailles, — 1 jeté, — diminution, — une maille, — une maille *tirée*, — 1 jeté, — 2 mailles.

24e *tour.* — Une maille *tirée* (en comptant la dernière maille du tour précédent), — 1 jeté, — une maille *tirée*, — 1 jeté, — 3 mailles, — 1 jeté, — 3 mailles tricotées ensemble, — 1 jeté, — 2 mailles.

25e *tour.* — Une maille *tirée* (la première de ces mailles est le jeté du tour précédent), — 1 jeté, — 2 mailles, — une maille *tirée*, — 1 jeté, — 3 mailles, — 1 jeté, — diminution, — une maille.

26e *tour.* — 3 mailles (la première est celle qui a été formée de 2 mailles dans le tour précédent), — une maille *tirée*, — 1 jeté, — 5 mailles, — 1 jeté, — diminution.

27e *tour.* — Diminution (en comptant la dernière maille du tour précédent), — une maille, — une maille *tirée*, — 1 jeté, — 7 mailles, — 1 jeté.

28e *tour.* — 3 mailles ensemble, — 1 jeté, — 9 mailles.

29e et 30e *tours.* — Unis, à l'endroit.

31e *tour.* — * 1 jeté, — une maille *tirée*; recommencez sans cesse depuis *.

32e *tour.* — Uni, à l'endroit.

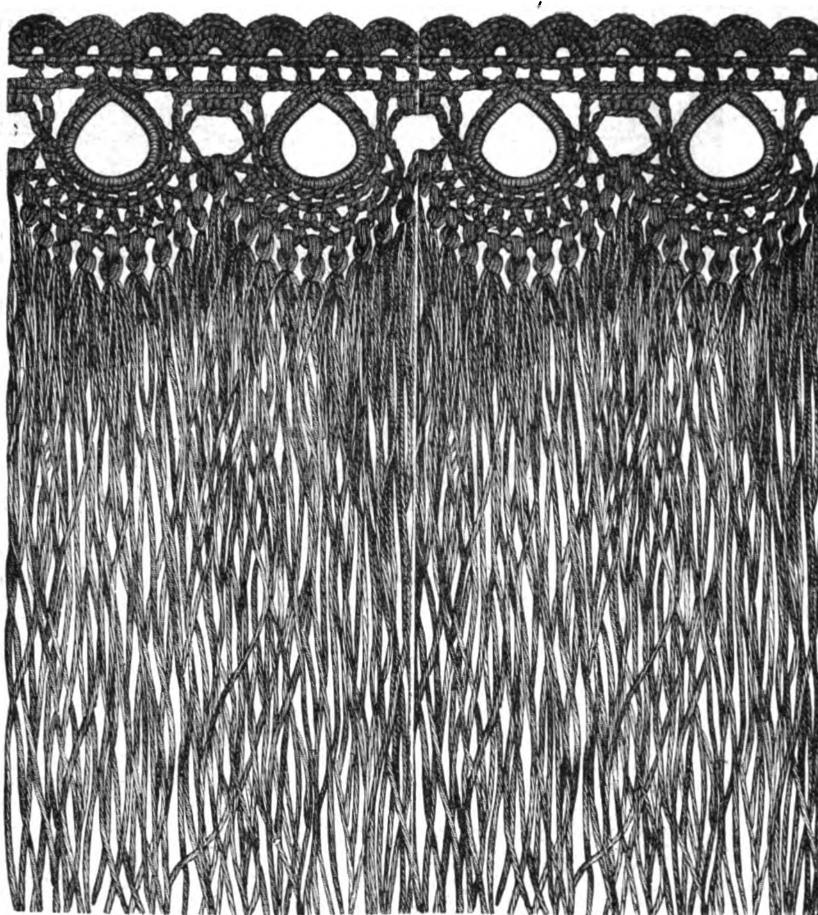
Dans le 33e *tour* on démonte, et pour cela on tricote toujours 2 mailles ensemble avant de surjeter la maille précédente; ce tour doit être aussi peu serré que possible.

On humecte la dentelle, on la fait sécher, *tendue* par des épingles, puis on la coud autour du fond, en la fronçant un peu à chaque coin.

Tricot pour voile de laine, etc.

Si l'on exécute ce dessin avec de la laine anglaise noire, on pourra l'employer pour faire un voile chaud et léger à la fois; il pourra servir aussi pour fond de fichu; exécuté en coton, il composera des rideaux de vitrage, voiles de fauteuils, etc.

On emploie des aiguilles d'acier de grosseur moyenne, et l'on travaille en *allant* et *revenant*. Notre description repose sur 17 mailles que l'on a montées; on comprend que l'on augmente ce nombre à volonté.



FRANGE AU CROCHET.

1er *tour.* — Une maille à l'endroit, — diminution (c'est-à-dire 2 mailles tricotées ensemble à l'endroit), — une maille à l'endroit, — 1 jeté, — une maille tirée (c'est-à-dire que l'on lève une maille, que l'on tricote la suivante, et que l'on tire par-dessus celle-ci la maille levée sans être tricotée); — une maille à l'endroit, — diminution; — recommencez une fois depuis *; — ensuite, 1 jeté, — 2 mailles à l'endroit.

2e *tour.* — 3 mailles à l'envers (le jeté du tour précédent compte toujours pour une maille); — * 1 jeté, — 3 mailles tricotées ensemble à l'envers (celle du milieu est la maille



COUSSIN DE PIEDS.

qui se trouve entre deux diminutions du tour précédent); — 1 jeté, — 3 mailles à l'envers; — recommencez une fois depuis *; — ensuite, 1 jeté, — 2 mailles à l'envers tricotées ensemble.

3e *tour.* — Une maille à l'endroit, — * 1 jeté, — une maille *tirée*, — une maille à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — une maille à l'endroit; — recommencez depuis *; — ensuite, 1 jeté, — une maille tirée, — 2 mailles à l'endroit.

4e *tour.* — Comme le 2e tour, en commençant depuis *. On répète toujours ces quatre tours.

Si l'on veut faire un voile arrondi, on tricotera ce dessin d'après un patron : on monte les mailles, d'après le bord supérieur (qui est *droit*) du voile, et l'on diminue dans chaque tour suivant, d'après les proportions du patron sur lequel on place toujours le tricot, en le *tendant* autant que possible.

Le tricot terminé doit être *tendu* sur un morceau de toile, fixé avec des épingles, humecté, puis séparé de la toile, lorsqu'il est parfaitement sec. La dentelle que nous allons décrire servira pour garnir le voile. On la pose à *plat*, mais *soutenue* dans la *courbe* du voile, de façon qu'elle ne soit ni tendue ni froncée.

Le tricot qui vient d'être décrit peut servir pour rideaux, ainsi que nous l'avons dit; dans ce cas, on l'exécutera avec du coton *tors* sur de fortes aiguilles de bois.

Dentelle tricotée en laine, etc.

On fera cette dentelle en laine anglaise noire, pour voile ou fichu; — en coton gros ou fin, selon l'usage auquel on la destine.

On tricote cette dentelle en *travers* sur des aiguilles d'acier assez fines. Nous plaçons ici quelques indications sur lesquelles nous ne reviendrons plus dans le cours de l'application : — 1° La première maille de chaque tour est levée sans être tricotée; elle est comptée, dans le cours de l'explication comme une maille tricotée; — 2° chaque *jeté* sera double, c'est-à-dire que l'on jettera deux fois le brin sur l'aiguille; le jeté, quoique double, sera tricoté comme une seule maille, afin que les *jours* de la dentelle soient plus gros. — 3° Les divers termes employés, tels que : *diminution*, — maille *tirée*, etc., ont été expliqués, en tête de la description du *fichu tricoté*, dans le présent numéro. Pour faire la dentelle, on monte 15 mailles.

1er *tour.* — 3 mailles à l'endroit, — 1 jeté, — une maille *tirée*, — 1 jeté, — diminution, — 8 mailles à l'endroit.

2e *tour.* — 3 mailles à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — diminution, — encore une diminution, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — 4 mailles à l'endroit.

3e *tour.* — 5 mailles à l'endroit, — 1 jeté, — une maille *tirée*, — 1 jeté, — diminution, — 6 mailles à l'endroit.

4e *tour.* — 5 mailles à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — 6 mailles à l'endroit.

5e *tour.* — 2 mailles à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — diminution, — une maille à l'endroit, — 1 jeté, — une maille *tirée*, — 1 jeté, — diminution, — 4 mailles à l'endroit.

6e *tour.* — 3 mailles à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — 8 mailles à l'endroit.

7e *tour.* — 2 mailles à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — 3 mailles à l'endroit, — 1 jeté, — une maille *tirée*, — 1 jeté, — diminution, — 2 mailles à l'endroit.

8e *tour.* — 4 mailles à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — diminution, — 7 mailles à l'endroit.

9e *tour.* — 2 mailles à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — diminution, — encore une diminution, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — 5 mailles à l'endroit.

10e *tour.* — 6 mailles à l'endroit, — 1 jeté, — une maille *tirée*, — 1 jeté, — diminution, — 5 mailles à l'endroit.

11e *tour.* — 4 mailles à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — 7 mailles à l'endroit.

12e *tour* — 3 mailles à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — diminution, — une maille à l'endroit, — 1 jeté, — une maille *tirée*, — 1 jeté, — diminution, — 3 mailles à l'endroit.

13e *tour.* — 2 mailles à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — 9 mailles à l'endroit.

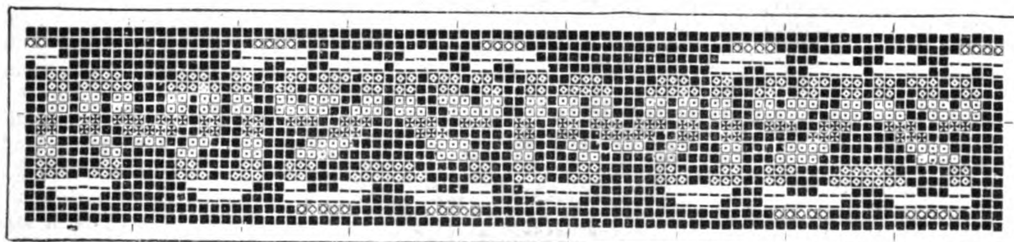
14e *tour.* — 3 mailles à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — 3 mailles à l'endroit, — 1 jeté, — une maille tirée, — 1 jeté, — diminution, une maille à l'endroit.

On répète sans cesse ces quatorze tours, jusqu'à ce que l'on ait la quantité de dentelle nécessaire à l'usage auquel on la destine; si on l'a faite avec de la laine anglaise, il faut l'humecter et la *tendre*, pour la faire sécher.

Application de dentelles.

Ce travail est fait avec tous les bouts de dentelle, de blonde, ou de tulle brodé, qui sont usés et hors d'usage.

On découpe toutes les fleurs et les feuilles, grandes ou petites, et on les applique sur un fond de soie ou de tulle, en faisant, dans le premier cas, les tiges et les nervures avec des perles d'acier; dans le deuxième cas, ces tiges et nervures sont faites, au *passé*, avec de la soie.



BANDE EN TAPISSERIE POUR LE COUSSIN DE PIEDS.

Explication des signes : ▫ Gris foncé. - Gris plus clair. ▫ Gris très-clair. ▫ Blanc (en soie). ▪ Jaune d'or (en soie). ▪ Nuance grenat plus claire que l'étoffe du coussin.

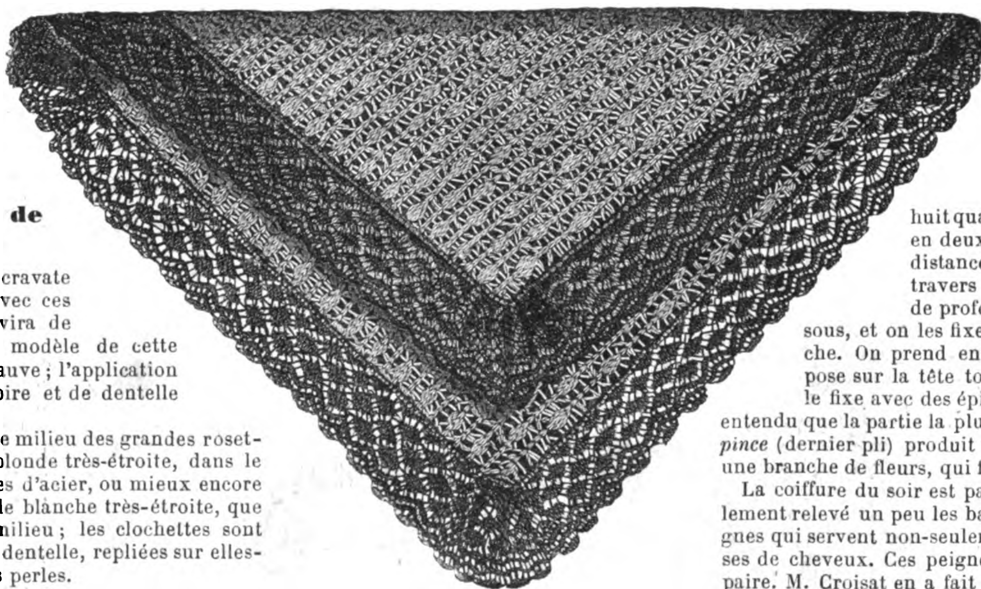
Le dessin n° 1 représente cette application en grandeur naturelle, sur un fond de taffetas ou de moire. On peut suivre, sur ce dessin, les fleurs et les feuilles découpées dans la dentelle, les tiges et nervures faites avec de la soie et des perles.

Cravate avec application de dentelle.

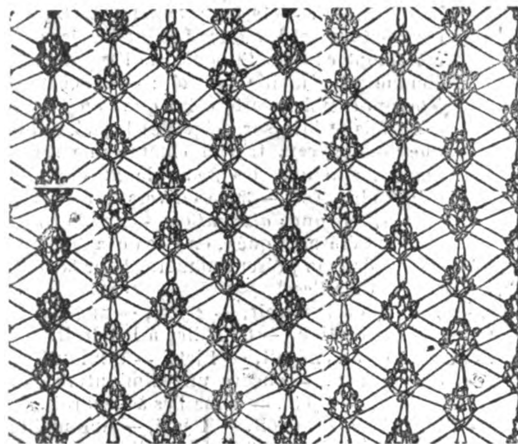
Le dessin n° 2 représente une petite cravate (grandeur réduite) entièrement ornée avec ces applications, dont la disposition servira de guide pour les travaux analogues; le modèle de cette cravate est en pou-de-soie, couleur mauve; l'application est en morceaux détachés de dentelle noire et de dentelle blanche.

On coud ces morceaux sur le taffetas; le milieu des grandes rosettes est fait avec un ou deux rangs de blonde très-étroite, dans le milieu desquels on place quelques perles d'acier, ou mieux encore de jais; on fronce légèrement une dentelle blanche très-étroite, que l'on dispose en festons autour de ce milieu; les clochettes sont faites avec des fleurs découpées dans la dentelle, repliées sur elles-mêmes, fixées sur le fond avec quelques perles.

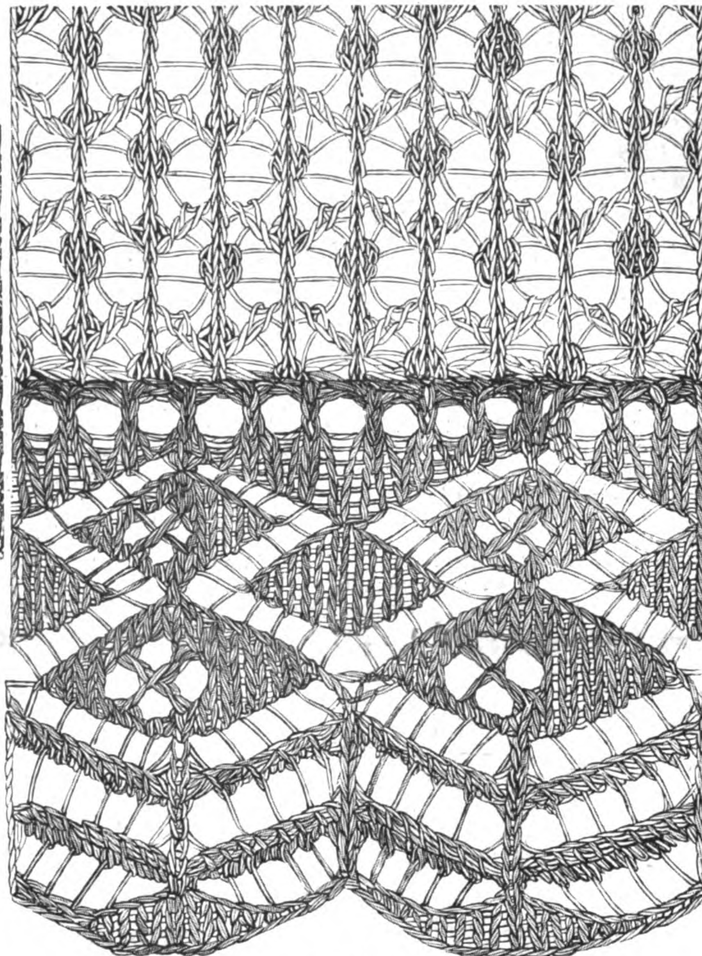
On peut orner de la même façon les pans d'une ceinture : — appliquer des dessins de dentelle sur un fond de tulle pour voile ou fichu, — ou sur moire, pour sachets de mouchoirs, pelotes, etc.



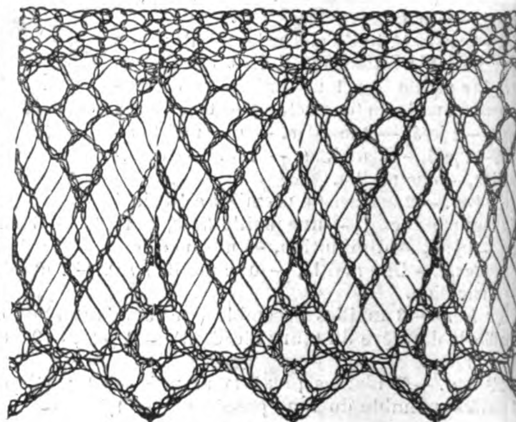
FICHU TRICOTÉ EN LAINE.



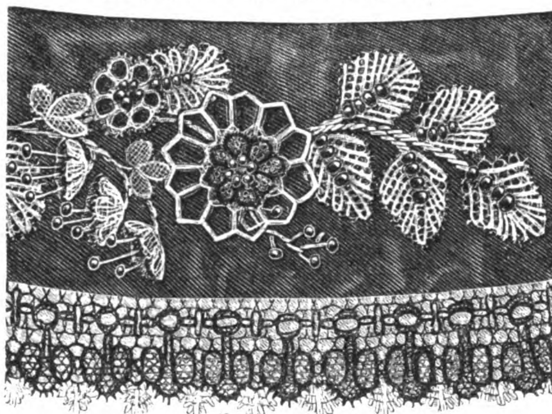
TRICOT POUR VOILE EN LAINE.



DENTELLE DU FICHU TRICOTÉ EN LAINE.



DENTELLE TRICOTÉE EN LAINE.



N° 1. — APPLICATION DE DENTELLE.

N° 2. — CRAVATE AVEC APPLICATION DE DENTELLE.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

COSTUMES DE MARIÉES.

Robe de mariée, costume du matin. — Robe en taffetas blanc. La jupe est garnie, sur un espace de 45 centimètres environ, avec des volants de taffetas ayant chacun 4 centimètres de hauteur, disposés un peu en *biais* et en travers, c'est-à-dire que chacun de ces volants a 67 centimètres de longueur avant d'être froncé et posé sur la robe. Une ruche tuyautée, de taffetas blanc, encadre ces volants; elle est posée par conséquent au-dessus et au-dessous. Le corsage est montant, boutonné, garni sous le côté des boutonnières avec un volant étroit (2 centimètres de largeur). La ceinture, à longs bouts arrondis et encadrés par un volant, est nouée par derrière. Le bouquet est passé dans la ceinture sur le devant du corsage. Les manches sont à revers garnis d'une ruche et de volants disposés en travers. Sous-manches en mousseline et entre-deux de dentelle, garnies de dentelles. Petit col en dentelle.

Costume du soir.— Même robe, mais avec corsage décolleté.

Coiffures. — M. Croisat, qui sait suivre la mode tout en modérant ses excentricités, a coiffé la mariée selon le goût actuel. Les cheveux de devant ont été largement ondulés sur les fourches ondulatrices; il a fait d'abord deux coques, retenues par les petits peignes à balles si fort à la mode en ce moment. Ces coques composent ce que nous appellerons le *premier étage* des bandeaux de devant; ceux-ci ne sont pas relevés d'une façon qui donne toujours au visage une hardiesse déplaisante, et c'est surtout dans ces détails que se révèle le tact de M. Croisat. Ces premières coques, comme celles qui leur succèdent, sont relevées et encadrent cependant le visage; elles se terminent par des boucles naturelles, ou *rapportées*, ce qui est préférable, si les cheveux naturels ne se maintiennent pas frisés. Les fleurs sont des branches séparées d'aubépine et de fleurs d'oranger fixées sur un petit crêpe près des racines des cheveux. Le voile est disposé à l'israélite : il couvre le visage, et forme derrière et sur les épaules comme un nuage enveloppant la mariée ; ce voile est fait avec 3 mètres (3m,50 si la personne est fort grande) de tulle *illusion*, ayant huit quarts de largeur; M. Croisat le plie d'abord en deux afin de marquer le milieu, puis, à une distance de 60 centimètres de la lisière, il fait en travers trois plis, ayant chacun 3 centimètres de profondeur; on ploie ensuite ces plis en dessous, et on les fixe en employant une grande épingle blanche. On prend ensuite le voile par ce dernier pli et on le pose sur la tête tout près du milieu de la couronne, où on le fixe avec des épingles longues, mais *simples;* il est bien entendu que la partie la plus longue du voile flotte en arrière. Si la *pince* (dernier pli) produit un mauvais effet, on fixe à cette place une branche de fleurs, qui forme une agrafe.

La coiffure du soir est pareille à celle du matin. M. Croisat a seulement relevé un peu les bandeaux, toujours fixés par les petits peignes qui servent non-seulement à *embellir*, mais à *soutenir* ces masses de cheveux. Ces peignes en écaille coûtent 30 à 40 francs la paire. M. Croisat en a fait fabriquer imitant parfaitement l'écaille blonde; il les vend 8 à 10 francs la paire selon la dimension du modèle. Le chignon de derrière est composé de six coques lisses; pour les faire, on noue les cheveux assez bas, et l'on divise la chevelure en trois parties égales. On prend l'une des mèches de côté; on la crêpe en dessous, près du cordon; on la fixe par une épingle placée en travers; l'excédant de cette mèche est crêpé et forme la deuxième coque. On agit de la même façon pour les deux autres mèches, ce qui forme en tout six coques retenues par un peigne assorti aux petits peignes de devant. On crêpe plus fortement les coques du bas que celles du haut.

Costume de petite fille de dix ans. — Robe en taffetas (ou barége) bleu à carreaux blancs. La jupe est garnie avec deux ruches *chicorée* en taffetas bleu uni, disposées en ondulations. Corsage *suissesse* pareil à la robe à pointe dans le haut, garni d'une ruche bleue; bretelles composées d'une ruche et d'un nœud garni de ruches. Corsage blanc plissé, manches pareilles, longues.

MODES.

Longtemps, bien longtemps avant l'arrivée de la première hirondelle, mes lectrices se sont adressées à moi en s'écriant : Voici le printemps ! que portera-t-on?

La question était prématurée ; elle l'est même encore en ce moment ; ce n'est point dès les premiers jours d'une saison que les changements se produisent; leur avénement n'est point soudain; il ne surprend jamais, car il est la conséquence d'une foule de transitions imperceptibles dont la déduction est pour ainsi dire forcée; une modification quelconque entraîne plusieurs autres modifications, et c'est ainsi que la mode change d'aspect.

Les modes d'une saison nouvelle participent toujours, surtout au commencement de cette saison, des modes de la saison précédente. On me demande si l'on portera des volants? la réponse n'est point douteuse, elle est affirmative pour les volants, comme pour les ruches, les broderies en soutache, les ornements de tous genres, en galons, tresses, velours étroits.



Moine Imp. Paris

LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal 56 Rue Jacob Paris

Coiffures de Mr CROISAT, Rue de Richelieu, 76.

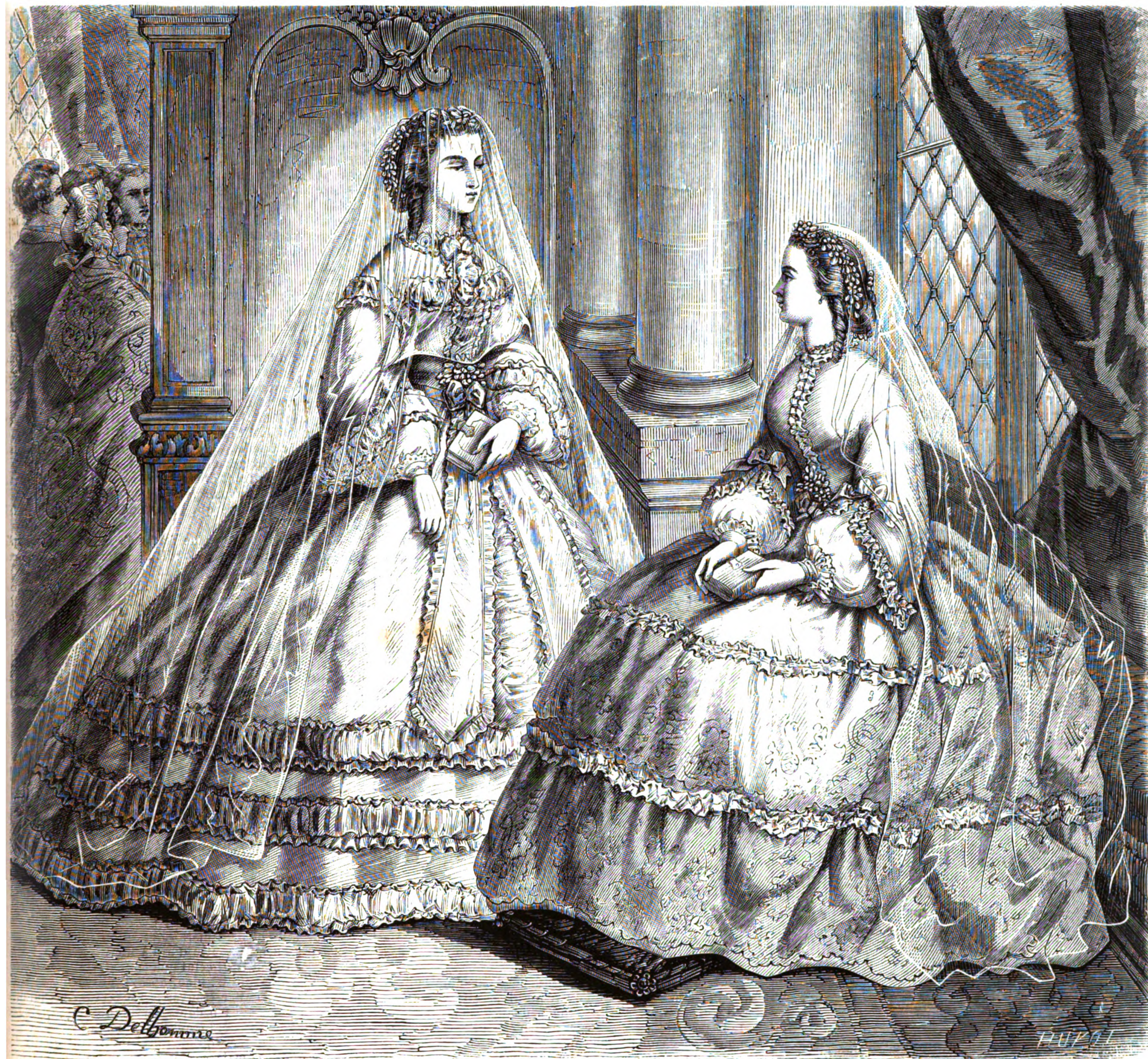
Corbeilles de mariage de la Mon DE COMMISSION GÉNÉRALE, 53 r. d'Hauteville, Paris

Lingeries de la Mon LEBORGNE et HENNEVEU (ancne Mon DUPONT) 56 rue du Bac.

L'alpaga, dans toutes ses dispositions, gris uni, gris hiné, brun foncé ou brun clair, composera les robes *très-imples* pour le printemps; cette étoffe est trop épaisse our être portée pendant l'été; des ornements de plusieurs enres peuvent *relever* cette étoffe; des volants très-troits (de 8 à 5 centimètres de largeur), bordés de velours oir étroit, seront *espacés* sur les jupes de ces robes; ces olants pourront être, soit en alpaga, soit en taffetas; une arniture composée de bandes de velours noir peut être ibstituée à ces volants, qui peuvent être remplacés soit ar une broderie en soutache, gris sur gris, soit par un rnement en mignardise noire; j'espère bien envoyer à nos bonnées, dans l'un des numéros du journal, un dessin en mignardise pour bas de jupe, une ceinture à longs bouts avec bretelles également en mignardise noire; cette jolie parure pourra être portée sur toutes les robes et composera une toilette à la fois élégante et simple.

L'étoffe qui me semble réunir les conditions de la solidité, de l'économie et de la durée, souhaitées par nos lectrices, est le poil de chèvre; son prix varie selon la finesse du tissu, qui est ferme et se soutient bien malgré sa légèreté; on le paye de 2 fr. 50 c. à 4 fr. le mètre; cette étoffe n'est guère plus large que le taffetas (60 cent. environ); la garniture la plus simple, et la plus convenable à la nature du tissu, se compose d'un volant tuyauté, ayant 10 cent. de hauteur, y compris la tête, et bordé de chaque côté avec un ruban étroit, de nuance plus foncée que le fond de la robe; ce volant, posé au bas de la jupe, l'*étale* et la soutient. En dehors du poil de chèvre, il n'y a guère que les baréges dits *anglois;* le bon marché a singulièrement nui à cette étoffe, qui, dans les prix infimes, n'est plus qu'un grossier tissu de coton, mou, flasque, ne valant pas la façon de la robe; le barége anglais doit être payé environ 1 fr. 25 cent. le mètre, si l'on veut éviter les économies ruineuses. J'en dirai autant des foulards; ceux-ci n'ont point de solidité lorsqu'ils sont à bas prix, et il faut se résoudre à payer une robe de foulard 50 francs, si l'on veut porter cette robe pendant une saison entière.

Les étoffes dites *de fantaisie* sont innombrables, mais



DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe en moire antique blanche. — La jupe a 4 mètres 80 centimètres d'envergure; les lés sont coupés à pointe, de façon à diminuer la largeur de la robe, non le haut de la jupe; celle-ci est à *demi-queue* par derrière; le bas en est garni avec trois bouillonnés à double-tête, très-légèrement froncés, ayant 10,—9,—puis 8 centimètres de largeur, séparés par un espace de 6, — puis de 5 centimètres; le corsage est montant, plat, à ceinture; un bouillonné est disposé sur le corsage en forme de berthe carrée; les manches, demi-larges, sont garnies en haut et en bas avec un bouillonné; la ceinture, à longs pans, est encadrée avec une bande étroite (3 centimètres) de moire, très-peu foncée.

N° 2. Robe en organdi blanc; la jupe est garnie avec deux volants de dentelle, surmontés d'une ruche chicorée en taffetas blanc; le corsage est montant, à pointe, orné sur le devant d'une ruche chicorée; les manches sont fendues sur la couture; un nœud de ruban est placé sur le haut de la fente.

Coiffures. — M. Croisat, rue Richelieu, 76, a coiffé ces deux têtes; les cheveux sont disposés par derrière en nœud d'Apollon, large et plat; les bandeaux, relevés à la *Marie-Stuart*, enveloppent par le bas la tête d'une boucle *Marie-Antoinette*, montée sur une *broche-frisette*, qui soutient les bandeaux, et dispense des faux-crêpés. La couronne est placée de façon à suivre la courbe des bandeaux; on la pose lorsque la coiffure est terminée, mais avant de friser avec le fer les petits cheveux placés au-dessus des tempes.

Le voile de la première figure est fait avec trois mètres et demi de tulle, sur huit quarts de largeur; on le plisse, dans le milieu de sa longueur, à 70 centimètres de la lisière; ces plis sont faits à la main; on les fixe en employant une longue épingle à tête (non une épingle *double* à cheveux), que l'on fait tourner entre le pouce et l'index, afin de traverser tous les plis.

Si les coins de devant dépassent la jupe, il faut couper le tulle, afin qu'il soit au niveau de la robe.

Le voile de la figure n° 2 (celle qui est assise) est posé de façon à accompagner la coiffure Marie-Stuart; il est fait avec trois mètres de tulle six quarts (2 mètres 1/2 pour les tailles moyennes) et plissé dans le milieu de sa longueur, en commençant depuis la lisière; on l'attache, ainsi plissé, sur le haut de la tête, tout près de la couronne, et il retombe en arrière, en couvrant la mariée d'une épaule à l'autre épaule.

e constituent pas des robes d'été proprement dites, puisue le tissu est en laine, et assez épais; les gazes de soie euvent composer de jolies toilettes, mais leur prix est ssez élevé; restent les mousselines imprimées, charmantes sans contredit, mais d'un entretien fort coûteux à 'aris. La morale de cette énumération est que, de toutes es saisons, l'été est celle qui offre le plus de difficultés lorsqu'il s'agit de s'habiller sans faire de trop grosses dépenses.

Les robes de piqué blanc ou maïs, soutachées en noir ou en blanc (sur la nuance maïs), jouiront toujours d'une faveur que j'accuse d'être imméritée; le piqué, voué aux jours caniculaires, est l'un des contre-sens de la mode; rien n'est plus lourd et plus chaud que ce tissu si serré; mais, la mode l'ayant adopté, il ne reste plus qu'à s'incliner. Les plus jolies combinaisons, outre la broderie en soutache, se composent du mélange de deux couleurs; ainsi les robes de piqué blanc sont garnies avec une bande de piqué, maïs ou lilas, à larges dents, ou bien à créneaux, encadrés avec une ganse noire; cette bande à créneaux peut avoir de 15 à 20 cent. de largeur; inutile d'ajouter

que les manches sont garnies comme la jupe, que le corsage est fermé avec des boutons en piqué mais, brodés de noir, que le pardessus (généralement un saute-en-barque) est en piqué blanc, avec garniture semblable à celle de la robe.

La forme qui sera le plus généralement adoptée pour manteaux de demi-saison est le *saute-en-barque*, sorte de paletot à manches, assez court, orné de broderies en soutache; on le fera aussi en taffetas noir, et nous espérons en offrir, dans le journal, non-seulement le dessin, mais aussi le patron. Je supplie seulement nos lectrices de vouloir bien modérer leur impatience; leurs intérêts sont en bonnes mains; on s'occupe sans cesse de leur fournir les objets dont l'utilité est réelle, mais encore faut il saisir le temps de les reproduire par la gravure, de préparer les planches de patrons, de veiller aux moindres détails, afin que ces patrons ne soient pas un leurre, et puissent rendre des services incontestables.

Terminons par la description de quelques toilettes, qui offriront peut-être quelques détails de nature à convenir à nos abonnées.

Toilettes de mariées. Robe en moire antique blanche; jupe très-longue, formant queue par derrière; la garniture se compose d'un volant de dentelle blanche, ayant 50 cent. de hauteur, surmonté d'une ruche de ruban blanc; le volant est posé de façon à laisser déborder 10 cent. environ de la jupe; il est relevé perpendiculairement de chaque côté, par devant, et retenu par un large nœud de ruban blanc à bouts flottants; corsage montant à pointe; manches très-amples, garnies comme la jupe; voile immense, couvrant presque toute la robe par derrière; diadème de fleurs d'oranger et de jacinthes blanches.

Deuxième toilette. Jupe de dessous, en taffetas blanc, garnie d'un bouillonné en fine tarlatane blanche, ayant 15 cent. de hauteur, à double tête; jupe en tarlatane blanche, dont le bord atteint par devant la tête supérieure du bouillonné, posé sur la jupe de dessous; celle de tarlatane s'allonge sur les côtés en s'arrondissant; par derrière elle est aussi longue que la jupe de dessous; elle est ornée d'un bouillonné de tarlatane, à double tête, au-dessus duquel un autre bouillonné est posé, presque plat (beaucoup moins froncé que le premier), et recouvert de dentelle blanche; cette garniture se répète encore deux fois; la hauteur des bouillonnés est facultative; elle est soumise à la largeur de la dentelle. Corsage montant plat, en taffetas, recouvert de tarlatane froncée; large ceinture blanche, à longs bouts; manches larges en taffetas, recouvertes d'une manche en tarlatane, avec garniture semblable à celle de la jupe; grand voile de tarlatane, encadré de dentelle.

Toilette de visites. Robe en taffetas lilas à dessins de deux nuances lilas plus foncées que le fond de la robe; la garniture se compose de deux ruches en taffetas découpé, disposées en double *grecque*, au-dessus de l'ourlet, et répétant les deux nuances les plus foncées du taffetas; manches larges, garnies comme la jupe; corsage à ceinture Médicis en taffetas uni, de la nuance moyenne de la robe, garnie avec une ruche étroite, de la nuance la plus foncée; chapeau de crêpe blanc, orné sur le devant de la passe de plumes blanches et lilas de plusieurs nuances; cachemire, ou, si la saison le permet, pointe en dentelle noire, doublée en gaze de soie lilas, encadrée d'une ruche lilas, bordée de dentelle noire étroite.

Ces indications ont été demandées; nous prions celles de nos lectrices qui les attendent de ne point les chercher à l'article *Renseignements;* la nature de ces indications offrant un intérêt à peu près général, nous avons préféré les placer ici, afin de pouvoir leur donner les développements nécessaires. E. R.



LE DÉMON DES PRAIRIES *.

Suite.

II

UNE EXPÉDITION DE COMMERCE DANS LES PAYS DE L'OUEST.

Notre jeune Allemand, depuis qu'il était arrivé à Saint-Louis, se trouvait dans une singulière disposition d'esprit. Il avait terminé toutes ses affaires, et aurait pu revenir en Europe; mais rien que la pensée de se voir enfermé de nouveau dans son comptoir et d'y recommencer la vie monotone que depuis plusieurs années il menait dans les bureaux de la maison de commerce qu'il représentait, lui causait la plus grande répugnance. Et cependant il était cité par ses patrons comme un modèle d'activité et d'intelligence, qui n'avait d'autre but et d'autre pensée que la prospérité de leur maison; et la position qu'il avait su se créer, ainsi que la confiance illimitée qu'on avait en lui, avait fait jusqu'alors sa joie et son orgueil. Il y avait des moments où le jeune homme se rendait parfaitement compte du changement qui s'était opéré en lui. Il se disait alors: « Évidemment je suis malade; mais il m'est impossible de revenir en Europe avec de telles dispositions. » Il se demandait alors quelles pouvaient être les causes de ce changement; d'où pouvait provenir ce mécontentement de lui-même et le vide et l'ennui qui s'étaient emparés de lui. Souvent le souvenir de son aventure et de l'image de la jeune fille dont il avait été le protecteur se présentait à lui. Sur le paquebot même, pendant trois nuits, il n'avait fait qu'y rêver; mais il s'était dit que cette persistance à rester exclusivement occupé d'une aventure qui avait disparu presque aussi vite qu'elle lui était arrivée ne pouvait rien produire de bon.

Il avait fait tous ses efforts pour l'oublier entièrement; il avait même tiré de son portefeuille et enfoui tout au fond de sa malle les deux lettres de la jeune fille, que, pendant l'ennuyeuse navigation sur le Mississipi, il avait lues et relues plusieurs fois par jour. Il était même convaincu, en arrivant à Saint-Louis, d'avoir mis bon ordre à cette folie du cœur; aussi ne comprenait-il plus rien à ce qui se passait en lui.

Un jour, pour distraire son ennui, il se rendit chez le commerçant qui préparait une expédition dans les provinces de l'Ouest, et qui, lors de l'arrivée de Baumann à Saint-Louis, l'avait accueilli avec cette affabilité si commune aux Américains. Depuis son retour dans cette ville, il avait différé de jour en jour cette visite. A peine venait-il d'entrer dans les bureaux que le premier commis, allant à lui, lui donna une franche poignée de main.

« Ah! bravo, jeune homme, vous arrivez à propos, » lui dit-il: « nos bêtes de somme sont arrivées à bon port; nos marchandises sont emballées et les voitures chargées. C'est la semaine prochaine que nous nous mettons en route, et c'est moi que le sort a désigné pour accompagner le convoi. Il ne manque plus qu'un compagnon qui ne regarde pas à son temps, et qui n'ait point peur des Peaux rouges, dans le cas peu probable où ils viendraient à nous attaquer. Je pensais précisément à vous; je me charge de vous procurer un bon cheval tout harnaché, » ajouta-t-il en voyant s'animer la figure de Baumann. « Il est vrai que nous n'arriverons précisément pas aux contrées où se vendent les peaux; mais, du moins, je vous ferai voir du nouveau. Eh bien, Monsieur, que dites-vous de mon idée? »

Baumann regarda quelque temps son interlocuteur sans rien dire. Mille images de nature sauvage, de déserts, d'aventures, de dangers s'offrirent à lui, dès qu'il eut entendu cette proposition, et il lui sembla que c'était précisément là ce qu'il lui fallait pour remplir le vide qui s'était fait en lui. Il avait terminé toutes les affaires dont il avait été chargé; et, s'il avait tardé à en instruire ses patrons, c'est qu'il aurait dû en même temps donner avis de son retour en Europe. On n'aurait donc rien à dire s'il profitait de l'occasion unique qui se présentait à lui de faire un voyage intéressant. Il était possible qu'à cette nouvelle le vieux patron secouât la tête et criât quelque peu après l'esprit d'indépendance des Américains, esprit dont il n'aurait jamais cru Baumann susceptible; mais au bout de quelques jours il n'y penserait plus.

Il tendit donc lentement la main au premier employé.

« Ma foi! » lui dit-il, « j'accepte votre proposition de grand cœur, et je vous en remercie; elle répond si bien à mes propres désirs qu'aucune considération ne m'y fera renoncer. Laissez-moi le temps d'écrire une lettre à ma maison, et je serai ensuite entièrement à vous. »

— Ah! bravo! à la première vue j'ai compris que vous étiez mon homme, » réplique Green en se frottant les mains. « Maintenant notre expédition m'apparaît sous un tout autre jour, et, si vous n'avez rien de mieux à faire, nous allons immédiatement faire un choix dans les carabines arrivées de New-York. Ce sont d'excellents rifles, et, en ayant soin de les essayer, nous serons sûrs de ne pas manquer notre coup quand il le faudra. » A ces mots, saisissant son chapeau, il conduisit son hôte au dépôt des marchandises.

Non loin du Missouri, la ville Indépendance offrait un aspect d'activité et de vie qu'on n'aurait pu attendre d'une aussi petite ville; c'est qu'Indépendance est en quelque sorte le port de mer des vastes prairies de l'Est. C'est de là que partent chaque année de nombreux convois d'émigrants et de commerçants pour l'Orégon, la Californie ou le Nouveau-Mexique.

Et pourtant, à cette époque de l'année, la plupart des expéditions étaient déjà parties, ainsi que les convois pour la Californie. L'expédition seule que préparaient les commerçants pour Santa-Fé donnait lieu à tout ce mouvement.

Au milieu d'une grande place entièrement encombrée de chariots, non loin d'un cabaret, s'était formé un vaste cercle d'assez grossiers personnages, faisant partie de la classe des conducteurs de chariots, et qui, à en juger par les cris et les éclats de rire qui en partaient, semblaient prodigieusement s'amuser. Au milieu du cercle, un vigoureux *vaquero* s'efforçait, mais en vain, de faire prendre son mors à un jeune cheval de formes délicates et aux yeux pleins de de feu. Plus l'homme redoublait d'efforts, moins il réussissait; aussi chacun de ses essais infructueux était-il salué de nombreux éclats de rire.

« Damnée créature! elle a le diable au corps! » dit-il enfin en mauvais anglais, et en frappant le cheval si vigoureusement avec la bride qu'il tenait à la main, que celui-ci bondit de tous côtés et se serait certainement échappé, sans le lasso qui lui serrait le cou et menaçait de l'étrangler.

A la dernière marche d'un escalier de bois qui conduisait à l'étage supérieur de l'auberge se tenait un jeune garçon encore imberbe, la casquette de peau crânement enfoncée de côté sur une épaisse chevelure noire, et affublé d'une sorte de blouse en grossière étoffe. Il semblait suivre des yeux avec le plus grand intérêt les essais malheureux du *vaquero*. En ce moment, impatienté des éclats de rire, celui-ci, se tournant vers les assistants, leur dit:

« Si l'un de vous est capable de dompter cet animal, qu'il essaye. Pour moi, m'est avis cependant que Dutch-Bill connaît son affaire mieux que personne. »

Personne ne répondit. Aussi Dutch-Bill allait-il recommencer ses essais, lorsque le jeune gars descendit l'escalier, se fraya un passage à travers le cercle, et, saisissant le lasso:

« Laissez-moi essayer, » dit-il au *vaquero*, en fixant sur lui deux grands yeux noirs.

Le *vaquero* considéra un instant ce jeune présomptueux, et, remarquant sa faible apparence, ne put s'empêcher de lui jeter un regard de pitié.

« Ah! bah! vraiment? tu veux essayer? Fais, mon garçon, fais; mais prends garde à toi. » A ces mots, clignant de l'œil, il fit signe aux assistants de s'apprêter à rire. Quant au jeune gars, il s'approcha de l'animal encore tout tremblant, le flatta doucement de la main, et, le regardant fixement entre les yeux après lui avoir adressé plusieurs paroles d'une voix douce et harmonieuse, et lui avoir gratté la tête derrière les oreilles, il lui ouvrit ensuite doucement la bouche, en passant à plusieurs reprises la main sur les naseaux.

« Par ma foi! il y est parvenu! » s'écria le *vaquero* en voyant le jeune homme introduire le mors dans la bouche du cheval et le brider, tandis que les assistants laissaient échapper un hourra d'applaudissements.

« Après tout, » continua-t-il, ce n'est pas étonnant; c'est un cheval mexicain. Ne vas-tu pas croire, méchant gamin, en avoir appris au vieux Dutch-Bill? »

— Telle n'a pas été mon intention, » reprit l'autre. « Je voulais seulement causer avec toi et te prouver auparavant comme quoi je connais la manière de se servir des chevaux. »

A la vue du regard triste et mélancolique qui accompagna ces paroles, toute la mauvaise humeur du *vaquero* s'évanouit comme par enchantement.

« Tu es vraiment un drôle de corps. Allons! viens avec moi et parle tant que tu voudras, » dit-il en tirant le cheval par la bride. « Cet animal est beau, mais c'est le plus enragé de la bande, et je m'étais promis de le dompter. Dis donc, est-ce que tu es Mexicain? »

— Oui, de la frontière de ce pays. Aussi je désirerais me joindre à la caravane pour retourner chez moi.

— Ah! Et qu'est-ce qui t'a amené ici, et qu'as-tu fait depuis lors?

— J'ai travaillé dans une ferme de Saint-Louis. J'espérais faire fortune ici, » répondit le jeune garçon en levant ses grands yeux, et les abaissant aussitôt.

« Belle idée que tu as eue là! Tu ne me parais pas, d'ailleurs, t'être beaucoup fatigué pour atteindre ton but, » dit Dutch-Bill, en considérant la blancheur des mains du jeune garçon; « mais cela ne me regarde pas. Attends-moi; je vais mettre ce cheval avec les autres. Puis tu me diras ce que tu me veux. » Il ouvrit, à ces mots, la porte d'un enclos qui renfermait plus de trois cents chevaux, et, appliquant un vigoureux coup sur la croupe de l'animal qui le suivait, il lui fit rejoindre ses compagnons.

« Voyons maintenant, que me veux-tu? » demanda-t-il en enfonçant son chapeau sur la tête.

— Rien, si ce n'est que vous m'aidiez à avoir de l'occupation ici, et que vous me permettiez de rester avec vous quand le convoi se mettra en route.

— Vraiment? » réplique le charretier en reprenant lentement le chemin de l'auberge. « Je te dirai d'abord, mon garçon, que je ne suis nullement le maître ici.

— Mais pourtant vous êtes Dutch-Bill; un seul mot de vous auprès du vaguemestre aurait sur lui plus d'effet qu'un ordre de son chef, » s'empressa de dire l'enfant.

« Oui-da, tu connais Dutch-Bill? » dit l'autre en riant. « Eh bien, oui; c'est moi qui suis Dutch-Bill, c'est-à-dire celui avec qui on est toujours gai, quand même les chariots s'embourbent dans les marais, et que depuis trois jours on n'a pas eu une goutte d'eau à mettre sur les lèvres; oui, je suis Dutch-Bill, celui que connaissent la Californie, l'Orégon, Santa-Fé. Eh! bien, après? ne vas-tu pas croire que je m'en vais aller trouver le vaguemestre et lui dire: « Ou bien vous allez occuper ce jeune garçon, ou bien Dutch-Bill vous faussera compagnie? Hein? »

— Caraco! Tu n'es qu'un ours qu'il faut gratter derrière les oreilles; mais ces caresses, je ne les fais tout au plus qu'aux chevaux, » réplique hardiment le jeune homme en fronçant les sourcils. « Allons, dis franchement ce qui en est; et, si je me suis trompé en pensant que tu prendrais sous ta protection un pauvre gars, eh bien, je te laisserai tranquille et irai plus loin.

— Diable! mon garçon, tu as la tête près du bonnet, » dit le *vaquero* en s'arrêtant, tandis qu'un léger sourire se dessinait autour de ses lèvres.

« Mais, d'abord, dis-moi pourquoi tu tiens tant à venir avec moi. Il y a plus d'un *vaquero* ici.

— Ma première raison, c'est que je préfère les Allemands aux Mexicains, » réplique le jeune enfant en levant hardiment ses yeux; « puis, tu m'inspires une certaine confiance.

— Merci bien, » réplique Bill, en ôtant gravement son chapeau, « et, à ton avis, tu n'appelles pas cela flatter les oreilles de l'ours. Peut-être même as-tu aussi appris à parler allemand et l'as-tu oublié?

— J'en sais pourtant assez pour causer avec toi, » lui répondit l'enfant en assez bon allemand, tandis qu'un sourire mélancolique éclairait sa figure.

« Ma foi! tu es un drôle de corps, » réplique le *vaquero*. Mais je veux bien faire quelque chose pour toi. Voyons, sais-tu boire aussi ton petit verre de wisky? — C'est bon, » continua-t-il, en voyant le jeune garçon lui faire signe que

* Voir les nos 11 et 12.

on de la tête, « tant mieux pour toi; au moins en voyage ı n'en sentiras pas la privation, qui semble dure parfois un vieux loup comme moi. M'est avis que nous allons e suite faire un tour chez le vaguemestre et voir quel emps il y fait. »

Tous deux se dirigèrent alors vers la maison et montèrent à l'étage supérieur.

« Il y est, par ma foi ! tu as du bonheur, mon gars, » dit ill, en voyant la clef à la serrure; et, entrant dans la hambre sans plus de cérémonie, ils y aperçurent la gure assez maussade d'un homme qui prenait plusieurs otes au crayon. Bill s'avança droit sur lui, tenant son ompagnon par la main.

« M. Wood, » lui dit-il, « voilà un jeune garçon qui s'y onnait mieux en chevaux que nous tous. Il a commencé ır dompter cette mauvaise bête du Mississipi, celle que ous connaissez; et il en est venu à bout, sans qu'elle se oit regimbée. »

Le vaguemestre jeta les yeux sur le jeune enfant et passa s mains dans ses cheveux.

« C'est très-bien, » dit-il; mais M. Green, de Saint-Louis, elui à qui on a donné plein pouvoir pour diriger l'expédition, est arrivé ces jours-ci accompagné d'un autre gentiman, et maintenant il veut prendre la haute main sur out. Nous verrons bien ce qui en résultera; mais tout ela, voyez-vous, c'est uniquement pour vous dire que est à M. Green qu'il faut vous adresser.

— Mais pourtant, depuis le temps que je parcours les rairies, je n'ai jamais vu autre personne que le vaguemestre choisir son personnel. C'est le vaguemestre qui ommande, puisque c'est lui qui est responsable.

— Eh bien, Bill, faites part de vos réflexions à ce jeune onsieur, » répliqua l'autre, « et peut-être que, malgré vo- e âge, il vous apprendra du nouveau. »

— Nous allons voir; quel qu'il soit, je pense que quelues mots de recommandation de Dutch-Bill ne peuvent ire mal.

— Essayez, » dit le vaguemestre en réprimant un sourire. Vous le trouverez au grand hôtel, en remontant la rue.

— Allons! viens, mon garçon, » dit le *vaquero*, et tous eux sortirent.

C'était la veille seulement qu'Henri Baumann était arvé à Indépendance, en compagnie de son nouvel ami. Dans s quelques jours qui s'étaient écoulés depuis leur renontre à Saint-Louis, l'Américain s'était attaché au jeune llemand avec une chaleur qui fit du bien à ce dernier, ais que, malgré tous ses efforts, celui-ci n'avait pu encore galement partager. Green semblait avoir tout fait pour endre cette expédition aussi agréable que possible; il vait fait faire provision de champagne, d'huîtres, de fines queurs, de poissons, de conserves, de fruits, etc. Un chaot destiné à contenir toutes ces provisions avait été disosé de manière à offrir une place suffisante pour que deux ersonnes y pussent dormir à l'aise. Il était traîné par deux eaux chevaux de la meilleure race du Kentucky, et conenait en outre tout un attirail de chasseur. Cette expédion se présentait donc aux deux jeunes gens plutôt comme ne partie de plaisir que comme un voyage plein de fatiues et de dangers. Green s'était fait rendre compte par le aguemestre des moindres préparatifs, avait presque tout n par lui-même et donné quelques ordres en plus. Toute soirée même, il avait été de si bonne humeur que Bauann craignit un instant de voir disparaître tout le romaesque de cette expédition, toutes les aventures qu'il en spérait, et de n'en avoir que le désagrément du bivouac n plein air. Mais le lendemain ces craintes disparurent, ır, en revenant d'une promenade qu'il avait faite dans la ille, il trouva Green qui l'attendait à la porte de la vérandah.

« Montez chez moi, » lui dit-il, dès qu'il l'aperçut, et aumann vit à sa figure qu'il devait y avoir du nouveau. C'est une diable d'histoire, » dit-il en fermant la porte, et le plus désagréable, c'est qu'on ne sait vraiment pas à uoi s'en tenir : ce matin, à peine étiez-vous parti, qu'il présenta ici un des Indiens Cikapoos, qui demeurent on loin d'ici sur les bords du Missouri, et il demanda à e parler. Il me dit être chargé de prévenir toutes les xpéditions qui traversent la prairie de se tenir sur leurs ardes, attendu que deux tribus se sont mises sur le pied e guerre et attaqueront probablement les convois. C'est ne discussion que les tribus ont eue avec l'agent du gouernement qui est la cause de ce soulèvement, et on ignore ncore quand on arrivera à une pacifique solution. Je lui i demandé qui l'avait envoyé à moi et de qui il tenait ette nouvelle. — C'est *Poing-de-fer* qui m'a dit de prévenir s convois; la nouvelle est donc certaine, me fut-il réondu par l'Indien.

« Mais qui est ce Poing-de-fer? demandai-je.

— Poing-de-fer, mais c'est Poing-de-fer, celui que connaissent tous les Cikapoos. »

« Voilà tout ce que j'ai pu tirer de cet Indien. Je l'ai onc largement payé pour sa nouvelle; mais lui ai deandé de ne la communiquer à personne autre, pour ne as effrayer mes gens, quoique la plupart d'entre eux ne raignent pas grand'chose. Mais maintenant je me deande si cette nouvelle n'est qu'une invention de l'Inien pour me soutirer de l'argent, ou bien si nous devons éritablement la prendre en considération, nous mettre en esure, ou même différer notre départ jusqu'à ce que ous en ayons appris davantage. » Et du regard il interroea son compagnon.

« A vrai dire, je suis le plus mauvais conseiller que vous uissiez choisir en de telles circonstances, » répliqua le eune Allemand tout soucieux. « D'après ce que j'ai entendu lire, les Indiens d'aujourd'hui ne sont plus les mêmes que eux des romans de Cooper : ils comprennent presque tous anglais ou l'espagnol, et se sont déjà plus ou moins iniiés aux coutumes des peuples civilisés.

— Oui; mais ils n'en sont devenus que plus mauvais et lus dangereux, » dit Green en se levant et en se frottant e menton. « J'assume là une responsabilité à laquelle je ne m'étais point attendu : nous avons sur nos chariots pour plus de deux cent mille francs de marchandises, dont je réponds en quelque sorte. » En disant ces mots, il se promenait de long en large dans la chambre.

En ce moment, on entendit frapper à la porte; et Dutch-Bill entra avec un mélange de hardiesse et de retenue. Il tenait toujours à la main le jeune Mexicain.

« Je voudrais demander à M. Green si c'est lui qui remplace le vaguemestre, » demanda-t-il en ôtant lentement son chapeau, et en considérant attentivement les deux jeunes gens.

« C'est moi qui suis M. Green, » répliqua le jeune commerçant, en regardant, assez étonné, le nouvel arrivant. « Voudriez-vous avoir l'obligeance de me dire aussi votre nom? »

— Je me nomme Dutch-Bill, nom connu dans toute la Prairie, aussi loin qu'elle s'étend. C'est moi qui conduis le premier chariot, en tête du convoi, » répondit le *vaquero* avec une importance qui ne l'eût cédé à celle d'aucun prince de la terre.

— J'en suis enchanté, M. Bill, ou quel que soit encore votre nom, » dit M. Green en lui tendant en riant la main. « Vous demandez le vaguemestre?

— *Yes, sir!* c'est-à-dire vous, si c'est vous qui l'êtes.

— Moi, comment cela?

— *Well, sir.* Vous devez savoir qu'il faut que le vaguemestre, comme le commandant d'un navire, connaisse tout son monde, s'il veut que tout marche bien et qu'on ne se moque pas de lui par derrière; or j'ai là un jeune homme qui s'y connaît mieux en chevaux que personne. Mais le vaguemestre prétend qu'il n'a plus rien à dire, et que c'est à vous qu'il faut s'adresser. Tout ce que je voudrais savoir, c'est donc qui commande ici; car deux capitaines à la fois n'ont jamais rien fait de bon. »

Green rougit légèrement.

« Ou bien, » dit-il, « M. Wood m'a mal compris, ou bien quelques-unes de mes observations auront blessé sa susceptibilité. Je n'ai nullement l'intention d'usurper ses fonctions. »

Ce fut alors seulement qu'il considéra le jeune garçon qui accompagnait Dutch-Bill, et pendant quelque temps il contempla ses grands yeux noirs qui le fixaient.

« Je crois que le mieux est que je vous donne deux mots qui rendront la sécurité à cet homme. Mais, dites-moi, puisque vous êtes ici, je ne serai pas fâché de vous adresser une question, à vous qui êtes un ancien loup de ces prairies : croyez-vous que le convoi soit en mesure de résister à une attaque des Indiens, si elle venait à avoir lieu? »

Bill haussa les épaules.

« Il n'y a pas d'années où je n'aie eu affaire à eux; et pourtant, une fois seulement, j'ai failli y perdre la vie et les marchandises. Il est rare qu'ils vous laissent tranquillement passer; mais on s'y accoutume, comme le marin se fait à la tempête.

— Mais si, cette année, il fallait plus que jamais se tenir sur ses gardes?

— Alors c'est aux rifles qu'il faut s'en remettre; et on saura se frayer un passage. Ces gars sont bien moins dangereux que vous ne vous le figurez. Je connais leurs manières d'agir, » dit tranquillement le *vaquero*.

Green regarda son ami, qui lui fit un signe d'encouragement.

« Et toi, mon garçon, n'as-tu pas peur non plus? » dit Green en s'adressant au jeune enfant, qui ne lui répondit que par un : « No, sir, » et baissa les yeux devant les regards du jeune homme.

« *Very well*. En ce cas, je ne sais pas pourquoi des hommes auraient peur, » dit Green en se dirigeant vers un élégant buvard placé sur une table. « Je verrai moi-même M. Wood pour les précautions à prendre. Veuillez, en attendant, lui remettre ces quelques mots de ma part. » Il traça rapidement deux lignes sur un morceau de papier que Bill fixa au fond de son chapeau; puis, le mettant sur sa tête, il sortit, suivi de son jeune compagnon.

« Avez-vous remarqué la singulière figure de ce jeune garçon? » dit Green en se tournant vers son ami, lorsque la porte se fut refermée.

« Je ne l'ai fait que fort légèrement, et pourtant elle m'a semblé intéressante. Il est probable que maintenant nous en rencontrerons plusieurs de même nature.

— Je vous avouerai que ces grands yeux pleins de douceur ont produit sur moi une certaine sensation, » continua Green en riant. « Vous avez raison; nous ne sommes pas encore faits à ces nouveaux types. Je ne me serais pourtant jamais cru si impressionnable. » Pendant quelque temps il resta les yeux baissés; puis, relevant la tête comme pour rejeter loin de lui toute autre pensée :

« Eh bien, soit; nous aurons affaire aux Peaux rouges et nous pourrons du moins raconter quelques aventures. En avant donc, et à la grâce de Dieu ! »

Trois jours après, les marchandises étaient toutes chargées sur les chariots. Au milieu des cris et des jurons, on avait attelé pour la première fois les chevaux; aussi n'était-ce pas sans peine qu'on était à peu près parvenu à les habituer à tirer régulièrement. On avait rarement vu un convoi dans d'aussi brillantes conditions : il se composait de trente-deux voitures recouvertes de toiles à voile, que tiraient, suivant le poids du chargement, six ou huit chevaux, et était suivi d'une réserve assez considérable d'autres bêtes de somme. Trente-deux *vaqueros* et vingt muletiers formaient l'effectif de la troupe, tous armés de rifles, de pistolets et de longs couteaux. Aussi, lorsque le convoi fut mis en rang et qu'il défila en ordre devant les deux amis, Baumann se dit-il en lui-même que ce serait là un riche butin pour les Peaux rouges; mais qu'aussi il leur en coûterait cher pour s'en emparer.

La journée était magnifique. A quelques milles d'Indépendance, les champs cultivés se firent de plus en plus rares, et bientôt on pénétra dans la prairie sans fin, parsemée çà et là de quelques bouquets d'arbres isolés; le ciel était sans un nuage et semblait, aussi loin que la vue pouvait aller, se confondre avec la plaine. On ne reconnaissait la route qu'à l'herbe plus ou moins fanée; et, quand les bêtes de somme commencèrent sur cette plaine à tirer plus régulièrement, Bill, qui conduisait le premier attelage, fit vigoureusement claquer à plusieurs et longues reprises son large fouet dans les airs. Se retournant ensuite du côté du jeune Mexicain, qui, monté sur un cheval de selle, marchait à ses côtés :

« Maintenant que nous voici en plaine, monsieur daignera-t-il m'expliquer ce qu'il est devenu tous ces derniers temps, et si c'est ainsi qu'on se conduit une fois qu'on s'est engagé?

— Ne me suis-je pas présenté à temps, oncle Bill, et n'ai-je pas vigoureusement travaillé? » répliqua le jeune garçon en jetant un regard de côté au questionneur.

« Ah! vraiment? » riposta celui-ci, « et tu crois ainsi être quitte envers tes amis, quand ceux-ci se préoccupent de ton sort?

— Vous aurais-je donné de l'inquiétude, oncle Bill? »

En ce moment Green, escorté de son ami, arriva, au galop de son cheval, se placer à la tête du convoi. Baumann semblait vouloir embrasser du regard toute la contrée, à laquelle la disposition de plusieurs bouquets d'arbres donnait un charme particulier. Sa figure était animée et sa poitrine respirait plus librement au grand air. Green, au contraire, ne semblait songer qu'au positif, c'est-à-dire à l'état du convoi. En passant, il jetait un regard sur chaque attelage; aussi, arrivé au premier chariot, arrêta-t-il son cheval, tandis que Baumann, se laissant aller aux sensations que lui procurait le magnifique panorama qui se déroulait à ses yeux, continuait à galoper et dépassait la tête du convoi.

« Y aurait-il quelque chose de dérangé, Bill? » demanda Green en entendant la voix du *vaquero*; et, en même temps, il regarda de nouveau fixement le jeune garçon, dont les grands yeux venaient de rencontrer les siens.

« Non, Monsieur, tout est en ordre, jusqu'à ce gars-là, qui vient on ne sait d'où et qui disparaît de même, » répondit le *vaquero* d'un ton de mauvaise humeur. « Après que le vaguemestre eut accepté son engagement, j'ai voulu le mener à mon local, afin qu'il pût savoir où reposer sa tête. Je me retourne donc; mais mon gaillard avait déjà filé; et ce n'est que ce matin qu'il reparaît, après trois jours d'absence, au moment même où nous attelions pour partir. »

A ces mots, la figure du jeune homme se couvrit d'une légère rougeur.

« Ai-je failli en quoi que ce soit à mon devoir? » demanda-t-il en relevant ses grands yeux qu'il tenait baissés.

« Il ne s'agit pas de cela, » répliqua Bill en se tournant vers Green. « Figurez-vous qu'il est parvenu à harnacher ces huit chevaux, je ne sais encore comment. Il faut qu'il ait été élevé au milieu d'eux. Mais on aime à savoir à qui on a affaire, et, quand on veut avoir des camarades, il faut se conduire en conséquence.

— Il me semble que Bill a raison, » dit alors Green, qui, pendant ces quelques mots échangés, avait vu la figure de l'enfant changer plusieurs fois de couleur. « Un voyage dans les prairies, aussi dangereux que s'annonce le nôtre, ne comporte aucun secret entre camarades. »

Le jeune garçon lança un regard de colère en même temps que de douleur à Green; puis, baissant de nouveau les yeux :

« Je n'ai point de secrets, » dit-il; mais il me semble qu'avant le moment du départ, j'avais bien le droit de faire comme bon me semblait. Je n'aime pas à dormir en compagnie de vingt autres dans une chambre trop chaude; je n'aime pas non plus à passer une journée entière au cabaret, à boire du wisky ou à fumer : j'ai employé mon temps à faire connaissance avec les huit chevaux de l'attelage; aussi vous voyez qu'ils vont parfaitement, comme s'ils étaient attelés depuis huit jours, tandis que vous n'avez qu'à entendre les jurons et les coups qui se distribuent derrière nous. »

En ce moment, Bill, comme pour épancher sa mauvaise humeur, lança en l'air trois vigoureux coups de fouet, bruit qui fit bondir et se cabrer trois des chevaux de devant; mais quelques sons gutturaux que fit entendre le jeune garçon ramenèrent aussitôt l'ordre et la soumission dans l'attelage.

« Comment t'appelles-tu, mon enfant? » dit Green après quelques instants de silence, pendant lesquels il avait passé en revue toute sa personne.

« Joseph Marie, » répondit celui-ci, les yeux toujours baissés.

« Eh bien, Joseph, il me semble que cette explication doit suffire à Dutch-Bill. Nous ferons d'ailleurs, je l'espère bien, plus intime connaissance. »

A ces mots, il détourna son cheval, et, lorsqu'au moment de partir il jeta un regard en arrière, il aperçut encore les grands yeux du jeune enfant fixés sur lui.

Cependant le convoi s'avançait lentement au milieu de la prairie.

« Pourquoi aussi ne m'avoir pas parlé plus tôt du temps que tu as passé à faire connaissance avec mes chevaux? on aurait pu savoir du moins ce que tu avais fait, » dit alors Dutch-Bill, sans pourtant se tourner vers son protégé; « mais il en est toujours ainsi : faites du bien, et vous ne ferez que des ingrats.

— Et qui donc a commencé à m'accuser devant M. Green, et m'a forcé à parler? » répliqua le jeune garçon d'un ton tant soit peu moqueur. « Voyons, faisons la paix, oncle Bill. Jamais je ne serai ingrat; mais c'est qu'aussi je n'ai pas l'habitude de me laisser mener, et je n'aime pas à avoir à rendre compte de chacun de mes pas.

— Parbleu! je m'en suis bien déjà aperçu. Mais enfin tu es avec moi maintenant, le reste ne me regarde pas. »

O. RUPPIUS.

(*La suite au prochain numéro.*)



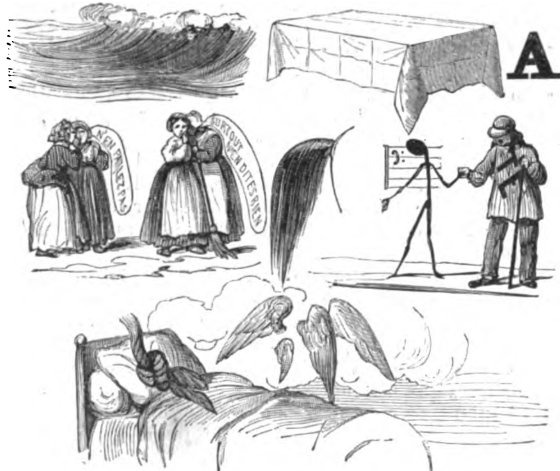
G. R., de Paris, est prié de nous envoyer une lettre pour M. Simonot: lui seul peut accorder ou refuser l'autorisation de mettre la clef diplomatique en musique ; le choix du titre dépend également de l'auteur ; joindre son adresse pour recevoir la réponse. — *N° 1153.* Les pailles de Florence devront servir pour la passe, le fond sera en taffetas ; la deuxième combinaison ne serait pas gracieuse ; rien ne s'oppose à ce que l'on porte *chez soi* une veste zouave en orléans et soutachée ; ce modèle paraît acquis à la toilette. Les jeunes filles au-dessus de 14 ans porteront *à la ville* les chapeaux ordinaires ; à la campagne, en voyage, aux eaux, elles pourront se permettre, même au-dessus de 14 ans, les chapeaux ronds, *cloche*, *amazone*, ou même relevés par devant en forme de diadème. — *M*me *D., de Rotterdam.* Une planche de chapeaux de paille sera publiée le mois prochain. — Quelque impossibilité qu'il y ait à revenir sur un travail expliqué il y a quelque temps, je vais essayer de donner quelques explications *à une vieille abonnée* bien aimable, Mme *de M.* Ma rectification ne peut porter que sur un seul point: au lieu du mot *diminuer* (faute d'impression), il faut lire le mot *augmenter* ; on augmente dans le premier tour de l'encolure, jusqu'à ce que l'on ait 155 mailles, c'est-à-dire 35 mailles de plus que la table des mailles représentant le fond du châle ; cette *table* est bien celle du châle Louise. Je suppose que l'on aura pris des laines trop fines ; de là vient sans doute que le châle n'est pas assez long. — *Une montagnarde des Vosges.* Nous venons de publier un patron de veste formant corsage, pour robes de piqué. Les robes, pour être suffisamment larges, doivent avoir 4 mètres 60 centimètres d'envergure ; l'abat-jour en mignardise est posé sur le globe même de la lampe, afin d'amortir la lumière ; quant au sac au crochet publié en l'année 1860, il m'est impossible, à mon grand regret, de revenir sur cette explication, qui m'avait été envoyée d'Allemagne. — *Nos abonnées de Lyon, de Reims.* Les dames, les jeunes filles, les collégiens, et jusqu'aux petites filles de onze ans, ont parfaitement deviné la clef diplomatique de M. E. Simonot ; je me hâte de transmettre à notre habile collaborateur tous les remercîments, compliments, applaudissements, que l'on adresse à sa charmante composition publiée dans le n° 9 de la présente année. La critique de la *petite fille* de onze ans est erronée : ce ne sont pas les *bluets*, mais bien les couronnes qui sont *posées*. La petite fille devra réfléchir, même quand elle sera grande, avant de formuler une critique quelconque ; j'espère que ce petit avis venant d'une *marraine prêcheuse* ne la fâchera pas ; sa lettre m'a fort amusée. J'aurais été charmée de publier la musique composée aux *rives bretonnes* et inspirée par les vers de M. E. Simonot ; malheureusement la mélodie est trop longue ; il m'est impossible de consacrer deux pages à la musique ; si l'on pouvait trouver une combinaison qui permît de publier les derniers couplets sans changements dans la valeur des notes, par conséquent sans musique, je ferais paraître cette mélodie avec plaisir et reconnaissance. Je prie les *rives bretonnes* de demander conseil à leur piano. — Je remercie *l'amie de Marie* pour les recettes qu'elle a bien voulu m'envoyer, j'en userai tôt ou tard ; elle a reçu des étoiles au crochet qui serviront parfaitement à l'usage qu'elle indique ; n'y a-t-il point d'omission dans la recette de pommade ? J'ai toujours cru qu'un corps gras quelconque était indispensable, et devait toujours former la base des pommades. — *N° 18,723.* Le petit travail qui m'a été envoyé ne pourra être publié ; je n'exprime pas ici une critique *absolue*, mais *relative*, et pour ainsi dire particulière au journal ; le style est bon, la donnée générale pourra convenir à d'autres publications, mais non à la nôtre. — *M. D.* Pour faire une bonne pommade avec de la moelle de bœuf, on prend 100 grammes de moelle, 65 grammes d'axonge (saindoux sans sel), un peu d'huile de noisette ou d'olives, 7 à 8 grammes de cire vierge ; on fait fondre la cire vierge au bain-marie, on ajoute la moelle parfaitement nettoyée, découpée en tout petits morceaux, puis l'axonge et l'huile ; quand ces ingrédients sont fondus, on les retire du feu, on plonge le vase qui les contient dans de l'eau froide, et l'on bat la pommade avec une spatule de bois ; quand la pommade ressemble à de la crème, on la laisse reposer jusqu'au lendemain ; on la remet fondre au bain-marie ; lorsqu'elle est liquide, on la passe au travers d'un morceau de grosse mousseline ; on la bat encore, on y ajoute 7 à 8 grammes d'essence de bergamote ou bien un peu de rhum. — *Une nouvelle abonnée de N.* Plusieurs descriptions de toilettes de mariées ont été publiées ; notre abonnée aura pu choisir : corsage de dessous plat *montant ;* corsage de dessus (celui de mousseline) montant et froncé ; la draperie est impossible, puisque le corsage doit être montant. — *Une abonnée liégeoise.* Grand deuil d'été : robe de barége noir, avec un jupon de percaline noire ; la jupe de cette robe peut être à plusieurs plis, au-dessus de l'ourlet ; châle double en barége noir, garni d'un volant surmonté d'un large pli ; chapeau de crêpe noir, voile pareil ; une robe de velours noir peut être mise dans toutes les circonstances que l'on m'indique. — *Une abonnée d'Orange.* Craignant de ne pouvoir publier le dessin désiré, j'engage notre abonnée à s'adresser à M. Simart, rue de Rambuteau, 64. — *P. de Ch., un abonné de Paris.* La lettre sera remise à M. S. de Paroy. — *Une abonnée de Granville.* J'espère lui envoyer ce qu'elle désire. — Nous avons publié plusieurs dessous de lampe ; prière à Mme *A. Guérin* de nous indiquer le numéro qu'elle désire, et aussi son adresse, afin qu'on puisse l'envoyer ; il est impossible de chercher une adresse dans vingt mille et quelques cartes portant les noms des abonnées. — *Une fidèle abonnée de Toulouse.* Toilettes de *premières communiantes* ; robes en mousseline blanche, jupes ornées d'une série de plis disposés ainsi qu'il suit : l'ourlet du bas a 8 centimètres de hauteur, il forme le premier pli ; — à 2 centimètres de distance un pli de 7 centimètres, — à pareille distance, un pli de 6 centimètres, — puis un pli de 5 centimètres auquel succède un pli de 6, — puis de 7, — puis de 8 centimètres ; corsage de dessous plat montant ; corsage de dessus (en mousseline) froncé montant ; manches à poignet, bordé d'une ruche de tulle ; ceinture de taffetas blanc ; bonnet de tulle blanc, garni de ruches de tulle, recouvert d'un voile de mousseline blanche garni de plis semblables à ceux de la jupe ; ce voile est attaché derrière la ruche du bonnet, qui encadre le visage ; le voile est ramené par devant (il doit être assez ample pour couvrir la jeune fille) et fixé sur la poitrine par un nœud de ruban blanc. — *A deux sœurs économes.* Le mantelet en question sera parfaitement convenable, avec les deux volants de dentelle. Le saute-en-barque n'a pas besoin de doublures ; rien ne s'oppose cependant à ce qu'on le double avec le taffetas indiqué ; pour garniture, une broderie en soutache ou bien une ruche *à la vieille* ; je crains de ne pouvoir envoyer l'objet demandé ; s'adresser à M. Leballeur, rue Taitbout, 74, pour le patron accompagné du dessin. — *N° 15,237.* Mlle *E. B.* J'espère publier ce qu'elle désire. — *N° 207.* Mme *A. C.* Même réponse que la précédente.

Mme *Eugénie A.* (*Colmar*). Je préférerais le châle de mousseline festonné à dents larges et peu creuses, sans autre garniture que ce feston surmonté d'un joli dessin. — Mme *M. d'H.* (*Alençon*). Robe blanche pour jeune fille de douze ans : broderie au-dessus de l'ourlet, un pli, — la broderie, — un pli. — *N° 3126.* Il faut couper, au bas de la jupe qui est trop courte, une bande de taffetas ayant environ 15 centimètres de largeur, mettre au bas de la jupe une bande de velours noir (anglais) ; après cette bande, coudre celle de taffetas (prise au bas de la jupe), puis une autre bande de velours noir ; la largeur des bandes de velours noir dépendra de la longueur de la jupe ; en tout cas, la bande du bord doit être plus large que la bande supérieure ; on peut mettre de chaque côté des bandes (afin de cacher les coutures) une *imitation* de dentelle noire très-étroite. Merci pour cette bonne lettre du canton de Genève. — *Mon coin du feu.* Encore une bonne et charmante lettre... Comment faire pour remercier toutes ces amies inconnues qui m'adressent des encouragements si précieux ? Les paroles n'y suffiraient pas, les actes valent mieux ; notre abonnée a vu que j'avais deviné et devancé son désir ; la veste à revers publiée dans le n° 12 peut être exécutée en taffetas noir, et servira pour user les jupes veuves de leurs corsages ; oui pour les autres dessins. — *E. D. de Denain.* L'erreur a été rectifiée à l'article *Renseignements ;* pour faire la résille bonnet de nuit publiée dans le n° 9 de l'année 1861, il faut faire deux mailles dans chaque maille *du coin ;* ces deux mots ont été omis à l'imprimerie. — *Une de mes filleules, Blanche-Marie.* J'accepte bien volontiers cette parenté et vais user des droits qu'elle me confère pour gronder doucement ma filleule : qu'elle y prenne garde, elle va gâter sa marraine si elle continue à lui adresser tant de charmants compliments, si bien faits, si bien dits, que le goût les approuve sans songer que la vanité pourrait bien naître de ces louanges si bien présentées. J'engage Élisabeth à faire un *saute-en-barque* en étoffe pareille à sa robe ; cette forme est plus distinguée que celle dont on me parle ; pour ma filleule : robe de taffetas bleu de Chine, pour le dîner et la soirée ; la jupe serait garnie avec cinq petits volants, tuyautés, à tête ; corsage décolleté ; fichu Marie-Antoinette en tulle, garni de dentelle ; les manches de la robe sont courtes ; des manches en tulle et dentelle y sont adaptées et couvrent le bras presque jusqu'au coude ; pour la mairie, toilette de ville, cachemire, chapeau blanc ; pour Élisabeth, robe en taffetas à rayures roses et blanches ; le bas de la jupe est garni sur une hauteur de 20 centimètres de ruches posées en biais : ces ruches sont en taffetas uni, découpé ; on pose trois ruches roses, une blanche, ainsi de suite ; corsage décolleté ; fichu et manches semblables à ce qui a été indiqué à ma filleule. — *N° 835.* Il est cruel de devoir répondre négativement à des instances si aimables, mais il est tout à fait impossible de faire un nouveau tirage pour l'année 1860. — *Une abonnée entre le chat et la souris.* Pour *soutenir* les robes de foulard, on met au bord de la jupe un volant tuyauté, à tête, en taffetas uni de même nuance que le fond de la robe ; on borde ce volant, de chaque côté, avec un ruban étroit de la couleur dominante des dessins de la robe. J'espère envoyer ce que l'on désire, mais pas immédiatement. Nous ne pouvons réussir à décider M. Sainfoin ; il prétend qu'il ne pourrait plus se montrer dans une gare de chemin de fer si l'on publiait son portrait, et qu'il vaudrait autant mettre un écriteau sur son chapeau : *C'est moi qui suis Sainfoin, etc.;* — il est très-entêté, M. Sainfoin ! — Mme *C. B., Nantua*, peut adresser immédiatement le montant du renouvellement, elle n'éprouvera aucun retard ; le velours anglais peut servir *à la rigueur* pour ceintures suissesses ; sa véritable place est au bas des jupes. M. Leballeur fait suivre en remboursement pour les commissions : on paye en recevant le paquet. — *Par un temps pluvieux.* Nos prochaines planches contiendront de la lingerie et des vêtements d'enfants : le patron de sarreau est trop connu pour que nous puissions le publier ; on peut mettre une autre ruche chicorée, cette garniture est toujours à la mode. — Le burnous dont on m'envoie le dessin est bien celui que j'approuve ; on ne peut le porter blanc, ou blanc et noir, *de jour ;* il faut le faire gris, encadré de soutache violette ; quant au châle en guise de tapis, il vaut mieux y renoncer ; on prend connaissance d'un présent que l'on reçoit, afin d'en louer le goût et de remercier immédiatement la personne qui a fait ce présent.

Mon coin de feu. La demande a été prévue et exaucée avant d'être formulée ; le n° 12 contenait le patron d'un corsage-veste, que l'on peut exécuter, soit en taffetas noir, pour accompagner les anciennes jupes, soit en piqué ou en nankin avec jupe pareille. Mille remercîments pour cette lettre trop flatteuse. Pris note de l'autre demande. — Mille remercîments aussi pour l'envoi d'*Aigu...* (*Indre*). Il m'est malheureusement impossible de le publier. — *Une abonnée* (*A. B.*) a reçu et recevra des dessins de broderie ; s'adresser à M. Croisat, rue de Richelieu, 76, pour l'inconvénient qu'on me signale. Oui, sans doute, pour le crêpe de Chine. — Augustine et Mathilde ont reçu des dessins pour voile de fauteuil au crochet, ainsi que des dessins de tapisserie pour fauteuil Voltaire et autres siéges ; d'autres paraîtront ; les travaux au crochet imitent généralement les dessins des dentelles anciennes, plutôt que de représenter des fleurs. — Mme *Lucie J...* a fort bien deviné la clef diplomatique ; rien ne peut être plus précieux pour moi que l'approbation de nos lectrices. — *Une abonnée de 18 ans.* Le modèle du capuchon circassien a été fait en Allemagne, avec de la laine *zéphyr*, probablement plus grosse que celle qui a été employée ; je conseille d'exécuter ce travail avec de la laine ordinaire (mais non de la grosse laine à 12 brins). — *N° 835.* Hélas ! il m'est impossible de faire droit à cette prière si flatteuse et si instante : un nouveau tirage de l'année 1860 ne peut avoir lieu ; quant aux *Lettres d'une marraine*, on les fera paraître en volume. — *N° 9204 ; N. B.* Je préférerais à toutes les confections le châle de cachemire brodé : celui de grenadine noire sera tout à fait élégant, et convenable pour toilette de deuil, si on l'encadre avec de la guipure ; si ce châle est très-grand, on peut le garnir avec une guipure, ayant seulement trois à quatre centimètres de hauteur, surmontée d'un petit galon de passementerie ; cette garniture est à la fois simple et distinguée ; le *saute-en-barque* est un vêtement de tous les âges ; presque tous les vêtements de demi-saison (en drap léger) auront cette forme, dont nous publierons vraisemblablement le patron ; les anneaux de la garniture en question sont en biais ; on portera plus de plumes que jamais sur les chapeaux de printemps et d'été. — *A. V.* En coupant en pointe deux lés de la robe dont on m'envoie un échantillon (bleu quadrillé de blanc), on gagnera 40 centimètres pas davantage ; si cela suffisait, il faudrait garnir le bas de la jupe avec trois volants étroits, séparés, à tête, tuyautés, et bordés de chaque côté avec du taffetas blanc ; recouvrir la jupe noire avec du barége ou du crêpe noir ; le crêpe est plus élégant ; garnir la jupe de crêpe avec un seul volant ayant 45 centimètres de hauteur, surmonté d'une ruche chicorée en crêpe ; le volant remonterait un peu sur chaque côté de la robe ; un nœud de rubans à longs bouts serait posé sur le côté supérieur du volant, à la place où il décrirait un angle ; une petite pèlerine en soie, ouatée et piquée. Mille remercîments pour cette excellente lettre. — *Dans ma petite solitude.* J'espère envoyer le travail que l'on désire mais non immédiatement ; on peut demander aux bureaux le n° 44. — Même réponse que ci-dessus, à notre abonnée de *Vaiges, A. Ch...* — *** Si la lettre m'est parvenue, j'ai dû y répondre. Afin de me justifier une fois pour toutes d'accusations semblables à celle formulée par les trois étoiles, j'expliquerai à toutes nos lectrices le *mécanisme* des renseignements : dès que les lettres me parviennent, j'y réponds ; ces réponses sont envoyées à l'imprimerie ; on les publie *par ordre de date*, mais on ne peut pas toujours publier *toutes* les réponses, faute d'espace. De là vient qu'une réponse se fait attendre 15 et même 20 jours, parce qu'elle ne peut paraître avant celles qui lui sont antérieures, l'équité la plus rigoureuse présidant à cette opération. Je conserverais un premier volant de 15 centimètres ; le 2me en aurait 11 ; — le 3me, 9 ; — le 4me 7 ; celui-ci serait surmonté d'un bouillonné formé avec les 6 centimètres d'excédant, et l'on y passerait un ruban rose ou bleu ; la jupe aurait quatre mètres de tour ; les volants auraient par conséquent 6 mètres de longueur ; j'ai déjà répondu négativement pour la guirlande de raisins : je ne saurais l'approuver sur une jeune tête. — *L. B. à A.* La robe de piqué, soutachée *en tablier*, ne convient pas tout à fait à une jeune fille ; je préférerais un dessin au-dessus de l'ourlet, s'élevant en colonnettes, ou palmes, sur chaque couture réunissant les lés de la jupe ; un dessin *droit* serait même plus *jeune fille ;* j'ignore si un dessin tout à fait analogue pourra être publié, j'y ferai mon possible ; — en tout cas, M. Leballeur, rue Taitbout, 74, pourra, ainsi que je le répète bien souvent à cette place, envoyer les dessins et patrons ; lui seul peut en indiquer le prix ; nous publierons une grande gravure contenant des vêtements d'enfants pour tout âge. — *J. Monti.* Je ferais teindre le crêpe de Chine en violet, — vert — ou bleu de Chine, selon la couleur du chapeau et de la robe qu'il doit accompagner ; — ou bien brun pas trop foncé, si l'on ne trouve pas cette couleur trop sévère ; je la garnirais avec trois ou quatre rangs de ruban de velours noir, et avec la dentelle noire dont on me parle ; ce châle sera tout à fait convenable. Oui certes pour le mantelet de taffetas noir ; — sinon il faudra faire des mantelets de barége ou mousseline, en étoffe pareille à la robe, ou enfin une écharpe droite repliée sur elle-même en mousseline blanche unie, ornée de plusieurs plis qui pourra accompagner toutes les robes ; le mantelet serait en effet trop *femme ;* si l'on a des dentelles, on peut les attacher à un fond de tulle noir imitant la dentelle.

E. R.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Ce qu'on voit de machines à coudre est incroyable, aussi se répandent-elles dans toutes les professions.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

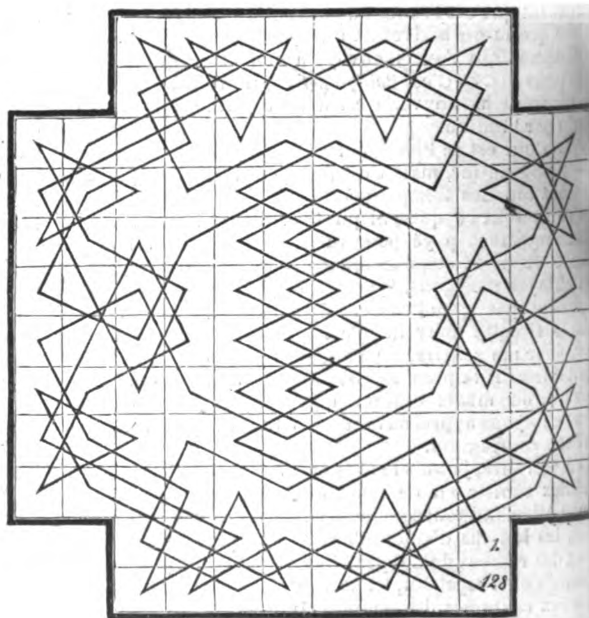
Paris. — Typ. de Firmin Didot, imprim. de l'Institut et de la Marine, r. Jacob, 56.



LE MYOSOTIS.

Je suis la fleur du souvenir ;
Les bons cœurs aiment ma présence,
Car je parle de l'avenir
A ceux qui souffrent de l'absence.
Aux bords des torrents furieux
J'incline ma tête azurée,
Comme l'œil qui, du haut des cieux,
S'abaisse bienveillant vers l'âme torturée.
A l'ombre des tombeaux, je murmure tout bas :
Vous qui passez, oh ! *ne m'oubliez pas !*
Ma feuille est tout un poëme ;
Elle redit encore à la timide enfant,
Qui me prend pour emblème
Et me soigne en chantant :
Plus je te vois, plus je t'aime !

Auguste HUMBERT.



Voir, à notre dernier numéro, l'Échiquier renfermant, disséminées dans ses cent vingt-huit cases, les syllabes contenues dans les vers qui précèdent.

N° 14 (*avec patrons*). TROISIÈME ANNÉE. 7 avril 1862.

LA MODE ILLUSTRÉE

Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, 50 centimes. AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE SAMEDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :	RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.	PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS. Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.	S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND.	PARIS. Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*). Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.	Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER.	DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*). Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.	Toutes les lettres doivent être affranchies.	Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (*Pour l'étranger le port en sus*). —



COL ROND POUR HOMME.



N° 2. BONNET DE NUIT POUR FEMME.

LINGERIE. — AVANT-PROPOS.

Notre époque a si fort abusé de tous les détails *voyants*, excentriques, de nature à appeler l'attention, et ayant en réalité plus d'apparence que de valeur réelle, qu'il était impossible d'éviter la réaction à laquelle nous assistons ; la lingerie a commencé cette réaction, et les femmes distinguées cherchent sur ce point l'élégance uniquement dans la simplicité. Beaucoup de finesse dans l'exécution des différents objets de lingerie, tel est le seul luxe auquel on aspire actuellement, en écartant les grosses broderies ambitieuses, les formes *risquées* et les garnitures trop compliquées. Nous publions aujourd'hui un premier patron de modèles de lingerie pour femmes et enfants; un deuxième patron actuellement en cours d'exécution succédera à celui-ci et complétera notre collection, qui se composera de 31 patrons ; 19 paraissent sur la planche jointe au présent numéro.



CAMISOLE N° 2.

EXPLICATION DE LA PLANCHE DE PATRONS.

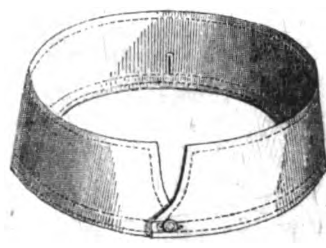
Nous placerons en tête de nos descriptions quelques observations préliminaires.

1° Les coutures et les remplis ne sont nulle part compris dans nos patrons, et il faut par conséquent laisser partout, en plus, l'étoffe nécessaire pour les faire; la place de ces coutures est sur les contours mêmes de chacune des parties du patron.

2° Lorsque les patrons sont donnés seulement en moitié, le milieu est toujours indiqué par une ligne composée de petits traits; on place sur cette ligne l'étoffe double, en *droit fil*, afin de couper le patron d'un seul morceau ; c'est seulement par exception que l'étoffe est placée *en biais*, et ce détail sera toujours indiqué dans le cours de la description, lorsque cela sera nécessaire.

3° Le patron n'est point donné en entier, lorsque cette omission n'offre point d'inconvénient, lorsque, par exemple, il suffit de continuer (comme dans les grandes chemises) à couper sur la ligne commencée; dans cette circonstance une petite flèche indique par la direction de sa pointe la direction dans laquelle la ligne doit être continuée.

4° Les lettres employées sont tantôt majuscules, tantôt minuscules; il est inutile d'ajouter qu'elles sont ou majuscules ou minuscules pour un seul et même patron.

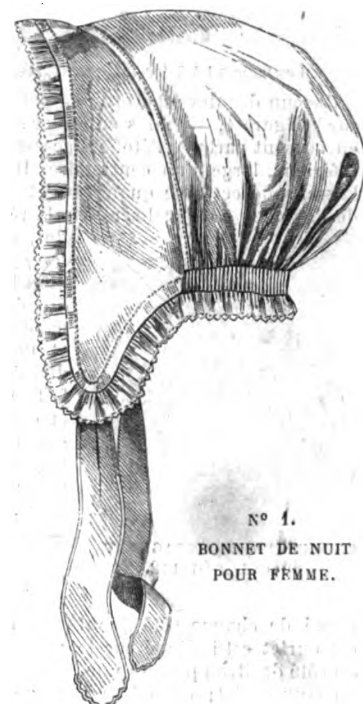


COL CARRÉ POUR HOMME.

CONSEILS POUR LEVER LES PATRONS.

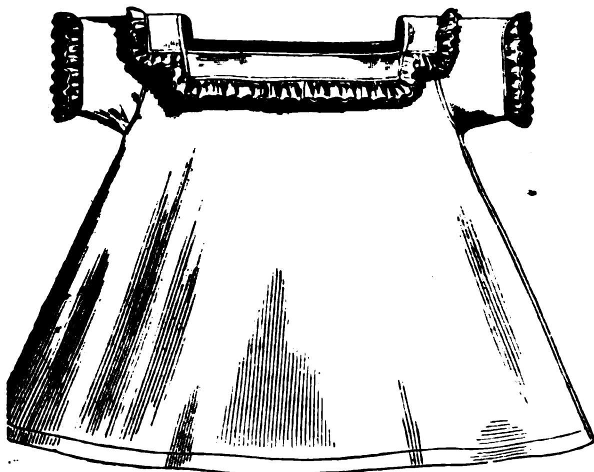
Nous répéterons ici, pour nos nouvelles abonnées, ces conseils déjà publiés dans le premier numéro de l'année 1860.

Après avoir coupé les patrons, on y reporte *toutes les lettres et tous les signes* qui se trouvent sur nos planches ; pour lever et découper les patrons, on étend sur un meuble rembourré, divan ou canapé, une grande feuille de papier (selon la dimension du patron, deux



N° 1. BONNET DE NUIT POUR FEMME.

ou trois journaux réunis par des pains à cacheter); sur cette feuille on place et on épingle soigneusement la planche de patrons; on prend une grosse épingle et l'on trace les contours des *différentes parties du patron*, que *l'on s'occupe à relever*, en piquant de distance en distance, au travers de la planche de patrons et de la feuille de papier sur laquelle on l'a fixée; on enlève la planche, et avec un crayon on suit les contours marqués par les piqûres sur la feuille de papier; on découpe en suivant les lignes tracées par le crayon; il est bien entendu que l'on découpe *isolément* chacune des parties d'un patron.



CHEMISE POUR ENFANT D'UN A TROIS ANS.

On peut substituer à la grosse épingle la roulette que l'on trouve dans nos bureaux, et avec laquelle on appuie sur tous les contours des patrons.

Il n'est aucune de nos lectrices, si inexpérimentée qu'elle soit, qui ne réussisse à lever nos patrons, si elle veut bien suivre nos instructions *une à une* : toutes les difficultés sont prévues, écartées, et nos patrons ont une exactitude rigoureuse, mathématique, à laquelle veillent sans cesse des ouvrières spéciales.



PANTALON POUR ENFANT D'UN A TROIS ANS.

Il se trouve parmi nos abonnées un grand nombre de personnes que leur fortune dispense du soin, et, ajoutons aussi, du plaisir de faire elles-mêmes les objets destinés à leur toilette; nos patrons leur seront néanmoins d'une grande utilité, puisqu'elles pourront, grâce à eux, faire faire sous leurs yeux, par une femme de chambre ou par une ouvrière même inexpérimentée, les modèles que nous publions en les empruntant aux meilleures maisons de Paris.

Camisole n° 1.

Les figures 1 à 6 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Chacun des devants, orné de petits plis, est coupé sur la figure 1, — le dos en entier sur la figure 2, — en laissant partout l'étoffe nécessaire pour l'ourlet inférieur, large d'un centimètre. Il sera prudent de laisser une certaine quantité d'étoffe sur la couture de l'épaule; on l'égalisera en la réunissant avec le dos, *après avoir cousu les plis;* les six plis, dont l'extrémité est indiquée sur la figure 1 par des lignes ponctuées et unies, doivent être dirigés en avant; on les fait en plaçant toujours la croix (qui accompagne la ligne unie) sur le point suivant; la ligne ponctuée indique le milieu de chaque pli, — la ligne unie, le *pli* extérieur du pli; sur le devant, du côté gauche, on fera un large ourlet piqué de chaque côté (couture en points *arrière*); cet ourlet est indiqué sur le patron; sur le devant, du côté droit, on placera une bande d'étoffe pour faire un faux ourlet; dans le premier ourlet *piqué* (qui peut être aussi placé sur le côté droit, au lieu du côté



MANCHETTE ACCOMPAGNANT LE COL NÉGLIGÉ.



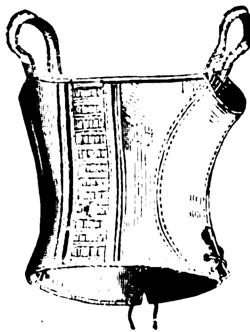
BLOUSE POUR ENFANT D'UN A DEUX ANS.



TABLIER POUR PETITE FILLE DE TROIS A CINQ ANS.

gauche), on fait des boutonnières, on place des boutons sur le côté opposé. A la hauteur de la ceinture on place, comme pour les chemises d'homme, une bande piquée, laquelle termine et fixe les plis et ourlets de devant; la place de cette bande est indiquée par deux lignes unies; elle se termine au dernier pli; sa longueur est de 14 centimètres pour chaque devant.

Les devants, ainsi préparés, sont réunis avec le dos de côté depuis A jusqu'à B; — sur l'épaule, depuis C jusqu'à D, et l'on coud en même temps un passe-poil sur cette der-



CORSET POUR PETITE FILLE DE DEUX A SIX ANS.



CAMISOLE N° 2, POUR FEMME.

nière couture. La figure 3 représente la moitié du col; le fait *double*, on réunit les deux *doubles* sur le bord e[...] rieur, puis on retourne le col, et on le *pique* à un de[...] centimètre de distance du bord; on coud le col autour l'encolure, E avec E, — F avec F, en plaçant un passe-[...] qui cache cette couture. — En cousant la manche (fi[...] depuis H jusqu'à l'étoile, on forme vers le coude trois [...] retombant par devant; on fait ces plis en plaçant chac[...] des croix de la figure 4 sur le point suivant; depuis l'ét[...] jusqu'au G la manche est fendue, et par conséquent on [...] un ourlet très-étroit de chaque côté. — La manchette



TABLIER POUR ENFANT DE DEUX A QUATRE ANS.

comme le col, faite en étoffe *double* et coupée sur la figu[...] après avoir réuni, retourné, *piqué* les deux *doubles* [...] manchette, on place entre ces deux doubles J avec [...] poignet (fig. 5), sur lequel on coud de l'autre côté, d'un [...] à l'autre point, le bas de la manche qui a été froncé [...] façon que G se trouve avec G, — le point avec le poin[...] fait une boutonnière et l'on place un bouton sur le poig[...] on fronce le haut de la manche, ou bien on le plisse, [...] coud la manche dans l'entournure, de façon que sa cou[...]



JUPON DE PETITE FILLE.

se trouve sur la couture de la camisole, sous le bras. -[...] peut porter cette camisole avec une robe de chambre.

Pantalon pour enfant de trois à cinq ans.

Les figures 7 à 9 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Le bas de ce pantalon est orné de quatre plis très-él[...] et d'une bande brodée placée sous le dernier pli. La fig[...] représente l'une des jambes, et il faut laisser en plus, [...] la longueur, l'étoffe nécessaire pour faire les plis; [...] cune des jambes taillées sur la figure 7 doit être co[...] ensemble depuis K jusqu'à L, puis réunie à l'autre de[...] depuis L jusqu'à M, — derrière, depuis L jusqu'à [...] chaque partie du pantalon, on fait une fente [...] les lignes doubles, et, en ourlant chaque côté de [...] fente, on met dans chaque ourlet une ganse pour en assurer la solidité; le haut du pantalon est froncé derrière, d'une fente à l'autre fente, puis cousu sur la partie de derrière de la ceinture (la figure 9 représente la moitié de cette partie), de façon que la croix se trouve avec la croix, l'N avec N; on fronce le pantalon seulement depuis l'étoile jusqu'au p[...] et on le coud ainsi sur la partie de devant de la c[...] ture (fig. 8); on met un bouton, et l'on fait une [...] tonnière pour fermer la ceinture.



COL NÉGLIGÉ.

…hemise pour jeune fille de douze à quatorze ans.

Les figures 10 et 11 (*recto*) appartiennent à ce patron.

…a manche est coupée d'un seul morceau avec le corps …a chemise, et cette manche est augmentée en des…s par une *pièce* carrée. La figure 10 représente la …tie supérieure du *corps* de devant et de celui de …rière ; l'encolure est marquée sur cette figure, et l'on … qu'elle doit être plus échancrée devant que derrière ; la largeur du bas de notre modèle (fait en percale large) est d'un mètre 70 centimètres ; sa longueur dépend de la stature de la jeune fille. On fait un large ourlet au bas de la chemise.

…AUSSURE POUR ENFANT …E SIX A DOUZE MOIS.

On coud ensemble le *corps* de devant et celui de derrière, sur l'épaule, depuis O jusqu'à P, — sur les côtés depuis S jus…u bas de la chemise ; on coud ensuite la *pièce* (fig. 11), …uis S jusqu'à Q, et depuis Q jusqu'à R, sur le *corps* …levant, et de la même façon sur le *corps* de derrière, … on coud définitivement la manche ensemble depuis R …u'au point. On festonne le bord de la manche ainsi que …colure, (ce feston est indiqué sur le patron,) et l'on place …ur de l'encolure un cordon de fil qui sert de coulisse. …ait sur le devant deux boutonnières pour passer le cor… contenu dans la coulisse ; on met au bord des manches, …dessus du feston, un faux ourlet que l'on *pique*.



CORSAGE BLANC POUR JEUNE FILLE DE NEUF A ONZE ANS.



TABLIER POUR PETITE FILLE DE CINQ A SEPT ANS.



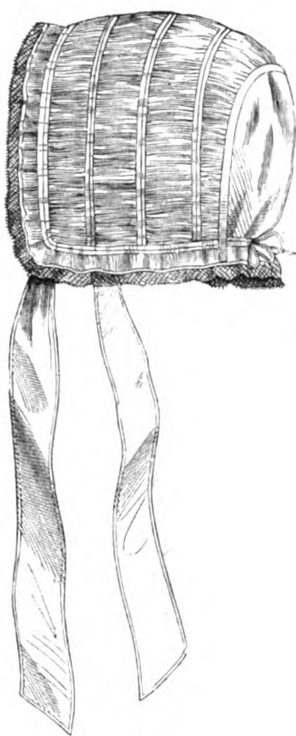
MANTEAU POUR ENFANT NOUVEAU-NÉ.

…hemise pour enfant d'un à trois ans.

Les figures 12 à 14 (*recto*) appartiennent à ce patron.

…a figure 12 représente la moitié du *corps* de devant, dans …le sa longueur ; le *corps* de derrière doit être coupé d'un … morceau avec celui du devant, tous deux étant de …ne forme et réunis à l'épaule. Pour tailler cette che…e, on place l'étoffe en *travers*, *droit fil* sur la ligne indi…nt le milieu de l'épaule (voir fig. 12), et dans sa *longueur*, …*t fil* sur la ligne indiquant le milieu par devant. La …e marquée sur la figure 12 par une double ligne doit … pratiquée depuis V jusqu'au point, — depuis le point …u'à l'étoile, de chaque côté du *corps* de devant et de …i de derrière, ce qui forme un revers devant et derrière. … coud ensemble le corps de devant et celui de derrière …les côtés depuis U jusqu'en bas, et l'on fait un ourlet au …d inférieur ; les revers de devant et de derrière sont pi…s à *l'endroit* de la chemise, en forme d'ourlet qui com…ce au *point* placé sur la fente. L'épaulette est ourlée …let étroit) sur la ligne marquée V, puis on fixe sur cet …let le revers de l'épaule, représenté *entier* par la figure 13 ; …ilieu de ce revers doit se trouver V avec le V …a figure 12 ; depuis le V la couture qui réunit …evers à la chemise doit suivre la direction de la …e jusqu'à l'étoile, et depuis l'étoile jusqu'au …nt ; quand on replie le revers sur l'épaule, il ca… cette couture. — La figure 14 représente la …tié de la manche, qui est cousue ensemble de… U jusqu'à la croix, puis placée dans l'entour…e U avec U, — T avec T. La garniture du revers …elle des manches) se compose d'une bande de …souk ayant 2 centimètres de largeur, froncée … une couture roulée sous le doigt (surjet lâche), …ousue à points imperceptibles ; la bande doit …r 32 centimètres de longueur pour chaque man… ; pour le revers entier (la garniture est d'un seul …ceau) 1 mètre 60 centimètres de longueur ; cette garniture doit être gaufrée ; on peut y substituer une bande brodée.

Ce modèle pourra servir non-seulement pour *chemise*, mais aussi pour robe d'été en piqué, nansouk, mousseline imprimée, ou indienne.



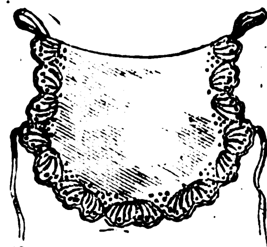
BONNET POUR PETITE FILLE DE DEUX A TROIS ANS.

Col négligé avec chemisette.

Les figures 15 à 18 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Ce modèle, malgré sa simplicité, est adopté aujourd'hui, pour toutes les toilettes de *jour* ; il peut accompagner les robes de soie les plus élégantes.

On fait le col et la chemisette en nansouk, ou bien en toile très-fine. — La figure 15 est le devant de la chemisette, pour lequel il faudra laisser l'étoffe nécessaire aux plis, qui, sur le patron, sont marqués comme étant terminés ; on doit coudre ces plis avant de couper l'encolure. — La figure 16, représente la *moitié* du *dos* de la chemisette. Après avoir fait les plis des devants, dont on ourle le bas, on réunit devant et dos sur l'épaule W avec W, — X avec X. La figure 17 représente la moitié du col ; il doit être coupé d'un seul morceau, et il est double ; on coud les deux doubles tout autour ; on le retourne en veillant à ce que les pointes soient bien accusées, puis on orne le col avec quatre coutures *piquées* (indiquées sur le patron par des lignes ponctuées) ; entre chacune de ces coutures, on place une ganse fine et ronde ; les deux pointes du col devant être rabattues par devant, on doit avoir soin de faire à cette place les coutures piquées, sur le dessus de la partie rabattue.



BAVETTE BRODÉE.

La ligne indiquée par le mot *pli* sur la figure 17 doit aussi être marquée par une couture piquée. Quand le col est terminé, on le réunit croix avec croix, — point avec point, au poignet (fig. 18) ; celui-ci est double, et l'on place l'encolure entre les deux morceaux qui le composent ; on coud le côté de dessus du poignet en passant l'aiguille dans les quatre morceaux d'étoffe (deux du col, deux du poignet) ; on coud le poignet sur la chemisette, depuis Y jusqu'à Z ; on met un bouton et l'on fait une boutonnière.



ROBE DE BAPTÊME.

Manchette accompagnant le col.

La figure 19 (*recto*) appartient à ce patron.

La manchette est faite, comme le col, en étoffe *double*, cousue tout autour, retournée, puis piquée, sur le pli et sur le bord.

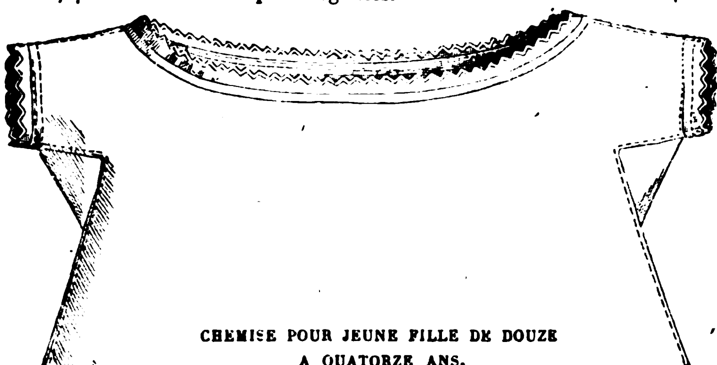
La manche bouffante a 80 centimètres de largeur, et, dans le milieu, 44 centimètres 1/2 de longueur ; on l'échancre sur un espace de 7 centimètres en haut, de 5 centimètres en bas, sur la couture, de façon que celle-ci n'a que 32 centimètres 1/2 de longueur. Le côté supérieur froncé est monté sur un poignet ayant 4 à 5 centimètres de hauteur et à peu près 30 centimètres de longueur ; le côté inférieur, également froncé, est placé entre les deux côtés de la manchette ; on laisse au bas de la manche une fente de 4 centimètres, ourlée de chaque côté.

Blouse pour enfant d'un à deux ans.

Les figures 20 à 23 (*recto*) appartiennent à ce patron.

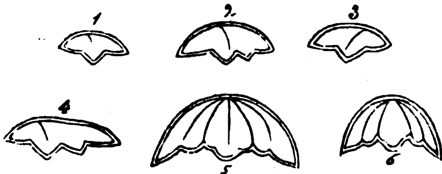
Notre modèle est en basin côtelé, il est superflu de dire qu'on peut le faire en toute étoffe ; ajoutons seulement que, si on le reproduisait en indienne ou bien en toile de Vichy, on remplacerait la bande brodée par un petit volant en étoffe pareille à la robe. Les manches se composent d'un bouillonné ; elles sont garnies, ainsi que l'encolure, avec une bande brodée de nansouk.

La figure 20 représente la moitié de la blouse proprement dite, mais non dans toute sa longueur ; pour l'allonger, il suffira de continuer en ligne droite dans la direction indiquée par la pointe de la flèche ; cette blouse a, d'après notre modèle, 43 centimètres 1/2 de longueur ; l'ourlet du bas a 4 centimètres de largeur. — Le *plastron* se compose de deux *poignets* étroits, droits, et d'une épaulette ornée de trois plis. Cette épaulette, représentée par la figure 21, avec les deux *poignets*, doit être cou-



CHEMISE POUR JEUNE FILLE DE DOUZE A QUATORZE ANS.

pée isolément, en laissant l'étoffe nécessaire pour les trois plis, dont la largeur est indiquée sur le patron; on coupe ensuite, toujours isolément, le poignet de devant, celui de derrière, et on les réunit à l'épaulette par une couture piquée; le bord inférieur des poignets est *piqué* sur le bord inférieur de la blouse (que l'on a froncée) depuis *a* jusqu'à *b*, — depuis *c* jusqu'à *d*. On place sous le poignet, à l'intérieur, une bande qui lui est pareille, qui couvre les coutures et que l'on *pique à l'endroit*, sur le côté supérieur avec le poignet; cette dernière couture fixe en même temps la bande brodée



qui garnit l'encolure; cette bande est cousue ensemble, en *biais*, aux quatre coins, afin de maintenir l'encolure bien carrée.

La figure 22 représente le bouillonné qui sert de manche; on le fronce en haut et d'une croix à l'autre croix; — en bas, d'une étoile à l'autre étoile; puis on le place entre les deux *doubles* du poignet de la manche (fig. 23), *f* avec *f*, — étoile avec étoile, — et on le *pique*; une autre couture piquée est faite sur le bord inférieur du poignet, et l'on coud en même temps la petite bande brodée; la manche et le poignet sont cousus ensemble depuis *e* jusqu'à *g*; on coud la manche dans l'entournure, *e* avec *e*, — croix avec croix, et l'on met par derrière, sur le poignet supérieur, un bouton et une boutonnière.



BRODERIE EN RELIEF.

Ceinture pour jupon de petite fille.

Les figures 24 et 25 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Notre modèle a 2 mètres 50 centimètres de largeur, — 30 centimètres de longueur; le bas en est orné avec cinq plis, dont le dernier couvre la couture d'une bande brodée; devant, à la place atteinte par la pointe de la ceinture, on échancre le jupon sur une hauteur de 7 centimètres; cette échancrure, qui va en *mourant* de chaque côté, est piquée sur une longueur de 36 centimètres. La figure 24 représente la moitié de la partie de devant de la ceinture, qui doit être coupée en étoffe *double;* on coud ces deux côtés ensemble, puis on pique le dessus depuis la pointe jusqu'à l'étoile, depuis laquelle le petit jupon doit être froncé et cousu sur la partie de devant de la ceinture, et sur la partie de derrière, qui est *droite*. La figure 25 représente la moitié de cette dernière partie, qui est aussi *double;* on fait dans le milieu les coutures nécessaires pour former une coulisse, et aussi deux boutonnières pour y passer les cordons, qui doivent être doubles; les deux extrémités de chacun de ces cordons sont fixées sur la couture qui réunit les deux parties de la ceinture, *h* avec *h* jusqu'à *j* avec *j*; les cordons fixés à droite doivent être passés dans la boutonnière gauche, — ceux de gauche, dans la boutonnière droite; ils doivent être assez longs pour former un nœud qui ferme le jupon.

Chaussons

POUR ENFANT DE SIX A DOUZE MOIS.

Les figures 26 à 28 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Ces chaussons sont faits en cachemire blanc, légèrement ouatés et *piqués* en soie rose; on peut les faire en piqué blanc, et dans ce cas, on les *piquera* avec du coton blanc ou bien du coton de couleur solide. On coupe chacune des trois *figures* qui composent le patron en cachemire et en percale fine (doublure), on met entre les deux étoffes une légère feuille de ouate, puis on fait les coutures *piquées*. La figure 26 (empeigne) représente ce dessin de *piqûre*, indiqué par des lignes ponctuées; le *quartier* (fig. 27) est piqué de la même façon, d'abord sur deux rangs, puis en carreaux; on y fait six boutonnières; on fait deux ou trois coutures sur la semelle, puis on assemble les différentes parties du chausson; le *quartier* est piqué sur l'empeigne, *k* avec *k*, jusqu'à *l* avec *l*, — *m* avec *m*, jusqu'à *n* avec *n;* mais cette piqûre doit prendre seulement le dessus, la doublure devant être ourlée sur la couture; la semelle doit être pareillement cousue avec des points *arrière*, prenant seulement le dessus; on la réunit à l'empeigne et au quartier, devant, *p* avec *p*, — *q* avec *q*; — sur les côtés, *l* avec *l*, *m* avec *m*; — derrière, *o* avec *o*; la figure 27 doit être un peu soutenue vers la courbe de derrière de la semelle. La doublure de la semelle est ourlée par-dessus; on borde le côté supérieur et le devant de la figure 27 (fente) avec un passepoil de soie blanche, et l'on passe du ruban rose dans les boutonnières.

Camisole n° 2.

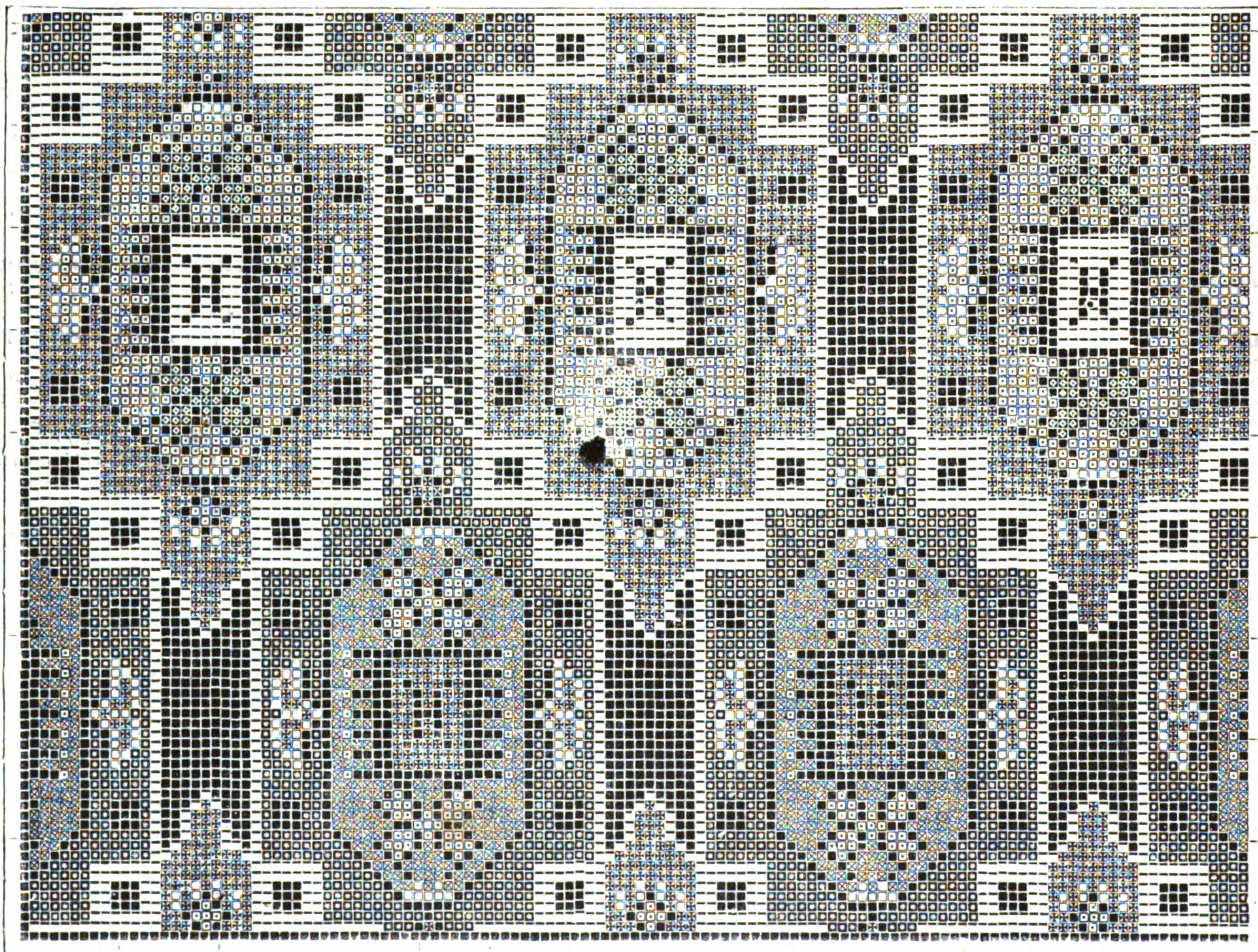
Les figures 29 à 33 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Ce modèle est fait en percale fine, orné de plis, d'entre-deux et de bandes brodées.

On coupe les deux devants sur la figure 29, en laissant en plus l'étoffe nécessaire pour faire les plis, indiqués sur le patron comme étant déjà terminés; on laisse, de plus, l'étoffe nécessaire pour un large ourlet sur le devant du côté droit; cet ourlet est remplacé, pour le devant du côté gauche, par un entre-deux brodé; enfin il faut laisser



aussi l'étoffe nécessaire pour l'ourlet du bas de toutes les parties du patron; cet ourlet doit avoir 3 à 4 centimètres de largeur; la figure 30 représente la moitié du dos. — Les cinq plis du devant sont cousus dans le milieu, de façon que les deux côtés n'en sont pas fixés. Les quatorze plis qui forment une sorte de pièce d'épaule sont faits de la même façon; ils sont indiqués sur le patron comme *n'étant pas encore faits*, et marqués chacun par une ligne fine et par une ligne ponctuée; celle-ci indique la couture du pli que l'on glisse au milieu de ce pli quand elle est faite; — la ligne fine marque le côté non fixé du pli. Les quatorze plis se terminent par une bande en biais, piquée sur les plis; sa largeur est indiquée sur la figure 29. Le devant, ainsi préparé, est cousu avec le dos, sur le côté, depuis A jusqu'à B; — sur l'épaule, on pique le dos, depuis C jusqu'à D, et l'on met sous cette couture, à l'envers, une bande étroite de percale. Après avoir fait l'ourlet du bas et celui de devant du côté droit, on place, au lieu d'ourlet, sur le côté gauche, un entre-deux brodé dont le dessin se trouve sur la figure 29; de chaque côté de cet entre-deux, on pique une bande brodée, ayant 3 centimètres 1/2 à 4 centimètres de largeur, posée à plat. Des boutons sont posés sur l'ourlet du côté droit; on fait des boutonnières sur le côté gauche, sous l'entre-deux; la figure 31 représente la moitié du petit col, qui est fait en entre-deux, que l'on plie en pointe (voir la ligne ponctuée de la fig. 31); on garnit ce col avec une bande brodée, ayant, pour le col entier, 64 centimètres de longueur. On fronce le col, depuis E jusqu'à F, on le coud autour de l'encolure, E avec E, — F avec F, et l'on couvre cette couture avec une bande étroite, en biais. — La manche (fig. 32) est cousue ensemble depuis G jusqu'à l'A; son bord inférieur est froncé par une couture roulée sous le doigt. Le poignet, dont la figure 33 indique la largeur, laisse passer la main; il se compose d'un entre-deux brodé, dépassé, ainsi que le patron l'indique, par un bord d'étoffe unie; tout près de la broderie de l'entre-deux, on pique de chaque côté une bande brodée, qui, d'un côté, couvrant le bord uni, retombe sur la manche en guise de revers; sur ce bord uni, on coud le bas de la manche, qui a été froncé G avec G, étoile avec étoile; on a réuni les côtés des garnitures. En plaçant la manche dans l'entournure, l'A doit se trouver avec l'A du devant; les coutures se trouvent par conséquent l'une sur l'autre.



DESSIN DE TAPISSERIE.

Explication des signes : ■ Noir. ▣ Gros-bleu. ⊠ Nuance chocolat. ⊡ Vert anglais, nuance moyenne. ▩ Ponceau. ▣ Grenat. - Maïs (soie ou laine). □ Blanc (soie ou laine).

Tablier

POUR PETITE FILLE DE TROIS A CINQ ANS.

La figure 34 (*verso*) appartient à ce patron.

Notre modèle est fait en toile grise ou écrue; il a, par derrière, un plastron semblable à celui du devant; on le fixe à la taille par des cordons passés dans une coulisse qui est recouverte par une ceinture de même étoffe que le tablier; celui-ci est orné

vec une tresse de laine rouge, surmontée de deux rangs e soutache en laine de même couleur; ces ornements ont répétés à l'encolure, sur les bords du plastron et sur la ceinture. La figure 34 représente la moitié du tablier; elui-ci doit être continué dans la direction de la pointe e la flèche, en ligne droite, de façon à avoir, devant, 6 centimètres de longueur; derrière, 58 centimètres de ongueur; en dehors de ces mesures, il faut faire un ourlet de 4 centimètres 1/2 de largeur. Les deux coulisses ont indiquées par des lignes fines; on les forme en posant à l'envers un cordon de fil, ayant la largeur des eux coulisses. On assemble sur l'épaule les plastrons de evant et de derrière, depuis H jusqu'à J, par une couture iquée; on fait partout l'ourlet indiqué, puis on pose les outaches et la tresse, qui orne aussi l'ourlet du bas; on asse un cordon ou de la soutache dans l'encolure et dans es coulisses de la ceinture, et on coud ce cordon au milieu, par devant. — La ceinture a 3 centimètres de hauteur, 61 centimètres de longueur; elle est ornée de tresse et de soutache; on la fixe par le milieu sur le milieu de devant du tablier; on met deux boutons par derrière, et l'on y fait des boutonnières.

Tablier pour enfant de deux à quatre ans.

Les figures 35 à 38 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Ce tablier est fait comme le précédent, en toile grise ou écrue; les ornements se composent de tresse et de soutache de laine gros bleu. Le plastron forme une pointe par devant; il est droit par derrière; les deux parties du plastron sont coupées sur les figures 36 et 37, sur lesquelles on coupe aussi la doublure de ces plastrons; l'épaulette (fig. 38) n'a point de doublure. — La figure 35 représente la moitié du tablier, dont on augmente la longueur de façon qu'il ait 41 centimètres devant, 46 centimètres 1/2 derrière, en laissant, de plus, l'étoffe nécessaire pour un ourlet de 4 centimètres 1/2 sur le bord inférieur, de 2 centimètres 1/2 par derrière; le tablier, dont l'entournure est remplacée par une fente indiquée sur la figure 35 par une double ligne, est froncé depuis K jusqu'à L, — depuis N jusqu'à M, et cousu (en assemblant les lettres) entre les deux *doubles* des plastrons. L'épaulette (fig. 38) est bordée avec la tresse, ornée avec deux rangs de soutache, puis réunie au plastron et au tablier (dans la fente), *o* avec *o* jusqu'au point avec le point, — P avec P jusqu'à la croix avec la croix; la fente est garnie à l'intérieur avec une bande en biais (3/4 de centimètre de largeur) qui cache la couture de l'épaulette; l'encolure est bordée et ornée de soutache, ainsi que tout le tour du tablier.

Bonnet de nuit pour petite fille de deux à trois ans.

Les figures 39 et 40 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Ce modèle est fait en batiste ou nansouk, et garni d'une



EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

Toilette de printemps. Robe de taffetas violet. La jupe est brodée avec un volant tuyauté ayant 10 centimètres de hauteur, surmonté d'une bande de velours noir ayant 3 centimètres de largeur; le volant de la bande remonte sur le côté droit en décrivant une *grecque :* dans les *dents* de cette *grecque* sont posés deux boutons en velours noir; manches larges à revers formés par une grecque pareille à celle du jupon. Corsage plat boutonné à ceinture.

Robe en alpaga gris. Le bas de la jupe est orné, sur une hauteur de 20 centimètres, de losanges formées par des rubans de velours noir ayant 2 centimètres de largeur; Dans le creux de chaque losange on place une croix à branches doubles, formée avec du velours noir ayant 1 centimètre de largeur. Les losanges remontent sur le devant de la jupe et du corsage en diminuant de proportions vers la taille, augmentant vers le haut du corsage qui est plat, à ceinture. Manches larges ornées de losanges.

dentelle étroite, véritable ou imitée, ou faite au crochet; la figure 39 est la moitié de la passe; — la figure 40 est le fond tout entier; pour couper ce fond, on place l'étoffe en biais sur le milieu de la figure 40; — on fait un ourlet étroit sur le devant et le derrière de la passe; on coud sur l'*endroit* de cette passe une bande en droit fil, qui, après avoir été cousue de chaque côté, n'a que 3/4 de centimètre de largeur; elle est posée à l'endroit désigné sur le patron par les mots : 1re *double coulisse;* cette bande doit avoir, en *plus*, la longueur nécessaire pour le tour du fond sur lequel elle sera posée plus tard en qualité de double coulisse; on pose de la même façon, c'est-à-dire en les cousant trois fois chacune (sur les trois lignes), les autres bandes marquées sur le patron par le mot de *doubles coulisses.* — Le côté de la passe qui est marqué Q et R est froncé depuis le point jusqu'à l'R; on divise les fronces également, et on coud la passe avec le fond, en réunissant les lettres Q et R. — Une bande en biais, piquée à l'endroit, couvre la couture qui réunit la passe et le fond. Après avoir ourlé le bas du fond, on coud la partie non encore employée de la bande *double coulisse* sur la couture réunissant le fond et la passe; on passe dans toutes les coulisses de la ganse fine, et, la tirant, on fronce le bonnet, et on lui donne la forme de notre modèle. La quatrième double coulisse a (jusqu'à la moitié du bonnet) 17 centimètres; — la troisième, 17 centimètres 1/2; — la deuxième, 18 centimètres de longueur, quand toutes ces coulisses sont tirées; celle qui fait le tour du bonnet, depuis le milieu de dessus jusqu'à la place marquée par deux croix où l'on pose les brides, a 16 centimètres 1/2 de longueur; — depuis la bride jusqu'à la couture réunissant le fond et la passe, 9 centimètres 1/2 de longueur; les cordons sont fixés solidement dans la couture qui vient d'être mentionnée; on fait des boutonnières dans le fond, afin d'y passer les cordons et de le serrer à volonté. Les brides, entourées d'un petit ourlet, ont 30 centimètres de longueur, 4 centimètres de largeur.

Corset pour petite fille de deux à six ans.

Les figures 41 à 43 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Nous recommandons particulièrement ce modèle; il n'a point de baleines ni de pointes, et soutiendra la taille de l'enfant sans exercer une pression dangereuse. — La figure 41 représente la moitié du devant, et indique aussi la moitié de la bande élastique qui remplace le busc; on coupe les deux devants, d'après la figure 41, jusqu'à la bande élastique, — d'abord en coutil blanc ou gris, puis en percale de même couleur pour la doublure; on place la bande élastique entre les deux *doubles* du corset; le devant est *piqué* sur les trois lignes qui le traversent deux fois, et l'on pose en même temps des cordons ronds, assez gros, qui, placés entre les coutures, maintiennent le corset et remplacent les baleines. La figure 42 (dos) est doublée comme le devant, garnie d'un large ourlet dans lequel on place des œillets; on *pique* le dos comme le devant sur les lignes unies, on pose des cordons ronds comme sur les devants; on réunit le dos et le devant, sur le côté, depuis S jusqu'à T; on rabat à l'intérieur l'étoffe et la doublure, l'une contre l'autre, sur chaque côté, depuis T, et l'on y fait les œillets indiqués, dans lesquels on passe en *croix* un cordon élastique, dont on fixe l'extrémité au bord du corset; ce cordon remplace avantageusement le gousset des hanches. — On borde le corset en haut et en bas avec un ruban de fil, et l'on place au milieu, par devant et aussi sur les côtés, des boutons qui servent à soutenir les pantalons ou les jupons. La figure 43 représente la bretelle, qui est en cordon élastique. Chaque bretelle est cousue sur les devants, croix avec croix; — sur le dos, étoile avec étoile; on cache cette couture en la couvrant à l'envers du corset avec un cordon de fil.

Bonnet de nuit pour femme, n° 1.

Les figures 44 à 46 (*verso*) appartiennent à ce patron.

La figure 44 représente la moitié de la passe; celle-ci est réunie au fond par une double couture piquée, depuis U jusqu'à V. La figure 45 est le fond tout entier; il est froncé au bas, puis à 1 centimètre 1/2 de distance de ces premières fronces, par conséquent, sur la ligne unie; on tire ces fronces de façon à les placer sur le poignet (fig. 46), sur lequel on les *pique*; la garniture est brodée avec un dessin fort simple, indiqué sur la figure 44; elle a, en tout, 1 mètre 18 centimètres de longueur, — 2 centimètres de largeur par devant, — 2 centimètres 1/2 de largeur par derrière. Depuis la pointe du milieu la garniture est posée *à plat* de chaque côté, sur un espace de 9 centimètres : le reste est régulièrement froncé; elle est réunie au fond, derrière, par une couture roulée sous le doigt; — devant, elle est posée sous la passe, et cette couture est couverte par une bande en biais, ayant 1 centimètre de largeur; on peut poser sur la passe même une deuxième garniture semblable; chacune des brides a 42 centimètres de longueur, — 4 centimètres 1/2 de largeur; on l'arrondit vers le bas; à cette place, on brode le dessin de la garniture; sur les côtés, les brides sont simplement ourlées; on les coud à la place indiquée sur le patron.

Bonnet de nuit pour femme, n° 2.

Les figures 47 et 48 (*verso*) appartiennent à ce patron.

La passe est coupée sur la figure 47; on taille le fond sur la figure 48. La partie inférieure du fond forme un bavolet, marqué par une coulisse, pour laquelle on pose une bande en dessous; cette bande est *piquée* à l'*endroit* du bonnet; on fait au milieu deux boutonnières pour y passer des cordons ou de petites bandes de percale. — Le fond est froncé depuis W jusqu'à X, et piqué sous la passe W avec W jusqu'à X avec X; — elle est toujours *piquée*, mais plate depuis X jusqu'à Y sur le bavolet; sous cette couture on place un cordon de fil ayant 3/4 de centimètre de largeur; on le pique sur la ligne unie de la figure 47. La garniture a 1 mètre 18 centimètres de longueur, 2 centimètres 1/2 de largeur; elle est brodée avec le dessin indiqué sur la figure 47. Cette garniture est légèrement froncée, et posée entre le bonnet et une bande (3/4 de centimètre) cousue à points *devant* sur le bord, puis *piquée* à l'*endroit* sur la ligne unie. Chacune des brides dont la place est marquée sur la figure 47 a 42 centimètres de longueur, — 5 centimètres de largeur; le bord inférieur des brides est garni avec une bande brodée.

Bavette.

La figure 49 (*verso*) appartient à ce patron.

Le dessus de la bavette est en piqué blanc à carreaux; la doublure est de percale. La figure 49 représente la moitié du dessin, que l'on brode sur le piqué et la doublure à la fois; cette broderie, à l'exception des petits points et des anneaux, est faite au point d'arêtes; les petits points sont *piqués*, les anneaux faits au plumetis, les bords festonnés; tout ce travail est fait avec du coton assez gros; l'encolure est bordée d'un passe-poil; on met des cordons de chaque côté, aux places indiquées par une croix et un point.

Col carré pour homme.

La figure 50 (*verso*) appartient à ce patron.

On fait ce col en toile fine, coupée triple, le col se composant de trois morceaux pareils; il est simplement *piqué*, et cette couture est indiquée sur la figure 50 par une ligne ponctuée; on fait les boutonnières indiquées sur le patron.

Col rond pour homme.

La figure 51 (*verso*) appartient à ce patron.

Ce col, comme le précédent, est *triple*, en toile fine, et orné d'une couture au point d'arêtes, branche de corail (voir le n° 11 de la présente année); ce point d'arêtes est placé entre deux doubles coutures piquées; entre chacune de ces coutures on place une ganse fine et ronde. Une couture piquée, indiquée par la ligne ponctuée, entoure le bord du col; les coutures *avec ganse* sont marquées par des lignes droites. La boutonnière placée dans le milieu, par derrière, sert à attacher le col de la chemise.

Corsage blanc pour jeune fille de neuf à onze ans.

Ce corsage est formé par des entre-deux brodés, encadrés par des entre-deux de guipure, et alternant avec des bouillonnés de mousseline. Le bas des manches est bouillonné avec des entre-deux formant pattes. Le poignet et l'encolure sont ornés de ruches en guipure blanche.

Tablier pour petite fille de 5 à sept ans.

Ce tablier est orné de cinq petits plis. Les poches sont à revers festonnés avec rosette brodée. Les bretelles et nœuds d'épaules sont festonnés.

Grand manteau pour enfant nouveau-né.

Ce manteau est en piqué blanc, brodé en soutache et lacet, garni avec une bande de broderie anglaise.

Robe de baptême.

Ce modèle, très-simple quoique très-élégant, est fait entièrement en mousseline blanche. Le *tablier*, formant *plastron* sur le corsage, se compose de bouillonnés séparés par des bandes piquées et encadrées avec quatre ruches tuyautées en mousseline unie. Encolure et manches brodées de ruches semblables à celles de la robe.

Nota. Il nous a été impossible de placer sur notre planche les patrons de ces quatre objets. M. Leballeur, rue Taitbout, 74, les enverra à celles de nos abonnées qui les lui demanderont. La robe de baptême coûte 30 francs prise chez M. Leballeur.

Broderie en relief.

Ce genre de broderie, très-nouveau, est d'une grande richesse; on le fait au point d'armes, plumetis, cordonnet, point noué. Treize petits dessins accompagnent ce coin de mouchoir; ces détails sont exécutés isolément sur de la batiste, au plumetis, et entourés d'un contour au point de cordonnet; on les découpe soigneusement, on les coud à leur place, on les *bombant* un peu, afin qu'ils paraissent plus en relief que les autres détails du dessin exécutés sur le mouchoir même.

Dessin de tapisserie.

Ce dessin, de genre oriental, servira pour coussin, tabouret de pied ou de piano, tapis, grand fauteuil, chaise, etc.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Les costumes d'enfants que nous allons décrire ont été exécutés chez Mme Pauline Royer, rue de Rivoli, 186; cette maison est l'une des plus recommandables pour le bon goût qui préside au choix et à l'invention de ces mille détails qui relèvent le vêtement le plus simple, et le préservent à la fois de la vulgarité et de l'excentricité. Quel que soit le prix d'un vêtement exécuté chez Mme Pauline Royer, ce vêtement fût-il très-modeste ou très-riche, tout uni ou garni de dentelles et de broderies, les mères sont certaines de n'être point exposées à voir leurs enfants transformés en chiens savants, en bateleurs bariolés, en saltimbanques couverts de toquets extravagants, à plumets multicolores; on trouve, en un mot, chez Mme Pauline Royer l'élégance véritablement parisienne, celle qui se crée pour Paris, et non en vue de l'exportation.

Nous publierons prochainement une gravure accompagnée de patrons représentant les plus jolis modèles créés par Mme Royer pour la saison d'été.

Mme Royer envoie à toutes les personnes qui lui en font la demande par lettre affranchie, un bulletin indiquant toutes les mesures à prendre pour avoir, à toute distance de Paris, des vêtements bien faits. D'après ces indications, Mme Royer se charge d'exécuter toutes les toilettes qu'on lui demande.

Toilette de soirée pour jeune fille de dix ans. Robe de taffetas blanc à deux jupes; celle de dessus est brodée au plumetis, ou bien au crochet (point chaînette), avec de la soie de cordonnet bleue et de la même soie blanche; le dessin forme des losanges entrelacées, mi-parties blanches et bleues; le corsage est décolleté, plat, rond, c'est-à-dire sans ceinturon et sans pointe; la berthe est brodée comme la jupe et comme les doubles jockeys, composant les manches courtes, dépassées par un bouillonné court en mousseline blanche. Les cheveux sont retenus par un filet en soie bleue, à nœuds bleus, sur le devant de la tête.

Petit garçon de quatre ans. Jupe et veste de popeline gris perle; la veste est à pointe par derrière et ajustée; les devants sont *flottants*, sur une chemisette plissée en mousseline blanche; le costume est orné de broderie en soutache rouge mélangée d'agréments en passementerie formant de grandes dents; chapeau de paille noire à rebords de velours noir, orné d'une grande plume blanche; col plat et manchettes plates, rabattues sur des sous-manches bouffantes.

Petite fille de six ans. Jupe de popeline écossaise; corsage froncé à manches larges, en mousseline blanche; les devants du corsage, l'encolure et les poignets des manches sont ornés de bandes brodées; la ceinture, à longs bouts, est en mousseline blanche brodée.

Première communiante. Robe de mousseline blanche; le corsage en entièrement formé par des bouillonnés transversaux, séparés par un passe-poil; sur ce corsage, bretelles et ceinture Médicis à longs bouts frangés en taffetas blanc. Manches ajustées au poignet, composées de bouillonnés; jupe ornée avec des volants tuyautés couvrant un espace de 30 centimètres; à 10 centimètres de distance, deux autres volants tuyautés couvrent un espace de 15 centimètres. La coiffure se compose d'un filet en soie blanche garni de rubans, comme un bonnet; sur le filet, grand voile en mousseline blanche, simplement ourlé.

Jeune fille de douze ans. Robe en taffetas léger, quadrillé, mauve et blanc; le lé de devant forme une sorte de tablier sur lequel les deux lés suivants s'arrondissent de chaque côté; le bas de la jupe et la couture des lés de devant ont une garniture composée d'une ruche chicorée en taffetas mauve uni; le corsage, plat, est fermé par des boutons mauves; une ruche chicorée dessine sur le corsage une veste zouave; les manches, larges, sont garnies de ruches chicorées; col plat, manchettes plates sur des sous-manches bouffantes; bottines en cuir gris.



LE DÉMON DES PRAIRIES *.

Suite.

III

UN BIVOUAC DANS LA PRAIRIE.

Baumann avait continué à prendre les devants. Il lui semblait que depuis dix ans il respirait pour la première fois un air libre; en contemplant cette plaine qui s'étendait à l'infini devant lui, où nul autre bruit ne se faisait entendre que celui des conducteurs des attelages, et en sentant sous lui un cheval plein d'ardeur obéissant à la moindre impulsion, il se figurait qu'il avait des ailes et qu'il allait s'envoler et s'abîmer dans cette immensité. Il croyait voir s'évanouir derrière lui toutes ses premières années, années d'une vie mesquine et laborieuse, et commencer une nouvelle existence qui remplirait tous les besoins de son âme; et il éprouvait une certaine joie à s'abandonner entièrement à ses illusions.

Il y avait quelque temps qu'il parcourait ainsi la prairie, lorsque tout à coup, comme sortis de terre, se présentèrent à lui, à une certaine distance, trois Indiens à cheval qui s'approchèrent lentement. Pendant un voyage qu'il avait fait dans les provinces du Nord-Est, Baumann s'était mis au courant des différentes tribus des Peaux-Rouges. Il les avait toutes trouvées fort tranquilles, fort soumises et prêtes à saisir jusqu'aux moindres occasions de gain que pouvait leur offrir le commerce; aussi ses idées à l'égard de ces sauvages étaient-elles fort modifiées. Il crut cependant devoir arrêter son cheval et desserrer les courroies de sa carabine; mais il eut presque honte de cette précaution, dès qu'il put mieux distinguer les arrivants.

De sales couvertures couvraient trois maigres figures, montées sur des chevaux plus maigres encore. Leurs cheveux en désordre étaient attachés par derrière, et tout leur ensemble révélait des gens disposés à mendier plutôt qu'à attaquer. Un seul parmi eux était armé d'une vieille carabine rouillée, qu'il portait rejetée sur son dos. Ils passèrent environ à cinq pas de Baumann, qui s'était arrêté pour mieux les examiner, et qui n'aurait ressenti pour ces pauvres diables qu'un mélange de sympathie et de pitié, si les regards malveillants qu'ils jetèrent à la dérobée sur lui ne l'avaient point frappé. Aussitôt que les Indiens aperçurent le convoi, ils s'éloignèrent encore plus de la route, sans pourtant la perdre entièrement de vue; aussi Baumann, dans l'impossibilité où il était de s'expliquer la présence de ces singulières figures, crut-il plus prudent de revenir sur ses pas et de regagner lentement le reste de la compagnie. Avant même d'atteindre la tête du convoi, il rencontra le vaguemestre.

« Il y a longtemps que je les ai aperçus, » dit celui-ci à Baumann, lorsque le jeune Allemand lui eut fait part de sa rencontre, « et cette apparition si proche de nos limites est loin de me plaire. La tribu dont ils font partie est trop dégénérée pour oser attaquer en face un homme blanc, même seul; mais ce sont des voleurs plus rapaces que des corbeaux et plus rusés que des renards; évidemment ils ont déjà eu vent de l'arrivée de notre convoi. »

Ils continuèrent leur marche en silence et ne tardèrent pas à arriver dans un enfoncement de terrain qui probablement avait dû être autrefois le lit d'un ruisseau.

« Ce sont là les chemins qu'ils préfèrent à tout autre, » dit le vaguemestre; « c'est par là qu'ils se glissent comme des couleuvres; mais du moins nous sommes prévenus, et nous nous tiendrons sur nos gardes. »

Le convoi pouvait bien avoir fait dix milles dans la prairie, lorsque le vaguemestre donna le signal de la halte et désigna, pour passer la nuit, un endroit dans le voisinage

* Voir les nos 11, 12 et 13.



LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du [illegible] Rue Jacob Paris

de deux petites sources. Les chariots, les timons tournés en dehors, furent placés en rond de manière à ne laisser qu'un étroit passage pour entrer dans le cercle qu'ils formaient. On dételа ensuite les chevaux, qu'on laissa paître sous l'inspection des vaqueros. Trois grands feux allumés pour préparer le dîner et le café indispensable lancèrent bientôt au ciel une flamme éclatante, et le vaguemestre indiqua l'ordre des factions.

Green et Baumann, pour donner le bon exemple, demandèrent à veiller après l'heure de minuit, et bientôt le pourtour du retranchement formé par les chariots, ou le *carrel*, ainsi que l'appellent les Américains, offrit un spectacle plein de vie et d'animation. La manière dont chacun s'y prit pour subvenir aux premières nécessités, et pour assurer son repos contre les dangers de la nuit, dénotait une longue et intime connaissance de la vie des prairies; aussi Green, en parcourant les différents groupes et en s'assurant partout de la bonne entente des dispositions prises, sentit renaître en lui toute confiance en l'heureux résultat de cette expédition.

La nuit était venue presque subitement. On fit rentrer les bêtes de somme dans l'enceinte des chariots; les feux, devenus inutiles pour le reste de la nuit, s'éteignirent peu à peu, et l'on vit bientôt chacun, son rifle à la portée de sa main, s'envelopper dans sa couverture et s'étendre à terre. Il ne resta plus debout que six hommes formant un groupe au milieu duquel se trouvait Dutch-Bill, pérorant la pipe à la bouche.

« Vous verrez ce que c'est que la route de Santa-Fé, si vous ne la connaissez pas, » disait-il. « D'ici à l'Arkansas, cela ne vaut pas la peine d'en parler : c'est plat comme une table; à peine, par-ci par-là, quelques méchants ruisseaux où un bon vaquero puisse faire preuve de talent. Quant aux Indiens, — de méchants garnements, de lâches fripons, avec lesquels on ne sait jamais sur quel pied danser; — j'ai vu une fois un d'eux enfermer un loup dans un sac, et la nuit, après s'être glissé en rampant à travers les sentinelles, jeter son fardeau au beau milieu des chevaux, dans le carrel. C'est alors qu'eut lieu une jolie confusion : tous les chevaux semblaient devenus fous; ils déchirèrent leurs entraves comme de l'amadou, renversèrent leurs gardiens, et les voilà tous partis comme une flèche dans la prairie. Au premier bruit, je me réveillai en sursaut, et compris bien vite, en entendant les hurlements des Peaux-Rouges, qu'il ne nous resterait pas grand'chose de nos bêtes. Heureusement que, près de la jument qui portait à son cou la clochette à laquelle obéit tout le troupeau, se trouvait un vaquero plein d'intelligence : il ne fait qu'un bond jusqu'au cheval, et, à peine était-il grimpé sur cette jument, qu'elle part au triple galop. Mais il se cramponne à son cou et, aussitôt qu'il reconnaît les cris des Indiens, il saisit dans sa main la cloche et la serre pour que le son ne le trahisse point. Au bout de quelques minutes d'efforts surhumains il parvient enfin à se rendre maître de l'animal et à le diriger dans la direction du camp; puis, à peine se voit-il une centaine de pas d'avance, que, lâchant tout à coup la cloche, il accourt à nous à bride abattue, et, avec lui par derrière, le troupeau entier rentre comme un ouragan dans le carrel. Le lendemain matin, quand nous passâmes la revue de nos chevaux, il ne nous en manquait que deux; mais, en revanche, sur le sol gisaient trois cadavres de Peaux-Rouges, le crâne fracassé par les fers de nos bêtes. Croyez-moi, tous ces gueux d'Indiens, c'est de la vermine. Jamais ils n'oseront s'en prendre à nous.

— Mais, dites donc, oncle Bill, il faut que le loup ait été d'un bien excellent caractère, ou bien dressé, pour s'être ainsi laissé tranquillement fourrer dans un sac, et n'avoir commencé à hurler qu'une fois arrivé à destination. »

Cette question, adressée au vaquero par Joseph, le jeune Mexicain, fit froncer le sourcil à Dutch-Bill. Il enfonça son chapeau plus profondément sur sa tête, et, se tournant lentement vers le jeune garçon :

« Ah! vraiment? » dit-il, sans qu'on pût savoir s'il allait prendre en bonne ou mauvaise part la remarque, « voyez-vous ce jeune drôle? ça ne croit à rien et ça veut toujours en savoir plus long que les autres. Tais-toi, blanc-bec, et tâche de profiter des leçons des anciens. »

Baumann, après avoir passé l'inspection de son fusil, s'était étendu dans le chariot de Green, et avait essayé d'y suivre l'exemple des autres; mais il se sentait trop excité par les événements du jour pour pouvoir dormir. D'ailleurs, à la tombée de la nuit, il avait perdu de vue son ami l'Américain, et il ne voulait pas se laisser aller au repos avant qu'il fût revenu à ses côtés. Cependant, insensiblement ses idées se brouillèrent, et bientôt même il ne tarda pas à tomber dans un léger assoupissement. Une crainte subite le réveilla en sursaut : il lui semblait avoir entendu des cris et des coups de fusil. Aussi, se levant précipitamment, il gagna l'entrée du chariot; mais tout était tranquille et sans bruit autour de lui. On n'entendait dans la nuit que le ronflement sonore des dormeurs, et, au loin, le cri des chacals. A la lueur d'une allumette, il regarda l'heure à sa montre. Il était presque minuit, et cependant Green n'était pas encore rentré. Légèrement inquiet, il s'apprêtait à quitter la voiture pour se mettre à sa recherche, lorsqu'on l'appela pour son tour de faction. Quelques minutes après, son fusil à la main, il se trouvait aux dernières limites du campement, seul au milieu du silence solennel de la nuit dans la prairie.

Ainsi perdu dans cette immensité, il ne tarda pas à se laisser aller à ses pensées, et, sans même qu'il en eût conscience, toute son aventure de Becksbourg se représenta à lui avec toutes ses émotions aussi violentes et aussi distinctes que la première fois. Encore une fois il relut dans sa pensée la lettre d'adieu que lui avait écrite la jeune fille, lettre que son esprit fidèle lui représentait jusque dans ses moindres détails. Arrivé même à ce passage : « Selon toutes probabilités, nous ne nous reverrons plus jamais, » il sentit en lui une telle douleur que, surpris de la violence de ces sentiments qu'il croyait étouffés en lui, il se redressa pour rejeter loin de lui de si tristes souvenirs. Ce fut alors qu'en laissant ses yeux parcourir la prairie, il lui sembla voir non loin de lui les hautes herbes s'agiter et légèrement onduler, bien que pourtant on ne sentît aucun souffle de vent. Assez surpris, il fit un pas en avant et regarda plus attentivement; mais tout était tranquille et immobile comme la nature elle-même. Évidemment, il s'était trompé : ce n'était qu'une illusion due à la clarté tremblante des étoiles. Il venait de revenir à sa place et s'efforçait de donner une direction à ses idées pour ne pas retomber dans ses premières rêveries, lorsqu'à travers l'obscurité il vit venir à lui une figure qu'il ne tarda pas à reconnaître pour celle de Green.

« Ah! vous voilà? » lui dit celui-ci d'un ton animé, mais à voix basse. « Je viens causer un peu avec vous avant de regagner mon poste. C'est déjà bien assez ennuyeux de veiller, ici surtout où nous sommes plus en sûreté qu'à Saint-Louis même. Il y a quelque chose d'extraordinaire dans ce jeune garçon mexicain. Je ne sais vraiment point d'où vient l'intérêt qu'à première vue j'ai porté à cet enfant; mais je donnerais bien quelque chose pour être instruit de tout ce qui le regarde. Tandis que tout le monde dormait, je faisais ma ronde, lorsque je l'aperçois à son poste, comme un homme, et regardant fixement au loin. J'allais m'approcher de lui pour échanger quelques paroles, lorsque tout à coup je le vois tomber à genoux et serrer sa carabine d'un air désespéré. « Repoussé de partout, sans patrie, sans ami, » s'écrie-t-il en espagnol et d'un ton si douloureux que je m'en suis senti le cœur serré, « où aller maintenant? Toujours en avant! Tout chemin ne m'est-il pas bon? Pourquoi m'a-t-il fallu connaître toutes les douceurs d'une patrie, d'une famille, et me voir obligé maintenant d'y renoncer? » C'est une singulière langue, Baumann, que cette langue espagnole, et c'est incroyable comme elle se prête aux transports de la passion. Ce qui dans tout autre idiome paraîtrait affecté semble tout naturel en espagnol, même dans la bouche d'un enfant, et surtout dans celle d'un enfant comme celui-là; car, je vous le dis, c'est un enfant singulier.

— Eh bien! après? » dit Baumann.

« Eh bien! Pendant quelque temps il resta la figure cachée dans les herbes, et je vous avouerai que jamais je n'ai éprouvé de sensation si vive que pendant ces quelques minutes; et, lorsqu'enfin il se releva et fit un mouvement comme pour se retourner; vous le dirai-je, Baumann? mais je me suis éloigné doucement, comme si je venais de commettre une indiscrétion. Traitez-moi de fou, si vous le voulez; mais, voyez-vous, il y a quelque chose d'étrange dans ce garçon.

— Silence! » s'écria Baumann en ce moment, en saisissant son fusil.

Tout près, devant eux, une haute figure venait de surgir de terre.

« Vos postes sont mal gardés, gentleman, » dit une voix tranquille, « et, si vous n'y mettez ordre immédiatement, demain vous n'aurez plus un seul cheval.

— Comment cela? » s'écria Green en examinant le gigantesque Indien qui se trouvait devant lui.

« Parce que les voleurs se sont faufilés par le passage qui est resté vide à côté de vous, et que probablement ils sont déjà en pleine besogne.

— Tenez cet homme au bout de votre fusil, Baumann! » dit Green en bondissant de surprise et en s'élançant dans la direction du poste qu'il avait quitté. L'Indien resta immobile comme une statue en face du canon de fusil braqué sur lui. Mais bientôt derrière eux le camp sembla s'animer; on entendit s'élever des cris de malédiction et d'effroi, puis résonner un coup de fusil, auquel répondit immédiatement un cri de douleur. Baumann sentit un frisson glacer tout son corps. Pour la première fois, il eut le sentiment d'un danger sérieux, et pourtant la sensation qui s'emparait de lui ne semblait pas manquer de charme.

Quant à l'Indien, il restait toujours sans mouvement.

« Tas d'hypocrites! méchante vermine! » dit alors, après quelques minutes, la voix de Dutch-Bill qui s'approchait.

« Amenez-nous donc un peu ce gars-là, pour que nous le confessions.

— Le danger est-il donc passé? » demanda Baumann, sans pourtant quitter l'Indien des yeux.

« Oui, passé; et eux aussi ont déguerpi comme des chenilles dans l'herbe, excepté deux pourtant, » dit le nouvel arrivant en se montrant derrière l'Indien. On a attrapé l'un par la jambe; quant au second, qui partait déjà avec un cheval, c'est le jeune gars mexicain qui vous l'a descendu d'une balle, ni plus ni moins qu'un faisan. Il a été le premier sur pied, et s'est démené comme un diable avec les Indiens. Ainsi donc, en avant, camarade! » dit-il en donnant à l'Indien un léger coup de crosse.

« Un homme de sens ne devrait pourtant point battre un ami qui a veillé sur lui! » dit l'Indien en jetant sur le vaquero un regard sévère.

« Ami, ami! » répliqua Dutch-Bill; « faut voir. La nuit, le diable lui-même peut bien vouloir passer pour blanc. Laissez-le, » continua-t-il en voyant Baumann s'approcher. « Je sais bien qu'il a raison; mais je ne me soucie pas d'en convenir devant lui. »

La figure de l'Indien resta impassible; mais il se dirigea vers le lieu du campement où l'on venait d'allumer deux torches qui éclairaient les groupes des gens si inopinément arrachés à leur sommeil. Au milieu d'eux se tenait Green à côté du vaguemestre, et, non loin, trois personnes attachaient à la roue d'un chariot le voleur qu'on avait pris.

L'Indien, la tête haute, s'avança dans le cercle projeté par la lumière et sembla attendre qu'on l'interrogeât. Le vaguemestre examina longtemps d'un regard scrutateur cette figure gigantesque, avant de lui adresser une question.

« Pourrais-tu bien nous dire ce qui t'amène ici? » lui demanda-t-il enfin, « les Kikapoos ne s'avancent pas ordinairement si loin dans cette partie de la prairie!

— Poing-de-fer, le grand chasseur, a chargé les Kikapoos de prévenir du danger qu'ils courent les convois des hommes blancs, avant qu'ils arrivent aux rives de l'Arkansas, où les Comanches et les Kiowas se sont soulevés pour revendiquer leurs anciens droits, » répliqua tranquillement l'Indien en bon anglais. « Nous avons transmis le message; mais nous savons aussi que les enfants sans patrie de la prairie, dont le nom a disparu avec leur tribu, viennent de nouveau rôder sur les bords du Missouri, où l'homme blanc est sans méfiance. J'ai donc suivi la piste de mes frères pour les préserver de tout dommage, ainsi que l'a ordonné Poing-de-fer, lorsqu'il se trouvait encore dans le pays des Kikapoos. J'ai dit.

— Quel est ce Poing-de-fer dont tu nous parles?

— Il vient et s'en va, selon que l'esprit le pousse; il est le bienfaiteur des Kikapoos et l'ami des blancs. C'est Poing-de-fer, le grand chasseur.

— Et ta mission s'arrête-t-elle ici?

— Mes frères blancs sont prévenus. Ils en savent maintenant autant que l'homme rouge. »

Le vaguemestre échangea un regard avec Green; puis il dit à l'Indien :

« Tu peux manger et fumer avec nous, et, si tu désires encore autre chose, dis-le.

— Je n'ai rien à demander, et mes frères blancs doivent avoir besoin de repos.

— Prends toujours cela, et achète quelque chose pour ta squaw (femme), » dit alors Green en s'avançant et en mettant plusieurs pièces d'or dans la main de l'Indien. Celui-ci fit un signe de tête, sans regarder ce qu'on lui donnait; puis, marchant à grands pas, il disparut bientôt dans les ténèbres de la prairie.

Cet incident avait produit sur toute l'escorte du convoi une impression désagréable. De mémoire d'homme, on n'avait entendu parler d'une tentative de vol aussi audacieuse si près des limites de la prairie; aussi cette attaque, jointe aux avis de l'Indien, sembla-t-elle à tous un mauvais présage pour l'expédition. On n'entendit aucune de ces plaisanteries qui sont si habituelles aux vaqueros après le danger passé. Les factions suivantes furent montées en silence, et on resserra encore plus le cercle du campement, comme si une nouvelle attaque des Indiens était à redouter. On s'étendit de nouveau à terre, mais sans dire un mot, et tous semblaient se laisser aller à de tristes réflexions, Dutch-Bill tout le premier. Il chercha des yeux le jeune Mexicain, et, l'ayant aperçu s'enrouler dans sa couverture et s'étendre près des chariots, il alla s'installer à côté de lui.

« Tu m'as l'air d'avoir le coup d'œil assez juste, mon garçon, » lui dit-il, « et il me semble qu'un Peau-Rouge de plus ou de moins ne pèse guère sur ta conscience.

— Il a bien fallu m'y habituer, » répliqua celui-ci d'un ton grave, qui ne lui était point ordinaire; « mais je crains bien que d'ici à demain les loups de la prairie ne laissent pas grand'chose de son corps.

— Ma foi! il n'a pas plus volé son sort que celui que nous avons pris, et qui va rester lié à la roue le reste de la nuit, » grommela Bill en se retournant sur le côté. « Jamais, jusqu'à présent, on ne m'avait troublé la première nuit de notre départ. »

Les tristes impressions de son entourage n'avaient point échappé à Green. Il se tourna, le front soucieux, vers son compagnon, qui semblait rester seul à l'abri de toute émotion.

« J'aurais préféré, » lui dit-il, « la perte de quelques chevaux à la visite de cet Indien avec son triste message. Ces gens sont aussi superstitieux que de vieilles femmes; ce qui me vexe le plus, c'est que c'est moi en quelque sorte qui suis la cause de tout cela, par ma trop grande confiance en cette région de la prairie.

— Le jeune Mexicain peut bien y être aussi pour quelque chose, » lui dit Baumann en souriant. « Je vous avouerai que cette expédition commence à me paraître devoir devenir pleine d'intérêt : elle m'offre maintenant un caractère plus romanesque que je n'aurais jamais pu l'espérer. Au milieu de nous, un jeune garçon plein de mystère, et qui tire sur les Peaux-Rouges comme à la cible; devant nous, une tribu indienne en pleine insurrection, et qui menacerait de mettre notre expédition à néant, si nous n'avions, pour nous protéger, les avis et le poing de fer d'un inconnu, qui sait, même par ses messages, nous mettre à l'abri d'attaques pareilles à celle de cette nuit.

— Allons, vous aussi, cette protection vous étonne? » dit Green en souriant d'un air railleur. « Quant à moi, je regarde toute cette histoire comme une simple invention d'Indien pour nous extorquer de l'argent. Qu'il y ait autour de nous un tas de rôdeurs qui n'ont d'autre désir que de nous voler, nous nous en étions déjà aperçus, et nous aurions pu parfaitement nous mettre à l'abri de leur tentative, même sans ce Kikapoo, qui a deviné ce qui allait se passer et s'est lancé sur leurs traces.

— Eh bien! et le jeune garçon? Ne cache-t-il aussi aucun mystère? » lui demanda Baumann.

« Pourquoi cela? » répliqua Green d'un ton de mauvaise humeur. « Cet enfant s'est échappé de je ne sais où, et ne sait où aller. Ce n'est pas plus difficile à deviner que cela. Aujourd'hui les Indiens m'ont joué un tour; mais ils ne m'y reprendront plus. Mais, voyons, Baumann; je crois qu'il est temps d'aller dormir. »

Tous deux gagnèrent le chariot qui leur servait de tente et s'y installèrent commodément. Pendant quelque temps, Green se tourna et se retourna sans pouvoir s'endormir. Quant à Baumann, le sommeil ne tarda pas à le gagner.

Il fut réveillé par un cri d'angoisse parti près de lui et tellement lamentable que son cœur en fut oppressé. Il se leva en sursaut, sans comprendre d'abord où il se trouvait. Il faisait jour, et, au même moment, il entendit

se renouveler le premier cri. Déjà il saisissait ses armes, s'attendant à une nouvelle attaque, lorsque Green, qui avait disparu de ses côtés, se présenta à l'entrée du chariot, et lui fit signe de se tranquilliser.

« C'est ce voleur de Peau rouge qui reçoit son compte, » dit-il. « Il a enduré douze coups de fouet sans sourciller; mais il paraît que les huit derniers produisent plus d'effet. Je n'ai pas voulu intervenir dans les ordres donnés par le vaguemestre, autrement je lui aurais fait grâce du reste; mais il m'est impossible d'assister plus longtemps à cette exécution. »

Au moment où Baumann sortit du chariot, on ôtait les liens qui retenaient le malfaiteur à une des roues d'une voiture. On lui permit ensuite de quitter le camp; ce qu'il fit d'un pas chancelant, pour aller tomber à terre, à peu de distance, dans la prairie. La roue à laquelle il avait été lié ruisselait de saug. Green détourna la tête, et, s'avançant vers le vaguemestre :

« Qu'avez-vous fait de celui qui a été tué? » lui demanda-t-il. « Croyez-vous que ses compagnons viendront chercher son corps?

— Ma foi! il ne leur restera plus grand'chose à emporter, » répondit le vaguemestre. « Les loups n'en ont laissé que les os, et ils blanchiront dans la prairie aussi bien que ceux d'un homme blanc. »

Une heure après, tous les chevaux étaient attelés; le convoi se remit en route et commença à traverser la prairie sur une longue rangée.

« Je ne serai vraiment tranquille que quand j'aurai entendu chanter l'un de ces gens, » dit Green, qui, après avoir quitté l'extrémité de la file des voitures, venait de se ranger à côté de Baumann. « Tous, jusqu'aux muletiers mexicains, qui ordinairement ne peuvent se dispenser de chanter, sont aussi silencieux que leurs bêtes. » Et, comme mû par une sourde inquiétude, il piqua des deux et vint se mettre à la tête du convoi. « Qu'est-ce, Bill? » s'écria-t-il, « y a-t-il un orage dans l'air, que vous laissez pendre ainsi tristement votre fouet à vos côtés? Allons, en avant, et gaiement!

— Que voulez-vous, monsieur! le soleil ne luit pas à toute heure, et il faut prendre le temps comme il est, » répondit le vaquero en levant lentement les yeux. « Mais patience! cela passera. »

Cependant Green ne l'écoutait plus, et Baumann, qui l'observait de loin, ne put s'empêcher de hausser les épaules en le voyant de nouveau regarder attentivement la figure du jeune Mexicain.

« Dis donc, mon enfant, es-tu toujours aussi sûr de ton coup de fusil que la nuit dernière? » dit Green au bout de quelque temps.

« A peu près, » répondit le jeune garçon en levant les yeux, mais en les abaissant presque aussitôt devant le regard scrutateur de celui qui l'interrogeait.

« As-tu déjà voyagé dans les prairies? » continua Green avec un véritable intérêt.

« J'ai vécu en Californie dans le voisinage des Indiens.

— Et tes parents, habitent-ils toujours là?

— Je n'ai jamais connu mes parents, monsieur, » répondit l'enfant du même ton grave qui déjà, la nuit précédente, avait surpris Bill. « Je passe pour avoir été volé à Mexico par les Indiens, car je n'ai aucune goutte de leur sang dans les veines; et cependant j'ai été élevé au milieu d'eux jusqu'à ce qu'un instinct secret m'ait fait leur échapper et gagner une des plantations de la frontière.

— Tu y as donc trouvé du travail?

— Les temps ont été durs pour moi, et il m'a fallu vivre comme le pouvait faire un enfant sans parents. En dernier lieu, j'ai servi un avocat à San-Francisco; et c'est chez lui que j'ai appris à lire, à écrire et même un peu à compter.

— Et maintenant d'où viens-tu?»

L'enfant ouvrit de grands yeux et les attacha sur ceux de Green avec un sentiment de vive contrariété.

« Maintenant, monsieur, j'arrive du Missouri, vous le savez aussi bien que moi; mais je n'ai encore aucune mauvaise action sur la conscience. »

Green rougit légèrement.

« Joseph, » lui dit-il, « je n'ai point voulu t'offenser en te questionnant. Donne-moi la main, et ne prends mes paroles qu'en bonne part.

— Je ne vois vraiment pas comment il pourrait les prendre autrement, » dit alors Bill en levant la tête, tandis que le jeune garçon mettait en hésitant sa main dans celle de Green. « Il n'a ni père ni mère, ne sait pas même d'où il vient, et ne veut rien dire. » Puis, rejetant son chapeau en arrière, il lança en l'air plusieurs vigoureux coups de fouet. « Eh bien, mon gars, tu auras en Bill un oncle aussi bon qu'il peut y en avoir sous la calotte des cieux. »

En disant ces mots, il tourna vers l'enfant une figure qui avait repris déjà son expression de bonne humeur.

« Je ne demande pas mieux, oncle Bill, » lui répondit celui-ci en lui tendant la main et en essayant de sourire.

En même temps, et comme involontairement, ses yeux se tournèrent dans la direction de Green, qui, pendant l'explosion de sentiments de Dutch-Bill, était resté en arrière et était ensuite revenu trouver son compagnon de voyage.

« Avez-vous découvert d'où il s'est échappé?» fut la première question de Baumann.

« C'est bon, moquez-vous de moi tant que vous voudrez, » lui répondit Green en rougissant légèrement. « Je ne puis vraiment m'empêcher de m'intéresser à lui, surtout quand il lève sur moi ses grands yeux; et, à en juger par les quelques particularités de sa vie qu'il nous a fait connaître, son apparition n'en reste pas moins fort singulière. » A ces mots, comme pour échapper aux questions de son ami, il fit sentir l'éperon à son cheval et partit au galop.

Pendant ce temps, le fouet de Bill continuait dans les airs ses nombreux claquements, et même, au bout de quelques instants, son propriétaire commença à entonner une sorte de chanson. Quelque rude que fût sa voix, elle sembla dissiper bientôt le malaise qui, depuis le départ, pesait sur toute l'expédition. Peu à peu on entendit claquer d'autres coups de fouet, puis résonner quelques vigoureux jurons; enfin les muletiers mexicains ne tardèrent pas non plus à faire entendre leurs affreuses mélodies, qui, se mêlant à la chanson de Bill, produisirent une étrange cacophonie. Aussi, lorsqu'à midi on fit halte, la fâcheuse impression produite par la nuit précédente avait presque totalement disparu.

O. Ruppius.

(*La suite au prochain numéro.*)



O toi qui daigneras me lire,
Cherche le nom de mon premier
Sur les sept cordes de ta lyre;
Et, voguant loin de mon dernier,
Sur les flots que fend ton navire,
Tâche de saisir mon entier.

A. C.



N° 6532. L'usage de broder le nom tout entier au coin d'un mouchoir est un peu passé de mode; on ne le fait guère que pour les mouchoirs de petites filles; je préfère les initiales. — Mlle *Irma D****. J'ai dit bien souvent à cette place que M. Leballeur, rue Taitbout, 74, se chargeait d'expédier tous les objets qu'on lui demandait : il enverra le jupon à cercles, qui ne paraît nullement devoir disparaître de la toilette féminine; quant aux robes d'enfants, on portera l'un et l'autre (percale brodée, piqué brodé), comme toujours. Oui, pour la robe de mousseline à neuf volants, on peut la porter telle qu'elle est. — *Bleu-blanc-rouge*. Je me déciderai difficilement à publier le corsage en question, parce qu'il me semble par trop excentrique; si cette mode se généralise (ce dont je doute), il faudra bien se résigner à le faire paraître; en tout cas, M. Leballeur enverra ce patron, si on le désire : il me serait impossible de donner ici des explications suffisantes pour faire ce corsage, sous lequel il est indispensable de mettre 1° un corsage décolleté en percale, 2° un corsage montant en mousseline; pour la toilette de jeune fille, je choisirais une robe de taffetas à rayures blanches et lilas; le bas de la jupe serait garni avec un volant tuyauté, à tête, en taffetas lilas uni, ayant 10 centimètres de hauteur; au-dessus du volant, deux ruches chicorées, en taffetas lilas, disposées en ondulations; corsage demi-décolleté (dont nous avons publié le patron dans le n° 12), avec une guimpe montante, en mousseline plissée; manches larges, garnies comme la robe. — Quant au portrait de M. Sainfoin, je désespère du succès des négociations entamées depuis si longtemps avec lui. — Mille remerciments pour cette bonne lettre; je chercherai l'emploi de la soutache blanche. — *Une amie du journal, de Damas-aux-Bois.* Nous publierons des dessins de soutache pour robes; l'une et l'autre combinaison sont jolies et distinguées; si on fait une bordure, elle doit être placée, non pas *sur*, mais immédiatement au-dessus de l'ourlet. M. Leballeur enverra ces dessins, si l'on ne veut pas attendre les nôtres; lui seul peut en indiquer le prix.

Rien n'est plus agréable à porter, pendant les jours très-chauds, qu'une pointe de dentelle de laine noire; les magasins du Louvre en vendent au prix de 29 francs. Les marques de sympathie ne sauraient me fatiguer et m'inspirent toujours une vive reconnaissance. Le talma de mousseline blanche ne sera pas à la mode. — Mme *la baronne L. d'A.* Les *saute-en-barque*, sorte de paletot court, seront généralement adoptés pour les bains de mer; on fera ces paletots en drap léger et aussi en piqué pareil à la robe qui les accompagnera. Nous en publierons le dessin, et probablement le patron.—N° 301. J'ai fait, et j'ai vu faire des emplettes de châles de l'Inde *au Persan, rue Richelieu*; les prix m'ont paru raisonnables; s'adresser pour les confections, à M. Leballeur, rue Taitbout, 74. Il en a en ce moment un grand nombre, et le goût en est parfait. — *Anne J. D. m, St-Étienne.* Il me faudrait beaucoup de place pour répondre comme je le voudrais à cette excellente et charmante lettre; je serre affectueusement la main que l'on me tend; je m'occuperai un jour des sujets que l'on m'indique, et pour le moment je me borne à envoyer le renseignement désiré : la grosseur de la soie de cordonnet, pour les étoiles destinées à former un fichu, est assez indifférente : plus la soie est fine, plus l'ouvrage est beau, mais aussi plus il est long; j'ai fait un travail semblable, et j'ai simplement demandé *de la grosse soie*, mes occupations m'interdisant l'emploi d'une soie plus fine. — *A. C.*, près de ma *table de toilette.* Je ne connais pas d'autre moyen que l'emploi de la poudre de riz, qu'il faut laisser sur le visage une demi-heure, dans le cas particulier que l'on m'indique : il faut mettre cette poudre quand le visage est encore humide, avant qu'il soit essuyé par conséquent.— *Marguerite.* Je cherche le modèle de *blague :* dès que je l'aurai trouvé, il paraîtra; je ne connais pas le *point de perle* au crochet. — *N°* 776. — La robe de laine grise à *côtes* doit être sans garniture, ou bien, si l'on veut, ornée de velours noir; une gravure sera publiée dans le prochain numéro; on pourra en copier la disposition, qui conviendra pour ce genre de robe. Oui, pour les robes de foulard à fond noir. J'ai déjà dit, si je ne me trompe, qu'on les garnira avec un seul volant tuyauté, en taffetas noir uni, à tête, posé au bas de la jupe; ce volant peut avoir de 10 à 12 centimètres; la forme des robes de piqué ne peut varier; cette étoffe *commande* les corsages plats. J'ai déjà expliqué des toilettes de premières communiantes, à l'article *Renseignements :* il paraîtra une gravure représentant ces costumes; — une autre aussi représentera des costumes d'enfants; il serait impossible d'en placer ici la description.

N° 5515. Les renseignements pour tapis de mousse paraîtront dès que cela sera possible. Les chapeaux d'enfant nouveau-né sont invariables : capote ouatée, baleinée, avec un grand voile. Si le crêpe de Chine est trop neuf pour être teint, on pourrait supprimer la frange, le garnir avec un volant de taffetas blanc déchiqueté, et recouvrir le volant, mais non *entièrement*, avec une dentelle ou guipure noire. — *A. R., une fidèle abonnée.* Convertir le paletot trop court en *saute-en-barque.* — *Une première demande*, etc. (épigraphe trop longue). Oui, pour la robe de piqué blanc pour petit garçon, et pour les grands collets ou talmas gris; les chapeaux ronds ne doivent pas être portés, *à la ville*, passé quatorze ans. — *Thismes.* Nous ne pouvons donner autre chose que les formes qui sont à la mode; le fichu en mignardise était dans cette condition; il n'était pas *trop court*, il était à la mode. S'adresser à M. Leballeur, rue Taitbout, 74, si l'on désire un dessin pour fichu Marie-Antoinette en mignardise noire. On tient la ficelle avec la main gauche, on passe la laine ou la soie par-dessus, on fait la maille au-dessus. — Les termes employés pour le tricot et le crochet ont été expliqués bien souvent; ceux de tricot l'ont encore été tout récemment, à l'occasion d'un fichu tricoté.

N° 40. Je n'aimerais pas le châle de tulle brodé en reprises, cela serait trop *mou*, et n'habillerait pas bien. On ne peut porter autre chose que des mantelets de taffetas, de mousseline, ou en étoffe unie, pareille à la robe qu'ils accompagnent, des saute-en-barque et enfin des pointes en dentelle de laine ou de soie noire; en dehors de ces objets, je ne vois rien et ne puis rien trouver. Oui, pour les ceintures *suissesses* et l'*allongement* de la robe de taffetas. Quant aux chapeaux, ainsi que je l'ai déjà dit, *on devient couturière, mais on naît modiste ;* le goût est naturel, et il m'est impossible de donner des conseils sur ce sujet, pour lequel je suis tout à fait incompétente. — *R. M.* J'ai déjà dit bien souvent que nous ne pouvions publier les initiales de toutes nos abonnées : un riche alphabet paraîtra dans l'un de nos prochains numéros. — Nous avons publié de nombreux dessins de tapisserie, pour lesquels on peut utiliser les restants de laine; nous en publierons encore. — *A mon piano.* On portera l'un et l'autre : les mantelets longs et les mantelets courts. Nous publierons les dessins et patrons des mantelets d'été. — *F. S.* La cravate de cachemire noir devra être simplement festonnée tout autour, avec de la soie noire de cordonnet; point d'initiales; l'objet en question ne peut être fait en mignardise noire, puisqu'il appartient au genre *lingerie.*

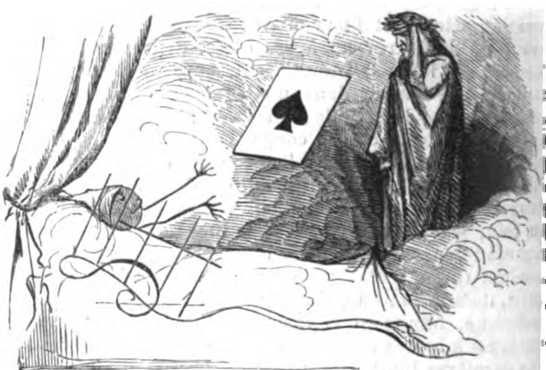
N° 3665. La pèlerine en question est *à la mode;* si l'on préfère une autre forme, il faut la demander à M. Leballeur. Les petits parapluies, avec anneau à l'extrémité, sont, au contraire, nouveaux et à la mode. Nous publierons prochainement des patrons de chemises décolletées pour femmes. On brode les initiales sur chaque drap; ourlet piqué. Nous publierons, ainsi que je l'ai déjà annoncé, des patrons pour vêtements d'enfants. On portera toujours les chapeaux-cloches à plumes. Une belle pointe en dentelle noire (on peut l'avoir fort belle pour le prix que l'on m'indique, 3 à 400 francs) est un excellent *meuble* dans la toilette d'une femme, et parfaitement convenable pour tous les âges; on peut la doubler en gaze de soie blanche ou de couleur, laisser dépasser la doublure, qui serait bordée avec une ruche à la vieille.— *C. D.* On porte des cachemires brodés en soie de couleur, à dessins orientaux, qui sont fort jolis; on peut en avoir un pour le prix que l'on m'indique; je préférerais cependant un châle de cachemire noir ou brun, brodé couleur sur couleur et garni de guipure; il serait fort beau si l'on y consacrait la somme indiquée (250 francs); le motif de ma préférence est principalement la solidité de la guipure, qui peut être employée à garnir tous les vêtements, et aussi la crainte de voir la mode délaisser ces châles brodés en couleurs nombreuses. — *J. F.* On a reçu et on recevra un ou plusieurs volants tuyautés, pour la garniture de la robe de taffetas noir. — Mlle *J. M.* Hélas! non, je ne connais pas le moyen d'empêcher la chute des cheveux; si on l'avait découvert, la calvitie n'existerait plus, et nous voyons, au contraire, combien elle est générale; M. Croisat, rue Richelieu, 74, pourra indiquer et envoyer tous les *postiches* qui aident à dissimuler l'inconvénient d'avoir peu de cheveux. — Mme *la baronne C. des Cou...* Il fallait faire le point de piqué *droit*, c'est-à-dire ne point passer de maille en commençant chaque tour; le crochet tunisien lui-même formerait un biais, si l'on ne veillait soigneusement à maintenir le même nombre de mailles et à n'en point passer au commencement. Nous accepterons avec reconnaissance la collaboration proposée, pourvu que les envois soient conformes au cadre du journal. Mille remerciments pour les compliments que l'on veut bien adresser au journal.

N° 204. Il serait impossible d'expliquer ici les formes des habillements d'enfant; nous préparons des dessins qui seront publiés dès que la saison le permettra. — Mme *D. M. G., Belgique*, a reçu tout récemment un dessin pour couverture de berceau; si on veut en faire une au tricot plein, les dessins et les explications sont inutiles. — Mme *A. M.* Le meilleur procédé pour allonger une robe de taffetas est de couper, au bord de chaque lé, une bande ayant environ 10 à 12 centimètres de largeur; on place cette bande d'étoffe entre deux autres bandes de taffetas uni, violet; vu l'échantillon que l'on m'envoie, la largeur de ces bandes unies est soumise à la longueur que l'on doit donner à la robe; ajoutez, dans le cas particulier dont il s'agit, un ou deux rangs de soutache de soie blanche sur chaque côté des bandes unies, la robe étant violette et blanche. — Mme *L., à Metz*, recevra des dessins de chapeaux, dès que la saison le permettra; je conseille pour demi-deuil une capote en crêpe gris, garnie, à l'extérieur, de rubans gris; à l'intérieur, d'un large diadème de violettes; brides grises. — *N°* 1275, *Toulouse.* On recevra, dans le courant du mois prochain, les dessins désirés.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typ. de Firmin Didot, imprim. de l'Institut et de la Marine, r. Jacob, 56.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

L'âme n'a pas de secrets que la conduite ne révèle.

N° 15. TROISIÈME ANNÉE. 14 avril 1862.

LA MODE ILLUSTRÉE

Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, 50 centimes. AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

…NTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE SAMEDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE : PARIS. Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr. DÉPARTEMENTS (frais de poste compris). …n an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c. Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56. S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND. Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER. Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ : PARIS. Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c. DÉPARTEMENTS (frais de poste compris). Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr. Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cie, sera considérée comme non avenue. — On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (*Pour l'étranger le port en sus*). —

Pelote.

…TÉRIAUX. — Cachemire ponceau; papier canevas (perforé); perles blanches; 2 mètres 70 centimètres de ruban noir en taffetas, ayant 3 centimètres 1/2 de largeur; 84 centimètres de dentelle noire, ayant 6 centimètres de largeur; doublure, etc.

Cette pelote, fort élégante, …t d'une exécution facile et …pide; notre dessin la représ…nte presque de grandeur …aturelle; les ornements se …mposent de cinq grandes … de quatre peti…s arabesques, …rodées avec des …erles blanches …r du papier per…ré, que l'on …ouve chez M. Si…art, rue de Ram…uteau, 64; les …randes croix doi…ent avoir 5 cen…imètres de hau…ur, et autant en …rgeur; quand on … brodé les arabes…ues (notre dessin …ndique le nom…re et la direction …es perles), on dé…oupe le papier de …elle façon qu'il dépasse la broderie d'un demi-rang de petits …rous.

Pour faire la pelote, on coupe …eux ronds, ayant chacun 20 cen…imètres de diamètre, en per…ale; on coud ces deux morceaux ensemble, en laissant une petite ouverture pour introduire le son qui remplit la pelote; quand celle-ci est bien remplie, on coud cette ouverture; on couvre ce coussin avec du cachemire ponceau, sur lequel on coud les différentes arabesques.

La garniture se compose de dentelle noire, froncée, surmontée d'une ruche de ruban noir, entre les plis de laquelle on pose de petits carrés en papier perforé, brodés avec des perles blanches.

Bouchon de lampe.

MATÉRIAUX. — Gros coton blanc à tricoter; grosses perles blanches en cristal; perles d'argent soufflé.

Ce bouchon est du même style que le voile dont nous allons donner la description. On fait d'abord le dessous, pour lequel on monte 50 mailles réunies en rond; ce rond a 17 centimètres 1/2 de circonférence; on fait 12 tours en spirale, en diminuant 3 ou 4 mailles dans chaque tour; le 12e tour se compose de 6 mailles. On couvre ensuite ce travail, comme le suivant, avec des festons de perles; le bord inférieur se compose de festons deux fois entrelacés, pour chacun desquels on enfile 22 perles de cristal, — une perle d'argent soufflé, — 22 perles de cristal; on passe 3 mailles du premier tour au crochet, — on tire le brin qui soutient les perles dans la 4e maille, puis en arrière dans la 3e maille; on enfile le même nombre de perles, on passe ce feston dans le premier, et l'on continue de la même façon pour le tour entier. Les deux tours suivants se composent des festons formés chacun par 8 perles de cristal, — une perle d'argent soufflé, 8 perles de cristal; — les autres tours ont 7, — puis 6, — deux fois 5, — puis 4, 3, 2 perles de cristal pour chaque côté de chaque feston; en dernier lieu, chaque feston se compose d'une perle de cristal, — une perle d'argent soufflé, — une perle de cristal. On passe un brin de fil dans les 6 mailles formant le 12e tour du dessous fait au crochet, et l'on serre ces 6 mailles pour fermer le bouchon.



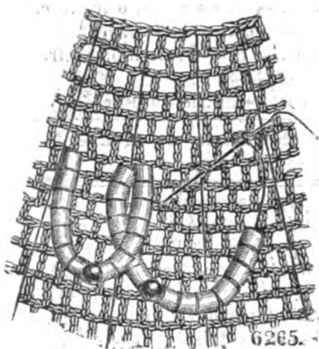
PELOTE.

Voile de lampe au crochet.

MATÉRIAUX. — Gros coton blanc; 4 à 5 masses de perles blanches de cristal (perles de Bohême); une demi-masse de perles d'argent soufflé de grosseur moyenne; cordon fort.

Ce voile, placé sur le globe, atténuera la lumière de la lampe; l'effet qu'il produit est très-beau, et ce modèle est certainement l'un des plus remarquables de ce genre. Ce voile est fait au crochet, en brides contrariées, puis recouvert de perles. On commence par le bord inférieur; on monte, avec le gros coton, 186 mailles; cette chaînette de 186 mailles doit avoir environ 64 centimètres de longueur; on doit prendre mesure sur le globe qu'il s'agit de voiler: nous décrivons le modèle placé sous nos yeux. On a fait, avec du gros coton à tricoter, une chaînette de 186 mailles, que l'on réunit en rond; les 4 premiers tours sont faits sans diminution, et se composent d'une bride, — une maille en l'air, ainsi de suite, alternativement; ces tours, comme tous les suivants, ne doivent pas être faits en spirale; ils se terminent tous également, et par conséquent la première bride du commencement de chaque tour est formée par 3 mailles en l'air : dans le 5e tour on diminue quatre fois; ces diminutions ont lieu de la façon suivante : on prend le brin sur le crochet, et l'on tire une boucle au travers du

vide le plus proche formé par la maille en l'air du tour précédent; on tire une deuxième boucle au travers du vide suivant, puis on passe le brin en deux fois au travers des quatre boucles ou mailles qui se trouvent sur le crochet; ce qui forme *une seule* bride. — Les 6e, 7e et 8e tours sont sans diminutions; on diminue quatre fois dans le 9e tour, mais non aux mêmes places que dans le 5e, afin de ne point former de *bosses*. — On fait ensuite deux tours sans diminutions, on diminue dans le 12e tour, et l'on continue ainsi, faisant *un* tour *avec* diminutions, quelques tours *sans* diminutions; de façon que le 24e tour ne se compose plus que de 52 mailles, en tout 26 mailles en l'air et 26 brides; ce tour a 20 centimètres environ de circonférence. Le fond du voile est terminé; on le divise en seize parties égales, en y passant un brin de coton de couleur foncée. Comme il serait difficile de compter les mailles, il faut *mesurer* le voile pour faire cette division bien égale. Le dessin n° 2 représente le travail réduit à la moitié de sa grandeur naturelle; on peut y voir les brins noirs qui le traversent, et aussi le procédé employé pour former les festons de perles qui couvrent le voile; on commence par le rang inférieur, pour lequel les festons sont *deux* fois entrelacés; ces longs festons sont attachés au 4e tour de dessous fait au crochet; deux festons sont placés sur chacune des seize parties du travail; les festons sont attachés une fois dans le milieu de l'une de ces parties, l'autre fois sur le brin même qui la limite. Pour chacun de ces longs festons, on enfile 14 perles de cristal, — 2 perles d'argent soufflé, — 14 perles de cristal; on conduit le fil qui les soutient de haut en bas (voir le dessin n° 2), et l'on enfile le même nombre de perles pour le feston suivant; avant d'attacher ce deuxième feston, on le passe deux fois dans le feston précédent. Quand ce premier rang est terminé, on fait le deuxième, composé de festons simples non entrelacés; on place un seul feston sur chacune des seize parties; pour les quatre premiers rangs de festons simples, on enfile, pour chaque feston, 11 perles de cristal, — une perle d'argent soufflé, — 11 perles de cristal; puis on fait quatre rangs pour lesquels on met, au lieu de 11, seulement 10 perles de cristal, — puis trois rangs avec 9 perles au lieu de 10; — dans les tours suivants on enfile toujours une perle de cristal de moins; le dernier tour se compose de festons formés par une perle de cristal, — une perle d'argent soufflé, — une perle de cristal. Le voile est terminé; on retire, bien entendu, les brins foncés qui marquaient les seize parties du travail.



BORD DU VOILE DE LAMPE.

Petit sac, porte-allumettes.

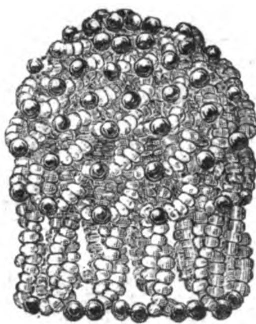
MATÉRIAUX. — Gros coton blanc à tricoter; grosses perles de cristal; petites perles d'argent soufflé; soutache d'argent.

Pour accompagner les deux objets que nous venons de décrire, nous offrons à nos lectrices un petit porte-allumettes du même genre. On monte, avec le gros coton, 40 mailles; on les réunit en rond, et l'on fait, *en rond*, 25 tours composés de mailles simples, sans augmentation ni diminution; on coud le premier tour de façon à former un petit sac; on couvre cette couture avec 9 perles d'argent soufflé; on met à chaque coin un feston composé de 6 perles de cristal, — une perle d'argent soufflé, — 6 perles de cristal. On place sur le sac, fait au crochet, six rangs de festons de perles; chaque côté du sac est couvert avec sept de ces festons; le bord supérieur est garni par une tresse faite avec trois morceaux de soutache d'argent; une tresse pareille forme l'anse et les petites boucles qui l'accompagnent.

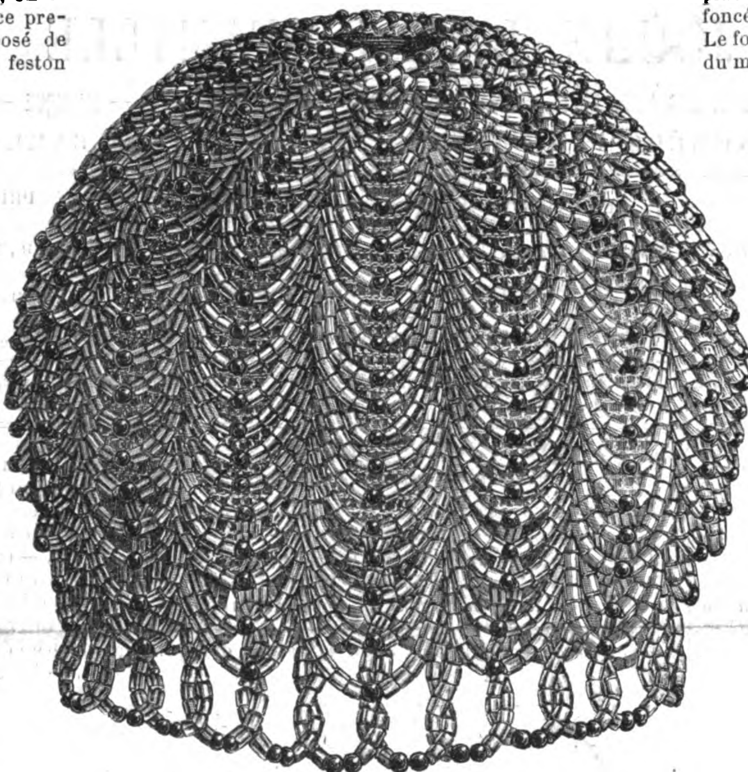
Bordure en perles pour plateau de lampe.

MATÉRIAUX. — Perles de Bohême *opale* et perles noires; perles blanches soufflées; gros coton blanc.

Nous complétons les travaux précédents par cette garniture, que l'on posera autour d'un plateau de lampe fait en velours uni, ou bien en tapisserie, avec l'un des dessins *courants* que nous avons publiés dernièrement. Cette garniture se compose de rosettes faites isolément; on la commence par le milieu avec une perle soufflée entourée de perles noires; celles-ci sont encadrées avec des perles *opale*; enfin on entoure toutes les rosettes avec des boucles pour chacune desquelles on enfile 2 perles *opale*, — 4 perles soufflées, — 2 perles *opale*; le brin sur lequel les perles sont enfilées est conduit toujours de droite à gauche, passé au travers de la perle la plus proche; on enfile encore le même nombre de perles; on passe le brin de la même façon dans la perle suivante du bord de la rosette, et l'on continue ainsi pour tout le tour. Le brin doit être toujours très-serré, très-tendu, et les boucles retombent les unes sur les autres, comme l'indique le dessin n° 1; on fait les autres rosettes de la même façon, en consultant notre dessin n° 2, et on les pose autour du plateau de lampe, en copiant la disposition du dessin n° 1; le dessin n° 2 représente la rosette non encore entourée.



BOUCHON DE LAMPE.



VOILE DE LAMPE.

Coussin rond pour canapé.

MATÉRIAUX. — Canevas n° 5; velours noir; cordonnet d'or; petites perles d'or; tresse d'or étroite; soie fine jaune d'or; laine zéphyr vert anglais de nuance moyenne.

Le mélange du travail d'application et de tapisserie est fort en faveur en ce moment, et à juste titre, car il compose des ob[jets] d'une élégance et d'une richesse extrêmes. Notre dessin représente [une] guirlande de fleurs faite en velours noir avec des ornements d'or; [le] fond du coussin est fait à la croix, avec de la laine zéphyr d'un beau vert anglais. M. Simart, rue de Rambuteau, 64, possède un assortiment complet de laines *zéphyr*, jusqu'ici peu connues en France, et avec lesquelles on exécute les plus beaux travaux de tapisserie, à Berlin.

Le dessin n° 2 représente le coussin entier, de grandeur réduite; [ce] dessin indique la continuation de la guirlande; dans l'intérieur de celui-ci, on trouvera les points de repère, marqués par les lettres A et B.

On trace sur du papier les contours de toutes les feuilles et fleurs; [on] les découpe, on les colle avec une dissolution de gomme arabique, [sur] l'*envers* du velours, et on découpe celui-ci quand la gomme a séché; [on] *faufile* chacun des détails de la guirlande sur un morceau carré de canevas (n° 5), ayant 54 centimètres en hauteur et en largeur; on trace ensuite avec un crayon, sur le canevas, les tiges et vrilles de la guirlande; les nervures des feuilles et des fleurs sont tracées avec un crayon blanc; les nervures sont [faites] avec du cordonnet d'or, que l'on passe au travers du velours, en employant une grosse aiguille pointue; on [fixe le] cordonnet en faisant, çà et là, quelques points avec [de la] soie jaune. On fait ensuite les tiges avec de la laine [verte] plus foncée que le fond; on brode celui-ci, et dans les interstices on fait, s'il le faut, des demi-croix ou des q[uarts] de croix, afin de couvrir bien exactement le canevas; quand le fond est terminé, on entoure toutes les feuilles, toutes les fleurs, avec une tresse d'or très-étroite, que [l'on] place aussi sur les tiges faites avec la laine verte p[lus] foncée; on met des perles d'or dans le cœur des fleurs. Le fond peut être bleu, violet ou groseille, selon la nuance du meuble sur lequel le coussin doit être posé.

Le coussin terminé est bordé d'une ruche en ruban de taffetas de même couleur que le fond.

PASSEMENTERIE.

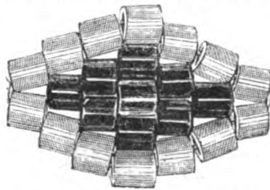
Rosette en soutache et bourdon.



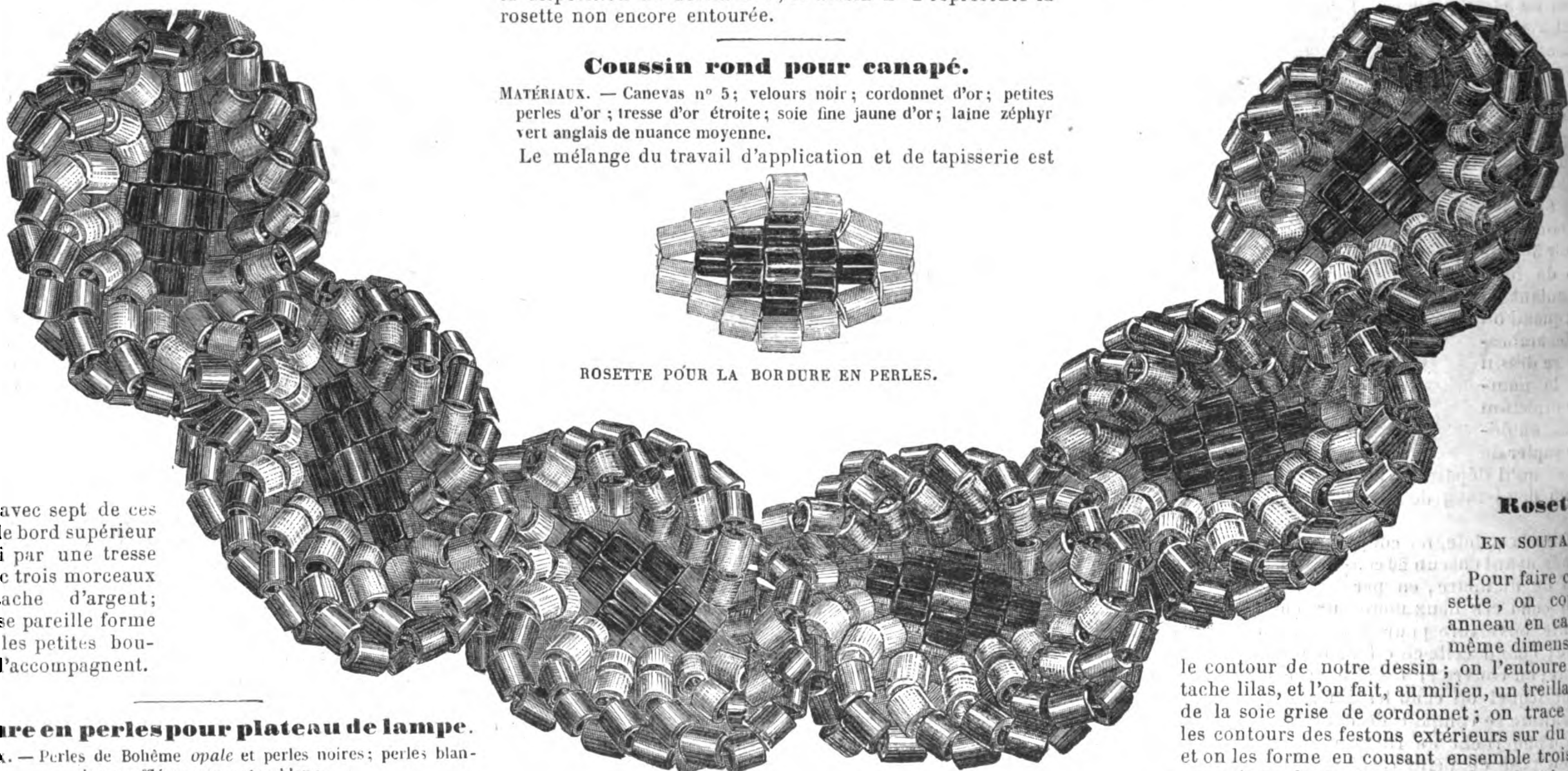
PORTE-ALLUMETTES.

Les ornements en passementerie figurent aujourd'hui sur les robes et les manteaux de femmes et d'enfants, et nous avons pensé qu'il ne serait pas inutile d'indiquer à nos lectrices les procédés à l'aide desquels on peut exécuter ces ornements soi-même et à peu de frais.

On emploie pour faire cette rosette, de la soutache carrée de laine noire et du bourdon noir en soie. Notre dessin est fait en deux teintes, afin d'indiquer plus clairement l'*entrelacement* de la soutache et du bourdon. On trace sur du papier tous les contours de ce dessin, et l'on travaille d'abord la partie *foncée* de la rosette en plaçant la soutache et le bourdon côte à côte; on attache soigneusement les extrémités de ces morceaux, qui ont chacun 55 à 60 centimètres de longueur; on prend ensuite deux autres morceaux pareils et on les passe au travers du travail déjà fait; cette deuxième partie de la rosette est celle indiquée par la teinte la plus claire; on sépare ensuite la rosette du papier, et on lui donne la forme indiquée par le dessin.



ROSETTE POUR LA BORDURE EN PERLES.



BORDURE EN PERLES POUR PLATEAU DE LAMPE.

Rosette en soutache.

Pour faire cette rosette, on coupe un anneau en carton de même dimension que le contour de notre dessin; on l'entoure de soutache lilas, et l'on fait, au milieu, un treillage avec de la soie grise de cordonnet; on trace ensuite les contours des festons extérieurs sur du papier, et on les forme en cousant ensemble trois nuances grises de soutache; la plus foncée de ces nuances est placée près du tour de la rosette; la



COUSSIN ROND.

plus claire est celle du bord extérieur : ou coud ces festons sur le bord de la rosette.

Arabesque.

On emploie de la soutache noire carrée, et du bourdon de couleur; on trace cette arabesque sur un morceau de papier sur lequel on attache les bouts de la soutache et du bourdon ; on suit ensuite tous les contours en cousant ensemble la soutache et le bourdon.



BORDURE.

Bordure pour vêtements de femmes et d'enfants.

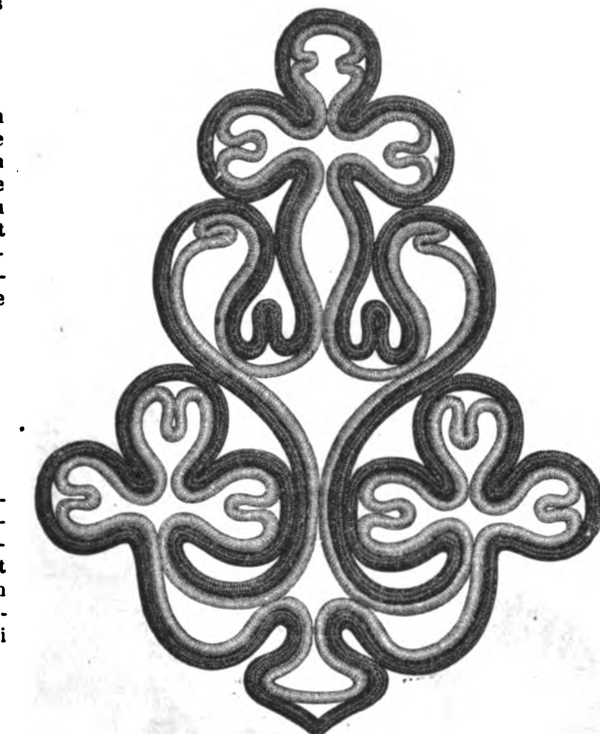
MATÉRIAUX. — Cordon tors en soie de deux nuances; perles de jais.

Tous ces travaux sont exécutés de la même façon ; on reporte sur du papier les contours des dessins, on met ce papier sur un morceau de toile cirée, et on suit tous les contours en cousant les cordons ensemble et employant à cet effet de la soie fine de même nuance que les cordons ; on détache ensuite le travail, et sur l'*envers*, qui devient l'*endroit*, on coud les perles de jais. Cette bordure servira aussi pour châles de cachemire noir ou de grenadine.

Trois bordures en soutache.

MATÉRIAUX. — Soutache carrée en laine noire ; perles de jais.

Mêmes procédés, mêmes usages que la bordure précédente.

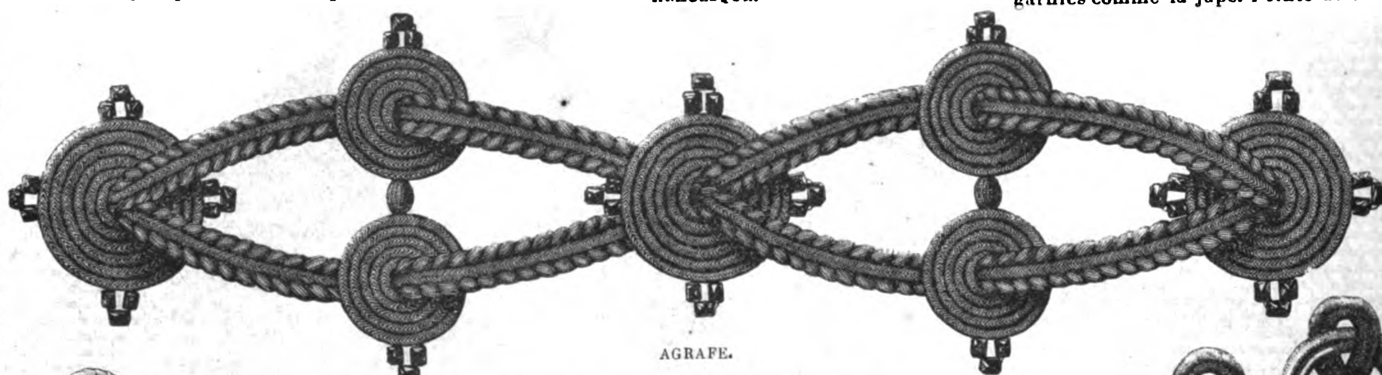


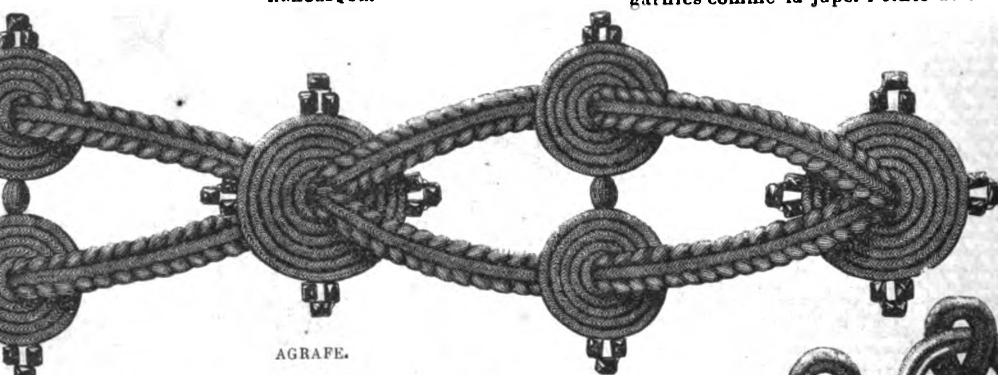
ARABESQUE.

Arabesque.

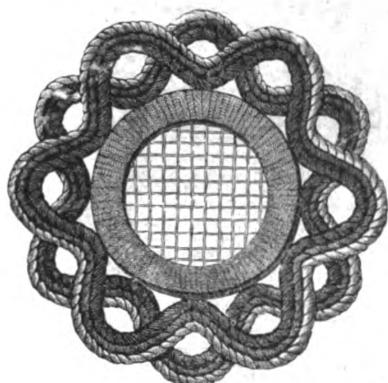
MATÉRIAUX. — Cordon tors en soie de deux nuances; perles de jais.

On peut aussi supprimer les perles, exécuter l'arabesque en mignardise noire ou blanche pour robe de piqué. Notre modèle est noir et





AGRAFE.



ROSETTE EN SOUTACHE.

violet; cette dernière nuance est placée à l'extérieur des contours.

Agrafe en soutache et cordon tors.

MATÉRIAUX. — Soutache noire en laine; cordon noir en soie.

Cette agrafe servira pour manteaux, mantelets, casaques, vestes, etc. On peut aussi l'employer en guise de brandebourgs sur un corsage montant ; dans ce cas, le brandebourg le plus rapproché du cou se composera de 4 ovales, le 2e de 3, le 3e de 2 ovales (semblable par conséquent à notre dessin), le 4e d'un seul ovale.

On peut aussi faire, avec ce dessin, une bordure pour bas de robe ou pour mantelet ; les *ronds* sont faits avec de la soutache carrée ; on fait d'abord un tout petit anneau, et l'on tourne quatre à six fois la soutache en spirale autour de cet anneau ; on passe de la soie fine au travers de ces tours de soutache, de façon à composer un *rond plat ;* on coud ensuite, ensemble, de la soutache et deux cordons *tors* qui l'encadrent, et l'on réunit ainsi les ronds en copiant notre dessin.

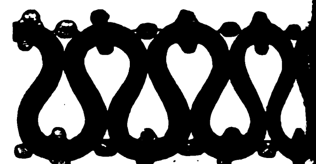
Manchette en soutache.

Cette manchette servira pour toilette de deuil ; nous publierons probablement un col assorti ; on fait cette manchette comme les travaux précédents ; on peut aussi l'exécuter en mignardise noire ; on pose la manchette sur une manche de crêpe ou de barége noir.

MANCHETTE EN SOUTACHE.

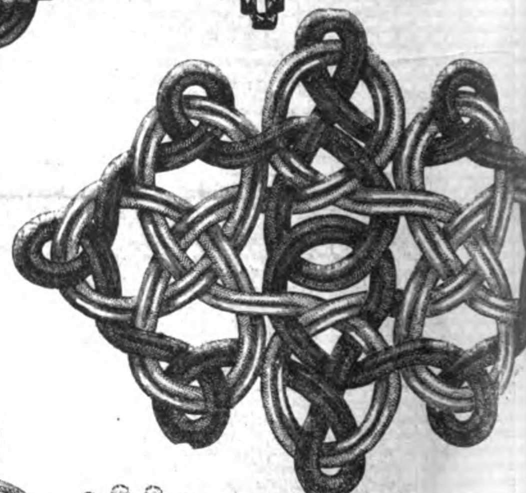
DESCRIPTION DE TOILETTES.

Toilette de deuil. Robe en gaze de soie noire, posée sur une robe de dessous en taffetas noir. La jupe est ornée avec cinq volants simplement ourlés, qui se terminent en s'arrondissant sur chaque côté du lé de devant. Le premier volant (celui du bas) se termine à 15 centimètres environ du bord de la robe. Des nœuds de ruban noir sont posés sur l'extrémité des volants. Corsage décolleté à pointe. Berthe plissée en gaze de soie garnie de dentelles noires. Manches larges garnies avec trois volants, ornés d'un nœud de ruban. Sous-manches en tulle noir, bordées de dentelle noire. Coiffure de Mme Aubert, rue du Faubourg-Poissonnière, 46. Cette coiffure se compose d'un diadème en ruban de taffetas noir orné de nœuds de dentelle, et, sur le devant, d'un gros pavot noir entouré d'épis couleur acier.



BORDURE.

Robe en taffetas vert chiné à fleurettes vertes plus foncées. Le bas de la jupe est garni avec un taffetas semé, de nuance pareille à celle des fleurettes, surmonté d'une ruche chicorée. Ce volant tuyauté a 12 centimètres de hauteur; il remonte en ondulant et en diminuant sur chaque côté de la jupe. Corsage plat, montant, à pointe. Manches larges garnies comme la jupe. Pointe de taffetas noir garnie d'un volant de dentelle noire. Chapeau de Mme Aubert; il est en crêpe vert orné sur la passe de plumes noires et vertes revenant à l'intérieur.



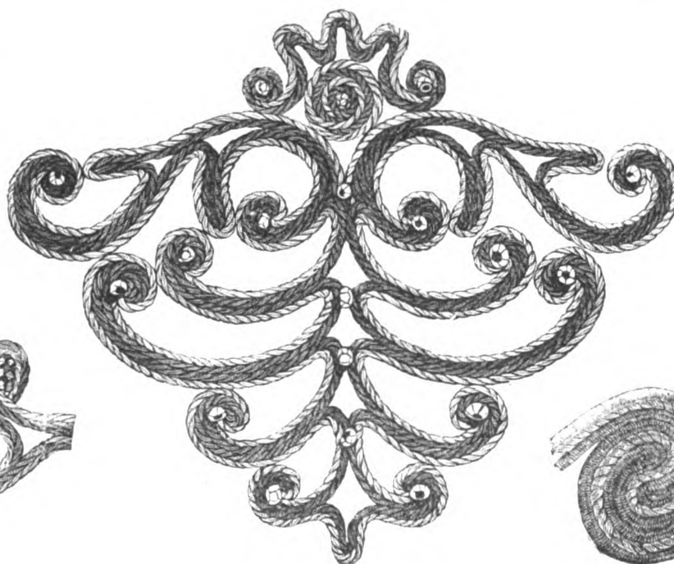
ROSETTE EN SOUTACHE ET BOURDON.

MODES.

Chaque renouvellement de saison est signalé à Paris par les efforts, les annonces, les *réclames*, d'un certain nombre de magasins. La lutte qui s'engage entre eux est assez plaisante : si l'un annonce un article d'un bon marché extraordinaire, l'autre riposte en offrant le même article à un prix encore plus modique. On croirait, à les entendre, que la philanthropie la plus pure et la plus désintéressée est l'unique mobile de leurs opérations commerciales, et que le désir de combler le public d'avantages incalculables préside à toutes leurs transactions industrielles; l'optimiste le plus convaincu doit cependant admettre difficilement que les commerçants s'imposent des sacrifices considérables, à seule fin de combler le public



BORDURE.



ARABESQUE.



BORDURE.



Moine Imp. Paris

LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal 56 Rue Jacob Paris

Toilettes de la MAISON GAY fils, 2, rue de la Vrillière.

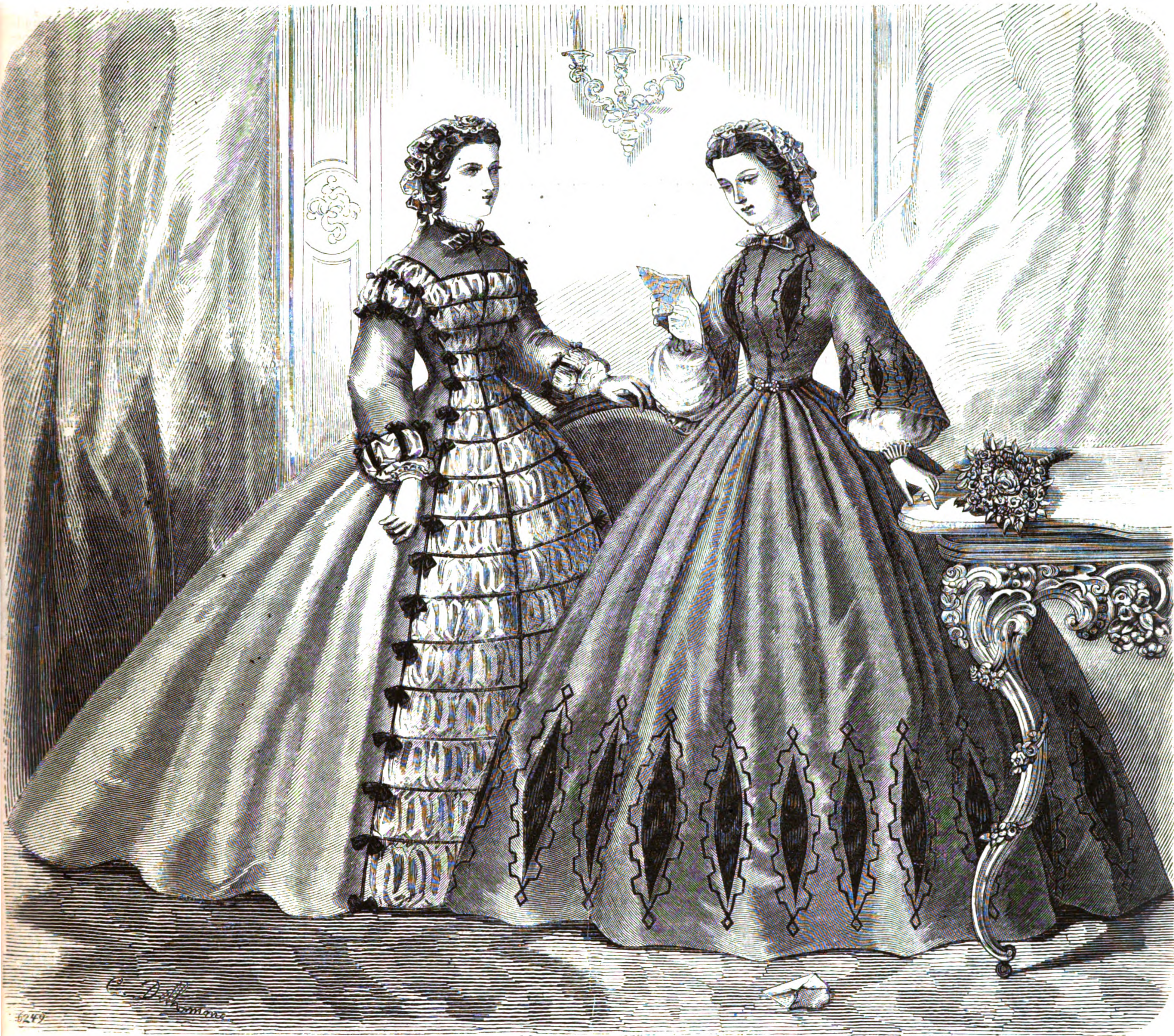
Chapeau et Coiffure de Mme AUBERT, 46, Faubourg Poissonnière.

Jupons et Ganterie de la VÉNITIENNE, 62, Chssée d'Antin.

leurs dons, et qu'ils livrent, par exemple, des dentelles, des étoffes de tous genres, à moitié prix de leur valeur réelle. Les bénéfices résultant de toutes ces promesses éblouissantes compensent-ils en réalité les frais d'annonce? Je l'ignore, et me demande s'il n'y aurait pas avantage pour tout le monde à abolir ce fracas, à supprimer ces amorces, à agir en un mot avec bonne foi, en livrant consciencieusement des objets dont la valeur serait réelle au lieu d'être fictive, et avouant un gain modéré, au lieu de présenter cette valeur comme étant infiniment supérieure à la somme qui la rétribue. On m'alléguera peut-être que ce procédé ruinerait les charlatans; j'avoue que leur destinée m'inspire un intérêt des plus médiocres.

Je ne nie pas cependant que certaines circonstances peuvent influer sur le prix de quelques marchandises; la situation des fabriques de Lyon, par exemple, a permis de mettre en vente des soieries fort belles et fort bonnes à un prix inférieur à leur valeur réelle. Mais, en thèse générale, on paye toujours un objet ce qu'il vaut, quelquefois *plus*, mais jamais moins; aussi l'économie bien entendue ne poursuit-elle pas les bons marchés fabuleux, et s'applique-t-elle à distribuer l'emploi des sommes dont elle peut disposer en choisissant des étoffes solides, bien appropriées à l'emploi auquel on les destine.

J'ai visité récemment la maison Guy, rue de la Vrillière, 2, et, en ma qualité de *Parisienne*, j'y suis allée non-seulement *quoique*, mais *parce que* je n'avais vu nulle part ses *annonces* promettant des avantages trop grands pour être admissibles. J'y ai vu une énorme quantité d'étoffes de printemps du meilleur goût, et offrant des dessins nouveaux, ingénieux et distingués à la fois: ce sont des losanges, des carreaux formés par des filets et parsemés de fleurettes; des rayures nuancées, des arabesques à teintes admirablement fondues; enfin un assortiment complet pouvant satisfaire tous les goûts et servir en toute occasion. On y trouve aussi un grand nombre de vêtements de demi-saison, pour femmes et jeunes filles, en drap léger, couleur amande, mélangés de gris et de brun, gris surtout, gris dans toutes les teintes possibles, car cette couleur règne sans partage dès qu'il s'agit de toilettes de printemps. Ces manteaux sont soutachés, brodés avec mélange de *tresse* de soie; leurs formes sont le



EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

Robe Gabrielle, en popeline violette unie. Le devant de la jupe et du corsage est formé par des bouillonnés transversaux en taffetas violet; chacun de ces bouillonnés est séparé du suivant par un ruban de velours noir, ayant un peu plus d'un centimètre de largeur, et se terminant par plusieurs petites boucles formant un nœud; un ruban de velours est placé au milieu de ce tablier plastron, et partage les bouillonnés; un bouton de velours noir est posé sur ce ruban perpendiculaire; à la hauteur de chaque ruban, le plastron (formé de bouillonnés de taffetas) se termine carrément sur le corsage; les manches, demi-larges, sont ornées en haut et en bas avec un bouillonné de taffetas ayant 10 centimètres de hauteur, traversé par des rubans de velours noir terminés par des nœuds semblables à ceux de la jupe.

Robe en alpaga anglais couleur amande. La jupe est garnie avec des médaillons ovales en velours noir, encadrés par une bordure *grecque* faite en ruban de velours noir, ayant 1 centimètre de largeur; ces médaillons ont, y compris l'encadrement, 20 centimètres de hauteur; un médaillon semblable (8 à 10 centimètres de hauteur, selon la taille de la personne) est placé sur chaque devant du corsage. Les manches, larges, sont ornées de médaillons pareils, ayant 6 à 7 centimètres de hauteur. Une bande de velours noir soutient les boutons du corsage, qui est plat, à ceinture de velours noir.

grand collet, que l'on relève sur les bras, et le *saute-en-barque*, que l'on fera aussi pareil à la robe, si celle-ci est en étoffe unie, piqué, nankin, alpagas de toute nuance.

Quant aux mantelets d'été, il faut attendre le mois d'avril, si l'on ne veut s'exposer à acheter un vêtement de l'année dernière, qui sera peut-être encore toléré par la mode, mais qu'elle abandonnera peut-être sans motif, et très-brusquement; jusqu'à cette date, on ne travaille guère à Paris que pour l'exportation, et ce n'est point parmi ces modèles que nous choisirons ceux que nous recommanderons à nos lectrices. Disons d'abord que la casaque de taffetas noir à demi ajustée sera encore portée cet été, mais plus spécialement par les jeunes filles; elles trouveront aussi, sur nos planches de patrons, un petit mantelet fort jeune, très-simple, que l'on fera en taffetas noir ou mousseline blanche pour les journées tout à fait chaudes.

La mercerie joue un rôle important dans les toilettes actuelles: elle fournit, sous la désignation de *passementerie*, tous ces boutons assortis, brodés, qui garnissent les corsages, quelquefois les jupes; les agrafes, les branches de feuilles, les arabesques, que l'on place sur les manteaux et mantelets; les ceintures suissesses, les filets

de soie imperceptibles, plus distingués que les filets de chenille, les garnitures de tous genres pour vêtements d'enfants. Je ne puis mieux faire que d'indiquer ici la maison de *la Fileuse*, rue du Bac, 84, parce que l'on y trouvera une incroyable diversité d'objets, entre lesquels on aura seulement l'embarras du choix : rubans de toutes largeurs, gants de tous genres, bandes en soie brodées et piquées pour bas de jupons, capelines d'été et de bains de mer, fichus de guipure. Cette maison touche à toutes les industries spéciales, et s'assimile tous les produits qui peuvent composer un assortiment complet de tous les objets gracieux, parmi lesquels il y en a tant qui sont indispensables à la toilette féminine.

Parmi les rares recommandations que je place quelquefois dans ces colonnes, je renouvelle avec plaisir la mention relative aux ceintures-régentes de Mmes de Vertus sœurs, rue de la Chaussée-d'Antin, 26. Ces corsets conviennent parfaitement pour réparer bien des maux et pour les prévenir ; ils n'exercent aucune pression fâcheuse sur la poitrine et sur l'estomac, et restituent aux femmes toute la grâce que la roideur des corsets ordinaires leur fait perdre. Je ne doute pas que, si l'Académie de médecine était appelée à examiner le mérite de ces corsets si commodes, elle ne votât des remercîments à Mmes de Vertus, au nom de l'hygiène. On s'adresse directement à ces dames, en leur envoyant le tour de la taille, — des épaules, — la largeur du dos, — de la poitrine, — la hauteur de la taille, prise sous le bras. La ceinture-régente est la propriété exclusive de Mmes de Vertus ; on ne la trouve pas ailleurs.

Il n'y a rien de nouveau en fait de tissus ; il n'y a de changé que les termes par lesquels on les désigne : ces termes sont en ce moment chinois, cochinchinois, japonais ; mais le fond est toujours le même. On portera beaucoup de robes de foulard, qui seront ornées avec un, — trois — ou cinq volants tuyautés en taffetas noir ou de même nuance que le fond de la robe, et bordés de ruban étroit représentant la teinte dominante des dessins. Je l'ai déjà dit, mais il paraît que je ne saurais trop le redire, ou que quelques-unes de mes lectrices sont bien oublieuses, ou bien enfin qu'elles ne lisent pas mes articles avec beaucoup d'attention ; je n'ai pas besoin d'ajouter que cette dernière supposition est bien affligeante, que je ne veux pas y arrêter ma pensée, et que je préfère m'en tenir aux premières hypothèses. Il est certain que l'on m'interroge sans cesse sur des points auxquels j'ai répondu d'avance, et je conjure mes aimables correspondantes de vouloir bien consulter le journal avant de m'écrire, afin de ne pas m'exposer aux redites, aux plaintes de celles de mes lectrices qui attendent parfois assez longtemps une réponse impatiemment désirée, et forcément retardée par la grande quantité de lettres antérieures.

J'ai déjà dit bien souvent, aussi, que l'on porterait toujours des robes de piqué soutachées en noir sur blanc et maïs, — en blanc sur maïs, — et l'on m'écrit cependant chaque jour pour me demander si ces toilettes seront à la mode pour les femmes et les enfants : on ne doit pas avoir le moindre doute à cet égard, et la réponse est des plus affirmatives. J'ai conseillé aussi l'emploi de la mignardise substituée à la soutache ; l'effet en est fort riche ; on fixe sur l'étoffe même, par un brin de fil fin ou de soie fine, les picots de la mignardise, lorsque les contours du dessin ne font pas rejoindre ces picots.

Les mousselines imprimées, malgré leur bon marché relatif, resteront, à Paris du moins, le domaine des femmes élégantes ; il est fort cher, en effet, d'en maintenir les garnitures toujours fraîches, et les frais de blanchissage et de repassage décuplent, et au delà, en une seule saison le prix d'achat de ces robes.

Les femmes économes devront donc les remplacer par des robes d'alpaga de couleur pour les jours pluvieux et froids, par des robes de barége lorsqu'il s'agira de toilettes simples, et de mousseline de soie pour les toilettes plus parées. On pose ces étoffes claires sur un jupon en grosse gaze ou tarlatane, de même nuance que le fond de la robe : leur transparence s'oppose au voisinage immédiat des jupons blancs. L'emplette la plus économique est une pointe en dentelle de laine ; ces pointes sont légères et fort commodes, en ce qu'elles peuvent accompagner toutes les étoffes, le barége comme la soie.

On peut être très-élégante avec des étoffes très-simples et peu coûteuses ; il n'y a de vraiment *pauvre* que le faux luxe, la prétention, c'est-à-dire les garnitures ambitieuses placées sur des étoffes bon marché. J'ai vu préparer tout récemment une robe en simple barége gris ; la jupe était garnie avec trois volants tuyautés, couvrant un espace de 25 centimètres environ, et surmontés d'un pli ayant 3 centimètres de hauteur ; un châle double, en barége, pareil à celui de la robe, était garni avec un volant tuyauté (2 centimètres de largeur), surmonté d'un pli ayant 2 centimètres de hauteur. Rien ne saurait être plus simple et moins coûteux : mais cet ensemble était distingué, en raison même de sa modestie ; et, comme cette toilette ne sera jamais portée avec un chapeau garni de plumes, comme elle ne paraîtra pas vouloir attirer l'attention, elle sera approuvée par le bon goût.

Nous publierons prochainement plusieurs chapeaux dessinés chez Mme Aubert, rue du Faubourg-Poissonnière, 46. Nos lectrices pourront ainsi connaître les formes actuelles, les ornements que l'on préfère, et se convaincre que mes assertions au sujet du talent de Mme Aubert n'ont pas dépassé la vérité ; celles qui s'adressent à Mme Aubert en seront encore mieux convaincues. Il est certain qu'elle possède le don rare et précieux d'embellir les femmes, et de disposer ce qu'elle touche de façon à donner une grâce et une élégance incontestables au chapeau le plus simple comme au chapeau le plus riche. Les formes sont toujours très élevées au-dessus du front, et tous les ornements se réunissent sur ce point, dessus et dessous, comme pour l'exhausser encore. A bientôt pour d'autres détails.

E. R.



LE DÉMON DES PRAIRIES *.

Suite.

IV

UNE DÉCOUVERTE.

Il y avait déjà dix jours que le convoi continuait à traverser la prairie, sans que nul incident nouveau fût venu troubler sa marche. Aucune nouvelle figure humaine ne s'était laissé entrevoir dans les hautes herbes, et les hurlements des loups de prairie étaient seuls venus troubler le repos des nuits. Ces animaux erraient autour du camp sans jamais avoir osé y pénétrer, et ce n'était qu'après le départ des voyageurs qu'ils se précipitaient sur les restes des repas.

On avait même atteint le petit hameau Council-Grove, habité par des hommes blancs et des femmes indiennes. Ce village, avec sa maison de missionnaires, les champs cultivés qui l'entouraient et le petit ruisseau qui le traversait, formait comme une oasis au milieu du désert. Green y avait pris les renseignements les plus minutieux sur le soulèvement des Comanches ; mais aucun des habitants ne sut rien dire à cet égard. On avait bien entendu parler d'un léger dissentiment qui s'était élevé dans l'Arkansas entre l'agent du gouvernement et les Indiens ; mais personne n'y attachait d'importance, d'autant plus que déjà bien d'autres dissentiments avaient eu lieu sans jamais avoir amené de suites funestes. Ce fut donc le cœur plus léger que Green fit part du résultat de ses questions aux gens de son expédition, et pourtant aucun d'eux n'avait senti renaître en lui la confiance. Dutch-Bill seul avait deux ou trois fois secoué la tête et dit : « S'il en est ainsi, tant mieux ; mais j'en doute fort. »

Cette marche si régulière et si monotone au milieu des prairies aurait pu exercer une influence assoupissante sur l'imagination des deux amis, vu qu'aucun d'eux n'avait assez de connaissances en botanique pour attacher un intérêt quelconque aux différentes plantes et natures de terrain qu'ils rencontraient ; mais tous deux avaient constamment à l'esprit certaines préoccupations dont ils se faisaient part, et cette communication réciproque de leurs pensées intimes semblait resserrer de plus en plus les liens de leur amitié.

Green, pendant des heures entières, laissait son cheval marcher à côté de celui du jeune Mexicain. A tout propos il interrogeait cet enfant, et savait peu à peu l'amener à une conversation soutenue. Depuis le moment du départ du convoi, Green avait soigneusement évité toute question sur le genre de vie de son petit compagnon, et était peu à peu parvenu à dissiper ses craintes et à gagner en quelque sorte sa confiance.

« Cet enfant a un esprit tout particulier, qui me charme par son naturel, » disait-il à Baumann. « Si jamais enfant avait été dérobé à notre famille, je jurerais que c'est mon frère, et je pourrais du moins expliquer ainsi le singulier attachement qu'il m'inspire et auquel je me laisse aller, sans pouvoir m'en rendre compte. »

Pendant les premiers jours, Baumann s'était livré aux plaisirs de la chasse. Il avait poursuivi çà et là quelques coqs des prairies, joignant ainsi l'utile à l'agréable. En effet, de la viande fraîche n'était pas chose à dédaigner pour des voyageurs dans le désert ; mais, le quatrième jour, il lui était survenu un incident qui avait surexcité son imagination, au point de troubler sa raison.

Une après-midi, le convoi avait rencontré une de ces gorges étroites, appelées *canon*, assez fréquentes sur la route de Santa-Fé, et qui souvent s'étendent pendant plusieurs milles pour gagner le cours d'eau le plus voisin ; aussi les chariots avaient-ils dû, suivant une ancienne trace, remonter quelques milles pour pouvoir traverser ce ravin et gagner l'autre côté. Cette gorge descendait presque à pic ; mais au fond on y apercevait un peu de verdure et deux grands peupliers, dont la cime atteignait presque le niveau de la prairie. Ces quelques arbres perdus au milieu de ce vaste désert causèrent une impression indéfinissable à Baumann : il sauta à bas de son cheval, le confia à un muletier, et se mit à descendre dans la gorge pour la traverser. Le sol, quoique un peu fangeux, offrait pourtant assez de résistance au pied ; d'ailleurs des empreintes de pas, qui semblaient assez récentes, semblaient prouver que plus d'une personne avait déjà suivi l'exemple de Baumann. Après une descente difficile, celui-ci finit par atteindre le fond de la gorge ; il coupa une branche d'arbre et se mit à chercher un endroit par où il pût remonter de l'autre côté, lorsque tout à coup son regard rencontra un objet qui, par sa couleur, se détachait sur le fond sombre d'un buisson. Il s'approcha et reconnut un ruban de soie, dont l'extrémité formait une sorte de boucle au milieu de laquelle brillait une petite croix d'or. Comment ce ruban de soie, cet indice d'un monde civilisé, avait-il pu parvenir au milieu de cette solitude ? Il y avait déjà là de quoi exciter l'étonnement de Baumann ; mais à peine venait-il de le ramasser et de l'examiner avec attention, que tout à coup ses yeux s'agrandirent, et il resta quelque temps immobile et stupéfait. Puis, portant la main à son front : « Suis-je fou ? » s'écria-t-il ; et, jetant un second regard sur sa trouvaille : « Mais non, il en est bien ainsi ; et, quand même le monde entier en nierait la possibilité, ce n'en est pas moins vrai. Mais comment cela se fait-il ? » S'aidant ensuite de son fusil, il se mit à escalader précipitamment un des côtés de la gorge, et y retrouva bientôt de nouvelles empreintes de pas. Arrivé au sommet, il explora du regard la vaste prairie, comme pour y chercher la réalisation de ses espérances ; mais rien de particulier ne s'offrit à ses regards. Il se mit donc de nouveau à contempler la parure, agité par les sentiments les plus divers. « Les chemins de la Providence sont vraiment merveilleux, » se dit-il en dirigeant lentement ses pas du côté où il devait retrouver les chariots ; « mais l'homme ne croit que trop à ce qu'il désire. Comment aurait-elle pu venir ici, et n'est-ce pas une folie de supposer que cette parure a pu arriver en cet endroit de seconde main ? Il y a six mois qu'aucune expédition n'a quitté Indépendance pour suivre ce chemin. » Il s'arrêta quelques instants, plongé dans de nouvelles réflexions ; puis il secoua la tête et porta la rosette à ses lèvres. « Je te connais, » dit-il en tirant son portefeuille et en y serrant sa trouvaille ; « mais, d'où que tu viennes, je ne veux plus songer à toi ; je ne veux plus sonder l'impossible, et, ainsi qu'*elle*, je te considérerai comme une brillante apparition, disparaissant aussi vite qu'elle s'est montrée, et ne laissant après elle que regrets et désespoir. »

Non loin de là, la caravane avait opéré son passage à travers la gorge, et de nouveau la longue rangée des chariots parcourait la prairie. Baumann allait lentement à sa rencontre. Le ruban et la croix d'or qui étaient venus ébranler son cœur formaient un bracelet qu'il avait vu au bras de la jeune fille avec laquelle il avait passé un quart d'heure ; déjà alors il avait remarqué cette rosette qui se détachait si vivement, par sa couleur, sur la blancheur du bras. Il en connaissait jusqu'au moindre pli, ayant surtout étudié le merveilleux travail de la croix ; aussi savait-il qu'il était impossible qu'il se trompât dans cette reconnaissance ; mais comment expliquer la présence de cette parure dans cet endroit ? Il avait atteint le convoi, et, après être remonté à cheval, il marchait près des voitures, plongé dans les plus singulières réflexions, lorsque Green, qui depuis quelque temps galopait près de lui, poussa un grand éclat de rire qui l'arracha à ses rêveries.

« Avez-vous donc eu une apparition, » s'écria gaiement ce dernier, « pour ne pas même entendre votre propre nom ? »

Baumann se dressa sur son cheval et passa la main sur ses yeux comme pour chasser de son esprit toutes les idées qui le préoccupaient.

« Ma foi ! peu s'en est fallu, » dit-il ; « mais attendez. Nous n'avons plus qu'une petite distance à parcourir pour arriver à l'endroit que le vaguemestre nous a fixé pour lieu de campement ; et là je vous raconterai tout. » Puis, piquant des deux, il partit au galop, laissant la caravane derrière lui.

Quelques heures après, lorsque, à la tombée de la nuit, on eut rassemblé les voitures et que les gens de l'expédition préparaient leur dîner, les deux amis étaient assis à l'écart, appuyés sur les coussins de leur voiture, et Baumann racontait à son compagnon l'aventure qui lui était arrivée sur le chemin de fer de Becksbourg, ainsi que toutes les sensations qu'il avait éprouvées dans la suite, et lui faisait part de la stupéfaction que lui avait causée la découverte du bracelet, qu'il montra à son ami. Au récit de cette découverte, Green n'avait pu s'empêcher de laisser errer autour de ses lèvres un léger sourire d'incrédulité ; mais, lorsqu'il vit le travail singulier de la croix d'or qui ornait le bracelet, et qu'il remarqua l'agitation intérieure de son ami, il secoua la tête d'une manière soucieuse, et lui dit :

« La réalité dépasse quelquefois tout ce que l'esprit peut imaginer ; mais, en examinant les choses froidement, je ne vois point pourquoi cet événement ne serait point dans le cours des choses ordinaires : huit jours avant notre arrivée à Indépendance, la malle-poste de Santa-Fé avait quitté cette ville ; et il n'y aurait rien d'extraordinaire à ce qu'elle eût emmené des voyageurs. Si toute l'histoire de cette jeune fille est restée un mystère pour vous, il peut bien y avoir un motif qui l'ait engagée à entreprendre un voyage dans la prairie, et, si vous êtes aussi sûr que vous le dites de tout ce qui a rapport à ce bracelet, pourquoi ne point admettre la supposition que c'est la propriétaire elle-même qui l'a perdu, et qu'en ce moment nous suivons le même chemin que l'objet de votre amour ? Cette possibilité vous paraît-elle donc si effrayante ? » continua-t-il en riant, en voyant les grands yeux que Baumann fixait sur lui.

« Effrayante ? » répliqua celui-ci en saisissant le bras de Green. « Je ne sais vraiment point si je dois la traiter ainsi. Vous me présentez une possibilité qui va faire de moi l'homme le plus agité du monde ; je sais que tout ce qui a rapport à elle disparaîtra à mes yeux comme une illusion. Je ne me dissimule point la folie qu'il y a à vouloir suivre la trace d'une jeune fille à travers cette prairie sans fin ;

* Voir les nos 11, 12, 13 et 14.

et cependant, dès ce moment, je n'aurai point d'autre pensée. Je n'ignore pas que cette tentative ne fera que me rendre malheureux; et pourtant, pour rien au monde, je n'y renoncerai.

« Diable! » s'écria Green en se levant, « êtes-vous amoureux à ce point? Eh bien, je vous avouerai que je ne vois point qu'il y ait de la folie à voir les choses comme elles sont. Dans la prairie, on ne s'écarte guère de la route frayée: aussi, soyez persuadé que les traces de roues que nous suivons sont celles de la malle-poste. Une jeune dame, et surtout une Américaine, serait un événement assez rare sur cette route, et, à chaque bourgade, nous pourrons facilement en avoir des nouvelles. Vous savez en outre son nom; et, quand même nous devrions aller jusqu'à Santa-Fé, elle ne sera point difficile à retrouver parmi le peu d'Américaines qui y résident. Allons! donnez-moi une poignée de main, et prenez une autre figure. Je vous aiderai à la chercher; il faudra bien que nous la retrouvions, à moins que ce bracelet ne soit un tour que le diable vous ait joué. »

Il y avait onze jours que l'expédition avait quitté Indépendance, lorsque, pour la première fois, on entrevit quelques buffles isolés. A cet aspect, l'expédition sembla animée d'une vie nouvelle : il s'agissait, après s'être longtemps contenté de haricots secs, de chercher à se mettre sous la dent quelques morceaux de viande fraîche. Baumann, selon son habitude, précédait à cheval l'expédition; quant à Green, il n'eut rien de plus pressé que de renouveler l'amorce de sa carabine et de passer dans sa ceinture de cuir deux pistolets à double coup.

« Ça n'en vaut pas la peine, monsieur, » dit Bill en voyant ces préparatifs, « ce sont des buffles mâles; la chair n'en vaut rien. Ils sont méchants en diable. Attendez encore quelque peu; nous nous en prendrons à leurs femelles.

— Pour moi, il ne s'agit que de tirer un coup de fusil, » répliqua Green en riant, et il se mit à serrer davantage la sangle de la selle de son cheval; « nous trouverons bien quelques bons morceaux dans cette masse de chair. » Puis, montant à cheval, il gagna au galop la hauteur où passaient les buffles.

« Pourvu, du moins, qu'il sache s'y prendre pour éviter tout danger! » murmura le vaquero en enfonçant son chapeau sur la tête et en suivant le cavalier du regard. Quant au jeune Mexicain, il se dressa sur sa selle, regarda quelque temps s'éloigner l'Américain, puis se tournant vers Bill.

« Y a-t-il vraiment du danger, mon oncle? » lui demanda-t-il.

« Pas pour un bon chasseur, mais beaucoup pour un novice, » répondit celui-ci d'un ton bourru. « Si la balle ne frappe pas l'animal à la bonne place, au défaut de l'épaule gauche, et ne fait que le blesser à la figure, le chasseur peut bien à tout jamais être guéri de l'envie de chasser aux buffles. »

Aussitôt que les buffles avaient aperçu le cavalier qui se mettait à leur poursuite, ils avaient pris leur course et bientôt disparurent derrière les hauteurs, qui ne tardèrent pas à cacher également le chasseur aux yeux de ceux qui l'observaient. Malgré cela, les regards de Joseph restèrent fixés dans la direction qu'avaient suivie bêtes et chasseur, jusqu'à ce que, comme poussé par une inquiétude secrète, il descendit de cheval. Depuis quelques minutes, l'expédition suivait tranquillement sa route, lorsque, dans le lointain, on entendit retentir le coup de fusil de Green. Bill prêta l'oreille une seconde, puis se retourna flegmatiquement vers son attelage; quant au jeune garçon, il s'arrêta et sembla attendre impatiemment tout bruit suivant. En effet, peu de temps après on entendit résonner un second coup, plus faible que le premier, mais encore bien distinct, et au même moment le jeune garçon, détachant un des chevaux de selle qui suivaient l'expédition, sauta sur son dos et, saisissant sa carabine, se lança dans la direction d'où étaient partis les deux coups.

« Eh bien! qu'y a-t-il donc? » s'écria le vaguemestre en accourant; « ce gamin perd-il la tête?

— Ça part comme la poudre, » répliqua Bill en riant. « Toutefois, vaguemestre, je vous engage à aller voir par vous-même ce qui se passe. Il ne fait pas bon manquer le buffle de son premier coup; et il me semble avoir entendu résonner les pistolets de M. Green. »

Le vaguemestre regarda une seconde la figure expressive du vieux vaquero et poussa son cheval sur la trace de Joseph, qui avait déjà disparu sur la hauteur; mais, arrivé au sommet d'une petite colline, il chercha en vain un signe qui lui indiquât la direction à prendre. Le sol de la prairie s'étendait tout à l'entour en nombreuses ondulations, qui ne permettaient pas au regard d'aller plus loin que l'éminence la plus voisine. L'herbe était sillonnée en tous sens par de nombreuses traces qui pouvaient provenir aussi bien des buffles que des chevaux. Le vaguemestre écouta un instant dans l'espoir qu'un bruit quelconque lui indiquerait le chemin à suivre. Il gagna ensuite la hauteur la plus voisine, sans obtenir un meilleur résultat; une troisième tentative, dans une direction opposée, ne réussit pas mieux, et, après quelques instants d'hésitation, il revint sur ses pas en secouant la tête.

Green, emporté par l'ardeur de la chasse, s'était lancé sur la trace des buffles. Il avait jeté son dévolu sur l'un des plus forts, et s'était mis à le poursuivre, sans s'occuper des autres, qui s'étaient dispersés de différents côtés. C'était, de sa vie, le premier buffle qu'il voyait de près; mais, déjà longtemps avant son départ, il avait fait des études sérieuses sur la théorie de la chasse, pour ne point paraître novice aux yeux de ses gens, et il savait qu'à cheval, pour peu qu'on sût s'y prendre adroitement, il n'y avait aucun danger à craindre: il avait gagné le côté gauche de l'animal, qui se sauvait, et était déjà assez près de lui pour pouvoir l'ajuster et le tirer. Il choisit donc le moment le plus favorable, mit en joue et pressa la détente. Le buffle fit un bond formidable, puis resta immobile, de sorte que le cheval de Green, lancé au galop, le dépassa. Green le retourna immédiatement, persuadé qu'il allait voir tomber le buffle dans les dernières convulsions de l'agonie; mais son regard rencontra les deux yeux ardents de l'animal, qui, la tête baissée, le regarda furieux pendant une seconde; puis, labourant le sol de ses cornes, s'élança contre lui. Tout cela avait eu lieu si rapidement que Green eût gardé trop peu de présence d'esprit pour échapper au danger, si son cheval n'eût agi pour lui, et, faisant un bond de côté, n'eût gagné au large en ligne droite. Le cavalier reprit immédiatement son sang-froid et vit le buffle, à dix pas derrière lui, suivre son cheval au galop. Tirant donc de sa ceinture un de ses pistolets, il ajusta, aussi bien que possible, et tira de nouveau. L'animal ne s'arrêta qu'une demi-seconde, secoua la tête et n'en sembla que devenu plus furieux. Green commençait à comprendre que son salut ne dépendait que de la vitesse et de la vigueur de son cheval; toutefois il se rendit compte en même temps du danger auquel il serait exposé si, dans cette folle poursuite, il venait à perdre tout chemin et toute direction, au milieu des ondulations de cette prairie. Son cheval continuait sa course éperdue à travers monts et vallées, et toujours le buffle le suivait d'aussi près; encore une fois, dans une dernière tentative, Green se tourna vers l'animal, et tira sur lui les deux coups de son second pistolet; mais, au même moment, le cheval fit un bond de côté tellement violent que, avant qu'il pût s'en rendre compte, Green fut désarçonné et perdit connaissance en tombant.

Le premier objet qui frappa ses regards, lorsqu'il revint à lui, furent les yeux ardents que l'animal tenait braqués sur lui, à peine à un pas de son visage. Une sorte d'instinct avertit Green que le plus léger mouvement pouvait causer sa perte. Il ne pouvait se rendre compte comment il n'était point encore sous les pieds de l'animal, et ne comprenait pas mieux la nature du terrain sur lequel il se trouvait et où son ennemi semblait n'oser s'aventurer. Il fallait qu'il fût dans un trou ou quelque chose d'analogue, car au-dessus de sa tête, à la hauteur des yeux, il voyait commencer le sol de la prairie; toutefois ces pensées ne firent que traverser confusément son esprit et une à une, car ses yeux restèrent fixés sur ceux du buffle avec une angoisse qui ne faisait qu'augmenter de seconde en seconde. Il épiait le premier mouvement de l'animal. Depuis combien de temps durait cette situation, il ne pouvait le savoir, lorsque tout à coup le son d'un coup de fusil, tiré non loin de lui, le fit tressaillir. Les yeux de son ennemi semblèrent lancer encore plus de feu, puis le colosse commença à faiblir sur ses jambes; il parut vouloir s'élancer sur lui, mais se méfier en même temps de ses forces; tout à coup il écarta les jambes en arc-boutant, et une seconde après il s'affaissa sur lui-même. En même temps Green se sentit saisi par la main, et il vit se pencher sur lui une jeune figure encore pâle d'émotion. « Pour l'amour de Dieu! soyez prudent, lui dit une voix tremblante, saisissez cette branche et tendez-moi votre autre main. » Green sentit entre ses mains l'écorce lisse d'une branche de peuplier; déjà il avait reconnu la figure de Joseph et il s'apprêtait à se relever lorsqu'il sentit le sol remuer sous lui. « Non, point ainsi, ou bien vous allez rouler au fond! » s'écria le jeune homme, « saisissez la branche et ma main, tenez vous bien, arc-boutez vos pieds contre le sol, et maintenant faites un effort, — là, bien! »

Green se retrouvait sur ses jambes, et involontairement son premier regard se porta sur l'endroit où il était resté étendu. Ce premier coup d'œil suffit pour tout lui expliquer. — Devant lui était une gorge profonde dont les côtés étaient couverts de buissons épais de chêne et de peuplier; deux ou trois fortes branches l'avaient seules retenu lorsque le bond de son cheval l'avait précipité dans cette profondeur. — Le second regard de Green fut pour l'enfant qui l'avait sauvé alors qu'il désespérait de tout secours. — Mais à peine l'eut-il regardé, qu'il s'élança vers lui en voyant ce jeune homme, pâle comme la mort, battre l'air des mains et tomber sans connaissance. « Ce n'est que le contre-coup de son émotion, » se dit-il en lui-même, et pourtant une singulière crainte s'empara de lui lorsque, agenouillé près de ce jeune homme, il essaya inutilement de le relever. — Il regarda autour de lui, espérant trouver quelque goutte d'eau dans le voisinage, ouvrit la blouse qui serrait le cou du jeune évanoui et trouva en dessous une camisole étroitement fermée. Il se hâta de l'ouvrir et resta comme foudroyé en reconnaissant le sein d'une jeune fille. — Son étonnement ne dura que quelques minutes; mais cette découverte suffit pour lui faire comprendre les divers sentiments qu'il éprouvait pour ce soi-disant garçon. Pendant quelque temps il fixa ses traits fins et pâles, qui pour lui prenaient un caractère si différent; puis, comme s'il avait un tort à réparer, il se hâta de refermer la camisole et d'agrafer la blouse. Peu à peu quelques couleurs apparurent sur la figure de Joseph, et Green comprit, à ces indices, que la vie ne tarderait pas à revenir. Bientôt en effet la respiration commença à soulever cette jeune poitrine oppressée, et les yeux, s'entr'ouvrant, laissèrent échapper quelques regards encore voilés. « Joseph, es-tu revenu à toi? » dit Green d'une voix qu'il essayait de rendre ferme; le jeune homme tressaillit, jeta un regard effaré autour de lui. Le buffle mort qu'il aperçut sembla lui rendre compte de sa position; il se releva lentement, passa la main sur ses yeux et regarda Green en souriant : « Ma foi! tout s'est passé aussi bien que possible, » dit-il en mettant sur sa tête son chapeau qui était tombé. « Je crois, Dieu me pardonne! avoir perdu connaissance. » Il chercha ensuite des yeux les deux chevaux, qui paissaient tranquillement non loin de là. En quelques bonds il fut auprès d'eux et se mit à les caresser. Alors seulement Green songea au convoi qu'il avait quitté et à la nécessité de retrouver son chemin le plus tôt possible. Il suivit Joseph, en cherchant à surmonter ses sensations; il appela son cheval, qui, aussitôt qu'il reconnut la voix de son maître, accourut au-devant de lui, et les deux cavaliers se remirent en selle.

« Pourrais-tu me dire maintenant ce qui t'a engagé à me suivre, et comment tu as fait pour trouver la direction que j'avais suivie? » demanda Green, tandis que tous deux tournaient leurs chevaux dans la direction où ils supposaient devoir retrouver la route.

— C'est que je vous ai entendu tirer vos pistolets; j'en ai conclu que le buffle ne vous donnait pas le loisir de recharger votre carabine. J'ai suivi la direction du son, et votre troisième coup m'a fait comprendre que j'étais dans la bonne voie. Lorsque j'ai aperçu le buffle, je n'ai eu qu'à sauter à bas de mon cheval et lui envoyer ma balle au défaut de l'épaule.

— Mais si l'animal s'était tourné contre toi?

— Ma foi, je vous avoue que le temps m'a manqué pour faire cette réflexion. »

Green ne répondit rien; il examinait encore la figure de son compagnon sans pouvoir comprendre comment il avait tant tardé à découvrir la vérité. Il ne pouvait encore prévoir à quoi le mènerait sa découverte; aussi éprouva-t-il un certain soulagement à voir poindre sur l'une des collines prochaines la figure d'un homme qui, dès qu'il le vit, lâcha un coup de carabine.

« Je crois vraiment qu'ils se sont aperçus de notre absence, » dit-il, et il fit prendre à son cheval une allure plus vive. Bientôt d'autres personnes se firent voir sur d'autres collines environnantes. On les reçut avec des acclamations de joie, et quelques minutes après ils avaient devant eux la route ainsi que le convoi, qui avait fait halte.

« Dieu merci! » s'écria Baumann, qui, ainsi que le vaguemestre, était venu au-devant d'eux, « nous avons passé un mauvais quart d'heure; peu s'en est fallu que vous ne fussiez à tout jamais égaré dans les prairies.

— Ce n'eût pas été impossible, » répliqua Green; « peu s'en est fallu aussi que je ne fusse expédié dans l'autre monde et puni de ma présomption; du reste, si je suis encore sur mes jambes, ce n'est pas à mon adresse que je le dois, mais.... »

A ces mots, il se retourna pour chercher son jeune compagnon, qui déjà avait gagné la tête du convoi et attelait son cheval à la voiture, comme s'il ne s'était rien passé d'extraordinaire. En ce moment même, Bill faisait claquer son fouet dans les airs, son attelage se mettait lentement en mouvement, et les autres chariots suivaient son exemple. Green secoua la tête, et piqua des deux sans terminer sa phrase.

« Ce soir, je vous raconterai en détail tout ce qui m'est arrivé, » dit-il, quelques instants après, à Baumann; « quant à présent, j'en suis incapable. J'ai été jeté à bas de mon cheval, et je crois que ce que j'ai de mieux à faire, c'est d'aller me reposer quelques heures dans ma voiture. »

Baumann, inquiet, s'informa s'il n'était point blessé; l'Américain lui tendit la main, et, quelque temps après, étendu sur les coussins de son chariot, Green repassait dans son esprit jusqu'aux moindres circonstances de son aventure.

On était arrivé au lieu du campement. Baumann, qui avait trouvé son ami profondément endormi, après avoir pris part au repos commun, s'était couché aussi non loin de lui. La nuit était survenue, les feux étaient éteints, et le plus profond silence régnait dans tout le camp. Green se leva lentement, et, à la faible clarté de la lune, regarda l'heure qu'il était : il était minuit. Il entendit appeler Baumann pour monter son tour de faction; et, lorsqu'il l'eut vu s'éloigner, il quitta sans bruit la voiture dans laquelle il s'était reposé; il se dirigea aussi silencieusement que possible à travers les groupes des dormeurs jusqu'à ce qu'il fût arrivé près de l'enceinte des chariots; il y jeta un regard scrutateur, et reconnut bientôt Joseph, qui dormait. Il s'approcha de lui, s'agenouilla et l'appela doucement par son nom. Le jeune homme, se réveillant en sursaut, jeta sur lui un regard farouche.

« C'est moi, Joseph, » lui dit à voix basse Green, pour le rassurer. « Je suis seul, mais je connais ton secret; je sais que tu m'aimes, et moi aussi, je t'aime depuis que je t'ai vue pour la première fois; aie donc confiance en moi. »

A ces mots, la jeune fille se releva d'un bond, et, étendant ses bras au ciel :

« Mon Dieu! mon Dieu! » s'écria-t-elle d'un ton si désespéré que Green sentit son cœur se serrer. Puis, tombant à genoux, elle cacha sa figure dans les hautes herbes. Un tremblement nerveux agitait tout son corps, et des flots de larmes s'échappaient de ses yeux.

« Voyons, jeune fille, » dit Green pour la calmer, « qu'avez-vous à me reprocher? »

Mais elle, rassemblant ses forces et se redressant de toute sa hauteur :

« Partez, monsieur! » lui dit-elle, « peu vous importe le sort d'une pauvre créature qui eût volontiers fait le sacrifice de sa vie pour la vôtre, et dont maintenant, en quelques mots, vous avez causé la perte. Partez, » lui dit-elle plus énergiquement encore, et, voyant Green faire un mouvement pour se rapprocher d'elle, « partez, si vous ne voulez pas me voir chercher un refuge au milieu des loups de la prairie.

— Joseph! pour l'amour de Dieu! » répliqua Green, en comprimant sa voix autant que possible, « je ne puis vraiment vous quitter ainsi. »

A ces mots, elle saisit rapidement sa couverture ainsi qu'un petit paquet qui lui servait d'orciller, et, jetant sa carabine sur ses épaules, elle disparut derrière les voitures avant même que Green eût pu croire à la réalisation de son projet. Green, désespéré, se frappa la tête.

« J'aurais dû connaître son caractère, » dit-il; « demain je tâcherai de l'apaiser. »

Puis, mécontent de lui-même, il gagna lentement sa voiture.

Le lendemain matin, Bill, la figure bouleversée, vint annoncer au vaguemestre qu'il était impossible de trouver

la moindre trace du jeune Mexicain, et que déjà, au milieu de la nuit, il avait remarqué sa disparition. Green dit qu'il était convaincu qu'il reparaîtrait avant le départ de la caravane; il pria toutefois le vaguemestre de bien vouloir faire une perquisition dans les environs du camp. Mais les recherches faites pendant deux heures n'amenèrent aucun résultat. Le vaguemestre laissa échapper quelques mots « de caractère suspect et de désertion volontaire, » soupçon que semblait confirmer la disparition de la couverture et du paquet d'enfant. Enfin, voyant les recherches infructueuses, il donna l'ordre à l'expédition de se mettre en ligne, et quelque temps après le convoi avait repris sa marche.

O. RUPPIUS.

(*La suite au prochain numéro.*)



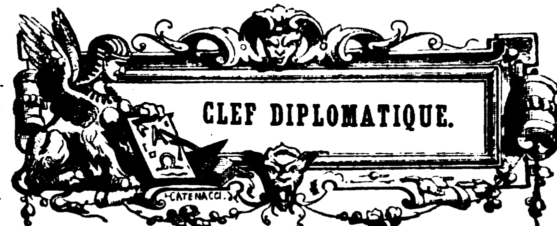
S'adresser pour les achats, commissions de tout genre, envois de patrons, etc., à M. Leballeur, rue Taitbout, 74.

La plupart des lettres adressées à Mme Raymond demandent une réponse *insérée dans le prochain numéro.* Nous avons dit bien souvent, et nous répétons ici, qu'il est *de toute impossibilité* d'accéder à cette demande. Le grand nombre de réponses qui s'accumulent à l'imprimerie, parce qu'il est impossible de remplir tout le journal avec des *renseignements*, retarde forcément la publication des réponses postérieures à celles qui n'ont encore pu paraître. Nos lectrices doivent attendre quinze jours au moins, trois semaines au plus, pour recevoir les réponses. Nous regrettons ce retard, mais nous ne saurions l'éviter, parce que nous maintenons l'égalité la plus complète dans nos rapports avec nos abonnées, et que nous ne pourrions favoriser les unes aux dépens des autres.

Ancien n° 11744, Mme D., Seine-et-Marne. Cette lettre vaudrait un bon *prospectus*, et je souhaite que toutes nos lectrices sachent, comme Mme D., tirer de nos patrons et de nos conseils ces avantages qui lui valent cent pour cent d'économie; je serais trop heureuse de m'associer à elle; seulement, il faudrait savoir positivement ce que la personne en question pourrait faire; il faudrait, lors même qu'elle aurait une spécialité, calculer si les frais de déplacement, d'installation à Paris, n'absorberaient pas une trop grande partie des ressources disponibles; je n'oserais jamais assumer la responsabilité de conseiller un déplacement; Paris peut offrir des ressources, quand on peut les attendre, soit du hasard, soit des recommandations, et quand l'on possède un talent réel; en toute autre situation, on y trouve la misère, plus affreuse ici que partout ailleurs; avant de donner le conseil que l'on désire, je demande de plus amples renseignements, et l'énoncé exact des ressources dont on peut disposer. — Mme *Elisa M. (Seine-et-Marne).* Le journal est bien heureux des services qu'il rend, et les lettres semblables à celle-ci me récompensent de tous mes efforts. — Mme *M**** a donc fait tous nos ouvrages? Ses applications de drap et de velours sur drap ont aussi mes sympathies, et je lui annonce une foule d'objets qui sont en préparation, de dessins à la fois beaux et utiles, accompagnés d'explications essentiellement pratiques. Je diffère seulement d'avis sur le *petit chien;* je préfère les fleurs de laine au milieu de la mousse, et j'espère lui en envoyer des modèles. — *N° 6.* On trouve, chez M. Simart, rue de Rambuteau, 64, la laine fine pour broderies sur nansouk. On a reçu, avec le n° 12, un col du genre désiré, et aussi le patron de la veste à revers, que l'on peut mettre avec des jupes de couleurs; on ne peut faire cette veste en mousseline; en piqué blanc (avec jupe différente) *à la rigueur.* — *Près de Gabrielle.* Robe blanche pour une jeune fille; je conseillerais trois volants festonnés, tuyautés, séparés par un pli qui ne couvrirait pas tout l'espace entre les volants, mais serait placé au milieu de cet espace; corsage montant froncé; manches larges, garnies comme la jupe; le chapeau de paille brune serait garni, sur le dessus, par devant, avec une grosse rosette de taffetas bleu découpé; une rosette pareille au-dessus de chaque bride. M. de Paroy est fort reconnaissant des aimables lignes qui lui sont consacrées dans cette lettre. — *Beaugency.* Le dessus d'ombrelle en mignardise noire convient à tous les âges, et peut être posé sur toutes les couleurs, y compris le blanc; le dessus doit dépasser l'ombrelle. M. Simart, rue de Rambuteau, 64, peut seul indiquer la quantité de mignardise nécessaire pour exécuter ce travail. — *N° 13377.* Nous publierons, le mois prochain, le patron du saute en barque; si on le désire tout de suite, s'adresser à M. Leballeur, rue Taitbout, 74. J'approuve de tous points les combinaisons que l'on m'indique pour la robe d'alpaga et la casaque noire. Le saute-en-barque peut être porté à tout âge, mais le vêtement pareil à la robe ne peut être fait en taffetas à dessins. On recevra des dessins de chapeaux, des dessins et patrons de mantelets. Je suis bien reconnaissante de la sympathie que l'on veut bien me témoigner. — Mme *F., à Niort,* recevra plus tard les dessins désirés. — Mme *C. C.* Pour manteau de demi-saison, en étoffe de laine légère, il ne saurait y avoir une forme plus jolie que le talma, tout à fait convenable pour les deux petites filles. Nous nous occupons des vêtements d'enfants; on recevra dessins et patrons, broderie anglaise pour lingerie d'enfant, bandes plates avec ou sans entre-deux, dans ce cas surmontées de plusieurs plis. — Mme *C. T., à Plestein.* On porte tous les genres de col, même ceux à *pattes.* — *N° 6567, Alger.* On recevra les dessins et patrons de mantelets. — *N° 2859.* Oui, pour toutes les questions : cette chemise convient, en effet, pour les enfants de 3 à 6 ans. — *N° 6449, Lyon.* J'espère publier l'objet désiré. — Mme *H. F. D.* La broderie en soutache est plus à la mode que jamais: on recevra dès que les dessins seront prêts. — *N° 854,* Mme *la vicomtesse de D...* Je suis heureuse du *prétexte* qui me vaut une lettre si charmante. Le réabonnement est fait, et bien fait; la bande est imprimée et continuera à arriver telle qu'elle est, jusqu'à la date du *réabonnement* nouveau; l'envoi ne sera pas suspendu. — Je désirais vivement avoir des nouvelles de ma jeune lectrice de *Barrière,* le temps me manquait absolument pour en demander; je suis bien reconnaissante de la continuation du bon souvenir de *Barrière.* — *Le n° 420* a pu *attendre,* mais a dû *recevoir* une réponse; il ne dépend malheureusement pas de moi d'éviter ces retards. — *N° 1397.* On recevra plus tard la corbeille désirée à *Gournais.* — Mme *E. F., Clermont-Ferrand.* La combinaison que l'on m'indique est excellente, et la robe sera tout à fait à la mode, surtout si l'on met sur le corsage un plastron de velours, continuant les devants de la jupe. — *Une ancienne abonnée,* Mme *de B.* Robe de grenadine noire ou de barége : le deuil est trop récent pour adopter le foulard noir à pois blancs, que l'on pourra porter trois mois plus tard; jupe garnie avec plusieurs petits volants tuyautés; 15 à 16 mètres pour la robe; châle de cachemire noir, uni, garni d'une guipure noire, ayant 3 centimètres de largeur. — *N° 324.* Oui, pour la bande violette et pour la ceinture, mais je préférerais celle-ci noire, encadrée d'une bande violette. M. Sainfoin n'est point jeune, et c'est peut-être pour cette raison qu'il refuse son portrait avec tant d'opiniâtreté. — *Château de Thismes.* Je préférerais pour la robe grise du taffetas de même couleur, mais de nuance plus foncée; découdre tous les petits volants, les coudre ensemble (on ne verra pas les coutures dans les fronces), puis poser un volant clair, — un volant plus foncé; on peut en mettre 3 ou 5; la pointe du corsage ne doit pas être supprimée. La robe à rayures grises et mauve peut être garnie avec un ou trois volants en taffetas mauve, bordés de ruban blanc, car la rayure est blanche et non *grise,* si j'en crois l'échantillon. Grand collet en drap gris léger, pour vêtement de demi-saison. Casaque non ajustée en taffetas noir, ou petit mantelet pour les jeunes filles.

Mme *E. R., à Morlaix.* Je ne connais pas le procédé employé par les méridionaux, et je le regrette; j'essayerai de le découvrir, mais je crois que leur climat est le véritable moyen en question. Mille remercîments pour cette aimable lettre. — Mme *F. G., à B...* La hauteur des volants est indiquée dans la description de la robe de taffetas gris; j'ai dit aussi, bien souvent, que les volants devaient avoir la même largeur que la jupe, et la moitié de cette largeur en plus : ainsi, une robe à volants devrait avoir 4 mètres de largeur, chaque volant a 6 mètres de largeur; la ruche chicorée se compose d'une bande ayant 8 à 10 centimètres de largeur, découpée de chaque côté, froncée au milieu; il faut 10 mètres de cette bande pour faire une ruche chicorée posée sur une robe ayant 4 mètres de largeur. Les *Traités* en question succéderont aux *Lettres d'une marraine,* quand celles-ci auront été réunies en volume. — *N° 4439.* Robe blanche à *tablier,* garnie comme une robe de baptême *longue,* mais proportionnée à la taille de l'enfant, puisqu'il marche. La robe publiée dans le n° 14 (robe de baptême) atteint le but que l'on se propose : élégance et simplicité. Deuxième question : la veste à revers dont le patron a paru dans le n° 12. 3°, oui, si l'on a la casaque, on peut la porter; s'il s'agit de faire une casaque neuve, il vaudrait mieux choisir une autre forme. Les jeunes filles porteront de petits mantelets de taffetas noir, à pointe par derrière, et garnis de plusieurs volants étroits. Ma carte photographiée n'est point faite encore, et je regrette de ne pouvoir l'envoyer à cette bien aimable lectrice. — *N° 1593.* Un châle-mantelet, replié sur lui-même, ne peut être trop *lourd,* quand il est en tulle brodé; j'ai conseillé de le garnir, parce qu'il serait trop *étriqué* sans garniture; on posera celle-ci *sous* la broderie formant des festons. Il ne dépend malheureusement pas de moi, ainsi que je l'ai expliqué bien souvent, de faire insérer ma réponse dans le numéro qui paraît immédiatement après la lettre que l'on m'a adressée; ce numéro était sous presse quand la lettre du n° 1593 m'est parvenue. — Mme *Aline G., à Spincourt.* On ne porte plus *du tout* les basquines ou casaques ajustées à la taille. J'ai déjà dit bien souvent, soit dans les articles de mode, soit à cette place, que l'on porterait des robes de piqué et de nankin, soutachées en noir; le corsage et les manches doivent être soutachés comme la jupe; on met avec ces robes des *saute-en-barque,* également soutachés, ainsi que je le répète sans cesse. J'adopterais les ornements de la robe d'alpaga figurant sur la gravure de modes du n° 14; cette garniture conviendrait pour la robe de taffetas à dessins *gris sur gris.* Pour jeune fille, petit mantelet à pointe par derrière, garni avec trois ou quatre volants étroits. — *N° 9847, une marguerite des prés.* M. Sainfoin serait cruel s'il résistait à de semblables instances; je lui communiquerai cette lettre qui le décidera peut-être à livrer son image. Pour le fichu au crochet, prendre le patron du fichu en tulle brodé figurant dans le n° 41 de l'année 1861. Quant au paletot, on pourra peut-être le transformer en *saute-en-barque,* vêtement plus nouveau dont nous ferons, très-probablement, paraître le patron; si l'on ne peut nous attendre, s'adresser à M. Leballeur, rue Taitbout, 74.

Une abonnée de Mulhouse, devrait bien donner à nos abonnées l'avis qu'elle nous adresse. Nous serions charmés d'être dispensés de répéter dix fois dans chaque numéro que *M. Leballeur se charge des commissions de nos lectrices;* il ne se passe point de jours où l'on nous épargne la question : *A qui m'adresser à Paris?...* Et la civilité la plus puérile nous commande de répondre à ces questions; quant aux motifs d'intérêt personnel que l'on nous suppose avec autant de charité que de politesse, nous répondrons que l'on se trompe d'adresse assurément; nous n'avons aucun intérêt à ce que M. Leballeur fasse les commissions de nos lectrices, et nous même serons charmés de n'avoir à prendre connaissance d'aucun détail de ce genre. Dès les premiers numéros du journal on nous a accablés d'une foule de commissions, et nous avons dû chercher un commissionnaire, que nous n'imposons à personne, mais que nous indiquons afin de ne plus recevoir des demandes impossibles à satisfaire. — *N° 1366, château de Saint-D...* L'inconvénient qu'on nous signale nous est connu, mais il est impossible d'y remédier; l'administration des postes ne nous permettrait pas de faire coller les deux bandes du journal; — de là les indiscrétions et les retards que l'on peut signaler à la direction des postes et qui ne resteraient pas impunis. — *N° 41. Une abonnée toujours contente,* comprendra l'impossibilité de publier les patrons dont elle nous parle; dans le cas dont il s'agit on porte des peignoirs flottants retenus par une ceinture; il y a aussi des corsets spéciaux que l'on peut se procurer à Paris. — *N° 9,276.* Oui, pour tous les projets relatifs aux toilettes de deuil; garnir la robe de cachemire avec des plis de crêpe; même garniture ou volant pour un mantelet-écharpe en barége noir; si l'on peut convertir le grand volant de la robe de barége en plusieurs petits volants, la robe sera plus moderne; celle de dessous peut servir. Le chapeau rond ne me semble pas tout à fait convenable; je préférerais un chapeau ordinaire en crin noir; le peignoir avec le grand collet pareil servira parfaitement pour le matin. — *N° 165.* Pour l'enfant, robe de popeline ou d'étoffe genre *fantaisie;* talma en cachemire gris; M. Simart, rue de Rambuteau, 64, peut seul répondre relativement au prix du dessus d'ombrelle en mignardise. — *N° 8,319.* Le cachemire blanc ne pourrait convenir pour l'usage que l'on m'indique; paletot en cachemire gris ou feutre pour le petit garçon; le chapeau rond est trop *jeune* pour l'âge que l'on m'indique. — *N° 11,752, Mézières.* Tous les projets de toilette que l'on me communique sont du meilleur goût, et je n'ai rien à y changer. — *N° 3,208.* Trop, trop de compliments! Mais tout en ayant le bon sens d'en attribuer la plus grosse part à la politesse de mes lectrices, je n'en conserve pas moins une vive reconnaissance pour la bienveillance dont ils témoignent. Piqué anglais ou français, indifféremment; la *grecque,* plus vite faite, est toujours distinguée; oui, pour le nankin; les articles *modes* ont parlé du choix des étoffes d'été; je ne mettrais pas de chapeau rond; garnir avec de la guipure un châle de cachemire noir brodé; ces châles ne passeront plus de mode, — du moins d'ici à longtemps; — nous publierons des dessins et patrons pour vêtements d'enfants; oui, pour le patron; M. Sainfoin est toujours récalcitrant; il faudra, pour le fléchir, lui adresser une pétition portant les vingt-cinq mille signatures de nos abonnées. — *N° 776.* Le patron du manteau *parisien* a paru dans le n° 44 de l'année 1861. — *N° 1,262.* Les robes légères sont, à volonté, plissées ou froncées autour du corsage; on met un pli au milieu par derrière, les autres de chaque côté; je regrette de ne pouvoir expliquer ici ce qui doit être vu pour être compris. — *N° 10,635.* Oui pour le châle de taffetas garni avec les volants de dentelle; cette forme est simple et distinguée. — *N° 442.* On pourrait mettre à la basquine trop courte un volant à tête; pour la position dont on me parle, il est difficile de porter autre chose qu'un peignoir flottant attaché avec une ceinture à longs bouts. — *N° 195.* Il nous est impossible de retrouver la charade dont on nous parle. — Mme *D..., rue des Rosiers.* Le n° 14 contenait une gravure de modes; je ne connais pas de garniture plus convenable pour robe de taffetas noir que celle de la robe d'alpaga gris, figurant dans cette gravure. — *C. V., à Bordeaux.* Toutes les chemisettes plissées sur le devant, comme celle publiée dans le n° 14, conviennent pour la veste dont le patron a été publié dans le n° 12. Oui, sans doute, on portera des *saute-en-barque* de taffetas noir; les chapeaux ronds seront baissés (forme cloche), ou à bords relevés, ou bien enfin tout ronds. — *N° 976.* J'ai répondu à la lettre en question; j'ai conseillé un costume de bergère Pompadour; on peut lui substituer un déguisement de laitière en piqué nankin, garni de plusieurs velours noirs étroits; tablier à bavette en mousseline blanche, garni de velours noir *zéro;* coiffe de piqué, garnie de velours noir. — *N° 4,406.* J'ai indiqué plusieurs fois à cette place des *costumes de communiantes.* Oui, pour les petits volants; oui, pour la robe de taffetas noir; je demande de plus amples explications pour les questions relatives au salon et à la chambre à coucher. — *Alix.* Oui, pour la robe de taffetas noir; si le morceau de velours est suffisant, le convertir en une bande plus ou moins large, droite d'un côté, à dents de l'autre côté; on la posera soit à bord de la robe, soit au-dessus de l'ourlet; oui pour les robes d'alpaga: on peut les garnir avec un seul volant tuyauté, bordé de noir de chaque côté, ayant 10 ou 12 centimètres de largeur. — *N° 5,753.* Je préférerais le châle de crêpe de Chine teint en brun ou couleur amande; supprimer les effilés, le garnir avec de la dentelle ou guipure; il en faut pour chaque côté seulement, celle de la pointe supérieure peut être plus étroite; pour toutes les garnitures et pour celles de dentelles en particulier, on emploie une longueur de 3 mètres de dentelle, par exemple, pour 2 mètres du châle, c'est-à-dire *une fois et demie,* comme l'on dit à Paris; une grecque en galon blanc assez large pour la robe de piqué.



ʌ218406.

ɔ45 728 25ɹ1639, ɔ45 06735 06 ɔ4543856,
ɴ16 06 72883767 ʌ438 96 ʌ6x56 ɪɪʍ43x!
869 ᴠ6886 9'25 ɿ6 7235 ɔ45 94 ʌ6x6856,
ɴ13 x6 7438 ɔ47 7'39 ɔ3x654 06ʍ43x;
94 ɿ6 ʌ4xɔ3x 68496 ɪx6 82396886
ɴ1'4 72x 84399615 39 0238 06ɔ137 061ɴ 4x7;
ɪx ɔ61 ɔ917 923x, ɿ6886 ʍ656 ɿ2ɴ16886
ɔ215 76 ɔ4565 ʌ438 ᴠ61x65 767 6xʌ4x87;
43996157, ɪx ʌ48, 02x8 82186 94 7ɿ36xɿ6
678 06 5439965 967 8496x87 ɴ1'39 x'4 ɔ47,
678 6ɿ2186, ʌ54ɿ6 4 9'3ʍɔ6583x6xɿ6
ɴ13 913 ʌ438 8218 ᴠ1ʌ65 06 ʌ418 6x ʌ47;
ɿ6 ʌ2x ʌ215ʌ6237 73xʌ6 96 ʌ6x8391ʍʍ6;
74 ʌ6ʍʍ6 56ɿ6 6ɴ13ɔ4ʌ6 68 ɿʌ48641;
ɔ215 ɴ1'ɪx ᴠ215x49 41ɴ ʌ4387 03ɿ657 96 x2ʍʍ
ɿ68 41856 ʌ21 ɿ2158 76 ᴠ6865 4 9'641;
68 06 ɿ67 ʌ217 ɔ47 ɪx 7619 x6 7'41376
ɴ16 01 ʌ2xʌ1615 96 ɔ4373ʌ96 76x8365,
ɴ14xo 06 ɿʌ471ɪx ɔ4543856 678 94 061376,
7'455686 41 ɿ23x o'ɪx ʍ206786 ʌ2865.
60ʍ6 7......

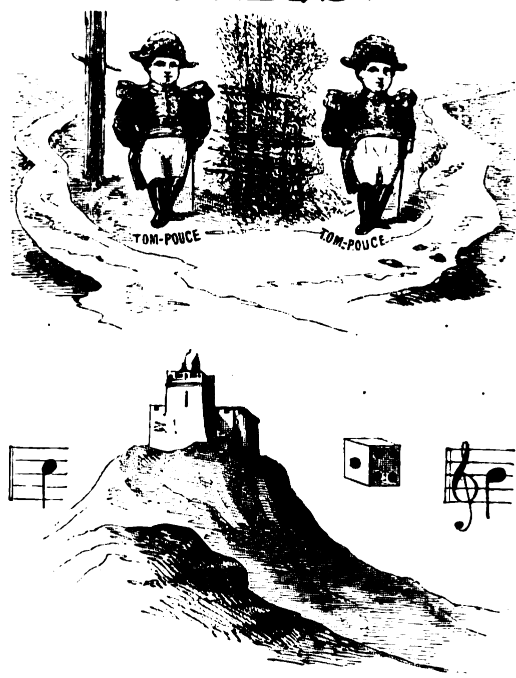
Explication de la Charade.

Le mot de la Charade insérée dans notre dernier numéro est : *Dorade.*

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris.—Typ. de Firmin Didot frères, impr. de l'Institut et de la Marine, r. Jacob, 56.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :
Avant d'entrer, songez à la sortie.

N° 16. TROISIÈME ANNÉE. 19 avril 1862.



Le numéro, vendu séparément, **25 centimes.** AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, **50 centimes.** AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE SAMEDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE : PARIS. Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr. DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*). Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c. Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56. S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND. Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER. Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ : PARIS. Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c. DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*). Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr. Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue. — On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (*Pour l'étranger le port en sus*). —

Portefeuille.

Ce beau dessin servira pour petit portefeuille destiné à contenir des cartes de visite ; on le brodera entièrement en fil d'or très-fin sur du velours ou de la moire. L'ouvrage devra être fait au métier. Les deux côtés se replient, et la petite languette passe dans le côté opposé, marqué par la lettre A. Le portefeuille doit être monté par un relieur; la finesse du dessin ne permet pas de *bourrer* fortement les feuilles pleines.

Entre-deux pour lingerie
DE FEMME ET D'ENFANT.

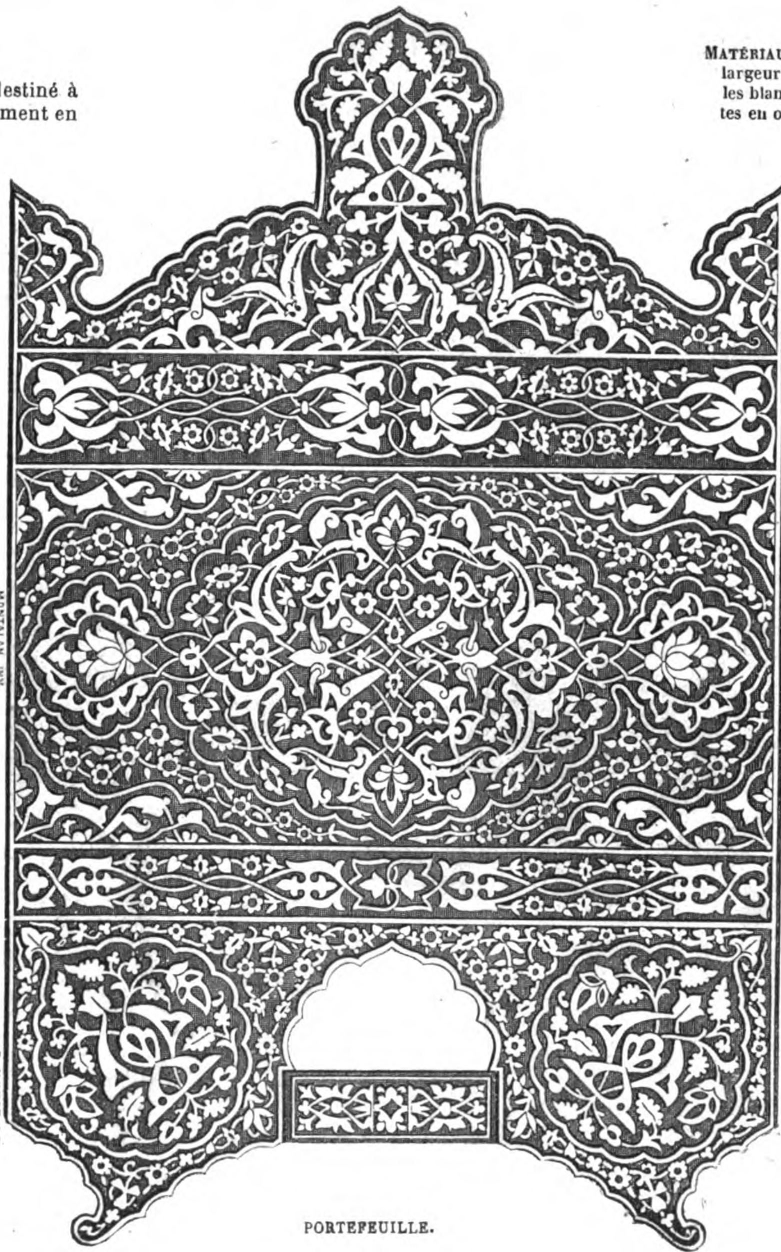
On fait cet entre-deux au filet, avec du fil n° 100; on le brode en *reprises* avec du coton à broder n° 50; le moule est une grosse aiguille à tricoter; la navette doit être très-fine; on ne pourrait remplacer le filet par du tulle, qui n'aurait pas la solidité indispensable à cet entre-deux.

On monte *une* seule maille, — on fait le filet, en *allant* et *revenant*, en faisant toujours *deux* mailles dans la dernière maille du tour précédent, jusqu'à ce que l'on ait onze mailles en tout; on maintient ce nombre pour tout le travail, en augmentant d'*une* maille à la fin de chaque tour, — et diminuant d'*une* maille au commencement de chaque tour. La diminution a lieu, comme on le sait, en formant une seule maille avec deux mailles. Quand la bande de filet a la longueur nécessaire pour l'usage auquel on la destine, on la termine en diminuant à la fin de chaque tour, jusqu'à ce qu'il reste seulement une maille, afin de finir comme l'on a commencé.

On monte cette bande de filet sur un morceau de toile cirée, puis on fait le travail de *reprises* en *longueur* et en *travers*, comme l'indique notre dessin. Pour remplir l'un des carreaux du filet, on fait trois points en long et quatre points en travers, en passant l'aiguille, ainsi qu'on le sait, *sous* un point, — *sur* le point suivant, et ainsi de suite.

Bordure en soutache.

Cette bordure servira pour bas de robes de femmes, de jeunes filles et d'enfants : dans le premier cas, on pourra la répéter deux fois au-dessus de l'ourlet, afin de la rendre plus riche; il est bien entendu que l'on *contrarierait* les petites palmes, au lieu de les placer l'une sur l'autre. On fera cette bordure en soutache de laine noire, sur piqué blanc ou maïs, sur alpaga, ou taffetas, ou popeline; cette bordure pourra servir pour saute-en-barque, etc.; on pourra aussi exécuter ce dessin au crochet en coton blanc sur robes blanches, — en soie noire, sur toutes les étoffes de laine : dans ce cas, le travail doit être fait au métier, et chaque contour sera double, c'est-à-dire formé par deux chaînettes, à moins que l'on n'emploie de la soie de cordonnet fort grosse. La broderie au crochet sera fort à la mode cet été et pour les saisons d'automne et d'hiver; elle figurera sur tous les vêtements de femmes et d'enfants.



PORTEFEUILLE.

Pelote.

MATÉRIAUX. — Velours grenat ayant 20 centimètres de longueur et de largeur ; même qualité de taffetas ou de satin de même nuance; perles blanches de cristal, d'or, et perles blanches opaques; tresses étroites en or; ruban de satin blanc ayant 1 centimètre de largeur.

Le dessin n° 1 représente la pelote terminée en grandeur réduite ; le n° 2 est la moitié de la pelote en grandeur naturelle; le nombre des perles est indiqué sur ce dessin. On distingue sur la pelote terminée les teintes des perles; les plus foncées sont des perles de cristal, — les plus claires, des perles blanches opaques; les nervures et les tiges sont faites avec des perles d'or. — Le milieu est orné d'un treillage fait avec de la tresse d'or, retenue à chaque point où elle est croisée par une croix en soie noire; ce treillage est encadré par un cercle formé avec des perles de cristal disposées en biais ; pour chacun de ces points en biais, on enfile huit perles de cristal.

On coupe un morceau de taffetas ou de satin, et deux morceaux de percaline sur le dessin n° 2; celui-ci représentant seulement la moitié de la pelote, on comprend que chacun de ces morceaux doit être plié sur le milieu du dessin n° 2, afin d'être coupé *entier* et d'un seul morceau ; on réunit le dessus, le dessous et les deux morceaux de percaline, en laissant seulement une petite ouverture pour remplir la pelote avec du son; on coud ensuite cette ouverture, et l'on couvre la couture avec du ruban blanc en satin.

La frange est en perles de cristal; on la fait à part, puis on la pose au bord du dessus de velours. On enfile d'abord un nombre de perles suffisant pour le tour de la pelote, on ferme ce grand cercle sans couper le fil.

1er *tour de la frange*. On enfile onze perles, on passe le fil dans la 6e perle du cercle, en sautant par-dessus cinq perles de ce cercle; * on repasse le fil dans les deux dernières perles enfilées, — on enfile neuf perles, — on saute cinq perles, on passe le fil dans la sixième, — ainsi de suite pour tout le tour. Le dernier feston se compose de sept perles seulement, et l'on passe le fil au travers des deux premières perles du premier feston.

2e *tour*. On conduit le fil au travers des perles, jusqu'à celle du milieu du premier feston; on enfile trente perles, on fixe ce feston dans la perle du milieu du feston suivant appartenant au 1er tour, en passant le fil de telle façon que ces festons tombent les uns sur les autres, comme l'indique le dessin.

Col en piqué.

Ce col est destiné aux toilettes de campagne et de voyage; le fond est en piqué blanc; la garniture se compose de bandes de mousseline lilas, bleue ou rose, séparées par un cordon blanc, ayant un demi-centimètre de largeur, disposé en festons ou *dents*. Cette combinaison peut être changée; on ferait le fond en nansouk, à demi épais; les bandes dentelées, en mousseline blanche; on substituerait aux bandes de mousseline de couleur des bandes doubles en nansouk, piquées de chaque côté.

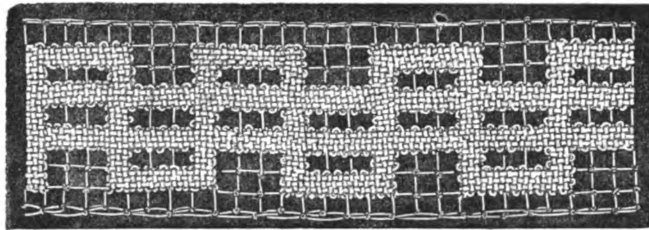
Le dessin nº 1 représente la moitié du col; la ligne blanche en indique le milieu; le dessin nº 2 est la manchette entière; les dessins nºs 3 et 4 représentent le cordon blanc dans lequel on forme les dents que nous allons décrire; cette garniture peut aussi être employée comme ornement de tous les objets de lingerie pour femmes et enfants.

Les lignes marquées sur les dessins nºs 3 et 4 indiquent les plis à l'aide desquels on forme les festons ou *dents;* les lignes ponctuées sont le pli intérieur, les lignes unies le côté extérieur du pli.

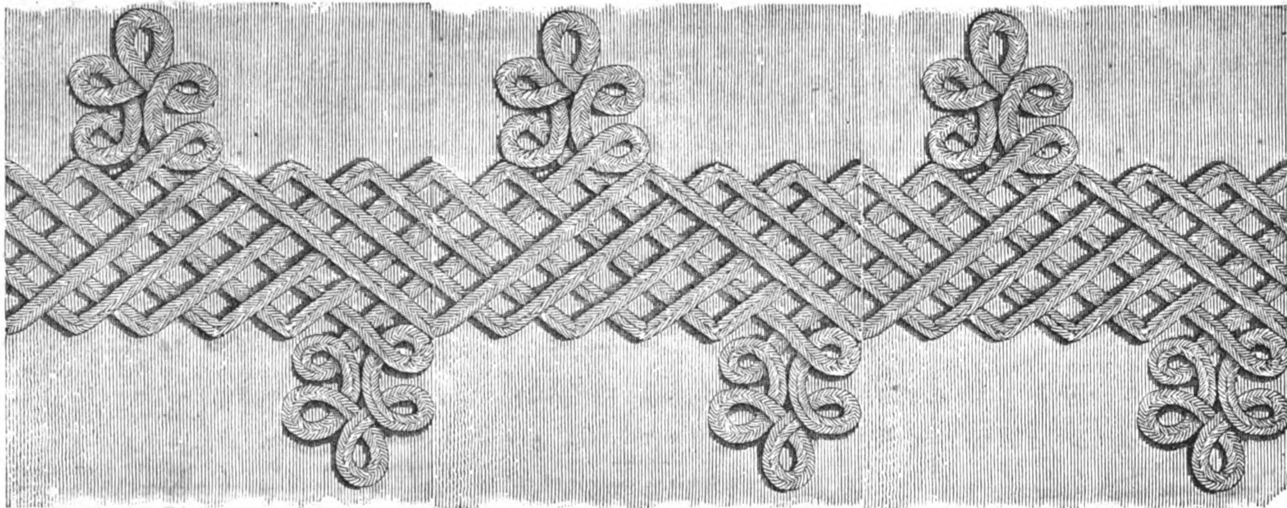
Le dessin nº 3 représente le feston simple; on plie le cordon d'abord sur la ligne ponctuée nº 1, de façon que cette ligne se trouve à l'intérieur; on en fait autant pour le nº 2. La ligne nº 3 est unie; elle doit par conséquent se trouver à l'extérieur, quand on a plié le cordon; on procède de la même manière pour tout le cordon nécessaire à la garniture.

Le dessin nº 4 représente des festons doubles; tous les plis sont faits du même côté; par conséquent toutes les lignes sont unies. — On fixe les plis de l'une et de l'autre bande, d'abord en faisant quelques points à l'envers avec du fil très-fin, pour réunir les deux côtés qui, rabattus l'un vers l'autre, forment chaque feston, puis au moyen d'une couture piquée indiquée sur notre dessin : cette couture est faite sur le bord supérieur des festons simples, et au milieu des festons doubles.

On coupe le col et la manchette en piqué; on les borde en *piquant à l'endroit* une bande de mousseline de couleur; on coud ensuite sur cette bande les festons simples, — puis une deuxième bande de mousseline, — puis les festons doubles. Tout ce travail doit être fait sur un morceau de toile cirée, sur lequel on aura *faufilé* le fond du col, lorsqu'il aura été bordé avec la bande de mousseline.



ENTRE-DEUX POUR LINGERIE DE FEMMES ET D'ENFANTS.



BORDURE EN SOUTACHE.

CHAPEAUX DE PRINTEMPS ET D'ÉTÉ.

Fidèle à nos promesses, nous publions aujourd'hui quelques-uns des modèles créés par Mme Aubert pour les saisons qui commencent en ce moment. Le dessin reproduit exactement la disposition et la nature des ornements de ces chapeaux; mais il ne peut rendre leur grâce et surtout ce don particulier à Mme Aubert, qui possède le talent inestimable de tirer parti de tous les visages et de les coiffer de façon à les embellir. Les formes actuelles semblent, à première vue, calculées pour enlaidir les visages féminins; mais l'empire de la mode est si incontestable, le talent de quelques-unes de ses interprètes si puissant, que non-seulement on accepte ces formes, mais que l'on ne pourrait supporter en ce moment les garnitures et les formes qui n'exhausseraient pas la coiffure au-dessus du front. Le nombre des femmes qui s'obstinent à lutter contre la mode est bien restreint; cette lutte est en effet impossible et inutile, et la sagesse nous enseigne qu'il faut s'abstenir à la fois de devancer la mode et de prétendre la faire reculer; les rares chapeaux petits et plats que l'on rencontre quelquefois présentent un aspect piteux : ils semblent revenir de quelque bagarre, dans laquelle ils auraient été fort maltraités, et aplatis par de vigoureux coups de poing.

Chapeaux de Mme Aubert, rue du Faubourg-Poissonnière, nº 46. — Nº 1. Chapeau de crin blanc, garni sur le sommet de la passe, à l'extérieur et à l'intérieur, avec des plumes blanches et des plumes lilas, disposées en diadème; un large nœud de ruban lilas est posé au-dessus du front; le bavolet est blanc sur les côtés, lilas au milieu, recouvert, à cette place, avec une pointe de dentelle noire; brides blanches. Ce chapeau a de 20 à 35 ans.

Nº 2. Chapeau de printemps, en crêpe couleur *Havane:* une large dentelle noire retombe sur la passe, plissée à gros plis; une touffe de plumes noires et couleur *Havane* est disposée sur le milieu de la passe; bavolet de crêpe, orné d'une pointe de dentelle noire; l'intérieur se compose de ruches blanches, en tulle et blonde, et d'un diadème composé d'une rosette en dentelle noire; brides de même nuance que le chapeau. Ce chapeau peut être porté à tout âge.

Nº 3. Chapeau blanc en paille de riz: la passe est garnie avec une touffe de plumes noires, mêlées de bouclettes de ruban noir, retenues par un nœud plat, couleur capucine, entouré de dentelle noire; bavolet double; celui de dessous en taffetas noir; celui de dessus, occupant seulement le milieu du précédent, est en taffetas nuancé, couleur capucine, orné d'un nœud en ruban noir; intérieur composé de ruches de blonde blanche; diadème de petites roses nuancées, couleur capucine, à feuillage noir. Ce chapeau a de 30 à 45 ans.

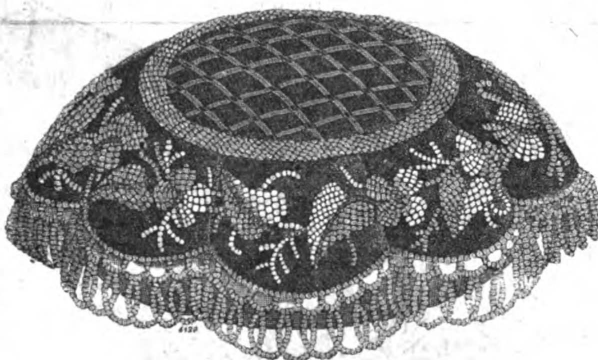
Nº 4. Chapeau de paille d'Italie, garni avec trois plumes d'autruche, de couleur jaune pâle : la première de ces plumes forme diadème à l'intérieur de la passe; elle déborde au-dessus, et son extrémité couvre le pied de la deuxième plume, qui cache à son tour le commencement de la troisième plume; bavolet de taffetas jaune, recouvert d'un second bavolet de blonde blanche.

Nº 5. Chapeau blanc en tulle de dentelle, parsemé de petits bouquets : la garniture se compose d'une guirlande de feuilles de lierre, formant touffe sur le sommet de la passe, et se prolongeant sur le côté droit, jusqu'au milieu du bavolet; celui-ci est en taffetas vert, recouvert de blonde blanche; une pointe en blonde blanche garnit le sommet du chapeau, et retombe sur le diadème placé à l'intérieur; brides vertes. Ce chapeau a de 35 à 50 ans.

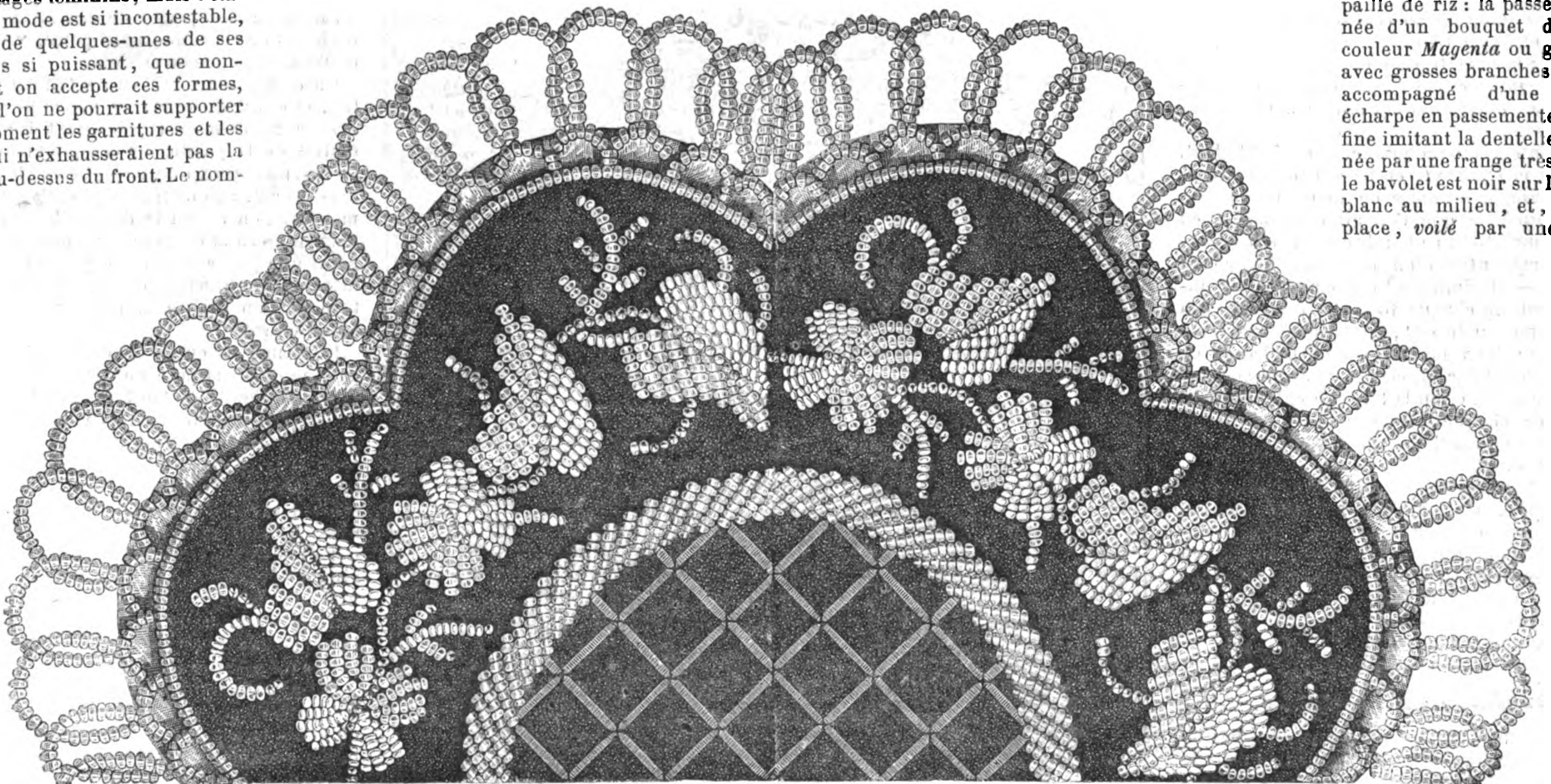
Nº 6. Chapeau de crêpe vert clair : la passe est plissée, ornée d'une *catalane* de dentelle noire, sous laquelle Mme Aubert place quelquefois un grand voile de crêpe ou de gaze, de même nuance que le chapeau; ce voile, dit *catalan*, est plissé à gros plis, et attaché seulement sur le sommet de la passe, c'est-à-dire sous les ornements, fleurs, dentelles ou nœuds de ruban, que l'on pose à cet endroit; bavolet de crêpe vert, recouvert d'un bavolet de dentelle noire, de forme pointue, découvrant les côtés du bavolet vert; intérieur composé de ruches de blonde blanche; diadème de petites marguerites de toutes couleurs. Ce chapeau a de 25 à 40 ans.

Nº 7. Capote blanche en tulle de soie à dessins; fond mou sur lequel retombe une fanchon de dentelle noire; le sommet de la passe est garni avec une *catalane* de taffetas violet; bavolet de tulle blanc, sur les côtés; de taffetas violet, garni de dentelle noire, dans le milieu; à l'intérieur, diadème de nœuds de ruban violet et de dentelle noire; brides blanches. Ce chapeau a de 30 à 40 ans.

Nº 8. Chapeau blanc en paille de riz : la passe est ornée d'un bouquet de roses couleur *Magenta* ou groseille, avec grosses branches brunes, accompagné d'une petite écharpe en passementerie très-fine imitant la dentelle, terminée par une frange très-légère; le bavolet est noir sur les côtés, blanc au milieu, et, à cette place, *voilé* par une passe-



Nº 1. — PELOTE.



MOITIÉ DE LA PELOTE EN GRANDEUR NATURELLE.



CHAPEAU N° 7.



CHAPEAU N° 8.

menterie semblable à celle de la passe ; intérieur composé de ruches blanches avec diadème de roses *groseille;* le tour du chapeau est bordé d'une dentelle noire étroite; larges brides blanches.

Outre ces chapeaux, j'en ai vu une foule qui mériteraient tous les honneurs de la gravure et de la description. Le gris dans toutes ses nuances est tout à fait à la mode pour les capotes de crêpe. On a ressuscité les nuances *cendres de rose*, *La Vallière*, etc.; la première couleur est bien jolie avec des touffes et diadèmes de violettes. Ces nuances, plus que toutes les autres, peut-être, doivent être employées avec le discernement qui est l'apanage des modistes artistes; en effet, si l'on y joint des ornements de couleurs trop tranchantes, si l'on ne sait pas ménager les transitions, en *voilant* à propos, par un bout de dentelle noire ou blanche, les tons trop différents du fond du chapeau, on compose un ensemble lourd et vulgaire. Plusieurs chapeaux de jeunes filles étaient ornés d'une petite couronne, diminuant de largeur vers les extrémités, et posée un peu de côté sur la passe; ces couronnes, de forme longue, étaient en fleurs ou bien en taffetas découpé, ruché, — généralement terminées par un nœud de ruban; mêmes fleurs ou même ruche en diadème à l'intérieur de la passe; bavolet et brides de même nuance que les ruches.

Parmi les chapeaux de paille destinés aux fillettes de quatorze ans ou bien aux toilettes de campagne et de voyage des jeunes filles et des jeunes femmes, je dois citer d'abord le chapeau *Minerve*, forme inventée par Mme Aubert. Ce chapeau est rond, ou plutôt ovale, en paille d'Italie, ou paille cousue; le bord forme *cloche* par derrière, puis s'élève graduellement sur les côtés, et se transforme en diadème par devant; des plumes et des nœuds de velours, disposés avec un art remarquable, contribuent à former la plus gracieuse coiffure qui puisse être imaginée pour embellir de jeunes visages. Cette forme est bien plus *seyante* que les chapeaux *cloches*, ressemblant à un saladier retourné, et que les chapeaux *Tudors*, imités des moules dans lesquels les pâtissiers préparent les gâteaux dits *savarins;* je ne puis conseiller à mes jeunes lectrices que l'option entre le chapeau rond proprement dit, à bords plus ou moins larges, et le chapeau *Minerve*.

Quelques-uns des modèles de Mme Aubert offraient un ornement inédit, si je ne me trompe; la passe était ornée sur le sommet d'une sorte de fichu de dentelle noire (vraie ou imitée), se prolongeant sur les côtés en forme de revers. Je dois terminer enfin cet article en ajoutant que tous les degrés de simplicité et d'élégance étaient représentés dans cette exposition; que tous les âges, tous les visages y trouvaient le genre qui pouvait leur être adapté le plus avantageusement. L'habileté que Mme Aubert possède est si bien connue de sa clientèle qu'un grand nombre de femmes lui envoient leur carte photographiée, d'après laquelle on dispose les ornements qui conviennent le mieux à leurs physionomies.

E. R.

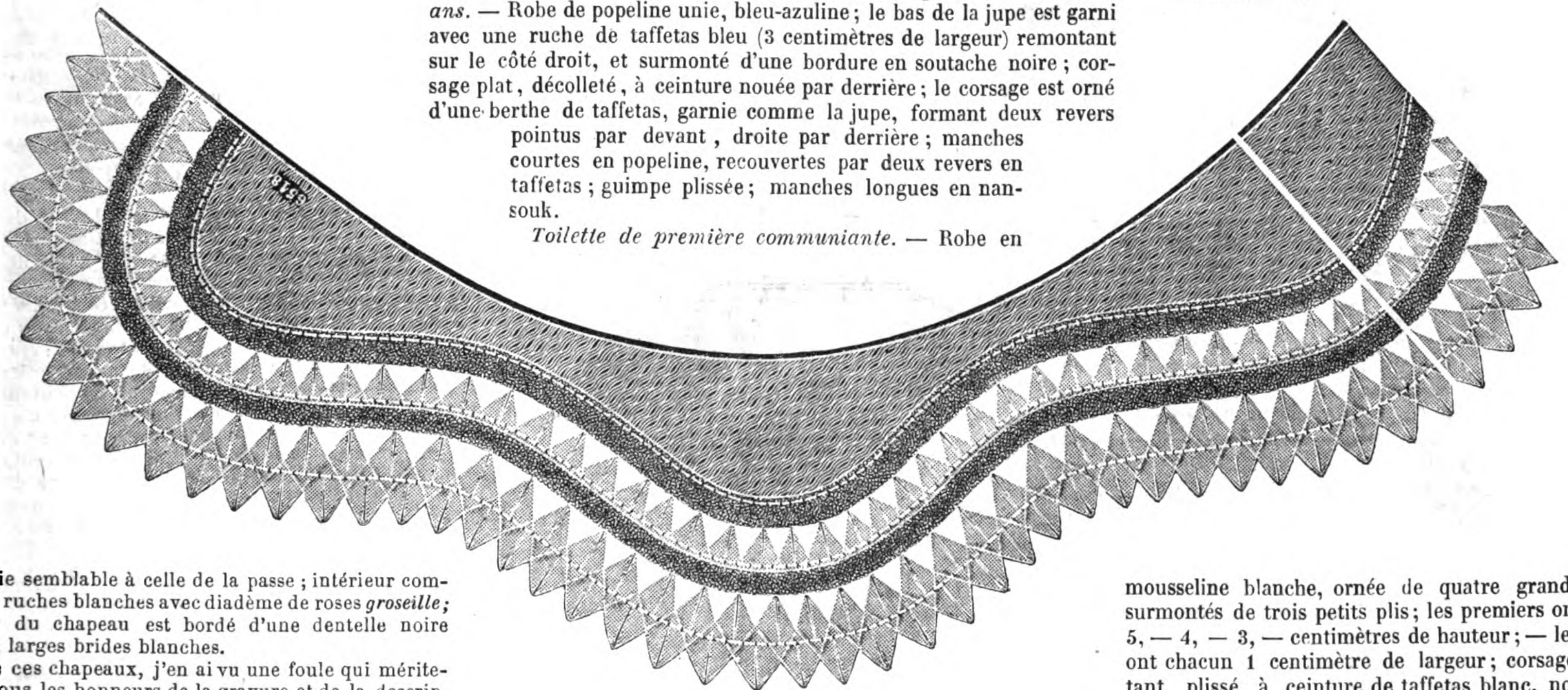
Explication de la gravure de modes d'enfants.

Toilette pour petite fille de trois à cinq ans. — Robe de popeline unie, bleu-azuline; le bas de la jupe est garni avec une ruche de taffetas bleu (3 centimètres de largeur) remontant sur le côté droit, et surmonté d'une bordure en soutache noire; corsage plat, décolleté, à ceinture nouée par derrière; le corsage est orné d'une berthe de taffetas, garnie comme la jupe, formant deux revers pointus par devant, droite par derrière; manches courtes en popeline, recouvertes par deux revers en taffetas; guimpe plissée; manches longues en nansouk.

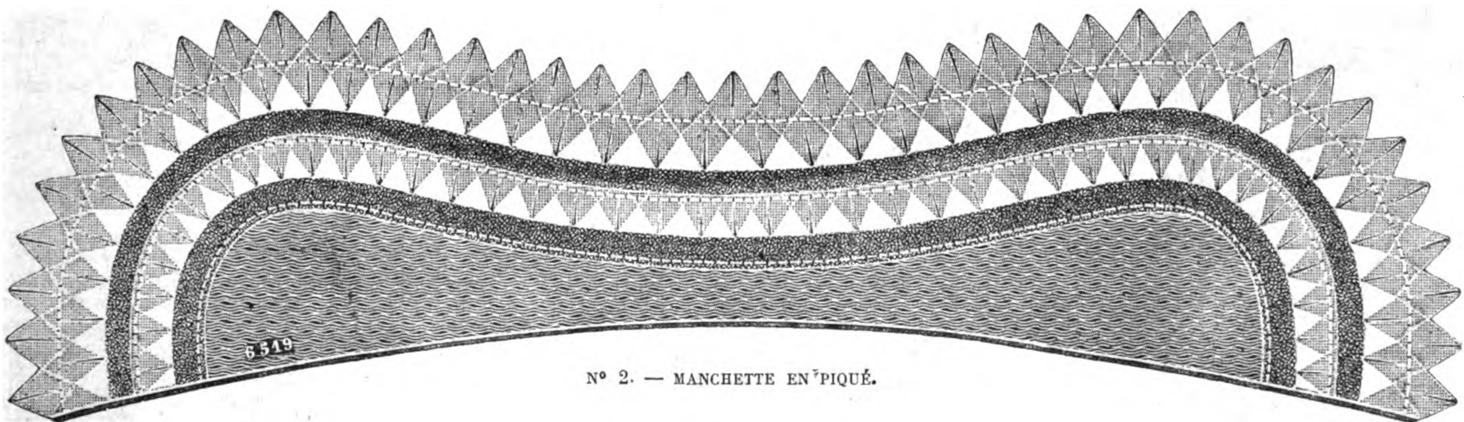
Toilette de première communiante. — Robe en mousseline blanche, ornée de quatre grands plis, surmontés de trois petits plis; les premiers ont 6, — 5, — 4, — 3, — centimètres de hauteur; — les petits ont chacun 1 centimètre de largeur; corsage montant, plissé, à ceinture de taffetas blanc, nouée de côté; manches courtes, ornées de plis; manches longues, et col de nansouk; bonnet rond; grand voile de mousseline.

Petit garçon de trois à cinq ans. — Costume de cachemire gros bleu; les pantalons sont bouffants, fixés au-dessous du genou, ornés, sur les côtés, de *pattes* en velours noir; veste et gilet pareils, garnis de trois rangées de velours noir.

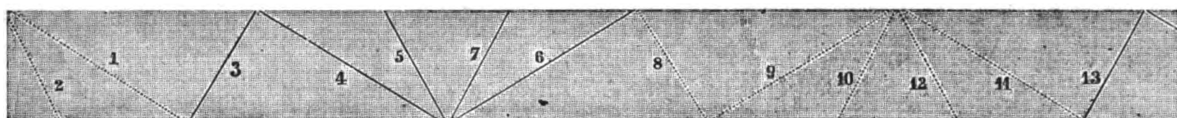
Petite fille de sept à dix ans. — Robe en alpaga, couleur nankin; le bas de la jupe est à *dents*, bordées de velours noir et surmontées de deux rangs de velours noir; corsage plat, décolleté, à ceinture de velours noir; berthe à *dents*, garnie comme la



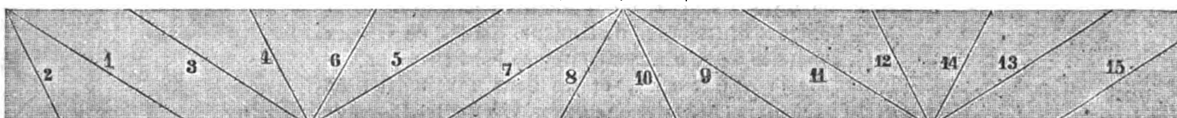
N° 1. — COL EN PIQUÉ.



N° 2. — MANCHETTE EN PIQUÉ.



N° 3. — DESSIN POUR LES BANDES DU COL ET DE LA MANCHETTE.



N° 4. — DESSIN POUR LES BANDES DU COL ET DE LA MANCHETTE.



CHAPEAU Nº 1.

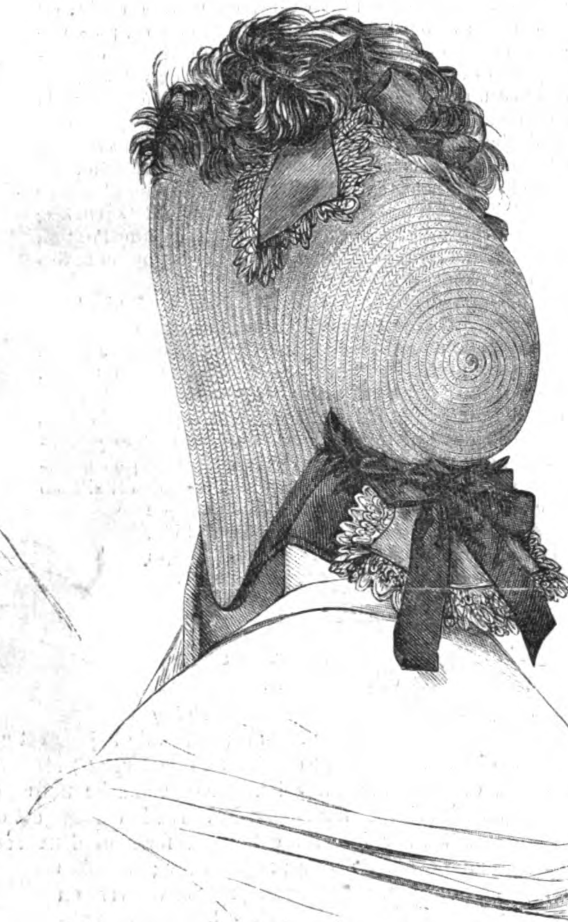
jupe; manches courtes, bouffantes, avec revers relevé; guimpe plissée et manches longues en nansouk; chapeau rond en paille, avec rosette de velours noir et grande plume blanche.

Petite fille de six à huit ans. — Jupe en piqué blanc, ornée de *tresses* noires; paletot pareil à la jupe.

Petit garçon de cinq à huit ans. — **Pantalons larges en cachemire blanc, ornés d'une broderie en soutache gros bleu; gilet et veste andalouse en cachemire gros bleu, brodés en soutache de même nuance; chapeau Tudor en paille; le rebord est orné d'un *treillage* en velours noir (zéro) et d'une petite plume noire. — La veste est à épaulettes, composées de plusieurs boucles de ruban de velours noir.**

Petite fille de neuf à douze ans. — **Robe en étoffe grise de fantaisie; le bas de la jupe est garni avec deux ruches de taffetas vert; le devant de la jupe et le devant du corsage sont ornés de larges pattes de taffetas vert, disposées en *tablier* et encadrées d'une ruche verte; une rosette de ruban gris et vert est posée au milieu de ces pattes. Le corsage est à demi décolleté, avec chemisette plissée; les manches sont bouillonnées, demi-longues, à revers de taffetas vert.**

Jeune communiant. Pantalon et gilet blancs. — Veste carrée; col droit avec cravate de taffetas blanc; nœud de ruban blanc, frangé d'argent, placé sur le bras gauche.



CHAPEAU Nº 3.



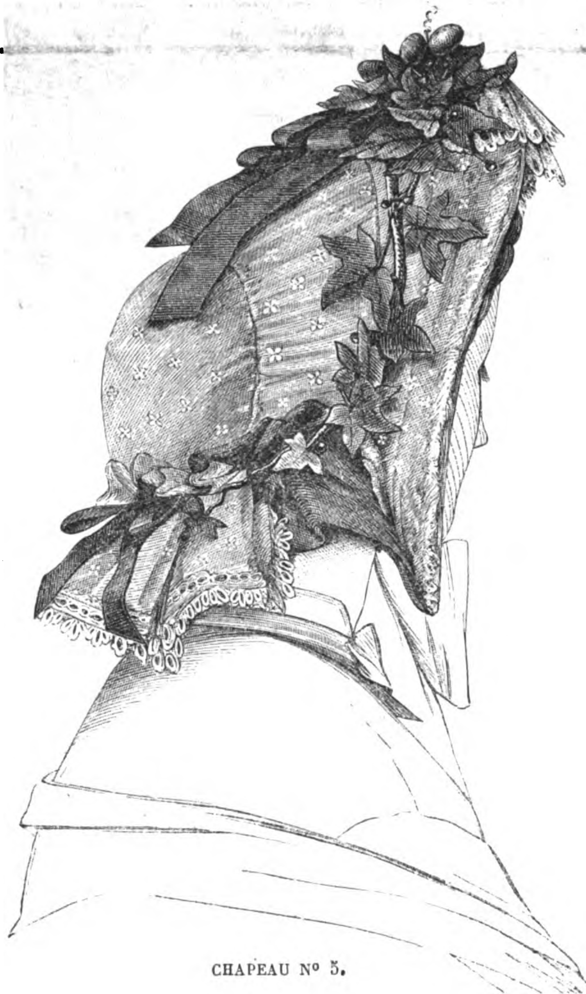
CHAPEAU Nº 2.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe en gaze de soie bleue quadrillée. **Le bas de la jupe est garni avec un volant ayant 25 centimètres de hauteur; ce volant est surmonté d'une sorte de bouillonné (petit volant *double*) ayant 6 centimètres de hauteur, lorsqu'il est posé; 12 centimètres de hauteur, par conséquent, avant d'être ployé et posé; il est retenu de distance en distance par des boucles de ruban bleu qui l'entourent : ces boucles sont séparées par un intervalle de 5 centimètres. Un deuxième volant *double* (5 centimètres de hauteur quand il est posé) est placé en *ondulations* au-dessus du premier volant *double;* corsage plat, orné sur le devant avec des touffes de boucles de ruban bleu; manches fendues depuis le bord inférieur jusqu'à une distance de 6 centimètres de l'entournure. Une touffe de ruban forme épaulette et retient le haut de la manche; une deuxième touffe réunit les**



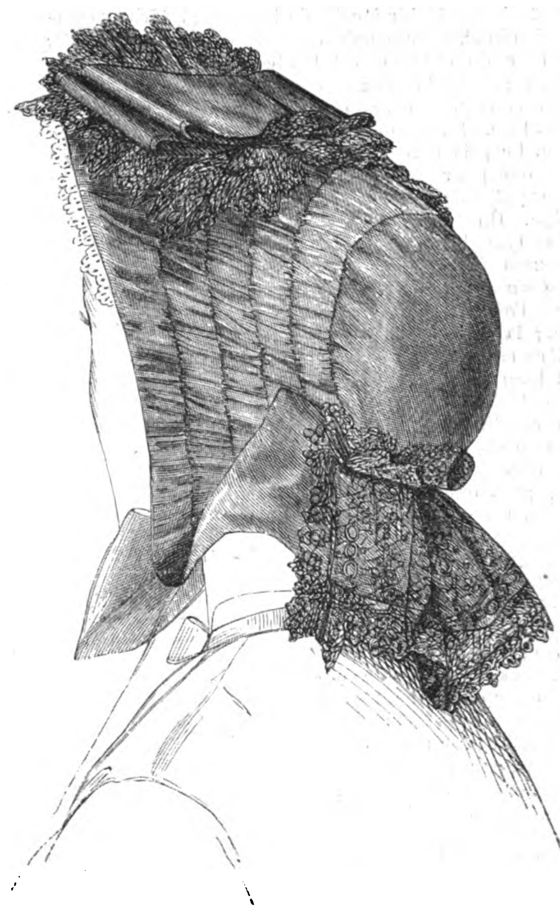
CHAPEAU Nº 4.



CHAPEAU Nº 5.

***Paletot de la petite fille de six à huit ans*, vu par devant.**

Petite fille de six à dix ans. — **Robe de taffetas léger; le bas de la jupe est garni avec deux rangs de velours noir; deux volants plats, où plutôt deux plis, ayant, l'un 5, — l'autre 4 centimètres de hauteur, bordés de velours noir, ornent la jupe, sans en couvrir le bord; ces plis s'élèvent sur le côté gauche, et les deux extrémités sont croisées, et fixées avec des boutons de velours noir; vestemantelet pareille à la robe; chapeau de paille à rebord de velours noir et à plume blanche.**



CHAPEAU Nº 6.



LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal 56 Rue Jacob Paris.

Etoffes des MAGASINS DU LOUVRE, r. de Rivoli

Gants et Passementeries de la FILEUSE, 84, Rue du Bac



deux côtés de la manche, qui sont bordés avec deux volants *doubles* pareils à ceux de la jupe.

Robe de taffetas chiné, couleur abricot. Le bas de la jupe est garni avec cinq ruches plissées, lisérées de taffetas rouge foncé. La première de ces ruches a 8 centimètres de hauteur; les suivantes ont toujours 1 centimètre de moins, par conséquent, 7 — 6 — 5 — 4 centimètres de hauteur.

Casaque de taffetas noir non ajustée, garnie sur le devant avec des revers de guipure noire, diminuant de largeur vers la taille, et se perdant sous un grand fichu de guipure noire; les manches de la casaque sont fort larges, à revers bordés d'un revers de guipure. Chapeau de paille, orné de rubans couleur abricot, avec diadème de roses rouge foncé.

Robe de barége mauve quadrillé en soie blanche. L'ourlet de la jupe est couvert par un volant *double*, tuyauté, à *tête* séparée du restant du volant par un très-gros liseré de taffetas blanc; ce premier volant a 8 centimètres de hauteur, y compris la tête; il est surmonté par quatre plis, ayant chacun 1 centimètre 1/2 de largeur, séparés par un espace d'un centimètre; deuxième volant, pareil au premier, mais ayant 7 centimètres de hauteur, — il est surmonté de trois plis ayant un centimètre de largeur; — troisième volant de 6 centimètres, surmonté de deux plis d'un centimètre; — quatrième volant, de 5 centimètres, surmonté d'un pli ayant moins d'un centimètre; corsage froncé; ceinture avec larges agrafes; manches garnies comme la jupe.

Robe de taffetas noir. Jupe garnie avec un volant découpé ayant 15 centimètres de hauteur, surmonté d'une ruche *chicorée* qui s'entrelace en losanges sur chaque côté de la jupe, et remonte ainsi jusqu'au corsage qui est plat à la pointe; une ruche chicorée étroite garnit l'entournure de la manche, dont le bas est bordé d'un volant surmonté d'une chicorée qui s'entrelace sur le côté jusqu'à l'entournure.

Robe de mousseline de soie grise. Le bas de la jupe est garni avec un bouillonné ayant 20 centimètres de hauteur; ce bouillonné est traversé par des *agrafes-pattes* encadrées avec une guipure noire ayant 1 centimètre de largeur. Ces agrafes sont séparées par un espace de 12 à 15 centimètres. Corsage plat, à longue ceinture garnie de guipure noire; sur chaque devant du corsage une patte un peu bouillonnée, se terminant en pointe encadrée de guipure noire posée depuis l'encolure jusqu'à une distance de 15 centimètres de la ceinture; manches très-larges, très-longues, froncées perpendiculairement sur la saignée et *sous* trois pattes semblables à celles de la jupe.

Robe de mousseline imprimée. La jupe est garnie avec un volant à *tête* ayant 10 centimètres de largeur, disposé en dents très-aiguës, sur un espace de 40 centimètres environ. Une rosette de mousseline est placée sur l'angle supérieur de chaque dent; corsage froncé, montant, à ceinture; manches très-larges, froncées à l'entournure, — une deuxième fois à 5 centimètres de distance, — une troisième fois à 5 centimètres de distance, simplement ourlées en bas. Mantelet-écharpe, en mousseline semblable à la robe, garnie de deux volants.

CHRONIQUE DU MOIS.

En examinant les divertissements et les événements du mois dernier, je constate avec douleur l'impossibilité de régler mes comptes avec la saison musicale. Les concerts ont sévi avec une intensité si prononcée, que les critiques les plus robustes n'ont pu, à coup sûr, éviter les oublis, les injustices, les jugements insuffisants, et même les erreurs les plus graves; certains *comptes rendus* intervertissent le personnel musical, la composition du programme, et font applaudir dans la salle Érard, par exemple, les musiciens que l'on a entendus dans la salle Pleyel. Comment se retrouver, en effet, dans ces détails toujours semblables à eux-mêmes? On applaudissait autrefois un petit nombre de solistes distingués; aujourd'hui la médiocrité n'existe plus, et tout se confond dans une perfection monotone : il n'y a plus d'ombre au tableau,— partant, plus de relief. Les feuilletons musicaux n'offrent plus qu'une nomenclature interminable : ils enregistrent les mêmes *succès*, distribuent les mêmes éloges, et constatent enfin, avec justice, qu'aucune époque n'offrit un aussi grand nombre d'instrumentistes excellents; mais... *l'ennui naquit un jour de l'uniformité*... et, ne pouvant répéter ici ces appréciations toujours identiques, je prends le parti de faire franchement défaut à la musique, ou du moins aux concerts.

Il est cependant une artiste que l'on ne saurait passer sous silence; elle s'appelait Clara Wieck, il y a de cela un certain nombre d'années, et avait acquis dans sa patrie, qui est l'Allemagne, une renommée qui accompagne tôt ou tard un talent pur, élevé, exempt de charlatanisme. Mlle Wieck épousa M. Schumann, compositeur distingué, qui peut être considéré comme l'un des fondateurs de l'école devenue si célèbre depuis qu'elle s'est incarnée en M. Wagner. M. Schumann avait en effet, malgré son talent incontestable et son savoir plus incontestable encore, sacrifié à ces dieux nouveaux, c'est-à-dire à la musique sans la mélodie, à cette succession de détails, peut-être ingénieux, de combinaisons harmoniques bizarres qui peuvent étonner l'esprit, mais qui ne s'adressent pas au sentiment. Mme Schumann est veuve depuis quelques années; elle est à Paris en ce moment, et a donné plusieurs concerts dans lesquels on a pleinement rendu justice au talent merveilleux, à la méthode grande et simple qui la distinguent. Et, puisque j'ai fait une première exception, pourquoi m'abstenir d'en faire une deuxième et de signaler ici, parmi les concerts les plus remarquables de cette saison, celui de Mlle Adrienne Peschel? Cette jeune pianiste, élève de M. H. Herz, si je ne me trompe, a eu ce rare bonheur de faire sensation à Paris, en donnant un concert; on a admiré à bon droit son jeu brillant, énergique et délicat à la fois, *nuancé* de façon à éviter la monotonie, qui est l'écueil le plus dangereux pour les pianistes, servis par un instrument ingrat fait pour les joies intimes de la famille, non pour l'estrade des salles de concert. — Je n'en dirai pas davantage; les *exceptions* me conduiraient trop loin, et j'ai déjà constaté l'impossibilité de rendre justice à tous les musiciens qui méritent une mention.

La presse a été plus sévère que le public pour la pièce de M. Laya. Les critiques ont une singulière profession : ils s'appliquent à prouver que telle œuvre bien accueillie est médiocre ou détestable; que telle autre composition froidement jugée est excellente. Tous veulent substituer la démonstration à l'émotion, et vous réprimandent si vous osez vous amuser ou vous ennuyer, sans tenir compte des *règles de l'art*.

Ainsi on a dit et répété que la *Loi du cœur* n'était pas une pièce, mais un procès, avec ses plaidoyers *pour* et *contre*; que chacun des personnages venait y réciter sa thèse, et que le public ne pouvait prendre aucun intérêt à ces débats domestiques et judiciaires. Il n'y a point d'action! point de passion! s'écrient les critiques; par conséquent défense de prendre le moindre intérêt à ces situations, à ces personnages par trop vertueux.

Point d'action, point de passion? soit! Cela constitue au moins un changement; cela repose de certaines pièces modernes, qui n'ont pas encouru malheureusement le reproche de *vertu* adressé à la *Loi du cœur*, sans offrir, comme compensation, des situations palpitantes d'intérêt. Mais, plutôt que de discourir sur cette pièce, il vaudrait mieux la raconter; elle est du petit nombre de celles que des jeunes filles peuvent voir et lire sans inconvénient aucun, et le cas est rare aujourd'hui.

Horace, fils du colonel d'Orémond, a épousé Mlle Richaud. Il vit, avec sa mère, dans la famille de sa femme; le colonel est arrivé. M. Richaud, absent de son côté, est aussi de retour depuis un ou deux jours. Le jeune ménage est fort affairé : les conférences avec le notaire de la famille sont fort actives, et l'on apprend que le colonel est ruiné. Il ignore encore la catastrophe qui a détruit une maison représentant toute sa fortune; cette maison était assurée; mais, par oubli ou par négligence, l'assurance n'a pas été renouvelée. La première pensée du jeune ménage est de restituer au colonel les trois cent mille francs de dot qu'il a donnés à son fils. M. Richaud, instruit de ce malheur, voudrait que son gendre écoutât avec moins de complaisance la *Loi du cœur*; il essaye de lui démontrer que les devoirs du fils sont quelquefois en opposition avec les devoirs du père; et que lui, Horace, n'a pas le droit de dépouiller son enfant au profit du colonel. Celui-ci entre, et M. Richaud veut en appeler à son propre jugement... Horace l'interrompt vivement, et prend la parole : il raconte à son père que M. Richaud est ruiné; que son gendre et sa fille veulent lui restituer la dot qu'il leur a donnée, et qu'il refuse ce sacrifice. Le colonel soutient son fils : la force et la générosité de ses arguments troublent M. Richaud, qui n'ose plus défendre les droits de l'égoïsme. Cette scène est remarquablement belle, fort ingénieuse et fort bien conduite. M. Richaud, déjà ébranlé, est tout à fait convaincu par le récit que lui fait un vieil ami : celui-ci a été riche; il a richement établi son fils... puis la ruine est arrivée, et ce fils a offert à son père... une pension alimentaire. M. Richaud comprend alors que l'indépendance est indispensable à la dignité paternelle; il approuve son gendre; mais le colonel vient d'être nommé général, et le sacrifice que les jeunes gens voulaient accomplir est à peu près inutile.

La pièce est jouée avec cette distinction, cet ensemble, ce tact exquis que l'on trouve à la Comédie-Française. M. Bressant est un colonel charmant; M. Régnier est parfait, comme toujours, dans le rôle de Richaud, dont le cœur vaut mieux que l'éducation, et qui attribue, en dépit de ses bons instincts, une importance trop grande aux questions d'argent. Mme Emma Fleury est l'une des meilleures artistes de la Comédie-Française, et par conséquent de Paris; elle sait allier la gentillesse à la distinction, le naturel à l'expérience, et elle joue ce rôle, trop petit, avec une grâce et une animation ravissantes.

Nous avons rendu compte, dans le courant du mois de décembre, d'une publication non pas nouvelle, mais renouvelée, les *Contes de Perrault*, illustrés par M. Gustave Doré. Si je ne me trompe, cette publication n'est point étrangère à l'œuvre de M. Grisar, la *Chatte merveilleuse*, si bien accueillie au Théâtre-Lyrique. Il y a dans le sujet de cet opéra un grand nombre de réminiscences du livre splendide *illustré* par M. Doré : les paysages, les costumes, les scènes même, ont un certain air de famille avec ces dessins pittoresques et spirituels; le *libretto*, enfin, a fait des emprunts non-seulement au conte du *Chat botté*, mais il a aussi pris une scène à *Riquet à la Houppe*, une autre scène à la *Belle au bois dormant*.

La *Chatte merveilleuse* a obtenu un succès de bon aloi. Je sais bien que certains esprits moroses ont fait à cette œuvre le reproche de manquer de sublimité; mais je crois qu'ils ont tort. L'art ne peut être soumis à une formule toujours identique; il répond à tous les goûts de l'intelligence; il satisfait toutes les aspirations de l'âme, se révélant par la gaieté et par la mélancolie, par l'esprit et par le cœur. Tout ce que l'on peut exiger de l'artiste, c'est une sorte de déduction logique des prémisses qu'il se pose à lui-même, c'est une concordance aussi parfaite que possible entre l'idée créatrice et la formule qui la traduit; ainsi le *sublime* eût été dépaysé dans l'amusante féerie de la *Chatte merveilleuse*; et le musicien aurait failli à sa mission s'il avait appelé à son aide, à propos d'un conte naïf, les inspirations pompeuses et le fracas sublime qui conviendraient à des situations plus dramatiques. M. Grisar n'a point commis cette erreur, assez fréquente à notre époque; il ne s'est pas soucié de se hisser sur des échasses pour paraître plus grand, et il a composé une musique charmante, mélodieuse, spirituelle, tout à fait en rapport avec le sujet de son opéra.

Un meunier meurt en laissant, comme dans le conte de Perrault, trois fils et un héritage composé d'un moulin, d'un âne, et non pas d'un chat, mais d'une chatte. L'aîné de ses fils a le droit de choisir, puis le cadet; et le plus jeune, qui est le naïf Babolin, prévoit déjà que sa part se composera de Féline, la chatte blanche; il est furieux d'avance, et annonce le projet de convertir son héritage en un civet. Urbain, l'aîné des frères, est saisi de pitié; il se souvient que son père aimait cette pauvre chatte, et, ne pouvant se résoudre à l'abandonner à son triste sort, il la choisit pour sa part d'héritage; le cadet prend le moulin, l'âne échoit à Babolin.

Le père Mathurin et la mère Catherine, deux *anciens* du village, assistent à ce partage; ils restent seuls, et se transforment, le premier, en ogre magnifique, la deuxième, en une fée ravissante; celle-ci a trouvé ce qu'elle cherche depuis si longtemps, c'est-à-dire un cœur généreux et dévoué. Elle jure de protéger Urbain; l'ogre n'a aucune raison pour contrecarrer ces projets; mais il est méchant, et, en cette qualité, il ne peut manquer de persécuter tous ceux qui valent mieux que lui. *En ce temps-là, c'était déjà comme ça*, ainsi qu'on le dit, ou plutôt comme on le chante, dans un vieil opéra comique; et l'ogre jure de son côté d'employer tout son pouvoir pour nuire au protégé de la fée. Celle-ci transforme Féline en une femme charmante, et lui donne un rameau vert (proche parent du rameau de *Robert le Diable*) à l'aide duquel elle pourra accomplir des prodiges; seulement, si Féline éprouve jamais un sentiment égoïste, le rameau se desséchera, et perdra sa puissance. Urbain est ravi de la métamorphose...; mais il ne peut s'empêcher de gémir sur sa misère, et Féline se met immédiatement en campagne pour lui conquérir la puissance, les honneurs et la fortune. Elle rencontre le roi qui voyage avec sa fille unique, princesse un peu mûre, et qui n'en est que plus impatiente de s'établir. Ces deux personnages sont les plus amusantes caricatures de la pièce; la princesse a son programme tout préparé : elle veut que son époux soit de haut lignage, jeune, beau, spirituel, immensément riche, docile, parfait, en un mot. Le roi approuve ces exigences; mais il se permet quelques objections : s'il est beau, il n'est pas indispensable qu'il soit jeune...; s'il est riche, il est à peu près inutile qu'il soit spirituel; l'esprit, ajoute le roi, ne sert à rien chez un mari. « Tel était l'avis de la feue reine, » dit respectueusement le grand chancelier... « Et c'était une femme de sens, » ajoute le roi avec componction.

Féline, grâce à quelques-uns des tours de son ancêtre le *Chat botté*, fait agréer son maître comme gendre du roi; et l'on juge de la surprise et de l'envie qu'éprouve Babolin, auquel l'âne est échu pour sa part d'héritage; il attend, il espère un prodige, une deuxième transformation qui métamorphosera sa bête en une femme charmante et habile, travaillant à la fortune de son maître. Son frère vient justement d'emmener furtivement l'âne qui doit porter la farine au marché : l'écurie est vide... une chanteuse ambulante avise cette belle litière, si bien entretenue par Babolin en prévision du futur prodige, et elle va s'y reposer. Babolin l'aperçoit...; plus de doute, la métamorphose est accomplie! Il veut épouser la chanteuse : aussitôt dit, aussitôt fait; et les deux nouveaux époux reviennent gaiement bras dessus bras dessous; mais l'âne est de retour, et Babolin s'écrie avec effroi : « Mon Anne ici, mon âne là... serais-je donc *bigame?* »

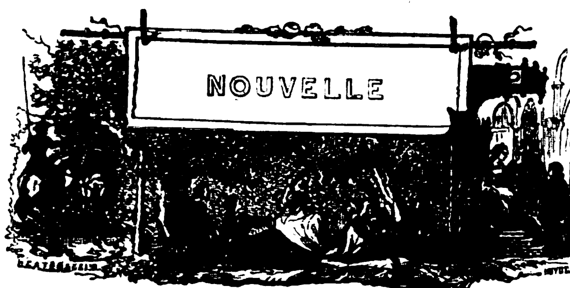
Féline a réussi : son maître va épouser la fille du roi; mais elle est saisie de tristesse et de jalousie, car elle aime Urbain. Elle regrette de s'être dévouée; des sentiments égoïstes et mauvais envahissent son cœur : le rameau se dessèche; le charme est détruit. On voit Urbain tel qu'il est, et le roi le condamne à mourir pour expier ses tentatives criminelles. La douleur, le repentir de Féline, touchent la bonne fée, qui sauve Urbain et le marie avec Féline.

Tel est le conte naïf et amusant sur lequel M. Grisar

a écrit l'un des plus jolis opéras comiques de notre époque. Le deuxième acte est particulièrement remarquable; le chœur des moissonneurs est toujours bissé; le duo entre Babolin et *son Anne* est ravissant; le grand air de Féline, la marche triomphale, doivent aussi être mentionnés; mais, pour ne point commettre d'injustice, il faut citer le deuxième et le troisième acte tout entiers. Les décors et les costumes méritent leur part d'éloges. Le Théâtre-Lyrique a rencontré l'une de ces œuvres qui font salle comble.

Paris jouit en ce moment de sa plus belle saison; on a les plaisirs de l'été pendant le jour, les divertissements de l'hiver pendant la nuit : les promenades et les sermons, les bals et les concerts, les représentations théâtrales, les réceptions officielles et les réunions intimes, occupent tour à tour les jeunes femmes et les jeunes gens qui ne font rien; point de repos pour eux! Ils doivent se montrer partout, être beaux à toute heure, s'amuser sans cesse, sous peine d'être *distancés,* oubliés, de n'être plus rien, pas même des gens à la mode! Cet arrêt est cruel, mais équitable; le repos est la récompense du travail; l'oisiveté n'a pas le droit d'aspirer à cette récompense, et se trouve condamnée à une agitation stérile, ridicule par sa monotonie, assez semblable au mouvement perpétuel des écureuils renfermés dans une cage tournante. Rien ne peut plus distraire ces infortunés, qui n'ont point d'autre profession que celle de s'amuser; les curiosités du monde entier sont vainement mises à contribution; on parle à peine des ambassadeurs japonais! Il faut avouer, du reste, que les inventions modernes ont détruit à tout jamais le *pittoresque;* les bâtiments à vapeur et les chemins de fer mettent les extrémités du globe en communication facile et directe; qu'est-ce aujourd'hui que les Japonais? Des voisins très-laids; rien de plus. Ils sont coiffés avec des chapeaux qui affectent la forme d'un champignon retourné; c'est la mode européenne de l'an passé : les femmes portaient des chapeaux semblables, connus sous le nom de *Tudors.* Ils sont fort indociles en chemin de fer; ils veulent quitter les wagons pendant que le train est encore en mouvement : quelques Parisiens sont tout aussi ignorants, ou tout aussi imprudents, et nous voyons chaque jour les conducteurs forcés de lutter avec les voyageurs pour les préserver des dangers auxquels ils s'exposent volontairement. Décidément, les Japonais n'ont rien de bien extraordinaire, rien, si ce n'est leurs noms. Je n'ai pas assez de place pour les transcrire ici, et je noterai seulement la terminaison de ces noms, qui est la même pour tous les membres de l'ambassade : tous sont *Kâmi.*

EMMELINE RAYMOND.



LE DÉMON DES PRAIRIES *.

Suite.

V

SUR LES RIVES DE L'ARKANSAS.

A partir de ce moment, les jours qui suivirent parurent pleins d'ennui à Baumann. — Depuis la disparition du jeune Mexicain, Green semblait aussi entièrement changé. Il marchait silencieux à la tête du convoi, explorant du regard les hautes herbes en tous sens. Il répondait à peine aux paroles de son ami, et, quand il le faisait, c'était d'un ton si singulier que Baumann renonça bientôt à le questionner davantage sur les causes du changement qui s'était opéré en lui. Dutch-Bill aussi, depuis la fuite de Joseph, semblait avoir perdu tout son entrain. Lorsque le vaguemestre, voyant l'insuccès de ses recherches, avait donné l'ordre du départ, Dutch-Bill lui avait obéi sans la moindre hésitation, mais plus que jamais ses chevaux avaient senti son fouet; toutefois les regards perçants avec lesquels toute la journée il avait exploré jusqu'aux moindres détails de la prairie, laissaient supposer qu'il n'avait point perdu encore tout espoir de voir revenir son neveu. — Cependant, une fois le soir arrivé, il avait refusé, au bivouac, de prendre part à la conversation générale; il s'était même tenu à l'écart, et lorsque Green, s'asseyant à ses côtés, lui demanda :

« Que pensez-vous de cette affaire?

— Je ne sais qu'en dire, » lui avait-il répondu, en faisant de vains efforts pour surmonter son émotion.

« Le vaguemestre a parlé de caractère suspect; m'est avis pourtant que le gars, s'il avait eu de mauvaises intentions, n'aurait pas quitté le campement les mains vides, sans même emmener un cheval.

— Et qu'a-t-il pu devenir, si c'est vraiment volontairement qu'il nous a quittés?

— Je n'en sais rien; il y a de quoi en perdre la tête. Bien peu ont tenté de traverser seuls la prairie, et ceux-là ne recommenceront jamais la route. »

* Voir les n° 11, 12, 13, 14 et 15.

A ces mots, Green avait penché la tête, et la conversation en était restée là. Mais, à partir de ce moment, entre ces deux hommes parut régner une entente intime. Cette nuit même, le jeune homme avait installé son lit en plein air, et, comme par hasard, il l'établit tout près de celui du vaquero. Il en fit de même les nuits suivantes. Baumann, dans le commencement, n'avait pu s'empêcher de secouer la tête, mais il ne fit pas la moindre observation. Une fois le camp levé, Green reprenait sa place en tête du convoi, et n'échangeait guère quelques paroles qu'avec Bill.

Tous deux marchaient en silence l'un à côté de l'autre, et lorsque parfois quelques ordres à donner, ou quelque autre occupation, venaient à retenir Green ailleurs, la tête du vaquero, et même son fouet, ne restaient en repos que lorsque son compagnon était venu reprendre sa place habituelle à ses côtés.

Tout d'abord Baumann avait soigneusement évité de paraître vouloir s'immiscer dans le secret de Green. La conduite de son ami ne lui en avait pas moins causé une certaine douleur, mais il n'en avait rien laissé voir. La plupart du temps il précédait à cheval le convoi, et se laissait aller à ses idées. Mais l'impression profonde que lui avait causée la trouvaille du bracelet se dissipa peu à peu; aussi accueillit-il avec joie une nouvelle apparition de bisons, dont la chasse devait rompre la monotonie du voyage. Il espérait d'ailleurs que Green se laisserait aller à ce plaisir; mais, lorsqu'il lui proposa de prendre part à cette distraction, Green sembla frissonner.

« J'en ai assez pour ce voyage, de la chasse aux bisons! » lui dit-il, « et, quelle que soit la bénignité avec laquelle ces animaux se laissent tuer par vous, je ne puis surmonter une sensation désagréable dès que j'en vois un se séparer du reste du troupeau et accourir de mon côté. On n'oublie pas de sitôt un quart d'heure comme j'en ai passé un. — Je vous avais promis, » continua-t-il, de vous faire part de mon aventure; jusqu'ici je n'ai pu m'y décider, et je vous remercie, Baumann, de ne pas m'avoir adressé de questions à ce sujet. Puisque vous m'avez accordé votre confiance, vous saurez aussi le secret qui m'étouffe; mais laissez-moi seulement reprendre un peu de calme. »

Baumann lui tendit la main :

« Vous savez, » lui dit-il, « que vous trouverez toujours en moi un ami quand une circonstance l'exigera. Mais agissez comme bon vous semblera, et croyez bien que, mieux que personne, je comprends combien on peut se laisser aller à ses impressions. »

Puis, piquant des deux, il s'éloigna au galop. Green le suivit du regard : il paraissait soulagé d'un grand souci.

Pendant cinq jours la caravane eut encore à traverser d'innombrables troupeaux de bisons; aussi chaque voiture était-elle chargée de provisions de viande fraîche. Enfin, au dix-septième jour, le convoi atteignit les rives de l'Arkansas.

Il faisait encore grand jour. Les sentinelles furent placées, et le vaguemestre, en compagnie de cinq autres personnes, explora à cheval tous les environs sans découvrir nulle part la moindre trace d'Indiens. On n'en recommanda pas moins la plus grande surveillance aux divers postes. On venait d'atteindre la partie du désert que l'on savait être dangereuse, et en tous cas un surcroît de précautions ne pouvait nuire.

Baumann, après son repas, venait d'allumer un cigare, et se disposait à se rendre sur les bords du fleuve pour y respirer un peu de fraîcheur, lorsque Green, pour la première fois depuis longtemps, vint se joindre à lui.

« Dans cinq ou six jours, » lui dit-il, « nous atteindrons le fort Atkinson, et là, du moins, nous aurons quelques renseignements sur les voyageurs de la malle-poste et sur le propriétaire de votre bracelet. Je tiendrai ma promesse. »

Baumann, en ce moment, était bien plus préoccupé de l'expression de tristesse dont étaient empreints les traits de son ami, que des particularités de sa passion.

« Je voudrais, » lui dit-il, « pouvoir vous rendre la pareille, afin que vous retrouviez votre ancienne gaieté. »

A ces mots, la figure de Green se couvrit d'une légère rougeur.

« Elle reviendra, » dit-il, en fixant l'horizon au loin; « elle reviendra, j'en suis certain. »

Puis, remarquant l'étonnement que causait cette exclamation à Baumann :

« Vous allez me croire fou, » ajouta-t-il, « bientôt vous jugerez du contraire. — Mais, pour en revenir aux Indiens, je commence à croire que la crainte que nous en avons n'existe que dans notre imagination; ou du moins, si nous avions quelque motif de les redouter, je pense qu'ils sont occupés au loin à quelque guerre entre eux, ou bien à la chasse aux bisons. S'il en était autrement, nous aurions déjà eu affaire à eux. — Maintenant nous nous rapprochons de plus en plus du fort; chaque jour nous apporte donc une assurance de plus. »

Il cessa tout à coup de parler, et resta immobile. Baumann leva la tête et aperçut à cinquante pas devant eux un singulier et vigoureux personnage, portant un costume moitié européen, moitié indien. Sa longue barbe grise et son large chapeau, dont l'extrémité lui couvrait le cou et les épaules, dénotaient un homme blanc, bien que son teint basané et brûlé par le soleil eût pu en faire douter. Une vaste carnassière et un fusil à double coup complétaient un extérieur qui, au premier abord, n'était rien moins que rassurant. Il semblait considérer attentivement les bêtes de somme ainsi que tout le camp, puis, après quelques secondes d'arrêt, il vint au-devant des arrivants:

« Une belle soirée, gentlemen, » leur dit-il, aussi tranquillement que s'ils se rencontraient dans une rue de Saint-Louis; et Green lui répondit aussi machinalement:

« Magnifique, monsieur, » tandis que ses regards exploraient des pieds à la tête cette étrange apparition.

« De superbes chevaux là-bas, » continua cet homme du même ton; « un bon morceau pour les Indiens. Le dernier convoi n'avait que des attelages de bœufs!

— Possible; mais nous comptons vigoureusement défendre notre bien, » répliqua Green, en fixant attentivement l'étranger, sans pouvoir découvrir sur ses traits autre chose qu'un air de bonhomie inoffensive.

« Aussi est-ce le seul parti qu'il vous reste à prendre, » dit le nouvel arrivé, en faisant un signe d'approbation, et en se dirigeant vers le lieu du campement.

Les deux amis le suivirent des yeux.

« Quel est cet homme, et d'où vient-il si subitement? » demanda Green. « Ma foi! si les Indiens sortent ainsi de terre autour de nous, il est parfaitement inutile de pousser des reconnaissances.

— C'est, en tous cas, une singulière apparition, » lui répondit Baumann. « Tenez, un de nos gens l'a arrêté au passage, et le conduit maintenant au vaguemestre. Je crois que ce que nous avons de mieux à faire, c'est de retourner au camp. »

Cette étrange visite avait déjà produit une vive sensation parmi les gens de l'expédition.

« Il vous reste bien quelques bouchées pour un homme qui ne serait pas fâché de se mettre quelque chose sous la dent, » avait dit au vaguemestre le personnage en question, sans prêter la moindre attention aux regards investigateurs avec lesquels ce dernier l'examinait; puis, sans plus de délai, il s'était accroupi auprès d'un des feux qu'on avait allumés pour préparer le repas. « Que ma présence ne vous préoccupe point, » avait-il ajouté en lançant au vaguemestre un regard tant soit peu ironique, « je passerai la nuit ici; si vous n'avez jamais à redouter d'autres dangers que moi, vous pouvez être satisfaits.

— Très-bien, monsieur, » lui avait répondu le vaguemestre, « mais nous sommes ici en terrain ennemi; aussi est-il tout naturel, lorsqu'on s'introduit ainsi dans un camp, de dire ce qu'on est, d'où on vient et où on se rend.

— Vous paraissez, dans les prairies, ne vous être jamais écarté de la route frayée; autrement vous commenceriez par offrir à manger à un homme qui a faim; vous lui feriez ensuite vos questions, si elles sont indispensables, » répliqua l'inconnu avec le même calme : « ainsi du moins en agissent les Indiens eux-mêmes. »

Le vaguemestre réprima un mouvement d'impatience, et, se tournant vers un des assistants, il donna des ordres pour qu'on apportât ce qu'il fallait pour un repas. Quant au nouvel arrivé, il explora du regard tous les gens de l'expédition et les différentes parties de leur installation, jusqu'à ce qu'il eût devant lui une grande tasse de café, un morceau de bison rôti et une assiette de haricots en purée. Alors seulement on découvrit en lui une nouvelle particularité. Sa main gauche semblait blessée; elle était du moins recouverte de bandelettes de cuir fortement serrées. Malgré cela, la fourchette qu'il avait introduite dans ces lanières, tenait parfaitement, et bientôt viande, haricots et café disparurent avec une telle rapidité, qu'il était évident que cet homme n'avait pas menti en criant famine. Ce fut en remerciant le vaguemestre d'un signe de tête qu'il repoussa ensuite son assiette, tira de sa poche une large blague à tabac, bourra sa pipe de la seule main qui lui restait, avec une grande dextérité, et se mit à lancer en l'air des bouffées de tabac avec un sentiment visible de bien-être.

« Maintenant, » dit-il en se mettant à son aise, « vous pouvez me faire toutes les questions qu'il vous plaira, et pour vous remercier de votre bonne hospitalité, je vous dirai tout ce que sait ma vieille tête grise. »

Pendant ce temps le soleil s'était couché, et l'obscurité était venue presque sans crépuscule. Baumann et Green étaient rentrés au camp assez à temps pour entendre la dernière partie du colloque précédent, et le premier, tandis que le vieillard mangeait, avait eu avec le vaguemestre une courte conversation. On jeta dans le feu une nouvelle provision de bois, et bientôt une lueur vint éclairer la figure de cet hôte étrange aux yeux de ceux qui l'environnaient.

« Dites-nous alors, sans que nous vous interrogions, ce que vous comptez nous dire, » répliqua le vaguemestre, car il est probable que nous n'en saurons pas davantage.

— Cette supposition ne manque pas d'une certaine raison, » dit le vieillard, tandis qu'un léger sourire se dessinait sur ses lèvres. « Vous désirez savoir mon nom, soit! Les blancs de ce pays, c'est-à-dire ceux du fort Atkinson, m'appellent le vieux Bob. Les Indiens me donnent deux ou trois noms auxquels vous ne comprendriez rien, quand même je vous les dirais. Quant à mon métier, c'est celui de tout chasseur et trappeur, quoique la chasse ne vaille pas grand'chose ici sur les rives de l'Arkansas. Aussi, n'est-ce que pour être agréable au commandant du fort que je reste ici. Il est persuadé que je suis l'homme qu'il lui faut pour remédier au manque d'expérience de sa jeune garnison. Il y a quelques jours que je me suis mis en promenade, et me voici. »

En disant ces mots, il fit un signe de tête comme pour approuver son récit, et lança en l'air une énorme bouffée.

« Et pouvez-vous nous dire, vieux Bob, si les Indiens ont eu quelque motif de soulèvement, et s'ils sont en guerre maintenant? » demanda Green en entrant dans le cercle lumineux projeté par la flamme du feu. « Nous désirerions beaucoup le savoir, et vous tiendrons bon compte des renseignements que vous pourrez nous donner. »

Le vieillard haussa les épaules.

« Au moment du départ vous avez dû pourtant être averti de la situation actuelle des Indiens, et prendre vos mesures en conséquence; car maintenant il serait trop tard; puisque vous êtes ici, il faut prendre les choses telles qu'elles sont.

— Et dans les circonstances présentes, n'aurez-vous pas de conseils à nous donner? » demanda Green inquiet.

« Les conseils de Bob ont rarement été pris en bonne con-

sidération par les blancs, » répliqua l'étranger. « Pourtant, si j'avais à commander ici, je ne marcherais que la nuit et établirais mon campement à chaque lever du soleil. Le Comanche n'aime guère à attaquer que le jour. Pour le reste, un chef d'expédition doit savoir mieux que moi ce qu'il y a à faire.

— Mais est-ce que la garnison du fort ne fait rien pour rendre la route libre et sûre; ou bien même, en cas de danger extrême, faut-il renoncer à toute espèce de secours de ce côté? »

Le vieillard haussa les épaules.

« Il y a déjà quelques jours que j'ai quitté le fort, et je ne puis dire ce qui s'y est passé depuis mon départ. Cependant je pense que les quatre-vingt-dix hommes qui composent la garnison peuvent s'estimer heureux eux-mêmes si les milliers de Peaux-Rouges qui se sont assemblés près de l'Arkansas les laissent en paix.

— Est-ce que les hostilités étaient déjà commencées lors du passage de la dernière malle-poste ? » demanda alors Baumann en avançant.

A cette question, l'étranger se tourna vers celui qui la lui adressait, et le considéra attentivement.

« L'Indien n'attaquera jamais la malle-poste ; il est trop prudent pour s'en prendre aux courriers du gouvernement ; il s'en tient aux propriétés des particuliers. »

Pendant ce temps, Green avait échangé avec le vaguemestre quelques mots à l'écart. Le vieillard venait de finir sa pipe; il la vida en la cognant sur la crosse de sa carabine, et tout son extérieur semblait assez soucieux lorsqu'il se leva.

« Dites-moi, vieux Bob, puisque c'est ainsi que vous vous nommez, » lui dit Green, « ne pourriez-vous pas rester avec nous quelques jours, jusqu'à ce que les plus grands dangers soient passés? Vous fixerez vous-même l'indemnité que vous croirez devoir nous demander. »

L'étranger fit signe de la tête que non.

« Je vis en paix avec les hommes blancs et les Indiens ; qu'ils vident donc ensemble leurs différends sans moi. D'ailleurs, ma présence ici ne vous serait d'aucune utilité. Suivez mon conseil, et ne perdez pas une heure de la nuit. Rassemblez le plus possible votre ligne de marche, et soyez aussi prudents qu'en pays ennemi. »

Puis, saluant Green et Baumann, il sortit du camp lentement, et, se dirigeant vers le fleuve, il disparut bientôt dans l'ombre des buissons.

O. Ruppius.

(*La suite au prochain numéro.*)



S'adresser pour les achats, commissions de tout genre, envois de patrons, etc., à M. Leballeur, rue Taitbout, 74.

Errata. Explication du tricot pour voile de laine, figurant dans le n° 12 de la présente année; lisez ainsi qu'il suit : 1er *tour*. — Une maille à l'endroit, — diminution, — * 1 jeté, — une maille à l'endroit, — 1 jeté, — une maille tirée, — une maille à l'endroit, — diminution; recommencez encore une fois depuis *; — ensuite : 1 jeté, — 2 mailles à l'endroit.

Le deuxième tour est exact.

3e *tour*. — Une maille à l'endroit, — * 1 jeté, — une maille tirée, — une maille à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — une maille à l'endroit; recommencez une fois depuis * — ensuite : 1 jeté, — une maille tirée, — 2 mailles à l'endroit.

N° 8,081, Mme R. Les derniers numéros contenaient des descriptions et des gravures de toilettes de mariées; le taffetas est préférable pour robe de dessous; chaque numéro contient des descriptions de toilettes de visite. —*N° 27, Versailles.* Avec la veste du n° 12, on met une chemisette à plis sur le devant, comme l'indique la gravure de cette veste, qui se trouve dans le n° 3 de la présente année. Mille remercîments pour cette aimable propagande. — *Mme P., Lot.* M. Leballeur, rue Taitbout, 74, fera les achats d'un deuil convenable; on peut s'adresser, si on le préfère, à des magasins spéciaux, tels que le *Sablier*, boulevard Montmartre, 2, ou la *Religieuse*, rue Tronchet, n° 2. — *N°* 1,511. Puissiez-vous trouver la paix que vous cherchez... et me garder, avec le bon souvenir que vous me promettez, la bienveillance que vous avez bien voulu m'accorder. — *M. Croisat* affirme qu'il a un moyen infaillible pour détruire la barbe chez une femme; mais son secret lui appartient, et nous ne pouvons le publier; il faut donc s'adresser à lui, rue Richelieu, 76. — *Une abonnée de la province.* Robe de barége noir, à cinq petits volants doubles, tuyautés, espacés, à *tête*, marquée par un gros liséré; robe de dessous en taffetas noir; corsage de dessous, plat, décolleté, en taffetas noir; corsage de barége, froncé, montant, à ceinture. — Mlle *Ernestine M.* Oui, pour les dentelles tricotées; on peut en mettre à des pantalons de femme et d'enfant, et aussi à des jupons d'enfant; on n'en met pas aux jupons de femme. — *Une jeune mère, abonnée de Paris.* Les patrons de corsage doivent toujours être augmentés ou diminués, *sous les bras.* M. Leballeur ne peut livrer ses patrons *gratis.* Le nettoyage des cachemires ne peut être bien fait que par un nettoyeur. L'inconvénient que l'on m'indique n'est nullement à craindre chez M. Croisat. — *N°* 742 a trouvé, soit aux *renseignements,* soit dans les descriptions de toilette, des robes de première communiante; pour le piqué blanc, on emploie de la soutache noire, en laine. — *N°* 717. Le dessus d'ombrelle est fait en mignardise noire de soie; celle de coton (la blanche) n'est pas employée pour cet usage. Oui, certes, pour le fichu Marie-Antoinette. Les petites filles porteront des robes de piqué, de popeline, de barége, de mousseline imprimée, et même des robes d'indienne, fond blanc, semé de fleurettes. — *N°* 8709, *Nîmes.* Je pense que l'Administration ne verra point d'obstacle à la proposition en question. Oui, pour les boucles blondes; s'adresser directement à M. Croisat. — Mme *Ch*... J'ignore si je pourrai satisfaire à toutes ces demandes ; je tâcherai. Quant aux initiales, ainsi que je l'ai dit souvent, il est impossible d'en publier, parce que nous ne pouvons faire paraître celles de *toutes* nos abonnées; le journal ne serait plus qu'un abécédaire; nous remplaçons les initiales par des alphabets; merci pour la recette. — *N°* 1565, *à Marseille.* Couvrir le bas de la robe avec plusieurs bandes de velours noir, ou bien une seule, large, découpée en *créneaux.* — *N°* 1249, *Bourg.* La forme *écharpe* est préférable pour les jeunes filles. — *N°* 11784 trouvera des corsages et a trouvé des manches fermées au poignet : ce patron est le même pour *sous-manches* blanches et pour manches de robes. Veste courte et carrée pour petit garçon de 10 à 12 ans. — *N°* 1435. Nous avons publié dans le n° 12 un patron de veste à revers que l'on porte avec les jupes dépourvues de corsage. Une robe de taffetas noir convient mieux à une jeune fille qu'une étoffe de couleur foncée. Les mantelets de tulle ne conviennent pas aux jeunes filles; pour les garnitures, voir nos gravures et descriptions de toilette. Il est impossible d'envoyer un conseil à propos d'un objet inconnu. On portera toujours des mantelets avec grand volant. — *N°* 2115, Mlle *Gabrielle.* Je n'ai jamais reçu les lettres dont on me parle. On ne brode plus les noms de baptême sur les mouchoirs, mais seulement les initiales. Nous avons publié, nous publierons des entre-deux. — *N°* 102. On emploie de la soutache de laine pour les robes qui doivent être blanchies; il m'est impossible de dire le prix des dessins et patrons; s'adresser à M. Leballeur. Je demanderai conseil à M. Sainfoin; je sais qu'il recommande le *Bon Jardinier ;* il sera bien heureux des témoignages de sympathie qu'on lui accorde.

Une jeune abonnée de la Corrèze. Je garderai cette lettre si bonne et si affectueuse. Il sera plus prudent, en effet, de passer la soutache de laine noire dans une eau de savon avant de faire la broderie. — *N°* 10000. On *lève* toujours des *pointes* de chaque côté du haut de la chemise. Nous publierons la deuxième série de nos patrons de lingerie, contenant des chemises pour femme; nous publierons aussi les travaux en mignardise noire. — *N°* 1794. Nous ne pouvons envoyer ni les noms de baptême, ni les initiales, qui occuperaient tout le journal. Nous publierons prochainement des patrons pour vêtements d'enfants. — *N°* 4028. La jupe a 4 mètres de tour : chaque volant a par conséquent 6 mètres de longueur ; ainsi que je l'ai dit bien souvent, tous les volants de dentelle et autres doivent avoir cette proportion. La broderie au passé, quoique bien connue, a été expliquée. — *Passy, rue Basse.* Les travaux en mignardise, tels que cols, manchettes, ombrelles, etc., ne sont pas faits sur étoffe; cela a été expliqué. — *N°* 199. Volants déchiquetés pour allonger la robe de petite fille; à l'intérieur, chemisette plissée, comme l'indique notre gravure du n° 16. — *N°* 1290. Nous avons publié un procédé pour le nettoyage du marbre; consulter la Table des matières des années 1860 et 1861. — *Sous la protection de sainte Radegonde.* S'adresser à M. Simart, rue de Rambuteau, 64. — *N°* 5047. Le sujet dont il s'agit m'est tout à fait étranger, et je ne puis, à mon grand regret, donner le conseil que l'on me demande. — *Près Château-Gontier.* Voir les descriptions de toilettes de mariées récemment publiées. On ne garnit guère les jupons avec des bandes brodées; on les brode au-dessus de l'ourlet. — *N°* 762. Chapeau blanc en crêpe. Oui, pour les deux robes. Garnir avec les 8 mètres de dentelle un châle de cachemire noir ou de couleur, brodé. — *N°* 11756. On ne gaufre pas les volants des robes de *fantaisie*, on les plisse ; le *gaufrage* (qui ne peut avoir lieu qu'avec une machine) n'est pas solide. — *N°* 296. On peut fort bien border les volants de ces robes avec du taffetas noir. Chaque numéro contient des descriptions de toilettes et des explications pour disposer les volants. Avec ou sans guêtres, à volonté. Les pointes en question sont tout à fait à la mode, et peuvent remplacer les confections. — *N°* 8133. Impossible pour le dessin demandé; je regrette cette impossibilité *absolue* pour le moment. — *N°* 6659, *Marseille.* M. Simart seul peut répondre pour l'ombrelle en mignardise. — *N°* 7977, *Côte-d'Or.* Le n° 12 contenait des dessins de broderie pour volants ; si l'on ne veut ni volants ni bouillonnés, on ne peut mettre que des plis aux robes de jaconas (consulter la description de la toilette de communiante du n° 16). Nous publierons probablement un modèle de *capuche* d'été. — *N°* 8367, Mme *de C., château de W. (Eure-et-Loir)*, redoit 50 centimes. — *N°* 13853. Merci pour cette bonne lettre; pris note de son contenu. On peut avoir pour 35 francs un châle de cachemire noir brodé; il est naturellement impossible de le porter durant les grandes chaleurs. Oui, pour le crêpe de Chine. — *N°* 2517. On peut garnir la robe de nansouk blanc avec deux ou trois bandes brodées formant entre-deux. La veste zouave ne conviendrait pas; la broderie en soutache serait trop lourde. Les saute-en-barque sont brodés comme l'on veut : motifs détachés, palmes aux coins, ou bordure formant encadrement; s'ils sont en taffetas noir, on peut les garnir avec un volant ayant 2 centimètres de largeur, tuyauté, posé sous le bord du vêtement. — *N°* 11892. J'ai déjà expliqué bien souvent comment il faut s'y prendre pour couper les lés en pointe : on les plie en biais, de façon que le côté le plus étroit ait, en haut, 20 à 25 centimètres de largeur; ces lés ne peuvent être plus longs que les autres. On a une manche à poignet sur la même planche que le fichu Marie-Antoinette, qui n'est point trop jeune, malgré ses *pans*, pour une femme de 26 ans. — *N°* 948. On peut mettre des volants noirs à la robe rayée noir et bois, mais non des volants noirs et bois à une robe noire. On pourrait peut-être cacher les endroits tachés en posant plusieurs bandes noires sur le jupon. On peut envoyer chapeau et plumes à Mme Aubert, rue du Faubourg-Poissonnière, 46; sa complaisance est extrême, et elle ne repousse pas les combinaisons économiques. — *N°* 1391. La partie la plus difficile est justement les *Renseignements ;* cet article me donne beaucoup de peine, et ce n'est pas pour mon plaisir que je lui ai donné de l'extension; il est impossible de le supprimer ; cette mesure exciterait beaucoup de mécontentement, et c'est d'ailleurs la première fois que l'on nous adresse ce reproche. Pour les chemises à coulisses, on emploie, selon la taille, 3 mètres 60 à 4 mètres. Les pointes de dentelle de laine sont plus belles et *habillent* mieux que celles en dentelle de Cambrai. Je pense qu'un mantelet de taffetas noir accompagnerait plus convenablement les toilettes que l'on me décrit. Il est fort difficile de composer une bibliothèque pour enfants; jusqu'ici le temps m'a manqué pour faire ces recherches. Les *renseignements* que l'on voudrait voir *diminués*, contiennent justement ce que l'on *désire* : des conseils pour utiliser les objets passés de mode.

N° 9290. Ce patron est trop *spécial* pour qu'il nous soit possible de le publier. Le mantelet en question sera tout à fait à la mode. Les *pointes* de dentelles ne peuvent être doublées en gaze noire; il faut que la doublure forme *transparent.* — Mme *D. de St.-E., à P.* Un mantelet-écharpe; si on veut absolument le faire en tulle, il faut le couvrir avec un *treillage* fait avec des velours noirs *zéro*, pour soutenir ce tulle, toujours si mou; je préférerais un mantelet quelconque en taffetas noir, garni avec les petits volants bordés avec les effilés. — *M. L., Toulouse.* Nous ne pourrions nous engager à publier chaque semaine des vers; cela dépendrait de la place dont nous pourrions disposer, et aussi des vers qui nous seraient envoyés. — *N°* 3148. Nous avons publié des *points* au crochet bien plus nouveaux que celui dont on me parle; notre publication doit suivre le courant de la mode, des inventions nouvelles, et ne saurait remonter ce courant. Je ne connais aucun travail propre à cacher les verres de lampes; je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour satisfaire notre abonnée. Le deuxième semestre de l'année 1860 n'existe plus *complet ;* on peut recevoir par la poste toute l'année 1861. — *N°* 1630. Il faut coudre la soutache noire en laine avec de la soie noire. On ne peut lessiver les objets soutachés ; il faut les faire nettoyer ou les laver avec de l'eau de savon tiède. — *N°* 9379, *Flers.* Si les talmas sont très-longs, on peut les relever sur les bras ; d'habitude on boutonne les talmas au cou, on passe les bras en écartant les deux côtés du talma. Oui, pour la ceinture. On borde les pans avec une petite ruche tuyautée. — Mme *Élisa S., à Saverne.* Une jeune femme peut porter indifféremment, selon la saison, un châle de cachemire brodé, un mantelet de taffetas noir, un mantelet-châle en mousseline blanche ; j'espère publier un dessin de châle. Quant aux tapis, je préférerais les médaillons au bord, le fond brodé avec un *semé*, exécuté en laine, au *passé*.

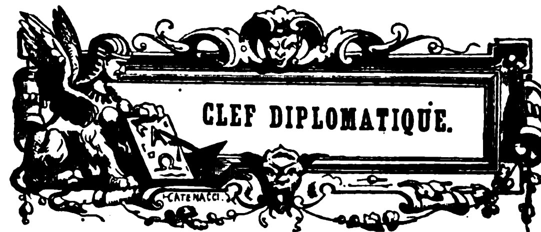
AVIS. — Le n° 18 contiendra les dessins et patrons de six mantelets nouveaux, saute-en-barque, etc., corsage froncé, chemise russe et dessins pour points russes.



NOS ŒUFS DE PAQUES.

		a-	de	jour.	Et	un	vous	mage,	cor-		
		Pour	vous	nous	gloire,	hom-	tége	mène	de		
à	con-	vous,	dres-	jour	beau	plaire ;	Œufs	so	De	dé-	Notre
pour	sons	mer	nous	ap-	un	Nous	a-	sir	ar-	vec	vents
for-	l'u-	vœux.	qu'au	ces	ce	de	L'hi-	cés,	fuit	cère,	dent
de	ciel,	sou-	jour-	comme	pren-	jour	chan-	a-	tour !	gla-	a-
l'on	of-	sage	A	ce	Pâ-	dans	de	ver	sin-	rons	di-
croire,	haits	d'hui	frons,	Qu'au-	que	drez	veu	te-	ront,	re-	ques
vous	suit	lez	gré-	ques,	Tout	froids,	Et,	fin,	est	ges	*l'Al-*
veuil-	A-	nous	en	Cha-	pré-	et	par	Rou-	*le-*	Pâ-	de
		ez	rou-	lieux,	de	bleus	*lu-*	là,	En-		
		tous	neige ;	ce	ges	sent	bleus.	les	*ia !*		

Le Cavalier du jeu des échecs fait deux pas, soit à gauche, soit à droite, en avant ou en arrière, mais toujours en se dirigeant d'une case blanche sur une case noire, ou d'une case noire sur une case blanche.



BOUTADE.

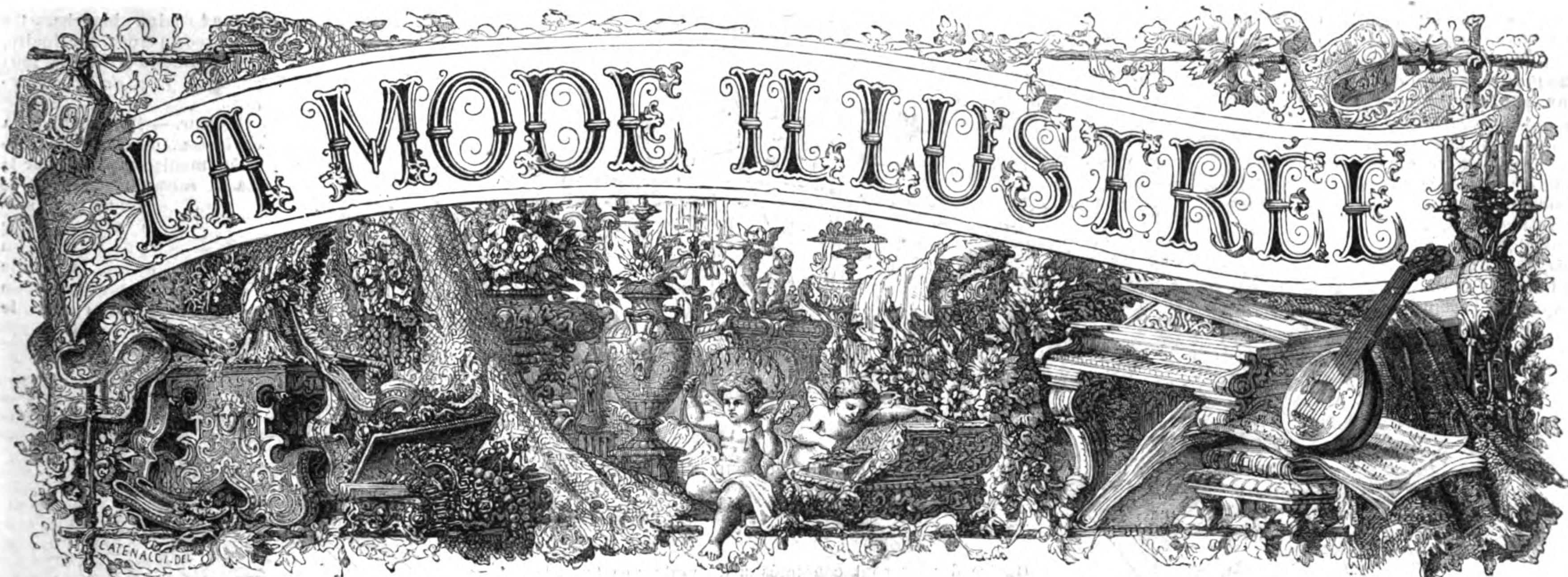
Par sot orgueil, par désir de paraître,
Que de sottises fait le genre humain !
Tel jette l'or ce soir par la fenêtre,
Qui ne sait pas s'il dînera demain ;
Là ce gandin étale une toilette
Qu'à son tailleur il doit depuis deux ans ;
Un peu plus loin, cette mère coquette
Pour se parer fait jeûner ses enfants ;
Ailleurs, un fat dont toute la science
Est de railler les talents qu'il n'a pas,
Est écouté, grâce à l'impertinence
Qui lui fait tout juger de haut en bas ;
Ce bon bourgeois singe le gentilhomme;
Sa femme rêve équipage et châteaux ;
Pour qu'un journal aux faits divers le nomme,
Cet autre fou court se jeter à l'eau ;
Et de ces fous pas un seul ne s'avise
Que du bonheur le paisible sentier,
Quand de chacun paraître est la devise,
S'arrête au coin d'un modeste foyer.

Edme Simonot.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typ. de Firmin Didot, imprim. de l'Institut et de la Marine, r. Jacob, 56.

N° 17. TROISIÈME ANNÉE. 26 avril 1862.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, 50 centimes. AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE SAMEDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND.
Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
Les abonnements partent au 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (*Pour l'étranger le port en sus*). —

Sac à ouvrage.

MATÉRIAUX. — 8 grammes de grosse soie verte de cordonnet; 2 écheveaux de même soie noire; perles de jais; taffetas noir; 1 mètre de ruban de taffetas vert ayant 2 centimètres 1/2 de largeur; cordon vert en soie; 2 boules en bois recouvertes de soie verte et de soie noire; ganse noire fine en coton.

Ce joli sac se compose de deux parties rondes, faites au crochet et posées sur un bouillonné de taffetas noir; chacune de ces parties est plate, faite en mailles simples et travaillée en spirale. On commence par le milieu, et l'on fait dix-huit tours qui, d'après notre modèle, forment un morceau rond ayant 9 centimètres 1/2 de diamètre. On place au milieu de cette partie verte une rosette faite au crochet avec de la soie noire.

1er *tour de la rosette.* — On a fait une chaînette de 3 mailles, réunie en cercle; sur ce cercle, on fait 3 mailles en l'air pour former la première bride, — puis * 3 mailles en l'air, — une bride dans la plus proche des mailles de la chaînette. — On recommence six fois depuis *; — on fait, en dernier lieu, 3 mailles en l'air, que l'on attache par une maille-chaînette à la première bride.

2e *tour.* — Sur chaque feston, composé de 3 mailles en l'air, on fait 5 mailles simples; — sur chaque bride, une maille simple.

3e *tour.* — 4 mailles en l'air pour former la première double bride, — une maille en l'air, — une bride dans la même maille simple, sur laquelle on a fait les 4 premières mailles en l'air; — 7 mailles en l'air, — * 2 doubles brides, séparées par une maille en l'air dans la maille simple suivante, placée au-dessus d'une bride, — 7 mailles en l'air. — Recommencez depuis * jusqu'à la fin du tour; on fait alors 7 mailles en l'air, que l'on attache à la première bride.

4e *tour.* — Sur le vide formé par la maille en l'air, on fait une maille simple; — sur les festons composés de 7 mailles en l'air, on fait 13 brides, — ainsi de suite; la rosette est terminée; on l'attache au milieu de la partie verte, et on orne ces deux parties avec des perles noires, comme l'indique le dessin.



SAC A OUVRAGE.

On prend une bande de taffetas noir ayant 1 mètre 5 centimètres de longueur, — 22 à 23 centimètres de largeur, et l'on y brode au passé un semé de pois avec la soie verte; ces pois sont séparés par un espace de 4 à 5 centimètres. — On coud au milieu de cette bande une ganse fine, on la fronce sur chaque côté *long*, et l'on pose de chaque côté l'une des parties faites au crochet; on ourle les côtés transversaux du bouillonné, et l'on fixe dans ces ourlets la ganse noire, que l'on a tirée de façon à lui laisser seulement 30 centimètres de longueur, afin de former le double bouillonné représenté par notre dessin. On encadre les parties faites au crochet avec une ruche de ruban vert, ou de taffetas découpé de chaque côté; on fait deux œillets dans les ourlets qui composent les coulisses, et l'on y passe deux cordons verts, croisés pour serrer la coulisse; on attache à ces cordons les petites boules vertes et noires.

Col en soutache.

Nous avons publié, dans l'un de nos derniers numéros, parmi les objets de passementerie, une manchette destinée aux toilettes de deuil. Le col dont nous allons

nous occuper est assorti à cette manchette. On le fait de la même façon, c'est-à-dire que l'on trace notre dessin sur du papier que l'on pose sur de la toile cirée; on coud, ou plutôt on *faufile* de la soutache de soie noire sur tous les contours du dessin, puis on coud définitivement la soutache, sans piquer, cette fois, au travers de la toile cirée. On emploie de la soie noire très-fine pour cette dernière opération, et l'on fait quelques points à toutes les places où les contours se joignent. On pose les perles de jais, comme le dessin l'indique; on peut aussi les supprimer pour un deuil sévère; l'envers du travail devient l'*endroit* du col.

COL EN SOUTACHE.

Coussin en mosaïque de soie.

Voici un travail que nos lectrices nous ont demandé avec instance. On l'exécute avec de petits morceaux d'étoffe de soie, et rien n'est plus joli que l'effet produit par cet ouvrage. Le dessin que nous publions aujourd'hui pourra aussi servir pour stores, en le répétant, et terminant sur les côtés par des demi-ronds et des quarts de ronds. Ces stores sont superbes, et je ne saurais trop engager nos lectrices à les exécuter.

On emploie tous les *restes* d'étoffe de soie, tous les bouts de rubans, unis, brochés, chinés; on puise dans les sacs des mères, des grand'mères, des amies, et l'on obtient un résultat digne de la peine que l'on a prise; si l'on emploie des morceaux d'étoffe chinée ou brochée, il faut placer le bouquet ou le *motif* au milieu de la découpure. On peut observer une règle uniforme dans l'arrangement des nuances, ou adopter franchement le genre arlequin; le noir seul est indispensable dans les places indiquées par notre dessin.

On peut recouvrir avec cette mosaïque les petites chaises légères qu'on place dans les salons, les coffres à bois, etc.; dans ce dernier cas, les morceaux de carton sur lesquels on faufile l'étoffe de soie peuvent rester dans le travail; dans tous les autres cas, ils sont enlevés après que les différents morceaux ont été cousus ensemble. Si l'on fait un store, les coutures doivent être très-fines, et les remplis aussi petits que possible. Quand le store est terminé, il rappelle les vitraux coloriés, et les remplis représentent la soudure de plomb encadrant ces vitraux. On ne peut employer que des étoffes unies, si l'on fait un store.

Quatre dessins sont consacrés à démontrer ce travail; le nº 1 représente le coussin terminé (grandeur réduite); le nº 2 est la rosace (grandeur réduite) qui forme le dessus du dessin; cette rosace se compose d'hexagones assemblés; le nº 3 représente l'un de ces hexagones de carton vu à l'*envers*, recouvert d'un morceau de soie; le nº 4 est le même morceau vu à l'endroit.

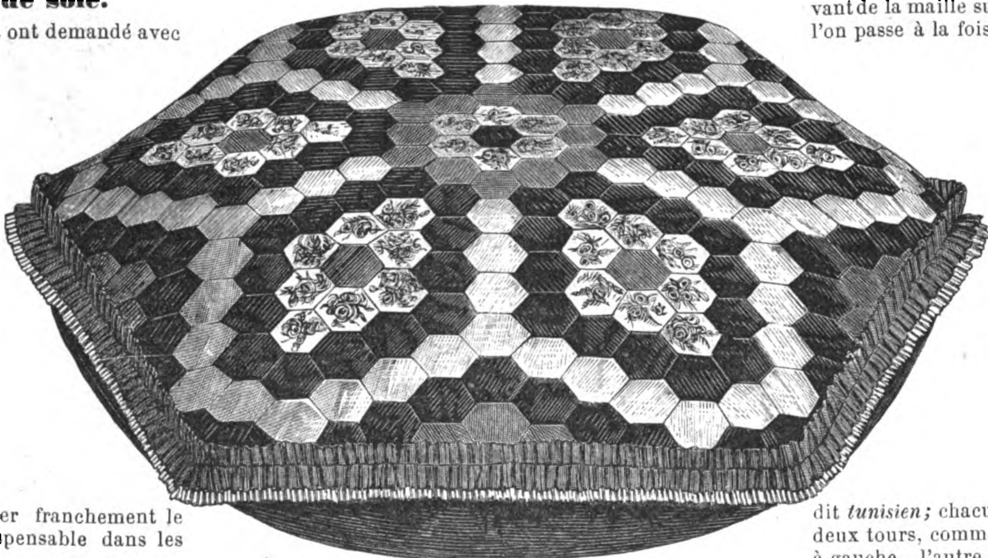
Les morceaux foncés que l'on voit sur la rosace (dessin nº 2) sont noirs; les plus clairs sont blancs; ceux de teinte moyenne, d'un beau violet; les morceaux à bouquets sont blancs, brochés, avec un petit bouquet de couleur.

Le meilleur moyen à employer, pour obtenir la régularité indispensable à la beauté de ce travail, est de faire exécuter, en fer-blanc, un hexagone pareil aux nºs 3 et 4; d'après cette forme, on coupera un certain nombre de morceaux de carton (ou de cartes à jouer), et on les couvrira avec les morceaux de soie, bien tendus, et *faufilés* à l'envers, comme l'indique le dessin nº 3; quand on a préparé de la sorte un certain nombre de morceaux de carton, on les assemble par des coutures fines, faites à l'envers, *avant de retirer les cartons*, qui servent ensuite à préparer le reste de l'ouvrage. — Le dessin nº 2 indique le nombre d'hexagones qu'il faut préparer avec chaque couleur.

Le dessous du coussin est en taffetas noir ou violet; on le remplit de ouate, et on le garnit avec une ruche de ruban, découpé à l'emporte-pièce; cette ruche est noire si le coussin est violet, — violette si le coussin est noir, — ou bien noire et blanche; dans ce dernier cas, la ruche est double; celle qui est noire a 2 centimètres 1/2 de longueur; la ruche blanche dépasse celle-ci d'un centimètre.

Dessin pour mosaïque de soie.

Mêmes procédés que pour le travail ci-dessus expliqué. Le présent dessin servira pour couvrir des siéges, pour couvre-pieds, tapis de table, coffre à bois, etc. Si l'on s'en sert pour exécuter un tapis de table, on l'encadrera avec une bande unie (soie ou velours noir), bordée d'une ruche de ruban ou de taffetas découpé. Les morceaux foncés seront en velours noir ou moire noire; ceux de nuances moyennes en velours bleu, ou moire, ou taffetas de même nuance; les plus clairs sont en rubans brochés ou chinés, avec des bouquets de couleur. Le système de l'association est fécond en bons résultats pour ce travail : on partage les vieilles robes, les restes d'étoffe que l'on possède, et l'on exécute ainsi, à peu de frais, des travaux fort riches et d'un goût parfait.



Nº 1. — COUSSIN EN MOSAÏQUE DE SOIE. (PATCHWORK.)

Couverture de berceau, au crochet.

On exécute cette couverture en laine zéphyr blanche, et même laine bleue; ce point peut aussi servir pour couvre-pieds.

Fond : laine blanche. On fait, avec un crochet ordinaire, une chaînette ayant la longueur *du fond de la couverture*.

1er *tour*. — Revenant sur la chaînette, on fait une première maille simple; * pour la maille suivante, on passe le brin au travers de la même maille dans laquelle on a fait la maille simple; puis on passe encore le brin dans la maille suivante : on a sur le crochet trois boucles ou mailles au travers desquelles on passe le brin à la fois; recommencez depuis *.

2e *tour*. — Dans la première maille, une maille simple, mais, en piquant le crochet dans le côté de devant de la maille, on passe ensuite le brin sous les deux côtés de cette même maille; — on le passe encore dans le côté de devant de la maille suivante; et enfin on reprend le brin, que l'on passe à la fois au travers des trois mailles qui se trouvent sur le crochet.

Tout le fond est fait comme ce 2e tour; la disposition des deux couleurs est celle-ci : 6 tours sont entièrement blancs; le tour suivant a une maille bleue, une maille blanche, alternativement; le 8e tour est tout blanc; le 9e comme le 7e; on recommence sans cesse ces 9 tours; les mailles bleues du 9e tour ne doivent pas être au-dessus des mêmes mailles du 7e tour. Le fond est encadré avec 4 tours, pour lesquels on augmente quelques mailles à chaque coin. Le 1er de ces tours est entièrement blanc, le 2e a une maille bleue, une maille blanche, alternativement; le 3e blanc, le 4e comme le 2e, en contrariant les mailles bleues.

La bordure est faite entièrement en laine blanche sur un crochet de bois, dit *tunisien;* chacun des *tours* de ce dessin se compose de deux tours, comme pour le crochet tunisien, l'un de droite à gauche, l'autre de gauche à droite. On fait la bordure en quatre parties séparées, une pour chaque côté de la couverture, d'un coin à l'autre coin, en augmentant de chaque côté, afin de joindre tous les coins et de les coudre sans qu'ils soient *tirés*.

1er *tour*. — On fait une chaînette sur laquelle on revient de droite à gauche, en passant le brin dans chaque maille, et conservant sur le crochet toutes ces boucles : le nombre des mailles *doit* être *pair*.

2e *tour* (de gauche à droite). — On passe le brin au travers de deux mailles, on les jette hors du crochet; * on fait 2 mailles en l'air, et avec une 3e maille en l'air on passe au travers



Moine Imp. Paris

LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal 56 Rue Jacob Paris

Toilettes de Madame LEBALLEUR, 74 Rue Taitbout, 74.

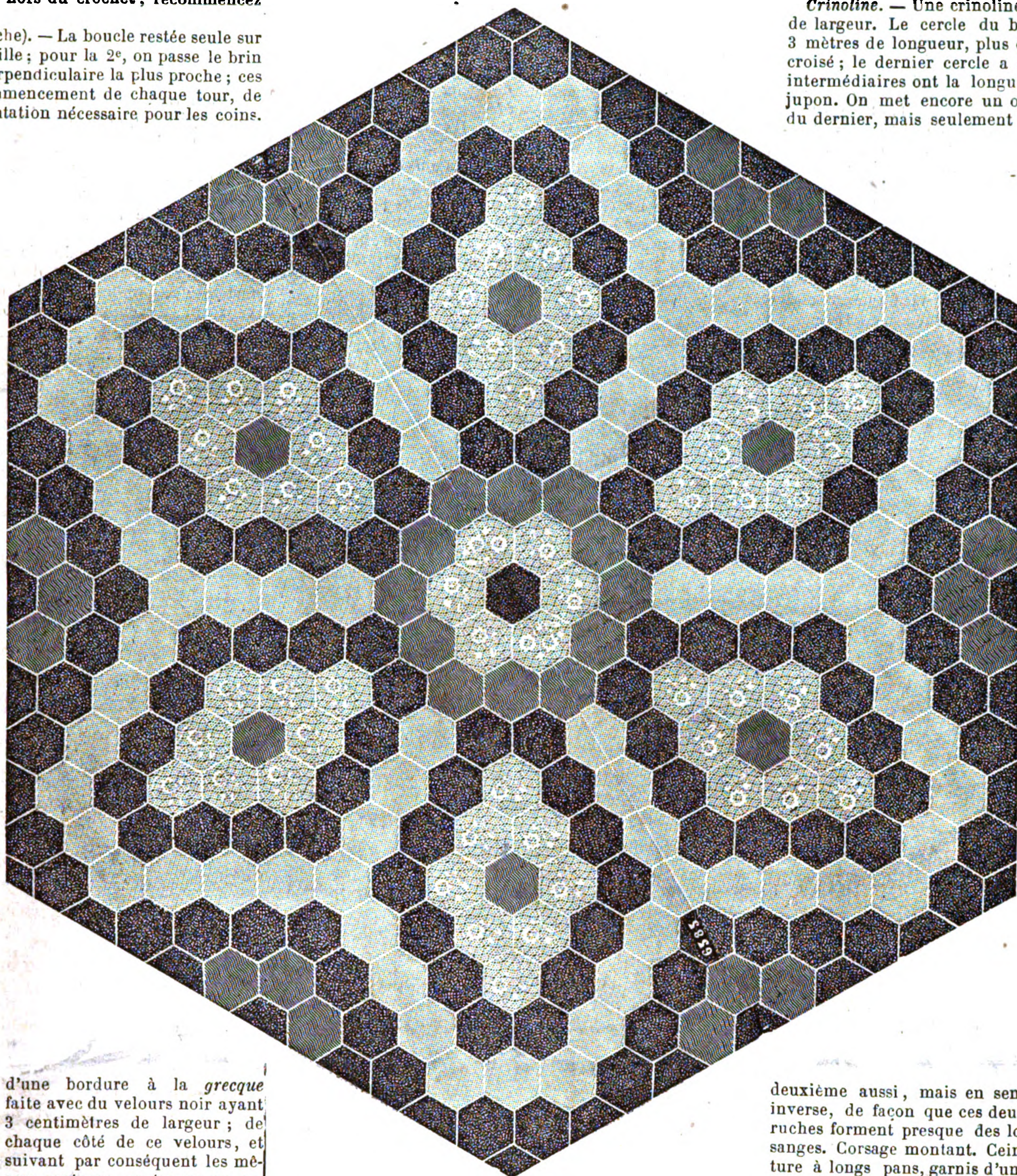
de 2 mailles que l'on jette hors du crochet; recommencez depuis *.

3e *tour* (de droite à gauche). — La boucle restée seule sur le crochet forme la 1re maille; pour la 2e, on passe le brin au travers de la maille perpendiculaire la plus proche; ces 2 mailles forment au commencement de chaque tour, de droite à gauche, l'augmentation nécessaire pour les coins. — On continue le tour en passant toujours le brin au travers de la maille en l'air (placée entre deux doubles mailles); on passe ensuite le brin dans le vide formé par les 2 mailles en l'air. — A la fin du tour, on passe le brin dans chacune des mailles qui forment une double maille, afin d'augmenter aussi à la fin du tour.

4e *tour*. — Comme le 2e.

On répète deux fois ces 4 tours.

Quand les parties de la bordure sont terminées, on coud les quatre coins ensemble, puis on fait, avec le même crochet tunisien, autour de la bordure, un tour semblable à celui qui compose le fond; dans chaque maille de ce tour on noue trois brins de laine blanche ayant chacun 20 centimètres de longueur, ployés par le milieu.



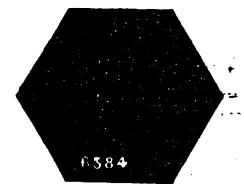
N° 2 — COUSSIN EN MOSAÏQUE DE SOIE. (PATCHWORK.)

DESCRIPTION

DE TOILETTES.

Les toilettes de mariées (gravure coloriée) ont été exécutées chez Mme Vignon, rue Rivoli, n° 182.

Robe de foulard couleur cendre de roses, à rayures moires transversales. Le bas de la jupe est garni d'une bordure à la *grecque* faite avec du velours noir ayant 3 centimètres de largeur; de chaque côté de ce velours, et suivant par conséquent les mêmes contours, se trouve un velours noir ayant un peu moins qu'un centimètre de largeur; corsage plat, fermé par des boutons de velours noir. Sur chaque devant est une grecque pareille à celle du jupon, mais exécutée avec des velours plus étroits; manches fendues sur le côté, retenues au bas par un double bouton en velours noir; la fente dépasse le coude et s'arrête à 10 ou 15 centimètres de l'entournure; une grecque encadre la manche et la fente; la sous-manche blanche passe au travers de cette fente; le poignet de cette sous-manche est demi-large et recouvert par une ruche composée de quatre rangs de guipure blanche ayant un centimètre de largeur. Mantelet-écharpe en taffetas noir brodé au crochet, en soie noire, garni d'une haute dentelle de Chantilly.



N° 4. — COUSSIN EN MOSAIQUE.

Robe en grenadine de laine couleur mauve, à semé de dessins de même couleur, mais plus foncés. Le bas de la jupe est garni avec cinq volants tuyautés (le dernier à tête) couvrant un espace de 20 centim.; saute-en-barque de cachemire gris orné de broderie en soie noire mélangée de lacets noirs. Chapeau rond en paille blanche garni d'une grande plume noire et d'une petite plume rouge.



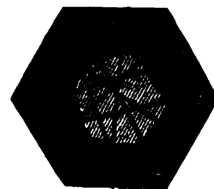
MOSAIQUE DE SOIE POUR COUVRE-PIEDS, ETC. (PATCHWORK.)

Crinoline. — Une crinoline *honnête* et *modérée* a 3 mètres de largeur. Le cercle du bas doit avoir par conséquent 3 mètres de longueur, plus quelques centimètres pour être croisé; le dernier cercle a 1m,74 de longueur; les cercles intermédiaires ont la longueur voulue par la largeur du jupon. On met encore un ou plusieurs cercles au-dessus du dernier, mais seulement par derrière; ils se terminent sur les hanches.

La hauteur du jupon est soumise à la taille de la femme qui doit le porter; tous les lés sont coupés en pointe; depuis le dernier cercle jusqu'à la ceinture, il y a un espace de 36 centimètres. Sur cet espace, on pose les cercles de derrière; le jupon est fendu sur le côté gauche et boutonné; cette fente va de la ceinture au dernier cercle (celui du haut); elle a par conséquent 36 centimètres de longueur.

On coud à l'envers du jupon, qui est en percale blanche ou bien en étoffe à rayures blanches et noires, de larges cordons qui servent de coulisses, et dans lesquels on passe les cercles; on peut *rapporter* en bas les pointes coupées en haut, en se conformant aux mesures données ci-dessus: 3 mètres pour le bas, — 1m,74 pour le haut, qui est froncé et cousu sur une ceinture à pointe ouvrant sur le côté gauche.

Robe de jeune fille, en alpaga couleur Havane. La jupe est garnie avec deux ruches chicorées en taffetas de même nuance que la robe. La première de ces chicorées est disposée en ondulations, la deuxième aussi, mais en sens inverse, de façon que ces deux ruches forment presque des losanges. Corsage montant. Ceinture à longs pans, garnis d'une étroite chicorée. Manches très-larges, garnies comme la jupe.



N° 3. — COUSSIN EN MOSAIQUE.

Robe de taffetas quadrillé lilas et blanc. Le lé de devant forme *tablier;* il est uni; à partir des côtés, des ruches chicorées en taffetas lilas peu froncées, ayant 1 centimètre 1/2 de largeur, sont disposées perpendiculairement sur tous les lés, et séparées par un espace de 6 à 8 centimètres. Trois ruches semblables forment *bretelles* sur chaque côté du corsage plat, qui est à demi-pointe. Manches larges extrêmement longues, froncées perpendiculairement tout autour, de façon à produire des bouillonnés sur la manche entière. Des ruches sont placées sur ces froncés, séparées par un espace de 4 centimètres; une ruche semblable borde les manches.

Fourches ondulatrices

de M. Croisat, rue de Richelieu, 76.

La mode proscrivant décidément les cheveux plats et lisses, on voit aujourd'hui toutes les chevelures *ondulées,* quel que soit le genre de coiffure que l'on adopte. Ces ondulations ont pour premier et incontestable avantage celui d'être patronnées par la mode; de plus elles gonflent les

cheveux, en augmentent le volume, par conséquent, et facilitent l'exécution des coiffures actuelles.

Jusqu'ici on ondulait les cheveux, soit au moyen d'un cordon, soit en les passant au fer chaud, soit en tirant l'une des branches de la petite natte de cheveux; tous ces procédés entraînaient des conséquences fâcheuses pour la chevelure: le cordon l'usait, le fer la brûlait, et, dans tous les cas, les cheveux nattés étaient facilement cassés et arrachés. M. Croisat vient d'inventer les *fourches ondulatrices*, et les femmes lui devront beaucoup de reconnaissance pour ce procédé fort simple, que nous allons expliquer. Grâce à cette invention, il n'y aura plus de cheveux brûlés, cassés, arrachés, et les *ondulations* seront parfaitement régulières. Ces fourches sont en buffle ou bien en écaille, et coûtent de 3 à 5 fr. la paire.

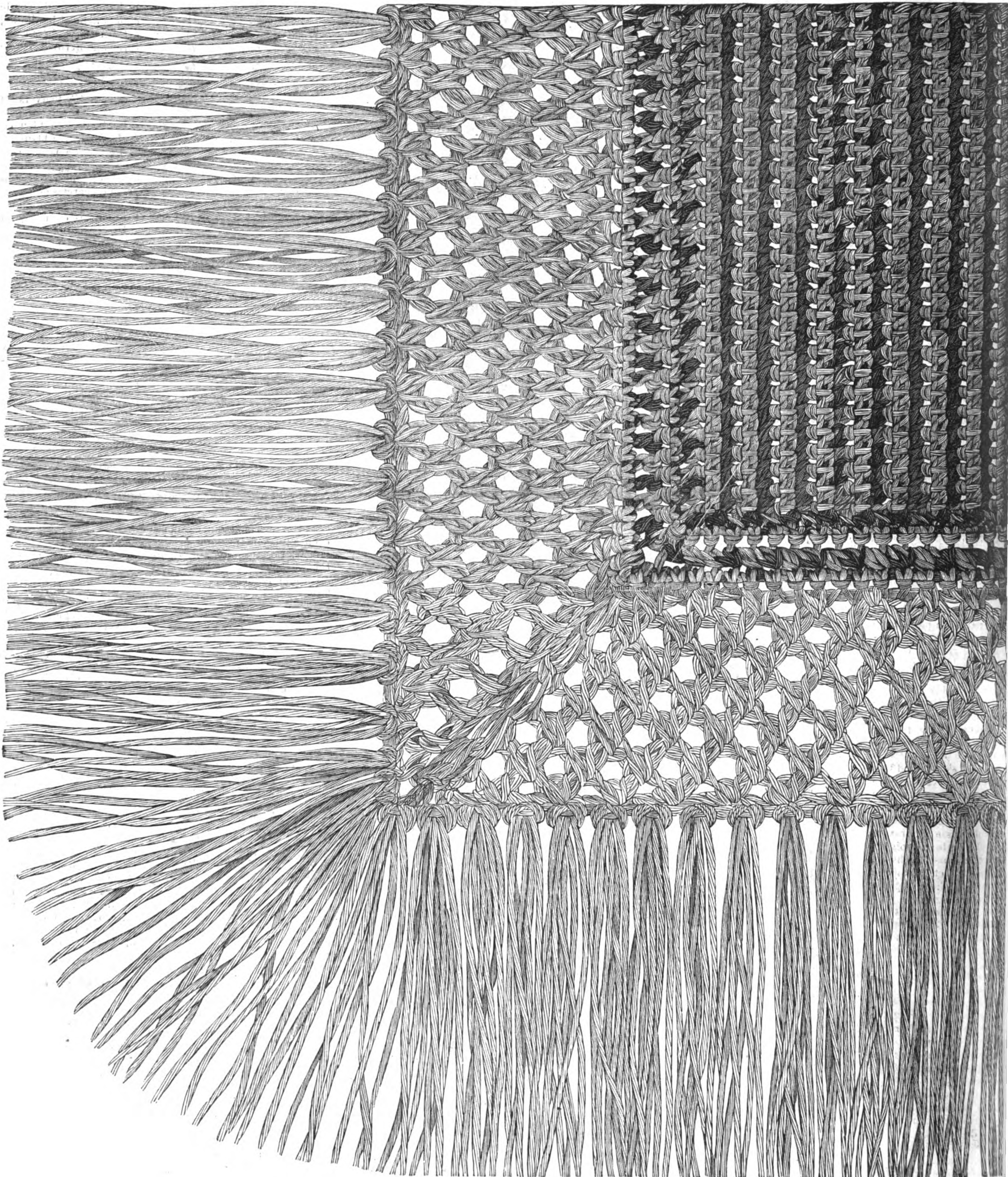
On peigne les cheveux le soir, avant de se mettre au lit; on sépare l'une des mèches que l'on veut onduler; on prend avec la main gauche l'une des fourches, en la tenant par le haut, et l'on y passe la mèche, en allant d'une dent à l'autre dent (voir le dessin nº 1); on presse ensuite cette mèche de cheveux vers le haut de la fourche, et on l'assujettit au moyen du cordon passé dans le bord supérieur de cette fourche (voir le dessin nº 2). On passe la nuit avec ces fourches, qui sont courbées de façon à accompagner la forme de la tête; si les cheveux frisent difficilement, il faudra les mouiller avant l'opération. Il faut deux paires de fourches pour chaque côté, si l'on porte des bandeaux très-larges; si l'on répète l'opération trois ou quatre fois de suite, les cheveux s'accoutumeront aux ondulations, et l'on n'aura plus recours aux fourches qu'une fois par semaine.

On doit veiller à ce que les ondulations commencent dans le même sens et à la même hauteur; le matin, il suffit de dénouer le cordon, et l'on retire la fourche sans endommager les cheveux.

Mèches à soudures.

On nous a souvent demandé de plus amples détails sur ces mèches, dont l'emploi a été indiqué dans la plupart des coiffures de M. Croisat; il a fallu appeler le dessin et la gravure à notre aide pour satisfaire le vœu de nos lectrices, et nous espérons qu'elles comprendront facilement désormais l'usage des mèches *à soudure*. Ces mèches ont l'avantage d'augmenter le volume des cheveux, sans exercer sur la tête la pression des peignes et des épingles; il est impossible de discerner leur adjonction, parfaitement dissimulée par ce procédé ingénieux, dont l'invention appartient à M. Croisat.

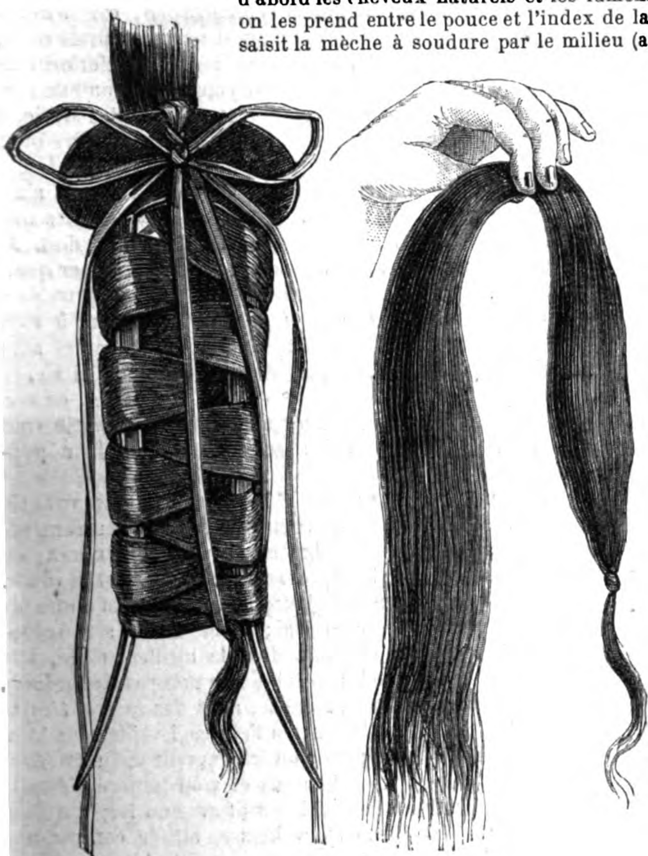
Le dessin nº 4 reproduit la mèche à soudure (grandeur réduite); sa longueur est de 80 centimètres; sa monture, fort solide, quoique fort légère, est retenue par des cheveux qui la cachent. On emploie cette mèche en peignant



COUVERTURE DE BERCEAU, AU CROCHET.

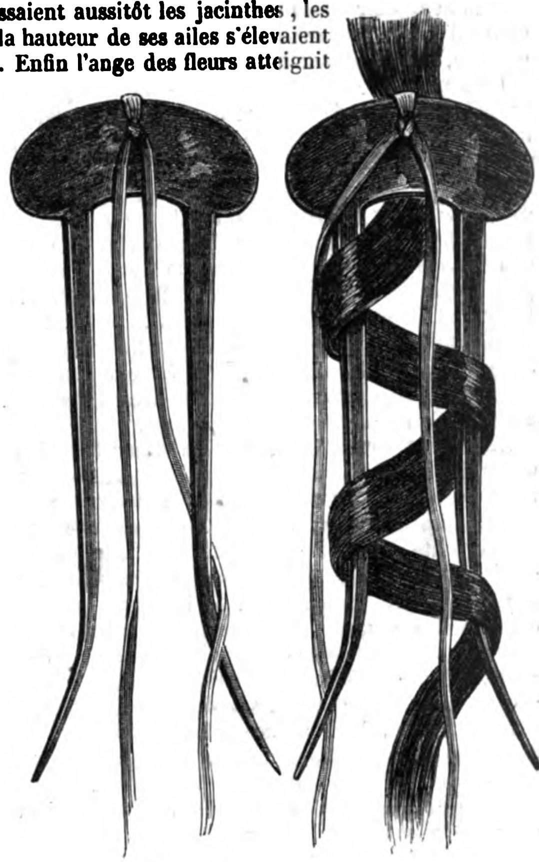
d'abord les cheveux naturels et les ramenant par devant; on les prend entre le pouce et l'index de la main droite, on saisit la mèche à soudure par le milieu (après l'avoir égalisée au moyen du peigne) avec la main droite (voir le dessin nº 5), et on la place sous les cheveux naturels. Il ne reste plus qu'à natter les trois branches (dont deux sont formées par la mèche à soudure), ainsi que l'indique le dessin nº 6. Si la mèche formée par les cheveux naturels était beaucoup plus mince que les deux autres mèches, on emprunterait à celles-ci, au deuxième tour, les cheveux nécessaires pour égaliser la natte.

Si l'on veut, au lieu d'une tresse à bandeau plat, faire une tresse à bandeau relevé (voir le dessin nº 7), on peigne en arrière les cheveux naturels, sous lesquels on pose un crêpé, si l'on a adopté les coiffures relevées; on commence la natte à la hauteur de la tempe, en procédant comme cela a été expliqué ci-dessus. Le prix de ces mèches à soudure varie selon la longueur et l'épaisseur des cheveux; ajoutons que cette dépense n'est point trop forte, et que ces deux mèches réunies peuvent, si la mode vient à changer, former une belle natte de chignon.



Nº 3. — FOURCHE ONDULATRICE. Nº 5. — MÈCHE A SOUDURE.

Nº 4. — MÈCHE A SOUDURE.



Nºs 1 ET 2. — FOURCHES ONDULATRICES.

LES ÉPINES DES ROSES.

Les premiers rayons de l'aurore éclairaient la terre baignée de rosée, frémissante sous la parole divine, qui venait de la créer; le néant venait de disparaître, le chaos avait cessé; aucun pied n'avait encore laissé sa trace sur cette verdure immaculée, aucun orage n'avait assombri la pureté du ciel; toutes les puissances de la nature sommeillaient, et la terre souriante, semblable à l'enfant qui s'éveille, aspirait la vie avec délices, sans prévoir les tempêtes et les luttes qui l'attendaient.

La terre était créée, mais il lui manquait encore sa parure, et, dans un des rayons du soleil levant, parut l'ange des fleurs. Il toucha le sol qui venait d'être formé, et partout où il marchait naissaient aussitôt les fleurettes des prairies, les violettes modestes, les primevères, les myosotis, les pâquerettes; de temps en temps il se baissait et touchait la terre avec ses mains, ouvertes comme pour bénir. A ces places surgissaient aussitôt les jacinthes, les tulipes, les narcisses; à la hauteur de ses ailes s'élevaient les arbustes odoriférants. Enfin l'ange des fleurs atteignit une prairie tapissée d'un gazon doux et fin; il se baissa vers la terre, y laissa tomber une larme de tendresse, et le sol s'ouvrit: la plus belle fleur de la création, la rose, apparut, agitant doucement ses boutons entr'ouverts sous son dais de feuillage; elle s'épanouit sous le regard de l'ange des fleurs, qui examinait avec tendresse et regret cette charmante création qu'il devait laisser sans protection.

La rose regarda autour d'elle, et, admirant la nature qui venait de naître, elle se sentit heureuse de l'existence à laquelle elle était appelée; tout lui semblait beau, et, comme elle était bonne, tout ce qui l'entourait lui semblait devoir être bon. Pleine de confiance et de bienveillance, elle accueillit le scarabée qui s'approcha d'elle, la chenille qui s'établit dans son feuillage, et adressa des marques de sympathie à l'ortie sa voisine. Pauvre rose inexpérimentée! Ce n'était pas la tendresse, c'était le calcul qui avait conduit le scarabée vers elle; il voulait trouver un abri parfumé dans son cœur; la chenille s'était installée près d'elle afin de la ronger; et, quant à l'ortie, cette horrible voisine, haineuse et envieuse, elle cherchait toutes les occasions de l'atteindre avec son feuillage perfide, afin de lui laisser des traces cuisantes de son voisinage. Épouvantée, mais non encore découragée, la rose se retourna vers un muguet qui avait fait le gracieux près d'*elle;* celui-ci la regarda froidement, et lui dit qu'il ne se souciait pas de s'attirer le ressentiment de l'ortie sa voisine : un coup de vent arriva fort à propos pour aider le muguet à tourner le dos à la fleur persécutée. Elle conta alors ses chagrins à la tulipe; celle-ci était si vaniteuse qu'elle ne pouvait manquer d'être bête; elle écouta à peine le récit de la rose, et lui répondit niaisement, en prenant de grands airs; les campanules racontaient toutes sortes de commérages aux anémones, et la rose se sentit seule, bien seule au milieu de ses semblables. Alors elle chercha des sympathies dans un autre ordre de la nature, et accueillit avec joie un beau papillon, vêtu d'or et de pourpre; il lui tint les plus jolis discours du monde, lui répéta cent fois qu'elle était la plus belle et la plus charmante des fleurs, — puis il s'éloigna, et la rose

Nº 6. — MÈCHES A SOUDURES. Nº 7. — MÈCHES A SOUDURES.

l'entendit répéter aux autres fleurs tous les compliments qu'il lui avait adressés; c'était un papillon, un être sans cervelle, mais brillant, et surtout bien vêtu.

La pauvre rose allait de déceptions en déceptions; elle baissait tristement la tête, et aperçut un animal hideux qui s'était établi sur l'une de ses branches; elle le vit travailler avec une habileté et une promptitude incomparables, et tisser en un moment une toile légère composée de fils invisibles, qui forma un voile autour de la fleur; celle-ci bénit cette ouvrière infatigable, et la considéra comme une sage protectrice qui voulait la cacher au monde pour lui éviter le renouvellement des déceptions. Une belle mouche s'approcha de la rose.... Horreur! elle fut prise dans la toile perfide! La rose assista à ce spectacle affreux; elle vit les efforts désespérés de la pauvre mouche, son agonie, et enfin la cruauté avec laquelle l'araignée se jeta sur sa proie encore vivante.

C'en était trop; la fleur, naguère si heureuse de vivre, se sentit atteinte par un découragement sans bornes: elle avait rencontré l'hostilité, l'indifférence ou la lâcheté parmi ses semblables; elle avait attribué une intention bienveillante et protectrice à cette bête hideuse qui venait de la rendre, malgré elle, complice d'un meurtre; une grosse larme tomba à terre.... les ignorants auraient cru que c'était une simple goutte de rosée.... mais l'ange des fleurs n'y fut point trompé. Il quitta les sphères célestes, et descendit près de sa fleur favorite; interrogée par lui, elle conta ses déceptions et ses douleurs, les attaques de l'ortie envieuse, l'indifférence de ses compagnes, l'abandon du muguet, qui aurait craint de déplaire à l'ortie en lui donnant quelques marques de sympathie, et enfin le hideux spectacle donné par la férocité de l'araignée; elle conclut, en suppliant l'ange qui l'avait appelée à la vie, de la replonger dans le néant, car elle ne pouvait supporter l'existence qui lui était dévolue dans ce monde froid, égoïste, incapable d'affection.

L'ange des fleurs lui répondit doucement, mais sérieusement. « Il nous est impossible, lui dit-il, de retirer la vie au plus imperceptible des vermisseaux, de retrancher de la nature même une plante bien plus insignifiante que vous ne l'êtes; toutes les productions de la nature forment une chaîne sacrée dont on ne peut supprimer un seul chaînon. Vous représentez, ma chère fleur, la beauté, la tendresse, le dévouement; vous êtes destinée à charmer les yeux des hommes, à réveiller dans leur âme engourdie le sentiment du bien, intimement lié au sentiment du beau; vous serez admirée, aimée, mais souvent aussi brisée; — il faut chercher la consolation dans la conviction d'avoir rempli votre mission ici-bas, d'avoir vécu, non pour vous-même, mais pour les autres; je reconnais cependant que vous êtes trop faible pour lutter contre les ennemis que vous trouverez; je vais vous donner une arme, mais vous ne l'emploierez jamais que pour votre défense, car vous n'oublierez pas que l'agression est impie. » — Après avoir parlé ainsi, l'ange des fleurs toucha légèrement la tige de la rose, et depuis ce moment elle eut des épines.

Le cœur humain, semblable à la fleur dont nous venons de raconter l'origine, serait aisément abattu par les attaques des méchants, par l'indifférence des uns et l'abandon des autres; il se retranche derrière le sentiment de son droit, il se protége par le courage qui lui fait supporter les peines inhérentes à l'existence, il se console en conservant intactes en lui-même les nobles aspirations qui l'élèvent au-dessus des injustices et des infortunes.

S. DE PAROY.

LETTRES D'UNE MARRAINE A SA FILLEULE*.

XIX

Votre petite fille grandit, ma chère Hélène, et vous vous préoccupez sans cesse des défauts qu'elle pourra avoir, des moyens que vous devrez employer pour combattre ces défauts et les transformer en qualités, et, conservant les chères habitudes de votre jeune âge, vous m'appelez à votre secours chaque fois qu'une difficulté se révèle à vous.

Marie est si jeune que nous ne pouvons guère nous occuper que de théorie, en fait d'éducation; je conviens cependant que votre sollicitude n'est point prématurée, car on ne saurait adopter trop tôt les principes qui dirigeront la conduite que l'on devra observer dans cette grave matière de l'éducation des enfants.

Autrefois l'éducation se proposait pour but principal, et pour ainsi dire unique, d'enseigner aux enfants toutes les démonstrations extérieures d'un respect sans bornes envers les parents; la tendresse, la familiarité, étaient sévèrement réprimées comme entachées de mauvais goût; l'étiquette inflexible, qui réglait toute chose à la cour du grand roi, trônait à tous les foyers et présidait à tous les rapports des enfants avec leurs parents; ceux-ci conservaient toujours une majesté qui ne se démentait en aucune occasion, et la plus vive marque de tendresse qu'ils permettaient à leurs enfants était de poser leurs lèvres sur la main du père ou de la mère; nous voyons le jeune marquis de Grignan, revenu sain et sauf de sa première bataille, demander à baiser la main de sa mère, et *n'oser aspirer à la joue*.

Tout cela est bien changé aujourd'hui; peu ou point de respect, une familiarité qui dégénère souvent en licence, un laisser-aller, plein de franchise assurément, mais dépourvu d'agréments, tel est le caractère extérieur des rapports des enfants avec leurs parents. Je ne saurais approuver sans réserve la roideur et la sécheresse apparentes d'*autrefois*, — mais je ne saurais non plus blâmer trop vivement ces familiarités choquantes, ce langage irrespectueux, ces façons légères adoptées presque généralement par la génération actuelle vis-à-vis de toutes les personnes qui composent la *famille*. On a trouvé que la tendresse s'accommodait difficilement des formes solennelles et dignes qui faisaient partie des mœurs de la société d'autrefois, et l'on s'est jeté dans un excès opposé, qui, j'espère bien vous le prouver, est encore plus inconciliable avec la tendresse que ne pouvait l'être la roideur aujourd'hui réformée.

Il ne peut y avoir d'égalité parfaite entre les enfants et leurs parents; ceux-ci ont naturellement droit à une vénération, qui se manifeste par le langage que l'on tient en leur présence, par les soins et les attentions dont on ne se départ jamais envers eux. Une grande tendresse mutuelle peut seule rapprocher ces rangs si différents, et enlever aux rapports de la famille une apparence trop solennelle d'une part, trop soumise de l'autre; mais, quoi qu'en disent les réformateurs modernes, une sorte d'*étiquette* doit être maintenue par les parents s'ils veulent conserver le respect qui leur est dû, et dont on ne s'écarte jamais sans qu'il en résulte un grand dommage pour la paix et la dignité de la famille. Si l'on supprime les formes respectueuses du langage, le dissentiment le plus léger sur l'objet le plus indifférent dégénérera immédiatement en discussion pleine d'aigreur, soutenue en termes ironiques et dédaigneux, — et les mêmes causes entraîneront les mêmes résultats dans toutes les circonstances de l'existence.

Il ne faut pas se le dissimuler: les défauts des enfants sont toujours imputables aux parents, à moins qu'il ne s'agisse de caractères tout à fait exceptionnels, et encore!... Si l'on avait combattu les premières manifestations des penchants vicieux, si l'on avait toujours donné de bons exemples, même aux natures les plus mauvaises, il est certain que l'on aurait tout au moins modifié ces natures; mais ce qu'il nous importe d'établir en ce moment, c'est que les parents sont coupables lorsqu'ils ont des enfants irrespectueux, coupables de faiblesse ou de paresse, car, s'ils avaient toujours maintenu la dignité de leur caractère, les enfants n'auraient jamais eu la pensée et n'auraient pu prendre l'habitude de les traiter avec légèreté. Les partisans du système actuel allèguent que l'affection ne saurait se concilier avec les formes d'une étiquette exagérée; j'en conviens, mais je ne vois pas que cette étiquette doive forcément aboutir à l'exagération: les marques extérieures de la tendresse se traduisent justement par ces formes surannées et abandonnées aujourd'hui à peu près généralement; la tendresse dictera les mêmes soins, les mêmes égards, la même politesse que la déférence commanderait; — et si, par malheur, la tendresse était absente.... si les enfants avaient des cœurs indifférents; si une vanité coupable les portait à s'estimer beaucoup plus haut que leurs parents, le mal pourrait être atténué en partie par la déférence, par les égards, par les marques extérieures du respect, qui ne valent pas l'affection sans doute, mais qui sauvent au moins la dignité de la famille. Dans le cours d'une existence déjà longue, j'ai pu observer un grand nombre de caractères et vivre dans l'intimité de familles bien diverses; j'ai vu chez les uns la déférence sans la tendresse, mais je n'ai vu nulle part la tendresse sans la déférence; car ceux qui avaient supprimé tous les égards dus à leurs parents étaient toujours des âmes égoïstes, vaniteuses, absolument dépourvues de sentiments délicats et élevés. Notre époque doit, je le reconnais, porter une partie des reproches que méritent les enfants irrespectueux; la classe moyenne s'applique à *élever* ses enfants, c'est-à-dire à leur donner une éducation supérieure à celle que les parents ont reçue; cette ambition est louable, mais elle peut être funeste à la famille, si l'on dispense les enfants de toute étiquette: la pente est glissante pour ceux-ci, et la vanité peut les mener loin. Pour peu que les parents aient été dépourvus de fermeté, et qu'ils aient supporté d'être traités avec légèreté, on les dédaignera en raison même de l'instruction supérieure, des talents d'agrément qu'ils auront donnés, et on les considérera bientôt comme des natures vulgaires, dont la mission en ce monde a été de travailler pour préparer les loisirs et les jouissances de leurs enfants.

Avant même que Marie ait atteint l'âge de raison, préparez son âme, ma chère Hélène; aimez-la de tout votre cœur, comme savent aimer les mères; mais inspirez-lui ce respect véritable, sans lequel la famille n'est plus la famille, mais seulement une association forcée. Les parents sont volontiers enclins à admirer l'intelligence et les talents de leurs enfants; c'est une vanité, indirecte sans doute, moins blâmable que la vanité personnelle, mais c'est toujours un sentiment répréhensible, car il développe l'amour-propre des enfants dans un mauvais sens, et les conduit à inférer de leur supériorité à l'infériorité de ceux qu'ils doivent respecter. Ne supportez jamais un langage irrévérencieux dans ses formes, et habituez Marie, à mesure qu'elle grandira, à observer envers son père et sa mère, dans les détails les plus insignifiants de la vie domestique, une étiquette minutieuse qui, après tout, ainsi que je vous le disais tantôt, n'est autre chose que les manifestations extérieures du respect qu'elle vous doit. Je souris involontairement au moment de mentionner quelques détails qui, par leur naïveté, semblent empruntés à la *Civilité puérile et honnête*, mais je me résous à vous les indiquer, parce que, d'une part, des exemples sont toujours nécessaires, et que, d'un autre côté, j'ai vu, ce qui s'appelle vu, que certains enfants prouvaient, en certaines occasions, combien les enseignements que je vous donne leur auraient été nécessaires malgré leur puérilité.

Vous ne permettrez pas à Marie de discuter vos avis avec emportement, de les accueillir par des haussements d'épaules ironiques, dédaigneux; vous maintiendrez, en toute circonstance, la suprématie de son père et la vôtre; il arrive assez souvent, aujourd'hui, que le chef d'une famille est traité à peine en égal; à table on se sert volontiers avant lui; on s'installe dans le meilleur siége, à la place la plus commode; on lui donne non pas des ordres, on n'en est pas encore arrivé là, mais des *instructions*; on lui fait entretenir le feu; on l'engage à veiller aux lampes, à allumer les bougies; on le convertit enfin en *factotum*, le jugeant trop heureux et trop honoré d'être le père d'un jeune élégant, grimaçant avec un lorgnon dans l'œil, ou d'une jeune merveilleuse, attifée comme une poupée. Je sais bien que dans une famille bien unie chacun supporte sa part des occupations domestiques, et que l'on se partage tous les soins auxquels il est impossible de préposer sans cesse un domestique; mais il est choquant de voir des enfants demander à leurs parents des services qu'ils pourraient se rendre eux-mêmes, et, lorsqu'il m'arrive d'être témoin d'incidents de cette nature, j'éprouve une humiliation mêlée d'indignation: je trouve les parents presque aussi répréhensibles que leurs enfants; car, si ceux-ci intervertissent les rôles par égoïsme et sécheresse de cœur, les autres souffrent cette interversion par faiblesse, et consacrent ainsi cette doctrine destructive de tous les liens de famille, c'est-à-dire l'égalité des enfants et des parents en toute circonstance, et l'infériorité de ceux-ci en beaucoup de cas.

Mais le respect ne peut être *exigé*; pour être réel, il doit être *mérité*, et, pour être constant, il doit avoir été inspiré aux enfants dès leur première enfance. Vous le voyez, ma chère Hélène, il faut, pour mener à bien l'éducation de votre fille, veiller sans cesse, non-seulement sur elle, mais sur vous. On l'a déjà dit, et l'on ne saurait trop répéter cette vérité, ce sont les enfants qui élèvent leurs mères, quand celles-ci sont véritablement dignes d'être mères: en effet, pour faire accueillir les avis dictés par l'expérience, par la tendresse, il faut être en possession d'un certain prestige, il faut se montrer relativement *infaillible*; il faut avoir pour guide, en toute occasion, une équité parfaite, tempérée seulement par la tendresse, éviter d'adresser des réprimandes injustes, dont les effets ne seraient pas en rapport avec les causes; se garder surtout de se mettre en contradiction avec soi-même, car les enfants ont la subtilité, la finesse, la pénétration de toutes les créatures faibles, et ils concluent bien vite de l'exception à la règle, d'une erreur accidentelle à des errements constants; du moment où ils auraient constaté une défaillance quelconque dans le jugement de ceux qui les guident, le prestige que ceux-ci doivent exercer serait bien ébranlé, et leur autorité ne se maintiendrait plus que par la force, au lieu de s'imposer par la persuasion, par la supériorité du raisonnement. Évitez, par conséquent, de vous laisser entraîner par l'emportement, d'employer la rigueur, et d'appliquer l'indulgence selon votre propre convenance. J'ai connu des mères qui faisaient preuve d'une longanimité sans bornes dans toutes les circonstances un peu graves, et qui réservaient leur sévérité pour les choses futiles; leurs filles pouvaient mentir impunément, montrer des instincts mauvais et grossiers, tourmenter des animaux, être impertinentes pour les personnes dont elles n'attendaient rien; faire preuve d'incivilité, de vulgarité, sans s'attirer un seul reproche: mais si en jouant elles dérangeaient l'édifice de leur coiffure, si elles portaient atteinte à la fraîcheur de leur toilette, si elles compromettaient un vêtement trop coûteux, il n'y avait pas de réprimandes assez vives, de punitions assez sévères pour réprimer de semblables méfaits, parce qu'ils impliquaient une peine, un travail ou une dépense — pour la mère. — A Dieu ne plaise que vous inferiez de ces observations la tolérance du désordre et de la négligence chez Marie! Vous ne sauriez lui donner trop tôt des habitudes de propreté; — je veux dire seulement qu'il ne faudrait pas faire de l'accessoire le principal, et réciproquement. La turbulence est inhérente aux enfants; leurs jeux, leurs besoins de mouvement, ont des inconvénients inévitables que l'on peut diminuer facilement, en sacrifiant moins à la vanité, et en considérant dans

* Reproduction et traduction interdites.

leur habillement la propreté comme étant préférable à la richesse; je veux dire enfin qu'il faut réserver la rigueur pour les défauts, au lieu de l'appliquer aux accidents.

Vous m'écrivez que vous remarquez chez Marie des symptômes d'entêtement : cela prouve une grande précocité; car enfin elle a quatorze mois à peine!... Vos soins, en ce moment, doivent se borner à la préserver contre les suites fâcheuses que cet *entêtement* pourrait avoir. Elle s'était emparée récemment de vos ciseaux, elle s'obstinait à ne point s'en séparer, et poussait des cris perçants lorsque vous essayiez de les reprendre; ne laissez jamais à sa portée les objets qu'elle ne pourrait manier sans s'exposer à un danger. Plus tard, si le défaut que vous me signalez se développe d'une façon sérieuse, il sera temps de le combattre : vous en triompherez aisément en opposant la fermeté à l'entêtement; vous démontrerez d'abord à votre enfant, en peu de mots, et en vous mettant à la portée de son intelligence, les raisons qui motivent vos refus et qui dictent vos avis. Si elle persiste dans la résistance, vous maintiendrez vos interdictions ou vos instructions avec un calme inébranlable; vous ne faiblirez pas un moment en présence de ses cris, de ses emportements, et, chose plus difficile!... de ses larmes; car elle mettra tout en œuvre pour triompher de votre résistance et pour découvrir votre *côté faible*, afin d'en user selon les circonstances, selon ses caprices et ses volontés. Je sais bien que cette fermeté constitue un effort pénible pour une mère, et qu'elle redoute volontiers les scènes violentes, parce qu'elle suppose que les cris et les larmes peuvent être préjudiciables à la santé de l'enfant : cette crainte est erronée, et, lors même qu'elle serait juste, la fermeté serait encore le meilleur moyen à employer pour éviter le retour de scènes fâcheuses et pénibles. Il n'est point d'autre moyen pour corriger les enfants de leurs caprices et de leur entêtement que de leur prouver l'inutilité de leurs efforts; mais du moment où l'on a cédé une fois, une seule fois, à des cris et à des larmes, l'efficacité du procédé engage les enfants à user sans cesse des moyens qui leur ont si bien réussi, et l'on voit se renouveler, d'une part, les interdictions, d'abord énergique, puis allant toujours en s'affaiblissant; de l'autre, la résistance, d'autant plus obstinée, qu'elle a déjà servi pour atteindre le but.

Mais, pour éviter une rigueur systématique, une inflexibilité qui briserait le caractère de l'enfant au lieu de le modifier dans un sens favorable, il faut se garder d'accumuler les exigences, de l'accabler d'enseignements minutieux, et en partie inutiles; supportez les petites fautes, et proportionnez toujours vos réprimandes à l'objet qui les cause; reprenez l'enfant doucement, et, dans les circonstances minimes, n'usez pas le prestige de votre autorité; fermez les yeux sur les défauts inhérents à l'enfance, tant qu'ils n'auront pas pris des proportions sérieuses. Une rigueur constante, fût-elle employée avec la meilleure foi du monde, et lors même qu'elle aurait pour but unique de perfectionner l'enfant, le conduirait fatalement soit à la révolte, soit à l'avilissement, selon la nature particulière de son organisation, selon qu'il serait fort ou faible, qu'il serait disposé à l'indépendance ou bien à l'hypocrisie.

Votre enfant dépend entièrement de vous : ce sont vos exemples, vos enseignements, qui formeront son âme, et, pour faire accepter à cette intelligence les devoirs successifs particuliers à chaque âge et qui composent la trame de l'existence, il faut que votre équité, votre raison, votre tendresse, votre jugement, ne puissent jamais être mis en défaut; que votre enfant ne puisse jamais constater un désaccord entre vos actions et les avis que vous lui donnerez. Vous le voyez, ma chère Hélène, pour élever dignement votre fille, vous devez, ainsi que je vous l'ai dit en commençant cette lettre, vous *élever* vous-même, c'est-à-dire vous perfectionner sans cesse; pour qu'elle accepte vos leçons, il faut prêcher d'exemple, car elle respectera vos paroles seulement si elle peut respecter vos actions. Il serait impossible, en effet, de lui faire croire, selon le procédé expéditif employé par certaines mères, que la manifestation des défauts est soumise à la croissance de l'individu; qu'il est affreux de mentir quand on est *petite*, de montrer de l'impatience, de la colère, de la vanité, de l'insensibilité, de l'égoïsme, et que tout cela est parfaitement licite quand on est *grande*. Cette doctrine, commode, je ne le nie pas, mais funeste à coup sûr, n'est pas admise par l'enfant, et détruit la portée des enseignements qu'on lui donne; fussent-ils excellents, ils ne lui paraissent plus qu'une lettre morte, qu'une leçon insipide, et sa mémoire refuse même de s'en charger, parce que la persuasion ne les grave pas dans son cœur, et que l'exemple ne lui en démontre pas la force et la valeur. Une mère de famille ne saurait veiller trop soigneusement sur son caractère, sur ses habitudes et ses sentiments : elle doit songer sans cesse que ses défauts ou ses qualités vont se graver dans l'âme de ses enfants pour les abaisser ou les perfectionner; la violence, l'injustice, la colère, les habitudes vulgaires, les sentiments bas, tels que l'avidité, l'envie, la parcimonie envers les autres, lui enlèvent le droit de blâmer les défauts analogues, s'ils se révèlent chez ses enfants. Ceux-ci, lors même qu'un respect extérieur leur interdirait les arguments trop personnels, ne feraient-ils pas, involontairement, un rapprochement fâcheux entre les leçons qu'ils reçoivent et les exemples qu'on leur donne? Leur mère, c'est-à-dire l'être qui doit leur donner doublement la vie, puisqu'elle doit ouvrir leur cœur à la connaissance et à la pratique du bien, les placerait dans cette affreuse alternative de douter de la vertu, ou de mésestimer celle qu'ils doivent respecter entre toutes les femmes.

J'ai été bien solennelle aujourd'hui, ma chère Hélène; mais il me serait impossible de toucher à ce grand sujet de l'éducation sans en parler sérieusement. Il contient en effet tout l'avenir de la famille, car les défauts et les qualités se perpétuent bien souvent en ligne directe, et je ne saurais vous engager trop instamment à méditer sur la mission qui vous est dévolue, afin d'éviter quelques-uns des innombrables écueils sur lesquels les mères font naufrage, soit par faiblesse, soit par incurie.

EMMELINE RAYMOND.



LE DÉMON DES PRAIRIES *.

Suite.

Green fit signe au vaguemestre et à Baumann de le suivre à l'écart, de manière à pouvoir causer sans être entendu des autres.

« Que pensez-vous de cette visite? » leur dit-il, en s'arrêtant.

« Je ne puis que vous répéter ce que je vous ai dit, » répondit le vaguemestre. « Je n'ai nulle confiance en cet homme, malgré son apparence. Que fait-il en ces lieux, si loin du fort, si ce n'est un espion? Dans les bandes d'Indiens, ce sont les hommes blancs qui se sont joints à eux qui sont les pires, et il n'est pas difficile de voir qu'il a vécu longtemps avec les Indiens. — D'après son avis, il nous faudrait marcher la nuit. — C'est précisément le bon moyen de laisser les Indiens s'approcher de nous à l'improviste, et sans qu'il nous soit possible de les voir arriver.

— Et d'après vous, qu'avons-nous à faire?

— Il nous faut avancer, parce que nous ne pouvons faire autrement; nos provisions suffiront pour nous mener jusqu'au fort Atkinson, mais il faudra les y renouveler. Tout ce que nous pouvons faire maintenant, c'est de nous préparer à toute attaque. Nous allons mettre les chariots sur deux rangs, de manière que notre ligne n'ait que la moitié de son étendue actuelle. Les voitures, au moindre signe de danger, pourront se grouper plus facilement en cercle, et les gens seront aussi à même de se soutenir promptement les uns les autres. Je pense d'ailleurs que si le fort existe encore, et a pu résister avec sa garnison et ses faibles murailles de terre, le danger pour nous ne doit pas être bien considérable.

— Je crois, M. Wood, » dit Green, après quelques minutes de réflexion, « que vous ferez bien de rassembler tous les gens de l'expédition, et de leur expliquer clairement la position telle qu'elle est. Du moins, chacun saura ainsi à quoi s'en tenir, et veillera d'autant mieux à la sûreté commune. Quant au reste, vous savez que je m'en repose entièrement sur vous. »

Puis, accompagné de Baumann, il regagna les voitures.

« Je ne sais vraiment pourquoi, » lui dit alors Baumann, « mais, à votre place, je n'aurais pas fait si bon marché des conseils du vieux chasseur pour m'en remettre entièrement à ceux du vaguemestre. Pendant que l'inconnu parlait, je l'ai bien examiné, et n'ai vu dans ses regards qu'une expression d'intérêt bienveillant. Son apparition peut nous paraître fort singulière; mais il me semble que, malgré son extérieur peu flatteur, je lui aurais confié ma bourse et ma vie.

— C'est possible, mais allez donc faire part de cette observation au vaguemestre! » lui répondit Green à voix basse. « Comment voulez-vous qu'avec mon inexpérience je prenne sur moi une pareille responsabilité, et veuille répondre non-seulement de la sûreté du convoi, mais même de la vie de tous ceux qui le composent? — Je partage votre sympathie pour cet étranger, mais comment faire pour ne pas indisposer le vaguemestre et tous ceux qui ont confiance en lui, comme cela m'est déjà arrivé une fois à Saint-Louis? — Je n'ai aucun bon motif à objecter pour combattre son opinion. — Aussi contentons-nous de chercher une place pour dormir, et reposons-nous sur la Providence pour le reste. En tout cas, nous ferons bien de coucher en dehors de nos charrettes, afin d'être prêts au moindre signal. »

La nuit se passa toutefois aussi tranquille que les précédentes, et le lendemain matin chacun, renouvelant l'amorce de sa carabine, se remit en marche. Le vaguemestre, escorté des deux amis, précédait le convoi de quelque distance. La sieste, à midi, se passa aussi tranquille, et ce ne fut que le soir, en poussant une reconnaissance autour d'un petit ruisseau pour y établir le camp, que, dans le lointain, on découvrit un cavalier. — Aussitôt que celui-ci aperçut la caravane, il lança son cheval dans sa direction; et cependant, autant qu'on pouvait en juger, à mesure qu'il s'approchait, il semblait, de sa vie, n'avoir pratiqué cet exercice. En effet, cet homme, qui portait l'uniforme des soldats des États-Unis, se cramponnait de ses deux mains à la selle, tandis que ses jambes, repliées, serraient convulsivement les flancs de son cheval.

Aussi sa venue dans le camp fut-elle saluée par de grands éclats de rire, lorsque, arrivé près du ruisseau, il se laissa tomber plutôt qu'il ne descendit de son cheval. Sans s'occuper de ceux qui l'entouraient, cet homme, après avoir vainement essayé de se relever, se mit alors à ramper à terre jusqu'au ruisseau, où il se désaltéra avidement dans son eau fangeuse. Après avoir calmé sa première soif, il resta quelque temps immobile et comme sans connaissance. Enfin, lorsque, avec l'aide de deux muletiers, il fut parvenu à se tenir sur ses jambes, il jeta sur ceux qui l'entouraient un regard tellement étonné qu'il fut accueilli par de nouveaux éclats de rires.

« Tu es resté longtemps à sec, camarade? » lui demanda un d'eux.

« Oh oui! et, sans mon cheval, il est probable que je n'aurais pu boire que dans un autre monde! » répondit le soldat d'une voix faible en se tournant vers l'animal, qui, après avoir longuement bu, se dirigeait, le cou allongé, vers les autres chevaux du convoi.

Le vaguemestre avait, pendant quelque temps, examiné le nouvel arrivant. Il descendit de cheval et donna l'ordre d'assembler le *carrel*.

« Vous venez du fort Atkinson, » dit-il, en s'adressant au soldat qui, comme épuisé, s'était laissé tomber à terre. « Depuis combien de temps l'avez-vous quitté?

— Deux ou trois jours environ! » répondit l'autre. « Je vous avouerai qu'à la fin ma tête a perdu toute connaissance du temps. »

Le vaguemestre considéra la figure pâle et amaigrie du soldat, et, appelant un vaquero, il lui recommanda d'en prendre soin. — Quelques minutes après, les feux brillaient de tous côtés, et dans les marmites les haricots nageaient au milieu d'un succulent bouillon de bison. Le soldat suivait des yeux tous les préparatifs du repas. Il dévora avidement la première portion qu'on lui servit, et eut beaucoup de peine à comprendre que manger davantage pût lui faire mal.

« Est-ce volontairement que vous avez quitté le fort? » lui demanda le vaguemestre, qui, après dîner, s'était approché ainsi que Baumann et Green.

« Aussi volontairement qu'on peut agir maintenant dans le fort. Autrement, je me serais bien gardé de déserter, » répondit le soldat. « Il est arrivé une telle foule d'Indiens que les deux rives du fleuve en étaient noires. Cette engeance pénétra dans le fort, et, sans nul souci de la garnison, se mit à parcourir et explorer chaque maison, y commettant mille dégâts, comme pour prouver de quoi elle était capable. — Tous disparurent ensuite pour plusieurs jours. — Je pensai aussitôt que nous ressemblions bien à la souris avec laquelle le chat joue jusqu'à ce qu'il se décide à la croquer. J'attendais donc avec anxiété les événements suivants, lorsque, un jour, tandis que j'étais en faction devant le dépôt, je vois revenir les damnés Peaux-Rouges. Cinq d'entre eux veulent pénétrer dans le magasin; je leur fais résistance et croise la baïonnette. A cette vue, les agresseurs poussent un éclat de rire infernal, et, avant que j'aie eu le temps de me retourner, je suis saisi par derrière, désarmé et terrassé. Ils me hissèrent ensuite sur un des chevaux de la garnison, qui, en cas de surprise, restent toujours sellés et bridés, et, une seconde après, l'animal partait au triple galop dans la prairie. — Évidemment ils avaient mis quelque chose sous la queue du cheval ou lui avaient joué quelque autre tour, car il volait comme le diable et dévorait l'espace. Dès les premiers bonds j'aurais été jeté à terre si, dans mon angoisse, je ne m'étais cramponné à lui avec toutes les forces du désespoir. Enfin, après quelques heures d'une course forcenée, le cheval s'arrêta, et je me trouvai au milieu des hautes herbes de la prairie, sans pouvoir me rendre compte de la direction que j'avais prise. Autant que je puis me le rappeler, j'ai passé deux nuits dans la prairie, j'ai mâché quelques herbes et bu une seule fois un peu d'eau fétide que j'ai trouvée dans un trou. — Mais il se peut toutefois qu'il se soit écoulé trois journées; car, dans les derniers temps, je vivais comme dans un rêve dont je me réveillais par moment, et plus d'une fois je serais tombé de cheval, si la conviction qu'une fois à terre j'étais perdu ne m'avait toujours retenu en selle.

— Ainsi donc, d'après votre avis, les Indiens font plus de bruit que de mal. Ils ne pillent donc point? » demanda Baumann au soldat.

— Ma foi! » répondit le soldat en se grattant l'oreille, « ils se sont comportés assez sagement jusqu'ici; mais combien de temps en sera-t-il ainsi, je n'en sais rien, vraiment rien. Bien que je ne croie pas aux esprits, ici, dans la prairie, il paraît cependant qu'ils sont retenus par la crainte d'un être surnaturel. »

A ces mots le soldat jeta un regard sur les figures étonnées de ses auditeurs, et, voyant qu'il pouvait parler sans crainte :

« C'est même là, » continua-t-il, « ce qui m'a rendu si hardi envers ces Peaux-Rouges. Les premiers jours que les Indiens vinrent en foule entourer le fort, ils se bornèrent à s'approcher de temps en temps de nos retranchements par petites bandes, et à nous jeter, en mauvais espagnol, quelques mots qui, sans doute, devaient être pour nous des injures, à en juger du moins par les gestes qui les accompagnaient, mais auxquels nous ne prêtâmes pas grande attention. Bientôt pourtant, devenus plus importuns, ils demandèrent à entrer dans le fort, et, un jour que cinq hommes de la garnison voulurent s'opposer à ce qu'une troupe à cheval y pénétrât, ils furent renversés avant même de pouvoir se servir de leurs fusils. Les Indiens se précipitent dans l'intérieur de la forteresse, y poussent un cri affreux

* Voir les nos 11, 12, 13, 14, 15 et 16.

de triomphe, comme s'ils venaient d'opérer le plus grand exploit, et se retirent ensuite tranquillement. Aucun de nos gens n'avait été tué, mais plusieurs avaient été contusionnés au point de ne pouvoir se relever. — Cet événement nous fit présager que sous peu il ne resterait plus grand'chose du fort, et même de nos personnes.

« Le lendemain, notre commandant remarqua, dans un des camps des Indiens, une agitation singulière. On les voyait courir en tous sens; d'où nous conclûmes que nous ne tarderions pas à subir un assaut général. Nous prîmes donc nos dispositions en conséquence; mais la journée se passa sans aucun nouvel incident, et ce ne fut qu'au soir que le commandant, qui avait expédié des espions dans le camp ennemi, nous apprit qu'on avait trouvé morts quinze chevaux indiens, sans qu'aucun des Peaux-Rouges, même les plus remplis d'expérience, pussent se rendre compte du genre de maladie qui les avait emportés. Le même événement se renouvela deux fois de suite, à quelque temps de distance: la première fois un jeune chef, ayant voulu à toute force livrer l'assaut à la forteresse, trouva le lendemain son cheval mort, ainsi que ceux de cinq de ses compagnons. Il en fut de même lorsqu'une bande d'Indiens pénétra dans notre carrel et tua le poste qui le gardait. A partir de ce moment, notre commandant nous donna l'ordre de ne plus opposer la moindre résistance aux Peaux-Rouges, et même de les laisser circuler librement dans le fort. C'eût été en effet une folie de vouloir tenir tête aux Indiens, dont le nombre augmentait de jour en jour; aussi me serais-je bien gardé de vouloir leur résister, si je n'avais été au courant de ce qui se passait dans leurs esprits. La manière dont mouraient leurs chevaux et le désastre qui venait frapper ainsi tous ceux qui s'en prenaient à la garnison du fort avaient fini par paraître surnaturels aux Indiens, et ils étaient intimement convaincus que la garnison avait fait pacte avec un méchant esprit, qu'ils nomment le **Démon des Prairies**. Ce fut là du moins la version qui nous fut donnée, et le changement complet qui s'opéra dans la conduite des Peaux-Rouges en confirma la vérité. A partir de ce moment, ils se contentèrent de se promener tranquillement, inspectant tout, mais se gardèrent bien de porter la main sur aucun de nous. Sans doute même que le tour qu'ils m'ont joué n'était à leurs yeux qu'une simple plaisanterie, qui n'attirerait sur eux aucune vengeance; mais, si le Démon des Prairies a connaissance des souffrances que j'ai endurées, j'espère bien qu'il ne laissera pas la chose se passer ainsi.

— Vous croyez donc vous-même au démon indien? » dit Green en accompagnant cette question d'un sourire ironique.

« Tout ce que je sais, monsieur, c'est que la chose est ainsi, et que notre commandant lui-même en a secoué la tête. Ce que je vous ai dit là, du reste, c'est seulement pour vous faire comprendre comment le fort est encore debout, et vous prévenir qu'il est possible que d'autres personnes que celles de la garnison n'aient pas le droit de compter sur la même protection. »

Un profond silence accueillit ces dernières paroles; puis Green se leva et se retira suivi du vaguemestre.

« Ma foi! je crois bien que pour cette fois nous aurons à nous bien tenir, si nous ne voulons pas mordre la poussière! » murmura Dutch-Bill en se levant lentement à son tour. « Soit! ce n'est pas la première fois que nous nous sommes vus de près, et nous leur vendrons chèrement notre peau. »

Quant à Baumann, il sentait en lui-même une surexcitation qui ne manquait pas d'un certain charme. Toutes les idées de combats, d'aventures, qui s'étaient offertes à lui dès son départ allaient donc se réaliser; quant au danger qu'il pouvait courir, c'était la moindre de ses préoccupations. Il trouva son ami Green en pleine conversation avec le vaguemestre; toutefois cet entretien semblait n'avoir apporté aucun changement à la situation présente; car, lorsque Baumann s'approcha, il entendit le vaguemestre dire à Green :

« Nous n'avons pas à choisir, monsieur. Du reste, quant à faire son devoir, vous pouvez compter sur votre personnel; le soin même de conserver leur chevelure est pour vous la plus sûre garantie de leur courage. »

La nuit se passa tranquille et silencieuse, et le lendemain matin le convoi se remit en marche dans le même ordre que la veille. Le soldat s'était joint aux vaqueros et semblait avoir perdu déjà tout souvenir de ses trois jours de souffrance.

« A quelle distance pensez-vous que nous soyons du fort? » demanda Green, qui marchait à côté du vaguemestre.

— Au moins encore à quatre journées de marche, » répliqua celui-ci, « et, si les données du soldat sont exactes, nous pouvons tarder encore à rencontrer les Indiens, car ils doivent tous être réunis autour du fort. Hâtons le pas pour sortir de cette partie ondulée de la plaine; une fois en rase campagne, nous ne serons pas du moins attaqués à l'improviste. »

Quelques heures après, le vaguemestre adressait encore, à l'extrémité du convoi, quelques questions au soldat, tandis que Green marchait à son poste habituel, aux côtés de Dutch-Bill. Baumann, suivant son habitude, précédait seul, à quelque distance, le convoi, lorsque tout à coup, sur une des hauteurs, il vit apparaître une figure accourant avec la rapidité de l'antilope au-devant de lui, tout en agitant les bras. Sans se donner le temps de la réflexion, Baumann, à cette vue, regagna au galop le convoi, et lui donna l'ordre de s'arrêter. Mais à peine Green et Dutch-Bill eurent-ils jeté les yeux sur la personne qui arrivait en courant, que tous deux laissèrent échapper la même exclamation :

« Mais c'est Joseph, Dieu me pardonne! »

Le convoi s'arrêta. O. Ruppius.

(La suite au prochain numéro.)



S'adresser pour les achats, commissions de tout genre, envois de patrons, etc., à M. Leballeur, rue Taitbout, 74.

N° 9291. On ne blanchit pas les robes de barége anglais, on les nettoie; cette opération coûte généralement 6 à 8 francs. — *N°* 7391, *Mirecourt*. On est prié de renvoyer les numéros de janvier, reçus en *double*. L'article *chapeaux* a répondu à la question. — *N°* 1360 a reçu et recevra des modèles de chapeaux. — *N°* 8085 recevra des dessins pour bandes de tapisserie. — Le n° 16 du journal a répondu à Mme *Eugénie M*..... — *Une abonnée des environs de Lodève* a reçu plusieurs dessins de couverture. On ne peut faire un dessin à rosaces sans qu'il soit *à jours*. Je garnirais la robe de deuil avec trois volants étroits, tuyautés, à tête, ayant de 7 à 5 centimètres de hauteur, séparés par un espace de 3 centimètres : cette garniture est admise pour deuil, et de beaucoup préférable aux ruches disposées *en tablier*. Ne pouvant publier *toutes* les initiales, nous publions des alphabets; je l'ai dit bien souvent déjà à cette place! — *N°* 935, *à Mareuille*, n'a pas droit aux gravures coloriées, l'abonnement étant fait pour la première édition, qui n'en contient pas. Quant aux retards qu'on nous signale, il faut réclamer au bureau de poste; les envois sont toujours faits exactement chez nous. — *V. de D., château de Beaussais*. Il faut supprimer la deuxième jupe, conserver le corsage, faire les manches entièrement avec des bouillonnés, séparés par des entre-deux au plumetis, pas tout à fait *justes*, les terminer par un poignet *juste*, garni de dentelle de Valenciennes. Oui, pour la casaque. Pour vêtement de demi-saison, je conseillerais un châle de cachemire, de couleur unie, garni d'un entre-deux *bande* en mignardise noire, que nous allons publier; cet entre-deux serait terminé par une frange; les châles de cachemire noir unis ou brodés sont garnis de guipure plutôt que de franges. — *Du pavillon, etc.* Nous publierons des dessins de soutache; nous avons publié le patron d'une veste pouvant remplacer les corsages. Le prix de la gaze de soie varie de 95 centimes à 4 ou 5 francs. — *Une abonnée des bords de la Meuse*. Les nattes sont moins parées que les bandeaux roulés et relevés. On a tant porté les résilles, qu'on les porte moins. Les robes de mousseline ne sont pas à dispositions. Si l'on a assez de dentelle, on peut couvrir un grand talma en tulle noir. — *Pays des marmottes*. Non, non, pas de burnous arrangé avec un châle, surtout à 18 ans! Si le châle est propre, il faut le porter tel qu'il est. Si le chapeau est tout noir, on peut mettre indifféremment une plume blanche ou une plume noire, mais non *panachée*. Gants de peau de Suède, demi-longs, couleur chamois dans toutes ses teintes. — *Une abonnée de la Forêt-Noire* est priée de m'écrire en français. — *N°* 2287. Robe d'alpaga couleur *Havane* (écru foncé), soutachée de même couleur, mais en nuance plus foncée; dessin droit au-dessus de l'ourlet; corsage plat; manches larges à revers. — *N°* 21. Je ne connais aucun procédé inoffensif pour détruire l'inconvénient en question. — *N°* 437. Les dessins que nous avons publiés peuvent être exécutés au plumetis; on soutache quelques jupons au-dessus de l'ourlet, mais en mélangeant à la soutache un peu de broderie anglaise, au métier. — *N°* 228, *Valladolid*. Grand *collet* en cachemire gris, brodé au crochet, en soie grise. Il ne peut y avoir de difficultés pour l'expédition dont on me parle. — *N°* 208. Je crois qu'il est tout à fait impossible de convertir une casaque ajustée à la taille en un saute-en-barque, vêtement court sans doute, mais large; je conseillerais de couper cette casaque de taffetas noir de façon à ce que la partie supérieure forme un corsage, qui servira si l'on a une jupe de taffetas noir, puisqu'on use généralement deux corsages noirs pour une seule jupe; la *jupe* de la casaque pourrait servir pour faire une veste que l'on peut porter avec toutes les jupes.

N° 67. Pour jeunes filles de treize et uenf ans : écharpes de taffetas noir, repliées, garnies de ruches *chicorées*, c'est-à-dire de bandes de taffetas, froncées au milieu, découpées de chaque côté; robes de poil de chèvre; chapeaux ronds en paille, avec ou sans fleurs, garnis de velours noir; les capotes de taffetas sont trop *vieilles femmes*, surtout pour l'été. Mlle Amélie ferait mieux de choisir le mantelet garni d'un volant, mais surmonté, non de trois autres volants, ce qui doit être trop volumineux, mais d'une ruche *chicorée;* talma tel qu'il est, sans capuchon. — *N°* 916, *à Alger*, recevra. — *N°* 6817. Quand le numéro n'arrive pas, il faut le réclamer au bureau de poste; il n'y a jamais d'inexactitude dans nos bureaux: malheureusement, le journal trouve quelquefois des curieux ou des curieuses sur sa route. On recevra. Les petites filles et les jeunes filles, jusqu'à l'âge de 14 ans, portent des chapeaux ronds, *en été*, à la ville; les jeunes femmes en portent aussi en voyage et à la campagne. — *M. S., au Mas*. Il y a des robes de soie à tout prix; un taffetas d'été à carreaux sera convenable, si on le paie 3 fr. 30 cent. le mètre; la robe sera plus *jeune*, si on la prend bleue et blanche; elle sera plus chère, si l'on choisit une couleur unie; je choisirais la nuance verte *moyenne*, quadrillée de vert ou de noir; je maintiendrais le mantelet noir, plus *paré* que la combinaison dont on me parle; chapeau de crêpe blanc; je pense que Mme Aubert pourra le faire pour le prix que l'on m'indique. Mille remercîments pour l'aimable propagande.

AVIS. — L'Administration du Journal offre des exemplaires complets de l'année 1861, en riche reliure anglaise à tranche dorée, au prix de 25 fr. avec 52 gravures coloriées, et de 15 francs *sans* gravures coloriées, L'année 1860 est entièrement épuisée.



NOS ŒUFS DE PAQUES.

A NOS ABONNÉES.

Enfin Pâques est de retour!
L'hiver fuit avec son cortége
De vents glacés, de froids, de neige;
Chaque jour appelle un beau jour.
Pour nous conformer à l'usage
Qu'aujourd'hui l'on suit en tous lieux,
Nous vous offrons, comme un hommage,
Œufs de Pâques, rouges et bleus;
Rouges diront, aveu sincère,
Notre ardent désir de vous plaire;
Et vous apprendrez par les bleus
Tout ce qu'au ciel, pour vous, nous adressons de vœux.
A ces souhaits veuillez croire,
Agréez ce présent-là,
Et, dans ce jour de gloire,
Nous chanterons l'*Alleluia!*

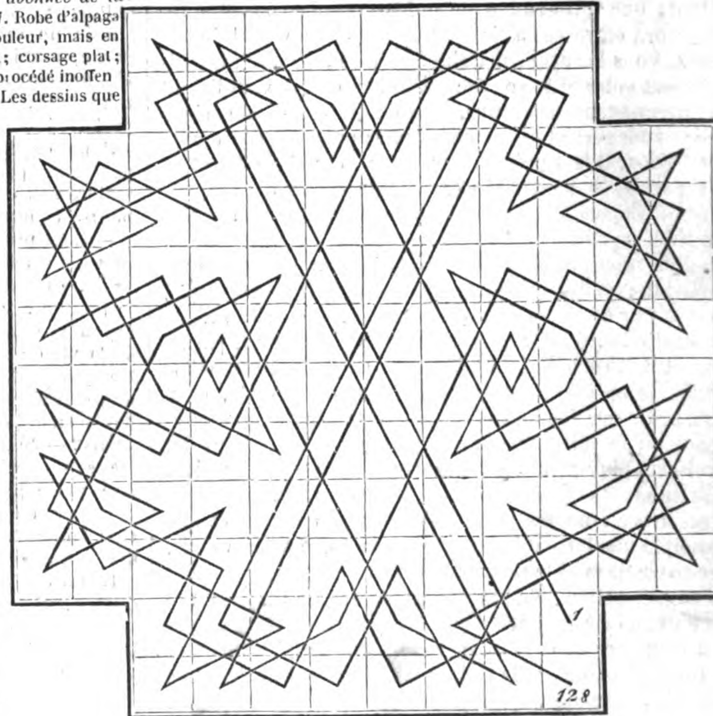
Auguste Humbert.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

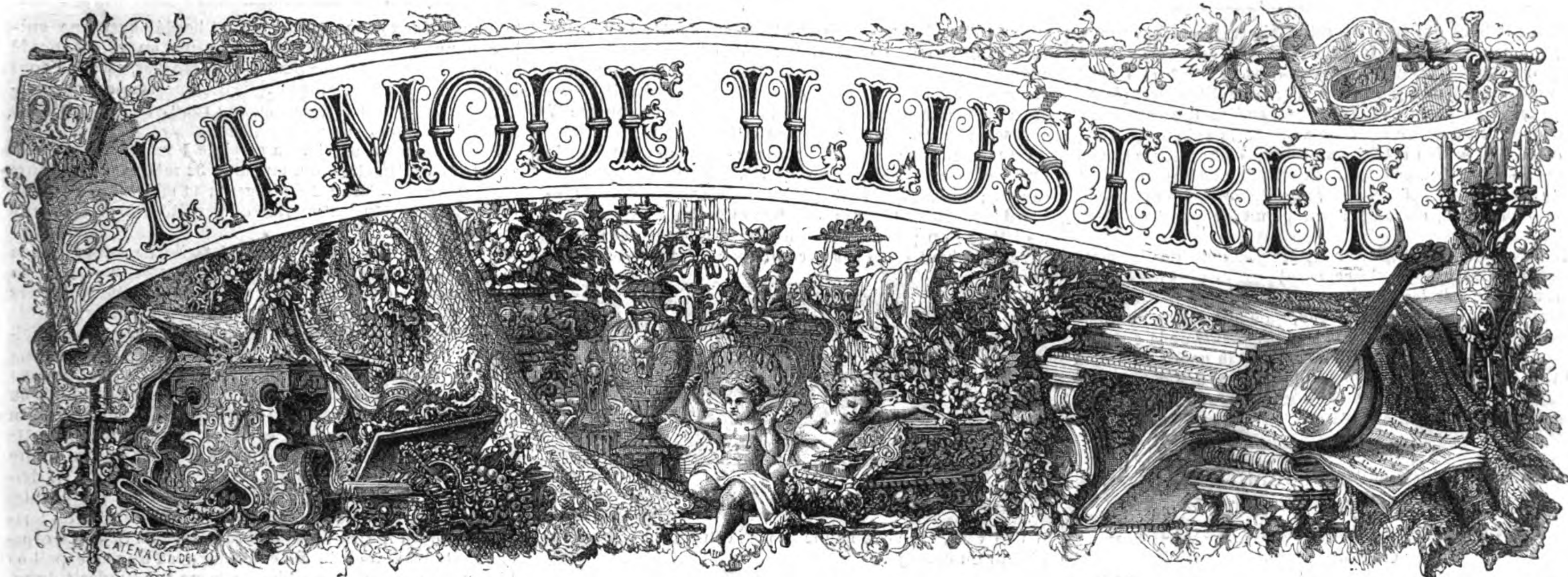
Un inconnu et un inconnu entre deux chemins sont fort indécis.



Le Directeur-Gérant : **W. UNGER.**

Paris. — Typ. de Firmin Didot frères, impr. de l'Institut et de la Marine, r. Jacob, 56.

N° 18 (*avec deux planches de patrons*). TROISIÈME ANNÉE. 5 mai 1862.



Le numéro, vendu séparément, **25 centimes.**
AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, **50 centimes.**
AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE SAMEDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND.
Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cie, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (*Pour l'étranger le port en sus*). —

EXPLICATION DE LA DOUBLE PLANCHE DE PATRONS.

AVANT-PROPOS.

Les deux feuilles de patrons doivent être réunies lorsque l'on veut relever l'un des grands patrons; leur jonction a lieu par le rapprochement des signes indiqués au bord des feuilles; ces signes, pour le recto A et le recto B, sont les suivants : ⋞ et ⋗; réunis, ils doivent former ces signes : ⋇ ✕ pour le verso des deux feuilles; ↶ ← doivent, par leur jonction, former ↝ et ↔.

L'accueil fait aux patrons que nous publions nous décide à des sacrifices et à des soins qui nous vaudront, nous l'espérons, la continuation des témoignages de sympathie et de bienveillance quotidiennement adressés à la direction du journal. Nous sommes du nombre de ceux que le succès stimule, et, plutôt que d'offrir à nos lectrices des dessins inutiles lorsqu'ils ne sont pas accompagnés de patrons fort exacts, nous nous sommes imposé les frais d'une double planche, sur laquelle figurent les plus jolis modèles de la saison d'été.

Chemise russe.

Les figures 1 à 7 (*verso* de la double planche), appartiennent à ce patron.

On exécute cette chemise russe en cachemire ou nansouk; elle convient aux jeunes filles et aux jeunes femmes pour toilette de campagne et d'intérieur; cette mode est fort utile, car elle permet de porter les jupes privées de leur corsage; on fait ces chemises en cachemire blanc ou cachemire de couleur, — ou bien enfin en nansouk épais.

Les ornements de cette chemise sont exécutés sur le cachemire ou sur le nansouk en laine anglaise ou grosse soie au point russe; les couleurs généralement adoptées sont le rouge, le gros bleu ou le noir; quatre dessins sont consacrés à ce point *russe*: les nos 3, 4, 5, appartiennent à la chemise; le no 2 peut servir à tous les usages : robes, jupons, lingerie pour femmes et enfants.



CHEMISE RUSSE.

Le patron représente la moitié de la chemise; on place l'étoffe *double*, en droit fil sur la ligne indiquant le milieu de chacune des parties du patron; il faut laisser *partout, en plus*, l'étoffe nécessaire pour les coutures et remplis. — Les figures 1 et 2 (devant et dos) sont cousues ensemble sur les côtés, depuis A jusqu'à B — sur l'épaule; le devant depuis C jusqu'à D, le dos depuis E jusqu'à F, doivent être froncés et assemblés par le poignet de l'épaule (fig. 3), en réunissant les lettres et plaçant un passe-poil sur la couture; le poignet de l'épaule est brodé avec le dessin no 4; chacun des devants est brodé avec le dessin no 3 ou no 5. — La figure 4 représente la moitié de la ceinture; quand les devants et le dos ont été froncés sur la ligne fine marquée par des croix et des points, puis encore froncés sur le bord inférieur, on pose la ceinture de façon que le G se trouve avec le G, — la croix avec la croix par devant, le B avec le B sur les côtés, — l'H avec l'H, — le point avec le point par derrière. Le tour du cou, dont la figure 5 représente la moitié, est brodé avec le dessin no 5; on le coud sur l'encolure de la chemise, J avec J par devant, — D avec D, F avec F sur l'épaule, K avec K par derrière. La figure 6 représente la moitié de la manche, qui est ornée de trois bandes brodées; celle du milieu rejoint la bande de l'épaule; on coud la manche ensemble, depuis M jusqu'à N; on fronce le bord inférieur, et l'on place le poignet (fig. 7) orné de broderie; ce poignet est cousu ensemble depuis N jusqu'à P; il doit se trouver sur la manche N avec N, O avec O. En plaçant la manche dans l'entournure, l'M de la manche doit se trouver avec l'M de la chemise.

On peut exécuter la broderie soit sur des bandes séparées, puis appliquées sur la chemise, soit sur la chemise même.

Ce patron servira aussi pour robes de mousseline blanche; la broderie serait alors exécutée en coton blanc, et le dessin no 4 répété au-dessus de l'ourlet.

Point russe.

Les dessins 2 à 5 représentent ce point qui est nouveau et adopté pour une foule d'objets; il est très-vite exécuté, très-facile à faire, et s'emploie pour orner les vêtements d'enfants, la lingerie *négligée*, etc.; on le fait entièrement au point *lancé*.

Le dessin no 2 est le plus facile de tous; c'est le point *russe* proprement dit; l'*échelle* qui forme les côtés se compose de points horizontaux et perpendiculaires presque égaux en longueur; chacun des carreaux est formé avec quatre points en biais, retenus sur les côtés par une croix faite avec deux points; si l'on veut faire ce point avec deux couleurs, on emploiera du gros bleu pour l'échelle, du rouge pour les carreaux, du noir pour les croix, et les points isolés, placés au haut et au bas de chaque carreau.

Les dessins nos 3, 4 et 5 sont des variétés du point russe; on peut les exécuter avec une seule nuance, ou bien avec deux couleurs; les lignes qui serpentent seraient faites au crochet (point de chaînette) avec de la soie noire de cou-

donnet; la ligne qui traverse celles-ci serait en soie rouge au point *russe*, ou point *lancé*, c'est-à-dire au point *arrière* un peu allongé; les carreaux des dessins nos 3 et 4 sont faits avec les mêmes points *arrière;* les petits *jours*, placés entre les deux parties de chacun des côtés des carreaux, sont une couture en *croix* faite avec de la soie noire fine; la rosette du milieu est faite au feston, d'abord avec la soie rouge; — on fait ensuite la croix de dessus au point russe avec la soie noire. Dans le dessin n° 5, les carreaux, rouges d'un côté, noirs de l'autre, sont au point de chaînette.

Nous avons voulu mettre sous les yeux de nos lectrices les principales variétés de ce point; les dessins nos 3, 4, 5, sont adaptés, par leur largeur, aux différentes parties de la chemise russe; on comprend que, quel que soit le genre de broderie que l'on adopte, tous les ornements de la chemise doivent être uniformes; on peut choisir le genre du dessin n° 1, et exécuter la broderie des dessins nos 3, 4, 5, entièrement au point russe, c'est-à-dire en points *arrière*, *allongés;* ce genre a l'avantage d'être plus vite exécuté.

MANTEAUX ET MANTELETS D'ÉTÉ

De M. Leballeur, rue Taitbout, 74.

Paletot pour jeune fille de neuf à douze ans.

Les figures 19 à 23 (*verso* de la double planche) appartiennent à ce patron.

Le dessin représente ce paletot pour grande personne; le patron le reproduit pour jeune fille de neuf à douze ans; si l'on veut cependant le copier pour grande jeune fille ou pour femme, il suffira d'allonger de 20 centimètres le patron du saute-en-barque. Si le paletot est destiné à des jeunes filles, la garniture qui le borde et remonte, sur les côtés et par derrière, sur une hauteur de 30 centimètres, sera en taffetas noir découpé, très-légèrement froncé; les femmes pourront le garnir avec de la guipure noire ayant 6 centimètres de hauteur, et l'orner avec le dessin de soutache qui figure sur notre planche, désigné par le n° 23; cette broderie encadre le manteau, couvre la couture de l'épaule et se prolonge jusque sur le dos. Un nœud mousquetaire, fait avec un ruban de taffetas noir ayant 3 centimètres de largeur, composé de cinq boucles et de trois bouts, est placé sur l'épaule gauche. La manche du saute-en-barque servira, si l'on fait ce paletot pour grande personne.

Revenons à notre patron, qui est préparé pour une jeune fille de neuf à douze ans: la figure 19 (devant) est cousue avec la figure 20 (dos) sur les côtés, depuis H jusqu'à J; — sur l'épaule, depuis K jusqu'à L; la figure 21 est le *dessus*, la figure 22 le *dessous* de la manche. Lorsqu'on place la manche dans l'entournure, la couture P doit se trouver sur la lettre P de la figure 19. — Le n° 23 est le dessin de soutache; on le copie sur du papier et on le brode sur le paletot; les *ronds* sont faits avec de la soutache très-fine, disposée en spirale; le reste du dessin est exécuté avec de la soutache et du cordonnet rond. On pourrait aussi exécuter ce dessin en mignardise.

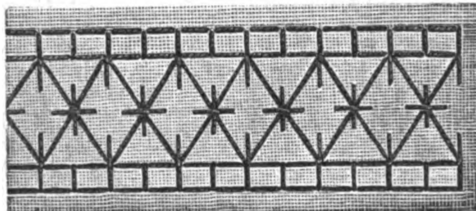
Corsage montant froncé.

Les figures 24 à 28 appartiennent à ce patron. — Les figures 29 à 33 (*verso* de la double planche) représentent un corsage de dessous décolleté, plat, que l'on met sous le corsage montant et froncé.

Ce corsage servira pour les robes de mousseline blanche ou imprimée, pour les robes de barége, de mousseline de soie, de grenadine de laine ou de soie. Les ruches ornant le corsage et les manches sont en étoffe pareille à la robe; si celle-ci est en mousseline imprimée, on peut faire les ruches en mousseline *unie* de même nuance que la couleur dominante des dessins de la robe. Ce corsage est fait sans doublure.

Le devant et le dos (fig. 24 et 25) sont cousus ensemble sur les côtés depuis Q jusqu'à R, — sur l'épaule depuis S jusqu'à T, après que le devant a été froncé deux fois depuis l'S jusqu'à l'étoile, sur les lignes ponctuées. Le corsage est réuni à la ceinture (fig. 26), comme cela a été expliqué pour la chemise russe; l'un des devants et l'encolure sont garnis avec une ruche; — on peut remplacer celle de l'encolure par une ruche de dentelle blanche. — La figure 27 représente la moitié du bouffant de la manche; on la fronce sur toutes les lignes, et l'on tire ces fronces de façon à leur laisser seulement la longueur indiquée sur ces lignes. — La partie supérieure de la manche, que la figure 28 représente en entier, est cousue sur le bouffant, étoile avec étoile, — X avec X; puis le bouffant est cousu ensemble depuis W jusqu'à X, — depuis X jusqu'à l'Y. — La disposition des ruches et des volants est clairement indiquée par notre dessin. On fait ces ruches avec des bandes ourlées ayant 4 à 4 centimètres 1/2 de hauteur; on les fronce au milieu; elles doivent avoir une longueur *double* de l'espace qu'elles couvrent. Le volant bordant la manche a 7 centimètres de hauteur, y compris la tête; les deux volants garnissant le haut de la manche sont un peu plus étroits; lorsque l'on monte la manche dans l'entournure, la couture Y doit se trouver sur la même lettre de la figure 24.

On met, sous ce corsage, un corsage décolleté en percale blanche fermant devant ou derrière, ayant des manches courtes; on lace ou l'on boutonne ce corsage à volonté. — Les figures 29 à 33 le représentent; on le fait en assemblant les lettres; on place des baleines sous les coutures; on le borde en haut et en bas avec un passe-poil; on le garnit, si l'on veut, avec une bande brodée cousue sur le bord supérieur du corsage.

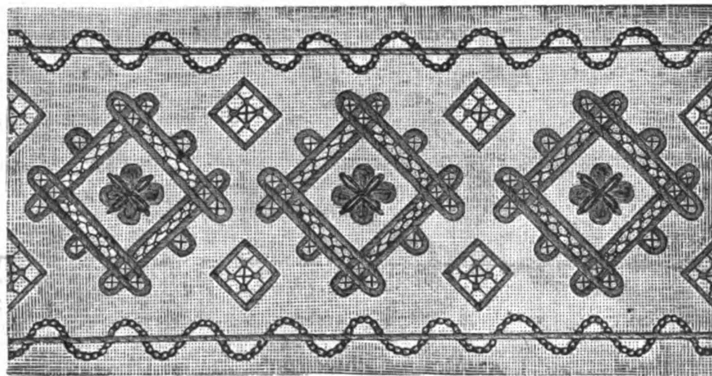


N° 2. — POINT RUSSE.

Pardessus en taffetas.

Les figures 12 à 14 (*recto* de la double planche) appartiennent à ce patron.

L'élégance de la forme de ce pardessus est rehaussée par une belle broderie en soutache; la manche, extrêmement large, est repliée en forme de revers; par derrière, cette manche tient au dos. On ne fera aucun vêtement qui soit plus gracieux que celui-ci; on peut l'exécuter soit en taffetas noir, comme notre modèle, soit en drap léger ou cachemire pour manteau de demi-saison, — de voyage, — de bains de mer et d'automne. Si l'on reculait devant la dépense ou le travail de la broderie en soutache, on pourrait la remplacer, sur le taffetas noir, par un entre-deux de guipure noire, bordé de chaque côté avec une guipure noire étroite; sur le drap et le cachemire, on pourrait substituer à la broderie des bordures en passementerie ou soutache, et des *motifs* isolés, tels qu'*arabesques*, etc. Le pardessus est bordé avec une ruche de ruban de taffetas ayant 3 centimètres de largeur, placée sous un passe-poil; trois glands sont placés sur chaque épaule. On emploie pour ce pardessus 6 mètres 10 centimètres de taffetas ayant 80 centimètres de largeur, — 21 mètres de ruban pour la ruche, — 6 glands, — 8 doubles boutons avec agrafes de passementerie, placés sur le devant du manteau.



N° 4. — POINT RUSSE.

Les figures 12, 13, 14, ont dû être *repliées* sur elles-mêmes; nous avons déjà dit bien souvent que le procédé le plus facile à employer, pour lever les patrons repliés, est de couper *isolément* chacune des parties repliées, et de les joindre ensuite. La manche (fig. 14) est repliée presque à moitié de sa largeur; les lignes indiquant l'endroit *replié* se composent de petits traits. Outre le patron en grandeur naturelle, nous plaçons sur les planches le patron réduit au seizième, reproduisant en *entier* chacune des parties du patron et les lettres de repère.

Les figures 12 et 13 sont cousues ensemble sur l'épaule depuis *a* jusqu'à *b*, — sur les côtés depuis *e* jusqu'à *f*. La manche est placée, *b* avec *b* de la couture épaule, *c* (à l'extrémité de la fente) et *d* (à la pointe extérieure) avec *c* et *d* du devant, et cousue à points *arrière*, de façon que la pointe *d* se trouve sous le bras. On coud la manche sur l'entournure du dos depuis *b* jusqu'à *g*; — on la réunit au dos par derrière, depuis *g* jusqu'à l'*h*, — sur la ligne ponctuée de la figure 13. L'encolure est bordée avec une bande étroite.

Châle de cachemire blanc.

Ce châle a 1 mètre 60 centimètres en carré; il est entièrement brodé en soie noire; sa garniture se compose de 9 mètres de guipure noire, ayant 20 centimètres de hauteur; un léger galon en passementerie cache la couture de la guipure autour du châle.

Mante avec capuchon.

Les figures 16 et 17 (*verso* de la double planche) appartiennent à ce patron.

Cette forme est à la fois simple, élégante et *digne;* elle convient parfaitement à une femme arrivée à la maturité de l'âge. Le fond est garni d'une ruche *à la vieille*, maintenue par deux *tresses* ou galons, et bordée avec une guipure ayant 1 centimètre 1/2 de largeur; un volant, bordé d'une garniture avec grelots faite au crochet, est posé sous la ruche; nous publierons l'explication nécessaire pour exécuter cette garniture. Un capuchon rond, froncé, garnit le haut de la mante.

Pour faire cette mante, on emploie 7 mètres de taffetas ayant 63 centimètres de largeur; 32 mètres de guipure ayant un centimètre 1/2 de largeur; 11 mètres de galon ou *tresse;* 7 mètres 50 centimètres de garniture à grelots faite au crochet.

Qui peut plus peut moins; il est facile de supprimer la guipure de la garniture à grelots, et de substituer au galon un passe-poil de taffetas; la mante, ainsi simplifiée, coûtera moins cher; elle aura toujours une forme charmante.

Le fond de la mante, dont la figure 16 représente la moitié, est replié seulement à l'un des coins; on trouvera aussi ce patron réduit au seizième. — En coupant le fond et le capuchon dont la figure 17 représente la moitié, on placera l'étoffe en biais sur la ligne indiquant le milieu par derrière, et l'on fera par conséquent une couture à cette place. — La mante peut être ouverte en cœur, comme notre dessin l'indique, ou plus montante: il suffira, dans ce dernier cas, de ne point la couper sur la ligne qui traverse les pinces du haut. — Le fond prend la forme des épaules lorsqu'on a cousu A avec A, — B avec B, jusqu'à C. — Le capuchon est garni du côté rond extérieur avec un passe-poil ou bien une large bande en biais, cousue sur l'*endroit* du capuchon, rabattue à l'intérieur, et froncée en même temps que le capuchon sur la ligne ponctuée de la figure 17, de façon que la *tête* est en étoffe double. Si l'on a préféré un passe-poil, cette *tête* sera simple. Les fronces conduites jusqu'à la croix sont tirées de façon que le capuchon ait 55 centimètres de largeur depuis le milieu par derrière jusque sur le devant; on place l'étoile de la pointe de la figure 17 sur l'étoile de l'encolure, pour donner au capuchon sa forme véritable; on le coud avec le fond sur la ligne marquée par les mots *encolure en cœur*, D avec D, étoile avec étoile, — E avec E. — Le volant est droit; il a 7 mètres 86 centim. de longueur; on le distribue *également* au bord du fond; sa hauteur est de 45 centimètres au milieu, par derrière, — de 39 centimètres sur les côtés, — de 37 centimètres aux pointes de devant. La ruche *à la vieille* a 10 centimètres de largeur pour le bord inférieur, — 9 centimètres pour le haut et les devants. On emploie environ 11 mètres de bandes pour cette ruche, si les plis ont 1 centimètre 1/2 de largeur, et les intervalles un demi-centimètre de largeur. La tête de chaque côté de la ruche a 1 centimètre 1/2 de hauteur.

Mantelet-châle.

La figures 15 (*recto* de la double planche) appartiennent à ce patron.

Cette forme est beaucoup plus jeune, mais non moins élégante que la précédente; elle peut convenir aux jeunes filles et aux jeunes femmes; on garnit ce mantelet avec de petits volants de taffetas déchiqueté; on emploie 5 mètres 50 centimètres de taffetas ayant 63 centimètres de largeur.

La figure 15 représente la moitié du mantelet; il est coupé en biais par derrière, sur la ligne indiquant le milieu, et l'on y fait une couture; on fait à l'encolure la pince qui est indiquée; deux volants garnissent le mantelet jusqu'à la pointe de devant; un troisième volant (celui du milieu) est posé seulement par derrière, et se perd dans la courbure du bras. Le premier de ces volants (celui du bas) est posé à bord; il a 4 mètres 52 centimètres de longueur, 9 centimètres 1/2 de hauteur; le deuxième, posé sur la ligne ponctuée, a 2 mètres 60 centimètres de longueur, 9 centimètres de hauteur: il est diminué sur les côtés de façon à n'avoir plus que 3 centimètres de hauteur. Le troisième volant a 3 mètres 84 centimètres de longueur, et 11 centimètres de hauteur, y compris la tête et son petit ourlet. Le haut et le devant du mantelet sont garnis avec un volant à tête, qui a 3 mètres 30 centimètres de longueur, et la même hauteur que le *troisième* volant; vers les extrémités il est diminué comme le *deuxième* volant.

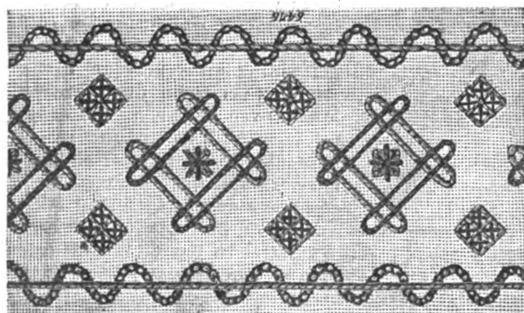
Ce patron servira aussi pour mantelets de mousseline blanche, à volants festonnés, et pour mantelets de barége ou de mousseline imprimée semblables aux robes.

Saute-en-barque.

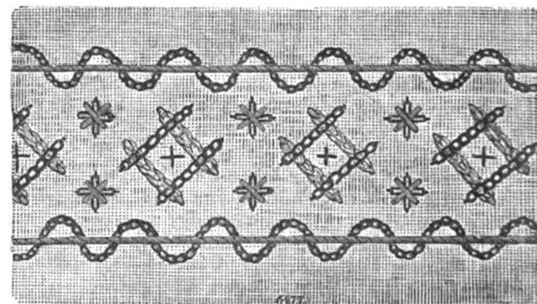
Les figures 8 à 11 (*recto* de la double planche) appartiennent à ce patron.

Cette forme sera généralement adoptée cet été pour manteau de demi-saison, de voyage, de bains de mer, etc.; on l'exécute en drap léger dans toutes les teintes grises, et aussi en piqué, alpaga, foulard uni.

Notre modèle est en drap gris clair, orné d'un dessin en



N° 3. — POINT RUSSE.



N° 5. — POINT RUSSE.



ponctuée; devant, la manche est cousue ensemble depuis W jusqu'à X, et cette couture doit se trouver sur l'X de la figure 8 lorsqu'on monte la manche dans l'entournure. On borde l'encolure et tout le tour du manteau et des manches avec un galon de soie posé à cheval.

Le dessin est fait avec de la *tresse* ou *lacet* de soie ou de laine; la ligne inférieure indique les contours de la tresse, — la ligne supérieure celle de la soutache; on place le *milieu* de la tresse sur la ligne inférieure, et la soutache de chaque côté, comme l'indique le dessin qui représente le saute-en-barque; on peut aussi supprimer la tresse, et suivre tous les contours avec de la soutache.



PALETOT DE TAFFETAS.

soutache très-facile à exécuter, et que l'on trouvera sur le patron même; des boutons-grelots sont placés sur le devant du manteau et sur la couture des manches.

On emploie, pour faire le saute-en-barque, 2 mètres 30 centimètres d'étoffe ayant 1 mètre 40 centimètres de largeur, — 15 mètres de galon étroit, — 40 mètres de soutache, — 30 boutons-grelots.

Chacune des parties du patron est coupée deux fois dans l'étoffe, et l'on fait par conséquent une couture au milieu par derrière; on assemble dos et devant (fig. 9 et 8) sur le côté, depuis Q jusqu'à R; — sur l'épaule, depuis S jusqu'à T. — La manche (fig. 10 et 11) est cousue ensemble derrière, U avec U, jusqu'à l'étoile avec l'étoile, depuis l'étoile jusqu'au V; la figure 11 (dessous de la manche) est rabattue et ourlée à l'intérieur; — on en fait autant pour le dessus de la manche (fig. 10), qui repose sur la figure 11, *sans être fixée*, le long de la ligne

Grand collet.

La figure 18 (*verso* de la double planche) appartient à ce patron.

Cette forme est fort gracieuse, et pourra être reproduite en drap léger, en cachemire, en piqué ou alpaga, pareils aux robes. Le dessin en est très-simple et facile à copier d'après notre modèle; il se compose d'anneaux entrelacés, faits avec un lacet ayant 1 centimètre de largeur; les contours de ces anneaux sont doubles, et entre les deux rangs de lacets on pose une soutache fine formant des petites boucles.

Pour faire ce grand collet, on emploie 3 mètres 50 centimètres d'étoffe ayant 1 mètre 40 centimètres de largeur, — 50 mètres de lacet noir en soie, — 150 mètres de soutache noire; 18 boutons-grelots en soie noire.

La figure 18 représente la moitié du grand collet; la dimension de ce patron est telle qu'il a dû être replié deux fois; il faudra donc le *couper en trois parties isolées*, chacune depuis la ligne unie jusqu'à la ligne composée de petits traits, puis assembler ces trois parties, et *faufiler* le papier avant de couper l'étoffe. On consultera, pour faire cet assemblage facilement, le dessin qui représente ce patron réduit au seizième. On place l'étoffe en droit-fil sur le milieu par derrière, où l'on peut faire une couture; on coud les pinces de l'épaule depuis l'encolure F avec F, jusqu'au G; on borde le collet avec un galon posé à cheval.

On peut substituer au dessin de broderie des ornements plus simples, tels que soutache ou tresse, disposées en bouclettes; la miguardise noire composerait aussi un ornement charmant; on pourrait, dans ce cas, faire un premier rang avec les bouclettes dirigées vers le bas, — deux rangs droits, — un dernier rang à bouclettes dirigées vers le haut. Ce grand collet convient à tous les âges : la jeune fille, la jeune femme, la mère de famille, peuvent le porter.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe de mousseline blanche à semé lilas. Le bas de la jupe est garni avec un volant tuyauté ayant 18 centimètres de hauteur; il est surmonté d'un second volant tuyauté ayant 6 centimètres de largeur disposé en *ondulations*, et au-dessus duquel se trouve une ruche en mousseline lilas *unie*; une rosette semblable est placée à chaque angle des ondulations. Corsage plat décolleté à ceinture. Fichu-pèlerine (sans passe) en mousseline pareille à celle de la robe, garni avec deux volants





CORSAGE FRONCÉ.



DERRIÈRE DU PARDESSUS.

Toilettes destinées à des visites de cérémonie faites par une très-jeune femme. — Robe de taffetas vert de nuance moyenne; le bas de la jupe est garni avec deux volants tuyautés bordés chacun de trois velours noirs; celui du milieu a environ 1 centimètre de largeur, les deux autres sont de velours zéro; les volants sont en outre garnis d'une dentelle noire fort étroite; le 1er de ces volants a 20 centimètres de hauteur, — le 2e, 10 centimètres de hauteur; ils sont surmontés de trois velours noirs; celui du milieu a 3 centimètres de largeur, les deux autres ont chacun 1 centimètre de largeur; une dentelle noire est cousue sous le premier et sous le dernier de ces velours; cette dentelle retombe, vers le bas, sous le premier velours; — son bord est au contraire placé vers le haut, sous le dernier velours; manches marquant le coude, à revers, garnies, comme la jupe, de velours, de dentelles, d'un volant étroit (3 centimètres) tuyauté. Les devants du corsage sont ornés chacun de trois velours, et de dentelles posées comme celles qui surmontent les volants de la jupe.



DEVANT DU PARDESSUS.



CHALE DE CACHEMIRE BLANC.

tuyautés surmontés d'une ruche lilas. Manches larges, demi-couvertes, garnies de deux volants tuyautés. Longue ceinture en ruban de taffetas lilas. Chapeau *marinière*, de paille, garni de fleurs et de rubans lilas. Gants gris.

Robe de nankin brodée au point russe sur toutes les coutures réunissant les lés. Cette broderie, faite en laine rouge, bleue et noire, a environ 2 centimètres 1/2 de largeur. La robe étant en forme de redingote, la bande brodée est *double* sur le devant de la jupe et du corsage; de gros boutons assortis sont placés entre ces deux bandes. Manches demi-larges fendues sur le coude, surmontées d'une épaulette ornée de bandes (au point russe) posées perpendiculairement; deux bandes semblables encadrent la manche fendue. Chapeau *paillasson* (grosse paille jaune mélangée de noir) orné d'épis, de bluets et de coquelicots. Sous-manches blanches, bouffantes. Gants de peau de Suède couleur nankin.

Jeune fille de treize ans. — Robe de mousseline de laine à carreaux bleus et blancs; le bas de la jupe est orné de losanges entrelacées, faites en tresse de laine bleue; corsage demi-décolleté; guimpe montante en nansouk; manches larges, garnies comme la robe. Écharpe droite en taffetas noir, garnie avec trois rangs de ruban de velours noir.

Grand mantelet en taffetas pareil à la robe, orné, comme celle-ci, — ou selon la saison; châle de cachemire d'Écosse, vert, de même couleur que la robe, bordé en soie noire, garni de dentelle noire. Chapeau de crin blanc, orné de plumes blanches et vertes et de dentelles noires.

Toilette de jeune fille pour visites de cérémonie. — Robe de taffetas à carreaux ou rayures lilas et blanches; la jupe est garnie avec trois volants à tête, découpés de chaque côté; la tête est séparée du volant par un gros liséré blanc; ces volants sont espacés; — ils ont, y compris la tête, 15, — puis 14, — puis 13 centimètres de hauteur; la distance qui les sépare est de 4 centimètres environ; corsage décolleté carrément. Petite pèlerine pareille à la robe, garnie avec une bande découpée (3 centimètres de largeur), posée non à tête, mais sous

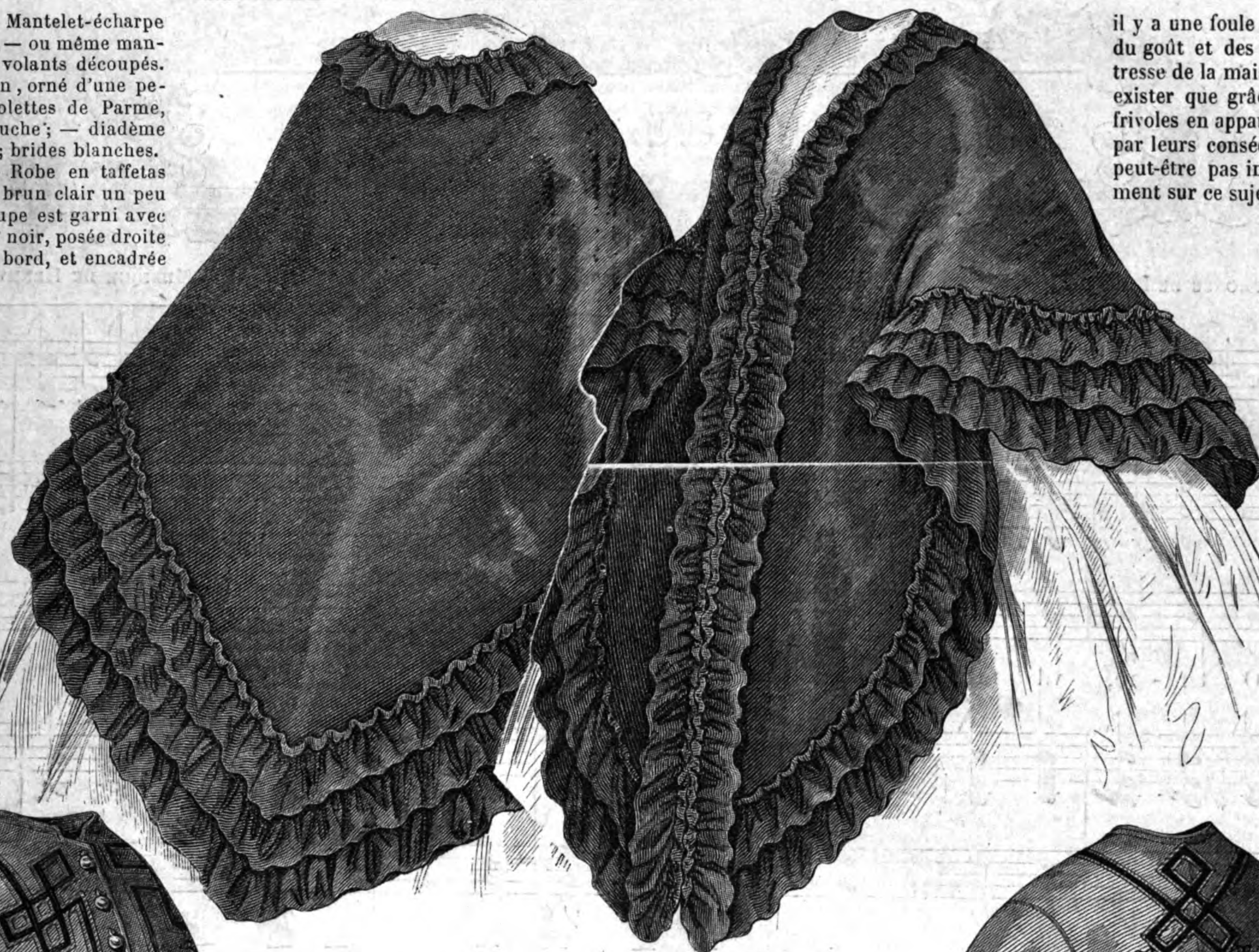




MANTE AVEC CAPUCHON.

un gros liséré blanc. Mantelet-écharpe en taffetas lilas, uni, — ou même mantelet noir, garni de volants découpés. Chapeau blanc en crin, orné d'une petite couronne de violettes de Parme, posée sur le côté gauche; — diadème pareil, à l'intérieur; brides blanches.

Toilette de ville. — Robe en taffetas couleur La Vallière (brun clair un peu doré); le bas de la jupe est garni avec une bande de taffetas noir, posée droite à 6 centimètres du bord, et encadrée d'une guipure noire; au-dessus, une bande semblable (6 à 7 centimètres de largeur) est posée en zigzags; un nœud de taffetas noir, également encadré de guipure, est placé dans les creux supérieurs des zigzags; ces nœuds, diminuant de proportions, continuent sur le devant de la jupe, et jusque sur le corsage, qui est plat, à pointe; manches garnies



MANTELET-CHALE.



SAUTE-EN-BARQUE PAR DEVANT.

au bord avec une bande de taffetas noir, fendues sur le coude, et retenues à la fente par deux nœuds de taffetas noir. Pardessus de taffetas noir. Chapeau de tulle couleur La Vallière, orné de roses *roses*.

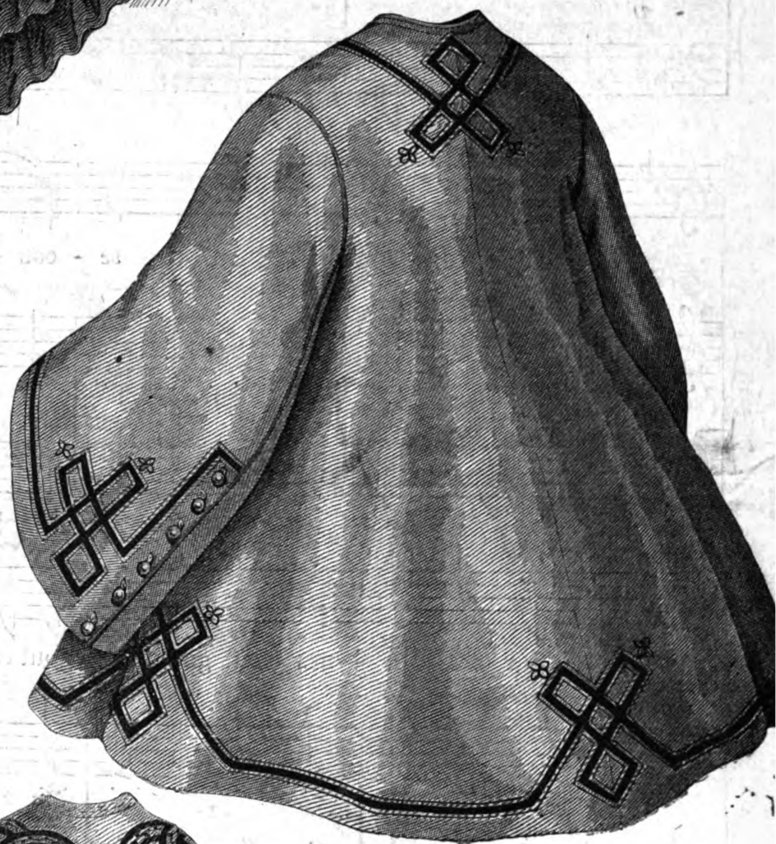
Robe d'alpaga couleur nankin. — Le bas de la jupe est orné d'une broderie faite au crochet avec de la soie noire de cordonnet; corsage plat, montant, à pointe; manches demi-larges, bordées d'un revers orné de broderie, et dépassant la largeur de la manche.

Saute-en-barque pareil, brodé comme la robe. Chapeau de crin noir, à bavolet de taffetas violet, orné, sur la passe, d'une touffe de bouclettes de ruban violet; diadème pareil; brides violettes.

AMEUBLEMENT.

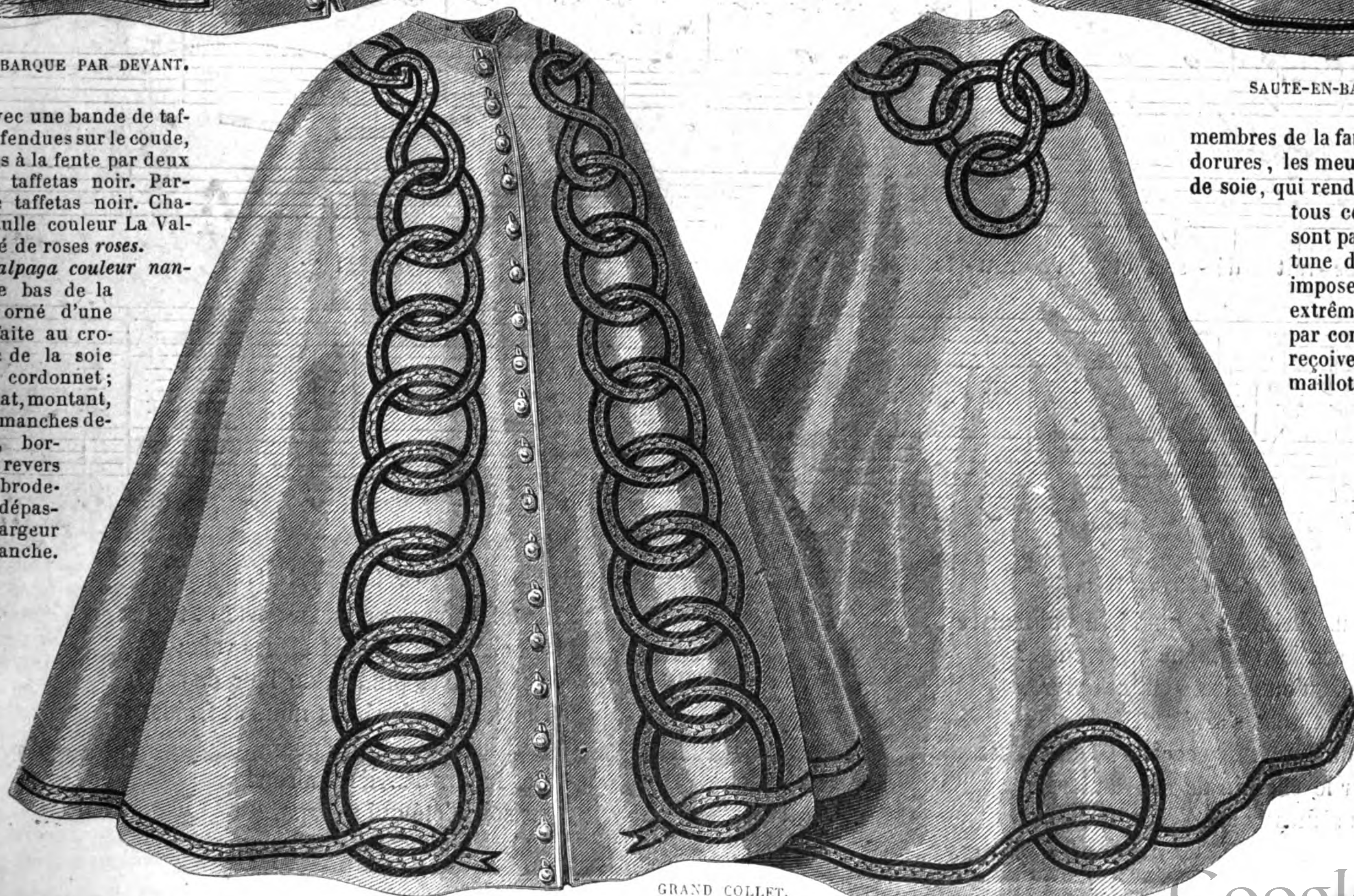
Ce n'est point de l'ameublement en quelque sorte *officiel* que je vais entretenir nos lectrices; ce qui semble être le principal, dans le sujet qui nous occupe, est, en réalité, secondaire. Le nombre et la forme des siéges qui meublent une pièce quelconque sont, pour ainsi dire, classiques, et il n'est point de tapissier qui ne puisse sur ce point diriger le choix de ses clientes; mais, à côté de ces dispositions presque invariables, il y a une foule de détails qui relèvent du goût et des habitudes de la maîtresse de la maison, et qui ne peuvent exister que grâce à elle; ces détails, frivoles en apparence, sont importants par leurs conséquences, et il ne sera peut-être pas inutile de fixer un moment sur ce sujet l'attention des femmes qui comprennent l'importance des objets dont la mission est d'embellir une demeure, de la rendre agréable pour ses hôtes et pour soi-même.

La condition la plus indispensable pour atteindre ce but est de se plaire dans son logis, et d'y rester aussi souvent que possible; c'est dans ce cas seulement que la demeure prend un aspect vivant, animé, riant, de nature enfin à charmer et à retenir les visiteurs et les

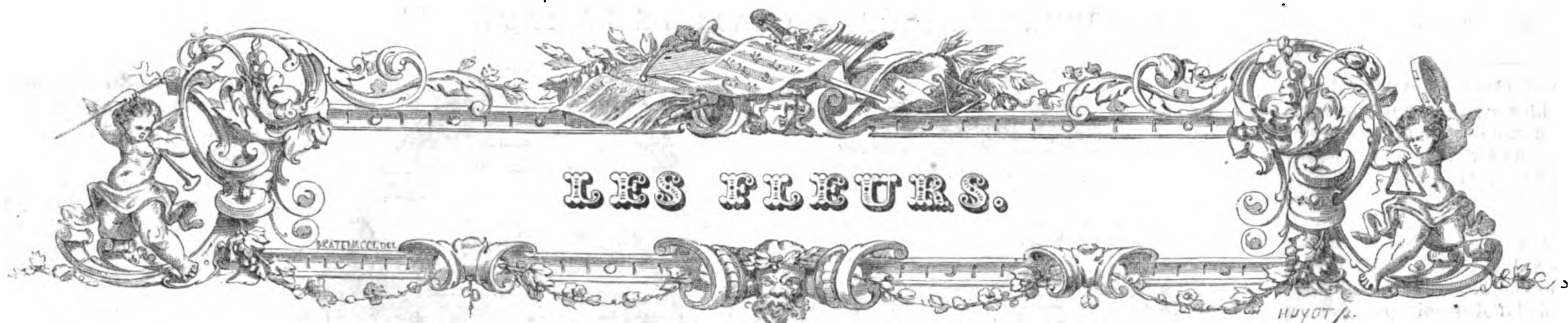


SAUTE-EN-BARQUE PAR DERRIÈRE.

membres de la famille. Ce ne sont point les dorures, les meubles de prix, les tentures de soie, qui rendent un intérieur agréable; tous ces objets précieux, s'ils ne sont pas en harmonie avec la fortune de ceux qui les possèdent, imposent au contraire une gêne extrême à leurs possesseurs, et, par conséquent, aux hôtes qu'ils reçoivent; les fauteuils sont emmaillotés, les dorures et les bronzes soigneusement voilés, et l'on veille avec sollicitude de part et d'autre à user le moins possible de tous ces objets, qui sont trop chers pour être remplacés. Il faut donc, lorsque l'on se dispose à acheter un mobilier, se préserver de la manie inhérente à notre époque; il faut se proposer pour but, non de *jeter de la poudre aux yeux*, mais d'acquérir des objets confortables dont on puisse se servir



GRAND COLLET.



PAROLES D'ALPHONSE DE LAMARTINE.

MUSIQUE DE HENRY BRUN.

Andante. PIANO. p Cresc. f

Dolce.

O ter-re, vil mon-ceau de bou-e, Où ger-ment d'é-pi-neu-ses fleurs,

mf Cresc.

Ren-dons grâ-ce à Dieu qui se-cou-e Sur ton sein ces fraî-ches cou-leurs.

p Rall. Suivez.

Sur ces ur-nes où goutte à goutte Le ciel rend la force à nos pas,

p pp

Tout se-rait dé-sert et la rou-te Au ciel ne s'a-chè-ve-rait pas.

2e Couplet.

Nous dirions : A quoi bon poursuivre
Ce sentier qui mène au cercueil?
Puisqu'on se lasse enfin à vivre,
Mieux vaut s'arrêter sur le seuil.
Mais pour nous cacher les distances
Sur le chemin de nos douleurs,
Tu sèmes le sol d'espérances
Comme on borde un linceul de fleurs.

3e Couplet.

Et toi, mon cœur, cœur triste et tendre,
Où chantaient de si fraîches voix;
Toi qui n'es plus qu'un bloc de cendre
Couvert de charbons noirs et froids.
Ah! laisse refleurir encore
Ces lueurs d'arrière-saison!
Le soir d'été qui s'évapore
Laisse une pourpre à l'horizon!

sans avoir à redouter des accidents irréparables, et par conséquent distribuer sa dépense de façon à atteindre une élégance relative, dont le prix doit rester en deçà des ressources dont on peut disposer, plutôt que d'aller au delà.

Rien n'est plus triste et plus froid que l'aspect d'un salon trop *rangé*; les siéges alignés contre le mur, éloignés les uns des autres, ont un air morose et ennuyé fort contagieux. Il arrive presque toujours que l'on recule devant le petit effort d'aller chercher un fauteuil à l'autre extrémité de la pièce dans laquelle on se trouve, et l'on reste où l'on est, à peu près isolé, au risque de faire languir la conversation, plutôt que de se transporter avec son siége dans un groupe que l'on pourrait animer par sa présence. Une maîtresse de maison, un peu intelligente, devra veiller à ces détails et disposer son mobilier d'après les goûts, les préférences, les habitudes des personnes qu'elle reçoit. Autour d'une table aussi grande que le permettra la dimension de son salon, la maîtresse de maison placera des chaises et de petits fauteuils destinés aux jeunes filles et aux jeunes femmes qui ont l'habitude de travailler dans les réunions du soir; cette table sera placée de façon à ne point interdire l'accès des canapés, de la cheminée, du piano, et l'on y posera l'album de cartes photographiées, toujours intéressant à feuilleter, et aussi quelques livres *illustrés*, dont les gravures seront choisies de façon à être examinées non-seulement sans inconvénient, mais encore avec profit, par des jeunes femmes et des jeunes filles. Il faut s'abstenir soigneusement de ces *images* dites de *commerce*, dont l'exécution n'a aucune valeur artistique, et dont le sujet ne rachète pas la forme. Paris inonde les départements et l'étranger de ces lithographies, et telle mère qui veillera scrupuleusement à préserver sa fille de toute lecture dangereuse, ne verra aucun inconvénient à admettre chez elle les images *Pompadour*, *données*, ou plutôt *vendues* au-dessus de leur prix réel, sous la dénomination de *primes artistiques*.

Les canapés auront dans leur voisinage immédiat des fauteuils sur lesquels s'installera la partie oisive de la compagnie, c'est-à-dire les mères, les pères et tout le personnel *causant*. Une table de jeu sera préparée à l'autre extrémité de la chambre; un échiquier sera disposé pour les amateurs de ce noble jeu, et l'on ne négligera pas même l'humble jeu de dominos, admis aujourd'hui dans la plupart des réunions. En un mot, la maîtresse de maison doit veiller à ce que ses hôtes trouvent chez elle les distractions qui leur conviennent, au lieu de subir les passe-temps qu'elle voudrait leur imposer. L'hospitalité bien entendue doit chercher à satisfaire les goûts des autres, et le contraire arrive trop souvent; on voit un grand nombre de maîtresses de maison chercher à imposer à leurs hôtes leurs préférences et leurs antipathies, et vouloir les soumettre à une règle uniforme, fût-elle en opposition avec leurs propres tendances. L'égoïsme porte son châtiment en lui-même, car il produit l'isolement partout où il se manifeste; on ne subit pas volontiers la tyrannie, quelle que soit la forme par laquelle elle se traduit, et le cœur humain est ainsi fait, qu'il tend à s'affranchir de toutes les influences qui prétendent contrarier ce libre arbitre. On n'accepte volontiers ni les opinions, ni les goûts, ni même les distractions *imposées*, et le sentiment de l'indépendance de l'esprit est si prononcé en nous, que nous changerions nos goûts et nos opinions plutôt que de nous soumettre au despotisme qui prétendrait nous obliger à les accepter. En matière grave comme en sujets futiles nous voulons agir en vertu de notre libre arbitre, et, si le devoir nous commande de diriger les jeunes esprits qui dépendent de nous, il faut essayer de les convaincre par le raisonnement, au lieu de tenter de les soumettre par l'autorité. Lorsqu'il s'agit de personnes qui nous sont étrangères, qui ont atteint la maturité *relative* de leur jugement, il est à la fois inique et insensé de prétendre substituer nos convictions à celles d'autrui, et de vouloir *façonner* à notre guise tous ceux que les rapports de société mettent en relation avec nous.

Les lignes qui précèdent constitueront peut-être aux yeux de quelques-unes de nos lectrices une digression tout à fait étrangère au sujet qui nous occupe; j'ose affirmer cependant que je ne me suis pas écartée du but que je me proposais, c'est-à-dire de ce que l'on pourrait appeler la *philosophie de l'ameublement*. Le caractère et les habitudes de la maîtresse de maison se révèlent, ainsi que je l'ai dit bien souvent, dans la disposition des objets qui l'entourent, et l'on ne saurait analyser l'effet sans remonter à la cause. L'aspect que présente le salon des personnes égoïstes et vaniteuses diffère essentiellement de l'impression que l'on éprouve dans la demeure des personnes sociables, désireuses de retenir leurs hôtes: dans le premier cas les meubles seront disposés d'une façon solennelle, sans que l'on ait cherché à les rapprocher, à les grouper dans un ordre commode et riant; les vases de bronze, de porcelaine ou de grès sont placés avec une froide symétrie, peut-être conforme aux lois de la géométrie, mais tout à fait insupportable pour ceux qui sont appelés à contempler ces mêmes détails, toujours immuables, toujours semblables à eux-mêmes. Le contraire arrive dans les intérieurs animés par un sentiment de bienveillance et de sociabilité: on trouve près de soi le siége que l'on préfère, la table sur laquelle on s'appuie parfois; la cheminée contient un bon feu si la température l'exige; des fleurs égayent l'appartement, et l'on reste volontiers dans ce logis, où tout semble calculé pour l'agrément de ceux qui y sont réunis.

On m'objectera peut-être que ces recherches appartiennent seulement à la richesse; je ne saurais l'admettre. Il est facile de constater bien souvent que la fortune est insuffisante pour donner au logis dans lequel elle est installée la gaieté, l'animation, l'agrément que l'on peut rencontrer dans les plus modestes demeures. Les fleurs, par exemple, ornent à Paris les intérieurs très-riches et ceux qui sont très-pauvres: dans le premier cas, elles sont renouvelées à grands frais; dans le deuxième, on les soigne avec intelligence. Les pauvres ne sont pas entourés de camélias inodores, d'azaléas délicates, de plantes tropicales: ils possèdent, suivant les saisons, du réséda, des violiers aux tons chauds, des rosiers; et toutes ces fleurs simples et odorantes ont autant de grâce et de charme que leurs sœurs orgueilleuses. Elles sont méconnues cependant par la classe moyenne, qui, ne pouvant acquérir des fleurs chères, comme celles des riches, méprise les fleurs bon marché, qui font les délices des pauvres. Cette vanité est tout à fait pitoyable; elle dénote un manque absolu de goût, et retranche l'un des principaux agréments de l'existence. Il faut réagir contre ce préjugé, et s'entourer des plantes les plus modestes plutôt que de s'interdire la charmante compagnie des fleurs.

L'éclairage est encore un point fort important. Notre humeur est tellement soumise à l'empire exercé par les influences extérieures, que l'on ne saurait négliger sans inconvénient les détails propres à égayer l'esprit; on cause mal dans une chambre trop obscure, la conversation languit comme la lumière, et reproduit ses défaillances. L'usage des lampes est presque universel aujourd'hui, et, s'il existe quelques endroits reculés dans lesquels on considère les lampes comme des objets de luxe dont on se sert seulement *dans les grandes occasions*, il faut se hâter de réformer ce préjugé; l'éclairage par les lampes est infiniment plus propre, plus agréable, et guère plus coûteux que les chandelles et les bougies dont on usait anciennement. On devrait généraliser aussi les *abat-jour* en porcelaine blanche. Une lampe ne peut être accompagnée de son globe si elle doit éclairer, par exemple, une table à ouvrage; ce globe ne renvoie pas la lumière, et, quoique dépoli, il fatigue la vue. Les *abat-jour* de porcelaine sont préférables aux abat-jour de papier uni ou peint, toujours bossués, brûlés, et presque toujours maculés de taches d'huile fort déplaisantes à voir; les premiers ont de plus l'avantage de ne point assombrir la chambre que l'on habite et de *rabattre* la lumière sur un point principal, sans la retirer à toute la pièce.

Les goûts de notre époque ont introduit dans l'ameublement une foule de superfluités; je ne les blâmerai pas indistinctement, mais je souhaite qu'on sache les choisir, et que ces superfluités ne soient jamais des inutilités. Les vases de porcelaine, les gobelets en cristal de Bohême, doivent être garnis de fleurs; les coupes contiendront des cartes de visite; les coquillages, au lieu d'être rangés sur une étagère, pourront être suspendus en guise de porte-allumettes; — chaque objet, en un mot, devra remplir une mission particulière, sous peine de constituer une gêne permanente en encombrant sans raison les tables et les tablettes de cheminées. J'engagerai donc mes lectrices à bannir de leur intérieur les petits bonshommes, les bergers et les bergères de porcelaine, les petits chars, les petites cornes d'abondance en nacre de perle, *ornées* de fleurs en porcelaine. Ces menus objets sont de mauvais goût en raison même de leur complète inutilité; il faut s'en abstenir, parce qu'ils révèlent la prétention, et qu'ils sont incompatibles avec l'élégance. Quels que soient les ornements d'une chambre, ils doivent se trouver en rapport avec sa destination, et ne point offrir de contre-sens trop marqués et d'inutilité trop flagrante. Depuis quelques années, les amateurs de faïences anciennes composent avec des plats et des assiettes, que l'on suspend autour des murs, une sorte de décor qui peut figurer seulement dans une salle à manger; là, en effet, l'inutilité de cet ornement n'est pas aussi évidente que dans toute autre pièce, et, lors même que l'on ne donne pas à cette vaisselle un rôle actif, on laisse du moins supposer qu'elle n'a pas été exposée uniquement dans le but de la faire examiner. Il faut en effet, pour tout ce qui concerne l'ameublement, rechercher avant tout l'utilité *réelle*, ou pour le moins *apparente*, y joindre l'agrément et l'élégance dans la mesure des dépenses que l'on peut faire, et se garder soigneusement de poursuivre seulement les apparences d'une richesse incommode et d'une bizarrerie prétentieuse. L'une et l'autre de ces préoccupations ont une origine commune: elles proviennent de la vanité, sentiment puéril lorsqu'il n'est pas mauvais, qui absorbe à son profit toutes les ressources dont on peut disposer, et qui, recherchant uniquement sa satisfaction, ne tient aucun compte des goûts et des besoins d'autrui.

Si l'on veut bien réfléchir sur quelques-unes des remarques contenues dans les lignes précédentes, si l'on en applique le sens aux nombreux détails qui se rapportent à l'ameublement, on arrivera aisément à créer un intérieur commode et riant, dans lequel les maris, les frères, les fils, resteront avec plaisir. Le résumé de ces remarques peut être renfermé en quelques mots: savoir deviner les goûts d'autrui, non pour les contrecarrer, mais pour les satisfaire; écarter les suggestions ennuyeuses, les dispositions incommodes; chercher, non pas à éblouir, mais à se rendre agréable; n'imposer enfin, au nom de nos goûts particuliers, aucune gêne à ceux qui nous entourent. Ces principes doivent diriger la conduite des femmes dans toutes les occasions, qu'il s'agisse de devoirs, de simples relations sociales et même d'*ameublement*.

EMMELINE RAYMOND.



LE DÉMON DES PRAIRIES *.

Suite.

VI

L'ATTAQUE.

Le jeune homme accourait aussi rapide que l'hirondelle. Aussi à peine Wood le vaguemestre, étonné de l'arrêt du convoi, avait-il eu le temps de gagner au galop la tête du convoi, qu'on entendit Joseph crier: « Arrêtez, préparez-vous, — voici les Indiens. »

Le vaguemestre sembla douter un instant de cette fâcheuse annonce, mais elle ne se vérifia que trop vite à ses yeux. Les cinq ou six hauteurs environnantes se garnirent bientôt de cavaliers indiens, qui, après un moment, disparurent aussi rapidement qu'ils étaient apparus. Aussitôt on donna l'ordre de rassembler les chariots; toutefois, avant que le cercle pût être entièrement formé, on vit de tous côtés accourir au galop des bandes nombreuses d'Indiens qui, si elles avaient immédiatement continué leur attaque, auraient pu renverser les gens de l'expédition avant même qu'ils eussent eu le temps de tirer. Il sembla tout d'abord que leur intention était de jeter l'effroi dans l'esprit de leurs ennemis par le déploiement de leurs forces et d'empêcher provisoirement les chariots de former leur cercle. En poussant un terrible cri de guerre, ils se mirent à tourbillonner autour du convoi, agitant leurs lances et brandissant leurs tomahawks. Les chevaux attelés, effrayés, commencèrent à se cabrer sans qu'il fût possible à leurs conducteurs d'en redevenir les maîtres, tandis que le nombre des Indiens augmentait de telle manière que la résistance, de minute en minute, semblait devenir de plus en plus impossible.

« Le premier et second rang dans la brèche! — Premier rang, apprêtez armes! — Troisième rang, dans l'enceinte des chariots! » commanda en ce moment le vaguemestre, dont la forte voix domina un instant les hurlements sauvages des Indiens. Tout le personnel de l'expédition obéit aussitôt à cet ordre, et en une seconde, de tous les côtés du carrel, les canons des carabines se trouvèrent braqués sur les Indiens.

Évidemment ces derniers n'avaient point compté sur une pareille résistance, car ils reculèrent aussitôt, tandis qu'un certain nombre d'entre eux descendit de cheval: « Attention aux voitures! » s'écria Wood, auquel cette manœuvre n'avait point échappé. « Ajustez bien ceux qui s'approcheront en rampant et tirez.

— « Oui, pour qu'en un tour de main vous soyez tous massacrés! » dit en ce moment une forte voix venant du dehors, et vers le carrel s'avança la gigantesque stature du vieux Bob, sans qu'on pût deviner s'il venait de surgir de terre ou s'il sortait des rangs des Indiens. « Voilà ce que c'est que de ne pas suivre un bon conseil, » continua-t-il, en approchant du convoi sans paraître s'occuper des Indiens qu'il laissait derrière lui. « Si vous aviez passé la journée à vous reposer dans vos voitures, vous auriez évité cette fatale rencontre, tandis que maintenant un seul coup de fusil peut causer votre perte. Laissez-moi avoir un entretien avec les Peaux-Rouges, afin de voir où en sont les choses.

— « Ou bien pour nous livrer les mains liées, » murmura le vaguemestre, les sourcils contractés. Mais Green, qui, pâle d'émotion, se trouvait près de lui, lui serra le bras.

« Laissez agir ce vieillard, » lui dit-il. « Notre position ne saurait devenir pire, et il se peut qu'il ait raison. » Wood se mordit les lèvres. Quant à Baumann, placé derrière eux, il explorait toute la scène, et ses yeux semblaient exprimer plus de plaisir à contempler les pittoresques figures des Indiens, leurs visages bariolés et leur curieux attirail de guerre, que de préoccupation pour sa propre sûreté. — Non loin de lui, au second rang, se tenait Dutch-Bill, les lèvres contractées. Sa main droite serrait convulsivement sa carabine, tandis que de la main gauche il tenait pressé contre lui Joseph qu'il venait de retrouver. Pourquoi les yeux de ce dernier s'allumèrent-ils aussitôt qu'il entendit la voix du vieux Bob et qu'il vit apparaître sa grande taille? c'est ce qu'il serait difficile de deviner. Ses yeux, attachés sur le vieillard, en suivaient les moindres mouvements, jusqu'à ce que ce dernier se retourna et s'avança seul au milieu de l'espace qui séparait les Indiens des hommes blancs.

Un silence solennel régnait dans toute l'expédition. Un Indien à cheval se détacha de la foule des Peaux-Rouges et s'avança au-devant du vieillard.

* Voir les nos 11, 12, 13, 14, 15, 16 et 17.

« Que veut l'*Oiseau noir*, et pourquoi troubler des gens paisibles qui vaquent à leurs affaires et n'ont jamais causé le moindre tort aux Peaux-Rouges ? » dit alors Bob d'une voix forte. « A-t-il des griefs contre eux, ou bien a-t-on déterré la hache de guerre contre les hommes blancs ? »

L'Indien fit un signe d'impatience. « Pourquoi l'homme vieux me questionne-t-il ainsi ? » répliqua-t-il en bon anglais. « Son cœur est-il changé et lui fait-il éprouver le besoin de revenir auprès des hommes blancs ? S'il en est ainsi, qu'il lui obéisse. Quant à l'homme rouge, il a faim et son wigwam est vide ; et cela parce que le grand Père blanc n'a pas tenu sa parole. L'homme rouge a longtemps attendu et souffert. Si donc il reprend au blanc ce qui lui est dû, il agit justement.

— Tehohpee, je te préviens, » continua le vieux Bob en élevant davantage la voix, « fais bien attention à la voie dans laquelle tu vas t'engager ! Jamais jusqu'ici les Comanches et les Kiowas n'ont été pareils aux loups de la prairie qui pillent et dérobent tout ce qu'ils rencontrent. Ils ont toujours été très-haut dans l'estime de leurs frères. Mais fais attention que déjà plusieurs tribus ont disparu si complétement de la prairie qu'à peine rencontre-t-on çà et là quelques-uns de leurs membres disputant leur manger aux loups, et songe que le Démon des Prairies n'attend plus que le moindre prétexte pour s'abattre sur ceux qui ne sont pas encore en son pouvoir. — Pense au fort Atkinson, Tehohpee, et ne va pas plus loin. — Que veux-tu ? Si l'homme rouge a faim, demande, et il lui sera donné ce dont il a besoin. — Lui faut-il des vêtements ? il en aura ; mais, encore une fois, ne va pas plus loin, et fais en sorte que je n'aie pas à me détourner de toi et de tes frères, comme d'une tribu tombée au pouvoir du mauvais esprit. »

L'Indien resta immobile sur son cheval, pareil à une statue, jusqu'à ce que le vieux Bob eût fini de parler.

« Nous savons, » dit-il alors, « que Poing de fer a un cœur qui bat pour ses frères rouges ; n'importe : nous ne sommes pas venus ici pour demander, mais pour prendre ce qui nous revient. Nous sommes dans notre droit. Dis aux hommes blancs qu'ils peuvent partir ; que chacun d'eux prenne son cheval, et emporte ce qu'il lui faut en provisions. Nous n'en voulons pas à leur vie ; mais hâte-toi, pour qu'il n'arrive pas malheur avant qu'il soit trop tard. »

Le vieillard se retournait déjà pour transmettre ces paroles aux gens de l'expédition, lorsqu'un second Indien, couvert d'une sale couverture bleue rejetée sur ses épaules, et la tête ornée d'une plume d'oiseau de proie, sortit du rang des Indiens, et, accourant au galop de son cheval, adressa quelques mots au premier d'un ton de mauvaise humeur. Celui-ci répondit avec calme et dignité ; mais sa réponse même parut donner lieu à une violente altercation. Le vieux Bob examina un instant avec anxiété la figure des deux Indiens, puis leur dit d'une voix ferme :

« Est-il convenable, dans une entrevue de gens honnêtes, d'interdire à l'un d'eux d'entendre ce dont il est question, ou bien est-ce pour chercher un subterfuge que l'homme rouge emploie une langue étrangère ?

— C'est de l'espagnol, oncle Bob ; l'Apache n'en connaît point d'autre, et je connais cette sale engeance ! » dit tout à coup une jeune voix venant du convoi. Et, avant même que le vieillard étonné eût eu le temps de se retourner, Joseph se trouvait déjà à ses côtés, sa légère carabine à la main. Dutch-Bill et Green parurent un instant vouloir suivre son exemple et s'élancer auprès de lui, mais ils comprirent aussitôt toute l'imprudence d'un pareil mouvement et revinrent à leur place.

« Il demande le signal immédiat de l'attaque, ainsi que toutes les chevelures des hommes blancs pour ses guerriers. Maudits Apaches ! lâches quand ils sont seuls, pillards et sanguinaires dès qu'ils se voient supérieurs en nombre ! » s'écria alors Joseph d'une voix perçante, et, se tournant vers le second Indien, il lui adressa, en langue espagnole, quelques paroles qui, évidemment, devaient être insultantes, à en juger par l'attitude du jeune homme, ainsi que par l'exaspération et l'impatience qui semblaient de plus en plus agiter tous les Indiens.

Au premier moment, l'Apache parut stupéfait d'une telle hardiesse ; sa figure se contracta ensuite de fureur, et, comme pour considérer de tous côtés son interlocuteur, il fit décrire à son cheval un cercle autour de lui. Joseph avança d'un pas, et suivit du regard les moindres mouvements de l'Indien. Mais à peine le cheval de celui-ci eut-il la tête tournée dans la direction des Peaux-Rouges, qu'il fit un bond prodigieux et que l'Indien, se penchant de côté, saisit Joseph par le bras, le souleva de terre et le coucha en travers devant lui sur sa selle. — Déjà il s'élançait au galop pour rentrer dans les rangs des Indiens, qui avaient salué ce trait de vigueur d'un immense cri de triomphe, lorsque résonnèrent derrière lui deux coups de carabine. Le cheval plia sur les jambes de derrière, et le cavalier tomba à la renverse.

Le cri de joie des Indiens se changea aussitôt en un affreux hurlement, et le chef des Comanches revint joindre en toute hâte ses guerriers. — Quant au vieux Bob, après avoir jeté un regard douloureux sur toute l'expédition, il saisit sa carabine et se précipita au milieu des rangs des Indiens, où il commença à gesticuler énergiquement. Pendant quelques secondes Green l'aperçut agitant sa carabine en tous sens, et pérorant avec animation ; mais bientôt des cavaliers indiens le dérobèrent à sa vue. Au même moment, une troupe de Peaux-Rouges se précipita sur le convoi au galop de leurs chevaux, la lance tendue en avant, et le corps tellement penché sur le cou de leurs montures qu'il était presque impossible de tirer sur eux à coup sûr et de résister à un pareil élan.

« Du sang-froid ! » s'écria le vaguemestre, qui, dès la rupture des négociations, avait repris toute sa fermeté. « Que personne ne tire avant le commandement. — Attention : — Feu ! »

Les Indiens n'étaient plus qu'à cinquante pas lorsqu'eut lieu cette première décharge, dont le résultat sembla dépasser l'attente de ceux qu'ils attaquaient. Les Peaux-Rouges se dispersèrent en tous sens, comme si la foudre était tombée au milieu d'eux. Un assez grand nombre de chevaux, mortellement frappés, se roulaient à terre dans les dernières convulsions de l'agonie, tandis que leurs cavaliers faisaient de pénibles efforts pour se dégager. Mais à cent pas plus loin les fuyards se reformèrent aussitôt, et un nouveau groupe vint derechef fondre sur le convoi.

« Second rang, en joue ! » commanda alors le vaguemestre. Mais, avant que les assaillants se fussent approchés aussi près que la première fois, leur troupe s'ouvrit tout à coup, et une grêle de flèches et de balles vint, comme sortie de terre, tomber au milieu des blancs, jetant parmi eux la mort et la confusion.

« Tenez bon, et faites attention aux Indiens qui rampent à terre, » s'écria alors le vaguemestre. En même temps, mettant en joue sa carabine, il tira. Un Indien bondit et retomba à terre ; mais une seconde nuée de flèches vint s'abattre sur le convoi, et au même moment des hurlements affreux se firent entendre aux deux côtés du carrel. Une foule d'Indiens, se glissant dans les hautes herbes, avaient atteint les chariots sans être aperçus, les avaient escaladés, et se précipitaient dans l'intérieur de l'enceinte en brandissant leurs tomahawks. En même temps, une nouvelle troupe de cavaliers indiens se précipitait sur les blancs à l'extérieur, leur enlevant ainsi tout espoir de fuite et de salut.

. . . .

Quelques heures plus tard, trente cadavres scalpés, des chariots à moitié brûlés, des monceaux d'étoffes que les Indiens, surchargés de butin, n'avaient pas pu ni daigné emporter, signalaient l'endroit où avait eu lieu la plus affreuse boucherie qui de notre temps ait ensanglanté la route de Santa-Fé.

O. Ruppius.

(*La suite au prochain numéro.*)



CHARADE

La nature a posé sur socle de corail
Mon premier, recouvert du plus brillant émail ;
Femme qui le possède a toujours ce sourire
Qui sur nous constamment exerce son empire.
Mon dernier, cher lecteur, est un simple pronom,
Qu'il est fort peu poli de substituer au nom.
Mon tout, à votre gré, vêtement ou parure,
Sert aussi quelquefois de riche garniture.

Bougier.



RENSEIGNEMENTS

Une abonnée indignée. Merci pour cette indignation ; le plagiat dont elle nous parle nous a déjà été signalé ; nous sommes assez riches pour faire l'aumône aux indigents, assez généreux pour épargner les poursuites à ceux qui copient chez nous les points *fourrure* et autres, *double-croix*, etc. ; mais nous partageons l'opinion de notre abonnée, et nous pensons, comme elle, que les plus simples notions de probité devraient commander à ceux qui copient chez nous des pages entières, d'indiquer tout au moins la source à laquelle ils ont puisé.

Une villageoise de Montmirail n'a aucunement besoin de mes conseils ; j'approuve de tous points la combinaison qu'elle me soumet pour la robe de barége dont elle m'envoie l'échantillon ; les robes, même à volants, ont 4 mètres de tour ; chaque volant a, par conséquent, 6 mètres de longueur ; les volants, partagés en *trois* ou bien en *cinq*, doivent couvrir un espace de 30 centimètres environ. — *A. M., aux pays des pampres.* Il serait impossible et inutile de décrire ici les manteaux et mantelets d'été dont nous allons publier incessamment les *dessins, patrons, explications* ; ces descriptions occuperaient, et au delà, la place réservée à *tous* les renseignements. — *N. M.* On ne peut broder en soutache les volants d'une robe blanche : cela serait trop lourd. — *Un fonctionnaire à Cette.* Voilà une lettre bien aimable : j'espère que nos trois jeunes lectrices seront bientôt satisfaites. — *N° 1250* recevra les indications demandées. On emploie généralement 9 mètres d'étoffe pour une robe sans volants. J'engagerai M. Sainfoin à autoriser la vente de son image chez un photographe. — *N° 8539.* Nous publierons prochainement un nouveau genre de broderie pour vêtements d'enfants. Oui, sans doute, pour le nankin. — *N° 1548.* Nous avons un si grand nombre de travaux en préparation qu'il nous est impossible d'envoyer le dessin de fichu Marie-Antoinette en mignardise ; s'adresser à M. Leballeur. A 4 ans les petits garçons peuvent adopter les blouses et les pantalons. — *N° 2202* recevra les patrons de manteaux et de mantelets. Velours noir pour le chapeau rond en paille. — Mme *P..., à Vitry.* Le canevas zéro vous sera envoyé, si vous le demandez à M. Simart, rue de Rambuteau, 63. Mille regrets pour les initiales ; nous ne pouvons envoyer celles de *toutes* nos abonnées, et les remplaçons par des alphabets, ainsi que je le répète bien souvent. — *N° 840* a reçu et recevra des patrons de lingerie pour enfants. — *M. N.* Blouses sans pantalons pour la petite fille de 15 mois. Crinoline, jupe et veste pour le petit garçon de 2 ans 1/2. Garnir la robe de la petite fille de 4 ans 1/2 avec des ruches chicorées.

Mme *B. R., à Vil......c.* Non, madame, il n'y a pas eu *mauvaise volonté de ma part* : il y a eu, il y a impossibilité ; pour vous répondre moi-même au lieu de vous conseiller d'écrire à M. Simart, relativement au prix de l'ombrelle de mignardise, j'aurais dû quitter mes occupations, perdre une demi-journée, me rendre à l'autre extrémité de Paris, chez M. Simart ; veuillez réfléchir que vous n'êtes pas notre *unique* abonnée, tant s'en faut ! et que nous ne pouvons accepter cette singulière confusion d'attributions qui transformerait les bureaux du journal en maison de commission ; c'est justement afin d'éviter les commissions et les réclamations que nous avons indiqué M. Leballeur ; *nous ne l'imposons à personne*, mais nous demandons que l'on ne nous impose pas à nous-mêmes des soins tout à fait étrangers à nos engagements ; veuillez vous adresser à qui bon vous semblera, mais veuillez ne pas exiger que nous fassions des démarches incompatibles avec nos fonctions ; aucune administration n'a prouvé plus que la nôtre sa complaisance ; — nous désirons que l'on ne nous la fasse pas regretter, en demandant, pour le prix de 12 francs par an, non-seulement le journal auquel on a droit, mais encore des services auxquels on n'a pas droit et qui ne peuvent nous tomber en partage ; ce désir est du reste exaucé, car cette lettre est *unique* en son genre. — *A. B., n° 4478.* Rien n'est plus précieux à mes yeux que l'approbation des pères et des mères de famille, et je remercie de tout cœur Mme B. pour cette lettre si bienveillante et si bien écrite. Les patrons de faux-cols peuvent servir pour cols de chemises, puisque la forme est la même. On porte encore les bournous algériens : je préfère pour jeune fille les modèles parus dans ce numéro ; rien n'est obligatoire quant à la soutache, une jeune fille peut la supprimer et lui substituer une simple *tresse* ou galon, bordant le manteau, quel qu'il soit. — *Marie.* Les jupes de *dessous* des robes à deux jupes n'atteignant pas la ceinture, il me semble impossible de *moderniser* ces robes, puisque la *disposition* de ces jupes ne permet pas de les découper en petits volants ; si vif que soit mon désir de donner de bons conseils d'économie, il est des cas où je me trouve en face d'*impossibilités* ; il faut donc se résigner soit à abandonner ces robes, soit à les porter telles qu'elles sont ; si l'on a assez d'étoffe, on pourra réunir les bandes *ombrées* de la robe de mousseline, en faire un volant posé au bas de la jupe, faire de petits volants pareils au fond de la robe, les placer au-dessus de ce volant ombré. Ce numéro contient les plus jolis modèles de *confections*. Oui, pour le fichu Marie-Antoinette. Le velours anglais étroit coûte 10 centimes le mètre : le prix est le même à la pièce et au mètre. Oui, sans doute, pour le chapeau. — Mlle *Antoinette P.* On peut agrandir un châle de crêpe de Chine en le bordant avec de la guipure noire. — *Grenoble, n° 8667.* Les corsages à pointes conviennent mieux que ceux à ceinture pour les étoffes épaisses, telles que la toile anglaise ou le piqué ; le saute-en-barque pareil peut être parfaitement porté, même *à la ville* ; nous ne pouvons publier en ce moment d'autres patrons de vestes ; s'adresser à M. Leballeur. Une petite fille de 2 ans porte une jupe *à cercles*. — *Une amie, etc.* (lettre de Paris), trouvera chez Mlles Montalant, rue de Seine, 68, les *fournitures* nécessaires pour exécuter les fleurs en papier. Mme Ribes, rue des Batailles, 1, Champs-Élysées, donne en ville des leçons pour exécuter nos travaux au tricot et crochet. Voir les articles *Modes* pour chapeaux et manteaux. — *Une nouvelle abonnée, etc.*, reçoit les modèles de mantelets. Je ne puis préciser le moment où paraîtront de nouveaux dessins de soutache, car cela dépend des graveurs. — *Une abonnée des bords de la mer.* Fond de tulle noir entièrement couvert d'un treillage fait en velours noir zéro, afin de donner un peu de *soutien* au mantelet ; non, pour le petit mantelet : il ne peut pas même servir pour toilette négligée, le tulle étant *paré*. Convertir la jupe de dessous de la robe de mousseline à deux jupes en un haut volant attaché à la jupe de dessus. Le bleu et le violet ne peuvent se rencontrer dans la même toilette : il y a incompatibilité entre ces deux couleurs. La moire antique peut être portée même au mois de mai ; le velours épinglé ne dépasse pas le mois de mars. — *A. E. C. D.* On ne porte pas de jour des gants couleur *paille* ; les plus parés sont : gris clair, écru clair, nuance chamois. Avec un fichu de dentelle noire on mettra des manches larges en dentelle blanche, recouverte d'une dentelle noire. *Ce que tout le monde sait* a répondu ou répondra prochainement aux autres questions de mon aimable filleule.

Le Directeur-Gérant : **W. UNGER.**

Paris. — Typ. de Firmin Didot, imprim. de l'Institut et de la Marine, r. Jacob, 56.

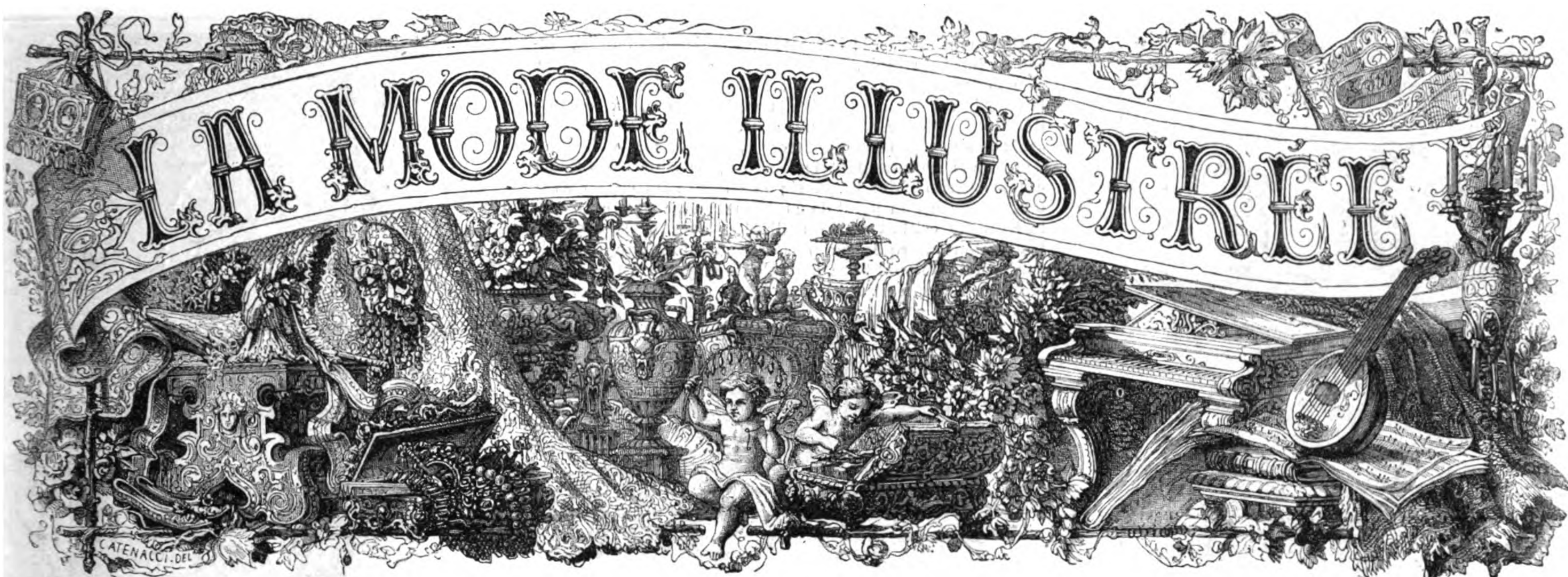
RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

J'ai traversé plusieurs fois la mer calme ou furieuse. Elle ne m'a jamais épouvanté.

N° 19. TROISIÈME ANNÉE. 12 mai 1862.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, 50 centimes. AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE SAMEDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE : PARIS. Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr. DÉPARTEMENTS (frais de poste compris). Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c. Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

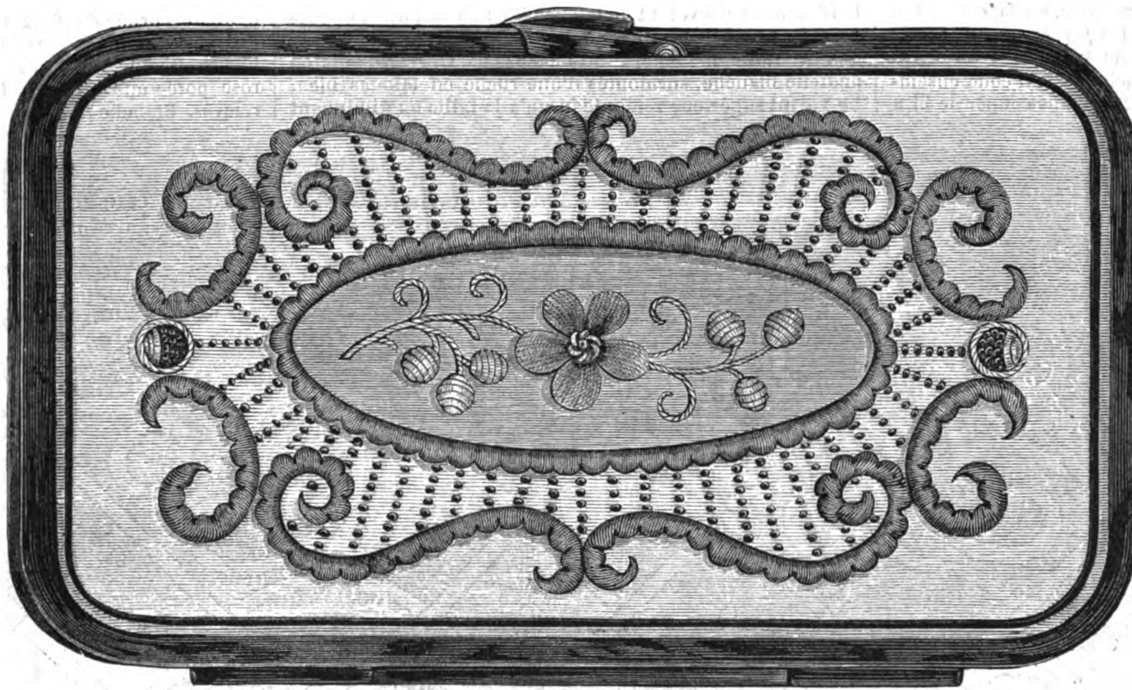
RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56. S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND. Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER. Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ : PARIS. Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c. DÉPARTEMENTS (frais de poste compris). Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr. Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue. — On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (*Pour l'étranger le port en sus*). —

Porte-cigares.

On exécute ce travail sur du maroquin brun ou sur de la moire antique brune, de nuance foncée ; l'arabesque est faite au feston avec de la soie brune, de nuance plus claire que le fond ; le petit *semé* se compose de perles d'or cousues isolément ; le bouquet du milieu est fait avec trois nuances de soie brune plus claires que le fond ; la plus foncée de ces nuances sert pour les tiges, — la nuance moyenne pour la partie inférieure des feuilles de la fleur, la nuance claire pour la partie supérieure de ces feuilles ; le cœur de la fleur et les boutons sont faits avec du *bouillonné* d'or ; les deux gros pois de l'arabesque avec du cordonnet d'or ; pour le contour des perles d'or, et du bouillonné d'or pour l'intérieur.



PORTE-CIGARES.

Dessin pour bretelles.

MATÉRIAUX. — Reps de laine de nuance brune ; 1m,40 de tresse de soie couleur maïs ; soie de cordonnet : 3 écheveaux rouge foncé ; 1 écheveau jaune d'or ; 4 écheveaux verts ; 3 écheveaux ponceau ; 3 écheveaux lilas ; 1 écheveau gris.

La tresse de soie maïs est *faufilée*, en *ondulations*, puis festonnée de chaque côté, avec des points assez écartés, faits avec la soie rouge foncée ; une couture en croix (même soie) est placée au milieu. La petite fleur à cinq feuilles (ainsi que les deux *ronds* qui la surmontent) est exécutée avec la soie ponceau, au feston, — les ronds au passé ; le petit cercle du milieu de la fleur est au point de tige, exécuté avec la soie jaune d'or ; le contour extérieur des palmes est festonné avec la soie lilas ; le contour intérieur est fait au point de tige, avec la même soie ; un troisième contour est la soie jaune ; l'intérieur est un semé de nœuds en même soie ; les vrilles sont en soie lilas ; les branches sont au point d'arêtes en soie verte ; celles qui tiennent aux palmes sont faites avec la soie grise.

Corbeille avec bouquets de violettes.

MATÉRIAUX. — Une petite corbeille ronde ; laine de castor de nuance verte moyenne ; 2 mètres de ruban violet ayant 1 centimètre de largeur ; doublure, etc.

Cette petite corbeille servira de pelote parfumée, et à la fois d'ornement pour une table de toilette ou d'ouvrage. On prendra un panier d'osier bruni et verni, de même dimension que notre dessin ; on préparera d'abord avec de la ouate, à laquelle on ajoutera beaucoup de poudre d'iris, un petit coussin, plat dans le fond, bombé par-dessus, de façon à remplir tout l'intérieur du panier ; ce coussin sera recouvert de mousseline, et l'on pose au-dessus une touffe de violettes exécutées en ruban, pareilles à celles dont l'explication se trouve dans le n° 4 de la présente année. — Si l'on ne peut se procurer aisément de la laine de castor, on couvrira le coussin avec un morceau de cachemire vert, avant de placer la touffe de violettes. On pourra même tenter d'employer de la laine verte ordinaire à défaut de laine de castor, pour exécuter le petit travail que nous allons décrire.

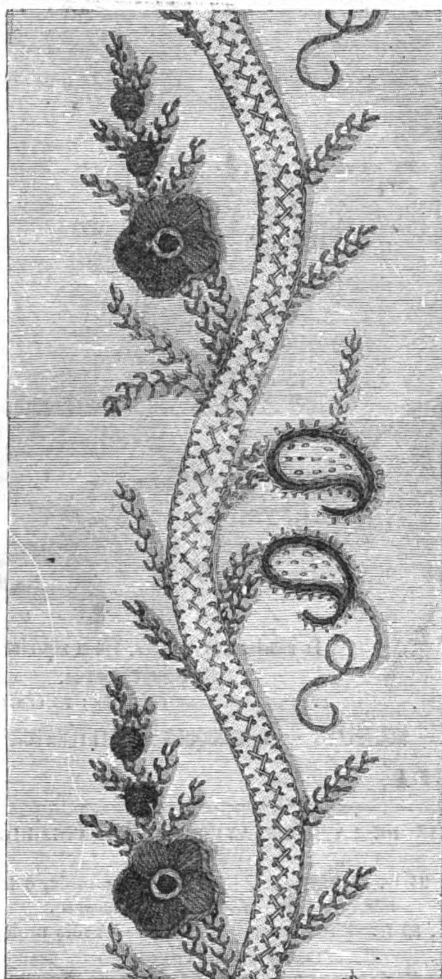
On prend une aiguille à tricoter, en bois, ayant 1 centimètre 3/4 de circonférence, la laine verte, *double*, et l'on monte une maille ; — on prend une seconde aiguille, semblable à la première, et avec cette seconde aiguille on tire une boucle de laine au travers de la première maille ; on place cette boucle sur la première aiguille, comme seconde maille ; on tire de la même façon une autre boucle au travers de la seconde maille ; on la place sur la première aiguille comme troisième maille ; on continue de la même façon, en *pressant* les mailles autant que possible, jusqu'à ce que l'on ait une longueur suffisante pour entourer trois fois le coussin. On passe alors un brin de soie dans le bord inférieur de toutes les mailles qui se trouvent sur l'aiguille, on retire celle-ci, on coupe les mailles, qui forment ainsi une sorte de frange, avec laquelle on entoure le coussin en trois rangs, fixés séparément. Le rang supérieur, qui encadre les violettes, est coupé un peu plus *ras* que le rang suivant ; le dernier est aussi *ras* que possible, et cache seulement la couture du deuxième. On humecte le fond du coussin avec une dissolution de gomme arabique, afin de le coller au fond du panier : si celui-ci est à *jours*, il faudra que le coussin tout entier soit recouvert de cachemire vert, puisqu'on le verra par les interstices de l'osier.

Bordure

POUR VÊTEMENTS DE FEMMES ET D'ENFANTS.

La broderie orne, en ce moment, tous les vêtements, et l'on cherche sans cesse des combinaisons nouvelles qui, tout en se conformant à la mode, soient à l'abri de la vulgarité par une certaine recherche dans l'exécution des détails ; cette bordure réunit ces deux conditions ; elle se compose de soutache et d'application ; elle figurera au-dessus de l'ourlet d'une robe de femme ou d'enfant.

Nous supposons une robe d'alpaga couleur Havane, La Vallière, ou d'une teinte grise quelconque ; la soutache sera choisie de même couleur que la robe, mais de nuance un peu plus foncée ; on se procurera un peu de taffetas ou d'étoffe de laine, toujours de même couleur, mais de nuance plus foncée encore que la soutache ; on découpera dans cette étoffe les feuilles de notre dessin et la partie inférieure des glands ; on les posera à leur place, on les fixera avec la soutache qui les encadre et qui forme les branches, les nervures, les vrilles ; cette soutache, après avoir été cousue avec de la soie fine de même nuance, est traversée, de distance en distance, par un point perpendiculaire fait avec de la grosse soie noire de cordonnet. La partie supérieure des glands reste *vide* ; on y fait des *nœuds* avec de la soie noire de cordonnet ; la même bordure sera répétée au bas des manches. Le dessin peut aussi servir pour talmas d'enfants.



DESSIN POUR BRETELLES.

Entre-deux en mignardise.

Ce dessin a été composé chez M. Simart, rue de Rambuteau, 64, sur la demande d'un grand nombre de nos abonnées. On l'exécute en mignardise de soie noire pour bas de robes, pour encadrement de châle de taffetas ou de cachemire noir uni; et, si l'on ne craint pas la *servitude* d'une couleur, on pourra poser sous l'entre-deux une bande de taffetas violet, lilas ou vert, sur fond noir. On l'exécutera aussi en mignardise blanche de coton pour robes de piqué ou de nankin.

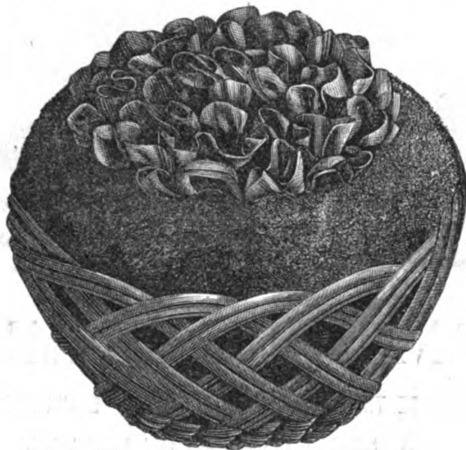
Nos lectrices connaissent ce travail, popularisé en France par notre journal; mais nous ne devons pas oublier que nous avons des abonnées nouvelles qui réclament quelques explications. La mignardise est un galon plat et mince, garni de picots; on trace le dessin sur du papier, et l'on suit tous les contours avec la mignardise, en la cousant à tous les points où elle se croise, *sans piquer au travers du papier;* on prend ensuite de la soie noire fine, ou du fil blanc fin si la mignardise est blanche, et l'on coud ensemble ceux des picots qui se joignent, sans couper le fil à chaque picot, et en le piquant au milieu du galon, pour rejoindre un autre picot; on fait ensuite, dans les *vides* un peu grands, des *roues* avec la soie ou le fil, en passant dans tous les picots intérieurs. Quand l'entre-deux est terminé, on le coud au-dessus de l'ourlet de la robe.

La mignardise de soie noire et la mignardise blanche en coton se trouvent chez M. Simart; il en expédie à celles de nos abonnées qui lui en font la demande.

Tapis de table.

MATÉRIAUX. — Reps de laine noire ou de couleur foncée pour le fond; tresse de soie brun *cuir*; même tresse plus foncée; soie chinée verte, 8 écheveaux; lilas, 3 écheveaux; rouge, 5 écheveaux; 2 écheveaux de soie noire de cordonnet; 3 nuances de soie couleur *cuir;* 1 écheveau de soie maïs.

Sept petits dessins ou *échantillons* accompagnent ce tapis et indiquent l'emploi des matériaux ci-dessus énoncés; ce travail est fait presque entièrement au passé; la tresse de soie la plus foncée, placée au bord du tapis, est fixée par un feston fait avec la soie maïs; — la tresse placée au-dessus est festonnée avec la soie brune la plus foncée; la couture en croix, au milieu des tresses, est faite avec la soie noire; les petites croix *semées* entre les deux tresses, avec la soie maïs. Les fleurs de la bordure sont festonnées; les cœurs des fleurs et les pois sont faits au passé; on encadre les cœurs avec un contour fait au point de cordonnet, avec la soie brune; le feuillage est fait au point d'arêtes avec la soie verte; les boutons de roses, au passé avec contours au point de cordonnet. On peut faire ce tapis aussi grand qu'on le désire, en recommençant le dessin, et rapprochant les lettres A.



CORBEILLE AVEC BOUQUETS DE VIOLETTES.

Alphabet orné, au plumetis.

Ces lettres, fort riches, serviront pour orner les coins de mouchoirs. On pourra aussi les employer pour taies d'oreillers très-élégantes et pour les beaux draps de lit.

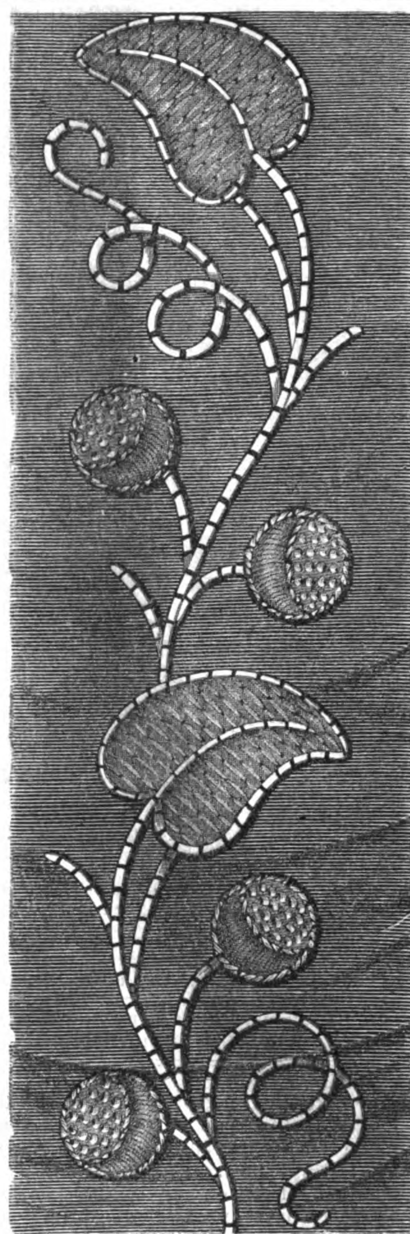
DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe de dessous en taffetas lilas. Robe de dessus en mousseline blanche. La jupe est ornée de cinq entre-deux en guipure blanche, ayant environ 6 centimètres de largeur. La mousseline de la robe est enlevée sous ces entre-deux. Corsage ouvert par devant. Corsage de dessous décolleté, en taffetas lilas. Plastron de mousseline plissé, garni de guipure. Un entre-deux de guipure blanche orne le corsage par derrière, et continue sur chaque devant. Manches larges, ornées de deux entre-deux de guipure et garnies de guipure blanche, légèrement froncée. Les manches sont posées sur des manches de taffetas lilas. Ceinture lilas à longs bouts frangés. Bonnet-fanchon en guipure blanche, orné sur le devant de la tête avec trois rosettes de ruban lilas.

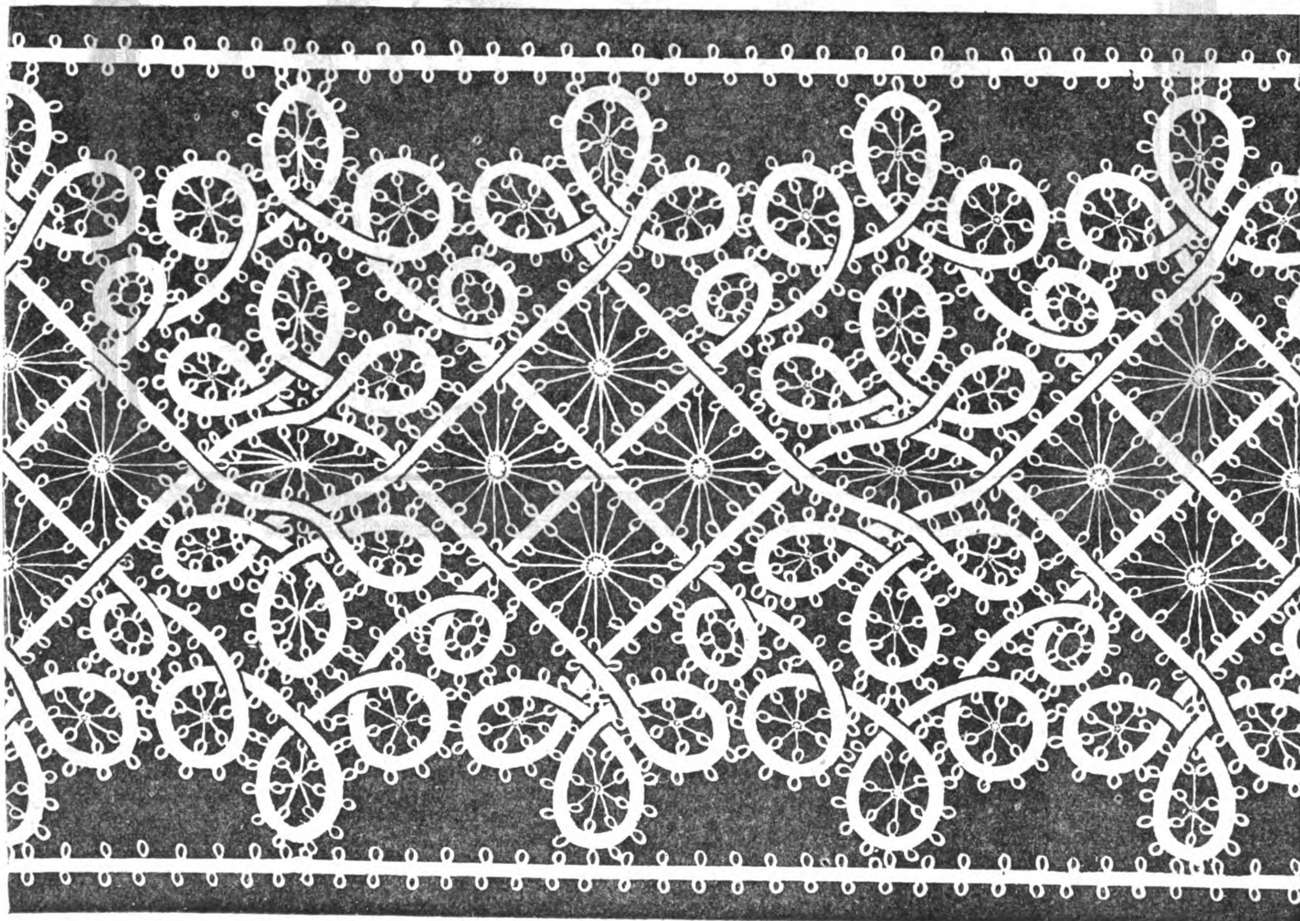
Robe pour soirée dansante. Jupe de taffetas blanc, garnie sur une hauteur de 50 centimètres avec deux volants de taffetas blanc; trois volants de taffetas bleu, disposés en biais, et alternant sur toute la largeur de la jupe, qui est bordée avec un volant de taffetas bleu ayant, ainsi que les volants, posés en biais, 4 à 5 centimètres de largeur. Jupe de mousseline blanche, garnie avec deux larges volants de dentelle blanche, surmontés d'une ruche en taffetas bleu. Le volant supérieur remonte jusqu'à la taille en diminuant de largeur. Le volant inférieur, du côté gauche, se perd sous le précédent; ce même volant, inférieur du côté droit, revient sur le côté gauche, au-dessus du volant supérieur où il est retenu par une branche de roses roses. Corsage décolleté à pointe. Berthe en mousseline plissée, garnie de dentelle, ornée de deux rubans bleus. Manches courtes, couvertes de deux rangs de dentelle, séparés par des ruches bleues. Bouquet de roses sur le devant du corsage. Grosse rose posée au-dessus du front, au milieu des bandeaux relevés. Branche de roses sur le chignon.

Robe de foulard, fond gris, parsemé de zigzags blancs. — La jupe est garnie avec un volant tuyauté, à tête ayant 12 centimètres de hauteur, bordé de chaque côté avec du ruban blanc. Corsage à pointe décolleté carrément. Petite pèlerine pareille à la robe, garnie d'une bande tuyautée (3 centimètres de largeur) sans *tête*, bordée de blanc; manches demi-larges, marquant un peu le coude, garnies d'un volant pareil à celui de la jupe.

Robe de grenadine de laine. — Fond gris à losanges *courantes* brunes et orangées; la jupe est garnie avec cinq volants tuyautés, simplement ourlés, surmontés d'un passe-poil en taffetas brun; ces volants, séparés par un espace d'un 1/2 centimètre ont 15, — 14, — 13, — 12, — 11 centimètres de hauteur; manches larges, froncées perpendiculairement,



BORDURE POUR VÊTEMENTS DE FEMMES ET D'ENFANTS.



ENTRE-DEUX EN MIGNARDISE DE M. SIMART, RUE RAMBUTEAU, 64.



Moine. Imp. Paris.

LA MODE ILLUSTRÉE.

Bureaux du Journal 56, Rue Jacob. Paris.

Toilettes de Mme VIGNON CHAUVIN, 182, rue de Rivoli

Ameublements et Bronzes de la Mon de COMMISSION GÉNÉRALE 53, r. d'Hauteville.

garnies d'un volant tuyauté; corsage froncé, montant. Ceinture assortie en gros grain. Mantelet de taffetas noir. Chapeau de paille cousue garni de rubans noirs à filets orangés; diadème de fleurs des champs dites boutons d'or.

Robe de mousseline blanche. — Le bas de la jupe est orné de sept volants festonnés ayant chacun 4 centimètres de largeur; corsage *à la vierge;* guimpe de mousseline plissée à l'intérieur du corsage; manches larges, garnies de quatre petits volants festonnés, ayant 3 centimètres de largeur, et, à l'intérieur, de deux volants festonnés, placés de façon à figurer les sous-manches. Large ceinture bleue, à longs bouts frangés, nouée par derrière. Chapeau rond en paille cousue, garni avec une écharpe de tulle noir, de dentelle, à semé de petits bouquets, terminée par deux rangs de dentelle; cette écharpe est nouée de côté, par derrière, sur le chapeau, et fixée par une agrafe de ruban bleu à longs pans; brides bleues, garnies au bout avec deux rangs de dentelle noire.

DÉTAILS RELATIFS AUX GARNITURES DE ROBES.

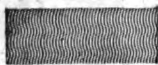
Les volants tuyautés, si fort à la mode aujourd'hui, emploient plus d'étoffe que les volants froncés; pour garnir 1 mètre de la jupe, par exemple, il faut 2 mètres 50 centimètres de bandes, que l'on plisse à tuyaux, pour former le volant; en d'autres termes, une jupe ayant 4 mètres 40 centimètres d'envergure *exigera* 11 mètres de bandes, plus ou moins hautes, pour faire un volant tuyauté.

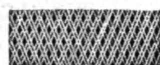
Les volants simplement froncés doivent avoir 1 mètre 50 centimètres pour garnir 1 mètre; en d'autres termes, on emploiera 6 mètres 60 centimètres de bandes pour cha-


Soie brun foncé.


Soie lilas chinée.


Soie rose chinée.


Soie verte chinée.


Tresse brun clair.


Tresse brun foncé.


Reps noir.

A

A

5850

que volant garnissant une robe ayant 4 mètres 40 centimètres d'envergure. Cette proportion reste toujours la même pour tous les volants, toutes les garnitures froncées, qu'elles soient en taffetas, — en mousseline, — en dentelle, — en guipure. On met toujours la longueur de l'objet que l'on garnit, et la moitié de cette longueur en plus. Un châle ayant 1 mètre 50 centimètres de longueur sur chacun de ses côtés, devra être garni, par conséquent, avec 9 mètres de guipure ou de dentelle.

MODES.

La mode est à peu près arrêtée pour toute la saison d'été; il faut constater tout d'abord que les changements se réduisent..... à rien : toujours les jupes à cercles, les robes brodées en soutache, au point de chaînette, etc., pour étoffes épaisses; les volants, les ruches, les chicorées, toutes les garnitures possibles enfin, parmi lesquelles se glisse la dentelle noire étroite ou la guipure pour les robes de barége, de mousseline, de soie, de mousseline imprimée, de taffetas léger. Les mantelets et *pardessus* de tout genre sont en pleine anarchie; ils ne veulent plus respecter aucune loi, connaître aucune règle; ils ont secoué le joug de l'uniformité. Ils ont proclamé une indépendance dont le maintien serait bien précieux pour l'économie en général, pour moi en particulier; on les porte grands, on les porte moyens, on les porte petits. Tous ceux que l'on a et même tous ceux que l'on a eus, pourront servir, et je n'aurai plus à résoudre le problème compliqué qui m'a été soumis plusieurs fois : étant donné un mantelet très-petit, le transformer en manteau très-grand, — ou bien encore, d'une veste courte et ajustée, composer un vêtement long et flottant. Comme il n'y a plus d'obligations, on échappe aux restrictions; — je crois que je voulais dire le contraire : comme il n'y a plus de restrictions, il n'y a plus d'obligations... N'importe; de quelque façon que l'on accommode cette phrase, elle est l'expression de la vérité : le mot d'ordre, à propos de mantelet, est celui-ci : liberté, — égalité !

S'il m'était donné de développer philosophiquement



cette devise, je pourrais prouver que ces deux mots doivent être inséparables; ils se complètent, ils ont une foule d'affinités puissantes, incontestables, car enfin l'on n'est plus libre, du moment où l'on est astreint à l'uniformité. Mais je crois que le développement de cette vérité, si ingénieux qu'il puisse être, s'accorderait peu avec le cadre du sujet important que je traite en ce moment; j'y renonce à regret,—mais enfin j'y renonce. Revenons à nos manteaux.

Nos lectrices ont reçu un beau numéro contenant les dessins et les patrons des plus jolis modèles de la saison. Je me permettrai de leur adresser un avertissement à propos du petit paletot intitulé *saute-en-barque* (je n'aime pas cette désignation, elle est à la fois prétentieuse et vulgaire, et, si j'avais été conviée au baptême du vêtement en question, j'aurais choisi un autre nom); je ferme ma parenthèse, et j'ajoute que je veux seulement prévenir notre public féminin qu'il faut user dudit *saute-en-barque* avec modération et discernement. Il sera supportable, il sera même distingué, tant qu'il se soumettra à être pareil à la robe qu'il accompagnera; mais, dès qu'il voudra aborder la fantaisie, il faudra s'en méfier, parce qu'il deviendra aisément banal. Je sais bien que l'on en prépare de toutes nuances pour les bains de mer; on en fera même en cachemire rouge, garnis avec des boutons dorés : je conjure mes lectrices de vouloir bien se préserver de cet étrange caprice, si elles ne veulent courir le risque de ressembler à leurs cochers en tenue d'écurie livrés à l'occupation de panser les chevaux.

Les petites filles et les jeunes filles ont reconquis une jolie étoffe délaissée à tort depuis quelque temps, c'est-à-dire la mousseline de laine, qui compose des robes fraîches, *simplettes*, élégantes et économiques; on en trouve à carreaux de toutes nuances, au prix modeste de 80 centimes, et je n'ai pas voulu tarder à donner cette bonne nouvelle.

Je ne puis disposer d'un espace assez étendu pour ménager des transitions, et je me vois forcée de noter sans préparation une nouveauté d'un ordre tout différent; on porte universellement de petits peignes en écaille blonde ou brune, — en bronze doré, — corail, perles, etc., qui retiennent les cheveux par devant et divisent les bandeaux horizontalement en deux étages bien distincts. Cette mode

a éclaté comme un coup de foudre; elle sévit avec une intensité qui dépasse toutes les prévisions, et, si l'on veut l'adopter, il faut s'interdire tout retard. Si l'on ne se hâtait de porter ces peignes, il faudrait peut-être renoncer à cette mode, qui deviendra banale; en tout cas, l'on agira avec bon goût si l'on s'abstient de porter ces peignes dans la rue pendant le jour.

On voyait, il y a quelques jours, un rassemblement féminin à une vitrine derrière laquelle était exposé un trousseau non pas *splendide* (selon l'expression usitée en pareil cas, même lorsqu'elle est imméritée), mais charmant, élégant, distingué. J'avais suivi l'exemple général, j'examinais tous ces jolis objets d'un peu loin, à mon grand regret, lorsque, levant les yeux, je m'aperçus que je me trouvais devant la maison Leborgne-Henneveu. J'étais arrivée sans m'en douter rue du Bac, nº 56; je me hâtai d'entrer, afin de recueillir quelques notes qui seront peut-être utiles à nos lectrices.

Je reconnus tout d'abord, dans les objets que j'examinai avec attention, le soin minutieux, l'élégance sobre et discrète, la distinction exquise, qui se révèlent dans tous les détails, dans toutes les formes de la lingerie faite dans cette maison, et qui semblent être sa marque de fabrique, sa signature, son cachet, apposé sur tous ces objets, quels qu'ils soient. Les chemises de nuit, comme celles de jour, étaient divisées en plusieurs genres : il y en avait de simples en madapolam, festonnées, à très-petit chiffre brodé en coton rouge; d'autres, un peu plus élégantes, en toile, à bandes festonnées et ornées de petits jours; — d'autres enfin, beaucoup plus riches, à plastrons de dentelle, à pattes plissées, entourées de dentelle, ou bien encore garnies de broderie anglaise, — mais quelle adorable broderie anglaise! Elle peut lutter, pour la légèreté vaporeuse et cependant *arrêtée*, avec la plus belle dentelle. Je ne pourrai rendre que bien imparfaitement la grâce d'un certain dessin composé de petites marguerites encadrées avec des jours et des festons à jours. Quelques-unes des chemises de nuit étaient de forme Louis XV, c'est-à-dire à grands plis très-plats dans le dos; elles étaient ornées par devant de plis innombrables, exécutés avec une finesse et une netteté qui doublaient l'élégance de leur forme. Il faudrait un volume pour énumérer les camisoles brodées, garnies de dentelle, à manches garnies d'un très-haut poignet, sans manchette, mais orné d'entre-deux brodés, d'entre-deux de dentelle ou de plis encadrés de dentelle; les jupons, garnis de bandes très-étroites en broderie anglaise, posées, non au bas du jupon, mais sur le jupon même, en plusieurs rangées, séparées par de petits plis, rempliraient un autre volume. On avait préparé aussi des peignoirs en nansouk fin, à petite pèlerine, garnis de trois volants tuyautés; — des parures de toile fine, col et manches à toutes petites manchettes, — des mouchoirs simples, ornés seulement de deux initiales; — d'autres, plus élégants, garnis d'une étroite guipure blanche; — d'autres, enfin, tout à fait riches, surchargés de broderie extrêmement fine. Certaines parures, demi-habillées, se composaient du col et des manchettes en engrelure de dentelle, traversés par un velours noir zéro; cette jolie nouveauté avait été appliquée aussi à quelques-unes des chemises de jour : la coulisse se composait d'une engrelure traversée par un ruban de velours noir.



EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

Toilette de jeune fille. Robe en taffetas léger, gris clair; le bas de la jupe est garni avec des ruches étroites découpées de chaque côté, froncées au milieu, disposées en biais et encadrées de chaque côté par une ruche pareille. Manches larges garnies comme la jupe. Corsage plat orné de bretelles ruchées rejoignant une ceinture à longs bouts également ornés de ruches.

Robe de foulard fond noir, avec semé de petits bouquets de roses. La garniture de la jupe se compose d'une première série de trois petits volants tuyautés, en taffetas noir uni, surmontés de trois rangs de velours noirs étroits; 2e, 3e, 4e et 5e séries semblables; cette garniture est disposée de façon à couvrir les deux tiers de la jupe. Manches larges garnies d'une *série* de trois volants. Ceinture à longs bouts et à bretelles en taffetas noir. Corsage montant.

Beaucoup de camisoles avaient des cols à *pattes*, des manches dont les poignets avaient la même forme et étaient tout à fait propres à accompagner une robe de chambre; il y avait aussi des jupons à deux volants festonnés, tuyautés, d'autres festonnés sur l'ourlet; — enfin je me noierais non *dans la mare à Grappin*, comme M. de Coulanges, mais bien dans les détails, si je m'obstinais à les noter tous ici. La narration rend toujours imparfaitement ces merveilles de délicatesse et de bon goût; on ne peut compter ces plis, mesurer ces entre-deux dont l'assemblage produit des effets si riches et si simples; mais on peut rendre l'impression générale causée par l'examen auquel je me suis livrée. La lingerie de la maison Leborgne et Henneveu se fait remarquer par un luxe extrêmement *honnête*, parce qu'il est toujours distingué et qu'il ne vise pas à l'éclat; les objets les plus simples, les moins coûteux, y sont toujours élégants;

— c'est, en un mot, la maison de prédilection des femmes de bon goût, à instincts nobles et dignes, qui fuient les effets trop violents, parce qu'elles savent qu'il est difficile d'attirer l'attention sans éveiller la critique et sans faire naître le blâme. EMMELINE RAYMOND.

CE QUE TOUT LE MONDE SAIT *.

V

Un temps assez long s'est écoulé depuis la publication du dernier article portant le titre inscrit en tête de celui-ci. Ce n'est point par négligence, moins encore par versatilité, que j'avais interrompu ces articles : en analysant le sujet qu'il s'agissait de traiter, bien ou mal, mais enfin le mieux que cela m'était possible, je découvrais des aspects toujours nouveaux ; l'horizon s'étendait; les usages, les coutumes, même celles qui ont l'apparence de la frivolité, s'enchaînaient, se commentaient, se complétaient les unes par les autres; toutes se rattachaient bien évidemment à des vertus, à des qualités, ou, tout au moins, à des sentiments bienveillants, dont elles composaient la manifestation extérieure, et j'ai eu le désir ambitieux de mettre les effets en regard des causes, de faire un travail plus complet sur la *vraie* et sur la *fausse* politesse, d'offrir en un mot à nos lectrices une suite de réflexions propres à dissiper quelques-uns des doutes qu'elles me soumettent.

Je n'ai point abandonné ce projet : le travail est commencé ; il paraîtra dans le journal. Mais j'ai quelques lectrices qui considèrent l'attente comme le pire des supplices, et qui sollicitent depuis quelque temps la continuation immédiate des articles intitulés *Ce que tout le monde sait*, suspendus parce que je préparais un travail presque analogue. La jeunesse, qui a beaucoup de temps devant elle, ne sait, ne veut pas attendre : nous patientons plus volontiers lorsque l'avenir est moins long devant nous. Je ne me charge pas d'expliquer cette contradiction, je la constate et passe outre, en me soumettant docilement à la volonté de ces jeunes filles et de ces jeunes femmes qui se disent mes *filleules*; il me serait impossible de résister à leurs instances si gracieusement formulées, et je ne saurais repousser leurs vœux lorsqu'il m'est possible de les satisfaire.

On m'interroge sur plusieurs points, entre autres sur la composition et l'emploi des cartes de visite. Ces cartes portent le titre et quelquefois les armoiries, lorsque l'on possède un titre et des armoiries; les fonctionnaires y placent leur grade; les femmes de fonctionnaires y placent seulement leur nom. Les jeunes filles, à moins d'être majeures depuis plusieurs années, n'ont point de cartes de visite. Lorsqu'elles sont en âge d'accompagner leur mère, elles peuvent écrire leur nom sur la carte de celle-ci, surtout s'il y a des jeunes filles dans la maison qu'elles visitent; mais ce nom ne doit paraître dans aucune circonstance *officielle*. Si leur mère envoie des cartes de félicitations ou de condoléances, elles s'abstiendront de figurer sur ces cartes, en se souvenant qu'une jeune fille ne compte guère dans le monde avant son mariage. Je rends compte ici de l'usage *sensé;* je sais qu'il comporte certaines exceptions depuis quelque temps, et qu'il y a non-seulement des jeunes filles, mais encore des petites filles, qui ont leurs cartes de visite ; les dernières appartiennent à cette partie de notre génération qui est *mondaine* à l'âge de dix ans, et à qui l'abus du luxe, des plaisirs bruyants et des jouissances vaniteuses, prépare un si triste avenir. Je pense que, dans l'intérêt général, chaque âge doit conserver son caractère ; que le luxe, la vanité, la fausse recherche, exercent sur l'enfance une influence d'autant plus délétère, que sa raison n'a pas encore une force suffisante pour combattre ces entraînements et pour refuser à ces détails frivoles une importance exagérée.

Laissons donc les petites filles être des enfants, et n'habituons pas trop prématurément les jeunes filles à jouer un rôle dans le monde ; tout cela, me dira-t-on, à propos de morceaux de carton imprimé! Mon Dieu ! oui. — Tout se tient en ce monde, ainsi que j'espère bien vous le prouver un jour à propos de la politesse, et la plus insignifiante des actions a pour origine et pour conséquence des faits qui appartiennent à l'ordre moral, et qui révèlent les tendances, les faiblesses, les opinions des individus. Ce morceau de carton imprimé, sur lequel je lirai le nom d'une petite fille, établira à mes yeux la vanité et la frivolité de sa mère ; il m'apprendra que l'on enseigne à cette enfant l'omnipotence de la richesse, et qu'on lui fait croire qu'elle compte déjà dans le monde, par cela seul que ses parents sont riches. Il me prédira aussi, et bien exactement, l'avenir de cette enfant : une petite fille vaniteuse ne saurait se transformer en jeune fille modeste, en mère de famille digne de respect.

L'envoi d'une carte de visite est une action insignifiante, j'en conviens, mais toute négligence sur ce point est d'autant plus blessante que cet envoi est facile et insignifiant. On en doit au jour de l'an à toutes les personnes que l'on connaît ; on en envoie lorsque l'on a reçu une lettre annonçant un décès, si l'on n'est pas assez intime avec la personne qui envoie cette lettre pour lui faire une visite immédiate ; on ne laisse point de cartes pour les jeunes filles lorsqu'on en laisse une pour la maîtresse de la maison. Dans toutes ces circonstances, le *morceau de carton* représente un souvenir, une attention, et ne doit pas être méprisé; mais cette même carte de visite peut, selon les circonstances, devenir non un témoignage de politesse, mais une manifestation blessante. On ne doit pas se borner à envoyer une carte en retour d'une visite ; il faut rendre la visite soi-même, laisser une carte si l'on ne trouve personne, ou, mieux encore, choisir pour cette visite le jour de réception de la personne que l'on va voir. On est excusable d'agir différemment, seulement lorsque l'on a un grand nombre d'occupations, ou que l'on est malade; dans ces deux cas, on envoie une carte de visite, en y joignant quelques mots d'explication et d'excuse. Il n'y a point de *position* qui puisse dispenser d'être poli ; ceux-là seuls qui, par le caractère et l'éducation, sont au-dessous de la place qu'ils ont atteinte, croient s'élever en s'affranchissant de tout témoignage de savoir-vivre : ce sont les parvenus de la mauvaise espèce, ceux qui pensent que le succès constitue un privilége et confère une supériorité; ils ignorent que l'impertinence est inséparable de la sottise, que la grossièreté accompagne et dénonce toujours la vulgarité des sentiments. On n'a jamais vu une personne possédant une valeur *réelle*, morale ou intellectuelle, manquer aux devoirs de politesse imposés par les rapports sociaux, parce que ces devoirs ne sont pas une *lettre morte*, un usage vain et frivole, mais une affirmation constante des sentiments modestes et bienveillants qui animent une âme un peu élevée. Les individus *bouffis* de vanité se dispensent de ces affirmations, parce que leur présomption leur persuade qu'il ne saurait y avoir de devoirs pour des natures d'*élite;* c'est le contraire qui est la vérité. Toute supériorité réelle ou de convention, ou purement sociale, impose des devoirs plus nombreux et plus minutieux encore qu'ils ne sauraient l'être pour les personnes que rien ne signale à l'attention générale. On doit se faire pardonner sa supériorité par les envieux si cela est possible, la faire oublier aux caractères ombrageux qui seraient disposés à la considérer comme une agression permanente; en un mot, *cadrer* avec les autres en toute circonstance, pour éviter de les blesser dans leurs opinions, dans leur amour-propre. Ce serait de la fausseté, s'écrieraient ces individus *sincères*, qui n'estiment qu'eux seuls, qui se croient infaillibles, et qui entreprennent d'imposer à autrui cette opinion qu'ils émettent avec une *franchise* incontestable; non, ce serait de la charité, ce serait de la politesse. Rien ne nous oblige à changer ni à feindre de changer de conviction pour *cadrer* avec les autres; — mais rien ne nous empêche de manifester nos pensées avec douceur et modestie, de façon que la dissidence ne se transforme jamais en antagonisme. L'équité est d'accord avec le savoir-vivre pour nous imposer cette conduite ; nous n'aurions pas le droit de prétendre conserver notre indépendance, si nous prétendions attenter à celle d'autrui.

Il faut, pour être parfaitement poli, oublier en toute circonstance la supériorité que l'on possède, quelle que soit sa nature ; en agissant différemment, on s'exposerait à exciter l'animosité ou — l'hilarité. Est-il rien de plus comique, en effet, que ces individus, parvenus à une notoriété réelle ou illusoire, qui semblent se *dédoubler* afin de se contempler dans toutes les phases de leur existence, et se mettent sans cesse à la fenêtre pour se voir passer ?

Le savoir-vivre impose des obligations qui paraissent compliquées, si on les considère dans leur ensemble; elles ont une déduction simple et logique, si l'on remonte à leur origine, c'est-à-dire à la bienveillance qui doit régler nos rapports avec nos semblables. Ce sentiment se manifeste avec une vivacité plus intense, lorsque l'on offre l'hospitalité et que l'on a conscience des obligations qui incombent à une maîtresse de maison; c'est justement parce qu'une femme est *souveraine* chez elle, parce que ses hôtes semblent placés sous sa dépendance, qu'elle doit s'appliquer à employer son pouvoir pour leur agrément, en faisant abnégation de ses goûts particuliers. Un manque absolu de générosité, une personnalité avide et insatiable, font tenir une conduite opposée ; mais alors ceux que l'on a voulu opprimer s'éloignent, et l'égoïsme a l'isolement pour punition. Une femme qui sait exercer l'hospitalité essayera d'affranchir ses hôtes de toute contrainte inutile, de rassurer les caractères timides, de rapprocher les personnes entre lesquelles il y a une certaine analogie de goûts et d'idées. L'une de mes *filleules* me demande de lui indiquer les usages auxquels une maîtresse de maison doit se conformer lorsqu'elle donne un dîner. Je vais lui signaler quelques-uns de ces détails : si ce dîner est fort cérémonieux, elle devra, afin de ménager toutes les susceptibilités, placer près du maître de la maison les deux femmes les plus âgées de la réunion, ou bien, à âge à peu près égal, celles qui, étant plus étrangères à la compagnie, réclament plus de soins ; elle suivra la même règle pour les hommes placés près d'elle. Au moment de se rendre dans la salle à manger, elle demandera le bras de celui de ses hôtes qui doit être assis à sa droite ; elle accomplira cette petite cérémonie simplement, sans paraître agir en vertu d'une étiquette rigoureuse et compassée ; le maître de la maison passe le premier, parce qu'il conduit une femme ; tous les autres convives le suivent. La maîtresse de la maison vient la dernière : elle a eu soin de *combiner* les places à l'avance, et de rapprocher, ainsi que je le disais plus haut, les personnes qui se conviennent le mieux sous le rapport des goûts et de l'éducation.

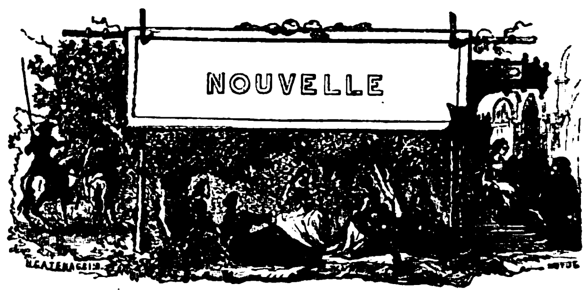
Il est impossible de prévoir et d'indiquer ici toutes les petites formalités qui nous sont imposées dans nos rapports avec la société. Ces formalités ne sont pas toujours définies, absolues, identiques; elles se composent d'une foule de nuances qui se modifient, en s'accusant ou s'effaçant, selon les circonstances. Elles ne peuvent s'apprendre comme l'exercice en douze temps; mais, comme elles ont une origine connue, il est toujours facile de remonter à leur cause, et d'agir en s'en inspirant. Si l'on pense toujours à éviter aux autres l'ennui, la gêne, l'humiliation ; si l'on s'applique, en toute circonstance, à traiter son prochain non-seulement comme soi-même, mais mieux que soi-même, on sera parfaitement poli, parce que l'on sera parfaitement bon ; cette règle seule est absolue. Il faut en toute occasion, non-seulement éviter de faire aux autres ce que nous ne voudrions que l'on nous fît, mais encore faire pour les autres ce que nous voudrions que l'on fît pour nous-mêmes. On le voit, l'origine de la politesse est auguste; elle se trouve dans l'Évangile. Elle se compose de justice et de générosité ; il s'agit de l'appliquer aux détails les plus frivoles en apparence, et, pour prendre un exemple entre mille, on ne doit pas manquer, si l'on reçoit une invitation portant les quatre lettres R. S. V. P., qui indiquent le désir de connaître le nombre de personnes sur lesquelles on peut *compter*, d'accuser par écrit réception de cette invitation, en énonçant son refus ou son acceptation, et en employant, en toute occurrence, les formules les plus polies.

Depuis plusieurs années l'usage avait consacré, en fait d'invitation, une forme brève et incivile : on recevait des cartes annonçant que M. et Mme X..... *resteraient chez eux* tel jour, — rien de plus, — et l'on était toujours légèrement tenté de répondre : *Qu'ils y restent !* — Les invitations ainsi rédigées avaient un certain air de commandement assez déplaisant, et cette impression paraît avoir été tout à fait générale, car l'on revient à l'ancienne formule; les personnes parfaitement polies font imprimer aujourd'hui : M. et Mme X.... prient M. et Mme L.... *de leur faire l'honneur d'assister* à la soirée qu'ils donneront, etc.

Tous ces détails semblent assez futiles, si on les examine superficiellement; ils sont cependant dignes d'un examen sérieux, parce que leur observance dérive du cœur, ou tout au moins dénote une bonne éducation ; parce que la négligence de tous ces petits devoirs révèle une nature vulgaire, égoïste et vaniteuse.

EMMELINE RAYMOND.

* Voir le n° 26 du journal, de l'année 1861.



LE DÉMON DES PRAIRIES *.

Suite.

VI

UN NOUVEAU FORT MEXICAIN.

Dans les montagnes du sud-ouest, vers le milieu du versant de la chaîne, s'étend une large vallée à travers laquelle serpentent les eaux du Moro. Tout ce que la nature semble pouvoir produire de richesses et de grâce paraît s'être réuni là. Aussi le voyageur qui vient de traverser les plaines de sable et les gorges arides des montagnes, éprouve-t-il un saisissement plein de charmes à la vue de cette verte vallée, parsemée çà et là de bouquets d'arbres, de champs de maïs cultivés, et de nombreux canaux qui la sillonnent, indice certain du travail créateur de l'homme.

A quelque distance, à l'est, un large torrent vient se jeter dans le Moro. C'est là qu'à l'époque où se passent les faits que nous racontons, au milieu d'une vaste prairie couverte de nombreux troupeaux, s'élevait un grand bâtiment carré. Il se composait d'un corps de logis principal, n'offrant à l'extérieur que quelques fenêtres étroites situées à l'étage le plus élevé, et pourvu d'une porte massive, la seule entrée qui donnât accès à l'intérieur. Deux ailes venaient se joindre, à angle droit, à ce premier corps. Toutes deux n'avaient également que quelques ouvertures tout près du toit. Enfin une forte et haute muraille réunissait ces deux ailes et formait ainsi un carré parfait. Même à l'intérieur de la cour, le rez-de-chaussée ne se trouvait éclairé que par quelques étroites ouvertures. En revanche, de larges et hautes fenêtres laissaient pénétrer la lumière à flots au premier et aux étages supérieurs. Le bâtiment était construit en mortier bien battu, résistant parfaitement à la pluie, et pourvu d'une plate-forme d'où, à chaque angle du corps

* Voir les nos 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17 et 18.

principal, deux coulevrines semblaient menacer les alentours. C'était au rez-de-chaussée de ce premier corps que l'on resserrait tous les ustensiles et les provisions. Celui d'une des ailes servait de grange pour la récolte, et les écuries et les remises composaient le dernier. Le corps principal du logis était habité par le maître et sa famille, et les ailes par son nombreux domestique.

C'était le fort Mac Grégor; il portait le nom de celui qui l'avait construit et qui avait fait de ses environs une propriété importante, si toutefois on peut ainsi qualifier un endroit perdu au milieu de l'immensité du désert, et entouré de sauvages Indiens toujours prêts à se livrer à leurs instincts de meurtre et de rapine.

Il y avait déjà un an que le premier possesseur de ce fort était mort laissant ce bien à son fils, son seul héritier. Celui-ci, du vivant de son père, avait été passer quelque temps aux mines nouvellement découvertes de la Californie. Il en avait rapporté, sinon beaucoup d'argent, du moins un esprit entreprenant et audacieux qui laissait présager bien du changement pour l'avenir de la propriété. Il était revenu au fort en compagnie d'un monsieur âgé et, d'après les apparences, d'origine anglaise. Ils avaient parcouru ensemble tous les environs, et commencé ensuite à relever le plan de la propriété. Celui qui, jusque là, avait dirigé cette propriété, était un ancien Écossais, Mac Allester. C'était lui qui surveillait tous les travaux et inspectait tout le domestique, composé principalement de Mexicains et de métis. Le premier possesseur le traitait plutôt en ami qu'en serviteur; aussi était-ce la première fois qu'on ne le mettait pas au courant de ce qui devait avoir lieu.

Il pouvait y avoir environ quatre semaines que le jeune Mac Grégor et son compagnon étaient arrivés au fort, lorsqu'ils se préparèrent tous deux à repartir. Ce ne fut cependant que la veille du jour fixé pour le départ que le jeune homme se décida à avoir avec son intendant un assez long entretien. Il l'avait rencontré comme par hasard dans la salle aux provisions, et, après lui avoir pris amicalement le bras, il l'avait fait monter dans une des chambres du premier.

« Asseyez-vous, allumez un cigare et causons, » lui avait-il dit en se jetant sur une des chaises assez grossièrement confectionnées par les gens mêmes du fort. « Mac Allester, vous avez été le meilleur ami de mon père, » continua-t-il en voyant l'Écossais fixer sur sa figure un regard plein d'attente, « et j'espère que vous continuerez de me prêter l'aide de votre expérience. — Il m'est absolument impossible de continuer à vivre ici, dans cette solitude que mon père aimait, je ne sais vraiment pourquoi. Vous qui connaissez mes goûts et mes habitudes, vous devez comprendre qu'il ne peut en être autrement. D'ailleurs, dans ce pays éloigné de tout, malgré la richesse et la fertilité du sol, une vie entière peut s'écouler sans que la propriété ait augmenté d'un dollar en valeur, si la spéculation ne s'en mêle pas. Aussi je serai franc avec vous, et vous avouerai en un mot que mon intention est de fonder ici une ville. Nous avons le bois et les pierres; notre torrent ne tarit jamais. Le sol de la prairie est d'une admirable fertilité, et la position même de cet endroit permet de concevoir les plus belles espérances. M. Brown, que j'ai ramené de Californie, est en relation avec de riches capitalistes de l'Ouest. Je pense donc que nous pourrons facilement former une compagnie pour exploiter notre idée. Que l'affaire réussisse ou non, nous n'avons rien à y perdre. Il y aura du moins de la vie dans notre vallée, et le sol a de quoi rendre au centuple l'argent qu'on y apportera. »

Après ces mots le jeune homme se tut et regarda le vieil intendant, attendant de lui un signe d'approbation.

Celui-ci secoua la tête.

« Tout cela serait très-beau, » dit-il, « s'il en était autrement. Mais à quoi bon les murailles du fort si nous n'étions pas entourés de Peaux-Rouges, ennemis jurés des hommes blancs? J'avoue que ma tête grisonnante a peine à comprendre comment une ville pourrait se fonder là où chaque buisson recèle un Apache à la piste d'un colon.

— Nous saurons nous défendre, Mac Allester, » réplique chaleureusement le jeune homme. « La colonisation est d'ailleurs le seul moyen de mettre un frein aux rapines des Indiens. Il n'est pas un établissement mexicain qui n'ait eu les mêmes difficultés à surmonter. »

Le vieillard haussa les épaules.

« Soit, » dit Mac Grégor. « Nous ne discuterons pas plus au long sur ce point. Vous n'ignorez plus maintenant ce dont il est question, et connaissez les motifs qui nécessiteront pendant quelques mois mon absence. Je me rendrai demain d'abord à Santa-Fé, d'où je vous enverrai quelques ouvriers pour rendre habitables au moins plusieurs chambres. Je crois devoir donner l'exemple de la famille aux premiers colons arrivants. Mon intention est donc de me marier, et de venir ensuite m'établir ici avec ma femme. Choisissez donc, parmi les jeunes filles ici présentes, celles qui vous paraîtront les plus intelligentes pour le service de mon ménage. Jusqu'à mon retour elles viendront en aide à la vieille Hattie, qui les initiera à notre manière de vivre. Du reste, et jusqu'à ce que je revienne, la propriété restera confiée à vos bons soins comme par le passé, et j'espère que vous habiterez toujours avec moi, et que nos rapports seront aussi intimes qu'ils l'étaient entre mon père et vous. »

Il tendit la main à l'intendant, qui la serra dans les siennes.

« Je continuerai à faire mon devoir, » dit celui-ci. « Ce sera à vous à juger si ma vieille tête peut vous être de quelque utilité dans un nouvel état de choses. »

La conversation en resta là, et le lendemain même, de bonne heure, le jeune propriétaire quitta le fort ainsi que son compagnon.

Trois mois s'étaient déjà écoulés depuis son départ, lorsqu'un jour la malle-poste de Santa-Fé les ramena tous deux en compagnie d'une jeune fille. Les ordres de Mac Grégor avaient été ponctuellement exécutés. Trois chambres avaient été nouvellement peintes, garnies de tapis et pourvues de meubles confortables. Hattie, la vieille femme de charge, qui était venue dans ce pays en même temps que Mac Allester, se tenait à la porte pour recevoir la jeune dame; mais ce fut à peine si celle-ci daigna s'apercevoir des préparatifs faits en son honneur. Elle semblait épuisée de fatigue, et n'aspirer qu'au repos. Après avoir salué d'un léger signe de tête les deux vieux serviteurs, elle demanda à se rendre à sa chambre, où déjà l'on avait porté ses bagages. A peine y fut-elle entrée, qu'elle renvoya la femme de charge ainsi que les jeunes filles destinées à son service, ferma la porte et se laissa tomber dans un fauteuil. Elle y resta longtemps assise, pâle, les yeux fermés et immobile. Un léger frisson sembla parcourir tout son corps. Elle ouvrit ensuite les yeux, explora lentement du regard l'installation de sa chambre et se leva. Alors seulement elle débarrassa ses épaules du léger manteau de voyage qui les couvrait, et se dirigea vers la fenêtre qui donnait sur la cour dont les hautes murailles interceptaient toute vue. Les ailes de côté, avec leur façade aussi noire que le sol, avec leurs fenêtres étroites et sombres, et le mur qui y était relié, présentaient un triste aspect, et n'offraient que trop l'image d'un préau de prison. La jeune fille recula de quelques pas, et ses deux mains se pressèrent contre son visage. — Son regard se porta ensuite sur une porte située en face de la fenêtre. — Elle l'ouvrit, comme pour se rendre compte de la disposition de son appartement. Cette porte donnait dans une toute petite chambre évidemment destinée à la jeune fille qui devait lui servir de femme de chambre. L'unique et étroite fenêtre, qui laissait à peine percer un faible jour, donnait à ce cabinet un aspect de tristesse navrante. La jeune femme jeta un coup d'œil à travers la vitre et vit se dérouler à ses yeux le vaste paysage qui entourait le fort, et que dorait en ce moment le soleil couchant. Mais aussi loin que s'étendait la vue, depuis la chaîne des montagnes bleues qui bordait l'horizon à droite, jusqu'à la sombre forêt dans laquelle, de l'autre côté, semblait se perdre la vaste plaine, pas une âme vivante ne se laissait apercevoir. Partout, dans cette oasis, régnait un désolant silence et l'imposante immobilité du désert.

Cette morne solitude arracha à la jeune personne un profond soupir de découragement. Elle revint dans la première chambre, qu'elle parcourut plusieurs fois en long et en large, plongée dans de sombres réflexions; puis, comme pour rejeter loin d'elle ses tristes idées, elle ouvrit ses malles et en retira les effets. En ce moment, on frappa légèrement à la porte, qui s'ouvrit et laissa entrevoir la figure de la femme de charge.

« Je vous apportais des bougies, mademoiselle, » lui dit-elle, « dans le cas où vous voudriez rester seule ici ce soir. Je désirerais savoir aussi si vous n'avez pas besoin de quelque chose. Depuis longtemps vous n'avez dû rien prendre de convenablement apprêté.

— Entrez donc, » lui répondit celle à qui elle s'adressait, et qui alors, pour la première fois seulement, remarqua l'expression de bonté qu'offrait la figure de la vieille femme. Celle-ci entra aussitôt, comme si elle n'avait attendu que cette invitation, déposa les flambeaux sur la cheminée, et se tint prête à entamer la conversation.

« Asseyez-vous, » lui dit la jeune fille en reprenant sa première place dans le fauteuil. « C'est vous qui remplissez ici les fonctions de femme de charge?

— Oui, mademoiselle, » répondit celle-ci en s'asseyant à son tour. « C'est moi qui suis Hattie, une vieille servante de la famille. J'ai élevé le jeune Mac Grégor, et m'y suis tellement attachée que, quand son père est venu s'établir ici au milieu des sauvages et des Indiens, je n'ai point voulu le quitter, et ai partagé toutes les joies et les peines de la famille. »

La jeune fille tint un moment ses yeux baissés à terre.

« Dites-moi donc, Hattie, » lui dit-elle enfin, « comment, à vrai dire, pouvez-vous vivre ici? Est-il donc possible à une créature humaine d'exister dans un pareil isolement, sans perdre tout courage? Lorsque j'ai entrepris ce voyage, j'avais bien comme un pressentiment de ce qui m'attendait ici; mais ce n'est que lorsque nous sommes entrés dans la prairie, et que j'ai vu les jours se succéder les uns aux autres aussi uniformes dans cette solitude sans bornes, que j'ai compris que s'établir en ces lieux c'est renoncer pour toujours à ce qu'on laisse derrière soi. »

La femme de charge laissa tomber sur la jeune personne un regard plein de bienveillante sympathie.

« Il n'est que trop vrai, mademoiselle.... Mademoiselle, quel est votre nom, s'il vous plaît?

— Mary Brown, puisque vous connaissez le nom de mon père.

— Telle a été aussi ma pensée quand nous sommes arrivés dans ce pays; quand chaque jour il nous a fallu livrer bataille aux Indiens, et quand enfin, une fois la tranquillité établie, mon jeune maître, que je chérissais comme mon enfant, m'a quittée pour se rendre en Californie. — Mais, Dieu merci, la créature humaine finit par s'habituer à son sort, et votre situation finira peu à peu par vous paraître moins pénible, surtout puisque vous avez autour de vous tous ceux qui vous sont chers. »

La jeune fille, à ces paroles, leva la tête.

« Qu'entendez-vous par ce que j'ai de plus cher? » demanda-t-elle après quelques intants de silence.

« Mais n'avez-vous point votre père? » et, ajouta la femme de charge après une légère hésitation, « n'allez-vous pas bientôt devenir notre maîtresse? — Mac Allester, c'est notre intendant, et aussi un vieux serviteur des Mac Grégor, me l'a assuré; et, dans sa joie, il a déjà fait l'éloge de votre personne à tout le personnel du fort. »

Mary laissa tomber sa tête dans ses mains.

« Je causerai encore plus longtemps avec vous, Hattie, » dit-elle, « mais, pour le moment, ne me considérez que comme un hôte. Ce n'est que par amour filial que j'ai consenti à suivre mon père, et n'ai fait la connaissance de Mac Grégor qu'en voyage. Arrivée à peine depuis une heure, je ne puis dire encore si jamais je pourrai me résigner à demeurer longtemps ici. Ces paroles, du reste, vous prouvent que j'ai confiance en vous, Hattie. J'espère que je n'aurai pas à m'en repentir. »

Elle tendit la main à la femme de charge, qui la saisit respectueusement et se leva.

« Ne prendrez-vous absolument rien aujourd'hui? » lui demanda-t-elle.

« Je crois que ce que j'ai de mieux à faire, c'est de gagner mon lit au plus vite. Demain je serai mieux disposée à me prêter à vos services, » dit la jeune fille avec un sourire forcé, et la vieille dame sortit.

Dans une des chambres du bâtiment principal, mais de l'autre côté, le jeune Mac Grégor, en compagnie de Brown, finissait un excellent souper, et, renversé dans un fauteuil, lançait en l'air des bouffées de fumée bleuâtre, tandis que son compagnon, pensif, émiettait des morceaux de pain, qu'il jetait dans un verre placé en face de lui.

« Quelle est votre opinion sur la singulière manière d'agir de Mary à mon égard, et que me conseillez-vous de faire? » dit le jeune homme.

Brown passa la main dans ses cheveux.

« Je n'y comprends rien, et n'ai aucun conseil à vous donner, » répliqua-t-il. « Tout ira de soi; vous n'avez qu'à laisser ma fille en paix, et à lui donner le temps de se reconnaître. Il y a à peine un mois que vous avez fait la connaissance de ma fille, et nous avons depuis ce temps toujours vécu dans une constante agitation. Ici, votre société ne tardera pas à lui devenir agréable; mais attendez. »

Mac Grégor lança une bouffée plus forte que les autres, et laissa son fauteuil renversé reprendre sa posture naturelle.

« J'avoue, Brown, que je ne partage pas entièrement votre quiétude. Il y a dans cette jeune fille quelque mystère que je ne puis pénétrer. Lorsque nous avons été la chercher à Boston, sa conduite à mon égard était toute naturelle, bien qu'elle ait dû deviner ce dont nous étions convenus ensemble. Ce fut alors qu'eut lieu notre aventure dans les États du Mississipi. Or, depuis le moment où je l'ai retrouvée à l'hôtel à Buksbourg, j'ai remarqué un changement complet dans tout son être. Si dans cette journée notre séparation n'avait pas duré si peu de temps, j'aurais pu supposer qu'il était survenu quelque incident qui l'a indisposée contre moi. — Je ne puis me rendre compte de ce qui se passe en elle, et pourtant je suis convaincu qu'il y a quelque chose. »

Brown secoua la tête en essayant de sourire.

« Quelle vision se crée pourtant l'imagination d'un jeune homme quand il voit le cœur d'une jeune fille ne pas répondre aussi ardemment qu'il le voudrait à son amour! Vous connaissez notre contrat, Mac Grégor, et savez que je tiens autant que vous à ce mariage. Vous voyez pourtant que je suis tranquille, et je vous promets que dans huit jours ce mariage sera conclu sans la moindre difficulté. Ayez confiance en moi, et tout se passera suivant vos désirs.

— Je l'espère du moins, » répondit le jeune homme en poussant un soupir; et, se levant, il se dirigea vers la fenêtre.

O. RUPPIUS.

(La suite au prochain numéro.)



DENTIFRICE.

Le charbon des foyers peut faire une poudre dentifrice, mais si on a la précaution de le réduire en poudre impalpable comme si elle avait été porphyrisée. Si l'on s'est borné à écraser plus ou moins bien le charbon dans un mortier avec le pilon, il faut tamiser cette poudre et ne se servir que de celle qui a passé à travers le tamis. (*Gazette de médecine.*)

RESTAURATION DU VELOURS.

On place une plaque de métal sur un réchaud rempli de charbon incandescent; sur cette plaque on pose un morceau de toile fortement mouillé d'eau; on pose sur la toile l'envers du velours, et l'on brosse doucement le velours, dans son *sens*, à toutes les places où il a été *écrasé*; on doit mouiller sans cesse le morceau de toile.

PRÉSERVATION DES OUVRAGES EN TAPISSERIE.

On met, dans un litre d'eau, de la coloquinte, 12 grammes de gomme adragante, et l'on fait cuire le tout pendant une demi-heure; on prend la tapisserie terminée, on l'étend sur une table, et, à l'aide d'un pinceau, on humecte l'envers de la tapisserie avec la préparation qui vient d'être indiquée. Cette précaution a deux résultats excellents : elle donne à la tapisserie une sorte d'apprêt, et la préserve des insectes.

NETTOYAGE DES VOILES NOIRS.

On fait dissoudre un peu de noix de galle dans de l'eau très-chaude; on y trempe les voiles noirs (dentelle ou imitation de dentelle); on les rince et on les passe dans une dissolution de gomme arabique; on les presse fortement avec les deux mains; puis on les étend sur un linge blanc, en les fixant avec des épingles, jusqu'à ce qu'ils soient secs.

MOYEN DE CONSERVER LES FRUITS.

On éteint de la chaux vive dans de l'eau créosotée, que l'on a obtenue en versant dans chaque litre d'eau quatre ou cinq gouttes de créosote; la chaux ne doit être ni trop, ni trop peu éteinte : il y a là un tour de main que la pratique seule enseigne. On prend une caisse, on dépose sur son fond un lit de chaux créosotée; on étend sur ce lit une couche de fruits ou légumes à conserver, pêches, prunes, poires, etc. On place aux quatre angles de la couche et ailleurs, dans de petits cornets, du charbon pulvérisé. On fait un second lit de chaux créosotée éteinte, qu'on recouvre d'une seconde couche de fruits. Quand la caisse est pleine, on met le couvercle, on la ferme hermétiquement; elle peut très-bien être expédiée au loin. Ainsi déposés, les fruits se conservent une année entière. (*Cosmos.*)



Je suis un petit poisson
Qui n'est guère bon qu'à frire;
Maintenant je dois vous dire
(Retenez bien ma leçon)
Qu'à mon nom il faudra mettre
Une cinquième lettre;
Toujours successivement,
Devant ce nom est sa place;
Sur ce point je suis tenace.
Vous trouverez promptement,
D'abord, une grosse corde
Qui tient un morceau de fer
Utile au navire en mer,
Qu'il s'arrête ou qu'il aborde;
Ce que nous aimons toujours,
Qu'on lit encor de nos jours.
Qu'a si bien fait la Fontaine
Et qu'il laissa par douzaine;
Celle qui rend très-joyeux
Tous ceux qui sont autour d'elle;
Le buveur s'y trouve au mieux,
Et le chanteur s'y décèle;
Ce qu'en terme de blason
Est toujours la couleur noire,
Ou ce que, dans la saison
De se baigner dans la Loire,
Il faut sous ses pieds trouver
Aussi solide que stable,
Si l'on ne veut éprouver
Un accident redoutable.
Il nous reste encore un mot,
Qu'il faut bien que l'on devine;
Quand, lecteur, chez vous on dîne
Qu'un lièvre vous sert de rôt,
Vous coupez avec adresse
Un petit morceau friand,
Que vous offrez au gourmand.
Ce mot qui vous intéresse,
Déjà vous le connaissez,
Je finis, c'en est assez.

La comtesse D'OUT....T.

Explication de la Charade.

Le mot de la Charade insérée dans notre dernier numéro est : *Dentelle.*



N° 4067 (Pas-de-Calais). On porte les volants de tous genres, les manches de toutes formes; pour le cas dont il s'agit, je préférerais les volants posés droits, à tête, découpés de chaque côté, froncés au lieu d'être tuyautés. La robe de barége noir peut fort bien rester telle qu'elle est : on en fait chaque jour de semblables. Petits volants de taffetas pour la robe d'orléans qui doit composer une demi-toilette (voir nos descriptions de toilettes). — Mme *E. H., a'Alger.* Peut-être. — *N°* 1479. *Un errata* relatif au tricot en question a été publié; quant à recommencer l'explication, hélas! cela m'est impossible, car elle serait conçue dans les termes déjà employés : il y a des travaux qui se prêtent difficilement à la définition; il faut, pour réussir à les faire, une grande expérience ou des leçons, car l'exemple doit, en certains cas, accompagner le précepte; je regrette de ne pouvoir satisfaire plus complétement celle qui veut bien se dire mon amie; merci pour cette bonne lettre n° 1479, que je n'ai point oubliée. — *N°* 7633. Cette lettre sera communiquée par moi à M. Leballeur. S'adresser, pour le châle, à la teinturerie Saint-Germain, chez Guigné-Dusacq, rue du Bac, 46; lui seul peut répondre pour le prix, et encore faudrait-il probablement qu'il vît le châle. J'approuve la combinaison pour le crêpe de Chine; volant *foncé* à tête, non tuyauté.

Mme *E. C. V.* La mignardise de coton blanc coûte 6 francs les 100 mètres, 7 centimes au détail; celle de soie noire, 18 francs les 100 mètres, 20 centimes au détail, chez M. Simart, rue de Rambuteau, 64. — *N°* 14205. On garnit les chapeaux ronds pour enfants soit en rubans, soit en velours noir, ou velours noir mêlé avec du ruban rouge, rose ou bleu; gros nœuds en dessous; le chapeau rond ne convient guère à une femme d'un certain âge; si cependant elle y tient absolument, elle fera poser des nœuds sur les brides *mêmes*, en dessous : ruban violet, lilas ou La Vallière, ou velours noir; chapeau à grands bords, car ce chapeau rond est *excusable* seulement s'il sert à garantir du soleil. — *Ma filleule Blanche-Marie* trouvera aux articles *Descriptions de toilettes* les renseignements qu'elle me demande; je tiens à placer ici les témoignages de ma sympathie pour elle : la question du portrait-carte n'est point résolue, et elle est assez difficile à résoudre; il serait déplaisant de donner l'autorisation de vendre ces cartes; de plus, on accuserait peut-être l'original du portrait de faire de cette vente l'objet d'une spéculation; je prie ma filleule de me donner de ses nouvelles lorsque le grand événement sera passé. — *Une enfant de Marie...* Essayer en mon nom, soit chez M. Simart, rue de Rambuteau, 64, soit chez Mme Michaud-Joly, boulevard Sébastopol, 20. — *Près de Lucile.* La lettre a été remise à M. Leballeur. Le fichu en mignardise est un excellent *meuble* à posséder. Le châle de crêpe de Chine, garni d'effilés, n'est pas *absolument* passé de mode; d'ailleurs, on porte maintenant tout ce que l'on veut; mille remercîments pour cette flatteuse appréciation. — *L. R.* Le tablier du n° 14 est tout à fait convenable pour une petite fille de dix ans; on peut orner ces tabliers de broderie en soutache ou de petits plis avec bandes de broderie anglaise, posées à plat. Le point d'arêtes se fait, ainsi que je l'ai dit, en coton blanc, ou, pour cols tout à fait négligés, en coton ou laine anglaise de couleur. Exécuter les dessins en question sur du nansouk, poser les bandes à plat sur le jupon de façon que la première bande couvre l'ourlet, surmonter ladite bande de trois petits plis; répéter cette garniture une deuxième fois, si l'on veut. Le corsage blanc peut être porté avec des jupes de soie, de barége ou de mousseline imprimée; on met toujours une confection dessous pour sortir. Doubler le fond de mantelet avec de la gaze de soie de couleur, le garnir avec les 4 mètres 50 centimètres de dentelle. — *M. D.* Trois petits volants festonnés disposés comme il suit : 2 plis, 1 volant de 3 centimètres; 2 plis, 1 volant de 2 centimètres 1/2; 2 plis, 1 volant d'un centimètre. Corsage décolleté, à plastron, composé de plis et de volants d'un centimètre; manches courtes bouffantes, garnies de deux volants, pour la robe blanche destinée à la petite fille de 14 mois. Le n° 18 a donné les modèles de mantelets. — *N°* 4863. Ainsi que je l'ai dit bien souvent, il est impossible de recevoir une réponse dans le numéro qui suit la question; mille regrets. — *Une lyre brisée.* L'incognito peut être gardé; nous ne pouvons prendre l'engagement de publier ce qu'on nous envoie avant d'en avoir pris connaissance. — *N°* 9303. Les garnitures remontant en tunique ne sont pas de mon goût (je suis forcée de le dire puisqu'on réclame *mon* avis); en aucun cas, elles ne peuvent convenir à une jeune fille. Je placerais au bord de la jupe trois volants tuyautés, séparés, à tête, ayant 8, 7, 6 centimètres de largeur; la jupe doit avoir 4 mètres 40 centimètres de largeur; corsage froncé; manches larges; si le barége n'est pas foncé, il est inutile de porter une jupe de grosse tarlatane de même nuance que la robe. Fichu de mousseline blanche. Oui, pour le dessin du 1er juillet 1861.

La baronne de H... Le châle de taffetas noir garni de dentelle est toujours l'un des plus jolis mantelets d'été. Pour les toilettes d'été, voir aux *descriptions* contenues dans chaque numéro. On trace le contour des boutonnières, on les fend, et l'on festonne le tour en plaçant le nœud du point de feston du côté de la fente. — *Entre Lambin et Coco.* On pose au bas des robes de soie dont le bord est fané une bande de taffetas de même nuance ou de nuance plus foncée, ou noir, dont le côté supérieur est découpé en *dents* arrondies, que l'on borde avec une ruche de taffetas ou de ruban de même nuance que la bande; une pèlerine garnie d'un volant. — *N°* 615, *près Douai*, a reçu les dessins représentant les chapeaux de Mme Aubert, avec leurs bavolets. — *N°* 1008. Tant que la crinoline durera, rien ne pourra remplacer les étoffes à raies noires et blanches; elles pourront devenir universelles sans être jamais vulgaires; je ferais la crinoline à raies horizontales, le jupon de dessus à raies pareilles, mais en *grivat* ou toile de Vichy, qui se lave parfaitement; je l'ornerais avec une *grecque* faite avec de la tresse de laine noire, soit d'une seule largeur, soit large et étroite, tous les contours doubles par conséquent; avant d'employer la tresse de laine, la passer à l'eau froide; interdire la lessive pour le blanchissage de ce jupon; cette crinoline peut être mise sous les robes de piqué; la vulgarité se produit surtout à propos des objets *tranchés.* Le saute-en-barque pareil à la robe sera toujours joli, jamais commun; ceux de couleur différente et surtout éclatante (on en prépare même de rouges!) pourront devenir très-vulgaires. J'aime beaucoup le dessin de losanges du n° 14, et je le reproduirais volontiers sur le saute-en-barque pareil à la robe; soutache de laine ou de soie indifféremment, mais noire ou pareille à la robe. J'approuve sans restriction les projets de toilette que l'on me communique. Pour chapeau négligé, le crin noir garni de bleu bluet, le crin gris, ou enfin le crin blanc; Mme Aubert garnit ces derniers, lorsqu'ils sont destinés aux toilettes négligées, avec une couleur dite *La Vallière*, qui est ravissante; c'est une sorte de brun clair, doré, d'une distinction parfaite, très-commode, en ce qu'il accepte le voisinage de toutes les autres couleurs. Châle ou mantelet de mousseline blanche, indifféremment. — *N°* 8849, *Mostaganem.* Nous publierons des dessins pour cols en application, mais il est malheureusement impossible de revenir en *arrière* et d'assortir ces dessins à celui dont on me parle. Le barége, la grenadine de laine, la mousseline de soie et la mousseline de laine peuvent remplacer la mousseline imprimée, si l'on n'a pas trop chaud. Nous avons publié un patron de corsage plat demi-décolleté, qui conviendrait à une taille un peu forte. Quant aux garnitures, voir les descriptions de toilettes. — *Une clef diplomatique* m'est parvenue; je n'ai malheureusement pas le loisir de la déchiffrer : mes occupations m'interdisent ce passe-temps. — *N°* 10289, *Toulouse.* On trouve chez Mme Pauline Royer, rue de Rivoli, 186, les plus jolis chapeaux pour petits garçons : pour la garniture, voir les descriptions de toilettes. — Mlle *Caroline F...* J'ai reçu quatre-vingt et quelques lettres contenant la clef diplomatique de M. Simonot, et les compliments que notre spirituel collaborateur mérite si bien : je lui transmets ces compliments; mais puis-je, de bonne foi, répondre en particulier à chacune de ces quatre-vingts personnes : *Vous avez deviné?* Le journal a répondu avant moi, et les *Renseignements* prennent tant de place et de temps, que je ne puis, hélas!... les augmenter indéfiniment, surtout lorsque ma réponse ne serait pas un renseignement. — *La petite fille de onze ans.* Je persiste à la trouver fort avancée pour son âge, mais pas assez avancée en fait de science grammaticale. Non, ma filleule, vous n'avez pas raison, et M. Simonot n'a pas tort; les couronnes ont beau être de bluets, elles sont toujours des *couronnes*, et le féminin pluriel est de rigueur; diriez-vous : *J'ai mangé un pâté d'anguilles qui étaient bien bonnes?* Non, car le pâté vous commanderait le masculin singulier, quoiqu'il soit fait avec des anguilles; décidément ma filleule est entêtée... encore un défaut... mais on n'est pas parfaite... à onze ans surtout! — Mme *Isaure V...* m'a demandé de lui décrire 1° une toilette pour elle, 2° une toilette pour sa mère, 3° pour sa belle-mère, 4° pour sa sœur, 5° pour sa cousine; je la supplie de chercher ces explications aux articles *Descriptions de toilettes*, récemment augmentés à dessin; il m'est impossible, quelque imagination que l'on veuille bien me supposer, il m'est impossible, dis-je, d'inventer cinq ou six toilettes pour chacune de nos abonnées; cela ferait plus de cent mille combinaisons différentes; mille regrets, mille excuses.

Lannion. Je suis fort reconnaissante de cette bienveillante appréciation; je publierai peut-être le dessin. — *N°* 11,829. Nous venons de publier plusieurs patrons de corsage, et la nécessité de varier les compositions de nos planches nous force à retarder le patron que l'on désire. — *N°* 1283. Nous avons publié un patron de veste, et un autre corsage avec manches à revers pour robes de printemps; on ne porte plus de basquines tout à fait ajustées à la taille; oui, pour le chapeau. — *Mme M. D.* Nous supplions nos abonnées de vouloir bien nous permettre de décliner toute responsabilité au sujet des commissions que l'on donne à M. Leballeur. On nous accablait de demandes dont il nous était impossible de nous occuper; M. Leballeur s'est offert à nos abonnées. Elles doivent, si cela leur convient, traiter directement avec lui; quant à nous, nous n'avons, nous entendons n'avoir aucun contrôle à exercer, parce que nous sommes complétement désintéressés dans la question, parce que notre administration ne peut se transformer en maison de commission. — *Mme L. C., à Lodève.* Nous ne nous sommes jamais engagés à envoyer une prime aux personnes qui devineraient les énigmes publiées dans notre journal. — *N°* 826. Manches courtes, si le petit garçon est encore en robe, ceinture à longs bouts, brodée comme la robe. — *Une abonnée aux mains rouges.* Si j'étais assez heureuse pour posséder tous les *procédés* que l'on me demande, les secrets *infaillibles* pour effacer les rides, supprimer la calvitie, rendre aux cheveux blancs leur teinte primitive, etc., j'aurais depuis longtemps dépassé la fortune de Crésus : on chercherait vainement ces moyens *infaillibles*, et je ne saurais les indiquer, non-seulement parce que je ne les connais pas, mais parce qu'ils n'existent pas. — *Bérénice.* Nous avons publié, dans le n° 41 de l'année 1861, un fichu tel qu'on le désire; pour la robe de mousseline imprimée, voir les descriptions de toilettes; je préfère plusieurs rangs de rubans de velours posés *droits*, pour la jupe de petite fille. — *Mme D., Pas-de-Calais.* Il m'est impossible de comprendre l'observation relative au coussin de pied; ce travail a été parfaitement expliqué, il est très-simple; mais il faut absolument le faire monter par un tapissier, au travail duquel je ne saurais suppléer. J'ai déposé au bureau deux timbres-poste; ainsi que je l'ai répété bien souvent, il est inutile de m'envoyer des timbres-poste, soit pour une réponse directe, soit pour l'envoi d'échantillons. Je devrais absolument opter entre ces attributions, être *commissionnaire*, ou rédactrice de journal, et je me vois forcée de refuser mes lectrices, qui m'excuseront, je l'espère, si elles veulent bien réfléchir sur le nombre et la nature de mes occupations.

Dortan. Je conseille le mantelet de jeune fille publié dans le *N°* 18. — *Mme M. D.* Les pans sont cousus séparément; le fichu est maintenu par une ou plusieurs épingles. — *N°* 3498. A Paris, la marraine ne fait aucun présent au parrain; si la coutume est différente à ***, la marraine pourra donner un buvard, un portefeuille, ou un porte-cigare. La largeur des bouillonnés est facultative : 5 à 6 centimètres; — feston à jour; — les entre-deux seront évidemment plus riches. Une repriseuse de dentelle pourra réparer le store brodé; s'adresser à M. Leballeur. — Oui, pour les saute-en-barque; — mesurer le patron sur le tulle, — soutache noire sur nankin. — *N°* 1038. Impossible pour le n° 20, qui doit contenir d'autres objets.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris.—Typ. de Firmin Didot frères, impr. de l'Institut et de la Marine, r. Jacob, 56.

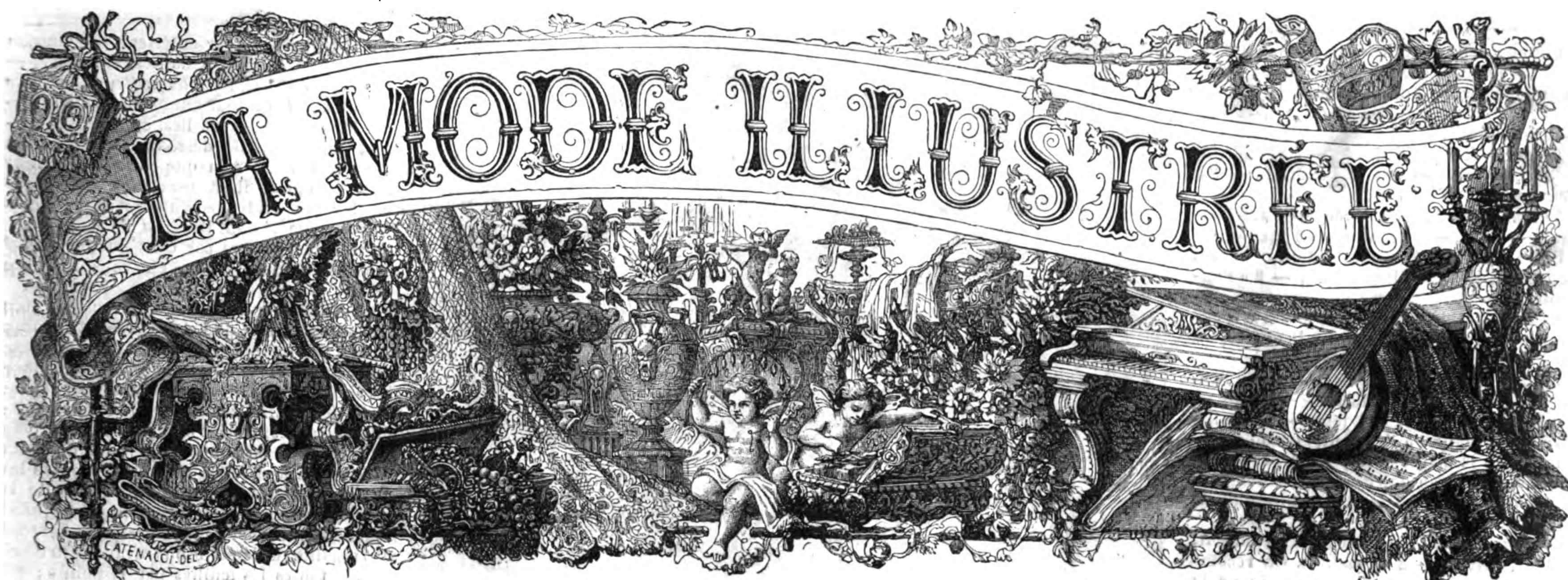
RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

En automne les vendangeurs laissent leurs familles et s'en vont sur les coteaux vendanger le raisin et le presser dans les cuves.

N° 20. TROISIÈME ANNÉE. 19 mai 1862.



Le numéro, vendu séparément, **25 centimes.** AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, **50 centimes.** AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE SAMEDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE : PARIS. Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr. DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*). Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c. Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

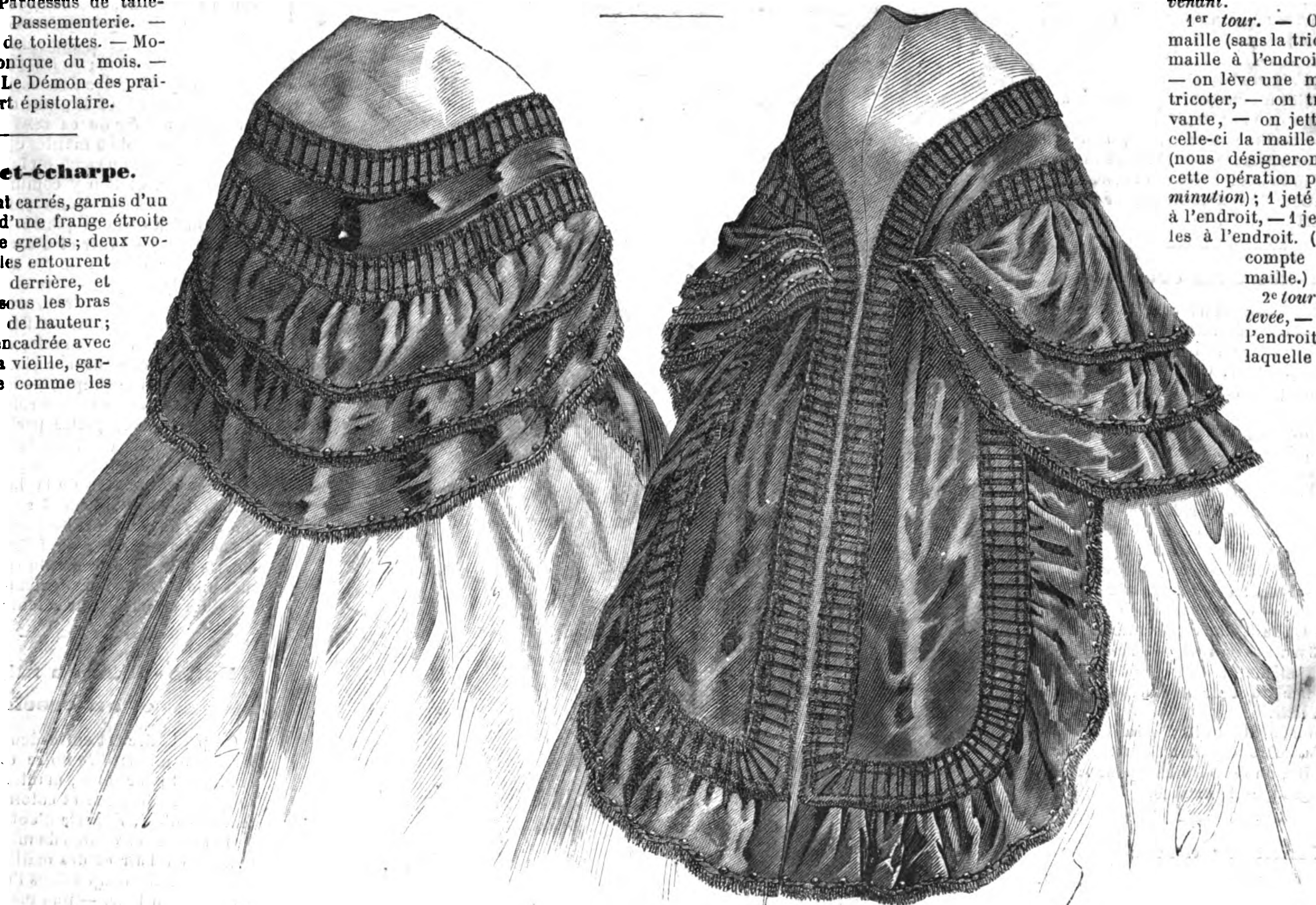
RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56. S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND. Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER. Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ : PARIS. Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c. DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*). Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr. Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cie, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (*Pour l'étranger le port en sus*). —

Mantelet-écharpe.

Les pans sont carrés, garnis d'un volant bordé d'une frange étroite surmontée de grelots; deux volants semblables entourent l'écharpe par derrière, et se terminent sous les bras en diminuant de hauteur; l'écharpe est encadrée avec une ruche à la vieille, garnie de frange comme les volants. Cette forme convient à tous les âges; elle est simple, distinguée, et a l'avantage de ne point trop *marquer*, ce qui permet de porter cette écharpe plusieurs saisons.



MANTELET-ÉCHARPE, VU PAR DERRIÈRE ET PAR DEVANT.

Entre-deux pour jupons.

Ce travail est fait sur du nansouk, avec de la soutache *ondulée* ou de la soutache ordinaire; le bouquet est fait au feston, broderie anglaise, *roues*, etc.; en supprimant ce bouquet, on peut continuer le dessin de soutache, et l'employer pour orner des robes, saute-en-barque, etc. Ce dessin, tel qu'il est, compose un ornement fort distingué pour jupons de percale.

Palme en cordon.

MATÉRIAUX. — Cordon rond et cordon tors; perles de jais.

Après avoir reporté le dessin de cette palme sur un morceau de papier, on suit tous les contours avec les deux cordons, en les réunissant par quelques points faits avec de la soie à toutes les places où ils se touchent; on place les perles en consultant le dessin.

Dentelle tricotée.

Selon l'usage auquel on destine cette dentelle, on la fait avec du fil très-fin ou du coton.

On monte 14 mailles, et l'on travaille en *allant et revenant*.

1er *tour*. — On *lève* une maille (sans la tricoter), — une maille à l'endroit, — 1 jeté; — on lève une maille sans la tricoter, — on tricote la suivante, — on jette par-dessus celle-ci la maille non tricotée (nous désignerons désormais cette opération par le mot *diminution*); 1 jeté, — 5 mailles à l'endroit, — 1 jeté, — 5 mailles à l'endroit. (Chaque jeté compte pour une maille.)

2e *tour*. — Une maille *levée*, — une maille à l'endroit, par-dessus laquelle on jette la maille *levée*, — une maille à l'endroit, par-dessus laquelle on jette la maille précédente; 2 mailles à l'endroit, 9 mailles à l'envers, — 2 à l'endroit.

3e *tour*. — Une maille *levée*, une à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — une à l'endroit, — diminution, — une à l'envers, — diminution, — une à l'endroit, — 1 jeté, — 3 à l'endroit.

4e *tour*. — Une maille levée, — 2 à l'endroit, — 3 à l'envers, — une à l'endroit, — 5 à l'envers, — 2 à l'endroit.

5e *tour.* — Une maille levée, — une à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — une maille à l'endroit, — diminution, — une à l'envers, — diminution, — une à l'endroit, — 1 jeté, — 3 à l'endroit.

6e *tour.* — Une maille levée, — 2 à l'endroit, — 3 à l'envers, — une à l'endroit, — 5 à l'envers, — 2 à l'endroit.

7e *tour.* — Une maille levée, — une à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — une à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — une à l'envers, — 1 jeté, — diminution, — 2 à l'endroit.

8e *tour.* — Une maille levée, — 2 à l'endroit, — 2 à l'envers, — une à l'endroit, — 6 à l'envers, — 2 à l'endroit.

9e *tour.* Une maille levée, — une à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — 3 mailles à l'endroit, — 1 jeté, — une maille levée, — 2 mailles à l'endroit, tricotées ensemble, et la maille *levée*, jetée par-dessus celles-ci, de façon que 3 mailles soient réunies en une seule, — 1 jeté, — diminution, — 2 à l'endroit.

10e *tour.* Une maille levée, — 2 à l'endroit, — 9 à l'envers, — 2 à l'endroit. On recommencera depuis le 1er tour; le dessin de la dentelle se compose de ces dix tours. — *Nota.* Le mot *maille* a été supprimé, lorsque la clarté de l'explication ne devait pas en souffrir; ainsi 2 *à l'endroit* signifie 2 *mailles* à l'endroit, etc.

Tricots pour petits châles.

Ce tricot, exécuté avec de la laine anglaise ou de la laine zéphyr, servira pour petits châles d'enfant et de femme, pour fanchon, etc. — Si, pour le faire, on emploie de la laine de Saxe, il composera des couvre-pieds, couvertures de berceau, etc.

On monte un nombre de mailles qui puisse être divisé en quatre nombres égaux.

1er *tour.* — * On compte 4 mailles (sans les retirer de l'aiguille), on passe l'aiguille entre la quatrième et la cinquième maille, sous l'aiguille sur laquelle se trouvent les mailles; on prend le brin qui est derrière, on le ramène devant, de façon qu'il forme une boucle sur l'aiguille; — on tire cette boucle, on la place sur l'aiguille de gauche, devant les 4 mailles non encore tricotées; on tricote cette boucle avec la première de ces 4 mailles, *ensemble*, à l'endroit; les 3 mailles suivantes sont tricotées à l'endroit; on recommence depuis * jusqu'à la fin du tour.

2e *tour.* — Uni à l'envers, il doit avoir autant de mailles que le premier.

3e *tour.* — Comme le 1er tour, mais on tricote, au commencement et à la fin, 2 mailles unies, afin que le dessin soit *contrarié*.

4e *tour.* — Comme le 2e tour; 5e tour comme le 1er, et ainsi de suite.

Entre-deux au crochet.

On fait cet entre-deux avec du fil extrêmement fin et un crochet assorti, en *allant et revenant*, c'est-à-dire sans couper le brin à la fin de chaque tour. Cet entre-deux peut être beaucoup plus large; notre dessin est fait sur 18 mailles, que l'on peut doubler, si l'on veut avoir un plus haut entre-deux.

Après avoir fait une chaînette de 18 mailles, on revient sur cette chaînette en faisant 3 mailles en l'air; — * dans la première maille de la chaînette on fait 3 brides, — 3 mailles en l'air, — 3 brides dans cette même maille, — puis 4 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 3 mailles de la chaînette; — 3 brides sur les 3 mailles suivantes; — on passe 2 mailles de la chaînette; — on recommence une fois depuis *. — On fait, dans la dernière maille, 3 brides, — 3 mailles en l'air, — 3 brides, toujours dans la même maille; chaque fois que l'on commence un tour nouveau, on fait 3 mailles en l'air.

Tous les tours sont pareils à celui-ci; notre dessin est d'ailleurs minutieux et exact dans tous ses détails; on le consultera pour la disposition des groupes de mailles.

Manteau d'été.

Ce manteau est fait en taffetas noir; sa garniture figure une écharpe retombant sur une sorte de jupe, et se compose de volants de taffetas garnis de guipure étroite, surmontés d'une guipure plus large. Cette forme convient pour les femmes âgées.

Broche au crochet.

Cette broche servira pour toilette de deuil; le cercle ovale est taillé en carton épais, ayant à peu près un demi-centimètre de largeur; on le recouvre avec des mailles simples très-serrées, faites au crochet avec de la soie noire de cordonnet; le tour extérieur se compose alternativement de 3 mailles simples, — 3 mailles en l'air, *sous lesquelles on ne passe aucune maille* du tour qui a recouvert le cercle. Pour toutes les mailles, on pique le crochet dans le côté de dessous des mailles du précédent tour. Afin que ce tour extérieur reste bien plat, il est nécessaire d'augmenter de temps en temps d'une maille; l'*envers* de l'ouvrage devient l'*endroit* de la broche; on retourne celle-ci par conséquent, et l'on coud les perles de jais, en consultant le dessin.

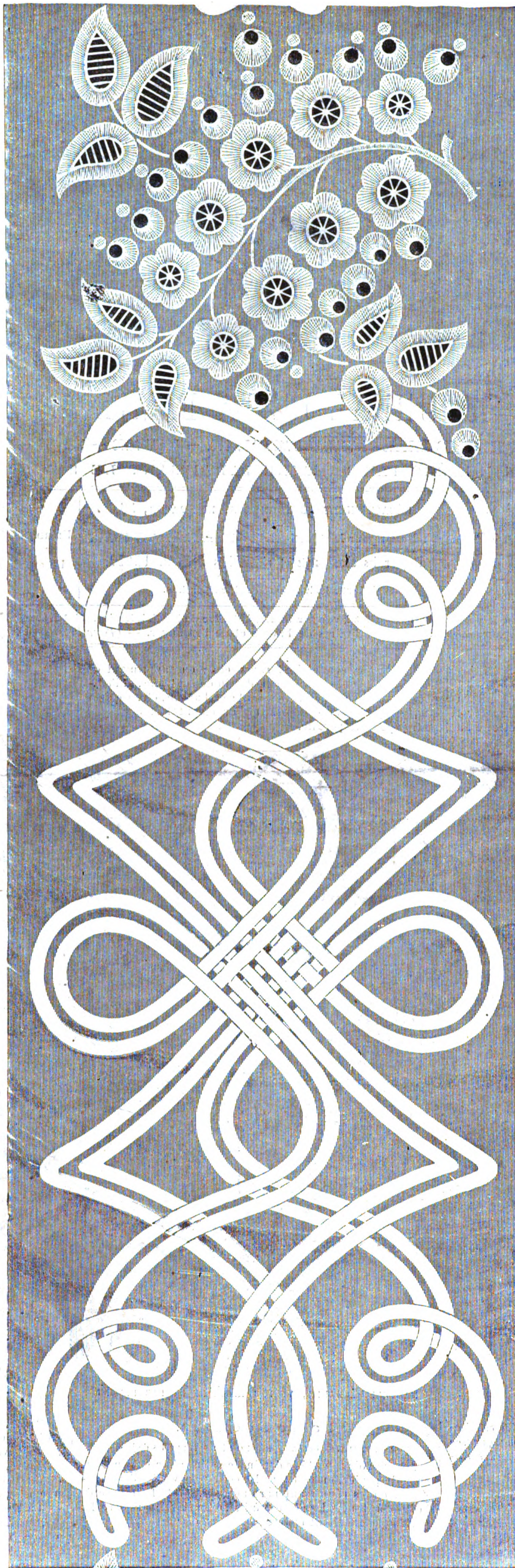
On fait la fleur de l'intérieur avec de la soie de cordonnet très-fine et un crochet assorti; on fait une chaînette de 36 mailles, sur lesquelles on revient en faisant d'abord 16 mailles simples; — sur les autres mailles, seulement des mailles-chaînettes. Les seize premières mailles forment la partie la plus grosse de la tige sur laquelle on coud la fleur et les feuilles qui sont faites isolément. Toutes les feuilles, grandes et petites, sont faites de la même façon, *en allant et revenant*, en piquant toujours le crochet dans la partie de dessous de la maille sur laquelle on travaille. On commence toutes les feuilles par la pointe; les plus grandes feuilles se composent de 9 à 10 tours, les plus petites de 5 tours. Pour chaque feuille, on fait une chaînette de 6 mailles, sur chacune desquelles on revient en faisant une maille simple; dans la sixième de ces mailles, on en fait 3, — puis, sur l'autre côté de la chaînette de 6 mailles, — 4 mailles simples; — il en reste 2 de la chaînette qui forment la pointe de la feuille. — On retourne l'ouvrage, on fait 2 mailles en l'air, puis une maille simple sur chacune des 5 mailles simples du tour précédent. — On est arrivé à la maille du milieu des 3 mailles faites dans une seule; on fait 3 mailles dans cette maille du milieu, — une maille simple dans chacune des 5 mailles simples suivantes, — 2 mailles en l'air; — on retourne l'ouvrage. Tous les autres tours sont pareils à celui-ci, et l'on continue jusqu'à ce que la feuille ait la dimension de l'une des feuilles de notre dessin. A la fin de chaque tour il reste une maille qui forme la *dentelure* extérieure.

L'une des deux grandes feuilles est attachée (au crochet) avec des mailles-chaînettes sur la tige même, afin de grossir celle-ci; les autres feuilles sont cousues à leur place. — Pour la fleur, on fait une chaînette de 4 mailles réunies en rond; — on fait ensuite trois tours en spirale avec des mailles simples, en augmentant çà et là, afin de faire un *rond* très-plat; autour de ce *rond* on fait des festons composés de 5 mailles en l'air. Pour arriver au milieu du *rond*, on fait encore 3 mailles en l'air, et l'on y commence les quatre petites feuilles qui composent la fleur ou *rosette*. On fait d'abord quatre festons, chacun de 3 mailles en l'air et d'une maille simple, — puis, sur chacun de ces festons, on fait: une maille simple, — une demi-bride, — 6 brides, — une demi-bride, — une maille simple. Quand ce tour est fini, on fait quatre festons, chacun de 4 mailles en l'air et d'une maille simple, — et, sur chacun de ces festons, une maille simple, — une demi-bride, — 8 brides, — une demi-bride, — une maille simple; on place quatre perles au milieu de la fleur, et on la coud sur la tige. Les quatre petites feuilles supérieures sont cousues par la pointe, à l'*envers* de la broche; la partie mince de la tige se perd sous l'une de ces feuilles; on pose ensuite une longue épingle à charnière *percée*, de façon à pouvoir la coudre sur la broche; du côté opposé, on met une petite plaque également percée, munie d'un crochet, pour retenir l'épingle.

Entre-deux en mignardise et au crochet.

On peut faire cet entre-deux plus ou moins large, en mignardise noire et soie noire de cordonnet pour robes, mantelets, etc.; — en mignardise blanche et coton blanc pour vêtements d'été, lingerie d'enfants, etc.

On réunit deux *rangs* de mignardise par des mailles en l'air et des mailles simples; on fait une maille simple dans l'un des picots, — 2 mailles en l'air, — une maille simple dans le deuxième picot de l'autre rang de mignardise; puis * 2 mailles en l'air, — une maille simple dans le troisième picot du premier rang de mignardise sur lequel on a travaillé, en passant par conséquent un picot; — 2 mailles en l'air, — une maille simple dans le quatrième picot du second rang de mignardise, en passant aussi un picot dans ce rang; on recommence depuis *. — Dans chacun des picots extérieurs, on fait une maille simple, — entre chaque maille simple une maille en l'air.



ENTRE-DEUX POUR JUPONS.

Frange en laine.

On porte en ce moment des châles *négligés*, dont le fond est en cachemire d'Écosse violet, brun, vert ou gris, garnis de franges en laine; rien n'est plus convenable et plus distingué pour toilette du matin et toilette de *wagon*, et nous allons nous hâter d'enseigner à faire l'une de ces franges.

Celle-ci se compose de *boucles* faites au crochet avec de la laine anglaise ou laine *zéphyr*. (On trouve cette laine chez M. Simart, rue de Rambuteau, 64.)

Pour le rang inférieur (le plus large), on fait une chaînette de 46 mailles; — on pique le crochet dans la première de ces mailles, et l'on y fait une maille simple; * puis une chaînette de 46 mailles; — on pique le crochet dans la première de ces mailles, et l'on y fait une maille simple; on recommence depuis *, jusqu'à ce que l'on ait la quantité de franges nécessaire à l'usage auquel on la destine. — Le rang supérieur est fait de la même façon, mais avec des chaînettes de 31 mailles.

On place ces deux rangs l'un sur l'autre, on les réunit en faisant des mailles-chaînettes pour lesquelles on pique le crochet dans les deux rangs à la fois.

Nous conseillons le mélange de deux nuances pour faire cette frange; — ainsi, pour garnir un châle violet, on ferait alternativement 5 boucles avec de la laine violette, — 5 boucles avec de la laine noire; — les mailles-chaînettes réunissant les deux rangs seraient en laine noire. Cette garniture est parfaite pour les petits châles de mousseline de laine blanche, bleue ou rose, que l'on met aux petites filles, et aussi pour les châles faits en laine au crochet ou tricot.

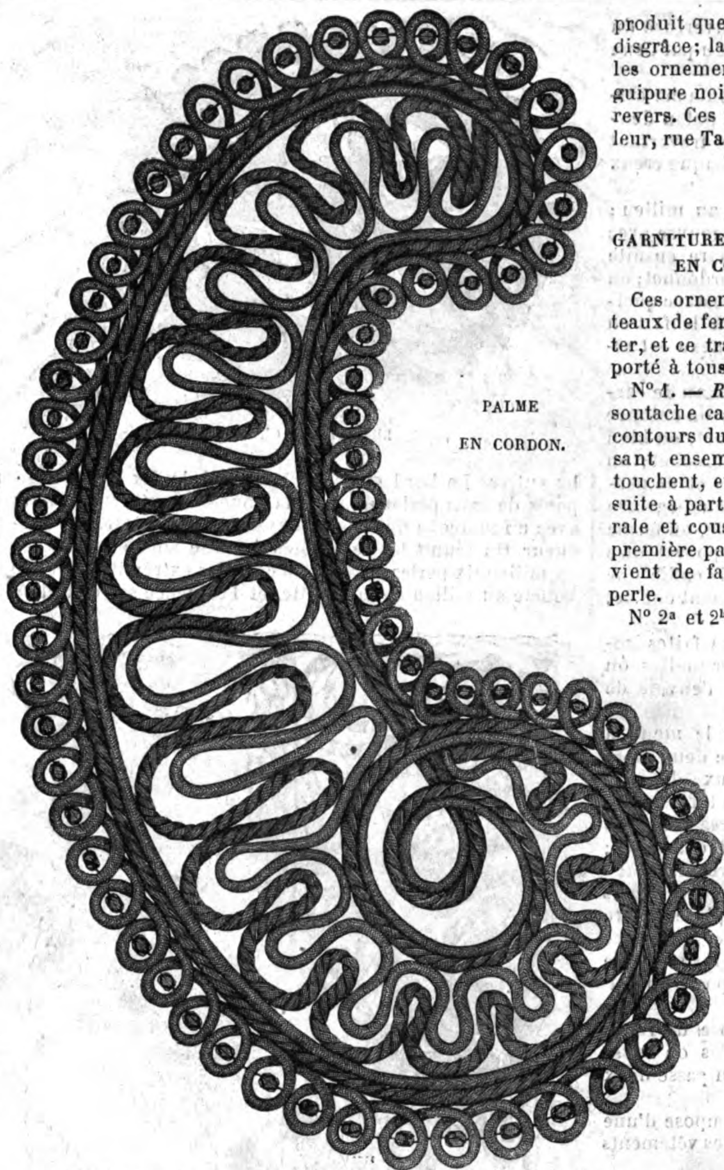
Dentelle étroite au crochet.

On fait cette dentelle avec du fil d'Irlande nº 100 et un crochet assorti.

On commence par une chaînette de 14 mailles.

1er *tour.* — Dans la première maille de la chaînette on fait 5 brides, dont la première est formée par 3 mailles en l'air; — dans chacune des 9 mailles suivantes 1 bride, — 2 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 2 mailles de la chaînette; — dans chacune des 2 mailles suivantes, une bride.

2e *tour.* — On pique toujours le crochet *sous* les mailles entières du précédent tour, non *dans* l'un des côtés de ces mailles; dans la deuxième bride du tour précédent, on fait 2 brides (la première formée par 3 mailles en l'air), puis * 2 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 2 mailles du tour précédent, — une bride. — Recommencez trois fois depuis *.



PALME EN CORDON.

produit quelques détails de la forme *paletot*, en évitant sa disgrâce; la manche marque le coude sans être étroite; les ornements se composent de revers *dentelés* bordés de guipure noire; la petite pèlerine est composée des mêmes revers. Ces trois modèles ont été dessinés chez M. Leballeur, rue Taitbout, 74.

Passementerie.

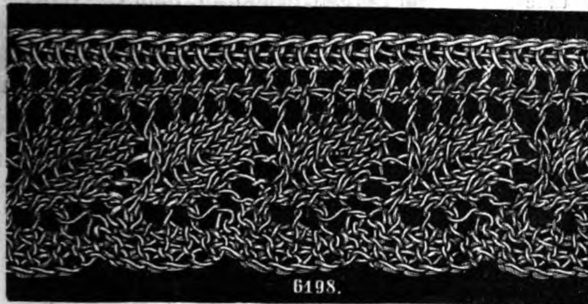
GARNITURES, BORDURES, ORNEMENTS DE TOUS GENRES EN CORDON, SOUTACHE, AU CROCHET, ETC.

Ces ornements serviront pour robes, mantelets, manteaux de femmes et d'enfants; ils sont très-faciles à exécuter, et ce travail est encore rendu plus aisé par le soin apporté à tous les détails de ces dessins.

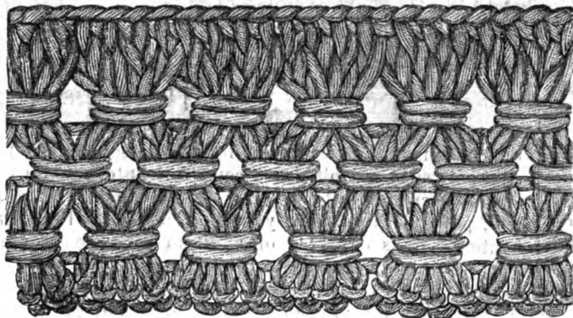
Nº 1. — *Rosette carrée en soutache.* On la fait avec de la soutache carrée, en laine noire; on trace, sur du papier, les contours du dessin; on les suit avec la soutache, en cousant ensemble toutes les boucles aux places où elles se touchent, et en même temps les perles noires; on fait ensuite à part le *milieu* avec de la soutache disposée en spirale et cousue ensemble. Après avoir séparé du papier la première partie de la rosette, on coud le milieu que l'on vient de faire, en y plaçant un petit bouton orné d'une perle.

Nº 2a et 2b. — *Agrafe* que l'on pose sur les devants d'un saute-en-barque, d'une veste, etc. On trace sur du papier, d'abord les contours de l'espèce de *lyre* placée au milieu du *rond*, et l'on suit ces contours avec de la soutache carrée et du cordon tors, placé de chaque côté de la soutache, en cousant ensemble soutache et cordons, c'est-à-dire en les *traversant* avec de la soie fine; on fait ensuite, avec la soutache carrée, un *rond* plat, au milieu duquel on laisse une petite ouverture, afin d'y passer les trois rangs de soutache qui maintiennent la *lyre;* on coud ensuite ensemble trois ou quatre morceaux de soutache pour le brandebourg, lequel doit former, d'un côté, une boucle, et se terminer de l'autre côté par un bouton long. On place ensuite les perles de jais qui ornent ces agrafes.

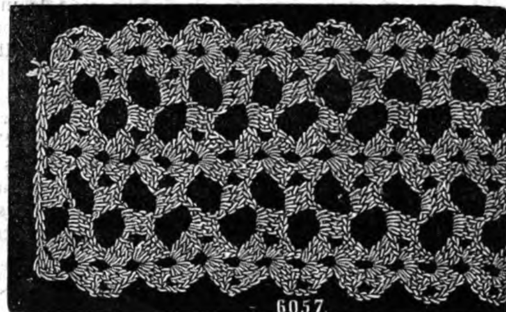
Nº 3. — *Petite rosette en soutache.* On emploie de la soutache carrée en laine noire; cette rosette se compose de deux parties faites isolément, et ressemblant à deux S. Pour chacune de ces parties, on emploie



DENTELLE TRICOTÉE.



TRICOT POUR PETITS CHALES



ENTRE-DEUX AU CROCHET.

3e *tour.* — Dans la première bride 5 brides (la première est formée par 3 mailles en l'air); puis * 2 brides sur les 2 mailles en l'air, — une bride dans la bride suivante du tour précédent. — Recommencez deux fois depuis *; — 2 mailles en l'air, — 2 brides dans les 2 dernières brides du tour précédent.

4e *tour.* — Comme le 2e tour.

5e *tour.* — Comme le 3e tour, et ainsi de suite.

On peut faire cette dentelle en laine pour garnir les couvre-pieds, etc.

Pardessus

DE TAFFETAS NOIR.

Ce pardessus re-



MANTEAU D'ÉTÉ, VU PAR DERRIÈRE ET PAR DEVANT.

14 centimètres de soutache, disposée en spirale, *traversée* avec un brin de soie; on coud ensuite les deux parties ensemble; on met au milieu un petit bouton, et l'on place les perles de jais.

Nº 4. — *Rosette en soutache.* Mêmes matériaux, même procédé que pour la précédente.

Nº 5. — *Bouton.* Si l'on ne peut se procurer un moule de bois pareil à celui-ci, il sera facile de le faire faire; il doit avoir une ouverture au milieu, et on le recouvre avec un morceau d'étoffe de soie; on passe plusieurs fois de la soie de cordonnet dans

chaque creux, en ramenant cette soie par l'ouverture du milieu, que l'on cache sous un bouton long retenu par deux cordons et quelques perles.

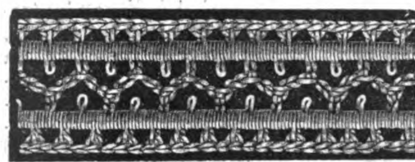
Nº 6. — *Galon étroit.* On le fait avec de la soutache carrée de laine, avec des perles noires et un petit galon dentelé; on assemble la soutache et le galon en les traversant avec un brin de soie, et posant une perle dans chaque creux du galon.

Nº 7. — *Bouton.* Le moule est un peu creusé au milieu; il a une petite ouverture sur le côté; on le recouvre avec un morceau d'étoffe de soie noire; on entoure ensuite un petit anneau de métal avec de la soie de cordonnet; on le coud sur le bouton; on recouvre l'entournure avec quelques perles. Ce bouton est très-joli lorsqu'on le fait en étoffe de couleur, par exemple, tandis que l'anneau est recouvert de soie noire.

Nº 8. — *Rosette avec perles.* On coupe un anneau de carton très-fort ayant 1/2 centimètre de largeur; on entoure cet anneau avec de la soie noire de cordonnet, ou bien avec des mailles simples très-serrées faites au crochet; on fait ensuite *à l'envers* le treillage, de soie noire et de perles; pour faire ce treillage on attache un morceau de grosse soie de cordonnet à l'anneau, on enfile une perle, on forme une première boucle, on revient à l'anneau; pour toutes les boucles suivantes et semblables, après avoir enfilé une perle, on passe la soie dans la perle précédemment enfilée, — ainsi de suite.

Le bord extérieur se compose de huit parties faites isolément avec du cordon tors, et au milieu desquelles on place une perle; on coud ces huit parties à l'envers de l'anneau de carton.

Nº 9. — *Arabesque.* On trace sur du papier le nœud à quatre branches, et l'on suit ces contours avec deux morceaux de cordon tors et deux morceaux de soutache carrée; entre les branches des nœuds on place quatre roues faites avec de la soutache disposée en spirale et formée de perles.



ENTRE-DEUX EN MIGNARDISE ET AU CROCHET.

Nº 10. — *Bordure en soutache.* Elle se compose de roues faites en soutache carrée, au milieu desquelles on laisse une petite ouverture au travers de laquelle on passe deux morceaux de soutache cousus ensemble.

Nº 11. — *Bordure en mignardise.* Elle se compose d'une tresse à six branches, et convient pour orner les vêtements et manteaux d'enfants.

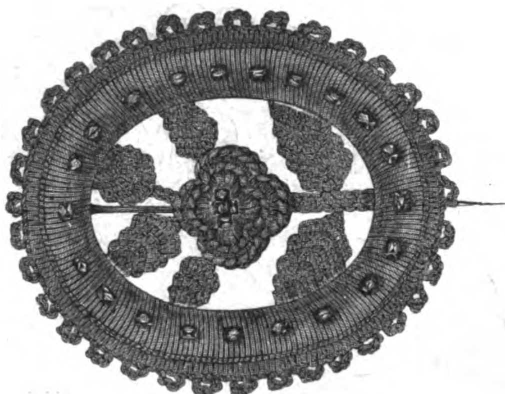
Nº 12. — *Bordure étroite.* On la fait avec de la mignardise sans picots, ou du galon rond et *creux*, que l'on peut remplacer par tel galon rond que l'on voudra; cette bordure est une tresse à quatre branches, qui convient aux mêmes objets que le précédent.

Nº 13. — *Bordure.* Elle se compose de parties isolées, exécutées en soutache carrée, disposée en forme d'S, au milieu desquelles on place une perle. Chacune de ces S présente deux *roues* faites avec 14 centimètres de soutache, et sont à peu près semblables à celles de la *petite rosette de soutache;* on assemble ces doubles roues pour former la bordure.

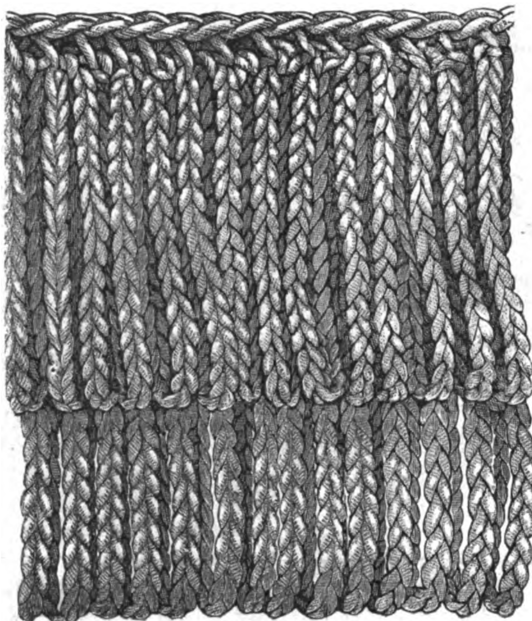
Nº 14. — *Bordure.* On la fait, comme les nºs 11 et 12, en grosse soutache de coton blanc : elle sert pour les mêmes objets.

Nº 15. — *Rosette avec grelots.* On la fait avec de la soutache carrée, disposée en spirale, et avec deux rangs de perles de jais, pressées les unes contre les autres. Le bord extérieur est orné de dix *points* composés de trois perles de jais; la boucle du milieu est faite avec un morceau de soutache ayant 8 centimètres de longueur. On réunit les deux côtés de cette boucle en plaçant au milieu six perles de jais; on coud les extrémités de cette boucle au milieu de la rosette, et l'on place sur ce milieu un bouton orné d'une perle; les grelots sont faits au crochet; ils sont semblables à ceux qui entourent la *bourse ronde au crochet* publiée dans le nº 11 de la présente année, page 91. Nous renvoyons nos lectrices à l'explication contenue dans ce nº 11; on ajoutera seulement les perles comme notre dessin l'indique.

Nº 16. — *Bordure* faite comme le nº 12, mais avec cette différence que la tresse à quatre branches n'est point serrée.



BROCHE AU CROCHET.



FRANGE EN LAINE.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Les détails et l'ensemble des toilettes que nous allons décrire ont été dessinés dans la maison Gay fils, 2, rue de la Vrillière; on y trouve à la fois les étoffes de soie les plus belles et les robes d'été légères, vaporeuses, dont tout le charme consiste dans l'heureux assemblage des nuances et la disposition simple et distinguée des dessins; les confections y sont toujours de bon goût, conformes aux décrets les plus récents de la mode, tout en s'affranchissant des excentricités de mauvais aloi.

Robe de taffetas léger gris de perle. Le bas de la jupe est bordé avec un volant tuyauté ayant 3 centimètres de hauteur; au-dessus de l'ourlet, c'est-à-dire à 10 centimètres du petit volant, une ruche plissée au milieu serpente sur un espace de 15 centimètres environ; dans chaque nœud formé par la ruche, se trouve une rosette en forme d'éventail, à plis tuyautés, de même étoffe que la robe. Manches demi-larges, garnies comme la jupe. Corsage plat, à ceinture sans bouts. Petit paletot (un peu plus long que le saute-en-barque) de taffetas noir; le bas en est garni avec quatre rangs de guipure ayant chacun 7 à 8 centimètres de hauteur, très-peu froncés. Une guipure semblable est posée en revers sur les devants du paletot, et se termine vers la taille en diminuant de largeur; les devants sont boutonnés et garnis d'une guipure posée en forme de berthe; les manches sont demi-larges, fendues sur le coude, garnies avec deux rangs de guipure remontant sur le coude jusqu'à l'épaule. Chapeau de paille garni de ruban maïs et de plumes blanches. Gants chamois. Ombrelle gris de perle. La guipure du petit paletot peut être remplacée par des volants de taffetas noir découpé.

Robe de gaze de soie rose, quadrillée de filets noirs. Le bas de la jupe est garni avec six volants (le dernier à tête) couvrant un espace de 40 centimètres environ. Ces volants sont bordés de taffetas noir, et disposés en ondulations *séparées* pour chaque lé. Manches larges, garnies comme la jupe. Corsage plat, à pointe et montant. Mantelet de taffetas noir, à fond très-court, garni d'un grand volant (40 centimètres de hauteur), surmonté d'un volant de 15 centimètres. La tête de ce deuxième volant est figurée par une ruche chicorée; une deuxième ruche semblable est posée sur le fond; — puis un entre-deux de mignardise noire; — puis une ruche chicorée. Chapeau de tulle blanc, garni de roses. Gants maïs. Ombrelle verte.



DENTELLE ÉTROITE AU CROCHET.

MODES.

Du nouveau! du nouveau! s'écrient en chœur mes lectrices. — Hélas! il n'y en a plus! Depuis que le besoin d'innover a pris des proportions si grandes, on a usé et abusé de tout, confondu tous les genres, adopté simultanément les détails les plus opposés. Tout se passait autrefois avec une régularité inflexible; une ou même plusieurs saisons étaient soumises à la domination des grands volants, — auxquels succédaient les petits volants; — les grands dessins régnaient despotiquement jusqu'au moment où les petits dessins venaient les frapper d'ostracisme; il y avait *une* mode, aujourd'hui il y en a





PARDESSUS DE TAFFETAS NOIR, VU PAR DERRIÈRE ET PAR DEVANT.



Leroy Imp. Paris

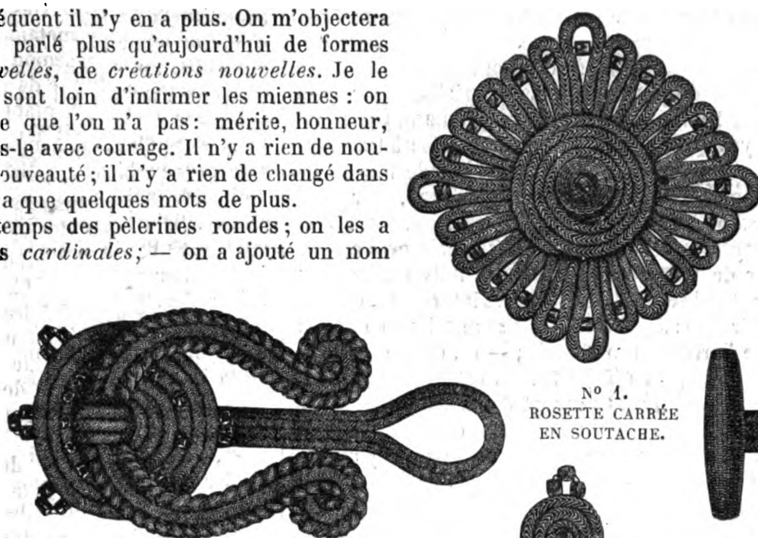
LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal, 56 Rue Jacob, Paris

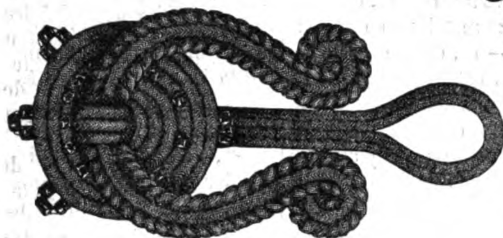
Toilettes de la Mon GAY fils, 2, rue de la Vrillière.

cent, il y en a mille, par conséquent il n'y en a plus. On m'objectera peut-être que l'on n'a jamais parlé plus qu'aujourd'hui de formes *nouvelles*, de dispositions *nouvelles*, de *créations nouvelles*. Je le sais bien, et ces affirmations sont loin d'infirmer les miennes : on parle toujours beaucoup de ce que l'on n'a pas: mérite, honneur, véracité, — et nouveauté, disons-le avec courage. Il n'y a rien de nouveau dans le domaine de la nouveauté; il n'y a rien de changé dans l'empire de la mode, — il n'y a que quelques mots de plus.

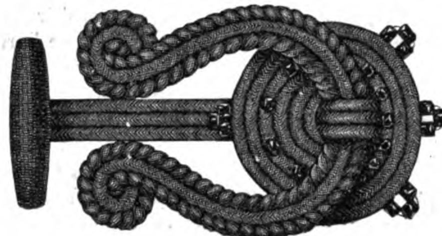
Ainsi, on a porté en tout temps des pèlerines rondes; on les a appelées *camails*, — pèlerines *cardinales*; — on a ajouté un nom propre à cette dernière désignation, et on présente la pèlerine comme une *nouveauté*. Tel est le mécanisme peu compliqué qui fonctionne paisiblement depuis un grand nombre d'années, et à l'aide duquel on persuade aux femmes qui vivent loin de Paris que les arsenaux des industriels parisiens sont en ébullition constante et produisent sans cesse et sans trêve un nombre indéfini de formes et de combinaisons nouvelles. Je n'adopterai pas cette méthode commode, parce que je tiens essentiellement à ne point jeter de poudre aux yeux de mes lectrices, et que je me propose la tâche de leur dire ce qui se fait *à Paris pour Paris*, au lieu de les induire en erreur au moyen de quelques désignations plus ou moins ingénieuses, servant à la fois de masque et de passe-port à des objets très-connus ou spécialement destinés à l'exportation.



Nº 1. ROSETTE CARRÉE EN SOUTACHE.



Nº 2a. AGRAFE.



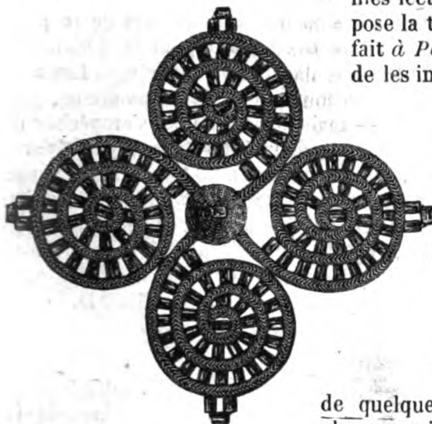
Nº 2b. AGRAFE.



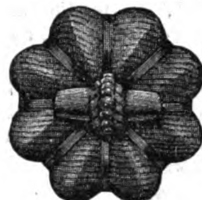
Nº 3. PETITE ROSETTE EN SOUTACHE.



Nº 6. GALON ÉTROIT.



Nº 4. ROSETTE EN SOUTACHE.



Nº 5. BOUTON.



Nº 9. ARABESQUE.

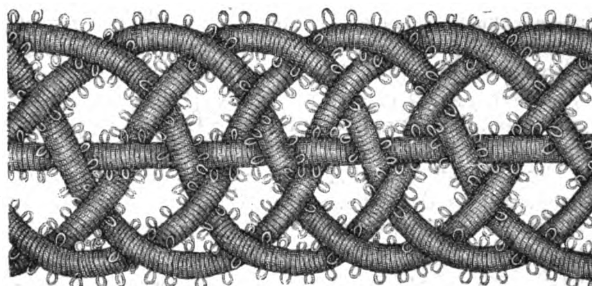
Paris n'est point ce que vingt peuples pensent!...

.... ainsi que le disait un étranger morose, sans se douter qu'il commettait un calembour à la mode, c'est-à-dire un calembour par à peu près. En effet, de toutes les femmes, les Parisiennes sont peut-être les moins changeantes — en fait de toilette! Au lieu d'être uniquement préoccupée du désir et du besoin de modifier sans cesse ses accoutrements, une Parisienne remet paisiblement sa robe de la saison dernière, et la porte jusqu'à ce que cette robe soit presque usée ; seulement elle saura ajouter ou retrancher à propos un ornement, un détail insignifiant en apparence, dont l'intervention ou l'éloignement rajeunit la toilette et lui donne un aspect nouveau.

On ne voit plus guère de robes tout unies; les jupes les plus simples sont garnies avec un tout petit volant (5 à 6 centimètres de hauteur), ou bien avec un ruban tuyauté. Cette garniture est universellement adoptée pour les robes *sans garnitures*; — quant à celles qui en ont, elles ne reconnaissent aucune règle. Les volants et les ruches, les bordures *grecques* en velours, en tresse de laine ou de soie, occupent le tiers ou les deux tiers des jupes, ondulent au-dessus de l'ourlet, se courbent et se recourbent en replis tortueux, au gré de la fantaisie des couturières; rien n'étant défendu, tout devient licite, et l'on choisit les ornements dictés par la fantaisie — ou imposés par l'économie.



Nº 10. BORDURE EN SOUTACHE.



Nº 11. BORDURE EN MIGNARDISE.

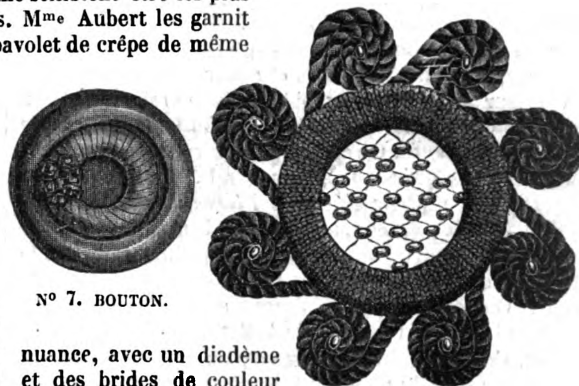


Nº 12. BORDURE ÉTROITE.

On porte encore, on porte toujours des pèlerines rondes, que nous appellerons tout simplement des pèlerines, sans les mettre sous l'invocation d'aucun nom célèbre; on les fait semblables aux robes, ne dépassant que fort peu la taille, et garnies avec une très-haute dentelle ou guipure noire. Ce costume, en taffetas violet ou vert, de nuance moyenne, est fort riche et très-distingué; on le fait même en cachemire uni pour les bains de mer : dans ce cas, la guipure est de rigueur, parce qu'elle est la compagne fidèle des étoffes de laine, pour lesquelles la dentelle est trop légère. On portera aussi des écharpes de dentelle, en les *modernisant*. Pour obtenir ce résultat, il suffira de garnir l'écharpe par derrière avec une dentelle plus ou moins large, froncée, et qui diminuera de largeur, vers les bras, par devant. A cette place, la dentelle large sera *continuée* par une dentelle plus étroite qui encadrera complétement l'écharpe, — noire ou blanche, peu importe. Cette explication répond à plusieurs questions qui m'ont été adressées au sujet des écharpes; je la place ici au lieu de la mettre parmi les renseignements, parce qu'elle peut avoir un intérêt assez général.

On portera beaucoup de chapeaux de bois, remarquables par leur légèreté. — Des chapeaux de bois! va-t-on s'écrier, voilà pourtant une nouveauté!

..... Hélas non! C'est l'ancienne *sparterie* déguisée sous ce terme nouveau; mais je dois ajouter que ces chapeaux sont fort jolis : on les fait blancs ou écrus; ces derniers me semblent être les plus distingués. Mme Aubert les garnit avec un bavolet de crêpe de même nuance, avec un diadème et des brides de couleur vive.



Nº 7. BOUTON.

Nº 8. ROSETTE AVEC PERLES.

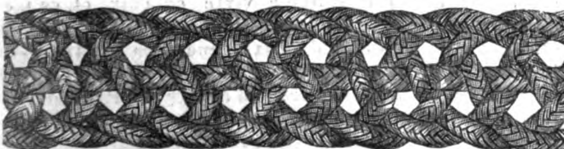
Ce qui est incontestablement nouveau, — mais non, je me rétracte, on a déjà vu ces extravagances, — ce sont les oiseaux, les papillons, les scarabées, les mouches et les escargots, placés sur les fleurs qui ornent les chapeaux d'été. Le règne animal s'allie au règne végétal dans ces singulières fantaisies, et l'on pourra faire à la fois un cours de botanique, d'ornithologie et d'entomologie, en visitant le salon d'une modiste. Que mes lectrices se rassurent cependant..... Mme Aubert emploie les animaux en qualité d'ornements, seulement lorsqu'on le demande *expressément*. A toutes ces excentricités je préfère les délicieux *herbages* qu'elle m'a fait examiner, l'immense famille des *graminées*, reproduites avec une fidélité qui ferait pâmer d'aise notre collaborateur M. Sainfoin; — les huit tribus des fougères, — enfin tout un monde de plantes simples, qui empruntent leur élégance à leur exquise délicatesse. Il y avait aussi des chardons fleuris, préparés pour garnir des chapeaux de paille. Mais l'extrême exactitude de cette copie me semble constituer un danger; j'éprouverais quelque inquiétude, si je me promenais à la campagne avec un chapeau garni de chardons, car toute rencontre avec un maître Aliboron quelconque pourrait occasionner une lutte dont l'issue serait pour le moins douteuse.



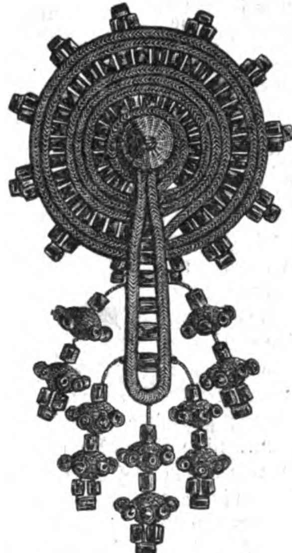
Nº 13. BORDURE.

Dans chaque numéro qui ne contiendra pas un article de *modes* nos lectrices trouveront désormais un bulletin ou une énumération succincte, mais complète, des garnitures de robes ou des détails de toilette qui se seront produits dans le courant de la semaine. Elles seront ainsi tenues jour par jour au courant de tous les changements qui pourront survenir, et trouveront dans ces indications des procédés à l'aide desquels il sera facile de modifier et *rajeunir* tous les objets qui composent leurs toilettes.

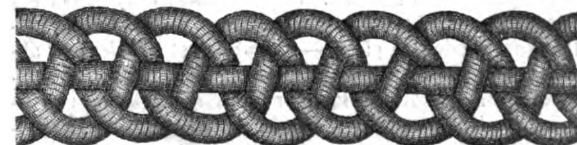
EMMELINE RAYMOND.



Nº 14. BORDURE.



Nº 15. ROSETTE AVEC GRELOTS.



Nº 16. BORDURE.

CHRONIQUE DU MOIS.

Comment se retrouver dans la foule des occupations, des distractions, des plaisirs, qui ont rempli la vie des Parisiens depuis un mois? Comment les énumérer? Tandis que l'on cite ceux-ci, ceux-là les remplacent; un flot chasse l'autre flot sur cette mer, qui semble redoubler d'agitation en prévision du calme qui l'attend.

...... Quand je regarde avec exactitude
L'inconstance du monde et sa vicissitude;
Lorsque je vois, parmi tant d'hommes différents,
Pas une étoile fixe et tant d'astres errants;
Quand je vois les Césars, quand je vois leur fortune;
Quand je vois le soleil et quand je vois la lune;
Quand je vois les États des Babiboniens
Transférés des Serpents aux Nacédoniens;
Quand je vois les Lorrains de l'état dépotique
Passer au démocrite, et puis au monarchique;
Quand je vois le Japon......

...... Arrêtons-nous ici; car, plus heureux que Petit-Jean, les Parisiens *voient* bien réellement le Japon, qui est venu les visiter en la personne de ses ambassadeurs. Leur bannière a été arborée sur le balcon de l'hôtel du Louvre et soigneusement gardée par un factionnaire, car ce drapeau est un magnifique crêpe *de Chine* du Japon, qui aurait pu exciter bien des convoitises féminines. Ces ambassadeurs sont, à ce que l'on a dit, très-instruits, et s'intéressent vivement à toutes les merveilles scientifiques et industrielles qu'on leur a fait visiter; mais ils connaissent moins bien notre civilisation, et sont plus familiers avec les sciences exactes, telles que la mécanique et la chimie, qu'avec nos coutumes et nos lois. On prétend que leur séjour à Paris a été troublé par une crainte dont il a été impossible de les affranchir : ils s'attendaient chaque jour à être mangés. On comprend que cette perspective a dû nuire aux plaisirs qu'on leur offrait. Ils ont assisté, à l'Opéra, à la représentation de *Pierre de Médicis;* on avait construit pour eux, au milieu de l'amphithéâtre, une grande loge ouverte, et, ce soir-là, le public examinait le spectacle de la salle avec plus d'attention que celui de la scène. On les a conduits, durant un entr'acte, dans le foyer de la danse. Le corps de ballet, très-curieux de sa nature, s'est précipité vers eux avec un empressement qui leur a paru être du plus mauvais augure; ces figures extraordinaires, ces costumes mythologiques, leur ont semblé des évocations infernales, et ils ont été persuadés, pendant quelques instants, que l'anthropophagie était principalement dans les mœurs féminines, et qu'elle allait se révéler par les actes les plus fâcheux; ils en ont été quittes pour la peur.

Ce qui les a le plus étonnés à Paris, ce ne sont pas les admirables découvertes de la science, leur application à l'existence de tous, les procédés ingénieux à l'aide desquels notre génération a vaincu l'espace et conquis le temps, ce capital de tout le monde: on affirme généralement qu'ils étaient fort instruits, et qu'ils ont visité tous les établissements industriels et scientifiques, non en curieux ignorants, mais en amateurs éclairés, déjà familiarisés avec la plus grande partie des objets qu'ils examinaient. Leur étonnement s'est manifesté seulement à propos des Parisiennes; la crinoline, c'est-à-dire la jupe à cercles, leur a paru le produit le plus extraordinaire de notre civilisation, et ils ne pouvaient s'habituer à leur aspect. M. F. de C. leur a demandé à plusieurs reprises comment ils trouvaient les Parisiennes : ils ont répondu chaque fois unanimement et avec laconisme : « *Drôles.* — Mais pourquoi? — Parce qu'elles sont *drôles.* — Mais cependant... — Elles sont *drôles.* » Enfin on a réussi à obtenir quelques explications, et l'on s'est aperçu qu'ils confondaient les crinolines avec les femmes.

Je pourrais recommencer, à propos de Longchamp, la plaidoirie de Petit-Jean, et m'écrier avec lui :

... Quand je regarde avec exactitude
L'inconstance du monde et sa vicissitude,...

Mais je m'abstiendrai de cette répétition. Longchamp n'est plus qu'un préjugé tellement suranné qu'il ne vaut pas même la peine d'être réfuté. Longchamp, le rendez-vous des femmes élégantes il y a de cela quarante ans et plus; Longchamp, qui fixait les modes de l'été, en présentant une revue brillante de tous les costumes nouveaux. Longchamp n'est plus aujourd'hui que le défilé des réclames ambulantes, que la parodie, c'est-à-dire l'exagération de tous les articles annonçant et recommandant les poudres et les pâtes, les fards inoffensifs, les teintures qui ne sont pas des teintures, les crêmes et laits qui effacent les rides et ramènent la jeunesse sur les vieux visages. Toutes ces promesses, toutes ces annonces, inscrites en lettres gigantesques sur des chars grotesques, remplacent aujourd'hui les voitures élégantes que l'on voyait jadis à Longchamp. Frais inutiles! réclames criées dans le désert! La teinture ne rencontre que le fard, — la crême coudoie la pâte; — le public est décidément absent, et son incrédulité augmente dans la proportion observée par les affirmations qui accompagnent ces substances prétendues infaillibles. La race des *badauds* commence à disparaître; la réclame l'a tuée.

Paris est sillonné d'étrangers venus de tous les points du globe, sous le prétexte de visiter l'exposition de Londres. Si Paris n'avait pas été placé dans le voisinage immédiat de cette exposition, il est hors de doute qu'elle eût attiré moins de visiteurs; mais l'exposition est le prétexte, — c'est Paris qui est la raison. On ne fait pas toujours des voyages inutiles; on ne se décide pas à traverser un ou plusieurs continents dans le seul but de voir ou de revoir ce Paris rêvé par tout le monde, qui, par l'immense diversité des richesses qu'il renferme, attire à la fois les savants, les artistes, les oisifs : mais *on ne peut se dispenser* de visiter une exposition universelle; c'est un événement qui se produit à de rares intervalles, et dont il faut pouvoir dire : *J'y étais!* — On se met donc en route; — on trouve Paris sur son chemin; — et, comme l'exposition, quoique ouverte officiellement, est bien loin d'être complète; comme les salles seront débarrassées de leurs colis seulement dans les premiers jours du mois de juin; — comme Paris est charmant en cette saison, on y attend très-patiemment que les vitrines du palais de l'exposition soient remplies. Les hôtels sont encombrés, la circulation est difficile; il n'y a pas un fauteuil de reste dans les différents spectacles; les places de voitures ne sont plus que des places où il n'y a point de voitures, et lorsqu'on demande la raison de cette affluence, il vous est répondu en chœur : C'est l'exposition de Londres.

A part les réunions intimes, dans lesquelles on danse encore un peu, mais sans préméditation, l'hiver est bien décidément clos. Cette affirmation ne doit pas être considérée comme l'une des vérités niaises que l'on nomme des *lapalissades*, en souvenir de la chanson qui a voué le nom de M. de la Palisse à une célébrité impérissable. Annoncer, au milieu du mois de mai, que l'hiver est fini, cela semble assez évident, et l'on jugera que cette nouvelle n'est pas plus surprenante qu'inattendue; mais les habitudes parisiennes me donnent raison; à Paris « l'hiver » est la saison pendant laquelle on se visite, on se réunit, on s'amuse, à grands renforts de toilettes; or cette saison se prolonge maintenant jusque vers le mois de juin.

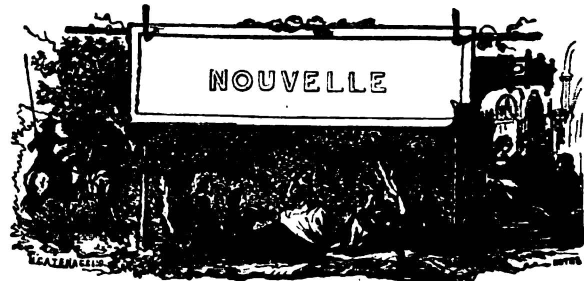
On contemple à distance l'hiver qui vient de s'écouler, on le juge, et, tout naturellement, on le critique. J'ai entendu beaucoup de chuchotements, de commérages, de propos vides et vains; mais, ne les ayant pas écoutés, je ne saurais les redire. J'ai retenu seulement quelques détails relatifs à la physionomie générale de notre époque; et, à ce titre, je les place ici, espérant qu'ils pourront être consultés avec avantage, non-seulement par la génération actuelle, mais aussi par la postérité. Si, ainsi que j'y compte fermement, la *Mode illustrée* vit encore dans deux ou trois cents ans, la personne qui m'aura remplacée pourra jeter un regard en arrière sur les coutumes présentes, et tirer de ce rapprochement une foule de réflexions ingénieuses.

On prétend, — je n'affirme rien, me bornant au rôle modeste de la nymphe Écho, — on prétend que le besoin immodéré de *produire de l'effet*, de *faire sensation*, a conduit plus d'une jeune femme, et même plus d'une jeune fille, dans les sentiers périlleux de la bizarrerie. On assure que, dans les quelques bals costumés qui se sont donnés, il y avait beaucoup de costumes excentriques, — c'était leur droit; — mais qu'il y en avait aussi qui ne s'arrêtaient pas à cette limite, et qui, étant franchement mythologiques, devenaient décidément peu convenables. On ajoute, avec accompagnement de soupirs, que les réunions ne seront plus possibles si le luxe effréné de notre époque ne subit pas un point d'arrêt, et l'on cite plusieurs familles forcées de jeûner, jusqu'à l'année 1863, pour payer les robes de mesdemoiselles leurs filles. Cette situation, toute pénible qu'elle est, n'est nullement touchante; quoi qu'on en dise, il n'existe point de motif, — autre que la vanité, — qui puisse commander ces sacrifices; et une jeune fille peut toujours s'habiller avec de la tarlatane, qui coûte 75 centimes ou 1 franc le mètre, et, au besoin, faire ses robes elle-même. Mais ce qui semble plus grave dans la récapitulation des plaisirs de l'hiver dernier, c'est le singulier choix de quelques jeunes *merveilleuses* qui se sont montrées costumées comme l'étaient les danseuses de l'Opéra avant la réforme accomplie par M. de la Rochefoucauld, c'est-à-dire trop court-vêtues; on en conclut, avec raison, qu'une trop grande fidélité dans la copie des costumes mythologiques ne peut se produire sans grand dommage pour les convenances, et que les femmes devraient s'interdire ces singuliers modèles.

La chronique théâtrale des semaines qui viennent de s'écouler pourrait se résumer en un seul nom, celui de M. Sardou; ses œuvres se multiplient, figurent simultanément sur toutes les affiches de spectacle, et donnent à elles seules aux spectateurs et aux critiques plus de besogne qu'ils n'en peuvent accomplir. L'une de ses pièces, *la Papillonne*, a été un peu sifflée au Théâtre-Français, tandis qu'une autre, *la Perle noire*, a obtenu un grand succès au Gymnase; peut-être ne méritaient-elles ni *cet excès d'honneur...* ni le reste. La première porte sans doute quelque atteinte à la majesté de la Comédie-Française; mais c'est un imbroglio amusant et spirituel; on y a pratiqué quelques coupures, moyennant lesquelles on peut aller voir *la Papillonne*, en laissant les jeunes filles au logis. En revanche, elles peuvent assister à la représentation de *la Perle noire*. Le sujet en est bien connu : c'est une jeune fille, innocente et persécutée; elle a été recueillie, toute petite, par une dame respectable, au moment où l'enfant, qui est une petite zingara, essayait de voler dans une église. Des enseignements pieux, de bons exemples, ont métamorphosé cette âme et l'ont ramenée au bien; le démon est devenu un ange; et un ami de la maison, touché de ses vertus, se décide à l'épouser. Un orage épouvantable éclate, le tonnerre tombe sur la maison; le fils de la dame qui avait recueilli la petite bohémienne entre dans sa chambre... Son secrétaire est brisé; l'or, l'argent, les bijoux ont disparu... et l'on ne peut pénétrer dans cette chambre que par un œil-de-bœuf que l'on croyait condamné, et qui donne dans la chambre de la jeune fille..... Les preuves les plus accablantes se réunissent contre elle..... La raison la condamne; mais elle est défendue par la tendresse de ceux qui la connaissent, et son fiancé, qui est un savant, découvre que la foudre, pénétrant dans cette chambre, a fracassé le secrétaire, brisé le fil de fer de la sonnette, que tous les métaux, réduits en lingot, sont cachés dans la sonnette, retournée sur elle-même.

C'est, on le voit, le sujet de *la Gazza ladra*, accommodé selon les découvertes de la science moderne, vivifié, non par l'auteur, mais par Mlle Victoria et M. Lafont, qui est le véritable héros de la pièce, dans son rôle de bourguemestre élégant, spirituel, convaincu de l'infaillibilité de la police lorsqu'elle s'éclaire des lumières de la physiologie. La pièce doit avoir été écrite pour M. Lafont; — elle durera autant que lui, mais non davantage. Les succès dus aux acteurs sont plus certains sans doute, plus immédiats surtout; — mais l'on ne saurait s'empêcher de regretter, au point de vue de la littérature, les tendances de notre époque, qui borne son ambition à obtenir une vogue éphémère circonscrite dans ce court espace qu'on appelle le présent. De nos jours, tout le monde mange son blé en herbe, et l'héritage littéraire des générations à venir n'entraînera pas des frais de succession très-considérables.

EMMELINE RAYMOND.



LE DÉMON DES PRAIRIES *.

Suite.

C'était le lendemain matin. — Marie n'avait pas paru au déjeuner pris en commun; mais elle avait accepté la proposition de Mac Grégor, de faire une promenade à cheval dans les environs. Trois chevaux mexicains, pleins de feu, attendaient tout sellés dans la cour. Aussi les yeux de la jeune fille parurent-ils s'animer lorsqu'elle s'approcha de la bête qui lui était destinée. Elle la flatta de la main sur le cou et les naseaux, et, prévenant tout aide, d'un bond elle se mit en selle. Son père et Mac Grégor ne tardèrent pas à être à ses côtés. Mais, lorsqu'ils eurent franchi la porte du fort, quatre serviteurs du Mexique bien armés les suivirent par derrière à cheval. — Lorsque Marie, enivrée de l'air pur du matin, jeta autour d'elle un regard sur toute la vallée, elle remarqua cette escorte, et, à cette vue, sa figure perdit toute l'expression de gaieté qui l'animait.

« Est-ce que même les environs offrent si peu de sécurité? » demanda-t-elle à Mac Grégor, qui, depuis la sortie du fort, n'avait pas quitté un seul instant des yeux la jeune fille.

« On est toujours plus inquiet quand on a un trésor à garder, » répondit celui-ci. « Toutefois, ce n'est que pour quelques jours seulement que ce surcroît de précaution est nécessaire. — Parmi les Indiens des environs, il y avait un chef qui possédait tous les vices des Peaux-Rouges, sans aucune de leurs qualités. Aussi lui et sa bande nous faisaient-ils éprouver d'assez nombreuses pertes en bestiaux, jusqu'au moment où il tomba entre les mains de nos gens. — Mon père avait toujours eu pour principe de vivre avec les Peaux-Rouges en aussi bons rapports que possible. Il rendit donc la liberté à ce méchant garnement, dès que celui-ci lui eut promis de quitter les environs, et d'aller rejoindre au loin une autre tribu d'Apaches. — En outre, pour se faire un ami d'un ennemi puissant, mon père lui promit de lui faire chaque année un présent en poudre, munitions, tabac et café, pour lui et ses principaux guerriers, et cela tant qu'il s'abstiendrait de lui voler ses bestiaux. Dès lors nous avons vécu assez tranquilles; mais, à mon arrivée au fort, j'ai cessé ces présents, les considérant comme un injuste tribut. — Malgré cela, nous avons continué à vivre en paix, et ce n'est qu'hier que j'ai appris que le chef indien était de retour, ou du moins qu'on attendait sa venue dans ce pays. — En tous cas, ses intentions ne peuvent être bonnes. Mais, au premier méfait qu'il commettra, je n'épargnerai rien pour me rendre maître de sa personne, et ensuite j'espère bien être débarrassé de lui à tout jamais. »

La jeune fille avait écouté en silence les explications de

* Voir les nos 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18 et 19.

son compagnon. Quand il les eut terminées, elle fit prendre à son cheval un pas plus allongé.

« Seriez-vous donc timide à ce point qu'une mesure peut-être exagérée de précautions vous empêche d'admirer la beauté du paysage, et vous fasse perdre tout le charme d'une si belle matinée? » dit Mac Grégor en pressant également son cheval, tandis que Brown, retenant le sien, leur laissa prendre l'avance. « Depuis votre aventure au Mississipi, je vous regardais comme une héroïne.

— A mon avis, s'agirait-il de la femme la plus courageuse, il faut certaines conditions indispensables pour qu'elle fasse preuve d'héroïsme.

— Des conditions, et lesquelles?

— Oui, des conditions; car la femme qui, d'elle-même, chercherait le danger, serait un contre-sens pour notre sexe, » répondit Marie. « Ou bien, c'est la nécessité de recourir à nos propres forces qui éveille en nous notre aptitude à la résistance, ou bien il faut en nous un sentiment du cœur assez profond et assez fort pour nous faire oublier notre timidité naturelle et faire face au danger. »

Mac Grégor attacha un long regard sur la figure impassible de la jeune fille.

« Et si je vous demandais, Marie, s'il n'y a rien ici qui puisse vous faire dédaigner les mauvais côtés de ma résidence, que me répondriez-vous? » lui demanda-t-il d'un son de voix contenu, et en approchant son cheval de celui de Marie.

« Merci bien, » lui répondit celle-ci en riant, tandis qu'une légère rougeur animait son visage. « Comment pouvez-vous exiger que, le lendemain de mon arrivée, et à ma première promenade matinale, je connaisse suffisamment votre résidence pour pouvoir mettre en balance ses bons et ses mauvais côtés, et être fixée à cet égard? »

A cette réponse, la figure du jeune homme exprima un assez vif mécontentement, qu'il réprima pourtant aussitôt.

« J'aurais voulu, mademoiselle, ne point vous voir recourir à tous ces petits artifices de femme subtile pour n'avoir pas l'air de comprendre ce qui vous est pourtant parfaitement intelligible, et j'aurais désiré de vous une réponse aussi franche que ma demande. Il ne faut pas d'équivoque entre nous; vous ne devez pas ignorer que votre père a l'intention de s'établir ici, et vous devez savoir pourquoi j'ai été au-devant de son projet, et quelles espérances votre facile consentement à le suivre dans cette solitude a pu faire naître en moi; — et pourtant, après un long voyage, qui aurait dû nous rapprocher de plus en plus, vous m'êtes, il me semble, plus étrangère qu'au premier jour où j'ai eu l'honneur de vous connaître.

— Ne trouvez-vous donc pas, dans cette froideur même dont vous vous plaignez, une réponse assez explicite à votre demande? » répondit la jeune fille en se tournant vers lui.

Mac Grégor fixa un instant ses yeux sur Marie, comme s'il ne pouvait ajouter foi à ses paroles, et comme s'il voulait scruter jusqu'au fond de son cœur.

« Vraiment, mademoiselle, » dit-il, « vous vous exprimez d'un ton si froid et si ferme que je supposerais que vous voulez m'enlever toute espérance de voir le temps modifier vos pensées d'aujourd'hui. — Je n'ai pourtant point voulu vous forcer à prendre une décision; je ne demandais qu'un seul mot d'encouragement, que j'aurais enfoui au fond de mon cœur, et qui m'aurait aidé à attendre l'avenir.

— Vous m'avez demandé de vous répondre franchement, monsieur, » dit la jeune fille en l'interrompant, le visage toujours aussi impassible. « Je n'ai aucun droit d'attendre de l'avenir un changement dans une décision qui me paraît irrévocable. »

Mac Grégor, à cette réponse, laissa tomber sur la jeune fille un regard glacial. Puis, d'un mouvement convulsif, il enfonça ses éperons dans le ventre de son cheval, qui fit un bond de douleur, et partit au galop. Marie suivit un instant des yeux le cavalier; elle le vit s'efforcer d'arrêter la course effrénée de sa monture, et finir par s'en rendre maître. — Mac Grégor, avec ses traits fins et réguliers, sa taille élancée, l'énergie et la résolution dont étaient empreints ses moindres gestes, pouvait passer à juste titre pour un charmant cavalier, plein de distinction. Aussi les traits de la jeune fille ne tardèrent pas à exprimer un sentiment de tranquille intérêt. Fouettant son cheval, elle le lança au galop sur les traces de son compagnon.

« Je vous ai fâché, » lui dit-elle lorsque les deux chevaux marchèrent de front, en voyant les sombres regards que le jeune Écossais jetait devant lui. « Pourquoi vouloir aussi nous rendre la vie difficile, ici où la société est si rare, et pourquoi ne pas prendre les choses comme elles sont? Ne pouvons-nous pas vivre ensemble comme deux bons amis, sans faire intervenir entre nous d'autres rapports impossibles à mon point de vue? »

Mac Grégor ne fit que secouer la tête.

« Ou bien préférez-vous nous voir marcher l'un à côté de l'autre, comme si nous avions les plus grands torts à nous reprocher, jusqu'au moment où cette situation nous deviendra intolérable; et cela, parce que votre passion est tout pour vous? »

Le jeune homme laissa échapper un mouvement d'impatience.

« Rien n'est plus facile, » dit-il, « que de parler raison quand on a le cœur tranquille et le sang reposé; mais sous ce rapport mon éducation laisse beaucoup à désirer. Laissons donc ce sujet. »

Ils avaient atteint le fleuve et en suivirent quelque temps la rive en silence. Mac Grégor, les sourcils froncés, sondait du regard les moindres particularités du pays, tandis que Marie, perdue dans ses pensées, laissait errer au loin ses regards sur les montagnes, jusqu'à ce qu'ils parvinrent à l'entrée d'une gorge étroite, qui semblait servir d'avant-poste à un bois touffu. Le jeune homme arrêta alors son cheval.

« Je crois plus prudent, » dit-il, « de terminer ici notre promenade. Si pourtant vous désirez la prolonger, il y a, de l'autre côté du fort, et plus près de notre habitation, une autre partie non moins agréable à explorer.

— Je serais désolée de mettre plus longtemps votre temps à contribution, M. Mac Grégor; et, si vous le désirez, je ne demande pas mieux que de rentrer, » lui répondit Marie, en détournant son cheval.

« Comme il vous plaira, mademoiselle, » réplique celui-ci.

Tous deux revinrent donc en silence sur leurs pas, et ne tardèrent pas à rejoindre leur escorte, ainsi que Brown, qui semblait prêter toute son attention au récit d'un des domestiques.

« Vous avez déjà fait beaucoup, et pourtant il reste encore plus à faire, » dit-il en s'adressant à Mac Grégor; mais le sourire qui animait son visage ne tarda pas à disparaître et à se changer en expression soucieuse lorsqu'il eut jeté un regard sur le jeune couple.

« Y a-t-il du nouveau, ou avez-vous fait quelque remarque? » dit Mac Grégor à un de ses serviteurs, comme pour échapper aux regards de Brown.

« Non, monsieur; nous parlions de ce chef indien que les Peaux-Rouges appellent Matotopah, ou l'Ours fort, » lui fut-il répondu. « La vieille squaw qui vient parfois mendier au fort a déclaré hier soir que la nouvelle lune le reverrait dans ces parages.

— Désormais aucun Peau-Rouge ne devra entrer dans le fort, si nous ne voulons pas voir tous nos plans déjoués. Ce que nul homme ne devrait savoir ni entendre, l'instinct des Indiens le leur fait deviner; on dirait qu'ils le flairent dans l'air. »

Après avoir dit ces mots, Mac Grégor dirigea son cheval vers le fort, comme s'il était relevé de tout devoir de cavalier servant; mais la jeune fille vint ranger son cheval à côté du sien.

« Pouvez-vous vous figurer tout le charme qui régnera dans le cercle étroit de notre société, si l'humeur qui semble être la vôtre venait à nous gagner tous? »

Mac Grégor continua à regarder devant lui, sans lui répondre.

« Vous devrez me croire facilement, monsieur, quand je vous affirmerai que le sacrifice que j'ai fait de toutes mes amies et connaissances ne laisse pas de me sembler pénible dans une pareille solitude. Je vous promets pourtant que jamais mon visage n'en trahira la moindre trace, si de votre côté vous voulez prendre sur vous de renoncer aussi courageusement à une seule de vos espérances déçues. »

A ces mots, Mac Grégor leva lentement les yeux, et, se tournant vers elle:

« Toutes vos paroles, » lui dit-il, « respirent la raison. Mais, malgré la raison, il est souvent impossible à l'homme de surmonter certaines choses; et je n'ai pas d'ailleurs appris à avoir le sourire sur les lèvres quand mon cœur saigne. Du reste, » ajouta-t-il avec feu, « il ne vous faut pas croire, Marie, qu'un seul mot puisse faire renoncer un Mac Grégor au plus cher espoir de son cœur; — la froideur même avec laquelle vous me parlez ne fait que m'exciter davantage; — je ne renonce pas encore à conquérir votre cœur, car j'ai en moi la conviction que l'homme que vous choisirez sera digne de vous. — Seulement je ne mendie pas votre cœur, et ne veux point recourir aux attitudes langoureuses de vos gens de l'Ouest. Je me montre à vous tel que je suis, et vous avoue, sans farder la vérité, ce qui se passe en moi. — Laissons aller les choses comme elles sont. Ne me répondez rien. Mais, croyez-moi, Marie: si un jour je parviens, sans que vous vous y opposiez, à obtenir votre main, même quand votre jeunesse sera passée, vous vous rappellerez avec bonheur cette soirée-ci. »

Il lança son cheval au galop, comme pour dissimuler l'émotion qui s'était emparée de lui à ces derniers mots, et dont il n'était plus le maître. Quant à la jeune fille, elle le suivit lentement, soucieuse, et comme agitée d'un sombre pressentiment.

« Votre conversation me semble avoir été assez animée, » dit alors Brown, qui s'était approché de sa fille, et qui l'examinait attentivement.

« Si animée et si singulière de ton qu'il me faudra quelque temps pour m'y faire, ainsi qu'à bien d'autres choses ici, » lui répondit-elle en détournant la tête.

Brown sembla vouloir adresser à sa fille une autre question; mais, après un long regard jeté sur elle, il y renonça.

Quelques minutes après on atteignit le fort. Mac Grégor y était déjà arrivé et attendait. D'une main il prit les rênes du cheval de Marie, et lui tendit l'autre pour lui servir de marchepied. La jeune fille accepta froidement l'aide qu'il lui offrait; puis, gagnant l'escalier où se tenait la vieille Hattie, elle gagna rapidement sa chambre.

« Avez-vous fait une bonne promenade, mademoiselle? » lui demanda la femme de charge, qui était montée après elle. « J'étais en train d'apprendre un peu son service à la jeune fille qui sera votre femme de chambre, pour que vous n'ayez pas trop à vous plaindre de sa maladresse. — Les environs du fort ne sont pas trop laids. — N'avez-vous rien vu? — Voyez-vous, cette crainte même des Indiens ne laisse pas d'avoir du bon. — De temps en temps elle vient jeter un peu d'animation dans notre vie.

— Il me semble qu'ici on doit s'habituer à se servir soi-même, du moins pour les choses les plus nécessaires, » dit Marie, en refusant d'un léger signe de tête l'aide que lui offrait la jeune fille qui semblait occupée à faire la chambre, et elle se débarrassa seule de son amazone. « Asseyez-vous, Hattie, si vous n'avez rien à faire, et causons.

— Ce n'est pas le temps qui nous manque, » dit Hattie en s'asseyant et en suivant des yeux les moindres gestes de Marie.

« Est-on vraiment aussi loin de toutes relations humaines qu'on pourrait le supposer d'après les apparences? » demanda celle-ci lorsque la jeune servante eut quitté la chambre. « J'ai vainement cherché aujourd'hui à m'orienter, et à retrouver la direction par laquelle nous sommes venus. — On ne voit nulle part la moindre trace de route.

« — A peu près, mademoiselle, » répondit la vieille Hattie. « Il y a bien comme une ville, ou plutôt comme un village, à environ quinze lieues d'ici, en remontant le fleuve. C'est là que la malle-poste de Santa-Fé relaye, et c'est de cet endroit que vous êtes venue. Mais il n'y a là tout au plus que douze ou quinze maisons construites en mortier, ayant chacune un trou ouvert pour servir de fenêtre. Leurs habitants font des échanges avec quelques commerçants, gagnent beaucoup d'argent, mais n'en ont pas moins des habitations qui ne diffèrent guère d'étables à bestiaux. »

Marie s'était assise, et, la tête appuyée sur sa main, paraissait toute pensive.

« Ainsi donc, dit-elle, il y a un relais de poste à une distance assez rapprochée; et savez-vous environ quand vient la malle-poste, afin qu'on sache quand il faut s'y prendre pour envoyer de ses nouvelles à quelques amis du monde habité?

— Je ne puis vous dire que ce que j'ai appris de Mac Alester, alors qu'il attendait le retour de notre jeune maître. Je crois, » dit Hattie en levant la tête en l'air, comme pour chercher dans ses souvenirs, « oui, je crois que la malle-poste y vient un jour en se rendant à Santa-Fé, et que quatorze jours plus tard elle y repasse pour revenir au Missouri. Il me semble qu'elle fait ce trajet une fois par mois.

— C'est bien! » réplique la jeune fille, après quelques instants de silence. « Cette promenade du matin semble m'avoir fait du bien, et je compte faire honneur à votre déjeuner. Une fois que je connaîtrai mieux le pays, je crois que je pourrai faire mes petites excursions sans mettre en mouvement la moitié du personnel du fort.

— Je vous crois bien capable de faire de pareilles promenades malgré les Indiens, mais je ne crois pas qu'on vous le permette, » dit la vieille femme de charge en riant. « Mais vous faites bien de me rappeler le déjeuner; autrement j'aurais pu rester encore une heure ici à causer. » Elle se leva. « La jeune fille se tient ici tout proche, » poursuivit-elle; « si vous en avez besoin, vous n'avez qu'à l'appeler. » En disant ces mots Hattie sortit.

O. Ruppius.

(La suite au prochain numéro.)

L'ART ÉPISTOLAIRE.

Il est, dans la littérature, un genre familier, qui se manifeste sans préméditation, sans avoir conscience de lui-même, en paraissant obéir à une force d'impulsion toute puissante; ce genre se compose surtout de naturel, de simplicité, de grâce; ses teintes sont généralement douces, ses manières fines, sa forme délicate. A tous ces caractères, on a reconnu le genre épistolaire, et l'on voit pourquoi les femmes y ont excellé à toutes les époques; il a été, à vrai dire, créé par elles, et les hommes qui se sont rendus célèbres par leurs *Lettres* n'ont jamais pu soutenir de comparaison avec les illustrations féminines qui ont fondé sans s'en douter ce genre de littérature.

On s'attend sans doute à trouver ici un panégyrique de Mme de Sévigné et une étude sur ses *Lettres* immortelles; s'il en est ainsi, on éprouvera un mécompte; on ne peut rien dire sur Mme de Sévigné qui n'ait déjà été dit, et je ne me propose pas même de la citer comme exemple.

On dit, en thèse générale, qu'une bonne copie vaut mieux qu'un original médiocre. Cet axiome ne saurait être, si je ne me trompe, appliqué à l'art épistolaire, et il serait plus juste d'affirmer, dans le cas particulier dont il s'agit, que la meilleure copie serait détestable; toute copie suppose un parti pris, une donnée préconçue, et exclut par conséquent la simplicité et la spontanéité qui sont les principales conditions à observer dans le genre qui nous occupe.

A observer! Non, elles ne sauraient être observées; elles doivent se manifester en s'ignorant, produire leurs fruits, comme les arbres produisent, en obéissant à la nature, en suivant ses règles sans s'en préoccuper et sans prétendre les corriger; les modèles les plus illustres auraient eu grand'peine à professer leur art, et il est hors de doute que Mme de Sévigné aurait trouvé beaucoup de difficulté à écrire les règles de l'art épistolaire, tandis que plus d'un cuistre ne reculerait pas devant cette entreprise.

Il est impossible d'indiquer la route à suivre pour arriver à posséder ce talent charmant; mais si l'on ne peut indiquer ce qu'il faut faire, on peut signaler *en partie* ce qu'il ne faut pas faire, et arriver ainsi, de déductions en déductions, sinon à la perfection que nous ne pouvons atteindre par le seul fait de notre volonté, et sans être aidés par la nature, du moins au perfectionnement dont il dépend toujours de nous d'éloigner les limites.

Les deux principaux écueils qu'il s'agit de signaler sont la prétention et la vulgarité; ils sont placés aux deux pôles opposés, et cependant ils se rejoignent par plus d'un côté, sans doute en vertu du proverbe éternellement juste: *Les deux extrêmes se touchent.*

La prétention heurte le bon sens, la vulgarité choque le bon goût; avant de se traduire par des paroles, avant de s'affirmer par des lignes, la première éclaire l'esprit de fausses lumières, et lui inspire le désir d'exciter l'admiration, de frapper par sa supériorité, d'éblouir par sa science; elle lui fera rechercher les mots les plus inusités, employer les termes techniques les plus inconnus et les

plus bizarres; en un mot, la prétention sera toujours pédante, et les lettres écrites par une personne prétentieuse se reconnaîtront immanquablement à des phrases ambitieuses, à une fausse érudition, surtout à un manque total de proportion entre le sujet que l'on traite et la forme qu'on lui donne; la prétention veut tout grandir; elle arrive seulement à tout grossir, parce qu'elle ignore que l'enflure n'est pas l'ampleur, que l'on atteint la grandeur, non parce qu'on désire y arriver, afin de dominer ses semblables, mais parce qu'elle est en nous, qu'elle est la conséquence d'un parfait équilibre entre l'imagination, la raison et le sentiment; la prétention croit posséder ces dons ou bien y suppléer par le seul effort de sa volonté; elle se dit, en prenant une plume, *je vais être sublime*, absolument comme on se dirait que l'on va mettre une jolie robe.

La prétention est toujours maladroite, parce qu'elle ne peut s'isoler d'elle-même; elle est son propre univers, nécessairement très-borné, car, pour bien juger nos semblables, il faut savoir déposer sa personnalité, et, sinon partager, du moins comprendre les aspirations d'autrui, diverses, multiples, opposées, la grandeur tout aussi bien que la petitesse, la folie comme la sagesse. La prétention au contraire réduit toutes choses à son propre niveau, et marche les yeux couverts d'un bandeau appliqué par la vanité; il ne faut pas croire qu'elle amoindrit le talent épistolaire : elle l'anéantit, et, comme tous les caractères auxquels on la reconnaît, sont en oppostion directe et formelle avec les conditions de l'art qui nous occupe, elle exclut celui-ci, et il le lui rend bien; ainsi, en analysant ce premier point, nous trouvons que la vanité, et la personnalité, qui est sa compagne fidèle, sont inconciliables avec le talent épistolaire; ainsi, une fois encore, en creusant le beau, on arrive au bien. Ce résultat est inévitable; quel que soit le point sur lequel on fixe ses recherches, on aboutit forcément aux mêmes conclusions, et les questions purement intellectuelles sont toujours intimement liées aux questions morales.

La vulgarité se signale par l'emploi de termes antigrammaticaux, par les expressions bassement familières, et aussi, comme la prétention, par un manque absolu de proportion entre les matières dont elle s'occupe et l'ordre dans lequel elle les présente; seulement la prétention emploie les termes les plus pompeux à propos des faits les plus simples, tandis que la vulgarité se servira des expressions les plus triviales à propos des événements les plus remarquables; le tact manque à toutes deux : l'une veut grossir toutes choses, l'autre aplatit instinctivement, abaisse tout ce qui la dépasse.

Ce qui rend le talent épistolaire rare et charmant à la fois, c'est qu'il ne peut être le résultat du mensonge; pour exister, il doit refléter les grâces de l'esprit, une humeur à la fois enjouée et sérieuse, une intelligence aidée par le cœur, qui lui fait comprendre ce qu'elle ignore : ce talent n'est pas le produit de l'étude; il ne peut procéder de l'imitation; il repousse l'affectation; il est la femme elle-même; il est d'autant plus parfait qu'elle est plus près de la perfection; c'est un miroir fidèle qui reproduit ses qualités, l'éclat de son imagination, la justesse de son esprit, la recherche de sa raison, la mansuétude de son âme, en communiquant à tous ces dons un caractère qui, pour être un peu idéalisé, n'en est pas moins réel.

La plupart des *prescriptions*, concernant l'art épistolaire, débutent par cette formule : *Il faut écrire comme on parle;* cela n'est qu'à moitié vrai, à ce qu'il me semble; l'on serait ridicule, sans doute, si l'on parlait *comme un livre;* — mais on écrirait beaucoup de platitudes si l'on imprimait ce que dit même un homme d'esprit. L'art épistolaire occupe une place intermédiaire entre la conversation et la composition littéraire; il est plus que l'une, moins que l'autre. Sans chercher à se soutenir sur les sommets les plus élevés, sans poursuivre les images, sans se préoccuper des artifices du style, on doit employer des expressions relativement plus châtiées que celles qui ont cours dans la conversation. On doit relever, par l'élégance de la forme, la puérilité des faits, et racheter, par l'harmonie du langage, les banalités que l'on est souvent forcé d'échanger; il faut s'interdire tout système et avoir assez de souplesse pour traiter sérieusement les choses sérieuses et gaiement les choses gaies; on s'exprime ou du moins on doit s'exprimer, lorsqu'on a une plume à la main, tout autrement que lorsque l'on cause; si vif que soit l'esprit, il fournit rarement assez de mots choisis de façon à rendre les idées bien exactement : l'esprit va plus vite que la parole; mais le retard apporté par la formation des signes de l'écriture permet de choisir ses termes et de les adapter aux idées que l'on veut exprimer. Je ne saurais, ainsi que je l'ai dit plus haut, indiquer ce qu'il faut faire, mais je pense que l'on aura atteint en partie le but que l'on se propose, si l'on a le tact de se tenir à égale distance de la prétention et de la vulgarité, de rejeter à la fois les termes emphatiques et les expressions triviales.

Ce tact est d'ailleurs inné chez la plupart des femmes; elles possèdent un instinct délicat qui leur indique avec précision les limites qu'elles ne doivent pas franchir, les points qu'il faut effleurer sans les approfondir, les sujets sur lesquels il leur est permis d'insister; cet instinct, qui les guide pour le fond des choses, ne les abandonne pas lorsqu'il s'agit de la forme. Entre plusieurs expressions analogues, mais placées sur différents degrés plus ou moins élevés, elles sauront adopter le terme qui rendra leur pensée avec force et élégance à la fois. En cela, elles sont supérieures aux hommes; ceux-ci, à côté d'une pensée profonde qu'une femme n'aurait pas trouvée, placent souvent une expression triviale, qui communique une commotion désagréable à tout lecteur délicat. Il en est de même quant au fond des sujets qu'ils traitent; il pourra arriver qu'une femme blesse la personne à laquelle elle écrit, mais ce sera parce qu'elle l'aura voulu, et elle agit avec préméditation, en toute connaissance de cause. Elle n'affligera jamais sans le savoir et sans le vouloir, et saura toucher d'une main légère aux blessures de l'âme comme à celles du corps. Un homme, au contraire, ne sera pas arrêté par la crainte d'infliger une peine ou bien une humiliation; il ira au but qu'il se propose, sans prêter la moindre attention aux froissements qu'il cause; non qu'il agisse toujours avec méchanceté, mais parce que certaines impressions trop ténues lui échappent, et qu'il ne saurait prévoir et éviter le résultat de certains chocs.

Je crains d'avancer un paradoxe, — mais ma bonne foi militera peut-être en ma faveur, et fera excuser la témérité qui me porte à introduire, dans les formules si connues de l'art d'écrire, une remarque qui n'y figure pas ordinairement; je dirai donc à mes lectrices que la connaissance et la pratique de la musique ne sont pas inutiles à l'art épistolaire; c'est la musique qui nous familiarise avec le rhythme, c'est celui-ci qui nous communique le sens exact du mouvement nécessaire au style; l'habitude de la cadence nous guide et nous conseille pour couper nos phrases, pour éviter les périodes trop longues, et aussi cet amas de phrases tronquées, isolées, qui décèlent l'inexpérience, l'hésitation, et qui inspirent l'ennui; la cadence nous enseigne à finir à temps; grâce à elle, les périodes les plus longues ne sont pas diffuses, parce qu'elle sait y ménager des moments de repos, et les phrases les plus courtes présentent un ensemble complet, malgré la brièveté. Toute personne qui tient une plume, qu'elle s'adresse à ses amis, ou au public, pourra, si elle n'est pas musicienne, écrire des remarques profondes, utiles, faire des observations ingénieuses, avoir de l'esprit, avoir même du génie; mais elle n'aura jamais ce style harmonieux dans sa précision, qui charme et qui entraîne, qui semble métamorphoser les sujets auxquels il touche, et leur communiquer une grâce irrésistible. M[me] de Sévigné était musicienne autant qu'on pouvait l'être à son époque; elle était touchée, transportée lorsqu'elle assistait à un opéra, et son goût musical est une preuve à l'appui des remarques précédentes. M. de Balzac devait, au contraire, être dépourvu du sens de la musique; je ne sais rien de positif à cet égard, mais je l'affirmerais volontiers, après avoir lu ses phrases tourmentées, heurtées, tronquées, au lieu d'être terminées, cheminant péniblement, comme si elles étaient secouées sur un sol rocailleux. Le développement de la musique à notre époque a contribué largement au perfectionnement du style; les indifférents en matière musicale composent une faible minorité, et les concerts auxquels on assiste, de gré ou de force, font pénétrer dans les âmes les plus rebelles le sentiment du rhythme et le sens de l'harmonie.

Si nous quittons les régions de la théorie pour nous arrêter un moment dans celles de la pratique, nous trouverons qu'une lettre, pour être intéressante, doit contenir beaucoup de détails; on les choisit selon le goût de la personne à laquelle on s'adresse, en écartant ceux qui lui offriraient un intérêt purement secondaire, pour s'arrêter sur les sujets dont le développement peut plaire à son esprit. Nous trouvons une fois de plus, sur notre route, le renoncement à soi-même, comme la principale condition dont il faut se préoccuper dans les circonstances importantes et dans les occasions les plus futiles en apparence; l'égoïsme est, en effet, incompatible avec les devoirs sérieux, avec les obligations sociales, — et aussi avec l'art épistolaire. La politesse et le bon goût, qui sont la traduction en langue usuelle des sentiments de bonté que nul ne pourrait déchiffrer s'ils se bornaient à exister sans s'affirmer, la politesse et le bon goût nous commandent, lorsque nous écrivons une lettre, de reléguer sur le dernier plan les sujets trop personnels, et de nous appliquer à grouper avec simplicité, avec enjouement, si la circonstance le permet, tous les faits qui sont de nature à intéresser la personne à laquelle nous écrivons; le degré d'intimité ou de parenté qui nous unit à cette personne commande le choix des détails que nous lui donnons : l'amitié est avide des faits les plus insignifiants, du moment où ils se rattachent à l'existence de ceux que l'on chérit; c'est au même titre que tous les membres d'une famille liront avec le plus vif plaisir la narration des incidents les plus simples survenus pendant la séparation. S'agit-il au contraire de lettres échangées avec des personnes qui apprendraient avec un intérêt médiocre le décès du vieux chien ou la floraison du verger, il faudra éviter les détails intimes, et s'appliquer à traiter les questions générales.

La forme, quoi que l'on dise, se modèle toujours, jusqu'à un certain point, sur le fond. Une personne parfaitement bonne écrira à des inférieurs sur un ton tout à fait différent de celui qui sera adopté par une personne hautaine; la brièveté chez elle ne dégénérera pas en sécheresse; la froideur ne prendra point ces apparences blessantes qui semblent s'appliquer à rappeler sans cesse la différence des rangs. Dans ces cas, la familiarité serait de mauvais goût; mais l'absence de politesse décèle à la fois une mauvaise éducation et un mauvais cœur. Il ne faut pas oublier qu'à l'époque où les grands seigneurs étaient seuls bien élevés, leur politesse avait une renommée proverbiale.

Disons quelques mots des conditions, tout extérieures, auxquelles on reconnaît la lettre d'une femme inspirée par le bon goût : son écriture sera aussi lisible que possible; les méthodes actuelles mettent à la portée de tous des procédés qui permettent de perfectionner l'écriture, et l'on est à peu près impardonnable de tracer des hiéroglyphes ou d'avoir une écriture irrégulière, hésitante, semblable à celle des enfants qui commencent à s'exercer. Il n'est pas indispensable d'écrire comme un professeur de calligraphie, mais on doit éviter d'adresser des caractères informes que l'on ne saurait déchiffrer lorsqu'on ne possède pas la science de Champollion. Le soin que l'on met à écrire lisiblement est une marque de politesse et de déférence. La négligence implique au contraire un sentiment peu flatteur.

Le papier uni, blanc ou bleuâtre, est plus simple, par conséquent de meilleur goût que le papier de couleur parsemé de constellations, d'arabesques, de dessins de tout genre. La lettre, au lieu de subir des pliages dirigés en tous sens, doit être simplement pliée en quatre, et mise dans une enveloppe assortie à la forme du papier que l'on a employé; cette condition est indispensable pour toute correspondance un peu *soignée*. On n'envoie plus de lettres sans enveloppes, et dans les décrets les plus futiles de la mode on trouve, si l'on veut en prendre la peine, un sentiment de politesse sensée. Une lettre sans enveloppe court le risque d'arriver à destination avec des taches désagréables pour la vue et pour le toucher; de plus, le cachet, lorsqu'il est rompu, déchire une partie de la feuille de papier, et peut ainsi détruire quelques lignes d'écriture. Tout cela constitue des minuties sans doute, mais il ne faut pas les dédaigner, car ces minuties révèlent les habitudes de l'esprit et les tendances du caractère.

La politesse nous commande aussi de cacheter une lettre soigneusement et proprement; le simple pain à cacheter ne suffit pas, il faut employer des enveloppes gommées ou de la cire, et la sceller avec un cachet sans *prétention*. Si l'on n'a point d'armoiries, on se servira d'un cachet portant ses initiales; il faut se garder des devises élégiaques, des maximes philosophiques et autres banalités, telles qu'un esquif battu par les flots et portant en exergue : *Telle est la vie!*

Ce n'est point l'emploi de la cire à cacheter qui importe à la politesse, c'est la certitude que la lettre sera ouverte seulement par la personne à laquelle elle est adressée. Les enveloppes à bords gommés atteignent parfaitement ce but, et peuvent être employées dans toutes les circonstances où l'étiquette n'exige point un grand cachet de cire.

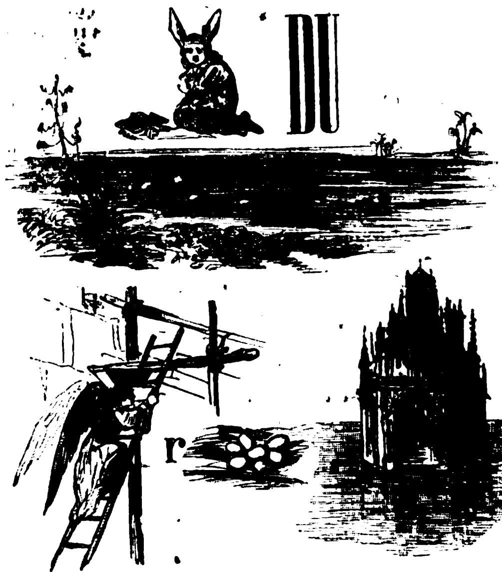
EMMELINE RAYMOND.

Explication du Monogriphe.

Le mot du Monogriphe inséré dans notre dernier numéro est : *able*, qui donne en le faisant précéder successivement de cinq lettres différentes : *câble, fable, table, sable* et *râble*.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typ. de Firmin Didot, imprim. de l'Institut et de la Marine, r. Jacob, 56.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

A la ville ou à la campagne l'homme actif sait s'occuper.

N° 21. TROISIÈME ANNÉE. 25 mai 1862.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, 50 centimes. AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE SAMEDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE : PARIS. Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr. DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*). Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c. Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56. S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND. Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER. Toutes les lettres doivent être affranchies.

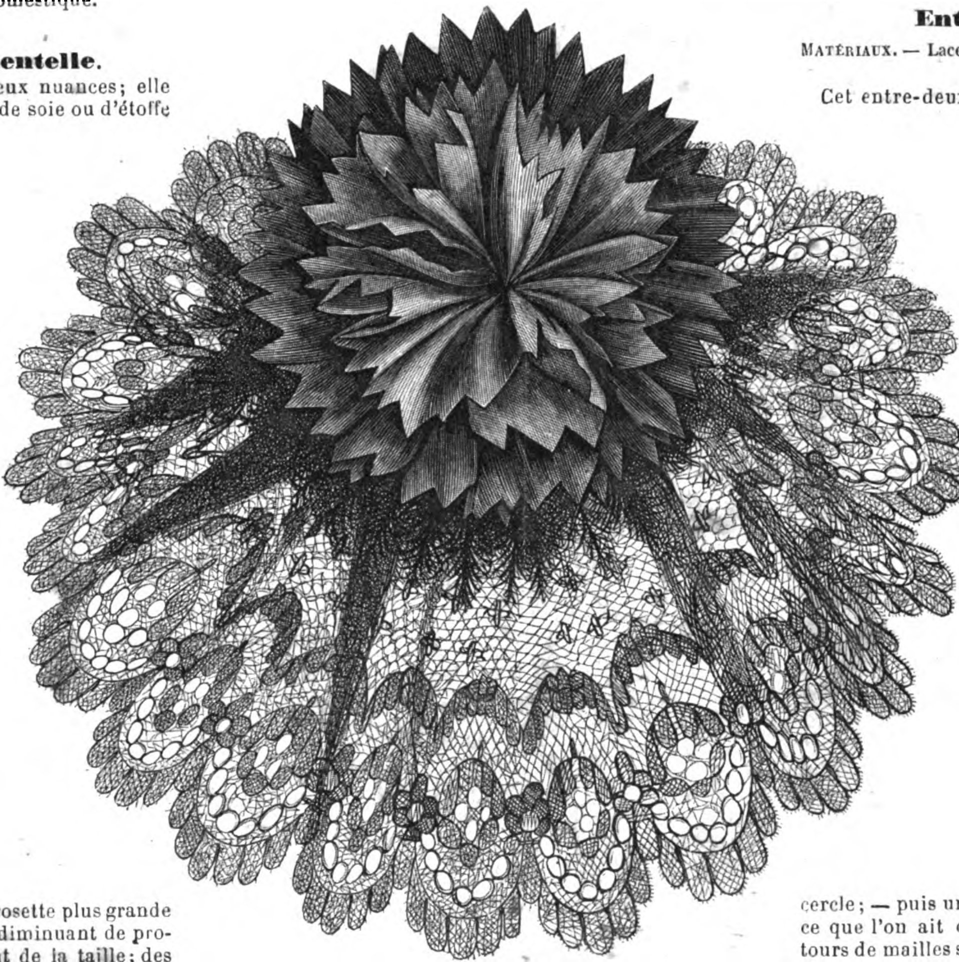
PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ : PARIS. Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c. DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*). Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr. Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue. — On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (*Pour l'étranger le port en sus*). —

Rosette de taffetas et dentelle.

Cette rosette est faite en taffetas de deux nuances; elle servira pour garnir le devant d'une robe de soie ou d'étoffe de fantaisie, faite en forme de redingote. On peut faire cette rosette de même couleur que la robe, quoique de nuances différentes, ou bien encore de couleur tout à fait différente; le violet, le vert, le gros bleu, le groseille, peuvent accompagner les teintes grises. Nous avons vu cette rosette exécutée en deux nuances *havane*, plus foncées que la teinte havane de la robe sur laquelle on avait placé ces rosettes en guise de gros boutons. Il est superflu d'ajouter que l'on peut aussi faire ces rosettes de même couleur que le dessin ou les filets formant carreaux, sur un fond gris ou brun.

Chacune de ces rosettes est faite avec deux bandes de taffetas de nuance différente, violet foncé, par exemple, et violet de nuance moyenne. La bande foncée a 45 à 50 centimètres de longueur, 4 centimètres de largeur; — la bande claire, 60 à 70 centimètres de longueur, 3 centimètres 1/2 de largeur; on les découpe de chaque côté; on coud ensemble les côtés transversaux; on coupe un morceau rond de tulle roide, sur lequel on plisse la bande foncée, — puis la bande claire, que l'on place au milieu de la précédente, en consultant la disposition de notre dessin; on coud, au bord du *rond* de tulle, un morceau de dentelle noire froncé, ayant 9 à 10 centimètres de hauteur, 50 centimètres de longueur; on peut aussi faire une rosette plus grande pour le bas de la robe, puis des rosettes diminuant de proportions à mesure qu'elles se rapprochent de la taille; des rosettes un peu plus petites sont placées sur le corsage.



ROSETTE DE TAFFETAS ET DENTELLE.

Bourse au crochet.

MATÉRIAUX. — 28 grammes de soie de cordonnet groseille; deux anneaux d'acier.

Voici un modèle qui nous a été demandé; il réunit, si je ne me trompe, les conditions exigées, car il est d'une exécution facile, d'un usage commode, d'un aspect très-simple. — On commence la bourse par le côté carré (bord inférieur); on fait une chaînette de 116 mailles; on la réunit en rond, puis on fait sur cette chaînette un tour de mailles simples; tout le reste de l'ouvrage est fait en brides *contrariées*, c'est-à-dire une bride, une maille en l'air alternativement, en plaçant toujours, dans les tours suivants, la bride sur la maille en l'air, — celle-ci au-dessus de la bride. On fait ainsi 56 tours en *rond*, — puis 54 tours en *allant* et *revenant*, à cause de la fente. Quand celle-ci est terminée, on fait 42 tours en *rond*. Avec le 43e tour commence la diminution pour le côté *pointu*; on diminue dans chaque tour 8 à 10 mailles, en passant çà et là, sous les mailles en l'air, *deux* brides au lieu d'*une* bride, et l'on continue ainsi jusqu'à ce que le *rond* soit à peu près fermé, et que ce côté de la bourse soit devenu *pointu*, ainsi qu'on le voit sur notre dessin; on ferme ce *rond* en réunissant les deux côtés avec des mailles simples. On fait aussi des mailles simples sur tout le tour de la fente; on pose ensuite les glands faits avec de la soie pareille à celle de la bourse. Les glands du côté carré ont chacun 6 centimètres de longueur et environ 100 brins d'épaisseur; le gland du côté pointu a 8 centimètres de longueur, — 115 brins d'épaisseur. On fait autour de la tête des glands une sorte de treillage au point de feston.

Entre-deux pour jupon.

MATÉRIAUX. — Lacet blanc en coton; coton pour travaux au crochet, n° 40.

Cet entre-deux servira, soit pour jupon, soit pour bordure de robes, et ce dernier cas a été prévu par notre dessinateur, qui a supposé le lacet noir, le travail au crochet, exécuté en soie noire et soie de couleur, violette, par exemple, pour une robe violet clair; — vert foncé, pour une robe verte, de nuance moyenne.

On dispose les lacets comme l'indique notre dessin, puis on réunit ces lacets en faisant une maille simple, piquée tantôt dans l'un de ces lacets, tantôt dans l'autre, et séparant toujours ces mailles simples par 3 mailles en l'air. Lorsqu'on a réuni de la sorte deux assez grands morceaux de lacets, on les dispose, suivant les indications du dessin, sur un morceau de papier reproduisant les contours de notre dessin; on coud les lacets *ensemble* à tous les coins où ils sont repliés sur eux-mêmes; on fait ensuite les ornements au crochet.

Fleur. On commence par le milieu; on fait une chaînette de 10 à 12 mailles réunies en rond; sur cette chaînette on fait un tour de mailles simples, et, *en même temps*, à distance égale, les cinq nervures des feuilles de la fleur. Pour chacune de ces nervures on fait, à partir de la maille simple du cercle du milieu, 5 mailles en l'air, sur lesquelles on revient en faisant 4 mailles en l'air, puis une 5e maille en l'air *dans la dernière des mailles simples* qui a été faite; — puis 2 mailles simples sur le cercle; — puis une nouvelle nervure; ainsi de suite, jusqu'à ce que l'on ait cinq nervures, sur lesquelles on fait deux tours de mailles simples, en augmentant de plusieurs mailles sur la courbe supérieure des feuilles, et ayant soin de remplir, aussi peu que possible, les creux qui se trouvent entre les feuilles; on fera, par conséquent, entre chaque feuille, des mailles-*chaînettes* au lieu de mailles *simples;* à la fin du deuxième tour on fait 10 mailles en l'air, pour former la tige de la plus grande des deux feuilles inférieures; — puis encore 10 mailles en l'air pour la nervure de cette même feuille; on revient sur cette nervure en faisant 9 mailles simples; on fait deux tours autour de cette nervure, pour terminer la feuille, en augmentant de quelques mailles sur la courbe supérieure; — depuis la dernière maille du dernier tour on fait 11 mailles en l'air, sur lesquelles on revient en

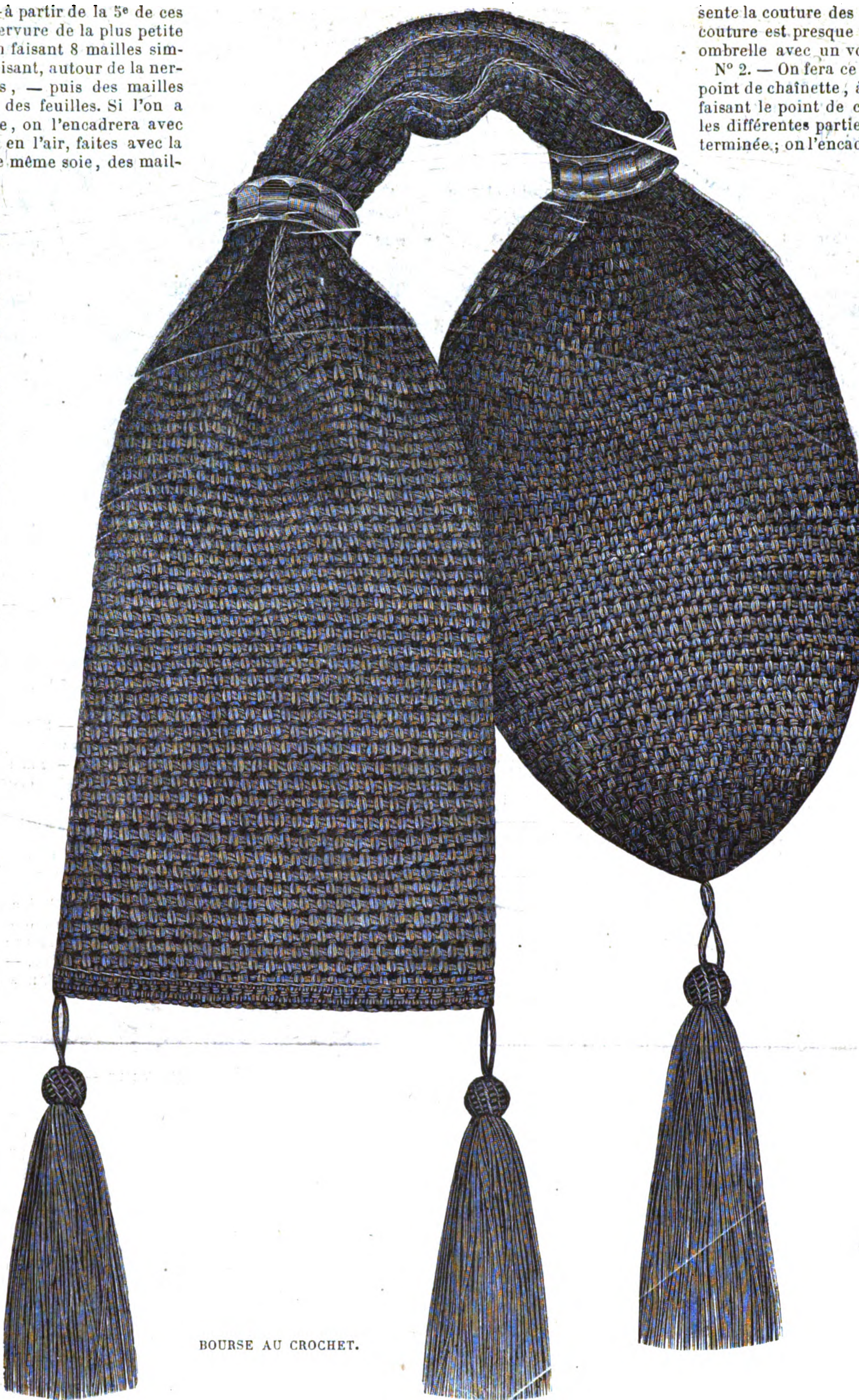
faisant d'abord 5 mailles simples; — à partir de la 5e de ces mailles, on fait 9 mailles en l'air (nervure de la plus petite feuille), sur lesquelles on revient en faisant 8 mailles simples; on complète cette feuille en faisant, autour de la nervure, deux tours de mailles simples, — puis des mailles simples sur les tiges de la fleur et des feuilles. Si l'on a fait ce travail avec de la soie noire, on l'encadrera avec des festons formés avec des mailles en l'air, faites avec la soie de couleur; on fera, avec cette même soie, des mailles simples sur l'un des côtés des tiges; — si le travail est fait avec du coton blanc, le même coton servira pour ces contours marqués en noir sur notre dessin.

Feuille de trèfle. On la commence par l'intérieur; on fait 20 mailles en l'air; dans la 8e de ces mailles une bride, en passant 7 mailles en l'air; — une maille en l'air, — une double bride dans la 2e des mailles suivantes appartenant aux 20 mailles en l'air; — une maille en l'air, sous laquelle on passe une maille; — une demi-bride dans la maille suivante, — une maille en l'air, — 3 mailles simples sur les trois dernières des 20 mailles en l'air; cela forme l'une des nervures *à jour* de côté; on fait une nervure semblable (celle du milieu), mais plus longue, — puis une troisième nervure, en tout semblable à la première; — les trois nervures doivent être réunies dans la même maille, puis on les encadre avec un tour de mailles simples, en plaçant les mailles *à cheval* autour des *jours*, et piquant le crochet dans les mailles, pour les extrémités, afin de maintenir la feuille *allongée;* on augmente de quelques demi-brides sur le bord supérieur des feuilles, au lieu de faire des mailles simples à cette place. Sur ce tour, on fait des festons composés de mailles en l'air. Dans les *échancrures*, on remplace ces festons par des mailles simples, afin de maintenir la forme des feuilles. A la fin de ce dernier tour, on fait 14 à 15 mailles en l'air, sur lesquelles on revient en faisant des mailles simples pour former la tige; puis, avec la soie de couleur, — ou, si l'on travaille avec du coton, avec ce même coton, on fait des mailles simples sur la tige, et autour des feuilles un tour de feston semblable au dernier. On dispose les feuilles et les fleurs dans les vides des lacets, comme l'indique notre dessin. On coud cet entre-deux au bord du jupon, terminé par un faux ourlet, — ou, si la bordure a été faite en soie, on l'applique au-dessus de l'ourlet ou du volant d'une robe.

Ombrelles.

No 1. — On brode cette ombrelle au passé avec de la soie de cordonnet, couleur sur couleur, ou de nuance autre que le fond. La première combinaison est la plus distinguée; la ligne ponctuée représente la couture des différentes parties de l'ombrelle; cette couture est presque cachée par le dessin; on encadre cette ombrelle avec un volant de taffetas découpé.

No 2. — On fera ce dessin en soutache fine, ou bien au point de chaînette, à la main, ou bien enfin au métier, en faisant le point de chaînette avec un crochet; on découpe les différentes parties de l'ombrelle, lorsque la broderie est terminée; on l'encadre avec un volant de taffetas, recouvert de dentelle, si l'on veut.



BOURSE AU CROCHET.

Bordure faite au crochet, avec grelots.

Outre la grosse soie noire de cordonnet employée pour cette bordure, on doit se procurer de petits moules ou grelots de bois recouverts de soie noire; on peut aussi faire ces grelots au crochet, mais le travail serait trop long. — On fait d'abord une chaînette ayant la longueur exigée par l'usage auquel on destine la bordure.

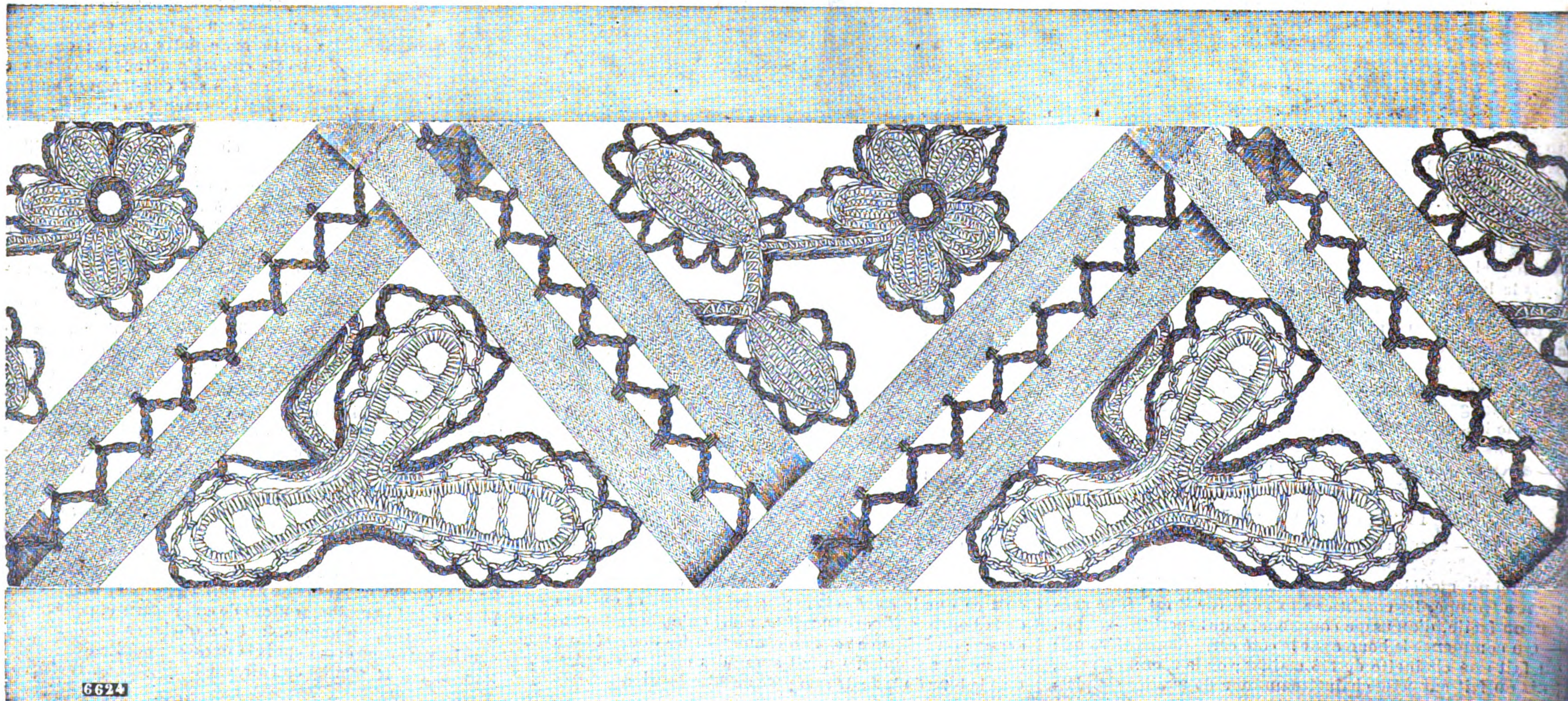
1er *tour.* — Sur cette chaînette, on fait alternativement * 5 mailles simples, — 12 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 7 mailles de la chaînette. On recommence sans cesse depuis *.

2e *tour.* — Dans chacun des festons formés par les 12 mailles en l'air, on fait * 5 mailles simples, — 4 mailles en l'air, — 3 mailles simples, — 4 mailles en l'air, — 3 mailles simples, — 4 mailles en l'air, — 5 mailles simples, — puis, dans les 3 mailles du milieu des 5 mailles en l'air, on fait 3 mailles simples, en piquant le crochet dans le côté de dessous des mailles. Recommencez depuis *.

3e *tour.* — * Une maille simple dans le premier des trois petits festons faits sur chaque grand feston du 1er tour, — une maille en l'air, — une maille simple dans le second petit feston, — une maille en l'air, — une maille simple dans le dernier petit feston, — puis 12 mailles en l'air. Recommencez depuis *.

4e *tour*, — comme le 2e; — 5e *tour*, — comme le 3e; — 6e *tour*, — comme le 2e.

Il ne reste plus à faire que les petits *trèfles* supérieurs: on fait 5 mailles-chaînettes, placées sur la chaînette par laquelle on a commencé la bordure, *entre* les 5 mailles simples qui ont été faites sur cette chaînette (voir le dessin); puis * 14 mailles en l'air, et, revenant en arrière, on fait une maille simple dans la 4e, puis dans la 5e de ces 14 mailles en l'air; cela forme un anneau dans lequel on fait les trois petites feuilles du trèfle: × on fait 3 mailles en l'air, et, dans celle du milieu de ces dernières, une maille-chaînette; — puis une maille en l'air; — on passe une maille de l'anneau, et l'on fait une maille-chaînette dans chacune des deux mailles suivantes. On recommence deux



ENTRE-DEUX POUR JUPON.

ɔis depuis ×, e qui termine 'une des feuil- es de trèfle; n fait ensuite mailles en l'air, – puis 5 mail- les - chaînettes ur la chaînette ɔar laquelle on a ommencé la bordure, et l'on continue en ecommençant depuis *. — Quand la bordure est terminée, on coud les grelots se- on la disposition indiquée par notre des- in; l'envers du travail devient l'endroit le la bordure.

N° 1.
DESSIN D'OMBRELLE BRODÉE AU PASSÉ.

N° 2.
DESSIN D'OMBRELLE EN SOUTACHE.

Bordure brodée.

On fera cette bordure sur robes d'enfants; la broderie faite en filoselle noire ou laine zéphyr sur nansouk blanc, sur cachemire blanc ou cachemire de couleur; la laine peut être blanche, noire ou maïs, sur étoffe grise ou blanche; sur fond blanc on pourra faire les grands carreaux noirs, les petits carreaux du milieu rouges; ou bien encore les grands carreaux maïs, les petits carreaux noirs; les grands carreaux sont faits tout simplement au feston à points très-écartés. On fait d'abord la partie supérieure, puis la partie inférieure; les petits carreaux se font de la façon suivante: de l'une des quatre pointes, on passe à la pointe suivante, et l'on fixe le milieu de ce long point avec un point transversal indiqué sur le dessin; on pique ensuite l'aiguille à la dernière pointe dans laquelle on l'a passée, on tire le brin, — on passe l'aiguille dans la pointe suivante, on fait le point transversal, — et ainsi de suite pour l'autre moitié du petit carreau.

Bordure appliquée.

MATÉRIAUX. — Deux nuances de rubans de taffetas ayant 1 centimètre de largeur; soie noire de cordonnet fine.

Cette bordure servira d'ornements pour robes de jeunes filles et vêtements d'enfants; le modèle que nous avons sous les yeux est une robe de cachemire vert assez clair; — les rubans sont, l'un vert foncé, l'autre vert de nuance moyenne; ils sont festonnés de chaque côté avec de la soie noire de cordonnet; le feston est à points très-écartés. — La même soie est employée pour le point d'*arête* (voir le n° 11, page 90), que l'on fait au milieu de chaque ruban; les vides sont remplis au point *noué* fait avec de la grosse soie noire de cordonnet; on peut aussi employer, pour le ruban foncé, de la soie de même nuance que le ruban clair; pour celui-ci, de la soie pareille au ruban foncé. — Si l'on faisait cette bordure au-dessus du volant, pour une robe de femme, il faudrait augmenter les proportions de la bordure.

Dentelle au crochet.

Cette dentelle servira pour garnir des pantalons, des bonnets de nuit, etc.; on la fait avec du coton plus ou moins fin, selon l'usage auquel on la destine.

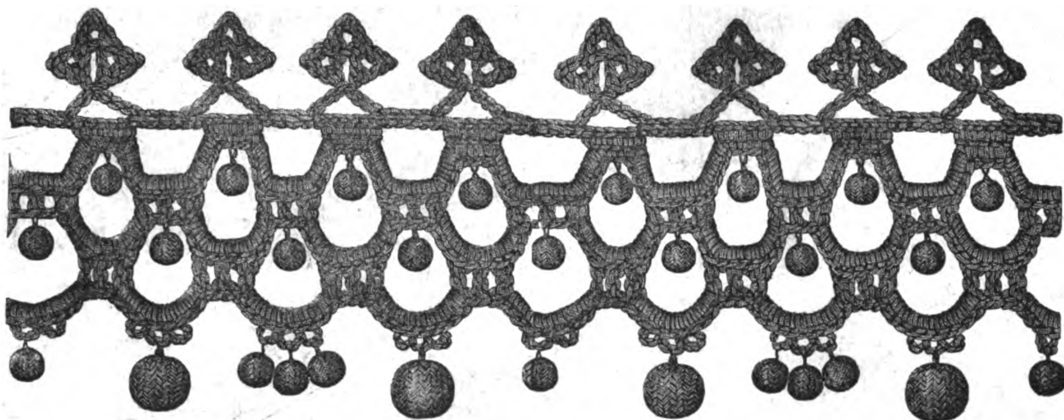
1er *tour*. — On fait une chaînette de 9 mailles, puis une triple bride (pour laquelle on jette trois fois le brin sur le crochet) placée dans la première de ces 9 mailles.

2e *tour*. — On retourne l'ouvrage, on fait 3 mailles en l'air, — puis 18 brides, placées *à cheval* sur les 9 mailles de la chaînette.

3e *tour*. — * Une maille simple dans la première maille du tour précédent, — 2 mailles en l'air, — une maille

simple dans cette même première maille du tour précédent; — passez une maille du tour précédent; recommencez depuis * jusqu'à la dernière maille du tour précédent, dans laquelle on fait seulement une maille simple. — Ces trois tours composent l'une des dents. On en commence une autre *sans couper le coton*, en faisant 9 mailles en l'air, c'est-à-dire recommençant le premier tour.

Cette dentelle, exécutée en laine, peut aussi servir pour couvre-pieds, couverture de berceau, etc.



BORDURE FAITE AU CROCHET, AVEC GRELOTS.

Bordure au crochet.

On la fait dans sa longueur, en coupant la soie à la fin de chaque tour; après avoir fait, avec de la soie noire de cordonnet, une chaînette de longueur suffisante, on commence le

1er *tour*. — Dans chacune des trois premières mailles, une maille simple, — * 9 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 6 mailles de la chaînette, — 3 mailles simples sur 3 mailles de la chaînette; — recommencez depuis *.

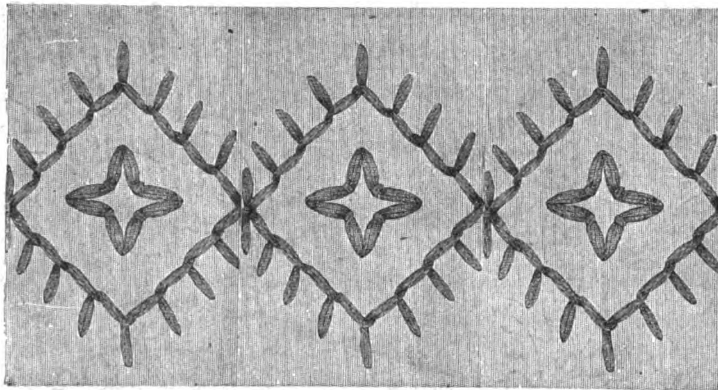
2e *tour*. — * Une maille simple dans la maille du milieu des 3 mailles simples du tour précédent, — 5 mailles en l'air, — une maille simple dans la 5e maille en l'air des 9 mailles en l'air, — 5 mailles en l'air, — une maille simple dans la même 5e maille en l'air, — 5 mailles en l'air, — une maille simple dans la 7e des 9 mailles en l'air, — 5 mailles en l'air; — recommencez depuis *.

3e *tour*. — On attache le brin au milieu du deuxième des deux festons composés de 5 mailles en l'air; ou y fait une maille simple, — 3 mailles en l'air, — une maille simple au milieu du feston suivant, — 9 mailles en l'air; — recommencez depuis *.

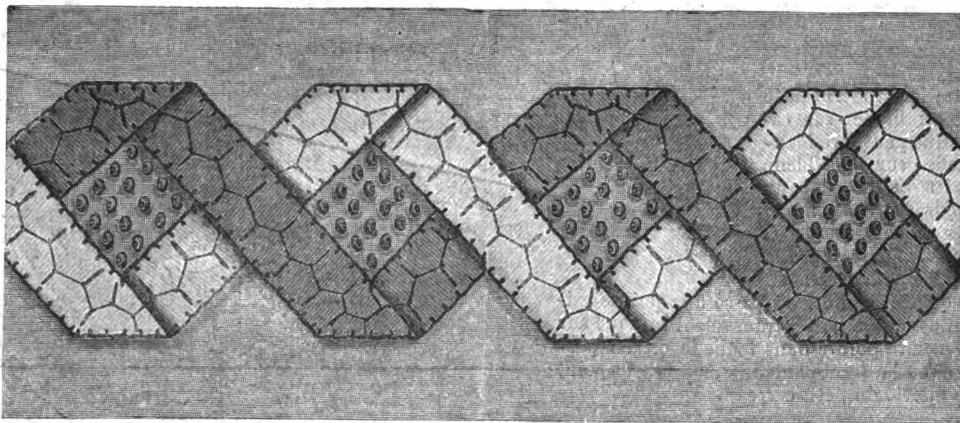
4e *tour*. — Comme le 2e tour.

Côté supérieur de la bordure; une maille-chaînette dans la première maille de la chaînette sur laquelle on a commencé la bordure; — * 3 mailles en l'air, — une maille-chaînette dans le milieu de ces 3 mailles en l'air, — une maille en l'air, — une maille-chaînette dans la 4e maille de la chaînette sur laquelle on a commencé le travail; — recommencez depuis *.

L'envers du travail devient l'*endroit* de la bordure, que l'on orne avec des perles et des grelots (voir le dessin).



BORDURE BRODÉE.



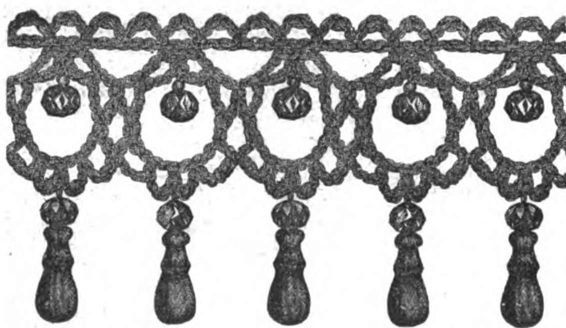
BORDURE APPLIQUÉE.

Galon.

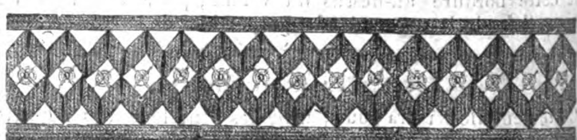
On fait ce galon avec de la *tresse* de soie ayant 1/2 centimètre de largeur, et de la tresse pareille ayant 1/4 de centimètre de largeur; on l'emploiera en guise d'entre-deux pour fichus, berthes, etc., ou bien on le posera sur des châles et mantelets. Ce travail est à peu près semblable à celui que nous avons publié dans le n° 16 de la présente année, page 131 (col en piqué). On fait d'abord, avec la tresse la plus large, les festons simples, dont on pose deux rangs sur du papier un peu fort; puis on encadre ces festons avec la tresse la plus étroite, sur laquelle ils sont cousus; on fait ensuite les petites *roues* avec de la soie fine.



DENTELLE AU CROCHET.



BORDURE AU CROCHET.



GALON.

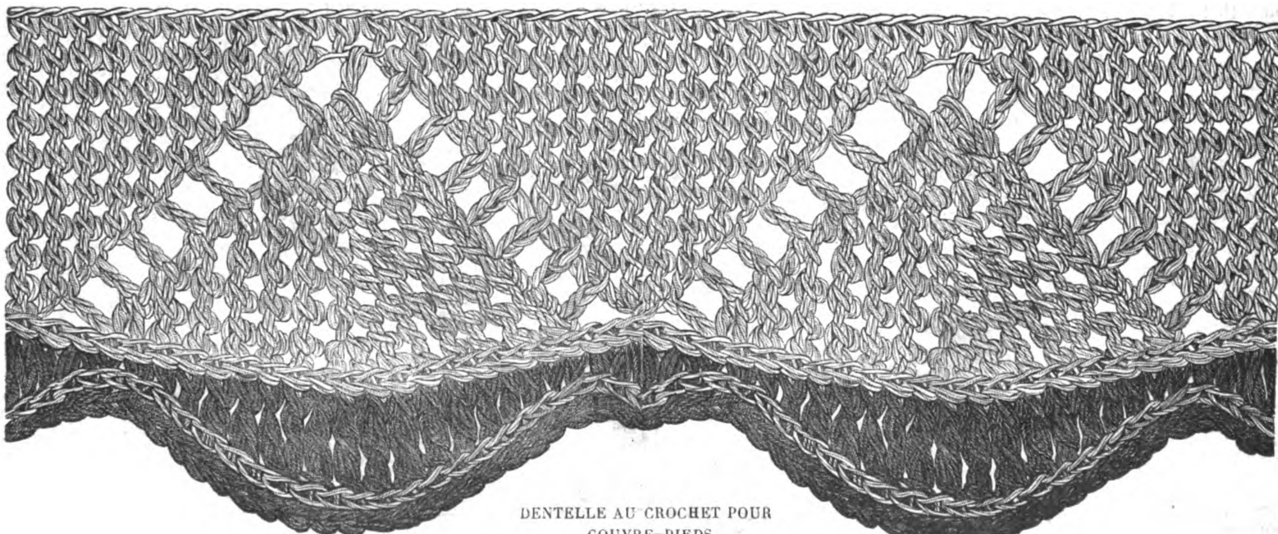
Dentelle au crochet pour couvre-pieds.

MATÉRIAUX. — Laine blanche et laine de couleur, ou coton blanc et coton de couleur.

Cette dentelle est faite au *point de diamant*. Dans le cours de l'explication nous emploierons les termes habituels (*maille simple, bride*), mais ils ont une signification particulière pour le *point de diamant*, et nous allons d'abord expliquer ces termes.

La maille simple du *point de diamant* est faite ainsi qu'il suit: on passe le brin au travers de 2 mailles du tour précédent, en piquant toujours le crochet *sous* les deux côtés d'une maille du tour précédent, puis on passe le brin à la fois au travers des trois boucles qui se trouvent sur le crochet. Pour la maille simple suivante, on passe le brin d'abord sous la maille sous laquelle a été passé le deuxième brin appartenant à la précédente maille simple, puis on le passe sous la maille suivante.

La bride du *point de diamant* se fait de la façon suivante, qui ressemble beaucoup au procédé employé pour la maille simple: on jette le brin sur le crochet, on pique sous la maille suivante, — on prend le brin, — on pique sous la maille suivante, — on prend le brin, et l'on passe, en deux *fois*, au travers des quatre boucles qui se trouvent sur le crochet. Si l'on fait des doubles ou des *triples* brides, on procède de la même façon, seulement en jetant le brin deux fois, — ou trois fois sur le crochet. On fait une chaînette ayant la longueur nécessaire pour l'usage auquel on destine cette dentelle; on coupe le brin à la fin de chaque tour.



DENTELLE AU CROCHET POUR COUVRE-PIEDS.

1er *tour*. — Dans chaque maille une maille simple (pour ce tour *seulement* les mailles simples se font comme d'habitude).

2e *tour*. — * 17 mailles simples sur les 17 premières mailles, — 3 mailles en l'air, — une bride, — 3 mailles en l'air; — recommencez depuis *.

3e *tour*. — Au-dessus de la première des 17 mailles on fait 3 mailles en l'air, — puis 15 mailles simples; — au-dessus de la 17e maille, 3 mailles en l'air; au-dessus de chaque bride isolée on fait 3 brides.

4e *tour*, *et jusqu'au* 10e *tour*. — On passe, comme au 3e tour, la *première* et la *dernière* des mailles simples, en faisant 3 mailles en l'air; sur les 3 brides du 3e tour, on augmente au contraire une bride de chaque côté, pour former le triangle indiqué sur le dessin.

11e *tour*. — Au-dessus de la maille simple qui termine le triangle *diminué*, on fait 4 mailles en l'air, — partout ailleurs des mailles simples.

12e *tour*, *les festons du bord*. — Laine ou coton de couleur. On commence le grand feston par une maille simple, — puis on fait une demi-bride, — quelques brides, — quelques *doubles* brides, — dans le milieu 5 *triples* brides, puis on continue en déclinant, doubles brides, — brides, — demi-brides, aill e simple; pour le petit feston qui sépare les grands festons, on fait, sur la pointe du triangle, 3 doubles brides (habituelles) en passant par-dessus les 4 mailles en l'air du 11e tour, et piquant le crochet dans la maille simple du 10e tour.

On fait ensuite, avec le coton blanc, deux tours de mailles-chaînettes; le premier est fait *sur* le dernier tour de couleur, et le brin reste toujours placé à l'envers de l'ouvrage; — le deuxième est fait *dans* le 10e tour de la dentelle.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe de grenadine de laine écrue à semé de fleurettes marron clair. La jupe est garnie avec cinq rangs de ruban étroit, en taffetas marron clair. Le corsage est décolleté carrément, bordé de trois rangs de ruban marron, très-étroit, boutonné devant, à large ceinture de ruban de taffetas marron. Les manches, demi-courtes, se composent de trois volants garnis chacun avec deux rangs de ruban marron. Une guimpe en mousseline blanche plissée, à manches longues, accompagne le corsage de la robe. Une écharpe pareille à la robe, garnie comme celle-ci, complète la toilette. Le chapeau est marron, en paille, avec plume et voile marron.

Robe de piqué gris, à grande pèlerine pareille. Tout le costume est orné d'une broderie en tresse de laine noire et soutache noire; cette broderie est placée au bas de la robe, remonte par devant jusqu'à la taille, et continue sur le corsage. Les manches sont demi-larges, à demi-revers brodés. La coiffure se compose d'un petit capuchon à pèlerine, en tulle noir, bordé d'un ruban rouge, et terminé par une dentelle ayant environ 3 centim. de largeur.

Ce capuchon est à pointe retombant devant sur le front. Les deux autres pointes du triangle qui forment ce capuchon sont nouées sous le menton. La petite pèlerine est également à pointes, derrière et devant. — On fait aussi ces capuchons en mousseline blanche doublée de crêpe rose, bleu ou lilas. La garniture se compose dans ce cas d'une guipure blanche posée à plat.



Moine Imp. Paris

LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal. 56. Rue Jacob. Paris

Toilettes de Bain de Mer

BULLETIN DE LA MODE.

Robe en taffetas lilas. La jupe est garnie avec trois rangs de franges en soie lilas frisée ayant 15 centimètres de hauteur; chacun de ces rangs est séparé par un espace de 10 centimètres. Corsage montant, plat, boutonné par devant; une frange pareille à celle de la jupe, mais ayant 10 centimètres de hauteur, est placée sur le corsage, de façon à figurer par devant une pèlerine carrée : cette frange ne continue pas sur le dos du corsage; elle se termine en suivant l'entournure des manches, qui sont amples et garnies avec trois rangs de frange. Ceinture à longs bouts très-larges, tombant *doubles* sur chaque côté de la jupe; l'un de ces bouts est long, l'autre infiniment plus court; l'extrémité est coupée en biais et bordée de frange.

Toilette de voyage ou négligé de ville. Robe d'alpaga gris, forme Gabrielle. Le bas de la jupe est bordé avec une ruche de taffetas bleu azuline ayant 3 centimètres de hauteur, remontant sur le devant de la jupe, du corsage, et encadrant le cou. La robe est boutonnée depuis le cou jusqu'aux pieds avec des boutons bleu azuline; — boutonnières de même nuance; poches indiquées par une ruche semblable à celle de la robe; manches larges, bordées en haut et en bas avec ruche de taffetas bleu azuline; pardessus pareil à la robe, encadré avec la même ruche. Chapeau de crin noir, garni avec des rubans bleu azuline; bottines grises; gants chamois de nuance moyenne.

Mignardise. On en fabrique des entre-deux qui servent à garnir des robes et des mantelets. Une robe de taffetas, à rayures perpendiculaires grises de deux nuances, était ornée au-dessus de l'ourlet avec une grecque *double* en ruban de taffetas blanc, ayant environ 3 centimètres de largeur; ce ruban était entièrement couvert de mignardise noire, dont le dernier rang dépassait le ruban et reposait sur la robe. Les devants du corsage étaient garnis d'une grecque semblable, mais ayant 1 centimètre 1/2 de largeur; les manches demi-larges, marquant le coude, fendues par derrière sur une partie du bras, étaient ornées comme le corsage; l'encolure était bordée d'une *grecque* semblable, mais encore plus étroite.

Volants de taffetas unis. On les emploie plus que jamais sur les étoffes à dessins; une robe de pou-de-soie, à rayures alternativement brunes et écrues, était garnie avec un premier volant de taffetas brun ayant 6 centimètres de hauteur; un deuxième volant semblable surmontait le premier et était disposé en ondulations; manches larges, garnies comme la jupe. Cette garniture permet de *moderniser* les robes anciennes; elle convient à tous les âges; on ne



EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

Toilette de jeune femme. Robe en poil de chèvre vert et blanc; le bas de la jupe est garni avec cinq volants de taffetas vert (le dernier à tête), occupant un espace de 20 centimètres. Corsage à pointe entouré d'un volant vert ayant 2 centimètres de largeur; plastron composé de volants verts; les deux derniers forment berthe. Manches larges garnies avec deux volants verts; elles sont froncées perpendiculairement jusqu'à la saignée; ces fronces sont retenues par deux petits volants formant trois *pattes;* un grand nœud à très-longs pans garnis de volants verts est posé au bas du corsage, par derrière.

Toilette de jeune fille. Robe de mousseline de laine mauve. Jupe unie. Ceinture Médicis, en étoffe pareille à la robe, à nœuds et longs pans, entièrement garnie avec deux rubans de velours noir, et un volant de taffetas mauve ayant 2 centimètres de longueur. Manches à revers et à jockey garnis comme la ceinture.

doit pas oublier que les volants doivent être de la couleur la plus *accusée* parmi celles qui figurent dans les nuances de la robe.

Gants. Les gants de peau de Suède, à deux ou trois boutons choisis dans les nuances grises et chamois, sont toujours les plus distingués. *Nota bene :* Se méfier des gants brodés en soie rouge, avec gros boutons de cuivre posés sur le dessus de la main. — La véritable élégance en fait de gants consiste d'abord à les choisir bien taillés, ni trop larges, ni trop étroits, et ensuite à les porter aussi *frais* que possible. Les gants et mitaines en filets de soie noire ne peuvent guère être adoptés que par les personnes ayant abdiqué toute prétention à l'élégance, et encore seulement pendant les jours caniculaires, qui autorisent des modes exceptionnelles.

Chaussure. Avec toutes les robes foncées, on porte des bottines noires à talons; les baréges et mousselines imprimées permettent d'adopter les bottines de coutil gris. Pour l'intérieur, souliers de peau dorée, ornés d'une rosette de ruban brun; ou bien, souliers de coutil gris, avec gros nœud plat et boucle d'acier. Les enfants, jusqu'à l'âge de deux ans environ, portent des souliers vernis bleus ou noirs; — plus tard, des bottines de coutil ou d'étoffe de laine, — avec ou sans guêtres, de toile blanche.

Ombrelles. On en porte de toutes les dimensions. Les *marquises* sont brodées ou unies, recouvertes de dentelle ou garnies d'une dentelle posée sur un volant de taffetas découpé; quelques-unes sont bordées avec une frange de marabout qui forme un nuage vaporeux; — d'autres avec une frange en soie de lapin, et cette dernière mode n'est pas jolie. Viennent ensuite les ombrelles à manche long ou court; dans ce dernier cas, elles sont assez généralement terminées par un anneau placé sur le dessus de l'ombrelle, et qui sert à les porter commodément lorsqu'elles sont fermées. Les couleurs à la mode sont, d'abord et toujours, le blanc, — puis le lilas, le violet dans toutes les teintes, doublé de blanc; enfin le brun pour les ombrelles modestes et pour les petits parapluies *en-tout-cas.*

Corsages. On portera durant cet été beaucoup de corsages

décolletés à ceinture de ruban large frangé aux deux bouts, tombant par derrière, pour les jeunes filles et les très-jeunes femmes. Ces corsages sont portés *à la ville* avec des pèlerines en étoffe pareille à la robe. — Pour dîners et petites soirées, on les recouvre d'un fichu de guipure ou de mignardise noire, — ou de mousseline blanche; — ou bien enfin on les porte avec une guipure composée de bouillonnés de tulle blanc et d'entre-deux de dentelle; si les manches du corsage sont à *deux fins*, c'est-à-dire si elles peuvent être longues ou courtes, à volonté, on met avec la guimpe (et les manches courtes) des manches de tulle blanc, composées de deux ou trois bouillonnés alternant avec des volants de dentelle blanche.

LETTRES

D'UNE MARRAINE A SA FILLEULE *.

XX

Vos exigences rappellent à ma mémoire, ma chère enfant, certains contes dans lesquels on voit une fée imposer des tâches qui paraissent impossibles à remplir, et, si je n'avais la crainte de compromettre mon infaillibilité, je déclinerais la mission que vous me donnez : mais je sais que la confiance est bien près d'être perdue dès qu'elle est ébranlée, que l'illusion dissipée ne peut plus reparaître; et je craindrais, en m'abstenant aujourd'hui de vous envoyer les conseils que vous me demandez, je craindrais, dis-je, de porter un coup funeste à l'influence que votre tendresse m'accorde, et qui, en certaines occasions, peut, je l'espère du moins, contribuer à vous guider. Je vais donc entreprendre, non de vous conseiller dans la circonstance dont il s'agit, mais de raisonner avec vous sur ce sujet.

Vous me demandez comment il faut s'y prendre pour *avoir un salon*..... Hé ! ma chère enfant, ce résultat, pour être atteint, exige bien des années d'efforts persistants, appliqués sans déviation au même but. Il faut, pour y arriver, un concours de circonstances exceptionnelles, un mélange de qualités et de défauts, un génie tout particulier, capable de souplesse et de ténacité, qui ne tient aucun compte de la proportion existant entre les causes et les effets, qui est toujours prêt aux efforts et aux sacrifices, accomplis même en vue d'un résultat relativement médiocre, — et, lors même que toutes ces conditions se trouvent réunies, il arrive fréquemment qu'au lieu d'*avoir un salon*, on a seulement une coterie.

Avant d'aller plus loin, il serait peut-être utile de nous entendre sur la définition de ces mots : *avoir un salon*. Il est des salons de plus d'une sorte, et je ne pense pas que vous désiriez avoir, par exemple, un salon politique. Il s'agit plutôt, à ce qu'il me semble, de réunir autour de vous un cercle plus ou moins nombreux, composé de personnes aimables, intelligentes, qui prendraient peu à peu l'habitude de se rendre quotidiennement chez vous. Dans ce cas, il faut renoncer à toute distraction prise hors du logis; car la certitude de vous trouver toujours chez vous est la principale condition pour que l'on contracte l'habitude de s'y rendre. Vous me paraissez bien jeune pour accepter cette obligation, et je dois ajouter qu'il est à peu près impossible de se vouer complétement aux mille devoirs qu'elle entraîne lorsque l'on a un mari et des enfants; c'est seulement lorsqu'elle est privée d'affections naturelles, lorsqu'elle est, pour son malheur, affranchie des soins, des soucis, des joies de la famille, qu'une femme peut se créer ces relations un peu factices qui, lorsqu'elles sont nombreuses, ne peuvent guère être fondées que par l'habileté, fortifiées par une flatterie adroite et infatigable, cimentées par des intérêts de vanité, entretenues avec un soin jaloux, excluant tout autre devoir, et dominant d'une façon absolue l'existence de la femme qui s'est proposé pour but principal celui d'*avoir un salon*.

Il ne faudrait pas conclure de tout ceci la nécessité de vous renfermer solitairement dans votre demeure, et d'y *filer la laine*. Nos mœurs n'imposent plus aux femmes ces devoirs antiques : la quenouille est avantageusement remplacée par une foule de machines ingénieuses, et l'ignorance de la femme n'est plus considérée comme une garantie de son mérite et de son bonheur; elle doit être instruite, non pour faire parade de son instruction et s'attirer des louanges toujours mélangées d'une certaine dose d'ironie, mais afin de ne point être tout à fait étrangère aux sujets qui occupent et qui intéressent son mari et ses fils. L'ignorance, au lieu d'être pour elle une sauvegarde, ainsi qu'on l'a cru trop longtemps, constitue un danger permanent, et peut entraîner les conséquences les plus graves. Une femme ignorante est frivole et crédule; elle a la passion, la déraison, la légèreté, qui caractérisent l'enfance, avec l'indépendance qui est l'apanage d'un être arrivé à l'âge où le développement de la raison est jugé suffisant pour que l'on supprime toute tutelle. Elle n'a pour tout guide que l'instinct : s'il est bon, elle sera seulement une créature nulle, qui pourra inspirer à sa famille beaucoup de tendresse sans doute, mais qui ne saurait exercer l'autorité nécessaire au bonheur de ceux qui l'entourent, et l'affection que l'on aura pour elle sera toujours mêlée d'un peu de pitié. Mais, si la nature l'a douée d'instincts mauvais, cette femme ignorante s'abandonnera à ses penchants, qui auraient pu être combattus, et même vaincus par les lumières de l'esprit; ses actions seront soumises aux influences de ses passions, qui ne trouveront aucun contre-poids salutaire dans le développement de son intelligence; elle sera vaniteuse, haineuse, envieuse, sans honte et sans remords, car sa conscience n'aura pas été épurée par l'instruction, et, comme son intelligence bornée, et pour ainsi dire atrophiée par le manque d'exercice, ne pourra jamais intervenir pour la distraire des sujets frivoles auxquels elle accordera une importance exagérée, elle se trouvera livrée tout entière à des préoccupations dangereuses pour les autres et pour elle-même. La compagnie de cette femme sera un fléau pour ceux qui auront le malheur de la connaître, et ils seront atteints, chacun à leur tour, par les effets du caractère odieux dû à l'action combinée d'une nature mauvaise et d'une ignorance complète. Une mesure de sûreté générale devrait établir un cordon sanitaire autour d'une femme de ce genre, afin de préserver les imprudents qui pourraient s'aventurer dans son voisinage; si elle restait solitaire, occupée à filer sa quenouille, le monde n'y perdrait rien, au contraire. Mais il n'en serait pas de même si les femmes vraiment dignes de leur mission se vouaient aussi à la solitude du foyer domestique. L'esprit de conciliation qui anime ces femmes, leur finesse, la sûreté merveilleuse de leur tact, la délicatesse de leurs sentiments et de leurs perceptions, les rend indispensables au progrès de la civilisation, et il serait bien fâcheux de les voir se conformer trop exactement au programme antique, et se consacrer uniquement à leur ménage. Tous ces devoirs, de nature diverse, peuvent se concilier, et je ne doute pas qu'en *y pensant toujours*, en retranchant de votre vie les heures dépensées en soins frivoles, vous ne parveniez à accomplir votre tâche tout entière, sans sacrifier un devoir principal à un devoir secondaire, ni même une simple obligation à un devoir sérieux. Ayez donc *un salon*, ma chère Hélène, mais non dans le sens sous-entendu qui s'attache à cette expression : recevez les amis de votre mari, les femmes que vous connaissez; et, en soumettant toujours vos propres connaissances, vos goûts particuliers aux goûts de vos hôtes, vous leur rendrez votre compagnie assez agréable pour qu'ils la recherchent volontiers. Mais n'oubliez pas que ce résultat, si facile à atteindre en apparence, ne peut guère être obtenu, à moins de circonstances exceptionnelles, qu'après un temps assez long; si même vous étiez la plus habile des maîtresses de maison, si vous n'aviez en vue que la satisfaction des personnes que vous recevrez, vos efforts ne seraient pas suffisants, parce que le temps seul peut opérer, entre les intelligences diverses et les caractères opposés réunis autour de vous, cette fusion à peu près complète, indispensable pour que chacun puisse concourir à l'agrément général; c'est le temps qui dissipera la contrainte inséparable des rapports récents, qui mettra en évidence les analogies de goûts et d'opinions, qui rapprochera les esprits en éclairant les points sur lesquels ils peuvent se rencontrer. Une réunion composée d'individus tout à fait étrangers les uns aux autres présente une certaine ressemblance avec une assemblée d'aveugles : les personnes de bonne compagnie, craignant toujours de heurter leurs semblables, n'avancent, pour ainsi dire, qu'en *tâtonnant;* elles jettent la sonde avant d'exprimer leurs idées sur le fait le plus insignifiant, et il résulte de ces précautions excessives, mais indispensables, un malaise qui réagit sur toute la compagnie. Vous pourrez en diminuer la durée, abréger ces préliminaires, préjudiciables à l'agrément de vos réunions, en observant le caractère, les goûts et les opinions des personnes que vous recevrez, et en rapprochant celles qui pourraient se rencontrer sur un terrain commun. Cette intervention exige beaucoup de tact et de délicatesse; mais vous êtes femme dans la bonne acception du mot, et vous possédez, par conséquent, cette subtilité qui révèle le moment précis où l'on peut agir sur les esprits pour les rapprocher, en les présentant sous leur meilleur jour. Votre rôle de maîtresse de maison empruntera quelques-uns des caractères de la profession de *cicerone*, et, si cette comparaison vous semble un peu grotesque, je vous demanderai la permission de la défendre en l'expliquant. Vous n'aurez pas sans doute à faire l'*historique* de chacune des personnes que vous recevrez, mais vous devrez les faire connaître sommairement, en éclairant dans leur position sociale, dans leurs goûts et leurs opinions, ceux des points qui peuvent intéresser des personnes destinées à se rencontrer. Je n'ai pas besoin de vous recommander d'éviter les détails inutiles, intimes, qui auraient l'inconvénient de ressembler aux *commérages;* j'ai toujours essayé de vous garantir de cette funeste habitude, et j'espère y avoir réussi, en signalant, non-seulement à votre esprit, mais à votre cœur, les conséquences fâcheuses de cette immixtion dans la vie privée des personnes que nous connaissons. Si leur caractère, leur existence, ne nous semblent pas parfaitement honorables, ce n'est pas en les blâmant que nous pourrons excuser les relations que nous conservons avec ces personnes; s'il s'agit uniquement de défauts, de travers ridicules ou mesquins, la politesse est d'accord avec la charité pour nous commander d'atténuer ces défauts, lorsque nous ne pouvons *les voiler* entièrement. Il ne sera même pas inutile, en ces occasions, de faire sur soi-même un retour, un peu égoïste, je ne prétends pas le nier, mais qui, en raison même de l'intervention de ce sentiment, fortifiera les principes qui nous guideront dans cette circonstance : il faudra se souvenir que l'indulgence, refusée aux autres, nous sera refusée à nous-mêmes; que nous ne saurions appliquer à autrui des jugements sévères, et revendiquer pour nous le bénéfice d'une tolérance dont nous n'aurions pas donné l'exemple. L'humanité, la société, si vous voulez, n'est pas encore assez parfaite pour avoir un mot d'ordre autre que celui-ci : *les représailles !*... et, si nous ne sommes pas assez bons pour pratiquer l'indulgence par conviction, il faut être assez habiles pour l'exercer par calcul. A bien peu d'exceptions près, les hommes agissent encore en vertu de la loi mosaïque, et appliquent volontiers la peine du talion; l'erreur éternelle des caractères malveillants, des esprits moqueurs, des personnes disposées à faire des *commérages*, consiste à supposer qu'elles sont à l'abri des représailles. Nul n'est exempt de critique, par conséquent nul n'est à l'abri du blâme, et, si nous devons nous appliquer à nous perfectionner, afin de diminuer les cas où le blâme peut être mérité, il n'en sera pas moins prudent d'agir envers nos semblables de façon à désarmer leur critique par notre bienveillance, et à leur donner l'exemple d'une indulgence sans laquelle la société serait impossible. Cette habitude de s'occuper avec malveillance des faits et gestes d'autrui, rétrécit l'esprit en pervertissant le cœur; car cet examen puéril devient un besoin qui va toujours s'exagérant, qui prétend se satisfaire à tout prix, et qui, dans ce but, substitue, tôt ou tard, le mensonge à la vérité. La pente est glissante, l'abîme inévitable; il est impossible de s'arrêter à la médisance, déjà si blâmable; la médisance n'est qu'une étape sur la route qui conduit à la calomnie.

Les médisants se persuadent volontiers que l'impunité leur est assurée, grâce à la discrétion de ceux qui les écoutent. D'abord, cette discrétion n'est pas toujours scrupuleuse, et l'on aurait tort d'y compter avec sécurité; mais, lors même que l'on serait assez heureux pour en obtenir le bénéfice, on se trouverait placé dans un dilemme forcé : ou les confidences malveillantes que l'on vient de faire ne produisent aucun effet, et alors l'incrédulité de celui qui les écoute se tourne contre celui qui les fait; ou bien, au contraire, on persuade la personne à laquelle on parle, et il est impossible que, tout en gardant le silence sur les révélations qui lui ont été faites, elle conserve la même attitude vis à-vis de la personne incriminée. Or il est toujours facile de remonter de la cause à l'effet, et l'on ne tarde pas à découvrir l'auteur du changement que l'on remarque; cela est inévitable, non-seulement dans les circonstances graves, mais encore dans les cas les plus futiles. Une maîtresse de maison est assurée de voir sa malveillance ou sa bienveillance, à l'égard de ses hôtes, reflétées par chacune des personnes qu'elle reçoit, surtout lorsque ces personnes se rencontrent seulement chez elle, ce qui arrive fréquemment à Paris : dans ce cas, les dispositions des individus composant la compagnie de la maîtresse de maison sont un thermomètre infaillible indiquant avec précision le degré que l'on occupe dans son esprit; l'indifférence d'autrui répond à sa propre indifférence, ou bien au soin jaloux qu'elle aura pris d'éviter de vous signaler à l'attention, à la sympathie de ceux qu'elle reçoit. Il en est de même de la bienveillance ou de la malveillance que l'on constate; ce résultat est inévitable : il commande par conséquent la ligne de conduite que doit suivre une maîtresse de maison bien douée et bien élevée. Elle appellera la lumière sur les qualités, elle taira les défauts, elle voilera les ridicules, et, si ceux-ci étaient évidents, incontestables, elle combattra l'impression qu'ils pourraient causer, en leur opposant les bonnes actions et les bons sentiments par lesquels on rachète presque toujours ces légers travers; à toute remarque désobligeante elle répondra par quelques mots affectueux sur le compte de la personne attaquée, sans prétendre cependant imposer son opinion, car cet excès de zèle serait maladroit et pourrait avoir un résultat opposé à celui que l'on se proposerait. Lorsqu'elle aura bien établi que toute moquerie, tout commérage fait sur les personnes qu'elle reçoit, lui cause une impression pénible, on s'abstiendra de ces attaques, et chacun éprouvera cette sécurité qui est indispensable à l'agrément des rapports sociaux. On saura, en effet, que, présent ou absent, on est protégé par la bienveillance de la maîtresse de maison, que sa politesse n'est pas de la fausseté; et le courage même avec lequel elle aura défendu ceux que l'on attaquait sera un sûr garant des dispositions qu'elle manifesterait si l'on tentait des représailles contre ceux qui ont la mauvaise habitude de blâmer leur prochain et de s'égayer à ses dépens.

Puisque M. de Guymont le désire, ma chère Hélène, essayez, non d'*avoir un salon*, mais de réunir autour de vous quelques personnes dont la compagnie lui sera agréable. Cette entreprise offre des difficultés à Paris plus que partout ailleurs, et la persévérance seule en pourra triompher. Il faut que les personnes composant votre cercle aient le temps de se connaître, de s'apprécier, de s'*accommoder* les unes aux autres, et le temps sera votre prin-

* Droits de traduction et de reproduction réservés.

cipal allié pour arriver à la conquête de ce résultat; le temps fonde les habitudes, opère la fusion des esprits et des caractères, et formera, anneau par anneau, cette chaîne que vous ambitionnez avec raison, et que l'on nomme une compagnie assidue. La vie parisienne vous oblige à vous contenter d'un seul jour par semaine, que vous fixerez pour ces réunions; plus de fréquence dans ces rapports serait un abus, à moins, ainsi que je vous le disais en commençant cette lettre, de vous consacrer tout entière à ce terrible labeur d'*avoir un salon;* il ne s'accorde ni avec votre âge, ni avec vos devoirs, car il exige l'autorité d'une vieille femme, et l'indépendance absolue, qui est la triste conséquence de l'affranchissement de tout devoir, de tout lien de famille.

EMMELINE RAYMOND.



LE DÉMON DES PRAIRIES *.

Suite.

VII

UNE SINGULIÈRE DEMANDE EN MARIAGE.

Marie s'était levée lentement; elle ouvrit la porte qui donnait chez la femme de chambre, et se dirigea vers la petite fenêtre qui l'éclairait. A ses yeux se déroula la vaste plaine que, le matin, elle avait traversée à cheval. On reconnaissait le parcours du fleuve aux prairies et aux peupliers qui en bordaient les rives, et Marie en suivit longtemps des yeux les sinuosités, jusqu'à l'endroit où la brillante nappe d'argent que formaient ses eaux limpides, éclairées par le soleil, se perdait au loin au milieu des premières montagnes.

Après quelques minutes de muette contemplation, la jeune fille, toute pensive, venait de regagner sa chambre, lorsqu'elle entendit frapper à la porte, qui s'ouvrit ensuite, et donna entrée au père de Marie, tous les matins rasé de frais, même dans ce pays sauvage. Son apparition inattendue ne laissa pas de causer à la jeune fille une certaine surprise mêlée d'une anxieuse attente.

« Ne te dérange pas, Marie, » lui dit Brown en fermant la porte derrière lui et en jetant dans la chambre un regard rapide, « j'ai à causer avec toi : sommes-nous seuls?

— Il n'y a personne ici ni dans l'antichambre, » répondit Marie en s'asseyant.

Son père prit une chaise et suivit son exemple. Après quelques instants de silence, pendant lesquels il passa la main sur son front. « Il faut, » lui dit-il, « que j'aie avec toi une conversation intime, et, si elle n'a lieu que maintenant, c'est que j'espérais que de toi-même tu m'aurais épargné le sujet qui en fait le fond.

« Tu sais, Marie, » ajouta-t-il en jetant sur sa fille un regard affectueux, « que j'ai fait pour ton éducation tout ce que peut faire un bon père. Le petit avoir qui te revenait de ta mère est solidement placé et est resté intact. C'est moi qui ai payé tous les frais de ton éducation dans les pays de l'Ouest, et tu sais si je t'ai épargné les maîtres, alors que bien souvent je ne savais comment me procurer des moyens d'existence.

« Je n'ai rien négligé pour rétablir l'état de notre fortune; je n'ai même pas reculé devant les déserts de la Californie, et si, comme à bien des émigrants, le voyage ne m'a pas réussi, il m'a du moins, par l'entremise d'un autre, ouvert les voies à une entreprise de spéculation qui peut me rendre au centuple ce que j'ai perdu autrefois. Je me suis associé avec mon ami Mac Grégor pour peupler toute cette contrée, y établir un comptoir de commerce et assurer en un mot à ce pays la place qu'il mérite. J'ai pu, avec assez de facilité, amener une réunion de capitalistes dans l'Ouest à entreprendre la réalisation de ce projet, que nous commencerons à mettre à exécution au printemps prochain. — Quant à moi, j'entre dans cette affaire comme possesseur de la moitié de la propriété, et devant par conséquent avoir une part proportionnelle dans les bénéfices. J'ai donc entre les mains les moyens de tenter encore les chances du commerce et de réparer les pertes que j'ai faites. — Mais tout cela ne peut avoir lieu que quand un lien naturel m'attachera à Mac Grégor, et si la fortune que je saurai acquérir doit passer à son fils. — Je n'ai pourtant pas osé, » ajouta-t-il après quelques instants de silence, « m'engager pour cette dernière condition avant de t'avoir présenté Mac Grégor, et avant que ton penchant pour lui et ton consentement à vivre dans cette solitude m'eussent autorisé en quelque sorte à compter sur la réalisation de ce projet, quant à ce qui te concerne. — Or je viens d'apprendre à l'instant même le résultat d'une conversation qui a eu lieu entre toi et Mac Grégor, et qui, dès l'abord, met à néant toutes nos espérances. — Laisse-moi achever, mon enfant, » reprit-il en voyant Marie se préparer à lui répondre. « Je n'ai plus rien à moi; le peu qui me restait, je l'ai employé pour la réussite de cette entreprise, la dernière pour laquelle ma pauvre vieille tête ait conservé encore quelque énergie. Abandonner cette spéculation, c'est renoncer à mes dernières espérances, et il me faudra, pour le reste de mes jours, gagner péniblement mon pain comme employé subalterne. Maintenant, chère fille, permets-moi de te demander le motif qui a pu changer si vite tes sentiments. Mérite-t-il que tu lui sacrifies le repos des vieux jours de ton père, les espérances d'un galant homme, en même temps qu'une position assurée pour ton avenir? »

En écoutant ces paroles, Marie était restée assise, pâle, le visage impassible et les yeux fixés à terre. « Il est peu naturel, » dit-elle alors après un instant de silence, « qu'un père achète son bonheur aux dépens de celui de sa fille. — Je veux tout faire pour toi, père. — Prends ce qui m'appartient, je te le dois, et cette petite fortune peut t'aider à fonder une nouvelle entreprise commerciale. Je travaillerai pour toi et aurai soin de toi; je consens même à vivre désormais ici, à tes côtés, dans cette affreuse solitude, si tu l'exiges; mais ne touche pas aux secrets intimes que toute femme doit garder en elle, et laisse-moi le droit de refuser la personne pour laquelle mon cœur est indifférent. Je n'ai donné lieu à aucune espérance qu'on puisse me reprocher, et n'ai observé envers Mac Grégor que les lois strictes de la politesse dues à une personne qui vous accompagne. Je t'ai suivi jusqu'ici parce que je devais suivre mon père; mais je ne puis penser maintenant que tu veuilles faire une spéculation commerciale du malheur de ta fille. »

Brown, à cette réponse, s'était levé et parcourait la chambre à grands pas.

« Et pourrais-tu me dire, » répliqua-t-il en s'arrêtant, « ce que tu as à reprocher à un homme qui, même dans les pays de l'Ouest, a reçu le plus gracieux accueil partout où il s'est présenté?

— Rien, mon père, si ce n'est que vous me le destinez pour mari, » répondit-elle tranquillement. « Une femme peut, pour celui qu'elle aime, renoncer à tout le charme de la vie civilisée. — Mais, si un mariage sans amour est déjà pour la femme quelque chose d'avilissant, dont elle trouve le châtiment dans le vide de son intérieur, même au milieu des villes les plus peuplées, dans un mariage pareil qui soutiendra l'épouse ici, au milieu de cette solitude, et lui donnera la consolation et la force dont elle aura besoin pour résister à l'ennui? — Demande-moi de renoncer pour toi au monde entier, et je le ferai sans effort; — mais ne m'impose pas un mari qui aurait le droit d'exiger de moi des sentiments que je ne puis avoir pour lui.

— Belles phrases de roman! » murmura Brown en se remettant à marcher dans la chambre. « Et que deviendras-tu quand, par suite de ton refus, je me verrai réduit à une place subalterne, puisque maintenant mes engagements me retiennent en ce pays? — Que feras-tu quand je ne serai plus en état de t'assurer la position que tu as occupée jusqu'à présent?

— Je resterai avec toi tant que tu auras besoin de moi, » répondit chaleureusement Marie; « j'ai appris maintes choses qui me seront utiles ici, et on trouvera bien moyen de m'occuper dans cette maison. »

Brown continua à parcourir la chambre en silence. « Tu refuses de prendre le chemin qui devait nous conduire tous deux à un bonheur tranquille, et, te laissant aller à quelques idées romanesques de jeune fille, tu te diriges vers l'abîme qui peut nous engloutir. Puisses-tu ne jamais t'en repentir! » et, poussant un soupir, il quitta la chambre la tête baissée.

Marie avait suivi des yeux son père. Longtemps elle fixa du regard la porte par laquelle il était sorti, jusqu'à ce qu'enfin, laissant retomber sa tête sur sa main, elle sembla plongée dans de tristes réflexions. « Hélas! ce n'est que le prélude de ce que je vais avoir à endurer, » dit-elle. — On sonna la cloche du déjeuner sans que la jeune fille l'entendît; la porte de la chambre s'ouvrit sans qu'elle le remarquât, et ce n'est que lorsqu'elle entendit une forte voix d'homme lui adresser quelques paroles qu'elle revint à elle et se trouva en face de Mac Grégor.

« Pardon, chère Marie, » lui dit celui-ci en riant; « deux fois j'ai frappé à la porte sans recevoir de réponse; j'ai donc pris la liberté d'entrer. »

La jeune fille s'était levée rapidement; un éclair de mécontentement passa dans ses yeux.

« Est-ce donc l'usage en ce pays, monsieur, de pénétrer si cavalièrement dans la chambre des dames? » lui dit-elle d'un ton qu'elle s'efforçait de calmer.

Mac Grégor se mit à rire.

« Il est possible que ma conduite ne soit pas du meilleur goût; mais que voulez-vous! dans ce désert nous n'y regardons pas de si près; et vous ferez bien, Marie, de ne pas vous attacher à de pareilles misères. » Puis, sans prêter nulle attention à l'expression singulière avec laquelle la jeune fille accueillait ce ton d'intimité : « Hattie, » lui dit-il, « sera très-occupée après dîner; je voulais donc vous servir de guide et pouvoir vous dire en même temps quelques mots particuliers. Ainsi donc, Marie, veuillez bien vous asseoir pour quelques instants.

— Assurément, monsieur, vous êtes le maître chez vous, » lui répondit-elle avec amertume et sans changer d'attitude.

« Mais pourquoi donc vous montrer si peu avenante? Vous ai-je dit un seul mot blessant? » demanda Mac Grégor en s'installant sur la chaise que Brown avait laissée libre, et pourquoi refuser un mot d'entretien à votre hôte? »

La jeune fille était sur le point de lui adresser une verte réponse, mais elle se contint.

« Je ne puis vous empêcher de parler, monsieur, » lui dit-elle en s'asseyant également, les yeux baissés.

« Votre père m'a fait part de la conversation qu'il vient d'avoir avec vous, et le résultat est celui auquel je devais m'attendre, d'après les quelques paroles échangées entre nous. Votre fermeté, Marie, est précisément une des qualités qui me charment le plus en vous, bien qu'en ce moment elle tourne à mon désavantage. Vous ne voulez pas encore devenir ma femme, — très-bien! Cela vous regarde, et personne ne vous y contraindra. Tous deux nous pouvons attendre. En ce moment votre esprit se crée une multitude d'obstacles qui, plus tard, disparaîtront d'eux-mêmes. Quant à ce que votre père vous a dit d'une place subalterne pour lui, c'est de la folie de sa part. Depuis que vous êtes ici, je ne vois aucun motif de lui enlever la part qui doit lui revenir dans les bénéfices de notre entreprise, — car la principale condition se réalisera d'elle-même dès que vous aurez passé quelque temps ici, et aussitôt qu'étant revenue à vous-même, vous considérerez les choses sous leur vrai jour. — N'en parlons plus. Suivant vos désirs, je me résigne, pour le moment, à l'impossible. Mais je voudrais vous faire une autre demande, afin de ne pas être jugé par vous plus mauvais que je ne suis en réalité. »

Il garda quelque temps le silence, comme pour chercher la meilleure entrée en matière. Pendant les quelques paroles qu'il venait de lui adresser d'un ton si cavalier, la figure de Marie avait exprimé les sentiments les plus contraires : étonnement, raillerie, fierté et préoccupation. En ce moment elle ne put s'empêcher de lever la tête.

« Vous comprendrez seulement, » reprit Mac Grégor, « que votre position dans cette maison ne peut rester longtemps telle qu'elle est. Si elle se prolongeait par trop, elle finirait par devenir fausse et désagréable; d'autant plus que votre père sera obligé souvent de s'absenter, et que parfois son absence sera de longue durée.

— J'accompagnerai mon père quand ses occupations l'appelleront loin du fort.

— Ce sera difficile avec notre manière de voyager dans nos solitudes, » répliqua ironiquement le jeune homme. « Mais permettez-moi d'achever. — Il est de la plus grande importance pour nous, et surtout pour le nombreux personnel de la maison, que chacun vous considère comme la maîtresse future de cette propriété, et je vous avoue qu'il est difficile qu'il en soit autrement; c'est comme telle que vous avez été annoncée à tous mes gens, et pour vous, autant que pour moi, il faut que leur attente ne soit pas trompée. — Pourtant n'allez pas voir dans mes paroles plus qu'elles ne renferment, » ajouta-t-il, en voyant Marie faire un mouvement. « Loin de moi toute idée de vous imposer une contrainte, que, du reste, vous serez bientôt la première à m'épargner. Tout ce que je vous demande, c'est de vouloir bien endurer de ma part le ton d'intimité avec lequel je vous parle. Il ne fera que confirmer l'idée de l'union qui se prépare, et qui ne tardera pas à avoir lieu.

— Je vois assez clair dans votre pensée, monsieur, » lui répondit Marie en se redressant. « Vous ne trouverez donc pas mauvais qu'à la première occasion je quitte ce fort. »

Le jeune homme la regarda quelque temps, et ses traits exprimèrent un profond chagrin, qui ne tarda pourtant pas à faire place à une froide ironie. « Soit, » dit-il en riant. « Arrangez votre départ avec votre père, je ne m'y oppose nullement; — mais il se peut qu'il faille longtemps attendre une occasion favorable de retourner sur vos pas, car l'idée d'une jeune fille voyageant seule au milieu des gens grossiers de la poste, n'est guère admissible. — Vous me permettrez pourtant, d'ici là, de vous prêter mon concours. — Puis-je vous offrir le bras, Marie, pour vous conduire à table?

— Je crois, monsieur, qu'il me serait impossible de prendre quoi que ce soit en ce moment, » lui répondit-elle. « Si pourtant vous pouvez prier mon père de m'accorder un quart d'heure d'entretien, je vous serai fort obligée. »

Mac Grégor se leva.

« Vous vous semblez prendre plaisir à vous rendre malheureuse. — Mais, soit: agissez à votre gré. Je vais vous envoyer votre père. » — A ces mots, il se leva et quitta la chambre.

La porte se referma derrière lui, et Marie, se levant, se mit à se promener en long et en large en proie à une fiévreuse agitation, s'arrêtant parfois une seconde, puis reprenant sa marche. Mais les minutes, puis les heures se passèrent sans qu'aucun bruit se fît entendre aux abords de son appartement. Elle voulut appeler sa femme de chambre, et songea alors, pour la première fois, qu'elle n'en savait même pas le nom. — Puis l'idée lui vint de faire un tour dans la maison pour aller à la recherche de son père, ou du moins d'Hattie; mais son ignorance des détours de ce grand bâtiment lui fit renoncer à son projet. — Elle ouvrit sa malle, et, prenant un livre, elle s'efforça de concentrer toute son attention sur sa lecture; mais, malgré tous ses efforts, l'idée de sa situation désespérée prenait toujours le dessus. — Elle eut beau se diriger vers sa fenêtre, et laisser ses regards errer sur la plaine qui se déroulait devant elle, comme pour y chercher un sauveur : elle n'y trouva rien. Aussi, revenant s'asseoir dans un fauteuil, elle pencha sa tête sur ses mains et se laissa aller aux plus sombres rêveries.

O. RUPPIUS.

(*La suite prochainement.*)

* Voir les nos 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19 et 20.



SIROP DE GUIMAUVE.

On prend 32 grammes de racines de guimauve, nettoyées et incisées (découpées avec des ciseaux); on jette sur ces racines un litre et demi d'eau bouillante; on laisse refroidir, on passe au travers d'un morceau de mousseline;

on ajoute deux livres de sucre; on bat deux œufs jusqu'à ce qu'ils soient en mousse, on les ajoute aux ingrédients ci-dessus indiqués, on met au feu le tout, on écume, on passe, on met en bouteille. — On prend ce sirop par cuillerées; il est excellent pour les toux, irritations de poitrine, et sans inconvénient pour tous les âges.

POUDRE POUR LES DENTS.

On réduit en poudre 8 grammes de charbon de bois de tilleul, 8 grammes de racine d'acore (*acorus calamus*) et 8 grammes de feuilles de sauge; mélangez le tout.

Nota. Cette poudre est excellente pour raffermir les gencives, prévenir la carie et maintenir les dents en bon état; elle est peu coûteuse et très-facile à préparer soi-même.

NETTOYAGE DES CHAPEAUX DE PAILLE.

On prend du savon blanc, on en frotte un morceau d'étoffe de laine, imbibé d'eau de lessive; quand ce morceau est couvert de mousse, on s'en sert pour laver les chapeaux de paille; ceux-ci sont décousus, étendus sur une table bien propre, ou, mieux encore, sur un morceau de linge blanc. Quand le chapeau a été bien frotté dans tous les sens, on le rince en passant partout un morceau d'étoffe de laine imbibé d'eau pure, — puis on l'essuie avec un morceau de linge; on prépare ensuite une petite caisse ou barrique pour passer le chapeau au soufre; dans le fond de la barrique on pose une pierre ou une plaque de métal, on y met du soufre et on l'allume; on suspend le chapeau dans la barrique; on ferme celle-ci aussi soigneusement que possible; on y laisse le chapeau pendant une demi-heure; on le retire, et, afin de lui rendre son lustre, on le repasse avec un fer chaud, en mettant une feuille de papier fin entre le chapeau et le fer à repasser.

SOUFFLÉ ROYAL.

On mélange deux cuillerées (à potage) de farine avec un quart de litre de bonne crême, une poignée d'amandes pilées très-fin, — trois cuillerées d'eau de fleur d'oranger, — quatre œufs, dont deux entiers et deux sans leur blanc, — deux grosses cuillerées de sucre pilé. On bat le tout avec beaucoup d'énergie, on met cette préparation dans un moule graissé avec du beurre; on le fait cuire dans un four de campagne.

EAU DE BOTOT.

Eau-de-vie	1	litre.
Huile essentielle de menthe poivrée.	4	grammes.
Semence d'anis étoilé	32	—
Girofle	8	—
Canelle	8	—
Cochenille	4	—
Racine de pyrètre	32	—
Quinquina rouge	4	—

Mettez tous ces ingrédients dans l'eau-de-vie, pendant huit jours au moins, douze jours au plus, et faites infuser dans un flacon hermétiquement bouché; ensuite faites filtrer et conservez dans des flacons bien bouchés. — On met quelques gouttes de cette préparation dans un verre d'eau, et l'on s'en sert pour la bouche et les dents. L'eau de Botot est un très-bon spécifique pour la conservation des dents.



Nous prions nos abonnées de vouloir bien examiner le journal avant de nous adresser leurs réclamations : l'explication des signes indiquant les couleurs employées pour le cadre en tapisserie (N° 10, page 84), est placée au-dessus de ce cadre, et, par conséquent, a été réclamée à tort. — *Mme V. C., à Paris*, peut s'adresser à Mme Crestin, rue Saint-Denis, 29, à Montmartre. Mme Crestin est habile, d'une honnêteté à toute épreuve, et fort modérée dans ses prix; elle exécute tous les genres de broderie, soutache, chaînette, passé, broderie sur tulle, etc. : elle se chargera de broder le costume complet pour bains de mer : il suffit de lui écrire par la poste; elle se rend chez les personnes qui désirent lui confier de l'ouvrage. — *N° 646.* Mille remercîments pour cette lettre si aimable. Je n'aimerais pas le velours placé entre les lés pour élargir la robe; cela ne conviendrait guère pour cette saison; au lieu de velours, des bandes de taffetas noir, festonnées de chaque côté, ou découpées à dents, pas trop larges, bordées d'un passepoil vert. Même combinaison pour la robe rose, mais avec bandes grises. — *Mlle E., à B.*, n° 16. Mille regrets de répondre par un refus; nos colonnes sont si remplies que nous devons nous abstenir de publier des vers. — *N° 7294.* Il est vrai que ces échantillons nous sont parvenus, mais il nous est tout à fait impossible de garder ces menus objets, et nos occupations nous interdisent la perte de temps occasionnée par les soins à prendre et les formalités à remplir pour classer et renvoyer les échantillons; je n'ai pu trouver des dessins semblables à ceux que l'on me demandait, et je le regrette vivement. *Régina* peut mettre le volant au bas de la jupe de dessus, et le surmonter d'une ruche *chicorée*. — *H. M., une nouvelle abonnée* garnira sa robe de mousseline avec cinq petits volants tuyautés, couvrant un espace de 35 centimètres; le corsage sera décolleté, accompagné par un fichu Marie-Antoinette, en mousseline pareille à la robe; manches larges, demi-longues, garnies avec deux ou trois volants. — *Mme F., à Melun.* Réclamation non fondée; nous ne nous sommes jamais engagés à livrer quatre ou cinq gravures coloriées avec chaque numéro; les exigences de la saison et les désirs de nos abonnées nous ont décidés à augmenter le nombre des descriptions de toilettes; mais il est tout à fait impossible d'accompagner chacune de ces descriptions d'une gravure coloriée. — *Une fidèle et nouvelle abonnée.* Oui, pour le châle; — impossible, *pour le moment*, quant au patron. — *Une abonnée des bords du Rhin* a reçu une gravure représentant des costumes d'enfants; les petits garçons portent toujours des jupes et des vestes *zouave* ou *Figaro*; elle trouvera des descriptions de toilette dans chaque numéro; les robes de mousseline blanche à petits volants brodés, — les organdis imprimés, — les taffetas fond blanc à semé de fleurs, composent les toilettes les plus élégantes pour réunions d'été. Mille remercîments pour cette gracieuse approbation; les travaux au crochet sont demandés par la majorité de nos abonnées. — *M. G.* Il est bien difficile de satisfaire simultanément tous les goûts! — La réponse qui précède celle-ci est adressée à une abonnée qui voudrait recevoir *moins* de travaux au crochet; *M. G.* en veut plus, comment faire? Nous continuerons ce que nous avons fait jusqu'ici, c'est-à-dire à satisfaire tantôt les unes, tantôt les autres. Peut-être pour le bonnet. Quant au tapis de table, je n'en ai jamais vu de ce genre, et je réclame quelques détails. Les pointes de dentelle de laine sont fort jolies, plus ou moins fines, depuis 19 francs jusqu'à 100; je ne crois pas que les négociants en envoient *au choix* dans les départements. — *N° 4644* a reçu les mantelets; quant à l'habit de jeune garçon, je ne pense pas qu'il soit possible de le faire paraître, du moins dans nos prochaines planches, auxquelles on travaille déjà; s'adresser à M. Leballeur, rue Taitbout, 74, si l'on désire ce patron. — *Calvi.* Même réponse que ci-dessus; je prie mes deux lectrices de recevoir tous mes remercîments pour la bienveillance qu'elles me témoignent. — *N° 8837.* Rien ne s'oppose à ce que l'on attache son châle avec une broche, à la condition cependant que celle-ci ne soit pas un bijou trop gros et trop *voyant;* on en fait qui sont spéciales pour cet usage, oxydées, longues, étroites et doubles. — *N° 554.* Les ceintures suissesses sont faites, pour l'été, en taffetas noir ou mignardise noire. — *Rue des Granges, à B.*, recevra. — *N° 106. Une amie du journal.* Je ne connais aucun cosmétique inoffensif pouvant remplacer le lait en question, qui a été si nuisible; c'est justement la crainte de ces funestes résultats qui m'interdit toute recommandation de ce genre, et qui m'engage à prémunir nos lectrices contre les annonces peu consciencieuses. Nous avons publié dans le n° 5 un petit patron de corsage à revers pour robes de piqué; — dans le n° 3 le *dessin*, et dans le n° 12 le *patron* d'une veste soutachée pour robes de piqué; je doute qu'il nous soit possible de revenir encore sur cet objet. Le mantelet blanc est bien tel qu'il est, il n'y a rien à y changer; quant à M. Sainfoin, mon influence sur lui n'est pas grande, quoiqu'il en dise, et je ne sais si je réussirai à l'enlever un jour pour le conduire chez M. Disdéri. — *Mlle Jeanne de L.* (Paris) peut renouveler son abonnement de suite, en indiquant le numéro avec lequel cet abonnement finit. Le journal, pour être reçu *franco* dans le grand-duché de Bade, coûtera, pour trois mois, 5 francs, sans gravures coloriées; 9 francs avec ces gravures. On peut garnir l'écharpe de dentelle noire avec la dentelle que l'on enlèvera au mantelet brodé; cette garniture convertira l'écharpe en une sorte de mantelet parfaitement *portable;* le mantelet peut être garni avec un volant de taffetas ayant 15 centimètres de hauteur, déchiqueté ou bordé d'une dentelle ou guipure très-étroite. — *N° 1426.* On porte des robes de barége noir et de grenadine noire, même lorsqu'on n'est pas en deuil; je borderais le châle de grenadine noire avec une bande déchiquetée (3 centimètres de largeur), très-légèrement froncée, de même nuance que le chapeau destiné à accompagner ce châle, — ou de taffetas blanc; je recouvrirais cette bande avec une guipure, ou dentelle, ou dentelle imitée, légèrement froncée, ayant 2 centimètres de hauteur. — *N° 3919.* Les hommes qui s'habillent *bien* ne portent pas de chemises à devants brodés; le seul luxe de lingerie qu'ils se permettent consiste dans la finesse de la toile et la perfection des plis ornant les devants de la chemise. — *N° 229.* Robe de petite fille : corsage froncé, décolleté; manches courtes, bouffantes; la jupe de la robe est garnie d'un ourlet (2 centimètres de largeur), surmonté d'un pli (1 centimètre de largeur), puis un volant tuyauté ayant 3 centimètres; — un pli de 2 centimètres, — un volant de 2 centimètres 1/2, — un pli d'un centimètre; robe mauve et blanche, brune et blanche, ou grise unie, avec volants mauves. — Si cela dépend de moi, *oui* pour les deux objets, mais non immédiatement. — *N° 10,467, Hérault.* Nous n'envoyons pas, *au choix*, un numéro ou bien un dessin; nous envoyons un numéro, afin que l'on puisse prendre connaissance du journal; quant à la *remarque*, elle est erronée; quel que soit le nombre des lettres, on répond exactement à toutes les personnes qui écrivent à la rédactrice; — mais il faut prendre la peine de chercher la réponse, non dans le numéro succédant immédiatement à l'envoi de la lettre, mais dans les deux ou trois numéros suivants; cette réponse se trouve quelquefois dans les articles *modes*, dans l'envoi des objets demandés, lorsque cela a été possible, — et alors il est naturel de ne point répéter, à l'article *Renseignements*, ce qui figure à une autre place. — *Mme de S..., à Lyon.* On ne sort pas encore avec des souliers; la mode en viendra peut-être; mais jusqu'ici les femmes distinguées ne portent que des bottines dans la rue; chez soi, des souliers de peau dorée ou de coutil; pour le jardin, des souliers noirs un peu forts, en peau. Mille remercîments pour cette charmante lettre. — *Mme L..., N° 8165.* Nous publierons une gravure du chapeau Minerve dans le courant du mois de juin; la question a été envoyée à Mme Aubert, qui doit y avoir répondu. Oui, pour la robe Gabrielle; — mais je ne crois pas qu'il soit possible d'en publier le patron, chacun des lés ayant une coupe particulière; je fais étudier la question. — *N° 8021.* Garnir la robe d'alpaga couleur havane, à filets noirs, avec de petits volants séparés (trois ou cinq) de taffetas noir; cela est plus léger que les volants pareils. Parfaitement, quant à la veste; — peut-être pour un autre patron, mais pas avant le mois de juillet. — Les mèches coûtent 40 francs. — *N° 2336.* C'est justement parce qu'il *faut penser à tout le monde*, que nous publions nos gravures de mode, nos dessins et nos patrons. Les femmes qui ne peuvent beaucoup dépenser supprimeront les garnitures, si elles les trouvent trop chères; une robe sans garnitures est toujours une robe sans garnitures, et il est tout à fait superflu d'en présenter le dessin. Quant aux autres observations, il nous est impossible de les comprendre, car nous nous appliquons justement à indiquer les moyens de *tirer parti de tout*, en suivant la mode autant que possible; nous fournissons aux femmes économes les patrons qui peuvent leur épargner bien des *frais; et*, si nous en croyons l'universalité des lettres qui nous *parviennent*, nos efforts sont appréciés, et l'on veut bien nous en savoir quelque gré. Les *futilités* de la quatrième page se composent des *renseignements*, qui, si nous en croyons nos abonnées, présentent une certaine utilité (justement au point de vue de l'économie); si on les supprimait, on agirait dans un sens contraire à celui que l'on nous indique, de charades, énigmes, etc., qui plaisent à nos lectrices, et que nous ne pouvons retrancher par conséquent. Il est aisé de formuler des critiques; — il est plus difficile de les appuyer par des exemples, — et c'est là ce que nous demandons à notre abonnée de la *Côte-d'Or.* — *N° 1716, à Niederbronn.* Nous continuerons de publier, comme par le passé, et lorsque cela nous semblera avantageux pour nos lectrices, des gravures et des explications concernant les coiffures; quant à fonder une publication spéciale, nous n'en avons nullement l'intention. — *Toulouse, N° 4869.* La robe de foulard peut être garnie avec trois petits volants séparés, en taffetas noir, — 7, — 6, — 5 centimètres de hauteur, — ou bien avec une ruche tuyautée en taffetas noir (3 centimètres de hauteur), posée à bord de la jupe, remontant par devant jusqu'au cou, si la robe est faite en forme de redingote. Les pointes de dentelle de laine peuvent être portées à tout âge (pas par les jeunes filles) et avec toutes les robes. — *Mme L. S., à Paris.* Impossible pour le moment; s'adresser à M. Leballeur. — *J. L., au pont des Carreaux.* Broder la robe, au-dessus de l'ourlet, avec un dessin mélangé de soutache et broderie. — Le taffetas noir peut toujours être employé comme ornement sur toutes les robes de couleur unie; la ruche sera même plus jolie étant noire. — *N° 102. Oui;* ce n'est pas la *dimension* des réponses, c'est la date des lettres qui fixe la date des réponses. — *Une Mâconnaise.* Règle générale : ce qui n'est pas nuisible ne produit pas le résultat attendu; — ce qui agit fortement est fort dangereux; dans le premier cas, on vous répond que vous n'avez pas employé la *composition* assez longtemps, qu'il faut persévérer; — dans le deuxième... on ne vous répond rien du tout, et l'on continue à se faire annoncer. Dans le cas particulier dont il s'agit, on pourrait essayer une décoction de brou de noix; — quoique à peu près certaine de l'innocuité de cette décoction, j'engage l'abonnée *mâconnaise* à en soumettre l'emploi à l'approbation d'un médecin; rien n'offre plus de dangers que toutes les substances du genre de celle dont on me parle : les maux de tête, l'affaiblissement de la vue, et très-souvent la cécité, sont les tristes conséquences de leur emploi. — *N° 4063. Ancienne abonnée italienne.* Même réponse que la précédente; l'effet est produit très-imparfaitement, grâce au plomb dont l'usage est fort nuisible. — *Violette; Algérie.* A la rigueur, oui; cependant je préférerais, surtout à l'église, un chapeau ordinaire. — *N° 9959 (Marne).* Les pointes en dentelle, même de laine, ne conviennent pas pour les jeunes filles; elles portent des mantelets de taffetas noir, de mousseline imprimée, de barége ou de grenadine, pareils à la robe. — *Sous les myrtes en fleurs.* Merci pour cette lettre et pour les détails *africains;* ils ont un seul tort à mes yeux, c'est leur brièveté. Oui, sans doute, pour les mantelets blancs; on en porte de tout genre, grands ou petits, à volonté; oui, pour le mantelet de dentelle noire; le prix dépend tout à fait de la richesse du dessin; on en vend depuis 100 fr. jusqu'à 5 ou 600; — les pointes de dentelle de laine sont charmantes, légères et *fermes* à la fois; ces dernières coûtent de 29 à 30 francs; à 35 francs elles sont tout à fait convenables. — *Dijon, Louise H. V.* Oui, pour les mantelets de mousseline blanche; merci pour l'amitié que l'on veut bien me témoigner; j'affirme que M. Sainfoin existe. — *Marseille, Victorine L...* J'espère que M. Sainfoin m'apportera prochainement un article; il sera très-touché de cette aimable réclamation. — *N° 8533.* La robe soutachée sera plus *riche*, — l'autre combinaison est aussi jolie, mais plus simple. Cette lettre est du nombre de celles qui vont grossir mes *archives;* rien ne peut être plus précieux pour moi que ce témoignage de sympathie et d'amitié. — *A. M., à Lunéville.* Un peu de vrai vaut toujours mieux que beaucoup de faux; pourquoi ne pas garnir ledit châle avec une guipure très-étroite (2 à 3 centimètres de hauteur), dont l'achat sera même moins coûteux que celui de la dentelle de Cambrai? Rien n'est moins prétentieux, plus modeste et plus élégant à la fois que cette simple garniture; la dentelle de laine est préférable en tout cas à celle de Cambrai. Si je deviens vaniteuse, je mettrai ce vilain défaut à la charge de mes lectrices, qui l'auront développé en m'écrivant toutes ces charmantes lettres. — *N° 4243. Château de l'Ile-Rousse.* On a envoyé deux fois de suite 13 francs 50, au lieu de 7 francs que l'on annonçait; l'abonnement a expiré le 30 avril, et il est renouvelé pour 6 mois. — *N° 891. Paris.* On porte toujours les grandes pèlerines rondes; nous en avons publié un patron dans le n° 18. — *Une robe de noce.* Elle est pourtant fort jolie; je la garnirais avec une ruche tuyautée, découpée, en taffetas violet pas trop foncé; cette ruche aurait 3 centimètres de hauteur, serait posée à bord de la jupe, remonterait droit par devant sur la jupe fermée en redingote, garnirait le devant gauche du corsage, le bord des manches, l'entournure, et même l'encolure. Le saute-en-barque restera *bien porté* tant qu'il sera pareil à la robe. — *Jeanne de L...* Oui, sans doute, pour la veste; j'en cherche une autre qui soit très-nouvelle et point excentrique; si je la découvre, elle sera publiée. — *N° 1907. Cherbourg.* Il est impossible de ne point partager une indignation si aimable; les expéditions se font toujours régulièrement dans nos bureaux.... Nous sommes réduits à supposer que le journal trouve des amateurs sur la route qu'il parcourt : cela est flatteur, — mais fort désagréable pour les personnes lésées par cette préférence.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typ. de Firmin Didot frères, impr. de l'Institut et de la Marine, r. Jacob, 56.

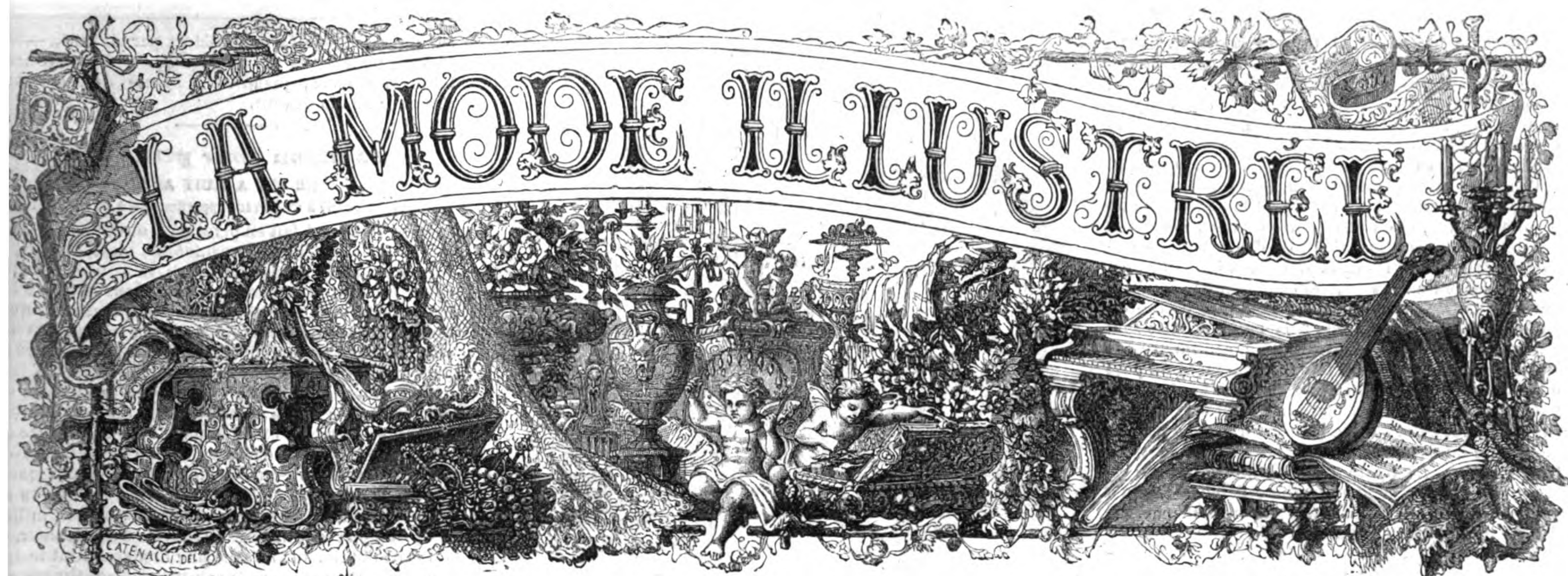
RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Le passage du grand désert est dangereux et difficile.

N° 22 (avec patrons). TROISIÈME ANNÉE. 31 mai 1862.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, 50 centimes. AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE SAMEDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE : PARIS. Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr. DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*). Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c. Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56. S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND. Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER. Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ : PARIS. Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c. DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*). Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr. Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cie, sera considérée comme non avenue. — On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (*Pour l'étranger le port en sus*). —





COIFFURE DE JEUNE FILLE, EXÉCUTÉE PAR M. CROISAT, RUE RICHELIEU, 76.

Coiffure de M. Croisat,

POUR JEUNE FILLE.

Pour faire cette coiffure, on peigne les cheveux de derrière, en les dirigeant un peu vers l'oreille gauche ; on tord les cheveux à moitié de leur longueur, et l'on dispose cette partie tordue en spirale, que l'on fixe provisoirement avec le peigne destiné à retenir ce chignon, afin d'avoir les deux mains libres pour continuer la coiffure ; on tord le reste des cheveux en commençant par la pointe; on forme la spirale de droite, on retire le peigne, on le place de façon qu'il soit *piqué* dans les deux spirales; on ajoute, s'il le faut, une ou deux longues épingles doubles; si les cheveux naturels ne suffisent pas, on ajouterait une mèche à soudure, dont la monture très-fine se perdrait dans les cheveux naturels. Les cheveux de devant ont été frisés à grandes ondulations; ceux des tempes ont été frisés de même, mais seulement à leurs racines; on fait la natte avec une mèche à soudure, en employant d'abord seulement les cheveux de la tempe. Après avoir fait un ou deux *tours* ou mailles de la natte, on peigne en bandeau bouffant les cheveux de dessus, puis on les ramène par derrière ; on les joint à la natte commencée, on la continue en employant tous les cheveux, même ceux qui composent le bandeau de dessus; on attache ces nattes par derrière, en consultant notre dessin.

EXPLICATION DE LA PLANCHE DE PATRONS.

LINGERIE.

Nous publions aujourd'hui la deuxième série de nos modèles de lingerie (voir le n° 14 de la présente année); la planche qui les contient fait suite à celle du n° 14, et par conséquent les numéros désignant les diverses parties des patrons continueront ceux qui ont été employés dans la première planche.

Chemise pour petit garçon

DE CINQ A SEPT ANS.

Les figures 52 à 59 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Cette chemise se ferme par derrière, et la partie plissée de devant (plastron) est sans ouverture. La figure 52 représente, dans toute sa longueur, la moitié du *corps* de devant, sur lequel on enlève, à la hauteur de la poitrine, un morceau ayant 27 centimètres de largeur, 25 centimètres de hauteur, pour mettre à cette place la partie plissée, dont la moitié (y compris le large pli du milieu) se trouve sur la figure 52. Le côté inférieur du devant est froncé sur la longueur de l'entaille que l'on a pratiquée, et ces fronces sont tirées de façon à avoir la même dimension que la partie plissée ou *plastron;* sur ces fronces, on *pique* une bande étroite (indiquée sur la figure 52 par le mot *poignet*), en réunissant le plastron à la chemise ; on pose à l'envers une bande semblable. — La figure 53 est la moitié du *corps* de derrière. On fait au milieu une fente ayant 18 centimètres 1/2 de longueur; on place sur l'un des côtés de cette fente une bande *piquée* de 3 centimètres de largeur, posée *à cheval;* on met sur l'autre côté de la fente un faux ourlet de 4 centimètres de largeur, dont la longueur doit être telle qu'il atteigne le bord supérieur du *corps*, afin de réunir plus tard la pièce d'épaule que l'on ajoute, et le *poignet* placé sur l'encolure ; chacun de ces ourlets (ou bandes) est

plié dans le bas et *piqué* transversalement. — La figure 54 est la pièce d'épaule; on la pique sur le devant depuis C jusqu'à D; sur le corps de derrière, depuis E jusqu'à F; — puis on fronce ce *corps* depuis la croix jusqu'à l'ourlet. La doublure de la pièce d'épaule est réunie avec le dessus par des ourlets ; on assemble les deux *corps* sur le côté, depuis A jusqu'à B, et l'on place un petit triangle sur le B à la fente inférieure. — La figure 55 est le *poignet* de l'encolure; on le coupe double, et on place entre les deux morceaux l'encolure, depuis G jusqu'à H. De l'autre côté du *poignet*, toujours entre les deux morceaux qui le composent, on place les deux parties composant le collet, et qui sont taillées *doubles;* chacune de ces parties est posée depuis le point jusqu'à la croix, et elles sont séparées devant par un espace d'un centimètre environ. Ce col est *piqué* sur la ligne ponctuée; on pose un bouton sur le côté droit, on fait une boutonnière festonnée sur le côté gauche. Les boutons indiqués sur les figures 54 et 55 sont placés sur le côté gauche de la fente de derrière; on fait les boutonnières sur l'autre côté. — La figure 57 représente la moitié de la manche; on la coud ensemble, depuis J jusqu'à l'étoile; — on ourle séparément chaque côté, depuis l'étoile jusqu'au K, et l'on met une petite *pointe* ou triangle dans la fente. — On fait la manchette (figure 59) *double*, comme le col; on la place entre les deux côtés du poignet (fig. 58), croix avec croix, — point avec point; on joint le poignet à la manche, L avec L dans le milieu, — K du poignet avec K de la manche; celle-ci ne doit pas être froncée depuis le point jusqu'à la croix, de chaque côté de la fente. —



CHEMISE POUR HOMME.



PANTALON POUR PETITE FILLE DE SIX A HUIT ANS.

On monte la manche dans l'entournure, en faisant une large couture plate, telle qu'elle est indiquée par une ligne fine à l'entournure de la figure 53, depuis E jusqu'à l'étoile; cette ligne indique l'espace sur lequel la manche et la chemise doivent être placées *ensemble.* La couture de la manche doit être faite de façon que le J se trouve avec la couture A de la chemise; depuis cette couture, la manche est unie, sans fronces, de chaque côté, jusqu'aux étoiles des figures 52 et 53; d'une étoile à l'autre étoile, la manche est froncée.

Camisole pour jeune fille

DE DIX A QUATORZE ANS.

Les figures 60 à 66 (*recto*) appartiennent à ce patron.

En coupant cette camisole, on laissera en plus l'étoffe nécessaire pour faire un ourlet de 2 à 3 centimètres au bord inférieur du dos et des devants, et aussi, sur le devant de gauche, un ourlet semblable pour la largeur à celui qui est indiqué sur la figure 60; pour le devant de droite, cet ourlet est ajouté; on le taille, puis on le garnit de chaque côté avec une bande étroite, festonnée, posée à plat, et piquée sur le devant, sur les lignes fines; on fait dans cet ourlet les boutonnières indiquées, — on place les boutons sur le côté gauche, et l'on assemble dos et devant sur les côtés, depuis M jusqu'à N; — sur l'épaule, depuis O jusqu'à P.

Le petit col (fig. 63) est *double;* en réunissant le dessus avec le dessous, on coud en même temps une bande festonnée, puis on le *pique à l'endroit*, à une petite distance du bord; le col est réuni à la camisole par un *poignet* dont la figure 62 donne la moitié; entre les deux parties de ce poignet, qui est *double*, on coud l'encolure de la camisole depuis Q jusqu'à R, ainsi que le col, depuis le point jusqu'à la croix. La figure 64 est la moitié de la manche; on la coud ensemble depuis S jusqu'à la croix, — ourlée de chaque côté de la petite fente depuis la croix jusqu'au T; — puis froncée au bas. Le poignet (fig. 65) et la manchette (fig. 66) sont *doubles;* la manchette, préparée comme le col, est placée dans le poignet, point avec point, — croix avec croix; le bas de la manche est aussi placé dans le poignet, T avec T, U avec U. — Le haut de la manche est uni, sans fronces, sur un espace de 14 centimètres par devant, — de 15 centimètres par derrière; — le reste est froncé; l'S de la manche, quand on la monte, doit se trouver avec l'S du devant.

Pantalon pour petite fille

DE SIX A HUIT ANS.

Les figures 67 à 69 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Le pantalon est fait en percale; il ouvre sur le côté. La figure 67 représente le pantalon à moitié *replié*, et ce *rempli* doit, lorsqu'on coupe le pantalon, être coupé en droit fil. On fait une fente dans la figure 67, depuis le Z jusqu'à l'étoile, et l'on borde cette fente à l'intérieur, avec un cordon de fil; on fait au bas les cinq plis dont la largeur est indiquée sur le patron, puis on coud chaque jambe ensemble, depuis W jusqu'à V; on les assemble ensuite par la couture de devant (de V à X); — par la couture de derrière (de V à Y). — La figure 68 est la moitié de la ceinture de devant; — la figure 69 la moitié de la ceinture de derrière, sur laquelle on coud le côté supérieur, froncé, du pantalon, en assemblant les lettres. Le milieu de la ceinture doit se trouver sur la couture du milieu du pantalon; la ceinture est ourlée à l'intérieur. — On orne l'ourlet du bas avec une broderie dont le dessin est joint au patron; la ceinture est boutonnée sur le côté.

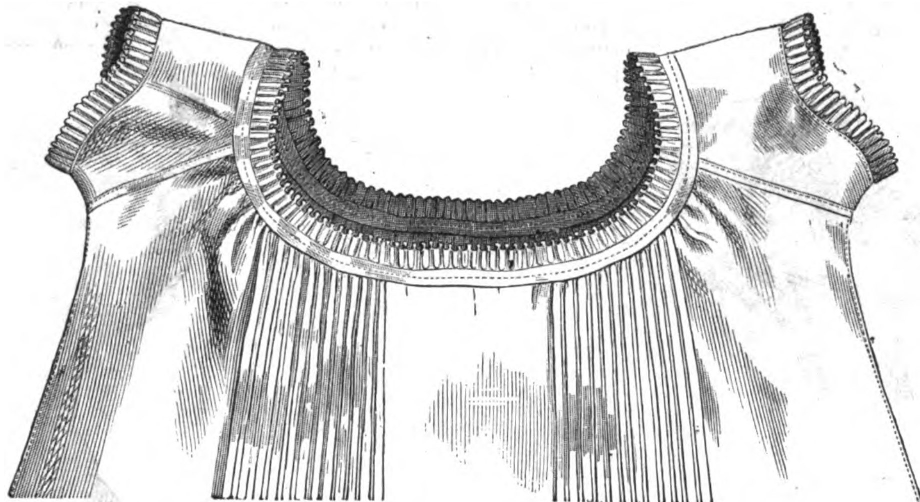
Chemise pour petite fille

DE TROIS A CINQ ANS.

Les figures 70 et 71 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Les manches et le *corps*, y compris la *pièce*, sont coupés d'un seul morceau; la figure 70 représente la moitié du corps de devant ou de derrière, par conséquent le quart de la chemise. On prend de la toile ou de la percale ayant 60 centimètres de largeur, on la place en travers et droit fil sur la ligne marquant le milieu de l'épaule, en plaçant le pli du droit fil sur la ligne indiquant le milieu par devant; on coupe ainsi les *corps* de devant et de derrière tout à fait égaux, en laissant en plus l'étoffe nécessaire pour un ourlet et un large pli en vue de la croissance de l'enfant; on coud la chemise sur le côté, depuis l'*a* de la manche jusqu'au *b* du bord inférieur; on fait l'ourlet, le pli du bas, l'ourlet de la manche (celui-ci a 3/4 de centimètre) que l'on *pique* à l'endroit, ou bien sur lequel on fait une couture en points d'*arête;* on garnit les manches

CHEMISE DE NUIT POUR JEUNE FILLE DE DIX A QUATORZE ANS.

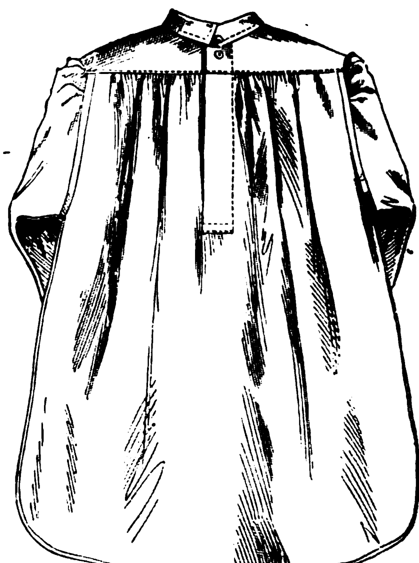


1re CHEMISE DÉCOLLETÉE POUR FEMME.



CAMISOLE POUR JEUNE FILLE DE DIX A QUATORZE ANS.





CHEMISE POUR PETIT GARÇON DE CINQ A SEPT ANS (DEVANT ET DERRIÈRE).



Leroy Imp. Paris.

LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal, 56, Rue Jacob Paris.

2e chemise décolletée pour femme.

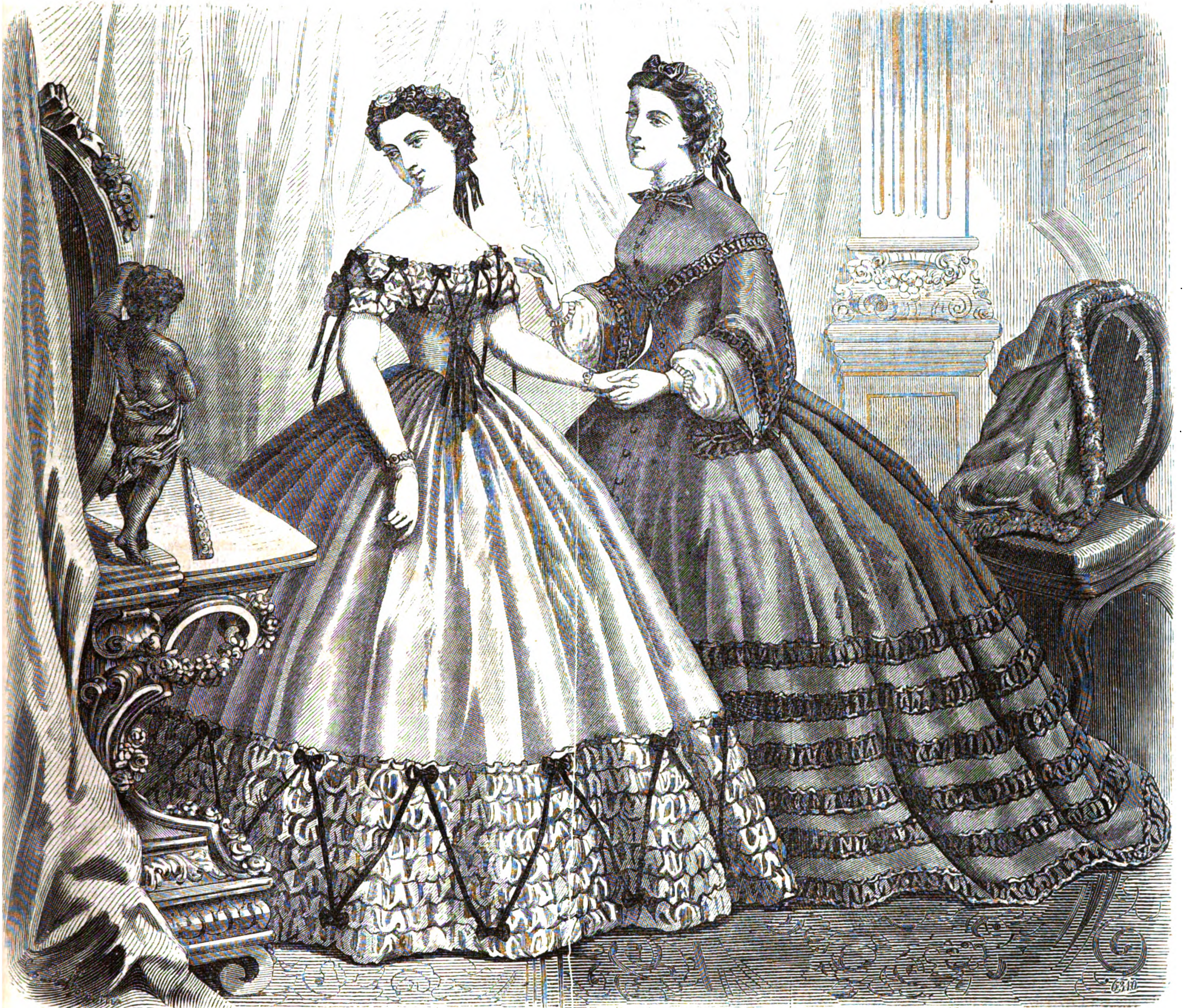
Les figures 99 à 102 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Cette chemise a, *d'un côté*, deux pointes qui commencent depuis l'entournure, sont posées en droit fil et donnent au bas de la chemise une largeur de 2 mètres. — La figure 99 représente la moitié du haut du *corps* de devant ; on doit en compléter la longueur sur la ligne indiquant le milieu, et sur la ligne de côté. — Le *corps* de derrière est coupé pareil à celui du devant, seulement son bord supérieur est plus haut d'un centimètre. On assemble ces deux parties sur le côté depuis *a* jusqu'en bas, — sur l'épaule depuis *b* jusqu'à *c*; à cette dernière couture on met les deux parties l'une sur l'autre, et on les *pique* deux fois. — On coupe la fente indiquée sur la figure 99 jusqu'à la croix; on borde le côté de dessous de cette fente avec une bande formant un ourlet d'un centimètre; puis, ainsi que cela est indiqué sur la figure 99, on place sur l'autre côté un ourlet deux fois *piqué, double*, et dont le dessous ou doublure dépasse le dessus; ce *dessous* est brodé avec le dessin accompagnant la figure 99; cette broderie se termine en biais, depuis *e* jusqu'à *f*; elle est festonnée à son bord inférieur sur la chemise, ainsi que l'ourlet piqué. — La figure 100 est la moitié du tour d'épaules, que l'on coupe double; on l'orne avec une bande brodée, comme celle de l'ourlet de devant, et on le coud sur le bord supérieur de la chemise; on le réunit avec la bande brodée de l'ourlet de devant, depuis *e* jusqu'à *f*. La chemise doit être froncée; ces fronces s'arrêtent devant et derrière à la place marquée *d*, de façon que la chemise soit *unie* sur les épaules; on fait les boutonnières indiquées, on place les boutons. La manche se compose de deux parties (fig. 101 et 102) : la première est cousue ensemble *h* avec *h*, jusqu'au point avec le point, puis on pique dessus la figure 102, *h* avec *h* jusqu'à *g* avec *g*, de chaque côté. La figure 101 est ensuite ourlée à l'intérieur; on monte ensuite la manche dans l'entournure, de façon que les lettres *a* — *b* — *g* se rencontrent au bas, — sur l'épaule, — sur le côté; on pose ensuite, en dessous, sur la chemise, dans l'entournure, une bande qui couvre la couture; la manche est garnie avec une bande brodée semblable à celle du tour d'épaules.

Camisole pour enfant nouveau-né.

Les figures 103 à 110 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Cette camisole, qui se ferme par derrière, est ornée, devant, avec une garniture que l'on coupe sur la figure 105; on la plie au milieu en droit fil, et l'on coud les deux côtés ensemble, dans leur longueur, sur les deux lignes unies, posées l'une sur l'autre; cela forme un large pli, que l'on aplatit de façon que la couture se trouve au milieu par-dessous. Les *dents* sont bordées avec un passe-poil fin, et garnies avec une bande festonnée, d'un centimètre de largeur, très-légèrement soutenue; on coud cette garniture *n* avec *n*, point avec point, étoile avec étoile, sur le devant (fig. 103), et l'on pose, au milieu du pli de devant, les boutons indiqués sur le patron. On fait, au milieu du dos



EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

Toilette de jeune fille. Robe en gaze de soie bleue. La jupe est garnie avec sept bouillonnés, le dernier à tête; ces bouillonnés couvrent un espace de 35 centimètres environ. Un ruban de velours noir (1 centimètre 1/2 de largeur) est disposé en zigzags sur cette garniture. Chaque angle se termine par un nœud sans bouts. Corsage décolleté. Berthe et manches courtes composées de bouillonnés ornés comme ceux de la jupe; devant et sur les épaules, rosettes de velours noir à plusieurs bouts. Cette toilette peut être exécutée en tarlatane blanche ou de couleur. Sur la tête, diadème de roses *rosées* mélangées de velours noir.

Robe en poil de chèvre gris. La jupe est garnie avec six bouillonnés presque plats, à tête, en taffetas gris, un peu plus foncé que la robe. Les poches sont indiquées par un bouillonné. Corsage montant plat, à pointe; un bouillonné y figure une pèlerine; manches à revers garnies d'un bouillonné.

fig. 104), l'ourlet indiqué ; un ourlet de même largeur orde le bas de la camisole. On réunit le devant et le dos ur l'épaule et sous le bras, en assemblant les lettres pareilles. L'encolure est froncée sur le dos ; on la place entre es deux *doubles* du *poignet*, dont la figure 106 représente la moitié. Les deux parties du petit col (fig. 107) sont bordées vec un passe-poil, et garnies d'une bande festonnée ; on es coud dans le poignet, étoile avec étoile, — croix avec roix. La manche (fig. 108) est cousue ensemble depuis *p* usqu'à la lettre *q*, et froncée en haut et en bas ; le poignet e la manche (fig. 109) est cousu ensemble depuis *p* jusqu'à *s*, uis, sur la manche, *p* avec *p*, — *r* avec *r* ; on couvre ces outures à l'envers avec une bande étroite. — La manchette (fig. 110) est aussi cousue ensemble depuis *s* jusqu'à l'*u* ; on la réunit au poignet depuis *s* jusqu'à *t*, et l'on *rabat* cette couture, à l'envers. En montant la manche, on place sa couture *sous* le bras, *sur* la couture de la camisole, et l'on couvre à l'envers, avec une bande étroite, la couture de l'entournure.

Alphabet gothique.

Il servira pour linge de table, et, dans ce cas, on l'exécutera en coton blanc, entouré d'un cordonnet en coton bleu ou rouge : ces lettres pourront aussi être employées pour le linge, pour les mouchoirs de poche masculins et même féminins, lorsqu'ils sont simples. Dans le premier cas, les lettres seront entourées d'un cordonnet de couleur ; — dans le deuxième, elles seront entièrement blanches.

Coin de mouchoir en application.

On fait ce travail sur batiste et tulle, comme d'habitude ; on découpe la batiste partout où le tulle paraît sur notre dessin.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Jupe, corsage décolleté et manches courtes et plates en taffetas vert clair. La jupe est garnie avec un volant tuyauté ayant 5 centimètres de hauteur. Le corsage vert est accompagné d'une sorte de gilet montant en mousseline blanche brodée, garnie autour du cou avec une ruche de dentelle; une dentelle légèrement froncée borde les pans arrondis de ce gilet, qui est recouvert d'une veste courte, ronde, flot-

tante, à revers et manches larges. La veste est brodée et garnie de dentelle. Coiffure en ruban de taffetas vert et dentelle noire. Gants en peau de Suède, couleur maïs, longs, sans boutons, bordés avec une ruche en ruban de taffetas de même nuance que les gants.

Robe en grenadine de soie violet-dahlia. La jupe est garnie sur les deux côtés de devant avec une bande d'étoffe pareille à la robe, tuyautée, diminuant de largeur vers la taille, et continuant sur le corsage en forme de bretelles. Cette bande a 15 centimètres de largeur au bas de la jupe, — 3 centimètres seulement lorsqu'elle a rejoint le corsage. Manches demi-larges, arrondies, fendues jusque sur le coude, garnies comme la robe; la bande plissée est ornée de distance en distance avec des nœuds-rosettes composés de ruban et de dentelle noire. Paletot court en taffetas noir; les deux coutures de derrière sont ornées d'une guipure noire posée à plat et d'une broderie en soutache; la même garniture orne les devants du paletot. Les poches sont indiquées par une broderie en soutache et par deux larges glands; des glands pareils sont posés sur les épaules. Chapeau en tulle blanc orné d'un diadème et d'une branche d'azaléas de même nuance que la robe.

BULLETIN DE LA MODE.

On porte beaucoup de robes de mousseline imprimée à rayures perpendiculaires de deux couleurs, alternativement unies et chinées; parmi celles que j'ai vues, il s'en trouvait une blanche et bois, et la rayure blanche était sillonnée par un chiné très-léger, composé de plusieurs nuances bois; la jupe était garnie avec trois volants tuyautés, espacés, ayant 7, — 6, — 5 centimètres de hauteur; la couture de ces volants était cachée par une rayure bois, coupée dans la mousseline, posée au-dessus de chaque volant, par conséquent dans le sens opposé aux rayures de la robe; les manches étaient assez larges, demi-longues, garnies comme la jupe; le corsage, décolleté, froncé, à ceinture, était accompagné d'un fichu-pèlerine en mousseline pareille à la robe; une ceinture en ruban de taffetas couleur bois entourait la taille, et se terminait derrière par un large nœud à bouts longs et larges; le fichu était garni comme la jupe; une dentelle blanche très-étroite, peu froncée, était cousue sur le bord supérieur du fichu autour du cou.

On fait aussi, comme robes *de fatigue*, destinées aux jours sombres et pluvieux, des robes de grenadine de laine noire, montées sur une jupe de dessous en taffetas noir; une très-vieille robe de taffetas, hors de service, ou de soie, teinte en noir, remplit parfaitement l'office de upe de dessous. Il est indispensable de *monter*, c'est-à-dire de plisser ensemble la jupe de grenadine et celle de taffetas; si l'on procédait autrement, la grenadine se séparerait du taffetas, et formerait de vilains paquets, au lieu de former des plis bien soutenus. On met sur la robe de grenadine, ou plutôt *à bord*, un seul volant ayant environ 20 centimètres de hauteur, surmonté d'une ruche *chicorée* en taffetas noir. Quant aux manches et au corsage, on ne saurait mieux faire que de copier le patron du corsage montant, froncé, publié dans le n° 18. On met avec cette robe une ceinture à longs bouts, en ruban de taffetas noir, plus ou moins large. Cette toilette se complète avec une écharpe de grenadine pareille à la robe, garnie avec un volant ayant 6 centimètres de hauteur, surmonté d'une ruche chicorée en taffetas. Le chapeau le plus convenable pour accompagner cette robe est en crin noir garni de bleu azuline ou bleu bluet.

J'ai vu un joli châle, très-facile à exécuter; il était en cachemire gris; les quatre côtés du châle étaient ornés avec des carrés longs en cachemire alternativement noir et violet, encadrés de soutache, ornés, au milieu, avec un dessin exécuté en soutache violette sur le carreau noir, — noir sur le carreau violet; ces carrés étaient séparés, posés perpendiculairement dans le sens de leur longueur, et disposés en vue de la *reversibilité* du châle, qui était bordé avec un large effilé gris.

On porte toujours beaucoup de châles de cachemire uni, et on les porte en toutes nuances quand le châle est de couleur; le violet est le plus à la mode; on pose la guipure, quelle que soit sa largeur, sur le châle même, au lieu de la poser *à bord*, et on la surmonte avec un, deux ou trois rangs de rubans de velours noir ayant environ 1 centimètre 1/2 de largeur; la guipure dépasse le châle d'un centimètre à peu près.

On portera beaucoup de robes de mousseline blanche pour toilette du soir et toilette de campagne. J'ai vu l'une de ces robes, qui produisent un effet charmant; sa garniture se composait de sept petits volants, couvrant les deux tiers de la jupe; au-dessus de l'ourlet des volants on avait posé deux rangs de mignardise noire, disposés en boucles *contrariées*, c'est-à-dire que toutes les boucles du rang inférieur étaient dirigées vers le bas, tandis que toutes celles du rang supérieur étaient dirigées en haut. Le corsage était froncé, décolleté, garni de mignardise, ainsi que les manches, demi-courtes; la ceinture, en ruban de taffetas blanc, était également ornée de mignardise.

On porte beaucoup de robes en foulard de couleur unie; les couleurs à la mode sont : le gris ardoise, — l'écru, — le vert réséda; ces robes sont accompagnées d'un saute-en-barque de même étoffe, soutaché comme la robe, en noir, ou bien à dessins exécutés en mignardise noire. Les chapeaux de paille, noirs ou brun la Vallière, complètent ces toilettes, qui, malgré leur prix relativement élevé, restent toujours des toilettes négligées. On garnit aussi les chapeaux, les bonnets et les coiffures avec des feuilles, et même des fleurs en dentelle noire, dont j'espère publier prochainement quelques modèles; les fleurs sont principalement des daturas, des iris, de grandes tulipes; elles sont soutenues par un fil d'archal extrêmement fin, qui suit tous les contours des dessins de la dentelle.

La chaussure est toujours assortie à la toilette; on ne met jamais des bottines grises, ni même de couleur, avec une robe noire; les bottines de couleur accompagnent toujours une robe de même nuance.

LA PRONONCIATION.

La facilité et la multiplicité des communications entre les diverses nations qui habitent le continent européen amèneront, tôt ou tard, l'emploi d'une langue quasi universelle, adoptée pour rapprocher, par un lien commun, tous les membres épars de la grande famille européenne. Il n'en est pas encore ainsi; et, grâce à l'insouciance de nos compatriotes, grâce à leur confiance dans la supériorité de la langue française, les Français ne prennent guère la peine d'étudier le langage de leurs voisins, tant ils sont intimement convaincus que leurs voisins seront obligés, tôt ou tard, d'apprendre la langue française. Cette opinion est, il faut en convenir, appuyée sur des faits péremptoires; mais il ne faudrait pas agir, dès à présent, comme si l'avénement de la langue française à la dignité de langage universel était un fait accompli. Ne fût-ce que pour connaître le génie particulier de chaque race, la littérature qui lui est propre, on devrait étudier au moins une ou deux langues étrangères, l'italien, par exemple, et l'allemand; je désigne l'allemand à dessein, parce que toute personne qui connaîtra l'allemand et le français saura bientôt l'anglais, et pourra, sinon le parler, du moins le lire et l'écrire couramment.

Mais, en dehors de ces études, malheureusement trop rares, quoiqu'elles soient bien faciles pour les enfants, on est chaque jour exposé à prononcer des mots et des noms appartenant aux langues étrangères; une prononciation fautive les défigure au point de les rendre méconnaissables, dénote une ignorance fâcheuse, et expose enfin à exciter le sourire des uns, l'hilarité des autres : *les autres* désigne ici les personnes mal élevées; il y en a dans tous les pays.

On pourrait, ainsi qu'on l'a tenté plusieurs fois, donner ici une liste plus ou moins complète des mots étrangers, en plaçant en regard leur prononciation, démontrée à l'aide d'une orthographe fantastique; ces listes, si longues qu'elles soient, sont toujours insuffisantes; elles enseignent la prononciation d'un nombre de mots définis, mais elles n'apprennent rien, car, lorsqu'on est mis en face d'un mot omis dans les listes dont nous parlons, on est tout aussi embarrassé que si les listes n'avaient jamais existé. Ne pourrait-on, en observant l'*accent* particulier qui appartient à chaque langue, retenir quelques règles générales, applicables à tous les mots d'une même langue?

Il ne s'agit pas d'entreprendre ici un cours de philologie, mais seulement d'attirer l'attention de nos lectrices sur la véritable prononciation des mots étrangers qui prennent place dans la conversation, et de leur indiquer quelques règles sommaires à l'aide desquelles on pourra prononcer ces mots sans leur enlever leur physionomie, et de façon à se faire comprendre.

La race latine et la race germanique sont les deux grands courants qui ont traversé l'Europe et s'y sont établis; leurs dérivés ne diffèrent que peu sensiblement de la race principale, et la communauté d'origine implique la ressemblance des langages. D'ailleurs, ces deux races sont les proches voisines de la France; les contacts sont fréquents, et c'est surtout vers l'*accent* des langues parlées par les nations dont nous sommes séparées seulement par une frontière, qu'il importe de diriger notre attention.

La prononciation française appuie toujours sur la dernière syllabe de chaque mot; en italien, l'*accent* se place sur l'une des trois dernières syllabes; — en allemand, sur la syllabe radicale de chaque mot, en *escamotant* les dernières syllabes.

Citons quelques exemples : un Français dira presque toujours Mme *Persiani*, en faisant sonner l'*i* final, — tandis qu'il devrait prononcer *Persiâni*, en appuyant sur l'*a*, et passant légèrement sur la voyelle finale; il dira aussi *M. Wagnèr*, comme s'il y avait un *e* après l'*r* final; — bien heureux encore si, se piquant de belle prononciation, il n'articule pas le double *v* comme un *u*, et ne prononce pas *Uagnèr*, ou *Uebèr* pour *Weber*; on doit, au contraire, appuyer sur la première voyelle, lorsqu'il s'agit d'un nom ou d'un mot allemand, et passer rapidement sur les autres lettres. On prononcera par conséquent, *Vâgnr*, *Vèbre*, etc., et l'on n'oubliera pas que le double *v* allemand n'est point l'équivalent de la même lettre appartenant à la langue anglaise; celle-ci prend en effet le son de l'*u*, — tandis que la première représente notre *v* français; le *v* simple prend, en allemand, le son de l'*f*.

Pour résumer cette brève leçon de prononciation, je répéterai encore que, dans les langues italienne et allemande, et dans leurs dérivés, l'*accent* (c'est-à-dire un imperceptible temps d'arrêt) se place généralement, pour la langue italienne, sur l'avant-dernière voyelle du mot; — pour les langues allemandes, sur la première voyelle du mot.

EMMELINE RAYMOND.



DANS LA MONTAGNE.

Je reçus, il y a un petit nombre d'années, un billet fort laconique d'un jeune écrivain pour lequel j'avais beaucoup d'amitié. « Fidèle à mes habitudes, » m'écrivait-il, « je vais passer l'été dans un village fort écarté; je me suis bien gardé de composer un itinéraire quelconque; je vais à l'aventure, aussi loin, et surtout aussi *haut* que je le pourrai; je m'arrêterai dans un paysage qui satisfera mes goûts. Quand je serai fixé, je vous préviendrai, et j'espère que vous viendrez me rejoindre. »

Une affaire fort importante m'enchaînait à cette époque, et devait me retenir à la ville pendant plusieurs mois; je dus, à mon grand regret, repousser l'agréable perspective qui m'était offerte; mais je demandai, comme dédommagement, une relation qui me fît connaître le *paysage* qui aurait paru à mon ami assez séduisant pour le décider à un séjour de quelque durée. Vers l'hiver de cette même année, je reçus quelques feuillets contenant les détails que l'on va lire:

L'aurore éclairait à peine le sommet des toits lorsque je quittai mon logis; les rues étaient désertes; la ville sommeillait encore, et présentait un spectacle saisissant, composé d'immobilité et de silence. A ces heures plus que matinales chaque cité offre, pour quelques instants, l'aspect de Pompéi et d'Herculanum; mais la vie n'est que suspendue, au lieu d'être éteinte; le sommeil est momentané, au lieu d'être séculaire.

J'atteignis la campagne; là, au contraire, tout était vivant et bruyant; les insectes bruissaient, tout affairés, s'agitaient dans l'herbe, procédaient à leur toilette, qu'ils faisaient dans une goutte de rosée, et grimpaient au sommet des graminées, pour saluer plus tôt l'apparition de leur dieu-soleil. Les alouettes chantaient gaiement, et l'on apercevait, sur les sentiers qui conduisaient à la ville, des chariots chargés de légumes, des paysannes robustes, aux tabliers courts, portant sur leur dos des hottes d'osier remplies de provisions et inévitablement surmontées d'une gerbe de fleurs disposée avec goût : c'était la Poésie, accompagnant, dominant la Prose, indispensables, l'une et l'autre, à l'humaine nature, qui est à la fois sentiment et matière, et qui souffre lorsque la part n'est pas égale entre ces besoins opposés, lorsque l'équilibre est rompu au profit de l'un, au détriment de l'autre. Sans s'en rendre compte, les paysannes que je rencontrais portaient plus gaiement leur fardeau, embelli, ennobli par les fleurs qui le couvraient; il leur aurait semblé lourd et triste s'il eût été privé de cet ornement.

Je marchai d'un bon pas pendant toute la matinée; j'avais atteint la « montagne », située dans le voisinage immédiat de la ville que j'habite; toutes les montagnes ont *un air de famille*, et le paysage qui s'étendait autour de moi rappelait, d'une façon frappante, certains aspects des Alpes. Des pâturages verts et frais étaient couverts de troupeaux de chèvres et de vaches; les maisonnettes éparses affectaient presque toutes la forme des châlets; elles avaient toutes cet aspect propre et riant qui témoigne si visiblement du bonheur attaché au travail que l'on accomplit au milieu d'une nature à la fois charmante et imposante.

A ma gauche s'étendait un village assez important; je vis que la fabrication et le commerce du fromage était la principale industrie de ces montagnards, qui, ainsi que les Écossais, étaient renommés pour leur hospitalité. Cependant j'évitai le village, et j'entrepris de monter un peu plus haut. Je m'arrêtai sur un plateau de verdure au centre duquel s'élevaient quelques bâtiments; le panorama qui s'étendait autour de moi était splendide; le soleil éclairait vivement quelques pics, en laissait d'autres dans l'ombre, et faisait resplendir çà et là quelques frais pâturages, parsemés de chèvres blanches et soyeuses. Près du village s'élevait le clocher rustique d'une église entourée d'arbres. Les bâtiments près desquels je me trouvais se composaient d'une maisonnette adossée à des bâtiments d'exploitation. « C'est ici que je planterai ma tente, » m'écriai-je, frappé de la beauté calme et grandiose du paysage qui m'environnait, et je m'avançai résolûment vers la maison. La porte était fermée; je m'approchai d'une fenêtre du rez-de-chaussée, et je vis un tableau qui aurait tenté un peintre hollandais.

Une femme, ayant dépassé la maturité de l'existence,

avec une bande étroite, festonnée, qui cache l'envers de l'ourlet. — La figure 71 est la moitié du poignet d'encolure pour l'un des *corps*, par conséquent le quart de ce poignet pour toute la chemise avec la bande festonnée; on le coud sur la figure 70, en assemblant les lettres *c*, — *d*, — *e*; on fronce le *corps* depuis *c* jusqu'à *d*, et l'on orne le poignet avec une couture en points d'arête.

1re chemise décolletée pour femme.

Les figures 72 à 74 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Cette chemise a de chaque côté deux pointes en droit fil, qui sont placées à 48 centimètres de distance de l'entournure, et donnent au bas de la chemise une largeur de 2 mètres 24 centimètres; elle est montée sur une pièce à coulisse. La figure 72 représente la moitié de la partie supérieure des *corps* de devant et de derrière, qui sont coupés séparément, et dont la longueur est prolongée sur les côtés et sur la ligne du milieu, selon la dimension nécessaire à la taille. Le *corps* de devant est naturellement plus échancré que celui de derrière, qui est aussi plus montant que le premier sur les épaules.

Après avoir fait les coutures de côté, depuis *f*, et l'ourlet du bas, qui a 4 centimètres de largeur, on coud la manche (fig. 73) ensemble, *f* avec *f*, jusqu'à l'étoile, puis on la réunit à la chemise, — *f* avec *f*, — *g* avec *g* pour le devant, — *f* avec *f*, — *h* avec *h* par derrière, — à l'aide d'une couture piquée faite sur la manche et la chemise à la fois; cette couture a moins d'un centimètre de largeur; on fait au bord de la manche un ourlet d'un demi-centimètre, *piqué* à l'endroit. — La figure 74 est le poignet de l'encolure que l'on coupe double, — et dont la longueur doit être double de celle de la figure 74; on *pique* devant les deux extrémités, et l'on *pique* aussi le milieu pour former la coulisse, à l'intérieur de laquelle on fait deux œillets pour passer les



CAMISOLE POUR ENFANT NOUVEAU-NÉ.

cordons. — Le côté *ouvert* du poignet est placé sur le bord supérieur de la chemise qui a été froncé devant et derrière, et qui est uni, sans fronces, devant, depuis *p* jusqu'à *g* — derrière, depuis le point jusqu'à l'*h*. Le poignet doit se trouver *j* avec *j* sur le milieu de la manche, — K avec K, — *l* avec *l* par derrière. La garniture bordant le poignet et la manche se compose d'une bande de nansouk, ayant 2 centimètres de largeur, simplement ourlée et froncée en surjet roulé sous le doigt; la bande de l'encolure a 3 mètres 50 centimètres, celle de la manche 1 mètre 14 centimètres de longueur; on les gaufre avec un fer à repasser.

Bavette à collet.

Les figures 75 et 76 (*recto*) appartiennent à ce patron.

On fait cette bavette en piqué *côtelé* doublé de percale; on l'encadre avec une bande en nansouk, festonnée, ayant 3/4 de centimètre de largeur; on la *soutient*, sans la froncer, et on la coud entre l'étoffe et la doublure. Le col est fait de la même façon; on le coud avec la bavette, *m* avec *m*, — *n* avec *n*; on y met des boutons, et l'on y fait des boutonnières par derrière.

Chemise de nuit pour jeune fille

DE DIX A QUATORZE ANS.

Les figures 77 à 83 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Le patron indique par erreur que cette chemise est ouverte devant; le devant n'a point de fente, et la chemise est ouverte par derrière; on place sur le devant un ourlet *piqué*, encadré avec une bande étroite, festonnée, en nansouk, dans le milieu de laquelle on place des boutons. — La longueur de la chemise (coupée sans *pointes*) est de 80 centimètres depuis l'entournure des manches; sa largeur de 1 mètre 70 centimètres; l'ourlet du bas est de 3 centimètres; la longueur de la chemise doit être augmentée; elle est continuée dans la direction indiquée par la pointe de la flèche; la ligne indiquant le milieu par devant est continuée *droite*, — celle indiquant le côté est continuée en biais.

Le *corps* de devant (fig. 77) et celui de derrière (fig. 78) sont coupés de la

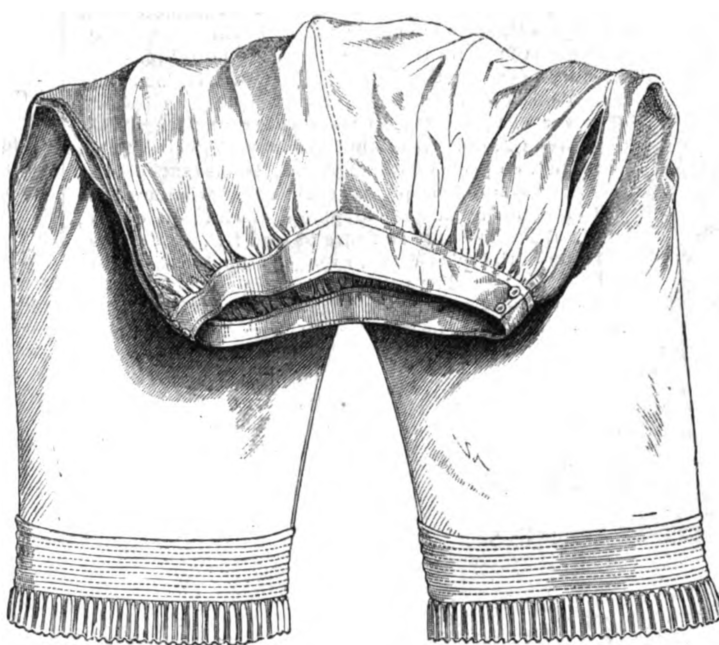


CHEMISE DE NUIT POUR FEMME.

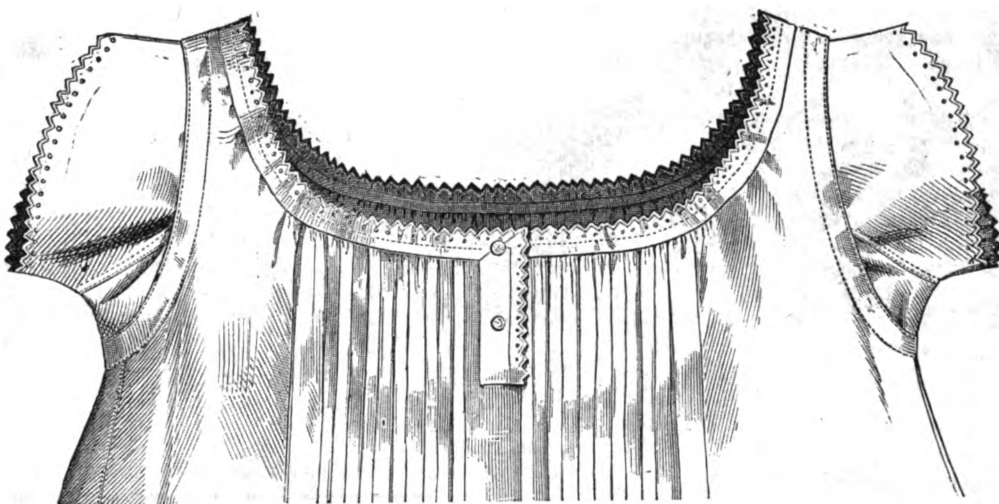


BAVETTE A COLLET.

même façon; la figure 77 a, outre l'ourlet indiqué, trois plis sur chaque épaule, cousus en dessous, de façon que leur couture soit placée sous le pli, au milieu; on fait ces plis en assemblant deux des lignes ponctuées de la figure 77 et les cousant ensemble, c'est-à-dire les deux lignes marquées 1, — puis celles marquées 2, puis celles marquées 3; la couture est faite sur les lignes ponctuées; — les lignes unies indiquent les deux côtés extérieurs, et non fixés, du pli. Chacun de ces plis a 7 à 8 centimètres de longueur. On réunit le devant et le dos sur le côté, depuis *o*; on fait, dans le dos (fig. 78), une fente depuis *p* jusqu'à l'étoile, et l'on borde cette fente avec une bande ayant 1 centimètre 3/4 de largeur. — On fronce le bord supérieur du dos, et on le réunit avec la pièce d'épaule (fig. 79); celle-ci est piquée sur les fronces du dos, depuis *p* jusqu'à *o*, et cette couture piquée est couverte, à l'intérieur, par une bande de 3/4 de centimètre. On pique la pièce d'épaule sur le devant, depuis *r* jusqu'à *s*, et l'on couvre cette couture comme la précédente. — Chacune des deux parties du col est coupée *double* sur la figure 81, garnie d'une bande étroite festonnée, puis piquée à *l'endroit*. On réunit le col à la chemise à l'aide du poignet (fig. 80), qui est *double*. La figure 82 représente la moitié de la manche; on la coud ensemble depuis *o* jusqu'à l'étoile; — on ourle les deux côtés de la fente depuis l'étoile jusqu'à *v*; on fronce le bas de la manche, dont le poignet (fig. 83) est coupé *double*, garni comme le col avec une bande festonnée, orné d'une couture piquée, muni de boutons et de boutonnières. Le bas de la manche est placé dans le poignet, *v* avec *v*, — *w* avec *w*. En montant la manche dans l'entournure, on place la couture de la manche avec celle du côté de la chemise, et l'on divise la manche en deux parties égales; la couture est couverte à l'intérieur avec une bande.



PANTALON POUR FEMME.



2e CHEMISE DÉCOLLETÉE POUR FEMME.

Chemise de nuit pour femme.

Les figures 84 à 89 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Ce modèle a 1 mètre 35 centimètres de longueur, et, dans le bas, 2 mètres 44 centimètres de largeur; la figure 84 représente la partie supérieure du *corps* de devant, jusqu'au milieu, en indiquant la largeur nécessaire pour les petits plis, tandis que l'aspect de cette partie toute plissée, comprenant le nombre, la direction et



CHEMISE POUR PETITE FILLE DE TROIS A CINQ ANS.

la largeur des plis, est marquée par les contours d'une ligne unie. On continue la longueur de la chemise en droite ligne sur le milieu, par devant; en biais depuis A sur les côtés, jusqu'à ce que l'on ait atteint la longueur et la largeur ci-dessus indiquées; on laisse en plus l'étoffe nécessaire pour un ourlet de 5 centimètres, et la ligne en biais continue, dans cette direction, jusqu'à l'ourlet; à partir de cet ourlet, la ligne est droite. On échancre l'entournure depuis A jusqu'au B de l'épaule; depuis le B on coupe l'étoffe jusqu'au C et au D, sur la ligne qui se compose de points et de croix, en laissant en plus ce qui est nécessaire pour de larges coutures. Il est utile d'insister sur ce point, la formation des plis perpendiculaires donnant beaucoup d'inégalité au bord supérieur. — Les petits plis doivent avoir la longueur et la largeur indiquées sur l'annexe à la figure 84, — à l'exception des trois premiers plis placés près de l'ourlet du milieu: ceux-ci doivent être de même longueur que la fente; c'est depuis la fente qu'il faut commencer à coudre les plis, afin qu'ils soient bien réguliers. — Après avoir fait, au milieu du *corps* de devant, une fente ayant 42 centimètres de longueur, on ajoute, sur le côté gauche, un ourlet de 2 centimètres 1/2; — le côté droit est garni d'un ourlet de 3 centimètres, indiqué sur le patron, *piqué*, garni d'une bande de nansouk, ourlée ou brodée, ayant 2 centimètres 1/2 de largeur; on fait, dans cet ourlet, les boutonnières indiquées; on met les boutons sur le côté gauche. — Le dessin de la chemise indique, vers l'épaule, une continuation de plis; ils sont dus au repassage. — Le corps de derrière, qui doit avoir, depuis la pointe D de la figure 84, 1 mètre 20 centimètres de longueur, ourlet non compris, a la même largeur que celui de devant, depuis l'ourlet jusqu'à l'A. — Depuis l'A jusqu'au D l'entournure est coupée selon le patron, et le bord supérieur du *corps* de derrière est ensuite coupé transversalement en droit fil. La pièce d'épaule, le col, le poignet du cou et celui de la manche sont coupés *doubles*; la figure 85 est la moitié de la pièce d'épaule, à laquelle on coud le corps de derrière, uni depuis D jusqu'à l'étoile, — froncé depuis l'étoile; la doublure de la pièce d'épaule est rabattue et ourlée sur les coutures.

On assemble les deux parties de la chemise en faisant d'abord une cou-



ALPHABET GOTHIQUE.

ture depuis l'ourlet jusqu'à l'entournure, puis sur la pièce d'épaule, sur laquelle le côté de devant est piqué depuis B jusqu'à C. — La figure 87 est la moitié du col, cousu à l'envers avec sa doublure, puis retourné, *piqué* à quelque distance du bord, et enfin placé entre les deux *doubles* du poignet (fig. 86), en assemblant les lettres G et H. — Le poignet est cousu sur l'encolure, E avec E, F avec F, en veillant à ce que le col soit rabattu du côté de la *piqûre;* le col est garni avec une bande ourlée ou brodée de 2 centimètres 1/2. — On coupe la manche sur la figure 88, en plaçant l'étoffe double en droit fil sur la ligne indiquant le milieu. On fait, à cette place, une fente depuis J jusqu'à l'étoile, et l'on ourle chaque côté de cette fente. — La figure 89 est le poignet *entier* de la manche; on le coupe *double*, comme le col; on le prépare et on le garnit comme celui-ci. — La manche est froncée depuis J jusqu'au K, et placée sur le poignet en assemblant les mêmes lettres; on coud ensuite la manche ensemble depuis K jusqu'à L; — on la pose dans l'entournure, L avec L, jusqu'à la couture K, de côté; — depuis A jusqu'à l'étoile on la coud *unie* sur le côté de derrière, et froncée pour tout le reste; on coud en même temps, à l'envers, une bande en biais d'un centimètre 1/2, qui doit être interrompue à la pièce d'épaule, puis rabattue et ourlée, afin de couvrir la couture. — Les fronces de la manche, qui sont placées sur la pièce d'épaule, sont prises entre les deux doubles; on fait les boutonnières, on pose les boutons à toutes les places indiquées sur le patron.

Chemise pour homme.

Les figures 90 à 95 (*verso*) appartiennent à ce patron.

La figure 90 représente les deux *corps* de devant et de derrière, semblables sur la ligne de côté, sur l'entournure, mais différant pour le reste, ainsi que nous allons l'expliquer. Le *corps* de derrière doit être coupé plus *haut* que celui de devant, sur la ligne marquée P, Q, c'est-à-dire depuis O, et il a 97 centimètres de longueur depuis Q. — Le *corps* de devant, orné de plis, est plus court que celui de derrière; il doit avoir, depuis le *double point* jusqu'au bas, 47 centimètres de longueur; les coins inférieurs de chacun de ces *corps* sont arrondis. On coud les *corps* ensemble sur le côté, depuis M, sur une longueur de 38 centimètres, et l'on ajoute sur la fente un triangle pour plus de solidité. — On fait les deux devants, plissés, en toile plus fine, et l'on enlève dans la chemise, depuis le *double point*, en travers, sur chaque côté, un morceau ayant 24 centimètres 1/2, puis en droite ligne vers l'épaule, et l'on met, en place de ces morceaux, les devants plissés, de façon que le pli du côté droit revienne sur le pli du côté gauche; le pli de devant, ou ourlet, est indiqué sur la figure 90; on fait, en dessous, un ourlet plus étroit, avec des boutonnières, et l'on pose des boutons sur l'autre côté; on fronce le côté inférieur de la partie sur laquelle on a coupé le morceau remplacé par le devant plissé, et l'on *pique*, sur ces fronces, une bande étroite, qui réunit la partie inférieure au devant de la chemise. Cette partie doit se trouver, avec le *double point*, sur le point inférieur du large pli du devant; — elle n'est pas froncée, mais *unie* sur l'espace, sur lequel on *pique* en même temps la petite *pièce à boutonnières*. Les deux plis du devant, formant la fente du milieu, sont *piqués* sur le poignet, sur un espace de 4 centimètres, ainsi que l'indique la ligne ponctuée, marquant en travers le pli du milieu. Les autres plis sont indiqués seulement à l'encolure et sur l'épaule (voir la fig. 90); après que l'on a échancré l'encolure sur le devant plissé et l'épaule, on place la pièce d'épaule (fig. 91), qui est coupée quatre fois, et pour laquelle l'étoffe doit être en droit fil, depuis N jusqu'à l'O; on assemble les lettres N et O de la pièce d'épaule et du corps de devant, par une couture piquée; la doublure de cette pièce d'épaule est ourlée à l'envers, puis on coud la pièce avec le *corps* de derrière, qui est *uni* depuis P jusqu'à la croix, froncé depuis la croix jusqu'à la lettre Q du milieu; depuis cette lettre jusqu'à l'R on assemble les deux parties de la pièce d'épaule. — Le col est rabattu; la figure 93 en représente la moitié; le col est *double*, ou même *triple;* on le joint au poignet, point avec point, — croix avec croix; puis on coud le poignet sur la chemise, en assemblant les lettres R et S. — La figure 94 est la moitié de la manche; on la coud ensemble depuis M jusqu'à T; on fait la fente du bas, entre les deux lignes; on ourle chaque côté de cette fente, on y met un triangle; depuis la fente, on échancre un peu le bas de la manche, ainsi que l'indique la figure 94, vers la lettre U. — On prépare la manchette (fig. 95) de la même façon que le col; on y fait trois boutonnières, on y met un bouton (deux boutonnières servant pour les doubles boutons de métal); on la coud sur la manche, en assemblant les lettres U et T; la dernière doit se trouver sur la couture de la manche; celle-ci est froncée entre les deux points de la manchette; la manche est montée *unie*, dans l'entournure, M avec M sous le bras, — croix avec croix sur l'épaule.

Pantalon pour femme.

Les figures 96 à 98 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Ce modèle est monté sur une ceinture en deux parties, boutonnée sur le côté; sa dimension a imposé la nécessité de le replier, non-seulement dans sa longueur, mais aussi en travers. Nous rappelons à nos lectrices que l'on coupe isolément chacun des morceaux repliés, et qu'on les assemble pour avoir le patron intégral. — On commence par copier le *deuxième* rempli de la figure 96, c'est-à-dire la partie inférieure du pantalon; on a ainsi le modèle dans toute sa longueur, mais replié sur lui-même dans sa largeur, ainsi qu'il paraît lorsqu'il est cousu; — on laisse en plus l'étoffe nécessaire pour les six petits plis. — On coud ensemble chacun des côtés du pantalon, coupés sur la figure 96, depuis V jusqu'à W; on assemble ensuite ces deux côtés devant, depuis W jusqu'à X; — derrière, depuis W jusqu'à Z, puis on coud la ceinture, ainsi que nous l'avons indiqué dans le présent numéro pour le pantalon de petite fille. On fait une boutonnière au milieu de la ceinture; on garnit le bas du pantalon avec une bande de 4 centimètres, ourlée ou brodée, posée sous le dernier pli.

COIN DE MOUCHOIR EN APPLICATI N.

était assise dans un grand fauteuil; son visage portait les traces encore visibles d'une beauté remarquable; ses mains délicates reposaient sur ses genoux, ses yeux étaient clos par le sommeil. Une jeune fille tournait le dos à la fenêtre; elle était assise sur un escabeau de bois, et travaillait activement à un vêtement de couleur écarlate dont le ton tranchait d'une façon heureuse sur les teintes brunes de cet intérieur; le cou de la jeune fille était rond et frais; d'épaisses nattes blondes entouraient sa tête penchée sur son ouvrage; son attitude simple, ses vêtements gracieux et pittoresques, l'ensemble du groupe, formé par ces deux femmes d'âge si différent, s'harmoniait à merveille avec le mobilier de cette chambre: un petit miroir était accroché à la muraille au milieu d'une auréole formée par des plumes de paon; une vieille horloge contemplait le miroir entre un calendrier et une aune; une planchette fixée au mur était couverte de livres parmi lesquels je distinguais aisément quelques gros volumes à agrafes de fer contenant les consolations que l'on demande à la prière. Tout près de cette rustique étagère était suspendue une cage dans laquelle un chardonneret sommeillait à l'instar de sa vieille maîtresse; le silence était absolu, et l'oreille percevait seulement le bruit monotone et régulier du balancier de l'horloge.

Je me fis un scrupule de troubler cette paix profonde en frappant à la porte d'entrée, et j'allai m'asseoir sur l'un des quartiers de roche qui formaient la clôture de l'habitation.

Les chèvres surveillaient tous mes mouvements; elles s'approchèrent insensiblement de moi, et composèrent un groupe si gracieux, que j'entrepris immédiatement de le dessiner sur mon album de voyage.

J'étais ainsi occupé lorsque j'entendis un léger bruit: la porte s'ouvrait, les deux femmes apparaissaient; je me levai et je leur tendis mes deux mains: « Il n'y a plus d'étiquette à observer lorsque l'on se trouve dans la montagne, » dis-je en souriant, « et l'on doit faire promptement connaissance. » J'ajoutai mon nom, ma profession, et j'énonçai le projet de séjourner pendant quelque temps dans l'endroit où je me trouvais.

« Je m'appelle Véronique, » dit à son tour la vieille femme, « et ma petite-fille se nomme Madeleine. » Elle fit une courte pause, puis, renouant la conversation :

« Vous désirez passer ici tout l'été? » ajouta-t-elle.

« Oui, afin de travailler à mon aise et à ma guise.

— Il est bien rare que nous gardions des voyageurs si longtemps; on traverse nos montagnes, mais on ne s'y arrête guère.

— Tant mieux; je recherche la solitude, et j'adore la nature.

— Oui, » dit la vieille femme à demi-voix, et comme se parlant à elle-même, « la nature est belle et bonne... Ah! si les hommes lui ressemblaient! »

Cette réflexion philosophique me parut étrange chez cette vieille paysanne, et je la regardai d'un air surpris; elle sourit silencieusement. « Madeleine, » dit-elle, « va vous montrer la chambre du pignon; si elle vous convient, et que notre nourriture ne vous semble pas trop simple, soyez le bienvenu.

— Nous pourrions donner la grande chambre, » répondit la jeune fille, « mais... » elle s'arrêta en rougissant.

« Madeleine se marie à la fin de l'été, » dit la grand'mère en arrêtant sur sa petite-fille un regard empreint de tendresse et de sollicitude.

« C'était sans doute à votre costume de noce que vous travailliez tantôt avec tant d'application? » dis-je en souriant.

La jeune fille rougit encore davantage, voulut répondre, ne put s'y décider, et se sauva dans la maison.

« Voyez comme cette petite fille est impolie! » dit Véronique... « Allons la chercher. »

Elle n'était pas dans la chambre du rez-de-chaussée; poussant nos recherches plus loin, nous la trouvâmes occupée à ranger la chambre qui m'était destinée.

Je n'oublierai jamais le magique panorama que je découvrais de ma large fenêtre à tous petits carreaux; mais je n'essayerai pas de le décrire; ce n'est point la plume, c'est le pinceau qui pourrait l'entreprendre. Le mobilier de cette chambre était, non-seulement propre, mais confortable, et semblait révéler une existence et des habitudes qui n'étaient rien moins que rustiques. Mes hôtesses se retirèrent, et je restai seul livré à mes réflexions. En ma qualité d'*homme de lettres* — en herbe — je me flattais d'être un bon observateur; or l'attitude, le langage de mon hôtesse, les objets qui m'entouraient, tout semblait me dire qu'elle n'était pas née paysanne. J'ouvris une petite bibliothèque : elle contenait quelques excellents livres d'histoire, et nos meilleurs poëtes anciens et modernes. Pendant que je me livrais à cet examen, ma porte s'ouvrit, et Madeleine me dit avec sa jolie voix si fraîche :

« Ma grand'mère envoie demander à notre cher Monsieur s'il veut souper avec nous, ou seul?

— Avec vous, certainement; » et je descendis l'escalier de bois que mon guide semblait à peine effleurer; Madeleine *s'envolait* littéralement devant moi, et me conduisit ainsi vers un endroit abrité par des rochers. La table était dressée en plein air; le repas se composait de pain, de lait, de beurre et de fromage; Véronique était assise près d'un beau jeune homme, qu'elle me présenta comme le prétendu de sa petite-fille.

Le repas fut gai; je jouissais avec délices du bonheur d'avoir quitté pour quelque temps les devoirs factices, les plaisirs factices et les amitiés factices, qui prennent *à la ville* la meilleure partie de notre temps; les jeunes gens faisaient des projets d'avenir; nous les écoutions avec attendrissement. La lune se levait et me révélait le paysage sous un aspect différent, mais non moins beau.

Tous les jours qui suivirent celui-ci furent semblables; mon cabinet d'étude et de travail était toujours en plein air; je partais avec un cahier de papier blanc, je m'établissais tantôt près d'un rocher, tantôt dans le voisinage d'une source limpide comme du cristal, et je revenais au logis, après avoir fait une besogne assez importante. J'aimais sincèrement la famille au milieu de laquelle je vivais, et je n'eus bientôt plus de secret pour la bonne Véronique. Je n'osais la questionner sur elle-même : la confiance ne s'impose pas, et, lorsqu'elle ne vient pas d'elle-même audevant de nous, on ne saurait la poursuivre sans l'effaroucher.

Les semaines s'écoulèrent, — et enfin le jour du mariage de Madeleine était proche. La veille de ce jour, j'étais seul avec Véronique; la jeune fille était occupée dans sa chambrette, et je me promenais lentement avec l'aïeule; elle était triste, abattue, et je lui demandai affectueusement si elle éprouvait des craintes pour l'avenir de Madeleine.

« Non, » me répondit-elle; « cet avenir est assuré autant que cela dépend de nous; le reste est entre les mains de Dieu. — Ce n'est point l'avenir, c'est le passé qui m'attriste... Tenez, j'ai surpris bien souvent une expression de doute et de curiosité dans vos regards; mais j'ai vu aussi que vous aviez cette discrétion de bon aloi qui interdit les questions, de crainte de réveiller quelque point douloureux. Vous croyez peut-être que j'ai une histoire intéressante à vous conter? Détrompez-vous; ma vie ne renferme pas d'événements remarquables; elle contient seulement quelques faits douloureux, et le bonheur de Madeleine me rappelle tous les bonheurs que je n'ai pas connus. Puisse Dieu ajouter ma part à la sienne; puisse-t-il accorder à la petite-fille ce qu'il a refusé à l'aïeule!

« Je suis née bien loin d'ici; mon père était un ancien militaire. Il possédait quelque fortune, et vivait dans la ville de ***; ma mère était morte au moment de ma naissance. Je grandis seule sous la garde de mon père, qui avait conservé, de son ancienne profession, l'habitude du commandement, une sévérité peut-être excessive, augmentée par l'inconsolable douleur que lui causa la mort de ma mère; il me considérait, involontairement, comme la cause de cet affreux malheur, et les marques de sollicitude qu'il me donnait lui étaient arrachées par le devoir, au lieu d'être inspirées par la tendresse. J'avais des maîtres, — mais personne ne s'intéressait à mes progrès. N'ayant rien à aimer, j'essayai de combler le vide de mon cœur par le travail; j'y réussis en partie.

« Vers cette époque, mon père noua connaissance avec un jeune homme qui se destinait à la profession médicale. Robert avait passé de bons examens; il devait aller se perfectionner dans une grande ville, puis revenir s'établir définitivement près de nous.

« J'avais seize ans; j'étais à la fois belle et jolie, — je puis le dire, car il n'en reste plus de traces; — je comprenais la vie comme un dévouement perpétuel à celui qui serait mon mari.

— J'étais bonne, — je devais être aimée, n'est-ce pas?... Je le crus, et j'aimai Robert de tout mon cœur. Mais, hélas! je n'osai confier mes sentiments à mon père... sa froideur, sa sévérité, me glaçaient d'effroi. — Ce fut à son insu que Robert me jura qu'il m'aimait, — qu'il m'aimerait toujours, — et qu'il reviendrait m'épouser. « Notre séparation durera seulement un an, disait-il, et nous nous écrirons souvent. »

En effet, il partit, et la nuit se fit en moi, autour de moi, partout; il me semblait que j'avais été violemment déracinée; j'agissais comme un automate, sans avoir conscience de la vie autrement que par une douleur aiguë, toujours la même, traversant mon cœur à toute heure du jour et de la nuit. Ignorante et imprudente à la fois, privée de la tendre expérience d'une mère, deshéritée de l'affection de mon père, j'avais consenti avec empressement à engager une correspondance avec Robert. Un jour, — bien des années ont passé sur ce souvenir sans l'affaiblir et sans l'adoucir; — un jour, ma dernière lettre me revint; Robert était parti sans laisser son adresse; il ne revint pas; je ne l'ai jamais revu.

« Cette lettre avait été renvoyée à son point de départ; le directeur de la poste l'avait ouverte pour la renvoyer à la personne qui l'avait écrite; — il la fit remettre à mon père.

« Sa colère fut terrible; je la supportai avec courage, car une espérance secrète, tenace, me soutenait toujours. Je me disais que Robert ne pouvait m'avoir oubliée, que tout s'expliquerait, et j'attendais. Chaque jour ébranlait ma confiance; et je ne puis penser sans frissonner aux angoisses que j'ai endurées. Le temps, en s'écoulant, minait ma confiance; bientôt le doute ne fut plus possible; Robert ne m'avait jamais aimée, car il ne m'aimait plus.

« Dès lors, tout me devenait indifférent; je vécus avec la régularité d'une machine; je n'avais plus de but, plus d'espoir, et, lorsque mon père vint un jour m'annoncer qu'il avait décidé de me marier avec un vieux militaire d'un grade fort élevé, je n'opposai aucune résistance à ce projet. Mon père avait été flatté de cette alliance : il ne prit aucuns renseignements, aucune précaution, et ce mariage eut lieu.

« Mon mari était joueur; cette passion triompha bien vite de l'inclination que je lui avais inspirée; mon père mou-



DANS LA MONTAGNE.

rut peu de temps après mon mariage, et mon mari n'eut plus aucun frein. Il m'avait quittée un jour pour aller jouer dans une ville voisine... Il ne revint pas; j'appris qu'après avoir perdu tout ce que nous possédions, il s'était battu en duel avec un officier de la garnison, qu'il avait tué son adversaire, et pris la fuite.

Je restais seule, sans ressources, avec ma petite fille; l'excès de mes malheurs, la nécessité de pourvoir à l'existence de mon enfant, me rendirent un peu de force; je réussis à donner des leçons; et nous vécûmes ainsi, sinon heureuses, du moins tranquilles. J'élevai ma fille simplement, en vue d'un établissement modeste. Elle épousa l'honnête cultivateur auquel appartenait cette habitation, et je vécus près de ce jeune ménage. Hélas! ils sont morts tous deux en me laissant Madeleine. Voilà tout, mon cher hôte; vous connaissez maintenant mon existence. »

En effet, il n'y avait dans tout ce récit aucun événement *extraordinaire*; — mais j'eus le cœur serré par ce drame intime. Ainsi, belle, bonne, dévouée, Véronique n'avait pas été aimée... elle n'avait connu que les sentiers les plus âpres, les devoirs les plus difficiles, et cependant son humeur était douce, sinon enjouée, son indulgence inépuisable; sur son visage resplendissait la majesté de la conscience satisfaite, qui lui avait tenu lieu de tous les bonheurs dont elle avait été desheritée.

Madeleine se maria; je restai encore quelque temps avec cette heureuse famille; puis, l'automne touchant à sa fin, il fallut retourner à la ville. Nos adieux furent pénibles; — mais nous avions échangé la promesse de nous écrire, et celle de nous revoir dans quelques mois.

Véronique tint parole, et Madeleine ajoutait toujours quelques lignes affectueuses aux lettres de sa grand' mère. Un jour... c'était vers le mois de mai, et je m'apprêtais à rejoindre mes amis de la montagne... Madeleine m'écrivit seule: « Un grand malheur nous menace, » disait-elle, « venez vite! »

Je partis à l'instant; je quittai, au bas de la montagne, la voiture qui m'avait amené, et je rencontrai, dans un équipage fort élégant, le médecin en chef des hôpitaux de l'une des villes voisines; je le connaissais de vue; je savais que sa carrière avait été brillante et facile, grâce au très-riche mariage qu'il avait contracté dans sa jeunesse. Nous échangeâmes un salut, et je me hâtai de monter vers mes amis. J'arrivai dans la maison, — rien n'y était changé, mais la jeune femme était seule dans la chambre du rez-de-chaussée, et pleurait, le visage voilé par son tablier.

Je m'élançai près d'elle.

« Où est votre grand'mère?

— Sur son lit de mort.

— Vous n'avez pas de médecin?

— Si, un grand médecin, amené par mo mari, sort d'ici... Il ne nous laisse aucun espoir... »

Je me rendis près de ma chère Véronique. Sa petite-fille, qui ne pouvait cacher ses larmes, me laissa seul avec la malade; elle était calme, parlait difficilement; mais elle put encore dire:

« Soyez le bienvenu, cher hôte! »

Je m'agenouillai involontairement près d'elle; je pris l'une de ses mains, et je vis à ce moment une larme dans ses yeux, tandis qu'elle se disait à elle-même: « Encore cette douleur! — encore cette douleur! »

Je pressai sa main comme une interrogation muette... Elle me regarda, et me dit:

« Savez vous que je l'ai revu?

— Qui?

— Lui, Robert... C'est ce médecin célèbre, riche, honoré, qui vient de me visiter, et qui ne m'a point reconnue... Je voulais lui dire..... mais à quoi bon!... c'eût été une satisfaction égoïste..... et cela lui aurait peut-être donné des remords; — il vaut mieux s'en aller tout doucement, sans réveiller des souvenirs qui pourraient devenir douloureux. »

Les derniers liens humains étaient rompus; le visage de la mourante s'éclairait de ces lueurs qui semblent annoncer la délivrance d'une belle âme... J'appelai Madeleine; elle accourut avec son mari. Véronique expira doucement, en disant:

« Je bénis, — je pardonne — à tous! »

S. DE PAROY.

RENSEIGNEMENTS

Mme *A. R.* (315), *Paris*. L'*errata* relatif au voile tricoté a été publié en tête des *Renseignements*, dans le n° 16. — *Au fond de ma serre.* Je ne réponds pas des attributs; peut-être pour la carnassière. — *A une villageoise.* Je la remercie sincèrement pour son envoi qui, je l'espère, pourra m'être utile. — *N° 525, à F....* D'abord mille remerciments pour cette aimable propagande et pour cette gracieuse appréciation. La garniture du n° 14 ne conviendrait pas pour une jeune fille; je préférerais deux volants étroits, tuyautés, en taffetas noir, ayant 6, puis 5 centimètres de largeur, ou, mieux encore, pour une *si* jeune fille, trois rubans de velours noir ayant le premier 3, le second 2, le troisième 3 centimètres de largeur. Quant à la robe de mousseline, on peut la garnir avec quatre petits volants. Je trouve ces deux échantillons charmants. Notre double planche de patrons du n° 18 contenait un petit mantelet de jeune fille qui peut être fait en mousseline blanche; une écharpe droite, garnie d'un volant à tête simplement ourlé, serait plus *jeune*. Merci encore pour cette bonne lettre. — *M. Ferdinand* (*Aveyron*). M. Unger est absent; j'ignore s'il a reçu les morceaux de musique en question; je ne le pense pas, puisqu'ils ne m'ont pas été communiqués; en tout cas, je ne saurais prendre l'engagement de les publier. — *N°* 5971. Je ne puis malheureusement m'engager à trouver ce que l'on désire... mais je puis voir la personne en question, et causer avec elle de ses projets, en mettant mon expérience à son service; elle me trouvera toujours le mardi, à trois heures, rue Jacob, 56. — *Papier rose marqué E. E. Roquefort.* Les rideaux au filet sont plus beaux et plus élégants que les rideaux tricotés. Il n'y a pas de coton spécial; on le prend plus ou moins gros, selon le temps que l'on veut employer à ce travail; M. Simart, rue de Rambuteau, 64, expédiera ce coton, si on le lui demande. — *A. C., Valence.* J'espère faire droit à sa réclamation, si l'on trouve de la place pour ces dessins, qui exigent beaucoup de développement.

M. Étienne W. me permettra de différer d'avis avec lui sur le premier point de sa lettre; je le remercie pour tout ce qu'il veut bien m'adresser de flatteur; quant à la difficulté de famille qu'il me soumet, il m'est difficile de répondre à cette place; je félicite sa fille, qui touche une pension de mille francs par an pour sa toilette, car *elle* doit pouvoir en donner une bonne partie aux pauvres: la toilette d'une jeune fille bien élevée est si simple! Quant au refus en question, il n'est point sensé, et je ne saurais l'approuver.

A. L. V. Les petits peignes à boules sont semblables aux grands peignes à boules: on les place au milieu d'un large bandeau. — *N° 10689, à Saint-Tro.... (Var).* Je préfère pour petite fille de 7 ans le paletot garni de ruban noir et blanc: l'alliance de ces deux couleurs semble devoir être éternelle. Quant à la photographie, elle n'est point faite. Pour l'autre question, s'adresser à M. Croisat, rue Richelieu, 76. Je ne connais pas malheureusement une maison réunissant les conditions que l'on désire. — Mme *B. Phalsbourg* teindra le châle de crêpe de Chine en noir, ou, mieux encore, en gris: si la teinture est faite dans une bonne maison, elle ne causera aucun préjudice au dessin. — Mme *V. C., à Sergines.* Nous n'accusons personne, mais nous cherchons la cause des retards dont on se plaint parfois, et qui ne peuvent nous être imputés, puisque les envois sont faits régulièrement dans nos bureaux, et contrôlés par un employé spécial; merci, du reste, pour cette excellente lettre que je conserve avec reconnaissance; ne vaut-il pas mieux *pécher* par excès que par manque de complaisance? — *P. K.* S'adresser à M. Simart, rue de Rambuteau, 64, pour l'achat de la blague: impossible de m'en occuper. Le chapeau rond, pour la campagne seulement, à 18 ans; la robe blanche seulement en voiture: on ignore encore si l'on en portera à pied. — *N°* 1341. Oui, pour le dessin de soutache. M. Leballeur a dû répondre. Voilà encore une aimable lettre! C'est vous, chères lectrices, qui me *gâtez*. — *A. C., abonnée de 18 ans.* Robe et saute-en-barque en alpaga gris, soutaché en noir. — Mme *H.* (*Nord*). Ainsi que nous le répétons sans cesse, c'est à M. Leballeur qu'il faut s'adresser lorsque l'on demande des patrons contre remboursement. — Mlle *L.-R. Hautefort* réclame deux numéros qu'elle n'a pas reçus; nous ne pouvons les lui envoyer, puisqu'elle ne nous indique pas la date de ces numéros. — *N°* 4448. Les robes de piqué, soutachées ou garnies de tresse de laine, ne peuvent se blanchir sans inconvénient: il faut les faire nettoyer par un teinturier. Une liste d'objets de layette paraîtra dès que nous aurons un peu de place. — Mlle *C. M., à F.* Robe de mousseline blanche, garnie de quatre petits volants à tête, bordés de chaque côté avec une guipure blanche très-étroite. Corsage demi-décolleté avec fichu Marie-Antoinette, garni comme la robe. Au lieu d'un mantelet, écharpe droite, en mousseline blanche, entourée d'un volant pareil à ceux de la robe. Chapeau garni de fleurs de couleur, afin que le costume ne soit pas tout blanc, comme celui de la mariée.

M. de P. Une femme de 38 ans peut porter sans inconvénient, *à la campagne*, ou bien *en voyage*, le chapeau rond, ou plutôt ovale, dit *batelière*, garni de plumes. Oui, sans doute, pour la robe de mousseline blanche. Le saute-en-barque, pour deuil, brodé en soutache noire, ou, si le deuil n'est pas très-récent, garni, *sous* le bord, avec une ruche de taffetas noir, tuyautée, ayant 3 centimètres de largeur; cette ruche remonterait sous le devant, du côté droit, jusqu'au cou; une ruche pareille borderait les manches. — *N° 227, une abonnée de 18 ans.* Oui, sans doute, ma chère enfant, il faudrait me consulter dans toutes les circonstances où vous croiriez avoir besoin d'un avis. Je broderais ce piqué en soutache brune, ou je le garnirais avec plusieurs rangs de tresse de laine brune (4 ou 5 rangs): cela serait peut-être plus *jeune*. Broder, pour la petite nièce, une robe de nansouk blanc ou de cachemire blanc, avec le point russe, par exemple. — *N° 1643, Marseille.* Le voile est-il assez long? Une écharpe doit avoir *au moins* 2 mètres 70 centimètres de longueur, pour être relevée sur les bras. Le tulle est-il uni ou brodé? Dans le premier cas, l'écharpe serait trop claire, et il faudrait peut-être l'orner d'une sorte d'encadrement très-haut, exécuté en mignardise noire, disposé en *treillage*; dans le deuxième cas, toute garniture devient superflue. — *Lettre écrite en anglais.* J'ai pu lire cette lettre, comprendre tout ce qu'elle contient pour moi, et j'en remercie sincèrement notre abonnée. Les plus jolies toilettes légères sont toujours la mousseline imprimée, l'organdi imprimé, si l'on n'est pas forcé de s'interdire les dépenses du repassage et du blanchissage. Pour costume de voyage et toilette du matin, on emploiera l'étoffe que l'on appelle *Pacha* ou *Shingapour*, sorte de foulard très-léger gris ou couleur nankin, ou bien les foulards unis couleur havane. La robe sera brodée en soutache au-dessus de l'ourlet, avec saute-en-barque ou grande pèlerine pareille à la robe, brodée comme la robe. Chapeau ovale à bords droits (ni baissés ni relevés), de forme dite *batelière*, en crin noir, ou, mieux encore, en paille couleur La Vallière (brun doré); orné d'une grande plume brune, et d'une petite écharpe de tulle noir ou de dentelle noire. Bottines en cuir ou prunelle brun-doré. Gants de peau de Suède. — Mlle *Antoinette, Paris.* Le présent n'est pas de rigueur. Autant que possible, un objet que l'on a fait ou que l'on pourrait avoir fait soi-même: un mouchoir brodé, un siége en tapisserie, un sachet pour mouchoirs, une jolie pelote, un portefeuille ou buvard, etc. — *Du pays wallon.* Les dessins de soutache sont plutôt *droits*, cette année, posés au-dessus de l'ourlet de la jupe. On peut, même sans faire le dessin dont on me parle, et que je ne comprends pas très-bien, rejeter un peu les plis en arrière. Beaucoup de jupes, surtout celles en étoffe épaisse, ont leurs lés coupés en pointe, et sont montées de telle façon qu'elles sont presque plates devant, et que les plis placés en arrière composent une jupe presque à *queue*.

Le Directeur-Gérant: W. UNGER.

Paris. — Typ. de Firmin Didot, imprim. de l'Institut et de la Marine, r. Jacob, 56.

LE SAUT DU CAVALIER.

A MA FILLE.

		drais	toi,	plo-	ra	pe-	les	qui	du		
		é-	Se-	pren-	durs	rée	loux	ap-	sur		
Re-	ton	Pour	dans	pour	lant	ve-	mère,	che-	vers	ha-	che
es-	ge	cœur:	âme	larmes	Je	cail-	En	sarde	Mar-	pre-	toi
Pour	pos,	Quand	des	mon	nu		min;	miers	fais	sans	se
l'à	suy-	rée,	joie	vent.	a-	pas,	Tu	crain-	pied	tend	tes
com-	et	la	er	do-	rais	tre	ton	les	terre;	te,	pied
sous	tes	me	sou-	tu	Ma-	te	te	main.	tou-	bras.	la
bon-	vent	Si	a-	be-	moi,	Ma	no-	que	cet	Ton	Dieu
larmes	fleur	heur.	n'a-	te	gar-	rie,	Dieu	main	te	che	Sans
		fant	tom-	que	pe-	Chère	ric,	par	fant.		
		vais	li-	en-	Tu	de	En-	garde,	ché-		

Le Cavalier du jeu des échecs fait deux pas, soit à gauche, soit à droite, en avant ou en arrière, mais toujours en se dirigeant d'une case blanche sur une case noire, ou d'une case noire sur une case blanche.

RÉBUS

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

L'ambition est une vertu, si elle suit le chemin de l'honnêté, sinon c'est un vice.

N° 23 TROISIÈME ANNÉE. 7 juin 1862.

LA MODE ILLUSTRÉE

Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, 50 centimes. AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE SAMEDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE : PARIS. Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr. DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*). Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c. Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56. S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND. Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER. Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ : PARIS. Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c. DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*). Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr. Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue. — On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (*Pour l'étranger le port en sus*). —

Sommaire. — Col en application. — Dessin de broderie au plumetis. — Petit dessin pour calepin. — Bordure en soutache. — Dessin de tapisserie pour point double-croix. Grand col à pointes. — Dessin au crochet. — Buvard. — Six dessins pour semé. — Bordure en soutache. — Pantoufle pour homme. — Description de toilettes. — Modes. — Les Promenades de M. Sainfoin. — Clef diplomatique. — Économie domestique.

Col en application.

On reporte ce dessin (dont la ligne blanche indique le milieu) sur de la batiste ou de la belle mousseline, que l'on pose sur du tulle de Bruxelles; on fait tous les contours au point de cordonnet, les pois au plumetis, le bord au feston. On découpe ensuite la mousseline, de façon que le tulle paraisse non-seulement sur le fond du col, mais à l'intérieur des fleurs; quelques-unes sont de plus ornées à l'intérieur avec des *points* de dentelle.

Dessin de broderie au plumetis.

Il servira pour bas de robe en mousseline blanche (pour femme ou petite fille), pour volant de sous-manches, etc.

Petit dessin pour calepin.

On peut aussi employer ce dessin en guise de *semé* pour couvre-pied fait au crochet tunisien.

Bordure en soutache.

On exécute cette bordure en soutache au-dessus de l'ourlet d'une robe et autour du saute-en-barque pareil ; on peut aussi la faire au crochet, par conséquent sur un métier, au point de chaînette. Cette broderie est fort à la mode; on la fait avec de la soie de cordonnet. Les pois sont des nœuds faits avec la même soie.

Dessin de tapisserie pour point double-croix.

On l'exécutera au point *double-croix* indiqué dans le n° 38 de l'année 1861. Ce point a été révélé à la France par notre journal, et nous sommes bien forcés de noter ce fait en passant, puisque l'on ne se fait guère scrupule de nous copier sans nous citer. — On peut exécuter ce dessin sur du canevas plus fin que celui employé naguère pour ce point; on prendra par exemple du canevas n° 3 ou 4; on entourera le coussin terminé avec une bordure semblable à celle qui a été publiée dans le n° 12 de la présente année (voir *bordure pour le point double-croix*). Ces petits dessins détachés peuvent aussi servir pour les carreaux et bandes au crochet tunisien.

COL EN APPLICATION.

Grand col à pointes.

MATÉRIAUX. — Tulle de Bruxelles, batiste ou nansouk fin.

On fera ce travail en application de batiste ou de nansouk, sur du tulle; notre dessin représente un peu plus de la moitié du col, et cette moitié est complète lorsqu'on assemble les deux morceaux séparés, en réunissant les lettres A et B. Les anneaux du bord peuvent être entièrement festonnés, ou bien festonnés seulement sur leur moitié extérieure, et au cordonnet pour l'autre moitié; le milieu est un œillet. Nous publierons prochainement quelques cols en guipure d'Irlande.

Dessin au crochet.

Ce travail, très-facile à exécuter, servira pour couvre-pied ou couverture de berceau; il se compose de raies alternativement épaisses et à jours; les premières sont traversées par un ruban de velours anglais noir, ayant la largeur indiquée par notre dessin. Notre modèle est fait en laine blanche, et posé sur une doublure de cachemire d'Écosse ou mérinos bleu de Chine.

On monte un nombre de mailles ayant la longueur de l'objet que l'on entreprend; on revient sur cette chaînette en faisant une maille dans chaque maille; on coupe le brin à la fin de chaque tour.

2e *tour*. — Une maille en l'air, — une bride dans la première maille ; — * 6 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 4 mailles, — une bride, — une maille en l'air, une bride, le tout dans la même maille; recommencez depuis *.

3e *tour*. — 6 mailles en l'air, — * 2 brides séparées par une maille en l'air, et placées sur la première maille en l'air du tour précédent, — 6 mailles en l'air; recommencez depuis *.

Tous les tours suivants sont pareils au 3e tour. Quand le travail est terminé, on passe les rubans de velours noir, en consultant la disposition de notre dessin.

Buvard.

Celles de nos lectrices qui ne seront pas assez habiles pour copier le petit paysage placé au centre de ce buvard, pourront y substituer les lettres initiales du destinataire de cet ouvrage. On fait le buvard sur du papier Bristol, perforé ; la guirlande est une application de feuilles en velours

vert de différentes nuances, découpées isolément, fixées par un cordonnet d'or, traversé, de distance en distance, avec un brin de soie noire de cordonnet. Les nervures sont faites avec le même cordonnet d'or; les tiges avec du cordonnet d'or plus gros, ou bien avec du cordonnet de soie de nuance brune. On trace d'abord les contours de cette guirlande sur le papier Bristol; on enduit l'envers de chaque feuille avec une dissolution de gomme arabique, puis on coud le cordonnet d'or autour de chaque feuille. Un relieur doit être employé pour monter ce buvard.

Six dessins pour semé.

Ils serviront pour manches bouffantes, fichus, bonnets, robes d'enfants, et aussi pour broder entre les rayures mates des mouchoirs destinés aux toilettes de négligé.

Bordure en soutache.

On l'exécute, au-dessus de l'ourlet d'une robe, en soutache de laine ou de soie, ou bien au point de chaînette.

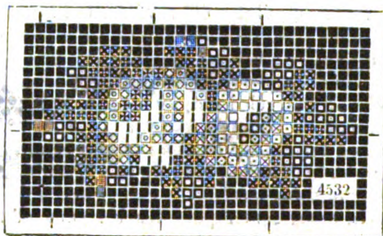
Pantoufle pour homme.

MATÉRIAUX. — Cachemire ou mérinos bleu Louise, gris, noir; laine noire; soie noire de cordonnet; fil d'or; percale blanche.

Ce dessin est appliqué, — fond et dessin, — sur de la percale blanche. On prend un morceau de percale ayant 34 centimètres de largeur, — 54 centimètres de longueur, pour les deux pantoufles; le dessin a été un peu *écorné* de chaque côté; il sera très-facile d'ajouter le très-petit morceau qui a été enlevé. — On trace, sur du papier, les contours des ronds, des triangles, et de l'arabesque du milieu, que l'on exécute avec du cachemire noir, — puis aussi les contours des deux parties du fond. Le cachemire gris est employé pour la partie la plus étroite; le cachemire bleu Louise pour la partie la plus large; on les enduit, à l'envers, avec une dissolution de gomme arabique, on les colle sur la percale tendue sur un métier. Chacun des morceaux composant le fond de chacune des pantoufles est en deux parties réunies au milieu, sur le dessus, et leur jonction est cachée, soit par les applications de cachemire noir, soit par une couture en points d'arêtes, pour laquelle on emploie de la laine noire zéphyr ou de la filoselle; cette couture réunit aussi le cachemire bleu au cachemire noir; les différentes *figures* de cachemire noir sont appliquées à leurs places respectives, entourées et fixées avec de la soutache noire, traversée perpendiculairement avec du fil d'or.



DESSIN DE BRODERIE AU PLUMETIS.



PETIT DESSIN POUR CALEPIN.

Explication des signes: ▯ Blanc. ⊠ Gris très-clair. ◻ Gris clair. ⊠ Gris de nuance moyenne. ◻ Rose très-clair. ◻ Rose clair. ◻ Rose de nuance moyenne. ◻ Rose plus foncé. ◻ Rose foncé. ■ Vert très-clair. ◻ Vert clair. ■ Vert de nuance moyenne. ■ Vert foncé. ■ Lilas.

DESCRIPTION DE TOILETTES

DE LA MAISON GAGELIN.

Robe de taffetas noir, grand burnous violet en drap de Vienne. Deux larges bandes de guipure noire, terminées en triangle orné de trois glands, sont posées sur chaque épaule, remontent vers l'encolure, sont repliées, descendent sur le dos à angle droit, se croisent, puis continuent en biaisant un peu jusqu'au bord inférieur du burnous; elles se terminent à 10 centimètres environ de ce bord. Chapeau en paille d'Italie garni de velours noir et de pavots rouges.

Toilette de jeune fille. Robe de taffetas gris, à rayures grises. La jupe est garnie avec un volant tuyauté ayant 5 centimètres de largeur, surmonté d'un gros liséré gros bleu. Une bande de taffetas gros bleu, couverte au milieu avec un entre-deux de guipure ou de mignardise noire, est posée derrière le cou, où elle forme une petite pointe; elle revient devant sur le corsage plat, et, montant de la robe, passe au-dessus de la taille, croise par derrière, et retombe en deux longs bouts; une bande semblable, mais plus étroite, garnit le bord de la manche, presque étroite, et forme un nœud sur le dessus du bras; le bord de la manche est garni avec un volant tuyauté ayant 3 centimètres de largeur; sous-manches de mousseline blanches, à poignet *lâche.* Petit col droit. Cravate gros bleu. Ombrelle de même nuance.

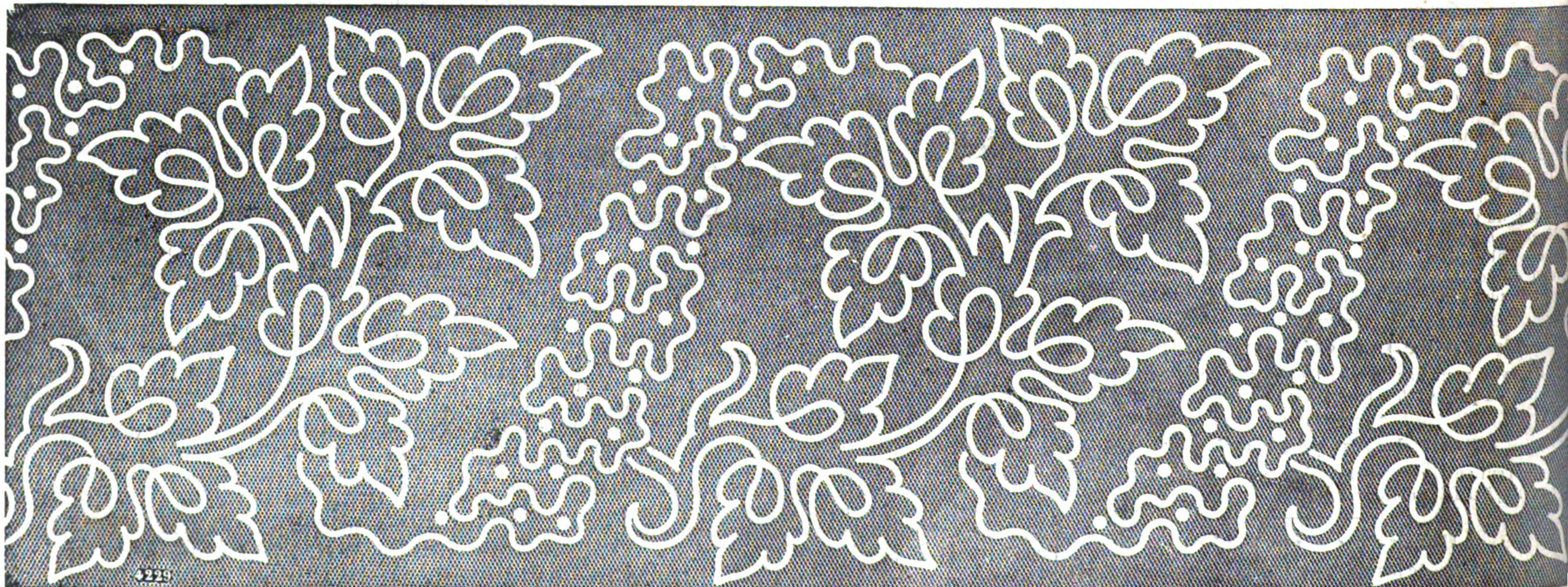
MODES.

Il y a de cela quinze jours à peu près, l'été paraissait tout à fait installé; il était arrivé si prématurément que rien n'était prêt pour le recevoir; les ateliers étaient encombrés, les ouvrières surchargées de travail; toutes les femmes demandaient des robes légères, des chapeaux de la saison; c'était un échange incessant de reproches, d'excuses, de réclamations, de promesses: heureusement il s'est produit une halte dans ce mouvement; quelques jours froids et pluvieux ont calmé l'impatience des unes et ont donné aux autres le temps de terminer une partie des commandes qui leur étaient faites.

Notre conscience nous impose un pénible devoir; nous le remplirons parce que la vérité doit se manifester même aux dépens des inclinations: nous le disons avec regret, avec douleur, — de graves symptômes de décadence se manifestent à propos de la crinoline; hélas! elle a voulu imiter la grenouille de la fable, — elle s'est gonflée outre mesure, et l'on voit poindre à l'horizon un nuage menaçant, qui s'appelle la réaction.

On n'a pas encore abandonné les jupes à cercles: des événements si importants se produisent seulement à l'aide d'un certain nombre de transitions plus ou moins graduées, mais l'envergure a visiblement diminué; les robes sont toujours aussi larges, mais elles forment beaucoup de plis sur les jupes à cercles, dont les contours ont été réduits dans une proportion qui dépend des opinions féminines: les femmes systématiquement hostiles à cette mode vont s'empresser d'exagérer cette réduction; les autres céderont, — avec le temps, — mais en disputant le terrain, et en ne le cédant que centimètre à centimètre. Disons de suite que la crinoline vivra quelques mois encore; la saison d'été est peu favorable à son abandon: il est si commode de faire porter ses vêtements par la crinoline, au lieu d'en supporter soi-même le poids et le voisinage immédiat durant les jours chauds!

Presque tous les corsages des robes d'été sont faits décolletés; on les porte avec une guimpe intérieure en mousseline plissée, formée de bouillonnés et d'entre-deux de broderie ou de dentelle, traversés par des velours noirs, — avec un fichu de tulle ou de mousseline, — ou bien enfin, avec une pèlerine pareille à la robe. Cette dernière combinaison est la moins parée et aussi la moins



BORDURE EN SOUTACHE.



Moine Imp. Paris

LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal. 56. Rue Jacob. Paris.

Toilettes de la M^{on} OPIGEZ-GAGELIN et Cie 83, rue de Richelieu.

DESSIN DE TAPISSERIE POUR POINT DOUBLE-CROIX.

Explication des signes : ■ Noir. ' Blanc. ⊡ Ponceau. ⊠ Grenat clair. ▫ Jaune maïs. ⊟ Vert clair. ▪ Vert plus foncé. ⊠ Violet clair. ⊠ Violet plus foncé. ▫ Gris-Jaune. ⊠ Bleu bluet.

jeune; les premières conviennent parfaitement aux jeunes femmes et aux jeunes filles, qui ont repris un bijou dont la mission a toujours été d'accompagner tous les fichus plus ou moins *à la paysanne*, c'est-à-dire la grande croix d'or ciselé ou émaillé, dite *à la Jeannette*, et suspendue à un étroit ruban de velours noir, retenu par un cœur ou par une petite broche. Ces détails permettent de composer à peu de frais des toilettes pour les parties de campagne. Une robe fort chère, fort belle, mais à corsage montant, aura un aspect moins paré que la plus simple de toutes les étoffes, faite en robe décolletée, accompagnée d'un fichu de mousseline ou de tulle.

On porte aussi sur les corsages décolletés des corsages montants, ou *chemises russes*, en mousseline blanche. Nous avons publié le patron de cette chemise russe dans le nº 18 de la présente année ; ajoutons que, lorsqu'on fait ces *chemises* en mousseline, on substitue à la broderie indiquée sur notre modèle un entre-deux de guipure noire, posé à plat, ayant la largeur des bandes brodées, moins large si l'on veut, mais ayant au *minimum* 2 centimètres de hauteur. On porte avec cette chemise ou *canezou*, ainsi ornée de guipure noire, une ceinture Médicis de taffetas noir à longs bouts.

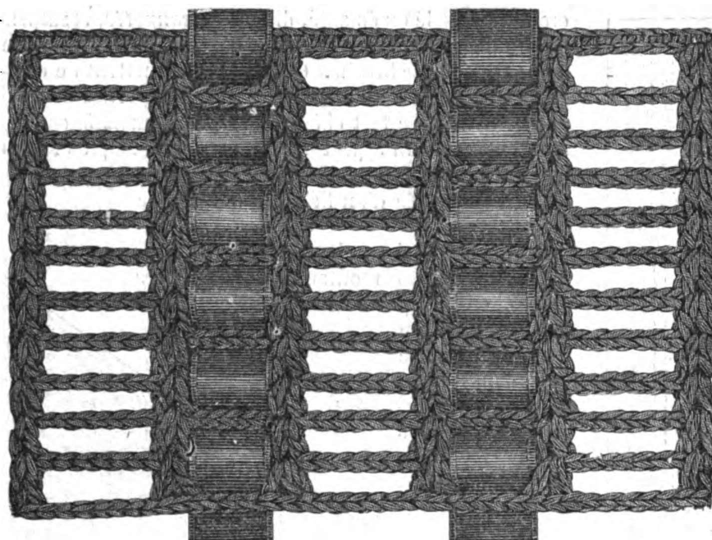
Les formes de mantelets sont toujours celles que nous avons mises sous les yeux de nos lectrices; l'usage du saute-en-barque est décidément limité aux toilettes négligées; les plus distingués sont sans contredit en étoffe pareille à la robe, alpaga, piqué, nankin ou singapour, sorte de foulard couleur nankin, soyeux, quoiqu'il soit en laine légère : il y a des alpagas gris de perle, très-brillants, qui composent de charmantes toilettes de voyage ou de promenade, avec le saute-en-barque pareil, soutaché en noir. Les bordures soutachées, placées au-dessus de l'ourlet, ont décidément triomphé de tous les autres genres de dessin. Quant au saute-en-barque, fût-il en taffetas noir, il doit se résigner à figurer, ainsi que je le disais tantôt, seulement sur les toilettes négligées.

On emploie toujours le taffetas noir, en guise d'accessoire, sur la plupart des robes de soie, pourvu que leur nuance ne soit pas trop claire ;

GRAND COL A POINTES.

mais l'abus des bandes a nécessairement produit leur discrédit; on fait donc, avec le taffetas noir, un, — deux — ou trois volants tuyautés, plus ou moins larges, ayant par exemple, au *minimum*, 4, au *maximum*, 8 centimètres de largeur. Cette garniture est naturellement répétée sur les manches. Du reste, la mode des volants de taffetas noir sur les robes à dessin est à la fois jolie et commode; on assortit l'une des nuances d'une emplette nouvelle avec la couleur d'une vieille robe de soie, et l'on taille dans celle-ci les garnitures de la robe nouvelle; sur une robe à rayures grises et noires, en soie, en étoffe de fantaisie ou barége, on pose des volants de taffetas noir; sur une robe à dessins ou rayures brun et gris, on mettra des volants bruns, — et ainsi de suite, en employant toujours, pour la garniture, la nuance la plus foncée parmi celles qui figurent dans la robe.

Les jours chauds amèneront les écharpes et mantelets de mousseline blanche, les points de dentelle de soie, de laine, les burnous en mousseline blanche ou dentelle noire; les burnous de mousseline blanche, garnis d'un entre-deux de guipure noire posée à plat, encadrés de guipure noire étroite, — ornés de glands en guipure semblables à ceux qui figuraient sur le capuchon *princesse*, publié dans le numéro du 1er janvier, me semblent constituer une fantaisie qui ne peut guère se montrer autrement qu'en voiture. On fait ces burnous en dentelle noire de Chantilly, — ou en dentelle de laine : ces derniers coûtent de



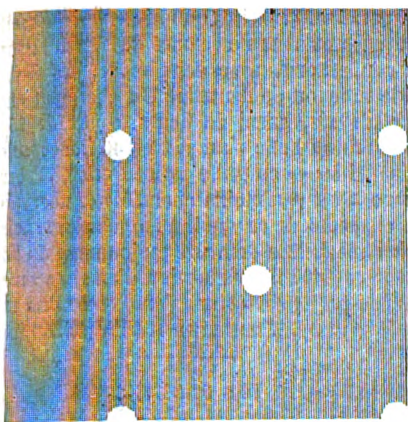
DESSIN AU CROCHET.

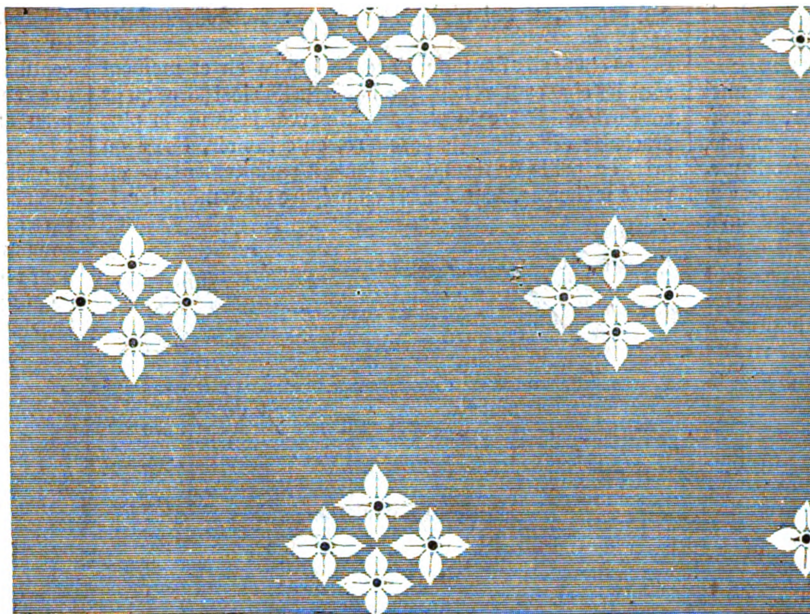
120 à 150 francs. Ce vêtement est trop *marquant* pour être adopté par *mon* public de femmes économes, raisonnables, élégantes avec simplicité et je le signale ici, surtout pour les engager à s'en abstenir.

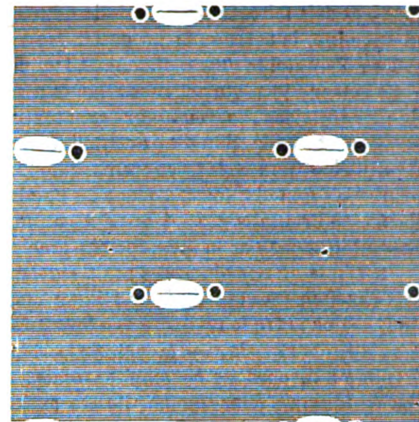
Je ne saurais donner ici les détails que l'on me demande sur la ceinture-régente de Mmes de Vertus sœurs, rue de la Chaussée d'Antin, 26; je puis cependant assurer à la personne qui m'interroge que ces ceintures sont fort commodes et tout à fait hygiéniques, car, d'une part, elles allégent les maux présents, et, de l'autre, elles préviennent les maux futurs: cette forme est combinée de façon à conserver à la taille sa finesse et son élégance, sans exercer sur la poitrine une pression toujours dangereuse. Quant à en publier le patron sur nos planches, cela nous est tout à fait impossible : cette ceinture est la propriété exclusive de Mmes de Vertus; elles seules la fabriquent, et toute copie trop fidèle serait poursuivie comme contrefaçon. On peut la copier, mais non l'imiter exactement; par conséquent, il n'est pas possible de bénéficier de tous les avantages de ces ceintures, si on ne les prend pas chez Mmes de Vertus, qui expédient dans toute la France et à l'étranger. Notre abonnée italienne n'aura donc qu'à envoyer les mesures de sa taille, la largeur des épaules (d'une épaule à l'autre par devant et par derrière), et elle recevra sa ceinture, qui coûte 40 francs en fort beau coutil très-solide.

Quant aux échantillons de soieries, au sujet desquels on m'écrit d'Algérie, on aurait évité beaucoup de retards si, au lieu de me charger d'aller les choisir dans la maison Gay, on s'était adressé directement à M. Gay, rue de la Vrillière, 2. J'ai répété bien souvent, à l'article *Renseignements*, qu'il m'était impossible de me charger des commissions de nos abonnées; mes occupations absorbent tout mon temps, et je suis forcée, à mon grand regret, de refuser absolument ces petits ser-

BUVARD.





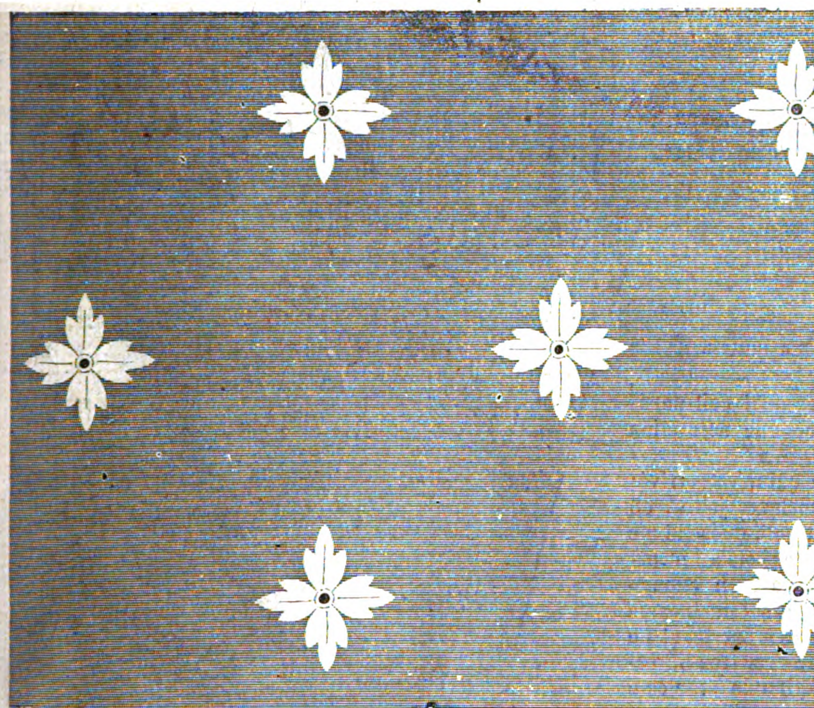


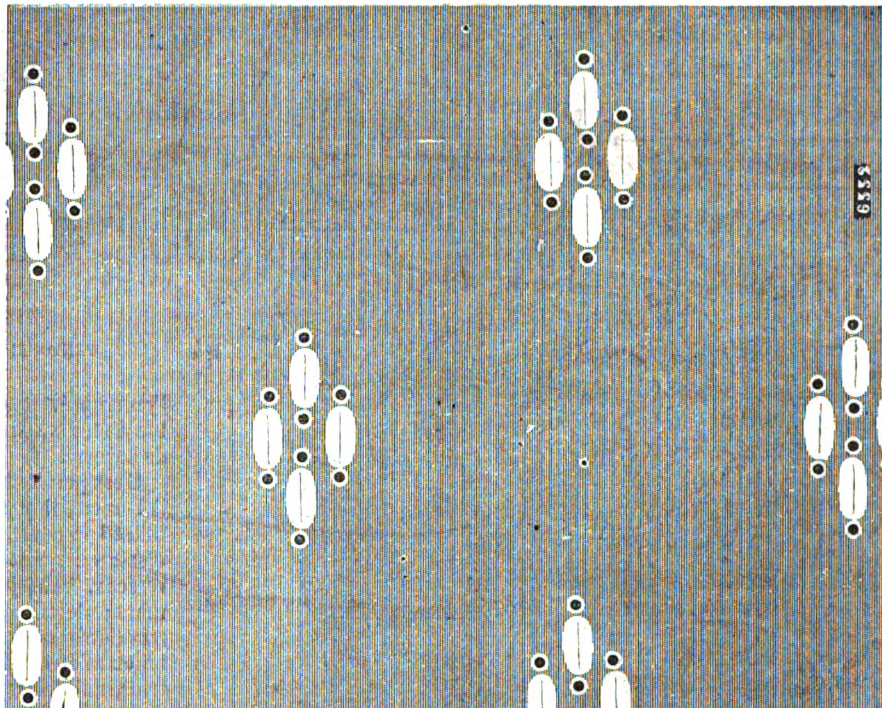
vices, inconciliables avec mes attributions. Je ne doute pas que la maison Gay ne consente à envoyer un certain nombre d'échantillons, si l'on veut bien lui indiquer, à peu près, le genre et les nuances que l'on préfère. Les soieries et les confections de cette maison sont du meilleur goût; nouvelles, sans être bizarres; élégantes, en évitant l'écueil de l'excentricité; à côté des étoffes les plus splendides, on trouve les soieries destinées aux très-jeunes femmes et aux jeunes filles; les robes à filets, à carreaux, à fines rayures; on y voit aussi des effets charmants, dus à la simple combinaison des zigzags. On n'imagine pas tout ce que l'on peut tirer des zigzags! Ils se séparent, se rejoignent, se soudent en travers, en longueur, et produisent des dessins surprenants, simples et inédits. L'assortiment des mantelets de la maison Gay est aussi complet que possible; on y trouve ces manteaux de taffetas noir un peu flottants, ornés de riche passementerie; ces paletots qui, à force de modifications, ne sont plus des paletots, Dieu merci! et aussi les mantelets-châles, garnis de dentelle de guipure ou de volants de taffetas.

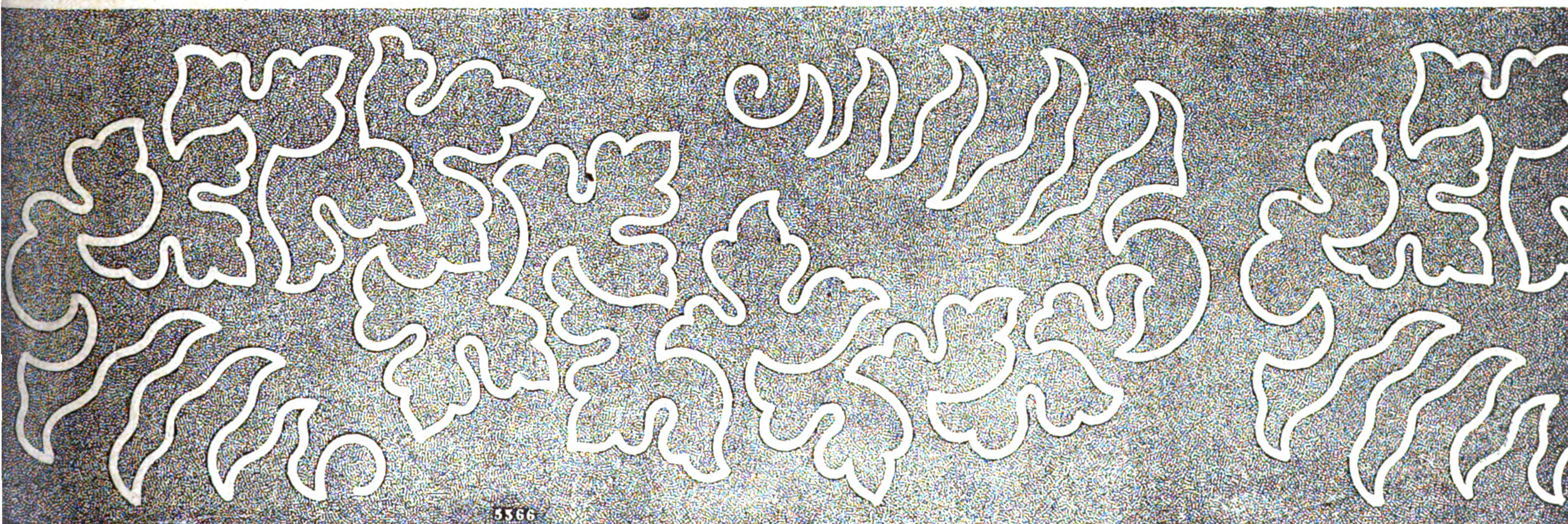
Quant à ma *filleule* de la Loire-Inférieure, je l'engage à demander à Mme Henneveu, rue du Bac, 56, le devis de layette qu'elle désire; la maison Leborgne-Henneveu exécute sur commande et expédie en province, non-seulement les trousseaux et les layettes, mais aussi la lingerie masculine; on lui envoie quelques modèles nécessaires pour les dimensions; on connaît d'avance les prix de chaque objet par les devis qu'on a demandés, et tout se trouve ainsi conclu à la satisfaction générale. Le goût de Mme Henneveu est essentiellement distingué; son imagination est remarquable, et elle crée chaque jour des modèles ravissants, inédits, si originaux, malgré leur simplicité, qu'ils semblent lui avoir été exclusivement inspirés par chacune de ses clientes. C'est peut-être dans cette faculté spéciale qu'il faut chercher en partie la raison de la faveur dont cette maison jouit. Il est certain que l'uniformité ne peut exister dans la lingerie, pas plus que dans les vêtements; telle forme conviendra parfaitement à des épaules tombantes, et serait disgracieuse pour des épaules élevées; telle manche *siéra* à un bras rond, et mettra au contraire trop en évidence un bras maigre. Il faudra donc ajouter à ses demandes quelques détails sur la taille et la conformation. Mme Henneveu a certainement eu pour marraine la fée des broderies et des dentelles; elle comprend à demi-



SIX DESSINS POUR SEMÉ.







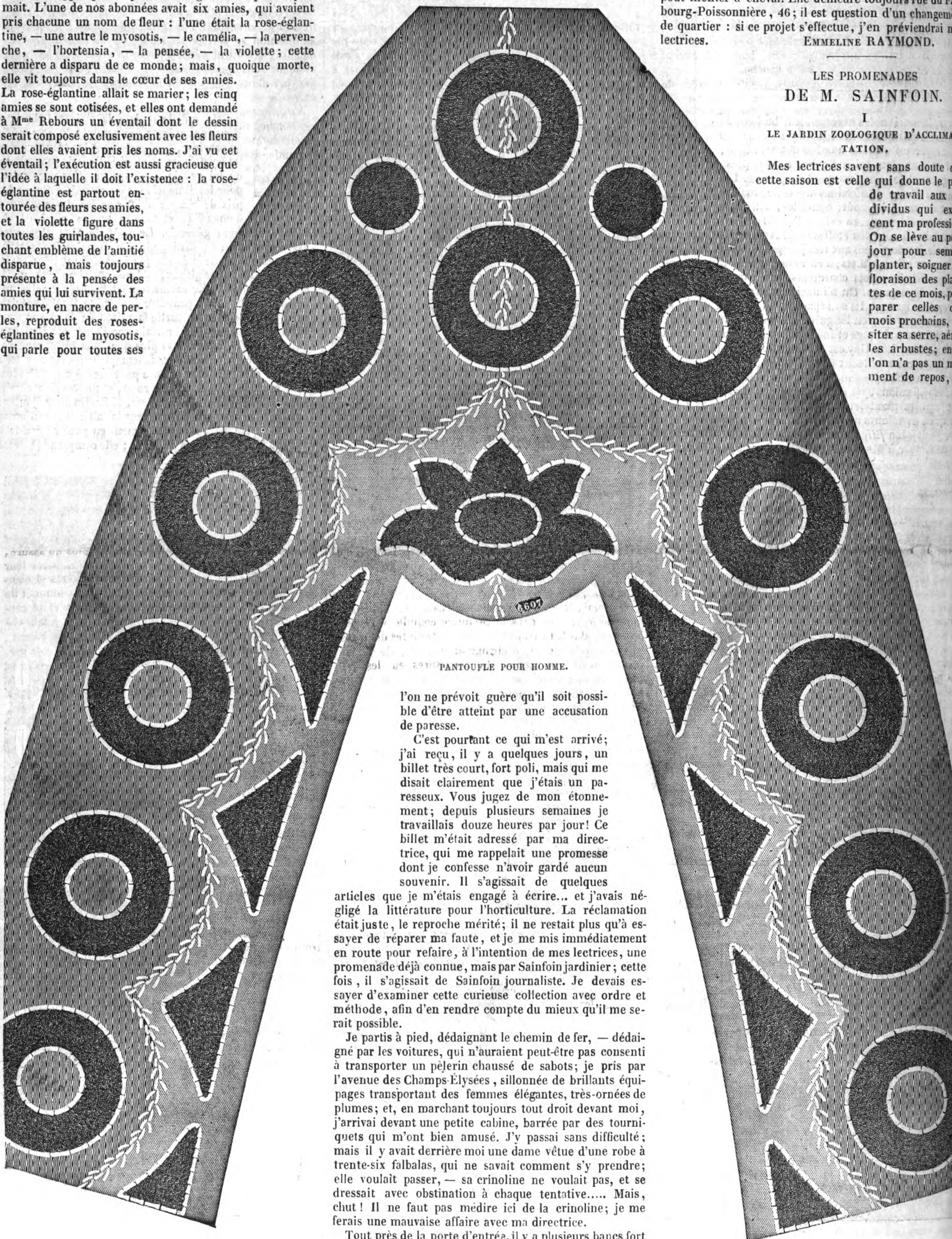
BORDURE EN SOUTACHE.

mot, et sait faire de tous ces jolis détails qu'on appelle la mousseline, la percale, la broderie, les rubans et les dentelles, l'emploi le plus judicieux et le plus charmant.

Et puisque je règle ici mes affaires avec quelques-unes de mes lectrices, je veux leur raconter l'origine, la composition et l'exécution d'un éventail. J'avais recommandé, il y a quelque temps, le talent remarquable de Mme Rebours, peintre d'éventails, logeant place du Palais-Bourbon, no 2. Parmi les éventails qui lui ont été commandés, l'un m'a surtout frappée par la pensée très-gracieuse qu'il exprimait. L'une de nos abonnées avait six amies, qui avaient pris chacune un nom de fleur : l'une était la rose-églantine, — une autre le myosotis, — le camélia, — la pervenche, — l'hortensia, — la pensée, — la violette; cette dernière a disparu de ce monde; mais, quoique morte, elle vit toujours dans le cœur de ses amies. La rose-églantine allait se marier; les cinq amies se sont cotisées, et elles ont demandé à Mme Rebours un éventail dont le dessin serait composé exclusivement avec les fleurs dont elles avaient pris les noms. J'ai vu cet éventail; l'exécution est aussi gracieuse que l'idée à laquelle il doit l'existence : la rose-églantine est partout entourée des fleurs ses amies, et la violette figure dans toutes les guirlandes, touchant emblème de l'amitié disparue, mais toujours présente à la pensée des amies qui lui survivent. La monture, en nacre de perles, reproduit des roses-églantines et le myosotis, qui parle pour toutes ses compagnes, et qui répète sans cesse : Ne *nous* oubliez pas!

Les chapeaux dont on s'occupe le plus en ce moment sont les chapeaux ronds, que l'on appelle ainsi parce qu'ils sont ovales. Outre le chapeau Minerve, la forme la plus gracieuse est celle dite *batelière*, en crin noir, blanc ou gris, en paille de riz, qui se blanchit parfaitement, ou en paille mélangée. Mme Aubert en prépare un nombre incalculable, qui disparaissent aussitôt qu'ils sont terminés; elle en garnit quelques-uns avec du velours de largeur imperceptible, posé sur le bord, avec des plumes, des fleurs, des écharpes de tulle ou de dentelle. Un charmant chapeau en paille de riz, garni de fleurs, coûte de 25 à 30 francs; — avec une belle plume, 35 à 40 francs, selon la qualité de la paille; — en paille satinée grise, ou brun la Vallière, ils sont un peu moins chers. Mme Aubert prépare aussi des chapeaux de crin noir à longue plume noire, pour monter à cheval. Elle demeure toujours rue du Faubourg-Poissonnière, 46; il est question d'un changement de quartier : si ce projet s'effectue, j'en préviendrai mes lectrices.

EMMELINE RAYMOND.



PANTOUFLE POUR HOMME.

LES PROMENADES

DE M. SAINFOIN.

I

LE JARDIN ZOOLOGIQUE D'ACCLIMATATION.

Mes lectrices savent sans doute que cette saison est celle qui donne le plus de travail aux individus qui exercent ma profession. On se lève au petit jour pour semer, planter, soigner la floraison des plantes de ce mois, préparer celles des mois prochains, visiter sa serre, aérer les arbustes; enfin l'on n'a pas un moment de repos, et l'on ne prévoit guère qu'il soit possible d'être atteint par une accusation de paresse.

C'est pourtant ce qui m'est arrivé; j'ai reçu, il y a quelques jours, un billet très court, fort poli, mais qui me disait clairement que j'étais un paresseux. Vous jugez de mon étonnement; depuis plusieurs semaines je travaillais douze heures par jour! Ce billet m'était adressé par ma directrice, qui me rappelait une promesse dont je confesse n'avoir gardé aucun souvenir. Il s'agissait de quelques articles que je m'étais engagé à écrire... et j'avais négligé la littérature pour l'horticulture. La réclamation était juste, le reproche mérité; il ne restait plus qu'à essayer de réparer ma faute, et je me mis immédiatement en route pour refaire, à l'intention de mes lectrices, une promenade déjà connue, mais par Sainfoin jardinier; cette fois, il s'agissait de Sainfoin journaliste. Je devais essayer d'examiner cette curieuse collection avec ordre et méthode, afin d'en rendre compte du mieux qu'il me serait possible.

Je partis à pied, dédaignant le chemin de fer, — dédaigné par les voitures, qui n'auraient peut-être pas consenti à transporter un pèlerin chaussé de sabots; je pris par l'avenue des Champs-Élysées, sillonnée de brillants équipages transportant des femmes élégantes, très-ornées de plumes; et, en marchant toujours tout droit devant moi, j'arrivai devant une petite cabine, barrée par des tourniquets qui m'ont bien amusé. J'y passai sans difficulté; mais il y avait derrière moi une dame vêtue d'une robe à trente-six falbalas, qui ne savait comment s'y prendre; elle voulait passer, — sa crinoline ne voulait pas, et se dressait avec obstination à chaque tentative..... Mais, chut! Il ne faut pas médire ici de la crinoline; je me ferais une mauvaise affaire avec ma directrice.

Tout près de la porte d'entrée, il y a plusieurs bancs fort

commodes; je vais me reposer un moment, et je profiterai de ce temps d'arrêt pour remonter à l'origine du jardin que nous allons visiter ensemble.

Le Jardin zoologique d'acclimatation a été fondé, non par l'État, non par une société ayant en vue une spéculation quelconque, mais bien par une association de capitalistes généreux et savants; ils ont fourni les fonds nécessaires, en abandonnant les intérêts de leurs capitaux, et le droit que l'on perçoit à l'entrée sur chaque visiteur couvre les frais courants, qui sont assez considérables; l'entretien du jardin, les gages des employés, sont ainsi payés par les curieux. Les plantes exotiques, les animaux étrangers, sont un peu délaissés pour l'aquarium. Suivons la foule, et entrons avec elle dans ce bâtiment long, peu élevé, qui s'élève à notre gauche.

Il y règne une obscurité relative; toute la paroi de gauche est vitrée, mais la lumière arrive tamisée par les deux glaces qui contiennent les paysages sous-marins, avec leurs plantes, leurs habitants, et l'eau de mer: celle-ci est renouvelée par un petit tuyau; un appareil ingénieux permet d'écouler une quantité d'eau égale à celle que l'on introduit; l'eau est préalablement filtrée, puis, lorsque la stagnation y produit des détritus quelconques, les coquillages s'empressent d'en faire leur nourriture, et nettoyent ainsi les compartiments qu'ils habitent.

L'aquarium est divisé en quatorze compartiments consacrés, les uns à l'eau douce, les autres à l'eau de mer; chacun de ces compartiments est occupé par ses habitants naturels, placés au milieu du sol, des rochers, de la végétation, qui sont nécessaires à leur existence. Je ne veux point suivre la méthode, un peu perfide, adoptée par certains critiques: ils accumulent les éloges, ils admirent sans restriction visible, ils prodiguent les marques d'approbation... puis, en dernier lieu, ils articulent une phrase qui semble bien douce, bien inoffensive, et qui a pour résultat d'anéantir tout ce qu'ils viennent d'affirmer, de remettre en question toutes les louanges qu'ils ont prodiguées; je veux au contraire formuler ici, et tout de suite, une critique, ou plutôt un regret, afin de pouvoir admirer à mon aise, et sans restriction, tout ce que je vais examiner. L'intérieur de chacun des compartiments représente un paysage sous-marin, dont les rochers et les grottes offrent un aspect pittoresque; mais, — voici le *mais*, — cet aquarium, tout en étant le plus vaste de l'Europe, à ce que l'on dit, est décidément trop petit; il semble que, lorsque les spectateurs auront quitté la galerie, on va démonter ces paysages et les remettre dans une boîte de jouets. Je reconnais cependant que les proportions sont si bien prises que l'aspect général fait illusion jusqu'à un certain point; il n'y a guère qu'un jardinier un peu morose, mécontent d'avoir quitté, même momentanément, ses fleurs et ses travaux, qui puisse se livrer à la critique que je viens de formuler.

Tel qu'il est, cet aquarium est l'une des merveilles de Paris. Jusqu'ici les poissons et les coquillages ne nous étaient guère connus qu'à l'état de comestible; nous les mangions sans remords, en nous souvenant très-vaguement qu'ils avaient vécu; il n'en est plus de même aujourd'hui. Après avoir assisté aux gracieux ébats de tout ce personnel aquatique, je n'aurai pas la même indifférence pour le meurtre d'une sole ou d'un turbot, et j'écouterais, sans en rire, une romance, fort jolie du reste, ayant pour titre *la Truite*, et pour refrain *Pauvre poisson*, que je demande souvent à la fille de l'un de mes confrères.

Aucun des faits et gestes des poissons ne peut désormais rester inconnu; l'aquarium est la maison de verre préconisée par Socrate, à ce que l'on m'a dit; nous assistons à tous les événements qui se produisent parmi ces familles, et (touchante conformité avec la race humaine) nous voyons même des querelles conjugales. Le compartiment n° 1 contient un ménage de *chabots*. Le mari avait pris la peine de préparer un nid fort joli, très-commode; mais la femme, qui aime les promenades, les distractions, le monde enfin, ne se souciait pas de se vouer aux devoirs de la famille, et, malgré les instances et les réprimandes de son époux, elle ne se pressait nullement de se rendre dans son nid; celui-ci, à bout de patience, se laissa aller à des vivacités que je narre sans les approuver, et, saisissant sa folâtre moitié par une oreille, — non, je veux dire par une nageoire, — il la réintégra de force dans le domicile conjugal.

Le compartiment n° 1 contient des habitants qui n'y séjournent qu'à titre provisoire; les différents matériaux employés dans la construction de la vitrine, tels que ciment, fer, plomb, etc., ne permettaient pas d'y placer sans danger les hôtes plus délicats qui doivent l'occuper lorsque ce danger aura disparu. Les poissons actuels ne sont là que pour *essuyer les murs*, comme l'on dit vulgairement; c'est ainsi que l'on admet des petites gens comme locataires provisoires dans les maisons neuves, afin d'assainir celles-ci, et de les livrer plus tard à des personnes qui ne veulent pas compromettre leur santé. Nous y voyons aujourd'hui le rotangle à nageoires du plus beau rouge; l'ablette, si fine et si élégante; le véron, qui étale souvent toutes les couleurs du prisme, et enfin le chabot. Quelques coquillages habitent ce même compartiment: ce sont la moule de rivière et la paludine vivipare; il y a aussi, comme végétation, des mousses d'une ténuité merveilleuse.

Le deuxième compartiment offre des barbeaux, des perches, des goujons, des anguilles et des épinoches; les coquillages et les végétaux sont à peu près les mêmes que ci-dessus.

Le n° 3 est habité par la brème, le chevenne ou meunier, l'écrevisse. Ici, je ferai une pause, pour me livrer à quelques réflexions philosophiques. L'humanité est la proie d'une foule de préjugés; on peut les diviser, comme les plantes, en préjugés *vivaces* et préjugés *éphémères*; les premiers ont beau être taillés, ils repoussent toujours; les autres se succèdent sans se ressembler. L'écrevisse me paraît être victime d'un préjugé de la pire espèce, c'est-à-dire vivace; on a fait d'elle le symbole des hommes à humeur rétrograde, et cette opinion est si bien enracinée que l'on se figure toujours l'écrevisse marchant à reculons. Eh bien! cela est faux; elle marche comme vous et moi, en avant; je ne prétends pas affirmer qu'elle n'aille jamais à reculons; je soutiens seulement qu'elle ne va pas exclusivement à reculons; d'ailleurs, est-ce bien à nous à lui adresser ce reproche, à la qualifier de *rétrograde?* Soyons plus modestes, et souvenons-nous qu'il y a parmi nous des esprits qui ne possèdent pas même les deux propriétés de l'écrevisse, qui vont toujours à reculons, sans pouvoir, comme elle, marcher en avant lorsque les circonstances l'exigent.

Le compartiment n° 4 contient, à peu de chose près, les mêmes éléments que le n° 3.

Ici, nous quittons les habitants de l'eau douce, et nous nous trouvons transportés en plein Océan. Je vous recommande les compartiments nos 5, 6 et 7, comme les plus curieux de la collection. Au premier abord, vous voyez des rochers fort empanachés, au flanc desquels sont attachées des fleurs extraordinaires, blanches, roses ou rosées; on les appelle vulgairement des anémones de mer; mais ces fleurs appartiennent au règne animal: ce sont des *actinies*, sortes de polypes, tenant aux rochers par leur base, et dont la vie est contenue dans un panache formé par une innombrable quantité de tentacules, qui, lorsque l'époque du déménagement pour cause de frimas est arrivée, servent de pied pour aller chercher des eaux plus chaudes; nous les reverrons, mais perfectionnées.

Le n° 8 contient le *balanophyllia regia*, dont tout le corps sécrète une matière calcaire qui, en se durcissant, devient le corail avec lequel on fait de si jolis bijoux.

Arrêtons-nous un peu au n° 9; nous y trouvons l'actinie, ou anémone *parasite*. Celle-ci a aussi un superbe panache contenu dans un véritable sac; mais, comme elle est d'humeur mobile, elle juge à propos de s'attacher aux flancs d'un crabe que l'on appelle *pagurus Bernardus*, qui la transporte de tous côtés. Du reste, à parasite, parasite et demi; le crabe lui-même a l'habitude d'enfermer sa partie inférieure dans la première coquille vide qu'il rencontre, afin de ne point blesser ses extrémités délicates; à mesure qu'il grossit, il change de coquille, absolument comme nous changeons de chaussures en les prenant plus larges lorsque nos anciens souliers nous blessent. Cette actinie est enfermée avec des crabes espiègles qui lui jouent toutes sortes de tours désagréables; son panache est fort délicat; de plus, l'actinie est timide, peureuse, et elle dit volontiers: *Voici le moment de nous montrer, cachons-nous.* Les tentacules qui composent son panache sont tellement impressionnables que le plus léger contact les oblige à se replier sur eux-mêmes. Or il y a là un crabe, qui est hideux du reste, car il ressemble à une araignée gigantesque; il arrive en courant sur ses longues pattes; il effleure l'actinie; aussitôt les tentacules rentrent, et le sac qui les contient se referme, comme s'il était serré par une coulisse. Cette expérience se répète souvent, à la grande satisfaction de la galerie.

Le n° 10 est consacré aux annélides, ou vers de mer; leur aspect serait répugnant, sans les petits plumeaux de couleurs vives qui sont placés de chaque côté de leur bouche.

N° 11. La plaque de ce compartiment nous annonce le *nassa reticulata*, mais il est invisible; il se tient toujours blotti dans le sable, et n'en sort que lorsqu'il est averti du voisinage d'une proie.

Le n° 12 contient des crustacés, tels que langoustes et homards; les uns sont de couleurs vives, variées, aussi éclatantes que celles des paons; une autre est rouge, absolument semblable, pour la couleur, à celles que nous voyons dans les vitrines des marchands de comestibles; et cependant elle n'est pas cuite; encore un préjugé à déraciner! On s'est beaucoup égayé, il y a quelques années, aux dépens de l'un de mes confrères; je l'appelle ainsi, non qu'il ait l'honneur d'être jardinier, mais parce que je m'aperçois que je deviens insensiblement journaliste. Ce confrère, dit-on, avait appelé le homard, en langage poétique, *cardinal des mers;* on avait beaucoup ri de cette désignation, qui prouvait, selon les mauvais plaisants, que mon confrère avait vu les homards seulement sur des plats, en compagnie de leur sauce à la moutarde. Ce confrère est vengé aujourd'hui; le homard est rouge quelquefois, même lorsqu'il est dans la mer, même avant d'être placé dans la marmite, et les rieurs sont confondus.

Nos 13 et 14. Nous y voyons les soles, les barbues, les bars, les *muges* ou mulets; en un mot, tous les excellents relevés de potage que vous connaissez, — mais à l'état de miniature. Il y a surtout un petit turbot qui est ravissant; il ferait les délices des petites filles, si elles pouvaient le faire figurer dans une *dînette* de poupées. Signalons la *spinachie quinze épines*, qui est bien le poisson le plus élégant qu'il soit possible de voir: son corps est mince, allongé, garni d'une dentelure délicate composée d'aiguillons; mais il ne faut pas que son surnom vous donne une mauvaise opinion de son caractère; bien différent d'un grand nombre d'individus appartenant à la race humaine, et surtout à sa plus belle moitié, le poisson en question se sert de ses aiguillons seulement pour sa défense; il n'est ni assez injuste, ni assez méchant pour attaquer ceux qui le laissent en repos, et l'on est atteint par ses dards acérés seulement lorsqu'on essaye de lui nuire.

Voilà l'aquarium tel que je l'ai vu durant une visite assez longue, mais trop courte à mon gré; il n'a pas dépendu de moi de la prolonger, car les gardiens engagent le public, avec politesse sans doute, mais avec fermeté, à *circuler*, afin de faire place aux nouveaux venus. Cela est juste, et je ne puis m'en plaindre; mais je regrette de n'avoir pu faire des stations plus longues. Il est heureux, du reste, que l'on m'ait engagé à *circuler;* si j'avais été libre de rester, je crois que j'y serais encore.

On ne me permettrait pas d'étendre indéfiniment cet article, et cela arriverait forcément si j'entreprenais d'énumérer ici tous les quadrupèdes étrangers placés dans le jardin. Cette petite ménagerie n'est, à proprement parler, qu'une succursale de notre beau Jardin des plantes; mais, tout en m'acheminant vers la serre principale, ou jardin d'hiver, je ne puis m'empêcher de donner un coup d'œil aux enclos qui servent de prison aux quadrupèdes et aux bipèdes. Je ne m'occuperai pas des premiers, parce qu'un simple catalogue serait peu intéressant, et que je n'ai pas assez de place pour vous raconter leurs mœurs et vous décrire leur aspect; mais je ne saurais passer sous silence les *Colin* et les *Francolin*, les perdrix *Gambra*, les faisans de tous genres, qui promettent à la France des variétés fort délicates de gibier: les gourmets s'en réjouissent d'avance; quant à nous, le plaisir d'admirer le magnifique faisan doré, originaire de Chine, le faisan argenté et tous les autres, ce plaisir, dis-je, est supérieur à celui de les manger. Nous voici près des *gallinacés;* la collection est assez belle; je suis particulièrement frappé de l'aspect de nos poules de Crève-Cœur. Appuyé contre le treillage en fil d'archal, je les vois venir à moi, non-seulement familièrement, mais avec un certain air plus qu'assuré, tenant de fort près à l'impertinence. En examinant leur coiffure, composée d'une touffe de plumes noires et blanches, qui se dressent orgueilleusement sur le sommet de leur tête; en remarquant leur démarche altière et un certain mouvement hautain qui me semblait tout à fait comique, j'évoquais mentalement un souvenir très-récent, dont il m'était impossible cependant de fixer la date précise. Enfin ma mémoire, bien interrogée, me rappela soudain que ces bipèdes emplumés ressemblaient, trait pour trait, à quelques-unes des promeneuses que j'avais remarquées sur ma route: même coiffure, mêmes allures, même expression hautaine et plus qu'*assurée*; eh bien! franchement, tout cela peut être charmant, et surtout amusant chez les gallinacés; mais, si j'étais femme, je prendrais mes modèles ailleurs.

Nous voici enfin dans la serre; je ne connais pas de plus charmant spectacle que celui de ces jardins-salons à parois de cristal, meublés de massifs de fleurs, où les plantes grimpantes et tombantes entrelacent leurs festons gracieux; un jet d'eau fait entendre son murmure régulier; une grotte pittoresque nous offre ses enfoncements obscurs; en s'asseyant sur l'un des bancs qui la garnissent, l'on a, en face de soi, les haies de camélias, grands comme de grands arbres, et tout couverts de fleurs. En traversant la paroi gauche, on aperçoit, dans une serre annexe, l'immense famille des *azalées*, blanches, roses, violettes, groseille ou ponceau; à droite, se trouvent les portes vitrées d'un salon de lecture d'où l'on domine la serre entière.

En admirant ce spectacle si connu, et toujours charmant, d'une serre bien disposée, bien garnie, bien entretenue, je ne pouvais m'interdire quelques réflexions: une serre modeste comme celle-ci, beaucoup plus modeste même, si l'on ne peut faire davantage, n'occasionne pas une bien grosse dépense; comment se fait-il que le nombre des serres particulières soit relativement si peu élevé? Comment peut-il y avoir encore des femmes riches qui se passent volontairement de la charmante compagnie des fleurs? Comment n'ont-elles pas, quand elles le peuvent, un petit jardin d'hiver, contigu à la pièce qu'elles habitent de préférence? Au lieu de faire mettre dans leur corbeille de mariage beaucoup de cachemires et une foule de bijoux, comment n'y font-elles pas mettre une serre? Le goût des fleurs est noble et délicat; il a pour complément logique la science de la botanique, qui semble devoir être le domaine particulier des femmes. Si je voyais ce goût chez celles qui ont le malheur d'être oisives, je les trouverais à peu près sauvées; leurs lectures, leurs études, auraient un but, et, à mesure qu'elles avanceraient

dans cette voie, l'intérêt deviendrait toujours plus puissant; l'ennui, qui est le plus désagréable des hôtes et le pire des conseillers, serait écarté de ces existences si vides, vouées uniquement à des plaisirs frivoles, et le travail amènerait à sa suite tous les bienfaits qui l'accompagnent inévitablement, c'est-à-dire la paix, l'indulgence et la bonté. E. R. SAINFOIN.



Dans cette clef chaque chiffre ou signe est la représentation d'une lettre de l'alphabet. — Les mots sont distincts et espacés. — Le trait d'union et les signes de ponctuation comptent pour leur valeur et non pour une lettre.

540 ᴍ91ʁ ʁ983 6980.

57 ʇ481554 ɹ81 69xʁ4,
5'7x4 ɹ81 08ɐɐ9xʁ4,
54 ʌ12 24 ɐ959xʁ4,
46 57 38ɐɔ4 7 x145,
57 0983ɐ4 ʇ4ɐ9ʌ24,
57 ʇ98234 ɹ81 ʌ39ʌ24
46 57 64334 46 5'9ʌ24
6986 ʁ7354 28 ɐ145.

57 ʌ816 ɹ81 o'7ɐɔ4ᴍ4,
54 ʇ983 ɹ81 o4 54ᴍ4,
54 64xʁo ɹ81 07ʌo 634ᴍ4
ɐ9xx4 07ʌo 4ʇʇ936
24 5'ɔ4834 ɹ81 ʁ7004
4xʁ9364 57 637ɐ4
ɹ8'8ʌ4 78634 ɔ4834 4ʇʇ7ɐ4
6986 x4ʌ4 7 57 x936.

54 ʁ4ʌo483 ɹ81 ᴍ41554,
5'4ʌʇ7ʌ6 ɹ81 o'4ᴍ41554,
57 3904 ᴍ43x41554,
54 x9ʌ24 4ʌ 6986 5148,
54 ʇ150 ɹ84 5'9ʌ 71x4,
54 ʌ371ʌ ɹ84 5'9ʌ 04x4,
54 29864 581 - x4x4
6986 ʁ7354 24 2148.

42x4 o......



Mme *D., à Puiseaux*. Le n° 24 contiendra, selon toute probabilité, des costumes pour enfants. — Mme *V., à Mor.... Son cher journal* lui donnera dorénavant un plus grand nombre de dessins de broderie. — *Une abonnée de fondation* recevra bientôt un patron de robe pour petite fille. — *N°* 1391. Impossible, à mon grand regret; il faudrait employer une double planche de patrons pour envoyer chacun des lés de ce jupon à part. — *Une lettre pour renouvellement d'abonnement sans signature et sans adresse.* Il serait bien difficile d'inscrire cet abonnement; nous attendrons l'adresse et l'envoi du mandat de poste. Quant à la *souris essuie-plumes*, il faut s'adresser à une maison s'occupant des travaux féminins; on n'exécute pas ce genre de travaux dans nos bureaux. — *Miss Clara*. La forme des chapeaux ayant changé, il a bien fallu changer la forme des boîtes à chapeaux, et, dans l'intérêt même des destinataires, emballer les chapeaux dans une boîte assez grande pour que la passe ne soit pas écrasée et le bavolet chiffonné. Mme Aubert ne peut accepter le renvoi de ces boîtes, dont le port coûterait plus cher que la boîte elle-même; le prix de celle-ci est, autant qu'il m'en souvient, de 1 franc 50 centimes. — *A la campagne*. Reçu; mille regrets de ne pouvoir publier.

N° 1960. Oui, pour la robe d'alpaga et le saute-en-barque pareil. Chapeau *batelière* en crin noir ou paille mélangée, garni de fleurs ou de plumes. Des volants très-étroits, tuyautés, en taffetas, plutôt que la bande unie. Les garnitures en *tunique* ont quelque chose de trop prétentieux pour les toilettes négligées, et de trop connu pour les toilettes parées. — Mme *D..., à D..., ancien n°* 10529. S'adresser à M. Simart, rue de Rambuteau, 64, pour la réponse aux questions que l'on nous adresse, et sur lesquelles nous avouons notre incompétence. — *N°* 8137, *Fleury*. La veste est généralement adoptée pour les petits garçons de deux à six ans; remplacer la veste trop petite par une veste en cachemire gris de même nuance que le jupon. — *N°* 1592, *F. L.* On m'annonce un échantillon qui n'était pas joint à la lettre. En tout cas, à moins que la robe ne soit par trop claire, le taffetas noir pourra être utilisé en guise de volant tuyauté; pour ces volants on emploie *un peu plus du double* de la largeur de la robe. Le saute-en-barque est de sa nature un peu négligé: il vaudrait mieux faire un petit mantelet de taffetas noir, ou acheter une pointe en dentelle de laine. J'approuve le chapeau de paille *fantaisie*, mais la garniture que l'on m'explique serait trop lourde et ne produirait pas un bon effet; je préférerais ce chapeau écru avec un bavolet de même couleur; une touffe de rubans écrus sur le sommet de la passe; brides larges écrues; diadème de violettes, et petites brides violettes. Mille remercîments pour toutes les marques de sympathie que l'on veut bien m'adresser.

N° 9921, *Toulouse*. L'abonnement finira avec le mois de février; pris note du changement d'adresse. On brode le linge de table au coin, en biais; les lettres sont plus ou moins grandes, à volonté; on les fait en coton blanc, entouré d'un cordonnet en coton gros bleu ou rouge. Le dernier numéro de lingerie contenait un alphabet qui convient au linge de table: on ne place jamais ces lettres dans un écusson. Je suis heureuse de la bienveillance que l'on veut bien me témoigner. — Mme *M. B., à Montpellier*. Robe de grenadine noire, à quatre petits volants, couvrant un espace de 25 centimètres; le dernier, surmonté d'une petite ruche *chicorée* en taffetas noir. Mantelet-écharpe semblable, garni avec un seul volant ayant 8 centimètres de largeur, également surmonté d'une ruche chicorée. La robe sera faite en peignoir; le dos ajusté, les devants non ajustés, retenus par une ceinture de taffetas noir à longs bouts. La robe de baptême, plus tard, peut-être; si l'on ne peut attendre, s'adresser à M. Leballeur.



La femme d'un cultivateur américain a fait des expériences sur l'emploi des savons, et elle a découvert qu'en ajoutant à un demi-kilogramme de savon 23 grammes de borax, que l'on fait fondre dans l'eau sans la faire bouillir, non-seulement on épargne la moitié de la dépense de savon et les trois quarts du travail de lessive, mais encore le linge lessivé acquiert plus de blancheur. En outre, l'action caustique du savon se trouve neutralisée; la peau des mains éprouve une sensation particulière et devient douce et soyeuse. *(Opinion nationale.)*

PLAT SUCRÉ.

On prend une livre de riz que l'on fait cuire doucement dans une petite quantité d'eau; avant que le riz soit tout à fait amolli, on le retire du feu, on le fait égoutter, puis on le met dans un litre de vin blanc, avec 400 grammes de sucre, le zeste et le jus de deux citrons; on remet le riz ainsi accommodé sur le feu, jusqu'à ce qu'il soit tout à fait cuit; on le retire, on le place dans un moule humecté avec du vin blanc, on laisse refroidir; on retourne le moule, et l'on décore le riz avec des morceaux de fruits confits, tels que citrons, — cédrats, — oranges douces.

SIROPS.

En cette saison, les boissons fraîches remplacent généralement le thé dans les réunions du soir; on les sert sur un plateau avec compotier rempli de morceaux de belle glace bien pure, que l'on met dans les verres de sirop. Quelques gâteaux sucrés et non sucrés accompagnent généralement ces rafraîchissements.

SIROP DE CITRONS.

On prend des citrons dont on enlève le zeste; on les pèle ensuite et on les écrase; on prend un morceau de toile neuve, mouillée, et l'on exprime le jus des citrons écrasés; on met un kilogramme de sucre pour un demi-kilogramme de jus; on prépare un morceau de toile neuve et mouillée, sur laquelle on place les zestes des citrons; dès que le sirop commence à bouillir, on le retire du feu, on le jette tout chaud sur les zestes, au travers desquels il passe; on met les bouteilles vides dans une terrine remplie d'eau, afin qu'elles n'éclatent pas; on les remplit avec le sirop; on laisse refroidir, puis on bouche les bouteilles. Le sirop d'oranges se fait de la même façon, mais avec un peu moins de sucre.

Si le sirop de citrons était un peu acide, ce dont on doit s'assurer avant l'ébullition, on pourrait ajouter un peu d'eau et de sucre.

NETTOYAGE DES LAMES DE COUTEAUX.

On prend de la chaux pulvérisée, un bouchon de liége, humecté d'eau, et l'on frotte soigneusement les lames de couteaux avec ce bouchon, après les avoir couvertes de chaux; on essuie et on laisse sécher.



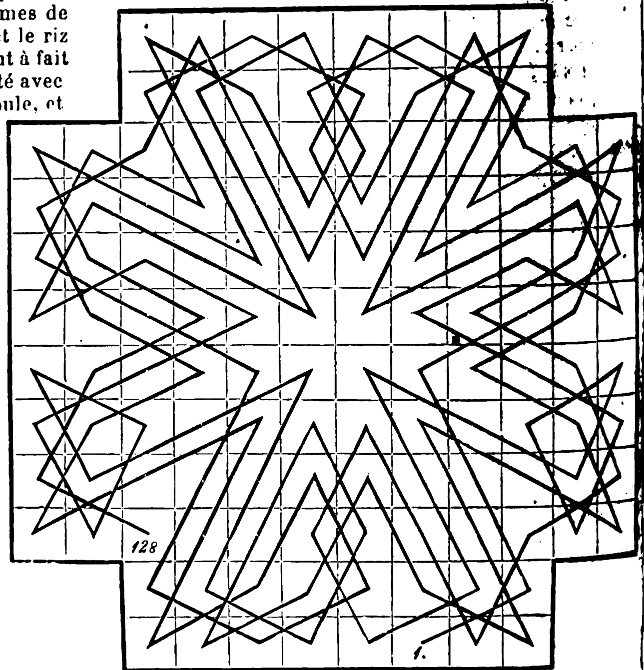
A MA FILLE.

Enfant, que ton pied se hasarde
Sur les durs cailloux du chemin;
Marche sans crainte: Dieu te garde,
Dieu te garde par notre main.

Ton pied touche la terre;
Tu fais tes premiers pas,
En appelant ta mère
Qui vers toi tend les bras.
Sans cette main chérie,
Ma petite Marie,
Tu tomberais souvent
Comme fleur sous le vent.

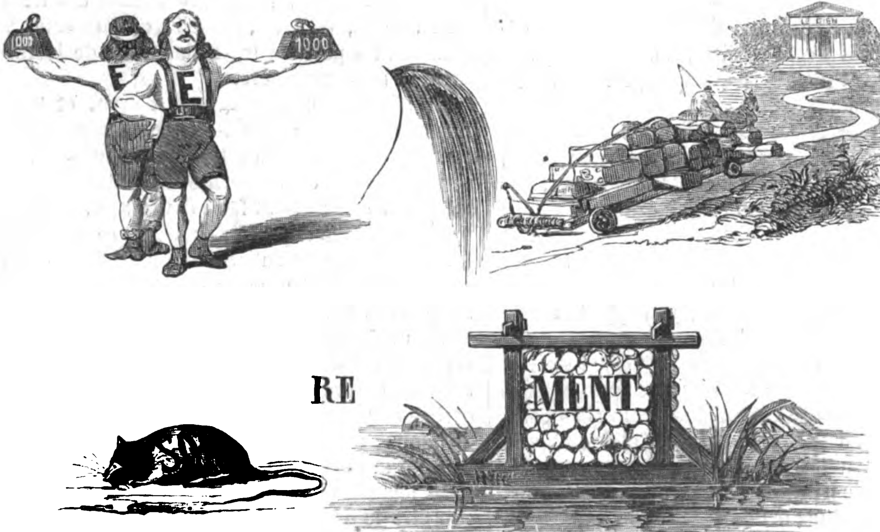
Quand l'âge des alarmes
Sera venu pour toi,
Pour essuyer tes larmes
Si tu n'avais que moi,
Chère enfant adorée,
Pour ton âme éplorée
Je prendrais dans mon cœur
Repos, joie et bonheur.

Auguste HUMBERT



Voir, à notre dernier numéro, l'Échiquier renfermant, disséminées dans ses cent vingt-huit cases, les syllabes contenues dans les vers qui précèdent.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Dans le monde il y a deux choses qui se ressemblent: le temps et la mode, variables l'un et l'autre.

Le Directeur-Gérant: W. UNGER.

Paris. — Typ. de Firmin Didot, imprim. de l'Institut et de la Marine, r. Jacob, 56.

N° 24 (*avec patrons*). TROISIÈME ANNÉE. **14 juin 1862.**

LA MODE ILLUSTRÉE

Le numéro, vendu séparément, **25 centimes.** AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, **50 centimes.** AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE SAMEDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND.
Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
Les abonnements partent au 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cie, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (*Pour l'étranger le port en sus*). —



VESTE ESPAGNOLE, EXÉCUTÉE PAR MADAME JEANNE PASSERIEU, 39, RUE DU FAUBOURG-POISSONNIÈRE.

Veste espagnole.

Jeune fille de neuf à douze ans. Robe en alpaga gris clair, soutachée au-dessus de l'ourlet; paletot court pareil à la robe; chapeau Minerve de chez Mme Aubert, rue du Faubourg-Poissonnière, 46, en paille cousue, orné d'un bouquet de trois plumes blanches, retenues par des nœuds de velours noir.

Veste espagnole ouverte par devant sur une chemisette plissée montante ; on fait cette veste en piqué ou alpaga pour les robes de piqué ou d'alpaga; — en taffetas noir ou cachemire, pour les jours un peu frais d'été ou d'automne; — en drap ou en velours, pour l'hiver ; elle accompagne les jupes délaissées par leur corsage, et compose un joli costume d'intérieur ;

la ceinture est pareille à la veste, ou, si l'on veut, pareille à la jupe. Nous publierons prochainement le patron d'une veste à peu près semblable à celle-ci; si l'on ne pouvait attendre notre première planche de patrons, il faudrait s'adresser à M. Leballeur, pour avoir le patron de cette veste.

Dessin pour couvre-pied,

COUVERTURE DE BERCEAU, ETC.

CROCHET.

MATÉRIAUX. — Gros coton à tricoter blanc; même coton rouge.

On fera cette couverture par bandes, pour chacune desquelles on montera 18 mailles; on travaille en *allant* et *revenant*.

Pour le premier et le deuxième tour on fera 3 mailles rouges, — 15 mailles blanches; chacun des petits *carrés* rouges se compose de deux tours pareils, dont le premier est toujours à l'envers de l'ouvrage. Au troisième tour, le *carré* rouge est avancé de 3 mailles; le peloton rouge reste toujours à l'envers de l'ouvrage, et les carrés, toujours avancés de 3 mailles, forment une ligne en biais. Après douze tours, on commence une nouvelle ligne de carrés sur le côté où l'on a commencé la première ligne; — et l'on continue de la même façon jusqu'à ce que la bande ait la longueur voulue; on coud les bandes ensemble; on les encadre avec un tour de mailles simples faites avec le coton rouge.

Bordure. 1er *tour*. — Coton blanc. 7 brides dans une maille rouge de l'encadrement, — * une maille en l'air, — 7 brides dans la 4e maille rouge, en passant 3 des mailles rouges; — recommencez depuis * jusqu'à la fin; à chaque coin, on augmente de quelques mailles.

2e *tour*. — Coton rouge. * Une maille simple entre deux *écailles* du tour blanc, en piquant le crochet dans la maille du milieu des 3 mailles rouges passées sous le tour blanc; — 4 mailles en l'air, placées *sous* une *écaille* blanche; — recommencez depuis *.

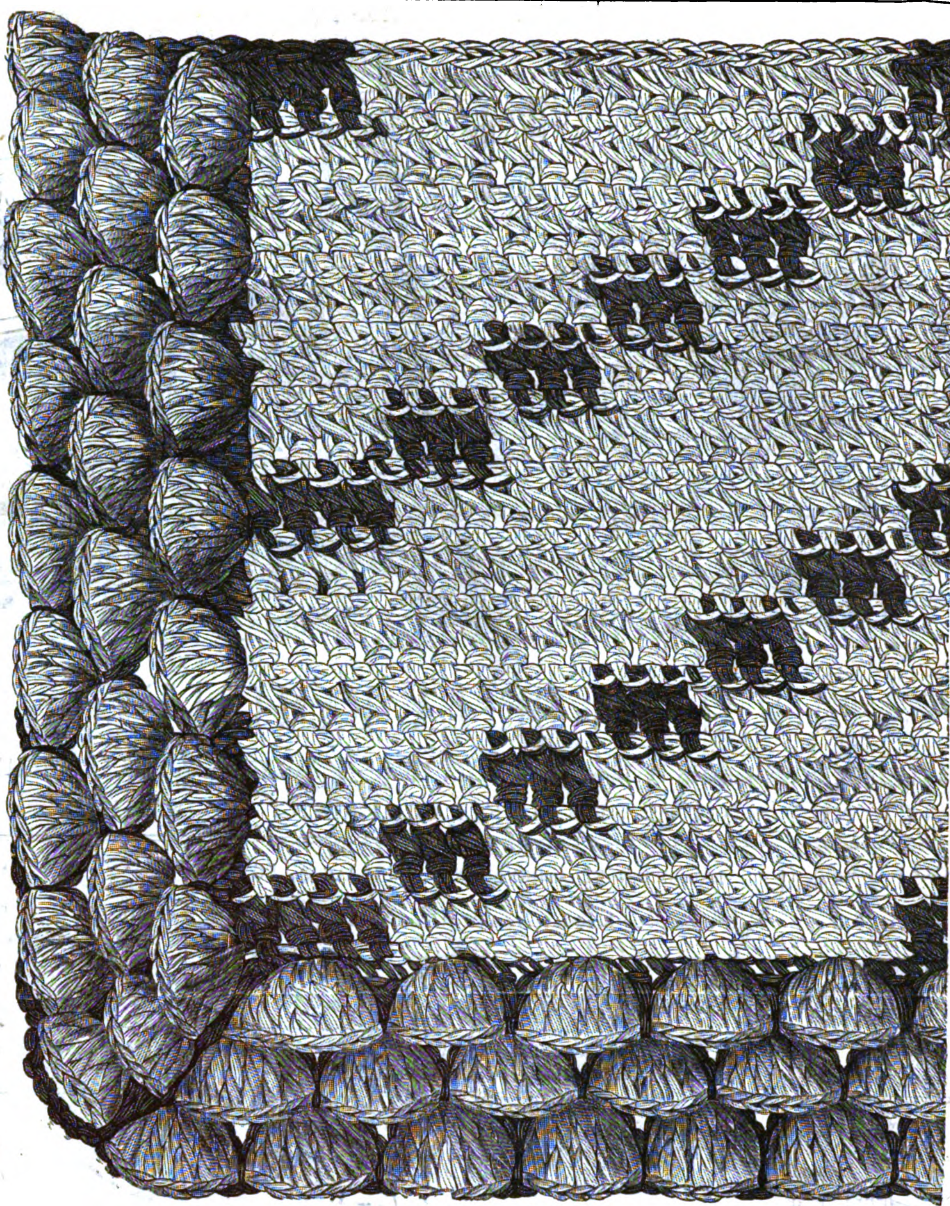
3e *tour*. — Coton blanc comme le premier tour; mais on place les 7 brides au-dessus de la maille simple du tour précédent, en piquant le crochet *sous* cette maille entière.

4e *tour*. — Comme le 2e tour; la maille simple placée à cheval sur le feston rouge du 2e tour.

5e *tour*. — Comme le 3e tour.

6e *tour*. — Comme le 4e tour.

On peut faire cette couverture avec de la laine, au lieu de coton.



DESSIN POUR COUVRE-PIED, COUVERTURE DE BERCEAU, ETC. (CROCHET).

Alphabet.

On l'emploiera pour des mouchoirs; les lettres sont faites au plumetis et point d'armes.

EXPLICATION DE LA PLANCHE DE PATRONS

Jupon roide pour petite fille de cinq à six ans.

La figure 30 (ceinture du jupon) se trouve sur le *verso* de la planche.

Ce jupon est *soutenu* par de gros cordons ronds; on le fait en percale côtelée; il remplace la crinoline à cerceaux d'acier, parfois dangereux pour les enfants, exposés, par leurs jeux, à des chutes fréquentes; il offre de plus l'avantage de pouvoir être blanchi, sans imposer l'ennuyeux travail de découdre et de replacer les cercles.

Le jupon a 70 centimètres de longueur, 1 mètre 62 centimètres de largeur; sur cette hauteur on emploie 20 centimètres pour l'ourlet, dans lequel les cordons sont contenus.

Pour placer ces cordons, on met l'é- toffe du jupon sur une table, on plie fortement le bord de l'ourlet, on introduit un cordon entre les deux côtés de l'étoffe, dans l'ourlet; on coud ce cordon, on met un deuxième cordon, tout près du premier, on fait *rebrousser* l'étoffe en arrière, de façon à former une sorte de rouleau, tandis que, par-dessous, cette étoffe reste plate; on coud le deuxième cordon, et ainsi jusqu'au septième: cela forme un cercle. — A 4 centimètres de distance on fait un nouveau cercle composé de six cordons; — puis, à la même distance de celui-ci, un troisième cercle tout pareil; au-dessus de ce dernier on fait un pl de 4 centimètres 1/2 de largeur.

La figure 30 représente la moitié de la ceinture. On place l'étoffe double, en droit fil, sur la ligne indiquant le milieu par devant. La ceinture est double, c'est-à-dire que l'on coupe deux morceaux pareils à la figure 30 *entière;* le dessus et le dessous de la ceinture sont réunis par un passe-poil.

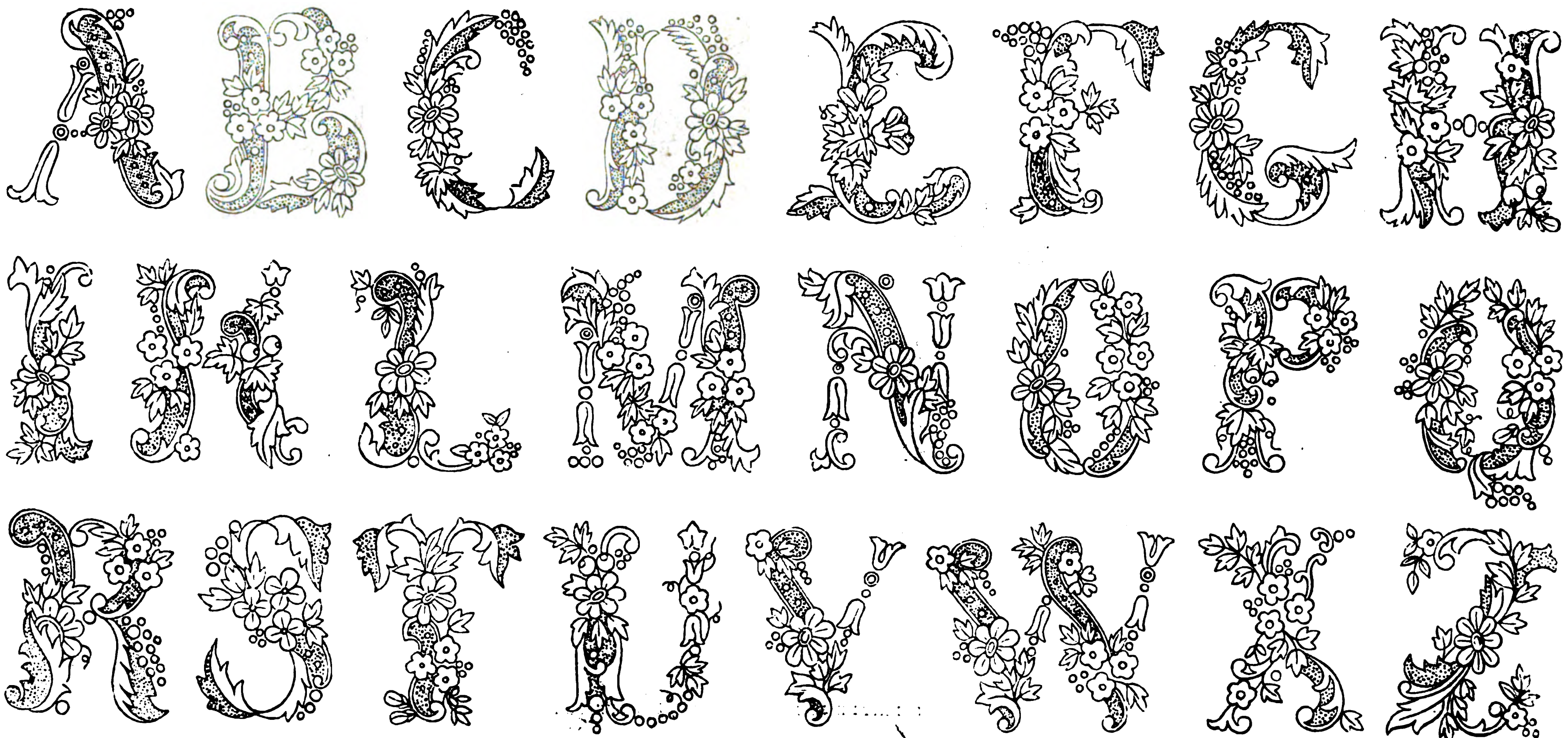
Le jupon est échancré par devant sur une hauteur de 4 centimètres, — froncé, — et les fronces plus serrées derrière que devant; une dentelle étroite, faite au crochet, garnit le bord du jupon.

Capote pour enfant de six mois à un an.

Les figures 31 et 32 (*verso*) appartiennent à ce patron.

On fait cette capote en taffetas ou cachemire blanc ou de couleur, en piqué ou nansouk blanc; le dessin est en soutache blanche, de soie pour le taffetas et le cachemire, — de coton pour les autres étoffes.

La figure 31 est le fond tout ent avec le bavolet qui en fait partie; on coupe, *sans* laisser en plus l'étoffe n cessaire pour les remplir. Le dessin e indiqué sur un peu plus de la moitié d fond, et sur une partie du bavol Après avoir exécuté ce dessin, o coupe un morceau de doublure parei au *dessus*; on le garnit avec un peu de ouate très-légère, et l'on réunit le dessus et le dessous, après avoir placé un passe-poil sur le bord extérieur du bavolet, et en même temps une bande en biais (3 centimètres de largeur) qui sera à moitié rabattue sur la doublure. — La coulisse qui marque le bavolet, et à l'aide de laquelle on serre plus ou moins la capote, est formée par un ruban de soie placé à l'intérieur. Les rubans qui passent dans cette coulisse sortent par le milieu de la coulisse, à l'intérieur; on fait trois plis de chaque côté de la courbe supérieure de la capote, en plaçant chaque fois une croix sur un point. La passe du chapeau est coupée sur la figure 32; — elle est double, pour que l'on puisse y former les coulisses. On laisse en plus environ 2 centimètres d'étoffe sur le côté opposé au bord extérieur, et l'on coud ce rempli en même temps que la troisième coulisse, pour former la ruche qui retombe sur le fond. On coud les trois coulisses indiquées sur la figure 32, on y passe un morceau d'*élastique* ayant,



ALPHABET.

pour la première coulisse, 47 centimètres de longueur, — pour la deuxième 41, — pour la troisième 36 centimètres de longueur. Le bord extérieur est garni avec une bande en biais ayant 1 centimètre 1/2 de largeur, qui accompagne aussi les côtés transversaux de la capote, et dans laquelle on place également un morceau d'*élastique;* on fixe tous ces *élastiques* en tirant les fronces principalement vers le haut de la capote, de façon que celle-ci soit presque plate sur les côtés; l'*élastique* du bord doit *tendre* la capote, et on le plie à l'endroit indiqué par une croix sur la figure 31. On place la passe Ȣ avec Ȣ, — étoile avec étoile, — point avec point sur le fond qui a été plissé, comme cela a été indiqué. On garnit le bord extérieur, en dessous, avec une dentelle posée à plat, ayant 1 centimètre 1/2 de largeur, et dont les *dents* dépassent le bord de la capote.

La garniture de la capote se compose d'abord d'un morceau de ruban de taffetas blanc ayant 3 centimètres 1/2 de largeur, 28 centimètres de longueur, posé sur la passe; l'une des extrémités de ce ruban est fixée sur l'un des côtés transversaux de la passe; l'autre se perd sous la garniture supérieure de la passe (voir le dessin). Cette garniture *supérieure* est faite avec un morceau d'étoffe semblable



CAPOTE POUR ENFANT DE SIX MOIS A UN AN.

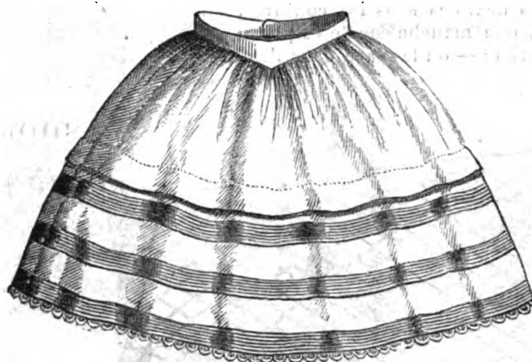
à la capote, ayant 64 centimètres de longueur, 6 centimètres de hauteur, et coupé en biais; on le plie en deux, et on le plisse; chaque pli a 1 centimètre de profondeur. On ploie cette ruche en deux dans sa longueur, mais de façon qu'un côté dépasse l'autre; on fixe cette ruche, ou *crête*, sur la courbe supérieure de la passe; on fait ensuite, avec du ruban ayant 3 centimètres 1/2 de largeur, quatre boucles de 4 à 5 centimètres de longueur; on les assemble en touffe, on y ajoute un bout de ruban de 16 centimètres; on fixe cette touffe sur la ruche (voir notre dessin). La garniture intérieure se compose d'une triple ruche en tulle blanc rehaussé de blonde, dans laquelle on place, au-dessus du front, de petites boucles de ruban blanc ayant 1 centimètre 1/2 de largeur. Une touffe de ruban, de 2 centimètres 1/2 de largeur, est placée sous la passe du côté droit; les brides ont aussi 2 centimètres 1/2 de largeur.

Deux costumes pour enfants.

Les figures 25 à 29 (*verso*) appartiennent au patron de la blouse.

Petit garçon de sept à neuf ans. Blouse courte en piqué côtelé maïs, ornée de galon blanc; la blouse est fendue par devant, bordée de galon et garnie de boutons en nacre de perles. La manche marque le coude; pantalons blancs.

La figure 25 représente la moitié du devant; la figure 26 la moitié du dos de la blouse; chacune de ces figures est coupée d'un seul morceau, et l'on place par conséquent l'étoffe *double*, en droit fil, sur la ligne indiquant le milieu. On fait, sur le côté gauche de devant, la fente marquée sur la figure 25; on y pose une bande doublée, dans laquelle on fait les boutonnières; les boutons sont placés sur le côté opposé lorsque l'on a assuré la solidité de la fente par une bande d'étoffe ajoutée à cette place. — On coud ensemble dos et devant, sous le bras, depuis *r* jusqu'à *s*, — sur l'épaule depuis *u* jusqu'à *t*; puis l'on pose le galon sur le bord inférieur et sur l'encolure, ainsi que le patron l'indique. Les deux parties de la manche (fig. 27 et 28) sont cousues ensemble depuis *v* jusqu'à *w*, — depuis *x* jusqu'à *y*. Sur la fente du bord inférieur on place une bande comme on l'a fait pour la blouse, puis on pose le galon et les boutons. Lorsque l'on monte la manche dans l'entournure, l'*y* doit se trouver sur l'*y* du devant (fig. 25). La figure 29 représente la moitié de la ceinture qui doit être doublée et ornée au milieu avec du galon disposé en ondulations.



JUPON POUR JEUNE FILLE DE QUATRE A SIX ANS.

Costume pour petite fille de huit à dix ans.

Robe de poil de chèvre bleu ornée de ruches *chicorée* en taffetas bleu; corsage *suissesse*, garni d'une ruche pareille à celle de la jupe. La chemisette, montante, est plissée; les manches sont fermées au poignet.

Nota. On peut faire ce corsage en taffetas noir, pour accompagner toutes les jupes anciennes; rien n'est plus facile que d'en réduire les proportions; ce costume convient aux petites filles de quatre à douze ans.

Corsage suissesse et chemisette montante.

Les figures 15 à 24 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Les figures 15 à 19 représentent le patron de la chemisette; les devants et le dos sont plissés perpendiculairement; les plis sont indiqués sur les figures 15 et 16 par des lignes ponctuées qui représentent les coutures; les lignes unies sont les bords extérieurs du pli. Après avoir plissé l'étoffe, on coupe les figures 15 et 16, en laissant en plus l'étoffe nécessaire pour un large ourlet, indiqué sur la figure 15. Le dos est d'un seul morceau. On réunit dos et devant, en assemblant les lettres pareilles. — On fait l'ourlet de devant; on fait des boutonnières sur le côté droit; on place des boutons sur le côté gauche. On fronce le bas de chemisette (sans tenir compte des plis) devant, depuis l'ourlet jusqu'à l'étoile; — derrière, depuis *g* et *h* jusqu'à la croix; on coupe ensuite la ceinture (dont la figure 17 représente la moitié de la longueur) et on la place sur les figures 15 et 16, en assemblant les lettres et signes pareils. Le tour du cou est bordé avec une bande formant poignet, sur laquelle on pose, de chaque côté, une ruche en dentelle. — La figure 18 est la moitié de la manche; on la coud ensemble depuis *k* jusqu'à la croix, et l'on place dans cette couture une ganse à l'aide de laquelle on fronce la manche, de façon à lui laisser seulement la longueur du bras. La fente (depuis la croix jusqu'au *j*) est ourlée de chaque côté; — la manche est froncée en haut et en bas, et à cette place on pose le poignet (fig. 19) garni comme la bande de l'encolure. Lorsque l'on monte la manche, la lettre *k* doit se trouver sur la même lettre de la figure 15. Les fronces sont distribuées de façon qu'il en reste fort peu sous le bras.

Le corsage suissesse est fait avec les figures 20 à 24; on coupe chaque morceau deux fois, le corsage ayant une couture sur le milieu par devant; l'étoffe est en biais sur cette couture. On double le corsage, — on réunit les différentes parties qui le composent, en assemblant les lettres pareilles; — on pose une baleine flexible sur les coutures; — on fait des œillets pour lacer le corsage par derrière. La figure 24 est l'épaulette; on la coud (aux deux *points*) sur la figure 21, croix et *p* sur la figure 23; puis on la garnit, comme le haut du corsage, avec une ruche chicorée, pour laquelle on emploie une bande de taffetas découpé ayant 3 à 4 centimètres de largeur. Le nœud d'épaule, de même étoffe que le corsage, est posé, non pas *sur* l'épaulette, mais tout à fait au bord; on coud ce nœud sur un morceau de gaze roide. — La jupe, plissée à gros plis, peut être *montée*, soit avec le corsage, soit sur une ceinture séparée qui permettra de porter cette jupe, avec la chemisette montante, sans corsage.



CEINTURE AVEC BRETELLES ET ÉCHARPE.



DEUX COSTUMES POUR ENFANTS.

Corsage pour robe de jeune fille de douze à quatorze ans.

Les figures 1 à 9 (*verso*) appartiennent à ce corsage. — Les figures 10 à 14 sont le patron du corsage de dessous qui accompagne ce corsage montant.

Le nº 16 de la présente année contenait une toilette de jeune communiante; le corsage de cette robe peut servir pour toutes les toilettes d'été, et nous allons décrire ce patron.

Ce corsage, étant accompagné d'un corsage de dessous, est fait sans doublure. En coupant le devant, sur la figure 1, on laissera en plus l'étoffe nécessaire pour faire l'ourlet de devant. — Pour toutes les autres parties du patron, on laissera en plus, seulement, l'étoffe nécessaire pour les coutures. Notre modèle est fait en mousseline blanche à rayures mates. — En coupant les figures représentées *à moitié*, telles que le dos, la manche, etc., on placera l'étoffe double en droit fil sur la ligne marquant le milieu. On coud ensemble les figures 1 et 2 (devant et dos) sur les côtés, depuis A jusqu'à B; — on fronce, sur l'épaule, la figure 1 depuis C jusqu'à D; — la figure 2, depuis E jusqu'à F, et l'on réunit ces deux figures avec le *poignet d'épaule* (fig. 3), en assemblant les lettres; cette figure 3 peut être un entre-deux à broder, de même que l'encolure et le poignet de la manche, si la robe est en étoffe blanche. On fait, sur les deux devants, l'ourlet indiqué sur la figure 1; — on les fronce deux fois, le bord de ces devants, depuis l'ourlet jusqu'à l'étoile; — on fronce le dos d'une croix à l'autre croix, puis on attache la ceinture (fig. 4) B sur le B de la couture de côté, — étoile avec étoile, — croix avec croix. Le tour du cou, à l'exception de l'ourlet et du *poignet d'épaule*, est froncé et cousu sous l'encolure, dont la figure 5 représente la largeur et la moitié de la longueur. Cette encolure doit se trouver, G avec G, derrière, — H avec H devant, — croix avec croix sur l'épaule. — La figure 6 représente la moitié de la manche; on la coud ensemble depuis K jusqu'au double point; la fente qui reste est ourlée de chaque côté, puis la manche est froncée en haut et en bas; on monte le bas de la manche sur le poignet (fig. 7), et l'on y place la manchette (fig. 8) (si la robe est blanche), puis on pose un bouton et l'on fait une boutonnière. On fait trois plis sur la couture de la manche, en posant chaque croix sur un point. — La figure 9 est un jockey, que l'on peut supprimer sans inconvénient. On l'entoure avec deux rangs de dentelle blanche, étroite; on le coud ensemble depuis K jusqu'à la croix; on place la lettre K sur la même lettre de la manche, on les coud ensemble dans l'entournure, en assemblant les lettres K; les fronces sont plus serrées sur le *dessus* que sur le *dessous* du bras.

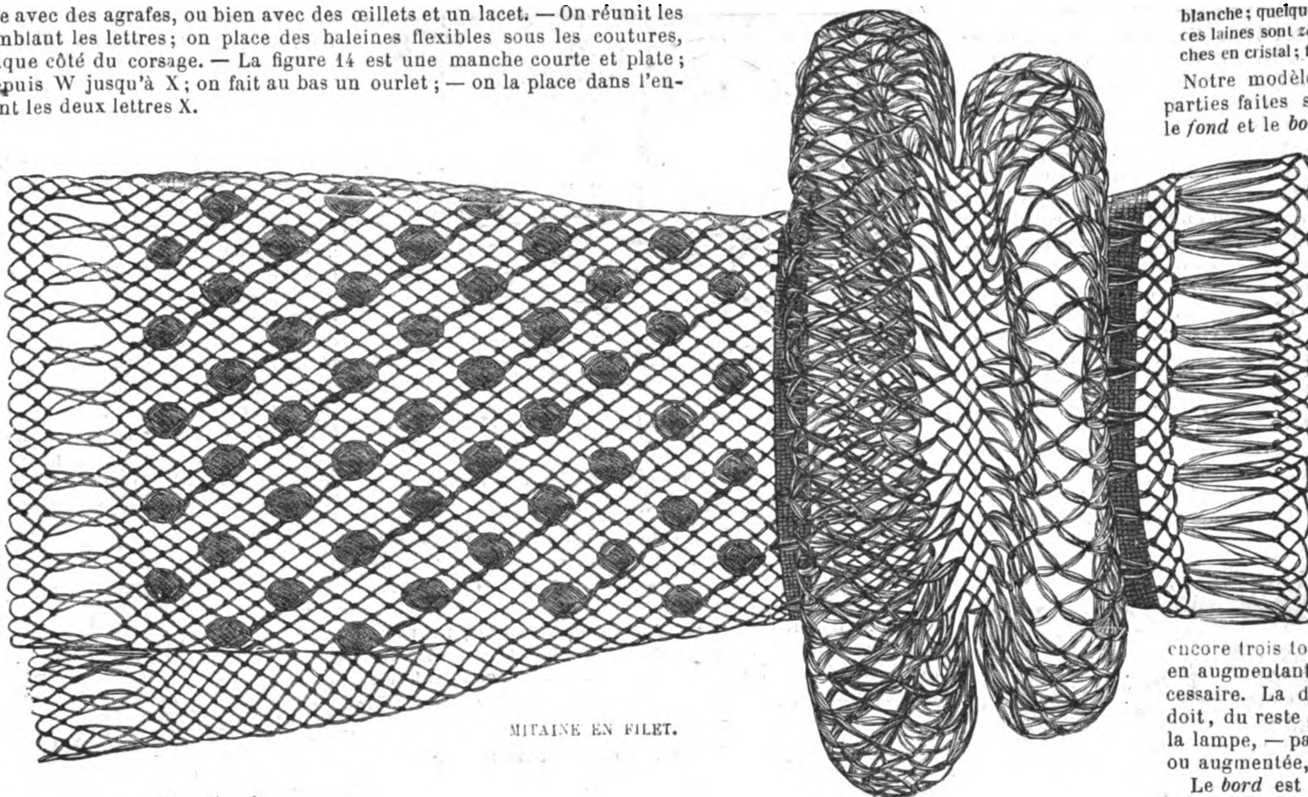
Le corsage de dessous est fait en percale blanche; on le

ferme devant ou derrière avec des agrafes, ou bien avec des œillets et un lacet. — On réunit les figures 10 à 13, en assemblant les lettres; on place des baleines flexibles sous les coutures, et un passe-poil de chaque côté du corsage. — La figure 14 est une manche courte et plate; on la coud ensemble depuis W jusqu'à X; on fait au bas un ourlet; — on la place dans l'entournure, en assemblant les deux lettres X.

Ceinture

AVEC BRETELLES ET ÉCHARPE.

On la fait en mignardise noire. Le vœu exprimé par un certain nombre de nos lectrices nous a obligés à donner plus de place aux broderies; nous n'avons pu, en conséquence, publier le dessin nécessaire pour exécuter cette ceinture; on peut se le procurer chez M. Leballeur. Si nos futures planches peuvent contenir ce dessin, il sera publié plus tard.



MITAINE EN FILET.

Mitaine en filet.

MATÉRIAUX. — Soie noire de cordonnet fine et de moyenne grosseur; 3 moules de grosseurs graduées; ruban élastique.

Le plus fin des trois moules est employé pour la mitaine même, et les *mailles* de notre dessin indiquent la grosseur que ce moule doit avoir; le moule n° 2 a 2 centimètres 1/4, — le moule n° 3, 2 centimètres 1/2 de circonférence.

Soie fine. On monte sur le moule n° 2, 45 mailles; dans ce tour on passera plus tard le ruban élastique; après ce tour on prend le moule n° 1.

2e à 6e tour. — Dans chaque maille on fait une maille.

Avec le *7e tour* commence l'augmentation nécessaire pour le pouce. On fait 2 mailles dans une maille, — 5 mailles dans 5 mailles, — 2 mailles dans une maille; — le reste du tour est sans augmentation. — On augmente de la même façon dans chaque troisième tour, faisant par conséquent deux tours *unis* entre deux tours *augmentés*; les mailles augmentées doivent être disposées en biais, c'est-à-dire que l'espace de 5 mailles qui sépare les deux augmentations est, à chaque nouvelle augmentation, de 2 mailles plus étendu; il est, pour la deuxième augmentation, de 7 mailles; pour la troisième, de 9 mailles, et ainsi de suite.

Après avoir augmenté *sept* fois, on fait un tour pour revenir au-dessus de la place de la première augmentation, et l'on monte, avec un nouveau brin, 4 mailles; — on passe les mailles qui séparent les deux augmentations, et l'on fait la première maille après la deuxième augmentation.

Ces deux ouvertures, de dimension inégale, servent pour le pouce et les quatre autres doigts; on fait 18 tours sur la plus large ouverture, — puis un tour avec le moule n° 2. On reprend le moule n° 1, et l'on fait une maille dans chaque longue maille', mais en *sautant* une maille, — faisant la suivante; — puis on revient à la maille que l'on a sautée, la faisant derrière l'autre, au travers de laquelle on la passe. Après ce tour on fait encore deux tours.

On commence le pouce, pour lequel on attache le brin, à la première des 4 mailles montées à part; on travaille en rond sur le moule n° 1; lorsque l'on arrive à la place des 4 mailles ajoutées, on prend les 2 mailles du milieu de ces 4 mailles, ensemble, et l'on répète cette diminution dans les deux tours suivants; on fait ensuite 10 tours unis; on termine le pouce avec les mêmes tours qui ont terminé la mitaine.

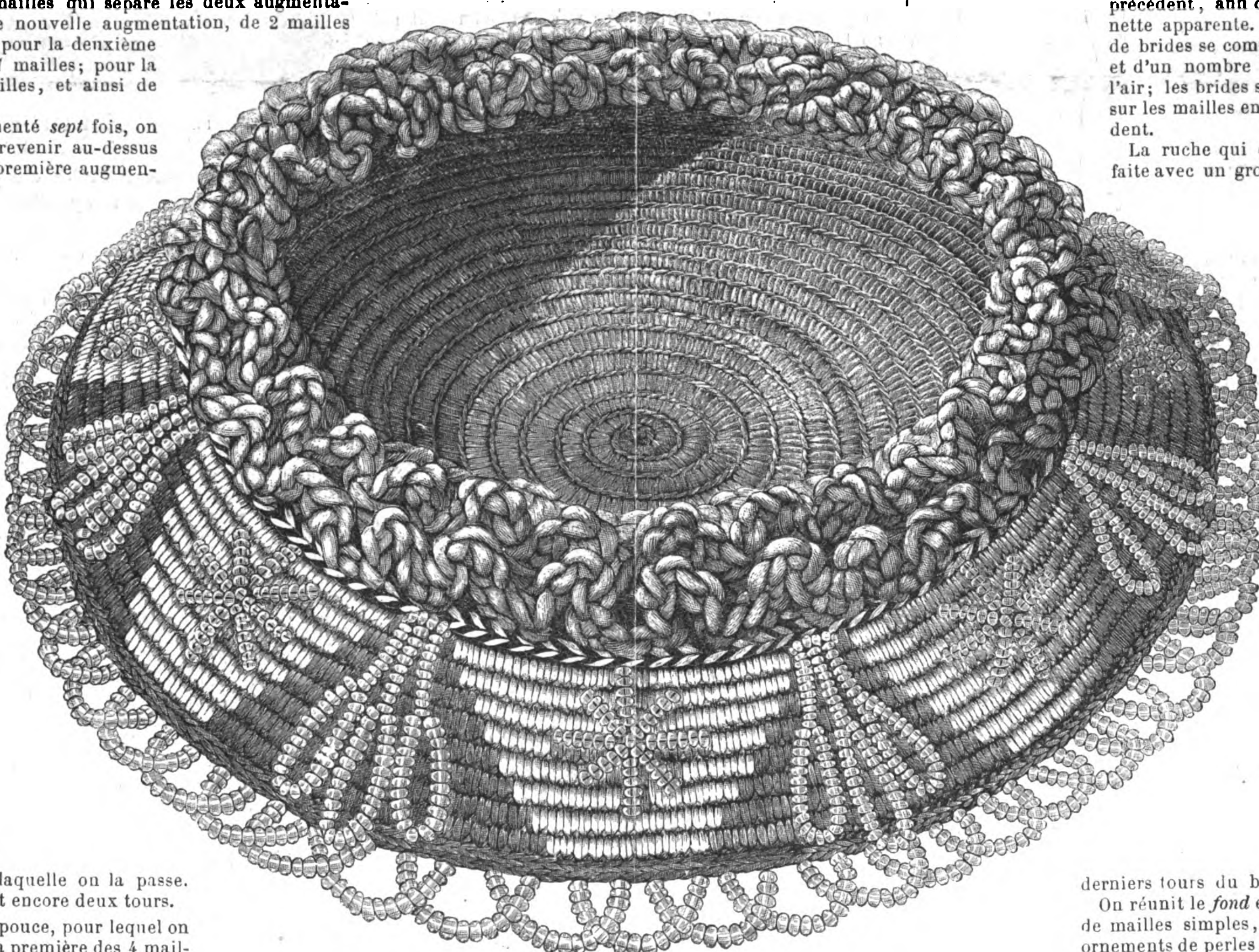
On fait ensuite la manchette; on attache la soie, de grosseur moyenne, au premier tour de la mitaine, et l'on fait, avec le moule n° 1, 3 tours unis; on met la soie fine *double;* on prend le moule n° 2, on fait 9 tours unis; on reprend la soie moyenne, le moule n° 1, et l'on fait 3 tours unis. Le premier bouillonné est terminé.

Le deuxième bouillonné se compose, comme le premier, de 9 tours faits avec la soie fine *double* sur le moule n° 2; on fait ensuite 3 tours avec la soie moyenne et le moule n° 1, — puis une petite dentelle.

Dentelle. 1er tour. — Moule n° 3; * on passe une maille; — dans la maille suivante, on fait 3 mailles; — recommencez depuis *.

2e et 3e tours. — Moule n° 1: dans chaque maille, une maille.

4e tour. — Même moule: * on passe une maille; — dans chacune des 2 mailles suivantes, on fait une maille; — recommencez depuis *. La mitaine est terminée, moins la simple broderie du dessus de la main.



PIED DE LAMPE.

Notre dessin servira de guide pour cette broderie; on l'exécute avec la soie moyenne, non en reprises, mais au passé, sur tout le carreau; — la soie passe ensuite sous trois carreaux (ou mailles) et vient remplir le carreau suivant.

Pied de lampe.

MATÉRIAUX. — 32 grammes de laine rose; quelques écheveaux de laine blanche; quelques brins de laine noire (toutes ces laines sont *zéphyr*); grosses perles blanches en cristal; ficelle de grosseur moyenne.

Notre modèle se compose de deux parties faites séparément, c'est-à-dire le *fond* et le *bord.*

Le *fond* est fait en spirale, sur de la ficelle; on commence par le milieu, et l'on fait avec la laine rose, sur la ficelle, 12 à 14 mailles, que l'on réunit en rond; on fait ensuite 18 tours, en augmentant çà et là, afin de maintenir le fond bien plat; tous ces tours sont faits en mailles simples, et l'on pique toujours le crochet dans le côté de derrière des mailles du tour précédent. Ces 19 tours ont environ 19 centimètres de diamètre; on coupe la ficelle, et l'on fait encore trois tours composés de brides, en augmentant toujours où cela est nécessaire. La dimension de ce travail doit, du reste, être réglée sur celle de la lampe, — par conséquent diminuée ou augmentée, selon cette dimension.

Le *bord* est fait aussi en *spirale* sur de la ficelle. On monte 240 mailles (selon notre modèle) avec la laine rose; on réunit ce premier tour en rond. Dans le tour suivant, que nous indiquons comme premier tour, on fait alternativement 20 mailles roses, — 10 mailles blanches. Notre dessin indique que dans les sept tours suivants le nombre des mailles blanches augmente, tandis que celui des mailles roses diminue régulièrement, et dans la même proportion. On pique toujours le crochet *sous* la maille entière; on travaille sans augmentation et sans diminution. Le huitième tour se compose alternativement de 25 mailles blanches et de 5 mailles roses; il a 58 centimètres 1/2 de largeur; on termine ce dernier avec un tour de mailles simples, composé alternativement d'une maille blanche, — une maille noire. On fait ensuite deux tours de brides *contrariées* avec la laine rose; pour le premier de ces tours on pique le crochet sous les deux côtés supérieurs des mailles du tour précédent, afin de laisser cette chaînette apparente. Le deuxième tour de brides se composera de 55 brides, et d'un nombre égal de mailles en l'air; les brides sont toujours placées sur les mailles en l'air du tour précédent.

La ruche qui entoure ce bord est faite avec un gros crochet de bois (*), et couvre les deux derniers tours. On monte, avec la laine rose, une chainette de 1 mètre 60 centimètres environ (ayant une longueur triple de la circonférence du bord); puis, comme pour le crochet tunisien, on passe une boucle dans chaque maille, et l'on conserve toutes ces boucles sur le crochet; on revient sur ses pas, en faisant toujours 3 mailles en l'air, et, avec une quatrième maille en l'air, on passe dans une maille ou boucle du crochet, et on la laisse tomber hors du crochet; quand cette bande est terminée, on la coud, en trois rangées, sur les deux derniers tours du bord.

On réunit le *fond* et le *bord* par un tour de mailles simples, puis on dispose les ornements de perles blanches, en consultant notre dessin. Les perles sont enfilées sur du coton blanc pour les mailles roses, — sur du coton noir pour les mailles blanches; on peut supprimer ces ornements', et remplacer la frange de perles placée autour du pied de lampe par une frange de laine.

Bordure pour vêtements d'enfants, lingerie, etc.

On fait cette bordure sur du nansouk avec de la soutache

(*) Crochet n° 4; voir le n° 49 de l'année 1861.



LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal 56. Rue Jacob. Paris.

blanche, du coton blanc à broder, du coton rouge ou bleu. Les pois noirs sont faits au point de poste avec le coton de couleur; le reste de la broderie se fait au point de festons.

Bas de jupon. — Crochet et broderie.

MATÉRIAUX. — Galon blanc plat, très-troit; coton blanc à broder; coton à crochet nos 30 ou 40.

Cette bordure se compose d'entre-deux brodés et d'entre-deux au crochet. Ces derniers représentent des sortes d'écailles; on les fait en *allant* et *revenant* (c'est-à-dire sans couper le brin).

On fait une chaînette de 16 mailles, réunies en anneau; on le recouvre avec 10 mailles simples, posées à cheval sur l'anneau, et très-serrées; on retourne l'ouvrage.

2e *tour*. — 5 mailles en l'air, — une bride dans la deuxième maille du tour précédent (on a passé par conséquent une maille de ce tour); — * 2 mailles en l'air, — une bride dans la deuxième maille suivante; — recommencez trois fois depuis *.

3e *tour*. — 3 mailles en l'air, — 3 brides dans le premier vide du tour précédent, — 2 mailles en l'air; — recommencez trois fois depuis *; — ensuite 4 brides dans le dernier vide.

4e *tour*. — 3 mailles en l'air, — une bride entre les deux dernières brides du tour précédent, — * 3 mailles en l'air, — une bride dans le vide le plus proche, — 2 mailles en l'air, — 2 brides dans ce même vide; — recommencez trois fois depuis *; — 3 mailles en l'air, — 2 brides sur les deux dernières brides du tour précédent.

5e *tour*. — 3 mailles en l'air, — une bride sur l'avant-dernière bride du tour précédent, — * 4 mailles en l'air, — 2 brides sur le deuxième vide du tour précédent, — 3 mailles en l'air, — 2 brides dans ce même vide; — recommencez trois fois depuis *; — 4 mailles en l'air, — 2 brides sur les deux dernières brides du tour précédent.

L'une des écailles est terminée; on coupe le coton, et l'on commence l'écaille suivante, en faisant un feston composé de 10 mailles en l'air que l'on attache aux deux festons du milieu (composé de 3 mailles en l'air) du tour précédent (voir le dessin). Sur ce feston, on place, à cheval, 10 mailles simples, serrées, et l'on recommence le travail qui vient d'être décrit, depuis le deuxième tour. On continue de la même façon jusqu'à ce que l'on ait une *longueur* d'entre-deux suffisante pour l'usage auquel on le destine. On encadre cet entre-deux avec une chaînette de mailles en l'air piquées dans les brides et les mailles en l'air des côtés des écailles; entre chacune de celles-ci on fait 9 à 10 mailles en l'air; — ensuite on revient sur cette chaînette, en faisant une bride dans chaque maille.

Les rosettes de l'entre-deux brodé sont faites avec de la soutache ou galon fin et plat; le milieu de la rosette est fait au feston, avec œillet ouvert. Les pois sont au plumetis; les feuilles et boutons de la branche sont faits au feston. — Le jupon est terminé par un ourlet de 5 à 6 centimètres.

Nota. Cette bordure peut servir pour nappe d'autel, bas de surplis, etc.

BORDURE POUR VÊTEMENTS D'ENFANTS, LINGERIE, ETC.

BAS DE JUPON (CROCHET ET BRODERIE).

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe en taffetas uni (ou poil de chèvre, ou alpaga uni), couleur *cendre de roses* (gris rosé). Le bas de la jupe est découpé à dents, bordées d'un liséré de taffetas vert, et brodées de soutache verte; sous les *dents* se trouvent trois volants très-étroits en taffetas vert, tuyautés et découpés. Le corsage est brodé en soutache verte, et garni, sous les boutons, avec un volant ou ruche de taffetas vert. Ceinture à pointe par devant et par derrière, à deux pans inégaux, posés de chaque côté de la taille; ces quatre pans sont brodés à dents et volants verts, comme la jupe. Manches demi-larges, pareilles à la jupe pour la garniture; ruche de taffetas vert sur l'entournure de la manche. Col uni très-petit. Sous-manches à petites manchettes. Gants demi-longs en peau de Suède mauve maïs.

Toilette de jeune fille. Robe en mousseline rose imprimée. Au-dessus de l'ourlet deux plis, — une ruche en mousseline rose, *unie*, tuyautée, — trois plis, — une ruche, — trois plis, — une ruche, — encore trois plis; le tout occupant les deux tiers de la jupe. Corsage demi-décolleté, garni d'une ruche de dentelle blanche. Ceinture frangée en ruban rose. — manches larges, garnies de trois ruches et de plis, comme la jupe de la robe. Écharpe de mousseline blanche, avec entre-deux brodé. Chapeau *batelière* blanc, en paille de riz, de chez Mme Aubert, rue du Faubourg-Poissonnière, 46; le fond est entouré avec une écharpe de tulle noir, garni de dentelle noire, nouée derrière, avec longs bouts flottants; sur le devant, touffe de roses roses.

Cette forme de chapeau rond a triomphé de toutes les autres; on la fait en paille cousue, blanche ou brune, en paille d'Italie, en crin noir, blanc ou brun Lavallière; quelquefois le fond est un peu élevé, et le chapeau garni avec une longue plume; une frange de plumes est souvent posée sur le bord de la passe.

MODES.

La lingerie est, de toutes les branches de la toilette féminine, celle qui offre le plus grand nombre de modèles nouveaux ou du moins renouvelés. La mode des corsages inexorablement montants avait réduit le domaine de la lingerie. Aujourd'hui la majeure partie des robes d'été sont à corsages décolletés ou demi-décolletés, et l'on voit reparaître une foule de fichus et de guimpes plus ou moins riches, mais d'une forme presque toujours gracieuse. Les robes de foulard sont presque toujours à corsage demi-décolleté, plat. Les robes de mousseline imprimée, de mousseline blanche ou de mousseline de soie sont faites avec des corsages décolletés ou demi-décolletés, froncés sur les épaules, au bas du dos, et, vers la taille, par devant. On porte avec ces robes, lorsqu'elles sont en mousseline blanche ou imprimée, des fichus en étoffe pareille à la robe, — ou des fichus de mousseline blanche, ou enfin des guimpes montantes. Les robes de mousseline de soie, étant plus *parées*, sont généralement accompagnées de fichus de dentelle noire ou blanche, — de guipure ou de mignardise noire.

Les personnes maigres choisiront, parmi les différents modèles de ce genre, les guimpes à bouillonnés, alternant avec des entre-deux brodés ou de dentelle. Un velours noir *zéro* couvrira les coutures qui réunissent bouillonnés et entre-deux, lesquels peuvent être disposés perpendiculairement ou horizontalement, selon qu'on le préfère. Les très-jeunes femmes et les jeunes filles peuvent porter avec ces guimpes des manches assorties posées sous les manches courtes de la robe. Ce dernier détail est trop *jeunet*, passé trente ans. Les robes de grenadine noire, que l'on porte même hors du deuil, peuvent être faites de la même façon; mais alors la guimpe sera en tulle noir avec entre-deux noirs et ruche noire autour du cou.

Les fichus offrent une grande variété de formes; ils sont ronds ou pointus, demi-décolletés ou montants. L'alliance du noir avec le blanc subsiste toujours et subsistera bien longtemps, selon toute vraisemblance. Les dentelles noires et blanches se mélangent sur ces fichus; les velours noirs sont toujours employés comme ornement, même sur les fichus tout blancs. La mode a seulement répudié les chapeaux blancs entièrement recouverts de tulle noir. — Ils étaient trop commodes, *c'est ce qui les a tués!*

Depuis que la plupart des magasins de mercerie ont mis en vente des chapeaux blancs et noirs à 3 fr. 75 c., les femmes un peu élégantes ont dû renoncer à cette coiffure, économique sans doute, mais beaucoup trop répandue.

La mode, ayant égard à la saison actuelle, patronise les sous-manches non-ajustées. Le poignet en est assez large pour que la main passe au travers, et la garniture de ce poignet se compose souvent de ruches en tulle ou dentelle, si

la sous-manche est en tulle, — ou de ruches en mousseline, quand cette manche est faite en mousseline.

Ces manches offrent un inconvénient : elles aspirent sans cesse à monter; elles y réussissent facilement, et l'avant-bras apparaît nu; si l'on a un mantelet, la sous-manche disparaît, et son absence donne à la toilette un air de désordre qui est fort disgracieux; d'un autre côté, les sous-manches tout-à-fait larges, dites *pagodes*, sont inadmissibles dans la rue. Afin de concilier toutes ces exigences diverses avec la saison d'été, durant laquelle les sous-manches tout-à-fait fermées deviennent insupportables, il faut choisir parmi les modèles actuels la sous-manche dont la forme se rapproche de celle que l'on appelait jadis *duchesse:* le poignet en est large, mais il est garni avec une bande brodée assez haute, froncée, ou bien avec une dentelle; ce poignet est couvert d'un bouillonné traversé par un ruban étroit dont les deux bouts forment un nœud; il est superflu d'ajouter que l'on peut supprimer le bouillonné et le ruban pour les manches *négligées*.

On porte beaucoup de petits cols imperceptibles, laissant dépasser seulement deux ruches droites, tuyautées, en mousseline, ayant chacune 1 centimètre de largeur. On fait aussi des cols un peu ouverts pour accompagner les corsages ouverts en cœur.

Les mouchoirs garnis de dentelle ne peuvent être portés de jour. On remplace la dentelle par de petits volants brodés ou simplement festonnés. Les mouchoirs dits de *campagne*, ou de *négligé*, sont garnis avec un volant à tête, en batiste pareille au mouchoir. Ce volant est bordé de chaque côté avec un ourlet imperceptible, contenant une fine ganse ronde; cette même ganse forme la démarcation entre le volant et sa tête; les trois ganses sont ornées avec une couture en *croix* un peu espacée, exécutée avec du coton bleu. D'autres mouchoirs sont ornés d'un entre-deux étroit en dentelle de Valenciennes, formant, aux quatre coins, un médaillon rond ou ovale. L'un de ces médaillons contient les initiales; les autres sont ornés d'une fleurette brodée. La batiste est quelquefois découpée sous ces entre-deux; souvent aussi elle est conservée. L'entre-deux est ainsi *posé* sur le mouchoir même, et ce dernier genre, étant moins *voyont*, est aussi plus distingué. Dans tous les cas, ces mouchoirs sont garnis avec une dentelle très-étroite, de même origine que l'entre-deux. Quelquefois aussi l'entre-deux forme, aux quatre coins, un nœud avec ses boucles et ses bouts, et représente ainsi un ruban jeté sur le mouchoir. Il faut bien se garder d'adopter une excentricité exposée dans quelques vitrines et dédiée aux étrangers, c'est-à-dire les mouchoirs ornés de rubans bleus, roses ou lilas.

Nous publierons prochainement des dessins et patrons de bonnets demi-parés. Disons de suite que la forme ronde à fond tombant domine toujours, et que la garniture de tous ces bonnets, naguère répandue sur toute leur envergure, se rassemble sur le haut de la tête, et prend, à cette place, des proportions formidables. Les ruches, les nœuds, les touffes, tout cela se porte en avant. Les coiffures actuelles donnent aux femmes un aspect tout à fait héraldique; elles semblent copier la licorne qui figure sur l'écusson d'Angleterre.

On annonce un changement radical dans la forme des chapeaux : au lieu de continuer à s'élever, superbes et dominateurs, ils s'aplatiraient..... Jusqu'ici rien ne donne raison à ces vagues rumeurs. Ce n'est pas que j'approuve et que j'admire ces chapeaux érigés sur les joues, démesurément élevés sur le front;... mais enfin on les porte ainsi, et non autrement. J'ignore si quelques personnes, toujours désireuses de se singulariser, ont entrepris une lutte avec les formes actuelles. Ma mission doit être, si je ne me trompe, de rendre compte des lois adoptées par la majorité, non de m'occuper de cette minorité qui vise seulement à se faire remarquer; mais je m'applique aussi à étudier cette autre minorité qui sait choisir parmi les différents caprices de la mode, qui réprouve instinctivement, mais obstinément, toutes les excentricités éphémères et toutes les exagérations condamnables. Cette minorité n'a jamais adopté le clinquant, les paillettes de cuivre, les robes à queue portées dans les rues, les aigrettes posées sur le sommet de la tête. On ne la verra jamais puiser dans des boîtes à couleurs pour se teindre les cheveux, se peindre le visage et se noircir le tour des yeux; elle a résisté aux entraînements déplorables dont plus d'une femme, hélas! a donné l'exemple depuis quelques années. En un mot, si les Parisiennes conservent encore leur renommée de bon goût; si les femmes que l'on rencontre ont encore cet aspect à la fois modeste, élégant et simple, qui était autrefois l'apanage de *toutes* les Parisiennes, c'est à cette minorité qu'on le doit; elle est la gardienne fidèle, incorruptible, des bonnes traditions françaises; elle s'oppose à l'invasion du genre *saltimbanque*, et n'a tenté aucun de ces essais réprouvés par le bon sens public, qui, si égaré qu'il puisse être, est souvent ramené, par l'excès du ridicule, à la saine appréciation des choses; elle accorde à la toilette tous les soins réclamés par la grâce et la dignité féminine, mais elle ne se borne point *à vivre* par les affiquets et pour les affiquets, et ne soumet pas son existence au culte de la mode passée à l'état de fétiche.

EMMELINE RAYMOND.

CHRONIQUE DU MOIS.

Tous les chroniqueurs de cette saison sont au désespoir; ils avaient espéré combler le vide effrayant de l'été par des récits longs et variés, longs surtout, et le sujet se dérobe sous leurs lignes; ils comptaient éviter la disette qui se produit dans la morte saison, et trouver une pâture abondante dans la description des galeries consacrées à l'exposition de Londres... Espoir déçu! Illusion trompeuse! Néant des projets humains! L'exposition ne fait pas parler d'elle, et l'on n'y voit rien qui n'ait été vu, décrit, qui ne soit connu du monde entier. Le bâtiment afflige tout d'abord par sa laideur, qui est en progrès même sur celle de l'édifice que l'on appelle à Paris le Palais de l'Exposition. Ce progrès est inquiétant; si l'infini est partout (et on l'affirme), dans le beau comme dans le laid, notre génération est appelée à faire des stations douloureuses dans la voie qu'elle a embrassée; tout ce qu'elle construit prend inévitablement l'aspect d'une caserne, à moins cependant que cela ne copie une gare de chemin de fer. Le bâtiment de Londres, mieux avisé, a fait une fusion de ces deux styles affectés à des constructions, utiles sans doute, mais dont l'aspect n'est pas précisément en rapport avec les règles que le goût humain a fixées comme répondant au caractère de la beauté.

Lorsque l'on pénètre à l'intérieur de ce vaste édifice, on est, non pas ébloui, mais ahuri par un pêle-mêle dû au désordre qui règne encore dans un certain nombre de vitrines. Cependant l'on avance dans cette tour de Babel de l'industrie; on compte sur les dédommagements de la surprise, sur les compensations causées par le plaisir d'admirer : on admire sans doute, mais avec tiédeur, car l'on est déjà familier avec la plupart des objets exposés. L'exposition de la manufacture de Sèvres est bien remarquable... mais l'on a déjà vu ces vases bien souvent. — Les Gobelins ont envoyé des tapisseries magnifiques... mais on est si habitué à admirer ces tableaux!... Voici les vitrines de Christofle; — les vitrines placées au coin de la rue Louis-le-Grand contiennent des objets presque aussi remarquables. — L'exposition turque : les magasins du *Sultan*, sur le boulevard, sont tout aussi bien approvisionnés de tous ces produits de l'industrie orientale, fabriqués en France; ceux de Londres viennent de Turquie, cela est possible, — mais ils ont été envoyés de Nîmes, cela est certain. Voilà aussi l'exposition chinoise : celle-ci est authentique, mais elle ne peut soutenir une comparaison avec l'exposition de même origine qui s'offre à tous les yeux, dans tous les coins de Paris. Décidément, le meilleur moyen de voir l'exposition de Londres est de rester à Paris et d'explorer les boulevards.

La morale de l'expérience qui vient d'être faite, à propos d'*exposition*, est qu'il ne faut pas trop répéter ces exhibitions colossales; quelle que soit l'activité de l'industrie, elle ne peut se renouveler en un petit nombre d'années, et sa physionomie générale est toujours semblable à elle-même, tant qu'une génération nouvelle n'a point refoulé celle qui la précède, ou, tout au moins, n'est point venue, sinon remplacer le passé, du moins y mêler quelques éléments nouveaux. Ces expositions trop rapprochées rappellent les cadres exposés chez les photographes; on y voit cent cartes, autant de figures différentes, mais l'entourage reste le même : ici une dame s'appuie d'un air mélancolique sur un guéridon orné d'une jardinière en bambou, contenant un arbuste souffreteux. Est-ce la situation bien pénible, il est vrai, de cet arbuste asphyxié qui cause cette mélancolie? on l'ignore... On passe à la carte voisine : — autre figure, — même arbuste, toujours aussi malade, posé sur le même guéridon; seulement il était à droite, cette fois il est à gauche, et on ne le regarde plus du tout. Cette narration est un apologue : l'arbuste représente l'industrie, non que je veuille affirmer l'analogie en la cherchant jusque dans la langueur de l'arbuste, — la ressemblance s'arrête à ce point, — mais elle existe pleine et entière dans la reproduction identique de cet arbuste trop connu.

Du reste, si Londres a *son* exposition, Paris a *ses* expositions : c'est le musée Campana, classé en quelques semaines, et dans lequel on retrouve toute l'antiquité, depuis ses bijoux jusqu'à ses ustensiles de cuisine; depuis ses bustes, ses statues de Césars, jusqu'à ses tombeaux; depuis ses bas-reliefs jusqu'à ses verreries reproduisant tous les reflets irisés de la nacre; c'est l'exposition d'horticulture du département de la Seine avec laquelle vient lutter, au nom de la décentralisation, la même exposition du département de Seine-et-Oise, installée à Versailles, qui, par un étrange revirement des choses humaines, est devenu un faubourg de Paris; autrefois Versailles était le centre radieux, — Paris, l'annexe obscure; — une reine de France pouvait seule, à l'aide de nombreux relais disposés sur la route, se rendre en trente-cinq minutes de *son* palais de Versailles à l'Opéra. Aujourd'hui le plus modeste bourgeois parisien va visiter *son* palais de Versailles dans le même espace de temps.

Aux rois succèdent les vice-rois et les princes : Saïd-Pacha reviendra séjourner à Paris après une excursion à Londres et en Hollande; il doit y rester pendant plusieurs mois. On l'a rencontré chaque jour au bois de Boulogne, et l'on s'accorde à regretter qu'il ait quitté, à Paris, le costume entièrement blanc qu'il porte d'habitude en Égypte; on dit que ce costume est fort imposant dans son extrême simplicité; on n'en saurait dire autant de l'affreuse redingote européenne accommodée au goût oriental, c'est-à-dire tombant presque jusqu'aux pieds, comme les redingotes de cochers.

Ce moment est celui où les théâtres ne font guère parler d'eux; il est juste cependant de noter une exception, et de mentionner les efforts heureux faits par la nouvelle direction de l'Opéra-Comique; on lui doit une résurrection, — *Rose et Colas*, — et une œuvre nouvelle, *Lalla Roukh*, de M. Félicien David. Cette œuvre a eu la rare bonne fortune de plaire aux érudits et aux profanes, de charmer les savants et les gens frivoles; on y trouve une science qui n'a étonné personne, mais aussi des mélodies qui ont agréablement surpris tout le monde. La mélodie est en effet ce qu'il y a de plus rare à notre époque : trouver des mélodies en évitant la vulgarité et la réminiscence, les trouver sans les chercher, les produire sans effort, sans travail apparent, cela paraît être devenu à peu près impossible, si l'on en juge par les œuvres contemporaines; aussi a-t-on vu se former une école qui considère la mélodie comme un préjugé, et qui aspire à affranchir l'esprit humain des erreurs surannées qui lui ont fait considérer jusqu'ici la mélodie comme étant une alliée inséparable de l'harmonie. On comprend en effet que cette opinion nouvelle, si elle avait pu pénétrer dans le public, aurait de beaucoup simplifié les conditions reconnues nécessaires, jusqu'ici, pour décerner le titre de grand musicien; on devient harmoniste, — on naît mélodiste; — il est bien commode de se passer de l'aide de la nature, et de calculer mathématiquement la quantité de temps à employer, pour devenir, grâce à une certaine somme de travail, *un grand homme!* Malheureusement les préjugés sont tenaces et vivaces; si vigoureusement qu'ils aient été battus en brèche, ils tiennent encore, et, quoique l'on ait accablé d'épithètes dédaigneuses les adversaires de l'école nouvelle, quoiqu'on leur ait prodigué les termes les plus méprisants, on n'a pu encore les convaincre que le sens musical était une superfétation, une entrave pour l'inspiration, une lisière peut-être salutaire pour l'enfance de l'art, mais à coup sûr préjudiciable pour sa maturité. Sous quelque forme que la doctrine nouvelle se soit produite, brochures, livres, opéras, elle n'a pu transformer le goût général; qui s'en tient toujours au passé incarné dans Haydn, Mozart, Beethoven, Weber.

Lalla Roukh n'a point pactisé avec l'esprit de l'avenir; aussi le succès de cette partition a-t-il été remarquable. Les décors sont splendides, et les acteurs, heureux d'exécuter cette charmante musique, ont rempli leurs rôles à merveille. Mlle Cico est une ravissante *Lalla Roukh*; elle s'est montré actrice excellente et cantatrice remarquable. Le sujet de *Lalla Roukh* est simple, gracieux et amusant, tel que doit être le sujet d'un opéra-comique; il repose agréablement de tous ces librettos poudrés, à uniformes Louis XV et costumes *Pompadour*. La scène se passe en plein Orient, dans ces fantastiques contrées que nul n'a vues, et que tout le monde connaît. Lalla Roukh est une belle princesse, fiancée à un grand roi; elle voyage sous la garde d'une espèce de grand chambellan, en compagnie d'une adroite suivante, et se dirige vers la résidence de son futur époux. Elle est triste, préoccupée... Quel sera cet époux? A cette époque et dans ce pays, on n'avait pas l'habitude d'échanger les portraits des fiancés, et la première entrevue n'était pas toujours marquée par une surprise agréable; il sera peut-être violent, cruel, vieux et laid? Tous ces détails comptent pour rien lorsqu'il s'agit, en Asie, de marier une princesse; un roi est un roi; qu'importe le reste?

On veut distraire cette mélancolique princesse; on lui fait entendre un chanteur ambulant, qui en effet parvient à l'arracher à ses préoccupations, mais qui, en revanche, inspire beaucoup d'inquiétude au chambellan, gardien de Lalla Roukh. Cette inquiétude est assez fondée, car il est impossible d'être plus têtu et plus audacieux que ce musicien; il reparaît toujours, au risque de sa vie; il chante des airs charmants avec accompagnement de *guzla* (guitare orientale), enfin il exaspère ce pauvre chambellan.

La suivante de la princesse détourne l'attention de son gardien; Lalla Roukh revoit le musicien; — mais le chambellan paraît; il va procéder à une exécution sommaire, et faire cesser tous ces chants au moyen d'un coup de sabre, qui tranchera la tête de l'opiniâtre troubadour. — Celui-ci s'échappe; — la princesse, désolée, s'apprête à déclarer à son futur époux qu'elle ne peut l'aimer et qu'elle aime le chanteur. Le cortége du roi apparaît dans toute la pompe asiatique; — Lalla Roukh pousse un cri de joie: — le roi n'est autre que le chanteur.

Ce sujet convenait admirablement à la nature du talent de M. Félicien David, et l'on voit à la fraîcheur, à la netteté, à la grâce de sa composition, qu'il n'a eu à vaincre, dans le cours de son œuvre, aucun de ces obstacles nés de l'antagonisme des idées, de l'insuffisance du poëme et de la dissemblance des tendances.

L'Odéon a effectué sa clôture annuelle sur un succès assez grand : *les Parisiens de la décadence* (on avait eu la politesse de supprimer, pendant quelque temps, la

deuxième partie de ce titre), pièce de M. Barrière, avaient attiré de nombreux visiteurs; cette pièce était fort bien jouée par Mlle Rousseilh, MM. Brindeau, Thiron et Fassier. Les Parisiens, plus débonnaires que les originaux de Tartufe, ont été se voir jouer; ils ont entendu de bonnes vérités et les ont applaudies, prenant ainsi exemple sur la longanimité des personnages de cette pièce. En vérité, l'homme vertueux, Desgenais, produit un effet assez inattendu et tout à fait en dehors de celui qu'il se propose; pendant quatre actes, il injurie sans relâche, simultanément et séparément, tous les individus qu'il rencontre, et nul ne songe à le jeter par la fenêtre? Cela se comprendrait si ces différents personnages étaient ses protégés; pas du tout, ils sont ses protecteurs, et ils ne cessent pas d'employer leur crédit pour lui, et de lui rendre tous les bons offices qu'il sollicite. Ce n'est pas encore de la décadence; l'oubli et le pardon des injures est une vertu qui ne marche guère de pair avec tous les vices, et, lorsque l'on a assisté aux fureurs vertueuses du héros de la pièce, on ne peut s'empêcher d'éprouver quelque intérêt pour tous ces hommes corrompus, si débonnaires et si généreux.

EMMELINE RAYMOND.

NOUVELLE

LE DÉMON DES PRAIRIES *.

Suite.

Le soleil venait de se coucher, lorsque Marie entendit frapper à sa porte; elle pria d'entrer: c'était Mac Grégor. A sa vue, elle ne manifesta aucun signe d'étonnement; on eût dit qu'elle attendait sa venue. « Je suis vraiment désolé, » lui dit-il, de n'avoir pu m'acquitter de votre commission auprès de votre père; mais il était sorti pour aller faire une excursion le long du fleuve. Il est probable pourtant que nous le verrons revenir pour l'heure du dîner. — Puis-je vous offrir mon bras, Marie?

— Je vous suivrai, » lui répondit tranquillement la jeune fille, et, déposant le livre qu'elle tenait à la main, elle s'avança vers la porte, accepta sans hésitation le bras que lui présenta Mac Grégor, et se laissa guider par lui à travers plusieurs corridors jusqu'à la salle à manger.

Cette pièce avait été entièrement remise à neuf. La table était chargée d'une surabondance de fruits, de gibier et de poissons, qui prouvait que, du moins, au milieu de cette solitude, on ne manquait de rien. — En haut de la table, se trouvait Hattie, à côté d'une théière fumante et d'un beau service à thé. Elle examina attentivement les nouveaux arrivés, tandis qu'à l'autre bout de la table, l'intendant, la main appuyée sur le dossier de sa chaise, contemplait comme en extase la jeune fille.

« Il faut vous contenter de ce que nous pouvons vous offrir, dit Mac Grégor. Notre Hattie est une servante modèle, mais, dans ce désert, il n'y aurait rien d'étonnant qu'elle eût perdu quelque peu de son ancienne habileté. »

Marie se tourna vers Hattie et lui adressa un regard plein de bienveillance; celle-ci y répondit en souriant et en s'inclinant légèrement.

« Il faut aussi que je vous présente M. Allister, notre intendant et premier ministre, qui se désole de n'avoir pu encore vous serrer la main. » Marie s'avança aussitôt vers celui-ci, et sa physionomie prit une expression d'affabilité et de douceur dont Mac Grégor lui-même fut surpris. « Hattie m'a déjà parlé de vous, monsieur Allister, » lui dit-elle en lui tendant une main que l'intendant porta respectueusement à ses lèvres. « Je pense que nous deviendrons bons amis aussi. » Elle se mit ensuite à la place que lui désigna Mac Grégor.

Celui-ci ne revenait pas de l'aisance qui régnait dans tous les mouvements de Marie; son embarras n'en devenait que de plus en plus grand; aussi l'arrivée de Brown lui parut-elle fort opportune. « Vous faites bien de rentrer, » lui dit-il, « mettez-vous à table, et réparez le temps perdu. Désormais notre nouvelle maîtresse de maison veillera à ce que tout se passe plus en ordre. »

Marie se contenta de jeter sur son père un long regard, puis elle tint les yeux baissés sur son assiette.

Le repas se passa en silence jusqu'à ce que l'intendant se levât sans bruit. « Nous nous reverrons toujours à table, monsieur Allister, » lui dit Marie; je désirerais que vous me fissiez faire plus intime connaissance avec le jeune cheval que j'ai monté ce matin; car il est probable que ces messieurs n'auront pas toujours le loisir de m'accompagner dans mes promenades. — Ainsi donc, dès que vous pourrez disposer d'une demi-heure, je vous serai obligée de me le faire savoir.

— Avec le plus grand plaisir, mademoiselle, et, si vous le désirez, nous pourrons commencer dès aujourd'hui, » répondit M. l'intendant rayonnant de joie. Il quitta ensuite la salle, et Mac Grégor, se tournant vers la vieille Hattie, qui se tenait toujours immobile à sa place: « Ne vous gênez pas pour nous, Hattie, » lui dit-il; « nous avons presque fini notre déjeuner, et il est possible que nous restions encore longtemps ici à causer. » A ces mots, la femme de charge se leva et suivit l'intendant.

« Me permettrez-vous, Marie, de vous remercier de l'affabilité et de la bienveillance que vous avez eues pour ces deux personnes? » dit Mac Grégor après quelques instants de silence et en émiettant son pain entre ses doigts.

« Me remercier? » réplique la jeune fille en le regardant avec étonnement. « Mais, ainsi que cela a été convenu entre nous, ce n'est qu'une comédie que je joue et que je continuerai à jouer tant que je serai enchaînée à cette habitation. Pourquoi me remercier? Vous m'avez promis que mon rôle ne vous donnerait aucun droit sur moi; qu'il n'entraînerait aucune conséquence; et comme mon père, de son côté, paraît vouloir prendre part à cette comédie, il faut bien que je continue mon personnage jusqu'au bout.

— Ainsi donc, je ne puis même vous remercier, » dit le jeune homme, « et combien de temps pensez-vous rester en scène sans arriver au moindre résultat?

— Mon père pourra sans doute vous le dire, » réplique Marie avec calme. « Dans combien de temps penses-tu, mon père, pouvoir me ramener au monde civilisé, puisque ici, comme tu peux en juger par toi-même, je ne suis bonne à rien? Je puis parfaitement remplir la place d'institutrice; je ne te serai donc nullement à charge. »

Ces mots firent pâlir Mac Grégor, qui baissa la tête. Quant au vieux Brown, il continua à couper sa viande, tout en branlant la tête.

« Une fois pour toutes, laisse donc de côté ces folles pensées. On ne fait pas dans la Prairie un voyage de douze cents milles pour revenir le lendemain sur ses pas. Apprends d'abord à connaître la vie qu'on mène ici; habitue-toi à cette maison et à ses habitants, et laisse aller les choses à leur libre cours. Pourquoi ne pas renoncer à cet esprit d'opposition qui te fait tout voir sous un mauvais jour? Tu sais bien que personne ne te forcera à faire ce qui te déplaît; mais je t'avouerai franchement qu'un voyage pour retourner dans l'Est me semble, pour le moment, totalement impossible. »

Marie avait regardé fixement son père tout le temps qu'il lui parlait; ses yeux s'étaient agrandis, tandis qu'une légère pâleur avait envahi ses joues. « C'est bien, » dit-elle; « maintenant, du moins, je sais tout à fait à quoi m'en tenir. »

Elle se leva, et Mac Grégor en fit autant. « Donnez-moi votre main, Marie, » lui dit-il, « et acceptons ce qui est inévitable, puisque nous ne pouvons pas faire autrement. A quoi bon nous rendre mutuellement la vie impossible? Prouvez-moi que vous savez vous-même mettre en pratique la philosophie dont vous m'avez entretenu ce matin. »

Marie le regarda sévèrement et mit sa main froide dans la sienne. « Soyez assuré, Monsieur, » lui dit-elle, « que je sais envisager les choses telles qu'elles sont, et que, sous ce rapport, vous n'aurez jamais à vous plaindre de moi! »

Puis, se dirigeant vers la porte, elle disparut après avoir adressé un léger « bonsoir » à ses hôtes.

A partir de ce moment, un observateur attentif eût été frappé de la singularité de la vie qu'on mena au fort. Marie semblait s'être tracé un plan dont elle ne s'écartait jamais. Aussitôt que Mac Grégor et son père, le matin, quittaient le fort accompagnés de nombreux serviteurs pour se livrer à des arpentages ou autres travaux que nécessitait la fondation de leur nouvelle colonie, elle faisait savoir à l'intendant qu'elle désirait voir son poney, qui ne tardait pas à lui être amené tout sellé et tout bridé. Les premiers jours elle s'était contentée de caresser l'animal dans la cour intérieure, de le flatter, de lui donner du sucre et de l'habituer à sa voix; en même temps elle s'entretenait avec l'intendant, le questionnait sur le pays, sur les Indiens, la vie dans le fort; elle s'informait des provisions, du lieu où on allait les chercher; enfin, grâce à son affabilité et au charme de ses manières, elle avait presque ensorcelé le vieux M. Allister, peu accoutumé à de pareilles aménités. — Mais lorsque l'intelligent poney eut commencé à reconnaître la voix de sa maîtresse et à obéir à ses moindres volontés, un beau jour, à la grande frayeur de l'intendant, elle descendit seule à l'écurie, détacha l'animal et le lâcha dans la cour, où, après l'avoir appelé, et après quelques infructueuses tentatives, elle parvint à lui passer la bride. Le lendemain, elle voulut renouveler ses essais de la veille, et trouva l'écurie nettoyée et balayée à fond. Une semaine plus tard, le poney, entièrement habitué à sa maîtresse, la suivait partout comme un petit chien.

Dans les premiers jours, des regards indiscrets épiaient de tous côtés les moindres mouvements de la jeune fille, en se dissimulant pourtant autant que possible. Marie fit semblant d'abord de ne pas s'en apercevoir; mais, à la longue, cette curiosité finit par lui devenir importune. Un matin, elle sella elle-même son cheval, et comme Mac Allister lui offrait son concours, elle le refusa, en alléguant que, quand on demeurait au désert, il fallait apprendre à se servir soi-même. — Toutefois elle le pria de lui ouvrir la petite porte par laquelle on sortait sur les derrières du fort, au fond de la cour.

« Je ne m'éloignerai pas du fort, il ne peut donc y avoir aucun danger, » lui dit-elle, en voyant une légère expression d'inquiétude sur le visage du vieil intendant. « Tout ce que je désire, c'est de pouvoir me livrer à mon plaisir, sans que la curiosité des gens du château vienne le gâter. » En disant ces mots, elle partit au petit galop de son cheval, le caressant de la main, et le maniant avec une telle habileté que Mac Allister se sentit complètement rassuré.

A partir de ce moment, l'espace resté libre sur les derrières du fort fut l'endroit où chaque jour Marie vint se livrer à sa distraction habituelle, et promener son cheval. Bientôt même Mac Allister lui laissa le soin d'ouvrir et de refermer la petite porte.

A midi on se réunissait dans la salle commune pour y prendre le repas, et jamais Marie ne manqua de s'y rendre. Elle y restait même quelquefois après les repas, quand Mac Grégor lui témoignait le désir de jouir plus longtemps de sa présence. — Tant que la conversation roulait sur des choses ordinaires, sa figure, ainsi que ses paroles, prouvaient qu'elle se trouvait à son aise. Elle paraissait même ne prêter aucune attention au ton d'intimité avec lequel Mac Grégor lui parlait. Dans l'après-dîner, alors que la chaleur retenait les hommes au fort, elle se renfermait dans sa chambre et s'y entretenait avec Hattie, qui lui racontait mille anecdotes sur les commencements de leur installation en ce pays, et lui parlait souvent de la famille de son maître. Parfois cependant elle se laissait aller à l'accablement et au découragement; mais elle surmontait ces faiblesses passagères.

Mac Grégor avait laissé à Marie toute liberté pour la tenue de la maison, et les serviteurs avaient reçu ordre d'obéir à ses moindres désirs. Il savait à quelle distraction la jeune fille se livrait chaque matin, et se réjouissait de lui voir au moins prendre intérêt à quelque chose. Malgré son intimité apparente avec la jeune fille, malgré l'aisance avec laquelle il lui tenait compagnie, il régnait pourtant dans toutes ses actions un tel air de déférence et respectueuse attention, que maintes fois les regards de Marie ne purent s'empêcher de lui en témoigner sa reconnaissance.

Un jour même, Marie, en se rendant à l'écurie, y trouva une selle magnifique pour dame, et une bride mexicaine, richement ornée et garnie de plaques d'argent. A cette vue, elle resta quelque temps indécise, puis elle pria Mac Allister de vouloir bien aller lui chercher son ancienne selle, sous prétexte qu'elle y était habituée. Au déjeuner elle eut le regard triste, et secoua la tête; et ce fut à peine si, pendant tout le repas, elle prononça quelques paroles.

Quant à Brown, il ne semblait prêter aucune attention aux façons d'être des deux jeunes gens, et paraissait complètement absorbé par ses occupations d'arpentage et de défrichements. Si parfois, pendant le dîner, il prenait la parole, ce n'était que pour parler des nombreux avantages qu'il découvrait dans le pays pour la fondation de la ville projetée.

Du reste, la vie générale dans le fort était tranquille et monotone, à en juger d'après les apparences. Si quelqu'un se livrait à des observations d'un autre genre, ce ne pouvait être que la vieille Hattie, qui, plus d'une fois, en entrant dans la chambre de Marie, avait trouvé la jeune fille assise, affaissée sur elle-même, et qui, en outre, n'avait pu s'empêcher de voir les efforts qu'en pareille circonstance Marie était obligée de faire sur elle-même pour paraître dans son assiette ordinaire.

Ce fut ainsi que s'écoulèrent les quatorze premiers jours. La matinée du quinzième fut la première où le ciel, jusqu'alors sans nuages, parut vouloir se voiler. Un léger brouillard enveloppait toute la contrée d'une teinte grisâtre. Ce changement de temps sembla produire une certaine influence sur la jeune fille; car depuis longtemps elle paraissait attendre, dans un but quelconque, que les hommes quittassent le fort.

Elle put croire pourtant qu'on avait renoncé, pour cette fois, aux occupations habituelles de la matinée, car, depuis deux heures déjà, on aurait dû avoir quitté le fort, et cependant rien n'indiquait qu'on se préparât à sortir. Cette infraction aux usages ordinaires n'avait rien d'effrayant; cependant la jeune fille ne pouvait se rendre compte de l'inquiétude que lui faisait éprouver ce retard. Déjà même elle se consultait pour savoir si elle n'allait point descendre faire sa promenade ordinaire à cheval, quitte à se voir rejointe par Mac Grégor, lorsqu'une servante vint la prévenir que celui-ci, ainsi que M. Brown, désiraient avoir avec elle un entretien de quelques instants. Cette nouvelle causa une légère inquiétude à la jeune fille; relevant la tête, qu'elle avait tenue baissée quelques minutes, elle dit:

« Faites savoir à ces messieurs qu'ils peuvent monter, » et elle les accueillit avec son calme habituel.

« Bonjour, mon enfant, » lui dit Brown en prenant une chaise; « asseyons-nous, car nous avons à causer sérieusement.

— Asseyez-vous, messieurs, » dit Marie. « Mais, si le sujet dont vous avez à m'entretenir est aussi important que vous le dites, je ne vois pas trop de quelle utilité peut vous être mon faible avis.

— C'est que précisément l'affaire dont il s'agit ici te concerne tout particulièrement, » lui répondit Brown, en passant la main sur son front, tandis que Mac Grégor s'asseyait non loin de lui. « Hier soir nous avons reconnu que, pour la réussite de notre entreprise, il était indispensable que je fisse une absence de quelques jours. Or la distance où nous nous trouvons de tout endroit habité fait que ce voyage pourra durer de deux à trois mois. Tu dois donc comprendre, chère enfant, que cette absence va rendre complétement impossible par là la position où tu te trouves actuellement. Tant que j'ai été près de toi, personne n'avait rien à y redire; mais une jeune fille restant seule.....

— Inutile, mon père, d'en dire davantage, » répondit Marie brusquement. « Mais puisque, ainsi que vous me l'avez déjà fait entendre, il m'est interdit de vous accompagner dans votre voyage, et même de retourner à la ville la plus voisine, ne puis-je ici, sous la surveillance de la vieille Hattie, remplir un emploi quelconque dans le fort, jusqu'à ce qu'il se présente une occasion de sortir de cette position et de quitter ce pays?

— Voulez-vous me permettre de dire un mot, Marie? » dit le jeune homme, en attachant sur Marie un regard plein de tendre supplication. « Rien de ce que vous demandez en ce sens n'est possible; et puisque maintenant j'ai été à même d'apprécier combien votre aversion pour moi est profonde et sérieuse, je vous avouerai que je suis douloureusement affecté de vous voir dans une position dont il vous est impossible de sortir à votre gré. Vous placer ici, chez moi, dans une position subalterne, cela ne se peut. C'est renoncer, de ma part, à tout projet d'union ultérieure. — Ce serait vous faire entrer dans la classe des subordonnés, et, au lieu d'un adorateur, vous vous verriez exposée aux sollicitations de vingt autres personnes, et il me serait im-

* Voir les nos 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20 et 21.

possible de vous défendre contre leurs tentatives. — Vous pouvez déjà vous faire une idée de ce que pensent les gens du fort, d'après l'opinion d'Hattie, dont cependant vous avez su gagner l'amitié. Usant des droits que lui donnent ses anciens services, elle m'a parlé hier de vous, et fait comprendre qu'elle regardait comme peu convenable, surtout à cause des gens qui nous servent, de garder si longtemps chez moi une jeune fille sans faire part de notre prochaine union. — J'ai confié à cette ancienne amie, à cette femme qui m'a élevé, la position singulière dans laquelle nous nous trouvions tous deux. Elle m'a avoué que déjà elle s'en était doutée, mais qu'elle ne pouvait s'imaginer qu'une jeune fille de bonne foi pût, envers un galant homme, pousser la plaisanterie jusqu'à le suivre dans le désert sans avoir auparavant fait de sérieuses réflexions.

— Assez, Monsieur! » s'écria Marie, pâle d'indignation, « ce n'est pas vous que j'ai suivi ici, mais mon père.

— Et croyez-vous donc que telle a été ma pensée? » répliqua chaleureusement Mac Grégor. « Vous ne pouvez pourtant pas m'en vouloir si la facilité avec laquelle vous avez consenti à ce voyage a pu me donner une lueur d'espérance. Dès que j'ai été à même de reconnaître mon erreur, je n'ai point voulu insister auprès de vous. J'ai attendu que vous fussiez initiée à notre genre de vie, dans l'espoir que vous reconnaîtriez à la longue que votre union avec un honnête homme qui vous aime est le seul bon moyen de sortir convenablement de la position difficile dans laquelle vous vous trouvez. — Mais le départ de votre père nous force à précipiter votre décision... Et maintenant, mademoiselle Marie, dites-moi franchement ce que vous voulez faire? Voulez-vous confier votre destinée à un homme qui fera de votre bonheur l'unique objet de sa vie? Si vous y consentez, soyez persuadée que l'avenir se chargera de vous inspirer pour moi des sentiments d'affection dont vous croyez constater l'absence maintenant. Si pourtant vous persistez dans votre refus, dites vous-même quelle résolution vous voulez prendre; car, en mon âme et conscience, je ne sais quel conseil vous donner. »

Marie, les yeux fixés à terre, restait immobile. Un long silence suivit les paroles de Mac Grégor. La jeune fille, perdue dans ses réflexions, semblait avoir complétement oublié la présence des deux hommes.

« Eh bien! mon enfant, » lui dit enfin Brown, « décide-toi; je ne puis que constater la vérité des paroles de mon ami; et, à moins que tu n'exiges que, pour un caprice de ta part, je renonce aux brillantes affaires qui se préparent ici, je ne vois d'autre moyen de sortir d'embarras que celui que je t'ai proposé d'abord. »

Marie se leva lentement.

« J'espère, » dit-elle, « que vous m'accorderez au moins quelques heures de réflexion pour me préparer à une décision que, jusqu'ici, j'avais regardée comme inadmissible. Je regrette seulement que des questions aussi délicates soient déjà un sujet de conversation pour les gens de la maison. — Je demande aussi qu'il ne soit rien changé aux habitudes du fort; tout changement ne ferait qu'augmenter la contrainte à laquelle je me trouve déjà exposée.

— Ma chère Marie, » se hâta de dire Mac Grégor, « je n'ai parlé qu'à Hattie, qui est pour moi une seconde mère, et qui tient à honneur de n'échanger aucune confidence avec les autres domestiques.

— Je ne changerai moi-même rien à mes habitudes, » continua la jeune fille, comme si elle n'avait point entendu Mac Grégor; « veuillez donc en faire autant, messieurs, si vous ne voulez pas me désobliger. — Ce soir, je vous ferai connaître ma décision.

— Personne ne vous dérangera, Marie, » dit le jeune homme. « Ne vous affligez point trop, et ayez confiance en moi. » Puis, ayant vainement attendu une réponse, il sortit avec son ami.

O. RUPPIUS.

(*La suite prochainement.*)



L'Espagne est sa patrie, et le ciel son séjour :
Au Carmel on peut voir ses vertus et sa gloire
Perpétuer encor sa virginale cour;
Sept lettres de son nom rappellent la mémoire.
Transposez, combinez, lecteur ingénieux,
De ce glorieux nom l'élément septénaire;
Des différents objets que par ces divers jeux
Il présente à l'esprit, je vous sers l'inventaire :
Une femme biblique, épouse d'un grand roi,
Juive, dont un poëte illustra notre scène;
Trois antiques héros dont la Fable fait foi :
Un compagnon d'Hercule, élevé dans Trézène,
Vainqueur du Minotaure; un roi de Thrace, ô dieux!
Qu'un horrible attentat fit transformer en huppe;
L'épouse, en l'âge d'or, de Saturne le vieux...
Le soin de deviner déjà vous préoccupe;
Paix, allons avec calme et prenons notre temps.
D'abord, fixez un point sur la rose des vents;
Puis, sur la gamme, un signe de musique;
Sur les flancs de l'Aunis, une île aux bords salins;
Dans le grimoire aranéologique,
Un monstre aux bras crochus, un forban des jardins...
Vous n'êtes pas au bout, un peu de patience :
Cherchez dans l'almanach, à l'article *saison ;*
A l'école, un signal invitant au silence;
Dans la vieille grammaire, un trio de pronoms
Personnels, possessifs, choisissez aux deux nombres;
Deux interjections pour des temps gais ou sombres;
Dans la chronologie un terme de départ;
Dans l'harmonie, un mot latin de mise
Pour ordonner après *bis* la reprise.
Trouvez un pauvre sire, hélas! sentant la hart;
Une conjonction dite copulative;
Un adverbe impliquant valeur superlative;
Ce qui remplit la terre et le haut firmament;
L'œuvre du joaillier qui monte un diamant;
Un outil dentelé servant au labourage;
Un moderne instrument pour le bois de chauffage;
Un grain noir dont, parfois, les pigeons sont friands;
Une horde féroce, un amas de brigands,
Dont Auguste purgea la Gaule cisalpine;
Un peuple auquel la soie emprunta l'origine
De sa belle industrie et jusques à son nom;
Le résultat de la soustraction;
Un arbre des grands bois à quadrivalve amande;
Un engin où sont pris les poissons, les oiseaux;
La rivière abreuvant l'Avranchin de ses eaux;
La langue que parlait, à son berceau, l'Irlande;
Une antique cité d'où jadis prit l'essor,
Sous le ciel d'Italie, une illustre famille,
Qui naguère, à Modène, était régnante encor;
Ce que soutient toujours l'étudiant qui brille,
Dans l'université quand il veut prendre rang;
Certaine particule accompagnant les grades,
Dans les cinq facultés, pour les doctes pur sang.
Avant de renoncer à mes instincts nomades,
Quittons la terre, allons vers le céleste azur,
Afin d'y respirer l'élément le plus pur;
De mon imbroglio si le jeu vous fatigue,
Redescendons chez nous, vite, j'y consens, bon!
A vos nerfs excités à débrouiller l'intrigue,
J'offre l'esprit subtil qu'enferme mon flacon.
Or çà, que contient-il? — respirez à votre aise.
De mon délire, enfin, pour corriger l'excès,
D'un arbuste chinois, suivant la mode anglaise,
Prenez l'infusion, c'est mon plus doux succès!

Th. TRESSENS,
Institutrice communale, à Cabrerets (Lot).



LES VOIX POUR TOUS.

La feuille qui tombe,
L'âme qui succombe,
Le nid de colombe
Et la ruche à miel,
La source féconde,
La foudre qui gronde
Et la terre et l'onde,
Tout parle du ciel.

La nuit qui s'achève,
Le jour qui se lève,
Le temps qui, sans trêve
Comme sans effort,
De l'heure qui passe
Emporte la trace
Qu'une autre heure efface,
Tout mène à la mort.

Le penseur qui veille,
L'enfant qui s'éveille,
La rose vermeille,
Le monde en tout lieu,
Le fils que l'on aime,
Le grain que l'on sème,
Le doute lui-même,
Tout parle de Dieu.

Edme SIMONOT.



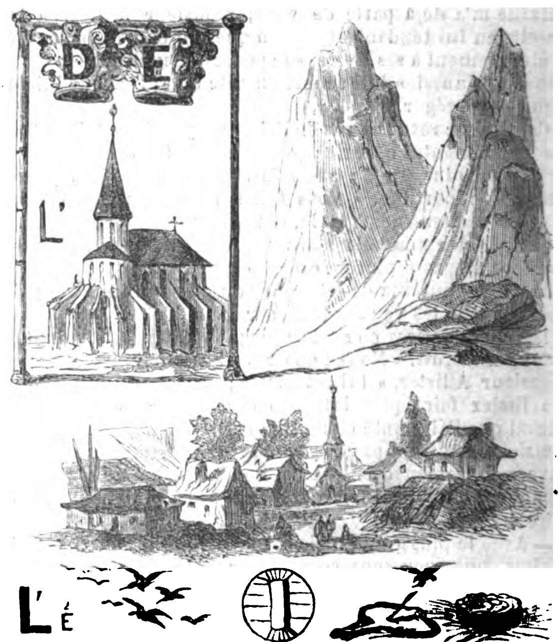
Bérénice. Impossible, ainsi que je l'ai répété bien souvent, de répondre dans le prochain numéro: dès qu'un numéro a paru, l'autre est sous presse. Le n° 78 de la présente année contient un mantelet-châle, que l'on exécute en étoffe pareille à la robe, mousseline ou barége. Impossible de faire un *saute-en-barque* en mousseline. On porte beaucoup d'écharpes *droites*, en mousseline blanche, ou étoffe pareille à la robe : ces écharpes ont 2 mètres 50 centimètres de longueur, 55 à 60 centimètres de largeur; on les garnit avec une frange, si elles sont en soie; avec de la dentelle pour celles de mousseline blanche, et principalement de la guipure, plus ou moins large, avec des volants, pour les mousselines imprimées et les baréges; merci pour cette aimable lettre. — *Une orpheline.* La maison Guigné-Dusacq, rue du Bac, 46, se chargera de remettre à neuf le châle en question; les bordures sont trop étroites; il faudra que l'on arrange ce châle en carré; la même maison exécute ce travail; mais une jeune fille ne peut porter un châle de cachemire avant 25 ans. — *Une abonnée toujours contente.* Bonne épigraphe et bonne lettre. Le cachemire a près de 1 mètre 50 centimètres de largeur, ce qui est suffisant pour un châle, sans que l'on ait rien à y ajouter; le châle doit être étagé; l'entre-deux est cousu seulement jusqu'à la place recouverte par le dessus du châle; je préfère la guipure noire; elle s'accordera mieux avec l'entre-deux. Le châle de dentelle peut être doublé en *florence;* la doublure noire l'alourdirait; on peut la mettre blanche; cela est fort joli, tout à fait à la mode, et commode pour l'harmonie des couleurs de la toilette. — *Lisbonne.* Peut-être. — *Thonon.* Aimable lettre qui me touche vivement. La boîte du dessinateur n'était pas prête: de là un retard qui a cessé depuis longtemps, à ce que l'on m'affirme. — *L. P.* Le rôle de demoiselle d'honneur se borne à accompagner la mariée à l'église, et à quêter, si la mariée n'a point de sœurs qui remplissent cette mission. Le nombre des descriptions de toilettes a été augmenté : chaque numéro en contient plusieurs. Il faut choisir une toilette fort simple, en mousseline de soie ou taffetas léger, garnie d'une toute petite ruche de ruban ou de taffetas, avec écharpe semblable à la robe. — *Une nouvelle abonnée* a reçu un alphabet pour linge de table; on marque les serviettes dans le coin, en biais. — *Une grand'mère, château de B...* Cela est malheureusement impossible; la *très*-grande majorité de nos abonnées s'insurgerait si l'on supprimait les patrons et autres travaux pour se consacrer à la tapisserie, qui est sans doute un ouvrage fort agréable, mais non pas de première utilité. J'espère publier les dessins désirés, mais non séparément, par conséquent non coloriés, ce qui est impossible dans un journal hebdomadaire, au prix et avec les frais du nôtre. — *Une montagnarde* doit se préserver de la composition en question: *il n'y en a point* qui soit efficace et inoffensive. — *Héva.* Le bournous arabe appartient aux toilettes négligées et aux sorties de spectacle. — *Comtesse de L., une nouvelle abonnée,* recevra le dessus de pelote en mignardise. Pour l'autre objet, s'adresser à M. Simart, rue Rambuteau, 64. — *Georgina W.* Les robes de mousseline ne peuvent être sans volants, à moins que l'on n'y fasse deux plis de 12 et de 10 centimètres, bordés d'une dentelle très-étroite; les volants sont infiniment plus jolis. — *N° 11601, Dou..* La toilette indiquée est tout à fait convenable. Nous ne pouvons publier de composition musicale excédant une page. — *Une lyre brisée.* Mille regrets; nous ne publions pas de vers autres que ceux relatifs aux énigmes, charades, etc. — *Le jour de mes 16 ans.* Le n° 52 de l'année 1861 contient les chaussons que l'on désire. — Trois petits volants couvrant un espace de 20 centimètres. — Oui, sans doute, pour l'écharpe. — *N° 2057.* Impossible, à mon grand regret; le journal tout entier (non plié) ne suffirait pas pour le bouquet au crochet pour édredon, et l'on ne pourrait publier une partie du bouquet : il serait indispensable de le faire paraître *in extenso.* — *N° 11177, Prunzeu.* M. Sainfoin s'est piqué d'honneur, il a écrit; quant à son portrait, on pourra peut être se le procurer prochainement. — *N° 6406.* Plusieurs volants. Oui, sans doute, pour la guipure noire étroite, cela sera fort joli; mais il faudra monter la jupe sur un *dessous* de taffetas ou de grosse mousseline de même nuance que le barége; la couleur est trop foncée pour être posée sur un jupon blanc. La lettre a été remise à M. Lebaleur, qui doit avoir répondu. *N° 13668, Mme la comtesse du C...* Costume de petit garçon de 2 ans : jupe et chemise bouffante, en foulard de couleur unie, écru ou bleu. Chaque numéro contient des descriptions de garnitures pour robes. Toutes les robes, même celles de mousseline, sont faites à plis : les fronces ont disparu.

Bruxelles, M. Van.... Le conseil que l'on nous donne pourrait nous être funeste; notre abonné ne tient pas compte des ravages épouvantables que causerait la vanité blessée, et du ressentiment que nous exciterions en froissant l'amour-propre de ceux qui ne verraient pas leurs bouts-rimés dans nos colonnes. Si nous trouvons un compositeur, nous lui proposerons les vers que l'on nous a envoyés, pour être mis en musique. Le Saut du Cavalier trouve beaucoup d'amateurs. — *Une abonnée à la Haye.* Rien ne s'oppose au saute-en-barque; ce vêtement convient à tous les âges; on le garnit avec une ruche de 2 à 3 centimètres en taffetas tuyauté, si le vêtement est en taffetas, ou bien de galons, de broderie en soutache, etc.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typ. de Firmin Didot, imprim. de l'Institut et de la Marine, r. Jacob, 56.

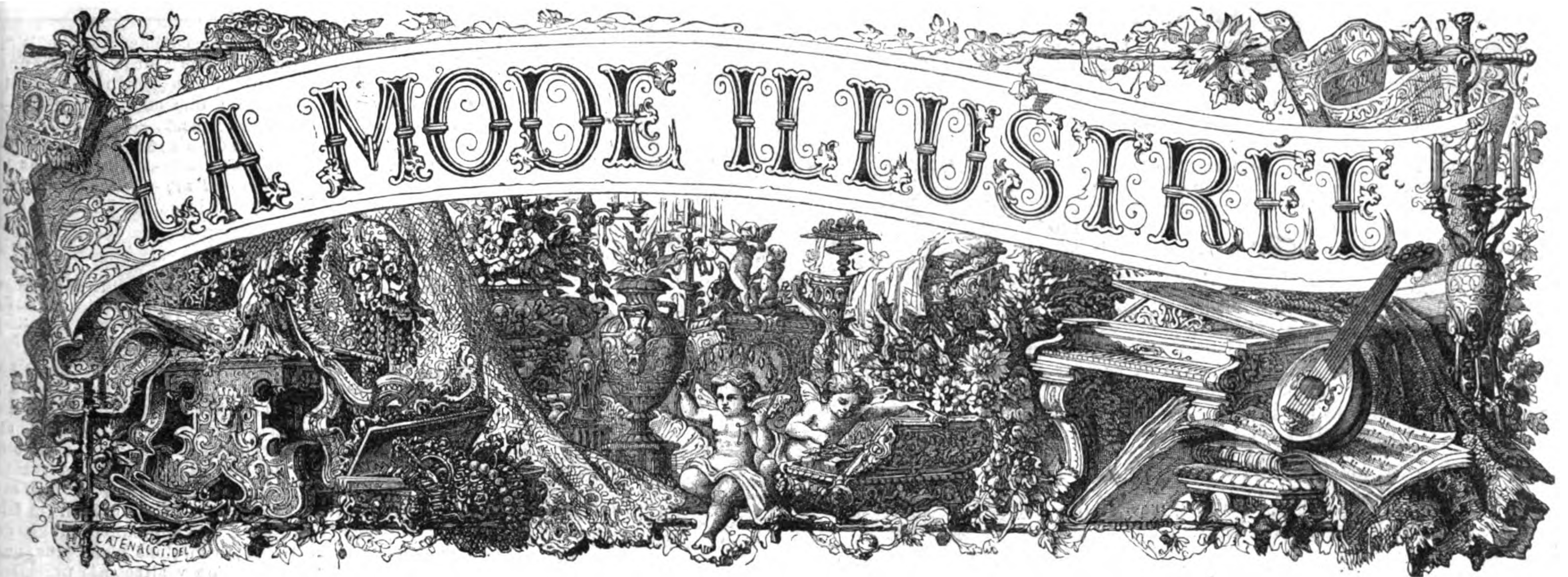
RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Les efforts que l'on fait dans le chemin du bien sont rarement stériles.

N° 25. TROISIÈME ANNÉE. 23 juin 1862.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, 50 centimes. AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE SAMEDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND.
Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (*Pour l'étranger le port en sus*). —

Dessin au crochet,

GUIPURE D'IRLANDE, POUR VOILE DE FAUTEUIL, ETC.

Voici l'un des plus jolis dessins que l'on puisse faire; il servira pour voile de fauteuil, etc. Exécuté avec du coton, ou fil d'Irlande n° 100, on pourra en composer des pelotes ravissantes, posées sur du taffetas rouge ou bleu. — On pourra aussi employer ce dessin pour garnir des nappes d'autel, surplis, etc. L'effet de ce dessin est fort riche ; il imite parfaitement les vieilles guipures, et sa solidité est à toute épreuve.

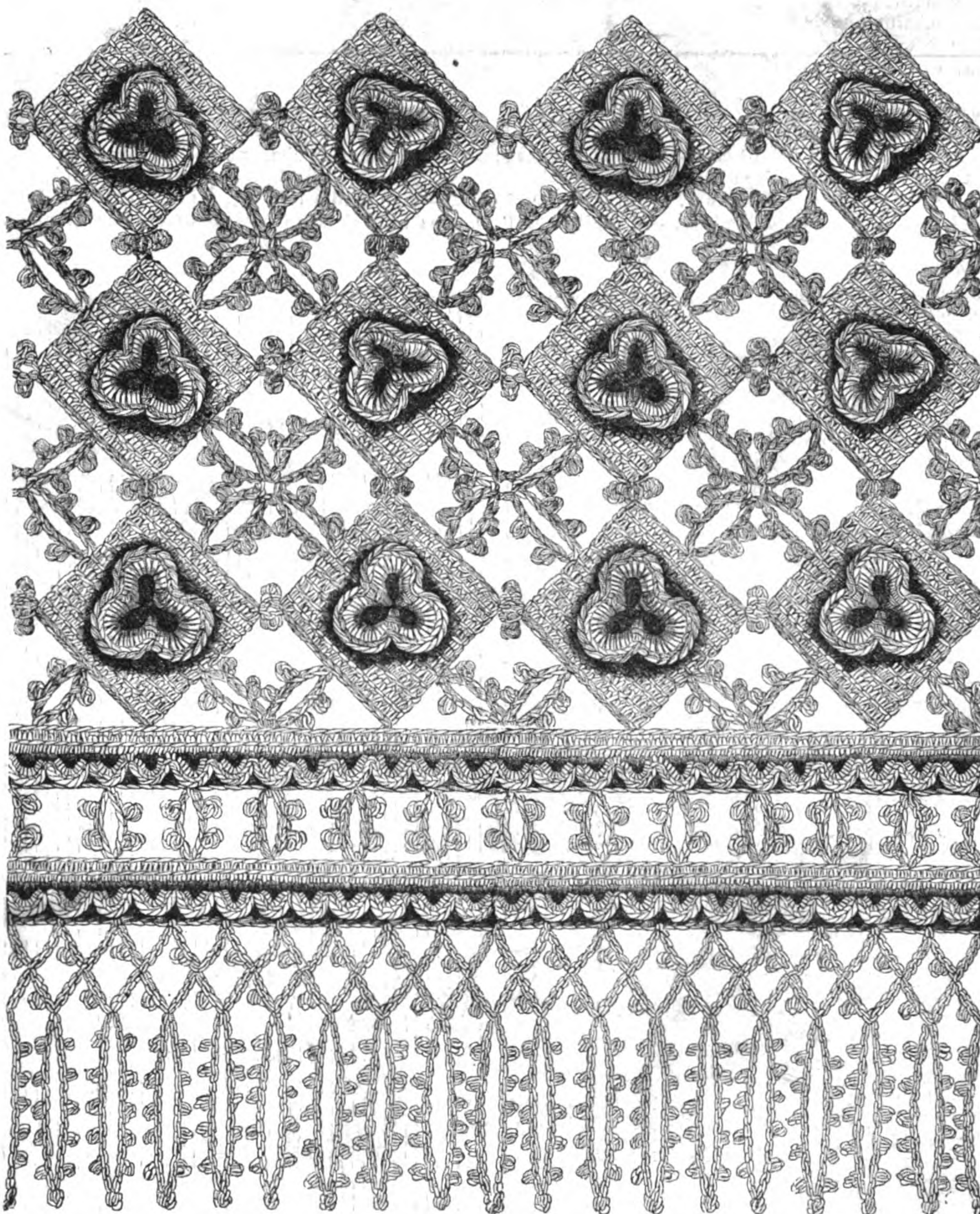
Ce dessin, quoique compliqué, ne présente aucune difficulté sérieuse; il s'agit seulement de suivre l'explication mot à mot. Nous allons décrire d'abord le *fond*, qui se compose de carreaux pleins et de carreaux à jours.

On prend du coton Bresson n° 30, s'il s'agit de faire un voile de fauteuil ; on fait une chaînette de 16 mailles, sur lesquelles on revient en faisant 15 mailles; ce nombre est conservé pour tous les tours que nous allons décrire ; et, comme on travaille en *allant* et *revenant*, par conséquent sans couper le coton, il faudra, à la fin de chaque tour, avant de retourner l'ouvrage, faire une maille en l'air, afin de pouvoir commencer le nouveau tour dans la dernière maille du tour précédent.

Ces carreaux *pleins* sont entièrement faits aves des mailles simples. On fait, sur la chaînette, quatre tours.

5e *tour.* — 7 mailles simples, — une maille en l'air, sous laquelle on passe une maille du tour précédent ; — 7 mailles simples.

6e *tour.* — Dans ce tour, on fait les trèfles en relief qui occupent le milieu des carreaux. — On fait d'abord 7 mailles simples, ensuite trois festons, composés chacun de 5 mailles en l'air, — les deux premiers attachés dans le vide formé par la maille en l'air placée au milieu du tour précédent, le dernier fixé dans la 7e maille simple du présent tour. Sur chacun de ces festons, en commençant par le premier, on place, *à cheval*, 9 mailles simples; puis on continue ce 6e tour en faisant encore 8 mailles simples, pour compléter le nombre de 15 mailles. Du 7e au 11e tour, on fait toujours des mailles simples comme au commencement du carreau.


DESSIN AU CROCHET, GUIPURE D'IRLANDE, POUR VOILE DE FAUTEUIL, ETC.

Sans couper le fil, on exécute ce petit ornement, qui réunit deux carreaux par leurs pointes; pour cela on fait 6 mailles en l'air: — la dernière est attachée à la deuxième de ces mailles, — cela forme 1 *picot*, que nous désignerons désormais par ce mot. Après le premier picot, 6 mailles en l'air; la dernière est attachée à la maille qui précède le premier picot; on retourne l'ouvrage; on fait 2 mailles-chaînettes; sur les deux dernières mailles en l'air on fait un picot (5 mailles en l'air, la dernière attachée à la première); on passe l'une des mailles en l'air; — on fait 2 mailles-chaînettes dans les 2 mailles suivantes ; — on recommence immédiatement un second carreau, en faisant une chaînette de 16 mailles; on travaille du 1er au 5e tour comme pour le premier carreau. Quand ce 5e tour est terminé, on fait la croix qui occupe le carreau *à jours;* on fait donc une maille en l'air, — 1 picot, — une maille en l'air, — 1 picot, — 7 mailles en l'air, — 1 picot, — une maille en l'air, — 1 picot, — une maille en l'air ; — on attache cette branche à la huitième maille du dernier tour du précédent carreau. On revient sur ses pas, on fait une maille en l'air, — 1 picot, — une maille en l'air, — 1 picot, — 2 mailles en l'air, — une maille-chaînette dans la 3e des 7 mailles en l'air de la précédente branche; on a terminé ainsi une branche entière et une demi-branche. La 3e branche est faite ainsi : * 4 mailles en l'air, — 1 picot, — une maille en l'air, — 1 picot, — 3 mailles en l'air, — 1 picot, — une maille en l'air, — 1 picot, — 2 mailles en l'air, — une maille-chaînette dans la 3e des 4 mailles en l'air par lesquelles on a commencé cette branche. — On fait la 4e branche en recommençant depuis *, — et l'on termine la croix en faisant une maille en l'air, — une maille-chaînette dans la 2e des 4 mailles qui sont encore libres parmi les 7 mailles en l'air; — ensuite 2 mailles en l'air, — 1 picot, — une maille en l'air, — 1 picot, — une maille-chaînette dans la maille qui précède le premier picot de la première branche. La croix

est terminée; on continue le carreau commencé, en répétant les tours indiqués pour le premier carreau, depuis le 6e jusqu'au 11e tour.

On fait les 3e, 4e, 5e carreaux, et tous les suivants, pareils à ce dernier, en les séparant toujours à la pointe par le petit ornement ci-dessus décrit, et faisant, après le 5e tour, la croix qui vient d'être expliquée. Ce dessin, on le voit, se compose de carreaux et de croix que l'on exécute, pour ainsi dire, par bandes séparées; lorsque l'on a un nombre de carreaux suffisant pour l'usage que l'on se propose (il en faut 12 à 15 pour un voile de fauteuil), on coupe le coton, et l'on fait un deuxième rang de carreaux pareil à celui que l'on vient de terminer, et se rattachant à celui-ci de la façon suivante : après avoir fini le premier tour d'un carreau, on fait une maille en l'air, — 1 picot, — une maille en l'air, puis une maille-chaînette dans la pointe supérieure du premier carreau appartenant au premier rang; on retourne l'ouvrage, on fait une maille en l'air, — 1 picot, — une maille en l'air; on attache cet ornement par une maille-chaînette à la dernière maille du premier tour du carreau que l'on vient de commencer. On fait ensuite les 2e, 3e, 4e, 5e tours du carreau tels qu'ils ont été décrits, et, avant de commencer le 6e tour, on fait une maille-chaînette dans la maille du milieu de la première des deux branches de la croix qui ne sont pas encore attachées.

L'exactitude minutieuse de notre dessin facilitera l'exécution du travail qui vient d'être décrit; quand le carré a la proportion voulue, on commence l'encadrement, après avoir fait les demi-croix qui réunissent les carreaux du bord.

Encadrement et frange. On réunit les bords extérieurs de la façon suivante ; * on fait une bride dans la pointe de l'un des carreaux, — 10 à 12 mailles en l'air, jusqu'au milieu de la demi-croix; à cette place 2 mailles-chaînettes, puis 10 à 12 mailles en l'air, jusqu'au carreau suivant, où l'on recommence depuis *, jusqu'à ce que l'on ait rejoint le commencement de l'encadrement. Il est presque superflu d'ajouter que l'on doit augmenter de quelques mailles à chaque coin, afin que la bordure ne soit pas trop tendue.

1er et 2e *tours*. — Dans chaque maille une maille simple.

3e *tour*. — On pique toujours le crochet dans le côté de devant de chaque maille, et l'on fait l'*ondulation* en relief de la façon suivante : * 7 mailles simples dans une seule maille, — on passe une maille du tour précédent, — on fait une maille simple, — on passe une maille du tour précédent; — on recommence depuis * jusqu'à la fin du tour.

4e *tour*. — On pique toujours le crochet dans le côté de derrière de chaque maille, de façon à ne point toucher aux *ondulations* du tour précédent; on fait * 7 brides sur 7 mailles du tour précédent; une maille en l'air, — 1 picot, — une maille en l'air, — 1 picot, — 3 mailles en l'air, — 1 picot, — une maille en l'air, — 1 picot, — une maille en l'air; — on attache cette dernière par une maille-chaînette à la dernière des 7 brides; on a formé ainsi l'un des ornements à jours placés au milieu de l'encadrement, et l'on recommence depuis * jusqu'à la fin du tour.

5e *tour*. — * Une maille-chaînette dans le milieu des 3 mailles en l'air de l'un des picots de l'ornement; — 6 mailles en l'air; — recommencez depuis * jusqu'à la fin du tour. (*Nota*. Il faudra peut-être commencer ce tour par une triple ou quadruple bride.)

6e, 7e, 8e *tours*. — Comme les 1er, 2e, 3e tours.



BOBÈCHE.

9e *tour*. — Une bride dans le côté de derrière de chacune des mailles du 8e tour.

10e *tour*. — * Une maille simple, — une maille en l'air, — 1 picot, — 7 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 4 mailles du tour précédent; — recommencez depuis *.

Le 11e et dernier tour forme la frange à picot. * On fait une maille simple dans le milieu d'un feston (composé de 7 mailles en l'air) du tour précédent; une maille en l'air, — 1 picot, — 5 mailles en l'air, × 1 picot, — une maille en l'air; — recommencez neuf fois depuis × ; — ensuite 1 picot, — 2 mailles en l'air, — une maille-chaînette dans le milieu des premières 5 *mailles en l'air*; — encore 5 mailles en l'air; — recommencez depuis * jusqu'à la fin du tour.

Bobèche.

MATÉRIAUX. — Gros coton blanc; grosses perles de cristal; grosses et petites perles soufflées, en argent; perles de cristal taillées (perles de Bohême); drap rouge; drap blanc; petits coquillages; paillettes; perles d'or; soie de cordonnet bleu foncé.

Les festons de perles reposent sur une *doublure* faite au crochet, avec des mailles simples. On monte 32 mailles, on les réunit en rond, et l'on fait 5 tours en spirale, en piquant toujours dans le côté de derrière de la maille, et augmentant çà et là, de façon que le 5e tour se compose de 55 mailles; sur ce dernier tour on fait cinq longs festons en *allant* et *revenant*. Chacun de ces festons est fait sur 9 mailles, et séparé par 2 mailles du feston suivant. On fait 13 tours, en passant alternativement la première maille de chaque côté de chaque feston; les festons n'ont plus que 2 mailles dans le 13e tour, et l'on y attache la première boucle de perles; chacune de ces boucles, qui couvrent la doublure, se compose de 10 perles de cristal, — une perle d'argent soufflé, — 10 perles de cristal. Sur les festons ces boucles sont attachées à chaque *côté* des tours, — sur la partie supérieure seulement au 1er et au 4e tour. Le tour de la bobèche est garni avec des perles d'argent soufflé.

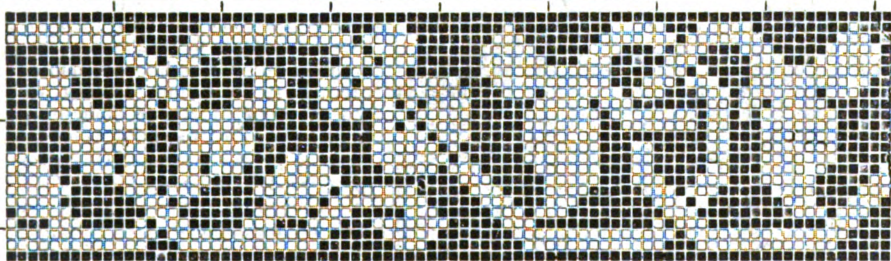
Entre les festons garnis de perles, on place cinq morceaux de drap rouge, ayant 12 centimètres de longueur, — 5 centimètres dans leur plus grande largeur, — 2 centimètres à 2 centimètres 1/2 sur le bord supérieur; ces morceaux sont *découpés*, et, dans chaque dent, on place une paillette, fixée avec une perle d'or; le milieu est orné de petits coquillages et de deux rosettes en drap blanc, *traversées* avec de la soie bleu foncé, et entourées de perles d'or. On met, à chaque pointe des dix festons, un *grelot* composé de perles de Bohême, d'une grande et de deux petites perles d'argent soufflé.

Dessins pour filets ou crochet.

Ces quatre dessins serviront pour rideaux, couvre-pieds, coussins, etc.; on peut les exécuter de différentes façons : au filet brodé en reprises, — au crochet, — et enfin sur du canevas; dans ce dernier cas, on emploierait du gros canevas, et, faisant le dessin vert clair, par exemple, le fond vert de nuance moyenne, on exécuterait des devants de foyer, — descentes de lit, — coussins de fenêtre, — tabourets, etc. — Les bordures servent d'encadrement pour chacun de ces dessins.

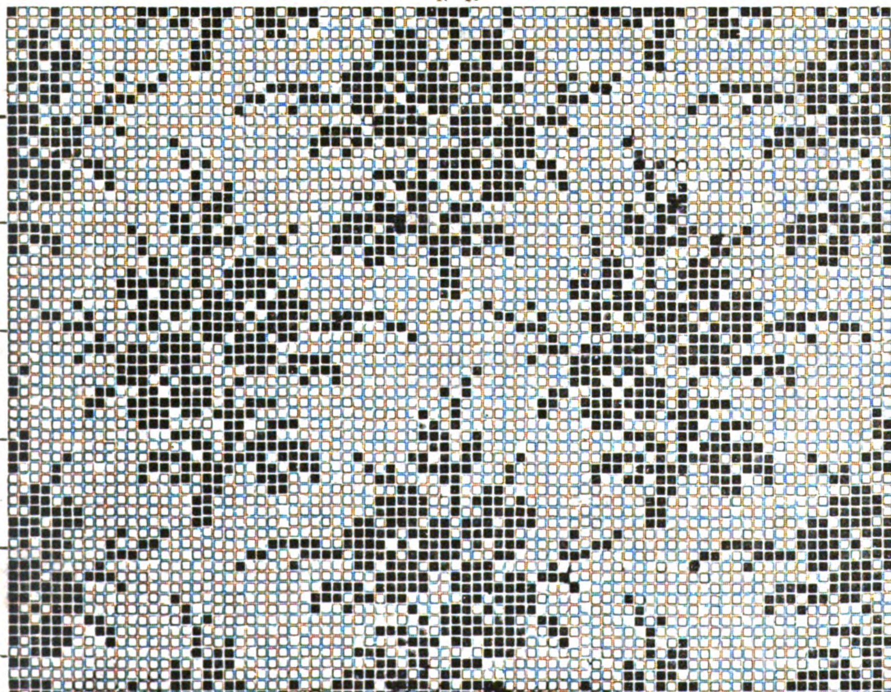
Deux entre-deux.

On fera cet entre-deux au-dessus de l'ourlet des jupons, et même de robes de cachemire ou de nansouk, pour enfants; dans ce dernier cas, on posera un ruban, ou bien une bande de taffetas de couleur, sous cet entre-deux.

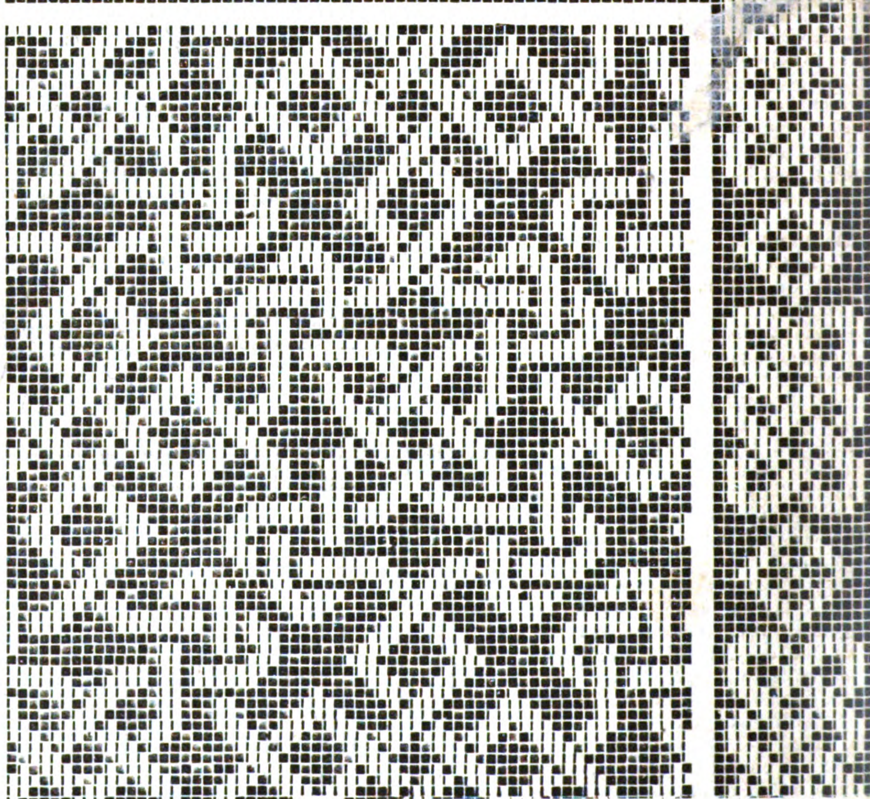


N° 1.





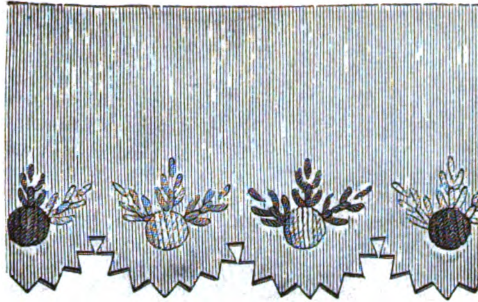
N° 2.



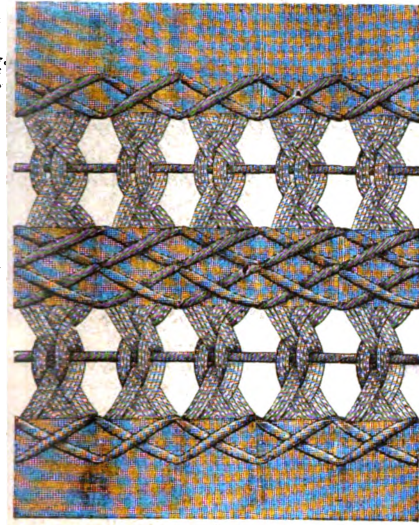
N° 3.

N° 4.

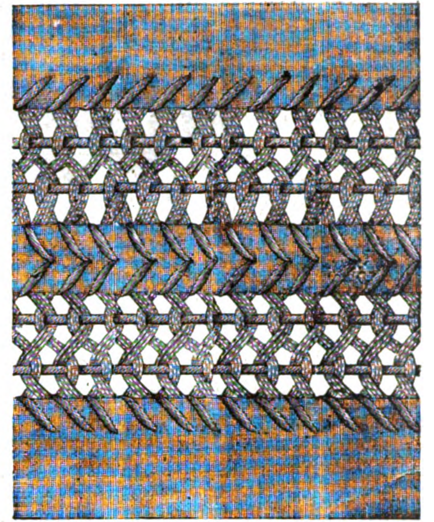
On le fait dans l'étoffe même, en tirant des fils ; on comprend que cette étoffe doit être molle, non amidonnée, et à fils pas trop serrés. Notre dessin, étant en grandeur originale, indique la hauteur exacte de chacune des deux raies *à jours*. On *tire* donc, dans le sens de la largeur, les fils de l'étoffe ; on prend une aiguille enfilée de coton à tricoter ; ou, si l'étoffe est en laine, de laine zéphyr, de même couleur que l'étoffe, et l'on attache ce brin à l'une des extrémités de la raie, au milieu de l'un des fils transversaux extérieurs. Chacune des *tresses* à quatre branches est faite de la façon suivante : on passe les 4 premiers fils (qui forment l'une des quatre branches); on prend *sur* l'aiguille les quatre fils suivants ; — on pique l'aiguille entre le 12e et le 13e fils; on ramène l'aiguille en arrière, par-dessous, on la pique en serrant le brin *devant* la première branche; cela ramène la *troisième* près de la *première* branche. On glisse l'aiguille en arrière, par-dessus la première branche, — on la pique derrière cette branche en *dessous;* — on ramène l'aiguille en *dessus* devant la 3e branche; — on passe l'aiguille en dessous, on la ramène en dessus, en la piquant après le 4e fil de la 4e branche, c'est-à-dire entre le 16e et le 17e fil; on prend cette 4e branche avec l'aiguille dirigée en arrière, on glisse celle-ci, encore en arrière, sur la 2e branche, — puis on la pique en *dessous*, à la place où le brin a été attaché ; — on ramène l'aiguille en dessus, devant la 4e branche ; on a ainsi formé la première *tresse*, et l'on continue de la même façon.



VOLANT POUR LE DESSIN D'OMBRELLE.



ENTRE-DEUX.



ENTRE-DEUX.

Après avoir fait ces deux raies *à jours*, on tire le fil qui est au milieu de la raie *épaisse*, séparant, dans l'étoffe, ces deux raies *à jours ;* cela divise cette raie épaisse en deux parties égales sur chacune desquelles on fait une couture en croix ; chaque croix occupe un espace semblable à celui occupé par une tresse; on tire aussi un fil sur chaque côté des *tresses*, pour marquer un espace semblable à la moitié de la raie épaisse, et l'on y fait une couture en croix.

Le deuxième entre-deux est du même genre; la clarté du dessin rend toute explication superflue.

Dessin pour ombrelle. — Application.

Notre modèle est en moire blanche, doublée de taffetas lilas; la palme est découpée en moire antique lilas; elle est entourée : 1° d'une soutache lilas, plus foncée que la nuance de la palme, fixée, de distance en distance, par un point fait avec de la soie de cordonnet de même nuance que la palme ; — 2° d'une soutache violette ; — 3° d'une soutache violette, plus foncée que la précédente, fixée sur le fond par des points faits avec de la soie de cordonnet de même nuance. Les branches extérieures sont faites au point d'arête, avec de la soie de cordonnet lilas, — violette — et violet plus foncé. Les pois sont faits au passé, avec les mêmes soies. Le dessin intérieur se compose d'une soutache blanche, — violette, — noire ; le petit semé est fait au point noué, avec de la soie blanche et de la soie noire.

Dessous de lampe.

MATÉRIAUX. — Drap fin rouge ; même drap noir ; galon noir plat en soie, soie de cordonnet de diverses nuances.

Ce plateau est fait en drap rouge, avec application de drap noir; il repose sur un fond de laine angora, ou soie de lapin blanche (semblable à celle que l'on emploie pour les glands de bournous arabes) ; — si l'on ne pouvait se procurer aisément cette soie, on la remplacerait par de la laine blanche *peignée*.

Notre dessin représente la moitié du plateau ; il faudra le dessiner entier sur un morceau de drap rouge tendu sur un métier ; on découpera le plateau quand la broderie sera terminée. On fixe d'abord le galon noir, on le festonne de chaque côté à points assez écartés, avec de la soie maïs ; — on l'orne au milieu avec une couture en croix, faite avec de la soie rouge.

Les palmes, coupées en drap noir, sont fixées également avec un point de feston *écarté*, en soie maïs, terminé, à l'extrémité, par quelques points de *tige*, ou cordonnet. Notre dessin, très-minutieusement exécuté, permet de suivre la direction de tous ces points, et même de les compter. Les pois, à l'intérieur des palmes, sont faits avec de la soie rouge de plusieurs nuances; — ceux de l'extérieur avec de la soie lilas de plusieurs nuances; le feuillage est fait au point d'arêtes avec de la soie verte de plusieurs nuances. Le bord est découpé à l'emporte-pièce, et fixé sur le dessous, que nous allons expliquer. Disons de suite que ce dessous peut être remplacé par un morceau de drap blanc ayant la circonférence du fond indiqué sur notre dessin, et découpé tout autour, ou festonné avec de la soie noire de cordonnet. L'effet produit par ce plateau de lampe est si joli que je ne saurais engager trop vivement mes lectrices à l'exécuter. Si donc elles ne peuvent ou ne veulent pas faire la frange formant le dessous, qui va être expliqué, je les engage fortement à remplacer ce dessous par du drap blanc.

Ce dessous, tel que le représente notre dessin, est fait au crochet. On fait d'abord une chaînette avec du coton à tricoter; lorsque cette chaînette a une longueur suffisante, c'est-à-dire semblable à la circonférence du milieu *plein* du dessous de lampe fait en drap, on la réunit en rond, et l'on fait un premier tour composé alternativement : d'une maille en l'air, — une bride ; on attache la dernière maille en l'air à la première bride, pour *fermer* le tour. Tous les tours suivants sont faits de la même façon, c'est-à-dire non en *spirale*, mais complets et fermés. On commence chaque tour nouveau par 3 mailles en l'air formant la première bride ; les brides ne sont pas *contrariées*, mais, au contraire, posées les unes au-dessus des autres; on augmente autant que cela est nécessaire pour maintenir l'ouvrage *plat ;* l'augmentation a lieu en faisant, dans une bride, *deux* brides séparées par une maille en l'air. On fait ainsi six tours; sur ce fond *à jours*, bien régulièrement tiré lorsqu'il est terminé, on exécute la frange avec la laine angora, ou bien avec de la laine blanche *peignée;* on attache la laine au premier tour (intérieur), puis à l'un des côtés d'une maille, sur le *dessus* de ce premier tour. On prend un moule à franges de même hauteur que le modèle qui figure sur notre dessin (ce moule peut être taillé en carton épais); on tourne la laine autour du moule; on pique le crochet dans la maille qui suit celle dans laquelle on vient de piquer; on tire le brin au travers de cette maille et de la boucle qui est sur le crochet; on continue de la même façon : quand le moule est entièrement recouvert, on coupe les boucles de laine qui se trouvent sur le moule, et l'on continue la frange.

On fait cette frange sur quatre tours du fond à jours ; — on passe un tour; — on fait la frange sur les deux derniers tours ; — en tout six rangs de frange, que l'on peigne séparément d'abord, — ensemble quand la frange est terminée.

On monte le dessous de lampe sur un morceau rond de carton épais, et recouvert de percaline noire.

DESSIN POUR OMBRELLE.

Coin de mouchoir.

L'entre - deux qui encadre ce mouchoir, est fait ainsi que le double médaillon, au crochet, avec du fil d'Irlande n° 150. Ce travail produit un effet charmant, qui ne le cède en rien à la dentelle ; on peut cependant le remplacer par un entre-deux de dentelle de Valenciennes, si l'on recule devant l'exécution du travail qui va être décrit. — La couronne, les initiales, les pois, etc., sont brodés au plumetis et feston.

Entre-deux. Il est attaché au-dessus de l'ourlet d'un mouchoir de batiste demi-claire ; on fait cet entre-deux en évitant de trop serrer les mailles; on fait une chaînette de 15 mailles ; — on travaille en *allant* et *revenant.*

1er *tour.* — Une bride dans la 5e maille (on passe 4 mailles), — une maille en l'air ; — on passe 4 mailles; — 2 brides dans la maille qui suit celles-ci ; — 3 mailles en l'air, — 2 brides dans la maille qui en contient déjà deux, — une maille en l'air, — une bride dans la dernière maille de la chaînette, — 2 mailles en l'air, — une bride dans cette même dernière maille.

2e *tour.* — 5 mailles en l'air, — une bride dans le premier

DESSOUS DE LAMPE.

vide, c'est-à-dire sur les deux dernières mailles en l'air; — une maille en l'air; — 2 brides dans le vide du milieu, — 3 mailles en l'air, — 2 brides dans ce même vide du milieu, — une maille en l'air, — une bride dans le dernier vide, — 2 mailles en l'air, — une bride dans ce même dernier vide. — On répète toujours le deuxième tour; il faut quatre morceaux d'entre-deux faits séparément, assez longs pour traverser le mouchoir d'un coin à l'autre coin, depuis l'ourlet (voir notre dessin).

Carreau placé au coin de l'ourlet: on fait une chaînette de 60 mailles, que l'on réunit en rond.

1er *tour.* — * Une maille simple sur chacune des 15 premières mailles, — 5 mailles en l'air; — recommencez trois fois depuis *; — ensuite 2 mailles simples sur les 2 premières mailles du tour.

2e *tour.* — 4 mailles en l'air; — on passe une maille du tour précédent; — une bride dans la maille suivante, — * une maille en l'air; — on passe une maille; — une bride dans la maille suivante; on recommence quatre fois depuis *; 3 mailles en l'air, — 2 brides sur le feston composé de 5 mailles en l'air, qui forme l'un des coins du carreau; 5 mailles en l'air, — 2 brides dans le même feston du coin, — 3 mailles en l'air, — une bride dans la 2e des 15 mailles suivantes du tour précédent. — On travaille sur ces 15 mailles comme sur les 15 premières. — On fait le deuxième coin comme le premier, et l'on termine de la sorte le tour; il doit y avoir sur chacun des quatre coins, composés de 15 mailles, 7 brides isolées. Après le quatrième coin, c'est-à-dire après les 2 dernières brides, on fait 3 mailles en l'air; — on attache la dernière à la 3e des 5 mailles en l'air au commencement du tour.

3e *tour.* — 3 mailles en l'air, qui forment la première bride, — une bride dans la maille d'où partent ces premières 3 mailles en l'air, — 3 mailles en l'air, — 2 brides dans cette même maille où a été placée la première bride; — * une maille en l'air, — 2 brides sur la deuxième bride du tour précédent (en passant une bride), — 3 mailles en l'air, — 2 brides sur cette même bride, contenant les 2 brides précédentes; — recommencez deux fois depuis *; — puis une maille en l'air, — dans le feston du coin 6 brides, entre chacune desquelles on fait 3 mailles en l'air, — une maille en l'air; — on fait ensuite, sur le deuxième côté du carreau, les *groupes* composés de 4 brides et 3 mailles en l'air, puis le coin, — et ainsi de suite. A la fin du tour, après avoir fait les 6 brides, on fait une maille en l'air, — puis 3 mailles-chaînettes, pour rejoindre le milieu du premier feston, composé de mailles en l'air.

5e *tour.* — * 6 mailles en l'air, — une bride sur le feston le plus proche, composé de 3 mailles en l'air, appartenant au tour précédent; — recommencez trois fois depuis *, de façon que la dernière bride atteigne le premier feston du coin; 3 mailles en l'air, — 4 brides, entre chacune desquelles on fait 3 mailles en l'air; — on travaille sur les trois autres côtés comme sur celui-ci; on termine le tour en attachant la dernière des 3 mailles en l'air à la première bride, composée de mailles en l'air.

6e *tour.* — Celui-ci est fait seulement sur deux côtés du carreau, et figure une sorte de dentelle; les deux autres côtés sont festonnés sur l'ourlet du mouchoir. On a coupé le fil, on le rattache au feston du milieu des trois festons du coin appartenant au tour précédent, et l'on fait 6 mailles en l'air; — sur le feston suivant 2 brides séparées par 3 mailles en l'air; — * une maille en l'air, — 4 brides, entre chacune desquelles on fait 3 mailles en l'air; — ces brides sont placées sur les brides les plus proches, et par conséquent on passe les 3 mailles en l'air du tour précédent; — on recommence cinq fois depuis *; — ensuite: une maille en l'air, — 2 brides séparées par 3 mailles en l'air, placées dans le premier des trois petits festons du coin; — une maille en l'air, — 4 brides, entre chacune desquelles on fait 3 mailles en l'air dans le feston du milieu; — une maille en l'air, — 2 brides séparées par 3 mailles en l'air dans le dernier feston; — puis six groupes, composés de 4 brides, comme pour le côté que l'on vient de terminer.

Double médaillon. On fait une chaînette de 80 mailles; on la réunit en rond.

1er *tour.* — Une maille sur chacune des 69 premières mailles; on en laisse onze.

2e *tour.* — On retourne l'ouvrage, et l'on travaille sur les 69 mailles; 6 mailles en l'air, — une bride dans la maille d'où partent les 6 mailles en l'air, — * 3 mailles en l'air, — une bride dans la 4e maille du tour précédent, en passant par conséquent 3 mailles du tour précédent, — 3 mailles en l'air, — une bride dans la même maille; — recommencez 16 fois depuis *: — on retourne l'ouvrage.

3e *tour.* — 3 mailles en l'air, — une bride dans le feston composé des 3 dernières mailles en l'air faites entre les deux dernières brides, — 3 mailles en l'air, — 2 brides dans le même feston; — * une maille en l'air, — 2 brides dans le feston suivant (c'est-à-dire sur les 3 mailles en l'air qui séparent 2 brides faites dans la même maille); — 3 mailles en l'air, — 2 brides dans le même feston; — recommencez 16 fois depuis *.

4e *tour.* — On revient sur ses pas; 7 mailles en l'air, — une bride dans le premier feston; — * 4 mailles en l'air, — sur le feston suivant, 2 brides séparées par 4 mailles en l'air; — recommencez 16 fois depuis *.

5e *tour.* — On revient sur ses pas; une maille simple sur le premier feston (entre les deux dernières brides), * 8 mailles en l'air, — une maille simple sur le feston suivant; recommencez 16 fois depuis *; on coupe le fil; on fait un second morceau pareil à celui-ci.

Après avoir fait tous ces détails, c'est-à-dire quatre morceaux d'entre-deux, — quatre carreaux, — un double médaillon, on place tous ces détails en suivant toujours le fil de la batiste; on pose l'entre-deux sur les quatre coins, au-dessus de l'ourlet, dont la largeur est indiquée sur notre dessin; puis les carreaux, surmontés d'une rosace oblongue, faite au feston, avec un *jour* au milieu. Tous les bords de ces détails, faits au crochet, sont festonnés sur le mouchoir, que l'on découpe, sous le travail au crochet. Le double médaillon est festonné tout autour, réuni par une rosace longue, festonnée, et surmonté d'une couronne de fantaisie; la rosace placée sous le double médaillon est aussi festonnée; la couronne et les pois sont faits au plumetis.

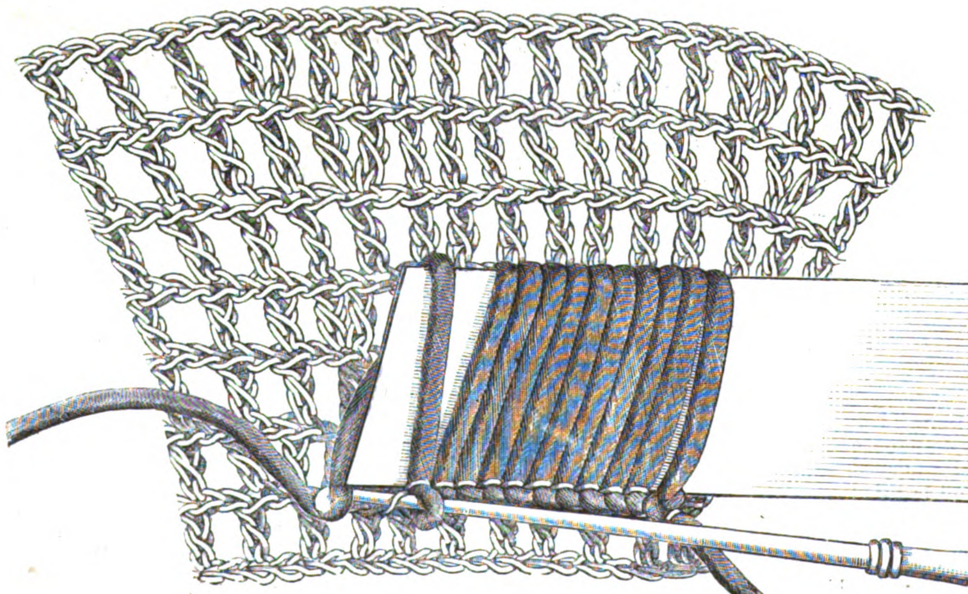
Dessin de tapisserie pour lambrequin.

Ce dessin, selon la grosseur du canevas employé, servira pour cheminées, portières; pour étagères, jardinières, corbeilles de toutes dimensions.

DESCRIPTION DE TOILETTES

Robe de foulard lilas uni, forme demi-Gabrielle, c'est-à-dire plate par devant, à gros plis par derrière; les devants de la jupe et du corsage sont ornés avec des entre-deux en guipure disposés en chevrons; une guipure assez large, diminuant vers la taille, est placée de chaque côté de ces chevrons, dans le milieu desquels se trouvent de gros boutons, recouverts de foulard lilas. Les manches, demi-larges et demi-courtes, sont ornées, sur la saignée, d'une garniture pareille à celle de la jupe, et bordées d'une guipure noire rabattue en arrière sur la manche même. Cravate de dentelle noire sous un col de mousseline blanche à ruches. Sous-manches de mousseline blanche, ornées de velours noir.

Robe de taffetas vert glacé de blanc, à bouquets chinés verts, plus foncés que le fond. Le bas de la jupe, découpé à dents peu creuses, est garni avec une dentelle noire ayant un centimètre de largeur. Corsage décolleté à berthe, *dentelée* comme la jupe. Ceinture Médicis à *dents.* Manches courtes, garnies comme la jupe, c'est-à-dire à *dents* bordées de dentelle noire. Pointe en



FRANGE DU DESSOUS DE LAMPE.



LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal. 56. Rue Jacob Paris

Toilettes de Mme VIGNON-CHAUVIN, r. de Rivoli, 182.

dentelle noire. Coiffure composée d'une torsade de velours noir et de tulle blanc en soie, avec nœud de velours noir et touffe de roses *roses* placées sur le devant de la tête.

Le corsage de la robe verte, étant fort décolleté, est garni à l'intérieur avec une draperie de mousseline blanche, garnie de dentelle blanche. Cette draperie forme un plastron plus visible devant que derrière.

BULLETIN DE LA MODE.

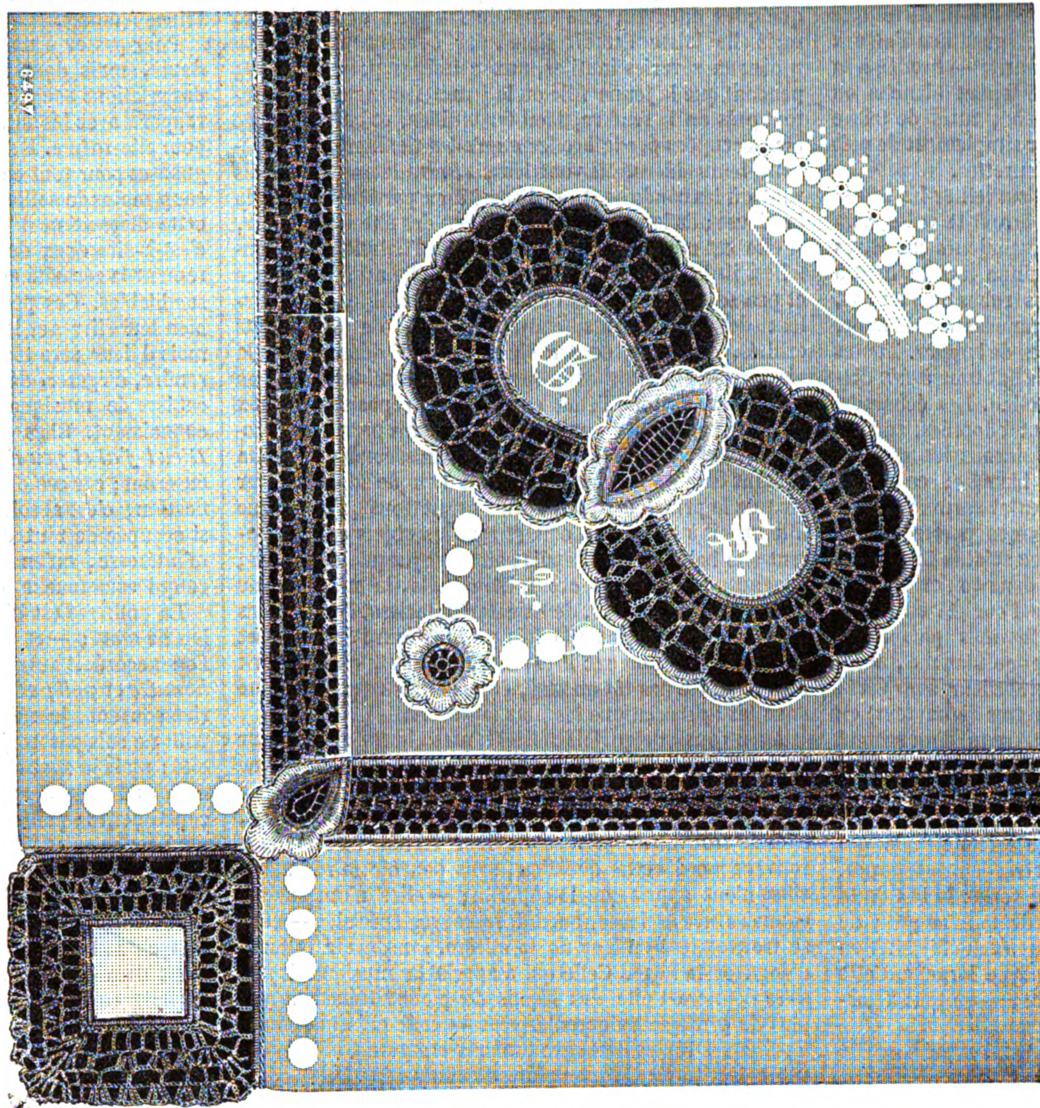
La soutache joue en ce moment un grand rôle dans la toilette féminine; son ambition ne connaît point de limites, et prétend étendre ses conquêtes depuis les jupons jusqu'aux robes, manteaux, mantelets, et même envahir les chapeaux.

L'ambition marche toujours en compagnie de l'imprudence; quand on abuse, on s'use, et, lorsque l'on ne sait pas limiter ses conquêtes à temps, on risque de les perdre en bloc; cela s'est déjà vu et pourra se revoir, même à propos de la soutache; ce qui me le ferait croire, c'est sa contrefaçon. On voit en effet, en ce moment, des peignoirs de percale grise ou maïs dans toutes les teintes de ces deux nuances; ils sont ornés d'une garniture en soutache noire imprimée dans la percale; cela imite fort bien la broderie en soutache, et cela est assez joli pour robes d'intérieur. Ces peignoirs coûtent 19 francs.

Presque toutes les robes de soie de cette saison sont accompagnées d'une écharpe pareille à la robe, et garnie d'une large frange de même nuance. Ces toilettes seront toujours à la mode, parce que l'on ne peut imaginer un ensemble plus distingué et plus élégant.

J'ai vu récemment quelques toilettes qui avaient le mérite assez rare d'être nouvelles sans être étranges : l'une de ces robes était en grenadine de laine fond blanc, à fleurettes bleu bluet; le bas de la jupe était garni avec un volant tuyauté à tête, ayant en tout 7 centimètres de hauteur : sous la tête et la dépassant un peu, on voyait une bande de taffetas bleu bluet, découpée, posée presque plate; deux volants pareils (6, — puis 5 centimètres de hauteur), accompagnés d'une bande semblable, étaient disposés en ondulations au-dessus de ce premier volant, qui était droit. Le corsage était plat, boutonné, montant, avec un corsage de dessous, décolleté, en percale blanche; sur le corsage montant, une ruche pareille à la robe, bordée d'une bande de taffetas pareille à celle de la jupe, était placée sur le bord supérieur du corsage par derrière. Cette ruche revenait sur les devants, en y décrivant une courbe imitant une veste ronde, puis passait sous les bras, et était posée au bas de la taille par derrière. Les manches, demi-larges, étaient garnies comme le bas de jupe; le corsage montant était à demi-pointe par devant.

Une dame, arrivée à la maturité de la vie, portait une robe en grenadine de laine grise, à dessins chinés, de plusieurs nuances grises; la jupe était garnie avec deux volants à tête, — tuyautés, — bordés d'une bande de taffetas vert, — ayant 7, — puis 6 centimètres de hauteur; sur chaque côté, des volants, diminuant graduellement de largeur et de longueur, formaient une *quille* rejoignant le corsage : celui-ci était plat, boutonné, montant et à pointe; un *biais* de taffetas vert était posé sur chaque devant, près des boutonnières et des boutons; les manches étaient larges, garnies avec deux volants à tête.



COIN DE MOUCHOIR.

DESSIN DE TAPISSERIE POUR LAMBREQUIN.

Explication des couleurs : ⊞ Noir. ⊠ Rouge foncé. ׀ Rouge plus clair. ■ Noir (en soie). ⊡ Brun foncé. ⊡ Brun plus clair. □ Blanc. ■ Gris très-clair. ▣ Gris plus foncé. ✖ Jaune d'or. ⊞ Gris *acier*.

Avant d'aller plus loin, prévenons nos lectrices que nulle robe de demi-toilette pour dame, — et de toilette pour jeune fille, — ne sera plus distinguée que l'alpaga de nuance claire, écru, havane — ou gris, — brodée à la main avec un semé en soie de cordonnet blanche ou noire, ou de même nuance que la robe, mais de teinte plus foncée; ce semé peut se composer simplement de pois de moyenne grosseur ou de petites fleurettes.

Il est important en ce moment de surveiller les transformations des jupes, qui sont peut-être à la veille d'un cataclysme complet. La crinoline a toujours 2 mètres 80 centimètres d'envergure; elle diminue vers le haut à la façon des entonnoirs; les jupes des robes ont, au bas, 5 mètres de largeur; — elles sont diminuées vers la taille, et n'ont plus à cette place que 3 mètres de largeur. Toutes les robes sont faites à plis; les fronces ont tout à fait disparu, même pour les robes de mousseline. Les écharpes, pareilles aux robes, sont généralement adoptées, surtout pour les étoffes légères. On portera, durant les grandes chaleurs, des écharpes de mousseline blanche; celles des jeunes filles seront simplement à ourlet surmonté d'un entre-deux brodé. — Les jeunes femmes porteront des écharpes plus richement brodées, avec volants brodés ou volants de dentelle blanche ou noire; dans ce dernier cas, on posera sur l'écharpe, au-dessus de l'ourlet, un entre-deux de dentelle noire. Enfin les femmes plus âgées adopteront aussi l'écharpe de mousseline blanche, mais avec quelques modifications : le côté inférieur sera garni avec un volant assez large (30 centimètres de hauteur) en mousseline, ou bien en dentelle, surmonté d'un second volant ayant de 20 à 25 centimètres de largeur; le côté supérieur sera bordé avec un volant pareil, mais ayant 15 centimètres de largeur.

Citons, pour terminer, une garniture fort simple qui convient aux jeunes filles et aussi aux très-jeunes femmes. Supposons une robe grise, à dessins verts : le bas de la jupe sera orné avec un gros liséré de taffetas gris; de chaque côté de ce liséré, on posera une ruche tuyautée en taffetas vert, ayant un centimètre 1/2 de largeur. Cette garniture sera répétée deux fois encore; — en tout 3 garnitures, séparées par un espace de 2 centimètres.

LETTRES

D'UNE MARRAINE A SA FILLEULE *.

XXI

Je ne puis m'empêcher de protester un peu contre les exigences, — et, disons le mot, — contre l'injustice d'Aline. Vous lui communiquez, ma chère Hélène, tout ce qui peut la concerner dans mes lettres, et, puisqu'elle est si avide de conseils et d'enseignements, elle devrait y trouver des sujets de réflexion. Mais non, elle exige que je m'occupe spécialement d'elle, et il y a toujours, à son avis, quelque détail omis dans mes lettres, et qui constitue, à ses yeux, le point principal devant servir de texte à mes dissertations.

Je pourrais lui prouver qu'elle a tort; mais, vous le savez, je suis d'humeur pacifique. Lorsque les concessions ne doivent pas entraîner des inconvénients sérieux, je préfère les accorder de suite, sans recourir à une discussion qui serait inutile, car elle ne convainc jamais, et après laquelle, en ma qualité de personne raisonnable, je ne manquerais pas de céder à ses demandes. Je lui dirai cependant que son jeune esprit doit prendre dès à présent l'habitude de se diriger, en comptant un peu sur ses propres forces, en trouvant lui-même les inductions des conseils généraux qu'on lui donne, en en faisant l'application dans les cas particuliers qui se rencontrent sur sa route.

Elle veut aujourd'hui connaître mon opinion sur l'éducation que l'on donne aux jeunes filles, ou plutôt sur celle qu'on devrait leur donner : la matière est grave; elle exigerait beaucoup de développements, et pourrait fournir le sujet d'un gros livre; je dois me borner à la résumer en un petit nombre de lignes, nécessairement incomplètes.

Je trouve que l'on élève en général les femmes en vue d'une existence riche et oisive, tandis que l'on devrait agir en sens contraire, prévoir non-seulement le manque de fortune, mais, ce qui est plus terrible encore, la perte de la fortune que l'on possède. Leur instruction se compose d'une foule d'*à peu près;* elles étudient à peu près une langue étrangère, à peu près le dessin et la musique, et, en beaucoup de cas, à peu près le français. Quant aux travaux à l'aiguille, on leur apprend à faire de la tapisserie, soin tout à fait inutile, pour le dire en passant, car ce travail n'exige aucune étude préparatoire; — puis aussi à broder sur la mousseline ou la batiste : la vie de la plus grande partie des femmes en France se passe à compter des fils de mousseline, et à y passer des brins de coton : ce travail n'est pas une ressource, — il n'est pas même une occupation suffisante. La broderie, si difficile à exécuter pour avoir une valeur dans le commerce, est bien modiquement rétribuée. — D'un autre côté, s'il s'agit de femmes assez heureuses pour demander au travail non une ressource, mais une occupation, la broderie offre quelques dangers; elle emploie les yeux et les doigts, mais elle laisse l'esprit libre, par conséquent oisif, en proie aux rêveries inutiles, aux chimères préjudiciables; pendant que la jeune fille ou la jeune femme sont assises tout près de la fenêtre, bien tranquilles, et en apparence bien occupées par la broderie qu'elles tiennent, où voyagent leurs idées, où vont leurs rêves, leurs désirs? Ils vont où les conduisent les dispositions particulières de la brodeuse; ils la promènent au milieu des fêtes splendides, si elle est mondaine et vaniteuse : ils l'habillent de dentelles, ils la couvrent de bijoux; — si elle est romanesque et peu sensée, ses rêves l'enlèvent à la réalité, et lui parlent de dévouements chevaleresques, de sentiments exaltés, de mille contes bleus qui lui dépoétisent la vie simple et calme dans laquelle son ambition doit se renfermer. Si donc j'étais consultée à propos des travaux qu'il faut enseigner aux jeunes filles, sans proscrire absolument la broderie, je la reléguerais au second plan, en la traitant comme un accessoire, au lieu de la considérer comme le principal; je voudrais avant tout qu'une jeune fille apprît à tailler et à coudre tous les objets qui composent son habillement, depuis son linge jusqu'à ses robes; l'agencement de tous ces mille détails, la nécessité de comparer, de mesurer, de calculer, attachent l'esprit à ces occupations, qui sont à la fois profitables à l'économie et salutaires à l'humeur : il est rare, en effet, qu'un esprit oisif ne dévie pas tôt ou tard, et ne se trouve pas entraîné dans les appréciations les plus fausses.

Avez-vous quelquefois réfléchi, mes chères enfants, sur la situation des femmes riches, élevées uniquement en vue de leur richesse? Vous êtes-vous demandé parfois ce qu'elles deviendraient si, par un malheur quelconque, elles se trouvaient privées de leur fortune? Je me suis souvent posé cette question, sans pouvoir la résoudre : elles n'ont appris que le superflu; — elles n'ont aucune connaissance sérieuse, aucune ressource spéciale; — elles se trouveraient en face de la misère, sans avoir la force d'engager la lutte. Celle qui a appris la musique *à peu près* donnera-t-elle des leçons de piano? Hélas! il y a plus de professeurs que d'élèves; — celle-ci, qui connaît à peine les règles de la grammaire, essayera-t-elle de devenir institutrice? lors même qu'elle y réussirait, comment abandonner son domicile, son mari, ses enfants, pour aller chercher l'abri d'un toit étranger?

Je crois que l'on agirait sagement en donnant à chaque femme un talent ou bien une profession spéciale, qu'on lui ferait perfectionner, absolument comme si elle devait un jour en tirer parti pour subvenir à son existence. Il faudrait choisir cette profession parmi celles qui sont sédentaires, qui peuvent s'exercer à domicile, au milieu de la famille; tout ce qui éloigne la femme du foyer domestique implique beaucoup de douleurs et de dangers. On choisirait cette spécialité selon les dispositions particulières qui se révéleraient dans l'organisation. Le dessin, pour peu que l'on borne son ambition à ce que l'on appelle *dessins de commerce*, peut offrir des ressources nombreuses : il sera sage de diriger ses efforts vers cet art plutôt que vers la musique, si répandue aujourd'hui que, s'il faut en croire un artiste du premier ordre, la locution *un pianiste remarquable* signifie maintenant un pianiste médiocre.

Il pourrait arriver que l'on n'eût aucune disposition pour les arts; dans ce cas, ou même simultanément avec l'étude d'un art quelconque, on pourrait apprendre de bonne heure à *repriser* les dentelles et les cachemires; ce travail, lorsqu'il est exécuté avec habileté, est assez bien rétribué, et il a l'avantage de pouvoir être fait à domicile; il convient essentiellement, par sa propreté et sa délicatesse, à une femme qui n'aurait pas été soumise dès son enfance aux dures nécessités d'un labeur quotidien.

Quel que soit l'avenir que Dieu réserve à Aline, je ne saurais trop la supplier de prendre de bonne heure ces habitudes d'un ordre minutieux qui doublent les ressources que l'on possède. J'ai connu beaucoup de jeunes filles fort riches qui, pour n'avoir voulu s'astreindre à aucune précaution, pour n'avoir voulu observer aucune règle dans l'emploi des objets composant leur toilette, ont abouti à la gêne, aux emprunts, et finalement à la ruine : les toilettes *toutes neuves* leur paraissaient seules dignes d'être portées, et elles ne pouvaient se décider, soit à les quitter en rentrant au logis, soit à régler leur emploi, selon les circonstances, en portant par exemple un vêtement plus ancien pendant les jours pluvieux. Comme les dépenses croissent en proportion des ressources, et que l'existence est généralement réglée sur le chiffre des revenus, comme une grande fortune impose certaines obligations, dont une fortune plus modeste ne connaît pas le fardeau, il arrive que la relation entre la dépense et le revenu est toujours la même, lors même que celui-ci est plus considérable. L'économie est aussi nécessaire à la paix et à la dignité de l'existence, lorsque l'on possède une grande fortune, que lorsque l'on vit *dans la médiocrité*, comme l'on dit aujourd'hui. Les hommes sages devraient par conséquent, lorsqu'il s'agit de mariage, s'informer, non de ce qu'une jeune fille possède, mais de ce qu'elle sait épargner, car il n'est pas de fortune, quel que soit son chiffre, qui puisse résister au gaspillage de certaines femmes.

Pour passer à un ordre de faits moins important sans doute, mais dont il faut tenir compte pour l'agrément des relations sociales, j'engage Aline à observer, dans ses rapports avec les autres personnes, l'ordre que je lui prêche pour elle-même. Il arrive souvent que des femmes, fort soigneuses pour tout ce qui leur appartient, montrent beaucoup moins de sollicitude pour ce qui appartient à autrui; cette disposition dénote de la légèreté et de l'égoïsme, c'est-à-dire deux défauts fâcheux qui troublent singulièrement la sécurité et l'agrément de nos rapports avec nos semblables. Ces personnes soigneront et rangeront fort bien leurs livres et leurs cahiers de musique, par exemple; mais il leur sera tout à fait indifférent d'emprunter sans rendre, d'égarer, de tacher, de déchirer les livres et les cahiers de musique appartenant aux personnes qu'elles connaissent. Elles croiront s'excuser en disant : *Mon Dieu! j'ai si peu de mémoire!* Et en réalité elles s'accuseront; car ces oublis réguliers ont une mauvaise signification; c'est absolument comme si l'on disait : « Je suis si occupée de tout ce qui me concerne et de tout ce qui m'intéresse, qu'en vérité je n'ai pas le loisir de penser à ce qui vous touche. »

La politesse est d'accord avec l'honnêteté, soit dit sans jeu de mots; — et du reste, ce n'est pas sans raison que l'on accordait autrefois la même signification aux mots *honnête* et *poli;* ces mots ont plus d'une analogie. Il arrive souvent, je suis loin de le nier, qu'un homme fort poli ne soit pas toujours très-scrupuleux en fait de probité : mais je soutiendrai toujours qu'une personne honnête et bonne aura en elle-même tous les éléments qui constituent la politesse. La politesse, donc, pour en revenir à notre sujet, est d'accord avec la probité pour nous commander de veiller scrupuleusement sur tout ce qui appartient à autrui. Si l'on emprunte un livre, il faut en prendre le plus grand soin, éviter les accidents, les taches, les déchirures; il faut s'interdire scrupuleusement d'en disposer sans l'assentiment de la personne à laquelle ce livre appartient, et penser à le rendre sans attendre que l'on prenne la peine de le réclamer : il n'y a aucune raison qui puisse excuser d'agir différemment. Si l'on est trop occupé pour prendre ces soins, si l'on ne peut s'astreindre à ces habitudes régulières, il faut s'interdire tout emprunt, afin de ne point faire peser sur autrui les inconvénients des défauts que l'on ne peut se résoudre à combattre en soi.

Mademoiselle Aline me permettra-t-elle de la quitter pour vous, ma chère Hélène? Je l'espère, et vais, en tout cas, agir comme si cette permission m'était accordée.

Vous me parlez avec beaucoup d'enthousiasme de Mme ***, avec laquelle vous vous êtes liée tout récemment. A Dieu ne plaise que je taxe cet enthousiasme d'exagération! Je ne connais pas cette dame, et je veux penser, comme vous, qu'elle mérite votre sympathie; ce n'est donc pas sur Mme *** que je veux vous communiquer quelques observations, mais plutôt sur l'attrait de ce que l'on appelle les *nouvelles connaissances*.

Cet attrait a un nom que je ne veux pas vous appliquer dans toute sa rigueur : il s'appelle *engouement;* l'extrême jeunesse en est assez fréquemment victime; et c'est un défaut dont on ne se corrige guère lorsque l'on est arrivé à la maturité de la vie, parce qu'il est, dans ce dernier cas, la conséquence d'une légèreté invétérée et de l'impossibilité d'éprouver des sentiments sérieux et durables.

L'engouement procède de diverses causes : lorsque l'on est fort jeune, on suppose volontiers chez les autres les qualités que l'on possède soi-même; on croit à la bonté, à la générosité de tous ceux que l'on rencontre, et l'on agit envers eux avec la même confiance que mériteraient toutes ces qualités si elles étaient prouvées, au lieu d'être seulement supposées. Dans ce cas, l'engouement, tout en prouvant un jugement peu sûr, n'a pas une origine condamnable; et voilà pourquoi on l'excuse facilement chez les jeunes gens, malgré les erreurs auxquelles cette disposition les expose.

Il n'en est pas de même lorsque l'engouement persiste, malgré la marche du temps, malgré l'expérience que donnent les années, et se transforme en une habitude absolument inconciliable avec toute relation et toute amitié sérieuse et solide; alors l'engouement est l'aveu hautement formulé d'une longue suite d'erreurs, d'une sécheresse de cœur, qui ne saurait s'accommoder des affections anciennes, d'une légèreté qui se prend à tous les piéges, malgré l'expérience que l'on a faite, d'une disposition frivole, qui entraîne toujours vers ce qui est nouveau, en prêtant des attraits irrésistibles à tout ce qui est inconnu. Sans cesse livré, sans cesse repris, le cœur devient ainsi une hôtellerie banale, où mille passants ont laissé les traces de leur séjour éphémère. L'existence s'use à accomplir la moitié du commandement adressé par saint Remy à Clovis, *le fier Sicambre*, et l'on brûle ce que l'on a adoré, pour faire place à ce qu'on adore aujourd'hui, c'est-à-dire à ce que l'on brûlera demain. Quant à adorer ce que l'on a brûlé, il n'en saurait être question; l'engouement entraîne sur une voie dans la-

quelle il est interdit de revenir sur ses pas ; on marche toujours, toujours, comme le Juif errant, en dépensant toujours la même monnaie de cuivre ; il n'est point de repos, point de halte possible ; comme on n'a pas su éprouver une affection réelle, on n'a pas su l'inspirer, et l'on trouve l'isolement au bout de cette carrière agitée, parce que l'on n'a pas su s'arrêter pour jeter les bases des relations solides, si précieuses à posséder, quand le temps est venu de se souvenir ensemble, et de se soutenir mutuellement dans les tristesses de l'existence ; les affections que l'on a négligées volontairement ne renaissent plus ; l'indifférence les a desséchées sans retour. D'ailleurs, à force de poursuivre des relations nouvelles, on semble avouer soi-même que l'on ne gagne pas à être connu, et que, si l'on peut inspirer un peu d'intérêt, c'est seulement grâce aux illusions qui enveloppent les inconnus, à la façon des nuages qui accompagnaient les divinités mythologiques : le nuage disparu, il ne restait rien. Cela seul devrait suffire pour corriger de l'engouement. Il constitue aussi une sorte de mépris permanent pour toutes les relations antérieures, et l'on ne peut se défendre d'une pitié un peu moqueuse, lorsque l'on assiste à ces brusques revirements, à cette indifférence succédant à tant d'empressement, à ces marques d'une amitié exclusive prodiguées aux nouveaux venus, à ces témoignages d'une sympathie enthousiaste, que l'on reconnaît, parce que l'on a été soi-même l'objet des mêmes démonstrations. Les caractères disposés à l'engouement ne donnent pas leur affection, ils la prêtent, et, à force de circuler, elle leur revient usée, démonétisée, ayant perdu sa valeur ; en un mot, en si piteux état, que nul n'en veut plus.

Mais, si je désire, ma chère Hélène, que vous évitiez les dégoûts et les inconvénients attachés à l'engouement, je déplorerais la méfiance ou l'insociabilité qui vous porteraient à éviter systématiquement les relations nouvelles, — qui conseilleraient de repousser avec opiniâtreté toutes les marques de sympathie qui pourraient vous être adressées ; qui, en un mot, vous feraient éviter les déceptions, en faisant le vide autour de vous ; mieux vaut encore aventurer quelques illusions dans le commerce social que de se garantir à force de scepticisme, de roideur et d'opiniâtreté ; s'il faut se garder de livrer légèrement son amitié, il faut éviter de refuser un sentiment que nous devons à nos semblables, c'est-à-dire la bienveillance ; les personnes qui en sont dépourvues, qui ont une personnalité un peu absorbante, font volontiers honneur à leur jugement de l'indigence de leur cœur : elles se croient sages, et ne sont qu'égoïstes. EMMELINE RAYMOND.



LE DÉMON DES PRAIRIES*.

Suite.

IX

LA FUITE.

Longtemps la jeune fille resta immobile, comme abîmée dans ses réflexions. Enfin, redevenue maîtresse d'elle-même, elle se dirigea rapidement vers la porte, qu'elle ferma à double tour, et se mit ensuite à ouvrir les tiroirs de sa commode. Elle y prit une bourse remplie de pièces d'or. Après les avoir comptées, elle parut satisfaite, et mit le tout dans sa poche. Puis, après quelques instants de recherche dans les tiroirs, elle en sortit un joli petit poignard damasquiné, à la poignée garnie de perles, poignard évidemment destiné à orner la table d'une dame américaine. Elle le tira de sa gaîne, essaya du doigt le tranchant de la lame, et bientôt le poignard rejoignit la bourse. Après maintes délibérations, assez longues, pendant lesquelles, d'un mouvement de tête, Marie semblait rejeter toutes les pensées contradictoires qui venaient à surgir en elle, elle referma lentement sa commode, et se leva ; son visage prit un caractère d'énergique résolution. Elle saisit son amazone, et s'en revêtit prestement. Elle couvrit ensuite sa tête d'un large chapeau de paille.

« Qui me retient donc ici ? » dit-elle en nouant les brides sous son menton. « Quel motif pourrait un instant me faire hésiter ? Plus je partirai vite, plus ma fuite sera assurée, et moins on aura de soupçons ; quel danger, d'ailleurs, puis-je courir en traversant à cheval quinze lieues de plaine ? »

A ces mots, elle releva résolûment la tête, et, sans jeter un seul regard en arrière, elle sortit de la chambre et se dirigea vers la cour.

Dans les corridors du bâtiment on entendait les domestiques vaquer à leurs occupations habituelles ; on distinguait même, d'une des chambres, la voix d'Allister, qui se montra bientôt et traversa la cour.

« Mon cheval doit m'attendre depuis longtemps. Je suis en retard aujourd'hui ! » lui dit Marie en passant près de lui.

« Il est probable qu'il ne comptait pas sortir aujourd'hui, mademoiselle : le temps menace de changer, » réplique l'intendant en regardant le ciel ; « ce soir, ou demain matin au plus tard, nous aurons de l'orage ! »

Il passa, et Marie se rendit à l'écurie. Malgré elle, ses mains tremblaient pendant qu'elle sellait son cheval et qu'elle le sanglait avec attention. Elle prit la bête par la bride, et la conduisit ainsi, comme d'habitude, jusqu'à la petite porte qui s'ouvrait sur la campagne, et qu'elle referma derrière elle. — Elle jeta ensuite un regard attentif sur tous les environs, et, n'apercevant nulle trace d'être vivant, elle sauta en selle, et, flattant de la main le cou de son poney, elle s'éloigna au petit trot. A un mille environ du fort, il y avait un fossé d'irrigation qui prenait l'eau au fleuve pour la conduire dans l'intérieur des terres. Ce fossé, jusqu'alors, avait servi de limite aux promenades de Marie ; mais ce jour-là elle le fit franchir à son cheval ; et, dès qu'elle vit qu'un taillis épais la cachait aux regards des gens du fort, elle adressa quelques paroles d'encouragement à la vigoureuse bête, et la lança au galop dans la direction du fleuve.

Le plan qu'elle s'était proposé de suivre lui paraissait fort simple. C'était à environ quinze milles du fort, en remontant la rivière, que la malle-poste s'arrêtait pour relayer, d'après ce que Hattie lui avait dit. Quelques familles américaines avaient fondé en cet endroit une petite colonie. En tout cas, il devait y avoir un employé du gouvernement, auprès duquel elle pourrait trouver aide et protection. Avant tout, il lui fallait atteindre ce relai et y attendre l'arrivée de la malle-poste venant de Santa-Fé.

A moins qu'elle ne fût déjà passée ; on devait, d'après le dire de l'intendant, l'y attendre chaque jour. Quant à l'impossibilité pour elle de voyager seule, comme l'avait prétendu son père, elle s'en inquiétait fort peu, et croyait au contraire entrevoir dans sa conduite un dessein bien arrêté de l'amener, par tous les moyens possibles, à consentir à son union avec Mac Grégor. Aussi était-elle bien résolue, une fois sortie du fort, à ne reculer devant aucun danger pour rentrer dans le monde civilisé. — Pour échapper à tout soupçon, elle n'avait emporté que ce qu'elle avait sur elle. — Mais c'était là le moindre de ses soucis, et elle ne songeait qu'à presser son cheval pour s'éloigner au plus vite.

Elle atteignit bientôt le fleuve, et en remonta la rive en suivant une verte prairie. En supposant qu'aucun obstacle ne vînt l'arrêter, elle pensait atteindre son but en moins de trois heures.

Bien que le ciel, chargé de vapeurs, interceptât de plus en plus la vue, et malgré le peu d'intérêt qu'en ce moment le pays dût avoir pour la jeune fille, elle ne put pourtant s'empêcher d'être frappée de la beauté de la contrée qui s'offrait à ses regards. Les montagnes, qu'elle n'avait entrevues que de loin, se rapprochaient d'elle et se coloraient des nuances les plus diverses. Les parties boisées se mariaient à de vertes prairies, et semblaient former un vaste parc anglais, au milieu duquel serpentait le fleuve, dont les eaux brillantes disparaissaient et reparaissaient tour à tour. Malgré elle, Marie pensa au projet de Mac Grégor de fonder une ville en cet endroit. — Ce pays, rempli d'habitants, aurait été un véritable paradis. Et cependant la jeune fille se sentait frissonner lorsqu'elle se représentait demeurant dans ce pays, et mariée à Mac Grégor. Il y avait eu pourtant un moment où la société de ce jeune homme ne lui avait point été désagréable, bien que son instinct de femme lui eût fait comprendre, dès l'abord, quelles étaient ses espérances. — C'était quelques jours après l'arrivée de son père dans l'Est ; et à cette époque elle ne se serait pas sentie si malheureuse au milieu de cette solitude et de cette splendide nature. — Mais alors avait eu lieu dans son existence un de ces événements imprévus et passagers qui se présentent souvent dans la vie humaine ; événement qui, en un instant, avait entièrement changé ses sentiments et le cours de ses idées. Il avait rendu impossibles les desseins de son père et les espérances de Mac Grégor, et éveillé dans la jeune fille un esprit de résistance et de lutte dont elle se serait crue incapable avant son arrivée au fort. — Et pourtant cette jeune fille n'avait conçu pour elle-même aucune espérance ; la possibilité d'espérer ne s'était même pas présentée à elle ; mais seulement, au plus profond de son cœur, elle conservait comme une image d'un beau rêve, auquel il faut renoncer au réveil, mais dont on aime à garder le souvenir.

Un écart de son cheval vint troubler les idées auxquelles Marie s'était abandonnée, et pendant lesquelles, sans doute, elle avait parcouru une assez longue distance. Elle arrêta son poney, et s'aperçut, alors seulement, que le chemin qu'elle suivait offrait un tout autre caractère que les prairies qu'elle avait d'abord traversées. Le fleuve, qu'elle avait suivi jusqu'alors, roulait au fond d'une gorge étroite ses eaux écumantes au milieu des rochers, et les sabots de son cheval frappaient un sol rocailleux. Les pierres, qui roulaient sous le choc, rendaient sa marche difficile, et même dangereuse. — La jeune fille jeta un regard autour d'elle. Les montagnes se rapprochaient de plus en plus, et tout le paysage prenait l'aspect sauvage des montagnes à travers lesquelles roulait le fleuve en cascades et torrents impétueux. Il devenait impossible d'aller plus loin. — Marie se retourna. — Depuis longtemps le fort et ses environs avaient disparu, et, aussi loin que ses regards pouvaient percer le brouillard qui commençait à devenir intense, elle n'apercevait nulle trace de prairies. — La jeune fille réfléchit un instant, et fit retourner son cheval. « Évidemment, » dit-elle à demi-voix, « il doit y avoir un passage plus commode, que nous avons pris pour aller au fort, et devant lequel j'ai passé sans m'en apercevoir. Pour peu que je ne m'éloigne pas trop du fleuve, il est impossible que je m'égare. » Elle jeta un regard vers le ciel, où le soleil ne laissait plus qu'une lueur rougeâtre, et s'éloigna du fleuve à angle droit, en se dirigeant vers l'intérieur du pays.

En effet, il n'y avait pas cinq minutes qu'elle avait changé de direction, qu'elle vit le sol s'incliner doucement, et qu'elle parvint bientôt dans une verte vallée qui semblait serpenter au milieu des rochers et suivre parallèlement les sinuosités du fleuve. — Marie, à cette vue, respira plus librement, et, excitant son cheval de la voix, elle s'engagea au petit trot dans ce nouveau chemin.

Elle pouvait bien ainsi avoir parcouru deux milles entre des rochers et des collines qui semblaient s'élever de plus en plus, lorsque l'enfoncement du terrain qu'elle avait suivi jusqu'alors cessa brusquement en s'arrêtant devant un immense rocher presque à pic. Marie se convainquit alors avec douleur que, depuis une heure, elle suivait une gorge formée par la nature au milieu du grand bouleversement des montagnes, et dont il lui était impossible de deviner la direction. — Sa première pensée fut pour le fleuve, dont la vue pouvait seule la remettre dans la bonne voie. Elle descendit donc de cheval, et, tirant son poney par la bride, elle parvint, en choisissant les pentes les moins escarpées, jusqu'au sommet d'une colline. — Un singulier pêle-mêle d'éminences, de gorges, de vallées, s'offrit à ses regards inquiets, tantôt revêtus de buissons et d'arbres rabougris, tantôt ne présentant que des surfaces arides et couvertes d'un sable fin d'une blancheur éblouissante, sur lequel, çà et là, de gigantesques rochers détachaient leurs contours bizarres. — Quant au fleuve, nulle part Marie n'en aperçut trace. — A cette dernière déception, un sentiment inexprimable d'angoisse lui serra le cœur. — Revenir sur ses pas, était aussi incertain que de s'aventurer au milieu de ce dédale ; car comment reconnaître l'endroit par où elle s'était engagée dans cette gorge, et comment retourner sur ses pas et suivre indéfiniment cette pente de terrain, sans savoir où elle conduirait ? D'ailleurs, revenir sur ses pas, c'était, pour Marie, reprendre d'elle-même les chaînes auxquelles elle venait d'échapper.

Un silence solennel régnait sur toute la nature. Aucun oiseau ne chantait, pas la moindre feuille ne remuait. Le ciel offrait un aspect grisâtre, le soleil avait disparu ; l'atmosphère était lourde et étouffante ; enfin le poney même, ordinairement si vif, se tenait immobile auprès de sa maîtresse, la tête inclinée et les oreilles pendantes.

Marie, à cette image de désolation qui s'offrait de tous côtés, se sentit comme énervée ; mais elle rassembla toutes ses forces pour lutter contre le découragement. Encore une fois elle parcourut des yeux, en tous sens, la contrée, aussi loin qu'elle put. — Elle comprenait la nécessité de prendre un parti, et sentait que son sort dépendait de sa présence d'esprit et de sa résolution. Tout à coup il lui sembla voir briller quelque chose au loin. Elle regarda plus attentivement dans cette direction. Oui, c'était bien le fleuve. On ne le voyait, il est vrai, que de très-loin, et on n'en apercevait qu'un faible détour ; mais enfin, malgré l'irrégularité du terrain, on pouvait atteindre le rivage en cheminant avec la plus grande attention. Marie remarqua un arbre qui s'élevait isolé sur une des hauteurs voisines dans la direction du fleuve ; puis, se retournant, elle découvrit un rocher assez escarpé, et qui se trouvait sur la même ligne. Ayant ainsi deux points infaillibles pour se guider, elle reprit courage, et ce fut d'une main plus rassurée qu'elle flatta le cou de son cheval, auquel ces caresses semblaient également rendre de nouvelles forces. — Elle s'avança avec de grandes précautions, tirant le poney par la bride, et descendant la pente qu'elle avait devant elle pour gravir la hauteur voisine. — Mais, tantôt de nombreux obstacles venaient lui rendre impossible la continuation du chemin en ligne droite ; tantôt il lui fallait faire un long circuit pour éviter un terrain rocailleux ou des sables mouvants. Ici, des fentes profondes semblaient lui interdire le passage ; là, un précipice à pic arrêtait ses pas. A chaque hauteur à laquelle elle parvenait, elle jetait les yeux sur ses jalons, et reprenait la ligne droite ; mais il lui fallut bien du temps avant qu'elle pût constater un progrès sensible dans sa marche vers le fleuve, et elle s'aperçut avec effroi que ses forces, que ne soutenait qu'un léger déjeuner, allaient bientôt l'abandonner.

L'air devenait de plus en plus lourd, et il fallait toute l'énergie de la jeune fille pour l'empêcher de se laisser abattre par la chaleur, jointe à la fatigue. A chaque nouvelle hauteur qu'elle escaladait, elle constatait les progrès qu'elle faisait dans la direction du fleuve, et reprenait de nouvelles forces pour gravir la colline voisine. Et pourtant, malgré elle, Marie ne pouvait s'empêcher de frémir en pensant que si le chemin, le long du fleuve, offrait les mêmes difficultés que celui qu'elle suivait en ce moment, il lui serait impossible d'aller plus loin. — Aussi éprouva-t-elle comme une commotion électrique qui lui rendit toutes ses forces, lorsque, après avoir gravi une dernière hauteur, sa vue s'étendit sur une verte prairie, au milieu de laquelle, à certains légers indices, elle reconnut un chemin frayé. Le fleuve, il est vrai, avait de nouveau disparu à ses regards, mais le sentier semblait devoir y conduire. En tous cas, ce chemin devait aboutir à une habitation quelconque, éloignée du fort, et il lui serait possible de se renseigner sur la direction à prendre. « Courage, poney ! » s'écria-t-elle, « courage, le plus rude est fait ; encore une heure de patience ! »

Elle descendit la colline avec précaution ; puis, sautant en selle, elle poussa son cheval au petit trot sur le vert gazon. — A peine remise de son épuisement, elle leva les yeux au ciel pour voir où le soleil en était de sa course. Elle savait qu'elle avait quitté le fort vers onze heures ; mais il lui était impossible de se rendre compte du temps écoulé depuis son départ. Elle eut beau chercher le soleil, elle ne put en découvrir la moindre trace. Le brouillard s'était converti en une épaisse vapeur ;

* Voir les nos 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21 et 24.

le ciel était voilé de nuages opaques, et leur couleur grisâtre ne rappela que trop à Marie les sinistres paroles de l'intendant, et l'orage qu'il lui avait annoncé. Elle adressa à son cheval quelques paroles d'encouragement, et pressa son allure. Celui-ci redoubla d'efforts; mais, après quelques minutes de galop, il secoua la tête, et reprit son petit trot. Et cependant, chaque fois que la jeune fille jetait vers le ciel ses regards inquiets, il lui semblait voir le jour s'assombrir de plus en plus, et les nuages revêtir une teinte plus livide.

Il y avait à peine une demi-heure qu'elle avançait ainsi, lorsque tout à coup un éclair éblouissant sillonna le ciel, et fut suivi, quelques secondes après, d'un violent coup de tonnerre, dont le fracas sembla bondir de colline en colline. Répercuté par mille échos, ce coup de tonnerre semblait renaître de lui-même; son roulement finit par se perdre dans le lointain. Le cheval, effrayé, avait bondi de côté; — mais Marie semblait avoir prévu cet écart. Elle se rendit bientôt maîtresse de son poney, et, par quelques caresses et ses douces paroles, parvint à le calmer. Ce ne fut pourtant que les oreilles tendues en avant, la tête relevée au vent, et en jetant à droite et à gauche des regards ombrageux, qu'il continua à marcher; si bien que Marie eut à partager son attention entre le temps, le chemin et son cheval. On ne sentait encore rien de la pluie torrentielle qui accompagne les orages dans ces pays, et qui ne pouvait tarder à tomber et à transpercer les légers vêtements de la jeune fille; mais, en revanche, toutes les hauteurs voisines semblaient s'animer. On entendait s'élever de tous côtés un léger bruissement. Les feuilles des arbres et les hautes herbes s'inclinaient et se relevaient, et, par places, le sable léger commençait à tourbillonner, soulevé par un souffle invisible.—C'étaient là les indices trop certains de la tempête qui allait surgir; et, quand même Marie ne les eût point connus, l'anxiété qui s'emparait d'elle ne lui eût point permis de douter du danger qui la menaçait. Pour la première fois, rassemblant les guides, elle frappa son cheval, qui, comme s'il eût eu lui-même conscience de la situation actuelle, ne tarda pas à allonger le pas.

Pendant ces quelques minutes une sorte de crépuscule parut s'étendre sur toute la contrée. Le vent redoubla de violence sur les hauteurs, qui semblaient se resserrer de plus en plus, voilant tout horizon aux regards de la jeune fille. Un nouveau coup de tonnerre, si violent que Marie crut ne jamais en avoir entendu de pareil, éclata subitement, et la força à prêter toute son attention à son cheval, dont l'épouvante augmentait à chaque instant. En même temps, elle sentit tomber sur ses mains de larges gouttes, et, l'idée d'une nuit de tempête passée dans cette solitude, sans un arbre sous lequel elle pût chercher un abri, vint redoubler son effroi. Si, dans l'obscurité, elle venait à dépasser, sans s'en apercevoir, l'habitation qu'elle appelait de tous ses vœux, ce désert ne se changerait-il pas pour elle en un labyrinthe inextricable, au milieu duquel il lui faudrait succomber sans le moindre secours, sans même que ses cris pussent se faire entendre?

(La suite au prochain numéro.)

O. Ruppius.

DEVIS DE LAYETTE.

On me demande d'indiquer la quantité et la nature des objets composant une layette; on comprend qu'il ne peut rien y avoir d'absolu sur ce sujet, et que le nombre et l'élégance de ce premier trousseau dépend entièrement de la somme qui peut lui être consacrée.

Une robe de baptême. On la fait toujours *à tablier*, c'est-à-dire ornée sur le devant; ces ornements se composent d'entre-deux de dentelle et de broderie, — ou de volants festonnés, séparés par quatre ou cinq petits plis, — ou enfin de mignardise blanche. Le large entre-deux que nous avons publié dans le n° 19 de la présente année servira pour cet usage, en répétant le dessin par bandes toujours plus courtes sur tout le devant de la robe; celle-ci sera posée sur un *dessous* de taffetas ou de percaline, rose pour une petite fille, — bleu pour un petit garçon.

Deux ou trois douzaines, — ou bien une quantité double, — de *couches*,

Une demi-douzaine de langes de flanelle.

Une demi-douzaine de langes en molleton.

Trois douzaines de chemises de dimensions graduées.

Trois douzaines de brassières de dimensions graduées.

Trois brassières longues festonnées.

Trois douzaines de bonnets, gradués pour la dimension et pour l'élégance, — depuis le simple béguin de nuit en piqué ou en percale molle, jusqu'aux bonnets brodés garnis de dentelle et de rosettes de ruban.

Deux ou quatre couvertures de piqué.

Plusieurs bavettes simples, ou festonnées et brodées, en piqué.

Quatre robes longues, — deux très-simples, — deux autres plus ornées.

Une douzaine de draps unis ou garnis.

Une douzaine de taies d'oreiller.

Une demi-douzaine de paires de bas en laine.

Une douzaine de fichus de nuit en nansouk non empesé.

Chaussons de piqué blanc ou de cachemire, — ou tricotés.

Toilette de promenade :

Un long manteau de piqué blanc, garni de bandes brodées et festonnées, à pèlerine, pour l'été; — même manteau en cachemire blanc ou bleu, ouaté, pour l'hiver.

Capote à coulisse en taffetas ou nansouk, pour l'été; — en taffetas ouaté ou cachemire, pour l'hiver.

Un manteau court, à pèlerine, en cachemire ou piqué.

Explication du Logogriphe.

Le mot du Logogriphe inséré dans notre dernier numéro est: *Thérèse*, dont les lettres diversement groupées donnent : *Esther, Thésée, Térée, Rhée, est, ré, Rhé ou Ré, érèse, été, st ! se, te, tes, eh, hé, ère, ter, hère, et, très, être, serte, herse, stère, ers, Rhètes, Sère, reste, hêtre, rets, Sée, erse, Este, thèse, ès, éther, thé.*



Je suis bleu, gris ou noir, rose, brun, rouge ou vert,
Et prêt à vous servir quand vous m'avez ouvert.
Si l'on en croit Méry, de Pharamond je date;
D'être souvent utile, à bon droit je me flatte.
Quand de l'astre du jour l'éclat a disparu,
Pour m'avoir oublié, qui n'a parfois couru?
Ma demeure ordinaire est au fond de ma poche;
Je prends, lorsque j'en sors, la forme d'une cloche.
Mais c'est trop vous en dire, et, sans être devin,
Vous voyez qu'en mon eau je ne mets pas de vin.

Edme Simonot.



SIROP D'ORGEAT.

On prend un demi-kilogramme d'amandes douces, — 80 grammes d'amandes amères; après avoir pelé les amandes, placées dans de l'eau bouillante, on les met, par petites parties, dans un mortier de marbre, on les pile, en incorporant peu à peu un demi-kilogramme de sucre pilé, et 150 grammes d'eau; quand la pâte est bien fine, on ajoute 850 grammes d'eau, qui délayent la pâte, et on passe le tout dans un morceau de toile neuve et mouillée, que l'on tord pour exprimer le jus des amandes; on fait dissoudre dans celui-ci un demi kilogramme de sucre, puis on place le lait d'amandes sur un feu doux, en remuant sans cesse la préparation; on retire au premier bouillon, on ajoute 35 grammes d'eau de fleur d'oranger; on met en bouteilles; on agite l'orgeat avant de le verser dans les verres d'eau.

JUS DE FRAISES.

On prend 2 kilogrammes de sucre que l'on cuit dans un quart de litre d'eau; on le jette bouillant sur 6 kilogrammes de fraises mûres et nettoyées; on couvre, on laisse reposer pendant vingt-quatre heures; on passe le tout au travers d'un morceau de mousseline ou d'un tamis; on met en bouteilles, que l'on cachète; on place ces bouteilles dans un chaudron, séparées par un peu de foin; le chaudron, rempli d'eau froide, est posé sur le feu; on laisse cuire pendant dix minutes (à dater du commencement de l'ébullition); on retire le chaudron, on laisse refroidir l'eau, puis on enlève les bouteilles. Ce jus servira, soit en qualité de sirop, soit pour les crèmes et les glaces.

EAU DE CHAMPAGNE.

C'est une boisson mousseuse, fort agréable, que l'on prépare de la façon suivante :

On prend six litres d'eau, un citron entier découpé en rouelles, — un verre à vin rempli de bon rhum; on fait cuire le tout; on transverse, — on laisse refroidir; on ajoute une tasse de levure de bière blanche; — on laisse reposer pendant vingt-quatre heures; — on retire la levure et le citron; — on met en bouteilles, on bouche. Au bout de huit jours la boisson est bonne; on met une cuillerée pleine de sucre pilé dans chaque verre; on ajoute l'*Eau de Champagne*, qui devient mousseuse lorsque l'on remue le sucre.

CRISTALLISATION DES OBJETS EN FIL D'ARCHAL.

On enveloppe la carcasse de fil d'archal (corbeille, porte-allumettes ou porte-montre) avec du coton non tors, pareil à celui avec lequel on fait les mèches de lampe; on prend 250 grammes d'alun que l'on fait cuire dans un demi-litre d'eau; on met cette dissolution dans une terrine creuse, dans laquelle on suspend l'objet que l'on veut cristalliser, de façon qu'il ne touche aucunement la terrine, et qu'il soit entièrement couvert par le liquide, dans lequel on le laisse pendant trente-six heures.

Si l'on veut obtenir une cristallisation bleue ou rose, on emploie, dans le premier cas, du sulfate de cuivre au lieu d'alun; — dans le deuxième, on enveloppe le fil d'archal avec du ruban rose, au lieu d'employer du coton.

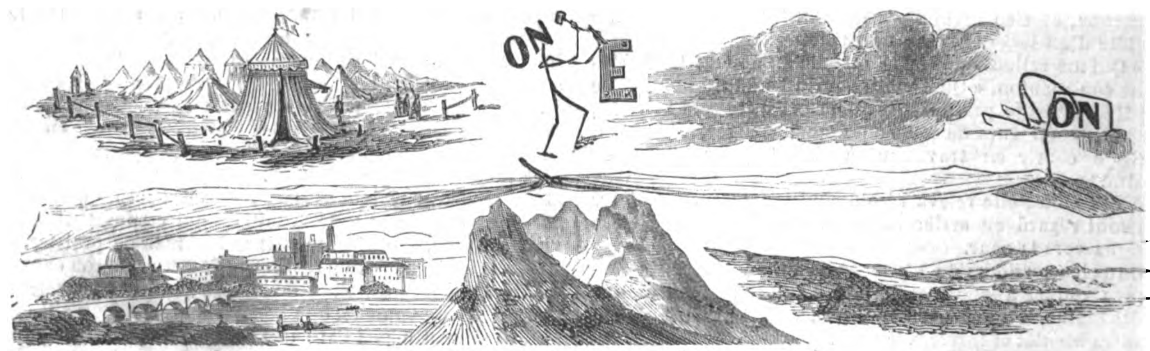


N° 1479, Mme *E. P.* (*Sarthe*). Voilà bien des indications, mais il ne faut pas que ma réponse s'égare, et qu'il y ait quelque part une filleule m'accusant injustement d'oubli ou d'indifférence; je n'oublie rien, et je ne saurais être indifférente à de si bonnes paroles, bien dites parce qu'elles sont bien senties. Les initiales se brodent dans le coin des serviettes, en biais; les lettres sont plus jolies (se détachant mieux sur la serviette) lorsqu'on les entoure d'un cordonnet de couleur; il faut tâcher de surmonter le petit ennui de faire ce cordonnet; je n'ai jamais vu de serviettes brodées *au milieu*, pas plus que sur l'ourlet même. Bientôt pour la photographie, si je puis trouver le moyen de publier l'adresse du photographe, sans cependant la rendre tout à fait *publique*; ma filleule éprouvera peut-être une cruelle déception en voyant cette carte; l'inconnu est si séduisant! Mille amitiés en retour de cette bonne lettre, et prière de venir me voir. — *N°* 5271. Encore une charmante et excellente lettre. La robe courte est plus convenable pour le baptême, l'enfant ayant déjà six mois. — *Anaïs, aux Chênes*. Oui, sans doute, on fait beaucoup de crochet, mais aussi nous en publions beaucoup, et il faut penser aux abonnées qui n'en font pas; je ne comprends pas bien ce qu'*Anaïs* désigne par le mot Marguerite. Notre n° 25 contient un superbe dessin pour voiles de fauteuil. Quant aux sujets par trop agricoles, je n'ose les promettre, non par dédain de la campagne, que j'aime d'une affection malheureuse, mais parce que la mode délaisse les *sujets* pour les arabesques et les fleurs; j'espère qu'Anaïs voudra bien continuer à m'aimer un peu, quoique je n'aie pu lui envoyer une réponse satisfaisante; il ne dépend pas toujours de moi d'accorder ce que l'on demande. — *Une villageoise aveyronnaise*. Que ne puis-je, en effet, parcourir la France, visiter mes amies inconnues, serrer les mains que l'on me tend!... Mais chassons les rêves, et reprenons bien vite l'humble réalité. Il y a un préservatif infaillible : le *pyrètre*, réduit en poudre (on le trouve chez les pharmaciens et les herboristes), met en fuite tous les insectes *rongeurs* qui détruisent les étoffes de laine. Une jeune fille peut parfaitement porter une robe de taffetas de couleur. J'espère triompher bientôt de l'entêtement de M. Sainfoin, et l'*on* sera prévenue de ma victoire. — *N°* 148, *Paris*. Gilet blanc, cravate blanche, pour costume de cérémonie. — *Ancien n°* 6206, Mlle *L*..... On ne porte guère de robes blanches dans la rue, à moins que l'on ne soit en voiture. Je ne connais malheureusement aucun moyen pour empêcher la perte des cheveux. — *M. J..., à Castres*. Peut-être pour le quadrille, s'il n'est pas trop long; impossible de lui consacrer plus d'une page. — *N°* 524. Il faut allonger la jupe, non avec une bande, qui ne ferait pas un bon effet, mais avec un volant tuyauté, en taffetas de même nuance que le fond de la robe. — *N°* 14309. Je ne puis qu'approuver le châle de dentelle, garni de 2 volants; la mode en durera toujours. Le chapeau d'enfant est aussi fort bien tel qu'on me le décrit. — Mme *L..., à Paris*, a reçu un patron pour jupon de petite fille; elle peut substituer des cercles en acier à la combinaison que nous avons indiquée; ces cercles seront au nombre de trois. — *Marie-Juliette* (*Paris*). Une jeune fille ne peut sortir *de jour* avec un bournous arabe blanc, en crêpe de Chine uni; elle peut le porter le soir; rien ne s'oppose à ce qu'on y laisse la frange; mais je doute que l'on puisse faire ce bournous sans couper le châle. — *N°* 7963. Nous venons de publier plusieurs modèles pour lingerie d'enfant, et je doute qu'il nous soit possible de donner *tous* les modèles d'une layette. Mille regrets. — *M. F., à Versailles*. La couleur blanche convient à tous les âges. On ne court aucunement le risque d'être ridicule avec la robe que l'on me décrit. — *Auprès de ma sœur*. Robe de pou-de-soie blanc; jupe très-longue, découpée à dents très-peu creuses, bordées avec un volant tuyauté, ayant 3 centimètres de largeur. — *N°* 15483, recevra. Le renouvellement est inscrit comme elle le désire. — *E. P., à Marseille*. Il est impossible de résister à une semblable lettre, et l'un des prochains numéros contiendra l'article désiré; j'engage mes jeunes lectrices à m'adresser toutes les questions *de ce genre;* j'y répondrai toujours avec le plus grand plaisir.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris.—Typ. de Firmin Didot frères, impr. de l'Institut et de la Marine, r. Jacob, 56.

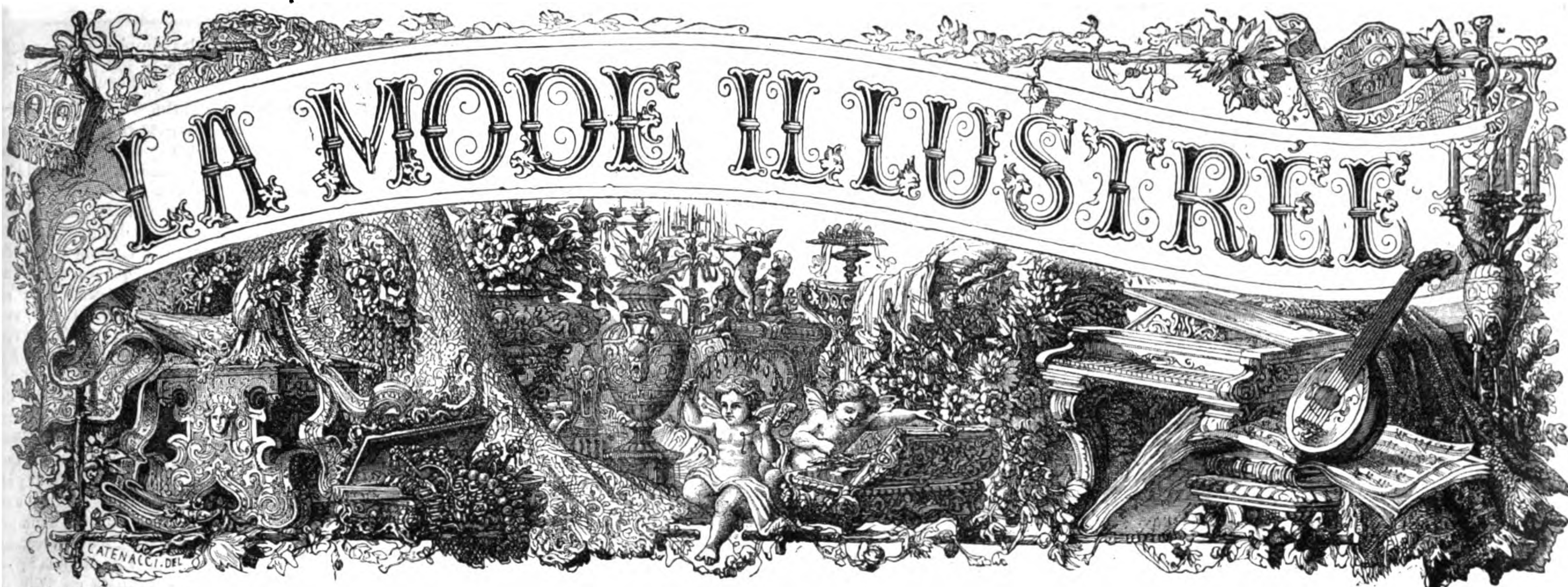
RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Entre les colonnettes et sous les chapiteaux de l'église de mon village, les petits oiseaux font leurs nids.

N° 26. TROISIÈME ANNÉE. 30 juin 1862.



Le numéro, vendu séparément, **25 centimes.** AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, **50 centimes.** AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE SAMEDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND.
Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (*Pour l'étranger le port en sus*). —

COL AU CROCHET, GUIPURE D'IRLANDE.

Col au crochet (guipure d'Irlande).

MATÉRIAUX. — Fil d'Irlande n° 150.

Parmi les travaux appartenant au même genre que ce col, il n'en est point qui puisse être comparé à celui-ci; le dessin, si minutieux qu'il soit, ne peut suffire à rendre la délicatesse, la légèreté, la richesse, qui distinguent ce col, et l'égalent aux plus belles dentelles anciennes, au *point de Venise* ou d'*Alençon;* la solidité de ce travail est à toute épreuve, et son blanchissage est très-facile; il faut seulement s'armer de patience, — d'un crochet assorti à la finesse du fil que nous indiquons, et suivre nos explications mot à mot.

Notre description se rapporte aux *fleurs, feuilles, rosettes, etc.*, qui composent le dessin; quelques-unes sont faites ensemble, d'autres isolément, puis on les réunit par un fond de guipure *à jours*, en copiant la disposition du dessin, qui est fort exact.

Les personnes peu familiarisées avec ce genre de travail devront, pour plus de facilité, essayer, avec du coton assez gros, quelques-uns des détails du dessin : sur notre modèle ces détails sont faits en mailles très-serrées; l'irrégularité étant considérée, non comme un défaut, mais comme une qualité dans la guipure d'Irlande, on pourra, à volonté, diminuer ou augmenter ce col, ou même employer tous les détails qui vont être décrits, pour exécuter un col de forme *impératrice*. Des lettres minuscules (*a* jusqu'à *e*) marquent les différents détails du dessin.

Rosette *a*, placée à chaque coin, et répétée 4 fois au bord du col; on fait une chaînette de 8 mailles que l'on réunit en rond.

1er *tour*. Sur l'anneau formé en joignant la dernière maille à la première des 8 mailles, on fait 11 mailles simples, posées *à cheval*.

2e *tour*. — On fait autour de l'anneau 5 festons, composés chacun de 8 mailles en l'air; chaque feston est attaché à l'anneau par une maille simple, en passant toujours une maille du tour précédent, et piquant le crochet dans le côté de devant des mailles.

3e *tour*. — Sur chaque feston on fait 10 mailles, posées à cheval.

4e *tour*. — Dans chaque maille simple du premier tour on fait 2 brides, en passant le crochet *sous* la maille simple tout entière; les festons faits dans les 2e et 3e tours restent libres.

5e *tour*. — Dans chaque bride, 2 brides, en passant le crochet *sous* la maille entière.

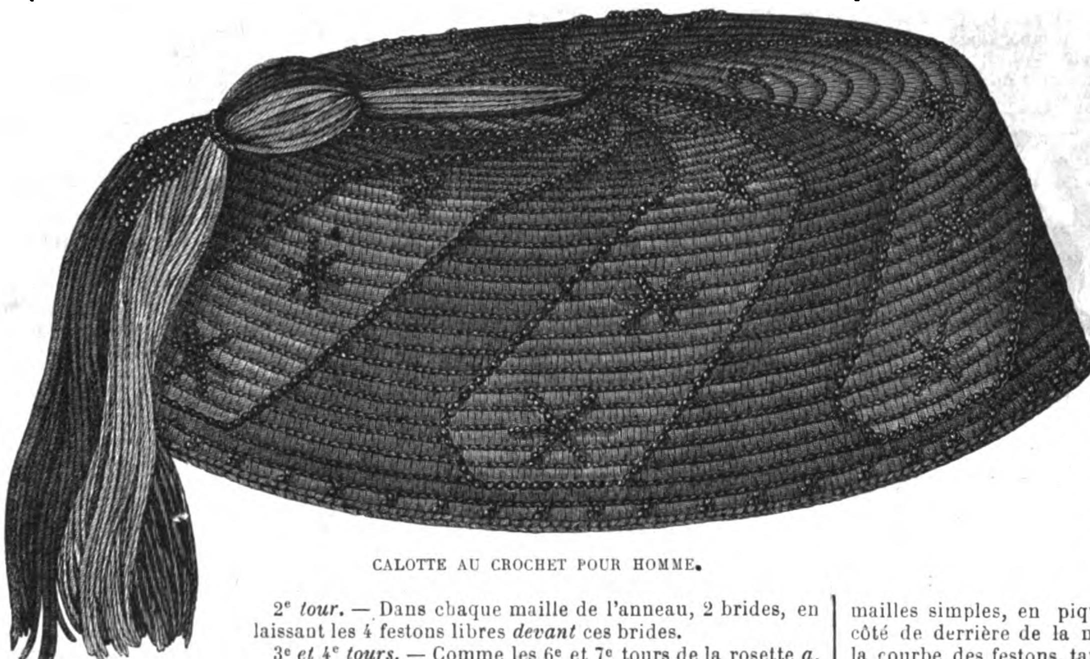
6e *tour*. — Tout en mailles simples; on en augmente le nombre de façon que la rosette reste plate, et l'on passe toujours le crochet *sous* les deux côtés, par conséquent *sous* les mailles entières du tour précédent.

7e *tour*. — Comme le 6e tour; mais chaque fois que l'on a fait 4 mailles on exécute un *picot;* ce picot se compose de 4 mailles en l'air, attachées par une maille-chaînette dans l'avant-dernière maille que l'on a faite avant le *picot*. Après avoir fait dans ce 7e tour environ 11 picots, on fait 25 mailles en l'air pour commencer la feuille oblongue marquée *b*. — Ces 25 mailles en l'air sont placées entre le 11e et le 12e picots; on passe les 6 dernières mailles en l'air qui viennent d'être faites, et dans la 7e maille on fait une maille simple; puis * 3 mailles en l'air, — une maille simple dans la 4e maille (en passant 3 mailles); recommencez deux fois depuis *. Il reste encore 6 mailles des 25 mailles en l'air pour former la tige de la feuille; la nervure de celle-ci se compose, présentement, de 4 petits trous ou an-

neaux sur lesquels on fait des mailles simples, posées *à cheval;* il y a 4 de ces mailles sur chaque moitié de chaque anneau. Après ce tour on en fait un autre, aussi de mailles simples, pour lesquelles on pique le crochet dans le côté de devant des mailles, en faisant un picot entre chaque trois mailles. Quand ce tour est fini, on fait 2 mailles simples sur la tige, et l'on commence une deuxième feuille, en tout semblable à celle qui vient d'être décrite, mais un peu plus longue, la nervure du milieu se composant de 5 anneaux au lieu de quatre. Quand cette seconde feuille est terminée, on fait des mailles simples sur le reste de la tige, et l'on rejoint ainsi la rosette, à laquelle on fait les 12e et 13e picots; à la place du 14e picot on exécute la tige et la feuille de trèfle marquée *e;* 18 mailles en l'air (tige), puis, pour les 3 nervures de la feuille, 8 mailles en l'air, sur lesquelles on revient en faisant 7 mailles simples (nervure de côté); 8 mailles en l'air, sur lesquelles on revient en faisant 7 mailles simples (nervure du milieu); 8 mailles en l'air, sur lesquelles on revient en faisant 7 mailles simples; ces trois nervures sont attachées par une maille simple à la 1re maille de la 1re nervure, et on les entoure toutes trois avec 3 tours de mailles simples, en piquant toujours le crochet dans le côté de derrière des mailles, diminuant leur nombre dans les creux qui se trouvent entre les nervures, — augmentant leur nombre à la pointe des nervures, afin de conserver la forme de la feuille de trèfle; on passe toujours la tige dans tous ces tours, de telle sorte que ses dernières mailles sont couvertes par la feuille; dans le cours du 3e tour, on fait un picot entre chaque trois mailles; l'un de ces picots doit toujours se trouver sur la pointe supérieure de chaque nervure; répétons encore qu'il ne faut nullement se préoccuper d'une régularité minutieuse dans le cours du travail. Après le troisième de ces derniers tours, on fait 10 mailles en l'air; — on rattache la dernière à la première nervure de côté, — sous le 1er tour de mailles simples; — on revient sur ces 10 mailles en faisant une maille simple; — 4 brides, — une maille simple, — une maille-chaînette, — les autres mailles en l'air restent libres; — 8 mailles en l'air, que l'on rattache à la pointe de la nervure du milieu, et sur lesquelles on revient en faisant une maille simple; — 4 brides, — une maille simple, — une maille-chaînette; sur l'autre côté de la feuille de trèfle, on fait une nervure semblable à celle que l'on vient d'exécuter, puis, sur chacune des mailles en l'air restées libres, une maille simple, ensuite un tour de mailles simples sur la partie de la tige restée visible en dehors du bord extérieur de la feuille; on fait ensuite sur le 7e tour de la rosette, les 15e et 16e picots, et entre le 16e et le 17e picots, le petit feston marqué *d*, pour lequel on fait 9 mailles en l'air; avec les quatre dernières on forme 1 picot; — encore 4 mailles en l'air; — on rattache la feuille de trèfle à la place indiquée sur le dessin, et l'on fait des mailles simples, posées à cheval, sur les mailles en l'air qui contiennent le dernier picot; on fait 4 mailles simples, jusqu'au picot; on passe celui-ci, dirigé vers le bas; — encore 2 mailles simples sur le restant des mailles en l'air, — puis 9 à 10 mailles en l'air, rattachées près de la feuille de trèfle, au tour de mailles simples; sur ces mailles en l'air on fait des mailles simples, posées *à cheval*, et l'on forme en même temps 3 picots; puis 2 à 3 mailles simples sur les mailles en l'air qui rejoignent la rosette dont on complète le 7e tour.

La petite *rosette* placée sur le bord extérieur, près de la feuille de trèfle marquée *c*, peut être faite, non isolément, mais après le feston marqué *e* (en tout pareil au feston *d*), ou bien à part; dans le premier cas, il faut faire un nombre de mailles en l'air suffisant pour atteindre le milieu de la rosette, et dont une partie sera recouverte par les bords de cette rosette, comme pour la tige de la feuille de trèfle.

Depuis le milieu de la rosette, on fait 8 mailles en l'air, réunies en anneau; le 1er tour se compose de 4 festons, chacun de 6 mailles en l'air, placés sur cet anneau.



CALOTTE AU CROCHET POUR HOMME.

2e *tour.* — Dans chaque maille de l'anneau, 2 brides, en laissant les 4 festons libres *devant* ces brides.

3e *et* 4e *tours.* — Comme les 6e et 7e tours de la rosette *a*, sans cependant tenir compte des différents détails commencés avec la rosette *a;* on peut cependant faire, en même temps que cette petite rosette, la feuille oblongue (pareille à la feuille *b*), et, après cette feuille, les 2 festons indiqués sur le dessin, et exécutés comme le feston *d*.

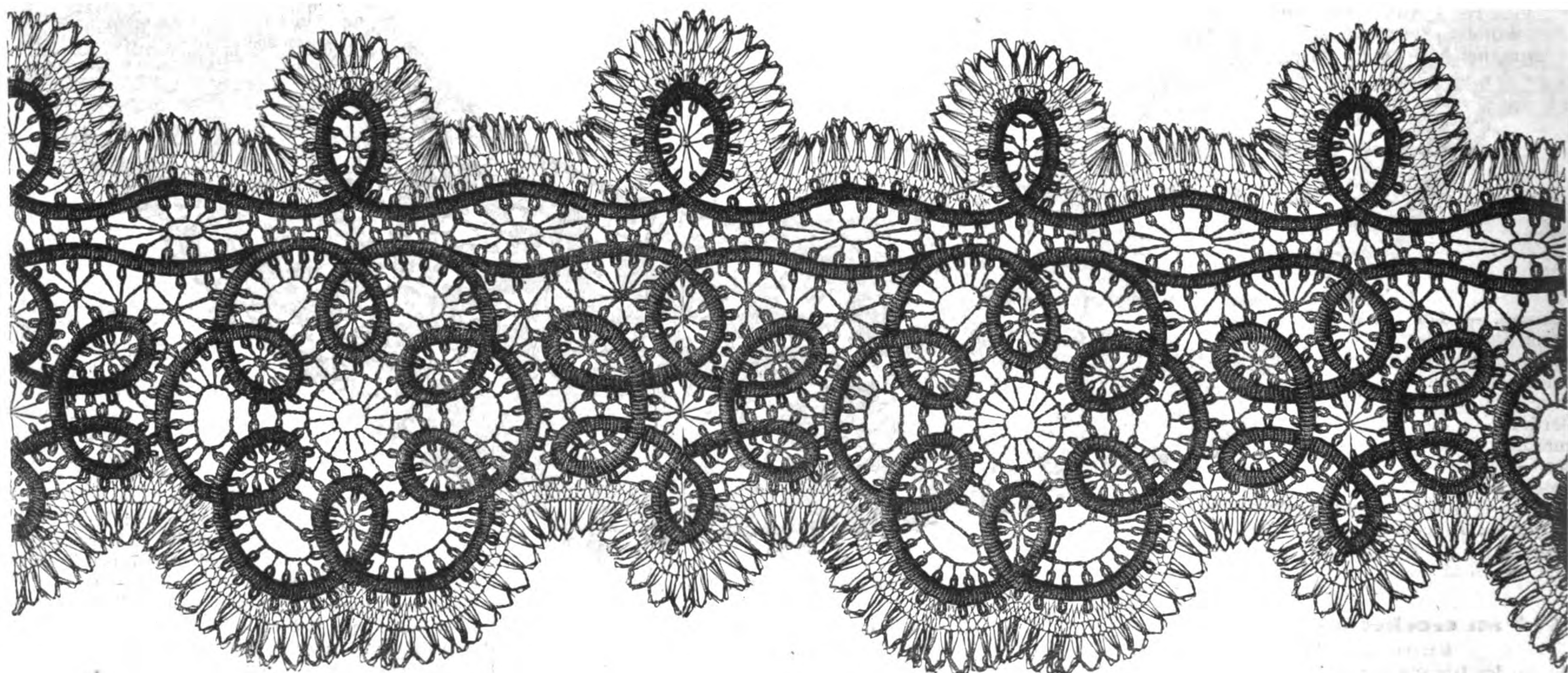
Le *ruban* qui ondule, replié sur lui-même, et que l'on répète 5 fois pour le col, est fait ainsi qu'il suit : on fait une chaînette de 259 mailles, — dans la 9e de ces mailles, une maille simple, en passant 8 mailles de la chaînette, — * 4 mailles en l'air, — une maille simple dans la 5e maille, en passant 4 mailles; — recommencez depuis * jusqu'à la fin de la chaînette, sur laquelle on fait ensuite des mailles simples, comme pour la fig. *b*, mais en faisant, au lieu de 4, — 6 mailles pour chaque moitié d'anneau (ou *jour*), et à chaque dernier anneau, 12 mailles. — On fait ensuite un 2e tour de mailles simples, en piquant toujours le crochet dans le côté de devant de la maille, et faisant un picot après chaque 5e maille. — On fait, avec ce ruban, une sorte de nœud, fixé par quelques points, et l'on remplit le vide avec une croix pareille à celle qui a été expliquée dans le no 25 (voyez le dessin au crochet *guipure d'Irlande*).

Fleur à cinq feuilles, placée entre deux rubans. On la commence par le milieu de la petite roue épaisse, pour laquelle on fait une chaînette de 5 mailles, réunies en rond ; sur ce rond, ou anneau, 3 tours de mailles simples, en piquant toujours dans le côté de devant des mailles, et augmentant leur nombre pour maintenir la roue plate; après le 3e tour, on fait encore 1 tour de mailles simples, dans lequel on commence les 5 feuilles, c'est-à-dire qu'après avoir fait 5 mailles simples sur la roue, on forme la nervure à trois *jours* de l'une des feuilles, comme on l'a fait pour la figure *b*, mais avec 18 mailles au lieu de 25, et en en laissant 3 pour la tige de la feuille; sur cette nervure vient 1 tour de mailles simples, en piquant toujours le crochet dans le côté de devant de la maille, — puis un second tour semblable, pour lequel on pique le crochet dans le côté de derrière de la maille, et, durant ce tour, on forme les picots; — puis, avec 2 ou 3 mailles simples, placées sur la tige, on rejoint la roue, on continue le tour, et l'on fait les quatre autres feuilles.

Petite fleur, placée sous la précédente. On fait une chaînette de 14 mailles, recouverte de mailles simples, puis on fait tout autour de cette nervure des mailles simples, en piquant toujours le crochet dans le côté de derrière de la maille, et augmentant le nombre des mailles à chaque extrémité; ensuite : 1 tour de mailles simples, durant lequel on forme les picots ; après ce tour, on peut faire la tige, garnie de chaque côté avec des picots, et qui va rejoindre la grande fleur; cette tige se compose de mailles en l'air, encadrées, de chaque côté, avec des mailles simples et des picots. On coupe le fil après l'avoir fixé, et on le rattache à la droite de la figure longue que l'on vient de faire, afin d'exécuter l'espèce de rosette à 4 festons qui compose le tour de la fleur ; on fait * 9 mailles en l'air, — une maille simple entre les deux picots les plus proches ; — recommencez deux fois depuis * ; — ensuite : 9 mailles en l'air, — une maille simple vis-à-vis la place où l'on a attaché le fil. On retourne l'ouvrage, et l'on fait, sur chaque feston : 3 mailles simples, — 1 picot, — 3 mailles simples, 1 picot, — 3 mailles simples, — 1 picot, — 3 mailles simples; — on retourne de nouveau l'ouvrage, et l'on fait 1 tour de mailles simples, en piquant toujours le crochet dans le côté de derrière de la maille, et augmentant un peu sur la courbe des festons, tandis que l'on passe toujours une maille dans leur échancrure. Les picots du tour précédent restent libres, dirigés en avant. On retourne encore l'ouvrage pour faire 1 tour de mailles simples, et, après chaque 3e maille, 1 picot.

Branche à trois feuilles, qui se rattache à la fleur précédente. On fait 12 mailles en l'air, après avoir terminé la *petite fleur*; ces mailles forment la tige, — puis 13 mailles en l'air, sur lesquelles on revient avec 10 mailles simples, pour former la nervure de la première feuille; autour de cette nervure deux tours de mailles simples, et après chaque troisième maille un picot; on attache la dernière maille de ce tour à la dernière maille de la tige, et l'on allonge celle-ci avec 6 mailles en l'air; — on fait ensuite 14 mailles en l'air (pour la nervure de la feuille supérieure), sur lesquelles on revient avec 13 mailles simples; puis l'on continue cette feuille comme la précédente ; quand elle est terminée, on fait des mailles simples sur la tige, pour rejoindre la première feuille; on en fait une troisième, toute pareille à la première, puis des mailles simples sur la tige.

Les *roues* isolées, parsemées sur le fond de guipure, sont faites comme la roue de la grande fleur; après la dernière maille de ces roues on peut faire, sans couper le fil, une partie du fond de guipure à jours, au sujet duquel nous ferons les observations suivantes : 1° une grande partie de ce fond peut être faite en même temps que les différents détails que nous venons d'expliquer, et on rattache ainsi ces détails ensemble; — 2° on peut, lorsque cela est plus commode, faire quelques mailles en l'air *sous* les parties épaisses du dessin pour se retrouver de l'autre côté, et continuer le fond; — 3° lorsque ce dernier procédé ne peut être employé, il faut fixer le fil, le couper et le rattacher au côté sur lequel on veut travailler. — Les personnes qui ne veulent pas entreprendre ce fond *à jours*, peuvent le remplacer par des *barrettes*, c'est-à-dire passer le fil d'un côté à l'autre, faire, sur ce fil, un point de feston, et placer çà et là des roues, ou *jours* de dentelle. Dans tous les cas, il faudra



BORDURE EN MIGNARDISE.

BALLADE,

Tirée de la *Fée*.

PAROLES D'OCTAVE FEUILLET.

MUSIQUE DE HENRY BRUN.

PIANO. All° moderato. p f

All° moderato. p Leggiero.

Dans la bru-me du soir Qui dort sous ce vieux chê - - - - ne ? C'est Ro-ger Beau-ma-noir, Le jeu-ne ca-pi-tai - - - - ne, Pen-dant qu'au fond des bois Cou-rent ses chiens da - - nois. Pen-dant qu'au fond des bois Courent ses chiens da - - nois.

Cresc. Piu Animato. ff pp

2e Couplet.

Il effeuille en rêvant
Dans la verte fontaine,
Il effeuille en rêvant
Des fleurs de marjolaine......
Pendant qu'au fond des bois } *bis.*
Courent ses chiens danois. }

3e Couplet.

O mon jeune amoureux,
Des fleurs que ta main sème,
Dit la Fée aux yeux bleus,
Je tresse un diadème......
Pendant qu'au fond des bois } *bis.*
Courent tes chiens danois. }

faufiler les différents détails du dessin sur un patron représentant la forme de notre col, puis exécuter le fond à jours sur ce papier; l'encolure est bordée avec un tour de mailles simples qui prennent tous les festons du fond *à jours*.

Calotte au crochet pour homme.

MATÉRIAUX. — 16 grammes de laine zéphyr noire; 16 grammes de même laine lilas; ficelle fine; grosses perles noires.

Notre modèle est fait au crochet, avec de la laine noire, sur de la ficelle fine; — les palmes, ou rayures en biais, sont en laine lilas; leurs contours marqués par des perles noires cousues sur la calotte; — le milieu des palmes est orné d'étoiles faites avec les mêmes perles.

La laine zéphyr est plus fine que la laine ordinaire, plus grosse que la laine anglaise; on la trouve chez M. Simart, rue de Rambuteau, 64.

On commence par le milieu du fond; on travaille en spirale, piquant toujours le crochet, non dans l'un des côtés des mailles, mais *sous* les deux côtés de chaque maille; on monte sur la ficelle 12 mailles avec la laine noire; — on réunit la première à la dernière maille, ce qui forme un anneau ou *rond*, et l'on fait 2 mailles dans chaque maille de l'anneau, — mais en prenant déjà la laine lilas, et faisant alternativement 2 mailles noires, — 2 mailles lilas.

Dans chaque tour suivant on recule les mailles lilas, de façon que la première maille d'une palme se trouve toujours sur la dernière maille du fond; l'augmentation doit toujours être placée *au milieu* des palmes, — au milieu du fond, afin de ne point entamer les contours. On tire souvent la ficelle sur laquelle on travaille, pour maintenir le fond bien plat.

2e *tour*. — Comme le 1er tour.

3e *tour*. — Alternativement 3 mailles noires, — 3 mailles lilas.

4e *tour*. — Comme le précédent.

5e *tour*. — Alternativement 4 mailles noires, — 4 mailles lilas.

6e *tour*. — Comme le précédent.

Du 7e au 19e tour on augmente d'une maille dans chaque tour, au milieu de chaque palme et au milieu de chaque espace entre les perles, de façon que l'on fait, dans le 19e tour, alternativement 17 mailles noires, — 17 mailles lilas.

Bord de la calotte. Six tours pareils au 19e tour, en serrant un peu la ficelle; puis 6 tours en laissant la ficelle plus *lâche*, — faisant, s'il le faut, quelques mailles de plus, afin de bien couvrir la ficelle; — ensuite 2 tours, durant lesquels les palmes s'arrondissent; pour cela, on fait 2 mailles noires de plus sur 2 mailles de chaque côté des palmes.

Puis un tour entièrement noir, — un tour entièrement lilas.

Notre dessin indique la disposition des perles placées sur les contours des palmes; on enfile deux perles, et l'on couvre un tour avec un seul point; on fait, de la même façon, les étoiles et les *mouches* composées de deux perles, que l'on voit sur le tour lilas du bord de la calotte.

Le gland est fait en laine noire et laine lilas, orné avec des perles noires, comme l'indique le dessin.

Bordure en mignardise.

On exécute cette bordure en mignardise blanche, au-dessus de l'ourlet d'un jupon ou d'une robe de piqué ou nankin; — en mignardise noire pour robes de couleur, manteau, mantelet, vestes, etc.; la bordure est entourée d'une guipure blanche très-étroite, si l'on fait cette bordure avec de la mignardise blanche, et d'une dentelle noire très-étroite, si la mignardise est noire.

On trace tous les contours du dessin sur une feuille de papier, et l'on dispose la mignardise sur ces contours, en cousant ensemble tous les picots qui se touchent, et faisant quelques points à toutes les places où la mignardise est croisée; — des *barrettes*, lorsque les picots sont un peu éloignés les uns des autres, — et cela, sans *jamais* piquer au travers du papier. Dans les vides un peu grands, on fait des *roues*, indiquées sur notre dessin, qui est fort minutieux. — Un ou deux rangs de cette bordure embellissent la robe la plus simple.

Robes.

Nos lectrices nous sauront peut-être gré de leur envoyer ce groupe, représentant diverses garnitures de robe que l'on peut copier ou modifier, et qui serviront, tout au moins, de point de départ pour *refaire* les robes d'été, et *faire* les robes d'automne.

No 1. — *Robe de gaze de soie maïs.* La jupe est garnie avec huit à neuf longues pattes, composées d'une double ruche chicorée, en taffetas de même nuance que la robe, encadrée avec deux volants très-étroits, en gaze de soie; corsage décolleté, avec fichu Marie-Antoinette, pareil à la robe, garni comme la jupe, avec une ruche chicorée et de petits volants; manches larges, à demi-revers (posé seulement sur le dessus de la robe); ce revers est garni comme le fichu.

No 2. — *Robe de foulard gris uni.* La jupe est garnie avec des sortes de palmes, disposées en biais, et composées d'une ruche *chicorée*, en taffetas gris, formant des *coquilles* assez rapprochées, et diminuant de largeur, afin de se terminer en pointe; ces palmes sont entourées de guipure noire, très-légèrement froncée; les manches, assez larges, sont garnies comme la jupe; deux palmes placées près de l'entournure, forment jockey; corsage plat, boutonné.



ROBE No 1.

No 3. — *Toilette de jeune fille.* Robe de barége lilas, à filets blancs, formant des carreaux: la jupe est garnie avec six volants, couvrant un espace de 30 centimètres, très-légèrement froncés, et bordés de velours noir étroit; ces volants sont coupés séparément pour chaque lé, et disposés en ondulations, de telle façon que les volants de chaque lé viennent se terminer sous les volants du lé voisin; manches demi-larges, garnies avec trois volants pareils à ceux de la jupe; corsage plat, montant, à ceinture.

No 4. — *Robe de taffetas vert de nuance moyenne.* La jupe est bordée avec un volant, ayant 4 centimètres de largeur, ouverte à la couture de chaque lé, sur une hauteur de 35 centimètres environ; les lés sont repliés de chaque côté, et les vides sont remplis par huit à neuf volants de taffetas vert, de nuance plus foncée que celle de la robe; manches demi-larges, à revers, de même nuance que les volants de dessous; corsage à revers, de même nuance que ceux des manches; les revers du corsage et ceux des manches sont bordés avec un volant pareil, comme nuance, à celle du fond de la robe.

No 5. — *Robe d'alpaga-feutre.* La jupe est garnie avec un volant tuyauté, ayant (y compris la tête) 12 centimètres de hauteur; manches demi-larges, en partie fendues sur le coude, garnies avec un volant; corsage plat, à pointe; les devants de la jupe et du corsage sont ornés de nœuds de rubans. — Toute la garniture de cette robe (volants et nœuds), peut être faite en taffetas noir, sur alpaga noir ou de couleur.

No 6. — *Robe d'alpaga brun La Vallière.* La jupe est garnie avec un volant tuyauté, en taffetas noir, ayant 10 centimètres de hauteur, surmonté d'une ruche chicorée; ce volant est replié sur lui-même en zigzags, et s'élève jusqu'à la taille, de chaque côté du lé de devant, en diminuant graduellement de largeur; corsage plat, montant; manches demi-larges, garnies comme la jupe.

Cravate.

MATÉRIAUX. — 3 mètres de ruban de couleur, ayant 4 centimètres de largeur; 2 glands en soie frisée.

On pourrait appeler cette cravate un *boa* d'été; tout en étant fort légère, elle est suffisante pour préserver le cou.

Outre la cravate terminée, nous publions le dessin d'une partie de cette cravate en grandeur naturelle; le ruban que l'on emploiera devra être peu serré, mais à bords épais (voir le dessin de grandeur naturelle); on le coupera en trois morceaux, ayant chacun 1 mètre; on tire tous les fils dans leur longueur, de telle sorte que les fils transversaux ne sont plus maintenus que par les bords épais; on pose ces deux bords l'un sur l'autre, et l'on *tord* légèrement le ruban, de façon que les bords épais se trouvent au milieu de la torsade; quand les trois morceaux de ruban sont préparés de cette façon, on les coud ensemble, les uns au bout des autres; on met à chaque extrémité un gland de soie frisée, de même nuance que le ruban, ayant 9 à 10 centimètres de longueur.

DESCRIPTION DE TOILETTES

Robe d'alpaga gris très-clair. Le bas de la jupe est garni avec des bandes de taffetas noir, perpendiculaires, espacées, taillées en pointe du côté supérieur, et disposées de la façon suivante: une bande de 15 centimètres de hauteur, les trois bandes suivantes ont 10 centimètres de hauteur; puis une bande de 15, — trois bandes de 10 centimètres; ainsi de suite pour tout le tour de la robe. Le corsage plat, montant, à pointe ronde, est garni, en guise de brandebourgs, avec des bandes de taffetas noir, disposées comme celles de la jupe, trois plus courtes entre deux plus longues; des boutons de taffetas noir ferment le corsage; ils sont placés sur les bandes mêmes. Manches arrondies, ouvertes sur le coude, garnies avec des bandes de taffetas noir, comme le corsage et la jupe. Petit col de toile; manchettes assorties, sur des sous-manches bouffantes en mousseline blanche.

Robe-casaque en mousseline de soie blanche, à fleurettes lilas. Le corsage et la jupe sont d'un seul morceau. La jupe est garnie avec une ruche chicorée en taffetas lilas, — une bande de même taffetas ayant 3 centimètres de largeur, — une deuxième bande ayant 1 centimètre 1/2 de largeur, — une troisième bande de 3 centimètres, — et enfin une seconde ruche chicorée; cette garniture borde la robe, et remonte par devant, en se rétrécissant jusqu'aux revers, ornés de la même garniture; manches garnies comme la jupe. Le corsage est ouvert sur une chemisette de mousseline blanche plissée, terminée par un col très-petit. Manches bouffantes de mousseline blanche.

MODES.

Il est assez difficile de traiter ce sujet durant la saison présente; la mode a prononcé ses arrêts, puis elle est entrée en vacances, laissant à tout le monde la liberté de déduire les conséquences des principes qu'elle a posés, et qui s'écartent bien peu de ceux qui ont dicté les costumes des saisons précédentes.

Les robes restent toujours fort amples du bas, et se rétrécissent considérablement vers la taille; tous les lés sont énergiquement coupés en pointe; afin d'arriver à ce résultat, on commence à les tailler en biais depuis l'ourlet, et l'on continue jusqu'à la ceinture. Comme je me préoccupe toujours de tous les détails qui se rapportent à une économie bien entendue, je conseillerai de replier en dedans, sans les couper, les lés des étoffes de soie, car je ne saurais envisager sans pitié le massacre d'une belle étoffe. Une jupe coupée en *pointe* est en effet une jupe sans avenir, et n'offrirait aucune ressource dans le cas plus ou moins prochain d'un changement de mode.

Après avoir porté les ceintu-



ROBE No 2. ROBE No 3.



LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal, 56 Rue Jacob, Paris

Etoffes des Mins DU LOUVRE, Rue de Rivoli.

Lingeries de la Mon LEBORGNE et HENNEVEU (Anc^ne Mon DUPONT) r. du Bac, 56.

Ceinture Régente de Mmes DE VERTUS Sœurs, 26, r. de la Ch^sée d'Antin.

Passementeries de la FILEUSE, 84, r. du Bac.

es à longs bouts par devant, on a placé ces bouts d'un ôté, puis aussi des deux côtés; on vient de se décider à es mettre derrière. Cela est joli, et garnit fort bien une jupe unie, ou ornée de volants tout à fait étroits, courant un espace de 15 centimètres environ; mais cette mode est trop jeune pour être adoptée par toutes les femmes. Il y a cependant des douairières qui portent bravement cette ceinture de pensionnaire; leur exemple n'est pas fait pour provoquer l'imitation; aussi toute femme raisonnable, qui aura l'âge ou la tournure d'une matrone, devra s'interdire ce genre de ceinture.

Nous pourrions peut-être profiter du congé pris par la mode pour essayer de glaner, parmi les différentes combinaisons qu'elle autorise, quelques procédés économiques, qui pourraient être appliqués aux robes délaissées par les révolutions de l'élégance.

On sait déjà qu'il est facile d'allonger les jupes, en les bordant d'un ou deux volants en taffetas noir, ou bien encore de bandes de taffetas. Celles-ci, droites et simples à leur origine, affectent aujourd'hui des courbes et décrivent des sinuosités propres à déguiser l'intervention de l'économie dans cet ornement; ces bandes sont toujours semblables *à la nuance la plus tranchée* de la robe; le noir seul est excepté de cette règle absolue. On les coupe, soit à dents arrondies, bordées d'une ruche étroite, d'un passe-poil, ou d'une dentelle noire fort étroite; soit à dents carrées dites *créneaux;* soit enfin d'inégale largeur; dans ce cas, la bande du lé de devant aurait, par exemple, 20 centimètres de largeur, tandis que cette même bande, garnissant tous les autres lés, aurait seulement 12 centimètres de largeur. Le bord supérieur est garni d'un passe-poil, et quelquefois d'une dentelle noire, légèrement froncée; si la bande est de toute autre couleur que le noir, on l'orne d'entre-deux de dentelle noire, disposée en ondulations. Ceci est de l'*ornementation*, et s'écarte de l'économie; ajoutons, en conséquence, que ces bandes peuvent être garnies d'un ruban de velours noir fort étroit.

On peut aussi, mais seulement en certains cas, élargir une jupe. Supposons-la à rayures vertes et grises: on ajoutera, de chaque côté, un lé de taffetas gris de même nuance que la robe; on posera sur ce lé, de distance en distance, des rubans verts qui seront noués, et dont les nœuds seront fixés au milieu des lés gris. Je préférerais cependant un autre mode d'*élargissement*, qui sera peut-être admis d'ici à peu de temps. Nos lectrices n'ont-elles point envié quelquefois ces jolis costumes *bourgeois* que nous voyons dans la représentation des pièces de Molière? Je confesse avoir souvent regretté que la mode ne se soit pas décidée à les toucher avec sa baguette, afin de ressusciter ces jupes recouvertes de robes de couleur différente, ouvertes et repliées en arrière. On nous promet quelque chose d'à-peu près analogue, et si la mode que l'on élabore, et dont je vais vous confier les principales dispositions, s'établit et se généralise, l'économie pourra en faire son profit.

On porterait une robe *à devant* de couleur différente: ainsi une robe noire, par exemple, aurait une sorte de *tablier* violet, qui se continuerait en plastron sur le corsage; la jonction des deux couleurs serait cachée par une ruche noire, décrivant, sur le corsage, un simulacre de veste à peu près semblable à la veste dont le dessin a été publié dans le n° 24 de notre journal; la ruche continuerait sur toute la longueur de la jupe.

On comprend aisément que cette mode, si elle parvient à s'établir, produira un grand nombre d'effets nouveaux, de combinaisons inconnues, et que l'on pourra utiliser deux robes anciennes, et en composer facilement une toilette nouvelle. A tous ces points de vue, je fais des vœux pour que les femmes veuillent bien comprendre tous les avantages attachés à cette mode renouvelée des toilettes de leurs bisaïeules; on peut l'appliquer aux toilettes les plus simples, aux robes de popeline ou de laine, qui auront ainsi un aspect plus gai et plus paré, sans augmentation de dépense.

Quelques-unes de nos abonnées réclament des conseils relatifs aux costumes d'*amazone*. Comme les changements relatifs à ces costumes sont à peu près insensibles, nous ne sommes pas encore décidés à publier des dessins et des patrons qui serviraient seulement à une faible minorité, et s'adresseraient justement à la portion de notre public qui peut s'imposer, sans inconvénient, la légère dépense occasionnée par la demande d'un patron fait chez M. Leballeur.

Disons seulement que la plupart de *ces costu*mes sont, pour la saison d'été, en alpaga, dans toutes les nuances possibles, depuis le noir jusqu'au gris clair, — depuis le brun foncé jusqu'à la nuance nankin. Comme l'on me demande d'indiquer la nuance que je préférerais, je dirai que le noir et le brun foncé sont toujours les couleurs qui *habillent* le mieux. On fait les corsages à basques; je préfère ceux qui ont une petite basque par derrière, et qui sont simplement à pointe par devant, parce que la selle féminine exhausse beaucoup la robe, et relève la basque de devant, de façon à cacher souvent la taille, ce qui transforme la femme en paquet. Les manches sont étroites sans être collantes, à peu près semblables aux manches masculines; le col est droit par derrière, à petites pointes par devant; la sous-manche blanche est à manchettes droites, semblables à celles adoptées par les hommes; le chapeau est en paille brune ou noire, orné de plumes brunes ou noires, et, si l'on veut absolument suivre mon goût, ce chapeau sera de forme dite *batelière*. On mettra, sous le col droit, une cravate étroite de couleur peu tranchante; on choisira des gants à manchettes mousquetaires, pas trop étroits surtout, car cette recherche serait dangereuse, puisqu'elle gênerait le mouvement de la main qui retient les guides.

E. R.



ROBE N° 4.



ROBE N° 5. ROBE N° 6

TANTE GERTRUDE.

(Sujet flamand.)

CONTE DE LA SAINT-NICOLAS.

Dès le premier pas que vous faites dans la demeure de tante Gertrude, au béguinage, vous croyez respirer un air du siècle passé, tout parfumé de souvenirs, de pieuses méditations, et de cette espèce de joie intime que procurent seuls l'oubli du monde et la bonne conscience.

Si vous entrez dans la modeste chambre où elle est assise, les carreaux du sol sont d'un si beau rouge, le sable jeté dessus en spirales élégantes est si blanc et si propre, que, sans le vouloir, vous marchez sur la pointe des pieds; il vous semble marquer les premières traces d'un pas humain dans cet asile du célibat et de la prière.

La propreté, que l'on a si heureusement appelée le luxe du pauvre, est aussi le luxe du béguinage. Rien ici ne vous parle d'opulence ni d'art, si ce n'est peut-être, sur la cheminée, un beau Christ, chef-d'œuvre du plus pur ivoire, finement modelé, que le siècle a pris soin d'ombrer de ses teintes jaunâtres, et dont le travail, à la fois naïf et inspiré, rappelle les heureux jours qui séparent le moyen âge de la renaissance; — puis, sous le Christ, une Vierge plus naïve encore, pompeusement habillée de drap d'or, la main portant une crosse, les yeux baissés, le front moins paré de sa riche couronne d'argent que de sa candeur, de son innocence et de sa *divinité*.

II

Nul bruit ne frappe en ce moment votre oreille, ne vient troubler la tranquillité profonde de cette retraite. On n'entend chez la pieuse anachorète, au sein du mystérieux silence, qu'un seul murmure... c'est le *ron ron* du chat qui dort, ou feint de dormir, sous le blanc rideau finement gaufré de la fenêtre, à côté d'une boîte à ouvrage.

Mais derrière la mousseline légère et diaphane, comme sous un voile de fiancée, qui donc vois-je là-bas, recueillie et pensive?... — c'est elle!... c'est tante Gertrude. Elle a mis entre elle et nous, entre elle et le monde, ce fragile obstacle... et l'oubli. — Mais l'oubli la sépare assez du monde qu'elle a quitté pour Dieu, et cette gaze où la brise se joue, la cache assez pour nous qui ne pouvons l'oublier, et qui, parfois, venons la voir encore... sans troubler ni le calme de son réduit, ni la paix de son cœur, ni ses méditations, ni son sourire, ni les joies secrètes de sa conscience, — ni sa prière.

Quelques boucles argentées tombent, échappées, sur ses tempes et sur sa joue, sous la guimpe modeste qui encadre harmonieusement l'ovale de son visage. Ces cheveux sont d'un blanc de neige, et pourtant, autour de cette figure déjà ridée, lorsque vous la contemplez longtemps, il vous semble voir se dégager et rayonner, même à travers un demi-siècle, comme une auréole de jeunesse et de virginité, reflet puissant encore... d'une beauté qui n'est plus..... Quelque chose, enfin, vous dit que tante Gertrude n'est pas si vieille.

Mais lorsque, — détachant de son ouvrage ses grands yeux bleus où brille, comme l'étoile au ciel, une béatitude qui déjà n'a plus rien de terrestre, — elle vient à les fixer doux et radieux sur vous, vous vous sentez attiré vers elle par je ne sais quelle vive affinité du cœur. Si elle vous sourit de ce sourire d'en haut où se perdent et s'effacent les rides et la trace des chagrins d'ici-bas, votre cœur s'émeut et se pénètre d'une douce chaleur; il vous semble que vous l'aimez, — car, en la regardant, vous pensez à votre mère.

III

Votre regard, aujourd'hui, aurait peine à retrouver dans ces traits altérés, mais non flétris par le temps, la grâce et l'éclat de la saison juvénile; mais parlez d'elle, dans le monde, à quelques femmes de son âge, vous saurez qu'autrefois on la nommait la belle Gertrude, et que, dans les cercles où elle a brillé, on n'eut pas moins d'admiration pour sa personne que pour ses vertus.

Elle était d'une beauté si rare que partout où elle se montrait les hommages la suivaient, l'entouraient, sans que jamais elle songeât à les chercher; et, comme son âme et sa bonté se reflétaient d'elles-mêmes dans sa physionomie sans art, quiconque la voyait aimait à la regarder longtemps. C'était son âme que, sans y penser, on aimait en elle: aussi ne pouvait-on en détacher les yeux sans désirer la voir encore; on pouvait

même la regarder longtemps sans se le reprocher et sans mériter sa colère. — Parmi ceux qu'elle avait alors innocemment séduits, il se trouvait un jeune homme que le cœur de Gertrude, bien plus que ses yeux, avait distingué des autres et séparé de la foule. Dans un âge où, trop souvent, la passion des plaisirs est pour la piété filiale une rivale dangereuse, Wilhelm était resté le compagnon fidèle et le constant appui de sa mère, qui, depuis quelques années, était morte en le bénissant. Gertrude le savait, — et c'est sur ce terrain que, même avant de se parler, leurs âmes s'étaient rencontrées, car Gertrude avait aussi un père dont elle était l'ange gardien. Elle avait laissé à ses jeunes sœurs les bonheurs de l'hymen et les joies de la maternité, pour se faire la consolatrice du vieillard demeuré veuf, et pour goûter au sein du foyer natal les pures jouissances de l'abnégation.

IV

Sous le toit paternel (Wilhelm en avait demandé et obtenu l'accès), la jeune fille pourtant, dans un de ces entretiens timides qui ne sont encore que des aspirations, dans un de ces élans de sympathie qu'elle ignorait être de l'amour, Gertrude lui avait donné de l'espoir et lui avait engagé sa foi.

L'amour est ingénieux à lever les obstacles et croit volontiers à ce qu'il espère. Ils étaient parvenus à concilier, dans leurs projets d'avenir, le bonheur du père de Gertrude avec l'éventualité de leur hymen, lorsque, par une de ces fatalités imprévues qui se jouent des destinées humaines, une maladie cruelle vint subitement frapper le vieillard et le clouer à jamais sur un lit de douleur; il était paralysé. — Plus à plaindre que l'enfant qui n'a point encore la force de s'aider lui-même, il n'avait, lui, d'autre avenir que la tombe, — où même il ne semblait devoir arriver qu'après un long et insensible déclin, — après le sacrifice d'une autre existence que la sienne... Gertrude, à partir de ce jour, s'immola tout entière. Sourde à toute autre voix que celle du devoir, elle se voua en aveugle, sans conditions comme sans murmure, à l'accomplissement de la tâche qu'il plaisait à Dieu de lui imposer. Grande et décisive épreuve, disait-elle, à laquelle il soumettait sa jeunesse et sa faible vertu.

Elle refoula dans son cœur ses regrets et ses espérances, elle sembla mourir à elle-même et au monde. Le jeune homme, au souvenir de sa mère, pardonnait à sa fiancée. Il sympathisait trop à son dévouement pour songer à lui en faire un reproche. Il l'admirait; — il osa aspirer à la gloire de l'imiter. « Dieu m'a donné d'aimer un ange, » lui dit-il alors, « et peut-être il me donnera, dans sa bonté, la force de me faire ange avec lui et pour lui. » — Longtemps il attendit, longtemps il s'immola pour elle, longtemps il parut ne vivre que de l'air qu'il respirait dans ce ciel idéal où l'ange l'avait emporté sur son aile. Mais cet air était trop pur, trop immatériel pour lui, et bientôt il comprit que la femme, — ou plutôt Gertrude, — avait seule reçu d'en haut le pouvoir de diviniser l'amour. Il fut attendre, dans une autre vie, l'aurore d'un bonheur qu'il avait vainement rêvé sur la terre.

V

Les anges d'ici-bas ne perdent pas sans douleur ce qu'ils ont aimé. La mort de Wilhelm fut pour Gertrude un coup terrible! Son absence, — à certains jours où il venait s'asseoir auprès d'elle, au chevet du vieillard, laissa dans son âme et dans son existence un vide auquel elle ne s'était pas attendue. Aucune plainte ne sortit de sa bouche, aucun être humain ne reçut la confidence de sa tristesse, de ses intimes regrets, de la révolution intérieure qui s'était opérée en elle, dans sa pensée, dans sa vie. Elle reporta toute son affection sur le pauvre malade, cause innocente et respectée de son malheur; et, dans la résignation, dans la patience et la douceur de la belle Gertrude, il y eut, depuis lors, quelque chose au-dessus de la terre, quelque chose de céleste.

DESSIN DE LA CRAVATE EN GRANDEUR NATURELLE.

VI

Un jour pourtant que son père était plus faible que de coutume, et que la circulation du sang, resserrée par les progrès du mal dans de plus étroites limites, semblait présager sa fin prochaine, la plus jeune sœur de Gertrude était venue, inquiète, visiter le vieillard moribond. Jeune mariée et jeune mère, elle était assise entre Gertrude et lui. Son premier-né, couché sur ses genoux, lui tendait amoureusement ses petits bras.



CRAVATE.

Alarmée de l'état de son père, et pourtant souriante, elle prodiguait les baisers les plus tendres à son enfant. Triste et heureuse tout ensemble, elle pleurait... puis murmurait dans un langage brûlant sa reconnaissance à Dieu, sans apercevoir ou deviner même ce qui se passait dans l'âme de Gertrude. Celle-ci, d'abord ravie, contemplait le bonheur de sa sœur, — puis tout à coup, en la regardant, une pensée rapide, imprévue, inévitable, traverse comme un éclair son esprit et son cœur; sa voix s'altère, elle pâlit, son regard se voile, et, ne pouvant d'abord verser une larme, elle s'enfuit en sanglotant. Il semblait que Wilhelm lui eût apparu et qu'une voix lui eût crié : « Jamais... jamais ce bonheur ne sera le tien. »

Après l'avoir laissée seule un instant, sa sœur vint l'embrasser, mêla ses larmes aux siennes, et partit. Revenue à sa place accoutumée, au chevet du malade, — dans la maison au morne silence, d'où elle ne sortait quelquefois, aux jours de fêtes, que pour se rendre dans la maison de Dieu, sa conscience sévère, ou plutôt son âme forte, exercée par une longue habitude du sacrifice, parut lui reprocher une pensée terrestre. Cette pensée lui semblait un crime, en présence de son père mourant, pour qui elle avait fait vœu de tout immoler, de tout oublier. La nuit entière, agenouillée près de lui, les yeux baignés de larmes, elle demanda au ciel comme une chère faveur de prolonger ses jours.

VII

Mais la Providence avait, dans sa bonté, marqué ici le terme de l'épreuve dont Gertrude était sortie triomphante, après de longues années de patience, de soins infatigables et d'inaltérable sérénité. Trop tôt, hélas! au gré de son amour, elle vit s'éteindre une existence devenue d'autant plus nécessaire à son cœur qu'elle lui avait coûté plus de soucis, de fatigues et de veilles agitées!

Un soir qu'il avait béni Gertrude, le vieillard parut s'endormir plus calme et comme plus heureux. La mort le surprit et l'emmena doucement dans ce dernier sommeil. La fille quitta le lit de douleur de son vieux père comme une mère éplorée déserte un berceau vide... Elle sentit combien, avec cette existence, la sienne s'était brisée. Son âme chrétienne s'était, à son insu, accoutumée à trouver, dans le sacrifice, une joie au-dessus des joies de la terre, un bonheur fait pour elle. La meilleure moitié d'elle-même lui sembla descendre avec son père dans le tombeau. — L'enfant séparé du sein maternel, et qui, pressé d'une soif ardente, cherche en vain sa mère autour de lui, n'est pas plus seul, plus privé, plus gonflé de pleurs et de soupirs... que ne le fut Gertrude, sevrée de ses fatigues, de ses veilles au lit paternel, de ses inquiétudes, de ses espérances, et même des pieuses douleurs dont le vieillard, vivant, avait si longtemps nourri, fortifié, agrandi son âme de jeune fille.

VIII

Gertrude n'était plus jeune alors. Pourtant le dernier jour de son deuil était à peine passé que, fascinés, les uns par l'éclat de sa piété filiale et de ses vertus, les autres, hélas! peut-être, par l'appât de son riche héritage, de nombreux prétendants vinrent s'incliner devant elle et se disputer sa main. Mais, différente de tant d'autres femmes, elle ne pouvait aimer deux fois, — ni donner sa main sans son cœur.

Or Gertrude aimait... et celui qu'elle aimait n'était plus. Fatigué de l'attendre ici-bas, il était allé l'attendre au ciel. Elle voulut rester pure pour lui — et pour Dieu, à qui elle se donnerait désormais tout entière.

IX

Étrangère au monde, à ses vains et bruyants plaisirs, depuis les belles années de sa jeunesse; ne trouvant plus, au sein de la maison natale, que le vide et le silence, ou de cruels souvenirs, elle résolut de consacrer le reste de ses jours et la part de patrimoine qui lui était échue à l'exercice de la charité, au soulagement de toutes les douleurs, de toutes les misères et de toutes les infortunes.

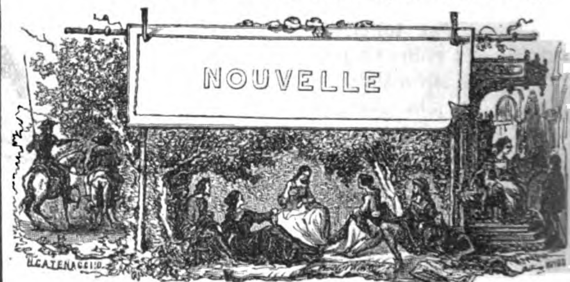
Ce fut alors qu'elle vint se réfugier ici, se soumettre à une règle commune et presque à une servitude claustrale, ne se réservant d'autre liberté que celle de visiter les pauvres, et, parmi eux, surtout les vieillards infirmes. Ainsi voulait-elle rentrer dans ses habitudes et continuer sa vie de jeune fille; ainsi espérait-elle retrouver loin du monde et goûter encore, au souvenir de son père, le bonheur filial, les intimes et pures jouissances qu'elle venait de perdre avec lui. Longtemps elle répandit autour d'elle et au loin ses aumônes; longtemps elle mérita la modeste gloire qui, dans le souvenir des hommes, couronne la charité intelligente, la vertu qui n'a pu se cacher. Au plaisir de donner, quand elle le pouvait, d'une main inaperçue, elle aimait à joindre celui de déguiser l'aumône aux yeux des petits enfants des pauvres qu'elle allait voir. Avec les pères et mères, dont les journées laborieuses et le salaire quotidien ne suffisaient pas à les nourrir, il était convenu que, devant eux, on l'appellerait *ma tante*: ainsi ses dons et ses largesses s'expliquaient naturellement; leurs naïves importunités devenaient légitimes. Mais, en se dérobant à leurs regards, sa charité n'avait pas tout prévu; les marmots grandirent... la ruse se découvrit, et le nom de *tante Gertrude*, devenu populaire, resta, bon gré mal gré, à leur bienfaitrice.

X

La plupart des personnes qui l'ont connue dans sa jeunesse l'ont précédée dans la tombe, et pourtant l'oubli n'a pu l'envelopper tout entière. Son nom, auquel tous les cœurs maintenant, comme toutes les lèvres, sourient, leur a survécu dans la génération nouvelle, et lui survivra à elle-même, lorsqu'à son tour elle ira, dans la terre sainte, goûter le suprême repos, — mérité par tant de dévouement filial, de sacrifice volontaire, de pieux labeurs, de consolations et de bienfaits répandus.

Devant Gertrude, quand elle passe, la vieillesse s'incline, l'indigence attend sans montrer la main, la douleur se tait, l'infortune espère. Autour d'elle, quand ils la rencontrent, les petits enfants accourent se disputer un de ses regards, de ses petits mots, et fêtent sa bienvenue par leur gaieté soudaine, leurs provocations naïves et leur bruyant babillage... C'est que tante Gertrude aime leur innocence, leur joie enfantine, et qu'ils peuvent, — les lutins ne l'ont pas oublié, — porter chez elle, quand ils ont été sages, leurs petits souliers à la Saint-Nicolas.

CATHINKA MACKENSIE, née DE DIETZ.



LE DÉMON DES PRAIRIES *.

Suite.

Tout à coup le chemin fit un détour en se dirigeant vers le sommet de la hauteur voisine. Marie pressa son cheval, et le premier objet qu'elle aperçut aussitôt que ses yeux purent voir un peu au loin, fut une maison basse, bâtie dans un coin de rochers, et à cent pas environ de l'endroit où elle se trouvait. Un coup d'œil jeté à droite lui fit découvrir aussi le fleuve et son lit de rochers; mais ce fut en

* Voir les nos 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 24 et 25.

ain que la jeune fille, croyant avoir atteint la colonie, cherha tout autour d'elle d'autres maisons. Cependant les gout-s de pluie, qui tombaient de plus en plus larges, lui firent onger pour le moment à chercher, avant tout, un abri; ussi, sans plus de réflexion, elle lança son cheval du côté e la maison. Il est vrai qu'en approchant de cette habitaon, elle ne put s'empêcher de songer à Hattie, qui compaait ces logements à des étables; et, sans les circonstances ù elle se trouvait, elle n'aurait jamais eu le courage d'y ntrer. Ce bâtiment, en effet, était grossièrement construit n bauche. La porte était massive, et une ardoise fermait unique trou qui servait de fenêtre: Quant au toit, il était ait de madriers mal équarris, qui, dépassant de beauoup la maison, formaient de chaque côté comme un abri. larie allait tenter de se rendre compte du genre des habiants de ce taudis, lorsqu'un violent coup de vent traversa s airs, lui emportant son chapeau de paille, et au même noment, comme si les nuages venaient de se déchirer, la luie tomba à torrents. Heureusement que déjà la jeune lle avait atteint la maison, et s'était mise à l'abri ous l'auvent de la toiture. Elle venait à peine d'y attirer on cheval, qu'un violent coup de tonnerre se fit entendre, t que l'ouragan se déchaîna dans toute sa fureur. La pluie ombait par masse compacte, et tourbillonnait sous les rafales du vent, tandis que les éclairs et le tonnerre se succéaient presque sans interruption.

Il était impossible à la jeune fille de rester plus longtemps ous le faible abri qu'elle avait choisi, à moins de se voir ntièrement inondée par la pluie, et pourtant elle sentait ne certaine crainte à se confier, au milieu de cette vaste olitude, aux habitants de cette maison, à des gens dont lle ne se faisait pas la moindre idée. — Cette maison était abitée, elle n'en pouvait douter, car, à travers une fente e l'ardoise qui bouchait la fenêtre, elle voyait briller la ueur du feu. — Cependant l'orage pouvait durer toute la uit. Marie sentait d'ailleurs ses forces s'épuiser, et le esoin de nourriture se faisait impérieusement sentir en lle. — Elle porta la main à sa poche pour s'assurer si son oignard s'y trouvait encore, et frappa résolûment à la orte. — Il est probable que le bruit de l'orage empêcha u'on ne l'entendît, car rien ne sembla remuer dans l'inérieur de la maison, et, comme si ce silence augmentait on courage, Marie frappa de nouveau et plus fort. — Elle 'eut pas cette fois longtemps à attendre pour voir la porte 'ouvrir; une sorte de figure mexicaine y apparut en se aissant avec précaution, et s'arrêta stupéfaite à l'asect de Marie, qui, tenant son cheval par la bride, était à moitié éclairée par la lueur venant du foyer de la naison, tandis que le reste de sa personne se perdait dans l'obscurité de la nuit.

« Puis-je trouver ici un abri tant que durera l'orage? et pourrez-vous ensuite m'indiquer le chemin qu'il me faudra suivre pour gagner le relais de la malle-poste de Santa-Fé?» demanda Marie, en rassemblant toutes ses forces pour surmonter l'effroi que lui causa cette singulière apparition.

L'homme la considéra fixement encore une seconde sans dire un mot; puis, secouant la tête, il referma la porte. Ne voulait-il point la laisser entrer, ou bien ne l'avait-il pas comprise, c'est ce que Marie ne pouvait s'expliquer. Elle attendit quelque temps, épiant le moindre son venant de l'intérieur. Mais le déchaînement de l'orage absorbait tout autre bruit. — Enfin, après quelques minutes, la porte s'ouvrit de nouveau, et une femme apparut sur le seuil. Elle jeta un regard perçant et investigateur sur la personne qui demandait un abri, l'examinant des pieds à la tête. Marie renouvela sa demande, quoique la figure de cette femme lui causât instinctivement une répulsion encore plus forte que celle de l'homme.

« Vous pouvez entrer, » lui dit en bon anglais cette femme, qui ne perdait pas Marie des yeux. « Mais pour aller au relais de la malle-poste, cela vous sera impossible aujourd'hui, et même demain; c'est de l'autre côté du fleuve, et, après un temps comme celui-ci, il sera impossible, d'ici à vingt-quatre heures, de le traverser. Allons, Pedro, » cria-t-elle en espagnol, « rentre le cheval! »

De l'autre côté du fleuve! Ainsi donc, par ce peu de mots se trouvaient expliquées toutes les difficultés de la route. Marie, d'après les quelques renseignements qu'Hattie lui avait donnés, s'était rendu compte, en quelque sorte, de la position du relais de poste; mais elle n'avait point pensé que cet endroit pût être situé sur l'autre rive du fleuve. Il ne lui restait maintenant qu'à se soumettre à sa destinée. Continuer son chemin par le temps qu'il faisait était impossible; et, malgré la répugnance qu'elle ressentait pour cette maison aussi bien que pour ses habitants, force lui était d'accepter l'hospitalité qu'on lui offrait. Son cheval semblait partager sa répulsion pour ce logement, car, lorsque le Mexicain s'approcha de lui pour l'emmener, il se mit à se cabrer et à ruer, et il fallut quelques caresses de la main de Marie pour parvenir à le calmer.

Ce ne fut donc pas sans quelque appréhension que Marie pénétra dans l'intérieur de la chaumière. Dès qu'elle fut entrée, elle jeta autour d'elle un regard rapide. Un bon feu flambait dans une vaste cheminée, et sa lueur éclairait un mobilier dont le confortable semblait jurer avec l'apparence misérable de l'extérieur de la chaumière. De chaque côté, le long du mur, se trouvait un lit de repos, couvert de peaux de buffles, et, çà et là, étaient rangés de larges fauteuils de paille. La cheminée faisait face à la porte d'entrée, tandis qu'une autre porte, plus petite, donnait accès dans une seconde chambre. Mais ce qui frappa surtout l'attention de la jeune fille, ce fut l'aspect de trois personnages, dont deux jeunes filles, nonchalamment étendues sur les lits de repos, tandis que, non loin d'elles, était assis un homme portant la veste mexicaine; un large chapeau cachait aux yeux une partie de son visage bruni par le soleil. Marie avait jeté les yeux sur ces trois personnages; mais elle les détourna aussitôt, blessée par la hardiesse presque insolente des regards qui se fixaient sur elle. Comme elle n'avait aucune connaissance de la race mexicaine, il lui était impossible de discerner à quelle classe de la société appartenaient les habitants de cette chaumière. Et pourtant son inquiétude ne faisait qu'augmenter, et, épuisée comme elle l'était par la fatigue de sa course, elle se sentait sans force contre les dangers à venir. Elle s'approcha du feu. Il lui semblait sentir fixés sur elle tous ces regards insolents et inquisiteurs qui suivaient ses moindres mouvements, et malgré elle sa main se porta à sa poche pour y saisir son poignard.

« Asseyez-vous, mademoiselle, et faites comme chez vous, » dit la vieille femme en refermant la porte. « Il faut que vous vous soyez égarée, et ayez fait une longue route, avant d'avoir pu parvenir jusqu'à nous de ce côté du fleuve. Vous êtes étrangère, probablement? »

Un frisson parcourut tout le corps de Marie. La voix de cette femme avait quelque chose de repoussant, et, sous le caractère de basse servilité dont étaient empreintes ses paroles, on devinait pourtant l'ironie. — Cependant Marie comprit qu'il ne fallait pas se laisser dominer par ses impressions, et qu'il était indispensable pour elle de conserver tout son sang-froid. Elle se retourna et saisit un regard d'intelligence que la femme échangeait avec l'homme, regard qui, évidemment, se rapportait à elle, mais dont elle ne put comprendre la signification. Surmontant son angoisse, elle s'assit sur la chaise la plus voisine.

« Il est vrai, je me suis égarée; mais je saurai vous récompenser, à votre entière satisfaction, de l'hospitalité que vous m'avez offerte, dès que j'aurai atteint, de l'autre côté du fleuve, le relais de la poste, endroit où je veux parvenir aujourd'hui même. Aussitôt que l'orage se sera un peu apaisé, pourrez-vous me donner un guide? je le payerai aussi cher qu'il voudra.

— Impossible de vous mettre en route cette nuit, mademoiselle, » répondit la vieille avec un sourire qui fit de nouveau frissonner Marie. « Il va faire noir comme dans un four, et, avec une pluie pareille, le moindre ravin est changé en torrent. — Entendez-vous comme la pluie tombe, et comme le vent siffle? — Croyez-moi, il vaut bien mieux rester ici en joyeuse compagnie, que d'exposer ainsi sa vie. » Puis, se retournant à demi, elle ajouta en espagnol quelques mots qui firent rire aux éclats les deux filles étendues sur leur lit de repos.

« Je n'ai malheureusement pas d'argent sur moi à vous offrir; mais mes parents donneront une somme équivalente au danger qu'on pourra courir; et celui qui leur évitera l'ennui de se mettre eux-mêmes à ma recherche aura à se louer de leur reconnaissance. »

La femme jeta un nouveau regard perçant sur la jeune fille, sembla vouloir pénétrer jusqu'au fond de son cœur, puis elle haussa les épaules.

« Aucun de nous n'osera s'aventurer dehors d'un pareil temps. Voici d'ailleurs M. Johnson, un des voyageurs de la malle-poste, qui est venu nous rendre visite pendant qu'on réparait une des roues de la voiture. — Lui aussi est obligé de rester ici cette nuit, à cause de l'orage. — Si pourtant vous voulez partir seule, libre à vous, » ajouta-t-elle avec le même rire railleur.

En entendant parler de voyageur de la malle-poste, Marie s'était vivement retournée vers lui, et fut désagréablement surprise du regard de convoitise avec lequel il paraissait fixer la chaîne d'or qui pendait à son cou. Elle eut aussitôt le sentiment du danger qu'elle courait, et se serait levée pour quitter la chaumière, si elle n'en avait été empêchée par l'impossibilité de trouver son chemin, en même temps que par la crainte d'être retenue par violence. « Voyons, du calme, du sang froid! » dit-elle, en serrant le manche de son poignard, que sa main n'avait pas encore quitté depuis qu'elle avait pénétré dans la chaumière. Elle jeta un coup d'œil sur la porte. La faible lueur du crépuscule, qu'elle avait aperçu quelques instants auparavant à travers une fente, avait totalement disparu, et on entendait la pluie tomber par torrents. Marie, la tête baissée, se mit à regarder le feu, cherchant à calmer ses craintes, et à trouver un moyen de sortir de la dangereuse situation dans laquelle elle se sentait engagée. Mais l'épuisement qu'elle ressentait semblait lui ôter toute présence d'esprit.

« N'est-ce pas, chère demoiselle, qu'avec un temps pareil, un logement bien abrité paraît une bonne chose? » dit la vieille en prenant une chaise à son tour, et en venant s'asseoir non loin du Mexicain, qui, alors seulement, sortit de l'extase avec laquelle, depuis l'arrivée de Marie, il semblait la considérer. « Mais, mon Dieu! vous devez avoir besoin de prendre quelque chose, et je ne veux pas qu'on puisse dire que je fais mal les honneurs de chez moi. Aujourd'hui, c'est M. Johnson qui régale. — Allons, Jésuta! » Puis, se tournant vers une des deux filles, elle lui donna un ordre en langue espagnole. Celle à qui elle s'adressait ne répondit que par un « *bueno, bueno!* » et, se levant aussitôt, disparut dans la seconde chambre. Quant à sa compagne, elle se laissa nonchalamment retomber sur ses peaux de buffle, lançant en l'air un coussin, et le rattrapant, sans paraître nullement se soucier de la présence d'étrangers.

Marie évitait de jeter les yeux sur cette fille, et cependant aucun de ses mouvements ne lui échappait, tant la peur semblait avoir doublé la faculté de ses sens; mais ses forces étaient épuisées; aussi, bien que l'anxiété qui la dominait lui ôtât tout appétit, la jeune fille résolut-elle de prendre quelque nourriture. Évidemment, l'abattement dans lequel était plongé son corps, et même son esprit, n'était que le résultat d'un jeûne trop prolongé. Elle n'avait pas été habituée à de si rudes exercices. Elle était d'ailleurs résolue à lutter tant qu'elle pourrait contre le danger, et comptait sur la force du désespoir pour surmonter tous les obstacles.

L'homme et la femme avaient engagé une conversation à voix basse. Marie eut beau écouter de toutes ses forces, elle ne put saisir que quelques mots espagnols entièrement inintelligibles pour elle. Bientôt même cette conversation fut interrompue par l'autre fille, qui, sautant à bas de son lit, courut dans la seconde chambre, et en sortit quelques instants après avec une petite table qu'elle plaça auprès du feu. Sa compagne y déposa un morceau de viande froide, du pain de seigle, une bouteille contenant de l'eau-de-vie, et deux grands verres. Une bougie de cire éclairait le tout.

« Vous voilà servi, M. Johnson, » dit la femme en se levant. « La table n'est certes pas aussi bonne qu'à Santa-Fé ou au Missouri, mais nous avons fait de notre mieux. — Voici du moins un ratafia qui pourrait rappeler un mort en ce monde. » — Une des deux filles remplit un verre d'eau-de-vie, en but une gorgée et tendit le reste au Mexicain. — Elle se disposait même à s'asseoir à ses côtés, lorsque tout à coup sa mère, la saisissant par le bras, la tira à elle, et accompagna cette action d'un flux de paroles prononcées en espagnol. La fille n'y répondit qu'en haussant les épaules et jetant sur Marie un regard indescriptible. Puis, vidant d'un seul coup le reste du verre, elle alla se rejeter sur son lit de repos.

Aucun détail de cette scène n'avait échappé à Marie, qui sentait ses terreurs augmenter de plus en plus. La vieille, après avoir coupé quelques morceaux de viande et de pain, remplit à moitié le verre resté encore intact, et le lui offrit. « Buvez-en au moins une gorgée, chère demoiselle, » lui dit-elle; « bien que vous n'y soyez pas habituée, c'est bon, et cela ne peut vous faire que du bien. »

Marie, après une légère hésitation, prit le verre qu'on lui offrait, en avala résolûment une légère gorgée, et bientôt il lui sembla sentir une vie nouvelle se répandre dans tous ses membres.

« Voici aussi quelques provisions, » continua la femme; « prenez, et ne vous gênez aucunement; M. Johnson vous tiendra compagnie. »

Sans jeter un regard sur ses voisins, Marie se leva, prit sur la table un morceau de viande et du pain, et, reprenant sa place, se mit à manger, regardant toujours le feu. Elle remarqua que le voyageur de la malle-poste mangeait fort peu, mais qu'en revanche il absorbait beaucoup d'eau-de-vie. Elle le vit aussi faire un signe à la vieille, et revenir à son premier siége. — Un instinct secret avertissait la jeune fille que le moment du danger approchait; un léger frissonnement parcourut son corps, et fit place ensuite au courage du désespoir. — Mettant la main à sa poche, elle sortit le poignard de sa gaîne. Elle reprit ensuite tout son sang-froid, et, d'un regard ferme et perçant, se mit à examiner toutes les personnes qui occupaient la chambre. — Au dehors, pendant ce temps, l'orage et la pluie sévissaient encore dans toute leur violence.

O. RUPPIUS.

(*La suite prochainement.*)



J'UIALI TI JY FLOILY.

ZAYMT JY MAOC LIFJOYMC REM BEOJI
ISFELCI JY TILMOILI ICEOJI;
ZAYMT, Y J'YAPI, JI JYPEALIAL
YA GUYSF GESSIMGI REM JYPIAL;
ZAYMT JY GOSI TIR FOMR RI TELI
YAK FLISOILR LYXEMR TI J'YALELI;
ZAYMT JI GUEIAL TIR FICOCR EORIYAK
R'IBIOJJI REAR JIR YLPLORRIYAK,

FICOC IMVYMC, VYOR CY FLOILI;
Y TIAK QIMEAK TOR YA PEM TOIA:
PIMORRID BECLI IMVYMC, E FILI!
FILI ZA'EM PIMOC IM CEAC JOIA.

RO, FYLVEOR, TI CY PEMMI SILI
PLYBYMC JY BEOK CLEF FIA RIBILI,
CA CI SEMCLYOR IMVYMC SIGUYMC,
LIPIJJI IC TIREPIORRYMC,
ZAYMT J'YMQI TI SORILOGELTI,
YA FLOK TA FYLTEM ZA'OJ YGGELTI,
REAR CEM BIOJ BOIMTLY LIGAIOJJOL
AMI JYLSI TI LIFIMCOL,

VYOR YJELR, IMVYMC, CY FLOILI;
Y TIAK QIMEAK TOR YA PEM TOIA:
PIMORRID BECLI IMVYMC, E FILI!
FILI ZA'EM PIMOC IM CEAC JOIA.

ZAYMT REMMI J'UIALI TI REAVVLYMGI;
ZAYMT BOIMC LIXEMMIL J'IRFILYMGI;
ZAI JY GEAFI LISFJOI YA GOIJ
C'EVVLI J'YPROMCUI IA JI TEAK SOIJ;
ZAI JY TOBOMI FLEBOTIMGI
ICIMTI RAL CED RY GJISIMGI,
EA ZA'IJJI FILŚICCI YA SYJUIAL
T'IFLEABIL CEM YSI IC CEM GEIAL,

VYOR IMGELI, IMVYMC, CY FLOILI;
Y TIAK QIMEAK TOR YA PEM TOIA:
PIMORRID BECLI IMVYMC, E FILI!
FILI ZA'EM PIMOC IM CEAC JOIA.

Y J'UIALI EA TA NEAL ZAO R'IVVYGI
TORPYLYOC JY TILMOILI CLYGY;
ZAYMT TA REJIOJ Y J'UELODEM
BY SEALOL JI TILMOIL LYXEM;
ZAYMT, TIFJEXYMC REM YOJI RESPLI,
JY MAOC LYFFIJJI REAR REM ESPLI
Y REM MOT JI FICOC EORIYA,
J'IMVYMC Y REM FICOC PILGIYA,

TA REOL VYOR, IMVYMC, JY FLOILI;
Y TIAK QIMEAK TOR YA PEM TOIA:
PIMORRID BECLI IMVYMC, E FILI!
FILI ZA'EM PIMOC IM CEAC JOIA. I. R.



Il est impossible de placer les renseignements que l'on nous demande *dans le numéro suivant immédiatement* les lettres qui nous sont adressées; ce renseignement se trouve quelquefois dans le deuxième, — toujours dans le troisième numéro paraissant après la réception des lettres.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

N° 9122. Impossible. Se méfier des promesses en question. — *N°* 10521. On a reçu un joli modèle de corsage de petite fille dans le n° 24. Garnir cette robe avec trois volants très-étroits. Oui, pour la grecque de velours noir; mais ce dessin est si connu et si facile qu'il est tout à fait superflu de le publier. Indifféremment, taffetas à rayures, à carreaux ou à bouquets; volants unis ou pareils à la robe. Garnir le bord de la robe de taffetas noir avec une ruche tuyautée ayant 3 centimètres de hauteur. Le taffetas noir est convenable pour toutes les toilettes de jour; on ne le porte pas pour toilettes du soir un peu *parées*. L'article *Modes* a répondu pour l'amazone. — *N°* 2467. Robe de piqué blanc ou de couleur, de mousseline imprimée ou de poil de chèvre. Oui, pour les saute-en-barque. — *N°* 1622, *Signy l'A....* Il faut doubler la pointe noire avec du crêpe ou du florence. La robe sera fort jolie, doublée de bleu. — *S. C.* Je pourrai peut-être indiquer les *boutons de roses*, mais nous avons déjà publié des travaux de ce genre. — *N°* 7982, *C. V., à la Châ....* Nous ne pourrions publier un si grand dessin; s'adresser à M. Simart, rue de Rambuteau, 64. Nous avons publié récemment plusieurs modèles au crochet pour dessus de chaise. — *Une petite pensionnaire* a tort; son idée produirait un mauvais effet, et la combinaison de sa mère est mille fois préférable. Le taffetas gris sur du barége noir serait extrêmement laid. La morale de tout cela est que les mères ont toujours raison, et que l'économie s'allie très-bien avec l'élégance. Quant à la petite injustice sollicitée par Amynthe, je ne l'ai pas commise, parce que j'ai toujours pensé qu'il n'y avait pas de *petite* injustice; je ne puis faire de *tour de faveur*, rejeter une réponse déjà ancienne pour insérer une réponse plus nouvelle; que dirait Amynthe, si elle attendait impatiemment un renseignement, et si je m'avisais de le lui faire attendre plus longtemps encore, pour répondre à d'autres personnes? Ignore-t-elle qu'il ne faut pas faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît à nous-mêmes? Le talma de sa sœur est tout à fait à la mode. J'engage la petite pensionnaire à avoir plus de confiance et de respect pour le goût de sa mère. — *N°* 7079. Oui, sans doute, on fait des mantelets et des volants en dentelle de laine fort belle; les volants peuvent être employés pour garnir des mantelets de taffetas et de velours; impossible d'en dire le prix, qui dépend de la hauteur et de la finesse. Le crochet *ordinaire* ne peut avoir d'explication, pas plus que le tricot ordinaire. — *N°* 1491. Il m'est impossible de donner aucun renseignement sur ce sujet; je ne connais point de couturière qui ait besoin d'ouvrière. — *Le Mans, L. P.* Une mariée donne une bague ou un petit souvenir quelconque à une jeune fille qui lui offre un présent. — *M. du P....* Merci pour cette bonne lettre. — *N°* 549, *S. M.* M. Sainfoin regrette de ne pouvoir traiter le sujet qu'on lui indique; il prétend qu'il s'occupe seulement des plantes *vivantes*. — *N°* 1297, *près de ma mère*. Maison de teinturerie et de nettoyage, Guigné-Dusacq, rue du Bac, 46; on ne peut guère teindre qu'en couleurs foncées un peu sérieuses pour une jeune fille; il suffirait probablement de faire nettoyer le talma, qui serait ainsi remis à neuf. Le prix des châles dépend de la finesse du cachemire; il m'est impossible de l'indiquer. Le châle blanc peut être teint en brun ou violet. — *Deux amies de la campagne*. Pour exécuter les travaux de fantaisie, un dessin suffit, lorsqu'il est accompagné d'une explication détaillée; pour remplacer ces travaux par les objets que l'on nous indique, il faudrait publier deux planches de patrons chaque semaine, et, dans ce cas, le journal coûterait 120 francs par an, pour le moins; d'ailleurs, nous avons publié des patrons de corsages plats et froncés, et la plupart des objets que l'on nous demande. — *Papier marqué A. P.* Doubler l'écharpe de tulle avec du crêpe ou du florence de couleur, l'encadrer avec une ruche chicorée pareille à la doublure. — *N°* 1391. Lisez les articles de modes; s'il était vrai qu'un changement aussi considérable que l'abandon des jupes à cercles se fût produit, j'en aurais averti nos lectrices. Gants de peau de Suède: on ne peut *s'habiller* avec des gants de soie ou de fil. La *marraine* vous remercie. — *Forget me not*. Il devient chaque jour plus impossible de faire droit aux réclamations non accompagnées d'une bande du journal, puisqu'il faut employer plus d'une journée pour chercher un nom. Les gants en peau de Suède, de nuance claire, conviennent mieux que les gants blancs pour toutes les réunions d'été, à la ville comme à la campagne.

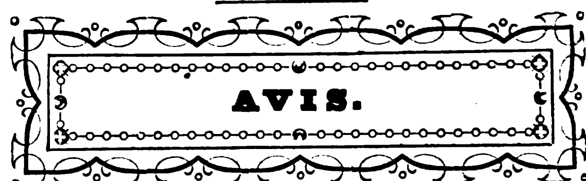
N° 3624. C'est un problème impossible à résoudre; les garnitures ne sont jamais *faciles* à repasser. Je choisirais une robe de percale, à dessins imprimés, imitant la soutache, par conséquent sans garnitures. Petit col de toile. Manches assorties. Les personnes qui ont une chevelure peu abondante peuvent porter leurs bandeaux *ondulés*; ce qui en augmente le volume. — *M. P.* Le journal a répondu avant moi, puisqu'il reproduit le texte de la Jolie Clef diplomatique qui a valu à son spirituel auteur tant de compliments mérités, que je suis heureuse de lui transmettre. — *Rovigo, Hélène de B.* Mille regrets; nous ne publions point d'initiales qui serviraient à une *seule* personne; s'adresser à M. Simart, rue de Rambuteau, 64. — *O bis*. Impossible; comment envoyer *in extenso* un dessin de chasuble? Demander à l'adresse ci-dessus. — *Romans*. Je répète sans cesse que nous ne pouvons publier d'initiales, et que nous les remplaçons par des alphabets; si nous devions, en effet, placer 22500 doubles initiales, le journal ne pourrait contenir d'autres objets; dans le cas particulier dont il s'agit, il faudrait au moins douze doubles initiales qui serviraient seulement à *une* personne; les lettres que la mode favorise en ce moment pour marquer tout le linge sont les caractères employés dans l'imprimerie; les abécédaires, les couvertures de livres, offrent ces lettres en toute grandeur. — *C. P., boulevard Magenta*. Je crains de ne pouvoir publier les patrons désirés; nos planches ont rendu, si nous en croyons nos abonnées, des services si importants que nous avons dépassé le chiffre de ces planches, tel que nous l'avions annoncé; malheureusement tous les sacrifices ont leur limite, et nous ne pouvons publier *tous* les patrons que l'on nous demande; il faut s'adresser à M. Leballeur, rue Taitbout, 74. — Mlle *L. B., à Arcis....* Je garnirais le bord de la robe de taffetas noir avec une ruche tuyautée ayant 3 centimètres de largeur, ou je la broderais au point de chaînette, qui remplacera la soutache, selon toute probabilité. Mille remercîments pour cette excellente lettre. — Mme *la comtesse de G....* Merci pour cette flatteuse appréciation. Le n° 14 de la présente année contient un patron de robe pour enfant de deux ans. — *N°* 1824. Les volants tuyautés se font à volonté avec ou sans tête; dans le dernier cas, ils sont surmontés d'un passe-poil ou d'un velours zéro, s'ils sont bordés avec ce velours, ce que l'on fait beaucoup; on pose généralement trois volants tuyautés au bas de la jupe. — *S. de M., abonnée des Basses-Alpes*. Écharpe de mousseline blanche. Oui, pour la robe de mousseline blanche. Parfaitement, pour la bande brodée; elle formera un volant très-convenable; on le surmontera d'un bouillonné de mousseline, traversé par un ruban de couleur (lilas ou maïs); organdi imprimé, fond blanc, pour toilette du soir; pour le châle de mousseline, une guipure blanche, étroite, posée à plat, froncée seulement aux quatre coins. Je suis bien reconnaissante de cette gracieuse lettre. — *20 juillet*. Un portefeuille, une jolie calotte ou un porte-cigares. Lettre trop flatteuse. C'est un grand honneur pour la *Mode illustrée* d'avoir des lecteurs masculins. Bientôt, pour les cartes photographiées. — *N°* 8155. Le corsage en question peut parfaitement servir pour la robe de mariée. — *Une lyre brisée*. Mille regrets; les manuscrits envoyés ne peuvent nous convenir.

N° 13019, Mme *Compagnon*. Impossible de faire droit à des réclamations que nous ne comprenons pas; qu'est-ce que des patrons de luxe et des patrons *non luxueux?* Prière de s'expliquer plus clairement et de nous citer, par exemple, quels sont les patrons de *luxe* publiés par nous; tout a des bornes, même l'économie, et nous ne pouvons, à notre grand regret, indiquer le moyen de faire quelque chose avec rien; il n'est point de publication qui se préoccupe plus que la nôtre de faciliter et d'enseigner l'économie; notre abonnée prouve qu'elle partage cette opinion, puisqu'elle nous est revenue après nous avoir quittés et avoir *comparé*, comme elle nous le dit; du reste, nos abonnées ne nous faisant aucune réclamation analogue à celle-ci, nous ne pouvons changer notre ligne de conduite; impossible aussi de revenir en arrière, et de publier maintenant les patrons de vêtements parus il y a un an. — Mme *F. L., aux Bottereaux*. Oui, si l'on veut; on porte plutôt des écharpes de mousseline blanche. — *N°* 1523, *à M.* L'échantillon de la robe en question prouve qu'on ne pourrait la porter en été; cette saison ne permet pas les étoffes satinées; celle-ci, d'ailleurs, pourrait se teindre, mais non se nettoyer; un simple nettoyage ne lui rendrait pas sa blancheur, et ne ferait pas disparaître les taches; je conseille de la faire teindre en noir ou en brun; cela coûtera 10 à 15 francs, selon l'ampleur et le nombre de lés; la maison Guigné-Dusacq, rue du Bac, 46, fera cette opération; si l'étoffe rétrécit, on pourra allonger la robe par une garniture quelconque. Il est difficile de répondre sur le mantelet, dont je ne connais pas la longueur; il me semble cependant que l'on doit pouvoir découdre le volant étroit, le couper en deux morceaux égaux en longueur, découdre aussi, de chaque côté, une partie du volant large, afin d'en diminuer légèrement la largeur; ajouter de chaque côté le volant étroit, qui ira jusqu'où il pourra; recouvrir le tout avec la dentelle noire, légèrement froncée; il n'est pas indispensable que le volant de taffetas arrive jusqu'au bout du mantelet; il doit se terminer en s'arrondissant; la dentelle noire en fera autant, en la *rentrant*, bien entendu, au lieu de la couper; elle peut aussi se terminer avant le volant; transporter les velours noirs des volants au mantelet, et en encadrer celui-ci; le volant n'est pas trop large, car on ne mettra pas la dentelle *à bord*, mais *dessus*. On fait les bandeaux en question avec des sous-bandeaux *crêpés* que l'on trouve chez M. Croisat; j'en ignore le prix, ainsi que celui des boucles; s'adresser à M. Croisat, qui expédie journellement à nos abonnées ce qu'elles lui demandent. — *C. F., à Bergues*. C'est à M. Simart, rue de Rambuteau, 64, qu'il fallait adresser cette question; la lettre lui a été envoyée, il doit y avoir répondu. — *N°* 3380, *à Bouquéron*. Mantelet-écharpe, en taffetas noir. Oui, pour le chapeau de crin noir, garni en bleu, et mille remercîments à *mes lectrices de Grenoble* pour leur bienveillante appréciation. — *Une abonnée béarnaise*. Sans nul doute. On met des tabliers aux petits garçons de 8 à 9 mois; la meilleure forme que l'on puisse avoir est celle publiée dans le n° 14 de la présente année; on leur fait porter des robes d'indienne à la maison, de piqué blanc ou de couleur pour les promenades; ces robes de piqué sont ornées de broderie en soutache, à corsage décolleté et manches courtes, à ceinture longue de ruban ou pareille à la robe; à deux ans, ils peuvent commencer à porter une veste sur une jupe; jusque là, blouse ou robe. — *N°* 6368, *au bord de la mer*. Faire la robe de soie sans garniture; la border avec une seule, ou deux, ou trois ruches tuyautées de ruban noir uni, chaque ruche ayant 2 ou 3 centimètres de largeur. — *E. C., près Bonny*. Je connais les châles en question, j'ai désiré publier cette bordure; je m'en suis abstenue jusqu'ici, parce qu'on la fait, non au filet, non au crochet, mais sur un métier spécial, qui sert seulement pour cet ouvrage; or la dépense du métier élèverait beaucoup le prix de la garniture. — *N°* 888. Les points en *arêtes* que notre abonnée désigne par le mot *croisés*, et qu'elle trouve si jolis, avec raison, ont été publiés dans le n° 11 de la présente année; ils seront parfaits pour orner les costumes de bains de mer. — *E. J., à Luxeuil*. Nous publions sans cesse des dessins de soutache; il y en avait encore sur la dernière planche de patrons.

Costume pour bains de mer. Il se compose d'un large pantalon, d'une blouse, d'une ceinture; le tout en étoffe de laine noire ou brune; d'un béguin en toile cirée, garni d'une ruche en galon de laine bleue ou rouge; en sortant de l'eau, on s'enveloppe d'un grand talma ou bournous en étoffe de laine. Le costume complet coûte 30 à 40 francs; on peut couvrir le béguin avec un capuchon attaché à la blouse. M. Leballeur, rue Taitbout, 74, enverra, soit le costume, soit le patron, aux personnes qui lui en feront la demande. — *Pauline Mout....* Le n° 12 de la présente année contient l'article intitulé *l'Art de dessiner sur étoffe*. Je donne sans cesse l'adresse de M. Leballeur, rue Taitbout, 74; cette adresse ne pourrait-elle servir *à tout le monde*, et faut-il la répéter à chaque personne en particulier? On s'entend avec M. Leballeur pour le mode de payement; ce détail ne concerne pas l'administration du journal. — *N°* 6449, *à Lyon*. Je n'ai pas oublié la demande; j'ai même donné au dessinateur un modèle qui, je le crains bien, a été égaré; j'espère que cela sera réparé. — *N°* 4749. Merci pour cette bonne lettre, et pour cette aimable propagande. Je supprimerais le velours épinglé brun formant *quilles;* j'unirais les lés désunis; j'élargirais la robe, en mettant sur le devant une sorte de *tablier*, en taffetas gris, de même nuance que la moire; une bande de taffetas, *piquée* de chaque côté, en soie noire, cacherait la jonction de la moire avec le taffetas; je remplacerais partout (corsage et manches) le velours par du taffetas gris. J'ai donné récemment des détails relatifs aux crinolines; j'y reviendrai peut-être. — *Dévouée au journal*. Barége noir, ou grenadine noire, sur taffetas noir, pour deuil d'été. Mantelet-écharpe, pareil à la robe. Un seul volant à la robe de deuil; il aura, y compris la tête, 18 centimètres de hauteur; une bande de 2 centimètres séparera le volant, proprement dit, de la *tête*, qui aura 3 centimètres de hauteur. Oui, pour le chapeau de crin noir; le voile n'est plus de rigueur, après trois mois d'un deuil de frère. Oui, pour la petite fille, pour sa robe et son chapeau; la robe peut être garnie avec du taffetas. — *L. B., à Saintes*. Nous avons publié plusieurs fois des dessins pour rideaux, au filet; nous en publierons encore.

Explication de l'Énigme.

Le mot de l'Enigme insérée dans notre dernier numéro est : *Parapluie*.



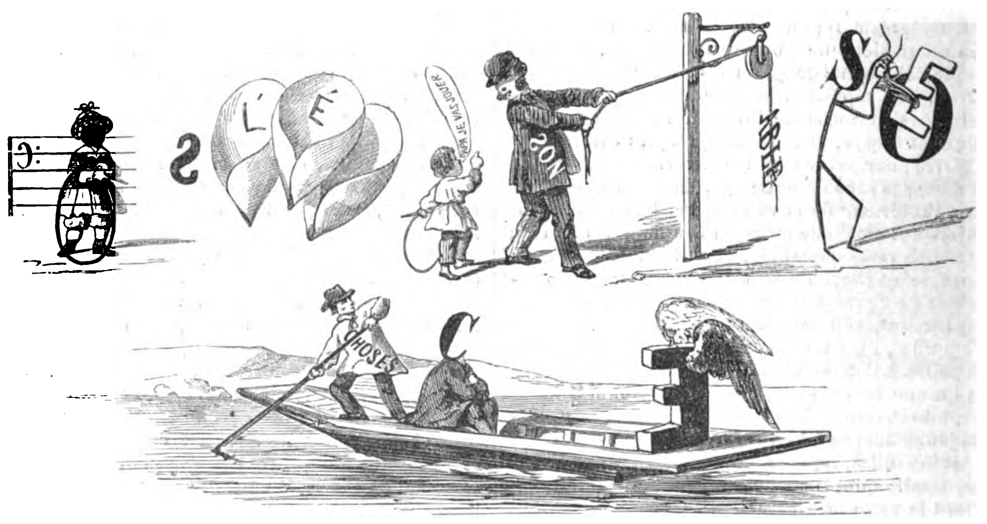
Les personnes dont l'abonnement échoit à la fin de ce mois-ci, sont priées de vouloir bien nous envoyer leur renouvellement par le retour du courrier, afin qu'elles n'éprouvent pas de retard dans l'envoi du journal.

La *Mode illustrée* donnera, dans le prochain trimestre, plusieurs gravures et patrons de corsages, de robes et de vestes, de nouveaux dessins de soutache et de broderies, ainsi que des toilettes de bains de mer, des gravures et patrons de bonnets, points nouveaux de tout genre, coiffures, etc.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris.—Typ. de Firmin Didot frères, impr. de l'Institut et de la Marine, r. Jacob, 56.

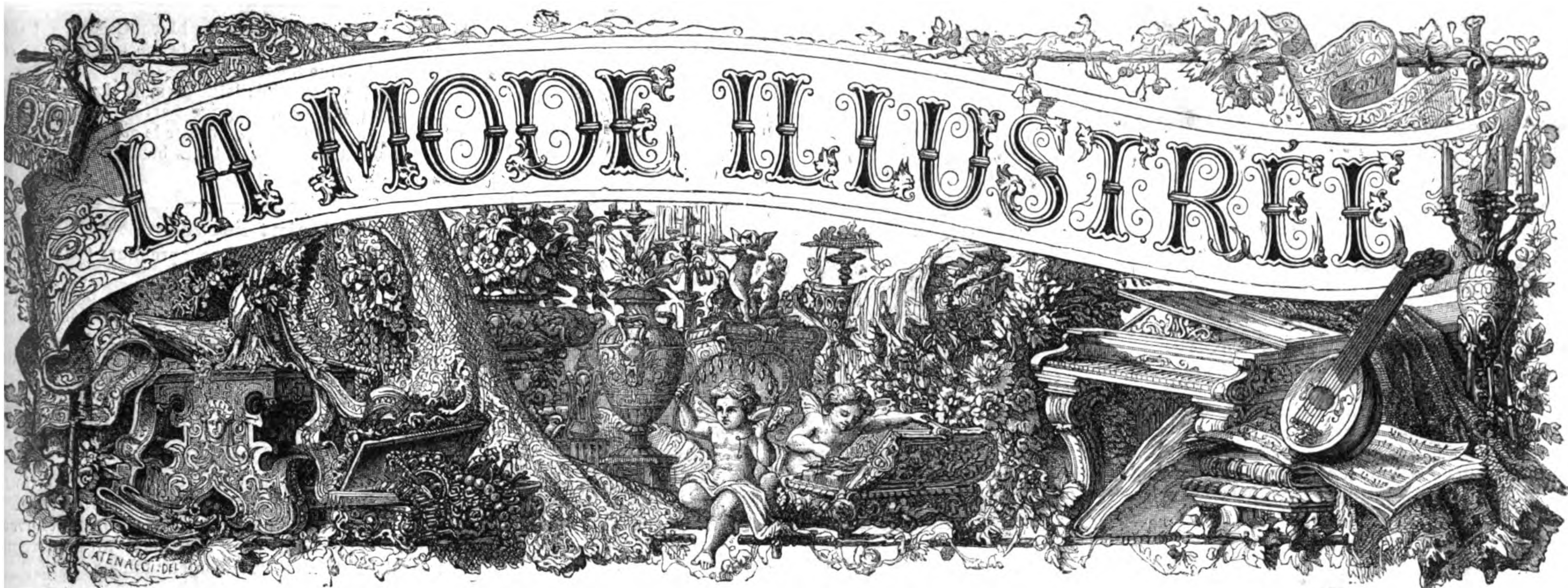
RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Quand on fixe les nuages, on découvre villes, montagnes et vallons.

N° 27. TROISIÈME ANNÉE. 5 juillet 1862.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes.
AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, 50 centimes.
AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE SAMEDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND.
Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (*Pour l'étranger le port en sus*). —

Dessin de tapisserie.

Il servira pour tabouret ou coussin long; — exécuté sur du canevas très-fin, on l'emploiera pour portefeuille ou buvard. Le fond sera groseille, — vert anglais, — violet, — ou bleu bluet, en laine ou bien en soie.

1er DESSIN DE TAPISSERIE.

Explication des signes : ▫ Blanc (soie ou laine). ▫ Gris très-clair. ▫ Gris clair. ▫ Gris vert clair. ▫ Même gris, nuance moyenne. ▪ Même gris foncé. ▫ Nuance chocolat clair. ▫ Même nuance moins claire. ▪ Jaune d'or. ▫ Gris argent. ▫ Gris acier. ▫ Gris-bleu. ▪ Noir. ' Fond à volonté.

Nouveaux points au crochet.

Ces nouveaux *points* sont des variétés du crochet tunisien; on les exécute avec de longs crochets garnis d'une boule; chaque raie se compose de deux tours : le premier va de droite à gauche, — le deuxième de gauche à droite. Quoique nous ayons bien souvent expliqué le crochet tunisien, nous allons encore consacrer quelques lignes à cette explication, dédiée à nos nouvelles abonnées.

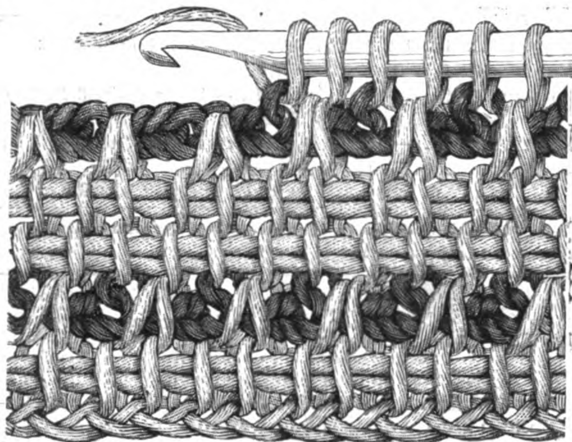
On fait une chaînette comme pour tous les travaux au crochet.

1er *tour.* — On passe le crochet dans la seconde maille de la chaînette (c'est-à-dire dans l'avant-dernière de celles qui viennent d'être faites); on prend le brin, on le conserve sur le crochet comme deuxième maille ; on passe le crochet dans la maille suivante, on prend le brin, — on le conserve sur le crochet, — et ainsi de suite, en gardant toutes les mailles sur le crochet.

2e *tour.* — De gauche à droite ; on prend le brin, on le passe au travers de la première maille, on laisse glisser celle-ci hors du crochet, — on reprend le brin, on le passe dans la maille qui vient d'être formée, puis dans la suivante ; — on les laisse glisser hors du crochet, — ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il reste une seule boucle ou maille sur le crochet. — Dans chaque tour, allant de droite à gauche, on passe le crochet dans les barres perpendiculaires formées par le tour de gauche à droite ; — on tire le brin au travers de ces barres, et l'on conserve toutes les mailles sur le crochet.

Point bouclé.

1er *tour.* — On fait d'abord une chaînette, puis un premier tour, comme pour le crochet tunisien.



POINT DE VANNIER.

2e *tour.* — Les trois premières mailles sont démontées, comme dans le tour de gauche à droite du crochet tunisien ; on fait ensuite *6 mailles en l'air; — on prend le brin sur le crochet, on le passe au travers des 3 mailles suivantes (avec celle qui est sur le crochet, cela fait en tout 4 mailles, au travers desquelles on passe le brin); — recommencez depuis *. — Dans le tour qui revient de droite à gauche, on reprend toutes les mailles, comme on le fait dans le crochet tunisien, en ayant soin de laisser les boucles par devant. — Dans le tour suivant, on refait les mêmes boucles, composées de 6 mailles en l'air, mais en les contrariant, c'est-à-dire les faisant *entre* les boucles précédentes, et ainsi de suite.

Point de vannier.

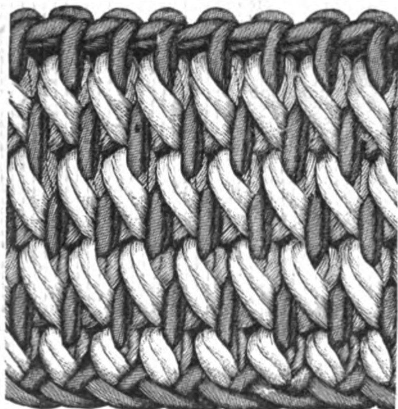
On l'emploie principalement pour cache-nez, et on le fait de deux couleurs, gris et blanc, par exemple.

1er *et* 2e *tours.* — Laine blanche , comme le crochet tunisien.

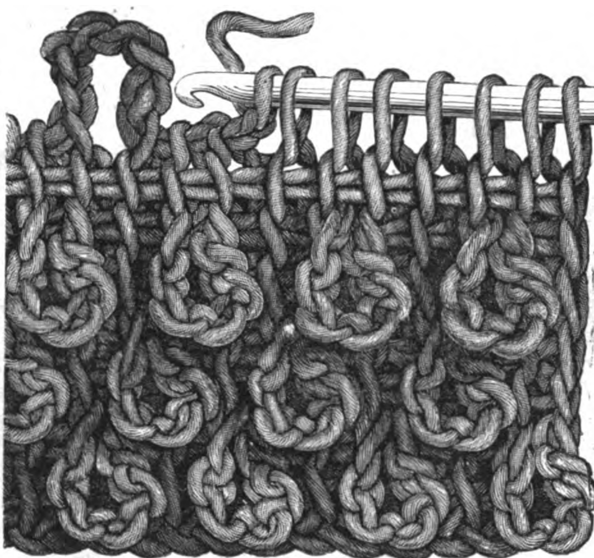
3e *tour.* — De droite à gauche, comme le crochet tunisien.

4e *tour.* — De gauche à droite; * on démonte 2 mailles ensemble, — on fait 3 mailles en l'air ; — recommencez. depuis *. On fait ce tour avec la laine grise.

5e *tour.* — * Laine blanche. On passe un seul brin au travers des 2 mailles démontées ensemble, — puis on passe le brin au travers des 3 mailles en l'air (voir le dessin). Ce tour doit avoir le même nombre de mailles que les précédents.



No 1. POINT COTTE DE MAILLES.



POINT BOUCLÉ.

6e *tour.* — Comme le 2e ; au crochet tunisien.

On fait ensuite 2 tours au crochet tunisien avec la laine blanche, — puis le tour où l'on démonte les mailles avec la laine grise.

Point de treillage.

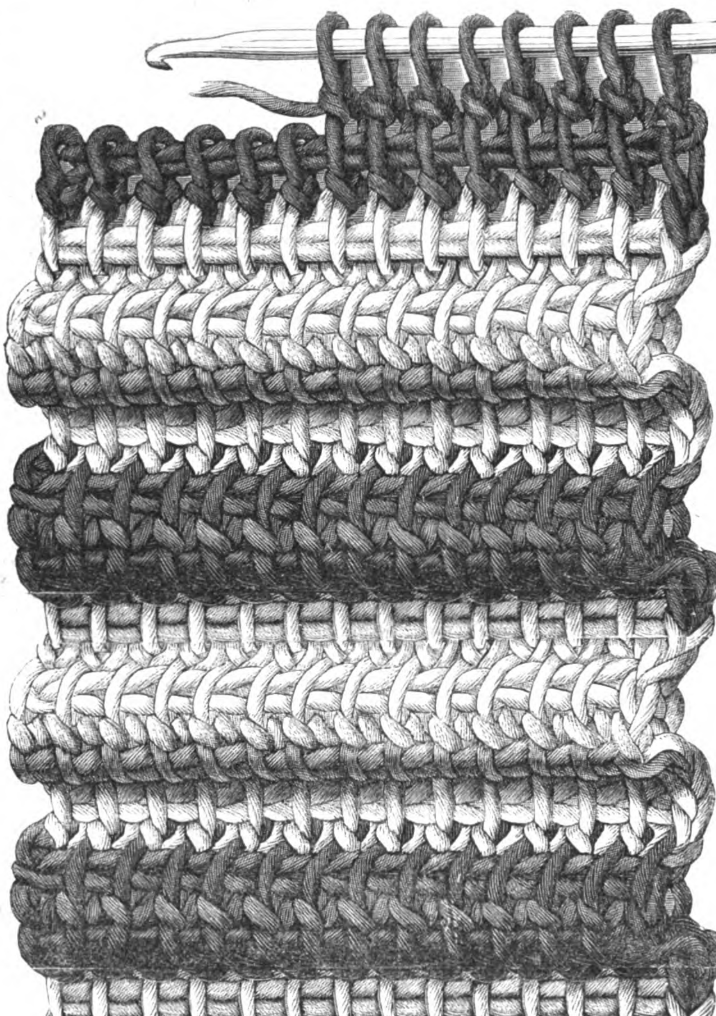
1er *et* 2e *tours.* — Comme le crochet tunisien. — Dans chaque tour de droite à gauche, on passe le brin (qui reste sur le crochet en qualité de maille) *toujours* au travers du côté de derrière des mailles de la chaînette qui surmonte les barres perpendiculaires dans le crochet tunisien. — Le tour de gauche à droite est toujours semblable au même tour du crochet tunisien.

Point cotte de mailles.

On fait ce point avec deux crochets : l'un est le crochet tunisien; l'autre, du double plus gros, est sans boule, et pointu à l'extrémité opposée au crochet. — Deux dessins sont consacrés à ce point : le no 1 le représente terminé ; — le no 2, tel qu'il est lorsqu'on le fait. Notre modèle est en laine blanche et laine bleue.

Après avoir fait une chaînette avec la laine bleue, on attache la laine blanche *double* (sans couper la laine bleue), et, prenant le crochet sans boule, on passe le brin dans chaque maille de la chaînette, et l'on conserve toutes ces boucles ou mailles sur le crochet; à la fin du tour, on coupe la laine blanche.

Tour bleu : aussi de droite à gauche ; crochet à boule. Au travers de chaque maille faite avec la laine blanche *double*, on passe le brin bleu, en piquant le crochet par derrière (voir le dessin no 2), et enlevant en même temps cette maille au premier crochet, de façon que les deux côtés de la maille blanche soient croisés.



POINT ROULEAU.

Tour de gauche à droite : laine bleue. Ce tour est semblable à ceux de gauche à droite du crochet tunisien. On laisse pendre la laine bleue.

Tour de droite à gauche : laine blanche *double;* crochet sans boule. Au travers de chaque barre perpendiculaire, on passe le brin, et on le conserve sur le crochet en qualité de maille. On fait ensuite les 2 tours bleus, — puis ce dernier tour blanc, et ainsi de suite.

Point rouleau.

Laine noire et blanche. — Les 2 premiers tours comme le crochet tunisien.

3e *tour.* — * On passe le brin dans chaque barre perpendiculaire, puis on fait une maille en l'air, que l'on conserve sur le crochet ; recommencez depuis *.

4e *tour.* — De gauche à droite, comme le crochet tunisien.

5e *et* 6e *tours.* — Comme les deux précédents.

7e *tour.* — Comme le 3e tour ; mais on passe en même temps le brin, *par derrière,* dans la barre perpendiculaire du 1er tour, afin de former un rouleau.

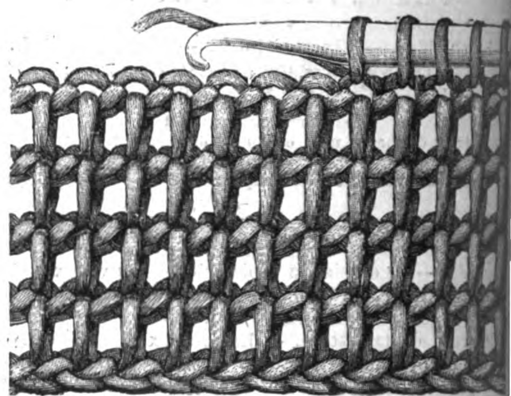
Les 4 tours suivants sont pareils aux 3e, 4e, 5e, 6e tours; puis on fait 1 tour pareil au 7e, — et ainsi de suite.

Tous les tours placés entre les rouleaux sont faits avec la même couleur; les rouleaux sont faits alternativement avec la couleur claire — et la couleur foncée.

Dessin de tapisserie.

MATÉRIAUX. — Canevas no 24 ou 25, laine zéphyr.

Ce dessin servira pour coussin ou tabouret de pieds; le fond peut être d'une seule, — ou bien de trois nuances de la même couleur, vert anglais, — bleu bluet, — ou groseille; dans ce cas, la nuance la plus foncée sera placée en dehors de l'arabesque.



POINT DE TREILLAGE.

Entre-deux pour jupons.

MATÉRIAUX. — Gros coton à crochet ; fil très-fort ; double mignardise.

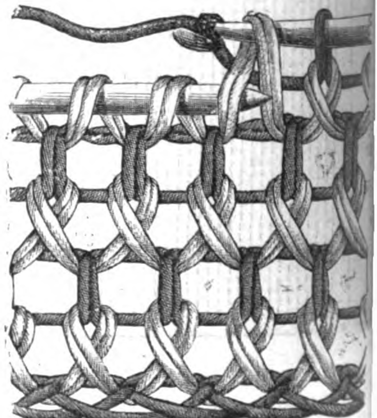
On fait cet entre-deux dans le sens de sa longueur et en rond afin d'éviter la couture ; pour cela, on coud ensemble les extrémités d'un morceau de *double mignardise,* suffisant pour la largeur du jupon, et, dans les picots de l'un des côtés, on fait des festons composés de mailles en l'air, dont voici le détail : 5 mailles en l'air, — une maille simple , après avoir passé un picot de la mignardise ; on coud les extrémités d'un second morceau de mignardise pareil au premier et on le réunit à celui-ci avec des mailles en l'air (voir le dessin). L'autre côté de l'entre-deux est préparé, comme celui-ci, avec deux morceaux de double mignardise.

Cercles. On entoure le pouce de la main gauche quatre à cinq fois avec du gros coton à crochet, — on retire le pouce ; on recouvre cette sorte d'anneau avec des mailles simples très-serrées, et l'on remplit le vide intérieur au moyen d'une *roue* faite avec du fil très-fort; on coud ces anneaux ou *cercles* entre les deux morceaux de mignardise.

Voile de fauteuil.

MATÉRIAUX. — Nansouk fin ; coton à broder de moyenne grosseur ; coton à crochet no 100 ; un crochet fin.

Ce dessin , que nous recommandons particulièrement, servira pour nappe d'autel , voile de fauteuil, nappe de table de toilette, etc. Il est extrêmement joli , et d'une exécution très-facile.



No 2. POINT COTTE DE MAILLES.

Le dessin se compose de carreaux en nansouk brodé, et e rosettes faites au crochet, le tout représenté en granaur naturelle. Notre modèle est carré ; les bords sont ocupés par des demi-rosettes, les coins par des quarts de osettes ; l'encadrement se compose d'une dentelle étroite ite au crochet. On peut supprimer les demi-rosettes et les uarts de rosettes, placer la dentelle en festons autour des urreaux brodés, et terminer la dentelle par une frange ouée.

Les carreaux sont brodés sur du nansouk au point de ston, puis découpés de façon à reproduire les vides de otre dessin.

Rosette au crochet. On fait une chaînette de 9 mailles, on unit la dernière maille à la première.

1er *tour.* — On fait, sur l'anneau qui vient d'être formé, brides (la première est faite avec 3 mailles en l'air); — dernière bride est attachée à la première de ce tour.

2e *tour.* — * Une maille simple, — 5 mailles en l'air, sous squelles on passe 3 mailles du tour précédent ; — recomencez 7 fois depuis *.

3e *tour.* — On fait quelques mailles-chaînettes pour reindre le milieu du feston composé de 5 mailles en l'air, , dans cette maille du milieu, on fait 2 doubles brides, nt la première est formée par 4 mailles en l'air, — puis 5 mailles en l'air, — et encore deux doubles brides dans cette même maille du milieu; on fait de la sorte 4 doubles brides séparées par 5 mailles en l'air dans la maille du milieu de chaque feston. A la fin du tour on attache la dernière bride à la première de ce tour.

4e *tour.* — Dans chaque double bride, une bride simple, — sur chacun des festons, composés par les 5 mailles en l'air, 3 brides simples, — 3 doubles brides et 3 brides simples, — et entre chaque 2 brides on fait une bride simple.

5e *tour.* — Une maille simple sur la bride placée dans l'échancrure des festons ; — * 3 mailles en l'air, sous lesquelles on passe une maille du tour précédent, — une maille simple ; — recommencez depuis * jusqu'à la fin du tour.

6e *tour.* — 3 mailles simples sur les petits festons composés de 3 mailles en l'air, appartenant au tour précédent.

D'après cette explication, il sera facile d'exécuter les demi-rosettes et les quarts de rosettes, qui sont faits, non en *rond*, mais en allant et revenant.

On garnit ce travail avec une dentelle quelconque, faite au crochet ; celle qui figure sur notre dessin est si simple qu'on peut l'exécuter sans qu'une explication soit nécessaire.

Plateau.

MATÉRIAUX. — Canevas n° 24 * ; grosse tresse de paille ; soie d'Alger bleu bluet ; très-grosse soie de cordonnet noire ; même soie ponceau ; tresse de laine rouge ayant 2 centimètres de largeur ; cuir américain brun.

On le fera plus ou moins grand, arrondi ou carré, selon l'usage auquel on le destine : — lampe ; — flambeau, etc. ; on s'en servira aussi pour poser les plats chauds, — théières, cafetières.

Ce plateau est fait sur du canevas, et présente un treillage fait avec des tresses de paille couvrant cinq croix du canevas ; on laisse, entre ces tresses, un carré de huit croix du canevas ; les tresses ne sont pas entrelacées, mais simplement placées les unes sur les autres, partout où elles se croisent ; à cet endroit, les tresses sont traversées par une croix en biais, faite avec de la soie noire de cordonnet, dans le milieu de laquelle on fait une croix droite avec de la soie de cordonnet ponceau ; ces soies peuvent être remplacées par de la soutache fine. L'intérieur des carreaux est rempli avec de la laine grenat, — verte, — ponceau, — bleu bluet ; — cette dernière nuance est en soie

* Les numéros indicateurs de la grosseur du canevas seront désormais ceux employés dans le commerce français, et entre autres chez M. Simart, rue de Rambuteau, 64.



2e DESSIN DE TAPISSERIE.

Explication des signes : ▫ Noir. ‾ Maïs (en soie). ▫ Brun clair. ▫ Brun de nuance moyenne. ▪ Brun foncé. ▪ Vert anglais foncé.

d'Alger. Quatre longs points, faits avec de la soie noire, couvrent la jonction de chaque carreau avec les tresses qui l'encadrent. Ce dessin peut aussi servir pour tabourets, — devants de foyers, etc. — On double le plateau avec de la toile cirée ou cuir américain ; — on l'entoure avec une ruche faite en tresse de laine ponceau.

Mitaine tricotée pour femme.

MATÉRIAUX pour une paire de mitaines : 24 grammes de fine soie noire de cordonnet; chenille noire très-fine; 1 mètre de ruban de taffetas noir, ayant 2 centimètres 1/2 de largeur; aiguilles à tricoter en acier de grosseur moyenne.

La mitaine a une fente ; elle est boutonnée; la manchette et la dentelle sont faites à part, puis cousues sur la mitaine.

On monte 68 mailles pour la mitaine, et l'on travaille d'abord en *allant* et *revenant* pour la fente.

1er *à* 6e *tours.* — Unis, à l'endroit.

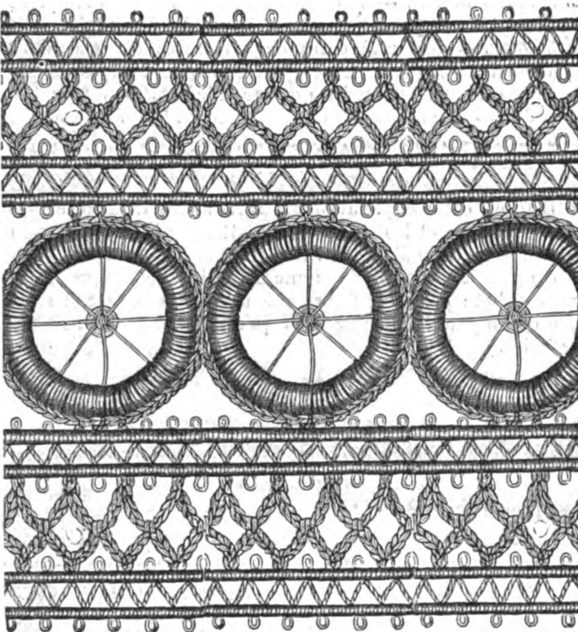
7e *tour.* — 8 mailles à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — * 1 maille à l'envers (nous ne répéterons plus le mot *maille*, et nous dirons 1 à *l'endroit*, — 1 à *l'envers*, etc.); — 1 jeté, — 3 à l'envers, tricotées ensemble, — 1 jeté ; — recommencez depuis * jusqu'aux six dernières mailles qui sont tricotées, unies, à l'endroit.

8e *tour.* — 5 à l'endroit, — diminution, — * 1 jeté, — 1 à l'envers, — 1 jeté, — 3 à l'envers, tricotées ensemble; — recommencez depuis *. Ce tour est fait comme le précédent; — les suivants sont pareils à ce 8e tour ; il faut seulement veiller à ce que la maille du milieu des 3 mailles tricotées ensemble soit celle qui, dans le tour précédent, a été tricotée à l'envers, afin que les diminutions soient *contrariées.* — On comprend, sans qu'il soit nécessaire de le répéter, que chaque *jeté* compte comme une maille dans le tour suivant. — Les dernières mailles du tour sont tricotées unies à l'endroit comme les 5 premières mailles du tour.

Il reste à mentionner seulement quelques détails relatifs à la forme de la mitaine, le dessin étant déjà expliqué, et restant toujours le même. Au commencement du 9e tour, on forme la première boutonnière en tricotant 4 mailles unies, et *surjetant* les 4 mailles suivantes; pour le reste du tour, on continue le dessin sans interruption. — A la fin du 10e tour, on remplace les 4 mailles *surjetées* par 4 jetés, que l'on tricote comme des mailles dans le 11e tour. — Les 7 tours suivants sont faits comme les 7e et 8e tours. — Dans les 19e et 20e tours on forme la deuxième boutonnière, et l'on tricote le dessin jusqu'au 26e tour.

Avec ce tour commence l'augmentation pour le pouce; après avoir tricoté trois fois les 3 mailles à l'envers ensemble, et après avoir fait un jeté, on fait une maille à l'envers dans la dernière des 3 mailles à l'envers, — puis 1 jeté, — puis on continue le dessin comme d'habitude. Avant de tricoter pour la troisième fois 3 mailles ensemble, après cette première augmentation, on fait une deuxième augmentation semblable, séparée de la première par trois des rayures du dessin. Le reste du tour est fait comme d'habitude. L'augmentation, pour former la *pointe* du pouce, se répète de la même façon, mais en mettant toujours 4 tours d'intervalle entre les tours, avec augmentation; celle-ci est, à chaque tour, reculée d'une maille, et le dessin doit conserver sa régularité. Après avoir fait 2 tours avec augmentation, on a naturellement une raie de plus sur chaque côté de la *pointe* du pouce.

Dans le 28e tour, on forme la troisième boutonnière ; dans le 29e, on rétablit le nombre des mailles par 4 jetés ; puis, afin d'arrondir la fente, on prend, pour le dessin, dans les 4 tours suivants, quelques-unes des mailles unies du bord de la fente ; — et enfin, depuis le 34e tour, on travaille en *rond ;* pour cela, on divise les mailles sur 4 aiguilles, et l'on tricote un tour à l'endroit, — le tour suivant à l'envers, afin que le dessin soit maintenu comme dans les tours faits en *allant* et *revenant*.



ENTRE-DEUX POUR JUPONS.

L'augmentation du pouce se répète dans 7 tours ; on partage ensuite les mailles de la *pointe* du pouce sur 2 aiguilles; — on monte, sur une 3e aiguille, 16 mailles, et, prenant une 4e aiguille, on tricote le pouce en rond ; dans les premiers tours on diminue, toujours en *pointe*, les 16 mailles ajoutées, et l'on continue, sans diminution, jusqu'à ce que le pouce soit assez long ; on le termine par 9 tours, alternativement à l'endroit et à l'envers, puis on *surjette*, pour *démonter* le pouce.

On continue la mitaine en *rond;* on prend, sur une aiguille particulière, les 16 mailles ajoutées pour le creux du pouce; on attache la soie, et, dans les 6 à 8 tours suivants, on forme, en diminuant ces 16 mailles, une nouvelle petite *pointe* pareille à celle du pouce ; on fait ensuite, sans diminution, 20 tours à peu près au-dessus du pouce, — puis 9 tours alternativement à l'endroit et à l'envers, — puis un tour ainsi qu'il suit : * 1 jeté, — diminution ; — recommencez depuis * jusqu'à la fin du tour, par-dessus lequel on fait 1 tour uni; les vides formés dans l'avant-dernier tour servent pour passer un ruban élastique fort étroit. — On fait encore 9 tours, alternativement à l'endroit, — à l'envers, — puis on démonte.

La garniture est faite en travers, en *allant* et *revenant ;* elle se compose d'une manchette et d'une dentelle.

Manchette. On monte 19 mailles (la première maille de chaque tour est levée sans être tricotée. Nous ne répéterons plus ce détail, et cette première maille sera toujours comptée parmi les autres).

1er *tour.* — 4 à l'endroit, — * 1 jeté, — diminution; — recommencez 5 fois depuis *, — 3 à l'endroit.

2e *tour.* — 3 à l'endroit, — * 1 jeté, — diminution; — recommencez 6 fois depuis *, — 2 à l'endroit.

3e *tour.* — 3 à l'endroit, — * 1 jeté, — diminution; — recommencez 5 fois depuis *, — 1 jeté, — 4 à l'endroit.

4e *tour.* — 4 à l'endroit, — * 1 jeté, — diminution; — recommencez 6 fois depuis *, — 2 à l'endroit.

5e *tour.* — 4 à l'endroit, — * 1 jeté, — diminution; — recommencez 5 fois depuis *, — 4 à l'endroit.

6e *tour.* — 4 à l'endroit, — * 1 jeté, — diminution; — recommencez 6 fois depuis *, — 3 à l'endroit.

7e *tour.* — 4 à l'endroit, — * 1 jeté, — diminution; — recommencez 5 fois depuis *, — 5 à l'endroit.

8e *tour.* — 6 à l'endroit, — * 1 jeté, — diminution; — recommencez 6 fois depuis *, — 2 à l'endroit.

9e *tour.* — 3 à l'endroit, — * 1 jeté, — diminution; — recommencez 5 fois depuis *, — 7 à l'endroit.

10e *tour.* — 7 à l'endroit, — * 1 jeté, — diminution; — recommencez 6 fois depuis *, — 2 à l'endroit.

11e *tour.* — 4 à l'endroit, — * 1 jeté, — diminution; — recommencez 5 fois depuis *, — 7 à l'endroit.

12e *tour.* — 7 à l'endroit, — * 1 jeté, — diminution; — recommencez 6 fois depuis *, — 3 à l'endroit.

13e *tour.* — 4 à l'endroit, — * 1 jeté, — diminution; — recommencez 5 fois depuis *, — 8 à l'endroit.

14e *tour.* — 6 à l'endroit, — surjeté, — 2 à l'endroit, — * 1 jeté, — diminution ; — recommencez 6 fois depuis *, — 2 à l'endroit.

15e *tour.* — Comme le 3e.

16e *tour.* — Comme le 4e, et ainsi de suite.

La répétition des tours, depuis le 3e jusqu'au 14e, compose l'une des dents de la manchette : il en faut 15 pour la mitaine, puis l'on démonte, et l'on coud la manchette au bord de la mitaine; on réunit les extrémités du bord inférieur de cette manchette, on pose trois boutons vis-à-vis des trois boutonnières.

Le bord supérieur de la mitaine et du pouce sont garnis avec une dentelle étroite, dont voici l'explication :

Dentelle. On monte 7 mailles, on tricote en *allant et revenant ;* la 1re maille est toujours levée sans être tricotée.

1er *tour.* — 3 mailles à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — 2 à l'endroit.

2e *tour.* — 3 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — diminution, — 1 à l'endroit.

3e *tour.* — 2 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — 4 à l'endroit.

4e *tour.* — 4 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — diminution, — 1 à l'endroit.

5e *tour.* — 3 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — 4 à l'endroit.

6e *tour.* — 4 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — diminution, — 2 à l'endroit.

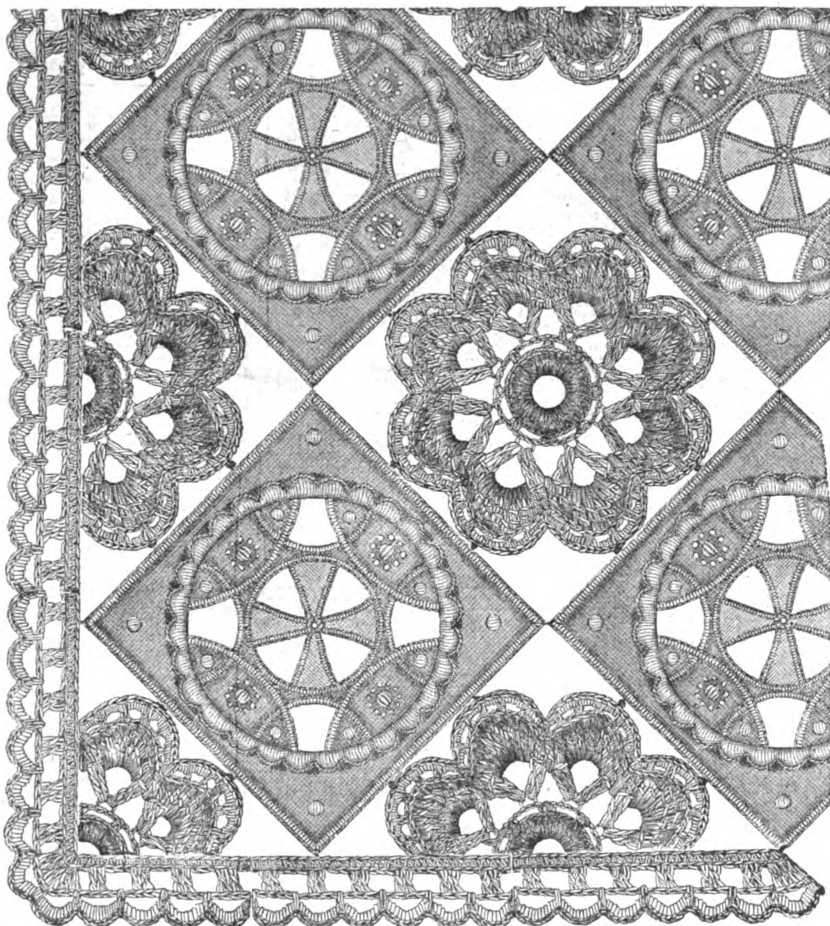
7e *tour.* — 3 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — 5 à l'endroit.

8e *tour.* — 3 à l'endroit, — surjeté, — 2 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — diminution, — 1 à l'endroit.

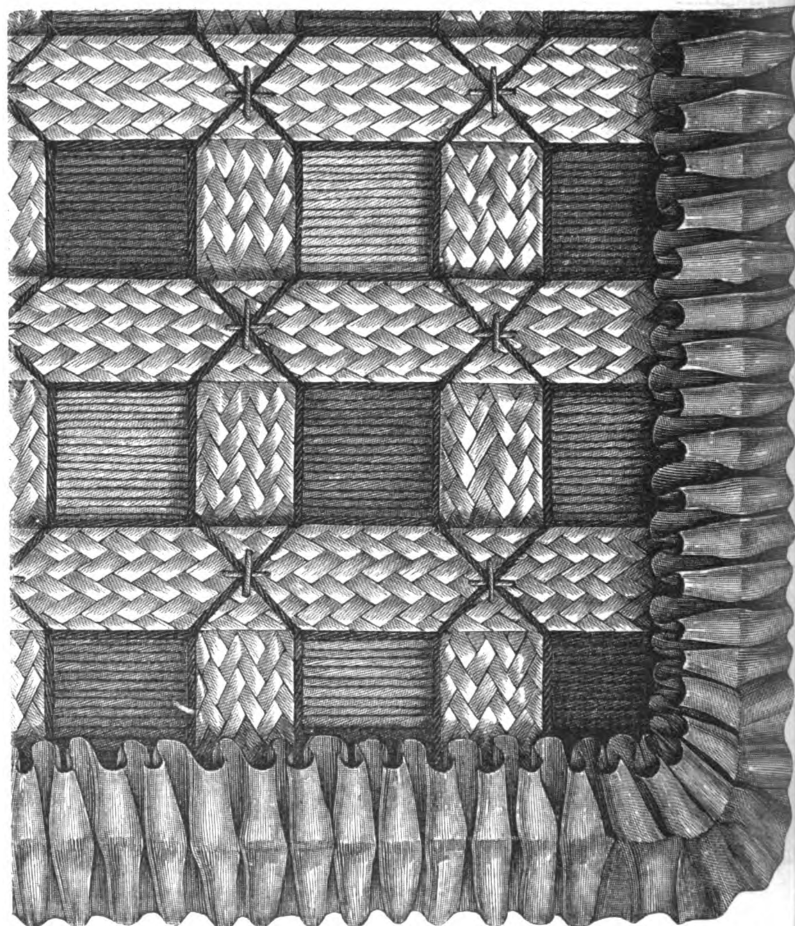
9e *tour.* — Comme le 3e.

10e *tour.* — Comme le 4e, et ainsi de suite.

Quand on a fait un morceau suffisant de cette dentelle, on en garnit le pouce et la mitaine ; on orne le dessus de celle-ci avec de la chenille noire, passée dans les mailles, selon la disposition du dessin ; le bord inférieur de la mitaine est garni avec un nœud de ruban noir en taffetas.



VOILE DE FAUTEUIL.

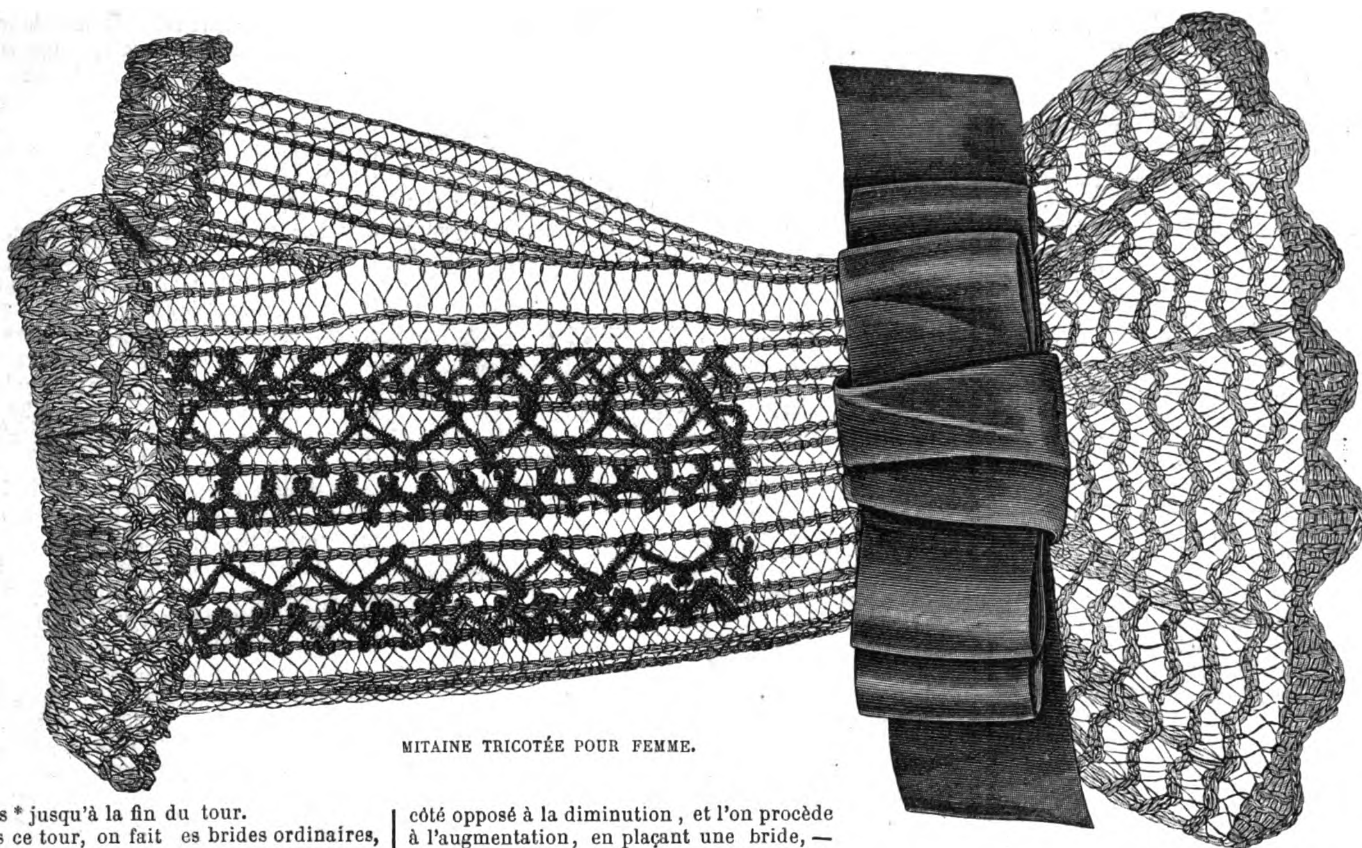


PLATEAU.

Mitaine

AU CROCHET POUR PETITE FILLE DE HUIT A DOUZE ANS.

MATÉRIAUX pour une paire de mitaines : 16 grammes de soie noire à coudre, la plus fine ; 8 grammes de soie rouge ; un crochet assorti.

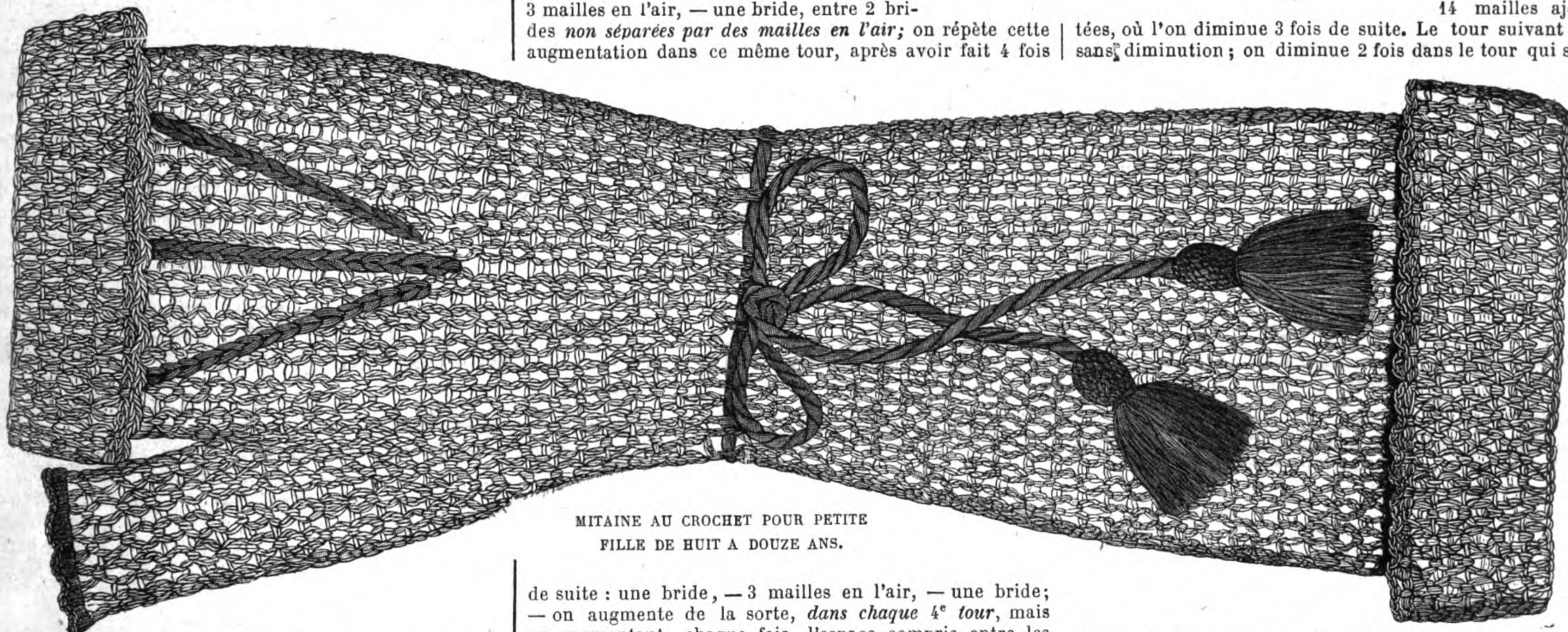


MITAINE TRICOTÉE POUR FEMME.

Soie noire. On fait une chaînette de 136 mailles, et l'on travaille en rond.

1er *tour*. — Une double bride (c'est une maille pour laquelle on jette deux fois le brin sur le crochet), * 3 mailles en l'air, — une double bride dans la même maille que la 1re double bride, — une double bride dans la 4e maille, en passant, par conséquent, 3 mailles de la chaînette ; — recommencez depuis * jusqu'à la fin du tour.

2e *tour*. — (Depuis ce tour, on fait es brides ordinaires,

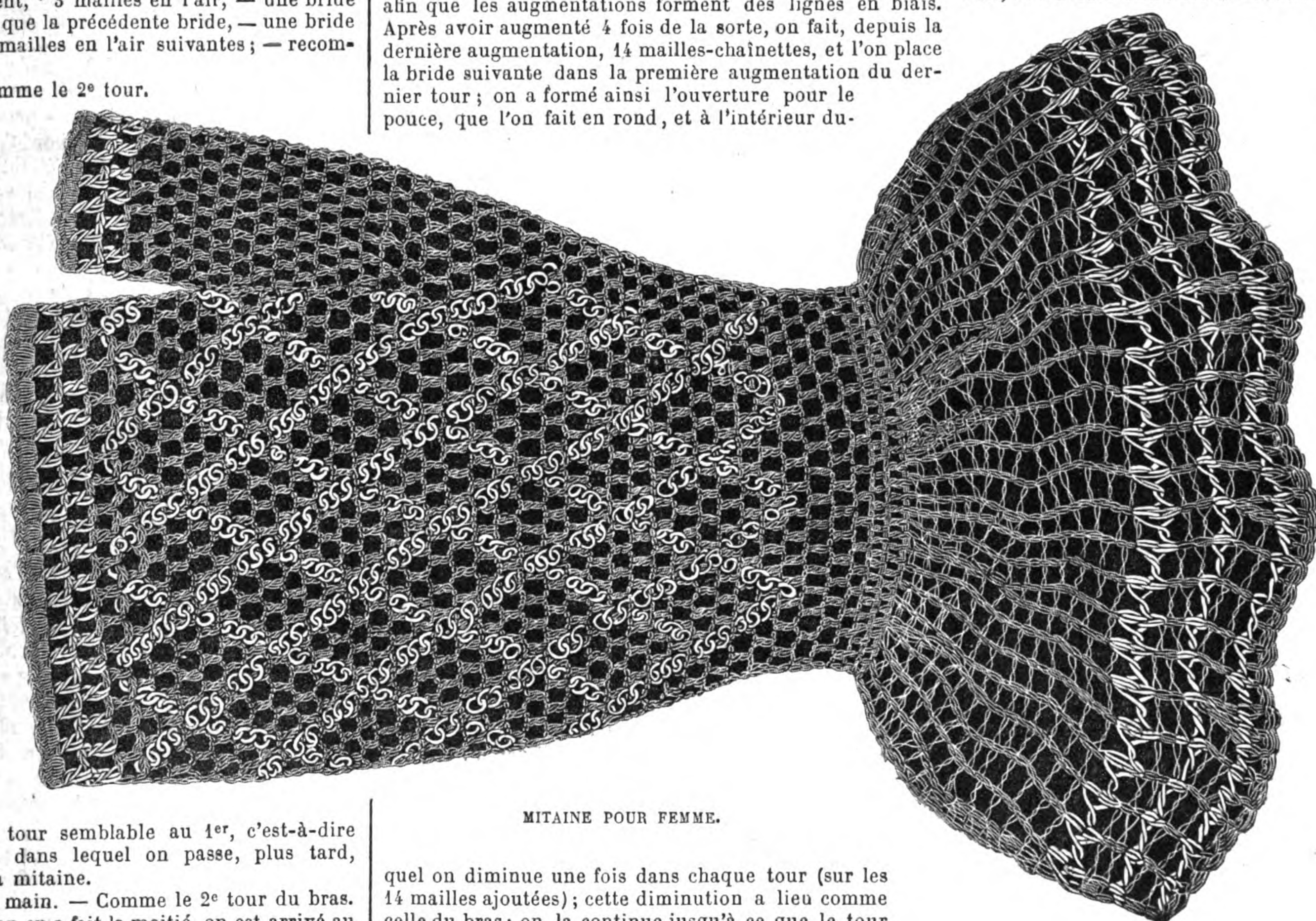


MITAINE AU CROCHET POUR PETITE FILLE DE HUIT A DOUZE ANS.

c'est-à-dire simples.) Une bride au milieu des 3 mailles en l'air du tour précédent, * 3 mailles en l'air, — une bride dans la même maille que la précédente bride, — une bride dans le milieu des 3 mailles en l'air suivantes ; — recommencez depuis *.

3e *à* 9e *tours*. — Comme le 2e tour.

10e *tour*. — Ici commence la diminution; avec la 1re bride, on prend à la fois 2 festons du tour précédent (composés chacun de 3 mailles en l'air), puis on fait 3 mailles en l'air, — une autre bride à la même place que la précédente; cette diminution se répète d'abord dans chaque 2e tour, c'est-à-dire qu'entre deux tours *avec* diminution on en fait un *sans* diminution. — Après 5 tours avec diminution, on fait 2 tours sans diminution entre les tours avec diminution, jusqu'à ce que l'on ait diminué 8 fois, — puis 3 tours sans diminution, pour terminer la partie qui recouvre le bras.



MITAINE POUR FEMME.

On fait ensuite 1 tour semblable au 1er, c'est-à-dire avec doubles brides, dans lequel on passe, plus tard, le cordon qui serre la mitaine.

1er *à* 6e *tours* de la main. — Comme le 2e tour du bras.

7e *tour*. — Quand on en a fait la moitié, on est arrivé au côté opposé à la diminution, et l'on procède à l'augmentation, en plaçant une bride, — 3 mailles en l'air, — une bride, entre 2 brides *non séparées par des mailles en l'air;* on répète cette augmentation dans ce même tour, après avoir fait 4 fois de suite : une bride, — 3 mailles en l'air, — une bride; — on augmente de la sorte, *dans chaque* 4e *tour*, mais en augmentant, chaque fois, l'espace compris entre les augmentations de 2 festons composés de mailles en l'air, afin que les augmentations forment des lignes en biais. Après avoir augmenté 4 fois de la sorte, on fait, depuis la dernière augmentation, 14 mailles-chaînettes, et l'on place la bride suivante dans la première augmentation du dernier tour ; on a formé ainsi l'ouverture pour le pouce, que l'on fait en rond, et à l'intérieur duquel on diminue une fois dans chaque tour (sur les 14 mailles ajoutées) ; cette diminution a lieu comme celle du bras ; on la continue jusqu'à ce que le tour soit de 50 mailles ; on fait ensuite quelques tours sans diminution ; quand on compte 11 tours pour le pouce, on prend la soie rouge, et l'on fait une maille simple entre deux brides du tour précédent, *non séparées par des mailles en l'air ;* * 5 mailles en l'air sous lesquelles on passe 3 mailles du tour précédent, — une maille simple entre les 2 brides suivantes; on recommence depuis *. — Avec les deux ou trois derniers tours du pouce, on forme une sorte de revers, que l'on fixe par quelques points.

On rattache la soie noire à la grande ouverture, c'est-à-dire à la mitaine proprement dite, et l'on commence sur les 14 mailles ajoutées, où l'on diminue 3 fois de suite. Le tour suivant est sans diminution ; on diminue 2 fois dans le tour qui succède à celui-ci, mais en mettant un feston de mailles en l'air, et 2 brides entre les diminutions. On fait ensuite 15 tours sans diminution, — puis 1 tour avec la soie rouge, comme pour le pouce ; on replie 6 tours en arrière, pour former le revers, que l'on fixe par quelques points.

On fait aussi un revers sur le bras, et pour ce revers on fait, dans le 1er tour de la partie du bras, 7 tours avec la soie noire, — 1 tour avec la soie rouge, comme pour le pouce et la main ; 3 raies, faites au point de chaînette avec une aiguille enfilée de soie rouge, marquent le dessus de la main. On passe un cordon de soie rouge, terminé par des glands, dans le tour composé de doubles brides ; pour faire ces glands, on prend un morceau de carton ayant 3 centimètres de largeur, on l'entoure 50 ou 60 fois avec la soie rouge, et l'on forme ainsi une houppe que l'on place à l'extrémité du cordon ;

l'autre côté de la houppe est coupé. La tête du gland est couverte d'un treillage, — ou de mailles en l'air.

Mitaine pour femme.

CROCHET ET TRICOT.

MATÉRIAUX pour une paire de mitaines : 16 grammes de la plus fine soie grise à coudre ; 1 écheveau de la plus fine soie blanche de cordonnet.

La mitaine est faite au crochet; la manchette est tricotée. On prend la soie grise, et l'on fait une chaînette de 157 mailles, sur laquelle on revient en faisant alternativement une bride, — une maille en l'air; sous celle-ci, on passe toujours une maille de la chaînette (la mitaine étant à boutonnières, on travaille d'abord en long, plus tard en rond); on coupe la soie à la fin de chaque tour, et on la rattache de l'autre côté, afin que le travail soit toujours fait du même côté.

2e *tour.* — 3 mailles en l'air composant la 1re bride, — une maille en l'air, — une bride; — ainsi de suite, en plaçant toujours les brides sur les mailles en l'air du tour précédent.

3e *tour.* — Ici commence le dessin, qui se compose alternativement de 5 mailles en l'air, — une bride. — Au commencement de ce tour, on fait 5 brides, puis, pour la boutonnière, 10 mailles en l'air sous lesquelles on passe 4 brides séparées par des mailles en l'air, appartenant au tour précédent; une bride sur la maille en l'air suivante, — puis alternativement 5 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 2 brides séparées par une maille en l'air du tour précédent, — une bride, — et ainsi de suite; à la fin du tour, on fait 5 brides pour le bord de la fente, comme on l'a fait au commencement, et comme on le fera pour tous les tours qui forment la fente.

Au commencement du 4e tour, on fait sur les 10 mailles en l'air de la boutonnière 10 brides, posées à cheval. — Dans les 9e et 10e tours, on forme une deuxième boutonnière, semblable à celle des 3e et 4e tours. — Avec le 12e tour commence l'augmentation pour le pouce; dans chacun des cinq premiers vides, on fait une bride séparée de la suivante par 5 mailles en l'air; — dans le 6e vide, on fait 2 brides séparées par 5 mailles en l'air; — ensuite, dans chacun des 5 vides suivants, une bride séparée de la suivante par 5 mailles en l'air; — puis, dans le vide suivant, 2 brides séparées par 5 mailles en l'air. Le reste du tour est sans augmentation; après avoir fait les brides compactes, pour le bord de la fente, on continue sans couper la soie, on fait 5 brides sur les 5 brides commençant le 11e tour, et l'on travaille désormais en *rond*, la fente étant fermée.

13e *tour.* — Sans augmentation; à la fin du tour, pour terminer le bord compacte de la fente, on fait une bride sur les 4 brides du milieu des 10 brides.

14e *tour.* — On augmente 2 fois comme dans le 12e tour, mais en élargissant de 2 vides l'espace qui se trouve entre les deux augmentations; cet espace se compose, par conséquent, de 8 vides au lieu de 6.

On continue ainsi, faisant 1 tour *avec*, 1 tour *sans* augmentation; en terminant le 24e tour, on a augmenté 7 fois, et, dans ce tour, il y a 18 vides entre les deux augmentations.

25e *tour.* — Sans augmentation.

26e *tour.* — Sans augmentation jusqu'au vide précédant la 2e augmentation; là on fait 15 mailles en l'air, — une bride dans le vide précédant la 1re augmentation de l'avant-dernier tour; on a formé ainsi la circonférence du pouce, que l'on continue ainsi qu'il suit :

1er *tour.* — Dans chaque vide du tour précédent, une bride, séparée de la suivante par 5 mailles en l'air, — puis sur les 15 mailles en l'air ajoutées, 3 brides, — entre chacune, 5 mailles en l'air; — ce tour compte en tout 23 vides.

2e *à* 6e *tours.* De chaque côté des 3 vides formés sur les mailles ajoutées, on diminue, en faisant, dans 2 vides placés l'un près de l'autre, 2 brides, *non séparées par des mailles en l'air;* — dans le tour suivant, on fait 5 mailles en l'air au-dessus de ces 2 brides. Dans le 6e tour de cette sorte de *pointe*, on fait 3 brides *non séparées* par des mailles en l'air; la bride du milieu se trouve placée dans le vide unique qui se trouve entre les 2 diminutions du 5e tour.

7e *tour.* — Dans chaque vide du tour précédent, une bride; entre chaque bride, 5 mailles en l'air; — au-dessus des 3 brides placées les unes près des autres, 5 mailles en l'air; ce tour compte 16 vides.

8e *à* 12e *tours.* Sans diminution.

Les 13e *et* 14e *tours* sont faits avec la soie blanche; au lieu de 5 mailles en l'air, on en fait 3.

15e *tour.* — Soie grise. On termine le pouce, en faisant chaque fois 7 brides sur les 3 mailles en l'air.

On continue la mitaine; on attache la soie grise à la dernière maille du 26e tour, — à l'extrémité de la pointe du pouce, — et l'on travaille *en rond;* dans les deux à trois tours suivants, on diminue sur les mailles *ajoutées* du pouce pour former une petite pointe, — puis on continue sans diminution jusqu'à la fin du 37e tour.

38e *et* 39e *tours.* — Avec la soie blanche, comme les 13e et 14e tours du pouce.

40e *et dernier tour.* — Comme le dernier tour du pouce, et avec la soie grise.

Le dessus de la mitaine est orné avec un treillage pour lequel on fait, avec la soie blanche, une chaînette fort *lâche*, que l'on dispose en treillage, en *passant* cette chaînette dans les mailles de la mitaine.

Manchette de la mitaine. Elle est tricotée dans sa longueur, en *allant* et *revenant;* soie grise; on monte 264 mailles.

1er *tour.* — 3 diminutions à l'envers (chaque *diminution* se compose de 2 mailles tricotées ensemble, à l'envers); * 1 jeté — × diminution à l'envers; — 1 jeté; — recommencez quatre fois depuis × — 7 diminutions à l'envers. — Recommencez depuis * jusqu'à la fin du tour.

2e *tour.* — Uni à l'endroit; chaque jeté compte pour une maille; par conséquent, on le tricote.

3e *tour.* — Soie blanche. Diminution à l'envers, — une maille à l'envers; — * 1 jeté — × diminution à l'envers, — 1 jeté; recommencez quatre fois depuis × — 4 diminutions de suite à l'envers. — Recommencez depuis * jusqu'à la fin du tour.

4e *tour.* — Même soie; uni; à l'endroit.

5e *tour.* — Soie grise; diminution à l'envers — * 1 jeté — × diminution à l'envers, — 1 jeté; recommencez quatre fois depuis × — diminution à l'envers, — une maille à l'envers, — diminution à l'envers. — Recommencez depuis * jusqu'à la fin.

6e *tour.* — Même soie; uni; à l'endroit.

7e *tour.* — Une maille à l'envers, — * 1 jeté — × diminution à l'envers, — 1 jeté; — recommencez quatre fois depuis × — diminution à l'envers, — encore même diminution. — Recommencez depuis * jusqu'à la fin.

8e *tour.* — Comme le 6e tour.

9e *tour.* — Soie blanche; une maille à l'envers, — * 1 jeté — × diminution à l'envers, — 1 jeté; — recommencez quatre fois depuis × — 3 mailles tricotées ensemble à l'envers. — Recommencez depuis *.

10e *tour.* — Comme le 4e tour.

11e *à* 14e *tours.* — Soie grise. Ils sont faits alternativement comme les 9e et 10e tours.

15e *tour.* — Soie blanche. * Diminution à l'envers, — 1 jeté. — Recommencez depuis *.

16e *tour.* — Même soie; uni; à l'endroit.

Tous les autres tours sont faits avec la soie grise, et alternativement un tour avec dessin, — un tour uni, à l'endroit.

17e *à* 20e *tours.* — Comme les 15e et 16e, alternativement.

21e *à* 26e *tours.* — Comme les 9e et 10e.

27e *à* 32e *tours.* — Comme les 15e et 16e.

On surjette (c'est-à-dire que l'on démonte) aussi serré que possible; on fronce la dentelle (ou manchette), on la coud au bord de la manchette; on met deux boutons de nacre vis-à-vis des boutonnières.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe de taffetas couleur Mode. La jupe est garnie avec un bouillonné peu froncé, ayant 8 centimètres de hauteur, terminé de chaque côté par une guipure noire ayant 2 centimètres de hauteur. Corsage plat, montant, boutonné et à pointe. Manches demi-larges, arrondies, fendues sur le coude, garnies avec un bouillonné semblable à celui de la jupe, ayant 4 centimètres de largeur, et se rétrécissant en montant vers l'entournure. Pèlerine en taffetas pareil à celui de la robe; cette pèlerine dépasse de fort peu la taille; elle est garnie avec deux rangs de guipure noire, fort large, un capuchon de guipure noire garnit le bord supérieur de la pèlerine. Chapeau blanc, en paille de riz, à bavolet de dentelle noire, orné de roses placées au milieu de touffes de dentelle noire et de coques de ruban vert clair; brides vertes. Gants de peau de Suède chamois. Ombrelle verte.

Toilette de jeune fille. Robe de barége blanc à filets lilas, formant des losanges. La jupe est garnie avec un volant tuyauté, en taffetas lilas, ayant 3 centimètres de largeur, posé *à bord.* Corsage montant, froncé, à longue ceinture frangée, en rubans lilas. Manches demi-longues et demi-larges, garnies au bord et à l'entournure avec un volant de taffetas pareil à celui de la jupe. Écharpe droite, en barége pareil à celui de la robe, garnie tout autour avec un volant semblable à celui de la jupe. Sous-manches de mousseline blanche, à larges poignets de toile. Chapeau *batelière*, blanc, en paille de riz, orné sur le devant avec deux petites plumes lilas, formant une agrafe qui retient une grande plume blanche. — Gants demi-longs en peau de Suède couleur nankin. Grand éventail en taffetas vert.

BULLETIN DE LA MODE.

Je ne suis pas plus heureuse que sœur Anne, au haut de son observatoire; je ne vois rien venir, et j'en suis réduite à prévenir mes lectrices qu'il n'y a aucun changement dans la mode.

Toujours les jupes à cercles, autrement dites *crinolines;* — les robes fort longues, garnies ou non garnies; les écharpes et les mantelets de taffetas et de dentelle; les pointes de dentelle; les grands camails de dentelle noire, doublés de blanc ou de taffetas de couleur.

On double la plupart des objets en dentelle, tels qu'écharpes, mantelets, pointes et camails. Cette mode peut s'étendre aux écharpes et mantelets de tulle brodé; sous la dentelle blanche, on place du florence, — de la gaze de soie, ou du crêpe, de nuance assortie aux robes et chapeaux; — sous la dentelle noire, ces mêmes étoffes employées comme doublure sont généralement blanches, ce qui permet de porter l'écharpe ou le mantelet avec toutes les robes; la doublure dépasse un peu l'objet de dentelle, et l'on pose au bord de cette doublure, par conséquent comme encadrement de la dentelle, une ruche chicorée, en crêpe, si la doublure est de crêpe; — en florence, si cette doublure est en soie. Cette mode est raisonnable, et produit un bon effet : la dentelle bien soutenue ne perd rien de la beauté de son dessin, et l'on a un vêtement léger sur les épaules au lieu de porter une chose informe, toujours tournée, repliée sur elle-même, indocile et incommode, en ce qu'il faut être sans cesse occupée à la ramener à sa place, où l'on essaye vainement de la retenir.

Voici quelques descriptions de toilettes, recueillies parmi le public féminin assistant à une noce fort brillante. La mariée portait une robe de pou-de-soie, à corsage montant, à manches demi-larges, à jupe très-longue, formant la queue par derrière; le bord inférieur de la jupe était garni avec trois ruches tuyautées, fort étroites, surmontées de trois plis, ou biais, de même étoffe que la robe; cette jupe était recouverte de tulle blanc; deux volants très-larges, en application d'Angleterre, cousus ensemble, de façon à former une tunique, étaient posés sur la jupe de tulle; grand voile de tulle blanc, posé sur une couronne de fleurs d'oranger et de fleurs de cerisier.

La mère de la mariée portait une robe en pou-de-soie lilas, entièrement brodée à la main, avec un semé représentant de petites plumes, exécutées en soie de cordonnet de même couleur, mais de nuance plus foncée que la robe; pointe en application d'Angleterre, doublée de crêpe lilas, et encadrée d'une ruche chicorée, en crêpe lilas; chapeau blanc, en paille de riz, garni de plumes lilas.

Une jeune femme, sœur aînée de la mariée, avait une robe de mousseline blanche, garnie avec un seul volant (45 centimètres de hauteur); un ruban lilas était passé dans l'ourlet du volant et dans le bouillonné formant *tête;* écharpe de mousseline blanche, encadrée d'un bouillonné, traversé par un ruban lilas; chapeau de tulle blanc, garni de fleurs lilas et de fruits noirs.

Deux jeunes filles portaient des robes de gaze de soie blanche, à carreaux roses; les jupes étaient garnies avec trois volants à tête, couvrant un espace de 20 centimètres; écharpes pareilles à la robe, bordées d'un volant; chapeaux blancs, garnis de roses *roses.*

Une tante de la mariée était vêtue d'une robe de pou-de-soie à rayures gris-bleu et noires; le bas de la jupe était bordé avec trois volants tuyautés, ayant chacun 2 centimètres de hauteur; ces volants étaient surmontés d'une haute grecque en entre-deux de dentelle noire; mantelet de dentelle noire; chapeau blanc, orné de plumes noires et blanches.

Une demoiselle, qui a déjà attaché une épingle à la coiffure de sainte Catherine, portait une robe de taffetas lilas; la jupe était bordée d'un volant étroit, tuyauté, surmonté de deux bandes de taffetas de même couleur que le volant, c'est-à-dire de nuance un peu plus foncée que celle de la robe; ces bandes étaient *piquées* de chaque côté en soie blanche; corsage décolleté; manches courtes, bouffantes; guimpe montante, plissée, en mousseline blanche; manches longues en mousseline blanche, à poignet demi-ajusté; écharpe pareille à la robe, et garnie comme celle-ci; chapeau blanc, en paille de riz, garni avec des *rhododendron* de même nuance que la robe.

Une jeune dame portait une robe en étoffe de soie, à rayures blanches et lilas; le bas de la jupe était bordé avec une très-haute bande de taffetas lilas (25 centimètres de hauteur), s'élevant de distance en distance, pour former une sorte de dent pointue; la bande était garnie d'une ruche de ruban lilas étroit, qui suivait toutes les sinuosités des *dents;* pointe en dentelle noire, doublée de gaze de soie blanche; chapeau de paille d'Italie, garni de muguets et de plumes blanches.

CE QUE TOUT LE MONDE SAIT.

VI

Il n'est rien de plus aisé que d'enseigner ce qui est généralement ignoré; — rien de plus difficile, au contraire, que de professer une science à peu près connue de tous. Dans le premier cas, on a d'abord l'avantage d'être à l'abri de tout contrôle et de toute réfutation; de plus, on peut dogmatiser à son aise, sans atteindre l'amour-propre de ceux auxquels on s'adresse, froissés à juste titre lorsqu'on prétend leur apprendre ce qu'ils savent, — ce qu'ils devraient savoir, — ou ce qu'ils croient savoir; le premier de ces trois écueils est, sans contredit, le moins périlleux. Le titre inscrit en tête de ces lignes prouve que je l'ai choisi et accepté volontairement; il est donc bien entendu que *tout le monde sait* ce que je vais vous dire, et, dès lors, il semble assez inutile de le redire : tel n'a point été l'avis de mes jeunes lectrices; et, comme il me serait impossible de mécontenter toutes ces amies inconnues, j'affronte bravement les dangers de la mission qu'elles me confient.

Indiquer les inconvénients que l'on évite en discourant sur ce que tout le monde ignore, c'est signaler du même coup tous les périls attachés à l'entreprise de parler sur ce que tout le monde sait. Les avis que l'on peut offrir sont entachés de puérilités; les réflexions qui les accompagnent ont déjà été faites, et bon nombre de personnes trouveront qu'il y a une certaine outrecuidance dans l'enseignement des règles qui ne sont écrites nulle part, et qui sont connues de tout le monde. Je me suis familiarisée avec cette perspective; j'en accepte les conséquences avec résignation, dédommagée à l'avance par le plaisir d'avoir agi selon le désir manifesté par mes jeunes amies.

La meilleure attitude que l'on puisse avoir dans toutes les réunions se compose de modestie et d'assurance. Séparez ces deux sentiments, vous aboutirez inévitablement à la timidité, — ou bien à la hardiesse; si opposés que



LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal 56 Rue Jacob Paris

Modes de la Mon DE COMMISSION GÉNÉRALE, 53, r. d'Hauteville.

paraissent ces deux extrêmes, ils ont cependant presque toujours une origine commune, car la timidité procède souvent de la vanité, et la hardiesse en procède toujours. La timidité, qui paralyse les mouvements, qui suspend l'activité de l'intelligence, qui enlève toute présence d'esprit, n'est autre chose qu'une constante préoccupation du blâme, à laquelle on échapperait facilement si l'on voulait bien se persuader que l'on n'est pas assez remarquable pour attirer l'attention universelle. La timidité se rassurerait si la vanité ne lui faisait accroire que toute l'assistance s'occupe d'elle et s'apprête à la blâmer.

On se présentera donc, dans tous les salons, avec ce calme qu'inspire la quasi-certitude de passer inaperçu. On saluera d'abord la maîtresse de la maison, et l'on attendra qu'elle vous donne la main. L'initiative lui appartient sur ce point; car, si répandu que soit l'usage anglais de *la poignée de main*, il comporte des nuances infinies; bien souvent il se borne à un simulacre, et l'on effleure seulement les doigts qui vous sont tendus, lorsqu'il n'existe pas une sorte d'intimité entre les personnes qui complètent ainsi le salut qu'elles échangent. En aucun cas une jeune fille ne tendra la première sa main à une dame; il faut laisser à celle-ci la faculté de donner ou de refuser cette preuve de familiarité; le même cérémonial est observé par les jeunes femmes vis-à-vis des personnes plus âgées.

Une jeune fille attendra les questions d'usage qui lui seront adressées par la maîtresse de la maison; une jeune femme, au contraire, fera ces questions à la maîtresse de la maison; et, si celle-ci est plus âgée que la visiteuse, il faudra ajouter à la politesse que l'on doit à tout le monde une nuance de déférence commandée par la différence d'âge. Quelle que soit l'intimité et même la parenté qui lient deux femmes d'âge différent, la familiarité sera toujours de mauvais goût, allant de la plus jeune à la plus vieille, car cette familiarité suppose une égalité qui ne peut exister, si l'on ne s'affranchit du respect que l'on doit à ceux qui nous ont précédés dans la vie, qui ont acquis l'expérience au prix de luttes douloureuses et de souffrances bien profondes. Pour satisfaire aux devoirs qu'impose la politesse, on ne saurait entourer les personnes âgées de trop de soins et de preuves de déférence; il faut toujours se souvenir que l'on doit à la fois les dédommager de tout ce qu'elles ont perdu, les honorer pour tout ce qu'elles ont appris et pour tout ce qu'elles ont souffert.

Après avoir terminé toutes les petites formalités qui composent le cérémonial à observer vis-à-vis de la maîtresse de la maison, on saluera toutes les autres dames, et l'on s'approchera d'abord des femmes les plus âgées de la réunion; je sais bien que cette étiquette n'est point généralement adoptée aujourd'hui, et que l'on s'abandonne volontiers aux caprices d'un aimable abandon, recherchant d'abord, dans une réunion, les personnes que l'on préfère, et se livrant, vis-à-vis d'elles, à toutes les manifestations d'une familiarité malséante. On ne prend plus la peine de saluer les personnes que l'on connaît peu, et l'on s'installe à grand bruit pour établir des conversations particulières, des aparté à demi-voix, en adoptant toutes les façons possibles pour faire comprendre nettement au reste de la compagnie qu'on la considère comme étant tout à fait indigne de fixer l'attention. C'est justement parce que l'on agit ainsi trop souvent que je m'applique à prémunir mes jeunes lectrices contre cette conduite irréfléchie. Les marques de sympathie et de préférence doivent être soigneusement évitées dans les réunions, parce qu'elles établissent une différence qui pourrait être blessante pour ceux qui n'en sont point favorisés; la sociabilité nous commande de refréner nos habitudes et nos goûts dès que leur manifestation peut entraîner une gêne, un ennui, ou même un froissement quelconque pour les autres. Il semble bien naturel et bien innocent de voir deux ou trois jeunes femmes ou jeunes filles, intimement liées, se grouper à l'écart pour causer plus commodément; mais, pendant ce temps, elles livrent à l'isolement les personnes de leur âge; elles détruisent l'homogénéité de la réunion, et enfin elles semblent proclamer hautement leur indifférence parfaite pour les personnes qui sont ainsi exclues de leur coterie. Les assemblées composées de personnes bien élevées ne contiennent pas de coterie, et ne comportent aucune préférence marquée; chacun doit y concourir à l'agrément de tous, abdiquer par conséquent ses goûts particuliers, et, de même que l'on s'interdit les preuves d'antipathie, on s'interdira les trop vives manifestations de sympathie, afin de ne faire naître aucun sujet de mécontentement, aucune comparaison blessante pour ceux qui assisteraient en qualité d'exclus à des marques d'affection qui ne peuvent être prodiguées en public sans porter atteinte aux lois du bon goût.

Je pourrais citer ici la conversation si souvent répétée, et qui contient le relevé de toutes les bévues que l'on peut commettre durant un dîner; mais ce procédé, commode sans doute, aurait l'inconvénient d'être absolument inefficace. D'abord cette conversation est bien connue, — puis les règles qu'elle contient, sous forme de rectifications, sont à peu près superflues aujourd'hui. Les jeunes lectrices qui m'interrogent savent, sans nul doute, qu'elles ne doivent pas couper leur pain, mais le casser; que l'on ne demande pas plus *du bordeaux, du frontignan*, qu'elles ne demanderaient du *tulle bruxelles*, de la *dentelle valenciennes;* elles savent que l'on demande du tulle *de* Bruxelles quand on en veut acheter, de la dentelle *de* Valenciennes, et, par conséquent, du vin *de* Bordeaux.

Mais, puisque je me trouve naturellement arrivée à ce chapitre, je leur dirai, en passant, que j'aimerais assez ne point les voir goûter un grand nombre de vins différents; et, sans tomber dans l'excès déplaisant des refus systématiques, il serait bon, je crois, d'éviter un abus que l'on pardonne aux hommes, parce qu'il faut bien faire preuve d'indulgence, mais que l'on ne saurait excuser chez les femmes. On peut tolérer la gourmandise chez un homme; — on ne saurait l'admettre chez une femme, parce que cela est inconciliable avec des instincts féminins un peu délicats. Une érudition trop complète sur ce point implique forcément une sorte d'indifférence pour des sujets plus élevés. L'art de la gastronomie est indispensable; mais il faut l'étudier au profit des autres, non pour sa propre satisfaction, et surtout éviter d'accorder à ce sujet une importance trop grande.

Si l'on assiste à un dîner de cérémonie, on s'interdira soigneusement toute louange sur les plats, fussent-ils exquis: dans ce cas, en effet, le dîner est un prétexte de réunion, et l'on accueillera tous les mets dont il se compose avec une indifférence imperturbable; il ne serait pas permis de manifester de l'étonnement, même en face du ragoût le plus rare, et fût-il composé de nids d'hirondelles. Mais si, au contraire, on dîne chez des amis, en compagnie intime; si la maîtresse de la maison a quelque prétention innocente sur l'excellence de ses recettes, il serait cruel de lui refuser les compliments auxquels elle aspire, et l'on accordera au menu qu'elle vous offre les éloges espérés, qui la récompenseront des peines prises pour bien recevoir ses hôtes. Les jeunes filles laisseront du reste, à leurs mères, le soin de la répartition de ces éloges; elles éviteront seulement deux écueils opposés, et se garderont de se servir des parts trop grosses ou trop petites. La voracité et l'abstention exagérée sont également désagréables pour une maîtresse de maison; certains hôtes, ne consultant que leur gourmandise, s'adjugent volontiers la part du lion lorsqu'on leur présente des mets recherchés, des primeurs, etc., et se soucient peu de laisser aux personnes que l'on sert après eux une quantité suffisante de ces bonnes choses; c'est faire preuve d'égoïsme au premier chef, et par conséquent de mauvaise éducation, car l'on doit penser aux autres avant de penser à soi, si l'on a le sentiment d'une politesse véritable. D'autres, au contraire, refusent obstinément ce qu'on leur présente, ou bien y touchent du bout des lèvres, pensant prouver ainsi des habitudes de recherche, de délicatesse et de luxe; ils sont inspirés par un mauvais sentiment; car c'est la vanité, c'est le désir de démontrer leur supériorité, à l'aide du dédain, qui dictent ces façons sottement puériles.

Si l'on est malade, il faut rester chez soi; si l'on a des habitudes de recherche gastronomique tellement invétérées que l'on ne puisse accorder à la politesse le sacrifice d'accepter un dîner un peu moins délicat que les dîners auxquels on est accoutumé, il faut refuser les invitations; en aucun cas, on ne saurait être excusable de reconnaître par le dédain les soins et les prévenances d'une maîtresse de maison.

Mes jeunes lectrices me demandent comment il faut se tenir à table. J'imagine qu'aucune d'entre elles ne va chercher le dossier de son siége pour s'y appuyer paresseusement, et que, d'un autre côté, elles ne s'assoient pas sur l'extrême limite de ce siége, en prenant une attitude embarrassée; qu'elles savent en un mot se tenir droites, sans roideur, sans hardiesse comme sans timidité; elles prendront la place qui leur sera assignée, accepteront avec reconnaissance les petits services qui leur seront rendus par leurs voisins, sans jamais provoquer ces services. Si leurs voisins sont bien élevés, ils n'attendront pas d'ailleurs qu'une femme leur demande de l'eau ou du vin, et ils veilleront soigneusement à ce qu'elle n'ait jamais l'ennui de réclamer leurs bons offices. Il y aura, de part et d'autre, un échange de politesses qui se tiendront à distance égale de la roideur et de la familiarité; ainsi, lors même qu'une femme serait placée dans le voisinage d'un homme peu façonné aux *belles manières*, elle devra le ramener doucement aux limites dont il s'écarterait. Si ses paroles étaient déplaisantes, elle changerait immédiatement le sujet de la conversation; s'il s'avisait de lui proposer le partage d'un fruit, par exemple, elle refuserait poliment, mais avec fermeté, de façon à n'avoir plus l'obligation de repousser une semblable preuve de familiarité.

Si le potage est trop chaud, on l'agitera doucement avec la cuiller pour le refroidir; on ne soufflera pas sur les cuillerées, parce que cette action donne une expression grotesque; on ne mangera pas de pain avec le potage. Pour les autres plats, on se servira simultanément de la fourchette et du couteau, sans jamais porter ce dernier à la bouche; ces deux ustensiles doivent être seuls employés; on ne se servira jamais d'un morceau de pain pour pousser les bouchées sur la fourchette, ni d'une cuiller pour manger les ragoûts et les sauces. La mastication doit être aussi silencieuse que possible, et l'on évitera soigneusement toute habitude dénotant l'avidité; on ne se renversera pas pour absorber jusqu'à la dernière goutte contenue dans un verre; on ne nettoiera pas son assiette à force d'y promener des morceaux de pain. On laissera refroidir le café, et on le prendra dans la tasse, sans jamais verser par petite partie dans la soucoupe.

Plusieurs jeunes filles m'affirment que leurs frères et leurs cousins liront ces lignes; je demande qu'il me soit permis de leur adresser quelques réflexions sur ce que l'on pourrait appeler la *politesse dans la rue*. Cette jeune génération masculine n'est pas sans avoir ouï dire que leurs aînés dans la carrière n'ont pas été remarquables par le raffinement de leur politesse; j'espère fermement qu'ils éviteront cet exemple déplorable, et que les mauvaises façons de nos contemporains auront sur leurs successeurs cet heureux résultat que les Lacédémoniens demandaient aux leçons en action. En voyant l'égoïsme entraîner tant de conséquences choquantes, en assistant à la décadence de la politesse française, remplacée par une personnalité aride, excluant toute délicatesse, tout procédé aimable et désintéressé, ils penseront à l'esclave ivre que l'on montrait aux jeunes Lacédémoniens, et ils s'appliqueront peut-être à éviter les défauts dont on leur aura révélé la laideur. Il ne suffit pas d'être poli avec quelques personnes, de se montrer soigneusement attentif avec les individus desquels on *attend quelque chose;* lorsqu'elle se produit seulement dans cette circonstance, la politesse est un défaut de plus, car elle procède de la flatterie; il faut être poli en toute occasion, avec tout le monde, sans excepter même les inconnus, même les passants.

La politesse *dans la rue* défendra à un homme de placer sa canne ou son parapluie sous son bras; cette façon de porter une canne peut être commode, mais elle est périlleuse pour tous ceux qui marchent derrière ce bâton menaçant, placé à la hauteur du visage des passants. S'il lui arrive d'allumer un cigare, il ne jettera pas le papier tout enflammé, parce que cette négligence peut occasionner les plus graves malheurs: j'ai vu une robe de mousseline prendre feu en plein boulevard, en passant sur une allumette jetée par un fumeur insouciant. La politesse commandera aussi de prendre toujours à droite dans la rue, et de ne point s'obstiner à garder, à disputer même le haut du trottoir lorsque l'on se trouve devant une femme. Dans les voitures publiques, l'on n'imposera pas ses convenances à ses voisins et à ses voisines; on ne les obligera pas à fermer ou bien à ouvrir un carreau, et on demandera leur agrément avant de procéder à l'une ou à l'autre de ces opérations. Enfin, serait-ce trop demander aux hommes que de les prier de ne point rester assis, dans les gares et dans les salles d'attente, près de femmes qui n'ont pu trouver de siéges? S'ils trouvent que la jeunesse ne mérite aucune attention, oseront-ils avoir la même opinion lorsqu'il s'agira de femmes âgées? Je les préviens, en ce qui me concerne, que si jamais il m'arrive, lorsque je serai parvenue à un âge vénérable, de me trouver près d'un jouvenceau étendu dans un bon fauteuil, tandis que je serai debout, je les préviens que je demanderai le fauteuil; tant pis pour ceux qui me refuseront! — Ils prouveront qu'ils n'auront pas lu ces articles!

EMMELINE RAYMOND.

LETTRES JAPONAISES.

I

AVERTISSEMENT.

L'*Opinion nationale* a publié, il y a un mois environ, quelques réflexions faites par un Japonais sur les coutumes françaises; de notre côté nous avons eu la bonne fortune de pouvoir prendre connaissance d'une petite partie de la correspondance qu'un jeune Japonais a adressée à sa sœur. Ajoutons que ce voyageur n'avait aucun caractère officiel; il accompagnait l'ambassade de son pays en qualité de simple touriste, et l'indiscrétion que nous commettons, en publiant ses impressions de voyage, est, par conséquent, tout à fait vénielle.

« Paris, 15e année de Kagel, 5e mois.

« Ma chère sœur,

« Puisse cette lettre vous trouver dans une situation semblable à la mienne, c'est-à-dire parfaite, sous le rapport de la santé du corps et de celle de l'âme! Puissent les *makis*, toujours invoqués par moi, vous protéger en mon absence! — Puissent les Siou-go-zin transmettre à la Feu-sio-daïsin les prières et les sacrifices de riz, de poissons et d'œufs que je lui offre au commencement et à la fin de chaque mois, afin qu'elle daigne permettre que je vous retrouve tous dans notre beau pays!

« Vous avez dû recevoir les lettres que je vous ai adressées durant notre voyage; je vous annonçais que nous nous approchions chaque jour de la plus grande ville du grand pays de France; nous y sommes enfin arrivés, après avoir été emportés aussi rapidement que si nous avions eu des ailes, grâce à un monstre qui se nourrit de feu, et qui, toujours haletant, toujours mugissant, nous a déposés dans cette célèbre ville de Paris.

« Vous savez aussi bien que moi, ma chère sœur, quel est ce *monstre;* quoique nous ne parlions pas de notre science, de notre industrie, de notre civilisation, autant qu'on le fait de ce côté du monde, nous ne sommes ni des ignorants ni des niais. Nous avons vu fonctionner une locomotive, lorsque le commodore américain est venu nous faire présent d'un petit chemin de fer, il y a neuf ou dix ans; par conséquent, ceux qui ont dit que nous avions été étonnés, et même épouvantés, en montant en wagon, ont parlé sans savoir ce qu'ils disaient, et il me semble que cela arrive souvent de ce côté du monde.

« Il faut d'ailleurs connaître bien mal notre caractère pour se permettre d'affirmer que nous avons manifesté de la surprise: un Japonais est trop bien élevé pour se montrer surpris, en quelque circonstance que ce puisse être. La surprise est fille de l'ignorance, et je n'ai point oublié que l'on m'a répété depuis ma plus tendre enfance : Apprends tout ce que tu pourras, afin de ne jamais éprouver ce sentiment vulgaire qu'on appelle l'étonnement, — et, en face des choses que tu ignores, agis comme si tu en étais instruit.

« Vous connaissez un peu la ville de Paris; les gazettes hollandaises en parlent souvent, et nous avons examiné ensemble des dessins qui représentent ses principaux édifices. L'aspect de cette ville est bien triste pour nos yeux japonais; les maisons, au lieu d'être propres et légères, ornées de peintures et de dorures, sont bâties avec des pierres, qui deviennent très-vite grises et sales; de plus, ces maisons sont très-élevées, et je vous laisse à juger combien il est incommode de monter tant d'étages pour rentrer chez soi. Nous sommes mieux avisés; au lieu d'élever nos maisons et d'entasser des familles les unes sur les autres, nous élevons nos champs, et nous avons, grâce à nos terrasses, sept à huit étages de moissons. Nous habitons dans la plus grande auberge de la ville, et les chambres y sont cependant si petites que je pensais être encore dans le wagon qui m'a amené ici. Les murs, au lieu d'être ornés, comme chez nous, avec des peintures aux couleurs gaies et vives, représentant des oiseaux et des plantes, sont recouverts avec du vilain papier qui ne représente rien du tout. Je me suis hâté de lever la tête pour examiner le plafond, comptant y trouver un tableau, comme chez nous: pas du tout, le plafond est en plâtre et tout à fait nu.

« Les maisons étant fort élevées, les rues sont très-obscures; il semblerait donc logique de laisser pénétrer l'air et la lumière dans l'intérieur des demeures. Il est vrai que cet air est vicié et cette lumière blafarde, aussi les Parisiens étendent d'abord de grands morceaux de mousseline contre les vitres de leurs fenêtres, — puis un autre grand morceau de mousseline retombe là-dessus, et l'on recouvre le tout par des morceaux d'étoffe de laine ou de soie, — ce qui enlève le peu de jour que l'on pourrait avoir. Le climat est détestable: on grelotte au printemps parce qu'on ne fait plus de feu; — on grelotte en hiver quoique l'on fasse du feu; mais aussi, quel pitoyable mode de chauffage! On fait une ouverture dans le mur, et, sous cette ouverture, on place quelques rares petits morceaux de bois; toute la chaleur s'en va par le tuyau adapté à ce trou que l'on appelle une cheminée. Les Français reconnaissent généralement, à ce que l'on m'a dit, les défectuosités de ce procédé par trop primitif, mais ils ne veulent pas le changer, parce que, disent-ils, leurs pères se sont toujours chauffés de cette façon. Ce sentiment de respect pour l'antiquité des usages n'a rien qui doive nous étonner, nous autres Japonais; — mais il semble étrange chez une nation qui se distingue entre toutes par un goût très-prononcé pour le changement, et qui, au lieu d'avoir des usages raisonnés à leur origine, et soumis à des modifications sensées, puisqu'elles sont dictées par le perfectionnement graduel des choses, se laisse conduire par une abstraction qu'on appelle la *mode*.

— « Qu'est-ce que la mode? ai-je demandé à un jeune Français avec lequel j'ai fait connaissance.

— « C'est une souveraine absolue, devant laquelle chacun s'incline; tout ce qui est à la mode est réputé charmant; tout ce qui n'est plus à la mode est au contraire ridicule.

— « Où réside cette souveraine?

— « Partout et nulle part.

— « Elle est sans doute choisie par le suffrage universel?

— « Du tout; on ne sait d'où elle vient; on l'accepte sans la discuter, on la subit sans l'approuver; on se soumet à sa loi, dût-elle vous défigurer; en un mot, jamais satrape asiatique n'a exercé une semblable dictature.

— « Mais enfin, quelle est la raison de cette soumission aveugle?

— « Il n'y en a pas, et c'est pour cela qu'elle existe; si l'on pouvait alléguer une raison quelconque, fût-elle excellente, ce pouvoir serait bientôt battu en brèche, car rien ne peut ici-bas résister à l'examen; tout ce qui a la maladresse de *laisser prendre sa mesure* est bientôt toisé.

— « *Toisé?* Je ne comprends pas.

— « Je vous crois bien! J'ai en ce moment le mauvais goût de vous parler *parisien;* mais vous allez me comprendre : vous vénérez votre souverain le *Mikado,* vous n'osez pas même prononcer son nom, vous obéissez à tous les ordres que l'on vous donne, lorsqu'on vous affirme qu'ils émanent de lui, et si, en ce moment, on venait vous apprendre qu'il vous ordonne de vous éventrer vous-même, vous obéiriez...

— « Sans doute.

— « Hé bien, voilà! La mode est notre *Mikado;* elle est invisible, comme le vôtre, qui n'a jamais posé ses pieds à terre, que nul être ne peut se vanter d'avoir contemplé face à face, et qui est tout-puissant, non *quoique*, mais *parce que* l'on ignore la raison de sa puissance. Chez nous la mode règle tout, les costumes et les coutumes, les croyances et les goûts; dès que la mode a condamné ce qui nous était commode, ce qui nous semblait beau, nous trouvons que nous nous étions trompés, et, changeant immédiatement de point de vue, nous ne voulons point entendre parler de ce qui nous charmait. Chez vous, il n'y a point de modes, il n'y a que des usages; chez nous, c'est le contraire. Les femmes de votre pays portent toujours le même costume; elles s'arrachent les sourcils depuis un temps immémorial, et se teignent les dents en noir; cela leur plaît et à vous aussi; je l'admets, et je comprends que, dès-lors, il n'y ait point de raison pour changer ces coutumes. Mais chez nous on agit d'une façon tout à fait opposée : tantôt les femmes s'emprisonnent dans un étui à parapluie; tantôt, au contraire, elles se ceignent les reins avec une machine que vous ne pourrez jamais comprendre, et qui les fait ressembler, comme vous pouvez le voir, à des ruches à miel, douées de facultés locomotives; tantôt leur taille se termine sous les bras, tantôt elle s'allonge de façon à les partager en longueur en deux parties égales; elles portent leurs cheveux tombant sur leur cou; puis la mode leur commande de les élever sur le sommet de leur tête. Ne croyez pas qu'elles consultent, dans ces brusques changements, leur goût et le nôtre, qu'elles tiennent compte des différences de stature et de physionomie, qu'elles accommodent, en un mot, la mode à leur visage; non pas; c'est leur visage qui doit s'accommoder à la mode. En ce moment elles roulent leurs cheveux de façon à former, de chaque côté du front, une petite corne, qui leur donne l'aspect innocent, mais peu gracieux, d'un agneau sur le point de passer à l'état de bélier. Croyez-vous qu'elles se fassent illusion sur cet étrange appendice? Non, certes; — mais elles vous répondent en soupirant: *C'est la mode!* — Et tout est dit.

— « Mais enfin, qu'est-ce qui peut les obliger à s'y conformer?

— « Rien, et c'est pour cela qu'elles obéissent. Ah! cher Japonais, je ne connais pas le caractère des femmes de votre pays, mais je connais celui des Parisiennes, et je puis affirmer — que l'on n'y peut rien comprendre. Quel que soit le jugement que l'on porte sur elles, on est toujours déçu et toujours surpris; rien au monde ne saurait les obliger à agir raisonnablement, si elles n'y ont pas une inclination naturelle. En revanche, les plus raisonnables d'entre elles ne pourraient se décider à rejeter des coutumes absurdes, auxquelles elles obéissent aveuglément, par cela seul que personne ne les y engage. Croiriez-vous qu'en ce moment les très-jeunes femmes sont graves et sérieuses comme des douairières, tandis que celles qui dégringolent vers la quarantaine, et même celles qui ont dépassé ce chiffre redoutable prennent des manières folâtres et mignardes, comme si elles étaient des petites filles? Pour un rien, elles joueraient à la poupée et sauteraient à la corde, si elles ne craignaient de déranger leurs fausses nattes!

« Mes conversations avec ce jeune Français se sont renouvelées plusieurs fois, et je ne manquerai pas, ma chère sœur, de vous en transmettre une partie; toutefois, je crois que nous agirons sagement, vous et moi, en n'accordant pas une confiance aveugle aux renseignements qu'il me donne; ses affirmations me paraissent tout à fait invraisemblables, et je ne croirai jamais que les femmes de ce pays soient aussi déraisonnables qu'il le dit. Il est vrai qu'elles marchent au milieu d'une ruche à miel, mais cela ne peut être une mode passagère, et j'incline à croire qu'elles y sont forcées, soit par une difformité quelconque, soit par un usage dont la raison se perd dans la nuit des temps; ce qui me le ferait supposer, c'est que, dès qu'un enfant essaye ici de se tenir sur ses pieds, on le met aussitôt dans un panier qui l'emprisonne jusqu'à la ceinture, et qui a le même aspect que les cages dans lesquelles les dames françaises se meuvent. Si je puis découvrir l'origine de cet usage singulier, je m'empresserai de vous en informer. »

EMMELINE RAYMOND.

AVIS.

L'administration de la *Mode illustrée* a l'honneur d'informer ses abonnés que, par suite d'un traité particulier passé avec la maison Gaget, elle peut livrer une *reliure mobile*, dite *reliure Marie*, qui leur permettra de réunir en volume, au fur et à mesure de leur publication, les numéros du Journal, et de les mettre ainsi à l'abri de tout froissement et des maculatures.

D'un système simple et commode, la reliure Marie fixe les feuilles ou cahiers sans les percer, les piquer ni les altérer en quoi que ce soit, et on peut en mettre ou en retirer isolément un ou plusieurs sans déranger les autres.

L'Administration cède ces *reliures mobiles*, disposées pour y mettre *six mois* du Journal, aux prix réduits de :

Couverture en percaline chagrinée, 5 francs.
Cartonnage de couleur, 3 fr. 75 c.

Établies pour y réunir l'*année entière*, au prix de:

Couverture percaline, 6 fr. 50 c.
Cartonnage, 5 fr.

Ceux de nos abonnés qui désireraient avoir ces reliures mobiles doivent les faire prendre dans nos bureaux. Dans le cas où l'envoi serait fait sur demande, les frais de transport seront à la charge de l'acquéreur, l'Administration livrant ces reliures au prix coûtant.

Explication de la Clef diplomatique.

L'HEURE DE LA PRIÈRE

Quand la nuit repliant son voile
Emporte la dernière étoile;
Quand, à l'aube, le laboureur
Au champ commence son labeur;
Quand la cime des pins se dore
Aux premiers rayons de l'aurore;
Quand le chant des petits oiseaux
S'éveille sous les arbrisseaux;

Petit enfant, fais ta prière;
A deux genoux dis au bon Dieu :
Bénissez votre enfant, ô Père!
Père qu'on bénit en tout lieu.

Si, parfois, de ta bonne mère
Bravant la voix trop peu sévère,
Tu te montrais enfant méchant,
Rebelle et désobéissant,
Quand l'ange de miséricorde,
Au prix du pardon qu'il accorde,
Sous ton œil viendra recueillir
Une larme de repentir;

Fais alors, enfant, ta prière ;
A deux genoux dis au bon Dieu!
Bénissez votre enfant, ô Père!
Père qu'on bénit en tout lieu.

Quand sonne l'heure de souffrance;
Quand vient rayonner l'espérance;
Que la coupe remplie au ciel
T'offre l'absinthe ou le doux miel;
Que la divine Providence
Étende sur toi sa clémence,
Ou qu'elle permette au malheur
D'éprouver ton âme et ton cœur;

Fais encore, enfant, ta prière ;
A deux genoux dis au bon Dieu :
Bénissez votre enfant, ô Père!
Père qu'on bénit en tout lieu.

A l'heure où du jour qui s'efface
Disparaît la dernière trace ;
Quand du soleil à l'horizon
Va mourir le dernier rayon;
Quand, déployant son aile sombre,
La nuit rappelle sous son ombre
A son nid le petit oiseau,
L'enfant à son petit berceau;

Du soir fais, enfant, la prière;
A deux genoux dis au bon Dieu :
Bénissez votre enfant, ô Père!
Père qu'on bénit en tout lieu.

Edme SIMONOT.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

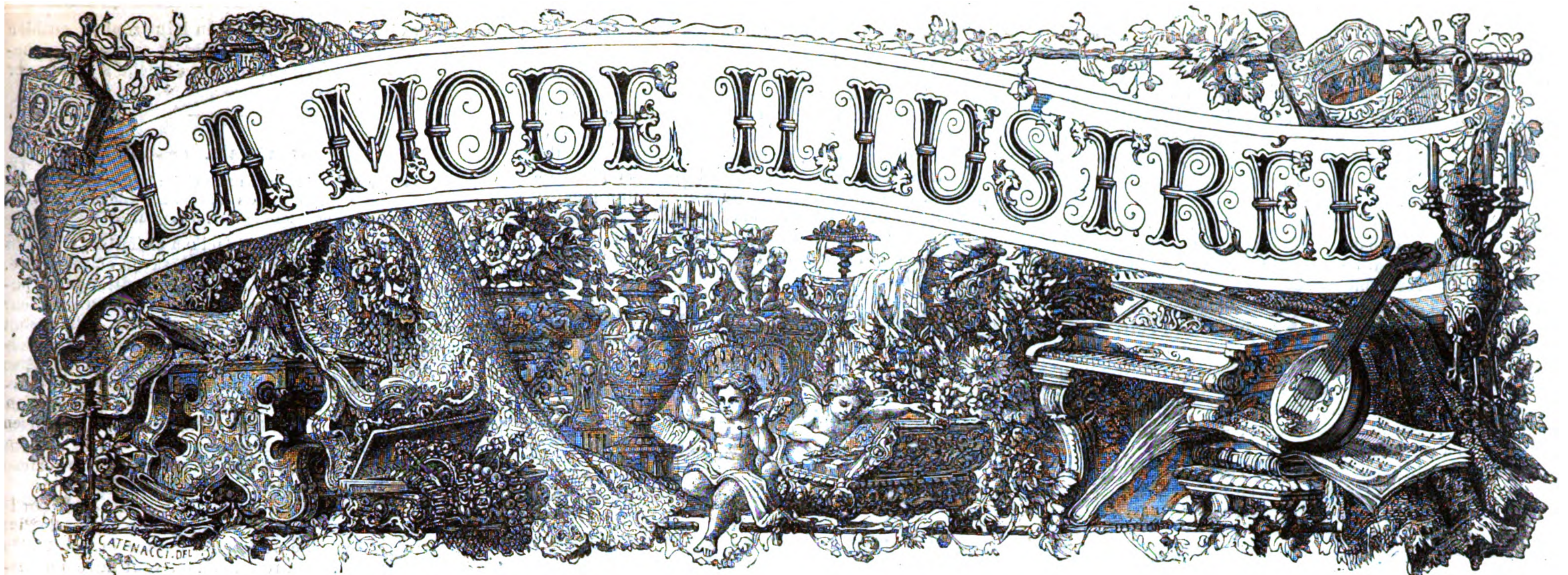
Paris. — Typ. de Firmin Didot, imprim. de l'Institut et de la Marine, r. Jacob, 56.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.
La jeunesse et les plaisirs sont périssables, et s'attacher aux choses qui passent, c'est passer avec elles.

N° 28 (*avec patrons*). TROISIÈME ANNÉE. 14 juillet 1862.



Le numéro, vendu séparément, **25 centimes.**
AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, **50 centimes.**
AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE SAMEDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND.
Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

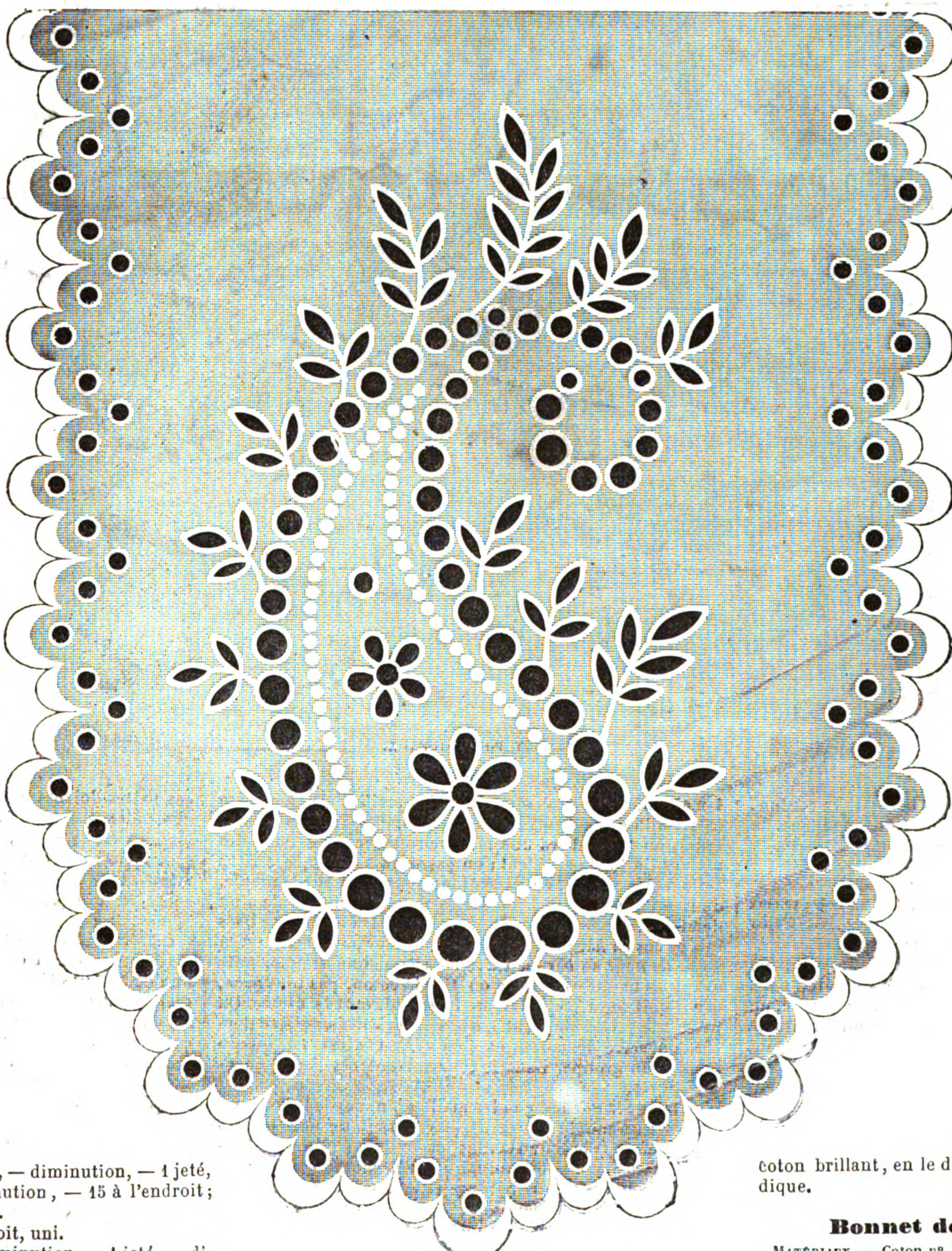
Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cie, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (*Pour l'étranger le port en sus*). —

Sommaire. — Dessin pour pan de ceinture. — Tricot pour rideaux. — **Bonnet de nuit pour enfant.** — Essuie-plumes. — Dentelle au filet. — Plateau. — Col au plumetis. — Bande en tapisserie. — Description de toilettes. — Modes. — Chronique du mois. — MUSIQUE : Le Moulin de Milly. — NOUVELLE : Le Démon des prairies. — Clef diplomatique.

On trouvera sur le patron joint à ce numéro les dessins et les explications s'y rapportant.

Dessin pour pan de ceinture.

On peut exécuter ce dessin sur toutes les étoffes pour orner les pans de ceinture ; il servira aussi pour pan de cravate de mousseline blanche. On coupe cette cravate aussi large que notre dessin ; assez longue pour être nouée devant, soit par un nœud simple, soit par un nœud à deux boucles ; la broderie se fait en broderie anglaise, ou bien au plumetis.



DESSIN POUR PAN DE CEINTURE.

Tricot pour rideaux.

MATÉRIAUX. — Coton fin à tricoter ; deux aiguilles à tricoter assorties au coton ; coton plat brillant (ou fil).

On monte un nombre de mailles suffisant pour la largeur du rideau, et l'on tricote en allant et revenant.

Nous allons d'abord expliquer les termes employés dans le cours de cette description.

Diminution signifie toujours, *pour ce dessin*, deux mailles tricotées ensemble à l'envers.

Un jeté signifie, *pour ce dessin*, le brin jeté deux fois sur l'aiguille, et tricoté comme *une seule maille* dans le tour suivant.

Le mot maille sera supprimé : 1 à l'endroit, — 1 à l'envers, — représenteront *une maille à l'endroit*, — *une maille à l'envers*.

1er *tour*. — 8 à l'endroit, * — diminution, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — 1 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — diminution, — 15 à l'endroit ; — recommencez toujours depuis *.

2e *tour*. — Entièrement à l'endroit, uni.

3e *tour*. — 7 à l'endroit, * — diminution, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — 3 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — diminution, — 13 à l'endroit ; — recommencez toujours depuis *.

4e *tour*. — Entièrement à l'endroit, uni.

5e *tour*. — 6 à l'endroit, * — diminution, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — 5 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — diminution, — 11 à l'endroit ; — recommencez depuis *.

6e *tour*. — Uni, à l'endroit.

7e *tour*. — 5 à l'endroit, * — diminution, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — 7 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — diminution, — 9 à l'endroit ; — recommencez depuis *.

8e *tour*. — Uni, à l'endroit.

9e *à* 15e *tours*. — Dans ces 7 tours, on continue le dessin régulièrement, de façon que dans les 9e, 11e, 13e, 15e tours on diminue 2 mailles dans un carreau, — on augmente 2 mailles dans le carreau suivant ; le commencement de ces tours formant des *demi-carreaux*, on comprend qu'à cette place on diminue seulement *une* maille.

16e *tour*. — Uni, à l'endroit.

17e *tour*. — Diminution, * — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — 17 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — diminution (dans cette dernière diminution on tricote 3 mailles ensemble, à l'envers) ; — on recommence depuis *.

18e *tour*. — Uni, à l'endroit.

Après ce dernier tour, on recommence depuis le premier ; seulement on veille à ce que les diminutions et augmentations des carreaux soient *contrariées*. On continue jusqu'à ce que le tricot ait la longueur nécessaire ; on le lave, on l'empèse, puis on passe dans les raies à jours du coton brillant, en le disposant ainsi que notre dessin l'indique.

Bonnet de nuit pour enfant.

MATÉRIAUX. — Coton n° 30 (pour crochet) ; un gros crochet d'acier.

On fait ce bonnet avec des mailles un peu *lâches* ; les

tours sont en rond, mais pas en spirale, chaque tour se terminant séparément. On conduit le brin du tour terminé au tour que l'on commence, en faisant une maille-chaînette. On fait une chaînette de 16 mailles, on la réunit en anneau (en attachant la dernière maille à la première).

1er *tour.* — * 3 mailles en l'air, — une maille-chaînette dans la 1re maille de l'anneau; — pour ces mailles-chaînettes on passe le crochet sous les deux côtés de la maille du tour précédent; — recommencez depuis *.

2e *tour.* — 2 mailles-chaînettes pour atteindre le milieu du 1er feston, composé de 3 mailles en l'air; — puis * 3 mailles en l'air, — une maille-chaînette dans le milieu du feston suivant; — recommencez depuis *.

3e *tour.* — On commence par 2 mailles-chaînettes, comme pour le tour précédent; — puis * 3 mailles en l'air, — une maille-chaînette dans le milieu du feston suivant; — dans chacune des 4 mailles suivantes une maille-chaînette; pour la 2e de ces 4 mailles on pique le crochet, non-seulement dans la maille du tour précédent, mais aussi dans la maille de dessous, appartenant au 1er tour; — recommencez depuis * jusqu'à la fin du tour.

4e *tour.* — Mailles-chaînettes jusqu'au milieu du feston du tour précédent, puis * 5 mailles en l'air, — une maille-chaînette dans le milieu du feston suivant; — recommencez 7 fois depuis *.

5e *tour.* — * 3 mailles en l'air, — une maille-chaînette dans la seconde maille, en passant, par conséquent, une maille du tour précédent; — recommencez depuis *. On a formé ainsi trois petits festons sur chaque feston du tour précédent. Chaque fois que l'on termine le 3e de ces festons, on pique le crochet, non-seulement dans le tour précédent, mais aussi dans la maille de dessous (du 3e tour).

6e *tour.* — Comme le 3e tour.

7e *tour.* — Depuis le milieu du premier feston du tour précédent on fait * 5 mailles en l'air, — une maille-chaînette dans le milieu du feston suivant; — recommencez 11 fois depuis *.

8e *tour.* — * 6 mailles en l'air, — une maille simple dans le milieu du feston le plus proche; — recommencez depuis *.

9e *tour.* — Comme le 5e tour, avec cette différence qu'au lieu de *trois* petits festons, on en fait *quatre*, composés chacun de 3 mailles en l'air sur chaque grand feston.

10e et 11e *tours.* — Comme le 2e tour.

12e *tour.* — Comme le 3e.

13e *tour.* — Comme le 4e.

14e *tour.* — Comme le 5e.

15e et 16e *tours.* — Comme le 2e.

17e *tour.* — Comme le 3e.

18e *tour.* — Comme le 4e.

19e *tour.* — On fait seulement deux petits festons, composés chacun de 3 mailles en l'air sur chaque grand feston.

20e *tour.* — Comme le 3e.

21e *tour.* — Comme le 4e.

22e *tour.* — Comme le 19e.

23e à 26e *tours.* — Comme le 2e.

27e *tour.* — Comme le 3e.

28e et 29e *tours.* — Comme les 7e et 8e tours.

Au 29e tour se rattache la dentelle dont un dessin séparé représente la grandeur naturelle.

1er *tour de la dentelle.* — Comme le 5e tour du bonnet; seulement on fait alternativement une fois 3, — deux fois de suite 4 festons, composés chacun de 3 mailles en l'air sur les festons du tour précédent.

2e et 3e *tours.* — Comme le 2e tour du bonnet.

4e *tour.* — Comme le 3e tour du bonnet.

5e à 7e *tours.* — Comme les 18e à 20e tours du bonnet.

8e et 9e *tours.* — Comme les 7e et 8e tours du bonnet.

On fait une chaînette pour former le cordon que l'on passe dans les festons qui se trouvent entre le bonnet et la dentelle; on met deux petits glands aux bouts de ce cordon, auquel on peut substituer un cordon élastique blanc.

Essuie-plumes.

MATÉRIAUX. — Drap fin noir; même drap vert; taffetas noir; velours noir; une demi-masse de perles d'or; même quantité de perles d'acier n° 5; soie ponceau de cordonnet; cordonnet fin en or.

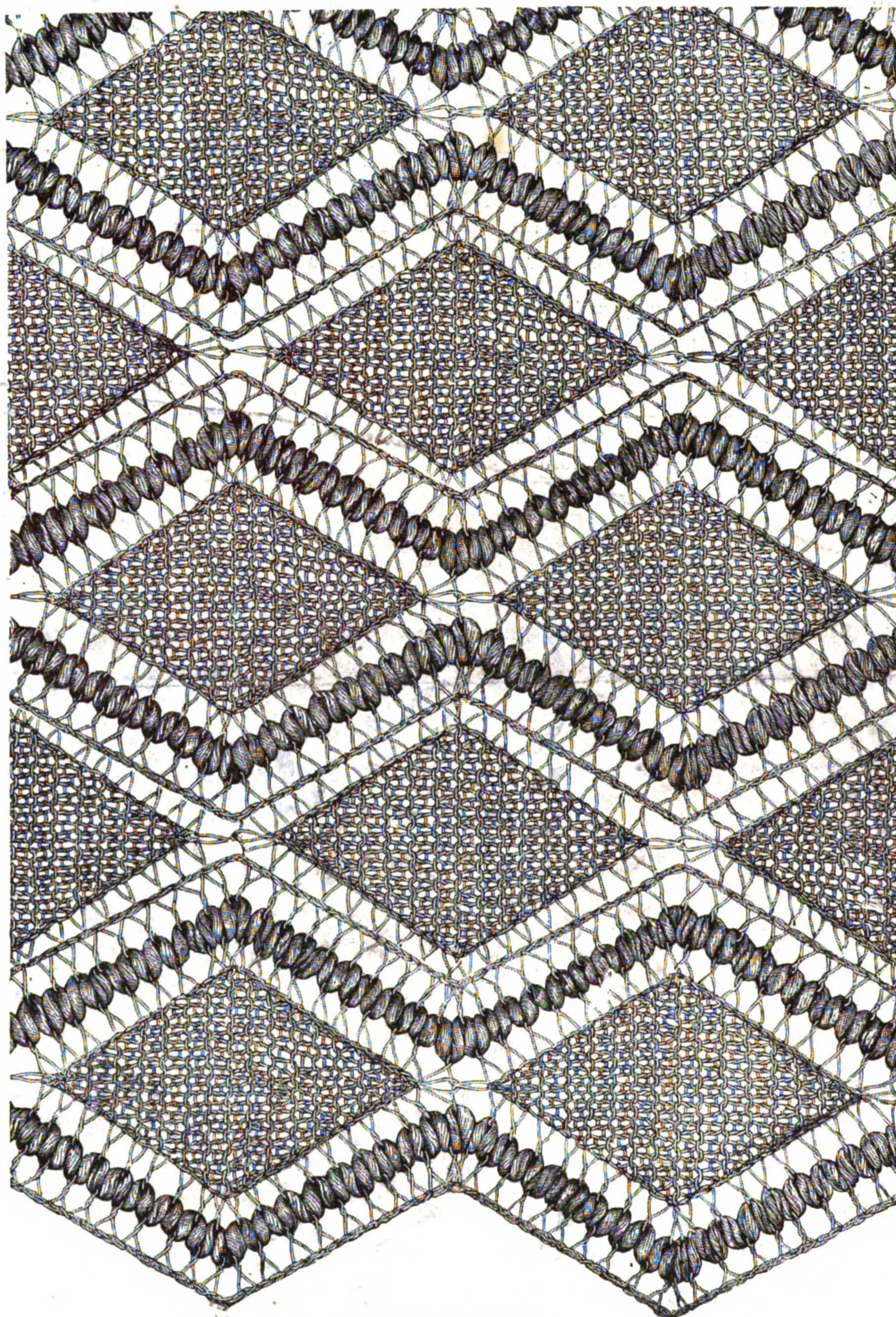
Cet essuie-plumes représente une grande feuille; on coupe cette feuille sur notre dessin, *trois fois* en drap noir, — *une fois* en drap vert; autour de cette dernière partie, on fait, à une distance d'un demi-centimètre du bord, une ligne au point de cordonnet avec la soie rouge, en suivant les sinuosités de la feuille; on fait les nervures de la même façon, puis on place, près de la première ligne et près des nervures, du cordonnet d'or, cousu de distance en distance *perpendiculairement* avec de la soie noire (voir le dessin); lorsque l'on fait les nervures, on passe le cordonnet d'or au travers de l'étoffe, pour rejoindre la place d'une nouvelle nervure. Les *mouches* placées à l'intérieur du cordonnet d'or se composent de quatre perles d'or; en dehors du cordonnet d'or, c'est-à-dire au bord de la feuille, on fait une petite frange, composée alternativement d'une boucle de perles d'or, — une boucle de perles d'acier, croisées les unes sur les autres. On coud cette feuille, ainsi ornée, sur l'une des feuilles noires; on coupe une feuille semblable en carton; on la recouvre d'un côté avec du taffetas noir, de l'autre côté avec du velours noir, en collant ces deux étoffes sur le carton. Le velours forme le dessous de la feuille; entre celle-ci et celle qui est brodée, on place les deux feuilles de drap noir, et l'on coud toutes ces feuilles ensemble dans les échancrures de côté et à la place où commence la nervure principale; on y ajoute une poignée de bronze, que l'on peut, du reste, remplacer en faisant soi-même la *poignée* suivante: on prend un fil d'archal très-fort, très-gros, on l'entoure avec de la laine blanche ou du coton; on ploie l'un des bouts en forme d'anneau; on entoure cette tige ou poignée avec des perles d'or très-serrées, — ou de la soutache d'or; on remplace les petites feuilles qui figurent sur la tige par un bouton doré, ou par une rosette exécutée avec de la soutache.

Dentelle au filet.

MATÉRIAUX. — Coton à tricoter; deux moules à filet de grosseur différente.

Le semé du fond de la dentelle se compose de groupes de 4 mailles; pour exécuter l'une des mailles de ce groupe (ces mailles se retrouvent aussi dans la bordure de la dentelle), on fait d'abord une maille ordinaire dans l'une des mailles du tour précédent; on passe trois fois encore dans cette même maille, en laissant le coton *lâche* sur le moule, de façon que les boucles formées dépassent le moule d'un demi-centimètre environ; après avoir passé la navette trois fois *de bas en haut* dans la maille du tour précédent, on la passe *de haut en bas* au travers de la maille simple, faite avant les mailles *longues;* on tire le coton, pas tout près, car il doit former une longue boucle devant le moule. On passe la navette de haut en bas dans cette dernière boucle, on serre le coton, et l'on réunit ainsi les quatre mailles du groupe. Dans le tour suivant ces boucles restent libres.

On fait de la même façon les mailles longues de la bordure, mais sur un moule plus gros; — seulement on ne les laisse pas libres dans le tour suivant, et dans chaque maille longue on fait une maille ordinaire sur le moule moins gros. Le troisième tour de la bordure se compose aussi de mailles ordinaires, mais faites sur le plus gros moule; dans le tour qui succède à celui-ci on prend ensemble 4 mailles à la fois. Les deux derniers tours sont clairement indiqués par le dessin.



TRICOT POUR RIDEAUX.

On peut exécuter cette dentelle en laine zéphyr ou bien en laine anglaise, pour garnir des châles carrés en cachemire de couleur. Faite en coton, cette dentelle servira pour rideaux, couvre-pieds, etc.

Plateau.

MATÉRIAUX. — Cuir américain brun ou toile cirée; boutons plats en porcelaine de quatre à cinq grosseurs différentes; soie de cordonnet rouge; perles blanches opaques de grosseur moyenne.

Ce plateau, fort simple et très-facile à exécuter, a de plus l'avantage de se nettoyer avec de l'eau de savon et une brosse. — Outre le dessin représentant le plateau entier, nous publions un dessin qui reproduit deux festons en grandeur naturelle. Le fond est de cuir américain; les palmes sont formées avec des boutons de porcelaine de différentes grosseurs, cousus avec de la soie rouge de cordonnet; la même soie sert pour le feston extérieur fait à points un peu écartés. La branche intérieure est faite avec des perles blanches. — Notre modèle a 58 centimètres de longueur, 41 centimètres de largeur; il est de forme ovale. — Les boutons peuvent être en nacre de perle. — On double le plateau avec une étoffe de laine fixée par le feston extérieur.

Le dessin, qui représente une partie du plateau en grandeur naturelle, est calculé de façon à former le quart d'un plateau rond, si l'on veut faire un dessous de lampe. — Ajoutons que l'on peut exécuter ce travail d'une façon beaucoup plus élégante; le fond serait en drap ou velours, les palmes faites avec des monnaies algériennes (en cuivre) de différentes grosseurs, percées au milieu de quatre trous; la branche intérieure serait en perles d'or; le feston extérieur en cordonnet d'or.

Col au plumetis.

On fait ce col sur de la mousseline fine traversée par une bande de tulle de Bruxelles, qui peut être remplacée par un entre-deux de dentelle.

Bande en tapisserie.

Ce dessin reproduit des feuilles de diverses couleurs, sur un fond bleu; on peut les faire d'une seule couleur, — en brun ou bien en gris, — sur fond groseille, — vert, etc.; on en formera des bandes pour siéges, encadrement de portières, etc.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe en pou-de-soie, nuance Havane clair. Le bas de la jupe est garni avec un volant déchiqueté, ayant 8 centimètres de hauteur, surmonté d'une ruche de dentelle noire; des nœuds, formés par des barbes de dentelle noire, sont disposés en quille sur chaque côté, et sur le devant de la robe. Corsage plat, montant, garni comme le devant de la robe. Écharpe pareille à la robe, avec garniture composée d'un volant déchiqueté, surmonté d'une ruche de dentelle noire. Chapeau de paille, garni de dentelle noire et de fleurs orange, *teintées* de noir.

Robe de barége blanc à carreaux formés par des filets bleus. Le bas de la jupe est en taffetas bleu; un premier volant de barége est disposé en ondulations, — puis un volant bleu, — un volant de barége, — un volant bleu; ces quatre volants ont chacun 6 à 7 centimètres de hauteur. Corsage à pointe et à revers de taffetas bleu. Le corsage forme, par devant, deux pointes arrondies; il se termine, derrière, par une sorte de basque, composée de trois pattes arrondies, séparées, encadrées avec un volant bleu déchiqueté, ayant 2 centimètres de largeur; ces pattes doivent être coupées d'un *seul morceau* avec le dos; elles ont 10 à 12 centimètres de longueur. Manches fendues sur le coude, garnies avec trois volants, dont deux sont bleus; ces volants remontent jusqu'à l'épaule, en diminuant de largeur. La coiffure se compose d'une résille bleue, formée par des rubans étroits.

Citons encore une toilette que l'on n'a pas eu le temps de dessiner, car la couturière l'a envoyée au moment où une dame fort élégante présidait à l'importante opération de l'emballage de ces toilettes. Cette robe était en taffetas lilas, à minces rayures noires, assez espacées; la garniture se composait d'un volant ayant 15 centimètres de hauteur, surmonté d'une ruche en dentelle noire; le volant était tuyauté, mais avec *interruption*, c'est-à-dire qu'après deux tuyaux ou plis, il y avait un espace plat, équivalant en largeur à l'étoffe qui aurait été employée pour le pli; sur cet espace se trouvait une bande de taffetas blanc ayant 2 centimètres de largeur, recouverte de dentelle noire; tout le volant répétait cette disposition, qui se composait de deux plis, — une bande, — deux plis, — une bande, disposés alternativement. Corsage décolleté, boutonné par devant; manches demi-longues, garnies d'un volant semblable à celui de la jupe.

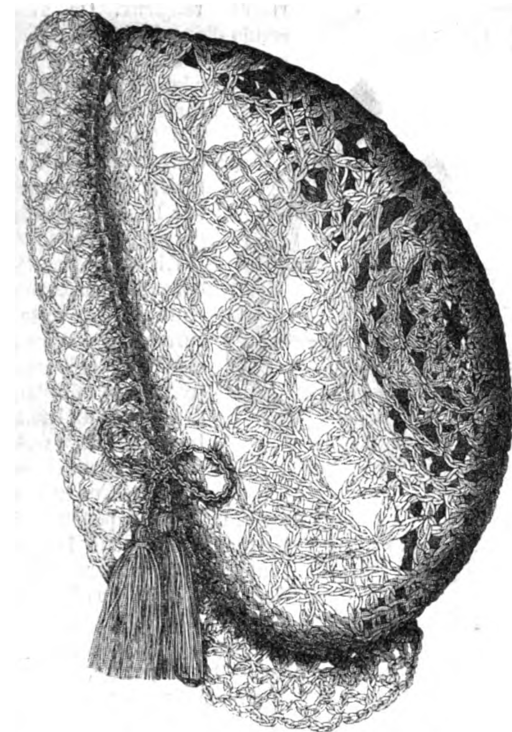


Imp. Leroy, Paris.

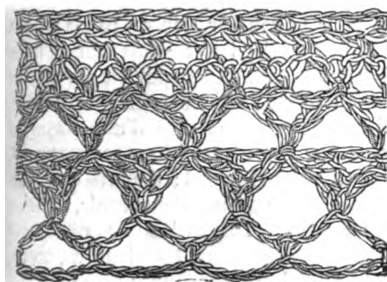
LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal 56, Rue Jacob, Paris.

Toilettes de la FILEUSE, Rue du Bac, 84



BONNET DE NUIT POUR ENFANT.



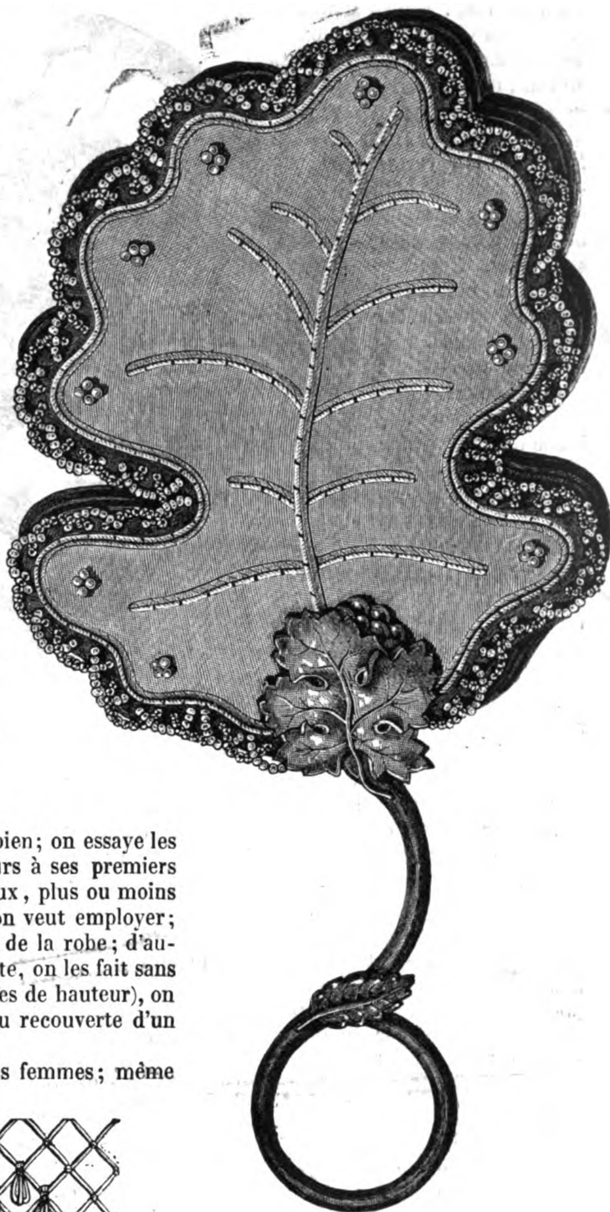
DENTELLE DU BONNET DE NUIT.

MODES.

Les rigueurs de la première partie de l'été n'ayant guère permis d'adopter les étoffes légères, on a essayé de concilier des exigences opposées, et de satisfaire à la fois la saison telle qu'elle devrait être et la saison telle qu'elle est.

On porte, comme vêtement élégant d'intérieur et de campagne, des peignoirs en barége blanc, posés sur l'une des robes de dessous que l'on a portées au bal, c'est-à-dire sur du taffetas bleu, rose ou vert clair. Ces peignoirs sont à pèlerine doublée comme la robe; on *gagne* aisément la pèlerine dans l'ampleur de la jupe de dessous, qui peut être beaucoup plus étroite que celle de dessus. La ceinture est longue, de même nuance que la doublure. On fait de petits cols fort jolis, très-faciles à exécuter sur une simple description: le col est taillé en mousseline, garni d'une dentelle étroite, tuyautée, ou seulement d'un feston; on fait une boutonnière perpendiculaire ayant environ 1 centimètre 1/2 de hauteur; — à 1 centimètre de distance, deuxième boutonnière, — à 2 centimètres de distance, encore deux boutonnières semblables aux premières, et ainsi de suite pour tout le col et pour les manchettes. Dans ces boutonnières on passe un ruban étroit qui fait transparent sous la mousseline, et paraît à *l'endroit* du col, seulement sur l'espace qui sépare les boutonnières; ce ruban est noué par devant; cela compose une petite parure fraîche, simple et jolie.

Les volants tuyautés l'ont décidément emporté sur ceux que l'on fronçait; ceux-ci sont en ce moment réduits à l'état d'exception: mousseline, barége, alpaga, soie, tout est garni de volants tuyautés, disposés soit en droite ligne, soit en ondulations. Toujours des volants! s'écrie-t-on... Il le faut bien; on essaye les autres garnitures pour l'amour du changement, — mais on revient toujours à ses premiers volants, parce que rien n'est plus joli. On les fait plus ou moins nombreux, plus ou moins hauts, selon la combinaison que l'on préfère et la quantité d'étoffe que l'on veut employer; quelquefois ils se rapetissent jusqu'à se convertir en ruche posée au bord de la robe; d'autres fois ils s'élèvent, ondulent, se joignent et se séparent; on les fait à tête, on les fait sans tête; dans le premier cas, surtout s'il s'agit d'un volant large (15 centimètres de hauteur), on sépare le volant de sa tête par une bande de taffetas unie, ou piquée, ou recouverte d'un entre-deux de guipure ou de mignardise.

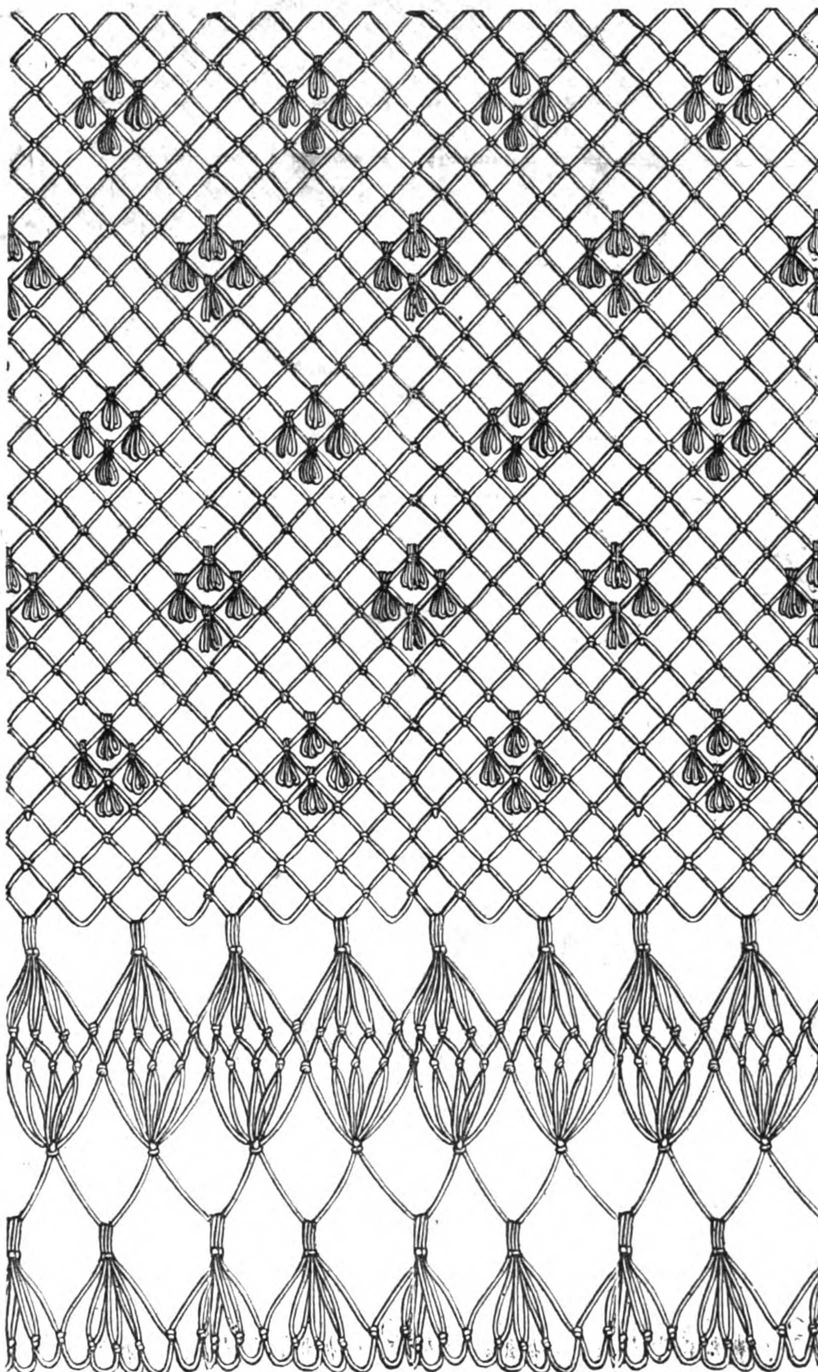


ESSUIE-PLUMES.

Les toilettes de petites filles copient toujours avec fidélité les toilettes des femmes; même préférence pour les volants tuyautés, même variété dans la disposition et le choix des garnitures, qui se composent de volants, de bandes, de ruches *chicorée*, etc. Quant à leur coiffure, elle se compose invariablement du chapeau rond, orné de rubans, de fleurs ou de plumes, selon la somme que l'on peut consacrer à cet objet. Les très-jeunes filles (de 10, 15 ans) ont remplacé l'affreuse bourse qui ballottait sur leur cou et contenait leurs cheveux, par une coiffure très-simple: les cheveux relevés en arrière, et formant des bandeaux roulés sur des crêpés, sont tressés derrière l'oreille, et roulés de façon à former un chignon; le caoutchouc, protecteur de la solidité du chapeau rond, au lieu de passer sous le menton et de couper le visage par une vilaine ligne noire, qui se montrait en rouge lorsqu'on enlevait le chapeau, passe derrière les bandeaux roulés et sous le chignon, ce qui est infiniment plus gracieux.

L'alpaga en toute nuance est universellement adopté pour les costumes de voyage, le piqué étant, de sa nature, une étoffe trop disposée à recevoir et à garder la poussière noire que l'on recueille sur les chemins de fer. On porte, avec ces robes et leur saute-en-barque, des jupons en étoffe légère, à rayures de couleur. Fidèle à la préférence que j'ai déjà énoncée, j'indique toujours les jupons à rayures noires et blanches; on peut les orner avec une bande de taffetas noir, brodée en soutache de laine blanche. La toilette de voyage se complète par un chapeau rond, forme *batelière* ou Minerve (la première me semble plus rationnelle), de paille blanche, mêlée ou écrue; j'aime beaucoup cette dernière nuance, et je joindrais au chapeau un voile arrondi, si l'on veut, mais plus grand que les voilettes de dentelle; ce voile serait en gaze de même nuance que le chapeau.

La coiffure la plus commode et la moins coûteuse pour petits garçons est le chapeau marin en paille mélangée, à calotte plate et à bords ronds. On garnit la calotte avec un ruban de couleur foncée, retombant par derrière, en bouts inégaux, assez longs; on orne quelquefois ce ruban avec un nom de bâtiment, brodé en soie de couleur; ce détail est extrêmement puéril, et tout à fait inutile. On porte le chapeau marin depuis quatre ans jusqu'à douze ans: les formes relevées sont préférées pour les enfants très-jeunes; passé douze ans, les petits garçons adoptent la casquette.



DENTELLE AU FILET.

On fait toujours pour les bains de mer une sorte de bonnet, ou de capuchon en étoffe de laine rouge ou bleue, garni d'une ruche pareille et quelquefois à barbes; on met cette coiffure par dessus l'affreux béguin de toile cirée, et l'on pose même sur le côté quelques fleurs faites en laine. Parfois le béguin est seulement garni avec une ruche en étoffe de laine rouge ou bleue.

CHRONIQUE DU MOIS.

J'espérais offrir à nos lectrices, dans ce numéro, le compte rendu de l'exposition d'horticulture qui a eu lieu dans le palais de l'Industrie, aux Champs-Élysées. Notre collaborateur, M. Sainfoin, était chargé de cette mission, et j'attendais son article avec confiance..... je n'ai eu que sa visite.

« Je viens de l'exposition, » me dit-il.

« Fort bien; vous allez sans doute vous occuper de l'article promis?

— Moi? Ah! non certes!

— Pourquoi donc?

— Parce que je n'aurais rien de bon à dire.

— Comment cela?

— L'art du jardinage est en pleine décadence, et je reviens affligé, humilié de tout ce que j'ai vu, et aussi de tout ce que je n'ai pas vu. Mes confrères ont été bien paresseux ou bien insouciants; ils ont dépoté quelques-unes de leurs plantes, les premières venues; non, je me trompe, — les plus malingres, les plus chétives, et les ont envoyées se faire voir pour de l'argent. Mais on payerait, au contraire, pour ne point visiter cette réunion de plantes, composée des plus humbles individus des espèces les plus connues: des roses effeuillées, des rhododendrons languissants, des œillets rachitiques, des géraniums rustiques, des pyrètres étiolés, réduits à l'aspect de la camomille sauvage..... Voilà ce qu'on appelle l'exposition

d'horticulture! Allons donc! Mais qu'on vienne visiter mon jardin, l'entrée ne coûtera rien du tout, et l'on verra, je m'en vante, des plantes saines et robustes, sinon rares, — sans compter que les dames seront libres de garder leurs ombrelles. Figurez-vous que non-seulement on prenait les ombrelles, mais encore que l'on faisait payer cette privation, et j'ai entendu une jeune dame, désolée d'exposer son joli teint, dire en soupirant : « Il serait plus] raisonnable de payer pour garder son ombrelle, que de payer l'incommodité de s'en séparer! »

J'ai vu aussi des cerisiers portant une douzaine de mauvaises cerises, dédaignées même par les pierrots. Voilà une belle rareté! — nous en mangeons (pas des pierrots) depuis plusieurs semaines. Il y avait aussi quelques asperges, des pommes de terre, et autres légumes tout aussi extraordinaires. En ma qualité de jardinier, j'étais exempté du droit d'entrée; je ne me consolerais jamais si j'avais payé un franc ce spectacle qui m'a mis la bile en mouvement.

— Je m'en aperçois bien.

— Comment pourrait-il en être autrement? Ces pauvres plantes n'avaient rien, sans doute, qui pût exciter l'admiration, ou même la curiosité; mais elles éveillaient la pitié; or la pitié, pour tout ce qui souffre, se complète toujours en moi par l'indignation contre ceux qui font souffrir. Y a-t-il du bon sens, je vous le demande, à enfermer sous un dôme vitré, en cette saison, des fleurs et des arbustes de pleine terre, pour lesquels le grand air est une question vitale? et à nous offrir le spectacle de ces végétaux phthisiques, exténués flétris, dès le premier jour de leur transplantation? — Il n'y a jamais eu qu'une seule exposition d'horticulture bien organisée, intéressante à examiner pour nous autres jardiniers, charmante et radieuse même pour les ignorants : c'est l'exposition en plein air qui a eu lieu dans une partie réservée des Champs-Élysées, il y a sept ou huit ans.

— La morale de cette narration est que je n'aurai pas mon article?

— Vous l'avez deviné.

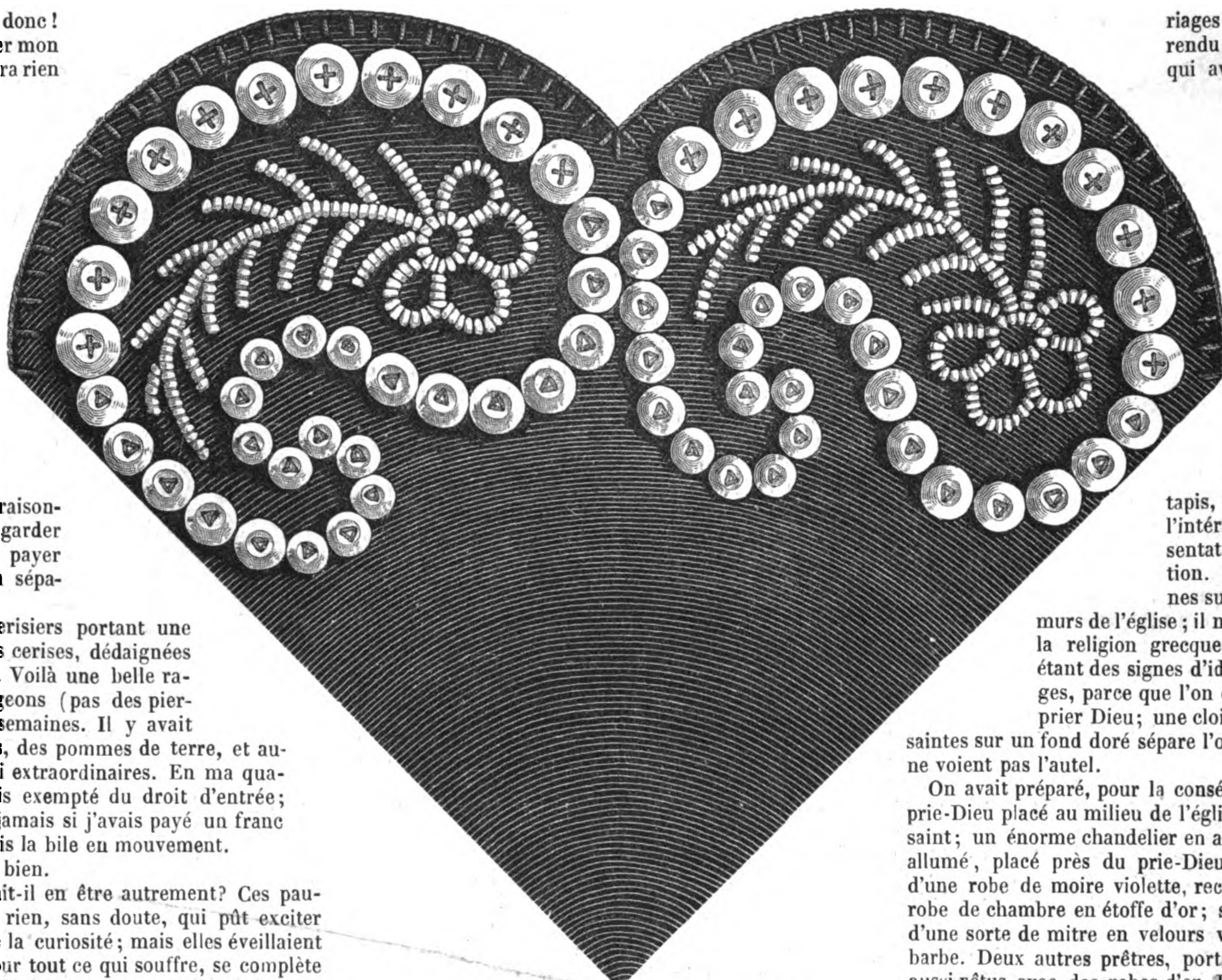
— Eh bien! je m'en passerai, » répondis-je un peu impatientée, je ne le cacherai pas, par l'entêtement de mon fantasque collaborateur.

Pour combler la lacune de l'exposition d'horticulture, je vais conduire mes lectrices *aux mariages* d'une jeune fille étrangère; il faut bien employer le pluriel pour cette circonstance, puisque la mariée appartient à l'église d'Orient, tandis que le marié est français et catholique. Le mariage civil avait eu lieu la veille des mariages religieux. On s'est rendu d'abord à la Madeleine, qui avait été richement ornée, ensuite à l'église russe, charmant édifice oriental, construit depuis dix-huit mois, dans le quartier Beaujon, près du parc de Monceaux.

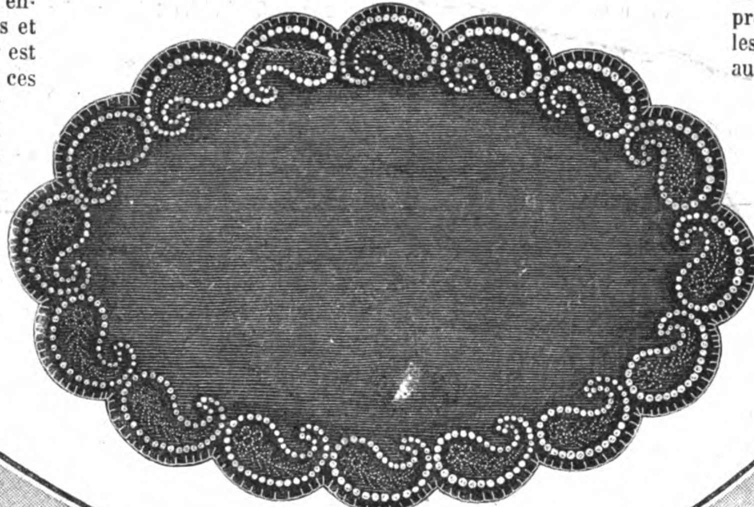
Rien n'est plus élégant que l'aspect de cette église russe, surmontée de quatre clochers dorés, qui sont une miniature des dômes du Kremlin; les degrés de pierre avaient été recouverts d'un superbe tapis, et l'on ne pénétrait à l'intérieur que sur la présentation des lettres d'invitation. Les peintures byzantines sur fond d'or couvrent les murs de l'église; il n'y a point de statues, — la religion grecque les repousse, comme étant des signes d'idolâtrie; — point de sièges, parce que l'on doit rester debout pour prier Dieu; une cloison ornée de peintures saintes sur un fond doré sépare l'officiant des fidèles, qui ne voient pas l'autel.

On avait préparé, pour la consécration du mariage, un prie-Dieu placé au milieu de l'église et soutenant le livre saint; un énorme chandelier en argent portait un cierge allumé, placé près du prie-Dieu. Le prêtre était vêtu d'une robe de moire violette, recouverte d'une sorte de robe de chambre en étoffe d'or; sa coiffure se composait d'une sorte de mitre en velours violet; il porte toute sa barbe. Deux autres prêtres, portant l'encensoir, étaient aussi vêtus avec des robes d'or. Dans l'un des renfoncements de l'église étaient placés les chantres, à peu près invisibles pour les spectateurs : ils exécutent les différents morceaux de musique religieuse sans aucun accompagnement, et leur chant est constamment d'une douceur et d'une justesse admirables. La musique religieuse russe est fort renommée, et à juste titre; ce jour-là, particulièrement, elle a fortement impressionné les musiciens amateurs qui se trouvaient parmi les assistants.

Les mariés furent placés devant le prie-Dieu, tenant chacun un cierge allumé, orné de fleurs blanches et de rubans argentés. Après avoir prononcé les premières prières, le prêtre prit chaque anneau, en toucha trois fois alternativement les fronts des mariés, en disant chaque fois : *Je marie l'esclave de Dieu, Henri, avec l'esclave de Dieu, Emma;* — puis il mit les anneaux aux doigts des époux; un tapis de moire fut étendu près du prie-Dieu, et les mariés vinrent se placer sur ce tapis. Alors le prêtre prit une couronne en métal, surmontée d'une croix, fit baiser la croix aux deux époux, et en toucha alternativement



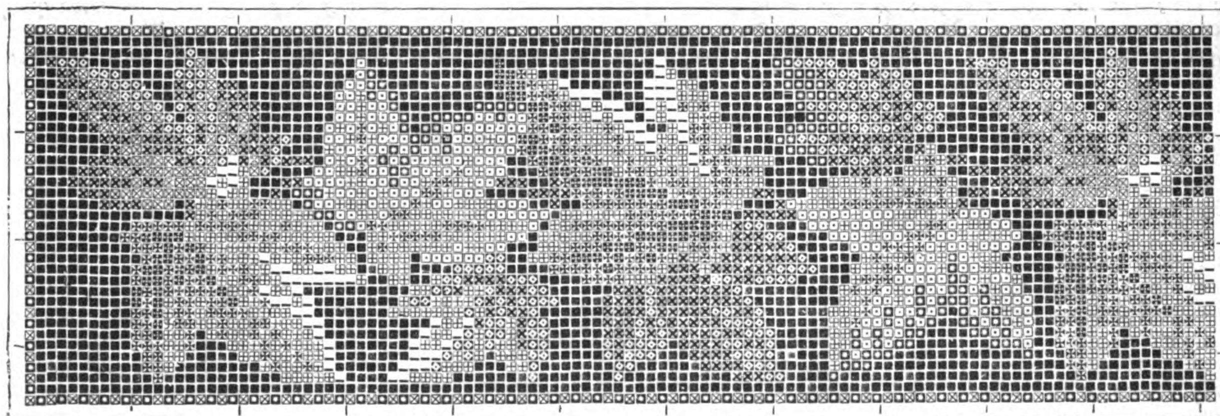
N° 1. — PLATEAU (GRANDEUR NATURELLE).



N° 2.
PLATEAU ENTIER (GRANDEUR RÉDUITE).



COL AU PLUMETIS.



BANDE EN TAPISSERIE : — Explication des signes : ■ Bleu de ciel. ⊠ Noir. ■ Brun foncé. ⊡ Nuance chocolat. ⊞ Blanc. ⊡ Gris très-clair. ‾ Gris moins clair. ◘ Jaune d'or. ■ Gros bleu. ⊞ Gris d'acier.

leurs fronts, en disant : *Je marie l'esclave de Dieu, Henri, avec l'esclave de Dieu, Emma.* Cette cérémonie fut répétée trois fois pour chaque couronne, puis on plaça ces couronnes sur les têtes des mariés, qui doivent les conserver pendant la durée de la cérémonie ; la chute de l'une de ces couronnes serait considérée comme étant de mauvais augure, et, d'habitude, deux témoins les soutiennent pour prévenir tout accident.

Tous les détails de cette cérémonie sont des symboles en action : le prêtre présente aux mariés une petite coupe pleine de vin, et ils y boivent, l'un après l'autre, pour marquer que tout doit leur devenir commun ; le marié, conduit par le prêtre, et donnant la main à la mariée, tourne trois fois autour du prie-Dieu ; il est suivi par les deux personnes que l'on appelle, en Orient, *père* et *mère assis*, et qui représentent les *anciens* de la famille ; ces fonctions sont dévolues, soit à la mère de la mariée et au père du marié, soit à des personnages considérables. La promenade autour du prie-Dieu symbolise le voyage de la vie que les époux vont entreprendre ensemble, guidés par la religion et accompagnés par la famille.

La cérémonie s'est terminée par un discours que le prêtre russe a prononcé en français, par égard pour la nationalité du marié. Le public français a été fort intéressé par la nouveauté de ce spectacle : c'était en effet un tableau de la vie d'Orient en plein Paris, tableau authentique, ayant pour cadre un charmant édifice d'un caractère si original que l'un des assistants, un peu sujet aux distractions, s'écria, en examinant cette architecture étrange : « Mais c'est ravissant ! On ne ferait pas mieux ici !... » Cette distraction un peu forte s'explique pourtant, car cette église byzantine semble être, en effet, un bijou d'importation étrangère.

Où chercher, où suivre Paris, disséminé en ce moment, parcourant toutes les grandes routes du continent, visitant Londres et l'Angleterre, se dirigeant vers les villes où le plaisir se réfugie en été, sous prétexte de santé ? La campagne a attiré tous ceux qui ne veulent pas continuer, en cette saison, la rude et laborieuse existence de l'hiver, et qui prétendent qu'il est impossible de se reposer des concerts par des concerts, des bals par des bals, et des cercles par la roulette.

Les personnes qui reviennent de Londres racontent des merveilles, non pas de l'exposition, mais de l'hospitalité anglaise, qui, selon eux, dépasse tout ce qui a été dit et chanté de l'hospitalité écossaise, si renommée cependant, et qui a eu l'honneur d'être mise en vers et en musique. Tout est grandiose chez nos voisins ; les célèbres courses d'Epsom, au lieu d'attirer quelques *cocodès*, pâles contrefaçons des fashionables anglais, ont un public composé de plus de cent mille spectateurs ; les fêtes offertes par les commerçants anglais aux exposants étrangers ont lieu, non dans des salons toujours trop exigus pour les hôtes que l'on y réunit, mais dans des bâtiments splendides, tels que l'ancien Palais de cristal, dont la décoration se compose, en ces circonstances, non de classiques tentures de velours rouges, frangées d'or, mais d'arbres gigantesques, d'arbustes-colosses, de fleurs tropicales, épanouies dans leur beauté monstre, répétées par des parois de glaces, éclairées par une lumière savamment distribuée, douce et éclatante à la fois. Le mobilier employé dans ces fêtes ne ressemble pas aux inévitables banquettes que l'on exhibe en France pour chaque réunion un peu nombreuse. L'exposition de Londres, l'expérience qui aura été faite du confortable britannique, nous délivrera peut-être de ces terribles banquettes auxquelles on condamne tous ceux que l'on convie à s'amuser. Affreuse ironie !... Rien n'est plus pitoyable que ces rangées de femmes, pressées les unes contre les autres sur ces siéges exigus, rembourrés de façon à faire faire pénitence de tous les plaisirs que l'on se promet, et sur lesquels l'assistance féminine, forcée de se tenir immobile, rappelle, par son attitude solennelle, les beaux jours consacrés dans les pensionnats



EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODE.

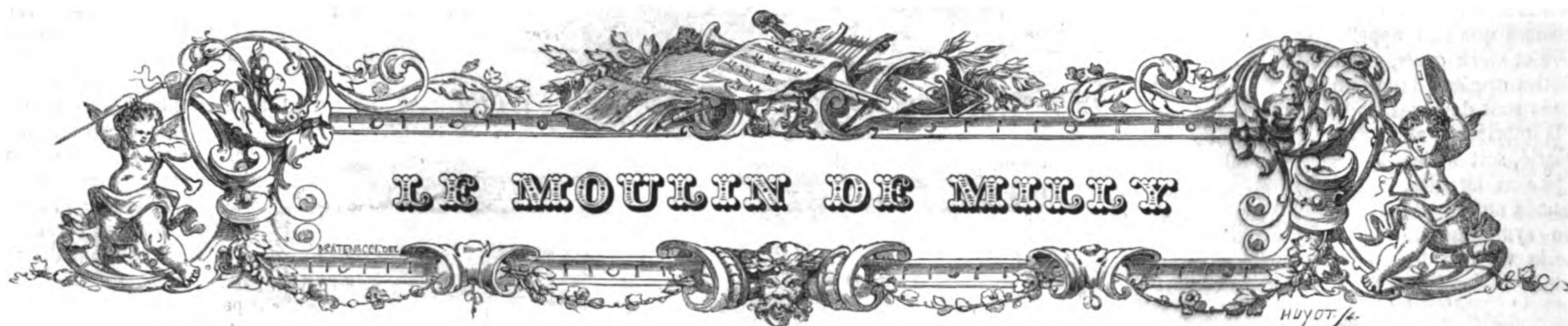
Costume de voyage et de campagne. Robe d'alpaga gris argenté, bordée d'une bande de même étoffe, mais de couleur plus foncée ; une broderie en soutaché noire se pose en partie sur la bande, et en partie sur la robe. Saute-en-barque pareil à la robe, comme étoffe et comme garniture. Chapeau batelière, en crin noir, orné d'une grande plume noire et d'une petite plume blanche.

Robe de grenadine noire, ornée de cinq volants surmontés d'une ruche chicorée, en taffetas noir. Corsage demi-décolleté, avec ceinture longue, en ruban de taffetas noir ; le haut du corsage est bordé avec un ruban noir, qui forme un nœud par devant. Chemisette-guimpe en entre-deux de tulle noir et de dentelle noire, terminée par une ruche de dentelle noire. Manches demi-larges, doublées de taffetas noir ; les manches sont garnies, sur le devant, avec huit bouillonnés ayant 10 centimètres de longueur.

aux distributions de prix. Au Palais de cristal, les invités du lord-maire trouvaient des fauteuils excellents, des canapés moelleux; il n'y a eu aucun encombrement scandaleux près des distributions de rafraîchissements, et le souper, servi de façon que tous les assistants pussent y prendre place, n'a pas été pris d'assaut, enlevé ni défendu à la force du poignet.

Les théâtres font peu parler d'eux en cette saison; on reprend, on raccommode les pièces de l'hiver pour les offrir aux spectateurs de passage, absolument comme on répare un dîner pour le servir *à la russe:* c'est une méthode économique qui consiste à donner deux dîners avec un seul. On invite le premier jour les *gens riches*, on leur offre un beau dîner *à la française;* — puis, avec les restes de ce premier jour, on sert, le lendemain, un dîner *russe*, en remplaçant sur la table les réchauds par des fleurs, et faisant circuler les volailles découpées. Les convives du deuxième jour sont les intimes, vis-à-vis desquels on se dispense de toute étiquette. Le Théâtre-Français n'a pas encore mis en pratique ce système un peu cavalier; il offre toujours au public l'admirable réunion de talents qui composent la Comédie-Française, et les chefs d'emploi n'ont pas cédé leurs rôles aux *doublures*. Hélas! ce sont des adieux que l'on va recevoir... MM. Beauvallet, Geffroy, se sont retirés; MM. Samson, Provost, vont prendre leur retraite; combien de pièces charmantes disparaissent avec ces artistes remarquables! Il ne nous en restera que le souvenir, et le souvenir est toujours un regret, — à moins d'être un cauchemar.

EMMELINE RAYMOND.



PAROLES D'ALPHONSE DE LAMARTINE. MUSIQUE DE HENRY BRUN.

CHANT. Moderato. *p*

PIANO. Moderato. Leggiero. *p*

Le chaume et la mous-se Ta-pis - sent le toit; La colombe y glous-se, L'hirondel-le y boit; Le bras d'un pla - ta - ne Et le lier-re é - pais Couvrent la ca - ba - ne D'u-ne om-bre de paix. Couvrent la ca - ba - ne D'u-ne ombre de paix.

f Cresc. Rit. *p*

2e Couplet.

Une verte pente
Trace les sentiers
Du flot qui serpente
Sous les noisetiers;
L'écluse champêtre
L'arrête au niveau,
Et de la fenêtre
La main touche l'eau.

3e Couplet.

Sous la feuille morte,
Le brun rossignol
Niche vers la porte,
Au niveau du sol;
L'enfant qui se penche
Voit dans le jasmin
Ses œufs sur la branche,
Et retient sa main.

4e Couplet.

L'onde qui s'élance
Égale et sans fin,
Fait battre en cadence
Le pouls du moulin;
A chaque mesure
On croit écouter
Sous cette nature
Un cœur palpiter.

NOUVELLE

LE DÉMON DES PRAIRIES *.

Suite.

X

SAUVÉE ET SACRIFIÉE.

Un silence assez long régna dans toute la chambre. Chacun de ceux qui s'y trouvaient semblait suivre ses propres réflexions, et attendre que quelqu'un se décidât à prendre la parole. — Marie ne se dissimulait pas que ce moment de repos n'était que le silence précurseur de la tempête, et, malgré toute sa résolution, elle entendait battre son cœur. Enfin la vieille se leva de sa chaise.

« Je crois, » dit-elle, « que notre chère demoiselle doit être fatiguée de la route. D'ailleurs, ce que nous avons de mieux à faire, c'est d'aller nous coucher, et de laisser passer l'orage ainsi. — Je suis sûre que mon vieux dort déjà. — Allons, en avant, et plus vite que cela! » Elle dit quelques mots en espagnol aux deux filles, qui quittèrent aussitôt leur place. Elles prirent ensuite la table chacune par un bout, et l'emportèrent, suivies par la vieille, dans l'autre chambre, dont la porte se referma sans bruit.

Marie les avait vues partir sans faire un mouvement. — Un instant elle avait été sur le point d'élever quelque objection sur ce qu'on la laissait ainsi seule avec un étranger; mais elle pensa qu'il ne tarderait pas à quitter la chambre. Elle éprouva même une sorte de soulagement lorsqu'elle se vit débarrassée de ces trois femmes.

Lorsque la porte de la seconde chambre se fut refermée, le voyageur appuya son coude sur le dossier de sa chaise, laissa tomber sa tête sur sa main, et attacha de nouveau sur Marie un regard d'une étrange fixité. La jeune fille était toujours assise près du feu. Elle ne voulait point bouger de place avant que son compagnon, en lui adressant la parole, lui en donnât l'occasion. Elle comptait régler sa conduite d'après sa manière d'être. Toutefois elle remarqua avec anxiété que la flamme du feu qui éclairait seule la chambre, maintenant que la vieille avait emporté la bougie, n'était plus alimentée que par quelques morceaux de bois qui seraient promptement consumés. Elle entrevoyait déjà l'horreur d'une obscurité complète. Il valait donc mieux provoquer le danger qui la menaçait, pendant que la lumière pouvait encore venir à son aide. Elle se leva lentement et se dirigea vers la porte. Un simple verrou de bois la fermait à l'intérieur; mais il résista à tous les efforts que Marie fit pour le retirer. — Elle s'y attendait du reste. — Elle resta quelques secondes debout, écoutant l'orage qui continuait à gronder, puis elle revint s'asseoir avec le maintien le plus tranquille qu'il lui fût possible de prendre. — L'étranger avait suivi des yeux tous ses mouvements, mais n'avait pas bougé. — Tout à coup, la figure de Marie s'illumina. Dans un enfoncement de la cheminée, dans un coin qu'elle n'avait pu apercevoir de sa place, et tout près de la chaise qu'occupait son silencieux compagnon, elle venait d'apercevoir un tas de bois fendu en petits morceaux. — Rassemblant toute sa fermeté, elle passa devant le Mexicain, se baissa, et ramassa une poignée de bois qu'elle jeta dans le feu, et disposa de manière à entretenir la flamme. — Délivrée ainsi de son plus poignant souci, elle revint s'asseoir à sa première place, en s'efforçant de bannir de son visage toute expression d'inquiétude.

« Dans combien de temps, monsieur, pensez-vous que la malle-poste pourra se remettre en route? » demanda-t-elle après quelques instants. « Je comptais partir avec elle, et, pour mes parents qui m'attendent au relai, mon absence doit être incompréhensible. »

Point de réponse. Marie ne se sentait pas le courage de regarder cet homme en face.

« Pensez-vous que demain matin nous pourrons atteindre à temps le relai? » demanda-t-elle de nouveau, mais sans résultat. — Quels étaient les desseins du Mexicain? c'est ce qu'elle ignorait; mais elle comprenait parfaitement qu'il lui fallait se tenir sur ses gardes. — Elle disposa sa chaise de manière à ne point perdre de vue un seul mouvement de l'étranger, et attendit. — L'orage sévissait toujours avec fureur. Des coups de vent semblaient s'abattre sur la chaumière, et menaçaient de la renverser, tandis que, du toit, on entendait ruisseler la pluie. — Marie prêtait l'oreille à ces divers bruits, et se perdait en tristes conjectures, lorsque tout à coup elle se rendit compte d'un état de torpeur et d'engourdissement qui s'emparait d'elle, et contre lequel elle luttait difficilement. — Elle se redressa et jeta un coup d'œil furtif sur son voisin. — Puis, détournant vivement les yeux, elle se mit de nouveau à considérer le feu, s'efforçant de donner une autre direction à ses pensées, et suivant du regard les langues de la flamme alimentée par un nouveau fagot qu'elle jeta dans le feu. Mais, quelques instants après, elle releva vivement la tête; elle venait de se surprendre les yeux fermés de lassitude, n'entrevoyant plus les objets que comme des ombres, et comme plongée dans un demi-sommeil. Elle se leva pour s'arracher à cet engourdissement, toutefois sans oser regarder son compagnon, et se mit à marcher en long et en large dans la chambre. — Mais elle comprit bientôt que, quand bien même elle parviendrait à tenir ses yeux ouverts, ses membres, fatigués par la course de la journée, ne lui permettraient pas de continuer une pareille promenade pendant une nuit entière. — Elle vint donc se rasseoir sur sa chaise.

Combien de temps resta-t-elle dans cette attitude, elle ne saurait le dire. Tout à coup, elle se releva en sursaut, en poussant un cri perçant. Elle venait de sentir une main brutale cherchant à lui enlever du cou la chaîne qu'elle y portait; rassemblant toutes ses forces, elle poussa un cri et appela à son secours.

« Allons donc, » dit l'étranger, « ne prenez pas la peine d'appeler; cela est inutile, personne ne viendra.

— Mais, » dit Marie, en tremblant, « je suis donc dans une maison de voleurs?

— Supposez-le... Vous allez me donner cette belle chaîne, puis ces bagues, puis aussi ce que vous pouvez avoir d'argent, si vous voulez m'éviter la peine de prendre tout cela.

— Ces femmes sont donc?...

— Les compagnes de mes confrères, vous l'avez deviné; et vous voyez bien qu'elles ne viendront pas vous protéger.

— Vous serez tous punis demain..... dès que je sortirai d'ici.....

— Punis..... Tenez, tenez, taisez-vous; vous êtes bien jeune... j'ai le défaut d'être sujet à la pitié... mais pas de menaces, car je ne répondrais ni de moi... ni surtout des *autres;* non-seulement vous allez me donner tout ce que vous avez en or et en argent, mais il faut me jurer que vous ne parlerez jamais à personne de la petite opération financière que nous allons traiter ensemble. »

La physionomie du malfaiteur était graduellement devenue si effrayante, que Marie eut une perspective nette et précise du sort qui l'attendait; elle se trouvait à la merci de voleurs, que la moindre résistance pouvait transformer en assassins; son contentement même, et son serment, ne suffiraient peut-être pas à sauver sa vie; elle voyait sur ce visage terrible, en face d'elle, le combat que livrait une pitié toujours plus faible à des instincts féroces. — Elle se hâta cependant d'enlever sa chaîne, ses bagues, et de jeter tout cela pêle-mêle, avec son argent, aux pieds du brigand; mais celui-ci semblait perdu dans ses réflexions... Marie jura solennellement de ne porter aucune plainte, — de ne point révéler le vol dont elle avait été victime dans cet odieux repaire..... et le voleur l'écoutait à peine.....

« C'est peut-être une imprudence, » dit-il à demi-voix, en se parlant à lui-même; « il vaudrait mieux l'étouffer tout simplement; il est difficile d'espérer qu'une femme saura se taire... Mais je ne sais comment cela se fait, je n'ai pas de cœur à la besogne ce soir, — je serais maladroit, et pourtant... Mais, bah! il y aurait toujours moyen de s'en tirer!

« Écoutez, ma belle demoiselle, » dit-il en se rapprochant de sa victime, qui frémissait d'épouvante, « écoutez-moi bien, jeune voyageuse, qui vous avisez de parcourir les grandes routes toute seule; si jamais vous aviez le malheur de dire un mot, un seul, sur tout ce qui s'est passé ici, vous expieriez cruellement votre manque de foi; je ne parle pas de vous seulement, mais vous avez peut-être un père, un frère?... Eh bien! tout individu qui, à votre instigation, entreprendrait de nous inquiéter, moi ou mes camarades, pourrait faire son testament; nous nous chargerions de le rendre valable. Voilà ce que c'est que de quitter sa famille, de se fier à son étoile, d'écouter un caprice, peut-être... Car, enfin, pourquoi êtes-vous ici? Vous voilà forcée de garder le silence, de devenir presque la complice de ces *voleurs*, comme vous dites, ou de renoncer à la vie... Je consens à être pendu si je comprends pourquoi je suis disposé à vous épargner; à moins pourtant... oui, ce doit être cela. Savez-vous que vous ressemblez beaucoup à une jeune sœur que j'aimais avant... avant d'avoir embrassé ma profession actuelle? Oui, vous ressemblez à la sœur d'un aventurier; — mais alors je n'étais pas *cela*, — seulement, j'étais déjà entré dans la route qui devait me conduire au métier que je remplis. J'étais joueur; un jour, j'avais perdu une grosse somme; je me dis que mon malheur ne pouvait toujours durer, et j'empruntai, — avec effraction, — quelques billets de banque au négociant chez lequel j'étais placé; j'étais décidé à rendre cette somme dès que j'aurais regagné celle que j'avais perdue; malheureusement, je ne gagnai pas ce jour-là; j'ai quitté la ville et les villes; — j'ai fait connaissance avec une aimable société, dont vous avez pu contempler ce soir une fraction composée de sa plus belle moitié; — je n'ai plus revu ma sœur..... Vous me l'avez rappelée telle qu'elle était il y a longtemps déjà... et, comme je vous le disais, je n'ai pas eu de cœur à la besogne. »

Le voleur en était arrivé à ce point du monologue, qu'il faisait entendre à Marie pétrifiée, à moitié folle de terreur, lorsque tout à coup la porte résonna sous des coups violents portés du dehors, et, à la pensée d'un secours possible, tout le sang de Marie reflua à son cœur. — Elle voulut crier, — la voix lui manqua. Mais, sous l'effort d'une violente pression, la porte céda en craquant. Marie vit un certain nombre d'hommes se précipiter dans la chaumière. — Elle entendit l'un d'eux s'écrier : « La voilà! » Et, sous l'effort de tant d'émotions successives, elle s'évanouit.

Lorsqu'elle rouvrit les yeux, elle aperçut tout d'abord le visage de son père, qui, penché sur elle, la considérait avec inquiétude. Dès qu'il la vit revenir à elle, il se releva lentement.

« Marie, as-tu complétement repris tes sens? » demanda-t-il.

La jeune fille jeta autour d'elle un regard encore incertain. Elle vit qu'elle était étendue sur un des lits de repos, et elle se releva avec répugnance, dès qu'elle se fut rendu compte de sa position. Elle essaya de se tenir debout, mais fut obligée, pour ne pas tomber à genoux, de s'appuyer à son père, jusqu'à ce qu'on lui eût approché une chaise.

Devant le foyer, où brûlait un grand feu, douze hommes armés séchaient leurs vêtements que la pluie avait traversés. Non loin de là, dans un coin, étaient accroupies les deux femmes. — A côté d'elles se tenait la vieille avec son homme, celui qui avait mis le cheval à l'écurie. On voyait, sur la figure de la femme, apparaître tour à tour l'expression de la rage et de la peur. — A quelque distance de ce groupe était assis le voyageur de la malle-poste, les sourcils contractés et la main droite cachée dans la poche de sa veste. — Mac Grégor, les habits ruisselants d'eau, parcourait la chambre de long en large, les yeux fixés à terre. Aux premiers mots de Brown il s'arrêta et tourna ses regards vers la jeune fille, qui se relevait. Lorsqu'il vit qu'elle était entièrement revenue à elle, il s'approcha, et Marie rencontra son regard attaché sur elle avec une tendre sollicitude.

« Veuillez, Marie, » lui dit-il, « si vous vous sentez assez forte, nous dire ce qui s'est passé ici, et nous faire savoir quelles sont les personnes dont vous avez à vous plaindre. »

Marie jeta un regard rapide autour d'elle, et sentit un frisson glacial parcourir tout son corps.

« Laissez ces gens en paix, » dit-elle, « mais emmenez-moi au plus vite de cette maison.

Mac Grégor ne perdait pas Marie des yeux.

« Selon toute apparence, dans une heure l'orage sera passé, et nous pourrons nous mettre en route. Mais il s'agit, avant tout, de savoir quelle direction vous désirez que nous prenions. Quant à passer le fleuve cette nuit, après une telle pluie, il ne faut pas y penser. »

Marie sentit alors une nouvelle faiblesse s'emparer d'elle. La question de Mac Grégor venait de lui rappeler toutes les aventures de son voyage. « Ramenez-moi au fort; pour l'amour de Dieu, allons au fort! » dit-elle d'une voix faible, et elle serra plus étroitement le bras de son père pour ne pas tomber de sa chaise.

A partir de ce moment, elle perdit toute connaissance de ce qui se passa. Il lui sembla, bien plus tard, avoir entrevu, comme dans un rêve, des rayons de soleil, de vertes prairies, qui bientôt firent place à une nuit profonde, et, lorsqu'enfin elle revint à elle, elle reconnut sa petite chambre du fort, dont le soleil couchant dorait les murailles. Elle resta encore quelques instants l'esprit flottant dans le vague. Peu à peu, les images qui se présentaient à elle devinrent moins indécises, et ses idées commencèrent à se faire plus nettes, pareilles au souvenir d'un mauvais rêve. Elle tourna lentement la tête, et, non loin de son lit, elle aperçut la vieille Hattie assise auprès d'une petite table. Elle avait laissé tomber sur ses genoux l'ouvrage auquel elle travaillait, et consacrait toute son attention à l'examen du petit poignard de Marie. A la vue de cette arme, il sembla à la jeune fille que le nuage qui enveloppait encore ses pensées se déchirait tout à coup, et elle vit se dérouler devant elle en un moment tous les événements de la veille. — Elle resta longtemps sans mouvement, perdue dans d'amères réflexions. — Ainsi donc elle était revenue au fort. Toutes les illusions qu'elle s'était faites sur ses propres forces pour son salut étaient anéanties et brisées comme les projets insensés d'un enfant mutin. — Sa résistance contre une destinée à laquelle elle voulait échapper n'avait abouti qu'à un coup de tête malheureux; — il ne lui restait donc plus qu'à laisser suivre leur cours aux desseins qu'on avait conçus. Cette pensée même se présentait à elle exempte de nuages, comme si son âme avait perdu toute puissance de résister. — Au bout de quelque temps, elle voulut se redresser, mais elle sentit alors dans tout son corps une telle faiblesse que le moindre mouvement lui semblait impossible. « Hattie! » murmura-t-elle à voix basse. A cet appel, celle-ci se redressa en sursaut comme frappée par la foudre. Elle remarqua aussitôt les yeux de Marie qui la considéraient tranquillement, et se mit à battre des mains.

« Grand Dieu! êtes-vous bien revenue entièrement à vous, mademoiselle? » s'écria-t-elle, tandis qu'une expression de tendre intérêt animait ses rides. Elle s'approcha du lit. « Mon jeune maître craignait déjà que votre évanouissement n'eût des suites sérieuses. Vous pouvez remercier Dieu de vous avoir donné une nature si énergique, quoiqu'elle vous ait fait faire un léger écart. — Car, voyez-vous, c'était trop risquer pour une lady, que de s'aventurer ainsi seule dans le désert, sans même avoir un abri contre le vent et la pluie. »

Un faible sourire éclaira le visage de Marie. — « Asseyez-vous près de moi, Hattie, » dit-elle. « Il y a quelques détails que je désirerais savoir. — Que s'est-il passé ici, quand j'ai été partie, et comment a-t-on pu retrouver mes traces?

— Ma foi! tout s'est passé comme quand le bon Dieu veut s'en mêler, » répondit la vieille servante. « Voyez-vous, je crois que tout a dû être ainsi pour que vous deux, qui ne vous entendiez pas d'abord, puissiez vivre désormais en toute concorde et union. — C'était donc hier soir, après dîner, qu'on s'inquiéta de votre absence. Mac Allister dit qu'il y avait plus d'une heure que vous étiez sortie à cheval, et déjà il se préparait à envoyer quelqu'un à votre recherche. Mais notre jeune maître ne voulut point y consentir, et prétendit que vous deviez savoir ce que vous aviez à faire. Pourtant, quand deux heures se passèrent encore sans qu'on vous vît revenir, j'avoue que l'inquiétude commença aussi à me prendre. Mac Grégor avait erré pendant quelque temps par toute la maison, et enfin avait ordonné qu'on lui sellât un cheval. — C'est alors que, je ne sais pourquoi, l'idée me vint que c'était à peu près le jour où la malle-poste arrive au relai, et je me rappelai aussitôt toutes les questions que vous m'aviez faites à ce sujet. J'en dis un mot à notre maître, qui devint pâle comme la mort. « Elle ne sait pas les dangers auxquels elle s'expose! » s'écria-t-il, et, un quart d'heure après, lui, M. Brown et six hommes armés partaient d'ici à toutes brides. — D'après ce que j'ai entendu dire depuis, ils arrivèrent au relai bien avant la nuit, et explorèrent toutes les maisons sans pouvoir nulle part trouver trace d'une jeune fille. Déjà M. Brown

* Voir les nos 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 24, 25 et 26.

prétendait que toute cette histoire n'était qu'une invention de la vieille Hattie, et que, sans nul doute, Mlle Marie était depuis longtemps revenue au fort et y attendait la compagnie pour souper. Mais notre jeune maître, tout soucieux, ne paraissait pas être du même avis.

Il revenait tristement sans mot dire, et s'écartait quelquefois jusqu'à une demi-lieue de la route, pour interroger les bergers. Enfin l'un d'eux lui fit part qu'il avait aperçu une jeune demoiselle à cheval de l'autre côté du fleuve, gravissant un ravin; il dit même l'avoir longtemps suivie des yeux. Mac Gregor interrogea longuement ce jeune berger et rejoignit M. Brown, le visage encore plus bouleversé qu'auparavant. On repartit aussitôt au galop, puis l'orage survint; mais il ne fut pas question de s'arrêter avant qu'on eût gagné l'autre côté du fleuve, et qu'on fût parvenu au ravin. Notre jeune maître, arrivé là, s'apprêtait à diviser son monde, lorsqu'un objet brillant, apporté par le vent, fut recueilli par un de nos gens; — c'était le chapeau de paille de Mlle Marie. Aussitôt toute la troupe, remontant à cheval, se dirigea vers la maison la plus voisine, — et, — mais il est inutile de vous en dire plus long. Seulement, il est évident que dans tout cela on reconnaît la main de Dieu. »

Après que la vieille femme eut terminé ce récit, Marie resta encore quelque temps pâle et immobile.

« Il me semble, Hattie, que je vais pouvoir me lever, » dit-elle enfin. « Je suis faible, mais non point malade. Aidez-moi un peu. Si quelqu'un veut me parler, je suis toute prête. »

La femme de charge fit un signe de tête, comme si ces paroles répondaient à un de ses désirs. Grâce à elle, Marie, revêtue d'un négligé commode, se trouva bientôt assise dans un fauteuil.

« Et maintenant, avant tout, je vais aller vous chercher de quoi réparer vos forces; car vous me semblez en avoir besoin, » dit la vieille Hattie. « Et ensuite, mademoiselle, voyons, faites appel à ce brave petit cœur, et dites un mot qui remplisse toute cette maison de joie. » Elle contempla avec tendresse la jeune fille, lui lissa quelques cheveux sur le front, puis quitta la chambre.

Marie joignit les mains sur ses genoux. Elle laissa ses regards flotter au loin sur le ciel et le soleil couchant, et repassa dans son esprit, une à une, toutes les scènes d'un seul jour, mais le seul qu'il lui fût impossible d'oublier, avant son entrée dans ce désert.

« C'est un dernier adieu ! » se dit-elle, « mais aussi, que puis-je demander? Chacun ici-bas n'a-t-il pas en sa vie un moment de bonheur suprême ? Or le mien est passé depuis longtemps! Arrive maintenant ce que Dieu voudra. — J'ai loyalement combattu, et mes forces sont brisées. »

Une heure après, Mac Grégor et Brown étaient assis auprès de Marie, et le premier tenait la main de la jeune fille dans les siennes. Elle avait consenti à ce que, aussitôt que ses forces le permettraient, le mariage eût lieu devant le juge de paix de la colonie la plus proche. Quant au voyage de Brown, il fut ajourné au lendemain de la cérémonie.

O. Ruppius.

(*La suite au prochain numéro.*)



Dans cette clef chaque chiffre ou signe est la représentation d'une lettre de l'alphabet. — Les mots sont distincts et espacés. — Le trait d'union et les signes de ponctuation comptent pour leur valeur et non pour une lettre.

Bouts-rimés.

ɹɹ86532.

20ʌ803 87 9176562 ˥26ʍ25x,
ɔ7804 x8 365932 23 ʌ61542 ʍ59262
62˥2 70 417ɹ 68ɹ10 42 91x25x,
˥8 628x5926 98 ɹɹ5ʍ262.

42 x'87ʍ101 92ʍ2 x29 ʌx2769,
42 x'16vɹ2x50 9159 x8 ʍ8668502,
47 v87˥62 ˥8 92ɹɹ26 x29 vx2769,
20 98503 8ʍ176 ɹɹ80ʟ2 98 ɹ8502.

42 ɹ2 ʁ520 ɔ7'10 01ʍʍ2 x'29v156
9159 459v2098365ɹ2 8 31732 ɹ2762;
ɔ72 310 125x ʁx27 9153 x2 ʍ56156
17 x8 92620532 42ʍ2762.

459 87 ʍ8xɹ27627ɹ : ʍ2 ˥15ɹ5;
87 01ʍ 47 ʟ6804 ʍ85362 429 ɹɹ1929
x2 ˥5209 8xx2ʟ26 310 917ɹ5,
ʌ2 ˥5209 3'8vv16326 ɔ72xɔ729 61929.

v17607l5?

v17607l5 ɹ2 ʟ619 v262 ˥26ʍ25x
˥8-3-5x 317x1769 ɹ65803 ʍ59262?
v17607l5 ˥153-10 9179 x2 91x25x
95 v27 42 ˥685, 3803 42 ɹɹ5w262?

v17607l5 x8 ʁ172 87v629 429 ʌx2769?
47 ʍ1042 v17607l5 x8 ʍ8668502
x'8-3-2xx2 ʁ8v3592 42 vx2769?
v17607l5 x2 ʍ8x? v17607l5 x8 ɹ8502?

v17607l5 x'ɹ16x1ʟ2 42 x'29v156
91002-3-2xx2 95 v27 910 ɹ2762 ?
v17607l5 x8 ʟx8ɹ2 47 ʍ56156
453-2xx ɔ72 6520 02 42w2762 ?

v17607l5 ?..... v17607l5?..... 2ɹ ʁ520, ˥15ɹ5 :
v86ɹ2ɔ7'87v629 42 317329 ɹɹ1929
x2 ɹ52x 8 vx8ɹ2 x2 917ɹ5
v176 ʌ8562 8vv62ɹ526 x29 61929.

61ʟ26 - ʁ1032wv9.

67ʁ5ɹ104, ʌ6859, ʟ689 23 ˥26ʍ25x,
x2 086ʟ72 365932992 23 ʍ59262;
3179 ʍ29 x1769 9103 x1769 42 91x25x;
ɹɹ8ʟ650, 37 0'29 ɔ7'702 ɹɹ5ʍ262.

9179 ʍ10 ʁ26ɹ287 362992 42 ʌx2769
x2 0'85 62ɹ7 42 ʍ8 ʍ8668502
05 vx8ɹ2 20 ʍ29 ɹ27ɹ v176 ʍ29 vx2769
05 vx8ɹ2 20 ʍ10 ɹ1276 v176 x8 ɹ8502.

ʟ8532, 98032, 9176562, 29v156,
9103 x29 5ʍ8ʟ29 ɔ7'8 31732 ɹ2762
62ʌx232 x2 ɹ150 42 ʍ56156,
927x 1602ʍ203 42 ʍ8 42ʍ2762.

16 ʍ8 62ɹ2332, x8 ˥15ɹ5 :
ɹ'293 42 98˥153 20 317329 ɹɹ1929
47 91x 8668ɹɹ26 x2 917ɹ5
v176 02 ɹ7x35˥26 ɔ72 x29 61929.

ʌ8ʁx587.

70 ʁ2x 20ʌ803 87 ˥598ʟ2 ˥26ʍ25x
ʌ68vv853 47 v524, vx276853, ɹ65853 ʍ59262 :
5x ˥17x853 v620462 70 68ɹ10 42 91x25x,
23 9179 98 ʍ850 9'2ʌʌ8ɹ853 98 ɹɹ5ʍ262.

v86 429 x17x17ɹ, 429 ʁ10ʁ109 23 429 ʌx2769,
v8v8, ʍ8ʍ80, 23 017665ɹ2, 23 ʍ8668502,
˥174685203 20 ˥850 ʌ8562 38656 929 vx2769;
98 ɹ1x262 293 x'5ʍ8ʟ2 42 x8 ɹ8502.

x2 v262 8x169 x75 453 : 310 ʌ1x 29v156
˥8 32 ɹ87926 429 62ʟ6239 3173 8 x'ɹ2762,
ɹ86 ɹ2 68ɹ10 4100803 976 x2 ʍ56156
0'ɹ 9268 v89 ʁ520 x10ʟ32ʍv9 8 42ʍ2762;

5x 459v8673 20 2ʌʌ23, 23 ˥15ɹ5
ɹ1ʍʍ2 5ɹ5-ʁ89 10 ˥153 x'8ʁ79 429 ɹɹ1929
0179 8ʍ2026 8 ɹ725xx56 70 917ɹ5
976 x2 91x ʍ2ʍ2 17 ʌx27656203 429 61929.

2... 9......



Il est impossible de placer les renseignements que l'on nous demande *dans le numéro suivant immédiatement* les lettres qui nous sont adressées; ce renseignement se trouve quelquefois dans le deuxième, — toujours dans le troisième numéro paraissant après la réception des lettres.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

N° 8062, C. S. Les taies d'oreiller se font toujours de la même façon, avec garnitures brodées, ou seulement festonnées; si le chiffre est grand et beau, on le place au milieu de la taie, au-dessus de la tête; si le chiffre est très-simple, on le met dans l'un des coins. Tous les modèles publiés pour voile de fauteuil peuvent servir pour les bras de fauteuil; ainsi l'on fera, par exemple, avec le dessin au crochet du n° 25, des carrés longs, ayant la dimension des bras du fauteuil. — *Une abonnée de Lara.* Après avoir ondulé les cheveux, soit en les tressant, soit en employant les fourches ondulatrices de M. Croisat (voir le n° 17 de la présente année), on partage les cheveux de devant par une raie horizontale; on fait deux bandeaux séparés, soutenus par des crépés, si l'on préfère les bandeaux volumineux; on place le petit peigne comme la gravure l'indique, entre les deux bandeaux; pour plus amples renseignements, s'adresser à M. Croisat, rue Richelieu, 76; il ne refuse jamais ses conseils aux personnes qui prennent chez lui les mille accessoires employés dans les coiffures actuelles. Quant aux gravures coloriées, la réponse est positive et négative. — *Le pied à l'étrier.* La réponse à toutes ces questions est contenue dans l'un des derniers articles de modes. On trouve le tulle imitant le filet chez M. Simart, rue Rambuteau, 64. — *Une abonnée de Rouen.* Nous avons publié dans le n° 24 un vêtement de petit garçon, et sur les planches de lingerie des patrons de pantalons; je ne pense pas que nous puissions publier avant l'automne des modèles du même genre. Quant aux cols, le travail de calquer le dessin n'est pas plus long lorsqu'ils sont donnés en moitiés, au lieu d'être entiers, et le premier procédé nous permet d'en publier un plus grand nombre. — Mlle *Gué...., à Vermenton.* Nous avons publié un si grand nombre de *dessous de lampe*, qu'il nous est impossible d'envoyer celui que l'on nous demande, si l'on ne nous indique pas le numéro qui le contient. — *N° 14760.* Je n'ose promettre ce dessin, car nous venons de publier une calotte. — Mme *C., à Gaudelu.* Nous ne pouvons nous vouer à une spécialité, et nos patrons doivent donner successivement ce qui convient à une famille. Nous ferons paraître prochainement une planche avec des patrons de bonnets. — *N° 19777.* Pour élargir la robe à rayures vertes et noires, je placerais sur chaque côté deux demi-lés de taffetas vert, de même nuance que la rayure verte; je les broderais entièrement en soutache noire. Bientôt, pour l'objet demandé et pour la carte photographiée. — *N° 639.* Consultez le bulletin des modes. — *N° 9971, à Ars.* Nous avons publié, depuis ce printemps, plusieurs patrons pour corsage de robe; je ne connais pas les corsages dont on me parle; on n'en fait pas de ce genre. M. Sainfoin nous promet un article. Nous ne pouvons connaître dès à présent les formes de pardessus en velours noir autres que celles publiées par nous l'hiver dernier. La taille plate et les manches plates peuvent être conservées. Quant à *l'élargissement* de la robe, voir l'avant-dernière réponse. — *N° 715, Paris.* Robe d'organdi blanc, ou de mousseline blanche, pour bal d'été; pour les garnitures, voir les descriptions de toilettes, bulletins des modes, gravures, qui se trouvent dans chaque numéro; garnir la robe de soie blanche avec une très-haute bande de taffetas de couleur, bleu ou vert lumière; le bord de cette bande sera à dents larges, bordées d'une dentelle étroite blanche, et d'une dentelle noire un peu plus large. Berthe assortie.

AVIS.

L'administration de la *Mode illustrée* a l'honneur d'informer ses abonnés que, par suite d'un traité particulier passé avec la maison Gaget, elle peut livrer une *reliure mobile*, dite *reliure Marie*, qui leur permettra de réunir en volume, au fur et à mesure de leur publication, les numéros du Journal, et de les mettre ainsi à l'abri de tout froissement et des maculatures.

D'un système simple et commode, la reliure Marie fixe les feuilles ou cahiers sans les percer, les piquer ni les altérer en quoi que ce soit, et on peut en mettre ou en retirer isolément un ou plusieurs sans déranger les autres.

L'Administration cède ces *reliures mobiles*, disposées pour y mettre *six mois* du Journal, aux prix réduits de :

Couverture en percaline chagrinée, 5 francs.
Cartonnage de couleur, 3 fr. 75 c.
Établies pour y réunir l'*année entière*, au prix de:
Couverture percaline, 6 fr. 50 c.
Cartonnage, 5 fr.

Ceux de nos abonnés qui désireraient avoir ces reliures mobiles doivent les faire prendre dans nos bureaux. Dans le cas où l'envoi serait fait sur demande, les frais de transport seront à la charge de l'acquéreur, l'Administration livrant ces reliures au prix coûtant.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris.—Typ. de Firmin Didot frères, impr. de l'Institut et de la Marine, r. Jacob, 56.

RÉBUS





EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Le tombeau du Christ attire dans la ville éternelle un grand nombre de pèlerins.

N° 29. TROISIÈME ANNÉE. 21 juillet 1862.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, 50 centimes. AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE SAMEDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE : PARIS. Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr. DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*). Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c. Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56. S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND. Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER. Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ : PARIS. Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c. DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*). Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr. Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cie, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (*Pour l'étranger le port en sus*). —

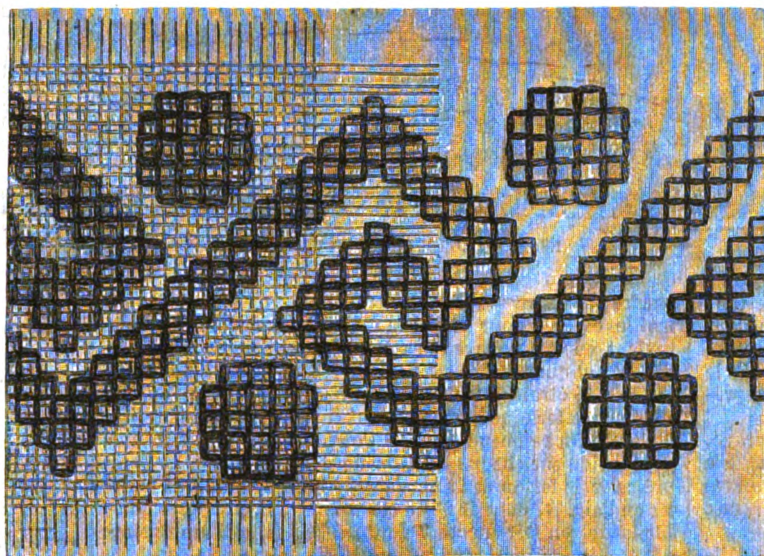
Quatre bordures au point carré.

Ce point est une variété du point russe; on l'exécute sur le piqué, le nankin, le foulard, l'alpaga, et même le taffetas.

On pose sur le bas de la robe que l'on veut broder une bande de canevas, sur laquelle on exécute un de ces dessins; les points sont faits sur deux fils du canevas, et chaque carré se compose de deux points transversaux et deux points perpendiculaires. Pour faciliter l'exécution de ce travail, notre dessin représente une partie de la bordure sur le canevas, l'autre sur l'étoffe, telle qu'elle est lorsque, la broderie étant terminée, on enlève les fils du canevas, en les coupant de distance en distance, et les tirant doucement. On peut utiliser, pour ce genre de travail, la plupart des dessins publiés dans ce recueil, pour être brodés en reprises sur le filet.

La bordure n° 1 est faite sur piqué blanc, avec de la laine noire, pour les gros carrés isolés; — mais, pour le reste du dessin. — Les nos 2 et 3 sont faits d'une seule couleur; — le n° 4 est de deux couleurs : l'encadrement, les étoiles et les petits carrés sont noirs; — les grands carrés, rouges. On comprend que, pour faire ces bordures plus ou moins larges, il suffit de choisir du canevas plus ou moins gros; ainsi, pour les manches et le corsage, on prendra du canevas plus fin que celui employé pour le bas de la robe.

On peut aussi exécuter ces bordures au point de chaînette pour robes de laine ou de soie; dans ce cas, on les dessinera sur l'étoffe, sans employer de canevas.



N° 1. — BORDURE AU POINT CARRÉ.

Trois bordures au point russe.

Nous avons publié dans le n° 18 l'explication de ce point russe; nos lectrices nous ont instamment demandé de leur donner d'autres dessins du même genre, et nous nous sommes empressées de les satisfaire.

S'il s'agit d'orner des vêtements d'enfants, on peut exécuter ces bordures en style oriental, c'est-à-dire avec plusieurs couleurs de soie de cordonnet; ainsi, le n° 1, pour robe et veste de petit garçon, est fait de la façon suivante : l'encadrement est maïs, ayant au milieu une couture *piquée* (points arrière), bleu bluet; les festons du milieu sont maïs, faits au point d'arêtes et de feston; les groupes de trois boucles sont rouges pour chaque boucle de côté; — celle du milieu est blanche. Le dessin était exécuté sur du foulard brun.

Le n° 2 a, de chaque côté, une couture en croix, faite avec de la soie maïs, terminée, *à l'intérieur*, par trois points ponceau; le milieu est en soie bleue, les points plus clairs en soie jaune d'or.

Le n° 3 a deux coutures en croix faites en nuance maïs; les trois points plus foncés de ces coutures sont bleu bluet; — les points isolés, rouges. Le milieu est jaune d'or, les croix en biais sont vertes; les boucles du milieu alternativement blanches et rouges.

Pour vêtements de femme, on fera ces bordures en plusieurs nuances, *d'une seule couleur;* on peut substituer la laine très-fine à la soie de cordonnet.

Bordure en soutache.

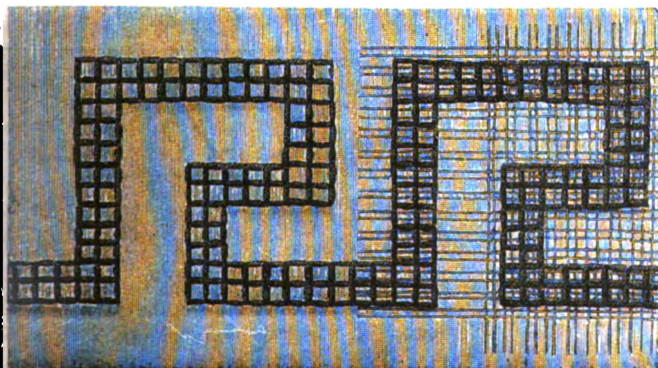
Une soutache noire et blanche est cousue en festons, et encadre, de chaque côté, une couture (au point russe), dont les points sont disposés en forme de tresse, exécutée avec de la soie violette de cordonnet, prise *double;* les pois isolés sont faits avec de la même soie.

Cordon de sonnette.

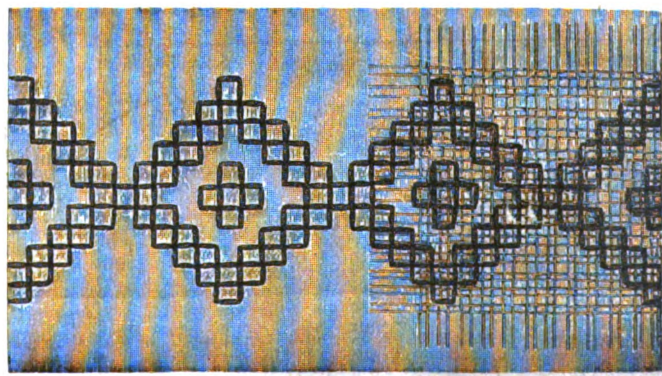
MATÉRIAUX. — Drap ponceau; papier-canevas (papier Bristol perforé) de moyenne grosseur; perles d'acier, blanches de cristal et blanches opaques; paillettes d'acier; cordonnet d'or; perles noires soufflées.

Nous recommandons ce modèle à nos lectrices; l'effet qu'il produit est fort riche, et le travail que nous allons expliquer est très-vite exécuté. Le dessin représente une partie du cordon de sonnette en grandeur naturelle.

On trace sur du papier-canevas (voir la partie inférieure du dessin qui représente le papier non encore brodé) les contours du dessin, puis on le brode avec des perles d'acier, des perles blanches de cristal, et des perles blanches opaques. Le dessin indique, non-seulement le nombre des perles, mais aussi, par ses différentes teintes, les différentes perles employées. Nous ferons remarquer seulement que, dans les carreaux en biais, il y a quatre rangs de perles, et que les deux rangs du milieu se composent de perles blanches de cristal. Quand la broderie est terminée, on coupe le papier-canevas jusqu'aux derniers rangs de petits trous, puis on assemble le dessin, en plaçant les différents morceaux dont il se compose les uns près des autres, sur le drap rouge, et on les coud à leur place. Le drap a été découpé de chaque côté, à l'emporte-pièce, et dans chaque feston l'on place une sorte de rosette faite avec des perles d'acier, de cristal et de perles opaques; on fait à l'intérieur du dessin, brodé sur le papier-canevas, des rosettes, composées de paillettes d'acier et des sortes de croix faites avec du cordonnet d'or, au centre desquelles on place une perle noire soufflée; les paillettes d'acier sont cousues avec une perle d'acier.



N° 2. — BORDURE AU POINT CARRÉ.



N° 3. — BORDURE AU POINT CARRÉ.

Quand le cordon de sonnette est terminé, on le double avec de la percaline recouverte d'un morceau d'étoffe de soie. On y met une poignée de cristal taillé. Le fond peut être vert, — ou bleu, — selon l'ameublement de la chambre.

Fanchon en tulle noir.

Matériaux. — Tulle noir de soie; soie noire plate; soie noire fine servant à coudre; 4 glands en soie noire crépée.

Deux dessins sont consacrés à cette fanchon; le n° 1 la représente entière, de grandeur réduite; le n° 2 est un peu plus de la moitié de la fanchon de grandeur naturelle. Elle se compose de deux parties; celle de dessus, terminée par des festons très-creux, séparés par des glands légers, que l'on peut remplacer par des touffes faites avec du ruban étroit. La partie inférieure n'est point brodée sous la partie supérieure; les petites fleurs sont remplies au passé; les grandes fleurs ont seulement leurs contours indiqués par un large bord, au passé. Le reste du dessin est fait au point de chaînette (ancienne broderie au tambour); les différentes teintes du dessin sont produites par l'emploi de la soie fine et de la soie plus grosse. Le bord de la fanchon est garni avec des picots de soie noire (qui se vendent au mètre), ou bien avec une dentelle noire très-étroite, posée à plat. Le bord de la fanchon est festonné et découpé avant que l'on pose la dentelle. On peut exécuter cette fanchon en tulle blanc, en mousseline blanche, etc.

Col impératrice (guipure d'Irlande).

Matériaux. — Coton n° 90 (pour crochet), coton à broder.

L'explication et l'exécution de ce col sont assez faciles: il se compose de feuilles et de sortes de tiges pareilles les unes aux autres.

On prend du coton n° 90 et l'on fait une chaînette de 24 mailles. Ici nous ferons une pause, pour expliquer les termes qui vont être employés: le travail est fait en allant et revenant, et dans la partie épaisse des feuilles on fait, au lieu de mailles, des demi-brides. Une demi-bride se forme en jetant le brin sur le crochet, comme s'il s'agissait d'une bride; on pique ensuite le crochet dans une maille du tour précédent; on prend le brin avec le crochet, on le passe *à la fois* dans les trois boucles qui se trouvent sur le crochet.

1er tour de la feuille. — Sur chacune des 24 mailles on fait une demi-bride.

2e tour. — Il compose le bord inférieur de la moitié d'une feuille; on le fait en mailles simples sur l'autre côté de la chaînette de 24 mailles; à la fin de ce tour on fait le premier petit feston, pour lequel on fait plusieurs mailles dans une seule maille, et une maille simple dans chacune des 2 mailles suivantes appartenant au premier tour.

3e tour. — 5 mailles en l'air pour préparer le petit feston; on revient sur ses pas, et l'on fait une demi-bride dans chacune de ces mailles en l'air et des 22 mailles suivantes; dans ce tour et dans les suivants, on pique toujours le crochet dans le côté de derrière des mailles du tour précédent.

4e tour. — Demi-brides; à la fin on retourne l'ouvrage, et l'on complète le deuxième petit feston en faisant 2 à 3 mailles dans une seule maille; puis, sur les 3 dernières demi-brides qui ont été faites, des mailles simples, ou, mieux encore, des mailles-chaînettes.

5e tour. — On fait l'une des trois nervures *à jour*; 7 mailles en l'air, et dans la demi-bride la plus proche une double-bride (pour laquelle on jette deux fois le brin sur le crochet), ensuite 4 doubles-brides, — 4 simples, — une demi-bride, entre chacune desquelles on fait 2 mailles en l'air. Au commencement du tour, sous 2 mailles en l'air, on passe 2 mailles du tour précédent; — vers le milieu de la feuille, sous 2 mailles en l'air, on n'en passe qu'une, de façon qu'il reste encore 5 à 6 mailles du tour précédent après que la 2e bride a été faite. Pour chaque bride de ce tour on pique toujours le crochet sous la maille entière du tour précédent.

6e tour. — Les mailles non remplies du 4e tour restent libres; on retourne l'ouvrage, et l'on fait 3 demi-brides sur les 2 mailles en l'air qui se trouvent entre les brides du tour précédent; 10 mailles simples sur les 7 mailles en l'air faites au commencement du tour précédent; on revient sur ces 10 mailles en faisant 10 mailles-chaînettes, et, entre la 5e et la 6e, un picot (petite boucle composée de 4 mailles en l'air, dont la dernière est réunie à la première).

7e tour. — Comme le 3e tour; à la fin on fait une demi-bride dans chacune des mailles (restées vides) du 4e tour.

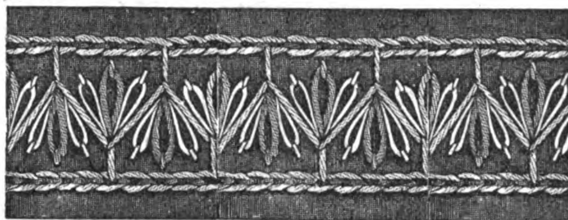
8e tour. — Comme le 4e tour.

Dans les 9e et 10e tours on fait un feston comme dans les 7e et 8e tours; on laisse, au bord inférieur de la feuille, quelques mailles vides, comme dans les 5e et 6e tours; on travaille sur ces mailles dans le 11e tour: cela forme une feuille qui se rétrécit vers le bas, et s'étend en éventail du côté opposé. — Après avoir fait, dans les 11e et 12e tours, encore un feston pareil aux précédents, on ne fait pas de mailles en l'air pour préparer un nouveau feston, mais on revient en arrière avec des demi-brides; sur le tour précédent, et quand cela est fini, on fait encore 8 à 9 mailles sur le côté étroit, intérieur de la feuille, de façon que ce 13e tour se termine complétement sur le bord extérieur (inférieur). On retourne ensuite l'ouvrage, et l'on fait une demi-bride sur chaque demi-bride du 13e tour; puis, pour préparer le feston et la nervure du milieu, on fait 11 mailles en l'air, et, dans la 8e de ces mailles, la première double-bride, on fait encore 7 doubles-brides, — 8 brides simples, — une demi-bride, entre chacune desquelles on fait, comme pour l'autre nervure, 2 mailles en l'air; dans ce tour, on pique toujours le crochet sous la maille entière; après la demi-bride, il reste encore 8 à 9 mailles du tour précédent; on les laisse vides. — Dans le tour suivant on fait 3 demi-brides sur les 2 mailles en l'air placées entre les brides; sur les 7 mailles en l'air de la pointe de la nervure du milieu, on fait 10 mailles simples; sur les 2 mailles en l'air suivantes, encore 3 mailles simples; on réunit ce feston par une maille-chaînette avec le feston du tour précédent, et l'on retourne l'ouvrage; sur chacune des 8 mailles suivantes une maille simple, — puis un picot, — sur chacune des 8 mailles suivantes une maille simple.

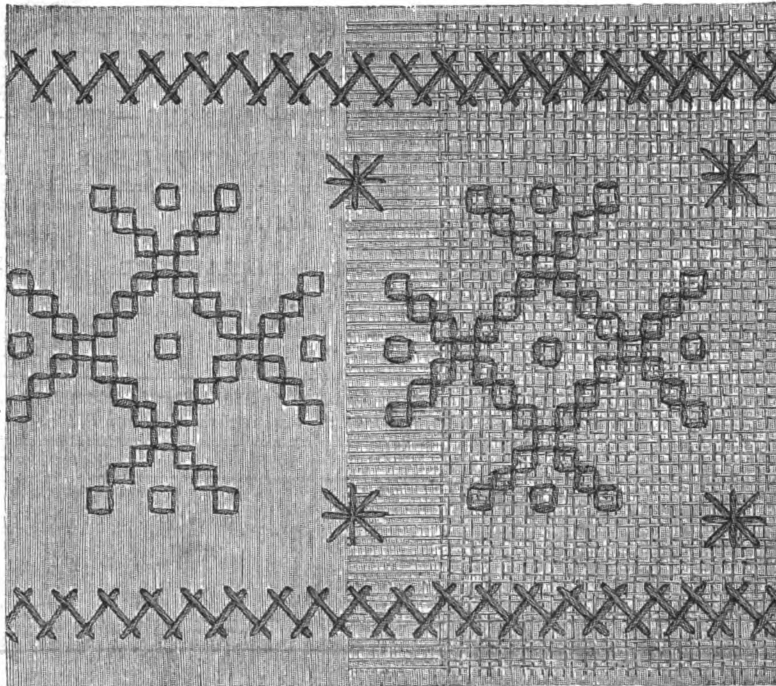
Pour préparer le feston de l'autre moitié de la feuille, on fait 3 mailles en l'air; — on revient en arrière avec des demi-brides pour ce tour et le suivant; — on complète le feston comme le précédent, mais, au lieu de *trois*, on fait 5 à 6 mailles simples sur les dernières brides du tour précédent, afin que les festons de cette moitié *contrarient* ceux de la précédente moitié; on répète, pour ce côté, tout ce qui a été expliqué jusqu'ici. — Le dernier tour de la feuille (mailles simples) se termine à la place où la tige commence; il est rattaché à la 1re maille du 1er tour. — On fait toutes les autres feuilles de la même façon; quand elles sont terminées, on les orne avec des *nœuds* ou pois, faits avec du coton à broder.

Lorsqu'une feuille est finie, on commence (sans couper le coton) la tige, qui est faite droite, et que l'on ploie en forme de nœud, seulement lorsqu'on dispose les feuilles pour former le col. Pour cette tige, on fait une chaînette de 50 mailles, sur lesquelles on revient en faisant 50 brides; on encadre cette tige avec un tour de mailles simples, et l'on attache la dernière de ces mailles à la feuille.

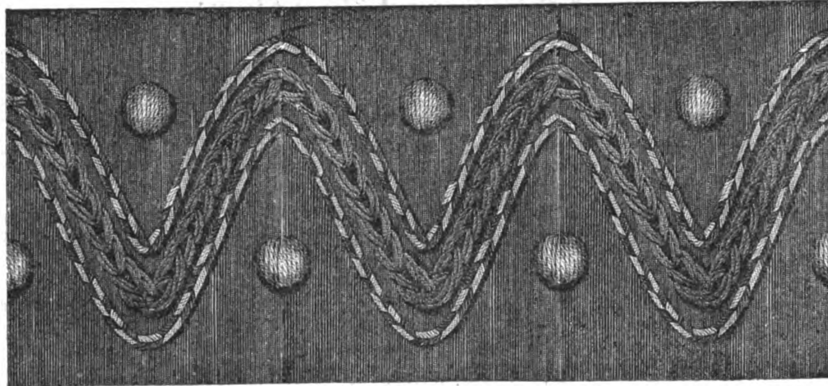
On fait, de cette façon, le nombre de feuilles et de tiges nécessaires pour un col, puis les feuilles sans tiges et les tiges sans feuilles. — Enfin, il y a aussi une feuille plus petite, faite comme les autres, mais avec moins de mailles. Le fond de guipure *à jours* qui rattache ces différents détails est fait comme d'habitude; il se compose de chaînettes faites avec des mailles en l'air, sur lesquelles on revient avec des mailles simples, en plaçant, de distance en distance, les *picots* qui caractérisent la guipure. Lorsque deux feuilles se touchent, on coud les extrémités ensemble; l'encolure se termine par deux tours de mailles simples. Chacun des *nœuds* ou pois qui ornent les feuilles et les tiges se compose de deux à trois points faits avec du coton à broder n° 25.



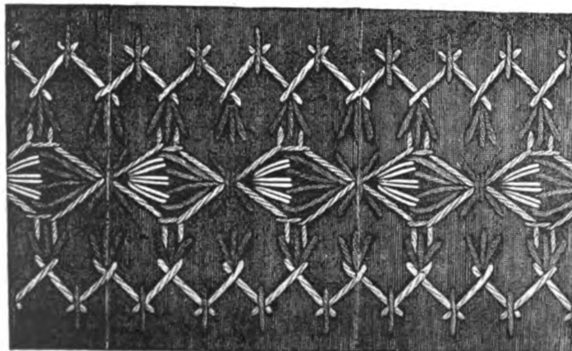
N° 1. — BORDURE AU POINT RUSSE.



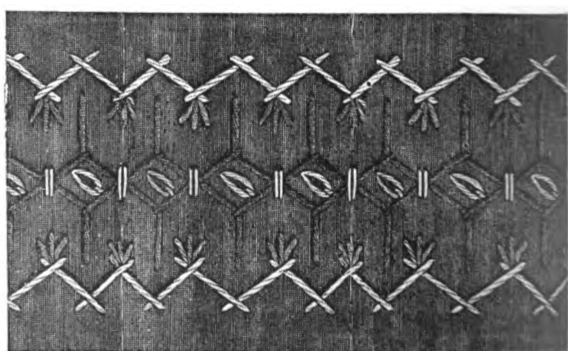
N° 4. — BORDURE AU POINT CARRÉ.



BORDURE EN SOUTACHE.



N° 2. — BORDURE AU POINT RUSSE.



N° 3. — BORDURE AU POINT RUSSE.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe de barége lilas, à raies perpendiculaires, satinées de même couleur, mais de nuance plus foncée. Le bas de la jupe est garni avec deux bandes de taffetas blanc, recouvertes de mignardise noire, encadrée de dentelle noire étroite. Corsage décolleté, ceinture droite sans pans, ornées comme la jupe, fichu croisé, garni, comme la jupe, de taffetas blanc, recouvert de mignardise noire.

Costume de petit garçon de cinq à six ans. Jupe de cachemire blanc, ornée d'une broderie exécutée au point de chaînette en soie noire de cordonnet. Ceinture à longs bouts, brodée comme la jupe. Veste Figaro, pareille à la jupe; chemise blanche bouffante.

Petite fille de huit à onze ans. Robe de barége blanc à carreaux fort rapprochés, formés par des filets verts; la jupe, demi-longue, est garnie avec quatre volants tuyautés, bordés de ruban vert, et occupant un espace de 20 centimètres. Corsage décolleté carrément, à ceinture longue, nouée par derrière; le haut du corsage est bordé de deux volants pareils à ceux de la robe; manches fendues sur le coude, garnies avec deux volants, remontant jusqu'à l'épaule en diminuant de largeur; ces volants ont 4 centimètres de hauteur avant de se retirer.

BULLETIN DE LA MODE.

Avant de nous occuper des destinées présentes et futures des chapeaux, disons à celles de nos lectrices qui se sont adressées à madame Aubert et qui ont été si satisfaites de son talent qu'elles la trouveront désormais, non plus rue du Faubourg-Poissonnière, mais rue Neuve-des-Mathurins, 6, en face du nouvel Opéra. Malgré ce changement, madame Aubert promet de maintenir la modération de ses prix.

Il se produit en ce moment un léger changement dans la forme des chapeaux: ce n'est encore qu'une nuance, et son adoption est loin d'être générale; mais enfin, comme elle réagit contre une forme peu gracieuse, elle est destinée à se propager, et il en faut tenir compte.

Les chapeaux *enlevés*, à passe élevée, peuvent désormais s'incliner un peu; on peut exécuter cette modification soi-même: il suffit pour cela de plier un peu en dedans le fil d'archal qui contient le bord du chapeau. L'origine de ce changement de forme est assez originale: une jeune femme fort élégante était allée visiter l'une de ses amies; la journée était belle, et la jeune femme se garantissait du soleil à l'aide d'une ombrelle. En passant sous la tente



LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal 56 rue Jacob Paris

Toilettes de Mme VIGNON-CHAUVIN, Rue de Rivoli, No. 182.

dépliée pour protéger la vitrine d'un magasin, l'ombrelle fut accrochée et rejetée en arrière sur le chapeau de la jeune femme, qui continua sa route sans accorder aucune attention à ce léger incident. Dès qu'elle fut arrivée à sa destination, elle reçut un grand nombre de compliments.

« Comme vous êtes bien coiffée !

— Vraiment ?

— Ce chapeau vous sied admirablement.

— C'est singulier, je le trouvais disgracieux, et j'évitais de le regarder.

— Mais voyez donc !

— En effet; c'est singulier... Mais la passe en est pliée!... » Et alors elle se souvint du coup porté par son ombrelle ; mais elle se garda bien de restituer au chapeau sa forme primitive; et depuis ce moment-là on voit beaucoup de chapeaux légèrement ployés sur le devant, et s'inclinant un peu sur le front.

Cet été semble devoir être consacré au triomphe de l'alpaga ; il prend toutes les couleurs, il adopte toutes les garnitures, et l'on prétend que nos voisins les Anglais, en nous envoyant leurs tissus, nous ont aussi envoyé la triste température qui les rend indispensables. Les robes du matin, les costumes de voyages, les vêtements de campagne, tout cela est fait en alpaga. Il y a des nuances indescriptibles, insaisissables, que l'on ne saurait définir, auxquelles il est impossible d'assigner un nom, et qui, pour toutes ces raisons, sont des nuances charmantes : ce n'est pas écru, ni café au lait, ni brun clair, c'est tout cela mêlé ensemble. On brode cette étoffe en soutache, ou bien au point de chaînette, ou bien on la garnit avec une toute petite ruche de ruban pareil, qui remonte devant, de façon à figurer une redingote.

Voici la saison des robes de mousseline blanche; on en prépare beaucoup, les portera-t-on? C'est le secret de l'avenir, et l'on ne peut prévoir quelle température il nous tient en réserve. Les garnitures de ces robes se composent de volants *ou* de bouillonnés, de volants *et* de bouillonnés, — car il y a *ou*, il y a *et*, absolument comme dans le procès de Figaro. On met au-dessus de l'ourlet un ou trois bouillonnés à double tête, ou des volants dont la partie supérieure forme un petit bouillonné à tête. L'une des robes de mousseline blanche que nous avons vues était garnie avec un volant tuyauté, à tête, bordé de dentelle étroite; ce volant avait environ 8 centimètres de hauteur, non compris la tête; il était surmonté de 5 entre-deux brodés, encadrés de chaque côté avec une dentelle étroite. Les robes de mousseline imprimée se garnissent de la même façon : volants ou bouillonnés.

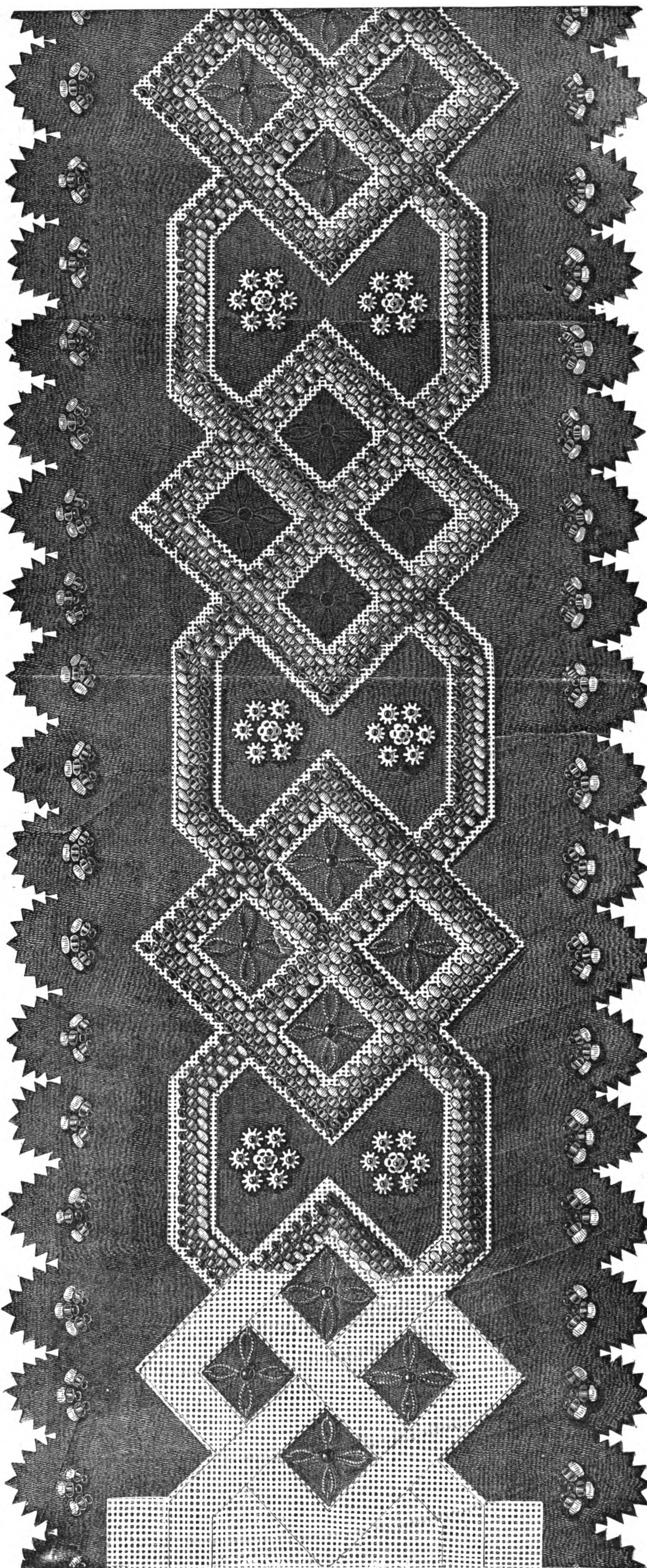
On commence à préparer, pour les robes d'automne, des bordures qui se composent d'application de rubans très-étroits (zéro), fabriqués tout exprès pour cet usage. Ces bordures se font en plusieurs nuances: sur une robe verte, par exemple, elles seront de quatre nuances vertes, commençant depuis le noir; disons en passant que l'origine de ces ornements pourrait bien se trouver dans le n° 21 de la présente année (voir *bordure appliquée*). On pourra les varier de mille façons différentes ; ces rubans sont cousus comme la soutache, et la plupart de nos dessins pourront servir pour exécuter ces bordures.

Le point de chaînette détrônera peut-être la soutache cet automne; nos lectrices peuvent, dès à présent, broder au point de chaînette les robes en étoffe de laine et de soie destinées aux saisons futures. Le dessin en mignardise, placé sur notre dernière planche de patron (voir *garniture de mignardise*), peut être brodé en soie de cordonnet, au point de chaînette; si la soie n'est pas très-grosse, il faudra faire tous les contours doubles. Ce travail s'exécute au métier; il est fort amusant et très-vite fait.

La mignardise, dont ce journal a eu la gloire de doter la France, occupe maintenant plusieurs centaines de métiers; on en a fait pour une somme de cinq à six millions. En ce moment, on fabrique de la mignardise *double*, que nos lectrices trouveront chez M. Leballeur, rue Taitbout, 74. Nous avons publié récemment un entre-deux pour jupon, fait avec cette mignardise *double*, qui se prête à une foule de charmantes combinaisons, pour ornements de lingerie et de vêtements d'été; on la dispose en *grecque* double, — en treillage, en bordure de tous genres.

Encore un mot sur les robes de mousseline blanche: on les garnit aussi avec des entre-deux de dentelle noire; les plus jolis sont interrompus, de distance en distance, par des médaillons, qui semblent ainsi joints par des traits d'union. On pose trois entre-deux, soit droits, soit en ondulations, soit en zigzags pointus; une écharpe, semblable à la robe, est garnie de la même façon.

EMMELINE RAYMOND.



CORDON DE SONNETTE.

LETTRES D'UNE MARRAINE A SA FILLEULE *.

XXII

Lorsque je vous écrivais récemment, ma chère enfant, pour vous mettre en garde contre les suites fâcheuses attachées au défaut de l'engouement, je ne prévoyais pas que les événements me donneraient si vite raison, et se chargeraient de vous faire connaître quelques-uns des inconvénients qui sont inhérents aux actions un peu irréfléchies. Vous avez été charmée par l'esprit original de Mme ***; elle vous amusait, et, ne voulant pas vous avouer à vous-même la cause un peu frivole de l'attrait qu'elle exerçait sur vous, vous l'aviez complaisamment douée d'une foule de qualités qui existaient seulement dans votre imagination : vous commencez à le reconnaître en ce moment. Vous me confiez vos regrets avec la bonne foi et la candeur qui vous caractérisent; puis, extrême en tout, comme on l'est toujours à votre âge, vous vous plaignez d'avoir été trompée, sans réfléchir que vous avez vous-même créé les illusions dont vous avez été dupe. Vous êtes injuste pour votre examie, et aussi pour les personnes que vous aviez négligées afin de vous consacrer tout entière à cette nouvelle relation ; vous accusez la première de légèreté et de sécheresse de cœur, les autres de susceptibilité exagérée.

Si vous n'étiez douée d'une équité naturelle, inflexible, peu disposée à prendre le change, même sur les sujets qui vous concernent personnellement, je ne vous parlerais pas avec autant de franchise, et surtout je ne vous donnerais pas résolûment tort contre tout le monde; mais je sais que vous êtes courageuse lorsqu'il s'agit d'analyser vos sentiments et vos actions, et que vous êtes injuste seulement dans les rares occasions où vous n'avez pas

suffisamment réfléchi, où vous n'êtes pas remontée jusqu'à la source même des incidents sur lesquels vous vous prononcez. Il est doux et facile de se dire, une fois pour toutes, que l'on est impeccable; cela nous évite tout retour désagréable sur nos propres actions, et nous permet de reporter sur les autres les torts dont nous nous plaignons, et dont une bonne partie reviendrait peser sur nous si nous avions le courage que je vous connais, c'est-à-dire celui de nous examiner avec impartialité. Revenons ensemble sur toutes les petites circonstances dont vous m'avez envoyé la relation; je suis certaine d'avance que vous aboutirez à la conclusion que je vous ai indiquée, et que vous conviendrez de vos torts avec franchise.

Après avoir fait connaissance avec Mme ***, vous avez graduellement délaissé la plupart des personnes que vous connaissiez; vous avez vu Mme ***, souvent d'abord, puis vous êtes devenues inséparables; vous vous êtes visitées à toute heure; vos promenades se sont faites en commun; enfin, votre temps a été si complétement absorbé par cette nouvelle relation qu'il a bien fallu négliger toutes celles qui étaient plus anciennes. Peu à peu vous vous êtes aperçue que Mme *** n'était point parfaite. Votre premier tort, en cette circonstance, a été d'espérer une perfection impossible; vous avez reconnu que son esprit s'exerçait volontiers aux dépens d'autrui, et que ceux-là même qu'elle appelait ses amis n'étaient point à l'abri de sa critique, d'autant plus dangereuse que l'intimité lui livrait le secret des imperfections qui échappent aux simples connaissances.

Ici, ma chère Hélène, nous ferons une pause, afin de raisonner en général sur les relations que nous avons avec le monde. L'amitié a ses degrés, tout comme le vice et la vertu. Parmi les personnes que nous connaissons, il en est que nous aimons, d'autres pour lesquelles nous avons un tiède sentiment d'estime, — d'autres encore qui nous plaisent par une certaine disposition d'esprit qui nous distrait et nous amuse; ces dernières, à moins qu'elles ne réunissent la sûreté de caractère à l'agrément de l'esprit, doivent toujours être considérées comme l'*assaisonnement* (excusez cette comparaison un peu culinaire) de l'existence, et il faut se garder d'établir des rapports sérieux sur ces sables mouvants. Une grande vivacité d'imagination s'allie rarement à une parfaite solidité de caractère; et, lorsqu'on s'attache exclusivement à ces personnes, attrayantes, je le veux bien, mais mobiles et légères par la nature même de leur organisation, on ne tarde pas à se trouver isolé, et à regretter amèrement le temps employé à une entreprise aussi difficile que celle de fixer ces êtres insaisissables. Vous venez de l'éprouver : un peu rebutée par les habitudes de moquerie qui sont incurables chez Mme ***, vous avez essayé de lui en représenter les inconvénients; vos observations, si affectueuses qu'elles fussent, lui ont été désagréables; la con-

N° 2. — FANCHON EN TULLE NOIR.

trainte a succédé à l'expansion, et vous êtes en ce moment, sinon brouillées, du moins en voie de cesser de vous voir.

Je n'ai certes pas le dessein de prendre parti pour Mme *** : les caractères pareils au sien me sont essentiellement antipathiques; les esprits toujours prêts à saisir les ridicules, à remarquer les faiblesses, à mettre en saillie les travers d'autrui, sont toujours de petits esprits, et s'allient toujours à de méchants cœurs. Mais je veux dire seulement qu'elle avait le droit de ne point accepter des conseils qu'elle n'avait pas demandés. Vous êtes bien jeune pour entreprendre de corriger les autres, et nous ne pouvons nous arroger cette mission lorsqu'il s'agit de personnes étrangères à notre famille; vous auriez pu, tout au plus, prévenir Mme *** avec douceur, et lui dire qu'il vous était désagréable et pénible à la fois de voir les personnes que vous recevez en butte à des attaques désobligeantes. Quant à corriger ce caractère, l'entreprise était au-dessus de vos forces, et votre deuxième tort en tout ceci est de l'avoir tentée. Ce tort est la conséquence forcée du premier : si vous n'aviez supposé que Mme *** avait des qualités suffisantes pour en faire votre amie, vous n'auriez pas eu avec elle des relations qui, par leur fréquence exagérée, vous ont permis de connaître ce caractère, et vous ont autorisée, à votre point de vue, à essayer de corriger des habitudes qui vous blessaient à juste titre; si vous n'aviez pas agi avec un peu d'étourderie, si vous n'aviez pas multiplié outre mesure vos rapports avec cette dame, vous auriez pu conserver quelques illusions, et prolonger une connaissance qui se serait maintenue agréable, si l'intimité ne vous avait révélé des défauts antipathiques. On avance à pas lents dans l'amitié, et l'intimité doit toujours la suivre au lieu de la précéder, si l'on ne veut s'exposer à des erreurs et à des mécomptes fâcheux.



N° 1. — FANCHON EN TULLE NOIR.

Pendant que vous vous enflammiez pour cette relation nouvelle, vous ne pensiez guère au jugement qui devait être porté sur vous par les personnes que vous délaissiez; ce jugement ne pouvait être favorable, et vous vous en étonnez, vous vous en plaignez, vous accusez ces personnes d'avoir une susceptibilité exagérée! Ma chère Hélène, il faut bien que je répète ici ce que je vous disais tantôt : vous êtes injuste, tant que vous n'aurez pas réfléchi.

La susceptibilité est un grave défaut de caractère qui provient d'une sensibilité ou d'une vanité maladives : dans le premier cas, on voit partout les preuves de l'indifférence que l'on redoute; — dans le deuxième, on suppose toujours des intentions blessantes à tous ceux que l'on connaît. Les actes les plus simples, les paroles les plus insignifiantes, tout est examiné, analysé, passé au creuset; tout se dénature, tout revêt des proportions considérables; on suppute, on commente, on torture les moindres incidents, pour y trouver, ou la preuve des soupçons que l'on a conçus, ou des inductions qui mettront sur la trace d'intentions malveillantes et de sentiments dédaigneux. La susceptibilité, ayant pour point de départ une persuasion erronée, fait constamment fausse route; elle empoisonne tous les plaisirs, toutes les relations que l'on peut former, et constitue un tourment permanent pour ceux qui sont atteints de ce défaut, et pour ceux qui se trouvent en butte à ces tracasseries puériles.

Mais vous êtes dans l'erreur lorsque vous accusez de susceptibilité les personnes qui ont été délaissées par vous; si la susceptibilité est toujours condamnable, c'est parce qu'elle s'exerce toujours à faux. Est-il bien vrai que ceux que vous accusez n'aient eu aucun motif pour s'éloigner de vous? N'aviez-vous pas manifesté des préférences qui ont dû nécessairement froisser leur amitié, ou, tout au moins, humilier leur amour-propre? En un mot, est-il bien équitable de leur reprocher la distance qui vous sépare actuellement, lorsque, de votre propre aveu, c'est vous qui, prenant l'initiative, en avez parcouru la plus grande partie?

Hé quoi! ma chère enfant, vous comptiez avoir en amitié tous les droits, sans accepter la charge des devoirs? Vous espériez pouvoir vous rapprocher ou vous éloigner des personnes que vous connaissiez, selon que cela vous serait conseillé par le caprice du moment? Vous pensiez que ces personnes devaient être toujours disposées à accueillir votre froideur avec indulgence, et que votre retour vers elle serait toujours fêté comme celui de l'enfant prodigue? On peut espérer de rencontrer ces sentiments dans la famille, mais non chez les étrangers. Ils existent là seulement où l'affection est puissante, indestructible et forcément inégale, parce qu'un enfant ne pourra jamais aimer autant qu'il est aimé; mais, lorsqu'il ne s'agit pas d'un père ni d'une mère, on s'expose à de cruels mécomptes en espérant que les torts seront pardonnés, ou qu'ils passeront inaperçus. Les étrangers, étant égaux en droits vis-à-vis de nous, nous donnent, à bien peu

COL IMPÉRATRICE (GUIPURE D'IRLANDE).

d'exceptions près, seulement une affection égale à celle que nous leur portons. Si cette affection se ralentit, celui-là seul qui y a porté la première atteinte est passible de reproches; mais, lorsqu'on répond à la froideur par une froideur égale, on ne peut être accusé de susceptibilité. C'est cependant une accusation semblable que vous énoncez, et, sans tenir compte des causes qui ont provoqué le changement dont vous vous plaignez, vous paraissez disposée à blâmer chez les autres une conduite dont vous avez donné l'exemple. Vous le voyez bien, ma chère Hélène, vous êtes injuste dans cette occasion, et je vous connais assez pour être persuadée qu'en ce moment vous en convenez vis-à-vis de vous-même, et que bientôt vous en conviendrez avec moi. Avant de se plaindre des autres, il faut toujours s'interroger scrupuleusement, afin de rechercher si l'on n'aurait pas démérité de leur affection. En ce qui vous concerne particulièrement, songez que tous les sentiments sont blessés par ces abandons subits : si les personnes que vous connaissez sont capables d'affection, elles ont dû être affligées en se voyant délaissées; si leur vanité seule était en jeu, elles ont été humiliées par vous lorsqu'elles ont constaté la préférence évidente que vous accordiez à Mme ***; ainsi, vous avez dû immanquablement blesser le cœur ou l'amour-propre de ceux que vous avez négligés. Je ne connais qu'un seul cas où des procédés de cette nature n'entraînent aucun inconvénient : c'est lorsqu'il s'agit de personnes qui assistent avec une indifférence parfaite à ces évolutions contradictoires; les indifférents seuls supportent avec placidité ces brusques changements, sans conserver un ressentiment légitime contre le caprice et la légèreté qui ont causé l'abandon, et qui président au retour.

Je sais que notre époque se distingue par une tendance très-prononcée à chercher et à trouver de fort beaux prétextes pour masquer les motifs de certaines actions que l'on ne veut pas se reprocher à soi-même; dans les circonstances où il s'agit de déguiser les raisons égoïstes qui nous font agir, nous sommes extrêmement ingénieux. Je n'ai pas besoin d'ajouter, ma chère enfant, que je ne vous place pas au nombre de ces esprits vaniteux qui ne peuvent s'avouer un tort, et qui s'appliquent à le transformer en une qualité, pour sauver leur amour-propre à leurs propres yeux; je vous signale seulement cette méthode d'invention moderne, et qui procède d'une hypocrisie d'autant plus condamnable, qu'il s'agit, non pas seulement de faire prendre le change aux autres, mais encore de tromper notre propre conscience. J'appelle votre attention sur ce point, afin que vous ne soyez jamais la dupe de ces subterfuges, et que vous conserviez l'habitude salutaire de donner aux actions, même les plus insignifiantes, le nom qui leur appartient. Cette précaution semble puérile, — elle est, au contraire, à la fois importante et efficace : nous sommes organisés de telle façon que le mot nous semble souvent plus effrayant que la chose, et nous nous familiarisons avec celle-ci, lorsque nous avons réussi à la désigner sous un terme plus noble.

Dans la circonstance qui a donné lieu à toutes les réflexions contenues dans cette lettre, les caractères enclins à colorer leurs inclinations à l'aide de prétextes ingénieux justifieraient aisément vis-à-vis d'eux-mêmes leur légèreté et leur sécheresse de cœur, qui leur interdit les affections durables; ils se serviraient, pour tout excuser et pour tout ennoblir, d'un mot fort à la mode aujourd'hui, élastique, se prêtant à toutes les interprétations, représentant tous les motifs que l'on ne peut indiquer, et d'autant plus propre à prendre toutes les significations, qu'il est à peu près impossible de déterminer son véritable sens. Ce mot est l'*idéal :* il résonne bien, il place tout de suite celui qui le prononce dans une sphère exceptionnelle; il confère des droits particuliers aux individus qui, si on veut les en croire, sont atteints de cette noble inquiétude que rien ne peut calmer, de cette soif de l'âme qui ne peut être satisfaite. L'idéal, selon eux, la poursuite de l'idéal, excuse tout, justifie tout : c'est cette poursuite qui interdit les affections durables, qui explique les préférences subites, qui prépare les abandons soudains; c'est à l'idéal qu'il faut imputer les erreurs sans cesse renouvelées, et aussi le mécontentement, les caprices, les exigences, qui, en empoisonnant l'existence de ceux qui les supportent, troublent aussi le bonheur de ceux qui les imposent à leur entourage. Ils essayent vainement d'ennoblir, de diviniser même l'origine de leurs sentiments : l'analyse aboutit toujours à indiquer l'égoïsme le plus aride et le plus absorbant, comme étant la source véritable des tourments qu'ils éprouvent et de ceux qu'ils font peser sur autrui. Ce sentiment est le plus stérile de tous: quand on n'a en vue que sa propre satisfaction, on s'agite sans trêve et sans fruit, et, tout en mécontentant les autres, on n'arrive jamais à se contenter soi-même. L'égoïsme, c'est-à-dire l'*amour de soi*, s'il pouvait être bien entendu, devrait se transformer pour se satisfaire; en se reportant sur autrui, il pourrait rencontrer le calme qu'il poursuit vainement lorsqu'il s'obstine à parcourir la voie qui conduit à un but tout personnel. L'amour de soi est un gouffre qui ne peut se combler, et dans lequel on jette inutilement les sentiments d'abnégation, les devoirs et la seule joie véritable, qui est le sacrifice; on multiplie les efforts, on impose à autrui les charges que l'on ne veut pas porter soi-même; on est exigeant, inique... mais la morale est vengée, car l'égoïsme, toujours plus insatiable, s'augmente de tout ce qu'il prend sur les autres, et les limites qu'il étend servent seulement à donner une intensité plus insupportable à ses désirs et à ses exigences.

Défiez-vous toujours, ma chère Hélène, des grands mots appliqués aux petites choses, car ils sont un leurre et un masque. Avant de vous laisser charmer par leur sens, examinez leur origine et leur but, et consentez à leur accorder le bénéfice de votre admiration seulement si ce but est irréprochable. De nos jours, beaucoup de sentiments mesquins et de passions mauvaises se sont abrités derrière ce mot poétique, contre lequel je veux vous prémunir à cause de l'abus qui en a été fait. L'organisation féminine, si riche, si variée, si multiple, qu'elle contient à la fois toutes les faiblesses et toutes les forces, toutes les petitesses et toutes les grandeurs, possède une noblesse native qui, la mettant en garde contre le mal, l'expose à de grosses erreurs, pour peu que l'on sache évoquer de grandes images qui couvrent de leur ombre des tendances condamnables. Les femmes confondent aisément l'expression avec l'action, et cherchent souvent dans la première la grandeur et la poésie qui peuvent se trouver seulement dans la seconde; l'idéal évoqué par elles, ou par ceux qui ont un intérêt quelconque à les entraîner vers des images trompeuses, est un danger et un mensonge du moment où il s'interpose entre leur entendement et la réalité dans laquelle elles doivent vivre pour leur repos et pour le bonheur de leur entourage. Toute âme véritablement élevée, c'est-à-dire douée de sens poétique, sait trouver la poésie aussi bien dans l'humble brin d'herbe que dans l'arbre gigantesque : elle n'a point de domaine exclusif, pas plus dans l'ordre intellectuel que dans l'ordre matériel; elle est en nous pour peu que nous sachions la comprendre, la reconnaître, et la répandre sur les plus humbles devoirs de notre existence, en les accomplissant au nom d'un sentiment généreux. Mais, lorsque la poésie déserte la sphère de l'action pour se réfugier dans les mots, elle n'est plus qu'un masque servant à cacher des choses qui sont, non-seulement fort positives, mais encore très-positivement condamnables; elle est l'ombre pour laquelle on abandonne la proie; elle énerve le cœur humain en substituant des chimères fades et puériles aux réalités saines et fortifiantes parmi lesquelles il doit chercher sa force et sa satisfaction; en un mot, elle abaisse au lieu d'élever, du moment où l'on veut y trouver une excuse pour des sentiments égoïstes. C'est là ce qui devra vous servir de pierre de touche. Examinez toujours avec soin le but vers lequel vos aspirations et vos inclinations vous entraînent : si vous ne pouvez l'atteindre qu'au prix d'un dommage quelconque subi par autrui, revenez résolûment sur vos pas, car le but est mauvais. Quelle que soit l'apparence dont votre imagination l'a revêtu, soyez certaine que vous êtes dupe d'un mirage; rien de ce qui appartient au mal, dans l'ordre moral, ne saurait être doué de beauté dans l'ordre intellectuel, et ceux-là seuls qui cherchent volontairement l'erreur peuvent consentir à accepter des situations que leur conscience repousserait si on ne les désignait par des termes qui plaisent à leur imagination et qui flattent leur vanité.

EMMELINE RAYMOND.



LE DÉMON DES PRAIRIES*.

Suite.

XI

LE VIEUX BOB.

L'attaque des Indiens avait été pour Baumann comme un rêve. Déjà, dès la première apparition des sauvages, il avait commencé à voir se réaliser les idées qu'il s'était faites de la vie des prairies, et, depuis ce moment, son esprit avait été de plus en plus excité par l'imprévu des événements. Le charme même qu'il trouvait dans cette surexcitation semblait lui ôter tout sentiment du danger. Lorsqu'une partie des Indiens escalada les chariots et se précipita comme une troupe de démons dans l'intérieur du retranchement, lorsqu'en même temps, au dehors, les sauvages firent une nouvelle attaque, et que la faible phalange des blancs, entourée de tous côtés, rompit ses rangs pour se livrer à des combats singuliers où chacun défendit chèrement sa vie, Baumann avait saisi son fusil par le canon, et, se servant de la crosse comme d'une massue, il s'était précipité au plus fort de la mêlée. Pendant quelques instants, cette arme terrible avait fait autour de lui un large cercle; — mais bientôt, saisi par les pieds, il fut renversé, et, dans la chute, sa tête ayant violemment porté contre un cercle de roue, il perdit connaissance.

Lorsqu'il revint à lui, de hautes herbes lui frôlaient les joues; il ressentit à la tête une douleur cuisante, et y porta aussitôt la main, avant de pouvoir se rendre le moindre compte de sa position. Il comprit qu'on lui avait posé un mouchoir mouillé sur le derrière de la tête, qui reposait mollement sur une couverture roulée; en même temps il aperçut une grosse tête barbue qui se pencha sur lui et le considéra quelque temps. « La machine à penser s'est-elle de nouveau remise en marche? » dit en allemand une voix à Baumann. « Tâchez de vous lever, et voyons où en sont les forces. — Tous les crânes n'offrent pas la même résistance, et il y en a beaucoup qui, à partir d'aujourd'hui, ne penseront plus. » Celui qui parlait ainsi serra convulsivement les lèvres et prit Baumann par le bras pour l'aider à se relever. — Ce dernier y parvint sans peine, et jeta un regard rapide autour de lui. — A deux pas coulait un frais ruisseau, à travers les rochers et les broussailles près desquels il était étendu. Son regard fut pour l'homme qui se tenait à ses côtés et qui le considérait attentivement. « Me reconnaissez-vous? » lui demanda celui-ci en lui faisant un signe d'amitié.

« Oui, je vous ai déjà vu quelque part, » répondit Baumann, dont les idées n'étaient pas encore très-nettes. « C'est vous qui êtes le vieux Bob. — Mais, » s'écria-t-il aussitôt comme si un éclair traversait son esprit, « mon Dieu! qu'est devenu le convoi?

— Allons, n'y pensez pas pour le moment, — vous ne le saurez que trop tôt, » répliqua le vieillard en fronçant les sourcils; « laissez-moi examiner votre blessure. » Il défit le mouchoir, et sonda du doigt la plaie, tandis que Baumann laissait échapper un cri de douleur : « Très-bien, très-bien, » dit-il; « demain on n'y verra presque plus rien; vous pouvez remercier le bon Dieu; — vous vous en êtes tiré encore à assez bon marché. » Puis, s'asseyant à quelques pas du jeune homme, il se mit à regarder couler l'eau. Baumann avait suivi des yeux sa gigantesque personne. Il commençait à se rappeler distinctement les derniers événements, et vingt questions se pressaient sur ses lèvres. Alors seulement il réfléchit que son interlocuteur venait de lui adresser la parole en allemand. — Comment se faisait-il qu'il retrouvât sa langue maternelle dans le désert de la Prairie, au milieu des sauvages et dans la bouche d'un homme qui, d'après son extérieur, ne semblait pas avoir jamais dû être en rapport avec le monde civilisé?

« Ne pouvez-vous donc me donner aucune nouvelle du sort de l'expédition, vieux Bob? » demanda le jeune Allemand après quelques instants de silence.

« Tous morts, scalpés ou prisonniers, » répondit le vieux d'une voix rauque et sans détourner les yeux de leur direction. « Je ne crois pas qu'un autre que vous ait pu échapper; et, quand même il y serait parvenu, il ne sortirait pas vivant de la Prairie. »

Baumann appuya ses deux mains à terre, comme pour essayer de se lever; ses yeux s'ouvrirent démesurément, et il resta quelque temps ainsi, terrifié et sans voix.

« Eh quoi! » s'écria-t-il enfin; « tous massacrés? tous, dites-vous, — tous, Bob? — Voyons! parlez, pour l'amour de Dieu!

— Tous tués ou prisonniers, » répliqua le vieillard, tandis que ses lèvres se contractaient douloureusement, « et les morts sont plus heureux que les vivants. Il vaut mieux voir tout de suite les choses telles qu'elles sont. — Il aurait pu cependant en être autrement, » continua-t-il en laissant retomber sa tête, « si ce fou de vaguemestre n'avait pas été là, ainsi que la troupe de ces maudits Apaches. — Les Comanches ne sont pas méchants, et j'en serais venu à bout. »

— Ainsi donc, il y en a qui vivent encore? » dit Baumann en se sentant un peu moins oppressé. « Tant qu'on vit, on peut espérer! Peut-être pourrez-vous me dire ce que sont devenues les deux personnes auxquelles vous avez parlé au bivouac, » demanda-t-il en se levant et en s'approchant du vieillard.

« Le vaguemestre est resté étendu parmi les morts; quant à l'autre gentilhomme, je l'ai aperçu parmi ceux qu'on avait garrottés; mais je ne saurais vous dire s'il sera abandonné aux Apaches, ou bien s'il est destiné à devenir esclave des Comanches. — C'est pourtant ce que j'éclaircirai bientôt.

— Et comment se fait-il que je vive et que je sois libre? » demanda Baumann avec animation.

Bob leva lentement les yeux sur lui, et tout son visage rayonna : « Parce que le Seigneur n'abandonne jamais un Allemand. — Voyez-vous, tandis que j'étais assis auprès de votre feu, dès que vous m'avez adressé la parole, j'ai reconnu que vous étiez Allemand. Il est difficile qu'un de vos compatriotes ne se trahisse pas ici par son accent. Je vous aperçus de nouveau lorsque les Peaux-Rouges se lancèrent contre votre retranchement. — Chiens d'Apaches! » s'écria-t-il en s'interrompant et en levant au ciel son poing entouré de larges bandelettes de cuir, tandis que ses yeux étincelaient de colère, « mais le démon des prairies s'abattra au milieu de vous, et votre châtiment sera tel qu'on en parlera longtemps encore après la mort du vieux Bob. »

Il se remit à considérer en silence l'eau du ruisseau, et passa lentement sa large main sur ses yeux.

« Allons, voyons! pourquoi me gâter ce pauvre petit moment de bonheur? » dit-il, « voici comment s'est passée la chose. Les Comanches connaissent parfaitement *Poing-de-fer*, c'est le nom qu'ils m'ont donné; j'ai chassé et vécu avec eux depuis que j'ai quitté le Missouri. Je leur ai appris à craindre mon poing, mais j'ai su aussi leur rendre service par mes conseils, alors que leur pauvre imagination leur faisait défaut, et ils m'ont écouté dès qu'ils ont vu que mes intentions étaient bonnes. — Les Comanches n'auraient pris de la caravane que ce dont ils avaient besoin. — Peut-être même auraient-ils fait main basse sur le tout, car ils

* Voir les n°s 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 24, 25, 26 et 28.

sont dans un dénûment absolu, et ils n'ont pas reçu ce qui leur revient des États-Unis, mais il n'y aurait pas eu un seul homme tué s'il n'avait pas fallu du sang aux Apaches, à ces loups affamés; et pourtant Tchohpee, le chef des Comanches, aura sans doute réfléchi à ce que je lui avais dit, alors même que les Apaches commencèrent la boucherie. Je l'ai vu au milieu de cet affreux carnage défendre et protéger les blancs. Les Comanches venaient au secours de ceux qui s'échappaient et que les Apaches poursuivaient. Sans cela, il est probable qu'il ne se serait pas échappé un seul de vos compagnons, et c'est sans doute aussi à cela que vous devez la vie. En arrivant sur le lieu de la lutte, où tous vos compagnons étaient déjà hors de combat, je vous vis étendu à terre au milieu des chariots. Je vous pris sur mes épaules, courant malheur au premier Apache qui tenterait de m'arrêter. — Mais, dans leur avidité, ils s'étaient déjà tous jetés sur les voitures, et les rangs des Comanches s'ouvrirent devant moi. » Tout à coup le vieillard s'arrêta comme frappé d'une idée soudaine. « Parbleu! j'en étais sûr! » s'écria-t-il au bout de quelques secondes; je savais bien que j'avais quelque chose à vous demander, et je l'avais pourtant oublié! » Il se remit de nouveau à fixer ses yeux à terre, tandis que Baumann, assis à côté de lui et agité par les sentiments les plus divers, n'osait interrompre son silence.

« Dites-moi, » lui demanda enfin le vieux trappeur, tandis que sa figure s'éclairait et s'assombrissait tour à tour, pourriez-vous m'apprendre quelque chose de ce singulier gars qui s'est mis à insulter et railler les Apaches, comme s'il était à l'abri des flèches, qui m'a traité d'oncle Bob, ni plus ni moins que si nous nous connaissions depuis plus de cent ans, et qui enfin a été saisi et emporté par le chef des Apaches comme un agneau par un loup? »

Baumann raconta ce qu'il savait sur le jeune homme. Il dit comment il avait fait partie de l'expédition en qualité de vaquero; comme quoi, ensuite, il avait disparu tout à coup, et il ajouta que c'était lui, enfin, qui le premier était venu annoncer à l'expédition l'arrivée des Apaches.

Le vieillard se frappa le front: « Je ne m'étais donc pas trompé dans mes suppositions. Mais comment cela peut-il se faire? Il faut qu'il se soit passé de singuliers événements là-bas. — C'était une jeune fille que vous avez prise pour un garçon, et elle avait raison de m'appeler son oncle. Elle est en effet ma nièce, puisqu'elle a épousé le fils de mon frère, qui l'a ramenée avec lui de Californie jusque dans le Missouri. C'était un démon, qui mettait tout en l'air; elle avait appris l'allemand, l'anglais, l'espagnol. — Elle ne pouvait quitter son mari d'une minute; — et maintenant la voici qui, sous des habits d'homme, m'apparaît en pleine prairie comme tombée du ciel. — Ma foi, un plus fin que moi aurait hésité aussi à la reconnaître. — En attendant, ce n'est pas en vain qu'elle aura imploré le secours de son oncle, » continua-t-il en fronçant le sourcil. — « Commençons d'abord par la retrouver, et puis nous règlerons notre compte avec les Apaches. »

Les paroles de Bob offraient moins d'intérêt à Baumann que ce mystérieux vieillard lui-même. — Joseph n'était qu'une femme travestie! Cette nouvelle lui expliquait bien les choses; mais qu'était-ce que cet homme singulier que les Indiens appelaient Poing de fer? — Déjà, dès sa première apparition au campement, alors qu'il était venu tranquillement s'asseoir auprès du feu, son apparition subite avait frappé le jeune Allemand. Il l'avait vu ensuite s'opposer seul à toute la troupe des Indiens, et, comme un prophète de malheur, les menacer de désastres, de destructions; il venait, à l'instant même, de lui entendre prononcer contre les Apaches des paroles de malédiction, comme si un mot de ses lèvres suffisait pour en réaliser l'effet. — Enfin, n'était-ce pas le même personnage dont la légende l'avait frappé d'étonnement? — Les Indiens ne juraient que par lui, et maintenant il se disait Allemand, et parlait de la contrée du Missouri comme de son pays.

« Vous m'avez sauvé la vie et conservé la liberté, » lui dit Baumann, après quelques instants de silence. « Je ne vous en témoignerai pas maintenant toute ma reconnaissance.

— Et ce ne serait vraiment pas le moment, » répliqua celui-ci en l'interrompant; « le service qu'un homme rend un jour à un autre, il peut lui-même en avoir besoin le lendemain.

— Je désirerais pourtant vous serrer la main, devenir votre ami, et faire avec vous plus intime connaissance.

— C'est-à-dire que vous voudriez bien savoir ce que c'est que le vieux Bob, qui erre dans la prairie comme un bison solitaire, et paraît s'occuper plus des Peaux Rouges que des Blancs. — C'est bon, c'est bon, » continua-t-il, « je sais bien que vos intentions sont bonnes. Peut-être même un jour me connaîtrez-vous à fond; car, on a beau faire, il vient toujours un moment où le cœur humain aime à s'alléger de ses secrets; — mais ce temps n'est pas encore venu. — Pour le moment nous avons à penser à autre chose. »

Sa figure s'assombrit, et il suivit des yeux le cours du fleuve. « Voici la rive de l'Arkansas; nous n'avons qu'à la suivre, et dans trois jours nous serons arrivés au fort d'Atkinson. Vous y attendrez le retour de la malle-poste. Si l'argent vous manque, je me fais fort de vous en procurer suffisamment pour regagner Indépendance. » Il se tourna vers le jeune homme, comme pour attendre son assentiment.

« Et que deviendra mon ami Green, qui est tombé au pouvoir des Indiens? » dit Baumann inquiet. « Je ne puis pourtant pas revenir sans avoir fait tout mon possible pour avoir de ses nouvelles, et pour tenter de le délivrer? Pensez-vous apprendre quelque chose sur son sort?

— Peut-être. Mais si vous comptez sur moi pour vous renseigner, cela pourra durer longtemps, » répondit le vieux avec un air railleur. « Nous n'avons pas ici de service de poste. Quant à moi, on sait rarement la veille où je serai le lendemain. Celui qui veut connaître quelque chose ici doit chercher lui-même.

— Soit, je suis prêt à tout, » dit Baumann. « Tout ce que je demande, c'est de retrouver mes forces. Si vous entrevoyez quelque voie de salut, n'offrirait-elle qu'une chance sur cent, veuillez me l'indiquer. — Nous nous étions juré amitié réciproque; nous nous étions promis de partager tous les dangers, et je ne veux pas qu'il ait des reproches à m'adresser. »

Bob ne répondit rien. Il se contenta de regarder fixement le jeune homme.

« Je n'attendais guère moins de vous, lui dit-il. « Eh bien, soit, si vous êtes décidé à risquer votre peau et votre tête pour sauver celle de votre ami, suivez-moi, et je pense que nous pourrons venir à son secours avant même que les Peaux Rouges aient le temps de se réjouir de leur prise.

— Ainsi, c'est dit, » continua-t-il en serrant la main que Baumann lui tendait et en se levant lentement. « Pour le moment, ce que vous avez de mieux à faire, c'est de dormir jusqu'à la tombée de la nuit. Les Indiens, j'en suis sûr, rôdent encore autour de nous comme des oiseaux de proie qui s'acharnent à un os jusqu'à ce qu'il n'y reste plus trace de chair. — Nous nous mettrons en route dès que la lune se montrera. — Ainsi donc, reposez-vous pour reprendre des forces. — Vous me verrez revenir quand il sera temps. »

Puis, remontant le long de la rive, il disparut bientôt derrière un buisson.

Baumann revint s'étendre à l'endroit où Bob, avec une tendre sollicitude, lui avait préparé un lit de mousse, et ne tarda pas à s'endormir profondément.

La lumière du jour se confondait déjà avec la lueur bleuâtre de la lune qui montait à l'horizon, lorsque Baumann se sentit secoué par une main vigoureuse et se réveilla. Son sommeil avait été profond; mais, à son réveil, il sentit ses forces revenues, et tout son corps frais et dispos. Près de lui, Bob examinait une légère carabine, que Baumann reconnut aussitôt pour la sienne. « Tout est en ordre, sauf la crosse dont le lustre est un peu endommagé, mais nous pouvons nous en passer pour l'instant, » dit Bob en tendant l'arme à Baumann, « et voici pour votre tête un objet dont elle a grand besoin. » C'était un chapeau qui probablement avait appartenu à un des gens du convoi; Baumann l'enfonça sur sa tête, et le disposa de manière à ce qu'il pût maintenir les bandages qui enveloppaient sa blessure. « Les Peaux-Rouges ont complétement disparu, » ajouta le vieux Bob; autant que je les connais, nous les retrouverons au dernier endroit où ils se sont arrêtés pour faire paître leurs bestiaux, — car leur mauvaise conscience, ainsi que la crainte du démon des prairies, les empêchera de retourner au fort. D'ici là, nous avons une longue marche à faire. Mais partons, » dit-il, en roulant la couverture qui avait servi à Baumann, « nous trouverons plus loin tout ce dont nous avons besoin. »

Bob se mit à marcher en avant, perdu dans ses réflexions; de temps en temps il ralentissait ses grandes enjambées pour permettre à son compagnon de le suivre. Quant à celui-ci, le mouvement rendit toute leur élasticité à ses membres engourdis, et bientôt il sentit naître en lui ce sentiment d'indépendance et de fierté qui charme le trappeur au milieu des vastes solitudes de la prairie. « L'homme est bien petit dans cet infini, et pourtant il se sent bien fort, » dit-il enfin à Bob.

Le vieillard approuva de la tête ces paroles. « Vraiment, » dit-il, « éprouvez-vous déjà ce changement? Faites-moi seulement une course de trois mois dans la Prairie, et vous verrez si vous ne préférerez pas notre état à tout autre. Pas de préoccupation, pas le moindre souci; — quiconque a voulu quitter la Prairie y a laissé la moitié de son cœur et n'a jamais pu goûter la société des autres hommes. »

En parlant ainsi, Bob redressait sa robuste taille, et ses yeux plongeaient de tous côtés sur les hautes herbes.

« Est-ce là le charme qui vous retient en ces contrées et vous attache à des sauvages auxquels il est difficile de donner le nom de créatures humaines? »

Le vieillard secoua la tête. « Ce n'est pas le moment de causer longuement, et il vaut mieux... » — Il s'arrêta subitement et avança la tête, en fixant un point éloigné. « Marchez derrière moi sans me perdre de vue, » dit-il après quelques secondes; puis, se baissant à terre, il fit du geste signe à son compagnon d'en faire autant. « Il y a là-bas une créature vivante; ce n'est point un animal, et pourtant il me semble étrange que ce puisse être un Indien. Nous verrons bien. — Faites comme moi. »

Il se mit à ramper à terre, et ce fut avec un certain battement de cœur que le jeune Allemand se glissa derrière lui, en suivant tous ses mouvements.

A environ cinquante pas plus loin, grâce à la fraîcheur du ruisseau, s'élevaient quelques arbrisseaux et petits peupliers qui rompaient l'aspect monotone des prairies. En s'en approchant, Baumann lui-même crut voir un léger mouvement s'y produire. Son compagnon, en retenant son souffle et glissant comme un reptile au milieu des herbes, se dirigea en ligne droite vers l'objet suspect. Mais à peine avait-il atteint les premiers arbustes qu'une branche morte se brisa sous le poids de son corps avec fracas, et l'herbe commença à s'agiter de plus en plus. Le vieillard se redressa brusquement; mais aussitôt, à quelques pas de lui, surgit une autre figure qui fit un bond en arrière, et on entendit le bruit d'un chien de fusil qu'on armait. « Approchez! canailles d'Indiens, et vous serez bien reçus, » dit une voix; mais le reste des paroles se perdit dans l'exclamation de surprise et l'éclat de rire que poussa tour à tour le vieux Bob.

« C'est Bill, c'est Dutch Bill, aussi vrai que je vis! » s'écria Baumann qui s'était relevé ainsi que son compagnon. Aussitôt les canons de fusil s'abaissèrent des deux côtés, et l'individu surpris s'avança lentement au-devant d'eux, en se tenant toutefois encore sur ses gardes. « Comment, vous ne me reconnaissez pas, Bill? » lui dit le jeune Allemand, et il tendit la main au vaquero qui la serra avec effusion, puis considéra le vieux chasseur et jeta un regard au loin, comme s'il cherchait encore quelqu'un. « Oui, c'est bien vous, » dit-il; « je vous reconnais, bien que je n'aie que les Indiens en tête; — mais où est M. Green?

— Malheureusement Green n'est pas avec nous, et je crains qu'il ne soit en plus mauvaise compagnie, » répliqua Baumann. « Mais nous le sauverons, ou du moins nous ferons pour cela tout ce qui est possible. Voici l'homme qui nous aidera à l'arracher aux Indiens. — Vous devez reconnaître Dutch Bill, » dit-il en se tournant vers Bob, « c'est le vaquero du convoi et un brave cœur.

— Vous avez choisi un mauvais endroit pour vous cacher, » dit Bob en secouant énergiquement la main du vaquero. « Sachez qu'après une attaque comme celle d'aujourd'hui, personne ne passe devant un endroit un peu abrité sans se rendre compte de ce qu'il contient. — Je me réjouis du reste de vous voir échappé au massacre.

— Je ne sais trop si je dois en être satisfait, » répondit le vaquero dont la figure s'assombrit, « et pourtant je n'ai pu faire autrement. — Lorsque ce maudit Indien s'empara de mon cher Joseph, de cet enfant que j'adorais, et que je vis que tout secours devenait impossible, je sentis tous mes membres défaillir. — Je m'empressai de tirer sur l'Indien, mais les jambes me firent défaut, et, quand toute la horde se précipita sur nous, il me sembla que tout tournait autour de moi. Tout ce que je me rappelle, c'est que je me glissai sous les chariots pour échapper au massacre, et qu'ensuite je tombai dans une crevasse du sol, où je perdis connaissance. Quand je revins à moi, je parvins, après plusieurs tentatives infructueuses, à sortir de cette crevasse et à gagner le ruisseau. C'est là qu'assis sur un petit tertre, je me demandai longtemps si j'étais bien toujours ce même Dutch Bill qu'on connaît à Utah, en Californie et à Santa-Fé, qui a déjà quatre fois tenu tête aux Indiens. Si je n'avais été si abattu, je serais revenu sur mes pas; — mais, quelques instants après, j'entendis au loin des hurlements; — je n'en ai de ma vie entendu de pareils qu'une seule fois; mais ce sont de ceux qu'on n'oublie pas. Je compris aussitôt que, de tout le convoi, il ne restait plus d'intact que ma peau. Si c'était les armes à la main que je fusse parvenu à me frayer un chemin, je n'aurais aucun remords, tandis que maintenant je ne puis avoir assez de malédictions pour ces maudits nerfs qui m'ont laissé faillir au beau moment. — Appelez-moi comme il vous plaira, » dit-il en enfonçant son chapeau sur sa tête, « mais je n'ai pu faire autrement. Tout cela, c'est la faute de Joseph! — Ensuite, j'ai remonté le ruisseau jusqu'ici, où je me suis caché pour attendre la nuit, afin de ne pas tomber inutilement entre les mains des Indiens. Mais il m'a été impossible de me reposer, tant l'idée de ma fuite honteuse me bouleversait; et maintenant, voyons; le massacre est-il vraiment aussi complet que vous me le dites?

— Nous en parlerons plus tard, » répliqua Bob. « Le principal, pour le moment, est de savoir si vous sentez vos forces revenues, ainsi que votre courage. Nous pourrons en avoir besoin. »

Un cri de douleur s'échappa de la poitrine de Bill, qui jeta son chapeau à terre.

« Encore une question comme celle-ci, et je m'envoie une balle dans la tête! — Après tout, » dit-il, « chacun maintenant a le droit de me faire cette question, lâche que je suis!

— Voyons, » dit Bob, « je n'ai nullement eu l'intention de vous blesser. Ce n'est pas la première fois qu'au moment d'une extrême surexcitation, j'ai vu subitement faiblir des gens bâtis comme des colosses. Cela tient à l'air des prairies. Quand les forces manquent, il est tout naturel que le courage disparaisse également.

— Oui, mais mes forces sont revenues, » s'écria Bill; « quant à mon courage, je saurai le montrer quand l'occasion en viendra.

— C'est bien, » répliqua Bob. « Partons donc, car nous avons bien du chemin à parcourir avant d'atteindre les Indiens, et de pouvoir rejoindre nos malheureux compagnons. »

Bill reprit son chapeau et rejeta sa carabine sur son dos.

« En avant donc, et gare aux Indiens! Si nous ne les exterminons pas tous jusqu'au dernier, ce ne sera pas ma faute. »

O. RUPPIUS.

(La suite prochainement.)



PROCÉDÉ POUR DESSINER SUR ÉTOFFES.

On nous demande d'indiquer un moyen peu coûteux pour reporter nos dessins sur toutes les étoffes, laine, soie, velours, piqué, mousseline, etc.; voici les détails de cette opération très-simple :

On calque l'un de nos dessins sur une feuille de papier; on pique régulièrement tous les contours avec une aiguille fine; on enlève ensuite toutes les ébarbures du papier, en passant dessus avec une pierre ponce très-fine, ou bien avec du papier de verre. On place sur une table l'étoffe sur laquelle on veut dessiner, et l'on attache le dessin sur l'étoffe, en employant quelques épingles; on prépare une *poncette* ou tampon de feutre ou de drap (on peut remplacer la poncette par un morceau d'amadou), et avec ce tampon l'on étend sur tous les contours du dessin qui a été *piqué* une couche légère de poudre impalpable de bitume de Judée, en frottant doucement. Moins il y a de poudre, plus le dessin est clairement rendu. On enlève lé-

gèrement le dessin, on place un papier fin sur l'étoffe, on y promène un fer à repasser d'une chaleur moyenne.

Le bitume de Judée se vend chez tous les pharmaciens et chez les marchands de couleurs.

On peut remplacer cette poudre par un mélange de gomme arabique et de sucre réduits en poudre. Si l'on dessine sur une étoffe blanche ou de nuance claire, ou mêle du bleu de Prusse ou de l'indigo avec la poudre blanche.

SIROP DE CERISE.

Recette communiquée par une abonnée de Grenoble :

On prend des cerises aigres de Montmorency ou des griottes dont on ôte les noyaux et les queues. Cette opération faite, on écrase ces fruits le plus qu'il est possible, soit au moyen d'un pilon dans un mortier, soit avec les mains tout simplement. On met le jus ainsi obtenu avec la pulpe des fruits dans un vase de terre, soit à la cave, soit dans tout autre endroit frais, et on laisse fermenter. Lorsqu'on sent une odeur vineuse comme celle qui s'échappe des cuves après la vendange, on peut filtrer au papier. Il ne faut pas craindre de laisser en fermentation jusqu'à ce qu'il se forme à la surface quelques légères moisissures qu'on enlève ensuite. (Il faut environ de 5 à 6 jours.)

Pour 1 kilogramme de jus on met 1750 décagrammes de beau sucre cassé en morceaux de moyenne grosseur, et le tout dans une bassine de cuivre non étamée. Généralement, lorsque le sirop bout, le sucre est dissous; il ne faut pas le laisser bouillir plus d'une à deux minutes; on retire sa bassine et l'on met en bouteilles.

Ce sirop peut se conserver plusieurs années moyennant la fermentation qu'on a fait subir aux fruits et la quantité de sucre que j'indique ; il ne se cristallise jamais.

La fermentation est nécessaire pour filtrer au papier.

P. S. Il faut mettre sa bassine sur un feu de charbon de bois (très-vif), de manière à arriver vite à l'ébullition.

EXPLICATION DE LA CLEF DIPLOMATIQUE.

Bouts-rimés.

CHARITÉ.

Enfant au sourire vermeil,
Quand la triste et froide misère
Rêve un doux rayon de soleil,
Va réaliser sa chimère;

De l'aumône sème les fleurs,
De l'orphelin sois la marraine,
Du pauvre va sécher les pleurs,
En saint amour change sa haine.

De ce bien qu'on nomme l' espoir
Sois dispensatrice à toute heure;
Que ton œil bleu soit le miroir
Où la sérénité demeure.

Dis au malheureux : Me voici;
Au nom du grand maître des choses
Je viens alléger ton souci,
Je viens t'apporter quelques roses.

POURQUOI?

Pourquoi ce gros père vermeil
Va-t-il toujours criant misère?
Pourquoi voit-on sous le soleil
Si peu de vrai, tant de chimère?

Pourquoi la boue auprès des fleurs?
Du monde pourquoi la marraine
L'a-t-elle baptisé de pleurs?
Pourquoi le mal? Pourquoi la haine?

Pourquoi l'horloge de l' espoir
Sonne-t-elle si peu son heure?
Pourquoi la glace du miroir
Dit-elle que rien ne demeure?

Pourquoi?... Pourquoi?... Eh bien, voici :
Parce qu'auprès de toutes choses
Le ciel a placé le souci
Pour faire apprécier les roses.

ROGER BONTEMPS.

Rubicond, frais, gras et vermeil,
Je nargue tristesse et misère;
Tous mes jours sont jours de soleil,
Chagrin, tu n'es qu'une chimère.

Sous mon berceau tressé de fleurs
Je n'ai reçu de ma marraine
Ni place en mes yeux pour les pleurs,
Ni place en mon cœur pour la haine.

Gaîté, santé, sourire, espoir,
Sont les images qu'à toute heure
Reflète le coin de miroir,
Seul ornement de ma demeure.

Or ma recette, la voici :
C'est de savoir en toutes choses
Du sol arracher le souci
Pour ne cultiver que les roses.

FABLIAU.

Un bel enfant au visage vermeil
Frappait du pied, pleurait, criait misère:
Il voulait prendre un rayon de soleil,
Et sous sa main s'effaçait sa chimère.

Par des joujoux, des bonbons et des fleurs,
Papa, maman, et nourrice, et marraine,
Voudraient en vain faire tarir ses pleurs;
Sa colère est l'image de la haine.

Le père alors lui dit : Ton fol espoir
Va te causer des regrets tout à l' heure,
Car ce rayon donnant sur le miroir
N'y sera pas bien longtemps à demeure.

Il disparut en effet, et voici
Comme ici-bas on voit l'abus des choses
Nous amener à cueillir un souci
Sur le sol même où fleurissent nos roses.

Edme SIMONOT.



Il est impossible de placer les renseignements que l'on nous demande *dans le numéro suivant immédiatement* les lettres qui nous sont adressées; ce renseignement se trouve quelquefois dans le deuxième, et toujours dans le troisième numéro paraissant après la réception des lettres.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Espérant une bonne et prompte réponse. Nous avons publié, depuis quelques semaines, au moins quatre alphabets; la dernière planche de patrons contenait encore un alphabet gothique; nous avons dit plusieurs fois qu'il était impossible de publier des initiales; celles des draps sont brodées droites, soit au milieu du bord supérieur, soit à l'un des coins; les chiffres se trouvent joints à l'alphabet du n° 19. — *N° 1434, Mme d'E.....* Un peu d'érudition ne nuit pas. Je remercie notre bienveillante abonnée; le journal lui a dit avant moi qu'elle avait parfaitement deviné le logogriphe. — *N° 9358, baronne de V., à Gênes.* Nous n'avons jamais publié de patrons réduits au seizième; lorsque les différentes parties d'un patron ont dû être repliées, un dessin reproduit en petit (au seizième) la forme du patron de grandeur naturelle, qui se trouve sur la même planche ; ce dessin n'est point le patron; il figure sur la planche, par luxe de précaution, afin que l'on puisse se rendre compte de la *physionomie* de chaque partie du patron ; 2° les cols *épais* seuls sont imperceptibles; les cols en dentelle et autres ont la forme que nous indiquons; 3° il est bien difficile, sinon impossible, d'indiquer d'avance le prix de chaque chapeau ; ce prix dépend de la qualité des objets employés, dentelle, plumes, etc. ; rien n'est plus aisé que de demander le prix à Mme Aubert, ou de lui fixer soi-même la somme que l'on veut dépenser ; pour 35 francs on a un fort joli chapeau, non pas, sans doute, orné d'une plume coûtant 25 francs, mais élégant et seyant. Mille remercîments pour cette gracieuse lettre. — *L. J., née de K.....* On ne fait pas de mignardise en laine ; cela est impossible à cause des picots. Le cachemire d'Écosse coûte, selon sa finesse, de 3 fr. 50 cent. à 11 et 12 fr. Il me serait difficile d'exprimer le plaisir que me causent ces bonnes lettres. J'ai remis à qui de droit la lettre incluse dans la mienne. — Mme *Laure M.....* Nous avons publié récemment le procédé employé par les dessinateurs sur étoffe. Nous allons publier le patron d'une veste plus nouvelle que la veste zouave. L'alun est un sel neutre, formé par la combinaison de l'acide sulfurique avec l'alumine. — *X. M.* La question n'est point sérieuse ; j'y répondrai cependant : on attache les fichus avec des épingles; on est libre pourtant d'employer des clous et un marteau. — Mme *A. L., à Brest.* Les lignes des patrons étant fort nettes et différentes pour chaque objet, il est aisé de les suivre. Quant au changement que l'on nous conseille, il décuplerait nos frais; la dépense du papier à elle seule serait loin d'être insignifiante; puis on oublie les frais d'impression et les frais de poste. Quant au deuxième conseil, nous répondrons que nous sommes forcés de tenir compte du goût du public. — *Lettre sans signature.* Impossible de créer une garniture pour robe de mousseline blanche, qui ne soit ni des volants, ni des plis, ni des bouillonnés; impossible de mettre sur cette robe une ruche *chicorée.*

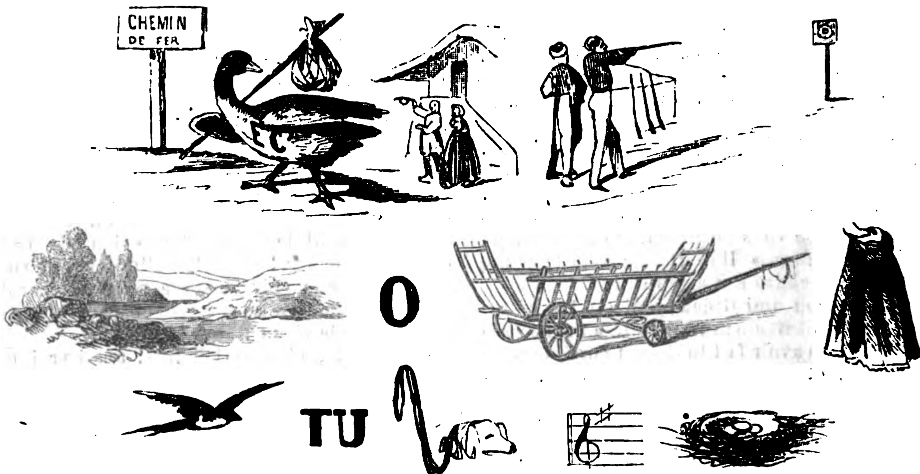
N° 1508, Mme *E. Des.....* Ma chère filleule peut parfaitement porter le chapeau tel qu'elle l'indique, c'est-à-dire avec les rubans verts. J'approuve beaucoup la combinaison du devant brun, pour la robe dont j'ai l'échantillon sous les yeux ; la largeur sera, pour le bas de la robe, celle d'un lé de taffetas; elle diminuera graduellement vers le corsage ; celui-ci aura également un plastron brun. Nous publierons prochainement des dessins de robes d'enfants. Quant aux retards d'un ou deux jours, il faut réclamer à la poste. — *N° 8385.* Nous avons publié, dans le n° 18 de la présente année, les patrons de mantelets d'été ; nous ne pourrons revenir à ces objets que vers la saison d'hiver. — *N° 9398.* Voilà une lettre dont je suis bien fière, et je n'aurai garde d'oublier celle qui me l'a écrite. La robe sera fort bien, brodée au point russe ; mais, hélas! je dois avouer que, malgré mes efforts, il m'a été impossible de lire un mot, essentiel cependant, pour comprendre la combinaison sur laquelle on me demande mon avis : *la jupe, au lieu d'avoir un ourlet*, m'écrit-on, serait..... ici se trouve placé le mot en question, le mot important que je ne puis lire ; comment faire ? J'ai bien envie d'envoyer mon approbation *en blanc ;* il me semble impossible qu'une mère si sensée, si spirituelle, n'ait un goût parfait. Nous recevons journellement bien des compliments à l'adresse de M. Simonot, et je suis toujours heureuse de les lui transmettre. Bientôt pour M. Sainfoin, *carte et articles;* on sera prévenu dès que sa photographie aura été exécutée ; M. Sainfoin sera flatté et furieux de l'opinion que l'on a de lui, car il ne professe pas une grande admiration pour la plus belle partie du genre humain. — *N° 6638, Brest.* Il est difficile, sinon impossible, de donner les indications que l'on me demande ; l'art dont il est question m'est complétement étranger ; je puis m'engager seulement à *chercher* une personne qui pourrait nous fournir les indications qui sont indispensables, mais je ne puis fixer une date positive. — *E. B., à Laud....* Toilette simple pour mariée : jupe de dessous en taffetas blanc, garnie avec cinq biais de taffetas blanc, ayant de 7 à 4 centimètres de hauteur ; robe de dessus en organdi blanc, très-longue, bordée d'un volant tuyauté, ayant 4 centimètres de largeur ; corsage montant, entièrement doublé de taffetas blanc ; manches demi-larges, doublées de taffetas blanc. — *N° 11563* trouvera un patron de fichu dans le n° 12, et recevra bientôt d'autres patrons. — *N° 13347*, Mme *Irma R.* a prévu l'empêchement ; je ne connais aucune publication de ce genre, et n'ai malheureusement pas le temps de la chercher.

N° 3688. Il m'est impossible de dire le prix auquel reviendrait la teinture des plumes ; tout dépend de leur longueur, de la couleur à donner, etc. ; s'adresser à la maison Guigné-Dusacq, rue du Bac, 46. — *Sautorie.* Rien ne s'y oppose. — *N° 982* a nos patrons sous les yeux et peut voir si la conversion du bournous est possible ; mais pourquoi le convertir ? cette forme est gracieuse et se trouve à l'abri des changements de mode. J'ai déjà dit mes préférences pour le jupon ; la bande qui le garnira peut avoir de 10 à 15 centimètres de hauteur ; la bordure est à volonté, en soutache de laine ou de soie. — *N° 1244.* Pour petite fille de 7 et 10 ans, écharpe droite, pareille à la robe. Nos lectrices devinent fort bien les clefs diplomatiques. Il faut réclamer à la poste. — Mme *Marie Bar..., à G....*, recevra ; on étudie l'objet en question. — *N° 8314, M. B., à Riom*, est dans l'erreur ; il a été publié dans ce premier semestre neuf planches de patrons : nous connaissons nos engagements, et, loin de rester en deçà, nous allons au delà. — Mlle *A., à B.*, a reçu un dessin de ceinture en mignardise qui peut être exécuté sans bretelles. Impossible de désigner le nombre de mètres. — *N° 3370.* Voir aux descriptions de toilettes et articles de modes. — *Marie L.* doit s'adresser à M. Leballeur, rue Taitbout, 74. — *N° 5815.* Garnir la robe avec trois volants étroits, tuyautés, en taffetas uni, de même nuance que la rayure foncée, ou bien avec une ruche étroite de même nuance, posée au bord de la jupe. — *N° 12533.* Tous les dessins courants (arabesques) peuvent servir pour le tabouret en question. — Mme *J. B. M.* Les mules sont des pantoufles sans quartier ; impossible de se montrer, même chez soi, avec cette chaussure, lorsque l'on reçoit du monde. On ne sort pas à pied avec une robe blanche. On peut garder le capuchon. J'en reviens aux *mules ;* on peut les mettre dans la circonstance dont il s'agit, si elles ne sont pas des mules, mais des souliers, ce que je soupçonne. — *A Brezins.* On peut garnir une étoffe noire à dessins avec des volants de taffetas ou pou-de-soie noire ; l'inverse n'est pas possible, l'*uni* devant être adopté pour les garnitures. Doubler le voile en taffetas ou gaze de couleur, le garnir de dentelle, pour former un châle-mantelet. — *Près de mes fuchsias.* On met aux robes de barége noir depuis 1 jusqu'à 9 volants, à volonté ; ils sont généralement pareils à la robe, exceptionnellement en taffetas ; on les borde avec une couleur foncée, ou mieux encore, on ne les borde pas. Je tâcherai de trouver le procédé pour le sirop, et je demanderai à M. Sainfoin la consultation désirée ; bientôt pour son portrait. — Mme *Emma P....., à B.* Je la remercie pour son aimable envoi, qui m'a causé un vif plaisir ; bientôt pour ce qu'elle attend, et merci encore pour ces marques de sympathie qui me sont bien précieuses. — *Nelly, à M.* Les châles algériens sont devenus bien communs. Point de chaîne *en sautoir*, pour jeune fille. — *N° 12691* recevra bientôt un col en mignardise ; peut-être la manchette. — *N° 167.* Impossible, pour le moment, d'envoyer la calotte ; si l'on est très-pressé d'avoir ce dessin, il faudra le demander à M. Simart, rue Rambuteau, 64. — *N° 13313, A. D.* On ne peut porter un châle de filet blanc brodé en reprises ; on paraîtrait avoir utilisé un rideau. — *N° 7963* a trouvé sur nos deux planches de lingerie, publiées ce printemps et cet été, des modèles pour lingerie d'enfants ; impossible, pour nous, d'y revenir de suite ; on trouve toujours les patrons des années précédentes, hormis ceux de l'année 1860, qui est épuisée. — *Château de Beauregard.* N'ayant pas à *répondre*, mais à *remercier*, je saisis cette occasion pour adresser, tant aux aimables habitants de ce château, qu'à toutes nos lectrices, l'expression de ma reconnaissance pour la sympathie que l'on veut bien me témoigner ; l'espace m'a manqué cette fois pour remercier mes lectrices en particulier.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typ. de Firmin Didot, imprim. de l'Institut et de la Marine, r. Jacob, 56.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Le paysage en peinture plaît généralement.

N° 30 (*avec patrons*). TROISIÈME ANNÉE. 28 juillet 1862.



Le numéro, vendu séparément, **25 centimes.** AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, **50 centimes.** AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE SAMEDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND.
Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cᵉ, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (*Pour l'étranger le port en sus*). —

EXPLICATION DES PATRONS.

Veste Figaro.

Les figures 1 à 5 représentent la veste et deux manches différentes.

Les figures 6 à 9 appartiennent au gilet (*recto* de la planche de patrons).

Nous publions aujourd'hui, outre le patron de la *veste espagnole* (dont le dessin a paru dans le n° 24 de la présente année), un autre patron du même genre; il faut se hâter d'accepter celles des créations de la mode qui sont à la fois jolies, commodes, et qui offrent de plus l'avantage d'être économiques. Ces vestes se font en toute étoffe, telles que piqué, alpaga, cachemire d'Écosse, drap ou velours ; on les fait, soit pareilles à la robe, soit de couleur noire, si on veut les porter avec toutes les jupes, et utiliser les anciennes robes. Dans ce cas, le gilet de la *veste Figaro* devra être de même nuance que la jupe ; on pourra facilement le tailler dans le corsage que l'on abandonne pour cause de vétusté, les *devants* de corsage étant généralement moins usés que les *côtés*. La ceinture de la veste espagnole devra être pareille à cette veste, ou bien encore en velours ou taffetas noir.

Nous publions, avec la *veste Figaro*, deux manches différentes : l'une est celle que le dessin représente, l'autre est à moitié fermée, et s'élargit vers le coude; l'une et l'autre peuvent servir pour toutes les robes.

La veste Figaro ne cache pas le bas de la taille ; on la ferme seulement près du cou, et on la laisse *flottante;* le dos est tantôt arrondi, tantôt à pointe. Si on veut la porter avec une ceinture-écharpe, longue et large, on fixe la jupe par-dessus le gilet ; ajoutons que l'on fait cette veste, même en mousseline blanche brodée en soutache blanche ; dans ce cas les grelots sont remplacés par de la dentelle, et l'on porte sous le gilet (pareillement en mousseline blanche) un corsage en nansouk plat et décolleté. Venons-en à l'explication de notre patron, et disons d'abord que le dessin pour soutache est tracé sur chacune des parties qui le composent.

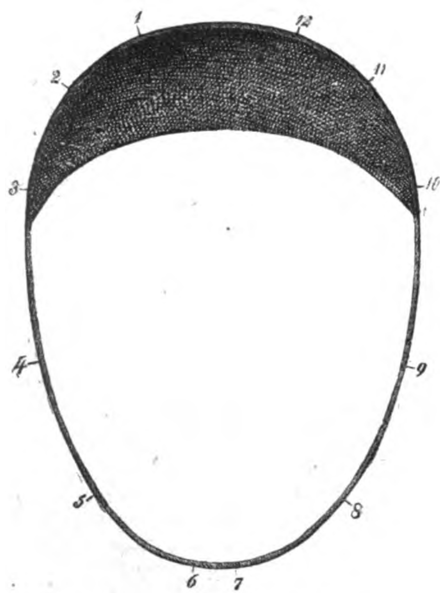
La figure 1 (devant) a une pince que l'on fera plus ou moins profonde, selon que l'on sera plus ou moins mince ; on coud cette pince ensemble, A avec A, jusqu'au B; on assemble les figures 1 et 2, depuis C jusqu'à D ; les figures 2 et 3, depuis E jusqu'à F; les figures 3 et 4 depuis G jusqu'à l'H ; la veste n'a point de couture par derrière, car le dos doit être coupé d'un seul morceau.

La figure 4 *est la manche que notre dessin représente.* On coupe deux fois cette figure 4 (dessus et dessous de la manche) ; on brode le dessin représentant une sorte d'épaulette, seulement sur le *dessus* de la manche, tan-

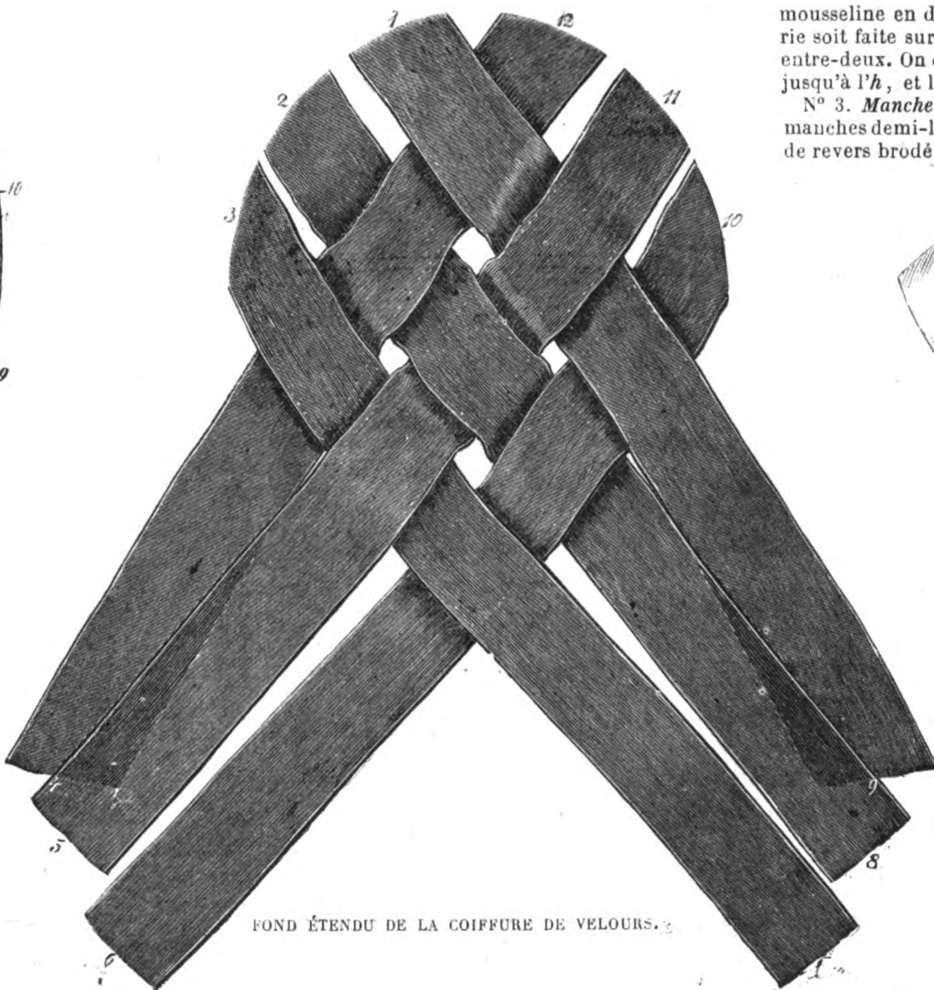




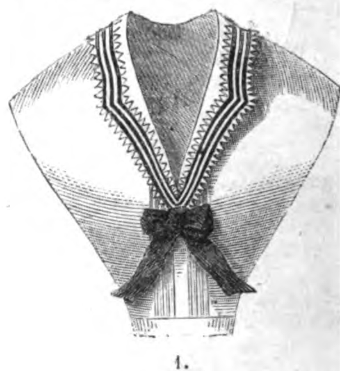
VESTE FIGARO.



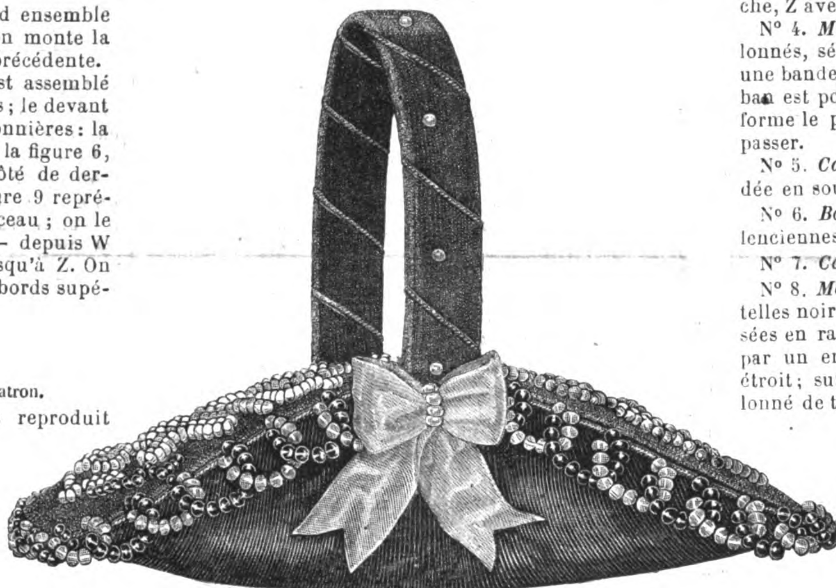
PASSE DE LA COIFFURE DE VELOURS.



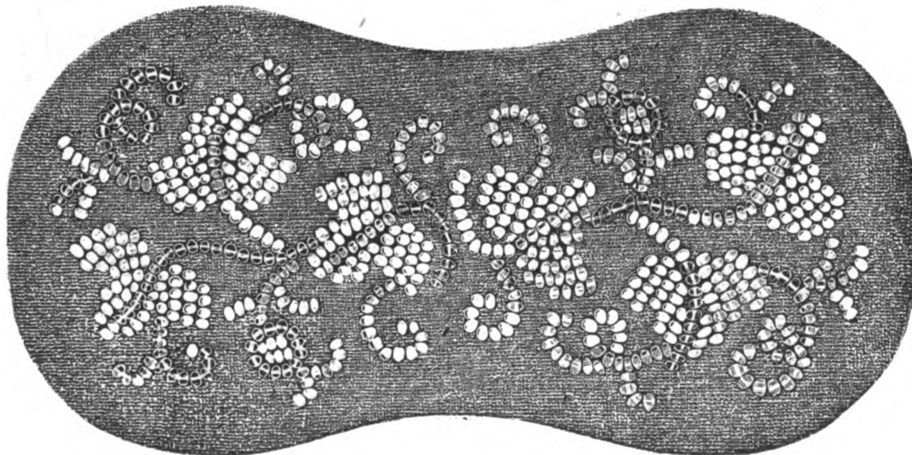
FOND ÉTENDU DE LA COIFFURE DE VELOURS.



1.



PELOTE POUR AIGUILLES.



DESSIN POUR BRODER LA PELOTE.

dis que le dessin inférieur est exécuté sur le *dessus* et sur le *dessous* de la manche; on coud ces deux morceaux ensemble depuis J jusqu'au K, — depuis L jusqu'à M. Cette dernière lettre doit se trouver avec la lettre pareille, lorsque l'on coud la manche dans l'entournure. Le bord de la veste et celui de la manche sont bordés d'un passe-poil et garnis avec des boutons-grelots.

La figure 5 est la manche à moitié fermée; on la coupe *deux* fois, de même que la précédente; le dessous est échancré sur la ligne qui indique cette échancrure. Le dessin de soutache est exécuté sur les deux parties de la manche, que l'on coud ensemble depuis J jusqu'au K, depuis L jusqu'à M, et l'on monte la manche comme nous l'avons indiqué pour la précédente.

Le *gilet* se compose de quatre parties; il est assemblé comme un corsage montant, et garni de baleines; le devant (fig. 6) a deux pinces, des boutons et des boutonnières: la figure 7 (petit côté de devant) est cousue avec la figure 6, depuis R jusqu'à S, — avec la figure 8 (petit côté de derrière) depuis T jusqu'à U. Le dos, dont la figure 9 représente la moitié, doit être coupé d'un seul morceau; on le coud avec la figure 8, depuis V jusqu'au W, — depuis W jusqu'à l'X, — et avec la figure 6, depuis Y jusqu'à Z. On met un passe-poil dans l'entournure et sur les bords supérieurs et inférieurs du gilet.

Veste espagnole.

Les figures 24 à 29 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Le dessin qui a été publié dans le n° 24 est reproduit sur la planche de patrons pour nos nouvelles abonnées. Notre modèle est en taffetas noir, brodé en soutache de soie noire; toutes les coutures et les bords de la veste sont ornés de boutons-grelots ovales. Ce patron est si facile à exécuter qu'il nous suffira de dire que l'on coudra les différentes parties qui le composent, en assemblant les lettres qui sont pareilles: ajoutons seulement que les pinces de la poitrine (fig. 24) sont tracées avec les mêmes contours que ceux employés pour cette figure 24. Il ne nous a pas été possible d'offrir *deux* dessins de soutache pour ces vestes; il faudra donc, soit employer le dessin de la veste Figaro, soit avoir recours à un dessinateur, ou enfin demander ce dessin à M. Leballeur, rue Taitbout, 74.

La figure 29 représente la moitié de la ceinture; pour couper celle-ci, on place l'étoffe en droit fil sur la ligne indiquant le milieu de la figure 29; le derrière de la ceinture sera pareil à ce côté, ou bien on le continuera *droit*, de même hauteur que les côtés.

Lingeries

de MM. Leborgne et Henneveu, rue du Bac, n° 56.

N° 1. *Chemisette à revers.* On la fait en tulle; la garniture se compose de trois rangs de velours noir (zéro), encadrés avec une blonde noire fort légère.

Les figures 11, 12 et 14 (*recto*) appartiennent à ce patron (la figure 13 est un autre col que l'on peut adapter à la même chemisette). La chemisette est coupée sur les figures 11 et 12, en ajoutant l'étoffe nécessaire pour les ourlets de devant, et sans tenir compte des ornements qui y sont indiqués; on assemble ces deux figures sur l'épaule, depuis *a* jusqu'à *b*, puis on coud le col (fig. 14) avec la chemisette, depuis *c* jusqu'à *d*.

N° 2. *Manche de mousseline.* On porte ce modèle avec les manches fendues sur le coude, généralement adoptées en ce moment, et l'on complète cette parure par la chemisette que l'on trouvera plus bas, portant le n° 14. Les entre-deux qui ornent cette manche sont en mousseline brodée, et encadrés avec une étroite dentelle de Valenciennes.

Les figures 15 et 16 (recto) appartiennent à ce patron de manche, représenté *à moitié*. On place l'étoffe double, en droit fil, sur la ligne indiquant le milieu; la manche est par conséquent coupée d'un seul morceau jusqu'à *e*; — elle se ferme depuis *e* jusqu'à *f* par le bouillonné (fig. 16) que l'on pose à cette place.

Les lignes marquant les entre-deux doivent être reportées sur les deux côtés de la manche, qui sont ornés de la même façon; on fronce le bouillonné tout autour par une couture roulée sous le doigt; et, après avoir ourlé les deux côtés de la fente de la manche, on y pose le bouillonné *e* avec *e* jusqu'à *f*; à cette lettre les deux coins de la manche se rencontrent. On fronce la dentelle, on la pose sur les lignes indiquant les contours de l'entre-deux, puis on pique celui-ci aux places qu'il doit occuper, et l'on découpe la mousseline en dessous. Rien ne s'oppose à ce que la broderie soit faite sur la manche même, au lieu d'appliquer les entre-deux. On coud ensuite la manche ensemble depuis *g* jusqu'à l'*h*, et l'on ourle le bord supérieur.

N° 3. *Manche de mousseline.* On porte ce modèle avec des manches demi-larges. La garniture se compose d'une sorte de revers brodé, rabattu, se continuant en forme de poignet; ce revers est encadré avec deux rangs de dentelle de Valenciennes; une bande *piquée*, ayant 1 centimètre 1/2 de largeur, cache la jonction de la dentelle avec le revers.

Les figures 31 et 32 (verso) appartiennent à ce patron. On place l'étoffe double en droit fil sur la ligne indiquant le milieu (voir la figure 31, qui représente la moitié de la manche); on coud la manche ensemble depuis X jusqu'à Z, puis on la fronce depuis Y jusqu'à Z, de façon que la longueur de la manche ne soit plus que de 33 centimètres.

La figure 23 (revers) est cousue ensemble depuis Z jusqu'au point, encadrée de dentelle et d'une bande *piquée*, comme cela a été expliqué, puis fixée sur la manche, Z avec Z, — étoile avec étoile.

N° 4. *Manche de tulle.* Ce modèle se compose de bouillonnés, séparés par des rubans formant *transparent*, sous une bande de tulle légèrement froncée; une rosette de ruban est posée sur chacune de ces bandes, dont la dernière forme le poignet, au travers duquel la main doit pouvoir passer.

N° 5. *Capote pour enfant.* Elle est en taffetas blanc, brodée en soutache, et ornée de franges blanches.

N° 6. *Bonnet du matin*, garni de bandes brodées de valenciennes et d'une barbe retombant sur le fond.

N° 7. *Capote en piqué blanc* pour enfant.

N° 8. *Manche de tulle.* La garniture se compose de dentelles noires et de dentelles blanches; celles-ci sont disposées en rangs *droits*, dont les deux premiers sont séparés par un entre-deux de dentelle, encadré de velours noir étroit; sur les derniers rangs de dentelle on pose un bouillonné de tulle traversé par un ruban, et formant des ondulations bordées par une dentelle noire étroite, et terminées par une dentelle blanche assez large.

N° 9. *Robe pour enfant d'un à deux ans.* Le corsage est décolleté, orné de bretelles se rattachant à une ceinture à pointe; on met, en dessous, une chemisette ornée de broderie et de dentelle.

N° 10. *Robe pour enfant de deux ans.* On la fait en nansouk, ou piqué, ou étoffe de laine; la broderie est en soutache noire ou rouge.

N° 11. *Robe de baptême*, ornée de dentelle de Valenciennes et de broderie anglaise. La ceinture-écharpe est en taffetas de même nuance que la doublure.

N° 12. *Chemisette*, ouverte en cœur par devant, carrément par derrière, et ornée d'un bouillonné de tulle, encadré par des entre-deux doublés de ruban.

Les figures 11 et 12 (recto) serviront pour la chemisette; on coupera les devants sur la figure 11, le dos sur la figure 12, en plaçant l'étoffe double en droit fil sur la ligne indiquant le milieu. *Pour ce patron*, il faut considérer, comme limite de la chemisette, la garniture qui est indiquée (deux entre-deux et un bouillonné).

N° 13. *Chemisette avec col*, formé de deux entre-deux de dentelle de Valenciennes, et garni de dentelle pareille, froncée.

La figure 13 (recto) représente la moitié du col; on coupe la chemisette sur les figures 11 et 12, et, cette fois, on coupe ces figures jusqu'en haut; on coud la chemisette sur l'épaule depuis *a* jusqu'à *b*, et l'on y fixe le col depuis *c* jusqu'à *d*.

N° 14. *Bonnet de baptême.* Il est garni de ruches de dentelle et de touffes de ruban.

N° 15. *Bonnet pour enfant d'un an.* Le fond est brodé, la passe ornée d'entre-deux brodés; la garniture se compose de ruches de dentelle et de nœuds de ruban.

N° 16. *Col marin* en mousseline, garni de dentelle, accompagnant la manche n° 4.

N° 17. *Corsage blanc froncé*, avec bandes piquées et entre-deux.

N° 18. *Chemisette de mousseline blanche.* La garniture se compose d'un bouillonné dont les extrémités sont froncées.

LINGERIES DE MM. LEBORGNE ET HENNEVEU, RUE DU BAC, Nº 56,
ANCIENNE MAISON DUPONT.



disposées et fixées en spirale, de façon à former une cravate.

Coiffure en velours noir.

La figure 10 (*recto*) appartient à ce patron.

Le fond de cette coiffure se compose de six morceaux de velours ayant 4 centimètres 1/2 de largeur; le diadème est une tresse en ruban de velours.

Trois dessins sont consacrés à cette coiffure : le premier la représente posée sur la tête; le second est le fond étendu (grandeur réduite); le troisième, enfin, est la passe (*grandeur réduite*), qui se trouve sur la planche de patrons, en grandeur naturelle. Le contour de cette figure 10, indiqué par de petites étoiles, doit être copié en fil d'archal, recouvert de taffetas noir; la passe, qui est marquée sur cette figure 10 par des lignes ponctuées, est coupée en tulle noir, roide, *double;* on la pose sur le cercle de fil d'archal, croix avec croix, — point avec point. Les chiffres 1 à 12, qui se trouvent sur le cercle, marquent la place des rubans de velours; on coupe les rubans nos 1 et 12 sur une longueur de 39 centimètres; — les nos 2 et 11 ont 41 centimètres, — les nos 3 et 10 ont 43 centimètres de longueur. Le dessin, représentant le fond *réduit*, indique la disposition de ces rubans, qui sont entrelacés, et dont les bouts sont coupés un peu en biais, ainsi que le dessin l'indique. On plie un peu le cercle de chaque côté, en le dirigeant en haut pour lui donner une forme arquée; on pose ensuite le fond sur la passe, en assemblant les chiffres pareils, et l'on fixe les rubans sur le cercle. Du côté opposé (inférieur) les rubans sont fixés de la même façon, et les nos 6 et 7 sont posés presque l'un sur l'autre. — La tresse formant diadème est faite avec trois bandes de velours noir, en biais, ayant chacune 1 mètre de longueur, 6 centimètres



CAPOTE-ÉCRAN A COULISSE.

de largeur au milieu, et diminuées graduellement des deux côtés, de façon à n'avoir plus que 3 centimètres de largeur à leurs extrémités. Chacune de ces bandes est repliée de chaque côté à l'envers, et l'on coud ces côtés ensemble, de façon que chaque bande soit double; on assemble les trois bouts de ces trois bandes, converties en rouleaux, et l'on fait la tresse, en veillant à ce que le côté cousu soit toujours en dessous. Le milieu de la tresse doit être un peu lâche, pour que les bandes soient *bombées*. Quand la tresse est terminée, on l'élargit au milieu, et on la coud, *droite*, sur le bord du cercle; les bouts de la tresse doivent se trouver à peu près vers le no 5.

Corsage-chemisette.

Les figures 18 à 23 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Les deux mots qui désignent le modèle dont nous allons nous occuper indiquent les différents usages auxquels on peut l'appliquer. Il peut en effet servir pour des jeunes filles, en guise de corsage blanc, pour accompagner des jupes de couleur, à la condition de le porter avec un corsage décolleté en percale blanche; les jeunes femmes l'utiliseront en guise de chemisette, sous toutes les vestes que l'on porte maintenant.

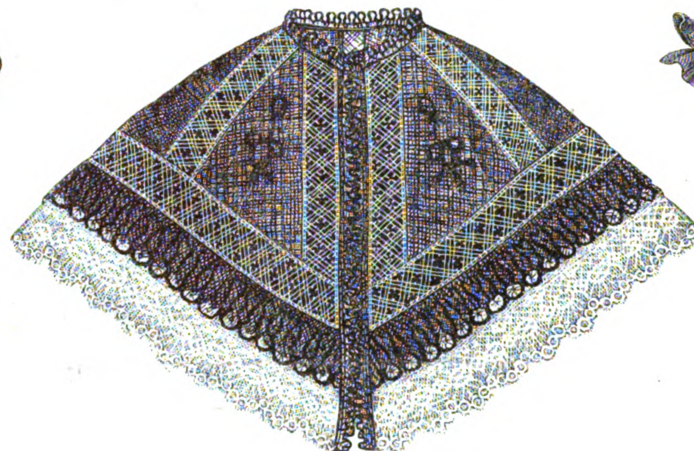
La figure 18 est l'un des devants, représenté avec sa garniture composée de deux entre-deux et d'un bouillonné; on coupera par conséquent la chemisette seulement jusqu'à cette garniture. En coupant le dos,



ROBE POUR PETIT GARÇON DE TROIS A CINQ ANS.

dont la figure 19 représente la moitié, on placera l'étoffe double en droit fil sur la ligne indiquant le milieu. On assemble dos et devant sur l'épaule depuis A jusqu'à B; — après avoir froncé le devant depuis la croix jusqu'au B, on réunit dos et devant sur le côté depuis C jusqu'à D. On couvre la couture de l'épaule, à *l'endroit*, avec une bande en biais *piquée* de chaque côté.

Les bouillonnés sont coupés en droit fil; leur largeur est de 2 centimètres; leur longueur doit être double de celle de l'espace qu'ils occupent; on les fronce de chaque côté,



FICHU EN GUIPURE NOIRE ET BLANCHE.

et l'on couvre leur jonction avec les entre-deux au moyen d'une bande en biais ayant un demi-centimètre de largeur, que l'on pique de chaque côté.

Bouillonné et entre-deux doivent être assemblés de façon à couvrir l'espace occupé sur la figure 18 par la garniture; celle-ci est réunie avec le dos, depuis E jusqu'à A, — avec le devant, depuis A jusqu'à F, et cette couture est cachée, comme les autres, par une bande en biais, piquée, sous laquelle on place en même temps une dentelle légèrement froncée. Le côté extérieur est également bordé avec une bande piquée et une dentelle froncée; celle-ci s'interrompt à la place où les deux devants se rejoignent, c'est-à-dire au double point. Depuis le double point jusqu'à la double croix, on fait sur l'un des devants un ourlet (voir la fig. 18), sous lequel se termine l'autre devant.

Les devants sont froncés sur leur bord inférieur, depuis F jusqu'à la croix, et aussi sur les deux lignes ponctuées; on fronce trois fois le dos jusqu'à l'étoile; on coud le corsage, ainsi froncé, sur la ceinture dont la figure 20 représente la moitié, en assemblant les croix, — les lettres F. — sur les côtés les lettres D, — par derrière les étoiles et les points. Les fronces les plus rapprochées du bord inférieur sont celles que l'on serre le plus; les autres vont s'élargissant.

Les figures 21, 22 et 23 appartiennent à la manche, qui se compose d'un bouffant et d'une sorte de *pièce* plate; celle-ci, dont la figure 21 représente la moitié, a une garniture semblable à celle de la chemisette, et la place qu'elle doit occuper est indiquée sur la figure 21 comme sur la figure 18; la *pièce* est coupée d'un seul morceau, en biais; on la pose sur la manche en consultant la disposition et les explications du patron.

Lorsque l'on coupe le bouffant, dont la figure 22 représente la moitié, on pose l'étoffe en droit fil, sur la ligne indiquant le milieu, on fronce ce bouffant tout autour, et on le coud avec la *pièce*, en assemblant les lettres G avec G, — H avec H, — J avec J; cette couture est couverte avec une bande piquée. Après avoir froncé le bord inférieur de la manche (y compris la pièce), on le coud sur le poignet (fig. 23), qui se compose d'un bouillonné et de deux entre-deux, terminés par une dentelle; la main passe au travers de ce poignet, qui n'est point boutonné; on le coud sur la manche, L avec L, — point avec point, — G avec G, — étoile avec étoile, puis on coud la manche ensemble, de-



CHAPEAU JARDINIÈRE.

puis K jusqu'à L, — depuis L jusqu'à M. — Lorsque l'on coud la manche dans l'entournure, l'M doit se trouver avec l'M de la figure 18, et la manche doit être légèrement *soutenue* depuis l'étoile.

On trouvera sur le patron le dessin des entre-deux; on peut le broder entièrement au plumetis, ou bien en broderie anglaise, qui est toujours en faveur lorsqu'elle est finement exécutée.



CORSAGE-CHEMISETTE.

Fichu en guipure noire et blanche.

La figure 30 (*verso*) appartient à ce patron.

Ce modèle, à la fois gracieux et facile à exécuter, se compose de morceaux de tulle noir, ornés d'une application représentant une fleur ou bien un *motif* quelconque; ces morceaux sont séparés par des entre-deux en guipure blanche, ayant 2 centimètres 1/2 de largeur. Au bord de l'entre-deux qui encadre le fichu, on place une bande de tulle noir ayant 4 centimètres 1/2 de largeur, bordée d'une guipure blanche de 6 centimètres de largeur; la bande de tulle noir est de plus recouverte d'une dentelle noire ayant 5 centimètres de largeur.

On coupera d'abord en papier aussi ferme que possible le fond *entier* du fichu, dont la figure 30 représente la moitié; sur ce papier on disposera la garniture



Leroy Imp. Paris.

LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal, 56, Rue Jacob, Paris

Toilettes de Bal (Bains de Mer) de Mme VIGNON-CHAUVIN, r. de Rivoli, 182.

Coiffures de Mr CROIZAT Rue de Richelieu, 76.

qui vient d'être expliquée. Pour orner le milieu des morceaux de tulle, on emploiera des restes de vieille dentelle noire, dont on appliquera le dessin, — ou bien l'on brodera en *application* de gaze ou de crêpe le dessin qui figure sur le patron.

Il est superflu d'ajouter que l'on peut faire ce fichu en tulle blanc, à dessins, avec entre-deux de dentelle noire, ou bien entièrement en blanc, fond et garniture.

Robe pour petit garçon de trois à cinq ans.

Cette robe est faite en popeline grise ; les ornements se composent de *pattes* en cachemire blanc, brodées en soutache groseille et soutache noire ; ces *pattes* sont surmontées de boutons noirs. Le corsage, plat, a des revers de cachemire blancs; sur le dos sont posées, depuis l'entournure, deux bretelles, de même étoffe que la robe, qui s'élargissent vers le bas, et forment une petite basque; les bretelles ont un bord de cachemire blanc brodé en soutache. Les manches reproduisent les ornements de la jupe.

Capote-écran à coulisse.

Plus d'une grand'mère nous saura gré de reproduire ce modèle, quoiqu'il soit déjà connu ; il est si salutaire pour une vue affaiblie, si commode en voiture, en voyage, au jardin ! Il préserve du soleil, et dispense de tenir une ombrelle.

Pour faire cet écran, que l'on noue sur le chapeau, on prend 1 mètre 76 centimètres de taffetas vert ou gros bleu, ayant 39 centimètres de hauteur au milieu ; on le coupe de chaque côté en diminuant graduellement cette hauteur, jusqu'à ce que le taffetas n'ait plus que 20 centimètres 1/2. Sur l'un des côtés longs, on fait un ourlet d'un centimètre, et l'on fait, dans cet ourlet, deux coulisses. De l'autre côté, qui sera posé sur le chapeau, l'ourlet n'est que d'un demi-centimètre, et formera une coulisse ; les sept autres coulisses sont cousues à distance régulière dans l'étoffe, *simple* cette fois. On passe dans toutes les coulisses du fil d'archal, recouvert de coton; ce fil d'archal aura les proportions suivantes : 63 centimètres pour les coulisses des ourlets, 66 centimètres pour les coulisses du milieu; pour les autres coulisses, on observera les gradations nécessaires pour que la capote-écran soit bombée; à chaque extrémité, on rapproche les coulisses, de façon qu'à cette place l'écran n'ait plus que 4 centimètres de largeur; on garnit ces extrémités avec un morceau de taffetas, et l'on y place les brides.



CÓIFFURE EN VELOURS NOIR.

Chapeau jardinière.

On le fait en mousseline imprimée, ou bien en mousseline blanche brodée, ou bien, enfin, en tulle ; dans le premier cas, les garnitures sont pareilles au chapeau ; lorsque celui-ci est en mousseline blanche ou bien en tulle, on le garnit avec des *imitations* de dentelle blanche.

Pelote pour aiguilles.

La figure 17 (*recto*) appartient à ce modèle.

MATÉRIAUX. — Velours vert; taffetas vert; cordonnet d'or; perles blanches de cristal, opaques, d'or, d'acier; 30 centimètres de ruban de satin blanc ayant 1 centimètre 1/2 de largeur, doublure, etc.

Cette pelote, en forme de petite corbeille, sert à égaliser et à dérouiller les aiguilles. On brode le coussin sur un morceau de velours vert, d'après notre dessin, dont on copiera les contours sur une feuille de papier transparent; ce papier sera posé sur le velours; on exécutera le dessin en perles, puis on déchirera le papier. La partie la plus claire des feuilles est faite avec des perles blanches opaques; — la partie foncée avec des perles de cristal; les nervures alternativement avec des perles d'or et des perles d'acier; les pois sont en perles de cristal, entourés avec un cercle de perles d'acier.

Le coussin est fait en percaline, et se compose de deux parties : le dessus est coupé sur le *dessin pour broder la pelote*, le dessous sur la figure 17 (*recto*); on coud ces deux morceaux ensemble, en laissant une petite ouverture par laquelle on remplit le coussin avec du son mêlé de sable fin et de limaille de fer; on ferme ensuite l'ouverture. Le dessous du coussin est recouvert avec du taffetas vert, — ou, si on le préfère, avec un morceau de velours vert. — Le dessus est recouvert avec le velours brodé, et l'on cache la couture qui réunit ces deux parties en la couvrant avec du cordonnet d'or. On prend un morceau de carton ayant 10 centimètres de longueur, 1 centimètre 1/4 de largeur; on le recouvre de velours vert, on l'entoure de cordonnet d'or, et on l'orne de distance en distance avec des perles d'or ; on le coud sur le coussin, pour former l'anse de la petite corbeille; on borde celle-ci avec des boucles formant une frange de perles; pour chaque boucle, on enfile 18 à 20 perles, qui sont alternativement d'or et d'acier. Deux petits nœuds de ruban blanc, ornés de perles d'or, cachent les coutures de l'anse.

Fanchon en tulle brodé.

Nous avons publié, dans le n° 28 de la présente année, le dessin de cette fanchon ; nos lectrices jugeront aujourd'hui de l'aspect qu'elle offre lorsqu'on la pose sur une jolie coiffure. Cette fanchon peut être mise, soit repliée sur elle-même, soit dépliée de façon que le côté de dessus s'avance un peu vers le front, ainsi que notre dessin l'indique.

Coiffure en tulle noir.

C'est une sorte de bonnet *Charlotte Corday*. Il se compose de tulle noir en soie, de dentelle noire, d'entre-deux et d'un peu de ruban de velours de couleur vive.

Le fond est un morceau ovale ayant 36 centimètres de longueur, 28 centimètres de largeur; on le coupe en tulle noir à petits dessins; il est garni avec une dentelle noire ayant 7 à 8 centimètres de largeur; on emploie, pour cet usage, 1 mètre 22 centimètres de dentelle, que l'on pose à plat sur le fond, légèrement froncée sur les côtés, plus froncée vers la nuque. La jonction de la dentelle avec le fond est cachée par un entre-deux de dentelle noire, sous lequel on passe un ruban de velours de couleur vive, que l'on noue par derrière.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe de bal en mousseline blanche, ornée d'un semé d'épis, brodés en soie de cordonnet maïs, le bas de la jupe est garni avec sept volants occupant un espace de 35 centimètres ; ces volants sont en mousseline unie, festonnés en soie maïs; une jupe de mousseline unie, dont le bord est également festonné, recouvre la première robe; elle est relevée sur le côté par un bouquet d'épis et de bluets. Corsage décolleté, à pointe et à draperie ; bouquet de bluets et d'épis ; chemisette de mousseline plissée, dont les plis sont traversés par un ruban de velours bleu-bluet. Manches courtes, composées



FANCHON EN TULLE BRODÉ.



COIFFURE EN TULLE NOIR.

de quatre volants festonnés. Coiffure de M. Croisat; bandeaux roulés, séparés par une branche de bluets et d'épis; chignon composé de grandes coques tombantes, ornées d'épis et de bluets.

Jupe de taffetas blanc, garnie avec neuf bouillonnés de gaze blanche en soie, parsemés de touffes de rubans lilas, étroits. Robe de taffetas lilas glacé de blanc, ouverte devant sur la jupe de taffetas blanc, et formant un peu la queue par derrière. La robe est encadrée par un volant découpé, diminuant de largeur vers la taille, et surmonté d'une ruche-chicorée. Corsage décolleté lilas, avec un plastron blanc, garni de bouillonnés de gaze; le plastron est encadré par une ruche-chicorée; manches courtes, composées de deux bouillonnés lilas et d'un bouillonné de gaze; coiffure de M. Croisat; bandeaux roulés terminés par des nattes retenues par des peignes à boucles; pour ornement une rose maïs.

COIFFURES DE M. CROISAT, RUE RICHELIEU, 76.

Coiffures complétant les toilettes de bal. — Grand nœud à coques flottantes, formant chignon; ce nœud est séyant, si l'on a le cou long; il est habituellement artificiel; les cheveux véritables sont tressés sans être noués ni tordus; le nœud est posé, et la tresse naturelle le surmonte et l'affermit. — La coiffure se compose, par devant, de petits bandeaux gonflés par du crêpé monté sur des petits peignes imperceptibles; ces premiers bandeaux sont surmontés par des bandeaux dits *à la Créole*, que l'on fait en employant des sous-bandeaux montés sur des peignes qui ont 10 centimètres de longueur au moins, indispensables pour faire ces bandeaux horizontaux qui encadrent les petits bandeaux; on sépare ces deux étages de bandeaux, soit par des peignes à boules, soit par des fleurs détachées. Deux longues boucles repentirs et un bouquet de bluets et d'épis complètent cette coiffure.

Coiffure accompagnant la robe lilas. — Les cheveux ont été placés la veille sur les fourches ondulatrices de moyenne grandeur (il y en a de trois dimensions), et sont à la fois bouffants, souples et brillants, ce qu'on ne peut obtenir en les ondulant avec un fer chaud. On fait la tresse qui termine les bandeaux avec le bout des cheveux, et comme toutes les coiffures sont volumineuses en ce moment, on ajoute à ces cheveux une mèche à soudure, dont l'emploi a été expliqué dans le n° 17. Le chignon de derrière se compose d'un nœud à coques courtes, fixé par un peigne à boules; les tresses de devant, après avoir été élargies, sont fixées sous le chignon; les mèches ondulées qui surmontent ces tresses forment des bandeaux-coques, retenus par des peignes à boules.

MODES.

Nos lectrices ne s'attendent pas sans doute à trouver ici, en ce moment, la nouvelle de quelque changement considérable. La saison actuelle marque un temps d'arrêt en toute chose, et une nouveauté quelconque attend toujours, pour se produire, que le public auquel elle s'adresse se trouve réuni au grand complet. Il n'est point d'exception à cette règle, et, si un astronome découvrait en ce moment une planète nouvelle ou du moins inconnue, il attendrait sans nul doute l'hiver pour annoncer sa découverte au monde savant.

Donc, rien de nouveau, et seulement des variations sur un thème déjà connu. Les robes, toujours aussi amples, sont soutenues par la crinoline, soutenue elle-même, d'abord par ses cercles d'acier, ensuite par la maladresse de ceux qui l'attaquent. Ce n'est pas d'aujourd'hui seulement que la persécution a le fanatisme pour conséquence inévitable; on a employé toutes les armes contre la crinoline; on l'a attaquée à l'aide du ridicule; la mode a répondu qu'elle seule avait le droit de décréter le ridicule, qu'il existait là où elle n'était pas, et disparaissait dès qu'elle se manifestait. Ensuite on a fait avancer le bataillon des savants, qui ont prouvé par d'innombrables arguments que la crinoline était une invention désastreuse, essentiellement pernicieuse pour la santé, et calculée pour causer une foule de maladies. Le bon sens féminin a rejeté ces affirmations à l'aide d'un raisonnement bien simple: Les médecins, s'est-il dit, tirent leur principale subsistance des maux de l'humanité; est-il vraisemblable de supposer qu'ils s'entendent pour faire disparaître une cause de maladie? Non, sans doute; donc la crinoline n'est pas aussi dangereuse qu'on l'affirme.

Après avoir remonté jusqu'aux Grecs et aux Romains pour prouver que la crinoline était extravagante, après lui avoir opposé les prescriptions de l'hygiène, on emploie aujourd'hui contre elle les canards que la disette de *faits divers* fait éclore en cette saison, et l'on raconte, entre autres anecdotes intéressantes, tantôt les accidents causés par la rupture d'un cercle, tantôt les facilités incalculables que l'envergure des toilettes féminines fournit à l'industrie des voleurs qui prennent les omnibus pour théâtre de leurs opérations. Voilà pourtant à quelles assertions absurdes peut entraîner le parti pris du dénigrement! La crinoline n'a pas perdu un seul cercle à toutes ces attaques, et, si nous voulions conseiller ses adversaires, nous les engagerions à employer désormais l'indifférence; ce serait encore le moyen le plus sûr pour faire tomber l'objet de leur animosité.

Tout est permis en fait de garnitures; on porte les plus simples comme les plus compliquées, et il n'y a, à ce sujet, d'autre règle que le goût particulier, — et aussi la somme que l'on veut consacrer à ce chapitre. Les dentelles noires et les guipures se glissent doucement sur les robes de ville pour les toilettes fort élégantes; elles ont d'abord été imperceptibles, et ne se montraient guère qu'à l'état de garniture des *garnitures*; aujourd'hui elles s'élargissent, se montrent à l'état d'entre-deux, de petits volants posés à plat; en un mot, il sera bientôt temps de tenir compte de la dentelle dans le nombre des ornements destinés aux toilettes de ville.

Que disais-je en commençant! Quel blasphème ai-je prononcé en affirmant qu'il n'y a rien de nouveau! J'oubliais les papillons! Oui, la mode vient de faire une conquête dans le domaine de l'entomologie, et les femmes se coiffent avec de beaux papillons, quelquefois plus grands que nature. Ce détail préserve les collections d'un pillage qui eût été inévitable si la mode s'était contentée des papillons tels que la nature les a faits. Un beau papillon coûte de 50 centimes à 150 francs. Je dois ajouter que pour 50 centimes on n'a qu'un papillon fort inférieur, tout au plus une phalène mal réussie, dont l'aspect est si piteux que l'on affirmerait volontiers qu'elle a déjà été victime de son inclination immodérée pour la lumière, et qu'elle a déjà brûlé ses ailes à plusieurs flambeaux. Pour 5 francs on a un papillon fort présentable, absolument semblable à ceux qui se vendent 20 francs chez les coiffeurs en renom.

Le présent est bien aride; ne pourrions-nous faire une excursion vers l'avenir, et sonder les mystères qu'il nous tient en réserve? Ces questions sont bien prématurées, sans doute, mais j'ai des lectrices si impatientes! Il en est qui m'ont interrogée au mois de juillet sur la forme que l'on adoptera pour les vêtements d'hiver. Je n'ai pas, par malheur, le don de seconde vue, et j'avais songé un moment à consulter une somnambule; mais j'ai ouï dire qu'elles n'étaient pas toujours lucides, et j'ai renoncé à ce procédé qui aurait pu compromettre mon infaillibilité. Il vaut mieux procéder par inductions, et chercher la physionomie de la mode future dans quelques traits épars de la mode actuelle.

Après avoir porté des basques à toutes les robes, on avait complétement expulsé de la toilette féminine ces basques qui ne méritaient

Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.

J'avais toujours pensé que cette expulsion avait été trop complète, trop..... brutale, tranchons le mot....., et que les basques pourraient bien reparaître. Ma prévision se vérifie en ce moment; l'on porte, et l'on portera, cet automne et cet hiver, une sorte de petite basque, placée au bas des corsages appartenant aux robes de demi-toilette. Cette basque est quelquefois en trois parties séparées, encadrées d'une garniture; — d'autres fois elle est d'un seul morceau. Son aspect est gracieux, et nos lectrices en jugeront prochainement, car nous avons fait dessiner un corsage de ce genre chez Mme Peytel, rue Saint-Roch, 11. Mme Peytel est l'une des plus habiles couturières de Paris; les corsages taillés par elle donnent une grâce incontestable même aux tailles les plus disgraciées; les garnitures qu'elle crée sont toujours marquées au cachet d'un goût très-pur...., et, enfin, ses prix ne sont pas aussi exagérés que ceux de quelques-unes des dames qui exercent la même profession qu'elle, avec plus de fracas, sans doute, mais avec moins de talent.

Quant aux manteaux d'hiver, on prévoit une révolution radicale; on a découvert que les manteaux de drap étaient à la fois lourds et insuffisants, et l'on projette de revenir aux douillettes, aux pelisses ouatées, en cachemire, ou bien en soie. Ce projet est raisonnable, et, comme la mode n'est pas aussi extravagante qu'on cherche à l'établir, les manteaux ouatés pourraient bien faire fureur l'hiver prochain. On évitera ainsi un bon nombre de fluxions de poitrine, et une quantité innombrable de rhumes. Rien n'était plus perfide que les manteaux de drap, lorsqu'ils s'entr'ouvraient par une bise glaciale; il faudra les réserver pour les jours doux, et s'en préserver soigneusement quand la Seine charriera des glaçons.

E. R.



LE DÉMON DES PRAIRIES *.

Suite.

XII

UN CAMPEMENT DE COMANCHES.

Le jour commençait à poindre lorsque les trois chasseurs arrivèrent à un endroit où la rivière était guéable. Pendant presque toute la nuit le vieux chasseur avait marché devant sans dire un mot, tandis que Baumann et Dutch-Bill échangeaient à voix basse leurs pensées. L'issue sanglante du combat avait moins ému le vaquero, qui s'y attendait, que l'histoire de Joseph racontée par son compagnon.

« Comment! c'était une fille! » s'écria-t-il; « c'est fâcheux pour ce jeune gars; il y aurait eu quelque chose à en tirer. Maintenant, c'est fini entre nous. Je voudrais pourtant bien savoir, rien que par curiosité, si M. Green avait deviné son sexe, ou bien s'il a été abusé ainsi que moi. »

Baumann n'avait pas jugé à propos de lui répondre, et la conversation sur ce chapitre en était restée là.

L'endroit où ils eurent à traverser la petite rivière offrait une particularité assez bizarre. L'eau avait complétement disparu du lit, et était remplacée par un sable très-fin.

« Vous pouvez passer en sûreté, » leur dit le vieux Bob; « mais gardez-vous de rester une seconde en place, si vous ne voulez enfoncer, et même disparaître. Le sable repose sur l'eau, et ne peut supporter une personne que si elle passe rapidement. Voyez-vous? » dit-il, en examinant le sol, « toute la horde des Peaux-Rouges qui était au fort a déjà passé par ici avec femmes, enfants et tout le reste. Je ne m'étais pas trompé. »

Il franchirent rapidement la rivière, et le vieux Bob, ayant trouvé les mêmes traces de l'autre côté, jeta à terre son sac et sa carabine.

« Nous voici maintenant sur leur piste. Nous pouvons nous reposer et déjeuner. Avant que la nuit soit arrivée, nous les aurons rejoints. »

On rassembla la fiente de bison desséchée qu'on trouva le long de la rive, et bientôt un feu brillant petilla. Baumann tira du sac les ustensiles d'étain nécessaires pour la cuisine, tandis que Bob, faisant un trou dans le sable, puisait, avec une tasse, une eau d'une admirable limpidité. Après quelques minutes, un excellent café répandait son arome dans les airs, et, sans perdre de temps en vaines paroles, on fit silencieusement raison aux exigences de l'estomac. Mais une fois le repas fini, tandis que Baumann admirait le magnifique lever du soleil, et que le vieux Bob semblait perdu dans ses rêveries, Dutch-Bill se leva doucement, et se mit à examiner attentivement la trace de pas laissée par les Indiens sur l'herbe foulée.

« Ils sont venus du fort, dites-vous? Ma foi! oui, c'est vrai, car voici la trace que les piquets des tentes ont laissée sur l'herbe, » ajouta-t-il à voix basse, comme en se parlant à lui-même. « Mais pourtant le fort est au moins à deux journées de marche d'ici, et ce n'est qu'hier que l'attaque a eu lieu! Qu'est ceci, vieux Bob? et, sauf votre respect, qu'en pensez-vous? » dit-il en s'adressant au vieillard.

Celui-ci le considéra d'un air railleur.

« Oui, qu'est ceci? n'est-ce pas? et comment se fait-il que déjà, cinq jours d'avance, on savait au fort l'arrivée de la caravane, si bien que j'ai pu tenter de la mettre sur ses gardes? Les courriers indiens sont aussi rapides que les nôtres, et la tribu qui faisait paître ici ses chevaux a su mettre son temps à profit, et arriver juste assez tôt pour partager le butin. Je suis sûr que, d'ici à peu de temps, nous verrons d'autres pistes de sauvages accourant à la curée.

— Je n'ai plus rien à dire, » répondit le vaquero en se frappant la tête. « Tout ce que je demande, c'est que nous ayons bientôt à livrer bataille, pour que je puisse réparer mes torts. »

Une heure après, la petite compagnie repartait, suivant la piste sur l'herbe, et s'avançant avec les plus grandes précautions. Il n'était pas encore midi lorsque Bob s'arrêta et fit voir à ses compagnons de nouvelles traces venant d'une autre direction et rejoignant la piste qu'ils avaient suivie jusqu'alors; puis, sans mot dire, il continua à marcher en avant.

La prairie, couverte de collines, prenait un caractère de plus en plus onduleux, et, lorsque Bob fit une nouvelle halte vers midi, pour prendre quelque nourriture au bord d'un frais ruisseau, il brisa une branche qu'il introduisit dans le canon de son fusil en disant:

« D'un moment à l'autre nous pouvons nous trouver nez à nez avec les Peaux-Rouges, et mieux vaut d'avance nous présenter en gens de paix.

— Je préférerais introduire une seconde balle dans mon fusil, » dit le vaquero, tout en suivant l'exemple de Bob.

Baumann, dont la figure trahissait une expression de fatigue bien naturelle après une pareille marche forcée, retrouva, à cette nouvelle, toute son énergie. Il en fut de même pour Dutch-Bill, quand il vit le vieux chasseur armer sa double carabine et en changer les amorces.

« Je ne pense pas que nous ayons quelque crainte à avoir pour le moment, » dit celui-ci; « mais la prudence est mère de la sûreté. »

Baumann et le vaquero firent de même, et passèrent également l'inspection de leurs pistolets.

A partir de cet endroit, la piste des Indiens suivait la direction du ruisseau, et ne s'en écartait que par moments. L'herbe devenait plus haute et plus épaisse. Ils eurent pourtant à marcher encore pendant deux heures avant que le vieux Bob s'arrêtât au sommet d'une des hauteurs. Il fit signe à ses compagnons de le rejoindre, en leur disant:

« Tenez, les voici. »

En effet, dans une vallée en forme d'entonnoir, au milieu de laquelle serpentait le ruisseau, on voyait s'élever une assez grande quantité de tentes faites avec des peaux de bêtes, et dressées sans aucun ordre. Au centre de ce village improvisé, on avait réservé une place libre, remplie en ce moment de guerriers, de femmes et d'enfants. Les chevaux, mis en liberté, paissaient à l'entour du camp. A peine les trois hommes blancs eurent-ils le temps de jeter un coup d'œil sur ce singulier spectacle, qu'il leur sembla qu'eux aussi avaient été aperçus par les

* Voir les nos 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 24, 25, 26, 27, 28 et 29.

ndiens. Ils virent soudainement s'agiter toute cette foule; es groupes se dispersaient, plusieurs Indiens regagnaient eurs tentes à la hâte, tandis que d'autres s'élançaient dans a plaine, comme pour mieux observer les arrivants. Aussi lob crut-il devoir renoncer à toute hésitation.

« Suivez-moi, et le plus près que vous pourrez, jusqu'à e qu'ils aient reconnu à qui ils ont affaire, » dit-il à ses comagnons; et, tenant à la main son fusil surmonté de la ranche d'arbre, il descendit rapidement la hauteur. « Il aut qu'il n'y ait que de la jeunesse parmi tous ces cuieux, autrement ils auraient dû me reconnaître depuis ongtemps. »

Plus les blancs s'approchaient des tentes, plus le nombre des Peaux-Rouges qui venaient à leur rencontre augnentait. Bientôt les trois hommes furent entourés par plueurs groupes d'Indiens. On aurait pu attribuer leur manière d'agir à une simple curiosité; mais malheureusement surs fronts contractés et leurs regards animés n'annonaient pas de bienveillantes dispositions. — Bob continuait s'avancer tranquillement, mais ses yeux ne perdaient ien de ce qui se passait autour de lui, et, lorsque enfin vit que peu à peu il s'était formé autour de chacun de es compagnons un cercle qui augmentait de nombre de ninute en minute, et qui ralentissait de plus en plus leur narche, il s'arrêta tout à coup, la figure menaçante.

« Il paraît, » dit-il, « qu'il s'est formé une lacune dans amitié des Peaux-Rouges; mais je saurai bientôt la comler. — Allons, vous deux, ici; la carabine à la main auche, et la droite à vos pistolets; mais ne tirez qu'à la ernière extrémité. »

La manœuvre fut promptement exécutée; mais elle semla n'avoir d'autre résultat que d'augmenter l'irritation des ndiens, dont le cercle se resserra encore plus.

« Est-ce ainsi qu'on reçoit un ami qui amène deux hôtes la tente du chef des Comanches? » reprit le vieux Bob 'une voix tonnante. « N'y a-t-il donc plus ici de guerriers ui aient chassé avec moi le buffle et l'antilope, et qui ient appris à me connaître? » Devant l'éclair qui jaillit e ses yeux, tous les assistants baissèrent leurs regards, ais les figures conservaient leur expression menaçante, pas un d'eux ne recula.

« Pourquoi voulez-vous nous empêcher de passer? » connua le vieux chasseur sur le même ton; « ne connaissezous donc plus Poing-de-fer, pour penser qu'il se retirera vant d'avoir parlé lui-même à Tehohpee, l'Oiseau noir? »

Les Peaux-Rouges semblaient éviter les regards du vieux asseur; mais ils n'en continuèrent pas moins à resserrer ur cercle, de sorte que les trois blancs pouvaient à peine vancer. Tout à coup toute la personne du vieux Bob semla grandir. Il entortilla sa main gauche dans la courroie e sa carabine, et, saisissant le canon de la main droite, vec la rapidité de l'éclair, il fit décrire à la crosse un vaste ercle devant lui. Les Indiens, repoussés, tombèrent les uns r les autres. Le vieux Bob releva immédiatement le bras, , se tournant vers les Indiens, la figure contractée de funr, il s'écria d'une voix semblable au roulement du tonrre:

« Ah! vous ne connaissez plus Poing-de-fer? Faites place, je vais mettre en pièces vos crânes maudits. » Il fit un s en avant, mais déjà devant lui le cercle des Peauxouges s'était ouvert. Il semblait qu'une terreur supersti-euse s'était emparée d'eux.

Le chasseur sourit de pitié, et, faisant signe à ses deux mpagnons de marcher à ses côtés, il s'avança dans l'esce libre, suivi par les groupes d'Indiens, et pénétra jus-l'au milieu du camp. Là, une tente plus haute et plus acieuse que les autres servait de demeure au chef de la ibu. A peine les blancs furent-ils parvenus au centre, le les peaux de bêtes qui servaient de portes à la tente, entr'ouvrirent et donnèrent passage à l'Oiseau noir, qui vança, les sourcils froncés, au-devant du chasseur. Bob ses compagnons se dirigèrent rapidement à sa rencontre, le chasseur, s'arrêtant à quelques pas, fixa quelques insnts la figure impassible du chef. Les autres Peaux-Rouges aient restés en arrière, à quelque distance, sans perdre vue les nouveaux arrivés.

« Tehohpee, nous sommes venus ici, les signes de paix main. Nous sommes venus pour nous asseoir à ton foyer te demander conseil. Pourquoi l'homme rouge nous reit-il en ennemi, et nous ferme-t-il la porte de son wigm?

— Le Comanche a souvent prêté l'oreille aux discours de ing-de-fer et suivi ses conseils, » répondit le chef; « hier core il a obéi à sa voix, lorsque la vie des hommes blancs ait entre ses mains. Mais le conseil était mauvais. C'est pache qui a emporté la meilleure part du butin, car il versé son sang pour l'avoir. Quant au Comanche, qui a otégé l'homme blanc, il lui a fallu se contenter des rets. Nos guerriers murmurent, et mon frère blanc ne doit point s'attendre à un bon accueil là où saigne le cœur s guerriers, et cela pour avoir suivi son conseil.

— L'enfant craint la pluie, parce qu'elle le mouille, » pondit Bob en élevant la voix. « L'homme fort, au conire, la bénit, parce qu'il sait qu'elle remplit les ruisux et fait pousser l'herbe. Les Comanches veulent-ils nc imiter les enfants, parce que le bien qu'ils ont fait ir vaut peut-être un mauvais quart-d'heure? Poing-de-fer -il jamais agi faussement envers ses frères rouges? et, en avait été ainsi, aurait-il osé venir ici? Les Apaches t versé le sang d'hommes paisibles. Et cette faute, si le ınd Père résidant à Washington ne la leur fait pas payer er, ils la payeront au centuple au Démon des prairies. rsque arriveront les présents du grand Père, les Apaches pourront point assister à la distribution. Pourquoi aussi le manche a-t-il quitté le fort Atkinson, au lieu d'attendre ourrier qui lui apporte ce qui lui revient? N'est-ce pas Comanche qui a protégé l'homme blanc contre ces chiens paches? N'a-t-il donc pas de récompense à attendre, et tte récompense ne vaudra-t-elle pas cent fois mieux que que les Apaches ont pu emporter? »

L'Oiseau noir regarda quelque temps le chasseur, comme indécis.

« Il n'y a plus personne qui puisse témoigner en faveur des Comanches et attester contre les Apaches; et il nous faudra partager le châtiment.

— Et pourquoi ne t'informes-tu pas auprès de moi du motif qui m'amène? » reprit Bob, en soutenant hardiment le regard de l'Indien.

« Mon frère peut parler, » répondit celui-ci froidement.

« Fais attention à mes paroles, » continua le vieux chasseur. « Trente cadavres sont restés étendus sur la prairie; mais parmi eux ne figurent aucun des deux chefs de l'expédition. L'un d'eux a été terrassé, garrotté. Où est-il? Sans le secours des Comanches, il serait mort ainsi que les autres. Ne crois-tu pas qu'un seul mot de lui soit le meilleur témoignage?

— Je sais de qui tu veux parler, » répliqua l'Indien en baissant les yeux. « Il est entre les mains des Apaches. Makotapah, le jeune chef, a été tué dès le commencement du combat; et quand l'aile de la mort vient s'abattre sur un guerrier, c'est à un blanc à servir de victime expiatoire. »

A cette affreuse nouvelle, Baumann pâlit, tandis que le vaquero considérait le chef indien la bouche béante. Mais Bob, qui comprenait ce que devaient éprouver ses compagnons, leur dit en allemand:

« Ayez courage, et bon espoir. » Puis, se tournant vers le Peau-Rouge: « Tu sais ce que valent mes paroles, et le Grand Esprit voit au fond de mon cœur. Connais-tu l'endroit où l'Apache a établi son camp, et ne veux-tu pas m'indiquer le poste qui m'y mènera? En échange de ce service, l'autre chef témoignera en ta faveur, afin que la récompense que tu mérites te parvienne réellement. »

A ces mots, une légère agitation se manifesta dans le cercle des Indiens, qui jusqu'alors avaient écouté immobiles et silencieux. Mais l'Oiseau noir, levant la tête, regarda avec une certaine méfiance le vieux chasseur.

« Où est ce chef dont tu nous parles?

— Il est devant toi, » reprit Bob, et, se reculant, il laissa Baumann s'avancer. « Toi-même, tu as vu comme je l'ai emporté dans mes bras au milieu du combat? »

Baumann comprit toute l'importance du rôle qu'il allait jouer; il considéra donc le plus tranquillement possible le chef indien, dont les regards semblaient vouloir pénétrer jusqu'au fond de son cœur. Après quelques instants de silence, le chef baissa les yeux.

« Jamais, jusqu'ici, la langue de Poing-de-fer n'a été fausse, et le chef indien aura encore cette fois confiance en lui. Que mes frères me suivent, » dit-il en se dirigeant vers sa tente.

Trois femmes indiennes se levèrent lorsque les hommes blancs pénétrèrent dans la tente spacieuse du chef, et elles disparurent par une autre issue. On voyait, au désordre qui régnait dans tout l'intérieur, que la tente venait tout nouvellement d'être dressée. Au fond, on apercevait un assez grand tas de sacs de farine et de viandes salées, qui provenaient évidemment du pillage du convoi.

« Mais comment mon frère blanc témoignera-t-il en notre faveur, s'il veut suivre lui-même la piste des Apaches? » demanda le chef, après avoir soigneusement fermé les peaux de la porte.

« Je te donnerai un mot pour le commandant du fort Atkinson, » répondit Baumann en prenant son portefeuille. « Je lui dirai ce que tes guerriers ont fait pour les blancs, lors de l'attaque du convoi, et ce que maintenant tu comptes faire pour nous aider à retrouver ceux qui sont perdus. Mes deux amis ici présents mettront leurs noms au-dessous de mon écrit, qui sera aussi bon que si j'avais transmis moi-même ces nouvelles de vive voix. »

« Je sais que mes frères blancs ont le moyen de s'entendre entre eux par des signes, même quand ils sont loin les uns des autres, » dit l'Indien en baissant la tête; « mais qui m'assurera que ces signes, que mes yeux ne peuvent comprendre, contiennent vraiment ce que vous annoncez? »

Le vieux chasseur fit un mouvement comme pour prendre la parole, mais Baumann lui saisit le bras.

« Il y a une langue, » dit-il en s'adressant au chef pendant que sa figure prenait une expression pleine de dignité, « il y a une langue que le Créateur a imprimée aussi bien sur l'homme blanc que sur l'homme rouge, et cette langue, tout homme qui veut être chef doit savoir la lire. De même que j'ai lu dans tes yeux que tu étais fidèle à tous ceux que tu appelles tes amis, de même que j'ai compris que nous pourrons, nous, avoir toute confiance dans tes renseignements et tes avis; ainsi, au premier coup d'œil, tu aurais dû pouvoir lire en moi si mes paroles sont fausses ou vraies. Mais la méfiance enveloppe ton âme de brouillards, et t'obscurcit les yeux. Regarde-nous donc, Tehohpee, notre visage est franc et ouvert. C'est là la seule preuve que nous puissions te donner et qui doit te suffire, si tu n'es pas le plus petit de ta tribu. »

L'Indien releva lentement la tête, et plongea son regard dans celui du jeune Allemand. « Soit, » dit-il, « je me contente de cette preuve. » Et il mit sa main dans celle que lui tendit Baumann. « Tehohpee sera franc aussi. Mes frères veulent suivre la trace de leur frère, mais ses yeux seront éteints avant qu'ils puissent le rejoindre. Les Apaches aiment le sang comme le loup de la prairie, et la route est longue avant qu'ils puissent rejoindre leurs wigwams! Et quand même mes frères trouveraient encore vivant le chef blanc, que pourraient-ils faire pour venir à son secours? Les guerriers apaches sont forts comme les bisons et vigilants comme les antilopes.

— Et pourtant ils seront comme l'herbe sèche emportée par l'orage quand le Démon des prairies s'abattra sur eux, » dit le vieux Bob d'une voix terrible. « Avant qu'un de nous mette les pieds sous leurs tentes, chaque crime dont ils se sont rendus coupables sera expié, et ils seront abattus de telle sorte que leur tribu ne s'en relèvera jamais. Ne t'occupe donc point de notre sort, chef; mais sois franc et véridique, afin de n'avoir pas non plus à te reprocher d'avoir laissé conduire un chef blanc à la mort.

— Les Apaches exigeaient une victime, et je n'avais aucun droit de m'opposer à leur désir, » répliqua l'Indien en fronçant les sourcils.

« Comme si trente cadavres ne suffisaient pas déjà à leur vengeance! » murmura le vieux chasseur. « Cependant je n'ai rien à te reprocher. Tu verras de quel côté est l'avantage des Peaux-Rouges. Dis-moi seulement où sont les personnes du convoi qui ont échappé au tomahawk des Apaches.

— Elles sont au pouvoir des Comanches, répondit l'Indien. Aussitôt que le témoignage de Poing-de-fer et du chef blanc aura produit son effet, Tehohpee conduira lui-même les prisonniers au fort Atkinson.

— Et que feras-tu pour nous? » demanda Bob.

« J'aurais voulu pouvoir vous offrir une tente dans notre camp; mais mieux vaut pour vous coucher à l'air. D'ailleurs vous avez la piste des Apaches à suivre. La route est longue. Vous recevrez des provisions pour le chemin autant qu'il vous en faudra; mais vous ferez bien de presser le pas dès que vous aurez reçu ce dont vous avez besoin.

— Tu as raison, chef, et il sera fait ainsi que tu le désires, » répondit Bob. « Le jeune chef va t'écrire un témoignage aussi détaillé que possible. Fais-nous donner de la viande desséchée et de la farine. Mets-nous sur la piste des Apaches, et nous partirons.

— Mon frère n'aura pas lieu de se plaindre, » dit l'Indien, et il sortit. Baumann se hâta d'écrire au commandant du fort pour l'instruire du funeste événement et vanter la conduite des Comanches. Bob et Dutch-Bill y apposèrent leurs signatures. Quelques instants après, le chef rentra portant deux sacs de peau. « Ce ne sera point trop lourd pour un homme seul, » dit-il en réunissant les deux sacs par une courroie, de manière qu'on pût les porter sur l'épaule, « et vous en aurez besoin.

— Et, maintenant, écoute ce que contient l'écrit du chef blanc, » dit Bob; et Baumann en fit la lecture, pendant laquelle les yeux de l'Indien tantôt se fixaient sur les traits du jeune homme, tantôt examinaient ceux des deux assistants.

« Et tu m'assures que ce papier contient tout ce que tu viens de dire et rien autre? » demanda-t-il quand Baumann eut achevé.

« Il en est ainsi, et Tehohpee fera bien de déposer toute méfiance! » répliqua celui-ci en fixant à son tour le chef indien.

« Je crois mon frère, et le conduirai moi-même jusqu'à ce qu'il ait retrouvé la piste des Indiens. » En disant ces mots, le Peau-Rouge prit l'écrit, qu'il serra soigneusement dans une bourse en cuir pendue à son cou. Puis il se dirigea vers la porte.

Bob jeta sur ses épaules les deux sacs. « En avant, » dit-il, « et à la grâce de Dieu! » La grande place devant la tente était entièrement vide; même dans les tentes environnantes aucun bruit ne se faisait entendre. L'Oiseau noir, la tête haute, se dirigea vers le ruisseau, et en suivit la direction, marchant en avant d'un pas régulier. Bob explorait attentivement du regard toute la contrée, comme s'il cherchait à en graver tous les détails dans sa mémoire. Dutch-Bill, au contraire, se contentait d'examiner les chevaux qui passaient aux environs du camp. « Eh quoi! pas une seule de nos bêtes! » dit-il à voix basse à Baumann. « Je comprends que ces Peaux-Rouges soient fâchés; et je suis tenté, en cette considération, de leur pardonner leur accueil tant soit peu hospitalier. »

Arrivé à une colline, derrière laquelle le ruisseau disparaissait, l'Indien s'arrêta, et, se tournant vers les trois blancs: « Que mes frères m'écoutent et retiennent mes paroles. Il est rare que l'Apache se montre le jour dans la prairie. La nuit, il suit de préférence les lits des torrents là où les sables mouvants ou bien les rochers ne laissent aucune trace de ses pas. Aussi serait-il impossible à tout homme blanc de retrouver sa piste; mais Tehohpee, lors de la réunion des diverses tribus au fort Atkinson, a appris où l'Apache a caché sa femme et ses enfants. Mes frères suivront le ruisseau jusqu'à l'embranchement de deux petites rivières. Arrivés en cet endroit, ils se trouveront vers le soleil couchant, et suivront un des bras de la rivière jusqu'à ce que ses eaux disparaissent dans le sable. S'ils se sentent ensuite la force et le courage de s'aventurer dans le désert qui se présentera à eux, en se dirigeant toujours vers le soleil couchant, ils parviendront à la vallée des Rochers, puis au fleuve Cimarron, et y trouveront le wigwam de ceux qu'ils cherchent.

— L'Oiseau noir est-il bien certain de ces renseignements? » demanda Bob, qui avait écouté attentivement le chef indien.

« Si Tehohpee avait voulu mentir, pourquoi n'aurait-il pas dit tout d'abord aux blancs qu'il ignorait le séjour des Apaches?

— Soit, » dit Bob, « nous suivrons tes renseignements; mais écoute l'avis que te donne en partant Poing-de-fer: Sois plus sage que tes guerriers et aie confiance dans le grand Père qui réside à Washington. Il se peut que ses présents tardent à venir, mais ils te parviendront tôt ou tard. Envoie en même temps que notre écrit tous les hommes blancs au fort Atkinson, et tu t'en trouveras bien. Nous nous reverrons, Tehohpee; mais si tu regardes notre projet comme trop périlleux pour que nous puissions revenir, accepte l'avis que je te donne comme celui d'un homme près de mourir, et qui n'a, par conséquent, aucun intérêt à te tromper. »

Il se détourna et se mit à gravir la hauteur. Les deux compagnons le suivirent, et quand, quelque temps après, Baumann se retourna, il aperçut encore le chef indien immobile à la même place, et comme perdu dans ses réflexions.

Il y avait à peu près un quart d'heure qu'ils marchaient ainsi en silence et chacun livré à ses réflexions, lorsque

Bob s'arrêta dans un enfoncement de terrain et ôta du canon de son fusil la branche verte qui s'y trouvait. « Nous voici maintenant sur le pied de guerre; mais, avant d'aller plus loin, il nous faut prendre du repos. Dans une heure le soleil sera couché, je crois donc bon de chercher notre gîte.

— Excellente idée ! » s'écria le vaquero; « mes jambes n'en peuvent plus et menacent de refuser le service.

— Ne craignez-vous point le voisinage des Peaux-Rouges? » demanda Baumann en jetant des regards inquiets autour de lui.

« C'est précisément leur voisinage qui est une garantie de sécurité pour nous. Nous allons traverser le ruisseau, et, s'ils ont quelque mauvais dessein contre nous, ils nous chercheraient plus loin et en ligne droite. Aussi allons-nous traverser de l'autre côté, et chacun à un endroit différent: vous, vaquero, là-bas, à cette hauteur, où vous pourrez aussi vous débarrasser de votre branche ; et vous, jeune homme, un peu plus loin. »

Un quart d'heure plus tard, les trois hommes se trouvaient réunis de l'autre côté du ruisseau, dans un étroit ravin. On fit un maigre repas de viande desséchée, la prudence ne leur permettant pas d'allumer du feu. On se partagea les factions de nuit, et, aussitôt que l'obscurité fut arrivée, Dutch-Bill rampa jusqu'à une certaine hauteur, d'où il devait veiller pendant les deux premières heures.

Baumann aurait bien voulu pouvoir dormir et mettre ce temps de repos à profit. Mais, malgré sa fatigue, il se sentait trop excité pour pouvoir fermer les yeux. Il se mit à songer aux singulières circonstances qui l'avaient amené jusqu'au milieu du désert, et jeté dans une vie aventureuse. Il vit reparaître devant lui l'image de cette jeune fille qui l'avait charmé dès le premier abord et lui avait fait concevoir des espérances irréalisables. Il ouvrit son portefeuille, en tira le bracelet qu'il avait soigneusement conservé, et le contempla longtemps. Il le resserra ensuite pour ne plus songer qu'à son ami et aux dangers qu'il pouvait courir.

« Dormez-vous déjà? » dit-il à Bob, en se retournant vers lui.

« Pas encore, mais presque ; je ne puis m'empêcher de penser à cette singulière créature, à ma nièce, qui se trouve maintenant au pouvoir des Apaches!

— Pensez-vous que nous puissions réussir, malgré toutes les difficultés que le Comanche nous a fait entrevoir? »

Le vieux chasseur resta quelque temps sans répondre.

« Si vous voulez savoir franchement la vérité, et je crois de mon devoir de ne point vous la cacher, je crois que nous jouons gros jeu... Je ne me suis jamais aventuré si loin dans le Sud, et je ne connais cette maudite contrée du Cimarron que par ouï-dire. Cependant les renseignements de l'Oiseau noir sont suffisants. Quant aux expédients, ce ne sont pas eux qui me manquent. Dieu et le Démon des prairies feront le reste. Voilà tout ce que je puis vous dire.

— Le Démon des prairies! que voulez-vous dire par là? Voilà plusieurs fois que je vous en entends parler, » dit Baumann en levant la tête.

« Il est possible que vous le voyiez agir vous-même dans peu de temps, quand il s'abattra sur les Apaches; c'est le Satan des Indiens; c'est lui qui est chargé de la police des prairies.

— Et vous-même, Bob, vous croyez à ce fantôme?

— Comme à ma propre existence, jeune homme ; et quand vous l'aurez vu, de vos propres yeux, s'acquitter de ses fonctions, vous ne douterez plus de sa réalité.

— Il n'en est pas moins vrai que je compte plus sur vous que sur le Démon des prairies, » dit Baumann en laissant retomber sa tête.

« Vous n'avez pas tort non plus de compter sur moi. Mais dormons maintenant. »

Trois jours après, dans une plaine immense entièrement couverte d'un sable fin dans lequel s'enfonçaient les pieds à chaque pas, et qui n'était interrompue de temps en temps que par quelques rochers nus, le soleil plongeait ses rayons ardents. Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, on aurait pu se croire dans le séjour de la désolation, si çà et là quelques misérables buissons n'étaient venus rompre la triste monotonie de cette plaine.

Trois hommes avançaient péniblement dans la direction du couchant. En avant, le vieux Bob, qui ne détachait pas ses regards du sol, et examinait attentivement la moindre dépression de terrain; puis Dutch-Bill, qui avançait chaque pied avec une régularité toute machinale; et enfin, en dernier lieu, Baumann, dont les efforts pour continuer sa marche dans ce sable mouvant n'étaient que trop visibles. Le jeune Allemand paraissait épuisé, et jetait en tous sens des regards investigateurs. Au bout de quelque temps le vieux chasseur s'arrêta et se retourna vers ceux qui le suivaient :

« Voyons, voyons, du courage! L'homme, quand il veut, peut beaucoup. Avant de faire halte il faut trouver de l'eau. Le chemin que nous suivons est fréquenté, et nous ne saurions aller loin sans arriver à une source quelconque. »

Il se remit à marcher. Depuis la veille au soir, les trois blancs avaient parcouru ce désert sans qu'une seule goutte d'eau fût venue rafraîchir leurs lèvres ardentes. Ils avancèrent encore ainsi péniblement pendant une demi-heure. Enfin Baumann s'arrêta:

« Bob, » dit-il d'une voix faible, « je ne puis aller plus loin sans boire. Je sens le vertige s'emparer de moi.

— Ma foi! j'en aurais dit autant depuis longtemps, si mes jambes n'avaient continué à fonctionner d'elles-mêmes, » dit le vaquero, en s'arrêtant également, et en adressant à son camarade un triste regard. Le vieux chasseur regardait au loin. Tout à coup, il se retourna rapidement vers eux.

« Encore un quart-d'heure, enfants, » dit-il; « mâchez un morceau de viande, cela vous soulagera un moment. L'homme peut mieux résister à la soif que le cheval. Je vois briller quelque chose au loin, mais ne puis distinguer encore ce que c'est. Allons, voyons, faites appel à tout votre courage. Nous serons bientôt au bout de nos peines. » Il ouvrit un des sacs, en tira deux morceaux de viande desséchée qu'il donna à ses compagnons : « Mâchez-moi cela, et encore un peu d'efforts. »

Ils reprirent lentement leur marche. Le vieux chasseur ne quittait pas l'horizon des yeux; mais, au bout de quelques instants, les pas de ses compagnons se ralentirent. Un des deux s'arrêta, puis reprit sa marche forcée, s'arrêta encore, fit un nouvel effort, et enfin resta en place. Mais, en ce moment même, Bob jeta son chapeau en l'air.

« Oui, ma foi ! je ne m'étais pas trompé, c'est une mare; il y a de l'herbe et des fleurs à l'entour. » Ces paroles semblèrent redonner une nouvelle vie à ses compagnons. Ils levèrent avidement les yeux, et, bien que l'endroit que Bob leur montrait du doigt ne fût encore qu'un point presque invisible, ils avaient trop confiance en son expérience pour penser qu'il se fût trompé.

« C'est un de ces trous que la Providence a creusés pour contenir l'eau là où manquent ruisseaux et rivières, » leur dit Bob; « il n'y aurait seulement pas de mal à ce que ces trous fussent en plus grand nombre. »

Dix minutes plus tard ils avaient atteint un de ces singuliers réservoirs comme on en rencontre parfois au milieu des déserts de l'Amérique. A peine venaient-ils de se désaltérer avec cette eau, qui, malgré son goût de vase, leur sembla meilleure que le vin le plus délicieux, que Bob se mit à examiner attentivement le sol environnant. Dans une certaine direction on voyait clairement que le sable avait été tout nouvellement remué.

« Enfin, nous voilà donc sur leurs traces, Dieu merci ! Il n'y a pas plus d'un jour qu'ils ont fait boire ici leurs bestiaux : si vous voulez m'en croire, et si vos forces répondent aux miennes, nous ne nous arrêterons pas plus de deux heures ici. Mettons donc ce temps à profit pour nous reposer, puis nous nous lancerons sur leurs traces aussi longtemps que le jour le permettra. Je pense que nous ne devons pas être loin de Cimarron, et plus tôt nous surprendrons ces maudits Peaux-Rouges, plus nous aurons chance de réussir.

— Silence dans les rangs, et observons la consigne, » répliqua Dutch-Bill. « Mais, pour l'amour de Dieu, n'exigez rien d'un vaquero à demi mort, avant qu'il ait descendu une tasse de café dans son estomac. » En disant ces mots, celui-ci sortit ses ustensiles de cuisine de sa sacoche, et s'empressa de rassembler quelques branches et des herbes mortes. En peu d'instants le feu petilla, bientôt le parfum du café se répandit dans les airs, et cet arome vivifiant ranima jusqu'à Baumann, qui, plus que ses compagnons, semblait au bout de ses forces.

O. RUPPIUS.

(La suite au prochain numéro.)



CULTURE DU FUCHSIA.

Consultation demandée à M. Sainfoin.

Pour obtenir une floraison abondante, il faut faire hiverner le fuchsia dans un lieu sec, non chauffé, mais à l'abri de la gelée; on arrose la plante aussi peu que possible, afin de la laisser reposer. A la fin du mois de janvier, ou bien au commencement du mois de février, on transplante le fuchsia, et on le place dans une serre tempérée ou dans une chambre modérément chauffée ; on augmente les arrosages en les réglant sur la croissance de la plante. En été, on place le fuchsia à une exposition *mixte*, c'est-à-dire composée de soleil et d'ombre. Si l'on en possède une certaine quantité, et si l'on désire les voir fleurir successivement durant toute l'année, on prendra chaque individu défleuri, on le placera pendant deux mois dans un lieu sec et frais, on arrosera fort peu, puis on dépotera, et, ramenant la plante à la chaleur, on hâtera la floraison par des arrosages plutôt abondants que trop fréquents, de peur de faire pourrir les racines.

P. S. Toutes les plantes souffrent lorsqu'on les place dans des vases neufs; l'argile cuite attire l'eau et isole la terre, en sorte que l'eau, au lieu de pénétrer jusqu'aux racines, s'écoule immédiatement dans le vide qui se trouve entre la terre et le pot ; avant d'employer celui-ci, il faut le faire tremper pendant plusieurs jours dans de l'eau fraîche.



Si mon premier
Redoute mon dernier,
L'histoire du moyen âge
Nous dit qu'au souverain mon tout portait ombrage.



Rectification. — Le dessin de guipure d'Irlande publié dans le nº 25, et le col publié dans le nº 26, sortent des ateliers de Mme Pauline Royer, rue de Rivoli, 186.

Une abonnée reconnaissante, Paris. Tout dépend de la situation de fortune, et des rapports établis entre la marraine et la famille de l'enfant; s'il y a supériorité, ou même égalité de fortune avec la mère, la marraine donne une layette plus ou moins élégante (nous avons publié le devis d'une layette dans le nº 25 de la présente année); dans le cas particulier dont il s'agit, l'enfant ayant déjà 4 mois, il vaudrait mieux donner la toilette de baptême, en tout ou en partie, et, si le chiffre de la dépense est inférieur à la somme que l'on voulait consacrer à cet objet, on joindra à la toilette de baptême, soit une pièce d'argenterie, soit un bijou destiné à la mère.

A. B. Les pèlerines en question sont en biais par derrière, droites devant, rondes et dépassant la taille de 10 à 15 centimètres seulement, si on les garnit avec une haute dentelle; mille regrets de ne pouvoir envoyer ce patron, qui tient lieu d'une *confection* quelconque. Le présent le plus convenable que l'on puisse faire à une amie qui se marie, et dont la fortune est plus brillante que celle de la personne qui veut faire le présent, est toujours un ouvrage que l'on a fait soi-même : bourse ou tapisserie. — *M. Lindenbaul, de Lyon,* devine parfaitement les clefs diplomatiques de M. Simonot. — *Mme de V...., près B....* La première explication des travaux en mignardise a paru dans le nº 18 de l'année 1861; on y trouvera plus de détails que je ne pourrais en placer ici : la mignardise est un petit galon plat, noir ou blanc, bordé, de chaque côté, avec des picots; après avoir tracé sur un morceau de papier les contours du dessin, on suit ces contours avec la mignardise, que l'on coud à toutes les places où elle se croise; on coud aussi ensemble les picots qui se touchent, et enfin on orne quelquefois le dessin avec des *roues* et des *jours*. — *Blanche C....* Impossible, car cela augmenterait beaucoup les frais déjà fort considérables de l'administration. — *Sous mon mûrier, J. de M.* On mettra sur la crinoline un jupon de percale, puis un jupon de grosse mousseline, puis un jupon de grosse tarlatane, et enfin la robe de tarlatane. Je ne conseille pas un dessous rose, surtout à seize ans; je préférerais même, à cause de cette extrême jeunesse, une toilette toute blanche. Le jupon placé immédiatement sous la robe doit être, à peu de chose près, aussi long que celle-ci. La crinoline aura son ampleur ordinaire, les toilettes de bal étant encore plus volumineuses que les toilettes de ville. Comme sortie de bal, le bournous algérien, ou bien un grand collet, talma en cachemire blanc, ou bleu, ou rose. Sous le tulle, on met encore une jupe de gros tulle, posée sur un dessous en taffetas blanc. Mme Aubert enverra ce que l'on désire en fait de résilles. Mme Aubert, qui logeait dernièrement rue du Faubourg-Poissonnière, 46, se trouve maintenant rue Neuve-des-Mathurins, 6, en face du nouvel Opéra. Ma jeune correspondante ne doit pas craindre d'être importune: je ne me lasse pas d'être utile aux personnes aimables et polies. — *Une nouveauté d'autrefois.* Impossible pour le jour, vu la couleur trop éclatante du fond; très-possible pour le soir, pour théâtres, concerts, et même réunions.

Derrière mon comptoir. Je crains d'être bien incompétente pour le sujet en question; les armoires me semblent préférables : bois noir et or; le tapis est toujours plus confortable et plus élégant; meubles capitonnés. — *Bourg-Fidèle.* Il faut blanchir la toile à la vapeur avec une eau de savon bouillante, ou bien encore essayer le procédé suivant : on pile de l'oseille (à petites feuilles), on presse, on passe au travers d'un linge; on met ce jus dans un plat d'étain; on pose la toile tachée dans ce jus, que l'on fait évaporer en plaçant le vase qui le contient sur une plaque de métal couverte de charbons ardents ; toutes les taches disparaissent, fussent-elles d'encre, de fruits, de rouille ou de vin. — *Nº 439, N. R., à Bordeaux.* Cette lettre est l'une de celles que je garde précieusement, et pour laquelle je ne saurais adresser d'assez vifs remercîments. — *Papier marqué F. L., couronne de comte.* On recevra Les garnitures *ad libitum;* on porte tout : ruches et petits volants; quant aux grands volants, ils sont toujours exclus, à moins d'être réduits à l'état d'*unité*. — *Nº 13655, près de mes oiseaux.* On recevra des dessins de broderie. Garnir la robe avec trois petits volants découpés espacés, à tête ; ces volants seraient en taffetas gris uni, de même nuance que la rayure grise, ou bien avec une *grecque* faite avec une bande de taffetas gris uni, lisérée de blanc du côté intérieur.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris.—Typ. de Firmin Didot frères, impr. de l'Institut et de la Marine, r. Jacob, 56.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Hé quoi! partir si tôt, charmante hirondelle! tu laisses ton nid.

N° 31. TROISIÈME ANNÉE. 4 août 1862.



Le numéro, vendu séparément, **25 centimes.** AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, **50 centimes.** AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE SAMEDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND.
Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

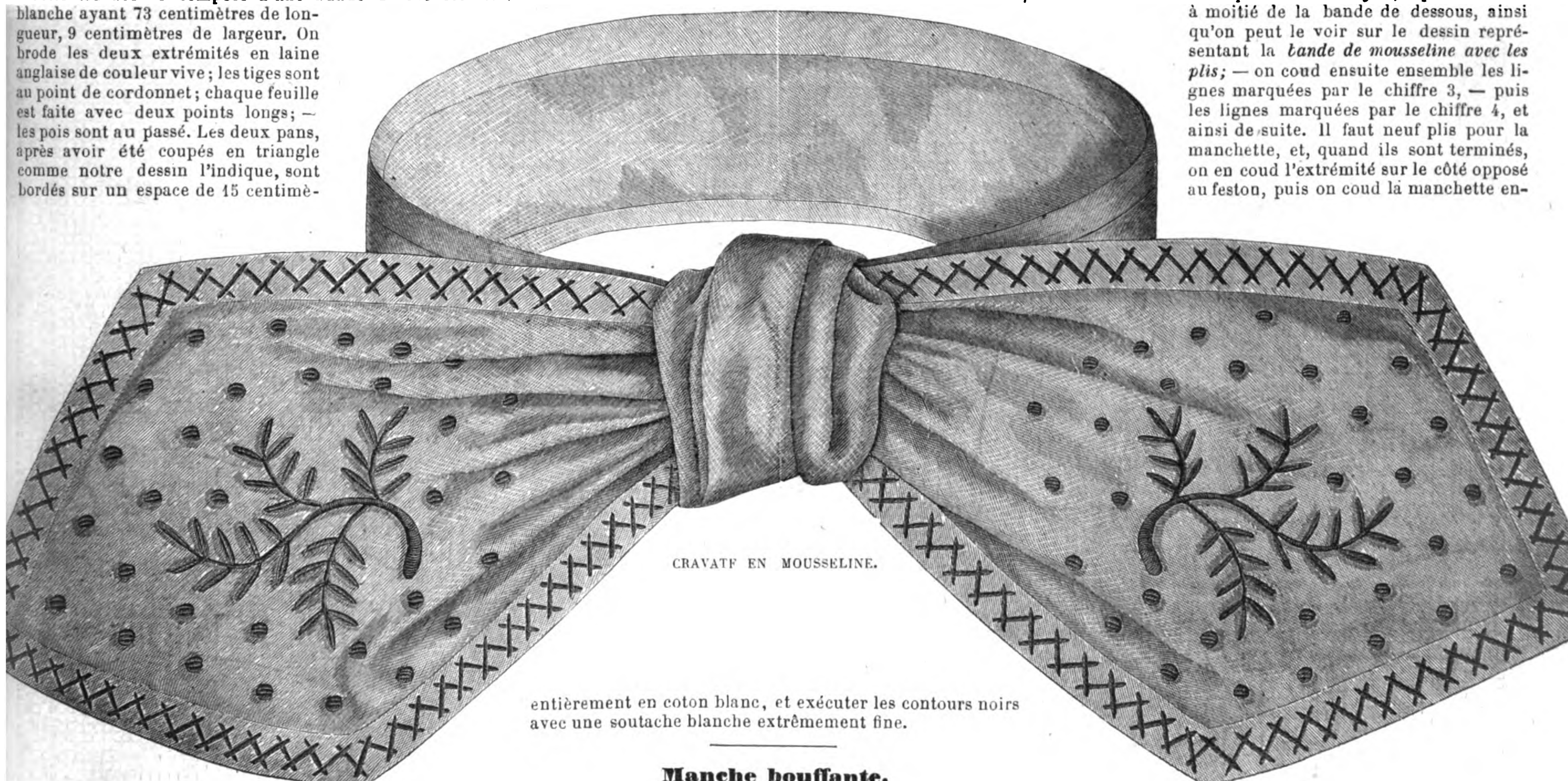
PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
Les abonnements partent au 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (*Pour l'étranger le port en sus*). —

Cravate en mousseline blanche.

Cette cravate se compose d'une bande de mousseline blanche ayant 73 centimètres de longueur, 9 centimètres de largeur. On brode les deux extrémités en laine anglaise de couleur vive ; les tiges sont au point de cordonnet ; chaque feuille est faite avec deux points longs ; — les pois sont au passé. Les deux pans, après avoir été coupés en triangle comme notre dessin l'indique, sont bordés sur un espace de 15 centimètres avec une bande de mousseline ayant 3/4 de centimètre de largeur, que l'on fixe sur la cravate par une couture en croix. Le reste de la cravate est ourlé.

On peut exécuter ce dessin en laine noire, et border la cravate avec une dentelle noire, — ou bien enfin la broder avec du coton blanc.



CRAVATE EN MOUSSELINE.

Dessin au filet.

On le brodera en reprises sur tulle grec ou sur fond de filet ; pour rideaux on répétera le dessin autant de fois que cela sera nécessaire ; on peut allonger et élargir ces carreaux en espaçant davantage les coins qui encadrent l'arabesque du milieu.

Col et manchette.

On brode ce dessin au plumetis ; tous les détails blancs sont faits avec du coton à broder ; tout ce qui paraît en noir est fait en soie noire ; on peut aussi broder le dessin entièrement en coton blanc, et exécuter les contours noirs avec une soutache blanche extrêmement fine.

La longueur de la bande de mousseline destinée à former la manchette est de 41 centimètres, — sa largeur d'un peu plus de 4 centimètres. On la festonne d'un côté, et l'on fait les fentes telles qu'elles sont indiquées, quant à leur hauteur et à l'espace qui les sépare sur le dessin intitulé *Bande de mousseline ;* l'espace le plus large entre deux fentes est destiné à former le pli ; — l'espace le plus étroit entre deux fentes sépare deux plis. — On prend du fil très-fin, et l'on coud ensemble les deux lignes marquées par le chiffre 1, — puis les deux lignes marquées par le chiffre 2 ; — on a ainsi formé un pli creux ou *tuyau*, séparé environ à moitié de la bande de dessous, ainsi qu'on peut le voir sur le dessin représentant la *bande de mousseline avec les plis ;* — on coud ensuite ensemble les lignes marquées par le chiffre 3, — puis les lignes marquées par le chiffre 4, et ainsi de suite. Il faut neuf plis pour la manchette, et, quand ils sont terminés, on en coud l'extrémité sur le côté opposé au feston, puis on coud la manchette entre les deux *doubles* d'un poignet, ayant 3 centimètres de largeur, 18 centimètres de longueur ; on passe sous les plis un morceau de ruban ayant 74 centimètres de longueur.

Manche bouffante.

MATÉRIAUX. — Mousseline en organdi ; un peu de coton à broder ; ruban de velours noir ou de taffetas ayant 1 centimètre 3/4 de largeur.

Voici une parure que je recommande à toutes nos lectrices ; elle est fraîche, simple, élégante, et occasionne peu de frais.

Quatre dessins sont consacrés à ce modèle et représentent la manche, — le col, — une partie de la bande de mousseline employée pour la garniture, — et enfin cette même bande avec les plis formés, dont deux sont déjà traversés par le ruban, tandis que le troisième est replié sur lui-même, afin que l'on puisse voir la couture du pli.

La manche bouffante a 96 centimètres de largeur, et dans le milieu, par derrière, 45 centimètres de hauteur ; on l'échancre par devant, sur une hauteur de 7 centimètres pour le bord supérieur, — de 11 centimètres pour le bord inférieur, de façon que la manche n'a plus que 27 centimètres environ de longueur sur la couture de devant. Le bord supérieur de la manche bouffante est cousu sur une

sorte de large poignet double ayant 40 centimètres de longueur, — 12 centimètres de hauteur, dans le milieu par derrière, échancré en dessous, de façon à n'avoir plus que 8 centimètres 1/2 de hauteur sur la couture de devant; le bord supérieur de ce poignet est droit. — Le bord inférieur de la manche a une fente de 3 à 4 centimètres, ourlée de chaque côté en dedans; — puis on coud la manche sur le poignet garni de boutons et de boutonnières.

Col accompagnant la manche bouffante.

La bande de mousseline employée pour les plis doit avoir 86 centimètres de longueur, 3 centimètres de largeur; on fait les plis absolument comme nous l'avons indiqué pour la manchette; la distance qui sépare les plis reste semblable à celle que nous avons indiquée sur le dessin (voir *Bande de mousseline*), mais la hauteur des fentes est seulement de 2 centimètres. Le petit poignet *double* dans lequel on coud cette bande de mousseline à plis a 38 centimètres de longueur, 1 centimètre 1/2 de hauteur, et dépasse la garniture, de chaque côté, d'un centimètre environ; on met un bouton à ce poignet et l'on y fait une boutonnière. — On coudra ce poignet sur une chemisette coupée sur les figures 11 et 12 (*recto*). On passe sous les plis du col un morceau de ruban ayant 1 mètre de longueur; on noue ce ruban par devant.

Coussin de canapé.

MATÉRIAUX. — Reps de laine bleu bluet; soie de cordonnet blanche, gris, argent, maïs, noir; même soie noire fine; très-petites perles d'acier.

Ce modèle est un des plus jolis parmi les travaux de ce genre; il représente une guirlande de roses blanches, entourées d'une bordure imitant une dentelle noire, plissée çà et là.

On copie d'abord ce dessin *en entier* (c'est-à-dire les deux moitiés), et on le reporte sur le reps bleu bluet; les festons, les boucles qui les surmontent, et aussi les lignes noires formant les plis de la dentelle, sont faits avec de la soie noire au point de chaînette. Le petit feston blanc qui borde extérieurement le feston noir est en soie maïs; le reste de l'ouvrage est fait au passé; le treillage de la dentelle est fait avec de la soie noire fine au point *lancé* ou point *russe;* dans chaque petit carreau, formé par quatre points, on met quatre perles d'acier. La guirlande de feuilles qui surmonte la dentelle est faite au passé avec de la soie noire de cordonnet. Le semé placé entre cette guirlande et celle de roses, se compose de deux points faits avec la soie maïs.

Les roses, et la partie claire des feuilles, sont faites au passé avec la soie blanche; les contours de l'autre partie des feuilles sont faits avec la soie gris argent, et remplis avec des perles d'acier, ainsi que le milieu des boutons. — Le semé de l'intérieur se compose de quatre perles d'acier.

Quand le coussin est terminé et doublé, on l'entoure avec une dentelle noire froncée, surmontée d'une ruche chicorée en taffetas blanc; on peut remplacer la dentelle noire par une ruche de taffetas noir plus large que la ruche blanche.

Trois petits dessins de tapisserie.

Ces dessins serviront pour orner les couvertures exécutées au crochet tunisien.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe de popeline écrue, à rayures brunes très-fines, à semé composé d'une feuille brune très-déliée; le bas de la jupe est garni avec un volant tuyauté, bordé de brun, ayant



DESSIN AU FILET.



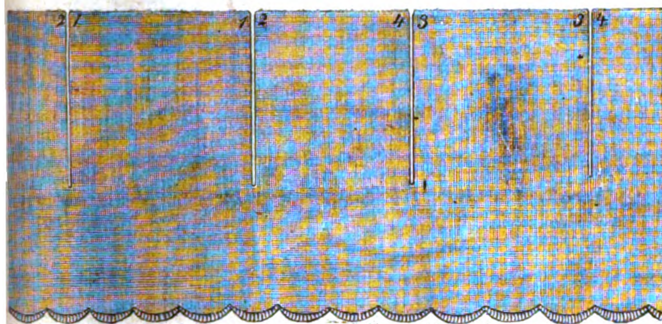
LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal 56 Rue Jacob Paris

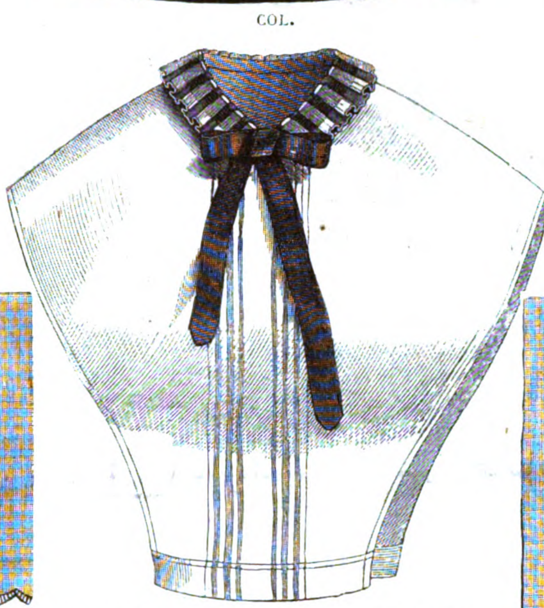
Toilettes de Mme VIGNON-CHAUVIN 182, r. Richelieu

6 centimètres de hauteur, surmonté d'une bande de taffetas brun ayant 3 centimètres de largeur; à 4 centimètres de distance se trouve une bande pareille; — à 3 centimètres 1/2 de distance troisième bande, ayant 3 centimètres de hauteur; — à 3 centimètres de distance, quatrième bande ayant 2 centimètres 1/2 de hauteur. Corsage plat, à ceinture longue, peu large, brune, nouée par devant. Le corsage est formé par des boutons bruns placés entre deux bandes de taffetas brun ayant 1 centimètre 1/2 de largeur. Manches demi-larges, fendues sur le coude, garnies avec deux bandes de taffetas brun, remontant jusqu'à l'épaule, ayant chacune 1 centimètre 1/2 de largeur. Bonnet rond à larges barbes, orné de dentelle noire et blanche, de velours noir et de roses roses.

COL.



BANDE DE MOUSSELINE.



COL ACCOMPAGNANT LA MANCHE BOUFFANTE.



BANDE DE MOUSSELINE AVEC LES PLIS.

Robe d'alpaga blanc. La jupe est garnie avec un volant tuyauté, bordé de velours noir, ayant 8 centimètres de hauteur, surmonté de trois rangs de velours noir; sous le premier et sous le dernier rang de velours noir, une guipure noire (4 centimètres de largeur) est posée à plat, en sens contrarié. Petit pardessus pareil à la robe, à col formant revers, et garni seulement sur les devants. Ruche de mousseline tuyautée, droite, formant un petit col; sous-manches à poignet.

MODES.

Il est assez difficile de rassembler en cette saison les matériaux nécessaires pour composer un courrier de modes; nous tenons par-dessus tout à donner des renseignements nets et précis, et nous n'avons pas la ressource de remplir nos pages avec des annonces et des réclames, qui n'apprendraient rien à nos lectrices et qui encombreraient une place que l'on peut consacrer à des sujets plus utiles.

Nous sommes dans la morte saison de l'invention; la forme des vêtements, leurs ornements, tous les détails qui composent la toilette féminine, sont fixés jusqu'à l'automne prochain; il faut donc se borner à décrire quelques-unes des toilettes que l'on exécute chez les bonnes couturières.

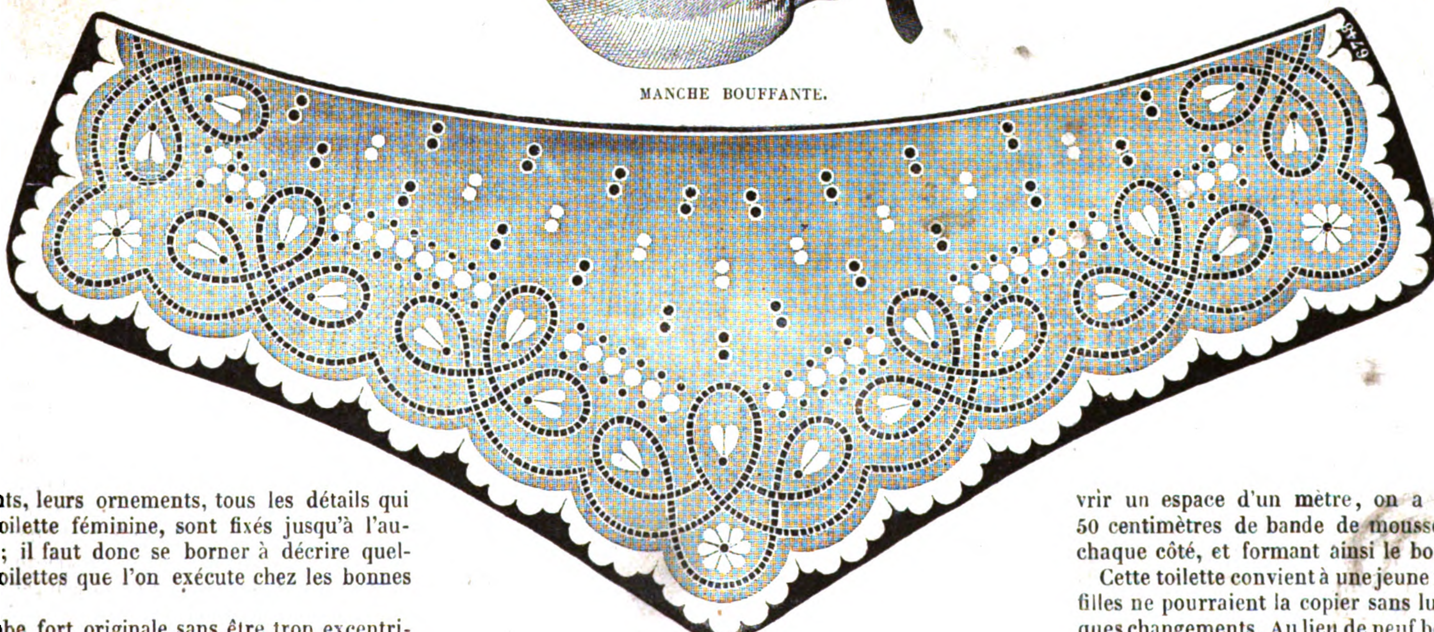
J'ai vu une robe fort originale sans être trop excentrique : elle est en taffetas noir; le bas de la jupe se compose d'une très-haute bande de taffetas violet ayant 25 à 30 centimètres de largeur, dépassant la robe de taffetas noir de 10 centimètres environ. Chaque lé de la robe est séparé des lés voisins, et replié de chaque côté en dessous, pour former un gros pli creux laissant voir toute la bande de taffetas violet; celle-ci est brodée en soutache noire, avec un dessin qui se compose d'une bordure avec petites palmes placées dans la séparation des lés, qui sont, bien entendu, cousus ensemble depuis la place où la bande de taffetas violet se termine. Le bord de la jupe noire est garni d'une toute petite ruche en ruban noir. Le corsage, plat, à pointe, est fait de façon à pouvoir être porté, soit montant, soit à revers; il se termine derrière par une petite basque, ornée comme la jupe avec du taffetas violet, paraissant sous le taffetas noir, et le dépassant. Les manches, larges, sont garnies comme la jupe. Ajoutons qu'une rosette de ruban noir et de ruban violet, encadrée de dentelle noire, est placée entre chaque lé, au point où commence la couture qui les réunit. L'ensemble de cette toilette, tout en étant un peu compliqué, offre cependant ce caractère d'unité qui constitue une simplicité relative.

On préparait dans la même maison une robe de mousseline blanche, à semé de petites étoiles. La garniture de la jupe se compose de trois bouillonnés, posés perpendiculairement sur le devant de la jupe; — trois autres bouillonnés sont placés sur chaque côté; leur largeur est de 7 centimètres; sur toute leur hauteur, de 10 centimètres en 10 centimètres, on a pratiqué une fente horizontale festonnée; un ruban maïs est passé dans chaque bouillonné, et forme une sorte de bouffant, ou de crevé, dans chaque fente. La corsage est montant, à ceinture de ruban de taffetas maïs frangé, nouée par derrière; un bouillonné, semblable à ceux de la jupe, mais ayant seulement 4 centimètres de largeur, est posé sur le devant du corsage. Les manches, demi-larges, fendues sur le coude, sont bordées avec un bouillonné ayant 5 centimètres de largeur, et se rétrécissant graduellement en remontant vers l'épaule. Ces bouillonnés sont peu froncés; pour couvrir un espace d'un mètre, on a employé 1 mètre 50 centimètres de bande de mousseline, froncée de chaque côté, et formant ainsi le bouillonné.

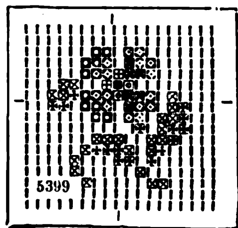
Cette toilette convient à une jeune femme; les jeunes filles ne pourraient la copier sans lui faire subir quelques changements. Au lieu de neuf bouillonnés perpendiculaires, posés sur la jupe, elles auraient seulement



MANCHE BOUFFANTE.



MANCHETTE.

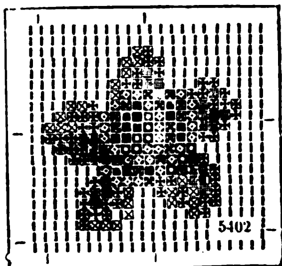


N° 1. DESSIN DE TAPISSERIE.

Explication des signes :
▫ Lilas clair. ⊙ Moins clair. ▪ Lilas foncé. ⊠ Vert clair. ⊞ Vert foncé. □ Blanc. ⊡ Gris clair. ■ Gris plus foncé.

un bouillonné horizontal, posé au bas de la jupe; les fentes seraient perpendiculaires, le ruban rose ou bleu; le corsage décolleté, car une jeune fille ne pourrait porter cette toilette que pour soirées et bals d'été; un fichu Marie-Antoinette, décolleté, à longs pans arrondis, croisés par derrière, et garni d'un bouillonné ayant 4 centimètres de largeur, accompagnerait le corsage; les manches, courtes, se composeraient de deux bouillonnés à fentes *contrariées*, traversées par des rubans, comme les bouillonnés de la robe.

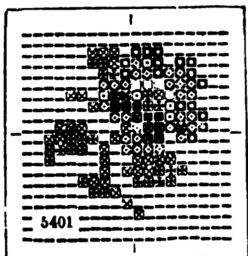
On peut constater dès à présent une certaine tendance à se rapprocher de plus en plus du style Louis XV dans les différents détails de la toilette. Je m'empresse de noter les symptômes que j'ai recueillis, parce qu'ils sont précieux au point de vue de la grâce des vêtements. Un moment la mode a paru hésiter entre deux routes opposées, et elle a été bien près de s'engager dans la voie désastreuse qui conduisait aux jupes et aux manches plates, aux corsages se terminant sous les bras, en un mot, à tous les détails caractérisant les modes du premier empire. Toute appréhension de ce genre paraît pouvoir être écartée aujourd'hui, car les jupes se maintiennent fort larges, les crinolines persistent avec une obstination que rien ne peut ébranler, les corsages restent longs.



N° 2. DESSIN DE TAPISSERIE.

Explication des signes :
▫ Rose très-clair. ⊙ Moins clair. ▪ De nuance moyenne, ■ foncé. ⊠ Vert clair. ⊞ Moins clair. ■ Vert foncé.

L'une de nos prochaines gravures de modes représentera un modèle de pardessus gracieux et original, inventé par Mme Peytel, rue Saint-Roch, 11, et qui pourra bien avoir un succès remarquable l'automne prochain; il sera fort joli, reproduit en velours noir, et nous nous réservons d'y revenir, s'il obtient la vogue qu'il mérite, ce qui n'est pas certain. Nul ne peut prévoir les caprices inexplicables de la mode: elle dédaigne parfois les objets les plus gracieux, tandis qu'elle adopte des formes désavantageuses, et leur conserve une faveur inexplicable. Ainsi les saute-en-barque, qu'il a bien fallu mentionner, enveloppent les femmes d'un sac informe, et semblent inventés, non pour les habiller, mais pour les cacher; espérons que leur existence ne se prolongera pas pendant l'hiver prochain.



N° 3. DESSIN DE TAPISSERIE.

Explication des signes :
⊞ Jaune clair. ⊡ de nuance moyenne. ■ Jaune foncé. ▫ Ponceau clair. ⊙ Moins clair. ▪ Ponceau foncé. ⊠ Vert clair. ⊞ Vert plus foncé.

Il est assez rare de découvrir une garniture offrant une combinaison à peu près nouvelle, et s'écartant des volants et des ruches;

COUSSIN DE CANAPÉ.

je vais en noter une qui pourra être utilisée à peu de frais, pourvu que l'on possède un reste de jupe en taffetas de couleur. La robe serait en alpaga gris argenté; on découperait des bandes en biais de taffetas brun, vert, gros bleu ou violet; ces bandes auraient 4 centimètres de largeur, environ 25 centimètres de longueur; elles seraient arrondies à chaque extrémité, et brodées en soutache noire; on les disposerait sur deux rangs, en forme de *fer à cheval*, et elles seraient isolées les unes des autres. Après avoir posé l'une de ces bandes, on placerait la suivante, en la faisant passer sous la première, de telle façon que les bouts arrondis se séparent un peu; ainsi de suite pour les deux rangs de bandes. Il est bien entendu que le fer à cheval a ses deux extrémités dirigées vers le haut de la jupe. Le premier rang de bandes est posé au-dessus de l'ourlet. Le corsage est plat, à pointe, garni sur chaque devant avec un seul rang de bandes formant *fer à cheval*. Les manches, larges, sont garnies comme la jupe. La toilette est complétée par une écharpe droite en alpaga pareil à celui de la robe, et garnie avec des ornements analogues.

Citons aussi une robe de popeline d'été, nuance Havane. Le bas de la jupe est garni (non au-dessus de l'ourlet, mais depuis l'extrême bord de la jupe) avec des losanges en taffetas de nuance plus foncée que la popeline. Ces losanges, qui se touchent par chaque côté, sont entièrement encadrées avec un ruban de velours noir fort étroit. Les bandes formant les losanges ont 3 centimètres de largeur. Les losanges mêmes, dont la moitié inférieure est bordée avec un effilé étroit, ont environ 15 centimètres de hauteur. Sur chaque côté de la jupe, deux rangs de losanges, perpendiculaires cette fois, remontent, en diminuant un peu de proportions, jusqu'au corsage, qui est plat, montant, à pointe, et garni sur le devant avec trois losanges, dans le milieu desquelles se trouvent les boutons qui ferment le corsage. Les manches sont larges, et garnies comme la jupe, d'abord sur le bord inférieur, puis le dessus de la manche est un peu relevé et retenu par une losange qui forme ainsi une sorte de *patte* et s'élève jusqu'à l'entournure; la manche, par conséquent, est plus courte dessus que dessous.

EMMELINE RAYMOND.

PUBLICATIONS NOUVELLES

Nous recevons à l'instant une lettre de M. Sainfoin; il nous signale une publication nouvelle, et nous engage à l'annoncer. Nous pensons que cette publication peut, en effet, offrir beaucoup d'intérêt à cette partie de notre public qui s'occupe d'horticulture. Mais comme le temps nous manque absolument pour prendre connaissance du livre que M. Sainfoin nous indique; comme un jugement critique sur une œuvre d'un genre tout spécial ne peut être formulé que par une personne compétente, nous prenons le parti de publier purement et simplement cette lettre, au risque de nous exposer au courroux de notre collaborateur, qui ne veut pas être travesti en critique.

« Madame,

« Ceci n'est point un article; — n'allez pas vous y tromper, je vous en conjure, et accorder les honneurs de l'impression à ces lignes écrites à la hâte après l'examen d'un livre nouveau que je recommande à vos lectrices. Veuillez seulement prendre connaissance de cette œuvre; quand vous l'aurez examinée, vous ne tarderez pas à juger comme moi qu'elle mérite de tous points les éloges que je lui donne.

« Quelques-unes des abonnées du journal m'ont écrit des lettres charmantes; ces dames et ces demoiselles sont si aimables, que je ne puis m'empêcher de soupçonner l'existence d'un concours de politesse et de bonté par lequel vous faites passer les personnes qui désirent souscrire à la publication que vous dirigez. Quoi qu'il en soit, ces lettres bienveillantes réclamaient un bon manuel de jardinier; — d'autres exprimaient le désir d'étudier la botanique, et il m'était fort pénible de répondre aux premières par des indications vagues, aux secondes par un refus obstiné, parce qu'il était motivé par mon incompétence. Je m'occupe de culture, mais je suis peu cultivé; la botanique est une science que je connais un peu d'instinct, mais dont j'ignore les principes. Or je ne suis pas encore assez... journaliste (pardon, Madame!) pour parler avec assurance sur des matières qui me sont à peu près inconnues. J'étais pourtant affligé de ne pouvoir satisfaire aux demandes que l'on m'adressait, car enfin je suis moins rustre que je n'en ai l'air, et, vous me croirez si vous voulez, je n'aime pas à infliger des mécomptes et à prononcer des refus impolis. J'ai donc cherché, lu, comparé, et j'ai enfin réussi à découvrir un livre auquel je puis accorder les éloges que je ne prodigue guère.

« Ce livre est le *Manuel de l'amateur des jardins**, par MM. Decaisne, membre de l'Institut, professeur de culture au Muséum, et Naudin, docteur ès sciences, aide-naturaliste au Muséum d'histoire naturelle. Vous le voyez, ce sont là des noms considérables, illustres, et qui méritent la confiance du public. Cependant l'autorité de ces noms, si incontestée qu'elle soit, n'aurait pas suffi pour m'engager à recommander ce livre; en général, plus on est haut placé, moins on sait se mettre au niveau de ses inférieurs, et il en résulte que les livres écrits par les savants sont presque toujours inutiles, parce qu'ils sont composés à un point de vue trop élevé, et qu'on les écrit, non pour enseigner quelque chose à ceux qui



EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

Toilette de voyage. Robe d'alpaga gris. La garniture, disposée en ondulations, se compose de deux ruches *chicorées*, en taffetas gris, de nuance plus foncée que la robe. Le talma, pareil à la robe, est garni comme celle-ci. Chapeau de crin gris, orné de rubans bleu bluet.

Robe de nansouk blanc. Les devants de la jupe et du corsage (qui est demi-décolleté) sont ornés en tablier et plastron, avec des bandes d'entre-deux brodé, disposées en chevrons, encadrées par des entre-deux posés droits, et par deux volants étroits, qui continuent sur le corsage, et y forment des bretelles. Manches demi-larges, ayant sur la couture de la saignée des ornements semblables à ceux de la robe. Une guipure montante, en mousseline brodée et entre-deux de dentelle, accompagne le corsage, qui est à ceinture.

Costume de voyage pour jeune fille de douze ans. Robe d'alpaga, couleur amande, et saute-en-barque pareil, orné de broderie. Chapeau rond, garni de velours noir et d'une grande plume blanche.

* 1 gros volume avec de nombreuses gravures sur bois intercalées dans le texte, chez MM. Firmin Didot frères, fils et Cᵉ, 56, rue Jacob. — Prix : 7 fr. 50 c.

ignorent tout, mais pour faire voir à ses pairs que l'on sait beaucoup, et que l'on n'a rien à apprendre d'eux.

« Mais, après avoir étudié ce volume, j'ai acquis la conviction qu'il est fait par des savants, sans doute, mais pour des ignorants; or ce point me semble essentiel (est-ce parce que je rapporte tout à moi?), et je crois que l'on ne saurait trop multiplier les explications élémentaires; je comprends même que l'on aille jusqu'à la puérilité, pourvu que l'on sache éviter la diffusion, et que l'on me parle, non en comptant trouver une intelligence qui est déjà en possession de la science qu'on va lui communiquer, mais en entreprenant d'instruire un esprit curieux, sans doute, mais ignorant.

« J'ai été servi à souhait : les notions de botanique et de physiologie végétale sont classées avec un ordre parfait qui jette une lumière éclatante sur l'organisation, les transformations, l'existence de toutes les plantes; tout cela est exact, sans être aride, sans cesser d'être intéressant. La science ainsi exposée nous entraîne aisément à sa suite, au lieu de nous fatiguer en accumulant des obstacles, ainsi que cela arrive trop souvent dans les travaux de certains érudits qui, loin de nous tendre une main secourable, semblent prendre plaisir à s'isoler, en s'entourant de barrières infranchissables, comme pour nous dire : *Vous n'arriverez jamais au point où je me trouve!* Quant à la partie de jardinage *pratique*, elle est traitée..... comme elle pourrait l'être par un ouvrier lettré : c'est vous dire que les indications, les détails, les conseils qu'elle contient, sont d'une exactitude parfaite. On a fait pour l'horticulture, dans ce livre, ce que vous faites pour les travaux publiés dans le journal, c'est-à-dire que l'on a frappé aux deux portes de l'intelligence à la fois, et que l'on y pénètre par l'entendement et la vue, puisque les dessins sont semés à profusion dans ce *Manuel*, pour aider les lecteurs en leur présentant l'image des objets qu'ils ne pourraient se figurer sans un travail intellectuel long et pénible. En un mot, Madame, car il faut épargner votre temps et terminer cette lettre, vous pouvez recommander ce livre en toute sécurité; il contient tout ce qui concerne l'horticulture, il explique tout, il enseigne tout.

« E. R. SAINFOIN. »

LETTRES JAPONAISES.

II

« Ma chère sœur,

« Si je prétendais vous adresser seulement le résumé de mes observations personnelles, vous courriez risque de recevoir des renseignements bien incomplets; mais, ainsi que je vous l'ai dit, j'ai fait connaissance avec un jeune Français, qui, fort heureusement pour moi, est possédé du démon de la loquacité. Quelques questions, formulées de temps à autre, lui fournissent des thèmes suffisants, et il me proclame excellent causeur, *quoique Japonais*, parce que j'ai assez de curiosité pour le laisser parler, et pour lui permettre de tenir sans cesse le dé de la conversation.

« Sans lui, il me serait impossible de connaître quelques-uns des détails relatifs aux mœurs parisiennes. On nous offre des repas magnifiques, mais ils sont toujours semblables à eux-mêmes; nous faisons des promenades instructives, mais nous n'y apprenons que ce que nous savions déjà ; en un mot, Paris *pose* devant nous, pour nous faire emporter une impression extrêmement avantageuse, qui pourrait bien n'avoir qu'une vérité relative. Aussi, quoique mon initiateur me semble être un peu enclin à l'exagération, et disposé à critiquer de parti pris les mœurs de son époque, j'accepte ses révélations, en me promettant de les rectifier par mes propres observations, ou, lorsqu'il s'agira de sujets qui me sont tout à fait inconnus, par un raisonnement sain et impartial.

« Si j'en crois mon jeune ami, les Parisiens, moins civilisés que nous, considèrent la pauvreté, non-seulement comme un malheur, mais aussi comme une honte ; la richesse, au contraire, quelle que soit son origine, les frappe de respect. Pourvu qu'un individu puisse consacrer beaucoup d'argent aux dépenses superflues, on s'incline devant lui, sans examiner si son caractère, ses antécédents, si les moyens employés pour gagner ou garder sa fortune sont honorables. Il n'y a pas, en revanche, d'inflexions assez dédaigneuses, de paroles assez méprisantes, de façons assez hautaines, pour punir les niais qui n'ont pas su saisir la mèche que l'occasion offre à chaque individu deux ou trois fois dans sa vie, et qui l'ont repoussée parce qu'ils ont craint de se salir la main. Selon la majorité des Parisiens (c'est toujours mon ami qui parle) l'honnêteté est un luxe que l'on peut s'accorder seulement lorsqu'on est riche; elle constitue un superflu onéreux tant que l'on n'a pas fait sa fortune, et l'on ne saurait traiter assez dédaigneusement ceux qui manquent de jugement au point d'intervertir les choses, et de se permettre le luxe de l'honnêteté alors qu'ils ont à peine le nécessaire.

« Ici, je ferai une pause, pour mitiger un jugement qui me paraît trop sévère. Mon ami possède un de ces esprits absolus qui convertissent aisément les exceptions en règles. Je sais bien qu'il y a des individus dépourvus de sens moral, et disposés par conséquent à honorer le succès, quelles que soient les conditions auxquelles on l'obtient; je sais aussi qu'il y a dans la race humaine un certain nombre de sots qui ne peuvent, par infirmité d'intelligence, s'élever jusqu'aux considérations morales, et qui sont toujours idolâtres des apparences, pourvu qu'elles soient entourées de faste : mais je ne puis admettre que ces sentiments animent la majorité des habitants de ce pays, et je m'obstine à considérer ceux qui en sont atteints comme formant une minorité honteuse, près de laquelle je ne m'arrêterai pas plus longtemps. Vous savez que ces doctrines nous sont antipathiques; nous autres Japonais, que les Occidentaux traitent volontiers de *barbares*, nous avons des sentiments plus délicats et plus élevés : nous demandons à nos amis et même aux personnes que nous connaissons superficiellement, non l'égalité ou la supériorité des fortunes, mais l'analogie de goûts, d'opinions, d'idées et d'éducation; la pauvreté n'est pas un épouvantail pour nous, et nous l'honorons, au contraire, lorsqu'elle est noblement supportée.

« Les Parisiens sont très-sociables, ai-je dit à mon ami.

— On n'est nulle part moins sociable qu'à Paris, m'a-t-il répondu.

— Vous m'étonnez beaucoup, car tout le monde croit le contraire.

— Tout le monde se trompe; nous tenons trop à la société pour être sociables.

— Je ne comprends plus du tout.

— C'est cependant bien simple : chaque Parisien, bien convaincu que la considération s'attache seulement à la richesse, ou du moins à ses apparences, vit dans la retraite et l'économie la plus sévère, afin d'établir, à certaines époques, un luxe hors de toute proportion avec ses ressources. On loue un appartement trop cher, on l'orne avec des meubles trop élégants, et, pour les ménager, on habite une petite pièce reculée, que l'on n'éclaire pas, et que l'on chauffe à peine. On ne peut s'exposer à être surpris dans cette pénurie, et l'on défend sa porte, afin de ne mettre personne dans la confidence des privations que l'on s'impose ; puis, à certains jours fixes, on enlève les housses des meubles, on fait du feu dans les cheminées, on revêt une toilette somptueuse, et l'on reçoit ses amis. Notez que, si ceux-ci passaient un autre jour devant cette porte, il leur serait sévèrement interdit de la franchir, car on ne leur pardonnerait pas de surprendre l'appartement et ses habitants en déshabillé. On réunit, en certaines occasions, non les personnes dont on aime la compagnie, mais celles chez lesquelles on a été soi-même convié; et il n'est pas d'expression plus impropre que celle de *donner à dîner*, généralement employée cependant à Paris : il serait plus exact de dire que l'on *prête à dîner*, car il faut, pour peu que l'on sache vivre, tenir un compte minutieux du menu que l'on vous a servi, afin de riposter par un menu de valeur équivalente. Vous voyez que je ne m'amuse pas à vos dépens en vous affirmant que les Parisiens sont peu sociables, parce qu'ils tiennent trop au monde. Il n'y a, pour ainsi dire, point d'exemple de réunions intimes ayant pour but de se visiter et de deviser ensemble sur des sujets qui semblent intéressants. S'il y avait un maître et une maîtresse de maison désireux de rassembler autour d'eux quelques amis, de les recevoir simplement et cordialement, ils ne trouveraient personne qui consentît à perdre son temps à de semblables puérilités. Une Parisienne ne s'exposera jamais à passer une soirée dans un cercle peu nombreux, qui n'impose pas l'obligation d'une toilette recherchée : sa devise est *trop ou rien*, et, si elle ne peut figurer dans un salon où l'on étouffe, se trouver en compagnie d'une foule de personnes indifférentes avec lesquelles elle n'échangera pas une parole, mais qui lui procureront la jouissance ineffable de préparer et de porter des vêtements élégants, la Parisienne, proprement dite, se vouera à la retraite la plus absolue, et se renfermera soigneusement chez elle. — Mais il est rare qu'elle soit réduite à cette extrémité pénible; il n'est rien de plus facile que de fréquenter les réunions, et tout le monde est admis à ces réunions banales, qui ont pour prétexte un concert que personne n'écoute, et pour raison, pour unique raison sérieuse, la vanité d'une maîtresse de maison en collaboration avec la vanité de ses invités. La première tient plus à la quantité qu'à la qualité de ses hôtes ; — ceux-ci tiennent surtout à se faire voir dans leurs atours, et voilà comment, de part et d'autre, on fait des frais seulement pour les indifférents.

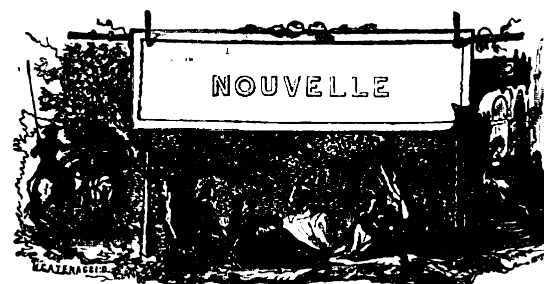
Toutes les ressources étant consacrées à éblouir ceux-ci, vous comprenez que l'on ne saurait trop réduire la part des amis ; et, dernier perfectionnement apporté par l'extrême civilisation, on est même arrivé à supprimer les amis; on a conservé le mot seulement, et on l'applique, par extension, à toutes les personnes que l'on connaît, lors même qu'on les voit à peine sept à huit fois par an. Généralement la saison d'hiver est consacrée aux visites, et à l'échange de toutes les protestations de l'affection la plus vive. Lorsque l'on entend tous ces aimables discours, lorsqu'on assiste au déploiement de ces marques d'intérêt, on croirait volontiers que tout le monde est prêt aux plus grands sacrifices, et que chacun est disposé à aider ses amis de sa bourse et même de sa vie; mais le bon goût condamne la niaiserie de ceux qui sont assez ignorants pour supposer que les mots représentent les choses, et l'on ferait preuve d'une bien mauvaise éducation si l'on s'avisait de faire appel, fût-ce dans la circonstance la plus insignifiante, au bon vouloir de ceux qui s'intitulent des *amis*. Ce serait tout aussi inconvenant que si l'on prenait au mot un hôte espagnol qui vous reçoit en affirmant que sa maison vous appartient, et la civilisation nous enseigne que les mots doivent être employés pour embellir les sentiments, non pour les exprimer. Puis, dès que le printemps arrive, on se visite pour s'avertir mutuellement que l'on n'a plus besoin de se voir; on a épuisé en quelques mois ses provisions d'amabilité, ses ressources de toilette, et la somme que l'on avait consacrée à hanter le monde. Dès ce moment on devient étrangers les uns aux autres, on serre ses amitiés pêle-mêle avec ses toilettes d'hiver; on déballera tout cela quand l'hiver sera revenu, et, si cela n'est pas trop fané, l'on verra si l'on peut encore en tirer parti.

« Il ne faut pas cependant nous taxer d'hypocrisie; nous serions condamnables seulement si nous prétendions nous tromper mutuellement : tel n'est pas notre but; mais, comme il serait malséant d'afficher des sentiments trop égoïstes, nous semons des fleurs sur la voie que nous parcourons, et, par une convention tacite, nous nous engageons à ne point examiner de trop près ce qui se cache sous ces discours bienveillants. Il y a bien çà et là quelques originaux qui prétendent se soustraire aux règles établies; ils soutiennent qu'il ne faut pas profaner certains sentiments, en en prodiguant l'apparence ; ils disent que l'on ne peut avoir trente ou quarante amis, à moins que l'on ne se décide à n'en aimer aucun ; ils ne veulent pas accepter ni prodiguer cette jolie monnaie de convention que l'on appelle à Paris *monnaie de singe ;* en un mot, ce sont des esprits biscornus, qui, si on les laissait faire, détruiraient le charme de ces relations légères sur lesquelles la société repose : aussi celle-ci use-t-elle de son droit en les condamnant. Selon elle, ce sont des cœurs secs, des âmes dépourvues de facultés aimantes ; des êtres qu'il faut éviter soigneusement, parce qu'ils sont exigeants et ennuyeux.

— Tout ce que vous me dites me semble fort singulier, et je vous plains de tout mon cœur. Quoi! vous n'avez point d'amis, vous autres Parisiens?

— Ainsi que je vous l'ai déjà expliqué, la civilisation nous enseigne à nous contenter des apparences, qui sont toujours à notre portée, tandis qu'il ne dépend pas de nous d'obtenir les réalités. La vie, à Paris, se compose principalement d'apparences ; on n'est logé, on n'est nourri qu'en apparence. Vous trouvez que votre demeure pèche par le défaut d'étendue? quel serait votre étonnement, si vous pénétriez dans les boîtes qui contiennent à grand'peine les trois quarts de la population parisienne! Que diriez-vous de ces fiacres destinés à voiturer deux personnes, et qui n'en peuvent contenir qu'une seule ! de ces loges de six places, où l'on ne peut tenir trois ! Et les maisons de campagne construites aux environs de Paris! Savez-vous que l'un de mes amis a été obligé de vendre la sienne, parce qu'il n'avait pas prévu l'obésité qui est venue l'envahir, et qui s'opposait à ce qu'il circulât dans ses couloirs? Et les jardins, qui ont la forme et la dimension d'un fichu ! Et..... mais non, il faut que je m'arrête, car je ne veux pas pousser mes confidences trop loin; seulement retenez bien ceci : L'apparence est la seule réalité du monde civilisé; et, comme chacun a un intérêt majeur à ce que l'on ne pénètre pas au delà, on ne reconnaît à personne le droit de discuter et d'examiner l'apparence. »

ENILEMME DNOMYAR.



LE DÉMON DES PRAIRIES*.

Suite.

XIII

CHEZ LES APACHES.

Il y avait déjà deux heures que les trois hommes, ranimés par quelques instants de repos et un bon repas, s'étaient remis à suivre la piste des Apaches. « Le diable m'emporte! » dit Dutch-Bill à son compagnon, « si je puis deviner ce que médite ce vieux-là. — Pour peu que les Indiens nous aperçoivent, nous sommes flambés. Peu m'importe, pourvu qu'auparavant je puisse expédier dans l'autre monde une demi-douzaine de ces chiens de Peaux-Rouges. C'est ainsi que doit finir un bon vaquero des prairies, qui ne saurait d'ailleurs que devenir, une fois vieux; mais pour-

* Voir les nos 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 24, 25, 26, 28, 29 et 30.

tant ce n'est pas pour cela que nous sommes venus ici, et notre mort ne servirait ni à M. Green, ni à Joseph.

— Ma foi! je suis du même avis que vous, et je ne comprends rien à la manière d'agir de Bob, » répliqua Baumann; « mais ce qui me tranquillise, c'est que je crois qu'il tient autant à sa chevelure que nous à la nôtre. Évidemment il sait mieux que nous ce qu'il y a à faire.

— Soit! » dit le vaquero en mettant son chapeau de côté; « si nous nous en tirons la peau saine et sauve, j'avoue que le vieux Bob peut à bon droit passer pour le grand maître du vaguemestre. Nous verrons bien, du reste! »

Alors qu'ils échangeaient ces paroles, le vieux chasseur continuait à marcher en avant d'un pas toujours égal, et son œil attentif ne perdait aucun détail du terrain. Le paysage prenait à chaque instant un caractère de plus en plus sauvage. Les rochers se rapprochaient; tantôt il fallait escalader des rocs énormes, tantôt côtoyer des rochers à pic sur un étroit sentier.

Déjà le soleil commençait à baisser, lorsqu'ils rencontrèrent un nouveau trou rempli d'eau. Le sol rocailleux était dépourvu de toute végétation; on n'y voyait d'autres traces que celles des lézards qui y rampaient en tous sens. Bob s'arrêta: « Je vous ai amenés ici, » dit-il à ses compagnons, « parce que je pensais que les Indiens avaient dû y passer; car, pour retrouver leur piste sur un pareil sol, il n'y faut plus penser. Si nous n'avons pas fait fausse route, nous ne devons pas être loin de leur repaire. Mais, pour plus de sûreté, je vais explorer seul les environs; dans une heure je serai de retour. » Il vérifia les amorces de sa carabine et se dirigea vers la hauteur voisine, à la suite de laquelle commençaient d'assez grands accidents de terrain.

Ceux qui restaient étendirent leur couverture sur la terre échauffée, avalèrent une gorgée d'eau saumâtre, et s'installèrent ensuite aussi commodément qu'ils le purent, leur carabine à la portée de la main.

« C'est toujours ce maudit estomac qui réclame ses droits le plus impérieusement, » dit le vaquero; « il lui faut pourtant se faire à la patience, car, pour prendre du café, il n'y a point moyen d'allumer du feu dans le voisinage des Indiens. »

Quant à Baumann, il semblait suivre une idée. « Avez-vous déjà entendu parler du Démon des prairies? » demanda-t-il après quelques instants à son compagnon.

« Le Démon des prairies! Ma foi non; mais je sais que la prairie est pleine de diableries; et, quand même il n'y en aurait pas, les Peaux-Rouges sont assez superstitieux pour s'en créer. » En disant ces mots, Dutch-Bill laissa retomber sa tête, et, couvrant sa figure de son chapeau, il s'endormit profondément.

Il y avait environ une heure qu'ils se reposaient ainsi, sans presque avoir fait un seul mouvement, lorsque tout à coup Dutch-Bill se souleva doucement et dit à voix basse: « Tenez, voilà Bob qui revient, et il y a du nouveau, je le vois à sa figure. Il nous fait signe de venir le rejoindre. »

Ils se levèrent rapidement et allèrent au devant du vieux chasseur, qui, dès qu'il vit qu'on l'avait aperçu, s'était arrêté. « Nous les tenons, » leur dit-il, quand ils l'eurent rejoint, et sa voix avait pris une expression sourde que Baumann avait déjà remarquée chez Bob dans ses moments de grande émotion. « Suivez-moi et faites comme moi. » Puis, sans attendre leur réponse, il se mit en marche.

C'était un singulier tableau que celui qui s'offrit aux regards des trois hommes lorsqu'ils eurent tourné la hauteur voisine. Aussi loin que l'œil pouvait s'étendre, on n'apercevait que d'immenses blocs de rochers entassés les uns sur les autres et qui semblaient fermer toute issue. Mais certains signes, invisibles pour ses compagnons, semblaient guider sûrement le vieux Bob. Il ne tarda pas à découvrir un étroit sentier, qui tantôt se glissait à travers de hautes crevasses, et tantôt montait sur les rochers par des sortes de marches. Il y avait environ un quart d'heure qu'ils suivaient ce singulier chemin, s'élevant de plus en plus avec de pénibles efforts, lorsque le vieux chasseur, qui marchait en avant et les prévenait des moindres difficultés, comme s'il connaissait déjà cette route, s'arrêta et leur dit: « Ce sentier est celui que suivent ordinairement les Apaches. A partir de ce point il commence à descendre. Nous ne devons donc pas le suivre plus loin. » Il leur désigna alors du doigt une direction différente, à travers d'autres rochers sur lesquels il fallait toute la finesse d'un regard indien pour découvrir quelques légères traces de pas. « Nous n'avons plus qu'une très-courte distance à parcourir, mais il faut éviter le moindre bruit! »

Ce fut donc avec les plus grandes précautions, et en retenant presque leur haleine, que Baumann et Dutch-Bill suivirent Bob, qui se mit à escalader un rocher assez élevé. Ils s'engagèrent ensuite dans une crevasse étroite, qui s'élargissait peu à peu et finissait par deux murailles de rochers. Au point où elles se séparaient, se balançait au gré du vent un arbuste vert, singulière apparition au milieu de ce lieu de désolation. Ils eurent à se frayer péniblement un chemin à travers une masse de pierres écroulées, avant de pouvoir l'atteindre. Mais à peine en furent-ils à quelques pas, que Bob leur dit d'une voix aussi étouffée que possible: « Mettez-vous à genoux, approchez en rampant, écartez doucement quelques branches, et regardez en bas. »

Baumann s'approcha le premier du vieux chasseur. Il sentait battre son cœur, et, quand il jeta un regard par une légère ouverture, peu s'en fallut qu'il ne poussât un cri de surprise. A ses yeux s'offrait un charmant paysage qui faisait le plus brillant contraste avec la contrée qu'ils venaient de traverser. Devant lui, et comme encaissée dans des murailles de rochers, s'étendait une petite vallée d'une admirable fécondité. L'herbe s'élevait à une grande hauteur et semblait tapissée de fleurs. Au milieu serpentait un assez large ruisseau, auprès duquel s'élevaient une foule de rustiques chaumières. Entre ces huttes circulaient un grand nombre de femmes indiennes, tandis que des groupes d'enfants jouaient çà et là avec les chiens. Non loin des chaumières paissaient des chevaux, parmi lesquels on en distinguait un certain nombre qui se tenaient réunis et semblaient obéir à tous les mouvements d'une mule portant au cou une clochette. Mais nulle part on n'apercevait trace de figures masculines.

Baumann resta quelques instants en extase devant cette scène. Lorsqu'enfin il se rejeta en arrière avec précaution, il aperçut le vaquero également à genoux et levant au ciel ses deux points fermés.

« Ces gueux, ces filous de Peaux-Rouges! » s'écria Dutch-Bill à voix basse, « ils nous ont pris tous nos chevaux, et jusqu'à la mule qui porte la cloche, comme si c'était leur bien! Et dire qu'on ne peut pas faire rouler d'ici sur eux quelques rochers pour les écraser tous! »

Bob s'était étendu le long d'un rocher.

« Nous parviendrons à les détruire sans cela, » dit-il. « La seule chose qui me gêne, et à laquelle je n'avais point songé, ce sont les chiens. Mais enfin il faudra bien également en venir à bout.

— Et croyez-vous possible, Bob, de savoir si Green est encore vivant au milieu de ces sauvages? Pensez-vous pouvoir tenter quelque chose pour le délivrer? » lui demanda Baumann.

« Avec du courage et pas mal de chance on peut faire beaucoup. Il faut ici avoir grande confiance en notre étoile, » répondit celui-ci en se levant lentement. « Mais nous n'avons pas un moment à perdre pour mettre à profit le jour qui nous reste. Quant à notre fatigue, il lui faudra encore attendre que nous ayons le temps d'y faire droit. Vous, Baumann, vous allez rester ici et surveillerez, de ce poste élevé, tout ce qui se passera dans le camp. Songez que la moindre circonstance peut, parfois, nous être d'une grande utilité. Moi et le vaquero, nous allons continuer notre ascension, et voir s'il n'y a pas quelque chemin pour descendre de ce côté dans la vallée. Ce sont les circonstances qui nous traceront ensuite notre ligne de conduite. Si nous ne pouvons revenir plus tôt, nous serons toujours de retour quand la lune se lèvera. » Il fit signe au vaquero, et bientôt tous deux disparurent derrière un rocher.

Le jeune Allemand jeta les yeux sur le vaste désert qui l'entourait, sur ces roches amoncelées, et, pour la première fois, il eut conscience du danger qui menaçait leur entreprise. Devant lui un camp de sauvages indiens, au milieu duquel il s'agissait de s'introduire sans savoir encore de quelle façon. Derrière lui, un désert immense, dans lequel il ne pouvait manquer de succomber, au cas même où il parviendrait à se retirer sain et sauf des mains des Indiens. Si du moins il avait eu la moindre connaissance du plan du vieux chasseur! Mais même celui-ci ne semblait pas encore fixé sur ce qui leur restait à faire. Aussi l'idée d'attaquer à eux trois toute une tribu semblait-elle en ce moment à Baumann un acte de folie. Et cependant, quand il songeait à toute la manière d'être de Bob, à l'habileté avec laquelle il avait surmonté toutes les difficultés de la route, à la clarté et à la rapidité de ses résolutions, il recommençait à espérer. En même temps l'image de Green, n'ayant plus d'autre secours à attendre que celui de son ami, se présenta à lui, et vainquit ses dernières hésitations. Il résolut donc de tout mettre en œuvre pour le délivrer, et, s'il le fallait même, de mourir avec lui.

Il jeta sa couverture à terre et se mit à plat ventre, pour pouvoir mieux examiner le camp, sans courir le risque d'être aperçu.

Aucun changement ne s'y était manifesté. Baumann se mit à compter le nombre des chaumières, qui s'élevait à cinquante-trois. Ce qui l'intriguait surtout, c'était de n'apercevoir aucun guerrier. Le seul être masculin qui se montrât, en effet, était un jeune berger, nonchalamment appuyé contre un arbre, sur le bord du ruisseau, et tenant en main la mule à la cloche. Ce mystère ne devait pas tarder à lui être dévoilé.

La hauteur qui servait à Baumann de point d'observation était encore éclairée par le soleil couchant, tandis que la vallée était déjà plongée dans un demi-jour. Mais à peine les derniers rayons du soleil eurent-ils disparu du village, qu'il sembla s'animer d'une vie nouvelle. De tous côtés les jeunes garçons apportaient des branches desséchées; les femmes se mettaient en mouvement, tandis que les portes de chaque chaumière donnaient passage aux guerriers de la tribu. Parmi ces derniers, les uns s'arrêtaient sur le seuil de leurs demeures, tandis que les autres, le *lasso* enroulé autour de leurs bras nerveux, se dirigeaient lentement vers l'endroit où paissaient leurs chevaux. Ces animaux semblèrent pressentir la venue de leurs maîtres, car aussitôt une vive agitation se fit sentir dans le troupeau, et ils se disposaient déjà à s'enfuir quand, au même moment, le lasso siffla dans les airs, et vint s'enrouler avec une admirable précision autour du cou de chaque animal, qui, se sentant saisi, suivit aussitôt son maître avec la docilité d'un agneau. Bientôt le pâturage fut entièrement désert, tandis que chaque cheval était attaché près de la chaumière de son propriétaire, de manière que toute fuite fût impossible pendant la nuit. Pendant ce temps, on avait allumé un grand nombre de feux. Durant quelques instants, les âges et les sexes différents se trouvèrent pêle-mêle, jusqu'à ce qu'enfin les habitants du village se disposèrent en groupe autour des feux, sur lesquels cuisait le repas du soir.

Baumann avait suivi avec le plus grand intérêt chaque détail de cette scène; mais son attention avait été principalement attirée sur une chaumière située au centre des autres, et près de laquelle trois chevaux étaient attachés. Cependant il s'apprêtait à la quitter des yeux pour examiner les groupes, lorsque tout à coup il vit la porte de cette chaumière s'ouvrir. Il en sortit trois hommes, dont deux habillés en Indiens. Le troisième portait un costume que Baumann connaissait trop bien pour ne pas le reconnaître au premier aspect. C'était celui qui avait été taillé dans la même étoffe que le sien, et qui avait été fait en même temps pour le voyage dans la prairie. Ce dernier personnage ne pouvait être que Green; Baumann ne pouvait en douter, bien que l'obscurité déjà régnante ne lui permît pas de distinguer ses traits. Oh! combien il aurait voulu pouvoir sauter de joie à cette vue, et lui crier que ses amis étaient près de lui, tout prêts à venir à son secours! Il releva la tête un instant, et mit une main sur son cœur, comme pour comprimer la joie qui y débordait. Puis, maîtrisant son émotion, il se remit à suivre attentivement des yeux les moindres mouvements de ces trois personnes. Le prisonnier avait les mains retenues derrière le dos par des liens qu'un des Indiens se mit à défaire. Ensuite, avec des gestes furieux et en brandissant son tomahawk au-dessus de la tête de Green, celui-ci le poussa du côté du feu. Malgré lui Baumann avait saisi sa carabine; mais il la déposa ensuite, quand il vit que les deux Indiens faisaient asseoir Green entre eux deux auprès du feu. Une vieille femme leur apporta alors un vase rempli d'un liquide fumant.

Depuis longtemps le soleil avait complétement disparu, même des sommets les plus élevés des rochers environnants, et la vallée était plongée dans une profonde obscurité, que çà et là venait faiblement interrompre la lueur des feux du village. Les guerriers étaient rentrés peu à peu dans leurs chaumières. Autour des feux on ne voyait plus que quelques gros chiens, errant à l'aventure, et dévorant ce qui restait du repas. Baumann n'avait pas perdu un seul instant des yeux son ami et ses gardiens. Il les avait vus rentrer dans leur demeure. Après avoir bien remarqué la chaumière, et, pour plus de sûreté, compté le nombre des logements qui s'étendaient à sa droite et à sa gauche, il se redressa pour étendre ses membres endoloris par une longue immobilité. La lune venait de se lever, et jetait une lueur blafarde sur les rochers tout à l'entour. A cette pâle clarté, ces masses de pierres revêtaient de bizarres figures. Ici, c'étaient d'immenses obélisques; là, de gigantesques cercueils; plus loin, des monstres aux formes hideuses; et tout cela, tantôt éclairé d'une lueur brillante, tantôt disparaissant et se confondant dans l'obscurité.

Le jeune Allemand contemplait avec étonnement ce singulier spectacle, lorsqu'il vit se dresser près de lui l'athlétique personne de Bob.

« Nous vous avons fait attendre un peu, » dit celui-ci en s'approchant; « mais il faut du temps pour explorer de pareils chemins. N'avez-vous rien remarqué de particulier? »

Baumann s'empressa de lui faire part de sa découverte, et raconta en peu de mots toute la scène dont il avait été témoin. Bob l'écouta attentivement, en approuvant parfois d'un signe de tête. Puis il resta quelques instants comme perdu dans ses réflexions.

« Il y a plusieurs points sur lesquels je vous demanderai de plus longues explications. Pour le moment, suivez-moi; il faut que vous ayez quelques instants pour vous reposer. Avant que la lune se couche à son tour, notre besogne doit être faite. »

Puis, se retournant, il s'engagea de nouveau dans la crevasse. Baumann le suivit. Au bout de quelques pas, Bob escalada une pointe de rocher avec une agilité surprenante, et, après avoir traversé un assez large plateau en ligne droite, il commença à descendre sur une pente inclinée. Tant que la lune éclairait les rochers, il fut facile à Baumann de suivre pas à pas le vieux Bob; mais, quand celui-ci fut parvenu dans un endroit où une haute muraille de rocher interceptait toute lueur, le jeune Allemand hésita un instant à le suivre. « Donnez-moi un de vos pieds, » lui dit Bob; « tenez, posez-le là, et maintenant laissez descendre hardiment l'autre. »

Baumann, aussitôt que ses yeux furent habitués à l'obscurité, vit qu'ils suivaient une gorge étroite qui devait descendre en ligne droite dans la vallée des Apaches. « Tout va aussi bien que possible, » dit Bob; « voici un chemin dont les Indiens ne se doutent même pas; maintenant, de la prudence, et ces Apaches sanguinaires trouveront leur maître. »

Baumann allait de nouveau s'informer de quelle manière Bob comptait attaquer le camp; mais un détour subit que lui fit faire le vieux chasseur ne lui en laissa pas le temps. Il se trouva devant l'ouverture d'une grotte spacieuse, dont les murs étaient faiblement éclairés par un feu que Dutch-Bill avait allumé tout au fond, et autour duquel il allait et venait. « Vous arrivez au bon moment pour dîner, » leur dit celui-ci. « Je me demande seulement combien de siècles s'écouleront avant que trois Allemands viennent une seconde fois ici établir leur campement. »

Bob semblait soucieux, et Baumann était intérieurement trop ému pour partager franchement la bonne humeur de Dutch-Bill. On prit donc le repas en silence. Enfin le vieux chasseur resserra son gobelet d'étain, et, passant la main sur son front: « Il se fait tard, » dit-il; « il vous faut dormir maintenant, car nous aurons bientôt besoin de toutes nos forces. Quant à moi, j'ai plusieurs préparatifs à faire. Je vous éveillerai quand il sera temps.

— Je crois en effet que c'est ce que nous avons de mieux à faire. D'ailleurs notre lit est assez dur pour que nous ne dormions pas plus qu'il n'est nécessaire, » répliqua le vaquero en se levant.

Baumann en fit autant, et bientôt tous deux, enroulés dans leurs couvertures, s'étendirent contre le rocher, choisissant la meilleure position possible. Après quelques minutes de profonde réflexion, Bob se leva à son tour, attisa un peu le feu et se mit à se promener en long et en large.

« Ma foi! si le vieux n'est pas le démon de la prairie en personne, c'est pour le moins un de ses serviteurs, » murmura le vaquero d'une voix somnolente. « Il a su trouver de l'eau sur un rocher nu; il a été chercher des racines et des morceaux de bois au milieu de ce chaos de pierres. C'est un maître vaguemestre, je l'ai déjà dit; mais tais-toi, vaquero, et dors maintenant; c'est la consigne. »

Bientôt le petillement du feu fut le seul bruit qui se fit entendre dans la grotte.

O. Ruppius.

(*La suite prochainement.*)



SIROP DE GROSEILLE.

On tord ou bien on presse les groseilles, pour en exprimer le jus, que l'on passe dans un tamis, puis on le dépose à la cave; après deux ou trois jours on enlève l'espèce de croûte qui s'est formée sur la surface de la terrine, et on passe le jus à la chausse; on le pèse, on le met dans une bassine, avec une quantité de sucre presque double du poids du jus; on le fait cuire au bain-marie. Lorsque le sucre est fondu, et que le jus a donné quelques bouillons, on retire le sirop, et, pour ne pas le laisser refroidir dans la bassine de cuivre, on le met en bouteilles, en plaçant celles que l'on veut remplir dans un vase rempli d'eau froide. On peut ajouter aux groseilles une quantité plus ou moins considérable de framboises.

TACHES DE ROUSSEUR.

Le remède qui va être indiqué ne doit pas être considéré comme un spécifique universel et infaillible : les charlatans, les Dulcammarra de tous étages, peuvent seuls promettre avec effronterie des résultats infaillibles, — mais enfin ce remède réussit assez souvent. On mélange 2 grammes de sel de soude avec 2 grammes d'esprit de lavande, et un peu moins de 200 grammes d'eau de pluie. On humecte le visage deux à trois fois par jour avec cette préparation.

CONFITURE DE PRUNES NOIRES.

Ces prunes sont vulgairement désignées par le mot *coiches* à Paris; on peut en faire une confiture excellente; on prend les prunes, on les ouvre (sans les peler), on retire le noyau, on les pèse, et l'on prend une livre de sucre pilé par livre de fruit; on dépose les prunes dans une bassine en ajoutant le sucre; on laisse macérer pendant quelques heures; on met la bassine sur le feu, et lorsque le jus, mis dans une soucoupe de porcelaine, commence à se prendre en gelée, on retire la confiture, et on la met en pots.

CONSERVATION DU BEURRE.

On dépose le beurre dans un pot ordinaire, percé au fond d'un trou que l'on bouche provisoirement à l'aide d'un bouchon de liége. Le pot est ensuite placé dans une chaudière d'eau chaude; le beurre fondu, on retire le pot et on laisse refroidir; le beurre se fige, et l'eau est déposée au fond du pot. On la laisse écouler en ôtant le bouchon, que l'on replace ensuite pour faire de nouveau fondre le beurre au bain-marie. Ce beurre est alors versé dans un pot non troué, et on peut le conserver des années entières.

(*Gazette de médecine.*)

PROCÉDÉ POUR NETTOYER LES ÉTOFFES NOIRES DE LAINE.

Prenez de la feuille d'ortie, faites bouillir dans de l'eau avec un bâton de bois de chêne, et frottez l'étoffe avec la feuille cuite de l'ortie. Rincez ensuite à très-grande eau, et laissez sécher. (*Gazette de médecine.*)

NETTOYAGE DES ÉTOFFES DE LAINE.

On fait bouillir 250 grammes de feuilles de tabac, de la qualité la plus commune, dans trois litres d'eau; on trempe une brosse dure dans cette décoction bouillante, et on brosse les étoffes dans toutes les directions, en mouillant la brosse au fur à mesure que l'étoffe absorbe le liquide; puis, en dernier lieu, on brosse dans le sens du droit fil, et on fait sécher. L'étoffe devient propre et brillante, et ne conserve aucune odeur; les collets d'habits ne conservent aucune trace de graisse, quand ils ont été nettoyés par ce procédé.



Sur mon second jamais mon premier ne s'arrête,
Et des maisons mon tout sert à former le faîte.

Explication de la Charade.

Le mot de la Charade insérée dans notre dernier numéro est : *Château.*



AMEUBLEMENT D'UN SALON D'ÉTÉ.

Rideaux et portières en perse imitée des perses anciennes, c'est-à-dire à couleurs mates; les murs sont couverts de papier reproduisant les dessins de la perse; celle-ci est fond bleu, — vert d'eau, ou maïs, à grands ramages. Canapé, fauteuils et chaises, style Louis XIV, en bois gris, verni; cheminée recouverte d'un lambrequin en tapisserie; le cadre de la glace posée sur la cheminée est recouvert de mousse en laine, parsemée de fleurettes en laine; guéridon de fantaisie; jardinières d'osier devant toutes les fenêtres.

AMEUBLEMENT D'UN SALON D'HIVER.

Portières et rideaux surmontés de lambrequins plus longs sur les côtés qu'au milieu; l'étoffe des tentures est du damas de laine, — ou du reps de laine uni, ou bien à grands dessins, — ou de la brocatelle de laine ou de soie, — ou du velours de laine de nuance grenat, — rouge-bleu — ou jaune. Deux canapés dits *causeuses*, six fauteuils *ganaches*, entièrement capitonnés; tous les dossiers sont ornés de *voiles* faits au crochet. Une table ovale, une ou deux tables de jeu, une armoire basse dite *meuble d'entre-deux* en bois noir incrusté de cuivre ou de nacre de perle et de cuivre. Six petites chaises, dites *volantes*, en bois doré, recouvertes de tapisserie faite en soie. La cheminée est recouverte d'un lambrequin semblable à l'étoffe des tentures; des coquillages soutenus par des *câbles* de soie, à petits glands, sont suspendus près de la cheminée et contiennent des allumettes. Un vase en terre cuite, ou bien en fil de fer doré, contenant des plantes *tombantes*, est suspendu au milieu de chaque fenêtre; des jardinières *rustiques*, ou de fantaisie, sont posées devant chaque fenêtre; une grande et solide étagère est garnie de cornets en cristal de Bohême, destinés à contenir des bouquets de fleurs, — d'une grande coupe en porcelaine de Chine, montée en bronze, ou d'une élégante corbeille dans laquelle on place toutes les cartes de visite que l'on reçoit; — de petits flambeaux garnis de bougies, prêts à servir soit au piano, soit à la table de jeu, — une corbeille à ouvrage, etc.

Le parquet du salon est entièrement recouvert d'un tapis *façon* de Smyrne; ce tapis est double devant la cheminée; celle-ci est ornée d'une pendule et de potiches de Chine, formant candélabres. Des écrans chinois sont suspendus à portée de la main. Un petit banc, ayant 15 centimètres de hauteur, 50 centimètres de largeur, recouvert de tapisserie, est posé devant la cheminée, afin que l'on puisse, si l'on veut, se rapprocher du feu; deux ou trois tabourets ronds, assez élevés (10 à 15 centimètres de hauteur), sont placés à proximité des siéges.

Près du piano se trouve une étagère vouée aux partitions et cahiers de musique; le tabouret de piano est recouvert de tapisserie. — Un album, contenant des photographies, — des livres, — des journaux, occupent la table et même l'étagère. Dans l'armoire d'entre-deux, on place une boîte contenant des cartes à jouer, des fiches et des jetons; — un jeu d'échecs, — un jeu de dominos, etc., afin de pouvoir offrir une distraction à ses hôtes, sans bouleverser le logis pour chercher et trouver les différents objets qui servent à ces jeux.

Il est impossible de placer les renseignements que l'on nous demande *dans le numéro qui suit immédiatement* les lettres qui nous sont adressées; ce renseignement se trouve quelquefois dans le deuxième, et toujours dans le troisième numéro paraissant après la réception des lettres.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Mme *A. D., à Ste-Hi.....* Robe de mariée. Jupe de dessous en taffetas blanc, garnie avec cinq petits volants tuyautés en organdi. Robe d'organdi, garnie d'un seul petit volant tuyauté, retombant sur la jupe de taffetas. Grand voile d'organdi. Chaque numéro contient des descriptions de toilettes de visite. Si le temps est frais, on met un châle de cachemire à la fin de septembre. La moire antique et la moire française se teignent également bien. — *N° 15439,* Mme *Tha...* Les fauteuils recouverts de tapisserie peuvent se mêler à d'autres siéges recouverts de toutes les autres étoffes. — Mme *de P..., au château de Châtillon.* Impossible d'envoyer le dessin demandé sans connaître sa destination précise; il vaudrait mieux, si l'on ne peut atteindre, s'adresser à M. Simart, rue de Rambuteau, 64. — *Fernande.* Son mantelet-châle est toujours à la mode; si elle tient beaucoup à le transformer, il faut arrondir les coins, le creuser sur les bras, le garnir avec un volant de taffetas découpé, plus large au bas du dos et autour des pans qu'à la hauteur des bras. — *N° 8844.* M. Simart, rue de Rambuteau, 64, enverra le cordonnet, mais il m'est tout à fait impossible d'indiquer la quantité nécessaire. — *N° 10395,* Mme *Et....,* peut s'adresser à la maison Testet, rue Bourbon-Villeneuve, 28, pour les carcasses de chapeaux.

G. D., à Mont..... Ne pouvant publier les initiales de *toutes* nos abonnées, nous les remplaçons par des alphabets. — *Auprès de ma mère, C. D.* Ces housses se font en coutil; mais il m'est impossible d'enseigner à les faire, et l'on ne peut envoyer un patron, puisque la housse doit toujours être coupée sur le meuble même qu'elle est destinée à recouvrir. — *Adèle Le...., à Nap....* Housses de coutil, à rayures blanches et roses. — *N° 8540, à Longuyon.* On lave le coutil avec de l'eau tiède de savon, sans lessive. — *N° 8530, à Agen.* Nous avons publié des alphabets pour marquer le linge de table et les draps. — *N° 13105, à Gy.* Le n° 24 de l'année 1860 est épuisé. — *Une Parisienne, amie du journal et des jupes à cercles,* a une fort bonne idée; on peut, en effet, porter sous les jupes à cercles des pantalons bouffants, retenus au-dessous du genou par un cordon élastique. — *Près d'une rose.* Je connais ce canevas depuis longtemps; on peut, en effet, l'employer pour broder un coffre à bois : tous les dessins de tapisserie peuvent servir pour cet usage. Le journal est très-reconnaissant pour la sympathie qu'on lui témoigne. — *Dans mes montagnes.* Si j'en juge d'après l'échantillon vert, cette robe ne peut être portée pendant l'été, car c'est une étoffe très-épaisse et même satinée. Oui, pour le jupon; il peut être garni avec du velours, et servir pour l'hiver, et même pour l'été, par un temps pluvieux, et sous une robe un peu épaisse. — *M. M. M.* Jamais je ne ferai une recommandation de ce genre, puisque je n'ai aucun moyen pour vérifier l'innocuité des substances employées; l'analyse chimique peut seule les faire reconnaître, et je ne puis en faire usage; c'est donc me demander la solution d'un problème insoluble que d'attendre de moi l'indication du cosmétique en question qui devrait être efficace, inoffensif et à bon marché; j'ai entendu dire que l'on employait, en pareil cas, une décoction de brou de noix. — *M., Saint-Cloud.* La teinture qui réussit le mieux est toujours la teinture noire. On peut élargir la jupe en ajoutant un lé formant *tablier*, de couleur noire ou violette, brodé en soutache noire. Quant aux patrons d'hiver, il ne peut encore en être question, et le saute-en-barque pour petite fille ne sera peut-être plus de mode dans cinq mois. Les costumes dits *Garibaldi* se portent toujours avec une chemise bouffante, et je ne comprends pas la modification que l'on voudrait y introduire. — *Espérance.* Ainsi que je l'ai déjà expliqué bien souvent, on ne peut attendre une réponse dans le numéro *qui suit immédiatement* la lettre que l'on m'écrit. Je n'ai pas encore trouvé une couturière passable, *à bon marché*, et je la cherche depuis dix ans! Les pointes de dentelle de laine se vendent dans tous les magasins de nouveautés; on peut aussi les demander à M. Leballeur, rue Taitbout, 74; on a une pointe *passable* pour 30 à 35 francs; on peut avoir un châle de cachemire carré (pas trop fin), pour 450 à 500 francs. Quant aux manteaux et modes d'hiver, on ne les trouvera pas avant trois ou quatre mois.

Mlle *Athénaïs, à Dôle.* Les dispositions prises ne nous permettent guère d'envoyer les objets que l'on nous demande, *à jour fixe*; je crains, par conséquent, de ne pouvoir faire paraître à temps le dessin que l'on désire. On s'occupe d'une *blague*, mais M. Raoul sera forcé d'être soigneux, car notre modèle est élégant. Je prie mes chères lectrices de vouloir bien être persuadées que, s'il m'arrive d'être obligée de formuler un refus, j'en suis plus affligée qu'elles-mêmes. — *E. L., Angoulême.* Peut-être, mais je ne promets pas. — *A la campagne.* La potichomanie a cessé d'exister depuis un grand nombre d'années; elle est remplacée par la décalcomanie, dont on trouve les éléments chez M. Simart, rue de Rambuteau, 64. — *N° 7664, à un militaire.* Le velours noir serait trop lourd et trop *tranchant* sur cet échantillon; je préférerais, soit une bande de taffetas lilas (de même nuance que les rayures), découpée à dents carrées ou pointues, lisérées de blanc; les dents formeraient, bien entendu, le bord supérieur de la bande; soit, mieux encore, deux ou trois volants, étroits, en taffetas lilas uni, bordés, pour plus de recherche, avec une bande de taffetas blanc, découpée à l'emporte-pièce; les volants lilas auraient 3 à 4 centimètres de hauteur, la bande blanche 1 centimètre 1/2 de largeur; la première combinaison serait plus économique, la deuxième composerait une toilette plus parée. — *N° 1707.* Il me semble impossible de publier avant l'automne le patron que l'on désire. — Mme *R...., à Metz,* recevra. — *M. W., à Arras.* L'explication du voile de fauteuil (n° 25) ne contient aucune inexactitude; il faut la relire; je ne saurais expliquer le picot autrement que je ne l'ai fait; la maille en l'air est celle que l'on fait en prenant le brin avec le crochet, et le passant dans la boucle qui se trouve sur le crochet, *en l'air*, c'est-à-dire sans piquer le crochet dans les tours faits précédemment; la maille-*chaînette*, telle du moins que je la connais, est celle qui tient à d'autres mailles, dans lesquelles on pique le crochet; puis, prenant le brin, on passe au travers de cette maille qui se trouve sur le crochet, puis on pique dans une autre maille, et ainsi de suite, sans former les mailles, mais en *glissant*, pour ainsi dire, le long des mailles déjà faites; l'explication a été faite sous mes yeux, pendant que j'exécutais ce voile de fauteuil; il n'y manque rien. Quant aux *marguerites* qui sont des étoiles, je maintiens qu'aucun dessin de ce genre ne peut être aussi joli que celui du n° 25; de plus, il y a fort peu de variété dans ces étoiles, et enfin je dois ajouter que nous avons publié des étoiles à plusieurs reprises. Quant au dessin de chasuble, je prierai notre abonnée de vouloir bien me dire si l'on fait des chasubles en tapisserie. Je ne le pense pas, n'en ayant jamais vu d'autres que celles brodées sur étoffe par des passementiers, ou tissées à la mécanique. Si le dessin qu'*une* abonnée me demandait avait pu se diviser, s'il avait suffi d'en publier une petite partie, je ne me serais pas imposé la tâche désagréable de formuler un refus.

Une campagnarde. Lorsque les volants sont tuyautés à la mécanique, il suffit de les coudre sur la robe; lorsque les plis ou tuyaux sont cousus à la main, il faut les fixer sur la robe une seconde fois, vers le milieu du volant à peu près, pour les maintenir réguliers; les points doivent être *dissimulés*, dans ce cas, sous les plis. — *Marguerite, très-contente du journal, à Grenoble.* Elle recevra une fort jolie blague, mais, hélas! pas pour l'époque qu'elle me fixe. — Mme *Laure G..., à Cre.....* Est-il bien charitable de me demander des choses impossibles, puis de m'accuser de mauvaise volonté, lorsque je suis forcée de formuler un refus? Je vous le demande, Madame, comment pourrais-je m'y prendre pour faire figurer dans le journal le dessin nécessaire pour broder un habit de gala pour M. votre mari? Ce dessin ne peut se diviser, il faudrait publier chaque morceau de l'habit à part; de plus, la dépense que vous nous demandez (1,500 à 2,000 francs) serait tout à fait inutile, car ce travail doit être fait par des passementiers ou des brodeurs spéciaux. Quant à la *faute* qui m'attire une si verte mercuriale, j'y retomberai souvent, j'y retomberai toujours, parce qu'il est impossible que je trouve le temps de répondre *directement* aux innombrables lettres qui me sont adressées; Mme Laure G... oublie qu'elle n'use pas d'un droit en m'écrivant, que je ne remplis pas un devoir en lui répondant, même à cette place; mes réponses sont un acte de complaisance, non une *obligation*, car elles ne font pas partie des engagements pris par le journal; cette tâche minutieuse ne m'a cependant jamais paru fatigante, grâce à la sympathie d'une grande partie de nos lectrices, grâce à l'urbanité de toutes....., moins une.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typ. de Firmin Didot, imprimeurs de l'Institut et de la Marine, r. Jacob, 5…

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Dans le village de Robinson est un arbre très-gros et très-grand.

N° 32. TROISIÈME ANNÉE. 11 août 1862.

LA MODE ILLUSTRÉE

Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, 50 centimes. AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE SAMEDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE : PARIS. Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr. DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*). Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c. Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56. S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND. Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER. Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ : PARIS. Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c. DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*). Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr. Les abonnements partent au 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (*Pour l'étranger le port en sus*). —

Capuchon laitière.

Ce capuchon, très-facile à exécuter, puisqu'on peut le faire sans patron, peu coûteux et commode, est spécialement destiné aux soirées un peu fraîches passées en plein air à la campagne; en le faisant avec une étoffe de couleur foncée, on peut ensuite le porter le soir, à la ville, pendant l'hiver. Cette étoffe doit, en tout cas, être en laine, flanelle, cachemire ou mérinos. Les couleurs que l'on préfère sont le rouge ou le bleu, — ou les rayures blanches et noires, bleues et blanches, — rouges et blanches, — rouges et noires, etc.; la garniture se compose de bandes en velours noir.

On fait le capuchon avec un morceau d'étoffe en forme de carré long, ayant 1 mètre 52 centimètres de longueur, — à 66 centimètres de hauteur. Le dessin indiquant le capuchon *étendu* (grandeur réduite) représente ce carré long; le bord supérieur en est marqué par les lettres A et B; on met les deux coins marqués A l'un sur l'autre, et on les coud ensemble depuis A jusqu'à B. Le bord extérieur des deux côtés transversaux forme ainsi une ligne droite, et les lignes ponctuées (voir le capuchon *étendu*) marquent le revers que l'on forme de chaque côté, et qui a environ 12 centimètres de largeur. On garnit le capuchon, d'abord sur le milieu jusqu'à B, avec une bande de velours ayant 2 centimètres de largeur, — et depuis le B on place une bande sur la couture; le revers est garni de la même façon, à part, sur le côté de dessus. — On borde de la même façon le bord inférieur du capuchon, puis l'autre côté du revers, afin que celui-ci soit garni des deux côtés; le B marque la pointe du capuchon qui retombe sur la nuque, lorsqu'on a placé le capuchon sur la tête, comme l'indique notre dessin.

Entre-deux au crochet.

Cet entre-deux servira à divers usages; on l'emploiera pour la lingerie d'enfant (pantalons, jupons, etc.); pour encadrements de rideaux de vitrage, ou pour ces rideaux mêmes, en faisant alterner les bandes de mousseline avec des bandes d'entre-deux, disposées perpendiculairement. Enfin, l'on peut aussi faire, avec les étoiles, des voiles de fauteuil et autres objets du même genre.

On commence chaque étoile par le milieu; on fait une chaînette de 12 mailles, on réunit la première maille à la dernière.

1er *tour*. — Sur cette chaînette, formant un anneau, on fait 12 brides, et entre chaque bride 2 mailles en l'air; la première bride est formée par 3 mailles en l'air; la dernière bride est rattachée à la première.

2e *tour*. — * 3 brides sur les 2 premières mailles en l'air du tour précédent, — une maille en l'air; — recommencez onze fois depuis *; attachez la dernière maille à la première.

3e *tour*. — * 5 mailles en l'air, — une maille simple sur la première maille en l'air, qui, dans le tour précédent, est placée entre deux groupes de 3 brides; — recommencez onze fois depuis *.

4e *tour*. — On fait une ou 2 mailles-chaînettes sur le premier feston, composé de 5 mailles en l'air; — puis, sur ce même feston, * 4 brides, — 2 mailles en l'air; — recommencez onze fois depuis *.

5e *tour*. — * 7 mailles en l'air, — une maille simple sur les 2 mailles en l'air les plus proches, appartenant au tour précédent; — recommencez onze fois depuis *. L'étoile est terminée. Quand on a fait un nombre suffisant de ces étoiles, on coud deux des festons extérieurs (composés de mailles en l'air) avec deux festons pareils d'une autre étoile, et l'on continue ainsi jusqu'à ce que l'on ait une bande assez longue pour l'usage auquel on la destine; on encadre cette bande de chaque côté de la façon suivante :

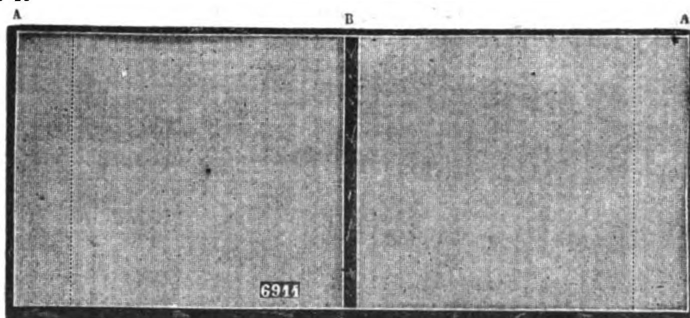
1er *tour*. — Une bride quadruple (pour laquelle on jette quatre fois le brin sur le crochet) entre deux étoiles, — 6 mailles en l'air, — 4 mailles simples sur l'un des festons supérieurs demeurés libres, appartenant à la rosette la plus proche; — 3 mailles en l'air, — 4 mailles simples sur le feston suivant, — 6 mailles en l'air; — recommencez depuis *.

2e *tour*. — On fait alternativement 2 brides, — 2 mailles en l'air, sous lesquelles on passe chaque fois 2 mailles du tour précédent.

On fait deux tours semblables à ceux-ci de l'autre côté des étoiles.



CAPUCHON LAITIÈRE, MODÈLE DE M. LEBALLEUR, RUE TAITBOUT, 74.



CAPUCHON LAITIÈRE ÉTENDU.

Deux coins de mouchoirs.

On fait ces dessins au plumetis, sur batiste ou toile très-fine.

Deux bordures pour soutache,

AU POINT DE CHAINETTE.

Ces bordures peuvent être employées pour vêtements d'enfants, et exécutées en soutache, au point de chaînette, ou bien enfin au point noué, en faisant alternativement un nœud avec de la soie blanche, — un nœud avec de la soie noire. On peut border, par exemple, un robe d'enfant avec une bande de taffetas, et exécuter la bordure moitié sur la bande, moitié sur la robe même.

Bas de jupon ou de robe.

Ce dessin peut être exécuté de plusieurs façons que nous allons indiquer sommairement : pour bas de jupon, on emploiera du gros coton, — ou, si l'on désire que l'ouvrage soit promptement exécuté, du coton non tors, semblable au coton à tricoter. Les feuilles de vigne devront être doublées avec un morceau de nansouk ou de percale fine, que l'on découpe en dessous, lorsque le feston formant les contours est terminé; cette doublure est nécessaire pour que les feuilles paraissent plus *mates*. Ce même dessin peut être brodé au-dessus de l'ourlet d'une robe blanche; enfin celles de nos lectrices qui ne redouteraient pas d'entreprendre un ouvrage un peu long (nous allons du reste leur indiquer les moyens de l'abréger), pourraient exécuter ce

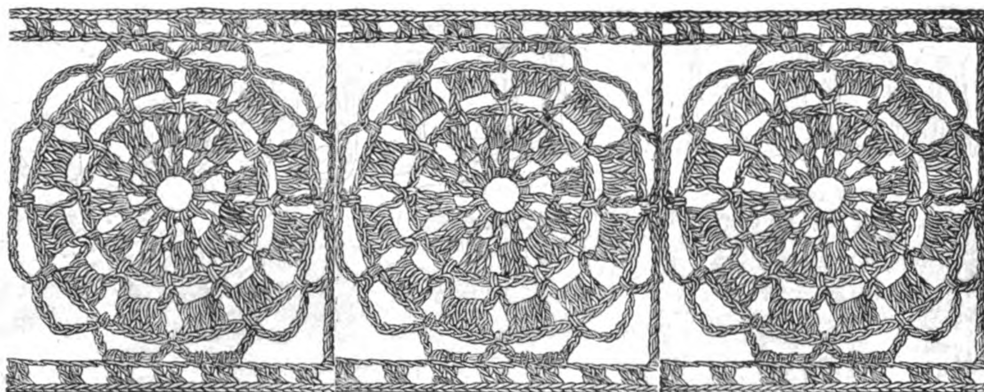
dessin sur une robe de taffetas ou même de laine fine (cachemire violet ou brun); le treillage formé par les pois serait remplacé par du velours noir *zéro* disposé en treillage; les feuilles seraient découpées en velours noir, le tour festonné en soie noire; les nervures des feuilles, les tiges, les grappes de raisin, seraient faites en soie noire.

Touffe de violettes.

MATÉRIAUX. — Ruban violet ayant 1 centimètre 1/2 de largeur; dentelle noire très-étroite; dentelle noire plus large.

Le nº 4 de la présente année contient l'explication nécessaire pour faire ces touffes de violettes; nous répéterons cependant cette explication pour prévenir les réclamations de nos nouvelles abonnées.

On fait sur le ruban violet une couture en feston avec des points *devant*, et, tirant la soie employée pour faire cette couture, on fronce tout le ruban; on le dispose en spirale sur un *rond* de mousseline noire roide, en pressant les rangs, de façon que le *rond* soit entièrement couvert; on fait ces rosettes de dimension graduée, si on veut les placer en guise de boutons-macarons sur le devant d'une robe. On peut aussi les faire de plusieurs nuances, parcourant la gamme depuis le violet foncé jusqu'au blanc, que l'on place au centre. On entoure la touffe d'abord avec une dentelle étroite, légèrement froncée, puis on garnit la moitié inférieure de la touffe avec une dentelle noire froncée, ayant 5 à 6 centimètres de largeur.



ENTRE-DEUX AU CROCHET.

Poche à ouvrage.

MATÉRIAUX. — Canevas non divisé; soie d'Alger noire, ponceau, gros bleu; soutache d'or; cordonnet d'or, etc.

Cette petite poche, suffisante pour contenir un ouvrage de petite dimension, est représentée terminée; nous y avons joint le dessin nécessaire pour exécuter la broderie orientale qui couvre la poche; le dessin représentant cette broderie indique en même temps la grosseur du canevas; si l'on désire que la poche soit plus grande, il faudra choisir du canevas plus gros.

Les raies, ornées d'un semé composé de sortes de carreaux, ont cinq croix (par conséquent dix fils) de largeur; elles sont remplies avec des rangs de soutache d'or, qui couvrent chacun deux fils du canevas; sur cette soutache, on fait les carreaux au point de Gobelins; le contour extérieur de ces carreaux est fait en soie noire; le contour intérieur est alternativement gros bleu dans une rayure, — rouge dans la rayure suivante; le point du milieu n'est point recouvert et laisse paraître la soutache d'or.

Ces rayures à *semé* sont séparées par un espace de six croix (douze fils du canevas), que l'on recouvre avec de la soie rouge et de la soie gros bleu, en points transversaux, inégaux, se rencontrant sur une ligne ondulée. Le dessin de cette broderie offre une de ces raies seulement commencée, afin que l'on puisse reconnaître la direction des points et leur séparation; le plus court de ces points transversaux est fait sur quatre fils du canevas; — le plus long sur huit fils du canevas. On place de chaque côté des rayures, dont le semé est rouge à l'intérieur, une rayure gros bleu, — et alternativement, de chaque côté des rayures, dont le semé est gros bleu à l'intérieur, une rayure rouge. A la place où se rencontrent les points transversaux des rayures rouges et gros bleu, on coud du cordonnet d'or, traversé de distance en distance avec de la soie noire. Ce cordonnet cache la séparation des points et marque l'ondulation des rayures.

Notre modèle a 17 centimètres de longueur, — 11 centimètres de largeur. On fait la poche d'un seul morceau, y compris le côté arrondi et rabattu; on la double avec de la soie gros bleu, on l'encadre avec une ganse assortie, qui peut former une boule aux quatre coins; on coud un bouton sur la poche, on fait une boutonnière avec du fil d'or sur le côté arrondi.

Ce travail est l'un des plus jolis parmi ceux que nous avons publiés; il pourrait composer un porte-cigares fort élégant, si l'on plaçait à l'intérieur deux bandes de taffetas pour retenir les cigares.

Bourse

TRICOTÉE.

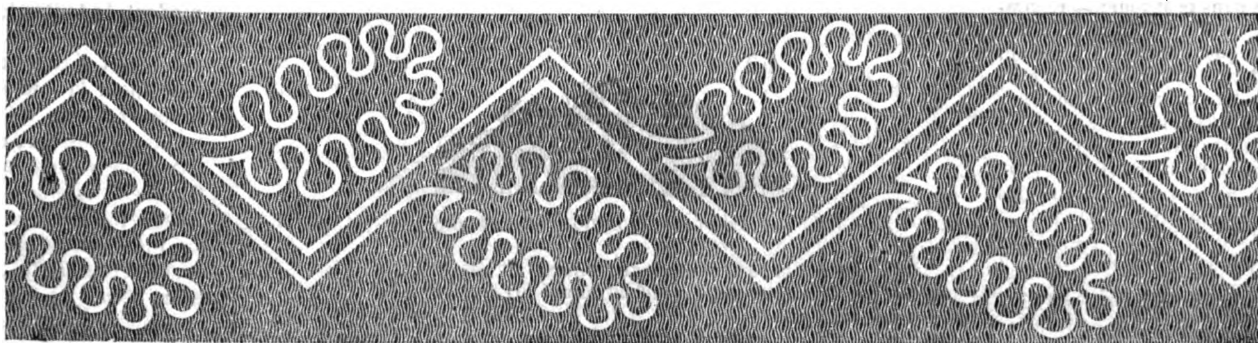
MATÉRIAUX. — 4 écheveaux de grosse soie de cordonnet rouge; 5 écheveaux de même soie vert-d'eau; 6 aiguilles à tricoter, en acier, de grosseur assortie à la soie.

Cette bourse est faite en mailles épaisses, mais on doit se garder de tricoter trop serré. On monte, avec la soie rouge, 192 mailles, que l'on divise par parties égales sur quatre aiguilles; puis on tricote en rond, toujours à l'endroit.

ÉTOILE AU CROCHET.

COIN DE MOUCHOIR.

COIN DE MOUCHOIR.



BORDURE POUR SOUTACHE AU POINT DE CHAINETTE.

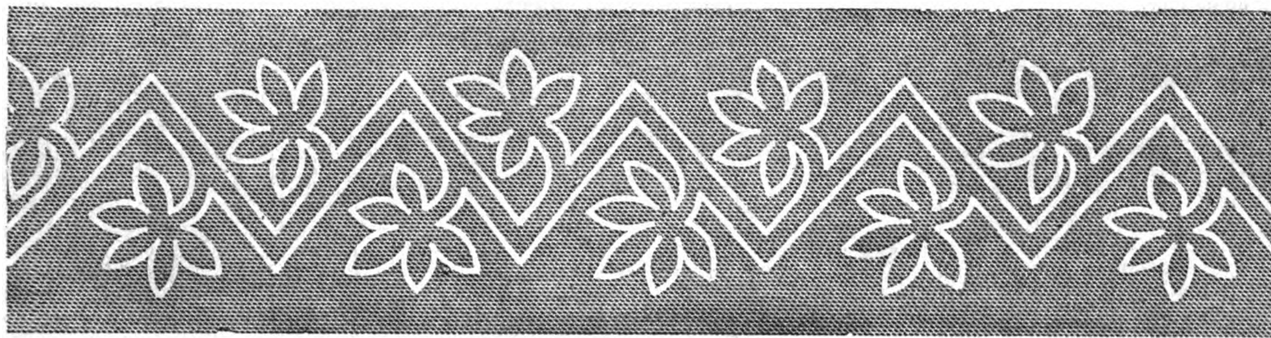
1er *tour.* — * 8 mailles avec la soie rouge, — 8 mailles avec la soie verte; — recommencez depuis * jusqu'à la fin du tour.

2e *et* 3e *tours.* — Comme le 1er tour.

4e *tour.* — * On prend les premières 8 mailles rouges sur la sixième aiguille non encore employée; — on tricote les 8 mailles vertes suivantes (avec la soie verte, bien entendu); on les tricote *avant* les 8 mailles rouges que l'on vient de lever à part, — puis on tricote avec la soie rouge ces 8 mailles rouges, et l'on recommence depuis * jusqu'à la fin du tour.

On fait ensuite 5 tours comme le 1er tour, avec cette seule différence que chaque tour commence par 8 mailles vertes; puis l'on recommence depuis le 4e tour, pour former le dessin, qui se compose de 6 tours, et que l'on recommence douze fois. Le tour suivant se fait comme d'habitude, mais en diminuant constamment, de façon à convertir les 8 mailles rouges en 4 mailles rouges, — les 8 mailles vertes en 4 mailles vertes. On laisse la soie rouge, et l'on tricote avec la soie verte en *allant* et *revenant*, pour former la fente, et faisant alternativement un tour à l'endroit, — un tour à l'envers. Les cinq premiers de ces tours verts sont faits avec le même nombre de mailles; — on fait ensuite un tour dans lequel on diminue 8 fois sur chaque aiguille, — puis 48 à 50 tours avec le même nombre de mailles. — Dans le tour suivant on augmente 8 fois sur chaque aiguille, — puis 5 tours avec le même nombre de mailles; on reprend la soie rouge, et l'on tricote de nouveau *en rond*, en faisant, dans le premier de ces tours, alternativement, 4 mailles rouges et 4 mailles vertes; — dans le tour suivant on augmente constamment, de façon à faire 8 mailles rouges avec 4 mailles rouges, — 8 mailles vertes avec 4 mailles vertes, et l'on continue le dessin comme on l'a fait pour le premier côté de la bourse; on termine par un tour avec la soie rouge, et l'on démonte. On borde la fente avec des mailles rouges faites au crochet.

On fronce chaque extrémité de la bourse, et l'on y place un gland de couleurs semblables à celles de la bourse. Les anneaux sont en métal ou bien en passementerie. La bourse serait aussi fort jolie si on la faisait noire et rouge, — noire et bleue, — maïs et bleue, etc.



BORDURE POUR SOUTACHE AU POINT DE CHAINETTE.

Étoile pour couvre-pied.

L'usage auquel on destinera cette étoile indiquera la grosseur du coton que l'on devra employer. Si l'on veut composer un couvre-pied, on prendra du gros coton; s'il s'agit de voiles de fauteuils, etc., l'on choisira du coton plus ou moins fin, selon le temps que l'on voudra consacrer à ce travail.

On commence chaque étoile par le milieu, et l'on travaille, non en spirale, mais en terminant chaque tour. On fait une chaînette de 12 mailles; on réunit la dernière à la première.

1er *tour.* — Sur le cercle formé par la chaînette, on fait 12 festons, composés chacun de 7 mailles en l'air.

2e *tour.* — On fait des mailles-chaînettes pour atteindre le milieu du premier feston, puis * 4 mailles en l'air, — une maille-chaînette dans le milieu du feston suivant, et l'on recommence depuis * jusqu'au dernier feston du tour. On fait encore 4 mailles en l'air, attachées par une maille-chaînette au premier feston suivant.

3e *tour.* — On fait 3 mailles en l'air, qui forment la première bride, — puis encore une bride dans la maille d'où partent les 3 mailles en l'air, — 4 mailles en l'air, — * 2 brides dans la plus proche maille-chaînette, — 4 mailles en l'air; — recommencez depuis * jusqu'à ce que la dernière maille soit rattachée à la première.

4e *tour.* — Ici, comme dans tous les tours qui commencent par une bride, on forme la première bride avec 3 mailles en l'air, et nous ne répéterons plus ce détail. Ce 4e tour se compose entièrement de brides; on augmente çà et là, de façon qu'il y ait 84 brides dans ce tour. Cette augmentation a lieu en faisant toujours deux brides dans l'une des 4 mailles en l'air qui séparent 2 brides dans le tour précédent.

5e *tour.* — On fait les nervures des douze feuilles; une maille simple, — * 14 mailles en l'air, — une bride dans la 9e des 14 mailles en l'air, — 2 mailles en l'air, — une bride dans la 6e maille en l'air, — 2 mailles en l'air, — une bride dans la 3e maille en l'air, — 2 mailles en l'air, — une maille simple dans la maille sur laquelle on a fait la 1re maille simple du tour, — ensuite 2 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 3 mailles du tour précédent, — 2 mailles simples dans une même maille, — 2 mailles en l'air, — une maille simple entre les 2 brides

BAS DE JUPON OU DE ROBE.

faites dans une même bride dans le 3e tour; — recommencez onze fois depuis *.

6e *tour.* — Autour de chaque nervure à jours on fait des brides, en augmentant de 5 mailles sur chaque côté, et faisant 3 brides dans la maille supérieure du milieu, de sorte qu'il y ait 35 brides autour de la nervure. D'une feuille à l'autre feuille on fait une maille simple sur les 2 mailles en l'air les plus proches; — 2 mailles en l'air, — une bride entre les 2 mailles simples, — 2 mailles en l'air, — une maille simple sur les 2 mailles en l'air suivantes, appartenant au tour précédent. Quand le tour est fini, on coupe le coton et on l'attache solidement.

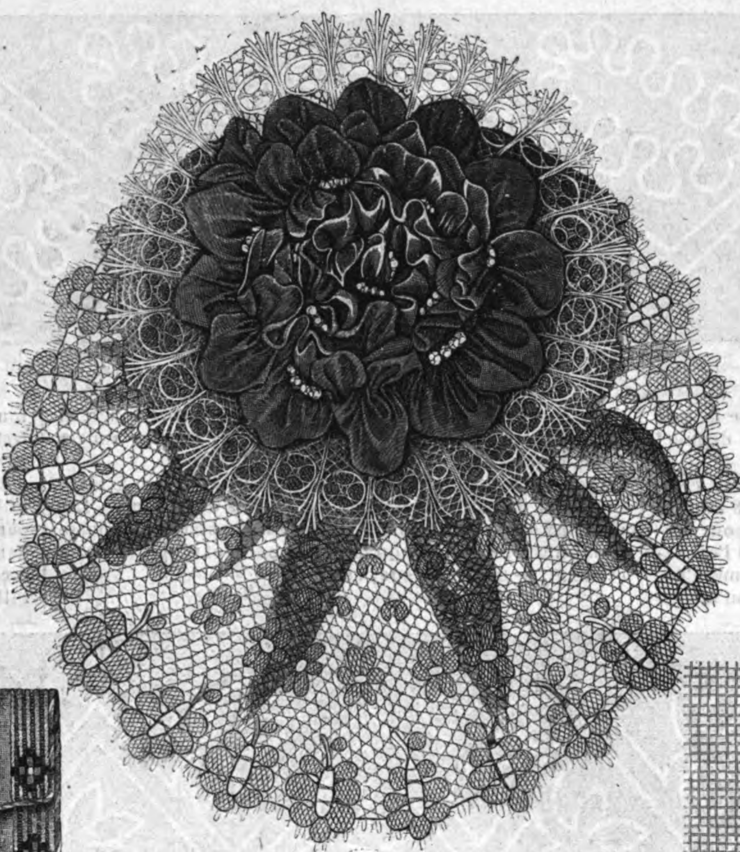
7e *tour.* — On attache le coton à la pointe de l'une des feuilles, et l'on fait, * de chaque côté de la maille du milieu, une maille simple, de sorte que la bride du milieu de la feuille se trouve entre 2 mailles simples, — 14 mailles en l'air; — et l'on recommence onze fois depuis *.

8e *tour.* — Celui-ci se compose entièrement de brides, et l'on forme les six *coins* de l'étoile en faisant dans chacune des 2 mailles du milieu des 14 mailles en l'air du tour précédent, 2 brides, — puis 30 brides sur 30 mailles; — dans chacune des 2 mailles suivantes, qui forment le milieu du 3e feston composé de 14 mailles en l'air (du tour précédent), — dans chacune de ces 2 mailles, disons-nous, on fait 2 brides, — et ainsi de suite jusqu'à la fin du tour.

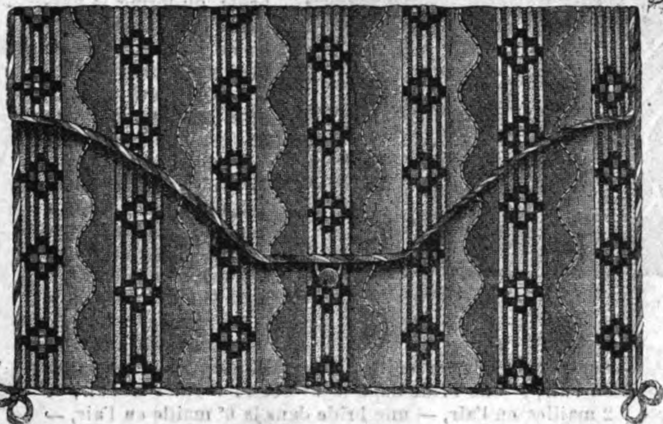
9e *tour.* — On fait alternativement 2 mailles en l'air, — une bride; — sous les mailles en l'air on passe 2 mailles du tour précédent; à chacun des six coins on fait, dans une seule maille, 3 brides, et, entre chaque bride, une maille en l'air.

10e *tour.* — Dans chaque maille du tour précédent on fait une bride; — dans la bride du milieu des 3 brides, faites dans une seule maille, on fait 3 brides.

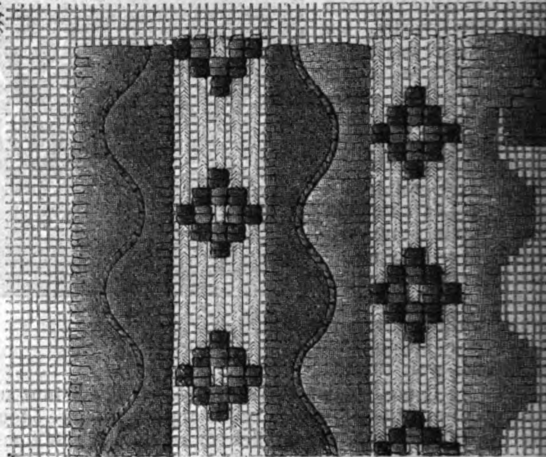
On assemble les étoiles, non par les *coins*, mais par les côtés.



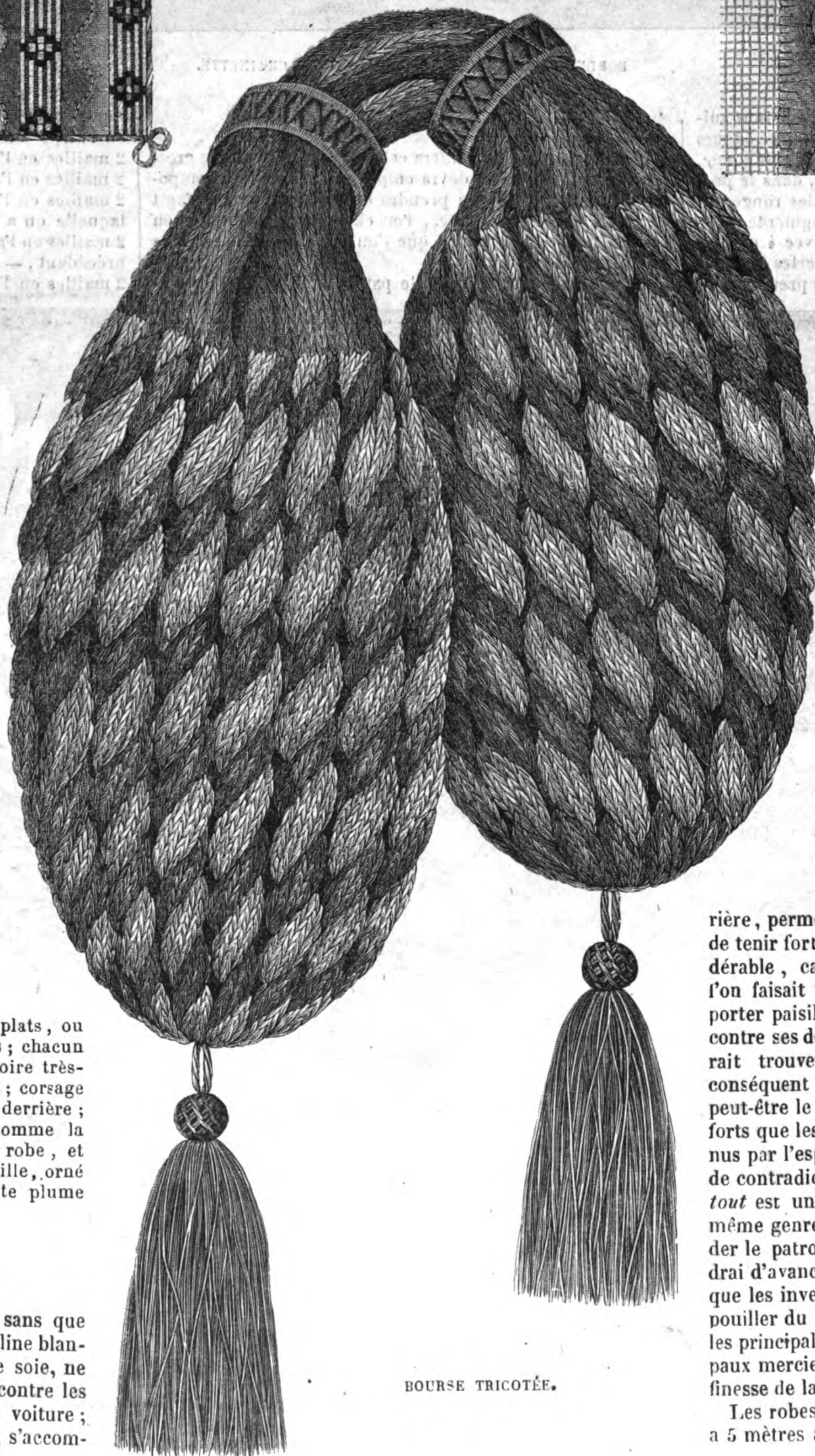
TOUFFE DE VIOLETTE.



POCHE A OUVRAGE.



DESSIN POUR LA POCHE A OUVRAGE.



BOURSE TRICOTÉE.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe de taffetas noir, ouverte sur un devant de taffetas violet clair. Le devant du corsage plat, boutonné, à double pointe, est aussi en taffetas violet; la robe de taffetas noir semble être *endossée* sur une robe de taffetas violet; une ruche à la vieille borde la robe noire; cette ruche est terminée par une guipure noire qui retombe sur le devant de taffetas violet; manches noires, fendues sur le coude, garnies d'une ruche à la vieille, et de guipure noire; col plat en batiste; cravate de taffetas noir.

Petite fille de cinq ans. Robe de mousseline rose à carreaux, garnie avec trois volants tuyautés, à tête, ayant cinq, quatre, trois centimètres de hauteur; corsage blanc plissé, en mousseline; manches longues, blanches; demi-corsage à pointe sur le côté supérieur, garni avec une ruche de mousseline rose.

Toilette de jeune fille. Robe de barége blanc; la jupe est garnie avec cinq volants plats, ou *plis*, occupant un espace de 20 centimètres; chacun de ces plis est bordé avec une dentelle noire très-étroite, surmontée d'un velours noir étroit; corsage décolleté, à longue ceinture nouée par derrière; manches larges, demi-courtes, garnies comme la jupe. Fichu Marie-Antoinette, pareil à la robe, et garni comme celle-ci. Chapeau rond en paille, orné d'une grande plume noire et d'une petite plume rouge.

MODES.

Décidément, l'année ne s'écoulera pas sans que l'on ait eu un été, et les robes de mousseline blanche, de mousseline imprimée, de gaze de soie, ne se faneront pas sans avoir servi. On rencontre les premières, mais elles vont seulement en voiture; les autres, plus modestes et plus solides, s'accommodent de toutes les situations, de toutes le[s] occasions et de tous les âges. Lorsque l'alpaga[,] si léger et si soyeux qu'il puisse être, est tro[p] lourd pour la température, on le remplace pa[r] le foulard uni, *décrété* plus *négligé* que l[e] foulard à dessins, et l'on en compose des to[i]lettes de voyage et du matin. Les couleur[s] franchement maïs, ou pêche, ou écrues, o[u] Havane, sont toujours celles que l'on préfère[.] La jupe se fait unie; elle a tout au plus un[e] ruche tuyautée de 2 à 3 centimètres de lar[]geur, placée à bord de l'ourlet; cette ruche e[st] surmontée d'une broderie quelconque, sou[]tache ou point de chaînette, ou d'une bordu[re] composée de plusieurs rangs de ruban de v[e]lours noir. Le corsage est plat et montant, l[es] manches peu larges, fendues sur le coude, [et] la toilette se complète par une pèlerine ronde[,] peu longue, dépassant la taille de 20 cent[i]mètres seulement, et garnie comme la jupe[,] moins la ruche tuyautée. Ces pèlerines son[t] décidément plus gracieuses que les saute-en[-]barque, dont il a bien fallu tenir compte, pui[s]que la mode les avait adoptés ce printemp[s] avec une fureur qui était du reste de mauva[is] augure pour la durée de cette préférence[;] non-seulement toutes les femmes ont por[té] ces saute-en-barque, mais encore l[es] hommes les portent en ce moment: [ce] sont peut-être les mêmes? Les femm[es] ont peut-être voulu concilier le plaisir d[u] changement avec les exigences de l'éco[]nomie, et elles auront décidé leurs mar[is] et leurs frères à adopter ces vêtemen[ts] lorsqu'elles n'en voulaient plus? Qu[oi] qu'il en soit de cette supposition, j'ai ren[]contré récemment un jeune élégant q[ui] portait, avec désinvolture, le plus fémin[in] des saute-en-barque, fait en étoffe gris[e] et entièrement garni de cachemire viol[et] clair.

Non-seulement la crinoline ne tomb[e] pas, mais elle se perfectionne; on a i[n]venté un jupon qui s'appelle *passe-pa[r]tout*, et, grâce à sa disposition ingénieus[e,] on peut le porter en voiture, et même [en] omnibus, sans s'attirer les malédictions [de] ses compagnons de route. Il ne faudra[it] pas prendre le nom de ce jupon au pi[ed] de la lettre, et imaginer qu'il peut ouvr[ir] toutes les serrures; mais il a d'autres qu[a]lités: il est fort léger, et les cercles [de] devant, étant séparés des cercles de de[r]rière, permettent au jupon de se replier sur lui-même, [et] de tenir fort peu de place. Ce perfectionnement est cons[i]dérable, car il détruit les principaux arguments q[ue] l'on faisait valoir contre la crinoline, et permettra de [la] porter paisiblement, sans soutenir une lutte perpétuel[le] contre ses détracteurs. Une réflexion philosophique pou[r]rait trouver une application à cette place. Disons pa[r] conséquent que le perfectionnement de la crinoline ser[a] peut-être le signal de sa décadence; il n'y a de pouvoir[s] forts que les pouvoirs contestés, parce qu'ils sont soute[]nus par l'esprit le plus répandu, c'est-à-dire par l'espr[it] de contradiction. Quoi qu'il en soit, le jupon *passe-par[]tout* est un progrès incontestable sur les inventions d[u] même genre. On va, je le prévois dès à présent, deman[]der le patron de ce jupon; imitant Arlequin, je répon[]drai d'avance, et je dirai ici que ce jupon est breveté, [et] que les inventeurs ne nous permettraient pas de les dé[]pouiller du bénéfice de leur invention; on le trouve dan[s] les principales maisons de nouveauté, et chez les princ[i]paux merciers; le prix en varie de 10 à 20 francs, selon l[a] finesse de la percale.

Les robes sont toujours très amples; le bas de la jup[e] a 5 mètres au moins, 6 mètres au plus; on coupe tou[]



LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal 56 Rue Jacob Paris

Toilettes de la Mon DE COMMISSION GÉNÉRALE, 53, r. d'Hauteville, à Paris



L'ÉTÉ.

jours au moins deux lés en pointe en commençant à biaiser depuis l'ourlet de la robe, et laissant en haut un espace d'environ 15 centimètres qui n'est pas en biais; le foulard ayant près de 80 centimètres de largeur, six lés suffisent pour faire une robe ayant, dans le bas, plus de 5 mètres de largeur.

La lingerie d'été reprend et développe les prémisses qui avaient été posées l'année dernière, et en tire une foule de conclusions. On portait déjà, pour la campagne, des cols et des manches brodés avec du coton ou de la laine de couleur; on n'en porte guère d'autres pour toilette négligée, et les couleurs préférées sont le rose turc, le rouge vif, le bleu, le maïs, et surtout le noir. Il faudra décidément, si l'on veut conserver l'usage des toilettes de deuil, consacrer à ces tristes circonstances une couleur autre que le noir. Le noir est adopté dans toutes les occasions; on le porte partout, comme élément principal de la toilette, comme accessoire et comme ornement; il n'est plus l'uniforme de la douleur, mais bien le fond même de la toilette féminine, et il faudra trouver quelque autre nuance comme marque distinctive des pertes que l'on a subies.

Plaçons ici les indications de plusieurs étoffes de différentes valeurs, et consacrées, par conséquent, à différents usages: la toile du Bengale, ou toile *angloise*, grise ou écrue, l'alpaga de couleur claire, le foulard uni, pour toilettes de voyage et du matin; les mousselines imprimées, les baréges à filets, formant des carreaux parsemés de petites fleurs, les foulards à dessins pour robes de demi-toilettes; la mousseline blanche brodée, les gazes de soie de Chambéry, de Chine, les taffetas de nuance très-claire, garnis de volants, de ruches, etc., pour robes de toilette et pour bals d'été.

CHRONIQUE DU MOIS.

S'il était possible de faire usage du style laconique, je pourrais me borner à tracer ici quelques alinéa très-brefs. Lorsque j'aurais dit que Paris est désert, que la vie mondaine y est suspendue, que les salles de spectacle et de concerts, que les salons, sont entrés dans la période du chômage, je devrais, logiquement, me vouer au mutisme, et attendre qu'un sujet quelconque se produisît pour en discourir.

Mais cette méthode, à la fois sensée et commode, m'est interdite. L'imprimerie n'accepterait pas mes raisons, si bonnes qu'elles fussent; il faut qu'elle mette du noir sur du blanc, et par conséquent il faut que je lui livre des pages remplies, — lors même qu'elles seraient vides. Cette nécessité impérieuse porte ses fruits inévitables: on se familiarise avec elle, et l'on essaye d'en tirer le meilleur parti possible; on en vient enfin à se dire, qu'après tout, il doit y avoir encore quelques sujets de conversation, — que les jugements absolus, lors même qu'ils sont vrais en principe, aboutissent infailliblement à une conclusion fausse, justement parce qu'étant absolus, ils refusent de tenir compte des exceptions, des détails imprévus, qui viennent toujours modifier, dans la réalité et dans la pratique, les résultats que l'on pressent dans la théorie. Par conséquent, tout en affirmant avec vérité que Paris est dans cette saison que l'on appelle *morte*, on peut conclure avec justesse que l'on y trouve encore quelques sujets d'intérêt.

Nous n'avons guère de pièces nouvelles: mais en revanche combien de nouveaux théâtres! Le Théâtre-Lyrique et le Cirque vont être prochainement inaugurés place du Châtelet, et l'on vante beaucoup les dispositions qui ont été prises à l'intérieur de ces salles pour l'agrément du public, et pour la facilité du service de la scène; espérons que ces éloges seront mérités. Ces pauvres théâtres ont besoin de racheter par un grand nombre de qualités la disgrâce inconcevable de leur physionomie extérieure; ce sont des monuments plats et ventrus, massifs et rébarbatifs, qui n'ont pas même le mérite de l'unité dans la laideur, car ils rappellent à la fois les casernes, les prisons et les halles aux grains. L'Opéra nouveau (c'est de la salle que nous voulons parler) continue à s'élever; les travaux ont été plus longs qu'on ne l'avait prévu, parce que l'on a dû épuiser une rivière malencontreuse qui coulait sournoisement à cette place; on l'a expulsée de son lit et l'on a pu ainsi poursuivre l'œuvre commencée. Tout près de cette salle s'élève le nouvel hôtel récemment inauguré, et que l'on ne peut désigner par le nom qui lui avait été donné. Le tribunal de commerce s'y oppose: avant ce merveilleux hôtel, qui voulait se placer sous l'invocation de la Paix, il y avait déjà un hôtel du même nom, et ce dernier ne veut pas consentir à cette usurpation de titre. Voilà donc ce pauvre monument réduit à abdiquer le nom sous lequel on le connaissait depuis si longtemps, et forcé de chercher une désignation euphonique, gracieuse, brève et expressive. Il devait s'appeler définitivement *Grand hôtel de Paris;* mais M. Pereire a tranché le nœud gordien en achetant l'ancien *Hôtel de la Paix*, ce qui arrange tout à la satisfaction générale; cette fois encore on a fini par où l'on aurait dû commencer.

Son inauguration a eu lieu au jour indiqué; on avait convié à un banquet d'apparat tous ceux qui sont en position de souffler dans la trompette à cent bouches que tient la renommée; c'est dire que le corps du journalisme se trouvait au grand complet, dans la salle à manger qui a la forme d'une immense rotonde, vitrée, éclairée par vingt lustres, et par des becs de gaz, disposés de toutes parts avec une profusion telle que l'on en évalue le nombre à plusieurs *milliers;* retranchons un zéro à cette évaluation, comptons plusieurs *centaines* de flammes, afin de ne point encourir le reproche d'exagération; mais, quelle que soit notre appréciation, il sera difficile de se préserver absolument de ce reproche. L'*exagération* est la fée qui a présidé à la construction de ce palais: aimez-vous l'or? on en a mis partout; les murs en sont revêtus; l'or s'élance en girandoles, se recourbe en guirlandes de fleurs, se relève en bosses sur les meubles, étale ses ciselures, réjouit partout la vue par ses rayonnements incomparables, qui le firent adopter chez les Incas comme principal ornement de décoration, comme symbole vivant, incarnation palpable du Dieu-Soleil.

L'exagération est partout dans cet édifice; ses proportions sont telles qu'il a fallu renoncer à désigner par le mot vulgaire de *corridor* les innombrables lignes de communications qui le sillonnent, et que l'on mesure par kilomètres; donc l'hôtel n'a point de *corridors*, mais des *boulevards*. Outre l'armée de serviteurs de tout grade, de toute taille, attachés à tous les détails dont l'ensemble compose le bien-être des heureux voyageurs qui y reçoivent une hospitalité dont les traditions ne remontent pas, du reste, aux sources de l'hospitalité écossaise, l'administration de l'hôtel s'est assuré le concours d'un serviteur merveilleux, infatigable, accomplissant avec précision tous les ordres qu'on lui donne, n'apportant jamais aucun retard à l'exécution des missions qu'on lui confie; ce serviteur, c'est le télégraphe mis en communication directe avec toutes les salles de spectacle de Paris, posant les questions et rapportant les réponses dans l'espace de quelques minutes, arrêtant la place que l'on désire, ou bien avertissant que cette place n'est plus libre.

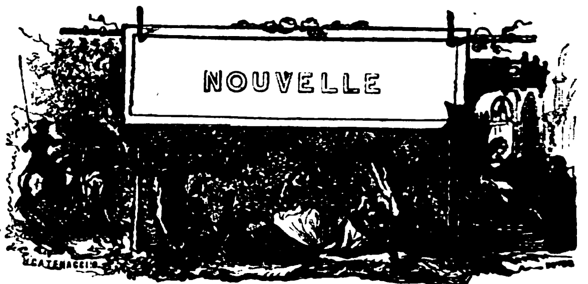
Le personnel attaché aux travaux de l'office manœuvre avec une précision admirable, fruit évident d'un long noviciat et de nombreuses répétitions. Tous ces pages de la casserole, vêtus de blanc, exécutent deux fois par jour l'une des scènes les plus amusantes du joli opéra intitulé la *Chatte merveilleuse:* leur mouvement de rotation ne s'arrête jamais; ils se suppléent, se substituent les uns aux autres, et forment une *chaîne* continue, qui vient du feu au lieu d'aller au feu, mais qui fonctionne avec une régularité et une grâce dignes d'un ballet. Ces jeunes néophytes du grand art culinaire sont nombreux sans doute, mais ils paraissent innombrables, grâce à l'ordre qui règle leurs évolutions.

Tous les arts se sont entendus pour orner ce palais; la sculpture et la peinture ont prodigué les ornements. Qu'il nous soit permis d'émettre ici un vœu, certes bien désintéressé, puisqu'il émane d'une personne qui professe une antipathie invincible pour toutes les auberges, même pour celles qui ont emprunté l'aspect des palais. Certes, les arts décoratifs ont une valeur incontestable, mais il ne faudrait pas leur sacrifier des arts, plus modestes sans doute, plus positifs, mais qui ont aussi leur place dans les fastes de la France. C'est l'art culinaire qui fixe en ce moment notre sollicitude: si l'on n'y prend garde, cette science, qui a compté des adeptes si illustres, ira se perdant; les traditions en disparaîtront, submergées par une foule d'importations allemandes, anglaises, russes. L'éclectisme est un système funeste en philosophie, à ce que l'on dit, mais il est mille fois plus funeste encore en cuisine; point d'éclectisme, point de cosmopolitisme: telle doit être la devise d'une cuisine qui a l'honneur d'être française! Surtout il faudra que le nouvel établissement qui nous occupe en ce moment se garde avec soin de sacrifier les réalités aux apparences. Le public ne se contente pas pendant longtemps de repas composés d'un *surtout* magnifique, de vaisselle plate, et de mets bien dressés; le regard veut être satisfait le premier par l'ordonnance d'un repas, mais il ne veut pas être seul satisfait, et c'est là, hélas! ce qui arrive trop souvent, même dans les établissements gastronomiques les plus renommés. Tandis que tous les autres pays s'appliquaient avec sagesse à découvrir quelques-uns des secrets qui ont placé la renommée de la cuisine française si haut, on a vu celle-ci, saisie par un vertige inconcevable, se venger des emprunts qu'on lui faisait, non par le perfectionnement, mais par l'imitation; on l'a vue se vouer aux sauces compactes, fades, aux viandes saignantes..... Ah! détournons nos yeux de ce spectacle funeste, oublions cette aberration, et souhaitons à l'hôtel qui n'est plus celui de la Paix un bon cuisinier dépositaire des véritables traditions françaises, et décidé à les maintenir contre les envahissements de l'étranger.

Entre autres *reprises*, nous avons vu *reprendre* une pièce de circonstance, jouée il y a plusieurs années au théâtre des Variétés, et portant un titre qui pourrait servir à une encyclopédie: *les Mystères de l'été* ont reparu sur l'affiche avec tous les honneurs qui sont dus à une pièce amusante. Chacun y touche par un point, et nous avons cru devoir appeler le crayon à notre aide pour tracer une esquisse un peu complète des plaisirs et des tribulations de l'été. La scène s'ouvre tout naturellement par un voyage; un ménage s'est mis en route pour admirer les beautés de la nature, et la plus belle moitié de ce ménage se fait suivre par des ballots gigantesques, consacrés, on le devine, au transport d'une multitude de robes tuyautées, ruchées et gaufrées. Ici une jeune fille, posée sur une escarpolette, s'écrie: Plus haut! plus haut encore! — Là des naturalistes, que le sommeil a surpris, étudient les insectes de trop près; plus loin on danse une ronde, sous une voûte de verdure. Voici les plaisirs de l'été dans une ville, c'est-à-dire les cafés chantants et les distractions que l'on y trouve. Tout près de ces plaisirs bruyants, une jeune femme solitaire chante assise près de sa fenêtre ouverte. Nous apercevons, plus loin, un infortuné en butte aux mystifications cruelles que l'on se permet parfois vis-à-vis de ses hôtes: il a trouvé des orties dans son lit, et une carafe remplie d'eau inonde ses draps. Ici les enfants jouent dans les blés, pendant qu'on fait la moisson; — de l'autre côté nous assistons à une course équestre, et les cavaliers ont le malheur d'arriver avant leurs montures. Maître Aliboron, sans tenir compte des protestations du promeneur auquel il est uni — par la bride, — se précipite à l'eau. Près de ce bain involontaire, nous en voyons d'autres qui ne sont pas du moins l'œuvre de l'esprit de contradiction. Une jolie laitière suisse sert à une lady anglaise un lait écumeux; — à quelques pas une dame châtelaine se promène suivie par un domestique en grande livrée, armé d'un arrosoir. — La partie inférieure du tableau est occupée par l'abominable *tapis vert*, que l'on rencontre dans la plupart des villes d'*eaux*. — N'oublions pas les détails semés de tous côtés: ici une promenade en barque, — là un paysagiste armé de son parasol à la Robinson Crusoé; — plus loin un pêcheur intrépide qui a passé de sa position offensive à l'état défensif, et qui a dû prendre des mesures pour disputer son visage à ses ennemis ailés; et cet aubergiste à la mine ouverte, — et ce vénérable pasteur qui fume sous sa tonnelle de verdure, — et ces enfants insurgés qui dévorent le panier de fruits que l'on attend là-bas: — vous le voyez, j'avais raison d'appeler ce dessin une véritable encyclopédie des plaisirs de l'été, et j'ai bien fait de l'appeler à mon aide; il vous dira, mieux que je ne puis le faire, les distractions, les occupations, les amusements des Parisiens qui ont déserté Paris.

Nos lectrices nous rendront cette justice, que nous n'avons pas abusé de l'exposition de Londres, et que nous n'avons pas puisé dans les relations spéciales pour placer sous leurs yeux une nomenclature aride, monotone, passant en revue les fers, les aciers, les cuirs, les instruments de précision, les engins de destruction et les récompenses qui leur ont été décernées. Il nous semble, cependant, qu'il ne sera pas déplacé de mentionner ici que les jurys de toutes les nations ont décerné à la maison Gagelin la médaille *unique*, accordée aux articles de goût pour toilettes de ville, de bal et de cour, et aux vêtements qui portent la mode et le goût français dans le monde entier. Il est beau de mériter une semblable récompense, — plus beau encore de continuer à la mériter, d'être encouragé par le succès, et d'agir toujours comme si l'on poursuivait le but, quoiqu'il soit déjà atteint; la maison Opigez-Gagelin avait déjà obtenu une médaille unique à l'exposition universelle de 1851, une première médaille de 1re classe à l'exposition de 1855, et ces résultats, qui auraient contenté bien des ambitions, n'ont pas diminué ses efforts; ils ont été récompensés, et la *Mode illustrée* ne pouvait se dispenser d'enregistrer ce triomphe si flatteur pour l'industrie française.

EMMELINE RAYMOND.



LE DÉMON DES PRAIRIES *.

Suite.

XIV

LE DÉMON DES PRAIRIES.

Baumann, une fois étendu à terre, sentit plus que jamais l'épuisement de ses forces; et pourtant, malgré son abattement, il lui fut impossible de s'endormir d'un sommeil tranquille. A peine fermait-il les yeux quelques instants, qu'il se réveillait en sursaut sous l'impression de terreurs subites. Il lui fallait alors quelque temps avant que le sommeil vînt de nouveau s'emparer de lui, et encore n'était-ce qu'un demi-sommeil. Ce fut dans cet état de torpeur qu'il vit le vieux Bob s'approcher du feu. Sans pouvoir s'assurer

* Voir les nos 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 24, 25, 26, 28, 29 30 et 31.

si c'était un rêve ou bien la réalité, il le vit préparer, avec de la farine et des morceaux de viande hachée, plusieurs petites boulettes, et y ajouter quelques gouttes d'un liquide coloré contenu dans une bouteille d'étain fortement bouchée. Il vit ensuite le vieux chasseur faire bouillir le tout dans une marmite qu'il suspendit au-dessus du feu, et envelopper les morceaux de viande encore chauds dans un sac en peau. Puis Bob, après avoir nettoyé la marmite avec le plus grand soin, sortit de la grotte. — Mais Baumann était tellement épuisé de fatigue, qu'il ne chercha même pas à se rendre compte du motif de ces singulières préparations; ses yeux se fermèrent de plus en plus, et bientôt un profond sommeil s'empara de lui.

Il fut réveillé quelques heures plus tard en se sentant secoué par une main vigoureuse. Depuis longtemps le feu était éteint; les rochers tout à l'entour étaient plongés dans une profonde obscurité, et c'était même à peine si on pouvait apercevoir la faible clarté de la lune. Dutch-Bill, assis près de lui, faisait encore entendre de longs bâillements, auxquels vinrent subitement mettre fin ces paroles de Bob :

« En avant! il est grand temps. »

Baumann se leva promptement, et sentit la main du vieux chasseur saisir la sienne.

« Maintenant, » dit celui-ci, « rassemblez toute votre présence d'esprit. Mais, avant tout, il faut avoir le cœur solide et le regard attentif. Ce que je vais vous dire, je ne le dirai qu'une fois. Prêtez-moi donc toute votre attention. Nous allons nous diriger en ligne droite jusqu'au milieu du wigwam des Indiens. Nous avons encore deux heures jusqu'à la pointe du jour. C'est le moment où le sommeil est le plus fort. Le chemin est libre devant nous; j'ai déjà pris mes mesures pour cela. Aussitôt que nous serons dans la vallée, le vaquero prendra sur la gauche, et traversera le ruisseau. L'herbe y est assez haute pour qu'un homme puisse approcher sans être aperçu, même d'un Apache sur ses gardes. Le vaquero rampera donc silencieusement jusqu'au gardien des troupeaux, et *il le rendra muet.* »

Ces derniers mots furent prononcés par le vieux chasseur avec une singulière expression de voix qui, malgré l'obscurité, suppléait entièrement aux gestes. Les deux auditeurs retenaient jusqu'à leur souffle.

« Trente cadavres sont restés étendus à l'endroit où le convoi a été attaqué; trente cadavres de nos frères, » continua Bob; « nous ne devons donc pas regarder à la vie d'un ou deux Apaches, si nous voulons arracher votre ami de leurs mains, et nous en tirer nous-mêmes avec notre chevelure. Mais il ne faut pas qu'un seul cri d'agonie puisse avertir les Indiens de l'arrivée de leurs ennemis.

— Je penserai à mes malheureux camarades massacrés, » répondit Dutch-Bill d'une voix sourde. « Ce gardien de troupeaux n'est encore qu'un enfant, et dormira probablement; malgré cela, j'agirai comme vous me le dites, puisque nous ne pouvons faire autrement.

— Aussitôt que vous m'entendrez siffler, » continua Bob, sans prêter la moindre attention à l'interruption du vaquero, « vous sauterez sur la mule qui porte la clochette, et vous vous élancerez au galop en suivant le ruisseau, sans vous occuper en rien de ce qui pourra survenir. Ayez surtout toujours présent à l'esprit qu'un seul moment d'hésitation peut nous coûter la vie à tous. Quant à vous, Baumann, » dit Bob, en lui serrant plus fortement la main, « vous resterez près de moi, et n'aurez rien autre chose à faire qu'à tenir votre fusil et vos pistolets tout prêts pour le moment où il faudrait s'en servir. Et maintenant, marchons! »

Le jeune homme se sentit entraîné par la main, tandis que Dutch-Bill le suivait par derrière. Ils arrivèrent bientôt dans une énorme crevasse, et se dirigèrent, en la suivant, du côté de la vallée. Plus loin un grand amas de rochers et de blocs écroulés sembla vouloir leur boucher la route; mais Bob les escalada facilement, en invitant ses compagnons à en faire autant.

« Du courage, » leur dit-il; « tout ce qui peut vous arriver en grimpant ainsi, c'est de laisser quelques morceaux de chair accrochés aux rochers. »

Une fois cet obstacle surmonté, ils se trouvèrent en face d'un taillis de jeunes arbustes.

« De la prudence, et avançons sans bruit, » murmura Bob; et, se baissant à terre, il se glissa avec précaution à travers les branches. Une fois parvenus de l'autre côté du bois, ils se trouvèrent tout près du village, dont ils n'étaient plus séparés que par une faible colline. Bob continua à avancer en rampant, et en profitant des moindres sinuosités de terrain. Ses deux compagnons suivaient tous ses mouvements, et bientôt ils se trouvèrent tous réunis à cinquante pas au plus des premières chaumières. L'herbe, très-haute à cet endroit, les dissimulait à tous les regards.

« Maintenant, vaquero, en ligne droite jusqu'au ruisseau, » dit Bob à voix basse; « et, s'il faut du sang, songez qu'il ne s'agit que d'un Indien, et que le Démon des prairies en expédiera bien d'autres. » Tout à coup il se tut; il venait d'entendre à quelques pas de lui un sourd grognement qui semblait se rapprocher de plus en plus. « Pas un mouvement, » murmura Bob; « je crois, par ma foi! qu'il y a encore une de leurs maudites bêtes en vie. »

Baumann aperçut en ce moment un des grands chiens que déjà il avait remarqués dans le jour, et qui, la tête en avant et les yeux brillants, avançait maintenant lentement au-devant d'eux. Aucun brin d'herbe ne remuait. Mais à peine le chien, qui grognait de plus en plus, fut-il à portée de la main, que tout à coup Bob, avec la rapidité de l'éclair, le saisit à la gorge de la main droite. Deux coups violents de sa main gauche résonnèrent sur le crâne de l'animal comme deux coups de marteau, et le chien s'affaissa.

« Il n'ouvrira plus les yeux, » dit Bob, en jetant de côté le cadavre de l'animal. « Mais, maintenant, pas un moment d'hésitation. — En avant, vaquero, et faites là-bas votre affaire sans bruit, comme je viens de vous en donner l'exemple. »

Celui à qui il s'adressait ne répondit rien, mais prit la direction indiquée, et disparut au bout de quelques instants, sans que la moindre agitation de l'herbe pût indiquer sa trace.

« Désormais, quoi que je fasse, ne me faites plus une seule question, » reprit Bob. « Vous allez me suivre avec précaution, en restant autant que possible dans l'ombre. Pas le moindre mouvement avant que je vous appelle, et cela quand même vous me verriez en danger de mort. Vous m'avez dit que votre ami était dans la cabane aux trois chevaux. Vous viendrez m'y rejoindre aussitôt que vous me verrez arrêté près de cet endroit. Et maintenant, silence! »

La gigantesque figure du vieux chasseur se dressa un instant au-dessus des hautes herbes comme la tête d'un serpent; puis il se baissa de nouveau, et se mit à frotter, contre sa main droite, son poignet gauche. Aussitôt un parfum d'une odeur agréable et forte se répandit autour d'eux. Ensuite Bob, après avoir fait signe à Baumann, se dirigea vers le village, en ligne droite, tandis que son compagnon, fidèle aux recommandations reçues, s'avançait également, suivant, autant que possible, les endroits à l'ombre, mais tellement intrigué de la façon d'agir du vieux chasseur, qu'il en oubliait presque le danger qu'il courait lui-même.

Aussi loin qu'on pouvait voir à la faible clarté de la lune, les chevaux, attachés près des cabanes, s'étaient couchés à terre pour se reposer. Baumann vit avec étonnement le premier de ces animaux que Bob rencontra sur son chemin, lever la tête à son approche, et l'allonger à sa rencontre, les naseaux entr'ouverts. Le vieux chasseur la saisit, passa plusieurs fois la main sur le cou de l'animal, comme pour le flatter; mais, au même moment, il sembla à Baumann qu'un mouvement convulsif agitait tout le corps du cheval, dont la tête retomba lourdement à terre.

Bob continua à s'avancer en rampant.

Dix fois déjà Bob avait renouvelé aux yeux de Baumann stupéfait la même opération, et dix chevaux étaient étendus sans mouvement à terre, comme frappés à mort par une puissance inconnue, lorsque le vieux chasseur s'arrêta. Toutefois il ne fit que renouveler ses préparatifs quelques instants, et reprit son œuvre silencieuse, s'engageant de plus en plus au milieu des rangs de chaumières, et laissant à chaque animal devant lequel il passait une mort mystérieuse, jusqu'à ce qu'enfin il parvint à l'endroit que Baumann lui avait indiqué comme étant celui où Green était retenu prisonnier. Des trois chevaux, deux étaient debout, un seul était couché. — Bob passa devant cette cabane et continua son œuvre de destruction à la chaumière suivante. — Toujours le même résultat: les chevaux semblaient aller au devant de Bob, et tombaient morts subitement au moindre de ses attouchements. Déjà deux fois Baumann, en s'avançant, avait rencontré des cadavres de chiens; mais, en présence de ce qu'il voyait, cette destruction totale des gardiens du camp ne l'avait nullement surpris. Longtemps Bob continua à s'avancer ainsi, comme le génie de la mort, jusqu'à ce qu'il fût parvenu à la dernière cabane, et que, dans tout le camp, il ne restât plus d'autres chevaux que les trois de la cabane du milieu. Et cependant la lune éclairait encore paisiblement tout le village, et aucun Indien ne soupçonnait la ruine qui s'était abattue sur son wigwam.

A peine le vieux chasseur eut-il atteint l'extrémité du village, qu'il revint sur ses pas si rapidement que Baumann eut de la peine à le suivre. Arrivé au centre, il se coucha à plat ventre et attendit que son jeune compagnon l'eût rejoint. Celui-ci était agité des sentiments les plus divers. Malgré leur situation critique et son admiration pour le vieux chasseur, il ne pouvait cependant lui pardonner ce massacre mystérieux d'un si grand nombre de ces nobles animaux pour lesquels le jeune Allemand avait toujours un culte favori.

« A présent, c'est à votre tour d'agir, et c'est maintenant surtout que le danger va être le plus grand, » lui souffla Bob à l'oreille sans paraître nullement ému. « Nous pourrions profiter du sommeil des gardiens de votre ami pour les égorger; mais je n'aime pas à verser le sang des hommes, si ce n'est à la dernière extrémité, quand même ce sang est celui de ces chiens d'Apaches. Pourtant, s'il le faut absolument, il faudra en venir là. Maintenant, du sang-froid et de la rapidité dans l'exécution. Un seul cri peut attirer sur notre tête tous les tomahawks du village. Restez tout près de moi, la main sur votre couteau, et attention, aussitôt que j'aurai fait un trou dans les peaux de la porte. Un Peau-Rouge ne dort toujours qu'à demi, et je ne sais si je pourrai, sans bruit, venir à bout des deux gardiens. Préparez-vous donc, et songez à sauver votre ami. »

Il passa devant les trois chevaux et se dirigea vers l'entrée de la cabane. Le jeune Allemand sentait tous ses membres trembler d'émotion; cependant, le couteau tiré à moitié de sa gaîne, il suivit Bob. L'idée de sauver Green lui rendait tout son courage.

Bob souleva avec précaution le bord d'une des peaux qui pendait et passa sa tête dans l'ouverture, tandis que, de sa main, il saisissait Baumann par le bras et l'attirait à ses côtés. Deux petites ouvertures, pratiquées dans le toit, laissaient tomber à l'intérieur une faible clarté, et il fallut quelque temps avant que leurs yeux pussent distinguer le moindre objet. Le vieillard resta pourtant sans mouvement, puis, approchant sa bouche de l'oreille de Baumann, il lui dit : « Pouvez-vous voir? » Celui-ci fit signe que oui de la tête. Il venait en effet d'apercevoir son ami, dont les pieds étaient attachés, et maintenant les figures de ses deux gardiens commençaient à se détacher sur le fond de l'intérieur.

Bob avançait doucement, pouce à pouce, jusqu'à ce que, tout à coup, il disparut. « Il y a deux marches, avancez avec précaution, » dit une voix à l'oreille de Baumann. Le jeune homme avança également, tâtant le sol de la main. En effet, au bout de quelques secondes, il rencontra une sorte d'enfoncement; mais au même moment une pierre se détacha, et, quelque léger que fût le bruit qu'elle causa, il se fit cependant entendre au milieu du silence solennel qui régnait partout. Baumann était encore sous l'impression de la frayeur subite que venait de lui causer ce bruit, lorsqu'un des Indiens se souleva sur son séant. Ce qui eut lieu alors se passa comme un éclair. Il vit s'élancer en avant, comme une ombre, Bob la main gauche levée. Il entendit résonner ce même coup de marteau qui avait précédé la mort du dernier chien survivant, et l'Indien retomba à terre. Au même moment Bob se jeta à corps perdu sur le second Indien qui se levait à son tour, et tous deux disparurent dans les ténèbres. « Hâtez-vous, délivrez votre ami, » dit la voix du vieux chasseur qu'accompagnait le sourd râlement de l'Indien; « je maintiendrai pendant ce temps cet homme; vous viendrez ensuite ici. » Les râlements cessèrent. D'un bond Baumann fut à côté de son ami : « Green! Green! » lui dit-il, en étouffant sa voix autant que possible et en coupant avec son couteau les lanières qui emprisonnaient Green; « c'est moi, Baumann! » ajouta-t-il lorsque son ami se réveilla en sursaut; « moi, Baumann, et le vieux Bob. Restez tranquille jusqu'à ce que tout soit fini. » Il avait aidé son ami surpris à se lever, et bientôt les liens qui entouraient ses mains tombèrent aussi. Puis le jeune Allemand se dirigea vers le vieux Bob : il lui semblait avoir la force d'un géant.

« Tenez, serrez fort cette courroie, pour que je puisse avoir la main libre, » lui dit Bob précipitamment; et en même temps il sentit dans la main le bout d'un lasso. « Bien, » reprit Bob, après que Baumann se fut conformé à son injonction. « Cet animal s'est tellement défendu qu'il m'a fallu lui couper la respiration, jusqu'à ce qu'il restât immobile sous moi. Mais il faut être le diable en personne pour se fier à un Peau-Rouge, tant qu'il n'a pas les pieds et les mains liés. — Maintenant, partons, et je pense que ces chiens d'Apaches en auront assez de la visite du Démon des prairies. Suivez-moi en silence! »

Baumann saisit la main de Green, qui, par une énergique pression de main, lui fit comprendre qu'il se rendait parfaitement compte de l'état des choses. Ils sortirent tous de la tente sans bruit, et, suivant le chasseur, arrivèrent à l'endroit où se trouvaient les seuls chevaux qui avaient survécu à leurs camarades.

« Ce sont deux chevaux du convoi, » leur dit Bob. « Quelle singulière chose pourtant! ces chevaux, de longtemps encore, ne consentiraient pas à se coucher près d'un cheval des Peaux-Rouges. Prenez pour vous ces deux chevaux, je saurai me tirer d'affaire pour le troisième. Nous ne pouvons les brider; mais l'animal même le plus rétif obéit parfaitement au lasso; faites-en donc usage. Et maintenant, à la garde de Dieu! Montez le premier, que je puisse vous aider. »

Le vieillard se leva lentement, et explora longuement de tous côtés la vallée. Elle était plongée dans le plus profond silence. Aucun Indien ne semblait soupçonner ce qui se passait dans le camp.

A un signe du vieux chasseur, ses deux compagnons se dirigèrent avec précaution du côté des chevaux. Bob caressa chacun d'eux de la main, et Baumann sentit le même parfum qu'il avait déjà remarqué. Bob aida les deux jeunes gens à se mettre en selle. Il coupa les courroies qui retenaient les chevaux, et déjà il s'apprêtait à monter sur le troisième, lorsqu'un cri terrible, cri qui n'avait presque rien d'humain, se fit entendre tout à coup, et retentit dans toute la vallée. Trois fois ce même cri se renouvela de plus en plus perçant et pénétrant. Il sembla à Baumann que son cœur cessait de battre dans sa poitrine.

« Que la peste étouffe ce damné Peau-Rouge; j'aurais dû l'assommer tout à fait, » s'écria Bob en montant à cheval. « Maintenant, partons au triple galop, et renversons tout ce qui nous barrera le passage! »

Son cheval partit immédiatement ventre à terre, comme poussé par une puissance surnaturelle, et les deux jeunes gens se lancèrent à sa suite. Le vieux chasseur, comme pour répondre au cri d'alarme, fit entendre un coup de sifflet perçant, et l'autre côté du ruisseau sembla subitement s'animer. Sur la même ligne que les trois cavaliers, la mule clochetière accourait au galop, portant un homme sur son dos. Elle était suivie par le troupeau entier des chevaux. Mais déjà aussi les Indiens s'agitaient. Les fugitifs avaient encore plusieurs rangées de chaumières à parcourir, et devant et derrière eux ils voyaient surgir des figures effrayées; mais toutes, en présence des chevaux lancés à toute vitesse, bondissaient de côté, avant qu'aucune d'elles eût pu se rendre compte de ce qu'elle apercevait.

Les trois blancs atteignirent ainsi sans encombre la fin du village, et s'élancèrent dans la vallée, qui s'élargissait de plus en plus. Bob dévorait l'espace; après lui venaient ses compagnons, et, à quelque distance, le vaquero, suivi de toute la bande de chevaux. — Tout à coup ils entendirent s'élever derrière eux un cri de désespoir, qui sembla s'augmenter de seconde en seconde, et bientôt toutes les voix du village se confondirent en une même exclamation de douleur.

« Le Démon des prairies!

— Ils s'imaginent que le Démon des prairies s'est abattu au milieu d'eux, » dit Green, dont la voix trahissait toute sa joie de se voir libre enfin. Bob ne répondit que par une sourde exclamation, et continua à presser l'allure de son cheval.

Les montagnes s'écartaient de plus en plus. Peu à peu les hautes herbes disparurent pour faire place à un sable fin, et, au détour d'un rocher, ils se trouvèrent en face de l'immense étendue du désert. Alors seulement Bob ralentit le galop de son cheval, et fit signe à ceux qui suivaient de s'approcher.

« Voilà une affaire menée à aussi bonne fin que nous pouvions l'espérer, et je crois maintenant que nous sommes à l'abri de toute poursuite, » dit-il, en s'adressant à Green. « Pourtant, j'ai encore un poids sur le cœur; poids

dont vous pouvez me délivrer. Qu'est devenu le jeune garçon que les Apaches ont emmené? S'il avait été dans le village, les Indiens l'auraient enfermé avec vous. Que savez-vous à son sujet?

— C'est une assez longue histoire, » répondit Green; « mais, en peu de mots, je puis vous mettre au courant des faits. Nous arrivâmes à ce village avant-hier. Le chef, qui a été blessé à l'attaque du convoi, en arrivant ici trouva un message que lui adressait le chef d'un autre campement d'Apaches, situé plus loin. Deux heures après, il partait pour s'y rendre, accompagné de plusieurs autres guerriers, et emmenait Joseph avec lui. »

Le vieux Bob fronça le sourcil, et se détourna.

« Vous avez raison, dit-il; il n'y a pas de temps à perdre, bien que la réussite dépende beaucoup des détails que vous pouvez connaître. Mais je pense que dans quelques heures nous serons assez loin pour pouvoir nous reposer tranquillement, et nous causerons alors plus au long. Allons, approchez, vaquero, » cria-t-il à Dutch-Bill; « vous pouvez traverser sans danger ce méchant ruisseau, et remettre à M. Green au moins une partie de ce qui lui appartient.

— Ma foi! nous nous en sommes tirés à merveille, » s'écria Dutch-Bill; « et ces loups maudits hurlent derrière nous comme des possédés. C'est bien joué, quoique je ne puisse encore me rendre compte de ce que vous avez fait. »

Green avait levé la tête avec surprise dès qu'il avait entendu la voix du vaquero, et il donna à Dutch-Bill une poignée de main telle qu'on en donne en de pareilles circonstances.

« Mais, à propos, vieux Bob, je dois vous dire que j'ai fait taire le jeune Peau-Rouge, comme vous me l'aviez recommandé. Si vous en demandiez plus, ma foi! j'ai trompé votre attente; mais il m'a été impossible d'expédier dans l'autre monde cet enfant qui reposait si calme. »

Bob approuva de la tête, et remit son cheval en marche.

« Dans une demi-heure le jour va paraître. Profitons de l'obscurité pour mettre encore une certaine distance entre nous et nos ennemis. »

Ce fut en silence que la petite société galopa au milieu de la plaine, encore ensevelie dans les ténèbres.

O. Ruppius.

(*La suite au prochain numéro.*)

AVIS.

Beaucoup de personnes préfèrent nous envoyer le prix de leur abonnement en timbres-poste, au lieu de mandats sur la poste. Nous ne les refusons pas absolument, mais, dans ce cas, pour compenser la perte que subit forcément l'Administration pour l'échange de ces timbres contre espèces, nous prions nos abonnées de vouloir bien ajouter à leur envoi, *pour chaque trimestre d'abonnement*, un timbre bleu de *vingt* centimes, soit, pour l'année entière, *quatre* timbres bleus de vingt centimes. *Toutefois les timbres-poste rouges de 80 centimes, qu'on ne peut revendre, même à perte, seront rigoureusement refusés, et au besoin retournés aux frais de l'expéditeur.*

RENSEIGNEMENTS

AVIS.

S'adresser à Mme Emmeline Raymond, pour la carte photographiée d'E. R. Sainfoin et celle de sa directrice. Envoyer 1 franc 25 centimes en timbres-poste, plus un timbre-poste pour l'affranchissement de la carte. Écrire son adresse bien lisiblement. L'envoi ne sera pas immédiat, le tirage des cartes ayant lieu d'après les demandes.

Nous demandons à nos lectrices la permission de faire une réponse collective aux gracieuses lettres qui nous ont apporté la traduction des dernières clefs diplomatiques. A chacune d'elles nous aurions voulu pouvoir consacrer spécialement quelques lignes; mais la page des renseignements est comme une armoire trop petite: si habilement que les objets soient classés par une maîtresse de maison adroite et rangée, il n'y a pas place pour tous. Mille excuses donc et mille remercîments aux aimables correspondantes (sans oublier le correspondant breton) dont la sagacité égale la bienveillance. Nous leur offrirons prochainement une clef qui diffère entièrement des précédentes; pour la déchiffrer, il ne s'agit pas cette fois de substituer à chaque lettre employée telle ou telle autre lettre de l'alphabet... Mais silence: on nous a reproché de trop faciliter les recherches, et nous voulons, mesdames, vous laisser tout le mérite d'une traduction que vous nous adresserez bien vite.

E. Simonot.

Mme *P. L...* M. de Paroy n'appartient pas à la famille que l'on nous cite. On ne nous a jamais accusés de manquer ni aux préceptes de la politesse, ni à ceux de l'économie. — Mlle *E..., de Marseille*, a mille fois raison, et je puis ajouter qu'une femme inspire peu de respect, à Paris, lorsqu'elle laisse traîner sa robe dans la rue; une femme respectable est à la fois économe et propre: il est évident qu'il faut renoncer à l'une ou bien à l'autre de ces qualités, lorsque la robe a passé sur toutes les immondices que l'on rencontre dans les rues, même les mieux entretenues. Je supplie sa jeune parente, qui veut bien avoir de l'amitié pour moi, de changer d'habitude sur ce point; je lui affirme que toutes les jeunes femmes et toutes les jeunes filles bien élevées relèvent soigneusement leurs robes. Les jupons longs et ornés que l'on porte en ce moment ont été inventés justement pour permettre de relever les robes, qui sont presque à queue.

Mme *D... à Rouen*. L'ameublement en tapisserie convient parfaitement pour un salon masculin. J'ai envoyé la lettre et le timbre à M. Simart, rue de Rambuteau, 64; il doit avoir répondu. Je remercie vivement M. D... de sa bienveillante appréciation et de ces pronostics flatteurs. — *J. C., à Lyon*. Impossible, ainsi que je l'ai dit bien souvent, d'insérer un dessin dans le nº qui suit immédiatement la demande que l'on m'adresse; le dessin doit être d'abord cherché et trouvé, — dessiné sur bois, — puis gravé, — puis imprimé. Ces diverses opérations prennent beaucoup de temps; mais nous avons publié un si grand nombre de dentelles au crochet! Il y en a, entre autres, dans les nos 20, 21, etc. — *Nº 2474*. On met à un tout petit enfant un chapeau ouaté, pour ses promenades d'automne et d'hiver. — *Caroline de R.* recevra cet automne des patrons pour robes d'enfant; le nº 14 de la présente année contient, du reste, le patron que l'on désire et qui peut être fait en étoffe de laine comme en étoffe légère. — *M. Henri C..., à Strasbourg*, trouvera, dans le nº 18 de la présente année, l'explication du *point russe*. — *Une abonnée pour longtemps*. Jamais une modiste ne taille ses chapeaux sur des patrons; elle prend une forme ou *carcasse*, et la recouvre plus ou moins bien, selon que l'inspiration la visite ou la délaisse! Ces *carcasses* se vendent toutes préparées. — *Amarante de V...* Mille remercîments pour cette aimable lettre que j'essayerai de mériter au moins *en partie*. Le dessus d'ombrelle doit être fait en mignardise *noire*, et peut ainsi être posé sur toutes les ombrelles, quelle que soit la nuance. — *Nº 1491, L. G.* Nous publions les vêtements d'enfants au commencement des saisons, et ne pouvons intervertir cet ordre. Il faudra que l'on veuille bien attendre jusqu'en automne.

Eugénie. La mignardise noire perfectionnée coûte 18 fr. les 100 mètres, — 20 centimes le mètre au détail. Il m'est tout à fait impossible de donner le renseignement que l'on me demande; n'ayant pas fait cette garniture, je ne saurais indiquer la quantité de mignardise qui est nécessaire. Il est facile de faire ce calcul soi-même en mesurant, par exemple, les contours d'une palme. Cette garniture convient mieux à une dame qu'à une jeune fille; je préférerais pour celle-ci une bordure plus simple. — *N. L..* La maison Guigné-Dusacq, rue du Bac, 46, se chargera de teindre la robe toute soutachée; quant au prix, on me répond invariablement qu'il est à peu près impossible de l'indiquer à l'avance sans avoir examiné la robe. La couleur Havane plus foncée réussira parfaitement. — Mme *S..., à Condom*. Robe de tulle blanc, garnie avec sept volants étroits, alternativement roses et blancs, posés sur une jupe de dessous blanche en taffetas ou tarlatane; jupe unie, en tulle blanc, recouvrant celle à volants relevée du côté gauche avec une guirlande de bruyère blanche et rose; — du côté droit, la jupe est relevée avec deux bouquets pareils; manches courtes; berthe assortie; touffe de bruyères placée au-dessus du front entre les deux bandeaux ondulés, se terminant par deux branches d'inégale longueur rejetées en arrière par-dessus les bandeaux. — Mme *Eugénie G..., à Lyon*. Je prendrai connaissance de la brochure envoyée, dès que mes occupations me le permettront; mais l'entreprise est bien considérable, et je doute que, même avec les meilleures intentions, on parvienne à changer des habitudes universelles et qui ont leur raison d'être dans la diversité du génie des différentes races. — *Nº 3591. Une abonnée reconnaissante*. L'étoffe est trop épaisse pour que l'on puisse faire une garniture; il faudra se borner à border la jupe avec un volant tuyauté, en taffetas gris de même nuance que le fond de la popeline, ayant trois centimètres de hauteur. Pour rappeler les rayures blanches, on poserait une soutache blanche sur la couture réunissant le volant à la robe, et, si l'on désire une garniture plus compliquée, on surmontera le volant de trois bandes de taffetas gris ayant chacune deux centimètres de largeur, encadrées de soutache blanche.

Une nouvelle et fidèle abonnée. Les éloges qu'elle veut bien adresser au journal et à sa direction m'inspirent une vive reconnaissance. Je crains de ne pouvoir publier le dessin d'aube dans un délai rapproché, et je dois ajouter que, pour des travaux de grande dimension, il est préférable de s'adresser à un dessinateur. M. Simart, rue de Rambuteau, 64, enverra l'aube toute dessinée telle qu'on les fait ici, maintenant. Je conseille de la batiste au lieu de mousseline, et, pour l'application, on agira sagement en mettant le tulle double; cette précaution est bonne à prendre pour tous les travaux d'application. Le tulle simple, outre qu'il est peu solide, est trop clair, ainsi rapproché d'une étoffe relativement épaisse. Le talma conviendrait parfaitement pour la petite fille de onze ans; elle aurait ainsi un pardessus semblable à ceux des petites filles les plus élégantes; on découdrait la frange, on la remplacerait par un ruban de taffetas noir tuyauté, ayant trois à quatre centimètres de largeur, posé sous le bord du talma et remontant par devant jusqu'au cou en diminuant de hauteur. Ces pardessus sans manches sont bien plus chauds. Mais enfin, si tout cela ne convenait pas, on pourrait faire avec ce talma l'une des vestes publiées sur notre dernière planche de patrons. La description de la ville me décide à donner une réponse affirmative pour le chapeau rond. 2,000 habitants ne composent pas une ville très-habitée, et l'on peut en effet se considérer comme étant à la campagne; je donne par conséquent mon approbation au chapeau rond. Dans le cas où l'on convertirait le talma en veste, on peut faire ouater le pardessus de soie noire pour la petite fille. — *Une abonnée fidèle du Gers*. Pour adopter la combinaison que l'on nous conseille, il faudrait faire trois tirages, l'un pour l'encre noire, l'autre pour l'encre bleue, le troisième pour l'encre rouge; cela triplerait nos frais, et exigerait un espace de temps triple aussi de celui consacré au tirage. N'est-il pas plus facile de donner un peu d'attention à l'opération de lever les patrons? Comme on roule les cheveux très-bas par derrière, on place un papillon sur le chignon ou sur le côté, dans les bandeaux. Impossible, ainsi que je l'ai dit bien souvent, de répondre dans le plus prochain nº. Exemple: cette lettre m'est parvenue le 31 juillet, le *prochain nº* paraît samedi, — on le tire depuis trois jours. — *Une abonnée de Paris*, Mlle *Blanche*. Impossible de recommencer une explication donnée: je la répéterais dans les mêmes termes: il faut suivre cette explication mot à mot, s'aider du dessin, — et enfin, si l'on n'est pas assez habile pour réussir, prendre quelques leçons. Mme Neel, rue Berthe, 17, à Montmartre, donne des leçons pour les travaux au crochet et au tricot. — Nº 15,313. Mme Gra... a reçu deux patrons et dessins de veste dans le nº 30 de la présente année. Impossible de revenir immédiatement sur cet objet, et de publier d'autres vestes.

Explication de la Charade.

Le mot de la Charade insérée dans notre dernier numéro est: *Charpente*.



Neuf lettres, de mon nom
Assurent l'existence;
D'une époque ou saison
J'annonce la présence.

Je rends les cieux plus beaux
Et la terre féconde;
J'embellis les coteaux,
Je réjouis le monde.

J'enferme: une cité,
Un lent travail sous terre;
Un péché détesté;
Un journal d'Angleterre;

L'oiseau le plus voleur;
Le maître d'un royaume;
Le cadeau d'un auteur;
Moins encor qu'un atome;

Un arbre toujours vert;
Un nombre; un jeu d'adresse;
Du pain ce que l'on sert
A l'infirme vieillesse;

Ce qui tous les jours fuit;
Une cérémonie;
Un oiseau dans son nid;
Ce qu'un priseur envie;

L'indice du bonheur;
Ce qui vêt la détresse;
Le point qu'un bon chasseur
Doit atteindre sans cesse;

Ce qui termine un vers;
Une mesure antique;
Les eaux de l'univers;
Trois notes de musique;

Un insecte rampant;
Un sens; un paysage;
Une chose qu'on rend;
Et ce qui fait un sage.

Adrien Moisy.

Le Directeur-Gérant: W. UNGER.

Paris.—Typ. de Firmin Didot frères, impr. de l'Institut et de la Marine, r. Jacob, 56.

RÉBUS

S A

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Un monsieur mettant sa bière en bouteille entre onze heures et midi.

N° 33. TROISIÈME ANNÉE. 18 août 1862.



Le numéro, vendu séparément, **25 centimes.** AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, **50 centimes.** AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE SAMEDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND.
Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
Les abonnements partent au 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (*Pour l'étranger le port en sus*). —

Dessin

POUR COUSSIN ROND EN TAPISSERIE.

MATÉRIAUX. — Canevas n° 14; laine et soies.

On peut exécuter ce dessin de plusieurs façons et l'employer à divers usages ; ainsi le fond peut être d'une seule couleur ou de plusieurs nuances de la même couleur, la plus claire placée au centre de l'arabesque ; les nuances moyennes entourent celle-ci, et la plus foncée encadre l'extérieur de l'arabesque. Nous avons publié dans le n° 27 un dessin analogue à celui-ci; on pourrait l'exécuter sur du gros canevas, pour faire un tapis, taudis que le dessin rond, dont nous nous occupons en ce moment, servirait pour un tabouret de pieds ou de piano, placé près du tapis. — Ajoutons encore que ce dessin rond, fait sur du canevas très-fin, avec de la laine zéphyr ou des perles, composerait un joli dessous de flambeau.

Trois dessins

POUR FILET OU CROCHET.

Ils serviront pour rideaux de vitrage, couvre-pieds, etc., on peut les exécuter sur du canevas, avec deux nuances de la même couleur.

Mitaine

TRICOTÉE POUR PETITE FILLE DE SEPT A DOUZE ANS.

MATÉRIAUX. — Pour une paire de mitaines : 16 grammes de fil gris, de chanvre; 5 aiguilles à tricoter en acier assorties au fil.

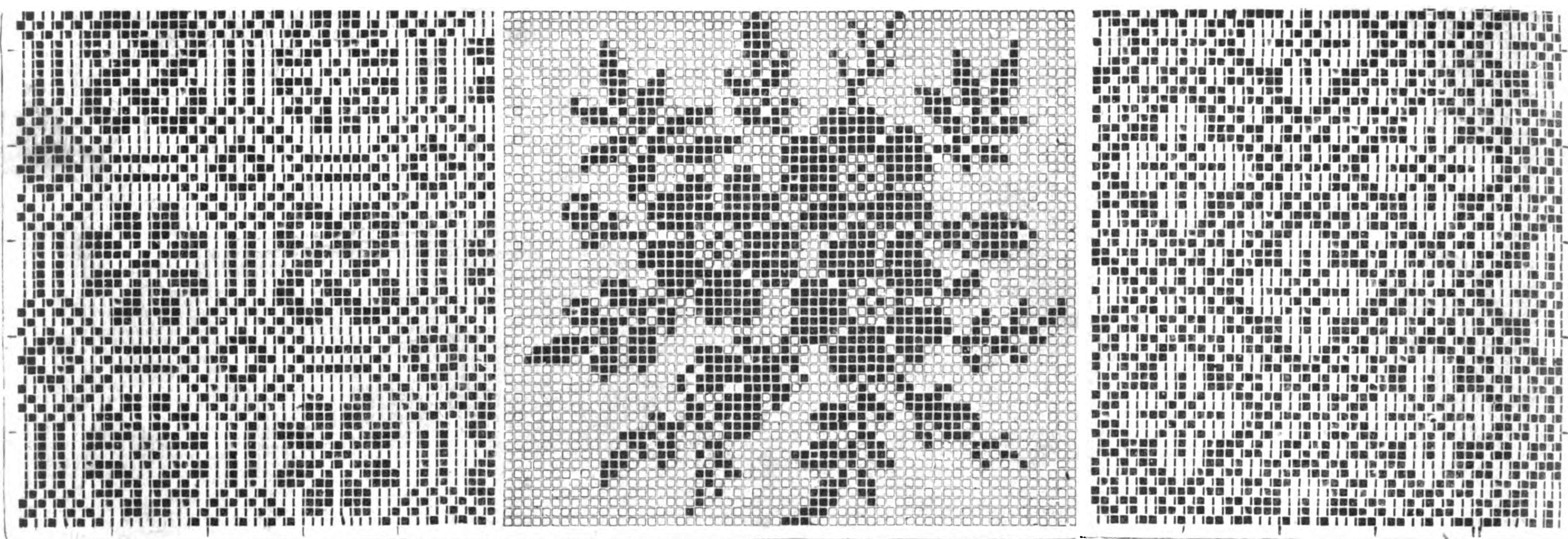
Dans le cours de l'explication de ce travail, nous emploierons quelques abréviations : *un jeté*, signifie le brin jeté sur l'aiguille; *une à l'endroit*, signifie une maille à l'endroit; *une à l'envers*, une maille à l'envers.

On commence la mitaine par la dentelle qui retombe sur le bras.

On monte 128 mailles, on les divise par portions égales sur 4 aiguilles, et l'on tricote *en rond*.

1er *tour*. — * Une à l'endroit, — 1 jeté, — une à l'endroit, — 1 jeté, — une à l'endroit, — 1 jeté, — une à l'endroit ; — on diminue cinq fois de suite à l'envers ; — une à l'endroit, — 1 jeté, — une à l'endroit, — 1 jeté ; — recommencez depuis * jusqu'à la fin du tour.

DESSIN POUR COUSSIN EN TAPISSERIE. — Explication des signes : ǀ Soie maïs. ⊠ Nuance bronze claire. ⊡ Même nuance moyenne. ▪ Même nuance foncée. ■ Vert anglais de nuance moyenne.



TROIS DESSINS POUR FILET OU CROCHET.

2e *tour.* — Entièrement à l'endroit.

On recommence quatre fois ces deux tours alternativement, faisant par conséquent les 3e, — 5e, — 7e, — 9e tours, comme le 1er tour, et les 4e, — 6e, — 8e, — 10e tours, comme le 2e tour.

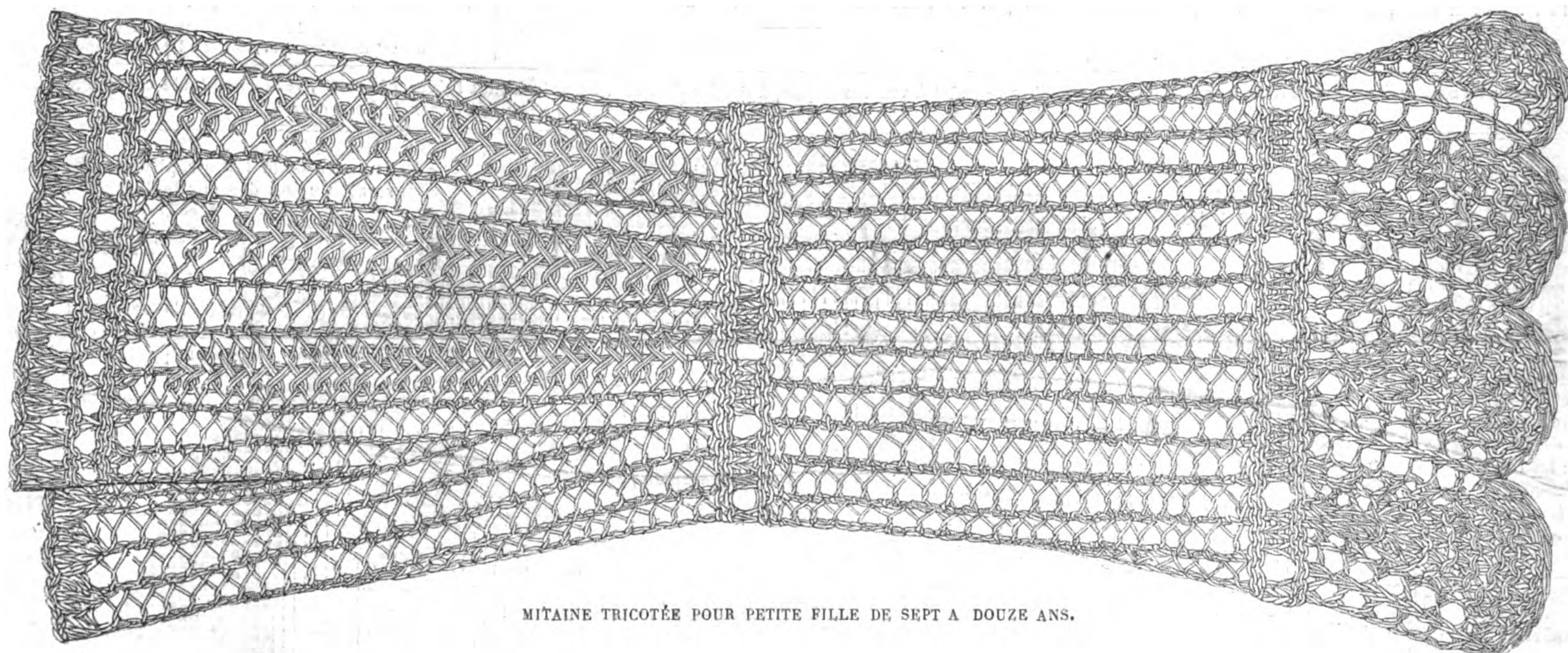
11e *tour.* — *Une à l'endroit, — 1 jeté, — une à l'endroit, — 1 jeté, — diminution à l'endroit, — 1 jeté, — diminution à l'endroit, — 1 jeté, — diminution à l'envers, — 3 mailles tricotées ensemble à l'envers, — diminution à l'envers, — 1 jeté, — diminution à l'endroit, — 1 jeté, — une à l'endroit, — 1 jeté; — recommencez depuis *.

12e *tour.* — Entièrement à l'endroit; à la fin du tour on tricote encore 2 mailles appartenant à l'aiguille suivante.

13e *tour.* — * 1 jeté, — diminution à l'endroit, — 1 jeté, — diminution à l'endroit, — 1 jeté, — diminution à l'envers, — 3 mailles à l'envers, tricotées ensemble; — diminution à l'envers, — 1 jeté, — diminution à l'endroit, — 1 jeté, — 3 mailles tricotées ensemble à l'endroit; la première de ces 3 mailles est tricotée avec la dernière; celle du milieu est jetée par-dessus; — recommencez depuis *.

14e *tour.* — Entièrement à l'endroit; à la fin du tour on tricote encore une maille de l'aiguille suivante.

15e *tour.* — * 1 jeté, — diminution à l'endroit, — 1 jeté, diminution à l'endroit, — 1 jeté, — diminution à l'envers, — 3 mailles à l'envers tricotées ensemble, — 1 jeté, — diminution à l'endroit, — 1 jeté, — 3 mailles à l'endroit tricotées ensemble, de la même façon que celles du 13e tour; — recommencez depuis *.



MITAINE TRICOTÉE POUR PETITE FILLE DE SEPT A DOUZE ANS.

16e *tour.* — Entièrement à l'endroit.

17e *tour.* — Aussi à l'endroit; seulement aux places où 3 mailles à l'endroit ont été tricotées ensemble, dans le 15e tour, on tricote 3 mailles ensemble de la même façon; ce tour doit se composer de 64 mailles seulement.

On fait ensuite les six tours dans lesquels se trouvent les petits vides, au travers desquels on passe un ruban, ou bien un cordon élastique.

1er *et* 2e *tours.* — Entièrement à l'envers.

3e *tour.* — A l'endroit.

4e *tour.* — * 1 jeté, — diminution à l'envers, — 2 mailles à l'endroit; — recommencez depuis *.

5e *et* 6e *tours.* — A l'envers.

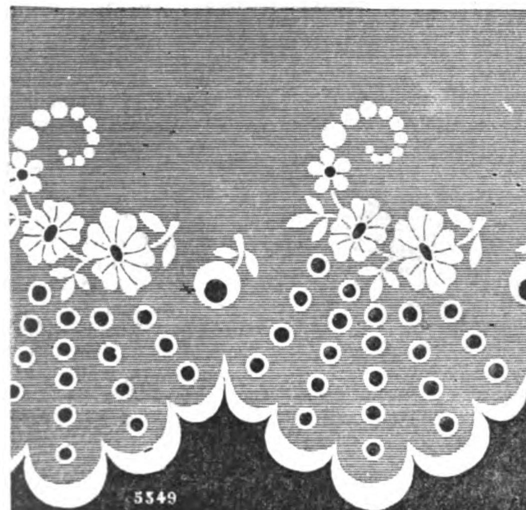
Ici commence le dessin *à jours* qui compose la mitaine.

1er *tour.* — * 1 jeté, — diminution à l'endroit; — recommencez depuis *.

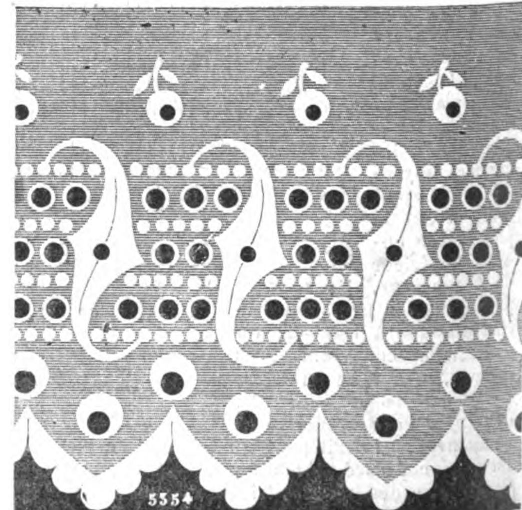
2e *tour.* — Comme le 1er tour; pour les diminutions on tricote, *en même temps* que la maille, le jeté qui se trouve derrière.

3e *tour.* — Comme le 1er tour; pour les diminutions on tricote, *en même temps* que la maille, le jeté qui se trouve devant.

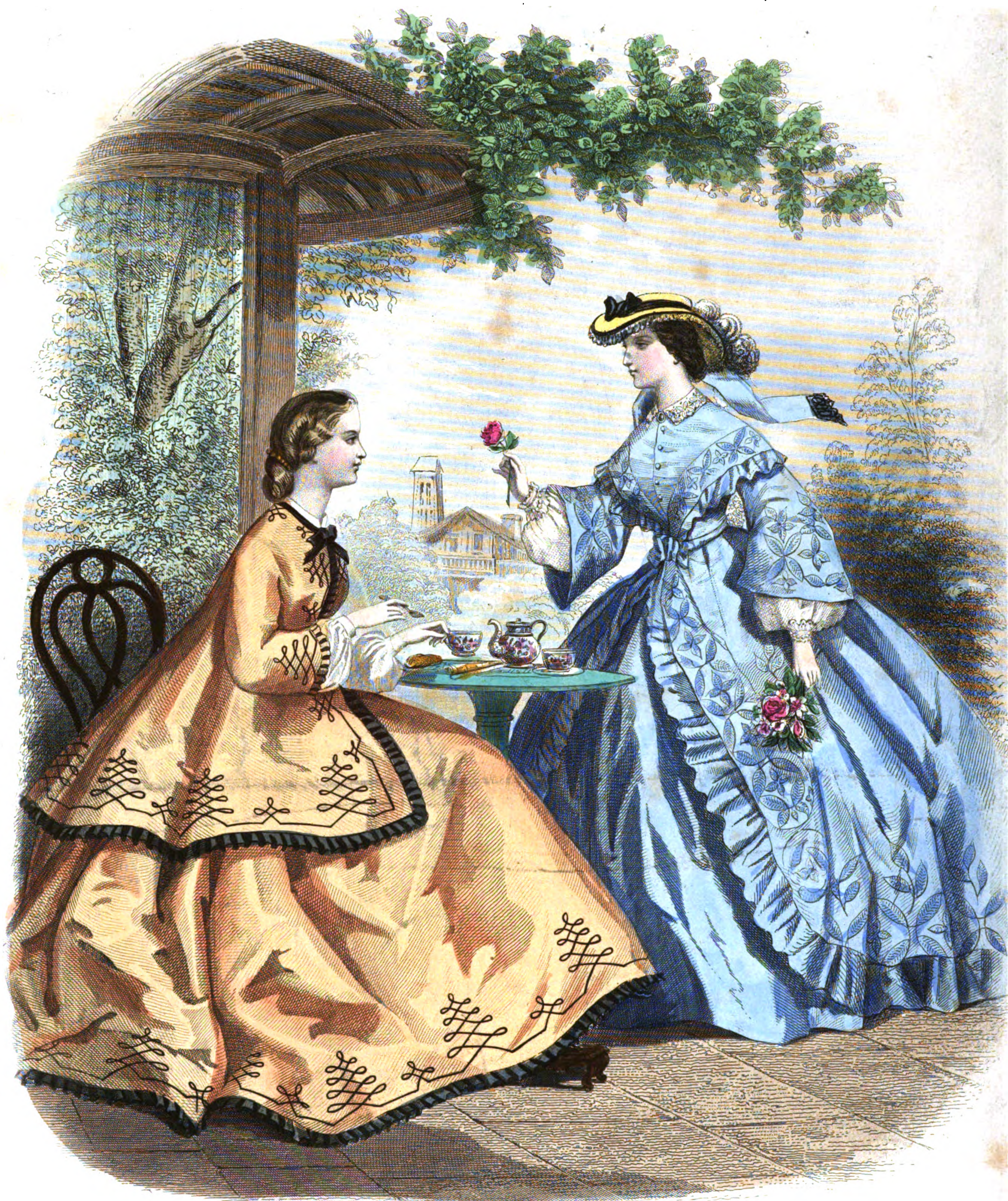
On fait alternativement le 2e et le 3e tour, jusqu'à ce que l'on ait fait 36 tours; durant ces 36 tours on diminue régulièrement d'un côté six fois, de façon que le 36e tour se compose seulement de 58 mailles. — On recommence ensuite les 6 tours, dans lesquels se trouvent les petits vides, — puis on reprend le dessin *à jours* pour la main. On fait ce dessin pendant 7 tours avec le même nombre de mailles, puis, du côté opposé à celui sur lequel on a fait les diminutions, on commence la pointe du pouce, pour laquelle on augmente deux fois, en mettant entre les augmentations un intervalle de 5 raies à jours, de façon que, de chaque côté de ces 5 raies à jour, on forme une nouvelle raie, puisqu'on a augmenté de 4 mailles. — On tricote 7 tours sans augmentation, et, dans le 8e, on augmente deux fois (c'est-à-dire 4 mailles), en séparant les augmentations par un intervalle de 7 raies à jour. On fait encore







TROIS DESSINS DE BORDURES BRODÉES.



Moine Imp. r. St Louis en l'Ile, 20. Paris

LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal 56 Rue Jacob Paris

Toilettes de la Mon DE COMMISSION GÉNÉRALE, r. d'Hauteville. 53

7 tours avec le même nombre de mailles; — on augmente de la même façon, en mettant un intervalle de 9 raies à jours. Après la dernière augmentation, on ajoute 4 mailles, montées sur une aiguille séparée, et l'on attache l'ouverture du pouce à la première augmentation du dernier tour; on travaille ensuite en rond; sur les 4 mailles *ajoutées* on fait 2 raies à jours; — on diminue plusieurs fois sur le côté intérieur du pouce, de façon qu'il reste seulement 10 à 11 raies à jours quand le pouce a la longueur voulue. Pour atteindre cette longueur, on fait environ 20 tours, puis on termine le pouce par une dentelle étroite.

1er *tour* de la dentelle. A l'endroit; les jetés sont tricotés comme des mailles.

2e *tour*. — * 1 jeté, — 2 à l'endroit; — recommencez depuis *.

3e *et* 4e *tours*. — Comme le 2e tour, mais en laissant tomber les jetés du tour précédent, et faisant des jetés à cette même place.

On démonte, en entourant chaque fois avec une maille les trois brins qui se trouvent entre 2 mailles, c'est-à-dire que l'on tricote toujours une maille dans le trou formé par la première augmentation, puis on surjette cette maille.

On continue la *main*; on diminue sur les mailles augmentées, comme on l'a fait sur le pouce, chaque fois 2 raies à jours, et l'on fait 26 tours, de façon qu'il y en ait 40 depuis les 6 tours formant les petits vides; on fait ensuite 1 tour à l'endroit, — 2 tours à l'envers, — 1 tour avec *vides*, c'est-à-dire * 1 jeté, — diminution; — recommencez depuis *; puis 3 tours pour une dentelle semblable à celle du pouce: et enfin, l'on démonte; on fait trois coutures en croix sur le dessus de la main.

Trois bordures.

On les fait au plumetis mélangé de broderie anglaise: ces dessins serviront pour jupons, lingerie de femme et d'enfants.

Tapis de table.

TRAVAIL EN SOUTACHE.

Le fond de ce beau tapis sera en reps de laine ou bien en drap fin de couleur assortie à l'ameublement de la pièce à laquelle le tapis est destiné. La soutache sera, ou de même couleur, mais de nuance plus claire ou plus foncée que le fond, — ou bien de couleur tranchante. Les grandes feuilles de la bordure ont toutes la même hauteur, — celles du coin seules sont plus hautes; on attache la bordure autour du fond dont notre dessin représente la moitié (le milieu du fond est indiqué par une ligne blanche). On peut aussi faire le tapis d'un seul morceau, et suivre tous les contours de la soutache avec un cordonnet d'or, fixé, de distance en distance, par un point transversal fait avec de la soie de couleur tranchante.

Costume pour petit garçon

DE SEPT A NEUF ANS.

Veste et pantalon bouffant en alpaga gris ardoise; les manches et les pantalons ont une fente sur le côté; la garniture se compose de bandes de velours noir; le gilet est en piqué blanc, le col et les sous-manches en batiste épaisse.

Trois dessins pour filet ou crochet.

Ils serviront pour rideaux de vitrage, voile de fauteuil, couverture pour lambrequin de cheminée, etc. On peut aussi les employer comme dessins de tapisserie exécutés avec une nuance claire (dessin) et une nuance foncée (fond) de la même couleur.

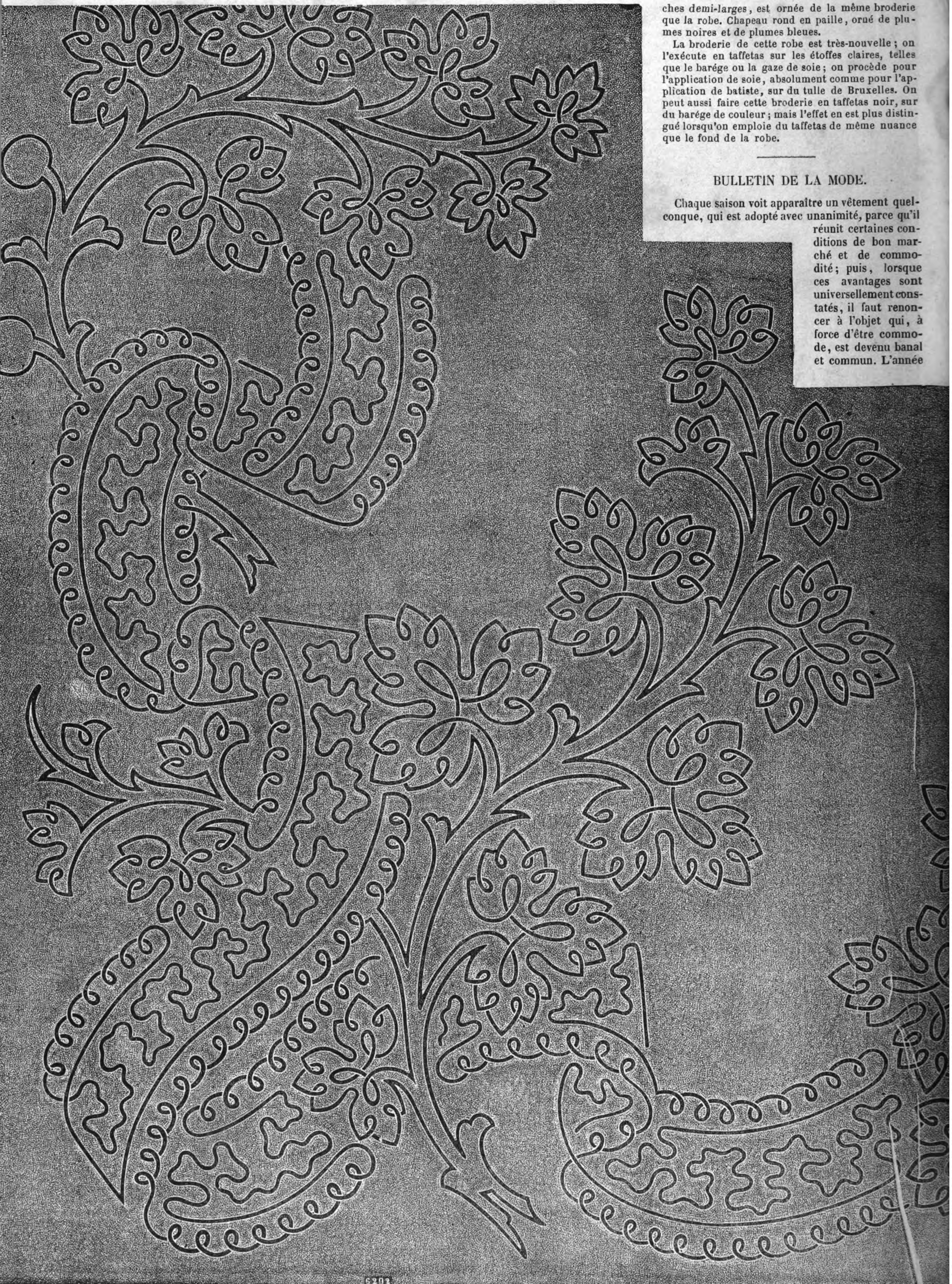
DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe de foulard mais. La jupe est bordée avec un volant tuyauté, très-étroit, en taffetas noir, surmonté d'une broderie en soutache noire. Le pardessus, assez long, est pareil à la robe, et garni de la même façon; les manches du pardessus sont peu larges. Col droit en toile. Cravate de taffetas noir.

Robe de barége bleu, disposée de façon à figurer une tunique sur un tablier; la jupe est garnie avec un volant ayant environ 6 centimètres de hauteur; il garnit le bas de la jupe, et remonte devant jusqu'au corsage, en diminuant de hauteur et figurant une tunique; au-dessus de ce volant est une haute bordure composée d'application de taffetas bleu, encadré de soutache noire très-fine; le devant de la tunique continue sur le corsage, et figure une sorte de pèlerine, qui, ainsi que les man-

6205

FOND DU TAPIS DE TABLE.



ches demi-larges, est ornée de la même broderie que la robe. Chapeau rond en paille, orné de plumes noires et de plumes bleues.

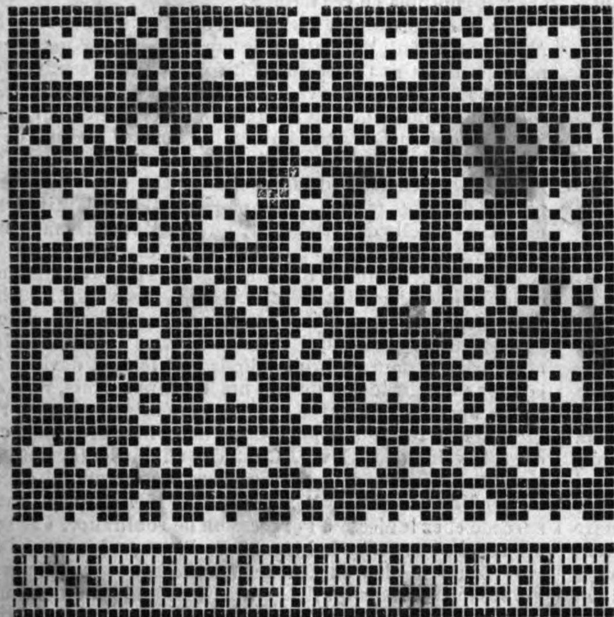
La broderie de cette robe est très-nouvelle ; on l'exécute en taffetas sur les étoffes claires, telles que le barége ou la gaze de soie ; on procède pour l'application de soie, absolument comme pour l'application de batiste, sur du tulle de Bruxelles. On peut aussi faire cette broderie en taffetas noir, sur du barége de couleur ; mais l'effet en est plus distingué lorsqu'on emploie du taffetas de même nuance que le fond de la robe.

BULLETIN DE LA MODE.

Chaque saison voit apparaître un vêtement quelconque, qui est adopté avec unanimité, parce qu'il réunit certaines conditions de bon marché et de commodité ; puis, lorsque ces avantages sont universellement constatés, il faut renoncer à l'objet qui, à force d'être commode, est devenu banal et commun. L'année

BORDURE D

passée a vu éclore les fichus faits en laine au crochet; tout le monde connaît les proportions qu'ils ont prises, et chacun sait qu'il a fallu les abandonner, parce que leurs qualités étaient incontestables, et reconnues par toutes les femmes. Cette année présente comme mode équivalente celle des châles en cachemire ou mousseline de laine de couleur, garnis d'une sorte de frange en laine, qui ont été mentionnés à cette place dès qu'ils



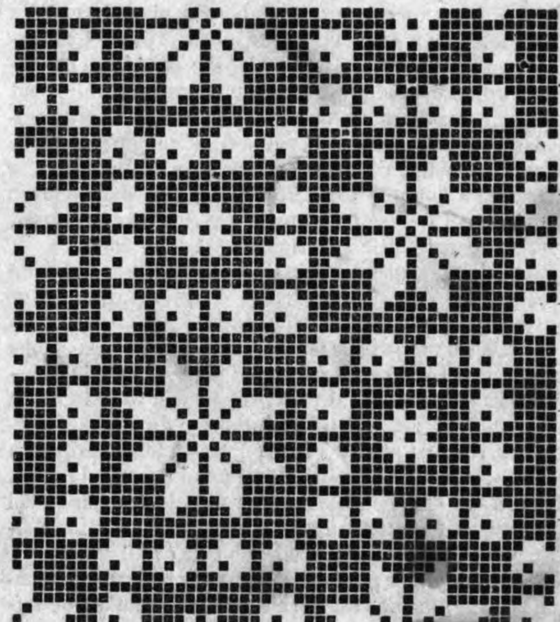
DESSIN POUR FILET OU CROCHET.

ont paru. Ils sont commodes pour les toilettes négligées, pour les voyages, les toilettes de campagne; mais, comme leur bon marché les a multipliés d'une façon immodérée, ils sont bien près de devenir communs; certaines couleurs conservent cependant le privilége de la distinction. Ces châles, devant être considérés, vu leur bas prix, comme un complément de toilette né-



COSTUME POUR PETIT GARÇON DE SEPT A NEUF ANS.

gligée, ne peuvent arborer des couleurs éclatantes; il n'y a guère de convenable aujourd'hui que les nuances lilas, le violet, le brun et le blanc, à franges noires. On trouve une grande quantité de châles au magasin du Louvre, depuis le prix de 8 francs 75 centimes; mais que ne trouve-t-on pas dans ce magasin? Les soieries claires et les soieries bon marché, les étoffes de fantaisie, les baréges anglais et français, les piqués, les mousselines brodées ou imprimées, les articles d'ameublement, les confections, les dentelles, tout est réuni dans ce vaste bazar, et accumulé de façon à composer des montagnes



DESSIN POUR FILET OU CROCHET.

d'objets de tout prix, de toute qualité, répondant à toutes les exigences, satisfaisant tous les goûts, s'adressant à toutes les bourses.

L'été s'est enfin décidé à suivre un cours régulier; les étoffes légères ont triomphé des alpagas et des soieries, qui ont prolongé leur règne pendant les premiers mois de la saison, qui aurait dû être belle. Les robes de mousseline

DE TABLE.

et celles de batiste, dite anglaise, de nuance maïs, sont généralement garnies d'une façon assez simple; un ou trois volants étroits, tuyautés, composent les ornements des robes de mousseline; celles de batiste ont un seul volant tuyauté, ayant 3 centimètres de largeur, posé à bord de la jupe; au-dessus de l'ourlet on fait quatre ou cinq petits plis ayant chacun 1 centimètre de largeur.

La mode des écharpes pareilles aux robes s'est généralisée pour les jeunes filles, et aussi pour les très-jeunes femmes; leurs mères portent plutôt des mantelets et des châles-mantelets de même étoffe que les robes. Les corsages-canezous en mousseline blanche ou bien en nansouk, ornés de broderies russes ou de guipure noire, ont beaucoup de succès en ce moment; ils sont fort commodes pour user les jupes encore fraîches; on les porte souvent avec une ceinture Médicis pareille à la jupe, à longs bouts flottants par derrière. On sait déjà que ce dernier détail convient seulement aux jeunes personnes, et qu'il est sensé de le supprimer passé trente ans.

Citons ici quelques toilettes de différents genres, parmi lesquelles nos lectrices pourront choisir celles qui leur conviennent.

Toilette du matin pour jeune fille et jeune femme. Robe de toile anglaise grise, garnie d'une grecque double en velours noir, faite avec deux rubans de largeur inégale, ayant l'un 2 centimètres, l'autre 1 centimètre de largeur; pardessus pareil, un peu plus long que le saute-en-barque, à revers, ouvrant sur la poitrine, garni comme la jupe. Chapeau de crin noir, garni de ruban bleu azuline, col et manchettes de toile; cravate bleu azuline; gants chamois en peau de Suède; brodequins de coutil gris.

Toilette *négligée* pour dame. Robe de foulard uni, couleur Havane; la jupe est garnie avec trois bandes de taffetas noir ayant chacune 2 centimètres de largeur, encadrées par une soutache de soie blanche; pèlerine-talma, pareille à la robe, garnie comme celle-ci; col de batiste blanche, cravate de taffetas noir. Chapeau *paillasson*, garni de rubans noirs à semé de fleurettes rouges; à l'intérieur, une rose rouge encadrée de dentelle noire.

Robe de demi toilette pour dame. Robe de barége blanc à filets noirs formant carreaux; dans chaque carreau une fleurette noire; un volant tuyauté ayant 4 centimètres de largeur, bordé de guipure (ou de dentelle *imitée*) noire, est posé au bas de la jupe; deux volants pareils, mais ayant 3, puis 2 centimètres de largeur, sont disposés en ondulations au-dessus du premier volant; corsage montant, plat, à ceinture longue de taffetas blanc, à bouquet noir, brodé sur chaque pan. La même étoffe, bleue et blanche, lilas et blanche, etc., peut convenir pour jeune fille; dans ce cas la garniture sera plus simple; les volants, posés droits, seront bordés avec une bande de taffetas de même nuance que les filets, découpée, ayant 3/4 de centimètre de largeur.

Robe de jeune fille ou de jeune femme pour toilette de campagne et réunions d'été. La robe est en mousseline blanche, à semé de pois ou d'étoiles brodées; la jupe est garnie avec sept petits volants tuyautés ayant chacun 2 centimètres de largeur; corsage décolleté, manches demi-longues, fichu Marie-Antoinette, pareil à la robe; ceinture longue en ruban de taffetas maïs, frangé à chaque bout.

Une robe de taffetas lilas était garnie sur un espace de 25 centimètres de la façon suivante: un ruban de velours ayant 1 centimètre de largeur, était posé un peu en biais; à 1 centimètre de distance un deuxième ruban était placé de la même façon; à 5 centimètres de distance deux autres rubans pareils, et ainsi de suite pour tout le tour de la robe; sur ces rubans de velours, il y en avait d'autres posés en sens inverse et de la même façon, figurant ainsi une sorte de treillage en losanges. Les manches étaient garnies comme la jupe. Un mantelet-écharpe pareil à la robe avait une garniture semblable, puis un large volant de dentelle noire.



LE DÉMON DES PRAIRIES*.

Suite.

XV

JOSEPH.

Le soleil s'était levé rayonnant sur la prairie. Bob avait continué à suivre la trace que le ruisseau, maintenant à sec, avait laissé sur le sable. Dutch-Bill marchait à ses côtés, suivi de toute la bande des chevaux. Les deux amis fermaient la marche, pressant le plus qu'ils pouvaient leurs chevaux, et échangeant de temps à autre quelques mots de conversation.

Ce ne fut que vers midi qu'ils virent briller au loin quelque chose. Bob, mettant la main sur ses yeux, fixa un point dans l'éloignement et s'écria:

« C'est la rivière Cimaron. Enfin, du moins, nous voici arrivés en pays avouable! »

Une heure après ils avaient atteint la rivière, dont les eaux bourbeuses et couvertes de roseaux n'avaient rien d'engageant. Malgré la fatigue de leurs montures, le vieux chasseur ne parut nullement songer à s'arrêter, et continua à avancer en suivant le cours du fleuve. Mais, après une demi-heure de marche, il s'arrêta tout à coup, et, montrant de l'autre côté de la rivière un petit ruisseau d'une eau claire comme du cristal:

« Bien calculé, ma foi! » dit-il, « c'est là une des sources du chemin de Santa-Fé. Je serais bien étonné si, dans peu, nous n'arrivions pas à l'endroit où le convoi a été attaqué. » Puis, faisant entrer son cheval dans l'eau, il traversa la petite rivière. Arrivés sur l'autre rive, les quatre fugitifs mirent pied à terre, et attachèrent solidement, avec des lassos, les chevaux, qui se mirent à chercher une maigre pâture dans les quelques herbes qui poussaient en cet endroit.

« Maintenant, vieux Bob, » dit Green, une fois que le feu fut allumé, « donnez-moi votre main. Vous m'avez arraché aux Indiens; je ne sais point encore comment. Pour le moment je suis pauvre...

— Ma foi! monsieur, je crois que pour le moment vous feriez mieux de chercher de quoi garantir votre tête des rayons brûlants du soleil, que de perdre votre temps en paroles inutiles, » répondit celui-ci en riant. « D'ailleurs, si vous voulez absolument remercier quelqu'un, eh bien! adressez-vous à votre ami, qui n'a jamais voulu revenir sans vous au Missouri. Avant tout, il nous faut prendre des forces; nous verrons après ce que nous avons à faire.

— Vous avez cent fois raison, » dit le vaquero. « Réparer ses forces, c'est indispensable dans la prairie. » En disant ces mots, il se mit à préparer le café, tandis que Baumann entourait de son mouchoir la tête de son ami.

On prit le repas en silence. Bob, les sourcils contractés, fixait les charbons incandescents, et paraissait perdu dans ses réflexions.

« Il faut pourtant décider de quel côté nous allons diriger nos pas, » dit-il enfin en se levant. « Vous devez peu vous soucier de visiter plus au long la prairie. Je crois donc que ce que nous avons de mieux à faire, c'est de gagner en ligne la plus directe le fort Atkinson. » A ces mots, il s'arrêta, comme si une idée soudaine venait de se présenter à son esprit.

« Vous m'avez questionné sur le sort du jeune garçon tombé, ainsi que moi, au pouvoir des Apaches, » dit alors Green. « Je ne sais pas si vous prenez grand intérêt à lui, mais, si cependant il y a quelque possibilité de venir à son secours, je déclare que, pour moi, je ne reculerai devant aucun danger pour le délivrer. Cependant je ne sais si Baumann et Dutch-Bill partagent mon opinion.

— Pour moi, » dit le vaquero, « je ne suis nullement pressé d'arriver à Santa-Fé, et pour ce jeune gars, quoique ce ne soit qu'une fille, je suis tout prêt à ramper encore sur le ventre comme cette nuit. — Vous êtes probablement ensorcelé ainsi que moi; et pourtant vous ignorez encore que c'est une jeune fille, et de plus une nièce, ou quelque chose d'analogue, du vieux Bob. Mais je ne reculerai devant rien; je désire la revoir encore. »

Tout le sang avait abandonné les joues de Green. Quant à Bob, en laissant retomber sa tête sur son genou:

« Je les anéantirai tous jusqu'au dernier, » s'écria-t-il, « s'ils lui ont fait le moindre mal. Oui, mais maintenant où peut-elle être? Je connais assez bien la prairie; mais ces Apaches sont disséminés depuis le Texas jusqu'au Mexique et à la Californie. Où chercher, n'ayant pas le moindre indice? » En parlant ainsi, il avait regardé Green, qui se leva visiblement ému.

« Je vais vous dire tout ce que j'ai appris au sujet du chef qui a emmené Joseph, » dit-il; « et vous verrez si cela peut vous être de quelque utilité. Ce chef est un métis, que les Indiens appellent Malolopah, ou l'Ours fort. Il y a à peu près un an qu'il vit au milieu des sauvages de cette contrée. Mais son véritable pays est près du Canada, dans un village d'Apaches. »

Bob secoua la tête.

« Hélas! » dit-il, « le Canada est grand, et nous pouvons chercher longtemps inutilement.

— J'ai entendu parler d'un fort dont le propriétaire a refusé de payer aux Apaches son tribut habituel, et auquel le chef a juré ruine et destruction, » ajouta le jeune Américain. « C'est non loin de là que se trouve l'établissement de cet Apache.

— S'il en est ainsi, » dit le vaquero, « ce fort ne doit pas être loin de la route de Santa-Fé; car il n'existe d'autres forts que dans le Nouveau Mexique. »

Le vieux chasseur approuva de la tête ces paroles.

« Cela peut nous servir d'indice, » dit-il. « D'ailleurs, les forts ne sont pas si nombreux qu'on ne puisse savoir promptement quel est celui qui doit avoir affaire avec les Apaches. C'est, du reste, le seul chemin que nous ayons à prendre, et où nous puissions nous débarrasser de tous ces chevaux, qu'il nous est impossible d'emmener partout où nous irons. — Reposons-nous donc maintenant, et ce soir nous nous remettrons en marche. Je vais monter la garde le premier, et réfléchirai pendant ce temps à ce que nous devons faire. »

Puis, examinant la batterie de sa carabine, il se dirigea vers la rivière. Dutch-Bill tourna le dos au soleil, s'étendit dans l'herbe, et mit son chapeau sur sa figure. Baumann avait découvert un peu d'ombrage sous l'avancement d'un rocher, et bientôt les deux amis s'y trouvèrent installés.

« Et maintenant, avant tout, » dit Green, « vous connaissez sans doute le sexe de Joseph?

— Le vieux Bob l'avait reconnu de suite, malgré son déguisement. Mais, autant qu'il me semble, je crois que M. Green en avait déjà eu le pressentiment.

— Oui, » répondit Green. « J'avais surpris son secret; elle le savait, et la nuit d'après elle disparaissait. Ceci vous expliquera sans doute toute l'étrangeté de ma conduite. C'est une singulière créature, et pourtant je ne puis dire ce qui m'a le plus affligé de ma captivité et de la perte du convoi, ou bien de me voir séparé d'elle. Mais je vais tout vous raconter, pour que vous ne m'accusiez pas de folie. »

A ces mots, il se releva, et, s'appuyant contre le rocher, il continua en ces termes:

« Je suis convaincu qu'après l'attaque du convoi, les Apaches avaient l'intention de me dépecer par morceaux pour se distraire: c'est du moins ce qu'il m'a semblé, en voyant l'acharnement avec lequel ils ont disputé ma personne aux Comanches. Ils me garrottèrent si fortement, qu'il me semblait que le sang allait jaillir de mes mains, et ils me conduisirent sur la première élévation de terrain. Mais là, l'affaire changea de face. Étendu sur des couvertures pleines de sang, gisait le gigantesque Indien qu'avait blessé ma balle ou celle de Dutch-Bill, lorsque l'Apache emportait Joseph. Son côté droit était découvert, et, près de lui, se tenait Joseph, lavant sa blessure avec une préparation quelconque, et la bandant avec du linge. Les vieux Apaches considéraient cette jeune fille avec une sorte de vénération, et firent signe à ceux qui m'amenaient de s'éloigner. Mais elle avait entendu du bruit; elle leva la tête, et devint pâle comme une morte dès qu'elle me reconnut. Mais, une seconde après, ses regards s'étaient fixés de nouveau sur le blessé. Elle termina le pansement de la blessure, puis elle dit à l'Indien de se lever. C'est ce qu'il fit lentement, et ceux qui l'entouraient se regardèrent avec stupéfaction, quand ils constatèrent l'expression de bien-être qui avait succédé chez le blessé à l'expression de souffrance. « Je saurai rendre sans effet la blessure de l'homme blanc, et dans trois jours le chef apache pourra chasser les antilopes, » dit Joseph; « mais qu'il se garde de faire le moindre mal maintenant à un blanc, s'il ne veut détruire l'effet de ma médecine. » Il sembla qu'à ces mots tout l'intérêt des Peaux-Rouges se reportât sur moi. Quant à elle, elle jeta sur moi un regard glacial, comme si elle ne me connaissait pas, puis elle reporta ses yeux vers le convoi que pillaient les Indiens. « Déliez cet homme, » dit le chef, « il ne saurait nous échapper. » Aussitôt mes liens tombèrent, et je m'accroupis à terre, écoutant les cris de triomphe des Indiens, songeant à l'énormité de la perte, et regardant de temps en temps cette jeune fille, dont la beauté froide et impassible était encore relevée par tout son entourage.

« Au bout de quelque temps, les Apaches revinrent avec nos bêtes de somme surchargées de butin. Joseph examina lentement tous les animaux; puis, saisissant par le bras un Indien qui se trouvait à ses côtés, elle lui désigna un petit cheval. — Je ne pouvais entendre ce qu'elle disait, mais je reconnus bientôt le cheval pour celui qui faisait partie de l'attelage de Dutch-Bill, et qu'elle montait d'habitude. Après quelques pourparlers, il fut déchargé de son fardeau, et, pendant qu'on partageait la charge, on lui jeta une couverture sur le dos.

« On me signifia alors en peu de mots d'avoir à monter sur un des chevaux de la caravane. Deux Apaches me placèrent entre eux, et nous partîmes ainsi, allant aussi vite que le comportait la masse du butin. Joseph, monté sur son petit cheval, marchait en tête du train, à côté du chef. Je vous avouerai, » dit Green en poussant un profond soupir « qu'une fois que je fus résigné à mon sort, et voyant le danger passé pour moi, du moins pour l'instant, je me sentis profondément blessé de l'ignorance que Joseph feignait à mon égard. La quantité de bagages, et son mauvais arrangement, nécessitèrent des haltes fréquentes; mais, chaque fois, son regard glissa froidement sur moi, comme si elle ne faisait pas la moindre différence entre moi et les autres Indiens. Et pourtant j'avais été quelque chose pour elle, je le savais, depuis cette malheureuse chasse aux bisons, dans laquelle elle avait fait pour moi le sacrifice de sa vie, et s'était évanouie d'émotion. Vous savez, Baumann, comme, du premier abord, à Indépendance, ses grands yeux avaient produit sur moi une profonde impression. Depuis ce temps, dès que je sus qui elle était, cette impression s'était changée en une violente passion.

« Jugez donc de ce que fut ma douleur, quand, à la première halte de nuit, on ne se contenta pas de me lier les mains, mais qu'on lui fit subir le même traitement, après qu'elle eut pansé une seconde fois la blessure du chef. On nous conduisit au milieu du camp, et, après nous avoir lié aussi les pieds, on nous étendit sur une couverture. Elle avait subi ce traitement sans y faire la moindre objection, et au bout de quelques minutes elle parut endormie. J'attendis que tous les Indiens fussent loin de nous, et, tournant la tête de son côté, je lui dis: « Joseph, il est impossible que vous soyez endormie; laissez-moi seulement vous adresser quelques paroles » Point de réponse; pourtant, au clair de la lune, je vis sa poitrine se soulever avec émotion. « Joseph, » continuai-je, « pourquoi faut-il que deux hommes blancs, prisonniers des Apaches, paraissent ne point se connaître? Je sais que je me suis laissé entraîner trop loin envers vous; mais si vous pouviez lire dans mon cœur, vous ne me confondriez pas avec des gens indignes de votre estime. » Elle détourna lentement la tête de mon côté. « Monsieur, » me dit-elle d'une voix basse et tremblante, « si vous ne voulez pas perdre à tout jamais une pauvre femme sans patrie, et qui ne sait quel sera la fin de son voyage; si vous avez quelques égards pour son infortune, veuillez ne plus me parler, ni paraître savoir qui je suis. Nous ne pouvons jamais avoir rien de commun ensemble. »

« Daignez me répondre encore une seule fois, puis je vous obéirai et me conformerai à votre volonté. Nous nous trouvons enchaînés et au pouvoir des Indiens; il m'est donc difficile de parler de l'avenir. Mais si jamais, redevenu libre, je me présentais à vous à cœur ouvert... » — Un mouvement qu'elle fit comme pour s'échapper interrompit ici

* Voir les nos 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31 et 32.

mes paroles. « Oui, hélas! dit-elle, il n'est que trop vrai que nous sommes enchaînés. Je ne puis donc échapper au supplice d'entendre vos paroles; parlez donc, profitez de *la contrainte* dans laquelle je me trouve. »

« J'ai du sang méridional dans les veines, Baumann; autrement je ne saurais m'expliquer comment le ton avec *lequel* elle me parla ainsi, sa voix convulsivement tremblante, loin de calmer mon émotion, ne firent que l'accroître. Aussi, étouffant ma voix autant que possible, je laissai mon cœur déborder et se soulager du poids qui l'étouffait depuis si longtemps. — Elle s'était détournée, mais je voyais tout son corps tressaillir. J'attendis vainement un mot de réponse; mais j'avais une telle conviction d'avoir pénétré jusqu'à son cœur, que j'admirai longtemps la beauté du ciel avec toute la conscience de mon bonheur, et que j'oubliai les Indiens ainsi que toute l'horreur de ma position.

« Lorsque je me réveillai en sentant tomber mes liens, Joseph était en train de poser un nouveau pansement sur la blessure du chef. J'appris que, pendant la nuit, celui-ci s'était plaint de vives souffrances et que le jeune médecin lui avait assuré que cette douleur provenait de ce qu'il avait fait enchaîner ses prisonniers, et qu'il ferait beaucoup mieux de se contenter de leur parole de ne pas chercher à s'échapper. Joseph me parut plus pâle que d'ordinaire; mais je cherchai en vain à lire dans ses traits. Son visage resta d'une froideur de marbre. Le convoi se remit en marche, et, lorsqu'on s'arrêta pour passer la nuit suivante, elle se fit placer près du chef. Il fallait que le pansement eût lieu à minuit, avait-elle dit aux Indiens, et je ne pus m'empêcher d'admirer l'adresse avec laquelle désormais elle sut se tenir loin de moi. A partir de ce moment, il me fut impossible de la voir jusqu'à ce que nous fussions arrivés au camp des Apaches, et que les femmes et les enfants nous entourassent pour nous examiner curieusement. Mais à peine quelques minutes s'étaient-elles écoulées, que le chef la fit demander. On me confia à la garde de deux Indiens, et il me fut permis de me promener librement dans le camp. C'est ainsi que, d'après quelques paroles prononcées en espagnol par les sauvages, j'eus connaissance du prochain départ du chef. Bientôt, dans tout le village, on alluma des feux pour préparer le repas, et on venait de m'indiquer ma place auprès d'un feu, lorsque Joseph sortit tout à coup de la foule et s'avança rapidement de mon côté. « Je pars, M. Green, » me dit-elle, « et cette fois je n'ai point voulu vous quitter sans vous dire adieu, car il est plus que probable que nous ne nous verrons plus jamais. » Son émotion était visible; elle me tendit la main. « Je quitte le camp avec l'Ours fort, qui en ce moment se sent si faible qu'il ne veut pas que je l'abandonne. — Je crois, du reste, que c'est ce que j'ai de mieux à faire. » A ces mots je la regardai avec angoisse, et il me sembla que je perdais tout ce qui me rattachait à cette vie. Je retins sa main dans les miennes; mais il me fut impossible de parler. Elle me regarda à son tour, et ses yeux commencèrent à briller. « Oh! mon Dieu! s'écria-t-elle, puisque je ne le reverrai plus jamais! » A ces mots elle se jeta à mon cou, et je me sentis pressé sur son cœur. Mais à peine avais-je eu le temps de revenir à moi, que déjà elle m'avait quitté et avait disparu au milieu des Indiens. Je voulus m'élancer à sa poursuite, mais mon gardien me retint par le bras, et me rendit à moi-même. Je ne vis point partir le chef, mais je m'aperçus bientôt de son éloignement lorsque le soir je me vis de nouveau enchaîné et qu'on me jeta violemment à terre.»

A ces mots, Green mit sa figure dans ses mains et garda quelque temps le silence.

« Et s'il nous était possible de découvrir l'endroit où elle est? » demanda Baumann; « si nous parvenions à l'arracher aux griffes de l'Ours fort, qu'arriverait-il? »

Green se redressa lentement. « Oui, dit-il, vous m'avez fait le confident de votre cœur; vous aussi, vous avez conçu l'espoir de retrouver celle que vous avez perdue. — Vous ai-je demandé ce qui arriverait, si vous veniez à la rejoindre? — Et pourtant je comprends votre demande. — Celle qui a su enflammer votre cœur appartenait au monde fashionable, — tandis que Joseph est pauvre et malheureuse; — à votre point de vue et à celui du monde, vous pouvez avoir raison. Il se peut que, d'après vous, Joseph ne convienne nullement à la société dont nous faisons partie; mais vous ne l'avez point attentivement observée. Aussi n'avez-vous pu remarquer le tact merveilleux avec lequel elle a su tenir les autres à distance, ni distinguer le courage avec lequel elle a su dissimuler tous les trésors de son âme. — Vous n'avez pu observer, comme moi, la singulière intelligence dont elle a fait preuve pendant tout le voyage. — Que sont auprès de tout cela les autres connaissances, ou bien les usages du monde, usages qu'elle apprendra d'ailleurs facilement? »

— Certainement, » répliqua Baumann, « mais ma demande comprenait plus de choses encore, et que confirment surtout les derniers événements. Il règne dans toute sa conduite, et dans la manière dont elle s'est jointe à nous un certain mystère, que les explications de Bob n'ont qu'en partie dévoilé. — Il nous a dit qu'originaire de la Californie, elle avait suivi au Missouri son beau-frère, un fermier, qu'elle a épousé; — mais quel motif l'a forcée à quitter cette résidence pour s'aventurer dans la prairie, c'est ce que Bob lui-même ne peut comprendre. Rappelez-vous seulement toute la résistance qu'elle a opposée à votre amour, ainsi que plusieurs de ses expressions.

— Je vais interroger moi-même le vieux chasseur, » dit Green en se levant et en quittant son ami.

Baumann suivit Green du regard et secoua la tête. Il attendit quelque temps son retour, puis il se laissa aller au sommeil.

O. Ruppius.

(*La suite au prochain numéro.*)

LA DOUBLE VUE.

Laissons pour aujourd'hui, Mesdames et Mesdemoiselles, les énigmes, logogriphes et clefs diplomatiques. D'ordinaire, c'est à vous que sont posées les difficultés à résoudre; nous allons cette fois, si vous le voulez bien, intervertir les rôles, et c'est vous qui, devenues quelque peu magiciennes, exercerez la sagacité de vos amies.

Toutes, vous connaissez les mirifiques résultats obtenus sur certains *sujets* qu'un magnétisme plus ou moins authentique plonge dans une extase dont la lucidité ne connaît pas d'obstacles. Les plus épaisses murailles deviennent un limpide cristal, qui, loin d'arrêter l'œil du *voyant*, lui servirait au besoin de lunette d'approche. Vous avez bien cherché quelquefois à pénétrer le mystère de cette seconde vue, qu'une crédulité robuste pourrait seule accepter comme surnaturelle. Un petit brin de curiosité fut toujours, dit la médisance, l'apanage du sexe féminin. Eh bien! sans partager cette irrévérencieuse opinion, votre rimeur de logogriphes, en vous révélant les secrets de la double vue, va vous donner le moyen d'intriguer à votre tour les profanes. Mais soyez discrètes, et gardez-vous bien de les initier aux révélations que l'œil de nos aimables lectrices doit seul connaître.

Sans plus de préambule, commençons la séance.

Autour de la lampe du soir, ou sur la terrasse du jardin, sont réunies les compagnes et la famille de Marie. Notre jeune amie a parlé d'une vertu cabalistique, grâce à laquelle, en quelques minutes, elle s'engage à douer de seconde vue l'une des personnes présentes qui, d'une pièce voisine, *verra* à travers les murs tout ce que pourra voir Marie elle-même, et répondra de la manière la plus précise aux questions qui lui seront faites par celle-ci.



SPÉCIMEN D'UN TABLEAU DE RÉPONSES POUR LA DOUBLE VUE.

MOTS DE LA CLEF.	CHIFFRES.	COULEURS.	SUBSTANCES et MATIÈRES.	FORMES.	CARTES : BIEN . . . . pique. TRÈS-BIEN. carreau. FORT BIEN. trèfle. BON . . . . cœur.	DOIGTS de la main.	NOMS des personnes présentes.
Voyons	1	Blanc.	Bois.	Rond.	As.	Pouce.	Alphonsine.
A présent	2	Noir.	Pierre.	Ovale.	Roi.	Index.	Amélie.
Nommez	3	Bleu.	Marbre.	Triangulaire.	Dame.	Medius.	Léon.
Regardez	4	Jaune.	Verre.	Carré.	Valet.	Annulaire.	Camille.
Pourriez-vous . . .	5	Rouge.	Or.	Pentagone.		Petit doigt.	Berthe.
Indiquez	6	Gris.	Argent.	Hexagone			Élisa.
Veuillez	7	Vert.	Cuivre.	»	Sept.		Georgette.
Désignez	8	Brun.	Fer.	»	Huit.		Albert.
Maintenant	9	Rose.	Acier.	»	Neuf.		Blanche.
Je vous prie	0	Violet.	Plomb.	»	Dix.		Adrienne.
Tout nombre impair = **droite**.		12. Orange.	12. Papier.	»			12. Léontine.
		13. Lilas.	13. Carton.	»			13. Anna.
Tout nombre pair = **gauche**.		14. Ponceau.	14. Crin.	»			»
		15. Vermeil.	15. Paille.	»			»
		»	16. Bronze.	»			»
		»	17. Porcelaine.	»			»
		»	»	»			»
		»	»	»			»

Et remarquez bien, Mesdemoiselles, que la personne choisie pour cette expérience n'est en aucune façon un *compère* prévenu d'avance. Libre à Marie de prendre, parmi ses auditeurs, celui qui se sera montré le plus incrédule.

La tâche de ce *voyant* improvisé sera bien simple et bien aisée à remplir : elle se borne à lire sur un petit carré de papier que lui remet Marie, en la conduisant dans la pièce voisine, les réponses à faire à un nombre indéfini de questions.

Mais pour Marie, me direz-vous, ce doit être tout autre chose.

Son rôle, j'en conviens, est un peu plus difficile. Il n'exige pourtant qu'un léger effort de mémoire et un peu de présence d'esprit.

Elle a appris par cœur trois phrases, des plus insignifiantes, il est vrai, mais très-courtes et peu difficiles à retenir.

Voyons, à présent nommez.

Regardez, pourriez-vous indiquer?

Veuillez désigner maintenant, je vous prie.

Ces dix mots sont tous susceptibles d'être placés très-naturellement au début d'une phrase. Il s'agit simplement de les retenir dans l'ordre qui vient d'être indiqué : **voyons**, **voyez** ou **vois** amènera pour réponse 1 ; **à présent** voudra dire 2 ; **nommez**, **nomme** ou **nommons** représentera 3, et ainsi de suite jusqu'à **je vous prie** ou **je te prie** qui correspond à zéro.

On peut donc, à l'aide de cette simple clef, indiquer au *voyant* tous les chiffres, et, par suite, tout ce qui est susceptible d'être classé par ordre numérique, c'est-à-dire à peu près toutes choses.

Voilà tout le secret.

Pour en faire l'application, écoutons quelques-unes des questions adressées par Marie à son adepte Marguerite ; et n'oublions pas que celle-ci a entre les mains un petit tableau qu'elle consulte comme une table de Pythagore. Nos lectrices trouveront page 271 ce tableau, qui peut être étendu et varié à l'infini. Il est réduit ici à de bien modestes proportions, qui ne peuvent fatiguer la mémoire, et permettent néanmoins d'adresser un très-grand nombre de questions.

Il est bien entendu que Marie sait parfaitement par cœur le contenu du tableau. Elle vient de conduire Marguerite derrière le paravent ou dans la pièce voisine, après avoir réclamé de la bienveillance des assistants le silence et l'immobilité, afin que rien ne trouble les courants de fluide qu'elle va mettre en œuvre. Elle rentre aussitôt, sans faire attendre les curiosités impatientes ; et, baguette en main, avec toute la solennité que comporte sa grave mission, commence immédiatement une série de questions qu'elle a soin de poser d'une voix distincte et nettement accentuée.

Prenons place, et écoutons :

Marie. — Vous sentez-vous en état de lucidité complète?

Marguerite. — Je suis parfaitement lucide.

Marie. — Répondrez-vous à mes questions sans trop vous fatiguer?

Marguerite. — Je répondrai, j'en suis certaine, sans aucune fatigue.

Marie. — **Voyons**, prouvez-le en me disant la couleur de ceci.

Marguerite. — C'est blanc.

Marie. — **Regardez** quelle en est la forme.

Marguerite. — C'est un carré.

Marie. — **Nommez** la personne qui prend ce mouchoir de poche.

Marguerite. — C'est Léon.

Marie. — **Veuillez** me dire à qui Léon vient de le remettre.

Marguerite. — A Georgette.

Marie. — **A présent**, dites-moi de quelle main Georgette l'a pris.

Marguerite. — Elle l'a pris de la main gauche.

Marie. — **Voyez à présent** en quoi est l'objet sur lequel elle pose ce mouchoir.

Marguerite. — Il est en papier.

Marie. — **Indiquez** la personne qui vous montre une de ses mains.

Marguerite. — C'est Élisa.

Marie. — **Maintenant**, dites quelle main.

Marguerite. — La main droite.

Marie. — **Regardez** combien elle lève de doigts.

Marguerite. — Quatre.

Marie. — Et **à présent**, combien?

Marguerite. — Deux seulement.

Marie. — **Pourriez-vous** me dire en quoi est ceci?

Marguerite. — C'est en or.

Marie. — **Voyez** quelle en est la forme.

Marguerite. — C'est rond.

Marie. — **Regardez** à qui je remets cet anneau.

Marguerite. — Vous l'avez remis à Camille.

Marie. — **Pourriez-vous** me dire à quelle main elle l'a placé?

Marguerite. — A la main droite.

Marie. — **Voyez** à quel doigt.

Marguerite. — Au pouce.

Marie. — **A présent**, à quelle phalange du pouce?

Marguerite. — A la seconde.

Marie. — **Désignez** la personne qui me remet un livre.

Marguerite. — C'est Albert.

Marie. — **Voyez maintenant, je vous prie**, à quelle page j'ouvre ce livre.

Marguerite. — A la page 190.

Marie. — **Regardez à présent** cette autre page.

Marguerite. — C'est la page 42.

Marie. — **Pourriez-vous** me dire qui me remet quelque objet?

Marguerite. — C'est Berthe.

Marie. — **Voyez, je vous prie**, combien elle m'en donne.

Marguerite. — Elle vous en donne dix.

Marie. — **Voyez** quelle est leur couleur.

Marguerite. — Ils sont blancs.

Marie. — **Voyez** quelle est leur forme.

Marguerite. — Ils sont ronds.

Marie. — **Voyez** à qui je donne ces dix jetons.

Marguerite. — Vous les donnez à Alphonsine.

Marie. — **Regardez** à qui Alphonsine en donne à son tour.

Marguerite. — Elle en donne à Camille.

Marie. — **Regardez** combien.

Marguerite. — Elle lui en donne quatre.

Marie. — Êtes-vous assez lucide pour lire?

Marguerite. Oui, mais vous savez que cela me fatigue beaucoup ; ne m'ordonnez donc, je vous prie, de voir qu'une seule lettre à la fois.

Marie. — Soit, **à présent**, dites la première lettre de ce mot.

Marguerite. — C'est un B.

Marie. — **Voyons, pourriez-vous** me dire la seconde?

Marguerite. — C'est un O.

Marie. — **Voyez** encore un instant, et **regardez** la troisième.

Marguerite. — La troisième est un N.

Marie. — Très-bien ; chacun peut s'assurer que le mot BON était écrit. Mais, assez de lecture, pour ne pas trop fatiguer le sujet. Passons à d'autres expériences. **Veuillez** me dire combien je tiens de cartes.

Marguerite. — Vous en avez sept.

Marie. — **Voyez** qui m'en prend une.

Marguerite. — C'est Alphonsine.

Marie. — **Nommez** cette carte.

Marguerite. — C'est une dame.

Marie. — **Très-bien**. Mais laquelle?

Marguerite. — La dame de carreau.

Marie. — **A présent**, qui a pris une carte?

Marguerite. — C'est Amélie.

Marie. — **Bon** ; mais **désignez** la carte.

Marguerite. — C'est le huit de cœur.

Marie. — Ici, nous appelons l'attention de l'auditoire sur une expérience difficile, et que nous ne pourrions renouveler souvent sans fatiguer le sujet. Marguerite va lire un nombre de plusieurs chiffres. **Voyons, pourriez-vous maintenant indiquer, je vous prie**, le nombre écrit sur ce papier?

Marguerite. — C'est le nombre 15,960.

Marie. — Assurez-vous, mesdemoiselles, que c'est bien le nombre qui se trouvait écrit. **Maintenant**, quelle est la personne qui me remet un almanach?

Marguerite. — C'est Blanche.

Marie. — **Veuillez** me dire dans quel mois se trouve le jour marqué par Blanche.

Marguerite. — Dans le mois de juillet.

Marie. — **Voyez à présent** quel quantième du mois de juillet.

Marguerite. — Le douze.

Marie. — **Indiquez** le jour de la semaine.

Marguerite. — C'est un samedi.

Interrompons la séance pour faire observer que le tableau ne contient ni les mois de l'année, ni les jours de la semaine, ni les lettres de l'alphabet, ni les notes de musique, etc., etc., parce qu'il est superflu d'y inscrire tout ce qui présente un ordre numérique naturellement indiqué. On peut cependant prendre cette précaution pour faciliter la tâche du *voyant*, et rendre les réponses plus promptes, en lui évitant un petit calcul mental. Quant aux lettres de l'alphabet, il est un moyen facile d'en retenir l'ordre numérique, en se rappelant que E, J, O, T correspondent à 5, 10, 15, 20 ; on trouve en une seconde le numéro de toute autre lettre, nécessairement voisine de celles-ci.

Mais assez d'explications. Mes lectrices ont déjà saisi tout le mécanisme de ma blanche magie, et je vois d'ici les tableaux de toutes sortes qu'elles vont composer pour faire tourner cette récréation au profit de l'instruction de leurs jeunes sœurs. Ici la botanique et l'histoire naturelle fourniront de nombreuses listes prises dans les trois règnes ; ailleurs, l'histoire apportera sa nomenclature de souverains, grands hommes, femmes célèbres, événements remarquables, etc., etc. ; puis la chronologie, qui se résume par des dates, et rentre tout à fait dans notre cadre, où rien n'est plus facile que de faire désigner un siècle, une année de ce siècle, et enfin une date de cette année ; ailleurs encore, la géographie viendra énumérer continents, mers, lacs, îles, fleuves, États, départements, villes, etc., etc. Chacun, enfin, peut à sa guise composer les tableaux les plus variés, puisqu'il est toujours facile de faire *voir* par le *sujet* tout ce qui a été établi dans un ordre numérique, naturel ou convenu.

Bien des jeunes *voyantes* voudront, j'en suis sûr, répondre sans être obligées de disparaître aux yeux de l'auditoire. Pour atteindre ce but, elles s'empresseront d'apprendre par cœur le tableau que doit nécessairement savoir celle qui les interroge ; et l'une comme l'autre exerceront ainsi leur mémoire, sans parler de l'attrait bien plus piquant qu'elles donneront alors à la séance, en *voyant*, les yeux bandés et le dos tourné, les objets indiqués par les personnes présentes.

A l'œuvre, donc ; et puisse la double vue vous amuser un instant ! Si quelques-unes de mes jeunes initiées rencontrent quelque difficulté dans la composition de leurs tableaux de réponses, qu'elles veuillent bien m'en faire part, et je m'empresserai de leur transmettre un nouveau verre de ma lorgnette magique.

— Monsieur l'auteur?

— Madame la lectrice?

— Votre science cabalistique n'est pas nouvelle.

— Hélas ! Madame, il n'y a rien de nouveau sous le soleil, c'est une vérité vieille comme le monde.

— Mais je m'entends. J'ai vu, de mes yeux vu, quelque part, il y a cinq ou six ans, l'explication que vous nous donnez de la vue magique.

— A Dieu ne plaise, Madame, que je conteste une assertion de vous.

— C'était le même procédé, moins complétement expliqué peut-être ; mais les mêmes mots se retrouvaient pour la plupart dans le tableau. Et tenez, je me rappelle le nom de l'auteur de l'article : il s'appelle Moïse Doment.

— Ceci est encore très-exact.

— Mais c'est bel et bien du plagiat cela, Monsieur, et *la Mode illustrée*.....

— Ah ! permettez, Madame ; il ne faut pas juger sur les apparences ; c'est encore une vérité incontestable.

— Comment voudriez-vous me persuader?...

— Simplement par ceci : c'est que les lectrices de *la Mode illustrée* sont trop familiarisées avec les anagrammes, pour n'être pas certaines que MOISE DOMENT ne disputera jamais la paternité d'un article au plus dévoué de vos serviteurs,

EDME SIMONOT.

Explication du Logogriphe.

Le mot du Logogriphe inséré dans notre dernier numéro est : *printemps*, dont les lettres diversement groupées donnent : *Nimes, mine, mentir*, Times, *pie, sire, prime, rien, pin, sept, tir, mie, temps, rite, serin, prise, ris, nippes, mire, rime, pinte, mers, ré-mi-si, mite, sentir, site, prêt, esprit.*

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typ. de Firmin Didot, imprimeurs de l'Institut et de la Marine, r. Jacob, 56

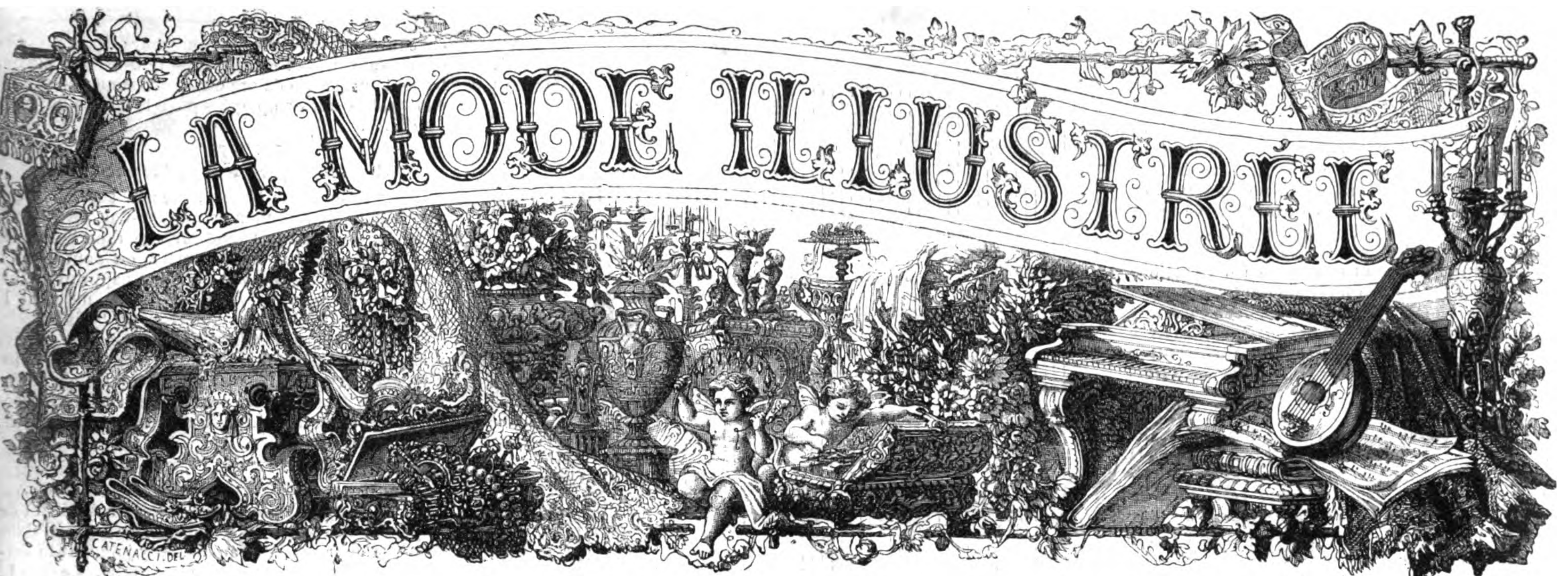
RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Chartres est renommé pour ses pâtés et sa cathédrale.

N° 34. TROISIÈME ANNÉE. **25 août 1862.**



Le numéro, vendu séparément,
25 centimes.
AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément,
50 centimes.
AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE SAMEDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND.
Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (*Pour l'étranger le port en sus*). —

Bourse au crochet.

MATÉRIAUX. — 8 grammes de soie de cordonnet blanche; 2 grammes de même soie rose; 2 grammes de même soie verte; 4 grammes de fil d'or; perles noires; grands et petits glands; grelots en soie; 2 anneaux.

Voici la plus élégante de toutes les bourses, et la description que nous allons en faire prouvera la vérité de cette affirmation. Cette bourse est faite en soie blanche, en partie à jours, en partie à mailles serrées; sur celles-ci se trouve un semé de boutons de roses encadrés par une bordure d'or. Rien ne s'oppose à ce que l'on substitue de la soie noire à la soie blanche. Il vaudrait mieux, cependant, adopter celle-ci, si l'on destinait cette bourse, par exemple, à être donnée en présent à une mariée. Deux dessins représentent le *semé* de boutons de roses, qui pourra aussi servir pour couvertures faites au crochet tunisien.

On commence la bourse par le bord du côté carre; on monte 125 mailles, on réunit la dernière maille à la première, et l'on fait le premier tour en mailles serrées avec la soie blanche. Avec le 2me tour commence le semé, que l'on fait d'après le dessin n° 3. Notre premier dessin, représentant la bourse terminée, indique de quelle façon l'on doit continuer et terminer le semé; pendant que l'on fait celui-ci, les brins de soie de diverses couleurs restent à l'envers de l'ouvrage sans être coupés. Il faut veiller à ce que la fin de chaque tour se trouve toujours au même point et sur l'un des côtés de la bourse; de plus, dans le courant du dessin, quand on change de soie, il faut que la dernière maille de la couleur précédente soit entièrement terminée, de façon que la dernière maille rouge se prolonge dans la maille verte qui lui succède, la dernière maille verte dans la maille blanche la plus proche, ce qui donne au travail quelque chose de *jaspé*.

N° 1.—BOURSE AU CROCHET.

Après avoir fait la bordure qui encadre le haut du semé (semblable à celle qui borde le bas), on fait encore deux tours de mailles simples serrées avec la soie blanche. On commence ensuite la partie à jours, qui est entièrement en soie blanche, et pour laquelle on fait alternativement 2 mailles simples, — 2 mailles en l'air, sous lesquelles on passe toujours deux mailles du tour précédent. Ces *jours* sont contrariés dans les tours suivants, de telle sorte que la première des deux mailles simples se trouve toujours sur la deuxième maille simple du tour précédent, ce qui forme des rayures en biais alternativement claires et épaisses. Au-dessus de la bande avec le semé, on fait 40 tours en *allant* et *revenant*, pour former la fente, — puis 22 tours faits en *rond*, toujours à *jours*. Dans le dernier de ces tours on diminue, çà et là, cinq mailles en tout, afin que le deuxième semé de boutons de roses soit fait sur 120 mailles. Avant de commencer le semé, il faut glisser les deux anneaux sur la bourse; ces anneaux sont un peu ovales, faits en passementerie d'or, de soie rose et de soie verte; on peut les remplacer par des anneaux en métal doré.

On fait le semé sur le dessin n° 2, en le commençant non par la tige, mais par la pointe des boutons de rose. Après avoir fait la deuxième petite bordure de fil d'or qui termine le semé, on fait avec la soie blanche un tour de mailles simples serrées, puis 19 tours à *jours*, semblables à ceux qui ont été décrits.

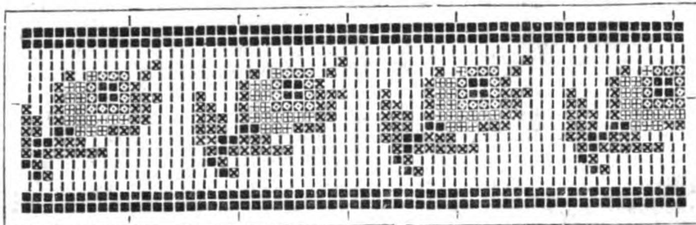
Après ces 19 tours, on travaille avec la soie blanche et avec le fil d'or, et l'on commence la diminution pour arrondir l'extrémité de la bourse. On fait d'abord un tour à jours; mais on fait

seulement *une* maille en l'air, sous laquelle on passe *deux* mailles du tour précédent. De plus, la première des deux mailles simples est faite *partout* avec le fil d'or; dans le tour suivant, fait aussi avec la soie blanche et le fil d'or, après deux mailles simples, on passe toujours une maille du tour précédent, de telle façon que la maille d'or du tour précédent paraît toujours reculée d'une maille; on a ainsi diminué dans ces deux tours 60 mailles. Sur les 60 mailles qui restent, on fait une sorte d'étoile d'or, dont les branches se rétrécissent vers le milieu. On divise ces 60 mailles en dix portions égales, et, sur les six mailles composant chacune de ces portions, on fait * une maille blanche dans une maille blanche du tour précédent, — 8 mailles avec le cordonnet d'or, dans les 5 mailles suivantes; recommencez depuis *. Le cordonnet d'or étant très-fin, la bourse serait diminuée si l'on n'augmentait pas le nombre des mailles, et si l'on ne faisait pas, comme nous venons de le dire, 8 mailles sur 5 mailles. — Dans chacun des tours suivants, on passe la première maille faite avec le cordonnet d'or, tandis que la maille blanche doit toujours se trouver en droite ligne au-dessus de la maille blanche du tour précédent; on fait ainsi huit tours, puis on ferme la petite ouverture avec des mailles blanches.

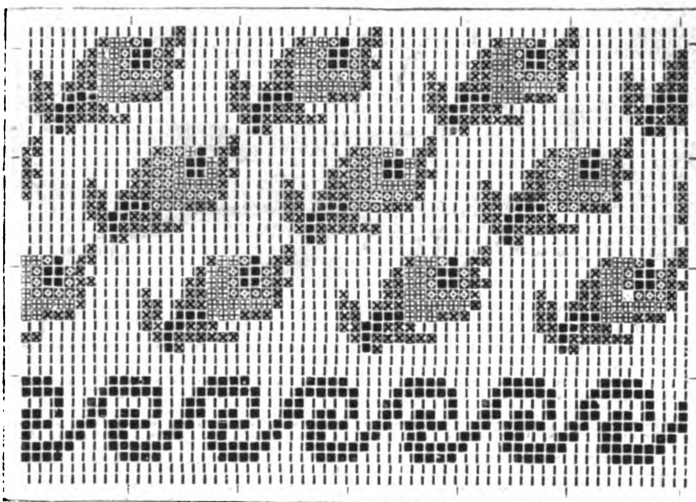
On réunit les deux bords du côté carré par un tour de mailles simples, en plaçant, ainsi que nous l'avons dit, les commencements de tous les tours *d'un seul et même côté*. On encadre la fente avec de petits festons faits avec le cordonnet d'or, pour lesquels on fait : * 4 brides dans une même maille, — une maille en l'air, — une maille simple, — une maille en l'air, et ainsi de suite, en recommençant depuis *.

On orne la bourse avec des glands; les 7 petits glands sont en soie blanche, surmontés de soie rose et de cordonnet d'or; ils ont 4 centimètres de longueur; ils sont surmontés d'une perle noire, — d'un grelot en passementerie, — d'une deuxième perle noire; sur le côté arrondi on place 3 glands ayant chacun 6 centimètres de longueur; l'un de ces glands est vert, — l'autre rose, — le troisième blanc. Ils sont surmontés de grelots en passementerie.

Nota. Les soies employées pour la bourse doivent être fines.



N° 2. — SEMÉ POUR LA BOURSE.



N° 3. — SEMÉ POUR LA BOURSE.

Explication des signes : ■ Cordonnet d'or. ' Soie blanche. ■ Soie verte. ⊞ Soie rose. ⊠ Soie rose plus foncé.

Dessin pour application.

Il servira à divers usages; exécuté sur du tulle, avec application de mousseline très-fine, on pourra le placer en guise de volant sur une robe de tulle, ou l'employer pour sous-manche; on pourra s'en servir pour orner une aube ou une nappe d'autel, et, dans ce cas, on agira sagement en mettant le tulle *double* et faisant l'application en batiste.

Enfin si l'on voulait faire avec ce col une parure simple mais légère, convenant à toutes les saisons, on l'exécuterait entièrement en mousseline blanche; les bandes seraient remplacées par une engrelure de guipure dans laquelle on poserait des velours noirs, *zéro*.

Col en piqué.

Ce col convient pour les toilettes du matin et de voyage; nous avons déjà expliqué ce travail dans le n° 16 de la présente année, en y joignant le dessin des festons en grandeur naturelle. Le fond, étroit, en piqué blanc, est encadré avec une bande en biais de mousseline de couleur, fixée par une couture piquée; sous cette bande on coud les festons, — puis une bande de mousseline imprimée, — et ainsi de suite, en copiant notre dessin. On fait des manchettes pareilles au col.

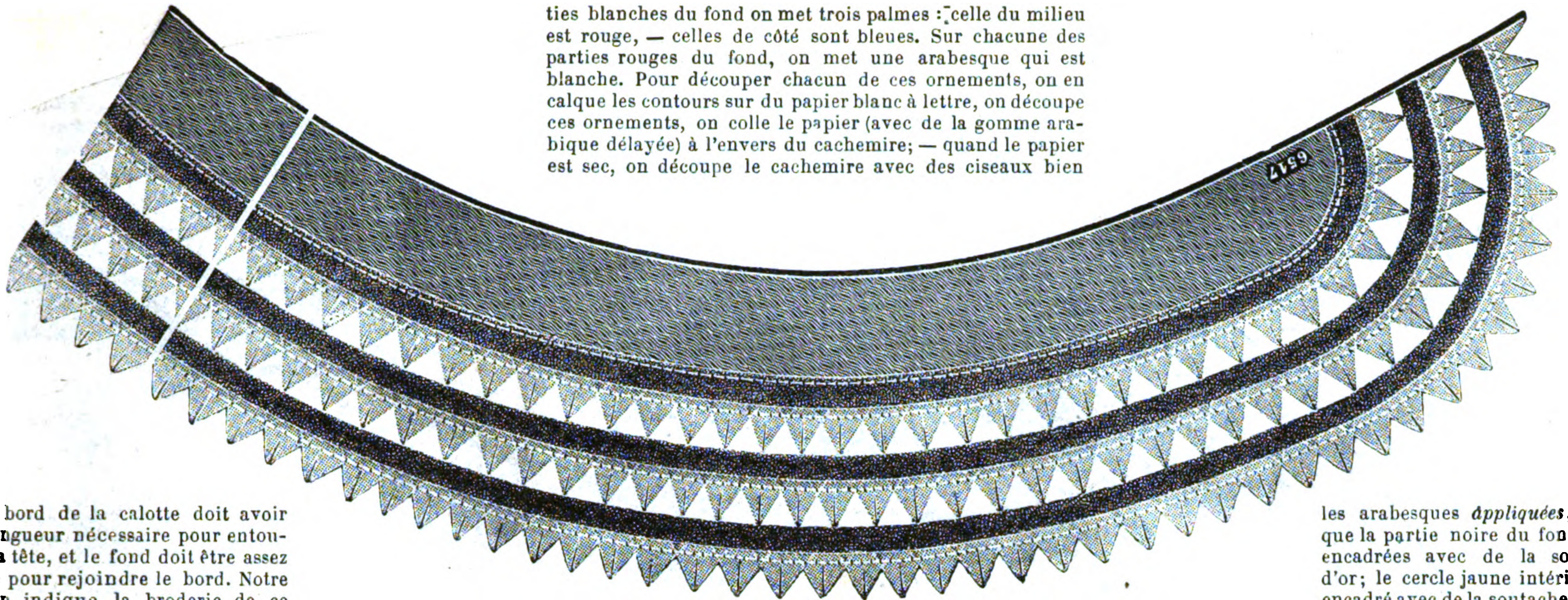
Calotte pour homme.

MATÉRIAUX. — Velours, reps, drap ou cachemire; soutache ou grosse soie de cordonnet.

On fait ce dessin soit avec de la soutache, soit au point de chaînette, — au point noué, — ou bien au point arrière (couture piquée), avec de la grosse soie de cordonnet.

6576

DESSIN D'APPLICATION.



COL EN PIQUÉ.

Le bord de la calotte doit avoir la longueur nécessaire pour entourer la tête, et le fond doit être assez large pour rejoindre le bord. Notre dessin indique la broderie de ce fond, non le fond lui-même, qui doit être taillé selon la dimension du bord, proportionné lui-même à la forme de la tête. La calotte sera en velours, drap, reps de laine ou cachemire de couleur foncée; le dessin sera exécuté en soutache ou soie de couleur tranchante, — ou bien en soutache d'or; on double la calotte avec de la peau ou bien avec une étoffe de soie; dans le dernier cas, on met sur cette doublure, au bord de la calotte, une bande de peau, ayant 2 à 3 centimètres de hauteur. On place au milieu du fond un long gland, de couleurs assorties à la calotte.

Ajoutons que le dessin du bord peut être exécuté sur une bande de taffetas, pour garnir une robe ou bien un jupon.

Tabouret de piano ou coussin rond.

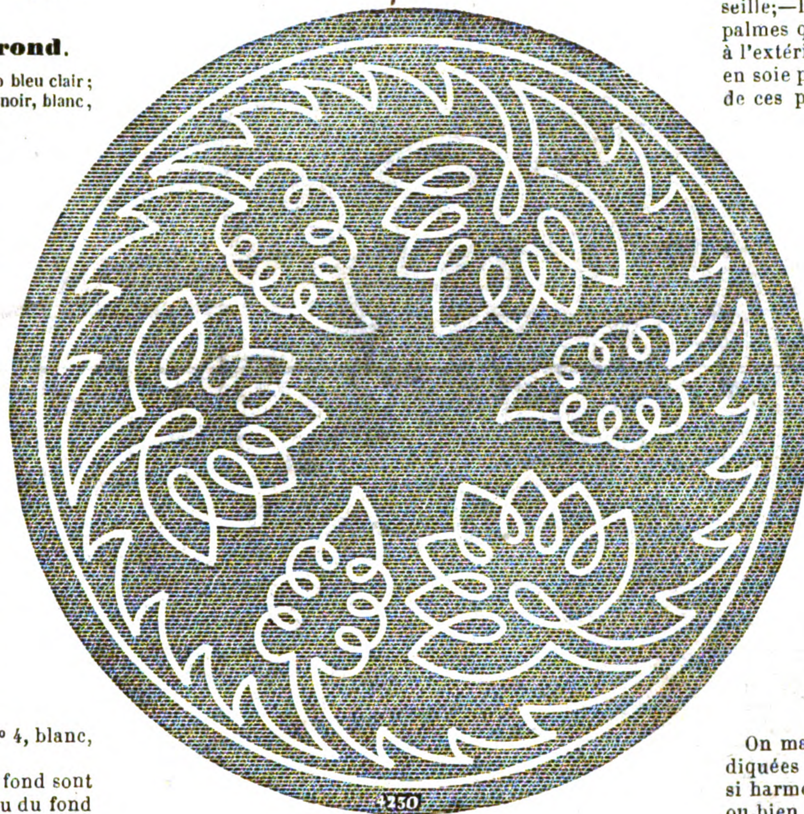
MATÉRIAUX. — Drap noir fin; même drap blanc; même drap bleu clair; même drap écarlate; même drap jaune d'or; cachemire noir, blanc, bleu clair, orange, écarlate; soutache de soie lilas, rose, verte, bleue, brune, groseille; soie plate et soie torse de plusieurs couleurs; gros cordonnet d'or et soutache d'or; percale blanche.

Ce dessin compose le plus élégant et le plus riche des tabourets de piano, ou des coussins ronds. Le travail que nous allons expliquer n'est pas très-long à exécuter; le résultat est, du reste, de nature à récompenser les efforts qui auront été faits pour triompher de quelques légères difficultés.

Ce travail est pareil à celui que nous avons expliqué dans le nº 23 (voir Pantoufle pour homme). Les différents morceaux d'étoffe qui le composent sont *appliqués*, — fond et dessin, sur de la percale blanche tendue sur un métier. Afin de rendre notre explication plus claire, nous avons placé près du grand dessin, qui représente à peu près les deux tiers du tabouret, un petit dessin sur lequel les différentes étoffes sont marquées par des chiffres et représentées sans les ornements, que l'on exécute après avoir assemblé et appliqué les morceaux qui composent le fond; ces morceaux sont coupés en drap fin, puis cousus ensemble, de façon que leur envers, avec les coutures, repose sur la percale; le petit dessin indique par le nº 1, la couleur jaune, — le nº 2, rouge, — nº 3, noir, — nº 4, blanc, — nº 5, le fond bleu du milieu.

Les petites *applications* que l'on pose sur le fond sont découpées en cachemire; le *rond* placé au milieu du fond bleu est orange; — les feuilles qui entourent le rond sont alternativement rouges et noires. Sur chacune des six parties blanches du fond on met trois palmes : celle du milieu est rouge, — celles de côté sont bleues. Sur chacune des parties rouges du fond, on met une arabesque qui est blanche. Pour découper chacun de ces ornements, on en calque les contours sur du papier blanc à lettre, on découpe ces ornements, on colle le papier (avec de la gomme arabique délayée) à l'envers du cachemire; — quand le papier est sec, on découpe le cachemire avec des ciseaux bien tranchants, puis on colle les différentes parties du dessin à leur place.

Lorsque tout le travail est préparé de cette façon, on ajoute tous les détails, tels que soutache, soie, etc., pour lesquels nous renvoyons nos lectrices au grand dessin qui les indique, en désignant ici seulement leur emploi. Il est bien entendu que la soutache est toujours passée *au travers* de l'étoffe à toutes les places où elle se termine. — Toutes les arabesques *appliquées*, ainsi que la partie noire du fond, sont encadrées avec de la soutache d'or; le cercle jaune intérieur est encadré avec de la soutache noire; — le même cercle extérieur, avec de la soutache brune; — ces soutaches recouvrent toutes les coutures qui réunissent ces différentes parties du fond. Le *rond* orange placé au milieu du coussin est orné avec des points longs et des nœuds faits avec de la soie rouge de cordonnet et de la soie noire; les feuilles ont une sorte de nervure à trois branches, que l'on fait avec de la soie rouge sur les feuilles noires, — avec de la soie noire sur les feuilles rouges. Les autres ornements qui figurent sur le fond bleu sont faits avec du gros cordonnet d'or pour les *fers de lance*, avec de la soie blanche pour les nœuds et les points longs. — Le cercle jaune (intérieur) est orné au milieu avec de la soutache groseille; — les nœuds sont faits avec de la soie blanche. — Les palmes qui sont placées sur le fond blanc sont entourées à l'extérieur avec des sortes de petites feuilles que l'on fait en soie plate, alternativement bleue — et verte; le contour de ces petites feuilles est en soie noire de cordonnet. Le dessin intérieur des palmes est en soutache rose sur les palmes bleues — en soutache lilas sur les palmes rouges; la pointe supérieure des palmes est ornée avec du cordonnet d'or, et des nœuds faits avec de la soie lilas. Sur le milieu de la partie noire du fond, on fait une couture au point d'arêtes avec de la soie rouge de cordonnet; de chaque côté de cette couture on coud une soutache verte; à chaque pointe des courbes décrites par le fond noir, on fait une étoile avec de la soie de cordonnet blanche, — jaune, — lilas; les arabesques blanches sur le drap rouge sont ornées à l'intérieur avec de la soutache lilas et des nœuds faits avec de la soie verte; à l'extérieur, de chaque côté, on fait une petite branche avec du cordonnet d'or. Le cercle jaune extérieur est orné au milieu avec une soutache bleue et des nœuds faits avec de la soie noire de cordonnet.

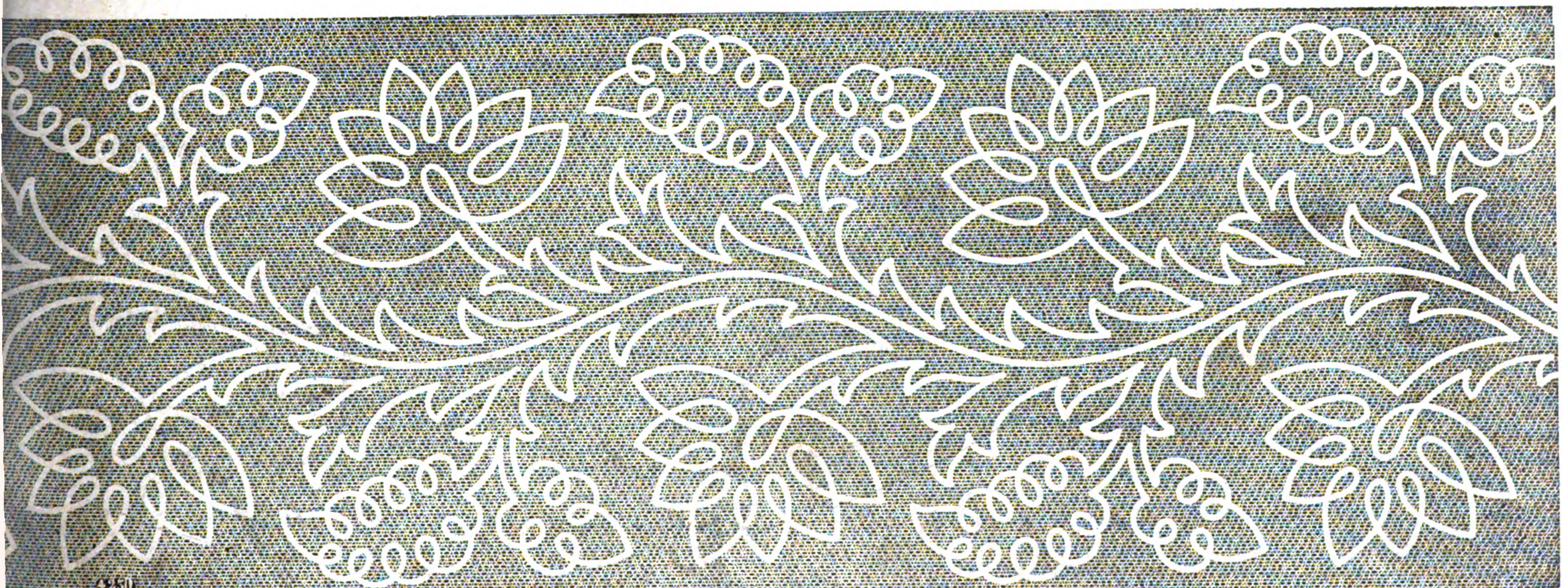


FOND DE LA CALOTTE POUR HOMME.

Avant d'ôter l'ouvrage du métier, on passe par derrière une dissolution de gomme arabique, qui donne à l'ouvrage une sorte d'apprêt.

Ce travail est si remarquablement beau que nous allons indiquer ici un autre procédé pour le reproduire, afin d'en permettre l'exécution même aux personnes qui reculeraient devant le travail des applications d'étoffes.

On maintiendrait toutes les couleurs que nous avons indiquées et qui sont copiées sur les cachemires orientaux, si harmonieux de couleurs et de dessins; on dessinerait, ou bien l'on ferait dessiner chez M. Simart, rue de Rambuteau, 64, tous les contours composant les fonds et les

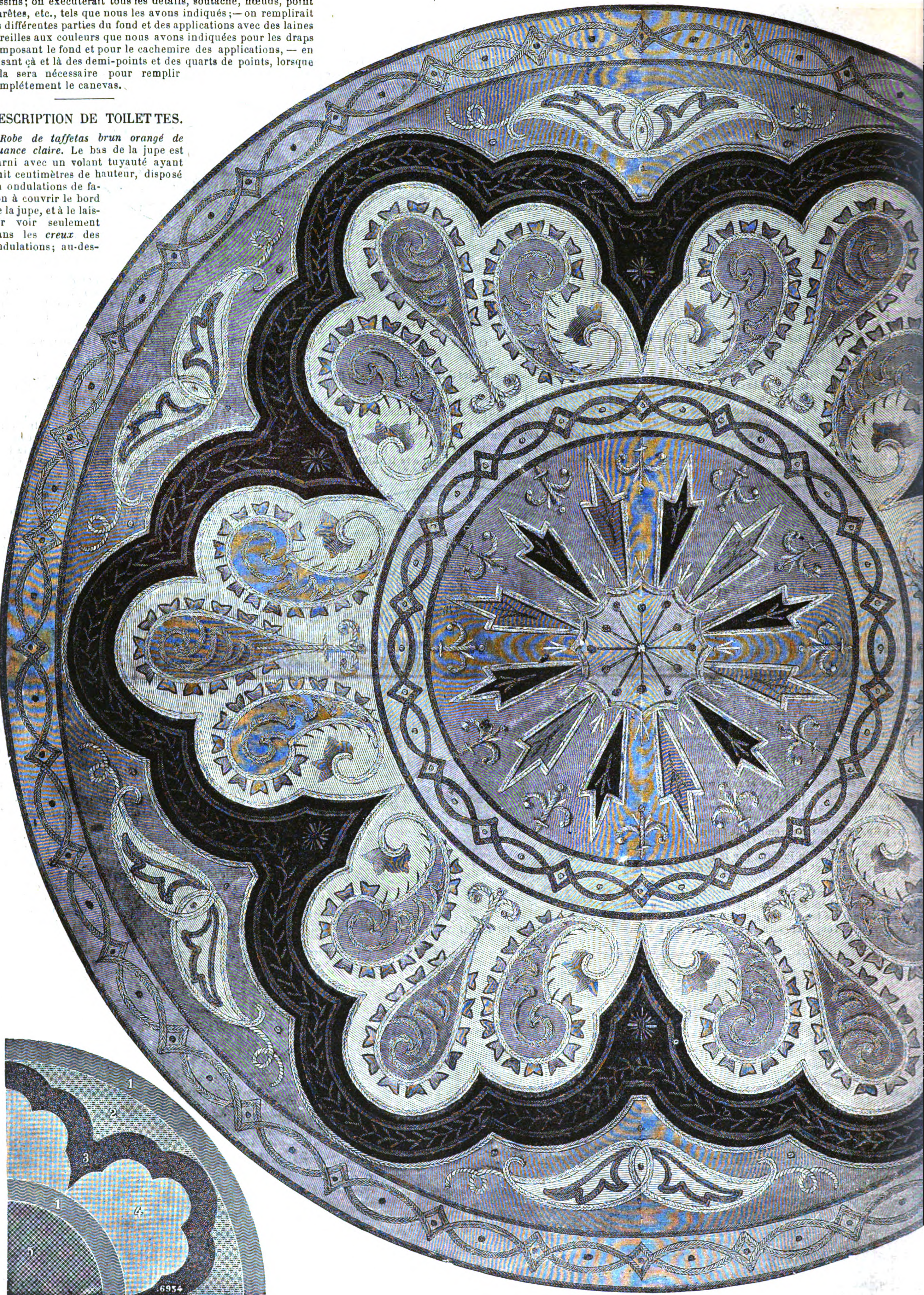


BORDURE DE LA CALOTTE POUR HOMME.

dessins; on exécuterait tous les détails, soutache, nœuds, point d'arêtes, etc., tels que nous les avons indiqués; — on remplirait les différentes parties du fond et des applications avec des laines pareilles aux couleurs que nous avons indiquées pour les draps composant le fond et pour le cachemire des applications, — en faisant çà et là des demi-points et des quarts de points, lorsque cela sera nécessaire pour remplir complétement le canevas.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe de taffetas brun orangé de nuance claire. Le bas de la jupe est garni avec un volant tuyauté ayant huit centimètres de hauteur, disposé en ondulations de façon à couvrir le bord de la jupe, et à le laisser voir seulement dans les *creux* des ondulations; au-des-



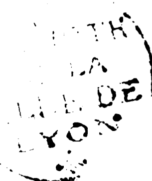
EXPLICATION DES COULEURS EMPLOYÉES POUR LE TABOURET DE PIANO.

TABOURET DE PIANO OU COUSSIN ROND.

Verdier

Leroy Imp. Paris

LA MODE ILLUSTRÉE



Hautes Nouveautés de la FILEUSE, 84, rue du Bac.

Ceintures Régentes de Mmes DE VERTUS Sœurs 26, r. de la Chsée d'Antin.

sus du volant se trouve une bande de taffetas blanc recouverte avec un entre-deux en guipure noire. Dans chaque dent des ondulations on a posé une bande de taffetas blanc recouverte d'un entre-deux en guipure noire et disposée en forme de nœuds à deux bouts relevés et arrondis. Corsage plat ouvert en cœur, garni avec une ruche étroite tuyautée; chaque devant du corsage reproduit la garniture de la jupe, c'est-à-dire le *nœud* de taffetas blanc *appliqué* sur le taffetas orangé et recouvert de dentelle noire. Les manches, fendues sur le coude, sont garnies comme la jupe; l'intérieur du corsage est garni avec une ruche de mousseline blanche à plis traversés par un ruban étroit en velours noirs.

Toilette de jeune fille. Robe de mousseline blanche; la jupe est garnie avec trois entre-deux brodés, encadrés de chaque côté avec une ruche de mousseline blanche tuyautée, froncée au milieu. Corsage décolleté. Fichu Marie-Antoinette à longs pans, arrondis, brodés et encadrés avec une ruche. Manches demi-longues, composées de quatre bouillonnés terminés par un poignet brodé, demi-large, garni avec une ruche; sous cette manche on coud si l'on veut une bande brodée qui retombe sur le poignet et garnit l'avant-bras. Durant les jours très-chauds on peut, *à la rigueur*, supprimer ce détail.

MODES.

Les toilettes n'offrent pas une grande variété en cette saison; on se borne à s'habiller simplement et légèrement. On porte le matin, et comme toilette de voyage, les jupes de piqué ou d'alpaga, ornées de l'inévitable broderie en soutache, avec le pardessus pareil. Dans la journée, on met les robes de mousseline imprimée et de jaconas à dessins; ces robes sont garnies de deux ou de trois volants tuyautés. Les personnes qui veulent éviter les frais considérables qu'entraîne le repassage des garnitures, portent ces robes très-amples, très-longues, simplement bordées d'un ourlet fort large; la robe n'a point d'autre ornement qu'une belle ceinture de ruban assorti à la robe, fort large, nouée par derrière pour les jeunes filles et les très-jeunes femmes; par devant, ou de côté, pour les autres âges. Les corsages, ceux même qui sont en mousseline, sont plats. On porte cette année moins de corsages froncés que d'habitude; la doublure de percale blanche est décolletée; les boutons qui ferment le corsage sont de linge ou d'ivoire. Les manches se font sans patron; on prend la largeur de la mousseline, on la plie en deux, on mesure la longueur de la manche en lui donnant la longueur du bras, *plié*; on arrondit le bas de la manche, on échancre le dessous du bras, on fronce en haut et en bas, puis on forme sur le haut un bouillon plat, en fronçant sur une ganse. Le bas de la manche est froncé sur un poignet ayant environ 3 centimètres de hauteur, et dont la longueur est de 35 à 36 centimètres; ce poignet est recouvert avec une ruche légèrement froncée au milieu sur une ganse; sous cette manche on coud une bande brodée qui tient lieu de sous-manche; autour du cou on place une engrelure de dentelle traversée par un velours noir, et surmontée d'une ruche de dentelle, et l'on évite ainsi les chemisettes, que la chaleur rend insupportables.

Pour le soir, on porte, lorsqu'on doit s'habiller, des robes de mousseline blanche, d'organdi imprimé, de mousseline de soie, plus ou moins ornées de volants, de ruches et d'entre-deux.

Une toilette de jeune fille, à la fois simple et soignée, se composait d'une robe de barége fort léger, à rayures blanches et bleues; la jupe était faite sans garniture, mais non sans ornements; sur une hauteur de 20 centimètres, puis, à quelques centimètres de distance, sur une hauteur de 10 centimètres, la jupe apparaissait comme étant à carreaux; les rayures de l'étoffe étaient perpendiculaires; on avait découpé, dans un morceau d'étoffe, toutes les rayures bleues, et on les avait placées, en sens horizontal, *sous* la jupe de barége, de façon à former un damier, une première fois sur une hauteur de 20 centimètres, ainsi que je viens de le dire; — une seconde fois sur une hauteur de 10 centimètres. Le corsage était plat, montant; les manches demi-larges, bouffantes. La toilette avait pour complément une écharpe droite, pareille à la robe, et ornée comme la jupe.

N'oublions pas de chercher, dans les combinaisons admises par la mode, celles qui peuvent aider à l'économie. On allonge facilement les robes des jeunes filles qui grandissent encore, et même les anciennes robes, en adaptant une garniture qui est toujours en faveur. Pour allonger une robe trop courte, on commence par couper, au bas de cette jupe, deux bandes ayant l'une 12, l'autre 8 centimètres de hauteur; ce début peut paraître singulier, et tout à fait en opposition avec le but que l'on se propose. On va voir cependant que tous les chemins conduisent à l'économie, lorsqu'on la cherche sincèrement. On prend deux autres bandes de taffetas uni, de nuance s'harmonisant avec la robe, ou simplement de taffetas noir; on réserve la plus large bande prise dans la robe pour former le bas de la jupe; à cette bande on coud la plus large bande *étrangère*, — puis la deuxième bande de la robe, — puis l'autre bande *étrangère*. Veut-on avoir une toilette très-élégante: s'il s'agit d'une dame, les bandes *étrangères* peuvent être en taffetas blanc, soutachées en



EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

Costumes pour bains de mer. Robe de piqué blanc ornée d'une large bande de piqué lilas remontant sur le devant de la jupe, brodée en soutache noire et encadrée avec une ruche chicorée en taffetas noir. Le corsage, à petites basques, a un plastron de piqué lilas, brodé et garni comme la bande de la jupe. Les manches ont une garniture semblable à celle de la robe. Chapeau rond à coulisses en mousseline blanche, orné de rubans lilas.

Jupe de taffetas à rayures écrues et noires, garnie avec une bande de taffetas noir brodée en soutache et encadrée avec une ruche de ruban de taffetas noir. Veste ajustée de taffetas écru, soutachée de noir, garnie de ruches de ruban noir avec plastron de même étoffe que la jupe. Les coins inférieurs de la veste sont repliés, ainsi que ceux des manches, qui sont fendues sur le coude. *Capuche* de mousseline batiste écrue garnie de ruches de taffetas noir. Chemisette bouffante, brodée, maintenue par une large ceinture de taffetas noir.

noir, ou recouvertes d'une guipure noire ; s'il s'agit d'une toilette plus simple, ces bandes seront brodées en soutache, dont la couleur rappellera celle de la robe, ou ne seront pas brodées du tout. Pour une jeune fille et pour une robe parée, les bandes seront soutachées ; pour une toilette simple, elles seront en taffetas uni ; enfin, rien ne s'oppose à ce que l'on *allonge* de cette façon même une robe d'alpaga, noir ou gris par exemple, avec des bandes d'alpaga ou de cachemire violet ou gros bleu, soutachées en noir. Les manches sont, bien entendu, garnies de la même façon. Quant à l'*élargissement*, on peut, en toute sécurité, y procéder au moyen des devants de couleur différente, mais assortie à la robe ; cela est plus joli et plus nouveau que les *quilles*, absolument abandonnées maintenant. Une robe de taffetas ou de popeline, à rayures ou bien à carreaux, peut être élargie ; on ajoute devant un lé de taffetas uni rappelant l'une des couleurs des rayures ou des carreaux, ou la nuance du fond de la robe ; on mettrait sur le corsage un plastron pareil au lé uni placé devant : tout cela serait garni avec une ruche chicorée, ou bien avec une ou plusieurs bandes de velours noir.

Plaçons ici le bulletin de la situation de la crinoline : elle continue à prospérer, et rien n'indique une période de décroissance ; on porte les jupons à cercles, toujours et partout, à la ville, à la campagne, en voyage.

E. R.

LETTRES D'UNE MARRAINE A SA FILLEULE *.

XXIII

Je comptais, ma chère Hélène, vous écrire seulement à Bade, où vous serez installée dans peu de jours ; mais je tiens à vous donner de suite un bulletin circonstancié de la santé de ma pauvre tante. Je me hâte de vous dire, avant tout, qu'elle se trouve beaucoup mieux, et j'espère fermement que la cruelle séparation qu'il m'avait fallu envisager et redouter me sera épargnée. Je vous écris près de son lit, parce que je ne la quitte pas ; ce n'est pas une malade ordinaire. Outre ses maux présents, elle supporte ce malheur permanent, cette calamité sans égale, qui est la cécité, et je dois rester près d'elle à toute heure, puisque je suis sa vue, le trait d'union par lequel elle tient à la vie, et qui lui en communique les vibrations en les lui faisant percevoir comme des distractions et des jouissances, au lieu de les laisser arriver jusqu'à elle comme la démonstration irréfutable, écrasante, des privations qu'elle endure. Lui faire oublier sa dépendance à force de tendresse, voir pour elle, lire pour elle, vivre en elle, afin qu'elle puisse exister en moi, c'est mon premier, mon plus impérieux devoir, — et voilà pourquoi je vis loin de vous. Mais, cette année, j'ai la promesse de M. de Guymont. Je sais qu'après votre voyage de Bade, je vous verrai tous les quatre, que vous resterez plusieurs semaines près de moi, et les jours se passent facilement avec cette chère attente.

M. de Guymont m'écrit que ce voyage de Bade ne faisait pas précisément partie de ses projets, mais qu'il n'a pas voulu refuser cette distraction à vos désirs et à ceux d'Aline ; la plupart des jeunes femmes que vous avez vues fréquemment durant l'hiver dernier *allaient aux eaux*, et vous étiez, toutes deux, un peu contristées, presque humiliées de ne pouvoir *faire comme tout le monde*.

J'aime à croire que votre mari commet une erreur excusable et touchante même (puisqu'elle a un excès de tendresse pour origine), mais qui n'en est pas moins une erreur. Paris ne peut m'avoir changé mon Hélène à ce point ; il ne peut avoir substitué des désirs frivoles à ses goûts raisonnables, des besoins factices à ses inclinations simples et sérieuses. Cependant vous êtes si jeune, et l'influence exercée par l'entourage est si considérable à votre âge, que je redoute parfois la puissance de l'exemple, et aussi cette sorte d'humiliation puérile qu'éprouvent quelques jeunes femmes lorsqu'il s'agit de faire un acte de raison, et de s'imposer, par exemple, la privation d'un plaisir par mesure d'économie. Ce n'est pas seulement une dépense isolée que je veux combattre aujourd'hui en vous parlant de ce projet de voyage. Si les dépenses de ce genre n'étaient point des précédents qui recèlent une foule de conséquences inévitables et fâcheuses, si elles n'étaient pas de nature à établir des habitudes pernicieuses, si elles ne devaient pas entraîner ceux qui s'y abandonnent sur cette route funeste qui aboutit à la gêne, aux sacrifices stériles, aux privations réelles, endurées pour subvenir aux besoins de convention, je ne vous parlerais même pas de ce projet. — Mais, si je ne me trompe, j'y vois autre chose : j'y vois un premier pas fait sur une pente qui conduit non-seulement à l'insuffisance des ressources, mais encore au mécontentement de soi-même et des autres, combattu par des moyens qui aggravent le mal au lieu de le guérir.

Le trait distinctif de notre époque est sans nul doute le respect, l'admiration que l'on voue à la fortune ; ce sentiment a existé de tout temps, mais il était moins général, moins intense, et surtout il ne se manifestait guère avant la maturité de la vie. La jeunesse ne le connaissait pas ; elle était tout entière aux sentiments purs, élevés, et n'avait que ce sublime défaut, de les porter jusqu'à l'exagération ; les jeunes filles auraient rougi d'avoir pour préoccupation exclusive l'argent qui procure le luxe et qui donne le *bonheur* d'éclipser les autres femmes..... Hélas ! aujourd'hui on rougit principalement de ne pouvoir porter une toilette nouvelle à chaque bal ; on rougit de n'avoir point de voiture, de ne pouvoir donner des fêtes ; on rougit, enfin, chaque fois que l'on doit s'interdire une satisfaction d'amour-propre, et l'on est ainsi arrivé insensiblement à changer la signification des mots, ce qui est un inconvénient fort grave, car les mots représentent les choses, et, du moment où le sens en est altéré et renversé, on aboutit à d'étranges perturbations morales. Aujourd'hui, en effet, la première des nécessités étant le superflu, tous les moyens qui peuvent conduire à posséder ce superflu sont excusés d'avance. La honte pour une femme, pour une mère de famille, se trouve dans la privation du luxe, non dans le désordre qu'elle introduit au sein de sa famille, dans les embarras qu'elle crée à son mari ; et cette jouissance ineffable de faire remarquer à quelques niais la variété des toilettes que l'on porte, d'imiter les folles dépenses de quelques femmes éventées, incapables d'avoir une pensée quelconque, ni d'éprouver un seul sentiment sérieux, ne semble pas être achetée trop cher quand on lui a sacrifié son repos, et toutes les joies simples et faciles que l'on trouve au milieu de sa famille.

Je ne saurais envisager froidement cet étrange entraînement des femmes de notre époque, qui les conduit à sacrifier en toute occasion, la réalité à la chimère.... et à quelle chimère !..... la plus plate et la plus sotte de toutes les chimères. Si encore, dans ce marché de dupes, qui les porte à échanger leur or contre des feuilles sèches, elles trouvaient le plaisir à défaut du bonheur qu'elles rejettent, on comprendrait que celles d'entre elles qui n'ont pas des sentiments élevés, des idées nettes et saines, sacrifient les devoirs aux plaisirs. Mais il n'en est rien ; toutes ces infortunées *femmes à la mode* se consument dans un ennui dévorant, et rien n'est comparable à la puérilité risible, à la niaiserie pitoyable, à la platitude honteuse des passe-temps et des conversations qui occupent leurs heures. Beaucoup d'entre elles, cherchant à tout prix une distraction pour échapper au désœuvrement qui les ronge, et s'obstinant à ne point demander le remède au travail, qui est le grand *guérisseur* de toutes les peines morales et physiques, ont imaginé de trouver des émotions dans le jeu. Oui, qui pourrait le croire si on ne le voyait ?... Des femmes, des jeunes filles même, donnent de longues heures en pâture à cette occupation abrutissante que l'on trouve dans les jeux de hasard, et s'absorbent dans les péripéties du baccarat, du lansquenet et du pharaon. Ces émotions corrosives leur deviennent indispensables, et cette passion, à la fois stupide et dévorante, les détourne de tout autre plaisir plus simple et plus sain. Il me semble superflu d'établir ici une distinction que vous ferez vous-même sans nul doute, et de vous dire qu'il ne faut point confondre, dans la même réprobation, les jeux qui sont purement de hasard avec ceux dans lesquels on fait usage de son intelligence et de sa mémoire. Ceux-ci constituent une honnête distraction, précieuse pour l'âge mûr, et que l'on doit apprendre à connaître, ne fût-ce que pour se rendre utile et contribuer au plaisir d'autrui. Beaucoup de personnes professent un éloignement prononcé pour les cartes, pour les échecs, etc. ; quelques-unes l'éprouvent réellement, et, dans ce cas, il faut se garder de leur imposer ce passe-temps, et d'acheter son propre plaisir au prix de l'ennui d'un autre. Mais quelques personnes affectent cet éloignement, et je voudrais vous prémunir contre le léger ridicule qui s'attache à cette affectation, basée sur cette opinion fort erronée que le goût du jeu est inconciliable avec une imagination brillante. J'ai rencontré des personnes douées d'un esprit fort calme, qui ne planait point dans les sphères les plus élevées, absolument dénuées de toute inclination pour le jeu ; j'en ai vu d'autres, au contraire, ayant un esprit très-vif, et même une imagination très-poétique, qui ne les empêchait point de trouver quelque plaisir dans la distraction offerte par les cartes..... mais je dois ajouter que ces dernières ne jouaient jamais à des jeux de hasard. Ce goût funeste est le partage des êtres oisifs, des cerveaux vides, et par conséquent, ainsi que je vous le disais tantôt, il est devenu la passion des *femmes à la mode*.

Cette digression sur le jeu n'a point pour origine une crainte quelconque de vous voir tenter à Bade les hasards de la *rouge* et de la *noire*. J'ai été entraînée à vous en parler parce que ce goût se propage en ce moment parmi les jeunes femmes oisives, et, sans vous faire l'injure de supposer que vous vous laissiez guider par ces tristes exemples, je ne saurais vous représenter avec trop d'insistance toutes les conséquences attachées à une existence reposant sur des goûts purement mondains et frivoles. L'influence de l'exemple est toute-puissante en bien comme en mal ; c'est un dissolvant auquel nulle force ne peut résister, qui pénètre, qui s'infiltre pour ainsi dire, qui modifie et finit par métamorphoser tout ce qui ne lui ressemble pas. Vous savez que l'on craint tout pour ceux que l'on aime, et que l'inquiétude dépasse presque toujours les limites que la raison lui poserait si l'on pouvait l'écouter. En vous voyant entraînée par le désir de partager les plaisirs de quelques jeunes femmes frivoles, je n'ai pu retenir mon imagination, et celle-ci m'a immédiatement esquissé des tableaux qui, je ne vous le cacherai pas, m'ont causé quelque effroi. C'est là ce qui vous a valu cette lettre trop sévère pour le présent, écrite sous l'influence de mes craintes pour l'avenir ; excusez cet excès de sévérité, ma chère enfant ; vous y parviendrez aisément si vous voulez vous souvenir qu'il est causé par un excès de tendresse.

Je n'ai pas besoin de vous dire que j'accepte avec empressement la mission de vous remplacer près de Marie pendant ces quelques semaines. Vous me prévenez que M. de Guymont me l'amènera, et que vous viendrez tous la chercher. Si j'étais égoïste, j'éprouverais beaucoup de plaisir, et je ne songerais qu'à vous remercier de cet arrangement qui va animer d'une façon charmante mon existence un peu monotone ; mais je ne puis me défendre d'une sorte de tristesse, ni vous en cacher la cause. Hé quoi ! ma chère Hélène, vous vous décidez à vous séparer de votre enfant, et cela, pour aller chercher des distractions et des plaisirs ? En est-il qui puissent se comparer au bonheur d'assister, jour par jour, heure par heure, au développement de son enfant ? Avez-vous songé qu'elle grandira loin de vous, que rien ne pourra vous rendre les jours écoulés sans la voir, qu'elle va être attristée par cette séparation, — ou, perspective plus triste encore, qu'elle va s'habituer à vivre sans vous, à être gaie, heureuse sans vous ? Je sais bien que vous la quitterez pour un court espace de temps ; mais, lorsqu'une mère peut prendre cette détermination sans y être forcée par une nécessité impérieuse, rien ne s'oppose à ce que les séparations se renouvellent et se prolongent, et c'est ainsi que les liens de l'affection filiale et maternelle, qui devraient être les plus puissants de tous, se dénouent peu à peu de part et d'autre. Marie sera bien soignée..... hé ! je crois bien ! Vous ne pouvez avoir de doute à cet égard ; mais comment pouvez-vous vous décider à ce qu'elle soit soignée par une autre que par vous ? Quelle que soit la tendresse, l'indulgence, la sollicitude dont les étrangers entourent un enfant, pensez-vous qu'ils puissent jamais remplacer une mère près de lui ?

Je sais bien que toutes les réflexions que je vous communique sont résolûment rangées parmi les préjugés surannés par certaines femmes et certaines mères de notre époque. Celles-ci prennent leur convenance pour point de départ, et trouvent plus de plaisir à s'attifer et à chercher à s'amuser qu'à s'occuper de leurs enfants et de leur maison ; elles diminuent le nombre de leurs devoirs, et s'appliquent encore à réduire tous ceux qu'elles ont déjà si fort réduits, sans s'apercevoir que, lorsqu'on est parvenu à expulser le devoir de son existence, il n'y reste rien, et que l'on consume ses jours dans un ennui dévorant. Elles ne s'avouent pas à elles-mêmes les véritables motifs qui les font agir, elles trouvent et elles donnent toutes sortes de bonnes raisons pour s'excuser vis-à-vis des autres et d'elles-mêmes : tantôt *l'enfant est très-bien soigné*, — tantôt *la régularité est indispensable à une bonne éducation*, etc. A toutes ces raisons, on peut opposer des arguments bien plus sérieux ; on peut répondre invariablement qu'un enfant ne peut jamais être aussi bien soigné et aussi bien élevé par des étrangers que par sa mère, pour peu qu'elle en veuille prendre la peine, et qu'elle ne soit pas un phénomène monstrueux. Mais, comme l'on veut pouvoir courir le monde à toute heure, s'habiller, s'amuser, voyager, on se fabrique toutes sortes de sophismes, et, à force de les répéter et de s'en pénétrer, on ne tarde pas à se considérer comme des mères irréprochables, et l'on arrive, par une pente douce, à envisager les arrangements que l'on prend pour sa propre satisfaction comme étant des sacrifices méritoires, accomplis en vue du bien-être des enfants. On commence par les confier pour quelques semaines à des parents, puis on les laisse avec une servante qui inspire, du reste, toute sécurité ; puis, enfin, on les éloigne de la maison, — toujours pour leur bien, pour qu'ils aient un régime régulier et des leçons régulières, — et c'est ainsi que la séparation s'accomplit peu à peu et porte ses fruits irrémédiables.

Je demanderais volontiers à ces mères, si soucieuses de la santé et de l'éducation de leurs enfants, pourquoi elles ne s'en occupent pas chez elles. Dans une existence bien réglée on sait faire la part de la famille, et aussi celle du monde, et l'on ne permet pas à celui-ci d'envahir toutes les heures, d'absorber tous les soins, de substituer ses plaisirs vains et vides, éphémères, incomplets, aux joies simples et faciles que l'on trouve à la maison. Malheureusement beaucoup de femmes, aujourd'hui, ne savent, ne peuvent vivre que *par* et *pour* la vanité, et l'ignorance les condamne à l'oisiveté de l'esprit qui constitue un supplice auquel on essaye d'échapper en cherchant perpétuellement des distractions. La vanité, donc, les porte à se montrer, à dépenser beaucoup d'argent, surtout à ne point avoir des toilettes moins coûteuses que celles des femmes qu'elles rencontrent ; l'oisiveté les chasse de leur

maison, et voilà pourquoi elles se séparent de leurs enfants, pourquoi ceux-ci grandissent loin de leurs mères, qui se privent volontairement des joies les plus vives que Dieu leur ait accordées, et dont l'infériorité de leur nature morale et intellectuelle ne leur permet pas de connaître la valeur.

Je n'ai point voulu vous envoyer cette lettre, ma chère Hélène, sans l'avoir relue; même après l'avoir relue, je n'ai voulu rien y changer. Vous la trouverez peut-être sévère, mais je vous engage à suspendre votre jugement. Réfléchissez un peu sur le sujet dont je vous entretiens; songez qu'il n'en est point qui soit plus grave, car il touche au présent et à l'avenir de la famille, et les conséquences qu'il entraîne sont de nature à se faire sentir jusque dans les générations qui nous succéderont. Quelle influence une mère peut-elle exercer sur des enfants qu'elle n'a point élevés? Comment pourra-t-elle les convaincre de la nécessité de remplir toutes les obligations qu'elle aura éludées? Ses actions mentiront à ses paroles, car, lorsque celles-ci proclameront que le bonheur pour une femme se trouve seulement dans l'existence paisible de la famille, celles-là prouveront que cette grande vérité a été ignorée ou méconnue par la mère qui l'enseigne. Ses défauts revivront dans sa fille, et la mère égoïste qui aura cherché uniquement sa propre satisfaction, et l'aura placée dans tout ce qui n'était pas son enfant, trouvera dans celui-ci l'indifférence, l'égoïsme, la vanité et la sécheresse de cœur dont elle lui aura donné l'exemple.

Combien je désire, ma chère enfant, que vous n'alliez pas à Bade! EMMELINE RAYMOND.



LE DÉMON DES PRAIRIES*.

Suite.

XVI

DANS LE FORT.

Dans la nuit qui suivit le soir où Marie avait promis sa main à Mac Grégor, un sommeil léthargique s'empara de la jeune fille. Mais le lendemain matin, quand elle se réveilla, elle sentit une vie nouvelle circuler dans ses veines. Hattie avait déjà pensé à Marie; son peignoir était étalé sur une chaise, et, sur la table près de son lit, se trouvait une légère collation. Malgré la sensation de bien-être que ressentait Marie, il lui semblait pourtant qu'un poids lourd opprimait son âme; et elle cherchait encore vaguement d'où pouvait venir cette singulière impression, lorsque tout à coup ses idées, devenues plus lucides, lui remémorèrent tous les événements de la veille, ainsi que l'engagement qu'elle avait pris. Elle se leva lentement, jeta machinalement sur ses épaules quelques vêtements, et se laissa tomber dans un fauteuil. Elle se rappelait chacune des paroles qui avaient été échangées entre elle et les deux hommes, et ne pouvait comprendre la facilité avec laquelle elle s'était laissée aller à faire une promesse dont l'exécution, après une seule nuit de repos, révoltait maintenant tout son être. Elle se représenta la figure de Mac Grégor. Devant plus d'une femme il eût passé pour un bel homme; il avait des qualités sérieuses, qui en faisaient un cavalier accompli. Il l'aimait; et cependant elle sentait un frisson glacial parcourir tous ses membres quand elle songeait qu'il serait son mari.

Elle se leva, et se mit à marcher dans la chambre, en proie à une vive agitation. Elle se disait que c'était son état d'abattement et la prostration de toutes ses forces qui l'avaient fait se sacrifier aux desseins de son père. — Il est vrai que Mac Grégor l'avait arrachée à un affreux danger, qu'il lui avait laissé le choix libre, et lui avait même proposé de lui faire passer le fleuve; que c'était elle-même qui avait demandé à revenir au fort, et promis sa main; et quand même maintenant elle voudrait reprendre sa parole, à quoi bon, puisque l'immensité du désert la retenait à tout jamais prisonnière? Que deviendrait-elle si Mac Grégor, finissant par se lasser de sa résistance, lui retirait sa protection, et si son père, pour lui donner une rude leçon, venait à s'absenter pour un voyage? A combien d'humiliations ne serait-elle pas exposée! Elle sentit, à cette pensée, monter en elle comme des flots de désespoir. Elle s'arrêta, et n'entendit même pas la porte s'ouvrir.

« Ma jeune maîtresse est-elle vraiment assez remise pour se lever? » lui dit la vieille gouvernante, qui entrait portant à la main une tasse de café fumant. L'air joyeux d'Hattie fit mal à la jeune fille. « Je savais bien qu'après un si bon sommeil, les forces ne pouvaient tarder à revenir. » A ces mots, Hattie s'avança vers la table, y déposa le déjeuner et approcha une chaise. Un instant Marie eut l'idée d'épancher son cœur dans le sein de la vieille gouvernante, mais elle combattit aussitôt cette idée. Que pouvait-elle être pour cette vieille servante, qui ne devait voir en elle que l'instrument du bonheur de son maître?

* Voir les nos 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32 et 33.

« Mes forces sont revenues, Hattie, » répondit-elle, « et pourtant je me sens encore souffrante. »

La gouvernante leva les yeux, et la regarda en souriant.

« Allons, j'espère bien que vous n'en mourrez pas. Du moins, vos joues ont toute la fraîcheur de la santé. Prenez quelque chose, et permettez-moi ensuite d'aller chercher mon jeune maître. Sa venue complétera votre guérison. »

Ces paroles firent comprendre à Marie toute l'inutilité d'une résistance quelconque. Elle se mit donc à table, et prit quelques bouchées de pain; car, malgré son émotion, elle sentait son corps, épuisé par un jeûne prolongé, réclamer impérieusement ses droits. A peine venait-elle de satisfaire sa faim, qu'elle entendit les pas de Mac Grégor résonner dans le corridor. Le sourire sur les lèvres, le jeune homme entra, et, comme certain d'être bien accueilli, il s'avança avec empressement vers Marie, qui, dès qu'elle l'avait aperçu, s'était levée de son siége.

« Êtes-vous entièrement remise de vos fatigues? » lui demanda-t-il, en lui tendant une main dans laquelle Marie mit machinalement la sienne. Mais ses yeux se baissèrent devant le regard ardent avec lequel Mac Grégor la fixait.

« Je me sens encore souffrante et abattue, » lui répondit-elle. « Veuillez vous asseoir. »

Mac Grégor, avant d'obéir à son invitation, jeta sur Marie un regard pénétrant, et sa figure s'assombrit.

« Si je viens à une heure si matinale, Marie, » lui dit-il, « c'est que plusieurs motifs m'y ont contraint. Vous savez combien j'appelle de tout mon cœur l'accomplissement de mes plus chers désirs. Mais une cause encore plus sérieuse nous force à en presser la réalisation. Je ne sais si vous vous rappelez la conversation que nous avons eue au sujet de ce chef des Apaches qui avait quitté cette contrée à la suite d'un traité fait entre lui et mon père. C'est un des guerriers les plus résolus et les plus dangereux de sa tribu, et mon père avait dû en quelque sorte acheter son éloignement. D'après un renseignement, sur la véracité duquel je ne puis avoir le moindre doute, il paraît que depuis deux jours ce chef est de retour dans nos parages. Il s'occupe à réunir tous les restes de sa tribu, et m'a juré mort et destruction. Ses menaces ne signifient pas plus que les efforts d'un enfant pour déraciner un arbre. Mais le moindre excès causé par sa bande dans ce pays suffirait pour effrayer tout nouveau colon, et pourrait ruiner à tout jamais notre entreprise. Votre père doit donc partir le plus tôt possible, probablement même demain matin, pour se rendre à la première station militaire, et y demander des renforts. De là il ira plus loin, vaquer à nos affaires. Avant que le renfort nous arrive, il est évident que nous aurons quelques attaques à repousser, ou du moins quelques désagréments à éprouver. Vous devez donc comprendre combien il est important que ce soit en qualité de mari que je puisse vous assurer mon appui. J'avais pensé pouvoir vous laisser encore la journée d'aujourd'hui pour remettre vos forces, et nous étions convenus avec votre père que demain matin il nous accompagnerait au village le plus voisin pour y faire confirmer notre mariage par le juge de paix. Ce sont probablement les dernières heures libres que les Apaches nous laisseront, et j'avoue que, si j'avais pu penser que vos forces se rétabliraient aussi promptement, je vous aurais demandé de vouloir bien monter aujourd'hui même à cheval, et de nous accompagner dans cette course. D'après tout ce que je vois, les circonstances nous pressent tellement que... »

Marie, à ces mots, en proie à la plus violente agitation, se leva en sursaut.

« Pour l'amour de Dieu! monsieur, » s'écria-t-elle, « accordez-moi quelque temps pour me reposer et me calmer. »

Les traits de Mac Grégor prirent une expression de profonde affliction.

« C'est vous-même, Marie, qui avez demandé à revenir au fort, » dit-il après quelques instants de silence. « C'est tranquillement et de votre plein gré que vous avez consenti hier à notre demande. Et pourtant, sur la mémoire de ma mère, je vous jure que maintenant encore, en présence de votre singulière aversion à mon égard, je vous dégagerais de votre promesse, si je pouvais seulement entrevoir la moindre possibilité de vous arracher à la fausse situation dans laquelle vous vous trouvez. Tous les gens de la maison sont instruits du danger qui nous menace, et l'escorte qui doit nous accompagner chez le juge de paix est même déjà commandée. Hattie a déjà prophétisé, pour célébrer notre noce, l'extinction de tous les Peaux-Rouges, et tout le personnel du fort se fait une joie de ce grand jour. — Il faut absolument que votre père parte demain pour demander du secours. C'est le seul homme dont nous puissions nous passer dans la circonstance actuelle.

— Eh bien! accordez-moi du moins jusqu'à demain, » dit la jeune fille à demi-voix, et en essayant de maîtriser son émotion.

Mac Grégor contempla quelque temps la jeune fille en silence; puis, se levant et posant doucement sa main sur l'épaule de Marie:

« Soit, » lui dit-il; « prenez conseil de vous-même, et décidez d'après votre jugement. Je n'ai plus rien à vous dire. Je vous demanderai seulement de ne rien faire qui puisse prêter aux commentaires des gens de la maison. Montrez-vous aujourd'hui, parcourez pendant quelques instants le fort en ma compagnie; cela vous donnera une idée de la situation présente, et fera un excellent effet sur nos serviteurs pour l'heure du danger; elle n'est pas loin, et il vous faudra la passer avec nous. Je vous réponds de ma discrétion, et vous serez entièrement libre d'agir comme bon vous semblera.

— Libre? » répliqua la jeune fille. « C'est-à-dire: prends la fuite si tu peux, ou bien refuse; mais subis les conséquences de ton refus.

— Et pourquoi me rendre responsable de la force des choses? » s'écria le jeune homme avec animation. « N'est-ce pas de votre plein gré que vous nous avez suivis jusqu'ici; et m'avez-vous auparavant jamais laissé apercevoir que mes espérances, qui n'avaient point dû vous échapper, ne pourraient se réaliser un jour?

— Mon Dieu! faites-moi grâce de ces arguments; vous me les avez déjà présentés plus d'une fois. A quoi bon ces redites perpétuelles, qui ne peuvent rien changer à l'état des choses? » répliqua la jeune fille, en étouffant un soupir et en baissant la tête. « Dans une demi-heure je sortirai avec vous pour visiter le fort. »

Mac Grégor sortit sans rien dire; il était triste. Quant à Marie, elle resta quelque temps encore immobile au milieu de la chambre, puis elle ferma sa porte, et se mit à s'habiller. Sa glace lui refléta une figure pâle et souffrante. Elle s'habilla lentement et en s'arrêtant plusieurs fois; ses mains semblaient agir sans qu'elle en eût conscience.

Quand Mac Grégor vint la retrouver, il lui offrit silencieusement son bras, et descendit avec elle à la cour. La jeune fille put constater tout d'abord un dérangement dans les usages de la maison. Les bruns et vigoureux serviteurs étaient groupés çà et là, et conversaient vivement entre eux, tandis que d'autres nettoyaient de longues carabines. Il suffisait de jeter un seul coup d'œil sur l'animation dont était empreinte chaque figure pour comprendre qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire. Une exclamation de plaisir se fit entendre aussitôt que Marie se montra escortée par Mac Grégor. Elle voyait partout les regards fixés sur elle, et entendait de tous côtés des paroles de félicitations dont elle ne comprenait que trop le sens. Elle se sentit flattée pourtant des hommages que lui rendaient ces rudes natures, et sa physionomie avait perdu son expression de tristesse, avant même qu'elle se fût rendu compte du changement qui s'opérait en elle.

Mac Grégor s'arrêta dans un des coins de la cour, où Mac Allester passait l'inspection des armes. Marie considéra cet amas de fusils; mais ensuite, en changeant de direction, son regard rencontra deux grands yeux brillants qui la fixaient avec une expression de profonde mélancolie. C'étaient ceux d'un jeune garçon qui se tenait à côté de l'intendant. Marie se sentit aussitôt saisie d'une vive sympathie pour ce visage d'enfant, empreint d'un charme infini.

« Voici le jeune homme qui, le premier, nous a informés du danger que nous courions, » dit Mac Allester en le montrant à Marie. « Les Apaches l'avaient même fait prisonnier, et ce n'est qu'hier qu'il est parvenu à leur échapper. D'autres rapports sont venus, ce matin, confirmer son assertion.

— Sommes-nous vraiment menacés sitôt? » demanda Marie.

« Si la journée de demain se passe tranquillement, » répondit le messager, « les veilleurs n'auront qu'à faire bonne garde pendant la nuit suivante. Déjà hier Matotapah a rassemblé en conseil tous les guerriers qu'il a pu réunir. Il attend aujourd'hui les retardataires.

— Ils nous trouveront tout prêts à les recevoir; et toi, mon garçon, tu n'auras pas à te repentir de nous avoir donné l'éveil, » dit Mac Allester en reprenant sa ronde.

Marie ne put s'empêcher, en partant, de regarder encore ce jeune homme, et fut étonnée de la persistance avec laquelle ses regards la suivaient. Mais bientôt le sentiment de sa propre position chassa toute autre pensée.

Ils trouvèrent, à la porte du grand bâtiment, la vieille Hattie, qui, toute radieuse, vint leur annoncer que le déjeuner était servi. Elle dit à Marie de ne point se préoccuper de l'attaque des Indiens; que ce n'était point la première à laquelle elle avait assisté, et que toujours mal en avait pris aux assaillants.

Brown était déjà à table quand les trois personnes entrèrent dans la salle à manger. Il s'excusa de ne point encore avoir paru, vu les préparatifs qu'avait nécessités son prochain départ. Il semblait ignorer complétement la conversation qui avait eu lieu le matin entre Mac Grégor et sa fille, parla de la visite du lendemain au juge de paix comme d'une chose entendue, et garda seul la parole pendant tout le temps du repas. Lorsque Marie se leva, Mac Grégor l'accompagna jusqu'à la porte.

« Je ne vous adresserai plus un mot de la journée, » lui dit-il en lui serrant tendrement la main. « Votre père part demain matin avant le lever du soleil, et Hattie entrera vous réveiller, pour que vous soyez prête à l'heure convenue. Si vous cédez à la nécessité, je puis vous affirmer que tout ce qu'un homme peut faire pour assurer le bonheur de sa femme, je le ferai. Mais, si pourtant vous persistez à vouloir séparer votre existence de la nôtre, je ne sais ce qui arrivera; ce sera à Dieu à décider de votre sort. Puisse-t-il vous inspirer une bonne résolution! »

Il serra de nouveau la main glacée que Marie avait laissée dans les siennes, et suivit longtemps du regard la jeune fille, qui rentra chez elle sans lever une seule fois les yeux.

Dès qu'elle fut seule, Marie ferma sa porte, et, se jetant sur son lit, cacha sa tête dans les coussins. Elle comprenait toute l'inutilité de sa résistance contre son sort. Elle sentait que, quand même elle occuperait le répit qu'on lui laissait à chercher un nouveau moyen de fuite, ou à enfanter mille résolutions plus extravagantes les unes que les autres, il ne lui en faudrait pas moins suivre le lendemain Mac Grégor devant le juge de paix, puisqu'il n'y avait pour elle d'autre salut que celui-là. Elle voulut du moins tenter de s'habituer à l'idée de ce qui aurait lieu le lendemain pour aller avec courage au-devant de l'inévitable. Elle essaya d'effacer de son souvenir l'image de Baumann, pour ne plus songer qu'à Mac Grégor. Elle se rappela l'enthousiasme avec lequel l'avaient accueillie tous les gens du fort, l'hommage silencieux dont ils l'avaient entourée. Mais, malgré elle, elle sentait le désespoir envahir de nouveau son cœur, et réduire à néant tous ses efforts. Il lui semblait impossible que son sort pût se décider ainsi, et son esprit se perdait en tentatives infructueuses pour le détourner. Alors se dressait devant elle, comme un fantôme, sa position future dans le fort. Elle se voyait livrée seule, sans défense, au ressentiment probable du maître, profondément blessé au cœur,

à la haine de la vieille Hattie, à mille humiliations enfin de la part de tous.

La journée se passa ainsi pour Marie en mille sensations douloureuses. Quand le soir arriva, elle entendit Hattie frapper à sa porte. Elle sauta à bas du lit, tout étonnée de l'heure avancée, et alla ouvrir.

« Que ma jeune maîtresse prenne son thé, » dit la vieille gouvernante en lui présentant un plateau, « et qu'elle se repose ensuite. On se mettra en route sur le coup de minuit, pour être de retour de bonne heure. Vous savez, c'est à cause des Indiens. Mais pourtant n'ayez aucune crainte. Pendant que vous allez prendre des forces, je vais préparer votre toilette de demain. »

Marie, autant pour cacher son agitation aux yeux de la gouvernante que par besoin, s'était assise devant la collation. La vieille avait ouvert la grande malle, et passait l'inspection de son contenu.

« A partir de demain, » dit-elle, « vous serez plus commodément. J'ai fait démonter la grande armoire que mon ancien maître avait fait établir avant sa mort. C'est un véritable chef-d'œuvre. On l'a transportée dans la chambre de Mac Grégor, chambre qui va être la vôtre. Avant que vous soyez de retour demain matin, tout y sera déjà rangé, et bien en ordre, je vous en réponds. Maintenant, mademoiselle Marie, faites un plaisir à la vieille gouvernante, et laissez-la vous habiller demain, comme elle l'entend. C'est déjà assez triste que nous n'ayons pas d'église pour y faire la cérémonie nuptiale digne d'une Mac Grégor, et que ce soit un méchant juge de paix, aux mains crasseuses, qui doive tenir lieu de prêtre. Mais, du moins, vous ne devez point vous mettre en route comme pour un voyage ordinaire. J'ai veillé à ce que, demain, le jeune maître fasse honneur à sa maison.

« Oui, pare la victime ! » fut sur le point de s'écrier Marie, mais elle réprima cette exclamation. « Faites comme il vous plaira, » dit-elle en se levant lentement; « je vais aller prendre un repos dont j'ai grand besoin.

— C'est tout naturel, » répliqua la vieille femme en sortant tous les vêtements et en les rangeant avec précaution. « Encore un petit effort demain matin, et ensuite je ne vous permettrai plus de vous lever avant que ces deux joues aient repris leur fraîcheur habituelle. »

La femme de charge sortit, et Marie commença à se déshabiller. Elle sentait une profonde fatigue s'emparer d'elle, ainsi qu'une sorte d'indifférence pour ce que le sort lui réservait. Les angoisses de son cœur disparurent peu à peu, et bientôt le sommeil lui fit tout oublier.

O. RUPPIUS.

(La suite au prochain numéro.)

LA MAIN.

Une jolie main, ou tout au moins une main bien soignée, fait partie de l'élégance intelligente; c'est à ce titre que nous allons adresser quelques conseils à nos lectrices.

Sans avoir recours à la chiromancie, on peut arriver par l'inspection des mains à des inductions assez justes. La main, tout en étant irrégulière et peu capable de servir de modèle à un statuaire, donnera une impression favorable si elle est bien soignée, si elle n'a contracté l'habitude d'aucun geste vulgaire, et l'observateur arrivera à une conclusion avantageuse. Si au contraire cette main dénonce une négligence qui est toujours proche voisine de la malpropreté, si les ongles sont mal taillés, mal entretenus, si la peau est rugueuse, si les mouvements sont disgracieux, précipités, roides, la toilette la plus riche ne pourra parer une femme : elle portera partout avec elle un témoin indiscret, et sa main révélera des habitudes paresseuses, inconciliables avec le respect que l'on se doit à soi-même.

Cette entrée en matière n'a point pour objet d'indiquer quelque cosmétique coûteux. Nous espérons que nos lectrices nous connaissent assez pour que nous n'ayons pas à nous défendre d'un semblable dessein; nous voulons seulement noter ici quelques-uns des soins que l'on doit donner aux mains. On préparera d'abord une décoction assez forte de racine de saponaire avec de l'eau bouillante; on la laissera refroidir, on la mettra en bouteilles après l'avoir passée au travers d'un linge; chaque jour on humectera une croûte de pain avec cette décoction, et l'on s'en frottera les mains pendant quatre ou cinq minutes, après les avoir soigneusement lavées; ensuite on les rince avec de l'eau pure et on les essuie. On ne saurait procéder trop minutieusement à cette dernière opération : si les mains restent un peu humides, elles sont brûlées par le soleil en été, couvertes d'engelures en hiver. On combat ces dernières à l'aide de compresses d'eau de Cologne mélangée d'eau pure que l'on applique sur les engelures, en augmentant graduellement la dose d'eau de Cologne, que l'on emploie pure à la fin du traitement.

Lorsque les mains sont brûlées, on doit, pour leur rendre leur blancheur première, se garder de les exposer à l'air quand on ne les a pas couvertes avec des gants de peau, puis employer la pommade suivante : on prend 32 grammes de cire blanche et 160 grammes d'huile d'amandes douces; on place ces ingrédients sur le feu, on les fait fondre au bain-marie, puis on les retire et on les verse dans un mortier de porcelaine; on laisse refroidir pendant quelques minutes, puis on remue avec le pilon pendant une demi-heure en ajoutant un peu d'eau de rose. Cette pommade adoucit la peau et en augmente la blancheur; on s'en sert avant de se coucher pour se frotter les mains, que l'on recouvre avec des gants.

La pâte suivante est aussi fort salutaire pour un usage quotidien : on prend quelques amandes douces, on les dépouille de leur pelure, on les pile dans un mortier de porcelaine; on ajoute ensuite deux grammes de miel (pour cinq amar[illegible] et les jaunes de trois œufs frais mélangés avec [illegible]ée d'huile d'amandes amères; on remue le [illegible] consistance de pâte; on prend un morceau[illegible]e, ayant la grosseur d'une noisette, chaque fois q[illegible] se lave les mains.

Si l'on préfér[illegible] employer du savon, nous conseillons une extrême prudence dans le choix de ce savon, et nous engageons nos lectrices, pour plus de sûreté, à le faire préparer chez elles avec la recette suivante :

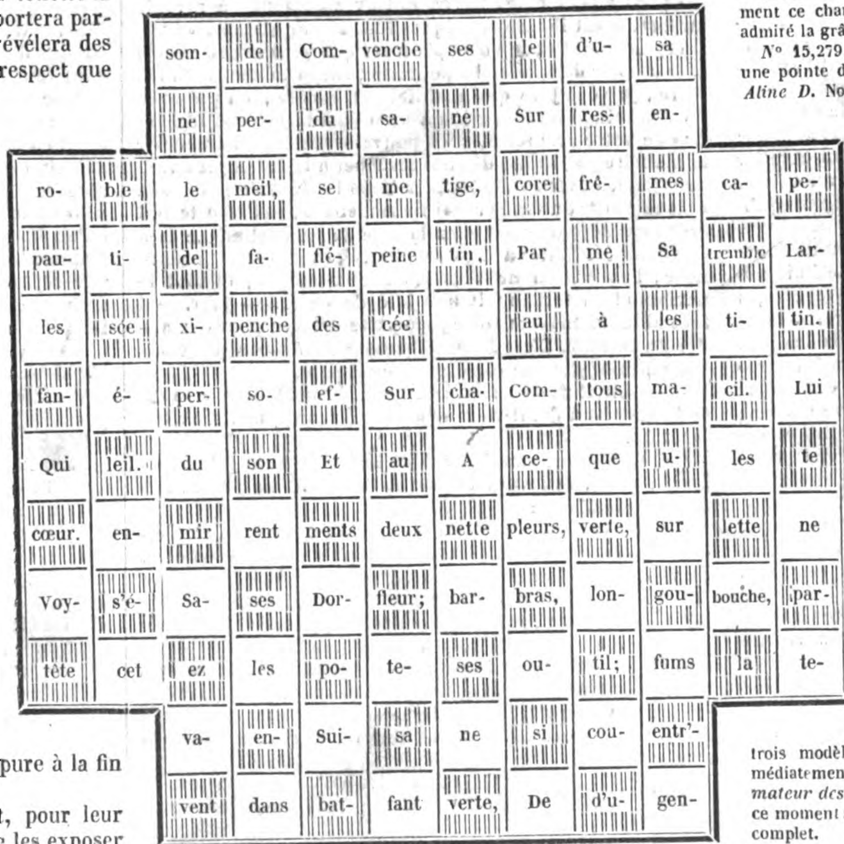
On fait fondre une livre de savon blanc dans un litre d'esprit-de-vin, en y ajoutant quelques gouttes d'acide acétique. On incorpore dans la masse 32 grammes de gomme adragante que l'on a fait mollir pendant un jour entier dans de l'eau froide, on remue le tout, on ajoute le parfum que l'on préfère.

Il n'y a point de belle main lorsque les ongles sont négligés; on les coupe avec des ciseaux bien *repassés* et en leur donnant toujours une forme arrondie. La peau qui tend à envahir la racine des ongles doit être soigneusement rejetée en arrière tous les matins, au moment où l'on essuie ses mains; on emploie pour cette petite opération une serviette de toilette qui sera moins nuisible que le petit outil en acier placé à l'opposite des limes; on aura rarement recours à ces outils dont l'abus est fort préjudiciable pour les ongles. Lorsque ceux-ci sont très-faibles et qu'ils se cassent facilement, il faut les frotter avec un onguent composé de quatre grammes de mastic, quatre grammes de colophane pulvérisée, quatre grammes d'alun et un peu de cire, que l'on a fait fondre ensemble.

Enfin on aura soin de ne pas s'approcher du feu au moment où l'on vient de laver ses mains si l'on veut éviter de les voir gercées et rudes; si cependant la peau, étant un peu épaisse, se gerce facilement, il faudra couvrir les mains avec une couche de pommade de concombre *tous les jours*, mettre des gants et les garder pendant une heure.



PRÈS D'UN BERCEAU.



		som-	de	Com-	venche	ses	le	d'u-	sa		
		ne	per-	du	sa-	ne	Sur	res-	en-		
ro-	ble	le	meil,	se	me	tige,	core	frê-	mes	ca-	pe-
pau-	ti-	de	fa-	flé-	peine	tin,	Par	me	Sa	tremble	Lar-
les	sée	xi-	penche	des	cée		au	à	les	ti-	tin.
fan-	é-	per-	so-	ef-	Sur	cha-	Com-	tous	ma-	cil.	Lui
Qui	leil.	du	son	Et	au	A	ce-	que	u-	les	te
cœur.	en-	mir	rent	ments	deux	nette	pleurs,	verte,	sur	lette	ne
Voy-	s'é-	Sa-	ses	Dor-	fleur;	bar-	bras,	lon-	gou-	bouche,	par-
tête	cet	ez	les	po-	te-	ses	ou-	til;	fums	la	te-
		va-	en-	Sui-	sa	ne	si	cou-	entr'-		
		vent	dans	bat-	fant	verte,	De	d'u-	gen-		

Le Cavalier du jeu des échecs fait deux pas, soit à gauche, soit à droite, en avant ou en arrière, mais toujours en se dirigeant d'une case blanche sur une case noire, ou d'une case noire sur une case blanche.



S'adresser pour les achats, commissions de tout genre, envois de patrons, etc., à M. Leballeur, rue Taitbout, 74.

Il est impossible de placer les renseignements que l'on nous demande *dans le numéro qui suit immédiatement* les lettres qui nous sont adressées; ce renseignement se trouve quelquefois dans le deuxième, et toujours dans le troisième numéro paraissant après la réception des lettres.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Près de mes lilas. M. B. Les dessins et explications concernant les fourches ondulatrices figurent dans le nº 17 de la présente année; on peut demander ce numéro aux bureaux du journal : les fourches se vendent chez l'inventeur, M. Croisat, rue de Richelieu, 76. — *Une abonnée de F...* Nous avons publié, dans le nº 14 de la présente année, le patron en question; on peut demander ce numéro aux bureaux du journal. Peut-être pour le capuchon. — Mlle *Marie, à Oran.* Le patron de la veste espagnole a paru dans le nº du 14 juillet de la présente année. — *Près de Marie Zelewska.* Qu'est-ce que les amandes au caramel? Peut-être des pralines; prière de s'expliquer. Le présent que l'on peut faire à un frère qui vient de faire sa première communion dépend de ses goûts, que j'ignore; peut-être un beau livre? Filet en soie de cordonnet pour l'été. — Mme *Sophie B., à Dortan.* Monsieur Sainfoin est bien touché de la confiance qu'on lui témoigne. Le *Manuel du jardinier* peut être expédié par la poste; si l'on ne peut envoyer un mandat, il faut adresser le montant du prix en timbres-poste; il n'y a rien à ajouter pour le port. — Mme *P..., à Orléansville.* Mme Raymond ne peut, à son grand regret, se charger d'aucune commission ni achat quelconque; ses occupations s'opposent absolument à la perte de temps qui serait occasionnée par des soins de cette nature. — Mme *J., à Bordeaux.* Je préfère les dessins *courants* pour siéges en tapisserie; nous en avons déjà publié un grand nombre et en publierons bientôt. Si l'on ne peut attendre, il faut s'adresser pour ce dessin à M. Simart, rue de Rambuteau, 64. — *M. A. F., à M....* Mille regrets : ne pouvant publier les noms de toutes nos abonnées, nous avons dû nous abstenir de publier celui que l'on nous demandait (Ézilda). — *Une ancienne abonnée, B. V., à Bordeaux.* Sous le titre de Bibliothèque utile, on publie chez M. Martinon, rue Coq-Héron, 5, plusieurs manuels, parmi lesquels on en trouve un (Médecine populaire, par le docteur Turck) qui semble répondre au désir que l'on nous exprime. Le prix de ce volume est de 60 centimes; on y trouve l'indication des premiers secours à donner aux malades avant l'arrivée du médecin. Peut-être pour le rébus. — *Chasuble en tapisserie.* Mme D... a parfaitement raison : la réponse qui figure dans le nº 31 est inexacte, ou plutôt incomplète; j'aurais dû dire : on ne fait pas de chasubles en tapisserie *à Paris.* Mais je reprends tous mes avantages lorsqu'il s'agit de l'impossibilité de faire figurer un dessin de chasuble dans le journal. Que ce dessin soit en tapisserie ou pour broderie en or, comme il se compose d'attributs particuliers, il faudrait le publier en entier. Or, nos planches sont grandes sans doute, mais ne pourraient contenir les deux côtés d'une chasuble. — *C. B.* Je préférerais la deuxième combinaison, mais avec un jupon de mousseline claire sous la robe de tulle. La toilette que l'on me décrit sera charmante et tout à fait *jeune fille.* Oui, pour la dernière question, mais je ne puis en fixer l'époque. — *J., de B.* Il m'est bien pénible de répondre par des refus à des demandes si gracieusement formulées, mais notre jeune lectrice comprendra l'impossibilité de publier dans le journal qui s'adresse *à tout le monde*, des dessins qui peuvent servir seulement à la personne qui les demande. C'est là ce qui nous interdit de faire paraître des initiales, des attributs particuliers, des noms de baptême, etc. Lorsque l'on désire des dessins de ce genre *qui ne sont pas d'une utilité générale*, il faut s'adresser à M. Simart, rue Rambuteau, 64. La ceinture dont on me parle est trop connue pour être longtemps encore à la mode; si l'on veut en courir les risques, il faut la faire en taffetas noir ou bien en velours noir. On marque les serviettes à thé dans l'un des coins, en biais, en employant du coton rouge ou bleu. On commence à être un peu fatigué de la soutache, cependant on en porte toujours. Oui pour la veste; on la portera cet hiver, sans aucun doute. — *M. Mondet, procureur impérial à C., Charente.* Je garde précieusement ce charmant quatrain, trop flatteur sans doute, mais dont on a admiré la grâce concise.

Nº 15,279. Mme *G. de R...* Impossible de porter un pardessus sous une pointe de dentelle; celle-ci doit être mise sur la robe. — *Nº 11,875. Aline D.* Nous avons publié sur l'avant-dernière planche de patrons (voir le nº 24) un dessin de palmes qui convient à l'usage que l'on m'indique, et qui pourrait être brodé en soutache; mais il serait plus joli et plus distingué en mignardise. Je ne pourrais publier un autre dessin, parce que nous ignorons encore si l'on portera des manteaux à quilles brodées, ce dont je doute. Quant au point de crochet en question, c'est probablement un autre nom, donné à l'un de nos points. Mille remercîments pour les sentiments que l'on veut bien m'exprimer. — Mme *de Val..., à D.... près B...* Nous avons publié, dans le nº 14 de la présente année, un patron de corset pour petite fille de deux ans. Il nous serait impossible de revenir immédiatement sur cet objet; on peut demander au bureau les nos contenant les explications dont on désire prendre connaissance, pourvu qu'ils fassent partie des années 1861 et 1862 : l'année 1860 est épuisée. M. Simart, rue de Rambuteau, 64, fournit les matériaux nécessaires pour exécuter les travaux que nous publions. Pour broder la fanchon, il faut tendre le tulle sur un métier. — *A. L., au Havre.* Nous avons publié, dans le nº 1 de la présente année (verso de la planche de patrons), une pèlerine en mignardise; cet objet est trop considérable et occupe trop de place sur une planche, pour que nous puissions y revenir en ce moment; on peut demander au bureau le nº 1 avec patrons, si l'on désire avoir cette pèlerine. — *Une fidèle,* et j'ajouterai *une bien aimable abonnée* de Paris, trouvera une bourse ronde dans le nº 11 du journal; de plus, dans le nº 17, le milieu du sac à ouvrage fait au crochet peut servir pour une bourse ronde dans le cas où l'on serait très-pressé d'en faire une. Nous en publions toujours deux ou trois modèles par an, et nous en publierons encore, mais pas immédiatement. — *S..., à C... q.* C'est en effet le premier volume de l'*Amateur des Jardins*, par MM. Decaisne et Naudin, qui est en vente en ce moment; mais ce premier volume forme déjà à lui seul un ensemble complet.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typ. de Firmin Didot frères, impr. de l'Institut et de la Marine, r. Jacob, 56.

N° 35. TROISIÈME ANNÉE. 31 août 1862.

LA MODE ILLUSTRÉE

Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, 50 centimes. AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE SAMEDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
Les abonnements partent
du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND.
Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
Les abonnements partent
au 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (*Pour l'étranger le port en sus*). —

Pelote.

MATÉRIAUX. — Velours vert foncé; satin de même nuance; 8 rangs de perles d'argent soufflé ; 3 rangs de perles d'acier n° 8; perles de cristal de moyenne grosseur; ruban de fil ayant 2/3 de centimètre de largeur; doublure, etc.

Le dessin représente la pelote en grandeur naturelle; on prend un morceau de velours ayant 14 centimètres de largeur, — 18 centimètres de longueur, et l'on fait, avec le ruban de fil, un treillage destiné à être recouvert par les carreaux de perles; ce treillage commence à un centimètre 1/2 de distance du bord de la pelote. On le recouvre entièrement avec les perles, en faisant des points en biais, composés chacun de trois perles de cristal, — une perle d'argent soufflé, — encore 3 perles de cristal; les perles d'argent soufflé doivent être placées de façon à figurer les unes au-dessus des autres, et le tout doit couvrir *entièrement* le ruban de fil; les points, par conséquent, doivent être aussi serrés que possible. Au milieu de chaque carreau, on fait sur le velours une croix composée de cinq perles de cristal.

On fait un petit coussin ayant 16 centimètres de longueur, — 12 centimètres de largeur; — n le remplit avec du son mêlé de sable fin; on recouvre ce coussin, qui est aussi rempli que possible, d'un côté avec le velours brodé, e l'autre côté avec le morceau de satin; on l'entoure avec une frange de perles, composées de boucles entrelacées sur lesquelles retombe un rang de boucles simples; les boucles entrelacées se composent chacune de 31 perles, — celle du milieu est d'argent soufflé, — les autres de cristal; — les boucles simples sont faites chacune avec 20 perles de cristal; à chaque coin on place un gland composé de quatre boucles, pour chacune desquelles on enfile 14 perles de cristal, — une perle d'argent soufflé — et encore 14 perles de cristal; le gland est enfilé dans une perle d'argent soufflé.

Bordure pour lingerie et pour vêtements d'enfants.

MATÉRIAUX. — Tresse de soie ou de laine; laine zéphyr.

Notre dessin représente la bordure en grandeur naturelle, et indique par conséquent la largeur de la tresse. On coud d'abord celle-ci, puis on fait les points qui forment de petites feuilles, avec de la laine zéphyr noire, — ou de la soie d'Alger.

Dessin pour filet ou crochet.

Ce dessin servira pour grands ou petits rideaux, pour voiles de fauteuils, couvre-pieds, etc.



PELOTE.

Signet.

On fera ce signet sur du papier bristol, perforé, — ou bien sur du canevas de soie; on le doublera avec une étoffe blanche en soie, on le garnira à chaque extrémité avec une frange d'or.

Col-cravate.

MATÉRIAUX. — Piqué blanc; batiste ou nansouk; coton à broder n° 60.

On peut remplacer le fond de piqué de ce col par de la batiste double ou de la toile très-fine; on fait *sous* chaque côté du col une boutonnière exécutée sur un morceau d'étoffe *séparé*, et l'on attache le col avec un seul gros bouton, passant dans les deux boutonnières.

On calque le dessin sur de la mousseline ou de la batiste, on place au milieu le fond du col (piqué ou toile fine); on exécute d'abord les deux coutures piquées sur le bord du fond, on coupe celui-ci tout près de la dernière couture piquée, et l'on brode le dessin du tour sur la mousseline ou sur la batiste qui encadre le fond.

On peut aussi fermer le col en dessous par une boutonnière et un bouton de linge.

Mosaïque de soie.

PATCHWORK.

MATÉRIAUX. — Petits morceaux de velours de différentes étoffes de soie; soie de cordonnet de plusieurs couleurs.

Nous avons consacré à ce travail ravissant plusieurs dessins publiés dans le n° 17 de la présente année; nous renvoyons nos lectrices à ce numéro, qui contient les explications nécessaires à l'exécution de la mosaïque en soie.

Des étoiles à six branches forment le dessin que nous publions aujourd'hui, et qui pourra servir pour coussin, — tabouret, — fauteuil, — couvre-pied, etc. — Ce dessin sera encadré avec des triangles découpés en velours noir; ces triangles remplissent deux côtés du dessin; — leur forme varie pour les côtés transversaux, et doit s'adapter aux vides laissés par la mosaïque. Si l'on fait seulement un rang d'étoiles, on composera une charmante bordure pour corbeille, étagères suspendues au mur, etc.

Notre modèle est fait en velours noir, — taffetas groseille, — vert et blanc; les hexagones qui remplissent les vides entre les étoiles sont en taffetas groseille; la couture qui les réunit est cachée par une fine soutache noire; — une rosette de velours noir est placée au milieu; les six branches de l'étoile sont alternativement blanches et vertes, — trois en taffetas blanc, — trois en taffetas vert. Ces losanges (qui forment les branches de l'étoile) sont encadrées par une couture en croix, faite avec de la soie noire fine; les losanges blanches sont de plus ornées au milieu avec une branche faite au point d'arêtes avec de la soie verte; les losanges vertes sont ornées avec deux pois lilas, — deux pois jaunes, faits avec de la soie; si l'on veut éviter ce travail, on peut employer pour les étoiles du ruban broché.

On peut aussi exécuter ce travail dans le goût oriental,

en ponceau, — gros bleu, — vert de nuance moyenne, — orange, — noir — et blanc, — ou enfin employer tous les bouts d'étoffe que l'on possède et faire un travail *arlequin;* mais nous devons ajouter que la combinaison décrite ci-dessus produit un effet magnifique dans son unité.

BORDURE POUR LINGERIE ET VÊTEMENTS D'ENFANTS.

Agrafe

FAITE AU CROCHET.

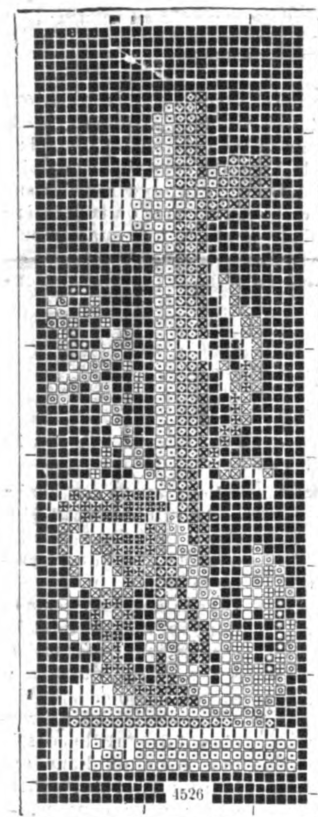
Cette agrafe, qui sert à fixer les vestes, paletots, saute-en-barque, etc., sera faite en coton blanc si elle doit accompagner des étoffes d'été, — en soie de cordonnet pour les étoffes de laine ou de soie. Elle représente deux feuilles de trèfle pareilles, avec cette seule différence que l'on ajoute à l'une des feuilles un bouton ovale (ou olive).

Chacune des deux parties de l'agrafe se commence par le milieu; la plus grande feuille a six festons, — les deux autres cinq festons; — les tiges sont faites avec des mailles en l'air.

On fait une chaînette de trois mailles, pour la feuille du milieu, — on réunit la dernière maille à la première, et l'on fait quelques tours en *rond*, en augmentant toujours le nombre des mailles. On travaille ainsi en spirale jusqu'à ce que l'on ait un *rond* plat, se composant de 13 mailles. On commence les petits festons du tour, et l'on fait : * 3 mailles en l'air, — encore une maille en l'air, — et, revenant sur les trois mailles en l'air, on fait sur chacune d'entre elles une maille-chaînette, — dans chacune des deux mailles suivantes appartenant au tour précédent, une maille-chaînette, — on recommence cinq fois depuis *. On fait encore une maille-chaînette dans la dernière maille du tour précédent, — puis on entoure les six festons avec des mailles-chaînettes, en augmentant la pointe de chaque feston, sur laquelle on fait une maille-chaînette, — une maille en l'air, — une maille-chaînette; — sur chacune des deux mailles les plus proches du tour précédent, on fait une maille-chaînette, après avoir entouré les festons, — puis 4 à 5 mailles en l'air pour la tige.

On fait de la même façon les deux autres feuilles; mais on commence les festons dès que le petit *rond* se compose de 11 mailles, sur lesquelles on place 5 festons; chacun de ces festons se compose de *deux* au lieu de *trois* mailles en l'air.

Après avoir fait les trois feuilles formant l'un des côtés de l'agrafe, on fait encore un petit *rond* plat, dont le contour extérieur se compose de onze à douze mailles, et sous ce rond on coud les trois tiges des feuilles. Notre dessin indique clairement la disposition de l'agrafe. Ajoutons que le côté sur lequel on travaille est l'*envers* de l'agrafe. On ajoute sous le petit rond une boucle de ganse, qui, pour l'un des côtés, soutient le bouton ovale.



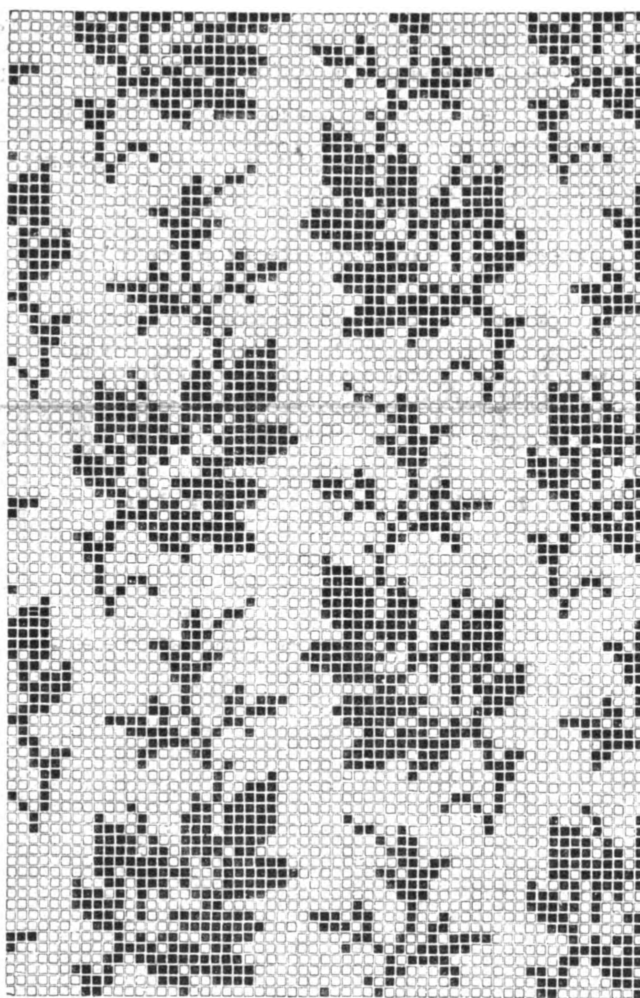
SIGNET.

Explication des signes : ▫ Couleur chocolat clair. ▫ Même couleur moyenne. ✖ Même couleur foncée. ▫ Jaune d'or. ▫ Jaune foncé. ⊞ Bronze clair. ▫ Bronze foncé. ▫ Gris clair. ⊞ Gris moyen. ▪ Gris foncé. ' Blanc. ■ Bleu foncé.

Tricot pour sous-manches.

MATÉRIAUX. — Coton tors, n° 80 ou 100; coton à tricoter n° 5.

Ce dessin compose des sous-manches très-solides, retenant fort bien l'empois, convenables pour petites filles et pour toilettes d'intérieur. On l'exécute avec deux grosses aiguilles d'acier.



DESSIN POUR FILET OU CROCHET.

On monte le nombre de mailles nécessaire pour la largeur que l'on veut donner à la manche, et l'on tricote en *allant* et *revenant*.

1er *et* 2e *tour*. A l'endroit.

3e *tour*. — Une maille à l'endroit; — * 1 jeté; — diminution. — Recommencez depuis * jusqu'à la fin du tour.

4e, 5e, 6e *tours*. — A l'endroit.

On recommence encore deux fois du 3e au 6e tour; on fait ensuite trois tours à l'endroit avec le gros coton, — 13 tours, toujours à l'endroit, avec le coton tors, fin, — 3 tours à l'endroit avec le gros coton, qui terminent la raie épaisse; on fait ainsi alternativement une raie à jours, — une raie épaisse; la raie à jours est encadrée de chaque côté avec trois tours faits avec le gros coton; elle doit terminer la manche, et l'on y passe soit un ruban, soit un velours noir pour serrer la manche et former le poignet.

Bordure en tresse.

On fait cette bordure soit en tresse blanche de coton et fil blanc, — soit en tresse de soie et soie de cordonnet, selon qu'on la destine à la lingerie ou bien aux vêtements de soie ou de laine; on peut aussi l'employer en qualité d'entre-deux, pour jupons ou pantalons.

Pour faire cette bordure, on en trace les contours sur un morceau de papier épais, et l'on coud la tresse (ou lacet) en la repliant sur elle-même, ainsi que nous l'avons déjà indiqué pour les travaux de ce genre. On fait au milieu des festons formés par la tresse une *roue* en fil, si la tresse est en coton, — en soie si l'on a employé du lacet de soie. Les deux rangs de tresse qui encadrent les festons sont réunis par une couture en croix.

Entre-deux.

On l'emploiera pour jupons et lingerie de tout genre; on fait cet entre-deux avec du nansouk fin, du coton à broder et du coton tors. Le dessin indique clairement les festons, les œillets ornés d'une *roue*, les œillets ouverts; le milieu est fait en *frivolité*, travail que nous avons déjà expliqué et sur lequel nous reviendrons; on peut y substituer soit un entre-deux de dentelle, soit un entre-deux fait au crochet, et, par exemple, celui qui figure dans le n° 25 (coin de mouchoir).

Cravate de taffetas.

Cette cravate est différente quant aux ornements, mais non quant à la forme, des autres cravates publiées dans la *Mode illustrée*, et l'on n'a pas besoin, par conséquent, d'un patron spécial pour la reproduire. On la fait en taffetas de deux couleurs. Notre modèle est *Havane* et noir; les pans sont brodés avec des perles d'acier et des perles noires, et garnis à chaque bout avec de la dentelle noire; une rosette de dentelle noire recouvre une épingle anglaise qui fixe la cravate. La longueur de la cravate est de 75 centimètres; sa largeur est de 4 centimètres à l'extrémité des pans; elle diminue graduellement, et n'a, au milieu,

COL-CRAVATE.



Moine Imp. Paris

LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal 56 Rue Jacob Paris

Toilettes de la M^{on} OPIGEZ-GAGELIN, 83 r. de Richelieu

qu'un centimètre et demi. Les deux bandes de taffetas de couleur différente qui forment la cravate sont *contrariées* au milieu par derrière, c'est-à-dire que la bande Havane est cousue à la bande noire, tandis que la bande noire est cousue à la bande Havane. Le dessin, qui représente une partie de la manchette en grandeur naturelle, indique en même temps la broderie en perles que l'on exécute sur la bande Havane en perles noires, sur la bande noire en perles d'acier. Chacune des petites feuilles qui composent la guirlande qui serpente est faite avec trois perles, que l'on enfile et que l'on coud en une seule fois; on fait de la même façon les petites rosettes placées dans les creux; elles sont en perles noires sur le taffetas Havane, avec une perle d'acier au milieu; — en perles d'acier sur le taffetas noir avec une perle noire au milieu. Les bouts des pans sont garnis avec deux rangs de dentelle noire légèrement froncée, ayant 2 centimètres de largeur; le rang supérieur est cousu avec des perles d'acier pas trop rapprochées.

La manchette est faite, comme la cravate, avec du taffetas de deux couleurs; le dessin, qui en représente *une partie en grandeur naturelle*, indique la largeur de chaque bande; celle du haut (taffetas noir) doit avoir un centimètre 1/2 en plus, pour former la tête; la manchette a 36 centimètres de longueur (5 dents pareilles aux deux qui sont indiquées sur le dessin).

Après avoir exécuté la broderie en perles, on place sous la bande noire, à un centimètre de distance du bord, un ruban de taffetas noir ayant un centimètre de largeur; on fait une couture dans le milieu de ce ruban, ce qui forme deux coulisses, dans lesquelles on met deux morceaux de ruban élastique; les *dents* sont garnies avec deux rangs de dentelle noire disposés comme le dessin l'indique.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe de taffetas gris rosé, à semé composé de fleurs roses et de fleurs grises nuancées. Le bas de la jupe est garni avec un volant tuyauté ayant 12 centimètres de hauteur, surmonté d'une grosse ruche chicorée en taffetas rose foncé. De gros boutons roses de même nuance garnissent le devant de la jupe. Sur chaque lé de la robe se trouve une sorte de *raquette* dont les contours et les manches sont formés par une ruche chicorée en taffetas rose; un volant en taffetas gris rosé, mais uni, est tuyauté autour de la moitié inférieure de cette raquette. Ce volant a 10 centimètres dans sa plus large partie. Il diminue de largeur en s'élevant. Corsage plat, boutonné, ouvert en cœur, garni d'un fichu en forme de revers, bordé d'une ruche chicorée de taffetas rose. Manches larges garnies comme la jupe avec un volant surmonté d'une ruche et avec une seule raquette posée sur le coude et dont le *manche* remonte jusqu'à l'entournure.

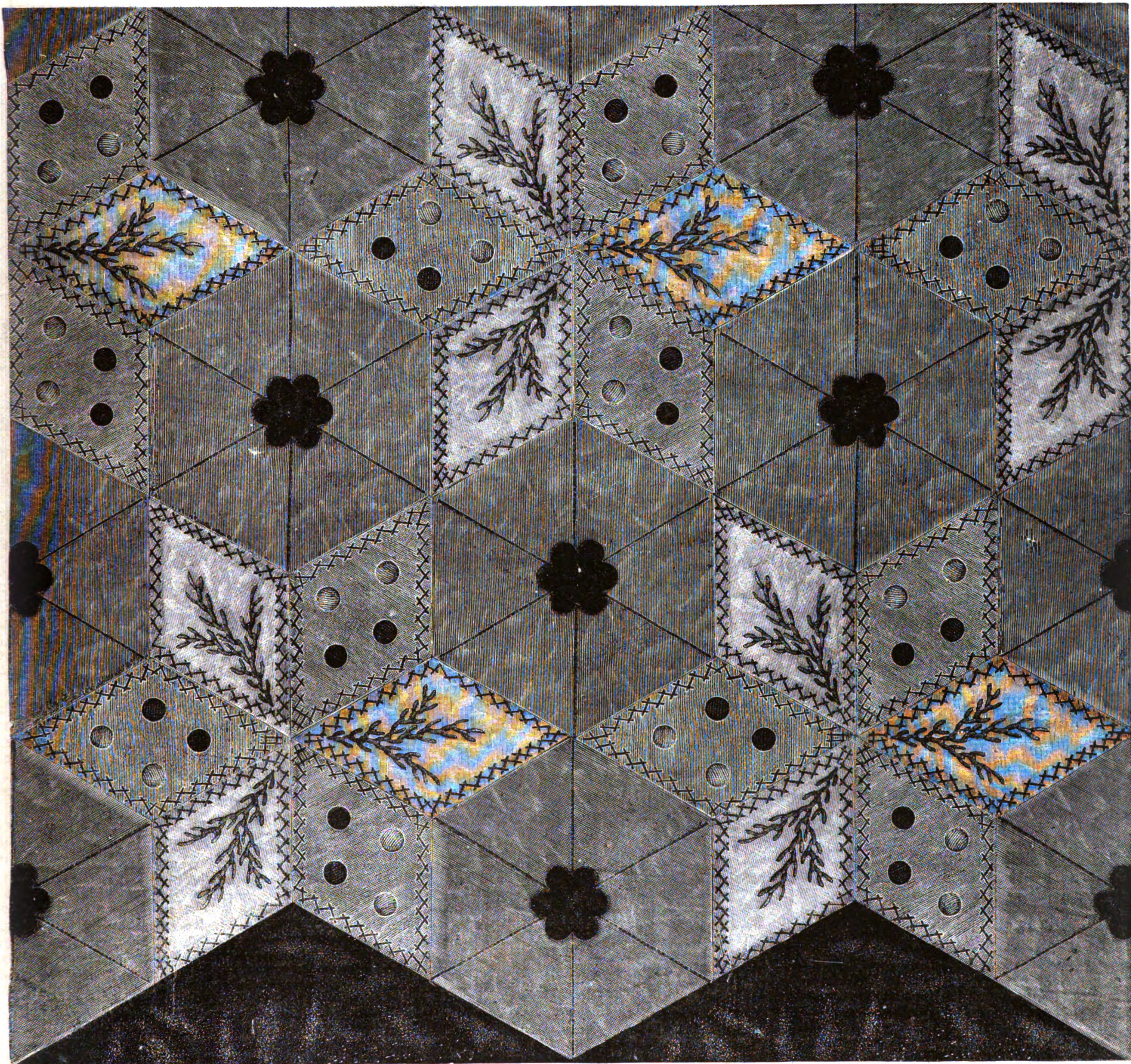
Robe de popeline verte, garnie d'un volant tuyauté en taffetas vert de même nuance. Sur le dos est une large agrafe faite en une grosse ganse-câble de soie verte, terminée par deux gros glands. La robe a la forme demi-Gabrielle, c'est-à-dire plissée par derrière, plate par devant. Corsage plat, montant, ouvert en cœur. Un *câble* ou grosse ganse, semblable à celui qui orne le dos, est placé autour de l'échancrure du corsage; il forme une large agrafe-trèfle sur chaque côté de devant, continue jusqu'au bas du corsage et sur la jupe, jusqu'à la hauteur des poches; à cette place il forme une large agrafe terminée par deux gros glands. Manches larges garnies avec un volant tuyauté; sous-manches blanches en mousseline, à très-haut poignet de toile blanche très-fine.

BULLETIN DE LA MODE.

Au moment où j'écris, la température ne permet plus l'usage d'étoffes autres que les mousselines, les gazes, les organdis les plus légers; il en sera peut-être tout à fait autrement lorsqu'on lira ces lignes, car rien n'égale la rapidité foudroyante des changements du temps, *en tout temps*, mais cette année principalement..... rien, si ce n'est cependant l'instabilité du cœur humain. Mais il ne s'agit pas de cela: il s'agit seulement de prévenir mes lectrices que, si elles reçoivent ceci pendant un jour brumeux et même froid, il leur suffira d'attendre vingt-quatre heures pour que mon discours redevienne de *circonstance*.

Donc, en ce moment, on porte des jupons d'organdi, des robes d'organdi, et même des burnous d'organdi. On ne peut admettre ceux-ci ailleurs qu'en calèche de promenade, et je n'aurais certes pas voulu me trouver sous l'enveloppe d'une dame qui marchait hier, sur le quai Voltaire, bravement drapée dans un burnous d'organdi blanc tombant jusqu'à terre; les passants bien élevés se retournaient pour l'examiner avec étonnement; d'autres, moins bien élevés, la regardaient en souriant; il y en avait même, hélas! qui, étant franchement mal élevés, riaient sans s'imposer la moindre contrainte.

Je préfère la toilette que portaient deux jeunes femmes: leurs robes de mousseline blanche, — on en voit quelques-unes dans la rue, parce que tout semble permis dans ces temps exceptionnels, — ces robes blanches, donc, étaient garnies avec trois plis, garnis eux-mêmes avec trois rangs de soutache noire. Des châles carrés, aussi en mous-



MOSAÏQUE DE SOIE.

seline blanche, étaient bordés au-dessus de l'ourlet de la même façon, c'est-à-dire avec trois rangs de soutache noire. Une jeune fille pourrait copier cette toilette, mais elle mettrait une écharpe droite au lieu du châle.

Cette saison est extrêmement favorable aux ceintures *régente* de Mmes de Vertus sœurs, rue de la Chaussée d'Antin, 26. Cette ceinture, qui vaut un corset quant à l'effet, mais qui supprime la compression jusqu'ici inséparable du corset ordinaire, a le plus grand succès pour les toilettes actuelles; les déshabillés d'été, les robes légères, s'accommodent si bien de la ceinture *régente!* Elle est indispensable aux femmes qui montent à cheval; puis il faut ajouter qu'elle devient indispensable à toutes les personnes qui en ont fait l'essai, car elles se remettent bien difficilement sous le joug tyrannique du corset proprement dit. On s'adresse directement à Mmes de Vertus, qui font la ceinture qu'on leur demande d'après les mesures qu'on leur envoie.

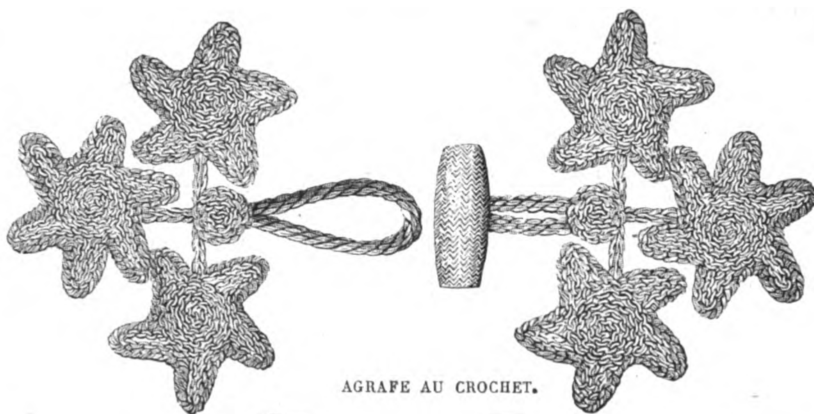
La mode penche visiblement du côté des broderies, mélangées d'application de taffetas de couleur. Ces ornements se retrouvent non-seulement sur les robes de soie, mais aussi sur les robes d'alpaga blanc ou de couleur claire, et enfin sur les châles de cachemire. Pour ce dernier objet, on choisit soit des palmes, soit un dessin de feuilles et de fleurs; nous en avons publié une grande quantité, entre autres dans le n° 15 (coussin rond), dans le n° 25 (palme pour ombrelle). On coupe les feuilles, les fleurs ou les palmes en velours noir; on les applique sur le fond du cachemire gris ou violet, en fixant tous les contours à l'aide d'une soutache blanche; les tiges sont faites en soutache noire. Cet ornement est fort nouveau, et produit un très-bel effet.

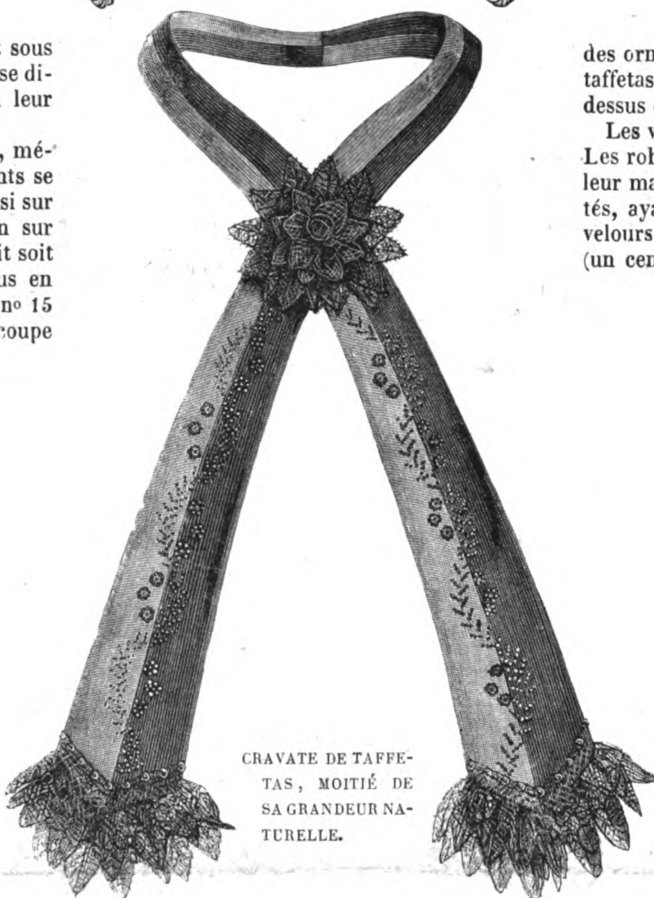
Quant aux robes, on mélange la broderie en soutache, soit avec des lacets en soie de couleur, soit avec des bandes très-étroites, en taffetas. Une toilette de campagne en alpaga blanc, brodée en soutache noire avec application de taffetas bleu de Chine, offrait l'aspect le plus riant et le plus élégant.

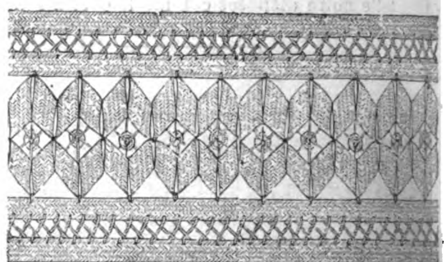
On peut aussi simplifier ces ornements; citons une toilette que tout le monde peut copier, mais qui ne sera cependant jamais la toilette de tout le monde, parce qu'un goût délicat, ennemi des détails trop accentués, pourra seul l'adopter. La jupe était en alpaga gris clair un peu rosé; audessus de l'ourlet était une bande de taffetas blanc, ayant environ dix centimètres de largeur; sur cette bande étaient cousus horizontalement des rangs de soutache noire, séparés par une distance d'un peu moins d'un centimètre; des velours noirs étroits, bordés de blanc, étaient posés perpendiculairement sur cette bande blanche ainsi *soutachée*; ils étaient séparés par un espace d'environ cinq centimètres et simplement repliés à chaque bout, de façon à former une boucle dépassant de chaque côté la bande blanche. Le pardessus, un peu long, était garni comme la jupe; mais la bande était placée *à bord* de ce pardessus; cela est à la fois simple, frais, élégant, et il ne faut pas trop redouter la fragilité du taffetas blanc, qui est préservé par la soutache et les velours noirs. La bordure en mignardise noire que nous avons publiée dans le numéro 26 serait charmante pour des ornements de ce genre : on la poserait sur une bande de taffetas blanc ou de couleur, garnissant une robe et un pardessus en alpaga ou foulard, ou bien en taffetas.

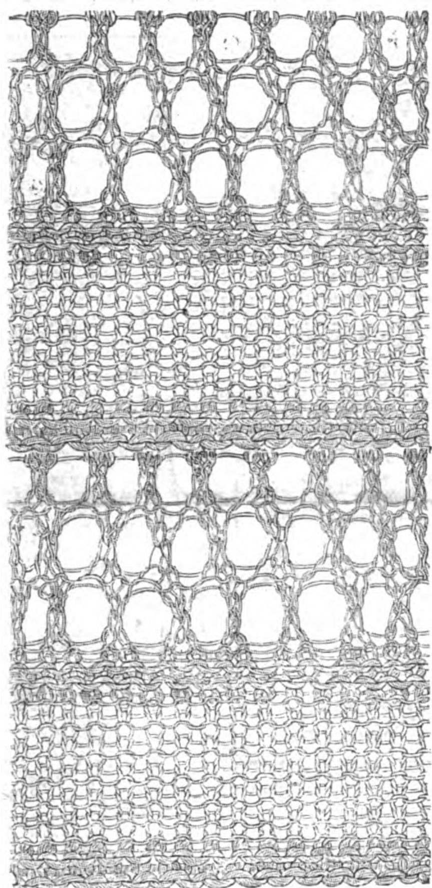
Les volants se portent plus petits et plus séparés que jamais. Les robes de *Mohair*, sorte de tissu léger et ferme, de couleur maïs, sont généralement garnies avec trois volants tuyautés, ayant trois à quatre centimètres de largeur, bordés de velours noir et séparés par trois rangs de velours noir étroit (un centimètre de largeur) posés à plat.

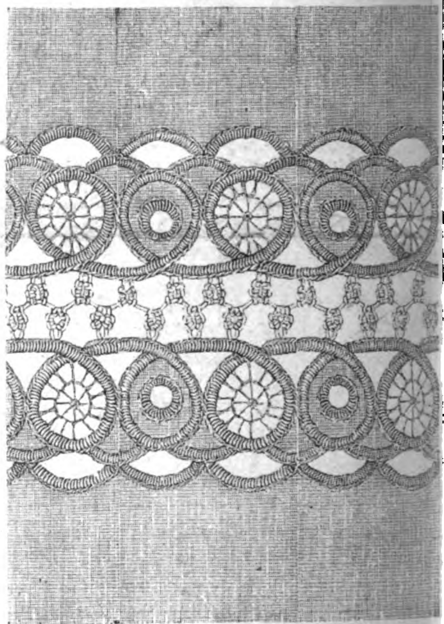
Une autre robe, beaucoup plus simple, était en alpaga gris argenté; le bas de la robe se composait d'une bande de même couleur, mais de nuance plus foncée, dont la partie supérieure formait des ondulations peu creuses, garnies avec une ruche *chicorée*, en taffetas, de même couleur que la bande ajoutée. Le corsage était ouvert en cœur, garni à l'intérieur avec une engrelure de guipure, traversée par un ruban de velours noir étroit et surmontée par une ruche de guipure. La ceinture, large et longue, en taffetas gris, encadrée par une étroite ruche *chicorée*, était nouée par derrière. Les manches, demi-larges, fendues sur le coude, étaient bordées avec une bande d'alpaga plus foncé que celui de la robe, et avec une ruche *chicorée* en taffetas. Les sous-manches étaient semblables à la manche bouffante publiée dans le n° 31. La même robe pourrait être faite sans aucune garniture, mais le bord en serait festonné (à dents peu creuses) en soie de couleur plus foncée que la robe.

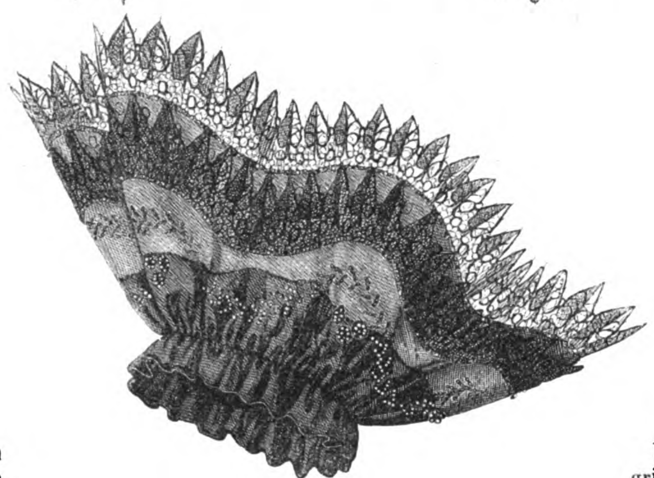

AGRAFE AU CROCHET.

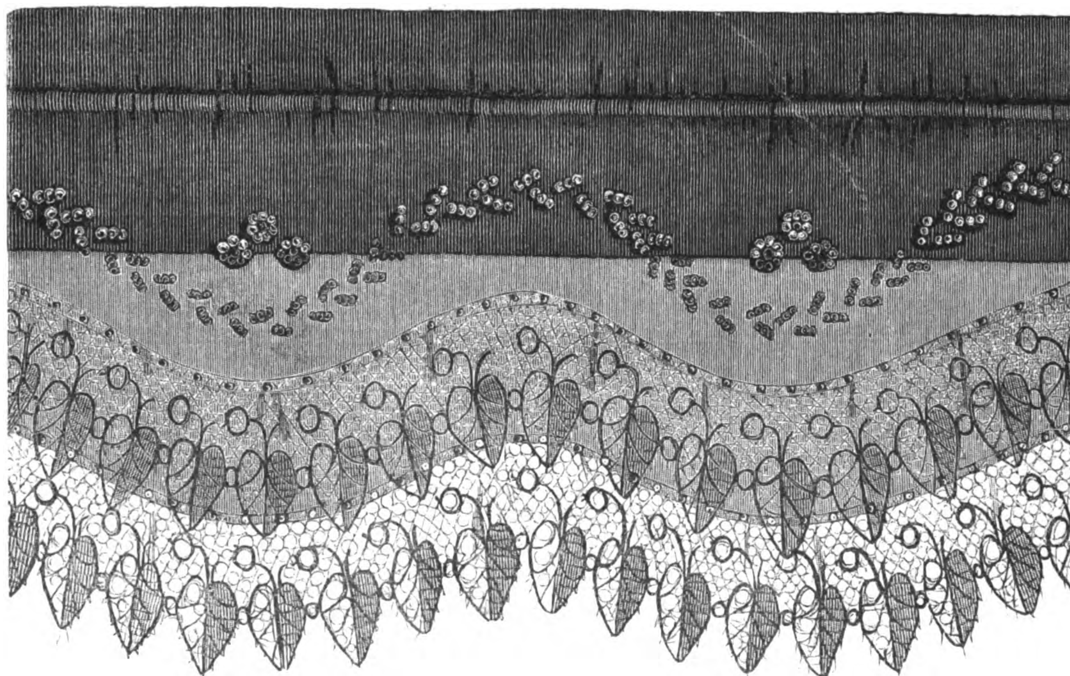

CRAVATE DE TAFFETAS, MOITIÉ DE SA GRANDEUR NATURELLE.


BORDURE EN TRESSE.


TRICOT POUR SOUS-MANCHE.


ENTRE-DEUX.


MANCHETTE, MOITIÉ DE SA GRANDEUR NATURELLE.


UNE PARTIE DE LA MANCHETTE, EN GRANDEUR NATURELLE.

LA THÉORIE DES COULEURS

DANS SES RAPPORTS AVEC LA TOILETTE.

III*

Dans le premier des articles consacrés au sujet dont le titre est inscrit en tête de ces lignes, je disais que la plupart des femmes possédaient, sinon la science, du moins l'instinct de la couleur, instinct toujours insuffisant, parce qu'il ne repose pas sur des règles bien définies, sur des principes nettement formulés et arrêtés.

Quelques-unes de nos lectrices veulent bien me traiter avec une bienveillance exagérée et me supposer des connaissances que je ne possède pas; elles m'ont demandé de consacrer quelques articles à cette science, féminine entre toutes, et d'en poser les principes, en leur épargnant les termes trop techniques.

La tâche que l'on m'impose est, sinon impossible, du moins fort difficile; la théorie des couleurs se rattache par un lien étroit à l'une des branches de la physique, c'est-à-dire à l'optique, et je ne saurais m'en occuper avec méthode, si je n'appelais à mon aide une personne qui possède des connaissances spéciales. Je retiendrai de ses enseignements seulement ce qui me sera utile et intéressant; c'est ainsi que je compte m'acquitter de la mission que l'on me donne; la pierre de touche qui m'indiquera les sujets que je devrai m'assimiler, et aussi ceux que je rejetterai, parce qu'ils seront trop purement didactiques, se trouvera dans mes inclinations féminines, car je puis dire comme Térence, sinon avec lui : *Je suis femme, et rien de ce qui intéresse les femmes ne peut m'être étranger.*

La théorie des couleurs, si intimement liée au sentiment du beau dans toutes les branches de l'art, est généralement négligée et ignorée. Se figure-t-on ce que serait la création sans les oppositions des couleurs? La campagne n'offrirait pas cette verdure calculée pour le repos et la joie des regards; les plantes seraient privées de ces riches gradations de nuances; les horizons lointains ne nous présenteraient pas ces perspectives, à la fois mystérieuses et radieuses, qui entraînent l'âme loin des espaces définis, et l'enlèvent aux préoccupations trop positives; le firmament n'aurait pas ces profondeurs bleues et lumineuses, estompées de nuages; le coucher du soleil serait sans flammes; — la créature humaine, enfin, ce chef-d'œuvre de Dieu, n'aurait pas l'incarnat de son visage, le feu profond de ses yeux noirs, la lueur caressante de ses yeux bleus; les cheveux seraient dépourvus de nuances, qui parcourent la gamme des tons, depuis le blond doré jusqu'au noir absolu; — en un mot, l'homme et la femme seraient semblables à des spectres ambulants, et la création entière, frappée d'une incommensurable monotonie, nous montrerait des ombres grises se mouvant tristement dans une atmosphère grise. Les yeux lassés se fermeraient, désirant ne plus s'ouvrir, et le monde finirait dans les ténèbres.

Mais la nature ne nous offre pas seulement la diversité et l'opposition des couleurs : une mesure définie, des rapports réguliers, un ordre invariable dans la succession et le rapprochement des différents tons, président, sous le nom d'*harmonie*, à la distribution des couleurs. Où trouver cependant le sens exact de cette harmonie? Dans la nature même, de laquelle elle émane; le phénomène de l'arc-en-ciel, la réfraction du prisme, nous offrent à ce sujet des données positives, que nous allons examiner sommairement.

On désigne en optique, sous le nom de prisme, un corps transparent à trois faces, généralement en verre; si un rayon de soleil y passe et tombe dans une chambre obscure, on y distingue une forme ovale, composée

* Voir les nos 16 et 32 de l'année 1861.



EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

Robe de foulard fond noir, à bouquets de roses groseille avec leur feuillage. La jupe, fort longue, est bordée avec une bande de taffetas groseille encadrée de guipure noire, et recouverte d'une broderie en soutache noire. Cette bande est un peu croisée par devant, et remonte sur le côté de façon à simuler une redingote qui serait boutonnée de côté, avec de gros boutons groseille, ornés de broderie noire et encadrés de guipure noire. Le corsage est à revers analogues à la bande de la robe, et *croisés* afin de continuer la bande qui remonte. Les manches marquant le coude sont à revers, garnis comme la robe.

Toilette de jeune fille. Robe de mousseline imprimée, fond blanc à bouquets de couleur. La jupe est garnie avec un volant tuyauté, à tête, ayant environ 12 centimètres de largeur. Deux autres volants, un peu plus étroits (10 et 9 centimètres), sont posés en forme de tablier, et se rétrécissent en remontant vers la ceinture. Corsage montant, dégageant un peu le cou. L'encolure est garnie avec une ruche de mousseline pareille à la robe, surmontée d'une ruche de dentelle blanche. Manches longues, garnies avec deux volants. Sous-manches pagodes. Une croix *à la Jeannette*, en or, est suspendue au cou par un ruban de velours noir. Les bracelets sont en velours noir. Une boule en argent doré est placée à chaque bout du bracelet, qui est serré autour du poignet par une troisième boule en forme d'agrafe. Chapeau *moissonneuse*, en paille, garni d'une écharpe de tulle noir et d'un bouquet de fleurs.

des couleurs suivantes, disposées dans un ordre régulier : rouge, orange, jaune, vert, bleu et violet.

On attribue généralement sept couleurs au prisme ; c'est une erreur, car l'indigo, placé entre le bleu et le violet, n'est qu'une dégradation de cette dernière couleur. Parmi les six couleurs visibles dans le prisme, on en distingue trois, que nous appellerons *principales :* le rouge, le jaune et le bleu, qui sont tout à fait distinctes les unes des autres. Le rouge, par exemple, ne rappelle pas plus le jaune que le bleu ; — le jaune n'a rien de commun avec le bleu et le rouge; — le bleu ne se rattache ni au jaune ni au rouge.

Les autres couleurs, au contraire, procèdent des couleurs principales d'une façon plus ou moins évidente : l'orange vient du rouge et du jaune, — le vert du jaune et du bleu, — le violet du bleu et du rouge; aussi sont-elles placées dans le spectre solaire entre les couleurs auxquelles elles doivent leur naissance, et forment ainsi le trait d'union, la gradation, qui mènent de l'une à l'autre.

Ces trois couleurs principales, ou *simples*, sont considérées comme les éléments de la lumière; lorsque l'on mélange deux de ces couleurs principales, on obtient des couleurs que nous appellerons *binaires*, parce qu'elles comportent les mêmes éléments que les deux couleurs *simples;* celles-ci peuvent être mélangées en quantité *égale* — ou *inégale*, et composent ainsi des couleurs binaires que l'on classe en deux catégories.

La première se compose de trois couleurs binaires : l'orange, composé avec le rouge et le jaune, mélangés à dose égale; — le vert, qui procède du jaune et du bleu; — le violet, dû au mélange du bleu et du rouge.

Dans la deuxième catégorie des couleurs binaires, on classe celles qui sont produites par le mélange, à dose négale, d'une couleur simple et d'une couleur binaire, appartenant à la première catégorie; elles sont au nombre de six, chaque couleur binaire de la première catégorie se croisant avec une couleur simple :

Le jaune orangé, mélange de jaune et d'orange;
Le rouge orangé, mélange de rouge et d'orange;
Le jaune-vert, mélange de jaune et de vert;
Le bleu-vert, mélange de bleu et de vert;
Le bleu-violet, mélange de bleu et de violet;
Le rouge-violet, mélange de rouge et de violet.

En changeant la proportion des couleurs mélangées, on obtient des nuances qui se rapprochent de leur base, c'est-à-dire de la couleur principale, et c'est en observant les rapports plus ou moins directs de ces nuances que l'on arrive à les classer par familles. On en compte trois, qui procèdent des couleurs principales, et se subdivisent à leur tour en différentes branches, dont l'origine est due au croisement des deux couleurs principales. Ces branches sont liées entre elles par un élément commun : tels sont le violet et le vert, qui ont tous deux le bleu pour base identique; le violet et l'orange, qui se tiennent par le rouge; l'orange et le vert, qui sont unis par le jaune.

Les couleurs principales et binaires sont nettes et bien définies, c'est-à-dire que chacun des éléments entrés dans leur composition est facilement reconnaissable. C'est seulement par l'adjonction de la troisième couleur principale que le ton devient trouble. Si on mélange ces trois couleurs à doses égales, on compose le noir; si les doses sont inégales, on obtient les couleurs foncées, dans lesquelles domine la nuance de la dose la plus forte; ainsi le brun est une couleur ternaire, composée de jaune, de rouge et de bleu, mais avec dose de rouge et de jaune supérieure à celle du bleu.

Ces indications suffiront à celles de mes lectrices qui considèrent ces lignes comme un point de départ pour l'étude des diverses combinaisons produites par le mélange des couleurs; je vais passer à un autre ordre d'observations, de crainte de lasser l'attention des personnes qui ne désirent pas étudier à fond la théorie des couleurs.

Il y a longtemps que l'on a défini le beau par ces mots : la diversité dans l'unité.

Sans diversité, en effet, sans changement, il n'y a point de vie; sans unité il n'y a point de *tout*, point de totalité, point de conclusion. Le spectre solaire nous présente la solution la plus complète de cet idéal, puisqu'il embrasse les couleurs les plus diverses, et qu'il les relie ensemble par des dégradations de tons, qui sauvent la crudité et l'opposition.

Il y aurait à faire des rapprochements non-seulement ingénieux, mais lumineux et concluants, entre la musique et les couleurs, qui peuvent être classées en gamme et divisées en accords, comme les tons; mais, lors même que je pourrais me charger de cette tâche, nos lectrices ne seraient peut-être pas disposées à me suivre sur ce terrain. Enfin l'on pourrait, sans nul doute, faire des études psychologiques assez intéressantes, en étudiant la signification des couleurs, qui sont des symboles, et qui, par les préférences dont elles sont l'objet, constituent des révélations sur les différents caractères de la race humaine. Lorsque nous aurons atteint le but principal que nous poursuivons en ce moment, lorsque nous aurons étudié la théorie des couleurs dans ses rapports avec la toilette, nous ferons peut-être quelques excursions dans le domaine psychologique.

On reconnaît généralement que certains types, que l'on détermine d'habitude par la couleur des cheveux, doivent rechercher certaines couleurs comme *avantageuses*, et rejeter certaines autres nuances pour éviter des effets désagréables par la discordance ou l'analogie. Rien n'est plus vague cependant que ces règles, à chaque pas remises en question par des exceptions : la classification des types humains a été jusqu'ici trop sommaire, et c'est, sans aucun doute, à cette classification incomplète qu'il faut attribuer la plupart des erreurs journellement commises par les femmes dans le choix et l'adoption des couleurs dont elles s'entourent. On croit avoir tout dit lorsqu'on a partagé la race humaine en deux parties : blonde et brune; rien n'est pourtant plus vague que cette division, car les exceptions la modifient d'une façon indéfinie. La seule classification positive est celle qui a le *teint* pour base.

La psychologie reconnaît dans la race humaine quatre tempéraments, révélés par la différence du *teint*.

Le *tempérament nerveux* a pour caractères extérieurs une peau fine, un teint pâle, des cheveux extrêmement mous et fins.

Le *tempérament sanguin :* on le reconnaît à un teint animé, des yeux généralement bleus, des cheveux brun clair.

Le *tempérament colérique :* épiderme épais, jaunâtre, cheveux noirs, traits accusés, figure presque carrée.

Le *tempérament flegmatique :* il se trahit par une peau flasque, des formes arrondies, des cheveux de nuance claire, des mouvements languissants.

Mais ces tempéraments sont rarement purs de tout alliage; ils offrent souvent des caractères *composés*, c'est-à-dire participant de deux ou de plusieurs tempéraments, et fournissent ainsi la diversité des types humains. Afin d'éviter une nomenclature aride, nous mentionnerons chacun de ces types en le plaçant en regard des couleurs dont il devra s'entourer.

Tempérament nerveux, *cheveux de nuance claire :* la couleur qui lui est le plus favorable est le bleu, qui anime la pâleur du teint et forme un contraste harmonieux avec la nuance des cheveux. Le bleu est le complément de l'orange, origine de tous les tons blonds et bruns plus ou moins clairs; il faudra cependant, pour maintenir l'harmonie, se préserver du bleu trop foncé, qui absorberait l'énergie du teint au lieu de le ranimer. Si le teint était tout à fait pâle, on lutterait avec succès contre cet inconvénient, en adoptant les bleus un peu verts; le bleu est le ton principal, *fondamental*, comme l'on dit en harmonie, pour le type que nous venons de citer. Cette vérité une fois établie, il est aisé de trouver les dérivés de cette nuance, que l'on adopte au même titre que le ton principal. Ainsi nous arrivons directement à la couleur verte, qui sied fort bien à ce teint, pourvu que le bleu y domine; c'est la nuance que l'on désigne sous le nom de vert anglais pas trop foncé.

Chaque teint a un *côté faible*, qui est mis en évidence par l'adoption de certaines nuances; la couleur ennemie du type qui nous occupe en ce moment est le rouge. Du reste, il faut établir dès à présent que les couleurs *ennemies* doivent être évitées comme élément dominant dans la toilette, tandis qu'elles peuvent être employées comme accessoires; ainsi, un ruban rose ou rouge peut figurer dans la toilette sans inconvénient, tandis qu'un chapeau de l'une de ces couleurs, environnant entièrement le visage, donnerait une teinte jaune et maladive, en absorbant les faibles traces de *carmin*, que l'on trouve dans ce type, pour lequel le jaune et l'orange sont aussi des couleurs *ennemies*. La première aurait trop d'analogie avec la nuance des cheveux; la deuxième est si *chaude* qu'elle pâlirait encore un teint déjà trop pâle.

Le blanc, comme élément dominant dans la toilette, sera favorable au teint qui nous occupe en ce moment; il en fait ressortir la finesse, la pureté, et, par opposition, fait paraître le visage plus animé, plus *sanguin*, qu'il ne l'est en réalité.

Le gris ne doit pas être employé sans une couleur plus vive, si l'on veut éviter d'offrir un aspect monotone et languissant; et encore faudra-t-il choisir pour ce type les gris-bleus et gris-verts, relevés par des accessoires favorables, tels que le bleu, le vert, etc.

Ces observations sont applicables à tous les tempéraments nerveux, à teint pâle et à cheveux blond-jaune; nous ferons connaître les modifications qui sont avantageuses aux autres nuances *blondes*.

EMMELINE RAYMOND.

LES CONSTITUTIONS NERVEUSES.

Quoique le mot *nerveux* soit évidemment dérivé du mot *nerf*, dont l'origine se perd dans la nuit des âges, on ne peut nier que la plupart de ses acceptions soient tout à fait modernes; on avait des nerfs bien avant le dix-neuvième siècle, mais les constitutions nerveuses étaient inconnues aux époques antérieures au temps actuel.

Que nos lectrices se rassurent! nous n'avons pas le dessein d'étudier cette singulière infirmité au point de vue de la science médicale. Les médecins assez savants pour hasarder un aveu d'ignorance affirment que les mystères de la sensibilité sont impénétrables, et, lorsque ces autorités se déclarent incompétentes, nous ne pouvons nous risquer à donner des explications condamnées d'avance, au nom de l'erreur. Nous voulons seulement placer ici quelques réflexions sur les constitutions nerveuses en général, et mettre les femmes en garde contre cette maladie, qui, nous l'affirmons d'après l'avis de médecins célèbres, peut facilement être combattue, — et aussi exagérée, — et même jouée.

Il n'est rien de plus complaisant, en effet, que ce mot *nerveux !* C'est une explication, mieux que cela, c'est une excuse pour tous les défauts; on n'est plus irritable, injuste, dédaigneux, sujet à la colère, à l'envie... on est *nerveux;* ce mot justifie tout, ennoblit tout, et l'on est presque fier des imperfections qui sont ainsi déguisées. Une véritable maladie de nerfs peut être le résultat d'une souffrance corporelle ou d'une grande douleur morale; — mais la plus grande partie des maux de nerfs est due à l'absence d'énergie, à l'impossibilité de se gouverner soi-même, surtout au manque d'équité et de jugement. Quelques mots d'explication sur ce sujet ne seront peut-être pas superflus, car les constitutions nerveuses ou réputées telles se rencontrent surtout parmi les femmes.

On peut affirmer que le bonheur, que même le repos, ne s'établiront jamais sous un toit soumis à la domination d'une femme nerveuse; cette infirmité, — véritable ou jouée, — enlève la paix, bouleverse toute règle, — absorbe toute énergie, — supprime toutes les qualités indispensables à une mère de famille. Les brusques changements d'humeur qui se manifestent chez la malade, qui la plongent subitement dans l'abattement, et l'exaltent tout aussi subitement jusqu'à une gaieté délirante, sont non moins fatigants pour les autres que pour la malade même; une inflexion de voix, un mouvement de physionomie, tout est commenté, interprété, tout contribue à l'abattre ou à la relever. Comment prévoir ce travail d'esprit, comment combattre des fantômes, comment écarter des causes que l'on crée en entier lorsque rien ne peut en fournir le germe ?

Mais il est toujours un remède, ou du moins un adoucissement à espérer avec les femmes véritablement nerveuses; — il n'en est point avec celles qui simulent cette triste maladie. Si les premières sont douées d'équité, si leur jugement n'est point faussé par l'égoïsme et la vanité, elles veilleront soigneusement sur toutes les manifestations extérieures de leur infirmité, et sauront en épargner le contre-coup à leur entourage. Cette ressource n'existe pas avec celles qui cherchent dans les apparences d'une maladie des excuses pour tous leurs défauts. Chez elles les défauts ne sont pas la conséquence de la maladie; c'est la maladie, au contraire, qui a été appelée (et qui, à force d'être simulée, est devenue presque réelle) pour justifier tous les défauts dont il faudrait rougir, si l'on n'avait trouvé ce masque honorable qui s'accommode à tous les caractères, et qui ennoblit avec complaisance les plus déplorables sentiments. L'humeur acariâtre, la susceptibilité, la vanité, tout ce que l'on n'oserait avouer, passe non-seulement inaperçu, mais encore excusé, sous l'égide protectrice d'une constitution nerveuse. Quelquefois les enfants, vifs, joyeux, curieux, prennent leurs ébats autour de leur mère, en lui adressant mille questions; — mais elle ne peut supporter leur tapage, elle est si nerveuse aujourd'hui !... Et les pauvres enfants sont bannis de sa chambre, abandonnés à eux-mêmes, sans qu'elle tienne compte des périls physiques ou moraux qu'ils peuvent courir. Une maladie subite, un malheur imprévu, viennent-ils à frapper le chef de la famille : il se rapproche de sa compagne pour chercher un encouragement, un conseil ou une consolation... La tentative est inutile : sa femme est trop nerveuse pour être bonne à quelque chose; le calme lui est indispensable, elle ne peut supporter les pensées affligeantes, et se renferme dans son infirmité comme dans un abri inexpugnable.

Notre époque éprouve une tendance si prononcée à substituer les mots aux choses qu'elle accepte généralement le terme de *nerveux* comme synonyme de *sensible*. Cela devrait être ainsi, en effet : les personnes nerveuses devraient éprouver des impressions vives, et leur sensibilité semblerait devoir être plus intense que celle des individus plus grossièrement constitués. D'où vient que cette sensibilité s'exerce seulement à propos des questions les plus personnelles, et pourquoi les personnes *dites* nerveuses sont-elles sensibles — seulement pour elles-mêmes ?

Cela vient surtout de ce que l'on s'entend peu sur les distinctions à faire parmi les tempéraments nerveux; il faut les diviser en plusieurs catégories, et ne point appliquer indistinctement des jugements identiques, par conséquent injustes. Parmi les personnes nerveuses, il en est qui savent souffrir sans faire supporter à leur entourage les conséquences d'une humeur fantasque; d'autres, moins bien douées, sont nerveuses sans doute, mais surtout égoïstes, et elles exploitent sans scrupule la maladie qui les dispense de tout devoir et leur confère tous les droits. Les premières ont assez d'élévation dans l'âme pour savoir maîtriser celles de leurs impressions qui pourraient compromettre le repos de leur famille. Le senti-

ment généreux qui les porte à réagir contre leurs souffrances est récompensé, car la maladie, combattue avec courage et persévérance, s'affaiblit toujours lorsqu'elle ne disparaît pas complétement. Quant aux femmes nerveuses qui sont égoïstes, on peut les considérer comme incurables: elles se complaisent dans leur mal, qui leur attire les soins, les ménagements, la commisération de leur entourage, qui, selon elles, les dispense de tout sacrifice, et leur permet de se vouer tout entières à leur propre satisfaction; et, si la guérison était à leur portée, elles la repousseraient au lieu de la rechercher.

On peut porter sur les maux de nerfs un jugement sommaire sans doute, mais équitable, et affirmer que toute souffrance que l'on fait peser sur les autres est une souffrance de mauvais aloi; elle se produit dans une âme faible ou égoïste, ou bien elle n'est qu'un prétexte à l'aide duquel on espère obtenir l'impunité de quelques défauts que l'on devrait combattre, si on ne les déguisait sous les apparences d'une constitution nerveuse.

S. DE PAROY.



LE DÉMON DES PRAIRIES *.

Suite.

Les étoiles brillaient encore au firmament lorsque, devant la porte d'entrée, se forma un groupe assez nombreux de cavaliers, composé de la moitié du personnel du fort et armé de carabines et de longs couteaux. A quelques pas de là, un serviteur tenait trois chevaux tout sellés. La porte d'entrée s'ouvrit et donna passage à Marie, qu'éclairaient deux torches. Mac Grégor et son père l'accompagnaient. Hattie et Mac Allester l'escortèrent également jusqu'à la sortie de la voûte. Une amazone de soie grise emprisonnait sa taille fine, et une broche de diamants retenait la dentelle de son col. Un chapeau d'homme enfermait sa riche chevelure, ramenée en larges bandeaux; mais son visage avait une pâleur livide; elle ressemblait à une statue de marbre. Quant à Mac Grégor, il avait revêtu un costume d'homme du monde; mais, lorsqu'il eut aidé la jeune fille à monter à cheval, et qu'il lui eut jeté un léger manteau sur les épaules, il passa dans sa ceinture un long couteau, et prit, des mains du domestique, un fusil à deux coups. L'instant d'après on se mit en marche, Marie entre son père et son fiancé, et en tête. On passa le fleuve au gué habituel, et on suivit au petit trot le chemin bien frayé dans la prairie. Mac Grégor avait les sourcils profondément contractés; ses lèvres étaient pincées, et il semblait réprimer avec peine une expression de mécontentement. De temps en temps seulement il dirigeait ses regards sur Marie.

« Eh quoi! mademoiselle, » dit-il enfin, « n'avez-vous pas un seul mot à me dire? »

Elle se tourna lentement vers lui.

« J'ai fait suivant vos désirs, monsieur, » lui répondit-elle d'un son de voix étrange. « En demandez-vous plus encore pour le moment? »

Ce furent les seules paroles qu'ils échangèrent pendant tout le temps de la course. Brown lui-même paraissait mal à l'aise; de temps en temps il se frottait le menton.

L'horizon commençait à prendre une teinte pourprée quand ils atteignirent le village. C'était le même que celui où, trois jours auparavant, Marie avait espéré trouver son salut. Il se composait uniquement de quelques méchantes chaumières en bauche, dont la plupart ne possédaient qu'une seule fenêtre vitrée. On y voyait, çà et là, apparaître quelques lumières. C'était là qu'étaient réunis l'entrepôt des marchandises, le relais de poste, ainsi que la justice de paix. Là aussi résidait le juge de paix, un Yankee, qui traitait avec le plus souverain mépris tout ce qui portait le nom de Mexicain.

Au premier coup frappé par Mac Grégor, l'unique porte de la maison s'ouvrit, et l'aspect de l'intérieur prouva que le jeune couple était attendu. Aussi loin que se projetait la faible lumière qui éclairait la salle, on distinguait un certain arrangement dans les mille objets de toutes sortes qui l'encombraient. Sur la table, qui, évidemment, servait à toute sorte d'usages, était étalé ce qui était nécessaire pour écrire. Enfin il suffit à l'aide, qui avait ouvert la porte, de secouer légèrement le juge de paix pour l'arracher au sommeil qui s'était emparé de lui.

Les formalités du mariage furent rapidement expédiées. Marie semblait répondre machinalement à toutes les demandes qu'on lui adressait; aussi, en dix minutes, le mariage fut-il accompli. Brown déposa sur le front de la jeune femme un baiser paternel, et lui dit:

« Mon enfant, je sais que tu seras heureuse, pourvu que tu veuilles y consentir. Désormais, prends plutôt conseil de ta raison et de ton mari que de ta tête romanesque, et tu béniras toujours cette heure. Nous allons être quelques mois sans nous revoir. J'espère, à mon retour, te retrouver fraîche et bien portante. » Il la mena ensuite à son mari, qui s'était reculé de quelques pas. Celui-ci saisit la main de Marie et la pressa sur ses lèvres. Elle le laissa faire, mais resta froide et impassible. Il regarda ses yeux éteints, et parut inquiet.

« N'aurais-tu pas besoin de prendre quelque chose? » lui demanda son père; « la course à cheval pourrait être par trop fatigante pour toi, s'il te fallait la faire entièrement à jeun. » Elle fit signe que non de la tête, et se dirigea vers la porte, comme si tout ce qu'elle désirait était de sortir au plus vite de cette maison.

« Partez, » lui dit Brown; « c'est ce que vous avez de mieux à faire. Quant à nous, nous sommes d'accord maintenant sur tous les points. Adieu donc, et à la grâce de Dieu! »

Ils se donnèrent une poignée de main, et Mac Grégor fit remonter sa femme à cheval.

Le soleil venait de se lever dans tout son éclat, et toute la cavalcade avait déjà parcouru la moitié de la route. Mac Grégor avait plusieurs fois essayé de nouer conversation avec sa compagne, mais n'avait obtenu d'autre réponse que celle-ci:

« Je vous en prie, laissez-moi en repos jusqu'à notre rentrée au fort. »

Aussi la conduite de la jeune fille commençait-elle à exciter le mécontentement de son jeune époux, lorsqu'un cavalier, faisant partie de l'arrière-garde, accourut au grand galop, et, avant même d'avoir rejoint son maître, s'écria:

« Les voici! ils sont de l'autre côté du fleuve. Vous pouvez déjà les voir. »

Mac Grégor, à cette exclamation, leva les yeux, suivit la direction qu'on lui indiquait, et saisit rapidement les rênes du cheval de Marie.

Toutes les hauteurs, de l'autre côté du fleuve, fourmillaient en effet d'Indiens, qui semblaient surgir de terre, et galopaient en tous sens. Évidemment ils venaient d'apercevoir la petite troupe des gens du fort, car on entendit aussitôt résonner leurs cris. D'un seul regard, Mac Grégor sembla embrasser toute la situation.

« En avant, s'écria-t-il, au triple galop de nos chevaux. Mais, avant tout, ne nous séparons pas. Le fleuve nous sépare des Indiens, et les retiendra assez longtemps pour nous permettre de nous rapprocher du fort et en recevoir du secours. » Puis, prenant la bride de sa compagne, il partit au galop. Un affreux cri de triomphe accueillit leur fuite sur l'autre rive.

XVII

ÉCLAIRCISSEMENTS.

Le soleil venait de se lever radieux, et éclairait de ses chauds rayons une charmante vallée. Pour la première fois depuis que les quatre aventuriers avaient quitté le village des Apaches, leurs yeux se reposaient sur une bienfaisante verdure. Ils avaient eu à endurer maintes journées pénibles dans leur marche à travers les sables du désert. Ce n'était que cinq jours après avoir rencontré les traces de la route de Santa-Fé, qu'ils avaient rejoint un convoi. Le chef de cette caravane avait déjà eu connaissance de l'attaque et de la destruction de la précédente expédition; il les accueillit aussi bien que possible, se chargea de vendre, à la première occasion, les chevaux que Green lui amenait, et d'en faire toucher le montant à la maison de commerce de Green, comme une faible indemnité de ce qu'elle avait perdu. Le lendemain, les quatre aventuriers, abondamment pourvus de tout ce qui leur était nécessaire, quittèrent le convoi pour continuer leur route.

Ils venaient d'atteindre les dernières limites de la chaîne de rochers qui s'avançaient jusqu'au chemin, et s'étaient même installés sur les bords d'un petit torrent pour y goûter quelques moments de repos. Cependant, malgré la fatigue d'une nuit passée en marches forcées, le sommeil semblait fuir de leurs paupières. Ils avaient pris une légère collation, et Dutch-Bill, ayant chargé sa pipe, se préparait à en aspirer toute la saveur. A quelques pas de lui, Green, nonchalamment couché dans les hautes herbes, regardait le ciel. Baumann continuait à marcher çà et là, comme pour secouer la roideur de ses jambes, et de temps en temps caressait de la main les chevaux occupés à brouter les grandes herbes. Le vieux chasseur seul restait assis près du foyer éteint, et comme en proie à de tristes réflexions. Au bout de quelque temps Baumann s'arrêta près de lui et lui demanda:

« Espérez-vous bientôt découvrir quelques indices? »

Celui à qui il s'adressait leva lentement la tête, puis, jetant sur le vaquero un regard oblique, il fit signe au jeune Allemand de le suivre à quelques pas plus loin.

« Il faut que je vous avoue, » dit-il en s'asseyant sur un rocher, « que depuis que j'erre dans la prairie, je ne me suis jamais senti aussi découragé que ce matin. Il y a en moi quelque chose qui me conseille de ne pas chercher plus longtemps cette jeune fille, et de m'en tenir à mes efforts, inutiles jusqu'ici. Voyons, asseyez-vous près de moi, » ajouta-t-il. « Peut-être cela me fera-t-il du bien de parler. Il me semble que, pour ce qui regarde mon sang, tous mes efforts seront infructueux. Mais vous ne pouvez me comprendre, » dit-il en s'interrompant et en laissant tomber sa tête dans ses mains.

Baumann considérait avec intérêt la figure du vieux chasseur, dans laquelle l'expression d'énergie qu'elle possédait ordinairement faisait place à celle d'une triste mélancolie.

« Voyons, parlez, Bob, » dit-il, « cela vous soulagera, et il y a longtemps que vous me l'avez promis. Des jours de dangers comme ceux que nous venons de passer lient à tout jamais des hommes de cœur, et je pense que vous avez appris à me connaître. »

Le vieillard resta silencieux quelques instants.

« Hélas! » dit-il, « je suis un homme digne de mépris. Mais, aussi, il faut dire que j'ai été élevé à une école d'hommes d'une perversité telle qu'on n'en voit guère dans le Missouri. Ma patrie, c'était la rue; je n'avais d'autre domicile que quelques vieux fonds de bateaux, et je ne puis comprendre encore comment je n'ai pas succombé à la misère. J'avais été séparé de très-bonne heure de mes parents; c'était à peine si j'en connaissais le nom. C'est ainsi que je tombai entre les mains d'un homme, ou plutôt d'un démon. Il sut me faire commettre une mauvaise action, dont je n'eus pas même conscience, et ensuite, me tenant sous la crainte perpétuelle d'une dénonciation, il abusa de moi pour maints autres méfaits. Mais, de toutes mes fautes, il y en a une qui m'a avili, une dont le remords constant accable encore mon âme, et vient souvent jusque dans la prairie agiter mon sommeil de rêves fiévreux. C'était un soir. Celui qui disposait de moi m'avait amené dans un de ces tripots infâmes où quelques jeunes gens de famille, égarés, ne viennent que trop souvent perdre leur fortune, et parfois leur vie, sans comprendre qu'ils ne sont que les dupes innocentes d'adroits fripons au fait de toutes les rubriques du jeu, et corrigeant par leur adresse les chances du hasard. Plus d'une fois déjà mes mains exercées avaient dépouillé maints cavaliers du contenu de leur bourse, contenu qui passait invariablement dans les mains de mon maître, sans que rarement il m'en restât quelque chose. Tel était pourtant déjà mon endurcissement dans le vice, que ma conscience me laissait entièrement tranquille à cet égard. Les gens que je dépouillais m'étaient inconnus, et s'effaçaient à mes yeux aussi rapidement qu'ils étaient apparus. Mais, ce jour-là, que devins-je quand je vis s'asseoir en face de moi un jeune compatriote d'une charmante et douce figure, qui, en maintes occasions, m'avait rendu service, et auquel j'étais d'autant plus attaché qu'il m'avait sauvé la vie en me retirant, au péril de ses jours, des flots dans lesquels j'étais tombé! Il tira de sa bourse une pile d'or, et me défia au jeu. Un instant l'idée me vint de ne pas récourir à mon adresse et de me retirer ensuite; mais je sentais braqués sur moi les regards de mon maître, je voyais que mon agitation ne lui avait point échappé, et, pour mieux me surveiller, il vint se placer à mes côtés. Nous jouâmes donc. L'heure s'avançait, et l'or s'entassait devant moi. Mon partenaire avait déjà fait des pertes considérables; mais le démon du jeu s'était emparé de lui. Pâle, la figure contractée, les lèvres pincées, il avait fouillé dans sa poche, et ramené un portefeuille d'où il tirait sans cesse de nouvelles sommes. Quant à moi, je tremblais autant que lui; je sentais mon cœur se serrer sous l'étreinte d'une angoisse qui augmentait en proportion de la fortune qui s'amoncelait devant moi. Les sentiments les plus divers m'agitaient; la reconnaissance, le remords, la terreur, se succédaient sans interruption dans mon âme. J'étais tenté de me lever subitement et de crier à mon partenaire: « Reprenez votre or; vous ne l'avez pas perdu loyalement. » Mais je sentais peser sur moi le regard froid et acéré de mon maître, et ce regard semblait me fasciner. L'heure avançait toujours, et le cercle des spectateurs s'était agrandi. Il s'agissait d'un dernier coup; le portefeuille était vide, et tout ce qui restait de la fortune du jeune Allemand était dans ses mains. Je l'ignorais, mais je le devinai à un coup d'œil que je jetai sur lui, coup d'œil rapide, et qui pourtant suffit pour imprimer en moi à tout jamais une image terrible... Je le vois encore, ce visage où l'angoisse du cœur se peignait en traits indescriptibles. Une pâleur livide et verdâtre le couvrait entièrement; de nombreuses gouttes d'une sueur froide perlaient sur son front, où se dessinait un réseau de veines gonflées. Les yeux semblaient s'être retirés dans leurs orbites, et, injectés de sang, brillaient d'un fauve éclat. Un tremblement nerveux agitait tout son corps, et ses doigts crispés serraient les cartes dans de convulsives étreintes. Quant à moi, je sentais mon cœur battre à rompre ma poitrine. C'était à mon tour de donner les cartes. Je les retournai une à une au milieu d'un silence solennel, et je prends Dieu à témoin, Baumann, que ce dernier coup fut joué loyalement. Je faisais des vœux pour que la chance me fût contraire; mais, probablement que mes crimes avaient trop irrité le ciel pour qu'il daignât m'entendre. Mon sort était écrit; je devais le subir jusqu'au bout. Je gagnai encore. Mon partenaire se leva, pâle comme une statue, et se dirigea lentement vers la porte. Mais à peine venait-il de disparaître, que nous entendîmes une explosion. Il venait de se brûler la cervelle.

« Vous dire ce qui se passa alors en moi serait impossible. Fou de douleur, je m'élançai au dehors, sans même ramasser l'or qui était devant moi. Pendant deux heures je parcourus la ville comme un insensé, fuyant devant une ombre terrible et sanglante qui semblait me poursuivre. Cependant cette marche forcée, par une nuit froide, finit par rendre un peu de calme à mes esprits. Le jour parut, et avec lui mes terreurs diminuèrent. Je me dirigeais vers ma demeure, lorsqu'au détour d'une rue je rencontrai celui qui était cause de tous mes maux. Il me félicita ironiquement sur mon bonheur et m'invita à le suivre. Sa vue et ses paroles m'enflammèrent d'indignation. Oubliant toute crainte, je l'accablai des reproches les plus sanglants, et allai même jusqu'à le menacer de tout dévoiler à la justice. C'en était trop pour lui. Il s'élança sur moi, et me frappa d'un petit poignard qu'il portait toujours. Je parai de la main, et y fus blessé. Le misérable s'enfuit, et je ne daignai pas même le poursuivre. Cependant ma blessure saignait abondamment. Je savais du reste que le poignard était empoisonné; aussi n'hésitai-je pas, et, avant que le venin eût le temps de remonter, je saisis une hache et, d'un seul coup, me tranchai le poignet. Je tombai sans connaissance, et fus recueilli par une famille allemande qui, lors de mon pansement, reconnut, à un signe particulier que j'avais au bras, que j'étais un de leurs parents. C'est ainsi que je fus amené à retrouver toute ma famille, qui, depuis le temps qu'elle était restée sans nouvelle de moi, me croyait à tout jamais perdu.

« Je guéris enfin, possédant désormais une patrie et une famille. Un de mes frères était revenu de Californie avec une petite fortune. Il avait aussi ramené avec lui la jeune

* Voir les nos 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 24, 25, 26, 28, 29, 30, 31, 32, 33 et 34.

femme que vous connaissez sous le nom de *Joseph*, mais qui s'appelle *Pepita*. Une ferme fut achetée, où j'aurais pu y vivre libre et heureux. Mais ma vie antérieure était toujours présente à mes yeux; le souvenir de ce jeune homme mort par ma faute me poursuivait sans cesse. Je comprenais que je ne pouvais faire partie des gens honnêtes et inoffensifs avant d'avoir expié toutes mes fautes. Ce fut une nuit terrible pour moi que celle où je résolus d'enterrer mon ancienne vie, de me lancer dans le désert, où personne ne vous demande compte du passé, et de me rendre utile là où il y a encore tant à faire. J'espérais trouver le calme et l'oubli au milieu des Indiens, dans cette vie de fatigue et de danger continuel; mais, pour l'homme, le souvenir ne s'efface qu'à la mort! »

Le vieux chasseur poussa un profond soupir, et garda le silence quelques instants.

« Je me rendis chez les Indiens Chikapoï, sur les bords du Missouri. Je m'étais promis de ne jamais laisser passer une occasion de faire du bien. Mais c'est une rude tâche que de vouloir faire entendre raison à des Indiens, dès qu'il s'agissait de leurs intérêts. J'avais, ce dont ils font le plus grand cas, un corps vigoureux et de l'audace. Ils chassèrent avec moi, m'estimèrent, et me surnommèrent Poing-de-fer, à cause du moignon que je m'étais fait attacher pour remplacer ma main absente, moignon dont j'appris à me servir pour maints usages, et qui, dans l'occasion même, était pour moi une arme terrible. Mais mon influence s'arrêta là. Ils ne pouvaient admettre les envahissements progressifs de leurs terrains par les blancs; quant à les décider à fonder eux-mêmes des villages, et à se livrer à l'agriculture, il n'y avait point à y songer. Ils soutinrent plus d'un combat avec les colons de la garnison du fort de Leavenworth, et, quand je leur représentais toute la folie de leur résistance, quand je leur prophétisais la destruction complète de leur tribu, je voyais que mes paroles n'aboutissaient qu'à me rendre suspect à leurs yeux. Une nuit on trouva trois hommes blancs assassinés. Le genre des blessures prouvait qu'elles étaient faites par des Indiens, et le commandant déclara qu'il les forcerait à lui livrer le coupable. Il me fit venir, et m'ordonna de servir de guide à ses soldats.

« Mais je ne savais que trop de quelle manière il comptait tirer vengeance de ce meurtre. C'étaient de nouvelles victimes à ajouter aux premières; aussi répondis-je à l'officier qu'il m'était impossible de lui obéir, vu qu'on m'attendait le lendemain près du Missouri. C'était du reste mon intention, car déjà je préparais la mise à exécution d'un plan que j'avais formé, et qui, tout en protégeant les blancs, devait faire entendre raison aux Indiens.

O. Ruppius.

(*La suite au prochain numéro.*)



Celles de nos abonnées qui, ayant demandé la carte photographiée annoncée dans le n° 32, se plaignent de ne l'avoir pas encore reçue, sont priées de vouloir bien relire l'*avis* placé en tête des renseignements (n° 32); elles verront qu'un retard était prévu et inévitable, le photographe préparant les cartes d'après les demandes, *qui sont inscrites et seront satisfaites aussitôt que possible*. — Mme *V..., à Marseille*, a dû recevoir la carte. On cherche le dessin qu'elle désire; il sera publié dès qu'on me l'aura remis. Le journal est bien heureux de son approbation. —*L. G. C., aux Ress*, a dû recevoir la carte. Je garde sa bonne lettre et m'estimerai très-heureuse de voir ces deux amies inconnues, *mère et fille*; elles me trouveront le mardi, à 3 heures 1/2. — Mlle *A. C., à Dig..., n° 246*, a dû recevoir la carte. Je place ici mes plus vifs remercîments pour les gracieuses paroles qu'elle m'adresse. *Toilette de grand bal, pour jeunes filles de 17 à 19 ans*: robes de tulle blanc ornées de trois volants à tête, bordés de chaque côté avec un ruban rose ou bleu très-étroit; le premier volant est posé droit, — les deux autres en ondulations; corsage décolleté; berthe en taffetas rose déchiqueté, croisée par devant, se terminant derrière par deux longs pans arrondis, — ou mieux encore: berthe de même forme mais en tulle, et garnie comme la robe; une branche de rosier avec un seul gros bouton est posée parmi les coques composant le chignon de derrière. — Mme *Marie Ju..., à Venise*. Ainsi que nous l'avons déjà dit, nous ne pourrions intervenir dans les commissions que l'on donne à M. Leballeur. Nous avons cependant demandé quelques explications, et il nous a été répondu que l'on n'avait pu envoyer des marchandises *poste restante* à l'étranger. M. Leballeur est commissionnaire; si l'on trouve qu'il ne s'acquitte pas régulièrement des affaires dont on le charge, il faut s'adresser à une autre personne; quant à nous, il est impossible que nous nous occupions de tous ces menus détails, qui ne font pas partie de l'administration ni de la rédaction du journal. — *Ornements d'église*. Nappe d'autel ayant 4 mètres de longueur sur 25 centimètres de hauteur, dessinée pour broder en application de nansouk sur tulle, prix: 20 francs; — sur mousseline suisse, 2 fr. de plus. — Nappe d'autel ayant 5 mètres de longueur, 40 centimètres de hauteur même travail que ci-dessus: 30 fr.; — sur mousseline suisse, 3 fr. de plus. — Nappe d'autel, même travail, mais ayant 5 mètres 50 centimètres de longueur, 55 centimètres de hauteur, 49 fr.; — sur mousseline suisse, 5 fr. en plus. — Aube ayant 3 mètres à 3 mètres 50 centimètres de largeur, 1 mètre à 1 mètre 10 centimètres de hauteur, — manches ayant un mètre de largeur sur 50 centimètres de hauteur, toutes dessinées pour application de nansouk sur tulle, prix: 45 fr.; — tulle et mousseline: 50 fr. — Chasuble en tapisserie toute dessinée, échantillonnée avec assortiment, — genre gothique, de fleurs ou de fantaisie, prix: 50 fr. — Étole assortie: 30 fr.; — manipule: 15 fr. — On trouve tous ces objets chez M. Simart, rue Rambuteau, 64; on y trouve aussi la mignardise blanche perfectionnée, à 6 fr. les 100 mètres; — la mignardise noire perfectionnée, à 18 fr. les 100 mètres. — *N° 11,195*. Oui, pour la pelote en mignardise; on porte toujours les saute-en-barque, mais on les fait un peu plus longs.

Mme *P..., à L...* Mme Peytel, rue Saint-Roch, 11, est fort habile, et ses prix sont moins élevés que ceux des célébrités de la couture; elle fera les robes en question avec de simples indications. Si l'on pouvait y joindre un ancien corsage (qu'elle renverrait du reste), cela vaudrait mieux encore. — *Le triolet de la place*. Il n'existe pas de recette *infaillible* pour arrêter la chute des cheveux, ou du moins je n'en connais pas; si j'avais été en possession d'une recette si précieuse, je l'aurais publiée depuis longtemps. Je puis dire seulement à la personne qui m'interroge, que les cheveux tombés *après une maladie* repoussent plus beaux que jamais; à ce mal comme à tant d'autres, il n'est qu'un remède *infaillible*: la patience. Dans chaque numéro, nous publions des descriptions de toilettes, mais enfin je dirai à notre jeune lectrice que l'organdi blanc compose les plus jolies robes de *jeune fille*. On garnira cette robe avec trois petits volants tuyautés; on mettra une ceinture fort large, — blanche ou de couleur, — nouée par derrière; la toilette maternelle sera (selon l'âge) à corsage décolleté ou bien recouvert d'un fichu de dentelle; la robe, en mousseline de soie ou taffetas de nuance claire; quant aux garnitures, il faut choisir parmi celles qui sont indiquées dans chaque numéro. On peut être tranquille: je ne parlerai pas à M. Sainfoin de cette affection un peu... égoïste que l'on professe pour ses chères fleurs. — *Papier marqué M. L...* L'un des deux objets que l'on se propose, ou bien un beau coussin de canapé, ou un cordon de sonnette. Si l'on fait un objet avec initiales, il faut mettre celles de la jeune femme; quant au prix, impossible de le dire: il faudrait exécuter l'objet pour connaître la somme qu'il coûtera. On peut s'adresser à M. Simart, rue Rambuteau, 64; il pourra, je pense, indiquer la somme que coûteraient les matériaux nécessaires. — *C. D. à Bell..., n° 30*. Une coiffure en taffetas noir découpé formant une sorte de touffe sur le devant de la tête et continuant en couronne. Mme Aubert, rue Neuve-des-Mathurins, 6, fait des coiffures charmantes en ce genre et *à des prix très-raisonnables*. — *Collonges, trois jeunes filles abonnées.....* Elles peuvent se *préparer* les châles de cachemire à deux conditions: ils seront plutôt petits que grands; — ils ne seront pas noirs; le violet et le brun sont un peu austères; — le vert est bien incommode; je conseille le gros bleu d'une belle nuance, pas trop foncé. Je préférerais ces châles gros bleu *pour jeunes filles*, ornés avec deux rangs de broderie russe exécutée en laine noire fine (voir les nos 18 et 26); ce point russe se fait très-vite et produit un effet charmant; on l'emploie aussi pour garnir des robes. Les châles seraient simplement *frangés* dans le cachemire même, sous les deux rangs de broderie russe; on ferait ces deux rangs sur chaque pointe. Si l'on tient cependant à la bordure en mignardise (qui convient moins aux jeunes filles), on l'encadrerait avec une guipure noire aussi étroite que possible. Ces châles peuvent être portés en toute saison; j'ignore si ceux de taffetas seront encore à la mode l'été prochain. En tout cas, point de *semé* pour châles de jeunes filles. Mille remercîments pour toutes les gracieuses paroles qui me sont adressées *par les trois jeunes filles*.

W. R... Nous accueillons toujours avec reconnaissance tous les objets d'utilité générale que nos abonnées veulent bien nous communiquer. Je remercie celle qui a eu la bonté de m'envoyer le spécimen dont je ferai probablement usage. Si cet exemple pouvait être généralement suivi, l'expérience de *toutes* profiterait à chacune, et notre recueil deviendrait le trésor des familles: merci aussi et mille fois pour ce qui m'est personnellement adressé dans cette aimable lettre. — *La Châtre*. Il est difficile de contenter tout le monde, quel que soit le soin que l'on prend de tenir compte de tous les goûts: on nous a reproché quelquefois de faire une place trop grande aux travaux de crochet; *à la Châtre*, on nous reproche de la faire trop petite. Mais nos collections *fourmillent* de dentelles au crochet et de voiles de fauteuil! — *G. B., au Havre*. On est prié de vouloir bien feuilleter notre collection: on trouvera dans plusieurs numéros, entre autres dans les nos 31 et 25, des dessins pour filet et crochet; ce sont ces dessins qui servent pour broder en reprises sur du tulle. — *Sous-manches olivier*. A la bonne heure! Voilà une personne équitable autant qu'habile, reconnaissant la justesse des explications qui accompagnent nos dessins et réussissant à faire tous les ouvrages au crochet. Elle aura successivement.. .. mais non immédiatement, ce qu'elle désire. Nous aurons des capelines plus gracieuses que le bonnet. Quant aux voiles de fauteuil, ils ont la plus grande variété pour devise; on les fait ronds, on les fait carrés, et tout cela figure dans la même chambre; l'uniformité est évitée, parce qu'elle est toujours ennuyeuse. Quant à la maille, hélas!... cela est impossible; il faut la *voir faire*. Point de frange au dessin du n° 25; le dessin forme lui-même la frange; plutôt des franges que des dentelles pour les autres voiles de fauteuil. — *Aux bords du...* Mais au bord de quoi? Je n'ai pu déchiffrer le dernier mot... Mettons pour indication le papier marqué *L. B., couronne de comte*. On fixe les pantalons des enfants avec une ceinture élastique qui peut même être recouverte en ruban ou taffetas. Broderie russe pour les robes d'hiver, ou bien au point de chaînette, — ou bien soutache mélangée de lacet. — *N° 15,307*. Les sentiments que l'on m'exprime, les projets que l'on me communique, commandent la sympathie; il ne faut donc pas douter de la mienne. Pour *refaire* son instruction comme pour la *faire*, je ne connais pas de livre plus instructif que le *Dictionnaire de la conversation* publié chez Firmin Didot, à Paris; c'est le résumé de toutes les connaissances humaines. Dès que l'on rencontre un mot inconnu, on en cherche la signification dans ce dictionnaire, qui contient, en outre, l'histoire, la géographie et des explications détaillées sur toutes les sciences. Il est précieux pour les mères, car avec son aide elles sont certaines de pouvoir répondre à toutes les questions de leurs enfants. J'espère envoyer à Mme P. R., d'ici à quelque temps, une liste de livres pouvant servir à l'instruction de ses filles. — *Enitsugua*. Sa charmante lettre, si bien écrite, si gracieuse, m'a causé le plus vif plaisir. Elle devrait le rendre plus complet, et venir un mardi à 3 heures 1/2, rue Jacob, 56. Je serais heureuse de lui serrer la main et de remercier sa digne mère pour la bienveillance qu'elle me témoigne; elle a reçu M. Sainfoin.



Mon premier vous donne une fleur
Remarquable par sa blancheur;
Mon second est votre servante;
Mon tout, près de la mer, une ville charmante.

Adrien Moisy.

Le Directeur-Gérant: W. Unger.

Paris. — Typ. de Firmin Didot, imprim. de l'Institut et de la Marine, r. Jacob, 56

LE SAUT DU CAVALIER.

PRÈS D'UN BERCEAU.

Voyez dans sa barcelonnette
Dormir cet enfant si gentil;
De ses pleurs, une gouttelette
Lui tremble encore à chaque cil.
Larmes d'une peine effacée
Par les caresses du sommeil,
Comme des perles de rosée
Qui s'évaporent au soleil.
Sa tête enfantine se penche
Sur son épaule de satin,
Comme la flexible pervenche
Sur sa frêle tige, au matin.
Sa petite bouche, entr'ouverte,
A tous les parfums d'une fleur;
Et ses deux bras, sur la couverte,
Suivent les battements du cœur.

Auguste Humbert.

Voir, à notre dernier numéro, l'Échiquier renfermant, disséminées dans ses cent vingt-huit cases, les syllabes contenues dans les vers qui précèdent.

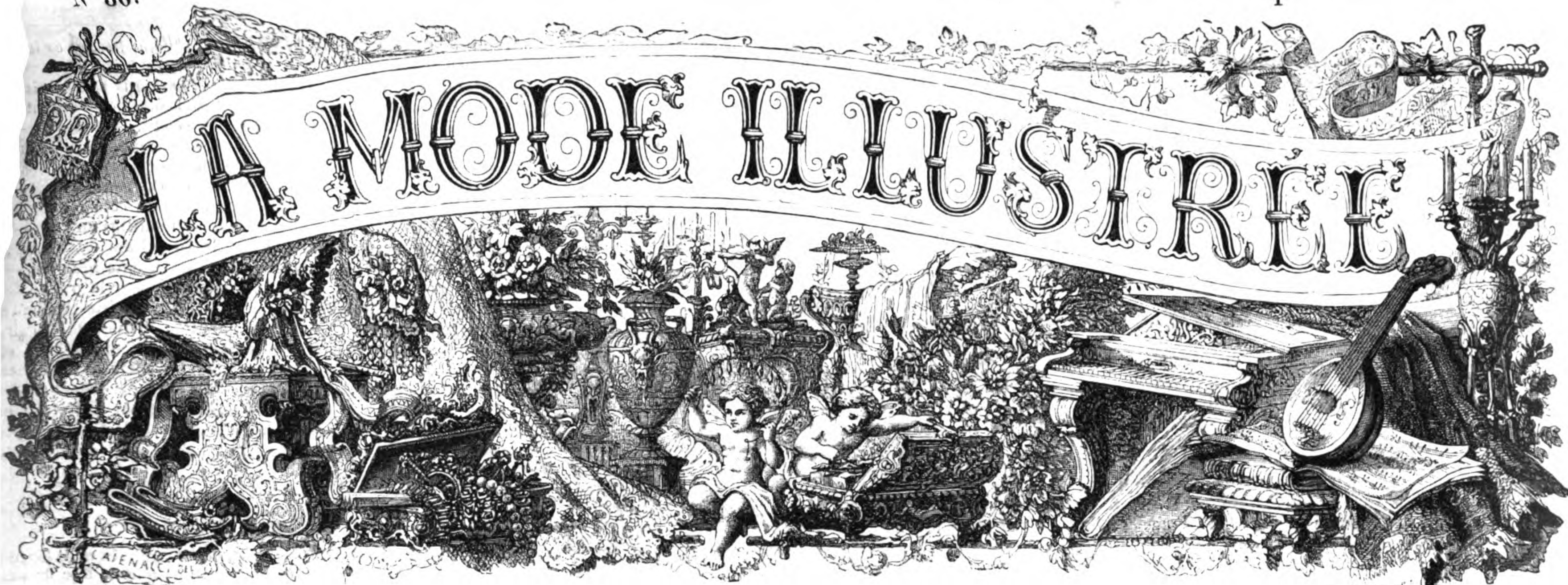
RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

En 1255, saint Louis rendait la justice sous un arbre dans le milieu de la campagne.

N° 36. TROISIÈME ANNÉE. 8 septembre 1862.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, 50 centimes. AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE LUNDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE : PARIS. Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr. DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*). Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c. Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56. S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND. Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER. Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ : PARIS. Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c. DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*). Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr. Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue. — On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (*Pour l'étranger le port en sus*). —

Pelote en mignardise.

Ce dessin, qui nous a été demandé par plusieurs personnes, s'exécute en mignardise de soie noire. On trace sur du papier les contours de la pelote *entière*, dont nous publions la moitié; puis, après avoir *monté* ce papier sur un morceau de toile cirée, on suit tous les contours avec la mignardise, en la cousant à toutes les places où elle est croisée, en cousant ensemble les picots qui se touchent, et enfin, en faisant les *jours* de dentelle qui sont indiqués sur le dessin.

On prépare une petite pelote ronde, en percale remplie de son; ou la recouvre avec du taffetas cerise, bleu, rose ou vert; on l'entoure avec une ruche *à la vieille* faite avec du ruban pareil au taffetas, et enfin on recouvre le dessus de la pelote avec l'*enveloppe* faite en mignardise.

Bourse

RONDE.

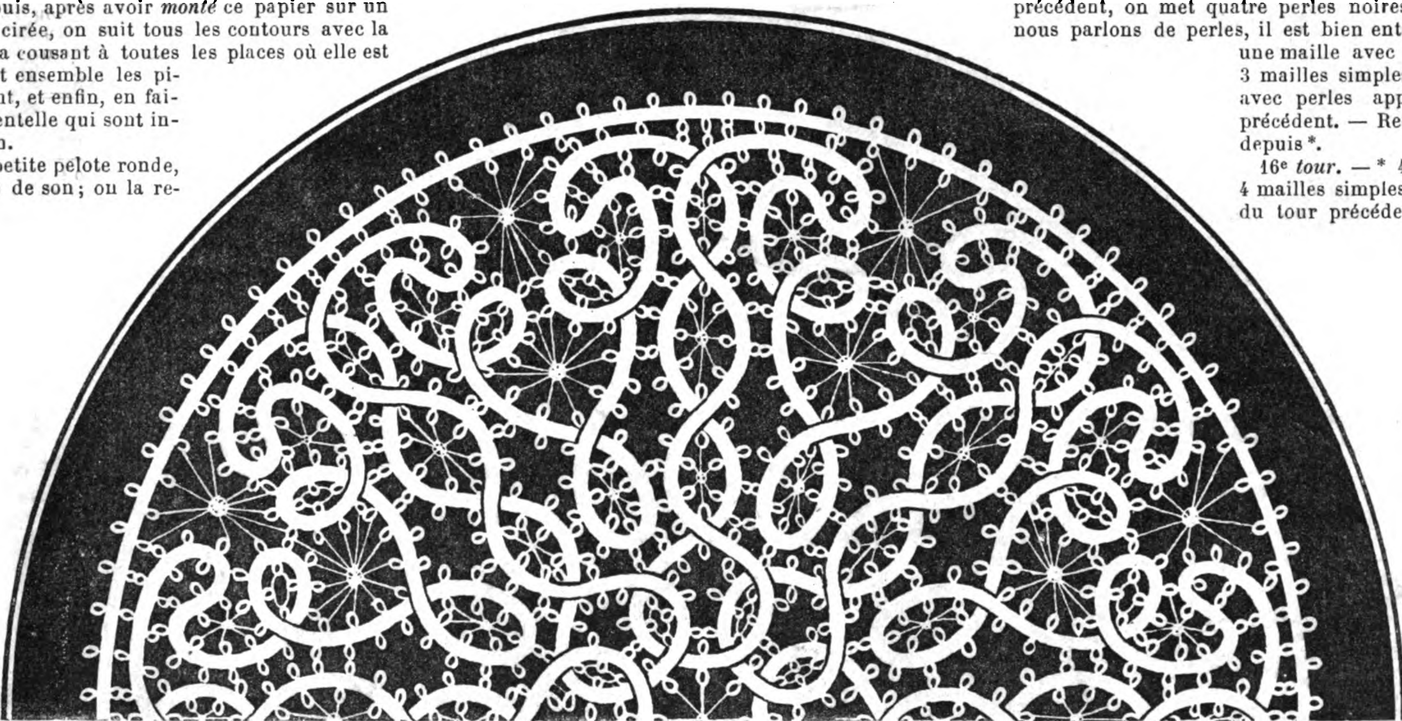
MATÉRIAUX. — 1 écheveau de forte soie de cordonnet blanche; 2 écheveaux de même soie verte de couleur moyenne; 10 à 12 rangs de perles d'acier n° 5; perles noires rondes; un fermoir en acier avec chaînette.

Cette bourse se compose de deux *ronds* faits séparément, réunis sur le côté supérieur par le fermoir de métal, sur le côté inférieur par un tour de mailles simples. Ces *ronds* sont faits en mailles simples; l'*envers* du travail devient l'*endroit* de la bourse; le côté inférieur est garni avec une frange de perles.

On enfile des perles noires sur la soie verte, — des perles d'acier sur la soie blanche; — il est bien entendu que, lorsque nous mentionnerons les *perles noires*, on travaillera avec la soie verte; — les *perles d'acier*, on prendra la soie blanche. On fait avec la soie verte une chaînette composée d'un petit nombre de mailles, afin que, lorsque la dernière est réunie à la première, il n'y ait point de vide au milieu de ce petit cercle; on augmente le nombre des mailles dans les tours suivants, de façon que le 4me tour se compose de 28 mailles; pour chaque maille on glisse une perle devant, puis on forme la maille.

5e *tour*. — Dans la première maille du tour précédent, on fait (soie blanche) * une maille unie, — dans la maille suivante, *deux* mailles avec perles d'acier. On recommence 13 fois depuis *.

6e *tour*. — Comme le précédent, mais sans augmentation, c'est-à-dire que l'on ne fait pas *deux* mailles dans *une* seule maille.



PELOTE EN MIGNARDISE.

7e *tour*. — Comme les 5e et 6e tours, mais en faisant *deux* mailles sans perles dans *chaque* maille sans perles. L'augmentation, par conséquent, a toujours lieu dans les mailles unies (sans perles).

8e *tour*. — (Soie verte.) Sur la première maille unie du tour précédent on met * 2 perles noires, puis, sur les mailles avec perles suivantes, on fait 2 mailles simples. — On recommence 13 fois depuis *.

9e *tour*. — Comme le précédent.

10e *tour*. — * Sur les deux premières mailles du tour précédent, deux perles noires, — sur les deux mailles simples suivantes appartenant au tour précédent, on fait *trois* mailles simples. — On recommence 13 fois depuis *.

11e *tour*. — (Soie blanche.) * 3 perles d'acier sur trois mailles simples du tour précédent, — 2 mailles simples sur les deux mailles avec perles suivantes. On recommence 13 fois depuis *.

12e *tour*. — * 3 perles d'acier, — 3 mailles unies (ou simples) sur deux mailles simples du tour précédent. — Recommencez 13 fois depuis *.

13e *tour*. — * 3 perles d'acier, — 3 mailles simples sur le même nombre de mailles simples du tour précédent. Recommencez 13 fois depuis *.

14e *tour*. — * 3 perles d'acier, — 4 mailles simples sur trois mailles simples du tour précédent. Recommencez 13 fois depuis *.

15e *tour*. — (Soie verte.) Sur 4 mailles simples du tour précédent, on met quatre perles noires (chaque fois que nous parlons de perles, il est bien entendu que l'on fait une maille avec chaque perle) ; — 3 mailles simples sur trois mailles avec perles appartenant au tour précédent. — Recommencez 13 fois depuis *.

16e *tour*. — * 4 perles noires, — 4 mailles simples sur trois mailles du tour précédent. — Recommencez 13 fois depuis *.

17e *tour*. — Il est fait avec le même nombre de mailles que le 16e. Dans le 18e tour on complète seulement les huit carreaux de perles placées sur le bord inférieur de la bourse. Sur les six autres carreaux, on fait des mailles simples, car les perles ne permettraient pas de fixer le fermoir.

On fait encore un autre *rond* pareil à celui-ci, puis on les place *envers* sur *envers* et on les réunit en faisant avec la soie verte des mailles simples, pour lesquelles on pique le crochet à la fois dans les deux bords. Ceci doit être commencé et terminé avec les carreaux de perles qui sont *entiers* sur le bord inférieur. On place ensuite le fermoir, que l'on coud avec de la soie sur laquelle on enfile des perles d'acier.

Les boucles qui forment la frange de perles sont plus courtes sur les côtés qu'au milieu. On enfile 15 perles d'acier pour les boucles les plus courtes, et l'on augmente ce nombre jusqu'à ce qu'il s'élève à 36 perles; le dessin indique que ces boucles doivent être entrelacées.

On peut faire cette bourse toute blanche en substituant seulement des perles d'or aux perles d'acier, — ou blanche et bleue en substituant des perles d'argent aux perles noires.

Châle à médaillons carrés.

Le châle est en grenadine de soie noire, — les médaillons en taffetas violet, encadrés avec du ruban violet ayant 1 centimètre 1/2 de largeur, disposé en feston, ainsi que cela a été expliqué dans le nº 16 de la présente année (voir *col en piqué*). Les médaillons sont, de plus, ornés avec une sorte d'étoile faite au crochet avec de la soie noire. Le châle est bordé d'une guipure noire, plus ou moins large, ayant, par exemple, de 3 à 25 centimètres de hauteur. Le châle doit être *reversible*, c'est-à-dire que les médaillons de la pointe supérieure seront posés de façon à se trouver *à l'endroit* lorsque l'on pliera le châle.

Étoile au crochet. On fait une chaînette de 10 mailles, on la réunit en *rond*.

1er *tour.* — Dans chaque maille 2 mailles simples; — en tout 20 mailles.

2e *tour.* — 6 mailles en l'air, sur lesquelles on revient en faisant 5 mailles simples; cela forme la nervure de l'une des quatre branches; sur la première maille de cette nervure on place une maille-chaînette pour se trouver de l'autre côté de la nervure, sur lequel on fait 6 mailles simples, — à l'extrémité de la nervure, 5 mailles en l'air, — une maille simple dans cette même maille de la nervure, où l'on a fait la maille qui précède les mailles en l'air; — sur chacune des 5 mailles suivantes appartenant à la nervure on fait une maille simple, — puis sur le *rond* une maille-chaînette. La branche qui vient d'être faite couvre environ 3 mailles de ce rond. — On fait ensuite 5 mailles en l'air, — une maille-chaînette dans la 3e maille du rond, en passant, par conséquent, 2 mailles du tour précédent; on fait ensuite la deuxième branche : elle est plus courte que la première, et la nervure se compose seulement de 4 mailles en l'air, sur lesquelles on revient en faisant 3 mailles; on entoure la nervure avec des mailles simples; — on ne fait point de mailles en l'air sur la pointe. — La troisième branche est placée vis-à-vis de la première, et lui est pareille; la quatrième branche est pareille à la deuxième; on rejoint la première branche; on attache la soie, on la coupe.

3e *et dernier tour.* — On rattache la soie à la pointe de la première branche, c'est-à-dire à la maille d'où procèdent les mailles en l'air; on fait * 5 mailles en l'air, — une maille-chaînette dans la deuxième maille du feston de mailles en l'air, — 5 mailles en l'air, — une maille-chaînette dans la 4e maille du même feston; — 5 mailles en l'air, — une maille-chaînette dans la pointe de la branche, du côté opposé à l'endroit où la soie a été attachée; — 9 mailles en l'air, — une maille-chaînette dans la maille du milieu du feston, qui se trouve entre la première et la deuxième branche, — 5 mailles en l'air, — une maille-chaînette sur la pointe de la 2e feuille, — 5 mailles en l'air, — une maille-chaînette dans la même maille que la précédente, — 5 mailles en l'air, — une maille-chaînette sur le feston placé entre la 2e et la 3e feuille; — on continue, pour les autres branches, comme on l'a fait pour celles-ci.

On coud ces étoiles sur les médaillons de taffetas; on entoure ceux-ci avec le ruban disposé en festons; on les coud sur le châle, en consultant la disposition de notre dessin.



BOURSE RONDE AU CROCHET.

Sac pour gants.

MATÉRIAUX. — Un morceau de velours ayant 50 centimètres de longueur et 30 centimètres de hauteur; un morceau d'étoffe de soie de même dimension, un peu de ouate, etc.

Deux dessins sont consacrés à ce sac : le premier le représente terminé et replié sur lui-même; — le deuxième, étendu et vu à l'intérieur. Si l'on n'est pas assez habile pour augmenter les proportions du dessin de broderie ornant notre *sac pour gants*, il faudra exécuter une broderie au point de chaînette ou bien au point russe, en soie de cordonnet. Nous avons publié un si grand nombre de dessins de ce genre, qu'il sera facile d'en adapter un à ce sac. On brodera au milieu, au passé, soit le mot *Gants*, soit les initiales de la personne à laquelle ce sac est destiné.

CHALE A MÉDAILLONS CARRÉS.



Leroy Imp. Paris

LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal 56 Rue Jacob Paris

Toilettes de la M^{on} DE COMMISSION GÉNÉRALE, 53, r. d'Hauteville, Paris

Notre modèle est en velours grenat, brodé en soie cerise, avec doublure de soie blanche. Quand la broderie est terminée, on garnit le velours avec de la ouate, saupoudrée avec de la racine d'iris pulvérisée, et l'on coud la doublure avec le dessus; on replie chaque côté long pour former les deux poches; chacun de ces remplis est de 10 centimètres, et on le coud sur les deux côtés (haut et bas). On encadre le sac avec une grosse ganse assortie, formant une boucle à chaque coin.

Calotte en maroquin, pour homme.

MATÉRIAUX. — Maroquin gris; soutache fine grise et soutache d'or; soie de cordonnet noire, brune, grise; perles noires.

Ce dessin servira soit pour une calotte à bord relevé semblable à celle que nous avons publiée dans le n° 35 de l'année *1861*, — soit pour une calotte ordinaire. Dans le premier cas la broderie servira pour le bord relevé, qui est un peu plus large sur le côté supérieur que sur le côté opposé, *celui*-ci devant suivre le tour de la calotte. Pour une tête ordinaire, il suffira de répéter notre dessin encore deux fois, c'est-à-dire de l'exécuter trois fois en tout en le continuant; la calotte du n° 35 (année 1861) servira pour exécuter celle-ci; le bord relevé est seul brodé; la calotte proprement dite et le fond sont faits en maroquin uni.

Si l'on fait une calotte ordinaire, on exécutera le dessin sur une ligne droite, — pour une tête un peu forte on pourra cependant le laisser tel qu'il est, c'est-à-dire plus large en haut qu'en bas, et alors le haut deviendra le bas; pour cette forme comme pour la précédente, le fond reste uni sans broderie.

On peut exécuter cette broderie sur un fond de velours ou de cachemire, aussi bien que sur des maroquins, mais le maroquin est préférable.

Tous les contours sont faits avec de la fine soutache d'or traversée perpendiculairement, tantôt par des points faits avec de la soie noire de cordonnet, tantôt par des points faits avec de la soie grise ou jaune d'or; les points noirs sont indiqués sur le dessin. L'intérieur des feuilles longues est rempli au passé avec de la soie grise, — les *ronds* semés dans l'intérieur sont faits au point noué avec de la soie brune; les arabesques en *colonnes* sont faites avec de la soutache d'or comme avec de la soie jaune; dans ces arabesques on coud des perles noires.

Ménagère.

MATÉRIAUX. — Velours ou reps de laine de couleur foncée; soutache de soie.

Cette *poche* ou *ménagère* sert pour emporter son ouvrage et tous les petits ustensiles nécessaires pour travailler. — On coupe la ménagère d'un seul morceau, sur notre dessin, et l'on exécute les ornements, soit en soutache, soit au point de chaînette, — ou bien enfin au point noué, avec de la soie de cordonnet, en faisant alternativement un nœud noir, — un nœud blanc, sur un fond bleu, — bluet, — lilas, — ou groseille.

Les lignes blanches qui traversent le dessin indiquent les plis de la ménagère, qui se boutonne lorsqu'elle est reployée. On la double de soie ou de cachemire; on fait, à l'intérieur, une ou deux petites poches, on la coud sur les côtés, et enfin on l'encadre avec une ganse assortie, qui peut former une petite boucle aux deux coins inférieurs, et une autre boucle au bout de la partie *rabattue*, pour servir de boutonnière.



INTÉRIEUR DU SAC POUR GANTS.

cadré de guipure, est placé au-dessus du bouillonné. Le corsage se compose de bouillonnés perpendiculaires en taffetas pareil à celui de la robe, séparés par des entre-deux étroits en guipure noire; les manches, fendues sur le coude, sont bordées d'un volant remontant jusqu'à l'épaule, en diminuant de hauteur; un entre-deux de guipure, un bouillonné étroit, un entre-deux de guipure surmontent ce volant en suivant la même direction. Col de dentelle, sous-manches garnies de dentelle.



SAC POUR GANTS.

Robe de pou-de-soie gris très-clair, à semé de fleurettes maïs et noir. Le bas de la jupe se compose d'un haut volant froncé, ayant 45 centimètres de hauteur; il est surmonté d'une ruche de ruban maïs bordée de velours noir zéro. Une *grecque* faite en ruban maïs (n° 4), et encadrée de velours noir zéro, est placée au-dessus du volant; manches à revers, ornées comme la robe avec une grecque et une ruche; corsage plat à ceinture Médicis, ornée d'arabesques en ruban maïs et velours noir et bordée de ruban maïs; les devants du corsage sont ornés d'une grecque étroite; écharpe de même étoffe que la robe ornée comme celle-ci.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe de taffetas violet clair. Le bas de la jupe est garni avec un volant ayant huit centimètres de hauteur, et plissé à plis très-larges. Un entre-deux de guipure noire (cinq centimètres de largeur) encadré de guipure étroite, surmonte le volant et le sépare d'un bouillonné peu froncé, également en taffetas violet. Un deuxième entre-deux de guipure noire, également en-



CALOTTE EN MAROQUIN POUR HOMME.

MODES.

Toujours des grecques, des broderies en soutache, de petits volants tuyautés! En vérité, la mode semble vouloir se convertir, et, après avoir encouru et mérité pendant si longtemps le reproche de mutabilité, elle se voue à l'immobilité, avec cette opiniâtreté qui caractérise toutes les réactions. La mode n'est plus cette divinité fantasque, mobile comme l'onde, et comme la femme, selon la discourtoise comparaison du poëte anglais; elle est devenue une personne rangée, qui tient à user ses garnitures et ses robes. Est-ce l'imagination qui lui fait défaut? ou bien a-t-elle été touchée par les plaintes, les malédictions ou les supplications des maris, — et des célibataires, qui n'osaient plus prendre femme dans la crainte de ne pouvoir suffire aux mémoires des couturières et des modistes? Je constate les faits, sans me charger de les expliquer. Il est incontestable qu'aucun changement radical ni même partiel ne se produit dans la toilette féminine, et, si j'applaudis à cet ordre de choses en ma qualité de professeur d'économie, je ne saurais m'empêcher d'en gémir lorsque je suis chargée, comme en ce moment, de rendre compte de ce qui n'existe pas, c'est-à-dire des variations de la mode.

Il se produit cependant une innovation, que l'on essaye timidement en ce moment, et qui pourrait bien prendre le droit de cité dès l'hiver prochain. Les volants de dentelles avaient été jusqu'ici soigneusement expulsés lorsqu'il s'agissait de toilettes de jour; cette interdiction paraît devoir cesser. Il est plus que probable qu'ils n'iront pas de sitôt à pied; mais enfin il faut bien que nous demandions à nos lectrices modestes, économes, la permission de placer ici des détails qui pourront intéresser les personnes auxquelles l'élégance *riche* est imposée par leur situation. Notre public se compose de femmes placées sur tous les degrés de l'échelle sociale; je dis *tous*, sans exception, puisque nous avons l'honneur de compter des *souveraines* parmi nos abonnées. Or l'impartialité est notre devise, et nous ne devons négliger aucun des renseignements qui peuvent offrir un intérêt quelconque à chacune de nos lectrices en particulier.

Il faudra donc compter la dentelle parmi les garnitures admises pour toilette de visites et de *demi-soirée*, c'est-à-dire même pour les robes à corsage montant. Cette dentelle devra être de Chantilly, de dessin fort riche, lourde par conséquent; ou bien on la remplacera par une belle guipure. On la pose presque *à plat*, en volant, placé au-dessus de l'ourlet, entre deux ruches chicorée, par exemple, la deuxième couvrant la couture du volant. On peut aussi la disposer en ondulations, en *grecque*, puisque *grecque* il y a toujours, suivre enfin toutes les combinaisons adoptées pour les volants et les garnitures d'étoffes. On ajoute même que l'on fabriquera des berthes-ceintures en dentelle noire et en guipure, destinées à être placées sur les robes, et croisées devant, tandis que les pans, non pas arrondis, mais carrés, échancrés dans le milieu du bord, retomberont par derrière; ces berthes-ceintures accompagneront indifféremment les corsages montants et les corsages décolletés. Les femmes économes pourront les exécuter en mignardise noire.

Puisque nous nous occupons en ce moment de percer les voiles dont s'enveloppe l'avenir de la mode, notons un symptôme, vague encore, qui s'évanouira peut-être, mais dont il faut établir le caractère tel qu'il se manifeste en ce moment. Naguère les jeunes femmes et les très-jeunes filles portaient seules les chapeaux ronds; aujourd'hui cette mode s'étend même aux femmes d'un âge plus mûr. Sans doute il y a chapeau rond et chapeau rond; une matrone aurait mauvaise grâce à s'affubler d'un tout petit chapeau, couronné de roses, et tenant à peine sur sa tête; mais cette coiffure devient acceptable lorsqu'on y adapte certaines modifications que je vais faire connaître, et que je ne connais moi-même que depuis deux jours. Je veux seulement, puisque j'ai entrepris de prédire la mode, dire d'abord que cette extension du chapeau rond contient peut-être le germe d'une révolution.... Que les peureux se rassurent! Cette révolution aurait lieu seulement dans l'empire de la mode, et se manifesterait dans la forme des chapeaux; ils vont peut-être disparaître, ces chapeaux qui encadraient si bien le visage! Ils vont peut-être céder le sceptre au chapeau *bergère*, Watteau, etc.

J'étais allée visiter, il y a deux jours, la nouvelle installation de Mme Aubert, ma modiste et celle d'un certain nombre de mes lectrices. Elle a quitté son troisième étage pour s'établir dans le quartier central de Paris, rue Neuve-des-Mathurins, 6, vis-à-vis du nouvel Opéra; elle est logée au premier étage, et son installation est, si je ne me trompe, un véritable prospectus. On y trouve une élégance calme et de bon aloi, qui établit de suite que Mme Aubert n'a pas besoin de recourir au charlatanisme, et que son talent supplée à tous les moyens employés pour *jeter de la poudre aux yeux*. Afin de marcher avec son siècle, elle a mis un peu d'or sur ses murs, mais non en quantité inquiétante pour la bourse de ses clientes; au lieu de les éblouir, elle préfère les satisfaire en les coiffant avec le talent particulier qui la caractérise, et lui inspire le moyen de tirer parti de tous les visages, et de les embellir sans leur imposer des redevances ruineuses, des prix exagérés. C'est là que j'ai vu les chapeaux ronds dont je parlais ci-dessus : l'un était préparé pour l'automne et était destiné... à une quadragénaire; elle avait confié son âge à Mme Aubert (qui est fort discrète) et lui avait confessé le désir de porter un chapeau rond. Je l'ai vu, c'était un petit chef-d'œuvre : il était en paille cousue, noire, garni d'une branche de lierre à fruits rouges; sa créatrice y avait adapté de très-larges brides en taffetas noir, qui lui enlevaient son caractère trop jeune, et, de plus, on avait placé derrière, sous le bord du chapeau, une ruche de dentelle noire assez fournie qui comblait le vide et tenait lieu du *catogan* adopté... trop adopté! par les jeunes personnes. Ces quelques détails, dont une simple description ne peut faire apprécier l'importance, transformaient le chapeau rond, assez éventé de son naturel, en une coiffure calme et digne. Cette transformation m'a prouvé une fois de plus une vérité qui m'est bien connue : il suffit d'esquisser sa personne à Mme Aubert pour qu'elle vous coiffe selon l'*air* de votre visage. Ce don est inné; il ne s'acquiert pas; — et un grand nombre de célébrités de même profession ne le possèdent pas D'autres chapeaux du même genre avaient un aspect tout différent; il y en avait un, entre autres, qui *racontait* la jeunesse et l'élégance : il était blanc, en paille glacée, garni de plumes noires et de plumes capucine, posées avec une grâce inimitable.

Parlerai-je des confections? Hélas! là aussi, il n'y a rien à signaler. On parle de préparer pour l'hiver des manteaux à pèlerine, et cependant ajustés à taille, par derrière; mais ce sont de vagues rumeurs, et on ne peut encore prévoir ce que l'on fera en fait de vêtement de ce genre. Quoi qu'il en soit, que nos lectrices se rassurent! Celles qui peuvent dépenser beaucoup d'argent seront informées à *temps* des nouveautés... Celles qui sont économes, par goût ou par nécessité, trouveront dans les colonnes du journal quelque moyen pour utiliser les vêtements qu'elles possèdent, et les rapprocher de la mode du jour. J'ai étudié l'économie comme une science profitable au genre féminin, et, par extension, au genre humain; s'il m'arrive de pouvoir donner quelque bon conseil, je n'attendrai pas qu'on me le demande, trop heureuse de me rendre utile à mes lectrices, qui veulent bien m'assurer que je compte des amies parmi elles.

P.-S. Notons que les papillons et les oiseaux gagnent beaucoup de terrain; ils sont employés, les premiers comme ornement de coiffure, les seconds comme ornement de coiffure et de chapeau. Les premiers doivent être fort grands, les seconds très-petits.

E. RAYMOND.



MÉNAGÈRE.

CHRONIQUE DU MOIS.

Longtemps avant le 15 août tous les chroniqueurs se complaisaient dans l'espoir de trouver une pâture abondante parmi les solennités et les plaisirs de cette fête, dont la narration détaillée devait alimenter la source, à peu près tarie en cette saison, des sujets dont on peut entretenir le public; leur espoir a failli être cruellement déçu. Le 15 août a été signalé par une pluie diluvienne

qui a gravement compromis les réjouissances préparées. Mais ce ne sont point les éléments qui peuvent arrêter les Français : aussi intrépides lorsqu'il s'agit d'aller au feu que pour s'exposer à l'eau, ils ont bravement assisté à tous les divertissements qui leur étaient offerts ; les pièces militaires, exécutées en plein air, ont eu des spectateurs aussi nombreux que courageux, et, dès huit heures du matin, tous les théâtres étaient entourés par une queue immense, qui, semblable à la queue à jamais mémorable figurant dans le récit de Théramène, se recourbait en replis tortueux. Ni l'ennui d'une attente si longue, ni l'inclémence du ciel, qui avait ouvert ses cataractes, n'ont pu lasser la patience de ce peuple aussi amateur de spectacles que les Romains, ses anciens conquérants.

Dès que les portes ont été ouvertes, la foule, moins impatiente qu'on n'aurait pu le croire, s'est placée sans tumulte, et les curieux, venus pour assister au spectacle de la salle plutôt qu'à celui de la scène, affirment que l'on a été moins malmené dans ces théâtres *gratis* que dans certains théâtres élégants et dans maints bals où l'on se trace volontiers sa route à grand renfort de coups de coude, et sans tenir compte non-seulement de ses voisins, mais encore de ses voisines.

Vers le soir, cependant, le ciel, prenant sans doute en pitié les préparatifs qui avaient été faits, a arrêté les torrents de pluie qui tombaient depuis le matin, et l'illumination a pu déployer ses splendeurs. L'édilité parisienne avait porté tous ses soins vers les Champs-Élysées. Le jardin des Tuileries, et même la place de la Concorde, n'avaient eu en partage que le strict nécessaire. L'église de la Madeleine, sobrement mais savamment éclairée, présentait à la vue le profil de ses colonnes, répétées comme par un miroir fidèle placé en face; de l'autre côté de la Seine, c'était le Corps législatif, éclairé comme l'église, et dont la colonnade se détachait en relief sur un fond obscur ; cet effet était très-simple et très-beau. Mais, ainsi que je le disais tantôt, toutes les recherches de l'art décoratif avaient été prodiguées à l'avenue des Champs-Élysées ; la grande allée était majestueusement ornée de trophées militaires dessinés par des contours lumineux de toutes couleurs ; ils aboutissaient à la fontaine du Rond-Point, entourée d'un élégant portique. Quant aux massifs de verdure, on les avait garnis de simples lampions. On n'aurait jamais pu prévoir l'effet produit par ces humbles lampions, si décriés pour avoir été trop criés. On les avait suspendus à toutes les branches les plus élevées et les plus proches de terre, et le dessin de ces ravissants petits jardins était ainsi tracé par des lumières reproduisant toutes les couleurs du prisme. La circulation était facile, et la fête n'a été troublée par



EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

Robe d'alpaga couleur Lavallière. Le bas de la jupe est bordé avec un volant fort étroit (3 centimètres de largeur) en taffetas de même nuance que la robe ; des bandes de velours noir disposées en triangle, encadrées de ruches simples en taffetas, garnissent la robe, et sont surmontées d'une bande droite (5 centimètres de largeur) également encadrée de ruches. Le corsage n'est pas à pointe ni à ceinture : bordé d'une bande de velours noir encadré de ruches, il forme une basque imperceptible ; les manches sont étroites sans être justes ; elles marquent le coude et ont un jockey.

Robe de taffetas lilas. Le bas de la jupe est garni sur le devant avec une bande de taffetas lilas d'un ton plus foncé, bordée de guipure noire ; une autre bande, formant tunique, borde la jupe par derrière, encadre la bande de devant, remonte jusqu'à la ceinture en diminuant de largeur, et continue sur le corsage en formant des bretelles ; également garnie de guipure noire, cette bande, ainsi que la première, est traversée de distance en distance par un galon de passementerie noire, terminé à chaque bout par un bouton. Manches demi-larges, garnies comme la robe.

aucun des malheurs qui, autrefois, marquaient presque infailliblement d'une date sinistre les réjouissances auxquelles on conviait la population parisienne.

En dépit de la désertion de leurs habitués, disséminés sur toute la surface de l'Europe, les théâtres font en ce moment quelques efforts pour attirer au moins ce public flottant composé d'étrangers allants et venants. Le Théâtre-Français a remonté *Psyché*, ce divertissement exigé par Louis XIV dans un délai si court que Molière, devançant son époque, s'adjoignit plusieurs collaborateurs. On ne connaissait pas encore, sous le grand roi, cette méthode expéditive et commode à l'aide de laquelle une association littéraire se distribue le travail d'une composition quelconque et parvient à faire, sinon bien, du moins vite, une œuvre qui a presque toujours, il est vrai, le léger défaut de manquer d'unité. Molière appela donc à son aide Corneille et Quinault. Ce dernier se chargea des intermèdes, et Lulli composa la musique. *Psyché* était vouée à la collaboration, car, de nos jours, on a ajouté à la musique de Lulli, jugée insuffisante, des morceaux composés par M. Jules Cohen, dont chacun reconnaît le talent, mais qui ne pouvait manquer de mêler des inspirations modernes à une œuvre essentiellement marquée du caractère de son époque, et dont la résurrection ne pouvait offrir un intérêt complet qu'en raison de l'exactitude scrupuleuse apportée à sa reproduction. Personne ne peut songer à préférer, en tant que musique, les

inspirations monotones de Lulli, orchestrées avec les insuffisantes ressources de son époque, aux compositions plus mélodieuses et plus savantes à la fois dues aux musiciens modernes. Mais il ne s'agissait pas d'accommoder *Psyché* au goût moderne, car le principal attrait de cette représentation est pour ainsi dire archéologique. Il était intéressant, et la Comédie française l'a bien compris, d'offrir au public moderne le divertissement composé expressément sur l'ordre de Louis XIV; de faire passer sous nos yeux les ressources scéniques, les danses, la musique dont se contentait la cour lettrée, élégante et polie du dix-septième siècle. Il fallait donc conserver les compositions étriquées de Lulli et se garder d'y substituer la musique évidemment supérieure de M. Cohen. Mais, ce léger reproche une fois formulé, il ne reste plus qu'à féliciter le Théâtre-Français de cette reprise de *Psyché*, et à constater le succès inespéré qui a été obtenu. On redoutait la déconsidération qui s'attache de nos jours aux sujets mythologiques; on craignait de subir un langage précieux et prétentieux, des afféteries issues des réunions de l'hôtel Rambouillet... On oubliait les noms qui avaient signé *Psyché*, et l'on semblait ignorer que l'âme de Corneille, le cœur de Molière, pouvaient accomplir ce prodige, de rendre éternellement vivants, même ces pauvres dieux mythologiques, depuis longtemps déchus de leur immortalité. C'est pour avoir été des dieux qu'ils ne nous inspiraient plus aucun intérêt. Si nous retrouvons en eux les sentiments, les passions, les douleurs et les joies de l'humanité, nous écoutons avec sympathie, et si Corneille et Molière leur prêtent leur langage, nous écoutons avec admiration le récit des combats qui se livrent en leur âme. Ils s'appellent Vénus et Cupidon... qu'importe! Ils sont vivants, et cela vaut bien l'immortalité.

Jusqu'ici on pouvait encore excuser le séjour de Paris; en ce moment cela n'est plus possible. Être à Paris, c'est avouer une infériorité dont aucune vanité ne consent à s'accommoder; c'est dire qu'une nécessité quelconque commande l'immobilité, que le travail ou l'économie interdisent les déplacements: il n'est personne qui puisse se résoudre à ces aveux humiliants, et l'on fuit Paris pour faire comme les *gens riches*. Quelquefois l'absence n'est point tout à fait réelle, mais on s'en excuse, et, si l'on fait quelque rencontre, on affirme qu'on est arrivé la veille et que l'on repart le lendemain. Ce travers si répandu, ces petites supercheries laborieusement combinées, sont la conséquence forcée du respect absolu, exclusif, voué à la richesse par nos contemporains. Aussi voit-on peu de visages connus dans les salles de spectacle, et l'Opéra, qui avait annoncé les débuts d'une danseuse sur laquelle on fondait des espérances, n'avait-il pu réunir, il y a quelques jours, qu'un public fort mêlé; personne ne pouvait avouer que l'on se trouvait à Paris en pleine canicule, et les belles élégantes étaient remplacées par des physionomies étrangères, par des toilettes étranges, dont la composition, empruntée aux genres les plus opposés, tenait à la fois de la toilette de wagon, du costume consacré à visiter les *curiosités*, et se rattachait, par les gants blancs, à l'étiquette observée dans les grands théâtres. Nous croyons donc que les débuts de la nouvelle danseuse auront peu de retentissement dans le monde parisien. Il en sera parlé, peut-être, à Londres et à Constantinople, à Berlin et à Madrid, mais non à Paris. Pour se faire connaître des Parisiens, il faut, en ce moment, les suivre là où les entraînent leur caprice, l'espoir de s'amuser et le désir de se retrouver. C'est en effet pour ne point se quitter que les Parisiens se dispersent; c'est pour continuer les réunions de Paris qu'ils quittent Paris et se réfugient, par exemple, à Bade.

Le voyage de Bade est devenu le complément et la consécration d'une réputation d'élégance; les eaux minérales que l'on y trouve sont si bien considérées comme un prétexte que l'on peut, sans inconvénient, les prendre pour but sérieux du voyage. Il est fâcheux d'avouer une infirmité quelconque, et de faire soigner publiquement des gastrites, des maladies de foie et autres indispositions qui évoquent une foule d'images désagréables, et dont la relation exacte ou même exagérée, le bulletin minutieux et même amplifié, sont nécessairement colportés par les ennemis, et surtout par les amis qui assistent aux différentes phases du traitement que l'on observe. A Bade, on évite ces indiscrétions, et toutes les conséquences malveillantes qui en dérivent. On ne sera jamais soupçonné, en effet, d'aller à Bade pour soigner sa santé; le rhumatisme peut y séjourner incognito, et aucune maladie n'y court le risque d'être désignée par son nom; on y peut suivre simultanément un traitement médical et une foule de parties de plaisirs, et l'on s'y amuse tant que l'on oublie de souffrir.

Auteurs dramatiques, compositeurs lyriques, acteurs et chanteurs éminents, tout le monde est, a été ou sera à Bade; on essaye sur le théâtre de Bade les proverbes que le Théâtre-Français jouera probablement l'hiver prochain; on joue à Bade les opéras que l'on n'a pas encore pu faire exécuter à Paris; c'est un pêle-mêle charmant, composé des meilleurs acteurs, empruntés à toutes les scènes et réunis pour la première fois, de façon à composer un ensemble d'élite: Mme Charton-Demeur chante l'opéra comique, M. Geoffroy figure dans la *Serva padrona* de Pergolèse, non comme chanteur, sans doute, mais comme excellent mime dans le rôle muet de Scapin. La salle de spectacle de Bade, inaugurée cette année, est un édifice charmant dont l'aspect révèle la destination, sans laisser un moment de doute au curieux, sans qu'il puisse redouter une erreur, sans qu'il craigne de se tromper de monument et de pénétrer dans une caserne au lieu d'entrer dans un théâtre. Il est construit au milieu d'un immense bouquet d'arbres, d'arbustes et de fleurs; le balcon du foyer a pour point de vue, non d'affreuses maisons à cinq étages semblables à un immense rideau gris, mais le paysage de Bade, l'un des plus magiques parmi ceux que l'on admire; l'édifice, pour narguer sans doute ses pareils dépourvus de façade, en offre quatre qui sont richement décorées de sculptures; des statues emblématiques, la Poésie, la Musique, la Peinture, ornent ces façades; des médaillons représentant Gœthe et Schiller complètent cette décoration extérieure.

Le foyer représente l'intelligent cosmopolitisme qui a fait la fortune de Bade; les musiciens allemands, italiens et français, y tiennent un noble congrès, et cette assemblée se compose de Beethoven, Mozart, Rossini, Auber, dont les bustes sont réunis sous la présidence du grand-duc, souverain de cet heureux pays. Quant à l'intérieur de la salle, tout ce qui pouvait rappeler les théâtres de Paris a été soigneusement évité: c'est dire que les siéges sont commodes, que l'espace n'est point disputé aux spectateurs, que l'air ne leur est pas refusé; qu'en un mot, le plaisir du théâtre n'est point annulé par les inconvénients de la torture. L'art architectural a créé une œuvre à la fois belle et charmante. La peinture décorative ne pouvait manquer de trouver des inspirations heureuses pour orner ces lignes élégantes, et tout cela fait du théâtre de Bade le plus gracieux des théâtres de l'Europe.

Mais il ne faut pas que le nouveau théâtre de Bade absorbe notre attention, au point de nous faire oublier qu'il y a de nouveaux théâtres à Paris. Le Cirque impérial, en changeant de place, a changé de nom, et s'appellera désormais Théâtre du Châtelet. La nouvelle salle est vaste, élégante, ornée, dans le style mauresque, d'arabesques dorées, entremêlées de dessins aux couleurs les plus vives. En fait de loges, il n'y a que des baignoires et des premières loges; tout le reste de la salle est disposé en balcons, galeries, amphithéâtres. Le nouvel éclairage est ravissant; mais la salle n'est pas assez éclairée. Le plafond lumineux qui remplace le lustre traditionnel (il n'y aura donc plus de chevaliers du lustre?) tamise à travers des verres dépolis, ornés d'arabesques et de peintures, une lumière douce, telle que pourrait la désirer une femme lorsqu'elle a atteint l'âge auquel M. de Balzac avait voué ses prédilections; mais cette lumière n'est pas assez intense pour lutter contre les profondeurs des loges et des amphithéâtres. Il nous semble impossible que l'éclairage reste tel qu'il est, et qu'on n'ajoute pas, çà et là, quelques girandoles dont le besoin se fait vivement sentir. Les siéges ne sont pas, hélas! aussi confortables qu'on aurait pu l'espérer dans une construction nouvelle. L'espace manque, comme toujours; on est fort gêné par ses voisins, et les fauteuils à bascule ont les défauts de leurs qualités. Le mécanisme qui les relève est trop obéissant, et surtout trop persévérant: lorsqu'un voisin se présente pour se rendre à sa place, on se lève pour le laisser passer; le siége que l'on occupe bascule; on veut se rasseoir, on baisse son fauteuil, on se retourne pour y prendre place... le fauteuil a disparu, et l'on croit être la victime de l'une des nombreuses mystifications, si bien *machinées*, qui font le succès des pièces à féeries, et le bonheur des enfants qui remplissent la salle.

Quant au luxe des décors, aux splendeurs de la mise en scène, à la grâce des ballets, aux prodigieux tours d'agilité, tout cela est au-dessus des éloges, et dépasse tout ce qu'on a vu en ce genre.

EMMELINE RAYMOND.

UN MOT A PROPOS DU TEMPS,

ET QUELQUES RENSEIGNEMENTS SUR LA PHOSPHORESCENCE DE LA MER.

Les temps prédits par nos prophètes semblent enfin vouloir s'accomplir. Le soleil, en effet, commence à témoigner d'une ardeur qui annonce l'arrivée des jours caniculaires; — et, pour user d'un style qui menace de faire école, Phœbus Apollo se dispose à étendre sur nos fruits le glacis de ses rayons dorés, comme un pâtissier étale le jaune d'œuf sur les petits gâteaux pour leur donner de la couleur. Il est grand temps, il est vrai, pour le bien-être général et l'honneur de Nostradamus, que le thermomètre s'élève de quelques degrés, ne fût-ce encore que pour permettre à tous ces costumes de bains de mer, qui depuis trop longtemps posent d'un air désolé à la devanture des boutiques, d'aller, sur quelque plage favorisée, rendre les services auxquels ils sont destinés.

En consultant le calendrier, on acquiert la preuve que le printemps est passé; mais, hélas! ce *prince Charmant* a jugé à propos, cette année, de passer incognito. Si l'on n'a guère pu constater les circonstances qui habituellement trahissent son passage, ce n'est pas faute toutefois qu'elles n'aient été assez pompeusement annoncées à l'avance. Mais on est loin encore d'être initié aux mystères des variations atmosphériques, et, d'ici à longtemps peut-être, il sera bon de mettre de la circonspection dans les prédictions de ce genre. Il est bien étrange, pourtant, que l'homme, qui a su déterminer d'une façon si précise le mouvement des corps célestes à travers les espaces, qui a fait de la lumière un peintre de portraits, et de la foudre le plus agile des facteurs de la poste aux lettres, n'ait point encore de données certaines sur les lois qui régissent la pluie et le beau temps.

C'est qu'aussi, en réalité, le phénomène est des plus complexes. Que de causes diverses semblent y participer! et combien en est-il auxquelles on n'a peut-être pas encore songé! Les astres en général, et la lune en particulier, y exercent sans doute une influence prépondérante par les déplacements qu'ils opèrent, en vertu de leur attraction, dans les grandes masses liquides de l'Océan et dans l'air, où des marées analogues, beaucoup moins faciles à constater, se produisent aussi nécessairement. Mais ces influences sont régulières, et l'on serait probablement arrivé déjà à en déterminer la loi, si mille actions capricieuses ne venaient à chaque instant en changer, en modifier plus ou moins profondément les effets.

Tout ce qui peut, d'une manière ou d'une autre, troubler l'équilibre de l'atmosphère, doit pouvoir aussi, à un titre quelconque, revendiquer sa part dans le résultat définitif. Qui sait, par exemple, si, dans les jours de fêtes, ces foules formidables et compactes qui à certaines heures se précipitent tout à coup vers un seul point, pour y jouir des spectacles qui leur sont offerts, n'exercent pas, dans un rayon donné, une influence notable sur le temps de la journée? Et, en pénétrant plus avant dans les détails, n'y aurait-il pas lieu de rechercher si les simples passants eux-mêmes, qui vont et viennent de par les rues, s'arrêtant çà et là, changeant tout à coup de direction ou revenant brusquement sur leurs pas, ne sont pas pour quelque chose, par leurs mouvements multiples et variés, dans ce que l'on appelle communément le *temps*, qui, en définitive, n'est pas le même partout à la fois, et varie souvent singulièrement d'une localité à une autre, sur une étendue de terrain parfois très-restreinte? Certes, l'action du *bourgeois* sur le temps ne peut en aucun cas être bien considérable; elle ne saurait même être comparable à celle qu'il a la prétention d'exercer sur son gouvernement, en un mot elle devrait être classée parmi les infiniment petits, et il n'y aurait pas lieu pour lui de s'en glorifier beaucoup; mais enfin elle ne devrait pas être entièrement *négligeable*, car, on ne peut se le dissimuler, dans la nature, tout résultat, si grand qu'il soit, n'a jamais pour principe qu'une réunion d'éléments qui, pris séparément, peuvent bien échapper à notre appréciation et à nos sens, mais qui ne peuvent plus évidemment être niés en tant que coopérant à l'ensemble.

Ainsi donc, il faut bien l'avouer, l'énigme du *temps* (pour résumer en un seul mot toutes les modifications atmosphériques qui nous intéressent et nous préoccupent à un si haut point) est beaucoup plus difficile à deviner que celles que certains journaux livrent en pâture à la sagacité de leurs lecteurs, puisque celles-ci trouvent dans les vingt-quatre heures des Œdipes à la douzaine, tandis que depuis six mille ans ou plus, malgré tous les efforts, celle-là n'a pas encore trouvé le sien.

Au surplus, quoi qu'il en soit du *temps*, de ses causes et de ceux qui le prédisent, le fait est que, pour le moment, il fait beau, il fait chaud, et qu'à moins d'être embarrassé dans les liens de quelque devoir inflexible, ou retenu par un amour exagéré du *ruisseau de la rue du Bac*, chacun songe à fuir l'asphalte ramolli des trottoirs, pour aller chercher quelque part la vraie terre du bon Dieu, que rafraîchit la rosée, que le vent seul balaye; et cette aimable liberté d'allures donnée par le voyage, que chacun retrouve aussitôt qu'il a franchi le cercle tracé par l'ombre de son clocher.

Mais il ne faudrait pas envisager la pérégrination seulement au point de vue de l'agrément, elle devrait aussi avoir son utilité. Quoi que nous fassions, elle en a. Malgré nous, la variété des images, pénétrant par les yeux dans le cerveau, développe notre intelligence. Mais combien les résultats seraient plus avantageux si, loin de se borner à regarder, on examinait; si, sans se contenter simplement de voir, on réfléchissait à ce que l'on a vu! Que de gens, cependant, passent négligemment au milieu des merveilles de la nature sans y prendre garde, ou du moins sans chercher à les comprendre, à les approfondir! Le plus souvent, rien n'est plus aisé cependant, il suffit d'un peu d'attention; et là où l'on suppose le problème hérissé de difficultés inextricables, laissées par cela même en partage au labeur patient de la science, la solution, au contraire, est à fleur de terre, à la portée de tout le monde; il ne faut que se baisser pour la ramasser.

Mais, dès qu'il s'agit de l'inconnu, on se sent saisi d'une frayeur involontaire, comme si la recherche des causes premières était un sacrilége, une atteinte portée aux prérogatives de la divinité, tandis qu'elle est un droit évident de l'homme, sans quoi où serait l'emploi des hautes facultés intellectuelles dont il est doué?

Parmi les phénomènes surprenants et magnifiques qui sont demeurés un mystère pendant une si longue suite de siècles faute d'y regarder d'un peu près, on peut classer à bon droit celui de la phosphorescence de la mer.

Qui n'a pas admiré, par une soirée chaude et tranquille, ces lueurs magiques que produit chaque vague en se brisant sur la grève; ces nappes de feu que soulèvent les rames du canot regagnant, par une nuit sombre, le bâtiment à l'ancre au loin dans la rade; ces sillons éblouissants que tracent les navires arrivant au mouillage?

En effet, à certaines époques de l'année, et plus parti-

ulièrement, du moins sur nos côtes, vers les mois de juin et de septembre, la mer, au moindre choc, au moindre souffle, devient tout à coup lumineuse; une pierre que l'on y jette détermine tout à coup une série de cercles embrasés, et la marée en se retirant dépose sur le sable mille points étincelants.

Tous ceux qui ont vu la mer ont pu jouir de cet étonnant spectacle, et il n'est du moins personne qui n'en ait entendu parler. Cependant, combien de gens l'admirent sans le comprendre, lorsque rien n'est plus facile que d'en déterminer la nature! Mais, on ne saurait trop le répéter, à tout ce qui surprend un peu, on suppose trop facilement une cause mystérieuse; la croyant hors de portée, ou hésite à la chercher, et l'on reste dans l'erreur, lorsqu'il suffirait du moindre effort pour découvrir la vérité.

Pour expliquer la phosphorescence de la mer, les théories étaient nombreuses avant qu'on sût au juste ce qui la produit; et encore aujourd'hui, lorsqu'elle est l'objet d'une conversation, chacun, au besoin, émet son opinion, sans se préoccuper le moins du monde si elle est ou non d'accord avec les faits; car, si l'on consent assez volontiers à être ignorant, on est beaucoup moins disposé à le paraître. D'ailleurs l'outrecuidance, étayée de belles paroles, n'a-t-elle pas souvent le triste privilége non-seulement de convaincre ceux qui ne savent pas, mais encore parfois d'ébranler les convictions de ceux qui savent? Pour beaucoup d'entre nous l'aplomb est plus facile à acquérir que le savoir.

Désormais toutefois, en ce qui touche au moins le phénomène en question, il n'est plus permis d'avoir de doutes et d'égarer les autres en s'égarant soi-même; car ceux qui assistent au spectacle de la phosphorescence de la mer peuvent se convaincre immédiatement et sans frais qu'elle est due à la présence, en nombre plus ou moins considérable, d'un petit animal auquel, à cause de sa propriété, on a donné le nom de *noctiluque* qui s'explique de lui-même.

Ce qu'il faut bien retenir, c'est qu'il n'est pas nécessaire pour l'apercevoir de s'armer de verres grossissants, l'œil suffit; une loupe, à la vérité, permet de mieux observer ce singulier petit être dont la structure est des plus simples, et qui néanmoins est la cause d'un des plus merveilleux spectacles qu'il soit donné à l'homme de contempler.

Si, lorsque l'eau paraît phosphorescente, on en recueille une certaine quantité, on peut remarquer qu'après quelques instants de repos les noctiluques viennent flotter à la surface du liquide et se rapprochent peu à peu des bords du vase. Au moindre choc imprimé alors à celui-ci, on détermine immédiatement une auréole lumineuse. Les noctiluques descendent dans le liquide et cessent bientôt de produire leur lumière après le troisième ou quatrième choc. Si l'on agit dans un vase transparent, un verre ordinaire par exemple, placé à la hauteur de l'œil, devant une lumière, ou devant une fenêtre pendant le jour, on voit, en le frappant légèrement du doigt, les noctiluques descendre lentement. Elles se présentent alors sous la forme de petits globules transparents et légers, de la grosseur d'une petite tête d'épingle, qui remontent à la surface aussitôt qu'on cesse de frapper.

Pour déterminer chez les noctiluques une lumière un peu durable, il suffit de les agiter violemment dans un flacon à moitié rempli de l'eau qui les contient. Lorsqu'on cesse d'agiter le liquide on les voit tournoyer dans l'intérieur comme autant de points lumineux que l'on peut compter, et, si l'on jette alors cette eau sur un filtre de papier joseph, elle traverse, et laisse sur le papier les petits animaux, qui demeurent lumineux encore pendant quelques instants.

Cette expérience a pour résultat de ne laisser aucun doute dans l'esprit sur la cause qui rend l'eau phosphorescente, puisque, dépouillée ainsi des petits corps qu'elle contenait en suspension, elle n'est plus lumineuse : c'est donc bien à leur présence qu'elle doit sa propriété.

A cause de la transparence de l'eau et de la réfraction de la lumière, quelques noctiluques suffisent pour rendre lumineuse une assez grande quantité de liquide; mais il arrive quelquefois que ces petits animaux se trouvent agglomérés en quantité si considérable que le liquide prend alors la consistance d'une bouillie. Réunis ainsi en masse, ils ne tardent pas à éprouver un commencement de décomposition, la bouillie devient peu à peu brune ou rougeâtre et répand une forte odeur de poisson gâté.

Dans cette bouillie la lumière est persistante et ne se produit plus seulement sous l'influence d'une agitation quelconque, comme cela a lieu pour les noctiluques séparées ou réunies seulement en petit nombre.

Si l'œil nu suffit pour distinguer les noctiluques, l'emploi du microscope devient indispensable dès qu'il s'agit de déterminer avec quelque précision leur forme et leur manière d'être.

Les noctiluques se présentent alors sous la forme d'une petite vessie transparente, tout à fait comparable à ces petits ballons de baudruche avec lesquels jouent les enfants dans les appartements. Le col de cette vessie se prolonge en une espèce de petit pédoncule semblable à une trompe, qui se meut presque continuellement, s'allongeant et se repliant sur lui-même à la façon d'un ver.

La forme des noctiluques est ovoïde, arrondie, et la membrane qui la constitue, repliée en dedans vers l'origine du pédoncule, donne à la petite vessie l'apparence d'un cœur.



Lorsque l'on observe des noctiluques récemment recueillies, le mouvement du pédoncule est très-actif. Peu à peu il se ralentit, et au bout de quelques jours, l'animal venant à mourir, sa mort est constatée par l'immobilité de cet organe.

On peut instantanément faire périr les noctiluques en les soumettant à l'action d'un acide énergique. Aussitôt que l'on met une goutte d'acide en contact avec l'eau qui contient les noctiluques, à l'instant même, le mouvement du pédoncule est arrêté, la petite vessie paraît alors flasque, molle, plissée, de tendue qu'elle était auparavant, et elle est même entièrement détruite si l'acide est suffisamment puissant.

Mais, avec l'action des acides se produit un phénomène, remarquable qui permet de faire très-facilement une expérience des plus intéressantes; en effet, si l'on opère dans l'obscurité, au moment où l'acide agit sur les noctiluques, celles-ci, réunissant dans un suprême effort toutes leurs facultés phosphorescentes, jettent tout à coup une lumière très-intense qui cesse presque aussitôt. Cette lueur soudaine, d'une couleur et d'un éclat remarquables, est comme le *chant du cygne* de ces *lucioles* de la mer, qui perdent avec la vie leur singulière propriété.

Le vinaigre suffit pour développer chez les noctiluques une phosphorescence instantanée; mais, comme l'action de cet acide est assez faible, la lumière produite persiste pendant le temps plus ou moins long que dure alors l'agonie.

En opérant sur des masses un peu considérables de noctiluques, et le cas se présente fréquemment à l'embouchure des petites rivières dans lesquelles la marée apporte des quantités considérables de ces animaux qui se rassemblent sur les bords et y séjournent quelque temps, on obtient alors instantanément une belle lumière verte, d'une intensité prodigieuse. L'agent le plus favorable, celui qui paraît irriter davantage les noctiluques (car pour ces petits êtres la lumière n'est qu'un moyen de traduire leurs émotions, leurs souffrances), c'est un acide que l'on peut se procurer facilement chez le premier pharmacien venu, et que l'on appelle acide chlorhydrique, vulgairement acide muriatique. Trouville est un des endroits où l'expérience peut se tenter avec le plus de chances de succès, la Touques y charriant par moments les noctiluques par myriades.

Mais ce n'est pas assez que l'observation intelligente des phénomènes de la nature ait enfin déterminé, d'une façon précise et sans réplique, la cause de la phosphorescence de la mer, en démontrant qu'elle est due à la présence momentanée des noctiluques. La science a été plus loin; armée du microscope, de cet instrument qui a ouvert un nouveau monde plus merveilleux et plus peuplé cent fois que celui de Christophe Colomb, elle a examiné de près ce singulier petit être, d'une forme si bizarre, manquant même de cette symétrie qui paraît être plus particulièrement l'apanage du règne animal, et elle a vu qu'il n'a même pas, comme les lampyres ou vers luisants, un organe spécial destiné à produire la lumière : chez lui la phosphorescence est simplement produite par la contraction de la trame même de son corps, qui détermine une multitude d'étincelles isolées et infiniment petites.

Ainsi, cet Océan roulant des flots de feu, ces mille gerbes d'étoiles projetées dans l'air par le choc des vagues, tout ce qui constitue en un mot ce phénomène splendide de la phosphorescence devant lequel on est saisi d'étonnement et d'admiration, tout cela n'a pour cause première que l'irritabilité d'un atome animé. CH. ADAM.



LE DÉMON DES PRAIRIES*.

Suite.

« La soirée était déjà avancée quand je me rendis à une réunion de guerriers Cickapoes. Je les y trouvai plus nombreux que je ne m'y attendais, et fus reçu par eux avec des cris de joie. On connaissait déjà, mot à mot, la conversation que j'avais eue avec le commandant du fort, et mon refus de lui servir de guide m'avait acquis toute la confiance des Peaux-Rouges. Ils étaient mieux renseignés qu'on ne le pensait au fort. Je demandai à parler à un des chefs, et lui recommandai de préparer sa tribu aux malheurs qui allaient fondre sur elle; je le prévins qu'un instinct particulier me faisait toujours pressentir l'approche du *mauvais Esprit*, et que je savais que celui-ci tirerait vengeance du meurtre des trois hommes blancs; aussi était-ce dans cette prévision que je m'éloignais d'eux, pour ne pas avoir à partager cette expiation. Les Indiens sont un peuple fort superstitieux, toujours en crainte du génie du mal; mes paroles les frappèrent comme la foudre. Ils se formèrent en groupe, et, à leur agitation, je compris qu'il s'élevait entre eux un sujet de conversation qui donnait lieu à de vives discussions. Tout à coup un des guerriers les plus âgés s'avança vers moi, et me demanda, les yeux étincelants de colère, si je pensais qu'ils pourraient apaiser le mauvais Esprit en livrant les meurtriers aux hommes blancs du fort. Je devinai aussitôt ce qui en était. Leur méfiance était éveillée, et ils me croyaient de connivence avec le commandant pour opérer, par la terreur, l'extradition des coupables. Je compris aussi, à l'agitation de celui qui me questionnait, que, s'il n'était pas lui-même un des meurtriers, il devait du moins être très-proche parent de l'un d'eux. Je le connaissais parfaitement, et savais l'endroit où il avait établi son wygwam. Ma figure resta impassible. « Changerez-vous l'état des choses en livrant les vrais coupables, et rendrez-vous la vie à ceux qui sont morts? » lui dis-je en secouant la tête. « Le mauvais Esprit a vu l'action, et le repentir arrive trop tard. Je ne suis pas venu ici pour vous donner des conseils, mais pour vous faire mes adieux, et vous dire le motif pour lequel je me sépare de vous. Quand l'expiation aura eu lieu, je reviendrai, et peut-être, à l'avenir, prêterez-vous plus d'attention aux avis de Poing-de-fer. » Puis, leur tournant le dos, je m'enfonçai dans la prairie. Le silence de mort qui suivit mon départ m'instruisit assez de l'effet de mes paroles.

« Je n'aurais jamais pensé, » continua le vieux chasseur après quelques moments de silence, « que, de mes rapports avec la classe la plus corrompue de la société, pût résulter quelque bien pour l'humanité. Je connaissais un pharmacien qui avait fait faillite, et qui, alors, s'occupait de tout autre chose que du salut des malades. J'avais encore de l'argent, et c'était assez pour obtenir de cet homme tout ce que je voulais. Une semaine après, un des paquebots de Missouri me débarquait de nouveau près du fort Leavenworth, et, dans une fiole hermétiquement fermée, je portais sur moi de quoi faire mourir hommes et bêtes, c'est-à-dire de l'acide prussique et de la strychnine, ce violent poison des Indiens. Il y en avait assez pour anéantir toute la tribu des Cickapoes. Telle n'était pourtant pas mon intention; mais j'avais aussi apporté un parfum mis en usage dans les pays de l'est par les voleurs de chevaux, et c'était par ces animaux, qui sont pour les Indiens ce qu'ils ont de plus cher au monde, que je comptais les tenir. Dans les ténèbres de la nuit, je me glissai au milieu de la tribu à laquelle je supposais que les meurtriers appartenaient, et le lendemain trente chevaux gisaient morts sur la prairie : dix bêtes pour chaque blanc assassiné.

« Ce ne fut que deux jours après que je me montrai aux Indiens. J'avais été heureux dans ma supposition; les meurtriers appartenaient réellement à cette tribu. Aussi ce coup terrible, et surtout le genre de mort inexplicable des chevaux, avaient-ils produit une profonde sensation. C'est alors que de plusieurs lèvres pâles j'entendis sortir le nom du *Démon des prairies*, et que j'appris ainsi quel être il me fallait désormais mettre en avant en pareilles circonstances. A partir de ce moment, la paix régna entre les blancs et les Indiens. Des missionnaires entreprirent de fonder une école chez les Cickapoes, et, malgré les avis peu encourageants du commandant du fort, ils établirent une ferme au milieu même du district de ces Peaux-Rouges. Les Indiens se contentèrent longtemps de les éviter, sans leur faire aucun mal. Mais je me mis activement à l'œuvre, et résolus de mener l'affaire à bonne fin; car, désormais, ma parole était d'un grand poids pour les Indiens. Les missionnaires, de leur côté, agirent avec prudence; ils laissèrent d'abord la religion de côté, et se contentèrent de récompenser, par des présents, ceux des Indiens qui envoyaient leurs enfants à l'école pour y apprendre l'agriculture. Enfin, que vous dirai-je? la chose réussit. Il est vrai de dire pourtant que c'est au Démon des prairies que la plus grande gloire en revient.

« Mais pourquoi vous raconter tout cela? » dit Bob, en s'interrompant et en baissant la tête. « Je croyais, depuis que j'ai quitté les blancs, avoir fait maintes bonnes choses, autant qu'il dépendait de moi, et avoir mis obstacle à grand nombre de méchants desseins, soit comme *Démon des prairies*, soit comme Poing-de-fer. Tout ce que j'entreprenais me réussissait; il me semblait que je réparais ainsi tout le mal que j'avais fait dans ma jeunesse, et je pensais que ma vieillesse serait tranquille. C'est lorsque Pepita m'apparut tout à coup au milieu du désert, pour disparaître aussitôt dans les rangs des Indiens, que j'ai, pour la première fois, ressenti comme le mal du pays. Peut-être suis-je superstitieux; mais les malheureux le sont tous. L'apparition de ma nièce est pour moi comme un indice que ma tâche est finie, et qu'il ne me reste plus qu'à gagner la place verte où l'on doit creuser ma fosse et dans laquelle je pourrai me reposer pour l'éternité. L'expédition que nous avons tentée nous a réussi; mais, maintenant qu'il nous reste encore à retrouver cette jeune femme, maintenant que sa délivrance devait être pour moi comme la preuve que Dieu m'a pardonné, nous échouons dans toutes nos tentatives. L'Apache a plié sa tente et a disparu. Un jour plus tôt, et nous l'aurions surpris dans son sommeil; nous avons suivi ses traces; mais, évidemment, Dieu ne veut pas encore que je revoie ma patrie, puisque moi, qui, jusqu'à présent, ne m'étais jamais trompé, je me suis laissé égarer par de faux indices. Encore devons-nous nous estimer heureux de nous être retrouvés si près de la route. — Et pourtant, non, je ne puis encore renoncer à.... »

Tout à coup le vieux chasseur se tut, et se leva d'un seul bond. « N'avez-vous rien entendu? » s'écria-t-il, en s'adressant à Baumann.

« Oui, je crois, un coup de fusil, » reprit celui-ci. « Probablement quelque chasseur qui aura voulu faire provision de chair fraîche. »

Mais sa réponse fut interrompue par une suite de coups de fusil qui se firent entendre au loin, et à divers intervalles.

« Oui, certes, il s'agit de chair fraîche, » s'écria le vieux chasseur, et sa figure prit son caractère habituel

* Voir les nos 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34 et 35.

d'énergie. « Évidemment, ceci s'adresse aux Peaux-Rouges. Peut-être arriverons-nous encore à temps. — Allons, vite, en avant! » Il se rendit en toute hâte à l'endroit où se trouvait Green, ainsi que le vaquero, auxquels les coups de fusil avaient déjà donné l'éveil. En ce moment, on entendit une nouvelle salve paraissant cependant partir de plus près que la première. « Dépêchons-nous, » s'écria Bob, en détachant son cheval; « vos carabines à la main, et dégainez les couteaux. Mon moignon me démange, et c'est un signe que je connais. » Tous s'élancèrent à cheval. « C'est de ce côté du fleuve; mais nous sommes ici encaissés comme dans un sac. Je crois qu'il serait bon de pousser d'abord une reconnaissance. » A ces mots, sautant à bas de sa monture, il en jeta la bride au vaquero, et, escaladant rapidement la hauteur voisine, il disparut aux regards de ses compagnons.

« M'est avis que c'est une rencontre aussi terrible que la première, » dit Green, en entendant les hurlements qui dominaient maintenant même le bruit des fusils.

« Pourvu que ce soit quelque chose qui en vaille la peine, » murmura Bill, en examinant les chiens de sa carabine; « j'ai une petite affaire à régler avec moi-même. »

Pendant quelques instants les trois hommes écoutèrent, dans la plus grande attente, le bruit du combat, qui devenait de plus en plus fort. Enfin ils aperçurent le vieux chasseur qui revenait à eux en courant, la figure animée.

« Ce sont les Peaux-Rouges: et l'homme blanc est en danger! » leur cria-t-il. « Quatre hommes, c'est peu; mais cependant ils peuvent beaucoup en arrivant au bon moment. Que celui qui veut aider le vieux Bob me suive, et en avant! » Déjà il était à cheval, et, sans se retourner, s'était élancé du côté de la gorge. Derrière lui, le touchant presque, galopait Dutch-Bill, qui semblait n'avoir attendu que le signal; puis venaient les deux amis.

A peine cette petite troupe eut-elle gagné le large en descendant vers le revers, que la situation se dessina aussitôt nettement à leurs yeux. Une foule d'Indiens venaient de barrer le passage à une vingtaine d'hommes blancs, qui, adossés contre un rocher à pic, semblaient avoir fait excellente contenance, à en juger par les chevaux qui galopaient çà et là sans cavaliers. Mais, de l'autre du côté du fleuve, accouraient sans cesse de nouveaux ennemis, qui se hâtaient de traverser l'eau pour soutenir leurs compagnons.

« Ils ne tarderont pas à être étouffés ainsi! » s'écria Bob, en arrêtant son cheval. « Que chacun de nous vise son homme; puis, fondons sur ces chiens d'Apaches, et faisons jouer nos crosses et nos couteaux, pour donner de l'air à nos frères. On peut faire beaucoup en surprenant son monde. Les fusils en joue: Feu! »

Les quatre coups partirent simultanément. et, aussitôt, Bob, le couteau à la bouche, et brandissant par le canon sa lourde carabine, s'élança au milieu des Indiens.

O. RUPPIUS.

(*La suite au prochain numéro.*)

Explication de la Charade.

Le mot de la Charade insérée dans notre dernier numéro est : *Lisbonne.*



L'union fait ma force et mon charme divin;
J'ai quelquefois cent bras qui s'arment pour vous plaire;
Ma voix, qui peut couvrir les éclats du tonnerre,
Sait aussi murmurer comme un écho lointain;
Et la foule toujours s'empresse de se taire
Dès qu'un souffle léger s'exhale de mon sein;
Mes pieds ne sont pas tous sortis du même moule,
Sur neuf, deux seulement se trouvent répétés.
Maintenant, à vos yeux, souffrez que je déroule
Une suite de noms par moi seul enfantés.

Pour le premier anneau de cette longue chaîne,
Prenez un métal rare et solide à la fois;
En moi vous trouverez la nymphe dont la peine
Retentira toujours sous la voûte des bois;
Un prophète divin, homonyme d'un verbe;
Le temps de la moisson; les restes d'un mortel;
Une jeune beauté, qui près d'un roi superbe
Brilla par sa vertu; l'un des élus du ciel;
Un mot vague créé pour notre convenance,
Car il peut s'appliquer à tout genre d'objets;
Ce que nous habitons; une rivière en France;
Une déesse, au front couronné de bluets;
Une île dont le roi chez Pluton devint juge;
Un vieux mot du midi; l'un des points cardinaux;
Une sorte de jeu; des aigles le refuge;
Ajoutez quelques pieds et vous aurez deux mots
De la même famille; un instrument sonore;
Un flambeau primitif; un type de fraîcheur;
La famille où brilla la belle Éléonore;
Un Troyen dont Homère a chanté la valeur;
Un habile marin, qui soumit le Mexique;
Un prince parricide, en proie à ses remords;
Ce qui pèse le plus; un terme de musique;
Ce qu'on ne soutient pas sans de doctes efforts;
Quatre interjections; le pays d'Hippocrate;
Une île qui vit naître un illustre vainqueur;
Un mot qui représente en histoire une date;
Un royaume d'Asie; un abri pour la fleur;
Ce qui borde la mer; un des dieux scandinaves;
Le défaut d'une étoffe et deux conjonctions;
La mesure du bois qu'on enserre en vos caves;
Un parti réuni par des convictions;
Trois lettres composant une cruelle injure;
Un poisson dont l'os plaît au fin bec des serins;
Des castels féodaux la solide clôture;
Celui qui vous reçoit à ses joyeux festins;
Ce qu'on voudrait placer sous une heureuse étoile;
Un verbe indispensable; un arbre d'agrément;
Ce qui dans nos maisons, tendu comme une voile,
Adoucit la lumière et flotte au gré du vent;
Vous trouverez encore une courte épithète,
Pour tout ce que vos dents peuvent faire craquer,
Et que par amitié, cher lecteur, je souhaite
Qu'à votre ton jamais on ne puisse appliquer;
Un fromage étranger; un filet pour la pêche;
Ce que le gastronome attend dans un repas.
Ce qui dans votre champ fait l'office de bêche
Avant l'âpre saison des rigoureux frimas;
L'œuvre d'un statuaire; une côte escarpée;
Une grosse moulure; un adverbe expressif;
Des anciens chevaliers l'étroite et longue épée;
Deux pronoms personnels; un petit adjectif;
La préposition qui nous sert pour exclure;
Le nom qui fut porté par deux moines savants;
Un pauvre dédaigné, faisant triste figure;
Une fraîche vapeur, présage de beau temps;
Une couleur jaunâtre; une liqueur utile;
Les armes d'un vautour; un pieux tribunal;
Un trafic bien chanceux, si l'on n'est pas habile;
Cette part qu'autrefois un joyeux commensal
Payait, par des chansons, au banquet féodal;
Une contraction faisant toujours partie
Du titre qu'on reçoit dans une faculté.
Maintenant, cher lecteur, dites-moi, je vous prie,
Pour ne rien oublier, quelle est la qualité
Qui peut donner au fil plus de solidité.
Si le mien vous paraît difficile à retordre
Ne vous rebutez pas, procédez avec ordre,
Et votre œil rassuré verra clair dans la nuit
De l'étrange dédale où je vous ai conduit.

ALICE.



Il est essentiel, lorsque l'on demande la carte photographiée de Mme Emmeline Raymond et d'E. R. Sainfoin, d'écrire son adresse lisiblement, sans omettre l'indication du département. Exemple : on indique *Montauban*, il y a deux localités de ce nom.... dans quel département faut-il envoyer la carte?... L'envoi de 1 fr. 45 centimes est indispensable, si l'on veut affranchir la carte. Il est impossible de la placer, comme on nous le demande souvent, dans le numéro du journal adressé au destinataire de la carte. Enfin, on ne peut se borner à nous envoyer le numéro du journal, car, pour reconstruire l'adresse, il faudrait feuilleter plusieurs registres. — *Saint-Étienne, E. M.* Couper la *disposition* des grands volants de soie, en faire de petits volants, et, avec la partie supérieure, une ruche chicorée surmontant le dernier volant. On brode les initiales d'après des lettres imprimées dans un abécédaire par exemple, on les place en dessous de la fente de devant, si la chemise est à plastron; près du bras droit, si elle est faite à coulisses. — Merci encore à Mme *de W. de F..., à J.* Je garderai sa lettre trop aimable. — *Jolla.* On peut se procurer toute l'année 1861 de notre journal avec tous les patrons de lingerie, etc., mais non l'année 1860, épuisée depuis longtemps. — *Une abonnée fort embarrassée...* Je le suis bien plus encore! Pour déterminer la nature d'un présent qui ne veut pas être un présent, mais un simple memento, une attention, il faudrait connaître la situation respective du *donnant* et du *recevant* et aussi les goûts de celui-ci. Chaque ville de France a un produit gastronomique quelconque; peut-être pourrait-on envoyer celui de la ville que l'on habite? Cela a toujours une certaine valeur à Paris. Quant à la robe qui a *trop* de petits volants, il faut en enlever quatre ou cinq, et, pour cacher la marque qu'ils auront laissée, couvrir cette place avec un ruban de velours noir plus ou moins étroit. — Mlle *Adèle V.* Mille regrets; nous ne publions pas de noms de baptême. — *Amanda, de C...* Tout dépend des habitudes de la ville que l'on habite et de la place que l'on occupe au théâtre. A Paris, et pour une place *en vue*, cette robe serait trop *négligée;* l'étoffe en serait plus convenable pour toilette du matin, en automne et au printemps. — *L'abonné des rives bretonnes* est prié de recevoir nos excuses. Nous sommes innocents du retard apporté à la publication de la musique composée sur les vers de M. Simonot; cette musique a été livrée à l'imprimeur, qui nous la promet, vainement, de semaine en semaine. — *Une amie du journal.* Nous ne pouvons, à notre grand regret, publier en cette saison des patrons de mantelets ou talmas; nous en publierons en automne, pour l'hiver. — *N° 2148.* Rien de plus louable que ce projet, rien de plus difficile que de l'exécuter. On peut se présenter chez M. Simart: dès que je le verrai, je le préviendrai, mais, hélas! je ne garantis nullement le succès.... Je vis renfermée dans mes occupations, et je n'ai aucune des relations que l'on me suppose, car mes rapports avec les personnes en question se bornent aux détails qui concernent le journal.

N° 955, Paris. Je garnirais la robe marron et noir avec trois volants étroits, en taffetas noir, ou bien encore avec un seul volant étroit de taffetas noir posé sous le bord des lés, découpés à dents un peu creuses; manches marquant le cou, garnies comme le bas de jupe. Quant à la robe d'alpaga, elle sera parfaite telle qu'on me la décrit.— *L. S., Passy.* Nous avons publié tant de dessins *courants* en tapisserie! N'y en aurait-il pas dans le nombre qui pourraient servir pour l'usage indiqué? D'autres dessins paraîtront prochainement. — Mme *D..., de R.* Impossible de publier plusieurs dessins *au choix* pour pantoufle; cela suffirait pour remplir un numéro de journal, et les personnes qui ne désirent pas broder des pantoufles ne trouveraient dans ce numéro rien qui leur convînt. Nous publierons des dessins de pantoufle, mais je ne puis préciser la date à laquelle ils paraîtront. — Mme *D..., à Versailles.* Le cordonnier qui me fournit des chaussures excellentes se nomme *Wolf;* il habite rue du Vieux-Colombier, 9; les chaussures qu'il fabrique sont d'un prix assez élevé, mais elles méritent ce prix. Que ne puis-je donner un renseignement aussi satisfaisant, relativement à une couturière: Ma modiste, Mme Aubert, travaille parfaitement; elle a un grand talent, et ses prix sont fort raisonnables...., mais je n'ai jamais trouvé son équivalent en fait de couturière. J'ai employé Mme Peytel, rue Saint-Roch, 11; elle est fort habile; je n'ose affirmer que ses prix soient tout à fait raisonnables, mais j'engage Mme D... à s'en informer d'avance et à les arrêter avant de rien commander. — *N° 12.627,* Mme *de B...* Le jupon de soie noire pourrait être ouaté sur une hauteur de 40 centimètres, depuis le bord inférieur piqué en losanges, avec de la soie blanche ou violette, garni, au-dessus de l'ourlet, avec une bande de velours noir dans le premier cas, de soie violette dans le deuxième. La largeur de ces jupons est de 3 mètres 50 à 3 mètres 75. Mme de B... recevra des patrons pour costumes d'enfants. — Mme *la comtesse de Puysé...., au château de Choitillier.* Pour adapter le dessin en question à l'usage que l'on m'indique, il faudrait faire graver un nouveau bois, ce qui entraînerait un retard considérable et de grands frais pour nous. M. Simart, rue de Rambuteau, 64, se chargera de faire composer ce dessin pour Mme la comtesse de P... Il lui dira le prix de ce travail et le lui enverra tout dessiné, si elle le désire. Nous espérons être plus heureux à la première demande qui nous sera adressée par Mme la comtesse de P... — *N° 4416.* Oui, certes, le manteau de cachemire blanc conviendra pour le petit garçon; je préfère la garniture bleue, mais soutachée en blanc. Je n'ai jamais caché ma prédilection pour les jupons à rayures blanches et noires, cependant je trouve que les rayures violettes et noires sont aussi fort jolies. Le numéro avec patrons coûte 50 centimes, pris au bureau. En relisant la lettre je m'aperçois que je n'ai pas épuisé la question du jupon. On peut le garnir avec une bande de taffetas noir soutachée en blanc ou bien en violet, si le jupon est noir et violet; cette bande peut être droite ou bien à ondulations. Quant aux manches fermées, il n'existe pas de patron particulier; on fait la manche avec la largeur de l'étoffe; pour la longueur on plie le bras et l'on mesure depuis l'épaule jusqu'au poignet, en passant sur le coude; on échancre le haut de la manche en dessous; on fronce le bas, que l'on monte sur un poignet. — *Loin de la France.* Je conviens de l'impossibilité d'envoyer des timbres-poste pour une carte photographiée; on peut en joindre le montant au réabonnement, qu'il soit fait directement ou par un libraire. Mille remercîments pour cette charmante lettre. Je regrette de ne pouvoir envoyer cette carte sans frais à nos lectrices, mais il faudrait vingt-deux mille et quelques cartes..., et ce chiffre serait ruineux... —*N° 1479.* J'ai une filleule bien aimable, mais trop flatteuse...; ce défaut est d'autant plus grave qu'il peut développer des défauts chez les autres, et je crains bien que les rôles ne soient bientôt intervertis, et que ma filleule ne finisse par gâter sa marraine. Je penserai à ce qu'elle me demande. Notre journal est une véritable encyclopédie de travaux, et nous ne sommes pas assez frivoles pour déplaire à sa grave petite fille: ma filleule a deviné la raison qui dicte ma sympathie.

Province d'Utrecht. Je ferai étudier la question de l'écran étendard; je crains de ne pouvoir réussir à le faire publier tel qu'on le désire. On peut donner en *petit* un dessin de tapisserie, — les dessins pour applications doivent être publiés en entier. Or l'écran-étendard ne pourra, je crois, trouver place dans nos colonnes à cause de sa hauteur, car l'on pourrait publier la moitié de la largeur, non de la hauteur, celle-ci ayant une forme particulière. — *Juliette La...* Pris note du bonnet et de la tapisserie.—*At home.* Il n'est pas besoin d'indulgence pour cette jolie lettre; pris note de la demande. — *Papier marqué A. M.* Les conseils que l'on me demande méritent d'être médités: j'y répondrai tôt ou tard.

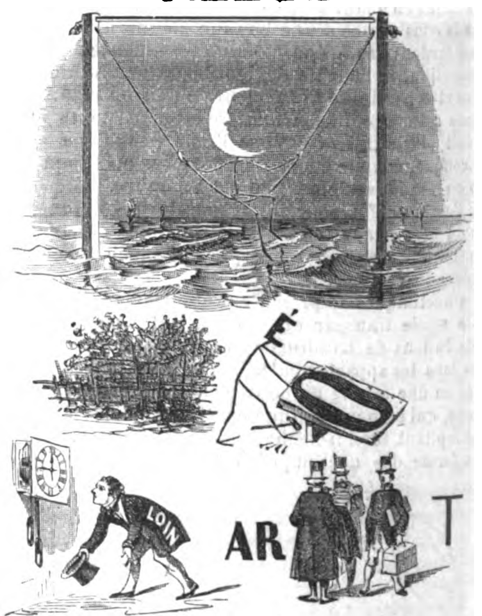
N° 14025. Mme *la comtesse de M...* Impossible pour le bonnet en mignardise; cela ne serait pas joli. — *Espérant une réponse.* Oui, sans doute, on peut substituer des lacets noirs aux ruches chicorée. Une toilette de négligé, pour être de bon goût, ne saurait être accompagnée d'un talma en alpaga, de couleur autre que celle de la robe. Si le talma est en drap ou cachemire, cela est différent. On porte et on portera encore les grands collets. Nous avons publié, dans le n° 18, un patron de grand collet (ou talma) avec les explications nécessaires pour l'exécuter; ces formes sont toujours les mêmes; on peut le couper plus court. Impossible de publier des patrons de *confections* avant nos patrons d'hiver. Quant au mobilier recouvert de drap brodé en soutache, cela peut se faire, sans doute, mais cela n'est pas fort joli; on couvre le lit d'abord avec un couvre-pied en étoffe pareille aux rideaux, puis avec un autre couvre-pied en tulle gris brodé en reprises, ou bien au crochet. Merci pour cette bienveillante appréciation.

AVIS. — Le prochain numéro contiendra un patron de corsage, six patrons de bonnets, bonnets de nuit, bonnets négligés et parés, et plusieurs autres objets.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

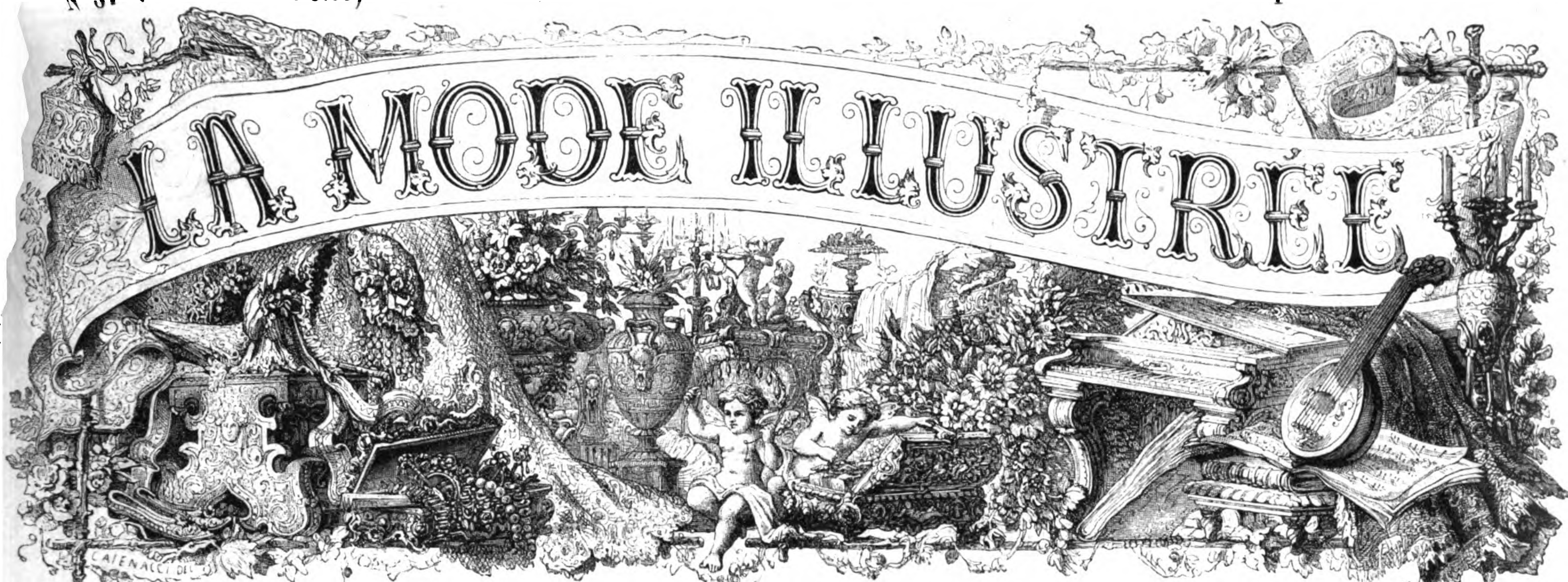
RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Une chaumière et son cœur, c'est pastoral mais peu nourrissant.

N° 37 (avec Patrons). TROISIÈME ANNÉE. 15 septembre 1862.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, 50 centimes. AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE LUNDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (frais de poste compris).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND.
Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (frais de poste compris).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cie, sera considérée comme non avenue. — On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (Pour l'étranger le port en sus). —

EXPLICATION DE LA PLANCHE DE PATRONS.

Corsage à demi montant.

Les figures 1 à 6 (*verso* de la planche de patrons) appartiennent à ce corsage.

Ce corsage, à demi montant, est plat; on le fera pour les robes de soie (toilette de demi-soirées) pour jeunes filles, et pour les robes de soie et de velours pour dames. Notre modèle est en taffetas bleu de France, fermé avec des boutons de taffetas noir, et garni avec une guipure noire étroite, qui, pour les robes de jeunes filles, sera remplacée par une ruche tuyautée en taffetas noir; dans ce cas, une autre ruche, soit en dentelle blanche, soit en mousseline blanche rehaussée de dentelle blanche, dépassera la ruche noire; on peut aussi poser autour du corsage une ruche à la vieille, ou bien une garniture composée de petits volants superposés. Les manches sont ornées d'une bande de taffetas noir, bordée avec un double passe-poil: l'un (intérieur) est en étoffe semblable à celle de la robe; l'autre (extérieur) est de taffetas noir, garni avec une guipure noire. Une *patte* de taffetas noir, garnie comme la bande, est posée au-dessus de celle-ci; toutes les coutures du corsage sont couvertes avec des passe-poils de taffetas noir.

On coupe les différents morceaux qui composent le corsage (dessus et doublure) sur les figures 1 à 6; on coud, dans la figure n° 1 (devant), les deux pinces de la poitrine; on assemble tous les morceaux, en réunissant les mêmes lettres; on pose la ceinture, dont la figure 4 représente la moitié de la longueur, croix avec croix, jusqu'à étoile avec étoile, et l'on pose sur cette ceinture, pour la fermer par devant, un bouton semblable à ceux qui figurent sur le corsage.

La manche se compose des figures 5 et 6, que l'on coud ensemble depuis L jusqu'à M, et depuis N jusqu'à l'O. La *patte* est marquée sur le patron, ainsi que la bande garnissant le bord. En montant la manche dans l'entournure, la couture O doit se trouver sur l'O de la figure 1.

La guipure a 1 centimètre 1/2 de largeur.



CORSAGE A DEMI MONTANT.

Col et manchette

EN MIGNARDISE.

De chez M. Simart, rue de Rambuteau, 64.

On exécutera cette parure en mignardise blanche, ou, pour deuil, en mignardise de soie noire; nous avons si souvent donné les indications nécessaires pour ce genre de travail qu'il nous semble superflu de les répéter.

Alphabet.

On exécute ces lettres au plumetis pour mouchoirs, draps de lit, taies d'oreiller, etc.

Dessin de tapisserie

POUR COUSSIN.

On fait ce dessin sur du canevas n° 24 ou 26; le milieu, fait séparément sur du canevas plus fin, pourra servir pour plateau de lampe ou de flambeau.

Bonnet négligé.

Les figures 12 à 15 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Ce bonnet est en gaze blanche très-légère, à bandes festonnées, et garniture de ruban lilas; il est monté sur une passe et sur un petit *poignet*, qui doivent être faits en mousseline un peu épaisse. La figure 12 est la moitié de la passe; la figure 13, la moitié du poignet. Après avoir ourlé le tour de la passe, on y fixe le poignet, U avec U, T avec T. Sur cette passe, le fond de gaze (dont la figure 14 représente la moitié) doit être fixé par une couture en surjet lâche, roulé sous le doigt, de façon que, par devant, le V du fond se trouve sur le V de la passe; — par derrière, l'étoile du fond rencontre l'étoile du poignet; — sur les côtés, les croix se trouvent avec les croix; enfin, le fond doit être uni depuis V jusqu'au point, froncé également depuis le point jusqu'à l'étoile.

La garniture festonnée *serpente*, ainsi que nous l'avons indiqué sur le patron; la disposition de cette garni-

ture est marquée par une ligne fine sur la figure 12; la garniture a 1 mètre de longueur et 4 centimètres de hauteur. Derrière cette garniture de devant, est une sorte de fichu de gaze, coupé sur la figure 15, et garni avec une bande festonnée (sur le côté arrondi), légèrement *soutenue*, ayant 3 centimètres de largeur. L'autre côté de ce fichu est froncé par un surjet lâche, et cousu sur la ligne du fond, de façon que le point entouré d'un cercle se trouve sur le même signe, placé sur le fond, tandis que la pointe du fichu, marquée par un point, doit se trouver sur la place où la ligne

COL ET MANCHETTE EN MIGNARDISE, DE CHEZ M. SIMART, RUE DE RAMBUTEAU, 64.

6661

ALPHABET AU PLUMETIS, POUR COIN DE MOUCHOIR, ETC.

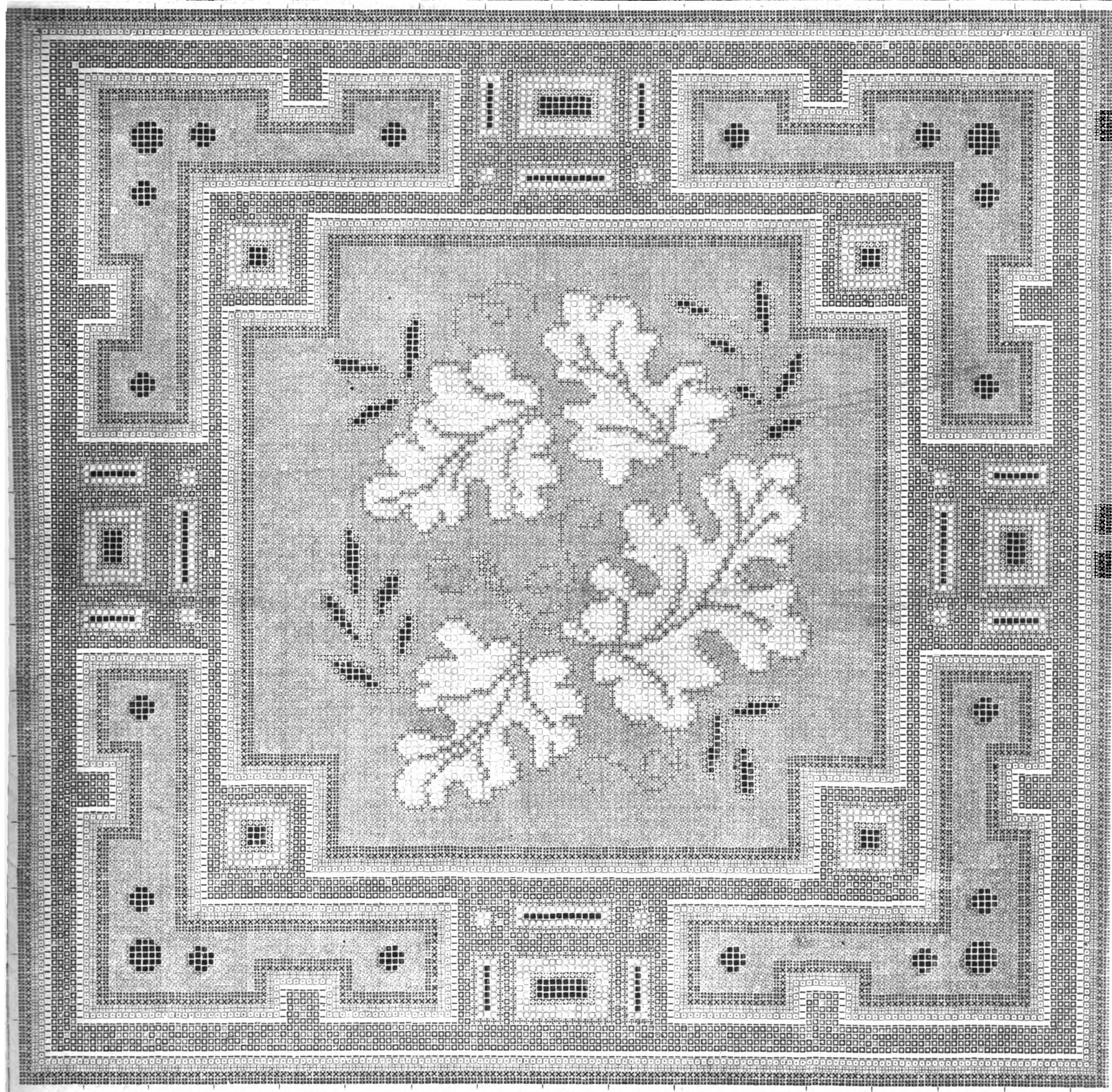
fine rejoint la ligne ponctuée de la figure 14. La plus grande partie des fronces du fichu doit se trouver au milieu, afin d'encadrer, en forme d'éventail, la garniture de devant. Entre les vides de la garniture on place, ainsi que l'indique notre dessin, trois nœuds isolés, et deux bouts retombant sur les côtés, le tout en ruban lilas, ayant 4 à 5 centimètres de largeur. — Une deuxième garniture, festonnée, entoure tout le bonnet; elle a, devant et sur les côtés, 4 centimètres 1/2 de hauteur; derrière, 6 centimètres 1/2 de hauteur; la longueur de cette garniture est de 2 mètres 76 centimètres, partagés de la façon suivante : 2 mètres 20 centimètres pour le fond et la passe; 56 centimètres sur le *poignet*. Cette garniture est posée sur la ligne qui serpente sur les figures 12 et 14, et, ensuite, sur la couture qui réunit le fond au poignet, de façon à former le bavolet.

Outre ces garnitures, le bonnet est encore orné avec une bande plissée, posée transversalement sur le fond, et qui se termine, de chaque côté, par une longue barbe; cette bande est entièrement festonnée; elle a 1 mètre 75 centimètres de longueur dans le milieu, et, sur une longueur de 75 centimètres, elle a 9 centimètres 1/2 de hauteur, puis elle s'élargit de chaque côté, graduellement, jusqu'à une hauteur de 16 centimètres; on laisse, de chaque côté, 55 centimètres, qui composent les barbes, et l'on fait, avec les 65 centimètres du milieu, sept plis creux perpendiculaires, ayant chacun 2 centimètres 1/2 de largeur, lesquels emploient environ 17 à 18 centimètres de la bande; on pose le milieu de celle-ci (le côté le plus large vers le bord inférieur du bonnet) sur la ligne ponctuée droite de la figure 14, et l'on fixe chaque barbe par quelques points sur la fin de la passe où la barbe forme un pli.

Bonnet en tulle de Bruxelles.

Les figures 15 à 18 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Ce modèle, très-simple, est cependant fort élégant; sa garniture se compose de ruban cerise, et d'une grande feuille faite en dentelle noire. Ce genre d'ornement sera fort en faveur cet hiver pour les coiffures et les chapeaux, et nous y reviendrons en temps et lieu.



DESSIN DE TAPISSERIE POUR COUSSIN.

Explication des signes : - Soie maïs. ◻ Laine brun clair. ⊞ Même brun couleur moyenne. ■ Même brun foncé. ■ Noir. ⊠ Vert anglais clair. ◘ Même vert nuance moyenne. ■ Perles noires. ■ Perles d'acier. ◻ Perles blanches de cristal. ◘ Perles d'or.

Pour préparer ce bonnet, on coupe, en tulle noir, roide, une bande ayant 5 centimètres de hauteur, 63 centimètres de longueur, avec laquelle on forme la passe, dont la figure 16 représente la moitié; on ploie cette bande en deux dans sa longueur, et l'on fait, au milieu, un pli en forme de *pointe*, ainsi que cela est indiqué sur la figure 16. On coud ensemble les extrémités de cette passe, et cette couture doit se trouver sur la ligne transversale marquée X sur la figure 16. Le fond est coupé en tulle de Bruxelles sur la figure 17, qui en représente la moitié, et on le fixe tout autour sur la passe, qui a été recouverte avec du ruban cerise. Le fond doit se trouver W avec le W de la passe,— derrière, X avec X, — sur les côtés, étoile avec étoile, — Z avec Z, et, par derrière, sur le côté rond, ce fond doit être plissé à plis creux de chaque côté jusqu'à l'étoile; depuis l'étoile le fond est froncé jusque sur le devant; la pointe de devant doit être tout à fait unie, et fixée ainsi sur la passe. Cette passe est ensuite garnie avec des ruches de blonde, pour lesquelles on prend 1 mètre 75 centimètres de tulle de soie blanc, en bandes, ayant 4 centimètres de largeur; on rehausse ce tulle de chaque côté avec une blonde ayant près de 3 centimètres de largeur; on le fronce au milieu, on le pose sur le milieu de la passe en qualité de bavolet, c'est-à-dire jusqu'au Z de chaque côté. Le devant de la passe, depuis le Z, est aussi garni avec une double ruche, mais composée de deux ruches séparées, dont l'une a 4 centimètres de largeur en tout; on la plisse à plis doubles; elle a 1 mètre 50 centimètres de longueur, et n'est garnie avec la blonde que d'un seul côté; on la pose sur

le bord de la passe; l'autre ruche, plus large, est plissée à plis creux, *simples*, et posée sur la passe, de façon à ne point sembler plus large que la première ruche. Le bouillonné, qui forme diadème, est coupé, toujours en tulle de Bruxelles, sur la figure 18, qui représente la moitié de ce bouillonné. On pose ce bouillonné, d'abord sur les côtés, aux places marquées par le W et par le point, en le plissant à plis creux ayant environ 2 centimètres, puis on le fixe sur la passe, par derrière, W avec W, jusqu'au point avec le point, et cela de façon à pouvoir *rabattre* le tulle sur la couture. Le côté long, marqué par l'Y et par le point, doit avoir des plis plus profonds, afin que le bouillonné soit *contenu* sur l'espace marqué par une ligne fine sur la figure 17, entre l'Y et le point; on coud ensuite le bouillonné sur cette figure 17, Y avec Y, jusqu'au point avec le point. On couvre cette couture avec un ruban ayant 2 centimètres 1/2, légèrement tourné sur lui-même, puis on garnit le milieu du bouillonné avec trois feuilles faites en dentelle noire, et soutenues par du fil d'archal fort léger; l'une de ces feuilles est posée sur le devant du bouillonné, les deux autres en arrière; une touffe plate, faite en ruban, est placée au milieu des trois feuilles; une feuille de dentelle plus petite, et un petit nœud, sont posés devant, au milieu des ruches de tulle, sur le côté gauche.



BONNET NÉGLIGÉ EN MOUSSELINE.



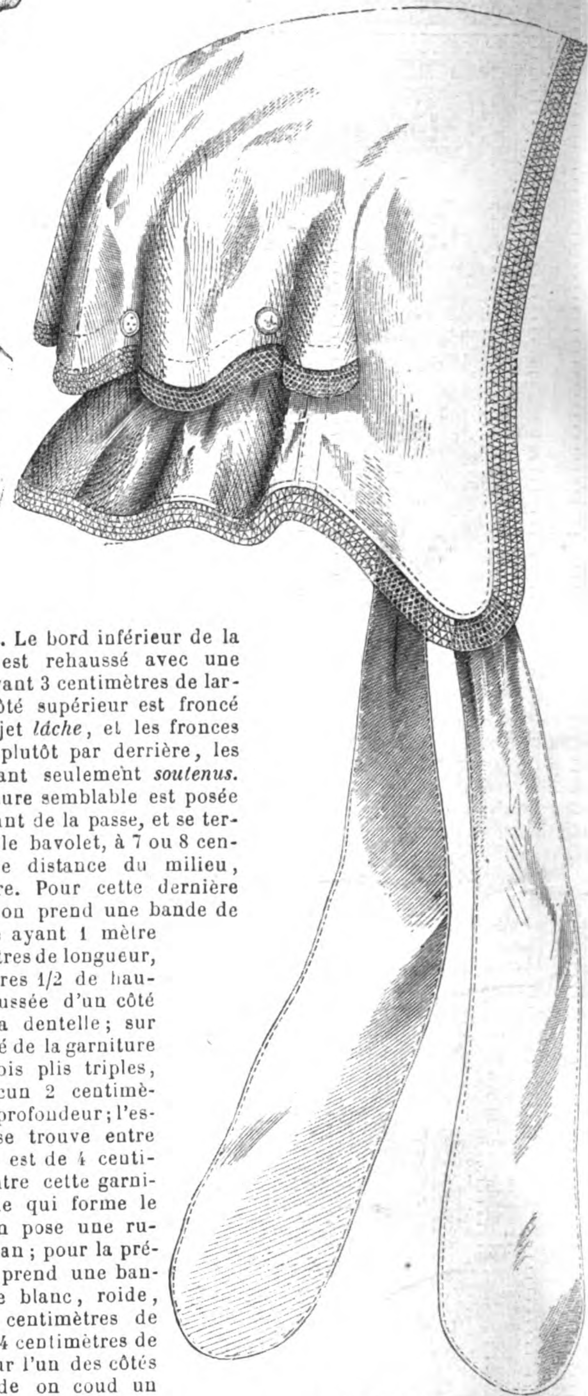
BONNET DE NUIT EN FORME DE RÉSILLE.

Bonnet négligé.

Il est fait en mousseline, garni de dentelle et de rubans violets. La passe et le fond du bonnet, en tulle de Bruxelles (fig. 16 et 17), serviront pour ce bonnet; le côté de derrière de la passe (*poignet* étroit) est bordé d'un bavolet, qui forme en même temps la garniture des côtés, où elle devient toujours plus étroite, en continuant presque jusqu'au milieu de la passe par devant. La longueur de cette garniture est de 1 mètre 18 centimètres; sa largeur, par derrière, de 5 centimètres; cette largeur diminue et se termine en pointe par devant. Le bord inférieur de la garniture est rehaussé avec une dentelle ayant 3 centimètres de largeur; le côté supérieur est froncé par un surjet *lâche*, et les fronces ramassées plutôt par derrière, les *devants* étant seulement *soutenus*. Une garniture semblable est posée sur le devant de la passe, et se termine sous le bavolet, à 7 ou 8 centimètres de distance du milieu, par derrière. Pour cette dernière garniture, on prend une bande de mousseline ayant 1 mètre 44 centimètres de longueur, 3 centimètres 1/2 de hauteur, rehaussée d'un côté avec de la dentelle; sur chaque côté de la garniture on fait trois plis triples, ayant chacun 2 centimètres 3/4 de profondeur; l'espace qui se trouve entre chaque pli est de 4 centimètres. Entre cette garniture et celle qui forme le bavolet, on pose une ruche de ruban; pour la préparer, on prend une bande de tulle blanc, roide, ayant 60 centimètres de longueur, 4 centimètres de largeur; sur l'un des côtés de la bande on coud un



BONNET DE NUIT POUR JEUNE FILLE DE DIX A QUATORZE ANS.



BONNET DE NUIT.



TABLIER.



TABLIER AVEC CHATELAINE.



BONNET NÉGLIGÉ EN GAZE.

ruban violet ayant 2 à 3 centimètres de largeur, froncé par un surjet *lâche*; on dispose cette bande en cinq plis simples, et on la place de façon que chaque pli *simple* se trouve dans l'espace qui sépare les trois plis doubles appartenant à la garniture de devant. La couture du bavolet est cachée par une ruche de ruban, pour laquelle on fronce *à la fois* deux bouts de ruban; pour faire cette ruche il faut une longueur de ruban *double* de l'espace qu'elle doit couvrir.

Le sommet du bonnet est orné avec quatre pans arrondis, faits en entre-deux de dentelle, et encadrés de dentelle; chacun de ces pans a 12 centimètres de longueur, 9 centimètres de largeur; ils sont disposés en croix; leur jonction est cachée par une touffe de rubans violets.

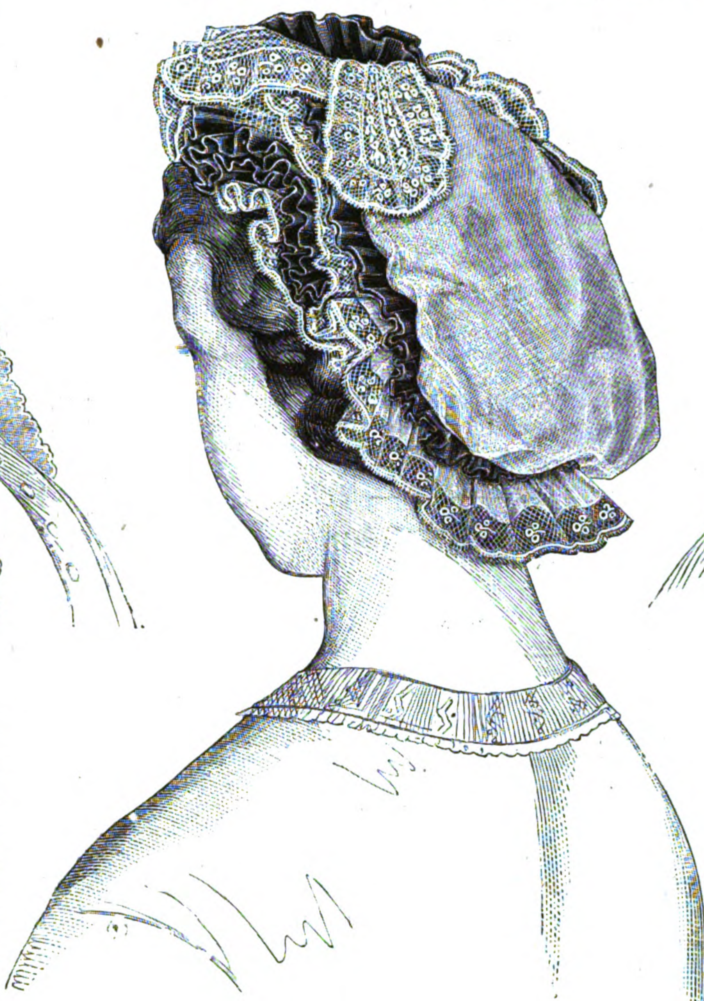
Bonnet négligé en mousseline brodée.

Les figures 7 à 11 (*verso*) appartiennent à ce patron.

La passe de ce bonnet est garnie avec trois bandes étroites en mousseline, rehaussées d'une étroite dentelle de Valenciennes. Le fond est orné d'une broderie blanche et noire, et forme une sorte de *pièce* en trois languettes, qui retombe sur le bavolet; deux bouillonnés étroits remplissent le vide qui se trouve entre les languettes.

La figure 7 représente la moitié de la passe, que l'on joint avec le *poignet* de la nuque (dont la figure 8 représente la moitié), depuis P jusqu'à la croix; le *poignet* doit être coupé de façon à avoir, en plus, l'étoffe nécessaire pour une coulisse. — Le *fond* du bonnet (fig. 9) se trouve sur le *recto* de la planche, parmi les dessins de broderies, désigné par le nº 1. Le semé de ce dessin se compose de pois exécutés au plumetis avec du coton blanc, et entourés d'un cercle exécuté en point *arrière* avec du coton noir. Les feuilles et les tiges de la branche de raisins, ainsi que les festons du bord, sont faits avec du coton noir, ainsi que les deux lignes parallèles qui séparent le feston du semé. On garnit le bord de la passe, ainsi que les lignes fines et le côté de derrière, avec des bandes de mousseline ayant 1 centimètre 1/2 à 2 centimètres de largeur, rehaussées d'une dentelle ayant 1 à 1 centimètre 1/2 de hauteur. La longueur de la première bande est de 1 mètre 10 centimètres; celle de la bande du milieu est de 96 centimètres, et la troisième bande a 74 centimètres de longueur. Le fond est fixé sur la passe, étoile avec étoile sur le milieu, par devant, P avec P sur les côtés; les trois languettes retombent sur le bavolet posé sur le poignet de la nuque. Le bavolet est coupé sur la figure 11, en laissant en plus l'étoffe nécessaire pour l'ourlet indiqué sur le patron; le bord inférieur du bavolet est garni de dentelle. Le bord supérieur est froncé par un surjet *lâche*, et cousu sur le poignet de la nuque, point avec point, P avec P, de façon que ce poignet soit caché par le bavolet, et que les languettes retombent sur le bavolet, où elles sont fixées. Chacun des deux bouillonnés que l'on pose dans les vides du fond est coupé sur la figure 10; on les fait en mousseline, on les fronce par un surjet lâche, on les coud dans le fond, S avec S, — R avec R, — Q avec Q, en partageant les fronces aussi également que possible.

Les brides sont en mousseline, bordées de dentelle; elles ont 44 centimètres de longueur, 12 centimètres de largeur.



BONNET NÉGLIGÉ.



BONNET EN TULLE DE BRUXELLES.

Bonnet en mousseline.

Le fond se compose de deux morceaux : celui de devant est en forme de fichu, garni d'entre-deux brodé et de dentelle; celui de derrière, orné d'un entre-deux brodé et de deux entre-deux en dentelle, est froncé sur la passe et le poignet de la nuque, tandis que le fichu de devant est posé à plat. La passe, fort étroite, est couverte de ruches en tulle et dentelle, et trois touffes de ruban groseille sont placées entre ces ruches; une torsade de ruban pareil couvre le poignet de la nuque; au milieu de cette torsade on pose un nœud à plusieurs boucles, ainsi que notre dessin l'indique; le ruban a 3 centimètres de largeur.

La bande encadrée de dentelle qui forme les barbes est plissée, fixée sur le sommet de la tête, puis, de chaque côté, sur les joues. Sur cette bande, qui peut être d'un seul ou de deux morceaux, on pose un nœud plat, composé de quatre boucles longues, d'une boucle plus courte et de deux pans.

Bonnet en tulle et crêpe rose.

Les figures 23 à 27 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Ce bonnet est monté sur une passe étroite, dont la figure 23 représente la moitié; on la fait en tulle roide, ainsi que le poignet de la nuque (la figure 24 en représente la moi-



BONNET EN MOUSSELINE.



BONNET EN TULLE ET CRÊPE ROSE.

tié), que l'on réunit à la passe depuis *d* jusqu'à *e*. Le dessus de la passe est couvert avec une sorte de couvercle (la fig. 25 en représente la moitié) que l'on coupe en tulle blanc de soie, et sous lequel on pose, derrière, sur le côté qui est en droite ligne, une bande de tulle roide, indiquée sur le patron comme *bande ajoutée*, que l'on fixe sur la passe, *f* avec *f* dans le milieu, croix avec croix; sur les côtés, *g* avec *g*. On coupe le fond sur la figure 26, qui en représente la moitié; on l'orne avec trois rangs d'entre-deux de blonde (marqués sur le patron), puis on le coud sur le *couvercle*, depuis *g* jusqu'à l'*h*, en plaçant la croix sur le point, de chaque côté de l'entre-deux du milieu, pour former un pli. Sur les côtés, le fond est cousu uni jusqu'au point du poignet; le côté inférieur du fond est froncé et fixé sur le poignet de la nuque, de façon que, par derrière, le se trouve sur le *j*.

On *habille* le *couvercle* avec une draperie de crêpe rose, pour laquelle on prend une bande droite en crêpe rose ayant 44 centimètres de longueur, 14 à 15 centimètres de largeur; on la fronce sur l'un des côtés longs en ourlant, sur ce côté, un ruban de taffetas rose ayant 4 centimètres de largeur; la bande, ainsi froncée, doit avoir la même longueur que le couvercle; on fixe cet ourlet (rabattu à l'endroit) sur le poignet du couvercle, de façon à cacher la couture du fond. La partie supérieure de la draperie de crêpe est ensuite froncée, cousue autour du couvercle, que l'on fixe sur la passe, puis on coupe l'excédant du crêpe.

Le bavolet est coupé en crêpe sur la figure 27, en laissant en plus l'étoffe nécessaire pour le large ourlet indiqué sur le patron. Le côté inférieur (qui est en biais) est rehaussé par une blonde blanche ayant 1 centimètre de largeur: on met à l'ourlet, qui forme la partie supérieure du bavolet, un ruban rose ayant 3 centimètres de largeur, 19 centimètres de longueur, sur lequel on fronce l'ourlet depuis l'étoile jusqu'au milieu, puis on coud le bavolet sur le poignet de la nuque (cette couture est faite sur les *points* de l'ourlet) de façon que l'ourlet forme la tête du bavolet. On borde le devant de la passe avec un ruban rose ayant 3 centimètres de largeur, sur lequel on pose la garniture ruchée, dont la place est indiquée sur le patron (fig. 23) par des lignes unies et ponctuées. Ces ruches, partie en crêpe rose, partie en tulle blanc de soie, sont toutes rehaussées avec une blonde blanche ayant 1 centimètre de largeur, et, d'un côté, plissées à plis creux, simples. Sur la ligne ponctuée de chaque côté de la passe, on pose une ruche en tulle de soie ayant 4 centimètres de largeur, plissée à plis triples; la longueur de cette bande est d'un mètre 60 centimètres. Sur chacune des lignes unies du milieu de la passe, on pose une ruche de crêpe rose ayant 88 centimètres de longueur, 2 centimètres 1/2 de largeur (avant d'être *ruchée*), plissée à plis simples. Pour couvrir la couture des ruches on prend une bande de crêpe rose (1 mètre 30 centimètres de longueur, 7 centimètres de largeur) rehaussée de blondes de chaque côté; on la plisse *au milieu* à plis simples, et on la fixe sur la couture réunissant le couvercle à la passe. A cette ruche, qui se termine de chaque côté au poignet du couvercle, viennent se joindre les barbes, faites en crêpe double; elles ont chacune 70 centimètres de longueur, 7 centimètres de largeur, à la place où elles se rattachent à la ruche, puis vont s'élargissant vers le bas jusqu'à une largeur de 18 centimètres. Ces barbes sont encadrées avec de la blonde; on forme un pli au milieu du côté le plus étroit (haut), et on les fixe sur le bord de la passe.

Bonnet de nuit pour jeune fille

DE DIX A QUATORZE ANS.

La figure 28 (*verso*) appartient à ce patron.

Ce bonnet est commode, et n'offre aucune difficulté de blanchissage et de repassage, en ce qu'il se déplie *à plat*. Le fond est boutonné sur la nuque, de façon à former de gros plis creux; le côté de la nuque est aussi boutonné; on peut substituer des cordons aux boutons, ainsi que nous le dirons dans le cours de la description. Le bord du bonnet est festonné; on peut le garnir avec une bande brodée, ou bien avec de la dentelle.

La figure 28 représente la moitié du bonnet; lorsqu'on le coupe, on place l'étoffe double, en droit fil, sur la ligne indiquant le milieu, en laissant en plus l'étoffe nécessaire pour les festons et pour le rempli de la nuque. On fait, d'après la figure 28, les festons et l'ourlet (ou rempli) de la nuque; on place sous la nuque (côté supérieur) un cordon de fil ayant 2 centimètres de largeur, afin de donner un *soutien* aux boutons et boutonnières; on fait les boutonnières marquées sur le fond; sur l'autre moitié du bonnet, vers la nuque, on met deux boutons, au lieu de faire deux boutonnières.

Si l'on veut substituer des cordons aux boutons, on fait des boutonnières à la place marquée pour les boutons, et, sur le fond du bonnet, au lieu de boutonnières, on fait deux œillets rapprochés; on coud, sur chaque côté, devant le premier œillet, sur le côté supérieur de la nuque, un cordon, et l'on passe les deux cordons de façon qu'ils se rencontrent au milieu; pour cela on passe le cordon d'en bas au travers de la boutonnière de la nuque, puis au travers des deux œillets du fond; ensuite, de nouveau, dans la même boutonnière de la nuque, puis dans la boutonnière la plus proche, et ainsi de suite; derrière, on réunit les deux côtés de la nuque avec les mêmes cordons, avec lesquels on forme un nœud en dernier lieu. Si l'on désire plus d'élégance, on remplacera les cordons par des rubans étroits en taffetas.

Bonnet de nuit en forme de résille.

Les figures 19 à 21 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Notre modèle est en toile fine, et garni avec une bande de batiste brodée.

On coupe le *fond* sur la figure 19, en plaçant l'étoffe en droit fil sur la ligne indiquant le milieu, et l'on fronce le fond deux fois tout autour, en mettant un demi-centimètre de distance entre chaque *fronce*. Depuis le *b* du milieu, par derrière, et de chaque côté jusqu'au point, on divise les fronces de façon qu'elles soient contenues dans la longueur du poignet de derrière (fig. 20); on les coud sur ce poignet, garni, à l'endroit, avec un passe-poil. Depuis le point (de chaque côté) on pose la passe (fig. 21) coupée en étoffe *double*. On coupe, par conséquent, cette figure 21 *deux fois*, en plaçant chaque fois l'étoffe en droit fil sur la ligne indiquant le milieu de la figure 21. On réunit ces deux morceaux en cousant leur bord ensemble, puis on assemble la passe et le fond, *a* avec *a*, — *c* avec *c*, jusqu'au point avec le point. Le morceau de dessus est garni avec un passe-poil; le morceau de dessous est cousu en ourlet. Les deux lignes ponctuées de la figure 21 indiquent une étroite bande de toile en biais, piquée de chaque côté sur les bandes brodées. La figure 22 offre un dessin pour ces bandes, et indique en même temps leur largeur; elles sont posées l'une en avant, l'autre en arrière de la bande, en biais; celle de devant a 71 centimètres de longueur; l'autre, 61 centimètres; à chaque extrémité transversale, ces bandes sont froncées, afin que la garniture soit arrondie, comme le dessin l'indique. Cette garniture forme en même temps la coulisse qui contient les brides nouées sur le sommet de la tête. Ces brides sont coupées en toile, ou nansouk, ou batiste; elles ont 44 centimètres de longueur; leur largeur est de 2 centimètres, tant qu'elles sont contenues dans la coulisse, de 5 centimètres pour la partie qui paraît hors de la coulisse; on les ourle tout autour; leur place est indiquée par une étoile sur la figure 21. On fait une boutonnière au milieu de la passe, pour faire sortir les brides. Les autres brides, que l'on noue sous le menton (pareilles aux précédentes, quant à l'étoffe), ont 42 centimètres de longueur, 8 centimètres de largeur en bas, 4 centimètres de largeur en haut; on les coud sur la ligne unie qui traverse en biais la passe.

Bonnet de nuit.

Pour ce modèle, comme pour le précédent, le fond est coupé d'un seul morceau avec la passe, et boutonné sur le bavolet. Celui-ci est posé à part; il se compose d'une bande droite, froncée sur le côté supérieur, fixé sur un poignet sur lequel on pose les boutons qui servent à boutonner le fond. Sur les côtés, le bavolet est réuni à la passe par une couture piquée, et se termine sur la même ligne que le bonnet. Les brides, étroites en haut, s'élargissent vers le bas; elles sont encadrées par une couture piquée. On garnit le bonnet avec une dentelle faite au crochet.

Tablier.

Les figures 32 et 33 (ceinture et poche) se trouvent sur le *verso*.

Notre modèle est en taffetas noir; il a 80 centimètres de largeur, 71 centimètres de largeur. Au-dessus de l'ourlet, qui a 3 centimètres de largeur, se trouve une garniture formée par un galon (3 centimètres de largeur) encadré de guipure noire étroite, et disposé en festons. Des perles de jais noir sont cousues sur ces festons. Le côté supérieur du tablier est creusé au milieu sur une hauteur de 2 centimètres. La ceinture (la figure 32 en représente la moitié) est coupée d'un seul morceau, et doublée avec une étoffe un peu roide; on entoure la ceinture avec un passe-poil, et on la réunit, du côté le plus large, avec le tablier, qui a été froncé trois fois, en mettant 3/4 de centimètre de distance entre chacune de ces *fronces*. On double ensuite la ceinture à l'envers avec du taffetas léger, coupé sur la figure 32, que l'on coud à points *devant*, de façon à cacher la doublure roide et la couture du tablier. Le double cordon de soie a 72 centimètres de longueur; il forme, d'un côté, une boucle; on place un bouton sur l'autre côté, c'est-à-dire sur les deux extrémités de ce cordon.

Chaque poche est placée à 14 centimètres de distance des côtés, à 17 centimètres du bord supérieur du tablier; on fait à cette place, de chaque côté, une fente transversale de 11 centimètres, sous laquelle on place des poches ayant 16 centimètres de longueur. Les revers (fig. 33) sont coupés en étoffe semblable à celle du tablier; on garnit ces revers comme le bas du tablier, on les coud sur les fentes, et enfin on les orne avec trois glands en passementerie.

Tablier avec châtelaine.

La figure 31 (ceinture) se trouve sur le *verso*.

Ce tablier a 72 centimètres de longueur, 80 centimètres de largeur; au-dessus de l'ourlet, qui a 3 centimètres de largeur, on pose un entre-deux de guipure noire, encadré avec un galon étroit. La poche-châtelaine doit être fixée sur le tablier avant que celui-ci soit froncé. Pour faire cette châtelaine, on prend une bande de taffetas ayant 44 centimètres de longueur, 13 centimètres de largeur; on consacre 13 centimètres à l'une des extrémités pour préparer la poche, proprement dite, que l'on orne selon que cela est indiqué par notre dessin. Le reste de la bande rejoint la ceinture; on coud cette bande (depuis la poche) sur le tablier, à 14 centimètres de distance du bord droit du tablier, en laissant la poche flottante. Il est bien entendu que l'on coud chaque côté de la bande, qui se termine en droite ligne avec le bord supérieur du tablier. Au-dessus de la poche on pose sur la bande (sur une hauteur de 11 centimètres), de chaque côté, un entre-deux de guipure, terminé par un bouton de taffetas; on plisse le haut du tablier, qui doit avoir seulement 27 centimètres de largeur à cette place, et l'on y pose une bande étroite de taffetas en biais.

La figure 31 représente la moitié de la ceinture à pointe; elle peut être d'un seul morceau, ou bien en deux morceaux, réunis au milieu par une couture. On double la ceinture avec de la percale empesée et du taffetas léger; on l'encadre de galon, on la fixe par le milieu sur le tablier. Le tablier se fixe, comme le précédent, par un cordon de soie.

Recto de la planche de patron.

N° 1. — Fond brodé du *bonnet en mousseline*, dont l'explication figure dans la description de la planche de patrons.

Nos 2 et 3. — Bonnet pour enfants; le n° 2 est la moitié de la passe; le n° 3 représente le fond; le tour de ce fond est festonné; les festons retombent sur la passe, que l'on assemble par derrière, et que l'on garnit devant avec des ruches et de petites touffes de ruban étroit.

Nos 4 et 5. — Bordures en soutache pour jupons de laine ou de soie, — pour robes, — pour rideaux et portières. Le n° 5 est fait avec une soutache, ou *tresse*, ayant la largeur comprise entre les deux lignes.

N° 6. — Rosette en mignardise noire ou blanche, pour garniture de robes, mantelets, etc.

N° 7. — Bordure en mignardise, pour robes, etc.

N° 8. — Coin de mouchoir, — plumetis. On remplace l'ourlet par une dentelle froncée, *prise* dans le point d'échelle.

N° 9. — Coin de mouchoir.

N° 10. — Col au plumetis et fine broderie anglaise.

N° 11. — Col au plumetis.

N° 12. — Col au plumetis.

N° 13. — Manchette accompagnant le col n° 12.

N° 14. — Col au plumetis.

N° 15. — Manchette accompagnant le col n° 14.

N° 16. — Bas de jupon, — de peignoir, etc.

N° 17. — Bordure pour camisoles, etc.

N° 18. — Bordure pour pantalons, bas de jupon, etc.

N° 19. — Dessin pour bandes.

N° 20. — Bordures pour mouchoirs, etc.

N° 21. — Bas de jupon, etc.

Nos 22 à 25. — Entre-deux.

Nos 26 à 29. — Festons.

N° 30. — Pan de cravate en mousseline blanche.

N° 31. — Coin de mouchoir.

Nos 32 à 56. — Alphabet pour mouchoirs de négligé, ou pour mouchoirs masculins.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe de taffetas brun la Vallière. Le bas de la jupe est garni avec une guipure noire ayant 4 centimètres de largeur, surmontée de trois velours noirs étroits, ayant chacun 1 centimètre de largeur; une deuxième guipure noire, également surmontée de trois velours, décrit des dents arrondies, réunies par les rubans de velours noir disposés en ligne droite. Manches demi-larges à revers très-hauts, garnis comme la jupe; corsage montant, plat, boutonné, à ceinture.

Robe de taffetas vert anglais, forme Gabrielle. Le bas de la jupe est garni avec cinq volants, couvrant un espace de 45 centimètres. Ces volants sont découpés à dents arrondies, bordées de guipure noire très-étroite; au-dessus de la guipure se trouvent trois liserés: le premier est noir, — le deuxième blanc, — le troisième noir; trois liserés semblables sont placés sur la couture qui réunit le dernier volant à la robe. Les volants sont, non pas tuyautés, mais froncés très-légèrement; le corsage est boutonné; les manches, assez larges, sont garnies avec un volant semblable à ceux de la robe; ce volant remonte sur le coude jusqu'à l'épaule. Petit col en toile fine; sous-manches de mousseline à poignet de toile, couvrant une grande partie de l'avant-bras. — *Nota.* Le volant inférieur laisse dépasser le bord de la jupe de 2 centimètres environ.

BULLETIN DE LA MODE.

Les robes sont toujours aussi amples et toujours plus longues, c'est dire que la crinoline n'a point abdiqué. La longueur des robes est telle qu'elles forment par derrière une queue toujours plus prononcée; pour une taille ordinaire (moyenne) chaque lé a 1 mètre 30 centimètres de longueur; le lé de devant a 10 centimètres de moins: il est *busqué* en haut et en bas.

On porte pour ornements de robes de mousseline ou de taffetas léger deux écharpes-bretelles, arrondies à chaque extrémité, croisées sur le corsage, devant et derrière, et posées de façon que les pans de devant soient visiblement plus courts que ceux de derrière. Ses bretelles sont coupées en biais, afin de se *prêter* au mouvement des bras; les personnes minces et grêles peuvent les froncer vers le bas de la taille; les autres doivent, au contraire, les porter tout à fait plates. On les borde avec une garniture en harmonie avec celle de la robe: velours, ruches, dentelle, ou simple volant étroit tuyauté.

On voit déjà apparaître, derrière les vitrines de quelques grandes maisons de nouveauté, des soieries splendides, destinées aux toilettes de jour et aux réunions du soir pour l'automne. L'une des plus belles étoffes de ce genre était exposée aux magasins des Trois-Quartiers, boulevard de la Madeleine: c'était un pou-de-soie blanc, d'un tissu extrêmement épais; sur ce fond étaient semés



LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal, 56 Rue Jacob Paris

Toilettes des Mons DU LOUVRE, Rue de Rivoli, Paris

s branches de rosier avec feuilles, fleurs et boutons de andeur et couleurs naturelles. Les nuances en étaient à fois si douces et si vives, si bien *fondues*, si heureuse- ɔnt ménagées, que ces fleurs semblaient créées par le ıceau de Redouté.

La mode des robes très-amples et très-longues a ra- ıné forcément le règne des grands dessins; aussi ıtes les étoffes nouvelles exposées chez Gagelin nous 'rent-elles le style des belles soieries du temps de uis XIV et Louis XV. Les fonds sont ombrés, glacés, esque *changeants*, et l'on y voit les ramages les plus ıeieux, soit couleur sur couleur, soit de nuance diffé- ıte et de plusieurs tons mélangés; sur un fond gris, r exemple, on voit des branches grisés aussi, mais ancées de façon à atteindre presque le gris argent. Ces anches, qui ne pourraient être classées dans aucun ordre on voulait les étudier au point de vue de la botanique, partiennent au domaine de la fantaisie la plus ingé- ıuse et la plus élégante; elles portent des fleurs gro- lle, mais si bien nuancées que la crudité causée par pposition des tons est complétement évitée. On peut ідire avec une quasi-certitude que les femmes très- ·gantes porteront cet hiver des étoffes unies ou des étoffes rès-grands dessins; quant aux autres, elles pourront ıjours suivre la mode d'un peu plus loin, et, avec un u de savoir-faire, elles ne seront pas moins élégantes e les premières, lors même que leurs vêtements se- ıient moins coûteux.

Une robe de chambre, destinée à une jeune *merveilleuse*, ι faite en *mohair*, étoffe légère et soyeuse. Elle est ou- rte par devant, et brodée avec deux bordures, exécu- ɛs en laine noire très-fine, au point russe; le jupon de ssous est en taffetas, de même nuance que la robe, odé en *tablier*, toujours au point russe; la robe est à inture et à petite pèlerine; les manches marquent le ude et sont demi-larges; la jupe de la robe, le bord de pèlerine et celui des manches sont garnis avec une che de ruban étroit, pareil à l'étoffe de la robe, quant la nuance.

Une redingote en taffetas vert, à semé de grands bou- ıets noirs, était garnie de la façon suivante (je l'ai notée rtout parce que cette garniture pourrait être utilisée ıur élargir une robe devenue trop étroite): — le bas : la jupe était bordé avec un volant tuyauté, ayant al- rnativement cinq tuyaux verts, — cinq tuyaux noirs; ıatre demi-lés de taffetas noir, — deux de chaque côté, · interrompaient les lés de la robe; ils étaient encadrés : chaque côté avec une ruche tuyautée, mi-partie verte noire, semblable au volant du bas. Cette ruche dimi- ıait de largeur en s'approchant du corsage; des ruches mblables garnissaient les manches, dont une partie elle qui avoisinait le coude) était aussi en taffetas noir; corsage, plat et montant, était fermé par des boutons oirs qui garnissaient aussi le devant de la jupe en aug- entant de grosseur à mesure qu'ils se rapprochaient du ılant.

Citons aussi une robe fort parée, en moire antique ise, à semé de petites feuilles gris argent. Le bas de la pe était garni avec une *application* de dentelle noire, ant 25 centimètres de hauteur; cette dentelle était ısée tout à fait plat, et surmontée d'une ruche de rubans terrompue de distance en distance par des rosettes de ême ruban, entourées de plusieurs bouts flottants; au rs de la largeur de la dentelle (en mesurant depuis le rd inférieur) on avait fait, sur la longueur du volant, des ints imperceptibles qui le fixaient et l'empêchaient de *tter*; le corsage, ouvert en cœur, avait, non des basques, ıis une sorte de rebord recouvert d'une dentelle qui tombait aussi sur chaque côté de devant et formait ux revers; les manches, assez larges, étaient garnies reillement avec des revers de dentelle noire. Le man- et était en dentelle noire; le chapeau blanc en tulle, ıé de plumes blanches, et, à l'intérieur, avec des roses lis de plusieurs nuances. Les gants étaient maïs, les ɔdequins en moire grise.



LE DÉMON DES PRAIRIES *.

Suite.

XVIII.

LE COMBAT.

Mac Grégor, dès qu'il aperçut les Indiens, avait espéré ec raison pouvoir leur échapper. Il savait que les che- ux de ses gens ne le cédaient pas en rapidité à ceux des Peaux-Rouges. Il n'ignorait pas que ces derniers ne se hasarderaient à attaquer une troupe de blancs armés de carabines que s'ils étaient en très-grand nombre, et était certain qu'ils ne s'aventureraient pas dans le voisinage du fort. En effet, pendant quelques instants, les chevaux des blancs dévorèrent l'espace sur une des rives du fleuve, laissant loin derrière eux les Indiens qui couraient sur le bord opposé. Mais bientôt Mac Grégor comprit que le po- ney que montait Marie ne pourrait longtemps supporter une pareille vitesse. L'animal, comme s'il avait eu cons- cience du danger, semblait faire appel à toutes ses forces pour suivre les autres chevaux; mais Mac Grégor dut bien- tôt ralentir l'allure du sien pour ne pas laisser sa femme en arrière. Il voyait déjà un certain nombre d'Indiens gagner du terrain sur eux, et il n'y avait pas à songer à s'arrêter pour modifier l'état des choses. Son attention se fixa aussi sur une place du fleuve où les rives, moins abruptes, semblaient annoncer un passage guéable. Il vit que c'était vers cet endroit que se dirigeaient les Indiens, dont quelques-uns déjà s'étaient jetés à l'eau, et il savait que, s'ils parvenaient à lui barrer le chemin, tout espoir de fuite devenait impossible. Son regard perçant explora tous les environs. Il détourna son cheval à droite et montra à ceux qui le suivaient, et qui semblaient parfaitement au courant de la situation, un rocher qui s'élevait à pic. Deux minutes après, adossée contre ce rocher, toute la troupe formait un demi-cercle, d'où sortaient en tous sens les ca- nons des carabines. «Faites attention au gué et descendez tous ceux qui s'y présenteront, » s'écria Mac Grégor qui se tenait au centre du cercle, placé devant Marie comme pour la couvrir de son corps contre tout danger. En même temps il tira, et un des chevaux des Indiens roula au milieu du fleuve. Un hurlement de rage répondit des deux rives à son coup. Les Indiens qui se trouvaient sur l'autre bord précipitèrent de tous côtés leurs chevaux dans le fleuve, sans s'inquiéter de sa profondeur. Ceux qui déjà l'avaient traversé se rangèrent en un seul groupe et s'élancèrent avec la rapidité de la foudre sur les blancs, les lances ten- dues en avant. Une salve bien nourrie les accueillit, et aussitôt les Indiens, se dispersant en tous sens, se retirè- rent aussi vite qu'ils s'étaient avancés, au-delà de la por- tée des fusils. Des chevaux blessés et leurs cavaliers tués jonchaient le terrain. Mais en même temps Mac Grégor aperçut avec effroi le nombre des cavaliers qui traversaient le fleuve augmentant de plus en plus. Il se voyait cerné de toutes parts et comprenait parfaitement que, si les deux groupes d'Indiens venaient à les attaquer en même temps de deux côtés différents, toute résistance serait bientôt impossible.

La masse des Indiens commença alors à avancer lentement et comme ayant formé un plan d'attaque régulière. Leur intention évidente était de s'exposer encore une fois à la décharge des carabines ennemies, et ensuite, en se précipi- tant tout d'un coup sur le petit groupe des blancs, de le disperser et de l'écraser sous ce choc subit. Mac Grégor cherchait déjà de tous côtés une issue quelconque. Tout à coup, derrière les Indiens, des coups de fusil se firent entendre, et une certaine agitation se manifesta de ce côté dans la foule compacte des Peaux-Rouges; puis, comme frayé par un boulet de canon, il se forma au milieu d'eux un étroit passage par lequel s'élancèrent quatre cavaliers ayant en tête une sorte de géant.

« Par ici, les hommes, et frappez de toutes vos forces, si vous tenez à conserver vos chevelures! » s'écria celui qui était en tête en brandissant en l'air la crosse de son fusil. « C'est par ici qu'il faut passer; une bonne décharge, et chargez vigoureusement. Feu! »

L'apparition de Bob et de ses compagnons sembla pro- duire un effet magique sur les assiégés. Tous comprenaient que leur seule chance de salut était celle que leur conseil- lait le vieux chasseur, et, à son signal, la fusillade roula comme un coup de tonnerre. Mac Grégor, qui avait recou- vré tout son sang-froid, saisit le cheval d'un de ses servi- teurs, y fit monter Marie: « Ma femme au milieu de nous deux, et si nous parvenons à faire une trouée, tu t'élanceras avec elle du côté du fort. » Il venait à peine de prononcer ces quelques paroles, qu'il entendit la voix formidable de Bob dominer la fusillade: « Suivez-moi! » criait-il, et avec un élan unanime tous les blancs se précipitèrent au milieu des Indiens stupéfaits. La décharge qui venait d'avoir lieu y avait déjà porté une certaine confusion, et lorsque Bob se lança au milieu d'eux sur son grand cheval, en poussant un rugissement pareil à celui du lion; quand deux ou trois lances dirigées contre lui se brisèrent comme du verre sous un seul coup de la crosse de sa carabine, et qu'un deuxième bond de son cheval le porta au milieu du groupe le plus épais, frayant ainsi un large espace pour ceux qui le suivaient, une terreur panique sembla s'emparer des Peaux-Rouges. Ceux qui se trouvaient les plus proches du vieux chasseur se jetèrent en arrière pour éviter le terrible tournoiement de sa crosse. A peine Bob eut-il senti un peu d'air autour de lui, que sa carabine, lancée par lui à tour de bras, vint s'abattre sur le tas d'Indiens le plus compacte, et que lui-même, poussant un second rugisse- ment, bondit après elle, son long couteau à la main. Les blancs le suivaient de près, frappant aussi de toutes leurs forces, et devant eux s'ouvraient les rangs des Indiens épouvantés.

La trouée était faite. Mais à peine les blancs se sen- tirent-ils dégagés, que Bob, faisant faire volte-face à son cheval couvert d'écume, cria d'une voix de tonnerre: « Rechargez et tirez; puis chargez encore une fois avant qu'ils reviennent à eux. Hâtez-vous, voici les autres Indiens qui accourent, et il faut en finir avec les premiers si nous voulons nous sauver. Êtes-vous prêts? Feu! »

La seconde troupe des Indiens, qui arrivait au galop, fut retardée dans sa course par la confusion qui régnait dans la première. La nouvelle décharge sembla augmenter encore leur terreur. Bob, suivi de sa petite troupe, s'était de nouveau précipité au beau milieu des Peaux-Rouges. Partout où il dirigeait ses coups, il semait la mort et l'épou- vante. Aussi les Indiens jetaient-ils déjà leurs armes pour se précipiter dans le fleuve et y chercher leur salut, quand de nouveaux cris sauvages répondirent à ceux du vieux chasseur et semblèrent ranimer le courage des Indiens. D'un coup d'œil Bob se rendit compte de ce nouvel inci- dent. « En avant! en avant! » s'écria-t-il, « pas d'hésitation. Le voilà enfin qui arrive là-bas, celui que je cherche, et cette fois il ne m'échappera pas. »

En effet, dépassant tous ses compagnons de combat, accourait un Indien de gigantesque stature, et portant sur la tête une aigrette en plumes d'épervier, signe de com- mandement. De sa main droite il brandissait son tomahawk. Une fois encore, il poussa son cri de guerre dès qu'il aperçut le vieux chasseur, et, faisant faire à son cheval un bond prodigieux, il abattit sa hache sur Bob. Mais le coup rebondit, et vibra en frappant sur le moignon de fer du chasseur, qui, sans perdre un instant, s'élança sur l'Indien le couteau à la main. Mais, plus rapide que lui et souple comme un serpent, celui-ci para le coup, et, retournant son cheval, renouvela son attaque de l'autre côté. Bob évita encore une fois son tomahawk; mais il comprit, en voyant son ennemi lui échapper encore, qu'il n'était pas de force à lutter avec lui en tours d'équitation, et que, s'il ne voulait pas se laisser entraîner au milieu des Indiens, il fallait se contenter de parer et attendre son moment. Un coup d'œil, qu'il jeta rapidement autour de lui, lui fit voir que les Peaux- Rouges commençaient à se reformer et qu'un combat meur- trier venait de s'engager, combat dans lequel les tomahawks et les longs couteaux agissaient terriblement. Il comprit qu'un grand danger était imminent, et qu'il fallait frapper un grand coup, de crainte que le combat ne s'achevât par l'extermination complète des blancs. Une sorte de rage contenue s'empara de lui lorsque l'Indien, l'attaquant de nouveau, parvint encore à lui échapper et se mit à tour- ner en cercle autour de lui. « En avant! » cria-t-il à ses compagnons, et il lança son cheval contre celui de l'Indien, décidé à le prendre corps à corps. Mais encore une fois le guerrier lui échappa, suivant des yeux les moindres mouvements de son adversaire; en même temps les Indiens poussèrent un cri de triomphe. Évidemment il venait d'arriver malheur aux blancs; — aussi, avec un rugissement de rage, Bob bondit de nouveau sur l'Indien, et le força de reculer de plus en plus vers la masse des Peaux-Rouges. Un nouveau cri de joie se fit alors entendre. Le vieux chasseur n'y prit pas garde; mais, malgré lui, l'Indien détourna un instant la tête: ce ne fut qu'une seconde, mais elle suffit à Bob pour plonger son couteau dans la poitrine de son ennemi. Le chef tomba de cheval avec un gémissement sourd, auquel répondit la voix stridente du vieux chasseur, qui se lança de nouveau dans la mêlée. — Au premier moment les Indiens reculèrent devant son cou- teau et son cheval qui se cabrait, mais la foule des ennemis qui le séparaient du reste des blancs devenait de plus en plus compacte.

Ce fut alors que, rassemblant son cheval et l'excitant à de nouveaux efforts, il poussa de nouveau son cri de guerre, et dans le lointain il entendit, à travers le vacarme du combat, une voix joyeuse lui répondre: « Courage, oncle Bob, nous sommes là! » et sous l'étreinte des éperons le cheval se fit une large trouée. En même temps Bob re- connut le fracas d'une nouvelle décharge venant du dehors, et à laquelle succéda un vigoureux cri de guerre. Aussitôt il vit, comme par miracle, s'ouvrir devant lui le cercle des Indiens qui l'enveloppaient et qui se mirent à fuir dans tous sens, et bientôt le fleuve et les hauteurs voisines four- millèrent d'Indiens se sauvant en toute hâte.

Aussitôt que le vieux chasseur fut revenu de sa surprise, ses regards explorèrent en tous sens la plaine devenue libre. La voix de Joseph, ou plutôt de Pépita, avait frappé ses oreilles, et ce ne pouvait être une erreur de ses sens. Mais il lui fut impossible de rien reconnaître dans le terrible pêle-mêle qui s'offrit à ses yeux. Des cadavres de chevaux et d'hommes jonchaient la terre aux endroits où la lutte avait été la plus meurtrière; au milieu d'eux erraient çà et là les blancs, qui commençaient à se réunir en groupes. Cependant Bob remarqua aussitôt que le nombre de ces der- niers avait augmenté au moins de moitié. Il vit que la plu- part d'entre eux se réunissaient sur un seul point, et il allait se diriger de ce côté, quand il aperçut Baumann se relevant de terre. Il se hâta de le rejoindre et descendit de cheval. Baumann lui tendit la main en silence, et de l'autre lui montra deux personnes étendues sur le sol. Dans l'une d'elles le vieux chasseur reconnut le vaquero, malgré le sang qui couvrait sa figure. Dutch-Bill avait le crâne fendu jusqu'au front d'un coup de tomahawk.

« Il a dignement expié ce qu'il appelait sa faute! » dit Baumann à voix basse. « Il est même probable que je ne serais plus du nombre des vivants, si ses coups furieux ne m'avaient maintes fois dégagé. Je ne l'ai perdu de vue qu'un instant, et, quand je l'ai retrouvé, il était étendu sans vie à côté de Green, que sans doute il aura voulu dé- fendre aussi. »

Bob jeta un regard rapide sur l'autre corps dont s'occu- paient activement deux autres personnes, et, saisissant la main, froide déjà, du vaquero: « Tu as trouvé la plus belle mort que puisse envier un homme de bien dans la prairie. Elle ne doit jamais être imprévue pour celui qui se hasarde dans ces déserts. » Il laissa ensuite retomber doucement la main du mort et se dirigea vers l'autre corps dont il n'a- percevait pas encore le visage, caché par deux personnes agenouillées auprès.

« C'est Green! » lui dit Baumann. Heureusement qu'il en sera quitte à bon marché. Il a près de lui un fameux médecin, qui vous guérira aussi, vieux Bob. » Le chasseur allait lui demander l'explication de ces paroles, lorsqu'une jeune figure, un peu pâle, se tourna vers lui, le regarda quelques instants en souriant et se remit à soigner le blessé. Baumann se sentit saisi au bras par Bob. « *C'est elle, c'est Pépita,* » s'écria-t-il d'une voix comprimée par

* Voir les nos 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 24 25, 26, 28, 29, 31, 32, 33, 34, 35 et 36.

l'émotion. Mais comment diable se trouve-t-elle ici, à l'improviste?

— Ma foi! je ne puis moi-même me rendre compte de son apparition, » répondit le jeune Allemand, en tirant un peu à l'écart son compagnon. « Elle est venue du fort, et nous a amené du secours. D'après ce que j'ai entendu dire, c'est à elle que nous devons de ne pas être tous étendus à terre auprès de Dutch-Bill. Je crois bien pour cette fois, pourtant, que notre expédition touche à sa fin, » ajouta-t-il en regardant en riant le vieux chasseur, « et cette fin a de quoi satisfaire même le plus superstitieux des aventuriers. »

Bob ne répondit rien, et se contenta de tenir ses yeux obstinément fixés sur l'endroit où Joseph venait de se redresser, et, après avoir jeté sur la figure encore inanimée du blessé un regard rassuré, de se tourner du côté de son oncle. En deux bonds celui-ci fut près de lui. « Est-ce bien possible! » s'écria-t-il tout ému. « Te voilà donc enfin avec nous, chère...! »

— Joseph! oncle Bob; rien que Joseph jusqu'à ce que j'aie trouvé une nouvelle patrie, » dit celle-ci en l'interrompant et en lui serrant tristement la main. « Tu sauras tout, oncle Bob. Mais sois certain jusque-là que ta nièce n'a rien à se reprocher. » Puis, s'adressant à Baumann qui s'approchait : « Le blessé va bientôt reprendre connaissance; penchez-vous sur lui, afin que, quand il reprendra ses sens, ce soit une figure amie qu'il aperçoive d'abord. » Elle fit mine ensuite de s'éloigner.

« Encore un mot, Joseph, » s'écria le jeune Allemand en lui barrant le passage. « Vous ignorez peut-être que pour nous vous n'avez plus de secret, que, si nous avons fait ce long chemin dans la prairie, c'était uniquement dans le but de vous arracher des mains des Apaches. Sachez donc que mon ami Green ne peut plus vivre sans vous, qu'il a épanché son cœur dans celui du vieux Bob, et qu'il ne dépend plus que de vous d'être heureuse. Restez ici, Joseph, et, quand il reviendra à lui, tendez-lui la main »

A ces mots une vive rougeur couvrit le visage de la jeune fille et fit place ensuite à une profonde pâleur. « Ne parlez pas de bonheur, au milieu de tant de morts, » lui répondit-elle d'une voix étouffée. Bob ouvrait déjà la bouche pour joindre ses instances à celles de Baumann, lorsque des cris qui se firent entendre près d'eux vinrent mettre interruption à cette scène. Deux hommes se dirigeaient vers eux à grands pas. « C'est vous que nous cherchons, jeune homme, » dit l'un d'eux en s'adressant à Joseph. « C'est vous qui avez amené ici le reste de la garnison, et nous avez ainsi sauvé la vie. Aussi avons-nous confiance en vous. Mac Grégor est étendu mort là-bas, et nous n'avons plus de chef. Il faut cependant prendre des mesures pour transporter au fort son corps ainsi que nos blessés. Les Apaches peuvent se réorganiser et revenir de nouveau nous attaquer. »

Joseph regarda du côté où les gens du fort étaient rassemblés autour de leur maître et secoua tristement la tête. « Soit, dit-elle, je suis à vous. » Cependant, encore une fois, elle se baissa sur le corps de Green et prit ses mains dans les siennes. En ce moment deux grands yeux fixèrent les siens, et elle resta quelque temps plongée dans cette contemplation, comme si elle ne pouvait s'en arracher. Enfin elle se releva rapidement. « Tu vas venir avec moi, oncle Bob, » dit-elle, et elle se dirigea rapidement vers les gens du fort.

Baumann se pencha à son tour sur Green, qui revenait à lui et qui essayait de se lever, mais retombait à terre avec une exclamation douloureuse. « Doucement, cher ami, je vais t'aider, » lui dit le jeune Allemand en passant ses bras sous les couvertures qui servaient d'oreiller au blessé. « Allons... maintenant, et doucement. » Bientôt Green, dont la chemise était déchirée, se trouva sur son séant.

La première chose qu'il fit fut de regarder tout autour de lui et de demander : « Est-ce vraiment elle que j'ai vue?

— Oui, certes, cher ami et elle va revenir. Mais un peu de calme, » lui répondit Baumann, qui jeta en même temps une couverture sur le corps du vaquero. Mais les regards de l'Américain s'étaient tournés de son côté, et la vue de Dutch-Bill lui rappela tout ce qui venait de se passer. « Bob ne vous a-t-il plus donné signe de vie? » demanda-t-il après quelques instants de silence.

« Il est dans toute la joie d'avoir retrouvé sa nièce, » répondit Baumann en s'asseyant sur l'herbe. « Aussi j'espère bien que toutes nos pérégrinations sont heureusement finies maintenant. Tous deux, vous avez trouvé ce que vous cherchiez. Je ne puis me plaindre d'avoir manqué d'aventures, quoique je rentre dans le monde l'âme aussi vide que lorsque je l'ai quitté. Quant à Bill, lui aussi nous a abandonné, et je crois que, de nous tous, c'est lui qui est le plus heureux.

— C'était un fidèle compagnon, » dit Green, « et j'aurais désiré pouvoir le récompenser de son dévouement. Je l'ai vu tomber sous le coup d'un tomahawk, au moment où il lançait son cheval entre moi et un Indien d'une taille colossale, et sans lui je serais certainement étendu mort à sa place, au lieu de souffrir d'une méchante blessure insignifiante.

— Il est maintenant à l'abri de toutes les vicissitudes d'ici-bas, et de toutes les peines auxquelles nous restons exposés. Quand je pense maintenant à l'avenir, jamais l'existence ne m'a paru plus triste et plus vide qu'en ce moment. »

A ces mots, Baumann regarda le long de la route et vit plusieurs domestiques à cheval se séparer des groupes et prendre au galop la direction du fort. Bientôt Bob se montra. Il approchait aussi vite que possible. « Vraie fille du diable! » dit-il le visage rayonnant de bonheur. « Elle est là au milieu de tous ces gens, et donne des ordres comme si elle n'avait jamais fait que cela. Elle m'a choisi pour général, dans le cas où nous aurions encore maille à partir avec les Indiens, et, malgré le lugubre spectacle qui nous entoure, je n'ai pu m'empêcher de rire. C'est le maître du fort voisin que les Indiens ont attaqué au moment même où il revenait de se marier avec une jeune femme. Nous sommes parvenus à faire sauver la mariée; mais son mari a été tué : cette pauvre fille sera donc veuve avant même d'avoir été femme!

« Quant à Pépita, » continua-t-il après un moment de silence, « elle a su gagner la confiance des Apaches jusqu'au moment où elle a pu saisir une occasion de s'échapper et de gagner le fort. C'est elle qui, lorsque le maître est parti pour aller se marier, a entendu, quelques heures après son départ, résonner autour du fort le cri de guerre des Apaches. Elle s'est doutée qu'il ne rentrerait jamais chez lui, si on ne venait à son secours. Ce sont ses instances qui ont décidé le reste de la garnison à se mettre en route, et il était, par ma foi! grand temps qu'elle arrivât. On vient maintenant d'aller chercher au fort des voitures pour les blessés et les morts, et c'est là aussi que nous allons nous rendre pour le moment. Qu'arrivera-t-il ensuite? Le vieux Bob ramènera-t-il à la maison l'oiseau sauvage, ou bien se laissera-t-il prendre par d'autres mains (et à ces mots il regarda Green), c'est ce que je ne puis dire encore. Cette jeune fille a quelque chose sur le cœur, et ce ne peut être à cause de son mari, car pourquoi alors l'aurait-elle quitté? Enfin nous verrons bien. Le vieux Bob se croit digne maintenant de la prendre sous sa protection. » Ayant ainsi parlé, il se tut et sembla se perdre dans ses réflexions.

Green considéra quelque temps encore le vieillard, puis il appuya sa tête sur sa main. Quant à Baumann, il se leva et se mit à se promener lentement au milieu des corps étendus çà et là. Depuis longtemps il avait renoncé à l'espoir de retrouver jamais les traits charmants qui chaque fois se représentaient à son souvenir, et cependant, chaque fois qu'il pensait à son retour et à son ancien genre de vie qu'il lui faudrait reprendre, il lui semblait que c'était dire un adieu éternel à tous ses rêves de bonheur, à toutes ses joies d'ici-bas.

(La suite au prochain numéro.)

O. RUPPIUS.

Explication du Logogriphe.

Le mot du Logogriphe inséré dans notre dernier numéro est : *orchestre*, dont les lettres diversement groupées donnent: *or, Écho, Osée, oser, été, os, Esther, Roch, chose, terre, Cher, Cérès, Crête, oc, est, hoc, roc, roche, rocher, cor, torche, rose, Este, Hector, Cortez, Oreste, secret, ré, thèse, hé! eh! oh! ho! Cos, Corse, ère, Corée, serre, côte, Thor, tare, et-or, stère, secte, sot, sèche, herse, hôte, sort, être, hêtre, store, sec, Chester, rets, rôt, soc, torse, écore, tore, certes, estoc, te, se, tes, hors, Scot, hère, rosée, ocre, éther, serre, rote, troc, écot, ès, tors.*



Le fier dédain par mon premier s'exprime;
Mon second, conjonctive, avec mon premier rime;
L'on vend en mon dernier les forêts qu'on décime,
Et sans cesse mon tout est battu par l'abîme.

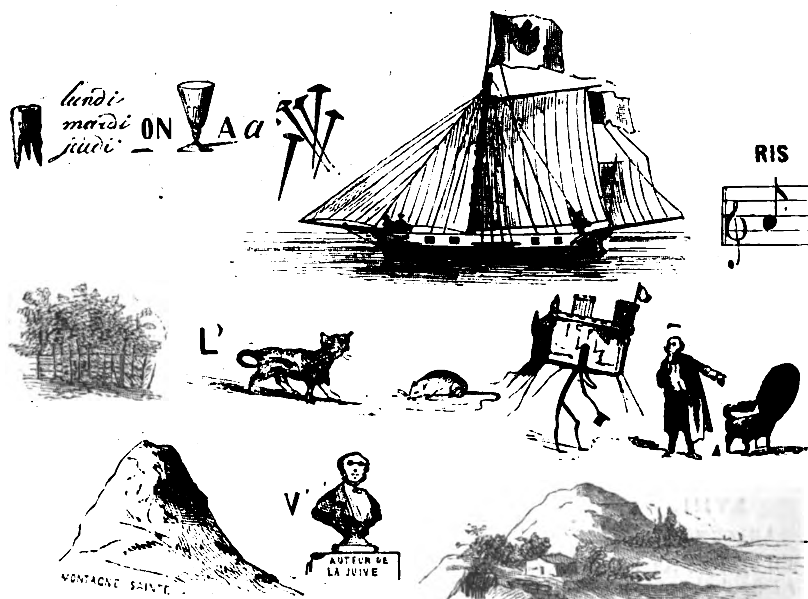


M. D., au château d'A. Il faut demander à M. Leballeur, rue Taitbout, 74, les patrons des dessins qui paraissent dans le Journal, lorsque ces patrons ne sont pas publiés par nous. Nous ferons paraître des patrons pour costumes d'enfants, — mais non immédiatement. Popeline grise à carreaux noirs, pour le petit garçon. Chaque planche de patrons coûte environ deux mille francs, il nous est impossible de les multiplier. Il faut broder la robe noire en soutache et lacet. Impossible, ainsi que je le répète vainement à tous les échos d'alentour, de répondre dans le numéro qui suit la demande. — *Près d'un balcon.* J'approuve la combinaison pour la robe noire et brune; il faut placer, sur la couture de chaque volant, d'abord un velours noir ayant deux centimètres de largeur, puis de chaque côté un velours noir, ayant un centimètre de largeur, afin que ces velours ressemblent à une garniture, et que leur mission économique soit déguisée. — *Château de Bu...* Mme de F... est trop aimable, et sa lettre cause autant de reconnaissance que de confusion à E. R. Sainfoin et à sa directrice, qui se trouvent réunis sur la carte photographiée qu'elle a reçue, — puisqu'ils ne peuvent être séparés. — *Château de S...* Mes vœux et mes félicitations vont trouver la jeune mère de dix-huit ans, et je la remercie d'avoir songé à moi en cette heureuse circonstance. Pour visites, robes de pou-de-soie gros bleu; le bord de la jupe est découpé à dents larges, peu creuses, bordées d'une guipure noire très-étroite; sous ce bordon pose un volant étroit, tuyauté. Châle de cachemire blanc, brodé en noir, garni de guipure noire. Pour l'intérieur, robe de chambre en cachemire violet, brodée au point russe en laine noire; forme de peignoir, le corsage recouvert d'une pèlerine carrée, brodée comme la robe. Quant au troisième conseil, il est plus difficile à donner; vous avez tout ce que vous désirez, et votre mari vous presse de lui adresser une demande? Prenez de l'argent... songez à ceux qui sont si éloignés d'avoir ce qu'ils désirent; distribuez des secours à ceux qui tremblent en voyant que l'hiver s'approche avec son cortége de privations si dures... cela portera bonheur à la petite fille qui vient de naître. Aidez les jeunes filles pauvres qui veulent travailler, et, tenez, demandez, par exemple, à Paris, à M. Simart, rue Rambuteau, 64, un fer à découper pareil à ceux que les tailleurs emploient, quelques *emporte-pièces* en acier. Adressez ces outils à la sœur Thérèse, de l'hospice de Mont-de-Marsan; elle désire vivement les donner à une jeune personne qui travaille pour soutenir son père et sa mère, et qui est forcée d'emprunter les outils nécessaires à sa profession. — *Une visiteuse privilégiée.* Je la prie de vouloir bien lire la réponse précédente; elle y trouvera l'adresse qu'elle me demande, et peut-être un secours pour sa jeune protégée. Je n'ai point oublié cette bonne et flatteuse visite, et me recommande à la bienveillance de sœur Thérèse. — *De ma résidence de Bellevue.* Merci pour cette flatteuse appréciation; peut-être pour le camail, mais je ne puis le promettre positivement. — *Une abonnée de B..* Mille regrets de ne pouvoir accepter le logogriphe. Nous en possédons une quantité innombrable. — *M. Zindenlaub* se joue de toutes les difficultés, et devine admirablement bien les clefs diplomatiques, sauts des cavaliers, etc. — *Un bouquet.* Ce travail appartient à la passementerie plutôt qu'à la broderie; on peut l'exécuter au métier en traçant les contours, et *bourrant* fortement le dessin avec du coton jaune d'or; on le brode ensuite avec le fil d'or. — *Z. de D.* Je chercherai un procédé facile, pour la pommade en question. — Mme *la comtesse d'Out...* Nous avons reçu avec reconnaissance son envoi, et nous le publierons. Quant à l'énigme dont elle nous parle, son étendue est malheureusement en désaccord avec la place dont nous pouvons disposer. — *Gendrey. Mes amis* ont-ils reçu la carte photographiée qui leur a été envoyée? — *Alice.* Oui, cela sera publié. — Mme *de P.* Il faut acheter ces morceaux de draps, si l'on n'en a pas dans les mille petits *restes* qui s'accumulent peu à peu dans les armoires. Le deuil le plus ancien est porté simultanément avec le deuil plus récent, c'est-à-dire que l'on continue celui-ci pendant la durée commandée par l'étiquette. Je suis toujours heureuse d'être utile à nos lectrices. — *N° 9171. Une abonnée de fondation.* Les cartes envoyées après la réception des lettres de faire part sont une simple formalité, tenant lieu des compliments de condoléance. Un mois après la triste circonstance dont on a *fait part*, on rend une visite aux personnes avec lesquelles on échange des visites, on envoie des cartes aux autres personnes; plus d'empressement serait même malséant : on ne peut songer, ou bien on ne peut *paraître* songer au monde, dans les premiers jours qui suivent la perte d'une personne de notre famille.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

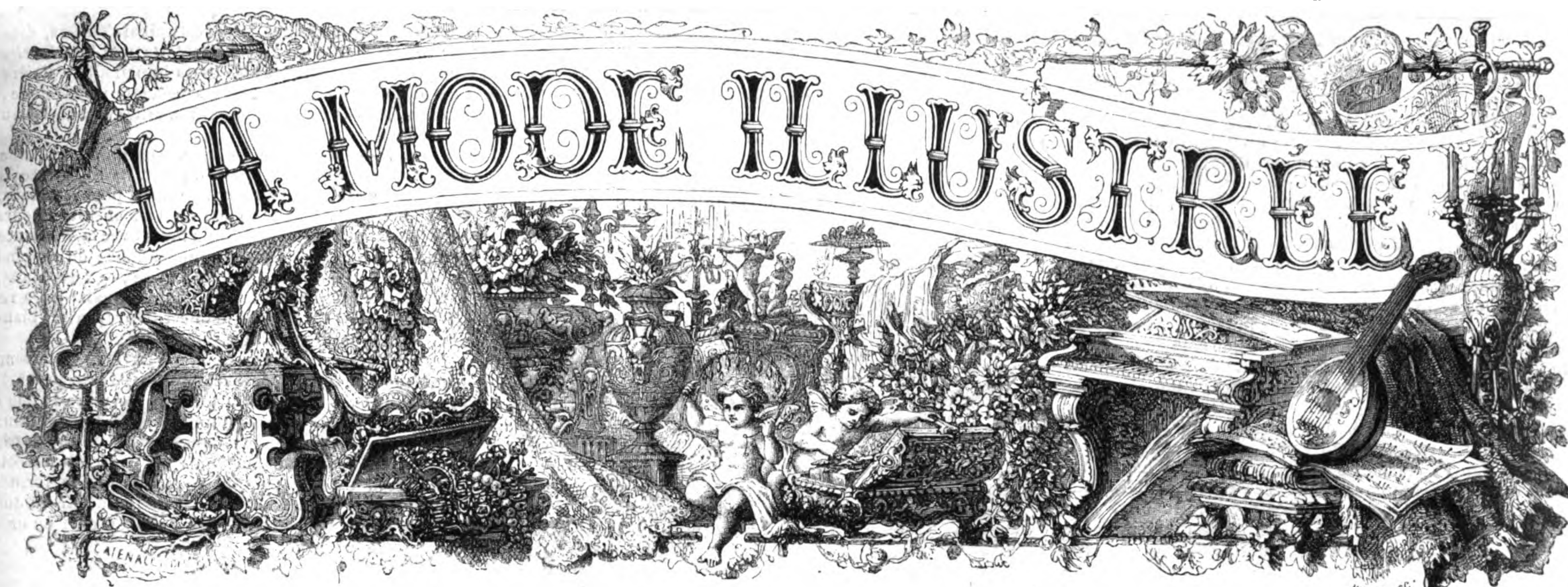
RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Sur les flots la lune se balance, et étend au loin sa lueur argentée.

N° 38. TROISIÈME ANNÉE. 22 septembre 1862.



Le numéro, vendu séparément, **25 centimes.** AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, **50 centimes.** AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE LUNDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND.
Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (*Pour l'étranger le port en sus*). —

Sommaire. — Essuie-plumes. — Jaquette au crochet pour enfant. — Coussin de voyage (tricot et crochet). — Porte-montre. — Col en tulle et entre-deux. — Coussin en application de velours. — Description de toilettes. — Modes. — Parfumerie domestique. — MUSIQUE : Mélodie. — NOUVELLE : Le Démon des prairies. — Charade.

Essuie-plumes.

MATÉRIAUX. — Un petit panier tel que notre dessin le représente; drap écarlate; drap bleu-bluet; drap blanc; perles d'acier; paillettes d'or; un peu de soie rouge et de soie bleue.

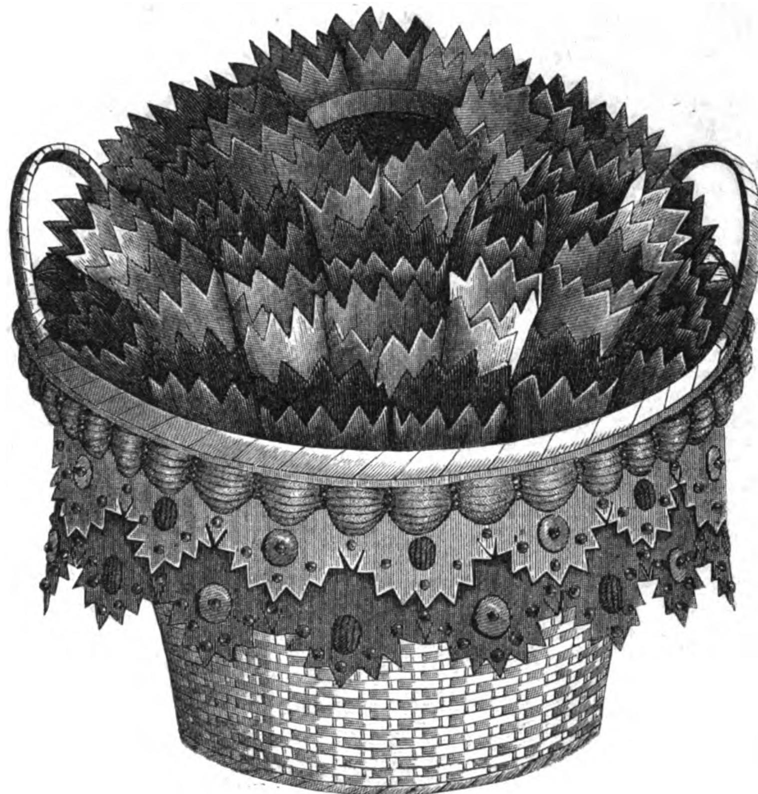
Notre dessin représente cet essuie-plumes en grandeur naturelle; son aspect est celui d'un petit panier rempli de bluets et de coquelicots, *imités* par des morceaux de drap découpés et disposés en quatre rangs autour d'une petite brosse noire, ronde, semblable à celles que l'on emploie pour essuyer les plumes. Le dessin n° 2 représente la *feuille*, que l'on découpe en drap, et à laquelle on donne la forme d'un entonnoir, en repliant les deux côtés l'un sur l'autre et les cousant ensemble. La brosse, dont le diamètre est de 3 centimètres 1/2, est entourée avec une bande droite, en drap rouge, qui laisse à découvert le dessus, c'est-à-dire les crins; c'est sur cette bande que l'on fixe les feuilles de drap disposées en entonnoirs. Le premier rang se compose de huit *entonnoirs* rouges, qui dépassent un peu la brosse; le deuxième rang compte onze *entonnoirs* bleus, placés un peu plus bas que les précédents; le troisième rang a douze entonnoirs, alternativement rouges et blancs, posés un peu plus bas que ceux du rang précédent; enfin, le quatrième rang est fait avec quatorze entonnoirs bleus. Avant de poser la brosse dans le petit panier, on remplit celui-ci avec de la ouate, sur laquelle repose le dernier rang ci-dessus décrit, et qui dépasse de fort peu le bord du panier; on fixe, par quelques points, les *dents* du dernier rang sur le bord du petit panier, que l'on encadre avec deux rangs de lambrequins découpés à l'emporte-pièce. Le premier lambrequin est en drap blanc, le deuxième en drap rouge; chacune des bandes formant lambrequin a 1 centimètre 3/4 de largeur. Les *dents* des lambrequins sont ornées alternativement avec une paillette et un gros pois brodé en soie bleue sur le drap rouge, en soie rouge sur le drap blanc; quelques perles d'acier, cousues isolément, encadrent ces *dents* et les réunissent. Une *tresse* rouge, en laine, froncée perpendiculairement de distance en distance, de façon à figurer de petits bouillonnés, cache la couture qui fixe les lambrequins autour du panier. Des perles d'acier sont cousues sur ces *fronces*.

Jaquette au crochet, pour enfant.

MATÉRIAUX. — 48 grammes de laine zéphyr blanche; même quantité, même laine rose; un écheveau de même laine noire; un crochet de bois, assorti à la laine.

Cette jaquette servira pour les enfants de dix-huit mois à deux ans; elle est faite au point de Gobelins et au point ondulé, déjà expliqués dans le n° 47 de l'année 1861, et que nous décrirons sommairement ici pour nos nouvelles abonnées. Le fond est fait au point de Gobelins, avec de la laine blanche, et orné d'un semé brodé en laine rose.

Point de Gobelins simple (fond de la jaquette). Le premier rang (composé de deux tours) est fait comme le crochet tunisien; dans le premier tour de chacun des rangs suivants, on ne pique pas le crochet dans la barre perpendiculaire,



N° 1. — ESSUIE-PLUMES.

comme on le fait d'habitude pour le crochet tunisien; mais on le passe sous la chaînette du tour précédent, dans le vide qui se trouve entre les deux barres perpendiculaires (voir explications et dessins dans le n° 47, que l'on peut se procurer aux bureaux du journal). Afin que le travail reste *droit*, sans *biaiser*, on doit faire la première maille du tour qui va de droite à gauche, alternativement dans le premier, puis dans le second vide. A la fin du tour, on fait de même la dernière maille une fois dans le dernier vide, — la fois suivante dans la dernière maille du tour précédent.

On fait, pour le fond, une chaînette de 86 mailles (largeur du bord inférieur de la jaquette), et l'on fait, en maintenant toujours le même nombre de mailles, 15 *rangs*, composés chacun de 2 *tours*, comme nous l'avons déjà expliqué.

16e *à* 38e *rang*. — Dans ces 23 rangs, on forme les fentes pour les manches. On compte 21 mailles (côté droit), sur lesquelles on fait les 23 rangs; on fait ensuite le même nombre de rangs sur 44 mailles (dos), — puis le même nombre de rangs sur les 21 mailles qui restent pour le côté gauche.

39e *rang*. — Dans le premier tour de ce rang, on réunit le dos avec les devants, en maintenant toujours le nombre de 86 mailles. Dans le 2e tour de ce rang on commence la diminution pour les épaules, en passant à la fois le brin dans la 20e et la 21e maille (qui n'en forment ainsi qu'une seule), — dans la 22e et la 23e, — puis dans la 64e et la 65e, — dans la 66e et la 67e; cela diminue 2 mailles sur chaque épaule.

40e *à* 46e *rangs*. — Non-seulement on continue régulièrement dans ces rangs la diminution de 2 mailles sur chaque épaule; mais on diminue aussi, au commencement de chaque tour, une ou 2 mailles sur le devant de la jaquette, pour former l'encolure, qui dépend naturellement de la stature de l'enfant. Après avoir terminé le 46e rang, on démonte, en faisant un tour de mailles simples, chaînettes. Pour chaque manche on fait une chaînette de 46 mailles, toujours avec la laine blanche, et l'on exécute, toujours au point de Gobelins simple, un morceau droit, se composant de 42 rangs. On le coud ensemble, et on le place dans l'entournure, de façon que la couture soit sous le bras.

La bordure de la jaquette est en laine rose et blanche; on l'exécute au point ondulé (voir le dessin du n° 47 de l'année 1861), dont nous allons répéter sommairement l'explication.

1er *rang*. — Laine rose. On fait une chaînette de 190 mailles, sur laquelle on revient comme si l'on faisait du crochet tunisien. Pour le 2e tour de ce rang (de gauche à droite) on prend la laine double, on la passe au travers des mailles, comme pour le crochet tunisien.

2e *rang*. — Le 1er tour est fait avec la laine *simple*, et l'on pique toujours le crochet dans la partie de derrière de la barre perpendiculaire du rang précédent, de façon que la chaînette reste par-dessus, et forme une côte. Le 2e tour est fait comme dans le crochet tunisien, mais avec la laine double; on diminue en faisant, avec la 39e et 40e maille, une seule maille, et aussi avec la 41e et la 42e, — puis avec la 149e et la 150e, — avec la 151e et la 152e; ces diminutions forment les coins de la bordure.

3e *rang*. — Le 1er tour est fait, comme celui du 2e rang, avec la laine rose simple; — le 2e tour de ce rang est fait comme d'habitude, mais avec la laine blanche simple. On continue régulièrement la diminution dans ce rang et dans tous les rangs suivants.

4e *rang*. — Entièrement au crochet tunisien; le 1er tour

avec la laine rose, — le 2e tour avec la laine blanche.

5e *rang.* — Comme le précédent, mais entièrement avec de la laine rose, *simple* pour le 1er tour, — *double* pour le second tour.

6e *à* 9e *rangs.* — On répète les indications données pour les 2e, 3e, 4e, 5e rangs. La bordure est terminée; il doit y avoir 94 mailles entre les deux diminutions, et, sur chaque côté, depuis les diminutions, 32 mailles. On coud la bordure au bord de la jaquette et sur les côtés; sur la chaînette qui a commencé la bordure et qui forme le bord inférieur de la jaquette, on fait alternativement une maille blanche, une maille noire avec de la laine prise *double.*

La bordure des manches est faite comme celle de la jaquette, avec cette différence qu'au lieu de diminuer, on augmente; c'est-à-dire que, dans chaque 1er tour de chaque rang, on fait une maille de plus de chaque côté de la maille du milieu, de sorte que l'on augmente de 2 mailles dans chaque rang. On fait, pour cette bordure, 9 tours semblables à ceux qui composent la bordure de la jaquette; sur le dernier tour on ajoute seulement un tour de mailles simples, chaînettes. On coud cette bordure ensemble sur les côtés transversaux, puis au bord de la manche, de façon que les deux derniers rangs de cette bordure dépassent la manche et forment une sorte de revers. On fait, avec la laine rose, autour de l'encolure, un tour de brides à *jours*, au travers duquel on passe un cordon fait au crochet avec de la laine rose, et terminé par un gland à chaque bout; on borde ensuite ce tour avec une frange de laine rose faite sur un moule ayant environ 1 centimètre 1/2 de largeur.

Le semé de *mouches* est brodé avec de la laine rose; chaque *mouche* se compose de quatre points couvrant une maille perpendiculaire.

Coussin de voyage.

TRICOT ET CROCHET.

MATÉRIAUX. — 32 grammes de laine zéphyr lilas; même quantité, même laine noire; même quantité et même laine blanche; 4 nuances grises, chacune par 32 grammes; quelques écheveaux de soie d'Alger, maïs; glands, cordon, doublures, etc.

Ce coussin servira, non-seulement pour sommeiller dans les wagons, mais aussi pour faire la sieste dans un fauteuil; on le met comme un collier; il entoure le cou et soutient la tête.

Notre dessin représente une partie de ce coussin en grandeur naturelle. Il se compose de quatre bandes faites isolément et assemblées dans le sens de leur longueur; deux de ces bandes sont faites au crochet *côtelé*, en laine lilas, avec des *mouches* en soie maïs; les deux autres sont tricotées avec les laines noire, grise et blanche.

On prend un crochet assorti à la grosseur de la laine, et l'on fait une chaînette de 18 mailles avec la laine lilas; on travaille en *allant* et *revenant.* 4 tours en mailles simples.

5e *tour.* — 6 mailles lilas, — 2 mailles avec la soie maïs (que l'on ne coupe jamais), — 10 mailles lilas.

6e *tour.* — 10 mailles lilas, — 2 mailles maïs, — 6 mailles lilas.

7e *jusqu'au* 10e *tour.* — Entièrement en laine, comme les 4 premiers tours.

11e *tour.* — Comme le 6e tour.

12e *tour.* — Comme le 5e tour.

13e *jusqu'au* 16e *tour.* — Entièrement en laine, comme les 4 premiers tours.

On répète sans cesse les tours qui viennent d'être décrits. Notre modèle a 26 *mouches* dans la bande entière; celle-ci commence et se termine par 4 tours entièrement en laine; elle a en tout 160 tours, qui ont environ 60 centimètres de longueur.

Pour chacune des bandes *tricotées*, on monte, avec la laine noire, 10 mailles sur une aiguille de bois ou d'os, de grosseur assortie à la laine, et l'on tricote le

1er *tour.* — On pique l'aiguille dans la première maille, et l'on prend le brin sur l'aiguille, comme si l'on voulait



JAQUETTE AU CROCHET POUR ENFANT.

tricoter à l'endroit; puis l'on pose, dans la même direction que l'aiguille employée pour le tricot, une autre aiguille moitié moins grosse, on l'entoure avec le brin, on reporte celui-ci sur la grosse aiguille, — puis sur la fine, — puis sur la grosse, et ainsi de suite, de façon que les deux aiguilles sont entourées quatre fois avec le brin; on remet celui-ci encore une fois sur l'aiguille fine, on tricote la première maille en passant au travers la maille quintuple avec l'aiguille fine. La seconde maille est tricotée de la même façon avec le groupe de *boucles*, puis une maille sans *boucles*, — une maille avec *boucles*, et ainsi de suite jusqu'à la fin du tour, qui se termine par une maille avec *boucles.*

2e *tour.* — On ne coupe pas le brin noir; on attache la laine grise la plus foncée, et l'on tricote (sans retirer la grosse aiguille avant la fin du tour) les 10 mailles unies, à l'endroit.

3e *tour.* — Comme le 1er tour, mais avec la laine grise, et en *contrariant* les mailles à *boucles*; ainsi l'on fera, dans ce tour, une maille unie au-dessus de la maille à *boucles* du tour précédent. Dans tous les tours impairs, la première et la dernière maille doivent être à *boucles*; il faut donc, pour contrarier ces mailles, faire 2 mailles à boucles au commencement, et autant à la fin.

4e *tour.* — Comme le 2e tour. On quitte la laine grise foncée (sans la couper), on fait ce tour avec la 2e nuance grise, que l'on emploie aussi pour le 5e tour, semblable aux 1er et 3e tours; on fait ensuite 2 tours avec la 3e nuance grise, — puis 2 tours avec la 4e nuance grise, — puis 2 tours avec la laine blanche; on reprend ensuite 2 tours avec la 4e nuance grise, — 2 avec la 3e, et ainsi de suite jusqu'à la laine noire. Quand on a répété quatre fois toutes ces nuances (noire, grise, blanche), la bande est terminée.

On coud les bandes ensemble à l'envers, en assemblant une bande tricotée avec une bande au crochet, et ainsi de suite; on réunit aussi la dernière bande à la première, puis on coud l'un des côtés transversaux formant une pointe; on met dans ce rouleau un coussin de percale rempli de ouate, puis on coud l'autre côté transversal. Un gros bouton, retenant la forte torsade de laine qui sert à maintenir le coussin autour du dormeur, est posé à chaque extrémité du coussin; on orne ce bouton avec des glands assortis.

Porte-montre.

MATÉRIAUX. — Plusieurs nuances de laine anglaise verte; coton fin, brun et jaune; laine zéphyr ponceau; coton à crochet, nos 40 et 50; soie d'Alger verte; drap rouge, carton, etc.

Ce porte-montre est entouré de mousse, de fleurs et de fruits. Outre le dessin principal consacré au porte-montre terminé, nous publions un autre dessin représentant le tricot de la mousse.

Pour exécuter cette mousse, on prend quatre à cinq brins de laine verte de diverses nuances, auxquels on joint un brin de laine brune: toutes ces laines doivent être de celles que l'on désigne comme *anglaises.* On monte, avec ces brins réunis, 14 mailles sur une aiguille fine en acier, et l'on tricote aussi serré que possible, et toujours à l'endroit, avec le même nombre de mailles. Cette bande doit avoir, pour notre modèle, 21 centimètres de longueur; lorsqu'elle est terminée, on la place dans un tamis posé sur un vase rempli d'eau bouillante. Lorsque la vapeur de l'eau a bien humecté le tricot, on le retire, on le place entre deux feuilles de gros papier bleu (papier à sucre), et on le repasse ainsi avec un fer très-chaud. Quand la bande est sèche, on la coupe au milieu, comme l'indique notre dessin; on défait les mailles jusqu'aux mailles de lisière, et l'on sépare les différents brins tricotés ensemble, en employant à cet effet une aiguille à tricoter. On coupe un morceau de carton en un rond ayant 7 centimètres de diamètre, et on le recouvre de drap rouge; sur le bord de ce rond on coud les deux côtés de la bande de mousse, en piquant au travers des lisières placées l'une sur l'autre.

Les petites fraises de bois sont faites au crochet, en laine zéphyr, entièrement en mailles simples, et en piquant toujours le crochet sous la maille entière. Pour chaque fraise, on fait une chaînette de 3 mailles, on réunit la dernière à la première, et l'on travaille en spirale, en augmentant une maille çà et là, jusqu'à ce que l'on ait fait un *rond* voûté ayant la grosseur d'une petite fraise. Après avoir atteint la circonférence la plus étendue de

COUSSIN DE VOYAGE.

(TRICOT ET CROCHET.)



Imp. Leroy. Paris.

LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal, 56 Rue Jacob, Paris.

Toilettes de Mme LEBALLEUR, rue Taitbout, 74.

la fraise, on diminue graduellement jusqu'à ce que le *rond* soit fermé. Un peu avant le dernier tour, on remplit l'intérieur de la fraise avec un peu de ouate ; on fixe le brin, on le coupe, en en laissant un petit morceau pour servir de tige ; on fait quelques points longs avec de la soie verte d'Alger, pour figurer les petites feuilles qui entourent la *fraise*, puis on fixe celle-ci au milieu de la mousse.

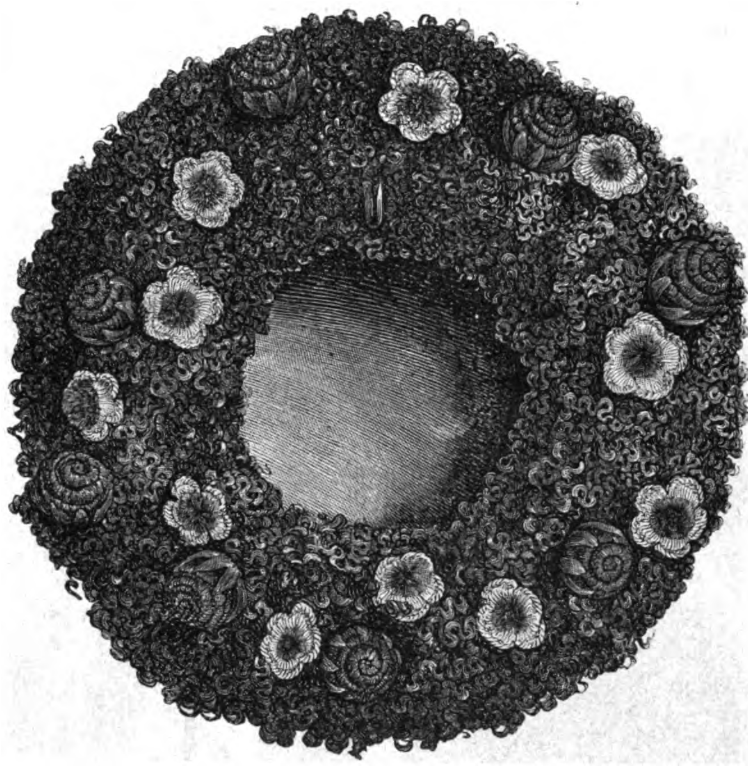
Pour chacune des fleurettes blanches, on fait une chaînette de 5 mailles avec du coton blanc, on la réunit en rond, et dans chacune des mailles on fait l'une des feuilles de la fleurette, ainsi qu'il suit : une maille simple, — une demi-bride, — 2 brides entières, — une demi-bride, — une maille simple, le tout dans la même maille, et ainsi de suite pour les 4 autres mailles. Le pistil est fait en laine ou soie jaune. On tourne la soie plusieurs fois autour de l'un des doigts de la main gauche, on retire cette sorte d'anneau, on le fixe sur un morceau de fil d'archal ; on *tond* ce petit faisceau, et on le place en posant le fil d'archal au milieu de la fleurette blanche.

On dispose les fruits et les fleurs comme notre dessin l'indique. On attache, derrière le porte-montre, un anneau, et, devant, un crochet pour suspendre la montre.

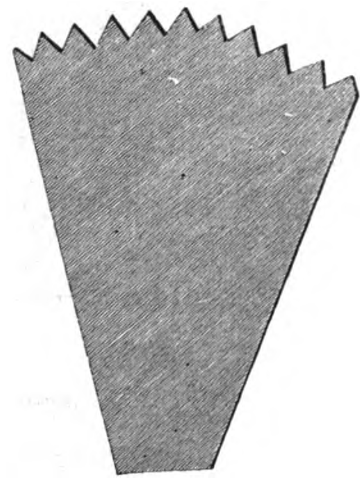
D'après cette explication, il sera facile d'exécuter des garnitures de mousse pour plateau de lampe, etc.



N° 2. — TRICOT DE LA MOUSSE POUR LE PORTE-MONTRE.



N° 1. — PORTE-MONTRE.



N° 2. — FEUILLE POUR L'ESSUIE-PLUMES.

Col en tulle et entre-deux.

MATÉRIAUX. — Bandes de tulle fin, ayant 2 centimètres 1/2 de largeur, entre-deux de dentelle.

Ce col est composé de bandes de tulle pliées de façon à former des carrés moitié épais, moitié clairs, attachés autour d'un entre-deux en dentelle. Le procédé le plus commode pour faire ce travail consiste à l'essayer d'abord avec une bande de papier, sur laquelle on reporte toutes les lignes et tous les chiffres indiqués sur notre dessin (voir la bande de tulle). On plie la bande toujours du même côté, d'abord sur la ligne marquée 1, — puis sur la ligne perpendiculaire marquée 2, — puis sur la ligne 3, — sur la ligne 4, et ainsi de suite. Ces plis forment ainsi un carré, dont on fixe d'abord les côtés par quelques points légers ; puis, lorsque la bande est disposée en carreaux sur toute la longueur, on coud ensemble les coins qui se rencontrent, et, sans couper le fil (que l'on a choisi très-fin), on le passe au travers du tulle, jusqu'à la place où l'on s'en sert de nouveau pour joindre d'autres carreaux.

On prend la bande de tulle dont nous avons ci-dessus indiqué la largeur, on la plie par moitié sur toute sa longueur, puis, avec cette bande qui est double, puisqu'on l'a pliée, on prépare les carreaux comme nous venons de l'indiquer. On fixe les bandes, lorsqu'elles sont disposées en carreaux, autour de l'entre-deux de dentelle ; une bande double, en tulle, forme l'encolure. Pour exécuter ce col plus facilement, il faudra couper une forme de col en papier, coudre, au milieu de cette forme, le milieu de l'entre-deux, puis l'entourer avec les bandes de tulle.

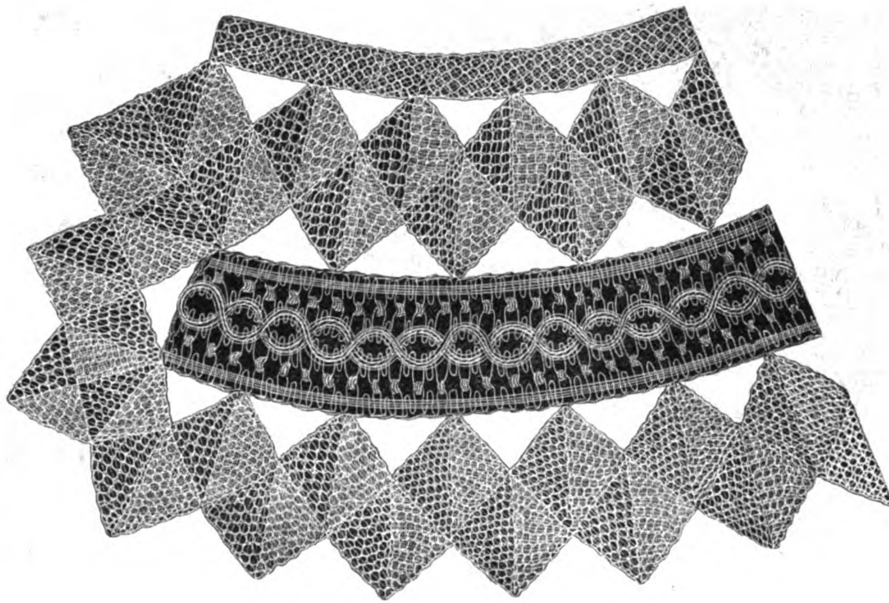
Coussin en application
DE VELOURS.

Nous avons publié, dans le n° 15 de la présente année, un coussin auquel le dessin actuel est destiné à servir de *pendant*. On l'exécute sur du canevas n° 26 ; les feuilles et les fleurs sont découpées en velours noir. On trace d'abord, sur du papier, les contours des différents détails de notre dessin ; on les découpe, on les colle à l'envers du velours, en employant une dissolution de gomme arabique ; quand la gomme a séché, on découpe le velours, en suivant les contours du papier ; on pose le velours sur le canevas tendu sur un métier, on encadre tous les différents détails du dessin avec de la ganse d'or, que l'on emploie aussi pour les nervures. Le fond est fait à la croix avec de la soie groseille, bleue ou verte ; on fait des demi-points, et même des quarts de points, pour remplir tous les fils de ce canevas, visibles entre les découpures des feuilles et celles des fleurs.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe de taffetas bleu de France. Le bas de la jupe est garni de six volants tuyautés, couvrant un espace de 35 centimètres. Grand mantelet en taffetas noir, arrondi par derrière, à pans carrés par devant ; le mantelet est entièrement encadré avec un large entre-deux de guipure noire ayant 12 centimètres de largeur ; on pourrait mettre, sous cet entre-deux, une blonde de taffetas blanc ; l'entre-deux est bordé, de chaque côté, avec une guipure noire très-étroite, légèrement froncée. Chapeau blanc en tulle.

Robe de popeline grise. La garniture se compose de six rangs de galons noirs, pointillés de soie couleur abricot ; des agrafes de passementerie noire sont posées perpendiculairement sur ces galons, et séparées les unes des autres par un espace de 8 centimètres. Ceinture à longs bouts, garnis comme le bas de la jupe ; corsage montant, manches larges garnies comme la jupe. Châle de cachemire blanc, brodé en noir. Chapeau en crêpe abricot et crêpe blanc.



N° 1. — BANDE DE TULLE POUR LE COL.

Col composé d'un entre-deux brodé, terminé, d'un côté, par une bande étroite en mousseline brodée ; de l'autre, par une bande semblable, mais plus large, retombant sur le corsage. Sous-manches de mousseline, brodées d'un semé ; manchette en harmonie avec le col.

On emploie en ce moment comme garniture de robes, une grande quantité de ces galons noirs, avec ornements de couleur. On les ajoute souvent comme dans la toilette qui vient d'être décrite, des agrafes de passementerie assorties comme dessin et couleur.

MODES.

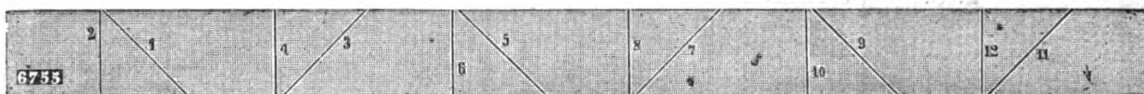
Si l'on en devait croire les premiers ministres de la mode, il ne faudrait guère s'attendre, pour la saison prochaine, à des changements considérables ; les robes conserveraient leur ampleur, la crinoline garderait son empire, les manteaux resteraient plus ou moins paletots, et l'on n'aurait rien à signaler qui fût absolument nouveau. Mais il ne faut pas se fier à ces apparences ; le premier mot n'ayant pas encore été dit sur cette matière, il ne faut point prendre ces pronostics au pied de la lettre, et les considérer comme irrévocables.

Les vêtements d'enfants, les robes et les châles de cachemire uni seront envahis par la broderie que l'on appelle le point *russe*, et dont nous avons publié plusieurs dessins. Cette broderie, exécutée en laine anglaise noire, produit à peu près l'effet d'une dentelle appliquée. On brode ainsi des châles de cachemire blanc, bleu de Chine ; violet ou lilas, les robes de chambre, et aussi les robes d'alpaga ; pour les robes de taffetas, on exécute cette même broderie en soie de cordonnet, ou même en chenille fine.

Deux formes de robes de chambre se disputent l'empire en ce moment : l'une se compose d'une jupe, d'une chemise Garibaldi, et d'une veste formant basque par derrière ; le tout en cachemire uni, brodé en soutache, ou, ce qui est plus nouveau, au point russe. L'autre forme est celle de la casaque non ajustée, prolongée jusqu'aux pieds, et même un peu traînante ; on y ajoute une petite pèlerine, pointue par devant et par derrière ; celle-ci est ouverte sur un jupon blanc, ou, ce qui est plus distingué, sur un jupon de taffetas ou de cachemire de la même couleur que la robe de chambre, et brodé, soit au-dessus de l'ourlet, soit en tablier

La fantaisie paraît devoir se reporter tout entière vers la coiffure. Ainsi que je l'ai déjà dit, on porte de petits oiseaux-mouches, aux ailes brillantes, sur les chapeaux fort parés, et sur les coiffures du soir ; celles-ci sont souvent ornées d'un grand papillon azuré, posé, les ailes étendues, sur le chignon, tandis qu'un autre papillon, mais beaucoup plus petit, orne les bandeaux de devant. Je ne saurais dire que cet ornement me paraisse d'un goût bien pur, mais enfin je suis forcée de suivre la mode, lors même que je n'approuverais pas tous les chemins par lesquels il lui convient de passer, et lors même que son caprice la conduit vers l'entomologie ; j'ajouterai même, en soupirant un peu, que l'on prépare bien autre chose.... On portera cet hiver, pour le spectacle, — espérons que ce sera seulement pour le spectacle, — des chapeaux de tulle ou de crêpe entièrement brodés de paillettes d'acier, d'or ou d'argent, absolument comme les éventails de crêpe. Le chatoiement des lumières entourera les têtes féminines ainsi coiffées d'une sorte d'auréole lumineuse. Ce caprice, fort élégant et tout à fait grande dame, ne saurait, du reste, être toléré de jour, et à pied surtout.

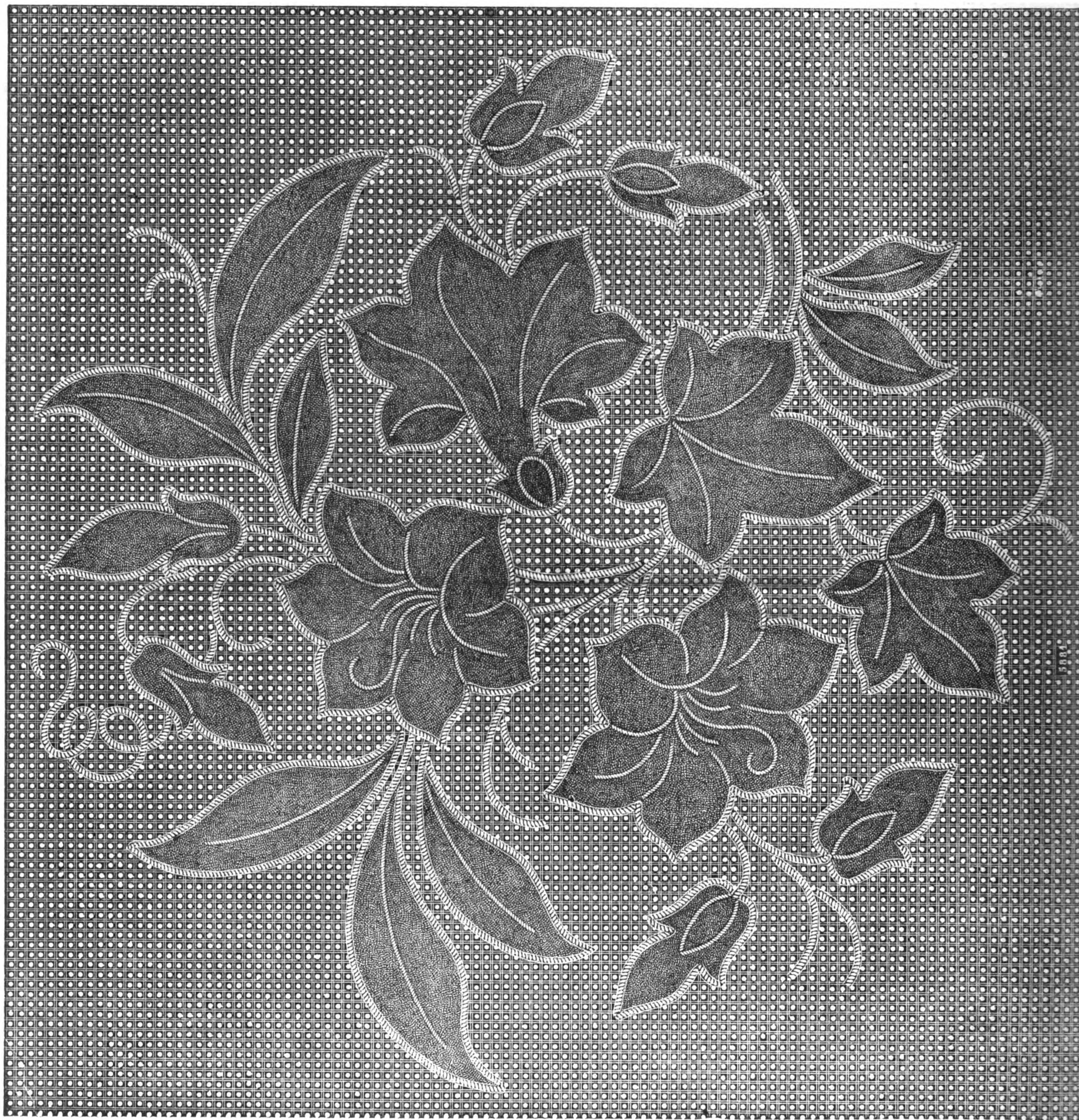
Il y a peu de changements à signaler parmi les modes d'enfants. Dans cette saison, les petites filles portent toujours des corsages décolletés, à manches courtes, à ceinture Médicis, le tout orné de broderie en soutache, ou bien au point russe. Un talma, pareil à la robe, complète généralement ces toilettes. Les petits garçons ont toujours des



N° 2. — BANDE DE TULLE POUR LE COL.

pantalons un peu larges, avec veste et gilet pareil.

J'ai pourtant vu une robe *nouvelle*, saisie au passage, au moment où on l'emballait pour l'envoyer à une jeune dame fort élégante. Les lés de cette robe de taffetas vert avaient 2 mètres de longueur; ne croyez pas à une faute d'impression; *ils avaient deux mètres de longueur*, et attendez, pour prononcer votre jugement, que vous ayez lu la fin de la description : les lés étaient froncés dans le sens de leur longueur, — puis encore froncés à 3 centimètres de distance, — puis froncés à 10 centimètres de distance, — encore froncés à 3 centimètres de distance, et ainsi de suite pour toute la jupe; les *fronces* étaient tirées jusqu'à ce que la jupe eût la longueur habituelle. Sur l'espace de 3 centimètres qui séparait ces sortes de bouillonnés, on avait posé des entre-deux en dentelle noire, encadrés par une étroite dentelle également noire; le corsage était à bouillonnés perpendiculaires, comme ceux de la jupe, et aussi séparés par des entre-deux; les manches, demi-larges, beaucoup plus courtes devant que derrière, étaient formées, comme la jupe et le corsage, de bouillonnés et d'entre-deux. Ajoutons que cette toilette, fort originale sans être excentrique, était destinée à une jeune femme très-frêle. On pourrait la reproduire en tulle ou tarlatane, pour jeune femme ou jeune fille : dans le premier cas, les entre-deux seraient en dentelle blanche, la robe de dessous rose, jaune, ou bleue; une jeune fille supprimerait les entre-deux, et les remplacerait par un ruban de taffetas rose ou bleu. On peut, du reste, prévoir, dès à présent, que les garnitures perpendiculaires vont paraître pour disputer le terrain aux garnitures horizontales; il vaudrait mieux éviter le système des exclusions, toujours préjudiciable à un certain nombre de personnes qui s'en trouvent lésées. Les garnitures perpendiculaires *allongent*; les femmes, et leur donnent un aspect élancé; les garnitures horizontales conviennent, au contraire, aux femmes un peu trop grandes, parce que ces garnitures rapetissent. Ne serait-il pas plus sage de conserver ces deux genres opposés, au lieu de bannir l'un, et d'imposer exclusivement l'autre? E. R.



COUSSIN EN APPLICATION DE VELOURS.

PARFUMERIE DOMESTIQUE.

I.

L'usage des cosmétiques de toute nature, onguents, pâtes, lotions, fards, teintures, etc., n'est pas sans doute particulier à notre époque; mais il se propage avec une intensité contre laquelle nous avons parfois tenté de réagir dans ce journal, sans avoir, hélas! l'illusion d'espérer un succès quelconque, et en comptant persuader seulement les personnes qui avaient, sur ce sujet, des opinions semblables aux nôtres.

Se peut-il, cependant, qu'un si grand nombre de femmes soient inaccessibles à la raison, et que l'occupation de barbouiller leur visage ait des charmes si puissants qu'elles consentent à ruiner leur santé, à perdre leur beauté, pour avoir le plaisir de s'adonner au badigeonnage? Quel que soit le nombre des insensées qui se livrent à cette funeste opération, il semble impossible que l'on ne puisse réussir à leur démontrer les inconvénients attachés à ces pratiques; mais, lors même que l'on ne pourrait espérer les arrêter sur cette pente, on doit toujours tenter de les éclairer sur les dangers auxquels elles s'exposent.

Une femme fardée, jeune ou vieille, doit d'abord se résigner à perdre l'estime de tous ceux qui la voient. Jeune, le fard dont elle couvre son visage dit à tous venants qu'elle est ignorante, crédule, frivole, dévorée par un désir inintelligent de faire des *conquêtes;* vieille,

elle excite l'indignation; car, à l'âge des sentiments et des devoirs sérieux, elle abdique sa dignité pour tenter une lutte impossible, et retarder l'action du temps, qu'elle hâte au contraire par l'emploi de drogues nuisibles. J'ai connu entre autres une vieille femme fardée, qui excitait le rire et le mépris partout où elle se montrait, et qui ne pouvait trouver une femme respectable consentant à l'accompagner.

L'usage du fard implique l'ignorance; car il est facile de connaître la nature des ingrédients dont il se compose, et qui introduisent par tous les pores un poison actif, détruisant l'épiderme, pourrissant les dents, et donnant à l'haleine une odeur infecte; il proclame la crédulité, car c'est toujours d'après des recommandations tarifées que l'on se décide à l'employer; il dénote enfin la frivolité, car aucune femme de cœur et d'esprit, dévouée à sa famille, et consacrant son existence à ceux qui l'entourent, ne saurait trouver le temps et éprouver le goût de s'imposer les minutieuses pratiques attachées à l'emploi des fards et cosmétiques.

Les principaux motifs qui décident les femmes à se couvrir de peinture sont, d'abord, la ferme persuasion que nul ne s'apercevra de l'artifice, et ensuite l'espoir d'embellir leur figure. Ces deux motifs reposent sur des erreurs radicales; on reconnaît, à dix pas, un visage fardé, et il n'inspire que du dégoût. Les femmes qui se fardent conservent les erreurs qui viennent d'être indiquées, justement parce qu'elles sont des erreurs, parce que chacun reconnaît si bien leurs artifices que l'on a grand soin de ne jamais parler devant elles de l'effet produit par le fard. Que ne peuvent-elles entendre l'appréciation qui en est faite par les hommes! Elles seraient peut-être corrigées si elles connaissaient les termes moqueurs et méprisants qui leur sont appliqués devant les femmes qui ne se fardent pas.

Mais enfin, comme il serait impossible de déraciner chez toutes les femmes l'inclination naturelle qu'elles éprouvent à essayer les procédés à l'aide desquels elles essayent de s'embellir, nous publierons un certain nombre de recettes, passant en revue les cosmétiques inoffensifs, et donnant le moyen de les exécuter soi-même; point important, non-seulement pour la santé, puisque l'on sera certain des ingrédients que l'on emploiera, mais aussi pour l'économie, puisque l'on vend généralement les petits pots et les petites fioles à un prix décuple de leur prix de revient.

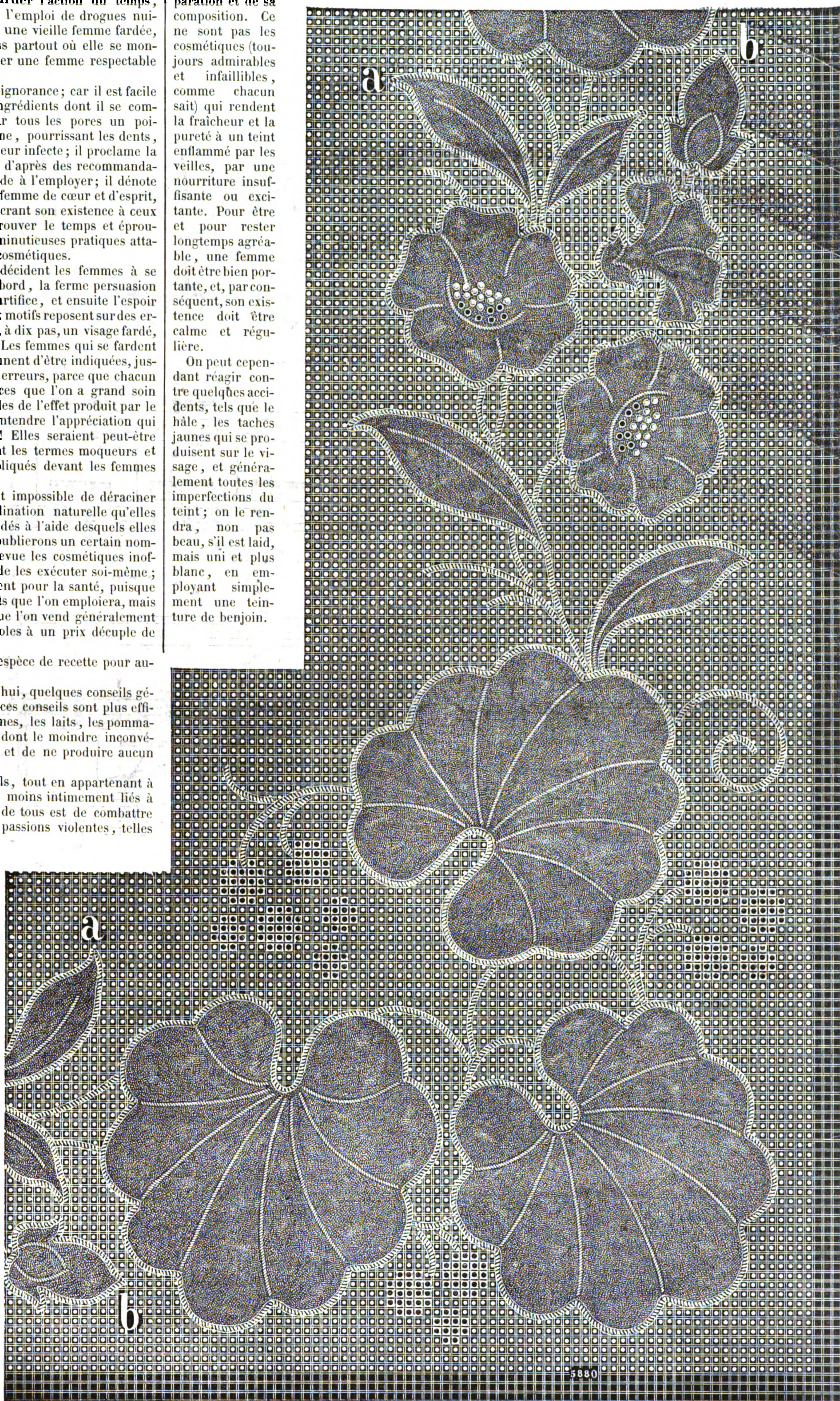
Nous ne publierons aucune espèce de recette pour aucune espèce de fard.

Nous placerons ici, aujourd'hui, quelques conseils généraux adressés aux femmes; ces conseils sont plus efficaces que les poudres, les crèmes, les laits, les pommades, et tout ce triste attirail dont le moindre inconvénient est de coûter fort cher et de ne produire aucun effet.

Quelques-uns de ces conseils, tout en appartenant à l'ordre moral, n'en sont pas moins intimement liés à l'ordre physique. Le premier de tous est de combattre en soi et d'écarter toutes les passions violentes, telles que la colère et la jalousie; tous les sentiments bas, tels que la haine et l'envie. Non-seulement ces passions et ces sentiments vieillissent prématurément, mais les traces qu'ils laissent sur le visage sont indélébiles, et leur action communique à la vieillesse une laideur répulsive.

Les autres conseils concerneront la sobriété et la régularité de l'existence; ils diront qu'il faut éviter les veilles trop prolongées, et rappelleront aux femmes qu'elles enlaidissent pendant l'hiver, et embellissent pendant l'été, justement parce que leur régime d'hiver est échauffant et fatigant. Beaucoup de femmes pensent qu'en mangeant fort peu, elles sont *sobres*; cela n'est pas exact. Il faut manger selon son appétit; mais il faut se garder d'émousser celui-ci en adoptant les mets épicés, en contractant l'habitude de manger des gâteaux chez les pâtissiers une heure avant de se mettre à table pour dîner. La sobriété consiste, non dans la petite quantité de la nourriture que l'on prend, mais dans la simplicité de sa préparation et de sa composition. Ce ne sont pas les cosmétiques (toujours admirables et infaillibles, comme chacun sait) qui rendent la fraîcheur et la pureté à un teint enflammé par les veilles, par une nourriture insuffisante ou excitante. Pour être et pour rester longtemps agréable, une femme doit être bien portante, et, par conséquent, son existence doit être calme et régulière.

On peut cependant réagir contre quelques accidents, tels que le hâle, les taches jaunes qui se produisent sur le visage, et généralement toutes les imperfections du teint; on le rendra, non pas beau, s'il est laid, mais uni et plus blanc, en employant simplement une teinture de benjoin.



BORDURE DU COUSSIN EN APPLICATION DE VELOURS.

On prend pour 20 centimes de gomme de benjoin; on la fait fondre au feu dans une fort petite quantité d'eau, en remuant souvent la gomme pour la dissoudre; cette opération est assez longue. Lorsque la gomme a fondu, on la retire du feu, on la laisse refroidir, on la met dans un flacon bien bouché, et, chaque fois que l'on se lave le visage, on ajoute un peu de cette eau de benjoin à l'eau pure que l'on emploie. Si les taches sont prononcées, on peut les laver deux ou trois fois par jour avec cette préparation, tout à fait inoffensive, et, en tout cas, lors même qu'elle serait inefficace (si, par exemple, les taches jaunes étaient causées par une maladie d'estomac), peu coûteuse et facile à essayer.

Nous espérons que les pères, les maris et les frères ne nous accuseront pas, du moins, de vouloir les ruiner en fioles et en petits pots remplis seulement de promesses, et nous engagerons les femmes à employer seulement les cosmétiques qu'elles prépareront elles-mêmes; ils ne seront pas plus infaillibles sans doute que ceux annoncés avec fracas et persistances, mais ils offriront l'avantage d'être moins coûteux.



PAROLES D'EDME SIMONOT. MUSIQUE DE L. GUILHAIRE.









NOUVELLE

LE DÉMON DES PRAIRIES*.

Suite.

XIX.

UNE MAISON EN DEUIL.

Ce fut une lugubre marche que celle qui eut lieu vers le milieu du jour, pour regagner le fort. En avant s'avançait une partie de la garnison, Joseph en tête. Puis venait une voiture qui renfermait le corps du maître. Le vieux Allester, les yeux baissés et la figure morne, l'escortait à cheval. Aussitôt qu'il avait eu connaissance du triste résultat de la rencontre, il était accouru sur le lieu du combat. Cette première voiture était suivie d'une autre où étaient étendus sur des matelas neuf blessés. Une troisième renfermait les corps de quatre personnes qui avaient succombé dans la lutte. Dutch-Bill se trouvait du nombre. Quant au reste des serviteurs auxquels s'étaient adjoints Bob et ses deux amis, Green, malgré sa blessure, ayant voulu faire la route à cheval, ils formaient l'arrière-garde. Les Indiens avaient perdu, outre leur chef, trente-quatre guerriers, et on avait laissé le soin de leur sépulture à leurs compagnons, qui ne manqueraient sans doute pas de venir leur rendre les derniers honneurs.

Les chevaux eux-mêmes avançaient avec lenteur et baissant la tête. On n'entendait aucune parole, et le roulement monotone des voitures n'était interrompu que par les cris de douleur que de temps en temps les cahots de la route arrachaient aux blessés. Dès que le fort fut en vue, Joseph y détacha deux cavaliers. Mais à peine le convoi eut-il traversé le gué, qu'une femme âgée se précipita au-devant, les traits bouleversés. « Est-il possible, mon Dieu, est-il possible! M. Allester, répondez pour l'amour de Dieu, où est-il? » s'écria-t-elle, dès qu'elle aperçut l'intendant, dont elle saisit le cheval par la bride. Le convoi s'arrêta, et M. Allester descendit lentement de sa monture. « Allons, du courage, chère Hattie, calmez-vous, » lui dit-il, en la prenant par le bras, tandis que sa figure se contractait sous l'effort de son émotion, qu'il tâchait vainement de comprimer. « Le coup est bien dur pour nous autres, ses anciens serviteurs. Il faut pourtant nous y résigner.

— Laissez-moi, laissez-moi. Voyez-vous, vous ne l'avez pas bercé comme moi sur vos genoux, vous ne l'avez pas élevé et vu grandir comme moi. Oh! je vous en prie, où est-il? laissez-moi le voir. »

« Allons, pauvre Hattie, n'arrêtez pas le convoi plus longtemps; » lui dit-il, « retournez auprès de Madame, que vous avez laissée seule et qui plus que tout autre a besoin de consolations. »

« Que voulez-vous, M. Allester! » s'écria-t-elle avec une agitation toujours croissante. « La race de Mac Grégor est éteinte à tout jamais. Que lui importent les Mac Grégor, à elle? Nous deux, ne sommes-nous pas les seuls qui en restions? »

L'intendant, les larmes aux yeux, lui prit le bras, et fit un signe aux autres serviteurs. Le triste convoi se remit en marche. « Pleurez, Hattie, » lui dit-il, « mais respectez les morts. C'est Mac Grégor lui-même qui a choisi Mlle Marie pour sa femme, et le mariage est aussi valable que si un prêtre l'avait consacré. Allez en avant et veillez à ce que notre maître, qui a succombé en vrai Mac Grégor, c'est-à-dire les armes à la main, reçoive dans le château de ses pères la réception qui lui est due. »

La vieille gouvernante regarda un instant M. Allester; de grosses larmes commençaient à tomber de ses paupières enflammées. L'intendant lui-même réprimait avec peine les sanglots qui s'amassaient dans sa poitrine, et une douloureuse contraction se faisait voir autour de ses lèvres. « Allez, Hattie! » lui répéta-t-il, en se détournant. La pauvre femme cacha un instant sa figure dans ses mains, puis elle se hâta de prendre les devants.

Les grandes portes du fort s'ouvrirent lentement pour donner entrée au convoi. Le corps du maître roula sourdement sous la voûte sonore et s'arrêta devant le grand escalier, tandis que les autres voitures passaient devant pour se rendre dans la cour ainsi que tout le cortége. La porte se referma ensuite et fit retentir le château d'un bruit lugubre. Tout le personnel du fort mit pied à terre, et, pendant que quelques-uns s'occupaient des blessés, le plus grand nombre des serviteurs, l'intendant en tête, se rendit auprès du corps du maître. Douze mains vigoureuses saisirent le matelas sur lequel il reposait, et ce triste cortége se mit à gravir lentement les marches de l'escalier pour se rendre à l'étage supérieur.

Baumann et son ami blessé s'étaient joints au convoi. Le corps fut déposé dans une vaste chambre, sur un lit; le vieux intendant s'en approcha, et cacha la blessure toute béante; il releva doucement les cheveux qui tombaient sur le visage inanimé, et se dirigea ensuite lentement vers la porte, la tête basse. Tous les gens du fort étaient entrés silencieusement, et s'étaient rangés le long de la muraille. Un silence de mort régna parmi eux après l'éloignement de Mac Allester.

Ce ne fut qu'après un certain temps qu'on entendit résonner des pas, et bruire des vêtements de femme. La porte s'ouvrit, et une personne d'une taille élancée, vêtue d'une robe de soie noire fermée jusqu'au cou, entra, suivie de l'intendant et de la vieille Hattie.

Au même moment Green se sentit saisi au bras par Baumann, et, lorsqu'il le regarda, il l'aperçut fixant la personne qui venait d'entrer avec des yeux tout grands couverts, comme si c'eût été une apparition. D'ailleurs, toute l'attention de Green fut attirée par la scène suivante.

La jeune femme s'approcha du corps à pas lents; mais aucune altération dans ses traits ne laissait deviner son émotion. Il régnait en toute sa personne comme un profond abattement, qui la rendait insensible à tout ce qui se passait. Elle se pencha sur la figure du mort, posa un moment sa main sur la sienne, et remua les lèvres quelques instants, comme si elle lui parlait. Puis un frisson subit sembla s'emparer d'elle. Elle se releva, et, se tournant à moitié vers Mac Allester :

« Allons-nous-en, » lui dit-elle. Et tous deux se dirigèrent vers la porte.

A peine eurent-ils quitté la chambre, que Hattie se jeta à genoux devant le lit du mort.

« Que lui importent les Mac Grégor? » s'écria-t-elle; « quel souci prend-elle de cette race éteinte à tout jamais? » A ces mots elle se jeta sur le cadavre, qu'elle pressa dans ses bras; les autres serviteurs s'approchèrent successivement, et serrèrent la main de leur maître, comme pour lui dire un dernier adieu.

Quant à Baumann, il fit sortir de la salle son ami, le conduisit à l'extrémité du corridor, et là, lui saisissant les deux mains :

« Que pensez-vous faire maintenant, Green? » lui demanda-t-il en le considérant avec des yeux étincelants de joie.

L'Américain lui jeta un regard mélancolique.

« Que sais-je? » répondit-il. « Depuis que nous avons

* Voir les n°s 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36 et 37.

Ve-nus d'hi-er en ce bas mon-de Dont vous i-gno-rez les cha-grins, Blonds ché-ru-bins, dan-sez en ron-de Au son de vos jo-yeux re-frains.

PROCÉDÉ J. ROUSSET.

2e Couplet.

Des bluets, sur vos fronts posées,
J'aime les couronnes d'azur;
J'aime, sur vos lèvres rosées,
Les frais éclats d'un rire pur;
Au vent, j'aime vos boucles blondes;
J'aime à voir vos petites mains
S'unir et s'enlacer en rondes
Au son de vos joyeux refrains.

3e Couplet.

Trop tôt, sur vos riants visages,
L'empreinte des pâles soucis
Viendra graver tristes nuages
Et se creuser de sombres plis;
Avant que l'orage ne gronde,
Au soleil par des jours sereins,
Blonds chérubins, dansez en ronde
Au son de vos joyeux refrains!

4e Couplet.

De l'innocence heureuse image,
Petits enfants que je chéris,
Gardez bien longtemps de votre âge
La gaîté naïve et les ris;
Du bonheur puisse, dès ce monde,
Dieu vous ouvrir tous les chemins,
Après l'âge où l'on danse en ronde
Au son de vos joyeux refrains!

5e Couplet.

Vos chants sont l'hymne et la prière
Qu'aime la Vierge dans les cieux;
Elle sourit, c'est la lumière
Qui vient rayonner sur vos yeux;
La mère du Sauveur du monde
Veille en mère sur vos destins;
Blonds chérubins, chantez en ronde
Son nom béni dans vos refrains.

perdu la caravane, nous a-t-il été possible de prendre sur nous-mêmes la moindre résolution? Je dépends entièrement de cet être mystérieux qui me tient enchaîné; et vouloir en rompre les liens, c'est, pour moi, renoncer à tout bonheur ici-bas. Si seulement je pouvais saisir cette personne et l'amener à une décision quelconque! Mais à quoi bon cette demande? » ajouta-t-il, frappé à son tour de la singulière expression de physionomie de Baumann.

« Avez-vous bien remarqué la jeune femme qui vient de quitter la chambre mortuaire? » lui dit celui-ci. « Ne vous a-t-il pas semblé, en la voyant approcher si froide et si insouciante de celui qui fut un instant son mari, qu'évidemment ce n'est point sa propre volonté, mais la contrainte, ou bien tout autre motif, qui a pu lier ensemble ces deux existences? Et savez-vous, continua-t-il en serrant plus fortement la main de Green, savez-vous quelle est cette personne, violemment arrachée au monde civilisé, et que la force seule a pu retenir au milieu de ce désert? Mais attendez, » dit-il en voyant Mac Allester s'engager dans le corridor, « je veux m'assurer moi-même, par la bouche d'un autre, que je ne me trompe pas, et que je ne suis pas le jouet de mon imagination surexcitée. » A ces mots, il s'avança de quelques pas au-devant de l'intendant. « Vous permettrez bien, Monsieur, à un étranger qui a combattu aujourd'hui avec les vôtres contre les Indiens, de vous adresser une question? » lui dit-il.

Mac Allester ne lui répondit que par un signe de tête.

« La jeune maîtresse de cette maison l'habite-t-elle depuis plus de quatre à cinq semaines?

— Non; c'est à peu près l'époque à laquelle elle arriva au fort, » répondit l'intendant.

« Et pourriez-vous bien me dire son nom de demoiselle? » dit Baumann avec une certaine émotion.

« Marie Brown, Monsieur, » répliqua Mac Allester, en considérant avec étonnement le jeune homme. Puis, voyant que Baumann se retirait après l'avoir remercié de ces renseignements, il se remit en marche pour se rendre à la chambre mortuaire.

Baumann, tout pâle d'émotion, avait rejoint son ami, qui lui tendit la main en souriant.

« Eh bien! c'est elle, n'est-ce pas? » lui dit-il. « Pourquoi alors cette mine de désespoir? Nous ne quitterons pas la place avant d'avoir tous deux une solution.

— Pour l'amour de Dieu, n'oubliez pas que cette maison est en deuil, et que je n'ai pas la moindre notion de l'état des choses, » répliqua Baumann, en comprimant avec peine l'éclat de sa voix.

« Quittons cet endroit, » dit Green, « il n'est pas convenable pour une causerie intime. Les circonstances que j'ai à combattre sont encore moins claires pour moi. Car, si vous avez affaire à un mari défunt, celui que j'ai à combattre existe encore. Et cependant, depuis que vous avez retrouvé ce que vous cherchiez, je commence aussi à avoir meilleur espoir. Mais tâchons de retrouver Bob; mieux que tout autre, il pourra nous procurer tout ce dont nous avons besoin. »

Ils descendirent l'escalier et gagnèrent la cour, où la plus grande partie des serviteurs se trouvaient assemblés. Les blessés avaient été sortis de la voiture, et un linceul recouvrait ceux qui avaient succombé dans le combat. A peine les nouveaux arrivés avaient-ils fait une vingtaine de pas, que Bob se dressa devant eux.

« Quelle fille du diable! » s'écria-t-il en les apercevant. « Je voudrais bien savoir ce qui se passe en elle. A peine a-t-elle vu que les blessés avaient tout ce qu'il leur fallait qu'elle a disparu comme par enchantement. Je suis sûr qu'elle s'est sauvée dans quelque chambre où il m'est impossible de pénétrer.

— Elle reparaîtra quand il le faudra, oncle Bob; et sans doute qu'elle a de bons motifs pour agir ainsi, » répliqua Green. « Je crois que ce que nous avons de mieux à faire maintenant, c'est de chercher un endroit où nous puissions causer tranquillement entre nous.

— Soit, » dit Bob. « J'ai déjà à peu près parcouru tout le fort, et pense avoir découvert un bon campement. » Et il se mit à monter l'escalier. « Si ce pauvre vaquero était avec nous, il regretterait déjà l'absence de son café. Enfin, il est heureux maintenant; il est au-dessus de toutes ces petites misères de la vie. »

Après avoir parcouru plusieurs corridors, ils finirent par s'engager dans un passage plus large que les autres.

« Ma foi! je n'avais pas encore pénétré jusqu'ici, » dit Bob en s'arrêtant. « Quelle chose singulière, pourtant, qu'un homme qui, jour et nuit, sait s'orienter dans la grande prairie, ne puisse pas se retrouver dans une pareille maison! Il faut espérer, cependant, que nous rencontrerons quelqu'un qui nous renseignera. »

Ils continuèrent encore à avancer, et arrivèrent à une vaste salle dans laquelle, sur deux grandes tables, un repas copieux se trouvait tout dressé. A cette vue, la figure de Bob s'éclaircit.

« Ma foi! » s'écria-t-il, « nous avons du bonheur. Nous avons là tout ce qu'il nous faut; et, comme il me serait impossible de retrouver une seconde fois cette chambre, je pense que ce que nous avons de mieux à faire, c'est d'y rester. »

On entendit alors le son d'une cloche, et les gens du fort commencèrent à entrer dans la salle, et à prendre place autour des tables. On découvrit les plats, et, au bout de quelques instants, on n'entendit que le bruit des couteaux et des fourchettes.

Bob avait vainement cherché Joseph parmi les arrivants. Après quelques minutes d'infructueuses recherches, il fit signe à ses amis de s'asseoir à un coin de table qui restait encore libre.

« Où diable peut être Pépita? Avec ses habits d'homme, elle ne peut être dans la chambre des femmes. Pourquoi ne se trouve-t-elle pas ici, alors? » Ses réflexions ne l'empêchèrent pourtant pas de prendre part au repas, et Green et Baumann suivirent son exemple.

Dès que le repas fut terminé, les serviteurs quittèrent leur place en silence. Bob venait de se lever, et allait s'adresser à l'un d'eux, qui paraissait avoir l'autorité sur les autres, pour lui demander de vouloir bien lui indiquer une chambre pour lui et ses amis, lorsque la porte s'ouvrit et donna passage à Joseph.

O. Ruppius.

(*La suite au prochain numéro.*)

Explication de la Charade.

Le mot de la Charade insérée dans notre dernier numéro est : *Finistère.*



Mon premier est un métal précieux,
Et mon second un habitant des cieux;
Mon tout un fruit délicieux.



S'adresser pour les achats, commissions de tout genre, envois de patrons, etc., à M. Leballeur, rue Taitbout, 74.

Il est impossible de placer les renseignements que l'on nous demande *dans le numéro qui suit immédiatement* les lettres qui nous sont adressées; ce renseignement se trouve quelquefois dans le deuxième, et toujours dans le troisième numéro paraissant après la réception des lettres.

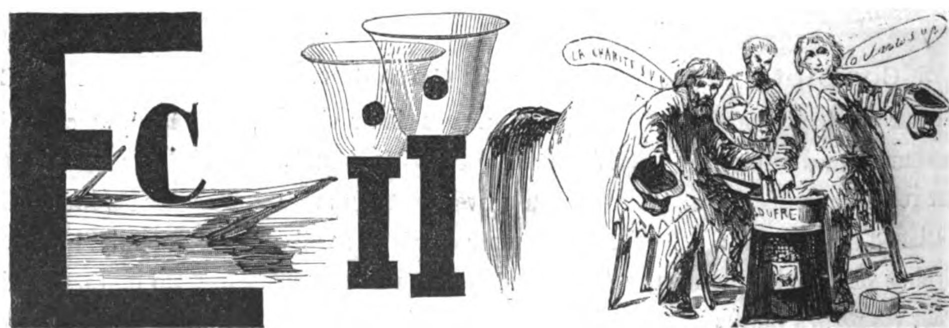
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

C. T., à Issoudun; une abonnée de quatre ans, d'âge ou d'abonnement? La deuxième supposition est inadmissible, puisque le journal n'a pas encore trois ans d'existence, mais la première enveloppe les questions que l'on m'adresse d'une obscurité impénétrable. Elle a reçu récemment des patrons de bonnets d'intérieur. Elle recevra des gravures de costumes d'enfants; quant à la robe de chambre, je conseille le cachemire de couleur orné de broderie russe; quant à la dernière demande, elle est formulée trop vaguement; est-ce un travail au crochet, tricot ou tapisserie? Il y a de tout cela dans nos colonnes et à profusion. Je ne puis accepter le léger reproche placé à la fin de la lettre : j'ai toujours répondu à cette place, à toutes les demandes de nos abonnées. — *Hélène et Félix*; si l'on veut; mais la couleur capucine s'associe plus volontiers au blanc qu'au noir. Impossible de préciser l'époque à laquelle paraîtra un dessin de ce genre; nous en avons déjà publié un grand nombre. Bientôt la clef diplomatique de M. Simonot. — *Près de mes fuchsias*. M. Sainfoin, consulté au sujet du terrain favorable aux fuchsias, recommande de mélanger un tiers de terre de bruyère, un tiers de terre franche, un tiers de feuilles ou simplement de la terre de bruyère et de la terre franche, de chaque par moitié. On peut ajouter une quantité fort modérée de poudrette ou de noir animalisé. Le guano serait dangereux. Merci pour cette bonne lettre. La carte photographiée a été envoyée. — *Pavillon de la Pépinière*. Ce n'est pas ainsi que je l'entends. J'espère que *mon amie anglaise* ne s'abstiendra pas totalement de m'écrire. Merci pour sa lettre. — *N° 39, Alger*. On peut s'adresser à Mme Aubert, modiste, rue Neuve-des-Mathurins, 6. J'ai vu chez elle un assortiment de dentelles imitées, charmantes; elle seule pourra en indiquer le prix. — *L. de B., château de C.* Je ne puis rien affirmer quant au dessin de soutache. On ne sait pas encore si la mode de cette broderie se maintiendra encore assez longtemps pour que nous fassions composer de nouveaux dessins. Si cette mode continue, nous publierons ce que l'on nous demande. — *N° 1723.* Pour affirmer l'innocuité de la teinture en question, il faudrait l'analyser, et cela est impossible. Je ne saurais me porter garant de ces cosmétiques, inefficaces lorsqu'ils ne sont pas nuisibles, et dont les résultats merveilleux existent seulement sous les plumes qui rédigent les annonces. Mais je m'engage à consulter un chimiste, afin de connaître la propriété de substances qui m'ont été indiquées comme pouvant remplir le but désiré par le n° 1723, et, s'il m'est bien prouvé que je ne cours pas le risque de duper nos lectrices ou de nuire à leur santé, je publierai une recette qui leur permettra de composer elles-mêmes cette teinture. Les volants de taffetas noir peuvent être placés sur la robe que l'on me décrit; on pourrait les border avec un gros liseré bleu de même nuance que la rayure; le même liseré couvrirait la couture des volants sur la robe. — *Valenciennes, E. P.* Je ne crois pas que cela soit possible. Le dessin ne conviendrait peut-être à personne, car une forme déterminée (ovale) doit être exactement pareille à la table qu'elle recouvre. Il est un autre obstacle encore : on ne fait point de tapis de table au crochet, ou filet. — *N° 13,617, l'espérance.* La mousseline blanche est plus convenable pour toilette de jour. La jupe serait garnie avec un seul volant ayant 12 centimètres de largeur, surmonté d'un entre-deux brodé, ayant trois centimètres de largeur. Écharpe pareille, ayant trois mètres de longueur; puis robe de taffetas à carreaux ou rayures blanches et lilas, ou blanches et bleues, ou blanches et vertes; jupe très-ample, très-longue, bordée d'un volant étroit (4 centimètres de hauteur) tuyauté, en taffetas lilas, bleu ou vert, selon la couleur des rayures; corsage décolleté; fichu semblable à la robe. On pourra mettre avec cette robe, l'écharpe de mousseline blanche. Oui, pour la bague; on peut la porter sans inconvénient. — *M. F., à Revin.* Jupe et veste. Pour vêtement de dessus, talma ou petit paletot; chapeau rond, en velours ou bien en feutre gris ou noir, tel est l'uniforme d'un petit garçon de deux ans. Impossible de répondre en *deux mots* aux questions que l'on m'adresse. Il faudrait consacrer une demi-colonne à ce sujet, et le journal est déjà envahi par les explications de crochet; ces explications ont déjà été données, d'ailleurs, dans le courant de l'année dernière. Il est possible que nous y revenions lorsque l'occasion s'en présentera. — *N° 159. A. D.* On peut parfaitement porter des fanchons en imitation de dentelle ou de guipure; en y ajoutant quelques nœuds de rubans, cela compose une coiffure convenable; mais, à 30 ans, on doit pouvoir s'en passer? La dentelle *imitée*, comme la dentelle de Chantilly, se nettoie parfaitement en lui faisant prendre un bain de douze heures dans de la bière; on repasse la dentelle lorsqu'elle est *presque* sèche. — *Une indiscrète.* Il nous est impossible de lui donner l'explication qu'elle désire; elle nous demande pourquoi Mmes J. O. M. attendent avec impatience la carte photographiée d'E. R. Sainfoin? C'est à ces dames qu'il faut adresser la question qu'elle nous fait. Elles pourront y répondre mieux que nous. — *N° 183.* La largeur des tapis de feutre est double de la largeur des tapis ordinaires; quant à leur épaisseur, on comprendra qu'il est impossible de l'indiquer; ils ne sont pas épais, ni jolis, ni durables; ils sont imprimés en toutes couleurs; leur nom vient de leur qualité : ils sont en feutre, à dessins imprimés. M. Leballeur est commissionnaire; il tire en remboursement, c'est-à-dire qu'on lui paye le montant de l'achat et de sa commission en recevant le paquet envoyé. — Mme *J. V. Brine.* Il m'est impossible d'indiquer, dès à présent, la forme des manteaux et celle des chapeaux que l'on portera dans trois mois; lors même que je connaîtrais ces formes, je ne pourrais les faire connaître par une description, si longue qu'elle pût être; il faut attendre nos dessins. — *La Haye.* Impossible de recevoir la carte photographiée de Mme Emmeline Raymond en échange de timbres étrangers, qui ne peuvent servir en France. Pour recevoir cette carte, il faut envoyer 1 fr. 25 centimes en timbres français, plus un timbre de 20 centimes pour l'affranchissement. Dans le cas particulier dont il s'agit, il faut charger le libraire chez lequel on a pris l'abonnement, de demander cette carte et de la payer en acquittant le prix du renouvellement. — *Près de ma lampe.* Impossible, ainsi que je l'ai dit bien souvent, d'envoyer un dessin à époque fixe et à date si rapprochée. On aurait pu supprimer l'injonction et la menace : ni l'une ni l'autre ne peuvent me toucher. Si l'on ne reçoit pas le dessin en question, on en renouvellera pas son abonnement! L'intimidation (qui ne m'intimide pas) est un mauvais moyen. Je plains cette dame, car son manque de politesse doit lui attirer des leçons fréquentes et désagréables, et je l'engage à prendre exemple sur la civilité observée par la totalité de nos abonnées dans leur correspondance avec moi. — Mlle *S..., au bord de la mer.* Je crains que la dimension de l'objet en question ne nous permette pas de le placer sur nos planches. Ce manteau est droit, sa forme est des plus simples. Nous publierons peut-être, à la fin de l'automne, le patron du talma-pèlerine pour enfant. — *Paris.* Cet objet est de forme trop ancienne et trop connue, pour que nous puissions le placer parmi nos patrons; on ne s'était pas expliqué? A qui la faute? Peut-être pour le petit sac. — *B. M.* n° 832. Les volants de taffetas sont déchiquetés à la mécanique chez tous les merciers; on ne peut les déchiqueter soi-même, à moins d'avoir une machine à découper. Taffetas noir pour élargir la robe dont on m'envoie un échantillon. — *C. D.* Excellente lettre. Je partage de tous points l'opinion qui y est exprimée, et je m'occuperai bientôt du sujet que l'on m'indique. — *L. de S.* Les robes pour petites filles sont généralement soutachées ou brodées au point russe. On pourrait faire l'une ou l'autre de ces broderies, en bleu, sur le cachemire blanc, et garnir la robe de cachemire bleu avec des volants très-étroits, déchiquetés, en taffetas de même nuance, ou la broder en soie ou laine noire. Impossible de répondre dès à présent à la question relative aux formes de manteaux. — *M. Rous.., capitaine, à C. T.*, est trop bon pour moi, et je suis très-fière d'avoir des lecteurs même masculins. — *Une abonnée Médoff* doit connaître ses goûts, tandis que je devrais les deviner; or, je ne suis pas fée; comment faire pour lui conseiller l'ouvrage qu'elle veut exécuter? Faites de la tapisserie ou de grands rideaux de vitrage, avec le beau dessin qui va être publié. Oui, pour la pommade. Lisez la *Revue britannique*, la *Revue des Deux-Mondes*, des *Mémoires*, ceux de Saint-Simon, de Mme de Motteville, etc. Savon de miel pour les mains, graisse de porc, fondue au bain-marie, mélangée de quinquina en poudre, pour les cheveux. — *R. N., à Avignon.* Patience, le tour des brunes arrivera. *Les lettres d'une marraine* seront publiées en volume dans quelques mois.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Dans quelques jours on verra à Saint-Cloud le yacht impérial *la Souris*, et l'on sera fort bien reçu si on va le visiter.

N° 39 (avec patrons). TROISIÈME ANNÉE. 29 septembre 1862.

LA MODE ILLUSTRÉE

Le numéro, vendu séparément, **25 centimes.**
AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, **50 centimes.**
AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE LUNDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND.
Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cie, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (*Pour l'étranger le port en sus*). —

Fichu-capuchon.

Ce modèle a décidément conquis la faveur qu'il mérite, et nous pouvons le recommander à nos lectrices de tout âge : jeunes filles, jeunes femmes, mères et grand'mères. Il est facile à emporter, facile à mettre, et sied parfaitement. On le fait en cachemire uni de toutes nuances ; on peut le faire en soie légèrement ouatée pour l'hiver, en mousseline doublée de crêpe ou de taffetas pour l'été, et, enfin, au tricot ou bien au crochet, et nous publierons probablement un *point* pour l'exécuter en laine.

Notre modèle est en cachemire blanc, garni de velours noir et de dentelle noire ; il se compose de deux fichus, d'égale dimension, creusés pour l'encolure et montés sur un *poignet* d'étoffe semblable à ces fichus. Si simple que soit ce modèle, il offrirait peut-être quelques difficultés d'exécution à celles de nos lectrices qui n'ont pas encore l'expérience nécessaire pour faire ces petits travaux, et nous en publierons très-prochainement le patron, dont on peut déjà se rendre compte en examinant le dessin n° 2.

Étoile au crochet

POUR VOILE DE FAUTEUIL, COUVRE-PIEDS, ETC.

MATÉRIAUX. — Coton Bresson, n° 30 ; ganse fine en coton ; un crochet assorti au coton.

Chacune de ces étoiles est commencée par le milieu et faite en spirale. On fait sur la ganse 5 mailles simples fort rapprochées, on les réunit en rond.

1er *tour*. — Sur chaque maille on fait 2 mailles.

2e *tour*. — On fait alternativement une maille sur une maille du tour précédent, deux mailles sur la maille suivante. Ce tour se compose de 15 mailles.

3e *tour*. — * Sur deux mailles on fait deux mailles, — sur la maille suivante 2 mailles. — Recommencez depuis *. Ce tour se compose de 20 mailles.



FICHU-CAPUCHON.

4e *tour*. — On travaille seulement sur la ganse, que l'on recouvre avec 152 mailles fort serrées. On attache ce tour au précédent, à distance régulière, en faisant au fur et à mesure huit festons ; entre chaque feston, il y a sur la ganse 3 mailles d'intervalle ; on les coud à l'envers du tour précédent.

5e *tour*. — Il commence dans le milieu de l'un des festons où l'on attache la ganse. On fait sur celle-ci, et sur le feston à la fois, une maille simple, — puis *, sur la ganse seule, 15 mailles, — au milieu des festons suivants et sur la ganse, une maille simple, et l'on recommence depuis * jusqu'à la fin du tour. On coupe la ganse et l'on travaille sans l'employer.

6e, 7e, 8e *tours*. — Entièrement en mailles simples, en augmentant d'une maille sur la courbe de chaque feston.

9e *tour*. — * 1 bride, — 2 mailles en l'air, sous lesquelles on passe une maille du tour précédent. Recommencez depuis *.

10e *tour*. — Une maille dans chaque maille du tour précédent.

11e *tour*. — Comme le 9e tour ; mais, sous les 2 mailles en l'air, on passe 2 mailles du tour précédent.

12e *tour*. — Comme le 10e tour.

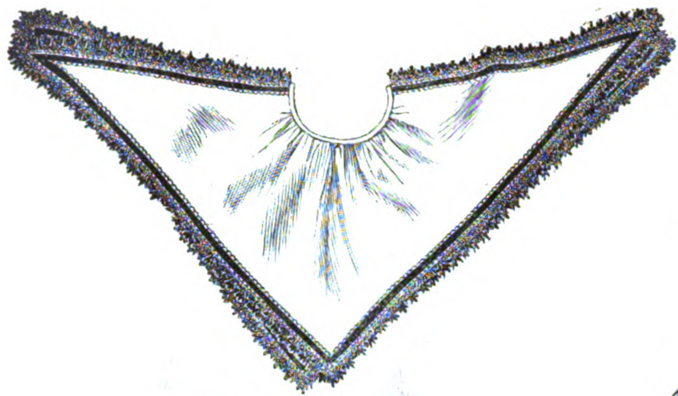
13e *tour*. — On fait les petits festons qui encadrent l'étoile ; * une maille simple, — une demi-bride, — une bride, — 3 mailles en l'air, sous lesquelles on passe une maille du tour précédent. On recommence depuis * jusqu'à la fin du tour, qui doit compter 36 petits festons. On assemble les étoiles selon que notre dessin l'indique, en plaçant au milieu du vide une rosette à huit festons, semblable au milieu de l'étoile.

Résille invisible.

MATÉRIAUX. — Soie à coudre extrêmement fine ; un moule à filet ayant 1 centimètre 3/4 de circonférence.

On nous demande d'enseigner à faire du filet : cela est malheureusement impossible par écrit, et toutes les explications les plus longues et les plus détaillées ne vaudraient pas une démonstration qui durerait dix minutes. Il faut donc, lorsqu'on n'a pas appris à faire le filet, prendre une leçon..... au lieu de nous demander de la faire figurer dans le journal.

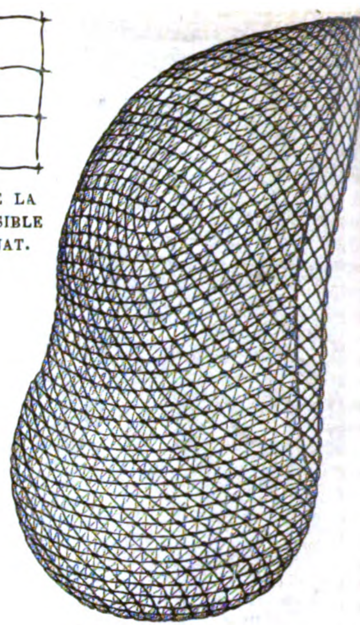
Cette résille est faite en soie très-fine, de même couleur que les cheveux qui doivent y être contenus ; elle mérite son nom, car elle est réellement *invisible*. On la fait assez large pour contenir la coiffure quelle qu'elle soit.



FICHU-CAPUCHON ÉTENDU.



CARREAUX DE LA RÉSILLE INVISIBLE EN GRAND. NAT.



RÉSILLE INVISIBLE.

Le dessin n° 2 représente les carreaux du filet en grandeur naturelle.

Notre modèle, calculé pour une chevelure qui n'est pas extrêmement volumineuse, est monté sur 23 mailles; on fait, en *allant* et *revenant*, 30 tours avec le même nombre de mailles, ce qui compose un carré long; on attache alors ce carré, par le milieu, sur un coussin lourd, et l'on travaille autour du carré, en augmentant d'une maille, c'est-à-dire en faisant 2 mailles dans chaque maille formant le coin; on fait, avec le même nombre de mailles, 18 ou 19 tours (ou un plus grand nombre, si la chevelure est volumineuse). On passe, dans le dernier tour, un ruban élastique, qui sert à maintenir la résille sur la tête.

Si l'on emploie, au lieu de navette, une aiguille enfilée d'un brin aussi long que possible pour éviter la fréquence des nœuds, on pourra orner cette résille avec des perles d'acier, qui font un joli effet sur les cheveux. On mettra une perle par nœud ou *maille*. En commençant chaque maille, on enfile une perle; on serre le nœud, comme d'habitude, sans y placer la perle. Avant d'en enfiler une nouvelle pour la maille suivante, on pique l'aiguille dans le nœud que l'on vient de faire, et l'on y fixe la perle.

Dentelle au crochet

POUR COUVERTURE.

On fait une chaînette ayant le nombre de mailles nécessaires pour encadrer la couverture.

1er *tour*. — Dans chaque maille de la chaînette, on fait une maille simple.

2e *tour*. — * 2 mailles simples, — 5 mailles en l'air, sous lesquelles on passe trois mailles, du tour précédent. — On recommence depuis* jusqu'à la fin.

3e *tour*. — * Une maille simple entre les deux mailles simples du tour précédent, — une maille en l'air; — sur les 5 mailles en l'air du tour précédent, on fait 4 brides et une maille en l'air entre chacune de ces brides, — puis une maille en l'air, — une maille simple entre les deux mailles simples du tour précédent, — une maille en l'air, — puis, sur les 5 mailles en l'air suivantes, appartenant au tour précédent, on fait 8 brides non séparées par des mailles en l'air. De ces huit brides, deux sont placées dans chacune des trois mailles du milieu; une maille en l'air. Recommencez depuis * jusqu'à la fin.

4e *tour*. — * Sur chacune des brides séparées par des mailles en l'air dans le tour précédent, on fait une bride, également séparée de la suivante par une maille en l'air; — sur les 8 brides non séparées par des mailles en l'air, on fait encore 8 brides pareilles, — 2 mailles en l'air. — Recommencez depuis *.

5e à 8e *tour*. — Dans chacun de ces quatre tours on répète toujours les brides séparées par des mailles en l'air, et, entre ces brides et les brides non séparées, on fait toujours 2 mailles en l'air. Ces dernières brides augmentent dans chaque tour de deux brides; il y en a 10 dans le 5e tour, — 16 dans le 8e tour.

9e *tour*. — * Sur les 4 brides séparées par des mailles en l'air, on fait 4 brides, également séparées par une maille en l'air, — 2 mailles en l'air, — 18 brides sur les 16 brides du tour précédent, — 5 mailles en l'air, — une maille simple dans la première des 18 brides; cela forme une sorte de pli creux, sur lequel on revient, en faisant six petits festons, composés chacun de 5 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 2 mailles, — et d'une maille simple. Quand on a ainsi bordé le pli creux, on fait 2 mailles en l'air, et l'on recommence depuis *.

Le tour suivant se compose de brides; entre chaque bride on fait une maille en l'air; on passe le pli creux, et l'on fait les brides de cette place derrière le pli, sur les 5 mailles en l'air.

11e *tour*. — Une maille simple sur l'une des mailles en l'air du tour précédent, — * une maille en l'air, — une maille simple sur la maille en l'air du tour précédent; — 5 mailles en l'air, — une maille simple sur la maille en l'air qui succède à la plus proche; — on recommence depuis *; sur les festons formés par les 5 mailles en l'air, on noue une houppe de coton, composée de 8 brins, ayant chacun 6 à 7 centimètres de longueur.

ÉTOILE AU CROCHET.

Dessins pour coussin ou tapis de table. — Application.

MATÉRIAUX. — Cachemire vert fin; taffetas vert de même nuance; drap blanc fin; soutache rouge en soie; soie d'Alger de différentes couleurs.

Notre modèle se compose de losanges en drap blanc, appliquées sur un fond de cachemire vert; ces losanges sont entourées d'une soutache rouge, fixée par une couture en croix, exécutée en soie noire fine de cordonnet. La broderie qui orne les losanges est exécutée en soie d'Alger de toutes couleurs, que l'on *dédouble* pour les employer en brins assez fins.

La première des trois losanges (côté supérieur) est ornée d'un anneau fait au feston serré avec de la laine verte, et parsemé de *nœuds* faits avec de la soie jaune; le milieu est rempli par une sorte de *roue* exécutée avec de la soie noire fine, et retenue au milieu par quelques points faits avec de la soie rouge. L'anneau est encadré au point de chaînette fait en soie rouge, puis avec un cercle fait au point d'arêtes en soie noire. Les quatre branches ont les nervures en soie noire, les rayons en soie jaune, verte, rouge et lilas;

haque rayon se compose d'un seul point. es quatre pois sont faits au passé avec de a soie rouge, et encadrés, au point de cordonnet, avec de la soie noire.

La seconde losange est ornée d'une branhe dont les contours extérieurs sont exécués au point de cordonnet, avec de la soie aune. Pour les tiges, l'intérieur des baies et e la petite palme, on fait un second point e cordonnet avec de la soie noire; le conour de la fleur du milieu est encadré à l'inérieur au point de chaînette, avec de la soie erte; la palme et les baies inférieures sont emplies au *passé*, avec de la laine écarlate, *nousse* ou *anglaise;* les baies supérieures ont remplies, au passé, avec de la soie aune. L'intérieur de la fleur du milieu n'est oint rempli, mais seulement orné par des roupes de trois points, exécutés avec de la oie lilas.

La troisième losange est pareille à la prenière.

La première losange du second rang est rnée d'une branche à trois feuilles et deux aies; la feuille inférieure et les deux baies ont faites en laine écarlate; l'une des euilles de côté en soie lilas,—l'autre en soie erte, — le tout brodé au passé; le contour xtérieur est fait au point de cordonnet avec le la soie jaune; ce contour est accompagné, à l'intérieur, d'un deuxième contour, exécuté en soie noire, au point de chaînette pour les feuilles et les baies, — au point de cordonnet pour les tiges. Ce deuxième contour est fait en soie verte pour les feuilles de côté.

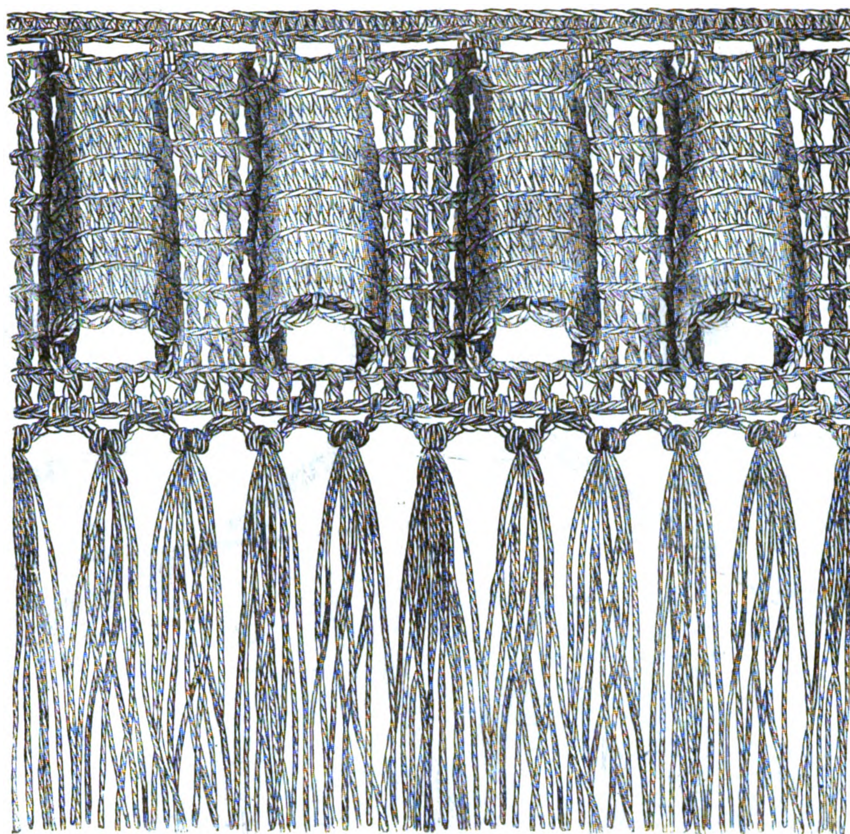
La deuxième losange du second rang présente une palme entourée au point d'*arêtes*, fait avec de la soie lilas. L'intérieur de la palme est rempli au point de chaînette; le premier de ces rangs de chaînette (extérieur) est fait en soie grenat, — puis un rang vert, — deux rangs ponceau; le reste est rempli avec de la soie noire. Les deux rangs ponceau sont ornés de nœuds fait avec de la soie verte; sur les autres rangs on *sème* des points de couleurs vives et variées.

La troisième losange est ornée d'une sorte de fleur; les contours sont en soie jaune, et accompagnés d'un second contour en soie noire pour les tiges,—verte pour la feuille et la baie inférieure. Celles-ci sont remplies au passé avec de la soie vert clair.

L'une des deux baies supérieures est lilas, l'autre rouge; le côté large de la fleur est encadré, au point de chaînette, avec de la soie brune; cette partie n'est point remplie, mais seulement ornée de points faits avec de la soie verte; le côté pointu offre un treillage fait avec de la soie noire, retenue à chaque coin par un point rouge; le contour intérieur est lilas, au point de chaînette.

Outre ces ornements, chaque losange est ornée de groupes de trois points se rattachant à la soutache, et exécutés en soie verte.

Le contour extérieur de ce travail, quelle que soit sa destination, doit être formé par les losanges; le cachemire vert est découpé entre les losanges extérieures, et remplacé par un volant de taffetas vert déchiqueté, froncé, posé sous les losanges. Ce volant a 6 centimètres de hauteur; sa largeur a d'abord la longueur de l'un des côtés, puis la moitié de cette longueur en plus.


DENTELLE AU CROCHET.

Nous ne saurions trop vanter l'admirable effet de ce travail; son exécution est facile, plus prompte, en tous cas, que celle de la tapisserie. On peut faire, avec ce dessin, un fauteuil, et aussi un couvre-pied qui serait digne d'une reine.

Le procédé le plus simple serait de tendre le drap blanc sur un métier, de tracer les contours des losanges, de les broder, puis de les découper, pour les appliquer sur le drap du fond si l'on fait un fauteuil; — sur le cachemire, si l'on veut exécuter un couvre-pied, un tapis de table, ou bien un coussin.

Cravate et manchette.

Notre modèle est en taffetas blanc, orné de velours noir *zéro* et de perles d'acier.

Cravate. Elle se compose d'un tour de cou droit, ayant deux centimètres de largeur. Un nœud couvre la boutonnière, qui se rattache à un bouton posé sur l'autre bout de la cravate. Les deux boucles du nœud sont faites chacune avec une bande de taffetas, ayant 11 centimètres de longueur, 3 centimètres 1/2 de largeur, doublée de gaze blanche. Les deux pans, coupés en gaze, ont 4 centimètres de largeur, 11 centimètres de longueur, et sont coupés en pointe à leur extrémité. Sur cette doublure on dispose une bande de taffetas ayant 28 à 30 centimètres de longueur, 6 centimètres de largeur, froncée au milieu, puis de chaque côté, de façon

DESSIN POUR COUSSIN OU TAPIS DE TABLE.

à former deux bouillonnés. Ces *fronces* sont couvertes par du velours noir *zéro*, sur lequel on coud, si l'on veut, des perles d'acier placées comme le dessin l'indique. On coud au bout des passes une dentelle noire, *doublée* par une dentelle blanche d'égale largeur, c'est-à-dire d'un centimètre de hauteur.

Manchette. On dispose cette manchette sur un morceau de percale ou de mousseline fort roide, échancré sur son bord inférieur. Il a 7 centimètres 1/2 de largeur au milieu, 3 centimètres 1/2 de largeur sur les côtés transversaux. On le recouvre de chaque côté, sur un espace de 6 centimètres 1/2 avec du taffetas blanc. On place dans le milieu 4 bouillonnés, également en taffetas blanc, ornés, comme la cravate, avec des velours noirs et des perles d'acier. On ferme la manchette soit avec un bouton, soit avec une bouclette semblable à celles que l'on attachait aux gants.



CRAVATE DE TAFFETAS.

MANCHETTE DE TAFFETAS.

Col négligé. — Tricot.

MATÉRIAUX. — Coton à tricoter, n° 40; coton à crochet, n° 40; aiguilles fines en acier; crochet fin.

On monte avec le coton à tricoter 760 mailles, et l'on travaille en allant et revenant.

1er à 14e tour. 5 mailles à l'endroit (nous supprimerons désormais le mot *maille*, et dirons seulement *à l'endroit* ou *à l'envers*), 5 à l'envers, ainsi de suite alternativement. Dans le 15e tour, on diminue une maille dans les 5 à l'endroit, ainsi que dans les 5 à l'envers. On continue cette diminution dans les tours suivants, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus que 2 mailles dans les 5 à l'endroit, et autant dans les 5 à l'envers; alors on surjette 27 mailles au commencement du tour suivant, et autant à la fin de ce même tour. Dans le tour suivant on commence le fond en employant le coton à crochet.

1er *tour.* — * On jette le coton sur l'aiguille (nous désignerons désormais cette opération par les mots *un jeté*), on tricote deux mailles ensemble (nous désignerons cette opération par le mot *diminution*), 1 à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — 3 à l'endroit. Recommencez depuis *.

2e *tour.* — Entièrement à l'envers, comme tous les tours pairs, depuis le 2e jusqu'au 16e. Nous décrirons, par conséquent, seulement les tours impairs.

3e *tour.* — 2 à l'endroit, — diminution, — * 1 jeté, — 1 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 3 à l'endroit, — diminution. — Recommencez depuis *, jusqu'à la fin du tour.

5e *tour.* — 1 à l'endroit, — diminution, — * 1 jeté, — 3 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 1 à l'endroit, — diminution. Recommencez depuis * jusqu'à la fin du tour.

7e *tour.* — Diminution, — * 1 jeté, — 5 à l'endroit, — 1 jeté, — 3 tricotées ensemble. — Recommencez depuis *.

9e *tour.* — Comme le 7e tour.

11e *tour.* — 2 à l'endroit, * — 1 jeté, — diminution, — 1 à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — 3 à l'endroit. — Recommencez depuis *.

13e *tour.* — 3 à l'endroit, — * 1 jeté, — 3 tricotées ensemble, — 1 jeté, — 5 à l'endroit. — Recommencez depuis *.

15e *tour.* — 3 à l'endroit, — * 1 jeté, — 3 tricotées ensemble, 1 jeté, — 5 à l'endroit. — Recommencez depuis *.

Après le 16e tour, on recommence le dessin depuis le 5e tour, et on le répète deux fois encore (trois fois en tout). Dans le dernier tour, on diminue quelques mailles pour former l'encolure, puis on surjette fort serré. On coud sur le col, de chaque côté, les 27 mailles surjetées, puis on l'encadre avec de petits festons faits au crochet et composés chacun de 5 mailles en l'air. La maille simple de ces petits festons doit toujours être placée entre une maille tricotée à l'endroit et une maille tricotée à l'envers, sur le bord du col. Sur ces festons et sur l'encolure, on fait un tour de mailles simples serrées.

Bavette.

Le patron de ce modèle se trouve sur le *verso* de la planche accompagnant le n° 36.

Le dessus de cette bavette est en nansouk fin, la doublure en percale; la bavette est légèrement ouatée et piquée. — La figure 29 représente la moitié du devant; la figure 30 est l'épaulette. Après avoir taillé le dessus de la bavette, on en double tous les morceaux avec une légère feuille de ouate, puis avec la percale; puis on pique le tout avec du coton blanc ou rouge, en suivant toutes les lignes ponctuées du patron. On fronce l'épaulette depuis la croix jusqu'à l'autre croix, et on la réunit par un passe-poil placé entre l'étoffe et la doublure; on la réunit, disons-nous, avec le devant de la bavette, croix avec croix, — L avec L, K avec K. Le passe-poil est continué autour du bord extérieur de la bavette; le bord de l'épaulette est orné avec un volant de nansouk ayant 2 centimètres de largeur, à ourlet piqué; on le place entre l'étoffe et la doublure, puis on le plisse avec un fer chaud. Sur les deux côtés de la bavette (voir la figure 29), on pose des boutons et l'on fait des boutonnières, qui, lorsqu'elles sont boutonnées sous le bras, forment une sorte de manche, ou plutôt d'entournure de manche. Un point indique, sur la figure 29, la place du ruban de fil posé près de l'encolure, et noué par derrière pour fixer la bavette.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe de foulard blanc. Le bas de la jupe est garni avec un volant ayant 15 centimètres de hauteur, tuyauté à plis très-larges; ce volant est surmonté de trois rangées d'entre-deux en dentelle noire ayant chacun 6 à 7 centimètres de hauteur, et représentant des médaillons ronds; une ruche de ruban blanc très-étroit encadre les entre-deux, en suivant toutes les sinuosités de leur dessin; un espace de 5 centimètres environ sépare chaque entre-deux de l'entre-deux suivant

COL TRICOTÉ.



Moine imp. Paris

LA MODE ILLUSTRÉE

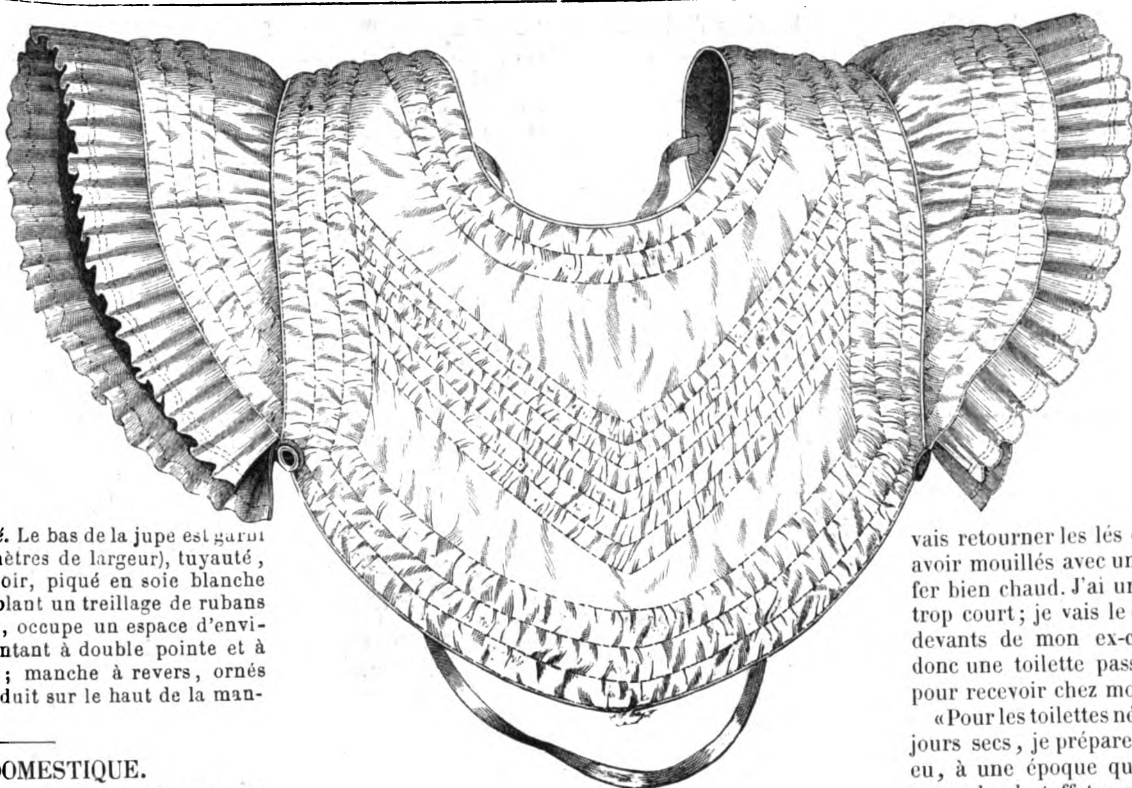
Bureaux du Journal 56 Rue Jacob Paris

Toilettes de Mme VIGNON-CHAUVIN, 182, Rue de Rivoli

3me année 1862 N° 39

un ruban de velours noir, ayant 1 centimètre de largeur, est placé dans chaque creux des médaillons de l'entre-deux; il traverse la robe perpendiculairement, et se termine au creux de l'entre-deux suivant. Le corsage est décolleté; la draperie est garnie avec un entre-deux semblable à ceux de la jupe, mais plus étroit; la ceinture, nouée derrière à longs pans, est en foulard entièrement couvert par un entre-deux, c'est-à-dire qu'elle est découpée selon la forme des médaillons qui composent l'entre-deux : elle est encadrée avec une ruche de ruban; les manches sont courtes. La coiffure se compose de branches de lierre.

Robe de taffetas groseille foncé. Le bas de la jupe est garni avec un volant étroit (5 centimètres de largeur), tuyauté, bordé d'un ruban de taffetas noir, piqué en soie blanche de chaque côté; au-dessus du volant un treillage de rubans noirs partout, piqués en blanc, occupe un espace d'environ 25 centimètres. Corsage montant à double pointe et à boutons noirs brodés en blanc; manche à revers, ornés d'un treillage; celui-ci se reproduit sur le haut de la manche et forme jockey.



BAVETTE.

PARFUMERIE DOMESTIQUE.

On nous affirme que la recette suivante est efficace pour combattre ou même détruire les taches de rousseur Comme elle ne contient aucun ingrédient nuisible, qu'elle n'offre aucune difficulté d'exécution, nous pensons que l'on peut tout au moins en essayer l'emploi. Nous ne saurions garantir le succès. Il est certain que la préparation que nous allons indiquer donne, tout au moins, beaucoup d'éclat au teint.

On exprime le jus d'un citron, on le passe dans un morceau de mousseline, on le met dans un saladier de porcelaine. On ajoute à ce jus un blanc d'œuf, et l'on mélange le tout en se servant de baguettes en osier, avec lesquelles on bat ces ingrédients pendant une demi-heure; on a préparé un pot en terre vernie, un feu extrêmement doux; on place le mélange dans le pot, on le met sur le feu en continuant à l'agiter avec les baguettes d'osier; on laisse *mijoter* sans cuire, jusqu'à ce que la préparation présente l'aspect d'une pommade un peu *coulante*. Tous les matins on s'étend sur le visage une légère couche de cette pommade que l'on essuie après une demi-heure.

MODES.

J'étais, hier, un peu embarrassée au début de mon article, interrogeant ma mémoire et mes notes, et me demandant ce que je pourrais dire sur l'important sujet dont le titre est inscrit en tête de ces lignes, lorsque je vis entrer une jeune femme que j'aime beaucoup, et à laquelle je n'ai qu'un seul reproche à adresser : celui d'accorder une importance trop grande à tout ce qui tient à la toilette. Mais, comme elle est sensée, malgré ses goûts, prudente, économe, le péché est véniel; d'ailleurs, j'étais dans une situation qui convertissait le défaut que je lui ai parfois reproché en une qualité, et je me hâtai de traiter avec elle le sujet qu'elle préfère entre tous.

« Eh bien, Pauline, » lui dis-je, « pensez-vous à vos préparatifs d'hiver?

— Je ne pense qu'à cela, » répondit-elle avec vivacité, « et je viens vous communiquer tous mes projets. Vous connaissez ma robe de pou-de-soie Havane? Ah! oui, vous devez la connaître! C'était déjà une robe sacrifiée l'hiver dernier; le corsage n'est plus mettable : mais je vais retourner les lés de la jupe, les remonter, après les avoir mouillés avec un peu d'alcool, et repassés avec un fer bien chaud. J'ai un ancien talma de velours, devenu trop court; je vais le convertir en veste, tandis que les devants de mon ex-corsage figureront le gilet. Voilà donc une toilette passable pour les petits théâtres, et pour recevoir chez moi quelques personnes intimes.

« Pour les toilettes négligées, mais consacrées aux beaux jours secs, je prépare une jolie robe d'alpaga brun. J'ai eu, à une époque qui se perd dans la nuit des temps, une robe de taffetas noir et une robe de taffetas brun; je les avais fait fusionner, et ma robe brune était garnie avec des volants bruns, bordés d'une bande de taffetas noir, déchiquetée de chaque côté. La robe n'existe plus, hélas!... mais les volants existent toujours, et, descendant l'échelle des honneurs, ils vont figurer sur ma robe d'alpaga brun, qui, grâce à eux, va acquérir une demi-noblesse; vous verrez qu'elle sera fort jolie.

« En fait de toilettes de visites, j'en aurai de plusieurs degrés : ce sera, d'abord, une robe de taffetas noir, mais longue! mais large! c'est-à-dire qu'elle sera incommensurable. Elle aura neuf lés, chère amie! et de 1 mètre 30 centimètres chacun! Le lé de devant seul aura 10 centimètres de moins, et sera busqué en haut et en bas. Ce serait ruineux, si l'on n'avait eu le bon esprit de ne plus rendre les garnitures indispensables; celle-ci sera bordée avec une simple ruche de taffetas, ou petit volant tuyauté, ayant 3 à 4 centimètres de largeur.

« J'aurai une toilette pour visites plus élégantes, pour ces occasions où l'on est forcée de s'endimancher un peu, pour aller, par exemple, rendre à Mme la marquise de B.... l'unique visite qu'elle me fait chaque année. Mais cette toilette a une histoire; il faut que je vous la conte. Ma belle-mère, qui, ainsi que vous le savez, est plus grande que moi, possédait, depuis nombre d'années,

ROBES DE CHEZ Mme PEYTEL, RUE SAINT-ROCH, 11.

Robe d'alpaga couleur sable mouillé. Le bas de la jupe est garni avec cinq bandes de taffetas noir, ayant chacune un centimètre de largeur, bordées d'un côté avec une soutache blanche en soie; ces bandes sont disposées alternativement en dents pointues et dents carrées. Le corsage, à revers et à pattes par devant, se termine derrière par une petite basque; les manches, plates dessus, froncées dessous, sont à demi étroites, à revers et à jockey épaulette; corsage, revers, pattes, jockey et basque; tous ces détails sont garnis comme la jupe. Outre les pattes placées à l'extrémité de chaque revers, il y a une patte sur chaque épaule.

Robe de grenadine noire posée sur une robe de taffetas noir. Le bas de la jupe est garni avec deux volants disposés en ondulations, dont les creux inférieurs sont garnis de quatre ou cinq petits volants; corsage décolleté, recouvert d'un fichu garni de volants; manches carrées, longues, garnies avec trois volants étroits.

une superbe robe d'étoffe brochée, à grands dessins verts nuancés, sur fond noir mat; elle avait réussi à ménager si bien cette robe, que la mode en était passée, en la laissant toute neuve. Devenue trop courte, et surtout trop étroite, elle ne pouvait plus servir; ma belle-mère me l'a donnée. J'ai acheté du taffetas vert, pareil à la nuance du dessin, qui sera fort à la mode cet hiver; je fais un devant à la jupe avec ce taffetas, et aussi une sorte de gilet pour le corsage; j'encadre ces devants avec une ruche verte étroite, terminée par une guipure noire qui repose sur le devant vert. J'espère qu'elle sera assez longue; dans le cas opposé, je l'allongerais avec le même taffetas, la même ruche, la même guipure. Qu'en dites-vous?

— Je ne puis qu'approuver ces diverses combinaisons; mais vous ne m'avez pas parlé de vos manteaux et mantelets?

— Ah! la question est grave; il me faut absolument, cette année, une *confection* solide, pouvant braver le mauvais temps, et pénétrer dans quelques salons intimes. Je suis bien lasse des manteaux de drap, qui sont à la fois lourds et froids..... En venant vous voir, j'ai passé par la rue de la Chaussée-d'Antin, j'ai vu, ou plutôt *revu*, au magasin qui porte le nom de la rue, un châle que l'on appelle tartan-cachemire. Oh! mon amie! c'est un amour de châle! Il est long, couleur Havane, uni, et la bordure se compose simplement de trois bandes noires étroites; c'est simple, distingué, charmant enfin. J'ai suivi le conseil que vous m'avez donné si souvent: j'ai résisté à la tentation; j'ai dit comme Bilboquet, en parlant de sa carpe: « Je l'achèterai la semaine prochaine..... » Puis j'ai été le contempler derrière sa vitrine, plusieurs fois dans le courant de la semaine, espérant que je m'en lasserais, — sans l'avoir acheté. — Vous m'avez toujours dit que ce moyen était infaillible pour laisser *évaporer* les fantaisies inutiles.....

— Eh bien?

— Eh bien, tout est inutile; je succomberai à la tentation; le châle coûte 58 francs; mais songez que cela n'est pas plus cher qu'un manteau de drap; que cela est plus chaud, plus durable, plus indépendant des caprices de la mode..... Voyons, me permettrez-vous de l'acheter?

— Si la *fantaisie* persiste, » ai-je répondu en souriant, « c'est qu'elle n'est plus une fantaisie, mais un besoin *raisonné* et sérieux; c'est que vos motifs sont valables, et que vous ne courez pas le risque de vous reprocher une emplette inutile.

— Il y en a d'autres, un tout rouge, par exemple, avec une large bande noire; mais je n'en veux pas, soyez tranquille. L'autre, celui qui sera le mien, ce que j'espère, est bien plus joli. On dit qu'on reviendra, cet hiver, aux mantelets de velours, et que l'on ne portera pas si exclusivement des manteaux. Quoi qu'il en soit, ils seront plutôt plus courts que plus longs, et cela est heureux, car si les manteaux avaient voulu renchérir sur ceux de l'année passée, nous aurions été forcées d'attacher à notre service de petits nègres pour en porter la queue; et cela n'aurait pas laissé que d'augmenter beaucoup le prix du manteau. Quant à moi, j'ai un mantelet de velours, mais il parait décidément trop étriqué; j'y ajouterai tout autour du velours, que je couvrirai avec ma haute guipure, surmontée d'une guipure plus étroite.

« Les chapeaux devant être moins élevés par devant, à ce que me dit Mme Aubert, il sera facile de faire réparer mon chapeau de velours noir, que je ferai garnir, à l'intérieur, avec du ruban violet et de larges brides noires: ceci sera le chapeau du matin, le chapeau-pluie et omnibus. Pour m'habiller, on me fera un beau chapeau en velours blanc épinglé, mélangé de velours vert plein; des fleurs de velours vert, nuancées, ou, peut-être, une belle plume verte, formeront diadème et continueront sur la passe; on garnit beaucoup les chapeaux sur le fond.....

— Au milieu?

— Mais non, de côté. On pose délicatement un petit papillon dans les plumes.... On portera même des chapeaux brodés en fil d'or ou d'argent pour le soir... mais cela ne me sourit pas beaucoup. — Adieu, ma chère amie; je vais acheter mon châle: pourvu qu'il n'ait pas été enlevé! » EMMELINE RAYMOND.

ÉTUDES D'HORTICULTURE.

I.

On accuse, souvent à tort, l'humeur des gens que l'on ne sait pas ou que l'on ne veut pas étudier; lorsque les motifs qui règlent leur conduite nous sont inconnus, ou nous échappent par suite de notre légèreté ou de l'insuffisance de notre esprit d'observation, nous pensons avoir tout expliqué en leur appliquant cette définition: Ce sont des êtres capricieux! Hé! non, mon Dieu! presque tout a sa cause, seulement il faut la deviner, au lieu de la nier; cela nous évitera les jugements téméraires, et nous disposera à l'indulgence. Quelqu'un n'a-t-il pas dit: *Tout savoir, ce serait tout pardonner?...*

Mes lectrices devinent peut-être qu'en ce moment je prêche pour ma paroisse. En effet, pressé de reprendre dans le journal un travail régulier, j'ai dû me récuser, non parce que j'étais capricieux, comme on n'aura pas manqué de le dire, mais parce que ce travail régulier était incompatible avec mes autres occupations. Comment me résoudre à laisser mes plantes et mes arbustes en souffrance pour venir discourir sur leur compte? Ce serait agir comme ces soi-disant philanthropes qui emploient toutes leurs facultés à raisonner sur la misère, et qui sont si occupés par cette œuvre, qu'il ne leur reste plus un seul moment pour secourir ceux qu'ils plaignent.

Pour concilier mes devoirs envers mes fleurs avec les devoirs presque aussi chers que m'impose la bienveillance de mes lectrices, j'ai proposé de causer de temps à autre avec elles, en prenant successivement pour sujet l'une des plantes de leur parterre; on a accepté ma proposition.... Cependant, si ce projet n'avait pas l'assentiment de mon public, je suspendrais le cours de ces articles; mais, en revanche, si personne ne réclame, je les continuerai, en vertu du proverbe: *Qui ne dit mot consent.*

Il me semble légitime de placer en tête de ces études d'horticulture celle qui a pour sujet l'une des plus nobles fleurs de nos jardins, c'est-à-dire la *pensée*. Son aspect est austère, et cependant sympathique; ses belles couleurs, nettes et vives, quoique généralement sévères, semblent représenter les méditations d'une âme élevée; elle ne s'élève pas avec vanité; mais, quoique bien rapprochée de la terre, elle lève la tête avec confiance vers le ciel; en un mot, c'est une fleur pleine de dignité et de solidité, dont il me semble agréable de m'occuper.

Elle figure au premier rang parmi les fleurs qui composent cette admirable guirlande dont la nature entoure le cycle représenté par l'année, en leur donnant pour mission de personnifier la joie et la sérénité. Les unes sont cultivées, perfectionnées, embellies par la main de l'homme, qui les rapproche de sa demeure, afin de jouir à toute heure de cette compagnie bienfaisante qui rassérène l'humeur et élève l'âme... Les autres n'ont pour jardinier que leur mère commune, la nature. Dans les forêts, le vent passe au travers des broussailles sauvages, fortes et gracieuses, même sans le secours des hommes; ceux-ci n'ont point semé les bluets et les coquelicots, dont les couleurs s'harmonisent si heureusement avec leur entourage de blé doré; les ruisseaux sont bordés de myosotis, dont le nom, si doux qu'il soit, est moins expressif que le surnom *Ne m'oubliez pas!...* Les fleurs sont partout; on les retrouve même sur la surface mouvante des fleuves; elles sont là, blanches ou jaunes, entourées de leurs feuilles brillantes, satinées, et semblables à des sirènes muettes, toujours penchées sur l'abîme dont elles sondent les profondeurs mystérieuses; ces fleurs sont incultes, et pourtant charmantes... Mais nous ne devons pas oublier qu'elles sont pour nous un enseignement éloquent: elles nous disent que la nature, si riche et si généreuse qu'elle soit, nous laisse cependant quelque chose à faire; qu'elle nous prodigue ses dons, mais qu'il faut savoir en user, et les perfectionner à l'aide de la science acquise par l'esprit d'observation, par le travail et la persévérance.

Cet avertissement a été compris, et voilà pourquoi les hommes ont enrichi même la nature, en apprenant à cultiver les différentes espèces de plantes qu'elle nous livre à l'état sauvage. En combinant leurs semences, en leur consacrant des soins assidus, on a augmenté le nombre des individus appartenant à la même race, mais différant par les attributs. La fleur qui nous occupe est connue depuis plusieurs siècles; on l'appelle en latin *viola tricolor*, et l'on vient de me dire que nos voisins les Allemands, gens estimables à tant d'égards, mais particulièrement estimables, à mon sens, par les soins intelligents qu'ils prodiguent aux fleurs, et par la tendresse qu'ils portent à cette poétique parure de la terre, ont donné à la pensée un nom familier, et l'appellent la *belle-mère*. Est-ce parce qu'elle a un air grave et sévère dans son vêtement de velours violet, parce qu'elle plane au-dessus de sa famille, commodément installée sur deux siéges, ayant ses filles placées chacune sur un siége à sa droite et à sa gauche, tandis que les belles-filles, reléguées au dernier plan, doivent se contenter d'un escabeau pour deux? J'ignore quelles sont les qualités ou les défauts qui ont valu ce surnom à notre *pensée*; je l'ai mentionné, non pour faire accroire à mes lectrices que je possède le don des langues, et que je parle allemand, mais parce que les surnoms, en général, sont toujours intéressants à étudier: ils sont la personnification des croyances, des préjugés et des erreurs appartenant aux différentes races. Je crois bien qu'il faut ranger dans ces deux dernières catégories le nom donné en Allemagne à la pensée: elle n'offre aucun des attributs par lesquels on désigne la belle-mère lorsque l'on veut évoquer l'image d'une femme acariâtre, égoïste, injuste et violente; mais cette image même est le résultat d'une opinion qui est erronée du moment où elle prétend à un sens absolu. Il y a sans doute des belles-mères froides et sèches; mais convenons qu'il y a aussi beaucoup de belles-filles qui sont fort désagréables, qui abusent de leur situation, et qui rejettent les leçons les mieux méritées, les avis les plus sages, en criant à la tyrannie proverbiale de la belle-mère, et en invoquant contre celle-ci le préjugé qui leur attribue, en toute occurrence, les plus méchantes intentions. Quoi qu'il en soit de ce procès que l'on plaide depuis si longtemps, je crois que nous avons été mieux inspirés que nos voisins, en désignant la *viola tricolor* par ce mot sérieux et profond: la pensée.

On en compte aujourd'hui plus de 400 variétés, et l'horticulture n'a pas encore dit son dernier mot sur cette plante. Elle réclame peu de soins, pourvu qu'on l'ait plantée dans un beau terreau bien gras, mélangé de sable et d'argile. Les lits qui lui conviennent le mieux doivent être préparés de la façon suivante: on creuse la terre à une profondeur de 16 centimètres; on met, tout au fond, du fumier de vache, que l'on mélange, autant que possible, avec la terre de la petite fosse que l'on vient de creuser; on mélange de la même façon la terre qui en a été retirée, à laquelle on ajoute un peu de sable et d'argile, si la terre n'offre pas ce mélange par elle-même; on remplit la petite fosse, et l'on plante les pensées, en les arrosant soigneusement.

Malheureusement, il en est des plantes comme des hommes, soit dit sans faire tort aux plantes: non-seulement il faut cultiver en elles les qualités particulières qui les distinguent de leurs pareilles encore plongées dans l'état sauvage, mais encore il faut que cette culture ne se lasse jamais; il faut lutter sans cesse contre le laisser aller, contre les instincts grossiers, qui veulent toujours ramener les êtres à la barbarie, et qui agissent en sens inverse des nobles sentiments. Ceux-ci nous disent que le perfectionnement s'acquiert par un travail continuel; ceux-là murmurent tout bas que la paresse, c'est le repos... Et, si l'on écoute ces derniers, on arrive à la décadence. Si on laissait faire les pensées, elles ne manqueraient pas d'aboutir à cette conclusion déplorable; elles se rapprocheraient chaque jour davantage de leur état primitif; elles perdraient leurs grâces, l'éclat et le velouté de leurs couleurs, et redeviendraient semblables à leurs sœurs incultes. Il faut combattre cette tendance en employant les marcottes et en mélangeant les semences.

La pensée réussit à peu près sous tous les climats; l'hivernage n'est pas difficile, même dans nos départements du nord, pourvu qu'on leur donne un léger abri. Les derniers jours du mois d'août, et même le commencement du mois de septembre, sont les époques les plus favorables pour semer les graines, et, dans un climat un peu doux, on peut faire hiverner les jeunes plantes au pied d'un mur exposé au midi; au printemps suivant, on les transporte à la place qu'on leur destine.

Si cependant on n'a pas voulu courir les risques de l'hivernage, on peut obtenir une belle floraison en semant les pensées au mois de mars ou d'avril, dans des caisses ou pots remplis de terre meuble, peu tassée, ou même en pleine terre, à l'ombre, en arrosant modérément. Quand les jeunes plants ont 4 à 5 centimètres de hauteur, on les transporte sur le *lit*, préparé ainsi que je l'ai indiqué plus haut, en laissant un peu d'espace vide entre chaque plant. Si l'on a semé en août ou septembre, et si le climat est un peu rigoureux, il vaut mieux transplanter les pensées dans des caisses ou pots, que l'on peut mettre à l'abri, ou encore les placer sur des *couches*, en les aérant aussi souvent que la température le permettra; si l'on transplante des pensées déjà âgées pour les faire hiverner, il faudra couper très-près les vieilles racines et les vieilles branches, afin que la sève ne soit pas détournée des nouvelles pousses.

Il faut, autant que possible, rassembler une quantité de semences, afin de pouvoir effectuer des mélanges, et aussi des échanges avec les amateurs et les jardiniers. Avant que la capsule contenant les graines ait crevé, on l'enlève, et on la fait sécher dans un endroit aéré. Si cependant on veut laisser mûrir les graines sur pied, il faut nouer un petit morceau de gaze sous les capsules, afin que les graines ne soient pas répandues et perdues.

En semant ensemble des graines appartenant à des variétés différentes, on arrive à créer des espèces nouvelles et inconnues. Mais l'homme est insatiable; c'est son tourment, son vice, ou son honneur, selon les sujets vers lesquels il dirige ses facultés. Le but est-il chimérique: la convoitise, ne pouvant être satisfaite, se convertit en mécontentement; est-il bas, ou égoïste: tous les moyens semblent bons pour l'atteindre, et la morale se voile, se déplace ou s'efface. Mais si, au contraire, l'amour de la vérité ou de la science enflamment l'âme hnmaine, son insatiabilité est sa gloire et son honneur; tous les progrès accomplis lui semblent insuffisants, et elle veut avancer toujours davantage dans cette noble voie, infinie comme celui qui l'a tracée, et vers lequel elle conduit.

Je m'aperçois que je me suis élevé bien haut, et je vais être forcé de retomber bien rudement à terre, pour me retrouver près de mes fleurs, et reprendre le fil de mon discours. C'est fait; me voilà revenu à mon sujet, et penché sur mes plantes. Je disais donc à mes lectrices

que les amateurs, désireux d'obtenir des résultats inconnus, ont imaginé une expérience dont je ne garantis pas le succès, ne l'ayant pas encore pratiquée, mais qui est assez intéressante pour qu'on en fasse l'essai. On choisit un jour parfaitement calme, un de ces jours où les feuilles ne sont pas agitées par le plus léger souffle du vent, où le temps est sec, et l'on écarte l'étamine de quelques pensées avant que ces étamines aient fructifié; on saupoudre le *pistil* avec le *pollen* d'une espèce différente, et les graines que l'on recueille plus tard sur ce plant produisent des espèces nouvelles.

Si le mélange des graines est indispensable pour obtenir des variétés nouvelles, la reproduction, par la marcotte, sert à maintenir la beauté des espèces. On choisit, à cet effet, des branches robustes ayant 5 à 6 centimètres de longueur, on enlève les feuilles les plus rapprochées du bas de la tige, et l'on plante ces branches dans un pot rempli de terre légère, non tassée, et recouvert d'une cloche de verre; on aère de temps en temps, et au bout de six semaines, lorsque les racines sont formées, on transplante en pleine terre. C'est au commencement de l'été que cette opération réussit le mieux; je ne m'abstiens pas d'en placer ici l'explication, quoique la saison soit avancée, parce que j'espère bien que mes lectrices collectionnent mes articles, et se serviront de mes conseils en tout temps : il le faut bien!... car, enfin, Sainfoin ne sera pas éternel! C'est aussi à la même époque qu'il faut pratiquer l'autre genre de marcotte, qui consiste à incliner l'une des branches de la plante vers la terre, et à l'enfouir sur une profondeur de 8 millimètres, après avoir effeuillé la partie enfouie, que l'on fixe avec un crochet de bois; on redresse adroitement la partie qui reste hors de terre, en évitant de la casser; les racines sont formées après cinq ou six semaines.

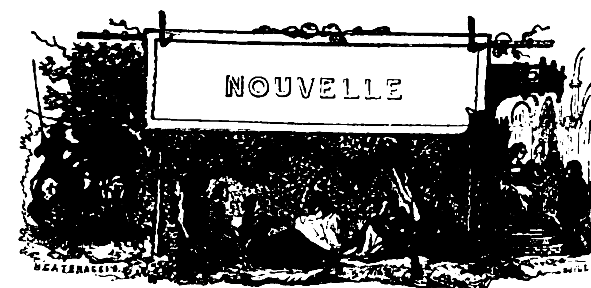
Pour avoir de belles pensées pendant toute saison, il faut leur consacrer trois *lits*, successivement préparés; sur celui du printemps, on plantera les pensées de l'année précédente, qui ont hiverné; sur le lit d'été, on placera les boutures de l'automne précédent; et enfin, sur le lit d'automne, on installera les plants de l'année même.

Si l'on veut obtenir une belle floraison, il faut se résigner à *pincer* les premiers boutons, c'est-à-dire à appliquer dans toute sa rigueur le système des Spartiates, qui rejetaient hors de la famille tous les êtres grêles et mal venus.

Tous les êtres de la création ont leurs ennemis : la pensée n'est pas à l'abri de cette funeste loi. Les vers et les limaces gluantes, bavantes et dégoûtantes, l'assiègent et l'attaquent, et n'ont point de repos qu'elles n'aient souillé et rongé sa belle enveloppe de velours. Il est difficile de s'astreindre à détruire ces horribles animaux, dont on rencontre trop souvent l'équivalent dans la race humaine; mais on peut détourner leur voracité en jetant çà et là de petits morceaux de carotte, qu'ils préfèrent aux fleurs; ils se précipitent et s'accumulent sur ces carottes, et l'on peut ainsi détruire aisément un grand nombre de ces abominables bêtes.

J'ai fini quant à ce qui concerne la pensée; mais je demande à l'imprimerie de me réserver encore une petite place pour un fait personnel. Je n'ai pu refuser mon image à celles de mes lectrices qui ont été assez aimables pour la désirer; mais, quoique je sois profondément philosophe, je ne saurais me résigner à passer sous silence quelques détails relatifs à cette carte photographiée. Elle ne représente pas un visage fort attrayant, et, si les méfaits de la photographie devaient m'empêcher de faire quelques conquêtes parmi mes jeunes lectrices, j'en serais inconsolable; il me semble indispensable de les prévenir que le soleil m'a obligé de baisser la tête, ce qui me voûte un peu, et à fermer les yeux, ce qui me prive d'une grande partie de mes grâces personnelles. Ma protestation est faite; me voilà désormais content et tranquille, et il ne me reste plus qu'à remercier les personnes qui ont bien voulu attacher quelque importance à la possession de l'image représentant

E. R. SAINFOIN.



LE DÉMON DES PRAIRIES *.

Suite.

Elle parcourut du regard toute la salle, et, dès qu'elle aperçut Bob, elle s'avança vers lui.

« Il faut que je te parle, » lui dit-elle. « Il y a tout près d'ici un endroit où nous ne serons pas dérangés. Suis-moi. »

Le vieux chasseur la regarda fixement, et secoua la tête:

« A moins que tu n'aies à me dire des secrets tout particuliers, je ne vois pas pourquoi tu n'allégerais pas ton cœur devant nous trois. Quand on a souffert ensemble de la soif et de la faim, quand plusieurs fois on a exposé sa vie en commun, on n'est plus étranger l'un à l'autre. »

Joseph pâlit; puis, après quelques instants d'hésitation :

« Je ne veux pas te contrarier, oncle Bob; venez donc tous, » dit-elle, en se dirigeant vers la porte.

Bob fit signe aux deux jeunes gens.

« Il va y avoir du nouveau, » leur dit-il, « et je pense que le moment est venu de parler à cœur ouvert. »

Ils suivirent Joseph, qui les conduisit dans une petite chambre. Deux matelas s'y trouvaient étendus à terre. Le lit et les meubles étaient en désordre; il était évident qu'on avait été interrompu dans le rangement de cette chambre. Bob saisit un des matelas, et s'y étendit.

« Ma foi! voilà un campement qui vaut bien ceux de la prairie, et nous oublierons, pour le moment, que nous sommes enfermés entre quatre murs. Allons, maintenant, en avant, et parlons en toute sincérité.

— Il est temps maintenant, oncle Bob, que je cherche un endroit où je puisse m'établir, » dit Joseph, en levant ses grands yeux. « Lorsque je parvins à échapper aux Apaches et à gagner le fort; lorsque j'y trouvai cette jeune femme, à la figure si douce et si prévenante, j'avais pensé que je pourrais me confier à elle, lui avouer qui j'étais, et j'espérais pouvoir vivre tranquille ici, où personne ne calcule vos moindres actions, et où l'on peut agir librement, sans être continuellement en butte à d'injustes reproches. Mais, aujourd'hui même, d'après tout ce que j'ai vu, j'ai compris clairement que cette jeune femme, bien qu'à vrai dire elle soit la maîtresse ici, n'en est pas moins seule. Les serviteurs ne lui sont nullement attachés, et elle est isolée dans cette grande maison. En la voyant aussi malheureuse que moi, j'ai pris mon courage à deux mains, et, lorsqu'elle revint de faire une dernière visite à son jeune époux, pour lequel je voyais bien qu'elle n'éprouvait aucune sympathie, je l'ai suivie dans sa chambre. Je ne sais plus ce que je lui ai dit; mais je vois encore son doux regard s'attacher sur le mien, et je sens encore ses mains serrer les miennes. Il faut vraiment qu'il y ait en nous quelque chose qui attire les âmes entre elles toutes, oncle Bob; je ne sais ce qui se passe en moi, mais, ce dont je suis certaine, c'est que mon intention est de rester ici, et de servir de compagne à cette excellente personne. Pour toi, mon oncle, va à la ferme de Merramac. Il y a longtemps qu'on t'y attend. Tu trouveras probablement une autre personne à la place de Pépita; et, si elle n'y est pas encore installée, dis aux deux vieux parents et au jeune fermier qu'ils ne diffèrent pas plus longtemps leur bonheur, et que Pépita, qui n'a jamais pu leur convenir, ne reviendra plus jamais. Et quant à ce qu'ils te raconteront là-bas sur l'oiseau sauvage, crois-le, je te pardonne d'avance. »

Il sembla un instant qu'à ces dernières paroles Joseph allait s'attendrir, mais sa voix retrouva bientôt toute sa fermeté.

Le vieux chasseur toussa, et retint de la main Green, qui voulait se lever pour répondre à Joseph.

« Soit, » dit-il, « c'est une manière comme une autre de congédier son oncle, et de le remercier d'avoir fait tant de marches et de contre-marches pour t'arracher aux Apaches. Pour moi, je n'ai rien à dire. Mais je voudrais savoir si c'est là une manière de congédier une autre personne qui s'est offerte à toi en honnête homme, et qui a mis en toi tout son bonheur. Puisqu'il s'agit de nous quitter, parlons du moins à cœur ouvert, et ne gardons ni secret ni arrière-pensée. »

A ces mots, Joseph pâlit visiblement, et essaya vainement de cacher son émotion.

« Je n'ai aucun secret à cacher, et, puisque vous l'exigez, je parlerai aussi franchement que si je parlais à Dieu. Tu me parles d'une autre personne, oncle Bob, et cette personne sait que tout mon être lui est entièrement dévoué. Mais, si je peux lui sacrifier ma vie, jamais je ne lui appartiendrai. Pépita est un oiseau sauvage, qui ne peut vivre dans le monde civilisé. Quelque amour qu'elle ressente, elle ne pourra jamais remplacer ce qui lui manque; et, pour rien au monde, elle ne voudra s'exposer une seconde fois à la douleur d'être obligée de renoncer à tout, parce qu'elle ne peut être autrement qu'elle n'est.

— Joseph! un seul mot, » s'écria Green en se levant.

« Oh! laissez-moi, laissez-moi! » lui dit-elle en l'interrompant et en levant ses mains au ciel. « J'ai passé plus d'une nuit à lutter contre moi-même, et j'ai fini par voir clair en mon âme. Le bonheur pour moi est un paradis perdu, d'où l'ange me chasserait encore pour me pousser dans la prairie. »

Bob proféra un sourd murmure, et tint ses yeux baissés; mais Green avait saisi une main de Joseph, et la retenait:

« Eh quoi! Pépita, disait-il, pourquoi ne pas causer ensemble avec calme? Je comprends parfaitement votre manière de penser. Je me figure parfaitement ce qui vous a obligée à regagner les prairies; mais est-ce une raison pour nous ravir le bonheur à tous deux? Vous êtes forte, Pépita; vous avez une ferme volonté. Pour le moment, je ne veux vous contraindre nullement à ce qui pourrait vous être pénible; mais revenez avec nous au milieu des hommes. Laissez-moi m'occuper de vous une année entière; pendant cette année vous ne me verrez pas une seule fois, vous déciderez ensuite. Vous êtes encore toute jeune, Pépita, et, en faisant appel à votre force morale, vous pouvez encore vous créer un avenir. Voudriez-vous, maintenant, vous soumettre déjà, sans résistance, au triste sort qui vous menace?

— Oui, ce sont bien là tous les raisonnements que je me suis déjà faits quand je quittai la Californie pour le suivre dans la maison de ses parents; et pourtant il m'a fallu revenir au désert! — Ainsi laissez-moi le séjour que j'ai choisi; s'il ne promet pas beaucoup, du moins il ne trompe pas. »

Baumann avait suivi cette scène avec un vif intérêt, surtout à partir du moment où Joseph avait fait mention de la situation de la maîtresse du fort vis-à-vis de ses serviteurs. Il saisit son portefeuille, et en tira un papier plié. Au moment où Pépita se détournait de son ami, il se leva, et, appuyant sa main sur l'épaule de la jeune fille :

« Ne pourriez-vous pas, » lui dit-il, « avant de prendre une décision irrévocable, vous rendre de nouveau auprès de la maîtresse de cette maison? »

Comme Joseph le regardait avec étonnement :

« Donnez-lui cette lettre, » reprit Baumann, « et demandez-lui si elle peut voir la personne à qui elle appartient. Si elle refuse, alors peut-être ferez-vous bien de rester ici. Dans le cas contraire, fasse le ciel que nous soyons heureux tous deux! Allez, et songez que de cette demande dépend notre sort commun! » Ses traits, ainsi que sa voix, dénotaient une grande émotion. Joseph le regarda avec de grands yeux, puis, prenant le papier quitta promptement la chambre.

XX.

PEINES ET JOIES D'AMOUR.

Bob avait suivi avec une certaine surprise les derniers détails de cette scène. Cependant, après l'éloignement de Joseph, il se contenta de hausser les épaules, et il reprit sa première attitude, le menton appuyé sur la main. Les deux autres amis gardaient également le silence. Enfin, après quelques minutes d'une anxieuse attente, la porte s'ouvrit précipitamment, et la jeune maîtresse du fort apparut sur le seuil. Elle semblait aussi pâle qu'auparavant; mais son regard était animé, et elle parcourut en un instant toute la chambre. A son aspect, Baumann s'était levé en sursaut, tandis que les autres suivaient son exemple, moins rapidement toutefois. Il fit deux pas au-devant d'elle. Les regards de Marie se portèrent aussitôt sur lui, examinèrent ses grossiers habits, qui ne portaient que trop visiblement les traces de leurs pérégrinations dans la prairie; puis, dès qu'elle eut aperçu sa figure, elle hésita un instant, et, quand elle fut convaincue enfin de la réalité de cette apparition, son visage s'éclaira, et une légère rougeur empourpra ses joues.

« Monsieur Baumann! Est-ce possible? » dit-elle en lui tendant la main; comment se fait-il, mon Dieu! que vous soyez ici? »

Il la regarda fixement, et sentit son cœur battre comme lorsqu'il reçut le dernier mot qu'elle lui avait écrit. Il lui prit la main, et, de l'autre, lui montra le bracelet qu'il avait trouvé, et qui ne l'avait jamais quitté.

« J'avais suivi vos traces, Mademoiselle..... Madame Mac Grégor!

— Pour l'amour de Dieu, ne m'appelez pas ainsi! » s'écria-t-elle avec animation. « Vous êtes déjà venu une fois à mon secours, alors que je courais les plus grands dangers; accordez-moi encore maintenant votre protection. Emmenez-moi de cet endroit, qui ne m'inspire que de la terreur, où un homme veut m'enchaîner encore après sa mort; un homme qui, vivant, n'a été pour moi qu'une cause de malheur et de désolation. Dès que j'ai lu votre nom, j'ai compris que c'était pour moi le salut qui arrivait. » A ces mots, elle chancela, et serait tombée si Baumann ne l'avait retenue. Il la porta sur une chaise, et l'y fit asseoir.

« Marie, » lui dit-il, « disposez de moi et de ma vie. Voici des amis qui sont tout à nous. Vous resterez cependant entièrement libre, et je ne vous quitterai que si vous me l'ordonnez. »

Marie sembla chercher à surmonter son état de faiblesse, et elle attacha sur Baumann un regard où la joie et le chagrin se laissaient voir en même temps.

« Laissez-moi quelques instants pour me remettre, » lui dit-elle. « Dans un quart d'heure nous nous reverrons. » Elle fit signe à Pépita, qui, de la porte, suivait attentivement cette scène inattendue, et toutes deux sortirent. Quant à Baumann, il saisit convulsivement la main de Green.

« Tout ira pour le mieux, » s'écria-t-il, « et l'oncle Bob, quand même l'oiseau sauvage ne retournerait pas à son ancien nid, aura plus d'un endroit pour reposer sa tête. »

Ce fut un long quart d'heure que celui pendant lequel ils attendirent. Aucun d'eux ne semblait vouloir parler; Bob était le seul qui laissât entrevoir, par son mouvement de tête, les réflexions qui le préoccupaient. Enfin une jeune fille étrangère apparut à la porte.

« Madame vous prie de venir tous chez elle, » dit-elle; « je vous montrerai le chemin.

— je désirerais bien savoir, cependant, ce qu'elle peut vouloir tirer de ma vieille carcasse, » murmura Bob. Mais il ne se leva pas moins rapidement que les deux autres, pour obéir à l'invitation.

Ce fut à l'ancienne chambre de Marie qu'on les conduisit. Hattie en avait fait disparaître le lit, et, par plusieurs autres changements, l'avait transformée en une sorte de salon.

La jeune femme accueillit par un sourire les arrivants. Mais on voyait encore sur ses traits fatigués la trace de toutes les émotions auxquelles elle avait été soumise depuis quelques heures. Elle s'adressa ensuite à Baumann :

« Pépita m'a appris, en quelques mots, quels liens d'amitié vous réunissent tous trois. En outre, ma position actuelle m'oblige à prendre rapidement une décision quelconque pour mon avenir, et me force à recourir à la protection d'un ami dont la venue me semble un bienfait du ciel. Je vais donc vous parler à cœur ouvert; les circonstances exigent, d'ailleurs, que nous ne perdions point de temps.

— Parlez hardiment, mademoiselle Marie! » répliqua

* Voir les nos 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 24, 25, 26, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35 36, 37 et 38.

Baumann, « et croyez que ce qui m'intéresse, intéresse également mes amis. — Voici M. Green, négociant de Saint-Louis, dont vous aurez déjà entendu parler par Pépita; et voilà l'oncle Bob, l'âme la plus loyale et la plus brave qui existe parmi les chasseurs des prairies.

— Je vous expliquerai en deux mots ma position, » reprit Marie, lorsque les hommes se furent assis. « C'est mon père qui m'a amenée en cet endroit, dont je ne m'étais fait aucune idée. Des machinations et des circonstances, qu'il me fut impossible de surmonter, me forcèrent à accepter pour mari un homme contre lequel je sentais tout mon être se révolter. Aussitôt après le mariage, mon père, qui partait pour un voyage, me laissa seule. Mais, avant de pouvoir regagner le fort, Mac Grégor fut assassiné; et je reste ici héritière d'un désert dont je n'ai pas la moindre connaissance. Tout ce que je sais, c'est que cette solitude me sépare mieux que des murailles et des verroux du monde civilisé, et que c'est elle que mon père veut exploiter pour un genre de spéculation à laquelle il m'a déjà sacrifiée, et me sacrifierait peut-être encore, si je n'avais du secours à temps. Je suis seule ici, n'ayant, entre moi et une foule de gens à moitié sauvages, que deux anciens serviteurs de Mac Grégor, qui n'ont aucun motif d'attachement pour ma personne. — Aussi comprendrez-vous comment il se fait que j'aie laissé de côté toute convenance, alors que, dans un moment de terreur pour moi, j'ai lu le nom d'un ami qui pouvait m'emmener d'ici, et cela peut-être avant qu'une nouvelle intrigue vînt m'enchaîner encore plus solidement en ces lieux.

— Eh bien, en avant, et massacrons tout ce qui nous opposera résistance! » s'écria Bob en se levant en sursaut et en frappant sur le dossier de la chaise un tel coup avec son poing de fer, que le dossier se brisa en plusieurs morceaux. « Faites vos paquets; et, si nous ne vous conduisons pas saine et sauve jusqu'aux États-Unis, ce sera la première fois qu'on pourra accuser le vieux Bob d'avoir menti.

— Faites-nous savoir ce que vous désirez, » dit Baumann; « et ce que vous croyez nécessaire que nous fassions. Ayez confiance pour le reste dans nos bras. Je savais bien que l'espérance qui m'a amené jusqu'ici n'était pas sans fondement! » En disant ces mots, il avait saisi la main de la jeune fille, et il la sentait trembler dans les siennes. Leurs yeux s'étaient rencontrés.

« Ce que j'ai à faire ici n'est pas difficile, » leur dit-elle après quelques instants de silence. « Je laisserai au vieil intendant qui, déjà, depuis longues années, s'occupe de cette propriété, le soin de la gérer, et lui donnerai l'adresse de l'endroit où je compte me retirer, pour qu'il l'indique à mon père lors de son retour. Je sais bien que pour celui qui ne vit pas sur les lieux cette propriété n'est d'aucune valeur, mais, dans les pays de l'Ouest, j'ai des amis qui sauront m'assurer une position convenable. » A ces mots, elle regarda Baumann, qui, de son côté, tenait ses yeux douloureusement attachés sur elle, et elle hésita.

« Je crois que nous pouvons nous partager l'ouvrage, » dit Bob malicieusement. « Nous allons laisser Baumann voir, avec mademoiselle, ce qu'il y a à faire; et, pendant ce temps, je vais, avec Green, me mettre à la recherche de mon oiseau sauvage, avec lequel j'ai encore quelques mots à échanger. » En même temps, Bob saisit l'Américain par le bras, et le conduisit vers la porte.

A peine tous deux eurent-ils quitté la salle, que Baumann, saisissant les deux mains de Marie, lui dit, d'une voix émue:

« Marie, on ne traverse pas la grande prairie, on ne s'expose pas à mille dangers, à toutes sortes de privations, pour se contenter de demi-mots, lorsqu'enfin on est parvenu à retrouver celle que l'on cherchait. Depuis votre disparition de Bicksbourg, je n'ai plus eu un seul instant de repos. Vos deux lettres ne m'ont jamais quitté. Pour moi, le hasard qui me fit retrouver le bracelet perdu a été comme un arrêt de la Providence. Maintenant, Marie, je vous en conjure, répondez-moi avec toute franchise et sincérité: dois-je me considérer comme un fou pour avoir, après la lecture de vos deux lettres, conçu une espérance qui m'a poussé sans cesse à votre recherche? Votre idée de vous retirer dans les pays de l'Ouest est-elle la seule qui se soit présentée à votre esprit? »

Elle leva les yeux, et attacha sur lui un regard où l'on pouvait lire mille sensations diverses.

« Henri, c'est à peine si nous nous connaissons, » lui répondit-elle d'une voix tremblante.

« C'est à peine si nous nous connaissons? » s'écria Baumann, en serrant plus tendrement les mains de la jeune fille. « Mais n'ai-je pas eu, chaque soir, une intime conversation avec l'image qui remplissait mon âme? Ne lui ai-je pas découvert jusqu'aux moindres replis de mon cœur? Et vous, Marie, n'avez-vous pas pensé à moi? »

A ces mots, Marie ne put retenir ses larmes, et, s'affaissant sur un fauteuil, elle baissa la tête en murmurant:

« Assez, assez, Henri; c'est trop d'émotions pour un jour. »

En ce moment, dans un coin de la chambre, des sanglots se firent entendre. Baumann n'y prit pas garde, mais probablement le bruit en était parvenu à Marie, car elle se redressa immédiatement, s'essuya vivement les yeux, et, se levant, fit signe au jeune homme de ne pas la suivre. Elle disparut bientôt dans la chambre voisine, et alors seulement aussi Baumann entendit des sanglots qu'on essayait de comprimer. Il ne chercha même pas à savoir d'où ils provenaient, mais se rendit à la fenêtre la plus éloignée, et resta comme plongé dans une extase de bonheur. Il s'écoula ainsi un assez long espace de temps avant que ses deux amis vinssent le rejoindre.

« Où bien, » dit Bob, « elle est déjà en route et loin d'ici: de sa part je m'attends à tout; ou bien elle doit rôder quelque part par ici. Il nous a été impossible de la retrouver. En tout cas, la jeune maîtresse du fort doit savoir ce qu'elle est devenue. »

Mais, au même moment, une porte de côté s'ouvrit, et, soutenue par Marie, apparut une jeune personne, à la taille élancée, et qui semblait ne s'avancer qu'à contre-cœur.

« Parbleu! c'est elle-même! » s'écria le vieux chasseur, « et pour cette fois elle a repris le costume qui lui convient, et qu'elle n'aurait jamais dû quitter. » Il fit un pas comme pour s'avancer vers elle; mais, s'arrêtant tout à coup, il saisit Green par le bras. « Et maintenant, en avant, jeune homme! Le diable m'emporte si la raison ne lui est pas revenue, puisqu'enfin elle a eu honte des vêtements d'homme qu'elle portait. »

Quant à Pépita, elle ne semblait prêter nulle attention aux paroles de Bob. Les yeux fixés sur Green, elle en épiait toutes les sensations, et, quand celui-ci s'avança vers elle, elle alla elle-même résolûment au-devant de lui, et, lui prenant la main:

« Je sais, » dit-elle d'une voix tremblante d'émotion, « que c'est un nouveau malheur que je me prépare, et que je ferais mieux de fuir et de chercher un autre endroit pour m'y fixer; mais la force me manque. Une existence solitaire me fait peur. J'ai soif de bonheur, et j'accepte celui qui s'offre à moi, quoique je n'ignore pas qu'il se changera bientôt pour moi en misère. Mais je veux en profiter et je tâcherai d'oublier ce qui m'attend ensuite! Faites donc de moi ce que vous voudrez; mais, si jamais Pépita doit retourner dans la prairie, parce qu'il lui aura été impossible de changer sa nature, vous ne la reverrez plus ensuite que morte. » Elle prononça ces derniers mots d'une voix presque éteinte et tomba à genoux, comme succombant sous le poids de son émotion.

« Joseph! Pépita! » s'écria Green, en la recevant dans ses bras, tandis que Bob et Baumann accouraient.

« Tout cela est absurde, et aurait pu se traiter en deux mots, » murmura Bob. Mais sa voix aussi faiblissait et sa tête s'était inclinée sur sa poitrine.

O. RUPPIUS.

(*La suite prochainement.*)

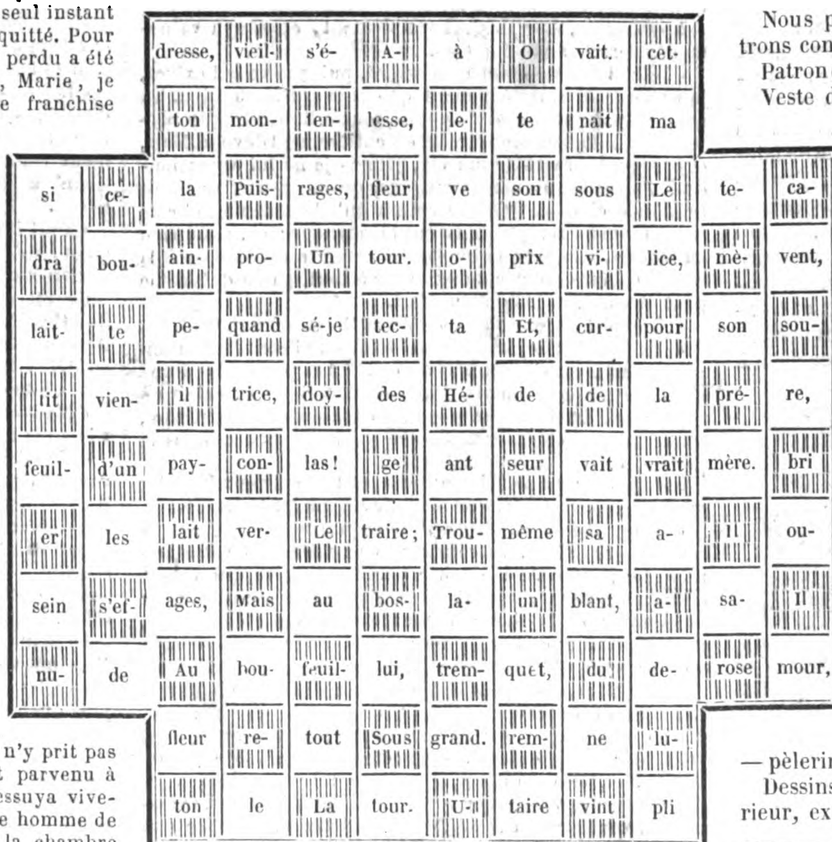
Explication de la Charade.

Le mot de la Charade insérée dans notre dernier numéro est : *Orange*.



LE BOUTON DE ROSE

(A MA MÈRE).



		dresse,	vieil-	s'é-	A-	à	O	vait.	cet-		
		ton	mon-	ten-	lesse,	le-	te	nait	ma		
si	ce-	la	Puis-	rages,	fleur	ve	son	sous	Le	te-	ca-
dra	bou-	ain-	pro-	Un	tour.	o-	prix	vi-	lice,	mè-	vent,
lait-	te	pe-	quand	sé-je	tec-	ta	Et,	cur-	pour	son	sou-
tit	vien-	il	trice,	doy-	des	Hé-	de	de	la	pré-	re,
feuil-	d'un	pay-	con-	las!	ge	ant	seur	vait	vrait	mère.	bri
er	les	lait	ver-	Le	traire;	Trou-	même	sa	a-	Il	ou-
sein	s'ef-	ages,	Mais	au	bos-	la-	un	blant,	a-	sa-	Il
nu-	de	Au	bou-	feuil-	lui,	trem-	quet,	du	de-	rose	mour,
		fleur	re-	tout	Sous	grand.	rem-	ne	lu-		
		ton	le	La	tour.	U-	taire	vint	pli		

Le Cavalier du jeu des échecs fait deux pas, soit à gauche, soit à droite, en avant ou en arrière, mais toujours en se dirigeant d'une case blanche sur une case noire, ou d'une case noire sur une case blanche.

AVIS.

L'Administration ne répond que des abonnements directement faits chez elle.

Lorsqu'il y a lieu à une réclamation, soit pour des numéros non reçus, soit pour un abonnement non servi, elle doit toujours être adressée là où l'abonnement a été fait.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE,

52 numéros par an.

LIEUX DIVERS D'ABONNEMENTS.	ÉDITION avec gravures sur bois.			ÉDITION avec gravures sur bois et 52 gravures coloriées.		
	3 mois.	6 mois.	1 an.	3 mois.	6 mois.	1 an.
	fr.	fr.	fr.	fr.	fr.	fr.
France. Paris	3 »	6 »	12 »	6 75	13 »	24 »
France. Départements	3 50	7 »	14 »	7 »	13 50	26 »
Angleterre, Autriche, Prusse, Confédération germanique, Grèce, Russie, Suède.	5 »	10 »	20 »	9 »	18 »	36 »
Belgique	5 »	10 »	20 »	9 »	18 »	36 »
Brésil et Confédération argentine	5 50	11 »	22 »	10 »	20 »	40 »
Chili (voie de Panama)	5 50	11 »	22 »	10 »	20 »	40 »
Colonies françaises	5 50	11 »	22 »	10 »	20 »	40 »
Danemark et Norwége	4 »	8 »	16 »	7 50	15 »	30 »
États-Unis	5 50	11 »	22 »	10 »	20 »	40 »
États-Romains	6 »	12 »	24 »	11 50	23 »	46 »
Espagne	5 »	10 »	20 »	9 »	18 »	36 »
Hollande	4 50	9 »	18 »	8 50	17 »	34 »
Iles Marquises	7 »	14 »	28 »	12 50	25 »	50 »
Indes Orientales	5 50	11 »	22 »	10 »	20 »	40 »
Pérou	7 »	14 »	28 »	12 50	25 »	50 »
Portugal	4 »	8 »	16 »	7 50	15 »	30 »
Principautés danubiennes	6 »	12 »	24 »	11 50	23 »	46 »
Royaume d'Italie	5 »	10 »	20 »	9 »	18 »	36 »
Suisse	4 »	8 »	16 »	7 50	15 »	30 »
Turquie, Égypte	5 »	10 »	20 »	9 »	18 »	36 »

Les prix ci-dessus sont sujets à varier par suite des changements qui surviennent dans les tarifs des postes.

On s'abonne, en France, à l'Administration du Journal, 56, rue Jacob, par lettre affranchie, et chez les principaux libraires; — à l'étranger, également chez les principaux libraires.

Pour l'Autriche, l'Allemagne, la Prusse et la Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck (Prusse).

Les bureaux de poste d'Italie font directement à Paris les abonnements au journal.

On s'abonne du 1er de chaque mois; on est prié d'indiquer de quel mois on désire faire partir l'abonnement, ainsi que l'édition que l'on choisit; que l'abonnement soit nouveau, ou que ce soit un renouvellement, il est important de donner ces indications.

AVIS.

Nous publierons prochainement une planche de patrons contenant les objets suivants :

Patron du fichu-capuchon publié dans le présent numéro. Veste d'intérieur pour dames. — Col. — Corsage montant. — Bonnet pour enfant. — Col pour enfant. — Gilet de flanelle pour homme. — Chapeau pour enfant. — Capote-diadème. — Capote-fanchon. — Pantoufle en paille. — Écharpe Florine.

La *Mode illustrée* publiera, dans le prochain trimestre, les patrons en grandeur naturelle des objets suivants:

Manteaux et mantelets d'hiver, modèles choisis dans les meilleures maisons;

Vêtements, vestes, pardessus, pèlerines, etc., pour enfants de tout âge, petits garçons et petites filles;

Patrons de corsages, de vestes, de coiffures, berthes, fichus, etc., — patrons de bavolets pour chapeaux;

Dessins représentant tous ces objets avec les détails les plus minutieusement exacts, de façon à faciliter leur exécution et à venir en aide aux indications données par les patrons;

Broderies de tout genre, sur étoffe et sur mousseline;

Travaux au crochet, — capes, — capelines, — pèlerines, — boas, etc.;

Dessins de chapeaux, — de coiffures de bal et d'intérieur, exécutées par M. Croisat.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

N° 40. TROISIÈME ANNÉE. 6 octobre 1862.

LA MODE ILLUSTRÉE

Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, 50 centimes. AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE LUNDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE : PARIS. Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr. DÉPARTEMENTS (frais de poste compris). Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c. Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56. S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND. Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER. Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ : PARIS. Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c. DÉPARTEMENTS (frais de poste compris). Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr. Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cie, sera considérée comme non avenue. — On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (*Pour l'étranger le port en sus*). —

Sac à ouvrage.

MATÉRIAUX. — 12 grammes de soie écrue, torse; perles d'acier n° 7; taffetas bleu bluet; 5 mètres 65 centimètres de ruban bleu bluet, ayant 1 centimètre 1/2 de largeur; percale de même couleur.

Ce travail est fait entièrement en *nœuds*, et l'on pourra exécuter de la même façon des bourses à tabac, des carnassières, etc. Le sac dont nous allons nous occuper est fait en soie écrue, ornée de perles d'acier; il est orné de ruches et de nœuds en ruban. Nous joignons au dessin qui représente le sac terminé un autre dessin indiquant la marche du travail en proportions plus grandes que nature. Ce travail est fait d'un seul morceau; les brins de soie doivent être soigneusement examinés, et l'on doit écarter tous ceux qui présentent une inégalité ou bien un nœud. On ne peut rattacher les brins dans leur longueur: nous indiquons celle-ci de façon qu'elle soit suffisante. Le sac étant, non pas carré, mais plus large à la base qu'au sommet, on doit, en commençant le travail, placer *tous* les brins, même ceux qui serviront plus tard.

On coupe 40 brins de soie écrue ayant chacun 1 mètre 70 centimètres de longueur; le travail commence par le côté supérieur du sac. On pique, dans un coussin large et lourd, vingt fortes épingles, séparées les unes des autres par un espace d'un centimètre, et posées en ligne droite; il y a, par conséquent, 19 centimètres de distance de la première à la dernière épingle; cette largeur est celle de la base du sac. On attache, à chaque épingle, deux brins noués par le milieu, de façon que chaque épingle retient quatre brins d'égale longueur. On prend le brin extérieur qui est à droite, et on le conduit à gauche, *par-dessus* les trois autres brins,



SAC A OUVRAGE.

que l'on tient bien tendus avec la main gauche; la main droite prend le brin extérieur de gauche (croisé par le brin de droite), et le passe *sur* le brin de droite, et *sous* les deux autres brins, de telle façon qu'il se trouve tiré à l'endroit. Pendant que l'on retient les deux brins du milieu avec les deux derniers doigts de la main gauche, on serre les deux autres brins, l'un à gauche, l'autre à droite, doucement et régulièrement, jusqu'au nœud de l'épingle; on fait ensuite, avec les mêmes brins, un second nœud, mais en *contrariant* les indications ci-dessus données, c'est-à-dire que l'on dirige d'abord le brin de gauche vers la droite sur les trois autres brins, et que l'on agit avec le brin de droite comme nous venons de l'indiquer pour le brin de gauche, au nœud précédent. On serre ce nœud près du premier, et l'on fait encore, alternativement, avec le brin de droite et celui de gauche, deux nœuds qui complètent le premier nœud, mais en employant seulement ces deux brins pour entourer ceux du milieu. On fait, avec tous les autres brins suspendus aux épingles, les nœuds indiqués pour cette première épingle, et l'on a terminé le premier rang de nœuds. Dans le deuxième rang de nœuds, on commence à travailler avec les perles; notre dessin indique que l'on fait un carreau *avec* un carreau sans perles; il nous reste, par conséquent, à désigner les brins sur lesquels on enfile les perles. Le sac étant commencé par le côté le plus étroit, on laisse les brins suspendus aux *trois premières* et aux *trois dernières* épingles; on prend les deux brins de droite de la quatrième épingle; on les joint avec les deux premiers brins de la cinquième épingle, sur chacun desquels on a enfilé trois perles d'acier, et l'on fait, avec ces quatre brins, un nœud quadruple semblable à celui qui vient d'être décrit; on emploie ensuite les brins qui ont été *entourés* dans le premier rang pour former les nœuds actuels. Sur chacun des deux autres brins de la cinquième aiguille, on enfile trois perles, et, avec deux brins de la 6e épingle (sans perles), on forme un nœud quadruple. Les deux autres brins de la 6e épingle (toujours sans perles) sont joints aux deux premiers brins avec les perles de la 7e épingle, pour former un nœud; ainsi de suite jusqu'à ce qu'il y ait 13 nœuds.

En commençant le 3e rang, on laisse de côté les deux brins gauches appartenant au premier nœud du rang précédent; sur chacun des deux autres brins on enfile des perles; les brins suivants du second nœud sont aussi avec



GLAND EN DENTELLE.

perles, et avec ces 4 brins on fait le nœud; le premier carreau avec perles est terminé; les 4 brins suivants sont sans perles, et forment le second nœud; puis un carreau avec perles, et ainsi de suite; ce rang se compose de 12 nœuds. Le rang suivant en a 14; on le commence en prenant les 2 brins laissés de côté dans le premier nœud du rang précédent, et les nouant (sans perles) avec les 2 brins de gauche du premier nœud du rang précédent; le nœud suivant a 2 brins *avec*, 2 brins *sans* perles; l'on continue en faisant alternativement un carreau *avec*, un carreau *sans* perles.

Dans le 5e rang, on prend les 2 brins laissés de côté à la 4e épingle, et on les emploie pour le nœud, en leur adjoignant les 2 premiers brins de la 5e épingle; à la fin du tour, on prend pareillement 2 brins; ce rang se compose de 14 nœuds.

6e et 7e rangs, sans ajouter aucun brin; le 6e rang a 13 nœuds, le 7e 14.

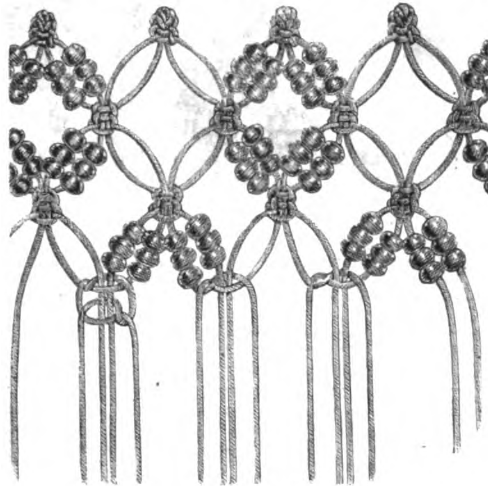
Dans les 3 rangs suivants, on emploie, au commencement et à la fin, 2 des brins suspendus aux épingles dont on ne s'est pas encore servi; ces rangs ont 15, — 16, — puis 17 nœuds.

Dans le 13e rang, qui se compose de 18 nœuds, on prend également 2 brins nouveaux, au commencement et à la fin.

Les 14e et 15e rangs sans augmentation.

Dans les 16e et 17e rangs, on prend, au commencement et à la fin, 2 brins nouveaux; le premier de ces rangs se compose de 19, — le second de 20 nœuds. Tous les brins ont été employés, et l'on continue jusqu'au 20e rang (qui marque le milieu du travail), en faisant alternativement un rang avec 19, un rang avec 20 nœuds. On continue en diminuant le nombre des nœuds dans la proportion observée pour les augmenter, et cela, jusqu'à ce que l'on soit arrivé au 40e tour, qui se compose de 13 nœuds, et termine le travail. On compte tous les brins, mais en veillant à ce que les nœuds ne se détendent point.

Pour chaque anse on coupe 8 brins de même longueur que ceux du sac; on pique deux épingles, sur chacune desquelles on noue 4 brins, on fait un premier rang de nœuds; dans le second rang, on laisse 2 brins de chaque côté; sur chacun des 2 brins du milieu on enfile 3 perles; on fait le nœud. — Dans le rang suivant, on reprend les brins laissés de côté; on fait deux nœuds; dans ce rang, comme dans les suivants, on enfile des perles sur les 2 brins du milieu, qui forment, lorsqu'ils ont été employés dans les nœuds, un carreau simple, avec perles au milieu de l'anse. Lorsqu'on a 18 carreaux complets, et un demi-carreau au commencement et à la fin, l'anse est terminée. L'autre anse est faite de la même façon; puis on les double toutes deux avec du taffetas bleu.



N° 2. — DESSIN POUR LE SAC A OUVRAGE.

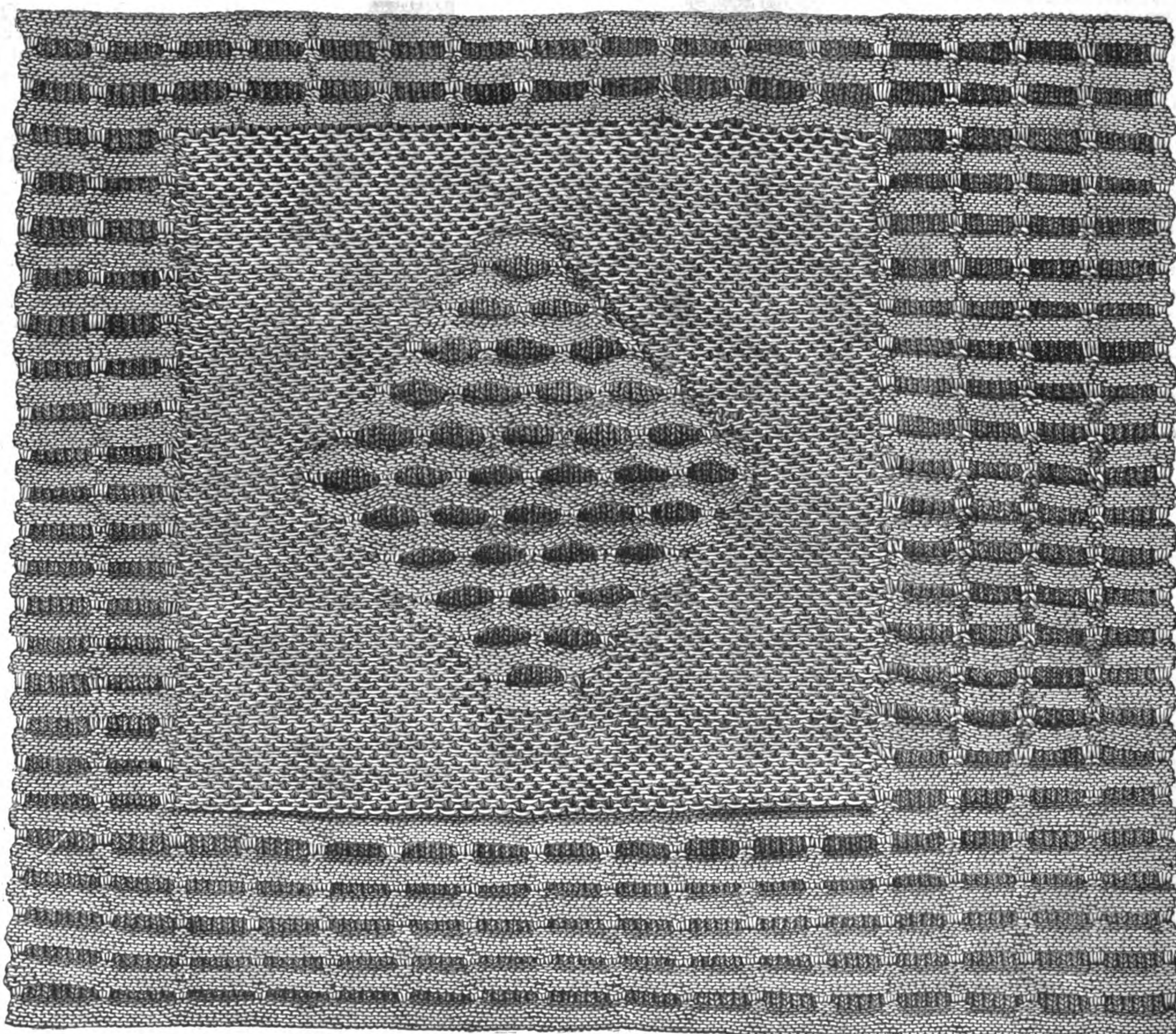
On double le sac avec de la percale bleue, recouverte de taffetas bleu; le haut du sac est fait avec une bande de taffetas ayant 40 centimètres de longueur, et 20 centimètres de largeur; sur les côtés transversaux, on fait l'ourlet qui doit servir de coulisse, et l'on coud sur cette bande (avant d'en avoir cousu les côtés) le sac tout doublé, de façon que la percale se trouve couverte par le taffetas; on coud ensuite les côtés du taffetas ensemble, et l'on place de chaque côté un bouillonné de taffetas également doublé de percale ayant 28 centimètres de longueur, 11 centimètres de largeur au milieu, et diminué de façon à avoir seulement 8 centimètres de largeur à chaque bout; on le fronce sur chaque côté long, et on le pose comme le dessin l'indique. Après avoir fixé les anses, on garnit le sac avec des ruches de ruban qui couvrent toutes les coutures du sac.



GLAND EN DENTELLE.

On passe, dans la coulisse, deux morceaux de ruban, ayant chacun 55 centimètres de longueur; ils sont croisés, et terminés par des nœuds. Le taffetas et le ruban peuvent être de couleur cerise, violette ou verte : l'effet du sac sera toujours charmant.

On peut exécuter de la même façon des bourses à tabac. Si l'on voulait faire une carnassière, il faudrait employer, au lieu de soie, de la ficelle fine.



CARREAU TRICOTÉ POUR COUVERTURE.

Deux glands
EN DENTELLE.

La mode a autorisé la dentelle à prendre toutes les formes, et l'on fait maintenant des glands en dentelle charmants pour les capuchons, pour les bournous légers, pour les ombrelles, résilles, coiffures, etc. Leur exécution est si aisée que nos lectrices voudront sans nul doute mettre à profit les explications que nous allons donner pour cet objet.

Glands avec rosette. — Pour chacun des deux glands suspendus à la rosette, on emploie 14 centimètres de dentelle blanche, ayant 11 centimètres de largeur, et 18 centimètres de dentelle noire, ayant 7 centimètres de lar-



Introduction. Allegro.

f Ped. * *mf con leggierezza.* *sf* Ped. *

f Ped. * Fine. *p* *cresc.*

Ped. * Ped. * Ped. * Ped. * D. C. al Fine.

No. 2.

f Ped. * Ped. * Ped. *

Ped. * Ped. * Ped. * Ped. * Fine. *p scherz.* Ped. * Ped. * Ped. * Ped. * No. 2. D. C. al Fine.

No. 3.

mf *p* *mf* *p* Ped. * Fine. Ped. *mf* *

Ped. * *meno mosso.* *p con espress.* Tempo I. *mf* Ped. * Ped. * Ped. * Ped. *

meno mosso. *p con espress.* No. 3. D. C. al Fine.

No. 4. Finale.

p con leggierezza. Ped. *f marc.* *p* *

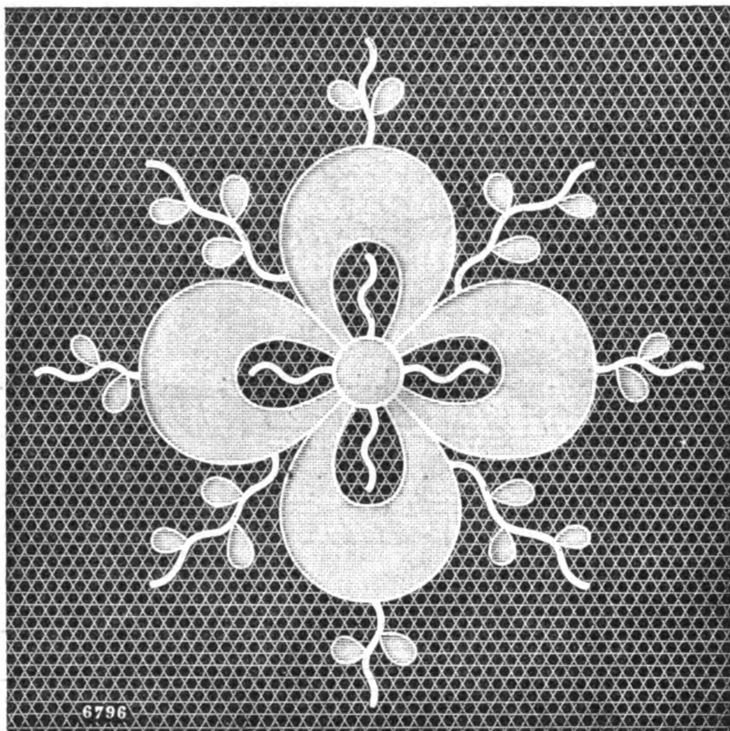
f Ped. *p* * *cresc.* Ped. *f* * Ped. * Ped. * *ff* Ped. *marcato.* * Ped.

* Ped. * Ped. * Ped. * Ped. * Ped. * Ped. * Fine. No. 4. D. C. al Fine.

geur. On coud ensemble les deux bouts de chaque dentelle; cela forme un cercle que l'on fronce sur le côté supérieur, et, avant de serrer les fronces, on met ces dentelles l'une sur l'autre, de façon que la dentelle noire couvre une partie de la dentelle blanche, et que les deux côtés froncés se trouvent sur la même ligne. On prépare un bouton rond et plat en bois (ou carton) recouvert de taffetas blanc, auquel on attache une boucle de ganse fine, ayant 5 à 6 centimètres de longueur. Immédiatement au-dessus de ce bouton, qui sert à maintenir la forme arrondie du gland, on fronce les dentelles et on les fixe sur la ganse; on entoure cette place avec 6 ou 7 rangs de frange noire et blanche non coupée et très-étroite, que l'on peut préparer soi-même sur une aiguille à tricoter en bois. Au-dessus de cette frange, on place un moule en bois recouvert de soie blanche et de soie noire, et surmonté d'une petite boule recouverte de la même façon. On ajoute à ce gland six petites houppes longues et minces, faites en soie noire de cordonnet, ayant chacune 6 centimètres de longueur et composées de 30 à 32 brins.

La *rosette* qui réunit les deux glands est faite en dentelle noire et dentelle blanche, ayant 1 centimètre de largeur, plissée à plis creux. On dispose la rosette sur un disque de tulle noir roide, ayant 5 centimètres 1/2 de diamètre; on couvre ce disque, alternativement, avec un rang de dentelle blanche, — un rang de dentelle noire, et l'on fixe au milieu un bouton de soie blanche et noire. On attache les deux glands sous la rosette.

Gland en dentelle. — On prend 36 centimètres de dentelle blanche, ayant 10 centimètres de largeur; on coud les deux bouts ensemble; on fronce le côté supérieur, on le fixe sur une longue boucle de ganse fine. On prend ensuite 30 centimètres de dentelle noire, ayant 6 centimètres 1/2 de largeur, on coud les deux bouts; on fronce le côté supérieur, on le coud sur la ganse au-dessous de la dentelle blanche, à un centimètre 1/2 de distance de celle-ci, qui dépasse, par conséquent, la dentelle noire. On *habille* le côté supérieur de la dentelle blanche avec un petit bouillonné de tulle noire en soie, à dessins. Les glands peuvent être faits entièrement en dentelle noire ou bien en dentelle blanche.



SEMÉ POUR LE RIDEAU EN APPLICATION.

Carreau tricoté pour couverture.

MATÉRIAUX. — Coton blanc, à six brins pour tricot; longues aiguilles d'acier de grosseur assortie à celle du coton.

Cette couverture épaisse (pour lit ou berceau) se compose de bandes tricotées séparément et représentant des carreaux. Notre dessin reproduit l'un des carreaux de ces bandes, et aussi la bordure, figurant une sorte de treillage. Cette bordure se complète en ajoutant à gauche une autre bande, et en recommençant sur le côté supérieur un autre carreau. Il est nécessaire d'employer des aiguilles aussi longues que possible, car le travail deviendrait difficile à exécuter si on le montait sur deux aiguilles.

On monte 132 mailles, et l'on fait un tour uni à l'endroit. Le côté sur lequel on a fait ce tour devient *l'envers* de l'ouvrage.

La première maille n'est jamais *levée :* on la tricote toujours à l'envers ou bien à l'endroit, comme les mailles suivantes. — On tricote 1 tour à l'envers, — 1 à l'endroit, — 1 à l'envers, — 1 à l'endroit, et l'on a terminé la première rayure inférieure du bas de la bordure, qui compte six rayures.

5e *tour.* — une maille à l'endroit *, 2 mailles *levées* (sans être tricotées), en laissant le coton par derrière; — 6 mailles à l'endroit. — Recommencez 15 fois depuis *; — deux mailles levées, — la dernière maille à l'endroit.

6e *tour.* — une maille à l'envers, —* 2 mailles *levées* à l'envers, c'est-à-dire en laissant le coton par devant; — 6 mailles à l'envers. — Recommencez 15 fois depuis *, ensuite 2 mailles levées à l'envers, la dernière maille tricotée à l'envers.

7e et 9e *tours,* comme le 5e; 8e et 10e tours, comme le 6e; après le 10e tour, qui termine l'une des rayures creuses, on fait 1 tour à l'envers, — 1 tour à l'endroit, — 1 à l'envers, — 1 à l'endroit, puis on recommence les tours que nous venons de décrire, depuis le 5e jusqu'au 10e. On continue à faire, alternativement, une rayure en relief, une rayure creuse, jusqu'à ce que l'on ait les six rayures en relief qui composent la bordure.

Le tour suivant commence le fond. On fait : une maille à l'endroit, — 2 mailles levées à l'endroit, — * 6 à l'endroit, — 2 levées à l'endroit; — on recommence trois fois depuis *; cela fait 35 mailles, après lesquelles on en fait 78 à l'endroit, — ensuite, 2 levées à l'endroit, — 6 tricotées à l'endroit, — 2 levées à l'endroit, — 6 à l'endroit, — 2 levées à l'endroit; — la dernière tricotée à l'endroit. — Les 35 premières mailles et les 19 dernières composent la bordure de chaque côté, et on la continue, comme nous l'avons expliqué, de façon à former le treillage, tandis que les 78 mailles du milieu composent le fond.

Dans le tour suivant, les mailles du fond sont tricotées à l'envers, — la bordure, comme nous l'avons indiqué. Dans le tour qui succède à celui-ci, on commence le dessin du fond qui est fait de la façon suivante :

* 1 maille levée à l'envers (en laissant, par conséquent, le coton par-devant l'aiguille), — 1 maille tricotée à l'envers. — On recommence sans cesse depuis *.

Le tour suivant est fait entièrement à l'envers; on recommence alternativement ces deux tours, en *contrariant* seulement le dessin, c'est-à-dire en plaçant la maille levée sans être tricotée au-dessus de la maille tricotée de l'avant-dernier tour, et la maille tricotée au-dessus de la maille *levée* (sans être tricotée) de l'avant-dernier tour. Après avoir fait 26 tours (en comptant celui qui commence le fond), on est arrivé à la pointe inférieure de la losange placée au milieu du carreau. Dans le 27e tour du fond, on fait les dix mailles du milieu à l'envers; — dans le 28e tour, ces dix mailles sont faites à l'endroit; — on les fait à l'envers dans le 29e, à l'endroit dans le 30e. On continue ensuite, comme pour la bordure, à faire le treillage, formé par les deux mailles levées, tantôt à l'envers, tantôt à l'endroit, sans être tricotées. Pour cette rayure creuse qui succède à la rayure en relief, les 2 premières et les 2 dernières des dix mailles du milieu sont *levées*; la rayure en relief suivante s'avance de chaque côté de 4 mailles sur le fond, de façon qu'on lève deux mailles sans les tricoter, trois fois dans la rayure creuse suivante.

Pour les rayures en relief suivantes, on avance de chaque côté de 4 mailles sur le fond, et, dans les rayures creuses, on lève les deux mailles qui forment le treillage, en consultant notre dessin. Quand on a fait la rayure creuse du milieu, on diminue de chaque côté 4 mailles au commencement de chaque rayure en relief, et on termine la losange comme on l'a commencée. On fait ensuite 24 tours, comme les tours qui précèdent la losange, — puis deux tours unis, pareils à ceux qui commencent le fond. On fait ensuite la bordure pareille à celle qui a commencé le carreau, puis on fait le fond et la losange, ainsi de suite.

Lorsque la bande de carreaux est assez longue pour l'usage auquel on la destine, on démonte et l'on recommence une autre bande qui vient s'adapter au côté gauche de celle-ci, lorsqu'on coud les bandes ensemble à l'envers. La bande du milieu est montée sur 116 mailles seulement, et la bordure *treillagée* a, de chaque côté, seulement 19 mailles de largeur.



ROBE D'AUTOMNE.

Robe d'automne.

La robe est faite en alpaga noir très-fin; le bord de la jupe est découpé à dents peu creuses, bordées d'un galon violet et noir; sous les dents on place un volant tuyauté, pareil à la robe, ayant 3 centimètres de largeur.

Le corsage, sans être à basques, se prolonge un peu sur les hanches; il est entièrement bordé avec un galon violet et noir; les revers sont en taffetas violet; ils peuvent se rejoindre, lorsqu'on désire que le corsage soit fermé. Les manches, également à revers de taffetas violet, sont fort larges, ornées de galon, et le revers *semble* fixé sur la manche par deux boutons en passementerie noire.

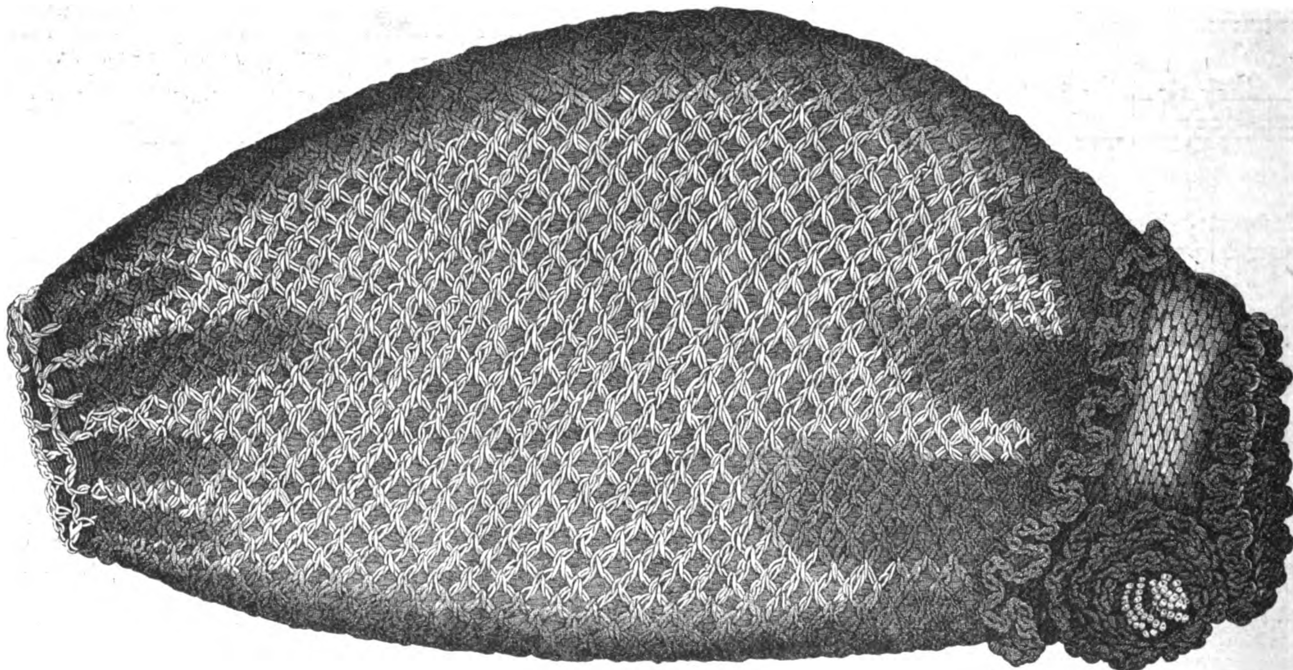
Manche au crochet.

MATÉRIAUX. — Pour une paire de manches : 80 grammes de laine zéphyr blanche; quelques écheveaux de même laine bleu de ciel; deux rangs de grosses perles d'acier; deux crochets en bois d'inégale grosseur.

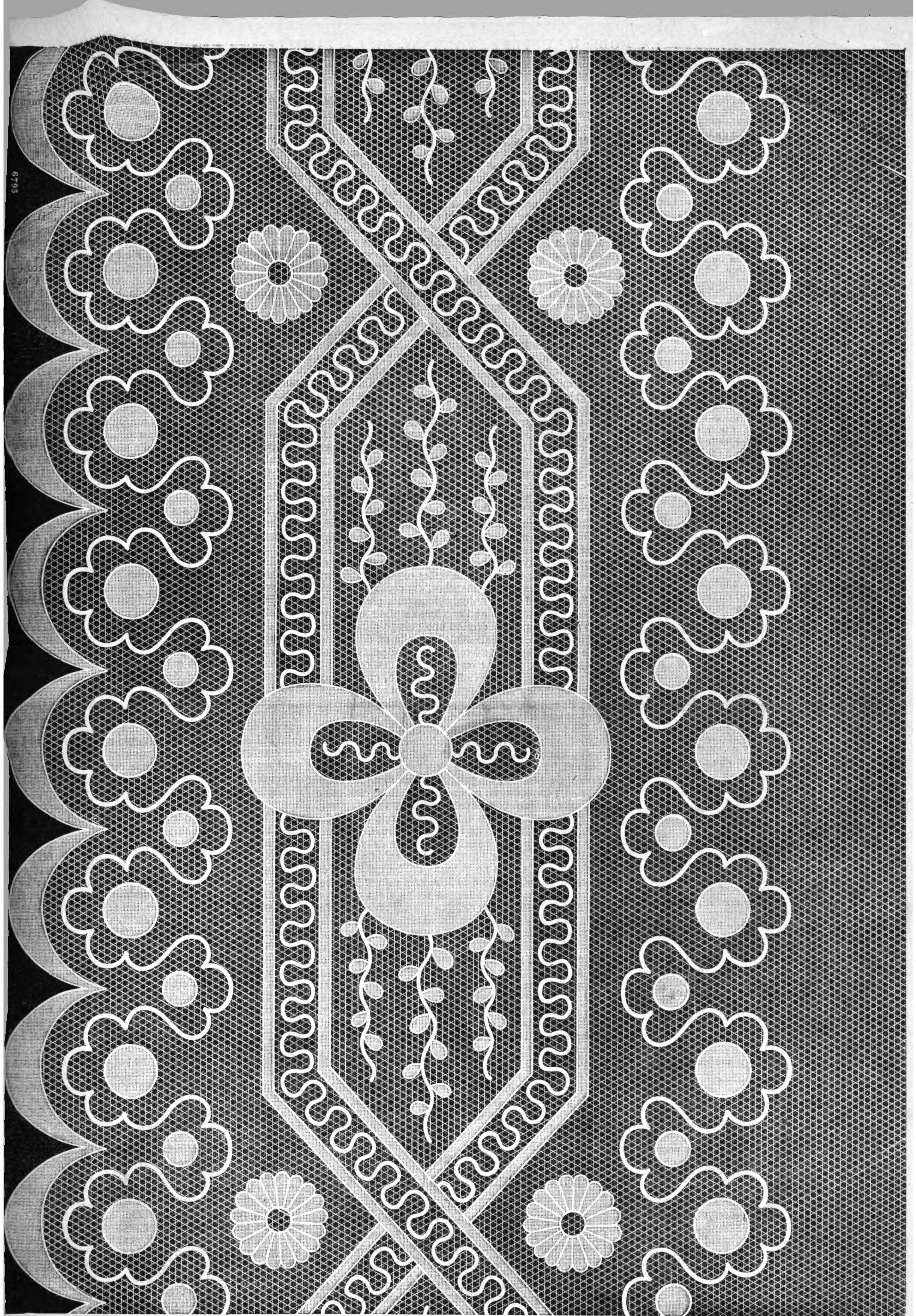
La manche est faite au *point réseau;* la manchette, au *point de Gobelins simple* (voir le n° 47 de l'année 1861 *). On fait la manche en travers avec le plus gros des deux crochets, qui, du reste, diffère peu du crochet plus fin. On fait une chaînette de 75 mailles; et, pendant 46 tours, on exécute le *point réseau*, sans augmentation ni diminution. On coud ensuite les deux côtés ensemble, en fronçant un peu la couture, afin de *cambrer* la manche. On fait ensuite 43 brides, — puis un second tour de brides; celui-ci se compose de 22 brides et d'une maille en l'air entre chaque bride. Ces deux tours forment le poignet, au travers duquel la main doit pouvoir passer aisément.

La manchette est faite au point de Gobelins simple, avec le second crochet, qui est un peu plus fin que le précé-

* Nos nouvelles abonnées peuvent se procurer ce numéro aux bureaux du journal.



MANCHE AU CROCHET.



DSSSIN POUR RIDEAUX EN APPLICATION.

dent. On fait une chaînette de 10 mailles, sur lesquelles on exécute 10 tours, sans augmentation ni diminution. Dans les 9 tours suivants, on augmente, et, pour cela, on pique toujours le crochet dans le premier vide, au commencement de chaque premier rang de chaque tour (chaque tour est composé de deux rangs); à la fin du tour, le travail reste droit.

Quand on a 16 mailles sur le crochet, le milieu de la manchette est atteint. Dans les 9 tours suivants, on diminue dans la proportion qui vient d'être indiquée pour l'augmentation. Pour cette diminution, on pique toujours le crochet dans le second vide, au commencement du premier rang de chaque tour, puis on fait encore 10 tours avec le même nombre de mailles.

Pour exécuter la garniture de la manchette, on prend d'abord, sur le crochet le plus gros, toutes les mailles du bord extérieur, en passant le brin de laine dans chaque maille; on attache la laine bleue, et, travaillant avec celle-ci, on fait 3 mailles en l'air, et on laisse tomber en même temps la boucle blanche hors du crochet (boucle formée par le brin de laine que l'on a passé dans chaque maille); on fait 3 mailles en l'air, et on laisse tomber la deuxième boucle blanche; ainsi de suite pour tout le rang. On en fait autant pour le côté de la manchette qui est en droite ligne, en rapprochant, autant que possible, les boucles blanches, afin que la ruche soit bien *fournie* autour de la main. On coud la manchette sur la manche, et l'on met d'un côté un bouton, de l'autre côté une boutonnière.

La manchette est ornée d'une rosette, pour laquelle on fait une chaînette de 45 mailles, dans chacune desquelles on passe le brin de laine, qui forme des boucles que l'on garde sur le crochet, comme pour le crochet tunisien. On attache la laine bleue, et, avec cette laine, on fait un tour de mailles en l'air, semblable à celui que nous venons d'indiquer pour la manchette. On dispose cette bande, faite au crochet, en forme de spirale, pour former la rosette, au milieu de laquelle on place cinq boucles de perles, composées chacune de quinze perles; on peut supprimer les perles.

Dessin pour rideaux

EN APPLICATION.

Notre dessin représente le bord inférieur d'un beau rideau de vitrage; on l'exécute sur du tulle grec; l'application est faite en nansouk fin, pas trop serré, ou bien en mousseline. Tous les morceaux *appliqués* doivent être festonnés, puis l'étoffe est découpée soigneusement, de façon à ne point entamer le tulle; la bande étroite est également *appliquée* et festonnée de chaque côté; la rosette isolée est employée comme *semé* pour la partie supérieure du rideau. Le dessin courant (qui ne tient pas à l'application) est fait au crochet (point de chaînette). On peut entreprendre ce travail en toute sécurité : il composera de fort beaux rideaux.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe de pou-de-soie vert clair. La jupe est garnie avec trois volants tuyautés ayant 8, — 7, — puis 6 centimètres de hauteur; ces *tuyaux* sont fort larges et séparés par un espace uni; les volants sont disposés en dents pointues; ils sont tous surmontés de trois gros liserés de taffetas vert plus foncé que celui de la robe; ces liserés, séparés par un espace d'un centimètre 1/2, suivent toutes les sinuosités de chaque volant. Le corsage est montant, à boutons de taffetas vert foncé, encadrés, de chaque côté, par trois liserés verts, qui se répètent au-dessus du volant à dents, formant le jockey de la manche, et au bord du revers à *dents*, terminé par un volant tuyauté.

Robe de moire antique noire à semé de feuilles noires satinées. Le bas de la jupe est garni avec un volant de dentelle noire ayant 15 centimètres de hauteur; il se termine en s'arrondissant par devant de chaque côté, et en enveloppant un gros *chou* de ruban noir à bords satinés; le volant est surmonté d'une ruche de même ruban; deux gros *choux*, entourés de dentelle sur leur bord inférieur, sont placés sur le devant de la robe, de chaque côté, au-dessus du volant, et continuent ainsi une sorte de tunique. Un chou pareil est posé sur chaque manche, en guise de jockey. Le bas de la manche est garni avec un volant de dentelle, interrompu au milieu par un chou. Trois pattes de dentelle sont posées en éventail sur le devant du corsage, qui est montant. Chapeau blanc à passe et bavolet violets, orné de dahlias en plumes violettes et jaunes.

BULLETIN DE LA MODE.

On m'a adressé, depuis quelques jours, un nombre si considérable de questions se rattachant aux modes d'enfants, qu'il faudrait employer des volumes pour y répondre, et la place consacrée à l'article « Renseignements » serait à peine suffisante pour contenir les réponses faites à une seule de ces lettres.

Il faut donc que l'on veuille bien me permettre, d'une part, de résumer ces réponses, et, d'une autre, de les placer ici.

Il ne se prépare aucun changement radical dans l'habillement des enfants. Les petits garçons sont uniformément voués aux vestes zouaves et autres, jusqu'au moment où ils portent la blouse courte et la veste de drap. Les petites filles portent toujours des robes décolletées à ceinture Médicis et à *berthe*, ou fichu décolleté. On leur met, à l'intérieur des corsages, des guimpes montantes, plissées, ou bien à entre-deux horizontaux ou perpendiculaires. Quelques-unes de ces guimpes se feront en cachemire blanc très-fin, ou mousseline de laine blanche, à bouillonnés, presque plats, pour les jours très-froids. Quant à la garniture des robes de petites filles, elle ne diffère en rien des garnitures adoptées pour les robes de femme : ce sont les mêmes volants, les bandes, les grecques, les broderies en soutache, au point de chaînette, au point russe; leurs confections seront de grandes pèlerines de velours ou de drap, et de petits paletots demi-ajustés. Nous publierons les patrons de la plupart des objets composant la toilette des enfants; mais il faut qu'on nous laisse le temps de faire préparer ces objets d'après les modèles d'hiver, qui, en cette saison, n'ont pas encore paru à Paris. Mais, hélas! c'est là ce qu'un certain nombre de nos lectrices ne veulent pas admettre, et les questions s'accumulent en nous donnant le vif chagrin de ne pouvoir y répondre d'une façon satisfaisante.

Nous ne pouvons pas décrire ce qui n'existe pas encore, encore moins en donner le patron; nous ne fabriquons pas la mode, nous la reflétons. Les petits garçons de six à sept ans ne portent plus de vestes soutachées, mais simplement bordées avec un galon. Leur coiffure se composera de chapeaux en feutre noir ou gris, à bords assez larges, jusqu'à quatre ans, moins larges passé cet âge.

Les petits garçons de quinze à dix-huit mois portent toujours les jupes et les vestes soutachées ou brodées; le cachemire blanc, avec bandes bleues brodées en blanc, compose toujours de fort jolis costumes; le talma est pareil, avec petit col rond, ou carré, ou droit; les jupes sont généralement brodées tout autour. On prépare, pour cet âge, beaucoup de petites vestes en velours ou drap bleu uni, par exemple, avec jupe bleue et blanche, au lieu de la chemise Garibaldi, décidément un peu abandonnée; on la remplace par un *plastron* de cachemire blanc, composé de trois bouillonnés perpendiculaires, séparés par une toute petite *crête* de soie de même nuance que la veste; ce plastron, échancré à l'entournure des manches, est cousu d'un côté, fixé, de l'autre côté, par des boutons plats posés sous le côté gauche de la veste; l'encolure du plastron est carrée, et l'on met en dessous une guimpe plissée, terminée par une ruche de dentelle étroite ou de mousseline brodée; on ajoute à ce costume, qui peut être exécuté en drap, popeline ou cachemire, une ceinture à longs bouts, de même étoffe que la jupe, et nouée sur le côté gauche. Les petits garçons portent généralement, en guise de manteau, une pèlerine ronde, ou bien un paletot tout à fait masculin.

Les personnes qui adopteront, cet hiver, les manteaux de soie noire ouatée, les feront faire en une étoffe nouvelle, offrant une grande variété de dessins en reliefs, imitant les coutures *piquées;* ces manteaux auront la forme de pelisses, de paletots ou de casaques demi-ajustées; on ajoutera à celles-ci des pèlerines carrées ou pointues, se prolongeant par devant. On nous demande d'*expliquer* ces pèlerines dès à présent; cela est absolument impossible. Si cette mode se confirme, nous publierons un patron parmi nos modèles de vêtements d'hiver, qui paraîtront assez tôt pour qu'on puisse les exécuter; mais nous ne pouvons *décrire* un patron de façon à ce qu'on puisse le faire *sans patron*. Tous ces vêtements seront généralement moins longs que ceux de l'année dernière; et celle de nos abonnées qui m'écrit au sujet de son talma de velours noir peut parfaitement l'utiliser; ce talma a seulement 77 centimètres de longueur par derrière; mais on en porte en ce moment en étoffe de soie pareille à la robe, qui ne sont pas plus longs; on les garnit avec une guipure plus ou moins haute, surmontée d'une guipure plus étroite, ayant 4 à 5 centimètres de largeur, posée à plat, la *tête* en l'air, bien entendu; cette dernière guipure encadre tout le talma, et remonte, de chaque côté, jusqu'à l'encolure, qui est elle-même, parfois, garnie de la même façon.

Disons enfin que la broderie au passé, en soie noire de cordonnet, se maintient toujours pour les robes et manteaux *parés;* on exécute des dessins imitant une dentelle posée à plat, et, dans ce cas, le réseau est fait au point russe, tandis que les fleurettes et le bord sont exécutés au passé. E. R.

LETTRES
D'UNE MARRAINE A SA FILLEULE *.

XXIV.

On dit, ma chère Hélène, qu'il est à peu près impossible de frapper à la fois *juste* et *fort*. Vous venez de donner un démenti éclatant à cette opinion, puisque ma dernière lettre a réussi à renverser vos projets, et que votre voyage de Bade est ajourné... indéfiniment.

Je suis plus touchée que flattée de ce beau résultat, car je n'ai pas assez de vanité pour l'attribuer à mon éloquence. Pour vous convaincre, ma chère enfant, j'ai dû trouver dans votre esprit un allié puissant; si j'ai touché votre cœur, c'est que celui-ci était manifestement opposé au sentiment un peu frivole qui avait inspiré votre résolution; et enfin, si je me suis trouvée d'accord avec votre raison, il faut qu'elle ait été en désaccord avec vos projets. C'est donc à vous, non à moi, qu'il faut reporter l'honneur d'avoir reconnu les inconvénients que je vous ai signalés; car, je vous le dis avec sincérité, s'il est honorable de suivre en toute circonstance, sans effort, sans hésitation, la voie qui nous est indiquée par notre raison et notre conscience, il est plus glorieux encore de savoir combattre les entraînements qui peuvent nous faire dévier de la bonne route.

Non, ma chère enfant, ce n'est pas seulement au nom d'un devoir abstrait, austère, morose et monotone que je vous ai adressé mon dernier *sermon;* c'est au nom de votre bonheur, de la joie d'une existence qui peut et doit être à la fois gaie et calme, que j'ai voulu combattre les faux plaisirs, les distractions coûteuses, les jouissances chimériques demandés à la vanité. Je ne songerai jamais à vous interdire les réunions et les bals; je vous demanderai seulement de ne pas donner toute votre vie en pâture à ces plaisirs, non-seulement parce que les obligations sérieuses en souffriraient, mais aussi parce que l'abus de ces distractions détruirait en vous la faculté de l'*amusement*. Il faut la conserver saine et intacte, car je ne sais rien de plus dangereux, dans la vie d'une femme, que l'impossibilité d'apprécier les plaisirs dont elle peut jouir sans inconvénient. Quand l'esprit est *blasé*, le cœur est desséché; l'égoïsme seul subsiste, et il s'augmente par les obstacles mêmes qu'il trouve à se satisfaire. Engagé dans une voie désastreuse, il aspire à en sortir; mais, au lieu de revenir résolument sur ses pas, il avance toujours, en renversant tout ce qui s'interpose entre lui et le but qu'il poursuit vainement; il double la dose des plaisirs, dont l'abus a déjà produit le dégoût; il sacrifie tout à sa personnalité, et celle-ci, avide, absorbante, est toujours insatiable et toujours mécontente.

Et vous, ma chère Aline, qui écoutez peut-être dans un coin et d'un air boudeur les avis de cette marraine, qui doit vous apparaître comme une fée un peu bourrue, défendant les distractions dont elle ne veut plus pour elle-même, ou comme une puissance tenant en main, à l'instar du Jupiter païen, la foudre qu'elle dirige contre les plaisirs qui plairaient à votre âge, voulez-vous me permettre de vous adresser un argument *ad hominem*? Vous allez me dire sans doute que vous ne savez pas le latin? Je ne le sais pas non plus, à mon grand regret; mais je puis cependant vous expliquer que ces deux mots signifient *personnel* en simple français. J'ai ouï dire que vous étiez loin d'être insensible aux excellents bonbons fabriqués chez Boissier; que diriez-vous cependant d'un régime composé uniquement de ces délicieux *fondants* aux pistaches, à l'ananas, à la framboise, etc.? Le premier jour, vous en seriez ravie; le second jour, vous vous souviendriez, avec un vague regret, du simple pot-au-feu, que vous accablez habituellement de votre dédain; vous pourriez vous arrêter, changer de régime sans inconvénient..... Mais, si vous persévérez, il ne sera plus temps; votre estomac, fatigué par ces aliments insuffisants, serait incapable d'accepter une nourriture plus simple et plus substantielle; les avertissements qu'il vous donnerait seraient méconnus, et vous essayeriez de dissiper son mécontentement en augmentant la dose de ces excellents bonbons. Vous augmenteriez ainsi seulement votre mal, et votre humeur ne tarderait pas à s'en repentir: vous deviendriez capricieuse, exigeante, dure pour les autres; et vous seriez, par conséquent, toujours mécontente de vous-même. Ce tableau n'est point chargé; il est exact de tous points, et vous en conviendriez si vous pouviez essayer ce régime sans préjudice pour votre santé. Eh bien, il en est de votre santé morale comme de votre santé physique. Je viens de vous parler en parabole : c'est le langage que l'on tient aux enfants; mais vous êtes trop rapprochée de l'enfance pour ne pas être profondément humiliée de n'être point traitée tout à fait en grande personne. Je ne veux point ajouter un nouveau motif de mécontentement à tous ceux que vous avez déjà, et je vais m'adresser à vous comme si vous étiez tout à fait raisonnable; c'est, du reste, le meilleur moyen pour que vous le soyez réellement. Nous avons en nous toutes les qualités et tous les défauts; l'éducation que nous recevons, les exemples que nous rencontrons, développent les uns aux dépens des autres. De plus, nous possédons un bon et un mauvais amour-propre : le premier, avide d'approbation, de confiance et d'estime, nous excite à mériter réellement ces sentiments, pour peu qu'on nous les témoigne; le second nous donne de mauvais conseils, et nous engage sottement à nous venger des autres sur nous-mêmes. Lorsque nos semblables nous traitent avec défiance, lorsqu'ils semblent mettre en question nos bons instincts, et douter, par exemple, de notre raison, de notre droiture, de notre bonté, le mauvais amour-propre nous conseille tout bas de justifier ce doute au lieu de le combattre; et, le dépit s'en mêlant,

* Droits de traduction et de reproduction réservés.



Leroy Imp. Paris.

LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal 56 Rue Jacob Paris

Toilettes des Magasins AU LOUVRE r. de Rivoli Paris

nous arrivons à agir mal, uniquement parce que l'on aura supposé que nous serions peut-être incapables de bien agir.

Telle n'est point mon opinion sur votre compte, ma chère Aline. Je pense que vous aurez peut-être éprouvé une légère irritation contre moi, en apprenant que je venais contrecarrer un projet qui vous plaisait; mais je sais que vous êtes assez équitable pour examiner vos sentiments, et pour les condamner lorsqu'ils semblent peu raisonnables. Qu'auriez-vous été chercher à Bade? Ce n'est point la santé; car, Dieu merci, il n'y a parmi vous personne qui ait besoin d'avoir recours aux traitements plus ou moins efficaces auxquels on soumet la goutte et les rhumatismes. Vous auriez visité un pays charmant, sans doute; mais, si vous venez me voir, je m'engage à vous montrer des paysages plus beaux et plus majestueux que ceux dont vous avez été privée par mon intervention. Vous ne paraissez pas charmée de cette perspective... Me serais-je trompée?... Auriez-vous eu en vue des plaisirs qui se rattachent, par un lien extrêmement faible, à la contemplation de la nature? S'agissait-il d'un autre genre de contemplation pour vous et pour les autres? Désiriez-vous surtout contempler les toilettes qui se livrent, à Bade, des combats également meurtriers, soit qu'ils aboutissent au triomphe ou à la défaite? Si tel était votre dessein, vous auriez éprouvé des déceptions amères, et, par enfantillage, vous auriez peut-être été fort humiliée de vous trouver, malgré vos efforts, malgré les munitions extraordinaires dont vous vous seriez approvisionnée, tout à fait incapable d'entrer en lutte avec ces jeunes élégantes qui, outre les trente toilettes complètes qu'elles emportent pour le séjour de Bade, tirent encore de Paris des approvisionnements sans cesse renouvelés. Regrettez-vous seulement les réunions dansantes, les promenades en nombreuse compagnie, les concerts brillants? Je le préférerais, car ces goûts sont naturels à votre âge, légitimes même tant qu'ils n'entraînent pas le dégoût des obligations sérieuses, tant qu'ils n'envahissent pas l'existence au point de n'y plus laisser de place pour les distractions plus simples et plus saines. Dans ce cas, je vous rappellerais seulement la parabole que je vous ai adressée, et je vous dirais que, dans l'intérêt même de vos plaisirs, il vaut mieux en varier la nature; vous vous amuserez davantage cet hiver si l'été a marqué un temps de repos dans les distractions dont l'abus produit infailliblement la satiété. Je ne doute pas, je ne veux pas douter que vous n'ayez eu seulement le projet de vous amuser, au lieu de nourrir l'espoir de vous faire remarquer par votre élégance. Cette ambition est, sans qu'on s'en doute, la plus humble de toutes les ambitions; les femmes qui l'éprouvent avouent qu'elles ne sont rien par elles-mêmes, que les efforts combinés de leurs couturières, de leurs modistes et de leurs coiffeurs les ont transformées en un produit artificiel, et ont fait d'elles des automates, dont la mission est de promener les différentes élucubrations de l'industrie parisienne, et de les montrer sous tous leurs aspects; l'intelligence, le cœur, tout est annulé en elles, tout est étouffé au profit de ces goûts vaniteux qui entraînent, non-seulement la ruine des familles, mais encore le malheur des femmes qui se proposent pour but d'éclipser leurs rivales en élégance. Quels que soient les sacrifices que l'on s'impose, quelles que soient les ressources dont on dispose, on rencontre toujours des femmes plus dépensières encore ou plus riches, et alors rien n'est comparable aux tortures de cette pauvre vanité, qui ne peut atteindre le résultat, si chèrement acheté, poursuivi au mépris des avertissements de la raison et des reproches de la conscience.

Vous ne vous plaindrez pas, ma chère Aline, de n'être point traitée sérieusement; je vous parle comme le mérite une jeune fille sensée, ébranlée seulement par les exemples qu'elle rencontre dans le monde, et enviant peut-être un peu, et tout bas, sans se l'avouer à elle-même, surtout sans analyser ses impressions, enviant l'existence de quelques jeunes filles très-mondaines, qui se font remarquer par quelques étourdis. L'admiration que ceux-ci témoignent pour ces toilettes coûteuses, pour cet aplomb viril, pour ces allures hautaines jusqu'à l'insolence, pour ce caquet de mauvais aloi, peut, en effet, éblouir même une jeune fille bien élevée; mais je pense que la tentation d'imiter cet exemple pour obtenir la même approbation n'offre plus aucun danger, du moment où l'on veut bien examiner la valeur de ceux qui l'accordent. L'approbation, en effet, l'admiration et la louange ne sont désirables que selon le degré de mérite de ceux qui les décernent: qu'est-ce que l'approbation d'un sot? un brevet de sottise, rien de plus, rien de moins. Pour votre bonheur, autant que pour l'honorabilité de votre existence, il faut rechercher, il faut mériter la sympathie des personnes sensées, intelligentes et honorables. Ne condamnez pas les autres : la critique ne sied pas à votre âge, et ne doit guère être formulée par les femmes, qui, dans la société, représentent l'indulgence. Bornez-vous à les plaindre tout bas, en vous gardant de les imiter. Comparez, réfléchissez, vous arriverez à acquérir par vous-même la conviction que je m'applique à faire pénétrer dans votre esprit; vous verrez alors que les sacrifices faits à la vanité enlèvent le bonheur, et ne donnent pas même le plaisir; que les déceptions, qui sont inévitables dans cette triste voie, dessèchent le cœur, amoindrissent l'esprit, et donnent une existence fiévreuse, absolument incompatible avec les joies véritables que l'on trouve toujours lorsqu'on sait régler sa vie d'après les conseils de la raison.

Vous reconnaîtrez aussi que rien ne saurait être plus malséant pour une jeune fille, plus funeste pour son avenir, que cette existence toujours en vue, que ce rôle de femme *fashionable* essayant de se faire remarquer dans toutes les réunions, et suivant la foule oisive partout où la mode l'appelle. Il y a, dans ces habitudes poussées à l'excès, une sorte d'abdication des sentiments délicats et élevés, au profit des sensations vulgaires. Ainsi la jeune fille, au lieu d'être le premier ministre de sa mère dans l'administration de la maison, au lieu de développer et d'augmenter son instruction, héritage précieux de ses ascendants, dépôt qu'elle doit transmettre à sa postérité, au lieu d'être la joie du foyer, l'être qui veille attentivement à diminuer les soucis de ses parents, n'est plus qu'une personne disgracieuse, fatiguée du bal de la veille, et uniquement occupée du bal du lendemain. Ses combinaisons de toilettes emploient toutes ses facultés; rien n'existe plus à côté de cet important sujet, et tout ce qui s'en écarte est, selon elle, parfaitement ennuyeux. S'amuse-t-elle au moins, est-elle heureuse? Cela est douteux, si l'on en juge d'après l'attitude renfrognée qu'elle garde au logis, d'après l'humeur maussade qu'elle témoigne à ses parents. Les préparatifs et l'attente d'un plaisir nouveau la galvanisent, il est vrai, pour un moment; mais cette excitation factice s'évanouit avec la cause qui l'avait fait naître, et la réaction se produit immédiatement.

Il est évident qu'un homme sensé, prudent, capable, par conséquent, d'être pour sa femme un ami sûr et un guide précieux, ne consentira jamais à associer son existence à celle d'une poupée, d'un être nul, inutile, coûteux et nuisible. Des convenances de fortune, une dot fort considérable, pourront sans doute attirer des prétendants; mais, parmi ceux-ci, quels seront ceux qui braveront les périls attachés à une semblable alliance? Ceux-là seuls qui sont incapables de les détourner, qui ont les mêmes goûts frivoles, les mêmes habitudes ruineuses, qui en un mot considèrent, dans le mariage, seulement la dot de leur fiancée, grâce à laquelle ils pourront pendant quelque temps tripler leurs dépenses. Si je ne me trompe, tout cela ne constitue pas des conditions bien rassurantes pour entrer en ménage, et ne promet pas une succession de jours filés d'or et de soie.

Je reviens à vous, ma chère Hélène, pour vous donner les nouvelles que vous désirez. Sans s'aggraver, l'état de ma tante ne s'améliore pas; elle éprouve toujours la même langueur et ne quitte plus guère son lit. Elle envisage avec un courage admirable la possibilité que je ne veux, que je ne puis prévoir. Je puis pleurer sans qu'elle s'en aperçoive, quand elle me parle des dispositions que je devrai prendre lorsqu'elle ne sera plus..... « Tu iras à Paris, me dit-elle, tu vivras, non chez Hélène, mais près d'elle..... Pendant l'été elle viendra passer quelque temps avec toi, dans cette maison que tu ne veux pas abandonner; de cette façon tu pourras lui être utile et l'aider à élever ses enfants..... »

Adieu, ma chère Hélène, je ne pourrais aujourd'hui prolonger cette lettre. EMMELINE RAYMOND.

LES DOMESTIQUES.

Selon la façon dont nous envisageons nos droits et nos devoirs envers les domestiques qui nous servent, ils sont le fléau ou la paix de notre existence. Mais il est rare que l'on réfléchisse sur ce sujet, et l'on trouve généralement qu'il est plus commode de les condamner en masse, que d'examiner les causes premières des reproches qu'on leur adresse.

Sans prétendre établir que les domestiques sont parfaits, on peut affirmer qu'une grande partie des défauts dont on les accuse à juste titre n'ont pas d'autre origine que les défauts de leurs maîtres. Lorsque ceux-ci seront équitables, lorsqu'ils sauront diriger leurs domestiques sans les harceler, les reprendre sans les humilier, les surveiller sans les blesser, il est certain que les mauvais domestiques composeront l'exception, au lieu de former une majorité imposante. Mais combien y a-t-il de personnes qui sachent commander à leur impatience, réprimer leur colère, juste ou injuste, se priver d'une faible partie de leur superflu pour donner largement le nécessaire à ceux qui sont placés sous leur dépendance? Combien y en a-t-il qui sachent adoucir la forme du commandement, atténuer, excuser les fautes commises? Il faudrait les compter avant d'affirmer qu'il n'existe plus de bons domestiques.

Les conséquences des mauvais traitements que l'on inflige à ses domestiques sont cependant assez importantes pour que l'on s'applique, dans son propre intérêt, à changer de méthode avec eux. Les *coups d'État*, c'est-à-dire les changements, se multiplient dans une proportion toujours croissante, car la réputation d'une maison est bientôt établie, et, du moment où l'on sait que l'on ne peut y *garder des domestiques*, on ne trouve plus que le rebut de cette profession. Le service est mal fait, les fripons succèdent aux paresseux; il n'y a plus d'ordre, plus de sécurité à espérer, et la vie se dépense en essais malheureux. Je sais que, même avec les meilleurs intentions, même en usant des meilleurs procédés, on ne trouve pas toujours, à Paris, des serviteurs probes et actifs; mais on en trouve moins encore lorsqu'on leur témoigne un dédain peu généreux, et lorsqu'on les traite avec dureté. Si l'on n'était bon par bonté, il faudrait l'être par égoïsme.

Les âmes peu élevées contiennent des instincts tyranniques, et cherchent à les satisfaire en faisant peser leur autorité sur les êtres placés sous leur dépendance. Mais, comme il est rare que la tyrannie ne fasse point éclater la révolte, comme on ne peut l'exercer sur ses égaux, comme les relations sociales en limitent singulièrement l'action, on se rejette sur les domestiques; on leur fait sentir à toute heure, en toute occasion, le joug sous lequel ils sont placés, et, s'armant de leur dépendance, on leur inflige sans remords les humiliations les plus pénibles. La belle maxime : « *Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas que l'on vous fît à vous-même*, » est considérée comme une lettre morte, ou du moins applicable seulement à la conduite des autres envers nous, et non à notre conduite envers les autres. Qui donc n'est point dépendant en ce monde? N'avons-nous pas tous, quelque part, un supérieur dont nous dépendons, et que nous trouverions cruel s'il agissait envers nous comme nous agissons envers nos inférieurs? Mais je veux bien aller plus loin : lors même que nous posséderions ce bien rare et précieux qui est l'indépendance absolue, ne devrions-nous pas compatir plus vivement encore à la situation de ceux qui en sont privés? La dépendance est un malheur : faut-il en faire un tourment perpétuel? Et, si nous avons quelque bonté, ne devons-nous pas nous appliquer à diminuer ce poids déjà si lourd, à être plus indulgents pour ceux qui le supportent, que nous ne le serions pour ceux qui sont exempts de cette amertume?

Du moment où l'on veut s'en tenir strictement aux droits que l'on croit posséder, et les exercer dans toute leur rigueur, il faut se résoudre à voir le serviteur se renfermer strictement aussi dans les devoirs que sa situation lui impose. Traité en machine, il sera une machine, accomplissant ses évolutions tant bien que mal, sans jamais éprouver le désir de témoigner du dévouement. De quel droit lui en demanderait-on? On ne songe pas qu'il est une créature humaine, animée des mêmes instincts, des mêmes sentiments que les maîtres qu'il sert. Quoique ces sentiments n'aient pas été développés par l'éducation, ils n'en existent pas moins, et ceux qui les blessent ou les nient, commettent une action d'autant plus mauvaise qu'elle s'exerce vis-à-vis d'êtres dépendants et forcés bien souvent de supporter l'injustice. Comment espérer rassembler dans un même caractère des sentiments qui s'excluent? Comment vouloir qu'il soit à la fois insensible au dédain, à la dureté, à la méfiance, aux injures, c'est-à-dire bas et servile, et en même temps capable de dévouement, de désintéressement, de probité, c'est-à-dire de toutes les vertus qui se trouvent seulement dans les âmes jalouses de leur dignité? C'est vouloir ce qui est impossible, c'est poursuivre un but chimérique, et, comme un grand nombre de personnes préfèrent les défauts qui les flattent aux qualités qui les servent, la majorité des domestiques est aujourd'hui revêtue d'un masque de servilité qui recouvre des habitudes vicieuses.

Si l'on veut avoir des domestiques dévoués aux intérêts de la famille dont ils sont le complément, il faut se résoudre à payer leurs qualités avec ses propres qualités; l'argent paye seulement leurs services, car l'affection ne s'achète pas. Il faut leur prouver que l'on a de la bonté, de l'équité, de la fermeté. Il faut savoir excuser leurs maladresses, tout en leur enseignant à les éviter, et ménager leur amour-propre, tout en leur démontrant doucement leurs torts. Il faut éviter de donner des ordres contradictoires, ménager leurs forces et savoir leur accorder le repos et la distraction qui sont indispensables à toute créature humaine. Mais il ne faut pas que la bonté dégénère en faiblesse, et la familiarité est permise, dans une certaine limite, seulement avec les serviteurs éprouvés par de longues années de travail et de fidélité. Il est parfaitement inutile et par conséquent nuisible de les prendre pour confidents de ses affaires et de celles d'autrui, parce que le manque de discernement peut les induire à répéter mal à propos les particularités dont on leur a fait part. Et cependant il arrive que, par une contradiction étrange, on confie, sur son compte ou sur celui des autres, des circonstances vraies ou même défigurées à ce domestique auquel on ne confierait pas une pièce de vingt francs, allant ainsi inconsidérément d'un écueil à l'écueil opposé, de la confiance intime et déplacée à la méfiance outrageante et exagérée.

La probité est rare, sans doute, parmi les serviteurs

modernes, mais pas aussi rare qu'on l'affirme. On surveille patiemment une nouvelle domestique, et l'on sait bientôt, en contrôlant ses actes et ses comptes, si l'on peut se fier à elle. Mais, il faut bien le dire...... la confiance commande la probité, comme la méfiance semble attirer, encourager, augmenter la friponnerie. Sans risquer des sommes relativement considérables, on peut se départir d'un contrôle trop évident, et par conséquent humiliant. Si la confiance a été mal placée, il faut renvoyer immédiatement le domestique infidèle: mais, si l'on a toujours traité ses domestiques avec la justice et la bienveillance que l'on doit à tous ses semblables; si, au lieu de les intimider par le mépris qu'on leur témoigne, on a évité de les humilier et de les contrister; si l'on s'est gardé de leur mesurer d'une main parcimonieuse leur nourriture et leur entretien; si l'on a proportionné leur travail à leurs forces, au lieu de l'imposer au gré d'une exigence dure et égoïste, on n'aura pas à renvoyer ses domestiques, la probité, le dévouement, l'activité leur faisant une existence plus douce qu'elle ne le serait par le vol et la paresse. Les domestiques se garderont bien de quitter la maison dans laquelle on aura tenu compte, à la fois, de leurs besoins et de leurs sentiments; et, lors même qu'un événement quelconque les éloignerait de cette maison, on trouverait à les remplacer par des serviteurs désireux de leur succéder et prêts à répondre par la probité à la confiance, par le dévouement à la bonté.

EMMELINE RAYMOND.



M. H..., à la Flèche, est priée d'examiner les dessins publiés jusqu'ici. Elle trouvera des modèles de tricot pour exécuter des rideaux de vitrage. — *Bordeaux*. Ces deux recettes ont été publiées. Prière d'examiner nos tables des matières. — *N° 16.207. Mme P., de B.* Il faut bien satisfaire tous les goûts. — *N° 2,684. Mme H. de T.* Soutache noire et blanche sur fond violet, ou violette et noire sur fond blanc. Cette dernière combinaison est fort parée et fort élégante. Oui, pour le semé. — *Comtesse C. W. R.* (*Belgique*). Ce foulard se trouve à la Malle des Indes, passage Verdeau; on peut le demander en décrivant le dessin. — *N° 4056, à Sertagral*. Hélas! Madame, il ne dépend pas *toujours* de moi d'envoyer *tous les dessins* qui me sont demandés. Vous recevrez, dans le courant du mois prochain, des patrons pour vêtements d'enfants, et vous trouverez, je l'espère, un modèle qui pourra vous convenir; à l'âge indiqué, les enfants ne portent que des talmas. — *N° 15,561, à Lyon. Mme P....* a dû recevoir la carte photographiée. Je n'ose promettre immédiatement les écrans à mains; mais tous les dessins *ronds* publiés en tapisserie ou application pour *dessous de flambeau* peuvent servir à cet usage. Tous les écrans de ce genre se font ronds, entourés d'une haute frange et montés sur un manche plus ou moins riche. Je ne crois pas faire paraître de sitôt un prie-Dieu. Quant à la crinoline, elle a encore une longue existence devant elle. Peut-être pour les carreaux, mais il serait bien difficile d'en avoir un grand choix. — Mille remerciments à notre abonnée de *Barrière* pour la bonne lettre qu'elle m'a adressée. — *Bergerac, Marie R. Sali....* On le fera, si cela est possible, et si l'on en porte encore. — *Aulnay, E. P.* Il y a des livres spéciaux qui traitent de la signification des fleurs. La place nous manque pour les transcrire. — *N° 10,381. M. F.* Ainsi que je l'ai dit bien souvent, il m'est *absolument impossible* de me charger d'aucune commission ou achat quel qu'il soit; mes occupations m'interdisent formellement les courses et déplacements. On peut s'adresser à M. Simart, rue de Rambuteau, 64. On fait encore des broderies en soutache, surtout sur des étoffes aussi épaisses que le piqué. Oui, pour la gaze de Chambéry. — *Mme Henriette A. de Ch.....* Je ne connais pas le filet en question. On peut faire venir par la poste le *Dictionnaire de la conversation;* son prix est de 195 francs pour les seize gros volumes in-quarto, rendus franco à domicile. On porte des cravates de mousseline blanche, à longs pans brodés ou ornés de dentelle, qui me paraissent devoir convenir à la situation que l'on m'indique. Ces cravates sont, du reste, fort à la mode, et on les porte à tout âge; elles sont plus ou moins larges, à volonté. On les noue par devant; on peut substituer à la broche une cravate de soie, plus ou moins ornée; nous en avons publié plusieurs modèles. On recevra des patrons pour vêtements d'enfants. — *Mme S., à Fra....* On le dit, mais je ne puis encore l'affirmer, car on ne voit à Paris, en ce moment, que des chapeaux d'été. Si cela se confirme, on en sera averti. — *N° 2,332. M. P.* a reçu le fichu-capuchon qu'elle désire. En dehors des capelines de tous genres et des chapeaux, je ne connais pas d'autre coiffure. Le *Dictionnaire de la conversation*, étant une véritable encyclopédie, est fait par des centaines d'auteurs, non par un seul. Il est hors de doute que l'on puisse se le procurer à Lyon. Il est impossible d'indiquer la nature d'un présent, celui-ci dépendant à la fois de la position de celui qui le fait et des goûts de celui qui le reçoit. Oui, sans doute, on portera des talmas en drap; cette forme ne disparaîtra pas de sitôt. Plus tard pour la recette. — *Paris, L. S.* Impossible d'enseigner à faire le filet par correspondance; il faut *le voir* exécuter. On trouve des moules chez tous les merciers. — *N° 11,177. O. de P., à Prau....* Aucune substance ne peut remplacer le bitume de Judée pour l'usage en question. La recette pour teindre la mousse a été publiée dans le n° 35 de l'année 1861. Je n'ose promettre le dessin désiré. — *Agen. M. D.* Impossible, ainsi que je l'ai dit bien souvent, de répondre directement: ma vie entière, consacrée uniquement à cette occupation, n'y suffirait pas. Il est donc inutile d'envoyer des timbres-poste pour une réponse; mais, dans le cas dont il s'agit, je ne puis répondre même ici, parce que je ne comprends pas la question que l'on me pose: *Quel est le point de broderie dont on se sert pour arbres?* Est-ce pour *sujets* de coins de mouchoirs? C'est toujours le point d'armes mélangé de plumetis. — *Mme J., à Château-Gonthier.* Pour jeune fille, talma de velours pas trop long (80 centimètres par derrière), encadré avec une ruche tuyautée en taffetas noir *double*, ayant 4 centimètres de largeur. Point de garniture pour la robe Havane; une simple ruche tuyautée, étroite, posée à bord. Les *Renseignements* ont déjà répondu à la question des jupons. Manteau en forme de pelisse, en velours, pour une personne d'un *certain âge*. — *N° 12,441. Une abonnée qui restera fidèle.* La *modestie*, ou plastron brodé, est plat et carré. Le bord supérieur est festonné ou garni de dentelle et orné d'une bordure brodée, semblable à celles dont nous avons publié récemment des dessins. On met, si l'on veut, au milieu un bouquet pareil à ceux désignés sur nos planches par les mots *coins de mouchoirs*. — *Près de ma chère Marthe.* Nous avons publié, dans les nos 14 et 22 de la présente année, la plupart des patrons que l'on nous demande. On peut se procurer ces numéros aux bureaux du journal. Les blouses pour petits enfants se font en cachemire, ou mérinos, ou popeline, pour l'hiver. Chapeau de velours bleu ruché de blanc; la plume en question formerait diadème. Mme Aubert, rue Neuve-des-Mathurins, 6, ferait ce chapeau, et consentirait à employer la plume, complaisance que l'on ne trouverait pas partout. On porte toujours les beaux châles-tartans, pour toilette négligée. — *N° 8,437.* Peut-être pour le bonnet en mignardise pour enfant. Quant au dessin et patrons que l'on désire, a-t-on réfléchi à leur dimension? Ils ne pourraient trouver place sur nos planches. — *Marie-Anne de J... près d'Au.....* Oui, certes, on peut mettre des entre-deux de guipure sur la robe de cachemire *pensée*; deux ou trois rangs encadrés de guipure étroite. Le bournous pareil compléterait une toilette fort distinguée; il serait garni comme la robe. Le corsage de celle-ci serait plat, garni par devant avec des entre-deux de guipure; les manches demi-larges. — *A. de L., de la V...*, a reçu, dans le n° 39, un patron intitulé *paletot court*, qui servira parfaitement pour l'usage qu'elle a en vue. — *Une des plus fidèles abonnées.* J'approuve de tous points la combinaison que l'on me communique pour le châle. On pourra le *moderniser* tout à fait en le garnissant avec une guipure noire, ayant 5 à 6 centimètres de largeur. — *N° 15,645.* L'article *Modes* du présent numéro contient les détails désirés sur la toilette des petits garçons; les patrons un peu plus tard. — *Nîmes, Mr M. L., libraire.* Nous acceptons avec plaisir l'offre qui nous est faite. Dessin et explication paraîtront si la pèlerine nous convient. Faudra-t-il en nommer l'auteur? Prière, dans ce cas, d'envoyer le nom bien lisible, et, en tout cas, l'explication bien exacte. — *Cosette.* Voir l'article *Modes* de ce numéro. Quant au cordon de sonnette, il m'est impossible, et je le regrette, de m'occuper de ces détails; pour pouvoir le faire consciencieusement, il faudrait sans cesse quitter mes occupations, me transporter à des distances toujours fort grandes; pour faire ces questions.... il faut s'adresser à M. Simart, rue de Rambuteau, 64. — *Angers.* Voir l'article *Modes* du présent numéro. Nous avons publié un grand nombre de dessins de soutache, et l'on craint en ce moment que cette broderie ne se maintienne pas *pour robes*. Nous publions dans chaque numéro des descriptions de toilettes, — dessins de modes, — articles de modes; — il faut chercher dans ces éléments les garnitures que l'on désire. — *N° 14,161. Près de ma colombe.* Merci pour cette bonne lettre. Je ne connais pas d'autre procédé, pour dessiner sur étoffe, que ceux employés par tous les dessinateurs, et indiqués dans le journal. On ne fait point de crinoline au crochet ni au tricot; l'espèce de tricot à jours que l'on voit sur la minorité des crinolines est fait à la mécanique. — *E. R.* J'ignore les formes que les manteaux prendront l'hiver prochain; on ne les connaîtra pas de sitôt à Paris. Le numéro du coton que l'on emploie dépend absolument du travail que l'on veut faire; ce coton est plus ou moins gros, selon la dimension de l'ouvrage, selon le temps qu'on veut lui consacrer. On porte toujours des vestes zouaves, et j'ai déjà dit que les jeunes filles pouvaient les mettre. Quand le destinataire d'un présent est âgé de *dix mois*, le présent sert à la mère plutôt qu'à l'enfant; à cet âge, on a peu de besoins, et, pourvu que l'on ait une nourrice et un hochet, on n'en demande pas davantage. Il est difficile, pour ne pas dire impossible, d'indiquer la nature d'un présent, lorsqu'on ne connaît ni la position ni les goûts, soit du donateur, soit du destinataire. Je répète sans cesse (la phrase est même clichée et imprimée en tête des *Renseignements*) qu'il m'est impossible de répondre dans le numéro qui suit la lettre, et pas toujours possible d'insérer la réponse, même dans le deuxième numéro. Hélas! ne pourrait-on me dispenser de répéter sans cesse les mêmes paroles? Non, certes, pas de *sarreau*. — *Mme P., à Lorient.* Oui, mais je conseille d'arrêter le prix des robes avant de les commander, pour éviter les surprises désagréables; oui aussi, pour l'envoi par les chemins de fer; en cachetant le paquet et en mettant l'adresse bien lisiblement, le trajet n'offre aucun danger.

Sous le berceau de liserons. Toutes les garnitures qui sont indiquées dans chaque numéro du journal peuvent servir pour les deux robes en question. La robe de mariée peut être à trois ou cinq petits volants tuyautés, ou bien ornée avec deux entre-deux brodés, encadrés de chaque côté avec une dentelle fort étroite. Cette robe doit être fort longue (1 mètre 30 centimètres *au moins*) pour chaque lé. Celui de devant a 10 centimètres de moins; il est busqué en haut et en bas. Robe de taffetas gros bleu, gros vert ou gris, à dessins pour la deuxième robe, ou bien moire antique à dessins couleur sur couleur; point de garnitures; neuf lés dans la robe. — *N° 2,165* recevra des patrons pour vêtements de petites filles et aussi la tapisserie désirée. Quant au dessous de lampe entouré de plumes de paon, je n'en ai jamais vu, et cela doit être très-fragile. Merci pour cette aimable lettre. — *Mlle Marie C...* a reçu, sur la planche de patrons jointe au n° 37, le modèle de manche qu'elle désirait. Quant aux garnitures de robes, voir les articles de modes et descriptions de toilettes. — *Une abonnée du Nord.* Impossible de se montrer avec une chemise Garibaldi: on peut tout au plus les porter maintenant au logis, sous une veste zouave ou bien espagnole, c'est-à-dire courte et ouverte par devant. Cela n'en constitue pas moins un vêtement disgracieux, et, puisqu'on me demande mon avis que je donne toujours non comme *bon*, mais comme mien, j'ajouterai que cet objet habille mal une jeune fille, dont les vêtements doivent être simples et nets au lieu de paraître excentriques et *débraillés*.

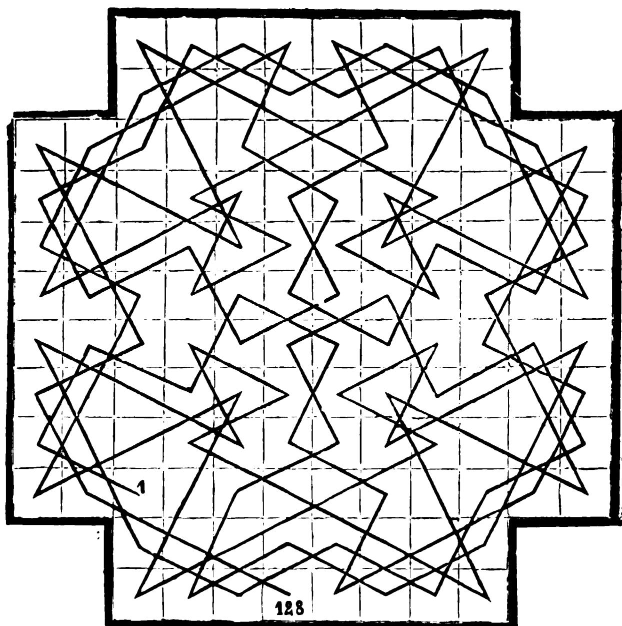


Mon premier se construit,
Mon dernier est en fruit,
Mon entier n'est qu'un bruit.

Le Directeur-Gérant: W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

LE SAUT DU CAVALIER.



Voir, à notre dernier numéro, l'Échiquier renfermant, disséminées dans ses cent vingt-huit cases, les syllabes contenues dans les vers qui précèdent.

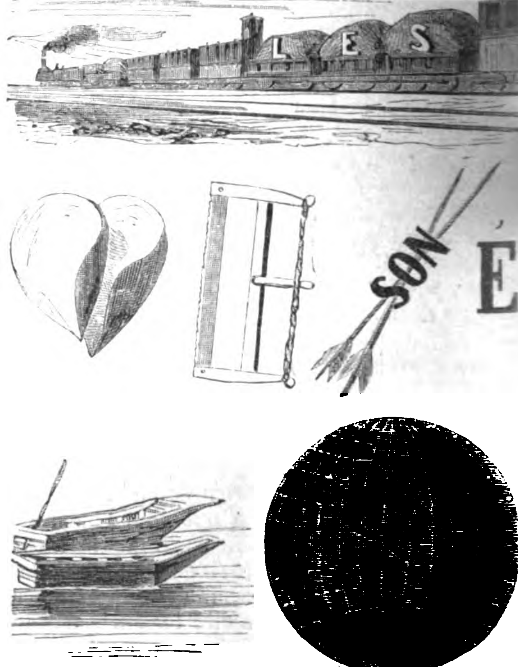
LE BOUTON DE ROSE

(A MA MÈRE).

Au sein d'un verdoyant bosquet
Une rose ouvrait son calice,
Et, sous cette fleur protectrice,
Un petit bouton s'élevait.
Le vent, précurseur des orages,
Amoncelait-il les nuages,
Le bouton, tout tremblant,
Trouvait un abri salutaire
Sous le feuillage de sa mère.
Il devint grand.
La fleur s'effeuillait au contraire;
Mais lui, rempli du même amour,
Il la soutenait à son tour.
Hélas! quand viendra la vieillesse,
O ma mère! pour prix de ta vive tendresse,
Puissé-je ainsi te payer de retour!

Auguste HUMBERT.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

C'est surtout dans les grands hivers que les malheureux souffrent.

N° 41 (avec patrons). TROISIÈME ANNÉE. 13 octobre 1862.

LA MODE ILLUSTRÉE

Le numéro, vendu séparément, **25 centimes.** AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, **50 centimes.** AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE LUNDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE : PARIS. Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr. DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*). Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c. Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56. S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND. Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER. Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ : PARIS. Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c. DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*). Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr. Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue. — On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (*Pour l'étranger le port en sus*). —

AVIS. — *Les abonnés de la quatrième édition* (édition de luxe, avec 52 gravures coloriées par an) *ne recevront pas de gravure coloriée avec le présent numéro. Les modes des manteaux d'hiver n'étant pas encore bien fixées, nous préférons fournir une planche exceptionnelle avec le n° 43. Cette planche, ayant une valeur triple de nos gravures habituelles, représentera des manteaux, sorties de bal et toilettes de la maison Gagelin. Son format sera double afin de présenter ces différents objets de façon que nul détail ne soit sacrifié à l'ensemble.*

Les Personnes non abonnées à la quatrième édition, et qui désireraient se procurer cette planche, pourront la demander aux bureaux du journal. Son prix est d'un franc.

CAPUCHON A DIADÈME.

EXPLICATION DE LA PLANCHE DE PATRONS.

Capuchon à diadème.

Les figures 30 et 31 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Ce modèle ne peut remplacer les capuchons ouatés et baleinés qui couvrent les coiffures les plus volumineuses sans les froisser ; mais il servira pour les matinées et les soirées d'automne, pour les nuits passées en wagon, et pour toutes les circonstances du même genre, qui font désirer une coiffure un peu chaude, sans être trop disgracieuse.

On fait ce capuchon en mousseline de laine de toutes couleurs ; on le garnit avec des ruches de même étoffe, découpées à l'emporte-pièce. On l'orne, de côté, avec un bouquet de fleurs faites en laine.

La figure 30 représente la moitié du fond ; la figure 31 la moitié de la passe ; on coupe ces morceaux *entiers*, en mousseline de laine, sans rien laisser pour les remplis. La passe est doublée en tulle noir, roide ; on réunit le *dessus* et le *dessous* (c'est-à-dire tulle et mousseline de laine), en posant sur le bord de devant une bande de mousseline de laine, rabattue et ourlée à l'envers. — On fronce le fond du côté supérieur, depuis S jusqu'à T, et, assemblant les lettres des deux morceaux, on place ce côté froncé entre le dessus et le dessous de la passe, mais de façon que celle-ci dépasse le fond d'un centimètre à peu près, à la lettre T. Le côté inférieur du fond est bordé avec une bande de mousseline de laine ayant 51 centimètres de longueur, posée *à cheval*, et dans laquelle on plisse le fond çà et là ; on place en même temps, dans cette bande, un cordon élastique, dont on fixe les extrémités, ainsi que celles de la bande, sur la passe, de chaque côté. On fronce ensuite le fond sur la ligne ponctuée indiquant la place d'une bande, depuis la lettre T, et l'on tire le brin de soie de façon que le fond, tout froncé, ait, à cette place, 30 centimètres de longueur. On place, sur les fronces, une bande double, en biais, de mousseline de laine ayant 3 centimètres de largeur, au milieu de laquelle on pose un nœud fait avec une bande ourlée de mousseline de laine ayant 30 centimètres de longueur et 5 centimètres de largeur.

Les ruches sont faites avec deux bandes de mousseline de laine, découpées de chaque côté, ayant 8 centimètres de largeur ; l'une de ces bandes a 2 mètres 50 centimètres de longueur ; l'autre 1 mètre de longueur ; l'une et l'autre sont plissées au milieu, à plis triples. La plus longue est cousue au bord de la passe, au-dessus de la petite bande posée à cheval ; la seconde est placée sur la ligne de la figure 30, qui indique la direction de la ruche. Sur le côté droit du capuchon, on pose un bouquet composé de fleurs faites en laine ; l'un de nos plus prochains numéros expliquera ce genre de travail, auquel nous consacrerons plusieurs dessins, qui représenteront les fleurs en grandeur naturelle.

CAPUCHON-FANCHON.

Chapeau pour enfant de 6 à 18 mois.

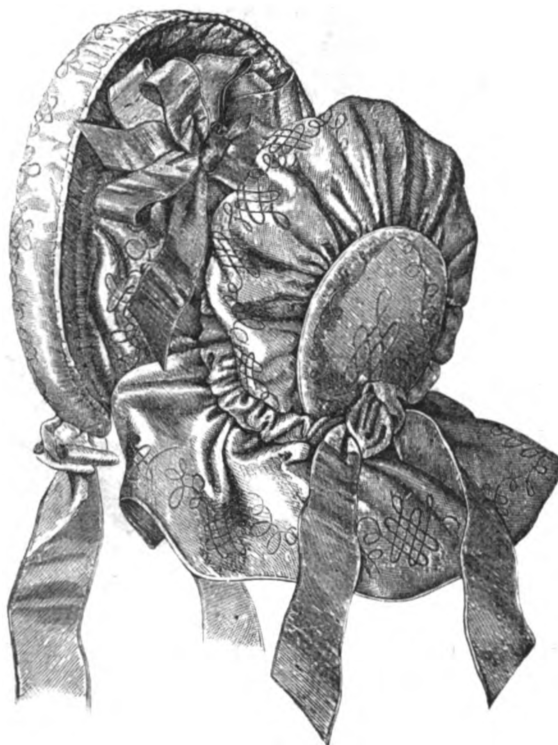
Les figures 26 à 29 (*verso*) appartiennent à ce modèle.

Ce chapeau, mou et chaud, particulièrement commode pour la saison d'hiver, est fait en cachemire blanc, doublé de florence blanc, rose ou bleu, et orné d'une broderie en soutache blanche. Entre la doublure et le dessus on place de la gaze roide et une légère feuille de ouate.

On coupe les différents morceaux du chapeau sur les figures 26 à 29, en laissant partout l'étoffe nécessaire pour les remplis, et en taillant les figures 26, 27 et 29 doubles en longueur, c'est-à-dire en plaçant l'étoffe double en droit fil sur la ligne indiquant le milieu de chaque figure. On exécute d'abord, sur tous les morceaux, la broderie en soutache qui est indiquée sur les différentes figures; on la continue en droite ligne sur toute la longueur des figures 26, 27 et 29. On assemble ensuite la doublure et le dessus des figures 27, 28 et 29, et l'on fait les deux coulisses de la figure 27, en cousant ensemble la doublure et le dessus, dans la direction indiquée par les trois lignes fines. On coud également, sur la figure 26, la 1re, 2e, 3e coulisse, et, pour la 4e, on place les deux lignes fines l'une sur l'autre, de façon que la ligne ponctuée du milieu compose un pli, qui forme le bord extérieur de la passe, rabattu en arrière. On réunit alors la figure 26, N avec N, — O avec O, avec la figure 27 (bouillonné), et l'on coud ces deux morceaux ensemble, en faisant deux rangées de points *devant* placés sur les lignes, qui vont depuis l'N jusqu'à l'O sur la figure 27, et formant ainsi encore une coulisse. La partie de la passe qui est brodée en soutache n'est point prise dans cette couture; seulement, en dernier lieu, lorsque les *elastiques* sont passés dans les coulisses, on l'ourle en la plissant, de façon que la croix se trouve sur l'O, — l'étoile sur l'N. On fronce la figure 27 depuis P jusqu'à Q, et l'on réunit cette figure avec le fond (fig. 28), en distribuant les fronces également, et les garnissant d'un passe-poil. Dans le milieu de la figure 28, les lettres P doivent se réunir, tandis que, sur les côtés, les extrémités de la figure 27 se relient aux lignes ponctuées sur les lettres Q de chaque côté du fond. On coupe l'élastique en morceaux dont la longueur est indiquée, pour les coulisses, sur les figures 26 et 27. On glisse ces morceaux à leur place, et l'on en fixe les bouts sur les côtés transversaux de la passe et sur l'O du bouillonné. Pour le bord extérieur, l'élastique doit déborder de 2 centimètres à chaque bout, que l'on replie, et que l'on cache plus tard en bordant le chapeau. On distribue les fronces de la passe de façon à les rassembler sur le dessus *bombé*. Dans chacune des deux longues coulisses de la figure 27, on passe un étroit ruban de taffetas, fixé sur les côtés transversaux du bouillonné, et l'on prépare, pour les bouts de ce ruban, deux œillets faits dans la doublure, et indiqués sur le patron. A l'aide de ces rubans, on serre le bouillonné de façon qu'il ait environ 34 centimètres de longueur; ces deux coulisses forment, par conséquent, deux bouillonnés, et l'on noue les rubans ensemble. Les côtés transversaux inférieurs du bouillonné sont plissés; on forme ces plis en posant chaque croix sur le point qui lui succède. — On réduit le bouillonné en faisant quelques plis, de façon qu'il n'ait plus que 2 centimètres 1/2 de largeur, et l'on fronce le fond sur la ligne ponctuée, puis on borde le chapeau (jusque sur le devant de la passe) avec du ruban blanc ayant 3 centimètres de largeur, dans lequel on passe deux rubans étroits, fixés de chaque côté sur la lettre O, et dont les bouts ressortent dans le milieu du ruban qui borde le chapeau; celui-ci peut être plus ou moins serré, à l'aide de ces deux rubans.

La figure 29 (bavolet) est bordée avec un passe-poil de taffetas blanc, et froncée sur le côté supérieur, qui se termine par une large tête pour laquelle on plie la figure 29 sur la ligne marquée par une étoile et par la lettre R; on coud, sur cette ligne, les deux doubles de l'étoffe, et l'on passe, dans la *tête*, un ruban ayant 3 centimètres de largeur, dont les bouts sortent par le milieu, et forment un nœud à cette place. On distribue régulièrement les fronces du bavolet, et on le pose de façon que l'étoile se trouve sur l'étoile du bouillonné, la lettre R sur la même lettre du fond. On coud aussi le bavolet depuis l'étoile sur le côté transversal, le long de la petite ligne ponctuée en biais qui se trouve sur la figure 27. Pour faire *bouffer* le bouillonné de devant de la figure 27, on coud, à l'intérieur du chapeau, deux rubans de chaque côté, l'un sur la couture qui réunit la passe avec le bouillonné, l'autre sur la coulisse de ruban du bouillonné. On noue chacun de ces rubans avec le ruban opposé.

On garnit l'intérieur de la passe avec une ruche plissée triple en tulle de soie, dans laquelle on pose des boucles de ruban ayant 3/4 de centimètre de largeur. On pose sur le côté gauche du bouillonné de devant, par conséquent sur le dessus du chapeau, une touffe composée de petites boucles de ruban ayant 3 centimètres de largeur; les brides sont faites avec du ruban semblable.



CHAPEAU POUR ENFANT DE SIX A DIX-HUIT MOIS.



ÉCHARPE-BRETELLE.

Écharpe-bretelle.

La figure 36 (*verso*) appartient à ce patron.

Voici l'un des plus jolis modèles de ce genre, appelé à jouir cet hiver d'un succès général; il se prête à toutes les combinaisons, et embellit les toilettes de tous les degrés.

Les femmes fort élégantes porteront cette écharpe en dentelle ou guipure noire; on la fera en taffetas brodé au passé, — en mignardise noire, — en étoffe pareille à la robe, ou bien en moire noire, pour accompagner toutes les étoffes; enfin on l'exécutera en tarlatane, — mousseline, tulle, — ou taffetas de nuance claire, et on la posera sur les corsages décolletés, en la plaçant seulement un peu plus bas que ne l'indique notre dessin, c'est-à-dire en lui faisant suivre par derrière le corsage décolleté.

L'écharpe se compose d'une bande droite ayant une pince sur chaque épaule, et une troisième pince dans le milieu du dos; les pans sont à volonté, carrés, — arrondis, — ou triangulaires. Notre modèle est en moire antique gros bleu, posé sur une robe grise, à pois gros bleu et à corsage de mousseline blanche; les ornements se composent de dentelle noire découpée, appliquée sur la moire, et entourée d'un point de cordonnet, exécuté avec de la soie noire. Disons, en passant, que l'on utilise pour ces applications toutes les vieilles dentelles dont le réseau est usé. L'écharpe est entièrement bordée avec une dentelle noire étroite, légèrement froncée.

La figure 36 représente la forme de l'écharpe depuis le milieu du dos jusque par-dessus l'épaule; sa largeur est de 8 centimètres; sa longueur totale, pour une taille moyenne, est de 3 mètres 56 centimètres.

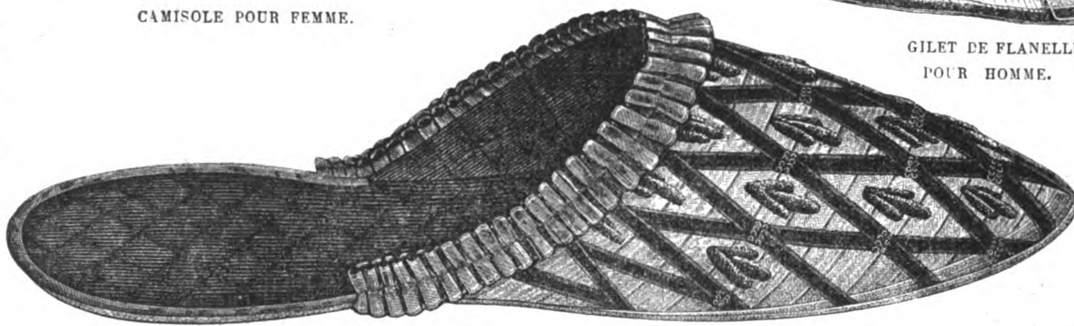
On pourra mettre cette écharpe sur les robes de popeline ou de laine, destinées aux *demi-toilettes;* dans ce cas, l'écharpe sera généralement en taffetas noir, brodé



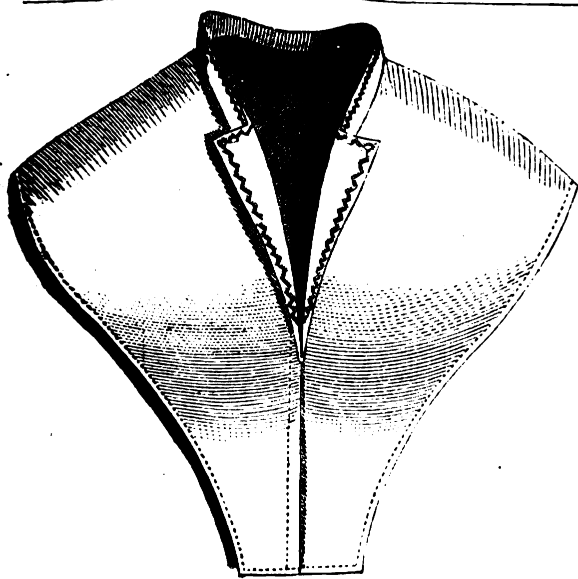
CAMISOLE POUR FEMME.



GILET DE FLANELLE POUR HOMME.



PANTOUFLE EN TRESSE DE PAILLE.



COL DROIT A REVERS.

en soie noire. On peut substituer, dans ce cas, une frange fort étroite à la dentelle qui sert d'encadrement. Disons aussi que, pour toilettes de soirées ou de spectacle, on pourra faire cette écharpe en tulle blanc, avec applications de dentelle noire ; on la porte indifféremment sur les corsages montants et sur les corsages décolletés.

Capeline-fanchon.

Les figures 32 et 33 (*verso*) appartiennent à ce modèle.

Cette capeline pourra servir dans toutes les circonstances où l'on emploierait le modèle précédent, et aussi pour se rendre au bal et au spectacle. La capeline, formant une pointe par devant, se compose de deux morceaux coupés en forme de fichu, d'inégale grandeur; elle est fixée, devant, par deux larges brides de même couleur que la garniture.

Notre modèle est en cachemire bleu. La garniture se compose de rubans en velours noir ; on peut aussi exécuter la capeline en flanelle légère.

La figure 32 représente la moitié du fichu de dessous, qui a dû être *replié* une fois sur lui-même ; la figure 33, la moitié de celui de dessus : on pose l'étoffe double, en droit fil, sur la ligne indiquant le milieu, chacun des fichus devant être coupé d'un seul morceau. On trouvera, sur la figure 33, la disposition des rubans de la garniture, entrelacés tels qu'ils doivent être posés sur le coin de derrière de chaque fichu, et sur la pointe de devant du fichu de dessus ; ces rubans ont 1 centimètre de largeur ; celui qui borde tout le tour extérieur des deux fichus est posé *à cheval ;* sa largeur est de 2 centimètres 1/2. Lorsque la garniture est cousue partout, on pose les fichus l'un sur l'autre, on les coud ensemble U avec U, jusqu'à V avec V ; on fait au fichu de dessous (fig. 32) un pli, en posant la croix sur le point auquel elle est unie par une ligne ponctuée. On fixe les fichus à cette place, l'un sur l'autre, et en même temps on coud les brides à l'intérieur.

Camisole pour femme.

Les figures 3 à 9 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Ce modèle, à la fois simple, élégant et commode, est fait en nansouk fin, et brodé au point russe ; le dessin est indiqué sur presque tous les morceaux du patron ; on sait que le point russe se compose de points longs, *lancés* d'une extrémité à l'autre extrémité de chaque trait ; on l'exécute en laine mousse très-fine, ou bien en coton de couleur.

Les devants de la camisole sont coupés sur la figure 3; on laisse en plus l'étoffe nécessaire pour l'ourlet du bas, ayant 2 centimètres 1/2 de largeur, et aussi pour l'ourlet marqué pour le bord du devant. — La figure 4 représente la moitié du dos ; on le coupe d'un seul morceau, et on laisse en plus l'étoffe nécessaire pour l'ourlet du bas. La figure 7 représente la moitié de la manche, que l'on coupe d'un seul morceau. La figure 6 est la moitié du poignet d'encolure, que l'on coupe également d'un seul morceau, comme celui de la manche : ces deux dernières parties sont faites en étoffe *double.* — Sur le devant gauche on rabat l'ourlet du bord à l'intérieur, et l'on place les boutons. Sur le devant de droite on rabat l'ourlet en dehors, on le *pique* à l'endroit de chaque côté, sur les lignes ponctuées de la figure 3, et l'on fait les boutonnières indiquées. On brode sur chaque devant, tout près de l'ourlet, le dessin indiqué, qui se termine par un feston. — Le dos n'a point de broderie ; on les réunit avec les devants, depuis C jusqu'à D, par une couture piquée, et l'on fait un ourlet très-étroit à la fente qui reste depuis D. La pièce d'épaule (fig. 5) est entièrement couverte de broderie ; on la *pique* depuis F jusqu'à E sur le devant, qui a été froncé ; depuis G jusqu'à H, sur le dos, qui a été également froncé à cette place. On couvre les fronces à l'envers avec une bande étroite. Le poignet d'encolure (fig. 6) est brodé; on le pique sur les devants et sur le dos, qui ont été froncés, en le plaçant J avec J, — G avec G, — E avec E, — K avec K ; le côté de dessous de ce poignet (qui est *double*) est ourlé à l'envers, de façon à couvrir les fronces.

La manche (fig. 7) doit être brodée en travers à une distance de 19 centimètres du bord supérieur ; cette broderie est la répétition de la bordure du devant, en supprimant le feston. Chaque manche a sept dents de la bordure ; la dent du milieu est placée au milieu de la manche. Après avoir ourlé la fente inférieure de la manche depuis la croix jusqu'à L, on fronce ce bord inférieur, et on le place entre les deux *doubles* du poignet (fig. 8), L avec L, — M avec M. — La manchette (fig. 9) est brodée et placée entre les deux doubles du poignet. On coud la manche ensemble depuis C jusqu'à la croix, on la fronce sur la longueur de la pièce d'épaule ; on la laisse plate de chaque côté de cette pièce ; on la place, C avec C, dans l'entournure, et on la pique. Cette couture est cachée à l'envers par une bande étroite.

Gilet

DE FLANELLE.

Les figures 21 à 25 (*verso*) appartiennent à ce patron.

La grande majorité de nos abonnées nous saura quelque gré de placer ici un excellent modèle de gilet masculin ; cet objet est du nombre de ceux que l'on peut exécuter soi-même, ou faire exécuter sous ses yeux à peu de frais.



CORSAGE MONTANT.

Notre modèle est fait en flanelle blanche, à coutures piquées et coutures en croix, exécutées avec du coton rouge. Le gilet ferme devant, non au milieu, mais sur le côté gauche, et, par conséquent, les devants diffèrent de forme. La manche étroite, marquant le coude, est séparée du gilet sous le bras ; l'entournure et la manche sont bordées, sur cette séparation, avec un ruban de fil posé à plat.

La figure 21 représente le devant de gauche (dessus); la figure 22 est le devant de droite (dessous). Chacun de ces morceaux est garni d'une bande de flanelle (qui, faute d'espace, n'a pu être indiquée qu'en partie) destinée aux boutons et aux boutonnières. Sur le *côté gauche,* cette bande est partout d'égale largeur, fixée, sur le bord de devant,

6958

COIN DE MOUCHOIR EN APPLICATION.

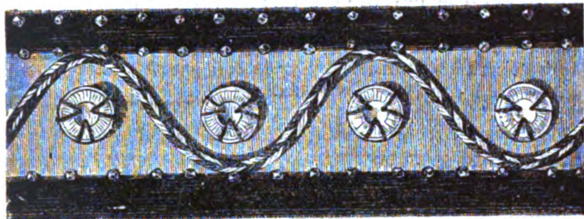
par une couture piquée; sur l'autre bord, par une couture en croix, qui dispense de tout rempli. Toutes ces coutures sont faites avec du coton rouge. — Sur le *côté de droite* la bande est plus large en bas qu'en haut; elle se dirige dans le sens indiqué depuis l'encolure, et suit la direction des boutons, marquée par un cercle dont le contour est semblable à celui de la figure même; ces boutons, de nacre de perle, sont cousus avec du coton rouge; les boutonnières sont faites avec le même coton. On fait, sur le côté gauche, une pince indiquée sur le patron, en cousant ensemble les deux lignes depuis A jusqu'à B; on encadre cette pince avec une couture en croix. — Le dos, dont la figure 23 représente la moitié, est fait d'un seul morceau; on le réunit avec les devants sur le côté, depuis C jusqu'à D, sur l'épaule, depuis E jusqu'à F, par une couture piquée faite à l'endroit. On entoure l'encolure avec la bande de flanelle qui y est indiquée, et que l'on coud à points arrière sur le côté supérieur; on fait une couture en croix sur le bord inférieur. Les deux côtés de la manche (fig. 24 et fig. 25) sont garnis d'un morceau de flanelle pareil pour ces deux côtés, mais qui n'a pu être indiqué que sur la figure 24. On fait une couture piquée au bas, une couture en croix en haut de ce morceau; on coud à points arrière les deux côtés de la manche ensemble, depuis G jusqu'à l'H, — depuis J jusqu'au K; on y pose un bouton; on fait une boutonnière, et on place la manche dans l'entournure depuis G jusqu'à L, et depuis G jusqu'à M, de façon que L se trouve sur L, — M sur M. La fente de dessous la manche est bordée, ainsi que le gilet entier, avec un ruban de fil.

Pantoufle en paille.

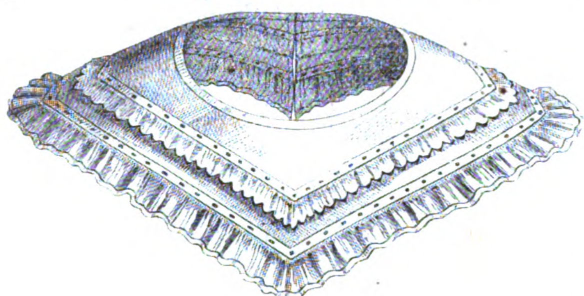
Les figures 34 et 35 (*verso*) appartiennent à ce patron.

MATÉRIAUX pour une pantoufle : 4 mètres de tresse de paille, ayant 1 centimètre 1/3 de largeur; 2 mètres de ruban de velours noir zéro, ou bien un peu plus large; 1 mètre 1/2 de chenille rouge, montée sur du fil d'archal; 3 rangs de perles d'acier n° 9; 1 mètre de ruban rouge en taffetas (2 centimètres 1/2 de largeur); un peu de taffetas noir.

La tresse de paille est plus ou moins fine, selon que l'on veut faire cet ouvrage plus ou moins élégant. Nous le recommandons, en tout cas, comme étant joli et nouveau.



BRODERIE DE L'AUMONIÈRE.



COL POUR ENFANT.

— Les figures 34 et 35 serviront pour exécuter cet objet; l'empeigne et la semelle sont faites d'un seul morceau. — On met d'abord la tresse de paille dans de l'eau, et on coud les différents rangs de tresse pendant que celle-ci est encore humide. Pour exécuter ce travail plus facilement, il faut calquer sur du papier les figures 34 et 35, sans omettre les numéros, les lettres indicatives, etc., sur ce papier, et on coud les tresses ensemble. On fait d'abord une partie de l'empeigne, c'est-à-dire que l'on coud les dix premiers rangs, en commençant par le rang n° 1, et cousant chaque tresse sur la tresse précédente. Les rangs 11 et 12 sont faits avec la semelle, c'est-à-dire que, lorsque les 10 premiers rangs sont cousus, on place la tresse sur la lettre W de la figure 34; ou la coud avec la tresse 10 depuis W jusqu'à X, et depuis cette dernière lettre on fait le rang extérieur de la semelle, tel qu'il se présente lorsqu'on rapproche les figures 34 et 35, en réunissant les lignes ponctuées X. (Ces lignes ponctuées X, Y et Z indiquent qu'à ces places les tresses ne sont pas coupées, et qu'on les conduit d'une partie à l'autre.) Depuis X on coud la tresse sur le côté de l'empeigne, cachant ainsi le commencement de tous les rangs précédents, pour chacun desquels la tresse a été coupée. — Depuis la croix on pose la tresse sur le papier qui représente la semelle, dont on fait le contour extérieur tel qu'il est indiqué depuis la ligne transversale ponctuée de la figure 35; on attache la tresse au côté opposé de l'empeigne, sur la ligne ponctuée, puis on la conduit jusqu'à Y, en couvrant les bouts des dix tours précédents. — Depuis Y on forme, avec la tresse, le 12e rang, et, en cousant celui-ci, on *soutient* un peu le précédent; on ramène la tresse vers la semelle, on la coud en spirale, ainsi que l'indique la figure 35; après 4 tours on a atteint le milieu de la semelle, qui se compose d'un rang droit.

Les ornements se composent d'un treillage exécuté avec le velours noir zéro, que l'on replie sur les côtés où les bouts de ces rubans de velours ne doivent pas être cachés par la ruche garnissant le devant de l'empeigne. On coud quelques perles d'acier à toutes les places où ces rubans se croisent (voir le dessin), et dans l'intérieur des carreaux



AUMONIÈRE.



CORBEILLE A PAPIERS.

on fait trois points avec de la chenille rouge. — On coupe ensuite la doublure, en taffetas noir ou rouge, sur les figures 34 et 35, on la garnit avec une feuille de ouate, on la pique en carreaux réguliers avec de la soie rouge si la doublure est noire, — noire, au contraire, si la doublure est rouge; on coud ensemble la semelle et l'empeigne, on les place dans l'intérieur de la pantoufle; on encadre le bord de la semelle avec du ruban noir, et l'on place, au bord de l'empeigne, une ruche faite avec du ruban rouge en taffetas.

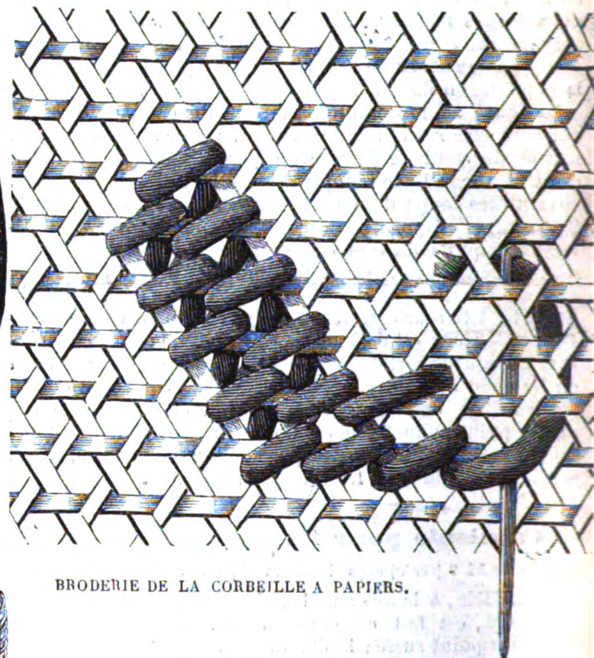
Nota. Le dessin et l'explication du bonnet d'enfant, placé sur notre planche de patrons (fig. 18), doivent, faute d'espace, être renvoyés au prochain numéro.

Col droit à revers.

Les figures 10, 11 et 12 (*recto*) appartiennent à ce modèle.

Ce col est fait en toile-batiste double; il est brodé en soie noire très-fine ou coton de couleur; la broderie est faite au point d'arête, *branche de corail* (voir le n° 11 de la présente année).

Les figures 10 et 11 composent le patron de la chemisette sur laquelle le col est monté; la figure 11 (moitié du dos) est coupée d'un seul morceau; on place l'étoffe double en droit fil sur la ligne indiquant le milieu; on assemble le dos et le devant (fig. 10) sur l'épaule depuis P jusqu'à Q, et l'on fait, sur le devant de droite, depuis S jusqu'au bord inférieur, un ourlet ayant 1 à 2 centimètres de largeur. On place l'étoffe double en droit fil sur la ligne indiquant le milieu de la figure 12 (col), qui doit être coupée d'un seul morceau, sur lequel on coupe ensuite la seconde partie du col, qui est fait en étoffe *double*, ainsi que nous l'avons déjà dit. On coud ces deux morceaux ensemble, puis on retourne le col, afin que les coutures se trouvent à l'intérieur, et rabattent en arrière les revers; on coud le col sur la chemisette, R avec R, — S avec S, en fixant d'abord le dessus au point arrière, puis en rabattant le dessous, que l'on ourle pour cacher la couture. On trouvera, sur la figure 12, le dessin qui doit être fait sur le côté rabattu des revers, et sur le bord du col proprement dit.



BRODERIE DE LA CORBEILLE A PAPIERS.

Corsage montant.

Les figures 13 à 17 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Ce corsage convient pour les robes de soie et de laine; il se prolonge un peu sur les hanches, et forme deux pointes par devant. Les manches sont carrées, et garnies, comme le corsage, avec une ruche de taffetas. Ce modèle est simple, gracieux, élégant, et sera généralement adopté pour les robes de demi-toilette d'automne et d'hiver.

On assemble les divers morceaux du corsage en réunissant les lettres minuscules. — Les baleines placées sous les bras doivent être flexibles. — Le corsage est boutonné par devant. La manche (fig. 17) est cousue ensemble *o* avec *o*, jusqu'à *p* avec *p*; en la posant dans l'entournure, la lettre *p* doit se trouver avec la même lettre de la figure 13; la ruche du corsage a 2 centimètres, celle de la manche 4 centimètres de largeur.

Aumônière.

La figure 20 (*recto*) appartient à ce patron.

MATÉRIAUX. — Taffetas noir; soutache en soie jaune d'or et noire; perles d'or; ruban de velours noir; bouton en métal doré ou petites monnaies algériennes perforées en cuivre doré; doublure.

Cette aumônière s'attache à la ceinture par un grand crochet; les femmes et les jeunes filles, les petites filles, et même les petits garçons, en font usage. — Notre dessin représente l'aumônière en grandeur réduite; un second dessin indique l'ornementation en grandeur naturelle, et l'on trouvera, sur la planche de patrons (fig. 28) l'aumônière même dans ses véritables proportions. On coupe le côté de derrière de l'aumônière d'un seul morceau, avec la partie qui rabat (sans la patte boutonnée, qui se fait à part); le côté de devant est aussi coupé sur la figure 20, mais seulement jusqu'à la ligne ponctuée qui dessine la partie qui rabat; d'après la *patte* dessinée sur la figure 20, on coupe les autres pattes un peu plus petites qui ornent le ruban auquel l'aumônière est suspendue. Toutes les parties de

l'aumônière sont taillées en taffetas noir, et doublées de percale noire, puis doublées une seconde fois en florence noir; on exécute les ornements, qui se composent de ruban de velours noir cousu avec des perles d'or, de soutache disposée en ondulations, et de petits boutons de métal placés dans les creux des ondulations. Les deux côtés (dessus et dessous) de l'aumônière sont réunis par un ruban de velours noir (1 centimètre de largeur) posé à cheval.

Pour suspendre l'aumônière, on prépare deux bandes de taffetas, ayant chacune 26 centimètres de longueur, 3 centimètres de largeur; on les double, on les orne ainsi que l'indique notre dessin; on y pose les cinq pattes, et on les coud sur le côté de derrière de l'aumônière; sous les trois pattes supérieures on pose un crochet long et fort, que l'on passe dans la ceinture.

Col pour enfant.

La figure 19 (*verso*) appartient à ce patron.

Notre modèle est fait en nansouk fin; la broderie et les coutures piquées sont exécutées avec du coton rouge. — La figure 19 représente la moitié du col; on le coupe d'un seul morceau, en plaçant l'étoffe double en droit fil sur la ligne indiquant le milieu. On garnit le bord avec un volant tuyauté ayant 90 centimètres de longueur, 1 centimètre 1/2 de hauteur, et dont l'ourlet, rabattu *à l'endroit*, est piqué avec du coton rouge. A 2 centimètres 1/2 de distance, on pose une bande presque plate, festonnée en rouge, et dont le feston même indique la largeur; on place, sur chacune de ces garnitures, une bande de nansouk en biais, que l'on pique avec du coton rouge de chaque côté, et au milieu de laquelle on brode des pois rouges très-petits. L'encolure est bordée avec une bande semblable, mais simplement piquée; on pose de petits boutons par derrière, et l'on fait des boutonnières.

Fichu-capuchon.

Les figures 1 et 2 (*recto*) appartiennent à ce modèle.

La description de ce fichu accompagnait le dessin qui a été publié dans le n° 39 ou 40. La figure 1 représente l'un des deux triangles, c'est-à-dire la moitié du fichu, qui est fait avec un morceau d'étoffe ayant 87 centimètres en carré; on sépare ces deux triangles, c'est-à-dire que l'on coupe le carré par le milieu, en biais, puis on les échancre pour former l'encolure indiquée sur la figure 1. On place la garniture qui encadre les triangles jusqu'à l'encolure; on peut substituer à cette garniture des entre-deux de dentelle *imitée*, ou de guipure, sous lesquels on place un ruban de couleur vive; la dentelle qui borde notre modèle a 4 ou 5 centimètres de largeur. Le triangle de dessus, qui forme le capuchon, doit être garni *à l'envers* comme à l'endroit, puisque l'on porte ce capuchon rabattu sur l'épaule, ou relevé sur le front. Après avoir posé la garniture, on pose les



EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES. — ROBES ET MANTEAUX DE Mme PEYTEL, RUE SAINT-ROCH, 11.

Robe de popeline unie. Casaque demi-ajustée en taffetas noir. Sa garniture se compose d'une large passementerie terminée par un effilé très-haut, laissant dépasser la casaque de 4 à 5 centimètres environ. Les manches, garnies de passementerie, sont larges et fendues à boutonnières et à boutons, pour le cas où l'on voudrait rendre la manche moins large et plus chaude. Le corsage de la casaque est couvert avec une pèlerine carrée devant et derrière, garnie de passementerie et d'effilé.

Robe de taffetas violet. Le bas de la jupe est garni avec une bande de taffetas noir, formant, à intervalles assez rapprochés, des festons pointus. Cette garniture a 20 centimètres de hauteur depuis la pointe du feston jusqu'au bord de la jupe. Une deuxième bande de taffetas noir, ayant 4 centimètres de largeur, est disposée en festons au-dessus de la première garniture. Les manches, demi-larges, sont garnies comme la jupe. Le jockey, analogue, est simulé sur le haut de la manche.

deux triangles bien exactement l'un sur l'autre, on les fronce à l'encolure depuis A jusqu'à B, et on les place ensemble dans le petit poignet dont la figure 2 représente la moitié ; ce poignet est posé à l'endroit, puis rabattu à l'envers par-dessus les deux triangles; on place devant une agrafe, ou bien un bouton pour fixer le capuchon autour du cou.

Coin de mouchoir en application.

On exécute ce beau dessin en application de batiste claire sur du tulle de Bruxelles; le coton employé doit être très-fin; si l'on ne peut exécuter les *jours* de dentelle placés dans les grandes feuilles de l'encadrement, on les remplacera par du tulle à dessin, sous lequel on découpera le tulle uni.

Corbeille à papiers.

MATÉRIAUX. — Une corbeille en osier blanc; grosse laine à tapis, de diverses nuances; mousseline de laine écarlate; tresse de laine écarlate de trois largeurs différentes.

Le dessin n° 1 représente la corbeille entière ; — le n° 2 est une partie de cette corbeille en grosseur naturelle, reproduisant en même temps la broderie que l'on exécute avec une grosse aiguille de canevas, ou bien avec une aiguille à repriser. Cette broderie se compose de points en biais (demi-croix); tous les dessins de tapisserie peuvent servir pour cette broderie sur osier. On embellit beaucoup ce travail en plaçant de gros nœuds (toujours en laine à broder) entre les points ; notre dessin indique ces nœuds.

La partie supérieure de la corbeille se compose de huit dents, ornées chacune d'une palme brodée. Le pied n'est pas brodé; on le garnit avec trois ruches de *tresse* de laine; les deux ruches inférieures ont chacune 2 centimètres 1/2 de largeur; — la troisième ruche a 1 centimètre 1/2. L'intérieur de la corbeille est entièrement doublé avec de la mousseline de laine écarlate; la ruche qui encadre les dents a 3 centimètres de largeur. Si l'on ne peut se procurer aisément ces *tresses* de laine, on les remplacera par des bandes de mousseline de laine.

MODES.

Voici enfin l'automne; voici les préparatifs d'hiver; voici, par conséquent, l'abondance de matériaux, au lieu de la pénurie que je signalais depuis plusieurs semaines, lorsqu'il s'agissait de discourir, non plus sur ce que l'on portait, mais sur ce que l'on porterait, lorsque le présent était vide, l'avenir encore enveloppé de voiles mystérieux. Ces voiles s'écartent un peu; mais par où commencer?... Comment faire pour n'oublier aucun détail, pour n'omettre aucune nouveauté?

Procédons avec ordre, et traitons chaque sujet séparément.

Manteaux. En attendant les dessins qui vont faire connaître à nos lectrices, très-prochainement, les différentes formes adoptées pour l'hiver prochain, et en attendant les patrons qui leur permettront d'exécuter ou de faire exécuter ces formes, à quelque distance que l'on se trouve de Paris, nous allons leur indiquer sommairement le caractère des manteaux. Aucune forme n'est absolument abandonnée, aucune exclusivement adoptée. Les saute-en-barque, ou paletots courts, doublés et ouatés, semblables à celui dont nous avons publié le patron dans le n° 39, serviront pour vêtements d'intérieur lorsqu'on les portera avec une jupe pareille. Les paletots ne sont pas abandonnés; les casaques demi-ajustées se porteront toujours, mais avec adjonction de pèlerine longue ou courte, carrée ou pointue. Les petits mantelets de velours, garnis de très-hautes dentelles, naguère absolument rejetés par la mode, ont pris le parti de changer de nom; ils s'appelleront, durant cet hiver, des écharpes, et, moyennant cette petite formalité, ils serviront pour les toilettes de visites un peu parées. Les talmas de toute taille pourront se produire; les plus courts devront être garnis de dentelles ou de guipures fort larges; mais je ne perds pas de vue les intérêts de mes lectrices économes; je prévois les lettres qui me seront adressées, et j'y réponds d'avance, absolument comme Arlequin.

Parmi les talmas abonnés à notre journal, il peut s'en trouver qui soient très-courts, sans que l'on veuille ou que l'on puisse leur adjoindre des dentelles très-larges; dans ce cas, on rehaussera une dentelle étroite, en la cousant au bord d'une large bande de tulle noir, que l'on froncera au bord du talma; on recouvrira cette bande avec une frange de même hauteur, en chenille ou bien en soie, également cousue au bord du talma. Si l'on peut mettre un second rang de dentelle et de frange, toutes deux moins larges que les précédentes, le talma n'en sera que plus beau; sinon, il faudra l'encadrer avec une ruche en ruban de satin, ou bien avec un agrément de passementerie. La passementerie sera fort à la mode pendant l'hiver prochain; j'en préviens nos lectrices.

On portera donc toutes les formes que je viens d'indiquer, sans dédaigner le classique bournous, sans omettre la pelisse, sans rejeter les châles; aussi ne sait-on plus à quel manteau se vouer. La mode n'impose rien sur ce point, et l'on en est réduit, en fait de changements, à changer seulement les noms par lesquels on désignait ces différents vêtements. Les manteaux neufs se distingueront cependant de leurs devanciers, non par l'aspect général, mais par certains détails que nos dessins indiqueront, par quelques variations de coupe, par quelques garnitures de passementerie.

Les jupons *passe-partout*, que j'ai déjà signalés à l'attention de nos lectrices, se sont encore perfectionnés; ils savent se replier sur eux-mêmes, et tiennent si peu de place qu'en vérité la critique la plus acharnée reste muette devant ces ressorts complaisants. Pour l'hiver, on fait ces crinolines passe-partout en étoffe de laine à rayures de toutes couleurs; on les garnit souvent avec un volant à *disposition*, répétant les rayures du jupon, et représentant une garniture soutachée. On les trouve dans tous les magasins de nouveautés; il en existe deux dépôts: l'un chez Lemonnier, rue de Rivoli, 210; l'autre, chez Mme Chavigneau, rue Saint-Honoré, 350.

J'ai visité les principaux magasins de nouveautés, et, entre autres, celui du Louvre, qui vient de mettre en vente une quantité innombrable d'étoffes d'hiver. On y trouve une foule de popelines, reproduisant tous les dessins jusqu'ici réservés aux étoffes de soie. La popeline s'est affranchie des éternelles rayures plus ou moins larges, des classiques carreaux plus ou moins grands; cependant, malgré l'inconcevable variété et la grâce incontestable de ces dessins, j'avoue ma préférence pour les belles popelines de couleurs unies que j'ai examinées dans le magasin du Louvre. Cela est fort délicat, j'en conviens, d'un *porter* assez cher, parce que les couleurs unies sont aussi susceptibles que les hermines : une tache les tue; mais cela est bien joli et bien distingué. On a inventé une foule de nuances qui échappent à tout classement, d'autant plus jolies qu'elles sont plus indécises..... Les unes nous offrent la couleur du sable mouillé, les autres celle du sable sec; la nuance Havane penche tantôt vers l'olive, tantôt vers le brun; quant aux gris, ils sont indescriptibles; argentés, rosés, se veloutant de lilas, s'éclairant ou se rembrunissant, selon qu'ils prennent des alliés parmi les nuances vives ou ternes, ils étendent à l'infini la gamme des tons inconnus. Toutes ces nuances de création moderne seront adoptées pour les robes de demi-toilette; car, lorsqu'il s'agit de se montrer sans se faire remarquer, une femme, dont le goût est distingué, choisit, pour ses vêtements, ces teintes neutres, désignées autrefois par un nom générique, c'est-à-dire par les mots *couleur de muraille*.

Quant aux étoffes de soie, cela est différent; on leur permet plus d'éclat, des nuances plus franches et plus accusées; le vert, le bleu, le violet plus ou moins clair, et même la nuance groseille, pourvu qu'elle n'éprouve pas la velléité de se promener à pied. Les grands dessins seront à la mode l'hiver prochain, mais ils n'excluront pas tous ces dessins capricieux composés de traits légers, parsemés comme au hasard, se rencontrant à angles aigus, se traversant ou se séparant brusquement. Les rayures larges ou fines, plutôt fines que larges, du reste, sont aussi acquises à la toilette féminine, et presque au même titre que les fonds unis; ces rayures sont toutes perpendiculaires; celles qui étaient horizontales ont totalement disparu. Quant aux semés Pompadour, déshonorés par l'abus qui en a été fait sur les étoffes bon marché, la mode leur inflige un ostracisme rigoureux; les carreaux sont aussi classés parmi les dispositions disgraciées pour le moment. Je ne parle pas, bien entendu, des petits carreaux composés par de minces filets; ceux-ci, moins ambitieux et visant moins à l'effet, voient leur modération récompensée par une existence, modeste sans doute, mais longue et paisible.

Parmi les étoffes destinées aux toilettes négligées, il faut signaler le cachemire, avec lequel on compose non-seulement des robes de chambre charmantes, mais aussi des robes de matinée; il forme de beaux plis, et tombe bien, lorsqu'il est soutenu par une crinoline protectrice. L'Angleterre nous a envoyé des alpagas bon marché, mais offrant cependant les couleurs les plus fines dans les nuances grises et Havane; on trouve aussi des alpagas violets, splendides de ton. Mais il ne s'agit plus de s'occuper seulement des robes; la mode ayant décrété, dans sa sagesse, qu'il était impossible de laisser traîner des robes toujours plus longues, et qui commencent à former une queue, il a fallu apprendre à les relever, et, par conséquent, on a dû songer aux jupons sur lesquels on relève les robes. Ces jupons doivent tomber un peu plus bas que la cheville ; ils sont en étoffe de laine à rayures, universellement adoptée, parce que les éclaboussures y paraissent peu, et qu'on les nettoie facilement. Les tissus blancs et noirs sont ceux que l'on préfère; quant aux ornements de ces jupons, ils prennent toutes les formes, et copient toutes les garnitures que l'on invente pour les robes. On les garnit avec un seul volant, ou bien avec deux ou trois volants étroits; on les brode, ou bien on les orne de bandes de taffetas piquées en soie de couleur, ou de médaillons, de losanges, de festons en taffetas noir, brodés en soutache blanche de laine ou de soie.

La fantaisie, un peu limitée par une sorte de stagnation que l'on ne peut manquer de constater parmi les formes et les dispositions des vêtements, paraît vouloir prendre sa revanche dans le domaine de la coiffure. La forme des chapeaux ne sera pas sensiblement changée, mais les matériaux employés dans leur composition offrent une certaine variété : ils embrassent tous les genres, toutes les étoffes, le règne végétal et le règne animal à la fois.

Aimeriez-vous une simple capote d'automne en taffetas brun La Vallière, ornée de roses *roses* et de branches soutenant des fruits de cassis? Si vous ne l'aimez pas, vous avez tort, car elle est bien distinguée. Préférez-vous cette capote de taffetas noir, garnie d'une grosse rose sans feuilles, coupée par le milieu par une belle dentelle noire? Les brides sont roses aussi; le diadème se compose de dentelle noire *coquillée*, autour de roses sans feuilles.

La suite à samedi. EMMELINE RAYMOND.

CHRONIQUE DU MOIS.

Si l'on était absolument forcé de parler de Paris, rien que de Paris, on se trouverait fort dépourvu, tant que la bise n'est pas venue; mais rien ne s'oppose à ce que l'on cherche ailleurs que dans la grande ville les sujets qui peuvent fournir matière à discours.

Et d'abord, parlons un peu de Madagascar; c'est un pays fort éloigné, je n'en disconviens pas, mais qui entretient avec Paris des rapports aussi directs que fréquents. Le nouveau roi, Radama, voulant donner à sa cour un aspect tout à fait civilisé, a institué des décorations qui seront distribuées aux personnages les plus considérables du royaume et des pays étrangers. Le grade le plus élevé de l'ordre aura pour marque distinctive une décoration passée dans le bout du nez; cela sera peu commode, mais si nouveau et si remarquable qu'il ne faudrait pas se risquer à affirmer que ce grade suprême sera absolument repoussé par les dignitaires européens. La manie des croix, des cordons, des plaques, est semblable à toutes les manies, et les collectionneurs ne méprisent rien : ne fait-on pas des collections de cannes, de tabatières, et même de pipes? L'ordre du roi Radama, loin d'être refusé, sera probablement sollicité par ceux-là même qui s'en moquent tout haut; d'ailleurs, on pourra éviter l'opération préalable que l'on pratique à Madagascar sur tous ceux qui sont proposés pour la décoration. Il ne sera pas indispensable de se livrer au percement du nez, et l'industrie parisienne, si ingénieuse, si habile, pourra bien fabriquer un ressort quelconque, chargé de soutenir la décoration à la place qui lui est assignée par les statuts de l'ordre.

Il y a échange de bons procédés entre Madagascar et notre pays; on nous apprend que le roi Radama se prépare à envoyer en France les susdites décorations, et les journaux anglais donnent de nombreux détails sur l'effet produit à la cour malgache par les présents qui ont été envoyés par Leurs Majestés l'Empereur et l'Impératrice. Il paraît que le décorum, très-nouvellement établi du reste, n'a pu prévaloir sur la joie enthousiaste avec laquelle on a accueilli ces présents. L'étiquette a dû battre en retraite, et laisser la cour malgache se livrer en liberté aux élans de sa reconnaissance, et satisfaire une curiosité dévorante.

Ces présents se composaient d'une grande variété de produits; des armes de prix étaient destinées au roi.... Mais tout fut délaissé pour examiner à l'aise les toilettes européennes envoyées par Sa Majesté l'Impératrice à la reine malgache et à ses filles. Il y avait, outre les robes à queue, des manteaux de cour, ornés de broderies étincelantes, et tous les détails qui composent une toilette féminine en l'an de grâce 1862; c'est dire que la crinoline n'avait pas été omise; elle brillait en effet au premier rang, et présentait plusieurs modèles d'un mécanisme excessivement ingénieux, permettant de réduire ou d'augmenter, à volonté, l'envergure de la toilette. L'une des princesses royales a été si frappée d'admiration qu'elle a voulu essayer immédiatement la crinoline qui lui était destinée. Lorsqu'elle s'aperçut que l'on se disposait à recouvrir cette machine remarquable, non-seulement avec plusieurs jupons, mais encore avec une robe, elle déclara qu'elle ne consentirait jamais à cacher une mécanique si ingénieusement construite, et annonça que son bon plaisir était de la porter par-dessus ses vêtements. Chacun approuva cette décision, chacun admira le goût prodigieux qui l'avait inspirée, et la cour malgache suivra, sans nul doute, un exemple parti de si haut. On peut l'affirmer aujourd'hui, la crinoline française fera le tour du monde, et, lorsqu'un homme célèbre a formulé jadis une prédiction à peu près analogue, il ne s'était trompé que d'un mot : il n'avait pas prévu la crinoline.

Il y a eu récemment à Paris un étranger dont je n'indiquerai pas la nationalité, de crainte de froisser l'amour-propre de ses compatriotes; ce sentiment de solidarité est assez bizarre, et en tous cas fort déraisonnable; on peut être égayé par le sens que présentent certains mots détournés de leur acception habituelle, sans rire aux dépens de ceux qui commettent ces erreurs.... et enfin, lors même que les moqueurs exerceraient leur

verve à propos d'un individu, on n'en devrait pas conclure que sa nation tout entière est atteinte en sa personne. Mais la susceptibilité ne raisonne pas; loin de là : elle emploie au contraire ses facultés à déraisonner avec persévérance, et se fabrique elle-même, tout pour son usage particulier, les prétextes qui lui sont nécessaires pour se produire; il est donc prudent de ne point indiquer le pays auquel appartient l'étranger qui avait inscrit sur ses cartes de visites M. X***, *feu* secrétaire d'ambassade; forcé de parler au passé d'une fonction qui lui était restée chère, il avait voulu concilier la vérité avec la vanité, et s'était seulement trompé de mot, en croyant *feu* équivalent d'*ex*. Cette erreur prouve que rien n'est plus incomplet et plus dangereux que l'étude d'une langue étrangère à l'aide du dictionnaire, peuplé de synonymes perfides, d'équivalents à double face, de mots à triple entente et de piéges de toute nature.

Le théâtre de l'Opéra-Comique fait salle comble avec la reprise de *Zémire et Azor*. La curiosité attire les uns, le souvenir ancien amène les autres, et chacun se trouve agréablement reposé des compositions languissantes qui ont failli naguère faire périr l'Opéra-Comique. C'est toujours le même sujet, déguisé sous un autre nom, toujours les mêmes scènes, que l'on aurait pu *souffler* sans avoir le manuscrit sous les yeux; toujours la même marquise, ou la même villageoise, en compagnie de l'inévitable chevalier ou du niais classique; les situations se succédaient en se ressemblant, et le tout était si parfaitement symétrique que l'on soupçonnait vaguement l'intervention d'un procédé mécanique semblable, par exemple, à celui qui estampe d'un seul coup toute une feuille de cuivre, et qui l'*orne* de dessins, parfaitement réguliers, forcément identiques, parmi lesquels on découpe le morceau plus ou moins long dont on veut faire usage.

L'opéra de *Zémire et Azor* est précédé d'une petite pièce qui semble choisie tout exprès pour servir de repoussoir. On assiste avec distraction aux caprices si connus d'une marquise quelconque, et l'attention est arrachée tout à coup à son engourdissement. Le rideau se lève sur un autre rideau représentant l'un des plus jolis tableaux de la pièce; une banderole l'encadre, et on y lit la date de la première représentation de l'œuvre de Grétry : *Fontainebleau*, 9 *novembre* 1771, *Théâtre de la cour*. On voit, sur ce rideau, les filles du marchand turc vêtues en robes à paniers; leur coiffure, relevée et poudrée, nous représente le genre oriental-Pompadour, et l'on se trouve transporté dans un monde disparu, bien connu sans doute, mais toujours exploré avec intérêt.

Tout le monde sait que le sujet de *Zémire et Azor* est emprunté à ce joli conte de fées intitulé *la Belle et la Bête*. Les mauvais plaisants du temps prétendaient que la musique de Grétry était la Belle, tandis que la pièce de Marmontel était la Bête. Ils avaient tort, car la pièce n'est autre que le conte même, et celui-ci n'a jamais mérité cet injurieux jeu de mots.

Un marchand ruiné, père de trois jeunes filles charmantes, reçoit l'hospitalité dans un palais enchanté; au moment de partir il se souvient de la promesse faite à sa fille cadette, et cueille une rose, qu'il s'est engagé à lui rapporter. Alors apparaît un monstre, à la tête effroyable, dont le corps est couvert d'une fourrure jaunissante; il est condamné, comme Nabuchodonosor, à expier sa fatuité et sa vanité sous cette enveloppe bestiale, et cela jusqu'à ce qu'il soit aimé pour lui-même, c'est-à-dire malgré sa laideur. Comme cette expiation jette des lueurs révélatrices sur certains individus que l'on rencontre journellement! S'ils sont *bêtes*, c'est sans doute parce qu'ils ont eu de la fatuité... Tout cela s'explique parfaitement, et les contes de fées ne sont pas des fables, ainsi qu'on a voulu nous le faire croire jusqu'ici.

Ce monstre déclare au marchand qu'il doit se préparer à mourir pour expier le larcin de la rose; il consent cependant à lui laisser la liberté d'aller revoir sa famille; il lui permet même de racheter sa vie, à la condition de se faire remplacer par l'une de ses filles.

On sait le reste. Le marchand revient chez lui, désespéré, mais repoussant avec horreur la proposition qui lui a été faite. La plus aimable, la plus chère de ses filles arrache ce secret à l'esclave qui accompagnait son père, et va se livrer au monstre. Elle se trouve dans un palais magnifique, elle jouit des divertissements forcés auxquels tous les héros et toutes les héroïnes d'opéra sont inévitablement voués; elle assiste à un ballet, et voit enfin apparaître le maître de ces lieux; elle l'accueille par un cri d'effroi; mais ce monstre est si bon, il chante une romance si touchante, que Zémire se rassure, et éprouve même un commencement de sympathie pour cette excellente bête. On comprend Zémire... cet air, *Du moment qu'on aime*, est véritablement irrésistible, et l'acteur chargé du rôle d'Azor, M. Warrot, le chante avec une simplicité touchante, qui touche de bien près à la perfection. Azor, qui connaît les femmes, sait que la contrainte leur est insupportable; il n'ignore pas que l'on peut tout attendre d'elles, la tendresse, le dévouement, la loyauté, et même la raison, dès qu'on ne prétend pas leur imposer tout cela; il fait, par conséquent, un sacrifice suprême à Zémire, il lui rend sa liberté, et, par cette décision, habile parce qu'elle est généreuse, il conquiert ce cœur reconnaissant. Zémire va revoir son père qui la pleure; elle s'arrache à ses supplications, elle revient près d'Azor qu'elle aime : le charme est rompu. Au lieu du monstre, elle voit apparaître un prince beau comme le sont toujours les princes dans les contes de fées; et tout porte à croire qu'elle va couler des jours filés d'or et de soie. Heureuse Zémire! Elle n'a point à redouter une métamorphose en sens inverse, qui s'accomplit quelquefois, depuis que les fées ont abandonné ce triste monde; elle n'a point à redouter de voir un monstre, une bête effroyable se substituer à l'époux qu'elle a accepté : elle a aimé en lui la bonté, la générosité, la loyauté, la confiance..... elle est à l'abri des déceptions, et tout le reste lui est donné par surcroît.

Sans prétendre prendre part à la querelle soulevée entre ceux qui s'intitulent des novateurs, et qualifient leurs adversaires de rétrogrades; sans prononcer entre les admirateurs exclusifs du présent et les partisans absolus du passé, on peut se féliciter d'assister à ces *reprises* qui font connaître à la génération actuelle quelques-uns des chefs-d'œuvre qui ont frayé la route que l'on parcourt aujourd'hui. On peut aimer Rossini et Meyerbeer, sans contrôler les génies et les talents qui les ont précédés, et apprécier avec délices cette simplicité qui n'exclut pas la profondeur et la vérité, cette sobriété d'instrumentation qui ne renvoie pas l'auditeur ahuri, fatigué, écrasé par le bruit qui, trop souvent aujourd'hui, effarouche et distrait l'admiration. A quoi bon ces querelles? Comment prouver en effet au public qu'il a tort d'être charmé, ému par des vieilleries composées à une époque où l'orchestre était dépourvu des puissantes machines dont il dispose actuellement? Que l'on vante ce progrès, cela se conçoit, et personne ne le nie... Mais on ne discute pas avec l'émotion; par cela seul qu'elle se produit, elle est légitime, vraie, et il vaudrait mieux nous laisser admirer en paix *Guillaume Tell*, et ces œuvres puissantes qui s'appellent *Robert le Diable* et *les Huguenots*, sans prétendre nous démontrer que nous avons tort d'être attendris par l'air *Du moment qu'on aime*, par le trio *Ah! laissez-moi la pleurer*, par l'air pathétique que M. Troy chante si bien au commencement de l'opéra de Grétry.

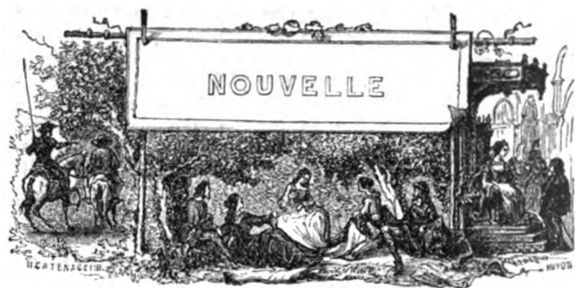
Rien n'était plus digne de pitié, autrefois, que le sort des princesses : les exigences de la politique réglaient seules leurs alliances, et les séparaient à jamais de leurs familles. La civilisation a changé tout cela; on consulte les inclinations avant de conclure les mariages, et, les chemins de fer aidant, on se visite et l'on se revoit. Le mariage du prince de Galles avec la jeune princesse de Danemark est un charmant roman; ils se sont vus à Bruxelles, ils se sont aimés, ils vont se marier. La princesse Pie, fille du roi Victor-Emmanuel, vient d'épouser le jeune roi de Portugal; les deux époux n'ont pas quarante ans à eux deux. Cette reine de quinze ans, au lieu de subir cette formalité imposée autrefois aux princesses qui devaient quitter à la frontière de leur nouveau pays tous ceux qui lui rappelaient l'ancienne patrie, se rend près de son époux en compagnie d'une partie de sa famille, et entre autres de son frère le prince Humbert. Les principales villes d'Italie lui ont envoyé des félicitations et des présents; la princesse Pie est filleule de Sa Sainteté le pape, qui lui a fait remettre des présents dont la valeur s'élève à plusieurs centaines de mille francs; on remarque surtout un chapelet de 315 grains, dont chacun est séparé par une perle et par un diamant; puis une horloge, dont le travail est exquis, et dont chaque chiffre d'heure contient une relique; un album héraldique, relié en or massif, contenant les portraits de tous les papes; un autographe de Pie IX, et plusieurs images de la Vierge, exécutées avec un art admirable. En outre, le pape a commandé la couronne royale de la nouvelle reine, pour laquelle il a choisi des pierreries de grand prix.

La ville de Turin a offert à la princesse un album contenant la vue de tous les monuments de sa ville natale. Naples lui a envoyé une parure complète en corail rose, estimée 30,000 francs. Cette parure se compose d'un collier à deux rangs, de plusieurs bracelets, de doubles épingles (dont une, d'un seul morceau, vaut plus de 3,000 francs), de 12 gros boutons pour amazones, de doubles boutons pour manchettes, de peignes, et de plusieurs épingles pour les cheveux. Le corail rose employé pour ces objets n'a pu être recueilli qu'après quatre ans de recherches. La parure est placée dans un écrin en velours, garni de clous à tête de corail, renfermé dans une boîte en bois d'oranger, ornée de charmantes mosaïques en bois de couleur.

Il serait trop long d'énumérer ici tous les souvenirs envoyés par les autres villes d'Italie, qui ont toutes voulu entourer la jeune reine des différents produits de leur industrie, destinés à lui rappeler la patrie qu'elle a quittée.

Les fêtes ont été brillantes à Turin, ainsi que l'on devait s'y attendre. Les représentations théâtrales, les bals et les concerts ont rivalisé de splendeur; ils étaient présidés par la nouvelle reine chargée d'en faire les honneurs.

EMMELINE RAYMOND.



LE DÉMON DES PRAIRIES *.

Suite et fin.

Pendant ce temps, à gauche, Marie et Baumann semblaient avoir entamé une conversation plus grave. Marie, depuis qu'elle avait quitté ses hôtes, avait eu, avec l'intendant, une longue conversation, et, pendant quelques minutes, sa figure avait repris une expression toute soucieuse.

Aussi Baumann, s'approchant d'elle, lui dit-il:

« Depuis notre dernière conversation, j'ai beaucoup réfléchi à votre exclamation : « C'est à peine si nous nous connaissons, » et j'en ai apprécié toute la valeur. Avant donc de vous presser davantage, je crois de mon devoir de vous dire quel genre de vie je pense vous offrir. Je suis pauvre; j'ai reçu quelque instruction, et, à force de travail, j'ai su m'acquérir une position honorable, qui, jusqu'à présent, m'a ouvert toutes les portes des négociants américains. Mais je ne puis rentrer dans le monde civilisé aux mêmes conditions. Ainsi donc je ne possède, pour le moment, rien autre chose que ma force de volonté et mes connaissances commerciales. C'est beaucoup pour quelques-uns, mais peu pour d'autres.

— Pourquoi me dire tout cela? » lui demanda alors Marie.

« Pourquoi? » répliqua Baumann, « afin que vous puissiez comprendre que j'ai parfaitement saisi le sens de votre observation, que la saine raison a repris le dessus, et que je considère froidement à cette heure les choses comme elles sont. »

La jeune fille jeta un regard furtif sur Bob et les autres personnes, puis se leva rapidement : « Suivez-moi un instant, » dit-elle à demi-voix, et, s'avançant dans l'embrasure d'une fenêtre : « Qu'ai-je donc fait, » s'écria-t-elle alors, « pour que vous me parliez ainsi, Henri? Qu'exigez-vous d'un pauvre jeune cœur qui n'ose même pas encore croire à son bonheur? Me voici, je me livre entièrement à votre merci! » dit-elle avec une animation croissante. « Si vous êtes pauvre, je travaillerai avec vous, et partagerai tous vos travaux.

— Marie! » s'écria Baumann, en contenant à peine les transports de son bonheur, « Marie! vous n'aurez pas à vous repentir de votre décision. Avec votre amour, rien ne me semble impossible, et tôt ou tard je vous rendrai riche et heureuse. »

Ils restèrent ainsi quelque temps, les mains jointes et les yeux fixés l'un sur l'autre. Enfin Baumann, serrant les mains de Marie encore plus tendrement, lui dit en souriant : « Avez-vous quelquefois pensé à moi avant que nous nous fussions retrouvés? »

« Croyez-vous donc, » lui répondit celle-ci, et tous ses traits reflétèrent la joie qui inondait son cœur, « qu'une jeune fille oserait jamais aller au-devant d'un étranger, comme je l'ai fait avec vous à Becksbourg, si déjà cet homme ne régnait sur son cœur? Je vais vous avouer franchement mes impressions lors de notre première rencontre, et ce sera à vous à deviner le reste. »

Il tourna sa chaise de manière à pouvoir appuyer son bras sur le dossier de celle de Marie, et l'écouta attentivement. La jeune fille lui raconta alors comment, après avoir quitté la pension où elle avait été élevée, elle avait passé deux années à Boston, chez un parent, attendant le retour de son père. Lorsque, enfin, celui-ci revint de la Californie, il lui avait présenté le jeune Mac Grégor comme son futur associé. Tous deux avaient résolu de fonder une société par actions pour l'exploitation des terres environnant le fort. Déjà même ils étaient parvenus à réunir des capitaux assez importants parmi les principaux négociants de l'Ouest. Ce fut pendant ce séjour à Boston qu'ils assistèrent tous à un des grands concerts, et que Marie y distingua Baumann parmi les nombreux auditeurs. Son attention avait été attirée sur lui par sa barbe, qu'il portait entière, contrairement à l'usage des Américains. Malgré elle ses regards se reportèrent continuellement sur lui, et elle ne parvint à se rendre maîtresse d'elle-même que lorsqu'elle s'aperçut qu'elle aussi avait été remarquée par le jeune Allemand. A partir de ce moment jusqu'à celui de leur départ pour l'intérieur de Mississipi, elle avait toujours conservé présente à l'esprit cette figure, qui, à ses yeux, avait fait un si singulier contraste avec celle de tous les autres jeunes gens.

Ils atteignirent la ville de Jackson, fort mal à propos pour eux, surtout pour Marie et Mac Grégor, auxquels leur éducation dans les États libres avait inspiré une antipathie instinctive pour l'esclavage des noirs, et, depuis qu'ils avaient été à même d'observer cet esclavage de plus près, cette antipathie s'était changée en horreur. Tous deux se promenaient dans la rue principale de cette ville, tandis que Brown surveillait le transport des bagages, lorsqu'ils virent venir au-devant d'eux un ramas de vagabonds et de va-nu-pieds, poussant devant eux un nègre tout sanglant, qui chancelait et qui n'avançait que sous l'impulsion des coups qu'il recevait. A ce spectacle, le cœur de Marie avait presque cessé de battre, et elle avait conjuré Mac Grégor de parler à ces hommes et de leur reprocher

* Voir les nos 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38 et 39.

leur inhumanité, ce que le jeune homme fit aussitôt avec plus de chaleur que de prudence. Cette horde sauvage sembla un instant étonnée de cette intervention d'un étranger; puis tout à coup il s'éleva au milieu d'elle un bruit assourdissant qui empêchait de distinguer les paroles, mais qui ne laissait que trop deviner une intention menaçante. Pendant ce temps, le nègre avait mis à profit pour son salut l'intervention de Mac Grégor, et, rassemblant toutes ses forces, il avait rejeté de côté les deux hommes qui le surveillaient, et d'un seul bond s'était élancé derrière Marie dans une ruelle étroite. Un cri de rage s'éleva de la foule; une moitié se précipita à la suite du nègre, tandis que l'autre s'élança sur Mac Grégor. Celui-ci, comprenant trop tard le danger auquel il s'était exposé, saisit son revolver, dont l'aspect arrêta soudain les plus proches assaillants. Cependant on n'aurait pu prévoir l'issue de cette scène si la présence de la jeune fille n'avait engagé plusieurs personnes d'une classe plus élevée à intervenir.

L'hôtel dans lequel Marie était descendue était tout proche et ils purent parvenir heureusement à l'atteindre sains et saufs. Ils se hâtèrent d'en fermer la porte derrière eux. Mais le danger ne fit que s'accroître. Un instant, la foule, qui augmentait de plus en plus, se tint tranquille devant l'hôtel, mais bientôt on entendit crier : « A mort, à mort, ces voleurs de nègres, ces abolitionnistes! qu'on nous les livre! » Quelques hommes à figures farouches commençaient même à attaquer la porte, et le maître de l'hôtel vint leur signifier qu'ils eussent à quitter immédiatement sa maison. Il leur dit qu'évidemment ils ne s'étaient rendus coupables que d'une imprudence; mais que le peuple était excité contre eux, et que, si la foule parvenait à entrer dans l'hôtel, il ne répondait pas de leur vie. Pendant qu'il leur parlait, le rassemblement augmentait de plus en plus; on avait fait contre la porte de nouvelles attaques, et ce fut avec une anxiété visible que le maître de l'hôtel les conduisit à une porte de derrière. Il leur recommanda de se rendre à l'extrémité de la ville, chez un loueur de voitures, d'y prendre une légère calèche et de se faire conduire à la station de chemin de fer la plus rapprochée de la ville, attendu que, pour les empêcher de fuir de Jackson, il était probable que la gare était surveillée et que peut-être même on retarderait le départ du convoi, comme cela avait déjà eu lieu une fois. Quant à leurs bagages, il les donnerait à M. Brown. En disant ces mots, il les poussa dans une ruelle étroite et sale.

Jusqu'alors Marie avait cru que quelques mots d'explication suffiraient pour calmer les esprits et dissiper le rassemblement; mais l'anxiété du maître de l'hôtel, l'empressement avec lequel Mac Grégor précipitait leur fuite, et surtout les cris toujours croissants de la foule lui firent bientôt perdre cette espérance. « Il s'agit de notre vie. Vous ne savez pas jusqu'où peut aller la passion des gens du Sud, dès qu'ils entendent proférer les cris d'*abolitionnistes,* » lui avait dit Mac Grégor, en pressant le pas. « Rendez-vous en voiture à la station de Dixon. Si le train ne part pas immédiatement, si on en diffère le départ, la nuit sera arrivée quand il atteindra cette gare, et vous pourrez vous introduire inaperçue dans le convoi. Seule, d'ailleurs, vous courrez moins de dangers qu'en ma compagnie. Quant à moi, je vais tâcher de rejoindre votre père et de lui donner de nos nouvelles. Si je parviens à me soustraire aux recherches de ce peuple en démence, nous vous rejoindrons à Becksbourg, dans le meilleur hôtel. » C'est ainsi qu'ils atteignirent le faubourg, qui ignorait encore ce qui se passait dans la ville. Ils se hâtèrent de louer une légère voiture, conduite par un jeune nègre. En partant, Mac Grégor glissa sa bourse dans la main de la jeune fille et lui dit d'un ton qui lui fit comprendre toute la grandeur du danger : « Soyez prudente et gardez tout votre sang-froid, Marie, et n'oubliez pas que le peuple, dès qu'il s'agit de satisfaire sa passion, n'a égard ni au sexe ni à la beauté! »

Ce fut donc en proie aux plus vives angoisses que Marie parvint ainsi à Dixon, et, lorsqu'elle descendit de voiture, indécise et tremblante, et qu'elle aperçut Baumann dans la gare, son apparition fut pour elle l'ancre de salut. Elle s'y accrocha, mettant de côté toute circonspection.

« Mais croyez-vous, Henri, » dit-elle en terminant son récit, « que j'aurais agi de même avec toute autre personne que vous, et que, plus tard, une fois réunie à mon père, je lui aurais écrit une lettre comme celle que je vous ai adressée, et qu'une séparation éternelle pouvait seule excuser? »

Au milieu de ces conversations, la soirée s'avançait. Les lumières avaient presque brûlé jusqu'au bout, et cependant aucun des deux couples ne semblait s'en apercevoir. Tout à coup Bob se réveilla et faillit même tomber de sa chaise.

« Méchant bivouac qu'une maison, quand on est habitué à dormir dans la Prairie ! » murmura-t-il en se levant lentement. « Il me semblerait à propos de rejoindre notre chambre. »

On prit donc congé les uns des autres; mais longtemps encore, sans pouvoir fermer les paupières, les deux jeunes gens, couchés l'un près de l'autre, échangèrent entre eux, fort avant dans la nuit, leurs sentiments et leurs pensées d'avenir.

Cependant, dans la chambre mortuaire, le vieux Allister était tristement assis auprès du lit où reposait Mac Grégor, et, à la clarté des cierges, on voyait, agenouillée aux pieds du mort, la pauvre Hattie, qui, les yeux enflammés, récitait prières sur prières.

Bien rarement un même toit avait abrité en même temps autant de félicité inondant de jeunes cœurs, et autant de douleur déchirant de vieilles âmes.

CONCLUSION.

Cinq semaines s'étaient écoulées depuis les derniers événements. Dans une chambre, à Saint-Louis, Baumann se promenait de long en large, mâchonnant son cigare et envoyant de temps en temps dans les airs quelques bouffées bleuâtres. Près de la fenêtre, Green, confortablement assis dans un large fauteuil, regardait au dehors, et paraissait plongé dans ses réflexions. Après quelques instants de silence, le premier s'arrêta devant son ami.

« Il faut pourtant prendre une décision, n'importe laquelle, » lui dit-il, « et, quelque ignorant que je sois des affaires en Amérique, je suis persuadé que tu vois les choses trop en noir. Je me bornerai d'ailleurs, pour le moment, à entrer, comme teneur de livres ou comme écrivain, dans une maison respectable; et Marie, j'en suis sûr, serait la première à se contenter de cette position. Mais pourquoi renoncer à un établissement qui pourrait nous donner des profits importants ? Tu sais toute l'affection que me portent les chefs que je représente; ils me permettent, dans le cas où je voudrais m'établir, d'user de leur crédit. Ce serait courir une bien mauvaise chance si, avec du travail, et en apprenant à connaître votre genre d'affaires, je ne parvenais à réussir.

— Tout cela est bel et bon, » répliqua Green; « mais je te dis que, sans un capital plus considérable que celui dont nous pouvons disposer, nous n'aboutirons à rien. Je suis loin de voir les choses en noir; mais je les vois telles qu'elles sont. Laisse-moi encore quelques jours de réflexion; peut-être viendrai-je à bout de trouver ce qu'il nous faut. »

Après ces paroles, il se mit à regarder de nouveau au dehors, et Baumann, après avoir secoué la tête, reprit sa promenade.

Le résultat de l'expédition dans la Prairie avait amené dans le sort de Green de plus grands changements qu'il ne l'avait craint. La nouvelle de la destruction complète de la caravane était parvenue à Saint-Louis, avant même l'arrivée des deux amis, et, lorsque Green, porteur de la fatale nouvelle, se présenta chez ses associés, ceux-ci lui déclarèrent que cette perte énorme causait la ruine de leur maison. La perte était trop considérable pour que les ressources de la société pussent y résister. Tout ce que Green put obtenir, ce fut qu'on attendît, pour déclarer la faillite, qu'il eût vu les principaux créanciers et tenté un arrangement à l'amiable.

Bob, qui était redevenu tant soit peu civilisé au contact du monde, s'était rendu dans l'intervalle à la Ferme, près du Merramec, en promettant de revenir à un jour fixé. Marie s'était retirée chez un de ses parents à Cambridge, pour y attendre l'expiration de son deuil; et, non loin d'elle, Pépita était entrée dans une école de jeunes demoiselles. Quant à Baumann, il cherchait de tous côtés à utiliser ses connaissances commerciales. Lui et son ami étaient devenus, aux yeux de leurs connaissances, de petits héros: et, par le récit de leurs aventures, ils défrayèrent maintes soirées. Mais, si on leur faisait entendre qu'ils eussent à ne point perdre courage et à recommencer de nouvelles expéditions, on s'en tenait aux conseils; personne ne leur venait en aide avec des capitaux. Ils étaient donc revenus à Saint-Louis assez abattus, pour ne pas dire découragés. A son arrivée dans cette ville, Green apprit la liquidation de la société et l'abandon du tout aux créanciers. Il se logea donc dans la maison d'un planteur, ainsi que Baumann, qui avait conservé encore quelques épargnes. Celui-ci n'avait nullement fait mystère à Marie de sa position. Au moment où la jeune fille quitta le fort, Mac Allester lui avait remis cinq cents dollars, qu'il avait en réserve. Elle avait voulu donner cet argent à son futur époux; mais celui-ci n'avait consenti à s'en servir que pour les frais de voyage. Baumann n'ignorait pas non plus que Marie possédait encore de sa mère un petit avoir, qui était entre les mains de son père; mais il avait résolu de ne point l'exposer aux hasards du commerce.

« Je crois que c'est aujourd'hui que nous devons revoir le vieux Bob, » dit un jour Baumann à son ami. « Il me tarde de savoir comment il a arrangé sa vie, et si la vie tranquille de fermier lui aura convenu. »

Green venait de lever la tête et s'apprêtait à répondre, lorsque la porte s'ouvrit.

« Il y a là un gentleman qui désire parler à M. Baumann, » dit le domestique, et, derrière lui, apparut un petit homme âgé et d'une tenue assez soignée. En entrant, celui-ci jeta sur les assistants un regard rapide, et ses yeux se fixèrent sur le jeune Allemand.

« Je désirerais parler à M. Baumann, » dit-il.

« C'est moi, Monsieur, » répondit celui-ci en s'avançant à sa rencontre.

Le vieillard sembla un instant le dévorer du regard, puis, en s'inclinant légèrement :

« Je me nomme Brown, » dit-il, « je suis le père de Mme Mac Grégor. »

Baumann rougit un moment, mais, se remettant aussitôt : « Enchanté, Monsieur, de faire votre connaissance ! » et il lui tendit la main. « Je vous croyais encore loin d'ici dans la Prairie. Asseyez-vous donc, je vous en prie. »

Brown obéit à cette invitation, et, jetant un regard oblique sur Green : « Je désirerais causer avec vous sur plusieurs sujets, » dit-il avec une certaine hésitation.

« Si ces sujets ne concernent que moi, » répondit Baumann en voyant Green faire un mouvement pour se retirer, « vous pouvez parler librement. Voici M. Green; c'est avec lui que j'ai parcouru la Prairie, et nous avons partagé les mêmes fatigues. »

Brown s'inclina et ne put s'empêcher de laisser voir un instant de contrariété : « Je viens de revoir ma fille; mon retour, qu'un hasard a précipité, m'a mis au courant de tous les événements. Après le malheur qui lui est arrivé, Marie a pris des arrangements au sujet de l'héritage qui lui survenait, et même de sa fortune personnelle, sans me consulter aucunement, moi, son père. Mais, dans nos pays, c'est chose si ordinaire que je n'ai point lieu de m'en offenser. Cependant mes intérêts étaient tellement liés à ceux de Mac Grégor que je ne puis laisser les choses se passer ainsi sans protester. Vous ignorez sans doute que j'étais copropriétaire des terrains dépendants du fort? » A ces mots, il fixa les yeux sur Green, comme pour voir l'effet que ces paroles produiraient sur lui.

« J'étais parfaitement au courant de tous ces détails, Monsieur, » répliqua Baumann avec un peu d'ironie. « Je n'ignore pas non plus que c'est votre fille qui a dû faire les frais de ce contrat. »

Brown pâlit légèrement : « Je crois, Monsieur, n'avoir à rendre compte de mes actions qu'à moi seul. Du reste, il m'a suffi d'un instant de conversation avec ma fille pour reconnaître l'état des choses. Je m'en tiendrai donc uniquement aux affaires d'intérêt. Ma fille m'a chargé de m'adresser à vous comme à son fondé de pouvoirs, » continua-t-il d'un ton sec et froid, en tirant une lettre de son portefeuille. « Ces quelques mots vous instruiront probablement du reste. Je vous prie donc, aussitôt que vous en aurez pris connaissance, de me faire savoir ses conditions. Je ne pense pas que vous vouliez intervenir en personne dans les affaires de succession de Mac Grégor? »

Baumann s'empressa d'ouvrir la lettre qu'on lui remettait. Elle contenait un plein pouvoir que lui transmettait Marie, accompagné de quelques lignes, par lesquelles elle le priait de s'entendre avec son père, et de vouloir bien accepter l'offre qu'il faisait d'une certaine somme en échange de la cession de ses droits d'héritage sur la propriété du fort. D'après ce qu'elle savait, l'entreprise était déjà assez avancée pour permettre à son père de disposer de cette somme. Les seules conditions qu'elle posait, c'était le maintien de Mac Allester et de la vieille gouvernante dans leur emploi, ou bien une indemnité pécuniaire pour eux.

Baumann avait depuis quelques instants achevé cette lecture. Il restait absorbé, et comme effrayé de la responsabilité qu'on lui imposait, lorsque la porte s'ouvrit de nouveau et donna entrée au vieux Bob, qui se précipita dans les bras de ses deux compagnons de dangers.

« Faites d'abord vos affaires, » leur dit-il. « J'ai tout le temps d'attendre. » En disant ces mots il s'étendit sur un canapé. « Je resterai avec vous toute la journée. »

Green se hâta de rapprocher sa chaise de Bob, et se mit à causer avec lui; Baumann, se tournant alors vers M. Brown : « Excusez-moi, » lui dit-il, « mais vous comprendrez que cette affaire mérite réflexion. Veuillez me permettre d'y songer quelques heures. Demain je serai en état de vous donner une réponse définitive. »

Brown se leva, et, se retirant avec un froid salut : « Soit, » dit-il, « demain à la même heure je reviendrai, et je serai enchanté de terminer au plus vite cette affaire. »

Quand il eut quitté la chambre, Baumann, s'adressant à Bob : « Eh bien, mon vieil oncle, comment cela va-t-il, et qu'avez-vous fait ? »

— J'ai fait un triste voyage, » répondit celui-ci. « Je ne suis arrivé à la ferme que pour assister au service de mon pauvre Joseph. Une fièvre pernicieuse l'avait emporté en quelques heures. Aussi, que vous dirai-je ? Au bout de quelques jours l'ennui et la tristesse ont envahi mon cœur. Je me suis mis à regretter ma Prairie, et continuellement mes regards se portaient sur ma carabine. J'ai résisté le plus longtemps possible; mais j'ai succombé à la peine. Je retourne donc au désert, et me contenterai de venir de temps en temps vous serrer la main. Quant à vous, Green, chargez-vous d'annoncer à Pépita la perte qu'elle vient de faire. Dans les circonstances présentes, ce coup lui paraîtra moins terrible qu'il n'eût été il y a deux ans, et vous serez là, d'ailleurs, pour la consoler. Dans quelque temps vous pourrez l'épouser, et je vous connais trop bien pour douter de son bonheur. »

Un an plus tard, la raison sociale Baumann et Green était celle d'une des maisons les plus importantes en commerce de pelleteries. Bob était une des principales causes de son succès. C'était lui, en effet, qui leur tenait lieu d'agent et d'intermédiaire près des chasseurs et des trappeurs. Pour le service de ses deux amis, il semblait se multiplier. C'était Green qu'on avait chargé des voyages lointains, et il s'en acquittait à merveille, emmenant toujours avec lui sa femme, qui partageait avec joie ses dangers et ses fatigues, et qui plus d'une fois lui donna l'exemple du courage. Ils n'avaient point d'enfants. En revanche, Baumann avait en partage toutes les joies de famille, et ses nombreux enfants faisaient toujours un excellent accueil à l'oncle Bob, quand parfois il venait leur rendre visite.

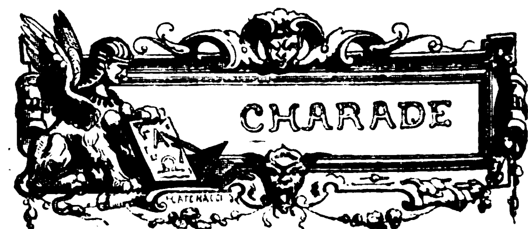
En 1857, la société organisée pour la colonisation de la Vallée du Moro existait encore dans le Nouveau-Mexique; mais elle n'était point encore parvenue à surmonter les difficultés que lui suscitaient presque continuellement les attaques meurtrières des Apaches.

FIN.

O. Ruppius.

Explication de la Charade.

Le mot de la Charade insérée dans notre dernier numéro est : *Murmure.*



Un soir que, buvant mon premier,
Je me chauffais à mon dernier,
Un vieil ami vint me prier
De le conduire à mon entier.

Adrien Moisy.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

N° 42. TROISIÈME ANNÉE. octobre 1862.

LA MODE ILLUSTRÉE

Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, 50 centimes. AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE LUNDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (frais de poste compris).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND.
Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (frais de poste compris).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cie, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (*Pour l'étranger le port en sus*). —

EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

Robe de popeline unie, couleur sable mouillé. Le bas de la jupe est garni avec une bande de velours, ayant 5 centimètres de largeur, disposée en festons pointus. Dans le creux de chaque feston se trouve une croix également faite en ruban de velours noir beaucoup plus étroit que celui des festons; il a 2 centimètres de largeur. Le corsage montant est fermé par des boutons de velours noir; la ceinture est aussi en velours noir. Les manches ont un revers simulé par des festons de velours noir, entre lesquels des croix de velours sont placées. Chapeau de taffetas de même couleur maïs, de nuance plus foncée que la robe, orné de roses et de fruits de cassis; diadème pareil, brides roses.

Robe de taffetas vert. La jupe est garnie avec trois bandes de taffetas noir, encadrées de guipure noire étroite. Le corsage est à pointe arrondie, et à revers, bordés de taffetas noir et de guipure. Dans l'échancrure de chaque revers est un nœud en taffetas noir, à deux boucles et à trois pans, encadrés de guipure. Chaque nœud est fixé par une boucle ovale, en jais noir. Les manches, à revers pointus, bordés de taffetas noir et de guipure, sont également ornées, entre les deux pointes du revers, avec un nœud pareil à ceux qui sont placés dans les revers du corsage. Chemisette en batiste blanche, brodée sur le devant, et à col de batiste *double*. Sous-manches de nansouk, à manchette de batiste double.



ROBES DE CHEZ Mme PEYTEL, RUE SAINT-ROCH, 11.

Courroie pour les travaux de couture.

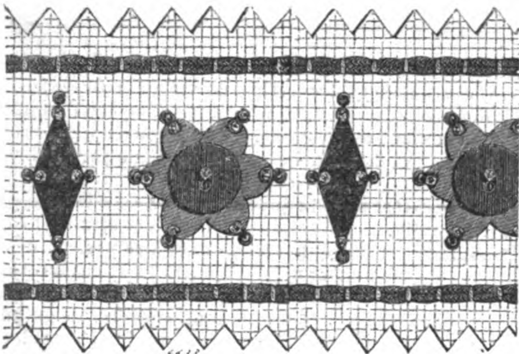
Nous consacrons trois dessins à cet objet, qui nous semble devoir offrir quelque utilité à nos lectrices; il remplace le coussin lourd, ou le plomb, sur lequel on attache les travaux de couture, et qui *attache* lui-même irrévocablement à la table sur laquelle on le place. Cette courroie, fixée à un étrier d'acier dans lequel on passe le pied, permet de se transporter de tous côtés et de s'installer partout avec son ouvrage.

Le croquis n° 1 représente l'emploi de la courroie; le n° 2 est un dessin que l'on exécute à la croix, sur une étoffe de soie. On place une bande de canevas sur une bande de taffetas noir, et l'on exécute, à la croix, le dessin n° 2 avec de la soie maïs; les petits carreaux de huit croix sont remplis au passé avec de la soie rouge et de la soie verte alternativement. Quand la broderie est terminée, on tire les fils du canevas, et l'on fixe une bande étroite de taffetas vert déchiqueté, sur chaque côté de la bande brodée, en faisant, sur les deux bandes à la fois, une couture en croix d'abord avec de la soie jaune et de la soie rouge.

Le dessin n° 3 est fait en cuir, sur du cuir américain, brun très-clair; cette bande a 6 centimètres de largeur; elle est découpée de chaque côté; deux rangs de soutache de soie, de couleur brune très-foncée, sont posés de chaque côté, et retenus par des points perpendiculaires faits avec de la soie rouge. Les petites arabesques sont découpées en cuir ou bien en drap, si l'on ne peut se procurer du cuir de couleur. Les carreaux allongés sont de couleur bronze; les étoiles sont alternativement rouges et noires; dans ces dernières on place un petit *rond* rouge; dans les étoiles rouges, ce rond est vert. Les pointes et le milieu de ces arabesques sont fixés par une perle d'acier et une perle noire enfilées ensemble.

Dessin de tapisserie genre algérien.

Ce dessin servira pour siéges, tapis, coussins, etc.; on peut l'employer en bandes, en le répétant seulement en longueur, et en composant la largeur de la bande seulement avec deux médaillons.



N° 1. — DESSIN POUR LA COURROIE.

Bonnet pour enfant.

La passe de ce bonnet (fig. 18) se trouve sur le *recto* de la planche de patrons accompagnant le n° 41.

MATÉRIAUX. — Mousseline claire; fil d'Irlande très-fin.

Ce bonnet se compose de rosettes faites au crochet avec du fil très-fin, puis appliquées et festonnées sur de la mousseline. La bordure composant la passe peut être utilisée pour une foule d'autres objets de lingerie. Nous publions le fond du bonnet et une partie de la bordure en grandeur naturelle, outre le bonnet lui-même, tout monté, en grandeur réduite.

Rosette formant le bord du fond. On fait une chaînette de 30 mailles, on réunit la dernière maille à la première.

1er *tour*. — Une maille simple dans chacune des deux premières mailles, — * 2 mailles en l'air, — une maille simple dans chacune des 5 mailles suivantes; — recommencez depuis *; ensuite 2 mailles en l'air, — une maille simple dans chacune des 2 mailles suivantes; il reste une maille de la chaînette.

2e *tour*. — 3 mailles en l'air, — une maille simple dans la 2e des mailles suivantes, c'est-à-dire dans la 1re maille du tour précédent; — * une maille simple dans la petite boucle formée par 2 mailles en l'air dans le rang précédent; — 4 mailles en l'air, — une maille simple dans la même boucle; — encore deux fois de suite 4 mailles en l'air; — une maille simple dans la même boucle, de façon à avoir 3 festons autour de cette boucle; — une maille simple dans la 2e des 5 mailles simples du tour précédent; — 3 mailles en l'air, — une maille simple dans l'avant-dernière de ces 5 mailles; — recommencez 4 fois depuis *; on termine le tout après cette dernière répétition, en faisant, après le 3e feston, seulement une maille simple dans la maille simple de laquelle partent les 3 premières mailles en l'air de ce tour.

3e *tour*. — Une maille simple dans le feston composé de 3 mailles en l'air au commencement du tour précédent, — 12 mailles en l'air; — * une bride dans le second des festons composés de 3 mailles en l'air, en passant par-dessus les 3 festons placés dans la petite boucle; — 9 mailles en l'air: — recommencez 4 fois depuis *, — puis une maille-chaînette dans la 3e des 12 mailles en l'air du tour présent. Le travail au crochet est terminé (pour une rosette). On laisse un bout de fil suffisant pour exécuter, au milieu de la rosette, une *roue*, ou jour de dentelle.

Les rosettes de la bordure sont pareilles à celles du fond; il nous reste par conséquent à décrire seulement l'entre-deux qui les encadre. On fait une chaînette suffisante pour encadrer la passe.



COURROIE POUR TRAVAUX DE COUTURE.

1er *tour de l'entre-deux*. — Une bride dans la 11e maille de la chaînette, de façon que les 10 premières mailles forment une boucle; — * 3 mailles en l'air, — une bride dans la 4e maille, en passant par conséquent 3 mailles de la chaînette; — recommencez depuis * jusqu'à la fin. A la fin de chaque tour on coupe le fil et on le rattache pour commencer le tour suivant.

2e *tour*. — Une maille simple dans chacune des 4 mailles qui précèdent la première bride du 1er tour; — * 2 mailles en l'air, sous lesquelles on passe la bride du tour précé-



BONNET POUR ENFANT.

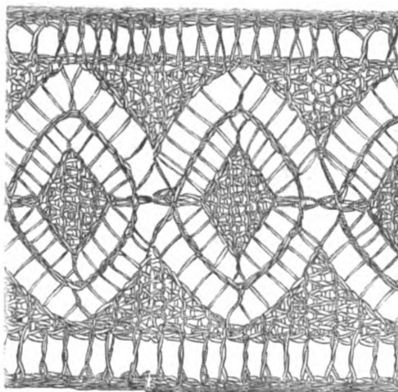
dent; — une maille simple sur chacune des 7 mailles suivantes; — recommencez depuis *.

3e *tour*. — Une maille simple dans la 1re maille simple du tour précédent, — 3 mailles en l'air, — une maille simple dans la 2e maille simple du tour précédent; — * une maille simple dans le petit vide formé par les 2 mailles en l'air du tour précédent, — 4 mailles en l'air, — une maille simple dans le même vide, — encore deux fois de suite 4 mailles en l'air, — une maille simple dans le même vide, de façon qu'il contienne 3 festons; — une maille simple dans la 3e des 7 mailles simples du tour précédent, — 3 mailles en l'air, — une maille simple dans la 5e des susdites mailles en l'air; — recommencez depuis *.

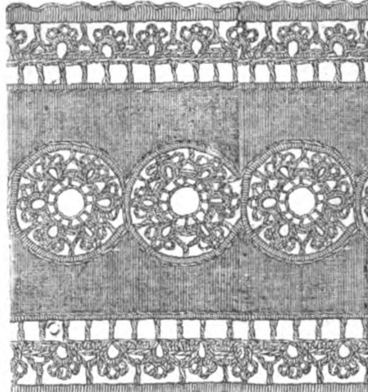
4e *tour*. — * Une bride dans le feston composé de 3 mailles en l'air au commencement du tour précédent, — 7 mailles en l'air, sous lesquelles on passe les 3 festons faits dans le même vide; — recommencez depuis *, en plaçant toujours la bride dans le feston isolé, composé de 3 mailles en l'air.

On coupe la passe du bonnet, dont la figure 18 représente la moitié, en mousseline claire, et l'on place, par conséquent, la mousseline double en droit fil sur la ligne indiquant le milieu de la passe, qui doit être d'un seul morceau. On laisse en plus l'étoffe nécessaire pour les remplis. Les deux lignes fines placées sur le patron indiquent l'espace occupé par la bordure. Dans le milieu de cet espace, on pose une rangée de rosettes faites au crochet, placées en droite ligne l'une près de l'autre, et l'on festonne le tour extérieur de ces rosettes sur la mousseline, que l'on découpe en dessous lorsque le feston est fait. On place les entre-deux de la même façon; seulement, le côté extérieur de l'entre-deux est festonné au *point de rose*; l'autre côté se compose d'un simple feston droit.

On coupe le fond en mousseline d'après le dessin qui le représente, mais un peu plus grand que ce dessin, d'après lequel on pose les rosettes, dont on festonne le tour, et sous lesquelles on découpe la mousseline; on fait de plus, à l'intérieur, une rangée de pois, et une autre rangée encadre la rosette du milieu. — On coud la passe ensemble par derrière depuis la lettre Q jusqu'à la lettre R; on fait un ourlet sur le bord de devant de la passe, et on la garnit avec des ruches de tulle ou de dentelle, parmi lesquelles on place quelques nœuds ou rosettes de ruban étroit, bleu rose ou blanc. On peut aussi doubler le bonnet avec du taffetas rose ou bleu.



ENTRE-DEUX AU TRICOT.



PASSE DU BONNET D'ENFANT.

Entre-deux tricoté.

Cet entre-deux servira pour pantalon et lingerie d'enfant; dans ce cas, on le tricotera avec du coton tors (coton à crochet) n° 40, et des aiguilles d'acier. On peut aussi l'employer pour encadrer des rideaux de vitrage, et l'on prendra alors du coton n° 35 ou n° 30.

On monte 25 mailles, et l'on tricote en allant et revenant.

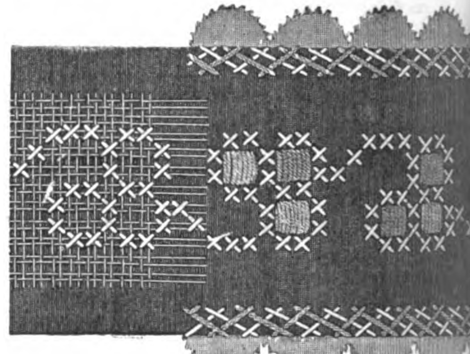
1er *tour*. — 9 mailles à l'endroit (nous supprimerons désormais le mot *maille*, et indiquerons seulement le chiffre) — diminution (c'est-à-dire 2 mailles tricotées ensemble), — 1 jeté (c'est-à-dire que l'on jette le coton sur l'aiguille) — 3 à l'endroit, — 1 jeté, diminution, — 9 à l'endroit.

2e *tour*. — 2 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 4 à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté — une à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — diminution, — 5 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — une à l'endroit.

3e *tour*. — 7 à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — 3 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, 1 jeté, — diminution, — 7 à l'endroit.

4e *tour*. — 2 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 2 à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — 5 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution; — 1 jeté diminution; — 3 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — une à l'endroit.

5e *tour*. — 5 à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — 7 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — diminution, — 5 à l'endroit.



N° 2. — DESSIN POUR LA COURROIE.

6e *tour*. — 2 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — encore une diminution, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté — 9 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — diminution, — une à l'endroit, — 1 jeté, — diminution; — une à l'endroit.

7e *tour*. — 3 à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — 11 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — diminution, — 3 à l'endroit.

8e *tour*. — 2 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — une à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — diminution — 7 à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — diminution — 2 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — une à l'endroit.

9e *tour*. — 6 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté — diminution, — 5 à l'endroit, — diminution, — 1 jeté diminution, — 1 jeté, — 6 à l'endroit.

10e *tour*. — 2 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 3 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — diminution — 3 à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté; — 4 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — une à l'endroit.

11e *tour*. — 8 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — diminution, — une à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — 8 à l'endroit.

12e *tour*. — 2 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 3 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — 3 tricotées ensemble à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — 6 à l'endroit. — 1 jeté, — diminution, — une à l'endroit.

13e *tour*. — 10 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — une à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — 10 à l'endroit.

14e *tour*. — 2 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 7 à l'endroit, — 1 jeté, — 3 tricotées ensemble à l'endroit, — 1 jeté, — 8 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — une à l'endroit.

On recommence depuis le 1er tour, jusqu'à ce que l'entre-deux ait la longueur nécessaire.

Coussin en reps.

MATÉRIAUX. — Reps gris en laine; tresse de soie brun foncé et brun clair; soie noire de cordonnet, petits morceaux de drap blanc et de drap gris; velours violet et velours lilas; drap vert de trois nuances; laine verte et laine brune de plusieurs nuances.



LA MODA ELEGANTE ILUSTRADA

Cadiz

Ce dessin représente un travail d'un genre entièrement nouveau, et bien digne de fixer l'attention de nos lectrices; sa dimension ne nous a pas permis de le publier en entier; mais la partie essentielle, c'est-à-dire le bouquet de lilas, a trouvé place sur nos pages, et c'est seulement l'arabesque encadrant le coussin qui devra être continué tout autour.

Après avoir reporté sur le reps de laine gris tous les contours du bouquet, on tend ce reps sur un métier; on coud d'abord la tresse la plus foncée, en la fixant de chaque côté, à l'aide d'une soutache jaune d'or, traversée perpendiculairement par des points faits avec de la soie noire de cordonnet. La deuxième tresse, plus claire, est employée pour l'encadrement intérieur.

Chacune des fleurs composant les grappes de lilas est découpée à part; la plus grande grappe est faite en velours violet de deux nuances; les tons du dessin indiquent la place des fleurs foncées et des fleurs plus claires; les deux petites grappes sont faites en drap blanc et drap gris, et les tons des dessins indiquent aussi, pour ces grappes, la place des fleurettes foncées et des fleurettes claires. On les découpe isolément (chaque petite fleur se compose, ainsi qu'on le voit, de 4 feuilles), et on les fixe à leur place en les cousant par le milieu, où l'on peut placer un nœud de soie jaune.

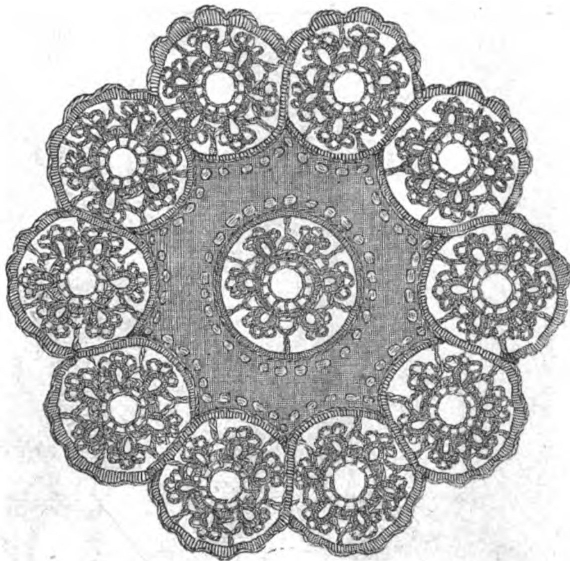
Les feuilles sont découpées en drap vert de trois nuances différentes; chaque feuille est cousue à sa place avec de la soie fine de même nuance; les nervures, tiges principales et petites tiges sont faites en laine zéphyr de trois ou quatre nuances vertes; on les fait avec des points longs en biais.

La grosse branche est faite avec trois nuances de laine zéphyr brune, au point de Gobelins, qui s'exécute fort régulièrement sur le reps; on fait toujours un point sur deux des côtes en relief du reps.

Il nous est impossible d'exprimer la beauté hors ligne de ce travail; les grappes veloutées, presque en relief, sont d'une vérité saisissante; l'encadrement, simple et sobre, fait valoir le dessin sans l'écraser, et l'ensemble est à la fois riche et simple.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe de popeline bleu-azuline. Le bas de la jupe est garni avec un volant de taffetas de nuance un peu plus foncée, ayant 6 centimètres de largeur, et tuyauté à plis un peu espacés. Une bande de même taffetas, ayant 1 centimètre 1/2



FOND DU BONNET POUR ENFANT.

de largeur, est placée au-dessus du volant et remonte devant jusqu'à la taille; deux autres bandes semblables, sont placées au-dessus de celle-ci et remontent également par devant, de chaque côté de la première bande; il y en a cinq, par conséquent, sur le devant de la robe. Paletot court en drap feutre, à revers et à boutons, semblable à celui dont le patron a été publié dans le nº 39. Chapeau rond de velours noir, orné de plumes noires.

Robe de taffetas nuance Havane. Le bas de la jupe forme des ondulations insensibles, garnies avec une ruche tuyautée en taffetas vert, ayant 2 centimètres de largeur. Cette ruche est surmontée d'une bande de taffetas vert ayant 8 à 10 centimètres de largeur, recouverte d'un entre-deux de guipure noire, encadré de chaque côté par une guipure noire très-étroite posée à plat; corsage boutonné à pointe arrondie devant et derrière; manches demi-larges; leur bord est légèrement ondulé, garni d'une ruche verte surmontée d'une bande de taffetas vert recouverte et encadrée de guipure noire.

Chapeau de taffetas noir mélangé de taffetas vert; plumes vertes et plumes noires; à l'intérieur demi-couronne de violettes; larges brides vertes; châle de cachemire noir, brodé en soie noire et garni avec une très-haute guipure noire. Col plat et droit en toile; sous-manches de nansouk fin, avec un poignet très-haut, plat et fermé par un très-gros bouton en vieil argent ciselé.

BULLETIN DE LA MODE.

Je m'empresse de reprendre le fil de mon discours, interrompu samedi par les exigences de l'imprimerie, qui trouvait même que j'avais dépassé les limites posées au sujet qui nous occupe.

Voici, pour les frimas, un simple chapeau de peluche grise, sans autre ornement qu'un *chou* de ruban rouge voilé de dentelle noire. Le satin sera à la mode pour chapeaux, je vous en avertis à temps, afin que vous preniez vos précautions; mais non le satin tout nu, à reflets un peu métalliques et trop crus. On le mélange avec le velours, ou bien on le voile avec des fonds de guipure blanche ou noire, d'une légèreté aérienne. Les barbes de dentelle noire ou blanche (dentelle de Chantilly, ou application d'Angleterre) jouent aussi un certain rôle dans l'ornementation des chapeaux; elles

DESSIN DE TAPISSERIE, GENRE ALGÉRIEN. — Explication des signes : ■ Noir. ■ Ponceau très-clair. ■ Ponceau moins clair. ■ Ponceau de nuance moyenne. ■ Ponceau foncé. ■ Gris très-clair. ■ Gris moins clair. ■ Gris de nuance moyenne. ■ Gris foncé. ■ Vert anglais clair. ■ Vert anglais de nuance moyenne. ■ Blanc en soie ou laine. ■ Maïs en soie ou laine.

sont froncées et placées, par exemple, sur le côté gauche, depuis le bavolet qu'elles recouvrent en partie, jusqu'au sommet de la passe, à partir duquel elles reviennent tranquillement sur leurs pas, en s'enroulant autour d'une belle fleur exotique. Quant aux coiffures, leur nombre s'appelle *légion;* il est impossible de les décrire, et il faut se résigner à en indiquer le caractère général. Elles ramassent toujours leurs ornements sur le devant de la tête et au bas du chignon; cela est aussi inévitable, aussi symétrique que l'étaient les touffes toujours placées, il y a un certain nombre d'années, de chaque côté du visage. C'est à croire que les coiffures ont été simplement retournées; mais il y a des capuchons espagnols qui sont bien séduisants..... Il y a une certaine torsade, composée d'une écharpe noire et d'une écharpe blanche enroulée autour de la tête: l'écharpe blanche, beaucoup plus longue que sa compagne, entoure le cou; elle est ramenée par devant, et se termine par un bouquet qui la fixe sur l'épaule droite. Un beau papillon, aux ailes d'azur, est parfois placé sur le devant de cette coiffure: mais, ce lépidoptère étant d'un prix fort élevé, on le remplace souvent par des insectes plus modestes, scarabées ou grosses mouches, brillantes comme des émeraudes; on les sème capricieusement sur les bouquets de fleurs, et cette mode fera *fureur* pendant une partie de l'hiver prochain.

Les robes sont toujours plus longues, les robes de *salon* entre autres; celles qui ne sont point destinées à affronter les trottoirs et à traverser le macadam forment décidément une sorte de queue par derrière. On coupe les lés de la façon suivante: les deux lés de derrière ont, par exemple, 1 mètre 30 centimètres de longueur; le lé qui succède de chaque côté à ceux-ci a 1 mètre 25 centimètres de longueur. Ce lé, placé de chaque côté de ces deux derniers, a 1 mètre 20 centimètres; le lé de devant (en supposant que la robe a sept lés, on en fait avec neuf lés) a 1 mètre 15 centimètres de longueur; on *busque* légèrement le haut de ce dernier lé, c'est-à-dire que l'on *rentre* 3 à 4 centimètres, puis on busque dans le bas du lé, en lui laissant la longueur nécessaire pour la taille à laquelle la robe est destinée.

On comprend que les modifications introduites dans la longueur des robes entraînent certaines modifications pour les garnitures. Ainsi l'on voit des robes de taffetas noir, par exemple, ornées d'un seul volant, non pas tuyauté, mais déchiqueté et froncé; ce volant est placé, non sur le bord de la jupe, mais à 7 centimètres de distance de ce bord, qui dépasse ainsi le volant. Celui-ci a 10 centimètres de hauteur; il est surmonté d'une ruche chicorée. Comme cet espace de 7 centimètres est rigoureusement maintenu pour tout le tour de la jupe, le volant *suit* et indique la queue, assez prononcée par derrière. Ce dernier principe est observé pour toutes les garnitures; on doit toujours les poser à distance égale du bord inférieur de la jupe, sans tenir compte de l'inégalité des lés.

On prépare des robes de deux couleurs... mais, comme cette nouveauté est actuellement mise à l'étude, comme on n'a pas encore arrêté définitivement la forme sous laquelle elle fera son apparition, je me borne à la signaler, en m'engageant à la faire connaître très-prochainement. Disons cependant, et de suite, que l'on ne pourra pas rapprocher des couleurs ennemies, et qu'il est, dans le domaine des nuances, des adversaires irréconciliables, des traités d'alliance inutiles à proposer, car il est impossible de les conclure. On ne pourra rapprocher deux couleurs criantes; elles représentent des humeurs querelleuses, entre lesquelles l'harmonie est impossible à établir. On ne pourra pas non plus unir une couleur très-foncée avec une nuance très-claire; ce rapprochement serait nuisible à toutes deux, car il assombrirait l'une et écraserait l'autre. Il faudra, si cette mode se propage, comme tout porte à le croire, agir avec une circonspection extrême. Tout doit être assorti en ce monde, non pas seulement les époux, mais aussi les couleurs.

A part le noir, qui peut accepter le voisinage du violet, du vert foncé et du gros bleu; à part le gris, qui, étant un dérivé du noir, s'accommode des mêmes alliances, il faudra peut-être se borner à avoir des robes de *deux nuances de la même couleur.* Toutes les teintes Havane, qui composent à elles seules une gamme entière de tons nouveaux et charmants, se prêteront parfaitement à cette mode; il en est de même du gris, et aussi du vert. La dégradation de teintes est plus brusque et moins harmonieuse dans le gros bleu, et je crois que celui-ci devra se résoudre à marcher éternellement en compagnie du noir. Le violet peut se suffire à lui-même. Grâce au progrès accompli dans sa teinture, il offre aujourd'hui des teintes solides et bien fondues qui composeront des robes fort distinguées.

Et les enfants, s'écrient mes lectrices, parmi lesquelles les jeunes mères forment un chœur formidable comme nombre et comme ensemble, et les enfants, comment seront-ils habillés? Je réclame un peu de patience, et j'affirme d'avance que l'on n'aura rien perdu pour attendre. Nous faisons préparer en ce moment des collections de dessins et de patrons qui ne laisseront rien à désirer. Je dirai, en attendant, que le costume des petits garçons semble déserter la politique étrangère, et se vouer aux modèles nationaux; plus de chemises Garibaldi, mais une fort grande quantité de costumes bretons, composés du pantalon bouffant (retenu au-dessous du genou), de la veste flottante et du gilet pareil.

Quant aux petites filles, leurs costumes reproduisent en miniature toutes les garnitures maternelles, depuis les plus simples jusqu'aux plus riches. Parmi ces dernières, il en est une que je veux signaler. Deux robes par-



COUSS

taient récemment pour la Valachie; elles étaient envoyées à deux jeunes sœurs fort élégantes, dont l'une comptait six, l'autre cinq printemps. Ces robes étaient en pou-de-soie d'un beau rose vif; la jupe, brodée en soutache blanche, était bordée en cygne; les pochettes, également brodées et bordées. Le corsage se composait d'une veste ornée comme la jupe, et ouverte sur une chemisette de batiste brodée, retenue par une ceinture Médicis à nœud flottant, placé sur le côté gauche. On le voit, ce costume était du dernier galant; il se complétait par un chapeau en feutre blanc, à bords relevés, et orné d'une grande plume rose retombant en arrière.

On peut simplifier cette toilette, tout en lui conservant son caractère élégant. On emploiera beaucoup de fourrures pour garnir les costumes d'enfants. Il est des fourrures modestes, telles que le petit-gris, qui se prêteront parfaitement à composer ces garnitures; ainsi un costume de petite fille, pareil à celui qui vient d'être décrit, serait charmant si on le faisait en popeline unie gros bleu, par exemple, garnie avec une bande de petit-gris ayant 3 centimètres de largeur. Le paletot, ou le talma, serait pareil à la robe, et garni de la même façon. S'il est parmi nos lectrices des jeunes mères qui veulent absolument faire des folies pour leurs enfants, je les préviens que ce même costume serait ravissant en velours gros bleu, ou bien en velours groseille. E. R.

RODÉ.

LE MARIAGE A LA VIERGE.

SIMPLE HISTORIETTE.

Gaston de Chavrières, que nous avons tous connu dans le monde, était ce qu'on appelle vulgairement un cavalier accompli : jeune, noble et riche, il avait en lui tous les éléments qui concourent à faire la vie belle et heureuse ; seulement, comme toute lumière a son ombre, les mères en chasse d'époux pour leurs filles déclaraient hautement que M. Gaston avait une horrible tache dans son soleil. Il affichait, très-catégoriquement, un souverain éloignement pour le mariage, et proclamait son amour de l'indépendance, qui, selon lui, ne pouvait fleurir que dans les pittoresques oasis du célibat; et pourtant on se tromperait étrangement si l'on tirait de cette proposition philosophique une conséquence défavorable à notre jeune héros. Son cœur, son âme et son esprit ne s'étaient jamais gâtés au contact des scepticismes du siècle, et, chez lui, l'aversion du mariage était plutôt une question d'instinct que de calcul. Il était né avec de nobles penchants, qu'avait fortifiés une excellente direction; et, chose rare par le temps qui court, il avait toujours su conserver le respect de soi-même, jusque dans les petits écarts naturels aux légèretés de son âge. Les hommes l'estimaient pour sa droiture et sa franchise ; les femmes l'aimaient certainement plus pour son esprit et sa bonté que pour ses avantages extérieurs, et c'est de lui que la vieille marquise de Meyran disait : « C'est un charmant tableau, qui a pour lui la toile et le cadre. »

Or cette bonne marquise avait une nièce. Mlle Alice n'était pas de celles dont, tout romancier qu'on est, on ait le droit d'ébaucher le portrait. Redouté, qui voulut peindre les roses, en a-t-il ressuscité le parfum? Le Titien, qui perpétua sur la toile les plus étincelants sourires des femmes de Venise, a-t-il pu rendre leurs grâces multiples et leurs expressions complexes? Et, dût-on m'accuser de sacrilége, je demande si le pinceau de Raphaël et de Murillo a suffisamment traduit l'idéale candeur de cette Vierge divine dont le céleste original n'aura jamais de copie.

Après cela, si vous tenez au portrait, voici une ébauche : Alice avait la fraîcheur de ses dix-huit ans, la grâce d'une fille du grand monde, et ce charme inimitable qu'on admire sans pouvoir le définir; sa candeur avait grandi, comme elle, à l'ombre des croyances aristocratiques. Élevée dans l'antique château de ses pères, elle n'avait été flétrie par l'influence d'aucun de ces souffles que certaine éducation publique apporte dans le sanctuaire des familles. C'était, selon l'expression du baron de Waremberg, « une fleur de serre ayant gardé toute la naïve beauté d'une fleur des champs. »

Et remarquez que ce baron de Waremberg était précisément l'oncle et le tuteur de notre Gaston, et qu'il se rencontrait avec la tante et tutrice d'Alice sur le terrain des appréciations. Possesseur d'une très-grande fortune, dont son neveu était l'unique héritier, il prévoyait, avec désespoir, l'extinction de sa race ; et, comme vingt fois déjà il avait échoué dans ses tentatives matrimoniales, il en était arrivé à se demander quels hospices et quels prix Montyon il pourrait bien fonder, afin de baser son immense héritage sur quelque solide pérennité. Vainement il avait donné d'indirectes atteintes sur la convenance d'une union qui paraissait indiquée par le rapprochement même des positions. Toujours inébranlable dans ses convictions antimatrimoniales, Gaston avait invariablement paré le trait. Son cœur était un bouclier que nulle flèche ne parvenait à atteindre. Le hasard seul pouvait venir en aide aux projets du baron ; et, comme le hasard a cent fois plus d'esprit que tout le monde, il ne tarda pas à faire le premier pas.

Le château de Meyran était voisin de celui du baron, et, à la fin d'une journée d'automne, l'oncle et le neveu, revenant de la chasse, passaient sous les murailles de la marquise. La nuit commençait à se faire, et l'on voyait les fenêtres du grand salon qui s'illuminaient une à une ; l'ombre du soir tombait lentement sur les pelouses du parc, dont les grands arbres augmentaient la majestueuse obscurité. La gigantesque silhouette du château se découpait en noir sur le fond orangé des nuages du couchant, et quelques étoiles piquaient l'azur foncé du ciel. Un silence plus profond s'épandait sur cette vaste solitude, tout imprégnée de senteurs bocagères.

Le baron, qui ne négligeait aucune occasion de rappeler son neveu aux choses du cœur, s'arrêta, et dit :

« C'est l'heure où les oiseaux se blottissent sous la feuillée, et où les amours prennent leur vol. Les vieux castels s'emplissent de mystères, et il semble que la nature se met en tiers dans tous les doux secrets qu'on hésite moins à confier à la nuit.... Ne trouves-tu pas qu'il y a dans cette

ombre et ce silence comme une voix langoureuse qui murmure de vagues harmonies? L'oreille écoute involontairement, l'œil cherche sans se rendre compte, et le cœur aspire avec une molle inquiétude. On souffre d'être seul, et l'on rêve, sans les espérer, les idéales apparitions qui n'apparaissent jamais. »

En ce moment, et comme si la voix du vieillard eût évoqué l'un des gracieux fantômes dont il parlait, Gaston vit une forme blanche se dessiner sous l'ombre des grands arbres. C'était évidemment une femme qui se glissait mystérieusement le long de l'allée, au bas de la terrasse où se trouvaient nos deux héros.

« Voilà qui vient merveilleusement en aide à vos théories matrimoniales, cher oncle, » dit Gaston en souriant. « C'est l'heure où les oiseaux se blottissent sous la feuillée, et où les amours prennent leur vol. Mlle Alice le sait sans doute aussi bien que nous, et la voici qui part à la picorée. Le moment est propice, et gardons-nous de jeter notre goutte d'eau glacée sur ce charmant brasier qui passe. »

Le baron s'était penché à l'instant où le fantôme venait de traverser le rayon lumineux projeté par les fenêtres du château, et il ne put dissimuler son désappointement en reconnaissant en effet que cette femme était précisément celle vers laquelle il voulait incliner le cœur de son opiniâtre neveu. Une telle sortie, seule, à pareille heure, n'avait pas l'opportunité désirée par le pauvre baron.

L'*Angélus* du soir tinta au clocher du village, et une petite lumière brilla, comme une étoile, à travers les grands arbres où se cachait la chapelle du château. Alice disparut dans l'ombre de l'allée... On entendit, en ce moment, des voix qui passaient derrière les massifs du parc, et qui disaient :

« Ah ! voilà notre demoiselle qui va faire sa prière du soir ; c'est qu'il est près de huit heures : c'est le moment de rentrer pour souper.

— Dire que, depuis qu'elle a l'âge de raison, » reprit une autre voix, « elle n'a jamais manqué de venir, tous les jours, à la même heure, dans la chapelle !

— Dame ! » fit la première, « on dit que notre demoiselle a été donnée à la Vierge en venant au monde, et qu'alors faut qu'elle aille tous les soirs lui faire voir qu'elle est toujours là. Son certificat de vie, c'est la prière.

— Et puis, Nicaise, ajoute que, si l'on n'avait pas bâti la chapelle, notre demoiselle n'existerait plus.

— Ça, c'est vrai, Mariette ; il est sûr et certain que, si Mme la marquise et M. le curé n'avaient pas promis la chose, y aurait un fameux ange de plus dans le ciel, et un de moins sur la terre.

— Père, quoi que c'est donc que d'être donné à la Vierge? » demanda une petite voix d'enfant.

« C'est être habillé de beaux habits blancs jusqu'à l'âge de sept ans.

— Pourquoi qu'on ne nous a pas donnés à la Vierge? » s'écrièrent plusieurs petites voix.

« Parce que ça coûte trop cher de blanchissage, » répondit la mère. « N'y a que les riches qui ont le droit à ça ; mais, c'est égal, quand vous êtes venus au monde, mes petits, je vous ai offert à la sainte Mère de Dieu, et je suis bien tranquille. C'est pas vos blouses bleues qui l'empêcheront de veiller sur vous, allez !

— Ayez l'âme blanche, » dit le père ; « c'est la lessive qui plaît le plus à la Vierge.

— Quoi que c'est, père, que d'avoir l'âme blanche?

— C'est de bien faire ses prières, d'être obéissant à ses parents, respectueux à ses maîtres, de ne jamais faire tort au prochain, et de se montrer toujours reconnaissant aux bienfaiteurs.

— Tiens ! » dirent les petites voix ; « papa et maman ont l'âme blanche, et nous n'avions jamais vu sa couleur ! »

Le hasard apprenait à nos héros à quel rendez-vous courait Alice ; le baron souriait à son tour, en voyant l'intérêt sérieux que Gaston prêtait à cette conversation d'une pauvre famille, qui ne se doutait guère qu'on écoutait son panégyrique. Tous deux venaient de reconnaître, dans ces braves ouvriers, le casseur de pierres du hameau et sa femme, qui rentraient avec leurs quatre enfants, après une pénible journée de travail. Le baron, pressentant les propres impressions de son neveu, crut découvrir qu'il y avait quelque profit à tirer de cette révélation imprévue ; et puis il y avait un mystère dans ces mots : « Si l'on n'avait pas bâti la chapelle, notre demoiselle n'existerait plus, » et il tenait à approfondir cette énigme, que Gaston, en sa qualité de nouveau venu dans le pays, avait toujours ignorée. Il s'avança donc de quelques pas, franchit le massif qui le séparait des braves gens, et se trouva au milieu de l'allée au moment où ils allaient eux-mêmes la traverser. Gaston, sans se rendre compte de sa curiosité, l'avait suivi, non sans un certain empressement : il est des cœurs qui vont toujours aux bonnes choses.

Tous deux connaissaient la famille du casseur de pierres ; et, plus d'une fois, leur charité avait été la consoler dans la pauvre chaumière qu'elle habitait à l'extrémité du village. C'étaient d'honnêtes travailleurs, qui traînaient péniblement leur pauvreté, sans maudire la richesse des autres : ils aimaient Dieu, pouvaient-ils haïr les hommes?

« Tiens ! c'est vous, mon brave Nicaise ! et Mariette ! et les petits ! » dit le baron, en s'arrêtant. « Voici votre journée finie, et vous rentrez au logis?

— Faut bien, not' bon Monsieur, » répondit l'homme ; « le bon Dieu n'en demande pas plus aux chrétiens qu'au soleil ; si le soleil se couche tous les soirs, il est sûr et certain que c'est pour nous montrer l'exemple.

— C'est juste, » fit le baron, souriant à ce rapprochement astronomique, « et je viens d'entrevoir Mlle Alice, qui, probablement, ne tardera pas à imiter le soleil et vous ; car je suppose qu'elle est allée faire sa prière du soir.

— Quant à ça, » dit la femme, « vous pouvez être assuré que, du moment que l'*Angélus* sonne, on voit la jolie robe blanche traverser la grande pelouse, et se diriger en droite ligne vers la chapelle ; c'est réglé comme la grande horloge du clocher ; et même les travailleurs du parc mettent leurs outils sur l'épaule quand ils la voient descendre du château : ça veut dire huit heures ; et, pour nous, ce point blanc qui marche sur la verdure, c'est comme qui dirait l'étoile du berger annonçant la fin du travail.

— Cette chapelle est, en effet, admirablement placée au milieu de ces grands arbres, et je comprends la prédilection de Mlle Alice pour une promenade si agréable, » dit Gaston.

« Oh ! c'est pas histoire de se promener, » dit Nicaise ; « les promenades de notre demoiselle ne sont pas par ici ; c'est du côté opposé.

— Où donc? » demanda le baron.

« Par cheux nous donc ! du côté du village, ousqu'il y a les pauvres et les malades.

— A telles enseignes, » ajouta Mariette, « qu'on l'a si bien habituée à consoler le pauvre monde que, pas plus grande que nos mioches, on la voyait déjà trottiner le long des chaumières, portant dans ses bras des pains plus gros qu'elle, ou des brassées de linge qui lui montaient par-dessus les yeux. Après ça, c'est dans le sang : qui dit Meyran, dit bienfaisant ; c'est le proverbe de cheux nous, de père en fils.

— Vous devez bien l'aimer, alors? » dit le baron.

« Si je l'aimons ! » répliqua Mariette ; « mais, not' bon Monsieur, c'est not' petite mère à tous ; elle connaît tous nos bambins par leur nom ; elle leur donne leurs blouses, leurs casquettes, et, parlant par respect, leurs chemises. Il n'y a pas, dans le village, un enfant qui ne dise, soir et matin, un *Pater Ave* pour qu'all' soit heureuse. Nos malades ne doivent la santé qu'à son bouillon et au bon vin qu'all' leur porte, et qu'all' leur porte elle-même, Monsieur ; et faut pas croire qu'all' jette tout ça sur la table, et s'en sauve tout de suite, comme si la chose lui pesait à faire... Ah ! bien oui !... elle se campe gentiment sur le premier escabeau venu près du lit ; sa fraîche robe blanche emplissant tout à coup la chaumière de gaieté, de joie, et de je ne sais quoi qui vous a un parfum qu'on ne sait d'où ça vient. Et alors, Monsieur, elle vous dit des mots si doux, de sa petite voix argentine ; elle tourne la chose si bien, qu'il se trouve toujours que le plus malade se prend à sourire en pleurant ; et quand elle sort, la moitié de la guérison est faite... On dira ce qu'on voudra, mais, voyez-vous, Monsieur, y a du miracle là-dessous ; et la bonne sainte Vierge n'y est pas pour peu.

— Dame ! » ajouta Nicaise, « c'est ben l'moins ! puisqu'on la lui z-y a donnée corps et âme ; c'est son enfant propre, à la bonne sainte Vierge.

— Aussi, » continua Mariette, « a fallu voir la douleur du pauvre monde quand Mademoiselle a été morte !

— Morte !... Qui ça? » demandèrent le baron et Gaston fort étonnés.

« Not' demoiselle donc !

— Mlle Alice a été morte?... Que dites-vous là?

— Dame ! Monsieur, » répondit très-simplement Mariette, « quand on a vu, on est sûr... C'est au su et vu de tout l'village et les environs ; mademoiselle a été morte deux jours ; all' est ressuscitée le troisième, comme Notre-Seigneur Jésus-Christ, fils de Dieu, son Père. »

Le baron eut peine à retenir son hilarité ; la naïveté de ces bonnes gens allait un peu loin. Toutefois il crut entrevoir qu'il y avait là quelque rapport avec la phrase qu'il avait entendue : « *Si l'on n'avait pas bâti la chapelle, notre demoiselle n'existerait plus,* » et il insista pour avoir le mot de cette énigme... Ne voulant pas retarder le souper de ces braves travailleurs, il se mit à marcher avec eux dans la direction du village ; Gaston suivit tout pensif, et Mariette continua ainsi :

« Pour lors, c'était donc à l'époque du choléra, y aura cinq ans aux avoines ; Mam'zelle avait treize ans et demi ; vu qu'all' marche sur ses dix-neuf.... Paraît que le bon Dieu, pas content de bien des choses, voulait punir les chrétiens, et alors y vous prenait une colique qui, en trois minutes, vous tuait comme une mouche ; y avait de grâce pour personne : même que M. le maire et l'adjoint ont été pris les premiers. On mourait dans les champs, dans les prés, dans les maisons, partout, quoi !... C'était une chose qu'on n'y comprenait rien, et que même les médecins disaient que rien n'y faisait, et que c'était un temps à passer comme ça. Tout un chacun avait une frayeur que ça ne sera pas plus pire à la fin du monde ! Si bien que tous se sauvaient quand y avait un attaqué dans une maison, et que même les parents n'osaient ni soigner les malades, ni ensevelir les morts. Pour lors, v'là la Julienne qui attrape la maladie, que tous les voisins s'enfuyaient du quartier... Faut vous dire que la Julienne, c'est la nourrice de Mademoiselle, et que, bien qu'all' ait logement, table et tout au château, all' a toujours voulu habiter sa chaumière, ousqu'au reste on ne lui a jamais laissé manquer de rien ; même qu'all' y a une vache et deux fanées de lapins, sans compter un châle de laine et coton, que Mam'zelle lui donne tous les ans, le jour de la sainte Alice, sa patronne. V'là donc la Julienne abandonnée, et qui s'en va trépasser comme les autres ! La cloche de l'église sonnait des agonies tout le long du jour : on n'y faisait plus attention, et n'y avait guère que M. le curé qui osait encore mettre le pied dans les chaumières.... Pour lors, il entre dans celle de la Julienne, et qu'est-ce qu'il aperçoit en arrivant, Monsieur? Mademoiselle, qu'était occupée à faire avaler des *portions* à la malade, tout en la frictionnant avec un morceau de laine.

« Malheureuse enfant ! » qu'il s'écrie, « vous ne savez pas que l'air est empoisonné ?

— Eh ben, M. le curé, » qu'all' répond, « pourquoi que vous y venez? »

« On n'a jamais su ce qui s'était passé ; mais on eut beau dire et beau faire, la petite ne voulut jamais quitter le chevet de la Julienne, en répétant sans cesse qu'elle la sauverait, qu'elle en était sûre, que sa bonne Vierge le lui avait dit.

« Qui fut dit fut fait, Monsieur ; trois jours après, la Julienne était sauvée, et le médecin a soutenu que c'était un miracle ; et ça, c'est bien clair, vu que, à compter de ce jour-là, Mademoiselle courut toutes les chaumières, portant des boissons, des couvertures, des médicaments, et un tas d'ingrédients qu'on n'y comprenait rien, et que c'est alors que le choléra a disparu.

— Pour ce qui est de ça, » ajouta Nicaise, « il est sûr et certain que c'est elle qui a sauvé le village : le médecin l'a dit, et le magister était de son avis.

— Mais, » reprit Mariette, « voilà qu'un beau matin, Mam'zelle tombe à son tour : elle avait pris à elle seule tout le mal des autres. Drès que le bruit en fut répandu, tout le village se mit à courir au château : c'était comme une procession de trois lieues à la ronde ; et, chose qui prouve encore le miracle ! c'est que personne n'avait plus peur du choléra, et que c'était à qui irait soigner Mam'zelle... On appela tous les médecins de la ville ; rien n'y fit : ils s'en allaient tous en hochant la tête, et nous, qui étions trestous à genoux à prier le long des grilles et dans la cour du château, nous pleurions ni plus ni moins que si ça avait été notre enfant propre...

« Tout d'un coup, arrive une voiture à quatre chevaux de poste. Clic ! clac ! c'est le plus fort médecin de Paris qu'on a fait venir ventre à terre. Il saute à bas, grimpe le grand escalier quatre à quatre, et va guérir notre petite mère.....

« Vous dire, mes bons Messieurs, tous les *Pater* et les *Ave* qui ont été adressés au bon Dieu et à sa sainte Mère par les centaines de personnes qui étaient là à attendre ce que le médecin allait prononcer..... voyez-vous, ça serait impossible ! Tout un chacun priait avec ferveur : on aurait entendu un moucheron traverser le parc.

« Cinq minutes après, le médecin redescendait lentement, la tête basse, je le vois encore ; et, arrivé sur le perron, comme il voyait toutes les têtes se lever, et les yeux l'interroger avec inquiétude, il dit : « Elle vient de mourir ! »

« Ah ! Messieurs ! le tonnerre serait tombé au beau milieu de nous, que ça n'aurait pas produit un pareil effet ; un cri sortit de toutes les poitrines, parce qu'on dit que c'est là qu'est le cœur ; et puis... silence général ; on n'entendit plus que des sanglots étouffés... Jusqu'au soir, tout le monde resta dans la cour, sans boire ni manger ; personne n'avait faim ni soif... Enfin, on fut bien obligé de rentrer chacun chez soi ; mais, le lendemain, on recommença, et ainsi pendant trois jours...

« Le dernier soir, à six heures, quelqu'un proposa d'aller prier près de la morte ; on se met en rang silencieusement, et on monte dans la grande galerie ousqu'est la chambre de Mam'zelle... Ah ! c'était encore bien autre chose ! M. le curé était à genoux au pied du lit, priant et pleurant comme s'il avait perdu son enfant ; Mme la marquise était comme folle ; courant par la chambre, ses cheveux blancs tombant sur les épaules ; tous les domestiques, hommes et femmes, étaient prosternés, la tête dans les deux mains, et, sur le lit, la pauvre enfant, immobile, les bras croisés sur la poitrine, et le drap relevé sur le front, avait l'air d'une statue de cire, recouverte d'un voile, sur un lit de parade.

« Quand nous fûmes là tous, M. le curé se leva en chancelant, découvrit la figure de la morte, en rabattant le drap et la baisa au front, en nous faisant signe que nous pouvions en faire autant. Tout le monde l'embrassa, Monsieur, et je me rappellerai toujours le froid que je ressentis aux lèvres en les appuyant sur ce visage pâle, qui pourtant n'avait rien perdu de sa beauté ; au contraire, on aurait dit un ange endormi à la porte du paradis : elle souriait, que ça faisait pleurer, rien qu'à voir !

« Mme la marquise courait, échevelée, par la chambre. Elle poussait des cris, des gémissements, de vrais hurlements ; c'était à fendre l'âme d'un rocher ! M. le curé s'approcha d'elle, et lui dit (jamais je n'oublierai ses paroles) : Remettons nos douleurs aux pieds de Dieu, ma sœur, et versons-les dans le cœur de sa sainte Mère. Eux seuls peuvent... nous...

« Mais il avait beau vouloir paraître fort, il ne put achever, et se mit à sangloter plus haut que les autres, comme un simple homme. — Oh ! oui, sainte Vierge, Mère des douleurs, s'écria Mme la marquise en tombant à genoux près du lit ; oui, vous pouvez tout auprès de Dieu. Ah ! je vous en supplie, rendez-moi cette enfant qui vous fut confiée en naissant ; rendez-la-moi, et je vous promets de vous élever une chapelle qui vous sera consacrée, et où, tous les jours, nous irons vous prier et vous rendre grâces. Sainte Vierge, rendez-la-nous !

« Et tous, comme entraînés par son exemple, nous nous jetâmes à genoux, en criant : — Rendez-la-nous ! sainte Vierge, rendez-la-nous ! !

« Messieurs, » continua Mariette après avoir essuyé ses yeux, « Messieurs, aussi vrai que vous voilà ici présents, à peine avions-nous prononcé ces mots, que Mam'zelle entr'ouvrit les yeux ; ses mains, qui étaient croisées sur sa poitrine, firent un petit mouvement, et un faible soupir sortit de ses lèvres blanches...

« Pas un de nous ne bougea ; M. le curé leva les mains au ciel, fit signe à Madame de contenir sa joie, et, à nous, de sortir sans bruit. Deux minutes après, nous étions tous à genoux de nouveau dans la cour. Au bout d'un instant, on vint nous dire que Mam'zelle était ressuscitée..... Tous passèrent la nuit sur la grande pelouse. De quart d'heure en quart d'heure on venait nous dire à quoi on en était : ça allait de mieux en mieux ; et, à la petite pointe du jour, on vint nous déclarer que Mam'zelle était sauvée. On nous fit une distribution de pain, de vin, de viande et d'argent, et nous retournâmes au travail...

« Quinze jours après, notre demoiselle était assise, dans son grand fauteuil, sur la terrasse, au soleil, et on apportait les matériaux pour bâtir la chapelle. Il y eut, quand Mam'zelle fut tout à fait guérie, une cérémonie comme jamais on n'en a vu dans ce bas monde : c'est monseigneur l'évêque

qui posa la première pierre, et officia lui-même, avec plus de deux cents prêtres, venus de dix lieues à la ronde. Toutes les filles reçurent une robe blanche et un voile de mousseline, et chacune, un gros cierge à la main, suivit Mam'zelle, qui conduisait la tête de la procession... Et, le soir, dîner, danse, musique, feu d'artifice sur les pelouses. M. le curé avait tout permis, au nom de la sainte Vierge... Ah! Messieurs! ce ne sera pas plus beau le jour de son mariage, et on en parlera longtemps dans le pays!... car, cette histoire de notre cœur, nous la raconterons à nos enfants, et elle restera la légende de nos veillées d'hiver.

— C'est en effet miraculeux, » dit le baron, que ce récit naïf avait attendri, tandis que Gaston tentait de cacher ses larmes.

« Pardine! » fit Mariette, « le miracle y est, Monsieur. Les médecins ont bien voulu faire entendre que ça pouvait être de la... Comment nomment-ils ça? de la liturgie.

— Léthargie, peut-être? » dit le baron.

« Juste! léthargie... Alors, Monsieur, pourquoi que le bon Dieu s'amuserait à endormir les gens pour les réveiller ensuite? Non, Mam'zelle était morte, bien morte; et c'est parce que la sainte Vierge a vu notre douleur à tous, qu'elle a couru bien vite dire à son divin Fils, que ça ne serait pas bien de faire tant de peine à des gens qui ne demandaient qu'à le servir; et de fait, c'était pas bien au bon Dieu!

— Et que dit Mlle Alice? » demanda le baron.

« Oh! elle, c'est autre chose. Tout en reconnaissant l'intercession de la bonne Vierge, elle dit que ce qui l'a guérie, c'est que chacun de nous ayant pris un petit brin de son mal, en venant l'embrasser, ça lui a retiré bien vite la maladie... Et il paraît bien y avoir du vrai là-dedans; car, ça ne serait que justice. Elle avait gagné la mort en nous sauvant tous, nous ne lui reprenions en détail que ce qu'elle nous avait pris en gros. »

On était arrivé au bout du parc, et la famille du casseur de pierres, après avoir souhaité le bonsoir au baron et au jeune homme, disparut dans les sinuosités du sentier qui menait au village. Gaston, devenu très-sérieux, marchait silencieusement près de son oncle, qui le regardait de côté en souriant à travers ses larmes, et tous deux reprirent, dans les bois, le chemin qui les ramenait au château de Waremberg, distant de quelques kilomètres.

Si nous voulions écrire autre chose qu'une simple histoire, et faire du roman, rien ne serait plus facile que d'imiter nos prolixes confrères, et de créer des nœuds, des obstacles, des incidents et des péripéties, aboutissant à un dénoûment invariablement le même. Mais nous racontons ce qui fut: une naïve anecdote du cœur, et nous nous garderons de faire de l'épopée avec une églogue.

Donc, l'été dernier, j'avais été invité à aller chasser au château de Meyran; quatre ans s'étaient écoulés depuis la soirée que nous venons de raconter, et comme, pendant ces quatre années, j'avais été faire un long voyage dans l'Inde, je craignais de trouver bien des places vides dans une maison dont les principaux maîtres étaient déjà fort âgés lorsque je les avais quittés... Quelle fut donc ma joie, quand, à peine descendu de voiture au pied du grand perron, je me vis accueillir par le baron lui-même, qui me sauta au cou comme un jeune homme, et m'entraîna vers le parc, en me disant que Mme la marquise de Meyran se promenait dans le parterre de la terrasse.

En effet, je la vis de loin, jouant avec un adorable petit garçon, qui se roulait sur la pelouse, sans souci aucun de son enfantine nudité, qu'il étalait à tous les zéphyrs. Près d'elle, et assise sur un banc rustique, Mme Alice, que je retrouvai duchesse de Chavrières, allaitait une ravissante petite fille rose et charmante qui tenait gravement son petit pied dans sa main et regardait fixement le ciel, comme si elle y avait entretenu des intelligences... tandis que derrière, et la main appuyée sur le dossier du siége, Gaston, en costume d'été, la tête ombragée d'un large feutre blanc, regardait en souriant le spectacle enchanteur de sa double paternité. Le bon curé de Meyran se promenait au bas de la terrasse en disant son bréviaire, et, de temps en temps, il levait les yeux vers ce joyeux tableau, semblant appeler toutes les bénédictions de Dieu sur ces êtres si chers. On eût dit une délicieuse toile de Greuze.

« Arrivez donc! arrivez donc! » me cria l'excellente marquise, du plus loin qu'elle me vit... Voilà tantôt quatre ans qu'on travaille ici à vous préparer les joies du retour... Cher ami, ajouta-t-elle en m'amenant par la main le petit garçon qui ravageait les marguerites de la pelouse, j'ai l'honneur de vous présenter M. le marquis de Chavrières-Waremberg de Meyran. »

Puis, se tournant vers Alice, et me montrant la petite fille qui mordait de plus belle à la coupe d'albâtre, elle dit du plus grand sérieux du monde, comme si le bébé l'eût pu comprendre:

« Petite nièce, je vous présente un de nos meilleurs amis, qui vous composera un jour de jolies histoires pour vous endormir, vous et vos petits enfants... Et maintenant que les présentations sont faites, » ajouta-t-elle avec son plus gracieux sourire, « embrassons-nous, s'il vous plaît, cher méchant, qui courez le monde à chercher le bonheur, quand il est ici sous nos touffes de lilas et de chèvrefeuille. »

Et elle m'embrassa comme du pain!

Alice était scandaleuse de beauté et de santé: c'était un rayonnement de joie féminine, de triomphe conjugal et d'orgueil maternel!..... Gaston était splendide: c'était, comme le disait mythologiquement son oncle, la force mâle d'Hercule jointe à la po[...]que beauté d'Apollon.

Nous rejoignîmes le curé, dont la taille s'était un peu voûtée.

« Que voulez-vous! » disait-il; « c'est à moi de partir le premier pour leur préparer là-haut leur second paradis. »

En nous promenant du côté de la chapelle, nous rencontrâmes Nicaise, portant une gerbe de fleurs. Sa femme, en costume de paysanne fort coquet, avait au bras un panier tout plein de groseilles et de framboises; et ses quatre enfants, très-grandis, dévoraient d'hyperboliques tartines de confitures.

« Voilà les cailloux que nous cassons maintenant, » me dit Mariette en souriant, et en me montrant son corbillon tout parfumé de fruits rouges. « Grâce à M. le baron, à Mme la marquise et à M. le duc, notre travail est un plaisir.

— Dis donc un bonheur, femme! » riposta Nicaise, en désignant sa botte de fleurs, « puisque tous ces cailloux-là, nous les semons sur la route de Mme la duchesse, qui est toujours la mère des pauvres. »

On entra dans la chapelle: le bon curé y fit une courte prière; Gaston et Alice souriaient en regardant l'autel de la Vierge, où brillait un bouquet de fleurs d'oranger, déposé là depuis quatre ans; et la vieille marquise, joignant les petites mains de son bambin, qui s'était agenouillé sur le marbre, lui apprenait l'Oraison de la Salutation angélique, ce premier bégayement de l'âme chrétienne.

Je retrouvais donc Meyran au complet; personne ne manquait; et, contrairement à l'usage de mes confrères, je pouvais écrire cette petite histoire sans avoir à déplorer la mort d'aucun de mes héros. Je m'en félicitais tout haut, en sortant de la chapelle, lorsque le vieux baron, me frappant sur l'épaule, me dit:

« Ça n'a pas été sans peine! J'avais affaire à un coquin de neveu qui faisait de l'égoïsme avec son cœur. Il ressemblait à bien des hommes d'aujourd'hui, qui placent le bonheur dans sa négation: c'est la plaie du siècle; et, pour peu que cela dure, on regardera, dans cinquante ans, le mariage comme une vieille coutume tombée en désuétude. L'égoïsme dégrade les nobles institutions; et je ne sais si nos petits-neveux auront encore la vertu de l'amour vrai...

— Nos petites-nièces y mettront bon ordre, monsieur le sceptique, » répliqua la marquise, en montrant le magnifique poupon qui dormait dans les bras de sa mère.

« C'est égal, » fit le baron, « on fait des mariages de raison, des mariages d'argent et des mariages de convenance; et il ne nous a fallu rien moins que le récit d'une bonne action pour amener une union que j'appelle un mariage de hasard.

— Le hasard n'est rien aux choses d'ici-bas, » répondit le vieux curé; « c'est la Providence qui, sur cette mer inconstante, tient et dirige le gouvernail. J'aime bien mieux lui attribuer le bien qui nous arrive; et j'en suis pour ce que disent les bons paysans de cette paroisse, qui n'appellent jamais cette heureuse alliance autrement que *le Mariage à la Vierge.* »

Galoppe d'ONQUAIRE.

VARIÉTÉS.

APPLICATIONS DE LIÉGE.

Vers la fin du siècle dernier, un architecte romain, Agostino Rosa, eut l'idée ingénieuse de copier en *liége* les anciens monuments grecs et romains; cette reproduction, en matière légère et peu coûteuse, mettait la copie des célèbres édifices antiques à la portée des amateurs, même les moins riches.

Parmi nos lectrices, il n'en est aucune, sans doute, qui ignore la provenance du liége; elles savent que c'est une écorce poreuse, que l'on enlève à des arbres qui composent des forêts entières, dans le midi de l'Europe et dans le nord de l'Amérique; nous courrions grand risque de leur apprendre ce qu'elles savent, si nous prétendions leur enseigner l'origine du liége. Mais nous leur annoncerons peut-être ce qu'elles ignorent, en leur disant que le liége prend place, maintenant, sur la table à ouvrage des dames, — non en se bornant à remplir son humble et classique mission, qui fut jusqu'ici de boucher les flacons d'eau de senteur, mais en qualité de substance particulièrement propre à se convertir en ornements de tous genres, — en applications sur bois et carton, applications que l'on désigne par le mot de phelloplastique.

Les applications de liége rappellent, quant à l'effet, les travaux exécutés en cuir; mais leur exécution est plus facile, et aussi moins dispendieuse. Tandis que les travaux en cuir exigent une foule d'instruments, des préparatifs minutieux, et enfin le maniement d'une substance peu agréable pour l'odorat, les applications de liége emploient seulement une paire de ciseaux bien affilés. Le liége doit être coupé en *tranches* presque aussi minces que du papier, et nous ne doutons pas que l'on se procure prochainement ces *tranches* chez toutes les fleuristes, et dans tous les magasins consacrés aux travaux féminins.

Dans ces tranches, on découpe des fleurs, des feuilles, des branches de feuilles, des tiges, des vrilles, etc., — en entier, ou par morceaux séparés, selon qu'on le trouve plus facile. On trace sur l'envers du liége (côté le moins lisse) les contours de l'objet que l'on veut découper, soit à l'encre, soit en employant les procédés que nous avons indiqués pour reporter les dessins sur les étoffes. Quand on a découpé les différents objets qui ont été dessinés sur le liége, on les enduit à l'envers, avec une dissolution de gomme arabique, on les fixe à la place qu'ils doivent occuper, et l'on dessine, soit à la plume, soit au lavis, les nervures, les pistils, les étamines, ainsi que tous les contours intérieurs des fleurs; on peut aussi dessiner à petits traits tout le travail découpé en liége.

Il s'agit maintenant de vernir cette décoration. On prend du vernis fin, on l'étend sur le liége, bien également, en couches pas trop épaisses, à l'aide d'un pinceau large et mou; on laisse sécher, on recommence l'opération, et ainsi de suite, jusqu'à ce que la surface du liége soit unie et brillante; enfin, en dernier lieu, lorsque cette surface est tout à fait sèche, on la lave avec de l'eau froide, qui augmente et consolide son éclat; le vernis qui forme de petits globules au moment où on l'étend n'est pas bon pour ce travail.

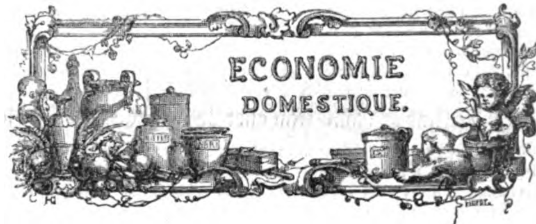
Le bois qui convient le mieux pour servir de fond à ce genre de décoration est le bois d'érable, blanc ou gris, non verni à la place où l'on doit poser les applications de liége. On les emploiera pour décorer des jardinières, caisses à cigares, — coffrets de toute dimension, — cadres de tous genres, — portefeuilles, — buvards, — albums; — mais on ne pourra vernir ces trois derniers objets, s'ils sont faits en velours ou étoffe de soie.

On peut aussi user de la préparation suivante: on choisit un coffret d'érable, ou bien des planchettes de ce bois, préparées pour en faire un coffret; le bois doit être blanc, non poli, simplement raboté. On prend 125 grammes de sous-carbonate de fer (rouille), 8 grammes de sel d'étain, plusieurs pinceaux à lavis.

Le sel d'étain est mis sur un feu modéré, dans un demi-litre d'eau; après deux heures de cuisson, on retire, on passe cette couleur brune dans des filtres de papier, et on laisse refroidir; le sel d'étain est *échaudé* avec de l'eau bouillante; on le laisse reposer, jusqu'à ce qu'il ne soit plus trouble; on marque chaque pinceau, afin de ne point les confondre, et d'employer toujours le même pinceau pour le même usage.

On teint le bois avec la couleur brune, en l'étendant avec un pinceau; on met dans une soucoupe un peu de sel d'étain *échaudé*, et, avec un autre pinceau, on étend ce sel sur le bois, teint en brun; ce bois prend alors une belle nuance lilas, qui, lorsqu'elle est vernie, devient brillante et vive.

Sur ce bois ainsi préparé (avant d'être verni) on pose les applications du liége, puis on vernit le tout ensemble.



NETTOYAGE DES BIJOUX EN OR.

On prend une brosse douce humectée d'eau chaude; on la frotte sur un morceau de savon, puis on brosse doucement les bijoux; on les lave ensuite dans de l'eau pure, on les essuie, on les fait sécher; puis on les brosse avec du pain brûlé, pulvérisé, et on les frotte avec un morceau de flanelle pour les essuyer.

LES HOCHETS D'ENFANT.

La plupart des hochets d'argent, de corail, de cristal, que l'on met entre les mains des enfants durcissent leurs gencives, les rendent calleuses, et atteignent un but diamétralement opposé à celui que l'on se propose, c'est-à-dire de faciliter l'apparition des dents; il vaut mieux préparer le *hochet* suivant, qui attendrit les gencives et combat l'inflammation.

On prend de grosses racines de guimauve, on les coupe en petits morceaux après les avoir nettoyées, on les fait bouillir jusqu'à ce que la guimauve soit bien amollie. On pile cette guimauve, on la tord dans un linge pour en exprimer tout le jus; on mélange, avec la partie gluante de la guimauve, quatre jaunes d'œuf, 200 grammes d'eau de lis, de la fleur de farine, 350 grammes de sucre pulvérisé. On travaille cette pâte; puis, lorsqu'elle est compacte, on en forme de petits bâtons ayant la grosseur du doigt, arrondis à chaque bout; on ajoute des ornements et de petites branches faites avec cette même pâte; on fait sécher ces petits bâtons pendant une demi-heure, on les dore avec du jaune d'œuf, on les met dans un four modérément chauffé, on les y laisse pendant une demi-heure; on les retire, on les laisse refroidir dans un endroit sec.

ENLÈVEMENT DES TACHES DE ROUILLE DU LINGE BLANC.

Les taches de rouille sont composées soit d'oxyde de fer hydraté ordinaire, soit d'oléate de fer. Par le lavage au savon, les taches deviennent de plus en plus foncées, parce qu'elles donnent de l'oléate de fer qui se dépose sur les fibres de l'étoffe. L'oléate de fer ne se dissout pas, lors même qu'on le laisse pendant plusieurs jours en contact avec de l'eau contenant de l'acide sulfurique et de l'acide chlorhydrique. L'acide oxalique, ou le sel d'oseille, dissout l'oxyde de fer. Le procédé en est fort simple: avec de l'acide oxalique et de l'eau, on forme un liquide épais, qui, porté sur la tache de rouille, la fait disparaître à l'instant. Le bioxalate acide de potasse, extrait de diverses plantes, accélère l'enlèvement de l'oxyde de fer.

Cependant, si la tache de rouille contient de l'oléate de

fer, il est fort difficile de l'enlever au moyen de l'oxalate de potasse, ou de l'acide oxalique, même avec le concours de la chaleur. On obtient des résultats plus nets en plaçant la partie tachée du linge dans un vase d'étain bien nettoyé, et en la traitant ensuite par une solution concentrée d'acide oxalique. La présence de l'étain paraît contribuer à la disparition subite de l'oxyde de fer. Dans ces derniers temps on a profité de cette découverte en trempant le linge taché de jaune par la rouille dans une solution de sel d'étain; le sel de fer ainsi dissous est ensuite facilement enlevé par un lavage à l'eau distillée. Ce procédé est fort à recommander aux établissements de blanchissage, à raison de l'économie résultant de l'emploi du sel d'étain, qui est beaucoup moins cher que l'acide oxalique. Dans sa *Chimie des couleurs* (tome II, page 246), Runge propose l'emploi du cyanoferrure jaune de potassium, qu'on mêle en petite quantité à de l'acide sulfurique étendu d'eau. Le linge taché mis dans ce liquide bleuit subitement, et la tache de rouille disparaît. Traité ensuite par une solution de potasse, le bleu du linge disparaît à son tour, et il ne reste plus de traces de taches de rouille. Cependant, s'il en restait encore çà et là quelques traces, on les ferait facilement disparaître moyennant de l'acide sulfurique étendu d'eau.

Dans cette réaction il se produit du carbonate de potasse (formé par la double décomposition de l'acide cyanhydrique et de l'acide oléique mis en liberté), qui seul agit comme dissolvant de l'oxyde de fer. Toutes les substances chimiques ci-dessus indiquées servent également à enlever les taches d'encre, attendu que l'oxyde de fer constitue la base de ces taches, et la dissolution de celui-ci entraîne la disparition de la couleur noire de l'encre. (*Zeitschrift für Bauhandwerker.*)



Au pied de ma vieille tour. J'ai indiqué, dans les articles de modes, les seuls procédés qui puissent être employés pour allonger les robes. Il n'en existe point d'autres que les bandes de soie ou de velours, ou bien les séries de trois à cinq volants étroits, en soie unie. J'ai déjà parlé bien souvent et bien récemment des jupons à rayures, et j'ai dit que l'on en porterait toujours. Quant à une *douillette*, c'est un vêtement de vieille personne, ou tout au moins de grande personne, et non un costume de petite fille. Nous préparons des patrons pour toilette d'enfants. Le journal est bien heureux de savoir que ses patrons sont si bien accueillis, si estimés et si utiles.

Papier marqué V. C. La robe d'alpaga blanc ne convient guère pour toilette de mariée. Si on le choisit pour éviter la dépense, il vaut toujours mieux prendre de la mousseline blanche ou de la tarlatane, qui ne coûtent pas plus cher. Mais enfin, si l'on tient essentiellement à l'alpaga, on ne peut l'alourdir encore par des garnitures, et il faut se borner à border la jupe avec un volant tuyauté, ayant 3 centimètres de largeur. — Mme *E. Des....* a dû recevoir la carte photographiée de Mme Emmeline Raymond, qui est bien sensible à cette aimable lettre; elle trouvera le renseignement désiré avec plus de détails que l'on ne pourrait en publier à cette place à la dernière page du n° 31. — *Un ruban bleu.* Le conseil pour le coup de soleil arrivera trop tard, je l'espère : il est impossible de répondre immédiatement. Lorsqu'on a reçu un coup de soleil, il faut prendre des bains de pieds, et appliquer sur la partie *frappée* des compresses d'eau et de vinaigre. Nous publierons des articles de parfumerie domestique.

Mme *Hélène Rou...* Il faut border la jupe de moire avec une bande de velours dont le bord supérieur, découpé à dents arrondies, sera garni avec une guipure noire très-étroite. Rideaux de reps vert ou grenat foncé pour le cabinet. Pour avoir la carte photographiée de Mme Emmeline Raymond, il faut envoyer 1 fr. 25 centimes en timbres-poste, plus un timbre suffisant pour l'affranchissement, car il est impossible de placer cette carte dans le journal, ainsi que Mme H. R... le désire; il faut de plus écrire son adresse lisiblement, indiquer la ville et le département. — *H. n°* 1662. Je ne connais pas le point en question; il a été probablement publié dans le journal sous un autre nom. — *Près de ma volière en Belgique.* On a dû recevoir la carte. Velours noir en bandes pour garnir la robe de popeline. Il faut le disposer en grecque double ou bien en losanges doubles aussi, en faisant un contour avec du velours ayant 3 centimètres de largeur, et le second contour intérieur avec du velours ayant 1 centimètre 1/2 de largeur. Toute autre garniture est impossible sur une étoffe très-épaisse, à moins que l'on n'adopte une broderie en lacet et soutache noire. — *Du Beaujolais.* On trouve les jupons *passe-partout* dans les principales maisons de nouveautés. Il en existe deux dépôts, l'un chez Lemonnier, rue de Rivoli, 210, et chez Mme Chavigneau, rue Saint-Honoré, 354. — *Auray, n°* 16,291. Impossible de répondre à la question des lambrequins, le premier mot étant illisible. On rend les visites de noce dans le courant du mois qui succède à la cérémonie. — *Béatrix, à Paris.* Peut-être pour le dessin, mais non dans le délai indiqué, et merci pour cette flatteuse appréciation. — *J. A., Bordeaux.* Nous transmettons à Mlle *Alice* les éloges mérités qu'on lui adresse, et nous espérons, avec son admirateur, qu'elle voudra bien renouveler des envois du même genre. — *Mes montagnes.* Je préférerais en effet, pour une *si* jeune fille, la robe gros bleu garnie avec des bandes de velours noir. Oui, sans doute, pour le talma pareil ouaté; cela serait de bon goût. Point de broderies *en quilles*, et plutôt des volants pour la robe d'alpaga; trois volants étroits tuyautés, à tête, ou bien cinq volants étroits en taffetas noir, bordés de velours noir; les premiers couvriraient un espace de 25 centimètres; les derniers, un espace de 35 centimètres. Le magasin du Louvre, rue de Rivoli, envoie des échantillons de mérinos. — Mme *la marquise de Chivré.* Pour faire la tapisserie au passé, on trace simplement les contours du dessin sur le canevas même. M. Simart, rue de Rambuteau, 64, se chargera de faire dessiner et échantillonner l'objet que l'on désire. — *Devant mon miroir.* Couronne de velours noir; s'adresser à Mme Aubert, modiste, rue Neuve-des-Mathurins, 6. — *Une nouvelle abonnée.* La mignardise est un galon étroit, souple, garni de picots. Après avoir tracé les contours d'un dessin sur du papier, on suit ces contours avec la mignardise, en cousant les picots lorsqu'ils se touchent, et la mignardise même, quand elle se croise. Impossible d'allonger une robe marron foncé avec un biais couleur mauve; on ne peut employer à cet usage que du taffetas noir ou de même couleur que la robe; on peut, au lieu d'une bande, poser trois volants étroits, placés eux mêmes sur une bande. Merci pour cette aimable lettre et pour la sympathie que l'on m'accorde. — *Près de mes fleurs.* Robe de mariée en foulard blanc, garnie avec un volant tuyauté à plis très-gros; ces plis sont séparés par un espace de même largeur que le pli. Corsage montant, à pointe ou bien à ceinture longue, nouée par derrière. On peut prendre deux mètres de foulard *de provision,* si l'on veut plus tard faire teindre la robe. La sœur de la mariée mettra une robe de taffetas uni, ou bien à *traits* blancs. On porte toujours les casaques de taffetas noir. — *Mont-Rose.* Nous publierons bientôt, et à deux reprises, une collection de vêtements d'enfants. — *N°* 7,398; *Marie-Madeleine.* Je chercherai les renseignements que l'on désire, et je regrette vivement de ne pouvoir les donner immédiatement à une si aimable abonnée. — *Un lecteur masculin.* Pantalon large, veste et gilet en cachemire noir pour le petit garçon qui est en deuil; robe de cachemire noir ou de popeline noire à filets blancs, pour la petite fille. Nous publierons des dessins pour voiles de fauteuils. — Mme *L...., n° 3,216, à Paris.* Je ne puis promettre de publier immédiatement le dessin désiré. — *Hélène et Félix.* Trop lourd! Le dessin serait beaucoup trop lourd. La clef diplomatique paraîtra dès que M. Simonot aura bien voulu nous envoyer la clef de sa clef, qu'il nous a adressée sans clef. — Mme *G..., à Ville-Dieu.* On ne peut faire un corsage montant d'une autre couleur, mais la petite fille de neuf ans peut porter la jupe de sa robe avec une veste et gilet pareils. Les petites filles de tous les âges porteront des talmas de drap, brodés ou unis.

X. Y. Z. Cette lettre si aimable et si dangereuse pour notre vanité, qu'elle exaltait outre mesure, aboutit à une conclusion bien faite pour nous rappeler à des sentiments plus modestes. Hé quoi! l'une de nos premières abonnées nous affirme que le samedi est le plus beau jour de la semaine, parce que le journal lui parvient ce jour-là; elle nous adresse deux pages de compliments trop flatteurs..... et, à la troisième page, elle nous demande si nous allons donner une prime? Mais il y a contradiction manifeste entre l'exorde et la péroraison! Une prime représente la friandise promise à l'enfant après la médecine, et comme les friandises coûtent cher, on en fabrique qui sont frelatées. Votre journal coûte 12 francs par an; vous savez ce qu'il vous donne pour ce prix modique; pour vous offrir la plus modeste de toutes les primes, un objet coûtant six francs, par exemple, il faudrait que les éditeurs consentissent non-seulement à ne faire aucun bénéfice, mais encore à prendre dans leur caisse les sommes nécessaires aux frais du journal. Il y aurait, il est vrai, un moyen de tourner la difficulté; on pourrait supprimer une grande partie des frais, et substituer aux dessins, aux patrons excellents, de votre aveu et de l'aveu général, des promesses, beaucoup de promesses, rien que des promesses; mais vous comprendrez, je l'espère, que l'emploi de ce moyen ne peut convenir à ceux qui ont fondé une œuvre durable, consciencieuse, qu'ils s'appliquent sans cesse à perfectionner, et qu'ils ne veulent pas amoindrir, en la mettant au rang des publications qui cherchent quelques abonnés à grand renfort de primes.

N° 2,499, *à Mire...* Merci pour l'hospitalité que l'on donne à ma carte. Oui, sans doute, pour le feutre blanc; on pourra le doubler de satin bleu ou rose; il sera plus joli si l'on y met une grande plume blanche, bleue ou rose. — *L. J.* Je n'ose affirmer que nous publierons de suite le patron désiré, mais il paraîtra tôt ou tard. Les robes du petit enfant doivent atteindre la cheville. Vous pouvez porter la casaque de velours quoiqu'elle soit un peu courte; on en fera de ce genre; garnissez-la d'ailleurs avec la guipure, cela sera fort joli. — *Dans ma solitaire campagne.* On a dû trouver à cette place le renseignement que l'on désire. Pour avoir la carte, il suffit d'envoyer en timbres-poste 1 fr. 25 centimes, plus un timbre-poste suffisant pour l'affranchissement; on s'adresse à moi, rue Jacob, 56. — *L. G. W.* On garnit ces étoiles avec l'une des nombreuses dentelles au crochet publiées dans le journal. — *N°* 13,644. Mme *H...* recevra prochainement des patrons pour manteaux d'enfants. — *A. P., Loire.* Il est impossible de décrire la forme d'un objet, de façon qu'on puisse le reproduire sans patron. Nous publierons peut être le patron de l'objet en question. — *M. P., à Saint-Pétersbourg.* Il faudrait un catalogue qui ne peut figurer à cette place, mais je m'engage à le placer dans le journal dès que je pourrai le composer. — *N°* 12,955. Vous avez le portrait de Sainfoin sur la carte de Mme Emmeline Raymond. — *A. B., à Paris.* Le cas étant exceptionnel, j'aurais fait une exception.... mais on ne m'a pas envoyé l'adresse, indispensable pour faire parvenir la réponse. Je suis donc forcée de la placer ici. Du moment où le mari prend le deuil, la femme doit le porter aussi; sa durée (belle-mère d'un mari) sera de six semaines; on peut porter des cols blancs. — *L'oiseau bleu.* Hélas! mon enfant, je ne suis pas médecin! Essayez les pommades rafraichissantes de limaçons ou de concombre. — *L. B., à A...* On portera les manteaux et mantelets plus courts cet hiver; au lieu de la bande piquée, trop connue et un peu lourde pour une jeune fille, il vaudrait mieux garnir le mantelet de velours, avec un volant tuyauté très-étroit (4 à 5 centimètres), en taffetas noir. Pour le second manteau, consultez nos dessins, qui paraîtront bientôt. Chapeau de velours noir, garni à l'intérieur avec des roses, à l'extérieur avec une rosette en dentelle ruchée. — *Une lectrice assidue de la Mode illustrée.* C'est mon avis *personnel* que l'on demande? je ne le donne pas comme *bon,* mais comme *mien.* Je n'aime pas un ameublement *entier* en tapisserie, et les objections que l'on nous fait sont justes : cela devient affreux très-vite; point de canevas de laine : cela est grossier et peu durable. On fait un nouveau genre de tapisserie qui est bien joli; on brode au point de Gobelins (simple, non *croisé*), du reps de laine; cette étoffe est à *côtes*, et l'on travaille à points comptés en faisant toujours un point sur deux côtes. Les fleurs sont toujours les plus jolis dessins pour tapisserie. Oui, sans doute, on peut faire le fond, en tout cas, avec les points que nous avons publiés. — Mme *S. S., n°* 8,028. Il faut envoyer la robe à la maison Guigné-Dusacq, rue du Bac, 46. Il faut préparer une *mère de vinaigre* en versant dans un baril un litre de vinaigre excellent, tout bouillant; on ferme le baril, on le secoue; le lendemain on ajoute la lie d'une barrique de vin et 30 grammes de tartre de vin réduit en poudre; on ne touche plus au baril; dix jours après on y verse le vinaigre. — *A. H., à M.* Mille regrets; nous ne publions pas de vers. — *Une abonnée de première année, n°* 2,706. Comment exprimer ma reconnaissance pour cette lettre si bienveillante, pour cette appréciation si flatteuse, pour ce souvenir que l'on a bien voulu garder de ce premier article, si ancien déjà? Merci, madame, et soyez assez bonne pour renouveler le vif plaisir que vous m'avez causé. — *Marie-Madeleine.* On peut se procurer les apprêts de fleurs chez Charpentier, rue Montmartre, 169; quant au couleurs spéciales que l'on désire, on doit les trouver chez Hath, boulevard de Strasbourg, 35. — *Château de Barrière.* Je serais bien heureuse de recevoir la photographie de Mlle Marthe, et, si cela était possible, celle de Mme la comtesse de L..... — *E. B., à S. C.* On porte toujours les étoffes de soie à rayures longitudinales. Je pense que M. Leballeur pourra envoyer des échantillons; je ne l'affirme pas, cependant, car les marchands ne prodiguent pas les échantillons de soieries; toutes les couleurs sont à la mode. — *Au château des Or...* La veste figaro, simulée par un biais de velours noir, convient parfaitement pour la jeune fille de 14 ans; Alpaga brun ou Havane, garnie avec trois petits volants tuyautés; talma, chapeau de taffetas noir ou de velours noir, orné de roses placées en diadème. — *Près de mes enfants.* Je n'ose promettre immédiatement le dessin souhaité. La saison d'hiver nous oblige à nous occuper des dessins et patrons de vêtements pour femmes et enfants. Oui, pour le gilet. — *H. E., deux jeunes filles.* Non, certes, une jeune fille n'engage pas la conversation avec son danseur; elle se borne à lui répondre : s'il ne lui dit rien, elle doit imiter son mutisme, qui serait d'ailleurs bien extraordinaire; à la formule d'invitation, *Mademoiselle voudrait-elle me faire l'honneur*, etc., on répond invariablement, *oui, monsieur*, si on est libre d'accepter, ou bien *veuillez recevoir mes excuses, j'ai déjà promis cette danse*, si l'on est déjà engagée. Il faut éviter à tout prix de s'engager pour la même danse avec deux danseurs, mais enfin, si l'on a commis cette étourderie regrettable, on doit l'avouer franchement, rester à sa place et manquer cette danse, si l'un des deux danseurs ne vous autorise pas à lui manquer de parole. Il est difficile de traiter ces questions à cette place. Les lectrices de la *Mode illustrée* trouveront bientôt des articles plus étendus sur ces matières, si futiles en apparence, si graves en réalité. — Mme *B. Ch..., à Savigny.* Il faut envoyer 1 fr. 45 centimes pour la carte de Mme Emmeline Raymond, si l'on veut recevoir cette carte affranchie; adresser la demande rue Jacob, 56. — *N°* 639, *Constantine.* Le deuil est trop récent, il faut porter un voile de crêpe pendant six mois, pour un deuil de père; sous-manches de crêpe noir ou de barége noir aux manchettes de mignardise; quel serait ce dessin de portière? Vu la dimension de l'objet, il serait difficile de l'envoyer *in extenso.* — *A. V., à Paris*, a reçu sur la même carte, E. R. Sainfoin et Mme Emmeline Raymond; il n'y a pas d'autre carte, point d'autre portrait. — *N°* 3,787. On fait des robes de baptême magnifiques, à tablier, composé d'un damier de dentelle et de carrés de broderie; ces robes ont invariablement la même forme. On trouvera tout ce que l'on désire chez Mme Gouguenheim, rue de Mulhouse, 2, à prix très-modérés. Robe de moire antique à dessins couleur sur couleur, dans les nuances Havane : on la trouvera au magasin du Louvre. — *Du fond de mes ruines, Mme la vicomtesse ***.* Merci pour cette lettre, bonne, sage, charmante de tous points : je ne négligerai pas ce que l'on m'indique. Mme Aubert, modiste, rue Neuve-St-Augustin, n° 6, coiffera la vicomtesse comme elle le désire et à prix modérés. — Mlle *Malvina Car....., à Parme.* J'aurais été bien heureuse de voir une si charmante filleule, et je suis bien contrariée d'en avoir été empêchée; sa lettre est charmante, et ses excuses dénotent un peu de coquetterie, car on ne croirait pas, en la lisant, qu'elle soit peu familière avec la langue française. J'espère tôt ou tard être dédommagée, et connaître un jour Mlle Malvina, sa mère et sa sœur. — *L. M.* Nous avons publié ce printemps des patrons de talmas; c'est toujours la même forme; la dentelle qui les garnit doit toujours avoir la longueur de l'objet et la moitié en plus. Exemple : pour garnir le tour d'un objet qui a 6 mètres, on emploie 8 mètres de guipure ou de dentelle; la largeur est facultative; plus la dentelle est haute, plus l'objet est riche; on emploie des guipures ayant 50 centimètres de hauteur. — Mme *B., à Batignolles.* Peut-être pour la formule, mais je n'ose m'engager à faire composer le dessin en question. — *N°* 14,455, Mlle *Lucie.....* Nous accepterons avec reconnaissance la recette en question, et la ferons contrôler par un chimiste.

Explication de la Charade.

Le mot de la Charade insérée dans notre dernier numéro est : *Théâtre.*

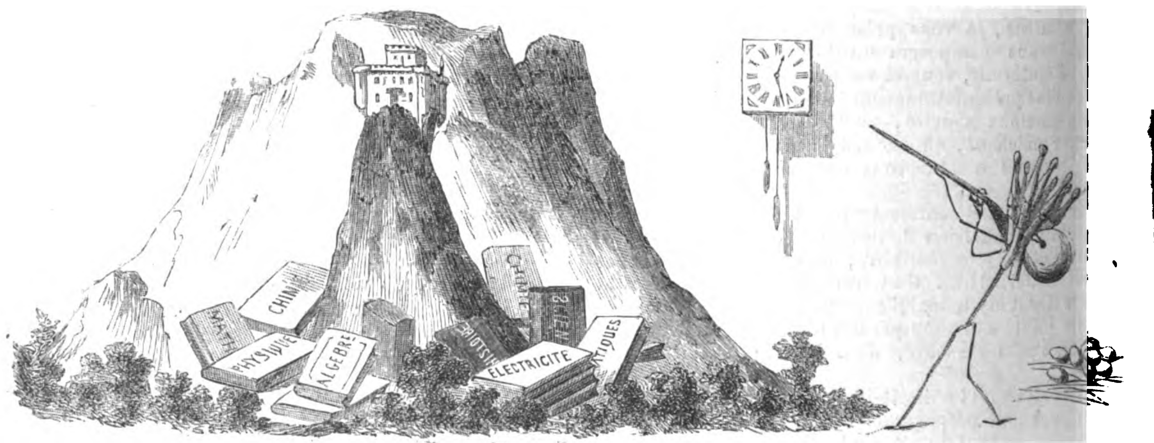


La terre produit mon premier,
L'air en vibrant fait naître mon dernier,
Et l'eau recèle mon entier.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Les trains de plaisir sont très-appréciés de tout le monde.

N° 43 (*avec deux planches de patrons*). TROISIÈME ANNÉE. 27 octobre 1862.

LA MODE ILLUSTRÉE

Le numéro, vendu séparément, 25 centimes.
AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, 50 centimes.
AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE LUNDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND.
Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (*Pour l'étranger le port en sus*). —



COSTUMES ET OBJETS DE TOILETTES POUR ENFANTS. — DESSINS DE LA MAISON PAULINE ROYER, RUE DE RIVOLI, 186.

Description de la gravure

DE MODES POUR ENFANTS

Nous avons fait dessiner ces modèles dans la maison Pauline Royer, rue de Rivoli, 168. Nous avons déjà rendu justice plus d'une fois au bon goût et à la variété des costumes d'enfants que l'on trouve dans cette maison ; on sait, en effet, y faire la part de la fantaisie, sans jamais toucher l'écueil de l'excentricité, et les mères peuvent y faire habiller leurs enfants de tout âge, sans avoir à craindre les écarts d'imagination qui les affublent parfois de costumes grotesques ; la raison y est consultée avant tout, mais elle est assaisonnée par le caprice toujours ingénieux et charmant qui se manifeste dans les garnitures, les ornements, la composition d'une toilette complète.

La petite fille a de cinq à six ans : elle porte une robe de cachemire bleu foncé; le corsage, à demi décolleté, est en partie couvert par des bretelles brodées en soutache noire, et garnies avec un volant étroit en taffetas noir ; la ceinture est à pointe, et brodée ; les manches courtes, bouffantes, terminées par une manche large, en nansouk épais ; la jupe est ornée d'un pli découpé en festons, brodé et garni d'un volant de taffetas noir.



ROBE AVEC CORSAGE-BLOUSE, POUR PETITE FILLE DE CINQ A SEPT ANS.

Le petit garçon a le même âge : il porte le costume écossais dans son exactitude la plus rigoureuse ; ce costume se compose d'une veste de velours noir à boutons d'acier et à manches larges; la jupe est en étoffe de laine à carreaux; l'écharpe en soie également à carreaux ; la pannetière est en cuir, les bas écossais, la toque en velours, et ornée d'une plume.

Encadrement. Manteau à capuchon marqué *a* et *b* (vu par devant et par derrière) pour petit garçon ; le manteau est en drap brun, orné de velours noir. Le capuchon est replié de façon à former un revers fixé devant par de petits boutons ; derrière, par un gros bouton.

Le patron de ce manteau, pour petit garçon de six à sept ans, se trouve sur le verso de la double planche de patrons (voir les figures 41 à 46).

Pour faire ce manteau on emploie 1 mètre 50 centimètres de drap. Les lettres qui servent pour assembler les diverses parties du patron sont minuscules. On place l'étoffe en droit fil sur la ligne indiquant le milieu du dos (fig. 42) et de la partie inférieure du capuchon (fig. 45), lorsqu'on veut couper ces deux morceaux. On coud le devant (fig. 41) avec le dos (fig. 42) sur les côtés depuis a^a jusqu'à b^a, sur l'épaule depuis c^a jusqu'à d^a; toutes les coutures sont faites au point *arrière*, puis séparées et ourlées à l'envers. On place les boutons sur le côté gauche, on fait les boutonnières sur le côté droit.

La figure 43 est le *dessus*, la figure 44 le dessous de la manche ; on les coud ensemble depuis e^a jusqu'à f^a, et depuis g^a jusqu'à h^a ; lorsqu'on monte la manche dans l'entournure, la lettre *h* doit se trouver sur la même lettre de la figure 41. — Le manteau est entièrement bordé avec un ruban de velours posé à cheval, surmonté d'un second ruban posé droit ; cette garniture remonte sur la manche et y simule une fente ; on forme, au milieu du bord inférieur, par derrière, et sur le dessus de la manche, toujours avec le ruban de velours noir, la petite arabesque très-simple que notre dessin reproduit si clairement. La figure 45 (partie inférieure du capuchon) est coupée d'un seul morceau ; la figure 46 (revers) doit naturellement être coupée deux fois; on la coud avec la figure 45, depuis j^a jusqu'à k^a, en plaçant les lisières à l'intérieur, entre les deux morceaux d'étoffe. On borde ensuite, à cheval, tout le tour du capuchon, l'encolure exceptée ; on pose au-dessus le ruban droit, et l'on complète le capuchon en assemblant derrière les deux parties du revers, qui sont réunies par une rangée de boutons ; on pose aussi un bouton par devant sur chaque côté du capuchon, en fixant celui-ci sur la croix. On assemble le capuchon et le manteau, l^a avec l^a, — m^a avec m^a, en les bordant, et l'on met un gland à la pointe du capuchon.



ROBE A CORSELET POUR PETITE FILLE DE HUIT A DIX ANS.



COSTUME POUR PETIT GARÇON DE TROIS A QUATRE ANS.

Décrivons rapidement les autres objets de toilette.

A gauche. Chapeau rond pour petit garçon de cinq à six ans. La calotte est en feutre brun, la passe en velours noir, et ornée de plumes noires.

Manteau écossais pour petit garçon de six à huit ans. Il est fait en velours noir, bordé d'étoffe à carreaux écossais ; une double écharpe de même étoffe, placée sur le manteau, est retenue sur chaque épaule par une boucle d'acier ; les deux bouts frangés retombent par derrière ; les manches, très-larges, sont garnies comme le manteau.

A droite. Chapeau-capuchon pour petite fille de six mois à deux ans. Le fond est en velours blanc; la passe et le bavolet sont en satin blanc.

Manteau pour petite fille de huit à dix ans. Il est fait en drap gris, arrondi par devant, et garni avec une bande de velours noir, découpée en dents arrondies; cette bande simule une pèlerine en remontant sur le manteau; la garniture des manches est pareille à celle du manteau.

EXPLICATION

DE LA DOUBLE PLANCHE

DE PATRONS.

Remarque importante. — Nos lectrices reçoivent avec le présent numéro une double planche de patrons dont la publication entraîne des frais considérables. Grâce à ce sacrifice, que l'administration s'impose afin de rendre des services réels aux abonnés du journal, nous avons pu placer ici un plus grand nombre d'objets, et publier même ceux qui, vu leur dimension, auraient dû être exclus de ce numéro si l'on avait dû les faire figurer sur une seule planche.

Pour lever les patrons des objets qui s'étendent sur les deux planches, il faut assembler les *recto* marqués par les signes ⪢ et >, qui, lorsqu'ils sont réunis, offrent cet aspect : ⋙ et ×.

Les *verso* offrent les signes (et [qui, lorsqu'ils sont réunis, forment les signes ○ et □.

Quelques-uns de nos modèles ont dû être repliés dans leur largeur ; ce côté replié doit toujours être coupé isolément, puis *restitué* à la place qu'il doit remplir; le pli de ce côté replié est invariablement indiqué par une ligne composée de petits traits. La figure 21, extrêmement large, a dû être repliée en deux, et, pour cette raison, sera un peu difficile à reconnaître. Pour lever cette légère difficulté, nous avons publié un croquis de cette figure, en grandeur réduite. Toutes les lettres, lignes et signes doivent être reportés sur le patron que l'on copie.

Nota. Le nombre considérable de patrons qui figurent sur ces planches nous a obligés à employer, outre les lettres majuscules et minuscules, des lettres minuscules accompagnées de la petite lettre ª, afin de les distinguer des lettres minuscules employées pour d'autres patrons placés sur les mêmes planches.

Robe avec corsage-blouse,

POUR PETITE FILLE DE CINQ A SEPT ANS.

Les figures 47 à 54 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Ce costume se compose d'un corsage-blouse et d'une jupe de cachemire bleu de France. Cette jupe est relevée (genre Watteau) sur un jupon de laine à rayures blanches et noires, froncé et *monté* en même temps que la jupe de dessus ; la même étoffe, à rayures, est employée pour le col et les manchettes, et simule ainsi une robe de dessous; ce jupon rayé est bordé avec une ruche de mousseline de laine noire tuyautée, ayant 1 centimètre 3/4 de largeur, surmontée d'un passe-poil en mousseline de laine blanche. La jupe de *dessus* est ornée de cinq rangs en tresse de laine noire ayant 3/4 de centimètre de largeur.

Pour faire le corsage-blouse on coupe les figures 47, 48 et 52 en cachemire bleu, — les figures 49 et 50 (corsage de dessous) en percale blanche, — les figures 51 et 53 (col et manchette) en étoffe à rayures, semblable à celle du jupon de dessous. — Pour les figures représentant la moitié du patron, on place toujours l'étoffe double en droit fil sur la ligne indiquant le milieu ; on laissera 3 centimètres en plus sur chaque devant du corsage de dessous, ainsi que sur le côté de droite du corsage-blouse; ces 3 centimètres seront repliés et ourlés en dessous. Le bord des ourlets de devant, du



MANTEAU DORIA POUR FEMME.

sage de dessous, sera garni d'agrafes. L'ourlet du de-
t de droite du corsage-blouse sera garni avec des œil-
festonnés; le côté gauche est bordé avec une bande
cachemire ornée de trois rangs de tresse en laine; sur
resse du milieu on place des boutons-*grelots* en acier,
de chaque côté de cette tresse, on coud une soutache
re, disposée en ondulations, indiquées sur une partie
la figure 47. De distance en distance, entre ces ondula-
s, on fait un nœud avec de la laine noire fine; ce der-
r détail peut être supprimé.
n coud (à part) ensemble le devant et le dos du corsage
dessous, sur les côtés, depuis n^a jusqu'à o^a, — devant et

PALETOT MOUSQUETAIRE POUR PETITE FILLE DE CINQ A SEPT ANS.

s du corsage de dessus, également ensemble, depuis n^a
squ'à l'o^a, et l'on dispose ces derniers morceaux en trois
s sur l'épaule; ces plis sont désignés par des croix et des
ints, et l'on place chaque croix sur le point correspon-
nt, marqué par un chiffre pareil; on coud encore une
s ces plis un peu plus bas, de façon à former une sorte
pièce d'épaule. On coud, sur l'épaule, le corsage de des-
s et celui de dessous ensemble, r^b avec r^a, — s^a avec s^a.
un des côtés de la doublure est ourlé par-dessus cette
uture. Le corps inférieur du corsage-blouse est froncé
t autour jusqu'aux ourlets de devant; on le joint, par
couture à points *arrière*, avec le double jupon plissé
fendu par devant; on couvre ces plis, à l'envers, avec
large ruban de fil, et on les dispose de façon qu'il y en
peu sous les bras; le corsage de dessous doit se trou-
par derrière, étoile avec étoile du corsage de dessus;
devant q^a avec q^a. On place, sur le côté gauche du cor-
e-blouse, des crochets d'agrafe correspondants aux œil-
ts faits sur le côté droit.
Le petit col, coupé sur la figure 51, est fait en étoffe
uble, pareille à celle du jupon de dessous; on place en-
e les deux *doubles* du col une petite garniture tuyautée
mousseline de laine noire. On place le col sur l'enco-
re, u^a avec u^a, jusqu'à t^a avec t^a, et l'on coud l'un des
tés du col à points *arrière*, l'autre rabattu et
rlé à l'intérieur. — La manche (fig. 52) est
ublée de mousseline un peu roide, et on la
ud ensemble depuis w^a jusqu'à la double
oix. La petite fente est ourlée jusqu'au v^a; le
s de la manche est froncé deux fois, et cousu
r le poignet-manchette (fig. 53) préparé,
mme le col, en étoffe double. On fait une bou-
nnière, et l'on met un bouton au bas de la
anche, dont on fronce le haut à deux repri-
s, depuis l'étoile jusqu'à l'étoile; on la place
ans l'entournure, w^a avec w^a. Pour relever la
pe de dessus, on prépare deux bandes de ca-
emire semblables à celle du devant du cor-
ge; on attache un crochet d'agrafe à chaque
out de la bande, et on les passe, l'un dans un
illet fait sur la jupe
dessus, l'autre dans
œillet fait sur la jupe
dessous; le premier
t placé à 22 centimè-
es de distance, —
autre à 25 centimètres
distance du bord
férieur des jupes. No-
e dessin indique, du
ste, cette disposi-
on.

Robe à corselet

POUR PETITE FILLE
E TROIS A QUATRE ANS.

s figures 55 à 64 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Ce costume est fait
vec deux étoffes diffé-
entes; la jupe, les man-
hes et le corselet sont
n étoffe de fantaisie
oire, à filets blancs; la
arniture de la jupe et
la partie supérieure du corsage sont en cachemire bleu de Chine. Cette garniture se compose de volants étroits posés sous les dents du bord de la jupe, de la ceinture, des manches et des poches. Ce costume convient aussi pour des petites filles de huit à dix ans; il sera plus riche si l'on substitue au cachemire du taffetas bleu, groseille, vert ou violet. On emploiera, outre ces deux étoffes, du ruban à border en taffetas noir, ayant 1 centimètre 3/4 de largeur, de la soutache bleu de Chine, de la soutache noire, de petits boutons de velours noir ou de métal, de la mousseline pour doublure et de la percale.

Des lettres minuscules sont employées pour ce modèle.

On coupe la partie supérieure (froncée) du corsage en cachemire bleu, d'après les figures 55 et 56; leur doublure est taillée en percale blanche sur les figures 57 et 58; en coupant la figure 55 et sa doublure, il faut placer l'étoffe double en droit fil sur la ligne indiquant le milieu, le corsage, fermant derrière, devant être d'un seul morceau, sans couture. En coupant le dos (côté gauche), on doit laisser à l'étoffe, aussi bien qu'à la doublure, depuis le *c* jusqu'à la double croix, un rempli de 2 à 3 centimètres. On forme, sur le bord inférieur du devant et du dos, les plis marqués par des croix et des points, en plaçant chaque croix sur le point suivant, et l'on dispose ainsi trois plis pour le devant, deux plis pour chaque côté du dos; ces plis sont fixés seulement une fois, au bord même où se trouvent les croix et les points. — On fronce l'encolure de la figure 55 depuis l'étoile jusqu'au *g*, — depuis le *g* jusqu'à l'*h* sur l'épaule. — On fronce de la même façon la figure 56, depuis *h* jusqu'à *g*, — depuis *g*, sur l'encolure, jusqu'à la double croix, et l'on réunit dessus et doublure (celle-ci est représentée par les figures 57 et 58) en assemblant les lettres pareilles. On distribue les fronces de façon que sur l'épaule il reste un espace plat d'environ 3 centimètres vers l'entournure, et qu'elles soient aussi un peu écartées de l'encolure. Le devant et le dos sont cousus ensemble (dessus et doublure) sur l'épaule, depuis *g* jusqu'à l'*h*.

Le corselet est coupé en étoffe pareille à celle de la jupe, d'après les figures 59 et 60; le devant est d'un seul morceau; on laisse l'étoffe nécessaire pour un large rempli sur le côté gauche du dos (les couturières, d'accord en cela avec le dictionnaire, nomment ce rempli une *hoche*). On pose le devant et le dos sur une doublure, on les assemble sur l'épaule depuis *h* jusqu'à *i*, puis on borde le côté supérieur (épaule et feston) avec un ruban de taffetas noir, bordé lui-même, du côté de l'étoffe, par une soutache bleue en laine. On réunit ensuite la partie supérieure du corsage avec le corselet; le devant (fig. 55) est placé, depuis *a* jusqu'à *b*, sous la ligne ponctuée de la figure 59, marquée par ces mots: *Ici l'on pose la partie supérieure du corsage;* le dos (fig. 56) est placé de la même façon sous la fig. 60, depuis *c* jusqu'à *d*, et chacun des festons du corselet est fixé par un bouton sur la partie supérieure du corsage. Sur l'entournure, le corselet doit se trouver *e* avec *e*, — *h* avec *h*; le reste du corselet demeure libre. On coud ensemble le corsage ainsi formé, sur les côtés, depuis *e* jusqu'à *f*, et l'on borde l'encolure avec du ruban noir en taffetas; puis on y place une ruche de mousseline blanche, faite avec une bande ayant 1 mètre de longueur, 4 centimètres de largeur, ourlée de chaque côté et plissée au milieu, pour former une ruche double. La manche est faite en étoffe pareille au corselet. Le dessus (fig. 61) et le dessous (fig. 62) sont doublés, puis cousus ensemble, *m* avec *m*, — *n* avec *n*, et l'on fait en même temps les deux petits plis marqués par des croix et des points; on borde ensuite les festons depuis *l* jusqu'à *m*, et, depuis cette dernière lettre, on borde aussi le dessous de la manche jusqu'au *k*, puis on place la soutache comme cela a été indiqué pour le corselet. — On coupe une bande de cachemire bleu, ayant 6 centimètres de largeur, 1 mètre de longueur; on la plie en deux dans le sens de sa largeur, et l'on y fait des plis d'un centimètre, placés dans le creux de chaque feston. Cette garniture est posée entre l'étoffe et la doublure, et le dessus de la manche est, de plus, fixé sur cette garniture par des boutons. On coud la manche ensemble depuis *k* jusqu'à *l* sous la garniture, puis on place la manche dans l'entournure, *n* sur l'*n* de la figure 59. — La ceinture est coupée sur la



PALETOT CLÉMENTINE POUR PETITE FILLE DE DIX A DOUZE ANS.

figure 63, qui représente la moitié du tour de la taille; on la double de mousseline, on la borde, on l'orne de soutache bleue et d'un volant en cachemire bleu, *simple* cette fois, ourlé et bordé de soutache noire sur l'ourlet; ce volant dépasse les festons seulement d'un tiers de centimètre; ceux-ci sont fixés par un bouton. On double ensuite la ceinture avec de la percale blanche, puis on borde le côté inférieur et les côtés transversaux avec du ruban noir et de la soutache bleue. On garnit la ceinture avec des crochets et des œillets; on la fixe sur le corselet (dès que le jupon est *monté*) *f* avec *f* pour les côtés, — croix avec croix par devant, puis on place derrière le nœud, dont les pans sont faits avec deux bandes ayant 17 centimètres de largeur, 21 centimètres de longueur. Le nœud lui-même se compose de deux boucles ayant chacune 13 centimètres de longueur, 10 centimètres 1/2 de largeur, retenues par une petite bande transversale. Tous ces morceaux sont doublés, bordés et ornés de soutache; l'extrémité de chaque pan a quatre festons, sous lesquels on place un volant *simple*.

La jupe a 2 mètres 25 centimètres de largeur, 33 centimètres de longueur; on la double de mousseline, on découpe le bord en festons, ayant un demi-centimètre de profondeur de plus que ceux de la ceinture. Le volant de cachemire bleu, également doublé, dépasse les festons d'un centimètre 1/2; on n'y met pas de boutons, non plus qu'aux pans de la ceinture.

On pose une poche sur chaque côté du jupon; la fente est couverte par un revers (fig. 64), fait en étoffe pareille à la robe, garni comme la ceinture, et fixé, de chaque côté, par un bouton; on fait, sur le haut du jupon, huit plis, dont deux sur le devant entre les poches; on coud ce jupon à points *arrière* avec le corsage, en prenant en même temps une bande de doublure ayant 2 centimètres 1/2 de largeur, que l'on rabat sur la couture. Le corsage est fermé derrière par des crochets et des œillets.

Costume pour petit garçon

DE TROIS A QUATRE ANS.

Les figures 65 à 73 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Ce costume se compose d'une robe et d'une veste; celle-ci peut être supprimée; mais le costume tel que notre dessin le représente, c'est-à-dire avec la veste, est plus gracieux et plus chaud. Notre modèle est fait en popeline grise, à rayures claires et foncées; la garniture se compose d'une bande de cache-



MANTEAU DORIA POUR FEMME.

mire gros bleu, soutachée en noir. La petite garniture dentelée est également en cachemire gros bleu. La manche, étroite, tient à la robe; cette manche a une fente marquée par la garniture, retenue par des boutons d'acier; des boutons semblables sont posés sur le devant du corsage.

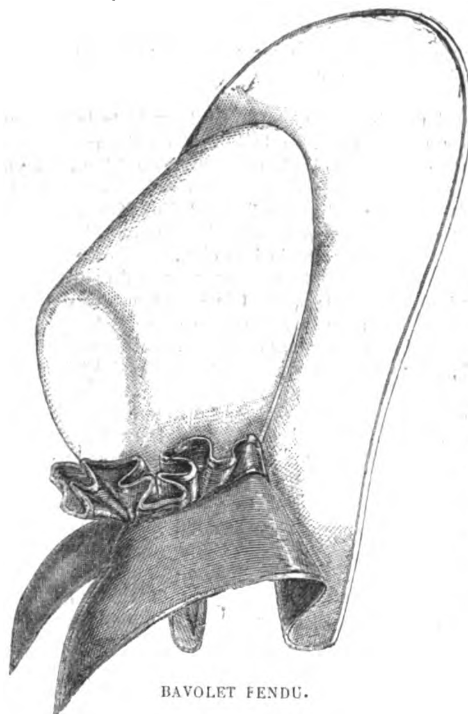
On coupe les figures 65, — 68, — 69 — et 71, deux fois *chacune*. Les figures 67, — 70 — et 72 sont coupées seulement une fois, et, comme elles doivent être d'un seul morceau, on place l'étoffe double, en droit fil, sur la ligne indiquant le milieu. — La figure 66 est le patron de la doublure sur laquelle le devant du corsage doit être plissé; toutes les autres parties de la doublure sont taillées sur l'étoffe de dessus, en percaline pour le corsage et les manches, en mousseline grise pour doubler la jupe. Sur le devant de droite (fig. 65), on place, en haut et en bas, chaque croix sur le point marqué d'un même chiffre (la croix désigne toujours le bord du pli), on plie l'étoffe à l'intérieur sur la ligne marquée par le mot *rempli*, depuis *o* jusqu'à *p*, et l'on a ainsi deux larges plis que l'on fixe solidement. — Le devant de gauche a seulement un pli marqué par la croix 1 et 2, et, par conséquent, il ne doit pas être coupé aussi large que l'autre, mais environ jusqu'à la croix 3; la partie unie depuis cette croix forme la *hoche* sur laquelle le devant de droite est croisé. On assemble le dessus et la doublure, et l'on ourle le bord du devant de droite, qui a été replié sur la doublure même; on fixe aussi les plis sur cette doublure; on pose des crochets d'agrafes sous le pli de devant, et l'on fait des œillets sur l'autre côté (gauche). Le milieu du pli du devant et de droite est garni avec des boutons d'acier, qui simulent la *fermeture* du corsage. On coud ensemble les différents morceaux du corsage sur les côtés depuis *q* jusqu'à *r*, — sur l'épaule, depuis *s* jusqu'à *t*, et l'on borde l'encolure avec une bande de cachemire; les deux parties de la manche (fig. 68 et 69) sont doublées, cousues ensemble avec un passe-poil gros bleu, depuis *u* jusqu'à *v*, — sans passe-poil depuis *w* jusqu'à *x*, et l'on borde le côté inférieur de la manche avec une bande en biais, de cachemire gros bleu, qui doit former, à l'endroit, la garniture soutachée en noir. Après avoir cousu la soutache, on ferme la fente en posant les boutons sur les croix, et le troisième bouton à la pointe de la garniture, au-dessus de la fente. En plaçant la manche dans l'entournure, le *w* doit se trouver sur le *w* de la figure 65.

La jupe a 33 centimètres de longueur, 1 mètre 92 centimètres de largeur. [...] 5 centimètres de distance du bord inférieur on place la bande de cachemire soutachée qui a 4 centimètres de largeur. La figure [...] explique la bande dentelée du bord. Pour l'exécuter, on coupe une bande de cachemire *double*, assez longue pour border le jupon, et ayant la largeur indiquée par la figure 73; on coud cette bande double à points *devant* assez serrés, placés sur les lignes ponctuées; on coupe le cachemire en zigzag devant la couture, mais à quelque distance; on fait sur cet espace quelques entailles çà et là; on retourne la bande, de façon que les coutures se trouvent à l'intérieur; on passe une grosse aiguille à tricoter dans chaque petite dent, afin d'en bien marquer la pointe, puis on repasse la bande quand elle est terminée.

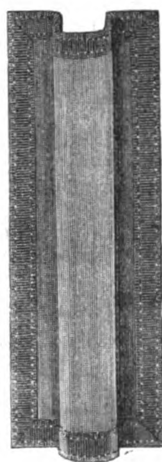
On fait une fente sur le milieu du jupon, par devant; puis on le plisse en 13 plis, ayant environ 4 centimètres 1/2 de largeur; le pli de devant doit cacher la fente. On coud le corsage et le jupon à points *arrière*, et l'on couvre les coutures à l'envers avec un ruban de fil. — La ceinture (fig. 70) est doublée de percaline roide, que l'on place dans l'étoffe rabattue de chaque côté; le milieu de cette doublure est couvert avec la bande soutachée; on garnit la ceinture de crochets et d'œillets, on la fixe sur le corsage, de façon qu'elle se ferme sur le côté. — La veste, dont le bord forme de larges festons, est coupée sur les figures 71 (devant) et 72 (dos); on double ces figures, puis on les coud ensemble sur les côtés, depuis *y* jusqu'à *z*, — sur l'épaule depuis la croix jusqu'au point. La bande indiquée sur la figure 71, avec le dessin de soutache, est continuée tout autour de la veste; celle-ci est bordée avec une bande dentelée (pareille à celle du jupon) que l'on pose entre le dessus et la doublure, et dont on ourle le second côté par-dessus cette doublure; la largeur de cette bande dentelée est indiquée sur la figure 71, pour la veste et ses entournures. — L'encolure est bordée avec une bande étroite en cachemire, e[...]



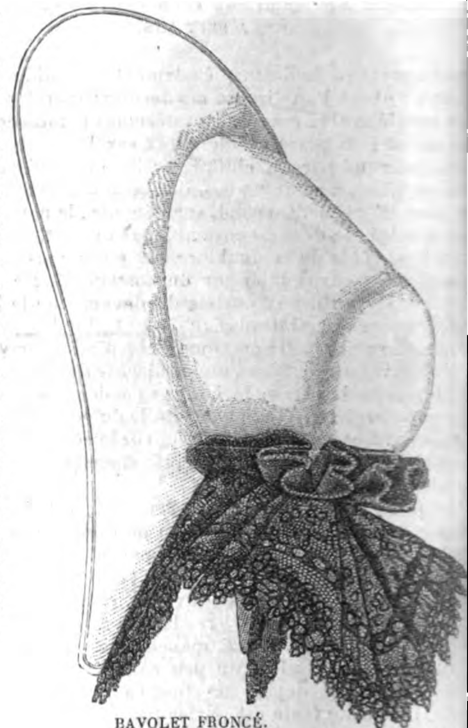
MANTEAU RICHELIEU POUR FEMME.



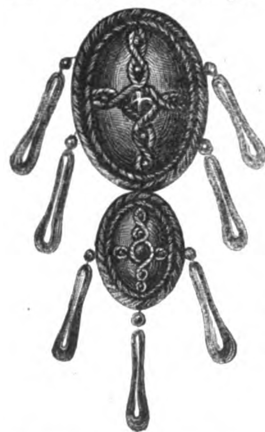
BAVOLET FENDU.



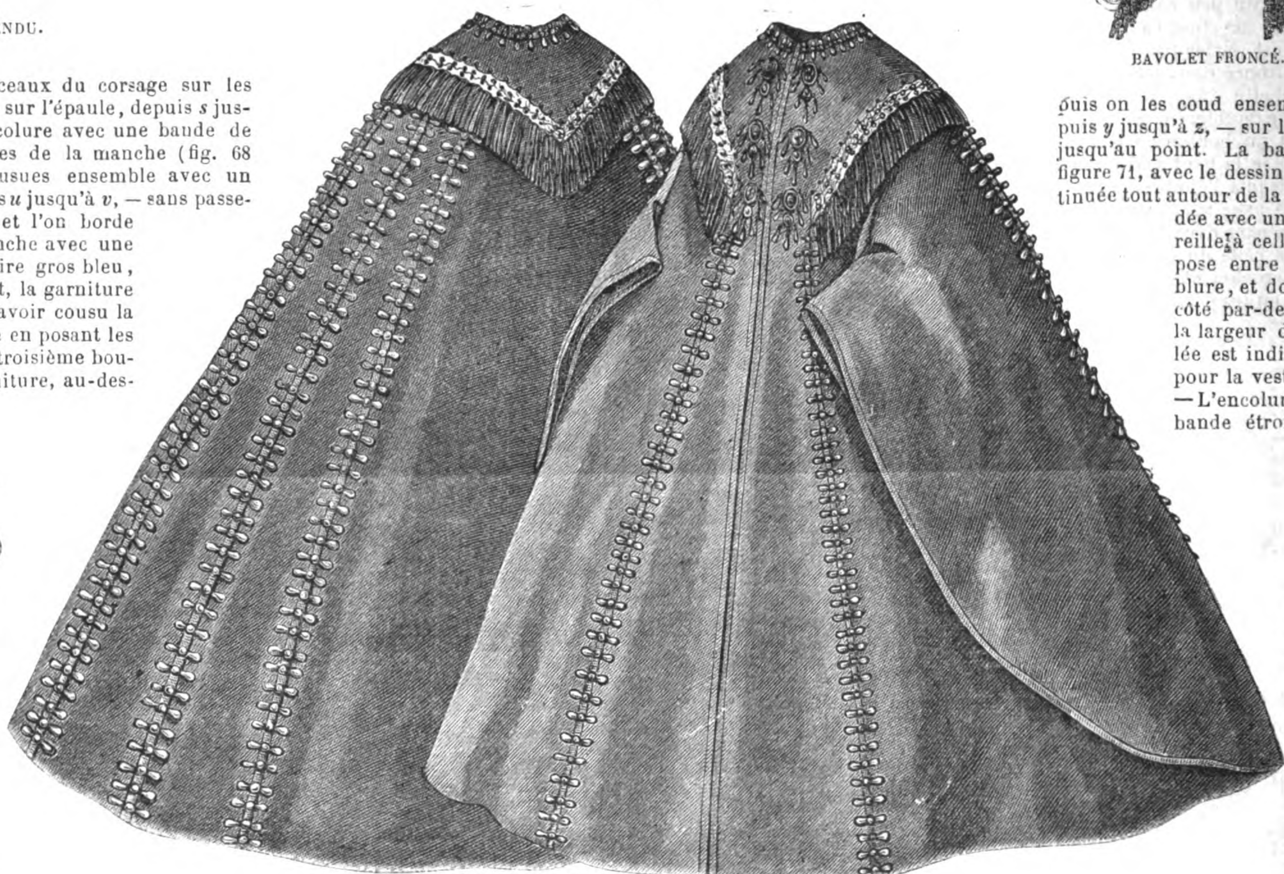
PLI DU MANTEAU RICHELIEU.



BAVOLET FRONCÉ.



BOUTON EN PASSEMENTERIE DU MANTEAU LALLA ROOKH. (GRANDEUR NATURELLE.)



MANTEAU LALLA ROOKH.



GALON DU MANTEAU LALLA ROOKH. (GRANDEUR NATURELLE.)

l'on pose un crochet d'agrafe sous chacune des deux pointes supérieures. On fait deux œillets sur chaque côté du pli du milieu du corsage; ils sont indiqués sur la figure 65; et la veste est ainsi fixée sans couvrir ce pli; l'encolure et le bord des manches sont garnis avec une bande de nansouk festonnée et plissée.

Manteau pour petite fille

DE HUIT A DIX ANS.

Les figures 31 à 35 (*verso*) appartiennent à ce modèle.

Notre modèle est fait en drap brun; la garniture se compose de ruches *à la vieille*, en cachemire noir.

Pour faire ce manteau, on emploie 1 mètre 60 centimètres de drap, — 1 mètre 16 centimètres de cachemire noir, — de la tresse noire en laine pour border, — des boutons de passementerie.

Les coutures sont faites à points *arrière*, puis rabattues à l'envers, et recouvertes avec un ruban de soie noire, ayant 1 centimètre de largeur.

On assemble d'abord les figures 31 (devant) et 32 (manche), K avec K, jusqu'au double point, depuis le double point jusqu'à la croix, puis on attache la manche K avec K, — L avec L, — M avec M sur le dos (fig. 33), en prenant en même temps le devant. On coud d'abord celui-ci sur l'épaule, depuis J jusqu'au K avec le dos, — puis le dos, depuis K jusqu'à L, avec la manche séparément; depuis L jusqu'à M, on coud les trois parties ensemble, et l'on attache le devant au dos, depuis M jusqu'à N; de cette façon, la manche est placée entre les deux autres parties, depuis L jusqu'à M. Le bord inférieur du manteau est garni avec une *tresse* posée à cheval, ou bien rabattu à l'intérieur, et *piqué* à l'endroit. — Les deux parties de la pèlerine (fig. 34 et 35) sont cousues ensemble sur l'épaule croix avec croix, — point avec point. Cette pèlerine a aussi une couture au milieu, par derrière; on borde ou bien l'on pique le bord extérieur de la pèlerine, et on la pose à plat sur le manteau, O avec O, jusqu'au P avec P, en bordant à la fois pèlerine et manteau. La garniture se compose d'une bande de cachemire, ayant 6 centimètres de largeur, bordée, de chaque côté, avec une soutache noire. On la plisse, en laissant de chaque côté une *tête* d'un centimètre 1/2; les plis ont chacun 1 centimètre 1/2 de largeur; l'espace qui les sépare est aussi d'un centimètre 1/2; on coud ensemble les deux côtés de chaque pli de la tête, afin de les tenir arrondis et *bombés;* on place, si l'on veut, trois petits boutons au milieu de chaque pli de la ruche. La ruche de la manche a 8 centimètres de largeur; elle diminue un peu sur le devant; la ruche du col couvre le bord inférieur; celle de la manche le laisse dépasser d'un centimètre environ. Trois boutons ferment le manteau par devant, et l'on peut ajouter, à l'intérieur, une sorte de plastron de même étoffe que le manteau, pour préserver la poitrine contre le froid.



EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

Robe de popeline violette. La jupe est garnie avec un ruban de velours noir, ayant 6 centimètres de largeur, surmonté de trois autres rubans, ayant 4, — puis 3, — puis 2 centimètres de largeur. Le corsage, rond, à ceinture de velours noir, est garni d'un revers simulé en velours noir. Trois rubans de velours noir ayant chacun 3/4 de centimètre de largeur, suivent les sinuosités de ce revers. Les manches sont demi-larges, également à revers simulés.

Robe de taffetas vert de nuance moyenne. Une bande de taffetas noir, à dents découpées d'un côté, posée à plat sur la jupe, est surmontée de deux lisérés en taffetas noir, entrelacés de façon à former des losanges. Une garniture semblable simule une pèlerine carrée sur le corsage montant. Les manches sont garnies comme la jupe.

Costume de chasseur. Veste de velours gros-bleu. Ceinturon en acier. Chemise en foulard écru. Chapeau mou en feutre gris.

Paletot Clémentine

POUR PETITE FILLE DE DIX A DOUZE ANS.

Les figures 26 et 30 (*verso*) appartiennent à ce modèle.

Notre modèle est fait en drap-velours couleur sable, bordé d'une tresse brune en soie, et orné d'un dessin exécuté en soutache brune.

Pour exécuter ce paletot demi-ajusté on emploie 1 mètre 60 centimètres d'étoffe en grande largeur. — Après avoir coupé chaque figure *deux* fois, en laissant en plus l'étoffe nécessaire pour les remplis, on coud dans la figure 26 (devant) les pinces indiquées, puis on réunit *devant* et *dos*, sur les côtés, depuis A jusqu'à B, — sur l'épaule depuis C jusqu'à D. Sur le dos, au milieu, par derrière, on fait une couture; toutes ces coutures sont faites à points *arrière*, rabattues et couvertes avec un ruban brun ou noir, en soie. — Le col (fig. 28) est fait, soit d'un seul morceau, soit avec une couture au milieu, par derrière; on le place sur l'encolure, croix avec croix, — point avec point. La figure 29 (dessus) et la figure 30 (dessous de la manche) sont cousues ensemble, E avec E, jusqu'à F avec F, — G avec G, jusqu'à H avec H, et, lorsqu'on place la manche dans l'entournure, l'H doit se trouver sur l'H de la figure 26. Tout le paletot, le col et les manches sont bordés avec une tresse de soie brune. Le dessin de soutache doit être disposé comme l'indique le dessin du paletot. L'une des arabesques du bord se trouve sur la figure 26; on les répète à distance régulière; la manche est ornée d'une arabesque seulement sur le dessus; sur le col on exécute la broderie telle qu'elle est indiquée; on passe les bouts de la soutache au travers de l'étoffe, et on les fixe à l'envers.

Paletot mousquetaire

POUR PETITE FILLE DE CINQ A SEPT ANS.

Les figures 36 et 40 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Notre modèle est fait en drap-velours de couleurs foncées et mêlées. La garniture se compose de tresse de soie groseille, disposée de façon à simuler des pattes sur le bord, les manches et les poches; elle est posée en ligne droite sur les devants et le col. Les boutons se composent d'un bord en taffetas noir, d'un fond de taffetas noir et blanc et carreaux, au milieu duquel on pose un bouton plat en passementerie groseille.

Pour faire ce paletot on emploie 2 mètres d'étoffe en grande largeur. Le dos (fig. 37) est coupé d'un seul morceau; il en est de même pour le devant (fig. 36), qui n'a point de pince. On assemble les différents morceaux, en réunissant les lettres comme pour le paletot décrit ci-dessus; mais les coutures, au lieu d'être à points *arrière*, sont *piquées* à l'endroit; on rabat à l'envers l'un des côtés de la couture piquée, faite, par conséquent, sur l'étoffe *triple*, et figurant une sorte de passe-poil. Le col (fig. 38) est posé à plat, et réuni au paletot par une tresse posée *à cheval*. La poche, dont la forme est indiquée sur la figure 36, est piquée, après avoir été garnie. Lorsque l'on pose la tresse qui forme la garniture, on la plie en deux, dans le sens de sa largeur, et on la *pique* sur les deux bords posés l'un sur l'autre. Cette *piqûre* est faite avec de la soie noire. L'une des pattes de la manche a 8, l'autre 10 centimètres de hauteur; le côté de dessous de la manche est garni d'une tresse posée en ligne droite; les pattes du bord inférieur du manteau sont séparées par un espace de 14 centimètres 1/2.

Manteau Doria pour femme.

Les figures 1 à 8 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Ce manteau est un paletot-casaque à demi ajusté, de forme très-élégante et très-gracieuse; il est garni d'une pèlerine carrée par devant et par derrière, ou bien arrondie par derrière, selon qu'on le préfère; la manche, large et fendue, est garnie de boutons et de boutonnières, qui permettent de la diminuer (voir le dessin représentant le manteau vu par derrière). Notre modèle est fait en velours noir; la garniture se compose d'une large passementerie, terminée par une frange ayant 18 centimètres de hauteur; cette frange laisse dépasser le bord du manteau de 8 centimètres environ. La pèlerine est garnie avec une passementerie et une frange ayant 12 centimètres de hauteur; les manches sont garnies avec de la passementerie: disons de suite qu'on peut remplacer celle-ci par une broderie, ou par des entre-deux de guipure, et substituer à la frange une guipure plus ou moins large.

Si l'on fait ce manteau en velours, on emploiera 10 mètres, — en soie épaisse à dessins en relief, 6 mètres 80 centimètres, — en drap ou étoffe en grande largeur, 5 mètres.

Chacun des huit morceaux qui composent ce patron sera coupé deux fois, et, par conséquent, la pèlerine et le dos ont une couture au milieu par derrière.

On coud d'abord, dans la figure 2 (petit côté de devant), la pince de côté A avec A jusqu'à B; cette pince, qui part de l'entournure, est indiquée par deux lignes fines. On coud ensuite, ensemble, les figures 1 et 2, depuis C jusqu'à D, — depuis D jusqu'à E, — depuis E jusqu'à F; entre D et E la figure 1 (devant) doit être un peu soutenue. — On réunit la figure 3 (petit côté du dos) avec la figure 2, depuis G jusqu'à H; — la figure 4 (dos) avec la figure 3, depuis J jusqu'au K; les figures 3 et 4 avec les figures 1 et 2 sur l'épaule, depuis L jusqu'à M. La manche se compose des figures 5 (dessus) et 6 (dessous); on les coud ensemble, depuis N jusqu'à O, depuis P jusqu'à Q. — On place les trois boutons marqués sur le patron, et l'on pose, sur l'autre côté, trois boucles de ganse pour boutonner la manche. — En plaçant la manche dans l'entournure, la couture Q doit se trouver sur la même lettre de la figure 2. — La figure 7 (devant de la pèlerine) a une pince qu'il faut coudre ensemble, R avec R. — On réunit ensuite dos et devant sur l'épaule, depuis S jusqu'à T. Après avoir garni la pèlerine, on la coud sur l'encolure, U avec U jusqu'au V, et, sur le devant du manteau, depuis V jusqu'à W. On pose des agrafes pour fermer le manteau.

Manteau Richelieu pour femme.

Les figures 9 à 15 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Ce manteau, simple mais élégant, conviendra aux jeunes filles aussi bien qu'aux femmes. La garniture se compose de plis posés à part, et séparés par des pattes en étoffe de soie noire. Nous joignons au dessin du manteau l'un de ces plis, en moitié de sa grandeur naturelle.

Notre modèle est fait en drap noir côtelé, les pattes sont en soie noire à dessins en relief. Pour faire ce manteau on emploie 2 mètres 50 centimètres de drap, — 1 mètre d'étoffe de soie; en coupant le patron, on laisse en plus l'étoffe nécessaire pour les coutures, mais on n'en laisse pas pour le bord inférieur du manteau, des revers, des manches, ni pour le col. Le dos a une couture au milieu, et les deux côtés en sont assemblés par deux coutures *piquées;* les côtés, — épaules — et coutures des manches sont également piqués. Les lettres employées pour ce patron sont minuscules. — On coud ensemble la figure 9 (devant) et la figure 10 (moitié du dos), sur les côtés, depuis *a* jusqu'à *b*, — sur l'épaule depuis *c* jusqu'à *d*. Chacun des devants est doublé, depuis l'encolure jusqu'au bord inférieur, avec une bande d'étoffe ayant 9 centimètres et demi de largeur, semblable à l'étoffe employée pour le manteau, et l'on fait, dans cette étoffe *double*, les boutonnières indiquées sur le devant de droite. Sur le côté de gauche, on pose les boutons un peu en biais, c'est-à-dire plus éloignés du bord de devant en bas qu'en haut; sur chaque devant, on pose la poche plate indiquée sur la figure 9 par une ligne ponctuée, tandis que sa fente est marquée par une ligne fine, double. Le côté supérieur de la fente est piqué deux fois sur la poche; le côté inférieur est bordé avec de la soie noire, et piqué. — On borde le manteau avec une petite bande de soie dont la largeur est indiquée sur l'encolure de la figure 9; cette bande est partout piquée à l'endroit. — La figure 11 (moitié du col) est faite en étoffe *double*, et bordée; on place le col sur le manteau *e* avec *e* — jusqu'à *f* avec *f*, — et l'on pose sur chaque devant, à l'intérieur, une bande de taffetas noir ou de soie pareille à celle employée pour les pattes, qui paraît, si l'on veut rabattre les deux pointes supérieures en forme de revers. — Les figures 12 (dessus) et 13 (dessous de la manche) sont cousues ensemble, *g* avec *g*, jusqu'à *h* avec *h*, — *j* avec *j* jusqu'à *k* avec *k*. — Le revers (fig. 14) est bordé sur le côté supérieur, cousu ensemble *g* avec *g* jusqu'à l'étoile, et le côté de dessus est orné avec les quatre pattes indiquées sur la figure 14, avec leurs boutons. La plus grande de ces pattes couvre la couture du revers. On coud le revers au bord de la manche, *j* avec *j*, — *g* avec *g*, et, après avoir repassé cette couture, on la couvre avec un ruban de soie. Le revers rabattu sur la manche est fixé par quelques points à la place marquée par une croix, et aussi sous la bande qui le borde. En plaçant la manche dans l'entournure, le H doit se trouver sur la même lettre de la figure 9. Pour la garniture du manteau, on coupe en même étoffe que celui-ci 47 morceaux d'après la figure 15; on les borde tous avec de la soie, et l'on place alternativement six de ces plis et une patte, sur tout le bord du manteau. Sur le côté gauche, on supprime un pli qui serait caché par le côté droit; il en faut, par conséquent, 47 en tout. La séparation de ces plis, et la place qu'ils doivent occuper, sont indiquées sur la figure 9, près de la patte; on place le pli préparé d'après la figure 15, à la place qu'il doit remplir, croix sur croix, — point sur point, — et on le coud sur les deux lignes ponctuées, de façon que le bord reste libre. Les pattes doivent être cousues avec un passe-poil fin; elles sont *prises* dans la bande qui borde le manteau.

Manteau Lalla-Rookh.

Les figures 16 à 22 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Voici encore un élégant manteau féminin, qui siéra particulièrement aux tailles un peu élevées. La partie supérieure se compose d'une sorte de plastron en forme de fichu par derrière, d'étole par devant, se rattachant à ce que nous appellerons la *pièce de côté*, qui forme les manches et rejoint le dos. Le manteau est orné d'une riche passementerie, terminée par un effilé marquant la forme du dos, et se terminant devant en bretelles, auxquelles se rattachent le galon, que nous représentons par un dessin spécial. Ce galon est disposé sur trois rangs, pour chaque côté de derrière, et recouvre aussi le petit col droit. Trois glands (voir le dessin spécial) en forme d'agrafes sont posés sur chaque côté de devant.

Il faut accorder une certaine attention à la figure 21 (pièce de côté); elle a dû être repliée presque en deux, dans le sens de sa largeur. Pour écarter toutes les difficultés, nous l'avons fait représenter *entière*, étendue (voir fig. 16), en grandeur réduite. Il faudra reporter sur le patron de la figure 21, le signe ⌬ et les chiffres 1, 2, 3; ce patron, lorsqu'il est complété, doit avoir ce signe répété trois fois sur le côté supérieur, trois fois sur le côté inférieur de la *pièce de côté;* on tire de chacun de ces signes, aux signes placés sur le côté opposé, trois lignes droites qui réunissent les marques des mêmes chiffres, et indiquent ainsi la direction des trois rangs de galon. La figure 16 (grandeur réduite de la figure 21) représente ces lignes.

On emploie, pour faire ce manteau, 3 mètres 35 centimètres de drap ou d'étoffe en double largeur; on coupe chacune des fig. 16, 17, 18, 20 et 21 *deux* fois, — les fig. 19 et 22 *une* fois, en plaçant l'étoffe en droit fil sur les lignes indiquant le milieu, ces fig. devant être d'un seul morceau. On doit laisser *partout* l'étoffe nécessaire pour les remplis. Toutes les coutures sont faites à points *arrière*, rabattues à l'envers, repassées et couvertes avec un ruban noir en soie, ayant 1 centimètre de largeur. On assemble d'abord la fig. 16 (devant), depuis *l* jusqu'à *m*, avec la fig. 17 (devant des bretelles); cette dernière doit être un peu *tendue* vers la pointe inférieure; on coud ensuite la fig. 18 (petit côté), depuis *r* jusqu'à *m* avec la fig. 17, — depuis *m* jusqu'à *n* avec la fig. 16. — On coud la fig. 19 (dos), depuis *l* jusqu'à l'étoile, avec la fig. 20 (dos des bretelles), — puis on coud ces deux parties, avec les fig. 16 et 17, depuis *p* jusqu'à *l*, — depuis *l* jusqu'à l'*o*. On pose ensuite la *pièce de côté* près de la fig. 20, depuis *g* jusqu'à *p*, — sur la fig. 17, depuis *p* jusqu'à *r*, — sur la fig. 18, depuis *r* jusqu'à *s;* cette pièce a une couture dans le milieu, par derrière. — On ploie d'un centimètre environ le bord inférieur du manteau, à l'intérieur, et l'on fait un ourlet *piqué* à l'endroit; à l'envers, on pose sur cet ourlet un ruban de soie. On ne fait aucun rempli à l'encolure; on la borde avec le petit col droit (fig. 22) doublé de taffetas noir, posé *t* avec *t*, — *o* avec *o*, — *u* avec *u*, sur les fig. 16 et 19. — On pose ensuite le galon sur la couture, depuis *n* jusqu'à *m*, et depuis *m*, sur un espace de 9 centimètres, le long de la couture qui joint la bretelle à la fig. 16; à cette place, l'effilé rejoint le galon et se continue sur le dos. — Trois rangs de galon sont posés sur les lignes que nous avons déjà indiquées; une grosse étoile marque, sur la fig. 16, la place des boutons de passementerie. — Le petit col est piqué à 3/4 de centimètre de distance du bord supérieur, puis orné de galon. — On pose des agrafes sur les devants du manteau. Le coin inférieur du petit côté (fig. 18), marqué par un double point, doit être fixé sur le galon du milieu (des trois rangs de galons) à 3 centimètres de distance environ du bord inférieur de la *pièce de côté*.

Deux bavolets de chez Mme Aubert,

MODISTE, RUE NEUVE-DES-MATHURINS, N° 6.

Les figures 23 à 25 (*recto*) appartiennent à ces modèles.

Il sera peut-être agréable à nos lectrices de *moderniser* elles-mêmes un chapeau destiné aux courses du matin. Nous avons fait choix, chez Mme Aubert, de ces deux bavolets, qui pourront remplacer les bavolets chiffonnés et *défraîchis* de la saison précédente.

BAVOLET PLAT ET FENDU.

Ce modèle, garni de dentelle plus ou moins large, servira pour les chapeaux de velours et de satin. On coupe les fig. 23 (bavolet) et 24 (tête de bavolet) en entier d'un seul morceau, d'abord en tulle roide en laissant sur le bord inférieur de la fig. 23 un rempli d'un demi-centimètre; dans ce rempli, on place un fil d'archal fin, et l'on recouvre l'un des côtés du bavolet avec l'étoffe choisie pour le chapeau. On borde le bavolet avec une bande de taffetas en biais, ayant un demi-centimètre de largeur; on ploie un peu le fil d'archal du côté de la fente, on le *bombe* du côté opposé. — On coupe la fig. 24 en tulle roide, puis une seconde fois en étoffe semblable à celle du chapeau, et on borde dessus et dessous avec une bande de taffetas; on plisse cette bande en plaçant la croix 4 sur le point 4, — et ainsi de suite jusqu'à la croix 8. On continue les plis sur l'autre moitié, mais en sens opposé; on coud cette bande ou *tête* sur le chapeau, puis le bavolet à la bande *v* avec *v*, *w* avec *w*, sur la ligne ponctuée de la fig. 24; à la pointe inférieure du côté transversal, le bavolet est fixé sur le chapeau, comme notre dessin l'indique.

BAVOLET FRONCÉ.

La figure 23 (*recto*) appartient à ce modèle.

On fait ce bavolet en tulle blanc, on le recouvre de dentelle noire, et il peut convenir à la plupart des chapeaux. On le coupe en entier d'après la fig. 25, en tulle blanc roide, en laissant un rempli tout autour, que l'on fixe à l'envers après y avoir placé un fil d'archal fin. On borde ce rempli avec une bande de velours noir en biais, ayant 1 centimètre de largeur. On recouvre le dessus du bavolet avec du tulle blanc de Bruxelles, coupé en largeur double de celle du bavolet et froncé. On prépare sur la fig. 25 du tulle noir à dessins, en laissant en plus le tulle nécessaire pour un rempli sur les côtés transversaux; on borde ce tulle avec une dentelle noire légèrement froncée, ayant 5 à 6 centimètres de largeur, que l'on surmonte avec un entre-deux. On place ce tulle ainsi garni sur le bavolet, de façon que la dentelle le dépasse de 3 centimètres environ; on replie le tulle à l'intérieur du bavolet, en haut et sur les côtés, puis on plisse le bavolet sur la ligne ponctuée, en plaçant la croix 4 sur le point 4, et ainsi de suite, comme cela a été expliqué pour le bavolet précédent. On le fixe ensuite sur le chapeau.

DESCRIPTION DE TOILETTES

DE LA MAISON GAGELIN.

Il est difficile, sinon impossible, de décrire les riches ornements, la forme gracieuse, l'ingénieuse disposition de ces modèles; nous allons cependant tenter cette entreprise, et faire ici la description de quelques manteaux, divers quant à leur destination, mais tous élégants et distingués.

Grand paletot marquis en drap brun doré. Ce modèle est l'un des plus *longs* de la saison; il couvre la jupe jusqu'à 15 centimètres environ du bord; des moitiés de pattes, encadrées de taffetas noir, et ornées de velours noir, sont posées de chaque côté depuis le col jusqu'au bas du paletot; elles se complètent lorsque celui-ci est fermé. Sur chaque côté, à quelque distance de l'entournure de la manche, se trouve une longue patte, retenue par de gros boutons de velours noir, et retenant trois pattes plus petites, disposées en éventail. Les manches, demi-larges, sont également garnies de pattes.

Paletot guide, plus court, en velours noir, garni de four-



Marquis — Guide — Mindha — Diana — Echarpe

LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal 56 Rue Jacob Paris

rure grise. Il est fendu sur les côtés, et entièrement encadré avec une broderie exécutée en soie grise; les poches sont indiquées par une broderie semblable; les manches, demi-larges, sont fendues sur le coude; l'entournure et l'encolure sont indiquées, comme les poches, par une broderie. Le bas de la robe grise, qui dépasse ce paletot, est garni avec un volant étroit tuyauté, surmonté de trois bandes de velours noir lisérées d'orange; entre ces bandes est placé un entre-deux de guipure noire.

Sortie de bal Mindha en velours groseille clair, composée de trois parties. Celle du dos est plissée, et les plis sont réunis et fixés par une large passementerie noire, terminée par deux glands; les côtés de devant sont unis, et forment d'immenses revers, ornés d'encadrements en riche passementerie noire *à jours*. Ces revers sont encadrés par une passementerie noire qui remonte sur les épaules et garnit le devant de la sortie de bal.

Robe Diana en pou-de-soie lilas. Jupe à queue, garnie d'un volant surmonté d'une riche chicorée; de grands *fers à cheval*, figurés par des rubans de velours noir et par une large dentelle blanche, garnissent le tour de la jupe; ils se répètent en trois rangs sur le devant de la jupe, et sont encadrés par un volant surmonté d'une ruche chicorée. Une ceinture-bretelle, ornée de velours noir et de dentelle blanche, borde le devant du corsage, ouvert par devant, se croise par derrière, et retombe en deux pans ayant chacun, *au bas*, 40 centimètres de largeur.

Mantelet-écharpe en velours noir, richement brodé, à bords dentelés, garni d'une dentelle de Chantilly, ayant 60 centimètres de hauteur.

MODES.

Fidèle à ma promesse, je viens traiter aujourd'hui l'importante question de la forme que l'on donnera cet hiver aux robes; elles seront presque *à queue*, et je vais essayer d'initier nos lectrices aux mystères de cette coupe.

Prenons pour base de la démonstration une étoffe ayant 90 centimètres de largeur, popeline ou étoffe de fantaisie; on mettra cinq lés dans la robe; on prendra les deux lés les plus longs (1 mètre 30 centimètres de longueur); on les posera l'un sur l'autre, *endroit* sur *endroit;* sur ces deux lés on lève deux pointes de même longueur que les lés, ayant 6 centimètres de largeur sur leur côté le plus étroit; on les coud aux deux lés dont elles procèdent, *biais* avec *fil droit*, de telle sorte que le biais des deux pointes se trouve placé au milieu par derrière; on les place égales aux lés, en bas; on coupe ce qui dépasse en haut. Cette combinaison *étale* et arrondit la jupe d'une façon gracieuse et majestueuse. On prend deux autres lés ayant 1 mètre 25 centimètres de longueur; on les place *endroit* sur *endroit*, on enlève sur ces lés deux pointes ayant chacune 10 centimètres de largeur sur le côté le plus large, finissant à *rien*, et ayant en tout 30 centimètres de longueur; on les ajoute de chaque côté, au bas du lé de devant, et l'on repasse bien ces coutures, qui sont, du reste, cachées si la robe est garnie, *tolérées* par la mode si, au contraire, la jupe est unie; le reste du lé de devant, audessus de ces points, doit être légèrement coupé de chaque côté en pointe jusqu'en haut. On assemble tous les lés, en mettant toujours un côté en biais avec un côté en fil droit, excepté pour le côté de derrière, où les deux biais des grandes pointes doivent se rencontrer, ainsi que cela a été expliqué.

On comprend que nous pouvons établir seulement des principes généraux dont l'application variera selon la largeur des étoffes. Celles qui ont un dessin *à montant* exigeront une grande perte, toutes les pointes ne pouvant être levées sur les lés. Pour le taffetas, on ne coupe pas de petites pointes, mais seulement les pointes de derrière, qui auront 15 centimètres de largeur sur leur côté le plus étroit, et qui seront également cousues biais avec biais par derrière. On comprend que l'inégalité de longueur des lés oblige à arrondir le bas de la robe en cousant l'ourlet qui la termine.

Le haut est toujours fait à plis : il n'est plus question de fronces; ces plis sont plus ou moins profonds, par conséquent plus ou moins nombreux, et il est tout à fait impossible d'en donner la mesure mathématiquement exacte. Comme il est tout à fait impossible de promener à pied des robes aussi longues, le système des cordons-*tirettes* sera en usage plus que jamais. Il consiste à coudre, de chaque côté, un cordon principal à 25 centimètres du bord de la robe, à l'envers, bien entendu. On fait un œillet dans la ceinture, on y passe l'autre extrémité de ce cordon, sur laquelle on coud un petit bouton plat; de distance en distance, toujours à la même hauteur, on coud d'autres cordons qui viennent se rattacher au cordon principal; on tire le bouton : la robe se raccourcit à volonté.

On voit, dans les vitrines de quelques magasins de nouveautés, des manches bouffantes et à poignets justes, faites en mousseline de laine ou mérinos de couleur; ces manches sont blanches, bleues, groseille ou violettes; on les garnit avec une guipure noire, froncée au bas du poignet, et retombant sur le bouffant. Je n'indique pas cette mode comme étant fort élégante; mais enfin elle répond à l'un des besoins qui m'ont été signalés par quelques lettres. Ces manches remplacent les sous-manches blanches pour toilettes d'intérieur, et l'on peut sauver un peu l'économie qui les conseille, en les portant, par exemple, avec une cravate de même couleur : l'harmonie ennoblit toujours l'économie.

Ainsi que nos lectrices peuvent s'en convaincre par les dessins et les patrons du présent numéro, les formes de manteaux n'ont pas changé sensiblement. Le sort en est jeté, le paletot triomphe encore cet hiver; mais sa longévité est due principalement aux modifications qu'il s'est imposées; il s'est rélargi, il s'est raccourci, et s'est rendu de la sorte à peu près supportable. Je ne veux pas oublier d'indiquer ici un ornement que j'ai vu dans la maison Lavigne, rue de Rohan, 3. Les paletots et manteaux de drap sont garnis de *pattes*, de plusieurs lignes droites, etc., qui semblent exécutées avec une ganse de grosseur moyenne, et qui, en réalité, sont faites de la façon suivante : on ploie l'étoffe, et l'on fait, sur les deux doubles, une couture piquée, traçant les contours de la garniture que l'on a choisie. Je ne dois pas omettre d'ajouter que ce travail, pour être exécuté avec régularité, exige beaucoup d'habitude et un peu d'habileté.

Lorsqu'on veut éviter les volants, et cependant garnir une robe, on fait parfois des plis ayant 4 à 5 centimètres de hauteur; on les découpe d'un côté en dents aiguës, on les garnit de velours étroit et de guipure noire étroite; on pose plusieurs rangées de ces *plis* ou bandes à plat sur le bas des jupes; les manches sont, bien entendu, garnies de la même façon.

On a tant abusé des volants tuyautés, que les volants froncés reparaissent pour leur disputer l'empire : l'un et l'autre genre seront à la mode pour cet hiver.

La lingerie innove peu; les toilettes de matinée sont toujours vouées aux petits cols épais et plats, droits ou retombant à pans carrés, ou bien arrondis; on en voit beaucoup qui sont brodés en soie noire et coton blanc, ou simplement *piqués* en soie noire; les sous-manches qui accompagnent ces cols conservent le très-haut poignet à double boutonnière, substitué aux manchettes rabattues. On prépare des corsages blancs en tulle ou mousseline pour accompagner des jupes de tarlatane ou de soie de couleur claire; on portera ces toilettes au théâtre, ou bien dans les soirées demi-parées, non dansantes; mais ces corsages offriront une si grande variété de forme et d'ornements que nous ne pouvons nous borner à les signaler, et nous reviendrons certainement sur cet important sujet, en nous aidant de nos dessins et de nos patrons. E. R.

L'OMNIBUS.

L'omnibus parisien est l'arche moderne; si un cataclysme quelconque venait à engloutir Paris, en respectant les omnibus qui le sillonnent en tous sens, on retrouverait dans le personnel qu'ils contiennent la plupart des types humains. Toutes les races du globe, toutes les classes de la société, comme un flot continu, sans cesse renouvelé, passent dans ces voitures, consacrées à *tout le monde*, ainsi que leur nom en fait foi.

S'il faut en croire les érudits, la création des omnibus ne serait pas une conception absolument moderne : ces voitures ont fait une courte apparition sous le règne de Louis XIV; leur inventeur était l'illustre penseur, le grand génie qui s'appela Pascal. Mais, à cette époque, l'omnibus n'était peut-être qu'une réminiscence, que l'application, à un usage public et populaire, du grand coche, dont Henri IV était si fier et se montrait si jaloux qu'il le prêtait rarement et difficilement à la reine Marie de Médicis. Nous voyons en effet, dans la relation de l'assassinat commis par Ravaillac, que le roi était sorti du Louvre, dans son coche, pour aller voir Sully; or l'énumération des seigneurs placés autour d'Henri IV est bien longue, et l'on en peut conclure avec raison que le coche royal était un véritable omnibus, sinon quant à la composition du personnel, du moins quant à la dimension du véhicule.

Les omnibus n'ont pas toujours été en possession de la faveur qui s'est attachée à ce moyen de locomotion : humbles et modestes, les conducteurs primitifs faisaient alors au public les avances les plus directes et les plus infructueuses; ils joignaient, à la pantomime la plus engageante, la séduction exercée par les charmes de la musique; ils jouaient des pieds sur un instrument qui appelait vainement les voyageurs. La duchesse de Berry consentit à traverser Paris dans un omnibus, afin de protéger cette entreprise mise en péril par l'indifférence et par la défiance du public. Vains efforts! soins inutiles! les omnibus tombèrent, mais non sans se relever.

Les temps sont bien changés! Les omnibus, multipliés à l'infini, ne suffisent plus à l'empressement du public; leurs conducteurs se vengent aujourd'hui des injustes dédains qu'ils ont recueillis autrefois, et les rendent avec usure. Sur quelque point que l'on rencontre maintenant l'une de ces voitures, elle passe fièrement, sans tenir compte des gestes désespérés des passants; le conducteur, impassible, couronné de son écriteau portant le mot *complet*, tracé en caractères fatidiques, contemple sans émotion le spectacle lamentable de toutes les espérances déçues, qui se traduisent par l'abattement ou par le dépit. L'habitude émousse toutes les impressions : le conducteur d'omnibus a vu un si grand nombre de nourrices succombant sous le poids de leur nourrisson endormi, de femmes chargées de paniers aussi lourds qu'elles-mêmes, de rentiers obèses, de femmes surprises par la pluie menaçant la fraîcheur d'une toilette neuve, qu'en vérité on ne peut exiger de lui une compassion bien vive pour toutes les infortunes qui lui adressent un appel, presque toujours inutile; il passe, impassible comme le destin, les bras croisés sur sa poitrine, emporté par le trot des chevaux robustes et fougueux attelés à son omnibus.

Trouver une place libre dans le parcours des omnibus est une bonne fortune, aussi rare, aussi remarquable que le gain d'un billet de loterie; c'est donc vers les stations que se dirige le flot tumultueux des aspirants. Mais ces stations mêmes justifient trop souvent la parole de l'Évangile : « Il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus. » La foule se presse, se heurte; des luttes partielles s'engagent même çà et là, et le dessin qui accompagne ces lignes représente l'assaut de l'omnibus. Mais une égalité inexorable préside à la distribution des places disponibles, et, quelle que soit la position sociale du n° 10, il ne passera pas avant le n° 9, celui-ci fût-il vêtu de la blouse la plus modeste. L'omnibus n'examine pas les individus, il tient compte seulement des chiffres; il n'admet aucun privilége, et ne reconnaît qu'un droit, égal pour tous, préservé contre tout subterfuge par la surveillance générale, gardienne jalouse de l'équité, qui ne pourrait être violée en faveur d'un seul sans être atteinte dans la personne de tous.

Essayerai-je de placer ici quelques types observés dans le rapide trajet de l'omnibus? L'entreprise est difficile, car ces types se renouvellent sans cesse, et leur nombre les protége contre l'observation. Mais, si limité que soit le temps durant lequel on se trouve dans cette compagnie mélangée, on peut encore y reconnaître la plupart des qualités et des défauts que l'on constate dans toute réunion.

Voici d'abord le caractère bienveillant et obligeant : c'est ce monsieur qui s'empresse de recueillir la monnaie de tous ses voisins et de la remettre au conducteur; il donne la main aux dames qui descendent, il soutient celles qui montent, il prend dans ses bras le petit enfant que lui tend une mère, occupée à escalader le marchepied; il est dépositaire du sac, du panier ou du paquet de cette autre dame qui ne peut quitter la voiture en tenant tous ces objets, et qui les reprend lorsqu'elle se trouve saine et sauve à terre; sur son visage placide on discerne tous les caractères auxquels se reconnaît la bienveillance, le désir d'être utile, le besoin de se dévouer.

Il ne faut pas aller bien loin pour trouver l'ombre qui fait ressortir cette figure : on voit, vis-à-vis, l'égoïste renfrogné, maussade et bourru, qui essaye de se caser selon ses goûts, sans tenir compte de ses voisins; il ouvre ou ferme la vitre sans consulter la convenance d'autrui; il se pose en biais, il se penche, il s'accoude, ou bien il croise ses bras, sans être arrêté par la crainte d'empiéter sur les places des autres. Que lui importent les autres? Il ne connaît qu'un seul être; il le choie, le comble d'attentions, lui prodigue les soins les plus ingénieux, fût-ce aux dépens de la politesse et de l'équité.... et cet être.... c'est lui-même. Ah! certes, il n'aura pas la duperie de faire un seul geste profitable à ses voisins! Si une main contenant le tribut de 30 centimes se tend timidement vers lui, il restera aveugle et immobile.... *Que les autres s'arrangent!*.... Telle est la noble devise de son écusson.

Plus loin se trouve une autre variété de l'égoïste : c'est l'homme important. Celui-ci est préoccupé surtout du désir de produire son effet. Il se pose d'un air méditatif en calculant les mouvements qui mettent en relief sa belle prestance. A-t-il un ruban à sa boutonnière, il s'arrangera pour que son côté gauche soit vu de tout le monde. Trouve-t-il que son front large révèle un penseur, il aura soin d'ôter son chapeau, et de passer un mouchoir fin sur ce front puissant. Moins bourru que le précédent, il n'est pas plus serviable, ou du moins il l'est seulement en certaines occasions, parce qu'il rapporte tout à lui. Il se montrera empressé près d'une femme élégamment vêtue, obligeant envers tout homme chez lequel il soupçonnera une supériorité quelconque. Sa préoccupation constante, son rêve toujours écroulé, toujours reconstruit, est de trouver quelque circonstance heureuse, pour se rapprocher des personnes qui sont en possession d'une notoriété quelconque. Malgré son infatuation, malgré ses prétentions, il soupçonne vaguement qu'il n'est point le soleil, et se résigne à n'être qu'un clair de lune brillant à l'aide de reflets étrangers. Aussi est-il sans cesse à la recherche de ses reflets, il les emprunte à toutes les circonstances, il les implore du hasard, et voilà pourquoi il se montre indifférent pour les uns, empressé pour les autres. Parmi ceux-ci il rencontrera peut-être son rêve si souvent poursuivi, il trouvera peut-être un homme célèbre qui sera séduit par sa conversation remarquable..... Il aura peut-être ce bonheur inef-

COMPLET.

fable de se promener un jour près de lui, et d'entendre murmurer sur son passage : « Quel est donc celui qui accompagne D*** ou G***? ce doit être un homme distingué, puisqu'il est lié avec cet homme célèbre ! »

Le personnel féminin est généralement moins *tranché;* quelle que soit leur éducation et leur position sociale, les femmes sont plus habiles que les hommes, lorsqu'il s'agit de voiler leurs prétentions et leur caractère. En fait de dissimulation, le beau sexe est plus expert que le sexe moins beau. Il faudrait bien du temps pour déchiffrer les inclinations, les sentiments d'une femme, et le trajet est trop court pour que l'on puisse faire les observations qui révéleraient des traits particuliers. Les femmes en omnibus se divisent généralement en deux catégories : celles qui parlent et celles qui ne parlent pas. Parmi les premières, il en est qui obéissent à cet impérieux besoin de loquacité qui a valu tant de quolibets à la plus belle partie du genre humain; d'autres sont mues par un sentiment de bienveillance, par une certaine tendance à l'épanchement, et ne peuvent réprimer le désir de confier une partie de leurs affaires à leurs voisins; elles les entretiendront de la maladie du petit, des études de la petite; elles parleront de la cruauté de leur propriétaire décrétant une augmentation à chaque terme, elles ne manqueront pas de narrer les incidents qui se sont produits à la cuisson de leurs confitures. Le motif qui dicte ces discours, fort peu intéressants lorsqu'on n'a aucun lien d'amitié avec les personnes qui les tiennent, est loin d'être blâmable sans doute, puisqu'il implique de la bonne foi et une sorte de confiance envers tous ceux que l'on rencontre; mais il décèle par malheur un manque absolu de tact et d'éducation, et voilà pourquoi l'on rencontre en omnibus un grand nombre de femmes scrupuleusement silencieuses.

Là, comme ailleurs, on reconnaît aisément les personnes bien élevées. Leur principal souci aura pour objet de n'imposer aucune gêne à leurs voisins. Elles se tiendront à leur place sans envahir, fût-ce de quelques lignes, la place d'autrui. Si, malgré leurs précautions, elles ont effleuré quelqu'un sur leur passage, elles n'oublieront pas de s'excuser par quelques mots polis. Elles auront soin de remercier les personnes qui auront bien voulu leur rendre les petits services que l'on est bien forcé d'accepter, ou même de demander, lorsqu'il s'agit de recevoir les bandes de *correspondances* ou de faire parvenir au conducteur le prix de la place que l'on occupe.

En aucun cas une femme ne doit accepter ni surtout demander l'un de ces services considérables qui ne peuvent se rétribuer par un simple remercîment. Un jour, l'omnibus s'était arrêté à la station située près du passage de l'Opéra; il était complet, et le ciel, qui avait ouvert ses cataractes, versait sur Paris les torrents d'une pluie qui avait pris les proportions d'un déluge. Une dame s'approcha de la voiture, en sonda les profondeurs, et dit avec un accent amer : « Il n'y aura donc pas un de ces messieurs qui consentira à monter sur l'impériale pour me céder sa place ! » Cette adjuration fut accueillie par un profond silence. Les hommes se regardaient d'un air piteux, puis jetaient un coup d'œil désespéré sur la nappe d'eau qui transformait les ruisseaux en torrents. Enfin l'un d'entre eux, prenant une résolution héroïque, se leva, et, pour monter à l'impériale, dut passer devant la dame qui avait exigé ce sacrifice et qui devait en profiter : elle ne le remercia même pas, et son entrée dans la voiture fut accueillie par des murmures sourds, mais significatifs.

« Voilà une bonne leçon, » dit un homme, « et bien faite pour corriger de la politesse. »

« Oui, » répondait son voisin, « on se plaint aujourd'hui de l'impolitesse des hommes, mais beaucoup d'entre nous suivent les exemples qu'on leur donne, et les femmes devraient bien savoir qu'il faut témoigner quelque reconnaissance à ceux qui s'imposent une gêne considérable pour leur rendre service. »

L'impolitesse de cette dame n'aurait pas dû surprendre l'assistance qui s'en montrait si scandalisée. Cette dame devait être mal élevée, car cette circonstance seule expliquait la sommation par elle adressée; lors même qu'on lui eût offert le sacrifice qu'elle avait provoqué, elle aurait dû le refuser, parce qu'un simple remercîment était insuffisant pour reconnaître ce service.

Comme l'on ne connaît pas ses compagnes et ses compagnons de route, comme on n'en est pas connu, il faut éviter toute conversation et réduire le dialogue autant que possible si on tentait de l'engager. Il ne faut point oublier en effet, d'une part, que les apparences peuvent être trompeuses, et, d'une autre, qu'une certaine dose d'empressement pourrait être mal interprétée. La vie parisienne communique tôt ou tard aux Parisiens une certaine sécheresse et une méfiance très-positive. Toute avance, fût-elle faite avec simplicité et bonne foi, fût-elle l'expression d'un bon sentiment, leur semble toujours entachée de calcul, et ils se croient immédiatement autorisés à défendre leur indépendance contre les tentatives de l'intrigue. Cette disposition très-répandue et très-invétérée est la conséquence forcée de certaines expériences malheureuses et d'un grand nombre de déceptions.

EMMELINE RAYMOND.



Papier marqué S, couronne de comte, château de M. Pour la robe bleu de France, on emploiera les volants noirs, qui, s'ils sont découpés, seront froncés et tous à tête; le premier serait posé droit, les deux suivants en ondulations, *dont le métrage ne peut être calculé que sur la robe même*, puisqu'il dépend de sa largeur; les volants froncés ont 6 mètres de longueur, par exemple, pour une jupe qui a 4 mètres de largeur. Il faut disposer les ondulations sur un lé, et mesurer ainsi le nombre de mètres nécessaires pour tous les lés. La hauteur des volants est absolument facultative; ceux en ondulations ont communément 7 à 8 centimètres de hauteur. Je préfère les volants aux ruches. Pour celles-ci, on emploie 2 mètres 1/2 de taffetas afin de couvrir une longueur d'un mètre. Les revers peuvent être noirs; ils seront plus jolis pareils à la robe. Je préfère la combinaison que l'on m'indique aux *quilles*, qu'il faut adopter seulement en désespoir de cause. Mais il faudra encadrer les pointes de taffetas noir (placées entre les lés pour élargir le bas de la jupe) avec plusieurs rangs de velours noir, disposés comme la garniture de notre gravure de modes (voir le n° 39, robe d'alpaga). Ces velours encadreraient les pointes qu'ils suivraient et continueraient droits sur l'espace qui séparera ces pointes; si l'on ajoute une soutache bleue à chaque velours, la garniture n'en sera que plus jolie. Manches demi-larges, à revers simulés par des pointes de taffetas noir. Pourquoi couper les pointes du corsage ? L'idée de cette garniture est excellente, et je l'expliquerai plus longuement, parce qu'elle peut rendre service à un grand nombre de nos lectrices. Plutôt la veste que le corsage, pour le petit garçon de deux ans; talma plutôt que paletot pour cet âge. — Mme *L, à Cou....* L'entre-deux de guipure noire, posé sur du taffetas blanc pour la robe *fauvette*, composera une toilette plus parée que s'il était posé sur la robe même. Le corsage montant, boutonné à pointe, sera plus convenable pour cette toilette que le gilet simulé ou réel. Quant à la jupe, voir à l'article *Modes;* mais il sera absolument impossible de trouver une combinaison pour avoir les lés en pointes sans couper l'étoffe ou sans la rentrer. J'ai donné récemment l'adresse du jupon passe-partout, qui est excellent. Le prix dépend de l'étoffe qui le recouvre; il coûte, je crois, de 15 à 25 fr.; on le fait avec volant pour soutenir la queue. — *Une mère.* Je puis répondre d'une façon satisfaisante à cette demande, car je connais une dame veuve qui se chargerait volontiers de prendre chez elle Mlle votre fille, qui pourrait ainsi compléter ses études, et qui aurait de plus la compagnie d'une femme spirituelle, instruite et bien élevée. — *N° 17,401, Abbeville.* Il faut allonger la robe de grand deuil avec une bande de reps de laine ou de cachemire noir, dont le bord supérieur sera découpé en dents arrondies, simplement bordées avec un passe-poil de cachemire noir.

Explication de la Charade.

Le mot de la Charade insérée dans notre dernier numéro est : *Poisson*.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

Nº 44. TROISIÈME ANNÉE. 3 novembre 1862.

LA MODE ILLUSTRÉE

Le numéro, vendu séparément, 25 centimes.
AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, 50 centimes.
AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

:NTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE LUNDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
ɑ an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
Les abonnements partent
du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND.
Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
Les abonnements partent
du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (*Pour l'étranger le port en sus*). —

mmaire. — Explication de la gravure de modes. — Mosaïque de perles. — Mosaïque de perles contrariées. — Tissu mosaïque. — Mosaïque à tours. — Mosaïque en treillage. — Trois dessins pour filet ou crochet. — Entre-deux tricoté pour lingerie d'enfant. — Ruche pour garniture de pantoufle, etc. — Crochet pour couverture. — Point-agrafe (crochet). — Description de la planche de manteaux. — Description de toilettes. — Modes. — L'Homme à la pluie. — Renseignements.

Explication de la gravure de modes.

Les deux figurines représentent une casaque demi-ajustée ɔe par devant et par derrière), appelée Louis XV. Cette saque en gros d'Afrique noir, doublée et ouatée, est enɑrée d'une ruche tuyautée en ruban noir, remontant sur trois coutures, et terminée par une rosette de ruban. s manches, fendues, sont retenues par un nœud de ruɑ ; un nœud semblable est placé sur la itrine.

La robe (casaque vue par devant) est popeline grise ornée avec une ruche taffetas noir découpé.

L'autre robe (casaque vue par der-ère) est en taffetas noir, bordée par un lant très-étroit. Une ruche de taffetas ir est disposée en dents aiguës; en- chaque dent se uve un volant de fetas violet, disposé éventail.

Mosaïque

DE PERLES.

l est un fait im-ssible à nier, et que us sommes forcés constater ici : Pa-, si inventif, si in-nieux, si habile, ris reste inférieur sur un point à certaines capitales de l'Allemagne.

Les petits ouvrages féminins, dont l'exécution constitue une distraction agréable, et qui embellissent la demeure de la famille, sont peu variés et peu connus en France. A part la tapisserie la plus élémentaire, on ne fait guère que des travaux au crochet.... et c'est encore à l'Allemagne que nous les devons.

Parmi l'innombrable variété de ces travaux, il en est un que l'on désigne sous le nom de *mosaïque de perles*. Nos voisines d'outre-Rhin l'affectionnent à juste titre, car rien n'égale la beauté, l'éclat, la durée des objets faits en perles. On peut se procurer ces perles dans plusieurs magasins de Paris, et notamment chez A. Mogis, rue Thévenot, 14. Nous allons, par conséquent, initier nos lectrices aux mystères de ce travail, qu'elles nous sauront gré de leur avoir fait connaître; seulement, comme ces explications *ne peuvent être recommencées*, nous engageons nos abonnées à conserver le présent numéro, auquel nous les renverrons quelquefois.

Mosaïque

DE PERLES CONTRARIÉES.

On l'exécute avec des perles de Bohême, et on l'emploie pour des cordons de sonnette, plateaux de lampes, tapis de table, lambrequins de cheminée, etc.

MODES DESSINÉES CHEZ Mme PRYTEL, RUE SAINT-ROCH, 11.

On enfile les perles isolément sur du coton à tricoter (non tors) fort gros.

Pour commencer cette mosaïque, on enfile un nombre de perles suffisant pour la largeur de l'objet que l'on veut exécuter, c'est-à-dire pour le nombre de rangs de perles qui seront nécessaires. Si l'on veut, par exemple, faire une mosaïque ayant six perles de largeur, on enfile d'abord six perles; si l'on se propose, au contraire, d'exécuter un objet rond, on enfile le nombre de perles nécessaire pour former le contour extérieur (le plus large); on commence ensuite par le milieu du rond, et l'on fait d'abord l'une, puis l'autre moitié du rond, en *allant* et *revenant*, parce qu'il est plus facile de *diminuer* que d'*augmenter* le nombre de perles que l'on emploie.

Le dessin nº 1 représente le commencement d'un ruban en mosaïque ayant six perles de largeur; les perles sont numérotées. La perle qui se trouve sur le brin (sans numéro) appartient au second rang; on passe le brin au travers de la perle 2; — on en enfile une autre, — on passe dans le nº 4; — une troisième, — on passe dans le nº 6; — on retourne l'ouvrage, on complète le 2e tour en enfilant une perle, et, passant le brin dans le nº 1 (voir le dessin nº 2), — on en enfile une seconde; — on passe dans le nº 2 une troisième, — on passe dans le nº 3 — et ainsi de suite.

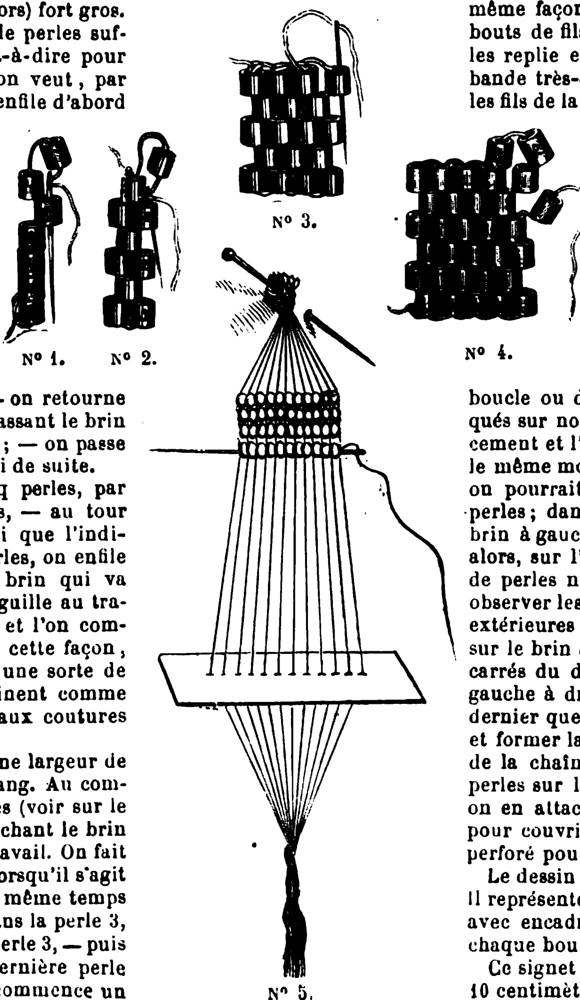
Nº 1. Nº 2.

Nº 3.

Nº 4.

Si l'ouvrage est fait avec un nombre impair, avec cinq perles, par exemple, on enfile alternativement à un tour *deux* perles, — au tour suivant *trois* perles, — et la troisième perle est placée ainsi que l'indique le dessin nº 3, c'est-à-dire qu'après avoir placé deux perles, on enfile la troisième, et on l'attache non dans une perle, mais au brin qui va d'une perle à l'autre. On retire alors le brin en passant l'aiguille au travers de la perle qui vient d'être enfilée (voir le dessin nº 3), et l'on commence le tour suivant, qui se compose de deux perles; de cette façon, le coton sur lequel les perles sont enfilées forme d'un côté une sorte de chaînette, tandis que de l'autre côté, où les tours se terminent comme d'habitude, il forme une ligne de points assez semblables aux coutures *piquées*.

L'*augmentation* est indiquée par le dessin nº 4. Il montre une largeur de six rangs égaux, avec augmentation d'une perle dans le 7e rang. Au commencement de celui-ci, on enfile au lieu d'*une*, *trois* perles (voir sur le dessin nº 4 les perles numérotées 1, 2, 3), de façon qu'en attachant le brin au tour précédent, deux de ces trois perles *dépassent* le travail. On fait le 7e tour comme d'habitude, et l'on commence le 8e tour. Lorsqu'il s'agit de fixer la troisième perle de ce tour, on passe le brin en même temps dans les perles numérotées 1 et 2, — puis, extérieurement, dans la perle 3, — encore une fois dans la perle 2, — encore une fois dans la perle 3, — puis en arrière dans la perle nº 1, et en même temps dans la dernière perle du 8e tour, près de laquelle on enfile deux perles, et l'on recommence un nouveau tour. Cette indication est suffisante pour exécuter toutes les augmentations interrompues ou successives.



Nº 5.

Nº 11. Nº 12.

Tissu mosaïque.

Les dessins nos 5, 6, 7, 8, 9 et 10 appartiennent à ce travail.

Ce tissu mosaïque convient à des carrés, à des rubans plus ou moins larges, et, si l'on emploie des perles de Bohême, à des cordons de sonnette, bordures-lambrequins, corbeilles à papier; exécuté avec de petites perles vénitiennes, il servira pour signets, lambrequins de petites corbeilles, etc.

Les perles sont enfilées en rangs *droits* et *tissées* sur des fils dont le nombre doit dépasser d'*un* fil le nombre des perles enfilées. La longueur des fils qui servent de *chaîne* doit être suffisante pour la longueur de l'objet que l'on veut exécuter, car on ne peut faire des nœuds dans ces fils. On les noue ensemble à un bout; on passe une épingle dans ce nœud, on l'attache sur un coussin lourd (voir le dessin nº 5); l'autre côté des fils est passé dans un morceau de carton piqué à distance régulière, et dans lequel on passe tous les fils. Pour faire la trame avec les perles vénitiennes, qui sont fort petites, on emploie de la soie très-fine et une aiguille assez fine pour repasser tout enfilée dans les perles déjà enfilées. Les perles doivent être de grosseur parfaitement égale.

Nº 6.

On enfile la première rangée de perles; on la place sous la chaîne, de gauche à droite, tout près du nœud retenant la chaîne; on presse les perles avec l'index de la main gauche, de façon qu'il y ait une perle entre chaque fil de la chaîne; puis on tire l'aiguille au-dessus de la chaîne, et on la passe de droite à gauche au travers des perles qui viennent d'être enfilées; — on enfile un second rang de perles, on procède de la même façon, et ainsi de suite. Quand la bande est terminée, on fixe les bouts de fils de la chaîne aussi solidement que possible; quelquefois on les replie en dessous et on les assujettit sous un ruban étroit. Pour une bande très-courte (un signet, par exemple), on évite de laisser dépasser les fils de la chaîne. On prend, pour exécuter ce travail, un petit cadre en bois (voir le dessin nº 6); on l'entoure de chaque côté avec un morceau d'étoffe quelconque, sur lequel on coud deux petits morceaux de papier Bristol, perforé, placés bien en face l'un de l'autre et de dimension exactement pareille. On établit alors la *chaîne*, en passant les brins de soie au travers du papier perforé d'un bout à l'autre du cadre, et l'on fait le tissu mosaïque comme nous l'avons décrit ci-dessus. Il faut toujours composer la chaîne avec un fil de plus, c'est-à-dire que pour une largeur de 14 perles, par exemple, on mettra 15 fils.

Le dessin nº 6 indique en même temps une autre variété du tissu mosaïque. Sur chaque côté, les rangs forment une boucle ou deux, et alors le travail se fait sur deux brins à la fois, marqués sur notre dessin par les lettres *a* et *b*. S'il arrivait que le commencement et l'extrémité du fil qui a servi pour la chaîne se trouvassent sur le même morceau de papier perforé, c'est-à-dire d'un seul et même côté, on pourrait les employer pour la trame, c'est-à-dire pour enfiler les perles; dans le cas opposé, il faut attacher un brin à droite et un second brin à gauche de la chaîne (sur le même côté du cadre de bois). On enfile alors, sur l'un des brins, que nous désignerons par la lettre *a*, le nombre de perles nécessaire pour *plusieurs* rangs. Si l'on fait un dessin, on doit observer les précautions suivantes: 1º les cinq perles destinées aux *dents* extérieures ne doivent jamais être enfilées sur le brin *a*, — on les place sur le brin *b*; — 2º en comptant les perles qui représentent les points ou carrés du dessin, on va alternativement de droite à gauche, — puis de gauche à droite, — car le brin *b* sert à assujettir les perles, et c'est ce dernier que l'on passe dans les rangs enfilés pour les fixer sur la chaîne et former la trame. On enfile, chaque fois que l'on doit passer au-dessous de la chaîne, *dans* les perles déjà enfilées, ou enfile, disons-nous, cinq perles sur le brin *b* pour former les dents. Lorsque les brins sont fixés, on en attache de nouveaux, en choisissant les perles à grosse ouverture pour couvrir les nœuds. Lorsque le travail est terminé, on fend le papier perforé pour le séparer du tissu mosaïque.

Le dessin nº 7 représente un signet terminé, exécuté en tissu mosaïque. Il représente une feuille de trèfle sur fond de perles blanches en cristal, avec encadrement de perles d'or, de *dents* sur les côtés et de frange à chaque bout.

Ce signet est fait sur 25 perles; la chaîne a, par conséquent, 26 fils de 10 centimètres de longueur. Pour les *dents*, on enfile chaque fois deux perles blanches de cristal, une perle d'or, — deux perles blanches de cristal. La frange se compose de boucles en perles blanches de cristal, se terminant par une petite boucle, ayant au milieu une perle d'or, de chaque côté une perle vert clair, — une vert foncé, — une noire.

Le dessin nº 8 est la feuille de trèfle. L'encadrement est continué sur la longueur du signet, ainsi que l'indique le dessin nº 9, qui représente un autre signet. Le dessin nº 10 est un dessin courant qui peut servir pour plusieurs objets du même genre.

Mosaïque à jours.

Les dessins nos 11, 12 et 13 appartiennent à ce travail.

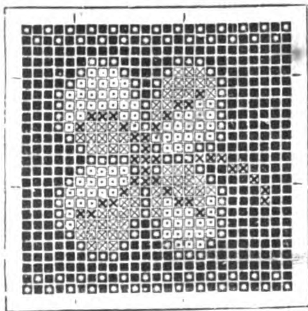
On fera avec ce dessin des dessous de flacons, des jardinières, et aussi des carrés ayant la dimension de chaque vitre de la fenêtre, et remplaçant les rideaux de vitrage.

Le dessin nº 11 indique le commencement de ce travail. On prend un fil très-long, à chaque bout duquel on enfile une aiguille et dont on fixe le milieu sur un coussin lourd; on travaille avec les deux brins, sur chacun desquels on enfile une perle, puis on croise les deux brins dans une troisième perle; — on enfile de nouveau une perle, sur chaque brin, — on les croise dans une troisième perle et ainsi de suite, comme l'indique le dessin. Les chiffres placés sur l'un des côtés servent pour le tour suivant, que l'on fait, comme celui-ci, sur un brin enfilé sur deux aiguilles (voir le dessin nº 12). Au lieu d'enfiler une perle sur l'un des deux brins, on le passe dans la perle du tour précédent (perle nº 1), — on enfile une perle sur l'autre brin, puis on croise les deux brins dans une seule perle, comme on l'a fait au tour précédent, — et ainsi de suite, en continuant à passer le brin de droite au travers des perles numérotées. Nous décrirons maintenant, seulement, le tour qui termine l'ouvrage (voir le dessin nº 13). Après avoir préparé un brin enfilé sur une aiguille à chaque bout, on passe l'un de ces brins dans la perle nº 8, on enfile une perle dans laquelle on croise les deux brins, on passe le brin à droite dans la perle nº 9, — on croise les deux brins dans une perle que l'on enfile, et ainsi de suite.

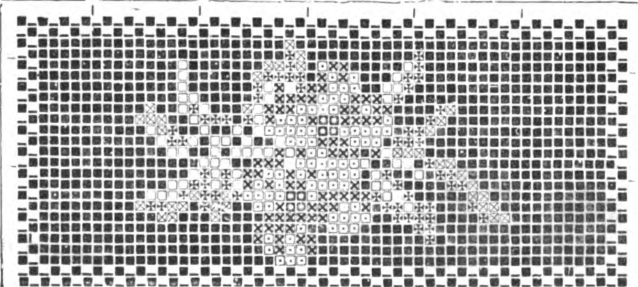
Les bouts de fil sont passés dans les perles voisines avant d'être coupés.

Nº 13.

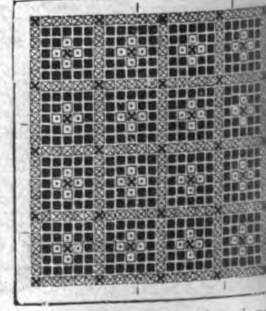
Nº 7.



Nº 8. — Explication des signes: □ Or. ⊡ Vert clair. ⊠ Vert foncé. ⊠ Noir. ■ Cristal blanc.



Nº 11. — Explication des signes: ■ Perles blanches en cristal. ¯ Or. □ Acier. ⊡ Bronze clair. ⊞ Bronze foncé. □ Noir. ⊡ Rose. ⊠ Rubis.



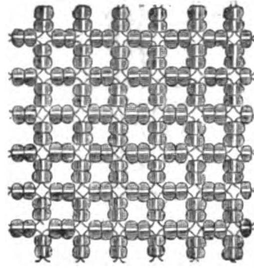
Nº 10. — Explication des signes: ⊠ Noir. ⊠ Or. ■ Cristal blanc. ⊡ Vert.

Mosaïque en treillage.

Les dessins nos 14 et 15 appartiennent à ce travail.

On la fait comme la précédente, avec cette différence que l'on enfile toujours *deux* perles au lieu d'*une* perle, pour chaque brin, et aussi pour croiser les deux brins (voir le dessin no 14).

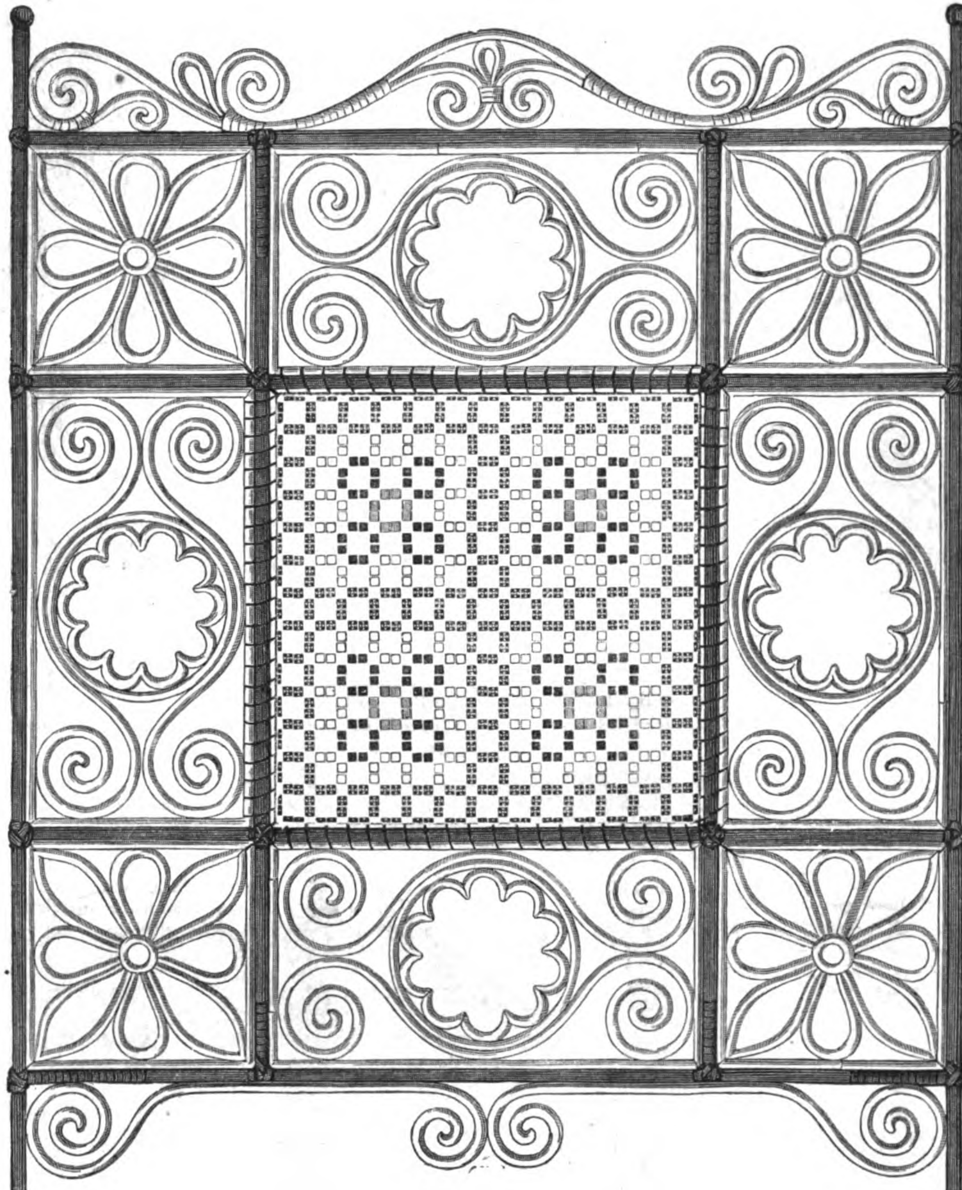
Le dessin no 15 représente l'un des côtés d'une jardinière en grandeur réduite. La mosaïque de perles en treillage est montée sur un encadrement de jonc. Cette mosaïque est faite avec les perles dont les signes suivants indiquent les couleurs : ■ bronze clair, ■ bronze foncé, ■ noir, □ perles blanches en cristal.



No 14.

Trois dessins pour filet ou crochet.

Deux de ces dessins sont *courants*, c'est-à-dire qu'ils peuvent se prolonger en tout sens. Le carré du milieu est fait isolément ; on l'emploiera en *damier*, en le faisant alterner avec des carrés de mousseline à dessins ou bien de mousseline brodée. Ces dessins serviront pour rideaux, couvre-pieds, etc.



No 15. — JARDINIÈRE EN MOSAIQUE DE PERLES.

Entre-deux tricoté

POUR LINGERIE D'ENFANTS.

MATÉRIAUX. — Fil ou coton fin; aiguilles assorties; gros coton pour festonner les bords.

Cet entre-deux, exécuté avec du fil très-fin, égale la dentelle en beauté et la surpasse en solidité. Nous placerons en tête de son explication un petit glossaire des termes qui y seront employés.

Diminution. — Deux mailles tricotées ensemble à l'endroit.

Jeté. — On jette le fil sur l'aiguille avant de tricoter ; ce jeté est tricoté comme une maille dans l'aiguille suivante ; — s'il est *double*, c'est-à-dire fait deux fois, on le tricote comme deux mailles.

Une levée. — Une maille *levée* sans être tricotée.

Une tirée. — La dernière maille *levée* est tirée par-dessus 1, 2 ou 3 mailles tricotées.

Une en biais. — Une maille tricotée en biais, pour laquelle on pique l'aiguille de devant en arrière, dans la maille, en dirigeant l'aiguille à gauche.

Le mot *maille* sera supprimé dans le cours de l'explication ; une à l'endroit signifiera *une maille à l'endroit* et ainsi de suite.

On monte 36 mailles, et l'on travaille en *allant* et *revenant*.

1er *tour.* — Une levée, — 2 à l'envers, — une à l'endroit, — une à l'envers, — une à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 7 à l'endroit, — * 1 jeté, — une levée, — 2 à l'endroit, — une tirée, — c'est-à-dire que la maille levée sans être tricotée est tirée par-dessus les deux dernières mailles tricotées à l'endroit. Recommencez quatre fois depuis *, — une à l'endroit, — 2 à l'envers, — une à l'endroit, — une à l'envers, — une à l'endroit; les cinq mailles du commencement et les cinq mailles de la fin de chaque aiguille forment le bord *à jours* qui encadre l'entre-deux.

2e *tour.* — une levée, — diminution, — 1 jeté *double*, — diminution, — 26 à l'endroit, — diminution, — 1 jeté *double* (c'est-à-dire que l'on jette deux fois le brin sur l'aiguille), — diminution, — une à l'endroit.

3e *tour.* — Une levée, — 2 à l'envers, — une à l'endroit, — une à l'envers, — une à l'endroit, — une en biais, — 1 jeté, — diminution, — 7 à l'endroit, — 1 jeté, — une levée, — 3 à l'endroit, — une tirée (par-dessus les trois précédentes), — * 1 jeté, — une levée, — 2 à l'endroit, — une tirée. — Recommencez deux fois depuis *; — 1 jeté, — diminution, — 2 à l'envers, — une à l'endroit, — une à l'envers, — une à l'endroit.

4e *tour.* — Tous les tours *pairs*, c'est-à-dire 4e, 6e, 8e, etc., sont pareils au deuxième tour; nous décrirons, par conséquent, seulement les tours impairs. Le bord *à jours*, composé de 5 mailles au commencement et à la fin de chaque aiguille, doit être fait à tous les tours comme au troisième tour. Nous en supprimerons désormais le détail, et le désignerons par ce terme, *bord à jours.*

5e *tour.* — Bord à jours, — 1 jeté, — une levée, — 2 à l'endroit, — une tirée, — 1 jeté, — diminution, — 7 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — * 1 jeté, — une levée, — 2 à l'endroit, — une tirée. — Recommencez trois fois depuis *; bord à jours.

7e *tour.* — Bord à jours, — une en biais, — une à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — diminution, — 7 à l'endroit, — * 1 jeté, — une levée, — 2 à l'endroit, — une tirée. — Recommencez trois fois depuis *; — une à l'endroit, — bord à jours.

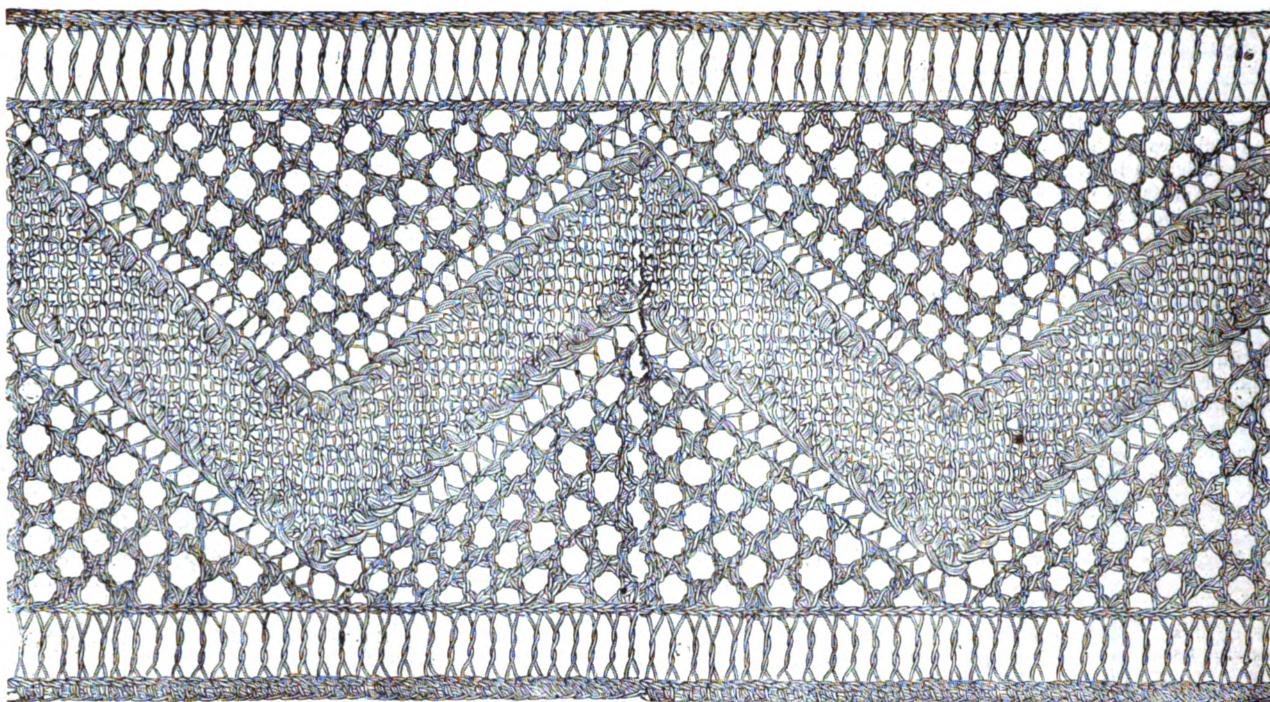
9e *tour.* — Bord à jours, — une à l'endroit, — 1 jeté, — une levée, — 2 à l'endroit, — une tirée, — une en biais, — 1 jeté, — diminution, — 7 à l'endroit, — 1 jeté, — une levée, — 3 à l'endroit, — une tirée, — * 1 jeté, — une levée, — 2 à l'endroit, — une tirée. — Recommencez une fois depuis *, — 1 jeté, — une levée, — une à l'endroit, — une tirée, — bord à jours.

11e *tour.* — Bord à jours, — 1 jeté, — une levée, — 2 à l'endroit, — une tirée. — Recommencez une fois depuis *; — 1 jeté, — diminution, — 7 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — † 1 jeté, — une levée, — 2 à l'endroit, — une tirée. — Recommencez deux fois depuis †; — bord à jours.

13e *tour.* — Bord à jours, — une en biais, — une à l'endroit, — 1 jeté, — une levée, — 2 à l'endroit, — une tirée, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — diminution, — 7 à l'endroit, — * 1 jeté, — une levée, — 2 à l'endroit, — une tirée. — Recommencez deux fois depuis *; — une à l'endroit, — bord à jours.

15e *tour.* — Bord à jours, — une en biais; — * 1 jeté, — une levée, — 2 à l'endroit, — une tirée. — Recommencez une fois depuis *; — une en biais, — 1 jeté, — diminution, — 7 à l'endroit, — 1 jeté, — une levée, — 3 à l'endroit, — une tirée, — 1 jeté,

TROIS DESSINS POUR FILET OU CROCHET DE CHEZ M. SIMART, RUE RAMBUTEAU, 64.



ENTRE-DEUX TRICOTÉ POUR LINGERIE D'ENFANTS.

— une levée, — 2 à l'endroit, — une tirée, — 1 jeté, — diminution ; — bord à jours.

17e *tour.* — Bord à jours ; — * 1 jeté, — une levée, — 2 à l'endroit, — une tirée. — Recommencez deux fois depuis * ; — 1 jeté, — diminution, — 7 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — † une levée, — 2 à l'endroit, — une tirée. — Recommencez une fois depuis † ; — bord à jours.

19e *tour.* — Bord à jours ; — une en biais, — une à l'endroit * ; — 1 jeté, — diminution, — 2 à l'endroit, — une tirée. Recommencez une fois depuis * ; — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — diminution, — 7 à l'endroit, — † 1 jeté, — une levée, — 2 à l'endroit, — une tirée. — Recommencez une fois depuis * ; — une à l'endroit, — bord à jours.



RUCHE POUR GARNITURE DE PANTOUFLE, ETC.

21e *tour.* — Bord à jours ; — une en biais * ; — 1 jeté, — une levée, — 2 à l'endroit, — une tirée. — Recommencez deux fois depuis * ; — une en biais, — 1 jeté, — diminution, — 7 à l'endroit, — 1 jeté, — une levée, — 3 à l'endroit, — une tirée, — 1 jeté, — diminution ; — bord à jours.

23e *tour.* — Bord à jours ; * 1 jeté, — une levée, — 2 à l'endroit, — une tirée. — Recommencez trois fois depuis * ; — 1 jeté, — diminution, — 7 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — une levée, — 2 à l'endroit, — une tirée ; — bord à jours.

25e *tour.* — Bord à jours ; — une en biais, — * 1 jeté, — une levée, — 2 à l'endroit, — une tirée. — Recommencez deux fois depuis * ; — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté ; — diminution, — 7 à l'endroit, — 1 jeté, — une levée, — 2 à l'endroit, — une tirée, — une à l'endroit ; — bord à jours.

27e *tour.* — Bord à jours ; — une en biais, — * 1 jeté, — une levée, — 2 à l'endroit, — une tirée. — Recommencez trois fois depuis * ; — une en biais, — 1 jeté, — diminution, — 7 à l'endroit, — 1 jeté, — une levée, — 2 à l'endroit, — une tirée ; — bord à jours.

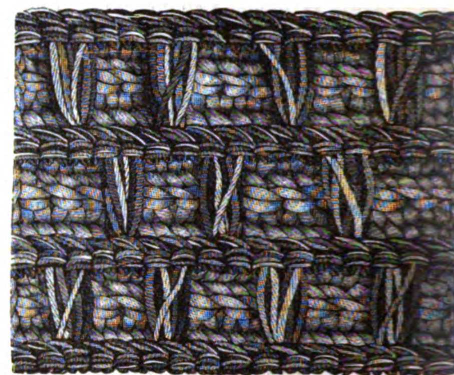
29e *tour.* — Bord à jours ; — * 1 jeté, — une levée, — 2 à l'endroit, — une tirée. — Recommencez quatre fois depuis * ; — 1 jeté, — diminution, — 7 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution ; — bord à jours.

31e *tour.* — Bord à jours ; — une à l'endroit, — une en biais, — * 1 jeté, — une levée, — 2 à l'endroit, — une tirée. — Recommencez trois fois depuis * ; — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — diminution, — 7 à l'endroit, — 1 jeté, — une levée, — une à l'endroit — (ici l'on prend une maille du bord à jours), une tirée, — puis on complète le bord à jours.

33e *tour.* — Ici le dessin à coins se retourne ; bord à jours, — une en biais ; — * 1 jeté, — une levée, — 2 à l'endroit, — une tirée. — Recommencez trois fois depuis * ; — 1 jeté, — une levée, — diminution ; — la maille levée est *tirée* par-dessus les deux mailles tricotées ensemble, qui forment la diminution, — 1 jeté, — 7 à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — une à l'endroit, — bord à jours.

35e *tour.* — Bord à jours ; — * 1 jeté, — une levée, — 2 à l'endroit, — une tirée. — Recommencez trois fois depuis * ; — 1 jeté, — une levée, — diminution, — une tirée, 7 à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — 2 à l'endroit ; — bord à jours.

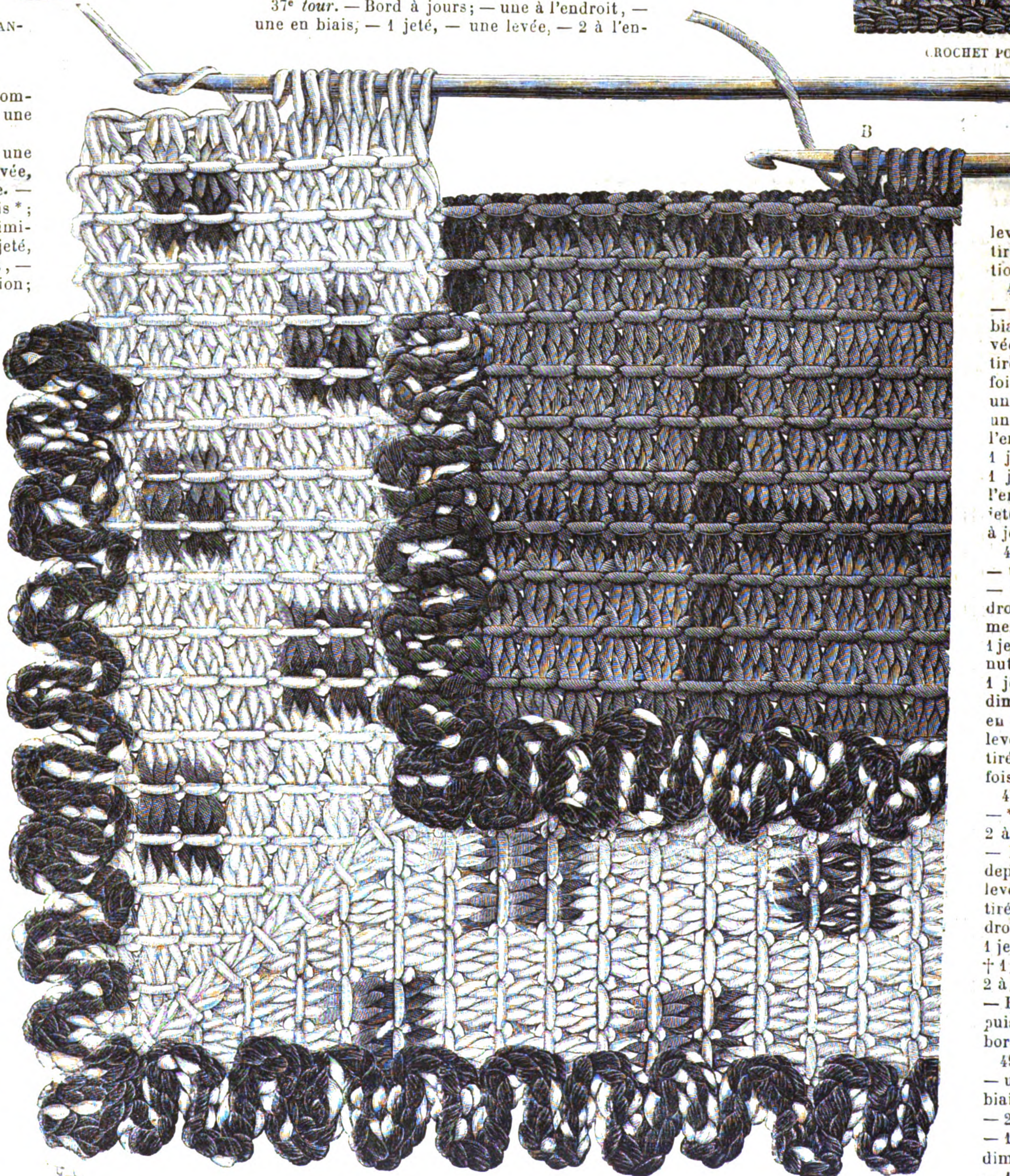
37e *tour.* — Bord à jours ; — une à l'endroit, — une en biais, — 1 jeté, — une levée, — 2 à l'endroit, — une tirée. — Recommencez deux fois depuis * ; — 1 jeté, — une levée, — diminution, — une tirée, — 1 jeté, — 7 à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — une levée, — 2 à l'endroit, — une tirée, — 1 jeté ; — bord à jours.



CROCHET POUR COUVERTURE.

39e *tour.* — Bord à jours, — une en biais ; — * 1 jeté, — une levée, — 2 à l'endroit, — une tirée. — Recommencez deux fois depuis * ; — 1 jeté, — une levée, — diminution, — une tirée, — 1 jeté, — 7 à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — 2 à l'endroit ; — bord à jours.

41e *tour.* — Bord à jours ; — * 1 jeté, — une levée, — 2 à l'endroit, — une tirée. — Recommencez deux fois depuis * ; — 1 jeté, — une levée, — diminution, — une tirée, — 1 jeté, — 7 à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — une en biais, — 1 jeté, — une levée, — 2 à l'endroit, — une tirée, — 1 jeté, — diminution ; — bord à jours.



POINT-AGRAFE (CROCHET).

43e *tour.* — Bord à jours ; — une à l'endroit, — une en biais, — * 1 jeté, — une levée, — 2 à l'endroit, — une tirée. — Recommencez une fois depuis * ; — 1 jeté, — une levée, — diminution, — une tirée, — 1 jeté, — 7 à l'endroit, — diminution ; — 1 jeté, — une en biais, — 1 jeté, — une levée, — 2 à l'endroit, — une tirée, — 1 jeté, — diminution ; — bord à jours.

45e *tour.* — Bord à jours ; — une en biais, — * 1 jeté, — une levée, — 2 à l'endroit, — une tirée. — Recommencez une fois depuis * ; — 1 jeté, — une levée, — diminution, — une tirée, — 1 jeté, — 7 à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — une en biais, — † 1 jeté, — une levée, — 2 à l'endroit, — une tirée. — Recommencez une fois depuis † ; — bord à jours.

47e *tour.* — Bord à jours ; — * 1 jeté, — une levée, — 2 à l'endroit, — une tirée. — Recommencez une fois depuis * ; — 1 jeté, — une levée, — diminution, — une tirée, — 1 jeté, — 7 à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — une en biais, — † 1 jeté, — une levée, — 2 à l'endroit, — une tirée. — Recommencez une fois depuis †, — une à l'endroit, — bord à jours.

49e *tour.* — Bord à jours ; — une à l'endroit, — une en biais, — 1 jeté, — une levée, — 2 à l'endroit, — une tirée, — 1 jeté, — une levée, — diminution, — une tirée, — 1 jeté, — 7 à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — une


1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12

en biais, — * 1 jeté, — une levée, — 2 à l'endroit, — une tirée. — Recommencez une fois depuis * ; — 1 jeté, — diminution, — bord à jours.

51e *tour*. — Bord à jours, — une en biais, — 1 jeté, — une levée, — 2 à l'endroit, — une tirée, — 1 jeté, — une levée, — diminution, — une tirée, — 1 jeté, — 7 à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — une en biais, — * 1 jeté, — une levée, — 2 à l'endroit, — une tirée. — Recommencez deux fois depuis * ; — bord à jours.

53e *tour*. — Bord à jours ; — 1 jeté, — une levée, — 2 à l'endroit, — une tirée, — 1 jeté, — une levée, — diminution, — une tirée, — 1 jeté, — 7 à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — une en biais, — * 1 jeté, — une levée, — 2 à l'endroit, — une tirée. — Recommencez deux fois depuis * ; — une à l'endroit ; — bord à jours.

55e *tour*. — Bord à jours ; — une à l'endroit, — une en biais, — 1 jeté, — une levée, — diminution, — une tirée, — 1 jeté, — 7 à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — une en biais, — * 1 jeté, — une levée, — 2 à l'endroit. — Recommencez deux fois depuis * ; — 1 jeté, — diminution ; — bord à jours.

57e *tour*. — Bord à jours ; une en biais, — 1 jeté, — une levée, — diminution, — une tirée, — 1 jeté, — 7 à l'endroit, — diminution. — 1 jeté, — une en biais, — * 1 jeté, — une levée, — 2 à l'endroit, — une tirée. — Recommencez trois fois depuis * ; — bord à jours.

59e *tour*. — Bord à jours ; — 1 jeté, — une levée, — diminution, — une tirée, — 1 jeté, — 7 à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — une en biais, — * 1 jeté, — une levée, — 2 à l'endroit, — une tirée. — Recommencez trois fois depuis * ; — une à l'endroit ; — bord à jours.

61e *tour*. — Bord à jours ; — diminution, — 1 jeté, — 7 à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — une en biais, — * 1 jeté, — une levée, — 2 à l'endroit. — une tirée. — Recommencez trois fois depuis * ; — 1 jeté, — diminution ; — bord à jours.

63e *tour*. — Bord à jours ; — diminution (pour cette diminution, on prend la première maille du bord à jours) ; — on complète le bord à jours, — diminution, — 1 jeté, — 7 à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — une en biais, — * 1 jeté, — une levée, — 2 à l'endroit, — une tirée. — Recommencez quatre fois depuis * ; — bord à jours. — Le 65e tour est semblable au premier tour, et l'on continue à répéter ces 63 tours jusqu'à ce que l'on ait une longueur suffisante d'entre-deux ; quand il est terminé, on festonne chaque côté long en employant du gros coton.

Ruche pour garniture de pantoufle, etc.

On pourra aussi employer cette ruche pour garnir des coussins de canapé, des plateaux de lampe, etc. Notre modèle est fait avec du ruban vert ayant 4 centimètres 1/2 de largeur, et du ruban noir ayant 2 centimètres de largeur. On plisse chacun de ces rubans par le milieu, puis, après avoir placé le ruban étroit au milieu de l'autre, on exécute les ornements en perles d'acier.

Crochet pour couverture.

Ce point est très-facile à exécuter ; on le fait au crochet *simple*, en allant et revenant, pour former des côtes. On emploie de la laine zéphyr blanche, — des laines *anglaises* ou *mousses*, jaune, noire, bleue, rouge et verte. On dévide ces cinq dernières couleurs ensemble, et avec les cinq brins réunis on fait une chaînette de 18 mailles, sur lesquelles on revient en faisant un tour de mailles simples. Les trois tours suivants sont faits avec la laine blanche simple ; pour le tour suivant, on reprend les cinq brins ; on fait trois mailles simples, et, avec la quatrième maille, on entoure les trois tours faits avec la laine blanche. On continue de la sorte pour tout ce tour, après lequel on en fait trois avec la laine blanche, et ainsi de suite, mais en ayant soin, ainsi que notre dessin l'indique, de *contrarier* les mailles longues, faites avec les laines *mousse*. L'envers de l'ouvrage devient l'endroit de la couverture, que l'on fait par bandes séparées, puis réunies par un tour de mailles-chaînettes exécutées avec de la laine brune.

Point-agrafe (crochet).

MATÉRIAUX. — Laine zéphyr vert d'eau, — lilas, — blanche, — noire ; soie d'Alger de nuance maïs ; plusieurs crochets en bois.

Ce point servira à divers usages ; exécuté en laine zéphyr, on l'emploiera pour couvertures d'enfants, couvre-pieds, etc. ; pour couvertures de lit ou de voyage, on emploiera de la laine zéphyr prise double, ou de la grosse laine à tapis. On fait d'habitude ce point par bandes ou par carreaux isolés.

Le point-agrafe est une variété du crochet tunisien ; il se compose, comme celui-ci, de deux tours, allant de droite à gauche, puis de gauche à droite.

On fait une chaînette un peu serrée, sur laquelle on revient de la façon suivante :

1er *tour du dessin*, de droite à gauche. Dans chaque maille de la chaînette, on passe le brin que l'on garde sur le crochet. 2e *tour du dessin*, de gauche à droite. On prend le brin sur le crochet, on le passe au travers des trois dernières mailles, ou les laisse glisser hors du crochet ; on reprend le brin, on le passe au travers de la dernière maille que l'on vient de former, puis dans les trois suivantes. Notre dessin indique cette petite opération (voir crochet A) et la division des mailles.

3e *tour*, de droite à gauche. Dans le côté perpendiculaire de chacune des mailles démontées trois par trois, on passe le brin que l'on conserve en qualité de maille sur le crochet, mais en piquant celui-ci dans le côté de derrière des mailles du tour précédent, afin que celles-ci soient intactes à l'*endroit*, et paraissent semblables à des agrafes entrelacées (voir le dessin, crochet B). Tour de gauche à droite ; comme l'avant-dernier tour, mais en ayant soin de laisser glisser ensemble hors du crochet les mêmes trois mailles qui ont déjà été démontées de la même façon dans l'avant-dernier tour (voir le dessin).

Tous les autres tours sont semblables à ces deux derniers.

Après avoir expliqué ce point, nous décrirons notre modèle, qui se compose d'un fond et d'une bordure, faits séparément, puis assemblés par une couture.

Le fond est fait avec une belle nuance verte, rayée de lignes noires. On fait alternativement dans le premier tour 15 mailles vertes, — 3 mailles noires ; — on laisse les laines à l'envers sans les couper ; le 2e tour est fait entièrement avec la laine verte.

Les huit tours suivants sont faits comme les deux précédents, — puis le 9e (de droite à gauche) entièrement en laine noire, — le suivant entièrement en laine verte. — On recommence depuis le 1er tour, et ainsi de suite.

La bordure est faite sur 21 mailles formant sept agrafes ; le fond en est blanc, — les *mouches* foncées en laine lilas, — les *mouches* moins foncées en soie maïs. Après avoir cousu la bordure autour du fond, on exécute la petite ruche qui l'encadre, et pour laquelle il faut employer un certain nombre de crochets, puisqu'il serait impossible de conserver toutes les mailles sur un seul crochet. On prend la laine blanche et l'on passe le brin dans chacune des mailles du bord du fond ; on démonte ces mailles (tour de gauche à droite) avec la laine lilas, et l'on fait trois mailles en l'air avant de démonter chaque maille ; avec la quatrième maille en l'air, on laisse glisser la maille du tour précédent hors du crochet. On fait une ruche pareille sur l'autre côté de la bordure.

Disons enfin que l'on pourra exécuter des couvertures magnifiques avec ce point-agrafe, sur lequel on peut exécuter des dessins de tapisserie ; dans ce cas, les trois mailles qui forment une agrafe seront comptées pour *un* point de tapisserie. Le changement de couleurs s'effectue alors, seulement dans le tour qui va de droite à gauche ; le tour de gauche à droite est fait avec la laine employée pour le fond. — On fait ainsi sur des bandes, ou bien sur des carreaux, un semé de petites palmes ou de petits bouquets.

Explication de la page de manteaux.

Nous publions sur cette page la plus grande partie des formes adoptées pour les manteaux d'hiver ; ils sont, à volonté, très-longs ou très-courts, mais plutôt de longueur moyenne.

Nº 1. — *Bournous* en drap-velours gris foncé, encadré de bandes en taffetas noir, formant une arabesque à chaque coin ; glands en soie noire et soie grise.

Nº 2. — *Pardessus* en drap gris, orné de passementerie noire.

Nº 3. — *Paletot* de velours noir, bordé d'une ruche en ruban de satin noir ; les ornements des manches, des épaules et de la taille sont en passementerie noire.

Nº 4. — *Paletot* demi-ajusté en velours gros bleu, bordé d'un galon en passementerie noire à jours.

Nº 5. — *Pelisse* en gros d'Afrique noir, retenue sur les épaules par deux gros plis fixés par des boutons ; cette pelisse est ornée de coutures piquées en soie violette, encadrant une passementerie noire.

Nº 6. — *Pardessus* demi-ajusté en drap gris, orné de soutache, de galon et de ruches en taffetas noir.

Nº 7. — *Pelisse* en drap nuance Havane ; les manches sont coupées d'un seul morceau avec le dos ; les ornements se composent de velours de même couleur, mais de nuance plus foncée, appliqué et encadré au point de chaînette.

Nº 8. — *Paletot* court en velours noir, orné de bandes de satin noir, encadrées de galon étroit.

Nº 9. — *Sortie de bal* en cachemire blanc, garnie de taffetas bleu et de dentelle noire.

Nº 10. — *Paletot* en drap noir marquant la taille, orné de soutache.

Nº 11. — *Talma* froncé en velours noir, orné de passementerie et de ruches en satin noir.

Nº 12. — *Paletot* court en drap-velours, couleur sable, orné de boutons en acier et de coutures piquées.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe de taffetas vert de deux nuances. La jupe, découpée en dents assez creuses, est de la nuance la plus foncée. Les dents sont garnies avec de la dentelle noire. Un volant ayant environ 45 centimètres de hauteur, de nuance verte plus claire que la robe, est placé sous ces dents. Le corsage est de la nuance la plus claire, fermée par des boutons de nuance foncée. La nuance foncée simule, sur ce premier corsage, un second corsage à peu près décolleté, découpé devant en pattes, et vers le bas en pans carrés. Les manches sont de la nuance foncée, découpée en dents, sous lesquelles est placé un volant de nuance clair. Le corsage et les dents des manches sont entièrement garnis avec de la dentelle noire.

Robe de moire antique blanche à queue. Le bas de la jupe est bordé avec un volant de dentelle noire, ayant 15 centimètres de hauteur, posé presque plat, et surmonté d'un entre-deux composé de deux branches de feuillage ; cet entre-deux remonte sur chaque couture réunissant les lés de la robe ; corsage décolleté, manches courtes. La coiffure se compose d'un capuchon espagnol en dentelle noire, orné sur le côté gauche avec des œillets rouges. Le capuchon forme un mantelet à pans très-longs qui peuvent être noués par derrière ; il couvre en partie le corsage ; il est retenu sur la poitrine par un bouquet d'œillets rouges. Trois rangs de velours noir étroit séparent la dentelle noire qui encadre l'un des côtés et le bord inférieur du fond du mantelet proprement dit.

MODES.

En examinant la physionomie générale des modes adoptées pour l'hiver qui va commencer, en voyant ces paletots à revers et à poches apparentes, ces cols droits, ces cravates, ces sous-manches à poignets larges, ces gilets, on ne peut conserver aucune illusion sur les tendances déplorables de la mode, qui se *masculinise* chaque jour davantage. On a toujours rendu au costume masculin la justice qui lui était due, car on a toujours reconnu qu'il était le chef-d'œuvre de l'aberration humaine. Il y a donc lieu de s'étonner des emprunts toujours plus considérables que lui font les femmes d'aujourd'hui, et l'énigme était assez obscure pour que l'on prît la peine d'en chercher le mot.

Il est trouvé : je ne puis revendiquer entièrement l'honneur de la découverte, mais enfin j'y ai contribué, et je me hâte de placer ici le résultat de mes recherches. La mode est devenue cavalière et masculine depuis qu'il y a des hommes modistes, des hommes couturières, des hommes confectionneuses. Puisse le danger que je signale attirer l'attention de toutes les femmes ; puissent-elles se liguer pour préserver le goût français, ou du moins le goût féminin, contre l'invasion des barbares ! Voilà donc pourquoi la grâce, la simplicité, la distinction vont se perdant ! Juste punition due à l'indifférence et à la légèreté avec laquelle nos contemporaines ont accueilli cette bizarre innovation. Elles ont livré aux hommes le soin de diriger et de disposer leur costume ; ceux-ci ont fait ce qu'ils pouvaient... Ils ont copié leur propre accoutrement, et ils ont persuadé aux femmes qu'elles seraient charmantes si elles consentaient à s'en affubler. Les femmes sont très-crédules lorsqu'on leur affirme qu'elles seront charmantes..... C'est cette crédulité qui fait la fortune des pâtes, des eaux et des baumes, *dont on va chercher les substances sur la crête des montagnes les plus élevées, dans les entrailles de la terre, ou bien parmi les traditions mystérieuses de l'Inde et de l'Orient* (style d'annonces) ; c'est cette crédulité qui les porte à s'affubler de vêtements qui exciteront un fou rire dans quelque temps ; c'est cette crédulité qui les enlaidit ; et, comme je le disais tantôt, ce n'est que justice. Il y a certaines professions qui appartiennent de droit aux femmes ; et nul ne pourra contester que tout ce qui tient à la mode fait partie intégrante de cette part légitime. Or n'est-il pas injuste de les voir dépossédées de ce travail au profit de la race masculine, qui leur a déjà pris toutes les autres professions, qui aune des rubans, qui drape des étoffes, qui vend du tulle et des dentelles ? Il faudra donc que les femmes deviennent laboureurs, soldats, qu'elles étudient la médecine, le droit ? Soit, elles réussiront peut-être au moins dans ces deux dernières professions ; mais le monde sera bien comique.

Nos dessins de manteaux ont fait connaître à nos lectrices les formes variées adoptées pour cet hiver ; on a vu que tout était permis, puisque rien n'est absolument interdit. On portera, pour costume d'intérieur, beaucoup de vestes à gilets et sans gilets, fort commodes pour *finir* les robes sacrifiées ; nous publierons au moins deux de ces vestes. On en fera un grand nombre en cachemire d'Écosse (c'est le pseudonyme sous lequel le mérinos fin se déguise actuellement), brodé ou non brodé ; d'autres seront en drap, ou bien en velours, garnies de cygne ou de fourrure.

L'HOMME A LA PLUIE.

(POCHADE.)

C'était un de ces jours où l'atmosphère, avec sa teinte uniforme, pèse lourde et grise sur les hommes désolés, où les nuages semblent se détacher du ciel, et où la pluie, tombant sans discontinuer, avec un clapotement monotone, inonde la terre de tristesse et d'ennui.

Ces journées insipides, où la nature, détrempée de toutes parts, semble vouloir se résoudre en un immense tas de boue, sont insupportables partout, et par conséquent à Berlin (et à Paris donc !...). Les rues alors sont transformées en plages désertes, couvertes de véritables lacs, où viennent affluer, dans un horrible désordre, les ruisseaux les plus fangeux, les torrents les plus noirs ; toutes les maisons prennent une couleur plus mélancolique ; les fiacres, sales et ruisselants, se traînent, d'un air désespéré, à travers des terrains marécageux ; et, si l'on rencontre un homme, on est certain de l'entendre éternuer, ce qui prouve que ses pieds sont mouillés et que sa santé est compromise par l'humidité.

Ces jours-là, il faut rester chez soi, allumer sa lampe et son cigare, et lire un conte des *Mille et une Nuits*, dont les splendeurs lumineuses et colorées détournent heureusement l'esprit de la froide et humide réalité, trop féconde en rhumatismes.

Mais celui qui est obligé de sortir se trouve dans une situation bien perplexe. Mouillé par le haut, mouillé par le bas, éclaboussé, crotté de tous côtés, il ne sait bientôt plus, le malheureux ! s'il doit garantir avec son parapluie ses jambes ou sa tête, et s'il faut porter ses caoutchoucs à ses pieds ou à ses mains.

Donc, par une de ces aimables journées, le portier Rumpelmann se tenait sur la porte de la maison confiée à sa garde, plus maussade encore peut-être que le temps. Tantôt il grattait son crâne, en partie dénudé, ce qui déran-



LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal, 56 Rue Jacob Paris

Toilettes de Mme PEYTEL, 11, rue St Roch.

Coiffures de Mr CROISAT, 76, Rue de Richelieu

geait sa calotte noire et graisseuse; tantôt, sortant son pied de son lourd sabot, il faisait une grimace comme s'il avait bu une cuillerée de médecine.

« Mais c'est un vrai déluge! » dit-il en commençant un monologue à deux voix. « J'avais bien senti hier à mes cors qu'il pleuvrait aujourd'hui. Ah! c'est trop, pour le coup, c'est trop; plus on balaye d'eau, plus il en entre; c'est à y renoncer. » Là-dessus, il posa son balai contre le mur, et se rendit dans sa loge pour y chercher un journal, afin de jeter un coup d'œil sur les événements européens.

Dans la rue, l'eau tombait toujours à flots, non pas avec cette violence orageuse qui en fait présager la fin prochaine, mais avec cette fastidieuse continuité qui serait capable de pousser un homme au désespoir. A part le clapotement incessant de la pluie, on n'entendait aucun son au dehors; seulement, de temps à autre, le bruit mélancolique de quelques fiacres résonnait dans le lointain, ou bien le pas pressé d'un piéton, pataugeant dans la boue, en tenant son parapluie devant lui, dans l'attitude énergique du soldat qui marche à l'assaut d'une citadelle, venaient momentanément troubler le silence de la nature endormie.

Tout à coup passa une jeune fille, légère comme Atalante, et tenant bravement son parapluie à deux mains. Sa robe, artistement relevée, laissait voir ses petits pieds, élégamment chaussés de bottines coquettes, qui cherchaient les endroits les plus secs, ou plutôt les moins mouillés du trottoir submergé.

A dix pas à peine derrière elle marchait un jeune homme paraissant appartenir à la classe moyenne. Il n'avait pas de parapluie, et ruisselait comme un saule pleureur mouillé.

« Voilà une dame qui me paraît fort gracieuse, » s'écria-t-il vivement, lorsqu'il arriva précisément devant la porte de la maison; « et ne pas avoir de parapluie!... c'est épouvantable... Il faut que je cesse ma promenade..... il pleut impitoyablement. »

En disant cela, il pénétra sous le vestibule de la maison, et, retirant son chapeau tout trempé, il le considéra d'un air désolé.

« Mais ce n'est plus un chapeau! » dit-il tout consterné; « c'est une éponge; on me l'avait pourtant vendu comme imperméable... O temps! ô mœurs! »

Alors il se mit à secouer vigoureusement sa malheureuse coiffure, pour la débarrasser un peu de l'eau dont elle était imbibée.

« Ah ça! mais, prenez donc garde, vous! » s'écria tout à coup, d'une voix enrouée, le portier, qui, sortant de sa loge au moment même avec son journal, avait tout reçu dans la figure.

« Pardon..... je ne vous voyais pas! » répondit le jeune homme, toujours occupé de son chapeau, qu'il regardait et tâtait de nouveau dans tous les sens; puis il se remit à le secouer dans une autre direction, avec un redoublement de vigueur.

« Comment, encore? Eh! que diable, secouez votre chapeau dans la rue, et non dans mon visage, » s'écria, en grognant, le portier, qui, ayant changé de côté pour se garantir, avait précisément pour cela reçu une véritable douche.

« Vous êtes trop bon! » répliqua courtoisement le jeune homme; « mais, par un temps pareil, on ne mettrait même pas dehors un portier. »

Le digne monsieur Rumpelmann allait sans doute répondre par quelque gros mot à la politesse du jeune homme, lorsque celui-ci, d'un bond, s'élança tout à coup jusqu'au bord de la rue, et s'écria de nouveau avec enthousiasme:

« Dieu! comme je voudrais continuer ma promenade! Et ne pas avoir de parapluie! Mais, au fait, peut-être trouverai-je à en emprunter un dans cette maison. »

Il s'élançait déjà rapidement pour grimper les escaliers, lorsque le portier, furieux, lui demanda d'une voix de tonnerre où il allait.

« Je vais voir si je ne trouverai pas à emprunter un parapluie, » répondit le jeune homme, dont la jambe gauche allait déjà franchir les premières marches; mais, en un saut, le portier fut près de lui, et, le saisissant par les deux basques de son habit, il le tira violemment hors de l'escalier, en criant d'une voix de plus en plus courroucée:

« Ah ça! voulez-vous bien rester ici! Ne voyez-vous donc pas que les escaliers sont tout nouvellement frottés? Tâchez de ne pas faire d'autre sottise, autrement je vous jette dehors: me comprenez-vous?

— Mais, malheureux! vous n'avez donc pas d'entrailles? Voyons, pouvez-vous bien considérer ce chapeau d'un œil sec? dites, gardien impitoyable! »

Tout en disant cela, il avait saisi le tablier bleu du portier, et il s'en servait pour éponger avec soin sa coiffure, toujours mouillée. Cette audace inouïe suffoqua à tel point Rumpelmann pour un moment, qu'il resta bouche béante et tout décontenancé devant son antagoniste. Mais il se remit bientôt, et lui arracha violemment des mains son tablier, qu'il étendit sur ses genoux, en le frottant pour l'essuyer.

Le jeune homme le regarda pendant quelque temps en silence; puis il lui dit, avec un ton mélancolique qui paraissait particulier à sa nature:

« Homme cruel que vous êtes! n'auriez-vous pas, par hasard, un parapluie à me prêter? Je vois à votre air que vous devez en avoir un.

— Ma femme est sortie et l'a emporté, » répondit brusquement Rumpelmann; et, quand bien même elle l'aurait laissé à la maison... je me ferais un véritable plaisir de repousser votre proposition. »

Là-dessus, il s'assit sur une chaise, tourna le dos au jeune homme et commença à se plonger dans la lecture de son journal.

« Voilà un aimable personnage, » se dit le jeune homme en lui-même... « Il paraît qu'il n'y a rien à faire avec lui. »

Il s'approcha néanmoins encore une fois du portier, posa doucement la main sur son épaule, et lui dit de sa voix la plus onctueuse:

« Voulez-vous que je vous raconte mon histoire, monsieur l'intendant?... Vous ne voulez pas me répondre? Pourquoi ne le voulez-vous pas? Seriez-vous assez injuste pour condamner un jeune homme avant d'avoir scrupuleusement examiné les motifs de sa conduite? c'est cruel..... Mais je veux vous rendre le bien pour le mal; et, pour vous épargner toute pénible interrogation, je vais vous exposer franchement ce qu'il en est. Voyez-vous, monsieur l'intendant, j'aime la pluie. Vous ne comprendrez pas, mais ça ne fait rien.... Donc, je l'aime; je fais plus, je l'adore, et je vais vous dire pourquoi. Tel que vous me voyez, je m'appelle Wachtel, et je suis graveur... un homme qui a besoin de lumière... de la belle lumière du jour... quand il ne veut pas perdre la vue... Or, quand la pluie fait flicflac à la fenêtre, comme dans ce bienheureux jour, alors je pense que le destin me veut du bien, et c'est comme s'il me disait: Allons, mon brave Wachtel, va te promener et jouir de la vie, car tu es un homme qui en vaut un autre. Sur ce, je ne fais ni une ni deux, je me pare de mon mieux, et je m'élance d'un pied furtif au travers des rues bourbeuses. Ah! comme il fait bon alors se promener, surtout quand on a le cœur tendre et sentimental comme je l'ai! Les dames se hâtent si craintivement sur les trottoirs humides! et, lorsqu'on possède un parapluie, on peut rendre un si grand service! Voilà, cher intendant, pourquoi j'aime la pluie; voilà pourquoi je l'adore, et voilà pourquoi j'ai été assez heureux aujourd'hui pour faire votre connaissance. »

Pendant le long discours du graveur, le portier s'était insensiblement radouci, et, lorsque le jeune homme eut enfin cessé de parler, il se retourna sur sa chaise, laissant tomber le journal, dans lequel il n'avait, en réalité, rien lu, et il dit, avec un sourire malin épanoui sur son visage graisseux:

« Tiens, tiens! vous paraissez vous y connaître aussi, vous, en fait de pluie. C'est précisément comme le maître de cette maison, un médecin... qui vous flaire la pluie on ne peut mieux. Ce matin même, il montrait le ciel, en me disant: Voilà un nuage qui est bien malade!

— Et il l'a saigné à blanc, n'est-il pas vrai? » interrompit malignement le graveur.

« Ah! ah! vous êtes un farceur! » s'écria le portier d'un air rayonnant; et il allait continuer d'initier M. Wachtel aux connaissances météorologiques de son maître, lorsqu'une fille de service vint l'appeler pour frotter l'antichambre du propriétaire. Le père Rumpelmann se vit alors forcé, bien à contre-cœur, de laisser là sa nouvelle connaissance, et il se rendit en rechignant à sa besogne, pendant que Wachtel se dirigeait vers la rue où la pluie continuait à exécuter sa monotone et triste musique. Il considéra la rue à droite et à gauche, mais elle était complétement déserte. Seulement les gouttières se transformaient de plus en plus en torrents déchaînés. Tout à coup les yeux assombris et rêveurs de Wachtel s'animèrent d'un nouvel éclat, ses traits s'illuminèrent d'une joie soudaine, et ses regards se fixèrent avec obstination sur un objet qu'il venait d'apercevoir à la droite de la rue.

« Voici une dame! » s'écria-t-il enfin, transporté d'allégresse, et, d'un bond, il fut derrière la porte.

En effet, quelques minutes après, une jeune dame, sans parapluie, entra sous le vestibule; elle secoua ses vêtements mouillés et pénétra plus avant dans la maison.

Au bout d'un instant, elle se rapprocha de la porte pour voir si la pluie n'allait pas bientôt cesser, lorsque Wachtel s'élança subitement de sa retraite et lui fit un profond salut.

La jeune dame, étonnée, recula d'un pas, croyant que c'était un locataire qui désirait sortir; mais, comme Wachtel recommençait à lui faire une nouvelle révérence, elle se retourna d'un air mécontent et se dirigea de nouveau vers le fond de la maison.

Wachtel n'était pas disposé à se laisser éconduire si facilement. Il poursuivit donc la jeune dame d'un pas rapide et léger; puis il lui fit un troisième salut plus profond encore et plus respectueux, en lui disant de sa voix tendre et mélancolique:

« Vous vous êtes trompée, Madame, je ne voulais point passer... D'ailleurs, comment pourrait-on songer à sortir par un temps pareil, lorsque l'on est au sec? »

La dame passa de l'autre côté du vestibule et tourna de nouveau le dos à Wachtel. Celui-ci la rejoignit et continua du ton le plus doucereux:

« Pardonnez-moi, Madame, j'ai oublié de vous faire ma présentation... Je me nomme Wachtel; je suis graveur, et je sors dès qu'il pleut afin de me rendre utile, si cela est possible, aux personnes qui n'ont pas eu la prudence de prévoir le mauvais temps.

— Je vous remercie, Monsieur, » répondit la jeune femme, d'un ton poli mais froid; « je n'ai besoin de personne, et j'attends mon mari qui doit passer ici.

— Monsieur votre mari est alors le plus heureux des mortels, » répliqua le jeune homme, sans se déconcerter; « mais, sous ce vestibule exposé aux courants d'air, vous allez inévitablement vous enrhumer, ou gagner quelque affreux rhumatisme. Je n'ose vous offrir mon bras et mon parapluie; au fait, pardon, Madame, je n'ai pas de parapluie; je n'ai que mon bras à vous offrir... Je vous en prie, acceptez-le. »

La jeune femme se retourna un peu et regarda la jeune homme. Elle vit que c'était un jeune fou, trop hardi sans doute, mais péchant par un excès de politesse, excès si rare aujourd'hui qu'elle ne put se défendre de lui accorder un peu d'indulgence, en se réservant de lui donner une leçon.

« Vous êtes bien jeune, Monsieur, » lui dit-elle, « et vous ne savez peut-être pas encore que l'on court risque d'offenser une femme, en lui marquant un empressement trop exagéré. Je veux bien vous l'apprendre, en vous conseillant, si vous voulez éviter des leçons plus sévères, de modérer désormais les manifestations d'un caractère trop serviable. Pour y échapper, je vais demander au concierge de cette maison une hospitalité qu'il ne me refusera pas, je l'espère. » En disant ces paroles, elle s'inclina légèrement et entra chez le sieur Rumpelmann.

Wachtel, réduit au silence, la suivit des yeux avec une expression de repentir et de confusion, puis il se mit à arpenter le terrain en long et en large, réfléchissant aux avis qui venaient de lui être adressés avec tant de douceur, de fermeté et de mesure.

Il marchait ainsi à pas de plus en plus précipités, lorsque, dans une de ses évolutions, il donna tout à coup contre un objet flexible et mouillé qui ne se trouvait pas là l'instant d'auparavant.



IL AVAIT SAISI LE TABLIER BLEU DU PORTIER.

Wachtel, troublé dans ses méditations, écarquilla les yeux, et vit tout près de lui un étranger qui fermait son parapluie, et qui de sa main droite se frottait l'épaule gauche. Une idée subite traversa comme un éclair le cerveau du graveur. L'étranger, en effet, avait un parapluie ; or un parapluie était l'objet où tendaient tous les désirs de Wachtel. Il joignit aussitôt les mains d'un air suppliant, et conjura l'étranger de lui prêter son parapluie seulement pour une heure, lui disant qu'il y allait de la vie d'un homme et qu'il le rapporterait beaucoup plus sec qu'il n'était en ce moment. Il présenta alors sa carte au monsieur, qui, prenant enfin pitié du malheureux, lui tendit en riant son parapluie ; en même temps il lui donna son nom et escalada rapidement l'escalier, car il demeurait dans la maison au premier étage. Wachtel agita d'un air triomphant le parapluie tout mouillé autour de sa tête, puis il sortit dans la rue pour voir si la pluie continuait toujours.

Aux torrents qui tombaient précédemment avait succédé une pluie fine et tenace. Wachtel était en possession de l'objet de ses vœux ; mais comment en faire usage? Il n'osait offrir à la dame réfugiée chez le concierge ce parapluie qui aurait peut-être racheté la témérité dont il se repentait si vivement. Il revint dans le vestibule, et était à peine en place, lorsqu'un monsieur pénétra dans la maison tout ruisselant et sans le moindre parapluie. C'était un homme âgé, légèrement voûté, et portant un costume passé de mode. Ses traits exprimaient à l'envi la satisfaction et le bien-être, et, quoiqu'il fût ostensiblement trempé jusqu'aux os, il n'en marchait pas moins, comme l'avait remarqué Wachtel, à pas comptés et cadencés. Il salua de la tête amicalement en entrant, et, d'une voix un peu élevée, mais infiniment douce et bienveillante, il se mit à dire :

« Une bonne pluie aujourd'hui, n'est-il pas vrai? et par un vent d'est encore : qu'en dites-vous? hein? Cette pluie est en réalité une anomalie, savez-vous?.... contre toutes les règles de la nature et de l'expérience. Tous les matins je constate le vent.... sur cent fois, nous avons vingt-cinq fois du temps sec par un vent d'est. La dernière fois qu'il a plu par un vent d'est, c'était le 26 juin 1846.... ; mais, cette fois-là, c'est moi qui en étais la cause certainement. »

Wachtel, que l'entrée du vieux monsieur avait mis tout d'abord de fort mauvaise humeur, s'était bientôt rassuré en voyant à quelle nature inoffensive il avait affaire ; il l'interrompit donc en riant et lui dit, d'un air d'incrédulité :

« Comment! vous étiez cause de la pluie?

— Bien certainement, » continua le vieux monsieur, en faisant de la main un signe d'affirmation ; « bien certainement! et cette fois-là aussi bien qu'aujourd'hui même! Lorsque je me suis levé ce matin, et que j'ai regardé la girouette en face de moi chez le boulanger, nous avions le vent d'est le plus beau et le plus pur, sans le moindre mélange de nord ou de sud. Eh! eh! pensai-je, pour cette fois je puis me risquer à sortir sans parapluie. A peine étais-je en route depuis une heure, que ça commença à tomber..., et, parce que j'avais aussi mon chapeau neuf, ce fut une véritable averse. Tel que vous me voyez, dès que je sors sans parapluie il pleut toujours, et quand j'ai mon parapluie, jamais! Dites-moi un peu, vous ne me connaissez donc pas?

— Non, je n'ai pas ce plaisir, » répondit Wachtel.

« C'est bien étonnant, » continua le vieux monsieur d'un air surpris, mais toujours aimable. « Dans mon endroit aucun opticien ne pourrait s'établir, je sers de baromètre à tout un quartier de la ville : aussi tout le monde m'appelle *l'homme à la pluie*... je crois même que la plupart ignorent mon véritable nom. Oui, Monsieur! et les horloges se règlent aussi sur moi, parce que je passe toujours à la même heure aux mêmes endroits. Vous, Monsieur, n'attendez-vous pas ici que la pluie cesse... hein? »

Wachtel fit un signe affirmatif : « N'y comptez pas, mon cher ami, n'y comptez pas! » continua le vieillard, dont le visage prenait une expression de plus en plus amicale et bienveillante. « Tant que je resterai enfermé ici avec vous, il n'y a pas pour vous la moindre espérance. Je suis aussi sûr que le meilleur baromètre. Tenez, j'ai un cousin propriétaire de biens-fonds.... quand il a trop de sécheresse, il me fait venir ; à peine suis-je au milieu de son champ sans parapluie et avec un chapeau neuf, que... crac! ça commence à tomber... Oui, Monsieur, et quand il se plaint de l'humidité, je lui fais de la sécheresse... Allez! sous ce rapport, je suis vraiment bien remarquable. »

Quoique Wachtel eût été agréablement impressionné des façons amicales et prévenantes du vieux monsieur, il éprouvait néanmoins un vif remords lorsqu'il songeait à la dame réfugiée dans la loge du portier, et qui semblait redouter sa compagnie ; il se dit que le nouveau-venu était peut-être son mari, et dans ce cas il se serait empressé de le prévenir qu'il était attendu ; il interrompit le discours de son interlocuteur par cette question à brûle-pour-point :

« Dites-moi, l'*Homme à la pluie*, êtes-vous marié?

— Non, » répondit le vieux monsieur, passant à ce nouveau sujet avec la même amabilité.... « Voyez-vous, ce serait tout à fait impossible.... et, quand même je choisirais avec le plus grand soin, je serais toujours certain d'avoir mis, pour mon malheur, la main sur un diable incarné. »

Tout à coup le vieux monsieur, passant à un autre sujet, s'écria tout joyeux :

« Mais vous avez là un parapluie! alors vous êtes sauvé, jeune homme... adieu... portez-vous bien! » et, sans plus de façon, il s'empara du parapluie de l'étranger que Wachtel avait posé contre le mur, le brandit d'un air triomphant et disparut en criant, pendant qu'il pataugeait dans la boue avec ses longues jambes :

« Soyez sans inquiétude, jeune homme, avant une demi-heure il fera du soleil. »

Wachtel, stupéfait d'une semblable audace, regardait, la bouche ouverte, le vieux monsieur qui s'éloignait de plus en plus.

« Ah! pour le coup, c'est un peu trop fort, » se dit-il en lui-même. Je ne l'aurais pas, certes, cru capable de ce trait-là ; comment! il m'entortille avec son air de bonhomie, il me raconte des histoires impossibles du ton le plus honnête du monde, au point de finir par conquérir toute ma confiance, et tout cela pour me soustraire un parapluie si péniblement acquis, qui d'ailleurs ne m'appartient pas, et que je n'aurai pas la possibilité de remplacer! Oh! encore une fois, c'est trop fort, et je vais.... »

En disant cela, il s'élança vers la porte pour se précipiter dans la rue, afin de poursuivre le ravisseur de son parapluie et de son bonheur ; mais il pleuvait tellement fort en ce moment qu'il fut forcé de rebrousser chemin.

« Brrr! non vraiment, ça n'est pas possible! » s'écria-t-il d'un ton désespéré.

Il se rapprocha pourtant de la porte, et se mit à crier de toute la force de ses poumons après le vieux monsieur :

« Eh! là-bas! voulez-vous bien me rapporter mon parapluie! eh! l'homme, n'entendez-vous pas? »

Mais le bonhomme pataugeait de plus en plus dans la rue inondée, et Wachtel entendit seulement dans le lointain ces paroles encourageantes :

« Soyez sans inquiétude, jeune homme, dans une demi-heure vous aurez du soleil.

— C'est qu'il s'en va pour tout de bon! » répétait Wachtel douloureusement.

« Et dire qu'un voleur se cachait sous une si honnête apparence. O temps! ô mœurs! »

Mais il n'eut pas le loisir de s'étendre davantage sur la dépravation de la société, car il aperçut un grand monsieur qui semblait inspecter la rue avec inquiétude, et qui se trouvait, lui aussi, absolument dépourvu de parapluie ; le deviner, le reconnaître, se dévouer pour racheter des torts qui lui pesaient d'autant plus qu'on avait mis plus de douceur à les lui reprocher, tout cela fut pour Wachtel l'affaire d'un instant ; agissant comme toujours sans réflexion, il s'élança dans la rue et aborda l'inconnu.

— Vous cherchez votre femme? » dit le jeune étourdi en saluant avec courtoisie.

« Ma femme!.... en effet.... Mais, Monsieur, qui êtes-vous, et qui vous a dit.... ?

— Tout cela va s'expliquer ; venez, Monsieur, *suivez-moi*, comme l'on dit au dernier acte de *Guillaume Tell*.... Dieu! la belle musique! » s'écria le jeune homme, qui se mit à entonner cette mélodie, ce qui fit surgir plusieurs sergents de ville réfugiés dans les profondeurs des portes cochères.

L'inconnu, assez mécontent de se donner ainsi en spectacle, même aux rares passants qui se trouvaient dans la rue, fronçait le sourcil, et pressait son étrange guide de s'expliquer plus clairement. Mais celui-ci l'entraînait en continuant à chanter son morceau de *Guillaume Tell*, et ils se trouvèrent bientôt sous le péristyle de la maison qui avait été le théâtre de tous les incidents ci-dessus racontés. Ravi de jouer le rôle de la colombe messagère, Wachtel se dirigea cette fois avec assurance vers la loge du concierge, et, s'adressant à la dame qui s'y était assise pour attendre le beau temps ou son mari, il lui dit que celui-ci l'attendait dans le vestibule. La dame se leva, et, ayant reconnu la vérité de cette affirmation, elle dit au jeune homme en souriant : « Voilà un service qui rachète, Monsieur, tous ceux qui étaient intempestifs. » Les exclamations et les questions se succédaient, se croisaient et se confondaient.

« Comment vous trouvez-vous ici? » disait le mari.

« Et vous-même, comment m'y avez-vous trouvée?

— Et monsieur, comment a-t-il pu me reconnaître pour m'avertir? »

On riait un peu, on parlait beaucoup, mais enfin on n'expliquait rien.

« Je suis sortie, » disait la jeune dame, « parce que vous m'aviez dit de me trouver près de la fontaine située sur cette place, afin de faire en votre compagnie une visite que nous remettons depuis trop longtemps. Mais j'ai quitté la maison depuis deux heures environ, et, comme le temps était beau, je n'avais pas pris de parapluie ; je me suis réfugiée ici, sachant bien que vous deviez passer devant cette porte.

— Mais enfin, vous n'étiez pas dans le vestibule ; vous ne pouviez me voir passer, » dit le mari qui ne comprenait toujours pas le rôle joué par cet étranger, « et je ne m'explique pas.... » La dame souriait sans répondre.... Wachtel s'avança et prit la parole :

« C'est à moi qu'appartient le soin d'expliquer le reste de cette aventure, et je vais le faire avec une sincérité qui, je l'espère, me tiendra lieu d'expiation. Il faut que vous sachiez, Monsieur, que mon plus grand plaisir est de me rendre utile ; j'étais dans ce vestibule, lorsque madame y est entrée sans parapluie... notez bien ceci ; je lui ai offert mes services, elle les a refusés ; j'ai été assez sot pour insister ; elle m'a donné une bien jolie leçon, et, me croyant sans doute encore plus sot que je ne le suis, elle s'est retranchée chez le gardien de ce logis, pour éviter ma compagnie ; depuis lors je n'ai plus eu qu'une pensée, qu'un désir : celui de réparer ma folie, en lui prouvant que j'étais le plus respectueux de ses serviteurs. J'avais conquis un parapluie, enlevé à son propriétaire à force d'audace, et en mettant en œuvre tous les moyens de persuasion qui m'ont été dévolus par la nature ; mais, plaignez mon infortune! ce parapluie m'a été dérobé par le plus roué de tous les scélérats, qui cachait ses odieux projets sous le voile d'une bonhomie pleine de candeur. Que faire alors? comment me rendre utile? Tout à coup une idée lumineuse traversa mon cerveau. Si, au lieu d'un parapluie, je pouvais lui ramener son mari, cette dame me permettrait peut-être d'aller lui chercher une voiture, et ainsi elle n'emporterait aucun mauvais souvenir. C'est alors, Monsieur, que j'ai surveillé les passants ; c'est alors que je vous ai reconnu sans vous avoir jamais vu, que j'ai lu sur vos traits vos doutes et votre perplexité, que j'ai deviné la question que vous vous posiez : Est-elle venue, ou n'est-elle pas venue? Je me suis élancé vers vous..... vous savez le reste. »

Le mari et sa femme riaient de bon cœur, pendant cette narration faite avec une chaleur plaisante, mais avec un accent sincère. « Hé bien, Monsieur, » dit le mari, « puisque vous prenez si bien les leçons, venez me voir ; mon âge me permettra de vous en donner quelques-unes, fort amicales du reste. » Wachtel leva les mains au ciel par un geste de joyeux remerciment. On s'apprêtait à se séparer, lorsque le vieux monsieur arriva tout à coup au milieu du groupe avec son parapluie déployé ; il le replia aussitôt, et le tendit à Wachtel avec un mouvement de tête significatif en lui disant : « Vous le voyez, je n'ai pas été plutôt dehors pendant une demi-heure avec mon parapluie, que nous avons eu immédiatement le plus beau soleil! Voici votre meuble, et maintenant, bonsoir à la société, bonsoir! » dit-il aux personnes réunies sous le vestibule, « je suis heureux d'avoir pu vous rendre un petit service. »

Là-dessus il fit un salut fort amical à tout le monde, et s'en alla.

A peine Wachtel l'eut-il vu s'éloigner par le plus beau soleil du monde, qu'il s'écria presque consterné :

« Voilà l'*Homme à la pluie* qui s'en va sans parapluie et avec un chapeau neuf! Dépêchons-nous, dans cinq minutes nous aurons une averse. »

Et le portier resta là, bouche béante, ne comprenant encore rien à tout ce qui venait de se passer.

(*Traduit de l'allemand.*)

Charles ADAM.



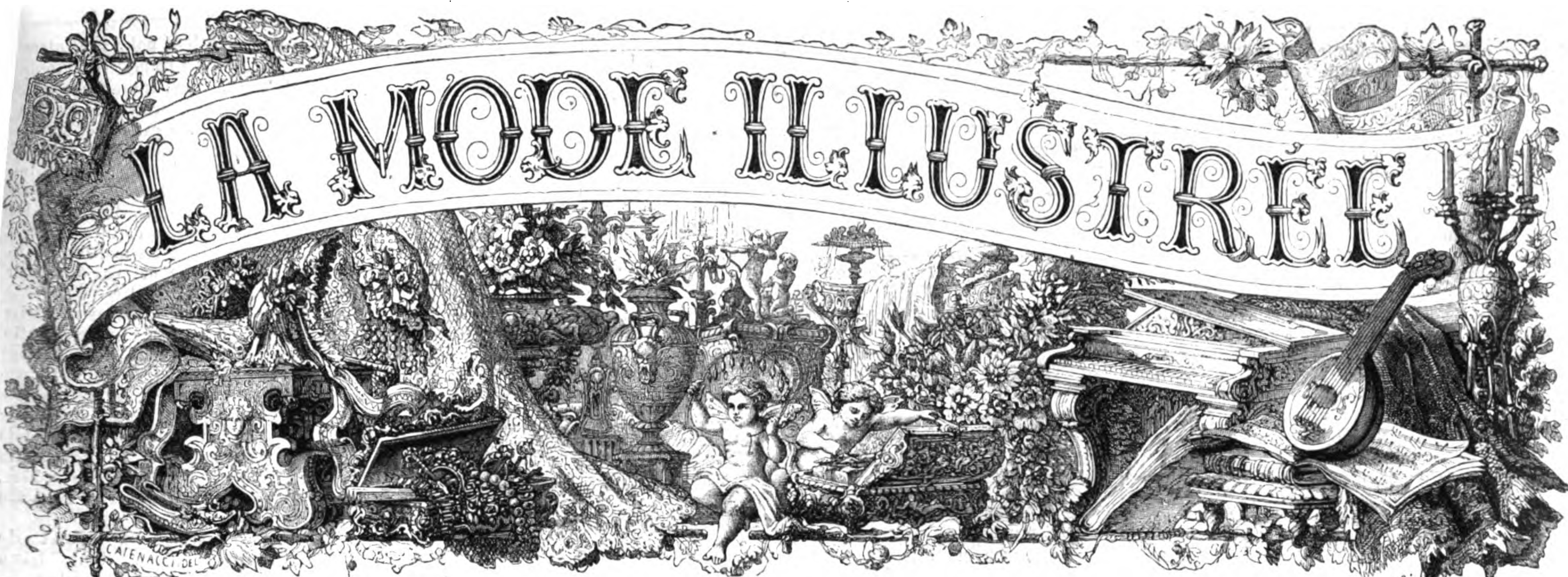
Aubenas, N. D. La planche de patrons jointe au n° 39 contient un pardessus qui pourra servir pour la circonstance en question : tous les modèles nouveaux sont des vestes courtes, la plupart ouvertes, et nous sommes forcés de copier la mode. — *M. P.* Le *point russe* a été expliqué dans le n° 18 de la présente année ; le point d'armes, dans l'un des numéros de l'année 1861 ; le point de rose est un feston large et fortement bourré ; je ne connais pas le point turc. S'adresser à M. Leballeur pour les deux autres questions. — *F. X. H.* Pardon, Madame, le journal ne manque pas à ses engagements lorsqu'il ne publie pas l'article *Renseignements*. Certains articles ne peuvent être supprimés ni diminués, et alors, ainsi que cela est arrivé deux fois récemment, les renseignements sont retardés ; je suis tout à fait innocente de ce retard, et j'ajouterai que les *Renseignements* ne font pas partie des engagements contractés par le journal : ils sont purement un acte de complaisance de ma part envers nos abonnées. — *Rosnay*, n° 16,595. Je suis bien reconnaissante de l'aimable lettre que Mme Du...., a bien voulu m'adresser. — *B. J., à Lyon*. La date fixée pour la réponse était trop rapprochée. Ainsi que je l'ai déjà dit bien souvent, il ne dépend pas de moi, et je le regrette, de faire paraître les réponses dans un délai de huit jours. Les articles *Modes* décriront des robes en taffetas noir. — *N° 209, J. M.* Le mantelet de velours, taillé en pointe et garni avec les deux rangs de dentelle, sera tout à fait convenable. Voir les articles *Modes* pour la robe de taffetas noir. — *St-Blaise*, n° 18,023. Peut-être pour les guêtres ; les chapeaux bientôt. — Mme *la comtesse de G. M.* Je n'ose promettre le dessin en question ; je remercie notre lectrice de son indulgence et de l'approbation qu'elle veut bien nous accorder. — Mme *H., à Kaysersberg*. L'un des articles *Modes* a répondu à la question des sous-manches en mousseline de laine ou cachemire. Je préférerais, pour une noce et pour des jeunes filles, des robes autres que celles indiquées. Oui, pour les fichus Marie-Antoinette.

Comment faire? Cela est bien facile ; il s'agit d'envoyer à Mme Aubert, modiste, rue Neuve-des-Mathurins, n° 6, soit un bon sur la poste, soit un effet sur un banquier de Paris, pour payer la somme que vous lui devez pour le chapeau, le bonnet et la coiffure ; quant au cachemire, je publierai prochainement une recette qui vous permettra de le nettoyer vous-même. — *Une des plus vieilles abonnées*. Notre n° 43 contient des modèles et patrons de manteaux ; ce n° 44, des dessins de manteaux : je conseille le manteau *Richelieu* ou le n° 10 du n° 44. — *Vous êtes mon guide*. Lorsque six mois de deuil se sont écoulés, on peut adopter le chapeau de soie et les manteaux. Oui, pour la petite fille ; en conservant le costume tout noir, quelles que soient les étoffes, on agit *plus* que convenablement, car on pourrait déjà, si l'on s'en tient strictement aux usages, adopter le demi-deuil en gris et violet ; mais, lorsqu'il s'agit d'un père, il est de bon goût de ne pas suivre si ponctuellement les dates, et de faire plutôt *plus* que *moins*. — *Une nouvelle abonnée qui vous sera fidèle*. Ces détails relatifs au deuil sont trop longs pour pouvoir être placés ici ; ils ont déjà été publiés dans le n° 13 de l'année 1860 : je les répéterai dès que je trouverai un peu de place. Il n'y a pas de forme particulière pour la ceinture à nœud placé derrière ; ce nœud est à longs pans, ornés absolument comme on le préfère ; dentelle, ou effilé, ou petit volant de taffetas. On ne porte guère de manches fermées au poignet, pour les robes même négligées ; rien ne s'y oppose cependant. Les gants blancs ne sont jamais prétentieux au théâtre, mais il faut toujours se conformer aux coutumes de la ville que l'on habite. Le jupon en question est toujours à la mode ; le reste peu à peu. — *N° 9,430*. Hélas! faut-il toujours répéter qu'il est *absolument impossible* de répondre dans le *prochain* numéro, comme on me le demande sans cesse, même dans les lettres qui me parviennent un ou deux jours avant la distribution de ce numéro, dont le tirage pur et simple dure au moins six jours? Plus tard pour les jeux. — *Sous le saule de Sidi-Mabrou, à Constantine*. Une ligne entière est prise par l'épigraphe. Ne vaudrait-il pas mieux envoyer seulement son numéro? Oui, sans doute, on peut garnir un saute-en-barque avec de l'astracan noir. — *Lucie de L***, Belgique*. Pour donner le premier conseil, il faudrait connaître la largeur et la longueur de la robe de velours ; quant à la robe lilas, elle pourrait servir à composer des volants déchiquetés et froncés, mais non sur une robe de nuance différente et unie ; on ne pourrait l'employer que sur une étoffe à rayures ou bien à carreaux, dans lesquels le lilas figurerait. — *N° 27, Irma*. Notre première série de patrons pour vêtements d'enfants vient de paraître ; il ne dépend pas de moi, et je le regrette, de publier immédiatement d'autres patrons de même genre, car il faut satisfaire successivement toutes les exigences. Oui, pour les jupons, talmas pour manteaux. Oui, pour le point russe sur la robe de flanelle. On recevra plus souvent des vêtements d'enfants. Merci pour cette constance flatteuse et cette aimable lettre.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

N° 45. TROISIÈME ANNÉE. 10 novembre 1862.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, 50 centimes. AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE LUNDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (frais de poste compris).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND.
Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (frais de poste compris).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (Pour l'étranger le port en sus). —

AVIS DE LA RÉDACTION.

Nous consacrons ce numéro, et peut-être le numéro suivant, aux travaux de crochet et de tricot, exécutés en laine, et dont l'emploi est commandé par la saison. Plutôt que de disséminer ces travaux dans plusieurs numéros, nous en ferons une sorte de collection afin de n'y plus revenir lorsque la saison sera plus avancée, et de pouvoir consacrer nos pages aux modèles de vêtements et aux objets de toilette. Nous faisons une large part aux amateurs de tricot et de crochet, et nous espérons qu'ils voudront bien se montrer satisfaits et nous permettre de songer à contenter les goûts de nos autres abonnés.

Capuchon Maintenon

DE LA MAISON PAULINE ROYER, RUE DE RIVOLI, 184.

Ce capuchon se fait au tricot, avec 32 grammes de laine zéphyr blanche, et 48 grammes de laine rose; on emploie deux aiguilles de bois n° 2 (voir sur l'autre page l'assortiment de crochets et d'aiguilles à tricoter).

On prend la laine blanche et l'on monte 250 mailles; on tricote en *allant* et *revenant*.

1er *tour*. — A l'envers.

2e *tour*. — Une maille à l'endroit, — * 1 jeté, — une maille levée sans être tricotée ; — 2 à l'endroit, — la maille levée, tirée par ces deux dernières ; — recommencez depuis *.

3e *tour*. — A l'envers.

4e *tour*. — Comme le 2e, mais en contrariant le dessin, c'est-à-dire en plaçant chaque fois le *jeté* entre les 2 mailles tricotées à l'endroit dans le 2e tour.

On répète le dessin sept fois (c'est-à-dire les tours pairs), puis, dans les 13 tours suivants, on démonte 6 mailles au commencement et à la fin de chaque tour, de façon que le 29e tour se compose de 82 mailles, qui forment la pointe du capuchon; dans les tours suivants on démonte seulement une maille, et on tricote les deux suivantes ensemble; après avoir fait ainsi 20 tours, il reste 2 mailles sur l'aiguille; on les tricote ensemble, et l'on termine ainsi le tricot du capuchon.

La garniture se compose de petites houppes; on prépare une sorte d'écheveau long, composé de 6 à 8 brins de laine rose; on enfile un brin pareil sur une aiguille, et on le noue à l'extrémité de l'écheveau. A 2 centimètres de distance, on noue ce brin autour de l'écheveau; on répète ces nœuds, toujours à la même distance, jusqu'au bout de l'écheveau;


CAPUCHON MAINTENON.

alors on coupe celui-ci *au milieu de l'espace qui sépare les nœuds, sans jamais couper le brin employé pour les nœuds;* on place les houppes, soutenues par ce brin, en deux rangs autour du capuchon ; cette garniture est disposée de la façon suivante : on coud une houppe, on en passe 7 à 8, on coud la 9e à 2 ou 3 centimètres de distance de la précédente; le deuxième rang de houppes est disposé de la même façon, mais cousu dans les intervalles du premier.

Assortiment de crochets

ET D'AIGUILLES A TRICOTER.

Dans le cours des travaux dont nous publions l'explication, nous désignerons les crochets et les aiguilles à tricoter d'après les numéros qui composent cet assortiment. Nous prions nos lectrices de vouloir bien consulter ces dessins, qui représentent les différentes dimensions de crochets et d'aiguilles. S'adresser à M. Simart, rue de Rambuteau, 64, pour l'assortiment et pour les laines zéphyr.

Fichu tricoté

DE LA MAISON PAULINE ROYER.

MATÉRIAUX : 40 grammes de laine anglaise (ou *mousse*) blanche; 2 aiguilles à tricoter, n° 7, en bois ou bien en os.

Ce fichu, que l'on peut aussi employer pour garantir la tête, ou comme châle pour petite fille, est un carré que l'on replie en triangle, et dont on fronce légèrement le milieu sous une rosette. On emploie de la laine anglaise, que l'on met double, et l'on monte 110 mailles, très-*lâches*, qui doivent composer une longueur de 54 centimètres.

1er *tour*. — Une maille levée sans être tricotée, — * 3 mailles tricotées à l'envers; on prend ensuite ces 3 mailles sur l'aiguille de gauche, on conduit le brin de devant en arrière autour de ces 3 mailles; on les replace sur l'aiguille de droite, — 1 jeté. — Recommencez depuis * jusqu'à la dernière maille, qui est tricotée isolément.

2e *tour*. — Une maille levée, sans être tricotée; — * les 3 mailles tricotées et *entourées* du tour précédent sont tricotées à l'envers; on laisse tomber, hors de l'aiguille, le brin qui s'y trouve, on fait un jeté, et l'on recommence depuis * jusqu'à la dernière maille, qui est tricotée isolément.

3e *tour*. — Comme le 1er tour, mais en ayant toujours soin de laisser tomber le brin hors de l'aiguille avant de faire le jeté.

4e *tour*. — Comme le 2e tour.

On fait 103 tours en tricotant alternativement ces deux derniers tours avec le même nombre de mailles; on démonte, et l'on noue, sur les quatre côtés du fichu, de petites houppes composées de 6 à 8 brins, ayant 9 centimètres de longueur. On fait la rosette en tournant un brin de laine sextuple, sur l'aiguille n° 1, et faisant une frange que l'on dispose en spirale autour d'un bouton. On peut aussi supprimer cette rosette, ou bien l'exécuter en ruban.

Cravate-écharpe tricotée.

MATÉRIAUX : 32 grammes de laine zéphyr blanche; 32 grammes de soie de lapin grise; 32 grammes de soie de lapin blanche; 2 aiguilles à tricoter n° 6.

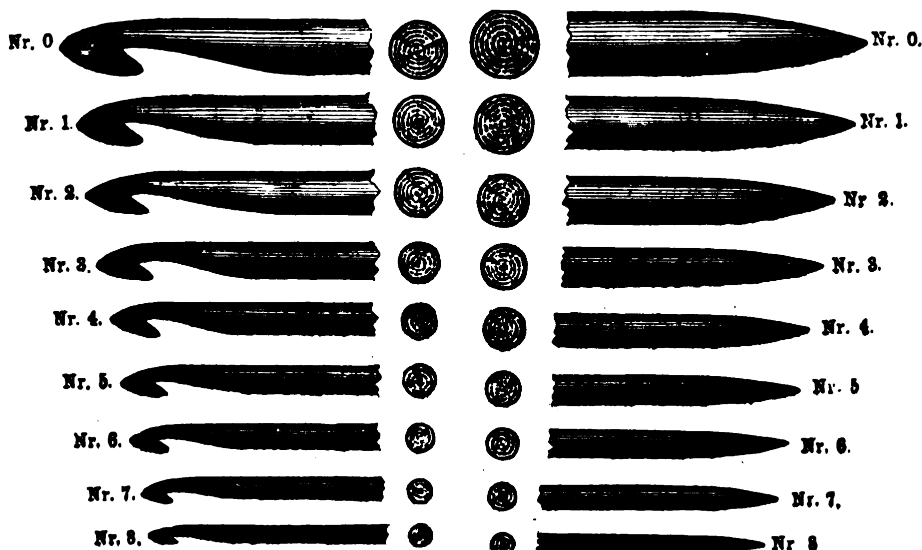
On fait cette cravate dans le sens de sa longueur, en

allant et *revenant*. On monte, avec la soie de lapin, grise, 250 mailles; on tricote, toujours à l'endroit, 1 tour gris, — 4 tours blancs avec la soie de lapin, — 2 tours gris; ceci forme la raie épaisse; on prend la laine zéphyr blanche, et l'on commence la raie à jours dont voici le

1er *tour*. — Une maille *levée* (sans être tricotée); — * 1 jeté; pour ce tricot, le *jeté* se fait, non comme habituellement, en jetant le brin de devant en arrière, mais, au contraire, en le prenant sur l'aiguille, d'arrière par devant; les 2 mailles suivantes sont tricotées ensemble à l'endroit; on recommence depuis * jusqu'à la dernière maille, qui est tricotée isolément, et forme la lisière.

2e *tour*. — Une maille levée, — * 1 jeté; — la maille suivante, et le *brin placé devant cette maille*, sont tricotés ensemble à l'endroit; on recommence depuis *, et l'on tricote les 3e, 4e, 5e, 6e tours comme celui-ci: la raie à jour est terminée. On fait une raie épaisse, et, dans le premier tour de cette raie, on tricote chaque maille ensemble avec le jeté du tour précédent, pour revenir au nombre avec lequel on a commencé, c'est-à-dire à 250 mailles.

On fait en tout quatre raies épaisses et trois raies *à jours*; avec le dernier tour de la dernière raie épaisse, on démonte le tricot; en démontant, il faut veiller à ce que chaque côté *long* soit de même longueur. On fronce les deux extrémités, et l'on y place un gland.



ASSORTIMENT DE CROCHETS ET D'AIGUILLES A TRICOTER.

Corsage-blouse

POUR PETITE FILLE DE CINQ A SEPT ANS.

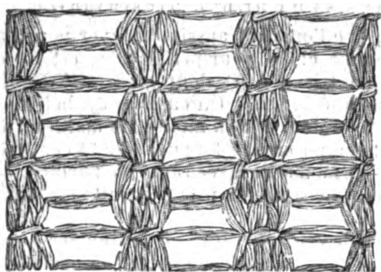
Matériaux: 152 grammes de laine bleu Louise; 12 grammes de laine noire; 12 grammes de laine blanche; 6 boutons noirs en passementerie; 1 crochet en bois nº 5.

Les petites filles pourront porter ce corsage avec une jupe à rayures blanches et noires, ou blanches et bleues, ou bleues et noires, ou bien enfin toutes noires; elles le mettront avec ou sans veste.

Toutes les laines employées sont des laines zéphyr; le travail est fait au crochet tunisien ordinaire; notre modèle est bleu Louise, avec ornements blancs et noirs.

On commence le corsage par le bord inférieur; on fait une chaînette de 200 mailles, et l'on travaille sur ce nombre, qui doit être rigoureusement maintenu; 56 tours au crochet tunisien, c'est-à-dire 28 tours allant de droite à gauche, et 28 tours allant de gauche à droite. On divise ensuite ces tours de la façon suivante: on compte, de chaque côté, 44 mailles pour chaque devant, — 12 mailles pour chaque entournure; — les 88 mailles du milieu sont réservées pour le dos.

Nº 1. — FICHU TRICOTÉ DE LA MAISON PAULINE ROYER.



Nº 2. — FICHU TRICOTÉ DE GROSSEUR NATURELLE.

On fait d'abord le devant de droite, et on le commence sur les 44 premières mailles du 56e tour; sur ces mailles on fait 28 tours avec le même nombre de mailles, puis on commence la diminution pour l'encolure. Au 29e tour, on fait des mailles-chaînettes sur les 8 premières mailles, de sorte qu'il n'en reste que 36 pour recommencer le crochet tunisien. Dans chacun des trois tours suivants, qui vont de droite à gauche, on passe toujours la première maille du tour précédent, de sorte que le 36e tour du devant ne compte plus que 33 mailles. On fait encore 4 tours sans augmentation et sans diminution.

Le dos est commencé sur les 88 mailles qui lui ont été réservées; les 32 premiers tours sont faits sur le même nombre de mailles, et dans le dernier de ces tours on laisse, au milieu, 14 mailles pour l'encolure, et l'on travaille sur chaque côté de ces 14 mailles; on fait 8 tours sur les 37 mailles placées de chaque côté près des 14 mailles laissées pour l'encolure, en augmentant d'une maille vers le milieu dans chaque tour allant de droite à gauche; tous ces tours doivent rester égaux en droite ligne vers l'entournure. Après avoir terminé le dos, on fait, sur l'encolure, un tour de mailles-chaînettes.

Le devant de gauche est fait exactement comme celui de droite, mais en renversant les tours. Dos et devants sont froncés et réunis par de petites bandes faites isolément au crochet. Pour chacune de ces bandes on fait une chaînette de 29 mailles, sur laquelle on fait 6 tours au crochet tunisien avec la laine du corsage; sur chaque côté long de cette bande, on fait un tour de mailles simples, composé alternativement de 2 mailles avec la laine blanche, — 2 mailles avec la laine noire; on rejette les fronces, sur lesquelles on pose ces bandes vers l'entournure, afin que l'encolure soit plate.

On commence ensuite la ceinture, pour laquelle on fait, avec la laine employée dans le corsage, d'abord un tour dans la chaînette par laquelle on a commencé le travail; ce tour doit froncer le corsage, et on l'exécute de la façon suivante: on passe le brin dans une maille, comme si l'on voulait faire une maille simple; mais, avant de la former, on passe le brin dans la 4e maille suivante, en *sautant*, par conséquent, deux mailles, et l'on forme une seule maille avec les trois boucles qui se trouvent sur le crochet; on saute 2 mailles, on fait une maille double, comme nous venons de l'expliquer, et ainsi de suite; ce tour doit avoir 43 centimètres de longueur, et l'on fait, non pas en *allant* et *revenant*, mais en coupant le brin à la fin de chaque tour, et l'attachant de l'autre côté, on fait, disons-nous, avec la laine blanche, alternativement, une maille simple, — une maille en l'air; sous celle-ci on passe alternativement une, puis 2 mailles *doubles* du tour précédent. On fait ensuite un tour semblable avec la laine noire, mais en plaçant toujours la maille simple sur la maille en l'air du tour précédent. On fait alternativement un tour blanc, un tour noir; la ceinture se compose de 3 tours blancs et de 3 tours noirs; elle se termine par un tour noir.

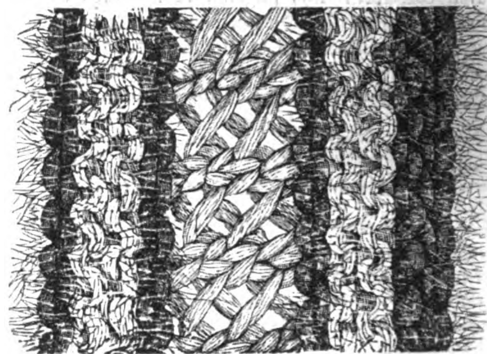
Pour faire la garniture de devant du corsage, on commence par le bord inférieur, et sur les mailles de lisière on fait, au crochet tunisien, quatre tours composés alternativement de 4 mailles noires et 4 mailles blanches. Les mailles noires sont placées sur les mailles noires, les mailles blanches sur les mailles blanches. On termine ces tours par un tour composé de mailles-chaînettes.

On dispose les carreaux blancs et noirs de l'autre devant, en sens inverse, afin que ces carreaux forment un damier lorsque le corsage est fermé. On fait autour de l'encolure deux tours blancs, — un tour noir, composés comme ceux de la ceinture, alternativement d'une maille simple et d'une maille en l'air; ces tours sont faits toujours sur le même côté, c'est-à-dire que l'on coupe la laine à la fin de chaque tour.

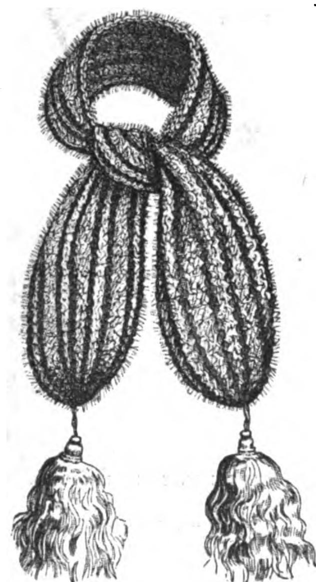
Sur le bord inférieur du devant de droite, on attache de la laine bleu Louise, et l'on fait * 6 mailles simples, — 3 mailles en l'air, sous lesquelles on passe deux mailles. On recommence depuis * pour tout le côté, et ce travail forme les boutonnières; — on le continue sur l'encolure, en faisant toujours 2 mailles en l'air, — une maille simple sur une maille en l'air du bord de l'encolure; sur les carreaux du devant de gauche, on fait deux tours de mailles simples, sur lesquelles on coud les boutons.

Les carreaux des devants du corsage-blouse sont encadrés avec une sorte de galon, auquel nous consacrons un dessin spécial. On ne touche pas au premier rang de mailles placé derrière les carreaux; on prend sur le crochet toutes les mailles du second rang, on attache de la laine blanche, et l'on en passe un brin dans chaque maille qu'on laisse tomber hors du crochet (voir le dessin représentant le galon), absolument comme pour les tours de gauche à droite du crochet tunisien; immédiatement derrière ce tour, on en fait un semblable avec la laine noire. On répète ce galon sur l'autre devant, en ayant soin de *contrarier* les couleurs et même les chaînettes: ainsi, si l'on a commencé le devant de droite par le bord inférieur, on commencera le devant de gauche par l'encolure.

Pour la manche, on fait une chaînette de 96 mailles, sur laquelle on fait 80 tours au crochet tunisien. Dans le 81e tour, on passe 9 mailles de chaque côté; dans le premier tour de droite à gauche des dix tours suivants, on passe de chaque côté 6 mailles de sorte que le 92e tour se



Nº 2. — TRICOT DE LA CRAVATE-ÉCHARPE EN GRANDEUR NATURELLE.



Nº 1. — CRAVATE-ÉCHARPE TRICOTÉE.

compose seulement de 18 mailles. On coud la manche ensemble, on borde le côté supérieur avec un tour de mailles simples. Sur le côté inférieur, qui est en droite ligne, on exécute le poignet; il est fermé, et les mailles doivent être assez lâches, pour que la main puisse passer sans difficulté. Sur la chaînette par laquelle on a commencé la manche, on fait un tour de mailles doubles pareilles à celles de la ceinture. On travaille toujours en rond avec des mailles simples, en piquant toujours le crochet sous la maille entière; on fait 1 tour blanc, — 1 tour noir, — 3 tours bleu Louise, — 1 tour blanc, et, en dernier lieu, 1 tour noir. La couture de la manche doit se trouver juste sous le bras; la manche est cousue unie; les fronces sont rejetées vers l'épaule.

Chapeau hongrois

POUR PETIT-GARÇON.

Matériaux: 24 grammes de laine zéphyr grise; 12 grammes de même laine bleu Louise; 1 crochet ordinaire; osier de grosseur moyenne 1 mètre 80 centimètres de tresse de paille ayant 1 centimètre de largeur; 33 centimètres de ruban de taffetas bleu Louise, ayant près de 5 centimètres de largeur.

Avis. — On trouve l'osier en rouleaux de deux mètres, valant 1 franc la douzaine de rouleaux, chez M. Simart, rue de Rambuteau, 64.

Ce travail est facile à exécuter; il exige seulement un peu de régularité dans le soin de tirer l'osier, de façon qu'il ne paraisse pas entre les mailles. On commence par le milieu du fond, et l'on travaille en spirale.

On fait avec la laine grise une chaînette de trois à cinq mailles; on réunit la dernière à la première; dans chacune de ces mailles on fait deux mailles simples. On prend l'osier sur lequel on travaille, comme si l'on faisait les mailles sur de la ficelle. On pique, par conséquent, le crochet toujours dans le côté de derrière des mailles du tour précédent. On augmente çà et là, de façon à avoir un rond plat. Ce rond se compose de 16 tours faits sur l'osier, et son diamètre est de 17 centimètres environ; les 11 tours suivants (bord du chapeau) sont peu augmentés, de façon que, lorsque l'osier a été bien régulièrement tiré, le dernier de ces tours a seulement 3 centimètres de plus que la circonférence du fond.

On coupe l'osier, on attache et l'on coupe la laine. On commence le *revers*, auquel nous consacrons un dessin spécial. On fait ce revers avec de la laine bleu Louise sur de la tresse de paille, et sur *l'envers* du travail déjà fait, puisque le revers doit être rabattu à l'extérieur. A 26 mailles de distance de la dernière maille du dernier tour gris, on fait avec la laine bleue deux tours de mailles simples, toujours sur l'osier. On augmente d'une maille çà et là. Après avoir terminé le 2e tour, on coupe l'osier et l'on prend la tresse de paille, sur laquelle on fait, sans augmentation, trois tours composés de la façon suivante: 3 mailles simples, — 3 mailles en l'air, et ainsi de suite; les 3 mailles simples doivent être tenues assez longues pour couvrir la tresse de paille; sous les 3 mailles en l'air, on passe 3 mailles du tour précédent. Dans le tour suivant, fait toujours sur la tresse de paille, on fait les 3 mailles simples sur les 3 mailles en l'air du tour précédent; — on en fait autant pour le 3e tour, afin de former un damier (voir le dessin du revers). Sans augmenter, on élargit cependant un peu chaque tour, en évitant de tirer la tresse de paille, et la laissant au contraire un peu *lâche*. On termine le revers par deux tours de mailles simples, faites sur l'osier, en augmentant un peu de façon que le bord supérieur du revers ait 4 ou 5 centimètres de plus que son bord inférieur. A l'intérieur du revers, à la place où l'on a commencé à travailler, sur la tresse de paille, on pose deux bouts de ruban bleu.

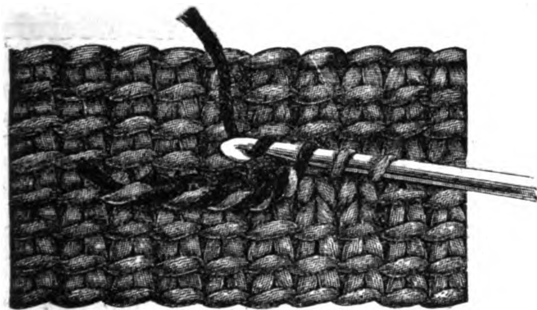
Capote tricotée

POUR ENFANT DE TROIS A NEUF MOIS.

MATÉRIAUX : 40 grammes de laine zéphyr blanche; 2 mètres de ruban blanc ayant 1 centimètre de largeur; aiguilles à tricoter nos 5 et 8.

La capote se compose de quatre parties faites isolément: le fond, — la passe, — le revers, — le bavolet. On les fait en *allant et revenant*, puis on les coud ensemble.

Fond. — 1er tour à l'endroit.



No 2. — GALON DU CORSAGE-BLOUSE, EN GRANDEUR NATURELLE.

2e *tour*. — * 2 mailles à l'endroit, — une maille levée (sans être tricotée). — Recommencez depuis *.

3e *tour*. — * 2 mailles à l'envers, — une maille levée (on lève la même maille qu'au tour précédent, et le brin doit rester *devant* la maille). Recommencez depuis *.

4e *tour*. — Comme le 2e tour.

5e *tour*. — A l'endroit, comme le 1er tour. On recommence sans cesse depuis le 2e jusqu'au 4e tour, en plaçant toujours les mailles levées les unes au-dessus des autres, afin de former, dans le sens de la longueur, des rayures en relief, croisées régulièrement par les tours tricotés à l'envers.

C'est avec deux aiguilles de bois no 8 que l'on exécute, sur 33 mailles, le dessin qui vient d'être décrit. Dans les trois premiers tours, on augmente d'une maille, au commencement et à la fin de chaque aiguille; — dans les 32 tours suivants, on augmente d'une maille seulement au commencement de l'aiguille, de façon que l'on a 71 mailles sur l'aiguille lorsque le 35e tour est terminé. On fait encore 37 tours avec ce nombre de 71 mailles, puis on diminue dans la proportion observée pour l'augmentation, jusqu'à ce que l'on n'ait plus que 33 mailles sur l'aiguille. Sur notre modèle, le fond a 24 centimètres en longueur, autant en largeur.

La *passe* est une bande tricotée toujours à l'endroit en *allant et revenant*; pour la faire on monte 78 mailles sur les aiguilles no 5. Quand cette bande a 5 centimètres de largeur, on surjette pas trop serré, on coud ensemble les deux côtés transversaux, on fronce le fond tout autour et on le coud sur cette passe.

Le *revers* est fait sur les aiguilles no 5; on monte 45 mailles.

1er, 2e, 3e *tours*. — Entièrement à l'endroit.

4e *tour*. — * Une maille *levée*, — 1 jeté. — Recommencez depuis *.

5e *tour*. — A l'endroit; chaque jeté est tricoté avec la maille levée, afin d'avoir le même nombre de mailles qu'en commençant.

6e *et* 7e *tour*. — A l'endroit.

On recommence encore trois fois depuis le 4e jusqu'au



No 1. — CORSAGE-BLOUSE POUR PETITE FILLE DE CINQ A SEPT ANS.

7e tour, en plaçant toujours les diminutions au-dessus des diminutions, puis on surjette. Dans les quatre rangées de *vides* on passe du ruban blanc; on tire ou bien l'on fronce le revers, de façon qu'il ait 30 centimètres de longueur. En cousant le revers sur la passe, on doit veiller à ce que les rayures en relief du fond se dirigent régulièrement de bas en haut.

Pour faire le bavolet, on monte 91 mailles (mêmes ai-



No 1. — CHAPEAU HONGROIS POUR PETIT GARÇON.

guilles que pour le fond), et l'on tricote en *allant et revenant* six tours à l'endroit.

7e *tour*. — Une maille levée, — * 1 jeté, — 2 mailles à l'endroit, — 2 mailles tricotées ensemble, — encore 2 mailles tricotées ensemble, — 2 mailles à l'endroit, — 1 jeté, — une maille à l'endroit. — Recommencez depuis *, jusqu'à la fin du tour.

8e *tour* à l'endroit. Les jetés sont tricotés.

On fait alternativement le 7e et le 8e tour pendant 20 tours encore, puis on fait le tour suivant: une maille *levée*, * 1 jeté, — 2 mailles tricotées ensemble, — 1 jeté, — 3 mailles tricotées ensemble. — Recommencez depuis *. On fait ensuite un tour uni, on surjette, on coud ce dernier tour derrière la capote sur la passe. On passe, dans l'avant-dernier tour, du ruban dont on attache les extrémités au revers.

On orne la capote avec deux rosettes de ruban, placées à chaque bout du revers; sous chaque rosette on attache une bride ayant 26 centimètres de longueur.



CAPOTE TRICOTÉE POUR ENFANT DE TROIS A NEUF MOIS.

Capuchon pour jeune fille.

CROCHET.

MATÉRIAUX : 100 grammes de laine zéphyr grise; 12 grammes de même laine noire; un crochet d'acier.

Outre le dessin du capuchon terminé, nous publions celui du travail en grandeur naturelle, et celui du fond étendu; quatre dessins sont consacrés à la bordure et à ses procédés d'exécution.

Le fond est fait en *allant* et *revenant*; on le commence par la pointe de devant, pour laquelle on fait une chaînette de 14 mailles.

1er *tour*. — Une maille simple dans la seconde maille, en passant la première maille de la chaînette; — * 3 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 2 mailles, — une maille simple dans la maille suivante; — recommencez depuis * trois fois encore.

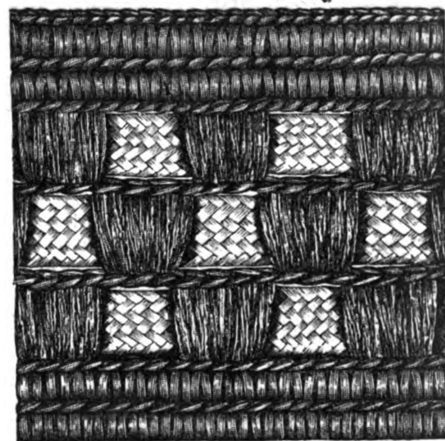
2e *tour*. — 5 mailles en l'air; — * une maille simple dans le plus proche feston (composé de 3 mailles en l'air dans le tour précédent), — 3 mailles en l'air, — une maille simple dans le même feston, — 3 mailles en l'air; — recommencez trois fois depuis *; — une bride dans le feston où l'on place la dernière maille simple.

3e *tour*. — 5 mailles en l'air, — une maille simple dans le plus proche feston du tour précédent (par conséquent dans les dernières 3 mailles en l'air du tour précédent); — * 3 mailles en l'air, — une maille simple dans le feston suivant, c'est-à-dire en passant toujours par-dessus les *secondes trois mailles* en l'air faites dans un même feston que les *premières trois mailles* en l'air dans le tour précédent; ces *secondes* forment une sorte de boucle à laquelle nous n'appliquerons jamais la désignation de *feston*; — recommencez trois fois depuis *; — ensuite 3 mailles en l'air, — une bride près de la dernière maille simple.

4e *tour*. — 5 mailles en l'air; — * une maille simple dans les dernières *trois mailles en l'air* du tour précédent, — 3 mailles en l'air, — une maille simple à la même place que la précédente; — recommencez cinq fois depuis *; — une bride près de la dernière maille simple.

5e *tour*. — 5 mailles en l'air; — * une maille simple dans les dernières mailles en l'air du tour précédent, — 3 mailles en l'air; — recommencez six fois depuis *; — une bride près de la dernière maille simple.

Le dessin est maintenant formé, et on peut le continuer sans difficulté, par conséquent sans qu'il soit nécessaire d'en répéter l'explication. On allonge régulièrement les tours en augmentant sur les bords de chaque côté de l'ouvrage, comme on l'a fait jusqu'ici dans chaque 2e tour. Ainsi, il y a 4 boucles dans le 2e tour, — 6 dans le 4e, — 8 dans le 6e, ainsi de suite, jusqu'à ce que l'on ait 44 boucles dans un tour; ce dernier forme les pointes des joues. Le tour suivant (nous entendons celui qui est *à boucles*)



No 2. — REVERS DU CHAPEAU HONGROIS EN GRANDEUR NATURELLE.

doit avoir 42 boucles, — l'autre 40, et l'on diminue de la sorte jusqu'à ce qu'un tour n'ait plus que 12 boucles; on fait, sur celui-ci, le tour qui succède toujours au tour *à boucles*. Le capuchon est terminé. On passe, dans le tour qui se compose de 30 boucles, le cordon gris et noir qui marque la séparation du bavolet; la place de ce cordon (terminé par deux glands) est indiquée sur le dessin qui représente le fond du capuchon. On coud les brides à la place où le cordon commence et finit.

Nous allons nous occuper de la bordure, qui peut aussi servir à une foule d'autres objets, tels que vestes, manteaux d'enfants, etc. Lorsqu'on coud cette bordure sur le capuchon, l'on doit froncer un peu celui-ci vers le milieu, par devant.

Bordure en laine.

MATÉRIAUX : laine zéphyr de deux couleurs; 1 métier ou *cadre* en bois.

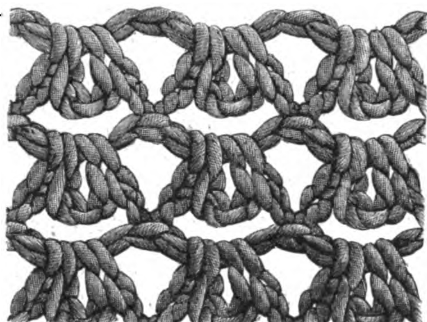
Quatre dessins sont consacrés à cette bordure; nous reproduisons: 1o la bordure vue à l'endroit; 2o la bordure vue à l'envers; 3o la bordure en préparation; 4o la bordure en voie d'exécution.

On fait cette bordure, soit avec de la laine mousse, soit avec de la laine zéphyr; on l'exécute sur un métier ou *cadre*, que l'on peut préparer soi-même; il se compose de deux planchettes, ayant 1 centimètre 1/2 d'épaisseur, 3 centimètres de largeur, et dont la longueur doit être calculée sur celle de la bordure, que l'on peut aussi, du reste, exécu-

ter par morceaux séparés. On réunit les planchettes à chaque bout par une charnière, et l'on plante, au milieu de chaque planchette, une rangée de *pointes* (sans tête), placées sur une ligne droite, et séparées par un espace d'un centimètre; sur l'autre planchette les pointes sont placées en sens inverse, c'est-à-dire vis-à-vis le milieu de l'espace qui sépare les autres pointes. Sur l'une des planchettes on cloue encore une pointe à l'extrémité de la rangée, tout près de la charnière; on en cloue une aussi sur chaque planchette, au milieu du côté long, sur le bord transversal extérieur (voir le dessin).

Le dessin représentant le *commencement de la bordure* indique les pointes (ou clous) par des points, près desquels se trouvent des chiffres et des lettres, indispensables aux indications qui vont être données. Le brin que l'on emploie doit être *triple* pour la laine zéphyr, sextuple pour la laine mousse. Si l'on veut faire la bordure avec deux couleurs (noir et violet par exemple), on place le brin noir d'après les chiffres, puis le brin violet d'après les lettres.

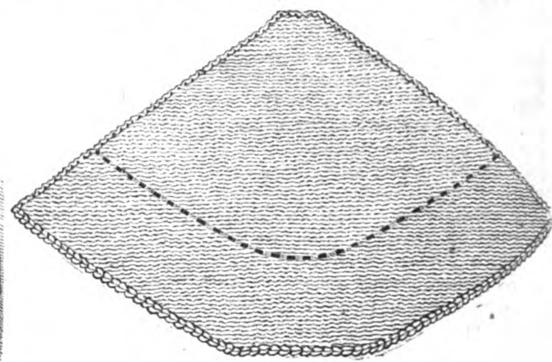
Près du clou 1, sur lequel on fixe le brin noir, le dessin représente une flèche dont la pointe indique la direction du brin; on le conduit en ligne droite, entre les deux rangées de clous, jusqu'au clou 2; puis, suivant la ligne noire,



Nº 3. — DESSIN DU CAPUCHON POUR JEUNE FILLE, EN GRANDEUR NATURELLE.

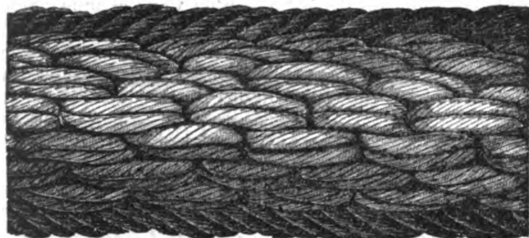


Nº 1. — CAPUCHON POUR JEUNE FILLE.



Nº 2. — FOND ÉTENDU DU CAPUCHON POUR JEUNE FILLE.

on va au clou 3; de là, sur le côté opposé, au clou 4; puis, derrière les quatre clous suivants de la même rangée, au clou 5; on traverse le métier pour aller au clou 6, on revient au 7, — du 7 au 8, — du 8 au 9, et ainsi de suite. De cette façon, on place le brin * toujours sur six clous de la même rangée, puis, par-dessus le métier, sur l'autre rangée en arrière, sur cinq clous. On revient de nouveau au côté opposé, et ainsi de suite, en recommençant depuis *.



Nº 1. — BORDURE VUE A L'ENDROIT EN GRANDEUR NATURELLE.

Après avoir disposé cette première nuance très-*lâche*, on travaille avec l'autre nuance, dont le brin doit être *double* pour la laine zéphyr, *triple* pour la laine mousse. Nous avons séparé cette nuance sur le dessin, *commencement de la bordure*, afin de rendre l'explication plus claire; on les place l'un sur l'autre, ainsi que l'indique le dessin, *continuation de la bordure;* on attache le brin au clou marqué *a*, et une flèche indique la direction de ce brin, que l'on conduit vers *b*, — ensuite vers *c*, — *d*, — *e*, ainsi de suite, jusqu'à ce qu'on ait passé sur toute la longueur du métier. On revient en arrière, avec ce même brin, d'*l* à *m*, — à *n*, et ainsi de suite, jusqu'à ce que l'on soit revenu au clou qui a servi de point de départ. On répète deux fois encore ce tour, et l'on tend le brin autant que possible pour cette seconde nuance.

Il ne reste plus qu'à fixer les brins: on prend un brin simple (triple pour la laine mousse) de même couleur que la nuance de dessus, et l'on entoure tous les brins perpendiculaires, en les joignant aux brins de dessous qui se dirigent en ligne droite. Le dessin, *continuation de la bordure*, indique cette opération; et, pour plus de clarté, ce dernier brin est marqué très-fin. On enlève la bordure et on la coud sur l'objet qu'elle doit garnir.

On peut remplacer cette bordure, autour du *capuchon de ieune fille*, par une ruche de taffetas noir.

Coiffures de M. Croisat,

RUE DE RICHELIEU, 76.

Nºs 1 et 2. *Coiffure à diadème de cheveux, vue par devant et par derrière.* Les cheveux sont ondulés, puis roulés sur eux-mêmes de façon à *bouffer* au-dessus du visage. Du reste, quel que soit le genre des coiffures, on ne voit plus de cheveux *plats;* tous les bandeaux, tous les rouleaux sont ondulés, et les *fourches ondulatrices* de M. Croisat sont aussi commodes qu'ingénieuses. Les *ondulations* faites avec ces *fourches* sont régulières, solides, et préservent les cheveux, qui ne courent plus le risque d'être noués et cassés; selon la dimension de ces fourches, on a des ondulations serrées, moins serrées, ou larges. Nous avons jugé cette invention assez importante pour lui consacrer des dessins spéciaux, qui ont paru dans le nº 17 de la présente année.

Si l'on veut exécuter la coiffure nº 1, on emploiera trois fourches ondulatrices; la mèche de devant (au-dessus du front) sera placée, le soir, sur l'une de ces fourches; si la chevelure est très-volumineuse, on emploiera deux fourches pour cette mèche, — une fourche pour chaque côté de cette mèche, c'est-à-dire quatre en tout; on serrera les cheveux, on les fixera à l'aide du cordon, et l'on passera la nuit avec ces fourches. Si la chevelure est trop clair-semée pour produire un bon effet, on posera en dessous de ce diadème de cheveux de petites bouffantes crêpées, montées sur des peignes.

Pour poser le nœud (chignon de derrière), on le place en dessous de la chevelure naturelle; on le soutient avec la main gauche, — on prend, avec la main droite, tous les cheveux naturels, on les fait passer à plat sur la traverse du nœud, on les ramène en avant de la coque de droite, près de laquelle on les tord un peu, pour former un rouleau qui encadre le nœud; on consolide cette coiffure en posant le peigne, qui traverse les cheveux naturels et, à la fois, les coques postiches.

Coiffure nº 3 et 4. Le devant de cette coiffure se compose de bandeaux à la créole et de nattes à trois branches; le chignon est postiche, mais posé de façon à se confondre parfaitement avec les cheveux naturels.

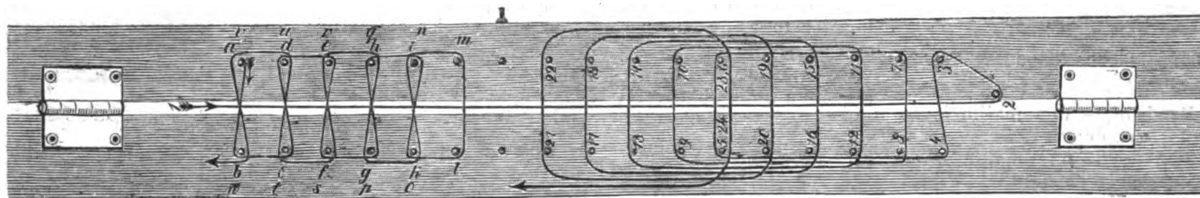
Pour poser ce chignon, on divise les cheveux de derrière en deux parties, en les partageant en travers; on tresse les cheveux de la deuxième partie (celle du bas) en trois branches; on tourne cette tresse en rond, on la fixe par des épingles, et, sur cette tresse, on attache le chignon Louis XV. On rabat ensuite l'autre partie des cheveux naturels, de façon à couvrir le chignon, et l'on en ramène



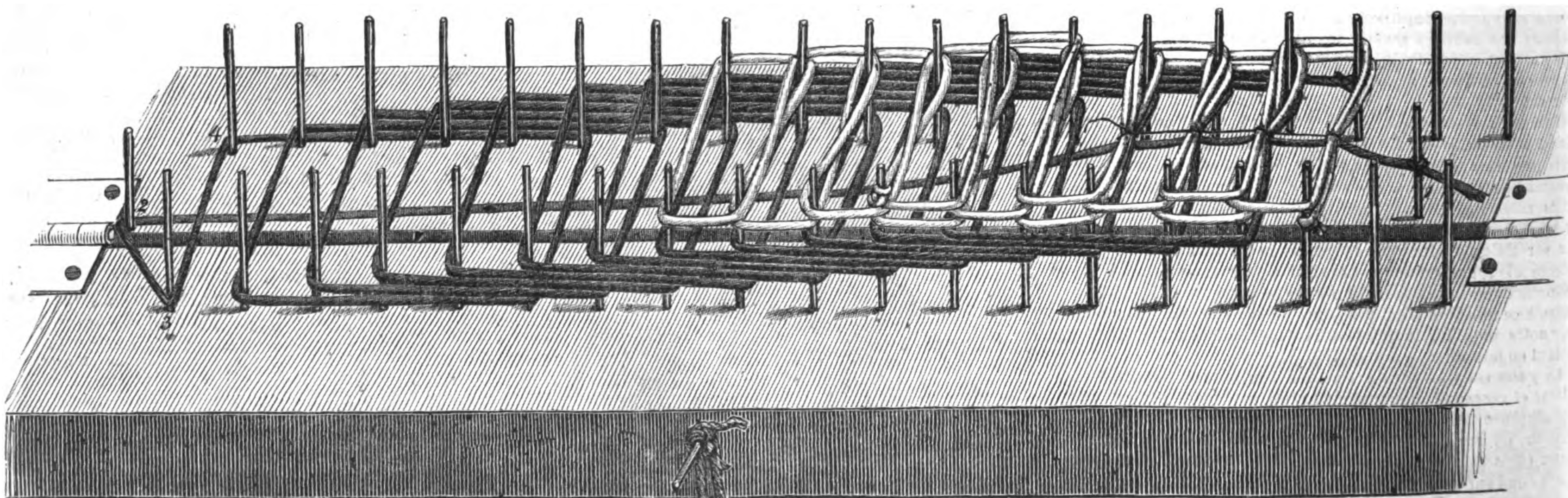
Nº 2. — BORDURE VUE A L'ENVERS.

les pointes en dessous; si les cheveux naturels sont très-longs, on tresse leur extrémité et on les tourne autour du chignon, qui est fixé très-solidement par ce procédé ingénieux; on n'a pas crêpé ni cassé un seul cheveu, et l'on a la coiffure qui est à la mode en ce moment.

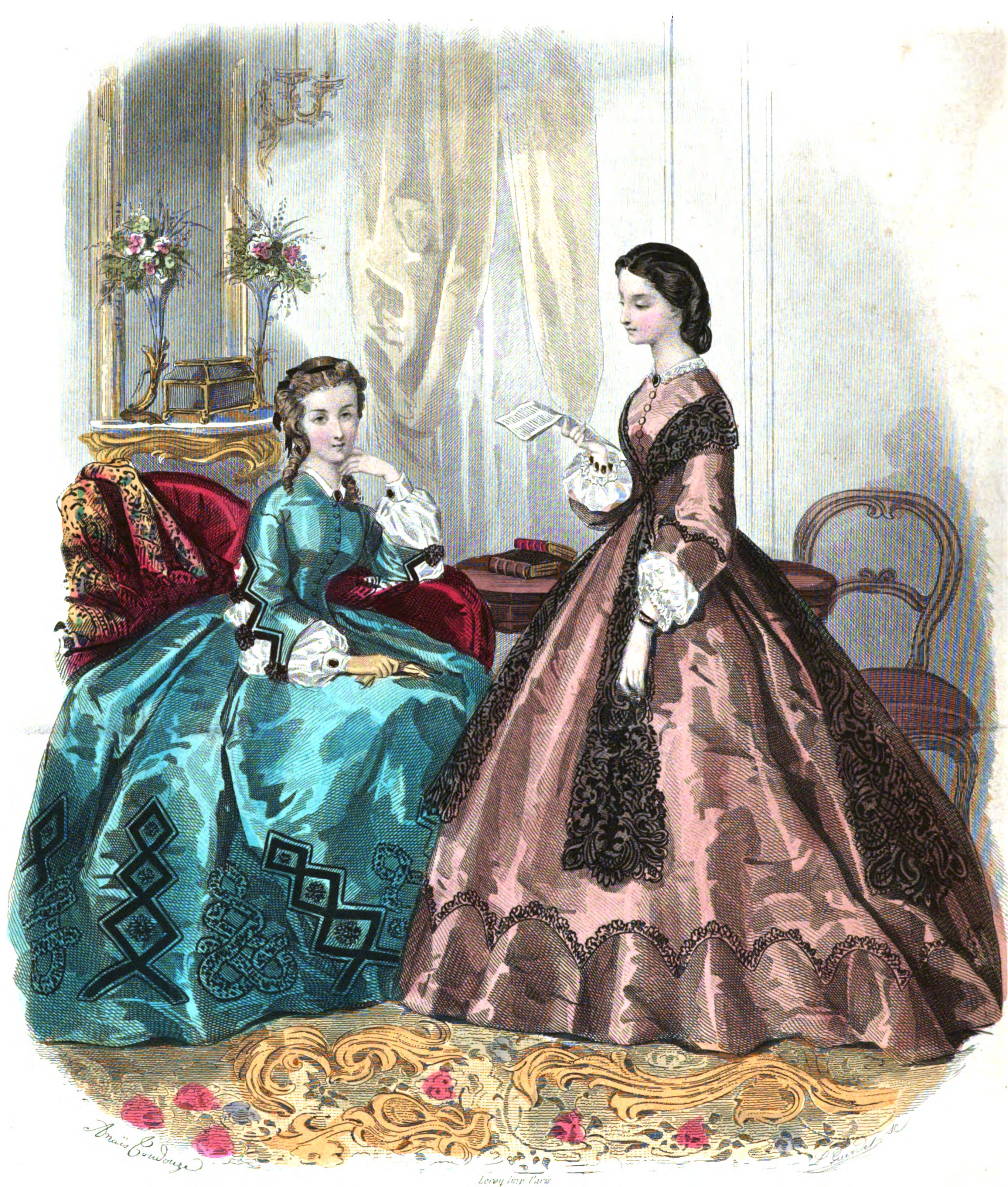
Quant à la coiffure de devant, si l'on veut éviter de crêper les cheveux, ce que nous ne saurions trop recommander dans l'intérêt des chevelures, il faut employer des sous-bandeaux crêpés, très-plats de monture, et faits sur des peignes un peu longs; on place ces peignes à 2 ou 3 centimètres de la raie de devant, et on



Nº 3. — COMMENCEMENT DE LA BORDURE.



Nº 4. — CONTINUATION DE LA BORDURE.



Leroy Imp. Paris

LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal 56, Rue Jacob Paris

Toilettes, Ameublements et Bronzes de la Mon de COMMISSION GÉNÉRALE.

Rue d'Hauteville, No. 53



les couvre avec les cheveux, pour former les bandeaux.

Les tresses qui remplissent les cavités des bandeaux, et dont les bouts se croisent sur la tête du chignon, sont faites avec des mèches jumelles, nouvelle invention très-ingénieuse de M. Croisat; on les emploie comme ses mèches à soudures, que nous avons déjà mentionnées; ces dernières offrent, il est vrai, l'avantage incontestable de composer, vu leur longueur, une fort belle natte pour chignon; mais leur prix (40 fr.) pouvait sembler trop considérable à quelques personnes; les *mèches jumelles* coûtent 20 fr.; 25 fr. si on les désire fortes; 30 fr. si on veut les avoir très-volumineuses; ces prix sont indiqués pour la paire de *mèches jumelles*, avec lesquelles on exécute toutes les coiffures pour lesquelles on a employé jusqu'ici les mèches à soudures, dont le dessin et l'explication se trouvent dans le nº 17 de la présente année.

On s'adresse directement à M. Croisat, rue Richelieu, 76, pour tous les objets tenant à la coiffure; ils sont exécutés dans sa fabrique, et leur prix est raisonnable, eu égard à la qualité des objets qu'il fournit, et à leur disposition ingénieuse.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe de popeline couleur vert-anglais. Le bas de la jupe est orné d'arabesques, exécutées alternativement en velours noir et entre-deux de guipure noire; les arabesques de velours sont exécutées avec deux rubans, ayant l'un, 3 centimètres, l'autre, 1 centimètre de largeur; le second suit tous les contours du premier ruban à une distance d'un centimètre. Le corsage plat et boutonné; les manches fendues sur le coude, dentelées, bordées de velours noir; des rosettes de guipure noire réunissent les *dents* des manches.



Nº 1. COIFFURE A DIADÈME DE CHEVEUX, VUE PAR DEVANT ET PAR DERRIÈRE. Nº 2.



Robe de pou-de-soie couleur havane. Le bas de la jupe est bordé avec une bande de pou-de-soie de nuance plus foncée que la robe; le côté supérieur est découpé à dents arrondies et bordées avec une guipure noire ayant 2 centimètres de largeur; la bande a environ 20 centimètres de hauteur. Les manches, demi-larges, ont un revers semblable à la bande de la jupe; le corsage, boutonné, est orné d'une écharpe-bretelle en guipure noire, croisée par devant; une ceinture assortie, à longs et larges pans, est placée par derrière, et répète l'effet produit devant par l'écharpe-bretelle.

AVIS. — Notre prochaine planche de patrons contiendra les modèles suivants : Paletot berrichon pour petit garçon. — Robe de petite fille. — Chemise en cachemire pour dame. — Robe de petite fille, avec berthe. — Casaque Dalila, pour petite fille. — Fichu en application de dentelles. — Manche assortie au fichu. — Corselet pour dame. — Ceinture avec plaques. — Costume pour petite fille. — Cravate. — Chemisette.



Nº 3. COIFFURES DE M. CROISAT, RUE RICHELIEU, 76. Nº 4.

MODES.

L'imprimerie a bien maltraité l'article *Modes* du dernier numéro; je sais qu'elle ne pouvait agir différemment, mais enfin il n'est pas moins désagréable de rester court après l'exorde, et d'être interrompu brusquement, sans qu'il soit permis d'aborder la péroraison. Je prie mes lectrices de vouloir bien rattacher ces lignes, tranchées dans leur fleur, à l'article présent, et de recomposer ainsi un ensemble mutilé faute d'espace.

On porte toutes les garnitures imaginables sur les robes, mais à la condition expresse de ne pas les voir s'élever trop haut; le maximum de l'espace qu'il leur est permis d'occuper est de 25 à 30 centimètres. J'ai reçu assez récemment une lettre qui me semble mériter les honneurs de l'impression. L'une de mes lectrices, Mme C. B. de P..., me communiquait un projet de garniture que je me suis promis de faire connaître, parce qu'il est joli, ingénieux, et qu'il pourra rendre service à un grand nombre de nos abonnées. Une robe de soie, ayant seulement 3 mètres 50 centimètres de largeur, a été élargie par le moyen suivant : on a posé entre chaque lé une pointe de taffetas noir ayant en bas 20 centimètres de largeur, et 50 centimètres de hauteur en tout; chacune de ces pointes a été encadrée avec un velours noir, sous lequel on a cousu une guipure fort étroite ; cinq rangs de velours noir ont été disposés autour des pointes et sur le lé qui les sépare, en copiant la disposition de l'une de nos gravures de modes (voir le n° 39, robe d'alpaga, couleur sable mouillé). Si la robe avait été trop courte, on l'aurait allongée en la bordant avec une très-large bande de taffetas noir tenant aux pointes.

J'ai vu une jolie robe de taffetas noir, et me suis promis de la décrire ; le bas de la jupe était découpé à dents pointues, bordées par un ruban de velours noir ayant 5 centimètres de largeur, encadré avec une ruche de ruban noir, à filets blancs; la jupe, ainsi préparée, était de 25 centimètres plus courte que les jupes ordinaires; sa longueur se complétait par un volant à larges tuyaux placé sous les dents, garnies avec le ruban de velours; deux autres rubans pareils, mais successivement plus étroits, encadrés de ruches assorties, c'est-à-dire plus étroites, étaient disposés en dents aiguës au-dessus du premier ruban ; les revers des manches reproduisaient les mêmes ornements placés aussi sur le corsage horizontalement. Cet ensemble était simple, et cependant élégant et recherché.

Une autre robe de taffetas vert était bordée avec un velours noir posé à cheval, ayant environ 4 centimètres de largeur; à une distance de 5 centimètres, quatre rubans de velours noir de même largeur étaient disposés de la façon suivante : droits sur tout le lé, ils s'élevaient en s'approchant de la couture, décrivaient un angle aigu, puis reprenaient la ligne droite sur le lé voisin, et ainsi de suite pour toute la robe ; le deuxième ruban suivait la même direction à 3 centimètres de distance. Le troisième ruban, placé à la même distance, observait la ligne droite, mais, arrivé vers la couture, il formait un angle contraire, c'est-à-dire que la pointe était dirigée vers le bas de la jupe; le quatrième ruban suivait ponctuellement l'exemple donné par le ruban précédent, mais toujours à 3 centimètres de distance. Cette garniture, que je recommande à nos lectrices, convient à une jeune fille, à une toilette simple pour dame, et celle-ci pourra la rendre plus élégante en plaçant une guipure noire sur chaque côté de chaque ruban. Les manches, demi-larges, sont garnies comme la robe; mais les angles se croisent seulement sur la couture du coude; le corsage, boutonné, est orné, sur chaque devant, avec deux rubans formant les angles à la hauteur de la poitrine.

Ainsi que je l'ai dit, il y a quelque temps déjà, les dentelles envahissent même les robes *de ville;* on fabrique une grande variété d'*entre-deux* charmants; ils ne sont plus irrévocablement contenus dans les deux lignes droites et inflexibles qui encadraient leurs dessins; ces dessins débordent de chaque côté : en branches garnies de feuillages; en fleurs, irrégulières en apparence, mais combinées de façon à observer la symétrie, en évitant la monotonie ; on dispose ces entre-deux comme les bandes de taffetas ou les rubans de velours, c'est-à-dire en *un* ou plusieurs *rangs*, unis ou entrelacés, formant des garnitures dentelées ou treillagées, bordant la jupe, ou remontant parfois, en plusieurs rangs, jusqu'au corsage. La fabrication des *imitations* de dentelle a atteint un haut degré de perfection, et, lorsqu'il s'agit de ces garnitures par trop voyantes et purement de *fantaisie*, les femmes les plus scrupuleuses sur ce point adoptent franchement les imitations d'entre-deux, sans craindre d'afficher des prétentions au faux luxe.

Les corsages n'ont subi aucun changement; ils ont eu la sagesse de ne pas devenir courts et de donner ainsi un démenti aux prophéties inquiétantes formulées par les admirateurs de l'art antique et des modes de l'an 1800; mais ces corsages ne sont pas démesurément longs, comme ceux que l'on portait il y a de cela cinq ou six ans; ils s'arrêtent à la taille, ou du moins à la place où la taille devrait s'arrêter, c'est-à-dire à 22 centimètres de distance de l'entournure de la manche, sous le bras. Les manches très-larges ont complétement disparu; elles sont remplacées par les formes demi-larges, marquant ou ne marquant pas le coude ; généralement la garniture du bas de la manche est répétée sur le haut, mais seulement sur la partie de dessus de la manche, et forme ainsi une sorte d'épaulette, très-seyante pour les femmes un peu frêles.

E. R.

CHRONIQUE DU MOIS.

Si le mois qui vient de s'écouler a été fécond en grands événements en dehors de notre domaine, il est, en revanche, absolument dépourvu de ces tout petits événements dont la narration enrichit les articles qui portent le titre inscrit en tête de ces lignes.

On a représenté, comme toujours, des drames et des comédies; mais les uns et les autres aboutissent à un résultat qui doit être diamétralement opposé à celui que leurs auteurs se proposaient. Les drames, loin de faire verser des larmes, provoquent le rire; tandis que les comédies ne réussissent ni à exciter la gaieté, ni à émouvoir la sensibilité. Je me garderai bien, par conséquent, de placer ici l'analyse de ces œuvres dont on n'a pas même le temps de noter le titre, tant leur passage sur l'affiche est éphémère; de plus, il me semble, si je ne me trompe, qu'il est pour le moins inutile de raconter à des femmes et à des jeunes filles des pièces qu'elles doivent se garder d'aller voir. Or le nombre des compositions dramatiques unissant le mérite littéraire au respect que le public exige, ou du moins *exigeait*, est si restreint aujourd'hui qu'en vérité l'emploi que je devrais remplir à cette place devient à peu près une sinécure. J'ai accepté les fonctions auxquelles la nymphe Écho fut jadis condamnée; mais j'ai réservé mon indépendance, et je prétends choisir les faits que je porterai à la connaissance de nos lectrices. Je dois ajouter qu'en ce moment, si je n'ai pas l'embarras du choix, j'éprouve un autre embarras bien plus grand; je sais fort bien ce que je ne veux pas dire, mais je ne sais pas encore ce que je dirai.

Je sais, par exemple, que je ne veux pas parler des pièces que je voudrais n'avoir pas vues, ni des faits et gestes de quelques femmes très-élégantes, dont je dois éviter d'indiquer même les noms à nos lectrices, ni des courses de la Marche, dont le récit doit offrir un intérêt bien médiocre, si je juge des autres par moi-même. J'ai tort, sans doute, en jugeant ainsi, mais personne n'agit autrement : quand on a tort avec tout le monde, on est bien près d'avoir raison; du reste, je demande qu'on s'explique sur ce point, et que mes lectrices m'avertissent, dans le cas où il leur serait agréable de trouver ici quelques termes anglais bien ou mal appliqués. Si cela pouvait leur plaire, je m'efforcerais de leur parler *sport, turf* et *derby*... mais je ne leur célerai point que je m'imposerais un sacrifice pénible; car toute affectation de fausse élégance me répugne extrêmement. Que les membres du Jockey-Club, que les éleveurs de chevaux, s'occupent de ces détails, on le conçoit; mais à quel titre peuvent-ils intéresser les femmes qui n'aspirent pas à jouer le rôle peu désirable de lionnes?

Le mot de sport me remet en mémoire un drame très-récent, qui a vivement ému la population parisienne. M. D...., l'un des rédacteurs du journal *le Sport*, avait, dit-on, écrit quelques lignes dont la teneur a éveillé la susceptibilité de l'un des membres du Jockey-Club; un duel a eu lieu, et M. D.... a été tué à la première passe; il laisse une mère et une sœur, dont il était l'unique soutien : deux femmes sont réduites au désespoir; un homme a été tué à trente-quatre ans; tout cela pour satisfaire à un abominable préjugé. Le métier de chroniqueur devient bien périlleux, et l'on sera forcé de l'abandonner aux femmes, qui ne courent pas du moins le risque d'être invitées à mettre l'épée à la main. Cette certitude a pu seule m'enhardir à noter ce triste événement, dont j'aurais dû probablement m'interdire la mention, si je n'avais été à l'abri de toute provocation.

On parle sourdement d'une mesure qui aurait pour but de moraliser les annonces de toute nature; les abus du charlatanisme ont, dit-on, éveillé la sollicitude de l'autorité, qui penserait à préserver le public de sa propre crédulité. Ainsi les soi-disant liquidations à vil prix de marchandises toujours très-précieuses ne pourraient s'annoncer sans avoir justifié leurs assertions; les panacées universelles, les remèdes contre la calvitie, les eaux régénérant la chevelure, les crèmes ramenant le printemps sur les visages qui comptent un trop grand nombre d'hivers, devront passer par l'Académie de médecine avant d'arriver jusqu'au public. On aura beau attribuer l'origine de ces compositions bienfaisantes à des voyageurs parcourant le nouveau monde, la réputation des voyageurs n'étant pas précisément bien établie sous le rapport de la véracité, l'Académie de médecine dira d'abord : *Amenez-moi votre voyageur*, puis elle examinera les substances qu'il aura recueillies sur les montagnes les plus élevées, ou qui auront été arrachées aux entrailles de la terre; et, lorsqu'elles auront été analysées, le rapport sera dressé. Juste ciel! combien d'industries seront bouleversées! Outre ceux qui vendent ces panacées, il y a encore ceux qui les vantent moyennant rétribution..... Consolons-nous cependant, le charlatanisme seul sera atteint, et le public ne sera plus exposé à échanger son argent contre de l'eau claire, ou, ce qui est encore plus triste, contre des substances nuisibles.

Le Théâtre-Lyrique, dont l'ouverture a été fort retardée, a changé de direction ; M. Carvalho a repris le gouvernement de cette scène sur laquelle il a fait entendre tant de chefs-d'œuvre, qui, sans son initiation seraient encore inconnus à la génération actuelle. Le passé répond par conséquent de l'avenir, et l'on peut espérer que le nouveau directeur, disposant d'une salle plus vaste, et probablement mieux organisée, musicalement parlant, se souviendra que les *Noces de Figaro*, *Obéron, Orphée,* ont produit les recettes les plus brillantes, et qu'il voudra bien continuer à explorer la voie dans laquelle il a trouvé à la fois honneur et profit. Du reste, en prenant connaissance des noms qui composent le personnel du nouveau Théâtre-Lyrique, on est pleinement rassuré sur ses destinées, et l'on prévoit que tous les goûts seront alternativement satisfaits par la composition du répertoire. Mme Viardot reparaîtra dans plusieurs rôles de Gluck, qu'elle a révélé à notre époque. Mmes Carvalho, Cabel, Faure-Lefebvre, MM. Battaille, Monjauze, Sainte-Foy, promettent de bonnes soirées aux amateurs d'opéras-comiques, tant anciens que modernes. Du reste, la saison présente a été remarquable entre toutes par les singulières mutations qui se sont produites dans tous les théâtres et parmi tous les acteurs; les uns, comme M. Mario, par exemple, ont abandonné le Théâtre-Italien pour le grand Opéra; ce changement est affligeant pour le Théâtre-Italien d'abord puis aussi pour M. Mario, qui va perdre, sur cette scène trop bruyante, la jolie voix qu'il a conservée en dépit des années. On applaudirait cependant à cet engagement, si l'habile chanteur pouvait décider les artistes composant l'orchestre de l'Opéra à ne point intervertir les rôles, à se souvenir qu'ils sont des accompagnateurs, à oublier qu'ils sont des symphonistes.

Si jamais l'on peut entendre les chanteurs de l'Opéra, si leurs efforts désespérés et jusqu'ici inutiles arrivent à dominer ce formidable orchestre, on pourra faire des économies, sur les dépenses de décors et sur les appointements des danseuses; tel qu'il est, l'Opéra, il faut bien le dire, n'est rien moins qu'un théâtre lyrique; la musique n'y est et ne peut y être qu'un prétexte à ballets.

M. Sainte-Foy passe de l'Opéra-Comique au Théâtre-Lyrique; M. Berthelier, qui le *doublait*, abandonne la musique, et se retire sur la scène du Palais-Royal, où son talent, très-vrai et très-comique, lui assure une brillante carrière; enfin l'on prétend que M. Gueymard prendra, au Théâtre-Italien, la place abandonnée par M. Mario; mais ce dernier changement est à échéance assez lointaine, et, d'ici à quinze mois, il peut arriver tant de choses! C'est ce que me répondait, il y a quelque temps, un mari qui énumérait une foule de projets; dans l'exposé de ses plans de retraite, il me semblait tenir peu de compte des goûts de sa femme, qui était beaucoup plus âgée que lui et fort impérieuse. « Je terminerai toutes mes affaires, disait-il, et je retournerai dans mon pays. » — « Cela conviendra-t-il à votre femme? » — « Dans quatre ans, je pourrai quitter cette existence que je n'aime pas, et je m'arrangerai à ma guise. » — « Et votre femme? » — « Oh! mon Dieu, il peut arriver tant de choses en quatre ans! »

Autrefois les rois et les reines vivaient et mouraient dans la ville capitale de leur royaume, et leurs excursions avaient pour but, tout au plus, quelque château de plaisance; aujourd'hui on n'a pas même le temps d'enregistrer tous les voyages des têtes couronnées; je ne parle pas, bien entendu, des voyages involontaires et précipités, mais seulement des visites amicales, et des excursions entreprises dans un but d'agrément et d'ins-truction. On doit considérer cette habitude nouvelle comme étant un progrès sérieux et une amélioration incontestable dans la destinée des nations. Quand on ne se connaissait pas, on pouvait se considérer mutuellement comme des abstractions, et les projets ambitieux, les guerres de conquête, se multipliaient pour les prétextes les plus frivoles; mais aujourd'hui que l'on se voit, que l'on s'offre l'hospitalité, que l'on jouit ensemble des mêmes plaisirs, il devient à peu près impossible de songer à se dépouiller de part et d'autre; il est certain que les haines les plus violentes s'adouciraient par un contact fréquent, et la séparation la plus absolue peut seule entretenir et protéger l'hostilité.

On attend à Paris, vers les premiers jours du mois de novembre, le roi et la reine de Portugal; leur séjour doit être de quelque durée, et l'on prépare des fêtes splendides. Le duc de Brabant a passé ici *incognito*, se rendant en Égypte, pour y passer l'hiver; le neveu

ıltan actuel, fils du dernier sultan, est aussi à Paris, ıais pour y perfectionner son éducation; il va entrer à École polytechnique, à ce que l'on assure. Enfin le ince et la princesse héréditaires de Prusse vont passer ıiver dans le midi de l'Europe. Les réceptions de Comègne ont déjà commencé, et l'on parle beaucoup du jour que l'Empereur fera au château de M. Rothschild, ıi organise, pour cette réception, des chasses splendes; espérons que le cuisinier en chef sera mieux rvi, ou moins impressionnable que Vatel, d'illustre et agique mémoire, et que l'on ne se verra pas forcé de plorer un drame qui n'aurait pas la bonne fortune être raconté par une madame de Sévigné.

J'ai accepté la mission de rendre compte des évoluons de la mode, mais je puis à cette place, qui n'est ıs la place officielle de ce sujet, blâmer ce que je suis rcée de noter sur l'autre page; grâce à cette distinction ı peu subtile peut-être, mais cependant valable, je ıurrai adresser quelques vérités aux femmes qui adopnt sans examen tous les changements du jour. Ces ertissements seront inutiles, je le sais d'avance, car *e femme avertie n'en vaut pas deux*, et rien ne saurait mpêcher de suivre la mode, dût-elle payer sa soumison de sa beauté et de sa grâce; mais la conviction de nutilité de mes efforts ne m'arrêtera pas : la vérité ıut être considérée, non-seulement comme un moyen, ais aussi comme un but.

La mode agit comme l'humanité, qui marche toujours, ais tantôt vers la lumière, tantôt vers les ténèbres; ırès s'être dirigée quelque temps vers ce qui est beau, le se ravise, et veut essayer de ce qui est laid. En ce oment la mode bat la campagne, et les femmes s'emessent de la suivre; les coiffures ébouriffées, les toufs qui s'élèvent au-dessus de tous les fronts, en aplatisnt tout ce qui pourrait encadrer le visage, réussissent ırfaitement à enlaidir toutes les physionomies, et à leur ınner un aspect effronté, qui est extrêmement déplaint. Les chapeaux sont bien coupables, car ce sont eux ıi ont imposé ces coiffures extravagantes, composées nt exprès pour les passes élevées et collantes vers les ues; les broderies et les dentelles sont remplacées ır des cols épais, durs, par de hautes manchettes asrties, et cet encadrement n'est certes pas de nature à nbellir les visages ni les mains; les robes à queue, qui andissent les femmes, se sont associées à des tailles ourtées qui allongent encore les jupes; celles-ci, trèsnples, soutenues par des cerceaux d'acier, se portent ec des manches à peu près étroites, qui forment un ntraste choquant avec l'envergure de la robe, sur quelle on porte des *pardessus* étroits.... En un mot, ı semble s'appliquer soigneusement à rechercher tout qui est extravagant, tout ce qui sied mal, tout ce qui mble devoir s'exclure, pour en composer la mode acelle; on ne peut s'empêcher d'en rire aujourd'hui.... ıe sera-ce dans quelques années!

EMMELINE RAYMOND.

ÉTUDES D'HORTICULTURE.

II.

Toutes les affections, si vives, si sincères qu'elles ient, ont leurs défaillances et leurs recrudescences; les ne s'éteignent pas, mais elles s'éclipsent; c'est-àre que la nuit succède au jour et le précède à la fois, ıe l'âme a besoin de sommeil comme le corps, et qu'elle ıerche dans le repos les forces nécessaires à son actité. Mais, si elle s'engourdit dans la quiétude, dans la rtitude d'être en possession des objets qu'elle affecınne, elle se réveille lorsqu'elle entrevoit la possibié de les perdre; elle constate alors qu'ils lui sont indisınsables, elle se rattache à eux avec crainte et regret, ses souvenirs ne lui retracent plus que leurs chares, augmentés par les appréhensions qui les accomgnent.

J'ai fait toutes ces réflexions en visitant mon jardin; il t encore beau... mais, hélas! il a déjà perdu ses prinpaux ornements, et je me suis reporté avec attendrissent, avec regret, vers l'époque où toutes ces corbeilles aient habitées par des hôtes charmants; je me suis dit ec remords que je ne les avais peut-être pas assez soiés, admirés, aimés... Ah! mesdames! je souhaite que ıus n'éprouviez jamais ce sentiment dans sa rigueur ıplacable. Mes regrets, mes *remords*, ne sont pas sans mède; l'été prochain verra renaître les plantes que ıime, et me permettra de réparer quelques petites instices; mais combien la douleur que l'on éprouve doit re profonde, lorsqu'elle se manifeste au sujet de *ceux* ıe nous ne pouvons voir renaître ici-bas!.... Combien ıivent être cruels les reproches que l'on s'adresse lorsı'ils sont produits par le souvenir de nos torts envers ux qui ont disparu pour toujours!... Cette image d'une paration éternelle, au lieu d'être écartée de nos penes, devrait nous être toujours présente, car elle nous ıerait à réprimer tous nos mauvais penchants, et nous franchirait des regrets irrémédiables; grâce à elle, nous iterions d'être agressifs, durs ou injustes pour ceux qui nous entourent, de peur de leur laisser emporter ou de leur léguer un mauvais souvenir.

Je me disais tout cela, et bien autre chose encore, devant une corbeille entourée d'une guirlande de verveine; je me suis apostrophé d'une façon peu agréable, et me suis adressé des reproches si mérités qu'il m'eût été impossible de les supporter de tout autre que de Sainfoin. Ces verveines que j'avais vues si jolies, émaillant de leurs boules blanches, violettes ou pourpre, un épais tapis de verdure; ces verveines, négligées par moi, n'ont pas fourni toute la carrière qu'il leur était donné de parcourir... Et c'est moi qui en suis cause! C'est moi qui ai répondu par l'indifférence à ces aspirations vivaces et légitimes; moi qui ai contrarié leur floraison... en ne l'aidant pas! La responsabilité qui nous incombe, à nous autres créatures humaines, est immense, sur quelque échelon que le sort nous ait placés : non-seulement nous répondons des mauvaises actions dont nous sommes les auteurs, les fauteurs, les complices ou les avocats, non-seulement nous sommes responsables des mauvais sentiments que nous excitons volontairement, mais encore on peut nous demander compte de toutes les bonnes tendances que nous avons refoulées, des sentiments désintéressés que nous avons niés ou dédaignés, de toutes les belles choses que nous avons empêchées, et, en un mot, non-seulement du mal que nous avons commis, et du mal que nous avons laissé commettre, mais encore du bien que nous avons omis de faire, et du bien que nous avons étouffé chez les autres.

Aussi je me sens inconsolable en voyant qu'il est trop tard... cette année, pour réparer mes injustices envers les verveines. Les fleurs vont mourir... les fleurs sont mortes. C'est en ce moment seulement que je mesure l'intensité de la tendresse que je leur porte, et, afin d'exhaler ma douleur et d'atténuer mes regrets, je viens parler à mes lectrices de cette pauvre verveine. Cela me comptera comme une expiation..... Mais non, je ne puis l'espérer, car cette occupation est bien douce; l'expiation restera peut-être à la charge des personnes qui me liront?.... Tant pis, je n'y puis rien; je ne puis changer l'ordre mystérieux qui régit toutes choses icibas, et qui, par un système de solidarité humaine, que je ne me charge pas d'expliquer ni de justifier, fait souvent expier aux uns les fautes commises par les autres. Cela m'est déjà arrivé pour mon compte particulier, et je pourrai le prouver si j'écris un jour les *Mémoires d'un Jardinier;* parmi les plantes qui figureraient dans ce livre, on trouverait plus d'une plante vénéneuse dont on pourrait suivre la trace empoisonnée, et dont j'ai été forcé d'expier les méfaits.

La verveine, qui n'existait jadis qu'à l'état de plante médicinale, est une conquête de l'horticulture sur la nature; celle-ci nous avait livré une plante utile, nous l'avons convertie en fleur de luxe, et cette métamorphose ne se perd pas dans la nuit des temps. Des têtes moins grises même que la mienne se souviennent fort bien que la verveine manquait au jardin paternel, et que la mère de famille en cultivait quelques plants sur sa fenêtre, en qualité de fleur rare et nouvelle.

La verveine n'est pas, du reste, une parvenue; on peut même affirmer qu'elle a connu les grandeurs dans l'antiquité la plus reculée. Elle était placée sur l'autel de Jupiter, ce chef peu estimable de l'Olympe païen, qui ne mérite pas même l'épitaphe dont on décore la tombe du plus insignifiant bourgeois, car on ne peut dire de lui qu'il fut bon époux et bon père. La verveine était alors honorée comme une plante sacrée, et c'est au même titre que les druides de la Gaule composaient avec ses branches flexibles des guirlandes qui ornaient les autels de leurs dieux sanguinaires. O inconséquence toujours inhérente au cœur humain à quelque siècle qu'il appartienne! O mensonge! O hypocrisie! Les feuilles de la verveine fournissaient, selon la croyance de cette époque, un baume bienfaisant qui ranimait la vie près de s'éteindre, et c'est grâce à cette propriété qu'on lui avait voué une sorte de culte... Mais on l'adorait sur l'autel des dieux vindicatifs, implacables, cruels, toujours altérés de sang, toujours prêts à punir; et je ne saurais m'empêcher de protester de toutes mes forces contre l'indigne voisinage auquel on condamnait cette plante bienfaisante, sous prétexte de l'honorer.

La verveine fleurit, ainsi qu'on le sait, par touffes plus ou moins nombreuses; les feuilles, allongées et dentelées, sont, ainsi que la tige, revêtues de poils très-fins. On en compte 300 variétés qui parcourent toute la gamme des tons lilas, violets, rose pâle, rose vif et rouges, en partant depuis le blanc.

Le sol qui lui convient le mieux se compose de terreau, d'argile et de sable; l'exposition la plus favorable à sa floraison est le plein soleil, avec une humidité modérée. Du reste, la verveine exige peu de soins; elle sait se suffire à elle-même, pour peu que l'on ait pourvu aux nécessités premières de son existence, et n'a aucun de ces caprices qui exaspèrent un jardinier. C'est justement cette humeur accommodante, égale, cette modération, ces vertus charmantes et modestes, qui me l'ont fait négliger; mes verveines étaient placées à une mauvaise exposition; elles ont toujours été un peu languissantes chez moi, et je m'étais juré de remédier à cet état de choses. Mais que voulez-vous? Il aurait fallu gêner des plantes exigeantes, et, par faiblesse, — non, appelons les choses par leur nom, — par lâcheté, j'ai préféré sacrifier la verveine; celle-ci consentait à vivoter à la place que je lui avais assignée... les autres m'auraient injurié dans leur langage (vous savez que les fleurs parlent), elles auraient fait des commérages avec le zéphyr et le septentrion, avec les papillons et les grosses mouches, sans oublier les insectes et les escargots. J'étais bien certain, au contraire, de n'avoir aucun démêlé de mauvais goût avec la verveine; je savais bien qu'elle me mépriserait pour avoir manqué à ma parole; mais son mépris devait être silencieux, tandis que *les autres* étaient tapageuses comme les dames qui vendent du poisson à la halle... Ma foi! j'ai laissé la verveine où elle était, j'ai évité de me diriger de son côté, et c'est aujourd'hui seulement que j'ai constaté son dessèchement complet; je me suis souvenu de mon indigne conduite à son égard, et..... le croiriez-vous? c'est contre elle que mon mécontentement a fait explosion. En voyant ses branches flétries, ses feuilles sèches, j'ai été furieux..... non contre les plantes qui avaient exigé l'abandon de la verveine... non contre moi, qui avais eu la lâcheté de consentir à ces exigences... mais contre la verveine, qui avait eu l'indélicatesse de se *laisser périr*. Voilà comme nous sommes, nous autres hommes!

Cependant, comme je ne suis pas aussi absolument mauvais que mes semblables, j'ai fini par reconnaître mes torts, et je me suis promis de les réparer. Je laisserai crier les autres plantes, et j'installerai la verveine à une bonne place. Si j'avais eu ce courage à temps, elle vivrait encore, car la verveine est robuste; elle supporte les changements de température, et sait même hiverner en plein air; l'atmosphère de la serre lui est préjudiciable plutôt que favorable; mais enfin, dans les climats très-froids, lorsqu'il y a impossibilité absolue de la laisser en plein air, on la place dans une chambre, à l'abri de la gelée, ou bien encore dans un cellier éclairé, en l'arrosant très-modérément, et en renouvelant l'air dès qu'il est à peu près tiède.

La nature a destiné la verveine à croître et à se multiplier; elle se reproduit aisément par la semence, la bouture, la marcotte. On prépare, au mois de février, des pots remplis de bonne terre légère, peu tassée, et l'on y sème la verveine; on place ces pots à une chaleur tempérée, et on les arrose fréquemment. Les Anglais ont une méthode d'arrosement dont j'ai obtenu de bons résultats : ils trempent une brosse dans de l'eau, et la laissent égoutter sur les semences nouvellement mises en terre et sur les très-jeunes plants; par ce moyen la terre reste *meuble*, et les plantes faibles ne sont pas courbées par le poids de l'eau. Tout doit être mesuré en ce monde, sous peine de manquer le but en le dépassant, et les bons procédés eux-mêmes ne doivent pas s'exagérer au point de se convertir en persécutions.

Dès que les plants ont levé, dès qu'ils sont garnis de quelques feuilles, on les transplante dans d'autres pots, ou bien sur une couche de fumier, pas trop chaude, en les séparant par un espace de 4 à 5 centimètres. Au commencement du mois de mai on les transporte à leur place définitive, en les disposant en groupes entourés de gazon. Lorsque les verveines sont destinées à composer une corbeille, on les plante assez séparées, afin de leur laisser une place suffisante pour s'étendre; on aura soin, dans ce cas, de diriger les tiges vers les places vides, et de les y fixer au moyen de petits crochets ou fourches de bois, qui, dans le cas dont il s'agit, préparent, si l'on veut, des marcottes, tout en contribuant à maintenir le bon ordre dans la corbeille. La verveine est d'humeur si complaisante qu'il suffit de recouvrir avec un peu de terre la branche fixée par la fourche; moyennant quelques arrosages, cette branche pousse immédiatement des racines en terre, et, au bout de quinze jours, on peut la séparer de la branche mère et la transplanter ailleurs; la douleur d'être séparée de sa famille ne l'empêche pas de fleurir gaiement et de se porter à merveille.

Il n'est point raisonnable d'enlever entièrement de vieux plants pour les faire hiverner à couvert; on sait que le changement d'habitudes est douloureux et quelquefois mortel pour les vieillards. Il vaut mieux entourer ces plants avec des pots remplis de terre, dans lesquels on incline des branches pour les reproduire par la marcotte; dès que les racines ont poussé, on sépare ces branches des vieux plants, et on les fait hiverner comme je l'ai indiqué ci-dessus.

La verveine, si inoffensive, si patiente qu'elle soit, ne manque pas d'ennemis; elle est dévorée par cette vermine qu'on appelle *pucerons*, et qui s'attache à ses feuilles et à ses tiges, bientôt couvertes, grâce à la persévérance qui ne manque jamais aux agents du mal, d'une couche gluante et mortelle. Il faut asphyxier cette abominable engeance avec de la fumée de tabac, ou la saupoudrer avec du pyrèthre pulvérisé.

E. R. SAINFOIN.



Errata. — Dans le nº 43, page 346, la figure au bas de la page porte : *Manteau Doria pour femme;* il faut mettre : *Manteau pour petite fille de huit à dix ans.*

Mme *F., à Londres.* Merci pour cette lettre si bonne et pour la promesse d'une visite ; je serai bien heureuse de serrer la main qui a tracé ces aimables lignes. La toilette de noces est parfaitement imaginée, et je n'ai rien à y changer. Quant à la 2e toilette, le bleu *très*-pâle sera encore pâli par le fond noir; il ne faut pas en mettre sur la robe, mais la coiffure peut être en myosotis. — *Dans ma mauvaise position.* Le style de la lettre indique un jeune mousquetaire plutôt qu'une jeune fille, — l'écriture est féminine pourtant.... J'inclinerais à croire que la mère a été en effet trop bonne,... et je vais faire mon devoir en priant la jeune fille de ne pas avoir des amies *qu'elle déteste*, de ne point *crier* et de ne point *tempêter* dans la maison, de ne pas imposer des conditions inacceptables au mari que ses parents lui proposent. Je crois.... J'espère que cette lettre est composée par un lycéen qui s'exerce au style épistolaire, et qui s'amuse à me faire perdre un temps qui peut être mieux employé. — Mme *M. Meh...., Tarn.* On ne porte plus *du tout* de robes en drap. Il faut se résigner à la convertir en un manteau. Oui, certes, on peut garnir une robe noire à rayures noires avec des volants noirs unis. — *N° 1,169.* Je conseille des applications; on en trouvera un grand nombre dans les numéros de la présente année. — *Un abonné masculin.* Ceci dépend absolument des rapports que l'on a avec cet ami : si l'on est certain qu'il n'a pas omis à dessein l'invitation en question, il ne peut y avoir aucun inconvénient à offrir un présent de noces, dont la nature dépend à la fois de la position de celui qui l'offre, de celui qui le reçoit et des goûts de celui-ci.

A. B. C. Si l'on avait bien voulu s'adresser directement à Mme Aubert, rue Neuve-des-Mathurins, 6, on aurait évité un retard; en me chargeant de cette négociation, il a fallu attendre ma visite chez elle pour choisir mes chapeaux d'hiver, car il m'est impossible, ainsi que je le répète sans cesse, d'employer mon temps pour les commissions que l'on m'adresse. Je me suis acquittée de celle-ci, mais cette affaire doit désormais se traiter directement avec Mme Aubert. Elle prend volontiers des demoiselles qui veulent apprendre à faire des modes: si elles sont tout à fait ignorantes, elles payent une pension; si elles ont déjà un peu d'expérience, elles sont reçues au *pair*, c'est-à-dire sans payer et sans être payées; elles peuvent ainsi apprendre leur état et s'établir ensuite comme modistes. La maison de Mme Aubert est tout à fait honorable. — Mme *la duchesse de Sorr.....* Une abonnée du Sud peut allonger et rélargir sa robe de moire noire seulement avec du velours noir. Qu'elle veuille bien examiner la gravure de modes (non coloriée) du nº 39, robe d'alpaga, couleur sable mouillé, et se figurer le bord inférieur (depuis la garniture) exécuté en velours noir. Cette bande à *dents* peut avoir des *dents* plus élevées qui monteraient entre chaque lé et élargiraient la robe; on placerait au-dessus de ces dents, bordées de guipure noire, un ruban de velours noir (deux centimètres de largeur) encadré de guipure noire et qui suivrait toutes les sinuosités de la bande. Merci pour cette lettre flatteuse. — *Nantes, H. P.* On n'a donc pas lu l'avis placé, cependant, en tête du nº 41? Nous publierons des coiffures de bal, dès que la saison en sera venue. — *Dans mon boudoir.* Une jeune fille de 19 ans ne peut porter un chapeau rond en hiver. Je crois que la mode en viendra; mais elle n'est pas encore venue, et je ne conseillerai pas l'initiative, surtout à une jeune fille qui doit éviter soigneusement de se faire remarquer. Les jeunes filles ne portent point de parure en fourrure; on leur permet seulement l'astracan noir ou tout au plus gris. La veste brodée en noir, pointillée de blanc, serait jolie. L'explication du point russe a été publiée dans le nº 18 de la présente année. Il est préférable de porter, avec la veste, un gilet de cachemire ou de moire plutôt qu'un gilet de batiste ou de piqué, qui ne convient pas pour l'hiver. — *N° 227.* Il faut remplacer l'astracan usé de la casaque par une bande de velours noir, ou simplement par une ruche de ruban de taffetas noir tuyautée, ayant 3 centimètres de largeur et posée sous le bord de la casaque. — *Une bien fidèle abonnée.* Le nº 41 contient le seul patron de corsage à *très*-petites basques qui soit à la mode en ce moment. Nous publierons des vestes. Oui, pour le talma. — *De mes montagnes.* Non-seulement la lettre m'est parvenue, mais la réponse a été donnée à l'imprimerie.... dans quel numéro?... Voilà ce qu'il m'est impossible de constater, car le courant de mes occupations m'entraîne toujours en avant, sans me permettre de rétrograder. Oui, pour le costume de jeune fille; le broder couleur sur couleur, ou bien en noir; garnir le talma avec une ruche en ruban de même nuance que la soutache. Le magasin du *Louvre*, rue de Rivoli, envoie des échantillons. Garnir la robe d'alpaga avec trois volants tuyautés, étroits, à tête, bordés de velours noir zéro de chaque côté et sur la couture de la tête. — *Une abonnée.* Cette désignation est bien vague, car cette qualité est commune à beaucoup de personnes; ne vaudrait-il pas mieux m'envoyer le numéro de la bande d'abonnement, qui nous permet d'épargner la place prise par des épigraphes? Enfin, je souhaite... sans l'espérer, que le renseignement arrive à destination. Le satin n'est pas une étoffe *jeune* quand on l'emploie pour robe; on l'adopte, en général, après quarante ans. — Nº 57, Mlle *Lau...., à L...* L'entre-deux en mignardise ne ferait pas un bon effet entre les deux autres entredeux. Il faut séparer ceux-ci par un dessin exécuté en soutache blanche, par des plis, ou placer un volant festonné très-étroit (1 centimètre 1/2) au bas de chaque entre-deux. — *N° 17,297,* Mme *du C..., à Mont...* Il ne nous est pas possible d'envoyer tous les dessins que l'on nous demande, et surtout de les envoyer immédiatement. Les robes de baptême sont faites à *tablier*, composées d'entre-deux et de bouillonnés; le tablier est encadré par une bande brodée et festonnée. — *Au pied de la Tour.* Il faut découdre quatre volants, les froncer légèrement au milieu, les poser en guise de ruches sur la trace qu'ils ont léguée à la robe, à la condition, toutefois, de placer l'une de ces ruches sur le sixième petit volant; on peut mouiller la place du dernier volant avec de l'alcool, et la repasser. — *Marguerite.* Le *caraco* peut servir comme *coin de feu*, mais il est impossible de le convertir en vêtement convenable pour sortir. Les robes de couleur peuvent être garnies avec des volants noirs, mais des robes noires ne peuvent avoir des volants bruns; pour utiliser cette étoffe brune, il faut s'en servir pour garnir une robe en alpaga de même nuance. — *Jeanne.* Je crois qu'il est à peu près impossible d'expliquer l'art de faire des *reprises perdues* dans le cachemire : ce travail est de ceux qui doivent être démontrés par l'exemple, car le précepte est insuffisant; le cachemire, doublé sans être ouaté, conviendrait pour une veste de *toute saison* ou à peu près. Les étoffes de soie noire ont toutes l'inconvénient que l'on veut éviter, ou, si elles sont très-épaisses, peuvent servir seulement pour l'hiver. Je choisirais le *dessin* de la veste Figaro et le *patron* de la veste espagnole, mais en joignant à celle-ci un *gilet* pareil. Le gilet se compose tout simplement des deux *devants* d'un corsage montant; le dos est fait en percale. Ce gilet serait fort joli aussi en moire antique, mais il ne faudrait pas choisir une couleur trop claire; si on fait le gilet en soie, il est en effet inutile de le broder. Nous publierons, mais non immédiatement, de nouveaux patrons de veste, mais je préfère toujours la veste espagnole. Le lait virginal ou la teinture de benjoin sont préférables à la pommade en question, lorsqu'il s'agit de *préparer* l'emploi de la poudre de riz. Merci pour cette aimable lettre; il ne m'a pas été possible de répondre plus tôt : le numéro du 18 octobre était sous presse quand la lettre m'est parvenue.

G. Le *tablier* pour élargir une robe doit figurer une robe de dessous, sur laquelle la robe de dessus s'écarte en s'arrondissant vers le bas. — *N° 8,595.* On porte encore des casaques demi-ajustées, en drap, pour jeune fille; les manches sont semblables à celles de tous les paletots. Si on publiait les patrons en question plus tôt, on aurait les modes de l'année précédente, car, pour être excellents comme on nous dit que le sont nos patrons, il faut préparer les planches avec un soin qui demande un peu de temps. — Mme *Bre.... (Var)* recevra. — Mlle *A. C., à Rouvray*, a dû voir bien souvent que l'on pouvait s'adresser à M. Simart, rue Rambuteau, 64, pour tous les matériaux de travaux au crochet et tapisserie. — *Un amateur des ouvrages de goût.* Je regrette de formuler un refus. Nous ne pouvons publier le dessin en question. — *M. D. E. L. F., rue de Bondy.* Faudra-t-il toujours répéter qu'il ne peut être répondu dans le numéro succédant *immédiatement* à la demande? J'ai sous les yeux le numéro du 20 : tous les signes du dessin de tapisserie sont parfaitement indiqués. Si votre exemplaire offre une lacune, il faut le changer au bureau. Peut-être pour l'autre ouvrage. — *N° 2,271, Nice.* Pour envoyer la carte de Mme Emmeline Raymond, il faut que l'on nous envoie l'adresse : il est *impossible* de feuilleter tous les registres pour reconstruire cette adresse. — *Valladolid.* Nous avons publié cet été des patrons de lingerie pour tout petits enfants. Le nº 43 contenait des vêtements d'enfants. Il est impossible de revenir de suite à ce sujet. Le point d'arêtes a été publié dans le nº 11 de la présente année. Le mot *ret*, que je ne connais pas, n'a jamais été employé dans *nos* explications de crochet ; on doit comprendre qu'il nous serait difficile d'étudier les explications des autres publications et de les *réexpliquer*. Nous ne publions pas de chiffres parce que nous ne pourrions publier ceux de *toutes* nos abonnées; ils sont remplacés par des alphabets. — *N° 18,627.* On peut garder le numéro, dont l'affranchissement coûterait du reste, un centime, peut-être deux centimes. — *J. D., à Lectoure.* On ne brode pas les chemises d'homme, mais l'on trouvera, si l'on y tient, des entre-deux sur notre dernière planche de broderies. — *Sur le roc d'Assise.* Il est bien difficile de revenir en arrière sur des explications déjà données : si l'on n'est pas assez habile pour exécuter la veste soi-même, il faut s'adjoindre une ouvrière. Il n'y a point de faute d'impression, car cette veste a déjà été exécutée par un grand nombre de nos abonnées. Quant à la dimension des patrons, elle est généralement calculée pour une personne un peu forte, parce qu'il est infiniment plus facile de diminuer les patrons que de les augmenter. On a reçu le numéro contenant les manteaux. Les confections du magasin en question sont laides, et les étoffes de très-mauvaise qualité : on ne se laisse pas prendre, à Paris, aux annonces pompeuses des charlatans. — *Adda de B.* a reçu des patrons pour manteaux d'enfants. — *N° 18,241.* Intérieur blanc, bordé de blonde noire étroite. — *H. L., Paris.* Oui, mais non immédiatement, pour les dessins de mosaïque. — *Anaïs.* (Enfin!) Ce ne sera jamais, *enfin*, et l'on attendrait vainement ce renseignement. Je ne connais et ne connaîtrai aucune somnambule, *bonne* ou mauvaise. Je sais que ma gentille amie a reçu ma carte, car j'ai reçu sa lettre. — *Une provinciale.* Oui, pour la robe blanche; — plutôt un léger dessin blanc ou noir sur le taffetas gris, que la couleur unie. On a reçu les deux numéros à manteaux. — *N° 1,218.* Garnir la robe de popeline noire et gros bleu à filets jaunes, avec trois volants étroits en taffetas, le 1er noir, — le 2e gros bleu, — le 3e noir; les faire tous à tête, poser sur la *tête* une soutache jaune. Les volants auraient 8, puis 7, puis 6 centimètres de largeur, la tête, d'un centimètre 1/2, non comprise. On sert les verres d'eau sucrée tout apprêtés. Merci pour cette aimable lettre. — *A. R.* Merci pour l'envoi des *charades* que je soumettrai à notre *examinateur*. — *Antonine V...* Le chapeau en question serait trop *dame;* je préférerais pour une jeune fille un chapeau tout en velours noir, orné sur la passe d'un gros chou en ruche de dentelle noire, — dessous rose, avec feuillage noir, brides noires. La robe, garnie avec une bande de velours noir, soutachée en blanc, ressemblerait trop aux jupons d'hiver. Disposer des bandes de velours noir comme l'indique l'article *Modes* du nº 45. — *N° 12,401. Reliure Marie.* Il faut placer les crochets après avoir baissé la petite planchette qui se trouve de chaque côté : mes crochets ne se sont jamais détachés, mais il faut absolument séparer cette planchette qui les retient. Le manteau a 85 centimètres de longueur, ce qui est suffisamment long; il serait dommage de lui sacrifier la guipure; la pèlerine de guipure le garnira parfaitement; il est inutile de garnir le bord inférieur; on peut cependant encadrer le manteau avec un entre-deux ayant 3 centimètres de largeur. Voilà une appréciation dont le journal est bien fier, et il tâchera toujours de mériter les éloges accordés à l'utilité de ses préceptes d'économie. — *A. B, nº 534.* La robe étant à dessins, on ne peut couper les lés en pointe pour l'élargir. Voir le procédé indiqué dans l'un des derniers articles *Modes*. — *E. de F., château de L.* On trouve ces toques écossaises dans la maison Pauline Royer, rue de Rivoli, 186. Merci mille fois pour cette lettre et pour l'hospitalité donnée à ma carte. — *Une Bretonne malgré elle.* Pas immédiatement pour le vide-poche. Chapeau de velours noir, garni en dessous avec un pavot de velours rouge; brides noires; un gros nœud sur la passe. Oui, certes, pour la veste; doublure en taffetas noir. — *M. Ch..., à M.* Les chapeaux de grand deuil se font, pour l'hiver, en crêpe noir doublé de taffetas noir; grand voile de crêpe ourlé. Deuil de mari : on le porte tout en noir pendant un an, — laine pendant dix mois, — ordinairement trois ou six mois de demi-deuil après l'année de grand deuil. — *N° 246.* Merci pour cette lettre trop flatteuse. Le livre en question, *tel qu'il devrait être* pour rendre des services véritables, *n'existe pas.* Quant à l'écrire..... Ah! ciel! Je n'ai pas même le temps d'écrire une lettre.... Mais, du reste, j'écris ce livre dans presque chaque numéro du journal. Merci encore. — *N° 826.* Le talma est assez long; on peut l'encadrer avec des bandes de velours prises dans la pointe qui est hors de service; poser ces bandes à bord du talma pour l'allonger, et enfin couper dans la pointe un *fichu* en velours noir, que l'on appliquera sur le haut du talma. Ce fichu serait pointu devant et derrière; on le garnirait avec un effilé étroit; l'effilé de la pointe serait posé au bas du talma. L'étoffe dont on m'envoie un échantillon serait, je crois, trop épaisse pour en former un volant; celui-ci peut parfaitement être fait en taffetas noir; si l'on met un seul volant, il doit avoir 12 centimètres de hauteur ; — mais on pourrait, avec l'étoffe brune, faire une ruche tuyautée ayant 4 à 5 centimètres de largeur, posée sous le bord de la jupe; 75 centimètres suffiront, si l'étoffe a un mètre de largeur; pour faire un mètre de ruche, on emploie 2 mètres 1/2 de bande. — *Suraja et Suromanny.* Les jeunes filles portent rarement des boucles d'oreilles. Manchon gris ou noir en astracan. Nous avons publié récemment un dessus de tabouret de piano en application. Ce genre de travail est fort à la mode en ce moment; on l'exécute sur du reps de laine ou sur du drap. M. Sainfoin est très-glorieux de prendre place dans l'album de ses lectrices; comme il est un peu vaniteux, malgré ses allures philosophiques, il trouve que son portrait-carte n'est pas assez bien *réussi*; il dit, entre autres choses, qu'on lui a fait seulement un œil et demi, tandis qu'il possède deux yeux entiers; mais il faut toujours qu'il se plaigne! — *N° 19,045, à R.* Nous publions à peu près *un* dessin par an pour sac en tapisserie. J'espère accorder la première demande. Merci pour l'avis : il y sera fait droit. — *Une amie enthousiaste.* Trop, trop de compliments..... Comme on l'a prévu, le temps me manque; cependant l'année 1863 commencera avec une nouvelle, non pas *de moi,* mais imitée *par moi* de l'allemand. — *Angèle Dev.....* a envoyé 20 centimes de trop. Je prie celles de nos abonnées qui désirent ma carte photographiée d'envoyer 1 fr. 25, plus un timbre-poste suffisant pour l'affranchissement; en envoyant *plus*, on nous oblige à tenir une comptabilité fatigante par sa minutie. Je conseille à Angèle de porter son talma tel qu'il est. La mode permet cet hiver les pardessus plus courts; celui-ci, ayant 87 centimètres de longueur, est très-suffisant. — *Près de Mignon.* On ne porte pas de chapeau de crin en hiver. Oui, pour le tablier. — *N° 9,268.* Merci pour cette bonne lettre. Voir l'avant-dernière réponse pour le talma de jeune fille; elle peut le porter, même court, — mais on peut l'allonger avec une large frange. Le changement d'adresse est fait. — *N° 1,616, Marie-Louise.* Non, ma chère enfant, je ne rirai pas de vous, mais je vous engagerai de toutes mes forces à compléter votre instruction : il n'est plus permis aujourd'hui de manquer à l'orthographe, et l'on a mauvaise opinion d'une femme ignorante. Quant à la question délicate que vous m'adressez, il est assez difficile d'y répondre; votre père doit avoir quelques relations..... en tout cas, il vaudrait mieux qu'il demandât ou fît demander à quelques dames honorables la permission de vous présenter à elles avant de vous conduire pour faire des visites ; l'une de ces dames pourrait prévenir les autres, et cela vaudrait mieux que d'aller les voir sans préambule; votre situation commande l'intérêt; il faut essayer de vous placer sous le patronage d'une dame âgée.

AVIS. — *Nos ouvriers n'ayant pas travaillé le jour de la* Toussaint, *et la poste fermant ses bureaux à midi, le nº 44 n'a pu être expédié avant le lundi 3 novembre.*



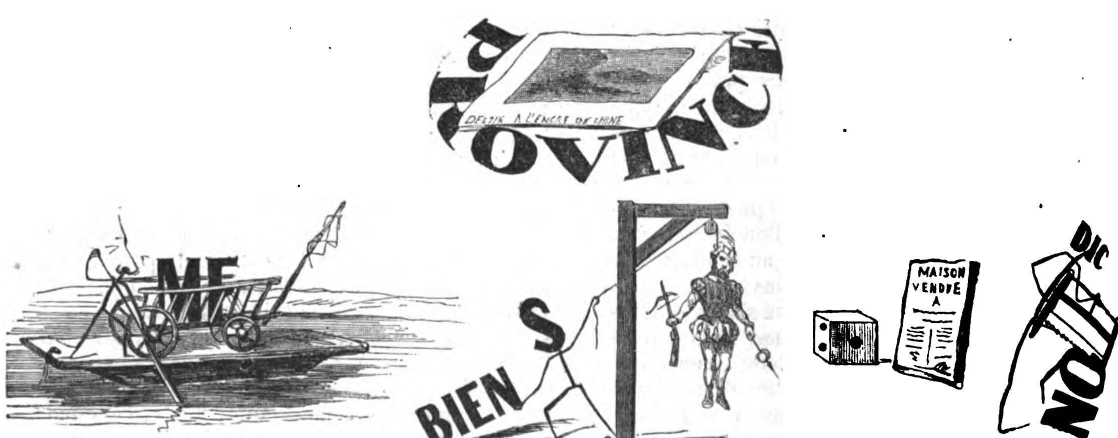
J'étends les deux bras sur le Rhône,
En même temps que sur le Pô;
On me voit assis sur un trône;
J'habite au-dessus de Saint-Lô;
Je plane sur toutes les têtes;
Je préside à toutes les fêtes;
Je surnage aussi sur le moût,
Et surmonte enfin le dégoût;
Qui me voit si souvent paraître
Sans peine doit me reconnaître.

Adrien Moisy.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Dans mon château perché sur un pic, et entouré de livres de sciences, je vis heureux.

N° 46. TROISIÈME ANNÉE. 17 novembre 1862.

LA MODE ILLUSTRÉE

Le numéro, vendu séparément, **25 centimes.**
AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, **50 centimes.**
AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE LUNDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND.
Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cᵉ, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (*Pour l'étranger le port en sus*). —

Capuchon Clotilde.

TRICOT.

MATÉRIAUX : 96 grammes de laine anglaise blanche ; 32 grammes de même laine ponceau ; aiguilles en bois à tricoter, n° 4 ; grosses aiguilles d'acier.

Ce capuchon est fait en laine blanche, avec un semé de *mouches* en laine rouge ; il est encadré par une dentelle également en laine rouge, et se fait en deux parties séparées : le bavolet-pèlerine et le capuchon formant une pointe sur le front. On travaille toujours en *allant et revenant*, et l'on commence par une doublure tricotée toujours à l'endroit ; lorsqu'elle est terminée, on fait le dessus au *point de diamant*, et on assemble la doublure avec le dessus.

Outre le dessin qui représente le capuchon, nous publions deux dessins (forme du capuchon), un dessin indiquant la grandeur naturelle de la dentelle, et enfin le *point de diamant* en grandeur naturelle.

Pour faire la doublure du bavolet-pèlerine, on monte sur les aiguilles de bois, avec la laine blanche, 106 mailles ; on fait 78 tours toujours à l'endroit, en *allant et revenant*, en augmentant de chaque côté, c'est-à-dire en faisant toujours 2 mailles dans la première des trois dernières mailles ; cette augmentation se répète neuf fois dans le cours des 78 tours, et porte à 124 le nombre des mailles du 78e tour. Après le 78e tour, sans couper la laine, on commence le *dessus* fait au *point de diamant*, avec le même nombre de mailles, sans augmentation ni diminution.

Ce point est fait de la façon suivante :

1er *tour*. — Une maille à l'endroit ; — * 2 mailles tricotées ensemble à l'endroit, — 1 jeté. — On recommence depuis * jusqu'à la fin du tour. La première et la dernière maille de ce tour sont toujours tricotées isolément.

2e *tour*. — Entièrement à l'endroit ; les jetés du tour précédent sont toujours tricotés comme une maille.

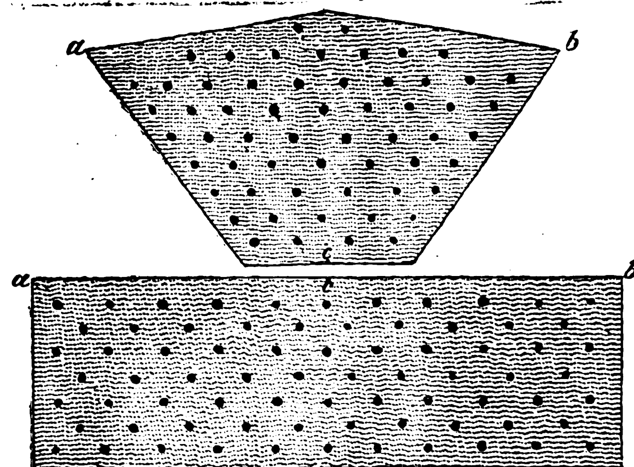
3e *tour*. — Aussi à l'endroit.

4e *tour*. — Entièrement à l'envers. — On répète toujours ces quatre tours jusqu'à ce que le *dessus* ait les mêmes proportions que la *doublure* ; on surjette pas trop lâche. Le bavolet-pèlerine est terminé.

Capuchon. — On monte 30 mailles ; on fait la doublure toujours à l'endroit, comme celle de la pèlerine ; on fait deux tours, dans lesquels on tricote deux mailles dans la première des trois dernières mailles de chaque tour, puis on fait deux tours sans augmentation, et ainsi de suite, alternativement. Outre cette augmentation régulière, on augmente dans le cours des 64 tours qui composent la doublure du capuchon, on augmente, disons-nous, de 6 mailles vers le milieu, çà et là, de façon que le 64e tour se compose de 68 mailles. Pour former la pointe de devant, on emploie deux aiguilles de plus ; sur la



N° 1. — CAPUCHON CLOTILDE.



N° 2. — FORME DU CAPUCHON CLOTILDE.

première de ces aiguilles on tricote 26 mailles, puis 16 mailles sur une aiguille de milieu, et on laisse les autres 26 mailles sur l'aiguille où elles se trouvent. On travaille avec les mailles de l'aiguille de milieu toujours à l'endroit, en diminuant une maille à la fin de chaque tour, c'est-à-dire en tricotant *ensemble* les deux avant-dernières mailles ; dans le 16e tour, il ne reste plus que deux mailles, qu'on tricote ensemble. On commence immédiatement le *dessus* en tricotant *deux* mailles dans l'unique maille par laquelle on a fini la doublure, et dans les tours suivants on *augmente* dans la proportion observée pour *diminuer* la doublure, en travaillant, bien entendu, au *point de diamant* tel que nous l'avons expliqué pour le bavolet ; on fait en même temps la dernière maille de chaque aiguille *dans* la maille de lisière de la doublure, pour réunir le dessus et la doublure. Après avoir terminé le 16e tour, on continue le travail avec *toutes* les mailles, et l'on *diminue* sur les côtés dans la proportion observée pour *augmenter* dans la doublure ; on ne diminue pas, cependant, au milieu. Après avoir fini le 64e tour, on doit avoir 36 mailles sur l'aiguille, et le dessus doit être aussi long que la doublure. On surjette pas trop lâche.

Pour assembler les deux parties du capuchon, on consultera les deux dessins consacrés à la *forme du capuchon*. On fronce le bavolet (premier tour de la doublure et dernier tour du dessus) depuis *a* jusqu'à *c*, — depuis *c* jusqu'à *b* ; — on en fait autant pour le capuchon depuis *a* jusqu'à *c*, — depuis *c* jusqu'à *b* ; — on les tire de façon que chaque partie ait environ 60 centimètres du côté froncé ; on les coud ensemble, *a* avec *a*, — *c* avec *c*, — *b* avec *b*. Les fronces du bavolet sont distribuées également, celles du capuchon dirigées plutôt vers le milieu.

On garnit le capuchon avec une dentelle posée à plat. On prend la laine rouge, des aiguilles d'acier, on monte 8 mailles ; on travaille en *allant et revenant*.

1er *tour*. — 2 mailles à l'endroit, — 1 jeté, — 2 mailles tricotées ensemble, — 1 jeté, — 2 mailles tricotées ensemble, — 1 jeté, — 2 mailles à l'endroit.

2e *tour*. — A l'endroit.

3e *tour*. — 2 mailles à l'endroit, — 1 jeté, — 2 mailles tricotées ensemble, — une maille à l'endroit, — 1 jeté, — 2 mailles tricotées ensemble, — 1 jeté, — 2 mailles à l'endroit.

4e *tour*. — Comme le 2e tour.

5e *tour*. — 2 à l'endroit, — 1 jeté, — 2 ensemble, — 2 à l'endroit, — 1 jeté, — 2 ensemble, — 1 jeté, — 2 à l'endroit.

6e *tour*. — Comme le 2e tour.

7e *tour*. — 2 à l'endroit, — 1 jeté, — 2 ensemble, — 3 à l'endroit, — 1 jeté, — 2 ensemble, — 1 jeté, — 2 à l'endroit.

8e *tour*. — Comme le 2e tour.

9e *tour*. — 2 à l'endroit, — 1 jeté, — 2 ensemble, — 4 à l'endroit, — 1 jeté, — 2 ensemble, — 1 jeté, — 2 à l'endroit.

10e *tour*. — On surjette 5 mailles ; on tricote le reste à l'endroit. Une dent est terminée ; on en recommence une autre avec les 8 mailles restées sur l'aiguille, en répétant tous les tours

ci-dessus, et l'on continue jusqu'à ce que l'on ait une quantité de dentelle suffisante pour garnir le capuchon.

On exécute sur le *point de diamant*, avec la laine rouge, le semé de mouches, séparées les unes des autres par un espace de 4 à 5 centimètres ; on les fait au passé avec de la laine quadruple ; sur la couture réunissant le bavolet et le capuchon, on pose un cordon de laine rouge ayant 1 mètre 30 centimètres de longueur, et terminé à chaque bout par un gland ayant 8 centimètres de longueur.

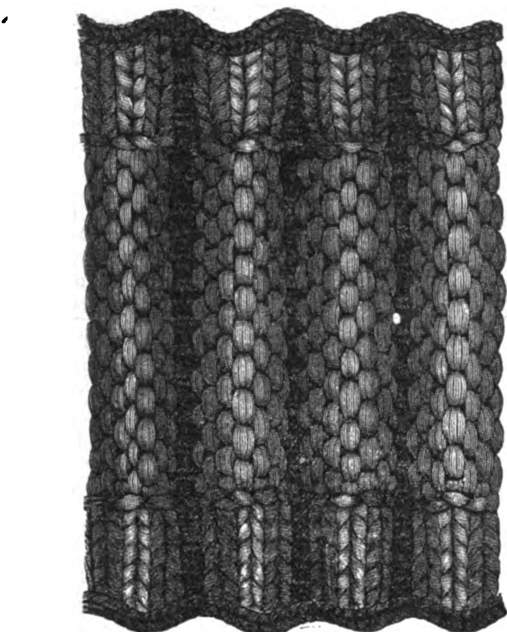
Châle tricoté pour petite fille

DE LA MAISON PAULINE ROYER, RUE DE RIVOLI, 184.

MATÉRIAUX : 63 grammes de laine andalouse rouge ; 2 aiguilles de bois, n° 6.

Ce châle, que les petites filles portent croisé sous les manteaux, peut aussi servir pour les jeunes filles et pour les femmes, en augmentant le nombre de mailles que nous allons indiquer. — On le fait en *allant et revenant*, toujours à l'endroit, et de telle façon que les tours sont *droits* en haut, en biais sur les deux côtés. On commence par l'une des pointes de devant ; on monte une maille ; dans chaque *second* tour on augmente d'une maille, c'est-à-dire que, sur le tour avec augmentation, on fait un tour uni sans augmentation ; celle-ci a lieu *toujours* sur le même côté du tricot. Dès que l'on a 3 mailles sur l'aiguille, l'augmentation a lieu dans l'avant-dernière maille. La première maille de chaque tour est toujours *levée* (sans être tricotée), afin de former sur chaque côté une sorte de chaînette. Sur le côté opposé à celui de l'augmentation, on fait une chaînette double, c'est-à-dire qu'après avoir levé la maille, on fait 1 jeté, et, dans le tour suivant, on tricote ce jeté *ensemble* avec la dernière maille.

Lorsqu'après avoir augmenté régulièrement on est arrivé au nombre de 100 mailles, on diminue dans les proportions observées pour augmenter, en tricotant toujours *ensemble* les deux avant-dernières mailles du tour avec diminution, sur lequel on fait toujours un tour uni comme nous l'avons expliqué pour l'augmentation. La diminution comme l'augmentation doit toujours avoir lieu à la même



N° 2. — BORDURE DE LA PÈLERINE EN GRANDEUR NATURELLE.

place. Lorsqu'il ne reste plus que 2 mailles sur l'aiguille, on les tricote ensemble. Sur les côtés en biais du châle terminé, on noue des houppes composées de 10 brins de laine ayant 7 à 8 centimètres de *longueur*.

Pèlerine de la maison Pauline Royer,

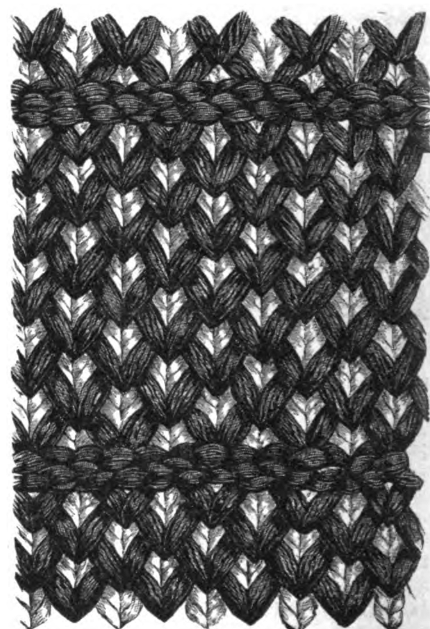
RUE DE RIVOLI, 184.

MATÉRIAUX : 150 grammes de laine groseille ; 80 grammes de laine noire, zéphyr ; 1 mètre 25 centimètres de ruban groseille en taffetas, ayant près de 4 centimètres de largeur ; aiguilles en bois n° 7.

Cette pèlerine est exécutée en laine noire et laine groseille. La laine noire forme une sorte de treillage sur le fond groseille ; la bordure se compose d'une bande tricotée imitant une garniture à la vieille.

On commence la pèlerine par le bord inférieur ; on monte 339 mailles avec la laine noire, et l'on tricote un tour à l'endroit ; on coupe la laine, en laissant un bout ; on reprend, sur l'aiguille gauche, 176 des mailles que l'on vient de tricoter, de façon qu'il en reste encore 163 sur l'aiguille droite, et l'on commence à travailler sur le même côté où le premier tour a été tricoté ; à la place même où les mailles sont divisées, on noue la laine noire, en laissant un bout, et l'on exécute le dessin suivant : * une maille levée (sans être tricotée), — un jeté, — une levée (on lève toujours la maille comme si on voulait la tricoter à l'envers) ; on recommence sept fois depuis *, puis on fait 25 mailles à l'envers ; ce côté est l'envers de l'ouvrage ; et, après avoir fait ces 25 mailles, on attache la laine groseille tout près de la dernière maille tricotée ; on coupe la laine noire, on retourne l'ouvrage, on fait le 3e tour. Les 25 premières mailles sont faites à l'endroit ; les autres, celles qui ont été faites avec le dessin, aussi à l'endroit, mais de la façon suivante : après avoir tricoté à l'endroit les mailles qui se trouvent derrière le *jeté*, on prend le jeté sur l'aiguille droite. Quand on a ainsi tricoté les 16 mailles formant le dessin, on coupe la laine groseille, on attache la laine noire tout près de la dernière maille au bout noir qui se trouve à cette place ; on prend sur l'aiguille droite, *sans les tricoter*, 26 des mailles du premier tour ; on retourne l'ouvrage, on place la laine noire, comme au 2e tour, et l'on tricote le 4e tour : * 2 mailles tricotées ensemble, — 1 jeté, — une maille *levée* ; — recommencez depuis * jusqu'à la dernière maille groseille du tour précédent, qui doit être une maille levée ; on tricote la maille ensemble avec le jeté, qui se trouve pardessus, et à l'endroit. Après la dernière maille *levée* groseille on fait 25 mailles à l'envers ; on coupe la laine, on attache, tout près, la laine groseille, on retourne l'ouvrage et l'on tricote le 5e tour comme le 3e tour. Le dessin se continue ainsi régulièrement, en répétant alternativement le 2e et le 3e tour, avec le changement de laine. Nous indiquerons, par conséquent, dès à présent, seulement le nombre des mailles que l'on prend sur les mailles du 1er tour, en ajoutant que, pour les tours tricotés à l'endroit avec la laine groseille, *on ne tricote pas les mailles* que l'on ajoute à la fin du tour, on les prend seulement sur l'aiguille, et, lorsqu'on revient là-dessus, on commence toujours par 2 mailles tricotées ensemble. Pour les tours faits à l'envers avec la laine noire, on tricote à l'envers les mailles prises à la fin du tour ; on les tricote à l'endroit dans le tour suivant.

A la fin du 5e tour, on prend 26 mailles ; à la fin du 6e tour, 22 mailles ; — du 7e, 20 mailles ; — du 8e, 16 mailles ; — du 9e, 17 mailles ; — du 10e, 16 mailles ; — du 11e, 14 mailles ; — du 12e, 10 mailles ; — du 13e, 14 mailles ; — du 14e, 10 mailles ; — du 15e, 11 mailles ; — du 16e, 7 mailles ; — du 17e, 11 mailles ; — du 18e, 7 mailles ; — du 19e, 8 mailles ; — du 20e, 7 mailles ; — du 21e, 8 mailles ; — du 22e, 7 mailles ; — du 23e, 8 mailles. — Toutes les mailles du 1er tour étant comprises dans le dessin, on tricote le 24e tour sur toute la largeur de la pèlerine. — Le 25e tour est fait avec la laine noire, à l'endroit, au lieu de la laine groseille, et de la façon suivante : les mailles noires isolées sont tricotées simplement à l'endroit ; les mailles rouges, avec le jeté noir, sont tricotées, d'abord, avec ce jeté à l'endroit, puis encore une fois en biais de façon que 2 mailles simples se trouvent sur la maille double.



N° 3. — FOND DE LA PÈLERINE.

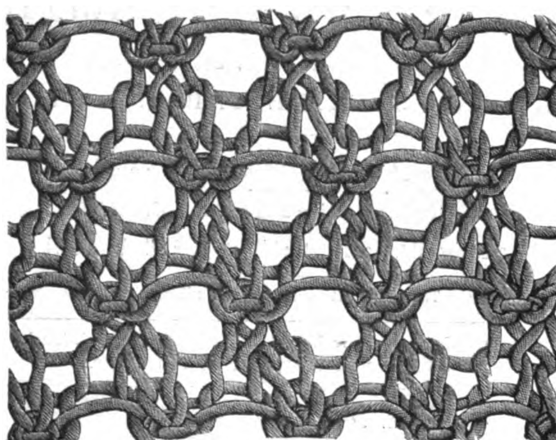
Le 26e tour (laine noire) est fait à l'endroit. — On commence ensuite la seconde rayure (voir le dessin de la pèlerine, qui indique que le fond se compose de rayures). La rayure devant toujours commencer à l'envers avec la laine noire, on doit prendre toutes les mailles sur l'autre aiguille, afin de commencer le 27e tour du même côté que l'on a commencé le 26e. — On fait, pour cette seconde rayure, 23 tours ; le 24e est semblable au 25e de la première rayure ; — le suivant pareil au 26e, mais on diminue 32 fois dans ce dernier tour, à intervalles réguliers (on sait que la diminution se compose de 2 mailles tricotées ensemble). — On fait encore 5 rayures pareilles à la 2e rayure, et, dans la raie noire étroite qui sépare les rayures, on diminue de la façon suivante : 36 fois dans la 3e raie, — 43 fois dans la 4e, — autant dans la 5e raie ; — dans la 6e raie on diminue, en laissant seulement 2 mailles entre chaque diminution.

Dans le 24e tour de la 7e rayure de chaque maille double, on fait *une* seule maille ; on fait ensuite 9 tours avec la laine noire, toujours à l'endroit. Dans le 1er de ces 9 tours on tricote alternativement une maille *seule*, — 2 mailles ensemble ; dans les 8 autres tours on tricote ensemble seulement les deux premières et les deux dernières mailles.

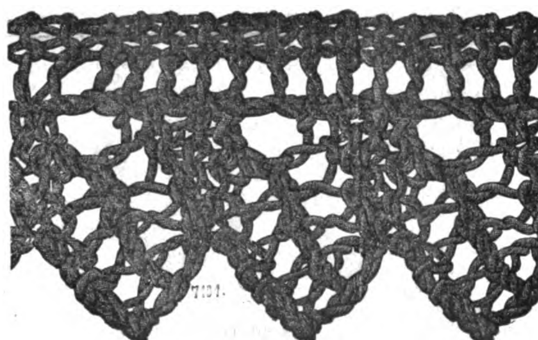
Pour la bordure, on tricote d'abord le milieu, sans s'occuper des deux *têtes* ; on monte 10 mailles avec la laine groseille, et l'on



CHALE TRICOTÉ POUR PETITE FILLE.



N° 3. — POINT DE DIAMANT DU CAPUCHON CLOTILDE EN GRANDEUR NATURELLE.



N° 4. — DENTELLE DU CAPUCHON CLOTILDE EN GRANDEUR NATURELLE.



N° 1. — PÈLERINE.

ricote alternativement 5 tours à l'endroit, — 5 tours à l'envers. La 1re maille de chaque tour est *levée* sans être tricotée. Pour un espace de 20 centimètres, il y a environ 0 à 12 plis formés par les tours à l'envers et à l'endroit. Pour chaque devant de la pèlerine on tricote la bordure à part. Quand la bordure est terminée, on fait la tête, sur chaque côté, dans le sens de la longueur.

On tricote le 1er *tour de tête* dans la chaînette formée, de chaque côté de la bordure, par les mailles *levées;* on pique toujours l'aiguille sous la chaînette entière, et l'on passe toujours une maille de la bordure; de plus, on serre le tricot, afin de rapprocher les plis. Le côté sur lequel ce premier tour est fait doit être l'*endroit* de la *tête*, ou ruche.

2e *tour.* — De chaque maille on fait 2 mailles tricotées à l'envers, en croisant toujours, dans la 2e maille, la maille du tour précédent.

3e *tour.* — 3 à l'endroit, — une à l'envers, — 4 jeté, — 2 à l'envers, 1 jeté, — 2 à l'envers; — recommencez depuis *; les 3 mailles à l'endroit doivent toujours être placées au-dessus du pli de la bordure formée par les 5 tours à l'envers, et, lorsque cela ne se trouve pas juste, on tricote 2 mailles dans une maille.

4e *tour.* — Les mailles à l'endroit du tour précédent sont faites à l'envers, les autres mailles et les jetés sont tricotés à l'endroit.

5e *tour.* — *3 à l'endroit, — une à l'envers, — 1 jeté, — une à l'envers, — 1 jeté, — une à l'envers, — 1 jeté, — une à l'envers, — 1 jeté, — une à l'envers; — recommencez depuis *.

6e *tour.* — Comme le 4e tour; mais, après avoir tricoté les trois mailles à l'envers, on en fait 9 à l'endroit.

On surjette, à l'endroit, avec de la laine noire, et aussi serré que possible. — On recommence cette *tête* sur l'autre côté, et l'on coud la bordure sur la pèlerine; la tête seule repose sur le fond, la bordure devant dépasser la pèlerine. Pour la bordure des devants, la *tête* doit se continuer sur le côté transversal inférieur. La bordure doit, vers l'encolure, être placée presque entièrement sur la pèlerine, surtout si celle-ci était suffisamment large. On peut rétrécir un peu l'encolure, en la bordant avec le ruban groseille dont les bouts servent pour nouer la pèlerine.

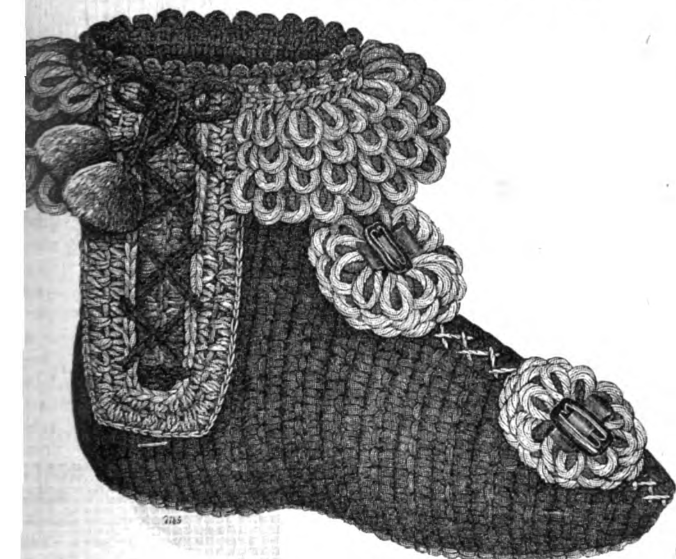
Guêtre pour enfant

DE QUATRE A SIX ANS.

MATÉRIAUX : Pour la paire : 32 grammes de laine zéphyr blanche; 32 grammes de même laine noire; 16 grammes de laine noire plus grosse; aiguilles à tricoter en acier.

La guêtre est faite au tricot, à l'exception de l'empeigne boutonnée sur le côté, que l'on exécute au crochet avec la laine noire plus grosse.

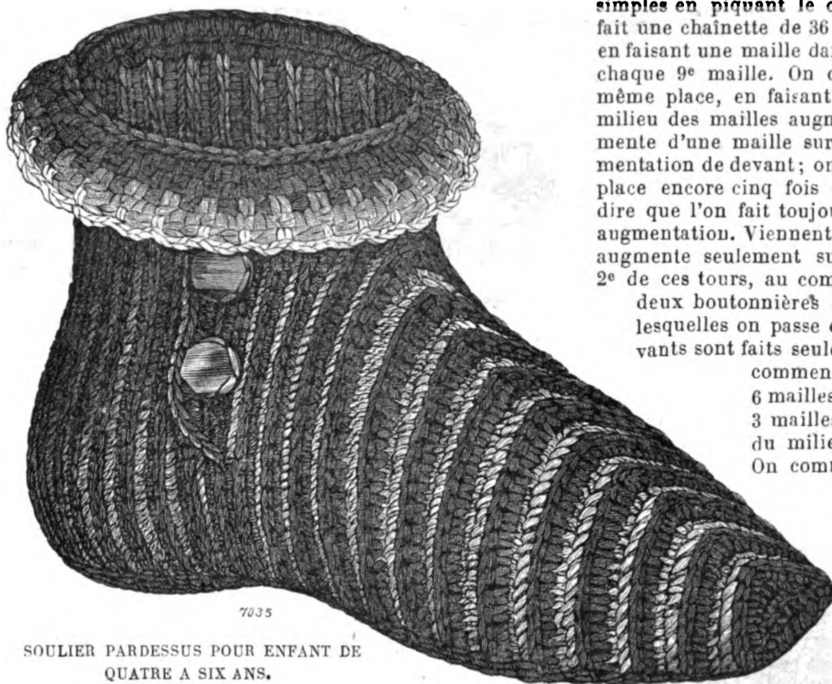
On prend la laine blanche et l'on monte 60 mailles; on les partage sur quatre aiguilles, et l'on tricote en rond 13 tours, en faisant alternativement 2 mailles à l'endroit, — 1 mailles à l'envers. On prend la laine noire zéphyr et l'on tricote toujours à l'endroit, alternativement, 4 tours noirs, — 4 tours blancs. Lorsqu'on a fait trois raies noires et trois raies blanches, on prend sur une aiguille séparée les 20 mailles du milieu du tour, et l'on fait sur ces mailles la genouillère en observant toujours les raies noires et les raies blanches; à la fin de chaque tour *allant et revenant*, on prend une maille de plus pour la genouillère, qui, ainsi, augmente de chaque côté. Après avoir fait de cette façon quatre raies noires et quatre raies blanches, on prend de chaque côté les mailles encore en dehors de la genouillère, et l'on augmente quatre fois dans le cours de la raie que



CHAUSSON POUR ENFANT DE TROIS A NEUF MOIS.

l'on fait avec toutes les mailles; — on diminue *une* fois à la fin. Dans chacune des sept raies suivantes, on augmente d'une maille à la fin de chaque tour, de façon que dans chaque raie il y a 2 mailles de plus; — on fait ensuite dix raies avec le même nombre de mailles. Dans les sept raies suivantes, on diminue une maille au commencement et à la fin du premier des 4 tours qui composent chaque raie, puis on fait trois raies sans diminution. On coud ensuite la guêtre ensemble sur le côté. Depuis cette couture on tricote encore 14 mailles, et l'on fait quatre raies en *allant et revenant*, puis 6 tours avec la laine blanche, qui, à l'endroit, doivent paraître unis et faits à l'endroit.

L'empeigne est faite au crochet avec la laine noire, plus grosse que la laine zéphyr. On travaille tout en mailles



SOULIER PARDESSUS POUR ENFANT DE QUATRE A SIX ANS.



GUÊTRE POUR ENFANT DE QUATRE A CINQ ANS.

simples en piquant le crochet sous la maille entière; on fait une chaînette de 36 mailles, sur lesquelles on revient en faisant une maille dans chaque maille, — 3 mailles dans chaque 9e maille. On continue cette augmentation à la même place, en faisant toujours 3 mailles dans celle du milieu des mailles augmentées. Dans le 3e tour, on augmente d'une maille sur le talon, du côté opposé à l'augmentation de devant; on renouvelle l'augmentation à cette place encore cinq fois dans chaque second tour, c'est-à-dire que l'on fait toujours un tour *sans* sur un tour *avec* augmentation. Viennent ensuite 3 tours, pour lesquels on augmente seulement sur le milieu par devant. Dans le 2e de ces tours, au commencement et à la fin, on forme deux boutonnières en faisant 2 mailles en l'air, sous lesquelles on passe deux mailles. Les trois tours suivants sont faits seulement sur la pointe de devant; on commence le premier de ces tours à 6 mailles de distance de la pointe; on fait 3 mailles comme ci-dessus dans la maille du milieu, puis encore 6 mailles simples. On commence le second de ces tours à 8 mailles de distance de la pointe; on fait seulement 2 mailles dans la maille du milieu, puis 8 mailles. Le 3e tour commence à 12 mailles de distance de la pointe, et on le fait sans augmentation.

Sur les côtés supérieurs et inférieurs de cette empeigne, on fait les festons suivants : une maille simple; — * 3 mailles en l'air, — une maille simple dans la seconde de ces 3 mailles en l'air, — une maille en l'air, — une maille simple (on pique toujours le crochet *sous* la maille *entière*) dans la seconde maille du tour précédent. — Recommencez depuis *. On pose l'empeigne sur le bord inférieur de la guêtre, de façon que la fente de celle-ci se continue sur l'empeigne, et que la diminution du talon se trouve vers la couture de la guêtre. La fente de l'empeigne est bordée avec du ruban noir étroit, et l'on met des boutons sur un côté, des boutonnières en cordon élastique sur l'autre côté. Le dessous de pied est coupé en peau noire; on le coud du côté opposé à la couture, et l'on y pose deux boutons qui rejoignent les boutonnières faites près de la fente.

Chausson au crochet

POUR ENFANT DE TROIS A NEUF MOIS.

MATÉRIAUX : 12 grammes de laine zéphyr rose; 12 grammes de même laine blanche; 1 crochet; 4 boucles en acier.

Notre modèle est orné de deux rosettes; il est fait en laine rose, la semelle, est entièrement faite en laine blanche, au crochet *russe*, c'est-à-dire en mailles simples, pour lesquelles on pique toujours le crochet sous la maille entière du tour précédent. On travaille toujours en *allant et revenant*, et l'on met sous les mailles de la semelle un brin de gros coton à tricoter pour la maintenir plus ferme.

Semelle. — On prend la laine blanche, on fait une chaînette de 10 mailles, sur lesquelles on revient en faisant une maille dans chaque maille. On fait ensuite 2 tours avec 11 mailles, — 2 tours avec 13 mailles, — 2 tours avec 15 mailles. Dans chacun des 4 tours suivants, on diminue *une* maille. Les 2 tours suivants sont faits avec 10 mailles, — puis 2 tours avec 12 mailles, — puis 2 tours avec 14 mailles. Dans chacun des 4 tours suivants, on diminue *une* maille, puis on fait le dernier tour avec 8 mailles. On entoure la semelle avec un tour de mailles simples, faites avec la laine rose.



BOTTINE POUR ENFANT DE TROIS A NEUF MOIS.

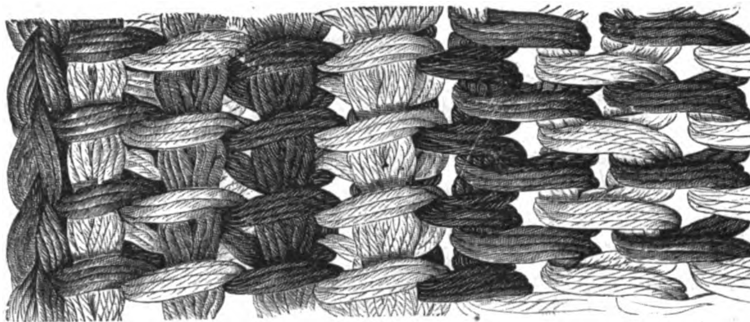
Le *chausson* se commence par la pointe. On prend la laine rose et l'on monte 7 mailles; en revenant sur cette chaînette on fait trois mailles dans la 4e maille. On continue cette augmentation à cette même place, pour tous les tours suivants, ce qui forme la couture du milieu. Le 18e tour se compose de 48 mailles; on fait le 19e jusqu'aux 3 mailles du milieu; à cette place, on fait 6 mailles en l'air, et, revenant sur ces 6 mailles, on fait une maille dans chaque

maille, et autant dans 20 mailles du 19e tour. Sur ces 26 mailles on fait 20 tours, et l'on a ainsi terminé le côté de derrière. Pour le 21e tour on fait seulement 6 mailles, sur lesquelles on revient, et l'on fait 3 tours, après lesquels on coupe la laine; on la rattache à la 6e maille du 19e tour (celui qui précède les 20 tours qui viennent d'être faits), et l'on commence à former la petite pointe qui élargit le dessus du chausson; sur ces 6 mailles on fait 4 tours, chacun de 6 mailles. La maille de lisière de ces tours est rattachée aux 3 mailles du milieu du 18e tour. On fait ensuite 3 tours sur les 26 mailles (6 mailles sur lesquelles on vient de travailler, et les 20 mailles qui restent encore du 19e tour); les 6 mailles des quatre petits tours sont cousues aux 6 mailles inférieures du dernier tour qui vient d'être fait.

La fente de côté est d'abord entourée avec des mailles simples, faites en laine blanche; on la remplit ensuite avec trois tours de brides serrées faites d'un seul côté. Le dernier de ces tours est cousu sous l'autre côté de la fente; on encadre celle-ci avec un tour fait en laine blanche, avec des mailles simples, surmonté d'un second tour composé alternativement d'une bride, — une maille en l'air. Ce tour est fait dans le côté de dessus des mailles blanches, avec lesquelles on a d'abord bordé la fente. Dans ce dernier tour on en fait un avec de la soie rose. Il se compose de 3 mailles en l'air, — une maille simple, toujours faite sur la maille en l'air du tour précédent. Dans le tour intérieur de mailles simples, on croise un cordon fait au crochet avec de la laine rose et terminé par des glands.

Le bord supérieur du chausson est entouré par des mailles simples en laine blanche et par une garniture en laine rose; on la fait de la manière suivante: une maille simple; — * 5 mailles en l'air, — une maille simple dans la première de ces cinq mailles en l'air. Avant de terminer cette dernière maille, on fait une maille simple dans la troisième maille du tour précédent (on en passe deux, par conséquent), et l'on termine cette dernière maille avec la précédente, en passant le brin à la fois dans les trois boucles qui se trouvent sur le crochet. Recommencez depuis *.

On coud la semelle autour du chausson, et l'on met sous le dernier tour qui vient d'être fait une frange en laine blanche. — Le dessus du chausson est orné d'une couture en croix, faite avec de la soie blanche; on pose ensuite les rosettes de laine blanche retenues par une boucle d'acier, traversée par du ruban rose.



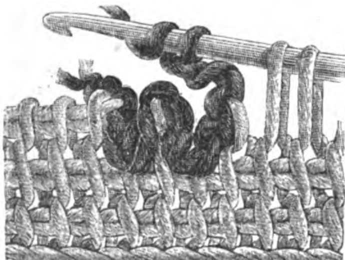
N° 2. — POINT DU CACHE-NEZ EN GRANDEUR NATURELLE.



N° 1. — CACHE-NEZ POUR HOMME.



N° 1. — ÉCHARPE POUR FEMME.



N° 3. — TRAVAIL DES NŒUDS POUR LA PALME.

Bottine pour enfant

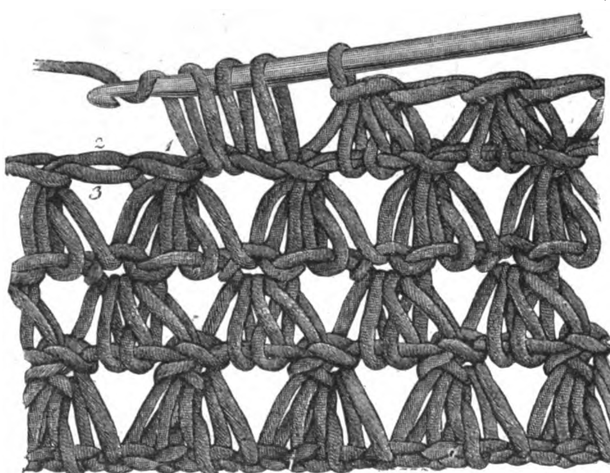
DE TROIS A NEUF MOIS. — CROCHET.

MATÉRIAUX pour la paire: 16 grammes de laine zéphyr brune; 8 grammes de laine blanche (zéphyr).

On commence la bottine par la pointe de l'empeigne; on travaille, non *en allant et revenant*, mais toujours en commençant du même côté. On monte 7 mailles avec la laine brune, et l'on travaille en mailles simples; dans chaque tour on fait 3 mailles dans la maille du milieu. Dans le 2e tour, on commence le *semé* fait avec la laine blanche; on fait alternativement 3 mailles brunes, — une maille blanche, et, sur ce tour, un tour tout brun. Dans le tour suivant on *contrarie* le semé blanc, qui doit toujours se trouver au milieu des 3 mailles brunes. On fait ainsi 17 tours, — puis on travaille depuis le commencement jusqu'au milieu seulement de l'empeigne, et l'on fait ainsi 30 tours qui forment le côté de derrière; on le coud à l'empeigne au 17e tour.

La semelle est faite à part, en *allant et revenant*, en mailles simples, et en piquant toujours le crochet sous la maille entière; on monte 8 mailles avec la laine brune, et l'on revient sur cette chaînette; les 2e et 3e tours ont 9 mailles; du 4e au 8e tour, chaque tour a 10 mailles, — le 9e 8 mailles, — les 10e et 11e 6 mailles, les 12e et 13e 8 mailles, — les 14e et 15e 6 mailles. — On coud la semelle autour de la bottine.

Pour le petit revers de dessus, on fait une chaînette, un peu serrée, de 24 mailles, sur laquelle on revient, en faisant: * une demi-bride, — une bride, — une grande bride (on fait celle-ci en jetant le brin sur le crochet, et passant une boucle au travers d'une maille du tour précédent, puis au travers de la dernière boucle qui vient d'être formée, — puis au travers des deux boucles les plus proches, puis enfin on termine la maille). — On fait ensuite deux doubles-brides (en jetant deux fois le brin sur le crochet), — une grande bride, — une bride, — une demi-bride; — recommencez deux fois depuis *; — sur ce tour on en fait un composé de mailles simples, avec la laine blanche. Chacune de ces mailles, qui se trouve dans le creux des festons, est faite dans la chaînette sur laquelle on a fait les festons, et forme ainsi une sorte d'agrafe. — On coud ce petit revers au milieu de l'empeigne, et l'on fixe les festons en cousant un bouton dans le milieu de chacun.



N° 2. — POINT-ÉVENTAIL DE L'ÉCHARPE POUR FEMME.

— On garnit le bord supérieur avec une sorte de manchette, exécutée en laine blanche de la façon suivante:

1er *tour* (au bord de la bottine). — * 2 brides, — une maille en l'air; — recommencez depuis *; le tour ne doit être ni tendu ni trop large.

Le second tour se compose uniquement de brides, et l'on fait toujours deux brides dans la maille en l'air, — une bride dans chaque bride du tour précédent.

Du 3e au 6e tour, rien que des brides, sans augmentation.

* 7e *tour*. — * Une maille simple entre les deux brides, — 3 mailles en l'air, sous lesquelles on passe deux brides; — on recommence depuis *.

On fait ensuite les deux tours suivants qui doivent retomber sur la bottine: * une maille simple entre deux brides, 4 mailles en l'air, sous lesquelles on passe deux brides; — on recommence depuis *.

2e *tour*. * — Une maille simple dans le milieu des 4 mailles en l'air du tour précédent, — 4 mailles en l'air; — recommencez depuis *.

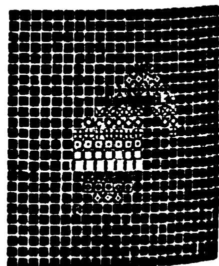
On passe dans le premier tour de la manchette un cordon blanc en laine, terminé par deux glands.

Soulier pardessus pour enfant

DE QUATRE A SIX ANS. — CROCHET.

MATÉRIAUX pour la paire: 24 grammes de laine noire; 16 grammes de laine rouge (ordinaire); 8 grammes de laine zéphyr fauve de 4 nuances différentes; 1 crochet d'os.

Le dessus du soulier est fait en laine rouge et laine noire; on fait une chaînette de 12 mailles avec la laine noire, et l'on revient en faisant une maille sur chacune des 5 mailles de la chaînette; — 3 mailles dans la maille suivante, — une maille sur chacune des 5 mailles suivantes; on pique toujours le crochet sous la maille entière. On prend la laine rouge, on fait une maille dans chaque maille, — 3 mailles dans la 7e maille. — On continue ainsi en faisant toujours 3 mailles dans la maille du milieu (l'on fait toujours un tour noir, — un tour rouge), jusqu'à ce que l'on ait 57 mailles dans le 23e tour. — Alors on fait le tour suivant jusqu'à la moitié, sur laquelle on travaille 40 tours; sur l'autre côté de l'empeigne, on fait quatre tours, et l'on coud ensemble les deux côtés, sur une hauteur de 7 mailles, à compter du bord inférieur. — Le restent des mailles de chaque



N° 4. PALME POUR L'ÉCHARPE.

Explication des couleurs: Noir. Vert foncé. Vert moyen. Vert clair. Bleu foncé. Bleu moyen. Maïs. Soie jaune d'or. Brun. Ponceau. Violet en soie.

côté forme la fente, sur le devant de laquelle on fait une *petite patte* en laine noire composée de deux tours dans le premier desquels on forme les boutonnières, en faisant 3 mailles en l'air au lieu de 3 mailles simples; on pose deux boutons sur l'autre côté de la fente. — La semelle est faite entièrement en mailles simples, en *allant et revenant*, avec la laine noire, et piquant toujours *sous* la maille *entière;* on la fait d'après une forme en papier, coupée sur une chaussure de l'enfant.

Sur le bord supérieur du soulier, on fait, avec la laine noire, un tour de mailles simples, puis un tour composé ainsi qu'il suit : * une maille simple, — une maille en l'air, sous laquelle on passe une maille. — On fait ensuite la petite manchette avec la laine de couleur *fauve*. On commence chaque tour de façon à atteindre d'abord le bord supérieur de l'empeigne, puis le côté de derrière; on prend la nuance la plus foncée et l'on fait alternativement une maille simple, — une maille en l'air, dans l'avant-dernier des tours noirs; les tours suivants (chacun avec une nuance plus claire) en plaçant toujours la maille simple à cheval sur la maille en l'air. — Le dernier tour de la manchette est fait avec de la laine blanche; au lieu d'*une*, on fait *trois* mailles en l'air.

Cache-nez pour homme.

MATÉRIAUX : 64 grammes de laine grise; 56 grammes de laine blanche et 8 grammes de laine noire *mousse* ou anglaise; crochets de bois n° 0 et n° 1.

On fait ce cache-nez au crochet tunisien et au point de Gobelins simple, avec de la laine anglaise, grise, quintuple (cinq brins dévidés ensemble); un dessin spécial reproduit le *point* en grandeur naturelle, et représente le bord fait au crochet tunisien, et le fond exécuté au point de Gobelins simple. On prend la laine grise quintuple, et l'on fait une chaînette très-*lâche*, de 180 mailles (longueur du cache-



EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

Robe d'alpaga nuance violette. La garniture du bas de la jupe et des manches se compose de bandes de taffetas noir ayant 1 centimètre 1/2 de largeur, encadrées de chaque côté avec une soutache blanche, disposées comme le dessin l'indique. Corsage montant, plat, à boutons noirs, brodés avec une étoile blanche. Cravate noire, brodée en soie violette. Coiffure en ruban de taffetas violet, formant une sorte de *crête* au-dessus du front.

Robe de cachemire de nuance verte. Le bas de la jupe est garni avec une bande de taffetas noir dentelée, et bordée de guipure noire étroite. Corsage à pointe ronde et à revers couverts de guipure noire. Les manches sont aussi à revers, couverts de guipure noire et terminés par un nœud de même guipure; celui-ci est fixé à part et les bouts fixés aussi, dans leur partie supérieure, retombent sur la manche.

nez) avec le crochet n° 1; on revient sur cette chaînette en faisant le 1er tour du crochet tunisien (de droite à gauche); on attache la laine blanche, et l'on fait ce tour de gauche à droite. Le tour suivant est fait toujours en laine blanche; celui qui lui succède (de gauche à droite) avec la laine grise; — les deux tours suivants avec la laine noire, — les deux qui suivent avec la laine blanche, — les deux suivants avec la laine noire. Ceci compose la bordure. On prend le crochet n° 0, et l'on fait le point de Gobelins, dont nous répéterons ici l'explication. Dans chaque tour de droite à gauche, au lieu de passer le crochet dans la partie perpendiculaire de la maille, comme dans le point tunisien, on le pique toujours sous le rang supérieur du tour précédent, dans le vide qui se trouve entre les 2 mailles perpendiculaires. Le tour de gauche à droite se fait comme pour le point tunisien.

Afin que le travail reste *droit*, dans le commencement des tours de droite à gauche, on pique le crochet une fois dans le premier des vides, — la fois suivante dans le second des vides qui se trouvent entre 2 mailles perpendiculaires. A la fin de ces tours, on pique le crochet une fois dans le dernier vide, — une fois dans la dernière maille; si l'on n'observait pas cette combinaison, si l'on piquait *toujours* dans le *premier* et dans le *dernier* vide, le travail se ferait en biais.

On fait ainsi, pour le fond, 26 tours alternativement, deux avec la laine grise, deux avec la laine noire; les deux premiers et les deux derniers sont gris. On fait ensuite une bordure pareille à celle par laquelle on a commencé le cache-nez. On termine par un tour de mailles simples fait avec la laine grise. On noue, dans chaque raie, à chaque bout, des houppes de même nuance que les raies, et composées de 38 brins ayant chacun 14 centimètres de longueur.

Écharpe pour femme, crochet.

MATÉRIAUX : 56 grammes de laine zéphyr blanche; 8 grammes de laines et de soies, d'après les indications placées près du dessin; crochet en bois n° 6.

Cette écharpe se compose d'un fond à jours et d'une bordure faite au crochet tunisien, par laquelle on commence l'écharpe. On fait une chaînette de 34 mailles avec le crochet n° 6 et la laine blanche; on revient sur cette chaînette, dont on laisse 8 mailles à la fin, et l'on fait le tour de gauche à droite, seulement sur ces 26 mailles. A la fin de ce tour, on fait 2 mailles en l'air, de façon que le tour suivant s'augmente d'une maille; à la fin de celui-ci on prend 2 mailles dans le bout de la chaînette qui n'a pas été employé; — on continue à augmenter régulièrement de la sorte, et, lorsqu'on a 42 mailles, on travaille sans augmenter. Dans le 15e tour (de gauche à droite) on commence le premier rang des nœuds qui composent les palmes. Après avoir démonté les 3 premières mailles, comme d'habitude, on coupe la laine blanche et l'on attache la laine verte, avec laquelle on fait 4 mailles en l'air; on démonte la 14e maille du tour précédent (blanc), on fait 4 mailles en l'air, — on démonte les 15e et 16e mailles. — Ces mailles en l'air forment les nœuds en relief; on coupe la laine verte, on rattache la laine blanche, on démonte 11 mailles, on commence la seconde palme comme on a commencé la première, et l'on termine le tour avec de la laine blanche. Un dessin spécial représente ce *travail des nœuds;* un autre dessin représente la palme même, que l'on continue d'après ce dessin, en comptant chaque point pour un nœud. Après avoir fait les deux palmes inférieures, on fait 6 tours avec la laine blanche, et, dans le tour de gauche à droite, on commence la 3e palme, entre la 20e et la 21e maille; au-dessus de celle-ci on fait encore 12 tours. — Le fond de l'écharpe est fait au point éventail, dont nous plaçons ici le dessin en grandeur naturelle; on travaille en *allant* et *revenant* depuis la bordure. 1er *tour,* * dans les 3 premières mailles du tour précédent on lève 3 mailles, comme au point tunisien; on termine en les réunissant en une seule maille. On fait une maille en l'air; on recommence depuis*. Tous les tours sont pareils à celui-ci; mais, en plaçant les 3 mailles *réunies* comme le dessin l'indique, il représente, près des crochets, les 3 mailles non encore réunies, et indique aussi, par les chiffres 1, 2, 3, les côtés dans lesquels on fait les 3 mailles suivantes; on pique le crochet, d'abord dans le côté de derrière marqué 1, — puis dans le côté de derrière marqué 2, — puis enfin sous la maille entière marquée 3; on fait 52 tours en tout, et l'on répète ensuite la bordure à palmes.

A chaque bout de l'écharpe, on fait un treillage, composé de 7 tours, de festons faits, chacun, avec 5 mailles en l'air, et arrondis sur les côtés. Dans le dernier de ces tours on noue des houppes composées de 8 brins ayant chacun 10 centimètres de longueur.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Nous avons vu, chez Mme Pauchet, boulevard des Capucines, n° 5, plusieurs chapeaux, que nous allons décrire, afin de mettre nos lectrices à même de choisir parmi plusieurs genres. Ces chapeaux sont fort élégants, et, tout en offrant des dispositions ingénieuses quant aux ornements, ils évitent l'écueil de l'excentricité.

N° 1. *Chapeaux de velours violet.* Le bavolet est orné d'une barbe de dentelle formant nœud par derrière; la passe est garnie avec une dentelle noire assez haute, *coquillée* de façon à former une crête. Des feuilles de velours violet sont disposées en forme de diadème sous la passe; en dessous de ce diadème se trouve une ruche de blonde blanche et noire, qui forme en même temps les jours. Brides de velours violet.

N° 2. *Chapeau de velours rose.* Une crête de velours rose est placée sous la passe; deux plumes noires surmontent cette crête, et reviennent sur le dessus de la passe, garnie avec une bande de velours froncée sur les côtés, et bordée avec une large dentelle noire qui retombe jusque vers le fond. Larges brides de velours rose.

N° 3. *Chapeau de velours épinglé vert.* La passe est garnie avec une très-large et très-longue plume verte de nuance plus claire que le chapeau, posée de façon à entourer la passe; l'intérieur est orné de pavots en velours vert, d'un diadème de velours vert, et de dentelle noire.

N° 4. *Chapeau de velours gros bleu.* Le dessus de la passe est orné d'une pointe de velours bordée de dentelle noire fort large, retombant en arrière. De chaque côté, en dessous de cette pointe, se trouve une plume saule noire. Intérieur orné de roses à feuillage noir.

N° 5. *Chapeau de satin gris feutre.* Le bavolet est en dentelle blanche, recouverte de dentelle noire; il est surmonté d'un bavolet très-étroit, qui encadre celui de dentelle; les ornements se composent de nœuds bordés de dentelle noire; un diadème de plumes gris feutre est placé sous la passe; il est mélangé de grappes de raisin noir, de fleurs en velours violet et de dentelle noire.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

NOUVELLE COLLE POUR LES PAPIERS DE TENTURE, D'APRÈS M. LŒFFZ.

On sait que les papiers de tenture, dans les antichambres, les passages, les pavillons de jardins, et généralement dans les lieux où ils sont exposés aux alternatives fréquentes de la sécheresse et de l'humidité, se détachent facilement des murs lorsqu'ils ont été fixés avec de la colle de pâte ou d'amidon.

Après des recherches de plusieurs années, on est parvenu à appliquer le moyen suivant, qui non-seulement fixe mieux les papiers, mais est encore plus économique. On prend 18 parties de terre bolaire, que l'on délaye dans une suffisante quantité d'eau; on décante, et l'on verse, sur la terre reposée, 1 partie 1/4 de colle forte fondue à part dans de l'eau, et 2 parties de plâtre; on mêle bien, puis, avec une brosse, on fait passer le tout dans un tamis. On l'étend ensuite avec de l'eau, jusqu'à la consistance claire de la colle de pâte ordinaire.

Cette préparation n'est pas seulement économique; elle présente encore l'avantage d'adhérer, mieux que les autres compositions similaires, aux murs badigeonnés et à ceux qui ont reçu précédemment plusieurs couches de colle ou d'enduit, et qui n'ont pas été ensuite grattés avec soin.

Cependant il convient moins pour la pose des papiers de prix, parce que, constituant une couleur blanche, il expose les ouvriers, qui ne sont pas très-soigneux, à tacher ces papiers lorsqu'ils les collent immédiatement sur les murs; mais, quand on pose auparavant une première couche de papier commun, il est très-utile d'employer, pour cette première couche, la colle qui vient d'être décrite; puis, pour les papiers fins, on applique par dessus la colle ordinaire.

M. Lœffz emploie ce moyen depuis plus de six ans. Il a posé des papiers dans de nombreuses pièces, dont plusieurs sont immédiatement contiguës à la porte extérieure de la maison, et n'a jamais vu ces tentures se détacher sur un seul point.

MODES.

L'hiver arrive, l'hiver est arrivé... et l'on interroge avec curiosité toutes les nouveautés qu'il va autoriser et produire.

Le bagage qu'il nous apporte n'est pas considérable, il faut bien le dire, car il ne s'est produit aucun de ces changements qui bouleversent de fond en comble les lois de la saison précédente; la crinoline règne toujours, et par conséquent les jupes sont toujours amples et tendent seulement à s'allonger davantage.

La mode des manteaux est plus commode cette année qu'elle ne l'était l'hiver dernier; à cette époque, en effet, on avait proscrit toutes les *confections* qui n'avaient pas une longueur démesurée; cette année voit reparaître même les manteaux moins longs, même les manteaux courts, sans que l'on ait pour cela abandonné les manteaux très-longs; en un mot, chacun fait ce qu'il veut sur ce point, car toutes les formes sont acceptées, toutes, depuis le classique bournous jusqu'au paletot.

On fait quelques vestes *chinoises*, en cachemire blanc ou noir, brodées en soies de toutes couleurs, formant des dessins orientaux; ces vestes sont à pointes de tous côtés, et chaque pointe est garnie d'un gland imitant une clochette; les manches, toujours à pointes, se composent de deux fichus pointus, placés l'un au-dessus de l'autre; la veste, fermée sur la poitrine, s'écarte vers la ceinture, et laisse voir une chemisette en batiste brodée. Ce modèle peut plaire à quelque femme très-élégante, extrêmement blasée, qui, fatiguée du *joli*, se jette dans le *bizarre;* mais il est trop *marquant* pour n'être pas abandonné presque aussitôt qu'adopté; j'ai dû cependant noter son apparition, parce qu'il faut bien tenir compte de toutes les productions de la mode, en laissant aux femmes le soin de choisir celles de ces productions qui conviennent à leurs goûts et à leur position.

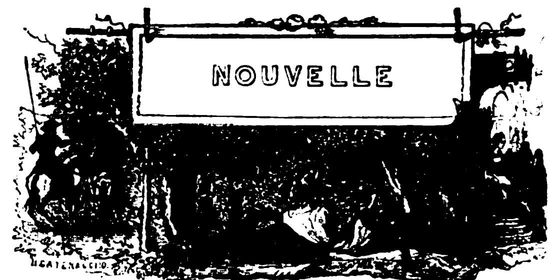
Ainsi que je l'ai dit, on emploie beaucoup de passementerie pour orner les robes et les manteaux. J'ai vu récemment une robe en moire antique violette, à superbes reflets veloutés; elle était garnie de grandes rosettes en passementerie noire, à branches imitant le corail; un second rang de rosettes moins grandes était placé au-dessus de ce premier rang; il était surmonté d'un troisième rang de rosettes plus petites; des rosettes semblables garnissaient les devants du corsage, le bord des manches, et produisaient partout l'effet d'une broderie en relief.

On prophétise tous les ans la résurrection du satin, mais je ne pense pas que son succès dépasse les toilettes de soirée, et s'étende jusqu'aux robes de ville. On fera beaucoup de chapeaux en velours et satin, mélangés, mais on portera peu de robes de satin. La défaveur qui s'est attachée à cette étoffe, belle et splendide cependant, doit être attribuée en partie à la mode des constitutions nerveuses; toutes les femmes aujourd'hui sont nerveuses, ou veulent l'être; or comment supporter, dans ce cas, le frôlement du satin, dont le *toucher* cause des crispations? La pensée seule en est insoutenable, et on l'écarte soigneusement.

Plaisanterie à part, le satin est peut-être un peu trop *paré* pour les toilettes de ville, mais on affirme qu'on en portera pour robes très-parées, en couleurs claires.

Le cachemire est abandonné pour les sorties de bal très-élégantes; on les fait en velours rouge, bleu, blanc, rose ou lilas; on les garnit avec une profusion de passementerie, imitant le point de Venise, avec des franges de chenille, ou bien enfin avec du cygne, préféré à l'hermine, celle-ci étant considérée comme trop magistrale et trop classique; une sortie de bal en velours rouge, garnie d'hermine, rappellerait en effet les costumes du Palais de justice. Ces sorties de bal sont très-amples, généralement plissées dans le dos, comme les robes de chambre de forme Louis XV. Les fortunes modestes et les caractères raisonnables n'ont cependant pas abandonné les bournous et les talmas en cachemire de couleur claire, adoptés depuis plusieurs années pour manteaux de théâtre et de bal.

On porte beaucoup de fleurs; on en met sur les coiffures les plus tranquilles, même sur quelques bonnets d'intérieur, et cette prodigalité présage le règne des plumes pour les coiffures très-parées. On dit même qu'on reverra des marabouts, mais je ne le crois pas; les marabouts avaient leur raison d'être lorsque les coiffures se rapprochaient des visages, car ils les encadraient alors d'un nuage vaporeux, très-seyant; mais tout cela est changé aujourd'hui; les plumes, les fleurs, les rubans et même les cheveux s'élèvent, s'écartent, fuient le visage en tous sens; celui-ci est abandonné à lui-même; c'est fort bien lorsqu'il a vingt ans, mais plus tard? Ne serait-il pas plus sage d'adopter des coiffures combinées selon les exigences de l'âge, et, tout en découvrant les jeunes figures, qui ne perdent rien à être vues au grand jour, de protéger, d'encadrer un peu les visages arrivés à ce chiffre ingrat qui indique trente-cinq ans, par exemple, sur le cadran de la vie? Il est vrai que la mode prendrait un soin inutile, lors même qu'elle décréterait ces coiffures de transition; personne n'en voudrait, les quinquagénaires même les repousseraient; car plus le siècle vieillit, plus il devient frivole, et plus il affiche de prétentions à la jeunesse. Il n'y aurait guère de femmes aujourd'hui qui feraient preuve de courage comme Marie-Antoinette; dès qu'elle a eu trente ans, elle a abandonné le rose. On m'objectera, il est vrai, qu'elle était reine; que tous les almanachs indiquaient la date précise de sa naissance; qu'en un mot, il lui était impossible de cacher son âge: cependant je persiste à croire que nos contemporaines n'imiteraient pas son exemple, parce qu'elles se trouvent toujours plus jeunes que leur acte de naissance, et qu'elles écartent avec impatience tous les faits qui pourraient donner un démenti à cette croyance. E. R.



LE SIGNAL,

OU LE TYROL EN 1808.

Il y a un certain nombre d'années, je quittais la Hollande. Assis sur un pont de bateau à vapeur, déjà je me sentais entraîné vers l'Allemagne, Munich et Vienne, que je ne connaissais pas encore.

Il n'y a pas de rives plus accidentées que celles du Rhin; leurs pittoresques contours, la parure de vignes toutes verdoyantes étagées sur ces bords féconds, reposent mieux les regards que la Hollande, un peu plate, et monotone.

On peut appeler la Hollande le rez-de-chaussée de l'Europe. A mesure donc que nous montions en Allemagne, les bords du Rhin, qui finissent par s'abaisser et s'effacer vers la Hollande, se relevaient et s'élançaient, pour ainsi dire, vers cette grande Allemagne qui a renouvelé l'Europe entière avec ce vaste réservoir de peuples qu'elle y a tout d'un coup versé à la chute de l'empire romain... Mais ce n'est point de tout cela que j'ai à parler, pas même du golfe magnifique formé par le Rhin, comme pour baigner les pieds de la cathédrale de Cologne.

Je l'avoue à ma honte, j'avais oublié le Rhin et ses grandeurs, tant l'esprit d'un voyageur est naturellement capricieux, et change sans cesse de points de vue avec cette humeur nomade qui est son caractère distinctif. La raison est que je me livrais à une étude, pour moi pleine de charme, celle de deux figures humaines. De l'autre côté du pont, et sur le banc qui se trouvait en face du mien, j'avais aperçu des traits qui me faisaient rêver. Pourquoi? C'est que je me figurais y lire toute une histoire. Un homme, qui paraissait avoir plus de soixante ans, avec ses grands yeux noirs, sa belle barbe blanche, son air martial, le ruban qu'il portait à sa boutonnière, sa longue moustache grise, avait d'abord attiré mon attention; son regard était plein de vivacité, surtout lorsqu'il parlait à la femme qui semblait sa compagne. Il me fit sur-le-champ penser à tout un passé de sanglantes batailles.











Leroy, Imp. Paris

LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal, 56 Rue Jacob Paris

Chapeaux de la M^on PAUCHET Boul.^d des Capucines, 5

Peut-être me trompais-je, peut-être était-ce quelque grand artiste : il y avait tant d'inspiration dans ce regard ! Malgré les années, combien il semblait peu songer à lui-même, et quels soins minutieux, dévoués, il prenait de la femme qui était à côté de lui ! Était-ce sa femme, ou sa sœur, mais sa sœur cadette de bien des années ? Je ne pouvais d'abord bien me rendre compte du lien qui les unissait. La nuit commençait à venir, et les traits de cette femme, qui, tout d'abord, me sembla jeune encore, me parurent dignes d'une véritable étude, comme celle qu'aurait faite Sterne, avec cette originalité à laquelle je ne prétends certainement pas.

A demi tournée vers son compagnon de voyage, elle montrait un profil d'une régularité pleine de grâce. Il y avait dans ses mouvements une vie, dans le timbre de sa voix une vibration, qui ne lui auraient pas fait donner quarante ans : n'était-elle pas plutôt la fille de celui qui prenait tant de plaisir à l'écouter ?

« François!

— Monsieur! »

François est le premier des valets de chambre de l'Europe. En un instant François fut à mes côtés.

« François, » lui dis-je, « n'aie point l'air de regarder cette personne qui est en face de moi avec son frère ou son père; mais passe devant elle, et dis-moi son âge.

— Oui, Monsieur. »

François passa et repassa devant l'inconnue. Il arriva qu'elle laissa tomber un mouchoir, que François ramassa d'une manière incomparable; et, en le lui rendant, il put, sans affectation, la regarder d'un peu plus près. Deux ou trois tours, et il se retrouvait à côté de moi.

« Eh bien, François ?

— Monsieur, » dit François avec respect, « il y a des armes dans les coins du mouchoir.

— Cela ne m'étonne pas; mais l'âge de cette dame ?

— Monsieur, elle m'a remercié avec tant de grâce qu'il est difficile de croire qu'elle ne soit plus jeune; cependant....

— Tu hésites, François ?

— Oui, Monsieur.

— Voilà qui est curieux !.... » Et je me levai, pour me promener du côté de mes compagnons; mais la nuit était venue, et, soit que le clair de lune fût très-favorable au teint et à la physionomie de l'inconnue, soit que réellement elle fût encore jeune, je ne pus me prononcer plus que François sur son âge. Sa grâce, la vivacité de son regard comme de ses mouvements, son organe, faisaient croire à la jeunesse. Quand elle était silencieuse, quand rien n'animait ses traits, on pouvait y remarquer une certaine fatigue; était-ce l'effet du temps ou de quelque impression dont je ne pouvais me rendre compte ?

Ce soir-là, je fis, de souvenir, tout un cours d'histoire; je me rappelai les femmes célèbres qui, bravant les années, depuis Diane de Poitiers jusqu'à Mme Récamier, semblaient en avoir arrêté et le cours et les ravages; enveloppé dans mon manteau, je m'endormis sur le pont du bateau à vapeur, au milieu de mes rêves, pour en retrouver d'autres. François, qui est au fait de mes habitudes, ne me dérangea pas, et m'imita, à quelques pas de moi.

Le lendemain matin, un peu enrhumé de ma nuit, quand je m'informai de mes compagnons de voyage, j'appris avec peine qu'ils avaient débarqué à Mayence.

Voilà ce qu'il y a de triste dans les voyages; on entrevoit telle physionomie qui excite l'intérêt, on commence à bâtir une histoire, un roman peut-être, sur des indices qui flattent l'imagination, et le bateau à vapeur, le chemin de fer s'arrête, tout vous échappe !

Je ne restai guère ni à Manheim, ni à Stuttgard, dont je ne parlerai pas aujourd'hui; et, quelques jours après, j'étais à Munich, l'une des plus belles villes de l'Allemagne.

Après avoir visité ses deux riches musées de tableaux et de statues, son palais, qui est une imitation si exacte du palais Pitti de Florence, contemplé les belles fresques qui ornent la grande arcade voisine du jardin public, admiré cette résurrection de l'art antique, dans une ville où le roi Louis allait chercher les peintres de talent jusqu'au cinquième étage (*), je songeai aux lettres de recommandation que j'avais pu apporter. Parmi ces lettres, il y en avait une pour le comte Fritz de C.

Je savais qu'il avait demeuré à Paris, sans l'y avoir jamais rencontré; et cela suffit pour me décider à lui faire ma première visite. Même loin de son village, on l'aime toujours, et Paris est mon village.

Le comte avait eu le bon esprit de ne faire peindre sa maison ni en bleu, ni en vert, ni en rose, ni en jaune, suivant l'habitude de la plupart des propriétaires de Munich. Je lui envoyai ma carte, et, au bout de quelques instants, un domestique m'introduisit dans un salon où, sauf un immense poêle, j'aurais pu me croire à Paris.

Munich est à dix-sept cents pieds au-dessus du niveau de la mer, et l'air y est vif. On était alors dans les premiers jours du printemps, et le poêle, tout blanc, haut de six pieds au moins, qui échauffait deux ou trois salons, ressemblait, avec sa forme ronde, à un large tronçon de colonne. En attendant le comte de C., je regardai les tableaux, qui étaient assez nombreux autour de moi; dans le dernier salon, où l'on avait allumé un petit feu de cheminée, pour les yeux, je pense, je remarquai un grand paysage, devant lequel il était impossible de ne pas s'arrêter.

Dans un coin de ce tableau, richement encadré, on lisait la signature de l'artiste : comtesse de C. On se défie ordinairement des œuvres d'amateur; mais il y avait dans ce paysage une grande hardiesse, une énergie virile dans les coups de pinceau, qui auraient pu faire penser que ce talent fier et audacieux, à la manière vénitienne, était celui d'un homme. On aurait même été tenté de croire, sans la signature, que ce beau et terrible paysage appartenait à un vieux maître.

C'était une longue chaîne de montagnes, ou plutôt de rochers, suspendus au-dessus d'une vallée profonde; quelques-uns semblaient avoir été séparés des autres par un tremblement de terre, et s'inclinaient sur la vallée, où l'on eût dit qu'ils allaient tomber comme une avalanche, tandis que les cimes aiguës des rochers voisins allaient percer les nuages; d'énormes quartiers de roc encadraient la montagne comme des ruines; mais, sur le devant de cette chaîne, une pyramide, d'une prodigieuse hauteur, attirait et fatiguait les regards. Isolée du reste de la montagne, qu'elle dépassait de beaucoup, elle avait quelque chose d'effrayant pour l'imagination, tant l'artiste avait su donner à ce rocher l'aspect de la réalité : on eût dit le danger sous sa forme la plus terrible ! Ses abords en semblaient si escarpés qu'on les eût crus inaccessibles, même au chamois. Sur la cime étroite de ce rocher se trouvaient une vieille tour encore debout, et les ruines d'un château du moyen âge. Un voyageur allemand prétend que cet antique manoir féodal était imprenable, et que les esprits seuls ont pu s'en emparer. Un autre touriste de la même nation, le professeur Schubert, d'Erlingen, assure *qu'il a vu lui-même quelque chose*..... Quant à moi, en contemplant ces vieux murs écroulés, et la sauvage poésie du site couronné par ces ruines, je songeais au changement que les temps modernes ont apporté dans le système de guerre et les mœurs de chaque peuple. Plus de donjon féodal, plus de chevalerie, plus d'armures; mais des canons rayés et des zouaves.

J'étais absorbé dans mes réflexions lorsque je vis un homme de haute taille et d'une noble physionomie, qui me regardait avec le sourire le plus poli; il tenait une carte à la main, et il prononça mon nom.

« M. le comte de C.., » repris-je moi-même. J'étais surpris et charmé, je venais de reconnaître le compagnon de voyage qui, avec sa femme, avait tant fixé mon attention, et que, certes, je ne croyais plus retrouver.

Ma première visite fut courte.

Nous causâmes de Paris, de la France, que le comte aimait beaucoup. Au moment où j'allais me retirer, la comtesse de C... parut.

Elle m'engagea avec beaucoup de grâce à rester. Pour le coup, je la voyais au grand jour, et je pus, hélas ! mieux m'apercevoir du progrès des années sur ses traits si parfaits; cependant il était facile de voir qu'elle avait été admirablement belle, et qu'une vive impression, l'éclat des lumières, devaient lui rendre encore un véritable prestige: elle me parut telle qu'on n'aurait pas voulu lui donner son âge, si on l'avait su. Il y avait, dans toute sa personne, un charme, une poésie, qui faisaient songer au passé, et qui ne permettaient guère de penser qu'il n'y eût pas eu un peu de roman dans son mariage avec le comte de C...

Nous avions tant d'amis en commun à Paris qu'une première visite me lia presque avec le comte, et que, deux jours après, je reçus une invitation à dîner chez lui.

J'aurais bien regretté de ne pouvoir l'accepter, et je fus exact au jour et à l'heure.

Quand j'entrai dans le salon où j'avais tant remarqué le tableau de la comtesse, j'éprouvai un mélange d'étonnement et de satisfaction, à la vue des guirlandes de roses blanches qui ornaient les quatre coins du cadre : c'était sans doute une pastorale, peut-être une histoire qui se rattachait au tableau dont la comtesse était l'auteur; personne parmi les convives, peu nombreux, et sans doute anciens amis du comte, qui se trouvaient invités avec moi ne paraissait surpris; il semblait que chacun se fût attendu à cet air de fête qui égayait toute la maison.

J'étais bien décidé à ne pas faire de questions, mais que cela me coûtait ! Le soir il y eut bal, et le comte, malgré son âge, l'ouvrit avec la comtesse, qui, toute vêtue de blanc, rajeunie de la voix, du regard, de la physionomie et du teint, pouvait dérouter tous les calculs que l'on aurait faits sur son âge.

« Pour le coup, » me dis-je en moi-même, « me voici en plein roman, et je ne puis rien comprendre à tout ce qui se passe autour de moi. » On eût dit que le comte lui-même avait retrouvé toute sa jeunesse, et qu'il allait s'écrier comme Danville dans *l'École des Vieillards* : « Je renais, j'ai vingt ans ! »

C'était la première fois de ma vie que deux personnes qui n'étaient plus jeunes, malgré l'illusion que la comtesse produisait encore, réalisaient pour moi l'idéal de cette tendre affection qui, dans le mariage, doit unir le cœur de l'homme et celui de la compagne que Dieu lui a choisie; douce et sainte affection, qui n'avait point vieilli, qui honorait et rajeunissait les cheveux blancs du comte, qui brillait encore dans ses regards, et qui semblait arrêter les années pour cette charmante comtesse.... O grâce de l'esprit et des manières, ô surtout nobles et purs sentiments, quelle influence vous exercez sur les traits mêmes de la figure, sur la physionomie, sur le regard, sur le sourire, sur l'expression où l'âme se reflète ! Mesdames, soyez gracieuses, soyez bonnes, ayez toutes les vertus de la femme et de la mère, et vous serez longtemps jeunes, longtemps belles ! C'était le secret de la comtesse de C... ; secret bien préférable au blanc et au rouge !... Mais son histoire, qui me la dirait ? Car évidemment elle avait une histoire.

Pendant qu'on dansait, je suivais du regard l'effet des lumières sur ces terribles rochers, sur les ruines qui les dominaient, et je rêvais à l'histoire mystérieuse dont il me semblait que ces lieux avaient dû être le théâtre.

Le comte venait de reconduire sa femme au fauteuil qu'elle avait quitté pour ouvrir le bal; il s'aperçut de ce qui se passait dans mon esprit, et il vint droit à moi.

« Monsieur, dit-il, connaissez vous le Tyrol ? — Pas encore, repris-je. — Eh bien, ce tableau qui paraît fixer votre attention représente une scène de ses montagnes, les ruines du château de Salurn et la chaîne de rochers qui domine la vallée de l'Adige.

— Beau tableau, et paysage grandiose ! m'écriai-je en interrompant le comte. Je n'aurais jamais cru qu'une femme pût rien faire de pareil.

— C'est l'œuvre de la comtesse, » dit le comte avec un enthousiasme qu'il ne cherchait point à cacher.

« Si je n'avais lu le nom de Madame la comtesse au bas de cette belle page, je l'aurais attribuée à quelque ancien peintre vénitien, tant le trait est hardi, et la couleur pleine de richesse. C'est réellement un magnifique tableau. Il semble qu'on est au milieu de ces ruines, sur la cime de ce rocher, et, dirai-je tout, Monsieur le comte ? qu'on y assiste à quelque scène extraordinaire. »

Le comte était fort ému.

« Monsieur, vous savez donc ?... » me dit-il.

« Non certes, mais ce tableau inspire toutes ces idées. Et puis, souffrez que j'ajoute un mot : ces fleurs, cette soirée, ce tableau lui-même, qui semble faire partie de la fête, tout parle ici à mon imagination !

— Monsieur, reprit le comte avec feu, vous êtes digne d'entendre une histoire que je n'ai jamais racontée qu'à bien peu de personnes; vous assistez à un anniversaire, c'est aujourd'hui que j'ai échappé à une mort presque certaine, et tous les ans, à pareille époque, nous recevons quelques amis... »

Mais, en ce moment, on faisait silence; la comtesse s'était approchée du piano, elle préludait avec une rare supériorité. Puis elle chanta avec une douceur de voix, une pureté de ton, un goût qu'auraient envié bien des jeunes femmes.

Le comte s'était arrêté au milieu de son histoire, et la contemplait.

Nous écoutions encore, qu'elle avait cessé de chanter.

« Quelle voix ! » dis-je presque en moi-même, sans songer à faire au comte de C. quelque compliment banal sur le talent de sa femme.

Le comte me serra la main avec effusion.

« Ah ! si vous l'aviez entendue il y a quelques années seulement ! » s'écria-t-il; « maintenant ce n'est plus qu'un souvenir !...

— Quel souvenir !... » repris-je; « c'est la gloire de l'Allemagne, » continuai-je. « Un art n'exclut pas l'autre; on y trouve la peinture et la musique associées dans une même intelligence, mais jamais, je crois, à un tel degré de perfection que chez Mme la comtesse. »

La physionomie du comte rayonnait de plaisir.

« Que vous me faites de bien ! » dit-il. « Peu m'importe de vieillir; mais elle ! Ah ! lorsque vous aurez mon âge, si vous êtes marié, vous sentirez cela ! Ces talents qu'elle conserve, j'y attache un prix !... voyez-vous ? Ces talents, c'est encore sa jeunesse, et sa jeunesse, c'est ma vie !.... Monsieur, je vous dois mon histoire, et j'éprouve moi-même une sorte de plaisir mélancolique à vous la raconter. Vous écrivez; elle mérite, je crois, de trouver place dans vos souvenirs de voyage. »

Je m'inclinai, et je prêtai au comte cette « oreille attentive » qui aide toujours le narrateur, même inspiré, à mieux raconter.

« Mon régiment, » dit le comte, « était en garnison à Trente, vers l'année 1808; mais, dans la situation où se trouvait le Tyrol, nous ne pouvions y compter sur les plaisirs qui s'offrent ordinairement à de jeunes officiers. Il ne s'agissait pour nous ni de dîners, ni de soirées, ni de bals. Le Tyrol venait d'être cédé à la Bavière par le traité de Presbourg, et un vieux sentiment de fidélité à la maison d'Autriche, comme d'esprit local, y repoussait une nouvelle domination. Nous n'étions bien accueillis nulle part, et, même dans les campagnes, les paysans ne tardèrent pas à attaquer nos soldats quand ils les rencontraient isolés.

Un jour, qu'après un repas de corps les fumées du vin étaient montées à la tête de nos jeunes officiers, deux ou trois d'entre eux nous proposèrent de nous rendre en bon nombre à une soirée qui avait lieu dans une maison voisine de la ville. Cette proposition extraordinaire fut aussitôt acceptée.

Nous voilà partis et bientôt arrivés devant la porte de cette maison, d'où l'on entendait une voix de femme, si fraîche, si jeune, si étendue, d'un charme si particulier, que nous nous arrêtâmes à l'instant pour ne rien perdre de cette harmonie; mais, dès qu'elle eut cessé de nous charmer, nous envoyâmes nos cartes au maître de la maison, qui fut naturellement fort surpris de les recevoir en masse, et de nous voir arriver sur les pas mêmes du domestique qui les apporta. Nous étions douze; notre entrée étonna, effraya presque : c'était une véritable invasion.

Toute conversation s'arrêta dans le salon où nous venions de pénétrer ainsi, et les regards de ceux qui le remplissaient restèrent fixés sur nous. Cependant, après quelques instants de silence, le maître de la maison nous salua poliment, et nous invita à nous asseoir. Nous ne nous attendions pas à une telle réception. Elle nous désarma, et nous embarrassa même au point que nous nous serions retirés, je crois, aussi vite que nous étions entrés, si un jeune Français de nos camarades n'était intervenu avec beaucoup d'à-propos, en priant les dames d'agréer nos excuses d'une démarche dont le vrai motif était l'ennui d'une vie de garnison, et de vouloir bien faire notre paix avec leurs compatriotes.

Cela fut très-bien dit et très-bien reçu. Au bout de quelques minutes, nous étions aussi bien accueillis par tout le monde que si nous avions été invités.

Parmi les jeunes filles qui brillaient dans cette soirée, il y en avait une qui l'emportait par sa beauté sur toutes les autres; c'était Rosa; c'était celle dont la voix avait produit sur nous un effet qu'il était impossible d'oublier. Elle était blanche et rose, et ses yeux bleus, grands et limpides, pleins d'expression, faisaient songer à ce beau ciel du Midi, dont les teintes si douces, en même temps si vives et si profondes, font tant rêver.

Mais Rosa ne pouvait presque bouger sans avoir à sa suite un jeune homme au regard sombre, dont la physionomie n'avait rien d'allemand. Il s'appelait Ottavio, et il

(*) Le roi Louis, qui a donné une si grande impulsion aux arts, avait coutume de dire : « Il faut savoir aller au-devant des hommes de mérite; pour moi, quand je les découvre, je vais les trouver moi-même, et, s'il le faut, je monte au cinquième étage. »

était évidemment de race italienne, quoiqu'il habitât le Tyrol. Ses traits étaient beaux, mais son teint basané, et il y avait dans son regard quelque chose de sinistre qui faisait contraste avec la physionomie si franche et si ouverte de Rosa.

Nous apprîmes bientôt qu'elle était sa fiancée, et l'on remarquait entre eux cette espèce de familiarité mystérieuse qui existe entre des jeunes gens près de se marier.

Ce fut moi qui, de tous mes camarades, dansai le plus souvent avec Rosa.

J'avais assez de voix, et nous chantâmes un duo; ce duo réussit, et je la reconduisis à son fauteuil, au milieu des applaudissements, qui n'étaient que pour elle. Nous causâmes; j'avais déjà beaucoup voyagé, j'avais vu Paris, Londres, Vienne, Berlin, rencontré quelques-uns des grands peintres et des grands compositeurs dont le nom était le plus célèbre; ma tête était pleine de poésie; les plus beaux vers et les plus gracieux me venaient en foule à la mémoire, tandis que je regardais Rosa. Ma conversation était vive, animée; comment ne l'eût-elle pas été? J'avais soin d'en adresser une partie à une vieille tante qui avait accompagné la charmante nièce. Il était visible que Rosa m'écoutait avec plaisir, et cela m'inspirait encore, me faisait trouver dans ma pensée et mes souvenirs ce que je n'y aurais jamais trouvé. Quels regards nous lançait Ottavio! Sa fiancée s'inquiéta peu d'abord de son courroux; mais, au bout de quelques instants, il s'éloigna, affectant la plus grande froideur. Rosa, qui avait d'abord répondu presque avec du mépris à la colère d'Ottavio, sans que je pusse bien me rendre compte du sentiment qu'elle éprouvait, parut alarmée de l'abandon où il la laissait, et elle eut recours à mille petits moyens que pouvait lui suggérer une innocente coquetterie pour rappeler son fiancé auprès d'elle; mais Ottavio persista dans son humeur jalouse, et ne dit pas de la soirée un seul mot ni à la tante ni à la nièce.

Il devait les accompagner chez elles. Quand on se retira, il avait disparu. Tout le monde, presque, était déjà sorti. J'offris mon bras à ces dames, il fut accepté.

Naturellement je tâchai d'égayer Rosa, qui était restée sous l'influence de la colère et de l'abandon d'Ottavio. Je m'efforçai de reprendre la conversation de la soirée; mais Rosa était distraite, quoiqu'elle parût toujours m'entendre avec plaisir.

La nuit était sombre et la route solitaire. Rosa ne me répondait que d'une manière incohérente, et regardait souvent autour d'elle. Nous ne pouvions passer près d'une haie ou d'un bouquet d'arbres, sans que, du sein des ténèbres qui nous entouraient, elle parût s'attendre à voir sortir quelqu'un, Ottavio sans doute! Au moins, je le pensais.

Tout à coup, interrompant la conversation:

« Monsieur, » me dit-elle, « vous êtes étranger dans ce pays, vous êtes Bavarois, et les habitants, vous le savez, vous sont hostiles. Pour moi, je suis dans ma patrie; tout le monde me connaît, et je n'ai rien à craindre. Retournez, je vous prie, à votre caserne, retournez-y promptement, et ne vous écartez pas de la route. Oubliez que j'ai accepté une politesse qui pourrait vous coûter bien cher! »

Elle était agitée, et parlait à voix basse, comme si elle avait craint qu'on ne l'entendît. Je me sentais ému et intéressé. Qui pouvait-elle craindre? Celui sans doute que, dans mon cœur, j'appelais déjà mon rival. Pour un officier, ce n'était pas le moment de reculer. Je persistai à accompagner Rosa et sa tante, son unique protectrice; car j'avais appris, dans cette soirée même, que Rosa était orpheline. Lorsque nous arrivâmes à la maison où elle demeurait, toutes les lumières étaient éteintes. Elle frappa légèrement à une fenêtre qui s'ouvrit presque aussitôt, échangea quelques paroles avec une domestique qui l'attendait, et, au bout d'un instant, on lui remit un manteau grossier et un chapeau de paysan.

« Je vous ai prié de vous en retourner, » me dit-elle, « lorsque vous pouviez vous passer de tout déguisement; mais maintenant je vous demande, pour mon repos, de vouloir bien jeter ce manteau sur vous, et de remplacer votre schako par ce chapeau à larges bords.

— Que craignez-vous? » lui dis-je avec étonnement. « Les Tyroliens et les Bavarois ne forment plus qu'une même nation; la Bavière ne demande que l'ordre et la soumission à l'autorité légitime.

— Je ne discuterai pas avec vous, » dit Rosa, « sur un sujet comme celui-ci; nous ne pourrions nous entendre, » ajouta-t-elle avec un aimable sourire. « Je ne vous demande qu'une chose, c'est de permettre que je passe cette nuit tranquille et sans mauvais rêve, en acceptant le déguisement que je vous propose. »

Je me couvris à l'instant du manteau qu'elle m'offrait, et, baisant la main qu'elle m'avait tendue, je m'éloignai. Je fus bientôt de retour à ma caserne, et le manteau tyrolien, qui, depuis, me servit plus d'une fois, me mit à l'abri de tout soupçon de la part de ceux que je rencontrai.

La vieille tante, à laquelle j'avais plu, m'avait fait promettre de revenir; je profitai souvent de cette invitation. Je me rendis bientôt compte des heures où j'étais à peu près sûr de ne pas me trouver avec Ottavio, et je ne manquai pas d'en profiter, pour jouir seul de la société de Rosa.

Elle chercha d'abord à me persuader qu'il serait indigne de moi, maintenant que j'étais admis chez des Tyroliens, de porter jamais les armes contre ce peuple, s'il resaisissait son indépendance. Je lui répondais peu sur ce sujet, mais j'éprouvais un grand charme à entendre sa voix. Bien des soirées se passèrent ainsi; je lui parlais quelquefois de l'avenir que j'aurais voulu lui consacrer, elle me laissait parler. L'attrait qui me ramenait dans cette maison augmentait chaque jour.

J'ai dit que j'évitais d'y rencontrer Ottavio; mais, un soir, il entra au moment où je venais d'arriver, et, malgré toute ma modération, je ne pus éviter une altercation qu'il cherchait à faire naître. Sa colère, longtemps contenue, éclatait: tout ce qu'il dit dans sa fureur jalouse, qui s'était allumée dès le soir du bal, sembla produire sur Rosa un effet nouveau et une sorte d'effroi. La voix stridente d'Ottavio alla troubler même la surdité de la vieille tante, qui, tout en larmes, le conjura de se calmer, et voulut nous faire mutuellement donner la main; mais il salua et sortit brusquement. Le moment où je devais me rendre au quartier approchait; un quart d'heure après je m'inclinai devant la tante de Rosa, et, tandis que cette der[illegible]ère, toute tremblante encore de la scène qui venait de se [illegible]sser, se levait pour me dire adieu:

« Un mot, un[illegible] ! » lui dis-je à voix si basse qu'il était impossible que [illegible] paroles fussent entendues de personne, « resterez-vous la fiancée d'Ottavio? Ce tyran jaloux sera-t-il le maître d'une destinée comme la vôtre? ce talent, cette grâce, seront-ils ensevelis dans ces montagnes? Vous est-il donc impossible de rompre avec Ottavio?

— Non..., oui, » dit vivement Rosa.

« J'emporte ce *oui*, » m'écriai-je en me sauvant.

F. NETTEMENT.

(*La suite au prochain numéro.*)

TRAVAUX EN FLEURS NATURELLES.

Les derniers beaux jours d'automne s'en vont, et des symptômes précurseurs nous font considérer, avec une tendresse mêlée de regret, ces belles fleurs qui vont se pencher et mourir, ces plantes qui vont se dessécher; image, hélas! trop fidèle de la fragilité des choses qui tiennent à la terre! Mais l'anéantissement complet de ce que l'on aime est l'une des nécessités à laquelle il semble impossible de se soumettre; on lutte avec énergie contre l'action inexorable du temps; on soigne des fleurs dans l'intérieur du logis, lorsque la température extérieure leur serait mortelle; on multiplie leur image à l'aide de la peinture, et enfin on conserve les fleurs elles-mêmes, et on les emploie comme ornements dans une foule de petits travaux que nous allons indiquer sommairement, en laissant au goût de nos lectrices le soin de trouver des applications nouvelles à l'art que nous allons leur enseigner.

On choisit, — l'automne et le printemps sont les saisons les plus favorables, — on choisit, disons-nous, les plus belles fleurs et les plus belles feuilles, et, aussitôt après les avoir cueillies, on les place dans un gros cahier de feuilles de papier blanc, en soie; si ce cahier est relié, le plus tôt sera le mieux; on met ce cahier sous une presse, on l'y laisse pendant quelques jours, puis on le reprend; on retire les fleurs et les feuilles, on les met dans le même cahier, mais à une autre place, non encore imprégnée de l'humidité déposée par les fleurs; on remet le cahier sous presse, et l'on répète cette opération jusqu'à ce que les plantes soient parfaitement sèches; on les laisse alors sous presse pendant plusieurs semaines.

Jusqu'ici le travail a été purement mécanique: il va devenir artistique. Les fleurs ainsi préparées sont étendues sur une grande feuille de papier blanc, puis disposées en couronnes, en bouquets ou guirlandes, et, à l'aide de gomme blanche délayée dans de l'eau, on les colle, soit sur un fort papier de Bristol, soit sur une plaque de verre dépoli; le travail est ensuite recouvert avec une plaque de verre poli.

On comprend que ces fleurs ainsi conservées et *ressuscitées* puissent être employées à divers usages; on en fait des écrans de cheminée, de petits écrans, des couvertures d'album, de portefeuille, des vide-poche, de petits coffrets; enfin on pourrait décorer ainsi quelques vitraux d'une fenêtre.

Si l'on n'était pas assez habile pour créer soi-même ces bouquets et ces guirlandes, il faudrait choisir un modèle fait à l'aquarelle, ou bien un dessin de tapisserie, etc., rassembler les fleurs qui figurent sur ce modèle, puis en copier la disposition.

L'un des plus jolis travaux de ce genre est, sans contredit, l'écran de cheminée, composé de deux grandes plaques de verre, entre lesquelles on place un gros bouquet ou une couronne. La transparence du verre n'enlève pas la vue de la flamme, et celle-ci apparaît en compagnie des fleurs qui appartiennent à une autre saison. L'écran, que l'on fait de forme carrée ou arrondie, est monté sur un *pied* en bois doré ou sculpté.



LE VER ET LE GOUJON.

FABLE.

		ma	jon,	secte	la	de	être	*mé-*	pi-		
		l'in-	De	ez	gou-	*vos*	par	ver	« Un		
ne-	honte,	Prêt	peine	sup-	à	aus-	terre,	tié	*faits*	tit	frant
à	Dit	en-	voy-	ne	*dur-*	d'un	*de*	moi	souf-	même:	*vous*
le	mi,	ex-	pli-	son	suis	un	si	Tra-	pour	« Vaut-	pe-
trême, »	le	gneur!	« Je	*en-*	jeu-	*cis,*	yeux	il	gnez-	*re-*	vous
qua	nul-	que	*is-*	dé-	dent? »	mort	coup	Sous	ver-	vre	con,
hap-	*go-*	cro-	« Sei-	pris.	*tes*	les	dans	par-	me-	vière	*ce-*
sans	le	*Cœurs*	ne	mais	jà	de	à	sé	la	Se	pau-
e-	per	jon,	Il	çon.	fut	lait	« É-	ha-	Un	*vez*	ri-
		ver...	sans	tint	le!	de-	par	*le*	tor-		
		compte;	gou-	et	fa-	*prix.*	til-	mi,	un		

Le Cavalier du jeu des échecs fait deux pas, soit à gauche, soit à droite, en avant ou en arrière, mais toujours en se dirigeant d'une case blanche sur une case noire, ou d'une case noire sur une case blanche.

Explication de l'Énigme.

Le mot de l'Énigme insérée dans notre dernier numéro est: l'*accent circonflexe.*

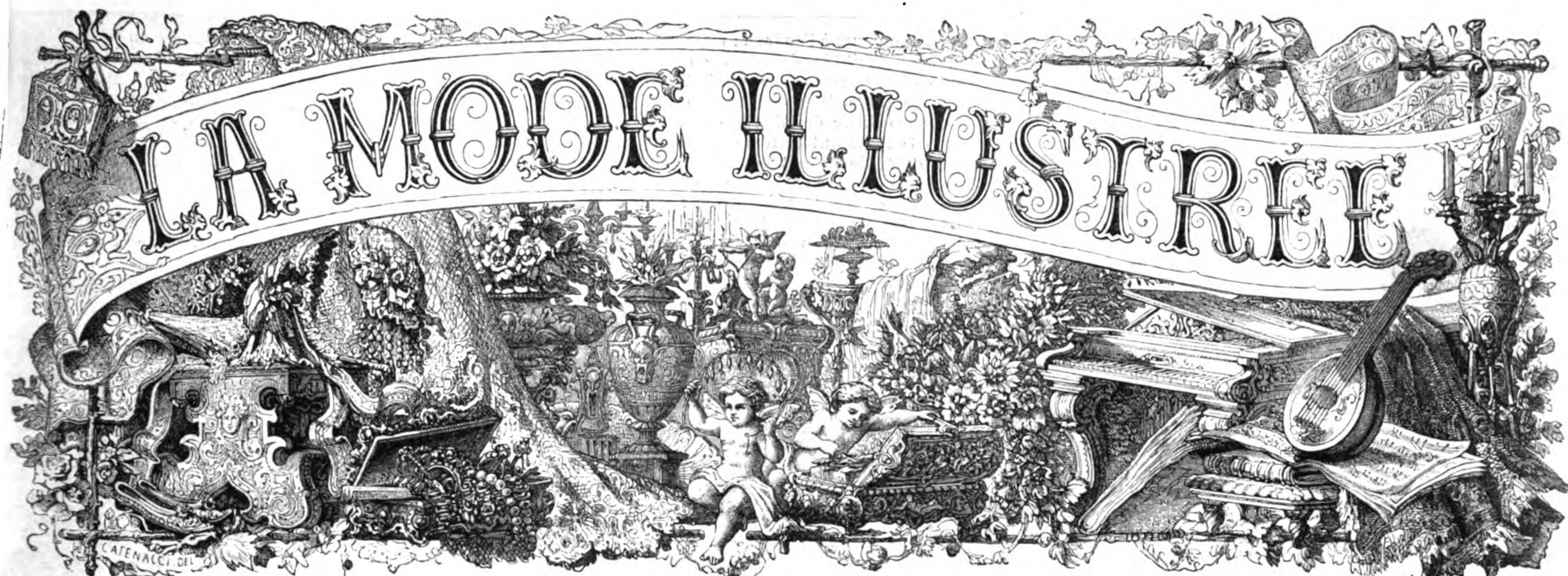


Myosotis de 15 *ans.* Il faut faire peu de pommade au citron à la fois, car il n'existe pas de moyen pour l'empêcher de s'aigrir au bout de quelque temps. La teinture de benjoin est instantanément favorable pour le teint; il faut suivre les prescriptions qui ont été données pour faire cette teinture de benjoin; on peut s'en servir, même sans la mélanger avec de l'eau, et l'employer sans faire en même temps usage d'un autre cosmétique. — *Trois amies.* 1° On s'incline, il n'y a rien à répondre. — 2° On remercie la personne qui a offert son bras. — 3° Le bitume de Judée se vend chez les pharmaciens. — *Paris*, n° 101. On garnit les rideaux avec des bandes de tapisserie, ou bien avec des bandes de reps blanc, brodées en application de drap. — *Saint-Colombe.* Oui, mais non immédiatement. — *N°* 12,749. L'une de nos dernières planches de patrons contenait un bonnet pour petit enfant. Le patron y était joint, et on pouvait le faire en mousseline au lieu de l'exécuter au crochet. Le patron de brassière est tellement simple et si connu, qu'il est superflu de le publier; on le fait en percale à dessins; en piqué pour l'hiver. Le cachemire d'Écosse n'est autre chose que du mérinos, et il n'y a guère d'étoffe en laine qui soit à meilleur marché. La robe doit couvrir les pieds. — *M. J.* On pourrait peut-être poser sur le devant de la robe de velours épinglé une sorte de tablier en moire de même couleur, qui se prolongerait en bandes tout autour pour l'allonger. Quant au second renseignement, il m'est impossible de le donner: je cherche pour moi-même cet oiseau rare, et jusqu'ici mes recherches ont été vaines. — *Château-Thierry.* J'ai bien souvent indiqué l'emploi que l'on peut faire des robes à trois volants, et serai forcée de me répéter: les trois volants de cette robe de mousseline brodée peuvent être utilisés ainsi qu'il suit: on laissera le dernier, on découdra les deux autres, on les disposera en ondulations, et l'on placera un nœud de ruban à chaque ondulation. Il est très-difficile d'allonger un manteau, et l'on ne peut employer autre chose qu'une étoffe de soie piquée. — *Une jeune fille préoccupée.* Pour 1,200 francs on peut avoir un châle de l'Inde passable; pas de rayures, ce genre est trop négligé; bordure et fond imperceptibles. Dentelle de Chantilly; elle coûtera 30 à 50 francs. Les descriptions de toilette ne peuvent figurer à cette place, voir les articles *Modes.* — car les robes de mariée ont les mêmes garnitures que les robes *de ville.* L'étoffe serait de la moire antique blanche à dessins blancs. La couleur Havane est très-solide, mais je n'ai malheureusement pas le temps d'aller demander à Mme Peytel le renseignement que l'on désire; c'est à elle qu'il faut s'adresser. Le voile de mariée, simplement ourlé s'il est en dentelle, doit s'avancer un peu sur le front. Toujours la demande d'une réponse immédiate! La lettre m'est parvenue le vendredi, on emballait le numéro du lendemain, et l'on imprimait le numéro suivant. — Comment pourrais-je répondre dans le *prochain* numéro? Mais j'ai beau répéter cette impossibilité, on ne veut pas en tenir compte. — *Jeanne W., de T.* Pour justifier cette confiance, je suis forcée de dire *non* à la plupart des questions. Le paletot converti en saute-en-barque ajusté à la taille, ne pourrait plus servir pour les sorties d'hiver, — la robe écossaise avec jupons et bas assortis peut convenir pour les déshabillés de Biarritz, mais non pour les toilettes d'hiver. Cette robe doit être unie ou bien à fines rayures de deux couleurs *tranquilles.* Enfin, on ne porte pas pendant l'hiver un chapeau de crêpe, ni surtou un chapeau rappelant les dispositions écossaises de la robe. Je charg ma carte d'adoucir cette critique que je n'ai pas le temps de polir, et j remercie *Jeanne de T.* pour la sympathie qu'elle veut bien m'accorder

Le Directeur Gérant: W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

N° 47. TROISIÈME ANNÉE. 24 novembre 1862.



Le numéro, vendu séparément, **25 centimes.**
AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, **50 centimes.**
AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE LUNDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND.
Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cᵉ, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (*Pour l'étranger le port en sus*). —

Blague à tabac. — Crochet.

MATÉRIAUX : Soie fine de cordonnet, noire, — rouge, — verte, — blanche, — jaune ; un crochet en acier assorti à la soie.

Cette blague est faite en deux parties isolées ; lorsqu'elles sont terminées, on les réunit à la place où l'on voit un bord dentelé. On prend la soie noire, on fait une chaînette de 364 mailles, on réunit la dernière maille à la première, et l'on travaille en spirale, entièrement en mailles simples, en piquant toujours le crochet dans le côté de derrière de la maille.

1er *tour*. — * 12 mailles sur les 12 premières mailles de la chaînette, — 3 mailles dans la maille suivante, — 11 mailles dans les 11 mailles suivantes (c'est-à-dire une maille dans chaque maille) ; on passe 2 mailles de la chaînette, et l'on recommence depuis * jusqu'à la fin du tour. Ces augmentations et ces diminutions, régulièrement répétées dans *chaque tour*, aux *mêmes* places, forment les dents ou *festons* du bord.

2e *tour*. — Soie noire. On fait ce tour comme le précédent ; on passe toujours 2 mailles dans le creux de chaque feston, on fait toujours 3 mailles dans la maille placée au milieu, c'est-à-dire à la pointe de chaque feston.

On continue à travailler de la même façon. Le 3e tour est fait avec la soie jaune ; — le 4e avec la soie noire, — le 5e avec la soie jaune, — le 6e avec la soie rouge.

Dans le 7e tour, on commence les petites *mouches*, toujours faites avec la soie blanche et dans le milieu de chaque raie large. On ne suspend *jamais* la diminution de 2 mailles dans le creux des festons, ni l'augmentation de 2 mailles sur la pointe des festons, et nous ne la mentionnerons plus. On fait * 5 mailles rouges, — 3 blanches, — 11 rouges, — 3 blanches, — 4 rouges. — Recommencez depuis * jusqu'à la fin du tour.

8e *tour*. — Comme le 7e tour.

9e *tour*. — Comme le 6e tour.

On recommence encore quatre fois depuis le 3e jusqu'au 9e tour, mais en changeant le fond des raies à *mouches*, — la 2e est verte, — la 3e noire, — la 4e rouge, — la 5e verte. On répète ensuite depuis le 3e jusqu'au 5e tour. — On prend la soie jaune ; * dans les 2 mailles placées dans le creux du feston, on fait 2 brides, — 2 mailles en l'air, — 2 brides, — puis 5 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 5 mailles du tour précédent, et dans la maille suivante on fait une bride ; — 5 mailles en l'air, puis, dans la maille de la pointe, — 2 brides, — 2 mailles en l'air, — 2 brides, — 5 mailles en l'air (sous lesquelles on passe 5 mailles du tour précédent), — dans la maille suivante, une bride, — 5 mailles en l'air ; — recommencez depuis *.



BLAGUE A TABAC AU CROCHET.

Ce tour, qui sert à passer les cordons, termine la partie supérieure de la blague. On commence la partie inférieure avec le même nombre de mailles que la partie précédente, et l'on distribue les couleurs de la même façon, c'est-à-dire qu'avec le 6e tour on commence la première raie à *mouches ;* le fond en est *vert*, — celui de la suivante *rouge*, — de la troisième *noir*. Après celle-ci on prend la soie jaune, et l'on discontinue l'*augmentation*, mais en continuant la *diminution*. Après cette raie noire, on fait donc 1 tour jaune, — puis 1 tour noir, — 1 tour jaune, — 2 tours verts. On rapproche et on précipite les diminutions en faisant encore 4 tours verts, — 1 tour jaune, — 2 ou 3 tours rouges, qui terminent le fond de la blague.

On assemble les deux parties en faisant, avec la soie noire, un tour de mailles simples, exécutées sur les *deux chaînettes* sur lesquelles on a commencé chaque partie de la blague ; on place ces deux chaînettes l'une sur l'autre, et l'on pique le crochet au travers des 4 mailles à la fois.

Notre modèle est doublé de peau blanche ; on coupe séparément, d'après le travail au crochet, la doublure des deux parties, on les coud ensemble, puis on fixe cette doublure sur le bord supérieur de la blague. On passe, dans le tour *à jours*, un fin cordon noir, garni de grelots jaunes ; le fond et les côtés sont ornés de glands en soie de couleurs assorties à celles employées pour la blague.

Cordon de sonnette en perles de Bohême.

MATÉRIAUX : Perles de Bohême, d'après les signes indiquant les couleurs ; perles noires, longues ; petites perles blanches soufflées ; canevas.

Ce cordon de sonnette se compose de parties faites isolément en mosaïque de perles, et réunies par des rubans faits avec des perles noires et des perles blanches. Nous plaçons ici le dessin qui servira pour ces parties ; il représente une branche verte sur un fond blanc ; sur chaque côté *droit* de ces parties on place des boucles faites avec des perles d'opale, et pour chaque boucle on enfile 6 perles, on passe 3 perles du bord extérieur, on repasse le brin dans la dernière de ces 3 perles pour former la boucle suivante. Le *ruban* réunissant deux parties est fait en perles noires de Bohême, longues et petites, et perles blanches soufflées ; notre dessin indique leur disposition. Lorsqu'on a préparé

un nombre de morceaux à peu près suffisant pour la longueur du cordon de sonnette, on les dispose sur une bande de canevas ou de grosse toile, ayant 7 centimètres de largeur ; on met une poignée, ou bien un large anneau de cristal taillé au bas de ce cordon de sonnette.

Bourse tricotée en fil d'argent.

MATÉRIAUX : 8 grammes de gros fil d'argent; 60 centimètres de cordon d'argent; trois boules recouvertes de fil d'argent; grosses aiguilles d'acier.

Pour faire cette jolie petite bourse de jeu, on monte 48 mailles sur trois aiguilles, en employant le fil d'argent *simple*, de façon que les mailles forment des sortes de boucles sur l'aiguille ; on réunit ces 48 mailles en rond, et l'on travaille toujours à l'endroit ; mais, au lieu de placer le brin comme d'habitude, de devant en arrière, on le dirige toujours dans le sens opposé, c'est-à-dire, d'arrière en avant sur l'aiguille. Dans le 1er tour on pique toujours l'aiguille dans le côté de derrière des mailles du tour précédent ; dans tous les autres tours on la pique, au contraire, dans le côté de devant des mailles du tour précédent, c'est-à-dire dans le côté placé *devant* l'aiguille. Une extrême régularité dans le tricot est la seule condition à observer pour obtenir la perfection dans ce petit travail, qui imite parfaitement les objets exécutés au filigrane. On fait 34 à 36 tours, puis, sans *surjeter* les mailles, on les enfile sur un brin ; on serre la bourse, et l'on met à cette place (fond) trois grelots ou boules recouvertes de fil d'argent. Dans les premières mailles, montées dans le 1er tour, on passe un morceau de cordon d'argent ayant 30 centimètres de longueur, dont on noue les bouts, que l'on cache sous un *grelot* recouvert de fil d'argent.

Pelote de poche.

MATÉRIAUX : Petits morceaux d'étoffe de soie ou de rubans de différentes couleurs ; carton ; ouate, etc.

Ce travail rappelle celui que nous avons indiqué à plusieurs reprises sous le nom de *patchwork*, ou mosaïque de soie ; il se compose de douze morceaux pentagones, c'est-à-dire, ayant chacun cinq angles ; sur chacun de ces morceaux on distingue, en consultant notre dessin, cinq têtes d'épingles, qui rappellent un ornement de perles ; ce dessin représente la pelote, et, par conséquent, chacun des morceaux qui la composent, *en grandeur naturelle*. On coupe ces douze morceaux en carton ; on les recouvre avec un morceau d'étoffe de soie ; on assemble ces morceaux à l'envers, en les cousant à très-petits points. Avant de placer le 12e et dernier morceau, on remplit la pelote avec du son sec, et l'on coud ce dernier morceau sur l'ouverture.

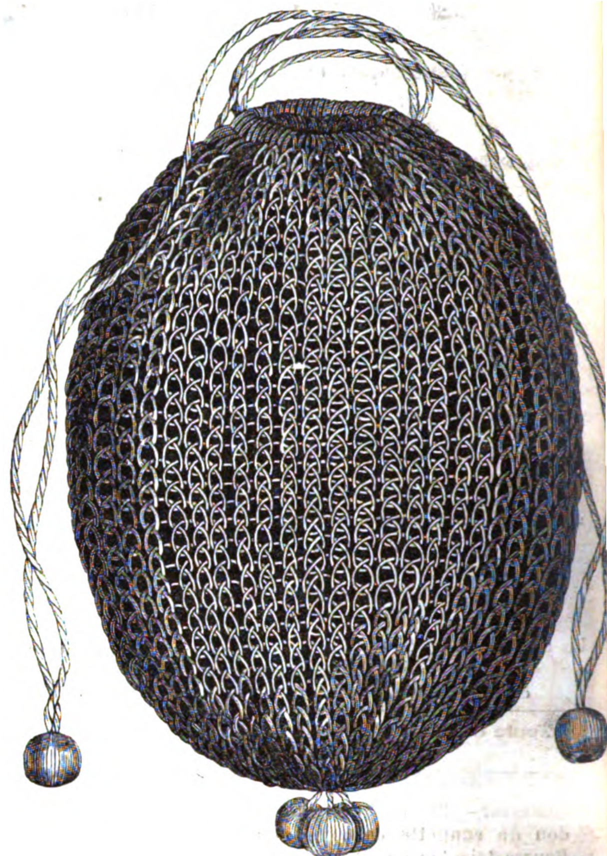
Pelote à aiguilles.

MATÉRIAUX : Velours bleu Mexico ; perles blanches de cristal ; perles blanches satinées ; perles d'acier ; satin blanc ; un peu de flanelle blanche fine ; carton, etc.

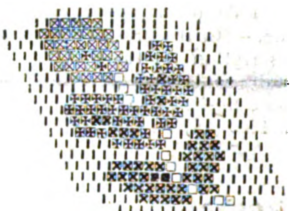
Notre dessin représente la pelote en grandeur naturelle, et servira, par conséquent, pour exécuter la broderie au passé, en perles. On prend un morceau de velours assez grand pour composer les deux côtés de la pelote, et l'on reporte sur le velours tous les contours du dessin sur chaque côté. On monte le velours sur un métier ; on découpe, en papier blanc fin, une feuille *un peu plus petite* que celle représentée par notre dessin ; on la fixe, par quelques points, sur le velours ; elle sert à dissimuler les vides qui se produisent inévitablement entre les perles, et qui laisseraient apercevoir le velours du fond. *On compte les perles indiquées sur le dessin*, on les enfile, et on les coud en biais sur le velours ; le dessin indique la direction de ces perles de cristal ; les points se rencontrent au milieu, qui est un peu ombré, et forment ainsi une sorte de nervure encore plus accusée par les grosses perles blanches satinées. Les petites branches sont faites de la même façon, mais sans papier : le bord, dentelé, est marqué par des perles d'acier ; on en enfile deux pour chaque point.

Après avoir terminé la broderie pour les deux côtés, on l'enlève du métier, et l'on coupe le velours derrière les perles d'acier, en laissant seulement l'étoffe nécessaire pour un étroit rempli. On place la broderie sur un morceau de carton, et l'on recouvre celui-ci avec du satin blanc ; on replie, à l'intérieur, velours et satin, et l'on coud les deux étoffes ensemble, à tout petits points ; on couvre cette couture avec des points, pour chacun desquels on enfile deux perles d'acier.

On coupe, en flanelle, un morceau de même forme que la pelote, mais un peu plus petit, également découpé à dents, et retenu d'un bout à l'autre, à l'intérieur de la pelote, par un brin de fil très-fort, sur lequel on a enfilé des perles d'acier. A la pointe de devant, de chaque côté de la pelote, on coud un morceau de ruban de satin blanc, ayant 1 centimètre 1/2 de largeur, qui sert à nouer les deux côtés de la pelote ensemble.

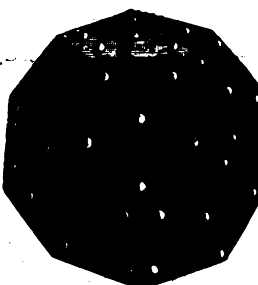


BOURSE TRICOTÉE.

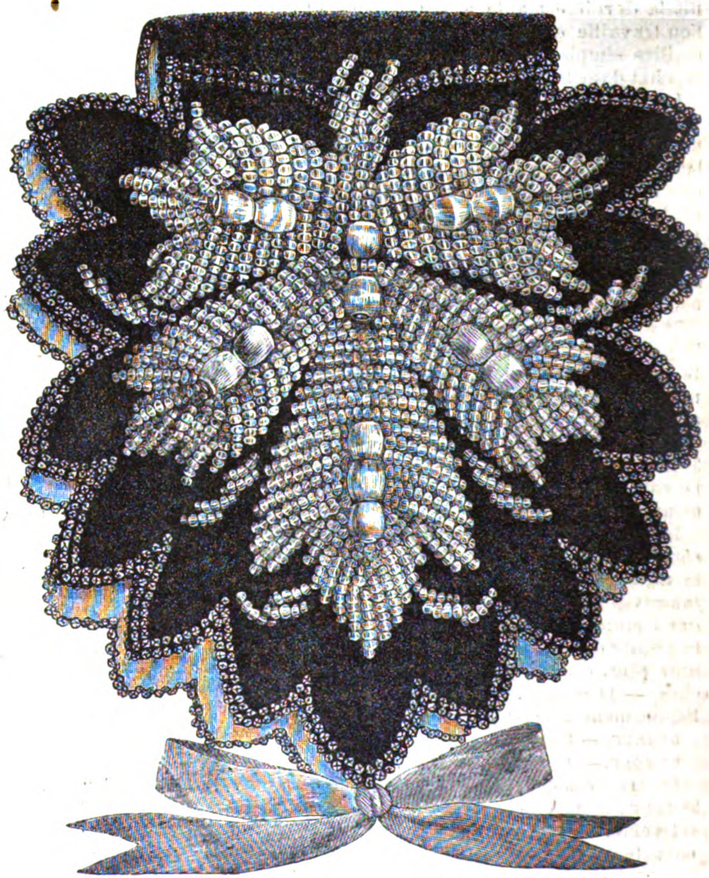


N° 2. — DESSIN POUR LE CORDON DE SONNETTE.

Explication des signes : ǀ Blanc d'opale. ⊠ Vert clair. ⊞ Vert moins clair. ■ Vert foncé. □ Couleur bronze (en perles soufflées). ● Noir.



PELOTE DE POCHE.



PELOTE A AIGUILLES.

N° 1. — CORDON DE SONNETTE.

Lambrequin pour corbeille.

On exécute ce petit lambrequin avec des perles dont les couleurs sont indiquées près du dessin de tapisserie qui servira pour l'exécuter. Un second dessin le représente terminé et garni avec une frange faite également en perles. On exécute ce dessin sur du canevas, avec des perles, ou bien en mosaïque de perles; celles qui serviront pour la frange doivent être plus grosses que celles du dessin. Quand ce lambrequin est terminé, on le double avant de le placer autour de la corbeille; la partie supérieure de la frange est bleue, la partie inférieure blanche, et ornée d'une perle d'or au milieu de chaque boucle.

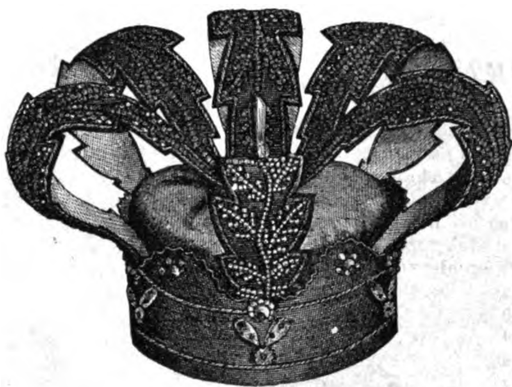
Pelote en forme de couronne.

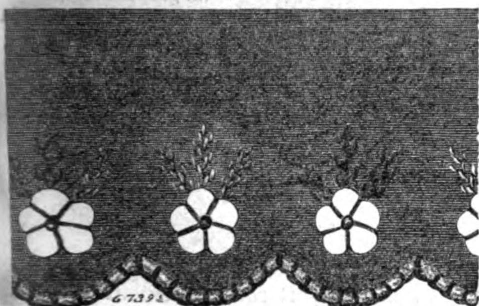
MATÉRIAUX : Une boîte ronde, ayant environ 7 centimètres de diamètre; drap écarlate; cordon d'or; perles blanches opaques; perles de cristal; perles noires; paillettes d'acier et d'or; carton mince; un peu d'étoffe de soie grise, etc.

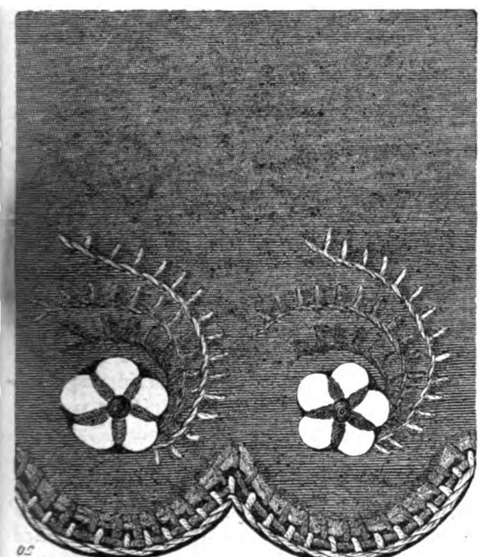
Toutes nos lectrices voudront exécuter cette jolie couronne, dont le couvercle forme une pelote, tandis que l'intérieur servira pour contenir des menus bijoux, tels que boutons de manchettes, broches, etc.

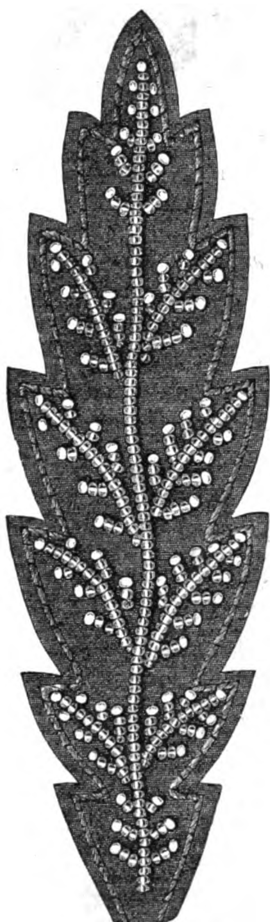
On choisit une boîte ayant la dimension ci-dessus indiquée, mais dont le couvercle, au lieu de s'arrêter au milieu de la boîte, descend jusqu'à son bord inférieur; on garnit le dessus de ce couvercle avec de la ouate recouverte avec une étoffe de soie grise fixée sur les côtés; ceci doit être un peu bombé, et forme la pelote proprement dite. Le tour du couvercle est garni avec un peu de toile fine, sur laquelle on pourra fixer les ornements, qui se composent d'abord de six branches (nous en représentons une en grandeur naturelle) découpées en drap, ou bien en velours écarlate; on encadre les bords de ces branches avec du cordonnet d'or, traversé de distance en distance, à intervalles réguliers, avec de la soie noire de cordonnet. Les feuilles sont brodées avec des perles blanches, opaques et de cristal, dont la disposition est indiquée par la différence de teintes du dessin; chaque feuille est doublée avec du carton fin, fixé par une dissolution de gomme arabique, et recouvert par un peu de taffetas blanc; puis on coud les six feuilles autour de la boîte; les pointes de ces feuilles sont réunies et cousues sur un morceau rond de carton, ayant 1 centimètre 1/2 de diamètre; ce morceau est fixé sur le petit coussin, et on le coud en traversant plusieurs fois le coussin, et même la boîte. On cache ce carton sous un large bouton ou sous une petite poignée quelconque en métal ou bien en ivoire, qui sert à enlever le couvercle de la boîte.

Un dessin représente une partie de la bordure en grandeur naturelle; cette bordure entoure les côtés du couvercle; le fond est semblable à celui des feuilles. Les ornements se composent de cordonnet d'or, de grandes et petites perles blanches opaques, de petites perles noires, de paillettes d'or et d'acier, cousues avec des perles d'acier et d'or; la bordure est déchiquetée d'un côté, et ce côté recouvre la place où les feuilles sont cousues.


Nº 1. — PELOTE EN FORME DE COURONNE.


Nº 2. — VOLANT POUR COUSSIN DE PIEDS.


Nº 3. — VOLANT DU COUSSIN DE PIEDS.


BRANCHE DE LA COURONNE.

Coussin de pieds. — Application.

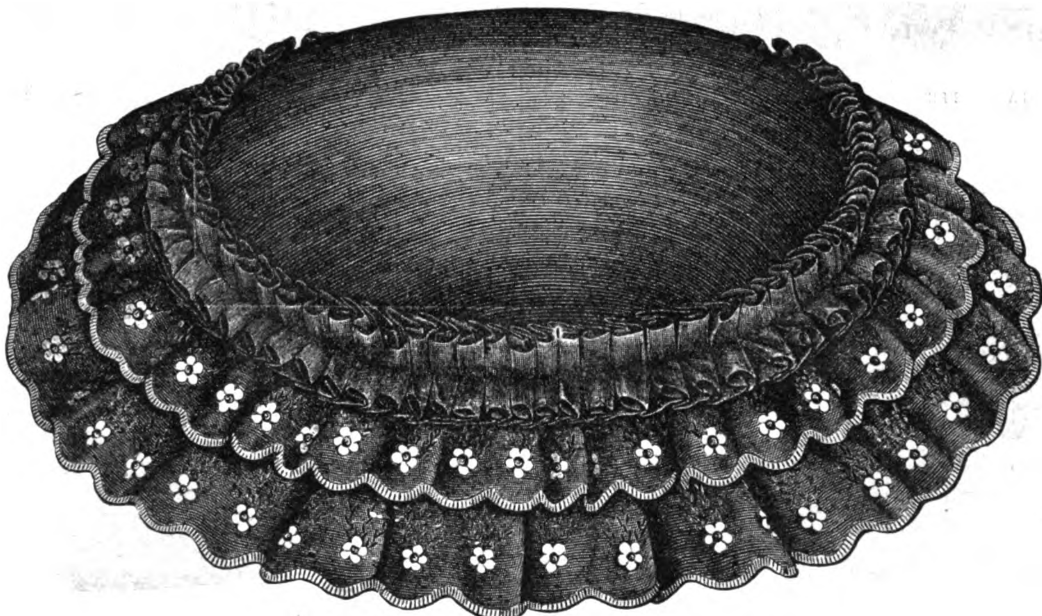
MATÉRIAUX : Reps de laine grenat; drap blanc fin pour les applications; soie de cordonnet de deux nuances brunes dorées; même soie maïs; grosses perles noires; ruban de taffetas grenat, ayant 3 centimètres de largeur; soutache jaune d'or, — verte, — rouge; doublure, etc.

Ce coussin rond est entouré de deux volants, surmontés d'une ruche de ruban. Notre modèle est fait en reps de laine, grenat foncé; les volants sont brodés en soie brune dorée, et ces couleurs conviennent à presque tous les ameublements; rien ne s'oppose cependant à ce que l'on fasse ce coussin bleu, vert, jaune ou rouge.

Nous plaçons ici un dessin représentant, en grandeur naturelle, une partie des volants. Chacun de ces volants doit avoir en longueur, d'abord le tour du coussin, puis la moitié en plus. — Le bord du volant large est festonné en soie brun foncé, et le point de feston, un peu écarté, est fait sur une soutache jaune d'or. — A ce feston succède celui du bord extérieur, fait sans soutache, en soie maïs. Les petites fleurs placées dans chaque dent sont des applications de drap blanc, fixées alternativement avec de la soutache rouge, — de la soutache verte; une perle noire est posée au milieu de chaque fleur; la branche qui accompagne la fleur est faite au point de feston *écarté*, avec trois nuances de soie brun doré.

Pour faire le coussin, on coupe, en percaline forte, un morceau rond, ayant 24 centimètres de diamètre; on double ce morceau avec du carton épais, ou bien avec une planchette légère, recouverte de l'autre côté avec de la percaline. La partie supérieure du coussin se compose d'un morceau rond, en percaline, ayant 63 centimètres de tour, froncé et cousu autour du fond; on laisse une ouverture à cette couture, afin de remplir le coussin avec du crin ou bien du crin végétal: on recouvre ce coussin avec du reps de laine, bien tendu; on le garnit avec les deux volants, surmontés d'une ruche en ruban.

On peut employer toutes les indications ci-dessus données, pour faire une pelote, et nous publions un dessin plus petit, qui servira pour les volants. Le feston du bord est fait en soie brune sur une soutache maïs; — les petites fleurs sont fixées avec de la soie de cordonnet rouge et verte, au lieu de soutache. Les branches sont exécutées au point d'arêtes, avec trois nuances de soie verte.


COUSSIN DE PIEDS.

Paletot-casaque.

Ce modèle, demi-ajusté par derrière, large par devant, se fait en drap-velours, brun La Vallière; il est orné de galons bruns nuancés jusqu'au blanc, et encadrés de velours noir; cinq galons sont placés par derrière; les devants du paletot, les revers des manches et les poches sont également bordés avec ce galon.

Chaussures.

S'il est beaucoup de personnes qui se contentent de ce qu'elles connaissent, et n'aspirent point à modifier sans cesse tous les objets employés dans leur toilette, il en est d'autres aussi qui, au contraire, veulent sans cesse *voir* et *avoir du nouveau*.

Voici donc des chaussures nouvelles. La première bottine est faite en satin de laine, bordée de cuir verni noir, garnie sur les côtés d'élastiques, et enfin ornée sur le cou-de-pied de deux larges rosettes en passementerie, entourées de grelots, également en passementerie. Cette bottine sortira seulement en voiture.

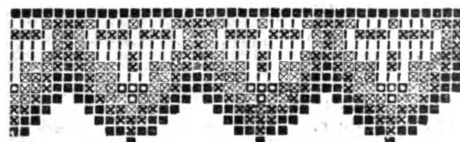
La *pantoufle* est faite en velours noir; une sorte de bande en velours gros bleu, brodée en soutache noire, et entourée de feuilles en chenille noire et chenille gros bleu, est fixée sur le cou-de-pied par une large boucle d'acier.

Le *soulier* est fait en maroquin brun; il est bordé avec une grosse chenille brune, qui forme une grande rosette, ornée de boules dorées.

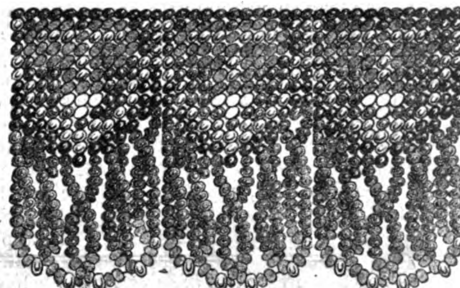
La *pantoufle garnie de ruches* est en maroquin gris; la ruche est en taffetas violet; la rosette, de même taffetas, est ornée d'une petite cordelière en soie violette.

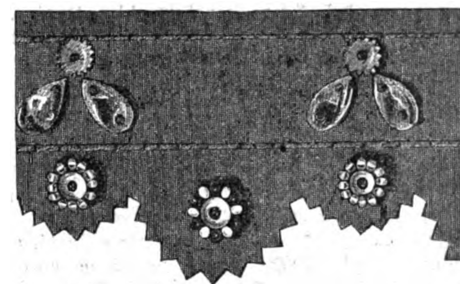
La *bottine* nº 2 est en maroquin brun, bordée de cuir noir verni, *piqué* en soie brune; le cou-de-pied est orné d'une broderie en soie brune et noire; une cordelière brune et noire est nouée sur le bout. Cette bottine ira à pied, si elle veut, mais je préférerais qu'elle sortît seulement en voiture.

La *bottine* nº 3 peut aller à pied avec assurance; elle est en peau de chevreau noire, bordée de cuir verni noir; les *élastiques* sont placés sur le cou-de-pied; il est garni de boutons noirs, en passementerie, retenant des rubans noirs qui se croisent et *bouffent* un peu, quand la bottine est mise.


DESSIN DE TAPISSERIE POUR LE LAMBREQUIN.

Explication des signes : ▪ Perles noires, ▪ d'or, ⊠ bleues, ▫ blanches opaques, ' blanches de cristal.


LAMBREQUIN POUR CORBEILLE.


Nº 3. — BORDURE DE LA COURONNE.

Chapeaux d'hiver,

DE CHEZ Mme AUBERT, RUE NEUVE-DES-MATHURINS, 6.

Nos lectrices verront, en examinant ces dessins, que la mode n'est pas aussi mobile qu'elle en a la réputation; il n'y a guère de changements à signaler dans la forme générale des chapeaux, et les différences sont toutes dans les détails, dans les bavolets, la disposition des fleurs et des plumes, les nuances nouvellement inventées, etc.

Du reste, je dois dire que plusieurs modistes de talent, et entre autres madame Aubert, n'obligent pas tous les visages à se coiffer de la même façon, et savent, au contraire,

accommoder les formes des chapeaux au caractère particulier de chaque physionomie. C'est justement cette condescendance bien entendue qui m'a fait adopter depuis dix ans les chapeaux de madame Aubert; elle sait, du reste, accommoder ses prix à toutes les bourses, comme les coiffures à toutes les têtes. Il ne faut pas sans doute lui demander une plume de 20 francs sur un chapeau de 18 francs; mais on peut être plus ou moins richement coiffée, tout en l'étant toujours élégamment, selon que l'on veut payer un chapeau 30 francs, ou 50 francs.

N° 1. — Chapeau de satin blanc, à fond non pas tombaut, mais froncé; la passe, découpée, est en velours noir, encadrée de dentelle noire; cette passe forme une *patte*, qui est fixée sur le fond. Sur le dessus du chapeau, penchant un peu à droite, se trouve un bouquet de roses à feuillage noir entouré d'herbages très-fins. Le bavolet de velours noir, pointu par derrière, est garni avec un large bord de satin blanc, recouvert de dentelle noire. Les brides, fort larges, en satin blanc, sont ornées d'une losange en velours noir, encadrée de dentelle noire, rappelant la garniture du chapeau.

N° 2. — Chapeau de velours gris *lapis*. Le dessus est orné avec un bandeau en velours noir, garni de dentelle noire; une patte arrondie retombe vers l'intérieur de la passe, ornée à cette place d'un bouquet de plumes *lapis*, dont le pied est caché par une rose; des feuilles de dentelle noire ornent l'intérieur de la passe; les brides sont en velours *lapis*.

N° 3. — Chapeau à fond froncé, en satin bleu Mexico. Cette nuance nouvelle est extrêmement belle; plus foncée que le bleu de Chine, moins foncée que le bleu Louise, elle est d'une incomparable richesse de teinte. La passe du chapeau est en satin noir, brodée d'une application en feuilles de velours noir, dont les nervures sont indiquées par des perles noires quasi *imperceptibles*; le bavolet, semblable à la passe, est garni avec une large dentelle; une dentelle semblable retombe sur le fond, qui est orné d'un saule, surmonté d'une aigrette noire; l'intérieur est orné de plumes et de fleurs en velours bleu Mexico. Les brides sont en ruban de taffetas noir, garnies de dentelle, avec ornements de velours noir.

N° 4. — Chapeau en taffetas brun La Vallière de deux tons. Le chapeau est brodé en chenille fine, de même couleur que le fond; la passe est plus foncée que le fond; le bavolet est en velours brun La Vallière; le bouquet se compose de fleurs mélangées en velours, et d'une grappe de raisin; il est entouré de dentelle noire; l'intérieur est garni des mêmes fleurs; brides de velours.

N° 5. — Capote en velours blanc épinglé, avec bavolet de velours plein, vert anglais, bordé de dentelle noire; le dessus du chapeau est orné d'un large nœud en velours vert, orné de fleurs rosées, et de fruits noirs; intérieur assorti; larges brides blanches; secondes brides en dentelle noire.



PALETOT-CASAQUE.

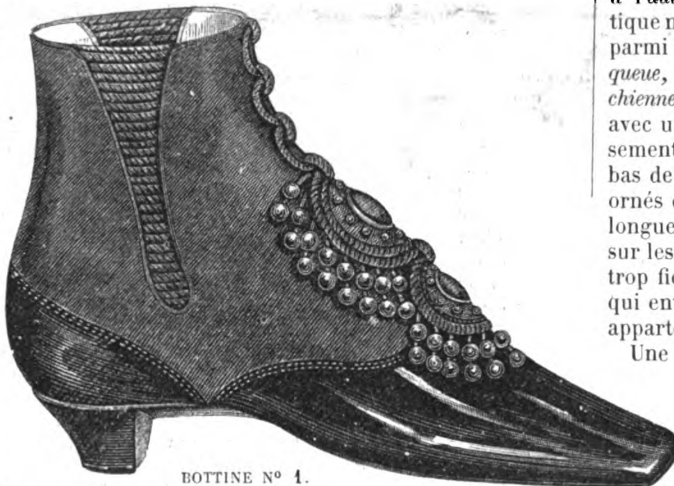
angle droit; ces dents sont richement brodées en lacets noirs de soie, mélangés de broderie au point de chaînette, exécutée avec de la soie noire, de cordonnet; sous ces dents est placé un volant, peu froncé, ayant 40 centimètres de hauteur et brodé comme la robe; les manches marquant le coude ont un revers brodé; le devant du corsage est également brodé, ainsi que la ceinture à longs bouts carrés, plus larges en bas qu'en haut.

Le col, très-petit, droit par derrière, à coins rabattus par devant, est en mousseline festonnée et brodée; il est soutenu par une cravate violette; les sous-manches, également en mousseline, ont des manchettes droites, étroites, brodées et festonnées; le bonnet, en mousseline blanche, à fond plissé, est garni de guipure noire et de guipure blanche; la garniture se continue sur les côtés, en deux pans de fichus (pointue) terminés par un nœud de ruban violet, étroit; un gros nœud de ruban est posé sur le sommet du bonnet, au milieu de la garniture.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe de poult de laine gris. Le bas de la jupe est garni avec une ruche de taffetas noir, ayant quatre centimètres de largeur; au-dessus de cette ruche se trouvent quatre rubans de velours noir, disposés en quarts de carrés. Manches demi-larges, ornées comme la robe; corsage montant, fermé par des boutons de velours noir; le corsage est garni de bretelles, dont les pans, ornés comme la robe, tombent sur celle-ci après avoir passé sous la ceinture de velours noir.

Robe de taffetas violet. La jupe, courte, est découpée en dents très-profondes, un peu arrondies et séparées par un



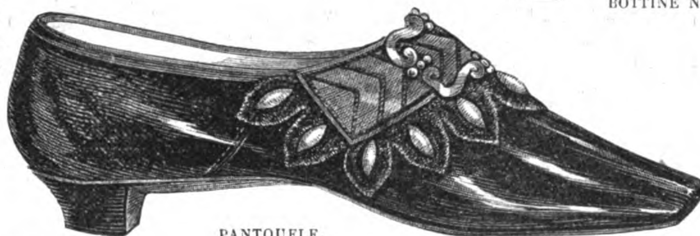
BOTTINE N° 1.

MODES.

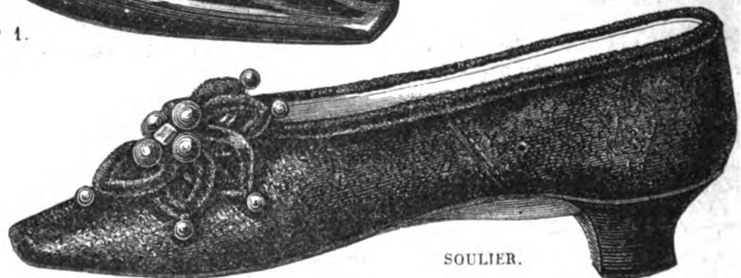
La mode est fixée en ce moment pour tout le reste de l'hiver, et les innovations porteront seulement sur les détails, en déduisant les conséquences des principes qui sont posés.

Ces principes sont tout d'abord l'extrême longueur et l'ampleur non moins extrême des robes, toujours soutenues par la crinoline, qui poursuit le cours de sa brillante carrière. Il faut signaler une tendance non encore tout à fait déterminée, mais cependant déjà sensible, vers les corsages moyen âge; l'un de ces corsages, dits à l'*autrichienne*, appartient à une robe de moire antique noire, ornée de *zigzags* de plusieurs couleurs vives, parmi lesquelles le violet domine. La jupe, presque à *queue*, n'avait aucune garniture; le corsage, à l'*autrichienne*, débordait un peu sur les hanches; il était garni avec un biais de velours violet, bordé lui-même de passementerie; les boutons du corsage continuaient jusqu'au bas de la jupe; ils étaient en passementerie, richement ornés de frange; trois pattes de velours violet d'inégale longueur, également garnies de franges, étaient posées sur les hanches. Ce biais de velours rappelait, mais non trop fidèlement pourtant, le *bourrelet* orné de pierreries qui entoure les corsages de certains portraits féminins appartenant à l'époque des Valois.

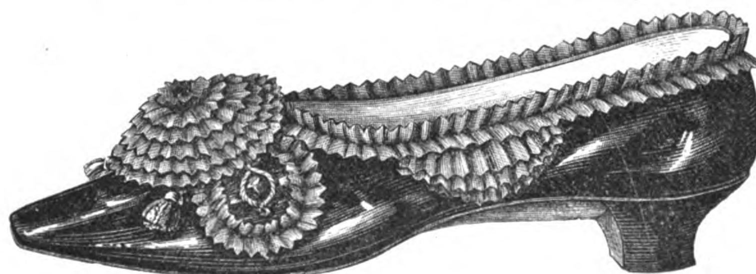
Une autre robe de moire antique, nuance cuir de Russie foncé (cette nuance n'est pas autre chose qu'une nouvelle variété de l'inépuisable couleur Havane), était faite en forme *Gabrielle* ou *princesse*, un peu modifiée.



PANTOUFLE.



SOULIER.



PANTOUFLE GARNIE DE RUCHE.



BOTTINE N° 2.



BOTTINE N° 3.



LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal 56 Rue Jacob Paris

Toilettes de la M^on VIGNON-CHAUVIN, 182 r. de Rivoli



N° 1.



N° 2.

Lors de son apparition, cette forme Gabrielle a épouvanté l'immense majorité des femmes; elle avait voulu être trop exacte, c'est ce qui l'a perdue; elle avait prétendu faire revivre ces *fourreaux* droits et plats qui étaient en honneur au seizième siècle, et les imposer à une population féminine qui avait adopté et voté avec enthousiasme la crinoline avec toutes ses conséquences, c'est-à-dire avec les jupes longues, amples et plissées. Sur ce terrain, la forme Gabrielle devait être, et a été vaincue; elle renaît de ses cendres cet hiver, mais après avoir fait amende honorable à la crinoline. Celle-ci permet à la robe Gabrielle d'être quasi plate sur le devant, à la condition d'être plissée à plis larges et profonds sur les hanches et par derrière. La robe cuir de Russie était garnie avec trois bandes de velours de même nuance, encadrées de dentelle noire, et disposées en festons aigus; les manches, peu larges, étaient garnies de la même façon; le corsage, fermé par des agrafes, était orné de *faux* boutons de velours, entourés de dentelle.

Une toilette de dîner était en pou-de-soie nuance abricot, fort belle à la lumière; la bande de la jupe était garnie avec une grosse ruche chicorée en taffetas pareil à celui de la robe; au-dessus de la ruche étaient disposés des entre-deux en blonde blanche, formant une double *grecque*. Le corsage, décolleté, était orné d'une draperie en tulle et blonde; les manches, courtes, garnies d'une ruche chicorée et d'une *grecque* de blonde; sous ces manches étaient placées des *engageantes* en tulle, garnies de blonde.

Une autre toilette de dîner était en taffetas nuance *vapeur*, c'est-à-dire gris irisé, un peu doré, un peu rosé, un peu argenté, le tout mélangé d'une façon charmante. La jupe était garnie avec un haut volant découpé à dents fort larges, sous lesquelles débordait une blonde blanche fort légère et très-légèrement froncée; le volant, surmonté d'une ruche chicorée, pareillement garnie de blonde blanche, remontait jusqu'au corsage, de chaque côté. Sur l'espace qui formait ainsi tablier, étaient disposées, de distance en distance, des ruches *chicorée*, s'inclinant un peu vers le milieu du tablier, et interrompues à cette place par des nœuds de taffetas découpé, bordés de blonde. La berthe était formée par une garniture semblable à celle de la jupe (volant et ruche) et rejoignait le volant de la robe, en formant *fichu;* sur l'espace resté libre, le corsage était garni avec trois nœuds semblables à ceux de la jupe. Rien n'était plus élégant et plus simple à la fois, plus *vaporeux*, que cette robe *vapeur*.

En fait de soieries, celles qui semblent devoir être préférées sont les moires antiques unies ou *façonnées*, à dessins, couleur sur couleur, ou bien à dessins de couleurs vives, parsemés sur un fond neutre. Ces dessins se composent presque toujours de traits isolés, ou réunis à angles droits, généralement disposés en biais. Les femmes fort élégantes, disposées à porter leurs robes seulement durant une saison, choisiront les moires antiques à dessins de couleur; les femmes d'une élégance paisible préféreront les moires antiques à dessins couleur sur couleur; celles enfin qui se résignent à acheter une robe d'un prix assez élevé, à la condition de lui demander des services durant plusieurs saisons consécutives, préféreront la moire antique unie, qui ne porte pas sa date écrite sur la disposition de ses dessins, et qui, grâce à la modestie de ses prétentions, se trouve à l'abri des vicissitudes de la mode. Les autres étoffes de soie adoptées pour cet hiver sont les gros de Tours (sorte de pou-de-soie très-épais) unis ou bien à dessins, les taffetas, et, en très-faible minorité, les satins. Cette dernière étoffe ne peut parvenir à reconquérir définitivement le rang qu'elle a occupé si longtemps; malgré ses efforts, elle réussit à se faire accepter seulement par quelques douairières, fidèles aux souvenirs et aux étoffes de leurs jeunes années.

EMMELINE RAYMOND.



N° 3.

N° 4.



N° 5.

LA THÉORIE DES COULEURS

DANS SES RAPPORTS AVEC LA TOILETTE.

IV.

Nous avons déjà expliqué dans le précédent article (voir le n° 35 de la présente année) le but que nous nous sommes proposé en analysant les couleurs, et motivant les préférences qu'on doit leur accorder si l'on veut observer les lois de l'harmonie et profiter du bénéfice des oppositions et des analogies, en évitant, parmi les premières, celles qui seraient préjudiciables, parmi les secondes, celles qui produisent la monotonie. Nous avons fait à la science une part aussi petite que possible, en nous proposant de la réduire encore dans les articles suivants, car il s'agit, non d'étaler une érudition de fraîche date, mais seulement d'indiquer des principes généraux, en les appuyant cependant sur l'autorité des lois de la nature. Il s'agit, en un mot, non d'enseigner à nos lectrices une science qui leur serait peut-être inutile (si tant est qu'une science puisse être inutile), mais de leur apprendre à choisir parmi les couleurs celles qui conviennent le mieux à leur teint, et enfin de guider leurs préférences, en leur faisant entrevoir que, pour être motivées et légitimes, il faut les rattacher à l'ordre invariable qui préside à la création *.

Parmi les types blonds, il en est que l'on désigne par le mot *cendré*, de nuance claire ou foncée. La première devra arrêter sa préférence sur le bleu *violetté;* la seconde devra choisir le violet et ses dérivés participant un peu du bleu.

La mode avait condamné, il y a un certain nombre d'années, toutes les chevelures de nuance rousse; être rousse constituait un malheur véritable, une calamité, une humiliation. Nous avons changé tout cela, et la réaction la plus prononcée s'est manifestée en faveur de cette couleur si décriée. Aujourd'hui les personnes rousses avouent leur nuance, et ne tiennent plus compte ni de la réprobation qu'elle excitait autrefois, ni du proverbe qui les signalait à la méfiance; ce proverbe était erroné comme tout ce qui est absolu. Les personnes rousses ne sont pas toutes méchantes, pas plus que les personnes blondes ne sont forcément douces et bonnes. J'ai connu à cette dernière règle des exceptions tellement positives, parmi les femmes qui étaient ou qui avaient été blondes, qu'en vérité je ne saurais m'empêcher de protester contre les préjugés qui prétendent classer les caractères d'après les nuances de la chevelure.

Les personnes rousses devront éviter avec soin toutes les couleurs qui ont une parenté quelconque avec leur nuance. Elles devront s'abstenir totalement de choisir le vert comme élément dominant dans leur toilette, car cette couleur, dans la composition de laquelle le jaune prend une grande part, aurait pour résultat d'*allumer* encore le ton de leur chevelure. Elles devront rechercher le bleu très-pur, afin de faire ressortir les teintes *blondes* ou *brunes* de leur chevelure, et d'en atténuer le ton rouge.

Les cheveux bruns s'allient à plusieurs variétés de teints; ils sont privilégiés entre tous, car ils ont peu de couleurs ennemies et n'ont guère que l'embarras du choix sans avoir à se préoccuper des exclusions absolues et forcées. L'opposition qui existe entre la nuance foncée des cheveux et le ton clair du teint pâlirait trop le visage si l'on adoptait de préférence des couleurs foncées sans mélange de teintes vives. Il faudra, par conséquent, savoir *relever* à propos par une cravate, un ruban, une coiffure de nuance vive, le ton des vêtements lorsqu'ils appartiendront aux teintes très-foncées. Le rose, le jaune, le violet, le bleu, conviennent également à ces types, et l'on devra seulement reporter les préférences vers celles de ces couleurs qui s'accordent le mieux avec le teint pâle ou coloré.

Les cheveux noirs s'allient rarement au tempérament nerveux, et leur contraste avec le teint qu'ils accompagnent pâlit celui-ci. Il faut donc éviter d'augmenter cette opposition, en adoptant des couleurs trop accentuées; le violet n'est pas absolument défavorable à ce type, et ne doit pas être tout à fait évité, ainsi qu'on l'a cru jusqu'à présent; mais les nuances claires du violet lui conviendront mieux que les teintes foncées. Le rose mat, le jaune de nuance moyenne, devront être choisis lorsque le teint est coloré. On pourra également adopter le cerise et le ponceau, si le teint n'est pas trop pâle, car dans ce cas on ne court pas le risque de le rendre encore plus blême. En général, le rouge clair ou foncé, le rose très-vif, ne peuvent guère convenir qu'aux teints *moyens* : ils sont préjudiciables aux teints pâles parce qu'ils les *écrasent*, — aux teints fort colorés parce qu'ils les *allument*.

On évitera également le vert clair, si l'on a un teint décoloré. Employé comme élément dominant, c'est-à-dire entourant le visage, le vert clair lui communique ses reflets et le rend livide; il sera favorable, par conséquent, aux teints fort animés, dont il éteindra un peu le coloris. Le rose mat sied aussi à ces derniers, ainsi que le blanc, soit comme base fondamentale, soit comme accessoire. Ces couleurs, employées séparément ou simultanément, conviennent à ce type délicat et fin.

EMMELINE RAYMOND.

* Qu'il me soit permis d'adresser ici mes plus vifs remercîments à M. le comte de la Moussaye. J'ai reçu son *Esthétique nouvelle*, je l'ai lue avec le plus vif intérêt, et j'aurais profité de sa bienveillante proposition si je n'avais craint de me laisser entraîner, à sa suite, sur un terrain trop scientifique pour le but que je me propose. Il s'agit en effet, pour moi, pour nous autres femmes, non de nous consacrer à des recherches qui révèlent des aperçus nouveaux dans le domaine de la science, mais seulement de profiter des lois établies, et de les appliquer modestement .... à la toilette.



LE SIGNAL,

OU LE TYROL EN 1808.

Suite.

Jamais je n'avais vu de femme à laquelle j'eusse plus désiré consacrer ma vie et donner mon nom. Les opinions des femmes sont des impressions, et je me disais que le temps enseignerait à son esprit que la mission des femmes, ici-bas, ne doit rien avoir de commun avec les querelles excitées par l'ambition. Il me semblait impossible de me fâcher contre cette aimable enthousiaste, contre cette suave musicienne qui tant de fois avait ravi mes oreilles, et je m'éloignai plein de joie, à la pensée que bientôt, peut-être, elle romprait avec Ottavio.

Cependant je n'avais rien pour me guider, et la nuit devenait de plus en plus sombre. Il me sembla voir, dans l'obscurité, une forme humaine; aucun pas cependant ne se fit entendre, et je pus croire que je m'étais trompé. Cette forme disparut. Quelques minutes après le son d'une voix vint me surprendre, et ces mots me furent dits presque à l'oreille : « Est-il temps? » Celui qui les avait prononcés venait de passer derrière moi. « Oui, temps de se coucher, » murmurai-je, en mettant la main sur la garde de mon épée. On ne me répondit pas, et j'avoue que je n'en fus point fâché, car je crus reconnaître la voix d'Ottavio.

Quelques ruines se trouvaient sur le bord du chemin; je crus sage, avant de continuer ma route, de me mettre en observation derrière ces ruines. L'épée à la main, sous mon manteau, car je n'avais pas de pistolets, je cherchai au milieu des ruines l'endroit d'où je pourrais le mieux voir la route, devant et derrière moi.

La scène qui venait de se passer entre Ottavio et moi me donnait quelque raison de regarder un guet-apens comme possible.

Cette précaution me sauva peut-être; car un pas de plus et j'allais me heurter contre un homme qui, les bras croisés, s'appuyait contre un pan de mur formant le coin des ruines. Je fus même surpris que le bruit de mes pas n'eût pas attiré son attention; mais la voix sinistre que j'avais déjà entendue vint bientôt l'éveiller.

« Est-il temps? » dit Ottavio en passant, car cette fois je ne doutai pas que ce ne fût lui.

« Salurn! » s'écria l'homme qui semblait s'éveiller en sursaut.

« Est-il passé?

— Non, je vous le jure : ce n'est pas un officier bavarois qui m'aurait échappé!

— Eh bien, remontons un peu la route; il ne peut pas être bien loin, et autant ne pas nous rapprocher trop de la ville. »

Les deux affidés s'éloignèrent, et je repris le chemin de ma caserne.

Depuis quelque temps je savais l'histoire de Rosa et d'Ottavio. Orpheline et peu riche, quoique d'une très-ancienne famille, Rosa, presque enfant lorsque le Tyrol avait été donné à la Bavière, s'était enthousiasmée pour l'indépendance de son pays. Elle déclarait à ses compagnes qu'elle n'aurait pour mari que le libérateur du Tyrol. Jeune personne, elle s'était dévouée à cette cause, elle y avait mis tout ce qu'elle avait de sentiments généreux. Son caractère, exalté par le manque de direction et de surveillance maternelle, l'avait familiarisée avec des sentiments et des événements auxquels les femmes doivent toujours rester étrangères. Ce qu'elle épousait, dans Ottavio, ce n'était pas l'homme, c'était le champion qui, pour obtenir la main de Rosa, avait offert sa fortune et son bras à la cause dont elle voulait le triomphe. Enrichi par des spéculations commerciales, Ottavio s'était, depuis peu, fixé dans le Tyrol, et la passion que Rosa lui avait inspirée avait pris naturellement la couleur sombre d'un caractère jaloux et concentré.

Jusque-là Rosa n'avait senti qu'en enthousiaste, elle n'avait point pensé en jeune fille. Elle n'avait pu juger Ottavio, ni son humeur jalouse et violente; elle ne voyait en lui qu'un instrument; mais, le soir du bal, elle avait ressenti une impression nouvelle; d'autres perspectives s'étaient ouvertes devant ses regards.

L'avenir avec Ottavio, que serait-il? C'était la première fois, peut-être, qu'elle se posait cette question, la première fois qu'échappant à l'enthousiasme de son patriotisme local, elle était descendue un peu plus avant dans son cœur, et que la jeune fille, la femme, avait commencé à se montrer.

Je revis Rosa; elle s'efforça presque de me gagner à la cause qu'elle regardait comme celle du Tyrol; mais bientôt elle évita ce sujet de conversation. Il semblait qu'elle craignît de blesser mon honneur; elle devint silencieuse, triste et distraite; elle finit par fuir ma société. Ottavio, que je rencontrais quelquefois chez la tante de Rosa, semblait au contraire disposé à se rapprocher de moi. On pense bien que je croyais peu à la sincérité de ses avances. J'attribuai ce changement à la crainte peut-être, ou à la trahison; car nous savions qu'il existait toujours dans le Tyrol un parti ennemi de la Bavière.

Je reçus l'ordre de me rendre à Botzen, pour y escorter des caissons qui, de cette ville, faisaient un transport d'argent à la capitale. Il y avait longtemps que je n'avais vu Rosa, et certains bruits qui s'étaient répandus de son prochain mariage, quoique je ne voulusse pas y ajouter foi, ne laissaient pas de m'inquiéter. Sa conduite envers moi m'avait paru bien souvent froide et capricieuse. Je me décidai cependant, puisque je devais passer devant la porte de sa maison, à y entrer. Je descendis de cheval à quelques pas de là, et, trouvant la porte ouverte, j'allais pénétrer dans la salle à manger, lorsque j'entendis la voix d'Ottavio.

« Demain soir donc, » disait-il, « au château de Salurn!

— Convenu. Mais écoutez! »

C'était la voix de Rosa!

Je ne sais quelle idée me passa dans l'esprit; mais quelques instants après j'étais à cheval, et je galopais comme un furieux pour rattraper mon escorte. Je me perdais en conjectures sur le motif mystérieux d'un tel rendez-vous. S'agissait-il d'une conspiration? Était-il nécessaire que, dans un tel but, une jeune fille de l'âge de Rosa se rencontrât avec un homme dans un lieu aussi sauvage et aussi écarté que le château de Salurn? Il y a dans le Tyrol assez de terres abandonnées et désertes, même près des endroits les plus peuplés, pour qu'il ne faille pas chercher bien loin des lieux propices à des conciliabules. L'excellente réputation de Rosa ne pouvait permettre de la soupçonner d'une démarche coupable; et d'ailleurs comment croire qu'un endroit habité par les hiboux pût être le théâtre d'une scène de roman, et « un rendez-vous de bonne compagnie, » pour parler comme votre opéra du *Pré aux Clercs?*

Il y avait des instants où je tâchais de me persuader que je m'étais trompé, que j'avais cru entendre ce que je n'avais pas entendu, et que tout cela n'était qu'un cauchemar de mon imagination jalouse et malade; mais, à tout événement, je résolus d'être le lendemain à ce rendez-vous, s'il était réel.

En effet, le soir de ce jour-là je laissai mes hommes au village de Salurn, et, seul, à la nuit tombante, je me mis à gravir les rochers qui recouvraient le versant de la montagne; leur ombre, qui rendait l'obscurité plus grande encore, me cachait le sentier que je cherchais à découvrir, tandis que la forteresse en ruines, qui s'élevait au-dessus de ma tête, brillait des derniers reflets du soleil. Je n'avais jamais vu de si près ce magnifique effet de lumière; jamais je n'avais été en position de mieux l'admirer, et je restai quelques minutes absorbé dans la contemplation d'un si beau spectacle.

Une petite fille, en sortant d'un des labyrinthes innombrables formés par ce terrain plein de rochers, jeta un morceau de papier dans le sentier que je suivais, et eut bientôt disparu. Je ramassai ce papier, dans l'espoir d'y trouver peut-être la solution de l'énigme qui me torturait, et j'y retrouvai ces mots écrits dans le patois du pays, *s'ist zeit*, « il est temps », ce qui était la réponse à la demande d'Ottavio : « Est-il temps? » Le rapport évident qui existait entre ces deux phrases me fit éprouver une sorte d'appréhension, et je me mis à réfléchir à la rencontre que j'avais faite, quelques minutes auparavant, de paysans, qui, s'arrêtant derrière une des maisons du village, restaient les yeux fixés sur le château de Salurn. Ils semblaient mécontents; et j'entendis l'un deux qui disait, en se servant toujours de la même formule : « Il n'est pas temps. »

Ces différentes circonstances, même ainsi rapprochées, ne suffisaient pas cependant pour annoncer un vrai danger; peut-être n'avaient-elles aucun rapport entre elles. Toutefois je commençai à concevoir une certaine alarme; mais l'affection que je portais à Rosa ne me permit point d'hésiter, et je résolus, puisqu'il me restait si peu de chemin à faire, de gravir, avant de retourner au village, le rocher sur lequel s'élevait la vieille tour du château.

La route n'était pas aussi courte que d'abord je l'imaginais. Le soleil cessa bientôt d'éclairer le sentier, et j'eus beaucoup de peine à atteindre la base de la roche énorme où le château était construit. Il y avait seulement assez de lumière pour que je visse où je me trouvais. Quoique le vent sifflât, je crus entendre les pas de quelques personnes, pendant que je faisais le tour de cette roche. Bientôt je reconnus distinctement la voix d'un homme.

C'était celle d'Ottavio, et elle me semblait si près de moi que je me préparai à me défendre, me souvenant de ma dernière rencontre avec lui. Au bout de quelques instants, je l'aperçus, au reflet que jetait une lanterne sourde sur un petit plateau formé par le rocher.

Ottavio n'était pas seul; deux femmes se trouvaient avec lui; et dans l'une d'elles, malgré le peu de lumière que donnait la lanterne, je reconnus Rosa.

« Écoutez! » dit Ottavio d'une voix farouche : « il faut bien nous entendre. Je ne suis pas Tyrolien; je n'ai aucun intérêt à mettre le feu dans ce malheureux pays. Ma fortune, mes spéculations, s'arrangeraient beaucoup mieux de la paix et de la tranquillité générales. Je sais pourquoi l'association dont vous faites partie m'a choisi pour instrument en cette circonstance. On veut que ma fortune, mon crédit, soient désormais liés à la cause du Tyrol : soit; mais si je me dévoue ainsi, Rosa, c'est pour vous seule; et c'est de vous que j'attends ma récompense! Je ne réclame qu'une parole, mais qu'elle soit franche, et non pas équivoque; dites que demain vous serez ma femme, et aussitôt je gravirai le rocher... Je tiendrai ma promesse!

Quelques instants s'écoulèrent avant que Rosa répondît; mais, quand elle parla, ce fut d'une voix si basse et si tremblante que je ne pus saisir un seul mot.

« Elle consent ! » dit la femme qui était avec elle : » allons, si vous êtes un homme, montez ! »

— Je ne l'ai pas entendue, » reprit Ottavio d'un ton de défiance.

« Je vous dis qu'elle a consenti, j'en serai témoin ! » Il se fit un certain mouvement dans le groupe qui était devant moi; mais, la lumière de la lanterne ayant tout à fait disparu, je ne pus me rendre compte de ce qui se passait. J'étais en proie à une émotion extraordinaire; la cause de l'étrange conduite de Rosa m'était révélée : il n'y avait plus à en douter, elle sacrifiait tout, bonheur, avenir, à ce qu'elle regardait comme la délivrance de sa patrie.

Il était évident qu'elle n'aimait pas Ottavio, et cependant elle serait sa femme ! Je n'avais plus qu'une pensée, m'interposer entre elle et son destin... Son nom allait sortir de mes lèvres, lorsque, dans l'obscurité, je sentis une main qui saisissait la mienne : c'était celle de Rosa ! « Pardonnez-moi, » dit-elle, croyant parler à Ottavio, et son ton était saccadé, quoique distinct, « dans de tels moments, il n'y a que les hommes qui puissent montrer du calme et de la résolution : je n'hésite pas! Maintenant, je n'ai qu'une pensée : le premier qui arrivera au château de Salurn, sera le mari de Rosa! Montez ! » Je levai les yeux, et j'aperçus la lanterne qui brillait au-dessus de ma tête.

« Bien ! » dis-je tout bas, et, lui serrant la main, je gravis des marches grossièrement taillées dans le roc. Il y eut des moments où je ne trouvai que des pointes aiguës sur lesquelles j'avais de la peine à fixer mes pas; au bout de quelques instants, j'étais sur un autre plateau assez étroit, et je me trouvai en face d'Ottavio.

A ma vue, il poussa un cri de fureur. Je n'avais pas eu le temps de tirer l'épée, qu'il me porta un coup de stylet... Mon sang coulait en abondance, et je luttais contre mon adversaire, dont l'arme était restée dans ma blessure, heureusement légère, lorsque Rosa, attirée par le cri d'Ottavio, gravit elle-même le rocher avec un courage au-dessus de son sexe. Dans un accès de jalousie furieuse, mon ennemi se persuade que Rosa l'a attiré dans un guet-apens, et, cherchant une nouvelle victime, il lève sur elle un poignard qu'il avait tenu caché. Du bras je détourne le coup, et, arrachant le poignard au meurtrier, je le frappe luimême : Rosa était sauvée !

Ottavio mourant allait expirer à ses pieds; il demanda à me dire quelques mots, *à moi seul*; je ne pus le lui refuser. « Je perds Rosa, et je meurs, je meurs repentant, » me dit-il, et il semblait résigné; « vous vous êtes défendu loyalement, » ajouta-t-il, « et j'espère que vous me pardonnez, comme je vous pardonne; mais cette Rosa, que j'ai tant aimée, est perdue si vous ne me remplacez dans la mission que j'avais acceptée, celle d'aller brûler, dans la vieille tour du château de Salurn, des papiers qui la compromettent et qui l'exposent au plus grand danger... — Je comprends, » dis-je, et je me souvins des paroles de Rosa, lorsque, me prenant pour Ottavio, elle venait de promettre sa main au premier qui arriverait dans la tour. — « Ce paquet, » reprit tout bas Ottavio, « est placé sur une petite boîte, qui se trouve elle-même sur une table près de la fenêtre de la tour. Promettez que, sans lire l'adresse du paquet, sans y toucher même, vous y mettrez le feu avec cette lanterne, jusqu'à ce que, boîte et papiers, tout soit réduit en cendres! — Oui, » m'écriai-je, et, appelant Rosa et sa compagne auprès d'Ottavio mourant, je continuai à gravir le rocher. Au moment où elles voulaient mettre un appareil sur sa blessure : « Rosa, » dit-il, « je suis content, cet homme ne sera jamais votre mari!... » et Ottavio expira... Rosa, qui soupçonnait le sens de ces paroles, m'appela, mais en vain; je ne voulais pas l'entendre; rien ne pouvait m'arrêter, pas même la voix de Rosa : la sauver, la sauver deux fois en un jour, quel bonheur! Indifférent à ma blessure, je bravais tous les périls qu'il me restait à traverser et les pointes des rochers suspendus au-dessus des précipices; j'entendais encore la voix de Rosa sans distinguer ses paroles, et cette voix suffisait pour me donner un courage invincible. Enfin, après mille dangers, j'escaladai les dernières marches qui, à travers les rochers, conduisaient à la plate-forme où se trouvait le château dont vous voyez les ruines, et je montai l'escalier croulant de la tour. A l'étage le plus élevé, je trouvai le paquet de papiers indiqué par Ottavio, et, fixant les yeux vers la fenêtre, pour ne pas voir l'adresse, comme je l'avais promis au mourant, mes regards tombèrent sur la sombre vallée qui était au-dessous de moi comme un vaste abîme, sur les montagnes plus sombres encore dont elle était environnée.

Il était difficile cependant de mettre le feu au paquet avec la lanterne, sans regarder un instant la table. Le paquet était *sans adresse*. Je fus saisi d'un tremblement nerveux, je ne sais pourquoi; mais le papier avait déjà pris feu. Ce feu était celui de la poudre! Il se communiqua à la boîte, toute une colonne de flamme en jaillit et se dressa vers le ciel! Je renversai la table avec rage, et je foulai aux pieds le fatal appareil. Il était trop tard, le signal était donné!... Du haut de chaque rocher et de chaque montagne, d'autres signaux répondirent à celui-ci, comme des spectres de flamme au milieu des ténèbres; le roulement du tambour, le son de la trompette, les détonations de l'artillerie retentirent de toutes parts : cette nuit le Tyrol fut perdu pour la Bavière et rendu à l'Autriche.

Le sang que j'avais perdu, l'émotion terrible que je venais d'éprouver à la pensée que j'avais donné moi-même le signal de ce soulèvement en masse contre le gouvernement de mon pays, me jetèrent dans un long évanouissement. Rosa, en voyant donner le signal, avait deviné toute la portée des dernières paroles d'Ottavio; elle comprit qu'il avait espéré que le soulèvement du Tyrol mettrait une barrière éternelle entre elle et moi. Mais elle savait que j'étais blessé et que je lui avais sauvé la vie; elle courut à mon secours malgré le péril d'une telle ascension. Elle posa le premier appareil sur ma blessure, et des paysans qu'elle alla chercher, avec sa compagne, me transportèrent dans le village voisin. A la suite de cette affreuse nuit, je fus pris d'une fièvre délirante. Ces mots retentissaient sans cesse à mes oreilles, et je les répétais toujours : « Il est temps, il est temps ! » Il me semblait voir le poignard d'Ottavio levé sur Rosa; je me sentais frappé moi-même, à la lueur sanglante d'un vaste incendie.

Quand je revins à moi, je me trouvai dans la maison de la tante de Rosa. Ces dames m'avaient caché et soigné. Rosa avait voulu être ma garde-malade, et, pendant six semaines, son admirable dévouement avait plus fait que tout l'art des médecins; elle m'avait sauvé!... Faut-il ajouter que Rosa, en mémoire des terribles scènes du château de Salurn, a fait ce tableau, et que Rosa est la comtesse de C...? Nous nous sommes mariés le jour même qui fut le premier anniversaire de ces tragiques événements, où j'ai sauvé la vie à Rosa, et où elle a sauvé la mienne!.... »

Nous ne nous étions aperçus ni le comte ni moi que le salon était presque vide. La comtesse, qui pouvait se douter que nous parlions d'elle, car le comte, en ce moment, me montrait le tableau, fit quelques pas vers nous; mais elle s'arrêta comme si elle se recueillait dans ses souvenirs. Qu'elle était bien ainsi !... « C'est elle, c'est Rosa, » dit le vieux comte attendri, « toujours Rosa ! »

FIN.

O. NETTEMENT.



. tub ua ehcram al sruober ua
, tubéd el tom reinred ua
, etiord à ehcuag al arehcrehc
etiorda ecirtcel am xue zehc
. revuort à srev etnauqnic
, revuas em ruop , cnod iciov
: essemorp enu rinet ed
esserp em no'l tiord nob à , siam
? suon euq xueim tias el iuq ! he
. suov-setid , settenros sed
? eripsni elle'uq ec suov-zevas
erircé tuev iuq à srola
. nosias ed sroh tse emir al
nosiar al snas ! saléh siam
; emir enu ednamed iul ej
emirc nom reilbuo eriaf ruop
; tuas nu'd tuot ecnalé'm ej
tòtissua emulp am rus cnod
: erialp à emia'j sleuqxua sneg sed
erèloc al trof sèrt sniarc ej
, snortlop sulp sed ertè snas
. snortap sed te suhcif sed
, semmargana sed , suber sed
, semadsem , suov ruop tnof es ùo
ruojés ec ed enier al
ruoj ertua'l tircé'm isnia
« . eud tse sruojuot felc enu
, eudrep felc enu ruop , rac
, élèméd ec zessinif
felc ertua enu'd iovne'l rap
! esucca no'l ici'uq iom tse'c
esucxe snas ilbuo nu'd siup
, felc snas tniv em felc ettec
élucer sulp el spmet ua
. euqitamolpid felc enu'd
euqitsilabac emrof suos
uaevehcé levuon timorp
uaevrec ertov ed niav ne
ecirtcerid ertov iuq à
ecirtcel enu'd xuorruoc ud
écanem roup sneît suov ej
éssapért setè'n suov is
? eranét ud etrop al rap
erag erid snas étropme
, nitam uaeb nu , li-t-a suov
nitul edifrep euqleuq
ednor enihcam al ed ou
, ednom ua erocne suov-setè
, ruetua xuesserap-sèrt te
ruetaroballoc rehc nom »

EDME SIMONOT.



L'article *Renseignements* prend une extension si considérable, que nous sommes forcés de rappeler à nos abonnées, dans l'intérêt de tout le monde, une prière qui leur a déjà été adressée : Supprimer les épigraphes qui prennent trop de place; — indiquer le nº de la bande d'abonnement; cela sera plus court et plus clair aussi, que ne peuvent l'être des initiales, quelquefois pareilles à d'autres initiales. — Enfin, avant de nous adresser une demande, prière de vouloir bien examiner les nºs, qui bien souvent contiennent ce que l'on désire.

Aucune demande relative à l'administration, changement d'adresse, réclamations, etc., ne doit être adressée à madame Emmeline Raymond : la rédaction, seule, la concerne, ainsi qu'on peut le voir en tête de chaque numéro.

Madame Emmeline Raymond ne peut répondre directement aux lettres qui lui sont adressées; les réponses figurent à l'article *Renseignements* par ordre d'ancienneté.

AVIS. — Quelques réclamations nous ont été adressées relativement au dessin de tapisserie publié dans le nº 42. Nous répétons ici les signes indiquant les couleurs dont il se compose :

DESSIN DE TAPISSERIE, GENRE ALGÉRIEN.

Explication des signes : ■ Noir. ⊞ Ponceau très-clair. ⊠ Ponceau moins clair. ⊞ Ponceau de nuance moyenne. ▣ Ponceau foncé. ⊡ Gris très-clair. ⊠ Gris moins clair. ■ Gris de nuance moyenne. ■ Gris foncé. ⊚ Vert anglais clair. ▣ Vert anglais de nuance moyenne. □ Blanc en soie ou laine. – Maïs en soie ou laine.

Près des rives enchantées, etc. On porte toujours la broderie en soutache, tout en répétant qu'on ne la portera pas longtemps. Je n'entreprendrais p s ce travail; il vaut mieux le remplacer par le point de chaînette, exécuté au crochet avec de la grosse soie ou bien de la laine très-fine. Aucune couleur n'est absolument bannie de la toilette; on porte toujours le bleu clair pour le soir et les toilettes parées, le bleu foncé pour le jour. — Mme *L. V., Pyrénées-Orientales.* -Ce dessin ne serait pas de saison, et nous ignorons si l'on portera ces mantelets l'été prochain. — Mme *D., à Toulouse.* La recette pour nettoyer le marbre se trouve dans le nº 11 de l'année 1861; la place nous manque, à notre grand regret, pour la répéter ici. — Nº 2,706. Nous avons publié, dans les nºs 14 et 22, des objets de lingerie pour enfants. J'ignore si l'on y trouvera ce que l'on désire. Dès que cela sera possible, nous publierons des modèles pour lingerie d'enfant nouveau-né. Le prix des numéros est indiqué en tête de chaque numéro. Merci pour les excellentes paroles qu'on veut bien m'adresser. — *Nº* 1,922. S'adresser à M. Simart, rue Rambuteau, 64. — *Nº 372, à Fécamp.* Trois volants étroits, tuyautés, à tête On ne porte pas de basque plus accusée; il faut bien couper les lés en pointe; les jupes sont si amples, que l'on ne saurait plisser toute leur envergure autour de la taille. Je ne connais pas ce cabinet de lecture, mais je m'engage à le faire chercher. Merci pour cette charmante lettre. Je retiens la promesse qui m'est faite, et j'espère serrer la main qui l'a signée. — *Château de M., Belgique.* Pèlerine ronde, en cachemire bleu ouaté pour la petite fille de 18 mois; à cet âge on porte toujours les corsages décolletés avec corsage blanc montant. Je regrette de ne pouvoir répondre à la dernière question. S'adresser à Mme Aubert, modiste, rue Neuve-des-Mathurins, 6; elle en vend...., et je ne puis quitter mes occupations pour m'informer du prix. — *Nº* 1,812, *M. L., à Lyon.* La place nous manque parfois, mais nous reviendrons aux *Sauts du Cavalier.*

Mme *Le P..., de St-E...* Les dessins de manteaux ont déjà répondu à cette question. — Mlle *Élisa.* Je ne puis m'y engager, car, en agissant comme nous le faisons, nous pouvons en publier une plus grande quantité, ce qui permet de satisfaire tous les goûts. Tous les corsages sont plats. Les jeunes filles portent indifféremment des robes de couleur unie, ou bien à carreaux, ou bien à rayures. — *Usine de S...* On n'avait pas désigné le département, et le nom de la localité était inconnu et peu lisible, double difficulté pour envoyer la carte photographiée; il a fallu se livrer à un travail fort difficile pour retrouver cette adresse imparfaite parmi nos milliers d'abonnées. *On ne peut mettre la carte dans le journal;* la poste s'y oppose, et l'on ne pourrait non plus se livrer à des recherches si extrêmement longues pour mettre cette carte, au moment du pliage, précisément dans le numéro qu'elle devrait accompagner. Pour avoir la carte de Mme Emmeline Raymond, il faut envoyer 1 fr. 25 centimes, *plus* un timbre-poste suffisant pour l'affranchissement, *plus* son adresse et l'indication du département. Tous les numéros partent de chez nous en même temps, mais nous ne pouvons les suivre dans leur trajet! Et nos réclamations sont toujours reçues comme les vôtres..... — *Violette.* Les affaires d'administration ne me concernent pas : je puis à peine suffire à celles de la rédaction. S'adresser à M. le Gérant. — *Sur le pont des Arts.* Ce détail est tout à fait en dehors de notre cadre. Le présent que l'on veut faire dépend de la situation du donataire et du destinataire, et des goûts de celui-ci; tout conseil à ce sujet est impossible, lorsqu'on ignore tout cela. — Mme *D., à Paris, rue Thérèse.* Les affaires d'administration ne me concernent pas. — *Près de Géorgina.* Nous avons donné une large part aux travaux en laine, et l'un de nos derniers numéros contient l'explication du *point diamant.* — *Nº* 9,700. Nous avons publié des recettes pour *relever* le velours écrasé. Quant au nettoyage, il faut s'adresser à un teinturier. Garnir la jupe avec une bande de taffetas soutachée. — *Irma.* Je regrette de formuler un refus, mais cela est impossible pour le moment. — Mme *J. G., à Toulouse.* Merci pour cette promesse. Je ne connais pas les ouvrages en papier. Nous avons publié des modèles de tablier, cet été entre autres; on les porte avec ou sans bretelles. — *Sous mes daturas.* On porte, *dans ce cas,* soit la veste qui peut accompagner toutes les jupes, même de couleur, soit une pèlerine-mantelet (à pans courts) de même étoffe que la robe, pour cacher la taille. — *Nº* 8,948. Oui, sans doute, les petites filles portent toujours des robes à carreaux écossais; on les garnit avec deux ou trois ruches de ruban ou de taffetas, répétant les deux ou trois couleurs de la robe. On ne peut avoir les mêmes manches pour corsage montant et corsage décolleté, ou bien il faut séparer le bas de la manche et composer le haut de deux bouillonnés. Merci pour la promesse de fidélité. — *Première demande.* Le vêtement de velours garni de fourrure est bien plus joli et plus paré que la pèlerine toute en fourrure, qui est bien délaissée. — *Gaud Sophie.* Cela n'a pas été indiqué parce qu'il est impossible de

l'indiquer *par écrit*. Il faut toujours qu'il se trouve un pli au milieu de la jupe par derrière; on croise un peu le pli sur la couture : on ne peut faire différemment. — *Au coin de mon feu.* Deux volants de taffetas noir, tuyautés et ourlés, — ou froncés et déchiquetés, avec ou sans tête, pour garnir la robe à rayures vertes et noires. — *Une abonnée à perpétuité.* Merci pour cette trop aimable lettre. — *N° 18, au Havre.* Le deuil pour la mère du mari est aussi grand qu'un deuil de mère, et l'astracan noir est la seule fourrure *de deuil*. On peut border les volants de taffetas noir, qui commencent à se couper, en posant une bande de taffetas noir très étroite en biais, et la rabattant à l'envers. — *N° 294. Nangis.* S'adresser à M. Simart, rue Rambuteau, 64, pour le dessin : il est impossible que nous publiions les dessins d'après des dimensions particulières, car ils conviendraient seulement à une personne, et il faudrait en faire autant pour toutes les autres abonnées. — *Mathilde N..., à S.* On ne peut élargir une robe qui a 2 mètres 70 centimètres de largeur, ce qui est seulement la *moitié* de la largeur des robes actuelles. Faire blanchir le châle. On plie l'un des coins d'une carte de visite quand on a porté cette carte soi-même.

Quelques-unes de nos abonnées, en fort petit nombre, il faut leur rendre cette justice, nous demandent pourquoi l'administration du journal ne leur offre pas de primes; nous pensions nous être suffisamment expliqués sur ce point, et n'avoir plus à y revenir. Le bon sens public devrait pourtant nous servir d'auxiliaire, et chacun devrait pouvoir comprendre qu'il n'est point d'administration qui consente à distribuer son capital à titre de *primes*. Si les primes avaient la valeur qu'on leur attribue, ne serait-il pas plus simple et plus facile de baisser *de cette valeur le prix du journal?* Si la prime a une valeur égale à celle du journal, comme on l'annonce parfois, ne vaudrait-il pas mieux distribuer le journal gratis? En réalité, la prime est toujours *payée* au moins à sa valeur. On annonce un objet d'une valeur considérable, on le *donne* moyennant un supplément d'un tiers ajouté au prix de l'abonnement, — c'est ce supplément qui représente la valeur de l'objet *donné*. Si l'on tient absolument au mot de *prime,* que nous tenons essentiellement à ne point employer, on n'a qu'à verser aux bureaux la somme de 25 francs : on recevra le journal, *plus* 52 gravures coloriées, une avec chaque numéro. On aura ainsi le plaisir de recevoir une prime (en la payant, comme toujours).

Mme *El. Vor.....* Gardez-vous bien d'employer le cosmétique en question. Lisez le feuilleton des sciences, signé *Victor Meunier,* dans l'*Opinion nationale* du 9 novembre de la présente année; vous y trouverez l'analyse des substances qui composent ce cosmétique, fait avec du sublimé corrosif, de l'oxyde de plomb hydraté, de l'acide sulfurique, du camphre et de l'eau. A côté de cette analyse, vous en trouverez d'autres; vous vous éclairerez, non-seulement sur le danger que présente l'emploi de ces compositions, mais aussi sur la moralité des publications qui se vouent à la *réclame* de cette parfumerie, si dangereuse qu'on la nomme toxique. — Mme *de L..., château de Saint-Denis,* n'a pas envoyé son adresse; on n'a pu lui répondre directement; on fera ce qu'elle désire pour le réabonnement; il faut envoyer le montant de ces trois mois (décembre 1862, janvier et février 1863) en un mandat sur la poste, à l'ordre de M. le gérant de la *Mode illustrée.* — Mme *Th..., à Tours.* S'adresser à M. Leballeur, rue Taitbout, 74, pour connaître le prix des patrons en mousseline. — Mme *la baronne de L..., à Paris.* Il faut faire la robe de peluche, forme demi-Gabrielle, c'est-à-dire plate devant, froncée sur les hanches et par derrière, avec un corsage débordant un peu sur les hanches, *seule* place où il sera coupé, car le lé de devant et celui de derrière sont d'un seul morceau avec le corsage. Il faut orner la robe avec de la passementerie noire si le vert est foncé, verte si la nuance est un peu claire; les manches seront demi-larges, marquant le coude. Je n'ai pas bien compris la question relative au mantelet de velours. Oui, il faut envoyer un présent quelconque à l'artiste qui nous a dédié une composition musicale. Merci pour cette aimable lettre. — *Avize, n° 19,311.* Les articles sur la théorie des couleurs se continueront. Le volume des *Lettres d'une marraine à sa filleule* sera mis en vente à la fin de cette année. — *La Haye., L. G.* Je ne puis recommander une maison plus consciencieuse que celle de MM. Allard et Chopin, fabricants de meubles, rue du Faubourg-du-Temple, n° 50. — *N° 19,217* recevra un dessin de lambrequin très-prochainement. — *Château de M., C. de P. de G...* Le deuil de beau-père (père du mari) est exactement semblable à celui d'un père; on le porte un an : six mois tout en laine, trois mois en soie noire avec lingerie blanche; le voile de crêpe se porte pendant trois mois; les visites se font au bout de six semaines. Il est plus convenable de supprimer tout bijou, même de jais, et de ne porter ces derniers qu'au bout de six mois. Le petit-gris n'est pas une fourrure de grand deuil; l'astracan noir, *seul*, est permis dans cette circonstance. Le châle long est plus *deuil* qu'une *confection;* le cachemire des Indes, fût-ce à fond noir, ne peut se porter *tout au plus* que dans les dernières semaines du deuil. Trois volants ourlés et tuyautés pour la robe de soie noire. L'enfant de deux ans portera le deuil de son grand-père pendant six mois. Quant à la coiffure, s'adresser à M. Croisat, coiffeur, rue Richelieu, 76. On a fait chez moi, sous mes yeux, la dissolution de gomme de benjoin; cette gomme ne se dissout pas entièrement, mais la partie dissoute communique à l'eau un peu d'odeur et une légère teinture. — *Sous le saule.* Je dois à la vérité de déclarer que cette réclamation m'a déjà été adressée, mais je n'y puis rien comprendre : j'ai sous les yeux ce numéro avec la tapisserie algérienne, tous les signes indiquant les couleurs sont parfaitement désignés : l'erreur ne doit se trouver que sur un petit nombre d'exemplaires; pour plus de sûreté, nous rétablissons les signes à la page précédente. Garnir le chapeau de velours gros bleu avec du satin de même couleur; dessous, fleurs de velours de même nuance avec feuillage noir : les fleurs roses seraient peu *distinguées* sous ce chapeau. Oui, pour le jupon. *Les trois sœurs* peuvent avoir une écharpe bretelle en taffetas noir, pour les robes grises; toutes les sonates pour piano d'Haydn et Mozart, les premières de Beethoven. — *Egos. Il est absolument impossible* (combien de temps m'obligera-t-on, hélas! à le répéter?) d'envoyer les objets et patrons que l'on me demande dans le numéro qui succède à cette demande. On a reçu des patrons pour vêtements d'enfants, on en recevra dans le numéro prochain. On ne peut employer que de la soutache noire ou blanche sur le mérinos bleu. On me demande *sept* patrons et objets en une seule fois : nous avons publié la plupart de ces patrons et objets. Soutache violette sur la bande noire du jupon violet. — *N° 9,303.* Je conseille une robe en poult de laine garnie avec deux ou trois petits volants en taffetas de même couleur, tuyautés. A Paris, on *tuyaute* ces volants à la mécanique. Si l'on habite la campagne, il faut faire dans les volants les plis creux qui produisent ces *tuyaux;* cette combinaison de toilette sera plus *jeune fille* que les autres projets. — *B. de R., château de L.* L'écharpe de velours doit être arrondie par derrière, échancrée sur les bras. — *En attendant, etc., M. Mâ...* Volants tuyautés pour la robe de jeune fille; sept petits volants déchiquetés et froncés pour la robe plus habillée, couvrant un espace de 35 centimètres; les volants du bas plus larges que ceux d'en haut. Oui, pour les casaques, mais non tout à fait ajustées. Application pour les stores de filet; ce travail est d'une exécution plus prompte. — *Près de mon père.* Trois volants tuyautés pour la robe blanche de tarlatane; les tuyaux séparés par un ruban étroit bleu ou rose, terminé de chaque côté par une boucle. Camélias blancs ou roses dans les cheveux. Merci pour cette lettre trop aimable. — *N° 5,211,* Mme *B.* Oui, bientôt. Nous sommes heureux que l'on apprécie nos efforts avec tant de bienveillance. Les épiciers vendent une poudre spéciale pour nettoyer le métal anglais. — *N° 19,379, A. L.* a reçu et recevra des modèles pour costumes d'enfants. — *N° 19,353,* Mlle *G.* On se procure les matériaux pour tous ces travaux chez M. Simart, rue Rambuteau, 64; nous publierons *à peu près* ce que l'on nous demande. — *M. L. La Croix en Brie.* En indiquant la largeur du côté le plus étroit des lés, j'ai indiqué celle du côté opposé : le biais doit se continuer jusqu'au bout, tout naturellement. — *Sous un palmier.* On se trompe de journal; d'autres publications publient des dessins sans y joindre des patrons. Ce reproche ne peut nous être adressé; on n'a donc pas reçu le n° 43? — *N° 12,699.* Il nous est absolument impossible de publier un dessin peu joli, peu utile, et qui ne servirait guère, tel que le dessin et l'explication d'un bas ordinaire; tout le monde sait tricoter des bas, et personne n'en tricote plus. Je regrette de répondre par un refus à une si bonne lettre. — *Trois cousines admiratrices de la Mode illustrée.* Robes de taffetas à rayures de deux nuances claires, ou robes de tarlatane bleue ou lilas pour la blonde, rose pour la brune, blanche pour la plus jeune, — ou, mieux encore, robes blanches pour toutes les trois. Nous avons consacré deux numéros aux dessins et conseils concernant les manteaux. S'adresser à Mmes de Vertus pour la ceinture *régente*. Le journal est bien heureux de plaire *aux trois cousines.* — *A celle qui m'aime, H. J.* Voilà une épigraphe flatteuse, et une lettre plus flatteuse encore. Tel a été, en effet, le but constant donné à la direction de ce journal, et nous nous appliquerons à éviter toutes les tendances de la triste publication que vous nous désignez comme modèle à ne pas suivre. Je garnirais la robe de taffetas noir avec un volant ayant 15 centimètres de hauteur, tuyauté, mais à tuyaux profonds et espacés, et surmonté d'une ruche chicorée. Je ferais le corsage à pointe. Le dessin en question est surtout convenable pour les robes de popeline, de poult de laine, et autres étoffes de même genre. Les manches seraient demi-larges, garnies comme la jupe, mais le volant *remontant* dans le sens opposé à celui que l'on donnait aux volants de manches. Cela commence à se faire. Oui, sans doute, pour la veste Figaro; on en fait, on en fera encore longtemps. Nous publierons des patrons de veste, le mois prochain; la mignardise pour broder la veste; — et merci encore pour cette lettre. — *Château de Barrière.* Le changement a été demandé par moi au bureau, mais j'insiste toujours pour les photographies : j'aurais désiré mieux répondre à l'aimable souvenir que l'on veut bien me garder, mais, hélas! je crains de succomber sous le poids de l'article « Renseignements. » J'ai reçu avec autant de plaisir que de reconnaissance la lettre de Mme la comtesse de L..... — *Au bord de la mer.* L'erreur ne doit se trouver que sur un petit nombre d'exemplaires; pour plus de sûreté, nous rétablissons les signes à la page précédente. — *Une abonnée bourbonnaise.* Peut-être, mais je ne puis, hélas! affirmer que ces patrons paraîtront dans le délai indiqué; il y en a dans le n° 22 de la présente année; pris note pour la deuxième demande. — *Près de mes trois enfants.* On ne peut guère faire d'autre garniture, sur une robe de première communiante, que des plis bordés d'une dentelle étroite, ou des entre-deux brodés, encadrés de chaque côté avec une dentelle étroite. Les volants font trop *d'étalage* pour cette circonstance. Pèlerine ouatée pour l'enfant de huit mois, bordée de fourrure si l'on veut; les initiales. La moire se porte depuis le mois de septembre jusqu'au commencement du mois de mai. — Mme *la vicomtesse de S., à Tonnerre.* L'explication du point d'arêtes, avec dessins indispensables à l'appui, a paru dans le n° 11 de la présente année; on peut le demander dans nos bureaux. Le fond et la bordure du coussin en application de velours (n° 38) se font d'un seul morceau, c'est-à-dire sur un carré de canevas. Nous publierons, le mois prochain, des dessins et patrons de veste; nous en avons du reste publié cet automne. On pourrait ouater ces dernières. La dimension du patron en question ne me permet pas de m'engager à le publier dans nos prochains numéros. Il faudra donc s'adresser à M. Leballeur, rue Taitbout, 74. — *Sarreguemines, L. S.* Les bureaux ne peuvent répondre lorsqu'on n'envoie pas d'adresse. Si l'on envoie 3 fr. 50 (et l'adresse), on recevra les numéros de la Biographie d'une héritière, depuis le n° 27. — *Une étoile obscurcie..., à A.* Les vestes le mois prochain; la chemise russe de suite. Quant aux volants gaufrés, ou toute autre commission quelle qu'elle soit, il m'est impossible de m'en charger : mes occupations s'y opposent absolument. — *Des montagnes d'Auvergne.* Tout dépend des circonstances. Le manteau de velours est infiniment plus paré que celui de drap-velours; l'un et l'autre conviennent pour une jeune mariée. Nous avons publié une foule de dessins de manteaux, parmi lesquels on pourra choisir. Je conseille le paletot-casaque. Les vestes, le mois prochain. — *Une abonnée à M.* Pardon, l'explication était bien claire. Un *seul* cordon passe dans l'œillet, les autres viennent se rattacher à celui-ci. On a négligé de dire que l'on nouait ces deux cordons ensemble, parce que cela est bien évident; on emploie de la ganse ou cordon rond que l'on achète en pièce. Merci pour la bienveillance témoignée au journal. — *Une abonnée à la Haye* doit demander les gravures coloriées du n° 44, si elle veut se rendre compte de l'effet produit par les robes de deux nuances. Cette mode n'est nullement excentrique, mais ne pourra servir pour l'usage que l'on se propose. — *N° 9,125,* Mme *C.* Si je possédais une recette pour empêcher la chute des cheveux, je l'aurais publiée sans attendre qu'on me la demandât. Nous avons publié nos patrons de manteaux. Les petits garçons ne portent plus d'étoffes à carreaux du moment où ils portent des pantalons. Pour les dessins en question, s'adresser à M. Simart, rue Rambuteau, 64. Merci pour la sympathie que ma filleule me témoigne. — Mme *Ste C..., à M.* Nous ne pouvons nous vouer à une spécialité, car nous ne conviendrions plus au public très-nombreux qui ne fait pas partie de cette spécialité; ce que nous faisons pour chaque profession, en détail, est encore bien plus étendu qu'on ne l'a fait jusqu'ici, car nous ne nous bornons pas, sous prétexte d'articles de *Modes,* à faire des réclames pour quelques industriels. — *J. G., à Novare.* Le capuchon espagnol est une coiffure tenant à un mantelet; on la porte avec un corsage décolleté pour spectacle paré; nous en publierons le dessin, mais je ne pense pas que le patron puisse trouver place sur nos planches, consacrées à des objets d'une utilité plus générale. — *R. R.* S'adresser à Mme Pauline Royer, rue de Rivoli, 186, pour le costume écossais : nous ne pouvons faire mieux que ce que nous avons fait, en publier le dessin. — Mme *Thi..., à B.* Il faut garnir la robe d'enfant avec une bande de taffetas bleu ou de cachemire bleu, soutachée en blanc. Oui, pour l'astracan.

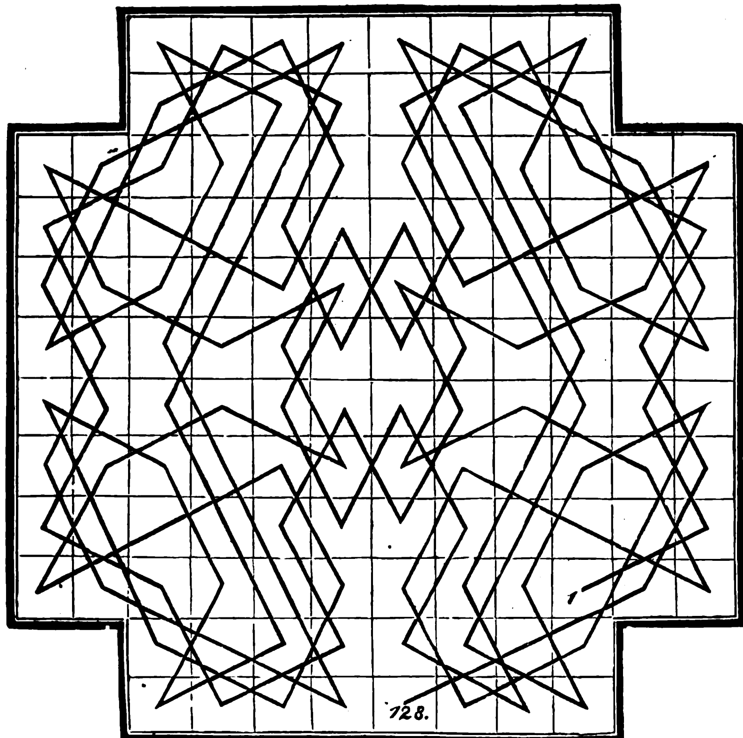
AVIS.

Nous publierons prochainement une planche coloriée représentant des costumes d'enfants. La composition et l'exécution de cette planche hors ligne nous engagent à l'annoncer, afin que les personnes non abonnées à l'édition avec gravures coloriées puissent se procurer ce beau dessin. Son prix est d'un franc.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

LE SAUT DU CAVALIER.



Voir, à notre dernier numéro, l'Échiquier renfermant, disséminées dans ses cent vingt-huit cases, les syllabes contenues dans les vers qui précèdent.

LE VER ET LE GOUJON.

FABLE.

Un pauvre petit ver de terre,
Traversé par un hameçon,
Se tortillait dans la rivière
Sous les yeux d'un jeune goujon,
Prêt à le happer sans façon.
« Seigneur, voyez ma peine extrême! »
Dit l'insecte à son ennemi,
« Je suis déjà mort à demi;
« Épargnez-moi, par pitié pour vous même :
« Un être aussi souffrant
« Vaut-il un coup de dent? »
Mais le goujon, sans nulle honte,
De la supplique ne tint compte;
Il croqua le ver....... et fut pris.
Cœurs égoïstes, endurcis,
De vos méfaits vous recevez le prix.

Auguste HUMBERT.

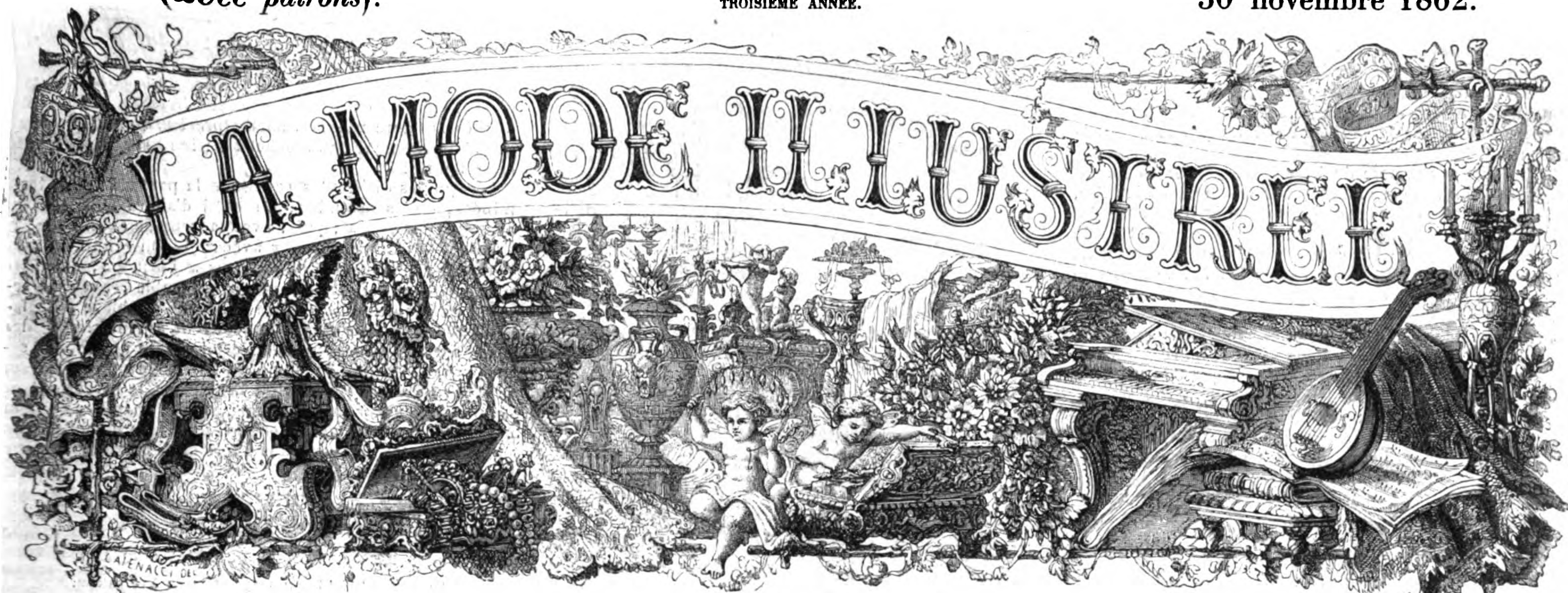
RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

La vie en province n'est pas sans charmes, et cependant elle soulève des contradictions.

N° 48 (*avec patrons*). TROISIÈME ANNÉE. 30 novembre 1862.



Le numéro, vendu séparément, **25 centimes.** AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, **50 centimes.** AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE LUNDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND.
Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cie, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (*Pour l'étranger le port en sus*). —

Explication de la gravure de modes.

Robe de popeline à rayures ombrées, nuance Havane. Le bas de la jupe est garni avec une très-large bande de taffetas Havane, plus haute devant que sur les côtés et par derrière, sur laquelle s'entrelacent deux rubans faits en mignardise noire. Le corsage, un peu décolleté carrément, se porte avec une pèlerine adaptée à l'échancrure; il est garni de ruban en mignardise, ainsi que les manches, dont le bas est coupé carrément.

Robe de taffetas bleu Mexico. Le bas de la jupe est garni avec une ruche *chicorée* de même taffetas. Cette ruche est surmontée de trois rangs d'entre-deux de dentelle à médaillons disposés en ondulations, retenues à chaque angle par une agrafe formée par une ruche chicorée. Les manches, peu larges, sont garnies comme la jupe. Le corsage, montant et plat, est recouvert par un fichu de dentelle noire.

Capuchon suédois.

TRICOT.

La figure 26 (*recto*) de la planche des patrons appartient à ce modèle.

MATÉRIAUX : 75 grammes de laine anglaise (ou mousse) blanche; 38 grammes de laine zéphyr violette; aiguilles à tricoter en bois n° 6.

Le fond de ce capuchon se compose de trois parties, faites séparément; deux sont égales; la troisième est un peu plus petite; chacune de ces parties est faite toujours à l'endroit, en allant et revenant, et le tricot doit être assez lâche; sans être tendues, 12 mailles doivent couvrir un espace de 6 centimètres; 22 tours doivent couvrir le même espace de 6 centimètres. Nous joignons à cette explication la figure 26 (moitié du fond), placée sur la planche de patrons, pour faciliter l'exécution du capuchon.

On commence par le côté arrondi de derrière; on monte 2 mailles (laine blanche), et l'on augmente d'*une maille à la fin de chaque tour*, de façon que le 28e se compose de 30 mailles; depuis le 29e on augmente de 6 mailles à la fin de chaque tour, et l'on continue jusqu'à ce qu'on ait 162 mailles sur l'aiguille. On tricote 26 tours avec ce même nombre, et dans les 8 tours suivants on surjette toujours les 6 premières mailles. — On tricote 4 tours après ces 8 tours, avec le même nombre de mailles, sans *surjeter* par conséquent; —ensuite, pendant 84 tours, on tricote *ensemble* les 2 premières mailles de chaque tour; — après ces 84 tours on tricote toujours les *trois* premières mailles *ensemble*, et cela jusqu'à la dernière maille.

TOILETTES DE DINER.

On fait encore une autre partie, en tout semblable à celle-ci; la troisième, que l'on place entre les deux premières, est un peu plus petite, et on les assemble en se servant du patron. Les côtés transversaux sont un peu froncés pour s'arrondir, et l'on *soutient* aussi un peu le bord extérieur.

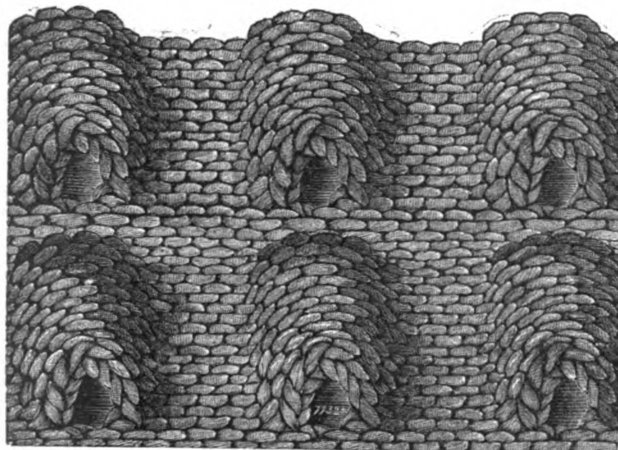
La bordure se compose de deux bandes faites isolément, avec la laine zéphyr violette, sur les mêmes aiguilles, mais en serrant un peu le tricot; la première de ces bandes est droite; elle a 17 à 18 centimètres de longueur, et borde le fond par derrière; la deuxième (devant) est en forme de fanchon; pour celle-ci on monte 150 mailles, et l'on travaille en *allant et revenant.*

1er, 2e, 3e *tours.* — A l'endroit.

4e *tour.* — 3 mailles à l'endroit; — * on ajoute 6 mailles, — les 6 mailles suivantes à l'endroit; — on recommence depuis * jusqu'aux 3 dernières mailles, que l'on tricote à l'endroit; on a ainsi formé le commencement des *plis* ou *bouillonnés;* depuis ce tour, on diminue une maille au commencement et à la fin de chaque 2e tour, pour que l'extrémité se trouve en biais. Après les 4 tours ci-dessus décrits, on fait 9 tours à l'endroit avec les mailles ajoutées. — Dans le 10e tour, on surjette chaque fois les *six mailles ajoutées pour former les bouillonnés;* le premier et le dernier bouillonnés doivent, à cause de la diminution, être surjetés dans le 7e tour. — Depuis le 11e jusqu'au 14e tour, on tricote uni à l'endroit; dans le commencement du 15e tour on surjette 36 mailles; — on en surjette autant au commencement du 16e tour, et, dans ce 16e tour, on commence, dans le milieu des 62 mailles dont il se compose, la seconde rangée de bouillonnés qui doivent être placés régulièrement au-dessus des précédents, c'est-à-dire, qu'on les commence toujours entre les 2 mailles du milieu du bouillonné précédent. On continue ainsi les bouillonnés, en les séparant toujours par 5 tours unis, et diminuant régulièrement une maille de chaque côté de chaque tour. Le second rang de bouillonnés compte 9 bouillonnés, — le 3e, 7, — le 4e, 5, — le 5e, 3. On termine par un rang d'un seul bouillonné, et, après l'avoir surjeté, on tricote ensemble les mailles qui se trouvent de chaque côté; ceci forme la pointe de derrière; on tricote celle de devant dans le premier tour, dont on prend les 30 mailles du milieu, sur lesquelles on fait d'abord *trois,* — puis *un* bouillonné — Pour la bande droite, garnissant le côté de derrière du capuchon, on monte 180 mailles, on fait 5 tours unis, — un rang de bouillonnés, — 5 tours unis; — on démonte la bande qui, à chaque extrémité, forme un biais, à cause des diminutions faites pour cette bande comme pour la précédente; on assemble les côtés en biais de ces deux bandes, de chaque côté, on les coud sur le capuchon, dont le bord a été ourlé; la pointe de derrière est fixée, sur le fond du capuchon, par un nœud de ruban violet.



N° 1. CAPUCHON SUÉDOIS.



N° 2. — GARNITURE DU CAPUCHON SUÉDOIS EN GRANDEUR NATURELLE.

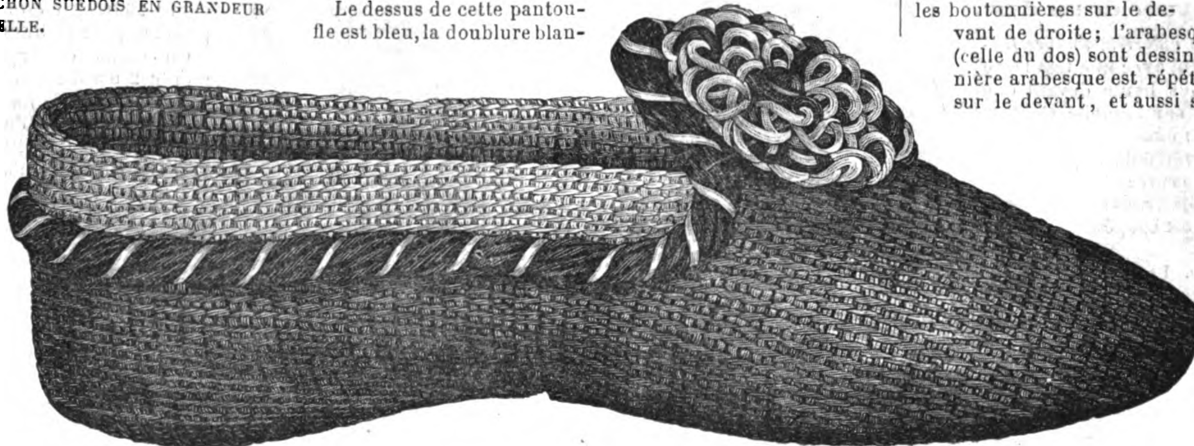
Sur la ligne fine du patron on plisse six fois le fond pour marquer le bavolet; ces plis sont distribués de telle sorte qu'il reste, depuis le point jusqu'à la croix, seulement 5 centimètres 1/2. On met un gland blanc et violet à chaque bout du capuchon, par devant, et l'on pose deux brides de ruban violet.

Pantoufle au crochet tunisien.

Les figures 24 et 25 (*recto* de la planche de patrons) appartiennent à ce modèle.

MATÉRIAUX pour la paire : Laines zéphyr : 24 grammes de laine bleue; 24 grammes de laine blanche; 12 grammes de laine noire; un crochet en bois n° 7 ou 8; ganse blanche, en soie ou coton.

Le dessus de cette pantoufle est bleu, la doublure blanche; et celle-ci est repliée de façon à former un revers, bordé d'un gros cordon noir en laine; une rosette, faite en frange de laine noire et de soie d'Alger blanche, est posée sur le dessus, et fixée par un gros bouton noir.



PANTOUFLE AU CROCHET TUNISIEN.

Cette pantoufle doit être faite en mailles très-serrées, et nous plaçons, sur la planche de patrons, les figures 24 (*empeigne* et *quartier*), et 25 (*semelle*) qu'il faudra *lever*, et d'après lesquelles on exécute la pantoufle. On commence le dessus, et aussi la doublure, par la pointe de devant, sur la ligne marquée *v* et *w;* on fait une chaînette ayant la longueur de cette ligne; on revient sur la chaînette, en faisant un tour de mailles simples, puis on commence le crochet tunisien; on augmente de chaque côté de l'empeigne, selon que l'exige le patron. Le *quartier* est fait d'abord d'un côté, puis, de l'autre côté de l'empeigne, jusqu'au milieu par derrière; à cette place les deux côtés du quartier sont cousus ensemble. La patte arrondie qui termine l'empeigne est faite ensuite; des diminutions régulièrement répétées lui donnent sa forme arrondie.

Quand on fait la doublure, on ajoute quelques mailles pour le revers (partie rabattue de la doublure), *à la place où le quartier commence* de chaque côté de l'empeigne. Le bord supérieur du quartier, pour le dessus comme pour la doublure, doit être absolument en droite ligne; les augmentations nécessaires pour la forme du patron doivent avoir lieu sur le côté opposé, c'est-à-dire sur le bord inférieur.



CRAVATE STÉPHANIE.

La semelle *extérieure* est faite avec de la laine noire, au crochet simple; on la commence par le talon, et on la fait d'après la figure 25; la semelle *intérieure* est faite, avec de la laine blanche, au crochet tunisien, toujours d'après cette figure 25.

Lorsque les différentes parties de la pantoufle sont terminées, on les assemble; on coud d'abord le dessus, *y* avec *y*, — *x* avec *x*, puis, avec la semelle extérieure, *v* avec *v*, — *w* avec *w*, — *x* avec *x*. — On réunit ensuite le quartier de la doublure depuis *x* jusqu'à *z*, et aussi *v* avec *v*, — *w* avec *w*, — *x* avec *x* ensemble, avec la semelle intérieure; on assemble dessus et doublure, de façon que toutes les coutures se trouvent à l'intérieur, les unes sur les autres, puis on coud encore une fois la semelle avec la pantoufle, et on les fixe encore une fois sur le côté supérieur. On rabat, à l'extérieur, le revers, et on coud celui-ci sur la pantoufle; on le garnit avec un cordon tors en laine noire, entouré d'un brin blanc, et l'on place la rosette, qui peut aussi être faite en ruban noir et blanc.

Paletot berrichon

POUR PETIT GARÇON DE QUATRE A CINQ ANS.

Les figures 43 à 46 (*verso*) appartiennent à ce patron.

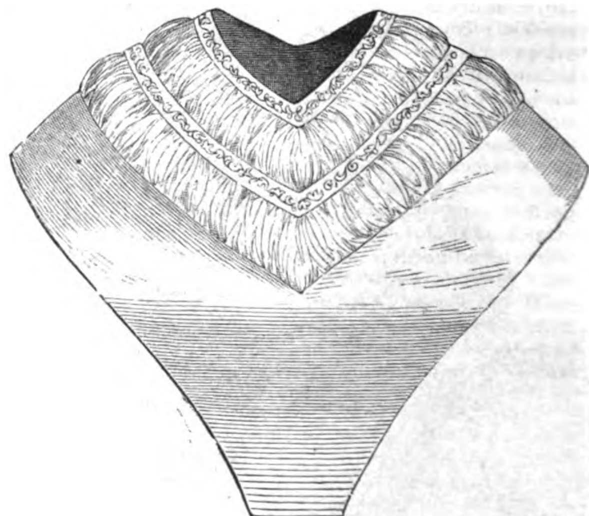
Notre modèle est fait en drap brun, bordé avec du galon de même couleur, orné de soutache brune et de boutons en velours brun. Les deux parties du dos, réunies par une couture, se croisent à la place où la couture se termine, c'est-à-dire à 20 centimètres environ du bord inférieur, et forment ainsi une sorte de revers. La poche, indiquée par un ornement en soutache, doit avoir la forme de cet ornement; elle a 6 centimètres de largeur dans le haut, et, s'arrondissant, 11 centimètres de largeur dans le bas. Le col, étroit, est simplement bordé; la manche, également bordée par le galon qui remonte pour figurer une fente, est, de plus, ornée de soutache.

On coupe les devants d'après la figure 43; pour le dos, on taille, d'après la figure 44, deux morceaux pareils, que l'on coud ensemble jusqu'au revers. On réunit toutes les parties du paletot en assemblant les lettres; on le borde entièrement avec le galon (sans omettre le revers de derrière), puis on exécute les ornements en soutache, pour lesquels on consultera, outre le patron, le dessin représentant le paletot. Ces ornements, très-simples d'ailleurs, n'ont pu être *entièrement* indiqués sur le patron; sur la figure 43 on n'a pu placer que *l'une* des arabesques qui séparent les boutonnières sur le devant de droite; l'arabesque de la poche et sa voisine (celle du dos) sont dessinées sur la figure 44. La dernière arabesque est répétée de l'autre côté de la poche, sur le devant, et aussi sur le revers de la partie *gauche* du dos; ce revers, retenu par trois boutons, est indiqué sur la figure 44. — La *poche* de la *partie droite* du dos n'est point bordée; on la fixe à gauche sur la ligne ponctuée, tandis que le revers qui la recouvre est fixé sur la partie de droite. La fig. 45 (*col*) doit être coupée d'un seul morceau, bordée, puis cousue sur l'encolure, *e* avec *e*, — jusqu'à *f* avec *f*.

La manche (fig. 46) est cousue ensemble depuis *g*



GUÊTRE UNIE POUR FEMME.



CHEMISETTE POUR FEMME.

jusqu'à l'*h*, ornée de soutache, bordée et placée dans l'entournure, *j* avec *j*.

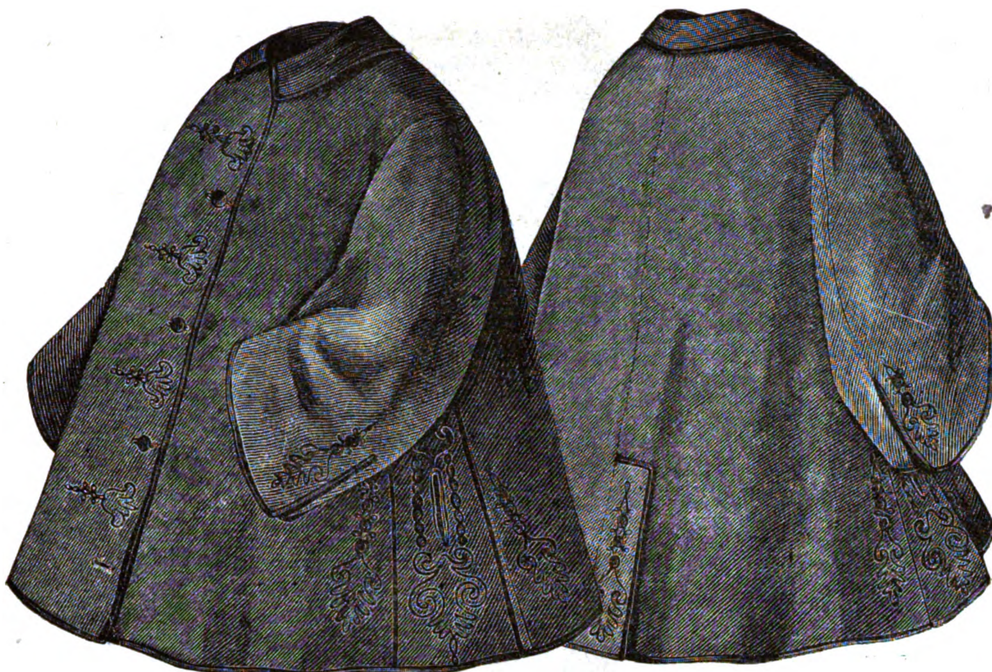
Robe à corselet

POUR PETITE FILLE DE QUATRE A CINQ ANS.

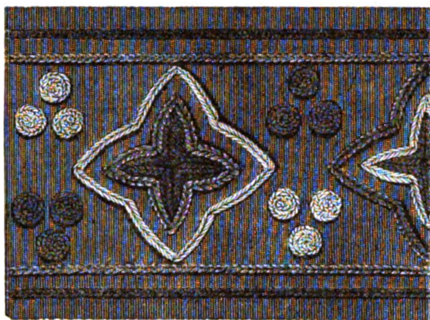
Les figures 18 à 23 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Ce joli petit costume est fait en cachemire (c'est-à-dire mérinos fin) couleur sable ; les ornements se composent de bandes de taffetas noir, ayant 1 centimètre de largeur. La robe a 38 centimètres de hauteur, 2 mètres 35 centimètres de largeur ; elle est garnie de deux volants tuyautés, bordés de soutache noire, surmontés de deux bandes de taffetas noir, posées à plat. Le bord de cette jupe, découpé en ondulations peu profondes, est bordé de taffetas noir ; le premier volant suit ces ondulations, le deuxième est placé droit. Le corselet se porte avec un corsage montant et froncé, en nansouk ou mousseline, et avec des manches longues et bouffantes, pareilles à ce corsage. Le côté supérieur du corselet est garni avec un volant à tête (ayant en tout 3 centimètres 1/2 de largeur) pareil à la robe et bordé de soutache. Les bretelles sont bordées, d'un côté, avec du taffetas noir, garni, de l'autre côté, avec un volant semblable à celui du corselet, mais ayant seulement 2 centimètres 1/2 de largeur.

Le devant du corselet est coupé d'un seul morceau sur la figure 18, — les petits côtés sur les figures 19 et 20 ; le dos est taillé sur la figure 21, — les bretelles sur la figure 22 ; tous ces morceaux sont garnis d'une doublure ; on les réunit en assemblant les lettres minuscules. On place des baleines flexibles sur toutes les coutures ; on borde la partie inférieure du corselet avec un passe-poil noir, et l'on pose derrière des agrafes. Pour tous les volants, il faut une longueur *double* de l'espace qu'ils recouvrent lorsqu'ils sont tuyautés.



PALETOT BERRICHON POUR PETIT GARÇON.



BORDURE EN GRANDEUR NATURELLE POUR LA CHEMISE DE CACHEMIRE.



CHEMISE DE CACHEMIRE POUR FEMME.

La bretelle est cousue sur la ligne ponctuée sous le corselet, en réunissant *r* avec *r*, — *u* avec *u* ; derrière, cette bretelle est fixée, toujours sur la ligne ponctuée, croix avec croix, — *t* avec *t*.

La figure 23 représente une partie de la robe, avec la disposition des garnitures, et même la place occupée par la bordure de taffetas noir. Le volant inférieur a 4 centimètres de largeur, — le volant supérieur 3 centimètres 1/2 de largeur.

Le corsage froncé que l'on portera avec ce corselet est semblable à celui qui accompagne le *costume de petite fille* (voir plus avant dans ce numéro) ; il s'agira seulement d'en diminuer les proportions, selon la taille de l'enfant.



CASAQUE DALILA POUR PETITE FILLE.

Chemise de cachemire

POUR FEMME.

Les figures 6 à 12 (*recto*) appartiennent à ce patron.

La persistance de ce modèle nous oblige à tenir compte de son usage. On fait ces chemises en cachemire, ou mousseline de laine, ou foulard de couleur unie, écrue, blanche, violette ou bleue ; on les porte avec toutes les robes de chambre, quelle que soit leur forme.

Le devant est froncé sur une ceinture ; le dos, uni en haut, est froncé dans le bas par une coulisse ; l'encolure est garnie par un petit col rabattu ; la manche, large, est fermée par un poignet brodé. Notre modèle est en cachemire violet ; la broderie est exécutée, au point de chaînette, en soie de couleurs vives. Nous plaçons ici un dessin représentant une partie de cette broderie orientale en grandeur naturelle.

Pour faire cette chemise, on emploiera 2 mètres 70 centimètres de cachemire ; on place l'étoffe double, en droit fil, sur la ligne indiquant le milieu du dos, du col et de la manche, afin de couper ces parties d'un seul morceau. On place, sur le bord de chaque devant, un faux ourlet, ayant 2 centimètres 1/2 de largeur, destiné à soutenir les boutons et les boutonnières. Ces faux ourlets se croisent, c'est-à-dire que celui de droite couvre celui de gauche ; le premier est orné de quatre rangs de chaînette, exécutés en soie de couleur. On y fait les boutonnières, et l'on y coud les boutons qui sont indiqués sur le patron ; ces boutons, du côté droit, ne servent pas ; on place, sur le côté gauche, quatre boutons pareils, correspondant aux boutonnières, et qui servent à fermer la chemise. On exécute ensuite, de chaque côté, la bordure dont nous publions le dessin, en employant des soies de cordonnet blanche, noire, verte, cerise et jaune.



ROBE AVEC BERTHE POUR PETITE FILLE.

Le bord inférieur des devants est froncé d'une étoile à l'autre étoile, et on le place entre les deux côtés de la ceinture taillée *double* d'après la figure 7, en assemblant les lettres N, — les étoiles, — les lettres O. — On coud ensuite dos et devant ensemble, d'abord sous le bras, depuis P jusqu'à Q, — puis, sur l'épaule, depuis R jusqu'à S, après avoir froncé le devant à cette place depuis une croix jusqu'à l'autre croix. — Le poignet de l'épaule (fig. 9) est brodé, et la broderie encadrée de chaque côté par deux rangs de chaînettes ; on laisse, de chaque côté, un rempli assez fort, on le pose sur la couture de l'épaule, en assemblant les lettres R, — S, — T, — U, sur la ligne ponctuée du dos. Dans l'ourlet inférieur du dos (fig. 8) on coud les deux

coulisses. — Le col (fig. 10) est brodé, doublé de soie légère, posé sur l'encolure, V avec V, — W avec W.

La manche (fig. 11) est arrondie sur la ligne fine du dessin; le dessous en est échancré sur la ligne qui indique cette échancrure. La broderie, en forme de pyramide, est en partie indiquée sur le patron; on l'exécutera, d'après le dessin de la bordure, en grandeur naturelle. — On fronce le haut et le bas de la manche; on place ce dernier côté entre les deux *doubles* du poignet (fig. 12), Y avec Y, — X avec X; ce poignet a été brodé. — On coud la manche ensemble, en laissant depuis Z une fente de 5 centimètres, et, sur cette couture, on fait deux plis, en plaçant chaque croix sur le point voisin. On ourle les deux côtés de la fente, et l'on place la manche dans l'entournure, Z sur le Z de la figure 6; les fronces sont distribuées de façon que la manche soit presque unie sous le bras.



MANCHE EN APPLICATION DE DENTELLE.



CORSELET POUR FEMME.

Robe avec berthe

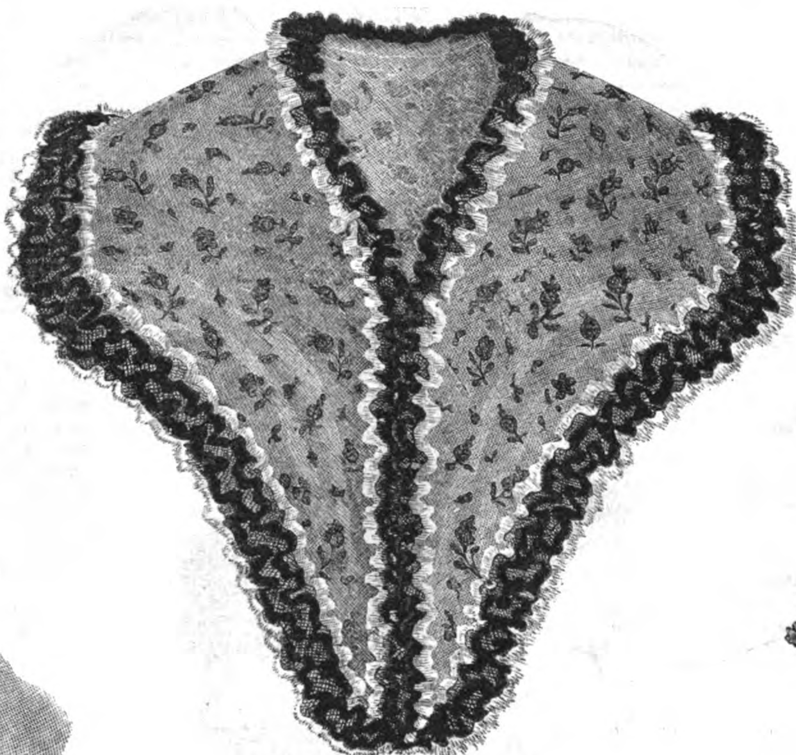
POUR PETITE FILLE DE CINQ A SIX ANS.

Les figures 13 à 17 (*recto*) appartiennent à ce patron.

La jupe de cette robe élégante est ornée d'une garniture en forme de tablier, formée par un treillage de ruban étroit en velours noir; le corsage est à ceinture, garnie de ruban de velours; la berthe entièrement couverte d'un treillage; les manches ont une garniture qui rappelle le *tablier* de la jupe. Notre modèle est en moire antique bleu Mexico, le treillage en velours noir. Il est superflu de dire ici que l'on peut exécuter cette robe en toute étoffe, popeline, cachemire, mérinos ou alpaga.

Toutes les parties du corsage sont représentées à moitié; on les coupe toutes d'un seul morceau chacune, en plaçant l'étoffe double en droit fil sur la ligne indiquant le milieu; dos et devant sont doublés de percaline; dans la figure 13 (devant) on coud les pinces, *a* avec *a* jusqu'au *b*; on pose des agrafes sur le dos, on le coud avec le devant, depuis *c* jusqu'à *d*, — depuis *e* jusqu'à *f*. La ceinture (fig. 15) n'a point de doublure; elle est repliée de chaque côté, puis fixée sur le corsage, étoile avec étoile par derrière, croix avec croix par devant, puis ornée de deux rubans de velours. — La berthe (fig. 16) est doublée de soie, garnie du treillage indiqué, et fixée par un galon de soie, qui la borde. Les rubans de velours sont indiqués sur le patron par trois lignes unies. — On coud la berthe sur le corsage en assemblant les lettres *g*, — *h*, — *j*, — *k*, et l'on place en même temps un passe-poil fin. — Le treillage des manches est indiqué sur la figure 17; on les double avec de la mousseline ou bien de la soie; on place sur le bord, à l'intérieur, une bande de taffetas blanc; à l'extérieur, un galon de soie. On coud la manche ensemble depuis *l* jusqu'à *m*; on fait trois plis, en plaçant, sur le bord supérieur, les croix, l'une sur le point de gauche, l'autre sur le point de droite. En plaçant la manche dans l'entournure, l'*m* doit se trouver sur l'*m* de la figure 13.

Le tablier a 45 centimètres de largeur sur le bord inférieur, se rétrécit sur les côtés, et vers le haut n'a plus que 12 à 13 centimètres de largeur. Chacun des rubans du treillage est séparé de son voisin par un espace de 2 centimètres. La jupe a 44 centimètres de longueur, 2 mètres 50 centimètres de largeur; elle est doublée et bordée d'un ourlet de 3 centimètres.



FICHU EN APPLICATION DE DENTELLE.



COSTUME POUR PETITE FILLE DE SEPT A NEUF ANS.

Casaque Dalila

POUR PETITE FILLE DE QUATRE A CINQ ANS.

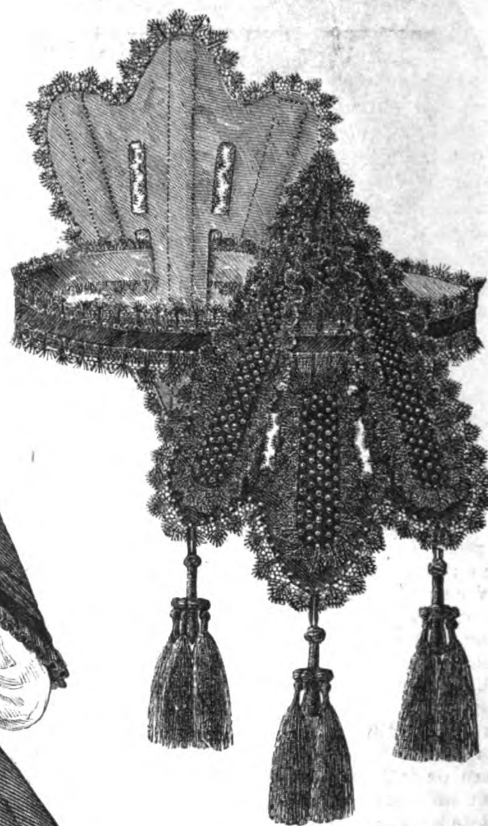
Les figures 1 à 5 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Notre modèle est fait en drap-velours, gris, bordé avec un galon de soie noire et fermé par trois boutons; la broderie est exécutée en soutache de soie noire.

Pour faire cette casaque, on emploie un peu plus d'un mètre d'étoffe en grande largeur. Le dos (fig. 3) est sans couture. Après avoir coupé toutes les parties du patron, on exécute le dessin en soutache; les arabesques qui le composent n'ont pu être indiquées en entier. On trouve le commencement et la fin sur les figures 1 et 3; — on complète le milieu en consultant le dessin représentant la casaque, et le continuant dans la direction indiquée par la pointe de la petite flèche. On assemble, devant et *petit côté*, depuis A jusqu'à B; — petit côté et dos, depuis C jusqu'à D, et sur le bord inférieur depuis l'étoile jusqu'à l'E; devant et dos sont réunis sur l'épaule, depuis F jusqu'au G, et les deux moitiés supérieures du dos sont cousues ensemble, depuis l'encolure jusqu'à la croix, sur la ligne indiquant la couture de derrière. Toutes les coutures sont faites au point arrière, et rabattues à l'envers. — On plisse le dos de la casaque au bas de la taille, sur les côtés et par derrière, en plaçant la croix 1 de la figure 2 sur le point 1 de la figure 3, — la croix 2 de cette dernière figure sur le point 2; on ourle le bord supérieur de ces plis sur la ligne fine



ROBE AVEC CORSELET POUR PETITE FILLE.



CEINTURE A MÉDAILLONS.

de la figure 2; — le bord supérieur des plis du dos est également ourlé sur l'envers du dos, en ligne droite.

Sur chaque pli, on pose de gros boutons en taffetas noir, entourés de grelots. — On borde la casaque avec un galon de soie, ayant un centimètre de largeur; on y fait des boutonnières, et l'on y place des boutons.

Sur la figure 4 (dessus de la manche), on fait d'abord la fente marquée par une double ligne fine; on fait à cette place un pli, en mettant la croix sur le point posé à l'extrémité de la fente. Le bord supérieur de ce pli est cousu H avec H, depuis la croix, sur le dessous de la manche; on exécute ensuite l'arabesque; on coud le dessus de la manche ensemble avec le dessous (fig. 5), depuis J jusqu'au K, — depuis L jusqu'à M, et on la borde avec le galon. En plaçant la manche dans l'entournure, l'M doit se trouver sur l'M de la figure 1.

Fichu en application de dentelle.

La figure 51 (*verso*) appartient à ce patron.

Matériaux : Tulle blanc de Bruxelles; fleurettes de dentelle noire; tulle noir en bandes; ruban blanc et ruban noir en taffetas, ayant 3 centimètres de largeur.

Ce fichu est fait en tulle blanc, avec application de *motifs* en dentelle noire, que l'on détache de dentelles hors de service, dont le réseau est usé, et que l'on coud sur le tulle blanc, en employant de la soie noire très-fine. Le *semé* peut être irrégulier quant aux motifs; il doit être régulier quant à l'espace qui les sépare.

On coupe le fichu, en tulle blanc, sur la figure 51 (qui en représente la moitié). La garniture ruchée se compose de tulle banc et de tulle noir, de soie en bandes, ayant 5 centimètres de largeur, bordées de chaque côté avec du ruban frangé que l'on prépare de la façon suivante : — on prend du ruban blanc et du ruban noir, en taffetas, ayant 3 centimètres de largeur; on coupe chaque ruban au milieu, dans le sens de sa longueur, et l'on défile tous les fils longs, jusqu'au petit filet du bord. On place les franges blanches au bord du tulle noir, les franges noires au bord du tulle blanc. On plisse ces bandes de tulle, on les place l'une sur l'autre (la noire sur la blanche), et l'on garnit le fichu avec cette double ruche. La ruche de l'encolure et celle des devants est simple, faite avec du tulle noir, bordé d'une blonde blanche.

La manche, assortie au fichu, est garnie d'une manchette (fig. 52). Elle est bordée d'une ruche semblable à celle du fichu, cousue sur une doublure de tulle, sur laquelle elle reste flottante, puis attachée à un bouillonné de tulle arrondi par le haut; on peut continuer le *semé* appliqué aussi sur ce bouillonné; la ruche inférieure est simple, semblable à celle de l'encolure du fichu. — La ruche supérieure est pareille à la ruche double du fichu. Les côtés de la manchette sont ourlés et garnis de petits boutons et boutonnières. On porte ce fichu et ces manches avec un corsage décolleté, pour toilette de dîner et de soirée *non dansante*.

Corselet pour femme.

Les figures 47 et 48 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Ce corselet est fait en taffetas noir, doublé de percaline. Il n'a point de baleine. On le porte sur un corsage blanc, montant et froncé. Il est fermé derrière par des agrafes, et bordé avec une dentelle noire, ayant un centimètre 1/2 de largeur, légèrement soutenue. Le côté supérieur est garni, outre la dentelle, avec deux rangs de ruban de velours noir étroit, et orné de boutons de taffetas noir en forme d'étoiles, cousus avec des perles noires. Le bord inférieur est garni avec trois rangs de ruban étroit en velours noir. Un nœud fait avec une bande de taffetas noir, ayant un mètre de longueur, 9 à 10 centimètres de largeur, bordée de dentelle et de velours, est placé sur le devant du côté gauche.



COIFFURE N° 1.



N° 2.



N° 3.

La figure 47 représente la moitié du devant, qui doit être coupé en deux morceaux pris en biais, par devant; le côté droit de derrière (fig. 48) est garni d'agrafes; — le côté gauche d'œillets, sous lesquels on place une baleine flexible; — on les assemble avec le devant, sous le bras, depuis R jusqu'à *l*, — sur l'épaule, depuis *m* jusqu'à *n*. Les ornements sont indiqués non-seulement par le dessin, mais aussi sur le patron. La place du nœud est marquée par une étoile.

Ceinture à médaillons.

La figure 53 (*verso*) appartient à ce patron.

Ceci est une variété de la ceinture Médicis; le tour de taille, droit et étroit, est orné de deux médaillons garnis de velours, de dentelle, et brodés de perles. Ces médaillons ont quatre fentes, dont les deux supérieures servent à passer la ceinture. L'un de ces médaillons, celui dont la pointe est tournée en haut et dont le bord inférieur est garni avec trois glands en soie, se place sur le devant; l'autre, dont la partie la plus large est placée en sens inverse, doit être posé par derrière, *la pointe en bas*, comme l'indique le dessin.

La figure 53 représente le médaillon de devant avec sa garniture, et les quatre fentes. Le médaillon de derrière doit être coupé d'un centimètre 1/2 environ *plus grand* que le précédent, et les fentes doivent par conséquent être plus longues d'un centimètre. Toute la ceinture est en taffetas noir et velours noir; on double les médaillons en florence, on les orne avec trois morceaux de velours pointus, encadrés de dentelle noire et brodés avec un *semé* de perles noires; la dentelle qui les entoure est aussi cousue avec des perles noires, fixées à distance régulière. A l'envers des morceaux de velours noir, d'un bout à l'autre, on coud un ruban étroit en taffetas noir, destiné à contenir des baleines. Toutes les fentes sont bordées de dentelle, ainsi que le contour extérieur des médaillons.

La ceinture a la longueur voulue et une largeur d'un centimètre 1/2; on la double et on la garnit avec des agrafes; on l'encadre avec une dentelle étroite, cousue avec des perles, et l'on place les médaillons en consultant la disposition de notre dessin.

Costume

POUR PETITE FILLE DE SEPT A NEUF ANS.

Les figures 28 à 42 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Nous ne saurions assez recommander la parfaite élégance de ce petit costume, qui peut être exécuté en toute étoffe, en velours, soie, ou laine. La jupe forme par devant une ceinture pointue; elle est garnie avec des ruches en taffetas, des rubans de velours et des boutons ovales, dits *olives*; les poches sont marquées par les mêmes ornements. Le corsage est une veste espagnole, qui dégage le haut de la jupe et laisse voir un corsage de mousseline blanche, garni à l'encolure, et aux poignets des manches bouffantes, avec une ruche de dentelle. Ce costume conviendrait comme *toilette d'intérieur*, non pas aux jeunes filles, mais aux jeunes femmes. — Notre modèle est en reps de laine, vert anglais, de nuance moyenne; la garniture (ruches et velours) est noire.

Les figures 28 à 34 représentent le corsage de dessous. — Les figures 35 à 37 appartiennent au jupon. — Les figures 38 à 42 composent la veste.

Pour préparer le corsage de dessous, on coupe en mousseline, ou bien en nansouk, d'*un seul morceau*, les figures représentées à moitié; on laisse l'étoffe nécessaire pour un large ourlet sur les devants; tous les poignets sont taillés *doubles*. Si l'on veut orner un peu ce corsage, on fait 6 à 8 plis sur chaque devant, ou bien on y brode deux ou trois bordures étroites.

On coud ensemble les figures 28 et 29, depuis A jusqu'à B; — on fronce sur l'épaule la figure 28 depuis C jusqu'à D, — la figure 29 depuis E jusqu'à F, et l'on place à cet endroit le poignet d'épaule (fig. 30), en assemblant les lettres. Après avoir ourlé le devant, on le fronce deux fois, depuis l'ourlet jusqu'à la croix, — sur la ligne ponctuée de la figure 28, et sur le bord inférieur. — Le dos est pareillement froncé deux fois depuis l'étoile, sur la ligne ponctuée et sur le bord inférieur de la figure 29; on place ce corsage sur la ceinture (fig. 32) en assemblant les lettres K — J, les étoiles et les croix. L'encolure est froncée tout autour et placée sur le tour du cou (fig. 31), en assemblant les lettres S, les étoiles et les lettres H. — Cette encolure est garnie, ainsi que les poignets des manches, avec une ruche *triple* en dentelle. — La manche (fig. 33) est échancrée sous le bras, puis froncée d'une croix à l'autre croix, et froncée aussi sur son bord inférieur; celui-ci est posé sur le poignet (fig. 34), en assemblant les lettres M et L. On le garnit de boutons et de boutonnières. On coud la manche ensemble depuis N jusqu'au point, on ourle chaque côté de la fente depuis le point jusqu'à l'M, on place la manche dans l'entournure, N sur l'N de la figure 28, en distribuant les fronces de façon qu'il n'y en ait point sous le bras, de chaque côté de la couture jusqu'à la croix.

Le jupon se compose de trois parties, en comptant la ceinture; les figures 35 et 36 ont dû être repliées, vu leur dimension. — La figure 35 représente la moitié du devant, qui doit être en biais, dans le milieu, par devant. — La figure 36 représente la moitié du haut de la partie de derrière, afin d'indiquer la distribution des plis; — on doit par conséquent continuer la *longueur* de cette partie, en se dirigeant dans le sens indiqué par la pointe de la flèche, sur la figure 36. Le bord du jupon est droit; on assemble le côté de derrière avec celui de devant depuis Q jusqu'à R, et depuis R jusqu'en bas.

La ceinture (fig. 39) est coupée en percaline et en deux morceaux. On les assemble sur le devant, on place des baleines sous cette couture et aux places indiquées, puis on la

couvre avec le jupon de la façon suivante: la pointe supérieure du devant du jupon est placée O sur l'O de la pointe de ceinture et cousue jusqu'aux points 1 et 2; ensuite on pose la croix 1 du jupon sur le point 1; — croix 2 sur le point 2, — et ainsi de suite pour toutes les croix et tous les points; on coud ces plis sur la ceinture, aux places marquées par les mêmes chiffres; cette partie de devant du jupon doit se trouver P sur le P de la ceinture, croix 5 avec point 5. On dispose ensuite les plis de derrière en posant la croix 5 sur le point 5 de la partie de devant, puis les trois croix 6 sur le point 6, — les 3 croix 7 sur le point 7. Cette partie de derrière, disposée en deux plis triples, est posée sur la ceinture croix 6 avec croix 6, — 7 avec 7; on recouvre la ceinture avec un morceau d'étoffe, on y place des agrafes et des œillets.

La garniture du jupon est en partie indiquée sur la figure 35; les ruches sont faites en taffetas double; celle du bas a 2 centimètres 1/2 de largeur, l'autre est un peu plus étroite; il faut 2 mètres 1/2 de bandes pour faire un mètre de ruche. La couture de devant est garnie avec des boutons; la garniture de la poche est indiquée sur le patron.

La veste espagnole se compose du devant (fig. 38), du petit côté (fig. 39) et du dos (fig. 40); on la coud en assemblant les lettres; on coud dans les devants (croix avec croix) les pinces indiquées. Le dos peut être, indifféremment, avec ou sans couture.

La garniture est en partie indiquée sur la figure 38; la ruche a un peu moins de 2 centimètres de largeur. — Le dessus et le dessous de la manche (fig. 41 et 42) sont cousus ensemble, depuis Y jusqu'au double point, étoile avec étoile, croix avec croix; — puis aussi depuis Z jusqu'au point; la ruche de la manche a la même largeur que celle de la veste.

Cravate Stéphanie.

La figure 27 (*recto*) appartient à ce patron.

Cette cravate-fichu, que l'on porte avec un col droit, ou bien avec une ruche entourant l'encolure de la robe, se compose de ruches de dentelle noire et de rubans de couleur.

La figure 27 représente la moitié de la cravate en tulle noir, sur lequel on dispose le ruban et les ruches; les lignes fines indiquent la place de ces ruches, pour lesquelles on emploie environ 6 mètres de dentelle noire, ayant un centimètre 1/2 de largeur, que l'on plisse dans toute sa longueur; après avoir coupé la figure 27 d'un seul morceau, on en garnit le bord avec un premier rang de ruches; on pose ensuite les ruches comme cela est indiqué sur le patron, en laissant au milieu un espace libre, que l'on recouvre avec un ruban de couleur vive; ce ruban a 3 centimètres de largeur, un mètre 60 centimètres de longueur; on en place le milieu sur le milieu de la cravate, on le pose plat, sur la longueur de la cravate, en fronçant seulement le côté de l'encolure; on conduit ce ruban jusqu'à la ligne ponctuée, transversale; on le fixe à cette place et l'on y forme une boucle ayant 7 centimètres de longueur, sous laquelle l'extrémité du ruban reste flottante. On brode, si l'on veut, sur ce ruban le dessin marqué sur le patron; on l'exécute avec des perles noires, taillées, grandes et petites.

L'explication de la *guêtre en cuir* et de la *chemisette*, dont les patrons se trouvent sur la présente planche, ne peut, faute d'espace, être publiée dans le présent numéro; cette explication paraîtra dans le numéro prochain.

Trois coiffures.

N° 1. Coiffure de bal, de chez madame Aubert, rue Neuve-des-Mathurins, n° 6. — Cette coiffure se compose d'une double ruche de velours vert lumière, surmontée d'une blonde blanche, qui, par derrière, est placée *sous* la ruche; un saule blanc frisé est placé sur le côté gauche; le pied est retenu par une petite plume blanche.

N° 2. Coiffure de bal pour jeune fille, de chez M. Croisat, rue Richelieu, n° 76. — La guirlande de convolvulus bleus est posée sur un cercle de velours noir; une légère cordelière en chenille noire entoure cette guirlande; les cheveux sont disposés, par devant, en deux bandeaux fuyants, complétés par les larges coques du nœud, formant chignon.

N° 3. — Coiffure de soirée, de chez madame Aubert, rue Neuve-des-Mathurins, n° 6. — Un double nœud en velours noir est posé sur une écharpe de tulle bleu, retenue sur le côté par une fleur en plumes bleues, entourée de feuillage en velours noir; une deuxième fleur forme une touffe par derrière, où elle retient les extrémités de l'écharpe, terminée par une large blonde blanche.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe de moire antique lilas. — Le bas de la jupe est garni avec trois bandes de peluche blanche séparées par un intervalle de 6 centimètres ayant : la première 8, la deuxième 7, la troisième 6 centimètres de largeur. Le corsage est plat et boutonné. Les manches, demi-larges, sont bordées avec une bande de peluche blanche, ayant 4 centimètres de largeur; une bande un peu plus large forme un jockey autour de l'entournure. La toilette est complétée par un talma pareil à la robe, ouaté, doublé de taffetas blanc piqué, garni de peluche blanche. Chapeau de velours lilas garni de blonde blanche, orné en dessous d'une rose rosée.

Costume de petite fille. Robe de popeline couleur feutre, à filets noirs formant carreaux; la robe est garnie avec deux bandes de velours rouge. Le corsage est une veste à gilet fermé par des boutons de velours rouge. La veste est garnie de velours rouge.

Robe de taffetas noir. Le bas de la jupe est bordé avec deux volants tuyautés, ayant l'un 6, l'autre 5 centimètres de largeur, surmontés d'une bande de taffetas blanc ayant 4 centimètres de largeur; cette bande est encadrée d'une guipure noire étroite, et *rayée* de cinq rubans de velours noir, ayant 3/4 de centimètre de largeur; à 5 centimètres de largeur, se trouve une seconde bande pareille. Le corsage, montant et boutonné, est garni sur chaque devant avec une bande et quatre *pattes* de taffetas blanc, de longueur graduée (la plus courte est près de la ceinture), pareillement *rayées* de velours noir, et encadrées de dentelle. Les manches, demi-larges, sont bordées des mêmes bandes, surmontées de quatre pattes posées sur le coude jusqu'à l'épaule.

LETTRES D'UNE MARRAINE A SA FILLEULE *.

XXV.

Grâce à vous, ma chère Hélène, grâce à votre empressement tout filial, je n'ai point traversé seule la cruelle épreuve qui ne pouvait plus être évitée. Vous êtes accourue avec M. de Guymont, lorsqu'il a fallu vous prévenir que ma pauvre tante s'éteignait; et votre présence m'a soutenue, en me faisant envisager notre prochaine réunion. Qu'aurais-je fait de l'indépendance qui m'était rendue, et qui n'eût été qu'un affreux isolement, si je n'avais eu la certitude d'aller vous retrouver, et l'espoir de vous être utile? La nature a mis dans le cœur des femmes un besoin insatiable d'affection et de dévouement; et celles-là seules qui sont privées de tout lien connaissent le malheur dans toute son amertume. Mais, lors même qu'elle est absolument dénuée de toutes les affections naturelles, une femme peut encore se créer une famille d'adoption; il s'agit seulement de bien comprendre que la solitude et l'égoïsme sont inconciliables avec le bonheur, et que, pour s'attacher ici-bas à des créatures, toujours imparfaites par quelque côté, il faut leur donner tous ses soins, toute son affection, et persévérer dans cette voie, qui élève l'un par le sacrifice, et purifie l'autre par l'exemple et l'émulation.

Telle n'était pas, du reste, ma situation vis-à-vis de l'excellent cœur qui n'existe plus; le *sacrifice* m'était payé au centuple par cette âme ardente sans exaltation; douce sans être passive; juste sans être inflexible. Il est beau de mourir comme elle: mais, pour envisager sa mort avec sécurité, avec cette gaieté paisible, avec cette fermeté simple et naturelle, il faut avoir vécu comme elle; il faut quitter ce monde avec la certitude de n'avoir jamais fait tort, volontairement, à aucune créature, et avec la conscience d'avoir toujours cherché toutes les occasions d'être utile et secourable. Quand on songe aux calculs fatigants, aux angoisses, aux luttes, aux humiliations de toute nature, aux tourments qu'impose la pratique du mal, on se demande avec surprise comment il peut se faire que tous les hommes ne soient pas *gens de bien*.... au moins par amour bien entendu d'eux-mêmes. On n'a peut-être pas assez songé, en travaillant au perfectionnement de l'humanité, à appeler à son aide, non pas seulement les qualités qu'il s'agissait de propager, mais aussi les défauts croissant d'eux-mêmes sur le sol qui les produit naturellement; au lieu de prêcher le renoncement à soi-même comme un devoir et comme une vertu, il faudrait, vis-à-vis de quelques organisations, le conseiller comme un sûr moyen d'arriver au but qu'elles convoitent, c'est-à-dire d'acquérir une paix inaltérable, et les droits les plus certains au dévouement d'autrui.

Je serai près de vous dans quelques semaines, ma chère enfant; vous m'écrivez que vous hâtez ce moment de tous vos vœux, et que M. de Guymont a déjà arrêté un appartement pour moi dans la maison qui touche à la vôtre. Vous revenez encore, avec regret, sur la combinaison que vous m'aviez proposée, une demeure commune pour nous deux..... Croyez que ma raison a dû faire violence à mon cœur, pour que j'aie opposé une si ferme résistance à ce projet. La vie en *communauté* se compose de sacrifices mutuels et incessants, et il est bien rare qu'un peu d'aigreur ne vienne pas se glisser dans ces rapports quotidiens établis entre des personnes qui n'ont et ne peuvent avoir une parfaite similitude de goûts. Si même j'étais votre mère, ma chère Hélène, j'aurais eu le courage de refuser votre proposition, par tendresse et par prudence à la fois; ces associations d'existence rencontrent les périls les plus divers. Si les caractères sont opposés, si les uns inclinent vers la personnalité, tandis que les autres sont toujours disposés au renoncement, les premiers exagèrent chaque jour davantage des exigences qui ne rencontrent pas de résistance, et n'atteignent que le mécontentement d'eux-mêmes, inséparable des vues purement égoïstes. Si, au contraire, il y a, de part et d'autre, générosité égale, délicatesse minutieuse, sacrifices mutuels, on arrive à un résultat bien préférable au premier, sans doute, mais qui entraîne aussi certains inconvénients: on abdique toute indépendance, afin d'éviter tout choc désagréable, et l'on s'impose des sacrifices toujours méritoires, mais parfois inutiles. C'est ce dernier danger que je redouterais surtout si je pouvais consentir à m'établir dans votre ménage. Vous vous imposeriez tous deux une gène perpétuelle; vous abdiqueriez vos goûts; vous vous étudieriez à y substituer les miens. De mon côté, je ne vous laisserais peut-être pas deviner ceux-ci, dans la crainte de vous forcer à les adopter; et nous nous imposerions de la sorte, par excès de tendresse, des efforts constants et fatigants. Si j'étais très-âgée, ou infirme, je raisonnerais autrement; mon existence serait, dans l'un de ces cas, forcément distincte de la vôtre, et l'on pourrait éviter les tribulations d'une fusion toujours basée sur des sacrifices continuels, sans cesse renouvelés; mais telle n'est pas encore ma situation, et je vous promets de me réunir complétement à vous lorsque la vieillesse sera venue, lorsque je pourrai vivre chez vous, sans me mêler continuellement à votre existence, ou troubler vos projets et vos habitudes.

Je suis bien touchée d'apprendre qu'Aline attend mon arrivée avec une impatience presque égale à celle que vous témoignez. Il est beau de ne point redouter la compagnie d'une personne qu'elle ne connaît encore que par des sermons, quelquefois un peu sévères. Nous travaillerons tous ensemble à faire d'elle une jeune fille simple, naturelle, n'ayant jamais besoin de réprimer la spontanéité de ses impressions, parce que celles-ci seront toujours le résultat de sentiments bons et bienveillants. En apprenant à toujours songer aux autres avant de penser à elle-même, Aline acquerra cette amabilité naturelle, constante, qui ne peut s'apprendre, parce qu'elle ne saurait résider seulement dans quelques habitudes de convention, dans certaines manifestations réglées à l'avance.... et, tout en travaillant principalement à améliorer son cœur, Aline arrivera à posséder ces habitudes de distinction qui imposent l'estime et commandent le respect, quel que soit le rang et la position de la femme qui est revêtue de ce caractère de dignité et d'affabilité. Tous ceux qui ont vécu durant un certain nombre d'années peuvent, en consultant leurs souvenirs, constater que certaines femmes étaient, par leurs relations, par la considération dont elles étaient environnées, par les marques d'empressement qu'elles recevaient, *au-dessus* de la position sociale qui leur revenait de droit, si l'on avait eu égard seulement aux classifications de rang, de naissance et de fortune. D'autres femmes, au contraire, étaient toujours *au-dessous* de la position qu'elles auraient dû occuper. Cette inversion était causée par la noblesse naturelle qui désignait les premières à l'attention universelle; par le manque absolu de cette noblesse, qui dépossédait les deuxièmes du rang auquel elles auraient pu prétendre. Il est permis de rechercher et d'apprécier les distinctions qui s'adressent à l'individu, qui honorent en lui la bonté et la délicatesse, se traduisant par des habitudes de politesse spontanée et constante. Le monde, qui juge vite, parce qu'il n'a pas le temps d'analyser, classe immédiatement en deux catégories les personnes qui se présentent pour remplir sur son théâtre un rôle quelconque: on est, à ses yeux, *vulgaire* ou *distingué;* ce jugement sommaire lui suffit, et il n'en revient jamais, parce qu'il ne s'égare jamais dans son application. Il ne dépend pas, en effet, de la malveillance ou de la bienveillance d'appliquer indistinctement l'un de ces termes: l'instinct général protesterait contre toute appellation non méritée, et casserait l'arrêt s'il était injuste. Or la distinction recèle toujours l'élévation de l'esprit ou celle du caractère, et, parfois, l'une et l'autre. Il est difficile, au contraire, de rencontrer la vulgarité en compagnie de l'instruction unie à la bonté du cœur. On peut avoir l'esprit cultivé, et manquer de distinction.... mais, dans ce cas, il est à peu près certain que l'on manque de bonté, que l'on est dominé par des instincts malveillants et brutaux: on peut être bon, au contraire, tout en révélant des habitudes vulgaires... mais alors il est indubitable que l'esprit est dénué de lumières et d'élévation. En un mot, une femme méchante *et* ignorante, méchante *ou* ignorante, ne sera jamais revêtue de cette distinction qui commande le respect partout où elle se montre. Une femme méchante pourra, si elle est fort spirituelle, prendre, à force d'artifices et d'habileté, quelques-uns des traits extérieurs auxquels on reconnaît la distinction: mais le mensonge se révélera par l'exagération des efforts; et, lors même qu'elle réussirait à en imposer aux observateurs superficiels, et à leur faire prendre le change sur sa véritable nature, elle ne pourra jamais tromper tout le monde et inspirera toujours un vague malaise à ceux-là même qui n'ont aucune raison de douter d'elle, aucun motif suffisant pour éveiller et justifier leurs soupçons.

Nous ferons comprendre tout cela à Aline, j'en suis certaine d'avance; nous lui ferons envisager la politesse, non pas comme un masque destiné à dissimuler certaines laideurs naturelles à l'espèce humaine, mais plutôt comme une révélation des bons sentiments qui doivent nous animer dans tous nos rapports avec notre prochain. Cette politesse, comme l'a dit Massillon, « prend sa source dans l'humanité; c'est un sentiment qui naît de la tendresse et de la bonté du cœur. »

Les hypocrites essayent de lui emprunter quelques-uns de ses dehors, mais la sincérité ne peut s'imiter, et ils sont trahis par l'intermittence même de leurs efforts. Les femmes qui ont l'âme généreuse sauront seules être parfaitement polies en toute circonstance et avec tout le monde, même avec leurs inférieurs; seules, elles sau-



LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal 56, Rue Jacob Paris.

sont adoucir le ton du commandement, faire disparaître toute trace blessante de l'inégalité des rangs, et, tout en conservant leur dignité, tout en se préservant de toute familiarité oiseuse, elles éviteront la roideur glaciale qui impose une contrainte pénible, et blesse tous ceux vis-à-vis desquels elle se manifeste.

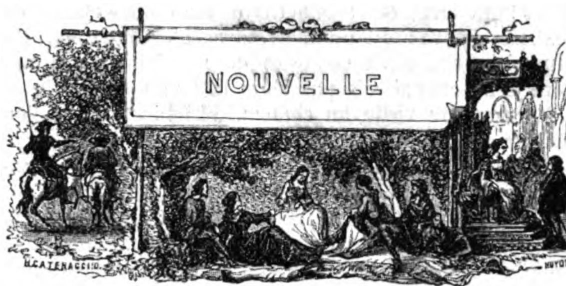
J'ignore quelle sera la destinée réservée à Aline; mais j'espère fermement que, si même cette destinée doit être brillante, Aline n'oubliera pas qu'il faut être au-dessus de son rang, si l'on ne veut être au-dessous de ce rang; elle n'imitera pas un certain nombre de ses contemporaines qui, éblouies par une élévation rapide, n'ont pas la force morale nécessaire pour apprécier les vanités de ce monde à leur véritable valeur, et qui pensent cacher la petitesse de leurs sentiments par la hauteur de leurs manières, par leur morgue inabordable, par leur attitude dédaigneuse. Le bon sens public apprécie et condamne ces tristes errements, et les attribue avec raison à la faiblesse du jugement et à l'infériorité des sentiments C'est en effet la réunion de ces défauts qui produit le manque de politesse, si fréquent aujourd'hui, et c'est là ce que nous nous appliquerons à démontrer, afin que notre jeune belle-sœur soit un jour, quelle que puisse être sa position, une femme réellement distinguée, méritant le respect de tous ceux qui la connaîtront.

Et vous, ma chère Hélène, pensez-vous que je n'aurai pas à m'occuper de vous? Vous ne le croyez pas : que deviendrais-je, si je n'avais à poursuivre votre perfectionnement, but vers lequel mes efforts tendent depuis si longtemps? A tout âge, en toute situation, nous pouvons et nous devons essayer de nous rapprocher toujours davantage d'une amélioration, relative sans doute, lente et laborieuse parfois, mais qui communique une force toujours nouvelle pour des efforts nouveaux. Ce n'est pas seulement le devoir qui nous impose cette obligation : elle nous est dictée par le soin même de notre bonheur. Il faut réfléchir, s'instruire et s'éclairer sans cesse, non pour obtenir quelques succès de vanité, mais parce que les cerveaux vides d'idées sérieuses sont hantés par des tourments mesquins, par des préoccupations dangereuses; il faut épurer son âme, non pas seulement pour être meilleure, mais aussi pour être plus heureuse, pour expulser les passions qui agitent en abaissant, et qui, en tourmentant les autres, amènent à leur suite, infailliblement, le tourment de celle qui les éprouve. Le plus grand malheur qui puisse arriver à une créature humaine est, sans contredit, d'apporter en ce monde un jugement faible ou faux, mais je crois que ce malheur est toujours réparable, pour peu que l'on ait quelques croyances morales, pour peu qu'une bonté native, développée par l'éducation, permette de conserver la notion du bien et du mal. Les passions l'emportent sur la conscience, seulement dans les âmes absolument inférieures, dénuées à la fois des lumières de l'esprit et des inspirations de la bonté, et qui ont trouvé des arrangements dangereux dans la faiblesse des uns et dans la complicité des autres. Hors ce cas particulier, assez rare heureusement, mais dont j'ai pourtant été témoin, toute créature humaine est susceptible d'amélioration et de perfectionnement. C'est justement dans le cas dont il s'agit que je pourrais puiser des arguments irréfutables pour affirmer que la bonté est tout aussi nécessaire à notre bonheur qu'à celui d'autrui. La femme que je retrouve dans mes souvenirs était dépourvue de jugement et de sens moral; ses passions, très-violentes, étaient l'unique guide qu'elle voulût suivre; elle a vécu dans les meilleures conditions qu'elle pût souhaiter, selon son aveuglement, c'est-à-dire que ses actions, même les plus répréhensibles, n'ont pas trouvé d'opposition dans son entourage, et que la faiblesse des uns, la lâcheté des autres, lui ont permis de satisfaire, en toute occasion, la violence farouche de ses méchants instincts. A son point de vue, et son caractère étant donné, elle aurait dû vivre contente; mais que serait devenue la juste rémunération de nos actes, si telle avait été sa situation? Cette femme portait en elle-même la peine due à ses mauvaises passions; elle était consumée par une agitation fiévreuse, dévorée par l'envie, tourmentée par mille sentiments contradictoires, sans règle et sans frein dans ses souhaits et dans ses inquiétudes, mille fois plus malheureuse, enfin, que les victimes sur lesquelles elle avait accumulé toutes les ressources qui lui avaient été fournies par ses méchants instincts; par l'intervention d'une justice implacable, elle souffrait tout le mal qu'elle avait fait souffrir, et ne pouvait oublier les tourments qu'elle avait causés. Il ressortait de ce lamentable spectacle une grande leçon : la nécessité de l'expiation était démontrée, et l'on apprenait que la Providence ne réserve pas toujours le châtiment pour l'avenir qui est par-delà la tombe; on voyait enfin, ainsi que je le disais récemment, que, même dans ce monde, il y a des peines spéciales infligées aux péchés spéciaux.

Emmeline Raymond.

FIN.

Avis de la rédaction. — Nous commencerons prochainement la publication du premier chapitre d'un livre sur la *politesse*, par madame Emmeline Raymond.



TOUT POUR LE MIEUX.

On ne trouverait pas, je crois, dans les trois royaumes une vieille fille d'humeur plus gaie que miss Mellicent Orme, ou plutôt la tante Milly, ainsi que l'appelaient ses neveux, nièces et cousins, et tant d'autres gens qu'elle n'avait jamais comptés parmi les membres les plus éloignés de sa famille. Cette espèce de parenté universelle, qui la liait à tout le voisinage, était loin de lui déplaire : car dans son petit corps battait un grand cœur, fort élastique de sa nature, point accessible à la curiosité ou à l'indifférence, et riche d'une qualité inestimable, celle d'oublier le mal.

La tante Milly, j'ai quelque droit à lui donner ce nom (étant son propre neveu, Godefroi Escourt), était une toute petite femme. Elle avait de jolis petits traits, de jolies petites mains, une jolie petite figure, et jamais elle ne se séparait d'un joli petit sac à ouvrage, dans les mystérieuses profondeurs duquel les enfants du voisinage fouillaient rarement sans rapporter à la surface quelque perle de prix sous forme de pastille ou de dragée. Sa toilette, toujours si propre, semblait un peu passée de mode peut-être, mais si bien assortie! Ses cheveux bruns, d'un beau lustre, s'encadraient en fines tresses sous un chapeau mignon; elle avait le cou blanc comme neige. O le rare avantage d'avoir, comme la tante Milly, l'air éternellement candide, avenant et jeune! Elle n'était pas riche, tout le monde le savait; tout modique qu'il était, son revenu suffisait à ses modiques besoins. Elle habitait une maisonnette, j'allais dire une coque de noix, avec la plus fluette des servantes; mais elle ne s'y tenait guère. On ne pouvait se passer d'elle, ici pour un mariage, là pour un baptême. Ajoutons à sa louange qu'elle ne se dérobait pas au malheur, la bonne âme, et qu'elle savait pleurer avec ceux qui pleurent. Comment s'y prenait-elle pour insinuer l'espoir aux plus désolés? C'était dans sa riante nature d'épanouir les cœurs et les visages et de transformer en bagatelles les petites misères de la vie.

Partout où entrait la tante Milly, on eût dit qu'elle faisait entrer le soleil. Il y avait tant de gaieté dans son pas léger, dans son joyeux rire, dans le tintement argentin de son trousseau de clefs! Elle réconfortait chacun d'une parole encourageante, et la pente de son esprit la portait à ne voir que le beau côté des choses ou des gens. Personne n'était plus fêté dans les jours de joie, plus attendu dans les jours de deuil, car elle avait le don d'alléger la plus lourde peine, et son dicton favori était que *tout arrive pour le mieux*.

Tous mes chagrins d'écolier, je les versai dans le sein de la tante Milly; en grandissant je gardai cette ancienne habitude. Un jour je vins lui apprendre ce que je regardais alors comme un premier grand malheur : c'était la perte du modeste avoir que m'avait légué mon père, englouti presque en entier dans la faillite d'un banquier de province. La mauvaise nouvelle avait voyagé devant moi, et je ne fus pas surpris de voir toute sérieuse la figure habituellement réjouie de ma tante lorsqu'elle me salua de cette phrase de condoléance :

« Mon cher enfant, j'en suis bien peinée pour toi.

— Rien ne pouvait m'arriver de plus désastreux, » m'écriai-je. « Puisse ce maudit banquier...

— N'appelle pas sur lui plus de maux qu'il n'en saurait porter; le pauvre homme a beaucoup de famille.

— Ah! vous ne savez pas tout ce que j'ai perdu! Laure, ma fiancée.... »

Et je m'arrêtai, ayant l'air fort malheureux, je n'en doute pas, et aussi fort désappointé.

« Que veux-tu dire, Godefroi? Est-ce que miss Ashton, depuis que tu es ruiné aux trois quarts au lieu d'avoir une petite fortune pour entrer en ménage, se croirait dégagée de la promesse qu'elle t'a faite? Je m'y attendais.

— Oh! tante Milly, elle ne va pas jusque-là. Mais nous devions être unis dans deux ans; j'avais acheté une part dans l'étude de mon avoué, et nous aurions été si heureux! C'est un beau rêve évanoui. Son père dit que nous avons le temps, qu'il ne faut pas se presser... J'ai perdu mes droits à sa main. Ah! la vie m'est à charge, et je n'ai plus qu'à m'embarquer pour l'Amérique ou à me brûler la cervelle!

— Quel âge as-tu donc? » demanda la tante Milly avec un placide sourire qui m'agaça.

« Vingt ans au mois de juin. »

Quand on est jeune, on met son âge au futur; cela sonne mieux.

« Alors, cher enfant, comme nous sommes en juillet, tu as juste dix-neuf ans et un mois. En vérité, le monde doit être un lieu d'abomination pour en être si vite dégoûté. Attends encore un peu, crois-moi, avant de t'abandonner au désespoir.

— Vous en parlez à votre aise, tante Milly, » dis-je d'un ton boudeur; « vous n'avez jamais aimé. »

Un nuage passa sur son front, elle soupira, mais elle ne daigna pas se justifier.

« A mon avis, » reprit-elle après un silence, « un garçon de dix-neuf ans n'est pas maudit parce qu'il est trahi par l'amour ou par la fortune. L'adversité servira, comme une pierre de touche, à éprouver la constance de ta fiancée, en même temps que ta patience et ton savoir-faire. Comptes-y, tout ira pour le mieux.

— Vous parlez d'or, je le sais; mais que faire?

— Je vais te le dire. Tu es jeune, intelligent, et tu as choisi une profession lucrative. Il y aura bien de ta faute si tu ne te pousses dans le monde. Tout homme est, dans une large mesure, l'artisan de sa propre destinée, et, lorsqu'il y a, comme dans ton cas, une forte éducation pour base, il est d'autant plus facile de construire l'édifice. Tu peux, grâce à tes efforts, reconquérir la fortune; le meilleur des héritages est celui que l'on tient de son travail. »

Jamais plus long et plus grave discours n'était tombé des lèvres de la bonne tante. Je compris qu'elle avait raison et me sentis tout honteux d'avoir si promptement fléchi sous le malheur; c'était une faiblesse, un enfantillage indigne d'un homme qui touchait à sa vingtième année! La tante Milly s'aperçut, avec un tact tout féminin, de l'avantage qu'elle avait remporté, et elle en profita.

« Maintenant, mon cher neveu, » ajouta-t-elle, « arrivons à tes peines de cœur. A dire vrai, je ne crois guère à l'amour des jeunes gens : il est plus fait d'illusions que de vérité. Ne va pas te fâcher : mais si, dans cinq années d'ici, tu t'estimais heureux d'avoir subi cette épreuve, je n'en serais pas étonnée. Il est rare qu'à vingt-cinq ans les hommes voient avec les mêmes yeux qu'à dix-neuf. En attendant, ne te désole pas; sois diligent et économe du peu qui te reste. Les choses auraient pu tourner plus mal.

— Toujours satisfaite, tante Milly! On voit que le chagrin ne vous visite pas comme les autres.

— Tu ne rencontres guère juste, Godefroi. Cette faillite m'a enlevé tout ce que je possédais, jusqu'au dernier sou. »

Je restai muet de saisissement et de regret.

Pauvre chère tante! Quand je la voyais attentive à mes doléances, empressée à me consoler, j'étais loin de me douter qu'elle était plus à plaindre que moi. Pourtant, elle ne laissait voir ni abattement ni colère; elle souriait encore, un peu tristement, il est vrai, et se reposait sur la Providence du soin d'arranger « tout au mieux». Elle fit tranquillement ses apprêts pour quitter sa jolie maison, confia sa petite servante à une cousine, donna à une autre ses colifichets, et se prépara à braver le vaste monde. On ne l'oublia point dans sa peine, et, si elle avait accepté l'hospitalité de ses amis, elle aurait pu passer chez eux le reste de sa vie; mais elle était trop fière pour cela.

A la fin, un cousin éloigné, veuf et maître d'une grande fortune, invita miss Milly à se retirer chez lui pour servir de seconde mère à ses deux filles, jeunes personnes qui allaient sortir de l'adolescence. Cette offre, délicatement présentée, fut accueillie avec reconnaissance, et ma tante partit pour son long voyage. Le château d'Elphinstone, sa nouvelle demeure, se trouvait à des centaines de milles de là, au bout du monde pour une paisible créature qui n'avait jamais passé une journée hors de son toit. Point émue ni découragée de cette espèce d'exil, la petite miss Milly se mit bravement en route en compagnie de son vaillant neveu; car j'avais si vivement insisté pour être son chevalier qu'elle n'avait pu me refuser cet honneur.

De toutes les vieilles et sombres avenues qui aient jamais conduit à un manoir seigneurial, celle que nous traversâmes était certes la plus sombre. Au printemps elle pouvait être assez agréable; mais quel triste coup d'œil par une pluvieuse journée d'octobre! Le vent sifflait et gémissait dans les arbres, et les feuilles mortes s'abattaient en tourbillonnant sur la chaise de poste. En mettant pied à terre, nous entrâmes dans une vaste salle d'un aspect lugubre, et qui n'était pas beaucoup plus chaude que l'avenue. Le maître de céans vint au-devant de nous; une haute taille, le teint basané, l'air glacial, une cravate blanche, voilà tout ce que je vis de M. Elphinstone. Digne habitant d'une telle demeure! Lorsqu'il nous laissa seuls, je pressai vivement ma

tante de s'en retourner avec moi, plutôt que de rester dans un lieu si désolé. Elle s'y refusa.

« Mon cousin a l'air bon, » dit-elle; « il m'a parlé comme s'il était enchanté de me voir. »

J'étais probablement trop transi pour m'être aperçu de cette affectueuse réception.

« Puis, » continua ma tante, « ses filles sont peut-être fort aimables; s'il en est ainsi, je m'attacherai bientôt à elles. Quoi qu'il arrive, espérons que tout ira bien. »

Mes espérances, à moi, ne tardèrent pas à s'envoler quand je me trouvai à table entre les deux jeunes demoiselles. Elles avaient quinze à seize ans : l'une, sauvage et mal-apprise, ressemblait à un garçon déguisé en fille; l'autre, pâle, affaissée sur elle-même, le regard langoureux, les cheveux plats, ne desserrait pas les dents, et n'ôtait pas les yeux de dessus la nappe.

Il fallait voir la tante Milly, avec son petit ton de bonne humeur, parler à ce vieux glaçon de M. Elphinstone, prêter une oreille complaisante au bavardage de la turbulente Louise, et lancer çà et là un mot d'amitié à Euphémie, qui répondait d'un signe de tête ou d'un tressaillement de ses longues paupières

« Hum! » pensai-je, « la tante aura fort à faire ici pour amener tout au mieux. »

Quand nous nous séparâmes, elle m'assura être fort satisfaite, et témoigna l'espoir de se plaire infiniment au château.

« Mais ces effroyables fillettes, ma tante, vous n'en viendrez jamais à bout!

— Pauvres petites filles! elles n'ont pas eu de mère pour les instruire. Je les plains, moi qui étais une orpheline. Avec le temps, elles se corrigeront. Va, cher enfant, tout s'arrangera pour toi et pour moi.

— Ainsi soit-il! » fis-je en moi-même, en songeant à ma belle Laure. Qu'elle ressemblait peu à ces créatures disgraciées! Le souvenir de ma bien-aimée s'empara si bien de mon esprit, qu'à peine remonté en voiture, je ne vis plus que son image.

Les lettres de la tante Milly ne furent pas fréquentes. Comme beaucoup de bonnes gens, elle n'aimait pas à écrire, et encore était-ce à ses plus intimes amis qu'elle envoyait de loin en loin une vingtaine de lignes, où elle mettait religieusement en pratique le précepte du bon temps : « Si tu as quelque chose à dire, dis-le; si tu n'as rien, dis-le tout de même. » Je ne savais pas trop ce qui se passait au château d'Elphinstone, lorsque, au bout de six mois, le hasard m'ayant conduit dans le voisinage, je surpris la tante Milly de ma visite.

C'était par une matinée de printemps. Quelques primevères en fleurs égayaient l'avenue. Sous les fenêtres de la salle à manger, il y avait un tapis de gazon et des crocus de pourpre et d'or. Le château me parut un peu moins sombre.

Alerte et gaie comme autrefois, la tante Milly accourut à ma rencontre. Elle me raconta comment l'hiver s'était passé, un triste hiver, avoua-t-elle. Les jeunes filles faisaient le diable à quatre : Louise prétendait n'agir qu'à sa tête, mais elle avait un cœur d'or; Euphémie était indolente, mais (il y a des *mais* trop charitables) elle était si douce! En les revoyant l'une et l'autre, je ne distinguai en elles aucun changement notable.

« Et tes affaires, Godefroi, où en sont-elles? » ajouta ma tante. « Que devient Laure? Quelle figure fais-tu dans le monde? »

Je n'avais rien de consolant à répondre. Je travaillais sans relâche, bien que l'étude du droit ne soit pas récréative. Beaucoup de gens me battaient froid depuis ma déconfiture, et Laure elle-même ne me témoignait plus le même abandon. La jalousie me mordait au cœur à chaque sourire qu'elle distribuait autour d'elle, et ces sourires-là n'étaient pas rares. En vérité, je ne me sentais pas heureux; je le confessai à la tante Milly en ajoutant :

« Si Laure ne m'aime pas, je ne sais ce qu'il adviendra de moi.

— Si Laure se mariait demain, dans un mois tu serais guéri.

— Jamais! Perdre celle que j'aime, ce serait perdre tout au monde.

— Il se peut, mon beau neveu, que tu ne connaisses pas le véritable amour. La force et la durée de l'attachement d'un homme dépendent surtout du caractère et des penchants de la femme qu'il aime. Encore une fois, bon courage; travaille et ne t'inquiète pas de Laure. Si elle t'aime, elle t'attendra aussi longtemps que tu lui seras fidèle; sinon, à quoi bon t'en occuper? »

Elle me fit parcourir le château et les jardins; le soleil d'avril égayait tout de ses rayons. Puis elle entama les louanges de M. Elphinstone, combien il était bon, et comment il avait peu à peu pris plaisir à la société de ses filles.

« Est-il reconnaissant envers celle qui a fait ce miracle? » demandai-je.

« Oui, oui, » dit ma tante en souriant, « je le crois; au reste je fais mon devoir, les enfants m'aiment, et ma récompense est dans leurs progrès. »

Les jours se changèrent en mois, les mois en années.

J'étais devenu un homme, prêt aux luttes de la vie. Le conseil de la tante Milly avait porté ses fruits, et je les récoltai dans la bonne opinion de ceux dont l'opinion vaut quelque chose. J'avais éprouvé la vérité du vieil adage : « Plus doux est le pain à qui le gagne. » Hélas! une autre des prophéties de ma tante s'était aussi réalisée. Laure avait un mari, et ce n'était pas moi. Un plus riche me ravit ce joyau de ma jeunesse, joyau dont je ne connaissais pas alors la fausseté.

Ma dernière visite au château d'Elphinstone eut lieu dans le milieu de l'été.

Jamais endroit si charmant ne s'offrit à moi. Les arbres de l'avenue formaient un dôme de feuillage; des pelouses verdoyantes s'étalaient devant la maison; le jardin bien entretenu regorgeait de fleurs. L'âge et la jeunesse n'offrent pas entre eux plus de contrastes que le sombre manoir d'autrefois avec le lieu enchanteur que j'avais sous les yeux. La tante Milly avait pris sa part de la brillante métamorphose. Les deux années qui m'avaient tant changé n'avaient pas laissé un pli à son front, une ombre sur sa riante physionomie. Elle avait un peu d'embonpoint, marque d'une vie exempte de tracas, et sa toilette, toujours pleine de goût, accusait un grain de coquetterie; elle portait des bijoux, dont j'attribuai l'origine à la générosité de ses pupilles.

Nous causions depuis un moment. Une jeune fille, gracieuse et légère, traversa la pelouse.

« Je vais venir, Euphémie, » lui cria ma tante; « continuez votre promenade. »

O merveille! ces traits d'ange, ces grappes de cheveux d'or, cette démarche aisée, appartenaient à la langoureuse et minaudière Euphémie. Je m'élançai de ma chaise.

« La charmante fille! » m'écriai-je avec enthousiasme. « Seriez-vous fée, ma tante, comme la marraine de Cendrillon?

— Pas du tout. Comme fait un jardinier dans un terrain négligé, j'ai arraché les herbes et entretenu les fleurs. Le reste est venu par surcroît.

— Et miss Louise, qu'en avez-vous fait?

— Regarde; la voilà qui entre dans l'avenue. »

Grande, svelte, l'air fier, l'œil brillant, elle arrivait à cheval; la turbulente enfant s'était transformée en une beauté pleine de grandeur et de caractère.

« Comme vous devez les aimer, tante Milly! » repris-je. « Ce sera pour vous un vrai malheur de les quitter.

— Cela ne viendra pas de sitôt, je crois, » répondit-elle avec un léger sourire. « On ne veut pas me laisser partir. Les sœurs me sont très-attachées, et mon cousin, qui est un excellent homme...

— Suit l'exemple de ses filles, » m'écriai-je en devinant la vérité. « Je ne vois pas comment il aurait pu s'en dispenser. Bravo! recevez mes compliments, ma tante. »

Elle murmura quelques paroles, rougit comme une fillette de quinze ans, et finit par aller rejoindre Euphémie au jardin.

« Allons, tout a été pour le mieux! » pensai-je en assistant aux paisibles noces de M. Elphinstone et de sa seconde femme. Tous deux s'aimaient sincèrement, d'une affection solide mêlée d'estime et de reconnaissance. Il avait l'air moins froid que je ne l'avais cru, et c'était vraiment un fort galant homme, en dépit de son demi-siècle. Quant à son aimable petite femme, qui sur le chemin de la vie foulait aux pieds dix années de moins que lui, j'ai vu bien des mariées de trente ans moins fraîches et moins agréables. Après tout, qu'importe l'acte de naissance quand le cœur n'a point de rides? Ils eurent l'un et l'autre raison de se marier, et l'été de la Saint-Martin les protége encore de ses doux rayons.

Je n'ai rien de plus à ajouter, sinon que depuis deux ans me voilà aussi un heureux époux, et que la semaine dernière j'ai célébré joyeusement le septième anniversaire du mariage de la tante Milly. A propos, c'est une qualité que je lui donne rarement, ayant le bonheur d'être son gendre aussi bien que son neveu. Peut-être, afin d'éclaircir ce mystère, est-il bon de vous dire que ma femme a de beaux cheveux blonds, de grands yeux bleus, et qu'elle se nomme Euphémie.

Traduit de l'anglais par P. Louisy.



La femme en travaillant se sert de mon premier;
Bien souvent on a tort quand on a mon dernier;
Mon tout est, en dépit de l'austère sagesse,
Un des charmes de la jeunesse.

Explication de la Clef diplomatique.

« Mon cher collaborateur
Et très-paresseux auteur,
Êtes-vous encore au monde,
Ou de la machine ronde
Quelque perfide lutin
Vous a-t-il, un beau matin,
Emporté sans dire gare
Par la porte du Ténare?
Si vous n'êtes trépassé,
Je vous tiens pour menacé
Du courroux d'une lectrice
A qui votre directrice
En vain de votre cerveau
Promit nouvel écheveau
Sous forme cabalistique
D'une clef diplomatique.
Au temps le plus reculé
Cette clef me vint sans clef,
Puis d'un oubli sans excuse
C'est moi qu'ici l'on accuse!
Par l'envoi d'une autre clef
Finissez ce démêlé,
Car pour une clef perdue
Une clef toujours est due. »
Ainsi m'écrit l'autre jour
La reine de ce séjour
Où se font pour vous, mesdames,
Des rébus, des anagrammes,
Des fichus et des patrons.
Sans être des plus poltrons,
Je crains très-fort la colère
Des gens auxquels j'aime à plaire.
Donc sur ma plume aussitôt
Je m'élance tout d'un saut;
Pour faire oublier mon crime
Je lui demande une rime;
Mais, hélas! sans la raison
La rime est hors de saison.
Alors à qui veut écrire
Savez-vous ce qu'elle inspire?
Des sornettes, dites-vous.
Eh! qui le sait mieux que nous?
Mais à bon droit l'on me presse
De tenir une promesse:
Voici donc, pour me sauver,
Cinquante vers à trouver.
Chez eux ma lectrice adroite
Cherchera la gauche à droite,
Au dernier mot le début,
Au rebours la marche au but.

Edme Simonot.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

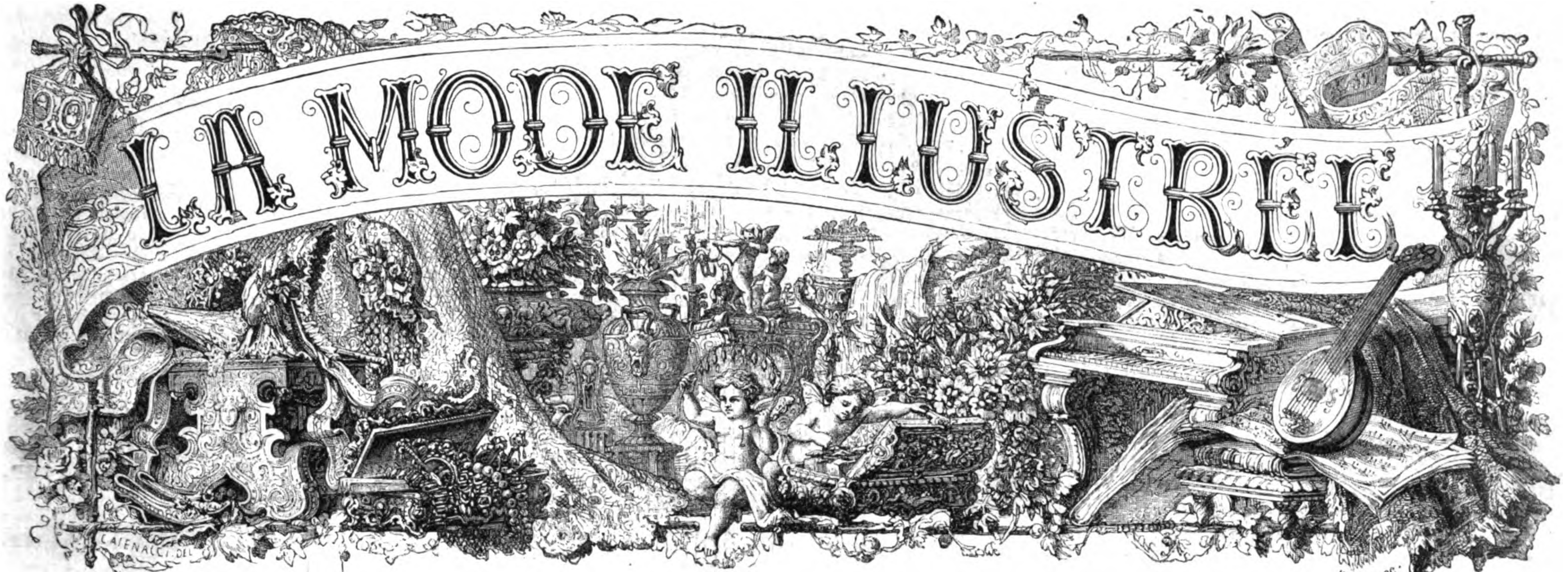
Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.
Les moutons paissent dans la plaine, les chèvres grimpent sur les rochers, la nature est en joie.

N° 49. TROISIÈME ANNÉE. 7 décembre 1862.



Le numéro, vendu séparément, **25 centimes.** AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, **50 centimes.** AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE LUNDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND.
Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (*Pour l'étranger le port en sus*). —

Mante normande.

TRICOT.

Matériaux : 128 grammes de laine zéphyr blanche ; 16 grammes de même laine lilas; aiguilles à tricoter, de bois, n° 2 ou 3.

Cette mante se compose de deux parties, le capuchon et le fichu : tous deux sont *doubles* et tricotés, toujours à l'endroit.

On commence le capuchon par la doublure; on prend la laine blanche, et l'on monte 53 mailles; à la fin des douze premiers tours, on augmente d'*une* maille, de façon que l'on a 65 mailles après le 12e tour; avec ce nombre on tricote encore 65 tours, — c'est-à-dire 77 en tout. Pour former la pointe de devant du capuchon, on augmente deux fois dans le milieu de quelques-uns des tours suivants; dans le 78e tour ces deux augmentations sont séparées par 3 mailles; — dans le 82e les deux augmentations sont séparées par 5 mailles; — dans le 86e par 7 mailles. — On a maintenant 71 mailles; on tricote encore 4 tours, sans augmentation; on coupe la laine blanche, on attache la laine lilas, qui commence le *dessus* du capuchon, c'est-à-dire sa bordure.

1er et 2e *tours* de la bordure. — A l'endroit.

3e *tour*. — Une maille à l'endroit *, un jeté, — diminution. Recommencez depuis * jusqu'à la fin du tour.

4e *tour*. — A l'envers.

5e *tour*. — 30 mailles à l'endroit, — diminution, — 7 à l'endroit, — diminution, — 30 mailles à l'endroit; les diminutions de ce tour, qui se composent, comme toujours, de deux mailles tricotées ensemble, appartiennent, non au dessin, mais à la *forme* de la doublure.


MANTE NORMANDE, DE LA MAISON PAULINE ROYER, rue de Rivoli, 186.

6e *tour*. — A l'endroit.

On recommence trois fois, depuis le 3e jusqu'au 6e tour, et chaque fois on diminue de 2 mailles l'espace qui sépare la diminution, de telle façon que la dernière fois il n'y a qu'une maille entre ces diminutions.

La bordure est terminée; on prend la laine blanche, et dans le 1er tour on tricote aussi la doublure, c'est-à-dire que l'on prend à l'intérieur, sur une aiguille séparée, les mailles de la 10e raie (en comptant depuis la doublure), et qu'on tricote chacune de ces mailles en même temps qu'une maille lilas. On fait ensuite 71 tours, toujours à l'endroit, et, dans les 12 derniers de ces tours, on *diminue* de chaque côté, dans la proportion observée pour *augmenter* dans les 12 premiers tours.

On commence le fichu également par la doublure et par le bord extérieur; on prend la laine blanche, on monte 248 mailles, et l'on tricote 4 tours à l'endroit. — Dans le 5e tour, on tricote 23 mailles isolément, — 4 mailles ensemble, — 93 isolément, — 2 ensemble, — 4 isolément, — 2 ensemble, — 93 isolément, — 4 ensemble, — 23 isolément; ces diminutions forment les pointes de derrière et les coins de devant. — On répète ces diminutions encore trois fois dans chaque 4e tour, — on fait toujours, par conséquent, 3 tours sans diminutions. Il doit y avoir toujours 4 mailles d'intervalle entre les diminutions du milieu.

Après le dernier tour avec diminution, on fait encore un tour, qui est le 18e; on surjette alors, au commencement du 19e tour, toutes les mailles, jusqu'à la première diminution ; on tricote ensemble les 2 mailles qui se présentent; on diminue deux fois dans le milieu par derrière, en mettant 4 mailles d'intervalle, et l'on tricote *unies* les autres mailles jusqu'à la fin du tour. En commençant le tour suivant, on surjette le même nombre de mailles qu'au tour précédent, on tricote à la pointe 2 mailles ensemble, puis l'on travaille sur le restant des mailles, en prenant au commencement de chaque tour l'une des mailles surjetées et la tricotant ensemble avec la première maille. — Dans le milieu du fichu, on diminue dès à présent dans chaque 2e tour, en mettant toujours 4 mailles d'intervalle entre les diminutions. On travaille de cette façon jusqu'à ce que toutes les mail-

les surjetées aient été tricotées, puis on surjette toutes les mailles. — Pour faire le dessus du fichu, on reprend sur l'aiguille toutes les mailles sur lesquelles on a monté la doublure, on attache la laine lilas, on fait la bordure semblable à celle du capuchon, et l'on diminue comme on l'a fait pour la doublure; on prend ensuite la laine blanche et l'on fait le dessus, pareil à la doublure; dans le premier tour blanc succédant à la bordure, on tricote dessus et doublure ensemble, comme cela a été expliqué pour le capuchon.

On coud dessus et doublure ensemble sur le borp supérieur et sur les côtés transversaux; — on fronce le capuchon jusqu'à la bordure; on tire ces fronces jusqu'à ce qu'il n'y ait que 50 centimètres de longueur; on distribue les fronces de façon à les rassembler dans le milieu, et que les côtés vers la bordure ne soient pas froncés; on assemble capuchon et fichu, bordure avec bordure, — et on les borde ensemble avec un ruban de taffetas lilas, ayant 3 centimètres de largeur, que l'on continue sur les côtés de devant, jusqu'aux bouts du fichu; on coud une bride du ruban lilas de chaque côté de l'encolure.

Corbeille à papier.

VIDE-POCHE.

Matériaux : Canevas n° 24 ou 26; laine zéphyr noire; laine groseille ou violette, ou bleue; soie blanche.

Cette corbeille se suspend au mur au-dessus d'un bureau, et sert à contenir les lettres et papiers. Elle se compose de deux morceaux faits séparément : l'un (côté de devant) doit être complété en assemblant les petits morceaux marqués par des lettres; on met l'*a* avec l'*a*, le *b* avec le *b*, — ainsi de suite.

Le fond de notre modèle est fait en laine vert anglais; les feuilles sont blanches, en soie, avec nervures et contours en laine noire. Cette tapisserie serait charmante, exécutée en genre camaïeu, avec trois nuances sépia; la plus claire et la plus foncée seraient employées pour les feuilles, — la nuance moyenne pour le fond.

Le côté de derrière, après avoir été bordé, est tendu sur un morceau de carton; le côté de devant sera doublé de soie pareille au fond; on les assemblera en consultant le dessin qui représente la corbeille terminée; on borde celle-ci avec une ganse noire en laine, qui forme une boucle à la pointe supérieure pour suspendre

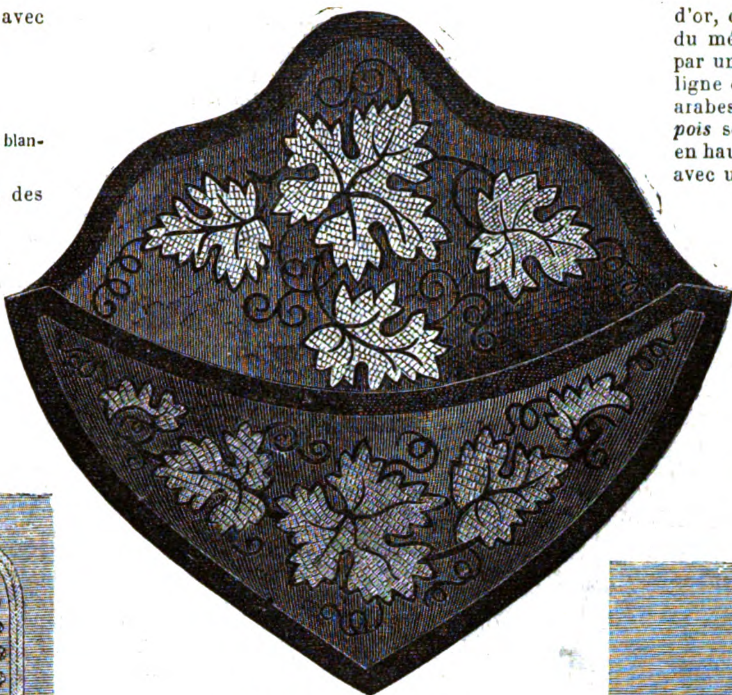
DEUX DESSINS (DEVANT ET DERRIÈRE) DE LA CORBEILLE A PAPIER OU VIDE-POCHE.
Explication des couleurs : ■ Noir. ⊠ Laine verte pour le fond. ' Soie blanche.

a corbeille au mur. On peut garnir le bord inférieur avec un effilé de même couleur que le fond.

Plateau de lampe.

MATÉRIAUX : Canevas ; laine zéphyr de différentes couleurs, perles blanches longues.

Ce plateau est fait avec des *restes* de laine ; chacun des carreaux, composé de six croix en hauteur et en largeur, est exécuté avec des couleurs différentes ; on peut substituer aux perles de la laine blanche, qui remplira tous les carreaux occupés par ces perles. Le travail sera fort joli si l'on choisit du canevas fin ; on peut l'embellir en encadrant chaque carreau blanc avec une soutache d'or ; dans ce cas, le carreau n'aura que cinq croix en largeur et en hauteur.



CORBEILLE TERMINÉE.



PORTE-CIGARES.

Porte-cigares. — Application.

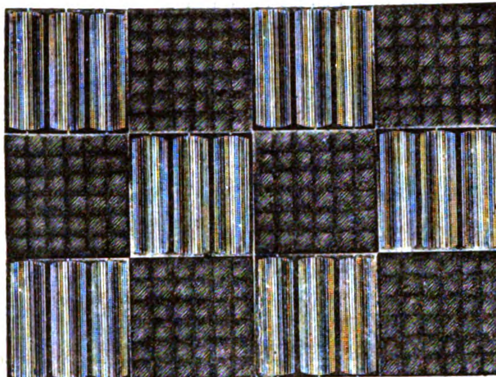
MATÉRIAUX : Maroquin gris ; soutache d'acier ; perles d'acier ; cordonnet d'acier ; maroquin gris, plus foncé que le fond.

Si l'on ne pouvait se procurer facilement la soutache d'acier, il faudrait exécuter ce travail en maroquin brun doré, brun foncé, soutache, perles et cordonnet d'or, car il est fort distingué lorsqu'on l'exécute d'une seule couleur, en variant seulement les teintes. On découpe avec le maroquin le plus foncé l'arabesque du milieu et les quatre rosettes des coins, on les fixe sur le fond en employant du cordonnet d'acier ; on peut les remplacer par une broderie au passé, exécutée avec de la soie de cordonnet, plus foncée que le fond. Le dessin indique clairement la soutache qui encadre les perles, la disposition, et jusqu'au nombre de celles-ci.

Carnet.

MATÉRIAUX : Maroquin gris-clair ; cordonnet d'or ; perles noires perles d'or et d'acier.

Les contours du dessin sont faits avec du cordonnet d'or, de même que la ligne *ondulée* placée dans l'intérieur du médaillon ; ce cordonnet est fixé, à distance régulière, par un point perpendiculaire fait en soie noire. La double ligne du médaillon est remplie avec des perles noires ; les arabesques extérieures sont remplies de perles d'acier ; les *pois* sont remplis de perles noires ; les autres pois, placés en haut et en bas, se composent d'un cercle de perles d'or, avec une perle noire au milieu.



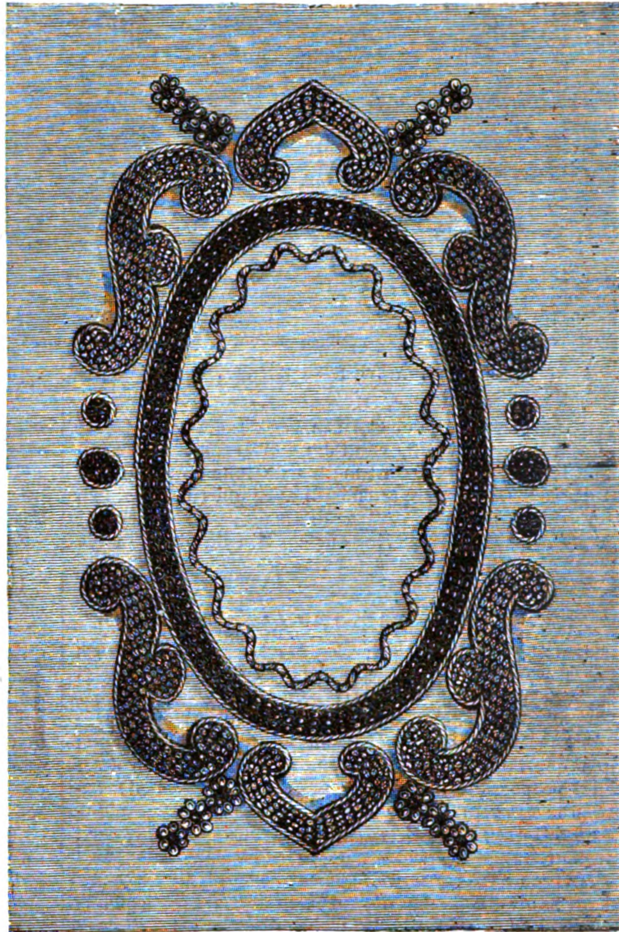
DESSIN POUR PLATEAU DE LAMPE.

Coussin pour les travaux de couture. — Tapisserie.

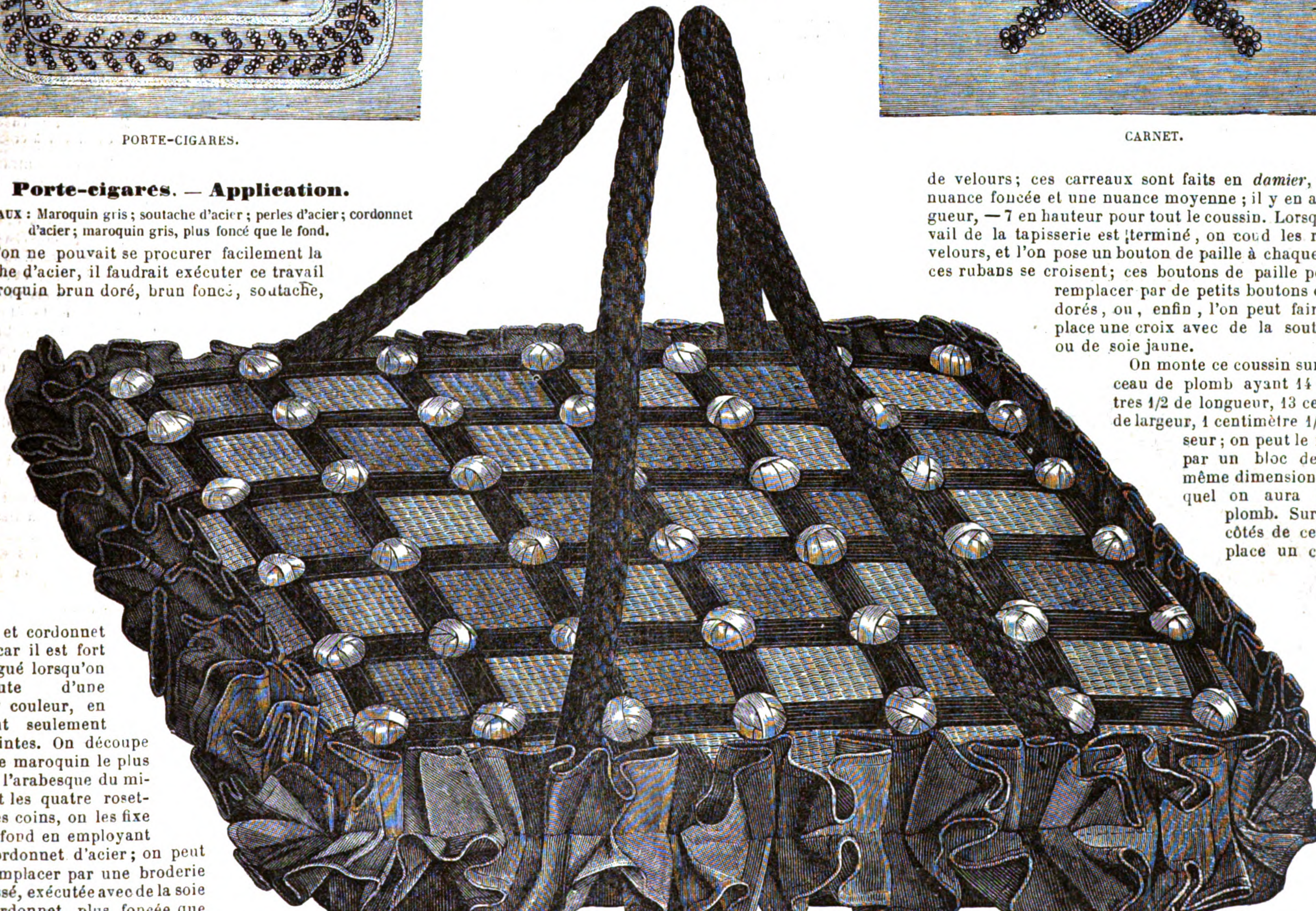
MATÉRIAUX : 18 centimètres de canevas n° 24, ayant 20 centimètres de hauteur ; deux nuances de laine zéphyr verte ; ruban de velours noir, ayant un demi-centimètre de largeur ; 3 douzaines et demi de boutons en paille ; 2 mètres de ruban vert, ayant 3 centimètres de largeur ; doublure ; cordon, etc.

Ce travail se compose de carreaux encadrés par du ruban de velours ; on exécute les carreaux à la croix (8 croix en hauteur, autant en largeur), et on les sépare des quatre côtés par quatre fils du canevas qui doivent être recouverts par le ruban de velours ; ces carreaux sont faits en *damier*, avec une nuance foncée et une nuance moyenne ; il y en a 8 en longueur, — 7 en hauteur pour tout le coussin. Lorsque le travail de la tapisserie est terminé, on coud les rubans de velours, et l'on pose un bouton de paille à chaque point où ces rubans se croisent ; ces boutons de paille peuvent se remplacer par de petits boutons d'acier ou dorés, ou, enfin, l'on peut faire à cette place une croix avec de la soutache d'or ou de soie jaune.

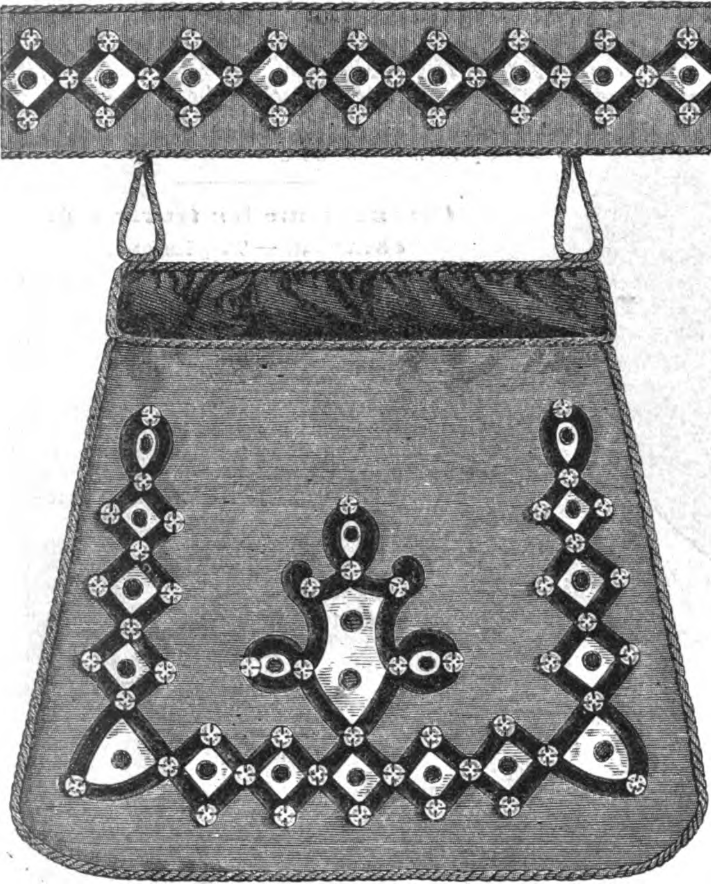
On monte ce coussin sur un morceau de plomb ayant 14 centimètres 1/2 de longueur, 13 centimètres de largeur, 1 centimètre 1/2 d'épaisseur ; on peut le remplacer par un bloc de bois de même dimension, dans lequel on aura coulé du plomb. Sur l'un des côtés de ce bloc on place un coussin de



CARNET.



COUSSIN POUR LES TRAVAUX DE COUTURE.



AUMONIÈRE POUR ENFANT.

percaline, rempli de soie, et on le recouvre avec la tapisserie. Sur chaque côté on coud deux morceaux de cordon tors en laine, ayant 28 centimètres de longueur, qui servent d'anses. On encadre le coussin avec une ruche faite en ruban.

Ce dessin peut aussi servir pour coussin de pieds, sac de voyage, etc.

Aumônière pour enfant.

MATÉRIAUX : Reps violet, en laine; ruban de velours noir; drap blanc; petits boutons plats dorés; cordonnet d'or; soie de cordonnet rouge; même soie noire; doublure; cordon, etc.

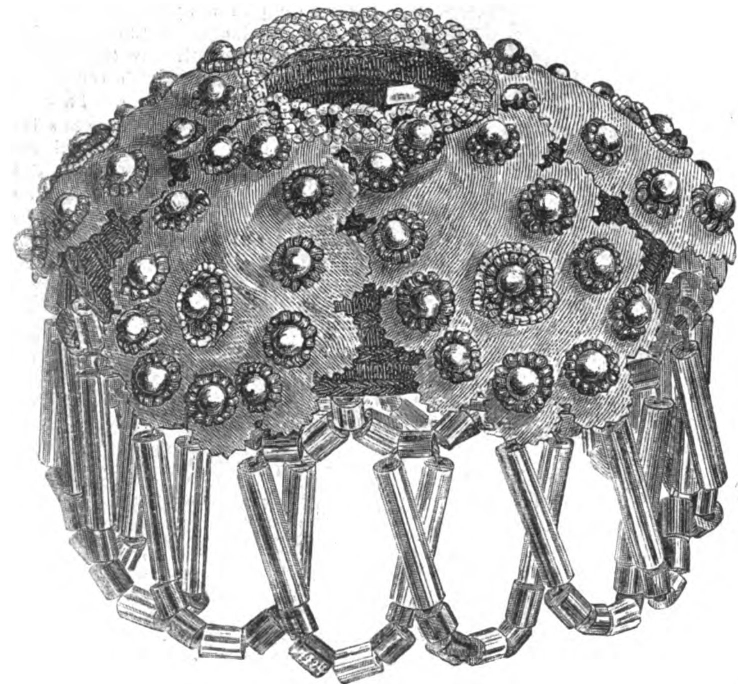
Cette aumônière, suspendue à une ceinture, est représentée à moitié de sa grandeur naturelle; le dessin est si simple que l'on n'éprouvera aucune difficulté à en doubler les proportions; l'espace vide entre les rubans de velours noir est rempli avec du drap blanc, au milieu duquel on fait des *pois* dont les contours sont en soie rouge; l'intérieur, au *passé*, en soie noire. Les boutons dorés sont cousus avec de la soie noire.

L'autre côté de l'aumônière est sans ornements; on le taille aussi en reps violet de laine, dépassant le premier côté de 2 centimètres environ. On double l'aumônière en soie, on coud les deux côtés ensemble, celui de derrière *rabattant* sur celui de devant.

La ceinture a 3 centimètres de largeur, et environ 67 centimètres de longueur; on l'orne comme l'aumônière, on la garnit, comme celle-ci, avec du cordon de laine ou de soie, et l'on y suspend l'aumônière par deux boucles de ce même cordon; la ceinture est doublée de soie.

Bobèche.

MATÉRIAUX : 3 écheveaux de laine zéphyr bleu azur; ficelle; perles de Bohème blanches; mêmes perles jaune d'or perles longues blanches; perles soufflées en argent; perles d'or; perles bleues et perles blanches de cristal.



BOBÈCHE.

Cette bobèche repose sur un dessous fait au crochet, en laine bleue. On monte 40 mailles sur de la ficelle; on réunit la dernière à la première, et l'on fait encore six tours *en rond*, en augmentant de 6 à 8 mailles dans chaque tour.

Au-dessous, on attache la frange de perles, qui se compose de deux tours; on attache le coton au dernier tour fait au crochet; on enfile 2 perles blanches, — une jaune d'or, — 2 blanches, — * on passe 6 mailles, et l'on fixe le brin de coton dans le tour au crochet; on repasse ce brin en arrière, au travers de la dernière perle; on enfile une perle blanche, — une perle jaune d'or, — 2 perles blanches; — et l'on recommence depuis *.

Le 2e tour est fait de gauche à droite; on le commence à la perle jaune d'or, au travers de laquelle on passe le brin; on enfile * une perle longue, — 2 jaune d'or, — une blanche, — 2 jaune d'or, — une perle longue, et l'on repasse le brin de droite à gauche, au travers de la perle jaune du feston suivant. — On recommence depuis*.

Les cinq feuilles, qui retombent sur le dessin de la bobèche, sont en drap découpé à l'emporte-pièce; elles ont 5 centimètres 1/2 de longueur, 4 centimètres 1/2 de largeur, et chaque dent est ornée d'une perle d'argent soufflé, entourée de perles bleues. La perle du milieu de chaque feuille a ce même contour, plus un autre en perles d'or. On fait un pli dans le haut de chaque feuille, en la posant à cette place; on encadre le bord supérieur avec des perles de cristal.

Pantoufle pour homme.

DESSIN JAPONAIS.

MATÉRIAUX : Demi-drap de couleur grenat: soie de cordonnet jaune d'or.

Rien n'est plus original, et d'un plus charmant effet, que ce dessin, entièrement exécuté en soie jaune d'or; les lignes fines sont faites au point allongé, en biais; — les contours plus épais, au point de chaînette; — les *pleins* au passé. On peut, comme suprême élégance, remplacer la soie par du cordonnet d'or.

PANTOUFLE POUR

Sac à ouvrage.

MATÉRIAUX : 29 centimètres de taffetas brun; taffetas blanc; entre-deux de guipure noire; perles noires; ruban brun étroit.

Le taffetas employé pour ce sac a 29 centimètres de hauteur, 40 centimètres de largeur; on le coud ensemble, de telle façon qu'une couture se trouve au bas du sac, l'autre sur l'un des côtés; dans cette dernière on laisse, sur le bord supérieur, une fente ayant 8 centimètres de longueur, ourlée de chaque côté; sur le côté opposé on coupe, dans le taffetas, une fente semblable, ourlée de la même façon. Sur le côté supérieur on fait un ourlet de 3 centimètres 1/2, au milieu duquel on coud une coulisse. On coud le *semé* de perles noires, qui sont séparées par un intervalle d'un centimètre; on pose ensuite les bandes de taffetas blanc, recouvertes d'entre-deux en guipure noire; ces bandes ont 2 centimètres 1/2 de largeur. On passe dans la coulisse deux rubans bruns étroits.

Étoile au tricot.

MATÉRIAUX : Tulle grec; coton tors (à crochet).

Nous recommandons à nos lectrices ce travail nouveau, qui servira pour dessus de fauteuil, d'édredon, pour couvre-pied, doublé de percaline bleue, rose ou jaune, et, enfin, pour rideaux de vitrage.

On fait cette étoile au tricot, avec le coton tors (coton Bresson) que l'on emploie pour les travaux au crochet; on applique ces étoiles, en rangs *contrariés*, sur le tulle; on découpe celui-ci sous les étoiles.

Nous répétons ici des indications bien souvent données déjà, mais qui seront indispensables à nos nouvelles abonnées.

Termes employés pour les explications de tricots : *diminution* signifie 2 mailles tricotées ensemble, — 1 *jeté* est le brin jeté sur l'aiguille avant de tricoter, — une maille *tirée* est une maille levée sans être tricotée, puis *tirée* par-dessus *la* ou *les* mailles suivantes; — enfin, nous ne répéterons pas le mot maille, et, lorsqu'on verra *une à l'endroit*, cela représentera une maille à l'endroit, — et ainsi de suite.

On prend du coton n° 80 ou 100, on monte 14 mailles, on tricote *en allant et revenant.*

1er *tour.* — 4 à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — une à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — une à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — 2 à l'endroit.

2e *tour.* — Une levée (une maille *levée* sans être tricotée), — une à l'endroit, — la levée, *tirée* par-dessus celle-ci, — 10 à l'endroit, — les deux mailles sui-

(DESSIN JAPONAIS).

vantes ne sont pas tricotées; on retourne l'ouvrage.

3e *tour.* — (Depuis la dernière maille qui ait été tricotée), une maille levée (sans être tricotée), — diminution, — 1 jeté, — une à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — une à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — 2 à l'endroit.

4e *tour.* — Une *tirée,* — 10 mailles à l'endroit. On retourne l'ouvrage sans tricoter la dernière maille.

5e *tour.* — Une levée, — diminution, — 1 jeté, — une à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — une à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — 2 à l'endroit.

6e *tour.* — Une tirée, — 10 à l'endroit.

7e *tour.* — Une levée, — diminution, — 1 jeté, — une à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — une à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — 2 à l'endroit.

8e *tour.* — Une tirée, — 9 à l'endroit. — Depuis ce tour jusqu'au 20e, tous les tours *pairs* étant tricotés unis à l'endroit, nous expliquerons seulement les tours impairs.

9e *tour.* — diminution, — 1 jeté, — une à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — une à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — 2 à l'endroit.

11e *tour.* — Une levée, — une à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — une à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — une à l'endroit, — 1 jeté, — 2 à l'endroit.

13e *tour.* — 3 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — une à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — une à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 2 à l'endroit.

15e *tour.* — 4 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — une à l'endroit, — 1 jeté, — diminution; — une à l'endroit, 1 jeté, — 2 à l'endroit.

17e *tour.* — 5 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — une à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — une à l'endroit, — 1 jeté, — 2 à l'endroit.

19e *tour.* — 6 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — une à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — une à l'endroit, — 1 jeté, — 2 à l'endroit.

20e *tour.* — Une tirée, — 10 à l'endroit. — On laisse les trois mailles suivantes sur l'aiguille sans les tricoter; on retourne l'ouvrage.

21e *tour.* — Une levée, — diminution, — 1 jeté, — une à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — 2 à l'endroit.

On recommence le dessin depuis le 2e tour jusqu'à ce que l'on ait fait sept festons et deux demi-festons. On démonte le tricot, on coud ces deux demi-festons ensemble, afin d'en former un entier. On passe un brin de fil dans le dernier tour et on le serre de façon à former l'étoile; on place celle-ci sur le tulle et on l'y fixe par un feston serré; on découpe le tulle en dessous.

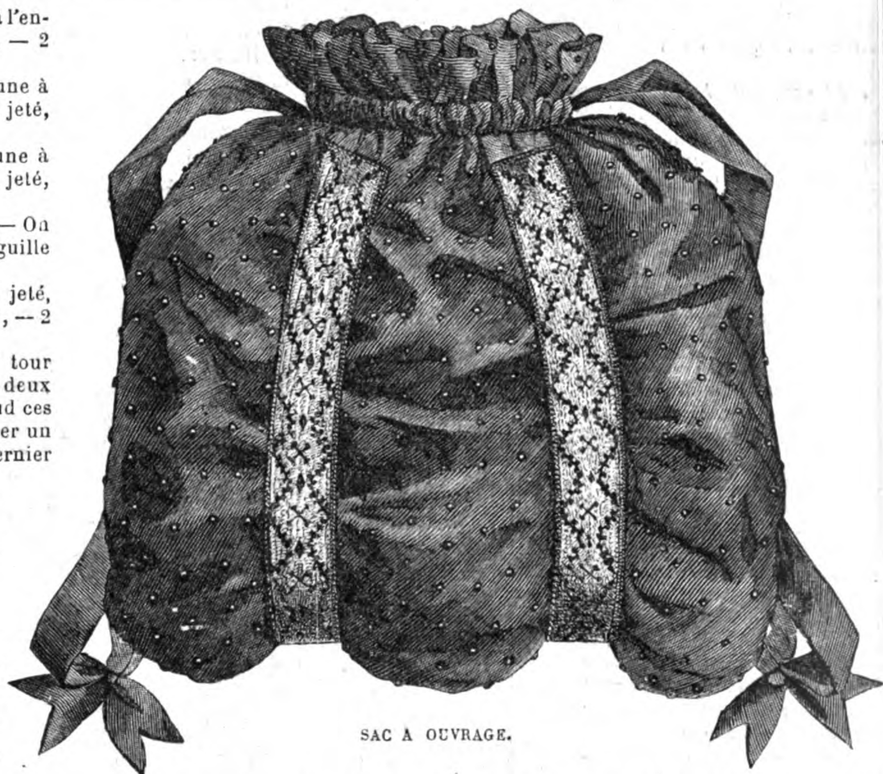
Chemisette-guimpe.

LE PATRON A ÉTÉ PUBLIÉ DANS LE PRÉCÉDENT NUMÉRO.

Les figures 49 et 50 (*verso*) appartiennent à ce modèle.

On portera cette chemisette sous les corsages à demi-montants; elle convient aux jeunes filles, comme aux jeunes femmes. On peut l'exécuter en mousseline, — en tulle uni, — en tulle point d'esprit; les entre-deux séparant les bouillonnés peuvent être brodés, dans le premier cas, — doublés d'un ruban de couleur, si la chemisette est en tulle, ou bien, enfin, ces entre-deux peuvent être en dentelle véritable ou *imitée.*

La figure 49 représente la moitié du devant, qui doit être coupé d'un seul morceau, sans couture au milieu. Les deux côtés du dos sont coupés sur la figure 50, en laissant en plus l'étoffe nécessaire pour un assez large ourlet, destiné à soutenir les boutons et les boutonnières. Après avoir cousu ensemble dos et devant sur l'épaule, depuis *o* jusqu'à *p*, et avoir fait partout l'ourlet inférieur indiqué, on commence les bouillonnés, qui se tiennent ensemble. Nous conseillons d'exécuter ces bouillonnés sur un papier fort et roide; on trace sur ce papier les contours du patron (en les piquant avec une épingle, et tirant ensuite une ligne au crayon, d'une figure à l'autre), et l'on fixe la chemisette dessus; on prend ensuite pour chaque bouillonné une bande (tulle ou mousseline, selon qu'on a décidé l'étoffe de la chemisette) ayant 5 centimètres 1/2 de largeur, dont on fronce chaque côté long en surjet roulé sous le doigt; cette bande doit avoir la longueur de l'espace qu'elle doit couvrir, et la moitié en plus; on coud les bouillonnés et les entre-deux comme le dessin l'indique, on sépare la chemisette du papier, et on la termine en veillant à ce que les entre-deux cachent la couture en surjet; dans le milieu par devant, pour mieux marquer la pointe des bouillonnés, on peut faire une couture en biais. On met des boutons sur le côté gauche, par derrière; on fait des boutonnières sur le côté de droite.



SAC A OUVRAGE.

Guêtre en cuir pour femme.

LE PATRON A ÉTÉ PUBLIÉ DANS LE PRÉCÉDENT NUMÉRO.

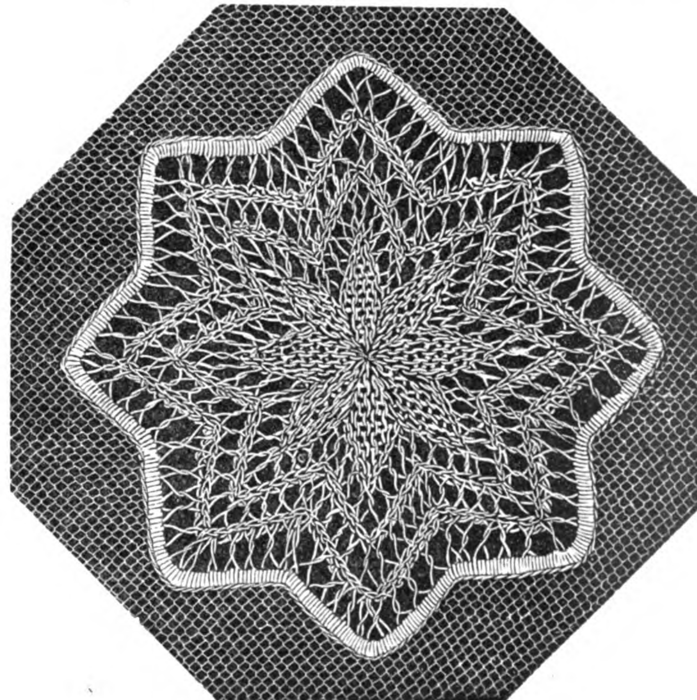
La figure 54 (*recto*) appartient à ce modèle.

Cette guêtre (d'origine anglaise), que l'on appelle *Leglet,* complète la chaussure féminine, et préserve les bas contre toute éclaboussure. La guêtre est lacée au moyen d'œillets, frappés comme ceux des corsets; la pointe la plus longue se place derrière. On peut faire cette guêtre soi-même; on l'exécute en cuir noir verni, doublé de flanelle, bordé d'un ruban noir, étroit.

On coupe sur la figure 54 le dessus en cuir et la doublure en flanelle; cette doublure est taillée en biais et extrêmement tendue (*dégommée*), afin d'être bien plate. Le ruban pour border, les œillets, les boutons, sont indiqués sur le patron; les lignes ponctuées quimarquent la pointe indiquent des coutures piquées, faites avec de la soie blanche, sur le cuir et la doublure à la fois. On place, sous l'un des côtés à œillets, une patte de cuir doublée de flanelle, ayant 3 à 4 centimètres de largeur. Ces guêtres doivent être préparées pour chaque pied; elles ne peuvent être mises indifféremment au pied gauche, ou bien au pied droit.

DESCRIPTION DE TOILETTES D'ENFANTS.

Petite fille de huit ans (tenant une marionnette). Robe courte de poult de laine bleu Mexico; la jupe est garnie avec une bande de velours noir, sous laquelle se trouve une ruche tuyautée, en taffetas bleu Mexico, ayant 3 centimètres de largeur; au-dessus de cette bande, une autre bande, tout à fait pareille, décrit des courbes et des boucles; dans le creux de ces boucles se trouve une rosette de taffetas bleu, fixée par un bouton de velours noir. Corsage décolleté, avec berthe garnie de velours noir, terminé par une ruche. Manches courtes et bouffantes, garnies comme



ÉTOILE AU TRICOT.

la berthe. Ceinture de velours noir, encadrée, de chaque côté, par une ruche. Chemisette plissée et montante, à manches longues en mousseline blanche. Résille de soie bleue.

Petit garçon de huit ans (accoudé sur le théâtre de marionnettes). Pantalon (arrêté dans la jarretière), gilet et veste de drap brun uni.

Petite fille de dix ans (assise dans le fauteuil). Robe courte de taffetas vert ; le bas de la jupe est orné de *pattes* ayant environ 12 centimètres de longueur, posées en biais. Ces pattes se composent d'un entre-deux en guipure noire, encadré entre deux rubans de velours noir; sur l'un des côtés de cet entre-deux se trouve une guipure noire étroite; sous cette guipure est une ruche en taffetas vert déchiqueté ; le haut de chaque patte est orné d'un nœud fait en velours noir très-étroit. Le corsage, décolleté, est garni d'une berthe, ornée de velours noir étroit, de guipure noire, et de ruches déchiquetées posées sous cette guipure. Les manches sont courtes, bouffantes, garnies comme la berthe. Chemise montante à manches longues, en mousseline plissée.

Petit garçon de quinze mois (assis sur les genoux de la petite fille). Robe de cachemire gris-lapis, brodée en soie rouge ; le bas de la jupe est garni avec une ruche de ruban rouge, ayant 2 centimètres de hauteur ; cette jupe remonte sur le côté gauche jusqu'à la ceinture-corselet, et forme ainsi une sorte de tunique. La ceinture, la berthe et les manches, très-courtes, sont brodées et garnies d'une ruche pareille à celle de la robe, mais un peu plus étroite. Chemisette montante, à manches longues.

Petit garçon de six ans (accoudé sur le fauteuil). Costume écossais à carreaux bleus et blancs ; jupe et corsage à carreaux ; veste en velours bleu, bordée d'un biais à carreaux bleus et blancs ; pannetière et toque de velours bleu; bas bleus et blancs. Bottines en cuir bleu.

Petite fille (assise sur un *pouff*). *Robe de cachemire noir.* Le bas de la jupe est orné d'une guirlande *branche de corail*, en taffetas rouge appliqué, à contours en soutache fine, maïs. Le corsage ~~est une veste espagnole~~ à gilet, ornée d'une application semblable à celle de la robe, et bordée de grelots rouges et maïs.

Jeune fille de douze ans. Robe de cachemire nuance Havane ; la jupe est ornée de deux volants tuyautés, en taffetas de même nuance que la robe; ces volants, qui ont 6, puis 5 centimètres de hauteur, sont bordés et surmontés avec deux rubans de velours violet, étroits ; entre les deux volants se trouve une grecque de velours violet, avec application de dessins en velours violet. Le corsage, décolleté, est à pointe arrondie, orné, sur le devant, avec cinq velours violets, disposés en gerbe. La berthe et les manches, courtes, sont ornées comme la jupe. Chapeau rond en feutre gris, avec grande plume noire. Chemisette montante à manches longues en mousseline blanche.

Petite fille de quatre ans. Robe courte en popeline rose, à carreaux blancs et roses, avec filets noirs; corsage blanc montant, froncé, à manches longues; corselet de taffetas noir à bretelles et à ceinture terminée par deux longs pans arrondis. Résille de soie noire.



ALBUM.

Papa, sur l'album que maman
Vient de nous donner pour étrennes,
Marque le premier jour de l'an
Par le dessin de quelques scènes.
Peins un enfant dont le bonheur
Est d'être à tes yeux toujours sage.
Et qui t'aime de tout son cœur.....
Chacun y verra notre image.

SCÈNES DE L'ALPHABET.

MODES.

En dehors des soieries unies et à dessins, l'industrie a créé une foule d'étoffes, dites de *fantaisie*, destinées aux robes de demi-toilettes. Ces étoffes reproduisent toutes les nuances à la mode : les teintes Havane, plus ou moins foncées, les gris *russes*, qui sont à peu près les gris de fer, et le gris ardoise, les couleurs feutre, sable, etc. C'est dire que les nuances négatives sont plus que jamais en faveur. Quelques bonnes maisons de commerce ont exposé derrière leurs vitrines un assortiment considérable de ces jolies robes, qui composent les toilettes distinguées du matin, pour les courses à pied. Ces robes sont ornées de broderies en lacets noirs de différentes largeurs, sur fond gris ardoise, marron et Havane. On voit aussi reparaître assez généralement les étoffes à carreaux écossais; je n'en veux pas médire, et, si j'avais une robe écossaise, je profiterais de ce regain de faveur pour la porter et l'user... mais je ne l'achèterais pas, parce que ces dispositions *voyantes* composent un uniforme, pour peu qu'on les conserve durant plusieurs saisons. Les étoffes écossaises me paraissent devoir convenir surtout aux costumes d'enfants; leurs couleurs éclatantes et gaies s'harmonisent bien avec les dispositions communes à l'enfance... Mais j'admets plus difficilement une robe à grands carreaux écossais avec un modeste manteau en drap, et trottant au travers des pluies et du *macadam* parisien.

Une innovation spécialement placée sous l'invocation de l'hiver parisien, avec son triste cortége de brouillards et de boues, me semble appelée à se propager rapidement: je veux parler des bas de couleurs à rayures noires. Pour comble de recherche, on les choisit de couleurs et de rayures assorties au jupon de laine, universellement adopté. On sait que ces bas ne peuvent passer à la lessive; il faut mêler un peu de vinaigre à l'eau que l'on destine à laver ces bas. Ajoutons, pour clore le chapitre des toilettes d'hiver, *pour la rue*, que les parapluies à manche de corne transparente sont ceux qui sont le *mieux portés* (style de marchand de parapluies).

Je crois que les coiffures n'ont jamais été plus gracieuses que cet hiver, et je suis désolée d'avoir à rendre ce témoignage, car leur forme renverse toutes mes convictions antérieures. Tous les ornements, touffe de dentelle, de plumes ou de fleurs, se posent sans exception au-dessus du front. Toutes les garnitures se pressent à cette place, en laissant les côtés se suffire à eux-mêmes. Les guirlandes de fleurs suivent les mêmes principes : elles sont volumineuses sur le front et sur la nuque, minces et effacées sur les côtés. Les guirlandes de fleurs sont toujours les coiffures *obligées* pour les bals; les coiffures très-parées, mais moins *dansantes*, sont composées de fleurs ou de plumes, auxquelles vient se joindre un gros nœud de velours. Enfin d'autres coiffures, moins parées, ou plus âgées, sont ornées de fleurs et de deux larges barbes rejetées en arrière, de façon à composer un fond *mouvant* de bonnet. On va peut-être supposer que ces barbes sont en dentelle? On commettrait une grave erreur; cela serait joli..... mais bien commun. Ces bandes sont en tulle de soie, entièrement encadrées de franges en marabouts, et entièrement couvertes des mêmes franges, disposées, sur les barbes, à intervalles assez rapprochés. Rien n'est plus vaporeux que cette coiffure; elle évoque les souvenirs les plus mythologiques, car on ne peut s'empêcher, en la voyant posée sur une jolie tête, de penser immédiatement aux déesses environnées de nuages.

Il est d'autres coiffures infiniment plus excentriques : ce sont des toques de velours lilas ou de velours bleu lumière, ornées d'une longue plume blanche, fixée par un bouton de pierreries. J'ai vu aussi un schako (chapka) polonais en velours groseille, encadré de fourrure noire; mais il me serait impossible d'en conseiller l'adoption. Les emprunts faits aux costumes militaires de tous les camps doivent cependant respecter certaines limites. Nous avons eu les vestes zouaves, hongroises, les chemises Garibaldi; espérons que cette fureur militaire ne s'étendra pas jusqu'aux coiffures, et que nous ne serons pas condamnées à porter le schako.

Quant aux chapeaux, il en est beaucoup qui sont fort jolis. Parmi ceux-ci je compte surtout ceux qui s'élèvent moins audacieusement au-dessus de la tête; l'intérieur de la passe est garni avec un diadème de fleurs ou de feuilles de velours. L'un des plus jolis (parmi les chapeaux de demi-toilette) était en velours bleu Mexico; une passe de velours noir brodé était *chiffonnée* sur la passe principale, et bordée d'une large dentelle noire retombant en arrière ; le diadème intérieur se composait d'une torsade de velours bleu, nouée une seule fois au-dessus du front; les côtés étaient blancs, en blonde ruchée ; les brides larges, en velours bleu.

Un autre chapeau, plus sévère, mais qui avait un très-*grand air*, était en poult de soie, nuance Havane, brodé d'un semé de petites losanges composées de *nœuds* séparés en soie noire de cordonnet. La passe était ornée de pattes en velours noir encadrées de dentelle noire, retenant un beau *saule* noir; l'intérieur était garni par un gros pavot en velours ponceau ; les côtés, blancs ; les brides, fort larges, étaient en ruban noir. On fait aussi, pour visites très-parées, des chapeaux de tulle blanc, recouverts d'une dentelle noire, fabriquée tout exprès pour cet usage; elle est divisée en deux parties qui se réunissent au milieu de la passe, et qui sont encadrées par un effilé très-léger. Sous la passe, une grosse rose blanche ou rosée; larges brides



Moine Imp. Paris.

LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal 56 Rue Jacob Paris

blanches; le bavolet est aussi fabriqué en dentelle noire, et se termine par une frange. On pose aussi ces *apprêts* de dentelle noire ou blanche sur des chapeaux de satin lilas ou bleu clair. E. R.

PUBLICATIONS NOUVELLES.

On écrit beaucoup de livres consacrés à l'instruction ou bien à l'amusement des enfants. D'où vient, cependant, que l'on se plaint à juste titre de la rareté de ces livres? C'est, il faut bien le dire, qu'il n'y a pas d'entreprise plus difficile que celle de s'adresser avec succès à ces jeunes intelligences, et que les meilleures intentions, l'instruction la plus complète, le sens moral le plus délicat et le plus élevé, ne suffisent pas pour instruire les enfants, pour les améliorer et les amuser à la fois.

Il faut savoir et oublier que l'on sait. Il faut abdiquer tout ce qui fait l'orgueil des savants, c'est-à-dire abandonner les systèmes scientifiques, les classifications rigoureuses, les termes qui fatiguent la mémoire sans parler à l'esprit; en un mot, écrire pour intéresser les enfants, non pour faire admirer son érudition par les personnes arrivées à la maturité du jugement. Il faut posséder une équité rigoureuse, afin de ne point fausser l'instinct de justice inné aux cœurs de toutes les créatures vivantes; mais il faut que cette équité soit tempérée par une bienveillance naturelle, afin de ne point dessécher ces jeunes âmes, afin de leur apprendre que l'indulgence doit être inséparable de la justice. Aux lumières de l'esprit, à la netteté du jugement, à l'inflexibilité de la logique, il faut pouvoir joindre une certaine bonhomie, une gaieté exempte de légèreté, une humeur plaisante sans être moqueuse. Il faut avoir traversé la vie, ses ennuis, ses épreuves et ses dégoûts, sans que le souvenir soit accompagné par le ressentiment, sans que l'expérience ait eu le scepticisme pour résultat; il faut, en un mot, réunir des qualités diverses autant que rares, je dirai même des vertus peu communes, et voilà pourquoi on écrit peu de livres qui puissent être mis sous les yeux des enfants, en leur apportant à la fois plaisir et profit.

Je viens de lire quelques-uns de ces livres rares, et je me hâte de les signaler à l'attention des familles.

Citons d'abord trois volumes ravissants: *Les Aventures d'un petit Parisien*, par M. de Bréhat; le *Théâtre du Petit-Château*; les *Contes du Petit-Château* *.

Le *Théâtre du Petit-Château* est un volume in-8, imprimé sur papier magnifique et orné d'illustrations, signées par Bertall. Le fond répond à la forme splendide dont on l'a revêtu, car ce livre est écrit par M. J. Macé, l'auteur savant et ingénieux de la *Bouchée de pain*, dont le succès va toujours croissant. Dans une courte préface M. Macé raconte l'origine de ce *Théâtre;* il a été composé pour un pensionnat, afin de donner aux élèves, acteurs et spectateurs, le goût des sciences qu'on leur enseigne, et aussi des leçons qui ne s'oublient pas. Cette idée sera féconde en bons résultats, et il n'est point douteux que le *Théâtre du Petit-Château* aura d'ici à peu de temps beaucoup d'imitateurs. Ce que je veux dire avant tout, c'est qu'il est impossible de trouver une lecture plus attachante que celle de ce *Théâtre* et d'un autre volume du même auteur, les *Contes du Petit-Château*. La morale n'y revêt pas ce ton dogmatique et tranchant qui la rend si particulièrement désagréable pour les enfants; elle ne s'énonce pas en maximes, elle ne s'impose pas avec un air de commandement hargneux et sévère: elle ressort, claire, évidente, aimable, incontestable, des événements que l'auteur met en scène. Lorsqu'on a lu ces livres, qui sont destinés à composer les meilleures et les plus charmantes étrennes de l'année 1863, on n'a plus qu'un désir: celui de connaître l'esprit aimable et élevé, l'âme généreuse et sage, le caractère doué d'une douce gaieté, qui se révèlent dans chacune des lignes écrites par M. Macé. Si je n'étais rivée à cette place, c'est-à-dire dans le voisinage de l'imprimerie de MM. Didot, je crois que je serais immédiatement montée dans l'un des wagons du chemin de fer de l'Est, en compagnie des deux volumes de M. Macé, afin d'aller féliciter les élèves assez heureuses pour avoir un semblable professeur.



1862 ET 1863.



LA REINE DES FÉES... SOUS LES TRAITS D'UNE VIEILLE BONNE FEMME.



LE ROI PÉTRUS PASSAIT PAR LA...

Aucun âge n'a été oublié dans les volumes placés sous mes yeux. Voici les *Scènes de l'alphabet* (Théâtre enfantin) *, destinées aux tout petits enfants, qui apprendront à connaître les caractères de l'alphabet à l'aide de tableaux gracieux et de vers, charmants comme forme, et comme idée morale. Nos lectrices connaissent déjà l'aimable talent de l'auteur de ces *Scènes de l'alphabet*, et, en leur nommant M. Edme Simonot, nous serons dispensés d'un éloge qui, placé dans ces colonnes, coûterait à la modestie de la rédaction.

Me sera-t-il permis d'annoncer aussi un volume intitulé: *Lettres d'une marraine à sa filleule* **, suivies des *Conseils d'un vieux jardinier*, par Mme Emmeline Raymond? Pourquoi non? Si j'ai écrit ce livre, ce sont mes lectrices qui m'ont donné la témérité de le faire paraître en volume; je le place sous le patronage de mes amies connues et inconnues, en leur demandant de vouloir bien l'indiquer aux jeunes femmes et aux jeunes filles.

Tous ceux qui voudront bien me croire sur parole me sauront gré de leur avoir indiqué le *Voyage au pays des bêtes*, par P. Doury *.

L'auteur a compris, ainsi qu'il le dit dans sa préface, qu'avant d'enseigner une science aux enfants, il faut leur en inspirer le goût, et il a pleinement atteint le but qu'il avait choisi avec sagacité. Il est impossible de lire ce volume sans souhaiter vivement que l'auteur tienne le quasi-engagement pris par lui, et sans attendre avec impatience qu'il écrive un nouveau livre destiné aux enfants, mais digne, comme celui-ci, de charmer tous les âges.

Cependant, comme on pourrait bien mettre en doute le jugement que je viens de formuler, je placerai dans le prochain numéro un extrait du volume que j'ai mentionné. Quand on aura lu cette citation, nul ne songera à m'accuser de partialité.

Toutes les réflexions placées en tête de ces lignes peuvent s'appliquer au livre charmant écrit par M Doury; son nom sera bientôt connu et aimé par toutes les mères et par tous les enfants.

CHRONIQUE DU MOIS.

Les pièces nouvelles, les théâtres nouveaux, les débutants et les débutantes, composent en ce moment un tourbillon qui entraîne les chroniqueurs ahuris, et ne leur laisse ni la liberté de se reconnaître, ni le loisir d'examiner les sujets qui s'offrent à eux, avant de formuler sur leur compte un jugement quelconque. On a, il est vrai, la ressource d'adopter les opinions d'autrui, et de répéter docilement les appréciations des critiques de profession et des critiques amateurs; mais ce procédé, qui, à première vue, semble unir l'agrément à la facilité, n'est pas aussi aisé à pratiquer qu'on pourrait le croire. Chacun voit chaque chose au travers d'une lorgnette particulière et spéciale: de là une extrême divergence dans les jugements portés sur les mêmes personnes. Je ne saurais, bien entendu, supposer que la bonne foi soit bannie de la critique: chacun sait que celle-là préside toujours aux appréciations formulées par celle-ci, et que l'impartialité la plus inflexible dicte toutes les pages qui s'impriment. Je veux seulement établir qu'il est à peu près impossible de chercher à s'éclairer en se servant des opinions d'autrui: elles s'infirment en s'affirmant; elles se paralysent en se produisant. Il faut par conséquent tout voir et tout entendre par soi-même, lorsqu'on ne peut se décider à choisir au

* En vente chez Firmin Didot, avec gravures et illustrations par Morin, Bertall et Froment.

* En vente chez Firmin Didot. Prix : 3 fr. 50 c. pour recevoir franco par la poste, 4 fr. 50 c. en timbres-poste.
** Chez Firmin Didot. Prix : 4 fr.

* Prix : 3 fr., chez Ambroise Bray, libraire éditeur, rue des Saints-Pères, 66.

hasard l'opinion que l'on soutiendra, sinon avec conviction, du moins avec entêtement.

Exemple : on est souffrant ou occupé, on n'a pu aller prendre connaissance de la nouvelle salle du Théâtre-Lyrique ; on interroge avec curiosité ceux qui exercent par inclination la profession de pionniers, et composent l'avant-garde qui déblaye les terrains en toute circonstance. « La nouvelle salle? me répond l'un d'entre eux, elle est sourde, elle est froide, elle est sombre ! — Vous m'étonnez, car on m'a dit ce matin qu'elle était fort sonore, aérée quoique chaude, admirablement éclairée, par une lumière douce et intense à la fois. » Voilà donc deux jugements tout à fait contradictoires, et il faut bien se décider à examiner soi-même de quel côté penche la balance. « Que dites- vous de Mme *** ? il paraît qu'elle obtient un grand succès au Théâtre-Italien. — Allons donc ! on se trompe de date, et l'on se reporte à vingt ans en arrière ; elle n'a plus de voix.... — Mais cependant on vante sa grâce, sa beauté.... Elle a l'expérience de la scène.... — Je le crois bien, à son âge ! — Et Mlle Patti, la nouvelle débutante, dont l'Angleterre a été affolée? — C'est une petite personne qui a une grande voix, une voix extraordinaire, cela est vrai, qui donne en se jouant les notes les plus élevées....; mais elle est bien jeune! Vingt ans à peine.... pas d'expérience....— Mais vous disiez tantôt que Mme *** avait trop d'expérience et trop peu de voix; vous adressez à Mlle Patti le reproche opposé ; il faudrait cependant vous mettre d'accord avec vous-même !»

La vérité ne se trouve dans aucun de ces jugements absolus. Il est certain que Mme *** n'est plus jeune, et que ses efforts ne sont pas toujours couronnés de succès; mais, enfin, on peut encore l'entendre avec un certain plaisir. Quant à Mlle Patti, elle sera bien certainement la cantatrice préférée du public parisien; elle est petite, mais elle a infiniment de grâce ; elle représente les ingénues à ravir, et le public du Théâtre-Italien a retrouvé, le jour des débuts de Mlle Patti, dans *la Sonnambula*, les transports enthousiastes dont il avait perdu l'habitude.

Le Gymnase a obtenu un grand succès avec *les Ganaches*, de M. Sardou. Voici enfin une pièce que l'on peut voir, et dont il est permis de rendre compte. Sans me préoccuper des discussions que l'on a soulevées à son sujet, sans examiner s'il est vrai que la pièce contient plus de portraits que de caractères vivants et agissants, si la perfection du jeu des acteurs compose le principal attrait de la représentation, je vais simplement raconter l'action telle qu'elle se passe sous les yeux du spectateur.

La toile du premier acte se lève sur le salon d'une maison appartenant au vieux duc de la Rochepéan, plus que nonagénaire. Nous sommes dans une petite ville de la Bretagne, oubliée par le progrès, et située bien à l'écart de toute ligne de chemin de fer. Cette maison semble avoir été touchée par la baguette de la fée qui avait condamné le palais de la *Belle au bois dormant* à une immobilité séculaire : le mobilier a cent ans d'existence; la cheminée est décorée d'une pendule représentant un temple à colonnade d'albâtre, dont les aiguilles indiquent toujours le même chiffre. Dans cette maison la vie est éteinte, ou plutôt suspendue. Le vieux duc habite son hôtel avec son fils, le marquis. Celui-ci, jeune et brillant garde-du-corps à l'époque de la révolution de 1830, a juré de ne rentrer à Paris qu'avec *son* roi. Il s'est retiré dans cette petite ville, et le temps a marché sans qu'il s'en aperçût; ses cheveux ont blanchi, son cœur, inoccupé, qui n'a pas connu les affections, les joies et les chagrins de la famille, est resté jeune en dépit des années, qui ont glissé sur lui, si monotones, si semblables à elles-mêmes, qu'il n'a pu constater leur nombre et leur action.

Cette maison est occupée par plusieurs locataires d'humeur fort opposée : l'un est un vieux négociant de légumes secs, retiré du commerce ; l'autre un médecin, républicain farouche; et la familiarité qui règne entre eux et leurs nobles propriétaires prouve que les préjugés de ceux-ci ne sont pas aussi invétérés qu'on nous l'affirme. Le cercle est complété par une quasi-parente, vieille fille, mielleuse en apparence, malfaisante en réalité, un type de ces fausses dévotes qui comprennent mal la religion, type qui existe sans doute, mais qui heureusement est racheté par de nobles cœurs véritablement religieux, c'est-à-dire bienveillants et tolérants.

Le lien qui rattache ces individus si divers, dont l'origine et les opinions sont en opposition directe et continuelle, est la passion qu'ils éprouvent pour le jeu de whist. On se réunit tous les soirs chez le marquis de la Rochepéan, et, tandis que son père sommeille au coin du feu, le marquis fait une partie avec ses deux locataires. On assiste à cette partie, qui compose l'une des plus jolies scènes qui soit au théâtre : au moment où il coupe une carte de son adversaire, le marquis entonne à demi-voix l'air célèbre de Nicolo : *Pour triompher de la beauté;* les deux autres joueurs le répètent en chœur, et le vieux duc, réveillé et ragaillardi par ce souvenir de jeunesse, joint sa voix à celles des autres.... ganaches..., puisque *ganaches* il y a.

Un notaire, ami de la famille, a assisté à cette partie de whist, et, pendant que l'on dispute à l'autre bout du salon, il entretient le marquis d'une délicate affaire de famille. Le marquis a eu une sœur qui voulait faire un mariage d'inclination; malgré la défense de son père, malgré l'opposition de sa famille, elle s'est mésalliée.... Usant du droit que lui conférait le Code civil, elle a quitté la maison paternelle, à l'heure même où sonnait sa majorité; elle a été maudite, reniée, abandonnée, et l'on a chargé un homme d'affaires de lui remettre la dot qui lui revenait. Ce mariage, contracté sous des auspices si tristes, a été malheureux; la fille maudite, devenue une veuve pauvre, est morte elle-même, en laissant une fille, et la recommandant à ses parents. Le notaire attend cette jeune fille, qui a dix-sept ans à peine; il sollicite pour elle, non des secours, mais la tendresse et la protection de sa famille.... Et ces hommes à préjugés inflexibles, cèdent cependant bien vite et reçoivent à bras ouverts la fille de celle qui les a abandonnés, non-seulement en méconnaissant leur autorité, mais en dédaignant, en blessant leur tendresse : le beau rôle est du côté des ganaches.

La jeune fille transforme tout autour d'elle ; elle fait ouvrir les persiennes, elle embellit la vieille maison, en appelant à son aide le soleil, les fleurs, la musique; elle devient la joie de toute sa famille. Le marquis.... le marquis, hélas! la chérit de tout son cœur; il oublie près d'elle ses cheveux blanchis, et laisse son pauvre cœur s'égarer en des rêves d'avenir.... comme si l'avenir existait pour les vieillards! La jeune fille revoit un ingénieur qu'elle a connu à Paris, et dont elle a reçu mille témoignages d'intérêt. La présence de ce jeune homme intrigue au plus haut point toute cette petite ville. Il passe sa vie en face de la maison du duc; il est toujours muni d'un portefeuille. Plus de doute ! il aime la jeune fille!

Celle-ci l'aime beaucoup, elle l'aime trop, car il n'a jamais pensé à elle. Elle suppose qu'il vient la demander en mariage, et, lorsqu'elle apprend qu'à la suite d'une discussion avec son oncle le marquis, l'ingénieur a été congédié, elle tombe gravement malade.

La discussion avec le marquis a eu pour objet, non une demande en mariage, mais bien les doctrines du progrès. Le marquis se révolte contre la civilisation qui veut couper sa maison pour y faire passer une voie de chemin de fer. D'où vient que, dans cette discussion, tout en applaudissant aux paroles enthousiastes placées par l'auteur dans la bouche de l'ingénieur, on se sent tout prêt à passer dans le camp ennemi? Ce singulier résultat peut être attribué en partie à l'exagération et à l'emportement du jeu de l'acteur chargé du rôle de l'ingénieur, à la modération, à la tenue parfaite, à la distinction suprême de M. Lafont, qui représente le marquis; mais ces défauts et ces qualités n'appartiennent pas uniquement aux acteurs : on les trouve dans la pièce même, et l'on y rencontre des arguments terribles, qui donnent tort à ceux que l'auteur a destinés à avoir raison. Ainsi, tout en reconnaissant les bienfaits du Code civil, on ne saurait s'empêcher de partager la douleur et l'indignation du marquis racontant le départ et le mariage de sa sœur. Cette héroïne du progrès soulève contre elle ceux-là même qui condamnent l'immobilité, et qui applaudissent à toutes les conquêtes de la civilisation. C'est que l'exagération atteint toujours un résultat opposé à celui qu'elle se propose; elle dépouille la vérité de toutes les forces qu'elle prétend lui prêter ; elle l'étouffe et l'accable sous le poids de toutes les armes qu'elle lui fournit, et, en lui enlevant la modération et la simplicité qui composent sa véritable puissance, elle permet à ses adversaires de les retourner contre elle.

Le marquis est allé à Paris se faire solliciteur, pour que l'on écarte de lui ce chemin de fer maudit, et pendant ce temps-là sa nièce se meurt. Ici encore l'exagération donne tort à l'héroïne de M. Sardou. J'ai beaucoup entendu vanter ce rôle de jeune fille, et je regrette de ne pouvoir partager l'enthousiasme général. La jeune fille n'existe plus aujourd'hui, ni dans le roman, ni au théâtre; celle-ci n'est pas une jeune fille, c'est..... il faut bien dire le mot....., une petite énergumène: non-seulement elle se *laisse* mourir, non-seulement elle aime avec passion, sans même avoir l'excuse d'être aimée, mais, sachant que le froid peut la tuer, elle se précipite sur un balcon couvert de neige. Le suicide est accompli, sinon de fait, au moins d'intention..... Cette jeune fille, dont on nous vante le cœur et l'intelligence, veut quitter ce monde sans penser un seul moment à cette famille qui l'a accueillie, choyée, adorée; elle va blesser à mort ces deux vieillards dont elle est devenue la joie..... qu'importe tout cela! La passion parle, elle n'écoute que la passion...., et, une fois de plus, on donne raison, contre l'héroïne, à un personnage que l'on nous dit être abject, odieux et ridicule, à la vieille fille, qui s'écrie qu'en semblable circonstance elle aurait mis sa douleur au pied des autels. Cette jeune fille n'est, il faut en convenir, qu'une âme égoïste, un esprit faible, et l'intérêt qu'elle inspire va toujours en s'amoindrissant. Cependant elle continue à mourir, et tous les préjugés cèdent peu à peu; mille fois plus grands, plus généreux qu'elle, ses vieux parents consentent à une nouvelle mésalliance pour sauver sa vie, et l'ingénieur, touché de la violente passion qu'il a inspirée, éprouve une passion égale. A sa place, j'aurais été plus rebuté qu'attiré par ce caractère, et j'aurais pensé qu'il offrait, par sa violence, son égoïsme et sa faiblesse, peu d'éléments de bonheur. La famille consent à ce mariage, et la facilité même avec laquelle les deux vieillards immolent leurs préjugés à leur tendresse aggrave les torts de la mère et ceux de la jeune fille.

Voilà cette pièce, et l'on voit que le beau rôle y appartient aux ganaches. J'ignore si telle a été l'intention de l'auteur, et ne m'en préoccupe pas plus que le public, car les types amusants, les scènes spirituelles que l'on rencontre à chaque pas dans cette comédie rachètent la plupart de ces imperfections. Elle est jouée avec une rare perfection ; j'ai entendu reprocher à Mlle Mélanie de *charger* un peu le côté odieux du personnage de la vieille fille; heureux ceux qui tiennent ce langage! Il prouve que leur étoile les a préservés de tout contact avec une femme envieuse et méchante. EMMELINE RAYMOND.



Kettly. On trouve chez M. Simart, rue Rambuteau, 64, les fournitures nécessaires pour les différents ouvrages publiés dans le journal. Il faut s'adresser directement à M. Simart. Les planches de liége pour *application de liége* ont 32 centimètres de longueur, 10 centimètres de largeur; leur prix est de 50 centimes. La soie de lapins coûte 7 centimes le gramme; la soie *roselle*, avec laquelle on compose de jolies coiffures d'intérieur, résilles, ruches ou grosses touffes, coûte 10 à 12 centimes le gramme, selon la finesse de la couleur. — *N° 3,318*. Tout cela est vrai, mais cependant je n'ai aucun reproche à m'adresser. La multiplicité de mes occupations ne me permet pas de prendre connaissance des manuscrits que l'on m'adresse ; un *censeur* est chargé de ce soin, et me fait un *rapport* motivé sur une brève analyse accompagnée de ses conclusions; or, le manuscrit en question a été oublié par lui, — et moi, — hélas! je n'ai pas eu le temps de réclamer ce rapport; recherches, reproches, tout a été fait. Mon censeur conclut à la demande de *Nouvelles*, la place manquant, selon lui, pour des fragments de ce genre. J'espère que l'on me pardonnera la faute que je n'ai pas commise, ce qui est plus difficile que de pardonner des fautes bien évidentes. Le deuil de la mère d'un mari est tout aussi rigoureux que celui d'une mère. La soie n'est *possible* qu'au bout de six mois. On peut, si l'on veut, *embellir* et orner les robes de grand deuil, mais une simplicité rigoureuse, en pareille circonstance, est peut être de meilleur goût : on ne saurait en être blâmé, quelle que soit l'élégance et la richesse des personnes avec lesquelles on se trouve en relation.— *Elisa E., Longwy*, recevra.

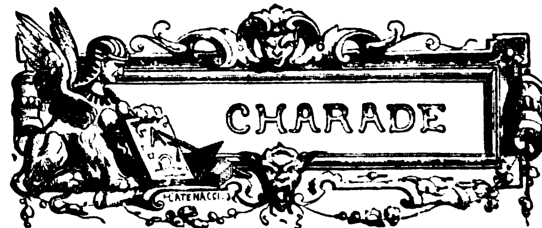
AVIS.

Nous publierons d'ici au 1er janvier les dessins et patrons suivants : Capuchons d'hiver. — Vestes et gilets pour femme. — Pantalon orné, pour petite fille. — Veste-gilet en cachemire ou flanelle, pour femme. — Garniture de robe pour petite fille. — Bavette. — Sac à souliers. — Frange au crochet. — Fichu. — Capuchon au tricot. — Bretelles pour homme. — Barrette au crochet, pour petit garçon. — Fichu tricoté en chenille. — Pèlerine au crochet. — Dentelle tricotée. — Sac à mouchoirs. — Dessins de tapisserie. — Porte-monnaie au crochet. — Bordure avec frange au crochet. — Cache-pot-fleurs en laine, fait au crochet. — Chaussures. — Agrafe au crochet. — Crinoline. — Dessins de lingerie. — Cravate pour homme. — Dessin au tricot, pour rideaux. — Entre-deux. — Bourses, etc. etc.

Le numéro du 1er janvier contiendra le premier chapitre d'un roman imité de l'allemand, par Mme Emmeline Raymond.

Explication de la Charade.

Le mot de la Charade insérée dans notre dernier numéro est : *Déraison*.

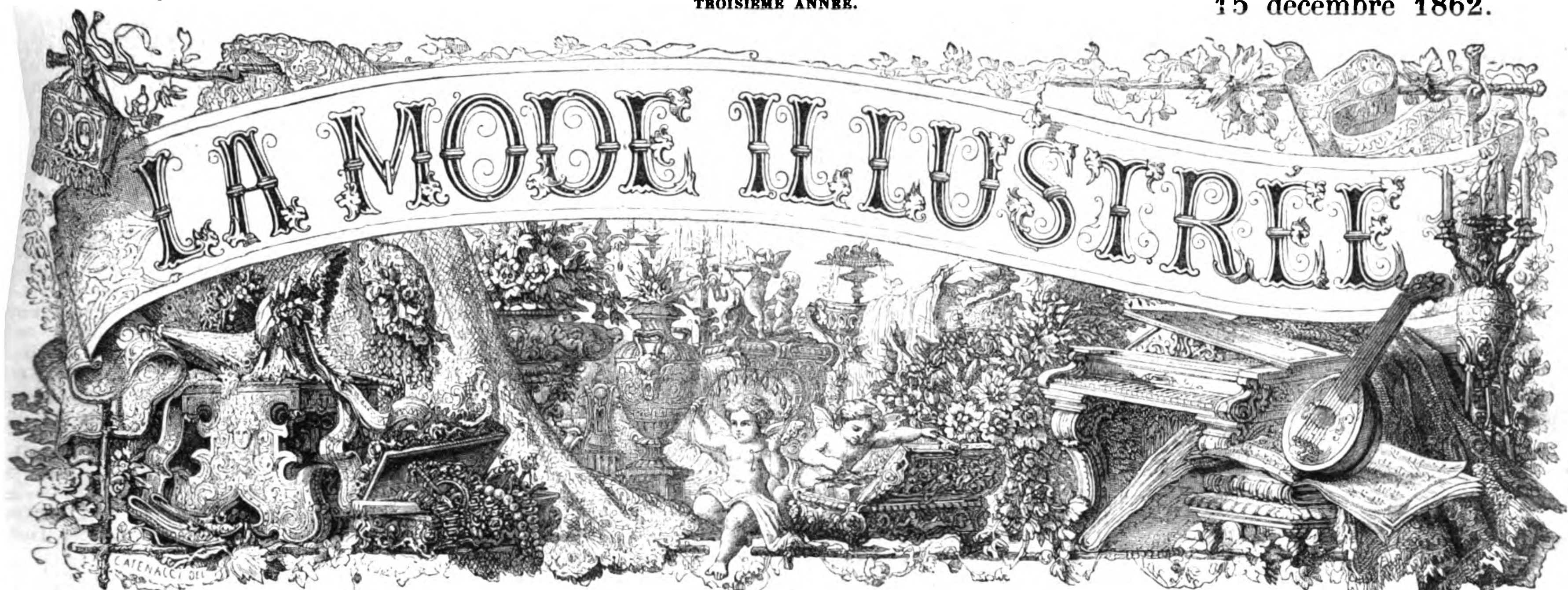


Mon premier, tout-puissant,
Avilit ceux dont il est trop le maître.
Ce que Dieu fit de plus charmant
Et qu'on aime sans le connaître
Est mon dernier; et mon tout est le nom
D'une grande maison.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

N° 50. TROISIÈME ANNÉE. 15 décembre 1862.



JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro, vendu séparément, 25 centimes.
AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

Le numéro avec patrons, vendu séparément, 50 centimes.
AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE LUNDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (frais de poste compris).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND.
Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (frais de poste compris).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

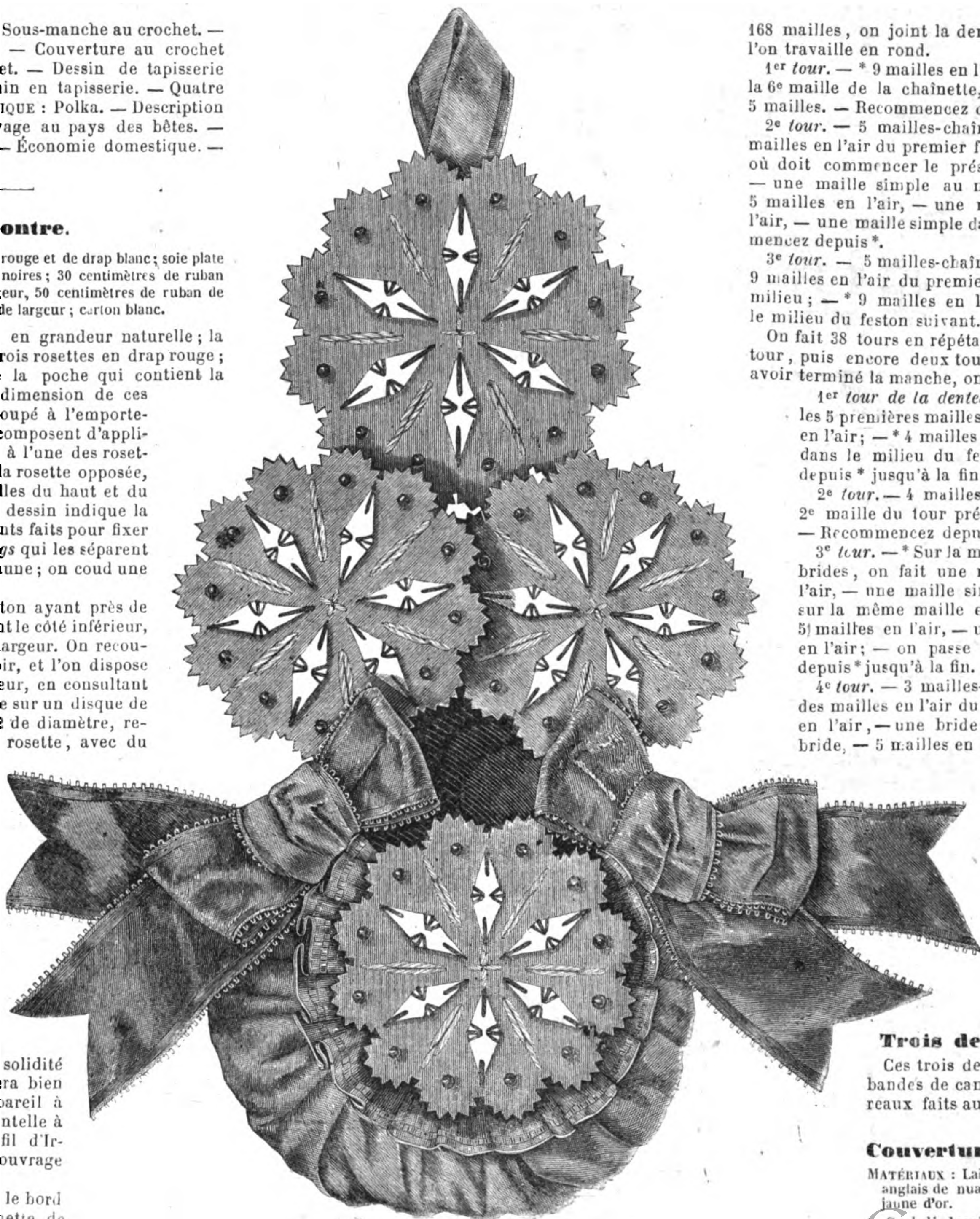
Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cie, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (*Pour l'étranger le port en sus*). —

Porte-montre.

MATÉRIAUX : Petits morceaux de drap rouge et de drap blanc; soie plate noire, jaune, bleue, verte; perles noires; 30 centimètres de ruban rouge, ayant 8 centimètres de largeur, 50 centimètres de ruban de même couleur, ayant 3 centimètres de largeur; carton blanc.

Notre modèle est représenté en grandeur naturelle; la partie supérieure est ornée de trois rosettes en drap rouge; une rosette semblable couvre la poche qui contient la montre. Le dessin indique la dimension de ces rosettes, dont le bord est découpé à l'emporte-pièce, et dont les ornements se composent d'applications en drap blanc, cousues à l'une des rosettes avec de la soie verte; — à la rosette opposée, avec de la soie bleue; — à celles du haut et du bas avec de la soie noire. Le dessin indique la direction et le nombre des points faits pour fixer ces applications. Les points *longs* qui les séparent sont partout exécutés en soie jaune; on coud une perle noire dans chaque dent.

On coupe un morceau de carton ayant près de 14 centimètres de longueur, dont le côté inférieur, arrondi, a 5 centimètres 1/2 de largeur. On recouvre celui-ci avec du velours noir, et l'on dispose trois rosettes sur le côté supérieur, en consultant le dessin. La 4e rosette est posée sur un disque de carton ayant 4 centimètres 1/2 de diamètre, recouvert, de l'autre côté de la rosette, avec du velours noir. On réunit ce devant, ainsi préparé avec le côté de derrière, au moyen d'un bouillonné fait avec le ruban large, dont on laisse dépasser une tête d'environ 1 centimètre. On pose un nœud sur chaque côté du porte-montre, et l'on fait une petite boucle pour le suspendre au mur.



PORTE-MONTRE.

Sous-manche

AU CROCHET.

Cette sous-manche est d'une solidité incomparable, et, lorsqu'elle sera bien empesée, produira un effet pareil à celui du plus beau tulle de dentelle à dessin. On l'exécute avec du fil d'Irlande; plus le fil est fin, plus l'ouvrage sera beau.

On commence la manche par le bord supérieur; on fait une chaînette de 168 mailles, on joint la dernière maille à la première, et l'on travaille en rond.

1er *tour.* — * 9 mailles en l'air, — une maille simple dans la 6e maille de la chaînette, en passant, par conséquent, 5 mailles. — Recommencez depuis *.

2e *tour.* — 5 mailles-chaînettes sur les 5 premières des mailles en l'air du premier feston, pour atteindre la place où doit commencer le présent tour; * 9 mailles en l'air, — une maille simple au milieu du feston suivant, — 5 mailles en l'air, — une maille simple, — 5 mailles en l'air, — une maille simple dans ce même feston. — Recommencez depuis *.

3e *tour.* — 5 mailles-chaînettes sur les 5 premières des 9 mailles en l'air du premier feston, pour en atteindre le milieu; — * 9 mailles en l'air, — une maille simple sur le milieu du feston suivant. — Recommencez depuis *.

On fait 38 tours en répétant alternativement le 2e et le 3e tour, puis encore deux tours semblables au 3e tour. Après avoir terminé la manche, on commence la dentelle.

1er *tour de la dentelle.* — 5 mailles-chaînettes sur les 5 premières mailles du premier feston, de 9 mailles en l'air; — * 4 mailles en l'air, — une maille simple dans le milieu du feston suivant. — Recommencez depuis * jusqu'à la fin du tour.

2e *tour.* — 4 mailles en l'air; * une bride dans la 2e maille du tour précédent; — une maille en l'air. — Recommencez depuis *.

3e *tour.* — * Sur la maille en l'air, placée entre deux brides, on fait une maille simple; — 5 mailles en l'air, — une maille simple, — 8 mailles en l'air, — sur la même maille en l'air une maille simple, — 5 mailles en l'air, — une maille simple, — 7 mailles en l'air; — on passe 4 brides, et l'on recommence depuis * jusqu'à la fin.

4e *tour.* — 3 mailles-chaînettes en arrière sur trois des mailles en l'air du dernier feston; — * une maille en l'air, — une bride, — 3 mailles en l'air, — une bride, — 5 mailles en l'air, — une bride, — 3 mailles en l'air, — une bride; — toutes ces brides sont placées sur l'un des festons composés de 8 mailles en l'air, et l'on passe, par conséquent, par-dessus le feston composé de 5 mailles en l'air, — une maille en l'air, — une maille simple sur le feston suivant composé de 7 mailles en l'air. — Recommencez depuis *.

Trois dessins en tapisserie.

Ces trois dessins serviront pour *semé*, sur bandes de canevas, ou sur bandes, ou carreaux faits au crochet tunisien.

Couverture au crochet tunisien.

MATÉRIAUX : Laine noire, ponceau, bleu de ciel, vert anglais de nuance moyenne, blanche; soie d'Alger, jaune d'or.

Ce joli dessin, exécuté en grosse laine de

Saxe, servira pour couvre-pied, — ou couverture pour berceau d'enfant; — reproduit en laine zéphyr, il composera un joli tapis de table.

Notre dessin se compose de bandes étroites et de bandes larges, faites isolément au crochet tunisien, bordées de chaque côté avec des mailles simples faites en soie jaune d'or, puis cousues ensemble. Pour les bandes larges (rouges), on monte 26 mailles; — pour les bandes étroites (noires), on en monte 12, — et l'on travaille toujours sur le même nombre de mailles. Quand ces bandes sont terminées, on fait sur chaque côté long un tour avec la soie jaune; il se compose, alternativement, de deux mailles faites dans une seule maille du bord, — d'une maille longue, pour laquelle on pique le crochet perpendiculairement par-dessus trois mailles de la bande. Ce tour forme la bordure dentelée, qui, sur notre dessin, sert d'encadrement à chaque bande.

On brode sur les raies rouges, à la croix, une sorte de fleur clairement indiquée sur notre dessin; les points les plus noirs sont faits en laine noire, — les plus clairs avec la laine blanche; — on emploie la laine verte pour les points placés de chaque côté des quatre et des deux points blancs qui se trouvent au milieu de la fleur; — on emploie la même laine pour la feuille placée au-dessous de la tige, et commencée par cinq points blancs. Les autres points sont faits en laine bleue; entre les points faits à la croix il en est que l'on fait avec la soie jaune, qui sont simplement des points arrière, ayant la longueur de la croix, près de laquelle ils sont placés. — On répète cette fleur sur toute la longueur de la bande, en laissant un intervalle de trois rangs du crochet tunisien, mais en contrariant sa disposition, c'est-à-dire que la tige doit se trouver une fois à droite, — la fois suivante à gauche, et ainsi de suite.

On assemble les bandes à l'envers en les cousant avec de la soie jaune. Quand le travail est terminé, on noue des brins de laine noire aux bandes rouges, — rouges aux bandes noires. L'assemblage des couleurs que nous venons d'indiquer produit un fort bel effet.

Châle au crochet.

MATÉRIAUX : 160 grammes de laine gris de perle; 24 grammes de laine noire (toutes ces laines sont *zéphyr*); un crochet de bois très-long, n° 3.

Ce châle est fait au crochet tunisien simple. On prend la laine noire et l'on fait une chaînette de 355 mailles, sur laquelle on revient, en faisant le tour de droite à gauche; à la fin de ce tour, on laisse la laine noire, on attache la laine blanche, et l'on fait le tour de gauche à droite; dans ce dernier tour on commence la diminution, qui doit être répétée à la même place dans tous les tours suivants; nous ne la mentionnerons plus, tant qu'elle devra être régulièrement faite. Cette diminution se fait en passant en même temps au travers des deux dernières mailles du tour précédent, de façon à en composer une seule maille; — on en fait autant pour les deux premières mailles; — on répète la diminution au milieu, en faisant une seule maille, avec la 176e et la 177e, — avec la 179e et la 180e. La maille qui sépare ces deux dernières diminutions est toujours faite isolément. Les mailles faites *ensemble* sont, dans les tours suivants, prises comme une seule maille.

Le tour suivant (de droite à gauche) se fait sur l'envers de l'ouvrage, avec le brin noir, qui n'a pas été coupé; on pique le crochet dans le côté perpendiculaire des mailles, de façon que la chaînette blanche paraisse sur l'*envers* et forme à l'*endroit* une maille qui paraît tricotée à l'envers (voir le petit dessin représentant la bordure du châle). Le tour de gauche à droite est fait avec la laine blanche. On fait ensuite 16 tours, comme d'habitude, avec la laine noire, sur l'*endroit* de l'ouvrage. — Les quatre tours suivants sont faits comme les quatre premiers qui précèdent ces seize tours.

On attache la laine grise, et l'on fait 64 tours; le 63e doit avoir 185 mailles; — dans le 64e (de gauche à droite) on commence la diminution des épaules; au commencement et à la fin de ce tour, on diminue une maille, comme d'habitude; on démonte ensuite 27 mailles, les unes après les autres, — puis 3 mailles ensemble, puis 24 mailles, les unes après les autres, — puis 3 mailles ensemble, puis 30 mailles les unes après les autres, puis 3 mailles ensemble; on fait ensuite la maille du milieu, et l'on répète sur l'autre côté les diminutions qui viennent d'être indiquées.

On fait ensuite 24 tours avec la laine noire et la laine blanche, semblables aux quatre premiers tours, c'est-à-dire faits alternativement sur l'*endroit* et sur l'*envers* de l'ouvrage.

POLKA.

Trio.

D. S. al

Coda.

On continue pendant ces 24 tours les diminutions ci-dessus indiquées, aux mêmes places; celles des épaules forment une pointe, car on prend la maille à *diminuer* parmi celles qui font partie des mailles placées entre les diminutions des épaules. Dans les six premiers tours, la diminution a lieu en passant à la fois au travers de *deux* mailles; la diminution est de *trois* mailles, devant et au milieu par derrière, dans les tours suivants jusqu'au 20e; elle a lieu sur les épaules, seulement dans le 8e et le 16e tours. Toutes les autres diminutions ont lieu seulement sur *deux* mailles.

Le 22e tour laisse de chaque côté quelques mailles libres; il commence et finit à deux ou trois mailles, *avant* et *après* les diminutions des épaules, et se fait, par conséquent, seulement sur le milieu; le 23e tour se compose seulement de 12 mailles de chaque côté de la diminution du milieu.

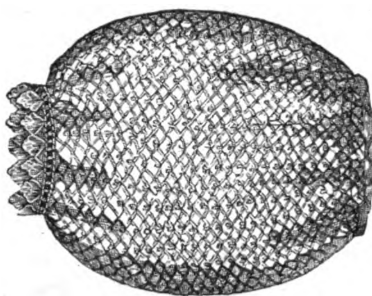
Le châle est terminé; on fait sur le bord intérieur (encolure), d'un devant à l'autre, un tour de mailles-chaînettes avec la laine noire, et l'on borde tout le châle avec un tour gris, composé alternativement d'une maille simple, — une maille en l'air, sous laquelle on passe toujours une maille du tour précédent; sur le tour gris, on en fait un noir, composé alternativement de trois mailles en l'air et d'une maille simple, toujours placée sur la maille en l'air noire; on *borde* ce dernier tour avec un tour en laine blanche; on prend sur le crochet un certain nombre de ces *boucles* noires formées par des mailles en l'air; on travaille de gauche à droite; entre chaque *boucle* on fait deux mailles en l'air, — avec une 3e maille en l'air on laisse tomber la boucle hors du crochet; — quand toutes les boucles sont démontées, on en prend d'autres sur le crochet, et l'on continue de la même façon. — Dans ces trois derniers tours, on augmente de quelques mailles à chacune des deux pointes du châle, par devant.

N° 1. — DESSIN EN TAPISSERIE.

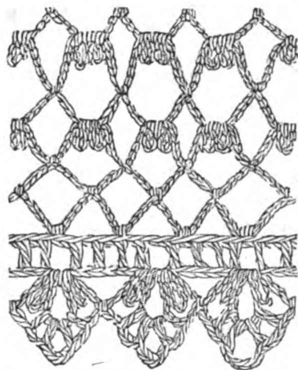
Explication des couleurs : ■ Noir. □ Jaune. ׀ Blanc. □ Bleu très-clair. ■ Bleu moins clair. ⊠ Bleu moyen. ▣ Bleu foncé. ⊞ Bleu très-foncé. □ Vert très-clair. ▣ Vert moins clair. ▣ Vert moyen. ■ Vert foncé. ▣ Rouge clair.

La *grecque* qui orne la bordure se fait comme la bordure indiquée pour le corsage de petite fille (voir le n°45). On prend la laine grise, et l'on travaille sur les 16 tours noirs; on prend sur le crochet * 7 mailles en longueur, — puis 5 mailles en hauteur, — puis 5 mailles en longueur, — 5 mailles en hauteur en arrière, de façon que l'on se retrouve sur la même ligne que les premières 7 mailles; on recommence depuis *; on démonte toutes ces mailles, puis on fait avec la laine blanche, près de ces tours, encore deux tours semblables.

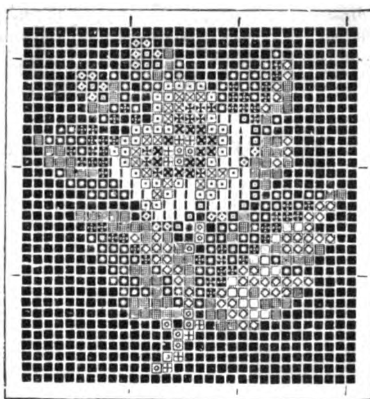
On passe dans l'encolure un cordon gris, ayant 70 centimètres de longueur, orné à chaque extrémité avec un gros gland, composé de 100 brins, ayant 8 centimètres de longueur.



N° 1. — SOUS-MANCHE AU CROCHET.



N° 2. — DESSIN DE LA SOUS-MANCHE AU CROCHET EN GRANDEUR NATURELLE.



N° 3. — DESSIN EN TAPISSERIE.

Explication des couleurs : ■ Noir. ■ Jaune. ⊞ Bronze clair. ▣ Bronze moins clair. ▣ Rose clair. ▣ Rose moins clair. ׀ Blanc. ⊡ Gris clair. ⊠ Gris moins clair. ⊞ Gris foncé. □ Vert très-clair. ▣ Vert moins clair. ▤ Vert moyen. ▣ Vert plus foncé. ⊞ Vert très-foncé.

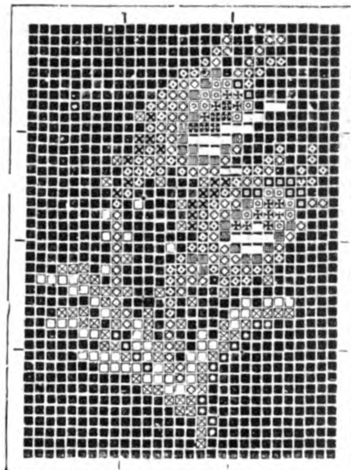
Dessin de tapisserie pour pantoufle.

MATÉRIAUX : Canevas, laines et soies selon les couleurs indiquées près du dessin.

Ce dessin peut être exécuté indifféremment sur du canevas gros ou fin. Il se compose de raies, faites les unes à la croix, les autres au point *lancé*, dont la direction est indiquée. Ce dernier point est fait sur notre modèle, en laine noire et laine chamois : il imite une tresse.

On exécute d'abord les raies à la croix, en laissant entre elles un intervalle de six croix (12 fils du canevas); on remplit cet intervalle avec deux rangs contrariés de points faits en biais, chacun sur trois carreaux du canevas; chaque point est séparé du suivant par deux fils du canevas; on fait alternativement, sur chaque côté, cinq points chamois en soie, — cinq points noirs en laine. Les points du rang opposé doivent être piqués dans le même vide que les précédents, mais en contrariant les couleurs et plaçant le chamois près du noir, — le noir près du chamois.

Ce dessin peut servir pour siége, — tabouret, — tapis, coffre à bois, etc.



N° 2. — DESSIN EN TAPISSSERIE.

Explication des couleurs : ■ Noir. - Vert très-clair. ■ Vert moins clair. □ Vert moyen. ▣ Vert foncé. ■ Vert très-foncé. ■ Rose très-clair. ⊞ Rose moins clair. ⊞ Rose moyen. ▣ Rose foncé. □ Brun clair. ⊠ Brun moins clair. ▣ Brun foncé.

Lambrequin

EN TAPISSERIE.

On exécutera ce dessin sur des canevas plus ou moins gros, selon qu'on le destine à des portières ou à des rideaux, — ou bien à une cheminée. Dans ce dernier cas, le dessin de tapisserie n° 3 servira pour la tablette, en employant les mêmes couleurs.

Quatre dessins en tapisserie.

Nos lectrices trouveront parmi ces quatre dessins *courants* le moyen d'utiliser tous les restes de laine; on pourra en effet en composer des tapis formés avec des carreaux égaux en dimension, différant seulement par le dessin et les couleurs; — des chaises, fauteuils, chauffeuses, fumeuses, coussins, tabourets, coffres à bois, etc.; — et, en employant du canevas fin, on pourra les utiliser pour pantoufles, chancelières, sacs de voyage, etc. L'effet de ces dessins dits arabesques est plus beau lorsqu'on emploie de la soie pour les nuances claires.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe de gros de Tours blanc. Le bas de la jupe est garni avec deux volants tuyautés, en gaze de soie blanche, ayant le premier 5, le

COUVERTURE AU CROCHET TUNISIEN

deuxième 4 centimètres de largeur; ces volants sont surmontés d'un entre-deux en dentelle noire, puis d'un bouillonné de gaze, puis d'un entre-deux de dentelle noire, et ainsi de suite alternativement; il y a cinq entre-deux et quatre bouillonnés; le corsage est décolleté, à pointe et à draperie; les manches, courtes, se composent de deux bouillonnés de gaze d'inégale dimension; celui qui est placé dans l'entournure est moins volumineux que le suivant; un ruban fort large, à guirlande brochée, composée de pavots rouges et d'épis mûrs, forme un gros nœud, sur le milieu de la draperie; les deux bouts de ce nœud sont arrêtés sur le côté gauche; ils sont retenus en deux boucles flottantes d'inégale longueur et se terminant en deux pans flottants et longs. La guirlande composant la coiffure, est faite en pavots et épis; elle avance sur le front, et *fuit* sur les côtés derrière les bandeaux relevés et terminés par de longues boucles; un grand papillon noir est posé sur la guirlande au-dessus du front.

Toilette d'intérieur. Robe de popeline noire, parsemée d'étoiles bleues; gilet noir, garni de cygne; veste en velours bleu brodé en galons blancs, encadrée de deux rouleaux de cygne; cette veste s'entr'ouvre en haut, sur le gilet; elle est boutonnée jusqu'à la taille et ses pans s'écartent à cette place; les manches sont larges et légèrement fendues; la veste est fendue aussi, sur les hanches; un rouleau de cygne marque l'entournure des manches; la broderie forme une arabesque derrière, sous l'encolure; ruche de dentelle blanche autour du cou; sous-manches larges, en mousseline blanche, terminées par un poignet demi-large, garni de dentelle.

MODES.

Si la mode ne se signale pas cet hiver par la variété de ses inventions, changements et innovations, il faut du moins lui rendre cette justice, qu'elle s'applique à écarter tous les détails tenant, de près ou de loin, au clinquant. Plus de vestes d'intérieur chamarrées d'or, plus de résilles d'or ou d'argent, plus de boutons de métal sur les manteaux, qui, en certains cas, semblaient empruntés à la livrée des valets de pied. Le métal, sous toutes ses formes, ne règne plus — dans la toilette, bien entendu.

Les manteaux négligés, paletots, saute-en-barque allongés, etc., sont toujours faits en drap-velours, drap-peluché ou drap uni de couleur. Le noir est abandonné lorsqu'il s'agit de *confection* de demi-toilette; il est remplacé par la nuance Havane dans toutes ses teintes, par la couleur sable, par le violet ou le gros bleu. Ces deux dernières nuances obtiennent un grand succès: elles sont pourtant fort incommodes, car il est bien difficile de les concilier avec un chapeau et une robe de couleurs opposées; et l'on est saisi de consternation lorsqu'on rencontre, ainsi que cela m'est arrivé, un paletot court gros bleu, servant de trait d'union entre une robe violette et un chapeau vert. Mais enfin il ne s'agit pas de discuter les décrets de la mode: il faut s'y soumettre, en essayant toujours, cependant, de les réconcilier avec les principes du bon goût. Ainsi rien n'obligeait cette dame, qui portait une toilette si malheureusement bariolée, de choisir le gros bleu pour accompagner une robe violette. Elle aurait pu avoir un paletot Havane, ou même violet, semblable à sa robe, et elle eût été *à la mode*, sans blesser tous les regards qui rencontraient le malencontreux assemblage de couleurs auquel elle s'était condamnée.

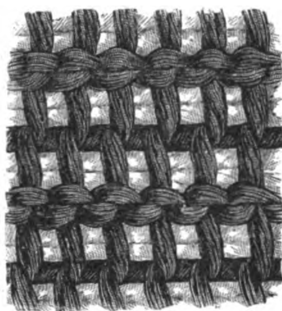
J'ai vu récemment une toilette de ville fort parée, qui avait quelque chose de trop *osé* pour se montrer à pied, mais qui, portée en voiture par une femme très-grande et fort élégante, avait une distinction incontestable. La robe, très-longue, était en velours noir; la *confection* était une pointe de velours écossais en grande largeur; les carreaux étaient de plusieurs nuances vertes, mélangés de carreaux blancs très-harmonieusement *fondus;* cette pointe était garnie de guipures noires, ayant 50 à 60 centimètres de hauteur.

Quant aux garnitures adoptées pour les robes de ville, de taffetas, de poult de soie, de popeline et d'étoffe de fantaisie, il est impossible de les énumérer: autant vaudrait entreprendre de compter les grains de sable du désert. Cette comparaison majestueuse est exacte de tous points; car ces garnitures se ressemblent beaucoup entre elles, et se composent toujours des mêmes éléments; la dissemblance existe seulement dans leur disposition. Ce sont toujours des bandes (mais non plus droites), des ruches, de petits volants découpés et froncés, des volants un peu plus hauts, tuyautés à plis plus ou moins espacés, plus ou moins profonds. On porte même des volants plus hauts derrière que devant; ce qui devient bien commode lorsqu'il s'agit d'allonger une robe dont la date remonte à une époque où la *queue* n'était pas de rigueur.



CHALE AU CROCHET.

On fait aussi des volants d'inégale hauteur dans le cours de leur longueur; une robe de taffetas violet était garnie avec un volant tuyauté, ayant 6 centimètres de hauteur sur le lé de devant, s'élevant graduellement sur les côtés jusqu'à une hauteur de 10 à 12 centimètres, puis reprenant peu à peu ses premières proportions, de façon à n'avoir plus que 6 centimètres de hauteur sur le lé de derrière; ce volant était surmonté d'une bande de velours noir, ayant 4 centimètres de largeur, découpée à dents peu profondes, bordées de guipure noire étroite. Cette garniture peut être reproduite en taffetas sur une robe de popeline, et en étoffe pareille à la robe lorsqu'il s'agira d'alpaga, de cachemire ou de poult de laine.



POINT DU CHALE EN GRANDEUR NATURELLE.

La forme des chapeaux ne s'est pas modifiée; mais la fantaisie crée chaque jour mille détails nouveaux et charmants qui sont employés à titre d'élément principal ou d'ornements. J'ai vu chez Mme Aubert, rue Neuve-des-Mathurins, 6, un grand nombre de chapeaux en *préparation*, et, si j'avais été mise en demeure de choisir celui qui me plaisait le mieux, j'aurais éprouvé un embarras fort prononcé; car je trouvais qu'un chapeau violet, avec dessin noir formé d'applications en taffetas, orné de plumes violettes et noires, était bien joli: mais je rencontrais, près de celui-ci, un autre chapeau nuance *cheveux de la reine*, et je ne savais trop auquel j'accorderais ma préférence. Celui-ci avait une passe brodée dont le dessin représentait une guirlande de feuilles de lierre, exécutée en soie de cordonnet, couleur sur couleur; il était orné d'une grosse rose rouge, coupée de dentelle noire; le bavolet et le fond étaient brodés comme la passe, et ces ornements sobres avaient une distinction extrême. J'y ai vu aussi des capotes piquées et ouatées, fort appréciées en ce moment pour toilette du matin. Mme Aubert rejette cette classique *piqûre* en losanges, qui pouvait faire supposer que l'on avait fabriqué un chapeau avec une rognure de doublure de manteau; elle fait composer des dessins spéciaux reproduisant des guirlandes, des bouquets de fleurs ou des étoiles, que l'on *pique*, couleur sur couleur, ou tout au plus en noir sur couleur. En fait de chapeaux fort élégants, je n'en ai pas vu qui soient plus jolis qu'un chapeau à passe, couleur Havane claire, avec bouillonnés de tulle blanc, se faisant jour au travers des découpures de la passe et du bavolet; les ornements se composaient de plumes nuancées depuis la couleur du chapeau jusqu'au blanc. Le diadème était formé de narcisses rouges entourés de *brindilles* dorées, enlevées aux plumes de paon, et reproduisant, par leurs teintes, la nuance principale du chapeau.

Paris ne commence guère à danser avant le mois de janvier; il est donc à peu près impossible de décrire en ce moment des toilettes de bal. Disons cependant que le grand succès de la saison (style d'affiches) appartiendra à la gaze de soie crêpée en toutes couleurs. Cette gaze possède l'éclat doux et velouté qui est particulier à la fleur du camélia. J'ai vu l'une de ces robes, préparée pour la Russie; elle était faite en gaze *citron;* la jupe était garnie avec dix rangs de franges de marabouts blancs; la berthe, formant *bretelle* et ceinture à la fois, était garnie de la même façon. Cette garniture, fort belle, mais très-coûteuse, peut être remplacée par des ruches de tulle de même nuance que la gaze. E. R.

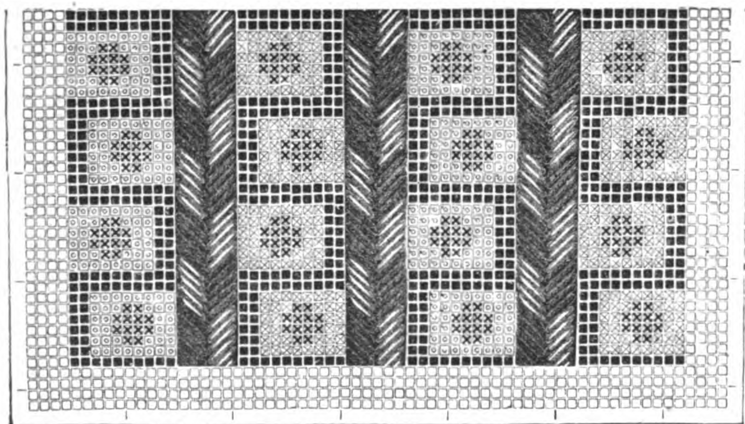
VOYAGE AU PAYS DES BÊTES *.

SCÈNES FAMILIÈRES D'HISTOIRE NATURELLE, PAR DOURY.

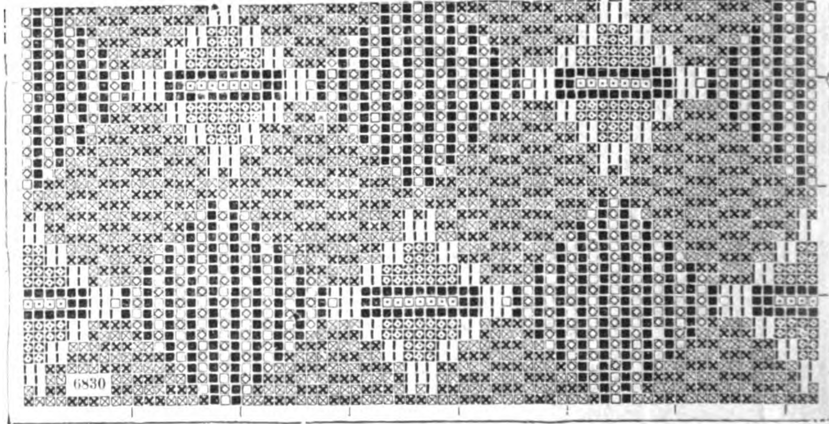
(Extrait.)

Le lendemain, tout le monde se leva de bonne heure. On alla entendre la messe à l'église du village, et, au sortir de l'office, on se dirigea vers la grotte. Bon nombre de villageois, ayant appris de quoi il était question, se mirent à la suite de la famille Derville, curieux de voir une chose dont on faisait tant de bruit depuis quelque temps. Il y avait surtout une multitude de petits paysans; ils marchaient autour de Léon et de Pierrot, qu'ils considéraient avec admiration, à cause de leurs aventures précédentes. La découverte qu'ils avaient faite de la grotte, et les périls qu'ils avaient courus, devaient leur donner pour longtemps, auprès des enfants du pays, une énorme considération. Aux yeux des petits paysans, ils étaient donc les vrais

* Prix : 3 francs, chez Ambroise Bray, libraire-éditeur, rue des Saints-Pères, 66.



DESSIN DE TAPISSERIE POUR PANTOUFLE. — ■ Noir. ⊠ Violet. ⊡ Couleur fauve. ■ Soie jaune.



No 1. — DESSIN DE TAPISSERIE. ■ Noir. ⊠ Vert foncé. ⊡ Vert de nuance moyenne. ⊡ Brun. ⊡ Gris. ǀ Soie blanche. □ Soie jaune d'or. ⊡ Soie ponceau.



LA MODE ILLUSTRÉE.

Bureaux du Journal 56 Rue Jacob Paris

Toilettes de Mme VIGNON-CHAUVIN, 182, rue de Rivoli.

LAMBREQUIN EN TAPISSERIE.

Explication des signes : ■ Laine brune. □ Soie ponceau. ⊠ Laine¦noire. ⊡ Gris foncé. ᑊ Gris moins foncé. ⊡ Gris clair. ⊡ Blanc en soie. ⊞ Soie jaune d'or. ◘ Soie gris d'acier.

lions de la fête. Au milieu du cortége dont ils étaient entourés, ils avaient l'air de capitaines qui triomphent après une glorieuse expédition. Nous devons dire; d'ailleurs, à leur louange, que les fumées de la vanité ne les enivrèrent point. Ils jouirent de leur popularité avec modestie.

On arriva à la caverne, et, après avoir allumé les torches, on y pénétra. Léon et Pierrot marchaient en avant, montrant le chemin. Lorsqu'on eut pénétré dans la salle du bassin, le général en considéra avec attention toutes les parties, toutes les décorations.

Après qu'il eut terminé cet examen :

« C'est bien, » dit-il, « ce que j'avais imaginé, d'après le récit de Léon. Ces cônes, ces colonnettes, ces figures, représentent grossièrement des animaux et des plantes ; ce sont des stalactites.

— Qu'est-ce que c'est, papa, que des stalactites ? » demanda Marie.

« Tu vois, ma fille, » répondit M. Derville, « qu'il tombe des gouttes d'eau, de temps en temps, du haut de la voûte ?

— Oui, papa, » répondit la jeune fille.

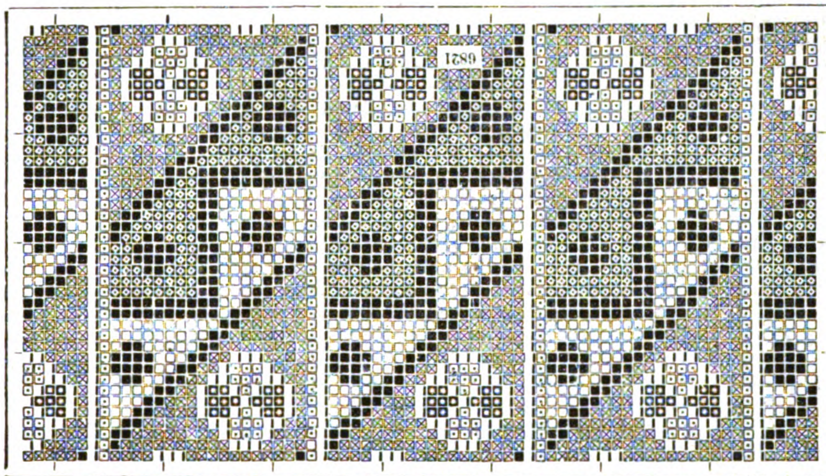
« Eh bien, » reprit M. Derville, « ces gouttes d'eau proviennent de petits réservoirs situés dans l'intérieur de la colline qui recouvre cette grotte ; elles filtrent lentement à travers les pierres et les rochers, et arrivent jusqu'à cette voûte où elles restent quelque temps suspendues. Pendant leur voyage, elles se sont chargées d'une foule de petits débris, enlevés aux substances minérales qu'elles ont rencontrées dans leur chemin, débris de marbre, de silex, de manganèse, de fer, etc., etc.

— As-tu bien compris jusque-là ? » demanda M. Derville en s'interrompant.

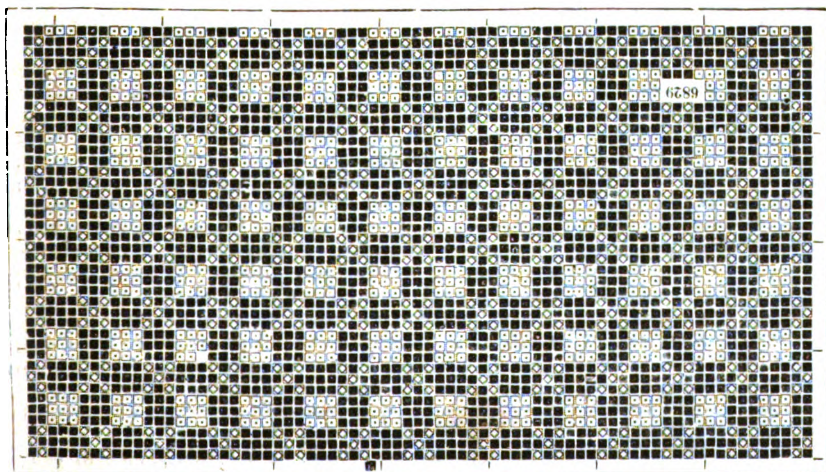
« Oui, papa, » répondit Marie.

« Ces gouttes d'eau, » continua M. Derville, « suspendues aux voûtes des cavités souterraines, ne tombent pas toutes. Il y en a, et c'est le plus grand nombre, qui s'y évaporent. Mais le liquide seul a changé de forme et s'en est allé ; la partie pierreuse ou métallique reste attachée à la voûte ; c'est là le commencement, et, pour ainsi dire, le premier germe d'une stalactite ; car une seconde goutte d'eau arrive, puis une troisième, une quatrième, et ainsi de suite, à l'infini ; chacune d'elles, en s'évaporant, laisse un dépôt solide qui s'ajoute aux autres. C'est un atome imperceptible ; mais, comme le travail ne cesse jamais, comme les gouttes d'eau se suivent sans interruption pendant des centaines d'années, l'accumulation successive de ces dépôts infiniment petits finit par former des blocs d'une énorme dimension. Il est même naturel de penser que les immenses carrières de marbre ou de pierre qui se trouvent sous les montagnes, et qui en sont comme les gigantesques ossements, n'ont pas d'autre origine.

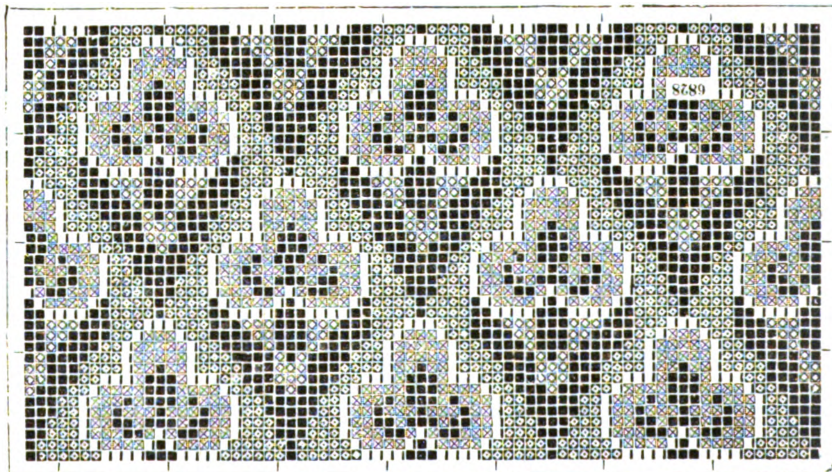
Quant aux gouttes d'eau qui ne restent pas suspendues aux voûtes, et qui, plus pesantes que les autres, tombent sur le sol, elles donnent naissance à un phénomène de même nature, bien qu'on lui ait donné un nom différent. Elles ont aussi leurs dépôts qui se superposent les uns aux autres et forment des concrétions pierreuses ou métalliques de diverses figures ; on les appelle stalagmites. Entre les stalagmites et les stalactites, il n'y a, comme tu vois, qu'une différence, c'est que les premières s'accroissent ¸en montant et les autres en descendant. Il en résulte qu'elles tendent sans cesse à se rapprocher. Elles finissent, en effet, par se



N°. 2 — DESSIN DE TAPISSERIE. ■ Noir. ⊠ Lilas. ⊡ Vert foncé. □ Vert plus clair. ◘ Gris foncé. ⊡ Gris plus clair. ᑊ Soie blanche, ou soie maïs.



N° 3. — DESSIN DE TAPISSERIE. ■ Laine noire. ⊡ Soie rouge. ◘ Soie jaune mat.



N° 4. — DESSIN DE TAPISSERIE. ■ Laine noire. ⊡ Laine lilas. ⊠ Laine gris moyen. ᑊ Soie blanche. ◘ Soie jaune.

rejoindre à la longue, et forment ces pilastres élégants, ces gracieuses colonnes que tu as sous les yeux.

— C'est bien étrange, » s'écria Marie. « Quoi! papa, tout cela, c'est l'ouvrage d'une goutte d'eau ?

— Oui, ma fille, » répondit le général, « d'une goutte d'eau, laquelle est, à la vérité, suivie d'une infinité d'autres. Mais il ne faut pas que cela t'étonne. Avec de très-petits moyens, la nature produit souvent de très-grands résultats, et c'est même, pour le dire en passant, son procédé de travail le plus ordinaire. Que penserais-tu, si je te disais que des rochers énormes, des îles immenses, et même des continents tout entiers, sont dus à un petit animal qui est gros comme une tige de blé, et qui n'a qu'un ou deux pouces de longueur?

— Quel animal? » demanda Marie.

« C'est le polype, » répondit M. Derville.

« Oh! papa, » s'écria alors la petite fille, « parle-nous du polype, je t'en prie, et explique-nous comment il vient à bout de faire de si grandes choses. »

Les autres enfants joignirent leurs instances à celles de leur sœur; car ils n'étaient pas moins curieux qu'elle de connaître un phénomène aussi singulier. Quant aux paysans qui avaient accompagné la famille Derville jusqu'à la grotte, ils ne disaient rien, à cause du grand respect que leur inspirait le général; mais on voyait bien, à l'air de leur visage, qu'ils partageaient la surprise et la curiosité des enfants.

« Quoique le moment ne soit pas peut-être très-bien choisi, je consens à vous satisfaire, » répondit le général. « Voici une large pierre qui paraît avoir été taillée tout exprès pour servir de banc. Asseyons-nous-y un moment; nous continuerons ensuite notre promenade à travers la grotte. »

M. et Mme Derville s'assirent sur la pierre, leurs enfants prirent place à côté d'eux, et les paysans formèrent un cercle tout autour, les uns debout, les autres accroupis par terre.

« Les polypes, » dit M. Derville, « font partie d'une classe nombreuse d'animaux qu'on appelle zoophytes, de deux mots grecs dont la combinaison signifie animaux-plantes. Les zoophytes participent, en effet, de la nature de la plante et de celle de l'animal. Ils sont dans la chaîne des êtres l'anneau qui réunit le règne animal au règne végétal. Ils se reproduisent par des bourgeons, comme les plantes; mais ils se nourrissent, ils ont un estomac, et, dans quelques cas, ils marchent comme les animaux.

« Il y a des polypes qui vivent dans les eaux douces, dans les étangs et les fossés bourbeux; d'autres qui ne peuvent exister que dans l'eau salée, c'est-à-dire dans la mer. On désigne le polype d'eau douce sous le nom particulier d'hydre. Il y a des hydres rouges, il y en a de brunes, de vertes, etc. Au surplus, ces singuliers animaux changent de couleur suivant la nature des aliments dont ils se nourrissent, suivant la rareté ou l'abondance de ces aliments, et aussi suivant certaines modifications qu'ils font subir à leur corps; car ils peuvent s'étendre, se raccourcir, se gonfler, se contracter. Lorsqu'on les voit attachés à quelque plante aquatique et immobiles, on les prendrait volontiers pour des brins d'herbe; mais, comme ils retirent leurs bras, les étendent, développent et resserrent leur corps, on reconnaît bien vite que ce sont des êtres animés. Ils se contractent quelquefois à tel point, qu'ils finissent par ressembler à un atome presque imperceptible de matière.

« Leur corps se compose d'un tube ouvert par les deux bouts, de forme cylindrique et de substance molle et gélatineuse. A l'une de ses extrémités, sortent, en nombre plus ou moins grand, de petites branches tout à fait semblables aux ramifications d'une plante, et qui tiennent lieu de bras à l'animal. Ces bras sont creux à l'intérieur, et leurs cavités communiquent avec celle du corps. L'un des orifices du tube, celui qui est fixé à l'extrémité antérieure, entre les bras du polype, lui sert de bouche. Il paraît faire usage de l'autre comme d'une ventouse, pour s'attacher aux tiges des plantes aquatiques. Les bras du polype, de substance visqueuse comme son corps, ont la propriété de se coller à tous les petits corps flottants qu'ils rencontrent; l'animal profite de cette faculté pour faire sa proie de petits insectes dont il se nourrit. Lorsqu'il en a saisi un avec ses bras, il les contracte et les raccourcit pour l'approcher de sa bouche. Celle-ci reçoit la proie qui est ensuite attirée dans l'intérieur du corps par une sorte d'aspiration.

Les polypes absorbent de cette façon des vers plus longs et plus gros qu'eux-mêmes. La bouche et le corps, qui sont très-élastiques, se dilatent en proportion de l'objet qu'ils doivent recevoir. Il arrive quelquefois que deux polypes commencent à avaler un même ver, chacun par une de ses extrémités; au milieu de leur opération, leurs bouches se rencontrent. L'un des polypes, le plus fort ou le plus expéditif, sans se laisser déconcerter par cet obstacle imprévu, continue à avaler, et si bien qu'il avale et son camarade et la portion du ver que ce camarade a déjà absorbée. Toutefois l'accident n'est pas grave. Le polype avalé sort, au bout d'une heure, du corps qui l'avait englouti, et ce Jonas d'espèce nouvelle ne s'en porte pas plus mal; il en a été quitte pour une heure de prison et pour la perte de sa proie; car, en lui rendant la liberté, son geôlier ne lui a pas rendu la portion de ver sur laquelle il avait pourtant des droits de propriété bien légitimes.

« Le polype est un si grand avaleur qu'il s'avale quelquefois lui-même.

— Comment! papa, » s'écrièrent les enfants tous à la fois; « oh! assurément, tu te moques de nous.

— Point du tout, » répondit en souriant M. Derville. « Il arrive quelquefois que les bras d'un polype sont entrelacés autour de l'insecte qu'il a saisi; alors, par distraction sans doute, le polype avale à la fois et l'insecte et ses propres bras. Au bout de vingt-quatre heures, ils sortent du corps de l'animal, et ne paraissent nullement altérés.

« Comme vous le voyez, les polypes s'avalent les uns les autres, s'avalent eux-mêmes, mais ne se mangent pas. Je voudrais que le motif de cette modération relative fût honorable; mais je suis obligé de dire qu'il paraît résider dans l'impossibilité où les a mis la nature de digérer leurs semblables.

« Si on coupe un polype en deux, trois, quatre parties, etc., chacune de ces parties devient un polype parfait, et tous ces polypes, qui proviennent de portions de polypes, ne diffèrent en rien des autres. Je vous ai dit que leur corps est creux d'un bout à l'autre. On a trouvé moyen de retourner comme un gant un de ces animaux; l'insecte vit dans cet état et se forme très-vite un estomac nouveau; mais, si on l'abandonne à lui-même, il revient toujours très-promptement à sa forme naturelle.

« Lorsque, sans toucher à la tête, on divise un de ces insectes en plusieurs parties dans le sens de sa longueur, chaque partie devient un corps, et l'on a un animal à plusieurs corps surmontés d'une seule tête. Si l'on fait l'opération contraire, c'est-à-dire si l'on partage la tête en plusieurs sections, sans entamer le corps, chaque section devenant une tête, il en résulte un monstre composé de plusieurs têtes sur un seul corps; c'est l'hydre des anciens.

« Avec un seul polype on peut, comme vous voyez, en faire plusieurs. Avec deux polypes, on peut n'en faire qu'un. Un naturaliste, qui s'est beaucoup occupé de ces animaux, a introduit un polype dans le corps d'un autre, de manière que la bouche du polype intérieur dépassait un peu celle du polype extérieur, puis il les a maintenus dans cet état en les traversant tous deux par une soie de sanglier. Au bout de quelques jours, la bouche du polype extérieur s'est collée sur le cou du polype intérieur; il n'y avait plus qu'une bouche, et, par conséquent, les deux animaux n'en formaient plus qu'un.

« La manière dont les polypes se reproduisent est aussi bien curieuse. Je vous ai déjà dit que c'était par bourgeonnement, comme les végétaux; il pousse sur leur corps une excroissance qui grossit rapidement, surtout lorsqu'il fait chaud. Cette excroissance est un jeune polype qui, au bout de quelque temps, se détachera de sa mère pour vivre indépendant. Pendant qu'il est encore collé au corps du polype qui lui a donné naissance, il pousse lui-même un bourgeon qui est un second polype, et celui-ci en produit souvent un autre; de sorte qu'un de ces animaux porte quelquefois sa troisième génération, et est bisaïeul avant de s'être séparé de son premier enfant. Les cavités intérieures de tous ces polypes communiquent entre elles et avec celles de la mère. Les aliments que prend celle-ci, après avoir traversé son corps, entrent dans celui du polype ou des polypes qu'elle porte, et, réciproquement, la nourriture qu'a absorbée l'un quelconque des jeunes polypes passe de son estomac dans celui de tous les autres, et enfin dans celui de la mère. Par conséquent, il suffit qu'un des membres de cette étrange famille mange pour que tous soient nourris.

« Ce que je vous ai dit jusqu'à présent s'applique spécialement aux polypes d'eau douce ou hydres. Les polypes qui vivent dans la mer ont naturellement avec eux de grands traits de ressemblance; mais ils en diffèrent néanmoins sur quelques points essentiels. Les polypes d'eau douce sont presque microscopiques, tandis que, parmi ceux de mer, il y en a qui, comme les sèches et les poulpes, atteignent de très-grandes dimensions. Mais je ne veux vous parler que des plus petits, qui ne dépassent guère en longueur un ou deux pouces. Leur corps, qui se compose également d'un tube, n'est percé qu'à son extrémité supérieure. Par l'inférieure, il adhère à un corps étranger auquel il reste toujours fixé. Le polype de mer se multiplie, comme celui d'eau douce, par bourgeonnement; mais les petits polypes qui ont pris naissance sur la surface de son corps y restent attachés; ainsi ces animaux manquent des organes de la locomotion. Les diverses générations que produit un polype sont greffées les unes sur les autres, et l'ensemble représente un arbre avec ses branches, ses rameaux et sa parure de fleurs; car il y a des polypes qui, par leurs vives couleurs, ressemblent à de véritables bouquets. La masse entière forme comme autant d'étages de familles dans lesquelles tous les individus se tiennent et vivent d'une vie commune.

« La peau de ces polypes est d'abord molle et gélatineuse, comme celle des polypes d'eau douce; mais elle se solidifie avec l'âge dans la partie inférieure de leurs corps, et prend la consistance de la pierre la plus dure. Le polype, qui participe à la fois, comme je vous l'ai dit, de la nature de l'animal et de celle de la plante, se rattache donc aussi au règne minéral. Cette partie pétrifiée du corps des polypes, laquelle affecte la forme de cellules, de tubes, etc., a été désignée sous le nom de polypier. L'animal se retire dans ces loges par un mécanisme semblable à celui qu'emploie le limaçon quand il veut se renfermer dans sa coquille. Quelquefois chaque polype possède un polypier distinct, et, comme qui dirait, un hôtel particulier. Mais, dans la plupart des cas, c'est une immense cité, propriété commune d'une multitude infinie de polypes associés. A mesure que les générations se succèdent, le polypier qui profite de leurs débris, monte, s'étend dans tous les sens, et finit par acquérir un énorme développement. Il ne peut, toutefois, grandir en hauteur que jusqu'à une certaine limite, qui est la surface de l'eau, en dehors de laquelle l'animal ne saurait vivre.

« C'est ainsi que ces singuliers architectes ont construit, dans l'océan Pacifique, des écueils redoutables contre lesquels sont allés se briser tant de navires. C'est un insecte presque microscopique qui est l'ennemi le plus terrible d'un la Peyrouse ou d'un Dumont d'Urville. Dans cette mer, sous l'influence d'une température ardente, les polypes se multiplient d'une manière prodigieuse, et leur travail est extrêmement rapide. Ils couvrent d'immenses bancs de rochers sous-marins. L'amas de leurs polypiers, étagés les uns sur les autres, forme des masses solides qui ont une énorme étendue. Tous viennent aboutir à fleur d'eau; à partir de cette limite, ainsi que je l'ai dit, les constructions, formées par leurs dépouilles, cessent de s'exhausser. Mais tout n'est pas fini. L'animal a terminé sa tâche; le végétal va commencer la sienne. Des graines de plantes et d'arbrisseaux sont jetées par les vents ou déposées par les flots sur la surface de ce fond solide préparé par les polypes. Elles y prennent racine, elles y poussent et le couvrent d'une brillante verdure sur laquelle se détachera bientôt la tige élégante du cocotier ou du palmier. C'est une île enfin, et des hommes, venus d'une terre voisine, qui peut-être n'a pas d'autre origine, ne tarderont pas à y aborder et à y établir leur séjour.

« Presque tous les récifs et toutes les îles dont l'océan Pacifique est semé doivent leur naissance à des polypes. Voulez-vous avoir une idée de leur multitude prodigieuse et de la rapidité avec laquelle ils bâtissent leurs édifices? Un détroit, près de l'Australie, comptait naguère vingt-six îlots; il en a aujourd'hui plus de cent cinquante. D'ici à quelques années, les navires ne pourront plus y passer; les polypes l'auront rendu impraticable. Le récif qui longe la côte occidentale de l'Australie, lequel n'a pas moins de trois cent soixante lieues de long, est tout entier l'ouvrage de ces animaux. Des groupes d'îles, dans la mer Pacifique, ont quatre cents lieues de long sur cent cinquante de large, et proviennent de la même origine; et les polypes travaillent toujours. Au bout d'un temps plus ou moins long, toutes ces îles seront reliées entre elles et formeront un immense continent. Il est vraisemblable que l'Australie, que la Nouvelle-Calédonie, ont été formées de cette manière.

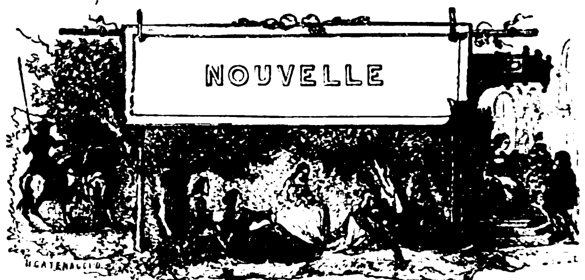
« Vous avez vu souvent du corail; votre mère en a un bracelet, que vous avez touché et examiné bien des fois; mais vous ne vous êtes jamais demandé ce que c'était que cette matière, et d'où elle provenait.

— Cela est vrai, » dirent ingénument les enfants.

« Eh bien, » reprit M. Derville, « c'est l'ouvrage des polypes; quelques-uns de ces animaux, car il y en a un très-grand nombre d'espèces, rejettent hors de leur corps une matière gélatineuse, plus ou moins mélangée de substance calcaire, qui, tombant au fond des cellules où ils sont logés, s'y durcit et l'exhausse. Lorsqu'une première cellule est presque pleine, ils en construisent au-dessus une seconde; l'édifice va ainsi toujours grandissant. En même temps, à mesure que la masse animée pousse de nouveaux rejetons, cette étrange construction se ramifie. Il y a d'abord une tige; puis, de cette tige, sortent des branches, lesquelles donnent naissance à des rameaux, et ainsi de suite; c'est enfin un arbre véritable qui semble végéter et qui s'élève et se développe toujours. Lorsque la mer est calme et transparente, on peut apercevoir, dans ses profondeurs, des forêts entières, à travers lesquelles s'agitent des multitudes infinies d'animaux de forme et de couleur extrêmement variées. Cet arbre, ces forêts, c'est du corail.

« Maintenant, mes enfants, » dit M. Derville, « j'ai fini, et nous pouvons continuer notre examen de la grotte. » Et, en disant ces mots, il se leva.

P. DOUBY.



LA LETTRE VOLÉE.

PAR D. WILKIE COLLINS.

Mon stage d'avocat terminé, je m'établis pour mon compte dans une ville de province. Je n'avais pas un liard de capital, et les amis qui m'entouraient étaient pauvres et ne pouvaient guère m'être utiles, un seul excepté. Cet ami-là se nommait Frank Gatliffe; c'était le fils d'un membre du Parlement, qui passait à bon droit pour le plus riche et le plus orgueilleux des hommes à plusieurs milles à la ronde. Frank me témoignait une affection sincère et beaucoup d'empressement à me recommander toutes les fois qu'il en trouvait l'occasion. Je lui étais venu en aide en négociant pour lui, — moyennant commission, cela va sans dire, — un petit emprunt, qui survint à propos pour le tirer des griffes des usuriers. Cette affaire fut conclue pendant qu'il était encore étudiant. En sortant de l'Université, il vint passer la belle saison chez son père. Le bruit se répandit bientôt dans tout le voisinage qu'il était tombé amoureux, comme on dit, de l'institutrice de sa jeune sœur, et qu'il avait résolu d'en faire sa femme.

En ma qualité d'homme de loi, j'ai peu de confiance dans les bruits qui courent; mais celui-là, par hasard, se trouva exact. Frank lui-même m'apprit en confidence qu'il était vraiment amoureux, et il me jura sur l'honneur, — phrase de mélodrame que les blancs-becs de son âge ont sans cesse à la bouche, — qu'il était bien décidé à épouser l'institutrice, « cet ange, » disait-il. Moi qui ne suis pas sentimental, je la nommerai Mlle Smith.

A cette belle résolution, le père de Frank, qui était bouffi de vanité, répondit par un *non* tout sec. Puis, comme c'était un homme rompu aux affaires, il prit le bon parti, congédia la demoiselle avec un joli cadeau et des certificats en règle, et chercha autour de lui une occupation pour distraire le jeune homme.

Pendant qu'il cherchait encore, notre étourdi galopait sur la route de Londres, lancé à la poursuite de sa bien-aimée, qui s'était retirée chez une tante, la seule parente qu'elle eût au monde. La tante ferme la porte au nez de

Frank, et refuse de le recevoir sans le consentement paternel. Au comble du désespoir, Frank écrit à son père pour lui signifier qu'il épouserait la jeune fille aussitôt qu'il serait majeur, ou qu'il se brûlerait la cervelle. Voilà le père effrayé qui court à Londres, accompagné de sa femme et de sa fille; on pleure, on s'embrasse, et le plus clair de l'affaire est que le bonhomme substitue finalement un *oui* à la place du *non* qu'il avait trop tôt lâché.

Je doute cependant qu'il eût si aisément consenti sans une circonstance qui flatta son amour-propre. Le père de l'institutrice appartenait à une bonne famille, aussi bonne, pour le moins, que celle de Gatliffe. Il avait honorablement servi dans l'armée. Après avoir vendu son brevet, il avait entrepris le commerce des vins et fait faillite. Du reste, il était mort, et sa femme l'avait suivi de près au tombeau. Point de parents du côté de la fille, à l'exception de la tante, qui s'était comportée en femme d'honneur en fermant sa porte à un amoureux trop empressé. Bref, tout à la fin s'arrangea pour le mieux.

On fixa un jour prochain pour la noce. Le journal du comté l'annonça sous la pompeuse rubrique de: « Mariage dans le grand monde, » et inséra même, pour couper court aux commérages, une notice sur le défunt Smith, contenant de longs et emphatiques détails touchant sa généalogie, ses vertus privées et ses exploits militaires.

On n'oublia qu'un seul point: la métamorphose du héros en marchand de vins. Oh! de cela, pas un mot. Je le savais pourtant, car Frank m'en avait instruit. Ce garçon-là n'avait pas un brin d'orgueil.

Il me présenta à sa future un jour que je les rencontrai à la promenade.

« N'est-ce pas, » me demanda-t-il naïvement, « que je peux passer pour un heureux mortel? »

Il n'y avait aucune difficulté à en convenir, et je le fis.

Ma foi! elle me plaisait fort, cette jeune institutrice. Autant qu'il m'en souvient, c'était une grande jeune fille au teint rosé, mince, élégante dans tous ses mouvements... Mais qu'avez-vous à faire de tout cela, aujourd'hui surtout qu'elle est mère de plusieurs enfants, qu'elle a les joues grasses, le teint couperosé, et qu'elle ressemble à ce qu'elle était jadis, comme un soir d'automne à une matinée de printemps?

Le mariage devait avoir lieu un mercredi.

L'avant-veille de ce grand jour, j'étais seul, assis à mon bureau, plongé dans un relevé de compte et n'y voyant pas très-clair, lorsque le jeune M. Frank entra brusquement. Il était pâle comme un fantôme.

« Je viens, » dit-il, « vous consulter sur un événement terrible. Il n'y a pas une minute à perdre.

— Est-ce pour affaires? » répondis-je en l'interrompant au milieu de ses doléances. « Dites oui ou non, monsieur Frank. »

Et je frappai sur le bureau plusieurs petits coups avec mon couteau de bois pour couper court au plus vite.

« Mon cher, » dit-il, « c'est pour affaires (il me traitait toujours avec familiarité); mais l'amitié.... »

Je fus encore obligé de l'interrompre, et je commençai à l'interroger comme un accusé sur la sellette; sans cela, il eût bavardé une demi-journée pour ne pas m'apprendre grand'chose.

« Voyons, monsieur Frank, il est impossible de faire marcher ensemble les sentiments et les affaires. Recueillez-vous un instant, et laissez-moi poser les questions. Vous répondrez aussi brièvement que possible; un signe de tête suffira quand les paroles seront inutiles. »

Je le regardai fixement pendant qu'il s'agitait sur sa chaise. Un coup frappé sur le bureau en guise d'avertissement le rappela à lui-même. Je pris l'interrogatoire.

« D'après ce que vous m'avez dit, je conclus que vous êtes dans un embarras qui mettra probablement de grands empêchements à votre mariage. (Il fit un signe de tête.) J'avais deviné. Cet embarras peut nuire à votre future et remonter à l'époque où son père s'occupait d'une transaction difficile, n'est-ce pas? (Autre signe d'approbation.) Très-bien. Il s'agit d'un individu qui a lu l'annonce de votre mariage dans les journaux; il sait ce qu'il ne devrait pas savoir, et se propose d'en faire usage au préjudice de la jeune personne, à moins d'une somme d'argent pour se tenir tranquille? (Nouveau signe.) Je vois ce que c'est. A présent, racontez-moi, avant tout, ce que la jeune demoiselle vous a appris de la transaction de son père. Et d'abord, comment l'avez-vous su?

— Un jour, » répondit Frank, « elle me parlait de son père avec tant d'abandon et de tendresse qu'elle m'inspira pour sa mémoire une vive sympathie. Entre autres choses, je lui demandais quelle avait été la cause de sa mort. Elle l'attribuait surtout au dérangement de son esprit et aussi à un secret terrible que sa femme et sa fille avaient dérobé à tout le monde. Mais, ne voulant pas, ajouta-t-elle, avoir rien de caché pour son mari, elle allait tout m'apprendre. »

Ici, Frank s'attendrit visiblement, et mon couteau de bois fit son devoir.

« Elle m'avoua que la plus grande erreur de son père avait été de vendre son brevet d'officier pour se faire négociant. Il n'avait aucune aptitude pour le commerce. Depuis le premier jour tout alla de mal en pis. Son commis le volait; du moins c'était à peu près certain.

— Un instant! Le nom, s'il vous plaît, de ce commis suspect?

— Davager.

— Davager. (J'en pris note.) Veuillez continuer, M. Frank.

— Les affaires de M. Smith s'embrouillèrent de plus en plus; on le pressait de tous côtés pour en tirer de l'argent. La faillite était imminente; il se croyait déshonoré. Le chagrin lui troubla tellement l'esprit que, vers la fin, sa femme et sa fille le regardaient comme à peine responsable de ses actions. Dans cet état d'affaiblissement et de désespoir... »

Frank hésita.

Les hommes de loi ont deux manières de confesser un client ou un témoin qui répugne à dire la vérité; on lui fait peur, ou on le régale d'une plaisanterie. Ce fut d'une plaisanterie que je régalai le jeune homme.

« Bon! » lui dis-je, « je vois cela d'ici: il eut à donner sa signature, et, par l'erreur la plus naturelle du monde, il écrivit le nom d'un autre à la place du sien.

— Ce fut sur un billet, » dit Frank, d'un air abattu et sans goûter ma plaisanterie. « Son principal créancier, un homme intraitable, ne voulut pas attendre jusqu'à ce qu'il eût réuni la somme qu'il lui devait, ou du moins la majeure partie. Du reste, il était décidé à tout vendre plutôt que de ne pas s'acquitter intégralement.

— Bien entendu. On découvrit le faux?

— Oui, avant même de mettre le billet en circulation. Le pauvre homme s'y était pris de la façon la plus gauche et la plus absurde. Par bonheur, la personne dont il avait emprunté le nom était un parent de sa femme et son meilleur ami; un brave homme aussi bon que riche. Il avait de l'influence sur le principal créancier: il en usa noblement.

— Ce qui signifie en langage d'affaires?....

— Il jeta le billet au feu, en fit un autre qu'il signa, et alors seulement il raconta à madame Smith ce qui venait d'arriver. Pouvez-vous concevoir rien de plus noble?

— En ma qualité d'avoué, je ne conçois rien de plus niais. Où était passé le père? Parti, sans doute?

— Malade au lit, » continua Frank en rougissant; « mais il eut assez de force pour écrire le jour même à son ami une lettre de repentir et de gratitude à la fois, où il promettait de se montrer digne de la modération et de l'indulgence qu'on lui avait témoignées, en consacrant tout ce qu'il possédait au remboursement de ses dettes. Il tint parole: tout fut vendu chez lui, les tables et les chaises, l'argenterie, même les vieux tableaux de famille. Il acquitta ses dettes jusqu'au dernier sou. Réduit à recommencer sa fortune, il reçut de l'ami qui l'avait sauvé les plus chaleureux encouragements. Il était trop tard. Le souvenir de sa faute, bien qu'il l'eût expiée, ne quitta plus son esprit; il se frappa de l'idée de s'être à jamais déshonoré aux yeux de sa famille, et....

— Il mourut. Oui, oui, nous savons cela. Mais revenons un instant à cette lettre si pleine de repentir et de gratitude. Je suis convaincu, monsieur Frank, que, si tout le monde brûlait les lettres de tout le monde, la moitié des cours de justice pourrait fermer boutique. Savez-vous par hasard si la lettre en question contenait quelque chose comme un aveu de la fausse signature?

— Qu'eût signifié le repentir sans l'aveu de la faute? Pouvait-il en être autrement?

— Un homme de loi se serait aisément tiré de ce mauvais pas. Laissons cela. Il me vient un soupçon étrange. Serais-je bien éloigné de la vérité en conjecturant que cette lettre a été volée, et que les doigts de M. Davager, le commis infidèle, pourraient être ceux qui s'en sont emparés?

— Voilà précisément ce que j'allais vous dire.

— Comment vous a-t-il mis au courant de cet abus de confiance?

— Il n'a pas osé s'adresser à moi: le scélérat a eu l'audace...

— D'aller trouver la jeune personne? C'est un rusé compère, ce Davager.

— Ce matin, de très-bonne heure, tandis qu'elle se promenait dans la pépinière, il a eu l'effronterie de l'accoster en lui disant que, depuis plusieurs jours, il guettait l'occasion de l'entretenir sans témoins. Après avoir exhibé la fatale lettre de son malheureux père, il lui en remit une autre à mon adresse; puis il la salua et partit, la laissant à demi morte de surprise et de terreur. Oh! si j'avais été là! » ajouta le jeune homme en fermant les poings par manière de conclusion.

« C'est un grand bonheur que votre absence, en cas pareil. Avez-vous là ce billet? »

Il me le donna. C'était si singulièrement tourné, et si court d'ailleurs, que je me rappelle chaque mot. Il y a longtemps, cependant.

« *A François Gatliffe, esq., junior.*

« Monsieur, j'ai en ma possession un autographe extrêmement curieux; il est à vendre au prix de cinq cents guinées. La jeune demoiselle que vous devez épouser mercredi prochain vous en fera connaître le contenu ainsi que l'authenticité. Si vous refusez d'entrer en arrangement, j'enverrai une copie de cette curiosité au journal du comté, et j'aurai l'honneur de me présenter, avec l'original, demain mardi, chez votre respectable et honoré père.

« Étant venu ici pour affaires de famille, je me suis logé sous les auspices de la famille, à l'hôtel des *Armes de Gatliffe.*

« Votre très-obéissant serviteur,

« ALFRED DAVAGER. »

— C'est un habile coquin, dis-je en serrant la lettre dans un tiroir à secret.

— Habile! » s'écria Frank. « Il mérite d'être cinglé à coups de cravache jusqu'à son dernier souffle. Comme je l'aurais fait de bon cœur moi-même si elle ne m'avait arraché la promesse, avant de rien me dire, de venir tout droit chez vous!

— C'est la promesse la plus raisonnable que vous ayez jamais faite. Gardez-vous, quoi qu'il arrive, de toucher à ce vaurien. Je ne crois pas offenser votre excellent père en affirmant qu'à la nouvelle d'un tel scandale il ajournerait votre mariage.

— Dans la disposition où il est à cet égard, il romprait tout à l'instant même. Ce n'est pas ce qui m'afflige le plus dans cette maudite affaire. Mlle Smith est en proie à un sombre désespoir: elle a juré, si sa lettre paraît dans les journaux avec tous les insidieux commentaires que ce scélérat ne manquera pas d'y ajouter, elle a juré, dis-je, de me rendre ma promesse, et elle préférerait la mort à un mariage flétri d'avance, quand même mon père y consentirait. »

En parlant ainsi, ses yeux se remplirent de larmes. Ce jeune homme était faible, et il aimait au point d'en être ridicule.

« Remettez-vous, monsieur Frank, » dis-je en frappant sur le bureau. « J'ai encore une ou deux questions à vous faire. Avez-vous songé à vous informer si, par malheur, il n'y aurait pas du faux billet quelque autre preuve écrite?

— J'y ai songé en effet: il n'y en a pas d'autre.

— Maintenant, voulez-vous payer à M. Davager la somme qu'il exige?

— Certainement, » répondit Frank d'un ton d'humeur qui signifiait: « La sotte question! Est-ce que je tiens à l'argent? »

C'était un jeune étourdi, très-prompt en affaires d'intérêt, et qui parlait de guinées comme tant d'autres parlent de shellings.

« M. Frank, » lui dis-je, « vous êtes venu réclamer mes avis et mon concours pour une affaire extrêmement scabreuse, tout prêt, comme je le sais d'avance, à rémunérer mes services selon le tarif ordinaire de notre profession. Dans le cas qui se présente, il faut prendre une résolution hardie: au risque de tout perdre, il faut tout hasarder; c'est une partie désespérée. Voici donc ce que je vous propose. Je vais essayer de reprendre ce malencontreux autographe à Davager. Si demain, dans l'après-midi, je n'ai pas réussi, vous lui remettrez la somme convenue, et je vous tiens quitte de mes honoraires. Si j'ai réussi, eh bien, l'argent m'appartiendra. De toute façon, comme vous voyez, il vous en coûtera cinq cents guinées. Que dites-vous de mon idée? Est-ce oui ou non?

— Au diable les questions? » s'écria Frank en se levant. « Vous savez bien que c'est oui, dix mille fois oui! Gagnez seulement votre argent, et...

— Et vous serez trop heureux de me le donner? Très-bien. A présent rentrez chez vous, et consolez la jeune demoiselle. Surtout évitez avec soin de vous laisser voir à Davager. Restez tranquille, laissez-moi agir, et tenez-vous pour assuré que toutes les lettres du monde n'empêcheront pas votre mariage d'avoir lieu mercredi prochain. »

En disant ces mots je le poussai hors de l'étude, car j'avais besoin d'être seul pour réfléchir à ce que j'allais entreprendre.

Traduit de l'anglais par P. LOUISY.

(*La suite au prochain numéro.*)



TRAITEMENT DE LA CALVITIE PAR L'HUILE DE CROTON TIGLIUM.

M. le docteur Hochstetter, de Reutlingen, préconise, comme un moyen de prévenir la chute des cheveux et d'accélérer leur croissance, un mélange d'huile de croton tiglium et d'huile d'amandes douces. — « Une jeune femme bien portante, » dit-il, « le sujet de la première observation de ce genre que j'aie recueillie, avait remarqué, depuis plus de six mois, que sa chevelure s'amincissait rapidement: tous les jours les tiges pileuses se détachaient par masses au moindre attouchement du peigne, à tel point que la calvitie devint complète et s'étendit à toute la calotte crânienne: celle-ci était lisse, sans aucune lésion superficielle, et sa chaleur était normale. La santé générale avait toujours été bonne, et on ne pouvait assigner d'autre cause à la calvitie que l'habitude qu'avait la femme de se couvrir chaudement la tête pendant la nuit et de courir nu-tête pendant le jour, habitude qui, nécessairement, exposait cette partie du corps aux refroidissements. Je fis frictionner tout le cuir chevelu, deux fois par jour, avec un mélange de croton tiglium 0,60 et d'huile d'amandes douces 15,00: au bout de trois semaines apparut un duvet qui se changea bientôt en une chevelure épaisse, persistante, et d'un blond roussâtre comme auparavant. — Dans la suite je traitai encore par le même moyen plusieurs cas de calvitie parcellaires ou par plaques, existant chez des individus des deux sexes, tantôt avec une température normale du cuir chevelu, tantôt avec une augmentation de chaleur et rudesse de ce tégument, quelquefois même accompagnée de céphalalgie qui réclamait alors une médication spéciale. Dans tous ces cas je prescrivais le mélange en question, avec un résultat très-satisfaisant sans doute, mais moins concluant toutefois que dans le cas cité plus haut. — Une précaution qu'il importe de ne pas négliger, c'est de garantir la peau du visage contre le contact et même contre les émanations de l'huile; pour cela on recouvre les endroits soumis à la friction avec du taffetas ciré. Le moindre inconvénient qui résulterait de l'oubli de cette précaution, ce serait de devoir cesser les frictions et modifier le traitement. Au surplus, l'eczéma facial, qui survient dans ces circonstances, guérit avec promptitude et spontanément, mais mieux encore si on humecte les parties avec de l'esprit-de-vin. »

(*Journ. de méd. de Bruxelles.*)

LIQUEUR INSECTICIDE.

M. Thierry a adressé à la Société d'acclimatation la recette suivante d'une composition qui tue immédiatement les pucerons, les chenilles et les fourmis : « Prenez un litre d'eau pure, une cuillerée à café de *quassia* en poudre et 30 grammes de savon gras; mélangez et faites bouillir le tout ensemble pendant quinze minutes. Prenez une éponge, trempez-la dans cette eau, épongez les plantes; à l'instant même, tous les insectes seront détruits, les plantes et les arbres reprendront leur vigueur naturelle. »

MASTIC POUR COLLER SOLIDEMENT LE BOIS AVEC DES MATIÈRES D'UNE AUTRE NATURE, par M. le docteur ELLSNER.

On a souvent besoin de coller des objets en bois avec d'autres en métal, en verre, en pierre, etc., etc.; le mastic suivant, d'après les expériences de l'auteur, satisfait parfaitement à ces conditions.

On fait bouillir de la colle forte de menuisier avec de l'eau jusqu'à ce qu'elle ait atteint la consistance convenable pour l'assemblage des objets en bois. On y ajoute autant de cendre de bois tamisée qu'il en faut pour l'épaissir au même point qu'un vernis. On enduit de cette masse encore chaude les surfaces que l'on veut réunir, et on les presse l'une contre l'autre. Après le refroidissement et la dessiccation, ces surfaces se trouvent si fortement unies que, pour les séparer, il faut un très-grand effort, et que l'on voit souvent les surfaces de rupture être différentes de celles qui ont été assemblées par la colle. Des pierres à aiguiser, ainsi montées sur bois, et des poignées en bois pour des molettes à broyer les couleurs, assemblées avec ce mastic, ont déjà résisté, pendant une année, à tous les efforts qui pouvaient les désunir.

(*Bull. de la Soc. d'enc.*)

MOYEN D'ENLEVER LES TACHES DE ROUILLE SUR LES ÉTOFFES.

La rouille n'est autre chose qu'un oxyde de fer soluble dans plusieurs acides, mais en particulier l'acide oxalique la dissout parfaitement.

Voici les proportions : dans 25 grammes d'eau, on dissout 5 grammes d'acide oxalique; une fois la dissolution complète, on imbibe un linge fin de toile, que l'on étale sur la tache, puis on éponge avec un autre, et on recommence cette opération plusieurs fois, puis on éponge avec un autre linge imprégné d'eau fraîche.

MOYEN DE BLANCHIR A NEUF LES CACHEMIRES.

Les cachemires à blanchir ou à nettoyer sont d'abord mis dans un baquet rempli d'eau. On mélange dans un second baquet, contenant 15 litres d'eau, 100 grammes de bon savon de Gênes, 150 grammes de fiel purifié. On les lave dans ce bain, après les avoir trempés dans le premier, puis on les rince dans une eau bien claire, légèrement chargée d'alun. (*Courrier des familles.*)

REMÈDE CONTRE LES BRULURES.

On nous signale un remède souverain contre les brûlures. Il s'agit simplement de plonger la brûlure dans de l'eau aussi chaude qu'on pourra la supporter; la douleur cesse immédiatement, à la condition de renouveler cette eau dès qu'elle s'attiédit un peu.

BLANCHIMENT DU LINGE.

Lorsque le linge a jauni dans les armoires, il est assez difficile de lui rendre une blancheur éclatante sans avoir recours à des substances qui le brûlent. Il faut le laisser tremper durant vingt-quatre heures dans de l'eau, à laquelle on ajoute seulement un sixième ou un dixième pour 100 de chlorure de chaux.

EAU ATHÉNIENNE POUR LE NETTOYAGE DES CHEVEUX.

On prend 200 grammes d'eau de rose, 50 grammes d'esprit-de-vin, 25 grammes de bois de sassafras, 5 grammes de potasse très-pure. On met le bois de sassafras dans l'eau de rose, et on fait cuire le tout au bain-marie pendant une demi-heure; on retire, on laisse refroidir; puis on ajoute la potasse et l'esprit-de-vin.

Pour nettoyer les cheveux, on imbibe une petite éponge avec cette eau, on en frotte la tête en séparant les cheveux en tout sens, puis on brosse et on laisse sécher.

POMMADE AUX LIMAÇONS.

On la fait sans limaçons. Les seuls ingrédients qui entrent dans sa composition sont la cire blanche, l'huile d'amandes douces et l'eau de rose.

Presque toutes les pommades destinées à rafraîchir le teint et adoucir l'épiderme sont composées avec les ingrédients qui viennent d'être indiqués; presque toutes réclament l'emploi d'un mortier de marbre.

Pour faire la pommade dite aux limaçons, on prend 8 grammes de cire blanche, 40 grammes d'huile d'amandes douces, 65 grammes d'eau de rose.

On place la cire et l'huile sur un feu extrêmement doux. Lorsque le tout est dissous et mélangé, on le met dans un mortier de marbre et on laisse figer; on l'agite ensuite avec le pilon pendant une demi-heure, puis on y verse l'eau de rose peu à peu en remuant toujours la pommade. On la met en petits pots, que l'on conserve dans un endroit frais sans être humide.

POMMADE DE CONCOMBRES.

Prenez 500 grammes d'axonge pur, 125 grammes de suif de veau; faites fondre au bain-marie; retirez du feu, laissez figer dans un saladier de porcelaine, puis pétrissez les graisses en ajoutant peu à peu 300 grammes de suc de concombres (le jus des concombres doit avoir été extrait au moyen d'une presse). Laissez reposer pendant un jour, et recommencez la même opération six à huit fois en ajoutant chaque fois la même quantité de jus de concombres. Ensuite, faites fondre le tout au bain-marie, ajoutez 5 grammes d'amidon en poudre; remuez, laissez refroidir, mettez en pots.

Nota. — L'axonge est du saindoux préparé sans sel.



Une abonnée des bords de la Seine. L'expérience que j'en ai vu faire m'a démontré que l'objet en question convient plutôt aux femmes un peu maigres qu'aux autres. — *A. B., Nîmes.* Les patrons sont publiés avec toutes les éditions; on en a reçu dans le nº 48 double planche, dans le nº 43, dans le nº 41, dans le nº 39, etc. Le gros bleu, le lilas et ses dérivés. On ne peut porter la chemise russe sans veste ou pardessus; la flanelle bleue et blanche peut servir pour cet usage; mais cette disposition et ces couleurs seraient trop *claires* si on ne les *couvrait* avec une veste. Pour tout ce qui concerne la coiffure, s'adresser à M. Croisat, rue Richelieu, 76; il est extrêmement habile comme coiffeur, très-ingénieux comme inventeur. — *Nº* 14,025. Merci pour cette lettre si aimable pour le journal et pour sa rédaction : on peut être tranquille : nous estimons trop l'utilité du crochet pour consentir à l'expulser. Nous avons seulement voulu prévenir les réclamations des personnes qui se seraient hâtées de supposer que nous allions nous vouer spécialement à ce genre de travail. On a reçu la pantoufle. — *Abonnée de province* ***. Prière d'envoyer son adresse : la personne en question lui répondra directement, mieux qu'on ne peut le faire à cette place. — *Du milieu des brouillards, etc.* Il y en a à tout prix. S'adresser à Mme Aubert, modiste, rue Neuve-des-Mathurins, 6. On trouve chez elle un grand choix de guipures, dentelles, entre-deux, etc., à des prix relativement moins élevés qu'ailleurs. — Mme *V. M...*, *Avenue des Champs-Elysées.* Ne voudrait-elle pas passer aux bureaux, rue Jacob, un mardi à 3 heures 1/2? Le renseignement demandé est d'une nature un peu délicate. Il est impossible de ne pas répondre à la confiance par la sincérité; il est difficile de faire *imprimer* une désapprobation. Je ferai chercher une adresse qui m'a été donnée pour les leçons en question. M. Sainfoin sera bien heureux d'occuper la place qu'on lui promet. — *M. Th., à T.* Le logogriphe a été remis à notre censeur; l'acceptation ne dépend pas de moi; s'il est publié, cela prouvera notre désir d'en recevoir d'autres. Merci pour cette approbation donnée au nom des maris : elle est précieuse autant que flatteuse, et l'on peut être certain que nous ne vanterons jamais l'emploi des cosmétiques nuisibles et ruineux, des toilettes extravagantes, qu'en un mot, nous n'exciterons pas les femmes à compromettre leur repos, en leur présentant la mode et la toilette comme des idoles auxquelles on doit tous les sacrifices. Quelques restrictions hypocrites ne suffisent pas pour détruire l'effet de ces conseils perfides. On a rectifié la petite erreur relative au dessin de tapisserie. — *Une Russe expatriée.* La crinoline règne plus que jamais; si l'heure de sa décadence avait sonné, nous aurions noté cet événement important. La chaise longue, seulement si cela est commandé par le médecin. Robe de chambre plus ou moins élégante. Une jeune femme ne tend pas la main indistinctement à tous les hommes qu'elle connaît; elle réserve cette marque d'intimité pour les parents et les vieux amis. Oui, à M. Simart. Pour la carte photographiée, envoyer l'argent par le libraire chargé de l'abonnement, ou par un mandat sur la poste d'un fr. 25 centimes plus l'affranchissement de la carte, qui, pour la Belgique, est de 40 centimes.—*Nº* 2,693. On remplace les palatines d'hermine (qui, du reste, se portent encore) par des pèlerines en satin blanc, rose, lilas, bleu ou vert, garnies de cygne. La poudre de riz ne peut rester sur le visage : cela équivaudrait à du fard, fort incommode, car elle ne peut être fixée; voudrait-on s'appliquer sur le visage une couche de pommade et la recouvrir de poudre de riz? Ce *macadam* est l'attribut de quelques femmes que l'on ne peut imiter, et il leur donne l'aspect grotesque du *Pierrot enfariné.* — Mme *Richou, à Toulouse.* L'envoi d'une bande indiquant le numéro du journal est *indispensable* pour le changement d'adresse : celui-ci ne pourra être effectué tant que l'on n'aura pas envoyé cette bande. Il est plus convenable, à 50 ans, de se coiffer avec un bonnet garni de rubans que de rester en cheveux; à 22 ans en cheveux; à 28 ans en cheveux, ou bien on met une coiffure légère, pointe de dentelle, résille, tresse de ruban, etc. — Mlle *Cœlina Da...* Les patrons ne s'improvisent pas, et je répète sans cesse qu'il est *complétement impossible* d'envoyer un patron dans le numéro qui paraît après la demande. On a reçu des vestes cet automne; on en recevra. — *Nº* 3,054, *Haute-Savoie.* On ne porte plus les grands talmas de fourrure; en ce moment on met la fourrure en dedans, c'est-à-dire qu'on l'emploie comme doublure, pour la soie ou le velours. Merci pour cette bonne lettre. — *Une Provençale.* M. Croisat m'affirme qu'il a une pommade pour obvier à cet inconvénient; s'adresser à lui-même, rue Richelieu, 76, ou bien il faut étendre sur un morceau de cuir un mélange à doses égales de galbanum et de poix, l'appliquer, le laisser deux ou trois minutes, puis le retirer brusquement; cela est un peu douloureux, j'en préviens. — *Une dame frileuse* a reçu cet automne des patrons de veste espagnole; elle en recevra d'autres. — *Lucie de L***, Belgique.* Oui, sans doute, pour les volants lilas sur la robe gris et lilas. On peut allonger la robe de velours avec un volant de velours tuyauté, plus haut sur les côtés, plus haut encore par derrière que par devant. Il faut supprimer les basques... mais cette robe est trop étroite, et, le velours ayant un montant, on ne peut couper les lés en pointe. — *Au clair de la lune.* Clarté insuffisante pour s'occuper de tapisserie! On a reçu plusieurs dessins *courants* en tapisserie, qui pourront être utilisés pour faire un tapis composé de carreaux.

Nº 2,693. Les robes, ont cet hiver *au moins* 5, *au plus* 6 mètres de largeur au bas de la jupe. Si la robe de velours était neuve, il faudrait bien tailler les lés en pointes, car on ne peut plisser autour de la taille neuf lés de velours, et on ne peut les rentrer, les coutures laissant sur le velours des traces indélébiles. Je dois ajouter qu'on *tolère* une ampleur un peu moindre lorsqu'il s'agit des robes de velours, et qu'on peut mettre huit lés dans la jupe; mais ici il s'agit d'une robe *faite.* Il est bien difficile de couper les lés en pointes, car le velours a un *montant*, et l'on apercevrait une différence dans les reflets, qui interdirait de porter cette robe pendant le jour. On ne porte plus guère de manches très-larges; il vaudrait mieux les faire demi-étroites, marquant le coude; si la robe est de beaucoup trop étroite, il faut se résigner à la convertir en un grand manteau, ou bien y ajouter plusieurs lés. — *Nº* 294. J'ai répondu à la lettre dès que cela a été possible. Je répète ici mes regrets, de ne pouvoir envoyer l'objet en question. Lorsqu'on veut un dessin d'une dimension toute particulière, il est si facile de s'adresser à M. Simart, rue Rambuteau, 64! — *E. C., à Digne.* Ainsi que je l'ai répété bien souvent, il nous est malheureusement impossible de publier les initiales de *toutes* nos abonnées : le journal ressemblerait à un abécédaire; nous substituons à ces initiales des alphabets qui peuvent servir à tout le monde. — *Nº* 14,934, *Suisse.* Il faut que j'essaie de répondre en fort peu de mots, car la place me manque pour les développements : gris pour le fond; — remplir l'hexagone en faisant une bordure noire qui le convertira en carré long; — faire toutes les étoiles séparément, bien entendu, les assembler quand elles sont terminées. Les vestes plus courtes que la taille ne sont jamais fort gracieuses; la veste espagnole peut parfaitement être portée avec les *devants* d'un corsage. Nous publierons des vestes le mois prochain, — *Deux sœurs.* On ne porte jamais *à la ville* un jupon de cachemire blanc; on peut en mettre un sous une robe de chambre faite en forme de peignoir ouvert. — *Nº* 19,085, *une mère de famille.* La pommade de concombre adoucit les rugosités de la peau. Il faut en mettre une couche légère sur les mains des enfants, les recouvrir avec des gants, quitter ceux-ci après une demi-heure, ne jamais permettre aux enfants de sortir sans avoir mis des gants. Le moyen conseillé aboutirait à un but diamétralement opposé. Il n'est rien de meilleur, pour se préserver de l'humidité, que de porter une chaussure en caoutchouc pardessus les bottines. — *Nº* 17,227. Pour le devis, s'adresser à Mme Gouguenheim, rue de Mulhouse, 2. La combinaison de faire ouater la casaque, et d'y ajouter une pèlerine, est tout à fait bonne. Merci pour cette bonne lettre; je suis bien heureuse de l'influence exercée par le journal. Croyez-en mon expérience : le travail seul, procure le calme dans toutes les circonstances de la vie. — *A. de R., château de B., près Bruxelles.* Hélas! lorsqu'il s'agissait d'augmenter un peu la largeur des robes, je pouvais indiquer quelques combinaisons; mais aujourd'hui il s'agit de doubler cette largeur, et mon *ingéniosité* doit se déclarer vaincue. Dans le cas dont il s'agit, je mettrais à la robe pensée et noire un devant noir, qui formerait gilet sur le corsage. Celui-ci figurerait une veste ouverte et arrondie; taffetas ou plutôt poult de soie. Les robes et jupons de bal ont une longueur moindre que celle des robes de ville; le jupon placé immédiatement sous la robe doit être, à peu de chose près, aussi long que celle-ci pour le bal. J'ignore tout à fait le prix du port des *fourches* de M. Croisat; il doit être peu important, ces fourches étant fort légères. Merci pour la prédiction. — *M. G. D., Paris.* Chapeau blanc avec bavolet, plumes et brides bleues; pour la petite fille, pelisse de cachemire blanc. Merci pour la confiance que l'on me témoigne. — *Montié..., une campagnarde...* bien aimable, et qui répondra un jour du défaut de vanité qu'elle me fera contracter. On ne porte guère la forme Gabrielle pure et simple; on l'a modifiée, mais d'une façon si compliquée, que malgré mes efforts je crains de ne pouvoir réussir à la faire placer sur l'une des planches de patrons. Pour cette forme, le lé de devant et celui de derrière sont coupés d'un seul morceau avec le corsage; entre ces deux lés, de chaque côté, on plisse trois lés d'étoffe, et l'on cache leur jonction avec le corsage par un ornement de velours. L'autre combinaison grossirait beaucoup la taille; pourquoi ne point faire un corsage ordinaire, et garnir la jupe avec plusieurs petits volants en taffetas découpés? La forme Gabrielle n'admet point de garniture. — *Mieux vaut tard que jamais.* Robe de moire antique gris clair. Chapeau blanc orné de fleurs d'oranger, manteau de cachemire blanc.

Explication de la Charade.

Le mot de la Charade insérée dans notre dernier numéro est : *Orange*.



Un fou, passant sur mon premier,
Souvent tombe et se noie au fond de mon dernier;
Un nom de ville est mon entier.

Adrien MOISY.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

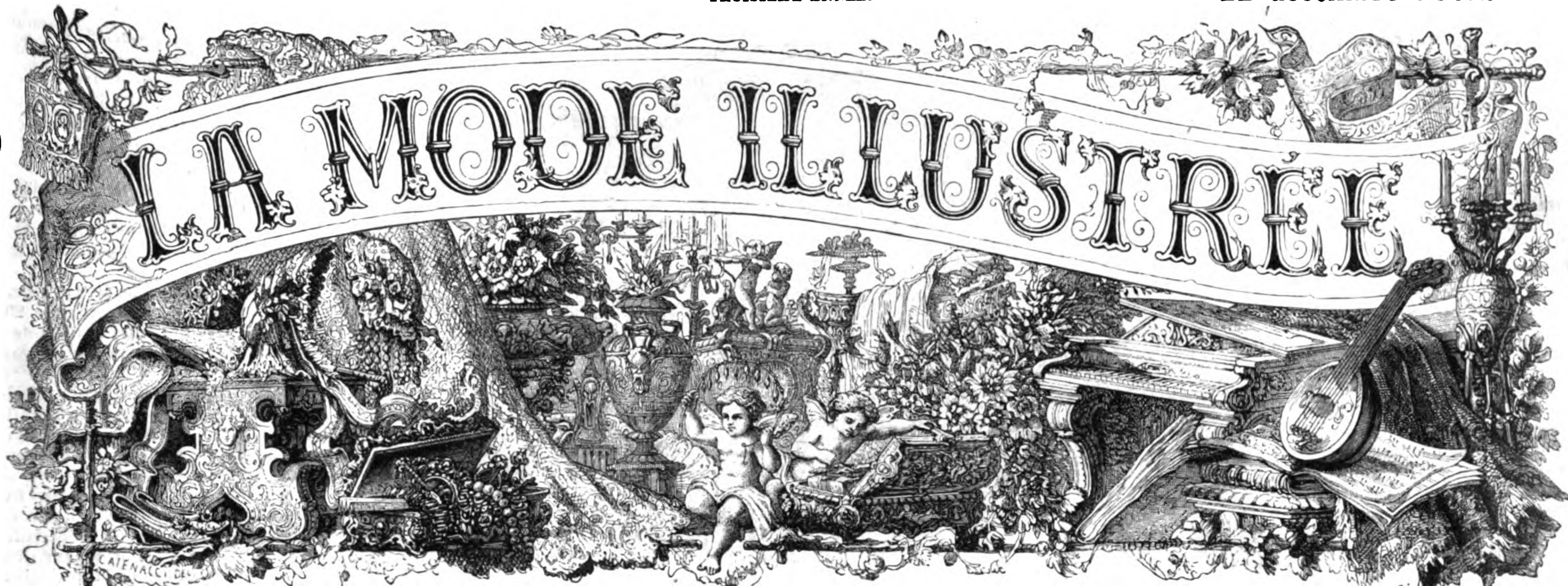
RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

En Suisse on voit souvent des chalets perchés sur le bord d'un gouffre.

N° 51. TROISIÈME ANNÉE. 22 décembre 1862.



Le numéro, vendu séparément, **25 centimes.** AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, **50 centimes.** AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE LUNDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND.
Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue. — On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (*Pour l'étranger le port en sus*). —

Chapeau de chez Mme Aubert,

RUE NEUVE-DES-MATHURINS, 6.

Ce gracieux modèle, dont la gravure ne peut rendre l'heureux assemblage des couleurs, est fait en velours de deux teintes. Le fond est couleur *cheveux de la reine*, de nuance fort claire; la passe, découpée en *créneaux* bordés de dentelle noire, est faite en velours de même couleur que le fond, mais de teinte beaucoup plus foncée; le velours employé pour la passe forme aussi le bavolet, et, dans les interstices des *pattes* qui le composent, on voit reparaître du velours de même teinte que le fond. Les ornements se composent de larges feuilles en dentelle noire, *etées* sur le fond, d'une grappe de raisin noir et de fleurs mélangées. L'intérieur reproduit les mêmes ornements, en dimension réduite; les brides sont pareilles au fond.

Sac à ouvrage.

MATÉRIAUX : Taffetas de couleur et taffetas noir; 1 mètre 20 centimètres de ruban noir, ayant 2 centimètres de largeur; un peu de carton.

On coupe un morceau de carton rond, ayant 15 à 16 centimètres de diamètre; on le recouvre, de chaque côté, avec du taffetas bleu Mexico; on coupe, dans ce même taffetas, deux bandes ayant 25 à 26 centimètres de longueur, 17 à 18 centimètres de hauteur; on les coud ensemble (dans le sens de la hauteur) sur un espace de 12 centimètres, et l'on fixe cette sorte de bourse sur le fond rond, de façon que la couture se trouve à l'intérieur. On garnit le côté supérieur du sac avec un ourlet de 4 centimètres, dans le milieu duquel on fait une couture, afin de former une coulisse, surmontée d'une petite tête. On couvre les coutures de côté et le tour du fond avec une double ruche découpée ou bordée de frange faite avec des bandes en biais de taffetas noir, ayant 3 centimètres 1/2 de largeur. On passe, dans la coulisse, deux rubans croisés en taffetas noir; on forme un nœud de chaque côté au bout de ce ruban.

Deux dessins pour bretelles, au crochet.

MATÉRIAUX pour le dessin n° 1 : soie de cordonnet, noire, rouge et de deux nuances grises; ficelle blanche, fine. — Pour le dessin n° 2 : soie de cordonnet grise; même soie rouge.

Le dessin n° 1 est fait entièrement en mailles simples, sur de la ficelle blanche très-fine; on fait sur la ficelle, avec la soie rouge, une chaînette ayant la longueur voulue pour la bretelle, en serrant bien les mailles, et à la fin de ce premier tour on coupe la soie et la ficelle.

Le 2e *tour* (soie noire) est fait de la même façon et rattaché à celui-ci, en ce que l'on pique toujours le crochet dans le côté de derrière de la maille.

Le 3e *tour* est fait avec la nuance gris foncé.

Le 4e *tour* avec la nuance gris clair. On fait ensuite 12 tours avec la soie rouge, puis 4 tours pareils à ceux par lesquels on a commencé la bretelle.

Le dessin n° 2 se compose d'une arabesque exécutée en soie rouge sur fond gris en soie; le fond peut être fait en fil écru; ce dessin est exécuté sans l'emploi de la ficelle. On forme les boutonnières au crochet, en laissant les vides nécessaires, mais il faut les faire entourer avec de la peau par un gantier.



CHAPEAU DE CHEZ Mme AUBERT, RUE NEUVE-DES-MATHURINS, 6.

Abat-jour en perles.

Tous les abat-jours que l'on pose sur les globes de lampes pour en atténuer la clarté, offrent un double inconvénient : faits en papier, ils *flambent* au moment où on les pose, ou bien ils s'imbibent d'huile et se couvrent de taches déplaisantes.

L'abat-jour que nous publions ici est à l'abri de tous ces inconvénients. On le fait entièrement en perles de Bohême blanches, et mêmes perles longues, jaune d'or.

On commence le travail par le bord supérieur, et l'on enfile sur du gros coton 36 perles blanches (les perles jaunes servent seulement pour les glands, les perles blanches composent le treillage de l'abat-jour). On noue le coton, et autour de ce cercle on fait deux ou trois tours en mosaïque *contrariée*. Dans le premier de ces tours, on passe toujours une perle du cercle, et l'on attache une perle à la perle suivante. L'un des côtés de ce cercle est garni avec des festons composés de 5 perles, que l'on pose de façon qu'ils soient croisés (voir le dessin, bord supérieur de l'abat-jour).

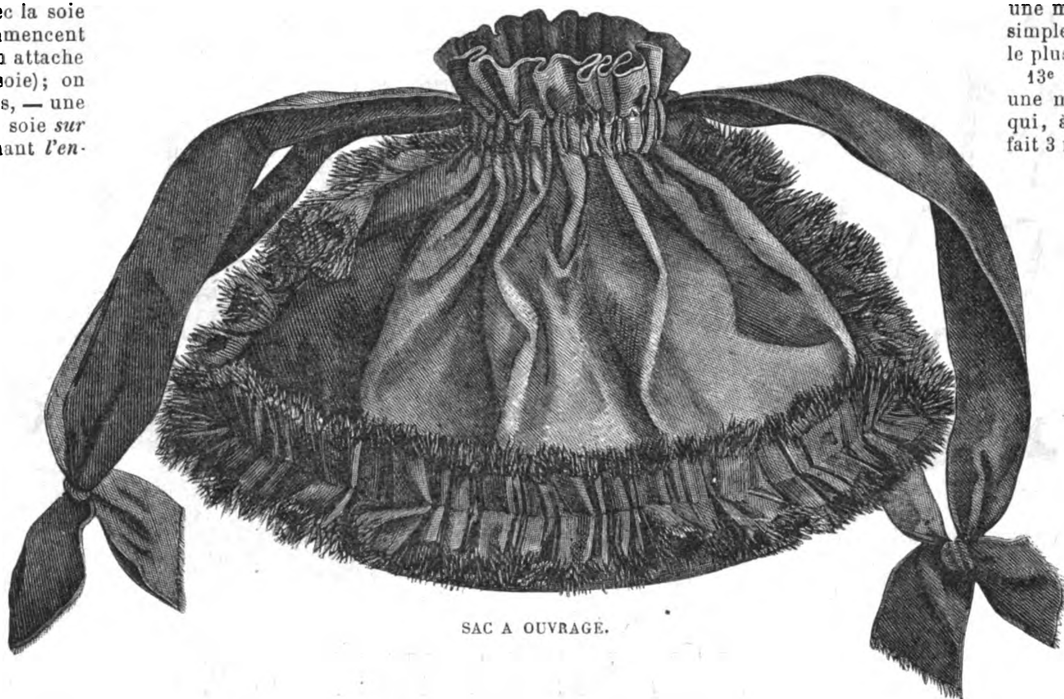
Le treillage qui compose l'abat-jour est fait de l'autre côté du cercle; on passe le coton dans l'une des perles du tour précédent; on enfile 4 perles, on repasse le coton au travers de la perle suivante du cercle, et l'on forme ainsi, dans le 1er tour, entre chaque deuxième perle du cercle, un carreau de 4 perles.

2e *tour*. — On passe le coton au travers des deux premières perles du premier carreau, on enfile 6 perles, on passe le coton au travers des deux perles du milieu du premier carreau, on le repasse encore dans les perles qui viennent d'être enfilées, et l'on fait de la même façon tous les autres carreaux de ce tour. Cependant, comme la perle à laquelle on rattache un nouveau carreau compte comme perle de ce carreau, on n'a plus que 5 perles à enfiler, et, pour le dernier carreau, on n'en enfile que 4; dans le 3e tour, les carreaux se composent aussi de 6 perles tout compris; du 4e au 6e tour les carreaux comptent 8 perles; du 7e au 10e, 10 perles; le treillage est terminé. On pose les glands, en passant le coton d'un gland à l'autre, au travers des perles du treillage. Pour commencer les glands du bord supérieur, le coton doit tenir à l'une des mailles de jonction du deuxième tour; on enfile 2 perles blanches, — une jaune, longue, — 3 blanches. — On repasse le coton au travers de la perle jaune et des deux perles blanches, on l'attache près de la perle de jonction du carreau, on le passe encore une fois dans la première perle blanche du gland. On recommence pour faire l'autre partie du gland. Le premier rang se compose de glands en deux parties; — du 2e au 4e, de glands en trois parties; — le 5e, de glands en deux et en trois parties; l'espace qui sépare les glands est de deux carreaux; le dessin indique qu'ils doivent être *contrariés*. Dans le 5e rang, les glands en deux parties sont attachés aux perles de jonction des carreaux; — les glands en trois parties, dans le milieu du bord inférieur des derniers carreaux.

Bourse au crochet.

MATÉRIAUX : 24 grammes de soie de cordonnet bleu Mexico; 8 grammes de même soie noire; deux rangs de perles d'acier n° 5; 2 anneaux en acier.

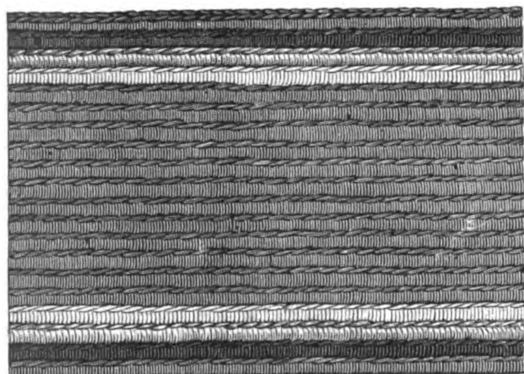
On fait cette bourse avec un crochet très-fin, et en mailles fort serrées; pour chacune des extrémités de la bourse, on fait une chaînette de 114 mailles, on réunit la dernière à la première, et l'on travaille en *rond*, toujours avec des



SAC A OUVRAGE.

mailles simples. On fait 42 tours avec la soie bleu Mexico; dans le 43e tour, commencent les *festons* indiqués sur le dessin; on attache la soie noire (sans couper l'autre soie); on fait alternativement 5 mailles bleues, — une maille noire; on passe le brin de soie *sur* l'ouvrage, l'envers de celui-ci devenant *l'endroit* de la bourse. Le 44e tour est pareil au précédent. Puis viennent deux tours, dans lesquels on fait alternativement 3 mailles bleues, — 3 mailles noires. La maille du milieu de ces dernières doit se trouver sur la maille noire du tour précédent. Dans les deux tours suivants, on fait alternativement 5 mailles noires, une maille bleue. Celle-ci se trouve au milieu des trois mailles bleues du tour précédent. On termine l'une de ces extrémités de la bourse par un tour noir; on la ferme, à l'autre bout, par un tour de brides contrariées.

Pour la partie du milieu (celle qui réunit les deux extrémités), on attache la soie noire à l'une des extrémités, et l'on fait 19 tours de brides *contrariées*, qui se composent, comme on le sait, d'une bride, — une maille en l'air; sous celle-ci, on passe une maille du tour précédent, et, dans le tour suivant, on place la bride sur la maille en l'air; — on passe, sous la maille en l'air que l'on fait, la bride du tour précédent; on laisse, au milieu de cette partie, la fente nécessaire pour la bourse. — On glisse, quand les 19 tours sont terminés, les deux anneaux d'acier; et enfin on joint le travail à l'autre extrémité de la



No 1. — BRETELLE.

bourse, à *l'envers*, en faisant un tour de mailles simples avec la soie noire.

On pose, sur les deux extrémités de la bourse, un réseau fait en perles d'acier, dont notre dessin indique le nombre et la disposition; on fait, à chaque bout une frange en perles d'acier; on coud le réseau sur la bourse.

Couverture au crochet.

MATÉRIAUX : Coton ou laine zéphyr.

Ces carreaux se font isolément; on les commence par le milieu, et l'on travaille en spirale; un tour *à jours* les encadre.

On fait une chaînette de 4 mailles; on réunit la dernière à la première, et, dans chaque maille, on fait 2 mailles, — 8 en tout, par conséquent.

2e *tour*. — *Dans la plus proche maille du tour précédent on fait 8 brides; on réunit la dernière de ces brides avec la première par une maille-chaînette, de façon à former une sorte de pli creux; dans la maille suivante on fait 2 mailles simples; on recommence, depuis *, trois fois encore.

3e *tour*. — Dans chacune des mailles simples du tour précédent, et dans la maille-chaînette qui joint les brides, on fait 2 mailles simples. Ce troisième tour se compose par conséquent de 24 mailles.

4e *tour*. — Celui-ci se compose, comme le 2e tour, de *plis;* on fait un pli de 8 brides, réunies par une maille-chaînette; dans la maille suivante 2 mailles simples; il y a par conséquent, dans ce tour, 12 plis.

5e *tour*. — Dans chacune des mailles simples du tour précédent on fait 2 mailles simples; dans chaque maille-chaînette (réunissant les plis), seulement une maille simple; il y a dans ce tour 60 mailles.

6e *tour*. — * Un pli de 8 brides, — 4 mailles simples; on recommence onze fois depuis *. Ce tour, qui compte 12 plis, est fait sans augmentation.

7e *tour*. — Dans chaque maille simple du tour précédent on fait une maille simple.

8e *tour*. — Une maille simple; dans la maille simple suivante, appartenant au tour précédent, on fait 2 mailles simples, — puis 5 mailles simples, — * 1 pli de 8 brides, 8 mailles simples. — Celle du milieu de ces dernières doit se trouver juste au-dessus de la maille simple de l'un des plis du 6e tour; 1 pli de 8 brides; — 4 mailles simples; dans la maille simple suivante, 2 mailles simples; — 5 mailles simples; — on recommence trois fois depuis *; mais, après la 3e répétition, on fait seulement 5 mailles simples quand on a terminé les deux plis. Il y a, par conséquent, dans ce tour, quatre fois *deux* mailles simples faites dans une même maille, et la seconde de ces mailles simples forme partout un coin. Les autres mailles simples sont faites chacune dans une maille du tour précédent.

9e *tour*. — Celui-ci, qui se compose seulement de mailles simples, donne au travail fait en rond la forme carrée déjà ébauchée dans le 8e tour, car on augmente seulement aux quatre coins, c'est-à-dire que l'on fait dans chaque maille du coin 3 mailles simples. Après ce tour, chaque côté du carreau doit compter 19 mailles, y compris les deux coins.

10e *tour*. — Dans la maille du coin on fait * une maille simple, — 1 pli de 8 brides, — encore une maille simple, — ensuite 9 mailles simples, — 1 pli qui doit se trouver entre deux plis du 8e tour; — encore 9 mailles simples, et l'on recommence trois fois depuis *. L'étoile du milieu se trouve terminée, et l'on a commencé le premier pli à chaque coin.

11e *tour*. — Dans chaque maille simple du tour précédent, une maille simple, — dans chaque maille-chaîne des coins, 3 mailles simples.

12e *tour*. — Sans augmentation; dans les 5 mailles faites à chaque coin on fait une maille simple, — 1 pli, — encore une maille simple, — ensuite 19 mailles simples, puis on recommence, pour le coin le plus proche, ce qui vient d'être indiqué.

13e *tour*. — Dans chaque maille simple une maille simple; dans la maille simple qui, à chaque coin, sépare deux plis, on fait 3 mailles simples.

14e *tour*. — Dans chaque maille simple une maille simple; dans les 3 mailles de chaque coin, une maille simple; — 1 pli, — une maille simple.

15e *tour*. — Comme le 11e tour. Chaque côté du carreau compte 29 mailles, y compris les mailles des deux coins. On fait ensuite le tour *à jours* suivant :

Dans chaque maille du coin, 3 brides, séparées entre elles par 2 mailles en l'air; — une maille en l'air dans la maille simple suivante, appartenant au tour précédent; — une bride, puis, alternativement, une maille en l'air sous laquelle on passe une maille du tour précédent, — une bride. Il y a 4 brides sur chaque côté du carreau; la première et la dernière de ces brides sont placées (sans que l'on passe une maille du tour précédent) dans les 2 mailles simples du coin. Un coup d'œil jeté sur notre dessin fera comprendre cette disposition.

On réunit les carreaux, à l'envers, par des mailles simples.



No 2. — BRETELLE.

Vivandière.

MATÉRIAUX : Une poupée ayant 16 centimètres de hauteur, avec tête en porcelaine; différents morceaux d'étoffe; ruban de couleur; soie de cordonnet de couleurs vives; une petite corbeille.

Nos lectrices se demandent sans doute quel est le rôle qu'une vivandière peut jouer dans la *Mode illustrée*. Nous allons satisfaire immédiatement cette curiosité légitime.

Elle y figure à titre de *nécessaire* de travail, et plus d'une petite fille, recevant ce nécessaire pour ses étrennes, se servira des outils qu'il lui offrira, tout au moins par inclination pour la *vivandière*.

Notre modèle est habillé de façon que son costume contienne tous les petits ustensiles destinés au travail. Sa jupe est en étoffe de laine; une petite corbeille est fixée sur sa tête au moyen d'une dissolution épaisse de gomme arabique, et nouée, sous le menton, par un bout de ruban qui traverse le fond de la corbeille. Sur le dos la vivandière porte, en guise de baril, une bobine de fil; dans les poches de devant sont placés des paquets d'aiguilles, et, dans les autres poches, faites dans l'écharpe qui sert de ceinture, on met le dé, les ciseaux, passe-cordon, poinçon, etc. La poupée est fixée sur un pied de bois, couvert par la jupe, qui est très-longue.

Quatre entre-deux

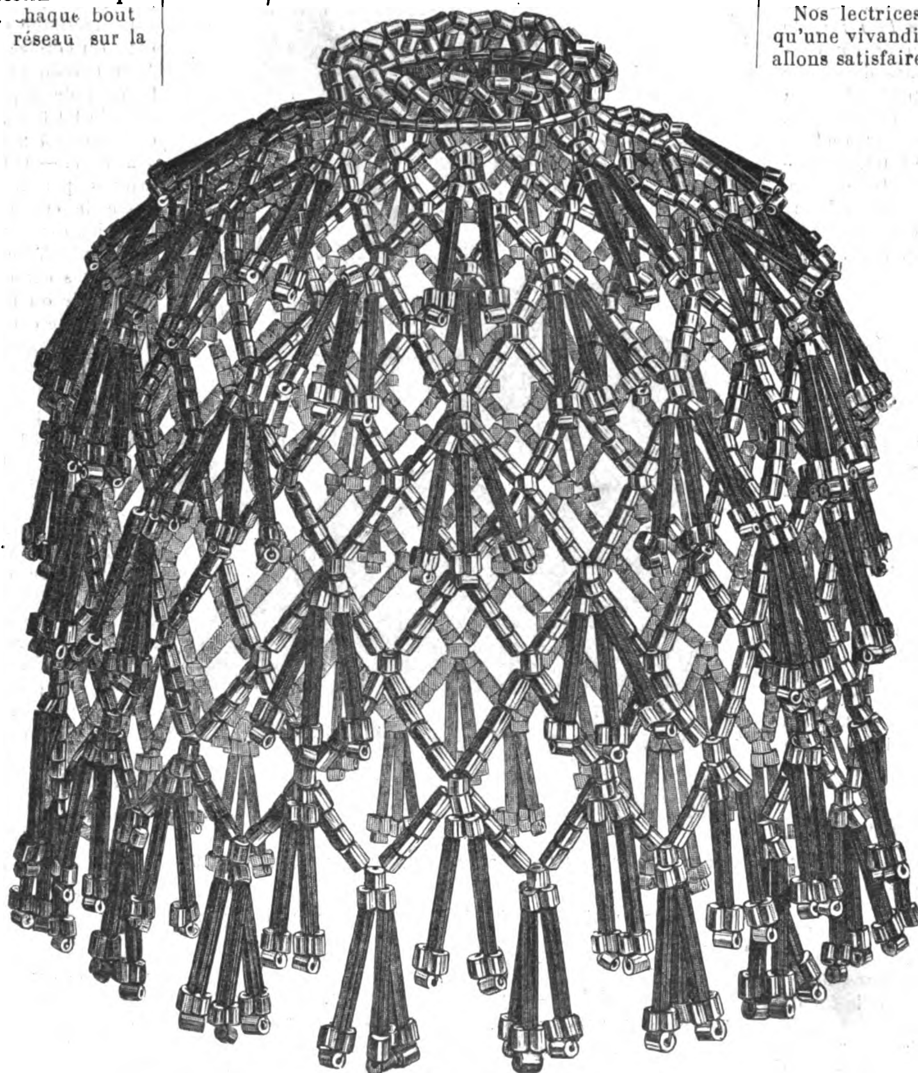
AU PLUMETIS.

Ces entre-deux serviront pour lingerie de toute sorte, robe de baptême, camisole, jupon, mouchoirs, etc.

Chacun des petits traits qui forment un encadrement autour des pois dans le no 1, est fait avec un seul point *lancé*. Dans le no 2, le côté pointillé des feuilles se fait au point d'armes; tous ces entre-deux sont encadrés au point d'échelle.

Dessin de tapisserie.

Ce dessin, exécuté sur du gros canevas pour des chaises, fauteuils, chauffeuses, fumeuses, coussins, tabourets, coffres à bois, etc., pourra, si l'on emploie du canevas fin, être utilisé pour pantoufles, chancelières, sacs de voyage, etc.



ABAT-JOUR EN PERLES.



LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal 56, Rue Jacob Paris.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe de moire antique gris-bleu. Le bas de la jupe est bordé avec un volant plissé, ayant six centimètres de hauteur, à demi-recouvert d'une guipure noire posée à plat et surmontée d'une blonde blanche fort étroite. Au-dessus de ce volant se trouvent trois entre-deux de guipure noire, encadrés de blonde blanche étroite; ces entre-deux se continuent sur le lé de devant en forme de tablier, encadré par un entre-deux posé perpendiculairement et formant des angles et des losanges qui débordent sur le troisième rang d'entre-deux. Les poches sont indiquées par un entre-deux; la garniture du lé de devant se continue sur le devant du corsage, qui est montant; les manches, étroites, sont garnies comme la robe; le cou est entouré d'une cravate de mousseline blanche garnie de guipure noire.

Robe de chambre en cachemire blanc. Le bas de la jupe est garni avec une ruche étroite, un ruban rose vif; au-dessus se trouve une garniture composée de bandes et de pattes en taffetas rose; les pattes se réunissent, se croisent et sont boutonnées dans le milieu de deux bandes principales. La veste est fermée par devant, ornée comme la jupe; elle est courte sur les côtés et par devant, et laisse dépasser une chemise de batiste blanche. La ceinture est en taffetas rose à bouts longs et larges; l'extrémité est à jours, c'est-à-dire composée de pattes qui se croisent; les manches de la veste sont extrêmement longues, fendues sur la couture de façon à pouvoir indifféremment passer le bras dans cette fente ou dans le poignet, à peu près juste, qui termine la manche, ornée comme la robe. — Bonnet de crêpe rose, recouvert de tulle blanc en soie.

MODES.

Nous allons passer aujourd'hui en revue les différentes toilettes adaptées à chaque circonstance par les femmes qui aiment l'élégance en voulant éviter le fracas, et qui comprennent que la distinction des habitudes se révèle par la simplicité relative — du costume.

Pour sortir le matin, pour assister à la messe, faire des emplettes ou des visites intimes, la femme dont nous nous occupons mettra, soit une robe de taffetas noir, simplement bordée d'une ruche étroite, soit une robe de popeline ou d'alpaga violet. Son pardessus sera, dans tous les cas, un vêtement de forme Louis XIII, sorte d'*habit* masculin, en drap violet, à poches apparentes, à manches garnies de revers et fermé par de gros boutons oxydés. Son col et ses sous-manches sont en toile fine: le premier est droit, entouré d'une cravate violette; les sous-manches sont à larges poignets, fermés par un gros bouton oxydé. Le chapeau est en velours noir, orné à l'intérieur avec un diadème de feuilles en velours violet; les larges brides sont violettes.

Sa jeune sœur porte, dans les mêmes circonstances, une robe d'alpaga gris ardoise, garnie d'une bande de taffetas noir encadrée de soutache blanche. Le milieu de cette bande est découpé de façon à laisser voir l'alpaga gris; ce *découpage* figure une guirlande *arabesque*, dont tous les contours sont marqués par une soutache blanche. Le pardessus est en drap gris, fermé par des boutons d'acier. La lingerie est pareille à la précédente. Le chapeau est en velours épinglé gros bleu, à passe coulissée, orné d'une *touffe* de velours plein, de même nuance, et de brides pareilles. Ces deux dames portent à cette heure des manchons d'astracan noir.



BOURSE AU CROCHET.

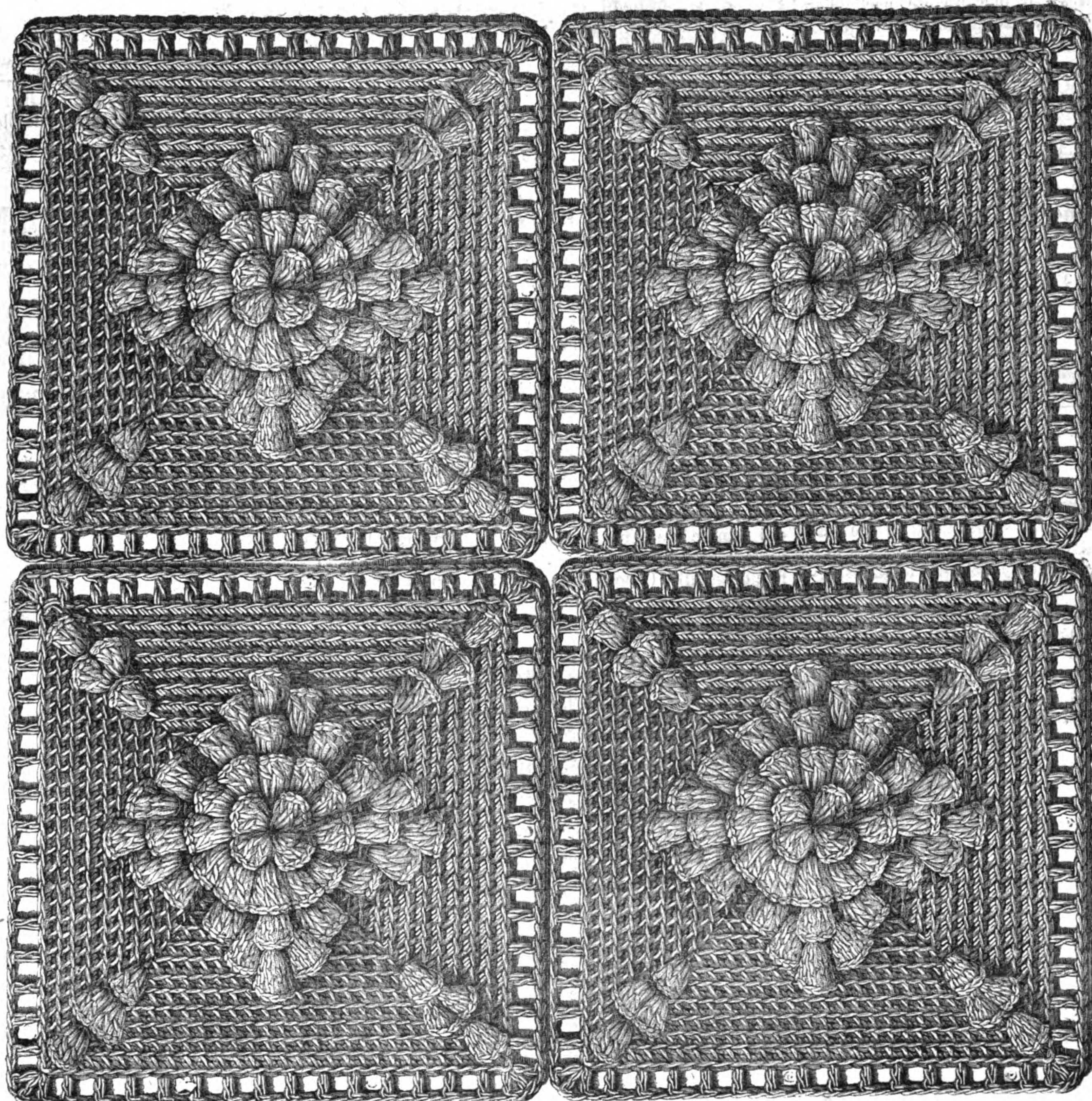
Il est trois heures; on se dispose à faire quelques visites d'apparat. La jeune femme met une robe de taffetas nuance bois semé de petits papillons, à teintes noires et mordorées, mélangées de blanc. Le bas de la jupe est garni avec cinq ruches, découpées, de taffetas uni: la première est noire, la deuxième mordorée, la troisième blanche, la quatrième mordorée, la cinquième noire. Un cachemire l'enveloppe. Le chapeau est à passe de velours et à fond de taffetas mordorés, garni de plumes mélangées, et, en dessous, d'un diadème de narcisses rouges, voilés de dentelle noire. La lingerie est en mousseline brodée; le manchon en martre.

Sa sœur porte une robe de taffetas uni bleu Mexico. La jupe est garnie avec un volant ayant dix centimètres de hauteur, surmonté d'un ruban de velours noir, et traversé perpendiculairement par un ruban pareil, posé à distance régulière Son pardessus, demi-long, à manches légèrement bouffantes, se rétrécissant au poignet, est en velours noir. Sa lingerie est en toile fine; son chapeau en velours noir, garni d'une ruche de dentelle noire, posée en biais sur la passe. L'intérieur est orné de roses, entourées de brins de plumes noires; manchon d'astracan noir.

On rentre pour préparer une toilette destinée à un dîner prié. La sœur aînée met une robe de taffetas de nuance Havane clair. Le bas de la jupe (celle-ci est plus courte que d'habitude) est découpé en dents assez profondes, bordées de dentelle noire étroite. Cette première jupe est dépassée par un bas de jupe en taffetas vert lumière, garni d'un étroit volant en dentelle noire; chaque dent de la jupe supérieure est fixée, sur cette seconde jupe, par un *chou* de dentelle noire. Le corsage est décolleté: il figure, par devant, un gilet de taffetas vert lumière; il est entièrement recouvert par une veste Figaro, en tulle blanc de dentelle, garnie de dentelles blanches et noires. Les manches de la robe, courtes et plates, sont recouvertes par les manches de la veste. La coiffure se compose d'une barbe en dentelle blanche, nouée une fois, traversée par un léger peigne d'écaille, et fixée, à l'aide de ce peigne, dans les cheveux, au-dessus du front, à trois ou quatre centimètres de distance de la naissance des cheveux. Les extrémités de la barbe, rejetées en arrière, sont retenues par des épingles ornées de pierreries et par une grosse rose mousseue.

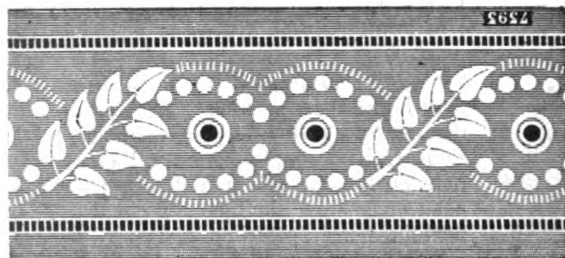
La toilette de la jeune fille se compose d'une jupe de taffetas bleu, parsemé de zigzags blancs. Cette jupe est garnie avec trois volants tuyautés, de taffetas bleu uni, bordés de taffetas blanc. Le corsage, montant, en mousseline blanche, à bouillonnés perpendiculaires, est orné d'entre-deux en guipure noire, qui interrompent les bouillonnés de distance en distance. Les manches, demi-courtes, brodées d'une ruche de dentelle, dégagent l'avant-bras; des bracelets de velours noir, à fermoir doré, surmontent les gants, blancs, demi-longs.

Je n'affirme pas que tous les détails des toilettes de la jeune femme soient absolument conformes à mes goûts; mais je puis affirmer que, s'ils paraissent étranges lorsqu'on les compare aux toilettes adoptées naguère, on les trouve fort modérés en les rapprochant de certains accoutrements bizarres, vantés par quelques couturières, et portés par ces femmes qui, unis-

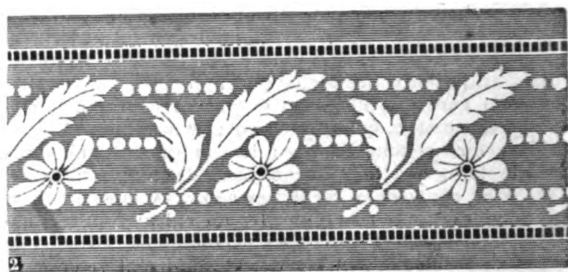


COUVERTURE AU CROCHET.

sant la vanité à l'humilité, cherchent à se faire remarquer par l'extravagance de leurs vêtements, en avouant implicitement, par l'importance même qu'elles attachent à ces détails excentriques, qu'il leur serait impossible d'attirer et de mériter l'attention si elles n'appelaient la bizarrerie à leur aide. E. R.



Nº 1. — ENTRE-DEUX AU PLUMETIS.



Nº 2. — ENTRE-DEUX BRODÉ AU PLUMETIS.



VIVANDIÈRE.

NOEL.

De toutes les fêtes consacrées par le christianisme, il n'en est point qui soit plus riante, plus gracieuse, plus touchante, que celle de Noël.

C'est le jour commémoratif de la naissance du Christ, c'est la fête de la famille, car le Sauveur du monde a dit : *Laissez venir à moi les petits enfants.* Il y a sans doute dans notre religion des solennités plus imposantes, telles que Pâques, la Pentecôte; il n'y en a pas qui aient un caractère plus intime et plus joyeux. Ce jour-là semble marquer une halte dans la discorde, dans les rudes labeurs de la vie; il rappelle aux riches qu'il y a des pauvres, il rappelle aux pauvres que le Fils de Dieu a voulu naître parmi eux, vivre de leur vie, leur révéler les joies du sacrifice et les consolations du travail.

Il n'est point de palais, point de chaumière, dans la chrétienté entière, où Noël passe inaperçu; chacun le fête, en se conformant aux usages traditionnels, légués par les ancêtres, et inspirés par le caractère particulier de chaque race. En France, pendant le moyen âge, on représentait dans les églises une sorte de pièce, avec décors et scènes. On voyait l'étable, la crèche qui fut le berceau du Christ, la Vierge penchée sur son Fils, saint Joseph, les rois mages en adoration, etc. Le goût, en s'épurant, condamna et supprima cette mise en scène; mais elle subsista longtemps encore en Espagne, où elle avait pris le caractère d'une véritable mascarade, fort déplacée dans le temple de Dieu. On y entendait des instruments bruyants, des tambours de basques, des castagnettes, des fifres, des violons. Toute l'assistance, masquée, revêtue de costumes bouffons, armée de bougies allumées, se mettait à danser dans l'église devant la crèche, et la tradition rapporte que ces danses n'étaient pas aussi saintes que celle qui fut exécutée par David devant l'arche.



Nº 3. — ENTRE-DEUX AU PLUMETIS.

De tous ces divertissements on a conservé seulement le *réveillon*, repas que l'on fait après la messe de minuit. Dans un grand nombre de localités, les enfants ont conservé l'usage de placer dans l'âtre un sabot ou bien un soulier, pour contenir les présents que le bonhomme Noël vient leur apporter. Ce personnage fantastique, espéré, attendu, reste toujours invisible. On se promet de ne point s'endormir, mais le sommeil est plus fort que la curiosité et vient clore les paupières que l'on essaye vainement de tenir entr'ouvertes. Du reste le bonhomme Noël est malicieux; il apporte quelquefois des présents emblématiques, qui symbolisent quelque gros défaut, ou bien encore des instruments coercitifs, qui font allusion aux peines méritées dans le passé, aux moyens de répression projetés pour l'avenir, et qui sont représentés par un paquet de verges.

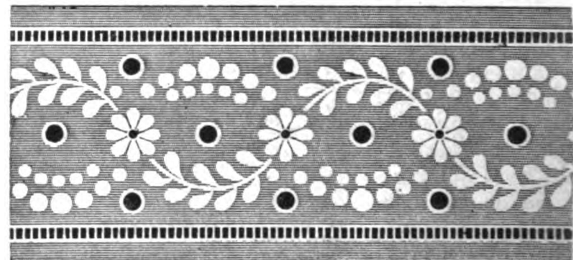
Noël est la fête la plus considérable de l'Allemagne, et aucun pays chrétien n'a su marquer ce jour d'un caractère plus poétique et plus touchant. Depuis le palais du souverain jusqu'à la hutte la plus pauvre, toutes les demeures sont ornées, la veille de Noël, de l'arbre du Christ.

On choisit une branche de sapin, ou même un arbre entier, et l'on couvre tous les rameaux de bougies coloriées, de fruits, de sucreries de tous genres. Les présents du jour de l'an se distribuent en Allemagne à Noël, et, autant que leur nature le permet, ils sont suspendus à l'arbre illuminé. Si leur dimension ou leur poids s'opposent à ce qu'ils soient retenus aux rameaux par des rubans de couleur vive, on les place tout au moins à leur ombre. Les enfants sont séquestrés dans une chambre écartée et obscure. Quand l'heure est venue, les portes s'ouvrent et toute cette bande se précipite bruyamment vers l'arbre étincelant. Les présents s'échangent, les remercîments se croisent, les cris de surprise et de joie se font entendre de tous côtés. On s'embrasse avec reconnaissance.... — Et, lorsque les années ont passé sur ces souvenirs d'enfance, elles n'ont pu les atteindre ni les amoindrir, car les joies qui marquaient ce jour n'ont pas été purement égoïstes: chaque famille a préparé pour les familles plus pauvres des vêtements chauds, des présents utiles. Les enfants ont presque toujours travaillé à ces préparatifs, achetant ainsi, par l'exercice de la charité, le droit d'éprouver un plaisir sans mélange. On parle de Noël, on travaille pour Noël, bien des semaines à l'avance; on s'en souvient pendant toute l'année, et l'on se reporte avec attendrissement, pendant toute sa vie, à cette soirée heureuse entre toutes, passée au sein de la famille augmentée de quelques amis intimes.

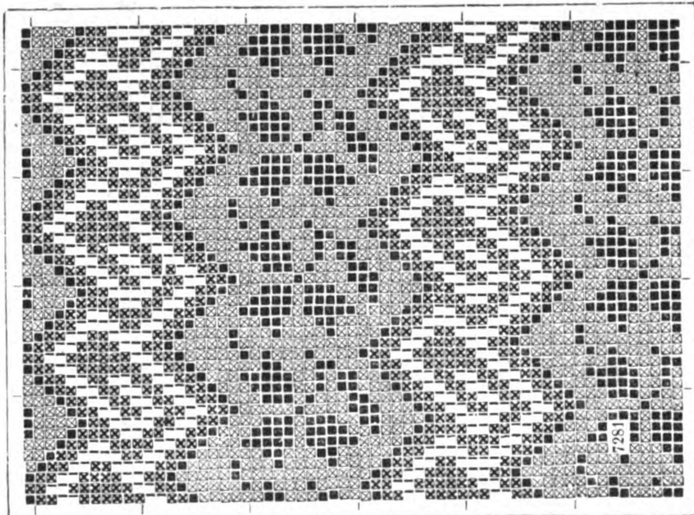
Paris, qui est la ville cosmopolite par excellence, et qui compte d'ailleurs dans sa population près de cent mille Allemands, Paris a emprunté à l'Allemagne cette fête de famille. Chaque année voit augmenter le nombre des arbres de Noël. L'usage s'en est introduit dans le grand monde par les ambassadeurs allemands, qui d'habitude convient quelques invités à cette soirée essentiellement patriotique pour eux. L'exemple qu'ils donnent s'est propagé, et l'on organise, dans un certain nombre de familles, la soirée de Noël. Cet usage est excellent, et l'on ne saurait trop l'encourager.

Notre gravure représente quelques-unes des scènes qui se rattachent à cette fête. Elles sont dominées par un groupe d'anges qui planent sur le monde, et dont les rayons se projettent sur l'humble église du village et sur les toits des chaumières. On voit ensuite l'étable et les trois rois mages, agenouillés devant le Christ. Dans le compartiment voisin, les fidèles se rendent à l'église. — Les bûcherons taillent dans la forêt, couverte de neige, les branches de sapin qui vont être employées pour la fête. Plus bas se présentent les boutiques de jouets, les marchands affairés, les pauvres secourus. Enfin nous voyons une heureuse famille réunie autour de la table chargée de présents. L'un des garçons feuillette, sur les genoux de sa grand'-mère, le beau livre qu'elle vient de lui donner, et il jette un regard sceptique sur le bonhomme Noël, armé de verges, et présentant un pantin au petit frère qui, plus crédule ou moins brave, se sauverait bien loin s'il n'était retenu par sa sœur; le père et la mère, accoudés sur le dossier du fauteuil occupé par l'aïeule, considèrent avec intérêt les enfants occupés à inventorier leurs richesses et à user immédiatement des présents qu'ils ont reçus; les domestiques sont groupés sur le seuil de la porte et prennent part à la joie générale, d'autant plus légitime qu'elle a été précédée par des bienfaits, par des secours distribués dans les domiciles désolés où gît la misère.

S. R.



Nº 4. — ENTRE-DEUX AU PLUMETIS.



DESSIN DE TAPISSERIE. — Explication des signes : ■ Laine noire. ⊠ Laine bleu Louise. ■ Laine couleur cannelle. - Soie brun clair.

LA CIVILITÉ*,

NON PAS PUÉRILE, MAIS HONNÊTE.

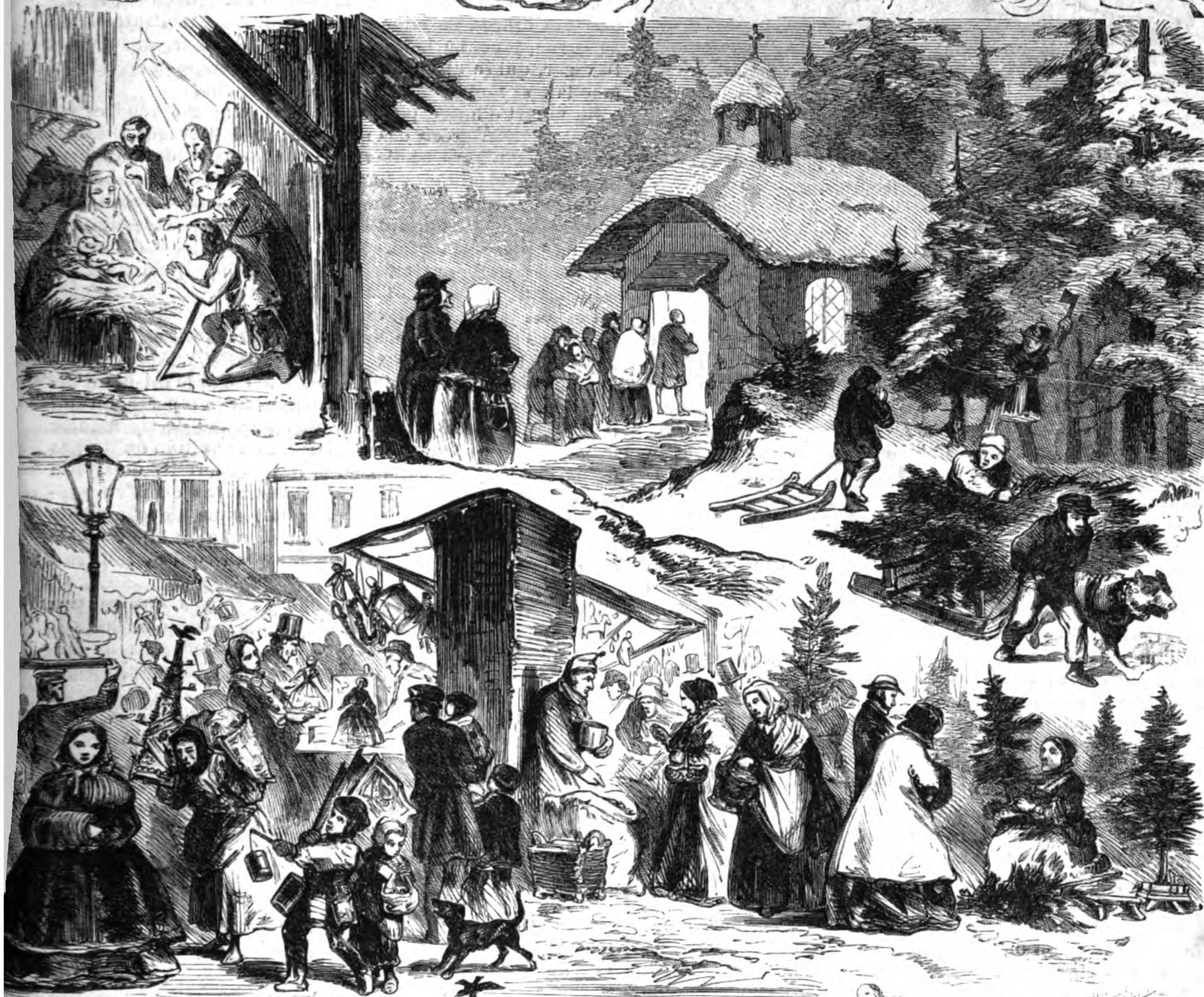
I.

AVANT-PROPOS.

En remontant le cours des années, en se reportant vers les premiers souvenirs de la première enfance, chacun de nous retrouve dans sa mémoire l'image d'un petit livre poudreux, découvert dans quelque armoire abandonnée. Ce petit livre à couverture grise, dont les feuillets, jaunis par le temps, présentaient des caractères manuscrits, de forme gothique et d'aspect presque cabalistique, n'était autre que la *Civilité puérile et honnête;* on le laissait volontiers aux mains des enfants, quoiqu'il eût l'inconvénient de ne justifier que la première partie de son titre, et, tout en leur donnant des leçons fort opposées à la grammaire, de leur enseigner une foule de détails tout à fait en désaccord avec la deuxième partie du titre inscrit en tête de ses pages.

Si je ne me trompe, ce livre est à refaire. Il faut, tout d'abord, en renverser le titre, et apprendre aux enfants, aux jeunes gens, même aux personnes de tout âge, à celles du moins qui ignorent cette vérité capitale, que rien, dans la civilité, n'est et ne saurait être puéril. La civilité, ou, pour parler un langage plus moderne,





la politesse, n'est autre chose que la manifestation, la preuve visible, et, pour ainsi dire, palpable de la bonté; c'est la monnaie faite avec le métal précieux composé des vertus contenues dans les cœurs généreux; c'est l'affirmation des sentiments élevés, des instincts de dévouement; c'est, en un mot, la qualité qui révèle toutes les autres qualités, en appliquant au bien-être, à la satisfaction de tous, même les vertus qui réservent leurs charmes pour embellir le foyer domestique, et qui s'exercent seulement dans le cercle de la famille et dans celui de l'intimité.

La politesse est aussi vieille que la civilisation: c'est dire qu'elle n'a pas été à l'abri des abus qui se glissent dans toutes les institutions humaines, même dans celles qui ont une origine à peu près parfaite. On en est arrivé, insensiblement, à se croire suffisamment poli, pour peu que l'on accomplisse certaines formalités prescrites à l'avance, et, pour ainsi dire, numérotées selon les cas particuliers auxquels ces formalités doivent s'adapter. Ainsi que cela se produit trop souvent, on s'est laissé entraîner, sans s'en apercevoir, à substituer la lettre à l'esprit, à tenir compte de celle-là seulement, et à perdre celui-ci de vue, en accomplissant machinalement quelques préscriptions, enseignées avec indifférence par ceux qui ne prennent pas la peine d'analyser les motifs qui justifient ces prescriptions, et de remonter jusqu'à l'origine des sentiments qui en dictent l'usage; on a remplacé le caractère général, distinctif, de la politesse par les caractères particuliers, divers, multiples, des individus qui composent la société. C'est ainsi que l'on est arrivé à accepter un grand nombre de *politesses*, et c'est pour cela qu'on peut aujourd'hui les classer en plusieurs catégories. On distingue, en effet, lors même qu'on se borne à examiner seulement les traits principaux de la société, on distingue la fausse politesse, la politesse perfide, la politesse hautaine, et même la politesse grossière. Cet alliage monstrueux de mots, et, par conséquent, d'idées qui s'excluent, est dû à la substitution graduelle, et aujourd'hui à à peu près complète, de la forme au fond. C'est parce que la politesse est, pour un grand nombre d'individus, seulement un masque, pris en certaines circonstances, qu'il y a peu de personnes réellement polies;





NOEL.

mais, de ce qu'il est rare et beau de posséder à la fois le fond et la forme, il ne faut pas conclure à l'inutilité de celle-ci. Lors même que, grâce à la contradiction qui existerait entre la nature véritable et l'apparence revêtue pour obéir aux exigences sociales, on serait poli seulement par intermittence et d'une façon incomplète, il faudrait encore essayer de perfectionner cette apparence, qui a le mérite inappréciable d'atténuer la manifestation des instincts égoïstes et grossiers, de voiler les imperfections du caractère, de substituer les traits extérieurs auxquels on reconnaît la bonté, à la brutale réalité qui proclame sans détour la personnalité, et la présente accompagnée de son inévitable cortége, composé d'iniquités de tous degrés.

Le livre dont cet avant-propos esquisse la donnée et les tendances pourrait se résumer en un seul précepte : *Pour être poli, soyez bon.* Celui qui est parfaitement bon évitera, en effet, d'humilier, de désobliger, de blesser ses semblables, et il recherchera en même temps toutes les occasions qui pourront lui permettre de manifester sa bienveillance; seulement, à la politesse telle que l'indique le cœur, il faut ajouter la connaissance des nuances délicates adoptées par la société pour affirmer, en toute circonstance et dans les cas les plus frivoles en apparence, le sentiment généreux qui recherche le sacrifice et y trouve sa joie la plus réelle. Le dévouement s'exerce d'habitude seulement dans le cercle de la famille ou d'une intimité restreinte; il représente, si je puis m'exprimer ainsi, un beau livre, écrit dans une langue peu usuelle, et qui peut être lu seulement par un petit nombre : la politesse en est la traduction en langue universelle, qui met à la portée de tous les bons exemples et les sentiments généreux et conciliants. Disons enfin, pour résumer ces réflexions préliminaires, que la politesse est un produit de la civilisation, destiné à prouver la bonté quand elle existe, à la remplacer quand elle n'existe pas.

Mais, si la politesse a pour origine unique le sentiment qui vient d'être indiqué, elle est soumise à quelques changements quant à ses manifestations extérieures; celles-ci varient avec les mœurs, avec les habitudes sociales, qui se modifient deux fois par siècle environ, et on ne peut s'obstiner à les conserver lorsqu'elles ont été abandonnées par la génération à laquelle on appartient. Certaines attentions, certains soins, bons et touchants en eux-mêmes, communiquent cependant à ceux qui les dispensent un air suranné et *vieillot*. La mode régit toutes choses; les changements qu'elle commande ne se produisent pas dans un domaine circonscrit, et ne se bornent pas à modifier nos vêtements. Cette mobilité, fantasque en apparence seulement, logique et raisonnée en réalité, ainsi que l'on peut s'en convaincre en analysant, en remontant des effets aux causes, s'exerce à propos de tout : on la retrouve dans le langage, dans les attitudes, dans l'échange de soins courtois, commandés par les relations sociales. C'est là ce qu'il importe de constater, et ce sont justement ces nuances imperceptibles, ces usages contemporains, qui composeront le catalogue que j'entreprends de dresser.

Ces indications seraient bien incomplètes, pourtant, si je m'appliquais uniquement à indiquer les traits extérieurs du savoir-vivre tel qu'il est à notre époque. On sait mal, et l'on applique mal ce que l'on sait, lorsqu'on ne prend pas la peine de pénétrer le sens des sujets que l'on étudie, lorsqu'on s'en tient à la forme, sans se donner la peine d'examiner les liens qui la rattachent au fond. Nous essayerons, par conséquent, de trouver et d'examiner les raisons qui ont fait naître les différents usages observés par la société moderne. Si frivoles, si puérils même que ces usages puissent paraître à un observateur superficiel, on peut être assuré d'avance que leur origine se rattache à un bon sentiment, à une idée généreuse. Tout acte, si insignifiant qu'il paraisse, et quelle que soit l'apparence qu'il revête, s'il se trouve en opposition avec cette règle absolue, s'il n'est point la bonté mise en action, ne fait pas partie de la politesse; il en est seulement la grimace hypocrite. Nous examinerons, par conséquent, les usages tels qu'ils sont, mais sans nous arrêter uniquement à leur superficie, sans nous borner à indiquer sommairement les formules consacrées, les pratiques usitées; nous les analyserons, afin de les justifier, afin d'indiquer l'origine commune dont ces formules et ces pratiques sont la déduction logique.

Il ne faut pas oublier, en effet, que, si l'on se contentait d'étudier quelques prescriptions d'un *Manuel sur la politesse*, sans se préoccuper des sentiments que ces prescriptions sont destinées à prouver, on serait à peu près aussi instruit qu'un perroquet répétant des sons dont il ignore la signification. Considérer la politesse, non comme une comédie plus ou moins bien jouée, mais comme l'affirmation des plus charmantes qualités, tel doit être le but que se proposent toutes les personnes qui prendront la peine de lire ces lignes. Ce n'est donc pas une étude frivole que je leur prépare, mais, si j'en crois mon désir et mon espoir, un sujet de réflexions et de perfectionnement. J'ajouterai, du reste, que l'on sera toujours libre de prendre, dans ce livre, seulement les indications qui auront pour objet les pratiques extérieures, en laissant de côté les réflexions qui les accompagnent.

Quant à ceux de mes lecteurs avec lesquels j'aurai le bonheur de me trouver en communauté de sentiments et d'opinions, ils penseront que rien n'est à dédaigner dans le sujet que je me propose, parce qu'il s'agit, non-seulement de connaître quelques usages déterminés, mais aussi de les mettre en accord parfait avec l'être moral. L'éducation du cœur est, en effet, la base principale, unique même, sur laquelle doit reposer cet ensemble d'attentions délicates et de soins bienveillants que l'on désigne par le terme général de politesse. Si le langage et les manières sont en contradiction avec les sentiments, on arrive, non à être poli, mais à jouer la comédie de la politesse; on aboutit enfin à ce que nous appellerons la fausse politesse, que l'on rencontre trop souvent, et dont nous nous occuperons seulement pour faire ressortir son insuffisance et l'incohérence de ses efforts.

EMMELINE RAYMOND.



LA LETTRE VOLÉE.

PAR D. WILKIE COLLINS.

Suite et fin.

La première chose, naturellement, était d'envisager l'ennemi. J'écrivis à Davager pour le prévenir qu'on m'avait chargé secrètement d'arranger à l'amiable une petite affaire entre lui et une personne que je ne désignai point, et je le priai de passer chez moi le plus tôt possible. Dès le début, Davager me donna de l'humeur. Il répondit qu'il ne lui serait pas commode de venir avant six ou sept heures du soir. Vous le voyez, le drôle s'arrangeait de manière à me faire perdre des heures précieuses dans un moment où chaque minute avait de l'importance. Il fallut prendre patience, bon gré mal gré.

Je mis le temps à profit pour donner quelques instructions à mon petit clerc.

Il n'y a jamais eu et jamais il n'y aura un gamin de quatorze ans plus malin que Tom, mon petit clerc. Un point essentiel était de lancer un espion aux trousses de Davager. Certes, Tom était le plus vif, le plus sournois, le plus insinuant, le plus rusé petit serpent de tous les gars qui aient jamais suivi un gentilhomme à la piste, et qui se soient tenus avec plus d'adresse hors de la portée de ses yeux. Je lui ordonnai de ne pas se montrer quand Davager arriverait, et d'être attentif, lorsqu'il partirait, au bruit de la sonnette; si je sonnais deux fois, il pourrait le reconduire jusqu'à la porte; une fois, il resterait caché et s'attacherait ensuite aux pas de l'aventurier, jusqu'à son retour à l'auberge. Il fallut me borner à cette mesure de précaution, étant obligé d'attendre et de me laisser guider par les événements.

Vers sept heures un quart mon Davager arriva.

Dans notre profession, nous sommes obligés de nous mettre, de façon ou d'autre, en contact avec de vilaines gens, des êtres crapuleux ou avilis. J'en ai rarement vu d'une physionomie si repoussante que notre chevalier d'industrie. Il avait des cheveux d'un blond gris sale, un visage couperosé, le front bas, la voix rauque, le ventre ballonné et les jambes grêles; ses yeux étaient injectés de sang, et l'un d'eux paraissait fixe. Il empestait l'eau-de-vie, et portait un cure-dents à la bouche.

« Comment va la santé? » me dit-il en entrant. « Je sors de table à l'instant. »

Il alluma un cigare, prit une chaise, croisa les jambes et m'examina en clignant de l'œil.

J'essayai d'abord de gagner sa confiance par des façons engageantes et familières. Mauvais moyens! Je pris un air facétieux, et lui demandai comment la lettre lui était tombée entre les mains. Il se contenta de me répondre qu'il avait occupé un emploi de confiance près de celui qui l'avait écrite, et qu'au reste on le citait depuis l'enfance pour la sollicitude avec laquelle il avait toujours veillé à ses intérêts. Je lui fis quelques compliments; mais il était sourd à la flatterie. Je cherchai à l'irriter; il fut impassible. Une seule chance me restait de l'émouvoir, la menace.

« Avant de causer d'argent, » lui dis-je, « faisons une supposition, monsieur Davager. Le grappin que vous avez jeté sur M. Frank Gatliffe est assez solide, pensez-vous, pour empêcher le mariage d'être célébré mercredi, c'est-à-dire après-demain. Eh bien! supposons que j'aie là, dans ma poche, un mandat d'amener contre vous; supposons que, dans la salle voisine, un constable se tienne prêt à l'exécuter; supposons que je vous fasse comparaître au tribunal demain, la veille du mariage, sous l'accusation générale de *chantage*, et que je demande au juge un jour de plus pour supplément d'instructions; supposons qu'en votre qualité d'étranger suspect, vous ne trouviez pas de caution dans cette ville; supposons enfin...

— Halte! » interrompit Davager. « A mon tour : supposons que vous n'ayez pas affaire au niais le plus renforcé que la terre ait porté. Supposons que je ne porte pas la lettre avec moi. Supposons que j'aie remis une enveloppe à certain ami qui demeure dans certain endroit de la ville, et que la lettre soit sous cette enveloppe à l'adresse du vieux Gatliffe, côte à côte avec une copie à l'adresse du journal du comté; supposons que mon ami ait l'ordre de briser l'enveloppe et de porter chaque épître à son adresse, si je ne les lui réclame pas avant ce soir. Bref, mon cher Monsieur, supposons que vous soyez né d'hier et que je ne le sois pas, » conclut Davager en clignant de l'œil.

Qu'il n'eût point la lettre sur lui, je n'en fus point surpris, et, à vrai dire, je n'y comptais pas. Je feignis d'être pris au trébuchet et disposé à quitter la partie. Nous réglâmes alors de quelle manière serait opéré l'échange de la lettre et de l'argent.

A l'appui de cet arrangement, il me restait à rédiger un acte qu'il devait signer. Il savait aussi bien que moi que cet acte n'était qu'une formalité insignifiante, « un moyen, prétendait-il, d'enfler le compte de mon client. » En cela, tout friand qu'il était, il se trompait grossièrement. Il ne s'agissait pas, en dressant cette pièce, de gagner de l'argent, mais du temps. Ce n'était qu'un prétexte ingénieux pour retarder le payement des cinq cents guinées jusqu'au lendemain trois heures de l'après-midi. Cette matinée du mardi, Davager voulut l'employer à se distraire : il me demanda ce qu'il y avait de curieux à visiter dans les environs, et, quand je l'eus renseigné, il lança son cure-dents au feu, bâilla à se tordre la mâchoire, et sortit en se dandinant.

Je donnai un coup de sonnette.

Au bout d'un moment, je m'assurai que Tom avait compris mes ordres. Ce bijou d'enfant! Il était de l'autre côté de la rue, jouant à la toupie de tout son cœur, et suivant Davager, qui se dirigeait à grands pas vers le marché; il fouettait sa toupie dans la même direction.

Un quart d'heure plus tard, Tom vint me rendre un compte clair et précis des mouvements de Davager. Il avait marché jusqu'à une ruelle située hors de la ville et qui donnait sur la grand'route. Là, devant la porte d'une auberge, assis sur un banc, était un homme qui fumait. Il remit une lettre à Davager en disant : « Tout va bien? — Très-bien, » répondit Davager, et il entra dans l'auberge. Il demanda des cigares, un grog au rhum, ses pantoufles, monta l'escalier... Et, là-dessus, Tom s'en retourna.

Dès lors je vis clair devant moi. Mon chemin n'allait pas loin, mais il était précis. Selon toutes probabilités, la lettre logeait cette nuit-là aux *Armes de Gatliffe*. Après avoir donné quelques pièces de monnaie à Tom, je lui dis d'aller jouer devant la porte de l'auberge, de se reposer, quand il serait las, chez le pâtissier d'en face, et de s'y régaler de gâteaux tout à son aise, mais à la condition de ne pas détourner les yeux de la rue. Si Davager sortait, ou si son ami venait le trouver, il ne manquerait pas de m'en prévenir. Je lui donnai aussi, pour la femme de charge de l'auberge, une ancienne amie à moi, un petit billet où je l'invitai à passer à l'étude pour une affaire qui ne souffrait point de retard.

Ces petits arrangements terminés, j'avais encore une demi-heure à perdre : je l'employai à faire cuire un hareng saur au feu de l'étude, et je l'arrosai d'un grog au genièvre bien chaud. Après quoi je me sentis parfaitement heureux.

La femme de charge fut exacte au rendez-vous.

Par un heureux hasard, Davager lui avait fait remarquer sa laideur d'un peu trop près. Je ne l'eus pas plutôt nommé qu'elle se mit en colère, et, lorsque j'ajoutai, pour la gagner tout à fait, que j'étais chargé de défendre les intérêts d'une charmante et vertueuse dame (sans la désigner, bien entendu) contre les machinations perfides et cruelles de Davager, elle se montra disposée à me servir de tout son pouvoir. En quelques mots, j'appris qu'un domestique nommé Boots devait réveiller Davager le lendemain à huit heures, et prendre ses habits pour les brosser en bas, selon l'usage. Il fut convenu que, si Davager n'avait pas vidé ses poches la veille, Boots devait oublier de les vider, et m'apporter les habits dans l'état où il les aurait trouvés. Si les poches étaient vides, il devenait alors nécessaire d'étendre les recherches jusque dans la chambre de Davager. Dans tous les cas, j'avais un allié fidèle dans la femme de charge, et, de son côté, elle disposait entièrement de Boots.

Tom rentra bientôt, l'œil éteint et la figure bouffie, mais l'esprit présent et des plus éveillés. Son rapport fut aussi court que satisfaisant : on fermait l'auberge. Davager, passablement ivre, allait se mettre au lit, et l'ami n'était pas venu. Après lui avoir donné une instruction pour le lendemain, j'envoyai Tom se reposer sur son matelas, dans un coin de l'étude, où il ronfla toute la nuit, sauf plusieurs accès de hoquet, ce qui arrive souvent aux meilleurs enfants du monde quand ils sont trop bourrés de tartelettes.

Le mardi matin, à sept heures et demie, je me glissai dans le cabinet de Boots. Il m'apporta les habits de Davager : pas de poches au pantalon, celles du gilet étaient vides. Il y avait dans les poches du paletot un mouchoir sale, un paquet de clefs, un étui à cigares et un portefeuille. Je n'étais pas assez fou pour espérer d'y trouver la lettre; pourtant j'ouvris ce portefeuille crasseux avec un léger battement de cœur. Rien dans les deux poches, si ce n'est de vieilles annonces coupées dans un journal, une mèche de cheveux nouée avec un ruban fané, des reconnaissances du mont-de-piété, et deux ou trois pièces de vers qui, tout au plus, auraient pu convenir à des gens de mœurs faciles. Sur les feuillets il y avait des adresses griffonnées au crayon, des martingales et des paris pointés à l'encre rouge.

J'avisai une feuille volante où était tracée cette bizarre inscription :

MEM. 5 LONG, 4 LARGE.

Ce fut un trait de lumière.

Je copiai exactement chiffres et mots sur mon carnet. Boots brossa les habits et les monta à leur maître. En redescendant, il m'apprit que Davager, après avoir demandé si la matinée était belle, avait ordonné de lui tenir prêt pour dix heures un cheval de selle, pour aller faire un tour à l'abbaye de Greenwich, une des curiosités du voisinage que je lui avais indiquée la veille.

« Je serai ici à dix heures et demie, et j'entrerai par la porte de derrière, » dis-je à la femme de charge.

« Pourquoi ?

— Pour vous éviter la peine de faire ce matin la chambre de M. Davager.

— Est-ce tout ?

— Ah ! je loue Sam pour toute la matinée ; qu'on l'amène devant ma porte à dix heures précises. »

N'allez pas prendre Sam pour un domestique ; ce n'était qu'un poney de louage. Il m'était venu dans l'esprit qu'après une indigestion de tartelettes, rien ne serait meilleur pour la santé de Tom qu'une promenade à cheval du côté de l'abbaye de Greenwich.

« Encore une grâce, » dis-je à la femme de charge ; « mon petit clerc vous incommoderait-il, s'il aidait Boots à cirer les souliers, là, près de la fenêtre qui donne sur l'escalier ?

— Nullement.

— Merci. »

Et je revins courant à mon bureau.

Quand Tom fut parti pour aider Boots, je repassai avec soin toute l'affaire jusqu'au point où elle en était arrivée.

Davager avait trois manières de disposer de la lettre. Il pouvait : 1° la remettre en dépôt à son ami avant dix heures, et Tom ne manquerait pas de voir passer l'ami sur l'escalier ; 2° la porter chez cet ami ou chez un autre compère après dix heures ; alors Tom le suivrait sur le poney Sam ; 3° la cacher dans sa chambre : auquel cas j'étais armé du mandat de perquisition que je m'étais octroyé sous le bon plaisir de mon amie la femme de charge.

Jusque-là l'affaire se classait nettement dans ma tête. Deux choses me tourmentaient seulement : le peu de temps que j'avais devant moi si je ne réussissais pas du premier coup à m'emparer de la lettre, et la bizarre indication que j'avais trouvée dans le portefeuille : *Mem.* 5 *long*, 4 *large.*

C'était évidemment la mesure d'un objet quelconque, et il avait intérêt à ne pas l'oublier. La chose en valait donc la peine. Voyons. S'agirait-il par hasard d'un objet de toilette ? 5 *pouces* de long... il ne porte pas perruque ; 5 *pieds* de long... ce ne peut être un habit, un gilet, un pantalon ou un vêtement de dessous ; 5 *mètres* de long... je ne vois rien de si long à son usage personnel, à moins toutefois qu'il ne porte, en guise de ceinture, la corde qui doit servir à le pendre un jour ou l'autre.

Qu'y a-t-il de plus important pour lui, que je sache ? Hum ! je ne vois que la lettre. La note s'y rapporterait-elle ? Pourquoi pas ? Alors que signifient ces hiéroglyphes 5 *long*, 4 *large* ? Est-ce la mesure d'un objet qui est sur lui ou dans sa chambre ?

Voilà où j'en étais de mes conjectures, lorsque Tom reparut à l'étude. Il avait vu Davager monter à cheval, le compère n'était pas venu. Mon gamin, dûment renseigné, enfourcha aussitôt le poney Sam, et se lança sur les traces de notre aventurier.

Après avoir écrit à Frank pour l'engager à prendre le temps en patience, je me rendis à l'auberge, et me faufilai par la porte de derrière, un peu avant la demie de dix heures. Sur un signe d'intelligence de ma complice, je montai vivement l'escalier, qui était désert ; je poussai une porte qu'elle m'avait indiquée, je la fermai à clef, et je poussai le verrou.

Pas un chat ne m'avait vu entrer. J'étais dans la place.

Sans être moins ardue, la difficulté se simplifiait jusqu'à un certain point ; elle se réduisait à ce dilemme : ou Davager avait emporté la lettre, ou il l'avait cachée dans sa chambre. Je m'arrêtai à cette seconde conjecture pour une raison qui paraîtra singulière : dans cette chambre en désordre, malle, nécessaire, tiroirs, placards, tout était ouvert. Je connaissais mon client, et cette incroyable négligence de sa part me sembla suspecte.

L'ex-commis avait choisi une des plus belles chambres de l'auberge ; elle était garnie d'un lit à colonnes, de meubles d'acajou, d'un joli papier de tenture, et d'un tapis qui couvrait tout le plancher.

Pour commencer, j'inspectai, selon le procédé ordinaire, et avec une scrupuleuse attention, tout ce qui se trouvait à ma portée. Cela me prit plus d'une heure. Je ne découvris rien.

Saisissant alors une règle de charpentier dont je m'étais muni, je cherchai à droite et à gauche dans la chambre ce qui pouvait se rapporter, en pouces, pieds ou mètres, à l'indication mystérieuse : 5 *long*, 4 *large*. Rien encore. Je remis la règle dans ma poche.

Il ne fallait plus songer aux mesures linéaires ; mais, puisque j'avais fait fausse route avec les mesures, ne pouvais-je rencontrer dans cette maudite chambre une disposition symétrique qui comptât, en valeurs quelconques, 5 d'une part et 4 de l'autre ?

La lettre n'était pas sortie de la chambre, j'en avais l'intime conviction, surtout à cause des peines que je m'étais données pour l'y chercher. Je me mis en tête, avec la même obstination, que la note 5 *long*, 4 *large*, devait me conduire infailliblement au succès, et je m'accrochai avec d'autant plus de rage à cette planche de salut que, si mes recherches n'aboutissaient pas, je n'avais, pour en faire de nouvelles, aucune indication satisfaisante.

Dans quelle partie de la chambre pourrais-je compter 5 en long ? Pas sur le papier. Le dessin en était fait d'un entrelacement de pilastres et de fleurs sur un fond vert ; chaque côté du mur avait quatre pilastres en hauteur, deux en travers. L'ameublement ? Il n'y avait pas quatre meubles symétriquement disposés dans toute la pièce. Les franges qui bordaient le ciel du lit ? Il y en avait à profusion. Je sautai sur le couvre-pied, mon canif à la main. Toutes les combinaisons auxquelles prêtaient 5 *long* et 4 *large*, je les appliquai à ces malheureuses franges ; je les sondai à coups de canif, je les grattai avec mes ongles, je les pressai entre mes doigts...

Peines perdues ! Pas la moindre trace. Et le temps filait... Ah ! ce jour-là le temps filait vite dans la chambre de Davager.

Désespéré de mon peu de chance, je sautai en bas du lit, sans m'inquiéter si l'on pouvait m'entendre ou non. En touchant le tapis, un petit nuage de poussière s'éleva sous mes pieds. « Oh ! oh ! » pensai-je, mon amie la femme de charge en prend à son aise ici. On a une jolie manière d'entretenir les tapis dans l'auberge des *Armes de Gatliffe !* »

Le tapis !

J'étais monté sur le lit, j'avais examiné les murailles, et je n'avais pas seulement jeté un coup d'œil sur le tapis ! Quelle misère ! moi, un homme de loi, n'avoir pas su regarder à mes pieds !

Le tapis avait été, dans son temps, un objet de luxe : il avait débuté au salon, et, de la salle à manger, où on l'admirait encore, il était exilé dans la chambre à coucher. Des bouquets de roses et de feuilles, parsemées à distance égale sur un fond brun, en formaient le dessin. Je comptai les bouquets : il y en avait dix en longueur, huit en largeur. A l'angle formé par le cinquième bouquet d'un côté et par le quatrième de l'autre, je m'agenouillai sur le tapis.

Aussi vrai que je suis assis sur une chaise, le cœur me battait avec tant de violence que j'en fus effrayé.

J'examinai attentivement le bouquet du milieu.... je passai ma main sur la surface.... je ne sentis rien. En grattant légèrement à un endroit, l'ongle de mon index s'accrocha, et j'aperçus une petite fente, que dissimulait la laine soigneusement brossée par dessus, une fente d'un demi-pouce environ..... Il en sortait un petit bout de fil brun, exactement de la couleur du tapis, et qui dépassait la laine d'un quart de pouce. Comme j'allais le tirer à moi doucement, j'entendis marcher près de la porte.

C'était la femme de charge.

« Aurez-vous bientôt fini ? » me dit-elle à voix basse.

« Encore deux minutes, » répondis-je ; « mais, de grâce, qu'on ne vienne pas me déranger !... qu'on n'approche pas de cette porte !... »

L'oreille collée au tapis, je donnai au bout de fil une légère secousse... Un froissement se fit entendre ! Je tire un peu plus fort, et j'amène un morceau de papier roulé en forme d'allumette. Je le déroule..... Par saint Georges ! C'était elle... la lettre !

La lettre originale ! Je la reconnus à la couleur de l'encre. C'était la lettre qui me valait cinq cents guinées !

Dans la première ivresse du triomphe, j'eus toutes les peines du monde à ne pas jeter mon chapeau en l'air, à ne pas danser, à ne pas crier comme un fou.

Haletant, je me jetai sur une chaise et restai une ou deux minutes assis pour me calmer un peu et reprendre le fil de mes idées. Je ne rentrai tout à fait en moi-même qu'en cherchant de quelle façon je ferais savoir à Davager qu'il avait été joué, lui, un coquin émérite, par un petit procureur de campagne. Voici quelle fut ma vengeance. Sur un feuillet arraché de mon carnet, j'écrivis simplement ces mots au crayon : « Monnaie d'un billet de cinq cents guinées. » Après l'avoir roulé et attaché au bout du fil, je glissai le papier dans la cachette, en ayant soin de bien brosser la laine par dessus.

Puis je courus comme un trait chez le jeune Frank, qui, à son tour, s'élança comme un éclair chez sa fiancée. L'authenticité reconnue, on livra la lettre aux flammes.

Le lendemain, mercredi, les jeunes gens se marièrent, et je les vis de mes yeux monter, en sortant de l'église, dans une voiture à quatre chevaux, pour aller passer quelque part leur lune de miel. Quant à moi, je m'acheminai allégrement vers la Banque du comté pour y faire inscrire à mon compte une somme de cinq cents livres sterling.

La promenade de Tom lui avait procuré de fortes émotions. Deux fois jeté à terre par les ruades de Sam, meurtri, couvert de poussière, mon impayable clerc s'était bravement remis en selle, sans perdre son homme de vue un seul instant. Au reste, il n'eut rien d'intéressant à me rapporter. Davager, en revenant de l'abbaye, avait fait halte devant la porte d'un cabaret où son ami paraissait l'attendre ; il lui avait parlé à voix basse, et donné quelque chose qui ressemblait à un feuillet de papier. C'était sans doute le secret de la cachette qu'il lui communiquait pour s'en servir en cas d'accident. Puis Davager avait flâné de côté et d'autre comme un amateur de paysages, et, vers deux heures, il était rentré à l'auberge. On m'a fait entendre que le soir même cet escroc avait quitté les *Armes de Gatliffe*, ses meilleurs habits sur le dos, et le précieux contenu de son nécessaire dans ses poches. Je ne suis pas en mesure d'affirmer s'il se conforma, avant de déloger, à l'usage de payer sa dépense ; mais j'atteste qu'il ne la paya pas davantage avec les effets abandonnés dans sa chambre.

J'ajouterai, en terminant, que lui et moi ne nous sommes plus rencontrés (et je m'en félicite) depuis l'aventure mémorable où je l'ai frustré de son billet de cinq cents guinées.

FIN.

Traduit de l'anglais, par P. LOUISY.

TROUSSEAU DE 750 FRANCS.

6	paires Draps toile	30 »	180 f. »
1	Couverture de laine		25 »
1	Id. coton		15 »
12	Taies d'oreiller madapolam	1 75	21 »
2	Dessus de taie garnis	6 50	13 »
2	douz. Serviettes toiles à liteaux	17 »	34 »
1	Id. id. toilette		12 »
2	Nappes, 6 couverts	3 50	7 »
2	Id. 8 id.	5 50	11 »
1	douz. Essuie-mains		8 »
1	Id. Tabliers de cuisine		12 »
2	Id. Torchons	8 »	16 »
24	Chemises toile	5 »	120 »
2	Id. percale festonnées	5 50	11 »
2	Id. nuit madapolam	5 »	30 »
4	Camisoles percale garnie	5 50	22 »
6	Jupons madapolam	4 50	27 »
2	Id. plis	7 »	14 »
1	Id. brodé		13 »
6	Pantalons madapolam	2 75	16 50
6	Bonnets de nuit	1 50	9 »
3	Bonnets de matin, formes variées		10 75
1	Id. id. entre-deux brodé		7 »
2	Id. id. rubanés	10 »	20 »
3	Parures plates	4 25	12 75
1	Id. brodée		5 50
1	Id. dentelle		15 »
2	douz. Mouchoirs fil	12 »	24 »
6	Mouchoirs batiste, ourlet à jour	1 50	9 »
1	Id. id. brodé		8 50
6	paires Bas	1 50	9 »
6	Id. id	2 »	12 »
			750 »

TROUSSEAU DE 3,500 FRANCS.

12	paires Draps toile	55 »	660 »
6	Id. id.	20 »	120 »
1	Couverture laine		50 »
1	Id. coton		20 »
12	Taies d'oreiller toile	4 50	54 »
6	Id. id. festonnées	11 »	66 »
6	Id. id. garnies broderie	16 »	96 »
12	Id. madapolam fort	1 50	18 »
2	douz. Serv. de table, toile à liteaux	22 »	44 »
3	douz. Serviettes de table, ouvrée	26 »	78 »
4	Nappes toile, 8 couverts	6 »	24 »
2	Id. ouvrée, 8 id.	7 »	14 »
2	Id. id. 12 id.	16 »	32 »
1	Service damassé, 12 id.		80 »
3	douz. Serviettes toilette	20 »	60 »
2	Id. id. office	14 »	28 »
3	douz. Essuie-mains	14 »	42 »
2	douz. Tabliers de cuisine	21 »	42 »
6	Tabliers cotonnade	1 75	10 50
12	Id. madapolam	2 25	27 »
6	douz. Torchons	12 »	72 »
2	Enveloppes à linge	6 »	12 »
2	Peignoirs de bain, toile	7 50	15 »
24	Chemises toile	10 »	240 »
24	Id. id. festonnées	13 »	312 »
6	Id. id. garnies	18 »	108 »
6	Id. nuit madapolam	7 »	42 »
4	Id. id. percale	10 »	40 »
2	Id. id. brodées	15 »	30 »
2	Id. id. id.	20 »	40 »
6	Camisoles	6 »	36 »
2	Id. garnies	15 »	30 »
6	Jupons madapolam	7 »	42 »
2	Id. duchesse	8 50	17 »
2	Id. piqué	8 50	17 »
6	Id. percale plis variés	12 »	72 »
2	Id. id. deux volants	18 »	36 »
1	Id. brodé		25 »
1	Id. id.		35 »
6	Pantalons madapolam fin ou percale	4 50	27 »
6	Id. percale plis	5 50	33 »
4	Id. id. et broderie	9 »	36 »
3	Peignoirs de toilette	8 »	24 »
4	Corsages de dessous percale festonn.	7 »	28 »
2	Id. id. garnis	10 »	20 »
6	Bonnets de nuit	2 25	13 50
6	Id. Charlotte 2 rangs festonnés	3 75	22 50
2	Id. matin	6 »	12 »
1	Id. id.		9 50
1	Id. id. entre-deux riche		35 »
1	Id. mousseline		10 »
1	Id. id. rubané		13 »
1	Id. id. id.		18 »
4	Parures plates, toile fine	6 »	24 »
2	Id. fantaisie	9 »	18 »
1	Id. brodée		15 »
1	Id. mousseline brodée		18 »
1	Id. id. id. garnie valenciennes		25 »
	A reporter		3,190 00

	Report.		3,190 00
1	Parure application.		70 »
2	douz. Mouchoirs en toile batiste. . .	18 »	36 »
1	Id. id. batiste, ourlet à jours.		27 »
2	Mouchoirs brodés.	7 50	15 »
1	Mouchoir brodé.		7 »
1	Id. id.		12 »
1	Id. id. garni valenciennes. .		25 »
1	Id. application.		40 »
12	paires Bas.	3 »	36 »
12	Id. id	3 50	42 »
			3,500 »



AVIS.

Le renouvellement du mois de janvier étant le plus considérable de l'année, nous prions les personnes dont l'abonnement expire avec le nº 52, de nous faire parvenir leurs demandes de *réabonnement* le plus tôt possible. Cette mesure aura pour effet de diminuer l'encombrement des bureaux, et d'éviter tout retard et toute confusion.

Errata. — Une erreur a été commise dans l'indication des prix de quelques publications nouvelles, page 399, nº 49 de la *Mode illustrée*. *Lettres d'une marraine à sa filleule*, par Mme Emmeline Raymond, et *Scènes de l'alphabet*. Le prix du premier de ces volumes est de 3 fr. 50; — pour recevoir *franco* par la poste, contre envoi en timbres-poste, 4 fr. 50. — *Scènes de l'alphabet*, prix : 4 fr.

Quoique nous indiquions bien souvent le magasin de M. Simart, rue de Rambuteau, 64, comme étant approvisionné de façon à fournir *tous* les matériaux nécessaires pour exécuter les travaux publiés dans le journal, on nous écrit quotidiennement pour nous demander où l'on peut se procurer ces matériaux : nous répétons encore qu'il faut s'adresser à M. Simart, et plaçons ici l'indication (demandée) du prix des différentes laines :

Laine de Berlin 5 fils (pour fleurs au crochet); le demi-kilo,		11 fr.
— 10 fils.	—	11
Laine zéphyr.	—	20
— de Hambourg.	—	10
— anglaise ou mousse.	—	10
Laine 2 fils, préparée pour le point russe. . . .	—	25
Laine lamée.	—	25
Cordonnet (ou fil d'argent) d'argent ou d'or, 20 c. le gramme.		

Près de Juliette. Cela est impossible lorsqu'on est loin de Paris..... bien difficile lorsqu'on s'y trouve. Les maisons en question ont des ouvrières habiles..... et bien faiblement rétribuées, et je dois ajouter, en soupirant, que mon temps est employé jusqu'à la dernière minute, ce qui m'interdit toute démarche en dehors de mes fonctions. Peut-être pour la première demande, mais *impossible* quant à la deuxième. Je suis bien reconnaissante de cette flatteuse appréciation de mes efforts. — *J. de B.* Nous avons publié des patrons de camisoles, un entre autres assez récemment, et aussi des patrons pour chemises d'hommes : les exigences de la saison d'hiver ne nous permettent pas de nous occuper de lingerie en ce moment. Pour le patron en question, s'adresser à M. Leballeur, rue Taitbout, 74 ; nous ne pouvons revenir aux patrons de manteaux. Pour l'assortiment de crochets, s'adresser à M. Simart; j'en ignore le prix. Remplacer le satin usé du pardessus par de la peluche noire. Les vestes paraîtront dès que cela sera possible, probablement le mois prochain. — *Nº* 15,335. Cette lettre m'a douloureusement émue..... être orpheline, et, à 17 ans, assez malade pour garder constamment le lit! Combien il faut avoir de vertus pour supporter tous ces maux avec résignation! Ma pensée se dirigera souvent vers vous, croyez-le bien. Ce que possèdent ces dignes sœurs appartient aux pauvres. Le meilleur présent que vous puissiez offrir, c'est de l'argent, qui sera employé en bienfaits; donnez la somme que vous voulez consacrer à l'achat de ce présent. — *F. B., à B.* Toutes ces robes se font en forme de blouse. Les jeunes femmes ne peuvent porter en hiver des chapeaux ronds, surtout en visite; on peut les mettre seulement à la campagne. Oui, pour le châle carré, et merci pour cette lettre. — *Une abonnée fidèle, à Chevreuse*. On peut parfaitement employer du taffetas noir pour garnir une robe verte; en dehors des volants, il n'y a que des ruches à la vieille ou des ruches chicorée, mais cela est moins joli que les volants. On a reçu des dessins de tapisserie pouvant servir pour coffres à bois. — *Dans le château d'une dame blasée*. Nous avons publié et publierons encore des dessins de tapisserie *courants*, pouvant servir pour pantoufles. Nous publierons des dessins pour *coiffures d'intérieur*, qu'il est absolument impossible d'expliquer à cette place. Pour allonger les robes, on peut poser au bas de la jupe une bande de taffetas, et recouvrir cette bande avec des volants alternativement bruns et noirs, comme les rayures. Pour allonger la robe de velours noir, on peut placer une large bande de velours noir avec entre-deux de guipure noire, encadré de guipure couvrant la couture : quant à élargir suffisamment les robes anciennes, cela est devenu à peu près impossible, les jupes devant avoir 5 à 6 mètres de largeur. — *Genova, M. B., lettre écrite en italien*. Il faut demander à Mme Aubert, rue Neuve-des-Mathurins, 6, le prix du chapeau que l'on désire, lui envoyer ce prix par un banquier, car elle ne peut expédier des chapeaux à l'étranger sans avoir reçu le payement. Je ne puis, à mon grand regret, me charger de commissions. Chapeau de velours noir pour jeune fille, orné de choux en dentelle noire et de roses à l'intérieur. — *Nº* 2,451. La seule fourrure permise pendant les six premiers mois du deuil d'un père est l'astracan noir. — *M. Thé..., au Puy*. Le journal a répondu dans le nº 47, en publiant la solution du *Saut du Cavalier*. — *Une abonnée qui sera fidèle. Jusques à quand, ô grand Dieu!....* m'obligera-t-on à répéter que je ne puis répondre dans le numéro qui suit immédiatement la question? Chaque numéro contient des descriptions de garnitures; voir les articles *Modes*. En dehors des volants, des ruches et des bandes de velours, il n'y a et ne peut y avoir aucune garniture. Oui, pour l'entre-deux de guipure, posé sur *transparent* blanc ou violet. — *C. Bur...* Impossible de publier plusieurs dessins *à choisir* pour le même objet. — *Au coin de mon feu, lisant la Mode illustrée*. Si la nuance grise de la robe est très-foncée, on peut la garnir avec de l'astracan noir sinon il faut choisir de l'astracan gris de même teinte que la robe. — *A. M., papier blasonné*. Les jupons à rayures noires et blanches étant devenus universels, ne peuvent plus être communs, et ne seront pas abandonnés, parce que leur *porter* est plus commode et plus économique que les couleurs unies. On peut, sans nul doute, porter un jupon gris en moire dite *anglaise*, mélange de coton et de laine; on le bordera avec une bande de velours noir, soutachée en blanc ou violet. — Mme *Emilie Le B.....* Nous en avons cependant publié cet été. A cet âge les vêtements ont toujours la même forme; la différence des saisons commande seulement la différence dans les étoffes; nous y reviendrons. — *En attendant*. Le paletot ayant 88 centimètres de longueur peut être porté tel qu'il est; si l'on tient à l'allonger, on peut le garnir avec une haute frange en chenille noire. — *M. Rav...* A qui le dites-vous? Nous nous sommes aperçus de ces emprunts éhontés, de ces copies faites dans nos numéros, et, si cette concurrence déloyale s'obstine à suivre cette méthode, nous aviserons à la réprimer. Le texte est en effet copié dans l'un de nos premiers numéros de la première année. — *Au pied de la cascade d'Enfer*. Oui, pour le jupon. Quant aux charades, notre censeur y a trouvé un abus de rimes masculines, aussi défendues en poésie que la succession des quintes en musique. Merci pour l'intérêt témoigné au journal. — *Nº* 18,229, *lettre écrite en italien*, a reçu un dessin d'étoile au tricot pour rideaux, en recevra d'autres. Merci pour cette aimable appréciation. — *Nº* 18,757, Mme *A.* Les demandes de patrons, en dehors de ceux publiés par le journal, doivent être adressées à M. Leballeur, rue Taitbout, 74. — *Nº* 1,833. Notre censeur dit que la charade ne peut marcher, parce qu'elle a un pied de trop, et quatre rimes masculines de suite. — *Nº* 602. Cravate blanche; puis, costume de ville ou de soirée, selon qu'on se réunit le matin ou pour dîner. Je me déclare, du reste, incompétente en ce qui concerne les modes masculines. — *C. Bren, à Paris*. Il faut faire un gilet couleur bois, en taffetas semblable à la robe comme nuance, et une veste ouverte, en drap ou cachemire, de nuance un peu plus foncée. — *Papier marqué E. V..., St-Julien.....* Il eût été vraiment dommage de me priver, par *discrétion*, de cette jolie lettre si bien écrite, et qui m'a causé une satisfaction plus sérieuse qu'une satisfaction de vanité. J'y ai reconnu l'accent de la sincérité, et j'ai été profondément touchée des bonnes paroles qui me sont adressées. Nous avons dû nous adjoindre un commissionnaire pour les achats en question; c'est don- à M. Leballeur, rue Taitbout, 74, qu'il faudra vous adresser pour faire exécuter ce *pied*, dont le prix est, je crois, de 30 francs. M. Simart ind... e prix des fournitures, et, au besoin, enverra la tapiss ie ... onnée. Je transmettrai à Mme Aubert les éloges bien mérités ... us adressez à ses chapeaux. Le journal est bien fier des services qu'... end.

Nº 4,421, Mme *E, C., Ardèche*. L'album colorié se compose des 52 gravures coloriées, publiées dans le courant de l'année (une par semaine). Les jupons multiples se composent de plusieurs volants superposés en percale. — *Nº* 472, Mme *V. C.* Appréciation très-spirituelle du passe-temps en question. — *Belgique, Marie Lecl....* Pour avoir la photographie de Mme Emmeline Raymond, s'adresser au libraire qui a fait l'abonnement, et qui demandera cette photographie. Il est impossible d'allonger une robe de soie avec une étoffe de laine; si l'on veut éviter la dépense, il faut essayer de renouveler la garniture en bordant le volant du bas, qui seul doit être usé. Je regrette vivement de n'avoir ni la *place* ni le loisir nécessaire pour recommencer ici une explication longue et compliquée. L'augmentation dans *une* maille a lieu lorsque, après avoir fait une maille dans le côté de devant, on fait encore une maille dans le côté de derrière de la même maille. J'ai déjà répété bien souvent que, pour diminuer, on tricote deux mailles ensemble. Point russe en laine bleue, rouge, rose ou noire, sur *toute étoffe unie* pour robe de petite fille. — *Nº* 3,301, *Paris*. Les nos 43 et 48, entre autres, contiennent des patrons pour vêtements de petite fille. Quant au dessin, si cela est possible, cela se fera. — Mme *A. S.* Si le patron en question peut tenir sur nos planches (ce dont je doute), il paraîtra. On fait ces pelisses en cachemire bleu ou gris; on les double toujours de soie; on peut cependant les doubler en nansouk gris. Si je connaissais une recette infaillible pour arrêter la chute des cheveux, l'humanité, trop affligée par la calvitie, m'eût depuis longtemps élevé des statues; je ne connais malheureusement pas ce spécifique. *Blague* au crochet pour le fumeur. Oui, pour la résille et pour la palatine de fourrure, si la température de la pièce permet de garder cette palatine. — *Paris, boulevard Magenta*. Je ne comprends pas, en effet, le genre de travail en question. Nous avons publié une très-grande variété de ces points, et il est probable qu'il s'y trouve. Quant aux manches, la forme n'étant pas adoptée par la mode actuelle, nous ne pourrions en publier le patron. Nous publierons, dans le prochain trimestre, les patrons pour layette. — *B. L. R.* Tout à fait impossible, — mille regrets. — *Nº* 2,535. Je ne connais aucune maison de ce genre. — *T. S.* Aucune garniture, tout au plus une bande étroite (4 centimètres) de taffetas mauve, couverte d'un treillage en soutache blanche. — *Une antique abonnée*. Ma jeune filleule sera charmante avec cette fraîche toilette, à laquelle il n'y a rien à changer. Mille remercîments pour cette bonne lettre et pour la confiance qui m'est accordée. — *Sedan*. Si nous avions besoin d'appeler un peu de charlatanisme à notre aide, cette lettre serait du nombre de celles qui composeraient notre prospectus .... Mais rassurez-vous! Vous ne serez pas imprimée: je me contenterai de placer ces pages dans mes archives, en remerciant celle qui a écrit cette flatteuse appréciation du journal. L'explication de la blague au crochet, soigneusement contrôlée par moi, est parfaitement exacte : je ne puis rien y ajouter, et je dois dire que ce travail est très-facile à exécuter. Le crochet doit être assorti à la grosseur de la soie. On pique, ainsi que je l'ai dit, dans le côté de derrière des mailles du tour précédent. — *Une Bourguignonne*. Je ne puis malheureusement m'occuper de ces sortes d'affaires. — *Ajaccio*. Nous avons publié, il y a peu de temps, un dessin pour mouchoir en application. — *Nº* 22,187 (*Jura*), recevra un patron de veste dans le nº du 1er janvier. — *Sur le bec d'un héron*, position bien incommode! L'habit destiné aux promenades à cheval, si élégant qu'il soit, ne peut être fait qu'en drap plus ou moins fin, jamais en velours; je préfère le drap noir. Pour coiffure, un chapeau à larges bords ou calotte assez haute, en feutre ou velours noir, orné d'une grande plume noire et d'une touffe de petites plumes rouges. Mme Aubert, rue Neuve-des-Mathurins, nº 6, en fait de ravissants. Je préfère le costume complet en velours gris, pour le chasseur en question.

R. S. C. a reçu patrons et renseignements en tête de ces lignes. — Mme *E. V., à Chantilly, nº* 3,150. On porte des robes de soie après six mois écoulés d'un deuil de grand' mère. Le velours n'est pas une étoffe de deuil; les robes de deux nuances peuvent parfaitement être portées *à la ville*. — *Séraphin*. Oui, aux deux questions. — Mlle *H. S., Corrèze*. La maison en question est tout à fait *sûre* et honorable. Merci pour la place qui m'a été accordée, mais elle est tout à fait au-dessus de mes mérites. — *Nº* 2,985, Mme *T.* Nous avons publié cet été, et nous publierons encore cet hiver, des patrons pour lingerie d'enfants. On peut demander, dans nos bureaux, l'*Histoire populaire de la France*, qui se publie par livraisons ornées d'illustrations. — *Nº* 2,854, *Marseille*. Le retard ne dépend pas de nous, mais nous avons adressé nos réclamations à la poste. — *Nº* 20,371, *à D., Somme*. Nous possédons *plus* de musique que nous n'en pouvons publier : de là, notre refus. Merci pour cette gracieuse lettre. La passementerie noire est de beaucoup préférable sur une robe noire. — *Papier marqué A. S.* Ces matières nous sont interdites; nous le regrettons, car les pages placées sous nos yeux sont aussi bien écrites que bien pensées. — *Turquoise, Paris*. Les fonctions de demoiselle d'honneur se sont tellement simplifiées qu'elles se réduisent à bien peu de chose; elle accompagne la mariée au même titre qu'une parente, et quête à l'église, conduite (pas l'église) par le garçon d'honneur. — *Nº* 963, *Paris*. Après la première opération, il faut tracer tous les contours du dessin indiqué par la poudre, en employant un crayon blanc pour les étoffes foncées, un crayon de couleur pour les étoffes blanches. — *Près de ma sœur Galande*. S'adresser, pour ces renseignements, à M. Simart, rue de Rambuteau, 64. — *Jeanne de Re...* Les jeunes filles de 14 ans ne portent point de fourrures autres que l'astracan noir ou gris. — Mme *la marquise de Chau.... à M.* L'absolution que l'on veut bien m'accorder, sans attendre ma justification, augmente encore mon désir de formuler celle-ci : *il ne dépendait pas de moi* de mentionner le livre en question, et la lettre qui le recommandait a été remise par moi à la personne chargée des examens et des réponses. J'ai dû croire que tout s'était fait convenablement....., et j'apprends le contraire; entraînée par un courant qui s'est changé en tourbillon, je n'ai pu revenir sur ce sujet..... mais, si ma politesse gémit des apparences qui l'accusent, mon cœur accepte avec reconnaissance ce touchant pardon. — *En face d'une amie*. Il vaut toujours mieux se borner à répondre, plutôt que d'engager la conversation avec des hommes que l'on ne connaît pas; s'ils restent muets, c'est qu'ils n'ont rien à dire. Calotte en drap soutachée. Veste Figaro en cachemire noir, en conservant les devants du corsage en qualité de gilet pour user les deux robes en question. Le 1er numéro de janvier contiendra un joli patron de capuchon. Une jeune fille n'a point de cartes de visites: elle écrit son nom sur la carte de sa mère. — *Sous un mûrier*. Notre journal est une véritable encyclopédie de travaux; il faut choisir dans nos colonnes ce qui convient. Le porte-monnaie du présent numéro est fort joli. — *J. de T., Niente che iniziale*, recevra plus tard. — *J. M.* Il est bien difficile de répondre sur un semblable sujet et à cette place. Je puis dire, cependant, que le chiffre de *l'actuel* serait trouvé insuffisant à Paris; il vaut mieux m'écrire, en me donnant une adresse pour faire envoyer une réponse. — *Une mère, à V...* Les petites filles de dix ans portent généralement des chapeaux en feutre de différentes teintes, à calotte assez élevée. Mme Aubert, rue Neuve-des-Mathurins, 6, en fait qui sont charmants. — *Une amie d'Aline*. Les devis de trousseaux dès que l'on aura de la place. On peut s'adresser au magasin de la Flamande, rue St-Denis, 383. Les parents de la fiancée donnent, en échange de la corbeille, un nécessaire de toilette. Cet usage, du reste, n'est pas général, et souvent l'on ne donne rien. Impossible quant à la table des matières; nous ne pouvons la publier qu'à la fin de l'année; mais l'on a les *sommaires* placés en tête de chaque numéro. Merci pour cette excellente lettre; *mon* volume a paru.

E. C. Cette modification ne dépend pas de moi seule. Une publication, quelle qu'elle soit, a toujours sa voie tracée. Nous ne nous adressons pas à un public spécial, et par conséquent restreint; nous voulons être lus sans inconvénient par tous les membres d'une famille; mais nous ne pouvons, sans préjudice pour l'avenir de notre entreprise, nous consacrer, par exemple, aux fillettes qui touchent à l'enfance. L'année 1863 apportera, du reste, un grand nombre de perfectionnements dans *tous* les sujets qui composent nos numéros. Mais je ne saurais m'engager à ce que l'on ne se marie jamais dans nos nouvelles; le mariage n'est-il pas inévitable pour toutes les jeunes filles? Merci pour cette lettre si flatteuse, pour l'envoi qui l'accompagne. Je vais le faire examiner, et s'il nous convient, comme je n'en doute pas, il paraîtra : engagez l'éditeur des *Cantiques* à m'en envoyer un exemplaire; je les mentionnerai avec plaisir après en avoir pris connaissance. — Nº 517. Nous avons fait paraître récemment un dessin pour broder des rideaux en application (nº 40 de la présente année). Le milieu de ce dessin est justement composé de façon à former, si l'on veut, une bande que l'on exécuterait en application de drap de plusieurs couleurs sur drap uni, et qui pourrait ainsi servir pour coffre à bois. Quant à la barbe, nous avons aussi publié plusieurs dessins de ce genre. — Mme *de Lahaye* recevra bientôt un magnifique dessin d'un genre tout nouveau pour broder les robes de printemps. Je lui conseille de choisir du cachemire ou poult de laine, nuance *cheveux de la reine*. On ne porte que des petits volants de soie sur les robes de laine, et l'on portera toujours davantage les robes brodées, celles surtout qui ne sont pas brodées à la mécanique.

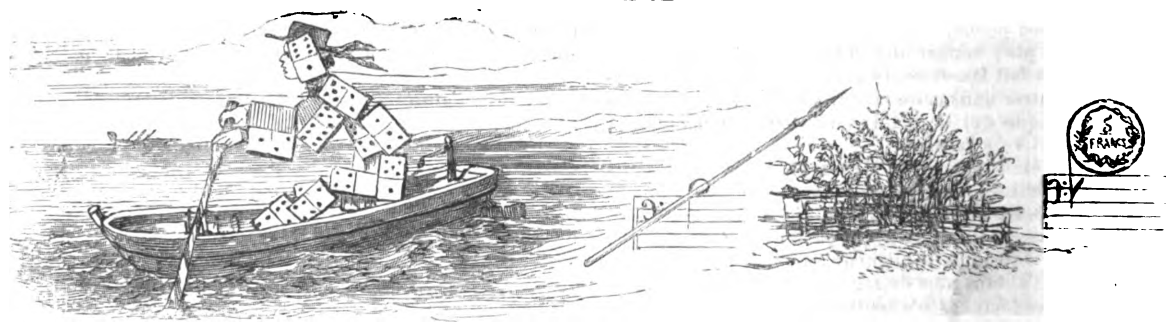
Explication de la Charade.

Le mot de la Charade insérée dans notre dernier numéro est : *Pontoise*.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

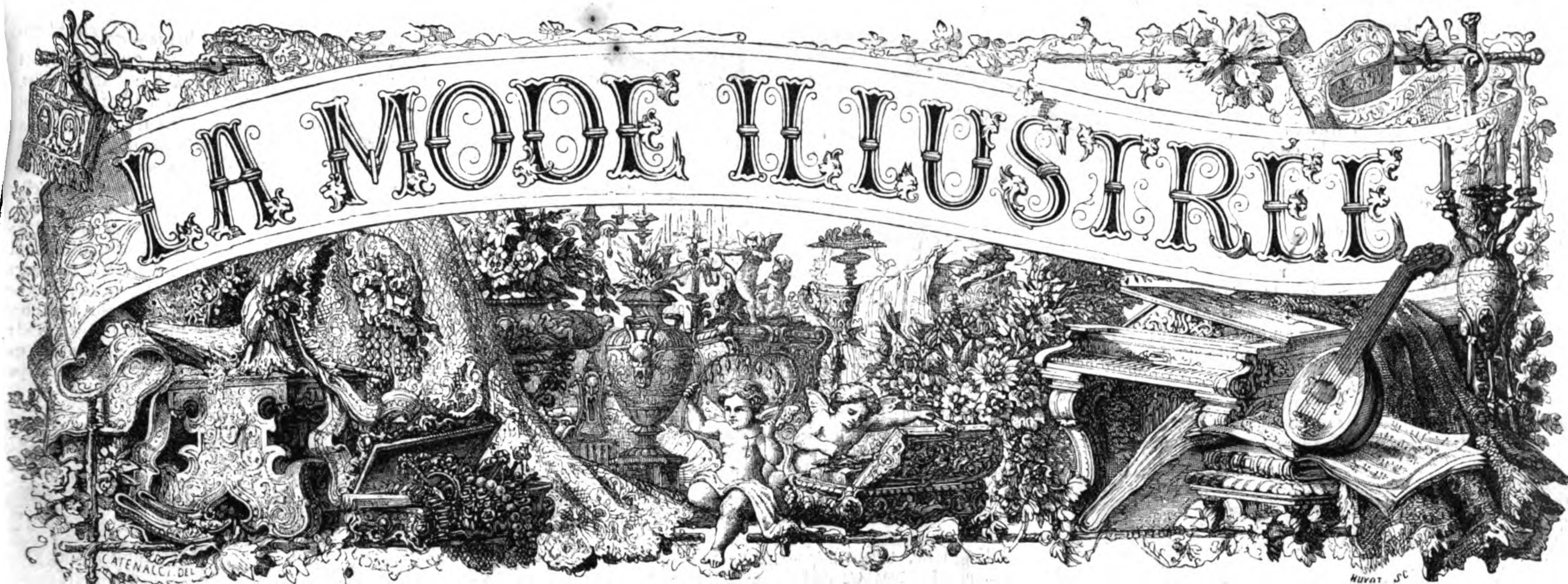
RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

A l'angle du chemin un pauvre voyageur, abimé de fatigue, est assis.

N° 52. TROISIÈME ANNÉE. 29 décembre 1862.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, 50 centimes. AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE LUNDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE : PARIS. Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr. DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*). Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c. Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56. S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND. Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER. Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ : PARIS. Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c. DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*). Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr. Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue. — On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (*Pour l'étranger le port en sus*). —

LA RÉDACTION

AUX ABONNÉES DE LA MODE ILLUSTRÉE.

La rédaction a pris l'habitude tous les ans, à pareille époque, de s'adresser directement aux lectrices du journal afin d'examiner avec elles les travaux de l'année écoulée, les améliorations de l'année future.

Comme le voyageur qui, parvenu à l'un des points culminants de son ascension, s'arrête un moment pour jeter un coup d'œil sur la route parcourue, nous nous plaisons à faire cette courte halte, afin de rappeler à ceux pour lesquels nous travaillons les efforts tentés en vue de donner à cette publication le plus haut degré possible d'utilité pratique. Si l'on considère l'ensemble des travaux publiés dans le courant de l'année, on verra que nous nous occupons de tous les travaux féminins. Nos articles de modes, loin d'être conçus uniquement en vue de vanter quelques maisons de commerce, examinent les nouveautés dans leur rapport avec les intérêts des familles et des différentes positions sociales, en fournissant à toutes les femmes les moyens de concilier l'élégance avec l'économie. Nos patrons ne portent pas seulement le nom des objets qu'ils représentent, ainsi que cela s'est vu trop souvent : on peut les copier aveuglément, sans craindre des défauts de proportions et des résultats disgracieux.



VESTE GARNIE DE CYGNE.

Au lieu de faire à nos abonnées des promesses de *primes*, nous nous appliquons et nous appliquerons sans cesse à perfectionner notre publication. Le 1er numéro de janvier 1863 démontrera victorieusement la vérité de cette assertion. Les gravures, déjà très-bonnes, seront encore améliorées. Nous choisirons dans la nouveauté ce qui est à la fois nouveau et beau ; dans ce qui est bon, nous prendrons ce qui est meilleur. Nos patrons offriront successivement tous les objets qui servent à l'habillement, en prenant l'enfant depuis le moment de sa naissance, et le conduisant jusqu'à la maturité de la vie. Nous nous proposons, en un mot, non-seulement de satisfaire les désirs divers de nos abonnées, mais encore de les prévenir.

En dehors de nos planches de patrons si estimées, si nous en jugeons par les milliers de lettres qui nous sont adressées, nous publierons dorénavant plusieurs planches de broderie blanche dans le courant de l'année, sans compter ceux de ces travaux qui prendront place soit sur les planches de patrons, soit dans le journal même. Nous choisirons ces objets de façon qu'ils réunissent la grâce du dessin à la facilité de l'exécution ; celle-ci est souvent à peu près impossible, car on accumule les difficultés dans cette variété de travaux, sans se préoccuper de leur utilité. En un mot, nous prétendons renverser une devise aujourd'hui trop répandue, et, au lieu de dire : *Le mot plutôt que la chose*, — nous, nous répétons sans cesse : *La chose plutôt que le mot.*

EMMELINE RAYMOND.

Veste garnie de cygne.

Le patron de cette veste a paru dans le n° 30 de la présente année ; notre dessin la reproduit telle qu'on l'a adaptée à la saison actuelle. Elle est faite en cachemire violet ; la broderie est en soutache blanche ; la veste est entièrement garnie en cygne. On la porte avec une chemise russe en cachemire blanc, dont le patron a paru sur notre dernière planche.

La coiffure se compose d'un *fond* en dentelle noire, arrondi dans le bas, pointu par devant, posé sur bonnet rond, fait en tulle blanc, de soie ; un bouquet de fleurs, composé de pensées et de roses jaunes, est posé sur le devant du bonnet ; les barbes sont encadrées de dentelle noire.

Pèlerine au crochet

POUR PETITE FILLE.

MATÉRIAUX : 36 grammes de laine zéphyr blanche ; 36 grammes de même laine grise ; un crochet ; quatre moules ou boutons en bois.

Cette pèlerine, à laquelle nous consacrons trois dessins, est destinée aux petites filles de huit à dix ans ; grâce aux couleurs ci-dessus indiquées, elle imite une fourrure grise, et peut être portée indifféremment *sur* ou *sous* les manteaux.

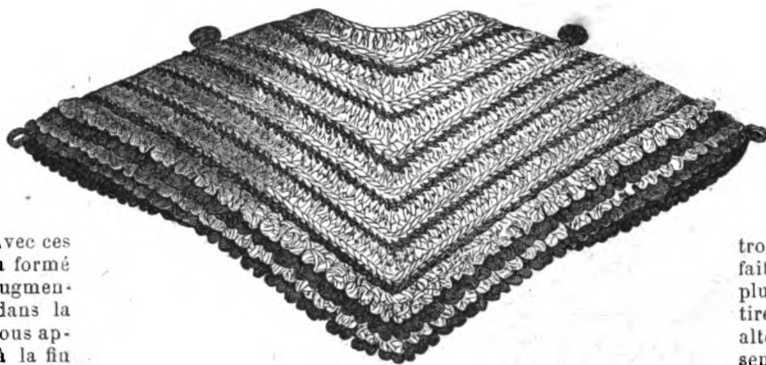
Le dessin qui représente la pèlerine vue par devant indique sa forme lorsqu'on relève et que l'on boutonne les revers des épaules. L'autre dessin représente la pèlerine vue par derrière, sans que les revers soient relevés. Un troisième dessin est consacré à la bordure.

On commence par l'encolure et l'on travaille en allant et revenant, en faisant alternativement un tour composé

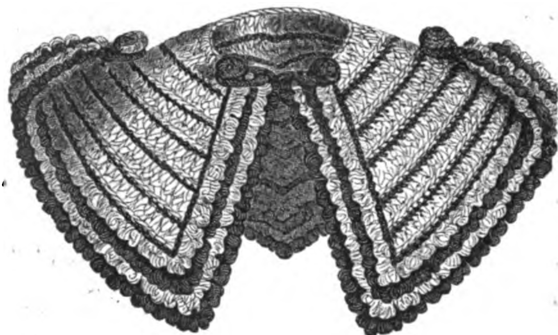
de brides (laine blanche) et un tour de mailles simples (laine grise).

On prend la laine blanche, on fait une chaînette de 41 mailles.

1er *tour*. — (Brides, laine blanche.) Une bride dans chacune des 6 premières mailles, 3 brides dans la 7e maille, — une bride dans chacune des 13 mailles suivantes, — 3 brides dans la maille suivante (21e), — 1 bride dans chacune des 13 mailles suivantes, — 3 brides dans la 35e maille, — 1 bride dans chacune des 6 dernières mailles. Avec ces 3 brides, faites trois fois dans une seule maille, on a formé les trois pointes de la pèlerine; on renouvelle cette augmentation dans tous les tours suivants, c'est-à-dire dans la maille du milieu des trois mailles augmentées, que nous appellerons la *maille du coin*. Au commencement et à la fin de chacun des tours suivants, on augmente d'une maille à



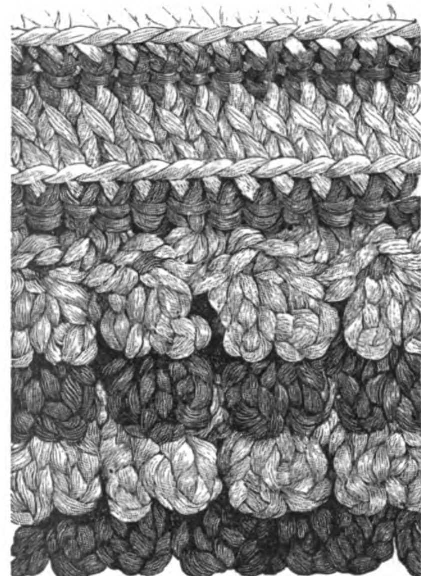
Nº 1. — PÈLERINE AU CROCHET POUR PETITE FILLE.



Nº 1. — PÈLERINE AU CROCHET.

chaque bout, c'est-à-dire que l'on fait deux mailles dans la première et dans la dernière maille de chaque tour. A la fin de chaque tour on coupe la laine, on attache l'autre nuance, et l'on travaille en revenant sur ses pas.

Nous n'avons à ajouter aucune autre explication en ce qui concerne le fond, si ce n'est qu'avec la laine grise (tour de mailles simples) on fait dans la maille du coin deux mailles séparées par une maille en l'air, — tandis que, dans le tour blanc (brides), on fait, dans cette même maille du coin, cinq brides. Après avoir fait six tours blancs et cinq tours gris, on encadre ce fond, y compris l'encolure, avec un tour de mailles simples, faites en laine grise, et dans chaque maille du coin, ainsi qu'aux deux bouts, on fait deux mailles séparées par une maille en l'air.



Nº 3.—BORDURE DE LA PÈLERINE AU CROCHET.

Dans ce dernier tour, on commence *la bordure*, composée des mêmes couleurs, employées alternativement, en piquant (comme pour le fond) le crochet dans le côté de devant de la maille. Laine blanche : * 1 maille simple, — 4 mailles en l'air, — 1 maille simple,—4 mailles en l'air, — 1 maille simple; le tout dans une seule maille, ce qui forme deux petits festons; recommencez depuis *. Dans les cinq pointes on augmente, c'est-à-dire qu'en place de *deux*, on fait trois petits festons dans une seule maille.

Après avoir fini ce tour, on retourne l'ouvrage et l'on fait, toujours avec la laine blanche, le 2e tour, qui est pareil au précédent, mais en plaçant toujours les deux petits festons dans les mailles en l'air du tour précédent, et passant les festons de celui-ci sous les mailles en l'air du tour actuel. Pour les deux pointes de devant, on fait trois festons dans celui du milieu (il y en a trois dans chaque pointe). Dans les trois autres pointes, on passe par-dessus ces trois festons. Les deux tours suivants (laine grise) sont exécutés comme ceux qui viennent d'être décrits, et l'on fait dans le premier de ces deux tours, à chaque maille du coin, trois festons que l'on passe dans le tour suivant. On fait encore deux tours blancs, et, pour terminer, un tour gris; dans celui-ci, à chaque pointe des épaules, on fait au lieu des festons, 9 mailles en l'air, qui forment les deux boutonnières destinées aux revers.

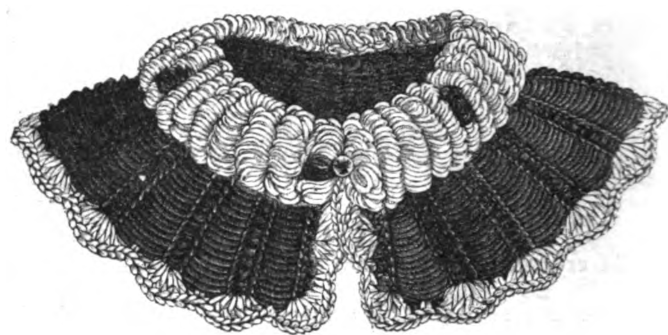
Sur chaque devant on fait deux longues boutonnières, composées chacune de 22 mailles en l'air. Les boutons sont en bois, recouverts au crochet avec de la laine grise; on coud deux boutons à l'encolure, — les deux autres sur les épaules; on fixe ceux-ci sur le troisième tour blanc, à la maille du coin.

Collet au crochet.

MATÉRIAUX : 16 grammes de laine zéphyr gris de perle 2 petits écheveaux de même laine blanche; 8 grammes de laine anglaise blanche; un écheveau de même laine noire; moules en bois; un crochet.

La partie principale de ce collet est faite en laine gris de perle, alternativement au point *tige* et au crochet ordinaire. Le point tige a été décrit dans le nº 47 de l'année 1861. On l'exécute, pour ce collet, sur un moule spécial, plat, ayant 7 centimètres 1/2 de longueur, 1 centimètre 1/2 de largeur à un bout, 2 centimètres 1/2 de largeur à l'autre bout; on forme, grâce à ce moule, des points *tige* plus larges en bas qu'en haut, séparés par un tour à *jours*.

On fait une chaînette de 28 mailles, sur laquelle on revient, en faisant alternativement 1 bride, — 1 maille en l'air, et, sous celle-ci, on passe toujours une maille de la chaînette. La première bride est formée par trois mailles en l'air; en comptant celle-ci, il doit y avoir 15 brides. — On retourne l'ouvrage, on fait trois mailles en l'air, on place le côté étroit du moule *derrière* ces trois mailles, tout près du tour précédent, on pique le crochet dans le côté de derrière supérieur de la maille du tour précédent, et l'on tire le brin, qui, ainsi que les trois mailles en l'air, entoure le moule; ce brin forme une boucle; on la tire de façon qu'elle atteigne la largeur du moule, et l'on forme une maille ordinaire avec les deux boucles qui se trouvent sur le crochet. Toutes les autres mailles sont faites de la même façon, et elles deviennent toujours plus longues, puisqu'elles suivent le moule; on ne tire pas celui-ci avant d'avoir fait un tour composé alternativement d'une bride, — une maille en l'air, semblable à celui par lequel on a commencé l'ouvrage. Ce tour est fait à l'envers de l'ouvrage, et l'on pique

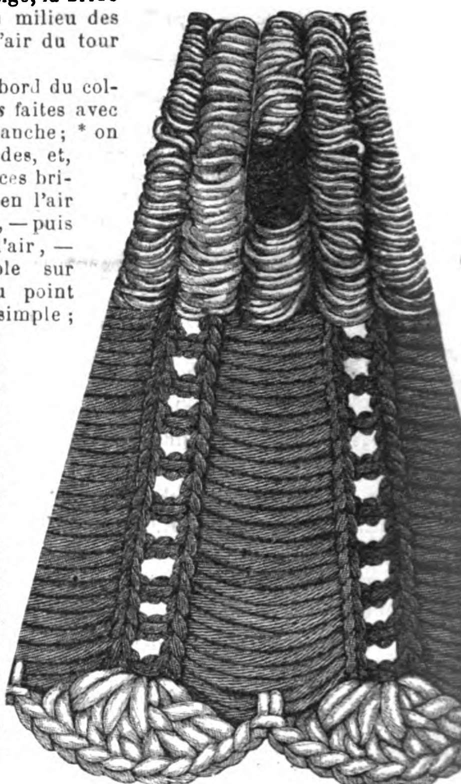


COLLET AU CROCHET.

toujours le crochet dans le côté de devant des mailles du tour précédent. On continue à répéter un tour en point tige, — un tour à *jours*, en commençant toujours par le côté étroit du moule. Un dessin spécial indique l'effet de ce travail en grandeur naturelle. Notre modèle se compose de 20 tours, au point tige, séparés, commencés et terminés par un tour à *jours;* le dernier tour à *jours* se continue (sans que l'on coupe le brin) sur l'encolure, et l'on fait une bride sur la courbe extérieure du tour au point tige, la bride suivante dans le milieu des trois mailles en l'air du tour *à jours*.

On entoure le bord du collet avec des *dents* faites avec la laine zéphyr blanche; * on fait 5 doubles brides, et, entre chacune de ces brides, une maille en l'air sur le tour à *jours*, — puis une maille en l'air, — une maille simple sur quelques brins du point tige; une maille simple; — on recommence depuis *. Pour les devants, on fait la maille simple dans le 4e vide du tour à *jours*, c'est-à-dire que l'on passe par-dessus trois brides.

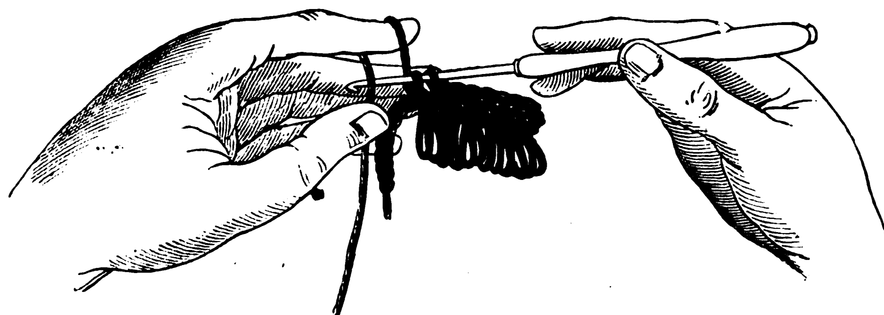
Le bord supérieur du collet est garni avec une sorte de point *griffon*, exécuté en laine anglaise blanche, avec houppes noires. On exécute cette garniture de la façon suivante :



Nº 2. — POINT TIGE DU COLLET AU CROCHET.

On prend la laine anglaise, on la dévide triple, on fait une chaînette de 14 mailles, et sur cette chaînette on fait, alternativement, une bride, une maille en l'air; sept brides en tout; on retourne l'ouvrage, on prend un moule plat, ayant un peu plus d'un centimètre de largeur, et l'on fait le 1er tour du point griffon avec des mailles simples. Pour ce point, on tire le brin au travers du premier vide du tour précédent, on place le moule entre cette boucle, formée par le brin tiré avec le crochet; on place, disons-nous, le moule entre cette boucle et le brin, de façon que la boucle soit *devant* et le brin *derrière* le moule, et l'on passe le brin d'arrière en avant sur le moule, avant de former la maille comme d'habitude. On fait de cette façon deux mailles dans chacun des six vides, et à la fin du tour on retire le moule; les boucles recouvrent le tour à *jours;* on répète celui-ci après le tour fait avec le moule, mais en piquant le crochet sous la maille entière. On répète alternativement ces deux tours (à *jours*, et avec moule), et dans chaque 6e tour avec moule on forme une houppe noire, en faisant les quatre mailles du milieu avec de la laine anglaise, noire, dévidée triple; on fait en tout 36 tours avec le moule, et par conséquent six houppes noires; sur le dernier de ces tours on en fait un composé de mailles simples, dans le milieu duquel on forme, avec quatre mailles en l'air, une bou-

Nº 1. — BOA AU CROCHET.



Nº 2. — BOA AU CROCHET EN VOIE D'EXÉCUTION.

tonnière ; on coud cette garniture sur l'encolure, et, du côté opposé à la boutonnière, on coud un petit bouton en acier.

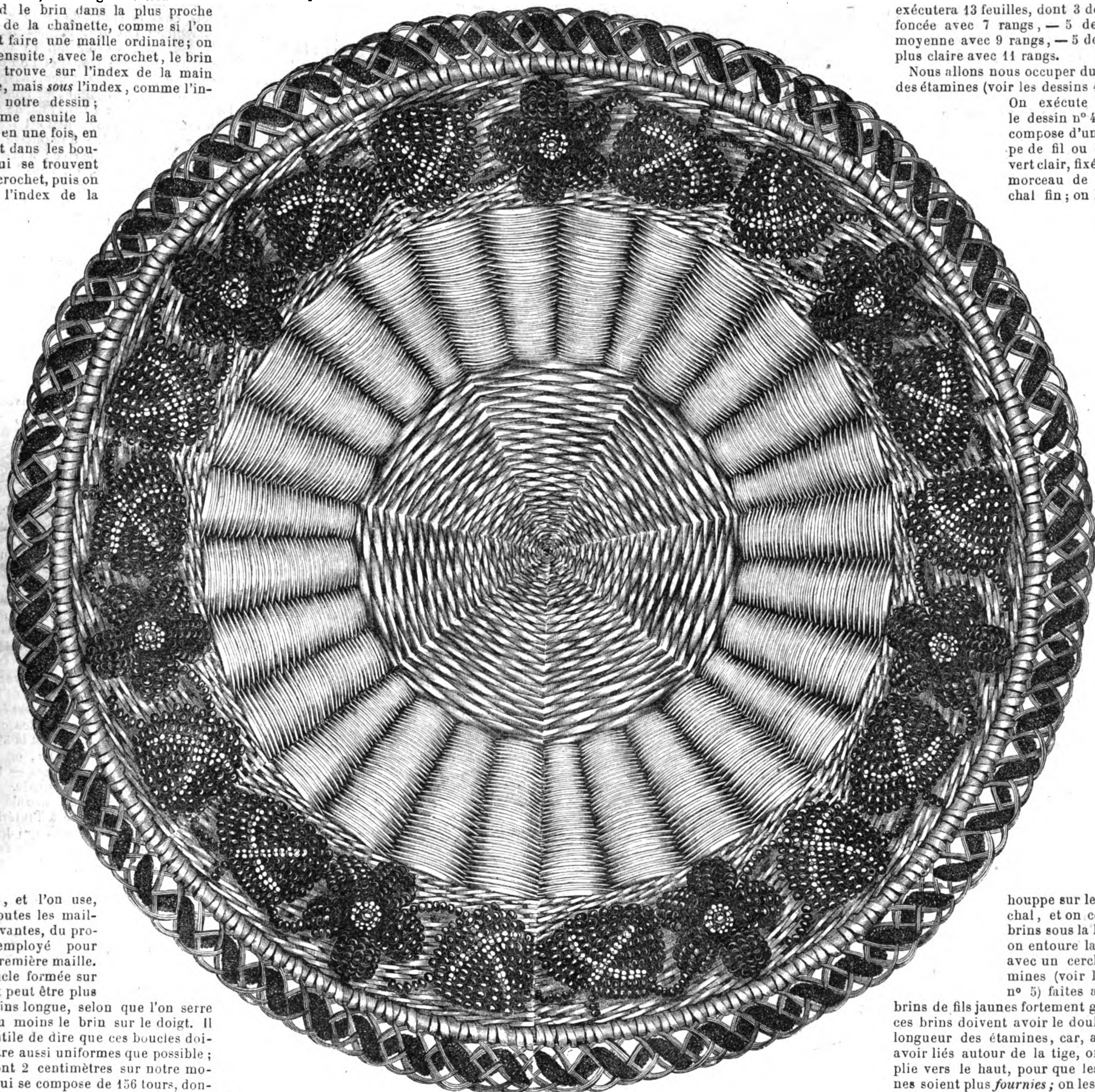
Boa au crochet.

MATÉRIAUX : 72 grammes de laine zéphyr blanche (5 fils) ; un crochet en acier ou bien en os.

Ce boa se fait en *rond* avec une sorte de point griffon, pour lequel l'index de la main gauche sert de moule; nous consacrons un dessin spécial à l'exécution de ce point, afin d'indiquer la position des deux mains. Pour rendre la démonstration plus claire, nous indiquons le travail en voie d'exécution, mais non en *rond*, comme on le fait pour le boa.

On fait une chaînette de 17 mailles, on joint la dernière à la première, et l'on travaille en piquant *toujours* le crochet dans le côté de derrière de la maille ; tout le boa est fait en rond, sans augmentation ni diminution. On passe d'abord le brin dans la plus proche maille de la chaînette, comme si l'on voulait faire une maille ordinaire; on saisit ensuite, avec le crochet, le brin qui se trouve sur l'index de la main gauche, mais *sous* l'index, comme l'indique notre dessin; on forme ensuite la maille en une fois, en passant dans les boucles qui se trouvent sur le crochet, puis on retire l'index de la boucle, et l'on use, pour toutes les mailles suivantes, du procédé employé pour cette première maille. La boucle formée sur l'index peut être plus ou moins longue, selon que l'on serre plus ou moins le brin sur le doigt. Il est inutile de dire que ces boucles doivent être aussi uniformes que possible ; elles ont 2 centimètres sur notre modèle, qui se compose de 156 tours, donnant une longueur d'un mètre 24 centimètres, qui peut être augmentée ou diminuée à volonté.

Quand le boa est terminé, il forme une sorte de tube, dans lequel on passe 60 à 70 brins de laine, réunis en écheveau, et destinés à *soutenir* la forme ronde du boa. On fixe les bouts de cet écheveau en fronçant les deux bouts, que l'on garnit avec deux glands faits en laine blanche, ou achetés tout prêts, en soie de lapin.



PLATEAU EN OSIER.

Plateau en osier.

Ce plateau peut être fait plus ou moins grand, selon l'usage auquel on le destine; il peut être placé sous les plats chauds, sous les carafes, les lampes, les chandeliers; un peu d'eau tiède de savon et une brosse suffisent pour le nettoyer et lui restituer sa splendeur primitive.

On peut commander chez un vannier ces plateaux, ronds ou ovales, selon qu'on le préfère; les ornements se composent d'une guirlande de feuilles et de fleurs, exécutées en perles noires, avec nervures et cœurs, en perles d'acier; le nombre et la direction des perles sont indiqués sur le dessin. On passe de la chenille de couleur dans le bord à jours du plateau.

Fleurs en laine.

Nous commençons aujourd'hui un cours concernant l'exécution des fleurs en laine. Leur emploi s'étend à une foule d'objets; outre les tapis de mousse parsemés de fleurs, outre les tabourets, les devants de cheminée, on applique ce travail à d'autres destinations encore ; on s'en sert pour *habiller* des cadres en bois blanc contenant les glaces, gravures, portraits, pour faire des cordons de sonnette, etc.; et cette décoration est aussi jolie que commode, soit qu'il s'agisse d'éviter la dépense d'un encadrement coûteux, ou de *réparer des ans l'irréparable outrage*, en cachant la vétusté d'un cadre qui fut doré. Ajoutons que cette décoration convient parfaitement pour les salons de campagne et pour les chambres de jeunes filles. Nous avons indiqué le procédé (si connu déjà) pour exécuter la mousse (voir le n° 38 de la présente année, *porte-montre*). Nous renvoyons nos lectrices à ce numéro, et nous abordons l'explication des fleurs. A tout seigneur tout honneur: nous commençons par la rose.

La rose.

(Voir les dessins nos 1 à 6.)

On peut faire cette rose en toutes couleurs ; on emploie pour l'exécuter trois nuances de la même couleur, choisies en laine de Berlin, 5 fils, ou bien en laine zéphyr ; on s'approvisionne de fil d'archal de différentes grosseurs, de gomme arabique, délayée dans de l'eau, de farine de gruau, colorée en jaune par quelques gouttes de safran délayé dans de l'eau.

Les feuilles de la rose se font isolément, et les dessins nos 2 et 3 indiquent le travail en voie d'exécution. On coupe un morceau de carton ayant en carré 4 centimètres 1/2 à 5 centimètres. On *tend*, sur ce carton, un morceau de fil très-fort, croisé, piqué aux quatre coins du carton, fixé derrière ; on enfile, sur une forte aiguille, un très-long brin de laine, on fait un nœud à l'un des bouts, on passe ce brin au travers du carton, de façon qu'il se trouve à la place où les brins de fil se croisent ; on dirige la laine en spirale sous le fil, en veillant à ce que cette laine présente une surface bien unie, et ne soit jamais posée sur le rang précédent; il faut, selon la dimension que l'on veut donner à la feuille, 7, 9 ou 11 rangs de laine. Quand ces rangs sont bien disposés, on passe le brin de laine au travers de tous ces rangs, comme si l'on faisait une reprise, en se dirigeant d'*a* vers *b*, — puis de *c* vers *d*. On tire doucement le brin de laine pour former çà et là quelques petits creux dans la feuille; on coupe le brin, on sépare la feuille du carton, et l'on emploie celui-ci pour exécuter une nouvelle feuille. Pour faire une rose semblable à notre modèle, on exécutera 13 feuilles, dont 3 de nuance foncée avec 7 rangs, — 5 de nuance moyenne avec 9 rangs, — 5 de nuance plus claire avec 11 rangs.

Nous allons nous occuper du cœur et des étamines (voir les dessins 4, 5 et 6). On exécute d'abord le dessin n° 4, qui se compose d'une houppe de fil ou de laine vert clair, fixée sur un morceau de fil d'archal fin ; on lie cette houppe sur le fil d'archal, et on coupe les brins sous la ligature; on entoure la houppe avec un cercle d'étamines (voir le dessin n° 5) faites avec des brins de fils jaunes fortement gommés; ces brins doivent avoir le double de la longueur des étamines, car, après les avoir liés autour de la tige, on les replie vers le haut, pour que les étamines soient plus *fournies*; on les lie dans cette position (voir le dessin n° 6), on les égalise en les *tondant*; on entoure la tige avec de la laine verte, dont on colle le bout avec de la gomme; on trempe le bout des étamines dans la dissolution de gomme; on les saupoudre immédiatement avec la farine teinte en jaune, et, lorsque tout cela a séché, on commence à monter la rose. On emploie de la laine pour fixer toutes les feuilles ; on pose d'abord les 3 petites tout près du cœur, puis les 5 moyennes, puis enfin les 5 grandes feuilles. On fixe ces dernières, non-seulement en bas, mais aussi sur les côtés, en les réunissant par quelques points faits avec de la laine de même nuance. Nous expliquerons, dans notre première leçon, le feuillage de la rose, nécessaire seulement lorsqu'on ne la place pas sur de la mousse.

Chaussures.

N° 1. Bottine de velours noir, et de cuir verni, avec *élastiques*. La garniture se compose de ruches en ruban noir entourant une broderie ovale placée sur le cou-de-pied.

N° 2. Soulier en cuir verni, noir, avec revers de maroquin rouge; ce revers est recouvert d'un réseau en passementerie noire, avec grelots et ornements de jais. Une rosette de ruban noir, fixée par une boucle d'acier, est placée sur le soulier.

N° 3. Soulier de maroquin brun, avec revers de velours écossais, formant, sur le devant, une draperie fixée par une large boucle d'acier.

N° 4. Soulier de maroquin noir, avec ruche et rosette de ruban rouge; la rosette est ornée de grelots en passementerie noire et rouge.

N° 5. Bottine en peau de chevreau, avec *élastiques* et cuir noir verni; le cou-de-pied est orné d'une broderie en relief, exécutée en soie noire.

N° 6. Bottine en velours noir et cuir verni, à *élastiques;* le cou-de-pied est orné d'une rosette en ruban noir, avec grelots et boutons de passementerie noire; le milieu de la rosette est en velours noir.

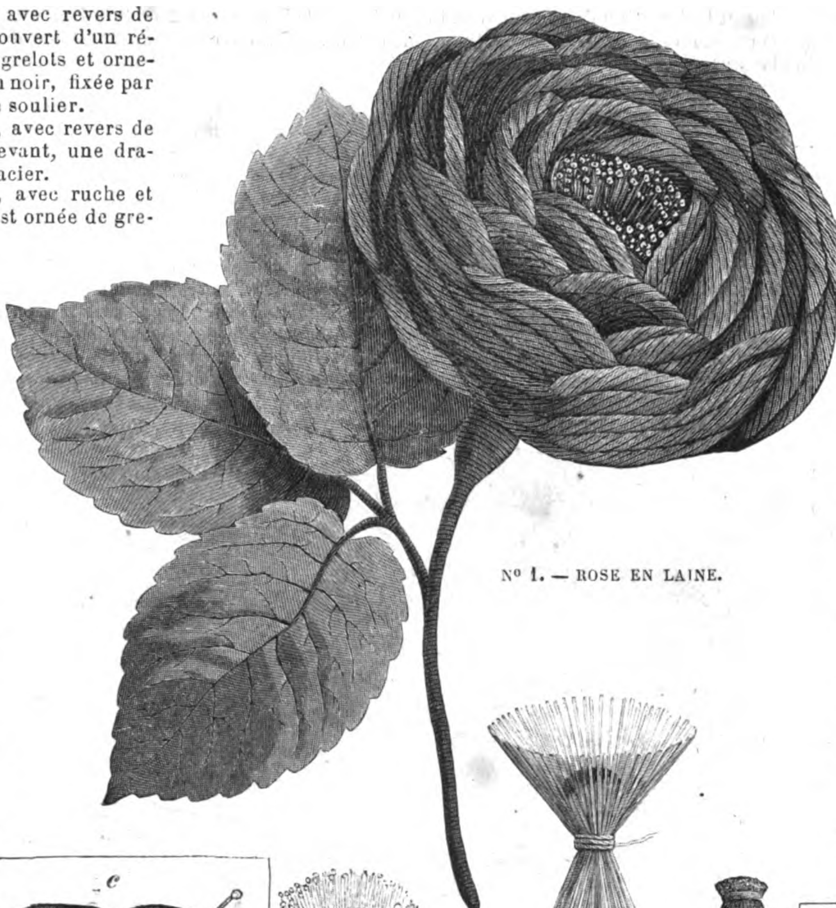
Dessin de tapisserie

POUR PANTOUFLES, TABOURETS, SACS, ETC.

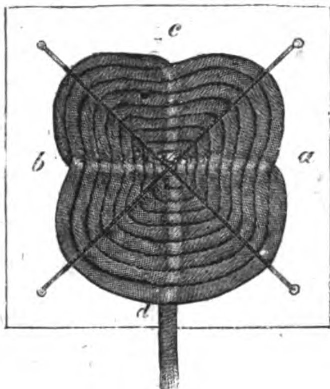
MATÉRIAUX : Canevas n° 26; laines zéphyr; soie d'Alger.

Notre dessin représente (en grandeur naturelle) un semé d'étoiles sur un fond imitant le piqué; la partie inférieure de ce dessin montre le canevas non encore recouvert, afin que l'on puisse se rendre compte de la direction des points et du nombre de fils qu'ils recouvrent. Le choix des couleurs employées est facultatif. Nous allons cependant indiquer celles qui figurent sur notre modèle; le centre foncé de chaque étoile est formé par quatre demi-croix, exécutées en laine noire, faites sur deux fils en hauteur, autant en largeur; le contour qui encadre ces demi-croix est fait de la même façon, avec de la soie jaune; les quatre branches de l'étoile sont exécutées en soie blanche, et se composent de points longs en biais, faits sur deux croix du canevas (4 fils), à l'exception du point de l'extrémité, qui est droit. Les quatre petites branches, placées entre les précédentes, sont composées de points longs et courts, faits avec de la laine gris moyen et gris clair, l'un avec la première, l'autre avec la deuxième nuance, et ainsi de suite, alternativement.

Le fond, imitant le piqué, est exécuté avec de la laine mauve d'une belle nuance moyenne; ce fond se compose de carreaux réguliers faits avec des points en biais; le premier (court) est placé sur 2 fils, le deuxième (long) sur 4 fils, le troisième (court) sur deux fils. L'espace qui se trouve entre les branches des étoiles est rempli avec des demi-croix.



N° 1. — ROSE EN LAINE.



N° 3. — ROSE.



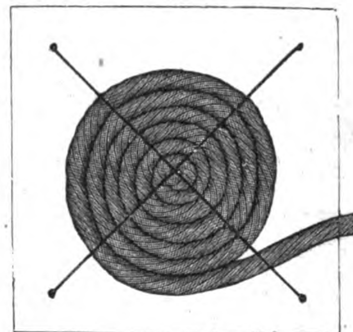
N° 6.



N° 5.



N° 4.



N° 2. — ROSE.

Porte-monnaie au crochet.

MATÉRIAUX : 8 grammes de soie de cordonnet, fine, rouge; 5 grammes de même soie blanche; 1 écheveau de même soie noire; 1 écheveau de même soie jaune d'or; un fermoir doré; un peu de taffetas blanc.

Voici un petit sac qui sera exécuté par toutes nos lectrices; la mode le protége, et il figure dans toutes les mains, soit en qualité de porte-monnaie, soit en guise de blague à tabac, si on l'exécute avec de la soie de cordonnet fort grosse.

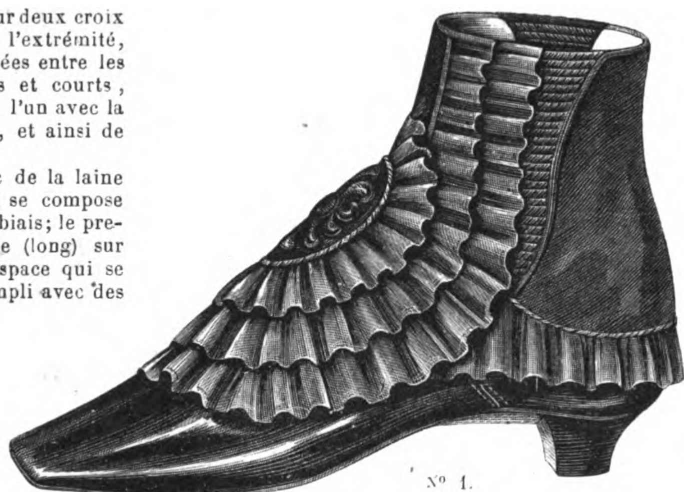
Nous nous permettrons de faire remarquer l'extrême finesse de la gravure reproduisant ce sac sous deux faces et en grandeur naturelle; puis nous commencerons l'explication de ce joli travail, très-facile à exécuter.

On prend un crochet assorti à la soie, et l'on fait, avec la soie noire, une chaînette de 4 mailles; on réunit la dernière à la première, et l'on travaille toujours en spirale. On fait 2 mailles dans chaque maille, jusqu'à ce que l'on ait un tour de 38 mailles; sans couper la soie noire, on attache la jaune, et l'on fait une maille dans chaque maille, en augmentant cinq fois dans le cours de ce tour. L'augmentation a lieu lorsqu'on fait *deux* mailles dans *une* maille du tour précédent. Après avoir fini ce tour, on prend la soie noire (sans couper la jaune) et l'on fait une maille dans chaque maille, mais en augmentant trois fois dans ce tour. — On reprend la soie jaune, et l'on fait un tour, dans lequel on augmente deux à trois fois, de façon à avoir 50 mailles en tout. Le petit fond plat est terminé.

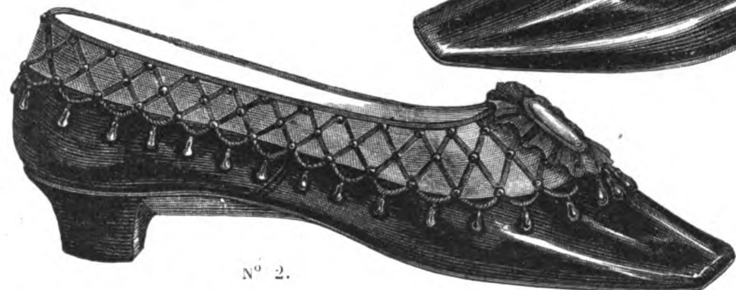
On commence la partie qui semble être plissée autour de ce fond; on ne coupe jamais aucune soie; à la dernière maille jaune on attache la soie rouge, et, dans le premier tour, on fait * une maille simple; — dans la maille suivante, — une maille simple, — une maille en l'air, — encore une maille simple; on recommence depuis * jusqu'à la fin du tour. — Dans le 2e tour, on fait, dans la maille en l'air, * une maille simple, — une maille en l'air, — encore une maille simple, — puis 4 mailles simples, et l'on recommence depuis *, en sorte qu'il y a toujours 5 mailles simples qui séparent les mailles en l'air. On continue dans tous les tours suivants cette augmentation, toujours à la même place, c'est-à-dire dans la maille en l'air, de façon que, dans le 7e tour, on fait alternativement 15 mailles simples, — une maille en l'air. Avec le 8e tour on commence, entre deux augmentations, une diminution, c'est-à-dire que l'on passe les mailles du milieu de l'espace qui se trouve entre chaque augmentation; ainsi, après la maille en l'air, on fait 7 mailles simples, on passe 3 mailles, — on fait 7 mailles simples, puis la maille en l'air, et ainsi de suite. Par ces augmentations et diminutions, régulièrement répétées aux mêmes places, on forme les plis-tuyaux du porte-monnaie. Dans le 8e tour, et dans tous les suivants, au lieu de passer 3 mailles, on en passe seulement 2.

Le 9e tour est fait avec la soie jaune, — le 10e avec la soie noire, — le 11e avec la soie jaune, — puis on fait 8 tours avec la soie blanche; cette rayure blanche est ornée, dans le 4e et le 5e tour, avec des *mouches* jaunes; dans ces deux tours on fait, après chaque diminution, la 4e et la 5e maille avec la soie jaune; après le 8e tour blanc, on en fait 1 jaune, — 1 noir, — 1 jaune, — 8 tours rouges, — 1 jaune, 1 noir, — 1 jaune, qui termine le porte-monnaie.

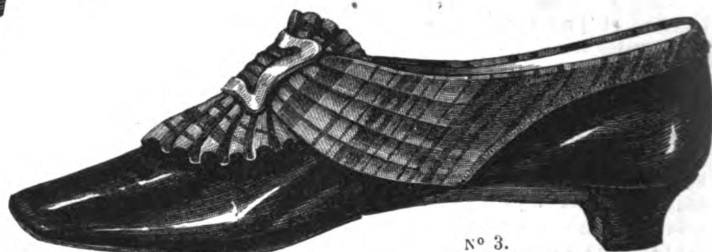
On double le porte-monnaie avec un morceau de taffetas blanc, rond, ayant 13 centimètres, ourlé à l'intérieur du porte-monnaie, mais en dessous des festons qui le terminent; c'est par ces festons que le porte-monnaie est cousu



N° 1.



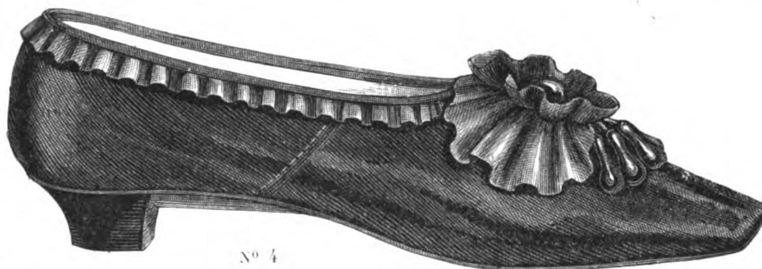
N° 2.



N° 3.



N° 5.



N° 4.



N° 6.



LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal 56 Rue Jacob Paris

...tion interdite

autour du fermoir; dans le milieu de celui-ci on coud un feston dans chaque vide sur les côtés; on les dispose bien également, de façon que le nombre des festons soit égal pour chaque côté.

Bordure avec frange, pour couvre-pied.

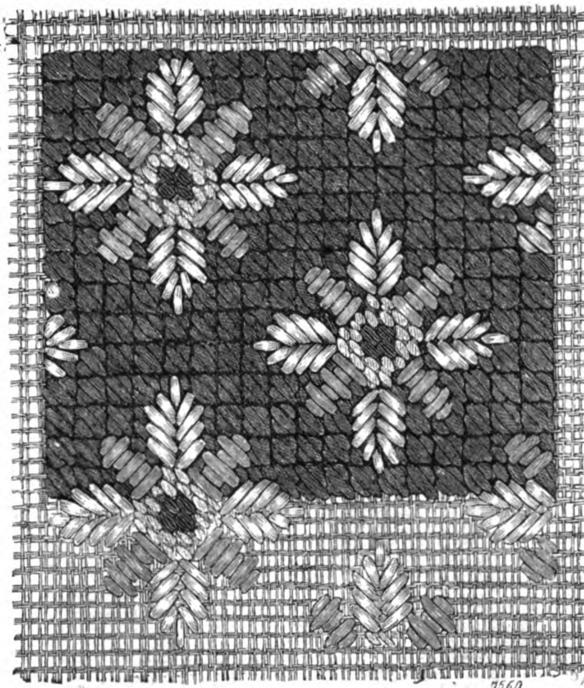
MATÉRIAUX : Coton Bresson; un crochet assorti.

On coud les festons supérieurs de cette bordure autour d'un couvre-pied fait au crochet; on fait une chaînette, ayant la longueur nécessaire pour l'objet que l'on veut encadrer, mais en veillant à ce que le creux qui se trouve entre ces festons s'adapte à l'extrémité de l'un des côtés de l'objet qu'il s'agit d'encadrer; chaque feston se compose de 15 mailles.

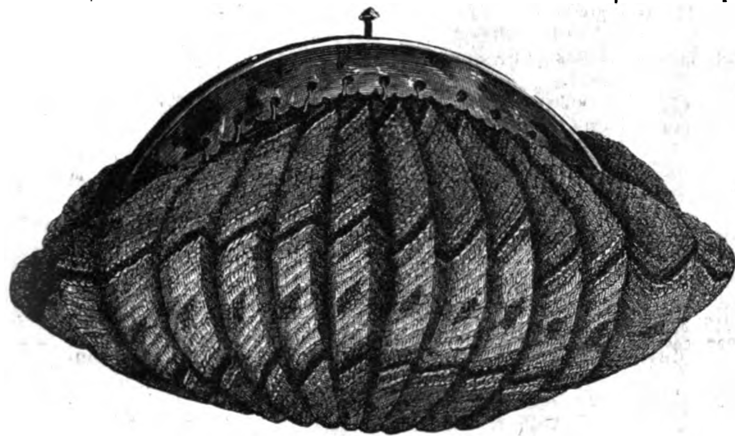
1er *tour*. — * 6 mailles simples sur 6 mailles de la chaînette, — 3 mailles dans la maille suivante, — 6 mailles simples sur les 6 mailles suivantes. — On passe deux mailles de la chaînette et l'on recommence depuis *.

2e *tour*. — On passe la première maille du tour précédent, — et l'on fait : * 6 mailles simples, sur les 6 mailles suivantes, — 3 brides dans la maille suivante, — 6 brides sur les 6 mailles suivantes. — On passe 2 mailles du tour précédent, et dans la suivante on fait une bride, une maille en l'air, — 3 brides, entre chacune desquelles on fait une maille en l'air, et sous chacune de ces dernières on passe une maille du tour précédent; — 2 mailles en l'air, — une bride dans la même maille sur laquelle on a fait la dernière bride, — une maille en l'air, — 3 brides, entre chacune desquelles on fait une maille en l'air, sous laquelle on passe une maille du tour précédent; après la dernière bride, on passe deux mailles du tour précédent, et l'on recommence depuis * jusqu'à la fin du tour.

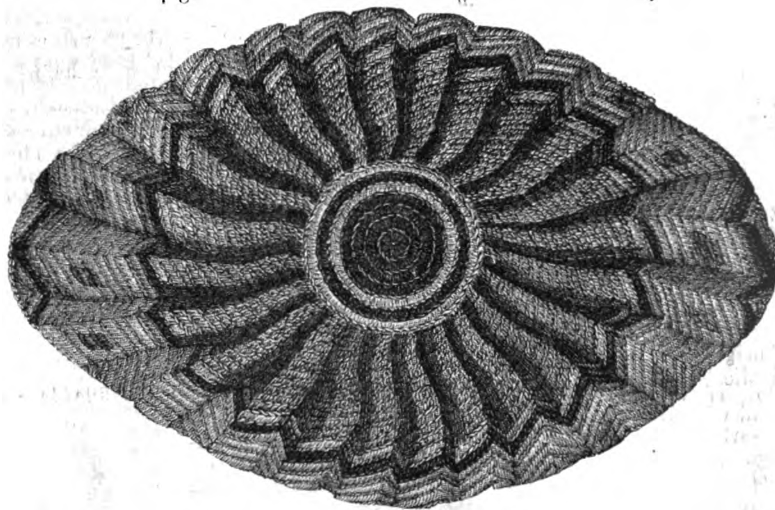
On fait encore 5 tours pareils au 2e tour, en disposant les brides comme le dessin l'indique; après le dernier, on fait le tour suivant: — une maille simple, — 3 mailles en l'air, — une maille simple, et ainsi de suite, en passant sous les mailles en l'air, 2 mailles du tour précédent; dans chacun de ces petits festons on noue des brins ayant 12 à 14 centimètres de longueur.



DESSIN DE TAPISSERIE.



N° 1. — PORTE-MONNAIE AU CROCHET, GRANDEUR NATURELLE.



N° 2. — FOND DU PORTE-MONNAIE AU CROCHET.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe de moire antique, vert-de-gris. — Manteau en drap-cachemire velouté, de nuance *sable*. Ce manteau, droit par derrière et orné d'une haute arabesque en lacets et soutache noire, est plissé, sur les côtés, sous les manches; celles-ci sont larges, brodées, et sur chaque côté une sorte de draperie, retenue par des agrafes et des glands en passementerie noire, commence à la ceinture, passe sur l'épaule, où elle est fixée par une agrafe de passementerie et retombe par derrière, en se terminant en pointe. A cette place la draperie est bordée et ornée d'une longue agrafe de passementerie. Chapeau de velours vert, garni de deux plumes blanches formant diadème, *sur* et *sous* la passe.

Robe de taffetas noir. — La jupe est garnie avec un volant plissé, ayant environ 20 centimètres de hauteur; ce volant est surmonté d'une garniture en passementerie à jours, alternant avec un carré long de velours noir, de même dimension que le carré de passementerie. Cette garniture se termine par des grelots en passementerie noire. Paletot à demi ajusté, en drap violet, velouté, orné d'une riche broderie en grosse soie noire de cordonnet mélangée de velours noir zéro. Cette broderie remonte par derrière, de chaque côté de chaque couture, et encadre ainsi chaque partie du paletot. Chapeau en velours noir, avec pattes de blonde blanche et grosse rose.

MODES.

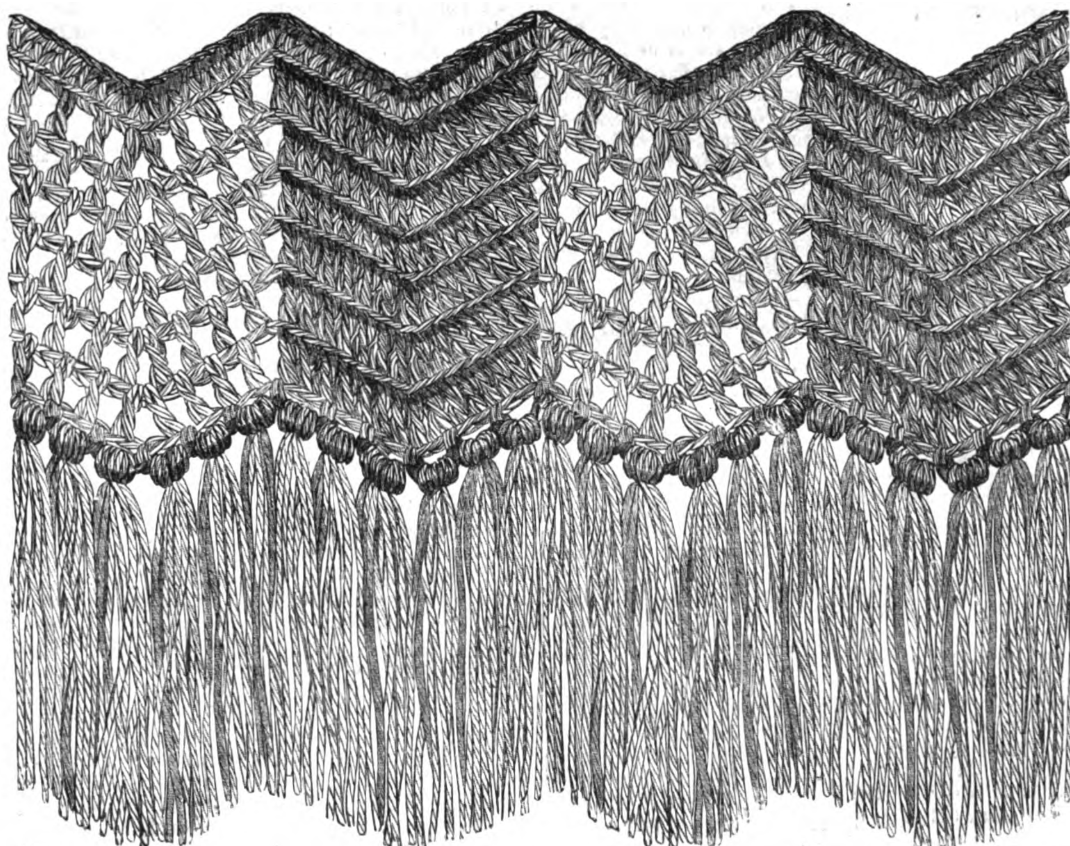
Quoique l'on ne danse pas encore à Paris, il faut tenir compte des parures de bal que l'on projette, et que l'on porte déjà dans les départements et dans les pays étrangers.

Les tissus légers sont, comme toujours, employés pour ces toilettes; on prépare des crêpes lisses, des gazes lisses, des gazes crêpées, des tarlatanes unies et brodées. L'extrême variété des garnitures adoptées pour les robes de ville présidera aux combinaisons des toilettes de bal; la nuance *cheveux de la reine* obtient un si grand succès que l'on se décide à faire des crêpes et des tarlatanes de cette nuance.

J'ai vu préparer une robe de bal en étoffes de cette teinte *cheveux de la reine*. La jupe de dessous était en poult de soie, celle de dessus en crêpe; un volant en crêpe garnissait le bas de la jupe de poult de soie, et couvrait un espace de 12 centimètres environ; il était surmonté d'une ruche de tulle de même nuance. La jupe de dessus, entièrement bordée avec une ruche de tulle, était relevée d'un côté par une grosse touffe de roses moussues; une troisième jupe, entièrement en tulle de même nuance que la robe, couvrait toute la toilette; elle était bordée avec une ruche de tulle. Le corsage, recouvert de crêpe, et à draperie de tulle, formait par derrière une pointe arrondie, mais très-accentuée; les manches étaient fort courtes.

Une autre robe de taffetas bleu était destinée à une jeune fille. Cette robe était bordée d'une ruche découpée en taffetas bleu, et recouverte, d'une façon assez bizarre, avec du crêpe bleu; les lés de crêpe, cousus sur un espace de 20 à 25 centimètres environ, étaient ensuite séparés, graduellement arrondis, et formaient des sortes de *pattes*, entourées de ruches en tulle bleu, qui se continuaient sur toutes les coutures des lés. Ces pattes devenaient toujours plus courtes, c'est-à-dire que, l'espace *cousu* du lé de devant étant de 25 centimètres, la couture suivante avait 35 centimètres, celle qui lui succédait 50 centimètres, et ainsi de suite. En un mot, la jupe de crêpe présentait l'aspect de lés séparés, formant des pattes arrondies; mais les coutures de ces lés se prolongeaient plus sur les côtés que devant, et davantage encore par derrière, afin de donner à l'ensemble de la toilette cette forme allongée par derrière adoptée pour toutes les robes de cet hiver.

Une robe fort élégante, destinée à une jeune princesse, se composait d'une première jupe en poult de soie, nuance améthyste, formant une queue fort prononcée; sur cette jupe était posée une robe assez courte, en velours de même couleur que la jupe de soie, mais de teinte un peu plus foncée. La robe, ouverte sur les côtés, était garnie de cordelières en passementerie, entrelacées. Le corsage, décolleté, était en velours semblable à celui de la robe. Les manches, très-courtes, en velours, étaient ouvertes sur des manches bouillonnées, en poult de soie, garnies en dessous de ruches en tulle blanc, de soie. Cette toilette était destinée à des concerts parés. La coiffure qui l'accompagnait se composait d'une aigrette blanche, entourée de plumes courtes, de nuance améthyste. Les plumes, les aigrettes et les pierreries seront adoptées de préférence aux fleurs pour les toilettes fort parées; mais on ne saurait les remplacer lorsqu'il s'agira de coiffer les têtes très-jeunes, et les fleurs, qui sont la parure de la nature, resteront toujours la parure de la jeunesse. Nous faisons préparer pour le mois de janvier une collection de coiffures de tous genres, et les abonnées aux gravures coloriées recevront aussi une planche contenant plusieurs coiffures nouvelles d'aspect et de disposition. Lorsqu'il s'agit de faire comprendre une parure, les descriptions sont bien insuffisantes; je tenterais inutilement d'entasser Ossa sur Pélion, d'employer des termes puisés bien rarement dans la grammaire et très-souvent en dehors du *Dictionnaire de l'Académie*, de fausser le sens consacré des expressions connues, de forger des mots qui auraient le tort de ne rien dire : j'arriverais seulement à produire un vain cliquetis de phrases en opposition avec le bon sens et le bon goût. Il est plus coûteux, mais aussi plus utile et plus facile, de laisser la plume pour le burin, et d'avoir recours aux crayons qui dessi-



BORDURE AVEC FRANGE.

nent en ce moment les coiffures que je décrirais imparfaitement, si je voulais rejeter le concours de la gravure.

Il est une mode que l'on pourrait nommer *persistante*, en lui appliquant l'adjectif qui désigne les plantes toujours vertes, avec d'autant plus de raison que cette mode règne en hiver comme en été. Elle ne disparaît jamais tout à fait; elle reparaît avec un succès toujours assuré, toujours protégé et propagé par toutes les femmes douées d'un goût sobre et délicat: cette mode est celle des pardessus de nuance semblable à celle de la robe qu'ils accompagnent. On porte comme demi-toilette beaucoup de robes de cachemire, ou de popeline, de nuance unie, sable mouillé, brun, violet, gros bleu violeté, avec un grand talma pareil, ouaté, garni d'une guipure posée presque plate; on porte aussi un talma en cachemire ouaté, avec une robe de soie de même teinte que le talma. E. R.



LE MOULIN GERVAIS*.

I.

Cette année-là, c'est à la ferme de Beaumanoir, chez Clémence Hubert, que les demoiselles de Blérancourt et des environs fêtaient la Sainte-Catherine. Clémence avait deux frères, Charles et Henri; ceux-ci, de leur côté, avaient invité le joyeux Gervais, du moulin d'en bas, les trois fils du fermier de Selens, et Anatole Petit, le marchand de nouveautés de Blérancourt.

A deux heures, tous les jeunes gens étaient réunis. Suivant l'usage, sitôt qu'ils sont arrivés, filles et garçons, dirigés par la maîtresse de la maison, aident les servantes à préparer le repas. Gervais fait la pâte pour les crêpes, et il trouve moyen d'en jeter sur tout le monde. Le fier Anatole, habillé comme un Parisien, bat des œufs en neige avec une maladresse qui fait rire les demoiselles de tout leur cœur. La fille du bonnetier de Blérancourt tourne et retourne avec conscience, devant le foyer, une oie énorme, qui rôtit en compagnie d'une quantité de pigeons. Charles Hubert descend du grenier les bras chargés de corbeilles pleines de fruits, et Clémence prépare le dessert. Tandis que la jeune fille défend ses pommes et ses poires à l'un des bouts de la table, on court en riant lui voler à l'autre bout des noisettes et des raisins.

« Amusez-vous, mes enfants, » dit le vieux fermier Hubert: « moi, j'aime la jeunesse; c'est gai, c'est beau, c'est vivant! »

Lorsque le couvert est mis, on se précipite dans la salle à manger, et chacun emporte sa place d'assaut. Vers la fin du dîner, on chante ces chansons que chacun connaît, mais qui font toujours rire, parce qu'on les accompagne toujours d'une franche gaieté, du bruit joyeux des verres, d'un entrain que tout encourage.

Après le repas, les jeunes gens retournent dans la grande cuisine. Une servante jette des fagots plein le foyer. A la clarté de la flamme qui petille, on s'assied en rond et l'on joue. Madame Hubert tient les gages. Quand son grand tablier sera comble, le vieux Hubert ordonnera ce qu'il faut faire pour ravoir qui son porte-monnaie, qui sa cravate, qui ses clefs.

Les jeunes garçons ne demandent aux petits jeux que l'occasion de dire aux jeunes filles: « Je vous choisis, je vous aime; » et les petits jeux la donnent toujours.

Mais le violon vient d'arriver: « Dansons! nous allons danser! » s'écrie la bande joyeuse.

Le vieux fermier, qui n'est plus bon à rien, fait ouvrir le grand lit vert et se couche, tandis que les quadrilles s'organisent. Malgré les cris, les chants, les fous rires, le grincement du violon, le père Hubert s'endort en murmurant:

« Moi, j'aime la jeunesse... Amusez-vous, mes enfants... »

Après minuit, lorsqu'on est fatigué à ne pouvoir se tenir debout, on soupe. Quand on a redit d'une voix traînante quelques refrains, on s'embrasse, on promet de se revoir, et les jeunes garçons quittent la ferme. Les jeunes filles restent à Beaumanoir jusqu'au lendemain.

La ferme des Hubert est située à mi-côte. Le jardin, qui touche au sommet de la montagne, descend en pente vers l'habitation et domine les marais de Selens, le village de Saint-Aubin, les premières maisons de Trosly et le moulin Gervais. Les jeunes demoiselles s'étaient levées tard. Avant de partir, elles coururent au jardin faire leur bouquet de Sainte-Catherine avec des roses de novembre.

L'une d'elles, en regardant la campagne, aperçut Gervais dans la cour de son moulin, et elle appela ses amies. Tous les mouchoirs furent agités. Le meunier, pour répondre à ce gai signal, mit son chapeau gris au bout d'un bâton, le lança plusieurs fois en l'air et le ressaisit avec adresse, aux grands applaudissements des jeunes filles, qui, toutes ensemble, se mirent à chanter la vieille chanson du moulin Gervais, dont le refrain se termine ainsi:

Au moulin Gervais, jamais,
Jamais on ne voit pleurer
Au moulin Gervais!

Les jeunes filles convinrent d'aller faire une visite à Gervais et à sa mère avant de retourner à Blérancourt. Lorsqu'on eut remercié gracieusement M. et Mme Hubert de leur bon accueil, on leur dit adieu; puis, avec Clémence et un domestique, on monta dans le grand char à bancs de la ferme.

Il était midi, et les paysans qui descendaient de la montagne et qu'on rejoignit dans le chemin souhaitèrent d'un ton goguenard aux jeunes demoiselles de ne pas coiffer sainte Catherine.

A cheval sur la petite rivière qui traverse la prairie, le moulin Gervais, avec les pintades, les pigeons de toutes couleurs, les moineaux, les canards, les poules, les oies, les paons qui voltigent sur ses toits et dans sa cour, semble toujours prêt à s'envoler. On s'étonne sans cesse de le retrouver le lendemain à l'endroit où on l'avait laissé la veille.

Au moulin Gervais, dit la chanson, tout chantait autrefois, l'eau du ruisseau, la roue du moulin, les bêtes et les gens de la maison. Tout y chante encore aujourd'hui: « Jamais on n'y voit pleurer. » Des médisants vont même jusqu'à prétendre que la meunière n'a pas versé une larme le jour où le père Gervais, un brave homme, qui, disait-on, s'était apitoyé sur le sort de l'eau battue et rebattue du moulin et n'en buvait jamais, fut rapporté mort de Trosly, d'où il revenait souvent pris de vin.

Le char à bancs fit une brillante entrée dans la cour du moulin, et les jeunes filles, pareilles à leurs roses d'hiver, descendirent de la voiture en agitant les bouquets de la Sainte-Catherine.

Madame Gervais, toute joyeuse de voir tomber chez elle ce gracieux essaim, salua les demoiselles de son air le plus affable.

« Bonjour, fillettes, » dit-elle; « venez vite réchauffer vos belles petites mines que le froid a bleuies. »

Les jeunes filles entrèrent dans la salle, et s'assirent autour d'un bon feu.

« Ah! qu'il est gai, le moulin Gervais! » chanta la fille du bonnetier de Blérancourt.

« Il sera bien plus gai encore quand il y aura dedans un beau petit oiseau comme vous, » dit madame Gervais, qui regarda tendrement Clémence.

« Il faudra, » répondit la jeune fermière en rougissant, « nous laisser fêter quelques bonnes Saintes-Catherines avant ce temps-là.

— Quand on désire être agréable aux gens qu'on aime, on attend leur bon vouloir avec confiance, » répondit la meunière.

« Fille et vent varient souvent, » dit une des jeunes étourdies.

Au bout d'une heure, on quitta le moulin et l'on se dirigea vers Blérancourt.

« Est-ce que Gervais t'a demandée en mariage? » dit la fille du bonnetier à Clémence Hubert.

« Pas encore, » répondit la jeune fille, « mais je crois que cela ne doit pas tarder.

— Alors tu seras meunière, » dit la fille de l'épicier. « Comment t'appellerons-nous pour te distinguer des autres? La grosse meunière, ou la grande meunière? Non, la petite meunière, la jeune meunière, et plus tard la vieille meunière. Si tu es méchante, on t'appellera la mauvaise meunière! »

Et toutes les fillettes de rire, et d'ajouter mille plaisanteries à celle de leur compagne.

« A ta place, » dit la fille du bonnetier à Clémence, « j'aimerais mieux épouser Anatole Petit, qui te fait la cour. Tu serais marchande de nouveautés, et nous irions t'aider à tenir ton magasin. Ce n'est pas parce qu'il est mon cousin, mais je trouve Anatole bien mieux que Gervais; on le voit toujours mis comme un seigneur. C'est un jeune homme très-distingué, qui connaît Paris, et qui a sans cesse des histoires amusantes à raconter. Tu ne t'ennuieras jamais avec lui, tandis qu'à ton moulin tu n'entendras toute la journée que tic tac, tic tac, tic tac! »

Et les rires de recommencer.

« Tiens, » dit la fille de l'épicier, « c'est toi qui te marieras la première. Nous t'achèterons une couronne superbe.

— Marie-toi, ma bonne petite Clémence, » répétèrent les jeunes filles en chœur, « pour que nous allions à ta noce! »

La noce, pour les demoiselles du village, c'est le bal pour celles de la ville. Que de jeunes cœurs palpitent, que de têtes s'échauffent à ce mot!

Les fillettes de la Sainte-Catherine, en rentrant chez elles, ne parlèrent plus que de noce, et répandirent étourdiment le bruit du prochain mariage de Clémence.

Chaque fois que la jeune fille venait à Blérancourt, ses compagnes ne l'entretenaient que d'Anatole et de sa belle maison de nouveautés. On lui persuada qu'elle n'était pas faite pour vivre à la campagne, et que, si elle épousait Gervais, elle le rendrait infailliblement malheureux.

Enfin, un beau jour, la fille du bonnetier conseilla au jeune marchand de faire sa demande, et lui assura qu'elle serait bien accueillie.

Le dimanche suivant, Anatole Petit, mieux habillé que jamais, vint à Beaumanoir demander à M. et à Mme Hubert la main de leur fille.

Le vieux fermier répondit poliment qu'il était très-honoré de la démarche du jeune homme, et le pria de lui accorder quinze jours pour réfléchir.

Pendant ces quinze jours, à tous les repas, la conversation, chez les Hubert, roula sur le mariage.

Clémence avait l'ambition de la plupart des filles élevées à la campagne; elle était flattée de penser qu'en épousant Anatole elle habiterait le bourg, et verrait à toute heure le monde, qu'elle ne voyait qu'une fois par semaine en allant au marché. Elle fut heureuse de songer encore qu'elle serait un peu bourgeoise, et deviendrait blanche comme son amie la fille du bonnetier. L'air dégagé, la belle tenue de son prétendant, achevèrent de la séduire, et, lorsque le vieux fermier l'interrogea solennellement devant sa mère et ses frères, elle répondit:

« Je n'ai jamais espéré me marier avec un bourgeois. Il est si rare qu'un marchand prenne pour femme une fille de fermier, que je me croyais destinée à rester au village. Maintenant qu'un épouseur du bourg m'est venu, je puis bien dire que je ne me crois pas faite pour les gros travaux, et que j'aime mieux être marchande que fermière.

— Mais Gervais? » dit le vieux Hubert.

« Si Gervais avait tenu beaucoup à moi, » répondit Clémence en rougissant, « il aurait fait sa demande le premier, ou depuis qu'Anatole a fait la sienne.

— Il ignore ce qui se passe chez nous, » répliqua le fermier.

« C'est impossible, » dit Clémence, « tout le monde le sait. »

L'idée de descendre chez sa fille, au beau magasin Petit, les jours de marché, plutôt que de s'arrêter à l'auberge, enchanta madame Hubert. Lorsque Clémence eut donné son consentement, la fermière ne dissimula plus le plaisir que lui causait ce mariage.

Les frères de la jeune fille, qui, comme tous les fils des fermiers des environs, aimaient à courir le dimanche à Blérancourt, et que le père Hubert empêchait souvent d'y aller, se dirent qu'au temps où leur sœur serait établie, on ne pourrait leur refuser de l'embrasser une fois la semaine. Eux aussi, en voyant Clémence accepter ce mariage, y applaudirent de tout leur cœur.

Le père Hubert seul hésitait.

« J'aurais mieux aimé, » disait-il à sa fille, « te marier avec Gervais; c'est un honnête garçon, qui n'a peut-être pas d'aussi beaux habits ni l'air aussi engageant qu'Anatole, mais qui, j'en suis sûr, a plus de cœur, sans compter que son bien, à lui, est au soleil.

— J'aime mieux, je vous l'ai dit, » répétait Clémence, « être marchande que meunière.

— Les filles de la campagne, à mon avis, ne sont point faites pour demeurer à la ville, » reprenait le père Hubert.

« Je suis donc bien paysanne? » répliquait Clémence, que cette insistance humiliait.

La veille du jour où Anatole Petit devait venir chercher une réponse définitive, le fermier fit une dernière observation à sa famille.

« J'ai entendu parler, » dit-il, « de l'inconduite d'Anatole; on prétend qu'il est toujours au café, et qu'il se dérange comme les Parisiens.

— Bah! mon père, » dit Charles, « il est bien permis de se distraire. Quand on n'a pas de femme chez soi, que voulez-vous qu'on y devienne? On est gai compagnon, on cherche la société, voilà tout. Sitôt qu'on entre en ménage, on laisse de côté ces goûts-là, et l'on est aussi raisonnable que les autres.

— Au fait, c'est vrai, » répondit le vieil Hubert, qui s'était amusé dans son temps. » Si ce n'est que cela, il faut bien que jeunesse se passe.

— Mieux vaut même, » ajouta Henri, « se déranger un peu avant le mariage que se déranger après. »

Dans les fermes, quand les granges sont pleines, que le grain est semé, le fermier aime à marier ses enfants. On n'a plus rien à faire, on s'amuse sans inquiétude, et les réjouissances durent tant qu'il y a des moutons, des veaux et de la volaille à tuer à la maison.

Au mariage de Clémence, on compta plus de cent personnes au défilé de l'église, et la fête dura cinq jours. Les demoiselles de la Sainte-Catherine firent présent, comme elles l'avaient promis, d'une très-belle couronne à la mariée. Elles s'amusèrent autant qu'elles l'avaient espéré, mais aucune n'osa chanter, en regardant le moulin d'en bas:

Au moulin Gervais, jamais,
Jamais on ne voit pleurer.

Personne n'avait eu le courage de parler à Gervais ou à sa mère du mariage de Clémence, et ils ne l'avaient appris que le jour où le père Hubert, les larmes aux yeux, était venu les inviter à la noce.

Ce fut un coup de foudre pour le jeune meunier, et il se garda bien, comme on le pense, d'assister à ce mariage.

Quelque temps après le départ de l'épousée pour Blérancourt, madame Gervais dit d'un ton bref à son fils:

« Allons, Gervais, c'est à ton tour de faire du bruit; il faut chercher une femme, mon enfant, et te marier.

— Tant que je croirai voir Clémence là-haut, dans son jardin, » répondit Gervais, « il me sera impossible de parler d'amour à une fille. Ah! si le moulin se retournait....

— Attendons, » dit la meunière.

« Que le moulin se retourne!... » murmura Gervais.

II.

Clémence sortait d'une maison en fête, et elle se trouva tout à coup seule au milieu d'un intérieur presque étranger. La veille, elle était entourée d'hommages, admirée, louée en toutes choses, et le lendemain elle se vit la compagne d'un homme vaniteux, qui exigeait pour lui-même ces soins, ces admirations, ces louanges.

Son premier chagrin fut de se sentir elle-même inférieure à son mari, et d'être obligée à tous moments de reconnaître une supériorité pleine d'orgueil.

A Beaumanoir, la jeune fille avait son importance; on la consultait, elle était utile. Dans le magasin, elle ne rendait aucun service, et c'est à peine si, à force d'attention, elle parvenait à comprendre ce que faisaient les autres. Le désir d'apprendre ne lui manquait pas; mais, quoiqu'en

* Nous empruntons la nouvelle suivante à un gracieux recueil intitulé: *Récits d'une paysanne*, collection Hetzel, composé par Mlle Juliette Lamber, et qui a obtenu un succès remarquable parmi le public parisien.

réalité elle ne fût pas sans intelligence, elle était dépourvue d'aptitude pour le commerce.

Anatole, malgré le désir qu'il avait de laisser le plus tôt possible à sa femme la charge de la maison, ne s'occupait pas d'elle d'une façon assez suivie. Il continuait d'aller au café, et il confiait trop souvent à la demoiselle de magasin le soin de l'éducation commerciale de la jeune marchande. La demoiselle, qu'on devait renvoyer dès que Clémence serait au courant de la vente, retardait naturellement l'époque de son renvoi en apprenant très-peu de chose à sa maîtresse.

Au bout de six longs mois, en dépit de son zèle, de son courage, de ses efforts, malgré les conseils d'Anatole et les leçons de la demoiselle de magasin, Clémence n'était guère plus commerçante que le premier jour. Elle n'avait compris qu'une chose, c'est que cette existence, au lieu d'être un peu désœuvrée, comme elle se l'était imaginé, serait toujours très-laborieuse.

Ce qui s'opposait le plus à l'apprentissage de Clémence, c'était son tempérament. Il y avait des jours où le besoin d'air la torturait. Elle allait et venait dans sa boutique, semblable à un oiseau en cage; le sang lui montait à la tête, et il lui prenait envie, comme aux écoliers nouveaux, de se sauver chez son père.

Ah! la ferme de Beaumanoir, les fleurs de la prairie, les fleurs des marais, les bois du coteau, l'air de la montagne, le temps des foins, la moisson, les fêtes d'hiver!

Après avoir évoqué ces chers souvenirs, Clémence se demandait avec effroi s'il lui faudrait vivre éternellement ainsi, enfermée au milieu de ces marchandises qui restaient pour elle des énigmes, et dont l'odeur avait fini par inspirer à la fille des champs un dégoût insurmontable.

Pour échapper à son magasin, elle s'occupait de son ménage; là elle était vraiment entendue; mais les miracles d'économie, les soins, l'ordre de la jeune femme, n'intéressaient pas Anatole. Un jour même, il lui dit durement devant leur cousine, la fille du bonnetier:

« Je songe à une chose: puisque tu ne peux pas remplacer la demoiselle de magasin, tu devrais remplacer la servante.

— Je croyais, » répondit-elle le cœur tout gonflé, « qu'une femme de ménage pouvait avoir son utilité.

— Une femme de ménage dans une maison de commerce, » répliqua le marchand d'un ton dédaigneux, « c'est une cinquième roue à un chariot. »

Clémence éprouvait chaque jour de nouvelles humiliations. Au moindre reproche qu'elle osait faire à son mari sur sa conduite, celui-ci lui imposait silence, en ajoutant qu'elle n'entendait rien à quoi que ce fût.

Le marchand de nouveautés, à qui sa maison était devenue insupportable, reprit peu à peu ses habitudes de commis voyageur. Il fit du commerce en demi-gros, acheta une voiture, et s'en alla placer lui-même sa marchandise chez les petits commerçants d'alentour. Tous les trois mois, il se rendait à Soissons, où il séjournait quelquefois des semaines entières; et, lorsqu'il rentrait à Blérancourt, il passait la moitié de son temps au café.

Clémence pleurait sans cesse. Sitôt qu'elle se voyait seule, ou lorsque son mari lui parlait avec dureté, ou quand une de ses amies, comprenant sa souffrance, lui adressait un mot de consolation, elle pleurait.... elle pleurait toujours!

La pauvre enfant était bien punie de s'être laissé tenter par les avantages d'une position dont elle ignorait les devoirs.

Charles et Henri avaient fini par s'apercevoir de l'état d'abandon où se trouvait leur sœur; ils firent des observations à leur beau-frère. Celui-ci répondit brutalement que Clémence était incapable, qu'elle n'entendait rien au commerce, et serait cause de sa ruine.

Dans le bourg, on blâmait sévèrement la façon d'agir du marchand de nouveautés. Lorsqu'on sut la réponse qu'il avait faite aux fils Hubert à propos de leur sœur, on se livra sur son compte à toutes sortes de conjectures malveillantes. Clémence, autrefois, passait pour une fille sensée; quel intérêt le marchand avait-il à la ravaler ainsi? A la campagne, on pardonne volontiers quelques folies à la jeunesse; mais, quand il s'agit des hommes mariés, la mauvaise conduite est condamnée impitoyablement. Plusieurs personnes, dans leur indignation exagérée contre Anatole, allèrent jusqu'à prétendre qu'il avait mangé son patrimoine dans ses voyages avant de revenir au pays. Il empêchait maintenant Clémence de se rendre compte des affaires de la maison, afin que la jeune femme ne découvrît pas qu'il entamait sa dot. C'était clair, comme le jour.

Quelque temps après la scène qui avait eu lieu entre ses fils et son gendre, madame Hubert, voyant toujours sa fille en larmes, se permit de faire des reproches au jeune marchand. Anatole sortait du café, il se mit en colère. On échangea des paroles profondément blessantes; et madame Hubert partit en jurant de ne plus remettre les pieds au magasin Petit. La pauvre mère était désespérée; elle verrait d'entrevoir tout ce que Clémence avait souffert déjà et ce qui lui restait à souffrir encore.

Depuis longtemps les amis du père Hubert essayaient de l'avertir à demi-mot du malheur de sa fille; mais, chaque fois que le vieillard interrogeait sa femme, ou ses fils, ou Clémence elle-même, tous lui cachaient la vérité.

Un jour de marché franc à Blérancourt, l'un des cousins du vieil Hubert lui dit, avec une compassion un peu hypocrite, que les filles de cultivateurs étaient faites pour la culture et non pour le commerce; qu'hélas! les enfants de fermiers avaient tous l'ambition de venir au bourg ou à la ville, et qu'ils y éprouvaient de grandes douleurs; qu'enfin, il était bien triste de voir la pauvre petite Clémence recommencer cette triste expérience une fois de plus. Le charitable bavard continua sur ce ton jusqu'à ce qu'il eût raconté à son cousin tout ce qu'on pensait et disait de la situation de sa fille.

Le père Hubert, sachant Anatole au café, alla le trouver, et lui dit fort en colère:

« Je viens d'apprendre ta conduite envers Clémence. Si tu la fais souffrir encore, je suis capable de te tuer! Je te forcerai bien à la rendre heureuse, entends-tu? »

L'ex-commis voyageur répondit, en se moquant, devant tout le monde:

« Vous ne m'y forcerez jamais! Est-ce que vous me prenez pour un lâche? »

Le vide se fit autour de Clémence. Son père, sa mère, ses frères, avaient été chassés les uns après les autres par l'insolence d'Anatole. Ses amies les plus intimes, que le marchand se plut à railler grossièrement, finirent aussi par se retirer.

Lorsque la jeune femme eut conscience de cet abandon général et de sa complète solitude, il lui parut que son cœur n'habitait plus en elle, qu'il s'était éloigné de la maison avec ses parents et ses amis. Ses facultés semblèrent se paralyser. Elle allait, venait comme auparavant, mais d'une façon machinale. Lui adressait-on brusquement la parole, elle tressaillait comme une personne qui sort d'un long rêve, puis tout à coup elle fondait en larmes.

Un jour, Anatole, qui devenait cruel, lui demanda d'un ton moqueur:

« Veux-tu que je vende notre boutique et que je prenne une ferme?

— Oh! oui, répondit Clémence, dont les yeux s'animèrent.

— Tu sais bien que c'est impossible, » reprit le jeune marchand, « car je m'ennuierais autant dans ta ferme et j'y serais aussi incapable que toi dans mon magasin. Je commence à croire, » continua-t-il, « que nous avons fait tous les deux une sottise en nous mariant ensemble. J'aurais eu plus d'avantage à prendre la fille de l'épicier avec ses cinq mille francs de dot, que toi avec tes vingt mille. C'est l'amour de l'argent qui m'a perdu.

— Et moi, » repartit Clémence un peu mortifiée, « je suis punie de mon ambition. Si j'avais eu moins d'orgueil, j'aurais épousé Gervais, et je serais plus heureuse. »

Anatole disait volontiers des choses blessantes à sa femme, mais il n'aimait pas qu'elle lui en dit.

« C'est agréable, » répliqua-t-il, « d'être considéré comme une punition! Je suis, ma foi! bien excusable de me donner un peu de bon temps au dehors, car je serai ennuyé toute ma vie dans mon intérieur. »

Et il sortit.

Ce jour-là se trouvait être un dimanche. Les frères de Clémence, ayant aperçu son mari dans la rue, allèrent au magasin prendre des nouvelles de leur sœur. Ils ne l'avaient pas vue depuis un mois, et ils furent saisis du changement qui s'était fait en elle. Clémence entretint ses frères de la ferme, de ses parents, de son mari, d'elle-même, avec une agitation et un désordre qui effrayèrent les jeunes gens.

Au bout d'une heure, craignant de voir rentrer Anatole, ils voulurent quitter la jeune femme, mais celle-ci leur dit avec un sourire d'une tristesse navrante:

« Restez, il n'est plus dangereux maintenant. Je veux que vous voyez dans quel état il revient chaque soir.

— Nous nous en doutons bien, ma pauvre Clémence. Le bruit court qu'il s'enivre d'absinthe. »

Quelques instants plus tard, Anatole parut, tout chancelant.

« Tiens, » dit-il, « voilà mes bons amis Hubert! Quel miracle de vous voir! Venez-vous me demander encore de rendre votre sœur heureuse? Je suis prêt, j'y consens. Viens m'embrasser, Clémence. »

Lorsque Anatole était ivre, il restait très-doux tant qu'on ne lui résistait pas.

La jeune femme s'approcha lentement de son mari et lui présenta le front.

Henri se leva de sa chaise, il était pourpre.

« Ne l'embrasse pas, Clémence! » dit-il avec dégoût.

La jeune marchande, se sentant protégée, se rejeta fièrement en arrière. On eût dit que les paroles de son frère la relevaient de sa servitude.

Anatole, contrarié, se mit en fureur; il saisit sa femme par le bras et la frappa.

Charles et Henri se jetèrent sur Anatole pour venger leur sœur.

Aux cris, au bruit de la lutte, les voisins accoururent. Ils commencèrent par séparer les jeunes gens; puis ils prirent connaissance des faits. Il y eut comme une espèce de conférence, dans laquelle on décida que la jeune marchande avait assez souffert, qu'elle avait été assez humiliée, qu'enfin elle venait d'être battue, et que les Hubert étaient suffisamment autorisés à reprendre leur sœur et à la conduire à Beaumanoir.

Clémence monta en voiture avec ses frères et retourna chez ses parents.

Petit, le soir même, ferma sa boutique et partit pour Soissons.

Le lendemain, les gens de Blérancourt, ne voyant pas le magasin se rouvrir, firent toutes sortes de suppositions. Quinze jours se passèrent, et quelqu'un rapporta de Soissons la nouvelle qu'Anatole était mort dans une auberge de cette ville. Les conjectures alors prirent un autre tour. On raconta que le jeune marchand s'était suicidé; mais les avis se partagèrent sur la question de savoir s'il s'était donné la mort à cause du départ de sa femme, ou à cause du mauvais état de ses affaires.

On ne connut jamais la vérité, et les fermiers de Beaumanoir se gardèrent bien de la dire.

III.

Lorsque les parents de Clémence virent leur fille libre, ils s'attachèrent à lui faire oublier ses souffrances. La jeune femme retrouva en peu de temps ce bonheur qu'elle avait si mal compris. Elle se remit aux travaux de la ferme avec une joie d'enfant, et redevint plus forte et plus belle qu'elle ne l'avait jamais été.

Toutes les compagnes de Clémence, tous ses amis, les Gervais eux-mêmes, que les épreuves de la jeune marchande avaient touchés, reparurent à la ferme comme autrefois. Bientôt le mariage de Clémence sembla n'être qu'un de ces mauvais rêves qu'il faut se hâter de chasser de la mémoire.

Le père Hubert prêchait de temps à autre ses idées; il répétait que les filles de la campagne sont nées pour vivre au grand air, que les paysans doivent rester paysans, et ne trouvait plus de contradicteur.

La joie était revenue dans la famille. Charles et Henri, à cause du malheur de Clémence, qui servit de leçon pendant plusieurs années aux filles des fermiers d'alentour, firent de beaux mariages, et la jeune veuve put croire que ses peines avaient servi au bonheur des siens.

Clémence semblait devoir quitter sa mélancolie avec ses robes de deuil. Le bonheur des siens, l'empressement de ses amis, l'y aidaient. Gervais avait tout à fait repris ses vieilles habitudes; ses visites devenaient de plus en plus fréquentes, et personne à la ferme ne songeait à s'en plaindre. La constance du meunier du moulin Gervais avait fini par émouvoir la jeune fermière, et la gaieté du jeune homme dissipait facilement les dernières tristesses de Clémence.

Un soir qu'elle arrosait les fleurs de son jardin, Clémence aperçut Gervais dans la cour du moulin d'en bas. Comme autrefois, elle agita son mouchoir, et, comme autrefois, le meunier répondit en levant son chapeau gris. Sans qu'elle sût pourquoi, la jeune femme se sentit troublée, son cœur se mit à battre violemment. Clémence osa s'interroger, et découvrit ce qu'elle essayait de se cacher à elle-même, depuis deux mois, son amour pour Gervais.

Les derniers rayons du soleil jouaient dans la cascade sous la roue du moulin. La prairie envoyait ses senteurs à la montagne, et la montagne laissait glisser ses brises jusque dans la prairie. En prêtant l'oreille, on entendait chanter les pintades et les moineaux du moulin Gervais, on distinguait jusqu'à son plaisant tic tac.

Le jeune meunier, après avoir longuement contemplé Clémence, courut dans le moulin à la recherche de sa mère. L'ayant trouvée, il la prit par la main et la conduisit à la porte de la maison.

« Regarde là-haut, » dit-il d'une voix pleine d'émotion.

« Je regarde, » dit la meunière.

« Que vois-tu?

— Rien.

— Eh bien, moi, je vois Clémence! Elle vient, comme au temps passé, de me faire signe, et j'ai senti au fond de mon cœur que rien n'était changé entre nous. Veux-tu encore, ma mère, du joli petit oiseau dont tu parlais aux demoiselles de la Sainte-Catherine?

— Mon cher enfant, » répondit la vieille femme toute joyeuse, « je ne pense qu'à cela depuis le veuvage de Clémence; mais je n'osais t'en parler, j'avais peur que le souvenir d'Anatole... »

Gervais interrompit sa mère et répondit avec un grand sens:

« Les choses sont mieux ainsi. Clémence n'aimait ni les fermes, ni les champs, ni les travaux de la campagne avant son mariage; elle ne m'aimait pas. Je me figure que, depuis qu'elle a quitté son magasin et le bourg, tous ces amours-là lui sont venus en même temps. »

Clémence finit par où elle aurait dû commencer: elle épousa Gervais; et ses amis l'appelèrent, sans qu'elle songeât à s'en fâcher: « la jolie meunière. »

Lorsqu'elle entra dans le moulin au bras de son mari, celui-ci se pencha vers son oreille et murmura:

Au moulin Gervais tout chante,
Jamais...

Juliette LAMBER.

FIN.



Le renouvellement du mois de janvier étant le plus considérable de l'année, nous prions celles de nos abonnées dont l'abonnement expire avec le nº 52, de nous faire parvenir leurs demandes de *réabonnement* le plus tôt possible. Cette mesure aura pour effet de diminuer l'encombrement des bureaux, et d'éviter tout retard et toute confusion.

Charlieu, Céline L..... La lettre demandant la carte photographiée et annonçant les timbres-poste ne contenait aucun timbre; on les aura omis par oubli; dès qu'ils seront arrivés, on expédiera cette carte. — *Nº 7,942.* Les entre-deux *branche de feuillage* à bords dentelés sont assez chers, même en *imitation;* ils coûtent 2 fr. 75 centimes le mètre; les entre-deux à bords droits (qui conviendraient mieux à l'usage en question) coûtent 1 fr. de moins. J'en ai vu un choix immense chez Mme Aubert, modiste, rue Neuve-des-Mathurins, nº 6; adressez-vous directement à elle, en lui disant de faire traite sur vous pour le montant de la somme, ou d'expédier contre remboursement. Ces entre-deux sont charmants et tout à fait convenables pour l'usage indiqué; on en emploiera beaucoup pour robes de bal, de soirée, et même pour robes *de ville.* Oui, certes, pour la visite. Je serai charmée de serrer la main qui a écrit cette bonne lettre. — *A. D., à St-R.....* La composition ne pourrait être publiée immédiatement, car nous sommes encombrés de morceaux de musique; elle ne pourrait excéder 60 mesures, la place nous manquant. Merci pour cette excellente lettre. — *Nº 7,782.* On peut accepter un petit présent offert par un fiancé au jour de l'an et se servir du présent; quant à donner un travail que l'on aurait exécuté, il vaut mieux s'en dispenser. Le père ou la mère de la fiancée peuvent rendre l'équivalent du présent. D'habitude on place dans la corbeille de mariage seulement des cachemires et des bijoux. Le père ou la mère de la fiancée donnent parfois, en échange de cette corbeille, un nécessaire de toilette en argent ou bien en vermeil; — point de linge; —

rien ne s'oppose aux boucles d'oreilles; — la broche au corsage. — Les nouveaux mariés envoient leur carte de visite à toutes les personnes qui ont été priées à la cérémonie; celles-ci ne rendent pas de carte de visite. Un mois après la célébration du mariage, on fait ses visites à celles des personnes avec lesquelles on désire établir des relations de société. Lorsque la mariée a perdu ses parents, les lettres de *faire part* se font en son nom. — *Grand-Combe.* On porte et l'on portera longtemps encore les pèlerines et les vestes zouaves ou autres. — Mme *G*... Il ne nous est pas permis d'ouvrir des souscriptions dans notre journal; si la loi ne nous le défendait, nous nous serions empressés de convier nos abonnés à quelques bonnes œuvres, telles, par exemple, que la souscription en faveur des familles de la Seine-Inférieure, frappées par le chômage à l'entrée de l'hiver, qui leur apporte la misère. — Mme *B*... Je ne connais pas la couleur Rothomago S'adresser à Mme Aubert, rue Neuve-des-Mathurins, n° 6; elle fait de charmants chapeaux d'enfants, et à prix modérés. — *N°* 9,118. *Une amie inconnue* a reçu. Le cordon de sonnette est magnifique. Merci pour cette aimable lettre. — *N°* 1,662, *H.* Le n° 41 contient un patron de corsage montant; le prix en est de 50 centimes; on en trouvera aussi dans le numéro du 1er janvier. — *N°* 7,812. Première question : il faut s'adresser à un bon dentiste; si je connaissais le secret de conserver les cheveux, je l'aurais depuis longtemps livré au public, et celui-ci m'eût élevé un temple, au fronton duquel on aurait inscrit : *A Emmeline Raymond la calvitie reconnaissante.* Mais il n'en est pas ainsi, et je puis recommander seulement d'employer de la graisse de porc mélangée de poudre de quinquina, d'éviter l'usage fréquent du peigne fin, d'entretenir la propreté de la tête par l'emploi quotidien d'une brosse un peu dure. On ne peut mettre un volant large autour d'un talma de velours. La mode, cette année, permet les confections courtes. On peut garnir ce talma avec une ruche (3 à 4 centimètres de hauteur) en taffetas noir.

Une abonnée de Nevers. Merci pour l'envoi. Nous ferons exécuter un dessin d'après la note; s'il n'est pas d'un aspect trop bizarre, nous le publierons. — *Celle qui m'aime, H. J.* a raison de compter sur ma sollicitude. Les toilettes nos 1, 2 et 3 conviennent parfaitement aux circonstances indiquées. Quant à la robe bleue, fort belle pour le jour, pour visites *parées*, elle perdrait beaucoup le soir. Les dîners ont lieu aux bougies, et pour les soirées dansantes les jeunes femmes ne mettent jamais une robe d'étoffe foncée, le corsage fût-il décolleté; il vaut mieux, par conséquent, garnir la jupe avec l'une des ruches indiquées, et ne pas faire d'autres dépenses pour la robe, qui, avec cette *seule* ruche posée au bas du jupon, composera une toilette de visites fort élégante, et aussi une toilette pour soirées non dansantes. Quant aux soirées dansantes, quant aux dîners de cérémonie, il faudrait faire la dépense d'une robe de nuance claire, soit à rayures, soit à dessins, dont la jupe serait très-ample, très-longue, simplement bordée d'un tout petit volant; le corsage décolleté, pour être mis avec un fichu ou bien avec une draperie de tulle, ornée de petites dentelles imitées, blanches et noires. On pourrait avoir une robe de ce genre pour 40 ou 65 francs. J'aurai beaucoup de plaisir à voir H. J., rue Jacob, un mardi, à 3 heures 1/2. — Mme *de Bré..., Toulon.* Le numéro en question et la roulette pour lever les patrons coûtent ensemble 2 fr. 25 centimes; le prix de la roulette, seule, est de 1 fr. 25 centimes. — *Château de Barrière.* Je remercie ma jeune amie de vouloir bien continuer à écrire à une personne condamnée au mutisme. J'espère et demande toujours les photographies, les *trois*, car je désirerais connaître toute cette aimable famille. La lettre a été communiquée aux bureaux; on m'a promis de vérifier et de rectifier. — *N°* 274, *Paris.* Je suis bien reconnaissante de l'intérêt que l'on me témoigne et de la généreuse pitié dont on fait preuve relativement à l'article *Renseignements.* Quant à le supprimer dans l'intérêt de ma santé et de mon repos, il n'y faut pas songer : cette mesure soulèverait une véritable révolution parmi nos abonnées, et, si on leur demandait de voter *pour* ou *contre* les renseignements, ceux-ci obtiendraient, non pas une majorité imposante, mais l'unanimité. Il ne faut pas trop me plaindre : le plaisir d'être utile rend toute besogne facile et même agréable. — *N°* 22,245, *près de ma mère.* Un grand nombre d'abonnées réclament des patrons pour vêtements d'enfants; nous ne pouvons supprimer ces patrons. Nous avons publié cet automne des patrons de vestes et des corsages de robes, nous en publierons encore dans le numéro du 1er janvier. Il faut examiner, non un numéro isolé, ni même un trimestre, mais *l'ensemble* des patrons publiés dans le courant de l'année; on verra que *chacun* est satisfait *à son tour.* — *N°* 17,477. Mme *la duchesse de Bris.... à Bris.....,* doit 1 fr. pour les deux numéros envoyés, et recevra un nouveau patron de veste dans le numéro du 1er janvier. — *N°* 22,247. Je ne crois pas que les patrons pour chemise d'homme puissent paraître dans ce trimestre; nous en avons publié pendant l'été dernier; les devants se font toujours à petits plis. — *N°* 908. J'ai fait fondre *sous mes yeux* de la gomme de benjoin, non *entièrement*, mais en dose suffisante pour colorer et parfumer l'eau. Le chapeau rond pour l'été, mais seulement à la campagne : on ne peut le porter *à la ville* passé 15 ans. Le mantelet-écharpe, devant être, *pour l'hiver*, garni de dentelles, ne peut convenir à une jeune fille. — *Une abonnée qui étudie l'italien.* La supposition n'est pas bienveillante, et le doute est peu flatteur. Supposer, en effet, que je prends chaque semaine la peine d'écrire une centaine de réponses *fictives*, dans le but de duper nos lecteurs et de leur jeter de la *poudre aux yeux*, c'est se tromper de publication. Le charlatanisme ne fait partie ni de notre caractère ni des moyens auxquels nous demandons le succès. Remarquez, d'ailleurs, que la preuve que vous demandez ne prouvera rien du tout : si je mens dans le cours de deux colonnes, il est facile de placer parmi ces réponses fictives la réponse que vous demandez, laquelle, par conséquent, n'affirmera pas la réalité des autres réponses. Les jeunes filles portent indifféremment le talma ou le paletot court en velours noir. On ne porte pas *à la ville* des ceintures longues nouées par derrière. — *En pleine Seybouse.* Les rébus alternent avec les logogriphes, charades, clefs diplomatiques, etc., et il ne nous reste pas *toujours* assez de place pour publier tout cela dans le même numéro. Je suis très-fière de cette approbation masculine.

Le 1er numéro de janvier contiendra le premier chapitre d'un roman imité de l'allemand, par Mme Emmeline Raymond. — Exceptionnellement, les éditeurs de la *Mode illustrée* feront paraître le premier numéro de l'année 1863, le *jour de l'an*, pour pouvoir être donné en cadeau. — Le n° 2 paraîtra le samedi 10 janvier.

AVIS A NOS ABONNÉES.

Nous donnons avec le présent numéro le *titre* et la *table* des matières de l'année qui vient de s'écouler. Quoiqu'elle ne soit d'une utilité réelle que pour nos abonnées à l'année entière, elle pourra également intéresser les abonnées à un seul trimestre; elles seront étonnées du grand nombre de patrons que nous fournissons, même au-delà de nos promesses, et dont les abonnées à l'année entière peuvent seules profiter, parce que le journal leur montre toutes les variations de la mode, tous ses caprices, tous ses changements : tel trimestre contient *trois* patrons, tel autre en renferme *six.* Nous prions nos abonnées qui voudraient compléter leur année par des *numéros* achetés séparément de vouloir bien nous faire leur demande avant le 31 janvier prochain. Passé ce délai, nous ne promettons pas de les fournir. Chaque numéro simple coûte 25 centimes, et chaque numéro avec patrons, 50 centimes. (Les patrons accompagnant les nos 6, 9, 41 et 44 sont épuisés et ne peuvent être fournis.)

Nous rappelons à nos abonnées dont l'abonnement finit avec ce n° 52, et qui n'auraient pas encore renouvelé, que nous publions également 52 gravures coloriées, du plus grand format, *une* chaque semaine avec le journal. C'est une publication qui, sous le titre d'*Album de la Mode illustrée*, est le riche complément du texte. Toutes nos abonnées ont dû recevoir un *spécimen* de ces belles gravures. Le prix du journal, avec ou sans Album, se trouve reproduit en tête de la *Mode illustrée.* On peut toujours compléter l'édition ordinaire par l'édition de luxe à gravures coloriées en payant la différence des prix. Les 52 numéros de la *Mode illustrée*, accompagnés chacun d'une grande aquarelle, forment, réunis, un si beau volume que nous ne saurions trop engager nos abonnées à donner cet Album pour complément à leur journal, surtout en prévision du jour de l'an.

Pour celles de nos abonnées qui font collection de la



Mode illustrée, nous avons préparé une fort jolie couverture en cartonnage anglais, richement dorée, dont nous offrons ici un spécimen réduit. Nous l'enverrons, sur demande *franco* par la poste (pour la France), au prix de *cinq* francs. Sur demande immédiate, ce volume peut être prêt pour l'époque des étrennes. Nous avons adopté la couleur brun marron comme uniforme et définitive. — Nous ne donnons pas de couverture de papier pour envelopper la collection brochée, le volume étant assez gros pour exiger une reliure.

L'Administration ne répond que des abonnements directement faits chez elle.

Lorsqu'il y a lieu à une réclamation, soit pour des numéros non reçus, soit pour un abonnement non servi, elle doit toujours être adressée là où l'abonnement a été fait.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE,

52 numéros par an.

LIEUX DIVERS D'ABONNEMENTS.	ÉDITION avec gravures sur bois.			ÉDITION avec gravures sur bois et 52 gravures coloriées.		
	3 mois.	6 mois.	1 an.	3 mois.	6 mois.	1 an.
	fr.	fr.	fr.	fr.	fr.	fr.
France. Paris	3 »	6 »	12 »	6 75	13 »	24 »
France. Départements	3 50	7 »	14 »	7 »	13 50	25 »
Angleterre, Autriche, Prusse, Confédération germanique, Grèce, grand-duché de Bade, Russie, Suède.	5 »	10 »	20 »	9 »	18 »	36 »
Belgique	5 »	10 »	20 »	9 »	18 »	36 »
Brésil et Confédération argentine.	5 50	11 »	22 »	10 »	20 »	40 »
Chili (voie de Panama)	5 50	11 »	22 »	10 »	20 »	40 »
Colonies françaises et étrangères.	5 50	11 »	22 »	10 »	20 »	40 »
Danemark et Norwége	4 »	8 »	16 »	7 50	15 »	30 »
États-Unis	5 50	11 »	22 »	10 »	20 »	40 »
États-Romains	6 »	12 »	24 »	11 50	23 »	46 »
Espagne	5 »	10 »	20 »	9 »	18 »	36 »
Hollande	4 50	9 »	18 »	8 50	17 »	34 »
Iles Marquises	7 »	14 »	28 »	12 50	25 »	50 »
Indes Orientales	5 50	11 »	22 »	10 »	20 »	40 »
Pérou	7 »	14 »	28 »	12 50	25 »	50 »
Portugal	4 »	8 »	16 »	7 50	15 »	30 »
Principautés danubiennes	6 »	12 »	24 »	11 50	23 »	46 »
Royaume d'Italie	5 »	10 »	20 »	9 »	18 »	36 »
Suisse	4 »	8 »	16 »	7 50	15 »	30 »
Turquie, Égypte	5 »	10 »	20 »	9 »	18 »	36 »

Les prix ci-dessus sont sujets à varier par suite des changements qui surviennent dans les tarifs des postes.

On s'abonne, en France, à l'Administration du Journal, 56, rue Jacob, par lettre affranchie, et chez les principaux libraires; — à l'étranger, également chez les principaux libraires.

Pour l'Autriche, l'Allemagne, la Prusse et la Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck (Prusse).

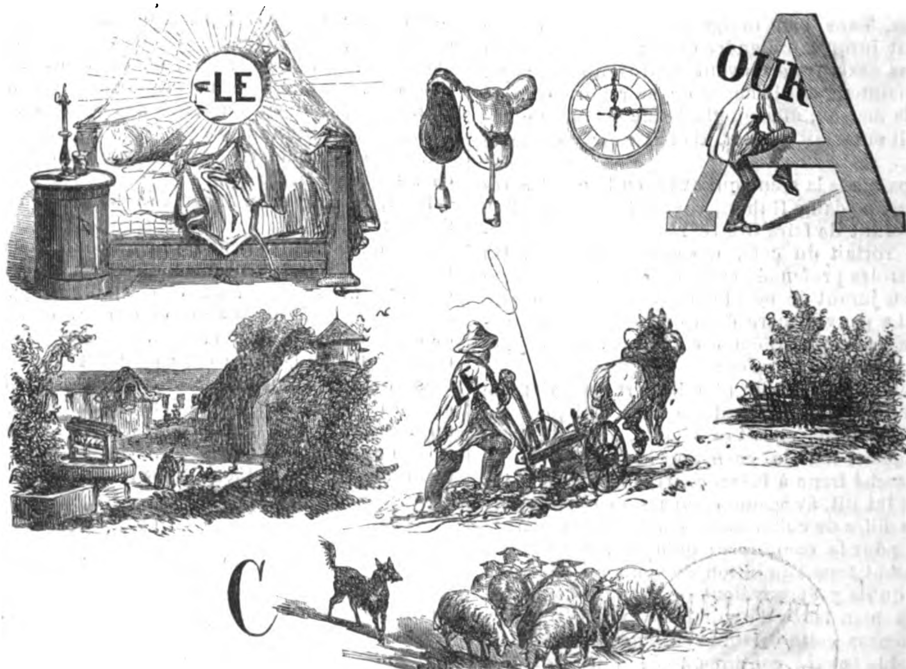
Les bureaux de poste d'Italie font directement à Paris les abonnements au journal.

On s'abonne à dater du 1er de chaque mois; on est prié d'indiquer de quel mois on désire faire partir l'abonnement, ainsi que l'édition que l'on choisit; que l'abonnement soit nouveau, ou que ce soit un renouvellement, il est important de donner ces indications.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.
Sur l'eau je vogue en silence et sans souci.



